U d'/of OTTAWA
39003010926763

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes02boss

NOV 3 1971

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOSSUET

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOSSUET

PRÉCÉDÉES DE

SON HISTOIRE PAR LE CARD. DE BAUSSET & DE DIVERS ÉLOGES

ÉDITION RENFERMANT TOUS LES OUVRAGES ÉDITÉS JUSQU'A CE JOUR

COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES LES PLUS CORRECTS

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME DEUXIÈME

ÉCRITURE SAINTE

BAR-LE-DUC
TYP. DES CÉLESTINS — BERTRAND
36, RUE DE LA BANQUE, 36

PARIS
BLOUD ET BARRAL, LIBR.-ÉDITEURS
18, RUE CASSETTE, 18

1879

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BX
890
.B675
1879
v. 2

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Le lecteur a vu, par le précédent volume, le but de nos *Avertissements*. Il ne peut s'agir, dans cette sorte d'introduction aux œuvres de Bossuet, ni de reprendre comme en sous-œuvre le travail de critique exégétique si supérieurement traité par le grand évêque, dont les modernes élucubrations d'outre-Rhin ou d'ailleurs n'effaceront jamais le mérite ; ni d'ajouter nous-mêmes, à Dieu ne plaise, quoi que ce soit aux sobres et substantielles observations dans lesquelles a cru devoir se contenir ce perspicace et ferme génie. De plus en plus, au contraire, nous invitons quiconque veut saisir sûrement et sans encombre le sens direct et vrai des saintes Ecritures à lire avec une attention réfléchie et une studieuse application les courtes préfaces et les notes lumineuses par lesquelles, en peu de mots, Bossuet donne au Livre inspiré tout l'éclaircissement désirable. Si, sur chacun des Livres qu'il a annotés ou commentés, nous nous permettons quelques observations, c'est dans le seul dessein d'aider le lecteur à pénétrer plus aisément dans la pensée de Bossuet.

I. Canticum Canticorum. — Plus que jamais nous recommandons la lecture de la *Préface*, indispensable et complète introduction à l'intelligence du texte sacré. Les lecteurs de Bossuet n'ont plus seulement ici quelques notes explicatives du divin et mystérieux Livre, mais un vrai et admirable commentaire. M. Renan l'a-t-il jamais lu ? il aurait certainement hésité alors à infecter la littérature sacrée de ses trop charnelles interprétations. Quoi qu'il en soit, on admirera comment le grand évêque de Meaux, digne interprète des chants divins, a su reproduire dans notre langue et faire lire avec édification, même à des religieuses, le sublime poëme où l'homme sensuel ne voit et n'entend qu'un chant vulgaire d'amour, où l'Esprit-Saint a célébré, et où Bossuet nous dévoile l'ineffable mystère de l'union du Christ et de son Eglise, de Dieu et de l'âme humaine rachetée par le Christ.

II. Liber Sapientiæ. — Dans une courte *Préface* Bossuet dit tout ce qu'il importe réellement de savoir sur cet ouvrage, dont l'auteur et l'époque précise sont également incertains, mais qui a toujours néanmoins conservé dans l'Eglise l'autorité d'un Livre inspiré. Le texte est celui de l'ancienne Vulgate, dite *Italique*, d'ailleurs assez conforme au texte grec, communément regardé comme original : « Ut sapientia illa cœlestis », dit excellemment l'évêque de Meaux, « omnium hominum ac temporum sensibus et « gustui sese accommodaret ».

III. Ecclesiasticus. — Ici encore la *Préface* de Bossuet donne sur le saint Livre toutes les lumières souhaitables : sur son auteur hébreu et son premier traducteur grec, petit-fils de l'auteur lui-même ; sur l'époque et les circonstances où l'un et l'autre écrivirent ; sur la pensée générale et les parties principales de l'œuvre inspirée ; sur son autorité divine et incontestable. En quelques pages d'un style précis, sobre et substantiel, on apprend tout ce qu'il importe de savoir en cette matière. Le texte est éclairé par de courtes et fréquentes notes, où toutes les difficultés sont aplanies. L'illustre interprète a eu l'heureuse idée d'offrir au lecteur un double texte : le premier, celui de toutes nos bibles, reproduction de l'antique Vulgate latine, appelée *italique ;* le second, emprunté à la bible dite *sextine*, traduction littérale du texte grec des Septante par Flaminio Nobili, qui déjà, par les soins de Sixte-Quint, s'était utilement employé à la révision du texte grec : autant de choses totalement ignorées des premiers éditeurs de Bossuet, Pérau et Lequeux. La confrontation des deux textes, l'un et l'autre également autorisés, sert merveilleusement à une fidèle interprétation comme à une intelligence plus approfondie de l'auteur sacré.

IV. L'Apocalypse avec une explication, *suivie d'un* Avertissement aux protestants sur leur prétendu accomplissement des prophéties, publiée par Bossuet lui-même en 1689, in-8°, chez la veuve Mabre-Cramoisy; édition dont les fautes furent relevées dans la suite par l'auteur. Le cardinal de Bausset a exposé avec clarté l'occasion, le but et le plan de cet ouvrage (1). Nous ne reviendrons pas sur un travail dont la *Préface* de Bossuet lui-même semblait déjà devoir nous dispenser. Quant au mérite de l'œuvre, on sait assez à quel prix doit être estimé tout ce qui nous vient du grand évêque. Longtemps encore néanmoins on se demandera si Bossuet a véritablement rompu tous les sceaux du Livre mystérieux : son regard d'aigle a-t-il tout pénétré ? sa puissante main a-t-elle ouvert toutes les portes du symbolique édifice ? Faut-il tout ramener à l'écroulement de l'empire romain ? Plusieurs bons esprits en doutent encore. Quoi qu'il en soit, il était digne de Bossuet de se hasarder aux nobles tentatives d'une interprétation dont le dernier mot est sans doute réservé à des temps plus reculés. D'ailleurs il n'est pas vrai qu'il réduise l'explication de l'*Apocalypse* au seul renversement de la domination de Rome païenne : il a, lui aussi, vu l'aigle de Patmos étendre son vol par-delà les siècles écoulés, mais il a reculé devant la difficulté de le suivre dans les régions de l'avenir : il a sagement pensé qu'il faudrait être soi-même prophète pour dévoiler les secrets des temps qui ne sont pas encore. Il l'a déclaré dans ce style qui lui est personnel : « L'avenir », nous dit-il, « se « tourne presque toujours bien autrement que « nous ne pensons, et les choses mêmes que Dieu « a révélées arrivent en des manières que nous « n'aurions jamais prévues; qu'on ne me demande « donc rien sur l'avenir ». Sages réflexions que les imaginations chaudes ne peuvent pas goûter, et dont l'oubli affligera constamment par d'extravagantes visions le bon sens et la religion.

V. De excidio Babylonis. — On sait à quels délires la haine des prétendus réformés poussa, dans l'interprétation de l'Apocalypse, les premiers docteurs du Protestantisme : le vicaire de Jésus-Christ était pour eux l'Antechrist, l'Eglise romaine la bête apocalyptique, la prostituée de Babylone. Luther et consorts avaient, il est vrai, couvert d'abord de leurs anathèmes et poursuivi de leurs sarcasmes la Révélation de saint Jean : la secte se ravisa bientôt après. A ces hommes auxquels nos saintes Ecritures sont un instrument docile qu'ils assouplissent au gré de leurs plus extravagants caprices, il parut ingénieux de mettre au service du travail de démolition, si bravement entrepris par eux, le même Livre dont auparavant ils répudiaient la valeur. A quel degré de folles colères ou de délirantes imaginations se laissa dès lors emporter l'intempérance de la secte, ceux-là le savent dont la patente curiosité a interrogé l'histoire de la littérature dévergondée et les monuments de la folie humaine. Bossuet eut pendant quelque temps à repousser, dans la personne de Jurieu et de Dumoulin, ces emportements et ces excès : il se dégoûta enfin d'une lutte où il ne voyait plus intervenir que le mensonge effronté, la rage et l'extravagance. De tels antagonistes ne pouvaient vraiment pas convenir à la tournure et aux habitudes de son âme. Cependant quelques docteurs protestants, plus sages et plus avisés, lui offrirent une occasion de rentrer dans la lice. Un professeur de l'académie de Bâle, Samuel Werensfels, s'était surtout fait remarquer par une modération inaccoutumée, un ton et une érudition de bon aloi, qui engagèrent Bossuet à reprendre la plume. L'évêque de Meaux devait d'ailleurs une attention bienveillante à qui par des démarches polies avait cherché à connaître son opinion sur les objections présentées. De là l'ouvrage *De excidio Babylonis*, en réponse à la dissertation du professeur de Bâle contre l'*Explication de l'Apocalypse* (1). Il est écrit en latin, dans la forme sévère d'une démonstration théorique, dans ce style lucide, correct et plein de grandeur propre à Bossuet. Le lecteur apprendra par la *Préface* le but et le plan de l'ouvrage ; et, dans l'ouvrage lui-même, véritable complément de l'*Explication de l'Apocalypse*, il admirera une fois de plus l'étendue, la fécondité, la rectitude et l'élévation d'un génie dont chaque reproduction nous révèle la puissance. Or, ce fut pendant ses courses à Germigny, à Versailles et à Paris, du

(1) Bausset, *Hist. de Bossuet*, liv. x, §. i.

(1) C'est Bossuet lui-même qui désigne Werensfels comme auteur de l'attaque. (*De Excidio Babyl. Præfat. sect. secunda.)* De là l'erreur de toutes les éditions, et notre erreur volontaire. En réalité, l'agression venait de Jacques-Christophe Iselin, lequel dans des thèses, soutenues sous la présidence de Werenfels, avait essayé de réfuter les explications de Bossuet sur l'Apocalypse. — *V.* Chaufepié, *Dictionnaire*, art. : *Iselin;* Floquet, *Bossuet, précepteur*, etc. 2e part., ch. ix. pag. 444.

6 novembre 1701 au 2 février 1702, que Bossuet, comme par manière de délassement, avait, dans la langue de Cicéron, expliqué de nouveau, sans se répéter, les mystères de l'Apocalypse (1). Il ne l'a pourtant pas publié, distrait qu'il fut vers la fin de son travail par de nouvelles et incessantes préoccupations, mais principalement, ce que les éditeurs ont oublié de remarquer jusqu'à présent, parce qu'il n'avait pu mettre la dernière main à son œuvre. Qu'on examine la fin, et l'on verra avec évidence une composition inachevée. N'a-t-il pas dit d'ailleurs en terminant la *Préface : Quæ cum demonstravero, perorabo ?* La démonstration est faite, mais où est la *péroraison ?*

Nous sommes redevables de la publication de l'ouvrage aux Bénédictins des *Blancs-Manteaux*, en 1772. L'évêque de Troyes avait bien vu le manuscrit parmi les papiers laissés entre ses mains ; mais l'écriture lui en avait paru difficile à déchiffrer, et il n'entrait pas dans ses arrangements de se donner quelque souci pour une dissertation latine, intéressante seulement à qui s'intéresse au bien de la religion.

Méditations sur les Evangiles. — Le 6 juillet 1695, Bossuet écrivait de son palais épiscopal aux religieuses de la Visitation de Meaux : « Je « vous adresse, mes Filles, ces Réflexions sur « l'Evangile, comme à celles en qui j'espère « qu'elles porteront les fruits les plus abondants. « C'est pour quelques-unes de vous qu'elles ont « été commencées, et vous les avez reçues avec « tant de joie que ce m'a été une marque « qu'elles étaient pour vous toutes. Recevez-les « donc comme un témoignage de la sainte « affection qui m'unit à vous, comme étant « d'humbles et véritables filles de saint François « de Sales, qui est l'honneur de l'épiscopat « et la lumière de notre siècle. Je suis dans le « saint amour de Notre-Seigneur, mes Filles, « votre très-affectionné serviteur. — † J. Béni- « gne, évêque de Meaux ». Touchant et nouveau témoignage de la douce paternité du grand évêque, comme de la prodigieuse activité d'un homme dont tous les moments furent autant d'actes consacrés par la parole ou par l'écriture à la défense et à la glorification ou à la propagation de la piété chrétienne.

Mais nous recueillons, en outre, de cette douce lettre un double et important renseignement. C'est d'abord le titre vrai de l'ouvrage : Bossuet n'avait pas écrit des *Méditations*, mais des *Réflexions sur l'Evangile*. Tel est au reste le titre du manuscrit et des plus anciennes copies. L'évêque de Troyes, aidé dans la besogne par l'abbé Ledieu, quand vingt-sept ans après la mort de l'auteur, en 1731, il jugea à propos d'éditer le pieux ouvrage, ne se fit pas faute de lui infliger l'outrage d'une révision. Il lui parut plus splendide d'intituler les pieuses pages : *Méditations !* Et nous-mêmes, en reproduisant un titre usurpé, nous subissons la tyrannie de l'audacieux éditeur, afin de ne point dérouter les lecteurs de Bossuet accoutumés à une dénomination désormais consacrée. Plût à Dieu que les méfaits du neveu et du réviseur se fussent bornés là : nous ne les querellerions pas pour un mot ! Mais qu'ont-ils fait du manuscrit ? Comment l'ont-ils traité ? La confrontation de leur édition avec ce qui nous reste de l'œuvre manuscrite accuse des audaces et une iniquité littéraire qu'on ne dénoncera jamais assez haut à quiconque vénère la mémoire et respecte le génie de Bossuet. Heureusement le manuscrit de la seconde partie a pu échapper aux aventures où le triste neveu a compromis et laissé périr tant d'autres nobles pages ! Le mérite de cette partie, soigneusement collationnée avec l'autographe, permet de deviner les dépravations de la première. Pour celle-ci point d'autre ressource que l'édition *princeps* de 1731, confrontée avec celle de Déforis en 1772, laquelle, après coup, dut subir d'incommensurables *errata*.

La lettre aux religieuses de la Visitation détermine ensuite le but et le plan de Bossuet. Le but est d'offrir à la piété des religieuses un aliment journalier à de saintes *Réflexions*. Mais tout chrétien peut avec elles méditer, sous la conduite de Bossuet, l'inépuisable enseignement des oracles du Sauveur des hommes ; les *Réflexions* ne sont pas propres seulement à la vie cloîtrée, leur portée s'étend à toutes les conditions, à tous les états de l'âme humaine : la parole divine a une fécondité sans limites, son infinité n'est restreinte par aucune situation.

Quant au plan, il est tout simple : l'auteur suit pas à pas les paroles du texte sacré qu'il offre aux pieuses réflexions du lecteur : celui-ci n'a pas à fatiguer son esprit en de subtiles recherches, tout est trouvé, Bossuet lui met sous les yeux le meilleur commentaire. Ce n'est pas lui, au reste, qui à chaque *journée* s'étudia à

(1) Ledieu, *Journal*, 16 novembre 1706. Voir tom. IV, p. 25.

marquer un titre : c'est le fait des éditeurs. Mais parce que ces indications ont leur utilité, nous les maintiendrons. Plût à Dieu qu'il nous fût loisible d'agréer de même les innovations et les mille caprices où se sont laissé emporter les éditeurs audacieux des *œuvres posthumes !*

On nous demandera, à nous aussi, pourquoi nous rangeons les *Méditations* dans la catégorie des travaux de Bossuet sur l'Ecriture sainte. Pourquoi pas alors les *Elévations ?* Que celles-ci comme celles-là appartiennent aux saintes Ecritures, c'est incontestable ; et, si des nécessités typographiques n'y avaient mis obstacle, nous n'aurions nullement hésité à placer les unes à la suite des autres. En assignant aux *Méditations* une place après les commentaires relatifs à l'Ancien Testament, et en leur faisant suivre la magnifique exposition de l'Apocalypse, nous avons voulu mettre, réunis ensemble, sous les yeux du lecteur, tous les écrits de l'évêque de Meaux sur le texte sacré. Sans doute, autant et plus peut-être que les *Elévations,* les *Méditations* doivent être rangées dans les *œuvres de piété.* Si, à cause de cela, l'on nous blâme d'avoir trop obéi aux volontés des typographes, on nous pardonnera en vue de la facilité de se retrouver sans peine, en prenant un volume au lieu d'un autre. Les plus pieux nous remercieront de n'avoir pas trop longtemps retardé le bonheur qu'ils éprouvent à entendre le Verbe de Dieu interprété par son fidèle et son plus éloquent disciple.

OEUVRES DE BOSSUET

PREMIÈRE PARTIE

ECRITURE SAINTE

NOTES ET COMMENTAIRES

PRÆFATIO

IN CANTICUM CANTICORUM

I. Christi cum Ecclesia, sanctisque cum animabus conjunctio, conjugalis amoris figura ac sacramento, adumbrata. — II. Salomonis, ac filiæ Pharaonis casti amores, ad hujus mysterii assumpti, ex Psalmo XLIV, cum utriusque carminis discrimine. — III. Nuptialis festivitas per septem dies : hinc hujus dramatis sive eclogæ pastoralis constitutio ; quæque personæ inducantur. — IV. A quibus et quo spiritu hoc Canticum legendum qualesve interpretes habuerit.

I. Verbi Dei, seu Sapientiæ divinæ, atque Ecclesiæ, sublimiumque quibus illa maxime constat animarum miram conjunctionem, miros amores Scriptura prædicat. Verbum enim illius amoris vi pertractum in terras suscepit hominem, et sublimes animas adjunxit ita sibi, ut, teste Paulo, unus cum eo sint spiritus (I *Corinth.* VI, 17). Ecclesiam quoque ac sublimiores animas, Verbo ad se accedenti, miram amoris rependere vicem, testantur illa Pauli : *Mihi vivere Christus est,* Philip., 1, 21 ; et illud Davidis : *Mihi autem adhærere Deo bonum est,* Psal. LXXII, 28 ; et illud : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum,* Psal. LXXXIII, 3 ; aliaque ejusmodi. Hos ergo amores Salomon ille templi conditor, quo veram Ecclesiam adumbravit, et pacifici nomine Christum repræsentans, de quo item, ut speciali Christi figura, dictum est : *Ego ero ei in patrem, et ipse erit mihi in filium,* II Reg., VII. 14 ; hos, inquam, amores Salomon in hoc *Cantico,* miris affectibus, mira varietate et concinnitate cecinit. Hujus autem Christi cum Ecclesia conjunctionis, in conjugali amore sancto illo, castoque, ac divinitus instituto, vivam expressit imaginem. Quo etiam sensu in Proverbiis : *Posside sapientiam;.. dilige eam, et conser-*

PRÉFACE

SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

I. L'union de Jésus-Christ avec l'Eglise et avec les saintes âmes représentée sous la figure et le mystère de l'amour conjugal. — II. Les chastes amours de Salomon et de la fille de Pharaon pris du psaume XLIV pour expliquer ce mystère : la différence de ce psaume d'avec le Cantique. — III. Le festin nuptial durait sept jours ; de là se doit prendre l'économie de ce poëme et de cette églogue : quels en sont les personnages. — IV. Qui sont ceux qui peuvent lire ce Cantique, et dans quel esprit il faut le lire : quels en sont les interprètes.

I. L'union ineffable du Verbe éternel ou de la Sagesse divine avec l'Eglise et avec les grandes âmes qui en sont la plus belle portion, le saint amour qui les enflamme, sont marqués dans l'Ecriture avec des caractères qui font aimer et admirer ce mystère. En effet le Verbe s'est revêtu de notre nature, étant attiré sur la terre par la force de cet amour ; et il s'est uni si étroitement aux âmes élevées, qu'elles sont un même esprit avec lui, selon le témoignage de saint Paul. Aussi l'Eglise et les saintes âmes à qui le Verbe se communique, s'attachent à lui avec un amour et une fidélité qui leur donnent lieu de dire ces paroles du même apôtre : « Jésus-Christ est ma vie ; » et celles-ci de David : « Pour moi, mon bien est d'être uni à Dieu ; » et encore : « Mon cœur et ma chair tressaillent de joie pour le Dieu vivant, » et tant d'autres.

C'est cet amour que Salomon décrit dans le *Cantique,* où il en exprime les transports avec une variété et une élégance admirable : Salomon, qui a bâti ce temple, figure de la vraie Eglise, et qui porte lui-même le caractère de Jésus-Christ dans son nom de *Pacifique* et parce que Dieu dit de lui : « Je lui servirai de père, et il me tiendra lieu de fils. » Il nous donne ici

vabit te:.. arripe illam, et exaltabit te: glorificaberis ab ea, cum jam fueris amplexatus, Prov., IV, 5, 6, 8; quod interpretatus ille, qui Salomonis nomine ac spiritu, librum *Sapientiæ* scripsit: *Hanc amavi,* inquit, *et exquisivi a juventute mea, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius,* Sap., VIII, 2; quare per omnia Scripturæ volumina hæc imago diffusa est; neque quidquam frequentius, quam sponsi et sponsæ nomine, Dei et Ecclesiæ æternam conjunctionem, amorem vehementissimum, firmam et incommutabilem fidem passim denotari. Unde etiam infidelis animæ, ad falsa numina deficientis, opprobrium, adulterii fœdæque prostitutionis infamiam, prophetæ quidem omnes, Ezechiel vero omnium copiosissime et vehementissime expressit, *Ezech.*, XVI, XXIII. Osee etiam, famosa muliere in uxorem ducta, *Os.*, I, 2, 3. Manavit ea similitudo ad Novum Testamentum : unde illud Joannis Baptistæ : *Qui habet sponsam, sponsus est,* Joan., III, 29 ; et passim in *Apocalypsi*, Ecclesia procedit ut sponsa Christo sponso, ornatu, amore, fide dignissima; nuptiæque Agni celebrantur : *Et spiritus et sponsa dicunt : Venite,* Apoc., XXII, 17; eo plane more, rituque, quo se in hoc libro sponsus et sponsa mutuo invitant. Quin ipse Paulus apertis verbis docet virum et mulierem; eorumque conjugium, jam inde ab initio fuisse a Deo institutum, ut *esset sacramentum... magnum... in Christo et in Ecclesia,* Ephes., V, 32; ipsamque corporum conjunctionem assumit ad exemplum conjunctionis animæ cum Deo, sive, quod idem est, cum Verbo ac Sapientia Dei : *Membra* enim, inquit, *sumus corporis ejus, de carne ejus, et de ossibus ejus: propter hoc relinquet homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una,* ibid., 30, 31. Et iterum : *Qui adhæret meretrici, unum corpus efficitur; erunt enim, inquit, duo in carne una; qui autem adhæret Domino, unus spiritus est,* I Cor., VI, 16, 17. Hæc si quis diligenter attendat, et ab opere Dei, quod est sanctum et castum, peccato inolitam fœdam concupiscentiæ labem separet, facile intelliget merito Salomonem, conjugalis amoris et consuetudinis specie, sanctam castamque Ecclesiæ, animarumque fidelium conjunctionem expressisse. Ille autem pulcherrimus atque amantissimus Ecclesiæ sponsus, et multis sæculis expectatus fuit, nec nisi multis votis expetitus, copiam sui fecit ; et postquam ad nos venit ac Verbum caro factum est, abiit ad Patrem, aliquando rediturus, ut nos ad se raperet, varioque respectu Ecclesia et ejus compos effecta est et adhuc venturum expectat. Quod autem cum universa Ecclesia gestum est

une vive image de l'union de Jésus-Christ et de l'Eglise dans l'amour conjugal, cet amour, si saint et si chaste que Dieu lui-même a institué. En ce sens il avait déjà dit au livre des *Proverbes* : « Travaillez à acquérir la sagesse; aimez-la, et elle vous conservera; faites effort pour atteindre jusqu'à elle, et elle vous élèvera. Elle deviendra votre gloire, lorsque vous l'aurez embrassée. » Ce que l'auteur du livre de la *Sagesse*, qui a écrit au nom de Salomon et plein de son esprit, n'a fait qu'expliquer, en disant de lui-même : « J'ai aimé la sagesse et je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, car je suis devenu l'amateur de sa beauté. »

Cette figure est répandue dans tous les livres sacrés, où aucune chose ne se rencontre si souvent que l'alliance éternelle de Dieu avec l'Eglise, l'amour très-ardent et la fidélité inviolable qui l'accompagnent, représentés sous l'image d'un époux et d'une épouse. C'est pourquoi tous les prophètes voulant exprimer l'infidélité d'une âme abandonnée à l'idolâtrie, traitent ce crime d'un adultère et d'une infâme prostitution. Ezéchiel est celui de tous qui a poussé ce reproche avec plus de force et plus d'étendue, et Osée en épousant même une femme de mauvaise vie. Cette comparaison a passé dans le Nouveau Testament. Saint Jean dit : « l'Epoux (qui est Jésus-Christ) est celui qui a l'Epouse (c'est-à-dire l'Eglise); et dans l'*Apocalypse* l'Eglise paraît comme une épouse très-digne de Jésus-Christ, son époux, par ses parures, par son amour, par sa fidélité. On y célèbre les noces de l'Agneau; « l'Esprit et l'Epouse lui disent : Venez; » c'est enfin le même langage et les mêmes manières dont l'Epoux et l'Epouse se servent en ce *Cantique*. Mais saint Paul reprend cette image de plus haut : car il enseigne que, dès le commencement, Dieu a institué le mariage entre le mari et la femme, afin qu'il fût « un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Eglise. » Il propose, dans l'union des corps, le modèle de l'union de l'âme avec Dieu ou avec le Verbe et la Sagesse éternelle : « Nous sommes les membres de son corps, dit l'Apôtre, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une même chair. » Et encore, écrivant aux Corinthiens : « Celui qui se joint à une prostituée est un même corps avec elle ; car ils seront deux dans une même chair, dit l'Ecriture; mais celui qui est attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui.

Quiconque méditera ces paroles avec atten-

id quotidie geritur in fidelibus animis, ut ad eos Christus eat redeatque per admirabiles vices, sintque animæ perfectæ quædam, quæ in altissimam contemplationem evectæ, suo quodam modo Verbo potiri videantur : quæ vota, ac suspiria, et expectantis animæ languorem, potientis fructum atque delicias, per amoris etiam humani mirificos incredibilesque motus Salomon explicanda suscipit ; nullum ut vitæ christianæ in Christum crescentis gradum prætermisisse videatur. Quo etiam factum est, ut sublimes animæ hoc Cantico semper mirum in modum delectarentur, in eoque voluptatem Domini, ubertatemque degustarent.

II. Et quidem Salomon se, castosque suos erga filiam Pharaonis affectus, in exemplum profert, dumque in vera historia ea fingit, quæ flagrantissimo amori congruant, describit aptissime, sub elegantissimæ fabulæ involucris, cœlestes amores, Christique et Ecclesiæ conjunctionem canit. Unde Bernardus, serm. 1 *in Cant.* : « Rex Salomon sapientia singularis, sublimis gloria, rebus affluens, pace securus, divinitus inspiratus, Christi et Ecclesiæ laudes, et æterni connubii cecinit sacramenta : et epithalamii carmen exultans in spiritu, jucundo composuit elogio, figurato tamen ; velans et ipse instar Moysi faciem suam, quod rari erant eo tempore, qui revelata facie gloriam istam speculari sufficerent. » Quibus verbis ut totam Salomonis Christum figurantis dignitatem, ita totam hujus carminis rationem expressit. Suavissimo Cantico præluserat ipse sanctus David Psalmi XLIV, prophetico spiritu, seu quisquis ille fuit, qui eodem spiritu plenus eructavit sermonem optimum, Salomonique conjugium inituro epithalamium cecinit, eademque figura Christi et Ecclesiæ nuptias celebravit. Id tamen discrimen est, quod ille vic-

tion, en éloignant de l'ouvrage de Dieu, qui est saint et chaste, la tache honteuse de la concupiscence dont le péché est la cause, il comprendra aisément que Salomon a eu raison de représenter les chastes amours de l'Eglise et des âmes fidèles par l'amour et la société conjugale. Mais cet aimable Epoux de l'Eglise, dont la beauté surpasse toutes les beautés humaines, s'est fait désirer pendant plusieurs siècles ; et il ne s'est enfin livré à son Epouse, qu'après avoir été demandé par des vœux continuels. Et à peine est-il venu à nous, à peine le Verbe s'est-il fait chair, qu'il est aussitôt retourné vers son Père, d'où il reviendra pour nous élever à lui ; de sorte que, sous divers regards, l'Eglise l'a possédé et l'attend encore. La même chose arrive tous les jours aux âmes fidèles : Jésus-Christ s'en va et revient à elles par des retours ineffables ; et certaines âmes, élevées au plus haut degré de la contemplation, semblent en quelque sorte posséder le Verbe comme leur véritable époux. C'est donc ces vœux et ces soupirs, cette langueur d'une âme qui attend le repos et la joie de celle qui jouit, que le Saint-Esprit veut nous faire comprendre, en nous proposant en ce livre les transports incroyables de l'amour humain, afin que nous y voyions tous les degrés par où l'on s'avance vers Jésus-Christ dans la vie spirituelle. Aussi les saintes âmes ont-elles toujours senti des délices ineffables dans la lecture de ce *Cantique,* y goûtant la douceur et l'abondance des joies du Seigneur.

II. Salomon se propose donc lui-même comme un modèle avec ses chastes amours pour la fille de Pharaon, son épouse ; et dans une histoire véritable, faisant entrer les mouvements qui conviennent à un amour très-ardent, il se sert de cette agréable fiction pour mieux exprimer des amours même célestes et l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise. Ce qui fait dire à saint Bernard dans son sermon *sur le Cantique* : « Le roi Salomon, sage, pacifique, comblé d'honneurs et de biens, inspiré de Dieu, a chanté la gloire de Jésus-Christ et de l'Eglise, et le mystère de leur alliance éternelle. L'esprit enivré d'une sainte joie, il a composé leur épithalame d'un style délicieux et toutefois figuré, se couvrant la tête d'un voile comme Moïse, parce qu'alors peu d'âmes étaient capables de contempler cette gloire à découvert. » Paroles où ce saint peint Salomon dans sa majesté, représentant Jésus-Christ, et où il nous explique toute la conduite de ce poëme.

L'auteur du psaume LXIV a tracé par avance le dessein de cet aimable *Cantique,* lorsqu'étant inspiré de Dieu, il a poussé de son cœur cette

torias, prælia, atque heroica prosecutus est; noster autem Salomon amoris vim, ac suavitatem carmine meliori complexus. Sed ne parum congrue, regio nomine, in amatorios sensus ac verba deflueret, majestate tantisper seposita, pastorem induit, et in idem vitæ genus Pharaonis traduxit filiam ; ac sub ea figura divinissimam fabulam lusit. Porro Judæos delectabat innocentissimæ pariter, atque occupatissimæ pastoralis vitæ commemoratio, quam ab initio generis humani optimum quisque, ipsique Patriarchæ cæteris prætulissent; neque illud indecorum, quod rex pastorem egerit, recordatus reges in Scripturis passim pastores appellari, patremque Davidem ab ovibus, ad Dei populum pascendum, vocatum fuisse, *Psal.* LXXVII, 70, 71. Quin etiam instituto operi congruebat, ut velut e solio descendens, amatorem ageret, celebraturus eum, qui victus amore, e paterno sinu ad nostra delapsus est : neque mysterio vacat, quod Ægyptiam a se ductam canit, quæ est imago Christi, Ecclesiam ex alienigenis ac gentibus congregantis: quo etiam pertinebat illud: *Audi, filia, et vide: et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum*, Psal. XLIV, 11, 12. Hoc igitur Salomonici carminis institutum est.

excellente parole, où, à l'occasion du mariage de Salomon, dont il fait l'épithalame, il chante sous la même figure les noces de Jésus-Christ et de l'Eglise. Il y a toutefois cette différence, que le Prophète décrit des actions héroïques, des combats et des victoires, au lieu que Salomon inspire la force et la tendresse du saint amour dans son Eglogue pastorale. Mais de peur qu'il ne parût indigne d'un roi de descendre à des sentiments et à des expressions d'amour, quittant le trône pour un peu de temps, il se déguise en pasteur et la fille de Pharaon en bergère. Sous ce personnage il joue sa divine pièce, qui devait être d'autant plus agréable à son peuple qu'elle lui représente l'innocence et le travail continuel de la vie pastorale, que dès le commencement du monde tous les gens de bien et les patriarches mêmes avaient préféré à tout autre emploi. Ainsi la majesté royale n'en est point avilie, les rois mêmes étant souvent appelés pasteurs dans l'Ecriture , et David ayant été tiré de ses troupeaux pour conduire le peuple de Dieu. Il était aussi convenable à son dessein qu'il descendît du trône pour faire le personnage d'un amant, afin de nous rendre sensible l'amour immense du Fils de Dieu, qui du sein de son Père nous l'a amené sur la terre. Enfin ce n'est pas sans mystère que son épouse est égyptienne, puisque Jésus-Christ devait épouser une étrangère, en assemblant son Eglise entre les gentils, étrangers de la foi. Ce que le Prophète avait déjà marqué dans ces paroles : « Ecoutez, ma fille, et soyez attentive : oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi aura de l'amour pour votre beauté . » Tel est le dessein de Salomon dans son *Cantique*.

III. At postquam antiquos mores imitatus pastoralem eclogam canere aggressus est, eam in septem dies divisisse videtur. Neque enim die ac noctis passim in hoc *Cantico* recurrentis vices temere memoratas arbitrari nos decet. Quid enim illud semel bisque inculcatum : *Adjuro vos, ne evigilare faciatis dilectam*, Cant., II, 7 ; III, 5 ; et illud : *Donec aspiret dies, et inclinentur umbræ*, ibid., II, 17 ; IV, 6, haud minore studio repetitum? nonne perspicue indicant aliquot dierum ac noctium seriem ? Quid quod sponsus bis per noctem a sponsa quæritur, sponsa bis in custodum manus diversissimis circumstantiis incidit, *ibid.*, III, 1, 2, 3 ; V, 2, 6, 7. An hæc temere effutita, sponsaque nullo ordine dormitat aut vigilat ? quis hoc de pulcherrimo atque artificiosissimo carmine crediderit ? Aperte ergo indicat, Salomon, hic distinguendos dies, eorumque initia ubi obscurius latent, tamen esse inquirenda: neque enim omnia eodem tenore dici,

III. Mais ayant à imiter les anciennes mœurs par une églogue pastorale, pour entrer davantage dans cet esprit, il partage son épithalame en sept jours ; car ce n'est pas sans dessein que cette action se joue dans l'espace de plusieurs jours et de plusieurs nuits consécutives. En effet, pourquoi recommander jusqu'à deux fois : « Gardez-vous d'éveiller ma bien-aimée ; » et pourquoi répéter avec le même soin : « En attendant que le jour vienne et que les ombres se dissipent, » si ce n'est pour marquer distinctement plusieurs jours et plusieurs nuits qui se suivent ? Pourquoi encore l'Epoux se fait-il chercher par l'Epouse jusqu'à deux fois pendant la nuit ; et pourquoi l'Epouse tombe-t-elle entre les mains des gardes aussi deux fois distinguées par des circonstances très-différentes? Est-ce sans raison? L'Epouse dort-elle ou veille-t-elle sans aucune règle ? Qui le croirait d'un poëme si élégant et conduit avec tant d'art ? Il est donc clair qu'en

artis ac variandi operis ratio sinebat. Cur autem has somni et vigiliæ, dieique ac noctium vices, ad septenum numerum revocaremus, causa in promptu fuit; quippe quod antiquis Hebræis usitatum, ut nuptias per septem dies celebrarent : unde Laban Jacobo se delusus quærenti propter inductam loco Rachelis Liam : *Imple*, inquit, *hebdomadam dierum hujus copulæ : et hanc quoque dabo tibi*, Gen., XXIX, 27; et ab ipsa origine mundi, propter requiem Domini, septem dierum circulus, multis quidem populis, ac Patriarchis maxime, eorumque posteris commendatus est. Manavit enim ad universam gentem mos, omnia fere solemnia per hebdomadam peragendi : hinc et luctus septem dierum et festi dies fere in hunc morem compositi, maxime vero nuptialis festivitas. Sic Samson, ducta uxore Philistæa, *Jud.*, XIV, 12, 15, 17, septem dies convivii agitabat, dieque septimo finiebatur celebritas : et Raguel profecturum post nuptias Tobiam juniorem adjuravit, ut duas hebdomadas moraretur apud se, *Tob.*, VIII, 23; commorationis scilicet tempus ad hebdomadam revocans, duplicarique tantum postulans a genero, numquam ad se postea redituro. Hujus rei constans est apud Judæos traditio, expressa imprimis a Rabbi Eliezer in sententiis Patrum, *Pirce Abot*, c. 16; adeoque hujus ritus tenaces esse memorantur, ut qui plures sponsas simul duceret, eum singulis singulas hebdomadas epulares impendere, easque cum æqualibus adolescentulis, choreis et lusibus peragere doceant. Congruum ergo Salomoni visum est, septem dierum spatio carmen nuptiale definire; quos Dies, diligentissime, quoad fieri poterit, certis notis distinctos, in iisque vitæ perfectæ incrementa dabimus. Porro Salomon hoc carmen, majoris suavitatis ac varietatis gratia, dramaticum esse voluit. Collocutores, Sponsus, ipse Salomon et in eo delitescens Christus; Sponsa, quæ et Ecclesia et sublimiores animæ; Puellæ, sponsæ comites adolescentulæ, animæ infimiores, quæ tamen nonnullo sponsi, ac sponsæ amore teneantur : et hoc Salomon ex *Psal.* XLIV, ad suum carmen transtulit; sic enim Psalmi auctor ad Salomonem : *Astitit regina a dextris tuis* : et : *Adducentur regi virgines post eam : adducentur in templum regis*, Psal. XLIV, 10, 15, 16; id etiam ex Hebræorum moribus, apud quod et juvenes et puellæ sponsis comites addebantur : quod etiam in Samsonis ac Philistææ nuptiis factitatum, *Jud.*, XIV, 11, delectique juvenes triginta numero, qui cum Samsone essent. Neque puellis deerant æquævæ virgines; unde etiam in Evangelio decem illæ memorantur, *Matth.*, XXV, 1; memorantur et amicus sponsi, et filii sponsi, sive

ces endroits Salomon veut nous marquer par les nuits la distinction des journées, et nous en faire chercher les commencements, quoiqu'ils semblent plus cachés : l'art et la variété d'un si bel ouvrage ne souffrent point que tout y soit raconté d'une même suite.

Mais pourquoi avons-nous réduit à sept jours cette succession de sommeil et de veille, de nuits et de jours? La raison en est facile. C'était une coutume des anciens Hébreux de célébrer les noces pendant sept jours. C'est pourquoi Laban disait à Jacob, pour le consoler dans sa douleur de ce qu'on lui avait supposé Lia au lieu de Rachel : « Accomplissez les sept jours de ce mariage, et après je vous donnerai encore celle-ci. » Dès la naissance du monde, depuis que Dieu eut sanctifié le septième jour par son repos, le nombre de sept jours a été mystérieux dans la plupart des peuples, surtout entre les patriarches et leurs descendants. De là l'usage s'est répandu dans la nation, de célébrer presque toutes les fêtes dans l'espace de sept jours; le deuil était de sept jours, les réjouissances à peu près de même, et principalement les noces. Lorsque Samson épousa une Philistine, il employa sept jours à faire ses noces, et il n'en termina la fête qu'au septième. Raguel voyant le jeune Tobie résolu à partir aussitôt après son mariage, il le conjura de demeurer quinze jours dans sa famille, sept jours pour ses noces et encore sept jours pour les derniers adieux, parce qu'il n'espérait plus de le revoir. Cette tradition est certaine parmi les Juifs : elle est rapportée surtout par le rabbin Eliézer, dans les *Sentences des Pères*; et ce peuple y est tellement attaché, qu'ils enseignent communément qu'un même homme épousant plusieurs femmes à la fois, doit faire à chacune un festin de sept jours, et passer autant de semaines en danses et en jeux avec les jeunes gens de son âge. Suivant cet usage, Salomon a partagé le cantique de ses noces en sept jours, dont nous ferons voir la distinction par des marques certaines autant qu'il se pourra, et où nous découvrirons l'avancement des âmes à la perfection.

Mais pour animer cet ouvrage et pour l'orner d'une agréable variété, Salomon en a fait un poëme dramatique dont voici les acteurs. L'Epoux, c'est Salomon lui-même et Jésus-Christ caché sous sa personne. L'Epouse représente l'Eglise et les âmes élevées. Les jeunes filles, compagnes de l'Epouse, sont les âmes encore faibles qui commencent à s'attacher par amour à l'Epoux et à l'Epouse. Ce que Salomon a pris aussi du psaume XLIV, où il est dit en son nom : « La reine s'est tenue à votre droite; » et encore :

nuptialis festivitatis comites, *Joan.*, III, 29 ; *Matth.*, IX, 15, prorsus ex antiquis ritibus. Legimus etiam apud Theocritum elegantissimum idyllium de Menelai et Helenæ nuptiis, *Epithal. Helen.* Id. 18, quo multa ex priscis illis moribus etiam ad Græcos traducta reperias. Certe coævæ virgines præsto sunt ; quarum e numero selectæ duodecim, nobilissimo genere, ac Lacedæmonis decus, quæ ipso in vespere, ipso nuptiali thalamo, epithalamium canerent, festasque choreas ducerent. Has igitur haud immerito sponsæ comites dixeris, a Salomone toties memoratas. Sic interveniunt sacro dramati Sponsus, Sponsa, Chorus comitum, sive aliarum quarumcumque puellarum; sive Hierosolymitanarum, sive etiam agrestium : chori enim variant interdum, nec unius sunt generis, neque desunt mutæ personæ, nempe amici sponsi.

« On amènera au roi des vierges qui la suivront : on vous les amènera avec joie et allégresse ; on les fera entrer dans le temple du roi, » conformément aux mœurs des Hébreux qui donnaient aux nouveaux mariés de jeunes hommes et de jeunes filles pour les accompagner. Ainsi nous lisons dans l'histoire de Samson et de Dalila que trente jeunes hommes furent choisis pour lui faire compagnie. Les nouvelles mariées avaient aussi pour compagnes des jeunes filles de leur âge : telles que sont les dix vierges de l'Evangile, où nous avons encore l'ami de l'Epoux, et les enfants de l'Epoux, c'est-à-dire les compagnons de ses noces. Il y a dans Théocrite une éloquente idylle sur le mariage de Ménélas et d'Hélène, où l'on voit que les Grecs avaient reçu ces anciennes mœurs. De jeunes filles de même âge paraissent d'abord ; et douze d'entre elles de famille très-noble, la gloire de Lacédémone, sont choisies pour chanter le cantique nuptial sur le soir autour du lit des époux, et pour commencer la danse. Ce qui sans doute nous rappelle les compagnes de l'Epouse que Salomon a marquées tant de fois. Ainsi il entre en ce poëme sacré, l'Epoux, l'Epouse et la troupe de ses compagnes ou de quelques autres jeunes filles de Jérusalem et de la campagne ; car les chœurs changent quelquefois, n'étant pas toujours composés des mêmes personnes ; et il y a enfin des personnages muets, qui sont les amis de l'Epoux.

IV. Hos igitur sponsi et sponsæ castos amores, qui ad amorem divinum, propter quem hæc scripta sunt, referre velit, id necesse est, ut humanum amorem divinumque complexus, hanc allegoriam exequatur; neque enim aliter, quam ex eorum nexu interpretatio apta consurgat. Qua in re haud leve periculum est, ne amoris humani fluxa licet gratia deliniti sensus, animum ab excelsa sede dejiciant : neque immerito ab hoc *Cantico* arcebantur adolescentuli, proni ad voluptates; teste Origene, *in Proleg.* utriusque operis *in Cant.* et Hieronymo passim. Præfatione in librum I *Comment. in Ezech.*, etc. Procul ergo hinc illi, qui terrena sapiunt, animales, spiritum non habentes : adsint casti castæque, qui sanctum amorem spirent, Deoque, qui est charitas, adhærescant; accedant boni sanctique interpretes, qui non se immergant carnalibus, sed qui amorum humanorum sensus, et voluptates, ut periti musici chordas, levi digito pulsent, tantum ut amoris divini suavissimum sonum eliciant; qui, ut hoc quoque ex *Canticis* sumamus, caprearum cervorumque more, vix pede terram attingant, mox transiliant sensus humanos, atque ad excelsa se efferant. Tales dedit Christus Ecclesiæ suæ *Cantico-*

IV. Quiconque veut entrer dans l'intelligence de ce *Cantique* doit, en suivant le dessein de Salomon, rapporter au saint amour les chastes transports de l'Epoux et de l'Epouse, et comprendre à la fois toute la nature de l'amour céleste et de l'amour humain ; car la comparaison de ces deux amours en est le dénouement : où il y a sujet de craindre que les sens se laissant aller aux attraits, quoique passagers, de l'amour terrestre, ne détournent l'esprit de la contemplation divine. C'est pourquoi, selon la remarque d'Origène et de saint Jérôme, la lecture du *Cantique* était interdite aux jeunes gens trop enclins aux plaisirs. Loin d'ici donc ceux qui n'ont de goût que pour les choses de la terre, et ces hommes charnels qui n'ont point l'esprit de Dieu ! Approchez-vous, âmes pudiques, puisque, enflammées du saint amour, vous ne vivez plus qu'en union avec Dieu, qui est l'amour même. Que ceux aussi qui l'expliquent soient eux-mêmes de saints et de chastes interprètes, éloignés de toute pensée terrestre, passant légèrement sur les sentiments de l'amour humain, pour exciter dans les cœurs le goût de l'amour céleste. Semblables aux chevreuils et aux cerfs du *Cantique*, ils doivent à peine toucher la terre, afin de s'élever à l'instant

rum interpretes : principem omnium Origenem, de quo hæc merito Hieronymus, ejus Commentariorum fidus interpres : « Origenes cum in cæteris libris omnes vicerit, in *Cantico Canticorum* ipse se vicit. » (Præfat. *in Orig. Cant.*) Hunc sequitur Philo Carpathius, quarti sæculi episcopus, quos imprimis complexus est sanctus Bernardus, quanquam ipse habuit docentem se de omnibus cœlestem unctionem. Hos maxime auctores secuti sumus; nec prætermisimus Theodoretum, Gregorium Magnum, Aponium, Bedam, hisque accinentem sanctum Thomam Aquinatem ; neque e recentioribus Gasparem Sanctium, Societatis Jesu Theologum, aut Libertum Fromundum Lovaniensem ; quique nostro ævo ex Augustiniana familia Aloysius Legionensis, divinorum Librorum apud Salmanticenses interpres, *Cantica Canticorum* explanavit, pari pietatis, doctrinæ et elegantiæ laude : nec defuit sanctus Ambrosius, apis instar, mellitissima oratione passim hunc librum depascens. Hos semel honoris causa appellatos, nihil necesse erit ubique nominatim adducere ; sed addere licebit, quæ sacri textus sensibus eruendis congrua videbuntur. Cæterum hæc Salomonis cantio tota scatet deliciis; ubique flores, fructus, pulcherrimarumque plantarum copia, veris amœnitas, agrorum ubertas, horti vernantes, irrigui ; aquæ, putei, fontes ; odoramenta, sive arte confecta, sive quæ sponte sua humus parturit ; ad hæc columbæ, turturum voces, mella, lac, vina liquentia ; postremo in utroque sexu formæ honestas ac venustas, casta oscula, amplexus, amores tam pudici quam blandi ; si quid horrescit, ut rupes, ferique montes, ac leonum cubilia, totum ad voluptatem, ac velut pulcherrimæ tabulæ ornatum varietatemque compositum. Quorsum ista? nisi ut eorum specie delectati, sciamus quanto horum Dominator speciosior sit, (*Sap.*, XIII,3) divinique amoris *Canticum* ordiamur : cujus quidem *Cantici*, teste Gregorio, hæc ratio est, hæc vis, ut loquentes de corpore, extra corpus fiant, humanique amoris discant sermonibus, qua virtute in divinitatis amore ferveant. (Proœm. *in Cant.*) Non ergo prætermittendus amor humanus, sed danda opera, ut ad divinum velox sit transitus ; ne machina, quæ ponitur ut levet, ipsa magis opprimat et aggravet. (*Ibid.*) Hæc igitur præfati, jam aggrediamur divinissimum librum, quem qui legerent, eos legendi fructum hunc ferre volumus, ut quoties amoris vim incredibilem irrequietamque viderint, aut nulla ex parte senserint, tantos animorum motus, indignos quocumque creato ac fluxo bono, ad verum pulchrum bonumque transferri oportere cogitent. Det au-

au-dessus des sens pour se perdre dans le sein de Dieu.

Tels ont été les interprètes de ce livre que Jésus-Christ a donnés à l'Eglise, Origène en est le chef ; et saint Jérôme, qui a fidèlement traduit son *Commentaire sur le Cantique*, dit de lui avec raison : « Origène ayant surpassé tous les interprètes dans tous les livres de l'Ecriture, s'est surpassé lui-même dans l'interprétation du *Cantique*. » Philon de Carpathe, évêque du IVe siècle, vient après ; et saint Bernard a suivi principalement leurs interprétations, ayant lui-même l'onction céleste qui lui enseignait toutes choses. Ce sont aussi ceux auxquels nous nous sommes le plus attachés, quoique nous n'ayons pas négligé Théodoret ni saint Grégoire le Grand, Aponius, le vénérable Bède, saint Thomas d'Aquin qui s'accorde en tout avec eux ; ni entre les modernes Gaspard Sanctius, théologien de la Compagnie de Jésus ; Libert Fromont, docteur de Louvain ; ni le Père Louis de Léon, augustin, professeur d'Ecriture sainte dans l'université de Salamanque, qui en notre siècle a expliqué le *Cantique* avec autant de piété et d'élégance que d'érudition. Enfin nous n'avons pas oublié les remarques de saint Ambroise où, sur des endroits choisis de ce livre, il inspire la tendresse et l'onction de la piété. Après avoir une fois nommé ces auteurs, il serait inutile de les nommer partout ; et nous nous réservons la liberté d'ajouter à leurs interprétations ce qui sera nécessaire pour pénétrer dans la profondeur de ce livre divin. C'est un ouvrage vraiment délicieux, jonché de fleurs, abondant en fruits, orné de toutes sortes de très-belles plantes ; où règne un beau printemps avec des campagnes fertiles, des jardins verts, arrosés d'eaux, de sources et de fontaines ; des parfums naturels et de composés. On y voit de belles colombes ; on y entend le doux murmure des tourterelles ; il y a abondance de lait, de miel et de vins exquis : la beauté jointe à la pudeur éclate dans les deux sexes ; leurs baisers sont saints, leurs embrassements innocents, leurs amours tendres et chastes ; si les rochers, les montagnes et les cavernes des lions y paraissent affreuses, c'est pour faire un tableau plus agréable, en mêlant cette variété parmi tant de beautés. Mais pourquoi recueillir en un livre tant de belles choses, si ce n'est afin qu'étant touché de leur beauté, nous comprenions combien est encore plus beau celui qui en est l'auteur, et que dès cette vie nous commencions le cantique de l'amour divin dont la force et la beauté consiste, dit saint Grégoire, en ce que ceux qui ont à parler du corps, sortent hors du corps, et que par des dis-

tem ipse Christus, ut amatorium ac nuptiale carmen amore inflammati tractemus, accensisque lampadibus Sponsum ac Sponsam faustis vocibus prosecuti, intremus cum eis ad nuptias. Amen, amen.

Après ce discours nous allons entreprendre notre ouvrage, espérant que ceux qui le liront en tireront ce fruit, que quand ils verront les inquiétudes d'un amour qui ne peut être satisfait, ou qu'eux-mêmes ils en sentiront quelques étincelles, ils reconnaissent que des transports si véhéments ne peuvent s'arrêter à la créature ni aux choses passagères, mais qu'ils doivent s'élever au seul souverain bien et à la seule véritable beauté. Que Jésus-Christ lui-même brûle nos cœurs du feu de cet amour, pour bien entendre le poëme qui en exprime toute la force; et qu'il nous fasse la grâce de suivre l'Epoux et l'Epouse avec des cantiques de réjouissance, nos lampes ardentes à la main, afin que nous méritions d'entrer au festin de leurs noces. Amen, amen.

CANTICUM CANTICORUM SALOMONIS[1]

CAPUT PRIMUM.

Osculum oris : ubera : odores : tractio : cellarium : nigra, sed formosa : oratus : pulchritudo : lectulus : tigna : laqueria.

1. Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino,

Prima dies.

1. *Osculetur me osculo.* Peracto ex more nuptiali convivio, solemnique precatione facta, cujus exempla et in *Genesi* et in *Tobiæ* libro habentur, *Gen.*, XXIX, 22, 23; *Tob.*, VII, 15, 17, 19, sponsa castissima vesperi ad virum introducta est : ibique sumendum nuptialis hebdomadis initium, Hebræorum more, qui dies a vespera numerabant. Sponsus autem summo mane quod passim in hoc libro videre est, amore quidem incensus, nihil tamen infractus ad mollitiem, consueta rusticanæ pastoralisque vitæ officia repetiit. Interim sponsa evigilans amore tabescebat ; cumque puellæ comites frustra solatia, frustra fomenta adhiberent, desideriis votisque confecta, prorumpit in has voces : Ipse, ipse unicum solatium, atque unicus amor, ipse *osculetur me osculo oris sui* : *osculo* : Hebr. *ex osculis*, id est uno ex osculis ; quasi diceret : Volo quidem, congeminet et conturbet oscula ; sed interim reficiet vel unum. *Oris* illius pulcherrimi, suavissimi, facundissimi : quo, more amantium, totam infundat animam, et eliciat meam, Ambr. *de Isaac*, cap. III : *Mihi enim vivere Christus est*, Philip., I, 21 : et : *Vivo autem jam non ego*, Gal., II, 20. Ecclesia

[1] *Canticum canticorum* non tam quod sit omnium longissimum, quam quod sit omnium longe præstantissimum : neque tantum inter ea cantica, quæ Salomon bene multa composuerat (*fuerunt* enim *carmina ejus quinque et mille*, III Reg., IV, 32), sed etiam inter omnia quotquot sunt cantica, cum in eo canatur præcellentissimum incarnati Dei et Ecclesiæ sacramentum, eaque quæ nunquam excidit, et virtutum omnium major est, charitas. Unde Bernardus ait, serm. I *in Cant.* n. 8 : « Pro sui excellentia; nuptiale hoc carmen hujusmodi titulo præsignatur, ut merito *Cantica canticorum* singulariter appelletur ; sicut is quoque cui canitur, singulariter est dictus, rex regum, dominus dominantium. *Salomonis* : pacifi, quod nomen convenit principio libri, qui incipit a signo pacis ; quod est osculum. » Bern. *ibid.*

CANTIQUE DES CANTIQUES DE SALOMON[1]

CHAPITRE PREMIER.

Le baiser de la bouche ; l'amour de l'Epoux, ses parfums, ses attraits, ses cabinets ; l'Epouse est noire, mais belle ; ses parures, sa beauté ; le lit, les solives et les lambris.

L'ÉPOUSE. — 1. Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche : car *(hébr.)* votre amour vaut mieux que le vin !

Premier jour.

1. *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* Le festin nuptial étant achevé suivant la coutume avec la prière solennelle, dont on peut voir des exemples dans la Genèse et au livre de Tobie, sur le soir l'Epouse très-chaste est conduite à l'Epoux, et là se doit prendre l'entrée de la semaine des noces, selon l'usage des Hébreux qui commençaient le jour au soir. Dans tout le livre, l'Epoux paraît transporté d'amour; mais sans se laisser vaincre à la mollesse, dès le grand matin il s'en va à son travail ordinaire de la vie champêtre et pastorale. Cependant l'Epouse s'éveille, et dans l'excès de son amour elle tombe en défaillance. En vain les filles, ses compagnes, cherchent à la consoler et à la faire revenir ; après bien des vœux et des désirs inutiles, elle s'écrie : L'époux est toute ma consolation, lui seul est mon amour, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. *D'un baiser* : des baisers ; (hébr.) de l'un de ses baisers. Je veux recevoir ses innocents baisers en confusion et sans nombre ; mais cependant il me rendra la vie par un seul baiser de cette bouche si belle, si douce et qui a tant de grâces, en faisant passer son esprit en moi, et en attirant mon

[1] Ce livre est intitulé *Cantique des Cantiques*, non parce qu'il est le plus long de tous les cantiques, mais parce qu'il en est le plus sublime, et non-seulement de tous ceux que Salomon a composés en grand nombre, car il a fait jusqu'à vingt mille pièces de poésie, mais même de tous les cantiques que nous avons, puisque le très-saint mystère de l'union du Verbe incarné et de l'Eglise y est célébré, avec la charité qui ne finira jamais et qui est la plus excellente de toutes les vertus. Ce qui a fait dire à saint Bernard : « Ce cantique nuptial, à cause de son excellence, porte seul avec raison le titre de *Cantique des Cantiques*, comme celui pour qui il est fait se nomme seul *le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs*. *De Salomon*, du Pacifique. Son nom répond à l'entrée de son livre, qui commence par le baiser; signe de la paix. »

2. Fragrantia unguentis optimis. Oleum effusum nomen tuum : ideo adolescentulæ dilexerunt te.

igitur qua parte perfecta est, hoc est, sublimes animæ divino amore percitæ, unoque spiritu afflatæ, conjunctim et singulatim hæc dicunt, et synagoga quidem : Qui tamdiu locutus est per prophetas, ipse nunc adsit. Ecclesia vero Novi Testamenti, quam hic magis spectamus, jam nupta, jam potita, postulat, ut non per speculum et in ænigmate ac per fidem, sed ipse manifesta in luce refulgeat. Ac sublimes animæ, alii alia ; ego sacrosanctum osculum flagito, non pedum, quod pœnitentis est : sed oris, quod est sponsæ. Sponsa porro sponsi osculo perfruitur, dum verba vitæ percipit, et velut in ipso dicentis ore legit, diffusamque in labiis haurit gratiam, *Psalm.* XLIV, 3, exclamans cum Petro : *Domine ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes*, Joan., VI, 69. Verba autem audit, non sonantia foris, sed intus immissa, ipso Spiritu Sancto infuso, quod Patris et Filii osculum est. Hic ergo exhibetur anima justificata a peccatis, et conjugata Verbo : quæ jam conversa sit ad perfectiorem vitam et Christum experta, amplexus repetat. Ad amoris impetum pertinet statim ab osculi desiderio inchoare, nulla circuitione, ac sponso nequidem appellato. Sic Maria Magdalene ad Christum, quem hortulanum putabat : *Si tu sustulisti eum*. Joan., XX. 15. Ad eumdem impetum pertinet, quod ab una persona statim ad aliam transfertur oratio ; a comitibus ad sponsum quem, amore capta, ut præsentem alloquitur, cum ait : *Meliora sunt ubera tua vino : ubera tua :* Hebr. *amores tui*, nunc et ita passim in hoc Cantico. Antiqui autem interpretes habent *ubera*, haud magno discrimine utriusque vocis apud Hebræos : neque abludit sensus ; *ubera* enim deliciæ meræ, amores meri ; quæ sponsi *ubera* Patres intelligunt duo testamenta amorem spirantia, promisso primum, deinde exhibito Christo. *Ubera* autem matrem et nutricem sonant. Quisquis ergo vult Christi hærere uberibus, atque inde lac sugere, simplice animo ad christianæ vitæ redeat infantiam. *Meliora vino* : sic illa apud Salomonem : *Veni : inebriemur uberibus*, sive amoribus, *Prov.*, VII, 18. Inebriat Christi amor, ac mentem extra se rapit ; unde Paulus : *Sive mente excedimus, Deo ; sive sobrii sumus, vobis*, II Cor., V, 13. *Et nolite inebriari vino... sed implemini Spiritu sancto*, Ephes., V, 18, quam ebrietatem. in discipulis Spiritu plenis, Petrus agnoscit, *Act.*, II, 15-17.

2. *Fragrantia unguentis optimis* : Hebr. *ad odorem unguenta tua optima* ; idem iisdem verbis sponsus sponsæ dicit infra IV, 10. Habet Christi amor omnia quibus animæ capiantur, inest gustus velut sapor vini, inest vis delectans et inebrians animas, inest fragrantia a longinquo etiam alliciens, qui verus est christianæ gratiæ fructus, ut longe licet positi, et extra nos rapti, ad Dominum trahamur, ut habet sequens versus. Christi ergo bonus odor est prædicatio Evangelii, et suavitas gratiæ. *Oleum* : eadem vox Hebr. quæ supra, unguentum. *Nomen tuum* : nam ab unctione, Messiæ seu Christi nomen : quod Evangelii prædicatione toto terrarum orbe diffusum est : et consonat illud *Psal.* XLIV, 8 : *Propterea unxit te, Deus, Deus tuus. Adoiescentulæ* : fideles animæ in novitate vitæ ambulantes, ac spiritu, velut musto recente, plenæ.

2. *(hébr.)* Vos parfums sont de bonne odeur : votre nom est un parfum répandu : c'est pourquoi les filles vous aiment.

âme en lui, comme font les amants. Car Jésus-Christ est ma vie, et ce n'est plus moi qui vis. Ainsi l'Eglise ou sa plus noble partie, les âmes élevées touchées de l'amour de Dieu et remplies de son esprit, tiennent le même langage toutes ensemble et chacune à part. La Synagogue d'abord : Qu'il vienne donc lui-même, après avoir parlé si longtemps par les Prophètes ! Ensuite l'Eglise du Nouveau Testament, que nous regardons ici surtout, déjà liée et unie à son Epoux ; elle lui demande de se découvrir, non plus dans un miroir, dans des figures ou par la foi, mais par la claire vue. De même les saintes âmes : Que les autres demandent ce qu'il leur plaira, pour moi je veux le saint baiser, non des pieds qui est pour les pénitentes, mais de la bouche qui appartient à l'Epouse. Elle reçoit ce baiser de la bouche de l'Epoux, lorsqu'attentive à la parole de vie qui sort de cette divine bouche, elle la recueille dessus ses lèvres et attire en elle la grâce qui y est jointe en abondance, s'écriant avec saint Pierre : « A qui irons-nous, Seigneur ? vous avez les paroles de la vie éternelle. » Puis elle en est pénétrée, non par le son qu'on entend au dehors, mais dans l'intérieur par l'impression même du Saint-Esprit, qui est le baiser du Père et du Fils. Où nous voyons une âme justifiée de ses péchés, reçue dans l'alliance du Verbe, s'avancer à une vie plus parfaite et désirer Jésus-Christ avec plus d'ardeur, après l'avoir une fois goûté. Mais une marque de la véhémence de l'amour, est de demander d'abord le baiser sans détour, et même sans nommer l'Epoux. Ainsi était transportée Madeleine, lorsqu'elle dit à Jésus-Christ qu'elle prit pour un jardinier : « Si c'est vous qui l'avez enlevé ? » De là vient que le discours passe tout d'un coup d'une personne à l'autre : l'Epouse quitte ses compagnes et dans le transport de son amour, elle s'adresse à l'Epoux comme s'il était présent : *Votre amour vaut mieux que le vin.* Le mot hébreu signifie *amour*, et non *mamelles* ; et il le faut prendre en ce sens dans tout le *Cantique*. Toutefois les anciens interprètes ont traduit *mamelles*, parce qu'avec quelque petit changement le même mot hébreu peut signifier ces deux choses. Ce qui ne s'éloigne point du véritable sens, puisque les mamelles sont les délices et les tendresses de l'amour même. Par les mamelles de l'Epoux, les saints Pères entendent les deux Testaments qui inspirent l'amour de Dieu par Jésus-Christ, que l'un nous a promis et que l'autre nous a donné. Or les mamelles nous retracent l'idée d'une mère et d'une nourrice, pour apprendre au fidèle qu'il doit s'abaisser à la simplicité de l'enfance chrétienne, s'il veut s'attacher aux mamelles de Jésus-Christ et en sucer le lait. *Votre amour vaut mieux que le vin* . au sens de cette femme dans les *Proverbes* : « Venez, enivrons-nous de plaisirs. » L'amour de Jésus-Christ enivre et transporte l'esprit hors de lui-même, comme le dit saint Paul, « soit que nous soyons enlevés en esprit, c'est pour Dieu ; soit que nous nous rabaissions, c'est pour vous. » Et encore : « Gardez-vous des excès du vin, mais remplissez-vous du Saint-Esprit. » Ce que saint Pierre reconnaît être une ivresse dans les disciples pleins du Saint-Esprit.

2. *Vos parfums sont de bonne odeur.* C'est l'hébreu à la lettre. L'Epoux dit la même chose de l'Epouse au chapitre IV, verset 10. L'amour de Jésus-Christ a tous les attraits qui peuvent gagner les âmes : le goût qu'elles y trouvent se fait sentir comme la saveur du vin ; sa force jointe à ses délices, les transporte hors d'elles-mêmes ; et sa bonne odeur attire à Jésus-Christ celles mêmes qui semblaient s'en éloigner davantage. C'est là le vrai fruit de la grâce chrétienne, qui nous tire hors de nous-mêmes, lorsque nous sommes le plus éloignés de Dieu, pour nous enlever à lui, comme on verra dans la suite. Ainsi la prédication de l'Evangile accompagnée de la douceur de la grâce est la bonne odeur de Jésus-Christ. *Un parfum répandu* : en latin *oleum*, une huile ; mais en hébreu c'est le même mot que la Vulgate traduit *parfum*, au commencement de ce verset. *Votre nom* : le nom de Christ ou de Messie signifie l'*Oint* du Seigneur. Aussi, comme une huile

3. Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Introduxit me rex in cellaria sua : exultabimus et lætabimur in te, memores uberum tuorum super vinum : recti diligunt te.

4. Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem, sicut tabernacula Cedar, sicut pelles Salomonis.

3. Tirez-moi : nous courrons après vous, à l'odeur de vos parfums. Le roi m'a conduite dans ses cabinets : nous nous y réjouirons à cause de vous, nous souvenant(*hébr.*) de votre amour qui vaut mieux que le vin. Ceux qui sont droits vous aiment.

4. O filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon.

3. *Trahe me : post te curremus* : cupit sponsa tam arcte alligari sponso, ut quocumque ierit pertrahatur : Neque, inquit, invitam rapies, ego enim et comites ultro sequemur, et quidem cursu, unguentorum tuorum suavitate perductæ. *Trahe me*, qui dixisti : *Omnia traham ad me ipsum*, Joan., XII, 32 ; et : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me, traxerit eum*, ibid., VI. 44. *In odorem unguentorum tuorum :* deest Hebr. ; recte tamen explicationis causa ex ante dictis repetitum : *Post te curremus* : si traxeris. Omnis enim qui audivit et didicit, venit ad te, *ibid.*, 45, neque quisquam sapientiæ se conjungit, nisi quem ipsa prior invitaverit, infuderitque aliquid sui. Sponsa ergo, quantumvis vehementissimo amore incitata, agnoscit se, nisi tractam, blandaque vi ductam, accedere non posse. Præclare Ambrosius ; lib. III, Ep. II : Anima « osculata Verbum Dei, modum non capit,.. Cupit attrahi ut sequi possit. Propterea adolescentulæ dilexerunt te : propterea certamus, sed comprehendere te non possumus: attrahe nos ut possimus currere, ut odore unguentorum tuorum, accipiamus virtutem sequendi. » Idem n. 10 *de Isaac : Attrahe nos* ; curremus : « Habemus enim cupiditatem sequendi, quam unguentorum tuorum infundit gratia. Sed quia cursus tuos æquare non possimus, attrahe nos, ut auxilio tuo fultæ, vestigiis tuis possimus insistere. Si enim tu attraxeris, curremus et nos. » En suavis prædicatio gratiæ. *Trahe me : curremus* : quod Ecclesia et una sit et plures omnesque animæ in eam unitatem concurrant ; tum quod sublimes animæ ut Petri, ut Pauli, valide tractæ, aliis verbo et exemplo pertrahendis inserviant. *Introduxit me rex in cellaria* : Hebr. *in cubicula sua*, in secretaria, in thalamum, sive conclave intimum ; in arcanos Scripturarum sensus. Et quidem non mirum est quod amantissimus novæ sponsæ ostendat omnia : illud suavissimum, quod ad intima deduxerit beatis amplexibus fruituram ; atque id ipsa sponsa jactat ad comites, quod sublimiores animæ interdum faciunt, ut et inferiores trahi se sinant, tum etiam ex gaudii redundantia. *Rex* : tametsi rex Salomon hic ludit cum Sulamite regis filia sub pastoralis vitæ forma, tamen interdum majestatis signa præsertim ex persona sponsæ resumit, gratioremque familiaritatem facit ipse majestatis recordatio. Quoties autem sponsa vocabulo *regis* utitur, significare videtur, animam ad divinam Christi naturam carne transgressa penetrasse ; unde hic in cubiculum, in ipsum penetrale admittitur. *Exultabimus in te :* statim enim ad sponsum redit. *Recti diligunt te* : eo sponsæ charior, quo bonis omnibus amabilior ; et merito ad Christum ; *recti diligunt te* : tu es enim ipsa veritas, tu rerum omnium regula et modus.

4. *Nigra sum, sed formosa* : aliud enim est color, aliud

mystérieuse, sa connaissance s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre par la prédication de l'Evangile ; ce qui est aussi marqué dans le *Psaume* : « C'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a oint. » *Les filles* : les âmes fidèles qui mènent une vie nouvelle, animées par la ferveur de l'esprit, comme par la force d'un vin nouveau.

3. *Tirez-moi* : *nous courrons après vous.* L'Epouse désire d'être unie si intimement à l'Epoux, qu'elle soit tirée après lui partout où il aille. Et, dit-elle, vous ne me tirerez pas malgré moi ; car à la douce odeur de vos parfums, mes compagnes et moi nous vous suivrons agréablement et en courant. *Tirez-moi*, vous qui avez dit : « Je tirerai tout à moi ; » et encore : « Nul ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne le tire. » *A l'odeur de vos parfums*, n'est pas dans l'hébreu ; mais on l'a repris dans ce qui précède, par manière d'explication. *Nous courrons* donc *après vous*, si vous nous tirez : car quiconque a écouté et a appris, il vient à vous. Personne n'approche de la Sagesse, qu'elle-même ne l'ait invité et qu'elle ne se soit communiquée la première. Et quoique l'Epouse soit transportée d'un amour très-véhément, elle avoue toutefois qu'elle ne peut avancer, si elle n'est tirée. Saint Ambroise explique ceci admirablement : « L'âme ayant reçu le saint baiser du Verbe de Dieu, ne peut souffrir que rien l'arrête ; elle désire d'être tirée, afin de pouvoir suivre ; c'est pourquoi les jeunes filles vous ont aimé ; c'est pourquoi nous nous efforçons de vous comprendre, quoique nous ne le puissions. Tirez-nous donc, afin que nous puissions courir et qu'étant excités par l'odeur de vos parfums, nous ayons la force de suivre. Et ailleurs : « Tirez-nous, *nous courrons* ; car l'attrait de vos parfums nous donne le désir de vous suivre. Mais puisque nous ne pouvons vous atteindre dans votre course, tirez-nous, afin qu'aidées de votre secours, nous puissions au moins suivre vos pas. Car si vous nous tirez, nous courrons. » Voici maintenant quelle est la douce prédication de la grâce : *Tirez-moi* ; *nous courrons* ; c'est que l'Eglise est une et plusieurs à la fois, toutes les âmes qui la composent concourant à son unité ; c'est aussi que quelque âme élevée, comme de Pierre ou de Paul, ayant été attirée par une grande force, sert ensuite à en attirer plusieurs par ses paroles et par son exemple. *Le roi m'a conduite dans ses cabinets* : dans sa chambre à coucher ; (hebr.) dans le lieu le plus secret de sa maison, dans son lit : il m'a donné l'intelligence des sens les plus cachés de l'Ecriture. Un Epoux si aimable peut-il rien cacher à sa nouvelle Epouse ? Il lui accorde donc ce qui lui doit faire le plus grand plaisir, en la tirant à l'écart pour lui donner son saint baiser. L'Epouse s'en glorifie auprès de ses compagnes, comme font aussi quelquefois les grandes âmes dans l'excès de leur joie, ou afin que les faibles se laissent attirer. *Le roi* : quoique le roi Salomon joue le personnage avec la Sulamite, aussi fille de roi, toutefois de temps en temps il reprend sa majesté ; ce qui paraît surtout dans le discours de l'Epouse ; et de là vient que leur familiarité n'a rien de banni, de trop libre. Mais toutes les fois que l'Epouse désigne l'Epoux par son nom de roi, elle semble nous marquer une âme qui découvre la nature divine en Jésus-Christ au travers de son humanité. C'est pourquoi il est dit qu'elle est entrée dans la chambre et dans le plus secret de la maison. *Nous nous y réjouirons à cause de vous* : elle revient aussitôt à l'Epoux. *Ceux qui sont droits vous aiment.* Plus les saints le trouvent aimable, plus il lui est cher : or cette parole s'explique de Jésus-Christ à la lettre ; car vous êtes, Seigneur, la vérité même, la règle et la fin de toutes choses.

4. *Je suis noire, mais je suis belle* : le teint est autre

5. Nolite me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol : filii matris meæ pugnaverunt contra me, posuerunt me custodem in vineis : vineam meam non custodivi.

6. Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam post greges sodalium tuorum.

5. Ne prenez pas garde si je suis noire ; c'est le soleil qui m'a gâté le teint. Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi : ils m'ont fait garder les vignes; je n'ai point gardé la mienne.

6. Dites-moi, mon bien-aimé, où vous paissez vos troupeaux, où vous faites reposer à midi : de peur que je ne m'égare parmi les troupeaux de vos compagnons.

venustas oris ac lineamentorum membrorumque, et totius corporis apta connexio; nigra autem sive fusca, quia perusta sole, colore adventitio, qui facile detergatur, unde infra, VII, 2, 4, candor ejus prædicatur. Sponsa autem, sponsi pulchritudine intellecta, veretur ne parum illi placeat, fateturque se decoloratam anteactæ vitæ peccatis. Excusat tamen eum colorem, quod non tam nativus sit, quam aliunde advenerit, formosæ ex opere Dei, deletisque peccatis ad primævi coloris colorem et gratiam redituræ. *Sicut tabernacula Cedar* : adducit quæ et nigra placeant, ut tentoria Arabum ac præsertim Salomonis ipsius, quæ caprinis pellibus per se nigris exterius tecta, intus tamen aulæis ac tapetibus pretiosis niteant; qua prope figura dixit Virgilius, *Eclog.* 10 :

Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra.

nisi quod hic exempla magnificentiora protulit Salomon. Ecclesia igitur in terris peregrinata vere simillima est regiis tentoriis soli, pulveri, pluviæ expositis, adeoque extra deformibus ac nigris intus ornatis. Sic se habet Ecclesia, verbum crucis ac stulta Dei prædicans, I *Cor.*, I, 18, 25, quæque in mysterio abscondita est, *sapientiam*, ibid.; II, 7. apparentque extra *ignobilia mundi*, ibid., 28, et Paulus cujus sermo contemptibilis, ac *præsentia corporis infirma*, II Cor., X, 10 intus, arcana sapientiæ Dei, meritoque Salomon Psalmistæ accinit dicenti : *Omnis gloria filiæ regis ab intus*, Psal. XLIV, 14.

5. *Nolite me considerare, quod fusca sim.* Solent mulieres excusare decoloratum vultum, ejusque causam in alios refundere. Sic ista, cujus specie fideles animæ adumbrantur, coactam se dicit a fratribus alienam custodire vineam, cum delicata nec custodiret suam. Hoc autem competere videtur Ecclesiæ in pastoribus, quos ad custodiendam vineam, ipsam scilicet Ecclesiam, fraterna cogit charitas, cum se ad se ipsos custodiendos minime sufficere posse putent; atque hinc maculæ ex necessitate conversationis humanæ ; quod sæpe Augustinus, Gregorius, Ivo Carnotensis vir sanctisssimus, et alii deplorant, ac solitudinis desiderio suspirant. *Decoloravit me sol* : vehemens tentatio, meridiano ardori comparata ; unde dæmonium meridianum, *Psal.* XC 6.

6. *Indica mihi.* Hic incipit intervenire sponsus, velut dilectæ sponsæ citatus suspiriis et clamoribus ; exoriturque blandum utrinque colloquium ; et illa confestim : *Indica mihi* : quasi diceret : Tardus advenis ; at si venire te pigebat : *Indica mihi... ubi pascas, ubi cubes* : ipsa enim ultro accurram. *In meridie* : non me ardor meridianus a te insequendo prohibebit. Indica ergo mihi quam umbram refrigerando pecori seligere soleas, ad quas aquas pascas gregem. Sic anima fidelis Deum pastorem quærens ait : *Dominus regit me... super aquam refectionis educavit me... virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*, Psal. XXII, 1, 2, 4. Et boni pastoris vocem oves audiunt, eumque sequuntur, et ingrediuntur, et egrediuntur, et pascua inveniunt, *Joan.*, X, 3, 4, 9. Anima ergo Christum quærens ab ipso petit, ut indicet ubi requiescat, ne post philosophos, aut sapientes hujus sæculi, aut post pseudoprophetas et hæreticos, similitudine quadam delusa aberret ; neque enim sponsum, nisi ipso indicante, invenerit. *Ne vagari incipiam* : Hebr. *quid enim ero, quasi declinans ad greges sodalium tuorum?* quod concitatius est : vult enim

chose, et autre chose la beauté du visage ou la finesse des traits, et la juste proportion de toutes les parties du corps. Que si elle paraît noire ou brune, c'est d'avoir été trop au soleil, ce qui s'en va aisément; aussi est-elle louée de sa blancheur au chapitre VII, vers. 2, 4. L'Epouse donc étonnée de la beauté de l'Epoux, craint de n'être pas agréable à ses yeux, se reconnaissant toute souillée des péchés de sa vie passée. Elle cherche toutefois à s'excuser de cette noirceur, qui ne lui est pas naturelle, parce qu'elle est sortie toute belle de la main de Dieu et qu'en perdant cette couleur étrangère avec ses péchés, elle doit recouvrer sa première beauté et sa première grâce. *Comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon* : elle se compare à des choses qui ne laissent pas de plaire, quoiqu'elles soient noires, telles que sont les tentes des Arabes et surtout celles de Salomon, couvertes au dehors de peaux de boucs fort noires, et au dedans tendues de riches tapisseries. En ce sens Virgile a dit : « Les violettes et les jacinthes sont noires ; » mais la comparaison du *Cantique* est plus magnifique . L'Eglise donc, dans son pèlerinage, ressemble aux tentes des rois qu'on expose au soleil, à la poussière et à la pluie, qui sont richement parées au dedans quoiqu'elles paraissent gâtées et noircies au dehors. Telle est l'Eglise annonçant la parole de la croix ou de la folie de Dieu, et la sagesse cachée dans son mystère. Car il ne paraît rien au dehors que de vil et de méprisable selon le monde ; de même que tout est bas en la personne de Paul, et méprisable en son discours, tandis qu'il cache au dedans les secrets de la sagesse de Dieu. Enfin ce que dit ici Salomon s'accorde avec le Prophète : « Toute la gloire de la fille du roi est au dedans. »

5. *Ne prenez pas garde si je suis noire* : les femmes cherchent toujours à s'excuser de ce qu'elles ont le teint effacé, et elles en rejettent la faute sur les autres. C'est pourquoi l'Epouse, qui représente les saintes âmes dans sa beauté, allègue qu'on lui a fait garder la vigne d'autrui, au lieu que par délicatesse elle ne gardait pas la sienne. Ce qui convient aux pasteurs de l'Eglise, que la charité fraternelle applique à la garde de la vigne et au gouvernement des âmes, ceux qui croyaient suffire à peine à veiller sur eux-mêmes. Aussi, de leur engagement dans le monde, viennent ces tâches qui ont fait pleurer souventefois saint Augustin, saint Grégoire, Yves de Chartres, homme d'une très-sainte vie, et qui leur ont fait désirer la solitude avec tant d'ardeur. *C'est le soleil qui m'a gâté le teint* : une grande tentation est comparée à l'ardeur du soleil en son midi, d'où vient le démon du midi.

6. *Dites-moi, mon bien-aimé, où vous paissez vos troupeaux, où vous les faites reposer à midi.* L'Epoux paraît ici la première fois, attiré par les soupirs et par les plaintes de sa chère Epouse. Ils commencent ensemble leur doux entretien; et l'Epouse prend d'abord la parole : Vous avez bien tardé à venir ; mais si vous ne le pouviez plus tôt, au moins *dites-moi où vous paissez vos troupeaux, où vous les faites reposer* ; j'y courrai volontiers, même en plein midi ; car la plus grande chaleur du jour ne retardera point la vitesse de mes pas. Dites-moi donc sous quel arbre vous conduisez vos troupeaux à l'ombre, et où sont les rivages où vous les menez paître. Ainsi parle l'âme fidèle qui cherche Dieu, son pasteur : « Le Seigneur est mon guide, rien ne me manquera ; il m'a menée dans les pâturages ; il m'a nourrie sur des rivages abondants en herbes ; votre verge et votre houlette m'ont consolée. » « Les brebis écoutent la voix du bon pasteur et le suivent : elles entrent et sortent avec lui, et elles trouvent des pâturages. » L'âme donc qui cherche Jésus-Christ, elle le presse de lui faire connaître où il se repose dans la ferveur de sa

7. Si ignoras te, o pulcherrima inter mulieres, egredere, et abi post vestigia gregum, et pasce hædos tuos juxta tabernacula pastorum.

8. Equitatui meo in curribus Pharaonis assimilavi te, amica mea.

L'ÉPOUX. — 7. Si vous l'ignorez, ô la plus belle des femmes, sortez, suivez les traces des troupeaux, et paissez vos chevreaux près des cabanes des bergers.

8. Je vous compare, ma bien-aimée, (*hébr.*) à ma cavale attelée au char de Pharaon.

sponsa statim ac facile invenire sponsum non ab aliis, etiam sodalibus, aut qui sodalitii titulo glorientur, ubi soleat esse, percontari.

7. *Si ignoras te* : Hebr. *Si ignoras tu, abi post vestigia gregum* : atqui hoc erat ipsum quod sponsa verebatur, ne de grege in gregem vagari oporteret. Hic ergo videtur subirasci sponsus, quod ignoret sponsa ubi se versari soleat : quid enim? an amantem nescire oportet, ubi dilectus consuescat? sane amans et scire et sciri vult. Itaque ignoranti, ambigua, nec satis ad se inveniendum profutura respondet : *Egredere* ipsa quo vis; neque enim te docebo : *et abi post vestigia gregum* : quære ipsa locum, et vagis gregum insiste vestigiis : quin etiam ipsa *pasce hædos tuos* : gregem tuum tibi habe si velis : *juxta tabernacula pastorum* : cum aliis versare pastoribus : non enim me invenies. Sic ergo sponsæ irascitur, qua reprehensione docta ac facta diligentior, rogantibus puellis quo ille declinarit, locum ipsa indicat, v, 17 ; vi, 1. *Pulcherrima* : pulchra quidem, sed parum sponsi studiosa. Itaque Patres uno ore hic volunt increpatam sponsam; sponsumque indignatum respondisse, ut siquidem ipsum ignoraret, egrederetur quo vellet, nec jam ut antea manifestam viam, sed cæca et errabunda gregum vestigia sectaretur et pasceret, non agnos sed hædos, carnales sensus scilicet, eosque qui a sinistris sunt greges, sequereturque non gregem unum, ac pastorem unum, sed greges multos et pastores; quod evenire solet iis, qui sua negligentia nesciant, aut etiam obliti sint, ubi sponsus pascat. *Si ignoras te* : sic legunt et Septuag., quo loco monent Patres mala multa eventura sponsæ, si seipsam ignoraverit, et ad cujus similitudinem facta esset, et a quibus peccatis liberata, et ad quam destinata felicitatem.

charité, de peur que, trompée sous de fausses apparences, elle ne s'égare à la suite des philosophes et des sages du monde, ou de faux prophètes et des hérétiques : car elle ne le trouverait point, s'il ne se présentait lui-même. *De peur que je ne m'égare* : puis-je me détourner vers les troupeaux de vos compagnons? (hébr.) cette expression est plus vive. L'Epouse veut trouver l'Epoux d'abord et sans peine, sans être obligée de demander à d'autres le lieu où il se retire, ni à ses compagnons ni à ceux qui sont à sa suite.

7. *Si vous l'ignorez* (c'est l'hébreu à la lettre) *sortez, suivez les traces des troupeaux.* Voilà ce que craignait l'Epouse, qu'il ne fallût aller de troupeau en troupeau. Mais l'Epoux lui parle comme s'il était fâché, de ce qu'elle ignore où il a coutume de se trouver. En effet une épouse fidèle doit-elle ignorer la demeure ordinaire de son bien-aimé ? Un amant veut connaître et il veut être connu. C'est pourquoi l'Epouse, qui méconnaît encore l'Epoux, ne reçoit de lui, qu'une réponse ambiguë, par laquelle elle n'apprend point où elle le pourra trouver. *Allez* où il vous plaît ; je ne vous montrerai pas le chemin. *Suivez les traces des troupeaux* : cherchez l'Epoux où vous pourrez, à la suite de ses troupeaux errants; *paissez vous-même vos chevreaux* ; ayez soin de votre troupeau, si vous voulez; joignez-vous à la compagnie des autres bergers, car vous ne me trouverez point. C'est ainsi qu'il se fâche contre l'Epouse ; mais elle en devient plus diligente et plus attentive aux démarches de l'Epoux : car, depuis, elle-même apprend aux jeunes filles qui le cherchaient en quel lieu il s'était retiré, chap. v, vers. 17 ; iv, vers. 1. *O la plus belle des femmes!* Belle à la vérité, mais peu affectionnée à l'Epoux. C'est pourquoi tous les saints Pères sont d'accord que l'Epouse est ici réprimandée, l'Epoux lui disant froidement que, puisqu'elle le méconnaissait, elle pouvait aller à son gré paître les boucs et non les agneaux, c'est-à-dire suivre ses désirs sensuels et les troupeaux qui sont rejetés à la gauche ; et sans s'arrêter au même troupeau ni à un seul pasteur, errer à la suite de plusieurs troupeaux et de plusieurs pasteurs ; ce qui arrive souvent à ceux qui ignorent par négligence, ou qui ont oublié en quel lieu l'Epoux paît son troupeau. *Si vous ne vous connaissez pas* ; cette leçon de la Vulgate et des Septante a fait dire aux saints Pères que l'Epouse est menacée de toutes sortes de maux, s'il lui arrive de se méconnaître elle-même, ou d'oublier à l'image de qui elle a été faite, de combien de péchés elle a été délivrée et à quelle gloire elle est appelée.

8. *Equitatui meo* : Hebr. *equæ meæ*, pulcherrimæ equæ, et quidem suæ, quam præ cæteris diligat : qua comparatione illustrat formæ dignitatem; equæ ejus scilicet, quæ non indomita indociliisque lasciviat, sed quæ jam jugi patiens, aptetur currui ; atque ut ille dicit, munia comparis æquare possit. Unde et ipsum conjugii et συζυγίας nomen. Sane apud Theocritum elegantissimo idyllio, quod jam in præfatione memoravimus, Thessalico equo formosissimo, et jam currui apto Helena Menelao conjuncta comparatur. *Idyl.* 18. Atque ut ad sacros libros revertamur, *Apoc.* xix, 11, equus albus super quem in *Apocalypsi* sedet Verbum Dei, significat beatas animas, quæ dorsum suum curvaverunt, ut suscipiant talem sessorem super se : ut quocumque ipse voluerit, flectent eas, et ad omnia ducantur et reducantur voluntate sessoris. Origenes hic, Hom. ii, *Pharaonis* : Ægypti meminit, unde optimi equi adducerentur ; alludit et ad sponsam ex beatissima et opulentissima regione deductam. Ex hoc versu incipiunt ἀμοιβαία, alterni seu reciproci sermones, fere ex comparationibus : quæ nota in eclogis, semperque alia ex aliis clariora.

8. *Je vous compare, ma bien-aimée, à ma cavale attelée au char de Pharaon* : (hébr.) à sa très-belle cavale, celle qu'il monte et qu'il aime plus qu'aucune autre, relevant la grande beauté de l'Epouse par cette comparaison. Car il parle, non d'une cavale indomptée, qui ne se laisse ni monter ni manier, mais de celle qui, déjà accoutumée au joug, sert au char, étant, comme dit le Poëte, dressée à marcher et à tirer de pair. D'où vient qu'en grec et en latin, l'union des époux s'exprime par la métaphore de porter ensemble le même joug. En ce sens Théocrite, dans son éloquente idylle citée dans la préface, compare Hélène, mariée à Ménélas, à un très-beau cheval de Thrace, propre au char. Mais sans sortir des Livres saints, le cheval blanc de l'*Apocalypse*, sur lequel est monté le Verbe Dieu, signifie les saintes âmes qui ont laissé leurs épaules sous le joug du Seigneur, afin qu'il les tourne comme il lui plaît, et qu'il les conduise à son gré. Origène sur cet endroit. *De Pharaon*: il est ici parlé de l'Egypte, parce qu'il en sortait d'excellents chevaux, et que l'Epouse était de ce pays si heureux et si riche. A ce verset commence le dialogue, où chacun parle à son tour, en se servant de comparaisons toujours plus expressives l'une que l'autre, comme on fait dans les églogues.

9. Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis : collum tuum sicut monilia.

10. Murenulas aureas faciemus tibi, vermiculatas argento.

11. Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum.

9. Vos joues égalent la beauté des tourterelles; et votre gorge, celle des colliers les plus riches.

10. Nous vous donnerons des pendants d'or, marquetés d'argent.

L'ÉPOUSE. — Le roi étant assis sur son lit, mon nard a répandu son odeur.

9. *Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis* : ita Septuag. *læves, decoræ, atque ex ipso candore subrubræ visæ* : faciem ejus laudat, et genarum rubore succenditur. « Pulchritudo quippe mulierum in genis dicitur esse quam maxima, » Origenes, hom. I. *Collum tuum ut monilia* : ex Septuag. collum tuum etiam nudum, ac sine ullo decore per se pulchrum, sibique est ornamentum : ibid. elegantissimum : tamen Hebr. aliter : *Pulchræ sunt genæ tuæ in gemmis* (pendentibus circum et e capillatura defluentibus) : *collum tuum in monilibus*. Sponsam laudat quod nativæ speciei congrua ornamenta aptare noverit. Spirituali ac vero sensu : *Liga* (legem Dei) *in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo*, Prov., VI, 21; *ut addatur gratia capiti tuo, et torques collo tuo*, ibid., I, 9.

10. *Murenulas aureas* : ornamenti genus : eadem vox quæ supra per turturem vertitur. *Murenulas aureas : vermiculatas argento* : quas antiqui interpretes aurum tortile, argenteis clavis seu virgulis interstinctum vertunt. Gregorio, *inauris* : ad similitudinem pisciculi qui captus se in circulum vertat. Hieronymo autem hujus interpretationis auctori, *murenula* quid esset, ipse melius exponet; aurum scilicet colli, quod quidem murenulam vulgus vocat, quo scilicet metallo in virgulas lentescente, quædam ordinis flexuosi catena contexitur, *Ep.* XV *ad Marc.* Recentiores addunt, collucentes gemmas. Utcumque est, sponsus significat, quandoquidem dilectæ hujusmodi ornamenta cordi sint, sibi quoque ac sodalibus voluptati futurum, ut ei compingant talia : *faciemus*, inquit, *tibi*. Spirituali sensu : Ego et qui verbum meum ministrant, variis te dotibus ornabimus, mixto charitatis auro cum argenti sacrique eloquii, virtutumque omnium gemmis. Quale ornamentum sanctis animabus apparabat Paulus colligens *fructus spiritus*, quales sunt : *charitas, gaudium, pax* etc. Gal., V, 22, 23. Quanto autem studio animas sponsas sibi destinatas Deus exornet, his verbis docet apud Ezechielem. XIV, 11 et seqq. : *Ornavi te ornamento, et dedi armillas in manibus tuis, et torquem circa collum tuum ; et dedi inaurem super os tuum, et circulos auribus tuis, et coronam decoris in capite tuo*. Sponsus amantissimus in sponsa nihil inornatum relinquit : et dona donis cumulat : *habenti enim dabitur et abundabit*. Luc., XIX, 26.

11 *Dum esset rex... nardus mea* : tam exquisita, tam odorata erat. Sponsa enim jactat suam in conquirendis odoramentis quibus rex delectetur industriam, et illa quidem sponsi laudaverat fragrantiam, qua pertracta ad ipsum curreret vers. 2. 3; nunc autem sponsum eadem arte conciliat. Christus quoque et nos trahit nominis sui fama, ac dulcedine, et a nobis trahitur honore virtutum. Neque enim tantum Christo, sed etiam piis animabus sua odoramenta sunt, *quæ sunt orationes sanctorum*, Apoc., V. 8; VIII, 4, castusque verbi amor sponsum ad animam invitans, ut in eam cum Patre veniat et maneat, *Joan.*, XIV 23, Antiqui etiam sancti suavissimis votis Christum venturum advocantes, assidueque clamantes : *Rorate cœli, desuper*; eum in Patris sinu recubantem, ideoque hic regem appellatum, ad se exciverunt, *Isa.*, XLV, 7, quo impletum est illud : *Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum*, Prov., VIII, 31.

9. *Vos joues égalent la beauté des tourterelles.* C'est la leçon des Septante : des joues unies et très-belles, dont le vermeil brille au milieu de leur blancheur. Il loue son beau visage, étant tout épris de ses vives couleurs. Aussi dit-on que la beauté des femmes éclate surtout dans les joues. *Et votre gorge, celle des colliers les plus riches :* c'est encore les Septante : votre gorge est très-belle toute nue; elle n'a besoin d'aucune parure, dit élégamment Origène. L'hébreux est un peu différent : « Vos joues sont belles avec leurs perles (qui de la coiffure tombent le long des joues), et votre cou avec ses pierres précieuses. » Il loue l'adresse de l'Epouse, qui sait assortir ses parures à sa beauté naturelle. C'est-à-dire au sens spirituel et véritable : « Tenez sans cesse (la loi de Dieu) attachée à votre cœur et faites-vous-en un collier..., afin qu'elle donne une nouvelle grâce à votre tête, et qu'elle soit l'ornement de votre gorge.

10. *Des pendants d'or* : une sorte de parure : c'est le même mot hébreu qu'au verset précédent, où il est traduit *tourterelles*, et ici *pendant d'or. Des pendants d'or marquetés d'argent* : les anciens interprètes traduisent *de l'or tortillé*, enlacé avec des nœuds ou des fils d'argents; saint Grégoire l'explique des pendants d'oreilles semblables à un petit poisson, qui se tourne en cercle à l'instant qu'il est pris; et saint Jérôme, auteur de cette version, en a donné lui-même cette explication : « C'est, dit-il, de l'or qui sert d'ornement de gorge, appelé communément *murenula*, dont on fait une chaîne tissue de plusieurs fils d'or entrelassés l'un dans l'autre. Les modernes ajoutent, *des pierreries brillantes*. Quoi que ce soit, l'Epoux veut dire que, puisque l'Epouse aime ses parures, il aura le plaisir de lui en faire lui-même avec ses compagnons. C'est pourquoi il dit : *Nous vous ferons* ; dans le sens spirituel : moi et les ministres de ma parole, nous vous donnerons ce qui fait la véritable beauté, la charité qui est un or très-pur ; l'intelligence de l'Ecriture sainte, figurée par l'éclat de l'argent, et toutes les vertus qui sont plus brillantes que les pierreries. Telle est la parure que saint Paul désire dans les saintes âmes, en disant que « les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la patience, » etc. Mais Dieu même nous apprend, dans Ezéchiel, avec quel soin il pare les âmes qu'il a choisies pour ses épouses : « Je vous ai donné toutes sortes d'ajustements, des bracelets à vos mains, un collier autour de votre gorge, des pendants et des annelets à vos oreilles, et une couronne qui sied bien à votre tête. « L'Epoux si aimable ne peut souffrir, qu'il manque aucun ornement à l'Epouse; il ajoute don sur don : car « on donnera à celui qui a déjà, afin qu'il soit comblé de biens. »

11. *Le roi étant sur son lit, mon nard a répandu son odeur* ; tant ce nard était exquis et de bonne odeur. L'Epouse se glorifie d'avoir fait un amas de ses parfums, qui plaisent tant à l'Epoux : car, après avoir loué l'excellence de ceux de l'Epoux qui l'ont attirée à lui, elle se sert à son tour de semblables parfums pour l'attirer à elle. De même Jésus-Christ nous attire à lui par la gloire et par la douceur de son nom, et nous l'attirons en nous par la douceur d'une sainte vie. Les âmes saintes ont une odeur aussi bien que Jésus-Christ. C'est les prières des saints et l'amour chaste du Verbe qui attire l'Epoux dans nos âmes, afin qu'il y vienne avec le Père et qu'il y établisse sa demeure. De même les saints de l'Ancien Testament, après avoir fait des vœux continuels pour la venue du Messie, ne cessant de crier : « Cieux, faites tomber votre rosée d'en haut ; » ils l'ont enfin attiré sur la terre, ce Messie qui se reposait dans le sein de son Père, et qui pour cette raison est appelé *le Roi*. Ainsi s'est accomplie cette parole : « Je fais mes délices d'être parmi les hommes. »

12. Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.

13. Botrus cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi.

14. Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es, oculi tui columbarum.

15. Ecce tu pulcher es, dilecte mi, et decorus. Lectulus noster floridus :

16. Tigna domorum nostrarum cedrina, laquearia nostra cypressina.

12. Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il se reposera sur mon sein.

13. Mon bien-aimé est semblable à une grappe de troëne des vignes d'Engaddi.

L'ÉPOUX. — 14. Que vous voilà belle, ma bien-aimée, que vous voilà belle ! Vous avez des yeux de colombe.

L'ÉPOUSE. — 15. Que vous voilà beau et agréable, mon bien-aimé !

16. Notre lit est semé de fleurs; les solives de nos maisons sont de cèdre, et nos lambris de cyprès.

12. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi.* Per myrrham mortuis corporibus impendi solitam Patres intelligunt Christi mortem ac sepulturam, isque inhærentem pœnitentiam christianam; quam myrrham offeramus cum Magis illis, primis e gentili populo Christi cultoribus. *Inter ubera mea :* puellæ delicatæ odoratos fasciculos apponunt pectori : mihi unus ille fasciculus sponsus est; semper ante oculos, ipsique pectori infixus, hoc est, principali cordis, in quo Ecclesia Christum, vel anima verbum Dei desiderii sui vinculis alligatum tenet et adstrictum. Origen., Hom. II. *Ubera.* « Decebat in carmine nuptiali mammas potius appellari quam pectus. » Idem, *ibid*, an. 5, p. 18.

13. *Botrus cypri* : Hebr. *Copher* : non e Cypro insula, sed arboris cujusdam odoriferæ fructus. Cyprus odoramenti genus Plinio memoratum lib. XII, cap. XXIV, Theodoreto notum, infra IV, 13, ubi iterum hujus mentio. *In vineis Engaddi.* Hier. *de Loc. Hebr.*; Engaddi in campis Jerichuntinis, usque hodie vicus prægrandis Judæorum juxta mare Mortuum, unde et opobalsamum venit, quas vineas Engaddi Salomon nuncupat. Balsamum autem et gustu et odoratu suavissimum, ut sponsa in dilecto delicias omnes reposuisse videatur. Botrus autem cypri, non idem est fructus cum illo qui nascitur in Engaddi vineis : sic ergo supplendum ex hebraicæ phraseos ingenio : Botrus cyprii ; Botrus in Engaddi vineis, etc.

14. *Oculi tui columbarum* : columbæ oculi, amoris, suavitatis ac modestiæ pleni. Laudata Christo columbæ simplicitas procul omni fictione et simulatione; laudatus oculus simplex qui recta videat; non ille eruendus, qui videat ad concupiscendum, et nos scandalizet, *Matth.*, X, 16; XI, 22; V, 28, 29.

15. *Ecce tu pulcher es... et decorus.* Aliud enim est pulchrum, aliud ipsum decens, cujus maxima vis est. Amor est pulchri desiderium, et in ipso quies; unde sponsa tota est in sponsi pulchritudine commendanda. Hanc pulchritudinem Augustinus paucis comprehendit, *in Psal.* XLIV, n. 3 : « Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat... pulcher in cœlo, pulcher in terra, pulcher in utero, pulcher in manibus parentum, pulcher in miraculis, pulcher in flagellis, pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem, pulcher deponens animam, pulcher recipiens, pulcher in ligno, pulcher in sepulcro. »

16. *Lectulus noster floridus* : en deliciæ; jam magnificentia : *tigna cedrina* : *laquearia cypressina* : Hebr. *abiegna*, quibus magnifica domus et ampla describitur, qualem decebat esse Salomonis. Neque hæc dedecebant pastorem eum, qui, Abrahæ patriarcharumque more, dives pecorum et auri, nihilo tamen secius eorum exemplo, rusticana opera exercet. Laboremus et nos contignare domum, Origen., firmisque fulcire nos verbi divini præsidiis. Tigna robori, laquearia ornamento. S. Thom. Eidem, *lectulus*, pax Ecclesiæ post persecutiones.

12. *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe.* Par la myrrhe, qui sert à embaumer les corps, les saints Pères entendent la mort et la sépulture de Jésus-Christ, avec la pénitence chrétienne qui en est une suite. Offrons cette myrrhe à Jésus-Christ, comme firent les mages, lorsqu'ils vinrent l'adorer les premiers entre les Gentils. *Il se reposera sur mon sein*, ou *il demeurera entre mes deux mamelles* : les jeunes filles portent à leur sein des bouquets de fleurs odorantes : l'Epoux est mon bouquet, je l'ai continuellement devant mes yeux et collé sur mon sein, c'est-à-dire qu'il occupe tout son cœur. Où il faut entendre l'Eglise et l'âme sainte dans une union intime avec le Verbe éternel, par l'ardeur du saint désir. *Mamelles* : dans un cantique nuptial, il convient mieux de nommer les mamelles, que de dire *le sein* : Origène.

13. *Mon bien-aimé est semblable à une grappe de troëne :* c'est une plante de bonne odeur dont Pline fait mention au livre XII, ch. XXIV, et connue de Théodoret, comme on verra au ch. IV, vers. 13, où il en est encore parlé. *Des vignes d'Engaddi* : « C'est, dit saint Jérôme, une grande bourgade qui appartient aux Juifs, qu'on voit encore aujourd'hui aux environs de Jérusalem, près de la mer Morte, d'où l'on apporte le baume, et où sont les vignes d'Engaddi dont parle Salomon. » Or le baume est d'un goût et d'une odeur très-agréable; ainsi l'Epouse veut dire, par cette comparaison, qu'elle trouve dans l'Epoux toutes sortes de délices. Remarquez que le troëne n'est pas le fruit même qui croît dans les vignes d'Engaddi ; c'est pourquoi, suivant le génie de la langue sainte, il faut suppléer ainsi : La grappe de troëne est comme une grappe des vignes d'Engaddi, etc.

14. *Que vous voilà belle, ma bien-aimée ; vous avez des yeux de colombes* : les yeux de colombes sont pleins d'amour, de douceur et de modestie. Jésus-Christ loue aussi la simplicité de la colombe, qui n'a ni finesse ni dissimulation ; il loue l'œil simple qui n'aperçoit que le bien; et il veut qu'on arrache l'œil de la convoitise, qui nous est un sujet de scandale.

15. *Que vous voilà beau et agréable mon bien-aimé !* La beauté est autre chose, et autre chose la bonne grâce, qui est toute la force de la beauté. L'amour est un désir de posséder la beauté et de s'y reposer : c'est pourquoi l'Epouse est toute occupée à louer la beauté de l'Epoux, dont saint Augustin enferme les principaux traits en ce peu de paroles : « Que partout l'Epoux se présente à notre foi dans sa beauté... : beau dans le ciel, beau sur la terre, beau dans le sein de sa mère, beau entre les bras de ses parents, beau dans ses miracles, beau sous les coups de fouets, beau nous invitant à la vie, beau méprisant la mort, beau lorsqu'il en reprend une nouvelle, beau sur la croix et beau dans le sépulcre.»

16. *Notre lit est semé de fleurs* : c'est les délices mêmes, et voici la magnificence : *Les solives de nos maisons sont de cèdre et nos lambris de cyprès* : de « sapin » (hébr.). C'est la description d'un grand et riche palais, tel que devait être celui de Salomon, sans toutefois qu'il y eût rien au-dessus de la condition d'un berger qui, étant riche en argent et en bétail, comme l'ont été Abraham et les patriarches, s'appliquait aussi comme eux au travail de la campagne. Travaillons nous-mêmes, dit Origène, à élever notre édifice en nous appuyant sur la parole de Dieu comme sur un fondement solide. Les poutres et les solives, c'est le soutien des maisons,

dit saint Thomas, et les lambris en sont l'ornement. Le lit des époux, suivant le même docteur, signifie la paix de l'Eglise après les persécutions.

CAPUT II.

Flos campi : lilium inter spinas : sub umbrâ : cella vinaria : languor : amplexus : somnus : vox dilecti : capreæ hinnulique pernicitas : cancelli : fenestræ : paries. Grata post hiemem veris amœnitas : flores ; tempus putationis : vox turturis : vulpeculæ : dilecti ac dilectæ consensio.

1. Ego flos campi, et lilium convallium.

2. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.

3. Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios. Sub umbra illius quem desideraveram, sedi : et fructus ejus dulcis gutturi meo.

4. Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem.

1. *Ego flos* : Eo quod statim dixerit : *Lectulus noster floridus*, I, 15, imo, inquit, nos ipsi sumus recentes odorantesque flosculi. *Ego flos campi* : se floribus sponsa comparat, qui in campis atque convallibus, non in cultioribus hortis nascantur ; et castarum animarum modestiam ac simplicitatem exprimit.

2. *Sicut lilium*. Cum se lilium appellet sponsa, resumit sponsus ; lilium quidem eam esse, sed inter spinas, mediisque in sentibus crescentem, comitesque utcumque formosas, spinarum instar esse, si cum ipsa conferantur : demonstraturque simul fidelis animæ pura charitas inter mundi aspera, sollicitudines, illecebras, item ac fallaces divitias, quam etiam spinas Christus appellat, *Matth.*, III, 22.

3. *Sicut malus* : sicut arbores fructiferæ et cultæ inter silvestres et steriles. *Sub umbra illius... et fructus ejus* : tanquam arboris scilicet quæ et umbra delectet et fructu. Sub umbra autem, siquidem in principio non possumus cum Verbo proprium conferre sermonem ; verum, ut ita dicam, quadam majestatis illius umbra perfruimur. Origen. Umbra etiam tutela, protectio : *Sub umbra alarum tuarum*, Psal. XVI, 8. Indicat sane optatis se potitam amoribus et amplexibus ; ea ratione qua supervenit Spiritus sanctus in Mariam, et obumbrante Altissimi virtute Verbum illa concepit : quo etiam spiritu influente fideles animæ fœcundantur. Allusum etiam ad uxoris copulandæ ritum, de quo *Ruth*, III, 9 : *Expande*, inquit ad Booz, *pallium tuum super familiam tuam. Sub umbra illius... sedi* : acquievi, cum audivi dicentem : *Venite ad me, qui laboratis*, Matth., XI, 28.

4. *In cellam vinariam* : ad verbum : in domum vini : in deliciarum sedem : quo introducti sunt illi quibus Christus enarrabat Scripturas, seque ipsum in illis ; cum dicerent : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis* ? Luc., XXIV, 27, 32. Vinum in locis mundis et ornatis, cum oleo aliisque liquoribus veteres recondebant. Qualis erat Ulyssis apotheca in edito cœnaculo, ubi testas vino et oleo plenas cum auro, ar-

CHAPITRE II.

La fleur de campagne, le lis au milieu des épines ; l'épouse à l'ombre de l'Époux, elle entre dans le cellier, sa défaillance, ses embrassements, son sommeil ; la voix de l'Époux ; la vitesse du chevreuil et du faon ; la fenêtre avec sa jalousie et le mur ; la beauté du printemps après l'hiver ; les fleurs ; le temps de tailler la vigne ; la voix de la tourterelle ; les petits renards ; la concorde de l'Époux et de l'Épouse.

L'ÉPOUSE. — 1. Je suis une fleur de campagne et un lis de vallées.

L'ÉPOUX. — 2. Comme le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.

L'ÉPOUSE. — 3. Comme le pommier entre les arbres d'une forêt, tel est mon bien-aimé entre les jeunes hommes. Je me suis assise à l'ombre de celui que j'ai désiré, et son fruit est agréable à ma bouche.

4. Il m'a menée où il réserve son vin ; il m'a parée de son amour.

1. *Je suis une fleur de campagne* : parcequ'elle venait de dire : *Notre lit est semé de fleurs* ; elle ajoute ; Nous sommes nous-mêmes de tendres fleurs, fraichement écloses et de bonne odeur. *Je suis une fleur de campagne* : l'Epouse se compare aux fleurs qui naissent dans les champs et dans les vallées, et non à celles des jardins cultivés, pour mieux exprimer la modestie et la simplicité des âmes chastes.

2. *Comme le lis entre les épines* : l'Epouse s'était comparée au lis : Mais, reprend l'Epoux, c'est un lis qui croît entre les épines et au milieu des ronces ; de sorte que, si vous lui comparez ses compagnes qui sont assez belles, elles ne seront auprès d'elle que comme des épines. Ce qui nous représente la charité sincère de l'âme fidèle au milieu des chagrins et des peines de cette vie, ou même parmi les plaisirs du monde et ses richesses trompeuses que Jésus-Christ appelle des épines.

3. *Comme le pommier entre les arbres d'une forêt* : tels que sont les arbres fruitiers et cultivés, au prix de ceux des forêts, stériles et infructueux. *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'ai désiré* : comme sous un arbre qui présente des fruits délicieux avec un bel abri. Elle dit, *à l'ombre* : parce que les commençants ne peuvent encore s'entretenir familièrement avec le Verbe, mais, pour ainsi dire, ils se tiennent à l'ombre de sa majesté divine, dit Origène, c'est-à-dire sous sa protection et en sa garde, comme au psaume XVI, vers. 2, « à l'ombre de vos ailes. » L'Epouse nous fait entendre qu'elle est arrivée aux plus tendres effets de l'amour de l'Epoux : de même que Marie, lorsqu'elle conçut le Verbe, le Saint-Esprit étant survenu en elle, et la vertu du Très-Haut l'ayant couverte de son ombre ; et c'est aussi par le souffle de ce même Esprit, que les âmes fidèles deviennent fécondes. Au reste, il y a ici une allusion à la manière de prendre femme parmi les Hébreux, comme quand Ruth disait à Booz : « Etendez votre manteau sur moi. » *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'ai désiré* : c'est-à-dire encore, j'ai obéi à sa parole, à l'instant que je lui ai ouï dire : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés, » etc.

4. *Il m'a menée où il réserve son vin* : « dans la maison du vin » (hebr.) dans un lieu de délices, où furent introduits ceux qui, ayant reçu de Jésus-Christ l'intelligence des Ecritures et par elles la connaissance de sa personne divine, disaient entre eux : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous. » Les anciens serraient le vin, avec l'huile et les autres liqueurs, dans des endroits propres et fort ornés. Ainsi les gardes-

5. Fulcite me floribus, stipate me malis : quia amore langueo.

6. Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.

7. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas, cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare facietis dilectam, quoadusque ipsa velit.

L'ÉPOUSE AUX JEUNES FILLES. — 5. Fortifiez-moi avec des fleurs, apportez des citrons autour de moi : car je suis malade d'amour.

6. De sa main gauche il me soutient la tête, et il m'embrasse de sa droite.

L'ÉPOUX. — 7. Filles de Jérusalem, je vous conjure par les chevreuils et les biches de la campagne, gardez-vous d'éveiller ma bien-aimée et de troubler son sommeil, jusqu'à ce qu'elle le veuille.

gento et veste asservabat, *Odyss.*, β 237, ubi etiam thalamus erat nuptialis. *Ordinavit in me charitatem* : Hebr. *vexillum ejus super me charitas*, amorem suum super me professus est, quasi vexillis expansis. Septuag. et post eos Vulgata, *ordinavit* : unde Origenes, Augustinus et alii Patres passim intelligunt de charitate, quæ a Deo ad proximum suo ordine graduque descendit : quæ Justus Orgelit. paucis complexus : hæc est ordinata charitas, ut diligat proximum propter Deum ; sic vero diligat, ut semetipsum abneget propter illum. Bernardus ad discretionem refert, qua in cella vinaria haustum ferventioris amoris poculum temperetur, serm. 49 *in Cant.*, n. 4, 5 et seq.

meubles d'Ulysse étaient des chambres hautes, où il mettait dans des vases sa provision de vin et d'huile, avec son or, son argent et ses habits, et où était le lit nuptial. *Il ma parée de son amour* : « Son amour est comme son étendard déployé sur moi » (hébr.) : « Il a fait éclater son amour en moi comme des enseignes développées » (Septante). Ce qui a donné lieu à la version de la Vulgate : « Il m'a parée de la charité, » ou « il a réglé en moi la charité. » Aussi presque tous les saints Pères, Origène surtout et saint Augustin, expliquent ceci de la charité, qui s'élève jusqu'à Dieu et se répand ensuite sur le prochain avec ordre et par degré ; ce que Juste d'Urgèle a compris en ce peu de paroles : « L'ordre de la charité consiste à aimer le prochain pour Dieu, et à aimer Dieu de telle sorte qu'on s'anéantisse pour lui. » Saint Bernard l'entend de la discrétion, qui règle la ferveur de l'amour véhément dont l'âme paraît comme enjouée dans le cellier.

5. *Fulcite me* : In hanc igitur cellam introducta, tantique amoris recordatione permota, amore ipso deficit, fulcirique petit *floribus* ; Hebr. *lagenis*, vini scilicet potione. *Stipate me malis* : iis scilicet quorum odore et succo languida recreetur, ut citreis, granatis, etc. Quibus designantur amori deficienti adhibita a Christo solatia, quæ nos sensibilis devotionis vocamus. His abundat anima in ipsis vitæ perfectioris initiis, eaque undecumque conquirit.

5. *Fortifiez-moi avec des fleurs.* L'Epouse donc conduite dans ce lieu de délices et transportée du ressouvenir d'une si grande marque d'amitié, elle tombe malade d'amour, et demande qu'on la soutienne. *Avec des fleurs* : « avec des bouteilles » (hébr). C'est-à-dire en lui faisant prendre du vin, *Apportez des citrons autour de moi* : de ces fruits dont l'odeur et le jus raniment les esprits, comme sont les citrons et les grenades. Ce qui nous figure les consolations que Jésus-Christ donne à l'âme dans sa faiblesse, et que nous appelons *dévotion sensible*. Dans la vie spirituelle, les commençants se laissent prendre au goût de cette dévotion, et ils mettent tous leurs soins à l'entretenir.

6. *Læva ejus sub capite meo* ; sic per dulcia colloquia, aliasque blanditias tandem labente die ad castos amplexus sponsa perducitur : lævamque sustentantis, dexteram amplexantis et protegentis agnoscit ; quo divinæ gratiæ adumbratur virtus sustentans, ac fovens et delectans. Verbum autem, velut in animæ sinu, requiescit, cum eam requiescere facit a perturbationibus, ut cum Davide canat : *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me*, Psal. IV, 9, 10. Qui animæ in Christum defluentis, in eoque acquiescentis beatissimus somnus est ; de quo iterum infra, V, 2, atque is primæ diei finis.

6. *De sa main gauche il me soutient la tête, et il m'embrasse de sa droite.* Après leurs doux entretiens et leurs caresses mutuelles, enfin sur le soir, l'Epouse se repose entre les bras de l'Epoux, étant obligée d'avouer que c'est lui qui la soutient de sa main gauche, et qui l'embrasse et la défend de sa droite : où nous est figurée la grâce de Dieu, mêlant la douceur et la suavité avec la force qui nous fait agir. Or le Verbe semble se reposer dans le sein de l'âme fidèle, lorsqu'il apaise le trouble de ses passions ; en sorte qu'il chante avec David : Je m'endormirai dans la paix ; en elle je prendrai mon repos, puisque vous êtes, Seigneur, le ferme appui de mon espérance : » en quoi consiste le bienheureux sommeil d'une âme qui s'abandonne à Jésus-Christ et qui se repose toute en lui : dont il sera encore parlé au chap. V, verset 2. Ainsi finit le premier jour.

Secunda dies.

Second jour.

7. *Adjuro vos.* Manifestum alterius diei initium : jam jam evigilatura sponsa. Suavissimo somno captam relinquit sponsus : quem interrumpi vetat, quiescentique prospicit, ipse ad consueta opera profecturus. *Filiæ Jerusalem, ne evigilare faciatis dilectam.* Solebant canere duplex epithalamium : alterum ad vesperam sponsis quieturis, alterum matutinum sponsa e cubili processura, ut ad faustos cantus et obdormiscere et expergisci videretur. Hujus rei testes adducimus toties ex Theocrito, *Idyl.* 18, citatas virgines Menelao et Helenæ gratulantes : quæ quidem ad crepusculum decantato epithalamio spondent se redituras ad auroram, ubi primus cantor (gallus), versicolorem cervicem erigens, velut canendi signum dederit. Ego virgines jam adstantes et brevi canituras monet sponsus, ne *dilectam* excitent *quoadusque ipsa velit. Per capreas*, per oblectamenta vestra, per capreas et feras quas assidue insectamini : quibus significat eas esse

7. *Filles de Jérusalem, je vous conjure par les chevreuils et par les biches de la campagne : gardez-vous d'éveiller ma bien-aimée.* Le second jour de l'Eglogue commence à l'instant que l'Epouse doit s'éveiller. Elle dort encore d'un sommeil tranquille, lorsque l'Epoux la quitte : il défend donc qu'on l'éveille ; et tandis qu'elle achève de prendre son repos, il s'en va à son travail ordinaire. *Filles de Jérusalem, gardez-vous d'éveiller.* C'était la coutume de chanter deux épithalames : l'un au soir, au coucher des nouveaux mariés ; l'autre au matin, au lever de l'épouse, afin qu'elle s'endormît et qu'elle s'éveillât au doux concert de chansons d'heureux présage. Nous l'avons vu déjà plusieurs fois dans Théocrite : les jeunes filles viennent féliciter Ménélas et Hélène de leur heureux mariage ; et après avoir achevé le cantique nuptial du coucher, elles promettent de revenir avant l'aurore au chant du coq qui doit les éveiller à l'heure qu'il le faudra recommen-

8. Vox dilecti mei, ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles :

9. Similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum. En ipse stat post parietem nostrum respiciens per cancellos.

venatrices. Palæstinis enim virginibus idem videtur, qui, vicinis Tyriis, mos fuisse gestare pharetram, etc., *Æneid.*, I. Libet hic observare priscos mores, si quis eorum commemoratione delectatur; ut puellæ quoque ac virgines operibus, vigiliis, venatu assiduo exercitæ, procul a nostrorum temporum mollitie ac desidia viverent. Spirituali sensu : habet Christus ut piscatores, ita et venatores suos, de quibus propheta : *Mittam eis multos venatores*, Jerem., XVI, 16. Sic prohibet ne fideles animæ, quæ alios Christo venantur et capiunt, ipsam sublime manimum divino amore et alta contemplatione defixam, in eaque suavissime quiescentem, ad actuosam vitam revocent, quoad ipsa divino spiritu acta, eo se sponte conferat. Quo loco Bernardus, serm. 52, n. 6 : « Novit sponsus... satis propria charitate matrem sollicitari de profectibus filiarum,... propterea secure discretioni ejus credendam censuit hanc dispensationem, » Gregor. : « Quiescentem sponsam carnales qui sunt in Ecclesia importune excitant, » quia ejus vitam a vulgatis laboribus abstinentem, inutilem existimant. Capreæ et hinnuli, quorum hic passim mentio, fidelium animarum sunt imagines; quod statim tacta terra resultent, saltibusque potius quam gressibus ferantur : capreæ acutissimo visu feruntur ; quippe δορκάδες dictæ, ἀπο του δορκεῖν, *videre*. Phil. Carp. *Dilectam* : amorem, charitatem; Hebr. et Septuag., sponsam ipsam, amores meos, delicias meas ; imo amorem ipsum.

8. *Vox dilecti mei* : Hæc et similia videtur primum sponsa secum ipsa loqui, ut fit in magnis affectibus ; postea autem, tanquam votis vocatus et suspiriis, ipse intervenire sponsus. Illa ergo, ut sponsum semper somniabat, eum audire se putat evigilans : quin etiam videre citatis ad se passibus properantem, jam montes, jam colles transilientem more caprearum atque hinnulorum, jam proximum : et revera sponsus ad auroram egressus, ut vidimus, sed brevi reversus aderat amoris impatientia.

9. *Capreæ, hinnuloque* : blanda vocabula, quibus sponsus et sponsa vicissim se compellant; unde illud in *Prov.*, V, 19 : *Cerva charissima, et gratissimus hinnulus : ubera ejus inebrient in omni tempore : in amore ejus* (casto illo et conjugali) *delectare jugiter* : quæ blanditiæ, ex venandi studio juvenibus puellisque communi, profectæ esse videntur : hic autem velocitatem sponsi occurrentis exprimunt. *En ipse stat post parietem :* paries inter nos et Christum, mortalitatis conditio : paries, lex vetus Christi morte vacuata, ut solutis inimicitiis, gentes cum populo Dei in unam Ecclesiam coalescerent, *Ephes.*, II, 15, 16 : paries, iniquitates quæ inter nos et Deum dividunt, et abscondunt faciem ejus a nobis, ne exaudiat, *Isa.*, LIX, 2 ; etiam ne vox penetret ad nos : paries, creaturæ post quas stat ipse Deus per eas loquens, ac si fas dicere, paries, ipsa Christi caro oppansa divinitati, per quam dulce sonat, vimque suam exerit. *Prospiciens per fenestras... per cancellos* : non intrare ausus, ne dormientem excitaret ; cum tamen velut amore victus, statim alloqui incipiat. Præclare Ambros. *in Psal.* CXVIII. oct. 6, n. 18 : Sponsus « tan-

L'ÉPOUSE EN ELLE-MÊME. — 8. J'entends la voix de mon bien-aimé : le voilà qui vient sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines.

9. Mon bien-aimé ressemble au chevreuil et au faon d'une biche. Le voilà debout derrière le mur ; il regarde par la fenêtre, et jette l'œil par la jalousie.

cer. Ainsi l'Epoux voyant les compagnes de l'Epouse arrivées et prêtes à élever leurs voix : *Gardez-vous*, leur dit-il, *d'éveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille. Je vous en conjure par les chevreuils et par les biches* : par l'objet de vos plaisirs, par vos chevreuils et par vos biches : nous faisant entendre qu'il parle à des chasseresses. Aussi les jeunes filles de Palestine pouvaient bien avoir l'usage de tirer de l'arc, comme leurs voisines les jeunes filles de Tyr. Ce qui nous donne occasion de rapporter ce trait des anciennes mœurs, pour l'amour de ceux qui les aiment. Car alors les vierges et les jeunes filles, bien éloignées de la mollesse et de la nonchalance de celles d'aujourd'hui, actives et vigilantes, elles se faisaient un exercice continuel de la chasse et de toute sorte de travaux. Dans le sens spirituel, Jésus-Christ a des chasseurs aussi bien que des pêcheurs : ce qui fait dire au prophète : « Je leur enverrai des chasseurs en grand nombre. » Ici il défend aux âmes fidèles qui travaillent au salut des autres, de remettre dans la vie active quelque grande âme, enflammée de l'amour divin et élevée à une haute contemplation, où elle jouit d'une douce tranquillité, jusqu'à ce qu'y étant poussée par l'esprit de Dieu, elle s'y porte d'elle-même. « Car l'Epoux sait que l'Eglise, cette bonne mère, est toujours attentive aux progrès de ses enfants par le zèle de son amour : c'est pourquoi il n'a pas craint de lui confier ce secret de la conduite des âmes. » « Les hommes charnels qui sont dans l'Eglise, dit saint Grégoire, ne cessent de troubler le repos des saintes âmes dans la contemplation, » parce que les voyant éloignées des occupations du monde, ils croient qu'elles passent leur vie dans l'inutilité. Les chevreuils et les biches, dont il est parlé plusieurs fois en ce livre, marquent les âmes fidèles, qui se relèvent si promptement, qu'à peine s'aperçoit-on si elles sont tombées, et qui vont à la perfection à grands pas, comme si elles s'avançaient en sautant. *Ma bien-aimée* : mon amour ; (hébr.) : « l'Epouse elle-même, » mon amour et mes délices, ou plutôt l'amour même.

8. *J'entends la voix de mon bien-aimé.* Il semble que l'Epouse se dise ces choses à elle-même, comme il arrive dans un grand transport, et que l'Epoux, comme attiré par ses vœux et par ses soupirs, revienne ensuite à elle. Car comme elle était toute occupée de lui-même dans le sommeil, dès qu'elle s'éveille, elle croit d'abord entendre sa voix : elle le voit venir à elle à grands pas, sautant par-dessus les montagnes et les collines à la manière des chevreuils et des biches, déjà tout proche et attaché à sa fenêtre. En effet nous avons vu l'Epoux sortir dès le matin ; mais se sentant pressé par son amour, il revient et paraît à l'instant.

9. *Mon bien-aimé ressemble au chevreuil et au faon d'une biche.* Ce sont des paroles de tendresse que l'époux et l'épouse se disent souvent l'un à l'autre : telles que celles-ci dans les *Proverbes* : « Ma belle biche, mon aimable chevreuil, que ses mamelles soient vos délices en tout temps : mettez toute votre joie dans son amour (cet amour chaste et conjugal). » Ces termes de caresses étaient simples et naturels à de jeunes hommes et à de jeunes filles également exercés à la chasse ; ils marquent ici la vitesse avec laquelle l'Epoux est revenu. *Le voilà debout derrière le mur.* Cette vie passagère est un mur qui nous sépare de Jésus-Christ. L'ancienne loi est aussi ce mur que Jésus-Christ a abattu par sa mort, pour réunir dans son Eglise les Gentils avec le peuple de Dieu, en détruisant leur inimitié. Nos péchés sont un mur qui nous sépare de Dieu et qui nous cache sa face; empêchant qu'il ne nous écoute, ou que sa voix ne vienne jusqu'à nous. Ce mur, c'est encore toutes les créatures, en qui Dieu est caché et par lesquelles il nous parle; enfin, s'il est permis de le dire, ce mur est la chair de Jésus-Christ qui nous cache sa divinité,

10. En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni.

11. Jam enim hyems transiit, imper abiit, et recessit.

12. Flores apparuerunt in terra nostra : tempus putationis advenit : vox turturis audita est in terra nostra :

13. Ficus protulit grossos suos : vineæ florentes dederunt odorem suum. Surge, amica mea, speciosa mea, et veni :

14. Columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis, et facies tua decora.

10. J'entends mon bien-aimé qui me dit : Levez-vous? hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma belle ; et venez.

11. Car l'hiver a passé, la pluie a cessé et s'est retirée.

12. Les fleurs commencent à paraître sur la terre ; voici le temps de tailler la vigne : la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre campagne.

13. Le figuier a poussé des bourgeons : et les vignes en fleur font sentir leur odeur. Levez-vous, ma bien-aimée, ma belle ; et venez.

L'ÉPOUX. — 14. Ma colombe, qui vous cachez dans les fentes des rochers et dans les trous des murailles, montrez-moi votre visage ; faites-moi entendre votre voix : car votre voix est douce et votre visage est agréable.

quam lascivienti ludens amore, quia velit pertentare sensus amantis, sæpe egressus ut quæreretur a sponsa, sæpe regressus ut invitaretur ad oscula, *adstans* post parietem, *prospiciens* per fenestras, eminens super retia (seu cancellos), ut non totus abesset, nec quasi totus intraret, et ipse ad se sponsam vocaret, ut veniendi ad se invicem fierent gratiora commercia, amorisque vim mutuis adolerent (accenderentque) sermonibus. »

mais qui sert à faire éclater sa puissance et à nous faire entendre les doux accents de sa divine parole. *Il regarde par la fenêtre.* Il n'entre pas, de peur d'éveiller l'Epouse ; mais ne pouvant résister à l'ardeur de son amour, il lui parle dès le premier abord. Ce qui fait dire à saint Ambroise : « Il semble que l'Epoux s'abandonne à un amour folâtre, lorsqu'il veut éprouver les sentiments de sa bien-aimée : il sort souvent pour se faire chercher par l'Epouse ; et soudain il revient pour lui faire désirer ses caresses : il est debout derrière le mur, il regarde par la fenêtre, il s'avance à travers des châssis ; moitié dedans, moitié dehors, il est à la fois absent et présent, pour attirer l'Epouse à lui et pour rendre leur entretien plus agréable, en excitant leur amour par leur doux entretien. »

10. *Surge, propera.* II Tim., IV, 2 : *Prædica verbum ; insta opportune, importune.* Properato opus, nec segnes conatus patitur aut spiritus efficacia, aut animarum periculum. *Surge* : de quiete contemplationis in qua me unum cogitas, et *veni* ad excitandos desides animos. *Columba* : deest hic Hebr. : sumptum ex Septuag. habetur infra 14.

10. *Levez-vous, hâtez-vous :* « annoncez la parole, presse' les hommes à temps, à contre-temps : » avancez votre ouvrage. Car ni l'efficace de l'esprit, ni le péril des âmes ne peuvent souffrir un travail languissant. *Levez-vous* : quittez le saint repos de la contemplation, où vous ne pensez qu'à moi, *et venez* éveiller les âmes lâches. *Ma colombe :* n'est pas dans l'hébreu : il a été pris du grec ; mais l'hébreu même le porte ici, vers. 14.

11. *Hyems* : persecutiones, tentationes.

11. *L'hiver* : c'est le temps des persécutions et des tentations.

12. *Flores* : rus invitat ipsa veris amœnitas. *Tempus putationis advenit* : age, pariter arripiamus cultellos mundandis ac putandis arboribus et vineis. Spirituali sensu, *sectio, remissio peccatorum est*, moderatio affectuum, Origen., hom. II *in Cant.* « Vox turturis : ejus avis quæ semper in montium jugis et arborum verticibus commoratur, » n. 12, pag. 22. vox scilicet sublimium animarum, procul ab hominum consortio degentium. *Vox turturis* : fidissimæ, castissimæque amantis, nec post unum amatorem, alterum admittentis unquam. Apon. Item, *vox turturis* ingemiscentis potius ac veluti suspirantis, quam aliquid resonantis ; quod nobis quoque solitarie agentibus inspiret pios gemitus, et ad unum Christum blanda suspiria.

12. *Les fleurs commencent à paraître* : la beauté du printemps attire à la campagne. *Voici le temps de tailler la vigne :* venez, prenons des serpettes, allons ensemble nettoyer les arbres et les vignes, coupons leur bois inutile. Dans le sens spirituel, Origène explique ceci de la « rémission des péchés et du retranchement des mauvais désirs. » *La voix de la tourterelle :* qui aime le haut des montagnes et des arbres, c'est la voix des âmes élevées à une haute contemplation et vivant dans l'éloignement du monde. C'est aussi la figure d'une épouse très-fidèle et très-chaste, qui garde la foi donnée à son premier époux, et qui après lui ne s'attache à aucun autre. Enfin *la voix de la tourterelle*, qui gémit et soupire tendrement, plutôt qu'elle n'exprime aucun son, c'est le saint gémissement d'une âme solitaire, pleurant son éloignement de Jésus-Christ, vers qui tendent tous ses désirs.

13. *Ficus protulit grossos. Ab arbore fici discite parabolam*, Matth., XXIV, 32. A proventu ramorum, foliorum, nodorum, fructuum, piarum animarum progressus cognoscite. Origen. *Vineæ florentes* : si flores erumpunt, erit et uva : si odor, erit et sapor : ita et in piis animabus : idem.

13. *Le figuier a poussé des bourgeons* : « Entendez la parabole du figuier : » et apprenez à connaître l'avancement des âmes par les branches, par les feuilles, les nœuds et les fruits qu'elles produisent. *Les vignes en fleurs* : si la vigne est en fleur, il y aura du raisin : si les fleurs répandent une bonne odeur, le vin sera bon : jugez-en de même des âmes pieuses.

14. *Columba mea :* columbæ similis illi solitariæ, quæ *in foraminibus petræ*, seu rupis, trepida latitat : aut *in caverna maceriæ*, in hiatibus sicci muri, sive interrupti et labentis. Age, erumpe a tuis latebris. *Ostende mihi faciem tuam : sonat vox tua* : si aperire non vis, ostende te saltem, dignare vel verbulo, amantique ac dolenti aliquid solatii impertire : sic amans vel exiguum quid a dilecta volente ferre velit ; neque aliter, suo more Christus.

14. *Ma colombe* : l'Epouse est comme une colombe solitaire et tremblante, qui se tient cachée *dans les fentes des rochers, et dans les trous des murailles,* ou dans les ouvertures d'une masure qui s'écroule. Venez, sortez de vos ténèbres. *Montrez-moi votre visage, faites-moi entendre votre voix* : si vous ne voulez pas m'ouvrir, au moins montrez-vous, dites-moi quelque parole : et que dans ma douleur et dans le transport de mon amour je reçoive de vous cette consolation. C'est ainsi qu'un amant veut que sa bien-aimée lui accorde de bon cœur ses moindres faveurs, et il en est de même de Jésus-Christ à sa manière.

15. Capite nobis vulpes parvulas, quæ demoliuntur vineas : nam vinea nostra floruit.

16. Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascit inter lilia.

17. Donec aspiret dies, et inclinentur umbræ. Revertere : similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum super montes Bether.

15. *Capite nobis vulpes* : posteaquam sponsa tam blande invitata consurgit, jam ad puellas sponsæ comites se convertit sponsus, easque cum ipsa simul invitat ad insectandas vineæ insidiantes vulpeculos. Hæc igitur, inter oblectamenta rustica, secunda dies desinit, peragratisque campis, ac venatu defatigata sponsa domum anteit, multum adhortata sponsum ut nulla mora veniat; negat enim, aut sibi sine sponso, aut ipsi sine sponsa fas esse vivere; unde sequitur :

16. *Dilectus meus mihi, et ego illi* ; quod repetit infra VI, 2 et VII, 10, quale illud *Apoc.*, III, 20 : *Cœnabo cum illo, et ipse mecum. Qui pascit*, qui agit oves *inter lilia* : alii *pascitur* : nam ipse quoque pascitur, reficitque se in locis amœnissimis : hoc etiam iterat infra VI, 2, sponsum semper videns floribus, et omni veris amœnitate circumdatum. Pulchre Ambrosius *in Psal.* CXVIII, serm. 2 : « Pauci possunt dicere : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : ille dicit, qui adhæret Deo totis sensibus, et aliud cogitare non noverit : non ille, cui non satis est Dei Filius, in quo sunt omnia : non ille, qui jussus omnia vendere, contristatus est : ille dicit, qui potest dicere : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.* » Matth., XIX, 22, 27.

17. *Donec aspiret dies* : donec redeat dies, cujus initio et aura lenis efflare solet et umbræ diffugere. De qua aura Anchises apud poetam, *Æneid.*, V :

Et me sævus equis Oriens afflavit anhelis,

Inclinentur umbræ : Hebr. *fugiant. Similis esto capreæ hinnuloque cervorum*, qui versantur *super montes Bether* : Adrichomio, in Benjamin montes nemorosos, repletosque plantis aromaticis, quibus cervi et capreæ maxime delectentur. His ergo tam vegetis, tam velocibus redditurum sponsum æquiparari postulat. Ergo summa est : Revertere ad me, capreis hinnulisque velocior, quieturus mecum, donec te dies revocet ad consuetos labores.

His autem adumbratur sublimis anima, sopitis sensibus, altissima intus quiete potita, sponsique intus alloquentis incitata vocibus. Atque his prout vult spirat, venit, elabitur, appropinquat, accelerat, abit, revocatur; per cancellos prospicit et fenestras, quia hujus vitæ tempore non plena luce se infundit, hortaturque sponsam et provocat, non sedere intrinsecus segnem, sed exire ad se foras, et conari ut, non jam per fenestras et cancellos, se procedens foras facie ad faciem, videat eum. Origen. hom. III *in Cant.* Ver post hiemem: gratia post peccata per pœnitentiam : ibi in floribus certa spes fructuum, virtutumque primitiæ, animæque diligente excultæ suavis odor et sponso gratissimus. Hac igitur secunda die, grata vitæ novitas; et recentiore adhuc conversione hiemis transactæ commemoratio, et in ampla licet virtutum copia, tamen comparatione futurorum proventuum, flores potius quam fructus, tempusque putationis, ac multa resecanda : quodque eodem alia sub figura recidit, captura vulpium pusillarum. Sunt enim maligni spiritus, Origen. Hom. IV, vulpes illæ pusillæ, quæ per foveas et occulta insidiantur vineis, ubi pri-

L'ÉPOUX AUX JEUNES FILLES. — 15. Prenez-moi les petits renards qui gâtent les vignes : car notre vigne est en fleurs.

L'ÉPOUSE. — 16. Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui : il paît ses troupeaux parmi les lis.

17. En attendant que le jour vienne et que les ombres se retirent, revenez, mon bien-aimé ; soyez comme le chevreuil et le faon d'une biche, sur les montagnes de Béther.

15. *Prenez-nous les petits renards* : enfin l'Epouse se lève après se l'être fait dire tant de fois : et alors l'Epoux adresse la parole aux jeunes filles, ses compagnes, les invitant toutes à chasser avec elle les petits renards qui rongent la vigne. Ainsi finit le second jour, avec ses divertissements de la campagne; l'Epouse, fatiguée d'avoir couru à travers les champs en suivant la chasse, revient la première à la maison, sollicitant l'Epoux de s'y rendre incessamment : car elle ne peut vivre sans lui, ni lui sans elle; ce qui lui fait dire :

16. *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui* : ce qu'elle répète encore au ch. VI, vers. 2, et au ch. VII, vers. 10, où se rapporte cette parole de l'*Apocalypse* : « Je souperai avec lui, et lui avec moi. » *Il paît ses troupeaux parmi les lis* : cette version est plus conforme à l'hébreu. Ainsi l'Epoux, qui conduit ses brebis dans des pâturages semés de lis, prend aussi sa nourriture et son repos dans des lieux très-agréables. Ce que l'Epouse répète encore au ch. VI, vers. 2, envisageant toujours l'Epoux au milieu des fleurs et des délices du printemps. Saint Ambroise fait ici cette belle remarque : « Peu de personnes peuvent dire : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Celui-là le dit avec vérité, qui s'attache à Dieu de tout son cœur, et n'en détourne jamais ses pensées ailleurs : mais non celui à qui le Fils de Dieu ne peut suffire, quoiqu'il possède tout : non encore celui qui s'attrista lorsqu'il lui fut ordonné de tout vendre, mais celui-là le dit bien qui peut s'écrier avec confiance : « Nous avons tout quitté pour vous suivre. »

17. *En attendant que le jour vienne* : jusqu'à ce que le jour commence à poindre, un petit vent souffle et les ténèbres se dissipent. C'est de ce zéphyre que le poëte fait dire à Anchise : « J'ai été saisi du vent qu'excitent dans l'ardeur de leur course les chevaux du soleil montant sur l'horizon. » *Et que les ombres se dissipent* : « qu'elles s'enfuient » dit l'hébreu. *Revenez, mon bien-aimé, soyez comme le chevreuil et le faon d'une biche, qui habitent sur les montagnes de Béther* : Adrichomius a remarqué que dans la tribu de Benjamin il y a des montagnes couvertes de forêts, semées de plantes aromatiques, où les cerfs et les chevreuils se plaisent beaucoup. L'Epouse veut donc que l'Epoux dans sa retraite égale la vitesse de ces animaux, si légers et si vifs. Revenez, lui dit-elle, plus vite que les chevreuils et que les biches, vous reposer avec moi, jusqu'à ce que le jour vous rappelle à votre travail.

RÉFLEXION.

Sous ces figures nous est représentée une âme élevée, qui, morte à ses sens et jouissant en elle-même d'une profonde paix, ne se laisse émouvoir qu'à la voix de l'Epoux qui lui parle intérieurement. Il souffle donc comme il lui plaît : il vient, il s'échappe, il s'approche, il se hâte, il se retire et se fait encore appeler, il se fait voir à la fenêtre et par la jalousie; car en cette vie, il ne se découvre point dans sa gloire. Il presse et sollicite l'Epouse de secouer la paresse qui la retient enfermée, et de venir à lui dehors ; de faire effort pour le voir, non plus à travers des jalousies et des fenêtres, mais en public et face à face. Le printemps qui succède à l'hiver signifie la rémission des péchés par la pénitence, où l'on voit naître les prémices des vertus, comme des fleurs qui promettent tôt après des fruits : et alors l'âme, attentive à elle-même, répand une douce odeur très-délicieuse à l'Epoux. Ainsi cette agréable nouveauté de vie est pour le second jour : et de là vient qu'il est parlé de l'hiver nouvellement passé, à cause que la conversion ne fait que commencer; et de fleurs plutôt que de fruits, car quoiqu'on voie déjà beaucoup de vertus, il y en

mum germen ostenderint, nec sinunt eas ad florem pervenire; sive etiam pravæ cupiditates, quæ dum adhuc parvæ sunt, capi jubentur; tunc enim facile perimuntur; allidendique ad petram parvuli Babylonis, neque permittendum ut crescant. Huic aliisque Patribus accinit Bernardus. Sponsus saliens in montibus, transiliens colles, est Christus præteriens angelos, ac semen Abrahæ apprehendens, Origen. Hom. III, idem : Christus animæ laboranti Scripturarum ænigmata intus exponens, sponsus est loquens ille quidem, sed tamen adhuc post parietem delitescens, mox per fenestras et cancellos aspiciens pleniore jam luce. Qui cum magis ac magis appropinquare cœperit, et illuminare quæ obscura sunt; tunc eum videt anima salientem supra montes et colles, excelsæ scilicet intelligentiæ sensus suggerentem. Rursus *hiems*, tempus passionis Christi; *ver*, Ecclesia nascens, *tempus putationis*, martyrum ætas, qua Ecclesia succisa crevit; *vinearum florentium odor*, Ecclesiarum recentium fama ubique diffusa; *vox turturis*, vox Ecclesiæ Christo discedente desolatæ, ejusque desiderio laborantis; tum suaves gemitus pœnitentis animæ; *vulpeculæ*, hæretici Ecclesiam devastantes, qui primum per insidias sese insinuant infanda astutia, mox aperte grassantur, vix ut comprimi possint, nisi principiis obstes : dolosum animal, nec mansuescere solitum. Apon. Bern. Thom.

Duobus his diebus licet intueri crescentem amorem. In primo sponsa quantumcumque ardens, sponsumque confidenter invitans, nonnihil tamen suæ formæ diffidit, ac veretur ne pulcherrimo sponso fastidio sit : blanditias adhuc quærit : necdum satis novit ubi recubet sponsus, aut eum satis subtiliter a sodalibus discernit. Secunda vero die, sponsus statim atque discessit, citato gressu, et quidem non vocatus redit, sponsamque ultro, omni sermonis suavitate, omni objecta ruris amœnitate, vocat ad loca solitaria, ubi secum assidue versetur; invitat etiam ut capiat vulpeculas, inolitasque labes abstergat. Quæ omnia ad animæ purgationem, primumque christianæ vitæ perfectioris gradum pertinere videntur : positis interim beatæ contemplationis initiis, in illo sopore animæ, Verbi inter amplexus suaviter quiescentis.

a encore plus à espérer : et du temps de tailler la vigne, parce qu'il reste beaucoup de défauts à corriger : et enfin, ce qui revient au même sens sous une autre figure, c'est l'ordre que l'Epoux donne de chasser les petits renards. Car, selon Origène, les malins esprits sont figurés par les petits renards, qui vont aux vignes par leurs terriers, en ronger les premiers bourgeons, et emportent ainsi toute l'espérance des fleurs. On y doit aussi entendre les mauvais désirs, qu'il est aisé d'étouffer dès leur naissance, de même qu'il est aisé de prendre les renards lorsqu'ils sont encore petits. Il faut donc écraser contre la pierre les petits de Babylone, de peur que les cupidités dangereuses ne prennent racine en nous : saint Bernard suit cette interprétation d'Origène et des autres Pères. L'Epoux sautant les montagnes et s'élevant au-dessus des collines, c'est Jésus-Christ qui laisse les anges et sauve la postérité d'Abraham. Le même Jésus-Christ nous est encore figuré, dit Origène, découvrant intérieurement les mystères de l'Ecriture à une âme étonnée de sa profondeur, lorsque l'Epoux s'approche de l'Epouse pour lui parler, se tenant d'abord caché derrière le mur, puis se faisant voir au grand jour par les fenêtres et par le châssis. Car à mesure que Jésus-Christ s'approche de l'âme, qu'il éclaire ses doutes et dissipe ses ténèbres, il lui paraît s'élever à proportion au-dessus des collines et des montagnes, parce qu'alors il répand en elle l'intelligence des vérités les plus hautes. L'hiver marque encore la passion du Sauveur, et le printemps la naissance de l'Eglise. Le temps de tailler la vigne figure les persécutions, où l'Eglise s'est tant accrue par le sang des martyrs : et l'odeur de la vigne en fleur, la gloire des nouvelles Eglises si célèbres par toute la terre. La voix de la tourterelle, c'est le gémissement de l'Eglise pleurant l'éloignement de Jésus-Christ et se sentant pressée du désir de le revoir : et encore les saintes larmes d'une âme pénitente. Les petits renards sont les hérétiques qui déchirent l'Eglise, s'insinuant d'abord dans les esprits, avec des artifices détestables, et ensuite faisant la désolation tout ouvertement, sans qu'on puisse les retenir, si on ne s'oppose à eux dès le commencement; car l'hérétique est comme le renard, un animal rusé qui ne s'apprivoise jamais.

Dans ces deux premiers jours on voit croître l'amour de l'Epouse comme par degrés. Dès le premier, elle montre son ardeur, en demandant à l'Epoux avec confiance les plus tendres marques de son amour : mais venant à connaître sa beauté, elle entre en défiance, craignant de ne lui être pas agréable; et elle essaie de lui plaire par ses caresses. Cependant il semble qu'elle ignore encore le lieu où il prend son repos, et qu'elle ne sait pas même le distinguer entre ses compagnons. Mais au second jour, à peine l'Epoux est-il sorti, qu'il revient à grande hâte, sans attendre qu'on l'appelle. Il propose d'abord à l'Epouse la beauté de la campagne, en se servant des paroles les plus tendres; et il l'attire ainsi à l'écart, pour vivre avec elle sans distraction. Il l'excite à détruire les petits renards, et à ôter de dessus elle sa première noirceur : ce qui nous apprend que tout ceci regarde la vie purgative et le premier degré de la perfection chrétienne, mais néanmoins on y voit les commencements de la sainte contemplation, dans ce doux sommeil de l'âme qui se repose tranquillement entre les bras de l'Epoux.

CAPUT III.

Lectulus; quæsivi nec inveni : circuire : vigiles : odoramenta : lectus : custodia : ferculum : diadema Salomonis.

1. In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea : quæsivi illum, et non inveni.

Tertia dies.

1. *In lectulo meo.* Hic sponsa ad altiorem statum provehenda, incipit exerceri desideriis et curis : postquam enim tertiæ diei initio in lectulo sponsum expectans, ne sera quidem nocte advenisse sentit, angitur eumque moræ impatiens,

CHAPITRE III.

Le lit; l'Epouse cherche l'Epoux et elle ne le trouve point; elle fait le tour de la ville et elle tombe entre les mains des gardes; le lit de Salomon avec ses tentures, sa garde, son diadème.

L'ÉPOUSE. — 1. Pendant les nuits j'ai cherché dans mon lit celui que j'aime : je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé.

Troisième jour.

1. *J'ai cherché dans mon lit;* ainsi commencent les épreuves et les peines de l'Epouse, qui doit par là s'élever à un état plus sublime. C'est pourquoi dès le commencement du troisième jour, après avoir longtemps attendu l'Epoux dans son

2. Surgam, et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi illum et non inveni.

3. Invenerunt me vigiles, qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea, vidistis ?

4. Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ, et in cubiculum genitricis meæ.

5. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas, cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit.

2. Je me lèverai et je ferai le tour de la ville : je chercherai celui que j'aime dans les rues et dans les places. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé.

3. *(Hébr.)* Les gardes de la ville faisant la ronde m'ont rencontrée : N'avez-vous pas vu celui que j'aime ?

4. A peine les avais-je passés, que j'ai trouvé celui que j'aime. Je le tiens, et ne le laisserai point aller, que je ne l'aie conduit dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a enfantée.

L'ÉPOUX. — 5. Filles de Jérusalem, je vous conjure par les chevreuils et par les cerfs de la campagne, gardez-vous d'éveiller ma bien-aimée et de troubler son sommeil, jusqu'à ce qu'elle le veuille.

quærit. *Per noctes* : plurali numero, qui sæpe pro singulari ponitur. An quod expectanti mox longa, nec jam una esse videatur ?

2. *Circuibo civitatem :* Me miseram, quæ potita Verbo, et ad ejus thalamum recto tramite intromissa per excelsissimas contemplationis vias, nunc circuire cogor, ac per vicos plateasque oberrare amens, avia, sine duce ! Sic sæpe piæ ac sublimes animæ desolatæ ad tempus relinquuntur ; sed quo magis recedere sponsus videtur, eo vigilantius latentem, ac veluti fugientem investigare oportet. *Per vicos et plateas quæram:* cœlum terramque peragrabo, ut dilecti vestigia relegam, eumque reposcam ab omnibus creaturis.

3. *Vigiles qui custodiunt :* Hebr. *custodes qui circumeunt civitatem.* En Ecclesiæ pastores, eorumque officium designatum. *Num quem diligit* : quasi vero omnes tenere oporteret quid cogitet ipsa. Bern., serm. 79 *in Cant.*, n. 1.

4. *In domum matris meæ, et in cubiculum genitricis meæ*: ejusdem materni cubiculi mentio iterum infra VIII, 2. Certus quidem erat antiquos thalamo lectique geniali destinatus in ædibus locus, ac nepotibus sacer. Sic Isaac Rebeccam introduxit in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem, *Gen.* XXIV, 67. Vel ergo matrem sponsi suam vocaverit, vel proverbiali locutione maternum vocaverit thalamum nuptialem, quamquam aliud postulare videntur hæc verba : *In cubiculum genitricis meæ* ; Hebr. *ejus quæ me concepit.* Nec absurdum, posteaquam filia Pharaonis traducta est Jerosolymam, etiam insecutam matrem, cui unica et unice dilecta fuisse memoratur VI, 8, aut aufugientem sponsum a sponsa deductum ad parentem charissimam, ejus quoque fideliori sollicitudine asservandum domi. Hæc etiam juxta litteram in Maria Magdalena, quæ Ecclesiæ typum tenuit, impleta sunt, *Joan.*, XX, 1, 2, 13, 17, quæ surgit e lectulo cum adhuc tenebræ essent, quæsitura Christum ; nec invento, hac illacque discurrit, a tumulo ad apostolos, ab apostolis rursus ad tumulum, videtque non ipsum, sed angelos, custodes Ecclesiæ datos ; ac dum quaquaversus circumspicit, ipsum Jesum intuetur nondum tamen tua specie, parique cum sponsa amoris impetu quærit : *Domine, si tu sustulisti eum,* Joan., XX, 15. Denique intuetur coram, tenuitque pedes ejus increpante licet Christo, neque dimisit unquam, quæ in eum resurgentem credidit, fidemque resurrectionis afflictæ Ecclesiæ prima tradidit. Hæc fere Beda, lib. III *in Cant.*

5. *Adjuro vos.* Transacta nocte surgit sponsus, sponsamque sopitam relinquens, eadem comitibus præcipit quæ supra II, 7.

lit, elle s'inquiète de ce qu'il ne revient pas, même bien avant dans la nuit ; et enfin ne pouvant plus longtemps supporter son absence, elle s'en va le chercher. *Pendant les nuits* : le pluriel se met souvent pour le singulier ; mais peut-être que l'Epouse s'exprime ici au pluriel, parce que l'impatience d'attendre lui fait trouver une seule nuit aussi longue que deux.

2. *Je ferai le tour de la ville* : malheureuse que je suis ! Après avoir possédé le Verbe qui m'avait reçue d'abord dans son sanctuaire par la voie sublime de la contemplation, je me vois contrainte à le chercher çà et là, errant comme une folle le long des rues et dans les places, sans guide et sans savoir où je vais. Les âmes pieuses, même les plus élevées, sont souvent de cette sorte abandonnées à elles-mêmes pour un temps ; mais plus l'Epoux semble s'éloigner, plus il faut être attentif à le chercher dans sa retraite et à le suivre dans sa fuite. *Je chercherai dans les rues et dans les places* : je parcourrai le ciel et la terre, en suivant partout les traces de ses pas, et je le redemanderai à toutes les créatures.

3. *Les gardes de la ville faisant la ronde* (hébr.) : voilà les pasteurs de l'Eglise et la sollicitude pastorale bien marqués. *N'avez-vous pas vu celui que j'aime* ? comme si chacun devait savoir sa pensée.

4. *Qui je ne l'aie conduit dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a enfantée* : il est encore parlé de cette chambre au ch. VIII, vers 2. Les anciens avaient dans leurs maisons une chambre où se conservait la couche nuptiale, et c'était un lieu sacré dans la famille : ainsi Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de sa mère, où il la prit pour femme. Il semble donc que l'Epouse appelle sa mère, la mère même de l'Epoux ; ou que se servant d'une façon de parler proverbiale, elle prend la couche nuptiale pour le lit de sa mère. Mais la propriété des termes semble signifier autre chose ; car il est dit : *La chambre de celle qui m'a enfantée* ou qui m'a « conçue. » selon la force de l'hébreu. Aussi se peut-il faire que la fille de Pharaon venant à Jérusalem, amenât sa mère avec elle, puisque nous voyons au ch. VI, vers. 8, qu'elle était sa fille unique et qu'elle en était tendrement aimée. Peut-être aussi que l'Epouse ayant joint l'Epoux dans sa fuite, l'aurait conduit à sa très-chère mère, afin que par ses soins elle l'arrêtât au logis. Tout ceci s'est accompli à la lettre, en la personne de Marie-Madeleine, figure de l'Eglise : elle sort de son lit avant le jour, pour aller chercher Jésus, et ne l'ayant pu trouver, elle court çà et là, du tombeau aux apôtres, et des apôtres au tombeau, où elle voit, non Jésus, mais les anges qui étaient comme les pasteurs de l'Eglise : puis regardant de tous côtés, elle aperçoit Jésus même, mais sous une figure étrangère : et dans un transport semblable à celui de l'Epouse, elle s'écrie : « Seigneur, n'est-ce pas vous qui l'avez enlevé ? » Enfin elle le voit de près, elle lui touche les pieds, quoique Jésus-Christ l'en éloignât : et depuis elle ne l'a jamais quitté, ayant cru d'abord sa résurrection avec une ferme foi, et en ayant la première porté la nouvelle à l'Eglise affligée.

5. *Gardez-vous d'éveiller :* le matin l'Epoux se lève, et laissant l'Epouse endormie, il donne à ses compagnes les mêmes ordres que ci-dessus, ch. II, vers. 7.

6. Quæ est ista, quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii ?

7. En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israel :

8. Omnes tenentes gladios, et ad bella doctissimi : uniuscujusque ensis super femur suum, propter timores nocturnos.

9. Ferculum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani.

10. Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum, ascensum purpureum : media charitate constravit propter filias Jerusalem :

11. Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus.

LES JEUNES FILLES. — 6. Qui est celle-ci qui du désert s'élève comme une petite colonne de fumée aromatique de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de parfums?

L'EPOUSE. — 7. Voilà le lit de Salomon que gardent soixante braves, des plus vaillants d'Israël :

8. Tous sachant manier l'épée, et très-habiles à la guerre : chacun d'eux a l'épée au côté, pour le défendre des surprises de la nuit.

9. Le roi Salomon s'est fait faire un lit de bois du Liban.

10. Il en a fait les colonnes d'argent, le dossier d'or et le fond d'écarlate : l'amour est étendu au milieu, à cause des filles de Jérusalem.

L'EPOUSE A SES COMPAGNES. — 11. Sortez, filles de Sion, et considérez le roi Salomon avec le diadème, dont sa mère l'a couronné, au jour de ses noces et au jour de la joie de son cœur.

6. *Quæ est ista.* Jam surrexerat, jam ornata et unguentis delibuta, relicto thalamo procedebat, *per desertum* : per agros ubi sponsum inveniret; quam chorus comitum admiratur, *Virgula fumi* : alii, *columna*, ex Hebr.

7. *En lectulum Salomonis.* Ne me admiremini, sed sponsum Salomonem, regalemque qua stipatur cohortem, ædiumque et supellectilis magnificentiam. Jam ergo adest Salomon a sponsa requisitus, atque ultro accurrens. Adest autem non jam pastorali habitu, sed ut Salomon, regia majestate verendus, diademate redimitus, et solito satellitio clarus, quasi sponsæ ostentans regiæ custodiæ dignitatem et robur. Nec absimilis locus de Davide incidente cathedram, fortissimorum stipante caterva, II *Reg.*, XXIII, 8.

8. *Propter timores nocturnos* : eam in rem maxime comparati; quanquam etiam die aderant ad apparatus magnificentiam.

9. *Ferculum :* Hebr. *Apirion*, quod alii *lectum genialem* exponunt, quasi a fœcunditate dictum; alii, *lecticam gestatoriam*, quod huic pompæ magis convenit. *De lignis Libani* : de odoratis illis, atque incorruptis cedris.

10. *Reclinatorium... ascensum* : Hebr. *stratum*, sive stragulam auream, integumentum sive cœlum, ex purpura. *Media :* neutro plurali, ea quæ media sunt, Septuag. id quod intus. *Charitate constravit* : medium ejus stratum est amor; Hebr. *in medio ipse amor*, Salomon scilicet collocatus, qua figura sponsa quoque vocatur amor, supra II, 7; III, 5. *Propter filias Jerusalem* : hæc omnia fecit, ut se puellis mirabilem exhiberet, his enim maxime delectantur.

11. *Egredimini... filiæ.* Palam igitur apparente Salomone, totaque gloria coruscante, hortatur sponsa comites ad admirandam novi sponsi magnificentiam, matrisque in eo adornando studium. *Diademate* : et sponso et sponsæ etiam privatis coronæ imponebantur, teste Rabbi Eliezer, *Pirce-Aboth*, cap. XVI.

6. *Qui est celle-ci ?* La voilà levée : elle sort de sa chambre, toute parée et parfumée : et la troupe des jeunes filles qui la suivent, s'écrie d'étonnement : Qui est celle-ci ? *Du désert* : du milieu des champs, où elle cherchait l'Epoux, *Une petite colonne* : c'est l'hébreu à la lettre.

7. *Voilà le lit de Salomon* : ce n'est pas moi qu'il faut admirer, mais Salomon, mon époux, et la garde qui l'environne; la magnificence de son palais et la richesse de ses meubles. Voici donc Salomon qui vient de soi-même au-devant de l'Epouse, après qu'elle l'a tant désiré. Ce n'est plus un simple berger, il paraît avec toute la magnificence royale, la couronne sur la tête au milieu de sa garde ordinaire, comme s'il voulait faire parade de la noblesse et de la force de cette troupe en présence de l'Epouse. Il y a une semblable peinture de David au second livre des *Rois*, ch. XXIII, vers. 8, où il est représenté dans son trône, entouré de l'élite de ses soldats.

8. *Pour le défendre des surprises de la nuit* : c'était leur premier soin ; mais ils ne laissaient pas de faire la garde pendant le jour, pour montrer la magnificence du roi.

9. *Un lit* : quelques-uns traduisent sur l'hébreu, « un lit nuptial : » d'autres, « une litière » ou « une chaise de porteurs; » ce qui convient mieux à cette pompe. *De bois du Liban* : de cèdre, qui est un bois odoriférant et incorruptible.

10. *Le dossier d'or et le fond d'écarlate* : l'hébreu peut aussi signifier : « la courte-pointe d'or et la housse d'écarlate. » *L'amour est étendu au milieu* ; (hébr.) : « Il occupe tout le milieu : » l'amour même, c'est-à-dire Salomon est couché au milieu. Sous cette figure l'Epouse est aussi appelée *amour*, au ch. II, vers. 7, et dans ce chapitre, vers. 5. *A cause des filles de Jérusalem* : toute cette magnificence est pour attirer sur l'Epoux l'admiration des jeunes filles, qui mettent leur plus grand plaisir dans la parure.

11. *Sortez, filles de Sion* : Salomon va paraître revêtu de sa gloire; c'est pourquoi l'Epouse avertit ses compagnes d'observer avec soin la magnificence de l'Epoux, et combien sa mère se plaît à le parer. *Avec le diadème* : le rabbin Eliézer remarque qu'on mettait des couronnes sur la tête des époux, même des particuliers.

His adumbratur Ecclesia, sive ejus optima pars sublimis anima, quæ jam adulta viribus probatur et exercetur. Neque tamen despondet animum, sed exsurgit, totamque circuit Ecclesiam, imo universum orbem, ubique occurrentibus, uti prædictum est, sponsi vestigiis : quærentem inveniunt Ecclesiæ pastores, quibus maxime auctoribus, dilectum erat inventura; neque tamen iis hæret, sed pertransit, paululum tamen; neque enim aut ab ipsis expectat omnia, aut omnino declinat : statimque invenit sponsum. Ipse enim occultus illabitur, quem statim atque irradiat complectitur sponsa, quod in ipso genitricis Ecclesiæ sanctuario cum ipso conquiescat. Hoc autem

RÉFLEXION.

Cette figure nous représente l'Eglise ou une âme forte, sa plus noble portion, lorsqu'affermie dans la vertu, elle est exposée à toutes sortes d'épreuves. En cet état elle ne perd point courage; mais se levant, elle va cherchant dans l'Eglise et partout, où elle découvre quelques traces de l'Epoux. Les pasteurs de l'Eglise la rencontrent dans cette agitation. Si elle les eût écoutés, elle allait joindre son bien-aimé; mais elle ne s'arrête pas à eux, parce qu'elle n'en espère point toute sa consolation. Elle passe donc un peu plus loin, sans néanmoins s'écarter d'eux tout à fait; et aussitôt elle trouve l'Epoux : car il paraît tout à coup, comme s'il eût été seulement caché

designat sacra mysteria, intimos Scripturarum sensus, et arcana divinæ sapientiæ animæ se infundentis. Unguenta, sponsæ bona opera et exempla. Locus ille quo de Salomone loquitur, ex illis est in quibus, persona temporali tantisper omissa ad propriam redeunt ; neque immerito. Nempe ut significent post sollicitudines, et quærendi laborem ac perseverantiam, apparere sponsum, manifesta in gloria, jam Salomonem, jam Regem, jam Christum et Deum. Quare sub Salomonis figura commemorat sublimia Christi mysteria, ejus nempe invictam fortitudinem, apostolosque et doctores undique circumstantes, et regiam magnificentiam ascendentis in cœlos, totamque Ecclesiam illustrantis. Quo statu, occultam hactenus divinitatem exerit, dicitque : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra*, Matth., XXVIII, 18; estque gloria et honore coronatus, *Hebr.*, II, 9 ; *et in capite ejus diademata multa*, Apoc., XIX, 12. *Die desponsationis ejus* : Aponio : quo immaculatus immaculatæ conjungitur, suique corporis et sanguinis tactu immaculatam efficit Ecclesiam.

Dès qu'il approche, l'Epouse le tient serré entre ses bras, jusqu'à ce qu'elle se repose avec lui dans le sanctuaire de l'Eglise, mère commune des fidèles. Ce qui nous figure la participation aux saints mystères, l'intelligence des sens les plus profonds des Ecritures et les secrets de la sagesse divine communiqués à l'âme sainte. Les parfums sigifient les bonnes œuvres et les bons exemples de l'Epouse. L'endroit où Salomon est nommé est un de ceux où les Epoux quittent pour un moment leur personnage de pasteurs, et paraissent ce qu'ils sont en effet, pour nous apprendre que l'Epoux, après s'être fait chercher avec beaucoup de soins, de travail, et avec une longue persévérance, se découvre lui-même à l'âme dans toute sa gloire, comme étant le véritable Salomon, Roi, Messie, Dieu même. C'est pourquoi, dans la personne de Salomon, l'Eglise nous découvre les plus hauts mystères de Jésus-Christ, sa force qui n'a pu être vaincue par la mort, ses apôtres qui l'environnent de tous côtés avec les docteurs, sa magnificence lorsqu'il monte au ciel et qu'il verse les lumières du Saint-Esprit sur l'Eglise, car alors il manifeste au dehors sa divinité cachée auparavant, et déclare que « toute-puissance lui est donnée au ciel et en la terre : » il paraît éclatant de gloire, « et sa tête chargée de plusieurs diadèmes. » *Au jour de ses noces* : lui qui est sans tache, s'unissant à l'Eglise qui est aussi sans tache, et la purifiant de ses souillures par l'attouchement de son corps et de son sang.

CAPUT IV.

Oculi columbarum : occulta sponsæ : capilli : dentes : duo ubera : tota pulchra : cordis vulnera : in uno crine : soror et sponsa : favus : lac : hortus conclusus : odoramenta : fons : puteus : aquilo : venti.

1. Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es. Oculi tui columbarum, absque eo quod intrinsecus latet. Capilli tui sicut greges caparum, quæ ascenderunt de monte Galaad.

1. *Quam pulchra es.* Meminerimus jam adstare Salomonem, atque ab ostentato splendore ad amores, blanditiasque conversum. *Absque eo quod intrinsecus latet* : Hebr. *absque occultis tuis, mihi tantum, tibique notis* ; quæ verba repetit infra 3, et VI, 6 ; Septuag. ἔκτος τῆς σιωπητέως σου, *præter silentium tuum* ; sive ut antiqua Vulgata vertebat, apud Ambrosium passim, et Hieronymum, *Isa.*, XLVII, 2, præter taciturnitatem tuam, præter tacenda in te. Significat autem singulares animi dotes, et in ipso corpore, imo vero in ipso vultu, in ipsis oculis, in genis, labellis reliquisque de quibus hic agitur, præter ea quæ ab omnibus collaudantur, multa aliis indeprensa, occultam videlicet gratiam, venustumque illud et decens, quod verbis exprimi nequeat ; certe amantes in dilectæ dotibus detegendis perspicaces esse se volunt. Nam quod hic alii alia suspicantur, et si verba non repugnant, nec abhorret Hieronymus, a consequentia sermonis alienissimum est. Quidam ex Hebr. vertunt, *præter cincinnos tuos* ; quod ex comis defluentibus, genis accedat gratia : non tamen tanta illa, ut tanto affectu bis terque ingeminanda videatur. Atque omnino arcana illa sponso dulcissima, sacroque occultanda silentio, spectant ad mysticos sensus infra commodius reserandos. *Sicut greges caprarum* : caput ipsum sponsæ comparat, monti eminus viso, ut infra VII, 5, capillos gregi caprarum, tum propter nigredinem et nitorem, tum quod pecora in montis cacumine gregatim incedentia, eminus prospicientibus fluctuare videantur. *De monte Galaad* : altissimo, pinguissimo.

CHAPITRE IV.

Les yeux de l'Epouse comparés à ceux des colombes, sa beauté qu'on ne peut exprimer, ses cheveux, ses dents, ses mamelles ; elle est toute belle : l'Epoux en est blessé, il trouve en elle la douceur du miel et la blancheur du lait, l'odeur des parfums et le cristal des eaux, elle est un jardin fermé ; l'aquilon, les vents.

L'EPOUX. — 1. Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle ! Vous avez des yeux de colombes, sans ce qu'on ne peut exprimer. Vos cheveux sont comme des troupeaux de chèvres, qui se promènent sur le mont Galaad.

1. *Que vous êtes belle !* Souvenons-nous que Salomon est en la présence de l'Epouse, et qu'après lui avoir montré sa grandeur, il va lui donner des marques signalées de son amour. *Sans ce qu'on ne peut exprimer :* sans ce qui est caché » (hébr), et qui n'est connu que de vous et de moi. Ces paroles sont répétées au vers. 3, et encore au ch. VI, vers. 6. Les Septante traduisent : « Outre ce qu'on ne peut dire ; » et l'ancienne Vulgate y est conforme, comme on le peut voir dans saint Ambroise et dans saint Jérôme. C'est pour comprendre en un mot toutes les belles qualités de l'Epouse, tant de l'esprit que du corps, et pour nous faire entendre qu'outre cette beauté qui lui attire des louanges de chacun, elle a des beautés particulières que tout le monde ne découvre point : que sur son visage même et dans ses yeux, sur ses joues, sur ses lèvres et le reste, il y a une bonne grâce, des agréments et des charmes qu'on ne peut exprimer. Les amants se piquent de connaître mieux que personne toutes les beautés de leur bien-aimée. D'autres voudraient entendre ici quelque chose de plus caché : quoique les termes n'y répugnent pas et que saint Jérôme même ne s'en éloigne point, tout ce qu'ils peuvent dire n'a aucun rapport à la suite du discours, comme on le voit clairement. D'autres tournent sur l'hébreu : « outre vos cheveux, » parce que les cheveux tombent sur le front et sur les joues, y répandent une nouvelle grâce, mais qui n'est pas telle, qu'elle mérite d'être relevée deux ou trois fois avec tant de passion. Quoiqu'il en soit, ces beautés cachées de l'Epouse, qui ont tant de charmes pour l'Epoux, et que toutefois il faut taire avec un silence respectueux, regardent particulièrement le sens spirituel, que nous expliquerons plus commodément à la fin du chapitre. *Comme des troupeaux de chèvres :* il compare la tête de l'Epouse à une montagne qu'on voit de loin, ce qu'il répète au ch. VII, vers. 5, et ses cheveux à un trou-

2. Dentes tui sicut greges tonsarum, quæ ascenderunt de lavacro, omnes gemellis fœtibus, et sterilis non est inter eas :

3. Sicut vitta coccinea, labia tua : et eloquium tuum, dulce. Sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, absque eo quod intrinsecus latet.

4. Sicut turris David, collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis : mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.

5. Duo ubera tua, sicut duo hinnuli capreæ gemelli, qui pascuntur in liliis.

6. Donec aspiret dies, et inclinentur umbræ, vadam ad montem myrrhæ, et ad collem thuris.

2. Vos dents ressemblent à des troupeaux de brebis nouvellement tondues et sortant du lavoir ; chacune a deux petits jumeaux, et nulle d'entre elles n'est stérile.

3. Vos lèvres sont comme un ruban d'écarlate : et votre parole est douce. Vos joues sont semblables à un éclat de grenade, sans ce qu'on ne peut exprimer.

4. Votre cou ressemble à la tour de David, avec ses fortifications ; mille boucliers y sont suspendus, et toute sorte d'armes de vaillants hommes.

5. Vos deux mamelles sont comme deux petits chevreuils jumeaux, qui paissent parmi les lis.

6. En attendant que le jour vienne et que les ombres se retirent, j'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens.

2. *Sicut greges tonsarum* : quod albi dentes, quod æquales et sibi cohærentes. *Omnes gemellis fœtibus* : hæc ad ornatum addita, ut res subjiciatur oculis; neque in comparationibus, sive in allegoriis, ac parabolis omnia minutatim excuti et aptari necesse est, dum summa ipsa conveniat. Cæterum hæc ut pleraque, quæ litterali sensu vix ullam habent congruentiam, spiritualiter intellecta, illustriores habent sensus infra memorandos. De comparationibus tamen illis sublimioribus, gregum, montium, turrium, civitatum, quæ deinceps passim occurrunt, hæc ad litteram semel admonere sufficiat, eas amoris indoli imprimis convenire : cum enim amantes, ex amoris vehementia, in se mutuo excelsius aliquid atque humana forma augustius videre videantur; hinc fit, ut omnia, quæ usquam sunt decora et splendida, sive etiam jucunda, conquirant, atque ad exprimendam eam, quam ardent, pulchritudinem congerant; neque refugiunt illa quæ a vulgari sermone abhorreant, propter eam quam animo informaverint, rei amatæ imaginem : quam cum verbis assequi se posse desperent, nimirum per ardua et quodammodo absurda præcipitant, quod etiam magis congruit Orientalium ferventioribus ingeniis.

3. *Sicut gramen mali punici* : propter figuram et colorem.

4. *Sicut turris* : collum altum et erectum. *Cum propugnaculis* : humeris scilicet. Nam sponsa vere formosa, non juncea, ut ait ille apud Comicum, gracilique statura, nec decore modo, sed quadam etiam majestate conspicua. *Mille clypei* : ex monilium figura. *Omnis armatura fortium* : tanquam ad sponsam amantium munera, ut devictorum ducum arma, appensa sint.

5. *Sicut duo hinnuli* : an propter teneritudinem ? an etiam quod geminorum animalculorum more, spirare sub veste, ac velut micare viderentur ? an potius, quod a tactu abhorreant, feri, atque uni sponso tractabiles ? quo sponsæ formosissimæ severa et inaccessa castitas commendatur. Utcumque est, has amantium blanditias, in pudico conjugalique amore, et a nobis indicari, et levissimo pede transiliri oportebat, ne quid excideret quod litteræ tangeret elegantiam. *Qui pascuntur in liliis* : propter pectoris candorem.

6. *Donec aspiret dies* : donec illucescat. *Vadam ad montem myrrhæ* : ad sponsam ipsam, odores suavissimos efflantem, infra 10, 11, 14, 16. Memor lamentorum quæ sponsum quærendo per noctem sponsa profuderat, spondet non discessurum, usque ad lucem futuram.

peau de chèvres, parce qu'ils sont noirs et luisants, et parce que les bestiaux marchant en troupe sur le haut des montagnes, paraissent de loin flottant comme des vagues.

2. *Vos dents ressemblent à des troupeaux de brebis nouvellement tondues* : tant elles sont blanches, égales et bien rangées. *Chacune a deux petits jumeaux* : ce qui est ajouté pour l'ornement et pour mettre la chose dans une plus grande évidence. Car il n'est pas nécessaire dans les comparaisons ou les allégories, de trouver tous les rapports et de les faire cadrer jusque dans les moindres choses, pourvu que tout s'accorde en gros. Au reste, ce qui semble ici ne pouvoir s'entendre littéralement, s'expliquera mieux au sens spirituel que nous donnerons dans la suite. Il est bon toutefois d'avertir que pour sauver le sens littéral de ces comparaisons magnifiques prises des troupeaux, des montagnes, des tours, des villes, qui reviendront encore plusieurs fois, il suffit qu'elles aient quelque rapport à la nature de l'amour. En effet, comme les amants dans leurs transports croient voir dans l'objet de leur amour des choses au-dessus d'eux-mêmes et plus augustes que la beauté humaine, ils rassemblent tout ce qu'il y a de beau, de brillant et d'agréable, pour se figurer l'image de la beauté qu'ils aiment, sans rejeter même ce qui n'est pas usité dans le langage ordinaire, tant ils ont l'imagination pleine de l'objet de leur passion. Mais lorsqu'ils ne peuvent en exprimer la beauté par leurs paroles, ils y emploient les idées les plus hardies et quelquefois les moins convenables, qu'ils empruntent d'ailleurs : à quoi les orientaux sont naturellement portés par la vivacité de leur esprit.

3. *Vos joues sont semblables à un éclat de grenade* : par leur rondeur et par leur couleur.

4. *Votre cou ressemble à la tour de David* : le cou haut et droit. *Avec ses fortifications*, qui sont les épaules, car l'Epouse est vraiment belle : elle n'est pas maigre ni d'une taille effilée comme un jonc, comme dit le Poëte; mais elle se fait également admirer par cet air majestueux qui accompagne sa beauté. *Mille boucliers y sont suspendus* : c'est le grand nombre et l'arrangement de ses pierreries. *Et toutes sortes d'armes de vaillants hommes* : comme si elle était chargée des présents de ses amants, à la manière des temples, où sont suspendues les armes des chefs des peuples vaincus.

5. *Vos deux mamelles sont comme deux petits chevreuils jumeaux* : comme deux petits animaux sauvages, qui ne se laissent point toucher. C'est un éloge de la chasteté de l'épouse, qui plus elle est belle, mieux elle sait se faire respecter. On ne peut laisser échapper ces tendresses d'amants dans un amour chaste et conjugal, sans au moins les indiquer et les toucher légèrement pour faire voir l'élégance de ce poëme. *Qui paissent parmi les lis* : pour marquer la blancheur du sein de l'Epouse.

6. *En attendant que le jour vienne, j'irai à la montagne de la myrrhe* : je m'approcherai de l'Epouse toute parfumée, vers. 10, 11, 14, 16. L'Epoux, attendri du ressouvenir des plaintes que l'Epouse avait répandues de toutes parts en le cherchant pendant la nuit, promet de ne la point quitter que le jour ne soit venu.

7. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

8. Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum.

9. Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui.

10. Quam pulchræ sunt mammæ tuæ, soror mea sponsa! pulchriora sunt ubera tua vino, et odor unguentorum tuorum super omnia aromata.

11. Favus distillans labia tua, sponsa, mel et lac sub lingua tua, et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris.

12. Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus.

13. Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus. Cypri cum nardo :

7. Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, vous êtes sans tache.

8. Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban ; venez et vous serez couronnée : venez du haut d'Amana, du sommet de Sanir et d'Hermon, des retraites des lions et des montagnes des léopards.

9. Vous m'avez blessé au cœur, ma sœur, mon épouse, vous m'avez blessé au cœur par un de vos regards et par un de vos *(hébr.)* carcans .

10. Que votre amour est bon, ma sœur, mon épouse *(hébr.)*; votre amour vaut mieux que le vin, et l'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs.

11. Vos lèvres, mon épouse, c'est un rayon de miel; le miel et le lait coulent sous votre langue : et l'odeur de vos habits est comme l'odeur de l'encens.

12. Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé et une fontaine scellée.

13. Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers avec les fruits de tous ses arbres de troëne et de nard.

8. *Veni .. coronaberis* : undecumque veneris, sive de Libano, sive de monte Hermon, locis omni ubertate et amœnitate conspicuis, sive de locis horrentibus, ferarumque latibulis; quamcumque ludendo et venando, sive etiam peregrinando, Israelitici agri partem peragraveris, grata et jucunda venies, tibique flores decerpemus et coronas nectemus. Alii : *omittite montes quos incolebas aut peragrabas, atque hic consiste mecum. Coronaberis* : alii ex Hebr. *respice*, hoc est, tantum respice : *lœta erunt omnia, undecumque aspexeris.*

9. *Vulnerasti cor meum* : Septuag. elegantissime : *Cor abstulisti nobis* : ἐκαρδίωσας ἡμᾶς, ut habent nonnulli codices apud Flam. Ambrosius *in Psal.* CXVIII, serm. 16, n. 19, *cor meum cepisti*; et alibi; *corde nos cepisti*, quo exponit illud, *defecit anima mea* : *defecerunt oculi mei* : quod est, in id unumquodcumque migrare quod diligit. Simili phrasi, *Prov.*, VII, 10, iidem Septuag. de muliere blandiente, quæ facit juvenum avolare corda. *Uno oculo* : uno aspectu : tanta vis inest. *Uno crine colli tui* : vel uno in collum delapso; adeo te omnia decent : Hebr. *uno torque*; uno ornamento imposito. Non multis ornamentis eges : placet ipsa simplicitas.

10. *Mammæ* : *ubera* : Hebr. *amores*, eadem vox utrobique et eadem quæ supra I, 1. *Pulchriora* : Hebr. *meliores*, amores scilicet, *et odor unguentorum*. Idem de sponso supra, I, 2.

11. *Favus distillans*. Sic Menelai apud Homerum melle dulcior fluebat oratio.

12. *Hortus conclusus* : post formæ pulchritudinem, suavitatemque sermonis, nunc integritatem, castitatemque commendat. *Fons signatus* : sic illud : *Bibe aquam de cisterna tua...* et : *Habeto eas solus*, Prov., V, 15, 17.

13. *Emissiones* : propagines : ex te omnia grata et pulchra proveniunt. Ex te clara soboles orbem illustratura : quale illud : *Pro fratibus tuis, nati sunt tibi filii*, Psal. XLIV, 17. *Cypri* seu cyperi *cum nardo* : omnigena odoramenta, ut supra I, 13, de quibus, si tantum est operæ pretium, vide Theodoretum hic lib. III *in Cant.*

8. *Venez et vous serez couronnée* : de quelque endroit que vous veniez, du Liban ou du mont Hermon, célèbres par leur fertilité et par leur beauté, ou des déserts affreux et des retraites des bêtes féroces, quelque contrée de la Judée que vous ayez parcourue, ou en chassant ou en faisant voyage, vous serez reçue avec plaisir et avec joie ; nous vous cueillerons des fleurs, et nous vous en ferons des couronnes. D'autres l'entendent ainsi : Quittez les montagnes que vous habitiez et où vous étiez errante : Venez et demeurez avec moi, *Vous serez couronnée* ; d'autres traduisent de l'hébreu : « Regardez-moi seulement; » partout où vous jetterez les yeux, vous y porterez la joie.

9. *Vous m'avez blessé au cœur* : les Septante tournent plus élégamment : « Vous m'avez gagné le cœur. » Saint Ambroise traduit : « Vous m'avez ravi mon cœur; » et encore : « Vous m'avez pris mon cœur, » rapportant ce passage pour expliquer cet endroit du psaume CXVIII : « Mon âme est tombée en défaillance à cause de votre salut ; » et cet autre : « Mes yeux se sont distillés en méditant votre parole ; » où il faut entendre que chaque chose passe, pour ainsi dire, dans l'objet qu'il aime. La même expression se trouve encore dans les Septante, lorsqu'ils disent d'une femme galante qu'elle enlève les cœurs des jeunes gens. *Par un de vos regards* : tant ils ont de la force. *Par un de vos carcans* « hébreu : » avec peu d'ornement : car vous n'avez pas besoin de beaucoup de parure, et cet air simple est en vous très-agréable. La Vulgate porte : « Par un seul cheveu de votre cou, » flottant sur vos épaules, parce que tout vous sied bien.

10. Au lieu de *vos mamelles* l'hébreu porte : « Vos amours : » et le même mot qui est au ch. I, vers. 1, est ici répété deux fois. *Plus belles* : hébreu, « meilleures, » en le rapportant à « amour. » *Et l'odeur de vos parfums* : la même chose est dite de l'Epoux au ch. I, vers. 2.

11. *Vos lèvres, mon Epouse, c'est un rayon de miel : le lait et le miel coulent sur votre langue* : comme il est dit de Nestor que son discours était coulant et plus doux que le miel.

12. *Un jardin fermé* : il loue l'intégrité et la pudeur après avoir loué la beauté du visage et la douceur de la voix. *Une fontaine scellée* : au sens de ce proverbe : « Buvez l'eau de votre citerne ; » et encore : « Buvez-en seul. »

13. *Vos rejetons* : vos provins : vous ne produisez que de beaux et d'agréables fruits. De vous il sortira une noble postérité, qui sera célèbre par toute la terre, suivant cette parole : « Il vous est né des enfants à la place de vos pères. » *De troëne et de nard*, ou de quelque autre espèce d'arbrisseau. Ce sont des noms de plantes odoriférantes, dont on recueille toutes sortes de parfums, comme au ch. I, vers. 13; sur quoi on peut voir Théodoret expliquant ce passage.

14. Nardus et crocus, fistula et cinnamomum cum universis lignis Libani, myrrha et aloe cum omnibus primis unguentis.

15. Fons hortorum : puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano.

16. Surge, Aquilo, et veni, Auster, perfla hortum meum, et fluant aromata illius.

14. *Lignis Libani* : Hebr. *arboribus thuriferis.*

15. *Fons hortorum* : unde scilicet hortus irriguus. Ejusmodi ergo horto uberrimo, atque odoratissimo sponsam comparat.

16. *Perfla hortum meum* : sponsam scilicet. *Et fluant aromata* : odor diffundatur flatu.

14. *C'est comme* le nard et le safran, le sucre et la canelle, avec toute sorte d'arbres de bonne odeur, tous les arbres du Liban : la myrrhe et l'aloës, avec toutes sortes d'excellents parfums.

15. *C'est comme* la fontaine d'un jardin ou un puits d'eaux vives, qui se précipitent du Liban.

16. Lève-toi, aquilon, viens, zéphire : soufflez dans mon jardin, et que les parfums s'exhalent.

14. *Avec tous les arbres du Liban* : des arbres d'où coule l'encens.

15. *Comme la fontaine d'un jardin,* dont l'eau sert à arroser le jardin. Il compare l'Epouse à un jardin très-fertile, où l'on sent toutes sortes de bonnes odeurs.

16 *Soufflez dans mon jardin* : qui est l'Epouse. *Et que les parfums s'exhalent* : que leur douce odeur se répande et se fasse sentir.

CAPUT V.

Hortus fructuum: sponsi convivium : somnus corde vigili : vox dilecti pulsantis : sponsæ cunctatio : sponsi fuga : iterum circuitio ad quærendum : custodes : sponsa cæsa, nudata : dilecti pulchritudo : candidus : rubicundus : quæremus tecum.

1. Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructum pomorum suorum. Veni in hortum meum, soror mea sponsa, messui myrrham meam cum aromatibus meis : comedi favum cum melle meo, bibi vinum meum cum lacte meo : comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi.

1. *Veniat.* Si hortus sum tuus, ut memoras, *veniat dilectus meus*, neque abscedat unquam. Resumit sponsus : Equidem *veni* : prima persona præteriti temporis : Hebr. *venio Messui myrrham meam :* demeto montem illum myrrhæ de quo supra IV, 6. *Comedi favum* : comedo : tanquam diceret, Venio equidem, sed post cœnam amicis jam paratam. Sunt tamen qui de vero horto simplicius intelligunt, in quo amicis paret. Vide autem quam inemptas et simplices dapes. *Inebriamini, charissimi :* notum in Scriptura, inebriari quid sit hoc est, læta inter paucula, dulcesque sermones, hilare ne immodestum agitare convivium. Hic certe ad cœnam et vesperam tertii diei finis ; ac sponsa discedit, seque somno tradit, ut habet vers. seq. Neque liberiori, et ad multam noctem protractæ inter juvenes cœnæ, sobria et pudica mulier interesse narratur.

Jam ut ad veros sensus animum erigamus, Christus sponsam purgatam cupiditatibus et tentamentis exercitam, totam pulchram et sine macula esse proclamat, IV, 7, quippe quam *gloriosam* sibi sponsam exhibeat, *non habentem maculam aut rugam... sed ut sit sancta et immaculata*, Ephes., V, 27. Unde apud Ezechielem, XVI, 13, 14 : *Decora facta es vehementer nimis.... perfecta eras in decore meo, quem posueram super te, dicit Dominus Deus* : itaque ejus forma rapitur, eique suavissime invitanti se tradit, amatque et laudat impense, quam infudit ipse pulchritudinem, electaturque opere suo. Testatur autem non modo voluptate perfusam, sed miris etiam excruciatam curis, quod eam non de locis modo uberibus, amœnisque, sed etiam asperis evocat, ferarumque cubilibus, IV, 8. Refertur quoque ad persecutiones. Philo Carpathius et alii, leones intelligunt reges persecutores ; pardos, hæreticos variis maculis errorum ac vitiorum inspersos; Hi ergo pias animas vexant : quæ vexatio emolumento est

CHAPITRE V.

Le jardin des fruits ; le festin de l'Epoux ; le sommeil de l'Epouse ; la voix de l'Epoux qui frappe ; les délices de l'Epouse ; la fuite de l'Epoux ; l'Epouse cherchant l'Epoux encore une fois, tombe entre les mains des gardes, qui la frappent et la dépouillent ; beauté de l'Epoux, son teint blanc et vermeil : les jeunes filles qui veulent chercher l'Epoux.

L'ÉPOUSE. — 1. Que mon bien-aimé vienne en son jardin et qu'il mange du fruit des arbres.

L'ÉPOUX. — Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse : j'ai recueilli ma myrrhe et mes senteurs ; j'ai mangé un rayon de miel : j'ai bu mon vin et mon lait ; mangez et buvez, mes amis, faites bonne chère.

1. *Que mon bien-aimé vienne en son jardin* : l'Epouse comparée à un jardin dans le chapitre précédent, prend occasion de décrire la beauté et la netteté des jardins ; et elle y invite l'Epoux, afin de s'entre-donner les témoignages les plus tendres de leur amour. *Du fruit de ses arbres* : l'hébreu porte : « Du fruit de ses douceurs ; » c'est-à-dire des fruits très-doux. *Je suis venu dans mon jardin : j'ai mangé un rayon de miel* : je suis venu dans mon jardin, où j'ai invité mes amis à souper. Remarquez combien ces mets sont simples, puisqu'il ne faut pas même les acheter. *Enivrez-vous, mes amis* : c'est-à-dire faites bonne chère, dans le style de l'Ecriture, qui ne désapprouve pas la gaieté dans les festins, pourvu qu'on garde la modération convenable, en mêlant de bons entretiens avec le vin. Le souper et le soir marquent assez la fin du troisième jour ; c'est pourquoi l'Epouse se retire et va prendre son repos, sa modestie ne lui permettant pas d'assister à un festin de jeunes gens qui dure bien avant dans la nuit.

RÉFLEXION.

Si nous élevons nos esprits à la vraie intelligence de ces figures, nous verrons que Jésus-Christ prononce au ch. IV, vers. 6, que l'Epouse, victorieuse des cupidités et éprouvée par la tentation, est maintenant toute belle et parfaite, puisqu'il la fait paraître devant lui « pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride, mais étant toute simple et irrépréhensible : » digne des éloges de Dieu même dans Ezéchiel : « Vous êtes devenue très-belle ; vous êtes accomplie par la beauté que j'ai mise en vous, dit le Seigneur Dieu. » Alors donc touché de sa beauté, et ne pouvant résister à sa douce invitation, il se donne à elle sans réserve : il aime et ne cesse de louer cette beauté dont il est l'auteur, et son ouvrage fait toutes ses délices. Il nous retrace ensuite les joies et les inquiétudes qu'elle a eues successivement, lorsqu'il la rappelle des campagnes fertiles et agréables, ou des déserts affreux et des retraites des bêtes sauvages, au ch. II, vers. 8, où nous est aussi marqué le temps des persécutions, suivant l'explication de

attestante Isaia, XXVIII, 19. *Sola vexatio intellectum dabit.* Huc etiam pertinet illud : *Surge, aquilo*, IV, 16. Quo significat irruentes, ventorum instar, curarum et tentationum turbines, effecturos ut latius virtutum odor diffundatur. Idem evenit Ecclesiæ flantibus ventis, sævientibus scilicet persecutoribus, cum victoriis martyrum claresceret, fieretque id quod ait Paulus, *Philip.* I, 12 : *Quæ circa me sunt, magis ad profectum venerunt Evangelii, ita ut vincula mea manifesta fierent in Christo in omni prætorio.* Sic martyriorum fama, velut a quatuor ventis, electi vocabantur, implebaturque illud : *Surge, aquilo, et veni, auster, et perfla hortum, et fluant aromata ejus* : quod ex omnibus mundi partibus odor sanctæ religionis adolesceret, ut ait S. Ambrosius, lib. I *De Virginit.* De unguentis autem hic et alibi sæpe memoratis, S. Bernardus, serm. 10, 12, ut sponso, ita et sponsæ unguenta sua assignat. Unguentum scilicet pedum, quod est pœnitentiæ, *Luc.*, VII, 38, unguentum effusum in caput, quod est pietatis in Deum, ex recordatione beneficiorum ejus, *Matth.*, XXVI, 7 ; denique unguentum Christi sepulti, quo totum illius corpus perungitur, *Joan.*, XIX, 39, 43, quod est fraternæ charitatis, eoque omnia Christi membra condiuntur. Partes autem corporis studiosissime descriptæ, IV et V, sic ad animam referri possunt, ut oculus quidem sit prudentia, rectaque et simplex animi intentio : unde, *Si oculus tuus fuerit simplex*, etc., Matth., VI, 22, et propterea columbinus dicitur. Labia, verbi prædicatio, qua nihil est pulchrius aut dulcius ; unde illud : *Sicut vitæ coccineæ, labia tua : eloquium tuum dulce*, IV, 3, ac postea 11 : *Favus distillans labia tua, sponsa.* Favus, Ecclesiæ prædicantis oratio ex propheticorum apostolicorumque librorum, velut florum, libatione, seu potius depastione collecta : ubera, ipsissima charitas lac parvulis ministrans, IV, 5, dentes, Ecclesiæ filii firmiores quibus non jam lacte opus sit, sed solido cibo, vers. 2, quo respectu ascendunt de lavacro, velut oves per baptismum lotæ, nec steriles, quippe bonorum operum feraces, ac geminæ charitatis fructibus comitatæ. Per dentes, alii prædicatores intelligunt, qui in persona Petri jubentur comedere immunda, et incorporare Ecclesiæ, *Act.*, X, cujus rei gratia matribus ovibus merito comparentur. Capilli, vers. 1, multitudo fidelium eam ob rem gregi amplissimo, ac pinguissimo comparata, Greg. Apon. Thom. Genæ rubore suffusæ ad verecundiam referuntur : cervix jugo Domini destinata ad obedientiam : corporis habitus sublimis et erectus, designat animum sapientem quæ sursum sunt : unde illud : *Sicut turris David collum tuum*, IV, quod turris in editis montibus posita, *non solum inter humilia, sed etiam inter excelsa supereminet*, Ambr. *in Psal.* CXVIII, serm. 4, n. 5. Turris autem hæc munitissima : primum quod sit David bellicosissimi regis ; tum quod ædificata cum propugnaculis ; denique quod ad eam appensa arma fortium quos Ecclesia dejecit. Idem *ibid.*

Jam tacenda sponsæ, IV, 1, 3, eæ virtutes sunt, quas humilitate contegat et verecundia, ut verum sit illud, *Psal.* XLIV, 14 : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.* Placent ergo sponso, quæ ipsa sponsa profert exempla virtutum ; multo vero magis, Philon de Carpathe et des autres, qui par les lions entenden les rois persécuteurs, et par les léopards les hérétiques couverts des différentes taches de leurs erreurs et de leurs vices. Leurs scandales font souffrir aux âmes pieuses une dure persécution, qui tourne à la fin à leur avancement, selon ce que dit Isaïe : « La vexation seule donne l'intelligence. » Il faut encore rapporter ici le vers. 16 du ch. IV : « Lève-toi, aquilon, » où il exprime par la violence des vents, les soins et les peines de l'Epouse, qui servent à répandre au loin l'odeur de ses vertus. L'Eglise a éprouvé la même chose, lorsqu'agitée comme par des tourbillons de vents impétueux sous les persécuteurs, elle devenait plus glorieuse et plus florissante par les victoires des martyrs : où l'on voyait se renouveler ce qu'avait dit saint Paul : « Ce qui m'est arrivé, loin de nuire, a servi plutôt à l'avancement de l'Evangile, en sorte que mes liens sont devenus célèbres dans toute la cour de l'Empereur, à la gloire de Jésus-Christ. » Ainsi l'éclat de tant de sang versé par les martyrs a rassemblé les élus des quatre coins du monde, comme s'ils eussent ouï les quatre vents souffler à la fois pour les appeler, en accomplissant cette parole : « Lève-toi, aquilon, viens, zéphire : souffliez dans mon jardin, et que les parfums s'exhalent. » Car, dit saint Ambroise, l'odeur de la sainte religion s'est fait sentir dans toutes les parties de l'univers. Saint Bernard, expliquant les parfums mentionnés en ce chapitre et ailleurs, remarque que l'Epouse a ses parfums aussi bien que l'Epoux : les parfums des pieds, qui sont ceux de la pénitence ; les parfums répandus sur la tête, qui signifient la piété dans le ressouvenir des bienfaits de Dieu et les parfums employés à embaumer le corps de Notre-Seigneur dans le sépulcre, symbole de la charité fraternelle, occupée au soulagement des membres de Jésus-Christ. On peut aussi rapporter à l'âme les parties du corps dont on voit une description si exacte aux chapitres IV et V, en cette manière : L'œil, c'est la prudence ou la simplicité et la droiture de l'intention, suivant cette parole : « Si votre œil est simple ; » et de là les yeux de l'Epoux et de l'Epouse sont comparés à ceux des colombes, ch. IV, vers. 1, et chap. V, vers. 12. Les lèvres signifient la prédication de la parole de Dieu, qui surpasse toute beauté et toutes délices : aussi est-il dit des lèvres : « Vos lèvres sont comme un ruban d'écarlate, et votre parole est douce, » ch. IV, vers. 3 ; et vers. 11 : « Vos lèvres, mon épouse, c'est un rayon de miel. » Ce rayon de miel recueilli sur les fleurs les plus pures, nous marque la prière de l'Eglise, annonçant la parole divine tirée des prophètes et des écrits des Apôtres. Les mamelles, c'est la charité même qui donne le lait aux petits enfans, ch. IV, vers. 5 ; et les dents, les enfants de l'Eglise les plus forts, qui n'ont plus besoin de lait, mais d'une nourriture solide, vers. 2 ; et sous cette figure, purifiés par les eaux du baptême, ils sortent comme des brebis du lavoir, qui ne sont point stériles, puisqu'ils sont pleins de bonnes œuvres et chargés des fruits de la double charité. D'autres, par les dents, entendent les prédicateurs : car il leur est ordonné en la personne de saint Pierre de manger des animaux immondes et d'incorporer les Gentils dans l'Eglise : et à cause de cette fonction, ils sont aussi comparés à des brebis qui portent. Les cheveux, au verset 1, représentent la multitude des fidèles, figurée pour cette raison par un riche et gras troupeau. Les joues teintes de rouge, sont les marques de la pudeur. Le cou abaissé sous le joug du Seigneur, signifie l'obéissance ; la taille haute et droite marque un esprit qui goûte les choses d'en haut ; où il faut rapporter : « Votre cou ressemble à la tour de David, » au ch. IV, vers. 4, parce qu'une tour bâtie sur de hautes montagnes, « surpasse non-seulement les lieux les plus bas d'alentour, mais même les plus élevés. » Au reste, cette tour est très-forte, parce qu'elle est l'ouvrage de David, roi très-belliqueux, bâtie par ses soins avec de très-bonnes fortifications et munie des armes de vaillants hommes, qui sont les superbes du siècle abattus aux pieds de l'Eglise.

Les beautés de l'Epouse qu'on ne peut exprimer, ch. IV, vers. 1, 3, ce sont ses vertus que son humilité et sa modestie tiennent cachées, afin qu'il soit vrai de dire que « toute la gloire de la fille du roi est au dedans : » car encore que

2. Ego dormio, et cor meum vigilat : vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea : quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium :

L'EPOUSE. — 2. Je dors et mon cœur veille: j'entends mon bien-aimé qui frappe.

L'EPOUX. — Ouvrez-moi, ma sœur, ma bien-aimée, ma colombe, qui êtes sans tache : car ma tête est pleine de la rosée de la nuit, et mes cheveux en sont tout mouillés.

quæ hominum subtrahit aspectibus. Hinc illa occulta toties commendata, IV, 1, 3; VI, 6; amatque ipse sponsus, et ad cellam vinariam intimaque conclavia sponsam deducere, II, 4, et ab ipsa deduci ad secretiora cubicula, III, 4; VIII, 2, verumque illud : *Intra in cubiculum... ora in abscondito*, Matth., VI, 6, occultaque omnia sponso intus spectanti gratiora. Quare imprimis solitudo delectat, VII, 11, 12, petræque foramina, II. 14, et cubilia ferarum, IV. 8, quo etiam spectat illud : *Hortus conclusus, fons signatus*, ibid., 12. En occlusa omnia ut uni sponso pateant; non multiloquium, non conventus; sed secessus, umbræ, alta ubique silentia.

l'Epoux se plaise aux pratiques extérieures des vertus auxquelles l'Epouse s'exerce pour l'exemple et pour l'édification, il aime encore mieux celles qu'elle cache aux yeux des hommes. C'est pourquoi il loue tant de fois ces beautés cachées, ch. IV, vers. 1, 3; ch. VI, vers. 6; et il se plait tant à conduire l'Epouse où il réserve son vin et dans les lieux les plus secrets, ch. II, vers. 4. Il aime qu'elle-même l'introduise dans les cabinets les plus retirés, ch. III, vers. 4; ch. VIII, vers. 2 : tant cette parole est véritable : « Entrez dans votre chambre; priez en secret 7, » parce que tout ce qui est caché en est plus agréable à l'Epoux qui voit ce qui se passe au dedans. Aussi l'Epouse fait-elle ses délices de la solitude, ch. VII, vers. 11, 12, et des fentes des rochers, ch. II, vers. 14, et des retraites des bêtes féroces, ch. IV, vers. 8; et de là vient qu'elle est appelée « un jardin fermé et une fontaine scellée, » vers. 12. Tout est donc clos à ceux de dehors, afin que tout soit ouvert à l'Epoux seul : il n'y a plus d'entretiens ni d'assemblées; mais de toutes parts c'est des lieux solitaires, des ombres et un silence profond.

Ecclesia vere est hortus ille conclusus, ac fons signatus, quo nullus error; sublimis quoque anima, quam nulla prava penetret cupiditas; ac vera illa Jerusalem civitas sancta, qua nullus incedat *incircumcisus et immundus*, Isa., LII, 1, tum hujus horti mira fœcunditas, fructusque toto orbe diffusi, vers. 13, quæ fœcunditas Ecclesiæ maxime tribuitur; propter sublimes animas Deum gemitibus exorantes, atque impetrato spiritu Ecclesiam fœcundantes, ut August. passim. Aquæ, doctrina salutaris; vers. 15, nunc puteo abscondita, propter profunditatem : nunc cum impetu fluens a Libano, propter cœlestem verbi efficaciam. S. Thom.

L'Eglise est aussi, en un sens très-véritable, le jardin fermé et la fontaine scellée d'où toute erreur est bannie : de même que l'âme elevée, où les mauvais désirs n'ont point d'accès; et encore la véritable Jérusalem, cette cité où il n'entre rien de « souillé ni aucun incirconcis. » La merveilleuse fertilité de ce jardin et ses fruits répandus par toute la terre, regarde aussi l'Eglise, parce que les saintes âmes y apportent la fécondité par leurs gémissements, auxquels Dieu se laissant fléchir, verse sur elle l'Esprit sanctificateur qui lui donne de nouveaux enfants. Les eaux, c'est la doctrine du salut, vers. 15 : car il semble que par sa profondeur elle est cachée, comme l'eau au fond du puits; mais par l'efficacité céleste dont elle est accompagnée, elle se répand comme ces eaux abondantes qui se précipitent du haut du Liban.

Vestimenta sponsæ, bona sunt opera : attestante Joanne. *Apoc.*, XIX, 7, 8 : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se : et datum est illi, ut cooperiat se byssino splendenti et candido : byssinum enim justificationes sunt sanctorum* : unde Isaias de imperfectis operibus : *Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis*, Isa., LIX, 6.

De convivio autem dominico, quo suos convivas pascit; V, 1, deque ejus rationabili et sine dolo lacte, quod innocentes animæ concupiscant; I *Petr.*, II, 2, deque optimo vino et ebrietate spirituali, ac mentis excessu, per se omnes intelligunt. Neque omittendum bonum convivam Christum, non tantum pascere, sed etiam pasci. Habet enim cibum suum de quo dicit : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus*, quod est salus hominum, *Joan.*, IV, 34. Nostra ergo salute pascitur; nos in se trajicit et in corpus suum cooagmentat : hoc est, mel ejus, inquit Ambrosius, lib. III *De Virg.*, quod diversarum virtutum concretum floribus, illorum apum quæ sapientiam prædicant, consono opere congregatum, sancta Ecclesia in flavis condit, ut cibus Christi sit. Item mel, Christi doctrina salutaris, ros cœli purissimus, mera suavitas

Les habits de l'Epouse sont les bonnes œuvres; car il est dit dans l'*Apocalypse* : « Les noces de l'Agneau sont venues, et son Epouse s'est préparée, et il lui a été donné de se revêtir d'un fin lin, éclatant et blanc, et ce fin lin sont les bonnes œuvres des saints : » au contraire, dans Isaïe, des œuvres imparfaites : « Leurs toiles ne leur pourront servir de vêtements, et leurs œuvres ne les couvriront point. »

Au reste, on voit ici clairement le banquet où le Seigneur nourrit ses convives, ch. V, vers. 1, et ce lait raisonnable et sans tromperie que les âmes innocentes désirent avec tant d'ardeur, et ce vin excellent et cette ivresse spirituelle, qui est le ravissement de l'esprit en Dieu. Mais il ne faut pas oublier que Jésus-Christ, ce bon convive, se nourrit lui-même en nourrissant les autres, puisqu'il a sa nourriture, comme il l'appelle : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'achever son ouvrage, » qui est le salut des hommes. Il se nourrit donc de notre salut, en nous faisant passer en lui, en nous incorporant en lui : c'est là son miel, dit saint Ambroise, qui étant composé de fleurs de toutes les vertus et recueilli par le travail unanime de ces abeilles mystiques, qui prêchent la sagesse, il est ensuite gardé par la sainte Eglise, partagé en plusieurs rayons pour être la nourriture de Jésus-Christ. Le miel est encore la doctrine salutaire de Notre-Seigneur, cette rosée très-pure du ciel qui est la douceur même.

Quarta dies.

2. *Ego dormio.* Quartæ diei initio sponsa recepta in thalamum, et quiescens sopitis sensibus, tamen animo est ad sponsum arrecto, unde ad primum ejus pulsum evigilat : sponsus ex hortis, cœna cum amicis facta, nocte intempesta adest tardior; unde ipsa tanquam subindignans aperire cunctatur. Ipse

Quatrième jour.

2. *Je dors et mon cœur veille.* Au commencement du quatrième jour, l'Epouse reçue dans le lit nuptial et s'y reposant, abandonne ses sens au sommeil et tient son esprit attentif à l'Epoux. Au premier coup qu'il frappe, elle s'éveille. Mais parce qu'il revient fort tard, étant demeuré à table avec ses

3. Spoliavi me tunica mea, quomodo induar illa? Lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos?

4. Dilectus meus misit manum suam per foramen : et venter meus intremuit ad tactum ejus.

5. Surrexi, ut aperirem dilecto meo : manus meæ stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrha probatissima.

6. Pessulum ostii mei aperui dilecto meo : at ille declinaverat atque transierat. Anima mea liquefacta est, ut locutus est : quæsivi, et non inveni illum : vocavi, et non respondit mihi.

7. Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem : percusserunt me, et vulneraverunt me : tulerunt pallium meum mihi custodes murorum.

L'EPOUSE. — 3. J'ai quitté ma tunique, comment la reprendrais-je ? Je me suis lavé les pieds ; puis-je les salir ?

4. Mon bien-aimé a passé ses doigts par l'ouverture de la serrure, et mes entrailles se sont émues à ce bruit.

5. Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé : la myrrhe dégouttait de mes mains, et mes doigts étaient parfumés de la myrrhe la plus exquise.

5 J'ai tiré le verrou et j'ai ouvert ma porte à mon bien-aimé; mais il s'était retiré et il avait passé outre. J'ai pensé rendre l'âme, dès qu'il a parlé ; mon âme s'est fondue. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé : je l'ai appelé, et il ne m'a point répondu.

7. Les gardes de la ville faisant la ronde m'ont rencontrée : ils m'ont battue, et ils m'ont blessée : les sentinelles posées sur les remparts m'ont ôté mon voile.

quoque iratus aufugit : nec desint iræ, quas amor ut excitare, ita sedare possit unus, suavius post iras redintegrata gratia, Hæc summa hujus dici; jam ad singula. *Aperi mihi, soror mea*; sic sponsa, VIII, 1. *Qui mihi det te fratrem meum :* amor verus omnibus necessitudinum vinculis delectatur. Quia *caput meum plenum est rore :* ne tantum amore, sed etiam misericordia compellatur ad aperiendum ; tum ut statim rure profectus, non quoquam diversatus videatur.

amis bien avant dans la nuit, elle le fait un peu attendre, comme si elle était fâchée. Cependant l'Epoux irrité, s'enfuit. C'est un petit sujet de fâcherie que l'amour seul apaisera, comme il l'a fait naître, afin que les époux sentent la joie de la réconciliation après leur petit différend. Voilà l'abrégé de cette journée ; venons au détail. *Ouvrez-moi, ma sœur :* ainsi parle l'Epouse au ch. VIII, ver. 1 : « Que n'êtes-vous pour moi comme mon jeune frère : » l'amour se plaît à tout ce qui sert à entretenir l'amitié. *Car ma tête est pleine de la rosée de la nuit :* afin qu'elle ouvre sans tarder autant par pitié que par amour, et qu'elle croie qu'il revient de la campagne sans s'être arrêté en aucun lieu.

3. *Expoliavi me tunica... Lavi pedes meos :* delicatæ sponsæ colorata excusatio; sed sanctis animabus magno documento futura.

4. *Manum,.. per foramen :* Septuag. *de prospectu, de fenestra,* quasi irrupturus. Melius, per foramen seræ, quasi aperturus digito. Ut claves, ita seræ multum a nostris distabant, ingensque erat apertura, clavesque humeris gestabantur, *Isa.*, XXII, 22. *Venter meus intremuit ad tactum ejus* : pulsantis fores, aditumque tentantis : interiora mea commota sunt super eo : Hebr. et Septuag. *ad ejus præsentiam.*

3. *J'ai quitté ma tunique, je me suis lavé les pieds :* vain prétexte d'une délicatesse excessive, mais qui sera d'une grande instruction aux saintes âmes.

4. *Mon bien-aimé a passé ses doigts par l'ouverture :* les Septante traduisent : « Il s'est avancé par en haut, par la fenêtre, prêt à sauter dedans. » Il vaut mieux entendre qu'il a passé la main par l'ouverture de la serrure, tâchant d'ouvrir avec le doigt. Les serrures et les clefs des anciens étaient bien différentes des nôtres : les serrures avaient une grande ouverture, et les clefs étaient si pesantes qu'il fallait les porter sur les épaules. *Mes entrailles se sont émues à ce bruit:* lorsqu'il frappait à la porte et qu'il essayait d'entrer, je me suis troublée en moi-même à cause de lui : l'hébreu, les Septante : « à l'abord de l'Epoux. »

5, 6. *Manus meæ stillaverunt myrrham :* delicatissimis unguentis perfusæ cubabant, cubiculi etiam his asperso : *aspersi* enim *cubile meum myrrha et aloe et cinnamomo,* Prov., VII, 17. *Digiti mei... myrrha probatissima... Pessulum ostii :* Septuag. *Digiti mei myrrham plenam super manus pessuli,* scilicet *effuderunt* : Hebr. *myrrha transeunte super manubria pessuli. Aperui dilecto meo :* hoc est, pessulus ipse unctus est myrrha, quæ perfusæ erant manus, nec enim extersi digitos, tanta erat festinatio. *Anima mea liquefacta est :* egressa est : Hebr. et Septuag. *Rapit me totam,* et in sui amorem ac desiderium transfert. Ambr. *Dum locutus est* : ostendit se non sponsi neglectu, sed desidia quadam et indignatione cunctatam, sive quodam ejus probandi tudio.

5, 6. *La myrrhe dégouttait de mes mains :* les femmes couchaient toutes parfumées, leur lit même était arrosé d'essences, comme dit celle des *Proverbes* : « J'ai répandu dans mon lit de la myrrhe, de l'aloès et de la canelle. » *Mes doigts étaient parfumés de la myrrhe la plus exquise ; j'ai tiré le verrou* : les Septante : « Mes doigts ont fait couler une abondance de myrrhe sur le manche du verrou : l'hébreu : « La myrrhe dégouttant sur le manche du verrou, j'ai ouvert à mon bien-aimé : » le verrou même était trempé de la myrrhe dont j'avais les mains parfumées ; car je ne m'essuyai par les doigts; tant j'étais empressée. *Mon âme s'est fondue* : elle est sortie, l'hébreu et les Septante. *Dès qu'il a parlé,* il m'a ravie toute en lui avec mon amour et mes désirs : ce n'était donc pas mépris de ce qu'elle avait fait attendre l'Epoux, mais un peu de paresse et d'indignation de ce qu'il revenait si tard, peut-être aussi à dessein de l'éprouver.

7. *Invenerunt me custodes.* Iterum per plateas discurrit quærens, ut supra, III, 2, sed pejus habita est a custodibus per noctis tenebras, ac licentiam militarem, demonstratque se nullum periculum fugisse, ut dilectum inveniret. *Pallium* : Septuag. *theristrum* : Philoni Carpathio, *Capitis velamentum* : Ambr. *De Isaac.*, VI, n, 55, *pallium quo caput obnuberet.*

7. *Les gardes de la ville m'ont rencontrée :* elle cherche encore l'Epoux dans les places publiques comme au ch. III, vers. 2 ; mais elle éprouve l'insolence des gardes, qui à la faveur de la nuit, la maltraitent encore plus qu'auparavant. Ainsi elle s'expose volontairement à toutes sortes de périls pour trouver son bien-aimé. *Mon voile* : les Septante : « Un habit léger et d'été ; Philon de Carpathe : Un habillement de tête ; » et saint Ambroise : « Une longue robe qui la couvrait de la tête aux pieds. »

8. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo.

9. Qualis est dilectus tuus ex dilecto, o pulcherrima mulierum? qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos?

10. Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus.

11. Caput ejus aurum optimum: comæ ejus sicut elatæ palmarum, nigræ quasi corvus.

12. Oculi ejus sicut columbæ super rivulos aquarum, quæ lacte sunt lotæ, et resident juxta fluenta plenissima.

13. Genæ illius sicut areolæ aromatum consitæ a pigmentariis. Labia ejus lilia distillantia myrrham primam.

14. Manus illius tornatiles aureæ, plenæ hyacinthis. Venter ejus eburneus, distinctus sapphiris.

8. Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, dites-lui que je suis malade d'amour

LES FILLES. — Quel est donc votre bien-aimé, ô la plus belle des femmes? Quel est votre bien-aimé, pour qui vous nous conjurez?

L'EPOUSE. — 10. Mon bien-aimé est blanc et vermeil, choisi entre mille.

11. Sa tête est un or très-pur, ses cheveux sont des branches de palmiers, noirs comme un corbeau.

12. Ses yeux sont comme des colombes auprès des ruisseaux, qu'on aurait lavées dans du lait, et qui s'arrêtent au bord des eaux.

13. Ses joues sont comme des parterres de plantes odoriférantes, semées par les fumeurs. Ses lèvres sont des lis d'où coule une myrrhe excellente.

14. Ses mains sont de l'or tourné, chargées de pierreries; son corps est d'ivoire, semé de saphirs.

8. *Adjuro vos.* Cæsa, spoliata, non tamen plagas, sed amoris vim sentit; idque unum solatio est, si dilectus sciat amari se, quem nuntium ad eum perferendum quibusvis obviis mandat. *Si inveneritis, nuntiate* : alii cum Septuag. ex Hebr. sic vertunt: *Si inveneritis dilectum, quid annuntiabitis ei?* (nempe id) quod amore langueo; quod ego illa sum amore vulnerata : flagrantissime et elegantissime.

9. *Dilectus ex dilecto :* Hebr. *præ dilecto,* dilectissimus.

10. *Dilectus meus.* Sponsa vehementissimis motibus abripi solita, hic primum et semel sponsum studiose describere aggreditur, puellarum interrogatione provocata. *Electus ex millibus* : Hebr. *ex myriadibus,* insignis illæ formæ præstantiâ, qui etiam inter millia facile dignosci possit.

11. *Caput ejus aurum* : quodcumque pulchrum et pretiosum est, aurum dicitur. *Comæ : elatæ palmarum* : Hebr. *cincinni ejus crispi*; aliter: *acervi : thalthalim* : Græc. ἐλάτη arborum genus, sive abies, seu palma; aut potius recens palmarum germen : unde hæc vox, *elatæ*, quæ græca est in Vulg. invecta : additum, *palmarum,* ad designandam arborem. Beda hic ex Plin. lib. XII, cap. 28. Comæ autem comparantur arborum ramis, ea translatione, qua frondescentes rami arborum comæ dicuntur.

12. *Oculi ejus sicut columbæ* : sicut oculi columbarum *æquæ lacte sunt lotæ* : tam candide, tam nitentes, ut lacte lotæ videantur : qualium oculi pulcherrimi et suavissimi esse solent. *Juxta fluenta* : Hebr. *juxta plenitudines*, pulcherrimæ, habitantes in locis uberrimis et irriguis.

13. *Areolæ aromatum consitæ* : Hebr. *ut areolæ aromatis*, ut flores odoriferi, id est, ut areolæ consitæ floribus et plantis odoriferis. Unguenta e comis in genas defluentia notat : *Lilia* : sunt lilia quædam purpurea : his labia comparantur, propter motiem flexum, quo se lilii calix aperit, et spiritus suavitatem; unde *myrrham primam*, seu præcellentissimam stillare dicuntur.

14. *Manus illius tornatiles aureæ :* Hebr *circuli aurei*, propter teretos digitos omni auro pretiosiores. *Plenæ hyacinthis* : gemmis violaceis : *tharsistm* : manus levissimæ efflorescentibus venuris. *Venter ejus.* Hebr. *interiora* quibus pectus etiam designatur; unde, *Flumina de ventre ejus fluent aquæ*

8. *Je vous conjure* : après avoir été dépouillée et battue, elle ne sent point le mal qu'on lui fait, tant elle est transportée d'amour; et elle s'en consolera aisément, pourvu que l'Epoux sache qu'elle l'aime ; ce qu'elle voudrait lui faire savoir par tout ce qu'elle trouve en son chemin. *Si vous rencontrez mon bien-aimé, dites-lui :* d'autres traduisent sur l'hébreu, avec les Septante : « Si vous rencontrez mon bien-aimé, que lui direz-vous? Que je suis malade d'amour : que je suis cette femme blessée de son amour : ce tour est très-élégant et fort passionné.

9. *Quel est donc votre bien-aimé?* Votre bien-aimé qui vous est plus cher qu'aucun ami; hébreu : « Celui qui vous est très-cher. »

10. *Mon bien-aimé est blanc et vermeil* : L'Epouse souvent emportée aux mouvements de son amour, n'entreprend néanmoins que cette fois de décrire la beauté de l'Epoux, pour satisfaire la curiosité de ses compagnes. *Choisi entre mille :* « Entre des milliers », hébreu : on le reconnaitrait aisément entre mille, tant il est distingué par sa beauté.

11. *Sa tête est un or très-pur* : les choses les plus belles et les plus précieuses sont souvent comparées à l'or. *Ses cheveux sont des branches de palmier* : « Ses cheveux sont frisés » (hébr.). Le mot grec signifie un rejeton de palmier, ce qui peut-être a donné lieu à notre version Vulgate. Au reste, les cheveux de l'Epoux sont comparés aux branches des arbres, suivant la métaphore par laquelle on appelle la tête et la chevelure des arbres, leurs branches mêmes chargées d'un beau feuillage.

12. *Ses yeux sont comme des colombes :* comme les yeux des colombes, *qu'on aurait lavées dans du lait* : des colombes si pures et si blanches, qu'elles semblent avoir été trempées dans un bain de lait, et dont les yeux sont très-beaux et très-doux. *Qui s'arrêtent au bord des eaux* : « au bord des sources abondantes » (hébr.) : de très-belles colombes, qui se rassemblent dans des lieux fertiles et arrosés de beaucoup d'eau.

13. *Ses joues sont comme des parterres de plantes odoriférantes* : « Ses joues sont des parterres de parfum et des fleurs de bonne odeur » (hébreu) : des parterres semés de fleurs et de plantes odorantes : pour exprimer les parfums de l'Epoux qui coulent de ses cheveux sur ses joues. *Ses lèvres sont des lis* : il y a des lis de couleur de pourpre; mais les lèvres leur ressemblent mieux par le rapport qu'elles ont au calice que cette fleur figure, quand elle est tout à fait épanouie, et à cause de la douceur de son odeur : c'est donc comme un vase précieux, d'où se distille une myrrhe très-excellente.

14. *Ses mains sont de l'or tourné* : « Ses mains sont des anneaux d'or » (hébr.), à cause de ses doigts pleins et ronds, plus beaux que l'or. *Chargées de pierreries,* qui sont de couleur de violette : des mains très-unies, où paraissent de petites veines. *Son corps est d'ivoire* : « C'est la blancheur de

15. Crura illius columnæ marmoreæ, quæ fundatæ sunt super bases aureas. Species ejus ut Libani, electus ut cedri.

16. Guttur illius suavissimum, et totus desiderabilis : talis est dilectus meus, et ipse est amicus meus, filiæ Jerusalem.

17. Quod abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum? quo declinavit dilectus tuus ? et quæremus eum tecum.

15. Ses jambes sont des colonnes de marbre posées sur des bases d'or. Sa beauté égale celle du Liban ; il est choisi comme les cèdres.

16. Sa voix est très-douce : il est tout désirable. Tel est mon bien-aimé, filles de Jérusalem : tel est celui que j'aime.

LES FILLES. — 17. Où est allé votre bien-aimé, ô la plus belle des femmes ? Où s'est écarté votre bien-aimé ? Que nous le cherchions avec vous.

vivæ. Joan., VII, 38. *Eburneus* : Hebr. *candor eboris. Distinctus sapphiris :* e summa aut ex tenui veste, pectoris candor apparet inter lapillos ipsi vesti intextos.

15. *Crura* : quatenus infra vestem patebant. *Columnæ marmoreæ* : propter candorem et firmitatem. *Super bases aureas* : calceamenta scilicet auro intertexta. Per Libanum et cedros, staturæ proceritas et dignitas designatur.

16. *Guttur illius suavissimum* : mellita oratione, halitu, vocis suavitate. *Totus desiderabilis* : Hebr. et Sept. *totus desideria,* quasi diceret : Quid singula commemorem, aut singula membra describam ? totus est desiderabilis, totus est amor. S. Thom.

l'ivoire » hébreu. *Semé de saphirs* : en haut à l'ouverture de la tunique et partout, parce qu'elle est très-déliée, on voit paraître la blancheur de corps de l'Epoux, dont l'éclat se mêle avec le brillant des pierreries semées sur son habit.

15. *Ses jambes,* ou ce qui en paraît au défaut de la tunique, *sont des colonnes de marbre* : par leur blancheur et leur force : *posées sur des bases d'or* : c'est sa chaussure garnie d'or. Le Liban et les cèdres marquent la hauteur et la majesté de sa taille.

16. *Sa voix est très-douce* : avec le beau son de sa voix, c'est encore la douceur de son haleine et la politesse de son discours. *Il est tout désirable* : « C'est tous mes désirs » (hébr et Sept.) : comme si elle disait : Pourquoi tout raconter ? à quoi bon faire une description si exacte de toutes les parties de son corps ? Il est tout aimable : c'est l'amour même : saint Thomas.

CAPUT VI.

Descendit in hortum : dilecti ac dilectæ consensio : sponsa decora : terribilis : ejus forma : reginæ, concubinæ, adolescentulæ : una perfecta : ut aurora : ut luna : ut sol : hortus nucum : nescivi : revertere : Sulamitis.

1. Dilectus meus descendit in hortum suum ad areolam aromatum, ut pascatur in hortis, et lilia colligat.

2. Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascit inter lilia.

3. Pulchra es, amica mea, suavis, et decora sicut Jerusalem : terribilis ut castrorum acies ordinata.

1. *Descendit in hortum suum,* quo matutinus ire solebat, vel quo se prædixerat iturum, *ut pascatur in hortis* : alii : *pascat :* ut ad hortos greges agat, et ad valles liliis abundantes. Quam elegans autem, dum pascuntur greges, ipsum legere flores, ad sponsam deferendos ?

2. *Ego dilecto meo* : quocumque loco sit, et ego illum, et ille me cogitat.

3. *Pulchra es.* Jam sponsus adest et loquitur. *Suavis et decora* : Hebr. *pulchra es, amica mea, sicut Thersa, decora sicut Jerusalem.* Thersa est urbs regia antiqua sub Chananæis, *Jos.*, XII, 24, quæ Jeroboami et insequentium Israelis regum sedes fuit, III *Reg.*, XIV, 17 ; XV, 33, etc., sub Salomone quoque nobilis. Sensus est : Non ita Thersa Ephraimitis, Judæis urbibus Jerusalem, ut tu cunctis mulieribus antecellis. Sunt qui memorent sponsarum, more urbium, turritas coronas, ad quas hic allusum ; nec absurdum puellas urbibus comparari, quæ ipsæ passim in Scriptura puellis comparentur ; unde filiæ Judæ, et apud Græcos, metropoles. Memorat autem urbes celeberrimas, atque amœnissimas. *Terribilis ut castrorum acies* : ut necesse sit a te perdomari corda omnium. Eadem vis formæ muliebris in malam partem exprimitur his verbis : *Multos enim vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea,* Prov., VII, 25, 26.

CHAPITRE VI.

L'Epoux dans son jardin, la concorde de l'Epoux et de l'Epouse : que l'Epouse est belle et redoutable ! Quelle est sa beauté ? Entre les reines, les concubines et les jeunes filles, elle est seule parfaite aussi belle que l'aurore, que la lune et que le soleil ; le jardin des noyers ; trouble de l'Epoux ; Sulamite.

L'ÉPOUSE. — 1. Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, au parterre des plantes aromatiques, pour paître son troupeau dans les vergers et cueillir des lis.

2. Je suis à lui, et lui à moi : il paît ses troupeaux parmi les lis.

L'ÉPOUX. — 3. Vous êtes belle, ma bien-aimée et toute charmante, aussi agréable que Jérusalem, aussi redoutable qu'une armée rangée en bataille.

1. *Mon bien-aimé est descendu dans son jardin,* où il va d'ordinaire dès le matin, et où il avait dit qu'il devait aller, *pour paître :* pour conduire ses troupeaux dans ses jardins et dans ses vallées abondantes en lis. Quelle politesse, que l'Epoux cueille des fleurs pour l'Epouse, tandis que ses troupeaux sont dans les pâturages !

2. *Je suis à lui* : quelque part qu'il aille, je l'ai toujours dans l'esprit, et il pense sans cesse à moi.

3. *Vous êtes belle, ma bien-aimée* : voici l'Epoux qui prend la parole. *Aussi agréable que Jérusalem :* « Vous êtes belle comme Thersa, ma compagne, agréable comme Jérusalem » (hébr.). Thersa était l'ancienne ville royale des Cananéens, qui fut aussi le siége royal de Jéroboam et des rois d'Israel, ses successeurs : ainsi ce devait être une ville considérable, du temps même de Salomon. Vous surpassez le reste des femmes, plus que Thersa les villes d'Ephraïm, et que Jérusalem, celles de Judée. Cette comparaison paraît être tirée des couronnes des époux : car elles étaient ornées de tours à la maniere des villes, disent quelques interprètes. Peut-être aussi compare-t-il simplement de jeunes filles à des villes, suivant le style de l'Ecriture, où les villes mêmes sont souvent comparées à de jeunes filles ; d'où vient, les filles de Judée ; et chez les Grecs, les métropoles ou mères des villes, pour dire les capitales. Au reste, il fait mention de villes très-belles

4. Averte oculos tuos a me, quia ipsi me avolare fecerunt. Capilli tui sicut grex caprarum, quæ apparuerunt de Galaad.

5. Dentes tui sicut grex ovium, quæ ascenderunt de lavacro, omnes gemellis fœtibus, et sterilis non est in eis.

6. Sicut cortex mali punici, sic genæ tuæ, absque occultis tuis.

7. Sexaginta sunt reginæ, et octoginta concubinæ, et adolescentularum non est numerus.

8. Una est columba mea, perfecta mea, una est matris suæ, electa genitrici suæ. Viderunt eam filiæ, et beatissimam prædicaverunt : reginæ et concubinæ, et laudaverunt eam.

4. Détournez vos yeux de dessus moi, parce qu'ils m'ont ravi à moi-même ; vos cheveux sont comme un troupeau de chèvres, qui paraissent sur Galaad.

5. Vos dents sont comme un troupeau de brebis sortant du lavoir, dont chacune a deux jumeaux, et il n'y en a point de stérile.

6. Vos joues ressemblent à l'écorce d'une grenade, sans ce qu'on ne comprend pas.

7. J'ai soixante reines, quatre-vingts autres femmes, et des filles sans nombre.

8. Ma colombe est seule, elle est parfaite, seule chérie de sa mère qui l'a choisie. Les filles l'ont vue et l'ont publiée très-heureuse; les reines et les autres femmes l'ont aussi vue et l'ont louée.

4. *Me avolare fecerunt* : Hebr. *me mihi surripuerunt*, invaluerunt. Fortiores me sunt, ut nec ego ferre possim. *Capilli tui* : hæc cum duobus sequentibus versibus repetuntur ex IV, 1, 2, 3 : iterare enim juvat, quæ maxime affecerunt animum.

7. *Sexaginta sunt reginæ* : reginæ principum filiæ erant, concubinæ ancillæ, adolescentulæ quæ ministrabant in regia, nondum thori honore dignæ. Ait ergo Salomon : Cum tot illæ sint quas ad magnificentiam habeat, unam tamen antecellere omnibus, unam esse quam diligat. Habuit autem postea longe plures, nempe reginas septingentas, et concubinas trecentas, diciturque multas adamasse : sed primam, filiam Pharaonis, quam initio regni duxit, cuique regiam extruxit, III *Reg.*, XI, I, 3; *ibid.*, III, I; VII, 8.

8. *Una est columba mea* : cum tot ac tantæ sint, una est quam vel aspectu cognoscas, adeo omnes et forma et decore vincit. Sic apud Theocritum elegantissimo illo *de Helena*, Idil. XVIII, canunt selectæ virgines : Adsumus quater sexaginta coævæ virgines, flos puellarum pulcherrimus; at nullam sine labe compereris, si cum Helena comparentur, ut ipsa comparatione cum formosis etiam fœminis sponsæ pulchritudo magis elucescat. *Una est matris suæ*, jam inde a parvula præ cæteris chara : quod ad commendationem formæ pertinet, matribus, filiarum egregie specie imprimis delectari solitis. *Viderunt eam filiæ : reginæ et concubinæ*. Tam pulchra est, ut a mulieribus, et ab ipsis æmulis laudem extorqueat, quæ tanta laus est, ut in ea sponsus merito conquiescat. Neque adhuc sponsam, aut uberius laudavit, aut amavit ardentius, incensus piis, quibus illa per noctem se excruciaverat, curis; sic iræ in amorem desinunt. Hic quarti diei finis, cujus hæc series : sponsa nocte intempesta domo exsilit ; adolescentulis mane occurrit, tum sponsum reperit ; miris ejus afficitur laudibus usque ad vers. 9, quem ad sequentem diem aptius referemus.

4. *Détournez vos yeux de dessus moi, parce qu'ils m'ont ravi à moi-même* : Leur force a prévalu » hébreu : ils m'ont vaincu : je ne puis y résister ; *Vos cheveux sont comme un troupeau de chèvres* : ceci, avec les deux versets suivants, est repris du ch. IV, vers. 1, 2, 3. On répète volontiers ce qui plaît.

7. *J'ai soixante reines* : les filles des princes avaient toute la qualité de reines, les autres femmes étaient des servantes; et les autres filles ayant fonction dans le palais, étaient celles qui n'étaient pas encore en âge d'être mariées. Salomon dit donc que, parmi un si grand nombre de femmes entretenues par sa magnificence, une seule surpasse toutes les autres, et qui est aussi seule digne de son amour : il en eut depuis beaucoup plus, et jusqu'à sept cents reines et trois cents concubines. On dit qu'il en aima plusieurs, mais qu'il a aimé la fille de Pharaon avant toutes les autres : car il l'avait épousée au commencement de son règne, et lui avait d'abord bâti un palais.

8. *Ma colombe est seule, elle est parfaite* : dans un si grand nombre de belles femmes, vous la connaîtriez au visage, tant elle les surpasse toutes en beauté et en grâce. Théocrite exprime la même chose dans son éloquente idylle sur Hélène : car les compagnes qu'elle s'était choisies chantent à sa gloire : « Nous voici deux cent quarante filles du même âge, la plus belle fleur de la jeunesse : mais vous n'en trouverez aucune sans tache si vous nous comparez à Hélène. » De sorte que cette comparaison avec les plus belles femmes fait éclater davantage la beauté de l'Epouse. *Elle est seule chérie de sa mère qui l'a choisie :* dès l'enfance ses parents l'ont aimée plu qu'aucune autre : ce qui sert à relever sa beauté les mères ayant coutume d'aimer davantage celles de leurs filles qui sont les plus belles. *Les filles l'ont vue et l'ont publiée très-heureuse* : sa beauté se fait louer de toutes les femmes et même de ses rivales : ce qui est une si grande louange, que l'Epoux n'y peut rien ajouter. Jusque-là il ne lui a point donné de si grandes louanges, ni de si fortes marques de son amour: c'est qu'il était attendri du souvenir des peines qui avaient agité l'Epouse pendant la nuit. Car la colère des amants se change enfin en amour. C'est ici la fin du quatrième jour, dont voici l'ordre : l'Epouse sort avec précipitation au milieu de la nuit, le matin elle rencontre ses compagnes, et enfin l'Epoux, qui lui donne des louanges infinies jusqu'au verset 7, où nous mettrons le commencement du jour suivant.

Jam ad veros sensus. Anima iterum exercetur, sed vehementius, ac durius, quam tertia die, supra III, non solum enim exercetur, sed etiam castigatur tardius aperiens; docetque sponsus statim atque pulsat, aperiendum esse, cum ipse statim

et très-célèbres. *Aussi redoutable qu'une armée rangée en bataille* : car vous enlevez tous les cœurs sans en manquer aucun. Les attraits de la beauté des femmes sont exprimés ailleurs en mauvaise part en ces termes : « Elle a renversé un nombre infini de gens percés de ses traits; et les plus forts sont tombés sous ses coups. »

RÉFLEXION.

Venons au véritable sens de ces mystères. Le quatrième jour est encore une épreuve de l'âme, mais plus forte et plus rude qu'au troisième, ch. III : car l'Epouse n'est pas seulement éprouvée; elle est aussi châtiée d'avoir trop tardé à

transiturus sit, nisi aperias. Unde sic præmonet : *Ego quos amo, arguo et castigo.....* tum continuo : *Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meamet aperuerit mihi januam, intrabo ad illum,* Apoc., III, 19, 20. Itenim, reditque raptim, arrectamque vult animam, neque somnolentam, sed quæ vere dicat cum sponsa: *Ego dormio, et cor meum vigilat,* v, 2 ; sin autem velut in lecto languescat, fit illud vers. 6 : *Quæsivi et non inveni* : quem ad locum Ambrosius *in Psal.* CXVIII (serm. XXII, n. 32) : « Ego te quæsivi, sed invenire non possum, nisi tu volueris invenire : et tu quidem vis inveniri, sed vis diu quæri, vis diligentius indagari :... non vis ut te dormiens quærat : non vis ut te jacens investiget. » Ergo amantem licet, cunctantem tamen nactus abit, nec vacanti respondet; nempe ut desiderium crescat, ut probetur affectus, ut exerceatur amoris negotium. Bern. Serm. LXXV. Hinc ergo sponsa facta cupidior, mox sese ad requirendum tota aviditate dedit : idem *ibid.* ; nec tamen statim invenit, ut supra III : crescenti enim amori gravior exercitatio incumbebat : invenitque custodes, pastores Ecclesiæ scilicet, qui percutiant, qui vulnerent, qui spolient ; sive bonos et peritos, qui vulnerent iis vulneribus, quæ osculis præferuntur, *Prov.*, XXVII, 6 ; hoc est, qui desidem et cunctantem acriter reprehendant, et quodammodo spolient, v, 7 : id est, qui nudam collocent ante oculos suos, ut suas ipsa culpas agnoscat ; sive bonos sed imperitos, a quibus gravissima patiatur ; sive etiam malos, quibus offendatur magis. Sic et sponsi fuga, et ministrorum ejus opera vehementissime cruciatur. Unum interim solatium est, inclamare sponsum, et ab iis qui occurrant, requirere. Ipsa autem exercitatione surgit illa perfectior, ac sui amoris testificatione alios ad quærendum instigat, vers. 17

De sponsæ autem cunctationibus atque excusationibus, vers. 3, Augustinus aliique Patres passim pedum lotionem revocant ad minutiora peccata : congruuntque Domini verba, *Joan.*, XIII, 10 : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet.* Observant magnas animas in contemplatione quiescentes, metuere interdum, ne ad exteriora vel leviter delapsa, inquinentur; neque tamen cunctandum, præcipiente sponso; neque prætermittendum illud, sanctas animas infusam sibi reveritas gratiam, mira diligentia cavere a peccatis. *Expoliavi me tunica mea* : exui veterem hominem quomodo induam illum ? quo sensu Paulus *Rom.*, VI, 3, *Qui enim mortui sumus peccata, quomodo adhuc vivemus in illo ?* Sponsus digitos immittens foramini seræ, vers. 4, Christus est per gratiam aditum quærens, animæque interiora commovens. Sponsus lilia colligens, VI, 1, et ubique liliis delectatus, idem Christus est, electos suos quorum innocentia et castitate delectatur, in unum coagmentans. Quod autem anima exercitata et castigata perfectior evadat, duo docent. Primum quod et sponsum cognoscat, et laudet impensius, et aliis innotescere faciat, toto cap. v. Alterum quod ipsi magis cognita sit, hoc est, magis amata, magisque laudata, cap. VI, sicut scriptum est : *Novi te ex nomine, invenisti gratiam coram me.* Exod., XXXIII, 12, 17. Jam verba sponsæ sponsum collaudantis intelligamus, v, 10. Candidus, propter divinitatem : *Candor est enim lucis æternæ*, Sap., VII, 26. Rubicundus, propter incarnationis, passionisque mysteria ; quippe qui habeat rubrum vestimentum, *Isa.*, LXIII, 2 ; *vestitus* que sit *veste aspersa sanguine.* Apoc., XIX, 13. Caput ejus aurum optimum, v, 11, ipsa divinitas est. *Caput* enim *Christi Deus*, I Cor., XI, 3, thesaurique sapientiæ, et scientiæ absconditi : et omni auro pretiosior sapientia, *Job.* XXVIII, et caput omnium Christi præceptorum, charitas ; aurum illud ignitum, quod ab ipso emere animæ tepidæ jubentur, *Apoc.*, III, 18. Capilli velamen capitis, humanitas tegens divinitatem, nigri quidem, dum versatur inter homines : ocu-

ouvrir. L'Epoux lui apprend qu'elle doit ouvrir dès qu'il frappe, sinon il passe outre à l'instant. De là vient qu'il donne cet avis ailleurs : « Je reprends et je châtie ceux que j'aime; » et encore : « Je suis à la porte et je frappe ; quiconque écoute ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui. » Car il va et vient comme en courant. Il veut trouver l'âme toujours attentive et jamais endormie, de sorte qu'elle puisse dire avec l'Epouse : « Je dors, et mon cœur veille. » Mais si elle se laisse aller à la paresse, elle en recevra aussitôt le châtiment marqué au ch. v, vers. 6 : « Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé. » Aussi, dit saint Ambroise sur cet endroit : « Je vous ai cherché, mais je ne puis vous trouver, si vous ne le voulez ; vous voulez bien qu'on vous trouve, mais vous voulez aussi qu'on vous cherche longtemps, vous voulez qu'on vous cherche avec soin ; vous n'aimez pas qu'elle vous cherche en sommeillant : vous ne voulez pas qu'elle vous cherche avec nonchalance. » Lors donc qu'il la trouve paresseuse, quoiqu'enflammée d'amour, il passe sans daigner répondre à sa voix : c'est pour faire croître ses désirs, pour éprouver son attachement, pour lui faire sentir toutes les peines de l'amour. Aussi devenue plus passionnée, elle cherche l'Epoux avec toute l'ardeur de son cœur; et toutefois elle ne le trouve pas, comme au ch. III. Son amour a besoin d'une plus forte épreuve, à mesure qu'il s'accroît. Elle rencontre donc les gardes, qui sont les pasteurs de l'Eglise : ils la frappent, ils la blessent, ils la dépouillent. Si ce sont de saintes et sages personnes, ils lui font des blessures qui valent mieux que des baisers trompeurs, c'est-à-dire qu'ils la reprennent fortement de sa paresse et de ses lenteurs, et qu'ils la dépouillent en quelque manière pour la mettre à nu à ses propres yeux, ch. IV, vers. 7. Si ce sont de saints personnages, mais peu capables, ils lui font souffrir des peines mortelles : s'ils sont méchants ils lui deviennent un sujet de scandale et de chute. Ainsi la fuite de l'Epoux et les conseils de ses serviteurs, la jettent également dans l'inquiétude. Cependant il lui reste une consolation : c'est d'appeler l'Epoux et de le demander à tous ceux qu'elle rencontre. Mais par cette épreuve elle s'élève à un plus haut degré de perfection, et par le témoignage de son amour, elle anime les autres à une semblable recherche, ch. v, vers. 17.

Les détails et les vaines excuses de l'Epouse, selon saint Augustin et tous les Pères, s'appliquent aux péchés véniels : c'est pourquoi elle dit : « Je me suis lavé les pieds, » vers. 3, conformément à cette parole du Sauveur : « Celui qui est net n'a besoin que de se laver les pieds. » Et ils observent que les âmes élevées à une haute contemplation, craignent souvent de descendre à des occupations extérieures, de peur de s'y souiller: mais quand l'Epoux l'ordonne, il n'y a point à délibérer. Il faut encore remarquer avec quel soin les saintes âmes fuient le péché, tant elles craignent de perdre la grâce qui les en a délivrées. « J'ai quitté ma tunique, » vers. 3 : je me suis dépouillée du vieil homme, puis-je m'en revêtir ? Auquel sens saint Paul a dit : « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore au péché ? » L'Epoux passant ses doigts par la serrure, vers. 4, c'est Jésus-Christ qui cherche à se faire une entrée par sa grâce, en excitant l'âme intérieurement : et lorsqu'il cueille des lis, au ch. VI, vers. 1, et que partout il fait paraître tant d'amour pour les fleurs, c'est encore Jésus-Christ qui rassemble en un ses élus, dont l'innocence et la chasteté fait ses délices. Enfin deux choses font voir que l'âme s'élève à une plus haute perfection, après avoir été éprouvée et châtiée : premièrement, parce qu'elle connaît mieux l'Epoux, qu'elle le loue davantage et qu'elle le fait connaître aux autres dans tout le ch. v. En second lieu, c'est qu'elle-même en est mieux connue, plus aimée et plus louée, au ch. VI, selon ce qui est écrit : « Je vous connais par votre nom : » et encore : « Vous avez trouvé grâce devant moi. »

Tâchons aussi d'entendre les éloges que l'Epouse donne à l'Epoux. Il est blanc à cause de sa dignité : car il « est l'éclat de la lumière éternelle. » Il est rouge dans son incarnation et dans sa passion, puisqu'alors il a été revêtu d'un habit rouge et d'une robe teinte de sang. » Sa tête est un or très-pur, ch. v, vers. 11. c'est-à-dire la divinité même : « Dieu est le chef de Jésus-Christ : » et Jésus-Christ est le trésor caché de la

lique mansuetudine columbini. Cæterum, translato ad Patris gloriam, orbemque judicaturo, capilli candidi, tanquam lana alba, et oculi, tanquam flamma ignis, *Apoc.* I, 14. *Manus tornatiles*, Cant., V, 14, sunt opera omnia apte concinneque facta. Crura firma, quod stabili gradu stet, hostesque conculcet : item, V, 15, sive ut ait Ambros. : *crura ejus columnæ marmoreæ super bases aureas*, quod solus Christus inambulet animis et gradiatur in mente sanctorum, in quibus, velut aureis basibus, fundamentisque pretiosis, solidata vestigia verbi cœlestis hæserunt. In ore verba vitæ, totusque ipse est amor, V, 16. Hæc Patres, ex quibus intelligi cætera facile possunt. Sic ergo sponsa sponsum cognoscit. Ad eam notitiam pertinet, quod scit ubi agat, ubi pascat, VI, 1, non id sibi indicari petit, ut antea I, 6. Jam sponsus, cap. IV, collaudatam sponsam, in hoc cap. VI, iterum laudat, sed impensius et magnificentius cum formæ venustati, ac dignitati addat hic robur invictum, posteaquam scilicet exercita prœliis, et effecta vulneribus, vi denique spoliata, non minus agit fortiter institutumque persequitur, cap. V, 7, 8. Itaque non modo pulcherrimis et celeberrimis urbibus eam comparat, præsertim Jerusalem in se ordinatæ, ac certa pace fundatæ, sed etiam exercitui, quod sit hostibus formidabilis, VI, 3, atque ad laudum cumulum appellatur nunc primum *una* et *perfecta*, vers. 8.

Jam de Ecclesia quæ hic perfectissime adumbratur pulchrum illud comitum, V, 9 : *Qualis est dilectus tuus?* nemine enim notus sponsus, nisi monstrante Ecclesia. Unde subdunt, vers. 17 : *Quo abiit dilectus tuus... et quæremus eum tecum*; ut cum doctrina sponsi latere, et velut in longinquum declinasse videtur, cum sponsa, cum Ecclesia eam quærant, non ipsæ solitariæ, ne per avia exerrent, atque hæreticis prædæ sint. Ecclesia autem facile dignoscitur insigni pulchritudine : urbs conspicua, et supra montem posita, *Matth.*, V, 14 ; exercitus ordinatissimus, *Cant.*, VI, 3, ducibus notissimis adversus hæreticos et impios egregie instructa. Est autem simul urbs et sponsa, sicut scriptum est de Jerusalem nova : unaque simul et perfecta, *Apoc.*, XXI, 2, 9, 11.

Reginæ, concubinæ, adolescentulæ, *Cant.*, VI, 7, varii sunt ordines animarum incipientium, proficientium, perfectarum : et inter perfectas eminent insigniores quædam, quæ quasi jam in cœlis cum sponso versari videantur, ipsisque præcellentissimis animabus miraculo sint, de quibus hic dicitur : *Una est columba mea* : quibus etiam competit illud supra ex *Ezech.*, XVI, 13, memoratum : *Et decora facta es vehementer nimis, et profecisti in regnum* : supra omnes reginas eminentissima : quippe quæ cæteris et verbo et exemplo præsis. Hæc autem, vel maxime conveniunt Ecclesiæ catholicæ, quam aliæ sectæ, etiam æmulæ et invidæ, laudare cogantur vi veritatis victæ.

Quod sponsus dicat : *Caput meum plenum est rore*, intellige verba gratiæ quibus animæ irrigentur, qua de re præclare Ambrosius, lib. *de Virg.*, cap. XII, n. 70 : « Caput sagesse et de la science : il est la sagesse même plus précieuse que l'or. La charité qui est le premier de tous les commandements, est aussi cet or éprouvé par le feu que les âmes tièdes doivent acheter de lui. Les cheveux qui lui couvrent la tête, marquent l'humanité qui cache sa divinité : et ils sont noirs, pour signifier le temps que Jésus-Christ vivait parmi les hommes : ainsi ses yeux de colombe expriment aussi sa douceur. Mais quand il est dans la gloire de son Père, ou qu'il va juger le monde, il a ses cheveux blancs comme la laine la plus blanche, et ses yeux tels que la flamme du feu. Ses mains unies et comme faites au tour, vers. 14, c'est le bel ordre et l'économie de tout son ouvrage. Il a les jambes fermes, parce qu'il se tient ferme dessus et qu'il écrase ses ennemis sous ses pieds, vers. 15. Saint Ambroise en donne une autre explication : Ses jambes sont des colonnes de marbre, posées sur des bases d'or, parce que Jésus-Christ seul se promène et marche dans le cœur et dans l'esprit des saints, où la parole céleste est empreinte avec des caractères ineffaçables, comme sur des bases d'or ou sur de riches fondements. Enfin les paroles de vie coulent de sa bouche, et il est l'amour même. » Voilà ce qu'en disent les saints Pères, qui doit suffire pour entendre le reste ; et c'est ainsi que l'Epouse connaît l'Epoux. Elle sait aussi à quoi il s'occupe et où il paît ses troupeaux, au ch. VI, vers. 1. Elle ne demande plus comme auparavant qu'on le lui apprenne, au ch. I, vers, 6. D'ailleurs l'Epoux qui avait loué l'Epouse au ch. IV, recommence ici, au ch. VI, à lui donner de nouvelles et de plus grandes louanges. Outre les grâces de sa beauté et la majesté de sa taille, il lui attribue une force invincible : aussi, après s'être livrée au combat, après y avoir reçu des blessures et s'être vue dépouillée par force, elle en excite encore plus son courage, jusqu'à ce qu'elle vienne à bout de ce qu'elle a entrepris, au ch. V, vers. 7, 8. C'est pourquoi il compare non-seulement aux villes les plus belles et les plus célèbres surtout à Jérusalem, bâtie dans une si juste proportion et jouissant d'une profonde paix ; mais même à une armée, parce qu'elle est devenue terrible à ses ennemis ; et pour comble de louanges, il est dit ici pour la première fois qu'elle est seule et parfaite.

L'Eglise est aussi bien représentée dans toutes ces figures, qu'on peut à bon droit lui appliquer même ce que disent de l'Epouse les jeunes filles, ses compagnes, au ch. X, vers. 9 : « Quel est votre bien-aimé ? » car personne ne peut arriver à la connaissance de l'Epoux, si l'Eglise ne nous y conduit elle-même. C'est pourquoi elles continuent au vers. 17 : « Où est votre bien-aimé ? que nous le cherchions avec vous. » De peur que seules elles ne s'égarent dans des routes perdues et qu'elles ne deviennent la proie des hérétiques, elles se joignent à l'Epouse, c'est-à-dire à l'Eglise, pour chercher l'Epoux, lorsqu'il semble se cacher et comme s'éloigner par la sublimité et la profondeur de sa doctrine.

On ne peut aussi méconnaître l'Eglise à sa beauté éclatante : c'est une ville célèbre bâtie sur une montagne ; c'est une armée en bon ordre, ch. VI, vers, 3, commandée par des chefs très-renommés, munie de toutes sortes d'armes contre les hérétiques et contre les impies : elle est à la fois épouse et ville, comme il est écrit de la nouvelle Jérusalem ; et elle est une et parfaite.

Les reines, les filles et les autres femmes, ch. VI, vers. 7, marquent les différents ordres des commençants, de ceux qui ont fait quelques progrès, et des parfaits. Parmi ces derniers se distinguent encore des âmes qui, semblant vivre déjà dans le ciel avec l'Epoux, deviennent l'admiration des plus parfaites, dont il est dit : « Ma colombe est une, » et à qui s'applique ce que nous avons déjà rapporté d'Ezéchiel : « Vous êtes devenue très-belle et digne du royaume, » élevée au-dessus de toutes les reines, puisque vous les gouvernez toutes et par vos paroles et par vos exemples. Ce qui convient surtout à l'Eglise catholique, à laquelle les sectes séparées, quoique ses rivales et ses envieuses, ne peuvent refuser des louanges que la force de la vérité leur arrache.

Ce que dit l'Epoux : « Ma tête est pleine de rosée, » s'entend des paroles de la grâce, qui arrosent les âmes avec l'onction du Saint-Esprit. Comme l'explique admirablement saint

9. Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.

10. Descendi in hortum nucum, ut viderem poma convallium, et inspicerem si floruisset vinea, et germinassent mala punica.

11. Nescivi : anima mea conturbavit me propter quadrigas Aminadab.

12. Revertere, revertere, Sulamitis : revertere, revertere, ut intueamur te.

LES FILLES. — 9. Quelle est celle-ci qui s'élève comme l'aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ?

L'ÉPOUX. — 10. Je suis descendu au jardin des noyers, pour visiter les fruits des vallées, pour voir si la vigne est en fleur et si les grenadiers ont poussé des boutons.

11. Je n'en ai rien vu : je me suis troublé en moi-même, comme si j'étais emporté par les chariots d'Aminadab.

LES FILLES. — 12. Revenez, revenez, Sulamite; revenez, revenez, afin que nous vous contemplions.

tuum Christus est, qui plenus est semper, nec liberalitatibus exhauritur suis, aut diuturna deficit largitate. » Quod autem Christus ab aspectu sponsæ avolet, vers. 4, Patres interpretantur, ab ipsis qui curiosius inspiciant, ipsa sua altitudine effugere : *Scrutator* enim *majestatis opprimetur a gloria*, Prov., xxv, 27 Cæterum ubi sponsus dicit : *Averte oculos tuos*, recordari oportet Jacob Deo prævalentis, *Gen.*, xxxii, 28; ac Moysi, cui dicitur : *Dimitte me*, Exod., xxxii, 10; Jeremiæ etiam qui sæpius veretur orare pro populo; sanctarumque animarum quæ veluti Deo vim inferant, quibus etiam dicat sponsus : « Averte oculos tuos illos humiles ac supplices et vim inferentes, quia fortiores me sunt, juxta Hebr., quæ vis Deo grata est. » Tertull., *Apolog.*

Quinta dies.

9. *Quæ est ista* ? Sic sponsam domo mane progredientem, ac primum apparentem adolescentulæ salutare et admirari solent, supra iii, 6; infra viii, 5. Quare merito hic initium quintæ diei collocamus, nulla licet facta noctis mentione ad variandam eclogam. *Quasi aurora consurgens* : *consurgens* deest Hebr., et hoc tempus designat domo procedentis et quasi exorientis, ut auroræ illucescenti comparetur, quod poetis etiam cæteris usitatum, ut Q. Catulo *de Roscio*, noto epigrammate, Theocrito *de Helena*, et aliis. *Pulchra ut luna* : crescit comparatio de aurora ad lunam. *Electa ut sol* : soli sponsa comparatur, ut sol sponso thalamo egredienti, *Psal.* xviii, 6. Quæ igitur mane pulcherrima apparent, aurora, luna sæpe, mox sol oriens luce purissima, prodeuntis sponsæ pulchritudinem ac splendorem exprimunt. *Terribilis ut castrorum acies* : vide supra vers. 3.

10. *Descendi in hortum.* Hic sponsus : Profectus, inquit, eram in hortum, curaturus arbores; consistere non potui, coactus sum ad sponsam quam citissime regredi. *Hortum nucum.* Vidimus alium sponsi hortum, qui erat florum et aromatum; propter quem pascebat oves inter lilia, supra vi, 1. Hic hortus fructuum est, ubi nuces, poma, vinea, mala punica.

11. *Nescivi* : nihil videbam amore turbatus. *Anima mea conturbavit me* : Hebr. *Anima mea posuit me quadrigas Aminadab.* Curriculo reversus sum, quasi citatissimis quadrigis invectus : quales videntur fuisse Aminadab equis velocibus nobilis, sive ille peritus auriga. Alii vertunt : *quadrigas populi mei nobilis*; quales scilicet nobilissimi habere solent.

12. *Revertere.* Alia parte discedentem sponsam, nec absente sponso ferentem hominum conspectus, puellæ revocant, ejus aspectu delectatæ. *Sulamitis* : Pacifica : nomen fœmininum

Ambroise, « Jésus-Christ, votre chef, est pour vous une source intarissable : ses libéralités ne l'épuisent pas et ses largesses journalières n'en diminuent rien. » Jésus-Christ se dérobe quelquefois aux yeux de l'Epouse, parce que, disent les saints Pères, il est inaccessible par son élévation à ceux qui veulent le pénétrer avec curiosité : « Celui qui sonde trop avant les secrets de la majesté divine, sera accablé de sa gloire ». Mais quand l'Epoux dit : « Détournez vos yeux, » il faut se ressouvenir de Jacob qui parut plus fort que Dieu même; et de Moïse à qui Dieu dit : « Laisse-moi; » et de Jérémie, qui craint souvent de prier pour le peuple; et enfin des saintes âmes, qui en quelque manière font violence à Dieu, et à qui l'Epoux dit aussi : Détournez ces yeux humbles et suppliants, ils me font violence : parce qu'ils « sont plus forts que moi » (hébr.); mais cette violence est agréable à Dieu.

Cinquième jour.

9. *Quelle est celle-ci* ? Les jeunes filles, ravies d'admiration, saluent ici l'Epouse selon leur coutume, lorsqu'elle sort le matin, comme au ch. iii, vers 6, et au ch. viii, vers. 5. C'est pourquoi nous y mettons le commencement du cinquième jour, quoique, pour varier la figure, il n'y soit point parlé de nuit. *Comme l'aurore naissante* : « naissante » n'est pas dans l'hébreu. Il a été ajouté, pour marquer l'heure que l'Epouse paraît en public, comme le soleil lorsqu'il commence à poindre, afin de la comparer à l'éclat de l'aurore qui prévient le lever du soleil ; ce qui est ordinaire à tous les poètes, comme a fait Catulle dans son épigramme sur Roscius, Théocrite au sujet d'Hélène, et les autres. *Belle comme la lune* : la comparaison s'élève de l'aurore à la lune. *Choisie comme le soleil* : l'Epouse est comparée au soleil, qui est lui-même comparé à l'Epoux sortant de sa chambre ou de son lit nuptial. Ainsi les choses qui paraissent les plus belles au matin, comme l'aurore et souvent la lune, et tôt après le soleil levant avec sa lumière très-pure, expriment ici la beauté éclatante de l'Epouse, lorsqu'elle paraît en public. *Terrible comme une armée rangée en bataille* : voyez le verset 3 de ce chapitre.

10. *Je suis descendu au jardin des noyers* : c'est l'Epoux qui parle. Je m'en allais au jardin cultiver les arbres : je n'ai pu m'y arrêter, j'en ai été tiré comme par force pour retourner vers l'Epouse. *Au jardin des noyers* : autre que celui des fleurs et des aromates, auprès duquel l'Epoux paissait ses moutons, comme il est dit au ch. vi, vers. 1. Celui-ci est le jardin fruitier, où il y a toutes sortes de fruits, des noix, des vignes et des grenades.

11. *Je n'en ai rien vu* : étant tout transporté d'amour, je n'ai fait attention à rien. *Je me suis troublé en moi-même* : mon âme m'a fait égaler la vitesse des chariots d'Aminadab; hébreu : « Je suis revenu aussi vite que si j'avais été enlevé dans un char à quatre chevaux. » Aminadab était peut-être en réputation d'avoir des chevaux fort vites, ou de les savoir mener avec adresse. D'autres prenant le mot d'*Aminadab* pour un nom appellatif, l'expliquent : Les chariots de mon *peuple noble*, parce que les grands seigneurs aiment les beaux attelages.

12. *Revenez, revenez, Sulamite* : les filles touchées de la beauté de l'Epouse la rappellent comme elle se tirait à l'écart, parce qu'elle ne peut souffrir la présence des hommes en l'ab-

eadem origine et notione ac Salomon, ad ejus uxorem designandam, quæ jam ut dilectissima nota esset. Aquila vertit *pacificam*, teste Theodor. hic, qui legit ut nos, *Sulamitem*; non *Sunamitem*, ut Græcum hodiernum, nullo sensu.

sence de l'Epoux. *Sulamite* : pacifique; ce mot féminin, qui a la même origine et la même signification que Salomon, est employé pour signifier l'Epouse déjà connue sous le nom de bien-aimée : Aquila traduit, « pacifique, » comme le rapporte Théodoret en ce lieu, où il lit, comme nous, le mot hébreu *Sulamite*, et non *Sunamite*, suivant le grec d'aujourd'hui qui ne signifie rien.

CAPUT VII.

Sponsæ pulchri gressus, juncturæ, umbilicus, ubera, caput : assimilata palmæ : dilecti et dilectæ consensio : mane surgamus : poma nova et vetera.

1. Quid videbis in Sulamite, nisi choros castrorum? Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis! Juncturæ femorum tuorum sicut monilia quæ fabricata sunt manu artificis.

2. Umbilicus tuus crater tornatilis, nunquam indigens poculis. Venter tuus sicut acervus tritici, vallatus liliis.

1. *Quid videbis* : Hebr. *videbitis*, ad puellas. Audito enim sponsæ nomine, exsilit sponsus, et ad eas conversus. Quid in ea, inquit, videbitis nisi læta omnia ut in choris, composita ut in castris? *Quam pulchri* : sponso accinere videtur puellarum chorus. *Pulchri gressus tui* : id est, gratus accessus, ut pulchri pedes evangelizantium pacem. Atque etiam laudantur pedes calceamentis ornati. *Filia principis* : Theodor. *ducis*, ex Symm. *Pharaonis*. *Juncturæ femorum* : qua parte genibus committuntur; quæ commissura exquisitissimi est operis. Alii ex Hebr. *moduli ambitus femorum*, qui sub veste tenui vento agitata et corpori applicita, appareant. *Sicut monilia* : id est affabre facta, apte tornata.

2. *Umbiculus tuus*. Hac minutissimarum etiam corporis partium enumeratione, docet Gregorius commendari misericordiam Dei, quod egregius artifex in præstantissimo operi nihil negligenter egisse videatur. Greg. procem. *in Cant.* Se autem tanta fuit cura elaborandi corporis, quanto magis in anima quam diligit nihil inornati reliquit? Sed hæc ac spiritualem sensum; nunc ad litteram. Umbilicus, trans vestem subtilem, etiam in quibusdam antiquis statuis, studiose signatus visitur. Porro Orientales totum corpus, ac præsertim umbilicum, etiam valetudinis causa, unguentis perfundebant; unde crateri tornato et pleno comparatur. *Crater tornatilis* : tornatile dicitur in hoc Cantico id quod affabre elaboratum videtur, ut supra v, 14, *manus illius tornatiles*. *Nunquam indigens*, semper plenus, *poculis*, Hebr. *potione*; mixtura unguenti compositione quod Septuag. vertunt κρᾶμα; quod idem est ac κρᾶσις, *potio mixta*; unde crateris nomen. Igitur, commendato etiam umbilico, nihil prætermittitur, ut sponsa ad unguem, ut aiunt, perfecta appareat. *Sicut acervus tritici* : propter figuram et ubertatem. *Vallatus liliis* : ejus candorem ex reliquo corpore æstimant : omnia florida. Hæc autem laudantur in femina liberius a puellis, cum quibus et lavari potuerit; quæque una pulchritudinis admiratione teneantur, non ullo alio sensu : sic scriptor decoro servit.

CHAPITRE VII.

Les beautés particulières de l'Epouse, sa tête, sa taille; la concorde de l'Epoux et de l'Epouse : ils vont aux champs dès le matin; les fruits réservés pour l'Epouse.

L'EPOUX AUX FILLES. — 1. Que verrez-vous dans la Sulamite, sinon le bel ordre d'un camp?

LES FILLES. — Que vos pieds, princesse, sont beaux avec cette chaussure! le tour de vos cuisses ressemble à des carcans de la main d'un habile ouvrier.

2. Votre nombril est une coupe ronde, toujours remplie de liqueurs. Votre ventre est semblable à un monceau de froment, environné de lis.

1. *Que verrez-vous*? La Vulgate traduit au singulier ce que l'hébreu traduit au pluriel, en parlant aux jeunes filles. L'Epoux paraît dès qu'il entend nommer l'Epouse; et s'adressant à ses compagnes, il leur dit : Que verrez-vous sur elle, si ce n'est la joie d'une danse et le bel ordre d'un camp? *Que vos pieds* : la troupe des filles répond à l'Epoux : *Que vos pieds, princesse, sont beaux avec votre chaussure*! que votre arrivée nous est agréable! comme dans Isaïe : « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix! » Et c'est aussi une louange des pieds et de la chaussure. *Princesse* : fille du roi Pharaon : Symmaque rapporté par Théodoret tourne : « Fille d'un général d'armée. » *Le tour de vos cuisses* : les jointures qui assemblent les cuisses avec les genoux, sont d'un ouvrage admirable. D'autres traduisent de l'hébreu : « Le tour et la rondeur des cuisses, » qu'on voit paraître au travers d'une robe déliée et claire, qui emportée au vent s'applique sur le corps. *Ressemble à des carcans de la main d'un habile ouvrier* : elles semblent faites au tour et avec toute la perfection de l'art.

2. *Votre nombril est une coupe ronde* : ce dénombrement des moindres parties du corps nous apprend quelle est l'étendue de la miséricorde de Dieu, dit saint Grégoire : cet habile ouvrier n'ayant rien fait avec négligence dans son excellent ouvrage. Mais s'il a pris tant de soin pour perfectionner le corps, combien plus de perfections aura-t-il mises dans l'âme, qui est l'objet de son amour? Mais ceci regarde le sens spirituel : venons à la lettre. On voit encore aujourd'hui, au travers d'une draperie légère, le nombril marqué distinctement sur des statues antiques. C'était la coutume des orientaux de se parfumer le corps, et surtout le nombril, pour le plaisir et même, dit-on, pour la santé : de là le nombril est comparé à une coupe ronde et pleine. *Une coupe ronde* ou *faite au tour* : dans le *Cantique* il semble qu'on appelle faits au tour, tous les ouvrages conduits à leur perfection, comme quand il est dit au ch. v, vers, 14, que les mains de l'Epoux sont faites au tour. *Toujours remplie de liqueurs* : « de liqueurs mêlées ensemble » (hébr. et les Sept.) : c'est-à-dire d'une composition d'excellents parfums. Elles louent le nombril de l'Epouse et n'oublient rien qui mérite d'être loué, pour nous faire entendre qu'il n'y a en elle aucun défaut, et qu'elle est accomplie de tout point. *Votre ventre est semblable à un monceau de froment* : par sa figure et à cause de sa fécondité. *Environné de lis* : jugeant de sa blancheur par les autres parties du corps; car tout est fleuri dans l'Epouse. Ces beautés de l'Epouse sont louées avec plus de liberté par les filles qui ont pu se baigner avec elle, et qui en sont touchées d'admiration sans aucun sentiment criminel : ainsi le poëte se tient dans les bornes de la bienséance.

3. Duo ubera tua, sicut duo hinnuli gemelli capreæ.

4. Collum tuum sicut turris eburnea. Oculi tui sicut piscinæ in Hesebon, quæ sunt in porta filiæ multitudinis. Nasus tuus sicut turris Libani quæ respicit contra Damascum.

5. Caput tuum ut Carmelus, et comæ capitis tui, sicut purpura regis vincta canalibus.

6. Quam pulchra es, et quam decora, charissima, in deliciis!

7. Statura tua assimilata est palmæ, et ubera tua botris.

8. Dixi : Ascendam in palmam, et apprehendam fructus ejus : et erunt ubera tua sicut botri vineæ : et odor oris tui sicut malorum.

3. *Vos deux mamelles* : voyez le chapitre IV, vers. 5.

4. *Votre cou est une tour d'ivoire* : par sa figure, sa hauteur et sa blancheur : *vos yeux aussi clairs que les fontaines d'Hésébon* : aussi clairs que l'eau des sources les plus pures. Cette comparaison se tire de la langue sainte, où le même mot signifie *un œil* et *une fontaine*. Hésébon était une ville royale, qui avait deux fontaines à l'une de ses deux portes. *Près de la porte appelée la fille de la multitude* : c'est ce que signifie en hébreu le nom de cette ville et de sa porte. *Votre nez est comme la tour du Liban.* La tête est comparée à une montagne, au verset suivant ; et par proportion, le nez est comparé à une tour fort élevée : le nez marque la noblesse et la bonne mine.

5. *Votre tête* « sur vos épaules » (hébr. Septante) *est semblable au Carmel* : votre tête, semblable à une haute montagne couverte de fleurs et d'arbres verdoyants, s'élève au-dessus de vos épaules, comme le Carmel au milieu de la campagne, pour marquer les couronnes de fleurs dont elle pare sa tête, et les rubans entrelacés dans les tresses de ses cheveux. *Et vos cheveux à la pourpre royale* : il compare au tissu de la pourpre, non à sa couleur, les tresses des cheveux de l'Epouse. En hébreu la pourpre s'appelle aussi un tissu; ce que les Septante traduisent : « La tresse de votre tête est semblable à la pourpre. » *A la pourpre royale* : au tissu le plus délié et le mieux travaillé. On peut bien aussi comparer à la pourpre les cheveux de l'Epouse, à cause des fleurs et des rubans de couleur de pourpre mêlés dans sa coiffure. *Lorsqu'elle est encore à la teinture* : lorsqu'elle est attachée dans les vaisseaux des teinturiers en pourpre, pour y prendre une double teinture.

L'EPOUX. — 6. Que vous êtes belle, ma très-chère, que vous êtes agréable dans vos délices.

7. Votre taille est semblable au palmier, et vos mamelles à des grappes de raisin.

8. J'ai dit : Je monterai sur le palmier (*hébr.*), et je m'attacherai à ses branches : et vos mamelles me seront comme des grappes de raisin ; et l'odeur de votre bouche comme celle des citrons.

3. *Duo ubera* ; supra IV, 5.

4. *Collum tuum sicut turris eburnea*: figura, rectitudine, candore. *Oculi tui* : oculi tui fontibus splendidissimis splendidiores. *Ain.* Hebr. et oculum et fontem significat : Hesebon civitas regia, *Jos.*, XIII, 17, in cujus porta duo perlucidi fontes fuisse memorantur. *Filiæ multitudinis. Bath-rabbîm* : nomen urbis ac portæ ad eam urbem. *Nasus tuus sicut turris Libani* : cum caput monti comparetur, versu seq. recte nasus turre eminus prominenti : nasus autem altos spiritus, et formæ dignitatem exprimit.

5. *Caput tuum* (Hebr. et Septuag. *super te*) *ut Carmelus*; ut Carmelus et campis ; ita caput tuum ex humeris exsurgit, montis instar editi, floribus ac ramis virentibus coronati. Vittas indicat capitis, ac florum coronas. *Comæ sicut purpura*, purpura comas comparat, non colore, sex textura : et vox, *argaman*, purpura, a texendo deducta. Septuag. Plexus capitis tui purpura. *Purpura regis* : exquisitissimæ texturæ ; non absurdum comas purpuræ comparari, propter intextos purpureos flores ; purpureas vittas. *Purpura..: vincta canalibus*: Hebr. *in purpurariorum canalibus alligata*, ut bis tingatur, comæ capitis tui ut purpura; rex vinctus in tignis. Septuag. congruunt nisi quod pro tignis habent : rex vinctus in crinium plexibus, nodisque ; ac vittis hinc inde circa caput currentibus : quod scilicet supra IV, 9, dixerit : *vulnerasti* : sive subripuisti *cor meum in uno crine colli tui* : in tignis autem juxta Hebr. intelligi potest, quod ut tigna in laquearibus, sic nodi crinium, vittæque summo capite se protendant ; sive alludit ad quemdam nectendæ capillaturæ ritum a tignis appellatum alicujus similitudinis causa, qualia bene multa sunt in ornamentis muliebribus.

6. *Quam pulchraes*. Hic sponsus loquitur, ut vers. 8 satis indicat. *Charissima*, charitas, amor meus, ut supra II, 7 ; III, 5. *In deliciis* : voces mollissimæ, ac tenerrimi affectus ; dum enim canunt comites, sponsus in dilecta defixus, et hoc intuitu et earum cantibus inardescit, inclamatque istud flagrantissimo amore : *Quam pulchra es* !

7. *Statura tua assimilata est palmæ* : eo quod sit procera et recta. *Ubera tua botris* : vineæ quæ palmæ adhæreat, ex vers. seq.

8. *Dixi : Ascendam in palmam* : irruam in amplexus. *Apprehendam fructus ejus* : Hebr. *ramos, palmites*, tenebo implicitam : addit ubera, ora, fontesque omnes dulcedinum. Sic ipse in *Proverbiis*, V, 18, 19 : *Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ... ubera ejus inebrient te... in amore ejus delectare jugiter* : quæ præcipiebat ut ab amore adulteræ averteret ; unde subdit : *Quare seduceris, fili mi, ab aliena ?* ut hoc quoque ad bonos mores pertinere suo modo videatur, apud antiquum certe populum, cum nunc altiora moneat Paulus : nempe *ut qui habent uxores, tanquam non habentes*

6. *Que vous êtes belle* : c'est l'Epoux qui parle, comme le montre assez le vers. 8. *Dans vos délices* : parole de tendresse et d'affection. Tandis que les jeunes filles chantent les louanges de l'Epouse, l'Epoux ayant les yeux sur elle, attendri par ses regards et les doux accents de ses compagnes, s'écrie dans son transport : « Que vous êtes belle ! »

7. *Votre taille est semblable au palmier* : parce qu'elle a la taille haute et droite. *Et vos mamelles à des grappes de raisin* : aux grappes d'une vigne dont les branches sont attachées à un palmier.

8. *J'ai dit* : *Je monterai sur le palmier* : je me jetterai entre ses bras ; *et je cueillerai ses fruits* : je m'attacherai à ses branches. Hébreu : « Je l'embrasserai tendrement : » où il joint la bouche, les mamelles et toutes les autres sources des douceurs. En ce sens Salomon dit lui-même aux *Proverbes* : « Réjouissez-vous avec votre femme dans votre jeunesse : mettez tout votre plaisir dans son amour, » voulant inspirer l'amour chaste et éloigner de l'amour infâme. Aussi ajoute-t-il : « Pourquoi, mon fils, vous laissez-vous séduire par l'étrangère ? » Et ce précepte tendait aux bonnes mœurs à sa ma-

9. Guttur tuum sicut vinum optimum, dignum dilecto meo ad potandum, labiisque et dentibus illius ad ruminandum.

10. Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

9. Votre voix est un vin délicieux, digne de la bouche de mon bien-aimé, agréable à ses lèvres et à ses dents.

L'EPOUSE. — Je suis à mon bien-aimé, et son inclination le porte à moi.

sint... et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, I Cor., VII, 29, 31.

9. *Guttur tuum*; o sponsa, vox tua, eloquium tuum, *dignum dilecto meo* : Hebr. *vadens amico meo directe*, eadem locutio in *Proverbiis*, XXIII, 31, ubi Vulgata habet; *ingreditur blande*, vinum facile et jucunde potabile amico meo cuilibet : eadem vox, *Dodi*, supra V, 1, ubi Vulgata habet : *charissimi* : ne quis de solo sponso eam intelligat. *Labiisque et dentibus* : Hebr. *loquens labiis dormientis* : sermo tuus, o sponsa, mihi tam suavis est, quam suave esse solet amico meo optimum vinum, quo epoto dormitantis instar, somnolenta et incondita loquitur : sic se sponsæ intuitu ac blanditiis in eumdem morem ebrium esse significat.

10. *Ego dilecto meo* : sponsi respondet votis. *Ad me conversio ejus* : Hebr. *appetitus ejus*, cupido : sicut in *Gen.* III, 16 de prima muliere : ubi Vulgata vertit : *sub viri potestate eris* : eadem ubique vox, *Thesuca* : id quod Græci πόθον, ἵμερον, φιλότητα nominant : Homerus et Theocritus passim. Summa : Pendemus alter ab altero, invicem ardescimus casto et conjugali amore vehementissimo ; nec requies, nisi fruamur optatis amplexibus. Quo fine quintum diem claudunt : ut supra II, 6; infra VIII, 3, novumque exoritur rerum ac sermonum initium.

nière, surtout pour l'ancien peuple : car à présent saint Paul élève le chrétien à un degré plus haut, lorsqu'il dit : « Que ceux qui ont des femmes, vivent comme n'en ayant point; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point. »

9. *Votre voix*, votre parole, ô mon Epouse, *est un vin délicieux, digne de la bouche de mon bien-aimé* : c'est ce que veut dire la phrase hébraïque, qui se trouve encore aux *Proverbes*, où la Vulgate traduit : « Il coule agréablement » un vin délicieux à boire, qu'on peut présenter à ses amis. Remarquez que le mot hébreu, *dodi*, mon ami, mon bien-aimé, ne s'applique pas à l'Epoux seul, puisqu'au ch. V, vers. 1, où il est employé comme ici, la Vulgate l'a traduit au pluriel, « mes amis. » *Agréable à ses lèvres et à ses dents* : qui le fait parler comme un homme endormi ; hébreu : « Votre parole, ma bien-aimée, m'est aussi agréable que l'est à mon ami un excellent vin qui le ferait bégayer. » Il veut paraître comme enivré de la bonté et des tendresses de l'Epouse : tant il en est épris.

10. *Je suis à mon bien-aimé*, dit l'Epouse pour répondre aux ardeurs de l'Epoux ; *et son inclination le porte à moi* : son désir ou son inclination (hébr.) : c'est le même mot que dans la *Genèse*, où, en parlant de la première femme, l'hébreu porte : « Tu seras l'inclination de ton mari, » ce que la Vulgate a traduit : « Tu seras en la puissance de l'homme ; » les Grecs, Homère surtout et Théocrite, nomment aussi cette passion, *désir*, *inclination*, *amour*. C'est-à-dire : Nous sommes unis d'inclination, autant que par le nœud conjugal ; et l'amour chaste nous fait sentir toutes ses ardeurs, qui ne se peuvent éteindre que par les embrassements tant désirés. Ainsi finit le cinquième jour, comme au ch. II, vers. 6, et au ch. VIII, vers. 3. Aussi vont-ils changer et d'entretiens et d'exercices.

Jam ut ad altiora et cœlestia, his quasi gressibus, provehamur, sublimis anima non tantum sponso, sed etiam adolescentulis miraculo est, et quidem laudare cœperant supra III, 6, procedentem vaporis instar thuris odoratissimi. Nunc undique splendescentem altiori carmine concelebrant, ut auroram, ut lunam, ut solem, ut castrorum terribilem hostibus aciem galeis et scutis percutiente sole fulgentibus, VI, 9, vocaturque Sulamitis ex ipsius Salomonis destructo nomine, VI, 12; VII, 1, ac pulchritudo ejus mirifice commendatur, ut quæ sit perfectissima in minutissimis quoque partibus, VII, 1, 2, erectoque in cœlum, instar turris ac montis : habitu : 4, 5. Hæc maxime congruunt Ecclesiæ, Christi nomine nuncupatæ ac vere pacificæ, quæ electos omnes unitate sua ac pace complectitur; in ea igitur sunt chori, ut scriptum est : *Sicut lætantium omnium habitatio est in te*; Psal. LXXXVI, 7, armorumque terror, verbum Dei scilicet, quo percutiuntur impii. Eamdem ad se adventantem novi populi consalutant. *Quam pulchri sunt gressus tui*, VII, 1. *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Isa., LII, 7 ; Rom., X, 15, beatamque proclamant, quod cœlesti unctione perfusa, in Christi nomen transeat, ac numeris omnibus absoluta sit. Unde illa studiosa enumeratis partium quam vidimus, ne omisso quidem umbilico ac ventre, femorumque juncturis : v. 1, 2. Præcisus umbilicus justificationem a peccato significat; sicut scriptum est : *Radix tua... de terra Chanaan : et... in die ortus tui non est præcisus umbilicus tuus, et aqua non es lota in salutem*, Ezech., XVI, 3, 4. Sensus ergo : ut præcisum umbilicum corpori, ita præcisa peccata, Ecclesiæ decori vertere ; multamque gratiam, ut mixturæ optimæ plenitudinem loco peccati induci : juxta illud : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia*, Rom., V, 20. Neque obscurum, ventrem acervum tritici appellari, propter Ecclesiæ feracitatem : vallatum autem esse liliis, propter candorem castitatis, eo quod

RÉFLEXION.

Pour nous élever donc comme par degrés à des pensées plus hautes et toutes célestes, voici l'âme sublime devenue l'admiration, non-seulement de l'Epoux, mais encore de ses compagnes. Elles avaient commencé à la louer au ch. III, vers. 6, la comparant à la fumée d'un encens de très-bonne odeur. Mais empruntant ici de nouvelles louanges, elles la publient aussi éclatante de toutes parts que la lune, que l'aurore, que le soleil même, et qu'une armée terrible à ses ennemis, où les boucliers et les casques brillent au rayon du soleil qu'ils renvoient, au ch. VI, vers. 9. Elle est appelée *Sulamite* du nom même de Salomon, ch. VI, vers. 12 ; ch. VII, vers. 1 ; et sa beauté est merveilleusement relevée : car elle est très-parfaite en tout point et dans les moindres parties, au ch. VII, vers. 1, 2 ; d'une taille haute et élevée vers le ciel, à la manière d'une tour ou d'une montagne, vers. 4, 5.

Ces éloges ne conviennent pas à l'Eglise chrétienne, ainsi appelée du nom de Jésus-Christ même. Elle porte avec raison le titre de *pacifique*, puisqu'elle enferme tous les élus dans son unité et dans sa paix. On y distingue divers ordres de personnes qui, comme il est écrit, « sont toutes dans la joie : » avec la terreur des armes, c'est-à-dire la parole de Dieu, qui accable les impies. Le nouveau peuple dit d'une commune voix à l'Eglise, qui le reçoit dans son sein : « Que votre arrivée est agréable » ch. VII, vers. 1 ; « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui apportent tous les biens ! » Ils la publient très-heureuse, parce que pénétrée de l'onction céleste, elle mérite de porter le nom du Christ et qu'elle est très-parfaite. De là vient ce dénombrement exact de toutes les parties, que nous avons vu, où rien n'est oublié, ni le nombril, ni le ventre, ni la rondeur des cuisses, au ch. VII, vers. 12. Le retranchement du nombril signifie la rémission des péchés, suivant ce qui est écrit : « Tu es une racine de la terre de Chanaan ; et, au jour de ta naissance, ton nom-

11. Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis.

11. Venez, mon bien-aimé, allons aux champs, faisons notre demeure à la campagne.

Ecclesia tam casta quam fœcunda sit. Hanc qui amat, vestibus quoque ejus et calceis (ibidem) filiæque regis fimbriis, ipsisque adeo ritibus ac cæremoniis delectatur, mira undique veritatis luce perfusis, et agnoscit ubique, et per omnia pulchram, in qua ubique sit Christus, *ex quo totum corpus compactum et connexum* est, Ephes., IV, 16 ; sed maxime in juncturis, *ibid.*, qua parte membra cohærent, atque coaptantur sicut addit Paulus : *Per omnem juncturam subministrationis... augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate.* Duo horti sponsi, alter florum, alter fructuum, VI, 1, 10, designare videntur in Scripturis quæque oblectent animum, quæque nutriant. Hortum nucum interpretatur Ambrosius eum, in quo fructus est propheticæ lectionis et sacerdotalis gratiæ, quæ amara in tentationibus, dura in laboribus, in virtutibus interioribus fructuosa est, lib. III *de Virg.* Augustinus autem passim figura nucum significat arcanos Scripturæ sensus, qui nonnisi effracto nucleo extundi possint. Christus autem cum interdum a sponsa secedere videatur, tamen ultro redit, quasi amoris impatientia victus, V, 1, eique arctissimis amplexibus adhæret, vers. 8. Quid sit autem Christo, amare, ac frui castis animabus, agnoscet qui intelligit illud : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*, Prov. VIII, 31 ; et illud : *In charitate perpetua dilexi te : ideo attraxi te miserans*, Jerem., XXXI, 3 ; et illud : *Convertimini... quia ergo vir vester*, ibid., III, 14 ; illud denique : *Et vidi te : et ecce tempus tuum tempus amantium : et expandi amictum meum super te... et facta es mihi*, Ezech., XVI, 8. Quod quidem quid est aliud, quam uxorem duxi te, et potitus sum tui ? Addamus illud Pauli : *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo*, II Cor., XI, 2. Fruitur etiam Christus piis animabus per verbi dispensatores, cum eorum obedientia delectati, dicunt : *Ita frater, ego te fruar in Domino : refice viscera mea in Domino*, Philem., 20, et alia sexcenta. Per guttur sponsæ optimo vino compáratum, sermo Ecclesiæ, id est, prædicatio Evangelii, quod ipso novo vino et generoso Christus comparat, *Luc.*, V, 37.

bril n'a point été coupé, et tu n'as point été lavée de l'eau salutaire : » c'est-à-dire que, comme le retranchement du nombril est une propreté du corps, de même la rémission des péchés fait la beauté de l'Eglise, puisqu'une grâce aussi abondante qu'une grande mixtion de parfums exquis succède à la place du péché, comme le dit saint Paul : « Où il y a eu abondance de péché, il y a eu ensuite une surabondance de grâce. » La fécondité de l'Eglise est encore clairement figurée dans ces paroles : « Votre ventre est semblable à un monceau de froment, » et la chasteté inséparable de sa fécondité est aussi marquée par la comparaison des lis, qui expriment l'éclat de la chasteté de l'Epouse. Ceux qui l'aiment la trouvent aimable jusque dans ses habits et dans sa chaussure, jusque dans les franges de la princesse, c'est-à-dire dans ses pratiques et dans ses cérémonies, parce que la lumière de la vérité y est répandue partout. Ils la trouvent belle de toutes parts et en tout point, parce que Jésus-Christ y est de tout côté, et que « en lui tout le corps de l'Eglise est parfaitement uni en toutes ses parties. » Mais il paraît surtout aux jointures, où les membres ont leur liaison et leur assemblage : car comme saint Paul ajoute : « C'est par son influence dans toutes les liaisons, qu'il produit l'accroissement du corps, afin qu'il s'édifie par la charité. »

Les deux jardins de l'Epoux, celui des fleurs et celui des fruits, au ch. VI, vers. 1, 19, semblent signifier dans l'Ecriture ce qui fait la joie et la nourriture de l'âme. Saint Ambroise entend par le jardin des noyers, celui où est le fruit de la lecture des prophéties et de la grâce sacerdotale, qui est amère dans ses tentations, pénible dans ses travaux, et abondante dans les vertus intérieures ; et saint Augustin, sous la figure des noix, les sens cachés de l'Ecriture qui ne se développent qu'avec beaucoup d'application. Que si Jésus-Christ semble quelquefois s'éloigner de l'Epouse, c'est pour revenir à elle aussitôt après, comme s'il succombait au transport de son amour, et pour s'unir à elle plus étroitement, au ch. VI, vers. 1, 10, 11, et au ch. VII, vers 8. Mais qu'est-ce à dire que Jésus-Christ aime et possède les saintes âmes ? Celui-là le saura, qui comprendra la force de cette parole : « Je fais mes délices d'être parmi les hommes : « et de celui-ci : Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi touché de pitié pour toi, je t'ai attirée à moi : » et de cette autre : « Convertissez-vous, car je suis votre époux ; » et enfin de celle-ci : « Je t'ai regardée, et voici le temps que tu as désiré, le temps des amants : j'ai donc étendu mon manteau sur toi, et tu es à moi. » Ce qui signifie clairement : Je t'ai épousée, et tu es en ma possession, comme on le voit dans saint Paul : « Je vous ai fiancée à Jésus-Christ, votre unique époux, pour vous présenter à lui comme une vierge chaste. » C'est pourquoi Jésus-Christ possède encore les saintes âmes par les prédicateurs de sa parole, qui, dans le transport de leur joie, disent avec le même apôtre en voyant la soumission de leurs disciples : « Oui, mon frère, je vous ai acquis au Seigneur : soulagez mes entrailles dans le Seigneur ; » et mille autres endroits semblables. La bouche ou la voix de l'Epouse, comparée à un vin excellent, signifie la parole de l'Eglise et la prédication de l'Evangile, que Jésus-Christ compare lui-même à un vin nouveau et plein de force.

Sexta dies.

11. *Veni, dilecte mi, egrediamur.* Significat receptos domum, sed ubi illuxisset statim egressuros, initio scilicet sextæ diei. *Egrediamur in agrum.* Novum id ac singulare hac die, quod non sponsus ut antea solus domo profectus, postea experrectam sponsam ad agros invitet, ut supra II, 10, sed ipsa sponsa sponsum, quasi pertæsa urbium turbæque, ac solitudinis amans ubi eum liberius amplexetur. *Commoremur.* Novum vitæ genus instituunt : Non enim, inquit, jam ambulemus per agros, sed commoremur deinceps, ac pernoctemus.

Sixième jour.

11. *Venez, mon bien-aimé, allons aux champs* : elle fait assez entendre qu'ils étaient rentrés chez eux, mais qu'ils en devaient bientôt sortir, et dès le point du jour, c'est-à-dire au commencement du sixième jour. *Allons aux champs* : ceci est particulier à ce jour, que l'Epoux ne sort pas seul comme auparavant, et qu'il n'invite plus l'Epouse à aller à la campagne, après qu'elle est éveillée, comme au ch. II, vers. 10. Elle-même le prévient : fatiguée du tumulte et de l'embarras des villes et soupirant après la solitude, elle attire l'Epoux à la campagne pour le posséder avec plus de liberté. *Faisons notre demeure à la campagne* : ils se proposent un nouveau genre de vie : Maintenant, dit-elle, ne nous promenons plus

12. Mane surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt, si floruerunt mala punica : ibi dabo tibi ubera mea.

13. Mandragoræ dederunt odorem. In portis nostris omnia poma : nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi.

12. *Mane surgamus ad vineas.* Mature surgamus, ut ruris amœnitate perfruamur, *Ibi dabo tibi ubera mea.* Amores meos, ut supra. Liberior scilicet, ipsaque amœnitate ruris, atque auræ suavitate, hortorumque silentio et arborum umbris incensa in amorem.

13. *Mandragoræ* : quæ odorata radice celebrantur. *In portis nostris* : Hebr. *ad ostia,* pro foribus omne fructuum genus, nec longe exquirendi. Cum scilicet non in urbe jam, sed in ipsis hortis agrisque versabimur. *Nova et vetera.* His ingens copia designatur, sicut scriptum est : *Comedetis vetustissima veterum,* Levit., XXVI, 10, et alibi : *Profert de thesauro suo nova et vetera,* Matth., XIII, 52. *Servavi tibi* : in tanta copia, adhibita quoque diligentia et delectu : gratiora futura sponso, quæ sponsa ipsa selegerit, ac sponso reposuerit.

12. Levons-nous du matin pour aller aux vignes : voyons si la vigne est en fleur, si les fleurs poussent des fruits, si les grenadiers fleurissent *(hébr.)* : là je vous donnerai mon amour (2).

13. Les mandragores se font sentir : il y a toutes sortes de fruits à nos portes ; je vous en ai gardé, mon bien-aimé, d'anciens et de nouveaux.

dans la campagne ; mais fixons-y notre demeure pour toujours, et passons-y les nuits.

12. *Levons-nous du matin pour aller aux vignes* : levons-nous au point du jour pour jouir de la beauté de la campagne. *Là, je vous donnerai mon amour* (hébr.) ; et non, « mes mamelles, » comme porte la Vulgate (voyez le ch. I, vers. 1, 3, et ch. IV, vers. 10) étant en liberté et enflammé d'un amour plus ardent par la beauté de la campagne, et par la douceur de l'air, et par le silence des jardins, et par l'ombre des arbres.

13. *Les mandragores se font sentir* : elles ont, dit-on, la racine odoriférante. *Il y a de toutes sortes de fruits à nos portes* : il y en croît de toute sorte à la porte, et il ne faut pas aller loin pour en trouver, maintenant que nous ne demeurons plus à la ville, mais que nous sommes au milieu des jardins et de la campagne.

Je vous en ai gardé d'anciens et de nouveaux : ce qui en marque une grande abondance, suivant ce qui est écrit : « Vous mangerez des fruits de plusieurs années ; » et ailleurs : « Il tire de son trésor d'anciennes et de nouvelles provisions. » *Je vous en ai gardé* : dans une si grande abondance elle fait sa provision avec dessein et avec choix : car l'Epoux recevra plus agréablement ses fruits que l'Epouse aura choisis elle-même, et qu'elle lui aura gardés.

CAPUT VIII.

Oscula palam : in domum matris : me docebis : amplexus : ascendit de deserto : super dilectum : sub arbore malo : signaculum : dilectio : æmulatio : flamma inextincta : soror parvula : vinea : fac audire vocem tuam : fuge.

1. Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat ?

2. Apprehendam te, et ducam in domum matris meæ : ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito, et mustum malorum granatorum meorum.

1. *Fratrem meum* : Hebr. *ut fratrem. Sugentem ubera* : frâtrem uterinum, eadem matre genitum et lactatum eoque chariorem. Amantes enim nullo non necessitudinis nomine delectari vidimus, vers. 2, optat etiam eum, tam libere amplexari, ac deosculari posse, quam fratrem infantulum. *Me nemo despiciat* : nemo exprobret, aut contemnat, tanquam nimis amori indulgentem.

2. *In domum matris meæ* : vide supra III, 4. Etsi enim palam amplexari liceat, tamen ipso arcano delectatur magis. *Me docebis* : proba mulier, viroque ut decet obediens, ab ipso erudiri cupit. Sic mulieres jubentur domi viros suos interrogare, I *Cor.*, XIV, 35 : sic apud Xenophontem Iscomachus uxorem domi seducit et docet, Xenoph. *OEcon. Et dabo tibi poculum* : inter loquendum, suaves liquores propinabo.

CHAPITRE VIII.

L'empressement de l'Epouse pour recevoir en liberté le saint baiser de l'Epoux, pour le conduire à la maison de sa mère, et là se faire instruire par lui ; leurs chastes embrassements ; l'Epouse sort du désert, elle se repose sur son bien-aimé ; le pommier, le cachet, l'amour, la jalousie, sa flamme qu'on ne peut éteindre ; la jeune sœur de l'Epouse ; la vigne de l'Epoux, sa voix si désirable à l'Epouse ; la chanson de l'Epouse ; fuyez.

L'EPOUSE. — *(Héb.)* Que n'êtes-vous pour moi comme mon jeune frère, suçant le lait de ma mère ! je vous trouverais dehors, je vous baiserais, sans que personne le trouvât mauvais.

2. Je vous prendrai et je vous conduirai dans la maison de ma mère : vous m'instruirez, et je vous ferai boire d'un vin préparé et du jus de mes grenades.

1. *Que n'êtes-vous pour moi comme mon jeune frère* ; c'est l'hébreu à la lettre. *Suçant le lait de ma mère* : frère utérin né d'une même mère et nourrie de son lait, et en cela plus cher : car nous avons vu que les amants se plaisent à s'entre-donner des noms de tendresse et d'affection, au ch. V, vers. 2. Elle désire donc d'embrasser l'Epoux et de le baiser avec la même liberté qu'elle ferait à son propre frère encore enfant. *Sans que personne le trouvât mauvais* : sans qu'on osât me mépriser, ni m'accuser d'aimer avec trop de passion.

2. *Je vous conduirai dans la maison de ma mère* : voyez le ch. III, vers. 4. Quoiqu'elle puisse honnêtement embrasser l'Epoux sans se cacher, elle aime mieux néanmoins le faire en secret. *Vous m'instruirez* : honnête femme, qui se fait instruire par son mari, tant elle lui est soumise et tant elle aime son devoir. Saint Paul ordonne aussi aux femmes de recevoir l'instruction de leurs maris dans leurs maisons ; et dans Xénophon, Icomaque conduit la sienne chez soi et l'instruit en particulier. *Et je vous ferai boire d'un vin préparé* : dans l'entretien je vous donnerai des liqueurs.

3. Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.

4. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam donec ipsa velit.

5. Quæ est ista, quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum? Sub arbore malo suscitavi te: ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genetrix tua.

3. *Læva ejus* : hic diei finis, ut supra II, 6.

Hic sublimis anima inducitur uno jam amore occupata; quoque magis oculis omnium splendet, eo magis latebras, dulcemque secessum cum sponso quærens, instar Mariæ, quæ audit a Domino : *Porro unum est necessarium*, Luc., x, 42. Tales fuere prisci illi anachoretæ, qui Joannis Baptistæ exemplum secuti, longe a convictu etiam piorum, uni Deo vacare totis animi viribus studebant. Hic igitur omnia mutantur in melius : adestque copia non modo florum, sed fructuum, pomaque vetera et nova, dum fructus fructibus, virtutes virtutibus superveniunt. Hoc statu anima audacior facta, ac velut sui impos, palam etiam amori indulgere cogitur, nec tenere se potest : fitque illud quod ait Paulus : *Sive mente excedimus Deo*, II Cor., v, 13 : *Charitas enim Christi urget nos*, ibid., 14 ; et illud : *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii : cor nostrum dilatatum est*, ibid., vi, 11 ; et illud : *Vivo ego, jam non ego*, Galat., II, 20. Qualia multa sunt in vitis Patrum. Optat tamen cubiculum, ubi sit in abscondito, *Matth.*, vi, 5; et secus pedes Domini posita, docentem audiat intus potius quam foris, *Luc.*, x, 39. Unde merito sequitur amplexus suavissimus, et altissimæ contemplationis quies, sequente postremo die.

Neque hic desunt Ecclesiæ dotes mane surgentis excitantisque pastores, ut explorent commissam sibi vineam, ubi flores, ubi fructus, ubi etiam virtutum radices per mandragoras designatæ, vii, 11, 12, 13 ; qua diligentia optima nutrix ubera sua impleat, ac plena Christo porrigat : nova etiam veteribus cumulet, apostolos et martyres, patriarchis, prophetisque subjungens, nova semper prole nobilis, Judæis etiam ad extremum Domino reservatis.

Septima dies.

4. *Adjuro vos.* Sponsus, ut solet, ad auroram excitatus, sponsæ adhuc quiescenti consulit, ut supra II, 7; III, 5, incipitque septima et ultima dies.

5. *Quæ est ista* ? Igitur ineunte die sponsa prodit, ac solita puellarum admiratione excipitur, ut supra III, 6; VI, 9 : videtur autem esse sabbatum. Unde, quod hactenus non vidimus, cum sponsa sponsus ipse procedit : aliis enim diebus, sponso ad rustica opera summo mane profecto, ipsa thalamo procedebat sola. Tum hic nihil operis, non horti cultio, non ad pascua deductum pecus. Inter se tractant : cum amicis versantur, simul ut in die festo in publicum prodeunt : exoritur pariter altior status. Neque jam commendatur sponsa ex odoratis vestibus ; aut ex cultus splendore, ac formæ gratia; sed quod una cum sponso ejus manu prehensa procedat, eoque innixa, jam beatissima sit. *Sub arbore malo suscitavi te :* Hebr.

3. De sa main gauche il me soutient la tête, et il m'embrasse de sa droite.

L'EPOUX. — 4. Filles de Jérusalem, je vous conjure, gardez-vous d'éveiller ma bien-aimée et de troubler son sommeil jusqu'à ce qu'elle le veuille.

LES FILLES. — 5. Qui est celle-ci qui sort du désert, rassasiée de plaisirs, appuyée sur son bien-aimé ?

L'EPOUSE. — Je vous ai éveillé sous un pommier où votre mère a été en travail, et où elle vous a mis au monde.

3. *De sa main gauche il me soutient la tête* : c'est la fin du jour, comme au ch. II, vers 6.

RÉFLEXION.

Voici l'âme sublime tout embrasée de l'amour de l'Epoux. Plus elle paraît admirable aux yeux du monde, plus elle cherche à se cacher pour posséder son bien-aimé plus paisiblement à l'écart, imitant Marie qui apprend de la bouche du Seigneur, « que c'est la seule chose nécessaire. » Tels étaient les anciens solitaires qui, à l'exemple de Jean-Baptiste, éloignés même de la compagnie des gens de biens, employaient toutes les forces de leur esprit à s'occuper de Dieu seul. Voici donc toutes choses changées en mieux : voici des fleurs et des fruits en abondance ; mais des fruits de toute espèce, anciens et nouveaux, à mesure que l'âme fait de nouveaux progrès et qu'elle s'avance de vertus en vertus. Alors devenue plus hardie et comme hors d'elle-même, elle s'abandonne ouvertement à l'objet de son amour sans aucune réserve : et ce que dit saint Paul s'accomplit en elle : « Soit que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu : car la charité de Jésus-Christ nous presse ; » et encore : « Ma bouche s'ouvre pour vous, ô Corinthiens ; mon cœur se dilate par la charité ; » et enfin : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, » ce dont on voit plusieurs exemples dans les Pères du désert. Toutefois elle préfère la retraite où elle est en secret ; et se tenant assise aux pieds de Jésus, elle écoute sa parole, qui se fait entendre au dedans plutôt qu'au dehors. Ce qui est suivi au septième et dernier jour, des faveurs les plus douces et du repos de la plus sublime contemplation.

Les vertus de l'Eglise sont aussi clairement marquées ici : sa vigilance, lorsqu'elle excite les pasteurs à veiller à la vigne qui leur est confiée ; et cette abondance de fleurs et de fruits, avec la source de toutes les vertus exprimées par les mandragores, au ch. VII, vers. 11, 12, 13 ; son application comme une bonne mère à se remplir les mamelles, qu'elle présente à Jésus-Christ quand elles sont pleines ; et à recueillir des fruits nouveaux avec les anciens, où éclate la gloire de ses nouveaux enfants, lorsqu'aux patriarches et aux prophètes, elle réunit les apôtres et les martyrs, auxquels se joindront à la fin les Juifs mêmes, qui sont réservés au Seigneur.

Septième jour.

4. *Gardez-vous d'éveiller ma bien-aimée* : l'Epoux, selon sa coutume éveillé dès l'aurore, prend soin du repos de l'Epouse qu'il laisse endormie, comme au ch. II, vers. 15; ch. III, vers. 5 ; et là commence le septième et dernier jour.

5. *Qui est celle-ci qui sort du désert ?* L'Epouse donc paraît en public dès le commencement du jour, et ses compagnes la reçoivent avec la même admiration qu'au ch. III, vers. 6, et ch. VI, vers. 9. Il semble que c'est le jour du sabbat, car l'Epoux sort avec l'Epouse, ce que nous n'avons point encore vu. Aux autres jours, dès le grand matin, l'Epoux s'en allait à la campagne à son travail ordinaire, et l'Epouse sortait seule de sa chambre : mais aujourd'hui il ne fait aucun ouvrage, il ne cultive point son jardin, il ne conduit point ses troupeaux aux pâturages. Ils s'entretiennent familièrement : ils vont voir leurs amis : ils paraissent ensemble en public comme en un jour de fête : et l'Epouse semble être arrivée à

6. Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum : quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio : lampades ejus lampades ignis atque flammarum.

7. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam. Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.

8. Soror nostra parva, et ubera non habet. Quid faciemus sorori nostræ in die quando alloquenda est ?

9. Si murus est, ædificemus super eum propugna-

6. Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur : car, l'amour est aussi fort que la mort, et la jalousie aussi inflexible que le sépulcre : ses flambeaux sont du feu et des flammes.

7. Une grande quantité d'eau ne peut éteindre l'amour, ni les fleuves l'étouffer : quand un homme l'aurait acheté au prix de tout son bien, il croirait n'avoir rien donné.

8. Notre sœur est jeune, elle n'a pas encore le sein formé ; que ferons nous de notre sœur, lorsqu'on la recherchera ?

L'EPOUX. — 9. Si c'est un mur, bâtissons dessus des

excitavi a somno, sponsum scilicet ipsum ; atque se, cum primum illum vidit dormientem sub illa arbore conspicatam, ibique exarsisse in flammas, neque temperare potuisse, qui ludibunda exagitaret, et e somno excitaret formosissimum juvenem. Addit sub illa ipsa arbore natum esse, ut in ejus veluti natali umbra libentius conquiesceret. Quarum rerum suavissima est amantibus recordatio, ut est illud poetæ, *eclog.* 8. *Sepibus in nostris,* etc. *Ibi corrupta est... violata est,* Hebr. *enixa,* eadem voce repetita : ita et Septuag. bis habent ὠδίνησε, neque abludit a vero rusticanam mulierem, qualis hic fingitur, dum ruri occupata discurrit, sub obvia arbore peperisse. Martial. VI, *epigr.* 64 ; *de Curione* quem

dum prandia portat aranti,
Hirsuta peperit rubicunda sub ilice conjux.

Quidni etiam hæc sponsa finxerit, tali sub arbore, tam pulchra, tam frugifera ; tam florentem, tam virentem te nasci oportebat. Potest et Vulgata retineri, eodemque recidi, ut ibidem conceptus sit pastor sponsus ; sive ibi ortus sit parentum amor, unde ipse conceptus est, pastoribus pro more sub arbore ludentibus. Hæc igitur amori congrua, divinisque mysteriis servitura, ex moribus vitæ pastoralis finxerit, vel, si mavis, ad occultam alluserit historiam.

6. *Super cor tuum :* sponsa prosequitur ; est enim Hebr. pronomen masculinum. Tam cupio pectori tuo et brachio adhærere, quam sigillum ceræ, ut vel minimum a te divelli, sine gravissimo cruciatu, non possim. Mox amoris, æmulationisque cruciatum exprimit, ut quæ hujus aliquid experta sit, supra III et V, gravioraque sentiat ex amoris impatientia incumbere. *Lampades* : Hebr. *prunæ.*

7. *Aquæ multæ* : sic amor exercetur, et tamen vincit.

8. *Soror nostra* : mea, quam tu quoque mei gratia ducis tuam. *Ubera non habet* : nondum nubilis est, adhuc impubes, sic *ubera tua intumuerunt,* Ezech., XVI, 7. *Quando alloquenda est* ; Hebr. *quando de ea loquendum est,* de ea scilicet nuptui collocanda : et ita Ambrosius *in Psal.* CXVIII, oct. 22. Sponsum omni fiducia complexa, de rebus familiaribus cum eo consilium habet, minoremque sororem commendat.

9. *Si murus est... propugnacula argentea :* turriculas.

l'état le plus sublime. Elle n'est plus louée d'avoir des habits parfumées et des parures magnifiques, ou une beauté si rare : mais de ce qu'elle sort seule avec l'Epoux, et qu'appuyée sur lui, elle est maintenant très-heureuse. *Je vous ai éveillé sous un pommier* : elle a éveillé l'Epoux qui dormait : c'est la force de l'hébreu. Elle raconte donc que la première fois qu'elle le vit, elle le trouva endormi sous quelque arbre, et qu'aussitôt elle fut tellement éprise de lui, qu'elle ne put s'empêcher de le tirer comme en jouant pour l'éveiller. Elle ajoute qu'il est né sous cet arbre, afin qu'elle-même s'y reposât avec lui plus librement, comme à l'ombre sous laquelle il avait pris naissance ; choses dont le souvenir et très-agréable aux amants et que le poëte exprime ainsi : « Je vous ai vue, étant enfant, cueillir avec votre mère des fruits couverts de rosée, dans nos jardins où je vous avais conduite : à peine avais-je douze ans, mais dès que je vous vis, ah ! que que je fus épris ! » *Où votre mère a été en travail, où elle vous a mis au monde* : c'est à la lettre ce que signifie le mot hébreu répété deux fois ; et les Septante emploient aussi deux fois un même mot, qui a la même signification. Il est vraisemblable qu'une femme de campagne allant et venant par les champs à son travail, ait accouché au pied du premier arbre : comme on dit de la femme de Curius, qu'elle « accoucha sous un chêne en lui portant son dîner à la charrue. » Au reste, l'Epouse pourrait bien avoir inventé cette fiction amoureuse : un jeune homme si gai et si fleuri ne devait naître que sous cet arbre si beau et si fertile. On peut aussi retenir le sens de la Vulgate, qui traduit : *Là votre mère a consommé son mariage, là elle a cessé d'être vierge* : ce qui revient au sens de l'hébreu, et veut dire que l'Epoux, pasteur de profession, a été conçu sous cet arbre ; ou que là ses parents on commencé à s'aimer ; ce qui serait la première occasion de leur mariage et de sa naissance, étant ordinaire aux bergers de se réjouir à l'ombre des arbres. Que si c'est une fiction, elle est fort convenable à la vie pastorale et très-propre à représenter nos divins mystères, si l'on n'aime mieux que ce soit une allusion à quelque histoire secrète.

6. *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur* : c'est l'Epouse qui parle comme on le voit dans l'hébreu : je désire d'être serrée entre vos bras et collée sur votre sein, comme un cachet appliqué sur la cire : que je ne puisse être séparée de vous, pas même pour un instant, sans une extrême douleur. Ensuite elle exprime cette douleur que lui cause son amour et sa jalousie ; car elle en avait déjà ressenti quelque atteinte au ch. III et V ; et elle prévoit que le transport de son amour lui fera souffrir des peines encore plus graves. *Ses flambeaux* : « ses charbons » (hébr.)

7. *Une grande quantité d'eau ne peut éteindre l'amour :* l'amour est mis à cette épreuve, mais il en sort victorieux.

8. *Notre sœur est jeune* : ma sœur, que vous prenez aussi pour la vôtre à cause de moi. *Elle n'a pas encore le sein formé* : elle n'est pas en âge d'être mariée. Ezéchiel dit au contraire de celle qui est en âge nubile : « Vos mamelles se sont enflées. » *Que ferons-nous de notre sœur, lorsqu'on la recherchera ?* L'hébreu, à la lettre : « Lorsqu'on parlera d'elle, » lorsqu'on parlera de la marier. Saint Ambroise l'explique ainsi : « L'Epouse, dit-il, étant entrée dans l'intime familiarité de l'Epoux, lui parle de sa famille avec confiance, et lui recommande sa cadette. »

9. *Si c'est un mur, bâtissons dessus des forteresses d'ar-*

cula argentea : si ostium est, compingamus illud tabulis cedrinis.

10. Ego murus : et ubera mea sicut turris, ex quo facta sum coram eo quasi pacem reperiens.

11. Vinea fuit pacifico in ea, quæ habet populos : tradidit eam custodibus; vir affert pro fructu ejus mille argenteos.

12. Vinea mea coram me est. Mille tui pacifici, et ducenti his, qui custodiunt fructus ejus.

13. Quæ habitas in hortis, amici auscultant : fac me audire vocem tuam.

14. Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum super montes aromatum.

forteresses d'argent : si c'est une porte, arrêtons-la avec des planches de cèdre.

L'ÉPOUSE. — 10. Je suis un mur, et mes mamelles sont comme des tours : depuis qu'il m'a trouvée agréable à ses yeux.

L'EPOUX. — 11. Le pacifique a une vigne en un lieu fort peuplé : il l'a donnée à des vignerons qui lui en rendent chacun mille pièces d'argent.

12. Ma vigne est devant moi. Pacifique, jouissez de l'argent qui vous en revient, et les vignerons de leur profit.

13. Vous qui demeurez dans les jardins, nos amis écoutent : faites-moi entendre votre voix.

L'EPOUSE. — 14. Fuyez, mon bien-aimé, et soyez comme le chevreuil et le faon d'une biche sur les montagnes des aromates.

Alii, *coronidem argenteam.* Respondet sponsus : Si solido est ingenio, conjungamus eam viro nobili et opulento, qui sit domus ornamentum et propugnaculum. *Si ostium est, compingamus,* muniamus *illud.* Si levi est ingenio, et versatili, sapienti viro, virtute incorrupta, tradamus, qui firmiter coerceat.

10. *Ego murus.* Sponsa talem se esse gloriatur, qualem sponsus designabat, murum solidum, formaque et ætate viro gratissimam. *Ubera mea* : quasi diceret : Non ego sine uberibus, ut soror : mea eminent ubera *sicut turris*; Hebr. et Septuag. *sicut turres* : quæ stant annexæ muro, pulchri operis appendix pulchra. *Quasi pacem reperiens* : inveni gratiam apud illum.

11. *Pacifico* : Hebr. et Septuag. *Salomoni. In ea, quæ habet populos* : in *Bahal hamon* : nomina propria : ita et Septuag.

12. *Vinea mea* (Hebr. *quæ mihi*), *coram me est. Pacifici* : Hebr. *pacifice, o Salomon* : ita et Septuag. His duobus versibus loquitur sponsus ut pastor, qualem se hac ecloga finxit. Nihil ego, inquit, invideo Salomoni ; non me regiæ opes, non regii fundi capiunt ; habet quidem rex Salomon agros, vites, cellas vinarias, quique iis præsint ; habet vineam quæstuosissimam, partem regii patrimonii haud ignobilem ; forte vineam Engaddi balsamo insignem, *I Paral.*, XXVII, 27, sed vinea mea præsens mihi est, nempe sponsa. Habe tibi, rex Salomon, vineam tuam, ac ducentos vinitores tuos quos mille argenteis annuis dones, ad demonstrandam vineæ nobilitatem ; mihi sponsa sufficit, hæc una mihi possessio est. Cur autem ex tot regiis opibus, hortis, palatiis unam vineam commemoret, in promptu est ; rusticanæ enim personæ quam agebat nihil est commendabilius agris, rure, vinea.

13. *Quæ habitas in hortis* : ex flagrantissimo amore petit ut dum in hortis est, omnesque ei silent, voce suavissima canat.

14. *Fuge, dilecte mi.* Hanc quidem illa orditur suavissimam cantilenam ; simul canendo indicat se, non multis, sed uni canere velle, ac vivere ; tanquam diceret : Amicis canere me vis ? non ego ita affecta sum ; nequeo ferre turbam ; pete velox loca sola ac remotissimos montes ; tui me oculi premunt ; quo ferme sensu ipse dixerat : *Averte oculos tuos,* supra VI, 4, secessu opus est ut tantos ignes exhalare possim. *Montes aromatum* : odoratis plantis plenos, quales fuisse montes Bether diximus, II, 17.

gent, de petites tours ; d'autres traduisent : « Ornons-la d'un couronnement d'argent. » L'Epoux lui répond : Si elle a l'esprit solide, marions-la à un homme de qualité et riche, qui sera l'appui d'une maison puissante. » *Si c'est une porte, arrêtons-la,* fortifions-la *avec des planches de cèdre* : si elle a l'esprit léger et inconstant, donnons-la à un homme sage, qui la tienne dans le devoir.

10. *Je suis un mur* : l'Epouse se glorifie d'être un mur solide, et telle que l'Epoux venait de l'exprimer, qui, à la fleur de son âge et avec une grande beauté, devait être très-agréable à son mari. *Mes mamelles sont comme des tours* : je ne ressemble point à ma sœur qui n'a pas le sein formé : mes mamelles s'élèvent comme des tours, au pluriel. (Hébr. Sept.) : « Comme des tours » élevées le long d'un mur et qui sont l'ornement d'un ouvrage magnifique. *Depuis qu'il m'a trouvée agréable à ses yeux* : ou que j'ai mérité ses bonnes grâces.

11. *Le pacifique a une vigne* : « Salomon » (hébr. Sept.) : *en un lieu fort peuplé* : à Baal-Hamon, qui sont deux noms propres dans l'hébreu et dans les Septante.

12. *Ma vigne est devant moi* : « Ma vigne est à moi » (hébr.). *Pacifique, jouissez de l'argent* : o Salomon, au vocatif, dans l'hébreu et dans les Septante. Dans ces deux versets, l'Epoux parle en berger, dont il fait le personnage dans tout le *Cantique*. Je n'envie rien à Salomon, ni ses trésors, ni ses terres, ni ses maisons royales : il a des vignes et des terres labourables, des lieux où il réserve son vin et des officiers qui en ont soin ; il a une vigne d'un très-grand rapport, c'est la meilleure partie de son patrimoine royal ; peut-être était-ce la vigne d'Engaddi, célèbre par le baume qui s'y trouvait. Et moi j'en ai une aussi que voici devant mes yeux, c'est mon épouse. Salomon, ô grand roi, gardez votre vigne avec son revenu de mille pièces d'argent par an : payez-en encore deux cents à vos vignerons, et ne cessez de vanter la bonté de cette vigne ; pour moi, je me contente de mon épouse, c'est toute ma richesse. Mais pourquoi ne parle-t-il que de sa vigne au milieu de tant de richesses, de jardins et de palais ? La raison en est prompte. Rien ne touche tant un homme de campagne, dont il fait le personnage, que les champs, les terres labourables et la vigne.

13. *Vous qui demeurez dans les jardins, faites-moi entendre votre voix* : dans l'ardeur de son amour, il la prie de chanter de sa voix très-agréable, tandis qu'elle est au jardin et que tout est dans un profond silence.

14. *Fuyez, mon bien-aimé* : c'est ainsi qu'elle commence son chant mélodieux par cette parole, où elle déclare qu'elle ne veut ni chanter ni vivre que pour l'Epoux seul, et non pour aucun autre, comme si elle disait : Voulez-vous que je chante pour vos amis ? Mais moi, je ne le voudrais pas : je ne puis souffrir la foule ; fuyez vite dans des lieux écartés et sur les montagnes les plus reculées : vos yeux me font mourir. L'Epoux s'était exprimé à peu près en ce sens : « Détournez vos yeux de dessus moi, parce qu'ils m'ont ravi à moi-même, » au ch. VI, vers. 4. Il faut être à l'écart pour éteindre l'ardeur

Hic sponsa, seu sublimis anima, in gradu charitatis perfectissimo apparet ; nihil jam verita, neque diffisa formæ, ut cum dicebat : *Nigra sum*; innixa dilecto, in ejus amplexus resoluta, eique plane et familiariter incumbens ; quippe quæ ad eam pervenerit charitatem, quæ *foras mittit timorem*, I Joan., IV, 18, deliciis affluens propter eam pacem, *quæ exsuperat omnem sensum*, Philip., IV, 7. Recordatur autem arboris, sive crucis, in qua Christum dormientem, seu mortuum suscitavit, fide resurrectionis. Neque id prætermittit, sub arbore item Evam, totamque adeo naturam humanam fuisse maledictam atque corruptam; sub qua etiam arbore natura eadem, eadem Eva Salvatorem ex sua venturum propagine jam spe enixa est, promittente Domino ; *inimicitias ponam*, Genes., III, 15, *ipse conteret caput tuum*, secundum Septuag. sive *ipsa*, mulier, edito Christo. Tantæ igitur calamitatis, tantique beneficii memor, sanataque, ut Ecclesia canit, per arborem, a malis ex arbore prognatis, magis magisque incumbere vult dilecto, ejusque hærere brachiis, imprimique pectori, more Joannis quem Dominus diligebat, in ejus pectore recumbentis. Tum significat sponsa amoris ardorem vehementissimum, summosque cruciatus. Talis est enim vitæ præsentis etiam perfectissima, Deoque conjunctissima charitas; coarctatur anima plene cum Christo esse desiderans et quadam æmulatione succensa, reliquiis culparum, et vel minimis inolitæ concupiscentiæ maculis, et ipsa carnis infirmitate torquetur. Amor tamen prævalet instar ignis indefessi, quem nulla vis aquarum extinguat : dicente Apostolo : *Quis nos separabit a charitate Christi, tribulatio?* etc. Rom., VIII, 35. Unde sponsa : *Aquæ multæ non potuerunt*. etc. VIII, 7, indicatque se pro sponso passuram mille mortes, ac martyrum præcinit fortitudinem, subditque : *Si dederit homo omnem substantiam*, etc., ad commendandam pariter eorum gloriam, qui dixerunt : *Ecce nos reliquimus omnia*, Matth., XIX, 27.

Nec sui tantum sollicita est anima conjugata Christo, ejusque amore fruens; sed sororum infirmiorum profectui invigilat, easque sponso mira libertate commendat, a quo etiam docetur quæ cuique animæ adhibenda cura sit, vers. 9. Sororem parvulam, S. Thomas intelligit nascentem sub apostolis gentium Ecclesiam. Hoc autem loco sponsa mirum experitur Christi in vinea sua, ipsa scilicet anima excolenda studium, utpote quam et diligat, apud Isaiam non modo plantet, sed etiam sepiat, muniat, custodiat, et relictis omnibus unam curet, *Isa.*, V, 2, 4, 7 : quo Ecclesiæ catholicæ unitas commendatur. Hic primum ipsa sponsa mirifice se extollit : *Ego murus*, vers. 10, nixa scilicet sponso, quæ in se sunt dotes, eas, non ut suas, sed ut sponsi prædicat, ubi necesse est : Sic Paulus : *Abundantius illis omnibus laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum*, I Cor., XV, 10 ; et ille. *Multam inveni in me sapientiam, et multum profeci in ea. danti mihi sapientiam dabo gloriam*, Eccli., LII, 22, 23. Addamus Ecclesiam vere murum esse super petram fundatum, vallatumque pariter, et ornatum gemino præcepto charitatis. Denique sponsus invitat ad canendum suavissimum amoris canticum, quo amici quoque ad amorem rapiantur. Illa canit : *Fuge*, quod et Ecclesiæ est, Christum ascendentem in cœlum, sed tamen rediturum laudibus prosequentis ; et sublimis animæ, quæ Christum experta sæpe recedentem, et cum maxime teneri videtur, elapsum, amorisque negotium ipso discessu exercentem, actum maxime liberalem, adhortatur ad ejusmodi misericordissimam fugam.

d'une si grande flamme. *Sur la montagne de: aromates* plantée d'arbres de bonne odeur, telles qu'étaient les montagnes de Béther, comme nous avons vu au ch. II, vers. 17.

RÉFLEXION.

Voici l'Epouse ou l'âme forte au plus haut degré de la charité : elle n'a rien à craindre ni à se défier de sa beauté, comme quand elle disait : « Je suis noire, mais je suis belle. » Appuyée sur son bien-aimé, elle tombe entre ses bras et se repose mollement sur son sein sans aucune contrainte, parce qu'elle est arrivée à cette charité parfaite qui « chasse la crainte, » et que rassasiée de plaisirs, elle jouit de cette paix qui surpasse tout sentiment. » Elle n'oublie point la croix, sur laquelle, par la foi de la résurrection, elle éveille Jésus-Christ, où il paraît comme endormi, étant véritablement mort. Eve ne lui échappe point, lorsque sous l'arbre elle porta la corruption avec la malédiction dans toute la nature humaine, et lorsque sous le même arbre elle vit par la foi naître d'elle le Sauveur qui devait sortir de sa postérité, selon la promesse du Seigneur : « J'établirai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, et elle t'écrasera la tête. Se souvenant donc à la fois d'un si grand malheur et d'un si grand bienfait, sauvée par l'arbre des maux causés aussi par l'arbre, comme le chante l'Eglise, elle demeure aussi de plus en plus unie à l'Epoux, serrée entre ses bras et collée à son sein, comme saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, lorsqu'il s'y reposait. Alors paraît l'ardeur de l'amour très-véhément de l'Epouse, suivi tôt après de ses peines extrêmes. Car telle est la parfaite charité de cette vie, lors même qu'elle nous unit à Dieu intimement; et l'âme sent de cruelles agitations, lorsqu'elle se sent le plus pressée d'être tout à fait à Jésus-Christ. En vain semble-t-elle ranimer son zèle : et les restes des péchés, et les moindres taches de la concupiscence, et les faiblesses de la chair l'accablent de douleur. Enfin l'amour prend le dessus, semblable à un feu dévorant que les ruisseaux et les torrents ne peuvent éteindre; car, dit l'Apôtre : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou le fer? Mais ni la mort, ni la vie, ni aucune autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Jésus-Christ. » Aussi l'Epouse dit-elle : « Une grande quantité d'eau ne peut éteindre l'amour, ni les fleuves l'étouffer, » ch. VIII, 7, étant résolue à souffrir mille morts pour l'Epoux, et chantant par avance le triomphe des martyrs, où elle ajoute : « Quand un homme l'aurait acheté au prix de tout son bien, il croirait n'avoir rien donné ; pour célébrer la gloire de ceux qui disaient : « Nous avons tout quitté et nous vous avons suivi. »

Dans un si grand transport et dans une union si intime avec le Verbe, ses soins ne se terminent pas à elle seule : appliquée à l'avancement de ses sœurs encore faibles, elle les recommande à l'Epoux avec toute liberté, et elle apprend de lui la conduite qu'elle doit garder avec chacune, vers. 9. Cette jeune sœur, selon saint Thomas, c'est l'Eglise naissante composée des gentils nouvellement convertis par les apôtres. Ici l'Epouse voit avec étonnement l'application de Jésus-Christ à cultiver sa vigne, c'est-à-dire chaque âme, les aimant tendrement; et comme il s'en explique dans Isaïe, non content d'avoir planté sa vigne, la fermant encore d'une haie, la fortifiant d'une tour, veillant lui-même à sa garde et quittant tout pour y donner tous ses soins : ce qui nous représente l'unité de l'Eglise catholique. Elle commence ensuite à se louer elle-même sans mesure : « Je suis un mur, » et le reste du vers. 10 : car mettant tout son appui sur l'Epoux, si quelque raison l'oblige de relever ses propres vertus, c'est pour marquer qu'elle les a reçues de lui et non d'elle-même ; comme saint Paul : « J'ai travaillé plus que tous les autres : ce n'est pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi ; et un autre : « J'ai acquis une grande sagesse; j'ai fait de grands progrès en l'étudiant, et je rends gloire à celui qui me l'a communiquée. » Ajoutons que l'Eglise est véritablement le mur bâti sur la pierre, soutenu et paré du double précepte de la charité. Enfin l'Epoux invite l'Epouse à chanter le très-doux cantique de l'amour, afin que ses amis en soient enflammés. Elle chante

Dici etiam potest amoris delectatione victam, tantum pondus ferre non posse, quemadmodum ille dicebat : *Satis est Domine, satis est* : et illa : *Aut pati aut mori*. Licet autem admirari miras amoris vicissitudines, cum alibi absentiæ tædio, desolata, exclamet anima : *Revertere*, caprea hinnuloque velocior, II, 17, hic castarum deliciarum torrente inundata, nec sese ipsa capiens clamare cogatur ; *Fuge, dilecte mi*. Fuga autem indicitur super montes aromatum, ut cum sponsus seipso semper excelsior, refugisse visus sit in quamdam immensæ suæ perfectionis arcem, ab ea tanquam ab inaccesso mente sponsa prohibita, ejus tamen quodam odore recreetur. Nec prætermittam illud Ambrosii. lib. III, *De Virg.* : « Nescit habitare, nisi in sublimitate virtutum ; nescit commorari, nisi in talibus Ecclesiæ filiabus, quæ possunt dicere : *Christi bonus odor sumus*, II Cor., II, 15. »

donc : « Fuyez. » Ce que fait aussi l'Eglise, célébrant la gloire de l'ascension de Jésus-Christ dans l'espérance de son prochain retour : et encore l'âme sublime, qui, ayant souvent éprouvé que l'Epoux se retire et s'échappe, lorsqu'elle pense le posséder pour toujours, la laissant dans sa retraite dans les peines de l'amour, et qu'alors surtout il lui accorde plus de faveurs, elle l'exhorte à cette fuite pleine de miséricorde. Peut-être aussi que succombant à la ferveur de son amour, elle ne peut en porter le poids, comme il est arrivé à celui qui disait : « Ah ! Seigneur, c'en est assez, c'en est assez ; » et à celle qui disait : « Ou souffrir ou mourir. » Il faut ici admirer les merveilleux changements que cause l'amour divin. Tantôt l'absence de l'Epoux plonge l'âme dans un abîme de douleur qui la fait écrier : « Revenez, mon bien-aimé, plus vite que le chevreuil et que le faon d'une biche, » au ch. II, vers. 17. Ici sa présence le noie dans un torrent de chastes délices, ou se noyant elle-même, elle pousse ce cri : « Fuyez, mon bien-aimé. » La fuite de l'Epoux est marquée sur la montagne des aromates, c'est-à-dire que l'Epoux s'élevant toujours au-dessus de lui-même, semble enfin se cacher dans la gloire de ses perfections infinies, où l'Epouse ne pouvant atteindre comme à une montagne inaccessible, elle se console de sentir du moins quelque fumée de son odeur. Ce qui fait dire à saint Ambroise : « Il ne peut habiter que dans la sublimité des vertus ; il ne peut demeurer qu'avec ces filles de l'Eglise, qui ont droit de dire : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ*.

SUMMA

ET CONCLUSIO OPERIS.

Hic igitur ordo septem dierum. Perpetuum illud : Sponsa conjuncta Christo, et æterno amore flagrans. Hi gradus : Primo quidem die anima formæ diffidit suæ, ejusque vitia excusat, atque iis quæ sensus magis afficiunt, pietatis illecebris ac veluti blanditiis delectatur. Secundo, conversa recens ad perfectioris vitæ studium, in ipsis conversionis initiis, anteactæ vitæ tot peccatis obnoxiæ commemoratione, ac tædio novæque deliciis a sponso invitatur ad solitudinem, reliquiasque cupiditatum exterminat. Tertio die, incipiunt amoris exercitationes, inflammatur sponsa, fitque perfectior. Quarto, exercitatio vehementior est, graviorque cruciatus, animæque non tantum gratia, sed etiam robur additur, ac vis qua et hostium impetus frangat, et supra perfectissimas animas extollatur. Quinto, non tantum sponso, sed etiam cæteris omnibus, miraculo est. Sexto, quo splendidior est, eo magis ad solitudinem properat, eoque jam ipsa sponsum ultro invitat, ut amori liberius ac sine ulla interpellatione serviant, ac plenius ipsa doceatur. Septimo, in sponsum recumbens, velut suavissimo sabbato conquiescit.

Recordemur autem hic semper agi de anima perfecta, et conjugata Verbo, quæ jam osculo digna sit, beatisque amplexibus ; sed tamen in Christum magis magisque crescat, ut Paulus : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum*, Philipp. III, 13. At cave hic tu mihi cogites

ABRÉGÉ

ET CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

Voici d'abord l'ordre des sept jours. L'Epouse y paraît toujours attachée à l'Epoux et l'aimant d'un amour constant, dont voici les degrés. Au premier jour l'âme se défie de sa beauté, elle en excuse les défauts : mais se laissant gagner aux attraits d'une dévotion sensible, elle se plaît trop à ce qui flatte les sens. Au second, dans ce commencement de sa conversion et parmi les exercices d'une vie plus réglée, affligée du souvenir des péchés de sa vie passée, soutenue toutefois par les consolations d'une vie nouvelle, elle suit l'Epoux qui la conduit dans la solitude, où elle mortifie les restes de la cupidité. Les épreuves de l'amour commencent au troisième jour ; l'âme en devient plus fervente et plus appliquée à sa perfection. Au quatrième, les épreuves continuent ; l'âme en souffre des douleurs plus vives, mais elle reçoit aussi de nouvelles grâces : une nouvelle force la rend victorieuse des attaques de ses ennemis ; elle s'élève au-dessus des âmes les plus parfaites. Au cinquième, elle est l'admiration de l'Epoux et de toutes ses compagnes. Mais au sixième jour, plus sa vertu est éclatante, plus elle cherche la solitude : elle-même y attire l'Epoux pour s'abandonner à son amour sans mesure et sans distraction, et pour y recevoir tous ses enseignements. Au septième, appuyée sur l'Epoux, elle se repose amoureusement dans son sein, comme au jour du sabbat.

Tel est le progrès d'une âme parfaite, qui étant dans l'alliance du Verbe, ayant reçu son saint baiser et ses plus douces faveurs, s'avance de plus en plus vers Jésus-Christ, comme saint Paul : « Oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi. » Ne croyez pas toutefois qu'elle monte

animam per septem gradus certa methodo ac necessaria deductam, in aliquo demum statu consistere. Hoc enim duntaxat apparet in hoc Cantico, quamcumque animam spiritus agit, eam continuis incitamentis ad ulteriora propelli, ut ea ipsa, quam Scriptura perfectam appellat charitas, seipsam supergressa, novis subinde conatibus in Deum assurgat. Huc etiam pertine *tici* finis : *Fuge, dilecte mi, super montes aromatum*. Quæ quidem sic dicta sunt, ut eum quo magis comprehendi putatur, eo sublimiorem visum, et quasi fugientem, ipsa pro viribus secutura sit.

Ex hoc *Cantico* Ecclesia, Patres ac præsertim S. Ambrosium eo in argumento copiosissimum secuta, multa transtulit in Mariam : ut hæc, *vox turturis*, vox Mariæ dicentis : *Ecce ancilla Domini;* et: *Magnificat anima mea Dominum*, Luc. I, 33, 46; vox suavissima, quæ Joannem in utero matris latentem exciverit, ut Dominum ejusque matrem, velut tripudiis salutaret. Et illud. *Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea,* omnique odore odoratior castitas, invitavit eum. Et illud : *Quæ est ista quæ ascendit innixa super dilectum?* et illud : *Tota pulchra es :* et illud : *Videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua.* « Coroavit enim... quando generavit, inquit Ambrosius, *de Instit. virg.* XVI, num. 98, tamen hoc ipso quod ad omnium salutem eum concepit et peperit, coronam capiti ejus æternæ pietatis imposuit; » aliaque innumerabilia, quæ sublimioribus animis convenientia, eo magis Mariæ congruunt, non tantum accommodatione pia, sed etiam ad litteram, quo inter sublimissimas ac perfectissimas animas sublimissima ipsa ac perfectissima est.

Nihil autem attinebat ullam hic a Salomone, Dei aut Christi fieri mentionem, cum Christus totius allegoriæ, atque eclogæ sit ipse argumentum, absurdumque sit, rei figuratæ nomen parabolæ inserere. Cæterum allegoriæ vim satis demonstrat, non tantum communis synagogæ, christianæque Ecclesiæ traditio, sed etiam Paulus, Joannes in *Evangelio* et *Apocalypsi*, Christus ipse, dum passim ad divinissimi *Cantici* sensus ac verba respiciunt, sponsique et sponsæ mysterii celebrant, ut hanc parabolam non unus, aut alter Scripturæ locus, sed tota Scriptura edisserere videatur. Et quandoquidem is est Cantici fructus, ut Christum amemus, libet attexere Christi amorem spirantes S. Ambrosii voces: antiq. edit. lib. III *de Virg.;* nov. edit. lib. *de Virg.*, cap. XVI, num. 98, ut carmen amatorium in egregii amatoris affectus desinat. Omnia, inquit, habemus in Christo; omnis anima accedat ad eum, sive corporalibus ægra peccatis, sive clavis quibusdam sæcularis cupiditatis infixa, sive imperfecta adhuc quidem, sed intenta tamen meditatione proficiens, sive multis aliqua sit jam perfecta virtutibus, omnis in Domini potestate est; et omnia Christus est nobis. Si vulnus curare desi-

nécessairement et avec méthode les sept degrés l'un après l'autre, pour s'arrêter enfin en un certain état. On remarque au contraire, dans tout ce *Cantique*, que l'âme possédée de l'Esprit de Dieu se sent continuellement excitée à faire de nouveaux progrès : de sorte que la charité même, que l'Ecriture appelle *parfaite*, se perfectionnant toujours, s'élève enfin jusqu'à Dieu par de continuels efforts. Ce qui s'accorde avec la fin du *Cantique:* « Fuyez, mon bien-aimé, sur les montagnes des aromates : » parce que l'âme voyant l'Epoux s'élever à mesure qu'elle s'élève elle-même à sa connaissance, elle espère toujours d'avoir assez de force pour l'atteindre lorsqu'il semble s'enfuir.

L'Eglise, à l'exemple des saints Pères, applique à la Sainte Vierge plusieurs choses de ce *Cantique:* comme la voix de la tourterelle, à cause de la réponse de Marie : « Voici la servante du Seigneur; » et de son cantique : « Mon âme magnifie le Seigneur,» cantique si touchant, que saint Jean, caché dans le sein de sa mère, en fut excité pour ainsi dire à rendre par ses tressaillements son hommage au Seigneur et à sa sainte mère On lui applique encore : « Le roi étant sur son lit, mon nard a répandu son odeur : » ma pureté, qui surpasse les plus excellents parfums, l'a attiré en moi. Et encore : « Qui est celle-ci qui s'élève appuyée sur mon bien-aimé? » Et cette autre parole : « Vous êtes toute belle. » Celle-ci encore : « Filles de Sion, considérez le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné. » Elle l'a couronné, dit saint Ambroise, quand elle l'a enfanté : car au moment qu'elle l'a conçu et enfanté pour le salut de tous les hommes, elle lui a mis sur la tête la couronne de sa miséricorde éternelle. Plusieurs endroits conviennent encore aux grandes âmes, et à plus forte raison à Marie, même à la lettre, et non-seulement par une application pieuse, puisque entre les âmes les plus élevées et les plus parfaites, elle est la plus sublime et la plus parfaite.

Enfin il n'était pas nécessaire de faire ici aucune mention de Dieu ni de Jésus-Christ, puisque toute l'Eglogue est une allégorie continuelle sur Jésus-Christ, et qu'il ne conviendrait pas dans une pièce de cette nature de nommer la personne qu'on veut cacher sous la parabole. D'ailleurs il est constant qu'il est la fin de cette allégorie, et par la tradition commune de la Synagogue et de l'Eglise, et par saint Paul, et par saint Jean dans son *Evangile* et dans son *Apocalypse*, et par Jésus-Christ même; puisque tous ensemble célébrant le mystère de l'Epoux et de l'Epouse, ils rapportent ce qu'ils en disent au sens et aux paroles mêmes de ce divin *Cantique*. De sorte que cette parabole semble s'expliquer dans toute l'Ecriture sainte, et non-seulement en quelques endroits particuliers. Mais puisque le fruit du *Cantique* est que nous aimions Jésus-Christ, j'ajouterai ici les paroles de saint Ambroise, qui inspirent cet amour, et je finirai le poëme de l'amour divin par les tendres expressions de celui qui en était tout enflammé. « Nous possédons tout, dit-il, en Jésus-Christ; que toute âme s'approche de lui, soit qu'elle languisse sous le péché, soit qu'elle ait des imperfections, pourvu

deras, medicus est ; si febribus æstuas, fons est ; si gravaris iniquitate, justitia est; si auxilio indiges, virtus est ; si mortem times, vita est ; si cœlum desideras, via est; si tenebras fugis, lux est : si cibum quæris, alimentum est. *Gustate* igitur *et videte, quoniam bonus est Dominus ; beatus vir, qui sperat in eo.* » Psal. XXXIII, 9.

qu'elle travaille à son avancement avec une attention continuelle ; soit qu'il s'en trouve quelqu'une ornée de toutes les vertus. Elles sont toutes en la puissance du Seigneur, et Jésus-Christ nous est tout à tous : il sera votre médecin, si vous voulez guérir de vos plaies : si la fièvre vous brûle, il est une source d'eau : si le poids de l'iniquité vous accable, il est la justice : si vous êtes faible, il est la force : si vous craignez la mort, il est la vie : si vous désirez le ciel, il en est la voie : si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière : si vous avez besoin de nourriture, il est une viande. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Heureux l'homme qui met en lui son espérance ! »

LIBER SAPIENTIÆ

PRÆFATIO

IN LIBRUM SAPIENTIÆ

I. Quatenus liber iste Salomonis habeatur. II.— De auctore et ætate libri incompertum. III.— Libri divisio in duas partes; primæ partis documenta. IV.— Documenta secundæ partis. V.— Divina libri auctoritas.

I. Librum nunc, regis Salomonis nomine, scriptum esse constat ex his verbis : *Tu elegisti me regem populo tuo..... et dixisti me ædificare templum in monte sancto tuo,* (cap. IX,7, 8) quem etiam multi Patres græci, latinique Salomoni tribuunt, atque apud Græcos *Sapientia Salomonis* inscribitur : qui titulus diutissime etiam apud Latinos valuit. Nam in Carthaginensi concilio III, cap. XLVII, et postea in decreto sancti Innocentii I inter Scripturas canonicas quinque Salomonis libri recensentur. Primus Gelasius in concilio Romano I, decreto *de Apocryphis* sic inscripsit : *Salomonis libri tres, Sapientiæ unus, Ecclesiastici unus* : quam inscriptionem latini postea secuti sunt codices. Eatenus autem Salomonis esse creditur, quod ejus sensus, non tamen compositionem aut verba contineat : neque enim tantum, ut ait Hieronymus (Præfat. *ad Heliod.*) græcam eloquentiam redolet, verum etiam sapit sophisticen illam sanam et eruditam, quæ sub Macedonum regum imperio, toto Oriente, ac præsertim Alexandriæ viguit. Deo enim visum est, hunc etiam stylum, ab hebraica licet simplicitate abhorrentem, divinis oraculis conscribendis dicari, consecrari ; ut sapientia illa cœlestis, omnium hominum ac temporum sensibus et gustui sese accommodari, quod etiam secundus Machabaicæ historiæ liber luculenter ostendit.

II. De auctore libri nihil est memoriæ proditum, præter illud beati Hieronymi, loco mox laudato. Nonnulli scriptorum veterum, illum esse Judæi Philonis affirmant, illius scilicet, quem Josephus (lib. I *Cont. Appion.*) Demetrio Phalereo supparem memorat : neque quidquam comperimus, qua ea conjectura firmetur. De Philone vero Alexandrino, scriptis post æram christianam editis notissimo, quod nonnulli memorant confutatione non eget; adeo et ætas, et auctoritas, et ipse stylus discrepant.

De scriptionis tempore æque incompertum. Sane *Ecclesiastici* liber ad ea pertinet tempora, quæ Machabaicis propiora videantur, ut suo ostendemus loco. *Sapientiæ* liber nullam præfert temporum notam, neque quidquam aliud, quam quod ante *Ecclesiasticum* in Scripturarum canone collocetur : quanquam Hieronymus in sua præfatione testatur se vidisse codices, in quibus *Sapientia* sub *Ecclesiastæ* nomine secundum obtineret locum *Ecclesiastico Siracidæ Parabolarum* titulum præferente, addito et altero *Cantico canticorum*, ad Salomonis exemplum.

III. *Sapientiæ* liber duas habet partes. Prima est commendatio sapientiæ usque ad caput IX, quo capite incipit prolixissima, atque ad finem usque libri deducta precatio; qua prisca historia recolitur, atque in tuenda pia gente, ejusque hostibus ulciscendis, divinæ justitiæ ac sapientiæ arcana, ab ipsa rerum origine reserantur.

Prima illa pars duo habet imprimis, quibus hujus libri divina ac prophetica commendetur auctoritas ; alterum est de Christo patiente manifestissimum vaticinium, consonum Evangelistis, nec semel a veteribus memoratum (cap. II); alterum, de increatæ Sapientiæ nativitate ac dotibus præclara documenta quæ Salomonica illus-

trent, ipsi Paulo facem præferant, ut suo notatur loco. (I, VII, VIII.)

Huc accedunt egregia illa; mortem non a Deo, sed a peccato esse, et diaboli invidia introductam (I, II), et tamen usque adeo beneficentiæ vertere, ut cita morte eripi ab hujus vitæ malis ac periculis, pars sit vel maxima divini muneris. (IV.)

Quem ad locum pertinet illa perspicua, ac Veteris Testamenti conditionem propemodum supergressa, de futuræ vitæ bonis atque suppliciis revelatio, quæ evangelicæ veritati viam parare videatur, Deo ita providente, ut quo propior erat Christus, eo copiosius atque illustrius arcana cœlestia panderentur. (Cap. III, V.)

Insigne etiam illud de casti connubii, imo etiam de sanctæ continentiæ fructibus, deque imminente adulterorum soboli ultione (III, IV). Neque prætermittendum id, quod est vel maximum, et ad hujus libri assequendum institutum, imprimis memorabile, nempe hunc directum esse, ac veluti inscriptum, dedicatumque regibus, optimatibus, judicibus. Unde illud initium: *Diligite justitiam, qui judicatis terram* (I, 1), patefacto etiam arcano, potentes potenter tormenta passuros, et judicium durissimum his quip ræsunt fieri. (VI.)

IV. In illa precatione, qua divinissimi libri postrema pars continetur, primum illud: veram sapientiam, quæ continentiæ quoque nomine appelletur, Dei esse donum (VIII, 21; IX, 4, 9, 10). Hinc ad finem usque libri, decursa *Pentateuchi* historia edocemur, qua mente, quo fructu sacra legatur historia; considerata scilicet divina sapientia, quæ suis semper consulat, ulciscatur malos; quo loco hanc habemus divinæ justitiæ, æternæque legis regulam; per quæ quis peccat, per hæc et torqueri (XI, 17); impiosque sibi esse supplicio, et convenientissimis affici pœnis: tum illud præclarissimum: Deum parcentem omnibus, non uno semel ictu, totaque effusa ira conficere adversarios, sed lente et paulatim, ut ad pœnitentiam provocet; nec nisi contumaces suæque misericordiæ contemptores adigat ad interitum; quo enim potentior, eo indulgentior. Nihilque præpropere aut inordinate, sed omnia mensura, pondere, numero, apta disposuit. (XI, XIII.)

V. His igitur, aliisque divinissimi atque altissimi spiritus documentis *Sapientiæ* liber merito a Patribus ad summum auctoritatis culmen evectus est, divinorumque voluminum canone recensitus. Jam concilii Carthaginensis III. sancti Innocentii, sancti Gelasii Romanorum Pontificum, edita eam in rem decreta retulimus, quæ sequitur et firmat Tridentina synodus, notissimo decreto de Scripturis canonicis, *Sess.* IV.

Præluxerunt antiquissimi, ac primæ etiam ætatis Patres, apud quos et *Sapientiam* et *Ecclesiasticum*, sacræ Scripturæ titulo prænotatos passim invenias, nec leviter ac velut perfunctorie; sed asseveratione ea, quæ et firmissima sit, et ad posteriora sæcula permanarit.

De canonicæ Scripturæ titulo, nonnihil a Latinis Græci discrepare visi; interim quosdam libros a Græcis divinos ac propheticos fuisse habitos, quos tamen in canonem non referrent, vel una illa Origenis ad Julium Africanum de *Susanna* et aliis confirmat epistola: favet ipsum Salomonis nomen, quo nonnisi divinitus inspirata volumina dignarentur.

Quod autem sanctus Hieronymus memorat (ead. Præf.) legi quidem ab Ecclesia hos libros « ad ædificationem plebis, non ad auctoritatem ecclesiasticorum dogmatum confirmandam: » pace summi viri dixerim, non ita Augustinus: qui ad confutandam Pelagianam hæresim, passim hunc adhibet *Sapientiæ* locum: *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus* (Sap. IV, 11), et illum de continentia ab uno Deo impetranda celeberrimum (VIII, 24), aliosque non paucos; atque ut pariter de *Ecclesiastico* conficiamus, deductum ex eo libro profert egregium locum, *de Libero arbitrio*, pari auctoritatis commendatione cum cæteris, qui vel divinissimi et maxime canonici habeantur (S. Aug. lib. *de Grat. et lib. arbitr.*, cap II, n. 3; *Eccli.*, XV, 11).

Nec mirum, cum hinc egregios locos ipse etiam Cyprianus attulerit, et adversus Judæos, opere imprimis dogmatico, quo nonnisi receptissima, et a divino Spiritu dictata protulit; propheticum illud de Christo patiente testimonium adhibendum censuerit, ad confirmandam fidei veritatem.

His ergo permotus S. Augustinus eos, qui libri *Sapientiæ* detrectabant auctoritatem, sic castigabat (lib. *de Prædest. sanctor.*, lib. XIV, n. 27): « Non debuit repudiari sententia libri *Sapientiæ*, qui meruit in Ecclesia Christi de gradu lectorum tam longa annositate recitari, atque ab omnibus christianis, ab episcopis usque ad extremos laicos, fideles, pœnitentes, catechumenos, cum veneratione divinæ auctoritatis audiri. Ac postea, eum librum sibi anteposuerunt, etiam temporibus proximis apostolorum egregii tractatores, qui eum testem adhibentes, nihil se adhibere, nisi divinum testimonium, crediderunt. »

LIBER SAPIENTIÆ

CAPUT PRIMUM.

Judices diligant justitiam : Dominus adsciscit simplices : peccatores et simulatores repellit, 4, 5 ; arcana cordis penetrat : ergo a detractione et mendacio abstinendum : mors non a Deo, sed a peccato, 13, 14, 15.

1. Diligite justitiam, qui judicatis terram. Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum :

2. Quoniam invenitur ab his qui non tentant illum : apparet autem eis, qui fidem habent in illum :

3. Perversæ enim cogitationes separant a Deo : probata autem virtus corripit insipientes.

4. Quoniam in malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.

5. Spiritus enim sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu, et corripietur a superveniente iniquitate.

6. Benignus est enim spiritus sapientiæ, et non liberabit maledicum a labiis suis : quoniam renum illius testis est Deus, et cordis illius scrutator est verus, et linguæ ejus auditor.

7. Quoniam Spiritus Domini replevit orbem terrarum : et hoc quod continet omnia, scientiam habet vocis.

1. *In bonitate* : ut et de Deo bona omnia cogitetis, et ipsi de Deo cogitantes bona omnia sapiatis, quod magis sequenti congruit.

2. *Qui non tentant illum :* tentare Deum (quod sæpe vetitum in Scripturis) nihil aliud est quam diffidere Deo, nec verbis ejus, aut benignitati satis credere, nisi signa et prodigia, non sua voluntate, sed nostro arbitrio faciat ; quod est contrarium ei quod subditur : *Apparet autem eis, qui fidem habent in illum.*

3. *Corripit insipientes* : Græc. *arguit, convincit.*

4. *Subdito peccatis* : Græc. *peccato.*

5. *Spiritus sanctus disciplinæ* : supple : magister, disciplinam inspirans ; quo sensu dicitur Spiritus sapientiæ et intellectus, etc. *Effugiet fictum* : Græc. *dolum.* Amat enim simplices, veraces, justos, probos ; non simulatores. *Corripietur,* arguetur, convincetur. *A superveniente iniquitate.* Ubi supervenerit iniquitas, convincetur falsi is, qui spiritu disciplinæ se jactabat præditum : aut enim illum spiritum omnino non habuit, aut non habuit ea qua oportebat animi constantia.

6. *Benignus est* : humanus, humanitatis amans, φιλάνθρωπος. *Spiritus sapientiæ* : ut legit S. Aug. lib. *De Mend.*, cap. XVI, n. 31, sive, ut habet Græc. *sapientia* ; id est sapientia Dei, spiritus est hominum amans, quippe quos ad se tanta benignitate invitet, ut patet *Prov.*, VIII : *Non liberabit maledicum a labiis suis* : cum verbis suis ipse capiatur, audiatque illud a Paulo : *Inexcusabilis es, o homo omnis qui judicas : in quo enim judicas alterum, te ipsum condemnas,* Rom., II, 1 ; atque etiam a Domino : *Ex ore tuo te judico, serve nequam.* Sic *Psal.* CXXXIX, 10. *Labor labiorum ipsorum* (eorum elaborata ac fraudulenta consilia) *operiet eos,* capient, comprehendent ut fossa, ut laqueus. *Renum* : interiorum, cogitationum, cupiditatum : hebraismus frequens. *Linguæ ejus auditor* : verborum arcanorum licet.

7. *Quoniam Spiritus Domini* : ex eo quod Dei Spiritus ubique sit, et omnia sua virtute contineat, recte infert exaudiri ab eo quantumvis occultas hominum voces. Unde infert seq. vers. 8 : *Propter quod qui loquitur iniqua, non potest latere.*

8. Propter hoc qui loquitur iniqua, non potest latere; nec præteriet illum corripiens judicium.

9. In cogitationibus enim impii interrogatio erit : sermonum autem illius auditio ad Deum veniet, ad correptionem iniquitatum illius.

10. Quoniam auris zeli audit omnia, et tumultus murmurationum non abscondetur.

11. Custodite ergo vos a murmuratione, quæ nihil prodest ; et a detractione parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit ; os autem, quod mentitur, occidit animam.

12. Nolite zelare mortem in errore vitæ vestræ, neque acquiratis perditionem in operibus manuum vestrarum.

13. Quoniam Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum.

14. Creavit enim, ut essent omnia : et sanabiles fecit nationes orbis terrarum : et non est in illis medicamentum exterminii, nec inferorum regnum in terra.

15. Justitia enim perpetua est, et immortalis.

16. Impii autem manibus et verbis accersierunt illam : et æstimantes illam amicam, defluxerunt, et sponsiones posuerunt ad illam : quoniam digni sunt qui sint ex parte illius.

9. *In cogitationibus impii interrogatio,* sive inquisitio, *erit* cum latentes etiam cogitationes tam Deo notæ sint, quam si, inquisitione facta, responsa nostra audierit.

10. *Auris zeli,* sive Dei zelantis cogitationes hominum, eisque animum attentum adhibentis, *audit omnia : et tumultus murmurationum* : strepitus, susurrus quamvis occultissimus : quod sequentia produnt.

12. *Nolite zelare mortem :* atque ita vos gerere, quasi eam summo studio accersere cupiatis.

13. *Deus mortem non fecit. Creavit* enim *Deus hominem inexterminabilem :..... invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum,* infra, II, 23 ; 24, et : *Quare moriemini, domus Israel ? quia nolo mortem morientis,* Ezech., XVIII, 31, 32. Unde subdit :

14. *Creavit enim* : ille existens et existendi fons, *ut essent omnia,* non ut interirent : et ut salutares essent, hoc est salutiferæ generationes mundi, elementa, plantæ, fruges : neque *est in illis medicamentum exterminii,* virus mortiferum, aut quidquam generi nostro insalubre aut noxium. Si enim ab initio tellus bonarum tantum herbarum ferax, nec nisi peccantibus spinas et tribulos germinavit ; quanto magis venena aberant, sive ab universa terra, degenerantibus postea seminibus, sed quod magis crediderim, a voluptatis horto quem homines incolebant ; eo quod.

15. *Justitia,* in qua homo factus est, per sese *immortalis,* atque immortalitatem affert.

16. *Æstimantes illam amicam. Qui* enim *me oderunt,* ait Sapientia, *diligunt mortem.* Prov., VIII, 36. *Defluxerunt* : tabuerunt, defecti sunt viribus. *Sponsiones posuerunt ad illam* ; cum ea pactum inierunt. Unde apud Isa., XXVIII, 15 : *Percussimus fœdus cum morte,* quasi pacto fœdere nos ei habendos, possidendos sponte tradidimus ; ac postea, 18 : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit. Quoniam digni sunt,* ut morti dedantur *qui* sunt *ex parte ipsius,* qui peccato commisso mortis se partibus addixerunt. *Peccatum* enim *cum consummatum fuerit, generat mortem,* Jac., I, 15 ; et, *a quo quis superatus est, hujus et servus est.* II Petr., II, 19.

CAPUT II.

Impiorum ratiocinia : post hanc vitam nihil : utendum præsentibus bonis : odiosum virum bonum : etiam Christum : de ipso prophetia, 18 ; quid his respondendum : ac primum mortem non a Deo, 22, 23, 24.

1. Dixerunt enim cogitantes apud se non recte : Exiguum, et cum tædio est tempus vitæ nostræ, et non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis :

2. Quia ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus : quoniam fumus flatus est in naribus nostris : et sermo scintilla ad commovendum cor nostrum.

3. Qua extincta cinis, erit corpus nostrum, et spiritus diffundetur tanquam mollis aer, et transibit vita nostra tanquam vestigium nubis, ei sicut nebula dissolvetur, quæ fugata est a radiis solis, et a calore illius aggravata :

4. Et nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus, et nemo memoriam habebit operum nostrorum

5. Umbræ enim transitus est tempus nostrum, et non est reversio finis nostri : quoniam consignata est, et nemo revertitur.

6. Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter.

7. Vino pretioso et unguentis nos impleamus : et non prætereat nos flos temporis.

8. Coronemus nos rosis, antequam marcescant : nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra.

9. Nemo nostrum exsors sit luxuriæ nostræ : ubique relinquamus signa lætitiæ : quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors.

10. Opprimamus pauperem justum, et non parcamus viduæ, nec veterani revereamur canos multi temporis.

11. Sit autem fortitudo nostra lex justitiæ : quod enim infirmum est, inutile invenitur.

12. Circumveniamus ergo justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris, et improperat nobis, peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.

13. Promittit se scientiam Dei habere, et filium Dei se nominat.

14. Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum.

15. Gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius, et immutatæ sunt viæ ejus.

16. Tanquam nugaces æstimati sumus ab illo, et abstinet se a viis nostris tanquam ab immunditiis, et præfert novissima justorum, et gloriatur patrem se habere Deum.

17. Videamus ergo si sermones illius veri sint, et tentemus quæ ventura sunt illi, et sciemus quæ erunt novissima illius.

18. Si enim est verus filius Dei, suscipiet illum, et liberabit eum de manibus contrariorum.

19. Contumelia et tormento interrogemus eum, ut sciamus reverentiam ejus, et probemus patientiam illius.

20. Morte turpissima condemnemus eum : erit enim ei respectus ex sermonibus illius.

1. *Cum tædio* vita nostra. Cavendum a tædio, unde ad sensuum oblectamenta propellimur, verisque ac suis gaudiis præoccupandus animus, juxta illud toties inculcatum : *Gaudete. Non est refrigerium*, Græc. *remedium*, curatio *in fine, et non est qui agnitus.* Oratio familiaris impiis : quare ille dives apud inferos : *Mitte Lazarum* ; et : *Si quis ex mortuis ierit..., pœnitentiam agent* : at Abraham : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexit, credent.* Luc., XVI, 27, 30, 31. Nunc autem ad votorum cumulum habemus Christum a cœlo, ab inferis, ex mortuis reversum, cujus resurrectio sole clarior.

2. *Ex nihilo nati sumus* : Græc. temere, nulla causa, nullo certo vitæ fine : quod eodem recidit. *Fumus flatus est* : Græc. fumus aut flatus est *in naribus nostris* : res facile evanescens, sive si vapor spissior, sive aer tenuis. *Sermo scintilla* : Græc. *sermo scintilla ad commovendum* : sermo seu verbum, phrasi hebraica, pro re : sensus est : Res illa quæ commovet cor nostrum, vitalemque calorem per artus diffundit, nonnisi scintilla est quæ statim extinguitur duabusque omnino rebus vanissimis vita nostra constat, flatu et igne tenui.

4. *Et nomen nostrum* : adeo nihil sumus, ut nec fama nostri supersit.

5. *Non est reversio finis nostri* : a fine ac post mortem. *Consignata est enim* : res est sigillo clausa, quod resignare non licet, atque ineluctabili decreto firmata, quod jam nihil simus.

6. *Bonis quæ sunt* : veris donis. Crassi homines ac sensibus dediti, præter ea palpant, cuncta habent pro inanibus ac nullis, cum e contra, *quæ videntur temporalia* sint, *quæ autem non videntur æterna*, II Cor., IV, 18 ; *quæ* etiam vere *sunt*, ut habes infra, VIII, 6. *Utamur creatura tanquam in juventute* : *in*, deest in edit. Rom., habet Complut., ipsa res sequentibus exponitur.

7. *Flos temporis* : Græc. *aeris* : odoratus vapor ex vino et unguentis veluti efflorescens.

8. *Nullum pratum* : et hac ad licentiam pertinet, ut incerti ac vagi hac illaeque discurrant : prata memorantur herbis virentibus læta, choreis ac saltationibus frequentanda : Græc. tamen deest.

9. *Nemo nostrum* : nemo se temperantem modestumque faciat : quod in illo voluptatum contubernio impatientissime ferunt.

10. *Opprimamus pauperem.* Recte Aug. *in Psal.* LVII, 10. Cum voluptas nonnisi læta et benefica mitisque esse videatur, tamen facile prorumpere in vim ac rapinas, supplendis per scelerata compendia opibus per luxuriem exhaustis.

11. *Sit fortitudo nostra lex justitiæ.* Sic illi apud Platonem passim, justum, inane nomen ; nec justitiam esse aliud quam validioris voluntatem. *Quod infirmum est* : virtus ac justitia, eo debilis, quod æquo bonoque conclusa, facile pateat injuriæ nihil non moventium, ac per fas et nefas grassantium.

13. *Promittit...* : *et filium Dei se nominat* : 16. *gloriatur patrem... Deum.* 17. *Videamus..... si sermones illius veri sint.* 18. *Si enim est verus filius Dei* : 20. *Morte turpissima.* Hic ille est locus aperte propheticus, toties a Patribus celebratus, et cum *Matth.*, XXVII, 40. 42, 43, conferendus.

14. *In traductionem* : ἔλεγχὸν, reprehensionem, confutationem, convictionem.

15. *Dissimilis est aliis... immutatæ viæ ejus* : a vulgari hominum consuetudine abhorret. Viderint qui se satis excusados putant, quod sequantur multitudinem.

16. *Præfert novissima justorum* : hoc est, quo vel maxime justi ludibrio habeantur, quod futura expectent spretis præsentibus. *Patrem se habere Deum* : Græc. brevius, *gloriatur patrem Deum.*

18. *Si est verus filius Dei* : Græc. *Si est ille justus filius Dei.* Si est ille Christus sub justi nomine tamdiu expectatus. *Isa.*, XLI, XLV, LI ; *Dan.* IX.

19. *Contumelia et tormento* : addamus plagis contumeliam : quod Christo factum est. *Interrogemus eum* : probemus, ut explicant sequentia. *Reverentiam* : obedientiam, tolerantiam : Græc. *æquitatem*, benignitatem.

20. *Morte turpissima* : cruce scilicet, servili ac teterrimo

21. Hæc cogitaverunt, et erraverunt: excæcavit enim illos malitia eorum.

22. Et nescierunt sacramenta Dei, neque mercedem speraverunt justitiæ, nec judicaverunt honorem animarum sanctarum.

23. Quoniam Deus creavit hominem inexterminabilem, et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum:

24. Invidia autem diaboli, mors introivit in orbem terrarum:

25. Imitantur autem illum, qui sunt ex parte illius.

atque ignominiosissimo supplicio. *Erit enim respectus ex sermonibus illius.* Viderimus inter cruciamenta quid dicat, et an sibi constet.

22. *Sacramenta Dei*: mysteria sive arcana consilia. *Animarum sanctarum*: Græc. *irreprehensibilium.*

22. *Deus creavit hominem inexterminabilem*, immortalem, ut recordatione pristinæ dignitatis erigat justorum animos, ne impiorum insectationibus victi jaceant. *Ad imaginem similitudinis suæ*: Græc. *proprietatis.* Deo enim proprium, ut sit per se immortalis; cætera omnia per se deficiant, nisi continuo divinæ virtutis influxu sustententur. Alii codices habent, *æternitatis suæ*, ἀϊδιότητος, pro ἰδιότητος.

24. *Invidia diaboli mors.* Unde Christus: *Ille homicida ab initio.* Joan., VIII, 44.

25. *Imitantur autem illum. Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere.* Joan., ibid.

CAPUT III.

Prosequitur adversus impios: justorum spes: gloria sempiterna: impii maledicti: eorum maledicta conjugia: maledicta soboles, eunuchi spirituales, 14.

1. Justorum autem animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis.

2. Visi sunt oculis insipientium mori: et æstimata est afflictio exitus illorum:

3. Et quod a nobis est iter, exterminium: illi autem sunt in pace.

4. Et si coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est.

5. In paucis vexati, in multis bene disponentur: quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.

6. Tanquam aurum in fornace probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos: et in tempore erit respectus illorum.

1. *Tormentum mortis.* Vox ultima deest Græc.

2. *Æstimata est afflictio*; 3. *et quod a nobis est iter.* Insipientes arbitrantur exitum justorum sive mortem, nihil aliud esse quam cruciatum, et profectionem a nobis interitum, excidium: Græc. *contritionem.*

5. *In paucis*: in corpore, in paucorum dierum vita, *vexati*: *in multis*: in æterna et interminabili vita: *bene disponentur*: Græc. *per pauca docti* (sub patientiæ disciplina habiti), *maximis afficientur beneficiis. Non* enim *sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam*; et: *Momentaneum illud et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur.* Rom., VIII, 18; II Cor., IV, 17.

6. *Quasi holocausti hostiam accepit illos*: Græc. *holocaustum hostiæ*, sive immolationis; eodem sensu, ut perfectam oblationem, qualis est holocausti, quæ tota Domino consecratur. *In tempore erit respectus illorum*: suo et idoneo tempore respiciet Deus eorum studia et labores. At Græc. *in tempore respectus illorum* (quo illos respiciet Deus).

7. Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent.

8. Judicabunt nationes, et dominabuntur populis, et regnabit Dominus illorum in perpetuum.

9. Qui confidunt in illo, intelligent veritatem: et fideles in dilectione acquiescent illi: quoniam donum et pax est electis ejus.

10. Impii autem secundum quæ cogitaverunt, correptionem habebunt: qui neglexerunt justum, et a Domino recesserunt.

11. Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est: et vacua est spes illorum, et labores sine fructu et inutilia opera eorum.

12. Mulieres eorum insensatæ sunt, et nequissimi filii eorum.

13. Maledicta creatura eorum, quoniam felix est sterilis, et incoinquinata, quæ nescivit thorum in delicto, habebit fructum in respectione animarum sanctarum,

14. Et spado, qui non operatus est per manus suas iniquitatem, nec cogitavit adversus Deum nequissima: dabitur enim illi fidei donum electum, et sors in templo Dei acceptissima.

15. Bonorum enim laborum gloriosus est fructus, et quæ non concidat radix sapientiæ.

16. Filii autem adulterorum in inconsummatione erunt, et ab iniquo thoro semen exterminabitur.

7. *Fulgebunt, et tamquam scintillæ in arundineto*: clara luce, in materia quæ flammam facile comprehendat: *discurrent*: immortalem lucem circumferentes.

8. *Judicabunt nationes*: teste ipso Christo, *Apoc.*, II, 26.

9. *Donum*: seu donativum. *Electis ejus. Stipendia enim peccati, mors*: *gratia autem Dei* (donum seu donativum, et gratuita largitio qua suos impertit milites) *vita æterna.* Rom. VI, 23.

11. *Vacua spes illorum.* Isa., LIX. 5, 6, 7: *Ova aspidum ruperunt, et telas araneæ texuerunt... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis: opera eorum opera inutilia; cogitationes eorum cogitationes inutiles: vastitas et contritio in viis eorum.*

12. *Mulieres eorum insensatæ.* Impiorum familia pravis exemplis corrupta.

13, *Maledicta*: execrabilis, *creatura* (seu progenies) *eorum*: pessimorum hominum pessima soboles. *Felix sterilis, et incoinquinata*, seu virgo, præ illis tam impie conjugatis. Tot probra, tot corruptelæ sunt in conjugiis et familiis, tanta etiam in connubiali thoro flagitia, ac dehonestamenta sunt, ut sterilitas et virginitas longo spatio antecellant. *Habebit fructum*: præclaram sobolem, bona opera, eorumque mercedem. *In respectione*, in visitatione et retributione: *animarum sanctarum*: deest Græc.

14. *Et spado*: supple, *beatior.* Alludit ad spadones illos, de quibus *Isa.*, LVI, 3, 4, 5, *qui non operatus est per manus*: *nec cogitavit*: qui nec opere, nec cogitatione peccavit. *Dabitur illi fidei donum electum*: excellens, singulare, scilicet, *nomen melius a filiis et filiabus*; *nomen sempiternum*:.... *quod non peribit*: Isa., ibid., ut jam non in sobole, ut cæteri homines, sed in bonis operibus immortalitatem consequantur. *Sors in templo Dei acceptissima*: Isa., ibid.: *Dabo eis in domo mea et in muris eis locum*; ut et illud animo providisse videantur, cælibus honoratiore loco in templo Dei sessuros, sacrorumque administros futuros.

16. *Filii adulterorum in inconsummatione erunt*: Græc. *inconsummati*, impuri, non initiati, imperfecti abortivi instar, ut infra, IV, 4. 5. *Ab iniquo thoro semen*, seu soboles, *exterminabitur*, aberit: contra ac Salomon pollicetur thoro intaminato et casto, *Prov.*, V, 15, 16.

17. Et si quidem longæ vitæ erunt, in nihilum computabuntur, et sine honore erit novissima senectus illorum.

18. Et si celerius defuncti fuerint, non habebunt spem, nec in die agnitionis allocutionem.

19. Nationis enim iniquæ diræ sunt consummationes.

18. *Nec in die agnitionis* : in die quo benefacta et scelera recognoscentur. *Allocutionem* : Græc. *solatium.*

19. *Nationis* : generationis, seu sobolis *iniquæ*, inter adulteria sordesque natæ : *diræ sunt consummationes*; diri et infausti exitus.

CAPUT IV.

Pii, clari, notique : malorum soboles instabilis : justorum beata mors, 7; beata etiam vita, etiamsi brevis, 1, senectute melior, 8, 9, cito rapi ex gratia est, 11, 14 ; vitæ pericula, tentationes, fascinum, 12 ; irrisi impii et infelices, 19, 20.

1. O quam pulchra est casta generatio cum claritate! immortalis est enim memoria illius : quoniam et apud Deum nota est, et apud homines.

2. Cum præsens est, imitantur illam : et desiderant eam, cum se eduxerit : et in perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum præmium vincens.

3. Multigena autem impiorum multitudo non erit utilis, et spuria vitulamina non dabunt radices altas, nec stabile firmamentum collocabunt.

4. Et si in ramis in tempore germinaverint, infirmiter posita, a vento commovebuntur, et a nimietate ventorum eradicabuntur.

5. Confringentur enim rami inconsummati, et fructus illorum inutiles, et acerbi ad manducandum, et ad nihilum apti.

6. Ex iniquis enim somniis filii qui nascuntur, testes sunt nequitiæ adversus parentes in interrogatione sua.

7. Justus autem si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit.

1. *O quam pulchra est casta generatio* : sive generatio illa bonorum operum, de qua supra, III, 14, 14, sive post exhibitas oculis impiorum et adulterorum execratas atque incestatas domos, piorum sobolem benedictam prædicat. Prima illa interpretatio magis Græco congruit, qui sic habet : *Melior est orbitas, sive sterilitas cum virtute* : supple, quam illa impiorum ampla soboles. *Immortalis est enim memoria illius* : sterilitatis scilicet cum virtute conjunctæ : ut habes *Isa.*, LVI.

2. *Incoinquinatorum certaminum præmium vincens* : pro quo Græc. *prælium.* Sunt autem incoinquinata certamina, incruenta illa, neque ulla cæde polluta, quibus voluptatem virtute et castitate dejicimus. Posset etiam pro *certaminum*, reponi, prælíorum : eodem ubique sensu quo illa prælia celebrentur, quæ puram, ac nulla cæde fœdam reportent lauream.

3. *Spuria vitulamina* : mendum : ex voce μοσχευμάτων; vertendum autem *spuriæ, sive adulterinæ propagines, plantationes* : ut habet Aug. lib. II *de Doct. Christ.*, cap. XII, hoc est, adulterorum soboles, *non habent radices altas* : ut sup. III, 16, etc. Ambrosius tamen ex hac versione Theclam, Agnetem, Pelagiam vocat *nobilia vitulamina*, lib. II, *Epist.* VII (nunc *Epist.* XXXVII, n. 36).

6. *Ex iniquis somniis* : illicitis amplexibus, sive delectamento somni, ut infra, VII, 2, quem poeta dulcem soporem vocat. *In interrogatione*, sive probatione *sua* : data occasione parentum se similes comprobabunt.

8. Senectus enim venerabilis est non diuturna, neque annorum numero computata : cani autem sunt sensus hominis,

9. Et ætas senectutis, vita immaculata.

10. Placens Deo actus est dilectus, et vivens inter peccatores translatus est.

11. Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.

12. Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia.

13. Consummatus in brevi, explevit tempora multa :

14. Placita enim erat Deo anima illius, propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. Populi autem videntes, et non intelligentes, nec ponentes in præcordiis talia:

15. Quoniam gratia Dei, et misericordia est in sanctos ejus, et respectus in electos illius.

16. Condemnat autem justus mortuus vivos impios, et juventus celerius consummata, longam vitam injusti.

17. Videbunt enim finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de illo Deus, et quare munierit illum Dominus.

18. Videbunt et contemnent eum : illos autem Dominus irridebit.

19. Et erunt post hæc decidentes sine honore, et in contumelia inter mortuos in perpetuum : quoniam disrumpet illos inflatos sine voce, et commovebit illos a fundamentis, et usque ad supremum desolabuntur : et erunt gementes, et memoria illorum peribit.

20. Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et traducent illos ex adverso iniquitates ipsorum.

3. *Cani autem sunt sensus hominis* : sive, ut habet Græc. *canities ipsa, prudentia est hominibus* : ne eam colore aut annis æstimes.

11. *Raptus est.* Quem in locum Aug. lib. *de Prædest. Sanct.*, XIV, n. 26 : « Dictum est secundum pericula vitæ hujus, non secundum præscientiam Dei qui hoc præscivit quod futurum erat, non quod futurum non erat, id est, quod ei mortem immaturam fuerat largiturus, ut tentationum subtraheretur incerto, non quod peccaturus esset, qui mansurus in tentatione non esset. » Quem Sapientiæ locum laudat etiam Cypr. lib. *de Mortal.* ab Augustino citatus.

12. *Fascinatio nugacitatis.* En vitam humanam : fascinatio, sive fallacia, atque deceptio, stoliditas, nugacitas, pravitas, inconstantia sive vacillatio, ῥεμβασμὸς ; hæc enim omnia græcæ voces sonant. *Inconstantia concupiscentiæ* : sensuum vagi ac mutabiles motus, unde Moses : *Nec sequantur cogitationes suas et oculos per res varias fornicantes*, Num., XV, 39 ; et Paulus : *Facientes voluntates carnis et cogitationum*, Ephes., II, 3.

14, 15. *Populi autem... non intelligentes... quoniam gratia et misericordia.* Supple, deplorabunt eorum præproperam mortem, quos jam æternitati maturos Deus ad se evocabat.

16. *Longam vitam* : Græc. *longævam senectutem.*

17. *Quare* : Græc. *in quid*; cujus rei gratia, *munierit*, firmaverit, *illum Dominus*, tot præsidiis instruxerit, tutumque servaverit, nempe ut æternum viveret.

19. *Inflatos* : Græc. *præcipites*; *sine voce*, mutos, frustra hiscentes, verbis non secuturis, atque, ut in somniis, delusos vanis conatibus. *Commovebit illos a fundamentis*; dejectos omni spe, et in æternum alienatos *a vita Dei.* Ephes., IV, 18.

CAPUT V.

Piorum ab impiis discrimina post mortem : horum sera in inferno pœnitentia, 2, 6 ; in hac vita inanes labores, 7, inanis jactantia, 8 ; transitoriæ nullo relicto vestigio voluptates, 9, 10 *et seqq.* ; vanæ spes, 15 ; justorum æterna stabilitas : Deus pro illis et contra impios armatus, 16 *et seqq.* ; ictu certo et indeclinabili, 22.

1. Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum.

2. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis,

3. Dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritus gementes : Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii.

4. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore.

5. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.

6. Ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis.

7. Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus.

8. Quid nobis profuit superbia ? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis ?

9. Transierunt omnia illa tanquam umbra, et tanquam nuntius percurrens,

10. Et tanquam navis, quæ pertransiit fluctuantem aquam ; cujus, cum præterierit, non est vestigium invenire, neque semitam carinæ illius in fluctibus :

11. Aut tanquam avis, quæ transvolat in aere, cujus nullum invenitur argumentum itineris, sed tantum sonitus alarum verberans levem ventum, et scindens per vim itineris aerem : commotis alis transvolavit, et post hoc nullum signum invenitur itineris illius :

12. Aut tanquam sagitta emissa in locum destinatum ; divisus aer continuo in se reclusus est, ut ignoretur transitus illius :

13. Sic et nos nati continuo desivimus esse : et virtutis quidem nullum signum valuimus ostendere : in malignitate autem nostra consumpti sumus.

14. Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.

15. Quoniam spes impii tanquam lanugo est, quæ a vento tollitur : et tanquam spuma gracilis, quæ a procella dispergitur : et tanquam fumus qui a vento diffusus est : et tanquam memoria hospitis unius diei prætereuntis.

16. Justi autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum.

17. Ideo accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini : quoniam dextera sua teget eos, et brachio sancto suo defendet illos.

18. Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum.

19. Induet pro thorace justitiam, et accipiet pro galea judicium certum.

20. Sumet scutum inexpugnabile, æquitatem :

21. Acuet autem duram iram in lanceam : et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.

22. Ibunt directe emissiones fulgurum, et tanquam a bene curvato arcu nubium exterminabuntur, et ad certum locum insilient.

23. Et a petrosa ira plenæ mittentur grandines : excandescet in illos aqua maris, et flumina concurrent duriter.

24. Contra illos stabit spiritus virtutis, et tanquam turbo venti dividet illos : et ad eremum perducet omnem terram iniquitas illorum, et malignitas evertet sedes potentium.

1. *Stabunt justi* : Græc. *stabit justus. Qui abstulerunt labores eorum* : alimenta, victum quantovis labore partum.

3. *In similitudinem* : Græc. *in parabolam* ; sic *Jer.* XXIX, 9, civitas *in opprobrium et in parabolam*, hoc est, assumenda in exemplum magnæ calamitatis, ut Sodoma et Gomorrha, *Deut.*, XXIX, 23 ; *Jer.*, XXIX, L, etc.

6 *Justitiæ lumen* : sol intelligentiæ ; Græc. *sol* simpliciter. Aliis, *sol justitiæ*, de quo *Malach.*, IV, 2. Hoc est quod ait Paulus : *Tenebris obscuratum habentes intellectum alienatæ a vita Dei, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum.* Ephes., IV, 18.

7. *Lassati sumus in via iniquitatis* : Græc. *lassati iniquitatis viis*, sive ad satietatem pleni. *Vias difficiles* : Græc. *deserta avia*, inaccessa, atque hæc est cæcitas, ut licet defatigati, tamen ad flagitia pertrahantur, nec possint referre pedem.

15. *Tanquam lanugo* : χνοῦς. florum lanugines a ventis circumlatæ, quod nunc legitur : χοῦς, *pulvis* : eodem sensu.

18. *Accipiet armaturam zelus illius* : Græc. *armaturam zelum suum*, æmulationes in contemptores.

22. *Ibunt directe* : Græc. *directæ*, εὐσοχοὺ, bene collimatæ, neque aberraturæ ab ictu, a sagittis comparatione ducta, ut sequentia demonstrant. *Exterminabuntur*, emittentur, quod tamen Græc. deest. *Ad certum locum* : ad scopum.

23. *Et a petrosa ira* : Dei scilicet, *petrosa* autem, lapidante, instar machinæ saxa jacientis : πετροβόλον. Alludit ad eos locos, in quibus Deus in hostes saxis et grandinibus pluit. *Exod.*, IX, 18 ; *Jos.*, X, 11. *Aqua maris, et flumina* : venturi judicii signa. *Pressura gentium præ confusione sonitus maris et fluctuum*, Luc., XXI, 25.

24. *Spiritus virtutis* : ventus vehemens. *Ad eremum* : ad solitudinem, ad vastitatem.

CAPUT VI.

Omnis potestas a Deo : gravi rationi reddendæ obnoxia, 4, 5 : potentes potenter cruciandi, 6, 7, 9 ; nulla acceptio personarum : justa juste : sapientia quam expetenda, tam obvia est omnibus, 13, 14 ; vere regnare quid sit, 22, 23.

1. Melior est sapientia quam vires : et vir prudens quam fortis.

2. Audite ergo, reges, et intelligite : discite, judices finium terræ.

3. Præbete aures, vos qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis nationum :

4. Quoniam data est a Domino potestas vobis, et virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra et cogitationes scrutabitur :

5. Quoniam cum essetis ministri regni illius, non recte

1. *Melior est* : deest Græc. Similis sententia *Eccl.*, IX, 18.

4. *Interrogabit opera vestra* : non adulatores vestros : interrogabit autem, probabit, ad normam exiget, non ad hominum opiniones.

judicastis, nec custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis.

6. Horrende et cito apparebit vobis : quoniam judicium durissimum, his qui præsunt, fiet.

7. Exiguo enim conceditur misericordia : potentes autem potenter tormenta patientur.

8. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam : quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus.

9. Fortioribus autem fortior instat cruciatio.

10. Ad vos ergo, reges, sunt hi sermones mei, ut discatis sapientiam, et non excidatis.

11. Qui enim custodierint justa juste, justificabuntur : et qui didicerint ista, invenient quid respondeant.

12. Concupiscite ergo sermones meos, diligite illos, et habebitis disciplinam.

13. Clara est, et quæ nunquam marcescit, sapientia, et facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam.

14. Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat.

15. Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : assidentem enim illam foribus suis inveniet.

16. Cogitare ergo de illa, sensus est consummatus; et qui vigilaverit propter illam, cito securus erit.

17. Quoniam dignos seipsa circuit quærens, et in viis ostendit se illis hilariter, et in omni providentia occurrit illis.

18. Initium enim illius verissima est disciplinæ concupiscentia.

19. Cura ergo disciplinæ, dilectio est; et dilectio, custodia legum illius est : custoditio autem legum, consummatio incorruptionis est :

20. Incorruptio autem facit esse proximum Deo.

21. Concupiscentia itaque sapientiæ deducit ad regnum perpetuum.

22. Si ergo delectamini sedibus et sceptris, o reges populi, diligite sapientiam, ut in perpetuum regnetis.

23. Diligite lumen sapientiæ, omnes qui præestis populis.

24. Quid est autem sapientia, et quemadmodum facta sit, referam : et non abscondam a vobis sacramenta Dei, sed ab initio nativitatis investigabo, et ponam in lucem scientiam illius, et non præteribo veritatem :

25. Neque cum invidia tabescente iter habebo : quoniam talis homo non erit particeps sapientiæ.

26. Multitudo autem sapientium sanitas est orbis terrarum : et rex sapiens stabilimentum populi est.

27. Ergo accipite disciplinam per sermones meos, et proderit vobis.

8. *Non subtrahet* judicio *personam* : *non enim est acceptio personarum apud Deum.* Rom. II, 11.

11. *Justa juste* : ex Deut., XVI, 20, *juste quod justum est persequeris* : Græc. *sancte sancta.*

13. *Facile videtur* : de his et seqq. vide *Prov.*, II, VIII, etc.

19. *Dilectio, custodia legum.* Rom., XIII, 8 : *Qui enim diligit proximum, legem implevit :* quod egregie exequitur Augustinus tract. 87. *in Joan.*; *De mor. Eccl. cath.*, cap. XV, n. 25, et alibi pasaim.

24. *Facta sit.* Vide VII, 25, 26.

CAPUT VII.

Regum et vulgi æqua nativitas : tam infirma, tam misera, 1 *et seqq.*; in una sapientia opes, 14, ac vera scientia : *ibid et seqq.*; æternæ sapientiæ dotes, 22, 23, 24; nativitas, 25, 26; vis, 27; lux et pulcritudo, 29, 30.

1. Sum quidem et ego mortalis homo, similis omnibus, et ex genere terreni illius, qui prior factus est, et in ventre matris figuratus sum caro.

2. Decem mensium tempore coagulatus sum in sanguine, ex semine hominis, et delectamento somni conveniente.

3. Et ego natus accepi communem aerem, et in similiter factam decidi terram, et primam vocem similem omnibus emisi plorans.

4. In involumentis nutritus sum, et curis magnis.

5. Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium.

6. Unus ergo introitus est omnibus ad vitam, et similis exitus.

7. Propter hoc optavi, et datus est mihi sensus : et invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ :

8. Et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.

9. Nec comparavi illi lapidem pretiosum : quoniam omne aurum in comparatione illius, arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius.

10. Super salutem et speciem dilexi illam, et proposui pro luce habere illam : quoniam inextinguibile est lumen illius.

11. Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.

12. Et lætatus sum in omnibus : quoniam antecedebat me ista sapientia, et ignorabam, quoniam horum omnium mater est.

13. Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo.

14. Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commendati.

15. Mihi autem dedit Deus dicere ex sententia, et præsumere digna horum, quæ mihi dantur : quoniam ipse sapientiæ dux est, et sapientium emendator.

16. In manu enim illius et nos, et sermones nostri, et omnis sapientia, et operum scientia et disciplina.

17. Ipse enim dedit mihi horum, quæ sunt, scientiam veram : ut sciam dispositionem orbis terrarum et virtutes elementorum.

18. Initium et consummationem, et medietatem tem-

1. *Qui prior factus,* seu fictus *est* :

3. *Plorans* : Græc. *æque plorans.*

10. *Super salutem* : valetudinem : *et speciem* : egregiam formam quæ duo hominibus jucundissima.

11. *Honestas* : decor, gloria.

12. *Antecedebat* : viæ ac vitæ dux. *Ignorabam* : anteaquam me studio addicerem sapientiæ. Sic sapientissimi quique ab ignorantia ordiuntur.

16. *Mihi autem dedit Deus* : Græc. *det Deus, ex sententia* : secundum optata. *Et præsumere* : animo, cogitatione : Græc. *cogitare.*

17. *Ut sciam* : quantum homini fas est. Alioquin hæc omnia humano ingenio inaccessa Ecclesiastes passim docet.

18. *Initium, consummationem, medietatem temporum* : eorum nexum.

porum vicissitudinum permutationes et commutationes temporum,

19. Anni cursus, et stellarum dispositiones,

20. Naturas animalium, et iras bestiarum, vim ventorum, et cogitationes hominum, differentias virgultorum, et virtutes radicum :

21. Et quæcumque sunt absconsa et improvisa, didici : omnium enim artifex docuit me sapientia.

22. Est in enim illa spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus, multiplex, subtilis, disertus, mobilis, incoinquinatus, certus, suavis, amans bonum, actus, quem nihil vetat, benefaciens,

23. Humanus, benignus, stabilis, certus, sécurus, omnem habens virtutem, omnia prospiciens, et qui capiat omnes spiritus ; intelligibilis. mundus, subtilis.

24. Omnibus enim mobilibus mobilior est sapientia : attingit autem ubique propter suam munditiam.

25. Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera : et ideo nihil inquinatum in eam incurrit.

26. Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.

27. Et cum sit una, omnia potest : et in se permanens omnia innovat : et per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei et prophetas constituit.

28. Neminem enim diligit Deus, nisi eum, qui cum sapientia inhabitat.

29. Est enim hæc speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum, luci comparata invenitur prior.

30. Illi enim succedit nox ; sapientiam autem non vincit malitia.

CAPUT VIII.

Prosequitur sapientiæ dotes : fortis, suavis, 1. amanda, ducenda seu sponsanda, 2, 3 ; homines facit providos, 8 ; dulces convictus, 9, 16 ; gubernatrix, 14, 15. Bona indoles, 19, 20. Continentia ab uno Deo expectanda et petenda.

1. Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.

2. Hanc amavi, et exquisivi a juventute mea, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius.

3. Generositatem illius glorificat, contubernium habens Dei : sed et omnium Dominus dilexit illam.

4. Doctrix enim est disciplinæ Dei, et electrix operum illius.

5. Et si divitiæ appetuntur in vita, quid sapientia locupletius, quæ operatur omnia ?

6. Si autem sensus operatur, quis horum, quæ sunt magis quam illa est artifex ?

7. Et si justitiam quis diligit : labores hujus magnas habent virtutes ; sobrietatem enim et prudentiam docet, et justitiam, et virtutem, quibus utilius nihil est in vita hominibus.

8. Et si multitudinem scientiæ desiderat quis : scit præterita et de futuris æstimat : scit versutias sermonum, et dissolutiones argumentorum : signa et monstra scit antequam fiant, et eventus temporum et sæculorum.

9. Proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum : sciens quoniam mecum communicabit de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei.

10. Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores juvenis.

11. Et auctus inveniar in judicio, et in conspectu potentium admirabilis ero, et facies principum mirabuntur me :

12. Tacentem me sustinebunt, et loquentem me respicient, et sermocinante me plura, manus ori suo imponent.

20. *Cogitationes hominum* : sive ratiocinationes, opiniones : nisi mavis ipsam ratiocinandi artem. Nota autem bestiis iras, vim ventis, hominibus cogitationes rationesque attributas.

21. *Omnium enim artifex docuit me sapientia*. Jam exemplo Salomonis erigit oculos ad illam sapientiam creatricem, de qua *Prov.*, VIII, 22.

22. *Est enim in illa spiritus*. Jam inde ab initio sapientiam vocat spiritum. *Unicus, multiplex* : quod uno consilio, viaque simplice omnia deinde in numeros evolvantur. *Mobilis*, εὐκινητὸς, impiger efficax, in agendo promptus. *Disertus* : pro quo in Græc. τρανὸς, *splendidus*, luculentus. Græc. *certus* : perspicuus, manifestus. *Suavis* : Græc. *innoxius*. *Bonum amans* : æqui bonique studiosus. *Acutus* : penetrantissimus, cui nihil impervium, unde *quem nihil vetat* : nihil arcet : ad omnia expeditus. *Benefaciens* : Græc. *beneficus*.

23. *Humanus* : humanitatis amans. *Certus* : additum ad stabilitatem vel securitatem. *Omnem habens virtutem, omnia prospiciens* : Græc. *omnipotens, omniscius*, sive omnium inspector. *Qui capiat omnes spiritus* : *intelligibilis* ; Græc. *permeans omnes spiritus intelligentes*, mundos seu castos, subtilissimos : omnium *spirituum ponderator*, scrutator, *Prov.*, XVI, 2.

24. *Mobilior* : expeditior, actuosior. *Propter munditiam* : simplicitatem, immixtam puritatem, quam etiam philosophi, duce Aristotele, actum vocant purissimum.

25, 26. *Vapor est... emanatio... candor* seu splendor, *speculum, imago*. En Verbi incorrupta generatio, atque indeminutus, æternus, et omnis mutationis expers ex paterna substantia ac luce processus ; quæ secutus Paulus, Christum imaginem Dei invisibilem prædicat, in quo omnia condita et creata sint, visibilia æque ac invisibilia, nec minus Angeli cujuscumque ordinis sint, quam homines. II *Cor.*, IV, 4 ; *Col.* I, 15, 16, 17. Item *Hebr.*, I, 3, eumdem Christum splendorem gloriæ Dei, ejusque substantiæ characterem vocat ; atque hæc omnia, infectam, increatam, et tamen procedentem demonstrant Sapientiam ; cæterum in nobis quodammodo factam, cum ejus illustratione sapientes facti sumus. Supra, VI, 24.

1. *Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter*. Hæc ipsa sapientia, quæ omnia ordinat, ut ad finem suum perveniant, ipsa ab ipsis finibus ad finem usque

13. Præterea habebo per hanc, immortalitatem : et memoriam æternam his, qui post me futuri sunt, relinquam.

14. Disponam populos : et nationes mihi erunt subditæ.

15. Timebunt me audientes reges horrendi . in multitudine videbor bonus, et in bello fortis.

16. Intrans in domum meam, conquiescam cum illa : non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium.

17. Hæc cogitans apud me, et commemorans in corde meo : quoniam immortalitas est in cognatione sapientiæ.

18. Et in amicitia illius delectatio bona, et in operibus manuum illius honestas sine defectione, et in certamine loquelæ illius sapientia, et præclaritas in communicatione sermonum ipsius : circuibam quærens, ut mihi illam assumerem.

19. Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam.

20. Et cum essem magis bonus, veni ad corpus incoinquinatum.

21. Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum : adii Dominum, et deprecatus sum illum, et dixi ex totis præcordiis meis :

12. *Tacentem me sustinebunt* : ex Job, XXIX, 8, 9.

18. *Honestas sine defectione*; Græc. *opes inexhaustæ*, in coexercitatione conversationis illius : in frequentandis ejus colloquiis. *Præclaritas* : nominis claritudo.

19. *Puer ingeniosus* : Græc. *bona indole. Sortitus suam animam bonam* : decreta Dei sorti cuidam etiam Apostolus comparat, *Ephes.*, I, 11, quod horum nulla causa humana inveniri possit, sortesque Deus temperet. *Prov.*, XVI, 33.

20. *Cum essem magis bonus* : Græc. *magis autem* (hoc est, seu potius) *cum essem bonus, veni ad corpus* : non quod esset bonus antequam veniret ad corpus; absurdum enim, cum de toto, uti se habet, loquatur homine, conjuncto jam corpore, neque quod corpus illud in iniquitatibus, humano more conceptum, atque immundo concretum semine, prorsus intaminatum esset tum cum infusa est anima; sed quod puer bonæ indolis, bonamque sortitus animam, eo facile devenerit, ut corpus etiam incorruptum servaret a pravis libidinibus. Quanquam nec illud defugerim, quin anima e Dei manibus, seu potius ex oris ejus afflatu ad castum corpus suo quodam modo venisse dicatur, ut tamen bonum illud, castumque non absolute, sed comparate et vulgari hominum more sumatur : quod firmatur sequentibus.

21. *Et ut scivi*. Ne tamen crederemus bonam indolem, temperatumque corpus ad continentiam assequendam sufficere : docet nos vera unde continentia habeatur : Dei quippe dono : quod urget Augustinus *de Grat. et lib. arb.* c. IV, n. 8 ; *de Bon. persev.*, XVII, n. 43, etc. Memoratu autem dignum videtur sequenti prece, quæ ad finem usque libri deducitur, nihil haberi speciale de continentia : sed cum de sapientia ubique agatur, qua homo vere continens, suique compos efficitur, datur intelligi, sapientiæ nomine, comprehensam etiam continentiam.

CAPUT IX.

Incipit oratio ad finem usque libri producenda, 1. Hominis creatio: imperium, 2, 3. Petit sapientiam a Deo mittendam, 4 ; operum Dei retricem, 9 ; adjutricem regum, 10 et seqq. sine hac homines imperiti et imbecilli, 15 et seqq.

1. Deus patrum meorum, et Domine misericordiæ, qui fecisti omnia verbo tuo,

2. Et sapientia tua constituisti hominem, ut dominaretur creaturæ, quæ a te facta est,

3. Ut disponat orbem terrarum in æquitate et justitia, et in directione cordis judicium judicet :

4. Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, et noli me reprobare a pueris tuis :

5. Quoniam servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ, homo infirmus, et exigui temporis, et minor ad intellectum judicii et legum.

6. Nam et si quis erit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur.

7. Tu elegisti me regem populo tuo, et judicem filiorum tuorum et filiarum :

8. Et dixisti me ædificare templum in monte sancto tuo, et in civitate habitationis tuæ altare, similitudinem tabernaculi sancti tui, quod præparasti ab initio :

9. Et tecum sapientia tua, quæ novit opera tua, quæ et affuit tunc cum orbem terrarum faceres, et sciebat quid esset placitum oculis tuis, et quid directum in præceptis tuis.

10. Mitte illam de cœlis sanctis tuis, et a sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te :

11. Scit enim illa omnia et intelligit : et deducet me in operibus meis sobrie, et custodiet me in sua potentia.

12. Et erunt accepta opera mea, et disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei.

13. Quis enim hominum poterit scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitare quid velit Deus ?

14. Cogitationes enim mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ.

15. Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem.

16. Et difficile æstimamus quæ in terra sunt, et quæ in prospectu sunt, invenimus cum labore. Quæ autem in cœlis sunt, quis investigabit ?

17. Sensum autem tuum quis sciet ? nisi tu dederis sapientiam, et miseris Spiritum sanctum tuum de altissimis :

18. Et sic correctæ sint semitæ eorum, qui sunt in terris, et quæ tibi placent didicerint homines.

19. Nam per sapientiam sanati sunt, quicumque placuerunt tibi, Domine, a principio.

4. *Sedium tuarum assistricem* : de qua *Prov.*, VIII. 27.

5. *Minor ad intellectum judicii et legum. Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum, et servus tuus in medio est populi.., infiniti*, etc., ut ipse Salomon, III *Reg.*, III, 7, 8.

8. *Similitudinem... quod præparasti ab initio* : in deserto scilicet, *Exod.*, XXVI, ad cujus formam templum extructum est.

15. *Sensum multa cogitantem* : mentem multa curantem :

CAPUT X.

Sapientia claret ab initio mundi in tuendis hominibus : Adamo, 1, 2 ; Noe, 5 ; Abrahamo, 6 ; Jacobo, 10 ; Josepho, 13 ; tota Hebræorum gente, 15 et seqq. ; maris Rubri transitus, 18 ; Cainus insipiens, 3 ; diluvium, 4.

1. Hæc illum, qui primus formatus est a Deo pater orbis terrarum, cum solus esset creatus, custodivit,

2. Et eduxit illum a delicto suo, et dedit illi virtutem continendi omnia.

3. Ab hac ut recessit injustus in ira sua, per iram homicidii fraterni deperiit.

4. Propter quem, cum aqua deleret terram, sanavit iterum sapientia, per contemptibile lignum justum gubernans.

5. Hæc, et in consensu nequitiæ cum se nationes contulissent, scivit justum et conservavit sine querela Deo, et in filii misericordia fortem custodivit.

6. Hæc justum a pereuntibus impiis liberavit fugientem, descendente igne in Pentapolim:

7. Quibus in testimonium nequitiæ fumigabunda constat deserta terra, et incerto tempore fructus habentes arbores et incredibilis animæ memoria stans figmentum salis.

8. Sapientiam enim prætereuntes non tantum in hoc lapsi sunt, ut ignorarent bona, sed et insipientiæ suæ reliquerunt hominibus memoriam, ut in his quæ peccaverunt, nec latere potuissent.

9. Sapientia autem hos, qui se observant, a doloribus liberavit.

10. Hæc profugum iræ fratris justum deduxit per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei et dedit illi scientiam sanctorum: honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.

11. In fraude circumvenientium illum affuit illi, et honestum fecit illum.

12. Custodivit illum ab inimicis, et a seductoribus tutavit illum, et certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.

13. Hæc venditum justum non dereliquit, sed a peccatoribus liberavit eum: descenditque cum illo in foveam,

14. Et in vinculis non dereliquit illum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversus eos, qui eum deprimebant: et mendaces ostendit, qui maculaverunt illum, et dedit illi claritatem æternam.

15. Hæc populum justum, et semen sine querela liberavit a nationibus, quæ illum deprimebant.

2. *Continendi omnia*: dominandi, regendi.

3. *Injustus*: Cain.

3. *Propter quem*: Cainum ejusque impiam sobolem; quæ filios Dei initis connubiis pervertit. *Gen.*, VI, 2.

5. *In consensu nequitiæ*: Chaldæis, vicinisque gentibus in idololatriam consentientibus. *Scivit*: Græc. *agnovit*: ab aliis separavit: *invenit. Justum*: Abrahamum: *in filii* (Isaaciquem immolaturus erat) *misericordia fortem custodivit.*

6. *Justum*: Lot. *Gen.*, XIX.

7. *Et incredibilis animæ*: incredulæ, uxoris Lot. *Ibid.*

10. *Hæc profugum* (Græc. *ac velut exulem*), *iræ* (ab ira) *fratris* (Esaü) *justum* (Jacobum). *Regnum Dei.* Angelos scilicet ascendentes et descendentes, scalæque ad cœlos pertingentis cacumini innitentem Deum. *Gen.*, XXVIII, 12, 13. *Scientiam sanctorum*: dedit ei nosse angelos, et cum eis scire Deum et cœlum, et domum Dei, Bethel sive locum in quo Deus coleretur. *Ibid.*, 17.

11. *In fraude circumvenientium illum*: Labanis, ejusque familiæ, *ibid.*, XXIX, XXX, XXXI.

12. *Certamen forte*: cum angelo, *ibid.*, XXXII. *Potentior est sapientia*: Græc. *pietas.*

13. *Venditum* a fratribus *justum* Josephum: Græc. *a peccato*: ab adulterio cum uxore Putipharis, *ibid.*, XXXIX.

14. *Sceptrum* (sive administrationem) *regni. Qui maculaverunt*: Græc. *reprehenderant.*

15. *Populum justum*: Hebreæum. *Semen sine querela*: sive Græc. *irreprehensibile.*

16. Intravit in animam servi Dei, et stetit contra reges horrendos in portentis et signis.

17. Et reddidit justis mercedem laborum suorum, deduxit illos in via mirabili: et fuit illis in velamento diei, et in luce stellarum per noctem:

18. Transtulit illos per mare Rubrum, et transvexit illos per aquam nimiam.

19. Inimicos autem illorum demersit in mare, et ab altitudine inferorum eduxit illos. Ideo justi tulerunt spolia impiorum.

20. Et decantaverunt, Domine, nomen sanctum tuum, et victricem manum tuam laudaverunt pariter.

21. Quoniam sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.

16. *Servi Dei*, Mosis.

17. *In via mirabili*: *per mare Rubrum. In velamento diei*, Græc. *die, et in luce*: per columnam nubis nocte rutilantem, *Exod.*, XII, XIII, etc.

19. *Ab altitudine inferorum*: sive Græc. *de profundo abyssi* (maris). *Eduxit illos*: Israelitas.

21. *Os mutorum... infantium*: Maria, et cum ea omnis sexus, omnis ætas magnificentissimo carmine Dominum celebrabat.

CAPUT XI.

Moyses, 1, via populi in deserto, 2; victoriæ, 3; præstita de cœlo auxilia, 4; quæ pœnæ sunt Ægyptiis, ea piis sunt gratiæ, 5, 6 et seqq.; animadversiones paternæ ad probandum: judicia ad puniendum, 9, 10, 11; Ægyptii bestiarum cultores per bestias puniti, 16, 18 et seqq.; per quæ quis peccat, per hæc et torquetur, 17 Dei inexhausta nec toleranda vis, 22, 23; benignitas parcens omnibus, 24 et seqq.

1. Direxit opera eorum in manibus prophetæ sancti.

2. Iter fecerunt per deserta, quæ non habitabantur, et in locis desertis fixerunt casas.

3. Steterunt contra hostes, et de inimicis se vindicaverunt.

4. Sitierunt, et invocaverunt te, et data est illis aqua de petra altissima, et requies sitis de lapide duro.

5. Per quæ enim pœnas passi sunt inimici illorum a defectione potus sui, et in eis, cum abundarent filii Israel, lætati sunt;

6. Per hæc, cum illis deessent, bene cum illis actum est.

7. Nam pro fonte quidem sempiterni fluminis, humanum sanguinem dedisti injustis.

8. Qui cum minuerentur in traductione infantium occisorum, dedisti illis abundantem aquam insperate,

1. *Prophetæ sancti*: Mosis.

2. *Casas*, seu Græc. *tabernacula.*

5, 6. *Per quæ... passi sunt*: *per hæc*: quod supplicio Ægyptiis, id Israelitis gratiæ vertit. Ægyptii enim tetra vexati siti, aquis in cruorem versis; Israelitæ a pessimo sitis cruciatu refecti refotique. Cætera interserta, ab his verbis, *a defectione*, ad finem usque versus 5. Quanquam huic loco aptissima, in hodierno græco desunt ab uberiore codice repetita. His autem et seqq. auctor duo agit, primum, ut quæ tentamento piis, ea exitio impiis futura sint; tum illud vel maxime impios convenientissimis torqueri suppliciis, ut patebit vers. 8, 16, 17 et seqq.

7. *Sempiterni fluminis*: perennis: *humanum sanguinem dedisti*: Græc. *immundo sanguine turbati.*

8. *Qui cum minuerentur in traductione*: Græc. *Ad con-*

9. Ostendens per sitim quæ tunc fuit, quemadmodum tuos exaltares, et adversarios illorum necares.

10. Cum enim tentati sunt, et quidem cum misericordia disciplinam accipientes, scierunt quemadmodum cum ira judicati impii tormenta paterentur.

11. Hos quidem tanquam pater monens probasti : illos autem tanquam durus rex interrogans condemnasti.

12. Absentes enim et præsentes similiter torquebantur.

13. Duplex enim illos acceperat tædium, et gemitus cum memoria præteritorum.

14. Cum enim audirent per sua tormenta bene secum agi, commemorati sunt Dominum, admirantes in finem exitus.

15. Quem enim in expositione prava projectum deriserunt, in finem eventus mirati sunt, non similiter justis sitientes.

16. Pro cogitationibus autem insensatis iniquitatis illorum, quod quidam errantes colebant mutos serpentes, et bestias supervacuas, immisisti illis multitudinem mutorum animalium in vindictam :

17. Ut scirent quia per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.

18. Non enim impossibilis erat omnipotens manus tua, quæ creavit orbem terrarum ex materia invisa, immittere illis mulititudinem ursorum, aut audaces leones.

19. Aut novi generis ira plénas ignotas bestias, aut vaporem ignium spirantes, aut fumi odorem proferentes, aut horrendas ab oculis scintillas emittentes :

20. Quarum non solunt læsura poterat illos exterminare, sed et aspectus per timorem occidere.

21. Sed et sine his uno spiritu poterant occidi, persecutionem passi ab ipsis factis suis, et dispersi per spiritum virtutis tuæ : sed omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti.

22. Multum enim valere, tibi soli supererat semper et virtuti brachii tui quis resistet ?

23. Quoniam tanquam momentum stateræ, sic est ante te orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani, quæ descendit in terram.

24. Sed misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum, propter pœnitentiam.

25. Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti : nec enim odiens aliquid constituisti, aut fecisti.

26. Quomodo autem posset aliquid permanere, nisi tu voluisses ? aut quod a te vocatum non esset, conservaretur ?

27. Parcis autem omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas.

victionem, confutationem, redargutionem : sed hæc in latina interpretatione abrupta et pendentia, sic habent in Græc. a vers. 7 : *Nam cum* (Ægyptii Israelitarum inimici) *pro jugi flumine, sanguine immundo conturbati essent, in redargutionem præcepti de occidendis parvulis* (Hebræorum, de quo *Exod.*, I, 16) *dedisti ipsis* (Israelitis scilicet) *abundantem aquam insperate*, hoc est, illi quidem turbati, aqua repente versa in sanguinem ; hi autem præter spem, aquarum copia recreati. Ait autem id contigisse Ægyptiis, in redargutionem præcepti de occidendis infantibus ; ut qui sanguinem innocentem fudissent, sanguine potarentur : quemadmodum in *Apoc.*, XVI, 6 : *Quia sanguinem sanctorum... effuderunt, et sanguinem eis dedisti bibere ; digni enim sunt.*

9. *Per sitim quæ tunc fuit* : in deserto scilicet.

10. *Cum tentati sunt..... disciplinam accipientes* : quasi virga emendati, didicerunt sitim ipsis probationi, impiis supplicio fuisse, quod fuse declarant sequentia.

11. *Interrogans* (ac velut quæstione habita) *condemnasti* : Græc. *interrogasti, convicisti.*

12. *Absentes enim Ægyptii, et præsentes* Hebræi *similiter* eadem siti *torquebantur.*

13. *Duplex enim illos Ægyptios, acceperat tædium :* seu Græc. *molestia*, cum ad eos perlata esset fama ejus sitis, qua Israelitæ in deserto laborassent, duplici cruciatu affecti sunt. Primum quidem ex *memoria præteritorum*, atque horrendæ illius sitis quam perpessi essent, aquis in sanguinem versis : iterum autem, quod viderent Israelitas inimicos ex eodem incommodo tanta benignitate refectos, invidia tabescebant ; atque hoc postremum est quod habent seqq.

14. *Cum enim audirent Ægyptii per sua tormenta*, per sitim, *bene secum agi* : Græc. *bene cum illis agi*, id est, cum Hebræis : *commemorati sunt Dominum : ejus* recordati sunt ; sive, ut habet Græc. *senserunt Dominum, alios probantem, alios punientem : admirantes in finem exitus* : Græc. deest.

15. *Quem enim* (populum Dei) *in expositione* puerorum projiciendorum in flumen, *Exod.*, I, 22, *projectum deriserunt* : repudiaverunt ; eumdem Dei populum, *in finem eventus, mirati sunt non similiter justis sitientes* : διψήσαντες, *siti affecti*, aoristo præteriti vim habente. Viderunt se non eodem eventu sitisse ac justos.

16. *Pro cogitationibus* : demonstrare pergit, quomodo Deus congruis quemque suppliciis puniat, ut habes ad vers. 5 ; *bestias supervacuas*, non tantum arietes, boves, sed etiam inutiles, serpentes, insecta alia.

18. *Ex materia invisa* : Græc. *informi*. Alludit ad locum *Gen.*, I, 2. *Terra autem erat inanis et vacua* : cum tamen prius creasset illum informem materiam, ut habes vers, 1. *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

21. *Uno spiritu* : uno flatu tuo : aut *persecutionem passi ab ipsis factis suis* : urgente scelerum conscientia, quæ illos respirare non sineret : sive, ut habet Græc. *ab ipso judicio*, ab ipso ultrice scelerum divina justitia. *Sed omnia in mensura.* Ducta similitudine a venditionibus; in quibus omnia traduntur certa mensura, ut agri jugera, frumentum, vinum, oleum ; certo numero, ut tot oves, tot calcei, tot tunicæ ; certo pondere, ut metalla et alia. Sic Dei sapientia modum et ordinem rebus imponens, dat omnia numerato, capillos etiam, ac minutissima quæque mensurate. *Mensuram* enim *bonam et confertam, et coagitatam... dabunt in sinum vestrum.* Luc., VI, 38. Ad pondus ; novit enim quam levi momento tribulationes, quam gravi et æterno pondere gloriam præstet, II *Cor.*, IV, 17. Quæ et universim valent, et hic speciatim. *Omnia* enim hæc *in mensura disposuisti*, hoc est, non agis cæco impetu, aut vires immoderatas effundis ; quæ altera fuit ratio, cur Deus minuta animalia immitteret, ne statim uno ictu conficeret impios, et daretur pœnitentiæ ac misericordiæ locus, ut habes infra XII, 2, 10.

22. *Multum enim valere, tibi soli supererat semper : soli*, deest Græc. Quidquid egeris, quantascumque vires effuderis, adhuc tibi superest infinita et inexhausta potentia.

24. *Misereris omnium, quia omnia potes.* En exemplum, ut quo magis viribus, eo magis clementia prævaleas : quod repetit XII, 16.

25. *Diligis omnia quæ sunt.* Duabus de causis, et quod dederis ut essent, et quod cum sint, conserves : recte Aug. *de Verb. Apost.*, XI. « Non enim fecit, et deserit, non enim curavit facere, et non curat custodire : » et paulo post : « Utique non potest non curare quos fecit ; quod pertinet ad sequentem. »

26. *Quod a te vocatum non esset.* Necesse est ut quæ sunt, jugi Dei influxu ab ipso nihilo evocentur.

CAPUT XII.

Deus lento et paulatim punit, et ad pœnitentiam expectat, 1, 2 et seqq. ; Chananæi ab initio maledicti, 11 et seqq.; Dei supremum nullique rationi obnoxium imperium, 13; punit malos : nec tamen toto impetu, nec statim uno ictu, 15, 20 ; nam mavult parcere, 16 ; Dei inimici puniti per ea quæ colunt, 23, 24 et seqq.

1. O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus !

2. Ideoque eos, qui exerrant, partibus corripis : et de quibus peccant, admones et alloqueris : ut relicta malitia, credant in te, Domine.

3. Illos enim antiquos inhabitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti,

4. Quoniam odibilia opera tibi faciebant per medicamina, et sacrificia injusta,

5. Et filiorum suorum necatores sine misericordia, et comestores viscerum hominum, et devoratores sanguinis a medio sacramento tuo,

6. Et auctores parentes animarum inauxiliatarum perdere voluisti per manus parentum nostrorum,

7. Ut dignam perciperent peregrinationem puerorum Dei, quæ tibi omnium charior est terra.

8. Sed et his tanquam hominibus pepercisti, et misisti antecessores exercitus tui vespas, ut illos paulatim exterminarent.

9. Non quia impotens eras in bello subjicere impios justis, aut bestiis sævis, aut verbo duro simul exterminare :

10. Sed partibus judicans, dabas locum pœnitentiæ, non ignorans quoniam nequam est natio eorum, et naturalis malitia ipsorum, et quoniam non poterat mutari cogitatio illorum in perpetuum.

11. Semen enim erat maledictum ab initio nec timens aliquem, veniam dabas peccatis illorum.

12. Quis enim dicet tibi : Quid fecisti ? aut quis stabit contra judicium tuum ? aut quis in conspectu tuo veniet vindex iniquorum hominum ? aut quis tibi imputabit, si perierint nationes, quas tu fecisti ?

13. Non enim est alius Deus quam tu, cui cura est de omnibus, ut ostendas quoniam non injuste judicas judicium.

14. Neque rex, neque tyrannus in conspectu tuo inquirent de his quos perdidisti.

15. Cum ergo sis justus, juste omnia disponis : ipsum quoque, qui non debet puniri, condemnare, exterum æstimas a tua virtute.

16. Virtus enim tua justitiæ initium est : et ob hoc quod omnium Dominus es, omnibus te parcere facis.

17. Virtutem enim ostendis tu, qui non crederis esse in virtute consummatus, et horum, qui te nesciunt, audaciam traducis.

18. Tu autem dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos : subest enim tibi, cum volueris, posse.

19. Docuisti autem populum tuum per talia opera, quoniam oportet justum esse et humanum, et bonæ spei fecisti filios tuos : quoniam judicans das locum in peccatis pœnitentiæ.

20. Si enim inimicos servorum tuorum, et debitos morti, cum tanta cruciasti attentione, dans tempus et locum, per quæ possent mutari a malitia ;

21. Cum quanta diligentia judicasti filios tuos, quorum parentibus juramenta et conventiones dedisti bonarum promissionum ?

22. Cum ergo das nobis disciplinam, inimicos nostros multipliciter flagellas, ut bonitatem tuam cogitemus judicantes, et cum de nobis judicatur, speremus misericordiam tuam.

23. Unde et illis, qui in vita sua insensate et injuste vixerunt, per hæc quæ coluerunt, dedisti summa tormenta.

24. Etenim in erroris vita diutius erraverunt, deos æstimantes hæc, quæ in animalibus sunt supervacua, infantium insensatorum more viventes.

25. Propter hoc tanquam pueris insensatis judicium in derisum dedisti.

26. Qui autem ludibriis et increpationibus non sunt correcti, dignum Dei judicium experti sunt.

27. In quibus enim patientes indignabuntur, per hæc

1. *O quam bonus* : Græc. *incorruptus.*

2. *Partibus corripis* : paulatim, ut infra, 10, *partibus judicans* : singillatim, paulatim ; quomodo etiam vertit vers. 8. *Admonens alloqueris* : Græc. *commemorans admones.*

3. *Antiquos inhabitatores* : Philistæos, et alias impias gentes.

4. *Sacrificia injusta* : Græc. *sacra impia.*

5. *A medio sacramento tuo* : quod maxime abhorret a mediis sacris tuis, in quibus a sanguine vel maxime abstinetur.

6. *Et auctores* horum scelerum : *animarum inauxiliatarum* : liberorum, quos immisericorditer immolabant.

7. *Ut dignam puerorum* (pueris seu filiis Dei) *perciperent peregrinationem* : migrationem sive migrandi locum, coloniam.

8. *Vespas* : crabrones. *Exod.*, XXIII, 28 ; *Deut.*, VII, 20 ; *Jos.*, XXIV, 12.

10. *Naturalis malitia* : ab ipso genere, pravisque majorum institutis insita. *Quoniam non poterat mutari* : Græc. *quoniam non immutaretur*, eo quod viderentur inemendabiles.

11. *Semen maledictum* : in Chanaan Philistæorum parente. *Gen.*, IX, 25.

16. *Virtus tua* (sive Græc. *potentia*) æqua est, ac justitiæ fons.

17. *Virtutem enim ostendis* : cum vinci te putant, tunc exurgis victor. *Horum qui te nesciunt* : Græc. *in his qui sciunt*, utrumque verum : nempe, et scientibus et nescientibus æque invictam exhiberi Dei potentiam. *Traducis* : confundis.

18. *Cum tranquillitate*; Græc. *æquitate*, benignitate : ἐπιεικείᾳ: *cum magna reverentia* : Græc. *moderatione*, indulgentia.

20. *Cum tanta cruciasti attentione* : addit Græc. *parcimonia*, indigentia ; quasi tibi non suppeteret ulciscendi copia.

23. *Per hæc quæ coluerunt* : Græc. *per proprias abominationes* ; per animalia quæ abominabili cultu prosequebantur, ut supra, XI, 16.

24. *Deos æstimantes hæc, quæ in animalibus* (inter animantes) *sunt supervacua* : reptilia, et cætera quæ nulli utilitati sunt : ut ibid., XI, 16.

25. *Judicium in irrisum dedisti.* Mures enim, ranas, muscas immittere, nihil aliud esse videbatur, quam ludibrium.

26. *Qui autem* his pœnarum veluti *ludibriis*, in hac vita emendati non sunt, his post vitam seria et gravia impingo supplicia.

27. *In quibus enim* : sensus : cum enim ex cinderentur per eos quos putabant deos, tandem *agnoverunt* verum, quem

quos putabant deos, in ipsis cum exterminarentur, videntes illum, quem olim negabant se nosse, verum Deum agnoverunt : propter quod et finis condemnationis eorum venit super illos.

antea negabant, Deum : agnoverunt autem inviti, ac simulate, aut eorum ritu de quibus sæpe dicitur : *Et scietis quia ego sum Dominus percutiens.* Ezech., VI, 9, et alibi passim. Vi adacti, nec tamen resipiscentes, sed potius blasphemantes agnoscetis Deum. Vide *Apoc.*, XVI, 9, 10, 11.

CAPUT XIII.

Ex creaturis æstimandus Deus, 1 ; unde vani creaturarum, 2 et seqq. ac idolorum cultores, 10 et seqq.

1. Vani autem sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei, et de his, quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex.

2. Sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aerem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem et lunam, rectores orbis terrarum deos putaverunt

3. Quorum si specie delectati, deos putaverunt : sciant quanto his dominator eorum speciosior est, speciei enim generator hæc omnia constituit.

4. Aut si virtutem, et opera eorum mirati sunt, intelligant ab illis, quoniam qui hæc fecit, fortior est illis :

5. A magnitudine enim speciei et creaturæ, cognoscibiliter poterit creator horum videri :

6. Sed tamen adhuc in his minor est querela. Et hi enim fortasse erant, Deum quærentes, et volentes invenire.

7. Etenim cum in operibus illius conversentur, inquirunt, et persuasum habent quoniam bona sunt quæ videntur.

8. Iterum autem nec his debet ignosci.

9. Si enim tantum potuerunt scire, ut possent æstimare sæculum : quomodo hujus dominum non facilius invenerunt ?

10. Infelices autem sunt, et inter mortuos spes illorum est, qui appellaverunt deos opera manuum, aurum et argentum, artis inventionem, et similitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manus antiquæ.

11. Aut si quis artifex faber de silva lignum rectum secuerit, et hujus docte eradat omnem corticem, et arte sua usus, diligenter fabricet vas utile in conversationem vitæ,

12. Reliquiis autem ejus operis ad præparationem escæ abutatur :

13. Et reliquum horum, quod ad nullos usus facit, lignum curvum, et vorticibus plenum, sculpat diligenter per vacuitatem suam, et per scientiam suæ artis figuret illud, et assimilet illud imagini hominis,

14. Aut alicui ex animalibus illud comparet, perliniens rubrica, et rubicundum faciens fuco colorem illius, et omnem maculam, quæ in illo est, perliniens :

15. Et faciat ei dignam habitationem, et in pariete ponens illud, et confirmans ferro.

16. Ne forte cadat, prospiciens illi, sciens quoniam non potest adjuvare se : imago enim est, et opus est illi adjutorium.

17. Et de substantia sua, et de filiis suis, et de nuptiis votum faciens, inquirit. Non erubescit loqui cum illo, qui sine anima est :

18. Et pro sanitate quidem infirmum deprecatur et pro vita rogat mortuum, et in adjutorium inutilem invocat :

19. Et pro itinere petit ab eo qui ambulare non potest; et de acquirendo, et de operando, et de omnium rerum eventu petit ab eo, qui in omnibus est inutilis.

1. *Vani omnes homines* : Græc. addit : *natura*, errore inolito ex patribus, et ab ipsa velut nativitate indito, ut supra, XII, 10. *Scientia* seu cognitio *Dei*.

2. *Spiritum*. Notum illud, Spiritus intus alit, etc. *Aut nimiam aquam*. Non deerant qui omnia ex aquis orta ferrent, quod inde rebus semina ac succis plantæ, animantes, homines, ipsa etiam tellus aleretur.

3. *Specie*, seu Græc. *pulchritudine*. *Speciei generator*. Græc. addit *primus*, quod sit fons pulchritudinis, adeoque omnium pulcherrimus.

5. *Cognoscibiliter* : verti oportebat, per proportionem, ἀναλόγως : comparatis rerum rationibus.

6. *In his minor est querela*. Et tamen tolerabilius erant, qui stellas aliasque insignes creaturas pro Deo habent; videntur enim quærendo Deum defecti viribus, ac inquisitionis labore defatigati, hæsisse in rebus pulcherrimis, vers. 5, 6, 7, et quamquam sunt inexcusabiles, vers. 8, 9, longe erant infelicius, nec vivis, sed mortuis accensendi, qui, ea quæ fabricant idola, deos colunt.

10. *Artis inventionem* : quam Paulus vocabat sculpturam artis et cogitationis hominum. *Act.*, XVII., 29. *Opus manus antiquæ* : et hoc statuis conciliabat cultum, quod ab antiquo factæ, velut oblitterata fabricæ memoria

11. *Lignum rectum*, Græc. *bene mobile*, tractabile : sive, ut recte hic Nobilius, quod bene obediat manui artificis. Hæc autem et seqq. desumpta ex *Isa.*, XLIV. 12.

13. *Vorticibus plenum* : nodosum, compactis scilicet ad juncturas ramorum nodis. *Per vacuitatem suam* : Græc. *per otium*, ut habet.

14. *Rubicundum* : ut vivere ac vigere videatur.

CAPUT XIV.

Idolorum cultus, 1, 8 ; navigatio comparata ad avaritiam, vitæ tamen utilis, et a Deo instituta ; sculpturæ origo, qua homines abusi in adulationem et idololatriam : idololatriæ mala, 23 et seqq.

1. Iterum alius navigare cogitans, et per feros fluctus iter facere incipiens, ligno portante se, fragilius lignum invocat.

2. Illud enim cupiditas acquirendi excogitavit, et artifex sapientia fabricavit sua.

3. Tua autem, Pater, providentia gubernat : quoniam dedisti et in mari viam, et inter fluctus semitam firmissimam,

4. Ostendens quoniam potens es ex omnibus salvare, etiamsi sine arte aliquis adeat mare.

5. Sed ut non essent vacua sapientiæ tuæ opera : propter hoc etiam et exiguo ligno credunt homines animas suas, et transeuntes mare per ratem liberati sunt.

6. Sed et ab initio cum perirent superbi gigantes,

5. *Ut non essent vacua patientiæ tuæ opera* : ne maris tam vasta moles inutilis haberetur, eam quoque hominibus frequentandam tradidisti.

6. *Gigantes* portentosum genus hominum, de quo *Gen.*, VI, 3. *Spes orbis terrarum*. Noe et ejus familia.

spes orbis terrarum ad ratem confugiens, remisit sæculo semen nativitatis, quæ manu tua erat gubernata.

7. Benedictum est enim lignum, per quod fit justitia.

8. Per manus autem quod fit idolum, maledictum est et ipsum, et qui fecit illud : quia ille quidem operatus est: illud autem cum esset fragile. Deus cognominatus est.

9. Similiter autem odio sunt Deo, impius et impietas ejus.

10. Etenim quod factum est, cum illo qui fecit, tormenta patietur.

11. Propter hoc et in idolis nationum non erit respectus : quoniam creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium.

12. Initium enim fornicationis est exquisitio idolorum; et adinventio illorum, corruptio vitæ est.

13. Neque enim erant ab initio, neque erunt in perpetuum.

14. Supervacuitas enim hominum hæc advenit in orbem terrarum : et ideo brevis illorum finis est inventus.

15. Acerbo enim luctu dolens pater, cito sibi rapti filii fecit imaginem, et illum, qui tunc quasi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cœpit, et constituit inter servos suos sacra et sacrificia.

16. Deinde interveniente tempore convalescente iniqua consuetudine, hic error tanquam lex custoditus est, et tyrannorum imperio colebantur figmenta.

17. Et hos, quos in palam homines honorare non poterant propter hoc quod longe essent, e longinquo figura eorum allata, evidentem imaginem regis, quem honorare volebant, fecerunt : ut illum, qui aberat, tanquam præsentem colerent sua sollicitudine.

18. Provexit autem ad horum culturam, et hos qui ignorabant, artificis eximia diligentia.

19. Ille enim volens placere illi qui se assumpsit, elaboravit arte sua, ut similitudinem in melius figuraret.

20. Multitudo autem hominum abducta per speciem operis, eum qui ante tempus tanquam homo honoratus fuerat, nunc Deum æstimaverunt.

21. Et hæc fuit vitæ humanæ deceptio : quoniam aut affectui, aut regibus deservientes homines, incommunicabile nomen lapidibus et lignis imposuerunt.

22. Et non sufficerat errasse eos circa Dei scientiam : sed et in magno viventes inscientiæ bello, tot et tam magna mala pacem appellant.

23. Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes, aut insaniæ plenas vigilias habentes.

24. Neque vitam, neque nuptias mundas jam custodiunt : sed alius alium per invidiam occidit, aut adulterans contristat :

25. Et omnia commista sunt, sanguis, homicidium, furtum et fictio, corruptio et infidelitas, turbatio et perjurium, tumultus bonorum.

26. Dei immemoratio, animarum inquinatio, nativitatis immutatio, nuptiarum inconstantia, inordinatio mœchiæ et impudicitiæ.

27. Infandorum enim idolorum cultura, omnis mali causa est, et initium et finis.

28. Aut enim dum lætantur, insaniunt, aut certe vaticinantur falsa, aut vivunt injuste, aut pejerant cito.

29. Dum enim confidunt in idolis, quæ sine anima sunt, male jurantes noceri se non sperant.

30. Utraque ergo illis evenient digne, quoniam male senserunt de Deo, attendentes idolis, et juraverunt injuste, in dolo contemnentes justitiam.

31. Non enim juratorum virtus, sed peccantium pœna perambulat semper injustorum prævaricationem.

7. *Benedictum... lignum per quod fit justitia* : in figuram ligni quo liberati sumus : Ambros. *in Psal.*, CXVIII. Benedictum lignum (arca scilicet) quod fit per justitiam (Deo jubente); maledictum autem lignum quod fit per manus hominum (ad colendum), ut habet vers. seq.

9. *Odio sunt Deo, impius et impietas ejus* : impium opus quod fabricat; idolum.

11. *In idolis nationum non erit respectus* : melius Græc. *erit respectus*; in idola erit inquisitio et ultio, negatione sublata, nam idola contrita sunt. *Creaturæ Dei* : Græc. *in creatura Dei* (in ipso opificio inter Dei creaturas) *in odium factæ sunt*. Græc. *facta sunt*, idola scilicet.

12. *Initium fornicationis*, sive idololatriæ ex ipsa sculpturæ arte repetendum, cujus refert originem.

13. *Neque enim*, ut sidera et tellus, aliaque Dei opera, idola *erant ab initio, neque* durabunt *in perpetuum*, fragili scilicet compacta materia, seu quod recens inducta per gloriam supervacuam, postea obsolescant, ac tandem destruenda sint, ut Prophetæ testantur passim, quod congruit seq.

14. *Supervacuitas* : Græc. *vanitate hominum invecta sunt* (idola).

20. *Deum æstimaverunt* : σέβασμα, numen, rem colendam, idolum.

21. *Affectui* : Græc. *calamitati*; gravibus affectibus ex orbitate ortis : ex vers. 15.

22. *Dei scientiam*, sive cognitionem *in magno viventes inscientiæ bello* : magnis coortis per inscientiam de natura atque ortu deorum dissensionibus. *Pacem appellant* : sic enim de Judæis loquebantur, quasi neglectis idolis, ruptoque humani generis fœdere, universarum concordiam nationum sua dissensione violarent. *Esth.*, XIII, 4; I *Mach.*, I, 43.

23. *Obscura sacrificia* : Græc. *occulta* (et fœda) *mysteria*. *Insanas* (sive obscenas) *vigilias* : Græc. *epulas*.

24. *Neque vitam*. En usque ad vers. 29, fœdi idololatriæ fructus; qua de re Paulus, *Rom.*, I, 24, 28, 29, etc.

25. *Turbatio* : turbæ, seditiones. *Tumultus bonorum* exagitatio.

26. *Dei immemoratio* : Græc. *oblivio*, gratiæ oblivio, sive immemor beneficiorum animus. *Nativitatis immutatio* : immutata progenies; suppressi aut suppositi partus. *Nuptiarum inconstantia* : per divortia, sive inordinatio; Græc. *nulla conjugalis thori reverentia*.

27. *Et finis*. Omnia flagitia per cæcitatem mentis in idololatriam ac Dei oblivionem desinunt.

28. *Dum lætantur insaniunt*. Insana lætitia elati, atque ab arce dejecti, id quod delectantur, pro Deo habent; quod idololatris familiare est.

30. *Contemnentes justitiam* : Græc. *sanctitatem*.

31. *Non enim juratorum* (eorum per quos juratur) *virtus, sed peccantium pœna* : Græc. *insurgit* : super *injustorum prævaricationem*. Haud minus pejerant qui per idola fallunt : non idolorum virtute, sed suo judicio convicti prævaricationis, in id quod habent instar numinis.

CAPUT XV.

Piorum gratulatio, quod ab idolis puri : prosequitur de idololatria ac sculpturæ abusu : cultus animalium.

1. Tu autem, Deus noster suavis, et verus es, patiens, et in misericordia disponens omnia.

2. *Et si non peccaverimus* : Græc. *non autem peccabimus, ut qui sciamus nos censeri tuos.*

2. Etenim si peccaverimus, tui sumus, scientes magnitudinem tuam : et si non peccaverimus, scimus quoniam apud te sumus computati.

3. Nosse enim te, consummata justitia est : et scire justitiam et virtutem tuam, radix est immortalitatis.

4. Non enim in errorem induxit nos hominum malæ artis excogitatio, nec umbra picturæ labor sine fructu, effigies sculpta per varios colores,

5. Cujus aspectus insensato dat concupiscentiam, et diliget mortuæ imaginis effigiem sine anima.

6. Malorum amatores, digni sunt qui spem habeant in talibus, et qui faciunt illos, et qui diligunt, et qui colunt.

7. Sed et figulus mollem terram premens, laboriose fingit ad usus nostros unumquodque vas, et de eodem luto fingit quæ munda sunt in usum vasa, et similiter quæ his sunt contraria : horum autem vasorum quis sit usus, judex est figulus.

8. Et cum labore vano deum fingit de eodem luto, ille qui paulo ante de terra factus fuerat, et post pusillum reducit se unde acceptus est, repetitus animæ debitum quam habebat.

9. Sed cura est illi, non quia laboraturus est, nec quoniam brevis illi vita est : sed concertatur aurificibus et argentariis; sed et ærarios imitatur, et gloriam præfert, quoniam res supervacuas fingit.

10. Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius, et luto vilior vita ejus :

11. Quoniam ignoravit qui se finxit, et qui inspiravit illi animam quæ operatur, et qui insufflavit ei spiritum vitalem.

12. Sed et æstimaverunt lusum esse vitam nostram, et conversationem vitæ compositam ad lucrum, et oportere undecumque, etiam ex malo, acquirere.

13. Hic enim scit se super omnes delinquere, qui ex terræ materia fragilia vasa, et sculptilia fingit.

14. Omnes enim insipientes, et infelices supra modum animæ, superbi sunt inimici populi tui, et imperantes illi :

15. Quoniam omnia idola nationum deos æstimaverunt, quibus neque oculorum usus est ad vivendum, neque nares ad percipiendum spiritum, neque aures ad audiendum, neque digiti manuum ad tractandum, sed et pedes eorum pigri ad ambulandum.

4. *Malæ artis* : sculpturæ scilicet; per eventum et abusum malæ.

5. *Dat concupiscentiam* : illicit ad nefarios cultus : Græc. aliter. *Effigiem sine anima* : sine halitu : prorsus inanimem.

6. *In talibus* : diis.

8. *Ille qui paulo ante*. Ille fecit deum ex eodem luto, ex quo ipse recens compactus, in lutum resolvetur, repetita anima quam habebat.

9. *Sed cura est illi*. Nihil memor figulus, neque molesti operis, neque brevis ævi, æmulatur aurifices, et gloriæ ducit, quod æque ac illi *res supervacuas* ; Græc. *imagines*, adulterina *fingit* : idola scilicet et deos.

12. *Æstimaverunt* fictores idolorum *lusum esse vitam*, ac per ludibria et jocos transigendam, compositaque omnia ad lucrum : *et oportere etiam ex malo*, ac etiam ex idolorum fabrica pecuniam corradere, ut ille in *Actis*, XIX, 25 : *Viri, scitis quia de hoc artificio est nobis acquisitio.*

14. *Supra modum animæ* : Græc. *super animam infantis*; supra quam liceat animæ quantumvis infirmæ, puta infantis. *Superbi* : deest Græc. jungendum seqq.

16. Homo enim fecit illos, et qui spiritum mutatus est, is finxit illos. Nemo enim sibi similem homo poterit Deum fingere.

17. Cum enim sit mortalis, mortuum fingit manibus iniquis. Melior enim est ipse, his quos colit : quia ipse quidem vixit, cum esset mortalis, illi autem nunquam.

18. Sed et animalia miserrima colunt : insensata enim comparata his, illis sunt deteriora.

19. Sed nec aspectu aliquis ex his animalibus bona potest conspicere. Effugerunt autem Dei laudem, et benedictionem ejus.

16. *Homo enim* : En gradus, ut Deus per se vivens et immortalis, viventes quidem sui imagines, sed tamen mortales faciat; homo autem mortalis, mutuato a Deo spiritu, fingat mortuas.

18. *Animalia miserrima colunt* : Græc. *inimicissima*, nocentissima; reptilia, serpentes. *Insensata enim* : sensu carentia, id est, statuæ, *comparata his* (Græc. *aliis*), scilicet animantibus, quantumvis deterrimis, *illis deteriora sunt.*

CAPUT XVI.

Bestiarum cultores per bestias puniti : eæ quoque immissæ in Hebræos, sed dispari eventu : serpens æneus, 7 ; animadversio in Ægyptios per ignem grandini mistum, et famen consumptis frugibus, 19; manna populo Dei præstitum, ejusque mirabilia, 20 et seqq. ; vis illa hominum altrix, non escarum natura, sed verbo et voluntate Dei constat, 21, 26.

1. Propter hæc, et per his similia passi sunt digne tormenta, et per multitudinem bestiarum exterminati sunt.

2. Pro quibus tormentis bene disposuisti populum tuum, quibus dedisti concupiscentiam delectamenti sui novum saporem, escam parans eis ortygometram :

3. Ut illi quidem concupiscentes escam, propterea quæ illis ostensa et missa sunt, etiam a necessaria concupiscentia averterentur. Hi autem in brevi inopes facti, novam gustaverunt escam.

4. Oportebat enim illis sine excusatione quidem supervenire interitum exercentibus tyrannidem : his autem tantum ostendere quemadmodum inimici eorum exterminabantur.

5. Etenim cum illis supervenit sæva bestiarum ira, morsibus perversorum colubrorum exterminabantur.

6. Sed non in perpetuum ira tua permansit : sed ad

1. *Per similia passi sunt* : per bestias bestiarum cultores.

2. *Pro quibus tormentis* : cum idolorum cultores ulciscereris per bestias, quas colebant; e contra plebem tuam alebas per bestias. *Data ortygometra*, coturnice, *dedisti concupiscentiam delectamenti* : rem quam delectabiliter appetebant. *Novum saporem* : peregrinum, insuetum.

3. *Ut illi quidem* : idololatræ, Ægyptii, ranis aliisque animantibus etiam inter cibos ebullientibus. *Exod.*, VIII, 3. *Etiam a necessaria concupiscentia averterentur*, ingenerato fastidio per eorum animalium deformitatem, ut habet Græc. *Hi autem*, Hebræi ad extremam inopiam redacti, *novam gustaverunt escam*. Summa : animantium genere, ut vis, uteris, sive ad ultionem, sive ad beneficium.

5. *Etenim cum illis* : Hebræis : aliud exemplum; immissis serpentibus in Hebræos, statim datum serpentis ænei remedium. *Num.*, XXI, 6, etc.

6. *Signum salutis* : serpentem æneum. *Ad commemorationem mandati legis tuæ*, quo tibi fidere jubebantur.

correptionem in brevi turbati sunt, signum habentes salutis ad commemorationem mandati legis tuæ.

7. Qui enim conversus est, non per hoc, quod videbat, sanabatur, sed per te omnium salvatorem.

8. In hoc autem ostendisti inimicis nostris, quia tu es, qui liberas ab omni malo.

9. Illos enim locustarum et muscarum occiderunt morsus, et non est inventa sanitas animæ illorum; quia digni erant ab hujusmodi exterminari.

10. Filios autem tuos, nec draconum venenatorum vicerunt dentes: misericordia enim tua adveniens sanabat illos.

11. In memoria enim sermonum tuorum examinabantur, et velociter salvabantur, ne in altam incidentes oblivionem, non possent tuo uti adjutorio.

12. Etenim neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo, qui sanat omnia.

13. Tu es enim, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem, et deducis ad portas mortis, et reducis.

14. Homo autem occidit quidem per malitiam: et cum exierit spiritus, non revertetur, nec revocabit animam quæ recepta est:

15. Sed tuam manum effugere impossibile est.

16. Negantes enim te nosse impii, per fortitudinem brachii tui flagellati sunt: novis aquis, et grandinibus, et pluviis persecutionem passi, et per ignem consumpti.

17. Quod enim mirabile erat, in aqua, quæ omnia extinguit, plus ignis valebat: vindex est enim orbis justorum.

18. Quodam enim tempore mansuetabatur ignis, ne comburerentur quæ ad impios missa erant animalia: sed ut ipsi videntes, scirent quoniam Dei judicio patiuntur persecutionem.

19. Et quodam tempore in aqua supra virtutem ignis exardescebat undique, ut iniquæ terræ nationem exterminaret.

20. Pro quibus angelorum esca nutrivisti populum tuum, et paratum panem de cœlo præstitisti illis sine labore, omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem.

7. *Qui conversus est*: ad illum æneum serpentem.

12. *Malagma*: unguentum dolorem emolliens ac mitigans.

16. *Novis aquis, gradinibus, pluviis*: *per ignem*: redit ad plagas Ægyptiacas, et grandinem igne mistam. *Exod.*, IX, 23, 24. *Novis aquis*: sive liquefacta, ut solet, grandine: sive etiam, ut fit, pluviis grandini mistis: quibus pergit demonstrare creaturas omnes etiam inanimas Deo ultori obsequi.

17. *Quod enim mirabile*: παραδοξοτάτον: *maxime incredibile*.

18. *Mansuetabatur ignis, ne comburerentur... animalia*: locustæ, quas postea grassari oportebat. *Exod.*, X, 6. *Quæ missa erant*: iam terræ gremio fota, et suo tempore eruptura: quanquam ex Græc. verti posset, *missa sunt*.

19. *Ut iniquæ terræ nationem exterminaret*; germina, fruges: γεννήματα, ut vers. 22, κάρπους, *fructus*. Interpres autem *nationem* pro *nativitate* posuit, ut XVIII, 12; XIX, 10, hoc est, pro natis frugibus, ut infra, vers. 26, quanquam et frugum illa consumptio omnino instituta erat ad exscindendam gentem. Summa autem: ignem nunc repressis, nunc exertis viribus, prout jubebatur, in creatoris potestate fuisse.

20. *Pro quibus*: pro consumptis frugibus, filiis tuis manna præbuisti, cujus miram vim docet. *Omnis saporis suavitatem*: atqui, *Num.*, XI, 7, manna erat saporis instar panis oleati. Sed alius est nativus sapor, alius quem fidei multiformis gratia tribuebat; quod iste vel a Dei spiritu, vel a populi Dei traditione didicit; unde et Paulus, ea quæ in arca erant, *Hebr.*, IX, 4. Quem locum si conferas cum III *Reg.*, VIII, 9, et II *Paral.*, V, 10, huic similem reperies. Vide etiam infra, XIX, 7.

21. Substantia enim tuæ dulcedinem tuam, quam in filios habes, ostendebat, et deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat, convertebatur.

22. Nix autem et glacies sustinebant vim ignis, et non tabescebant: ut scirent quoniam fructus inimicorum exterminabat ignis ardens in grandine et pluvia coruscans.

23. Hic autem iterum, ut nutrirentur justi, etiam suæ virtutis oblitus est.

24. Creatura enim tibi factori deserviens, exardescit in tormentum adversus injustos: et lenior fit ad benefaciendum pro his, qui in te confidunt.

25. Propter hoc et tunc in omnia transfigurata omnium nutrici gratiæ tuæ deserviebat, ad voluntatem eorum, qui a te desiderabant:

26. Ut scirent filii tui, quos dilexisti, Domine, quoniam non nativitatis fructus pascunt homines, sed sermo tuus hos, qui in te crediderint, conservat.

27. Quod enim ab igne non poterat exterminari, statim ab exiguo radio solis calefactum tabescebat:

28. Ut notum omnibus esset, quoniam oportet prævenire solem ad benedictionem tuam, et ad ortum lucis te adorare.

29. Ingrati enim spes tanquam hibernalis glacies tabescet, et disperiet tanquam aqua supervacua.

21. *Substantia enim tua*: Græc. ὑπόστασις. Non manna tot per se effecta præstabat; sed Dei fœcunda substantia ex quacumque re quidquid vult elicit.

22. *Nix autem et glacies*: aliud oppositum; nivem quidem et glaciem, seu grandinem, immissas Ægyptiis, non resolvebat ignis immistus: manna autem concretum, cujusdam instar nivis aut grandinis, ad primos solis radios liquescebat. *Exod.*, XVI, 21. De mannæ autem specie vide *Exod.*, XVI, 14; *Num.*, XIX, 20.

23. *Hic autem*, ignis: solis radii prorsus ignea vi. Vide infra, XI, 17.

25. *Gratiæ tuæ*: gratia hic significat beneficam et altricem omnium Dei potentiam.

26. *Sed sermo tuus*: vis tua.

27. *Quod enim*: grando et manna cum cognatæ naturæ sint, tam dissimilia passæ; ut hæc exiguo radio liquesceret, illa nec immisto quidem igne solveretur, ut supra, 16, 17.

28. *Prævenire solem*: ad colligendum manna, priusquam sole oriente liquesceret; simul ad laudandum largitorem Deum.

29. *Ingrati enim*: tardi ad Dei laudes.

CAPUT XVII.

Tenebræ Ægyptiacæ occultorum peccatorum vindices, 3, derisæ magorum artes: impii tanquam cæco carcere conclusi, 4, 15; pavor: horrenda nox, superventuræ æternæ noctis imago: impii sibi graves, dirumque supplicium, 20.

1. Magna sunt enim judicia tua, Domine, et inenarrabilia verba tua: propter hoc indisciplinatæ animæ erraverunt.

2. Dum enim persuasum habent iniqui posse domi-

1. *Propter hoc*: quod non nossent profunda consilia tua, falsa spe delusi, superbiebant, ut habent seqq.

2. *Dum enim*: dum latere se putant Deum, veras in latebras conjecti sunt per Ægyptiacas illas tenebras, de quibus

nari nationi sanctæ, vinculis tenebrarum et longæ noctis compediti, inclusi sub tectis, fugitivi perpetuæ providentiæ jacuerunt.

3. Et dum putant se latere in obscuris peccatis, tenebroso oblivionis velamento dispersi sunt, paventes horrende, et cum admiratione nimia perturbati.

4. Neque enim quæ continebat illos spelunca, sine timore custodiebat: quoniam sonitus descendens perturbabat illos, et personæ tristes illis apparentes pavorem illis præstabant.

5. Et ignis quidem nulla vis poterat illis lumen præbere, nec siderum limpidæ flammæ illuminare poterant illam noctem horrendam.

6. Apparebat autem illis subitaneus ignis, timore plenus: et timore perculsi illius, quæ non videbatur, faciei, æstimabant deteriora esse quæ videbantur:

7. Et magicæ artis appositi erant derisus, et sapientiæ gloriæ correptio cum contumelia.

8. Illi enim qui promittebant timores et perturbationes expellere se ab anima languente, hi cum derisu pleni timore languebant.

9. Nam etsi nihil illos ex monstris perturbabat, transitu animalium, et serpentium sibilatione commoti, tremebundi peribant, et aerem, quem nulla ratione quis effugere posset, negantes se videre.

10. Cum si enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis: semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia.

11. Nihil enim est timor, nisi proditio cogitationis auxiliorum.

Exod., x, 21. *Tenebroso oblivionis velamento,* tanquam sole oblito solitam lucem emittere, *dispersi sunt* · quique in suas conclusi domos, nullo hominum cœtu. Spectris conturbati: quod et tantæ nocti, et territæ conscientiæ congruebat.

4. *Spelunca*: domus propria, qua pedem efferre propter horrendas tenebras non auderent. Unde domus instar carceris, ipsi sine ferro, tenebris velut vinculis tenebantur, supra, vers. 2, infra, vers. 15, 16, 17. Quæ omnia pertinent ad interpretationem hujus textus quo scribitur: *Nemo vidit fratrem suum, nec movit se de loco in quo erat.* Exod., x, 23.

6. *Subitaneus ignis*: Græc. *pyra, rogus.* Credibile est accensos ingentes rogos discutiendis tenebris subito apparuisse per Ægyptum totam: sed hæc terrori erant, cum lucem non darent. *Timore perculsi*: cum obscuræ pallentesque facies territarent, etiam quæ videbant, habebant pro horribilioribus spectris.

7. *Magicæ artis*: Græc. *magicæ artis jacebant ludibria*: (in magis nullum præsidium, ut in aliis aliquot plagis Ægyptiacis). *Et sapientiæ gloriæ correptio* (erat) *cum contumelia*: qui sapientia illa magica gloriabantur, contumeliose corripiebantur.

9. *Etsi nihil illos*: etsi nihil erat monstri quod territaret. *Etiam aerem negantes se videre*: adeo exanimati metu, ut nec respirare se crederent; videre autem, pro quolibet sensu sumitur. Alii, *negantes videre,* recusantes vertunt, occlusis oculis, ne, quæ undique ingruebant territamenta, aspicerent.

10. *Cum sit timida*: ex Græc. istud exsculpseris: malitia enim proprio judicio condemnata terrificum quid testificatur sibi. Complutensis legit: Formidolosa res est proprio teste (conscientia scilicet) damnata malitia. *Præsumit sæva, perturbata conscientia*: Græc. (malitia) *præsumit sæva perturbata per conscientiam,* sive conscientia in ablativo casu.

11. *Proditio cogitationis auxiliorum.* Græc. *proditio,* sive consiliorum defectio quæ a cogitatione. Inde oritur timor, quod ipsa mens, velut prodita destitutaque, nec de auxilio cogitat.

12. Et dum ab intus minor est exspectatio, majorem computat inscientiam ejus causæ, de qua tormentum præstat.

13. Illi autem qui impotentem vere noctem, et ab infimis et ab altissimis inferis supervenientem, eumdem somnum dormientes,

14. Aliquando monstrorum exagitabantur timore, aliquando animæ deficiebant traductione: subitaneus enim illis, et insperatus timor supervenerat.

15. Deinde si quisquam ex illis decidisset, custodiebatur in carcere, sine ferro reclusus.

16. Si enim rusticus quis erat, aut pastor, aut agri laborum operarius præoccupatus esset, ineffugibilem sustinebat necessitatem.

17. Una enim catena tenebrarum omnes erant colligati. Sive spiritus sibilans, aut inter spissos arborum ramos avium sonus suavis, aut vis aquæ decurrentis nimium.

18. Aut sonus validus præcipitatarum petrarum, aut ludentium animalium cursus invisus, aut mugientium valida bestiarum vox, aut resonans de altissimis montibus echo, deficientes faciebant illos præ timore.

19. Omnis enim orbis terrarum limpido illuminabatur lumine, et non impeditis operibus continebatur.

20. Solis autem illis superposita erat gravis nox; imago tenebrarum, quæ superventura illis erat. Ipsi ergo sibi erant graviores tenebris.

12. *Dum ab intus minor*: quo cuique minus in se præsidii est, eo magis latere putat præsentem tormentorum causam: quod est calamitosissimum, cum pars aliqua sit solatii, mali scire originem.

13. *Impotentem noctem*: ineluctabilem. Alii, *intolerabilem,* evitatu sive toleratu impossibilem; *et ab infimis, et ab altissimis*: duplex versio. Tota sententia in Græc.: *Illi autem qui* (per) *inevitabilem* (sive intolerabilem) *noctem, et ab inevitabilis* (sive intolerabilis) *inferni speluncis supervenientem, eumdem somnum* (æque irrequietum, æque turbulentum) *dormiebant*: *aliquando,* etc., horrenda nox quæ ab altissimis inferi, ab ipso velut tartaro immissa videbatur.

14. *Animæ deficiebant traductione*: Græc. *traditione,* sive deliquio quo laborabant præ metu.

15. *Si quisquam decidisset*: erigere se non audebat, ne periculosius offenderet: *custodiebatur.* Vide vers. 4.

16. *Si enim rusticus*: quocumque loco deprehensi, ac tenebris præoccupati erant, eo constricti tenebantur.

17, 18. *Sive spiritus... aut sonus validus*: quocumque sonitu, seu leni, seu gravi, atque etiam suavi territabantur, exaggerato per tenebras metu.

20. *Gravis nox, imago tenebrarum, quo superventura illis erat*: in inferno scilicet, ut passim in Scripturis. *Ipsi sibi erant graviores tenebris*: cæcitate mentis graviores tenebras intus circumferentes.

CAPUT XVIII.

Hebræis clara lux: columna viæ dux, per noctem solis instar, 3; digni tenebris Ægyptii lucis ac veritatis hostes, 4; primogenitorum quoque cædes merito illata, 5; Phase, 6, 9; mortes undique et horrendi clamores per alta noctis silentia, 10, 11, 14, 15, 16; tantæ ultioni additi visus congrui per somnia, 17 et seqq., ut causam supplicii, sed frustra recognoscerent, 18, 19; mors quoque immissa piis, sed prompta per Aaronem placatio, 21 et seqq.

1. Sanctis autem tuis maxima erat lux, et horum quidem vocem audiebant, sed figuram non videbant. Et quia non et ipsi eadem passi erant, magnificabant te:

1. *Et horum quidem vocem audiebant*: Ægyptii, vicinis

2. Et qui ante læsi erant, quia non lædebantur, gratias agebant, et ut esset differentia, donum petebant.

3. Propter quod ignis ardentem columnam ducem habuerunt ignotæ viæ, et solem sine læsura boni hospitii præstitisti.

4. Digni quidem illi carere luce, et pati carcerem tenebrarum, qui inclusos custodiebant filios tuos, per quos incipiebat incorruptum legis lumen sæculo dari.

5. Cum cogitarent justorum occidere infantes, et uno exposito filio et liberato, in traductionem illorum, multitudinem filiorum abstulisti, et pariter illos perdidisti in aqua valida.

6. Illa enim nox ante cognita est a patribus nostris, ut vere scientes quibus juramentis crediderunt, animæquiores essent.

7. Suscepta est autem a populo tuo sanitas quidem justorum, injustorum autem exterminatio.

5. Sicut enim læsisti adversarios : sic et nos provocans magnificasti.

9. Absconse enim sacrificabant justi pueri bonorum, et justitiæ legem in concordia disposuerunt : similiter et bona et mala recepturos justos, patrum jam decantantes laudes.

scilicet constituti locis : sive Israelitas, quocumque pergerent, lux sua sequebatur ; quod innuere videtur, *Exod.*, x, 23. *Magnificabant te ; te* deest in Græc., recte suppletum, ut videtur.

2. *Quia non lædebantur.* Cessatum enim a vexandis Hebræis, quod inimici nec se commovere possent. *Et ut esset differentia, donum* (sive gratiam) ; Græc. *petebant* : Hebræi tanto præ Ægyptiis discrimine habiti, magni beneficii loco petebant, ut tale discrimen pios inter et impios stabile permaneret. In Græc. hi duo versus ad Ægyptios referri videntur, ut et magnificarent Hebræos tam dira a se passos, nunc autem ab omni malo liberos, et gratias haberent ipsis, quod læsi vicem non redderent, et ut porro pergerent benignitate et clementia differre ab Ægyptiis, supplicabant. Porro δεινε χθῆνας, alii aliter vertunt ; vulgati interpretis sensus verior.

3. *Propter quod* : Græc. *pro quibus*, ἀντὶ ὧν; harum tenebrarum loco Deus in deserto suis præstitit, ut ardentem columnam diu noctuque haberent ducem ignotæ viæ, *Exod.*, VIII, 21 ; speciatim autem per noctem, solis cujusdam instar, sicut scriptum est : *Et deduxit eos in nube diei, et tota nocte in illuminatione ignis.* Psal. LXXVII, 14. Item : *Expandit nubem in protectionem eorum, et ignem ut luceret eis per noctem.* CIV, 39. *Solem sine læsura.* Solem elegantissime appellat columnam ipsam quæ tam limpidam lucem ministraret; solem autem *sine læsura* (sive innoxium) quod non perureret, imo per diem a solis ardore protegeret; solem etiam *boni hospitii.* Græc. *præclaræ peregrinationis* : supple, *ducem.* Græca sic habent : *Flammatam columnam ducem quidem ignotæ viæ ; solem vero innoxium præclaræ peregrinationis* (ducem seu comitem) *præstitisti.*

4. *Per quos incipiebat... legis lumen.* Jam fœdere constituto, ac tradita unius Dei fide, sabbati observantia, circumcisionis signaculo, Phase etiam apud Ægyptios instituto : de quo etiam vers. 9.

5. *Uno exposito filio et liberato* : Moyse. *In traductionem.* convictionem illorum, ut supra II, 14.

6. *Illa nox ante cognita* : prædicta Israelitis, *Exod.*, XII, XIII.

6. *Absconse sacrificabant* : celebrato Phase, ibid. *Justitiæ legem* : Græc. *divinitatis legem*, unius Dei colendi ritum ; cui legi initiabantur præcipua solemnitate instituta, ibid. *Bona et mala recepturos justos*, supple, canebant; *patrum* etiam, Patriarcharum qui æque bona et mala experti, sed tandem liberati, *decantantes laudes.*

10. *Inconveniens inimicorum vox.* Græc. *dissonans*, quippe *flebilis.*

10. Resonabat autem inconveniens inimicorum vox, et flebilis audiebatur planctus ploratorum infantium.

11. Simili autem pœna servus cum domino afflictus est, et popularis homo regi similia passus.

12. Similiter ergo omnes uno nomine mortis mortuos habebant innumerabiles. Nec enim ad sepeliendum vivi sufficiebant : quoniam uno momento, quæ erat præclarior natio illorum, exterminata est.

13. De omnibus enim non credentes propter veneficia, tunc vero primum cum fuit exterminium primogenitorum, spoponderunt populum Dei esse.

14. Cum enim quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet,

15. Omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus, durus debellator in mediam exterminii terram prosilivit.

16. Gladius acutus insimulatum imperium tuum portans, et stans replevit omnia morte, et usque ad cœlum attingebat stans in terra.

17. Tunc continuo visus somniorum malorum turbaverunt illos, et timores supervenerunt insperati.

18. Et alius alibi projectus semivivus, propter quam moriebatur, causam demonstrabat mortis.

19. Visiones enim, quæ illos turbaverunt, hæc præmonebant, ne inscii quare mala patiebantur, perirent.

20. Tetigit autem tunc et justos tentatio mortis, et commotio in eremo facta est multitudinis : sed non diu permansit ira tua.

21. Properans enim homo sine querela deprecari pro populis, proferens servitutis suæ scutum, orationem, et per incensum deprecationem allegans, restitit iræ, et finem imposuit necessitati, ostendens quoniam tuus est famulus.

22. Vicit autem turbas, non in virtute corporis, nec armaturæ potentia, sed verbo illum qui se vexabat subjecit, juramenta parentum et testamentum commemorans.

23. Cum jam acervatim cecidissent super alterutrum mortui, interstitit, et amputavit impetum, et divisit illam, quæ ad vivos ducebat viam.

12 *Uno nomine* sive genere *mortis* : æqua omnium cæde. *Natio* : Græc. *nativitas*, ut supra, XVI, 19, primogeniti spes et decus gentis.

13. *De omnibus non credentes* : Ægyptii per omnia increduli Deo, decepti scilicet *propter veneficia*, per incantamenta et magicas artes Dei imitatrices : *tunc primum cum fuit exterminium* ac cædes *primogenitorum*, obtumescente omni magorum jactantia, *spoponderunt* Hebræos *populum Dei esse* : Græc. *confessi sunt populum Dei esse filium* : ut habetur *Osee*, XI, 1 : *Ex Ægypto vocavi filium meum.*

16. *Insimulatum* : minime fictum : ἀνυποκριτόν.

20. *Tentatio*, experimentum, *mortis* : a morte quoque tentati Israelitæ, potiusquam dejecti, ut infra 25, clarius explicatur, interveniente placatione per Aaronem, *Num.*, XVI, 47.

21. *Homo sine querela* : Inculpatus : Aaron : *suæ servitutis scutum*, sive sui ministerii, λειτουργίας, *arma.* Græc. nempe thuribulum, incensum, preces : quæ arma sacerdotum. *Finem necessitati* : Græc. *calamitati.*

22. *Vicit autem turbas* : Græc. *turbam*, seditiosum vulgus in ordinem coegit sive etiam vicit turbam, seditionem, tumultum : *illum qui se vexabat* : populum in se insurgentem, et sibi sacerdotium invidentem, Core et Abiron sectatores, *Num.*, ibid.

23. *Interstitit* : stetit inter mortuos et viventes. *Num.* XVI, 43.

24. In veste enim poderis quam habebat, totus erat orbis terrarum : et parentum magnalia in quatuor ordinibus lapidum erant sculpta : et magnificentia tua in diademate capitis illius sculpta erat.

25. His autem cessit qui exterminabat, et hæc extimuit : erat enim sola tentatio iræ sufficiens.

24. *In veste poderis* : vestis talaris, magnifica ac sacra, qua etiam Christus induitur, *Apoc.*, I, 13. *Totus erat orbis terrarum*, sanctæ vestis textura ac magnificentia designatus, ut passim Hebræi docent. *Parentum magnalia* : Græc. *gloria. In quatuor ordinibus lapidum* : ut habes *Exod.*, XXVIII, 17. Notum de nomine duodecim patriarcharum totidem lapidibus insculpto. *Ibid.*, 21. Unde pontifex populi habitus mediator, quod nomina filiorum Israel, duodecim scilicet tribuum, coram Deo portet super pectus suum. *Ibid.*, 29. *Magnificentia tua in diademate* : in lamina illa ex auro purissimo, cui inscriptum erat, Sanctum Domino. *Ibid.*, 36.

26. *His cessit qui exterminabat* : angelus divini mandati executor : *hæc extimuit* : Græc. *reveritus*, extimuerunt : seditiosi cives.

CAPUT XIX.

Impiorum cæcitas, 1, 2, 3 ; adactorum ad pœnas digna necessitas, 4 ; creaturarum immutata natura et indoles, 6, 7, 18, 19, 20 ; elementa fidium instar disposita, Deo pulsanti subsunt, 17 ; relato obiter Benjaminitarum flagitia et inhospitalitas, 13 et seqq.

1. Impiis autem usque in novissimum sine misericordia ira supervenit : præsciebat enim et futura illorum :

2. Quoniam cum ipsi permisissent ut se educerent, et cum magna sollicitudine præmissent illos, consequebantur illos pœnitentia acti.

3. Adhuc enim inter manus habentes luctum, et deplorantes ad monumenta mortuorum, aliam sibi assumpserunt cogitationem inscientiæ, et quos rogantes projecerant, hos tanquam fugitivos persequebantur :

4. Ducebat enim illos ad hunc finem digna necessitas : et horum, quæ acciderant commemorationes amittebant, ut quæ deerant tormentis repleret punitio :

5. Et populus quidem tuus mirabiliter transiret, illi autem novam mortem invenirent.

6. Omnis enim creatura ad suum genus ab initio refigurabatur, deserviens tuis præceptis, ut pueri tui custodirentur illæsi.

7. Nam nubes castra eorum obumbrabat; et ex aqua, quæ ante erat, terra arida apparuit, et in mari Rubro via sine impedimento, et campus germinans de profundo nimio :

8. Per quem omnis natio transivit, quæ tegebatur tua manu, videntes tua mirabilia et monstra.

9. Tanquam enim equi depaverunt escam, et tanquam agni exultaverunt, magnificantes te, Domine, qui liberasti illos.

10. Memores enim erant adhuc eorum, quæ in incolatu illorum facta fuerant, quemadmodum pro natione animalium eduxit terra muscas, et pro piscibus eructavit fluvius multitudinem ranarum.

11. Novissime autem viderunt novam creaturam avium, cum adducti concupiscentia, postulaverunt escas epulationis.

12. In allocutione enim desiderii, ascendit illis de mari ortygometra : et vexationes peccatoribus supervenerunt, non sine illis, quæ ante facta erant, argumentis per vim fulminum : juste enim patiebantur secundum suas nequitias.

13. Etenim detestabiliorem inhospitalitatem instituerunt : alii quidem ignotos non recipiebant advenas, alii autem bonos hospites in servitutem redigebant.

14. Et non solum hæc, sed et alius quidam respectus illorum erat : quoniam inviti recipiebant extraneos.

15. Qui autem cum lætitia receperunt hos, qui eisdem usi erant justitiis, sævissimis afflixerunt doloribus.

16. Percussi sunt autem cæcitate : sicut illi in foribus justi, cum subitaneis cooperti essent tenebris, unusquisque transitum ostii sui quærebat.

17. In se enim elementa dum convertuntur, sicut in organo qualitatis sonus immutatur, et omnia suum sonum custodiunt : unde æstimari ex ipso visu certo potest.

rum, Psal. CIV, 39, unde Paulus ait, *sub nube fuisse*. Quæ sane ad Davidem et Paulum, vel traditione, vel Spiritu sancto dictante, perlata sunt. *Ex aqua... terra* : patefacta terra, quæ antea sub profundo latebat. *Campus germinans*, algosus : Græc. *viridis herbæ ferax* ; unde fama apud Æthiopes, diviso mari, fundum viridis coloris apparuisse. Diod., lib. III.

9. *Tanquam equi* (læti et exultantes in pinguibus pascuis) *depaverunt escam* : Græc. *pascebant. Tanquam agni* : allusum ad Psal. CXIV, 4, 6 : *Colles sicut agni ovium.*

10. *Pro natione* : Græc. *nativitate*, ut supra, XXI, 19.

11. *Novam creaturam avium* : coturnices.

12. *In allocutione* (Græc. *in solatium*) *desiderii* ; Græc. deest. *Et vexationes*, ultiones, *peccatoribus supervenerunt* ; quod fastidito manna carnes concupiverint, et seditiose poposcerint, *Num.*, XI. *Non sine iliis, quæ ante facta erant, argumentum* (non sine præviis signis sive portentis) *per vim fulminum*. Docet intervenisse tonitrua, quod indicare videtur furor Domini concitatus in populum. *Num.*, XI, 33.

13. *Etenim detestabiliorem* (forte, quam gentes) *inhospitalitatem instituerunt* (supple, *Israelitæ*). Quædam hic deesse videntur ad rerum seriem ; memorat autem fœdum Benjaminitarum facinus in Gabaa adversus levitam, de quo *Jud.*, XIX. *Ignotos non recipiebant* : Jud., XIX, 15, *Nullus eos recipere voluit hospitio*. Ibid., 18. *In servitutem redigebant* : velut servis abutebantur ad fœdas libidines, ut illi levitæ contigit.

14. *Alius respectus* : alia ulciscendi causa ; quia non modo *inviti recipiebant extraneos*, verum etiam eos.

15. *Qui cum lætitia receperunt* : puta bonum illum senem, qui levitem *eisdem* utentem *justitiis*, sub eadem Moysi lege viventem exceperat, vers. 20 ; *sævis afflixerunt doloribus*, usque adeo ut filiam opprimendam offerre cogeretur, vers. 24.

16. *Percussi sunt autem cæcitate* : mentis quidem, ad exemplum eorum, quibus Angeli apud Sodomos cæcitatem immisere. *Gen.* XIX, 11.

17. *In se enim*. Hic etiam nonnulla sive exciderunt, sive transposita sunt. *In se elementa dum convertuntur. Dum*

18. Agrestia enim in aquatica convertebantur, et quæcumque erant natantia, in terram transibant.

19. Ignis in aqua valebat supra suam virtutem et aqua extinguentis naturæ obliviscebatur.

20. Flammæ e contrario, corruptibilium animalium non vexaverunt carnes coambulantium, nec dissolvebant illam, quæ facile dissolvebatur, sicut glacies, bonam escam. In omnibus enim magnificasti populum tuum, Domine, et honorasti, et non despexisti, in omni tempore et in omni loco assistens eis.

redundat, et in Græc. deest. *Convertuntur.* Græc. ad verbum, *elementa in se harmoniam* (sive concentum consensumque) *mutantia*, hoc est, in alias veluti formas naturasque conversa, ut habes vers. 6. *Sicut in organo qualitatis sonus immutatur*: Græc. : *Sicut in psalterio, soni* (nominativo plurali) *modulationis nomen mutant; et omnia suum sonum custodiunt.* Græcus ad elementa refert, semper manentia in sono; quæ neque in Græco, neque apud interpretem satis expedita sunt, et aliquid omnino in ipso textu labis ; sensus autem est : Quam facile in organo musico, intensis remissisve fidibus, permanente sono, soni tamen modulus inflectitur ac mutatur tam facile, Deo varie velut digitis elementa pulsante, ab iisdem naturis tamquam diversos sonos, ita diversos effectus elici; quod et seqq. firmant. *Unde æstimari:* Græc. quod quidem liquido æstimari potest ex ipso rerum gestarum visu, hoc est, quod explorari potest ex ipsis majorum nostrorum commemoratis historiis.

18. *Agrestia enim* (sive Græc. *terrestria*) *in aquatica convertebantur*: quæ videntur spectare ad diluvium quo tempore *natantia*, natatilia, pisces, *transibant in terram.*

19. *Ignis in aqua*, ut dictum est supra, XVI, 17, 18, 19.

20. *Flammæ e contrario*: vide XVI. 18, nec *dissolverunt* (seu Græc. *dissolvebant*) *illam* : vide ibid. 22, 27. Græc. *nec dissolvebant facile dissolubile glaciale genus ambrosiæ escæ*, hoc est, ex ejusdem capitis XVI, 22, 27, flammæ non dissolvebant nivem, sive grandinem et glaciem, cognatæ licet naturæ cum manna, quod exiguo solis radio tabescebat. *In omnibus enim*: summa dictorum a cap. XVI ad finem, Deum innumerabilibus ostensis ac miraculis effecisse ut populus Israeliticus supra omnes populos clarus, et a Deo dilectus, neque ulla injuria violandus a gentibus habeatur; quo totus collimabat liber, ut mox etiam videbimus.

LIBER ECCLESIASTICI

PRÆFATIO
IN ECCLESIASTICUM.

I.—De inscriptione libri inter Græcos et Latinos.—II. De auctore libri : Grotii sententia de fine capitis L, et de capite LI, deque aliis locis huic et libro *Sapientiæ* additis.—III. De ætate libri : duæ ejus notæ ex ipso libro repetendæ. —IV. Quis fuerit ille Simon Oniæ filius ab Ecclesiastico celebratus ?—V. Simonis primi ac successorum pacatissima tempora. — VI. Gravis persecutio tempore Ecclesiastici. — VII. Liber *Ecclesiasticus* circa Simonis II tempora . — VIII. Nec tamen eo vivo. Primum, quod Ecclesiasticus mortuos tantum laudaverit. — IX. Alterum ; quod ejus quoque tempore pacatissmæ res fuerint . — X. Onia III, Simonis II filio, pontifice, pax primum ; deinde vexatio a Seleuco ; tum vel maxime ab Antiocho Epiphane. — XI. Sub Antiocho scriptus liber, in ipsis persecutionis initiis, Onia adhuc superstite. —XII. De Onia III, objectio ex Josepho ; ex libris Machabaicis atque ipso Josepho soluta. — XIII. De tempore interpretationis græcæ. — XIV. De auctore et interprete S. Epiphanii et S. Joannis Damasceni loci. — XV . De latina interpretatione. — XVI. Vulgatæ hic additur versio ex Græco hodierno Sixti V jussus edita. — XVII. De libri instituto ; et ut a Salomonicis Parabolis differat, et a libro Sapientiæ. — XVIII. Distributio operis. — XIX. De canonico et antiqua libri auctoritate ad disceptandas fidei quæstiones. — XX. Cur Salomonis sit dictus . Isidori Hispalensis locus. — XXI. Ipse auctor prophetici instinctus sibi conscius.

I. Liber *Ecclesiasticus* is est, quem sanctus Hieronymus in Prologo sæpe memorato, et huic editioni præfixo ad libros Salomonis, hebraicum se reperisse testatur, non *Ecclesiasticum* ut apud Latinos, sed *Parabolas* prænotatum, Ab eodem Hieronymo appellatur *Panaretos Jesu filii Sirach liber.* Panaretos autem, quod de omni virtute præcepta tradat, quo elogio passim a Græcis insignitur. Apud esodem Græcos inscribitur, *Sapientia Jesu filii Sirach* ; ita Clemens Alexandrinus, ita Origenes, lib. VIII *contra Celsum*, n. 50 ; ita Eusebius Cæsariensis, lib. VIII, *De Demonst. evang. ad Danielis hebdomadas*; ita sanctus Epiphanius, *hæres.* 76, quæ est *Anomœorum*, ad cap. V ; Aetii, et alii plerique omnes. Hanc inscriptionem Complutensis editio retinuit; Sixtinus vero codex, pro *Sapientia Jesu filii Sirach*, habet simpliciter, per contractionem, *Sapientia Sirach*; cum Sirach scriptoris pater, non ipse scriptor fuisse memoretur. Latini vero *Ecclesiasticum Jesu filii Sirach* inscripserunt, et *Ecclesiasticum* quidem, ut a Salomonis *Ecclesiaste* distinguerent, utroque vocabulo a concione deducto.

Nunc textus Hebraicus nusquam est; sed auctoris nepos profectus in Ægyptum, ibi relictos libros nactus, avi sui Jesu præclari monumenta in Græcum transtulit, Ptolemæi Evergetæ anno trigesimo octavo, ut ipse in Prologo interpretationis suæ tradit : quod quidem ad quale tempus pertineat, dicemus, tibi de auctoris ipsius nomine atque ætate constiterit.

II. Et auctoris quidem nomen ipsa prodit inscriptio, Græcorum Latinorumque omnium consensione firmata. Attestatur Græcus interpres, qui avum suum egregii scripti auctorem, Jesum nominet; quin ipse auctor antiquum in morem, nomen suum scripto indidit his verbis.

quibus liber clauditur : *Doctrinam sapientiæ et disciplinæ scripsit in codice isto Jesus filius Sirach Jerosolymita* (cap. L, 29.) En nomen, en genus, en patriam ejus qui scripsit librum; omnia prisco ritu: ut equidem nesciam, quid Grotio in mentem venerit, qui notis ad eumdem locum, verba memorata a nepote auctoris, hujus libri editore et interprete, avi scripto addita asserit, nullo codicum testimonio, nulla conjectura, ut legenti patebit.

Neque magis audiendus, cum caput LI, quod sic inscribitur, *Oratio Jesu filii Sirach*, nepoti tribuit, nullo prorsus allato hujus rei argumento.

Gravius id quod idem tradidit, Præfatione ad notas in librum *Sapientiæ*, ei libro sicut et *Ecclesiastico* a christianis christiana quædam commodis locis addita, ac locutiones quasdam, quæ magis Evangelium sapiant, quam vetustiora tempora; qua fiducia multa mutat, gustu quidem suo, nulla codicum aut antiquarum lectionum ope. Quæ si quisque pro libidine audeat, omnis priscorum librorum periclitabitur fides. Sed nos, quoad dabitur, horum omnium nullam haberi oportere rationem, suis locis demonstrabimus; nunc quando nulla ratione afferuntur, pro certo dabimus, omnium hujus libri partium unum esse auctorem Jesum filium Sirach, qui eum Hebraico sermone scripserit; nepotem, quocumque sit nomine, neque enim ipse prodidit, nihil sibi quidquam amplius tribuisse, quam ut interpretis officio fungeretur, ut ipso Prologo constat.

III. Nunc de libri ætate accuratius disputandum, quod ea res maxime ad scripti intelligentiam faciat. Duo autem esse videmus, unde hæc tempora æstimari possint: alterum, quod hujus scripti tempore gravem Judæis a gentibus ac regibus incubuisse vexationem, multi loci probant: alterum, quod ipse Siracides virorum illustrium laudes referens, ne antiquos tantum memorasse videretur, suo ævo propiorem Simonem Oniæ filium pontificem maximum ultimo loco celebraverit, cap. L, ex quo intelligitur circa ejus tempora claruisse.

IV. Sed de Simone quidem Oniæ filio ambiguum; cum duo ejusdem appellationis extiterint Josepho memorati, *Originum* lib. XII, alter secundo, alter quarto capite: Simon scilicet primus qui Justus dicitur, Oniæ primi filius, secundi Oniæ pater; ac Simon secundus Oniæ secundi filius, Oniæ tertii viri maximi ac sanctissimi pater, sub quo vexationem regum Syriæ cœpisse, Machabaica testatur historia.

V. Ac Simonis quidem illius primi, ut et successorum ejus, tempora tranquillissima fuisse constat. Successere enim Eleazarus frater, sub quo Septuag. senum confecta interpretatio est, Manasses; alii, sub quorum principatu Judaicæ res per totum fere sæculum floruerunt; quæ omnino ad eam pertinent pacem, quam instaurato templo diutissimam atque inconcussam futuram. Prophetæ quidem omnes, sed imprimis Isaias, magnificentissime prædixerunt; qua de re dicendum erit brevi, cum jam ad Prophetas nostra promissa nos vocent.

VI. Per hanc ergo altissimam pacem, cum gentium reges populum sanctum, sanctam civitatem ac templum omni honore cumularent, nullus erat locus his Ecclesiastici nostri precationibus: *Innova signa et immuta mirabilia: glorifica manum et brachium dextrum; excita furorem et effunde iram, tolle adversarium et afflige inimicum: festina tempus et memento finis: in ira flammæ devoretur, qui salvatur* (a vulgaribus vitæ humanæ casibus) *et qui pessimant plebem tuam, inveniant perditionem: contere caput principum inimicorum dicentium: Non est alius præter nos* (cap. XXXVI, 6 et seq.): quæ quam apte conveniant Syrorum regum superbiæ, ac diris vexationibus nemo ignoraverit qui Machabaicam historiam legerit.

Atque hæc quidem *Ecclesiasticus* pro universa plebe postulat, pro se autem speciatim agit gratias, quod ad necem postulatus, non sit derelictus in tempore superborum; quod sit ereptus de tempore iniquo, ab iniquo rege atque a lingua injusta, cum impii homines etiam ex Israelitica gente, eos qui legem colerent, apud reges per calumniam adorti, majestatis reos agerent, ut sancto pontifici Oniæ III contigisse, mox relaturi sumus; quibus etiam temporibus sæpe se in vitæ discrimen adductum, Deique gratia liberatum, idem narrat *Ecclesiasticus* (XXXIV, 13).

VII. Hæc igitur efficiunt, ne Simon primus is putetur fuisse, quem noster Siracides, ut ætati suæ proximum, commendaverit; quin Eusebius Cæsariensis, vir in doctrina temporum versatissimus loco jam citato *Demonstrationis evangelicæ*, Jesum filium Sirach claruisse refert sub eo Simone, qui Oniæ ac Machabæorum tempori proximus fuerit, quod Simoni II, Oniæ tertii patri, congruit; accedunt alii characteres alias observandi, queis Simon Ecclesiastici a Simone primo facile dignoscatur.

VIII. Sane Eusebius docet sub Simone II non tantum vixisse Siraciden, sed etiam composuisse illam *Sapientiam*, quæ *Panaretos* appelletur. Verum duo prohibent quominus assentiamur. Primum, quod is scriptor eos tantum collaudaverit, qui vita functi essent: *Laudemus,*

inquit, *viros gloriosos et parentes nostros, dum viverent:... omnes isti in generationibus...* (sive in vita sua) *gloriam adepti sunt, et in diebus ipsorum gloria : corpora ipsorum in pace sepulta sunt, et nomen eorum in sæculum,* cap. XLI, 1, 7, 14; ac de Simone nostro speciatim, L, 1, 3: *Simon Oniæ filius... in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum;... in diebus ipsius emanaverunt putei;* et cætera id genus, ut addatur aliis, quorum memoriam commendabat.

IX. Huc accedit alterum, quod Simonis etiam hujus tempora pacatissima fuerint, neque dent ocum piis auctoris nostri lamentis ac precibus, quas mox retulimus. Quod enim subditur : *Qui curavit gentem suam; et liberavit eam a perditione,* vers. 4, manifeste pertinet ad illum aliquot dierum, aut mensium metum ; quo Ptolemæus Philopator Ægypti rex, dedita Jerosolymæ, templi adytum contra vetitum legis aditurus, Simonis pontificis precibus repente mutatus, non modo a proposito destitisse, verum etiam Judæis postea benefecisse memoratur, ut ad hunc locum dicemus ; verbaque ipsa indicant, gentem non tam vexatam, quam statim liberatam fuisse. Quare Ecclesiasticus nullas postea turbas refert, ac levissimus motus altam in quietem desiit; quo fit, ut Simonis quoque secundi viginti anni (tot enim in pontificatu egisse memoratur) par sit vel optima illius beatæ pacis, quam Prophetæ cecinerint.

X. Quin etiam vigebat illa pax, sub Onia III, Simonis hujus filio, cujus fausta initia memorantur his verbis : *Cum sancta civitas habitaretur in omni pace: leges etiam adhuc optime custodirentur, propter Oniæ pontificis pietatem:... fiebat ut et ipsi reges et principes locum summo honore dignum ducerent... ita ut Seleucus* (Philopator, Antiochi Magni filius, Antiochi Epiphanis pater) *de redditibus suis præstaret omnes sumptus ad ministerium sacrificiorum pertinentes* (II Mach., III, 1, 2, 3). Cujus regis tempore sollicitari cœpit Oniæ et Judæorum quies, misso Heliodoro, qui depositas in templo pecunias diriperet, sacri loci majestate spreta (*ibidem,* 8 et seq.), quo ex initio pessum omnia ire, cædes perpetrari, omnimodis calumniis appeti sanctus pontifex, demum ab Antiocho Epiphane pelli sacerdotio, ac suffecto impio Jasone, et post triennium magis impio Menelao, pollui sacerdotium, gentiles ritus induci, lex ipsa subverti, optimus pontifex per proditionem cædi (II *Mach.*, IV, 1, 2, 3, 7, 23, 33) : ex quo ea consecuta sunt, quæ Mathathiam, ejusque liberos Judam Machabæum, Jonatham et Simonem ad pia bella moverint.

Omnino in arcanis erit Judaicæ gentis, per antiqua Prophetarum, Danielis vero maxime, oracula reseratis, ut a Seleucidarum gente quæ se diis æquiparaverat, atque ab Antiocho Epiphane, gravis illa persecutio oriretur : cujus initia ante Oniæ III necem, cum Jesus noster cerneret, atque omnia in pejus ruitura facile provideret, has effudit preces; eaque memoravit ac scripsit, quæ infandis temporibus congruisse vidimus, suoque loco clarius ostendemus.

XI. Et pronum quidem esset, hujus scripti ætatem ad ipsa Machabaica tempora revocare, quibus vexatio gravius insurgebat: verum illud obstitit, quod si pius scriptor post Oniæ III necem opus edidisset, cum anteactæ ætatis illustres laudaret viros, neque hujus Oniæ parentem Simon præterisset, nullo modo prætermissurus videretur tantum pontificem, *provisorem civitatis, defensorem gentis, æmulatorem legis,* quin etiam mortuum, exoratorem plebis, Judæque adjutorem, omni denique virtute commendatissimum, qualis iste Onias in Machabaica historia describitur (II *Mach.*, IV, 2; XV, 14): cujus quidem silentii cum nullam idoneam causam a nobis inveniri potuisse fateamur, Ecclesiastici scriptionem, primum ad Oniæ III tempora conferimus, tum in eos annos incidisse arbitramur, qui ab ipso persecutionis initio usque ad illius pontificis necem effluxerint; hoc est, secundum Usserianas rationes, ad annum ante æram christianam circiter centesimum septuagesimum primum; ab Urbe condita fere quingentesimum secundum octuagesimum.

XII. Nec me fugit a Josepho scriptum (*Originum* XII, 6) Jasonem Oniæ III fratri mortuo successisse : quod cum nostris rationibus non convenit; sed sacræ historiæ Machabaicæ potior auctoritas, in qua libro II, cap. IV, vers. 7, 34, Jasonem Oniæ viventi substitutum, sanctumque pontificem aliquanto post tempore Menelai proditione e vivis sublatum esse scribitur; cui narrationi idem Josephus parum sibi consentiens, libro *de Machabæis* (cap. III et IV) subscripserit.

Stet ergo firma hujus libri ætas sub Onia III postquam ab altissima pace in diram vexationem sub Antiocho Epiphane, res Judaicas deductas esse constat.

XIII. Ac de libri quidem compositione hæc comperimus; de nepotis interpretatione, ipse in Prologo prodidit eam esse in Ægypto factam, octavo et trigesimo anno Ptolemæi regis Evergetis; quod multos fefellit: certum autem est duos fuisse Evergetas, horum postremum Ptole-

mæum Physconem, cujus etiam nomine nummi cusi reperiantur addito Evergetæ titulo; atque hujus duo initia; alterum proprium, quo regnare solus cœperit; alterum commune cum fratre, Philometore; cujus quidem regni cum fratre initi anno octavo et trigesimo, ante Christum centesimo trigesimo secundo, Jesu Siracidæ nepos suam interpretationem ediderit, Joanne Hyrcano Simonis Machabæi filio pontifice.

Et libri quidem auctor posteaquam, ut fit persecutionum tempore, varias provincias oberravit, quod ipse testatur XXXIV, 12, in Ægypto consedisse, ubi Judæi mitioribus regibus uterentur, atque ibi obiisse videtur, egregio libro ibidem relicto, quem parum vulgo notum, ut in ea regione, ubi inter Judæos quoque græca eloquentia obtineret, hebraica obsolesceret, longo tandem post tempore nepos reperit; quo quidem ex tempore *Ecclesiasticus*, sive *Sapientia Jesu filii Sirach*, eodem nepote interpretante græce innotuit: hebraicus textus magis magisque obsolevit ac tandem amissus est.

XIV. De hoc autem libro, deque ejus interpretatione, ac *de Salomonis Sapientia*, sanctus Epiphanius *De pond. et mens.*, n., 4, eumque secutus Joannes Damascenus, *De fide orthodoxa*, cap. IV, 18, perturbate scripserunt; ex quibus inferas, et avum et nepotem utrosque Jesu nomine appellatos, nepotemque etiam fuisse Sirach filium; quod multi secuti sunt: nos rem non tanti esse ducimus, ut de ea litigare vacet: probare certe non possumus, id quod nonnullis placuit, librum nepotis interpretis potius quam avi scriptoris nomine prænotatum fuisse.

XV. Latinæ interpretationis auctorem ignoramus Cum enim S. Hieronymus, neque *Sapientiam*, neque *Ecclesiasticum* verterit, horum librorum interpretatio apud Vulgatam nostram obtinuit ea, quæ in vulgus, sanctorum quoque Hyeronymi et Augustini tempore ferebatur; cujus rei argumentum est, quod idem Augustinus speculum ex utraque compegerit; neque eas, alios magis quam tantæ antiquitatis titulo, commendatas volumus. Cæterum nec illud tacendum, *Ecclesiastici* aliam tunc quoque extitisse versionem, hodierno græco convenientiorem, qua et alii latini Patres, et ipse etiam Augustinus utatur.

Certe latina nostra interpretatio multum ab hodierno græco discrepat, atque omnino necesse est alium interpreti lectum esse græcum codicem, ac eum quem nunc habemus. Hodiernum planiorem, simpliciorem, breviorem, atque ideo sententiis aptiorem esse, nemo negaverit; multi tamen sunt loci, in quibus haud dubie Vulgatæ nostræ lectio sanior atque ordinatior; quo etiam factum est, ut græca perturbata in ejusdem Vulgatæ ordinem redigenda putaremus: quin etiam græca quæ habemus variant, et inter se collata lucem sibi mutuo afferunt, ut notum est: atque harum rerum exempla suis locis melius annotanda nunc prætermittimus.

XVI. Vulgatæ nostræ versioni addimus eam, quam vir doctissimus, ac veterum latinarum græcarumque lectionum solertissimus indagator Flaminius Nobilius ex Græco Sixtino adornavit: eam sane confitemur aliquot in locis clariorem, et græco textui magis congruam fieri potuisse: quominus autem aliam ederemus, Sixtini decreti reverentia tenuit, cum illo et Nobilii versio commendetur, et alia quævis quovis colore prohibeatur. Damus tamen in notis, quæ planiora esse credimus, haud parvo emolumento, nisi nos fallit animus, futura lectoribus.

XVII. Nunc auctoris institutum facile intelligimus: in eo enim est, ut antecessores qui de sapientia scripserant, imitatus, de universæ vitæ ratione promat sententias, intersertis inculcatisque iis, quæ ad temporum conditionem maxime pertinerent.

Et a Salomone quidem distat, quod ille sententias inordinate fere, atque inartificiose, nulloque nexu congerat; hic autem ad certa velut capita sæpius redigat, et ejusdem generis nectat: denique ad præcepta morum etiam exempla adjungat.

A Sapientiæ vero libro eatenus differt, quod is quidem fusius, Græcorum in morem disserat; hujus autem pressius ac Salomnico magis ritu, modoque currant sententiæ. At *Sapientiæ* sane liber, in summa, ut videtur, pace conscriptus ut Alexandriæ, nulla turbarum mentione, id agit sanctam quidem gentem inter ethnicos versantem ab idololatria, Ægyptios autem aliosque gentiles, nec populos tantum, verum etiam reges a vexando populo Dei, priscorum Ægyptiorum exemplo, deterreat: *Ecclesiasticus* vero jam gravi persecutione incumbente, ac gentilium ritibus invalescentibus, pollutoque, ut diximus sacerdotio, calamitatem deprecetur, legitimosque ritus, ac sacerdotii jura commendet (XXXVI, 19; XLV, 30, 31; L, 12 et seqq.)

XVIII. Opus tres in partes divisum videtur. Prima et secunda eæ sint cap. 1 et XXIV, in quibus pro more sapientum Hebræorum, de sapientia multa præfatus, huic præfationi connectit omnimodas sententias: quibus duabus partibus æqua propemodum distributione distinctis, accedit tertia a cap. XLII, vers. 15, in qua exorsus a Dei laudibus, atque in virorum illustrium commendationem effusus, piam in

orationem, sanctamque adhortationem desinit.

XIX. De libri auctoritate, in præfatione *ad Sapientiam*, quod ad institutum nostrum attinet, satis superque diximus. Et Græci quidem aliqui, puta Epiphanius, quique eum exscripsit Joannes Damascenus, locis supra citatis, aiunt *Sapientiam Salomonis* et *Jesu filii Sirach libros* quidem esse utiles, non tamen accenseri solere Scripturis, quas in arca Testamenti repositas putabant. At idem Epiphanius, *hæresi* 76, quæ est Anomæorum, exprobrat Aetio, si Spiritu sancto esset genitus, id acturum fuisse, ut sacris codicibus Veteris Testamenti usque ad Estheris tempora, ac Novi Testamenti libris, item Sapientiis cum Salomonis, tum Jesu filii Sirach pervolutis, se ipsum (ut novæ sectæ conditorem) condemnaret; quo nihil clarius, ut probetur hos etiam libros æque ac alios, non eodem licet ordine, inter propheticas Scripturas recensitos : quippe qui ad hæreses profligandas pariter cum cæteris advocentur. Huc accedit Origenes qui *Sapientiam Jesu Siracidæ* pari cum aliis Scripturis, etiam Salomonicis, auctoritatis commendatione proferat : initio lib. VI *Contra Celsum*, n. 7, cujus generis innumerabilia testimonia extare in confesso est. In occidente vero vidimus Augustini locum ex *Ecclesiastico* æque ac ex *Pentateucho* liberum arbitrium, aliaque fidei dogmata asserentis. (Præf. *in Sap.*) Ac ne Africanam tantum Ecclesiam laudare videamur hunc secutus e Gallis nostris Prosper urget Collatorem adhibitis Ecclesiastici testimoniis (*cont. Collat.*, n. 40, et alibi passim, nunc cap. XIII,) n. 4) ; quin ipse Collator in Galliis quidem agens, sed tamen Græcorum magis imbutus sententiis, haud minus quam cæteras Scripturas, eumdem librum laudat (*Coll.*, XIII. cap. XII.) Cum autem ibidem librum *Pastoris* attulisset, respondet Prosper : « illud nullius auctoritatis testimonium, » paria dicturus de *Ecclesiastico*, nisi hunc et canonicum et ab apocrypho secernendum duceret. Sic autem videmus utraque ex parte laudatum ad affirmandam fidem, et ab orthodoxis et ab adversariis : quod quidem ab antiqua traditione manaverat . Cui enim non notus ille *Ecclesiastici* locus, quem tantopere S. Cyprianus ejusque synodus septem et octoginta episcoporum in causa rebaptizationis, et quidem sub nomine Salomonis urgebant : *Qui baptizatur a mortuo, quid proficit lavatio ejus ?* Eccli., XXXIV, 30 ; Conc. Carth. sub. Cypr. 27). Neque catholicæ sententiæ defensores detrectabant auctoritatem, cum huic loco S. Augustinus studiosissime responderet (lib. VI *De baptism.* 34, n. 66, etc.) ; adeo solemne erat adhibere hunc librum in asserendis fidei dogmatibus.

XX. Cur autem Salomonis diceretur, Isidorus Hispalensis exponit his verbis : *Ecclesiasticus* morum pene omnium disciplinam, et sanctæ religionis conversationem affatim copioseque describit. Dictus est autem *Ecclesiasticus*, pro eo quod in medio cœtu populi, id est, coram ecclesia fuerit habitus : hic enim propter nimiam sensus similitudinem, et eloquii parilitatem, Salomonis titulo prænotatur. Constat autem hunc librum a Jesu filio Sirach editum fuisse et inter reliquos sanctarum Scripturarum libros pari habitum veneratione (lib. *Præm.*)

XXI. Quin ipse Siracides prophetici spiritus et instinctus sibi conscius, hæc dicebat : *Ut furore enim repletus sum. In voce dicit : Obaudite me, divini fructus* (sancta fidelium soboles) ; XXXIX, 16, 17, cujus rei gratia addit : *doctrinam sapientiæ et disciplinæ scripsit in codice isto Jesus filius Sirach : ... beatus qui in istis versatur bonis* (L, 29, 30). Neque Salomon, aut quivis alius divino Spiritu afflatus, majorem sibi conciliant auctoritatem quam hic auctor passim ; atque ita omnino sua prædicat, ut solent ii qui se numine actos, nec se ipsos loqui, sed in se Deum sentiunt.

LIBER ECCLESIASTICI

SAPIENTIA
SIRACH.

PROLOGUS

SIXTINA VERSIO

Cum multa nobis et magna per legem et prophetas, et alios qui illos secuti sunt, data sint, pro quibus oportet laudare Israel, doctrinæ et sapientiæ causa, cumque eos, qui legunt, non solum ipsos oporteat fieri scientes, sed etiam extraneis studio disciplinæ ductos posse et dicendo et scribendo prodesse : avus meus Jesus, postquam amplius se dedit ad diligentiam lectionis legis, et prophetarum, et aliorum librorum, qui nobis a parentibus nostris traditi sunt, atque in his eum qui satis esse posset, habitum sibi comparasset, voluit et ipse scribere aliquid eorum quæ ad doctrinam et sapientiam pertinent, ut desiderantes discere, etiam horum participes facti, multo magis proficiant per vitam legitimam. Hortor itaque venire vos cum benevolentia, et attentiori studio lectionem facere, et veniam habere in illis, in quibus videbimur in nonnullis ad interpretandi rationem elaboratis dictionibus deficere. Non enim eamdem vim habent hæc in seipsis hebraice dicta, atque ad alteram translata linguam. Non solum autem hæc, sed et ipsa lex et prophetiæ, et cæteri libri non parvam habent differentiam, quando inter se dicuntur. Nam in octavo et trigesimo anno temporibus Ptolemæi Evergetis regis, postquam perveni in Ægyptum, et cum multum temporis ibi fuissem, inveni exemplar non parvæ doctrinæ. Maxime necessarium putavi ipse aliquam adhibere diligentiam et laborem interpretandi librum istum : multam enim vigiliam, et doctrinam attuli in spatio temporis ad hoc, ut ad finem ducens istum librum, ederem etiam iis qui in paræcia volunt discere præparati moribus ad vivendum in lege.

1 *Multorum nobis* : vide Græc.

2 *Non solum ipsos loquentes* : docentes sive voce, sive scripto.

3 *Extraneos* : ab Israelitica republica, sive a sapientiæ studiis, necesse est sapientium dicta recolentes, et ipsos in dicendo et scribendo doctiores fieri.

4 *Ad legitimam vitam* : ex legis placitis componendam.

5 *Veniam habere* : dare.

6 *Sequentes imaginem sapientiæ* : Græc. deest. Sensus est, sententiis in hærentem, in verborum compositione nonnunquam defecisse.

7 *Deficiunt verba hebraica* : non eamdem vim habent.

8 *Ipsa lex et prophetæ*. Hæc indicant non modo legem, verum etiam prophetas, aliosque sacros libros jam in græcum versos : ac de lege quidem constat, cum Septuag. interpretes longe antea prodissent Eleazaro pontifice, Ptolemæo Philadelpho rege.

9 *Non parvam.. quando inter se dicuntur* : conferuntur.

10 *Ptolemæi Evergetis*. Vide præf. num. XIII.

11 *Multa vigilia attuli doctrinam* : Græc *multam vigiliam et doctrinam attuli*.

12 *Ad illa quæ* : Græc. *ad hoc ut ad finem ducens*, etc.

13 *Et illis qui volunt* : Græc. interserit *Iis qui in paræcia*, in vicinis locis : melius, in peregrinatione : Judæis in exteras regiones longe lateque dispersis ac sæpe peregrinantibus ; quemadmodum ipse auctor XXXIV, 12; LI, 18. Hunc ergo librum peregre agentibus comparabat, ne a patriis legitimisque ritibus ad gentium mores deficerent.

ECCLESIASTICUS
JESU FILII SIRACH.

PROLOGUS

VERSIO VULGATA

Multorum nobis (1) et magnorum, per legem et prophetas, aliosque qui secuti sunt illos, sapientia demonstrata est, in quibus oportet laudare Israel doctrinæ et sapientiæ causa; quia non solum ipsos loquentes (2) necesse est esse peritos, sed etiam extraneos (3) posse et dicentes et scribentes doctissimos fieri. Avus meus Jesus, postquam se amplius dedit ad diligentiam lectionis legis, et prophetarum, et aliorum librorum, qui nobis a parentibus nostris traditi sunt, voluit et ipse scribere aliquid horum, quæ ad doctrinam et sapientiam pertinent, ut desiderantes discere, et illorum periti facti, magis magisque attendant animo, et confirmentur ad legitimam vitam (4). Hortor itaque venire vos cum benevolentia, et attentiori studio lectionem facere, et veniam habere (5) in illis, in quibus videmur, sequentes imaginem sapientiæ (6), deficere in verborum compositione. Nam deficiunt verba hebraica (7), quando fuerint translata ad alteram linguam. Non autem solum hæc, sed et ipsa lex et prophetæ (8), cæteraque aliorum librorum, non parvam habent differentiam (9), quando inter se dicuntur. Nam in octavo et trigesimo anno temporibus Ptolemæi Evergetis (10) regis, postquam perveni in Ægyptum, et cum multum temporis ibi fuissem, inveni ibi libros relictos, non parvæ neque contemnendæ doctrinæ. Itaque bonum et necessarium putavi et ipse aliquam addere diligentiam et laborem interpretandi librum istum; et multa vigilia attuli doctrinam (11) in spatio temporis, ad illa quæ (12) ad finem ducunt, librum istum dare, et illis qui volunt (13) animum intendere et discere quemadmodum oporteat instituere mores, qui secundum legem Domini proposuerint vitam agere.

CAPUT PRIMUM.

Adhortatio ad sapientiam : ejus dignitas : cum Dei timore conjungitur.

SIXTINA VERSIO

Omnis sapientia a Domino est, et cum illo est in ævum.

Arenam maris et pluviæ guttas, et dies sæculi quis dinumerabit ? Altitudinem cœli et latitudinem terræ, et abyssum,

Et sapientiam quis investigabit ?

Prior omnium creata est sapientia, et intellectus prudentiæ ab ævo.

Radix sapientiæ, cui revelata est ? et astutias illius quis agnovit ?

Unus est sapiens metuendus nimis, sedens super thronum suum.

Dominus ipse creavit eam, et vidit, et dinumeravit eam,

Et effudit illam super omnia opera sua, cum omni carne secundum datum suum et præbuit illam diligentibus se.

Timor Domini, gloria, et gloriatio, et lætitia, et corona exultationis.

Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam et gaudium, et longitudinem dierum.

Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis suæ inveniet gratiam.

Initium sapientiæ, timere Deum, et cum fidelibus in vulva concreatum est eis ; et cum hominibus fundamentum sæculi nidificavit, et cum semine eorum concredetur.

VERSIO VULGATA

1. Omnis sapientia a Domino Deo est, et cum illo fuit semper, et est ante ævum.

2. Arenam maris, et pluviæ guttas, et dies sæculi quis dinumeravit ? Altitudinem cœli, et latitudinem terræ, et profundum abyssi quis dimensus est ?

3. Sapientiam Dei præcedentem omnia quis investigabit ?

4. Prior omnium creata est sapientia, et intellectus prudentiæ ab ævo.

5. Fons sapientiæ verbum Dei in excelsis : et ingressus illius mandata æterna.

6. Radix sapientiæ cui revelata est, et astutias illius quis agnovit ?

7. Disciplina sapientiæ cui revelata est et manifestata ? et multiplicationem ingressus illius quis intellexit ?

8. Unus est altissimus Creator omnipotens, et Rex potens, et metuendus nimis, sedens super thronum illius et dominans Deus ?

9. Ipse creavit illam in Spiritu sancto, et vidit, et dinumeravit, et mensus est.

10. Et effudit illam super omnia opera sua, et super omnem carnem secundum datum suum, et præbuit illam diligentibus se.

11. Timor Domini gloria, et gloriatio, et lætitia, et corona exultationis.

12. Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam, et gaudium, et longitudinem dierum.

13. Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis suæ benedicetur.

14. Dilectio Dei honorabilis sapientia.

15. Quibus autem apparuerit in visu, diligunt eam in visione, et in agnitione magnalium suorum.

16. Initium sapientiæ, timor Domini, et cum fidelibus in vulva concreatus est, cum electis fœminis graditur, et cum justis et fidelibus agnoscitur.

17. Timor Domini, scientiæ religiositas.

18. Religiositas custodiet et justificabit cor : jucunditatem atque gaudium dabit.

1. *Ante ævum* : ante omnia secula : *in ævum*, in æternum.

2, 3. *Altitudinem cœli.., sapientiam Dei* : Græc. *Altitudinem cœli, et latitudinem terræ, et abyssum, et sapientiam quis investigabit?* hoc est, sapientia tam est impenetrabilis, quam ista tria.

4. *Creata est* : ἔκτισται, genita est, constituta est, ordinata est, et omnibus Dei operibus præposita est sapientia : hæc enim omnia græca vox sonat, ut notant Athanasius, Eusebius, et alii passim. Veritas autem hebraica in *Proverbiis*, unde ista deducta sunt, clare habet generationem, ut notavimus, *Prov.*, VIII, 22, sive creata est in hominum cordibus, et effusa super omnia opera Dei : infra, 10.

5. *Verbum Dei* : verbum illud, illa Sapientia apud Deum, origo est sapientiæ in nos derivatæ. *Ingressus illius* : viæ : consilia : opera. Deest in multis codicibus græcis.

6. *Astutias illius* : varia et arcana consilia.

8. *Unus est* : addit Græc. *sapiens*. *Super thronum illius* : Græc. *suum*.

9. *In Spiritu sancto* : per creatorem illum spiritum, quo mundum cor, veraque sapientia creatur in nobis. *Et dinumeravit* : novit omnia, quæ Sapientia numero, mensura, pondere disposuit. *Sap.*, IX, 21.

10. *Effudit illam* : quod in omnibus Dei operibus ars opificis elucescat. *Secundum datum suum* : secundum voluntatem ac mensuram suam. I *Cor.*, XII. 11; *Ephes.*, IV, 7. Quisque habet quantum dederit.

13. *In die defunctionis* : mortis, cujus vocis alteram interpretationem habes 19.

15. *Quibus apparuerit in visu* : ut Salomoni, III *Reg.*, III, 5, *diligunt eam* : idem Salomon per somnum, sapientiam bonis omnibus anteponens, ejus magnifica dona suscepit. *Ibid.*, 11 et seqq.

16. *Cum electis feminis* : cujus loco Græc. *Cum hominibus fundamentum sæculi* (vitæ humanæ sustentaculum, virtutem ipsam scilicet) *nidificavit* : (quasi exclusis ovis peperit). Quibus ostendit, ab ipsa infantia insitam cum timore Domini sapientiam.

Plenitudo sapientiæ, timere Dominum : et inebriat eos de fructibus ejus.

Omnem domum illius implevit desideriis, et receptacula de generationibus ejus.

Corona sapientiæ, timor Domini, germinans pacem, et sanitatem incolumitatis : et vidit, et dinumeravit eam.

Scientiam, et cognitionem intellectus effudit, et gloriam tenentium ipsam exaltavit.

Radix sapientiæ est timere Dominum, et rami ejus longævitas.

Non poterit ira injusta justificari : impetus enim iræ ejus subversio est ejus.

Usque in tempus sustinebit patiens : et postea reddetur ei jucunditas.

Usque in tempus abscondet verba sua, et labia fidelium enarrabunt sensum ejus.

In thesauris sapientiæ, parabola scientiæ : execratio autem peccatori, cultura Dei.

Concupisti sapientiam ? serva mandata ; et Dominus præbebit tibi eam.

Sapientia enim et disciplina, timor Domini, et quod beneplacitum est illi, fides et mansuetudo.

Non sis incredibilis timori Domini ; et ne accesseris ad eum duplici corde.

Ne fueris hypocrita in conspectu hominum ; et in labia tua intende.

Non exaltes te ipsum, ne cadas, et adducas animæ tuæ inhonorationem.

Et revelabit Dominus absconsa tua, et in medio synagogæ elidit te.

Quoniam non accessisti ad timorem Domini, et cor tuum plenum est dolo.

19. Timenti Dominum bene erit, et in diebus consummationis illius benedicetur.

20. Plenitudo sapientiæ est timere Deum, et plenitudo a fructibus illius.

21. Omnem domum illius implebit a generationibus, et receptacula a thesauris illius.

22. Corona sapientiæ, timor Domini, replens pacem, et salutis fructum :

23. Et vidit, et dinumeravit eam : utraque autem sunt dona Dei.

24. Scientiam, et intellectum prudentiæ sapientia compartietur : et gloriam tenentium se exaltat.

25. Radix sapientiæ est timere Dominum : et rami illius longævi.

26. In thesauris sapientiæ intellectus, et scientiæ religiositas : execratio autem peccatoribus sapientia.

27. Timor Domini expellit peccatum.

28. Nam qui sine timore est, non poterit justificari : iracundia enim animositatis illius subversio illius est.

29. Usque in tempus sustinebit patiens : et postea redditio jucunditatis.

30. Bonus sensus usque in tempus abscondet verba illius, et labia multorum enarrabunt sensum illius.

31. In thesauris sapientiæ significatio disciplinæ :

32. Execratio autem peccatori, cultura Dei.

33. Fili, concupiscens sapientiam, conserva justitiam, et Deus præbebit illam tibi.

34. Sapientia enim et disciplina timor Domini, et quod beneplacitum est illi.

35. Fides et mansuetudo, et adimplebit thesauros illius.

36. Ne sis incredibilis timori Domini : et ne accesseris ad illum duplici corde.

37. Ne fueris hypocrita in conspectu hominum, et non scandalizaris in labiis tuis.

38. Attende in illis, ne forte cadas, et adducas animæ tuæ inhonorationem.

39. Et revelet Deus absconsa tua, et in medio synagogæ elidat te :

40. Quoniam accessisti maligne ad Dominum ; et cor tuum plenum est dolo et fallacia.

20. *Plenitudo a fructibus* : ex fructibus.

21. *Implebit a generationibus* : implebit fructibus, sive proventibus. Præpositio redundat, ut in hac interpretatione passim : quod semel notandum : Græc. *implebit desideriis*, hoc est, cupitis bonis : *receptacula* ; cellas, horrea.

22. *Replens pacem* : Græc. *germinans. Salutis* : sive incolumitatis *fructum.*

23. *Et vidit, et dinumeravit eam* : pacem et incolumitatem suo numero ac mensura tribuit.

24. *Compartietur* : dispertiet · Græc. *effudit*, impluit. *Tenentium se* : Græc. *tenentium ipsam.*

25. *Rami illius longævi* ; Græc. *longævitas*, longitudo dierum.

28. *Qui sine timore est.* Vide Græc. *Iracundia animositatis* : Vide Græc.

30. *Verba illius* : Græc. *sua* : de toto versu vide Græc. Sensus est : Hominis taciti atque ipso silentio venerandi, multi ultro sensa laudabunt ; quo fit, ut defensione sine excusatione non egeat.

31. *Significatio disciplinæ* : ex eo thesauro erumpunt sententiæ : sive ut habet Græc. *parabola erudita.* Vide 26, 27.

37. *Incredibilis* : incredulus.

37. *Non scandalizeris* : ne verbis tuis capiare. Vide Græc.

39. *Revelet Deus absconsa tua* : occulta flagitia tua. *Jer.*, XIII ; *Ezech.*, XXIII. *In medio synagogæ* : publice.

CAPUT II.

Patientia : tentatio sive probatio : timor Dei : fiducia : duplici corde : duabus viis ingredi : incidere in manus Dei.

SIXTINA VERSIO

Fili, accedens ad servitutem Domini Dei, præpara animam tuam ad tentationem.

Dirige cor tuum, et sustine : et ne festines in tempore obductionis.

Conjungere ei, et ne recedas ; ut crescas in novissimis tuis.

Omne, quod tibi applicitum fuerit, accipe, et in humilitate tua patientiam habe :

Quoniam in igne probatur aurum, homines vero receptibiles in camino humiliationis.

Crede ei, et recuperabit te : dirige vias tuas, et spera in illum.

Metuentes Dominum, sustinete misericordiam ejus, et non deflectatis, ne cadatis.

Qui timetis Dominum, credite illi : et non cadet merces vestra.

Qui timetis Dominum, sperate in bona, et in lætitiam sæculi, et misericordiæ.

Respicite in antiquas nationes, et videte : quis confidit in Domino, et confusus est ?

Aut quis permansit in timore ejus, et derelictus est ? aut quis invocavit illum et despexit eum ?

Quoniam pius et misericors est Dominus, et remittit peccata, et salvat in tempore tribulationis.

Væ cordibus timidis, et manibus dissolutis, et peccatori ingredienti duabus viis.

Væ dissoluto cordi : quia non credit ; ideo non protegetur.

Væ vobis, qui perdidistis sustinentiam : et quid facietis, cum inspicere cœperit Dominus ?

Qui timent Dominum, inquirent quæ beneplacita sunt ei : et qui diligunt illum, replebuntur lege.

Qui timent Dominum, præparabunt corda sua, et in conspectu illius humiliabunt animas suas.

Incidamus in manus Domini, et non in manus hominum.

VERSIO VULGATA

1. Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem.

2. Deprime cor tuum, et sustine : inclina aurem tuam, et suscipe verba intellectus : et ne festines in tempore obductionis.

3. Sustine sustentationes Dei : conjungere Deo, et sustine, ut crescat in novissimo vita tua.

4. Omne, quod tibi applicitum fuerit, accipe : et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe :

5. Quoniam in igne probatur aurum et argentum ; homines vero receptibiles in camino humiliationis.

6. Crede Deo, et recuperabit te : et dirige viam tuam, et spera in illum. Serva timorem illius, et in illo veterasce.

7. Metuentes Dominum, sustinete misericordiam ejus : et non deflectatis ab illo, ne cadatis.

8. Qui timetis Dominum, credite illi : et non evacuabitur merces vestra.

9. Qui timetis Dominum, sperate in illum : et in oblectationem veniet vobis misericordia.

10. Qui timetis Dominum, diligite illum, et illuminabuntur corda vestra.

11. Respicite, filii, nationes hominum : et scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est.

12. Quis enim permansit in mandatis ejus, et derelictus est ? aut quis invocavit eum, et despexit illum ?

13. Quoniam pius et misericors est Deus, et remittet in die tribulationis peccata : et protector est omnibus exquirentibus se in veritate.

14. Væ duplici corde, et labiis scelestis, et manibus malefacientibus, et peccatori terram ingredienti duabus viis.

15. Væ dissolutis corde qui non credunt Deo : et ideo non protegentur ab eo.

16. Væ his, qui perdiderunt sustinentiam, et qui de reliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas.

17. Et quid facient ? cum inspicere cœperit Dominus ?

18. Qui timent Dominum, non erunt incredibiles verbo illius : et qui diligunt illum, conservabunt viam illius.

19. Qui timent Dominum, inquirent quæ beneplacita sunt ei : et qui diligunt eum, replebuntur lege ipsius.

20. Qui timent Dominum, præparabunt corda sua, et in conspectu illius sanctificabunt animas suas.

21. Qui timent Dominum, custodiunt mandata illius : et patientiam habebunt usque ad inspectionem illius.

22. Dicentes : Si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini, et non in manus hominum.

1. *Ad tentationem* : eam, quæ versatur in doloribus et cruciatibus perferendis, de qua *Rom.*, v, 3. 4, 5.

2. *Ne festines* : ne præcipite et impatiente sis animo : *In tempore obductionis*. Græc. insultus, impetus, illatæ calamitatis; oppressionis, ut Vulgat. vertit XL, 9.

3. *Sustentationes Dei* : tribulationes ab ipso immissas. *Ut crescat* : ut seni tibi prorogentur dies.

4. *Omne, quod applicitum fuerit*; casus omnes secundos. et adversos. *In humilitate* : dejectione, cum in terram fueris deturbatus.

6. *In illo veterasce* : senesce in timore ejus.

11. *Nationes hominum* : Græc. *antiquas generationes*.

14. *Væ duplici corde* : hypocritis, dissimulatoribus, levibus ingeniis, nec sibi satis constantibus.

16. *Sustinentiam* : patientiam.

18. *Incredibiles* : increduli, ut jam dictum.

19. *Replebuntur lege* : cognitione et amore legis.

Secundum enim magnitudinem ipsius, et sic misericordia illius.

23. Secundum enim magnitudinem ipsius, sic et misericordia illius cum ipso est.

CAPUT III.

De parentum reverentia, 2 usque ad 19; mites : magni se humillent : compressa curiositas, 22 ad 27; cor durum et immisericors : qui amat periculum, 27; peccata peccatis addita, 29; superbia Deus implacabilis : vera sapientia abstinere a peccato : eleemosyna ac beneficentia, 33, 34, *et cap. seq.*

VERSIO SIXTINA

Me patrem audite, filii, et sic facite, ut salvi sitis.

Dominus enim honoravit patrem in filiis, et judicium matris firmavit in filios.

Qui honorat patrem, exorabit pro peccatis :

Et sicut qui thezaurizat, ita qui honorificat matrem suam.

Qui honorat patrem, jucundabitur a filiis, et in die orationis suæ exaudietur.

Qui honorificat patrem, vita vivet longiore, et qui obedit Domino, refrigerabit matrem suam, et quasi dominis serviet his, qui se genuerunt.

In opere et sermone honora patrem tuum.

Ut superveniat tibi benedictio ab eo.

Benedictio enim patris firmat domos filiorum : maledictio autem matris eradicat fundamenta.

Ne glorieris in contumelia patris tui : non est enim tibi gloria, patris confusio.

Gloria enim hominis ex honore patris sui, et dedecus filiis mater sine honore.

Fili, suscipe senectam patris tui, et non contristes eum in vita illius :

Et si defecerit sensu, veniam da : et non spernas eum in qualibet virtute tua.

Eleemosyna enim patris non erit in oblivione : et pro peccatis, in justitia ædificabitur tibi.

In die tribulationis tuæ commemorabitur tui : sicut in sereno glacies, sic solventur tua peccata.

Tanquam blasphemus est, qui dereliquit patrem, et est maledictus à Domino, qui exasperat matrem suam.

Fili, in mansuetudine opera tua perfice, et ab homine acceptabili diligeris.

Quanto major es, tanto magis te humilia, et coram Deo invenies gratiam.

Quoniam magna est potentia Domini, et ab humilibus honorificatur.

Difficiliora te ne quæsieris ; et fortiora te ne scrutatus fueris.

1. *Natio illorum* : generatio, fructus.

2. *Judicium patris* : jus patrium : Græc. *me patrem audite, filii* ; velut Dei nomine : ut a vero patre discatis quid debeatis parentibus : quod exequitur usque ad vers. 19. Græc. variat, vers. 3, 4, 13, 16, 18.

VERSIO VULGATA

1. Filii sapientiæ, ecclesia justorum ; et natio illorum obedientia, et dilectio.

2. Judicium patris audite, filii : et sic facite, ut salvi sitis.

3. Deus enim honoravit patrem in filiis, et judicium matris exquirens, firmavit in filios.

4. Qui diligit Deum, exorabit pro peccatis, et continebit se ab illis, et in oratione dierum exaudietur.

5. Et sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam.

6. Qui honorat patrem suum, jucundabitur in filiis, et die orationis suæ exaudietur.

7. Qui honorat patrem suum, vita vivet longiore : et qui obedit patri, refrigerabit matrem.

8. Qui timet Dominum, honorat parentes, et quasi dominis serviet his, qui se genuerunt.

9. In opere et sermone et omni patientia honora patrem tuum,

10. Ut superveniat tibi benedictio ab eo, et benedictio illius in novissimo maneat.

11. Benedictio patris firmat domos filiorum : maledictio autem matris eradicat fundamenta.

12. Ne glorieris in contumelia patris tui : non enim est tibi gloria, ejus confusio.

13. Gloria enim hominis ex honore patris sui, et dedecus filii pater sine honore.

14. Fili, suscipe senectam patris tui, et non contristes eum in vita illius.

15. Et si defecerit sensu, veniam da, et ne spernas eum in virtute tua : eleemosyna enim patris non erit in oblivione.

16. Nam pro peccato matris restituetur tibi bonum.

17. Et in justitia ædificabitur tibi, et in die tribulationis commemorabitur tui : et sicut in sereno glacies, solventur peccata tua.

18. Quam malæ famæ est, qui derelinquit patrem ! et est maledictus a Deo, qui exasperat matrem.

19. Fili, in mansuetudine opera tua perfice : et super hominum gloriam diligeris.

20. Quanto magnus es, humilia te in omnibus : et coram Deo invenies gratiam :

21. Quoniam magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur.

22. Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris : sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper : et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus.

16. *Pro peccato matris* : sive pro injuria quam a matre patienter tuleris.

17. *Ædificabitur tibi* : domus tua scilicet : res tuæ constabilientur.

20. *Quanto magnus es* : major.

Quæ præcepta sunt tibi, hæc cogita : non est enim tibi opus absconditis.

In supervacuis operum tuorum ne fueris curiosius : plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi.

Multos enim implanavit suspicio ipsorum ; et cogitatio mala labefecit sensus illorum.

Et qui amat periculum, in illud incidet : cor durum habebit male in novissimis.

Cor durum gravabitur laboribus : et peccator adjiciet peccatum super peccata.

Obductioni superbi non est sanatio : frutex enim peccati radicavit in illo.

Cor sapientis cogitabit parabolam : et auris auditoris, desiderium sapientis.

Ignem ardentem extinguet aqua : et eleemosyna expiabit peccata.

Qui reddit gratias, commemoratur in posterum : et in tempore casus sui, inveniet firmamentum.

23. Non est enim tibi necessarium ea quæ abscondita sunt, videre oculis tuis.

24. In supervacuis rebus noli scrutari multipliciter : et in pluribus operibus ejus non eris cusiosus.

25. Plurima enim super sensum hominum ostensa sunt tibi.

26. Multos quoque supplantavit suspicio illorum, et in vanitate detinuit sensus illorum.

27. Cor durum habebit male in novissimo : et qui amat periculum, in illo peribit.

28. Cor ingrediens duas vias, non habebit successus, et pravus corde in illis scandalizabitur.

29. Cor nequam gravabitur in doloribus, et peccator adjiciet ad peccandum.

30. Synagogæ superborum non erit sanitas : frutex enim peccati radicabitur in illis, et non intelligetur.

31. Cor sapientis intelligitur in sapientia, et auris bona audiet cum omni concupiscentia sapientiam.

32. Sapiens cor et intelligibile abstinebit se a peccatis, et in operibus justitiæ successus habebit.

33. Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis :

34. Et Deus prospector est ejus qui reddit gratiam : meminit ejus in posterum, et in tempore casus sui, inveniet firmamentum.

24. *In supervacuis rebus :* Græc. *in supervacuis operum tuorum :* in illis operibus quæ sunt supervacua. Vulgata planior.

26. *Multos quoque* : Græc. *multos enim* : quæ particulæ ad antecedentia referunt. *Supplantavit* : Græc. *implanavit*, decepit. *Suspicio illorum* : conjecturæ de rebus maximis.

28. *Scandalizabitur* : offendet, cadet.

30. *Synagogæ* : cætui *superborum* : Græc. ἐπαγωγὴ, immissis superbo calamitatibus, ut supra II, 2 ; quæ sunt immedicabiles, Deo implacabiliter ulciscente.

31. *Cor sapientis... in sapientia* : Græc. *cogitabit parabolam* : similitudines, quibus obvelata veritas, gratius et suavius postea elucescat. *Auris bona* : Græc. *auris audientis votum* seu *desiderium sapientis :* sapiens cupit habere dociles auditores. Vide infra, XXV, 12.

34. *Deus prospector est :* Græc. simpliciter : *qui reddit gratias* (sive beneficiorum memor) *memorabitur in posterum*, etc.

CAPUT IV.

Sequitur de adjuvandis pauperibus, usque ad 12. Sapientiæ utilitas : homines tentationibus probat, ad 23 ; prava verecundia, ad 32 ; peccata cui confitenda, 31 ; ne contra ictum fluvii, 32 ; pro justitia certa, 33 ; lingua præceps : in domo ut leo, 34 ; beneficus, 35.

SIXTINA VERSIO

Fili, vitam pauperis ne defraudes, et ne protrahas oculos egenos.

Animam esurientem ne contristes, et non exasperes virum in inopia sua.

Cor irritatum ne conturbes, et ne protrahas datum angustianti.

Rogationem tribulati ne abjicias, et ne avertas faciem tuam ab egeno.

Ab inope non avertas oculum : et ne relinquas locum homini, ut maledicat te.

Maledicentis enim tibi in amaritudine animæ tuæ, deprecationem ejus exaudiet is qui fecit illum.

Congregationi amabilem te facito : et magnati humilia caput tuum.

1. *Oculos tuos* : Græc. *ne protrahas* (in longum ducas) *oculos egenos* : ne egentes expectare facias.

VERSIO VULGATA

1. Fili, eleemosynam pauperis ne defraudes, et oculos tuos ne transvertas a paupere.

2. Animam esurientem ne contristes, et non exasperes pauperem in inopia sua.

3. Cor inopis ne afflixeris, et non protrahas datum angustianti.

4. Rogationem contribulati ne abjicias, et non avertas faciem tuam ab egeno.

5. Ab inope ne avertas oculos tuos propter iram : et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere.

6. Maledicentis enim tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum.

7. Congregationi pauperum affabilem te facito : et presbytero humilia animam tuam, et magnato humilia caput tuum.

3. *Cor inopis* : Græc. *irritatum*. exacerbatum. *Angustianti*. Græc. *indigenti*.

Inclina pauperi aurem tuam, et responde illi pacifica in mansuetudine.

Libera eum qui injuriam patitur, de manu injuriam inferentis : et non acedieris in judicando.

Esto pupillis ut pater, et pro viro matri illorum : et eris velut filius Altissimi, et diliget te magis mater tua.

Sapientia filios sibi exaltabit : et suscipit inquirentes se.

Qui diligit illam, diligit vitam : et qui mane vigilaverint ad illam, implebuntur lætitia.

Qui tenuerit illam, hæreditabit gloriam : et quocumque introibit, benedicet Dominus.

Qui servient ei, servient Sancto : et eos qui diligunt eam, diligit Dominus.

Qui audit illam, judicabit gentes : et qui ad illam accesserit, habitabit confidens.

Si crediderís, hæreditabis illam, et in possessione erunt creaturæ ipsius.

Quoniam oblique ambulat cum eo in primis :

Timorem autem et metum adducet super illum, et cruciabit illum, in disciplina sua; donec credat animæ illius, et tentet eum in justificationibus suis.

Et rursus redibit recta ad illum, et denudabit absconsa sua.

Si autem aberraverit, derelinquet eum, et tradet eum in manibus ruinæ suæ.

Conserva tempus, et devita a malo; et pro anima tua ne confundaris.

Est enim confusio adducens peccatum; et est confusio, gloria et gratia.

Ne accipias faciem adversus animam tuam, et ne reverearis in casum tuum.

8. Declina pauperi sine tristitia aurem tuam, et redde debitum tuum, et responde illi pacifica in mansuetudine.

9. Libera eum qui injuriam patitur, de manu superbi : et non acide feras in anima tua.

10. In jucicando esto pupillis misericors ut pater, et pro viro matri illorum :

11. Et eris tu velut filius Altissimi obediens, et miserebitur tui magis quam mater.

12. Sapientia filiis suis vitam inspirat : et suscipit inquirentes se, et præibit in via justitiæ.

13. Et qui illam diligit, diligit vitam : et qui vigilaverint ad illam, complectentur placorem ejus.

14. Qui tenuerint illam, vitam hæreditabunt : et quo introibit, benedicet Deus.

15. Qui serviunt ei, obsequentes erunt Sancto : et eos qui diligunt illam, diligit Deus.

16. Qui audit illam, judicabit gentes : et qui intuetur illam, permanebit confidens.

17. Si crediderit ei, hæreditabit illam, et erunt in confirmatione creaturæ illius.

18. Quoniam in tentatione ambulat cum eo, et in primis eligit eum.

19. Timorem et metum, et probationem inducet super illum : et cruciabit illum in tribulatione doctrinæ suæ, donec tentet eum in cogitationibus suis, et credat animæ illius.

20. Et firmabit illum, et iter adducet directum ad illum, et lætificabit illum.

21. Et denudabit absconsa sua illi : et thesaurizabit super illum scientiam, et intellectum justitiæ.

22. Si autem oberraverit, derelinquet eum, et tradet eum in manus inimici sui.

23. Fili, conserva tempus, et devita a malo.

24. Pro anima tua ne confundaris dicere verum.

25. Est enim confusio adducens peccatum : et est confusio adducens gloriam et gratiam.

26. Ne accipias faciem adversus faciem tuam, nec adversus animam tuam mendacium.

9. *Superbi* : Græc. *injuriam inferentis* : *non acide*; acerbe a. Græc. *ne pusillo animo sis in judicando*, quod Vulgat: ad seq. refert.

13. *Complectentur* (assequentur) *placorem* : placiditatem : tranquillitatem *ejus* : fruentur quiete quam dederit.

15. *Sancto* : ipsi Deo.

17. *Hæreditabit* : possidebit. *Erunt in confirmatione creaturæ illius* : fructus, proventus, ipsa ejus soboles consistet firmius.

18, 19. *In tentatione... timorem et metum... donec tentet eum... et credat animæ illius.* His versibus id agit *Ecclesiasticus*, ne victi difficultatibus quæ viam sapientiæ ineuntibus occurrunt, animis concidamus. Comparat autem sapientiam homini periclitanti amici fidem, neque arcana sua facile committenti, anteaquam caute probaverit : sic agit sapientia. *In primis*, ac primum quidem, initio : *in tentatione ambulat cum illo* : tentat hominem obsequentem sibi. *Et eligit eum.* Summo delectu utitur, neque cuivis obvio se tradit sive, ut habet Græcus, *oblique ambulat cum illo* : quam lectionem firmant sequentia, ac maxime vers. 20. Oblique autem, hoc est, velut incerto pede ambulat cum amatore suo, nec statim illi fidit, seu mavis, amatorem suum quasi per anfractuosa et confragosa deducit, timoremque incutit, et diligenter probat, neque parcit cruciatibus quibus illum erudiat, donec probato et tentato ad extremum credat, et omnia arcana effundat in sinum : ut patebit vers. 21. Addit Græc. *et tentet eum in justificationibus suis*, hoc est, et probet illum vere justum fuisse : sic Abraham, sic Jacob, sic Moyses, aliique nonnisi probati et difficultatibus exerciti, veræ sapientiæ compotes facti sunt. Pergit :

20. *Et iter adducet directum ad illum* : hoc est, ducet illum per itinera recta, ut *Sap.*, x, 10, atque ut hic habet Græc. *redibit recta via ad illum* : non jam oblique, ut vers. 18. *Et lætificabit illum* : renudatis sapientiæ arcanis, ut habent sequentia : quarum rerum summa est *Sap.*, III, 5, ubi ait : *Tentavit illos, et invenit eos dignos se.*

22. *Si autem oberraverit,* : clarius Græc. *aberraverit.* Dixit quæ eventura sint homini per calamitates probato : at eadem sapientia aberrantem deseret. *Et tradet eum in manus inimici sui* : Græc. *ruinæ suæ* : notus hebraismus : omni ope destituet, ac certo decet exitio.

23. *Conserva tempus.* Vide I, 28.

24. *Pro anima tua* : pro salute animæ tuæ. Aggreditur autem homines male verecundos, qui veritatem erubescunt.

25. *Est confusio* : est pudor bonus malusque, quorum causas aperit sequentibus.

26. *Ne accipias faciem* : sive personam : utrumque enim Græc. congruit. Ne sis personarum acceptor; vel, noli judicare secundum externam speciem, quod est *Joan.*, VII, 24 : *Nolite judicare secundum faciem* (sive speciem), *sed rectum judicium judicate.*

Non retineas verbum in tempore salutis.

In sermone enim cognoscetur sapientia, et doctrina in verbo linguæ.

Non contradicas veritati; et de ineruditione tua confundere.

Ne confundaris confiteri peccata tua; nec coneris contra fluxum fluminis; et non subjicias te homini stulto; et ne accipias faciem potentis.

Usque ad mortem agonizare pro veritate: et Dominus Deus pugnabit pro te.

Noli asper esse in lingua tua, et inutilis et remissus in operibus tuis.

Noli esse sicut leo in domo tua, et arreptitius in domesticis tuis.

Non sit porrecta manus tua ad accipiendum et ad dandum collecta.

27. Ne reverearis proximum tuum in casu suo:

28. Nec retineas verbum in tempore salutis. Non abscondas sapientiam tuam in decore suo.

29. In lingua enim sapientia dignoscitur: et sensus, et scientia, et doctrina in verbo sensati, et firmamentum in operibus justitiæ.

30. Non contradicas verbo veritatis ullo modo, et de mendacio ineruditionis tuæ confundere.

31. Non confundaris confiteri peccata tua: et ne subjicias te omni homini pro peccato.

32. Noli resistere contra faciem potentis, nec coneris contra ictum fluvii.

33. Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia: et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.

34. Noli citatus esse in lingua tua, et inutilis et remissus in operibus tuis.

35. Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos, et opprimens subjectos tibi.

36. Non sit porrecta manus tua ad accipiendum, et ad dandum collecta.

27. *Ne reverearis.* Ne te falsa reverentia prohibeat quominus proximum tuum errantem et cæcum candidis monitis a certa pernicie deterreas. Græc. *Ne reverearis in casum tuum,* cum veritatem tacens, tibi ipsi accersit exitium.

28. *Non abscondas sapientiam tuam in decore suo*: nempe in gravibus periculis, quo tempore decet maxime.

31. *Ne subjicias te.* Ita confitere peccata, ut non cuivis, sed sapientissimo cuique emendanda ac medicanda committas.

32. *Noli resistere*: pro his Græc. habet: *Non subjicias te homini stulto, nec accipias faciem* (seu personam) *potentis.*

33. *Agonizare*: velut in agone certa, proposito præmio. *Deus expugnabit*: brevius Græc. *et Deus pugnabit pro te.*

34. *Noli citatus esse*: præceps: ταχὺς. Alii legunt, τραχὺς, *violentus,* asper. Alii θρασὺς, *confidens,* temerarius: eodem sensu. Vulgata lectio planior et antiquior.

35. *Evertens domesticos*: Præclare Græc. *(noli esse) arreptitius* seu potius imaginosus, furens: φανταστικοπῶς: exagitatus phantasiis: cujusmodi illa fuisse dicitur apud Terent. in *Hecyr.*

CAPUT V.

Divitiis ne confidas, 1, 2, 3, 10; de peccato statim expiando, 4 ad 10; levi animo et vario, 11; firmo, 12; miti, 13; lingua, 14 ad fin.

SIXTINA VERSIO

Noli attendere ad divitias tuas; et ne dixeris: Sufficientes mihi sunt.

Ne sequaris animam tuam, et fortitudinem tuam, ut ambules in concupiscentiis cordis tui.

Et ne dixeris: Quis me subjiciet? Dominus enim vindicans vindicabit te.

Ne dixeris: Peccavi, et quid mihi accidit? Dominus enim est patiens.

De propitiatu noli esse sine metu, ut adjicias peccatum super peccata.

Et ne dicas: Miseratio ejus magna est; multitudinis peccatorum meorum miserebitur.

Misericordia enim et ira ab illo; et super peccatores requiescet ira illius.

Ne tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem: subito enim egredietur ira Domini, et in tempore vindictæ disperdet.

Noli attentus esse in divitiis injustis; nihil enim adjuvaberis in die obductionis.

VERSIO VULGATA

1. Noli attendere ad possessiones iniquas, et ne dixeris: Est mihi sufficiens vita: nihil enim proderit in tempore vindictæ et obductionis.

2. Ne sequaris in fortitudine tua concupiscentiam cordis tui:

3. Et ne dixeris: Quomodo potui? aut quis me subjiciet propter facta mea? Deus enim vindicans vindicabit.

4. Ne dixeris: Peccavi, et quid mihi accidit triste? Altissimus enim est patiens redditor.

5. De propitiato peccato noli esse sine metu: neque adjicias peccatum super peccatum.

6. Et ne dicas: Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur.

7. Misericordia enim et ira ab illo cito proximant: et in peccatores respicit ira illius.

8. Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem.

9. Subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.

10. Noli anxius esse in divitiis injustis: non enim proderunt tibi in die obductionis et vindictæ.

1. *Obductionis.* Vide supra, II, 2.

2. *In fortitudine tua.* Ne viribus confisus *sequaris concupiscentiam,* Ne sequantur cogitationes suas et oculos, per res varias fornicantes. *Num.*, XV, 39.

3. *Quomodo potui?* quanta potui?

Non ventiles in omni vento, et non eas in omni via: sic peccator duplex lingua.

Esto firmus in intellectu tuo; et unus sit sermo tuus.

Esto velox in auscultatione tua; et in longanimitate profer responsum.

Si est tibi intellectus, responde proximo: sin autem, sit manus tua super os tuum.

Gloria et inhonoratio in sermone; et lingua hominis, subversio est illius.

Non appelleris susurro; et lingua tua ne insidieris.

Super furem enim est confusio, et denotatio pessima super bilinguem.

In magno et in parvo non ignores.

11. Non ventiles te in omnem ventum, et non eas in omnem viam: sic enim omnis peccator probatur in duplici lingua.

12. Esto firmus in via Domini, et in veritate sensus tui et scientia: et prosequatur te verbum pacis et justitiæ.

13. Esto mansuetus ad audiendum verbum, ut intelligas; et cum sapientia proferas responsum verum.

14. Si est tibi intellectus, responde proximo: sin autem, sit manus tua super os tuum, ne capiaris in verbo indisciplinato, et confundaris.

15. Honor et gloria in sermone sensati; lingua vero imprudentis subversio est ipsius.

16. Non appelleris susurro: et lingua tua ne capiaris, et confundaris.

17. Super furem enim est confusio et pœnitentia, et denotatio pessima super bilinguem: susurratori autem odium, et inimicitia et contumelia.

18. Justifica pusillum et magnum similiter.

10. *Noli anxius esse in divitiis injustis*, comparandis, sive tuendis.
12. *Esto firmus in via Domini.* Vide Græc.
14. *Sin autem*: sin minus.

15. *Lingua imprudentis*: Græc. *hominis*, simpliciter.
18. *Justifica*, absolve, *pusillum et magnum pariter*: æquo utrumque judicio: Græc. *in magno et in parvo non ignores*: ne te in negotiis minutissima quæque fugiant.

CAPUT VI.

Sit firma amicitia, 1; superbi: de amicis comparandis, servandis, observandis, 5 ad 18; de sapientia, ejusque levi jugo, 18 ad finem: audiendi senes et docti; 35, 36.

SIXTINA VERSIO.

Et noli fieri pro amico inimicus; nomen enim malum, confusionem et improperium hæreditabit. Sic peccator bilinguis.

Ne te extollas in cogitatione animæ tuæ, ne diripiatur, velut taurus, anima tua.

Folia tua comedes, et fructus tuos perdes, et relinques te velut lignum aridum.

Anima nequam disperdet eum qui se habet, et gaudium inimicorum faciet eum.

Guttur dulce multiplicabit amicos suos, et lingua beneloquens multiplicabit bonas salutationes.

Multi pacifici sint tibi: consiliarii autem tui sint unus de mille.

Si possides amicum, in tentatione posside eum, et non facile credas ei.

Est enim amicus in tempore suo, et non permanebit in die tribulationis tuæ.

Et est amicus qui convertitur ad inimicitiam, et rixam opprobrii tui denudabit.

Et est amicus socius mensarum, et non permanebit in die necessitatis tuæ.

1. *Hæreditabit*: possidebit. *Omnis peccator*: Græc. simpliciter: *Sic peccator bilinguis*: supple, possidebit malum.
2. *Virtus tua*: Græc. *anima tua.*
3. *Et folia tua comedet*: stulta superbia, de qua præcedente: ne decorem simul remque amittas, nec tantum folia, verum etiam fructus.
5. *Lingua Eucharis*: gratiosa: comiter loquens; *in bono homine abundabit.* Vir bonus abundat verbis mitibus: Græc. *Lingua beneloquens* (dulciloqua) *multiplicabit bonas salutationes* (multos salutatores, ac fausta imprecantes).
6. *Multi pacifici*: socii, convictores.
7. *In tentatione posside amicum*: nonnisi tentatum et probatum. *Non facile*: non cito, non temere, non statim, *credas ei* teipsum. *Jesus non credebat semetipsum eis.* Joan., II, 24.
8. *Secundum tempus suum*: secundum rationes et utilitates suas.
9. *Et rixam*: Græc. *rixam opprobrii tui denudabit*: quæ iratus effuderis, nec amicum celandum putaris.

VERSIO VULGATA.

1. Noli fieri pro amico inimicus proximo: improperium enim et contumeliam malus hæreditabit, et omnis peccator invidus et bilinguis.

2. Non te extollas in cogitatione animæ tuæ velut taurus: ne forte elidatur virtus tua per stultitiam,

3. Et folia tua comedat, et fructus tuos perdat, et relinquaris velut lignum aridum in eremo.

4. Anima enim nequam disperdet qui se habet, et in gaudium inimicis dat illum, et deducet in sortem impiorum.

5. Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos: et lingua eucharis in bono homine abundat.

6. Multi pacifici sint tibi, et consiliarius sit tibi unus de mille.

7. Si possides amicum, in tentatione posside eum, et ne facile credas ei.

8. Est enim amicus secundum tempus suum, et non permanebit in die tribulationis.

9. Et est amicus qui convertitur ad inimicitiam: et est amicus qui odium, et rixam, et convicia denudabit.

10. Est autem amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis.

Et in bonis tuis erit, tanquam tu, et in domesticis tuis fiducialiter aget.

Si humiliatus fueris, erit contra te, et a facie tua absconde se.

Ab inimicis tuis separare : et ab amicis tuis attende.

Amicus fidelis, protectio fortis ; et qui invenit illum, invenit thesaurum.

Amico fideli nulla est comparatio, et non est pondus bonitati ejus.

Amicus fidelis, medicamentum vitæ : et qui metuunt Dominum, invenient illum.

Qui timet Dominum, bonam habet amicitiam suam : quoniam secundum ipsum, sic et proximus ipsius.

Fili, a juventute tua excipe doctrinam ; et usque ad canos invenies sapientiam.

Quasi is qui arat et qui seminat, accede ad illam et sustine bonos fructus illius.

In operatione enim illius paululum laborabis ; et cito edes de generationibus illius.

Quoniam aspera est nimium indoctis, et non permanebit in illa excors.

Quasi lapis probationis fortis erit in illo, et non demorabitur projicere illam.

Sapientia enim secundum nomen suum est : et non est multis manifesta.

Audi, fili, et accipe sententiam meam, et ne abjicias consilium meum.

Et injice pedes tuos in compedes illius, et in torquem illius collum tuum.

Subjice humerum tuum, et porta illam : et ne acedieris vinculis illius.

In omni animo tuo accede ad illam, et in omni virtute tua conserva vias ejus.

Investiga, et quære : et manifestabitur tibi ; et continens factus, ne derelinquas illam.

In novissimis enim invenies requiem ejus : et convertetur tibi in oblectationem.

Et erunt tibi compedes in protectionem fortitudinis, et torques illius in stolam gloriæ.

Decus enim aureum est in ea, et vincula illius, fila hyacinthina.

Stolam gloriæ indues eam, et coronam gratulationis impones tibi.

11. Amicus si permanserit fixus, erit tibi quasi coæqualis, et in domesticis tuis fiducialiter aget.

12. Si humiliaverit se contra te, et a facie tua absconderit se, unanimem habebis amicitiam bonam.

13. Ab inimicis tuis separare, et ab amicis tuis attende.

14. Amicus fidelis, protectio fortis : qui autem invenit illum, invenit thesaurum.

15. Amico fideli nulla est comparatio, et non est digna ponderatio auri et argenti contra bonitatem fidei illius.

16. Amicus fidelis, medicamentum vitæ et immortalitatis : et qui metuunt Dominum, invenient illum.

17. Qui timet Deum, æque habebit amicitiam bonam : quoniam secundum illum erit amicus illius.

18. Fili, a juventute tua excipe doctrinam : et usque ad canos invenies sapientiam.

19. Quasi is qui arat et seminat, accede ad eam, et sustine bonos fructus illius.

20. In opere enim ipsius exiguum laborabis, et cito edes de generationibus illius.

21. Quam aspera est nimium sapientia indoctis hominibus ! et non permanebit in illa excors.

22. Quasi lapidis virtus probatio erit in illis, et non demorabuntur projicere illam.

23. Sapientia enim doctrinæ secundum nomen est ejus, et non est multis manifesta : quibus autem cognita est, permanet usque ad conspectum Dei.

24. Audi, fili, et accipe consilium intellectus, et ne abjicias consilium meum.

25. Injice pedem tuum in compedes illius, et in torques illius collum tuum :

26. Subjice humerum tuum, et porta illam : et ne acedieris vinculis ejus.

27. In omni animo tuo accede ad illam, et in omni virtute tua conserva vias ejus.

28. Investiga illam, et manifestabitur tibi, et continens factus, ne derelinquas eam :

29. In novissimis enim invenies requiem in ea, et convertetur tibi in oblectationem.

30. Et erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis, et bases virtutis : et torques illius in stolam gloriæ.

31. Decor enim vitæ est in illa, et vincula illius alligatura salutaris.

32. Stolam gloriæ indues eam, et coronam gratulationis superpones tibi.

11. *Amicus... quasi coæqualis :* Græc. *in bonis tuis* (rebus tuis florentibus) *erit* : (utetur ut suis) *sicut tu. Et in domesticis tuis* : in famulitio tuo : *fiducialiter*, cum imperio, *aget.*

12. *Si humiliaverit se* : Græc. *si humiliatus* (dejectus *fueris, erit contra te, et a facie tua abscondet se* (a te recedet).

13. *Ab inimicis tuis separare* : non affectu, sed convictu, ne te per calumniam prodant. *Ab amicis attende* : ne amittas eos : neu plus æquo et sine ulla cautione credas

21. *Excors* : insanus, insensatus.

22. *Quasi lapidis virtus* : vide Græc. Sensus autem est : Erit in insensato sapientia, quasi lapis gravis ei traditus ad explorandas vires, quem statim quasi pondere victus projicret. *Zach.*, XII, 3 : *Ponam Jerusalem lapidem oneris cunctis populis.*

23. *Sapientia secundum nomen est ejus* : Græc. *nomen suum* : secundum famam suam est : talis est qualis esse memoratur, nempe abscondita, impervestigabilis : *Sapientia* enim *ubi invenitur?* Job, XXVIII, toto capite, et supra, I, 3.

25. *Injice pedem tuum* : 26. *Subjice humerum.* En vincla, en compedes, en jugum sapientiæ : hominemque totum, humeris, collo, pedibus, manibus, ejus vinculis illigatum, comprehensum, tentum : eoque magis liberum, quod justitiæ servum. *Et ne acedieris* : Græc. *graveris, defatigeris.*

28. *Continens factus* : Græc. ejus possessor, compos, ἐγκρατής, quod et continentem et compotem sonat.

30. *Et erunt tibi compedes.* Initia quidem sapientiæ difficilia atque aspera cupiditatibus edomandis ; at jam edomitis ac sub jugum missis, omnia libertati et honori vertent.

31. *Decor enim vitæ* : Græc. *decus aureum* : sive mundus aureus in ea ; ornatus omnimodi. *Alligatura salutaris* : non qualis vinctis, sed qualis infirmis sanandis adhiberi solet :

Si volueris, fili, disces : et si accommodaveris animum tuum, callidus eris.

Si dilexeris audire, excipies : et si inclinaveris aurem tuam, sapiens eris.

In multitudine presbyterorum sta ; et qui sapiens, ei conjungere : omnem narrationem divinam velis audire : et proverbia intellectus non effugiant te.

Si videris sensatum, evigila ad eum ; et gradus ostiorum illius exterat pes tuus.

Cogitatum tuum habe in præceptis Domini, et in mandatis illius meditare semper. Ipse firmabit cor tuum : et concupiscentia sapientiæ tuæ dabitur tibi.

Græc. *nexus hyacinthus*, qualem induere jussi Isaaelitæ ad decorem. *Num.*, xv, 38.

33. Fili, si attenderis mihi, disces : et si accommodaveris animum tuum, sapiens eris.

34. Si inclinaveris aurem tuam, excipies doctrinam : et si dilexeris audire, sapiens eris.

35. In multitudine presbyterorum prudentium sta, et sapientiæ illorum ex corde conjungere, ut omnem narrationem Dei possis audire : et proverbia laudis non effugiant a te.

36. Et si videris sensatum, evigila ad eum, et gradus ostiorum illius exterat pes tuus.

37. Cogitatum tuum habe in præceptis Dei, et in mandatis illius maxime assiduus esto : et ipse dabit tibi cor, et concupiscentia sapientiæ dabitur tibi.

35. *Presbyterorum* : seniorum, senatorum.

CAPUT VII.

Malis mala, 1, 2, 3 ; ne quæras honores, 4, 6 ; munerum amplitudo non placat Deum, 9, 10 : inspector Deus, 12 ; de calumniis et omni mendacio, 13, 14 ; agricultura, 16 ; amicus, 20 ; bonus paterfamilias servis, mercenariis, liberis, uxori, jumentis etiam, parentibus, sacerdotibus, amicis, egenis consulit, ac novissima cogitat, 21, etc., ad fin.

SIXTINA VERSIO

Noli facere mala : et non te apprehendet malum.

Discede ab iniquo ; et declinabit a te.

Fili, non semines in sulcis injustitiæ : et non metes eos in septuplum.

Noli quærere a Domino ducatum, neque a rege cathedram honoris.

Non te justifices ante Dominum : et penes regem noli velle videri sapiens.

Noli quærere fieri judex ; ne forte non possis auferre iniquitates ; ne forte extimescas faciem potentis : et ponas scandalum in rectitudine tua.

Non pecces in multitudinem civitatis ; nec te dimittas in turbam.

Non alliges bis peccatum : in uno enim non eris immunis.

Noli esse pusillanimis in oratione tua : et eleemosynam facere ne despicias.

Ne dicas : In multitudinem munerum meorum respiciet, et offerente me Deo altissimo, suscipiet.

Ne irrideas hominem, qui sit in amaritudine animæ suæ : est enim qui humiliat, et qui exaltat.

Noli arare mendacium adversus fratrem tuum ; neque in amicum similiter facias.

Noli velle mentiri omne mendacium : assiduitas enim illius non in bonum.

Noli verbosus esse in multitudine presbyterorum ; et non iteres verbum in oratione tua.

Non oderis laboriosam operationem et rusticationem creatam ab Altissimo.

3. *Et non metes* : ut non metas, etc.

8. *Duplicia peccata* et tua scilicet, et aliena : Græc. *ne alliges bis peccatum*, iterando et assuescendo, quod sequenti congruit.

9. *In animo tuo* : Græc. *in precatione tua* : ne vilia et caduca a Domino petas, neque a magno parva, sed magna, ut Salomon sapientiam.

13. *Arare mendacium* : ne mendacia studiose velut sulcos producas, hic autem prohibet calumniam. At postea :

VERSIO VULGATA

1. Noli facere mala, et non te apprehendent.

2. Discede ab iniquo, et deficient mala abs te.

3. Fili, non semines mala in sulcis injustitiæ, et non metes ea in septuplum.

4. Noli quærere a Domino ducatum, neque a rege cathedram honoris.

5. Non te justifices ante Deum, quoniam agnitor cordis ipse est : et penes regem noli velle videri sapiens.

6. Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates : ne forte extimescas faciem potentis, et ponas scandalum in æquitate tua.

7. Non pecces in multitudinem civitatis ; nec te immittas in populum :

8. Neque alliges duplicia peccata : nec enim in uno eris immunis.

9. Noli esse pusillanimis in animo tuo.

10. Exorare et facere eleemosynam ne despicias.

11. Ne dicas : In multitudine munerum meorum respiciet Deus, et offerente me Deo altissimo, munera mea suscipiet.

12. Non irrideas hominem in amaritudine animæ : est enim qui humiliat et exaltat circumspector Deus.

13. Noli arare mendacium adversus fratrem tuum : neque in amicum similiter facias.

14. Noli velle mentiri omne mendacium : assiduitas enim illius non est bona.

15. Noli verbosus esse in multitudine presbyterorum : et non iteres verbum in oratione tua.

16. Non oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam ab Altissimo.

14. *Omne mendacium*. Neque modo calumniam vites, verum etiam quodcumque mendacii genus. *Assiduitas illius non est bona* : quo sensu infra, IX, 4, *cum saltatrice ne assiduus sis* : indicat autem, ubi semel admiseris, facile in consuetudinem trahi.

15. *Presbyterorum* : seniorum, qui potius audiendi. *Non iteres verbum in oratione* (precatione) *tua*. Ne sis multiloquus : qualem arguit Christus, *Math.*, VI, 7.

Non te computes in multitudine peccatorum.
Humilia valde spiritum tuum : memento quoniam ira non tardabit : quoniam vindicta impii, ignis et vermis.

Ne commutes amicum propter indifferens, neque fratrem germanum in auro Suphir.
Noli discedere a muliere sensata et bona : gratia enim ejus super aurum.

Non lædas servum in veritate operantem, neque mercenarium dantem animam suam.
Servum sensatum diligat anima tua . non defraudes illum libertate.

Pecora tibi sunt? attende illis; et si sunt tibi utilia, perseverent apud te.
Filii tibi sunt? erudi illos, et curva a pueritia collum eorum.
Filiæ tibi sunt? serva corpus earum : et ne ostendas hilarem faciem tuam ad illas.
Trade filiam, et grande opus feceris : et homini sensato da illam.
Mulier est tibi secundum animam? ne projicias eam.
In toto corde honora patrem tuum; et gemitus matris non obliviscaris.

Memento quia per eos natus es : et quid retribues illis, quomodo illi tibi?
In tota anima tua time Dominum, et sacerdotes illius suscipe.
In tota virtute dilige eum qui te fecit; et ministros ejus non derelinquas.
Time Dominum, et honorifica sacerdotem :

Et da illi partem, sicut mandatum est tibi, primitias, et pro delicto,

Et datum brachiorum, et sacrificium sanctificationis, et primitias sanctorum :
Et pauperi porrige manum tuam; ut perficiatur benedictio tua.
Gratia datus in conspectu omnis viventis : et in mortuo ne prohibeas gratiam.
Non desis plorantibus, et cum lugentibus luge.

Ne pigriteris visitare ægrotum : ex his enim diligeris.

In omnibus verbis tuis memorare novissima tua; et in æternum non peccabis.

17. Non te reputes in multitudine indisciplinatorum.
18. Memento iræ, quoniam non tardabit.
19. Humilia valde spiritum tuum : quoniam vindicta carnis impii, ignis et vermis.
20. Noli prævaricari in amicum pecuniam differentem, neque fratrem charissimum auro spreveris.
21. Noli discedere a muliere sensata et bona, quam sortitus es in timore Domini : gratia enim verecundiæ illius super aurum.
22. Non lædas servum in veritate operantem, neque mercenarium dantem animam suam.
23. Servus sensatus sit tibi dilectus quasi anima tua: non defraudes illum libertate, neque inopem derelinquas illum.
24. Pecora tibi sunt? attende illis : et si sunt utilia, perseverent apud te.
25. Filii tibi sunt? erudi illos, et curva illos a pueritia illorum.
26. Filiæ tibi sunt? serva corpus illarum, et non ostendas hilarem faciem tuam ad illas.
27. Trade filiam, et grande opus feceris, et homini sensato da illam.
28. Mulier si est tibi secundum animam tuam, non projicias illam : et odibili non credas te. In toto corde tuo.
29. Honora patrem tuum, et gemitus matris tuæ ne obliviscaris :
30. Memento quoniam nisi per illos natus non fuisses: et retribue illis, quomodo et illi tibi.
31. In tota anima tua time Dominum, et sacerdotes illius sanctifica.
32. In omni virtute tua dilige eum qui te fecit : et ministros ejus ne derelinquas.
33. Honora Deum ex tota anima tua, et honorifica sacerdotes, et propurga te cum brachiis.
34. Da illis partem, sicut mandatum est tibi, primitiarum et purgationis : et de negligentia tua purga te cum paucis.
35. Datum brachiorum tuorum, et sacrificium sanctificationis offeres Domino, et initia sanctorum :
36. Et pauperi porrige manum tuam, ut perficiatur propitiatio et benedictio tua.
37. Gratia dati in conspectu omnis viventis : et mortuo non prohibeas gratiam.
38. Non desis plorantibus in consolatione, et cum lugentibus ambula.
39. Non te pigeat visitare infirmum : ex his enim in dilectione firmaberis.
40. In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.

19. *Ignis et vermis* : vide *Marc.*, IX, 43.
20. *Amicum pecuniam differentem* : tardantem reddere. *Auro* : propter aurum. At Græc *ne commutes amicum propter indifferens* : qua voce etiam Cicero utitur, græca phrasi pulcherrima : *Propter fortunas ac rem, qua ad bonum malumve uti possis.*
31. *Sacerdotes illius sanctifica* : Græc. *suspice*, admirare.
33. *Propurga te cum brachiis* : oblatis frugibus tuo opere comparatis. Vide 35.
34. *Purgationis* : Græc. *pro delicto* : supple, *hostiam* : hebraismus : *de negligentia* : alia versio : *purga te cum paucis* : exiguis muneribus magna peccata redime.
35. *Initia*, seu primitias *sanctorum* : sancta vocantur, quæ Domino consecrata.
37. *Et mortuo non prohibeas gratiam* : dona pro ipsis oblata, ut actum est *II Mach.*, XII, 43, aut munera sepulturæ aliaque ad mortuorum memoriam.
39. *In dilectione firmaberis* : Græc. *diligeris.*

CAPUT VIII.

Cum quoque ut agendum : cum divitibus : cum indoctis : cum violentis, etc. Ne spernas peccatorem resipiscentem ; ne læteris de morte inimici, 8; audi seniores, 9, et seqq.

SIXTINA VERSIO

Non litiges cum homine potente ; ne forte incidas in manus illius.

Non contendas cum viro locuplete ; ne forte statuat contra te pondus.

Multos enim perdidit aurum, et corda regum fecit declinare.

Non litiges cum homine linguoso, et non struas super ignem illius ligna.

Ne colludas cum indocto ; ne inhonorentur majores tui.

Non improperes homini avertenti se a peccato : memento quoniam omnes in correptionibus sumus.

Ne spernas hominem in sua senectute : etenim ex nobis senescunt.

Noli de mortuo gaudere : memento quoniam omnes morimur.

Ne despicias narrationem sapientium ; et in proverbiis eorum conversare.

Ab ipsis enim disces doctrinam, et servire magnatis.

Non te prætereat narratio seniorum : et ipsi enim didicerunt a patribus tuis ;

Quoniam ab ipsis disces intellectum, et in tempore necessitatis dare responsum.

Non incendas carbones peccatoris, ne incendaris in igne flammæ illius.

Ne contra faciem stes contumeliosi ; ne insideat, quasi insidiator, ori tuo.

Noli fœnerari homini fortiori te : quod si fœneraveris quasi perditum habe.

Non spondeas super virtutem tuam : quod si spoponderis, quasi persoluturus, cogita.

Ne litiges cum judice : quoniam secundum existimationem ejus judicabunt ei.

Cum audace ne eas in via, ne gravetur contra te. Ipse enim secundum voluntatem suam faciet ; et simul cum stultitia illius peries.

Cum iracundo ne facias rixam, et cum illo ne eas per desertum : quoniam quasi nihil est ante illum sanguis ; et ubi non est adjutorium, elidet te.

Cum fatuo consilium non habeas : non enim poterit verbum celare.

Coram extraneo non facias occultum : nescis enim quid pariet.

Non omni homini cor tuum manifestes : et non referat tibi gratiam.

2. *Ne contra te* : Græc. *ne tibi præponderet.*
3. *Convertit* : Græc. *declinare fecit.*
5. *Non communices* : Græc. *ne colludas. Ne male de progenie tua* : de genere tuo. Imperitus enim de te tuisque quidvis effutiverit.
6. *In correptione sumus* : correptioni obnoxii.

VERSIO VULGATA

1. Non litiges cum homine potente, ne forte incidas in manus illius.

2. Non contendas cum viro locuplete, ne forte contra te constituat litem tibi.

3. Multos enim perdidit aurum et argentum, et usque ad cor regum extendit et convertit.

4. Non litiges cum homine linguato : et non strues in ignem illius ligna.

5. Non communices homini indocto, ne male de progenie tua loquatur.

6. Ne despicias hominem avertentem se a peccato, neque improperes ei : memento quoniam omnes in correptione sumus.

7. Ne spernas hominem in sua senectute : etenim ex nobis senescunt.

8. Noli de mortuo inimico tuo gaudere : sciens quoniam omnes morimur, et in gaudium nolumus venire.

9. Ne despicias narrationem presbyterorum sapientium, et in proverbiis eorum conversare.

10. Ab ipsis enim disces sapientiam, et doctrinam intellectus, et servire magnatis sine querela.

11. Non te prætereat narratio seniorum : ipsi enim didicerunt a patribus suis.

12. Quoniam ab ipsis disces intellectum, et in tempore necessitatis dare responsum.

13. Non incendas carbones peccatorum arguens eos : et ne incedaris flamma ignis peccatorum illorum.

14. Ne contra faciem stes contumeliosi, ne sedeat quasi insidiator ori tuo.

15. Noli fœnerari homini fortiori te : quod si fœnera, veris, quasi perditum habe.

16. Non spondeas super virtutem tuam : quod si spoponderis, quasi restituens cogita.

17. Non judices contra judicem : quoniam secundum quod justum est judicat.

18. Cum audace non eas in via, ne forte gravet mala sua in te : ipse enim secundum voluntatem suam vadit et simul cum stultitia illius peries.

19. Cum iracundo non facies rixam, et cum audace non eas in desertum : quoniam quasi nihil est ante illum sanguis, et ubi non est adjutorium, elidet te.

20. Cum fatuis consilium non habeas : non enim poterunt diligere, nisi quæ eis placent.

21. Coram extraneo ne facias consilium ; nescis enim quid pariet.

22. Non omni homini cor tuum manifestes : ne forte inferat tibi gratiam falsam, et convicietur tibi.

18. *Ne gravet mala sua in te* : Græc. *ne gravis tibi sit. Ipse enim secundum voluntatem suam vadit* : Græc. *faciet* ; neque sana consilia audiet.
20. *Non enim poterunt diligere.* Vide Græc.
21. *Coram extraneo* : viro parum noto. *Consilium.* Vide Græc.

CAPUT IX.

De uxore et mulieribus, usque ad 14; de amicis, 14, 15; peccatorum gloria, 16; 17; cum principibus parce : explora proximum, 21; qui convivæ adhibendi : qui sermones; 22, 23; effutitor, 25.

SIXTINA VERSIO

Non zeles mulierem sinus tui, neque doceas super te doctrinam nequam.

Non des mulieri animam tuam, ut ascendat ipsa super virtutem suam.

Ne respicias mulierem multivolam; ne forte incidas in laqueos illius.

Cum psaltrice ne assiduus sis; ne forte capiaris in tentationibus ejus.

Virginem ne aspicias; ne forte scandalizeris in decoribus ejus.

Ne des fornicariis animam tuam; ne perdas hæreditatem tuam.

Noli circumspicere in vicis civitatis, nec oberraveris in disertis illius.

Averte oculum a muliere formosa, et ne circumspicias speciem alienam.

Propter speciem mulieris multi aberraverunt; et ex hoc concupiscentia, quasi ignis, exardescit.

Cum aliena muliere non sedeas omnino, neque agites convivia cum illa in vino :

Ne forte declinet cor tuum in illam, et spiritu tuo labaris in perditionem.

Ne derelinquas amicum antiquum : novus enim non est similis illi.

Vinum novum, amicus novus : si inveteraverit, cum suavitate bibes illud.

Non zeles gloriam peccatoris : non enim scis quæ sit illius subversio.

Non bene sentias de beneplacito impiorum : memento quoniam usque ad inferos non justificabuntur.

Longe abesto ab homine potestatem habente occidendi : et non suspicaveris timorem mortis.

Et si accesseris, noli delinquere : ne auferat vitam tuam.

VERSIO VULGATA

1. Non zeles mulierem sinus tui, ne ostendat super te malitiam doctrinæ nequam.

2. Non des mulieri potestatem animæ tuæ, ne ingrediatur in virtutem tuam, et confundaris.

3. Ne respicias mulierem multivolam : ne forte incidas in laqueos illius.

4. Cum saltatrice ne assiduus sis, nec audias illam : ne forte pereas in efficacia illius.

5. Virginem ne conspicias, ne forte scandalizeris in decore illius.

6. Ne des fornicariis animam tuam in ullo : ne perdas te, et hæreditatem tuam.

7. Noli circumspicere in vicis civitatis, nec oberraveris in plateis illius.

8. Averte faciem tuam a muliere compta, et ne circumspicias speciem alienam :

9. Propter speciem mulieris multi perierunt; et ex hoc concupiscentia quasi ignis exardescit.

10. Omnis mulier, quæ est fornicaria, quasi stercus in via conculcabitur.

11. Speciem mulieris alienæ multi admirati, reprobi facti sunt : colloquium enim illius quasi ignis exardescit.

12. Cum aliena muliere ne sedeas omnino, nec accumbas cum ea super cubitum :

13. Et non alterceris cum illa in vino, ne forte declinet cor tuum in illam, et sanguine tuo labaris in perditionem.

14. Ne derelinquas amicum antiquum : novus enim non erit similis illi.

15. Vinum novum, amicus novus : veterascet, et cum suavitate bibes illud.

16. Non zeles gloriam, et opes peccatoris : non enim scis quæ futura sit illius subversio.

17. Non placeat tibi injuria injustorum, sciens quoniam usque ad inferos non placebit impius.

18. Longe abesto ab homine potestatem habente occidendi; et non suspicaberis timorem mortis.

19. Et si accesseris ad illum, noli aliquid committere; ne forte auferat vitam tuam.

1. *Ne ostendat super te* : tuis suspicionibus facta astutior, et ad ultionem prompta · Græc. *neque doceas super te doctrinam nequam* : zelando, suspicando, metuendo, ad prava quæque consilia adiges.

3. *Ne respicias mulierem multivolam* : cupidam, libidinosam : ex earum genere quas Paulus ait duci variis desideriis. II *Tim.*, III, 6. Græc. clare : *ne occurras mulieri meretricii habitus.*

4. *Cum saltatrice* : seu psaltrice. His enim artibus homines quam facile inescari soleant, experientia docet. *In efficacia* : Græc. *conatibus*; sive ut alii legunt, *studiis.*

5. *In decore* : Græc. ἐν ἐπιτυμίαις : quod sonat *pœna* : sensus autem est : Ne te illa male mulctet : ne ex amore ejus malum incumbat tibi. Alii legendum suspicantur, ἐν ἐπιθυμίαις in concupiscentiis ejus : quod planius.

7. *Noli circumspicere* : ut faciunt, qui et capere et capi quærunt : recte Grot. *venatores formarunt* : *In plateis* : Græc. *in desertis* : in locis minus habitatis : male sagacem hominem notat, qui undecumque quærit quo pereat, sive in notis quadriviis, sive in occultis desertisque angulis.

13. *Non alterceris.* Vide Græc.

16. *Quæ futura sit illius subversio* : Græc. καταστροφὴ, *finis*, exitus : quanquam ea vox subversionem, ac perversitatem sonat. II *Tim.*, II, 14.

17. *Usque ad inferos non placebit* : ante mortem dabit pœnas : cui consentit Græc.

18. *Longe abesto.* Hac parabola docet parce ac modeste utendum potentiorum consuetudine.

20. *Super dolentium* (sive iratorum) *arma* (expedita scilicet exacutaque) *ambulabis* : Græc. *super pinnacula civitatum* : pari ubique periculo.

Scito quoniam in medio laqueorum ingrederis, et super pinnacula civitatum ambulas.

Secundum virtutem tuam conjecta de proximis : et cum sapientibus consulta.

Viri justi sint tibi convivæ : et in timore Domini sit collocutio tua, et omnis enarratio tua in lege Altissimi.

In manu artificum, opus laudabitur : et princeps populi sapiens in sermone suo.

Terribilis in civitate sua homo linguosus : et temerarius in verbo suo odibilis erit.

20. Communionem mortis scito : quoniam in medio laqueorum ingredieris, et super dolentium arma ambulabis.

21. Secundum virtutem tuam cave te a proximo tuo, et cum sapientibus et prudentibus tracta.

22. Viri justi sint tibi convivæ, et in timore Dei sit tibi gloriatio.

23. Et in sensu sit tibi cogitatus Dei, et omnis enarratio tua in præceptis Altissimi.

24. In manu artificum opera laudabuntur, et princeps populi in sapientia sermonis sui ; in sensu vero seniorum verbum.

25. Terribilis est in civitate sua homo linguosus : et temerarius in verbo suo odibilis erit.

21. *Cave a proximo* : explora proximum : Græc. *fac conjecturam de proximo.*

CAPUT X.

De regnis, divitibus ac magistratibus, ad 29 ; parcendum inimicis, 6, 9, 10 ; superbia, 14, 15, 21, 22; eversio regnorum et gentium, 26 *et seqq.*; pauperes et divites, 25, 26; operarius, jactator, 29, 32; peccatum, 32, vera gloria, 33.

SIXTINA VERSIO.

Judex sapiens erudiet populum suum : et principatus sensati ordinatus erit.

Secundum judicem populi sui, sic et ministri ejus : et qualis rector est civitatis, tales omnes inhabitantes in ea.

Rex insipiens perdet populum suum : et civitas habitabitur per sensum potentium.

In manu Domini potestas terræ : et utilem suscitabit in tempus super illam.

In manu Domini prosperitas hominis ; et super personam scribæ imponet gloriam ipsius.

In omni injuria ne succenseas proximo ; et nihil agas in operibus contumeliæ.

Odibilis coram Domino est et hominibus superbia : et ex utrisque delinquet injusta.

Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias, et contumelias, et pecunias.

Quid superbit terra et cinis ? quoniam in vita projecit intima ejus.

In prolixum languorem cavillatur : et rex hodie est, et cras morietur.

VERSIO VULGATA

1. Judex sapiens judicabit populum suum, et principatus sensati stabilis erit.

2. Secundum judicem populi, sic et ministri ejus : et qualis rector est civitatis, tales et inhabitantes in ea.

3. Rex insipiens perdet populum suum : et civitates inhabitabuntur per sensum potentium.

4. In manu Dei potestas terræ : et utilem rectorem suscitabit in tempus super illam.

5. In manu Dei prosperitas hominis, et super faciem scribæ imponet honorem suum.

6. Omnis injuriæ proximi ne memineris, et nihil agas in operibus injuriæ.

7. Odibilis coram Deo est et hominibus superbia : et execrabilis omnis iniquitas gentium.

8. Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias et injurias, et contumelias, et diversos dolos.

9. Avaro autem nihil est scelestius. Quid superbit terra et cinis ?

10. Nihil est iniquius quam amare pecuniam : hic enim et animam suam venalem habet : quoniam in vita sua projecit intima sua.

11. Omnis potentatus brevis vita. Languor prolixior gravat medicum.

12. Brevem languorem præcidit medicus : sic et rex hodie est, et cras morietur.

1. *Stabilis erit* : Græc. *ordinatus*, unde stabilitas.

5. *Scribæ* : docti.

7. *Et execrabilis* : Græc. *et ex utrisque delinquet injusta* : sive ut alii codices : *ex utrisque delictum injustitiæ* : utrumque injustum est : odiosum esse Deo ; odiosum hominibus.

9, 10. *Avaro nihil scelestius. Quid superbit... nihil est iniquius... hic enim et animam suam venalem habet*; *quoniam in vita sua projecit intima sua* : viscera sua ; adeo tenax pecuniæ, ut cum aliquid elargiri cogitur, quasi extrahi sibi putet viscera : vel, dum defraudat genium, vivus intestina ipsamque animam projicit. Variant Græci codices : et quidem quæ de avaro habet Vulgata, in Sixtina exciderunt, nimis interrupto sensu ; eaque ex optimis codicibus supplevimus : qui etiam pro ἔῤῥιψα, *projeci*, quod habet Vulgatus, habent, *projecerunt*, ἔῤῥιψαν; porro Vulgata legit ἔῤῥιψε, *projecit.*

12. *Brevem languorem præcidit medicus.* Multa hic perturbatio ex variis lectionibus. Vulgatus enim legit μικρὸν, *parvum* seu brevem, quod Græc. μακρὸν, *longum.* Variant etiam Græci codices. Sixtinus enim habet, σκώπτει, illudit, irridet, *cavillatur.* Alii optimi codices, κοπτει, incidit, *præcidit,* quod legit Vulgatus. Sixtinus etiam codex omittit vocem illam, sine qua pendet sensus (*medicus*) quam et Vulgata, et optimi illi habent codices. Sensus ergo est : Prolixum morbum præcidit medicus secando et urendo : *sic et rex* : sic qui rex hodie est, cras morietur : sic a Deo optimo medico confestim tollitur rex (malus) curandis citius reipublicæ malis. Ex aliis lectionibus vix ac ne vix quidem sensum bonum exsculpseris

Cum enim morietur homo, hæreditabit serpentes, et bestias, et vermes.

Initium superbiæ hominis, cum apostatavit a Deo,

Et ab eo, qui fecit eum, recessit cor ejus. Quoniam principium superbiæ, peccatum; et qui tenuerit eam, profundet abominationem.

Propter hoc incredibiles fecit Dominus obductiones, et destruxit eos in finem.

Sedes ducum destruxit Dominus, et sederi fecit mites pro eis.

Radices gentium evulsit Dominus, et plantavit humiles pro eis.

Terras gentium evertit Dominus, perdidit eas usque ad fundamenta terræ.

Arefecit ex ipsis, et disperdidit eos, et cessare fecit memoriam eorum a terra.

Non est creata hominibus superbia; neque ira furoris generationibus mulierum.

Semen honoratum quale? ii qui timent Dominum. Semen inhonoratum quale? Semen hominis. Semen inhonoratum quale? Qui prætereunt mandata.

In medio fratrum rector illorum in honore: et qui timent Dominum, in oculis illius.

Dives, et honoratus, et pauper, gloriatio eorum, timor Domini.

Non justum est despicere pauperem sensatum; et non decet magnificare hominem peccatorem.

Magnus, et judex, et potens honorificabitur: et non est eorum aliquis major illo qui timet Dominum.

Servo sapienti liberi servient: et vir prudens non murmurabit.

Noli excusando cunctari in faciendo opere tuo: et noli te extollere in tempore angustiæ tuæ.

Melior est, qui operatur in omnibus, quam qui ambulat, aut gloriatur, et eget pane.

Fili, in mansuetudine glorifica animam tuam: et da illi honorem secundum meritum ejus.

Peccantem in animam suam quis justificabit? et qui honorabit exhonorantem vitam suam?

Pauper honorificatur per scientiam suam: et dives honorificatur propter substantiam suam.

13. Cum enim morietur homo, hæreditabit serpentes, et bestias, et vermes.

14. Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo:

15. Quoniam ab eo, qui fecit illum, recessit cor ejus: quoniam initium omnis peccati est superbia: qui tenuerit illam, adimplebitur maledictis, et subvertet eum in finem.

16. Propterea exhonoravit Dominus conventus malorum, et destruxit eos usque in finem.

17. Sedes ducum superborum destruxit Deus, et sedere fecit mites pro eis.

18. Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantabit humiles ex ipsis gentibus.

19. Terras gentium evertit Dominus, et perdidit eas usque ad fundamentum.

20. Arefecit ex ipsis, et disperdidit eos, et cessare fecit memoriam eorum a terra.

21. Memoriam superborum perdidit Deus, et reliquit memoriam humilium sensu.

22. Non est creata hominibus superbia; neque ira furoris generationibus mulierum.

23. Semen hominum honorabitur hoc, quod timet Deum: semen autem hoc exhonorabitur, quod præterit mandata Domini.

24. In medio fratrum rector illorum in honore: et qui timent Dominum, erunt in oculis illius.

25. Gloria divitum, honoratorum, et pauperum, timor Dei est.

26. Noli despicere hominem justum pauperem: et noli magnificare virum peccatorem divitem.

27. Magnus, et judex, et potens est in honore: et non est major illo qui timet Deum.

28. Servo sensato liberi servient: et vir prudens et disciplinatus non murmurabit correptus, et inscius non honorabitur.

29. Noli extollere te in faciendo opere tuo, et noli cunctari in tempore angustiæ.

30. Melior est qui operatur, et abundat in omnibus quam qui gloriatur, et eget pane.

31. Fili, in mansuetudine serva animam tuam, et da illi honorem secundum meritum suum.

32. Peccantem in animam suam quis justificabit? et quis honorificabit exhonorantem animam suam?

33. Pauper gloriatur per disciplinam et timorem suum: et est homo qui honorificatur propter substantiam suam.

14. *Apostatare*: abscedere cum protervia. Hoc autem et seqq. usque ad vers. 21, videntur alludere ad Chananæas gentes, crudeles, impias; quæ cum adversus Deum superbire ejusque cultum ac memoriam abjicere cœpissent, exinde in abominanda vers. 15, hoc est, in omne facinus proruerunt, cesseruntque Israelitis mitioribus, et Dei cultoribus, 17, 18 et seqq.

16. *Exhonoravit Dominus conventus*: civitates, cœtus: at Græc. *propterea Dominus incredibiles* (verti etiam potest) manifestissimas *calamitates induxit*: παρεθίξασε, *manifestavit*: sive præter opinionem invexit: unde paradoxa, incredibilia, inopina. *Et destruxit eos in finem*: nempe qui sectantur superbiam.

22. *Nationi* (filiis, atque, ut habet Græcus, *generationibus*) *mulierum*: docet autem animantes quasdam velut ad superbiam natas, alias ad crudelitatem et iram: filios vero mulierum, homines ad modestiam et mansuetudinem natura esse compositos.

24. *In medio fratrum*. Primogenitus quadam ætatis prærogativa velut rector fratrum habetur. Judæi quoque cives suos appellabant fratres, ex eodem Abrahami sanguine ortos. Sensus ergo sit: Quali honore est vel inter fratres primogenitus, vel rex inter cives fraterna charitate conjunctos, tali honore Deus dignatur justos: quod congruit vers. 27. Hic habet Complutensis: *Timor Domini imperia servat*: evertit autem inclementia (sive asperitas, atque acerbitas) et superbia. *In oculis illius*: quippe quos respiciat ac velut in oculis gerat.

27. *Magnus, et judex... et non est major illo*: Græc. planius: *Et non est aliquis horum major illo qui timet Deum.*

28. *Correptus, et inscius*: qui etiam emendatus, inscius manet: *non honorabitur*: utpote immedicabili imperitia.

29. *Noli extollere te*: Græc. *Noli sapientem agere in faciendo opere*: noli ratiocinari multum, cum opus facto est; noli sapientiæ specie comminisci vanas tergiversandi causas.

33. *Pauper gloriatur*: Græc. *honoratur*: *per discipli-*

Qui autem glorificatur in paupertate, quanto magis in substantia? et qui est inglorius in substantia, quanto magis in paupertate?

34. Qui autem gloriatur in paupertate, quanto magis in substantia? et qui gloriatur in substantia, paupertatem vereatur.

nam, doctrinam, *suam*, *et est homo qui* : Græc. *dives autem honoratur propter substantiam*, alter insito, alter advecticio et emendicato bono.

34. *Qui autem* : qui cum pauper sit, superbit, quanto superbiret magis, si valeret opibus? vel, quod magis Græco congruit : qui etiam pauper honoratur, quanto honori esset si valeret opibus? et qui inglorius est, etiam dives, quanto magis, si inops esset?

CAPUT XI.

Non temere judicandum, neque ex specie, 2 usque ad 9; ardeliones, sive pluribus rebus intenti, ad 12; ditescere cupientes, 18, 19, 20, inflati rebus secundis, 26 *et seqq.*, calamitates : ne ante mortem laudaveris, 30; cave ab extraneo et ignoto, 31, ad finem.

SIXTINA VERSIO

Sapientia humiliati exaltavit caput, et in medio magnatorum consedere illum faciet.

Non laudes virum in specie sua : neque spernas hominem in visu suo.

Brevis in volatilibus apis : et principium dulcorum, fructus ejus.

In circumjectione vestimentorum ne glorieris; nec in die honoris extollaris : quoniam mirabilia opera Domini, et absconsa opera illius in hominibus.

Multi tyranni sederunt in solo; et insuspicabilis portavit diadema.

Multi potentes exhonorati sunt valde, et gloriosi traditi sunt in manus alterum

Priusquam interroges, ne vituperes; intellige primum, et tunc corripe.

Priusquam audias, ne respondeas : et in medio sermonum ne interloquaris.

De re, qua tibi opus non est, ne certaveris : et in judicio peccantium ne consideas.

Fili, ne circa multa sint actus tui. Si enim multiplicaveris, non eris immunis a delicto. Et si secutus fueris, non apprehendes; et non effugies, si præcucurreris.

Est laborans, et dolens et festinans : et tanto magis psi deest.

Est marcidus, et egens recuperatione, deficiens virtute, et abundat paupertate :

Et oculi Domini respexerunt illum in bona; et erexit eum ab humilitate ipsius; et exaltavit caput ejus : et mirati sunt in illo multi.

Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Domino sunt.

VERSIO VULGATA

1. Sapientia humiliati exaltabit caput illius, et in medio magnatorum consedere illum faciet.

2. Non laudes virum in specie sua, neque spernas hominem in visu suo.

3. Brevis in volatilibus est apis, et initium dulcoris habet fructus illius.

4. In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui extollaris : quoniam mirabilia opera Altissimi solius, et gloriosa, et absconsa, et invisa opera illius.

5. Multi tyranni sederunt in throno, et insuspicabilis portavit diadema.

6. Multi potentes oppressi sunt valide, et gloriosi traditi sunt in manus alterorum.

7. Priusquam interroges, ne vituperes quemquam : et cum interrogaveris, corripe juste.

8. Priusquam audias, ne respondeas verbum : et in medio sermonum ne adjicias loqui.

9. De ea re, quæ te non molestat, ne certeris : et in judicio peccantium ne consistas.

10. Fili, ne in multis sint actus tui : et si dives fueris, non eris immunis a delicto. Si enim secutus fueris, non apprehendes et non effugies, si præcucurreris.

11. Est homo laborans, et festinans, et dolens impius : et tanto magis non abundabit.

12. Est homo marcidus egens recuperatione, plus deficiens virtute, et abundans paupertate :

13. Et oculus Dei respexit illum in bono, et erexit eum ab humilitate ipsius, et exaltavit caput ejus : et mirati sunt in illo multi, et honoraverunt Deum.

14 Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas, a Deo sunt.

15. Sapientia, et disciplina, et scientia legis apud Deum. Dilectio, et viæ bonorum apud ipsum.

1. *Humilitati* : humilis conditionis viri.

3. *Brevis* : exigua : *est apis*; exemplum minimæ rei, quæ virtute præstet. *Initium dulcoris* : principium, seu principatus dulcedinis : summa et præstantissima dulcedinum.

5. *In throno* : Græc. *in solo*, unde factum *solio*, et postea *throno*; cæterum, *solo*, verissima lectio est, cum sit oppositum : Multi reges in solum dejecti; multi ad diadematis honorem evecti. *Insuspicabilis* : de quo nihil magni suspicareris.

9. *Ne certeris.* : ne certaveris.

10. *Ne in multis sint actus tui* : Ardeliones notat, qui cuique negotio se immiscent. *Si dives fueris* : qui finis est illorum, qui se nimis implicant negotiis : *si secutus fueris* (multa) non assequere. *Et non effugies* : cum semel multis fueris negotiis implicitus, frustra effugere conaberis; ac præcurrentem licet, difficultates facile comprehendent. Summa est : Multis implicitus negotiis, multa peccat; multa sectatus, nihil capit; multa conatus, expedire se non potest; cui etiam vers. sequens congruit.

11. *Dolens*, se excrucians; *impius* : additum explanationis causa : cæterum sententia per se stat. *Tanto magis non abundabit* : Græc. *tanto magis deficit*; quo mobilior, et quietis impatientior, eo infirmior.

12. *Est homo marcidus.* Aliud extremum : indiligentia atque inertia, et velut animi torpor. *Egens recuperatione* : egens opis, auxilii : Græc. *Et* : tamen.

13. *Oculus Dei.* Hic memorat eos qui fortunati vocantur, quibus veluti dormientibus, Deus sponte omnia conficere videatur : atque ex eo quod alii magnis conatibus nihil agant, aliis omnia ultro provenire videantur, merito infert, vers. 14, rebus humanis intervenire vim quamdam, quæ nostram industriam exsuperet, non autem fortunam aut casum, ergo Deum. Vide XIII, 26.

14. *Honestas* : honores, opes.

Datio Domini permanet piis : et beneplacitum ejus bonos successus habebit in æternum.

Est qui locupletatur, attente et parce agendo : et hæc est pars mercedis illius,

In eo quod dicit : Inveni requiem et nunc manducabo de bonis meis :

Et nescit quod tempus pertransiet, et relinquet ea aliis, et morietur.

Sta in testamento tuo, et in illo colloquere : et in opere tuo veterasce.

Ne mireris in operibus peccatoris. Confide in Domino; et mane in labore tuo.

Facile est enim in oculis Domini, velociter subito honestare pauperem.

Benedictio Domini in mercede pii : et in hora veloci exoriri facit benedictionem suam.

Ne dicas : Quid est mihi opus ? et quæ erunt mihi ex hoc nunc bona ?

Ne dicas : Sufficientia mihi sunt : et quid ex hoc nunc pessimabor ?

In die bonorum, oblivio malorum ; et in die malorum, non erit memoria bonorum :

Quoniam facile est coram Domino, in die obitus retribuere homini secundum vias ejus.

Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ : et in fine hominis, denudatio operum illius.

Ante mortem ne beatifices quemquam : et in filiis suis agnoscetur vir.

Non omnem hominem inducas in domum tuam : multæ enim sunt insidiæ dolosi.

Perdix venatrix in cavea, sic cor superbi ; et tanquam speculator inspicit casum.

Bona enim in mala convertens insidiatur; et in electis imponet maculam.

A scintilla ignis augetur pruna ; et homo peccator sanguini insidiatur.

Attende a maleficio; fabricat enim mala : ne forte maculam det tibi in perpetuum.

Admitte ad te alienigenam : et subvertet te in turbationibus, et alienabit te a tuis propriis.

18. *Parce agendo* : summa cum parcimonia : unde Græc. addit : *attente*, diligenter.

19. *Manducabo*. Sic ille *Luc.*, XII, 19. *Anima, habes multa bona :... epulare*, etc.

21. *In testamento tuo ;* in fœdere per legem : *et in illo colloquere* : alludit ad illud : *Evigilans loquere cum eis* : præceptis sc licet, *Prov.*, VI, 22.

25, 26. *Ne dicas : Quid est mihi opus?... ne dicas.* Sic agunt bonorum copia elati ; rem optimam ac maxime constabilitam, sive privatam sive publicam, aliud atque aliud negligendo, pessumdant.

27. *In die bonorum* : Græc. paulo aliter : *in die bonorum, oblivio malorum, et in die malorum, non erit memoria bonorum* : prorsus ex intima mentis humanæ notitia, qua nihil magis obliviosum aut improvidum.

29. *Malitia* : infelicitas, infortunium : quod frequens est observandum.

30. *In filiis*. Duo notat quibus hominis prudentia cognoscatur; vitæ finis, et liberi post mortem, qui ut agent, patre mortuo, et jam suo consilio relicti, ita bene a patre instituti habebuntur.

16. Error et tenebræ peccatoribus concreta sunt : qui autem exultant in malis, consenescunt in malo.

17. Datio Dei permanet justis, et profectus illius successus habebit in æternum.

18. Est qui locupletatur parce agendo, et hæc est pars mercedis illius.

19. In eo quod dicit : Inveni requiem mihi, et nunc manducabo de bonis meis solus :

20. Et nescit quod tempus præteriet, et mors appropinquet, et relinquat omnia aliis, et morietur.

21. Sta in testamento tuo, et in illo colloquere, et in opere mandatorum tuorum veterasce.

22. Ne manseris in operibus peccatorum. Confide autem in Deo, et mane in loco tuo.

23. Facile est enim in oculis Dei subito honestare pauperem.

24. Benedictio Dei in mercedem justi festinat, et in hora veloci processus illius fructificat.

25. Ne dicas : Quid est mihi opus? et quæ erunt mihi ex hoc bona ?

26. Ne dicas : Sufficiens mihi sum : et quid ex hoc pessimabor ?

27. In die bonorum ne immemor sis malorum : et in die malorum ne immemor sis bonorum :

28. Quoniam facile est coram Deo in die obitus retribuere unicuique secundum vias suas.

29. Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ, et in fine hominis denudatio operum illius.

30. Ante mortem ne laudes hominem quemquam, quoniam in filiis suis agnoscitur vir.

31. Non omnem hominem inducas in domum tuam : multæ enim sunt insidiæ dolosi.

32. Sicut enim eructant præcordia fœtentium, et sicut perdix inducitur in caveam, et ut caprea in laqueum : sic et cor superborum, et sicut prospector videns casum proximi sui.

33. Bona enim in mala convertens insidiatur ; et in electis imponet maculam.

34. A scintilla una augetur ignis, et ab uno doloso augetur sanguis; homo vero peccator sanguini insidiatur.

35. Attende tibi a pestifero, fabricat enim mala : ne forte inducat super te subsannationem in perpetuum.

36. Admitte ad te alienigenam, et subvertet te in turbine, et abalienabit te a tuis propriis.

31. *Non omnem hominem :* vide 36.

32. *Sicut eructant* : sicut ex fœtido pectore gravis odor, ita ex corde doloso fraudes erumpunt. *Et sicut perdix* : planus Vulgatæ sensus : Græc. autem sic habet : *perdix venatica* : θηρευθὴς : θηρευθείς, *venatu capta*, ut habent optimi codices. *Sic cor superborum* : hoc est, præfracte et temere cuivis se credentium facile capitur. *Et sicut prospector* : sive Græc. *speculator* : ita vir dolosus, de quo agitur, domum tuam inductus, vers. 31, casum tuum providet magno tuo periculo; quod et inimicis te prodat, et ruiturum impellat, cui sequens congruit : Græc. paulo aliter, et ex Vulgata supplendus videtur.

33. *Bona in mala convertens* : per calumniam. *In electis* : viris quoque optimis scelera imputabit. Potest etiam sumi neutraliter, pro rebus optimis.

34. *Augetur sanguis* : cædes : Græc. aliter, sed obscurius, et ex Vulgata supplendus.

36. *Admitte* : Græc. *si admittis* : *alienigenam* : alienum, spretis propinquis et amicis. *In turbine* : in rebus turbidis : confer cum vers. 31.

CAPUT XII.

Cui benefaciendum, ad 8; de veris amicis, deque inimicis, amicitiæ specie fallentibus 8, ad finem.

SIXTINA VERSIO

Si benefacias, scito cui facias; et erit gratia bonis tuis.

Benefac pio, et invenies retributionem : et si non ab ipso, certe ab Altissimo.

Non est bene ei qui assiduus est in malis, et eleemosynam non danti.

Da pio, et ne suscipias peccatorem.

Benefac humili, et non dederis impio. Impedi panes illius, et non dederis ei, ne in ipsis te opprimat.

Nam duplicia mala invenies in omnibus bonis, quæcumque feceris ei : quoniam et Altissimus odio habet peccatores, et impiis reddet vindictam. Da bono, et ne suscipias peccatorem.

Non judicabitur in bonis amicus; et non abscondetur in malis inimicus.

In bonis viri, inimici illius in tristitia : et in malis illius etiam amicus disjungetur.

Non credas inimico tuo in æternum. Sicut enim æramentum æruginat, sic nequitia illius.

Et si humiliatus vadat curvus, adjice animum tuum, et custodi te ab illo : et eris ei tanquam qui absterserit speculum, et cognosces quod non in finem deposuit æruginem.

Non statuas illum penes te; ne, te subverso stet in loco tuo. Non facias eum sedere ad dexteram tuam, ne forte inquirat cathedram tuam · et in novissimo cognoscas verba mea, et in sermonibus meis stimuleris.

Quis miserebitur incantatori a serpente percusso, et omnibus qui appropiant bestiis? Sic et qui comitatur cum viro peccatore, et convolvitur in peccatis illius.

Una hora permanebit tecum; si autem declinaveris, non supportabit.

Et in labiis suis indulcabit inimicus; et in corde suo deliberabit subvertere te in foveam.

In oculis suis lacrymabitur inimicus; et si invenerit tempus, non satiabitur sanguine.

Si incurrerint tibi mala, invenies eum illic priorem te :

Et quasi adjuvans, subsecabit plantas tuas.

Caput suum movebit et plaudet manibus suis, et multa susurrans commutabit vultum suum.

VERSIO VULGATA

1. Si benefeceris, scito cui feceris : et erit gratia in bonis tuis multa.

2. Benefac justo, et invenies retributionem magnam : et si non ab ipso, certe a Domino.

3. Non est enim ei bene qui assiduus est in malis, et eleemosynas non danti : quoniam et Altissimus odio habet peccatores, et misertus est pœnitentibus.

4. Da misericordi, et ne suspicias peccatorum : et impiis, et peccatoribus reddet vindictam, custodiens eos in diem vindictæ.

5. Da bono, et non receperis peccatorem.

6. Benefac humili, et non dederis impio : prohibe panes illi dari, ne in ipsis potentior te sit.

7. Nam duplicia mala invenies in omnibus bonis quæcumque feceris illi : quoniam et Altissimi odio habet peccatores, et impiis reddet vindictam.

8. Non agnoscetur in bonis amicus, et non abscondetur in malis inimicus.

9. In bonis viri, inimici illius in tristitia : et in malitia illius, amicus agnitus est.

10. Non credas inimico tuo in æternum : sicut enim æramentum, æruginat nequitia illius :

11. Et si humiliatus vadat curvus, adjice animum tuum, et custodi te ab illo.

12. Non statuas illum penes te, nec sedeat ad dexteram tuam : ne forte conversus in locum tuum, inquirat cathedram tuam : et in novissimo agnoscas verba mea, et in sermonibus meis stimuleris.

13. Quis miserebitur incantatori a serpente percusso, et omnibus qui appropiant bestiis ? Et sic qui comitatur cum viro iniquo, et obvolutus est in peccatis ejus.

14. Una hora tecum permanebit : si autem declinaveris, non supportabit.

15. In labiis suis indulcat inimicus : et in corde suo insidiatur, ut subvertat te in foveam.

16. In oculis suis lacrymatur inimicus : et si invenerit tempus, non satiabitur sanguine :

17. Et si incurrerint tibi mala, invenies eum illic priorem.

18. In oculis suis lacrymatur inimicus, et quasi adjuvans, suffodiet plantas tuas.

19. Caput suum movebit, et plaudet manu, et multa susurrans commutabit vultum suum.

8. *Non agnoscetur* : eo quod florentibus rebus omnes æque favere videantur.

10. *Sicut enim æramentum* : quemadmodum ærugo, ita odia veterascendo crescunt. Alium sensum indicat Græc. sequenti congruum.

11. *Et si humiliatus... ab illo* : addit Græc. *et eris ei, sicut qui abstersit speculum, et cognosces quod non in finem deposuit æruginem* : metaphora ducta a speculis æneis, quæ abstergendo, agnoscis indelebilem maculam æruginis : ita explorando inimicos, immedicabile odium.

12. *Inquirat cathedram tuam* : sedem tuam occupandam : rem tuam, dignitatem, locum : quod in Græc. est planius. *Et in novissimo* : serius; *agnoscas, etc. In sermonibus meis stimuleris* : pungaris, recordatus quam vera prædixerim

14. *Si declinaveris* : si res tuæ inclinentur et cadant.

15. *Indulcat* : dulcescit.

17, 18. *Priorem* : Græc. *te* tanquam adjuturum; ut adjuvandi specie suffossurum *plantas tuas* : pedes impediturum, ut cadas. Elidendum autem illud, *in oculis*, etc., quod a vers. 16 nulla necessitate repetitur : et ita Græc.

19. *Multa susurrans* : multos rumores clam spargens. *Commutabit vultum suum* : varie et artificiose componet ad fraudes.

CAPUT XIII.

Cum quo cuique versandum, usque ad 25; societas cum malis, 1; cum opulentioribus, 2, ad 25: ubi potentiorum artes: de divite ac paupere, 25 et seq.; indicia mentis in vultu, 31, 32.

SIXTINA VERSIO

Qui tetigerit picem, inquinabitur: et qui communicaverit superbo, assimilabitur ei.

Pondus super te tollas: et fortiori te, et ditiori ne socius fueris.

Quid communicabit olla ad lebetem? Ipsa impinget, et ipsa conteretur.

Dives injuste egit, et ipse fremuit: pauper læsus est, et ipse orabit.

Si utilitatem apportes, operatur in te: et si tibi defuerit, derelinquet te.

Si habes, convivet tecum, et evacuabit te, et ipse non dolebit.

Si necessarius illi fueris, supplantabit te, et subridens spem tibi dabit: loquetur tibi bona, et dicet: Quid opus est tibi?

Et confundet te in cibis suis, donec exinaniat te bis et ter: et in novissimo deridebit te: postea videbit te, et derelinquet te, et caput suum movebit super te.

Attende, ne seducaris, et ne humilieris in lætitia tua.

Advocatus a potente, discede: et tanto magis te advocabit.

Non intrudas te, ne expellaris; et ne longe distes, ne eas in oblivionem.

Ne retineas colloqui cum illo, nec credas multis verbis illius: ex multa enim loquela tentabit te, et tanquam arridens interrogabit.

Immitis, qui non conservat verba; et non parcet de malitia, et de vinculis.

Cave tibi, et attende diligenter, quoniam cum subversione tua ambulas.

Omne animal diligit simile sibi; et omnis homo proximum sibi.

Omnis caro secundum genus conjungitur; et homo simili sibi sociabitur.

VERSIO VULGATA

1. Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea: et qui communicaverit superbo, induet superbiam.

2. Pondus super se tollet qui honestiori se communicat et ditiori te ne socius fueris.

3. Quid communicabit cacabus ad ollam? quand enim se colliserint, confringetur.

4. Dives injuste egit, et fremet: pauper autem læsus tacebit.

5. Si largitus fueris, assumet te: et si non habueris, derelinquet te.

6. Si habes, convivet tecum, et evacuabit te: et ipse non dolebit super te.

7. Si necessarius illi fueris, supplantavit te, et ne subridens spem dabit, narrans tibi bona, et dicet: Quid opus est tibi?

8. Et confundet te in cibis suis, donec te exinaniat bis et ter: et in novissimo deridebit te: et postea videns derelinquet te, et caput suum movebit ad te.

9. Humiliare Deo, et expecta manus ejus.

10. Attende, ne seductus in stultitiam humilieris

11. Noli esse humilis in sapientia tua, ne humiliatus in stultitiam seducaris.

12. Advocatus a potentiore discede: ex hoc enim magis te advocabit.

13. Ne improbus sis, ne impingaris: et ne longe sis ab eo, ne eas in oblivionem.

14. Ne retineas ex æquo loqui cum illo, nec credas multis verbis illius: ex multa enim loquela tentabit te, et subridens interrogabit te de absconditis tuis.

15. Immitis animus illius conservabit verba tua: et non parcet de malitia, et de vinculis.

16. Cave tibi, et attende diligenter auditui tuo, quoniam cum subversione tua ambulas.

17. Audiens vero illa, quasi in somnis vide, et vigilabis.

18. Omni vita tua dilige Deum, et invoca illum in salute tua.

19. Omne animal diligit simile sibi: sic et omnis homo proximum sibi.

20. Omnis caro ad similem sibi conjungetur; et omnis homo simili sui sociabitur.

2. *Pondus super se* (majus suis viribus) *tollet, qui honestiori*, diciori, potentiori *communicat*: quod illa societas imbecillo iniqua futura sit et gravis.

4. *Dives injuste egit et fremet*: prior irascitur quasi læsus. *Pauper tacebit*: Græc. *supplicabit*; veniam cogetur petere, quasi ipse læserit.

7. *Supplantabit*: Græc. *decipiet*.

8. *Confundet te in cibis suis*: convivam adhibebit nihil negaturum præ verecundia. *Bis et ter*: ad convivia referendum videtur.

9. *Humiliare* coram *Deo*: sed ne nimis stulteque coram hominibus, ne ut vile quid conculceris; quod sequenti congruit.

10. *Ne in stultitiam humilieris*: dejiciaris: Græc. addit: *in lætitia*: in conviviis et voluptatibus.

11. *In sapientia tua*: falsa scilicet, qua divitum captas gratiam.

13 *Ne improbus sis*: quod latine sonat importunum, neque a divitis latere discedentem: *ne impingaris*: Græc. *ne expellaris*.

14. *Ne retineas*: Græ. μὴ-ἔπεχε, quod etiam sonat: Ne studueris, ne animam adjeceris: infra, XVI, 2, et alibi in Scripturis, ut *Luc.*, XIV, 7; I *Tim.*, IV, 16, *ex æquo loqui*: Græc. *alloqui*: εσηγορεῖσθαι, quod aliqui habent codices, pro εισηγορεῖσθαι.

15 *Immitis animus conservabit verba tua*: tacite, ut occasionem nocendi quærat. At Græc. *immitis qui non servat verba*: datæ fidei ac promissorum immemor. *Non parcet de malitia*: tibi molietur infortunium et carceres.

17. *Quasi in somnis*: vigilem te volo, sed instar somno-

Quid communicabit lupus agno? sic peccator erga pium.

Quæ pax hyenæ ad canem? et quæ pax diviti ad pauperem?

Venatio leonum, onagri in eremo: sic pascua divitum sunt pauperes.

Abominatio superbo humilitas: sic execratio diviti pauper.

Dives commotus confirmatur ab amicis: humilis autem cum ceciderit, expellitur ab amicis.

Divite lapso multi recuperatores: locutus est non dicenda; et justificaverunt illum.

Humilis lapsus est, et insuper arguitur: locutus est sensate, et non est datus ei locus.

Dives locutus est, et omnes tacuerunt, et verbum ejus usque ad nubes exaltaverunt.

Pauper locutus est, et dicunt: Quis est hic? et si offenderit, subvertunt illum.

Bona est substantia, cui non est peccatum: et nequissima paupertas in ore impii.

Cor hominis immutat faciem illius, sive in bona, sive in mala.

Vestigium cordis in bonis facies hilaris: et inventio parabolarum, cogitationes cum labore.

21. Si communicabit lupus agno aliquando, sic peccator justo.

22. Quæ communicatio sancto homini ad canem? aut quæ pars diviti ad pauperem?

23. Venatio leonis onager in eremo: sic et pascua divitum sunt pauperes.

24. Et sicut abominatio est superbo humilitas: sic et execratio divitis pauper.

25. Dives commotus confirmatur ab amicis suis: humilis autem cum ceciderit, expelletur et a notis.

26. Diviti decepto multi recuperatores: locutus est superba, et justificaverunt illum:

27. Humilis deceptus est, insuper et arguitur: locutus est sensate et non est datus ei locus.

28. Dives locutus est, et omnes tacuerunt, et verbum illius usque ad nubes perducent.

29. Pauper locutus est, et dicunt: Quis est hic? et si offenderit, subvertent illum.

30. Bona est substantia, cui non est peccatum in conscientia: et nequissima paupertas in ore impii.

31. Cor hominis immutat faciem illius, sive in bona, sive in mala.

32. Vestigium cordis boni, et faciem bonam difficile invenies, et cum labore.

lenti, ne in attentum nimis et curiosum putet, technasque meditantem.

22. *Sancto homini ad canem*: ad hominem impurum: de quo, *Foris canes*, Apoc., XXII, 15. At Græc. *Quæ pax hyænæ ad canem?* inter animantes natura inimicissimas.

24. *Humilitas*: vilitas; *execratio*: sordes.

25. *Commotus*: Græc. *vacillans*.

26. *Recuperatores*: adjutores: *superba*: Græc. *infanda*.

27. *Deceptus est*: Græc. lapsus est.

30. *Bona est substantia*: bonæ opes bonis artibus partæ: paupertas autem judice impio semper pessima.

32. *Vestigium*: non facile inveneris *faciem bonam*, in qua sit *vestigium*, sive indicium *cordis boni*: in qua animi candor eluceat: longe aliter Græc. *Vestigium* (indicium) *cordis in bonis* (in lætis rebus versantis est) *facies hilaris*; *inventio parabolarum* (sententiarum sunt) *cogitationes cum labore*; læta frons lætum indicat animum gravis, laborantem in morali disciplina, ad breves et scitu dignas sententias redigendas: quod genus tractationis utilissimum vitæ humanæ judicabant.

CAPUT XIV.

Lingua, 1; bona conscientia, 2: avarus, invidus, stultus, sibique et aliis pessimus, 4, ad 22; quærenda sapientia, 22, ad finem.

SIXTINA VERSIO

Beatus vir, qui non est lapsus in ore suo, et non est stimulatus in tristitia delicti.

Beatus, quem non condemnavit animus suus, et qui non excidit a spe sua.

Viro minute rationes subducenti non est pulchra substantia: et homini livido ad quid pecuniæ?

Qui acervat ex anima sua aliis congregat; et in bonis illius alii luxuriabuntur.

Qui sibi nequam est, cui bonus erit? et non jucundabitur in pecuniis suis.

Qui sibi invidet, nihil est illo nequius; et hoc est redditio malitiæ illius:

Et si benefaciat, in oblivione facit, et in novissimis manifestat malitiam suam.

Nequam est invidens oculo, avertens faciem, et despiciens animas.

1. *Beatus vir*: qui lingua non peccat, fere omnis peccati exors: ut *Jac.*, III, 2. *Stimulatus*: compunctus peccati conscientia.

2. *Felix*: quem suus animus (sua conscientia) non cruciat.

3. *Sine ratione*: indecens. *Livido*: avaro, ut videtur, sibi omnia invidenti: ut infra, 6.

VERSIO VULGATA

1. Beatus vir, qui non est lapsus verbo ex ore suo, et non est stimulatus in tristitia delicti.

2. Felix, qui non habuit animi sui tristitiam, et non excidit a spe sua.

3. Viro cupido et tenaci sine ratione est substantia: et homini livido ad quid aurum?

4. Qui acervat ex animo suo injuste, aliis congregat, et in bonis illius alius luxuriabitur.

5. Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit? et non jucundabitur in bonis suis.

6. Qui sibi invidet, nihil est illo nequius: et hæc redditio est malitiæ illius:

7. Et si benefecerit, ignoranter et non volens facit: et in novissimo manifestat malitiam suam.

8. Nequam est oculus lividi: et avertens faciem suam, et despiciens animam suam.

4. *Ex animo suo*: Græc. *ex anima sua*: ex victu suo, cui detrahit ad augendas opes. *Injuste* nihil ad rem, et Græc. deest.

7. *In novissimo*: facile ad ingenium redit.

8. *Nequam est*: perversus, iniquus, *oculus lividi*: cujus-

Cupidi oculus non satiabitur parte : et injustitia mala arefacit animam.

Oculus malus invidus in pane, et egenus super mensam suam.

Fili, sicut habes, benefac tecum : et Domino dignas oblationes offer.

Memor esto, quoniam mors non tardat ; et testamentum inferorum non est demonstratum tibi.

Ante mortem benefac amico, et secundum vires tuas porrigens da ei.

Non defraudes a die bono : et pars boni desiderii non te prætereat.

Nonne alii relinques dolores tuos, et labores tuos in divisionem sortis ?

Da et accipe ; et falle animam tuam :

Quoniam non est apud inferos quærere delicias.

Omnis caro, sicut vestis, veterascit : testamentum enim a sæculo : Morte morietur. Sicut folium germinans in arbore densa

Alia quidem dejicit, alia autem generat : sic generatio carnis, et sanguinis ; alia quidem finitur, alia vero nascitur.

Omne opus corruptibile deficit ; et qui illud operatur, abibit cum illo.

Beatus vir, qui in sapientia morietur, et qui in sensu suo disseret.

Qui excogitat vias illius in corde suo, et in absconditis ejus intelliget. Vade post illam quasi investigator, et in ingressibus ejus insidiare.

Qui respicit per fenestras illius, et in januis illius audiet ;

Qui requiescit juxta domum illius, et in parietibus illius figet palum, statuet casulam suam ad manus illius, et requiescet in casula bonorum.

Statuet filios suos sub tegmine illius, et sub ramis ejus morabitur.

Protegetur sub ea a fervore, et in gloria ejus requiescet.

9. Insatiabilis oculus cupidi in parte iniquitatis : non satiabitur, donec consumat arefaciens animam suam.

10. Oculus malus ad mala : et non satiabitur pane, sed indigens et in tristitia erit super mensam suam.

11. Fili, si habes, benefac tecum : et Deo dignas oblationes offer.

12. Memor esto quoniam mors non tardat, et testamentum inferorum quia demonstratum est tibi. Testamentum enim hujus mundi : Morte morietur.

13. Ante mortem benefac amico tuo, et secundum vires tuas exporrigens da pauperi.

14. Non defrauderis a die bono : et particula boni doni non te prætereat.

15. Nonne aliis relinques dolores, et labores tuos in divisione sortis ?

16. Da et accipe, et justifica animam tuam.

17. Ante obitum tuum operare justitiam : quoniam non est apud inferos invenire cibum.

18. Omnis caro, sicut fœnum, veterascet, et sicut folium fructificans in arbore viridi.

19. Alia generantur, et alia dejiciuntur : sic generatio carnis et sanguinis : alia finitur, et alia nascitur.

20. Omne opus corruptibile in fine deficiet : et qui illud operatur, ibit cum illo.

21. Et omne opus electum justificabitur : et qui operatur illud, honorabitur in illo.

22. Beatus vir, qui in sapientia morabitur, et qui in justitia sua meditabitur, et in sensu cogitabit circumspectionem Dei.

23. Qui excogitat vias illius in corde suo, et in absconditis suis intelligens, vadens post illam quasi investigator, et in viis illius consistens :

24. Qui respicit per fenestras illius, et in januis illius audiens :

25. Qui requiescit juxta domum illius, et in parietibus illius figens palum, statuet casulam suam ad manus illius, et requiescent in casula illius bona per ævum :

26. Statuet filios suos sub tegmine illius, et sub ramis ejus morabitur.

27. Protegetur sub tegmine illius a fervore, et in gloria ejus requiescet.

libet, aut etiam, avari sibi et aliis invidentis, ex vers. 6, 7. Notum illud : *An oculus tuus nequam est*, etc., Matth., xx, 15. *Despiciens animam* : Græc. *animas* : non suam tantum animam, sed totum humanum genus vilifacit. Totus versus in Græc. planior et brevior.

9. *In parte* : portione : numquam sorte sua contentus : ideo partem iniquitatis, sive iniquam vocat : quod tamen Græc. deest. *Arefaciens animam* : curis conficiens.

10. *Non satiabitur pane* : sibi ipsi invidet. Vide Græc.

12. *Testamentum inferorum* : lex sepulcri : *demonstratum est tibi* : quod nemo mortem effugere possit. At Græc. *non est demonstratum* : quod oblitus videaris. *Testamentum* : sic distingue : *testamentum hujus mundi* : *Morte morietur* : hoc est sempiterna lex, ut omne quod nascitur, intereat. Vide Græc. vers. 8.

15. *Nonne aliis* : imo hæc erit pars tua, cætera transibunt ad hæredes.

16. *Da et accipe* : da eleemosynam, et accipe veniam. *Et justifica animam tuam*, a peccatis : quod sequenti congruit. At Græc. *Da et accipe* (hoc est, ut videtur, utere bonis potius quam te inedia per avaritiam excrucies) *et falle animam tuam* ; quo sensu dicimur fallere, ac velut consopire curas : subditque statim :

17. *Quoniam non est apud inferos invenire cibum* : Græc. *delicias* : quæ quomodo accipienda sint, ad similes locos *Ecclesiastæ* diximus.

18. *Omnis caro sicut fœnum* : vide Græc.

19. *Alia generantur* : sicut folia, alia enascuntur, alia dejiciuntur, decidunt : sic est hominum generatio : qua comparatione Homerus utitur. Græc. *dejicit, generat*, refert ad arborem.

21. *Opus electum* : bonum, probatum : *justificabitur* : justa mercede donabitur.

22. *Morabitur* : Græc. *morietur*.

24. *Per fenestras... in januis* : curiosus explorator per quasvis rimulas inspicit ; ad januam adstat, si quis forte susurrus elabitur : ita sapientiæ attendamus.

CAPUT XV.

Prosequitur de sapientia, usque ad 11; quo versu incipit confutare eos qui peccata Deo imputabant; tanquam non esset in homine liberum arbitrium, 14 et seq.; aut Deus peccatoribus delectaretur, 12, 22.

SIXTINA VERSIO

Qui timet Dominum, faciet illud : et qui continens est legis, apprehendet eam.

Et obviabit illi, quasi mater; et quasi mulier virginitatis suscipiet eum.

Cibabit illum pane intellectus, et aqua sapientiæ potabit illum : firmabitur in illa, et non flectetur :

Et super eam innitetur, et non confundetur : et exaltabit illum apud proximos ejus,

Et in medio ecclesiæ aperiet os ejus.

Jucunditatem, et coronam exultationis, et nomen æternum hæreditabit.

Homines stulti non apprehendent eam; et viri peccatores non videbunt eam.

Longe abest a superbia : et viri mendaces non erunt illius memores.

Non est speciosa laus in ore peccatoris :

Quoniam non est a Domino missus. In sapientia enim dicetur laus : et Dominus prosperabit illum.

Ne dixeris : Quia propter Dominum recessi : quæ enim odit, ne facias.

Ne dixeris : Quia ipse me implanavit : non enim opus habet viro peccatore.

Omne execramentum odit Dominus : et non est amabile timentibus eum.

Ipse ab initio fecit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui.

Si volueris, conservabis mandata, et fidem facere beneplaciti.

Apposuit tibi ignem et aquam : ad quodcumque volueris, extendes manum tuam.

VERSIO VULGATA

1. Qui timet Deum, faciet bona : et qui continens est justitiæ, apprehendet illam,

2. Et obviabit illi, quasi mater honorificata, et quasi mulier a virginitate suscipiet illum.

3. Cibabit illum pane vitæ et intellectus, et aqua sapientiæ salutaris potabit illum : et firmabitur in illo, et non flectetur :

4. Et continebit illum, et non confundetur : et exaltabit illum apud proximos suos :

5. Et in medio ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum spiritu sapientiæ et intellectus, et stola gloriæ vestiet illum.

6. Jucunditatem et exultationem thesaurizabit super illum, et nomine æterno hæreditabit illum.

7. Homines stulti non apprehendent illam, et homines sensati obviabunt illi homines stulti non videbunt eam : longe enim abest a superbia et dolo.

8. Viri mendaces non erunt illius memores : et viri veraces invenientur in illa, et successum habebunt usque ad inspectionem Dei.

9. Non est speciosa laus in ore peccatoris :

10. Quoniam a Deo profecta est sapientia. Sapientiæ enim Dei adstabit laus, et in ore fideli abundabit, et dominator dabit eam illi.

11. Non dixeris : Per Deum abest : quæ enim odit, ne feceris.

12. Non dicas : Ille me implanavit : non enim necessarii sunt ei homines impii.

13. Omne execramentum erroris odit Dominus : et non erit amabile timentibus eum.

14. Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui.

15. Adjecit mandata, et præcepta sua.

16. Si volueris mandata servare, conservabunt te, et in perpetuum fidem placitam facere.

17. Apposuit tibi aquam et ignem : ad quod volueris, porrige manum tuam.

1. *Qui continens* (compos est, ut supra, VI, 28) *justitiæ* : Græc. *legis. Apprehendet illam* : sapientiam, de qua præcedente capite.

2. *Mulier a Virginitate* : virgo in uxorem data. *Suscipiet illum* : Deum; de quo vers. 1.

3. *Firmabitur in illo* : sapientia in bono viro radices aget : Græc. *in illa* : vi bonus in sapientia firmum figet gradum.

Et nomine æterno hæreditabit illum : Græc. *donabit* (de viro justo) *et nomen æternum hæreditabit, sortietur.*

9. *Non est speciosa laus* : Dei scilicet : *in ore peccatoris.*

10 *Quoniam a Deo profecta est sapientia* : Græc *Quoniam non est a Deo missus* (peccator), *ut Deum laudet.* Vides autem non licere cuivis laudem dare Deo, sed si quem ad tantum opus mittit. Quem vero mittat, docent hæc : *sapientiæ enim, Dei adstabit laus*, etc., quæ breviora et obscuriora in Græc. *Dominator* : Dominus sive Deus.

11. *Per Deum abest* (peccator a Deo) : Græc. planior : *Ne dixeris* : *Per Deum recessi* : defeci : ἀπέστην. Quidam ita omnia Deo tribuebant, ut etiam peccata et errores ipsi auctori adscriberent : alii negabant curare quidquam, infra, XVI, 16; quæ objecta et argumentis et exemplis confutare incipit, eaque occasione creationis opus fuse commemorat, quo Dei sapientia, bonitas, justitia maxime commendatur, cap. XVI, 24; XVII, XVIII, ad vers. 15. Hic primam quæstionem de peccati causa aggreditur : ad quem locum maxime pertinet liberi arbitrii commemoratio, et cætera a vers. 14.

12. *Ille me implanavit* : decepit, induxit in malum. *Non enim necessarii sunt ei* : perspicua solutio, impios Deo non esse necessarios, quam hic uno verbo tangit : vers. vero 22, et cap. seq. fusius. Hunc locum usque ad vers. 19, Græco fere congruentem refert Augustinus, de *Grat. et lib. arb.*, c. II, n. 3, aliter in *Speculo*, ubi Vulgatam sequitur.

14. *Reliquit illum* : dato præcepto de vetito fructu.

16. *Si volueris* : sic ordinandum : *Si volueris mandata servare, et in perpetuum fidem* (tibi) *placitam facere* (eam toto animo retinere), *servabunt te* : mandata, observata scilicet.

In conspectu hominum vita et mors : et quodcumque placuerit, dabitur ei.

Quoniam multa sapientia Domini : fortis ipse in potentia, et videns omnia.

Et oculi ejus ad timentes eum : et ipse agnoscet omnem operam hominis.

Et nemini mandavit impie agere, et nemini dedit licentiam peccandi.

18. Ante hominem vita et mors, bonum et malum: quod placuerit ei, dabitur illi :

19. Quoniam multa sapientia Dei, et fortis in potentia, videns omnes sine intermissione.

20. Oculi Domini ad timentes eum : et ipse agnoscit omnem operam hominis.

21. Nemini mandavit impie agere, et nemini dedit spatium peccandi :

22. Non enim concupiscit multitudinem filiorum infidelium et inutilium.

18. *Ante hominem vita* : sumptum ex *Deut.*, xxx, 15, 19.
21. *Spatium peccandi* : Græc. *licentiam.*
22. *Non enim concupiscit* ; inculcare incipit, quod vers. 12 dictum : ac seq. cap. fuse exequitur : Græc. sic : *Ne cupias filiorum inutilium multitudinem* : *cap.* xvi, 1, quod ad eumdem scopum pertinet, ut statim videbimus.

CAPUT XVI.

Pergit de filiorum impiorum multitudine : non esse optandam eam, ad 6 ; Deus malorum hominum multitudini non parcit, 6, 7, ad 12; unicuique reddit secundum opera, 12, ad 16 ; aggreditur qui dicebant a Deo non curari mundum, aut res humanas, ac Dei providentiam ostendit per opera, 16 ad finem.

SIXTINA VERSIO

Non concupiscas multitudinem filiorum inutilium : neque jucunderis in filiis impiis, si multiplicentur : ne oblecteris super ipsos, si non est timor Dei cum illis.

Non credas vitæ illorum : et ne respexeris in locum illorum.

Melior est enim unus, quam mille ;

Et mori sine filiis, quam habere filios impios.

Ab uno enim sensato cohabitabitur civitas : tribus autem impiorum desolabitur.

Multa talia vidi in oculis meis; et fortiora his audivit auris mea.

In synagoga peccantium exardebit ignis ; et in gente incredibili exarsit ira.

Non est propitiatus pro antiquis gigantibus qui rebellaverunt fortitudine sua.

Non pepercit pro incolatu Lot, iis quos execratus est pro superbia illorum.

Non misertus est genti perditionis, iis qui se elevaverant in peccatis suis :

Et sic sexcentis millibus peditum, qui congregati insurrexerunt in duritia cordis sui : et si unus fuerit cervicosus, mirum hoc, si erit immunis.

Misericordia enim et ira ab illo : princeps propitiationum et effundens iram.

VERSIO VULGATA

1. Ne jucunderis in filiis impiis, si multiplicentur : nec oblecteris super ipsos, si non est timor Dei in illis.

2. Non credas vitæ illorum, et ne respexeris in labores eorum.

3. Melior est enim unus timens Deum, quam mille filii impii :

4. Et utile est mori sine filiis, quam relinquere filios impios.

5. Ab uno sensato inhabitabitur patria, tribus impiorum deseretur.

6. Multa talia vidit oculus meus, et fortiora horum audivit auris mea.

7. In synagoga peccantium exardebit ignis, et in gente incredibili exardescet ira.

8. Non exoraverunt pro peccatis suis antiqui gigantes, qui destructi sunt confidentes suæ virtuti :

9. Et non pepercit peregrinationi Lot, et execratus est eos præ superbia verbi illorum.

10. Non misertus est illis, gentem totam perdens, et extollentem se in peccatis suis.

11. Et sicut sexcenta millia peditum, qui congregati sunt in duritia cordis sui : et si unus fuisset cervicatus mirum, si fuisset immunis.

12. Misericordia enim et ira est cum illo. Potens exoratio, et effundens iram :

1. *Ne jucunderis.* Recte hic admoniti homines, ne impiæ sobolis amplitudine glorientur ; idque longe magis pertinere ad Deum, vers. 5 et seqq.

2. *Non credas vitæ illorum* : Ne victuros credas : hebraismus, *Deut.*, xxviii, 66. *Et erit vita tua quasi pendens, et non credes vitæ tuæ.*

5. *Ab uno sensato... tribus impiorum* : ab uno Abrahamo, ab uno Israele Hebræi in tantum populum propagati, cum populi Chananæi tanta multitudine internecione deleti sint.

Multa talia vidi... fortiora horum. Multa vidi talia, nempe ex uno pio amplam sobolem excrevisse : impiorum amplas familias ad nihilum redactas; hæc, inquam, vidi ego plurima; tetriora audivi.

7. *In synagoga* : in cœtu. Jam eo redit, unde digressus erat; nempe ut ostendat, Deum ulcisci impios, nec eorum multitudine deterritum.

8. *Gigantes* : impii diluvio mersi, tanta licet multitudine. *Gen.*, vi, 4.

9. *Peregrinationi Lot* : Sodomis, ubi peregrinus agebat.

11. *Sicut sexcenta millia peditum* : Israelitarum scilicet, qui ex Æ-ypto profecti sunt. *Num.*, xxvi, 51. *Qui congregati sunt in duritia* : rebelles et incredui, et ideo omnes ad unum prostrati in deserto. *Cervicatus*, cervicosus, contumax.

12. *Potens exoratio* (Græc. *princeps exorationum* : in parcendo primus), *et effundens iram* : Deus qui irascitur et misereatur, *Psal.* lix, 3 ; nec minus exorari quam irasci solitus.

Secundum multam misericordiam ejus, sic et multa correptio ejus : hominem secundum opera ejus judicat.

Non effugiet in rapinis peccator, et non fraudabit sufferentiam pii.

Omni misericordiæ faciet locum : unusquisque secundum opera sua inveniet.

Ne dicas : A Domino abscondar : numquid ex summo quis mei memorabitur ?

In populo magno non ero in memoria : quæ est enim anima mea in immensa creatura ?

Ecce cœlum et cœlum cœli Dei, abyssus et terra, commovebuntur in visitatione ejus.

Montes simul et fundamenta terræ, cum conspexerit illa, tremore concutiuntur.

Et super ipsis non cogitabit cor : et vias ejus quis intelliget ?

Et procella quam non videbit homo.

Plurima autem operum ejus in absconsis. Opera justitiæ quis annuntiabit, aut quis sustinebit ? Longe enim est testamentum.

Qui minoratur corde, cogitat hæc : et vir imprudens et errans cogitat stulta.

Audi, fili mi, et disce scientiam ; et in verbis meis attende corde tuo.

Ostende in pondere disciplinam ; et in veritate annuntio scientiam.

In judicio Domini opera ejus ab initio : et in affectione ipsorum distinxit partes eorum.

Ornavit in æternum opera illorum, nec esurierunt, nec laboraverunt, et non destiterunt ab operibus suis.

Unusquisque proximum suum non angustiavit :

13. Secundum misericordiam suam, sic correptio illius hominem secundum opera sua judicat.

14. Non effugiet in rapina peccator, et non retardabit sufferentia misericordiam facientis.

15. Omnis misericordia faciet locum unicuique secundum meritum operum suorum, et secundum intellectum peregrinationis ipsius.

16. Non dicas : A Deo abscondar, et ex summo quis mei memorabitur ?

17. In populo magno non agnoscar : quæ est enim anima mea in tam immensa creatura ?

18. Ecce cœlum et cœli cœlorum, abyssus et universa terra, et quæ in eis sunt, in conspectu illius commovebuntur :

19. Montes simul et colles, et fundamenta terræ, cum conspexerit illa Deus, tremore concutientur.

20. Et in omnibus his insensatum est cor : et omne cor intelligitur ab illo :

21. Et vias illius quis intelligit, et procellam, quam nec oculus videbit hominis ?

22. Nam plurima illius opera sunt in absconsis : sed opera justitiæ ejus quis enuntiabit ? aut quis sustinebit ? Longe enim est testamentum a quibusdam, et interrogatio omnium in consummatione est.

23. Qui minoratur corde, cogitat inania : et vir imprudens et errans cogitat stulta.

24. Audi me, fili, et disce disciplinam sensus, et in verbis meis attende in corde tuo ·

25. Et dicam in æquitate disciplinam, et scrutabor enarrare sapientiam : et in verbis meis attende in corde tuo ; et dico in æquitate spiritus virtutes, quas posuit Deus in opera sua ab initio, et in veritate enuntio scientiam ejus.

26. In judicio Dei opera ejus ab initio, et ab institutione ipsorum distinxit partes illorum, et initia eorum in gentibus suis.

27. Ornavit in æternum opera illorum, nec esurierunt, nec laboraverunt, et non destiterunt ab operibus suis.

28. Unusquisque proximum sibi non angustiabit usque in æternum.

14. *Non effugiet in rapina... non retardabit* : non diu expectabit, *sufferentia* : patientia, *misericordiam facientis* : statim enim mercedem accipiet ; Græc. expeditior : *Non fraudabit* (Deus) *expectationem pii.*

15. *Omnis misericordia faciet locum*, sibi ad Deum. Græc. *Omni misericordiæ faciet locum*, Deum scilicet.

16. *Non dicas* : *A Deo abscondar.* Confutatis iis, qui Deo auctori peccata tribuebant : alteram quæstionem aggreditur, refellitque eos qui negabant Deo curæ esse res humanas. *Ex summo* (cœlorum) *quis memorabitur*, etc. Sic ille impius, *Job.* XXII, 14 : *Nec nostra considerat, et circa cardines cœli perambulat.*

17. *In populo magno* : quod familiare Epicuræis : non vacare Deo, ut inquirat in singulos, neque unum homuncionem, resque humanas tanti esse. *In tam immensa creatura* : revera enim mundum immensum fingebant, orbesque infinitos : tanquam id effecturi essent, ut si induceretur Deus horum curator, tanto labore fatisceret, neque attenderet ad singulos : quos confutare incipit vers. sequenti.

21. *Procellam* : ventos procellosos, quorum causæ latent in thesauris Dei. *Psal.* CXXXIV, 7.

22. *Plurima opera ejus in absconsis.* Ne ergo mirere, si gubernationis arcana te latent, unde sequitur : *opera justitiæ ejus quis enuntiabit ?* Quis enarrabit quomodo Deus animadversurus sit in impios ? *Aut quis sustinebit ?* Quis expectabit ? Quasi diceret : Justitia Dei non statim ad ultionem prosilit ; expectandus est exitus rerum quod homines præcipite judicandi licentia non faciunt : unde subdit, *longe enim testamentum* : quod potest intelligi, longe lex *a quibusdam* : melius, testamentum, pactum, pro occulta illa lege qua Deus in acta hominum inquirit : pergit enim : *interrogatio* : sive inquisitio *omnium in consummatione est* : in illo ultimo judicio. Ultionem non omittit ; sed differt. Vide autem in Vulgata testamenti nomen pro cujusque sententia, XVII, 17.

23. *Qui minoratur corde* : qui intellectu defecit : *cogitat inania* : Græc. *cogitat hæc*, quæ supra, 16, 17.

25. *Dicam in æquitate* (Græc. *Ostendam in pondere*) *disciplinam* : *scrutabor enarrare* : diligenter enarro. *Et in verbis* : alia interpretatio, nonnihil variata lectione.

26. *In judicio... ab institutione ipsorum.* Ex hoc versu ad finem exequitur ordinem, nexumque operum Dei : nempe quod facta sint summo accuratoque *judicio*, atque *ab institutione* : ex quo instituta et facta sunt accurate distincta per partes, vers. 26, ornataque in æternum, 27, et ad principia sua revocata : *in gentibus suis*, 26, secundum genera sua : cœlum, sidera, elementa : stantque omnia ab initio : nec fame, aut nimio labore confecta deficiunt, 27 ; spatiis quoque disposita, ac licet tam arcte connexa, nullo loco vacuo ; non tamen ut in turba fit, sibi mutuo impedimento sunt, sed libere expediunt motus suos, 28 ; unde consecutio : *Non sis*

Et usque in æternum non repugnabunt verbo illius.

Et post hæc Dominus in terram respexit, et implevit eam bonis suis.

Anima omnis vitalis operuit faciem ejus, et in ipsam reversio illorum.

29. Non sis incredibilis verbo illius.

30. Post hæc Deus in terram respexit, et implevit illam bonis suis.

31. Anima omnis vitalis denuntiavit ante faciem ipsius, et in ipsam iterum reversio illorum.

ergo incredibilis (incredulus), *verbis illius*, 29. Græc. addit : *Et usque in æternum non repugnant verbo ejus* elementa, sidera, creaturæ omnes.

30. *Post hæc* : posteaquam sidera et elementa suo constituit loco : *in terram respexit, et implevit illam bonis suis* : plantis, animantibus.

31. *Anima omnis vitalis* : seu vivens, ut Scriptura passim : omne animal : *denuntiavit ante faciem ipsius* : Græc. *operuit faciem*, terræ scilicet. Hæc ergo cum æterna lege stent, non potest negari Dei providentia. Jam ad hominem speciatim.

CAPUT XVII.

Deus curam gerit hominum ab ipso creationis initio : unde adhortatio ad pietatem, toto capite : opera hominum nota Deo sicut sol, 15, 30; videt omnia. 31.

SIXTINA VERSIO

Dominus creavit de terra hominem :

Et iterum convertit illum in ipsam.

Dies numeri, et tempus dedit illis, et dedit illis potestatem eorum, quæ sunt super eam. Secundum seipsos vestivit illos virtute, et secundum imaginem suam fecit eos.

Et posuit illius terrorem super omnem carnem, et dominari bestiarum et volatilium.

Consilium, et linguam, et oculos, aures, et cor dedit ad cogitandum illis.

Disciplina intellectus implevit illos : et bona et mala ostendit eis.

Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere illis magnalia operum suorum.

Et nomen sanctificationis laudabunt : ut magnalia enarrent operum ejus.

Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit eos.

Testamentum æternum constituit cum illis; et judicia sua ostendit eis.

Magnalia honoris viderunt oculi eorum : et honorem vocis eorum audivit auris illorum. Et dixit illis : Attendite ab omni iniquo.

Et mandavit illis unicuique de proximo.

Viæ eorum coram illo sunt semper : non abscondentur ab oculis ipsius.

Unicuique genti præposuit rectorem :

Et pars Domini Israel est.

Omnia opera eorum velut sol in conspectu ejus : et oculi ejus sine intermissione in vias eorum.

Non sunt absconsæ injustitiæ illorum ab eo, et omnia peccata eorum in conspectu Domini.

Eleemosyna viri, quasi signaculum cum ipso; et gratiam hominis, quasi pupillam conservabit.

VERSIO VULGATA

1. Deus creavit de terra hominem, et secundum imaginem suam fecit illum.

2. Et iterum convertit illum in ipsam : et secundum se vestivit illum virtute.

3. Numerum dierum et tempus dedit illi potestatem eorum, quæ sunt super terram.

4. Posuit timorem illius super omnem carnem; et dominatus est bestiarum et volatilium.

5. Creavit ex ipso adjutorium simile sibi : consilium, et linguam, et oculos, et aures, et cor dedit illis excogitandi : et disciplina intellectus replevit illos.

6. Creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor illorum : et mala et bona ostendit illis.

7. Posuit oculum suum super corda illorum : ostendere illis magnalia operum suorum,

8. Ut nomen sanctificationis collaudent : et gloriari in mirabilibus illius ut magnalia enarrent operum ejus.

9. Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos.

10. Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia sua ostendit illis.

11. Et magnalia honoris ejus vidit oculus illorum : et honorem vocis audierunt aures illorum, et dixit illis : Attendite ab omni iniquo.

12. Et mandavit illis unicuique de proximo suo.

13. Viæ illorum coram ipso sunt semper : non sunt absconsæ ab oculis ipsius.

14. In unamquamque gentem præposuit rectorem :

15. Et pars Dei Israel facta est manifesta.

16. Et omnia opera illorum velut sol in conspectu Dei : et oculi ejus sine intermissione inspicientes in viis eorum.

17. Non sunt absconsa testamenta per iniquitatem illorum, et omnes iniquitates eorum in conspectu Dei.

18. Eleemosyna viri quasi signaculum cum ipso, et gratiam hominis, quasi pupillam conservabit.

2. *Secundum se* : Græc. explicat vers. seq., *secundum seipsos* : homines scilicet : prout illis dignum erat : nam etiam immortales fecit.

3. *Numerum dierum* : dies noctesque et tempora numerato illi dedit, constitutis omnium signis. *Gen.*, I, 14. *Dedit illi potestatem* : hæc et quæ sequuntur repetita ex *Gen.*, I, 28 : II, 19, 20, etc.

6. *Mala et bona ostendit illis* : plantata arbore scientiæ boni et mali. *Gen.*, II, 17, atque inde consecutis malis bonisque.

8. *Nomen sanctificationis* : nomen Dei sanctum.

9. *Addidit illis disciplinam*. His et seqq. exequitur varia dona collata humano generi, legem, promissa, miracula. *Hæreditavit illos* : sorti assignavit : sorte distribuit.

14. *In unamquamque gentem... rectorem* : legislatores, reges : quod frustra retulerunt ad angelos.

17. *Non sunt absconsa testamenta* : Græc. *non sunt absconsæ injustitiæ illorum*.

18. *Eleemosyna viri* : ut mala opera, vers 17, Deum non latent : ita, hic, bona opera, puta, eleemosynæ. *Quasi signa-*

Postea resurget, et retribuet illis : et retributionem eorum in caput ipsorum reddet.

Verumtamen pœnitentibus dedit reditum, et confirmavit deficientes sustinentia.

Convertere ad Dominum, et relinque peccata :
Precare ante faciem, et minue offendiculum.

Revertere ad Altissimum, et avertere ab injustitia, et valde odito execrationem.
Altissimo quis laudem dicet in inferno ?

Pro viventibus et viventibus, et dantibus vicissim confessionem.
A mortuo, tanquam eo qui non est, perit confessio :

Vivus et sanus laudabit Dominum.

Quam magna misericordia Domini, et propitiatio convertentibus se ad eum !
Non enim omnia possunt esse in hominibus : quoniam non est immortalis filius hominis.

Quid lucidius sole ? et hoc deficit : et malus excogitabit carnem et sanguinem.

Virtutem altitudinis cœli ipse conspicit : et omnes homines terra et cinis.

19. Et postea resurget, et retribuet illis retributionem, unicuique in caput ipsorum, et convertet in interiores partes terræ.
20. Pœnitentibus autem dedit viam justitiæ, et confirmavit deficientes sustinere, et destinavit illis sortem veritatis.
21. Convertere ad Dominum, et relinque peccata tua.
22. Precare ante faciem Domini, et minue offendicula.
23. Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia tua, et nimis odito execrationem :
24. Et cognosce justitias et judicia Dei, et sta in sorte propositionis, et orationis altissimi Dei.
25. In partes vade sæculi sancti, cum vivis et dantibus confessionem Deo.
26. Non demoreris in errore impiorum : ante mortem confitere. A mortuo quasi nihil perit confessio.
27. Confiteberis vivens, vivus et sanus confiteberis, et laudabis Deum, et gloriaberis in miserationibus illius.
28. Quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se !
29. Nec enim omnia possunt esse in hominibus : quoniam non est immortalis filius hominis, et in vanitate malitiæ placuerunt.
30. Quid lucidius sole ? et hic deficiet. Aut quid nequius quam quod excogitavit caro et sanguis ? et hoc arguetur.
31. Virtutem altitudinis cœli ipse conspicit : et omnes homines terra et cinis.

culum : quasi res sigillo clausa ; inviolabile divinæ misericordiæ pignus.

19. *Postea resurget.* Deus, cum diu obdormisse videbatur, et quasi connivere peccatis, tandem consurget in impios iram concitabit : *et convertet in interiores* : ad sepulcrum, neci dedit.

20. *Viam justitiæ* : Græc. *reditum* : *et confirmavit deficientes sustinere* : sub plagis et verberibus fatiscentes.

24. *Sta in sorte propositionis* : in sorte tibi proposita ; in sorte veritatis, supra vers. 20, atque observandæ legis, quæ tibi pars obtigit.

25, 26. *In partes vade* : consocia te eorum partibus, qui vitam agunt piam, et vivi Deum laudant. Pro hoc Græc. *Altissimo quis dicet laudem in inferno? pro viventibus et dantibus vicissim confessionem* : quasi diceret : Hoc est viventium et vicissim collaudantium Deum. *A mortuo quasi nihil* : Græc. *quasi nullo* non existente, *perit confessio*: laus, quæ quo sensu intelligenda, diximus Præfatione *in Psalmos*, cap. I, num. 9, 10.

28. *Convertentibus ad se* : Græc. *se ad eum.*

29. *Nec enim omnia.* Significat tantas esse Dei misericordias, ut homo mortalis ævi, tam brevis vitæ spatio experiri, nedum eloqui possit. *In vanitate* : vanissime : summa est vanitas, potuisse homini placere nequitiam.

30. *Quid lucidius sole?* Sol ipse deficit, deliquium patitur et hic defectus notus omnibus : quid mirum, si deprehenditur deliquium, sive vitium in homine, carnem et sanguinem hoc est, carnalia et turpia cogitante? Quæ pertinent ad retundenda ea quæ supra objecta erant, XVI, 16, nempe peccata nostra latere Deum. Græc. sic habet : *Quid lucidius sole? et tamen hoc* (lucidissimum) *eclipsin patitur, et malus homo cogitat carnem et sanguinem.* Obscurissime quidem, se pauca supplendo, idem cum Vulgata extundetur sensus.

31. *Virtutem altitudinis* : ne dicas cum impio, XVI, 16 aliquid Deo esse incompertum.

CAPUT XVIII.

Deus omnium æque creator, 1; operum ejus perfectio incomprehensibilis, 3, ad 7; miserator hominis, ad 15; beneficia non exprobanda, ad 19; considerate loquendum, 19; examinare seipsum, 20; orare et justificari ne cesses; 22; ad orationem animus præparandus, 23; hinc numquam sine metu, 27; post concupiscentias non eas, 80, 31; atque hic incipit de continentia.

SIXTINA VERSIO

Qui vivit in æternum, creavit omnia simul : Dominus solus justificabitur.
Nemini potestatem fecit enarrandi opera ipsius.
Et quis investigabit magnalia ejus ?
Virtutem magnitudinis ejus quis enumerabit ? et quis adjiciet enarrare misericordias ejus ?

VERSIO VULGATA

1. Qui vivit in æternum, creavit omnia simul. Deus solus justificabitur, et manet invictus rex in æternum.
2. Quis sufficit enarrare opera illius ?
3. Quis enim investigabit magnalia ejus ?
4. Virtutem autem magnitudinis ejus quis enuntiabit ? aut quis adjiciet enarrare misericordiam ejus ?

1. *Creavit omnia simul* : Græc. communiter, pariter æque omnia, ac sine ipso factum est nihil. *Deus solus justificabitur* : solus irreprehensus in operibus suis, cujus comparatione omnia immunda sunt, ut demonstrat sanctus *Job*, cap. IX, etc.

Non est minuere neque adjicire : et non est investigare mirabilia Domini.

Cum consummaverit homo, tunc incipit : et cum quieverit, tunc dubitabit.

Quid est homo, et quid usus ejus? quid est bonum ejus et quid malum ejus?

Numerus dierum hominis, ut multum, centum anni sicut gutta aquæ maris, et calculus arenæ, sic exigui anni in die ævi.

Propter hoc patiens fuit in illis : et effudit super eos misericordiam suam.

Vidit et cognovit subversionem eorum, quoniam mala est :

Ideo multiplicavit propitiationem suam.

Miseratio hominis circa proximum suum : misericordia autem Domini super omnem carnem.

Corripiens, et erudiens, et docens, et convertens, quasi pastor gregem suum.

Miseretur excipientium doctrinam, et eorum qui festinant ad judicia ipsius.

Fili, in bonis ne des querelam, et in omni dato tristitiam verborum.

Nonne ardorem refrigerabit ros? sic verbum melius quam datum.

Nonne ecce verbum super datum bonum? et utraque apud hominem gratiosum.

Stultus acriter improperabit : et datus invidi tabescere facit oculos.

Antequam loquaris, disce, et ante languorem adhibe medicinam. Ante judicium interroga teipsum : et in hora visitationis, invenies propitiationem.

Ante languorem humilia te ; et in tempore peccatorum, ostende conversionem.

Non impediaris reddere votum tempestive : et non verearis usque ad mortem justificari.

5. Non est minuere, neque adjicere : nec est invenire magnalia Dei.

6. Cum consummaverit homo, tunc incipiet : et cum quieverit, aporiabitur.

7. Quid est homo, et quæ est gratia illius? et quid est bonum, aut quid nequam illius?

8. Numerus dierum hominum ut multum, centum anni : quasi gutta aquæ maris deputati sunt : et sicut calculus arenæ, sic exigui anni in die ævi.

9. Propter hoc patiens est Deus in illis, et effundit super eos misericordiam suam.

10. Vidit præsumptionem cordis eorum, quoniam mala est, et cognovit subversionem illorum, quoniam nequam est.

11. Ideo adimplevit propitiationem suam in illis, et ostendit eis viam æquitatis.

12. Miseratio hominis circa proximum suum : misericordia autem Dei super omnem carnem.

13. Qui misericordiam habet, docet et erudit, quasi pastor gregem suum.

14. Miseretur excipientis doctrinam miserationis, et qui festinat in judiciis ejus.

15. Fili, in bonis non des querelam, et in omni dato non des tristitiam verbi mali.

16. Nonne ardorem refrigerabit ros? sic et verbum melius quam datum.

17. Nonne ecce verbum super datum bonum? sed utraque cum homine justificato.

18. Stultus acriter improperabit : et datus indisciplinati tabescere facit oculos.

19. Ante judicium para justitiam tibi : et antequam loquaris, disce.

20. Ante languorem adhibe medicinam ; et ante judicium interroga teipsum ; et in conspectu Dei invenies propitiationem.

21. Ante languorem humilia te ; et in tempore infirmitatis, ostende conversationem tuam.

22. Non impediaris orare semper, et ne verearis usque ad mortem justificari : quoniam merces Dei manet in æternum.

6. *Cum consummaverit homo* : cum devenisse se putaverit ad perfectam divini operis intelligentiam, tunc incipiet. *Et cum quieverit* : cum velut re comperta, a quærendo destiterit : *tunc aporiabitur* : dubitabit : hæsitabit, in pristinam ignorantiam devolvi se sentiet.

7. *Quæ gratia?* Græc. *utilitas* : *nequam* : Græc. *malum*, nemo scit quid sibi bonum malumve : ideo ipse Deus docet vers. 11 et seqq.

8. *Exigui anni in die ævi* : atque ætatis suæ.

9. *Propter hoc* : ne cum impiis dicas, eo quod homo nihil sit, non esse curæ Deo : supra, XVI, 17, imo ea causa miserandi est.

10. *Vidit* : ne dicas perversum esse hominem, Deique cura indignum, quod ejus *nequam*, id est, malus atque infelix sit exitus : cum contra ea causa sit, cur illum erudiat, ne malo fine pereat, vers. 11 et seqq. *Subversionem illorum* : exitum, ut supra, X, 16.

13. *Qui misericordiam* : Vide Græc., in eoque veri pastoris officia.

14. *Miseretur*. Vide Græc. *Festinat* : prompte ambulabat, *in judiciis*, in mandatis *ejus* : ut passim *Psalm.* CXVIII. Quo fide concludit responsum ad objecta, quæ commemorata sunt ad cap. XV, 11, 12 ; XVI, 16.

15. *In bonis* : largiendis. Vide vers. 18.

16. *Verbum melius quam datum* : cum verba apposite dicta existimationis ac benevolentiæ argumenta sint, quibus vel maxime homines delectantur.

17. *Sed utraque cum homine justificato* : utraque et verbum lene et donum præsto sunt homini justo ac bono : Græc. *gratioso*, miti.

18. *Acriter improperabit* : dando ipsa beneficia exprobrabit ; quo fit id quod sequitur, ut invisus sit *datus*, datio, datum sive donum, δόσις : *indisciplinati* : Græc. *invidi* ; qui ita dat, tanquam accipienti donum invideat.

20. *In conspectu Dei* : Græc. *in hora visitationis* (sive judicii ac pœnæ infligendæ).

21. *Infirmitatis* : affecta valetudine : Græc. *in tempore peccatorum* (cum peccata invalescere senties, sive, in tempore quo peccata punientur) *ostende* conversionem, pro quo in Vulgat. scribæ reposuisse videntur *conversationem* : ut vers. 24.

22. *Orare semper* : Græc. *reddere votum suo tempore. Ne verearis* : ne tardes, ne cuncteris : Græc. *usque ad mortem justificari. Qui justus est, justificetur adhuc.* Apoc., XXII. 11. *Quoniam merces Dei* : Paulus : *Bonum autem facientes, non deficiamus : tempore enim suo metemus, non deficientes.* Galat. VI, 9

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Ante orationem præpara teipsum, et non sis quasi homo qui tentat Dominum.

Memento iræ in die consummationis; et tempus vindictæ in conversione faciei.

Memento temporis famis in tempore saturitatis; paupertatis et necessitatis in die divitiarum.

A mane usque ad vesperam immutabitur tempus : et omnia sunt citata in oculis Domini.

Homo sapiens in omnibus metuet : et in diebus peccatorum attendet a delicto.

Omnis intelligens novit sapientiam : et invenienti eam dabit confessionem.

Sensati in verbis et ipsi sapienter egerunt, et emiserunt quasi imbrem proverbia exquisita.

Continentia animæ.

Post concupiscentias tuas non eas, et a desideriis tuis avertere.

Si præstes animæ tuæ beneplacitum concupiscentiæ, faciet te gaudium inimicorum tuorum.

Ne oblecteris in multa epulatione, neque alligeris commissioni ejus.

Non fias pauper de symbolis comessans ex fœnore : et nihil tibi est in sacculo.

23. Ante orationem præpara animam tuam : et noli esse quasi homo qui tentat Deum.

24. Memento iræ in die consummationis, et tempus retributionis in conversatione faciei.

25. Memento paupertatis in tempore abundantiæ, et necessitatum paupertatis in die divitiarum.

26. A mane usque ad vesperam immutabitur tempus : et hæc omnia citata in oculis Dei.

27. Homo sapiens in omnibus metuet : et in diebus delictorum attendet ab inertia.

28. Omnis astutus agnoscit sapientiam : et invenienti eam dabit confessionem.

29. Sensati in verbis et ipsi sapienter egerunt : et intellexerunt veritatem et justitiam, et impleverunt proverbia et judicia.

30. Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere.

31. Si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis.

32. Ne oblecteris in turbis, nec in modicis : assidua enim est commissio illorum.

33. Ne fueris mediocris in contentione ex fœnore, et est tibi nihil in sacculo : eris enim invidus vitæ tuæ.

23. *Ante orationem* : sive ante votum.

24. *Memento iræ in die consummationis*, mortis, *et tempus* : supple, memento, pro, memento temporis : ut *memorare novissima* : supra, VII, 40. Græc. *Memento tempus retributionis, ultionis. In conversatione* : pro conversione *facii* : ἐν ἀποστροφῇ προσώπου ; cum Deus vultum averterit, ac pœnas infligere cœperit.

26. *Immutabitur tempus* : occasio, rerum status. *Omnia sunt citata* : cita, velocia *in oculis Dei* : quod tempore non egeat ad expedienda consilia, et uno ictu rem peragat.

27. *In diebus delictorum*. Vide vers. 21. *Ab inertia* : Græc. *a peccato*.

28. *Omnis astutus*. Omnis homo prudens facile recognoscit eum, qui fuerit sapientiæ compos, talemque eum esse facile confitetur.

29. *Impleverunt proverbia* : Græc. *Emiserunt quasi imbrem proverbia exquisita*, sententias exquisitas.

30. Hic. in Græc. titulus : *Continentia animæ. Post concupiscentias non eas*, recte August. : Aliud non concupiscere, quod non est in potestate; aliud, ire post concupiscentias, iisque obsequi, quod peccato imputatur. »

32. *Ne oblecteris in turbis*. Vide Græc. : *commissioni* symbolæ, comessationi ex symbolis, de qua vers. seq.

33. *Ne fueris*. Vide Græc.

CAPUT XIX.

Sequitur de continentia, ad 7; qui spernit modica, 1; de imprecando candide, moderate tamen, a 7 ad finem ; multa interserta de falsa sapientia, 20 et seqq.; deque hypocrisi, 23 et seqq.; ac de indiciis boni malive animi ex specie, 27 ; increpatio ex ira : tacens, idem prudens, 28 ; sapientia, falsa solertia : hypocritæ, ad finem.

SIXTINA VERSIO

Operarius ebriosus non locupletabitur; qui spernit modica, paulatim decidet.

Vinum et mulieres apostatare facient sapientes :

Et qui jungit se meretricibus, audacior erit. Tineæ et vermes hæreditabunt illum; et anima audax tolletur de numero.

Qui credit cito, levis est corde; et qui peccat, in animam suam delinquet.

VERSIO VULGATA

1. Operarius ebriosus non lucupletabitur : et qui spernit modica, paulatim decidet.

2. Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes, et arguent sensatos :

3. Et qui se jungit fornicariis, erit nequam : putredo et vermes hæreditabunt illum, et extolletur in exemplum majus, et tolletur de numero anima ejus.

4. Qui credit cito, levis corde est, et minorabitur : et qui delinquit in animam suam, insuper habebitur.

1. *Qui spernit modica*. Recte hoc interserit, quod soleant pedetentim labi in intemperantiæ gurgitem.

2. *Apostatare* : aberrare : a recta ratione discedere. *Et arguent sensatos* : imbecillis animi.

3. *Fornicariis*, sive meretricibus. *Erit nequam* : Græc. *audacior erit*, contumacior : comparativum pro positivo, quem habent quidam codices; præfracta superbia, et confidentia in flagitia et pericula præceps. *Tolletur de numero* viventium *anima ejus* : Græc. *anima audax*, id est, rebellis contumax.

4. *Qui delinquit* : qui peccat (cum meretricibus) *in animam suam, insuper habebitur* : contemnetur : Græc. planior : *Qui peccat* (incontinentia, quo de vitio agitur) *in animam suam errabit*, in seipsum delinquet; sic Paulus : *Omne peccatum, quodcumque fecerit homo, extra corpus est : qui autem fornicatur, in corpus suum peccat.* I Cor., VI, 18.

5. *Denotabitur* : Græc. *condemnabitur*.

Qui gaudet corde denotabitur; et qui odit loquacitatem, minuitur malitia.

Nunquam iteres verbum : et nihil tibi minuetur.

In amico et inimico noli narrare : etiamsi non sit tibi peccatum, noli denudare.

Audivit enim te, et custodivit te, et in tempore odiet te.

Audisti verbum? commoriatur tibi : fide, quoniam te non disrumpet.

A facie verbi parturiet fatuus; sicut a facie infantis, ea quæ parit.

Sagitta infixa in femore carnis, sic verbum in corde stulti.

Corripe amicum, ne forte non fecerit; aut si quid fecerit, ne iterum addat.

Corripe amicum, ne forte non dixerit; et si dixerit, ut non iteret.

Corripe amicum : sæpe enim fit calumnia :

Et non omni verbo credas. Est qui labitur, sed non ex animo :

Et quis non deliquit in lingua sua? Corripe proximum tuum, priusquam commineris :

Et da locum legi Altissimi. Omnis sapientia, timor Domini, et in omni sapientia, effectio legis.

Et non est sapiēntia, nequitiæ disciplina : et non est, ubi consilium peccatorum, prudentia.

Est nequitia, et ipsa execratio : et est insipiens, qui minuitur sapientia.

Melior est, qui minuitur sensu in timore, quam qui abundat sensu, et transgreditur legem.

Est solertia certa, et ipsa iniqua :

Et est pervertens gratiam, ad ostendendum judicium.

5. Qui gaudet iniquitate, denotabitur : et qui odit correptionem, minuetur vita : et qui odit loquacitatem, extinguit malitiam.

6. Qui peccat in animam suam, pœnitebit : et qui jucundatur in malitia, denotabitur.

7. Ne iteres verbum nequam et durum, et non minoraberis.

8. Amico et inimico noli narrare sensum tuum : et si est tibi delictum, noli denudare.

9. Audiet enim te, et custodiet te : et quasi defendens peccatum odiet te, et sic aderit tibi semper.

10. Audisti verbum adversus proximum tuum? commoriatur in te, fidens quoniam non te disrumpet.

11. A facie verbi parturit fatuus, tanquam gemitus partus infantis.

12. Sagitta infixa femori carnis, sic verbum in corde stulti.

13. Corripe amicum, ne forte non intellexerit, et dicat : Non feci : aut si fecerit, ne iterum addat facere.

14. Corripe proximum, ne forte non dixerit : et si dixerit, ne forte iteret.

15. Corripe amicum : sæpe enim fit commissio :

16. Et non omni verbo credas. Est qui labitur lingua, sed non ex animo.

17. Quis est enim qui non deliquerit in lingua sua? Corripe proximum, antequam commineris.

18. Et da locum timori Altissimi : quia omnis sapientia timor Dei, et in illa timere Deum, et in omni sapientia dispositio legis.

19. Et non est sapientia, nequitiæ disciplina : et non est cogitatus peccatorum, prudentia.

20. Est nequitia, et in ipsa execratio : et est insipiens, qui minuitur sapientia.

21. Melior est homo, qui minuitur sapientia, et deficiens sensu in timore, quam qui abundat sensu, et transgreditur legem Altissimi.

22. Est solertia certa, et ipsa iniqua.

23. Et est qui emittit verbum certum, enarrans veri-

6. *Qui peccat* : Græc. deest : repetita versio ex 4 et 5.

7. *Ne iteres* : Græc. *Nunquam iteres verbum* : *et nihil tibi minuetur* : adversus eos, qui inculcando et obtundendo, quidvis impetrare se posse confidunt.

8. *Amico et inimico* : indifferenter. *Et si est tibi delictum* : Græc. *Et si non est* : cave a retegendis cuique obvio arcanis etiam innocuis.

9. *Custodiet te* : observabit : *et quasi defendens peccatum* : specie excusandi. *Aderit tibi semper* : assiduus tecum insidiandi animo : Græc. *et in tempore odio te habebit* : per se licet innoxia, pravo animo volutata, causas odii præbent.

11. *A facie verbi .. tanquam gemitus* : verbum stulto erumpit, sicut parienti gemitus : Græc. *A facie verbi* (a verbo) *parturit fatuus, tanquam a facie infantis* (ab infante) *paritura* : stulto erumpit verbum, ut infans puerperæ.

12. *Sagitta* : infirmus animus verbo ut sagitta vulneratur.

13. *Ne forti non intellexerit* : id quod facto opus : Græc. *ne forte non fecerit* (id quod faciendum est), *et si fecerit* (malum), *ne addat.*

14. *Corripe proximum, ne forte non dixerit*, id quod dicendum est : *et si dixerit* (malum), *ne iteret.*

15. *Sæpe fit commissio*, erratum : Græc. *Corripe amicum* (moderate tamen), *sæpe enim fit calumnia* : unde subdit :

16. *Et non omni verbo credas.* Jam incipit moderari corripiendi studium, duobus præceptis : alterum, ne suspicaces simus, et plus demus calumniis aut rumoribus, quam oporteat : alterum, ut intelligamus ea quæ culpam extenuent; quale est istud, labi, sed facilitate ac levitate magis, quam studio, sive *ex animo.*

17. *Antequam commineris* : ne ira magis, quam admonendi studio, corripere te putet.

18. *Et da locum timori* : Græc. *legi. Altissimi* : qua juberis amicum diligere ut te ipsum. *Dispositio legis* : Græc. *executio* : non enim verbis, sed factis sapientem esse oportet.

19. *Et non est sapientia.* Docet uti veram, ita falsam esse sapientiam quæ doceat perverse agere, et consilium malorum adhibeat; quod etiam ad increpationem facit, ad quam necessaria est veri ac falsi discretio. *Cogitatus* : cogitatio; Græc. *consilium.*

20. *Est nequitia* : aperta et exosa. *Est insipiens* : non modo qui aperte desipit, verum etiam qui minuitur sapientia.

21. *Et deficiens sensu* : duplex versio : Græc. deest. Verissima sententia : Melior est minus sapiens, sive intelligens, et interim timens Deum, quam qui doctior, transgreditur legem.

22. *Est solertia certa* : Græc. *diligens, et ipsa iniqua* : sunt prave diligentes et sapientes : contra quod docet Paulus : *Volo vos sapientes esse in bono, et simplices in malo*; sive ad patrandum malum. *Rom.*, XVI, 19. Vide supra, 19. Addit Græc. *et est pervertens gratiam* (ac Dei benignitate abutens) *ad ostendendum judicium* : quo peccato maxime judicium, sive ultio Dei provocatur.

23. *Est qui nequiter humilia se* : addit Græc. *nigredine,*

Est nequiter agens, qui se humiliat nigredine, et in suis interioribus est plenus dolo : inclinans faciem, et semisurdus : ubi non fuerit agnitus, anticipabit te.

Et si ab imbecillitate virium veretur peccare, si invenerit tempus, malefaciet.

Ex visu cognoscetur vir; et ab occursu faciei cognoscetur sensatus.

Amictus viri, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiat de illo.

Est correptio, quæ non est decora : et est tacens, et ipse prudens.

tatem. Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo :

24. Et est qui se nimium submittit a multa humilitate : et est qui inclinat faciem suam, et fingit se non videre quod ignoratum est :

25. Et si ab imbecillitate virium veretur peccare, si invenerit tempus malefaciendi, malefaciet.

26. Ex visu cognoscitur vir, et ab occursu faciei cognoscitur sensatus.

27. Amictus corporis et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo.

28. Est correptio mendax in ira contumeliosi : et est judicium, quod non probatur esse bonum; et est tacens, et ipse est prudens.

pulla et sordida veste : *hypocritæ tristes* : σκυθρωποί, Matth., VI, 16.

24, 25. *Et qui se nimium... et si ab imbecillitate.* Græc. sic habet (ille hypocrita pullatus de quo vers. 23) : *incurvans vultum* (obstipo capite, ne quid cernere videatur) *et semisurdus* : ἑτέρωκοφῶν; altera aure surdus (surdastrum se fingens, ne putes eum observare dicta tua, ad quæ tamen est acutissimis atque attentissimis auribus) *ubi non fuerit agnitus* (si latere se sensit) *præveniet te* (calumniis, quibus aures principum et civium occupabit). *Et si præ imbecillitate virium veretur peccare* (in te, seu nocere tibi), *si invenerit tempus, male faciet.* Quibus graphice pingitur pessimum hypocritarum ac susurronum genus.

27. *Amictus.* Vide tria quibus homines maxime innotescunt : amictus insolens, incompositus, affectata munditie sive squalore : risus immodestus, petulans, mollis, inficetus : incessus superbus, desultorius.

28. *Est correptio mendax* : Græc. *indecora.*

CAPUT XX.

Pergit de increpatione, ejusque fructu, 1, 3; judicia per vim, 5; tacens : loquax, 5, 6, 7; beneficia ut condienda, 10, 13. ad 20; homo insulsus, 21; sententia in tempore, 22; falsa verecundia, 24, 25; mendacium, 26, 27, 29; munerum vis, 31.

SIXTINA VERSIO

Quam bonum est arguere, quam irasci ! et qui vicissim confitetur, prohibebitur a diminutione

Concupiscentia spadonis, devirginare juvenculam.

Sic, qui facit per vim judicia.

Est tacens, qui invenitur sapiens : et est odibilis ex multa loquacitate.

Est tacens, non enim habet responsum : et est tacens, sciens tempus.

Homo sapiens tacebit usque ad tempus : lascivus autem et imprudens transgredietur tempus.

Qui abundat sermone, in abominatione erit : et qui potestatem sibi sumit, odietur.

Est processio in malis viro : et est inventio in detrimentum.

Est datum, quod non erit utile tibi : et est datum, cujus retributio duplex.

Est minoratio propter gloriam : et est qui ab humilitate levavit caput

Est qui emat multa modico pretio, et restituens ea in septuplum.

Sapiens in verbis, seipsum amabilem faciet : gratiæ autem fatuorum effundentur.

VERSIO VULGATA

1. Quam bonum est arguere, quam irasci, et confitentem in oratione non prohibere !

2. Concupiscentia spadonis devirginabit juvenculam :

3. Sic qui facit per vim judicium iniquum.

4. Quam bonum est correptum manifestare pœnitentiam ! Sic enim effugies voluntarium peccatum.

5. Est tacens, qui invenitur sapiens : et est odibilis, qui procax est ad loquendum.

6. Est tacens non habens sensum loquelæ : et est tacens, sciens tempus aptum.

7. Homo sapiens tacebit usque ad tempus : lascivus autem et imprudens non servabunt tempus.

8. Qui multis utitur verbis, lædet animam suam : et qui potestatem sibi sumit injuste, odietur.

9. Est processio in malis viro indisciplinato : et es inventio in detrimentum.

10. Est datum, quod non est utile : et est datum, cujus retributio duplex.

11. Est propter gloriam minoratio : et est qui ab humilitate levabit caput.

12. Est qui multa redimat modico pretio, et restituens ea in septuplum.

13. Sapiens in verbis seipsum amabilem facit : gratiæ autem fatuorum effundentur.

1. *Quam bonum* : Græc. *quanto melius arguere*, etc., *et confitentem* : Græc. *qui redargutus confitetur* (peccatum) *prohibebitur a damno.*

2, 3. *Concupiscentia... sic qui facit per vim judicium* : Græc. *judicia*, ut qui impotenti ardore aggreditur virginem, quantum in ipso est, violat; ita qui per iniqua judicia legi vim infert, ejus castitatem, quanto in ipso est, commaculat.

8. *Qui multis* : loquax : *lædet animam suam* : Græc. *in abominatione erit.*

9. *Est processio* : sive progressus, ac felix successus, qui malo vertat.

12. *Est qui multa* : sunt qui pretii vilitate capti, merces emant pessimas, quæ maximo postea detrimento sint, domos, prædia, etc.

Datus insipientis non erit utilis tibi : oculi enim illius pro uno multi.

Exigua dabit, et multa improperabit : et aperiet os suum, tanquam præco.

Hodie fœnerabitur : et cras repetet : est odibilis homo hujusmodi.

Fatuus dicet : Non est mihi amicus, et non est gratia bonis meis.

Qui edunt panem meum, sunt mali lingua. Quoties et quanti irridebunt eum ?

Lapsus a pavimento magis quam a lingua : sic casus malorum festinanter veniet.

Homo sine gratia, fabula intempestiva : in ore indisciplinatorum assidua erit.

Ex ore fatui reprobabitur parabola : non enim dicet illam in tempore ejus.

Est qui vetatur peccare præ inopia : et in requie sua non stimulabitur.

Est qui perdit animam suam præ confusione : et ab imprudenti persona perdet eam.

Est qui præ confusione promittit amico : et lucratus est eum inimicum gratis.

Opprobrium nequam in homine mendacium : in ore indisciplinatorum assidue erit.

Potior fur, quam assiduus in mendacio : perditionem autem ambo hæreditabunt.

Mos hominis mendacis inhonoratio : et confusio ejus cum ipso sine intermissione.

Sermones Parabolarum.

Sapiens in verbis producet seipsum : et homo prudens placebit magnatis.

Qui operatur terram, inaltabit acervum suum ; et, qui placet magnatis, expiabit iniquitatem.

Xenia et dona excæcant oculos sapientium ; et quasi frenum in ora, avertunt increpationes.

Sapientia absconsa, et thesaurus non comparens, quæ utilitas in utrisque ?

14. Datus insipientis non erit utilis tibi : oculi enim illius septemplices sunt.

15. Exigua dabit, et multa improperabit : et apertio oris illius inflammatio est.

16. Hodie fœneratur quis, et cras expetit : odibilis est homo hujusmodi.

17. Fatuo non erit amicus, et non erit gratia bonis illius :

18. Qui enim edunt panem illius, falsæ linguæ sunt. Quoties, et quanti irridebunt eum ?

19. Neque enim quod habendum erat, directo sensu distribuit : similiter et quod non erat habendum.

20. Lapsus falsæ linguæ, quasi qui in pavimento cadens : sic casus malorum festinanter veniet.

21. Homo acharis quasi fabula vana : in ore indisciplinatorum assidua erit.

22. Ex ore fatui reprobabitur parabola : non enim dicit illam in tempore suo.

23. Est qui vetatur peccare præ inopia : et in requie sua stimulabitur.

24. Est qui perdet animam suam præ confusione, et ab imprudenti personna perdet eam : personæ autem acceptione perdet se.

25. Est qui præ confusione promittit amico, et lucratus est eum inimicum gratis.

26. Opprobrium nequam in homine mendacium : et in ore indisciplinatorum assidue erit.

27. Potior fur quam assiduitas viri mendacis : perditionem autem ambo hæreditabunt.

28. Mores hominum mendacium sine honore : et confusio illorum cum ipsis sine intermissione.

29. Sapiens in verbis producet seipsum, et homo prudens placebit magnatis.

30. Qui operatur terram suam, inaltabit acervum frugum : et qui operatur justitiam, ipse exaltabitur : qui vero placet magnatis, effugiet iniquitatem.

31. Xenia et dona excæcant oculos judicum, et quasi mutus in ore avertit correptiones eorum.

32. Sapientia absconsa, et thesaurus invisus : quæ utilitas in utriusque ?

14. *Septemplices sunt* : atque hujus generis qui objecta multiplicant : unde sequitur :

15. *Exigua dabit, et multa improperabit :* exaggerabit beneficia. *Et apertio oris illius, inflammatio est :* tantas iras commovet, exprobrando beneficia : Græc. planior.

16. *Hodie fœneratur quis, et cras expetit :* repetit. *Odibilis* : sic post beneficia, gratiæ exactor nimius.

17. *Gratia* (memor animus, *bonis* (beneficiis) *illius :* Græc. *Fatuus dicet : Non est mihi amicus,* etc., sive fatui est male sentire de hominibus atque hinc excusationes quærere avaritiæ ; sive id revera contingit fatuo, quod magis sequenti congruit.

18. *Falsæ linguæ* : Græc. *pravi lingua* : maledici.

19. *Neque enim* : habenda enim, et non habenda, danda æque ac retinenda non recta opinione distribuit : aliquid simile habet Complut.

20. *Lapsus falsæ linguæ, quasi qui in pavimento :* tam lubricus, tam præceps gravisque : atque hinc celerrimus malorum hominum casus.

21 *Homo acharis* : sine gratia insulsus inficetus : *quasi fabula vana* : Græc. *intempestiva* (indecora, importuna), tam est importunus, tam invisus, infra XXI, 19. *Narratio fatui, quasi sarcina in via :* quæ tamen fabula *in ore indisciplinatorum*, indoctorum, etc.

22. *Ex ore fatui reprobabitur* ; improbabitur : *parabola :* sive recta ac pulchra sententia.

23. *In requie* : in cessatione : *sua* : in cessando a peccato : *stimulabitur*: compungetur: non enim recta certaque ratione, sed ex imbecillitate a peccatis abstinet : Græc. *non compungetur* : obscurius, atque omnino præferenda Vulgatæ lectio. Potest tamen Græc. intelligi inopem non id committere quo compungatur : quod in inopia præstet, ut a peccato requiescere atque abstinere necesse sit.

24. *Ab imprudenti persona* : gratificaturus personæ imprudenti, et non petenda petenti. *Personæ acceptione.* Alia lectio, quæ in quibusdam codicibus invenitur, meliorque est, et magis perspicua.

29. *Sapiens :* ante hunc versum in Græc. titulus : *Sermones Parabolarum* ; quasi novo a principio inchoet sententias.

30. *Qui placet magnatis* : bonis artibus, ut supra, 29 : *effugiet iniquitatem* : Græc. *expiabit,* sive a se prohibebit : iniqui enim *dominationem spernunt, majestatem blasphemant.* Judæ vers. 8.

Melior est homo, qui celat insipientiam suam, quam homo qui abscondit sapientiam suam.

33. Melior est qui celat insipientiam suam, quam homo qui abscondit sapientiam suam.

31. *Et quasi mutus.* Vide Græc.

33. *Melior est qui celat insipientiam* : pars enim sapientiæ est, celare quidquid inest insipientiæ : at tegere sapientiam, hoc est, veritatem premere, privatis ac reipublicæ, loco et tempore, recta consilia denegare, pertinet ad turpissimum adulationis, invidiæ, corruptelæ vitium ; quod genus insipientiæ est pessimum.

CAPUT XXI.

De peccato statim expiando, ad 5 ; superbi : humilium et pauperum precatio, 6 ; correptio, 7 ; audax lingua, 8 ; mutuo accipientes, 9 ; malorum planum iter, infelix exitus, 11 ; sapientes, fatui, 17 ad 20 ; sibi adjicere sermones bonos, 18 ; risus ; 23 ; rei alienæ curiosus, 26, 27 ; calumniator, 30 ; susurro, 31.

SIXTINA VERSIO

Fili, peccasti ? ne adjicias iterum, et de pristinis tuis deprecare.

Quasi a facie colubri, fuge a peccato : nam si accesseris, mordebit te.

Dentes leonis, dentes illius, interficientes animas hominum.

Quasi rhomphæa bis acuta, omnis iniquitas : plagæ ejus non est sanatio.

Vehemens objurgatio et contumelia annullabunt substantiam : sic domus superbi annullabitur.

Deprecatio pauperis ex ore usque ad aures ejus : et judicium ejus festinato advenit.

Qui odit correptionem, in vestigio peccatoris : et qui timet Dominum, convertetur in corde.

Notus a longe potens in lingua : sensatus autem novit cum ille labitur.

Qui ædificat domum in pecuniis alienis, quasi qui colligit lapides suos in hiemem.

Stuppa collecta, synagoga peccantium : et consummatio illorum, flamma ignis.

Via peccantium complanata lapidibus ; et in fine illius, fovea inferni.

Qui custodit legem, continet sensum suum :

Et consummatio timoris Domini, sapientia.

Non erudietur, qui non est astutus.

Est astutia multiplicans amaritudinem.

Scientia sapientis tanquam inundatio abundabit ; et consilium illius, sicut fons vitæ.

Interiora fatui, quasi vas confractum ; et omnem scientiam non tenebit.

Verbum sapiens si audierit scius, laudabit illud, et ad se adjiciet : audivit luxuriosus, et displicebit illi, et projiciet illud post dorsum suum.

Narratio fatui, quasi sarcina in via : in labio autem sensati invenietur gratia.

Os prudentis quæretur in ecclesia : et verba illius cogitabit in corde.

VERSIO VULGATA

1. Fili, peccasti ? non adjicias iterum : sed et de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur.

2. Quasi a facie colubri, fuge peccata : et si accesseris ad illa, suscipient te.

3. Dentes leonis, dentes ejus, interficientes animas hominum.

4. Quasi rhomphæa bis acuta, omnis iniquitas, plagæ illius non est sanitas.

5. Objurgatio et injuriæ annullabunt substantiam : et domus quæ nimis locuples est, annullabitur superbia : sic substantia superbi eradicabitur.

6. Deprecatio pauperis ex ore usque ad aures ejus perveniet : et judicium festinato adveniet illi.

7. Qui odit correptionem, vestigium est peccatoris : et qui timet Deum, convertetur ad cor suum.

8. Notus a longe potens lingua audaci : et sensatus scit labi se ab ipso.

9. Qui ædificat domum suam impendiis alienis, quasi qui colligit lapides suos in hieme.

10. Stuppa collecta, synagoga peccantium, et consummatio illorum, flamma ignis.

11. Via peccantium complanata lapidibus, et in fine llorum inferi, et tenebræ, et pœnæ.

12. Qui custodit justitiam, continebit sensum ejus.

13. Consummatio timoris Dei, sapientia et sensus.

14. Non erudietur qui non est sapiens in bono.

15. Est autem sapientia, quæ abundat in malo : et non est sensus ubi est amaritudo.

16. Scientia sapientis tanquam inundatio abundabit ; et consilium illius sicut fons vitæ permanet.

17. Cor fatui quasi vas confractum, et omnem sapientiam non tenebit.

18. Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit, et ad se adjiciet : audivit luxuriosus, et displicebit illi, et projiciet illud post dorsum suum.

19. Narratio fatui quasi sarcina in via : nam in labiis sensati invenietur gratia.

20. Os prudentis quæritur in ecclesia, et verba illius cogitabunt in cordibus suis.

2. *Suscipient te* : Græc. *mordebit te*, δέξεται, *suscipiet* : pro δήξεται, *mordebit.*

6. *Ad aures ejus* : Dei *Judicium* : ultio illatæ injuriæ.

7. *Vestigium est* : Græc. *in vestigio est* : sequitur vestigia *peccatoris. Convertetur ad cor suum*: Græc. *ex animo*, sive in corde.

8. *Notus a longe* : vultu ipso se indicat. *Labi se* : labi eum : *ab ipso* : redundat. Vide Græc.

9. *In hieme* : sive Græc. *in hiemem* : alienissimo ad ædificandum tempore.

12. *Sensum ejus* : Græc. *suum*, sui compos erit.

15. *Non est sensus, ubi est amaritudo* : insanum est ea concupiscere, quorum est tristis exitus. Vide Græc.

20. *In ecclesia* : quæ vox et Ecclesiam sonat, et cœtum omnem legitimum.

Tanquam domus exterminata, sic fatuo sapientia : et scientia insensati, non vestigabilia verba.

Compedes in pedibus stultis doctrina, et quasi vincula manuum super manum dexteram.

Fatuus in risu exaltat vocem suam : vir autem sapiens vix tacite subridebit.

Sicut ornamentum aureum prudenti doctrina, et quasi brachiale in brachio dextro.

Pes fatui velox in domum : homo autem peritus confundetur a persona.

Stultus a janua respicit in domum : vir autem eruditus foris stabit.

Stultitia hominis auscultare per ostium : prudens autem gravabitur contumelia.

Labia alienorum in his gravabuntur : verba autem prudentium statera ponderabuntur.

In ore fatuorum, cor illorum : cor autem sapientum, os eorum.

Dum maledicit impius diabolum, maledicit ipse animam suam.

Susurro coinquinat animam suam, et in cohabitatione odietur.

21. *Inenarrabilia verba* : tot ambages, tot ineptias effutit, neque dictis modus.

22. *Compedes in pedibus* : contra ac de sapiente dicitur seq. versu.

24. *Brachiale* : ornamenti genus.

25. *Pes fatui* : vir sapiens domi se continet : at fatuus inquieto animo discurrit per domos alienas, quemadmodum ait Paulus : *Ex his sunt qui penetrant domos.* II Tim., III, 6. *Universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratia.* Tit., I, 11. Recte apud Ambrosium *ad Virg.* « Pes fatui facilis in domum proximi : » qui autem sapiens, verecundatur.

26. *A fenestra* : Græc. *a janua*, stultus alienarum rerum curiosus inspector.

21. Tanquam domus exterminata, sic fatuo sapientia: et scientia insensati inenarrabilia verba.

22. Compedes in pedibus stulto doctrina, et quasi vincula manuum super manum dextram.

23. Fatuus in risu exaltat vocem suam : vir autem sapiens vix tacite ridebit.

24. Ornamentum aureum prudenti doctrina, et quasi brachiale in brachio dextro.

25. Pes fatui facilis in domum proximi : et homo peritus confundetur a persona potentis.

26. Stultus a fenestra respiciet in domum : vir autem eruditus foris stabit.

27. Stultitia hominis auscultare per ostium : et prudens gravabitur contumelia.

28. Labia imprudentium stulta narrabunt : verba autem prudentium statera ponderabuntur.

29. In ore fatuorum cor illorum : et in corde sapientium os illorum.

30. Dum maledicit impius diabolum, maledicit ipse animam suam.

31. Susurro coinquinabit animam suam, et in omnibus odietur : et qui cum eo manserit, odiosus erit. Tacitus et sensatus honorabitur.

27. *Gravabitur contumelia*, id facere, grave et contumeliosum duceret.

28. *Labia imprudentium* : Græc. *alienorum* (a sapientia) *in his* (nempe in labiis ac sermonibus) *gravabuntur.*

29. *In ore fatuorum* : fatuus dicendo incalescit, fandaque et infanda promit ; sapiens os continet, et in potestate habet.

30. *Diabolum* : sive Græc. *Satanam* (aut calumniatorem, adversarium) *maledicit animam suam;* quippe qui et diabolo auscultet, et ipse proximo sit satan, diabolus, adversarius.

31. *Susurro* : occulte serens jurgia : *coinquinabit*, etc., *in omnibus* : Græc. *quocumque peregrinatus fuerit, odietur* : *et qui cum eo manserit* : alia versio.

CAPUT XXII.

Piger, 1, 2 ; liberi male instituti. 3, 4, 5 ; correptio, 6 ; docere fatuum, 7, 8. 9 · quis lugendus, 10 et seqq. ; stulti vitandi, 11 et seqq. ; viri graves : leves, 19 et seqq· ; convicia, 25, 30 ; quæ amicos alienent, 26 et seqq. ; fidus amicus, 28, 29, 31, 32 ; lingua, 33.

SIXTINA VERSIO

Lapidi conspurcato comparatus est piger ; et omnis exsibilabit in ignominiam illius.

Stercori boum de sterquiliniis comparatus est piger ; omnis qui tollit illud, excutiet manum.

Confusio patris de filio indisciplinato : filia autem in minorationem fit.

Filia prudens hæreditabit virum suum : et quæ confundit, in tristitiam genitoris.

Patrem et virum confundit audax : et ab utrisque inhonorabitur.

Musica in luctu, importuna narratio : flagella et doctrina in omni tempore sapientiæ.

Qui docet fatuum, conglutinat testam :

1. *In lapide luteo* : omnium scommatis : velut injectis lapidibus lutosis conspurcabitur : Græc. *lapidi luteo comparatus est* : quod seq. congruit.

2. *De stercore.* Vide Græc.

3. *Filia* fatui *in deminoratione* : detrimentum illi est : propter institutionem pravam.

VERSIO VULGATA

1. In lapide luteo lapidatus est piger, et omnes loquentur super aspernationem illius.

2. De stercore boum lapidatus est piger : et omnis qui tetigerit eum, excutiet manus.

3. Confusio patris est de filio indisciplinato : filia autem in deminoratione fiet.

4. Filia prudens hæreditas viro suo : nam quæ confundit, in contumeliam fit genitoris.

5. Patrem et virum confundit audax, et ab impiis non minorabitur : ab utrisque autem inhonorabitur.

6. Musica in luctu, importuna narratio : flagella et doctrina in omni tempore sapientia.

7. Qui docet fatuum, quasi qui conglutinat testam.

4. *Quæ confundit* : quæ agit turpia.

5. *Audax*, impudens mulier.

6. *Musica* : etiam musica, res suavissima, non semper delectat : at correptio et doctrina omni tempori congruit. *Sapientia* : sunt, sapienter adhibentur : vel (sunt) Græc. *sapientiæ* ; sapientiæ congruunt.

Excitat dormientem de gravi somno.

Enarrat dormitanti, qui enarrat stulte, et in fine dicet : Quid est ?

Super mortuum plora; defecit enim lux : et super fatuum plora ; defecit enim sensus.

Jucundius plora super mortuum, quoniam requievit.

Fatui autem super mortem vita nequissima.

Luctus mortui septem dies : fatui autem et impii, omnes dies vitæ illius.

Cum stulto ne multiplices sermonem, et ad insensatum non eas.

Serva te ab illo ut non molestiam habeas, et non coinquineris in concussione illius.

Deflecte ab illo, et invenies requiem : et non acediaberis in stultitia illius.

Super plumbum quid gravabitur ? et quod illi aliud nomen, quam fatuus ?

Arenam et salem et massam ferri facilius est ferre quam hominem imprudentem.

Loramentum ligneum colligatum in ædificium non dissolvetur in concussione : sic cor confirmatur in cogitatione consilii.

In tempore non metuet cor firmatum in cogitatione intellectus. Sicut ornatus arenosus parietis limpidi.

Pali in excelso positi, contra faciem venti non permanebunt ;

Sic cor timidum in cogitatione stulti, contra omnem timorem non resistet.

Pungens oculum, deducet lacrymas ; et qui pungit cor, profert sensum.

Mittens lapidem in volatilia, abigit illa ; et qui conviciatur amico, dissolvet amicitiam.

Ad amicum etsi produxeris gladium, non desperes: est enim regressus.

Ad amicum si aperueris os, non timeas : est enim concordatio : excepto improperio, et superbia, et mysterii revelatione, et plaga dolosa : in his effugiet omnis amicus.

11, 12. *Modicum plora... nequissimi enim :* Græc. *Suavius* (placabilioribus lacrymis) *plora super mortuum, quia requievit* (cessavit, facto vitæ fine), *fatui autem super mortem vita nequissima*, miserrima ; eo magis lugendus, quo tota vita ejus mors est, imo morte pejor.

16. *Non acediaberis* : quod est tædio, tristique et deside incuria teneri.

17. *Super plumbum* : Quid plumbo gravius, nisi tardi illi obtusique homines, qui ad quamcumque rem nec se commovent : quibus non e. fatuis, stolidi ?

18. *Arenam et Salem* : res scilicet gravissimas.

19. *Loramentum ligneum colligatum* : ligna circumposita, apteque conserta : *in fundamento* : in fulcimentum : *ædificii* : vel ut habet Græc. *cinctura lignea, colligata in ædificium* : *non dissolvetur : sic et cor confirmatum* : sic et viri graves, exquisitis excogitatisque consiliis firmi : contra, leves et improvidi, de quibus in seqq.

21. *Sicut pali* : vel sepimenta, *et cæmenta sine impensa* ; levi opere : *posita : non permanebunt* :

22. *Sic et cor timidum* : trepidum, improvidum, nec firmis consiliis constabilitum, etc. Græc. verbis differt ; res eadem : nempe, ut non stant contra ventum, neque linitura arenosa, quantumvis lævigata, ad ornatum parietis, neque sustentacula sive sepimenta in excelso loco posita, et exposito

8. Qui narrat verbum non audienti, quasi qui excitat dormientem de gravi somno.

9. Cum dormiente loquetur qui enarrat stulto sapientiam : et in fine narrationis dicit : Quis est hic ?

10. Supra mortuum plora, defecit enim lux ejus : et supra fatuum plora, defecit enim sensus.

11. Modicum plora supra mortuum, quoniam requievit.

12. Nequissimi enim nequissima vita super mortem fatui.

31. Luctus mortui septem dies : fatui autem et impii omnes dies vitæ illorum.

14. Cum stulto ne multum loquaris, et cum insensato ne abieris.

15. Serva te ab illo, ut non molestiam habeas, et non coinquinaberis peccato illius.

16. Deflecte ab illo, et invenies requiem, et non acediaberis in stultitia illius.

17. Super plumbum quid gravabitur ? et quod illi aliud nomen, quam fatuus ?

18. Arenam et salem et massam ferri facilius est ferre, quam hominem imprudentem, et fatuum, et impium.

19. Loramentum ligneum colligatum in fundamento ædificii non dissolvetur : sic et cor confirmatum in cogitatione consilii.

20. Cogitatus sensati in omni tempore, metu non depravabitur.

21. Sicut pali in excelsis, et cœmenta sine impensa posita contra faciem venti non permanebunt :

22. Sic et cor timidum in cogitatione stulti, contra impetum timoris non resistet.

23. Sicut cor trepidum in cogitatione fatui omni tempore non metuet : sic et qui in præceptis Dei permanet semper.

24. Pungens oculum, deducit lacrymas : et qui pungit cor, profert sensum.

25. Mittens lapidem in volatilia, dejiciet illa : sic et qui conviciatur amico, dissolvit amicitiam.

26. Ad amicum etsi produxeris gladium, non desperes : est enim regressus. Ad amicum.

27 Si aperueris os triste, non timeas : est enim concordatio : excepto convicio, et improperio, et superbia, et mysterii revelatione, et plaga dolosa : in his omnibus effugiet amicus.

procellis : ita homines leves, neque excogitatis constabilitos consiliis, timore dejici, adversis ingruentibus. Summa a vers. 19, graves viros esse similes bene constitutis compactisque ædificiis ; leves vero, levibus ac levi opera, ad ornatum potius quam ad stabilimentum compositis, qualia memorat *Ezech.*, XIII, 10 et seqq. ; et XXII, 28.

23. *Sicut cor trepidum* : alia præcedentium interpretatio ac lectio, eaque perturbata, nec integra.

24. *Qui pungit* : pungendo oculum, lacrymas ; pungendo cor, stimulando, excitando, monitis, castigationibus, non fletum, sed sensum, intellectum, sapientiam elicimus. *Qui pungit cor* : qui meditando excitat et stimulat.

25. *Dejiciet* : Græc. *abigit.*

26, 27. *Ad amicum* : adversus amicum : *si produxeris*, eduxeris *gladium* : *Si aperueris os* : si inconsiderate triste verbum emiseris, spes est reconciliandæ gratiæ. *Excepto improperio* : at hæc immedicabilia : convicium studiose illatum, sive improperium, ac beneficii exprobratio, de qua XX, 14, 15 ; XLI, 28, superbia, sive despicientia, arcani revelatio, et cæci per proditionem ictus. *In his omnibus effugiet amicus* : neque erit reditus.

Fidem posside in paupertate cum proximo; ut in bonis illius simul implearis.

In tempore tribulationis permane illi; ut in hæreditate illius cohæres sis.

Ante ignem camini vapor et fumus : sic ante sanguines convicia.

Amicum protegere non confundar; et a facie illius non me abscondam : etiamsi mala mihi evenerint per illum :

Omnis qui audit, cavebit sibi ab eo.

Quis dabit mihi in ore meo custodiam, et super labia mea signaculum astutum; ut non cadam ab illa, et lingua mea perdat me ?

28. Fide posside cum amico in paupertate illius : ut et in bonis illius læteris.

29. In tempore tribulationis illius permane illi fidelis, ut et in hæreditate illius cohæres sis.

30. Ante ignem camini vapor, et fumus ignis inaltatur : sic et ante sanguinem maledicta, et contumeliæ, et minæ.

31. Amicum salutare non confundar, a facie illius non me abscondam : et si mala mihi evenerint per illum, sustinebo.

32. Omnis qui audiet, cavebit se ab eo.

33. Quis dabit ori meo custodiam, et super labia mea signaculum certum, ut non cadam ab ipsis, et lingua mea perdat me ?

30. *Ante ignem... sic ante sanguinem* (cædem) *maledicta.*

31. *Per illum* : propter illum : atque etiam ab illo.

32. *Omnis qui audiet,* a me agnosci amicum, adversa licet fortuna, *cavebit se ab eo,* lædendo, cum videat præsto esse qui juvet.

33. *Quis dabit ori meo custodiam* ? quam David postulabat, *Psal.* CXL, 3, *ut non cadam ab ipsis* : per ipsa scilicet labia.

CAPUT XXIII.

Precatio ne sibi quisque relinquatur, 1 et seqq De ore regendo adversus juramenta et maledicta, 7, ad 21; de intemperantia, ad finem Deus occultorum inspector, 25 et seqq.; fornicarius, 24; adulter, 25; adultera, 32 et seqq.

SIXTINA VERSIO

Domine pater, et dominator vitæ meæ, ne derelinquas me in consilio eorum; non sinas me cadere in illis.

Quis superponet in cogitatu meo flagella, et in corde meo doctrinam sapientiæ ? ut ignorationibus meis non parcant; et non prætermittant delicta illorum :

Ut non accrescant ignorantiæ meæ, et peccata mea abundent, et decidam in conspectu adversariorum; et gaudebit super me inimicus meus.

Domine pater, et Deus vitæ meæ,

Elationem oculorum ne dederis mihi; et concupiscentiam averte a me.

Ventris appetitio et concubitus ne apprehendant me; et animæ irreverenti ne tradas me.

Doctrina oris.

Doctrinam oris audite, filii; et qui custodierit, non capietur in labiis suis.

Apprehendetur peccator : et maledicus et superbus scandalizabuntur in illis.

Jurationi non assuefacias os tuum :

1. *Eorum* : linguæ et labiorum, de quibus præcedentis capitis vers. ultimo : ac si diceret : Ne me loquacitati permittas. *In illis* : labiis, verbis, ut eodem versu.

2. *In cogitatu meo flagella* : ac punctiones illas, de quibus XXII, 24. *Eorum* : Græc. *meis* ; *non parcant mihi*, cogitatio mea; cor meum : ne mihi ipse indulgeam : *et non appareant delicta eorum* : cogitationum et cordis; sit animus ipse sibi monitor. Summa : Adsint conscientiæ stimuli, ne per ignorantiam peccem : mihique nimis indulgeam, nec peccata cognoscam, quibus tandem peream.

VERSIO VULGATA

1. Domine pater, et dominator vitæ meæ, ne derelinquas me in consilio eorum : nec sinas me cadere in illis.

2. Quis superponet in cogitatu meo flagella, et in corde meo doctrinam sapientiæ, ut ignorationibus eorum non parcant mihi, et non appareant delicta eorum,

3. Et ne adincrescant ignorantiæ meæ, et multiplicentur delicta mea, et peccata mea abundent, et incidam in conspectu adversariorum meorum, et gaudeat super me inimicus meus ?

4. Domine pater, et Deus vitæ meæ, ne derelinquas me in cogitatu illorum.

5. Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte a me.

6. Aufer a me ventris concupiscentias, et concubitus concupiscentiæ ne apprehendant me : et animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me.

7. Doctrinam oris audite, filii : et qui custodierit illam, non periet labiis, nec scandalizabitur in operibus nequissimis.

8. In vanitate sua apprehenditur peccator : et superbus et maledictus scandalizabitur in illis.

9. Jurationi non assuescat os tuum : multi enim casu in illa.

3. *Incidam* : Græc. *decidam.*

4. *Ne derelinquas* : Græc. deest : et ab interioribus repetitum videtur.

6. *Animæ irreverenti* : inverecundæ : *et infrunitæ* : stolidæ, indocili, infrugiferæ, *ne tradas me.*

7. *Doctrinamoris* : regendi : qua de re agit fuse postea : præfigatur autem titulus in Græc. *Doctrina oris. Non periet labiis* : Græc. *non capietur.*

8. *Scandalizabitur* : offendet : *in illis* : in labiis, in dictis.

Et nominationi Sancti non assuescas.

Sicut enim servus interrogatus assidue, a livore non minuetur : sic et jurans et nominans semper a peccato non purgabitur.

Vir multum jurans implebitur iniquitate; et non discedet a domo ejus plaga.

Si deliquerit, delictum illius super ipsum erit : et si dissimulaverit, deliquit dupliciter.

Et si in vacuum juraverit, non justificabitur : replebitur enim obductionibus domus ejus.

Est loquela induta morte : non inveniatur in hæreditate Jacob.

A piis enim omnia hæc auferentur; et in peccatis non se volutabunt.

Indisciplinationi temerariæ non assuefacias os tuum : est enim in ea verbum peccati.

Memento patris et matris tuæ : in medio enim magnatorum consistis ;

Ne quando oblivioni tradaris in conspectu illorum, et consuetudine tua infatueris : et voles non esse natus, et diem nativitatis tuæ maledices.

Homo assuescens verbis improperii, in omnibus diebus suis non erudietur.

Duo genera abundant peccatis, et tertium adducet iram.

Anima calida quasi ignis ardens, non extinguetur donec deglutiatur :

Homo fornicarius in corpore carnis suæ, non desinet donec accenderit ignem.

Homini fornicario omnis panis dulcis : non cessabit usque ad finem.

Homo qui transgreditur lectum suum, dicens in animo suo : Quis me videt ?

10. Nominatio vero Dei non sit assidua in ore tuo, et nominibus Sanctorum non admiscearis : quoniam non eris immunis ab eis.

11. Sicut enim servus interrogatus assidue, a livore non minuitur : sic omnis jurans et nominans, in toto a peccato non purgabitur.

12. Vir multum jurans implebitur iniquitate, et non discedet a domo illius plaga.

13. Et si frustraverit, delictum illius super ipsum erit : et si dissimulaverit, delinquit dupliciter :

14. Et si in vacuum juraverit, non justificabitur : replebitur enim retributione domus illius.

15. Est et alia loquela contraria morti, non inveniatur in hæreditate Jacob.

16. Etenim a misericordibus omnia hæc auferentur. et in delictis non volutabuntur.

17. Indisciplinatæ loquelæ non assuescat os tuum : est enim in illa verbum peccati.

18. Memento patris et matris tuæ : in medio enim magnatorum consistis :

19. Ne forte obliviscatur te Deus in conspectu illorum, et assiduitate tua infatuatus, improperium patiaris, et maluisses non nasci, et diem nativitatis tuæ maledicas,

20. Homo assuetus in verbis improperii, in omnibus diebus suis non erudietur.

21. Duo genera abundant in peccatis, et tertium adducit iram et perditionem.

22. Anima calida quasi ignis ardens, non extinguetur donec aliquid glutiat :

23. Et homo nequam in ore carnis suæ, non desinet donec incendat ignem.

24. Homini fornicario omnis panis dulcis, non fatigabitur transgrediens usque ad finem.

25. Omnis homo qui transgreditur lectum suum, contemnens in animam suam, et dicens : Quis me videt ?

10. *Nominatio* : jurandi causa ; *non* enim *assumes nomen Domini Dei tui in vanum.* Exod., xx, 7.

11. *Sicut enim servus* : ambiguæ vitæ, nec liquidæ innocentiæ. *Interrogatus assidue*, in examen adductus, ac semper purgationis indigens; *a livore* : sive a verberibus *non minuetur* : non ei minuentur verbera, neque plagarum erit immunis. *Sic omnis jurans et nominans* (Dei nomen assumens) *in toto* (in totum) *a peccato non purgabitur* : cum nulla fide dignus, juramento et cautione semper indigeat.

13. *Si frustraverit* : fefellerit fidem jurejurando firmatam. *Et si dissimulaverit* : si non tantum desit promisso bona fide dato, verum etiam mala fide promiserit, ac ficto animo juraverit, tanto nequior.

14. *Et si in vacuum*, sive in vanum, nulla necessitate, nec fallendi animo, sed animi levitate *juraverit*, non erit innocens : non solum enim falsa, verum etiam vana juramenta mala sunt. Vide autem, vers. 13, 14, triplex jurisjurandi genus : juratam fidem fallere; ficto animo jurare; jurare in vanum : atque hæc omnia reprobata.

15. *Est et alia loquela* : aliud in loquendo vitium juramento vix inferius, nempe conviciandi studium, vers 17, quæ duo connectit; ac videtur alludere ad illud *Levitici*, xix, quo loco postquam ita ed ctum est : *non perjurabis,... nec pollues nomen Dei tui*, 12; statim de maledicto et calumnia subditur : *non facies calumniam*, 13; *non maledices surdo*, 14; *non eris criminator et susurro in populo*, 16. *Contraria morti* : contra et ex adverso posita morti, eique par Græc. ἀντιπαραβεβλημένη : sive ut alii codices ; ἀντιπεριβεβλημένη θανάτῳ: ex æquo respondens morti; sive induta morte. Alii blasphemiam intelligunt, sive maledicta in Deum : infanda nec cognita piis, de quibus *Levit.*, xxiv, 11, et seqq.

16. *Misericordibus* : piis.

17. *Indisciplinatæ loquelæ*, temerariæ loquacitati, cui convicia ac maledicta subjuncta sunt, ut vers. 20. *Verbum peccati* : Hebraism. notus, verbum pro re, pro peccato ipso scilicet.

18. *Memento patris et matris tuæ.* Ne illis maledicas aut detrahas; alioquin *in medio magnatorum consistis* : vocaberis in judicium, cui sequens congruit.

19. *Ne forte obliviscatur te Deus* : juste deserat, omnique ope destituat, *in conspectu illorum* : evocatum in judicium : *et assiduitate tua infatuatus* : maledicendi consuetudine pro insano habitus, et ipse vicissim *improperium patiaris* : turpi nota inustus à judicibus, et tunc maluisses non esse natus, etc. Aliter eodem ferme sensu : Memento patris ac matris, ne eis turpem notam inferas, cum vocatus in judicium condemnaberis : quia filiorum opprobria in parentes redundant. *Ne obliviscatur te Deus* : Græc. simpliciter : *ne oblivioni tradaris* : penitus deseraris a tuis.

21. *Duo genera* : hominum, de quibus supra actum est ; primo loco jurans vers. 9; secundo loco maledictis assuetus, 15; *abundant peccatis* : addendum tertium, quod inducat exitium, nempe libido et intemperantia.

22. *Anima calida* : libidinum æstu flagrans. *Donec aliquid glutiat* : Græc. *donec deglutiatur* ; consumatur suo ipsius igne.

23. *Homo nequam* : Græc. πόρνος, *fornicarius* : pro quo Vulgatus legit πόνηρος : *in ore*; Græc. *in corpore*, στόματι, pro σώματι : *donec incendat ignem* : quo ipse tabescat.

24. *Homini fornicario omnis panis* : quæcumque voluptatis esca *dulcis* : insatiabili cupiditate percitus, *non fatigabitur* : Græc. *non cessabit usquam.*

Tenebræ circumdant me, et parietes cooperiunt me, et nemo me videt : quid vereor ? delictorum meorum non memorabitur Altissimus.

Et oculi hominum timor ejus.

Et non cognovit quoniam oculi Domini decies millies lucidiores sole, inspicientes omnes vias hominum, et intuentes in absconditas partes.

Antequam crearentur, omnia sunt ei agnita : sic et postquam consummata sunt.

Hic in plateis civitatis vindicabitur : et ubi non speravit, apprehendetur.

Sic et mulier relinquens virum, et statuens hæreditatem ex alieno.

Primo enim in lege Altissimi incredula fuit, et secundo in virum suum deliquit, et tertio in fornicatione mœchata est; ex alieno viro filios statuit.

Hæc in ecclesiam educetur, et in filios ejus visitatio erit.

Non diffundentur filii ejus in radicem, et rami ejus non dabunt fructum.

Relinquetur in maledictum memoria ejus, et dedecus ejus non delebitur.

Et cognoscent qui relicti sunt, quoniam nihil melius timore Domini, et nihil dulcius quam attendere mandatis Dei.

26. Tenebræ circumdant me, et parietes cooperiunt me, et nemo circumspicit me : quem vereor ? delictorum meorum non memorabitur Altissimus.

27. Et non intelligit quoniam omnia videt oculus illius, quoniam expellit a se timorem Dei hujusmodi hominis timor, et oculi hominum timentes illum :

28. Et non cognovit quoniam oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi, et hominum corda intuentes in absconditas partes.

29. Domino enim Deo antequam crearentur, omnia sunt agnita : sic et post perfectum respicit omnia.

30. Hic in plateis civitatis vindicabitur, et quasi pullus equinus fugabitur : et ubi non speravit, apprehendetur.

31. Et erit dedecus omnibus, eo quod non intellexerit timorem Domini.

32. Sic et mulier omnis relinquens virum suum, et statuens hæreditatem ex alieno matrimonio.

33. Primo enim in lege Altissimi incredibilis fuit : secundo in virum suum deliquit : tertio in adulterio fornicata est, et ex alio viro filios statuit sibi.

34. Hæc in ecclesiam adducetur, et in filios ejus respicietur.

35. Non tradent filii ejus radices, et rami ejus non dabunt fructum.

36. Derelinquet in maledictum memoriam ejus, et dedecus illius non delebitur.

37. Et agnoscent qui derelicti sunt, quoniam nihil melius est quam timor Dei : et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini.

38. Gloria magna est sequi Dominum : longitudo enim dierum assumetur ab eo.

27. *Expellit a se timorem Dei*. Is qui talia dicit, metu amittendæ voluptatis, timorem Dei abjicit. Græc. deest : desunt etiam alia obscurissima; sic autem habet : *et oculi hominum timor illius* : is qui talia jactat quæ habentur vers. 26, neque Deum timet, oculos timet hominum; abstineretque a flagitio si testes homines habere se crederet.

28. *Non cognovit* : non cogitat, etc. *Multo plus* : Græc. *decies millies*.

30. *Hic* : talis homo, adulter : de quo vers. 25.

33. *Primo enim* : nota tria in fornicariam, ex Deo, ex marito, ex sobole.

34. *In ecclesiam* : in judicium vocato se legitimo cœtu. *In filios ejus respicietur* : inquiretur : *Græc. erit in eas inspectio* ἐπισκοπὴ : ejus progeniem Deus ultor insequetur, ut docent seqq.

CAPUT XXIV.

Laus sapientiæ : ejus ante omnia sæcula ortus ex Deo : atque in Israele sedes : inexhausta abundantia.

SIXTINA VERSIO

Laudatio sapientiæ.

Sapientia laudabit animam suam, et in medio populi sui gloriabitur.

In ecclesia Altissimi aperiet os suum, et in conspectu virtutis illius gloriabitur.

VERSIO VULGATA

1. Sapientia laudabit animam suam, et in Deo honorabitur, et in medio populi sui gloriabitur,

2. Et in ecclesiis Altissimi aperiet os suum, et in conspectu virtutis illius gloriabitur,

3. Et in medio populi sui exaltabitur, et in plenitudine sancta admirabitur,

4. Et in multitudine electorum habebit laudem, et inter benedictos benedicetur, dicens :

1. *Sapientia laudabit animam suam* : seipsam noto hebraismo; qua phrasi Deus ipse, *Isa.*, I, 14 : *Solemnitates vestras odivit anima mea*. Præfatio laudationis, qua docetur sapientiam solam esse dignam, quæ se ipsam laudet; quam laudem orditur vers. 5. *Populi sui* : ergo sapientia illa Deus ipse est, neque quisquam nisi Deus hoc sensu Israelitas populum suum appellat.

3. *In plenitudine sancta* : pleno consessu, *admirabitur*, admirationi erit.

Ego ex ore Altissimi providi :

Et sicut nebula obtexi terram.

Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis.

Gyrum cœli circuivi sola, et in profundo abyssorum deambulavi. In fluctibus maris,

Et in omni terra, et in omni populo,

Et gente possedi.

Cum his omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate cujus morabor.

Tunc præcepit mihi Creator omnium : et qui creavit me, quiescere fecit tabernaculum meum,

Et dixit : In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare.

Ante seculum ab initio creavit me : et usque ad sæculum non desinam. In habitatione sancta coram ipso ministravi :

Et sic in Sion firmata sum : in civitate dilecta similiter quiescere me fecit, et in Jerusalem potestas mea.

Et radicavi in populo honorificato, in parte Domini, hæreditatis ejus.

Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cupressus in montibus Ærmon.

Quasi palma exaltata sum in littoribus, et quasi plantæ rosæ in Jericho.

Quasi oliva speciosa in campo : et quasi platanus exaltata sum.

Sicut cinnamomum, et aspalathus aromatum dedi odorem : et tanquam myrrha electa dedi suavitatem odoris.

Quasi galbanum et ungula et gutta, et quasi Libani vapor in tabernaculo :

Ego quasi terebinthus expandi ramos meos : et rami mei, rami honoris et gratiæ.

Ego quasi vitis fructificavi gratiam : et flores mei, fructus honoris et honestatis.

5. Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam :

6. Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens, et sicut nebula texi omnem terram :

7. Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis.

8. Gyrum cœli circuivi sola, et profundum abyssi penetravi, in fluctibus maris ambulavi.

9. Et in omni terra steti : et in omni populo.

10. Et in omni gente primatum habui :

11. Et omnium excellentium, et humilium corda virtute calcavi : et in his omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor.

12. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium : et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo,

13. Et dixit mihi : in Jacob inhabita, et in Israel hæreditate, et in electis meis mitte radices.

14. Ab initio, et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi.

15. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea.

16. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea.

17. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion.

18. Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho.

19. Quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis.

20. Sicut cinnamomum, et balsamum aromatizans odorem dedi : quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris.

21. Et quasi storax et galbanus et ungula et gutta, et quasi balsamum non mistum odor meus.

22. Ego quasi terebinthus extendi ramos meos : et rami mei honoris et gratiæ.

23. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris : et flores mei fructus honoris et honestatis.

5. *Ex ore Altissimi prodivi* : ergo sapientia illa, quæ est Deus, ex ore Dei prodiit, Deus ergo ex Deo. *Primogenita* : Græc. deest : ductum ex *Prov.*, VIII, 22 et seqq., atque ex hujus loci sententia Paulus vocat Christum primogenitum omnis creaturæ, *Col.*, I, 15, hoc est, genitum, anteaquam quidquam crearetur.

6. *Lumen indeficiens* : sol : nam illa lux quæ beatas collustrat mentes, quæque omnem hominem illuminat, ipsa est sapientia, non aliquid quod fecerit. *Indeficiens*, inexstinctum : *sicut nebula* : nominandi casu, quod quaquaversus sapientia diffundatur.

7. *In columna nubis* : illa qua populus noctu illustrabatur.

10, 11. *Primatum habui* : Græc. *possedi;* quæ autem est illa vis, quæ et a Deo sit, et omnes gentes imperio teneat, nisi Filius Dei a Deo, æque Deus ? *Requiem quæsivi* : sedem, in qua solium collocarem. *In hæreditate Domini* : Græc. *quæsivi in cujus hæreditate morarer*, in qua gente, in quo populo.

12. *Tunc præcepit* : Cum sapientia ipsa sit Verbum Dei (*fons* enim *sapientiæ*, *Verbum Dei in excelsis*, supra, I, 5), ergo idem est præceptum Patris : ergo præcepit, cum genuit : ut præclare Augustinus passim. *Requievit* : Græc. *requievit*, active : *requiescere fecit tabernaculum meum.* Cum ego sapientia omnium gentium domina (vers. 10), quærerem ubi sedem collocarem (11), Deus ostendit mihi Israeliticum populum, in quo tabernaculum figerem (12,13). *Qui creavit me* : quid Hebræus habeat, et quid illud *creare* sit apud antiquos illos interpretes, diximus *Prov.*, VIII, 22.

14. *Ab initio* : sive Græc. *ante sæculum* : *usque ad futurum* : Græc. *usque ad sæculum* : ergo æterna, et ipse Deus, cum neque initium, neque finem habeat. Quod enim est a sæculo in sæculum, Græc., secundum Scripturas nullo initio est. *Ministravi* ; ut decebat sapientiam Deo ipsi congenerem, qua Deus ut conjuncta sibi, et apud se existente agit. *Joan.*, I, 2.

15. *In civitate sanctificata* : Græc. *dilecta.*

16. *In parte Dei mei hæreditas illius* : sapientiæ, id est, mei. Vide Græc. *Detentio mea*, domicilium.

17. *In monte Sion* : Græc. *in montibus Ærmon*, sive Hermon : notissimis.

18. *In cades.* Alii, in *Gàddi*, sive Engaddi, ubi palmeta nobilia, et balsamus ; Græc. *in littoribus.*

19. *Juxta aquam in plateis* ; ac per vicos urbium decurrentem.

20. *Et balsamum* : Græc. *aspalathus*, planta odorifera apud Plinium et cæteros. *Myrrha electa* : optima.

21. *Ungula* (onyx) : pro nardo quam continet. *Gutta* : Græc. *stacte*, odoramenti genus. *Quasi Libanus* : thus.

Accedite ad me, qui concupiscitis me, et a generationibus meis adimplemini.

Memoria enim mea super mel dulcis, et hæreditas mea super mellis favum.

Qui edunt me, adhuc esurient; et qui bibunt me, adhuc sitient.

Qui audit me, non confundetur : et qui operantur in me, non peccabunt

Hæc omnia liber, testamenti Dei Altissimi :

Legem, quam mandavit Moyses, hæreditatem synagogis Jacob.

Qui implet quasi Phison sapientiam, et sicut Tigris in diebus novorum.

Qui adimplet quasi Euphrates sensum, et quasi Jordanis in diebus messis.

Qui emittit disciplinam, sicut lucem, quasi Gehon in diebus vindemiæ.

Non consummavit primus scire ipsam : et sic ultimum non investigavit eam.

A mari enim abundavit cogitatio ejus, et consilium ejus ab abysso magna.

Et ego, sicut fossa de flumine, et sicut aquæductus exivi in paradisum.

Dixi : Potabo hortum meum : et inebriabo pratum meum.

Et ecce facta est mihi fossa in fluvium; et fluvius meus factus est in mare.

Adhuc doctrinam, quasi ante lucanum, illuminabo, et ostendam eam usque in longinquum.

24. Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei.

25. In me gratia omnis viæ et veritatis : in me omnis spes vitæ et virtutis

26. Transite ad me, omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini :

27. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum.

28. Memoria mea in generationes sæculorum.

29. Qui edunt me, adhuc esurient : et qui bibunt me, adhuc sitient.

30. Qui audit me, non confundetur : et qui operantur in me, non peccabunt.

31. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.

32. Hæc omnia liber vitæ, et testamentum Altissimi, et agnitio veritatis.

33. Legem mandavit Moyses in præceptis justitiarum, et hæreditatem domui Jacob, et Israel promissiones.

34. Posuit David puero suo excitare regem ex ipso fortissimum, et in throno honoris sedentem in sempiternum.

35. Qui implet quasi Phison sapientiam, et sicut Tigris in diebus novorum.

36. Qui adimplet quasi Euphrates sensum : qui multiplicat quasi Jordanis in tempore messis.

37. Qui mittit disciplinam sicut lucem, et assistens quasi Gehon in die vindemiæ.

38. Qui perficit primus scire ipsam, et infirmior non investigabit eam.

39. A mari enim abundavit cogitatio ejus, et consilium illius ab abysso magna.

40. Ego sapientia effudi flumina,

41. Ego quasi trames aquæ immensæ de fluvio ; ego quasi fluvii Dioryx, et sicut aquæductus exivi de paradiso.

42. Dixi : Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum.

43. Et ecce factus est mihi trames abundans, et fluvius meus appropinquavit ad mare :

44. Quoniam doctrinam, quasi antelucanum, illumino omnibus; et enarrabo illam usque ad longinquum.

45. Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.

24. *Ego mater pluchræ dilectionis* : sive, ut alii codices : *Ego mater dilectionis illius pulchræ* (qua diligitur Deus) : non turpium amorum : et *agnitionis* : Dei veritatis : vel, optima cognitu.

26. *A generationibus*, fructibus.

27. *Spiritus meus* : Græc. *memorio mea.*

32. *Hæc omnia* continet *liber vitæ* : Græc. *liber testamenti*, sive legis.

33. *Domui Jacob* : Græc. *congregationibus Jacob.*

34. *Posuit David.* Hic commemorat Salomonem, ut primum sententiarum auctorem, quem ipse imitetur : Græc. deest.

35. *Qui implet* (Deus) *quasi Phison sapientiam.* In Moyse (sive etiam in Salomone) pleno flumine decurrentem. *In diebus novorum* fructuum; quo exundare solet solutis nivibus : ut Jordanis in messe, vers. seq.

37. *Assistens* : affluens : Græc. deest.

38. *Qui perficit primus* : qui primus dedit operam sapientiæ : *et infirmior* : Græc. *postremus* ; ubi etiam totus versus sic habet : *Non consummavit primus scire ipsam, et sic ultimus non investigabit eam*, sapientiam scilicet, quam neque primi, neque postremi sapientes, aliorum licet instituti præceptis, capere potuerunt.

39. *A mari enim :... ab abysso* : tanquam a mari, tanquam ab Oceano : cogitationibus velut a profundo, atque inexhausto mari deductis.

40. *Effudi flumina* : et quæ paradisum, et quæ mentes hominum tanta copia irrigarunt.

41. *Ego* (sapientia loquitur) *quasi trames*, quasi fossa. *Quasi fluvii Dioryx* : alia versio; dioryx enim fossa.

43. *Trames* : Græc. *et facta est mihi fossa in fluvium, et fluvius in mare* (crescente et exundante doctrina.)

44. *Doctrinam. quasi antelucanum* : Græc. *tanquam crepusculum matutinum* ortum : *illumino* : accendam; illustrem faciam. *Et enarrabo illam* : Græc. *doctrinam* : ostendam, declarabo illa, quæ dixi, præcepta sapientiæ.

45. *Inspiciam omnes dormientes* : penetrabo usque ad mortuorum sedem.

Adhuc doctrinam, quasi prophetiam effundam; et relinquam illam in generationes sæculorum.

Videte quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus eam.

46. Adhuc doctrinam quasi prophetiam effundam, et relinquam illam quærentibus sapientiam : et non desinam in progenies illorum usque in ævum sanctum.

47. Videte quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem.

46. *In progenies* : in generationes sæculorum. *Usque in ævum sanctum* : in sempiternam vitam reservatam sanctis.

47. *Videte* : quod videtur dicere, non jam ipsa sapientia, quæ hactenus locuta est, sed hujus libri auctor : ut infra XXXIII, 18.

CAPUT XXV.

Tria optanda : tria exosa : labora, juvenis, 1 ad 5; senum gloria, 6 et seqq ; res novem jucundæ sensibus : decima super omnia timor Domini, 9 et seqq., inter pessima nihil pejus quam mulier nequam, 15, ad finem : mulier continenda domi, 31.

SIXTINA VERSIO

In tribus decora facta sum; et surrexi decora coram Domino et hominibus :

Concordia fratrum, et amicitia proximorum, et vir et mulier sibi bene consentientes.

Tres autem species odivit anima mea, et indignata sum vitæ illorum :

Pauperem superbum, et divitem mendacem; senem adulterum diminutum intellectu.

In juventute tua non congregasti : et quomodo in senectute tua invenies?

Quam speciosum canitiei judicium, et presbyteris cognoscere consilium!

Quam speciosa veteranis sapientia, et gloriosis intellectus et consilium!

Corona senum multa peritia, et gloria illorum timor Domini.

Novem cogitationes beatificavi in corde, et decimam dicam in lingua :

Homo, qui jucundatur in filiis, vivens, et videns subversionem inimicorum.

Beatus qui habitat cum muliere sensata, et qui in lingua non est lapsus, et qui non servivit indigno se :

Beatus qui invenit prudentiam; et qui narrat in aures audientium.

Quam magnus est, qui invenit sapientiam! sed non est super timentem Dominum.

Timor Domini super omnia se superposuit :

Qui timet illum, cui assimilabitur?

VERSIO VULGATA

1. In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus :

2. Concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes.

3. Tres species odivit anima mea, et aggravor valde animæ illorum :

4. Pauperem superbum, divitem mendacem, senem fatuum et insensatum.

5. Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies?

6. Quam speciosum canitiei judicium, et presbyteris cognoscere consilium!

7. Quam speciosa veteranis sapientia, et gloriosis intellectus et consilium!

8. Corona senum multa peritia, et gloria illorum timor Dei.

9. Novem insuspicabilia cordis magnificavi, et decimum dicam in lingua hominibus :

10. Homo, qui jucundatur in filiis, vivens et videns subversionem inimicorum suorum.

11. Beatus qui habitat cum muliere sensata, et qui in lingua sua non est lapsus, et qui non servivit indignis se.

12. Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti.

13. Quam magnus, qui invenit sapientiam et scientiam! sed non est super timentem Dominum.

14. Timor Dei super omnia se superposuit.

15. Beatus homo, cui donatum est habere timorem Dei : qui tenet illum, cui assimilabitur?

16. Timor Dei initium dilectionis ejus : fidei autem initium agglutinandum est ei.

1. *In tribus*. In Græc. sapientia pergit loqui.

4. *Divitem mendacem* : quod deceat eos liberaliter agere, non instar egenorum, multa mentiri ac fallere comparando victu. *Senem fatuum* : Græc. *adulterum*.

6. *Quam speciosum* : quam decet canos senesque judicandi officium : quam congruit senioribus *cognoscere consilium*, quod dent exquirentibus!

7. *Veteranis*, senibus; *gloriosis*, honoratis, optimatibus.

9. *Novem insuspicabilia* : Græc. *novem cogitationes* seu suspiciones *beatas existimavi in corde meo* : novem enim isti beati : 1. in prole felix; 2. diu vivens, valensque; 3. qui videt subversos inimicos; cui uxor prudens obtigit; 5. cujus verba irreprehensa sunt; 6. qui non servit indignis; 7. qui habet amicum verum; 8. qui jura sua, quæque opus habeat, enarraturus, aurem attentam ac benevolam nactus est; 9. qui invenit sapientiam : hæc novem exequitur a vers. 11 ad 14. Decimum autem omnia supergressum, timorem Domini, vers. 13, 14, 15, 16. Sane viventem valentemque, ac videntem subversos inimicos, pro duobus numeramus : alioquin octo tantum essent bona, ac nonum excidisset : quod autem pro amico vero, vers. 12, Græc. habet, *prudentiam*, vix a sapientia scientiaque secernitur, quam nono loco refert. Quo loco sapientiam intelligas, prout apud homines sumitur : cum vera sapientia sit timor Domini, decimo gradu memoratus. De inimicis vero subversis, meminerimus nos audire hic sensus humanos, per quos, velut per gradus devenimus ad summum illud, verumque et divinum bonum, timorem Domini.

16. *Timor Dei*. Hic versus in Sixtina deest, supplendus ex aliis codicibus. *Fidei autem initium agglutinandum est ei* : Græc. *fides initium agglutinandi se ei*, sive agglutinationi (conjunctionis) cum eo.

Omnem plagam, et non plagam cordis :
Et omnem nequitiam, et non nequitiam mulieris :
Omnem obductionem, et non obductionem inimicorum.

Non est caput super caput colubri :
Et non est ira super iram inimici. Commorari leoni et draconi placebit mihi, quam habitare cum muliere nequam.
Malitia mulieris immutat faciem ejus, et obcæcat vultum ejus quasi saccum. In medio proximorum suorum,

Concidet vir ejus, et audiens suspiravit amare.

Brevis omnis malitia ad malitiam mulieris : sors peccatoris cadat super illam.
Ascensus arenosus in pedibus veterani : sic mulier linguata viro quieto.
Ne procidas ad speciem mulieris, et non concupiscas mulierem.
Ira, et irreverentia, et confusio magna, mulier, si subministret viro suo.

Cor humile, et facies tristis, et plaga cordis, mulier nequam.
Manus debiles, et genua dissoluta, quæ non beatificabit virum suum.
A muliere initium peccati, et per illam omnes morimur.
Ne des aquæ exitum, nec mulieri nequam, potestatem.
Si non ambulaverit ad manum tuam, a carnibus tuis abscinde illam.

17. Omnis plaga tristitia cordis est : et omnis malitia, nequitia mulieris :
18. Et omnem plagam, et non plagam videbit cordis :
19. Et omnem nequitiam, et non nequitiam mulieris :
20. Et omnem obductum, et non obductum odientium :
21. Et omnem vindictam, et non vindictam inimicorum.
22. Non est caput nequius super caput colubri :
22. Et non est ira super iram mulieris. Commorari leoni et draconi placebit, quam habitare cum muliere nequam.
24. Nequitia mulieris immutat faciem ejus, et obcæcat vultum suum tanquam ursus : et quasi saccum ostendit. In medio proximorum ejus.
25. Ingemuit vir ejus, et audiens suspiravit modicum.
26. Brevis omnis malitia super malitiam mulieris: sors peccatorum cadat super illam.
27. Sicut ascensus arenosus in pedibus veterani, sic mulier linguata homini quieto.
28. Ne respicias in mulieris speciem, et non concupiscas mulierem in specie.
29. Mulieris ira, et irreverentia, et confusio magna.
30. Mulier, si primatum habeat, contraria est viro suo.
31. Cor humile, et facies tristis, et plaga cordis, mulier nequam.
32. Manus debiles et genua dissoluta, mulier quæ non beatificat virum suum.
33. A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur.
34. Non des aquæ tuæ exitum, nec modicum : nec mulieri nequam veniam prodeundi.
35. Si non ambulaverit ad manum tuam, confundet te in conspectu inimicorum.
36. A carnibus tuis abscinde illam, ne semper te abutatur.

17. *Omnis plaga* : alia lectio sequentis, obscura et imminuta : Græc. deest.
18, 19. *Omnem plagam* : videbit vir æquo animo, *sed non plagam cordis*, læsi et vulnerati, frustrato amore et violata fide, infra 31; XXVI, 8; XXVII, 22, 23; ita *et omnem nequitiam*, sed *non mulieris*, tanta est vafritie : tot artes nocendi novit.
20. *Omnem obductum* : impetum adversæ fortunæ..
21. *Omnem vindictam* : etiam a publica potestate; est enim exorabilis : sed *non inimicorum*, qui se nec evitari, nec placari sinunt.
24. *Obcæcat* (obscurat) *vultum* ejus exasperando atque efferando : a nativa forma in ursi speciem mutat. *Tanquam saccum ostendit* : rugosum et squalidum facit.
25. *Modicum* : presso dolore scilicet; at Græc. *suspiravit amare*: modicum, forte a sequenti petitum.
27. *Ascensus arenosus* : tam gravis verbosa mulier viro quieto, quam grave est seni grassari et obrepere per clivum arenosum, nullo pedum fulcimento.
29. *Mulieris ira et irreverentia* : inverecundia : *et confusio*, causa pudoris *magna* : addit Græc. causam; nempe, si subministret viro (quo vivat) : id enim et viro turpe, et mulieri causa superbiendi, ac sæviendi in virum.
31. *Plaga cordis*. Vide vers. 18.
33. *A muliere* : ex *Gen.* III.
35. *Ad manum tuam* : ad imperium tuum, instar jugalis freno obsequentis.

CAPUT XXVI.

De muliere bona, 1, 2, 3; zelotypa, 5 et seqq.; mulier nequam, 10 et seqq.; fornicariæ indicia, 12; filia inverecunda, 13 et seqq.; mulier bona, 16 et seqq.; à justitia ad peccatum transitus quam odiosus, 26, 27.

SIXTINA VERSIO

Mulieris bonæ beatus vir : et numerus annorum illius duplex.
Mulier fortis oblectat virum suum : et annos illius implebit in pace.

VERSIO VULGATA

1. Mulieris bonæ beatus vir : numerus enim annorum illius duplex.
2. Mulier fortis oblectat virum suum : et annos vitæ illius in pace implebit.

Pars bona mulier bona, in parte timentium Dominum dabitur.

Divitis autem et pauperis cor bonum, in omni tempore vultus hilaris.

A tribus timuit cor meum, et in quarto facie supplicavi :

Delaturam civitatis, et collectionem turbæ,

Et calumniam mendacem : super mortem omnia gravia.

Dolor cordis et luctus mulier.

Zelotypa in mulierem zelotypam, et flagellum linguæ omnibus communicans.

Boum jugum quod movetur, mulier nequam : qui tenet illam, quasi qui apprehendit scorpionem.

Ira magna, mulier ebriosa : et turpitudinem suam non conteget.

Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, et in palpebris illius agnoscetur.

In filia non avertente se, firma custodiam ; ne, inventa remissione, utatur se.

Post irreverentem oculum cave ; et non mireris, si in te deliquerit.

Sicut viator sitiens os aperit, et ab omni aqua proxima bibet, contra omnem palum sedebit, et contra sagittam aperiet pharetram.

Gratia mulieris delectabit virum suum, et ossa illius impinguabit.

Scientia ipsius.

Datum Domini est mulier taciturna : et non est commutatio eruditæ animæ.

Gratia super gratiam, mulier pudorata :

Et non est pondus omne dignum continentis animæ.

Sol exoriens in altissimis Domini, et species mulieris bonæ in ornamento domus suæ.

Lucerna lucens super candelabrum sanctum, et species faciei in ætate stabili.

Columnæ aureæ super basim argenteam, et pedes decori in pectoribus stabilis.

3. Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis bonis.

4. Divitis autem et pauperis cor bonum, in omni tempore vultus illorum hilaris.

5. A tribus timuit cor meum, et in quarto facies mea metuit.

6. Delaturam civitatis, et collectionem populi :

7. Calumniam mendacem : super mortem omnia gravia :

8. Dolor cordis et luctus, mulier zelotypa.

9. In muliere zelotypa flagellum linguæ, omnibus communicans.

10. Sicut boum jugum quod movetur, ita et mulier nequam : qui tenet illam, quasi qui apprehendit scorpionem.

11. Mulier ebriosa, ira magna : et contumelia et turpitudo illius non tegetur.

12. Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, et in palpebris illius agnoscetur.

13. In filia non avertente se, firma custodiam : ne inventa occasione, utatur se.

14. Ab omni irreverentia oculorum ejus cave, et ne mireris, si te neglexerit.

15. Sicut viator sitiens ad fontem os aperiet, et ab omni aqua proxima bibet, et contra omnem palum sedebit, et contra omnem sagittam aperiet pharetram, donec deficiat.

16. Gratia mulieris sedulæ delectabit virum suum, et ossa illius impinguabit.

17. Disciplina illius datum Dei est.

18. Mulier sensata et tacita, non est immutatio eruditæ animæ.

19. Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata.

20. Omnis autem ponderatio non est digna continentis animæ.

21. Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species in ornamentum domus ejus :

22. Lucerna splendens super candelabrum sanctum, et species faciei super ætatem stabilem.

23. Columnæ aureæ super bases argenteas, et pedes firmi super plantas stabilis mulieris.

24. Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.

4. *Divitis autem.* Sive divitis, sive pauperis cor lætum, vultum exhilarat : quæ sententia referri videtur ad vers. 2.

6. *Delaturam civitatis* : Græc. διαβολὴν. Civitati crimen illatum, nec privatis tantum, sed universæ communitati, per calumniam. *Collectionem populi* : Græc. *turbæ*, sive inconditæ multitudinis. *Calumniam mendacem* : Græc. *mendacium.*

8. *Dolor cordis.* Quartum illud, ima pectoris vulnerans : *mulier zelotypa* : sive, ut habet Græc. *æmula mulieri*, urunt enim se mutuo æmulæ fœminæ, virumque velut in medio deprehensum requiescere non sinunt.

9. *In muliere zelotypa*, sive æmula, est *flagellum linguæ, omnibus communicans* : sive commune. Indicat maledicta communicata ac dissipata in vulgus.

10. *Boum jugum* : conjugium jugum quoddam : *quod movetur*, concutitur, distrahitur, incertisque fertur motibus : σαλευόμενον : ubi viro bono *mulier nequam* copulatur.

12. *In extollentia oculorum* : in inverecundia et protervia, *et in palpebris* : in mollitie : quales sunt illi oculi, quos vocat Petrus adulterii plenos. II *Petr.*, II, 14.

13. *In filia non avertente se* : ἀδιατρέπτῳ, quod etiam inverecundam sonat.

14. *Irreverentia* : Græc. *inverecundo oculo. Si te neglexerit* : si monita tua despexerit. Vide Græc

15. *Sicut viator sitiens* ab omni fonte potat, lassusque ad omnem palum considebit, ac defiget tentorium, et sicut qui tela congerit, ad omnem sagittam pharetram aperiet, *donec deficiat* locus; sic puella inverecunda omni amori patet, quod auctor per modestiam reticet.

18. *Mulier sensata* : supple, donum quoque Dei est, ex antecedente. *Non est immutatio* : commutatio, pretium, *eruditæ animæ.*

22. *Candelabrum sanctum* : in templo : *species faciei* : formæ pulchritudo : *super ætatem stabilem* : maturam : en species pudicæ mulieris, sanctum quid, et candelabri sancti facibus comparatum.

23. *Columnæ aureæ* ; pulchra pulchris, firma firmis fulta, comparat mulieri *super plantas* firmis vestigiis consistenti, nec vagæ atque incompositæ; quod magis ad animum referendum, ex vers. seq. *Stabilis mulieris* : εὐσταθοῦς, *rectæ* bene librato corpore : quod autem pro στερεοῖς, quod Vul-

In duobus contristatum est cor meum, et in tertio iracundia mihi advenit.

Vir bellator deficiens per inopiam : et viri sensati si contemnantur.

Regrediens a justitia ad peccatum, Dominus parabit eum ad rhomphæam.

Difficile exuetur negotians a delicto : et non justificabitur caupo a peccato.

gatus legisse videtur, id est, firmamentis (pedum) seu plantis, Græc. nunc habet στέρνοις, *pectoribus*, nullo sensu, omnino repudiandum.

25. In duobus contristatum est cor meum, et in tertio iracundia mihi advenit.

26. Vir bellator deficiens per inopiam : et vir sensatus contemptus :

27. Et qui transgreditur a justitia ad peccatum, Deus paravit eum ad rhomphæam.

28. Duæ species difficiles et periculosæ mihi apparuerunt : difficile exuitur negotians a negligentia : et non justificabitur caupo a peccatis labiorum.

28. *Negotians* : mercator : *a negligentia* : mercatura opus sollicitum ; *caupo a peccatis labiorum* : ars cauponaria scatens mendaciis inflato rerum pretio.

CAPUT XXVII.

Inopia, avaritia, emptio et venditio, 1, 2, 3; cogitationum cribratio, 5 ; cultura animorum, 6; ex sermone quemvis explora, 8; quærenda justitia : veritas : juramenta, 15 ; maledicta : infida amicitia : arcanorum proditio, 17 et seqq.; dissimulator sibi ipsi accersit pœnam, 25 et seqq.

SIXTINA VERSIO.

Propter indifferens multi deliquerunt : et qui quærit locupletari, avertet oculum.

In medio compaginis lapidum palus figetur, et inter medium venditionis et emptionis angustiabitur peccatum.

Si non in timore Domini tenuerit se instanter, cito subvertetur domus ejus.

In percussura cribri remanet fimus : sic quisquiliæ hominis in cogitatione ejus.

Vasa figuli probat fornax, et tentatio hominis in sermocinatione ejus.

Culturam ligni ostendit fructus ipsius ; sic verbum excogitatum, hominis cor.

Ante sermonem non laudes virum ; hæc enim tentatio est hominum.

Si sequaris justitiam, apprehendes : et indues illam quasi poderem honoris.

Volatilia ad sibi similia divertent : et veritas ad eos qui operantur ipsam, revertetur.

Leo venationi insidiatur : sic peccata operantibus iniqua.

Narratio pii semper sapientia : stultus autem ut luna mutatur.

In medio insensatorum serva tempus : in medio autem cogitantium assiduus esto.

Narratio fatuorum odiosa ; et risus eorum in deliciis peccati.

Loquela multum jurantis arriget capillos ; et jurgium eorum obturatio aurium.

1. *Avertit oculum* : a lege, sive a malis imminentibus, quorum avaritia radix est. I *Tim.*, VI, 10.

2. *Angustibitur peccatum*, συντριβήσεται, constringetur, firmabitur.

3. *Conteretur* : alia versio : *Cum delinquente* : abest a Græc., neque ullum habet sensum.

5. *Sicut in percussura* (concussione) *cribri remanet pulvis* : lapilli, arena, *sic aporia*, dubitatio *in cogitatu*, in ratiocinatione *hominis* : velut cribratione quadam bona malave consilia secernuntur.

7. *Sicut rusticatio*. Vide Græc., in quo tamen nonnihil desideres.

VERSIO VULGATA.

1 Propter inopiam multi deliquerunt : et qui quærit locupletari, avertit oculum suum.

2. Sicut in medio compaginis lapidum palus figitur, sic et inter medium venditionis et emptionis angustiabitur peccatum.

3. Conteretur cum delinquente delictum.

4. Si non in timore Domini tenueris te instanter, cito subvertetur domus tua.

5. Sicut in percussura cribri remanebit pluvis, sic aporia hominis in cogitatu illius.

6. Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis.

7. Sicut rusticatio de ligno ostendit fructum illius, sic verbum ex cogitatu cordis hominis.

8. Ante sermonem non laudes virum : hæc enim tentatio est hominum.

9. Si sequaris justitiam, apprehendes illam : et indues quasi poderem honoris, et inhabitabis cum ea, et proteget te in sempiternum, et in die agnitionis invenies firmamentum.

10. Volatilia ad sibi similia conveniunt : et veritas ad eos, qui operantur illam, revertitur.

11. Leo venationi insidiatur semper : sic peccata operantibus iniquitates.

12. Homo sanctus in sapientia manet sicut sol : nam stultus sicut luna mutatur.

13. In medio insensatorum serva verbum tempori : in medio autem cogitantium assiduus esto.

14. Narratio peccantium odiosa, et risus illorum in deliciis peccati.

15. Loquela multum jurans, horripilationem capiti statuet : et irreverentia ipsius obturatio aurium.

9. *Poderem* : illustrem vestem.

10. *Veritas... qui operantur illam* : tractant, meditantur, cum eaque assuescunt.

11. *Leo venationi... sic peccata*. Ubi consuetudinem peccandi feceris, repente ac tanquam ex occulto irruunt, et imparatos rapiunt.

13. *In medio... serva verbum tempori* : hebraismus, pro, *serva tempus*, sive opportunitatem, ut habet Græc., parce et cum tempus resque postulat, versare cum insipientibus : at, *in medio cogitantium*, intelligentium, *assiduus esto*.

15. *Irreverentia* : Græc. *jurgium eorum* : *obturatio aurium* : propter juramenta interserta. Vide seqq.

Effusio sanguinis rixa superborum : et maledictio illorum auditus gravis.

Qui denudat arcana, fidem perdidit ; et non invenies amicum ad animum suum.

Dilige amicum, et conjungere fide cum illo.

Si autem denudaberis absconsa illius, non persequaris post eum.

Sicut enim perdidit homo inimicum suum ; sic qui perdidit amicitiam proximi.

Et sicut qui dimisit avem de manu sua ; sic dimisisti proximum, et non eum capies.

Non illum sequaris, quoniam longe discessit ; et effugit quasi caprea de laqueo.

Quoniam vulnus est colligare : et maledicti est concordatio :

Qui autem denudavit mysteria, desperavit.

Annuens oculo fabricat iniqua ; et nemo ipsum removebit ab ipso.

In conspectu oculorum tuorum indulcabit os suum, et super sermones tuos admirabitur. Novissime autem pervertet os suum, et in verbis tuis dabit scandalum.

Multa odivi, et non coæquavi ei ; et Dominus odiet illum.

Qui in altum mittit lapidem, super caput suum mittit : et plaga dolosa dividet vulnera.

Qui foveam fodit, incidet in eam ; et qui statuit laqueum, in eo capietur.

Qui facit mala, super ipsum involventur : et non agnoscet unde adveniant sibi.

Illusio, et improperium superborum, et vindicta sicut leo insidiabitur illi.

Laqueo capientur, qui oblectantur casu justorum ; et dolor consumet illos antequam moriantur.

Ira et furor, etiam hæc sunt abominationes, et vir peccator continens erit illorum.

16. Effusio sanguinis in rixa superborum : et maledictio illorum auditus gravis.

17. Qui denudat arcana amici, fidem perdit. et non inveniet amicum ad animum suum.

18. Dilige proximum, et conjungere fide cum illo.

19. Quod si denudaveris absconsa illius, non persequeris post eum.

20. Sicut enim homo qui perdit amicum suum : sic et qui perdit amicitiam proximi sui.

21. Et sicut qui dimittit avem de manu sua, sic dereliquisti proximum suum, et non eum capies.

22. Non illum sequaris, quoniam longe abest : effugit enim quasi caprea de laqueo, quoniam vulnerata est anima ejus.

23. Ultra eum non poteris colligare : et maledicti est concordatio :

24. Denudare autem amici mysteria, desperatio est animæ infelicis.

25. Annuens oculo fabricat iniqua, et nemo eum abjiciet :

26. In conspectu oculorum tuorum conculcabit os suum, et in verbis tuis dabit scandalum.

27. Multa audivi, et non coæquavi ei : et Dominus odiet illum.

28. Qui in altum mittit lapidem, super caput ejus cadet : et plaga dolosa, dolosi dividet vulnera.

29. Et qui foveam fodit, incidet in eam : et qui statuit lapidem proximo, offendet in eo : et qui laqueum alio ponit, peribit in illo.

30. Facienti nequissimum consilium, super ipsum devolvetur : et non agnoscet unde adveniat illi.

31. Illusio, et improperium superborum, et vindicta sicut leo insidiabitur illi.

32. Laqueo peribunt qui oblectantur casu justorum ; dolor autem consumet illos antequam moriantur.

35. Ira et furor, utraque execrabilia sunt, et vir peccator continens erit illorum.

19. *Quod si denudaveris.* Vide vers. 22.

20. *Qui perdit amicum* : qui cædit. Sensus est proditionem arcani cædem esse amicitiæ, nec magis resurgere cæsam ac mortuam, quam amicum (aut inimicum) neci deditum. Vide autem vers. 22, 23, 24.

23. *Non poteris colligare* : obligare vulnus. Vide Græc., cujus sensus est, ut obligari et sanari vulnus, ita maledictum resarciri posse ; at arcani proditione rem in desperationem adduci.

25. *Annuens oculo.* Hac phrasi designatur artifex plura nutibus quam verbis conficiens : omnis malæ rei dissimulator, de quo supra, XIX, 23, et *Prov.*, VI. 13 X, 10. *Nemo eum abjiciet* : nemo declinat ictus tam caute concinnantis dolos.

27. *Non coæquavi ei* quemquam ; nihil æquo odi atque ipsum.

28. *Plaga dolosa* : qui cæco ictu ferit per tenebras, sæpe seipsum vulnerat. *Dividet vulnera* : diducet ; forte etiam vulneribus dividet carnes.

31. *Illusio et improperium* : pœna insidiatrix, sicut leo, insequetur illusores, etc.

33. *Continens erit illorum* ; obnoxius.

CAPUT XXXVIII.

Non ulciscendum, 1 ad 10 ; non contendendum, 10 et seqq.; bilinguis, 15 ; lingua tertia, seu serens jurgia, 16 et seqq.; continendæ aures et os, 28 ; sermones suos quisque purget, 29, 30.

SIXTINA VERSIO.

Qui vindicat, a Domino inveniet vindictam ; et peccata illius servans servabit.

Remitte injuriam proximo tuo : et tunc deprecanti tibi peccata solventur.

Homo homini reservat iram ; et a Deo quærit medelam.

2. *Relinque* : dimitte : Græc. *remitte.*

VERSIO VULGATA.

1. Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam et peccatua illius servans servabit.

2. Relinque proximo tuo nocenti te : et tunc deprecanti tibi peccata solventur.

3. Homo homini reservat iram, et a Deo quærit medelam ?

3. *Homo homini* : servus servo. Vide *Matth.*, XVIII, 32.

In hominem similem sibi non habet misericordiam et de peccatis suis deprecatur.

Ipse cum caro sit, reservat iram : quis propitiabit peccata illius?

Memento novissimorum et desine inimicari :

Tabitudinis et mortis : et permane in mandatis.

Memorare mandata ; et ne irascaris proximo,

Et testamentum Altissimi, et despice ignorantiam.

Abstine a lite, et minues peccata

Homo enim iracundus incendet litem : et vir peccator turbabit amicos, et in medio pacem habentium immittit calumniam.

Secundum materiam ignis sic exardescet : secundum virtutem hominis, iracundia illius erit : et secundum substantiam exaltabit iram suam : et secundum firmitatem rixæ exardescet.

Contentio festinata incendit ignem, et rixa festinans effundit sanguinem.

Si sufflaveris scintillam, exardescet : et si expueris super illam, extinguetur : et utraque ex ore tuo proficiscuntur.

Susurronem et bilinguem maledicere : multos enim pacem habentes perdiderunt.

Lingua tertia multos commovit, et dispersit illos de gente in gentem :

Et civitates munitas destruxit, et domos magnatorum subvertit.

Lingua tertia mulieres viriles ejecit, et privavit illas laboribus suis.

Qui attendit illi, non inveniet requiem, nec habitabit cum requie.

Flagelli plaga livorem faciet : plaga autem linguæ comminuet ossa.

Multi ceciderunt in ore gladii : et non ut ii qui ceciderunt per linguam.

Beatus qui tectus est ab ea, qui in iracundia illius non transivit, qui non traxit jugum illius, et in vinculis illius non est ligatus.

4. In hominem similem sibi non habet misericordiam et de peccatis suis deprecatur ?

5. Ipse cum caro sit, reservat iram, et propitiationem petit a Deo ? quis exorabit pro dilectis illius ?

6. Memento novissimorum et desine inimicari ;

7. Tabitudo enim et mors imminent in mandatis ejus.

8. Memorare timorem Dei, et non irascaris proximo.

9. Memorare testamentum Altissimi, et despice ignorantiam proximi.

10 Abstine te a lite, et minues peccata.

11. Homo enim iracundus incendit litem, et vir peccator turbabit amicos et in medio pacem habentium imittet inimicitiam.

12 Secundum enim ligna silvæ, sic ignis exardescit : et iracundia illius erit, secundum virtutem hominis, sic et secundum substantiam suam exaltabit iram suam.

13. Certamen festinatum incendit ignem, et lis festinans effundit sanguinem, et lingua testificans adducit mortem.

14. Si sufflaveris in scintillam, quasi ignis exardebit : et si expueris semper illam, extinguetur : utraque ex ore proficiscuntur.

15. Susurro et bilinguis maledictus : multos enim turbabit pacem habentes.

16. Lingua tertia multos commovit, et dispersit illos de gente in gentem.

17. Civitates muratas divitum destruxit, et domos magnatorum effodit.

18. Virtutes populorum concidit, et gentes fortes issolvit.

19. Lingua tertia mulieres viratas ejecit, et privavit illas laboribus suis.

20. Qui respicit illam, non habebit requiem, nec habebit amicum, in quo requiescat.

21. Flagelli plaga livorem facit : plaga autem linguæ comminuet ossa.

22. Multi ceciderunt in ore gladii : sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam.

23. Beatus qui tectus est a lingua nequam, qui in iracundiam illius non transivit, et qui non attraxit jugum illius, et in vinculis ejus non est ligatus :

7. *Tabitudo... in mandatis ejus* : supple, *in ulciscentes* ; intentata scilicet mortis pœna in transgressores legis, quales illi sunt, qui non benefaciunt inimico, nec pecus quoque ejus reducunt ad eum ; ubi Tertullianus : » Quanto magis jubentur ut ipsum sibi ! » *Exod.*, XXIII, 4, 5. Paulus etiam docet vetere lege vetitam ultionem, *Rom.*, XII, 19, 20. Vide etiam illud Davidis ultionem detestantis de Nabalo, I *Reg.*, XXV, 31, 33, et alia passim.

9. *Despice ignorantiam* : errorem : *proximi* te lædentis : videtur enim ignorare legem : Sic : *Dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt.* Luc., XXIII, 34.

11. *Inimicitiam* : Græc. *calumniam.*

12. *Secundum virtutem* : potentiam, vires. *Et secundum substantiam* : quo ditior, et potestate firmior, eo iratior.

13. *Certamen festinatum... lis festinans* : rixa suscepta levi animo.

14. *Utraque ex ore* : indicat rixas, vel accendi, vel extingui adstantium sermonibus.

16. *Lingua tertia* : certissima lectio, quam præter Vulgatam græci habent codices præstantissimi. Proverbialis locutio in Chaldaica Paraphrasi frequens, ut ad *Psal.* C, Hebr., CI, vers. 5, et ad *Psal.* CXXXIX, Hebr. CXL, vers. 12, linguam tertiam volunt esse eam, quæ inter duos amicos serat jurgia. Unde illi pessima quæque attribuunt, ut bella dissidiaque inter gentes ; hic, excidia civitatum, et illustrium familiarum, vers. 17, 18 ; denique conjugum divortia, vers. 19, etc. Recte autem post linguam duplicem, seu fallacem et ancipitem, vers. 15, subdit linguam tertiam, vulgi usu notam. Quod vero notat Flaminius ad Vaticani marginem annotatum esse pro τρίτην, *tertiam*, τροπην, seu τετρυπημένην, *perforatam*, nemo non videt conjecturas esse hominum non satis cogitantium quid esset lingua τρίτη, seu *tertia* ; quanquam intelligi posset lingua perforata, quæ secreta non teneat : quo sensu apud Comicum :

Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.

19. *Mulieres viratas* : mulieres fortes, quemadmodum Vulgata vertit XXVI, 2.

22. *Non sic quasi qui* : *sic* redundat : vide Græc. *Suam*: Græc. deest. Hic enim non agitur de iis qui lingua sua perierunt ; sed qui absolute malæ linguæ vulneribus, 21. 23.

23. *In iracundia* : qui iratam et sævientem non est expertus.

Jugum enim illius, jugum ferreum est; et vincula illius, vincula ærea.

Mors illius, mors nequissima, et utilis potius infernus quam illa.

Non obtinebit pios; et in flamma illius non comburentur.

Qui relinquunt Dominum, incident in illam; et exardebit in illis, et non extinguetur. Immittetur in illos quasi leo, et quasi pardus perdet eos.

Ecce sepi possessionem tuam spinis.

Et argentum tuum et aurum tuum alliga : et verbis tuis fac jugum et stateram : et ori tuo fac ostium et vectem.

Attende, ne forte labaris in ea : ne cadas in conspectu insidiantis.

24. Jugum enim illius, jugum ferreum est : et vinculum illius, vinculum æreum est.

25. Mors illius, mors nequissima : et utilis potius infernus quam illa.

26. Perseverantia illius non permanebit, sed obtinebit vias injustorum : et in flamma sua non comburet justos.

27. Qui relinquunt Deum, incident in illam, et exerdebit in illis, et non extinguetur, et immittetur in illos quasi leo, et quasi pardus lædet illos.

28. Sepi aures tuas spinis, linguam nequam non audire, et ori tuo facito ostia, et seras.

29. Aurum tuum et argentum tuum confla : et verbis tuis facito stateram, et frenos ori tuo rectos :

30. Et attende ne forte labaris in lingua, et cadas in conspectu inimicorum insidiantium tibi, et sit casus tuus insanabilis in mortem.

25. *Quam illa* : mala lingua.

26. *Perseverantia* : non tamen valebit semper; nam *vir linguosus non dirigetur* (non firmabitur) *in terra* : *virum injustum mala capient*, etc. Psal. CXXXIX, 12.

29. *Aurum tuum... confla* : expurga.

CAPUT XXIX.

De mutuo, et fidejussione, toto capite : contra mutuo accipientes, nec solventes, 4 *et seqq.*; contra recusantes dare mutuo, 10 *et seq.* eleemosyna, 14 *et seq.*; mutuo accipiens, erro, 29.

SIXTINA VERSIO.

Qui facit misericordiam, fœnerabitur proximo : et qui prævalet manu sua, mandata servat.

Fœnerare proximo in tempore necessitatis illius, et rursus redde proximo in tempore.

Confirma verbum, et fideliter age cum illo; et in omni tempore invenies quod tibi necessarium est.

Multi quasi inventionem æstimaverunt fœnus, et præstiterunt molestiam iis qui se adjuverunt.

Donec accipiat, osculabitur manum ejus, et in pecuniis proximi humiliabit vocem :

Et in tempore redditionis protrahet tempus, et reddet verba acediæ, et tempus causabitur :

Si potuerit, vix reddet dimidium, et computabit illud quasi inventionem.

Si autem, fraudavit illum pecuniis ejus, et possedit illum inimicum gratis :

Maledicta et convicia reddet illi : et pro honore reddet illi inhonorationem.

Multi propter nequitiam averterunt : fraudari gratis timuerunt.

Verumtamen super humilem longanimis esto : et pro eleemosyna non protrahas illum.

Propter mandatum assume pauperem : et secundum inopiam ejus ne dimittas eum vacuum.

1. *Qui prævalet manu* : qui manu est liberali.

4. *Multi quasi inventionem* : quasi bonum inventum ac modum acquirendæ rei : verti potest tanquam lucrum inexpectatum. *Æstimaverunt fœnus* : mutuo acceptam, nec reddendam pecuniam, vide vers. 7.

6. *Verba tædii* : hoc est, cunctationis. *Et computabit illud* : pecuniam creditam, *quasi inventionem* : quasi rem bene inventam, bene partam : sive existimaverunt procrastinationem illam quasi præclarum inventum.

8. *Sin autem* : supple, non potuerit reddere.

9. *Convicia et maledicta reddet illi*, loco pecuniarum.

10. *Multi non causæ*... multi sunt qui a mutuo dando

VERSIO VULGATA

1. Qui facit misericordiam, fœneratur proximo suo : et qui prævalet manu, mandata servat.

2. Fœnerare proximo tuo in tempore necessitatis illius, et iterum redde proximo in tempore suo.

3. Confirma verbum, et fideliter age cum illo : et in omni tempore invenies quod tibi necessarium est.

4. Multi quasi inventionem æstimaverunt fœnus, et præstiterunt molestiam his, qui se adjuverunt.

5. Donec accipiant, osculantur manus dantis, et in promissionibus humiliant vocem suam :

6. Et in tempore redditionis postulabit tempus, et loquetur verba tædii et murmurationum, et tempus causabitur.

7. Si autem potuerit reddere, adversabitur, solidi vix reddet dimidium, et computabit illud quasi inventionem :

8. Sin autem fraudabit illum pecunia sua, et possidebit illum inimicum gratis :

9. Et convicia et maledicta reddet illi : et pro honore et beneficio reddet illi contumeliam.

10. Multi non causa nequitiæ non fœnerati sunt : sed fraudari gratis timuerunt.

11. Verumtamen super humilem animo fortior esto : et pro eleemosyna non trahas illum.

12. Propter mandatum assume pauperem : et propter inopiam ejus ne dimittas eum vacuum.

abhorrent, non *causa nequitiæ* : non perverso animo : *sed* eo quod *fraudari gratis* (nulla spe emolumenti, seu potius, nulla satis idonea metuendi causa) *timuerunt*; quos sequentia reprehendunt. Græc. *Multi per nequitiam avertunt* (se a mutuo dando petentibus) : contra quod Dominus : *Volenti mutuari a te, ne avertaris*. Matth., V, 42.

11. *Animo fortior* : ne sis adeo meticulosus, neque duro animo tuo eam excusationem obtendas, quæ est versu præcedenti : quippe qui non modo mutuo dare, sed etiam ultro eleemosynam præstare jubearis (vide vers. 13). *Ne trahas*, ne protrahas, nec in longum ducas.

12. *Propter inopiam* : secundum inopiam.

Perde pecuniam propter fratrem et amicum tuum : et non contrahat rubiginem sub lapide in perditionem.

Pone thesaurum tuum secundum præcepta Altissimi : et proderit tibi magis quam aurum.

Conclude eleemosynam in cellis tuis : et hæc eruet te ex omni malo.

Super scutum potentiæ, et super lanceam roboris, ad versus inimicum pugnabit pro te.

Vir bonus fidejubet pro proximo : et qui perdidit verecundiam, derelinquet illum.

Gratias fidejussoris ne obliviscaris : dedit enim pro te animam suam.

Bona fidejussoris evertet peccator : et ingratus sensu derelinquet liberantem se.

Fidejussio multos perdidit dirigentes, et commovit illos quasi fluctus maris.

Viros potentes migrare fecit : et vagati sunt in gentibus alienis.

Peccator incidens in fidejussionem, et sectans redemptiones, incidet in judicia.

Recupera proximuu secundum virtutem tuam : et attende tibi, ne incidas.

Initium vitæ, aqua et panis, et vestimentum, et domus tegens turpitudinem.

Melior est victus pauperis sub tegmine asserum, quam epulæ splendidæ in alienis.

Super minimum et magnum placeat tibi.

Vita nequam de domo in domum : et ubi hospitabitur, non aperiet os.

Hospitio suscipies, et potabis ad ingrata ; et præterea in his amara audies :

Transi, hospes, orna mensam ; et si quid in manu tua, ciba me.

Exi, hospes, a facie honoris : advenit mihi hospitio suscipiendus frater : opus est domo.

Gravia hæc homini habenti sensum, increpatio domus, et improperium fœneratoris.

13. Perde pecuniam propter fratrem et amicum tuum. et non abscondas illam sub lapide in perditionem.

14. Pone thesaurum tuum in præceptis Altissimi : et proderit tibi magis quam aurum.

15. Conclude eleemosynam in corde pauperis : et hæc pro te exorabit ab omni malo.

16, 17, 18. Super scutum potentis, et surper lanceam, adversus inimicum tuum pugnabit.

19. Vir bonus fidem facit pro proximo suo : et qui perdiderit confusionem, derelinquet sibi.

20. Gratiam fidejussoris ne obliviscaris : dedit enim pro te animam suam.

21. Repromissorem fugit peccator et immundus.

22. Bona repromissoris sibi adscribit peccator : et ingratus sensu derelinquet liberantem se.

23. Vir repromittit de proximo suo : et cum perdi derit reverentiam, derelinquetur ab eo.

24. Repromissio nequissima multos perdidit dirigentes, et commovit illos quasi fluctus maris.

25. Viros potentes gyrans migrare fecit : et vagati sunt in gentibus alienis.

26. Peccator transgrediens mandatum Domini, incidet in promissionem nequam : et qui conatur multa agere, incidet in judicium.

27. Recupera proximum secundum virtutem tuam : et attende tibi, ne incidas.

28. Initium vitæ hominis aqua et panis, et vestimentum, et domus protegens turpitudinem.

29. Melior est victus pauperis sub tegmine asserum, quam epulæ splendidæ in peregre sine domicilio.

30. Minimum pro magno placeat tibi, et improperium peregrinationis non audies.

31. Vita nequam hospitandi de domo in domum : et ubi hospitabitur, non fiducialiter aget, nec aperiet os.

32. Hospitabitur, et pascet, et potabit ingratos, et ad hæc amara audiet.

33. Transi, hospes, et orna mensam : et quæ in manus habes, ciba cæteros.

34. Exi a facie honoris amicorum meorum : necessitudine domus meæ hospitio mihi factus est frater.

35. Gravia hæc homini habenti sensum : correptio domus, et improperium fœneratoris.

15. *Eleemosynam in corde pauperis* : in sinu , latenter. *Prov.* XXI. 14. Græc. *in cellis tuis* ; suo tempore erogandam nec alio distrahandam ; sint cellæ ejusmodi, quæ non uni tibi, sed potius pauperi fructiferæ sint.

19. *Vir bonus fidem facit,* fidejubet : qua sententia molliuntur et explicantur quæ passim in *Proverbiis* de non fidejubendo feruntur. *Confusionem,* verecundiam : qui inverecunde negat opem suam proximo laboranti : *derelinquet* illum (proximum suum) *sibi...* suæ inopiæ : cujus versus alia interpretatio, sed mutila et obscura, vers. 23.

21. *Repromissorem* : fidejussorem.

22. *Sibi adscribit* : Vide Græc.

23. *Vir repromittit* : Vide vers. 19.

24. *Multos perdidit dirigentes,* bene habentes : multos etiam viros bonos a recto tramite avertit, dum se fraudibus et vitiligationibus expedire satagunt. Vide vers. 26.

26. *Incidet* (tanquam in barathrum) *in promissionem :* fidejussionem : *Qui conatur multa agere* ut se expediat : sive ut Græc. habet, *sectans redemptiones,* se a fidejussione expedire satagens : *incidet in judicium :* in judicia, in lites inextricabiles ; aliter : *qui multis se implicat negotiis : sectans redemptiones,* ἐργολαβείας, *alienas lites emens :* conductorem, redemptorem, institorem agens, multaque agenda suscipiens : *incidet,* etc.

28. *Initium vitæ* : vita paucis eget : quod qui cogitaverit, non ad fœnora adigetur, quibus sibi exitium accersat. Vide vers. 35. *Domus... turpitudinem,* occultans quæ decentius latent.

29. *In peregre* : in alieno loco.

31. *Vita nequam :* pudenda.

32. *Hospitabitur.* Nec minus incommoda, aut injucunda susceptio talium hospitum, qui mendicandi consuetudine frontem perfricuerint.

33. *Transi, hospes* : oratio peregrini impudentis, cibos ab hospite tanquam debitum exigentis : *ciba cæteros,* Græc. *me.*

34. *Exi a facie honoris* : oratio excusantis ab hospite suscipiendo ; decede ab honoris loco quem concedo amicis. *Necessitudine domus meæ* : domo opus habeo ; hospes alius supervenit, fratris instar charus. Vide Græc.

35. *Gravia hæc* : hæc præcepta sunt *correptio domus,* instructio, emendatio. *Improperium fœneratoris* : ejus qui accipiendo fœnori, eo inopiæ redactus est, ut eversa re domoque, vagus ac profugus nullo possit loco consistere.

CAPUT XXX.

De liberis ab ineunte ætate curandis, ad 14; de valetudine, ad finem usque capitis : de ejus pretio, 14 ad 22, ad eam servandam adhibenda lætitia, 23; continentia, 24; et in cibis delectus, 27, fugiendæ curæ : tristitia, invidia, ira, 22, 24, 25, 26.

SIXTINA VERSIO

De liberis.

Qui diligit filium suum, assiduabit illi flagella, ut lætetur in novissimo suo.

Qui erudit filium suum, lucrabitur in illo, et in medio notorum in illo gloriabitur.

Qui docet filium suum, in zelum mittet inimicum ; et in medio amicorum gloriabitur in illo.

Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus : similem enim sibi reliquit post se.

In vita sua vidit, et lætatus est, et in obitu suo non est contristatus.

Contra inimicos reliquit defensorem, et amicis reddéntem gratiam.

Refrigerans filium, colligabit vulnera illius; et ad omnem clamorem turbabuntur viscera sua.

Equus indomitus evadit durus : et filius remissus evadet præceps.

Lacta filium, et paventem te faciet : lude cum illo, et contristabit te.

Ne corrideas illi, ne simul doleas : et in novissimo quaties dentes.

Non des illi potestatem in juventute :

Tunde latera illius, dum infans est : ne forte induratus, non credat tibi.

Erudi filium tuum, et operare in illo; ne in turpitudinem tuam offendat. Et ne despicias ignorantias illius : curva cervicem ejus in juventute.

De sanitate.

Melior est pauper sanus, et fortis viribus, quam dives flagellatus in corpore suo.

Sanitas et bona habitudo melior est omni auro : et corpus validum, quam census immensus.

Non est census melior sanitate corporis : et non est oblectamentum super cordis gaudium.

Melior est mors, quam vita amara, aut languor perseverans.

Bona offusa ad os clausum, appositiones epularum appositæ super sepulcrum.

Quid prodest oblatio idolo ? nec enim manducabit, nec odorabitur :

Sic qui persecutionem patitur a Domino.

VERSIO VULGATA

1. Qui diligit filium suum, assiduat illi flagella, ut lætetur in novissimo suo, et non palpet proximorum ostia.

2. Qui docet filium suum, laudabitur in illo, et in medio domesticorum in illo gloriabitur.

3. Qui docet filium suum, in zelum mittit inimicum; et in medio amicorum gloriabitur in illo.

4. Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus; similem enim reliquit sibi post se.

5. In vita sua vidit, et lætatus est in illo : in obitu suo non est contristatus, nec confusus est coram inimicis.

6. Reliquit enim defensorem domus contra inimicos, et amicis, reddentem gratiam.

7. Pro animabus filiorum colligabit vulnera sua : et super omnem vocem turbabuntur viscera ejus.

8. Equus indomitus evadit durus : et filius remissus evadet præceps.

9. Lacta filium, et paventem te faciet : lude cum eo et contristabit te.

10. Non corrideas illi, ne doleas : et in novissimo obstupescent dentes tui.

11. Non des illi potestatem in juventute, et ne despicias cogitatus illius.

12. Curva cervicem ejus in juventute, et tunde latera ejus, dum infans est : ne forte induret, et non credat tibi ; et erit tibi dolor animæ.

13. Doce filium tuum, et operare in illo, ne in turpitudinem illius offendas.

14. Melior est pauper sanus, et fortis viribus, quam dives imbecillis, et flagellatus malitia.

15. Salus animæ in sanctitate justitiæ melior est omni auro et argento : et corpus validum, quam census immensus.

16. Non est census super censum salutis corporis : et non est oblectamentum super cordis gaudium.

17. Melior est mors quam vita amara : et requies æterna quam languor perseverans.

18. Bona abscondita in ore clauso, quasi appositiones epularum circumpositæ sepulcro.

19. Quid proderit libatio idolo ? nec enim manducabit, nec odorabit :

20. Sic qui effugatur a Domino, portans mercedes iniquitatis :

1. *Proximorum ostia* : erro, inops, vagus.

7. *Pro animabus filiorum.* Vide Gr. *Et super omnem vocem* : omnem rumorem malum de filio : *turbabuntur viscera ejus* : culparum metu, et emendandi studio, quod est curare vulnus.

8. *Remissus* : dissolutus : remissis habenis ac stimulis.

10. *Obstupescent dentes tui* : stupor dentium, pro frendore : ex ira adversus filium.

13. *Ne in turpitudinem* : ne turpes ejus mores tibi probro vertant.

14. *Melior.* Hic titulus in Gr. *de valetudine*, cujus pretium hic, tuendæ rationes, ac morborum causas exequitur, vers. 22 ad finem. *Malitia* : malo corporis habitu.

17. *Requies* (cessatio) *æterna* : mors; alia phrasi.

18. *Bona* : meliora : *abscondita in ore clauso* : sive moribundi qui jam glutire non valet, palato et gutture jam exsucco. Vide Gr. *Appositiones epularum.* Alludit ad antiquum morem, cujus vestigium supererat ad nostram usque ætatem in regum funeribus.

20. *Sic qui effugatur* : qui finem habet : Gr. *qui persecutionem patitur a Domino*, immisso exitiali morbo.

Videns oculis et ingemiscens, sicut spado complectens virginem et suspirans.

Non des in tristitiam animam tuam : et non affligas temetipsum in consilio tuo.

Jucunditas cordis, hæc est vita hominis : et exultatio viri est longævitas.

Dilige animam tuam, et consolare cor tuum : et tristitiam longe expelle a te.

Multos enim occidit tristitia ; et non est utilitas in ea

Zelus et iracundia minuunt dies : et ante tempus senectam adducet cogitatus.

In Gr. Cap. XXXIII. v. 13.

Splendidum cor et bonum in opulis ciborum suorum diligentiam adhibebit.

21. Videns oculis, et ingemiscens, sicut spado complectens virginem et suspirans.

22. Tristitiam non des animæ tuæ, et non affligas temetipsum in consilio tuo.

23. Jucunditas cordis hæc est vita hominis, et thesaurus sine defectione sanctitatis : et exultatio viri est longævitas.

24. Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine : congrega cor tuum in sanctitate ejus, et tristitiam longe repelle a te.

25. Multos enim occidit tristitia, et non est utilitas in illa.

26. Zelus et iracundia minuunt dies : et ante tempus senectam adducet cogitatus.

27. Splendidum cor, et bonum in epulis est : epulæ enim illius diligenter fiunt.

21. *Videns oculis*, oggestos cibos, vitæque sustentandæ avidus, deficit viribus.

23. *Sanctitatis* : forte sanitatis, de qua hic agitur, quæ tamen longe valent amplius de sanitate mentis de qua seq. vers. Gr. deest.

24. *Contine* : continens esto.

26. *Zelus* : invidia, livor. *Cogitatus* : Gr. *cura*, sollicitudo. Post hunc versum, multa habet Græcus quæ respondent Vulgatæ, cap. XXXIII, 16 et seqq. usque ad finem capitis, quo loco convenientius reponentur.

27. *Splendidum cor* : liberale, ingenuum : *et bonum* : lætum : bono habitu et sano : et hoc ad valetudinem pertinet, ut cibi non sordide, sed diligenter apteque, nec sine delectu apparentur. Hic versus in Sixtino legitur, vers. 13 cap. XXXIII, alienissimo loco, ut notabimus.

CAPUT XXXI.

De divitiis curisque conjunctis et avaritia, 1 ad 12 ; de conviviis, usque ad finem : mensa divitis, *ibid.* ; intellige ex te ipso quæ sunt proximi, 18; sobrietas præsertim in vino, 22, ad finem : valetudini utilis, *ibid.* ; bonus et liberalis conviva, 28, 29, 41, 42.

SIXTINA VERSIO.

In Græco Caput XXXIV.

Vigilia divitiarum tabefacit carnes, et cogitatus illarum aufert somnum.

Sollicitudo vigiliæ interpellabit dormitionem : et infirmitatem gravem digeret somnus.

Laboravit dives in congregatione pecuniarum, et in requie repletur deliciis suis.

Laboravit pauper in diminutione victus, et in requie indigens fit.

Qui aurum diligit, non justificabitur : et qui insequitur corruptionem, ipse replebitur.

Multi dati sunt in casum propter aurum : et facta est perditio ipsorum ad faciem ipsorum.

Lignum offensionis est sacrificantibus ei : et omnis imprudens capietur in illo.

Beatus dives, qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit.

VERSIO VULGATA

1. Vigilia honestatis tabefaciet carnes, et cogitatus illius aufert sommum.

2. Cogitatus præscientiæ avertit sensum, et infirmitas gravis sobriam facit animam.

3. Laboravit dives in congregatione substantiæ, et in requie sua replebitur bonis suis.

4. Laboravit pauper in diminutione victus, et in fine inops fit.

5. Qui aurum diligit, non justificabitur : et qui insequitur consumptionem, replebitur ex ea.

6. Multi dati sunt in auri casus : et facta est in specie ipsius perditio illorum.

7. Lignum offensionis est aurum sacrificantium : væ illis, qui sectantur illud : et omnis imprudens deperiet in illo.

8. Beatus dives, qui inventus est sine macula : qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris.

1. *Vigilia honestatis* : sive Græc. *divitiarum* : hoc est, vigilia ex sollicitudine divitiarum, amplæque et honorabilis vitæ. Porro hæc habentur in Græc., cap. XXXIV. *Cogitatus* : cura.

2. *Cogitatus præscientiæ* : cogitatio præscia futurorum malorum quæ imminent divitibus : *avertit sensum* : nihil tuti cogitanti relinquit. At Græc. *cura vigiliæ* (seu vigil) *interpellat soporem* : *et infirmitas gravis* : Græc. *ægritudinem gravem eluet* (allevabit) *somnus*.

3, 4. *In requie sua* : in cessatione, in fine, ut habes vers. 4. *In diminutione victus* : in dispergendo, sive dissipando victu, id est, opibus quibus vita sustentatur. Sensus autem utriusque sententiæ est : Alius in colligendo laborat, alius in dispergendo : ad extremum, in vitæ fine, ille laborum fructum, hic egestatem reperit : quæ et similia, si ad vera bona referas, perfectam habebis sententiam.

5. *Consumptionem* : Græc. *qui insequitur corruptionem, ipse* (ea) *replebitur* : corrumpetur, peribit.

5. *In auri casus* : Græc. *in exitium propter aurum* : *in specie ipsius*, auri scilicet. Græc. *et facta est perditio ipsorum, ante faciem ipsorum*, manifesta et ineluctabilis.

7. *Lignum offensionis* (sive idolum) *est aurum sacrificantium* : Græc. (aurum de quo vers. antecedente) *lignum offensionis est* (sive idolum) *sacrificantibus ei* (auro scilicet:) quod congruit loco Pauli : *avaritia est idolorum servitus*. Coloss., III, 5. *Deperiet*. Vide Græc.

Quis est, et beatificabimus eum ? fecit enim mirabilia in populo suo.

Quis probatus est in illo, et perfectus est ? et sit in gloriationem. Quis potuit transgredi, et non est transgressus, et facere mala, et non fecit ?

Stabilientur bona illius : et eleemosynas illius enarrabit Ecclesia.

Super mensam magnam sedisti ? non aperias super illam fauces, et

Ne dicas : Multa quidem sunt, quæ super illam.

Memento quoniam malum est oculus nequam.

Nequius oculo quid creatum est ? Ideo ab omni facie lacrymatur.

Quocumque aspexerit, ne extendas manum :

Et ne comprimaris cum eo in catino.

Intellige quæ sunt proximi, ex te ipso : et in omni re cogita.

Comede, ut homo, quæ tibi sunt apposita ; et non devores, ne odio habearis.

Cessa prior, causa disciplinæ : et noli esse insatiabilis, ne forte offendas.

Et si in medio multorum sedisti, prior illis ne extendas manum tuam.

Quam sufficiens est homini erudito exiguum ! et in lecto suo non laborat asthmate.

Somnus sanitatis in intestino moderato : surrexit prior ; et anima ipsius cum ipso.

Labor vigiliæ, et choleræ, et tortura cum viro insatiabili.

Et si coactus fueris in epulis, surge in medio pomorum, et requiesces.

Audi me, fili, et ne spernas me : et in novissimo invenies verba mea.

In omnibus operibus tuis esto velox, et omnis infirmitas non occurret tibi.

Splendidum in panibus benedicent labia : et testimonium bonitatis illius fidele.

9. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua.

10. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit.

11. Ideo stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum.

12. Supra mensam magnam sedisti ? non aperias super illam faucem tuam prior.

13. Non dicas sic : Multa sunt, quæ super illam sunt :

14. Memento quoniam malus est oculus nequam.

15. Nequius oculo quid creatum est ? Ideo ab omni facie sua lacrymabitur. Cum viderit,

16. Ne extendas manum tuam prior, et invidia contaminatus erubescas.

17. Ne comprimaris in convivio.

18. Intellige quæ sunt proximi tui ex te ipso.

19. Utere quasi homo frugi his, quæ tibi apponuntur ; ne, cum manducas multum, odio habearis.

20. Cessa prior, causa disciplinæ : et noli nimius esse, ne forte offendas.

21. Et si in medio multorum sedisti, prior illis ne extendas manum tuam, nec prior poscas bibere.

22. Quam sufficiens est homini erudito vinum exiguum ! Et in dormiendo non laborabis ab illo, et non sentiès dolorem.

23. Vigilia, cholera, tortura viro infrunito.

24. Sommus sanitatis in homine parco : dormiet usque mane, et anima illius cum ipso delectabitur.

25. Et si coactus fueris in edendo multum, surge e medio, evome : et refrigerabit te, et non adduces corpori tuo infirmitatem.

26. Audi me, fili, et ne spernas me : et in novissimo invenies verba mea.

27. In omnibus operibus tuis esto velox, et omnis infirmitas non occurret tibi.

28. Splendidum in panibus benedicent labia multorum, et testimonium veritatis illius fidele.

9. *Laudabimus* : Græc. *beatificabimus* ; beatum prædicabimus.

10. *Qui probatus est in illo :* auro. Vide Græc.

12. *Supra mensam magnam.* Jam aggreditur de conviviis : qui sermo deducitur ad vers. 19 sequentis capitis, ac primum describit divitum avarorum magna et invisa convivia, monetque ne ciborum copiam, sed animum præbentis aspicias.

14. *Oculus nequam* : avarus, invidus, quasi diceret : Quid lætaris avarorum conviviis ? qui si quid parant lautius, aspicientes dolent, tibique invident, ut exponit sequens.

15. *Ab omni facie lacrymabitur*, sive lacrymat : ille avarus convivii instructor, plorat cibos quos ipse aspicit in mensa sua tibi administratos. *Facies* pro re conspectui oblata. *Cum viderit* : Græc. *quocumque aspexerit ;* quemcumque cibum velut oculis designaverit, ad eum tu

16. *Ne extendas manum... et invidia* : ne invidia (avari tibi invidentis cibos) *contaminatus* (ejusque lividis oculis reprehensus) erubescas : Græc. deest : quo sublato cum sequente planior nexus.

17. *Ne comprimaris* : Græc. *ne collidas cum eo* (manum de qua agitur) *in catino.*

18. *Intellige quæ sunt proximi.* Optima regula morum, quam ad mensam quoque adhibendam docet ; si quid concupiscis, intellige et ab alio posse appeti, et largire ultro, sive dimitte cupienti. Addit Græc. *et in omni re* (quamvis exigua) *cogita* (ac te prudentem præbe).

19. *Utere* : Græc. *comede ut homo ;* ne belluæ more sis vorax.

20. *Causa disciplinæ* : temperantiæ.

21. *Prior illis* : non tantum temperantiæ, sed etiam honoris causa.

22. *Non laborabis* : cruditate et crapula : Græc. *asthmate.*

23. *Vigilia et cholera* : concitata bilis : *et tortura* : alii, *torsiones : viro infrunito* : indocili, intemperanti. In Græc. vers. 23, 24, ordo commutatur.

24. *In homine parco* : sobrio : in ventre moderato. Græc. *Dormiet usque mane* : Græc. *surrexit* prior (surrexit matutinus, et præ aliis vigil.) *Et anima illius cum ipso* : vivax, suique compos.

5. *Et si coactus... in edendo* : Græc. *in epulis surge e medio* : Græc. *pomorum* (ac secundæ mensæ) ; *evome* : ex antiquæ medicinæ præceptis, atque inde inolitis moribus. *Refrigerabit te* : Græc. *requiesces*, desines.

28, 29. *Splendidum in panibus... nequissimo in pane* : panis, hebraismo noto, pro toto victu.

Nequissimo in pane obmurmurabit civitas : et testimonium nequitiæ illius certum.

In vino noli fortem agere : multos enim exterminavit vinum.

Fornax probat aciem ferri in tinctura : sic vinum corda in contentione superborum.

Æquale vitæ vinum homini, si bibas illud mensura sua.

Quæ vita ei, qui minuitur vino ?

Et ipsum creatum est in jucunditatem hominis.

Exultatio cordis, et lætitia animæ, vinum potatum in empore, quod satis sit.

Amaritudo animæ vinum potatum multum in irritatione et contentione.

Multiplicat ebrietas furorem imprudentis in offensionem, minorans virtutem, et faciens vulnera.

In compotatione vini non arguas proximum, et non despicias eum in jucunditate illius.

Verbum improperii ne dicas illi : et non premas illum in repetendo.

29. Nequissimo in pane murmurabit civitas, et testimonium nequitiæ illius verum est.

30. Diligentes in vino noli provocare : multos enim exterminavit vinum.

31. Ignis probat ferrum durum : sic vinum corda superborum arguet in ebrietate potatum.

32. Æqua vita hominibus vinum in sobrietate : si bibas illud moderate, eris sobrius.

33. Quæ vita est ei, qui minuitur vino ?

34. Quid defraudat vitam ? Mors.

35. Vinum in jucunditatem creatum est, et non in ebrietatem, ab initio.

36. Exultatio animæ et cordis vinum moderate potatum.

37. Sanitas est animæ et corpori sobrius potus.

38. Vinum multum potatum irritationem, et iram, et ruinas multas facit.

39. Amaritudo animæ vinum multum potatum.

40. Ebrietatis animositas, imprudentis offensio, minorans virtutem, et faciens vulnera.

41. In convivio vini non arguas proximum : et non despicias eum in jucunditate illius :

42. Verba improperii non dicas illi : et non premas illum in repetendo.

30. *Diligentes in vino* : Græc. *ad potandum alacres* : in vino ne esto fortis.

31. *Sic vinum.* Probatur in potatione quo ingenio quis sit, vino arcana resolvente.

32. *Æqua vita* : vinum sobrie potatum æquabilem ac temperatam vitam facit. *Si bibas moderate* : Græc. *mensura sua.* Vide vers. 36, 37.

40. *Ebrietatis animositas* : Græc. *multiplicat., etc.; minorans virtutem* ; minuens vires.

42. *In repetendo* : debito sive promisso.

CAPUT XXXII.

De rectoribus, ad 4 ; quasi unus ex ipsis, 1 ; senes loquantur : juniores magis audiant, 4 *et seqq.*, domi morandum quam maxime, 16; viri boni, 18, 19; prudentes, 23, 24; correptio : a quibus abstinendum viis, 25; caute agendum, 27.

SIXTINA VERSIO

In Græco Caput XXXV.

De Rectoribus.

Rectorem te posuerunt ? noli extolli : esto in illis, quasi unus ex ipsis :

Curam illorum habe, sic confide : et omni cura tua explicita recumbe :

Ut læteris propter illos, et ornamenti gratia accipias coronam.

Loquere major natu (decet enim te),

In diligenti scientia, et non impedias musica.

VERSIO VULGATA

1. Rectorem te posuerunt ? noli extolli : esto in illis quasi unus ex ipsis.

2. Curam illorum habe, et sic confide, et omni cura tua explicita recumbe :

3. Ut læteris propter illos, et ornamentum gratiæ accipias coronam, et dignationem consequaris corrogationis.

4. Loquere major natu : decet enim te.

5. Primum verbum, diligenti scientia, et non impedias musicam.

1. *Rectorem* convivi ex symbolis; quod antecedentibus magis congruit. Agit autem de illis conviviis gravibus, moderatisque, quæ, veterum sapientum more, optimis sermonibus condiebantur; patet ex vers. 4 et aliis, senioribus docentibus, tacente juniorum turba, adhibita sane musica, verum ut par erat in tali convivio, gravis illa et sacra de qua XLIV, 5, quæ cupiditates componeret, non accenderet; procul autem illæ crebræ, atque ad multam noctem protractæ perpotationes; sed quisque monebatur ut maturus domum rediret, ibique se graviter oblectaret, 14, 15, 16, nec priusquam gratiis Deo actis discederet, vers. 17. Non igitur immerito instruitur ille rector qui his rebus præsit : quanto autem magis officio suo invigilet populorum rector ?

2. *Omni cura tua explicita recumbe :* rebus omnibus comparatis recumbe ad mensam cum reliquis. In populo regendo ne quiescas, nisi officio functus.

3. *Ornamentum gratiæ* : vide Græc. *dignitatem consequaris corrogationis* : deest Græc. Forte : *coronationis*, et esset altera versio posterioris membri hujus versus. Coronas autem in conviviis adhibitas, etiam illud testatur : *Coronemus nos rosis*, Sap. II, 8; quanto ergo magis rectori quam reliquis ?

5. *Diligenti scientia* : accurata : *non impedias musicam* in convivio resonantem, ut vers. 7, 8, sed qualem mox dixmus, doctis temperatisque sermonibus congruentem : Græc. *musica*, neutro plurali : instrumenta musica, cantus, sub quibus etiam comprehendas hominum consiliorumque concentum.

Ubi est acroama, non effundas sermonem : et importune noli sapientiam ostentare.

Sigillum carbunculi in ornamento aureo, concentus musicorum in compotatione vini.

In fabricatione aurea sigillum smaragdi, modulatio musicorum in vino jucundo.

Adolescens loquere, cum necessitas tibi fuerit, vix.

Si bis interrogatus fueris. In summam collige sermonem :

In paucis multa : esto quasi sciens, et simul tacens.

In medio magnatorum non agas æqualem : et alio dicente, ne multa garrias.

Ante tonitruum festinat coruscatio : et ante verecundum præibit gratia.

In hora exurge, et non sis ultimus : recurre in domum, et ne torpeas. Ibi lude :

Et fac cogitata : et ne pecces verbo superbo.

Et super his benedicito eum qui fecit te, et inebriantem te de bonis suis.

Qui timet Dominum, excipiet doctrinam : et qui mane vigilant, invenient benedictionem.

Qui quærit legem, replebitur ea ; et qui simulat, scandalizabitur in ea.

Qui timent Dominum, invenient judicium : et justificationes quasi lumen accendent.

Homo peccator vitat correptionem : et secundum voluntatem suam inveniet comparationem.

Vir consilii non despiciet considerationem : alienus et superbus non pertimescet timorem,

Etiam postquam fecit secum sine consilio.

6. Ubi auditus non est, non effundas sermonem, et importune noli extolli in sapientia tua.

7. Gemmula carbunculi in ornamento auri, et comparatio musicorum in convivio vini.

8. Sicut in fabricatione auri signum est smaragdi, sic numerus musicorum in jucundo et moderato vino.

9. Audi tacens, et pro reverentia accedet tibi bona gratia.

10. Adolescens loquere in tua causa vix.

11. Si bis interrogatus fueris, habeat caput responsum tuum.

12. In multis esto quasi inscius, et audi tacens simul et quærens.

13. In medio magnatorum non præsumas : et ubi sunt senes, non multum loquaris.

14. Ante grandinem præibit coruscatio : et ante verecundiam præibit gratia, et pro reverentia accedet tibi bona gratia.

15. Et hora surgendi non te trices : præcurre autem prior in domum tuam, et illic avocare, et illic lude,

16. Et age conceptiones tuas, et non in delictis et verbo superbo.

17. Et super his omnibus benedicito Dominum, qui fecit te, et inebriantem te ab omnibus bonis suis.

18. Qui timet Dominum, excipiet doctrinam ejus : et qui vigilaverint ad illum, invenient benedictionem.

19. Qui quærit legem, replebitur ab ea : et qui insidiose agit, scandalizabitur in ea.

20. Qui timent Dominum, invenient judicium justum et justitias quasi lumen accendent.

21. Peccator homo vitabit correptionem, et secundum voluntatem suam inveniet comparationem.

22. Vir consilii non disperdet intelligentiam : alienus et superbus non pertimescet timorem.

23. Etiam postquam fecit cum eo sine consilio, et suis insectationibus arguetur.

6. *Ubi auditus non est :* ubi turba nullaque attentio dictis : contra Græc. *ubi acroama est :* ubi musici cantus, ne obloquare : *importune nolli extolli*, ne intempestive sapientem agas; Græc. *ne sapientiam ostentes* : ut faciunt illi qui inter cantus ut periti hujus artis, argute disserentes, obtundunt alios, cum audiendi, non dicendi sit locus. Allegorice : Ne pulchros et concinnos sermones interturbes.

7. *Gemmula carbunculi* : Græc. *sigillum* ; *comparatio*, sive Græc. *concentus musicorum.*

8. *Sicut in fabricatione* : in opere aureo : *signum*, Græc. *sigillum*, *est smaragdi* : *numerus musicorum* : Græc. *melos*, modulatio.

10. *In tua causa* : cum ad te sermo devenerit : quæ in conviviis quoque illis ad sapientiam institutis, observata, ad totam postea vitam transferantur.

11. *Si bis* : Græc. refert ad præcedentem : *habeat caput* : sit a certo capite, initioque deductum : melius ex Græc. κεφαλαίωσον : *in summam contrahe sermonem*; addit : *paucis multa* ; supple : complectere.

12. *In multis esto quasi inscius.* Invisum et importunum hominum genus, qui omnia scire se volunt, aliosque enecant sermonibus : *et audi tacens simul et quærens* : interrogans, quippe qui doceri, quam docere malis : quod sæpe Aug. de se profitetur, præsertim epistola nona ad Mercatorem : Græc. aliter, sed eodem sensu : *Esto quasi sciens*, *et simul tacens* (nec ostentes scientiam).

13. *Non præsumas* : ne te æquaveris : Græc. *ne te geras pro æquali, ubi sunt senes.* Vide Græc.

14. *Ante grandinem* : Græc. *ante tonitruum* ; *ante verecundiam* : Græc. *ante verecundum.* Significat autem verecundi adolescentis dicta quadam pudoris gratia commendari : quæ gratia tam præcedere nata sit, quam tonitruum præcedit coruscatio. *Pro reverentia* : iteratum ex vers. 9. Græc. deest.

15. *Hora surgendi* : e mensa : *non te trices* : nec velut impeditis gressibus vacilles, aut etiam labare temulentus ; sive, ne te involvas tricis, vanisque impedimentis ; aliamque ex alia remanendi excusationem nectas. Vide Græc. *Præcurre prior* : Græc. *recurre in domum* (ne vagere) : *et ne torpeas* (somno aut desidia oppressus, neque ex torpore resideas domi, sed animum recolligendi studio). *Illic avocare*, *illic lude* : ibi dulces lusus, dulcia animi avocamenta quæras. En quam sobrii, quam sani ex illo convivio redeant ; unde sequitur :

16. *Et age conceptiones tuas.* Fac quæ vis, age ingenio tuo, dummodo a malis ac superbis dictis factisque abstineas.

17. *Benedicito Dominum... inebriantem te.* Ne ante discesseris quam Deo, ut vero convivii apparatori, gratias egeris ; quo fine concluditur sermo de conviviis.

19. *Qui insidiose agit* : Græc. *simulator* : hypocrita : *scandalizabitur in ea* : offendet in legem.

21. *Comparationem* : σύγκριμα : *consensionem* : fœda adulatione.

22. *Intelligentiam* : Græc. *cogitationem* : *considerationem.* *Alienus*, impius, infidelis : *non pertimescet timorem* : male securus ex inconsiderantia et animi levitate.

23. *Etiam postquam fecit eum eo.* Græc. *secum*, id est (ex propria sententia) *sine consilio* : etiamsi res suas fortunæ permittat. *Suis insectationibus* : suis ipse consiliis capietur. Deest Græc.

Sine consilio nihil facias; et in faciendo te non pœnitebit.

In via ruinæ non eas, et non offendes in lapidosis. Non credas te viæ non exploratæ.

Et a filiis tuis cave.

In omni opere crede animæ tuæ : hoc est enim observatio mandatorum.

Qui credit legi, attendit mandatis : et qui confidit in Domino, non minorabitur.

24. Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebis.

25. In via ruinæ non eas, et non offendes in lapides: nec credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum :

26. Et a filiis tuis cave, et a domesticis tuis attende.

27. In omni opere tuo crede ex fide animæ tuæ : hoc est enim conservatio mandatorum.

28. Qui credit Deo, attendit mandatis : et qui confidit in illo non minorabitur.

25. *In via ruinæ*: Græc. *præcipitii. Et non offendas* : ne offendas *in lapides* : Græc. *in lapidosis* (et difficilibus itineribus) : *nec credas te viæ laboriosæ*, Græc. *inexploratæ*. Hic observa tres evitandas vias : exitiosas sive præcipites, difficiles et periculosas, inexploratas.

26, 27. *Crede* non liberis ac propinquis; sed *animæ tuæ*, ipsi tibi : age prout recta ratio suaserit. *Hoc est conservatio mandatorum*, si non aliena ratione ducaris, sed tua; sive etiam *fide*, ut habet Vulgata : quanquam Græc. deest.

CAPUT XXXIII.

Deum timens : legi credens, 1, 2, 3; irrisor, 6 ; Deus instar figuli , ut vult alios erigit, alios deprimit, 7 ad 15; justo tamen judicio, *ibid.* contrariorum sapiens ordinator, 15. Auctoris sedulitas in conquirendis sententiis, 16. Vir sapiens, ne se subdat filio : non uxori : non cuivis homini, 20 *et seqq.*, dimissionem opum reservet testamento, 20, 25, de servis ac benevole tractandis, 25 ad finem : otiositas, 29.

SIXTINA VERSIO.

In Græco Cap. XXXVI.

Timenti Dominum non occurret malum, sed in tentatione et iterum liberabit illum.

Vir sapiens non odiet legem : qui autem simulat in ea, quasi in procella navis.

Homo sensatus credet legi : et lex ei fidelis,

Sicut interrogatio justorum. Para verbum, et sic audieris : colliga doctrinam, et responde.

Rota carri præcordia fatui : et quasi axis qui versatur, cogitatus illius.

Equus ad admissuram, amicus subsannator : sub omni supersedente hinnit.

Quare dies diem superat, et omne lumen diei anni a sole ?

A Domini scientia separati sunt :

Et immutavit tempora, et dies festos.

Ex ipsis exaltavit, et sanctificavit, et ex ipsis posuit in numerum dierum. Et omnes homines de solo : et ex terra creatus est Adam.

In multitudine scientiæ Dominus separavit eos, et immutavit vias illorum.

VERSIO VULGATA

1. Timenti Dominum non occurrent mala, sed in tentatione Deus illum conservabit, et liberabit a malis.

2. Sapiens non odit mandata et justitias, et non illidetur quasi in procella navis.

3. Homo sensatus credit legi Dei : et lex illi fidelis.

4. Qui interrogationem manifestat, parabit verbum, et sic deprecatus exaudietur : et conservabit disciplinam, et tunc respondebit.

5. Præcordia fatui quasi rota carri : et quasi axis versatilis cogitatus illius.

6. Equus emissarius, sic et amicus subsannator, sub omni suprasedente hinnit.

7. Quare dies diem superat, et iterum lux lucem, et annus annum a sole ?

8. A Domini scientia separati sunt, facto sole, et præceptum custodiente.

9. Et immutavit tempora, et dies festos ipsorum, et in illis dies festos ipsorum, et in illis dies festos celebraverunt ad horam.

10. Ex ipsis exaltavit et magnificavit Deus, et ex ipsis posuit in numerum dierum. Et omnes homines de solo, et ex terra, unde creatus est Adam.

11. In multitudine disciplinæ Dominus separavit eos, et immutavit vias eorum.

2. *Et non illidetur*: Græc. *simulator* (hypocrita) *quasi in procella navis* : semper agitatus, nullo certo tramite.

3. *Lex illi fidelis* : addit Græc. *Sicut* (ostendit) *interrogatio* (sive probatio) *justorum*.

4. *Qui interrogationem* : Græc. *Para verbum* (meditare quæ dicas), *et audieris*.

5. *Rota carri* : stridens, importuna, versatilis.

6. *Equus emissarius, amicus subsannator*, irrisor, *sub omni suprasedente*, sub omni insessore *hinnit*, quo risum significat, æque arridet, æque illudit omnibus.

7. *Quare dies diem superat*? Summa est : Quemadmodum lux omnis, dies omnis, annus omnis a sole est; et tamen dies die, annus anno illustrior ac pulchrior (Dei enim sapientia discriminavit dies, et alios quidem in festos consecravit, alios instituit ad numerum tantum, et ad implendum mensium annorumque curriculum), ita homines ab una terra orti, disponente Deo, alii aliis clariores. Hæc summa usque ad vers. 15. Jam singula perpendamus.

7. *Quare dies diem... annus annum* : cum sint omnes *a sole*. Annos quoque aliis alios antepositos Vulgata commemorat : nec absurde; est enim annus jubilæus singularis inter annos dignitatis. Græc. *Quare dies diem superat, et* (tamen) *omne lumen diei anni* (seu per annum) *a sole ?*

8. *A Domini scientia* : sapientia.

9. *Dies festos ipsorum* : inter ipsos. *Ad horam* : suo tempore.

10. *Magnificavit* : Græc. *sanctificavit*.

11. *In multitudine disciplinæ* : doctrinæ et sapientiæ.

Ex ipsis benedixit, et exaltavit : et ex ipsis sanctificavit, et ad se applicavit : ex ipsis maledixit, et humiliavit, et evertit illos a statione ipsorum.

Quasi lutum figuli in manu ejus :

Omnes viæ ejus secundum beneplacitum ejus. Sic homines in manu illius qui fecit eos, ad reddendum illis secundum judicium tuum.

Contra malum bonum est, et contra mortem vita : sic contra pium peccator. Et sic intuere in omnia opera Altissimi, duo duo, unum contra unum.

Et ego novissimus evigilavi.

In Græco Caput XXX, v. 16.

Quasi qui colligit acinos post vindemiatores :

In benedictione Domini perveni : et quasi qui vendemiat, replevi torcular.

Respicite quoniam non mihi soli laboravi, sed omnibus exquirentibus disciplinam.

Audite me, magnates populi ; et rectores ecclesiæ, auribus percipite.

Filio et mulieri, fratri et amico non des potestatem super te in vita tua : et non dederis aliis pecunias tuas; ne forte pœniteat te, et depreceris pro illis.

Dum adhuc superes, et spiratio in te, ne alienes te ipsum omni carni.

Melius est enim, ut filii tui te rogent, quam te respicere in manus filiorum tuorum.

In omnibus operibus tuis præcellens esto.

Ne dederis maculam in gloria tua. In die consummationis dierum vitæ tuæ, et in tempore exitus, distribue hæreditatem tuam.

De servis.

Pabula, et virga, et onera asino : panis, et disciplina, et opus servo.

Operare in puero, et invenies requiem : laxa manus illi, et quæret libertatem.

Jugum et lorum curvabunt collum :

Et servo malefico torturæ et tormenta. Mitte illum in operationem, ne vacet :

12. Ex ipsis benedixit, et exaltavit : et ex ipsis sanctificavit, et ad se applicavit : et ex ipsis maledixit, et humiliavit, et convertit illos a separatione ipsorum.

13. Quasi lutum figuli in manu ipsius, plasmare illud et disponere.

14. Omnes viæ ejus secundum dispositionem ejus : sic homo in manu illius qui se fecit, et reddet illi secundum judicium suum.

15. Contra malum bonum est, et contra mortem vita : sic et contra virum justum peccator. Et sic intuere in omnia opera Altissimi. Duo et duo, et unum contra unum.

16. Et ego novissimus evigilavi, et quasi qui colligit acinos post vindemiatores.

17. In benedictione Dei et ipse speravi : et quasi qui vindemiat, replevi torcular.

18. Respicite quoniam non mihi soli laboravi, sed omnibus exquirentibus disciplinam.

19. Audite me, magnates, et omnes populi, et rectores ecclesiæ, auribus percipite.

20. Filio et mulieri, fratri et amico non des potestatem super te in vita tua : et non dederis alii possessionem tuam : ne forte pœniteat te, et depreceris pro illis.

21. Dum adhuc superes et aspiras, non immutabit te omnis caro.

22. Melius est enim ut filii tui te rogent, quam te respicere in manus filiorum tuorum.

23. In omnibus operibus tuis præcellens esto.

24. Ne dederis maculam in gloria tua. In die consummationis dierum vitæ tuæ, et in tempore exitus tui, distribue hæreditatem tuam.

25. Cibaria, et virga, et onus asino : panis, et disciplina, et opus servo.

26. Operatur in disciplina, et quærit requiescere : laxa manus illi, et quærit libertatem :

27. Jugum et lorum curvant collum durum, et servum inclinant operationes assiduæ.

28. Servo malevolo tortura et compedes : mitte illum in operationem, ne vacet :

12. *Ex ipsis sanctificavit, et ad se applicavit* : suo ministerio consecravit levitas et Aaronis familiam. *Ex ipsis maledixit, et humiliavit* : ademit sacerdotium familiæ Heli, et transtulit ad Abiathar ad Sadoc. I *Reg.* II, III ; III *Reg.* II, 27, 35. *Convertit illos a separatione ipsorum* : abstulit honores quibus a cæteris separaverant. Græc. *Avertit* sive dejecit *illos a statione ipsorum*, sicut de Sobna dictum : *Expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te.* Isa. XXII, 19, quod cum fiat pro imperio ac potestate summa, fit tamen recto justoque judicio, vers. 13, 14.

15. *Contra malum bonum est* : humana contrariis constant : neque purum bonum, malumque inest rebus : *duo et duo*, omnia gemina, ac velut bina procedunt : *sed unum contra unum* : quæque res habet adversarium, ut veluti civili bello conficere se adversa videantur ; sed Deus res temperat, et stare orbem jubet. Vide infra XLII, 25.

16. *Et ego.* Solent sacri sententiarum auctores harum cursum abrumpere insertis adhortationibus ad animos excitandos : maxime ubi grandiora vel utiliora prompturi sunt : sic Salomon, sic Sapientiæ auctor, ad quorum exemplum hunc sermonem instituit Ecclesiasticus. *Novissimus* sapientum *evigilavi* : posteaquam Israelitæ a colligendis majorum sententiis diutissime cessarunt. *Quasi qui colligit acinos post vindemiatores.* Ita, ego post Salomonem, post Agur, post alios magistros, quorum sententias Ezechiæ tempore collegerunt, *Prov.* XXV, 1 ; XXX, 1, vindemiæ uberrimæ collegi reliquias, haud minore copia atque illi, qui vineam primi messuerunt, vers. 17.

20. *Et mulieri* : uxori. *Possessionem tuam* : Græc. *res tuas. Et depreceris pro illis* : rebus scilicet tuis in tua egestate suppliciter repetendis.

21. *Non immutabit te omnis caro* : Græc. *Ne commutaveris te omni carni*, ne te cuiquam homini vendideris, addixeris.

22. *Respicere in manus* : tanquam dona expectantem, atque inde suspensum.

24. *In die consummationis* : ex antecedentibus : serva res tuas quamdiu vivis, testamento relicturus eas cui oportuerit.

25. *Cibaria* : in Græc. titulus : *De servis. Cibaria... asino* : ne tamen servos habeas pro mutis animantibus, docebit vers. 31.

26. *Operatur in disciplina* : servus opere exercitus : quærit requiem tantum ; remissis autem manibus, sive otiosus, quærit libertatem sive licentiam. Græc. *Operare in puero* sive servo (admove illum operi) : *et invenies requiem.*

Multam enim malitiam docuit otiositas.
In opera contitue illum, prout condecet illum. Quod si non obaudierit, aggrava pedes ejus ; et non amplifices super omnem carnem : et sine judicio nihil facias.
Si est tibi servus, sic sicut tu : quoniam in sanguine comparasti eum. Si est tibi servus, tracta eum sicut teipsum : quoniam tanquam anima tua, egebis eo.
Si afflixeris eum, et tollens aufugiat,
In qua via quæres illum.

29. Multam enim malitiam docuit otiositas.
30. In opera constitue eum : sic enim condecet illum.

31. Si est tibi servus fidelis, sit tibi quasi anima tua : quasi fratrem sic eum tracta : quoniam in sanguine animæ comparasti illum.
32. Si læseris eum injuste, in fugam convertetur ;
33. Et si extollens discesserit, quem quæras, et in qua via quæras illum nescis.

30 *Curva illum compedibus* : Græc *aggrava pedes ejus* ; ne tamen plus æquo sævias, subdit : *non amplifices* Græc. *ne multiplices plagas*, (ne sis nimius) *super omnem carnem* : ne sis immisericors adversus omnem hominem, etiam servum.
31. *Sicut anima tua* : Græc. *sicut tu. Quasi fratrem* : Græc. *sicut teipsum. In sanguine animæ* : Græc. *in sanguine.* Alludit ad originem servitutis : primi enim servi, bello capti ; sive etiam quod empti grandi pecunia, quæ familiam tuam sic vegetat, ut sanguis ipsum corpus : sive, ut addit Græcus, *tracta eum sicut teipsum*, quoniam tanquam anima tua, egebis illo.
33. *Si extollens discesserit* : si tollens, sive rapiens aliquid aufugerit.

CAPUT XXXIV.

Somnia : divinationes, ad 8 ; vera prævisio futurorum ex lege ac promissis : ex experimentis et sapientium consilio, 8 et seqq : spes ut Deum, 15 et seq. Auctoris gravia pericula, 12, 12. De oblationibus, 21 et seqq.; ex iniquo et substantia pauperum, *ibid.*; oppressores pauperum, 25 ; 26 ; uno animo agendum, 28, 29 ; ne in peccata recidas, 30, 31.

SIXTINA VERSIO

In Græco Caput XXXI.

Vanæ spes, et mendaces viro insensato : et somnia volare faciunt imprudentes.
Quasi qui apprehendit umbram. et persequitur ventum : sic qui attendit somniis.
Hoc juxta hoc, visio somniorum : ante faciem similitudo faciei.
Ab immundo quid mundabitur ? et a falso quid verum erit ?
Divinationes, et auguria, et somnia vana sunt :

Et sicut parturientis ; cor phantasias patitur. Nisi ab Altissimo fuerint missa in visitatione, ne dederis ad illa cor tuum.
Multos errare fecerunt somnia, et exciderunt sperantes in illis.
Sine mendacio consummabitur lex, et sapientia ori fideli perfectio.
Vir eruditus novit multa : et qui multas expertus est, enarrabit intellectum.

Qui non est expertus, pauca novit : qui autem vagatus est, multiplicabit astutiam.

VERSIO VULGATA

1. Vana spes, et mendacium viro insensato : et somnia extollunt imprudentes.
2. Quasi qui apprehendit umbram, et persequitur ventum : sic et qui attendit ad visa mendacia :
3. Hoc secundum hoc, visio somniorum : ante faciem hominis similitudo hominis.
4. Ab immundo quid mundabitur ? et a mendace quid verum dicetur ?
5. Divinatio erroris, et auguria mendacia, et somnia malefacientium, vanitas est.
6. Et sicut parturientis, cor tuum phantasias patitur. Nisi ab Altissimo fuerit emissa visitatio, ne dederis in illis cor tuum :
7. Multos enim errare fecerunt somnia, et exciderunt sperantes in illis.
8. Sine mendacio consummabitur verbum legis, et sapientia in ore fidelis complanabitur.
9. Qui non est tentatus, quid scit ? Vir in multis expertus, cogitabit multa : et qui multa didicit, enarrabit intellectum.
10. Qui non est expertus, pauca recognoscit : qui autem in multis factus est, multiplicat malitiam.

1. *Extollunt* : Græc. ad verbum : *Volare faciunt* (dant pennas) eodem sensu : animos addunt, facilia fingunt omnia. Alludit ad eos qui se pennatos somniant, et in sublime raptos.
3. *Hoc secundum hoc.* Sic se habet somnium nihil aliud est quam homini exhibita homini similitudo mendax, atque *ante faciem* : tanquam in speculo : Græc. *similitudo faciei.*
4. *A mendace* : Græc. *a falso*, a somnio, quod nihil nisi mendacium est.
6. *Sicut parturientis.* Mulieres gestantes uterum, quibus, quamque vehementibus phantasiis perturbentur, notum est.
8. *Sine mendacio.* Quasi diceret : Recurre potius ad legem verbumque divinum, ubi incorrupta veritas, ubi per certa promissa, vera et utilis cognitio futurorum, quemadmodum Isaiæ VIII, 19, 20 : *Et cum dixerint : Quærite a pythonibus et a divinis... ad legem magis et ad testimonium*, sive oraculum, quale a Deo vero mitti solet. *Et sapientia in ore fidelis complanabitur* : plana et aperta fiet. Græc. *perfectio* (erit) : *ad perfectum deducetur.* Sensus est : Si futura investiganda runt, præter legem divinam, observari posse virorum sapientium provida consilia et præscias conjecturas, ut docet seqq.
10. *Qui in multis factus est* : Græc. *qui multum peregrinatus est* : per multas regiones :

Qui mores hominum multorum vidit, et urbes.

unde vers. 12 : *Multa vidi errando* : peregrinando : *Multiplicat malitiam* : sive ut Græc. *astutiam.*

Multa vidi in circumerratione mea : et plura verborum meorum, intellectus meus.

Sæpe usque ad mortem periclitatus sum; et salvatus sum honorum gratia.

Spiritus timentium Dominum vivet :

Spes enim illorum in salvantem illos.

Qui timet Dominum, non trepidabit, et non pavebit : quoniam ipse est spes ejus.

Timentis Dominum beata est anima :

Cui intendit ? et quis est fortitudo ejus ?

Oculi Domini super diligentes eum, protectio potentiæ, et firmamentum virtutis : tegmen ab ardore, et tegmen a meridie :

Custodia ab offensione, et adjutorium a casu : exaltans animam, et illuminans oculum, dans sanitatem, vitam, et benedictionem.

Immolantis ex iniquo oblatio subsannata : et non sunt beneplacitæ subsannationes injustorum.

Oblationes impiorum non probat Altissimus : neque in multitudine sacrificiorum propitiatur peccatis.

Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, victimat filium in conspectu patris sui.

Panis egentium, vita pauperum est : qui defraudat illam, homo sanguinum est.

Qui aufert victum, occidit proximum :

Et qui fraudat mercedem mercenarii, effundit sanguinem.

Unus ædificans, et unus destruens : quid proficiunt aliud, quam labores ?

Unus orans, et unus maledicens : cujus vocem exaudiet Dominus ?

Qui baptizatur a mortuo, et iterum tangit eum : quid profecit lavatione sua ?

Sic homo qui jejunat in peccatis suis, et iterum vadit, et facit eadem : orationem illius quis exaudiet, et quid profecit humiliando se ?

11. Qui tentatus non est, qualia scit ? qui implanatus est, abundabit nequitia.

12. Multa vidi errando, et plurimas verborum consuetudines.

13. Aliquoties usque ad mortem periclitatus sum horum causa, et liberatus sum gratia Dei.

14. Spiritus timentium Deum quæritur, et in respectu illius benedicetur.

15. Spes enim illorum in salvantem illos, et oculi Dei in diligentes se.

16. Qui timet Dominum, nihil trepidabit, et non pavebit : quoniam ipse est spes ejus.

17. Timentis Dominum beata est anima ejus.

18. Ad quem respicit, et quis est fortitudo ejus ?

19. Oculi Domini super timentes eum, protector potentiæ, firmamentum virtutis, tegimen ardoris, et umbraculum meridiani,

20. Deprecatio offensionis, et adjutorium casus, exaltans animam, et illuminans oculos, dans sanitatem, et vitam, et benedictionem.

21. Immolantis ex iniquo oblatio est maculata, et non sunt beneplacitæ subsannationes injustorum.

22. Dominus solus sustinentibus se in via veritatis et justitiæ.

23. Dona iniquorum non probat Altissimus, nec respicit in oblationes iniquorum : nec in multitudine sacrificiorum eorum propitiabitur peccatis.

24. Qui offert sacrificium ex substantia pauperum quasi qui victimat filium in conspectu patris sui.

25. Panis egentium vita pauperum est : qui defraudat illum, homo sanguinis est.

26. Qui aufert in sudore panem, quasi qui occidit proximum suum.

27. Qui effundit sanguinem, et qui fraudem facit mercenario, fratres sunt.

28. Unus ædificans, et unus destruens : quid prodest illis, nisi labor ?

29. Unus orans, et unus maledicens : cujus vocem exaudiet Deus ?

30. Qui baptizatur a mortuo, et iterum tangit eum : quid proficit lavatio illius ?

31. Sic homo qui jejunat in peccatis suis, et iterum eadem faciens, quid proficit humiliando se ? orationem illius quis exaudiet ?

11. *Qui tentatus... qui implanatus* : gemina versio 9 et 10, cujus hic erit sensus : Qui deceptus est fit astutior, atque etiam fit nequior, animo per hominum corruptelas a sinceritate ac simplicitate deflexo.

12. *Plurimas verborum consuetudines* : agendique rationes : hebraica phrasi, verba pro rebus. Græc. planior : *Multa vidi circumerrando* (peregrinando) : *et plura verborum meorum intellectus meus* : quæ doceo, ea plerumque experimento vera comperi.

13. *Usque ad mortem.* Vide cap. LI, 3 et seqq. *Gratia Dei* : Græc. *servatus sum horum gratia* : non per somnia et divinationes, de quibus ab initio capitis, sed per legem et timorem Dei, ac præcepta quæ nunc trado, sæpe ipse servatus sum.

14. *Spiritus timentium Deum quæritur* : Græc. *vivet*, ζητήσεται pro ζήσεται, *vivet*.

19. *Protector potentiæ* : sine quo nulla est potentia nostra seu mavis, protector potens, noto hebraismo. Græc. ad verbum : Protectio opposito scuto. *Firmamentum virtutis* : validum, inconcussum; *umbraculum meridiani* : a meridie et quavis tentatione gravi.

20. *Deprecatio* : Græc. *custodia ab offensione.*

21. *Maculata* : μεμωμημένη, a μῶμος, *probrum*, macula. Græc. μεμωκημένη, *ridicula*, risu digna. *Subsannationes* : derisiones : *injustorum*, ex iniquo et rapto immolantium, Deoque illudentium.

25. *Homo sanguinis* : cædis reus.

26. *Qui aufert in sudore*, sudanti et laboranti, *panem* : seu panem sudore partum.

28, 29. *Unus ædificans* : *unus orans* : intellige in eadem familia, ut doceantur communi studio bene agere.

30. *Qui baptizatur* (lavatur) rediens *a mortuo.*

CAPUT XXXV.

Pergit de oblationibus et precibus, toto capite; humilium precum vis, 21 et seqq.

SIXTINA VERSIO

In Græco Caput XXXII.

Qui conservat legem, multiplicat oblationes.
Sacrificans salutare, qui attendit mandatis.

Qui retribuit gratiam, offert similaginem : et qui facit eleemosynam, offert sacrificium laudis.
Beneplacitum est Domino recedere ab iniquitate; et propitiatio, recedere ab injustitia.
Non apparebis ante conspectum Domini vacuus.
Hæc enim omnia propter mandatum.
Oblatio justi impinguat altare, et odor suavitatis ejus est in conspectu Altissimi.
Sacrificium viri justi acceptum est : et memoria ejus non tradetur oblivioni.
In bono oculo glorifica Dominum; et non minuas primitias manuum tuarum.
In omni datu hilarem fac vultum tuum : et in exultatione sanctifica decimas.
Da Altissimo secundum datum ejus, et in bono oculo inventionem manus.
Quoniam Dominus retribuens est, et septies tantum reddet tibi.
Ne minuas de munere : non enim suscipiet :

Et non attendas sacrificio injusto: quoniam Dominus judex est, et non est apud illum gloria personæ.

Non accipiet personam in pauperem : et deprecationem læsi exaudiet.
Non despiciet preces pupilli; nec viduam, si effundat loquelam.
Nonne lacrymæ viduæ ad maxillam descendunt, et exlamatio super deducentem eas ?

Qui colit, in beneplacito suscipietur : et deprecatio illius usque ad nubes attinget.
Oratio humiliantis se nubes penetravit; et donec propinquet, non revocabitur; et non discedet, donec aspiciat Altissimus.

VERSIO VULGATA

1. Qui conservat legem, multiplicat oblationem.
2. Sacrificium salutare est attendere mandatis, et discedere ab omni iniquitate.
3. Et propitiationem litare sacrificii super injustitias; et deprecatio pro peccatis, recedere ab injustitia.
4. Retribuet gratiam, qui offert similaginem : et qui facit misericordiam, offert sacrificium.
5. Beneplacitum est Domino recedere ab iniquitate : et deprecatio pro peccatis recedere ab injustitia.
6. Non apparebis ante conspectum Domini vacuus.
7. Hæc enim omnia propter mandatum Dei fiunt.
8. Oblatio justi impinguat altare, et odor suavitatis est in conspectu Altissimi.
9. Sacrificium justi acceptum est : et memoriam ejus non obliviscetur Dominus.
10. Bono animo gloriam redde Deo : et non minuas primitias manuum tuarum.
11. In omni dato hilarem fac vultum tuum, et in exultatione sanctifica decimas tuas.
12. Da Altissimo secundum datum ejus, et in bono oculo adinventionem facito manuum tuarum :
13. Quoniam Dominus retribuens est : et septies tantum reddet tibi.
14. Noli offerre munera prava : non enim suscipiet illa.
15. Et noli inspicere sacrificium injustum, quoniam Dominus judex est, et non est apud illum gloria personæ.
16. Non accipiet Dominus personam in pauperem, et deprecationem læsi exaudiet.
17. Non despiciet preces pupilli : nec viduam, si effundat loquelam gemitus.
18. Nonne lacrymæ viduæ ad maxillam descendunt, et exclamatio ejus super deducentem eas ?
19. A maxilla enim ascendunt usque ad cœlum, et Dominus exauditor non delectabitur in illis.
20. Qui odorat Deum in oblectatione, suscipietur, et deprecatio illius usque ad nubes propinquabit.
21. Oratio humiliantis se, nubes penetrabit, et donec propinquet, non consolabitur : et non discedet donec Altissimus aspiciat.

1. *Qui conservat* : ipsa legis observatio oblationis multiplicatio est.
2 *Sacrificium salutare* : Græc. *sacrificans salutaris*, genitivo casu : supple : *oblatione*, sive *pro salute*.
3. *Et propitiationem* : alteram versionem eamque planiorem vide ad vers. 5.
4. *Retribuet gratiam* : Græc. contra : *qui retribuit gratiam* (benefactori) *offert similaginem*.
10. *Bono animo* : Græc. *in bono oculo*, non parco, non invido. Vide vers. 12.
11. *In omni dato* : donatione : *hilarem fac*, Rom. XII, 8; II Cor. IX, 7.
12. *In bono oculo* : cum Deus erga te beneficus; cum res tuas respexerit. *Adinventionem manuum* : dona ex iis quæ acquisiveris : quæ sub manu tua inveneris, phrasi usitata, *Levit.*, XIV, 21; XXV, 26, 28, et alibi passim. Læto oculo redde inventa, sive dona.
14. *Munera prava* : diminuta : vide Græc. et vers. 10.
15. *Gloria personæ* : Græc. δόξα, *opinio*, respectus seu acceptio personæ.
20. *Qui odorat in oblectatione*. Græc. *cultor* (Dei), etc.
21. *Oratio humiliantis se*: Græc. *humilis*, afflicti. *Donec propinquet, non consolabitur* : non revocabitur, μὴ παρακληθῇ, *non desistet a cursu*, donec coram Deo steterit : oratio, legati instar, primum quidem, nubes penetrat : 2. non desistit donec perveniat ad Deum : 3. ubi pervenit, *non disce-*

Et judicabit juste, et faciet judicium, et Dominus non tardabit : et non habebit in illis patientiam, quousque contribulet dorsum immisericordium.

Et gentibus reddet vindictam, donec tollat multitudinem superborum, et sceptra iniquorum contribulet :

Donec reddat homini secundum actus ejus, et opera hominum secundum cogitationes eorum :

Donec judicet judicium plebis suæ : et lætificabit eos misericordia sua.

Speciosa misericordia in tempore tribulationis ejus, quasi nubes pluviæ in tempore siccitatis.

22. Et Dominus non elongabit, sed judicabit justos, et faciet judicium : et Fortissimus non habebit in illis patientiam, ut contribulet dorsum ipsorum :

23. Et gentibus reddet vindictam, donec tollat plenitudinem superborum, et sceptra iniquorum contribulet :

24. Donec reddat hominibus secundum actus suos, et secundum opera Adæ, et secundum præsumptionem illius :

25. Donec judicet judicium plebis suæ, et oblectabit justos misericordia sua.

26. Speciosa misericordia Dei in tempore tribulationis, quasi nubes pluviæ in tempore siccitatis.

det, donec Altissimus respiciat. Vide orationis improbæ et ad molestiam usque urgentis ingenium, *Luc.*, XI, 7, 8; XVIII, 5.

22. *Non elongabit* : Græc. *non tardabit*, *non habebit in illis patientiam* : sic *Luc.*, XVIII, 7 : *Deus autem non faciet vindictam electorum suorum... et patientiam habebit in illis? Ut contribulet :* conterat. Vide Græc.

23. *Plenitudinem superborum* : contumeliosorum turbam, *sceptra* (potentiam) *iniquorum contribulet* : confringat : atterat.

24. *Adæ* : dativo casu : videtur ex Hebr. vertisse ubi loco, *homini*, scribitur, *Adæ* ; sensusque est : Reddet hominibus et cuique homini secundum opera sua : imo secundum *præsumptionem*, sive ut habet Græc. *secundum cogitationem illius* : arcanorum testis, neque tantum operum, sed etiam cogitationum ultor.

CAPUT XXXVI.

Oratio auctoris pro populo, et sancta civitate ab inimicis et principibus vexata, ad 20 ; orat etiam pro gentibus, 4 et seqq. Aaronicæ familiæ dignitas, 17. De rebus subtili judicio discernendis, 20, ad finem : uxor pulchra et sapiens, *ibid.*

SIXTINA VERSIO

In Græco Caput XXXIII.

Miserere nostri, Domine Deus omnium, et respice.

Et immitte timorem tuum super omnes gentes.

Extolle manum tuam super gentes alienas ; et videant potentiam tuam.

Sicut coram illis sanctificatus es in nobis; ita coram nobis magnificeris in illis.

Et agnoscant te, secundum quod et nos agnovimus ; quoniam non est Deus præter te, Domine.

Innova signa, et immuta mirabilia :

Glorifica manum, et brachium dextrum :

Excita furorem, et effunde iram.

Aufer adversarium, et afflige inimicum.

Festina tempus, et memento juramenti : et enarrentur mirabilia tua.

In ira ignis devoretur, qui salvatur : et qui pessimant plebem tuam, inveniant perditionem.

Contere capita principum inimicorum, dicentium : Non est præter nos.

VERSIO VULGATA

1. Miserere nostri, Deus omnium, et respice nos, et ostende nobis lucem miserationum tuarum :

2. Et immitte timorem tuum super gentes, quæ non exquisierunt te, ut cognoscant quia non est Deus, nisi tu, et enarrent magnalia tua.

3. Alleva manum tuam super gentes alienas, ut videant potentiam tuam.

4. Sicut enim in conspectu eorum sanctificatus es in nobis ; sic in conspectu nostro magnificaberis in eis,

5. Ut cognoscant te, sicut et nos cognovimus; quoniam non est Deus præter te, Domine.

6. Innova signa, et immuta mirabilia.

7. Glorifica manum, et brachium dextrum.

8. Excita furorem, et effunde iram.

9. Tolle adversarium, et afflige inimicum.

10. Festina tempus, et memento finis, ut enarrent mirabilia tua.

11. In ira flammæ devoretur qui salvatur : et qui pessimant plebem tuam, inveniant perditionem.

12. Contere caput principum inimicorum, dicentium; Non est alius præter nos.

1. *Miserere.* Postquam egit de oblationibus et precibus, ipse ad orandum se convertit. *Deus omnium* : eo quod pro gentibus quoque precaturus sit; et congruit locus, cum de persecutione gentium sit acturus; qua occasione de gentium conversione vaticinari videtur : quem spiritum magis magisque effundebat Deus, accedente Christi tempore, in quo benedicendæ erant gentes. Vide vers. 3, 4, 5.

6. *Immuta*, itera, *mirabilia.*

10. *Festina tempus* : accelera : quod est gravia et extrema patientium. *Memento finis* : rem cito deducas ad exitum Græc. *memento juramenti* (pactique ac jurati cum populo tuo fœderis). Hæc ad quod tempus pertineant, per historias liquet. Sane soluta captivitate Babylonica per Cyrum, Judæi alta pace potiti sunt sub Persarum regibus, sub Alexandro Magno, sub Macedonibus; neque unquam causa religionis invisi, nisi sub Antiocho Epiphane orta vexatione ea de qua in præfatione diximus; et tamen hic nonnihil annotari e re erat.

11. *Qui salvatur* : si quis hostium incolumis ab hominibus abeat, eum tu iræ tuæ flamma corripe.

12. *Principum* : Syriæ, quorum regno attributi : *inimicorum* nostrorum se gerentium pro diis, ac supra omne numen sese efferentium; unde sequitur : atque *dicentium* ; *Non est alius præter nos* : cui Judæi servant ut diis ac regibus. Vide infra, LI, ac præsertim vers. 7, 12, 14. Congruunt verba superba quæ passim invenias in *Machabaicis*, et vaticinia Danielis de Antiocho Epiphane, VII, 25; VIII, 25; XI, 36, etc. Cæterum Ægyptii reges Macedonici benevoli adversus Judæos fuere, et a Ptolemæo quidem Lagi filio capta

Congrega omnes tribus Jacob:

In Græco Caput XXXVI, v. 16.

Et hæreditavi eos, sicut ab initio.

Miserere plebi, Domine, vocatæ in nomine tuo; et Israel, quem primogenito assimilasti.

Miserere civitati sanctificationis tuæ, Jerusalem, civitati requiei tuæ.

Reple Sion et extollenda eloquia tua, et a gloria tua populum tuum.

Da testimonium iis qui ab initio creaturæ tuæ sunt; et suscita prophetias, quæ in nomine tuo.

Da mercedem sustinentibus te: et prophetæ tui fideles inveniantur.

Exaudi, Domine, orationem supplicum tuorum, secundum benedictionem Aaron de populo tuo. Et scient omnes qui super terram, quia tu Dominus es Deus sæculorum.

Omnem escam manducabit venter; est autem cibus cibo melior.

Fauces gustant cibos venationis: sic cor sensatum verba mendacia.

Cor pravum dabit tristitiam: et homo peritus retribuet ei.

Omnem masculum excipiet mulier: est autem filia melior filia.

13. Congrega omnes tribus Jacob, ut cognoscant quia non est Deus nisi tu, et enarrent magnalia tua: et hæreditabis eos, sicut ab initio.

14. Miserere plebi tuæ, super quam invocatum est nomen tuum: et Israel quem coæquasti primogenito tuo.

15. Miserere civitati sanctificationis tuæ Jerusalem, civitati requiei tuæ.

16. Reple Sion inenarrabilibus verbis tuis, et gloria tua populum tuum.

17. Da testimonium his, qui ab initio creaturæ tuæ sunt: et suscita prædicationes, quas locuti sunt in nomine tuo prophetæ priores.

18. Da mercedem sustinentibus te, ut prophetæ tui fideles inveniantur: et exaudi orationes servorum tuorum.

19. Secundum benedictionem Aaron de populo tuo; et dirige nos in viam justitiæ: et sciant omnes qui habitant terram, quia tu es Deus conspector sæculorum.

20. Omnem escam manducabit venter, et est cibus cibo melior.

21. Fauces contingunt cibum feræ, et cor sensatum verba mendacia.

22. Cor pravum dabit tristitiam, et homo peritus resistet illi.

23. Omnem masculum excipiet mulier: et est filia melior filia.

Jerosolyma amplificandi imperii causa, nullo gentis odio, cum captivis benefecerit, et ad militiæ honores evectis regnum tuendum tradiderit. Ptolemæus Philadelphus, ejus filius, quantum piæ genti faverit, notum, cujus quippe temporibus acciti Septuag. seniores judaica religio summo honori fuerit. Ac Ptolemæus quidem Evergetes, hujus nominis primus Philadelphi filius, multa licet comminatus, quod Onias II, consuetum tributum denegasset, a Josepho tamen Tobiæ filio Jerosolymita, usque adeo delinitus; ut sancta gens nusquam clarior haberetur. Neque secuti reges ab ea sententia recesserunt; nam quod de Ptolemæo Philopatore in tertio *Machabaico* refertur, minas potius et conatum quam persecutionem fuisse, et in Præfatione notavimus, et ad cap. L copiosior erit dicendi locus.

13. *Congrega omnes tribus*: persecutione dispersas. Hic in Græco insertus est vers. 27, cap. XXX, de conviviis, alienissimo loco, ut res ipsa demonstrat: ex quo liquet in Græcis potius quam in Latinis ordinem perturbatum.

14. *Miserere*. Continuatio hujus precationis invenitur in Græco cap. XXXVI, 16, usque ad 20. Ex quo etiam confirmatur in Græco perturbatum fuisse ordinem, cum non constet precationis illius series. *Quem coæquasti*, sive Græc. *assimilasti*, *primogenito tuo*: quem primogeniti honore donasti.

15. *Civitati sanctificationis tuæ* (in qua est templum tuum) *Jerusalem*. Hæc indicant vexationem, quam hic deprecatur, maxime incubuisse in Jerusalem et templum: quod revera factum sub Seleuco Philopatore et Antiocho Epiphane ejus filio, nec alias usquam. Vide Præfat.

17. *Creaturæ tuæ sunt*: nominandi casu: Græc. *creaturis tuis ab initio*: priscis temporibus: jam inde ab Abrahamo, seu mavis, ex Semo cui benedixit Dominus præ cæteris fratribus, *Gen.* IX, 26, 27, non sicut Chanaan, qui ab illo initio maledictus, *ibid.* 25. *Prædicationes*: an prædictiones? Græc. *Suscita prophetias* Danielis, Zachariæ, Isaiæ quoque et aliorum de Machabaicis victoriis, deque Syriæ regibus conterendis.

19. *Secundum benedictionem Aaron*. Postulat ut permaneat apud Israelitas verum ac legitimum sacerdotium: non quale erat tunc sub Antiocho Epiphane, venale, atque infandis sacerdotibus Jasoni, ac Menelao pretio prostitutum, pulso Onia III legitimo ac sanctissimo pontifice, ut habes II *Mach.*, IV, 8, 23. Et Jason quidem Oniæ frater ac de Aaronis genere: Menelaus vero cui etiam nomen Oniæ fuisse Josephus memorat, frater Simonis Benjaminitæ, II *Mach.*, III, 4; IV, 23; non ergo ab Aaronis stirpe, nedum Oniæ III frater, quidquid dicat Josephus, *Origin.*, XII, 6; nam quod aiunt: ideo dictum Simonis illius Benjaminitæ fratrem, quod ejus sororem duxerit, cæterum Oniæ III, et Jasonis germanum fuisse, gratis dicitur, nec historiæ sacræ congruit: si enim hujus Oniæ atque Jasonis frater fuisset, Machabaica historia non de eo sic scriberet: *Misit Jason Menelaum supradicti Simonis* (Benjaminitæ) *fratrem*: sed suum et Oniæ III, ac de Menelao, ut de Jasone diceret, quod *proprium fratrem captivaverat*, II Machab., IV, 23, 26, cumque iste Menelaus Oniam III etiam occiderit, quanto magis memoraret eumdem parricidam, ac proprii fratris interfectorem fuisse! De quo tamen reticet, *ibid.* 34; neque quidquam aliud de Menelai stirpe memorat, nisi eum Simonis Benjaminitæ esse fratrem; quo satis ostendit a sacerdotali genere alienum, uti prædiximus. Cujus etiam loco Lysimachus ejus frater pontificatum accepit, Onia III adhuc superstite, *ibid.* 29, quarum corruptelarum occasione, cum eas in hæc tempora incidisse demonstratum a nobis sit, *Ecclesiasticus* hic et infra XLV, 31, Aaronicæ familiæ dignitatem, et pontificiæ successionis ordinem commendat. De his autem, deque Josepho hic non semper audiendo, vide Præf. Atque hic precatio desinit: jam aliæ sententiæ.

20. *Omnem escam... cibus cibo melior*. Dicturus de rebus subtili judicio discernendis, hinc incipit; sicut cibos a cibis, ita cogitationes a cogitationibus quodam gustu secernendas quod sequenti congruit.

21. *Fauces contingunt*: guttur gustat ferinam, gustandoque discernit ab alia quavis esca; ita *et cor sensatum*.

22. *Homo peritus*: multa expertus.

23. *Omnem masculum*: in mulieribus idem sexus, sed tamen delectus est virginum, in quo magis necesse est discretione uti.

Species mulieris exhilarat faciem, et super omnem concupiscentiam hominis superducit.

Si est in lingua ejus misericordia et mansuetudo; non est vir illius secundum filios hominum.

Qui possidet mulierem, inchoat possessionem, adjutricem secundum se, et columnam requietis.

Ubi non es sepes, diripietur possessio : et ubi non est mulier, ingemiscet errans.

Quis enim credet succincto latroni erranti de civitate in civitatem? sic homini non habenti nidum, et deflectenti ubicumque obscuraverit.

24. Species mulieris exhilarat faciem viri sui, et super omnem concupiscentiam hominis superducit desiderium.

25. Si est lingua curationis, est et mitigationis et misericordiæ : non est vir illius secundum filios hominum.

26. Qui possidet mulierem bonam, inchoat possessionem : adjutorium secundum illum est, et columna ut requies.

27. Ubi non est sepes, diripietur possessio : et ubi non est mulier, ingemiscit egens.

28. Quis credit ei, qui non habet nidum, et deflectens ubicumque obscuraverit, quasi succinctus latro exiens de civitate in civitatem?

24, 25. *Species mulieris... si est lingua curationis* : Græc. *si linguæ illius* (mulieris) *inest misericordia et mansuetudo, non est vir illius*, etc. Sensus est : Muliebris quidem formæ cupiditas omnem aliam hominis cupiditatem supergreditur; sed si accedet linguæ verborumque lenitas, vir ejus communi hominum conditioni eximendus. Quæ etsi intricatiora in interpretatione latina, huc tamen haud incommode trahi possunt. *Lingua curationis* : quæ vitia emendet verbis sapientibus, ac lenitate sanet animi ægritudinem.

26. *Qui possidet.. inchoat possessionem.* Initium omnis bonæ possessionis est bonam mulierem possidere; inde ordiendum ei qui dives esse vult. *Adjutorium secundum illum est* : simile sibi, *Gen.* II, 18, congruum, suoque animo consentaneum. *Columna ut requies* : Græc. *columna* (et firmamentum) *quietis.*

27. *Ingemiscit egens* : Græc. *erro*, in tuto exceptus loco ; ut patet ex seq.

28. *Quis credit* : clarius Græc. *Quis credit succincto latroni exerranti de urbe in urbem? sic* (neque creditur) *homini non habenti nidum* (hoc est familiam) *ac solventi* (equum vel currum) *ubicumque advesperascet*, ubicumque nox oppresserit : quod Vulgatus vertit, *ubicumque obscuraverit* : significat autem in vulgari vita ac Veteris Testamenti conditione, viro bono habendum esse lectulum, ac fidam lectuli consortem, neque quolibet divertendum.

CAPUT XXXVII.

De veris falsisque amicis et consiliariis dignoscendis, ad 19; a quo petenda consilia, 17, 18; Deus imprimis consulendus, 19; ratio antecedat actus, 20; veri falsique sapientes, 22 et seqq.; quisque se probet, 30, 31; ut a cibis, sic a voluptatibus temperandum, 32, 33, 34.

SIXTINA VERSIO

Omnis amicus dicet : Et ego cum illo amicitiam copulavi : sed est amicus solo nomine amicus.

Nonne tristitia inest usque ad mortem, sodalis et amicus convertens se ad inimicitiam?

O præsumptio nequissima, unde devoluta es cooperire aridam in dolositate?

Sodalis amico conjucundatur in oblectatione : et in tempore tribulationis contrarius erit.

Sodalis amico condolet causa ventris : contra bellum accipiet scutum.

Ne obliviscaris amici in animo tuo : et non immemor sis illius in opibus tuis.

Omnis consiliarius extollit consilium : sed est, qui consulit sibi ipsi.

A consiliario serva animam tuam : et scito prius quæ sit illius necessitas : etenim ipse sibi consulet :

VERSIO VULGATA.

1. Omnis amicus dicet : Et ego amicitiam copulavi : sed est amicus nomine amicus. Nonne tristitia inest usque ad mortem?

2. Sodalis autem et amicus ad inimicitiam convertentur.

3. O præsumptio nequissima, unde creata es cooperire aridam malitia et dolositate illius?

4. Sodalis amico conjucundatur in oblectationibus : et in tempore tribulationis adversarius erit.

5. Sodalis amico condolet causa ventris, et contra hostem accipiet scutum.

6. Non obliviscaris amici tui in animo tuo, et non immemor sis illius in opibus tuis.

7. Noli consiliari cum eo, qui tibi insidiatur, et a zelantibus te absconde consilium.

8. Omnis consiliarius prodit consilium, sed est consiliarius in semetipso.

9. A consiliario serva animam tuam : prius scito quæ sit illius necessitas : et ipse enim animo suo cogitabit :

1. *Est amicus solo nomine* : et hoc de dignoscendis amicis ad discernendi judicium pertinet, qua de re agi diximus a superioris capitis vers. 20.

2. *Sodalis et amicus* : Græc. sic nectit : *Nonne tristitia intus, usque ad mortem, sodalis et amicus convertens se ad inimicitiam?*

3. *O præsumptio* : Græc. *O cogitatio prava, unde* (quo fonte) *devoluta es, ut operires aridam* (sive terram) *dolis?* (rupto amicitiæ fœdere, ac subdolis invectis amicitiis.)

5. *Condolet*, sive Græc. *collaborat. Contra hostem accipiet scutum* : specie ut amicum tueatur, revera ut ventri suo consulat.

7. *Noli consiliari.* Hunc versum Græcus transtulit post 11. *A zelantibus te* : ab æmulis tuis.

8. *Omnis consiliarius* (talis) *prodit consilium* : Græc. planior : *Omnis consiliarius effert* (jactat) *consilium; sed est consililiarius* in semetipsum : quod Vulg. vertit *in semetipso* : est qui consulat sibi.

9. *A consiliario... scito quæ necessitas*, sive utilitas. Ne petas consilium, nec arcana tua prodas sine necessitate. *Ipse enim animo suo cogitabit* : Græc. *sibi consulet.*

Ne forte mittat super te sortem, et dicat tibi :

Bona est via tua : et stabit e contrario videre quid tibi eveniat.

Noli consiliari cum eo, qui te suspectum habet; et a zelantibus te absconde consilium.

Cum muliere, de æmula ejus; et cum timido, de bello: cum negotiatore, de permutatione: et cum emptore, de venditione; cum invido, de gratiis reddendis;

Et cum immisericorde, de beneficentia; cum pigro, de omni opere;

Et cum mercenario domestico, de consummatione; cum servo pigro, de multa operatione : non attendas his de omni consilio.

Sed cum viro sancto assiduus esto, quem cognoveris observantem mandata :

Qui in anima sua est secundum animam tuam : et si cecideris, condolebit tibi.

Et consilium cordis statue : non est enim tibi fidelior ipso.

Anima enim viri annuntiare interdum consuevit magis, quam septem circumspectores sedentes in excelso super speculam.

Et in his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam.

Principium omnis operis verbum : et ante omnem actum, consilium.

Vestigium mutationis cordis. Quatuor partes oriuntur: bonum et malum, vita et mors : et dominatrix assidue illorum est lingua. Est vir astutus, et multorum eruditor; et animæ propriæ inutilis est.

Est qui sapientiam ostentat in sermonibus odibilis : hic omni alimento defraudabitur.

Non est enim data illi a Domino gratia; omni enim sapientia defraudatus est.

10. Ne forte mittat sudem in terram, et dicat tibi :

11. Bona est via tua, et stet e contrario videre quid tibi eveniat.

12. Cum viro irreligioso tracta de sanctitate; et cum injusto, de justitia; et cum muliere de ea, quæ æmulatur; cum timido, de bello; cum negotiatore, de trajectione; cum emptore, de venditione; cum viro livido, de gratiis agendis :

13. Cum impio, de pietate : cum inhonesto, de honestate; cum operario agrario, de omni opere :

14. Cum operario annuali, de consummatione anni; cum servo pigro, de multa operatione; non attendas his in omni consilio.

15. Sed cum viro sancto assiduus esto, quemcumque cognoveris observantem timorem Dei,

16. Cujus anima est secundum animam tuam : et qui, cum titubaveris in tenebris, condolebit tibi.

17. Cor boni consilii statue tecum : non est enim tibi aliud pluris illo.

18. Anima viri sancti enuntiat aliquando vera, quam septem circumspectores sedentes in excelso ad speculandum.

19. Et in his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam.

20. Ante omnia opera verbum verax præcedat te : et ante omnem actum consilium stabile.

21. Verbum nequam immutabit cor : ex quo partes quatuor oriuntur, bonum et malum, vita et mors : et dominatrix illorum est assidua lingua. Est vir astutus multorum eruditor, et animæ suæ inutilis est.

22. Vir peritus multos erudivit, et animæ suæ suavis est.

23. Qui sophistice loquitur, odibilis est : in omni re defraudabitur :

24. Non est illi data a Domino gratia: omni enim sapientia defraudatus est.

10. *Ne forte mittat sudem in terram :* offendiculum aliquod : quod sequentibus verbis congruit : Græc. *sortem super te.* Grotius conjicit pro κλῆρον, *sortem*, reponendum σκληρόν, *durum* quid, in quod impingat : quod Vulgatus verterit, *sudem.*

12. *Cum viro irreligioso* : aperte excidit negatio quæ habetur in Græc.; subdit enim vers. 14 : *Non attendas his in omni consilio.* Sic ergo habet Græcus : *Ne tractaveris cum eo qui te suspectum habeat, et ab æmulis tuis absconde consilium; cum uxore, de æmula ejus; cum timido, de bello* : quisque enim consulet secundum ingenium ac rationes suas. Jam ad singula, *cum negotiatore, de trajectione* : de convertendæ mercis pretio : Græc. *de permutatione*, seu rebus permutandis.

13. *Cum impio, de pietate* : cujus loco, Græc. *cum immisericorde, de beneficentia. Cum operario agrario, de omni opere* in agris faciendo, de arando, de metendo : Græc. *cum pigro, de omni opere :* abhorrebit enim ac dissuadebit, aut laborem pluris æstimabit.

14. *Cum operario annuali :* cum mercenario conducto ad certum tempus, de præstituto operi fine : Græc. *cum mercenario domestico, de consummatione* (sive fine operis) : is enim in longum extrahet opus, ex quod sibi lucrum pariat, aut continuandum suadebit.

15. *Timorem* : Græc. *mandatum* : *Dei.*

17. *Cor boni consilii*: sive ut habet Græc. *consilium cordis statue tibi* : quoad fieri potest, cape consilium ex te ipso. *Pluris illo* : Græc. *fidelior*, quod sequentia firmant.

18. *Anima viri* : suus cuique animus *enuntiat* plus *quam septem circumspectores.* Vulgata merito addit, *sancti* : optimus enim eris tibi consiliarius, si sanctus sis, et vigili adversus cupiditates animo.

19. *Et in his omnibus* : cum omnia ex his præceptis prudenter institueris, adhuc *deprecare Altissimum.*

20. *Ante omnia opera* : planus sensus, ut antequam quidquam agas, vera monearis. At Græc. *initium operis verbum*, seu potius ratio; eo quod necesse sit tractare et cogitare antequam agas.

21. *Verbum nequam* (ab aliis prolatum alicui) *immutabit cor* illius : hinc enim ingeneratur ejus animo suspicio : ex qua *in partes quatuor* sese dividit animus, atque incipit dubitare in quovis negotio, an sit *bonum malumve*, seu commodum an noxium : peccatum an recte factum, sive usitata phrasi, *vita et mors* : his enim quatuor vita humana vertitur. At Græc. *vestigium mutationis cordis* : sive hæc sunt quibus perspicere possis animum cujusque immutatum; si intellexeris ex aliquo negotio aliquid cuique noxium aut commodum, recte aut male factum secuturum. *Et dominatrix illorum* : his rebus imperat sermo assiduus, ut facile conjectare possis quo cujusque animus inclinaturus sit, si attenderis quibuscum assidue colloquatur : hinc enim vel maxime afficitur animus.

23. *Qui sophistice loquitur* : qui argute, non candide : melius ex Græc. *qui sapientem se facit, sapientiam ostentat. Omni re* : Græc. *alimento* : *defraudabitur* : carebit, privabitur; cujus rei causa est id quod sequitur : nempe quod invisus, et omnia callide machinari visus, sibi relinquatur.

25. *Est sapiens animæ suæ*, sibi ipsi utilis, non ut ille multa monens alios, *animæ suæ inutilis* : de quo agitur vers. 21.

Est sapiens animæ suæ : et fructus sensus illius in ore fideles.

Vir sapiens plebem suam erudiet : et fructus sensus Ilius fideles sunt.

Vir sapiens implebitur benedictione : et beatificabunt Ilum omnes qui vident.

Vita viri in numero dierum : dies autem Israel innumerabiles sunt.

Sapiens in populo suo hæreditabit fidem : et nomen ejus vivet in æternum.

Fili, in vita tua tenta animam tuam : et vide quid malum ei, et non des ei :

Non enim omnia omnibus expediunt : et non omni animæ omnia placent.

Noli esse insatiabilis in omnibus deliciis : et non te effundas super epulas.

In multis enim escis erit labor : et insatiabilitas appropinquabit usque ad choleram.

Propter edacitatem multi obierunt : qui autem attendit, adjiciet vitam.

25. Est sapiens animæ suæ sapiens : et fructus sensus illius laudabilis.

26. Vir sapiens plebem suam erudit : et fructus sensus illius fideles sunt

27. Vir sapiens implebitur benedictionibus, et videntes illum laudabunt.

28. Vita viri in numero dierum : dies autem Israel innumerabiles sunt.

29. Sapiens in populo hæreditabit honorem, et nomen illius erit vivens in æternum.

30. Fili, in vita tua tenta animam tuam : et si fueris nequam, non des illi potestatem :

31. Non enim omnia omnibus expediunt, et non omni animæ omne genus placet.

32. Noli avidus esse in omni epulatione : et non te effundas super omnem escam :

33. In multis enim escis erit infirmitas, et aviditas appropinquabit usque ad choleram.

34. Propter crapulam multi obierunt : qui autem abstinens est, adjiciet vitam.

28. *Vita viri* : ne te ipsum respexeris tam brevis ævi futurum, sed rempublicam, quæ est immortalis; apud quam *nomen tuum in æternum vivet*, vers. 29.

30. *Tenta animam tuam* : quod est, nosce teipsum : *et si fuerit nequam* ; si in malum propendere videris, ne permitte eam sibi.

33. *Usque ad choleram* : torsiones ex bile et cholera ortas Allegorice : ut a nimiis epulis, ita a nimiis voluptatibus abstinendum.

CAPUT XXXVIII.

De medicis ac medicina : eaque occasione de morbis et morte ad 25; pro ægro oret medicus, 14; mortui ut lugendi, 16 et seqq.; et quid in funeribus cogitandum, 23, 24. Sapientia postulat otium, 25; qua occasione de artium occupationibus ac primum de agricultura, et aliis. 26, ad finem : dum laborant, Deum legemque recogitent, 39.

SIXTINA VERSIO

Honora medicum ad necessitates, honoribus illius : nam et illum creavit Dominus.

Ab Altissimo enim est medela; et a rege accipiet donationem.

Scientia medici exaltabit caput illius; et in conspectu magnatorum suspicietur.

Dominus creavit de terra medicamenta : et vir prudens non abhorrebit illa.

Nonne a ligno indulcata est aqua :

Ut cognosceretur virtus illius? et ipse dedit hominibus scientiam, ut glorificaretur in mirabilibus suis.

In his curavit, et abstulit dolorem ejus. Unguentarius in his faciet misturam : et non consummabit opera sua :

Et pax ab illo est super faciem terræ.

Fili, in infirmitate tua non despicias; sed ora Dominum, et ipse curabit te.

VERSIO VULGATA

1. Honora medicum propter necessitatem : etenim illum creavit Altissimus.

2. A Deo est enim omnis medela, et a rege accipiet donationem.

3. Disciplina medici exaltabit caput illius, et in conspectu magnatorum collaudabitur.

4. Altissimus creavit de terra medicamenta : et vir prudens non abhorrebit illa.

5. Nonne a ligno indulcata est aqua amara ?

6. Ad agnitionem hominum virtus illorum, et dedit hominibus scientiam Altissimus, honorari in mirabilibus suis.

7. In his curans mitigabit dolorem, et unguentarius faciet pigmenta suavitatis, et unctiones conficiet sanitatis : et non consummabuntur opera ejus.

8. Pax enim Dei super faciem terræ.

9. Fili, in tua infirmitate ne despicias te ipsum, sed ora Dominum, et ipse curabit te.

1. *Honora medicum* : quod etiam complectitur mercedem honorariam, ejus arti curæque debitam; quo sensu dicitur : *Honora Dominum de tua substantia*, Prov., III, 9, atque etiam : *Honora patrem et matrem*, Matth., XV, 4, 5, 6.

5. *Nonne a ligno* : quod est documento inditas virtutes arboribus, sive natura, sive supra naturam.

6. *Virtus illorum* : medicamentorum de quibus vers. 4. Græc. *illius* : ligni, de quo vers. 5.

7. *Pigmenta* : Græc. *misturam, et non consummabuntur* : nullum finem habebunt *opera ejus* : tot genera condimentorum pigmentorumque sunt : Græc. *non consummabit* : supple, *unguentarius*, non ad perfectum deducet, et tamen exinde.

8. *Pax Dei*, favor, benevolentia : ex qua plantæ salubres : Græc. *pax ab illo* : scilicet unguentario, et grande adjumentum vitæ humanæ. Quidam hos versus sic jungunt : *Non consummabit* : non cessabit unguentarius, donec ab illo pax, seu valetudo tibi sit.

9. *Ora Dominum* : nec sis ut Amasias qui confisus est in arte medicorum, et non in Domino. Sic docet *Ecclesiasticus* declinare extrema; neque contemnere, neque pluris quam oporteat, facere artem medicam.

Amove delictum, et dirige manus, et ab omni peccato munda cor.

Da suavitatem odoris, et memoriale similaginis, et impingua oblationem : quasi non sis. Et da locum medico :

Nam et illum Dominus creavit : et non discedat a te ; nam et ipso opus est.

Est tempus, cum et in manibus eorum suavitas odoris.

Nam et ipsi Dominum deprecabuntur, ut dirigat ipsis requiem et sanationem, propter restituendam valetudinem.

Qui peccat contra eum qui fecit eum, incidat in manus medici.

Fili, super mortuum deduc lacrymas : et quasi dira passus, incipe ploratum : et secundum judicium ejus contege corpus illius ; et non despicias sepulturam illius.

Amarum fac ploratum : et calefac planctum ;

Et fac luctum secundum dignitatem ejus, uno die, vel duobus, propter detractionem : et admitte consolationem propter tristitiam.

Ex tristitia enim provenit mors : et tristitia cordis flectet virtutem.

In abductione transit et tristitia : et vita pauperis secundum corda

Ne dederis in tristitiam cor tuum : repelle eam, memor novissimorum.

Et noli oblivisci : non est enim reditus : et huic non proderis, et teipsum pessimabis.

Memento judicii ejus ; quoniam sic, ut etiam tuum : mihi heri, et tibi hodie.

In requie mortui quiescere fac memoriam ejus ; et consolationem accipe in eo, in exitu spiritus illius.

Sapientia scribæ in opportunitate otii : et qui minoratur actu suo, sapientiam percipiet.

Quomodo sapientia replebitur qui tenet aratrum, et

10. Averte a delicto, et dirige manus : et ab omni delicto munda cor tuum.

11. Da suavitatem et memoriam similaginis, et impingua oblationem : et da locum medico.

12. Etenim illum Dominus creavit : et non discedat a te, quia opera ejus sunt necessaria.

13. Est enim tempus, quando in manus illorum incurras :

14. Ipsi vero Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum et sanitatem, propter conversationem illorum.

15. Qui delinquit in conspectu ejus qui fecit eum, incidet in manus medici.

16. Fili, in mortuum, produc lacrymas, et quasi dira passus, incipe plorare : et secundum judicium contege corpus illius, et non despicias sepulturam illius.

17. Propter delaturam autem amare fer luctum illius uno die, et consolare propter tristitiam :

18. Et fac luctum secundum meritum ejus, uno die vel duobus, propter detractionem.

19. A tristitia enim festinat mors, et cooperit virtutem, et tristitia cordis flectit cervicem.

20. In abductione permanet tristitia : et substantia inopis secundum cor ejus.

21. Ne dederis in tristitia cor tuum, sed repelle eam a te : et memento novissimorum.

22. Noli oblivisci : neque enim est conversio, et huic nihil proderis, et teipsum pessimabis.

23. Memor esto judicii mei : sic enim erit et tuum : mihi heri, et tibi hodie.

24. In requie mortui requiescere fac memoriam ejus, et consolare illum in exitu spiritus sui.

25. Sapientia scribæ in tempore vacuitatis : et qui minoratur actu, sapientiam percipiet. Qua sapientia replebitur.

26. Qui tenet aratrum, et qui gloriatur in jaculo,

10. *Dirige manus*, opera tua fac recta. Docet unde esse debeat initium procurandi morbi, nempe a procurando peccato : quo etiam pertinet sequens.

11. *Da suavitatem* : da sacrificium boni odoris : *memoriam* : memoriale : *similaginis* : in sacrificio adhiberi solitæ : *impingua oblationem* : Græc. addit : *quasi non sis* ; quasi in extremo vitæ, ac statim moriturus, nisi Deum placaveris.

13. *In manus illorum incurras* : ideo non contemnendus a sanis, ut fit : Græcus hic et Latinus vers. seq. docent medicum, ut ipse quoque pro ægris deprecetur, ac victimam boni odoris offerat ; sic enim remedia melius successura.

16. *Secundum judicium* ejus : Græc. *secundum dignitatem*, ut vers. 18. alii : *pro more*.

17. *Propter delaturam* : cum effertur corpus.

18. *Propter detractionem* : ne quis tibi detrahat, aut dicat parce a te celebratum solemnem luctum : et tamen *consolare* : passive : Funde consolabiles lacrymas.

19. *A tristitia* : subaudi, cave tamen nimis lugeas : eo quod *a tristitia*, etc. ; *cooperit virtutem* : velut fluctu obruit, ac demergit omnem animi vim. *Flectit cervicem* : sub hoc velut pondere incurvatam.

20. *In abductione* : abducto cadavere et sepulto, *permanet tristitia* : hactenus permanet : παραμένει. Nunc Græc. habet : παραβαίνει, *transit*, clariore sensu : *transit* (paulatim), *tristitia* : *et substantia* ; Græc. *vita inopis secundum cor ejus* : luctu levato, vita fit lætior. Alii aliter legunt et vertunt, obscurissimo sensu.

21. *Memento novissimorum* : in aliorum funere mortem tuam cogita : hoc utile : non autem ut te luctu conficias. Alii : *Memento mortis quam lugendo accersas* : ex antecedentibus.

22. *Noli oblivisci* quæ moneo de moderando luctu : *neque enim est conversio* ; sive reversio mortuorum, quantumvis lugeas.

23. *Memor esto* : quasi nomine mortui : *judicii mei* : legis quam subii.

24. *In requie mortui requiescere*, seu cessare, *fac memoriam ejus* : tolle luctum indefessum ex nimia recordatione : *consolare illum* : quasi diceret : Adhibe solatia ægro quandiu vivit : mortuum ne plus æquo lugeas. At Græc. *consolationem accipe in exitu spiritus ejus* : ne te nimio luctu conficias.

25. *Sapientia scribæ* (doctoris) *in tempore* (Græc. *in opportunitate*) *vacuitatis* : otii : otium ac secessus conquirendæ sapientiæ necessaria : unde Marthæ sollicitudo increpatur, Mariæ beatissima ac pedes Domini laudatur quies. *Et qui minoratur actu* : qui ab actione turbulenta ac negotiis cessat, *sapientiam percipiet* : *qua sapientia replebitur?* per interrogationem, aut, ut habet Græc. *Quomodo sapientia replebitur?*

26. *Qui tenet aratrum* : qui totus in bobus est, nihil aliud aut cogitat, aut loquitur, vel aliis addictus est artibus quas enumerat a vers. 26 ad 35. *Qui gloriatur in jaculo* : stimulo ad boves agitandos : *conversatur*, versatur, *in operibus eorum* ; is ergo quomodo sapientiæ attendat?

gloriatur in hasta stimuli, boves agitat, et conversatur in operibus eorum, et enarratio ejus in filiis taurorum?

Cor suum dabit ad versandos sulcos et vigilia ejus in sagina vaccarum.

Sic omnis faber, et architectus, qui noctem tanquam diem transigit : qui sculpunt sculpturas signaculorum, et assiduitas ejus immutare varietatem? Cor suum dabit ad assimilandam picturam : et vigilia ejus, perficere opus.

Sic faber ferrarius sedens juxta incudem, et addicens pigro ferro. Vapor ignis durabit carnes ejus, et in calore fornacis concertabit.

Vox mallei innovabit aurem ejus : et contra similitudinem vasis oculi ejus.

Cor suum dabit in consummationem operum : et vigilia ejus, ornare in perfectionem.

Sic figulus sedens ad opus suum, et convertens pedibus suis rotam, qui in sollicitudine positus est semper in opus suum; et in numero omnis operatio ejus.

In brachio suo formabit lutum : et ante pedes curvabit virtutem suam.

Cor suum dabit ut consummet linitionem; et vigilia ejus, mundare fornacem.

Omnes in manibus suis speraverunt : et unusquisque in arte sua sapiens est.

Sine ipsis non ædificabitur civitas :

Nec inhabitabunt, nec inambulabunt : et in ecclesia non transilient;

Super sellam judicis non sedebunt, et testamentum judicii non intelligent : neque palam facient justitiam et judicium : et in parabolis non invenientur.

Sed creaturam ævi confirmabunt : et deprecatio eorum in operatione artis, tantummodo accommodantis animam suam, et conquirentis in lege Altissimi.

stimulo boves agitat, et conversatur in operibus eorum, et enarratio ejus in filiis taurorum?

27. Cor suum dabit ad versandos sulcos, et vigilia ejus in sagina vaccarum.

28. Sic omnis faber et architectus, qui noctem tanquam diem transigit : qui sculpit signacula sculptilia, et assiduitas ejus variat picturam : cor suum dabit in similitudinem picturæ, et vigilia sua perficiet opus.

29. Sic faber ferrarius sedens juxta incudem, et considerans opus ferri. Vapor ignis uret carnes ejus, et in calore fornacis concertatur :

30. Vox mallei innovat aurem ejus, et contra similitudinem vasis oculus ejus :

31. Cor suum dabit in consummationem operum, et vigilia sua ornabit in perfectionem.

32. Sic figulus sedens ad opus suum, convertens pedibus suis rotam, qui in sollicitudine positus est semper propter opus suum, et in numero est omnis operatio ejus.

33. In brachio suo formabit lutum : et ante pedes suos curvabit virtutem suam.

34. Cor suum dabit ut consummet linitionem ; et vigilia sua mundabit fornacem.

35. Omnes hi in manibus suis speraverunt : et unusquisque in arte sua sapiens est :

36. Sine his omnibus non ædificatur civitas.

37. Et non inhabitatunt, nec inambulabunt, et in ecclesiam non transilient.

38. Super sellam judicis non sedebunt, et testamentum judicii non intelligent : neque palam facient disciplinam et judicium, et in parabolis non invenientur :

39. Sed creaturam ævi confirmabunt : et deprecatio illorum in operatione artis, accommodantes animam suam, et conquirentes in lege Altissimi.

28. *Sic omnis faber.* Jam transit ad fabros, aliaque opera, in quibus omnis artifex *noctem tamquam diem* (laborando) *transigit*; atque adeo nullum colendæ sapientiæ relinquit locum. *Qui sculpit signacula sculptilia :* sigillorum cælaturas. *Assiduitas ejus variat; cor suum dabit ad similitudinem.* Duo enumerat quibus maxime sculptorum pictorumque constat industria : alterum, varietas operis; alterum, exacta ad naturam rerum expressio : vide autem quam hæc totum occupent animum : *assiduitas ejus... cor suum dabit.*

29. *Considerans opus ferri* : artem exercens in rudi ferro : ἀργῷ, nondum facto. Alii vertunt : *pigro*, duro, nec ductili aut sequace, emollitu difficili. *Concertatur :* Græc. *concertabit* : laborabit : vel igne adhibito, ferri rigorem tanquam certando vincet.

30. *Vox mallei innovat aurem ejus :* assiduo pulsu iterata et innovata, aurem percutit. *Contra similitudinem* : attentus exemplari vasis quod fabricat. *Ornabit in perfectionem* : opus perpoliet, et ad summum artis adduceat.

32. *In numero* : in quodam numeroso motu.

35, 36. *Omnes hi... unusquisque : sapiens est..., sine his*; quasi diceret : Hæc quidem opera suam habent sapientiam, humanæ societati necessariam, infimi tamen ordinis, non rerum gubernaculis natam, vers. 37 et seqq., neque comparandam veræ sapientiæ, de qua cap. seq.

37. *Et non inhabitabunt* : orationem sic construe : Sine his artibus non ædificatur civitas, ut vers. præcedenti : *et non inhabitabunt, nec inambulabunt* homines in ea, civitate scilicet : urbes desertæ erunt, atque inhabitabiles : et tamen illi artifices quorum tanta præstantia est, *in ecclesiam*, in legitimos cœtus, *non transilient* : non ad eos vocabuntur, neque ulli parti reipublicæ præerunt, ut exprimit seq.

38. *Testamentum judicii* : leges judiciorum : *et in parabolis*, arcanisque sententiis conquirendis *non invenientur* neque in his adhibebunt operam.

39. *Sed creaturam ævi* : res mortales, ac brevi tempore duraturas stabilient; *confirmabunt : et deprecatio :* neque altius eorum vota pertingent, quam ut suæ artis opera præclare exequantur. Alii, *interim tamen non sunt alieni a Deo, quem inter operandum invocant. Accommodantes :* legi et ipsi auscultantes : at Græc. πλὴν τοῦ ἐπιδόντος, *præter eum*, longe ab eo qui se totum dedit intelligendæ legi, quæ vera et homine digna sapientia est : de qua seq. cap., uti prædictum est.

CAPUT XXXIX.

Sapiens antiquorum gesta dictaque inquirit, 1, 2, 3; in publicis cœtibus clarescet, 4; alienas gentes peragrat, discendi et experiendi gratia, 5; mane vigilat orationis causa, 6, 7; hinc sapientia, 8; auctor instinctu divino actus 16, 17; glorificandus Deus, 20; cui nihil mirabile, 25; opera ejus perfecta, 26; bona quoque malis male vertunt, 31; ultores spiritus, 32; creaturæ omnes ultrices scelerum, 35, 36; omnia bona præstat Dominus, sed tempore suo, 39, 40; ideo laudandus, 41.

SIXTINA VERSIO

Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetiis vacabit.

Narrationes virorum nominatorum conservabit; et in versutias parabolarum simul introibit.

Occulta proverbiorum exquiret; et in ænigmatibus parabolarum conversabitur.

In medio magnatorum ministrabit; et in conspectu præsidis apparebit.

In terram alienigenarum gentium pertransiet: bona enim et mala in hominibus tentavit.

Cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum, qui fecit illum; et in conspectu Altissimi deprecabitur.

Et aperiet os suum in oratione: et pro delictis suis deprecabitur.

Si Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebitur.

Ipse tanquam imbres emittet verba sapientiæ suæ; et in oratione confitebitur Domino.

Ipse dirigit consilium ejus et scientiam, et in absconditis ejus meditabitur.

Ipse palam faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur.

Collaudabunt multi intelligentiam ejus: usque in sæculum non delebitur.

Non recedet memoria ejus; et nomen ejus vivet in generationes generationum.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes; et laudem ejus enuntiabit ecclesia.

Si permanserit, nomen derelinquet plusquam millę: et si requieverit, acquirit sibi.

Adhuc meditatus enarrabo: et tanquam plenilunium repletus sum.

Exaudite me, filii sancti, et germinate, quasi rosa plantata super rivum agri.

Et quasi thus odorem suavitatis emittite:

Et florete florem, quasi lilium: diffundite odorem, et collaudate canticum. Benedicite Dominum in omnibus operibus:

Date nomini ejus magnificentiam: et confitemini in

VERSIO VULGATA

1. Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetis vacabit.

2. Narrationem virorum nominatorum conservabit: et in versutias parabolarum simul introibit.

3. Occulta proverbiorum exquiret, et in absconditis parabolarum conversabitur.

4. In medio magnatorum ministrabit, et in conspectu præsidis apparebit.

5. In terram alienigenarum gentium pertransiet: bona enim et mala in hominibus tentabit.

6. Cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum, qui fecit illum: et in conspectu Altissimi deprecabitur.

7. Aperiet os suum in oratione, et pro delictis suis deprecabitur.

8. Si enim Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum:

9. Et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ, et in oratione confitebitur Domino.

10. Et ipse diriget consilium ejus et disciplinam, et in absconditis suis consiliabitur.

11. Ipse palam faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur.

12. Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in sæculum non delebitur.

13. Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.

14. Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit ecclesia.

15. Si permanserit, nomen derelinquet plusquam mille: et si requieverit, proderit illi.

16. Adhuc consiliabor, ut enarrem: ut furore enim repletus sum.

17. In voce dicit: Obaudite me, divini fructus, et quasi rosa plantata super rivos aquarum, fructificate.

18. Quasi Libanus odorem suavitatis habete.

19. Florete flores, quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam, et collaudate canticum, et benedicite Dominum in operibus suis.

20. Date nomini ejus magnificentiam: et confitemini

2. *Narrationem... versutias parabolarum*: contra ac de fabris dixerat, supra, 38.

4. *In medio*: judicibus assessor dabitur.

10. *Consiliabitur*: inde rerum agendarum consilia sumet: secundum illud *Psalmi* CXVIII, 24. *Consilium meum justificationes tuæ.*

15. *Si permanserit*: si vita diutina perfruatur, nomen inclytum relinquet supra mille sapientes. *Et si requieverit*: si interierit: sibi ipsi laboraverit, et æterna præmia conquisiverit.

16. *Adhuc consiliabor*: non hic hærebo: exaggerabo sermones, ad sapientum gloriam commendandam. *Ut furore* Domini, atque instinctu illo grandi ac prophetico *repletus sum*: Græc. *quasi plenilunium repletus sum*: plena luce fulgeo: διχομηνιαῖος: *dimidiatus mensis*, sive bifariam sectus, hoc est plenilunium.

17. *In voce dicit*: arcana illa voce qua Dominus solet in cordibus loqui, passim apud prophetas: hac ergo arcana voce Deus hæc inspiravit, quibus adhortarer pios. *Obaudite me, divini fructus*: divina germina a Deo pullulantia, sive ut Græc. *filii sancti.*

18. *Quasi Libanus*: sive Græc. *thus.*

19. *Florete flores*: fundite flores; efflorescite ut lilium. *Collaudate canticum*: canticum laudis canite.

20. *In voce labiorum... in canticis labiorum*: duplex versio seu lectio, ut videtur. *Voce labiorum et citharis*: voce cum instrumentis musicis juncta. Notum illud, *confitemini, laudate*: confessio, laus.

laudatione ejus, in canticis labiorum, et in citharis. Et sic dicetis in confessione :

Opera Domini universa quia bona valde : et omne præceptum in tempore suo erit ; omnia enim in tempore suo quærentur.

In verbo ejus stetit aqua, sicut congeries ; et in sermone oris illius, exceptoria aquarum.

In præcepto ipsius omne beneplacitum : et non est qui minuat salutare illius.

Opera omnis carnis coram illo : et non est abscondi ab oculis ejus.

A sæculo in sæculum respexit : et nihil est admirabile in conspectu illius.

Non est dicere : Quid est hoc ? ad quid hoc ? omnia enim ad usus ipsorum creata sunt.

Benedictio illius quasi fluvius inundavit :

Et quomodo cataclysmus aridam inebriavit : sic iram suam gentes hæreditare faciet.

Sicut convertit aquas in salsuginem. Viæ illius sanctis directæ : sic iniquis offensiones.

Bona bonis creata sunt ab initio : sic peccatoribus mala.

Principium omnis rei necessariæ ad vitam hominis, aqua, ignis, et ferrum, et sal, et siligo tritici, et mel, et lac, sanguis uvæ, et oleum, et vestimentum.

Hæc omnia sanctis in bona : sic peccatoribus in mala convertentur.

Sunt spiritus qui ad vindictam creati sunt, et in furore suo confirmaverunt flagella sua.

Et in tempore consummationis effundent virtutem : et furorem ejus, qui fecit illos, sedabunt.

Ignis, et grando, et fames, et mors, omnia hæc ad vindictam creata sunt :

Bestiarum dentes, et scorpii, et viperæ, et rhomphæa vindicans in exterminium impios.

In mandato lætabuntur ; et super terram in necessita-

illi in voce labiorum vestrorum, et in canticis labiorum, et citharis. Et sic dicetis in confessione :

21. Opera Domini universa bona valde.

22. In verbo ejus stetit aqua sicut congeries : et in sermone oris illius sicut exceptoria aquarum.

23. Quoniam in præcepto ipsius placor fit, et non est minoratio in salute ipsius.

24. Opera omnis carnis coram illo, et non est quidquam absconditum ab oculis ejus.

25. A sæculo usque in sæculum respicit, et nihil est mirabile in conspectu ejus.

26. Non est dicere : Quid est hoc, aut quid est istud? omnia enim in tempore suo quærentur.

27. Benedictio illius quasi fluvius inundavit :

28. Quomodo cataclysmus aridam inebriavit, sic ira ipsius gentes, quæ non exquisierunt eum, hæreditabit.

29. Quomodo convertit aquas in siccitatem, et siccata est terra : et viæ illius viis illorum directæ sunt : sic peccatoribus offensiones in ira ejus.

30. Bona bonis creata sunt ab initio : sic nequissimis bona et mala.

31. Initium necessariæ rei vitæ hominum, aqua, ignis, et ferrum, sal, lac, et panis similagineus, et mel, et botrus uvæ, et oleum, et vestimentum.

32. Hæc omnia sanctis in bona : sic et impiis et peccatoribus in mala convertentur.

33. Sunt spiritus qui ad vindictam creati sunt, et in furore suo confirmaverunt tormenta sua :

34. In tempore consummationis effundent virtutem : et furorem ejus, qui fecit illos, placabunt.

35. Ignis, grando, fames, et mors, omnia hæc ad vindictam creata sunt :

36. Bestiarum dentes, et scorpii, et serpentes, et rhomphæa vindicans in exterminium impios.

37. In mandatis ejus epulabuntur : et super terram

21. *Bona valde* : addit Græc. *et omne præceptum in tempore suo erit ; omnia enim in tempore suo quærentur* : quod ultimum Vulgata habet vers. 26 : vide etiam vers. 39 ; hoc est, præcepta aptat personis, locis, temporibus, rebus, etiam elementis, ut sequens ; quo fonte manarunt veteris novæque legis discrimina.

22. *Exceptoria aquarum* : stante mari Rubro, ac si receptaculis teneretur.

23. *Placor* : placentia : lætum quid, ut supra, IV, 13. Græc. *omne beneplacitum*, omnis causa lætandi *Non est minoratio*, diminutio *in salute ipsius* : quæ per ipsum ; vim ejus salutarem nihil imminuit.

25. *Nihil est mirabile*. Nota præclaram sententiam : quoniam et antecedentia et præsentia et futura mente complexus, nihil novi intuetur ; ad hæc nihil quod ejus majestate ac potestate non sit inferius.

26. *Quid est hoc? quid est istud?* Græc. *ad quid istud? omnia enim tempore suo quærentur* : requirentur : necessaria esse comperientur : Græc. *omnia ad usus suos creata.*

28. *Cataclysmus* : inundatio : sic intelligi potest : sicut diluvium sub Noe terram inundavit : *sic ira ejus hæreditabit* : active : hæreditare, sortiri faciet.

29. *Aquas in siccitatem* : terra exsucca et arida ad immittendam fame : Græc. *in salsuginem* : ut habes *Psalm.* CVI, 34. *Terram fructiferam in salsuginem* : in sterilitatem, agris, velut sale conspersis ; sic impii, steriles, nulla gratia, nullo fructu. *Viæ illius viis illorum* : Græc. planior : *Viæ illius* (Dei scilicet) *sanctis directæ* (planæ, faciles) : *sic iniquis offensiones.*

30. *Bona bonis : bona et mala* : bona pura bonis *creata* comparataque *sunt ab initio* in paradiso voluptatis : *et nequissimis* : Græc, *peccatoribus*, quamquam mala pura commeritis, tamen ex benignitate per hanc vitam præparavit Deus *mala et bona*, vitamque quæ malorum ac bonorum temperamento constat. Vide 32, et Græc.

31. *Necessariæ rei* : vide frugalitatem et simplicitatem. *Ferrum* : ad aratra, ad malleos.

33. *Qui ad vindictam creati sunt* : ex eventu, posteaquam a Deo defecerunt, ad id ordinati, ut divinam vindictam et ipsi exciperent, et in alios exercerent. *In furore suo* : in ira qua adversus hominum genus exardescunt, ut patebit sequente vers. *Confirmaverunt tormenta*, flagella *sua*, a se incussa, gravem in ictibus firmabunt manum : hos ergo commemorat, ut doceat quorum ope, ex vers. præcedente, omnia etiam per se bona, tamen malis malo vertant.

34. *In tempore consummationis* : interitus, internecionis, sive in novissimis diebus ; *effundet virtutem* : vim illam pestiferam : *et furorem ejus, qui fecit illos, placabunt* : exsatiabunt digno supplicio : melius, tantas edent strages, ut Deum inflectant ad misericordiam et veniam. Cave autem intelligas immundos spiritus, ac sempiterno supplicio destinatos, tandem placaturos Deum ; quod sensit Origenes, sed ferme unus, et ab universa Ecclesia reprobatus.

35. *Ignis, grando, fames*. Præter ea, quæ cum bona sint, malis malo vertunt, sunt quædam per se noxia in ultionem comparata.

36. *Rhomphæa* : gladius anceps versatilis.

37 *In mandatis ejus epulabuntur* : Græc. *lætitia esse*

tes præparabuntur : et in temporibus suis non præterient verbum.

Propterea ab initio confirmatus sum, et meditatus sum, et in scriptura reliqui.

Omnia opera Domini bona : et omnem usum in tempore ejus subministrabunt.

Et non est dicere : Hoc illo nequius est : omnia enim in tempore comprobabuntur.

Et nunc in omni corde et ore collaudate, et benedicite nomen Domini.

in necessitatem præparabuntur : et in temporibus suis non præterient verbum.

38. Propterea ab initio confirmatus sum, et consiliatus sum, et cogitavi, et scripta dimisi.

39. Omnia opera Domini bona : et omne opus hora sua subministrabit.

40. Non est dicere : Hoc illo nequius est : omnia enim in tempore suo comprobabuntur.

41. Et nunc in omni corde et ore collaudate, et benedicite nomen Domini.

rentur, creaturæ illæ ultrices : alludit ad *Psalm.* CXCVIII, 8 : *Ignis, grando, nix, glacies... quæ faciunt verbum ejus.* Quo etiam sensu dictum est : *Vocavit Dominus famem.* IV Reg. VIII, 1. *In necessitatem præparabuntur :* in necessariam ultionem.

38. *Confirmatus sum* : in timore Dei : *et consiliatus sum* : Græc. *meditatus sum*; cogitavi tristes exitus impiorum : *et* (hæc) *scripta dimisi*. scripto mandavi : horum autem summa est, id quod sequitur :

39. *Omne opus hora sua* : tempore suo.

40. *Non est dicere* : *Hoc illo nequius est* : apta enim sunt omnia, et suis constituta finibus, atque ex horum nexu par existit decor : unde vera ratio laudandi Deum.

CAPUT XL.

Jugum grave super filios Adam, a vers. 1 ad 12. mors inevitabilis, 12; impiorum inanes divitiæ, 13; liberalitas, 14. 17; vita sibi sufficiens 18; quid cui anteponendum, 19, ad 27; timor Domini omnibus antecellit, 26 et seq., ne mendices, 29 ad finem.

SIXTINA VERSIO

Occupatio magna creata est omni homini, et jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum, usque in diem in sepultura in matrem omnium.

Cogitationes eorum, et timorem cordis, consideratio expectationis, dies finitionis.

A residente super thronum in gloria, et usque ad humiliatum in terra et cinere :

Ab eo qui portat hyacinthum, et coronam, et usque ad eum qui operitur lino crudo, furor, et zelus, et tumultus, et fluctuatio, et timor mortis, et iracundia perseverans, et contentio :

Et in tempore refectionis in cubili somnus noctis, immutat cognitionem ejus.

Modicum tanquam nihil in requie, et ab eo in somnis quasi in die speculæ

Conturbatus est in visu cordis sui tanquam qui evasit a facie belli : in tempore salutis suæ exsurrexit, et admirans ad nullum terrorem.

Cum omni carne ab homine usque ad pecus : et super peccatores septupla.

Ad hæc, mors et sanguis, et contentio et rhomphæa, oppressiones, fames, et contritio, et flagellum.

VERSIO VULGATA

1. Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ, in matrem omnium.

2. Cogitationes eorum, et timores cordis, adinventio expectationis, et dies definitionis :

3. A residente super sedem gloriosam, usque ad humiliatum in terra et cinere :

4. Ab eo, qui utitur hyacintho, et portat coronam, usque ad eum, qui operitur lino crudo : furor, zelus, tumultus, fluctuatio, et timor mortis, iracundia perseverans, et contentio.

5. Et in tempore refectionis in cubili sommus noctis immutat scientiam ejus

6. Modicum tanquam nihil in requie, et ab eo in sommis, quasi in die respectus.

7. Conturbatus est in visu cordis sui, tanquam qui evaserit in die belli In tempore salutis suæ exsurrexit, et admirans ad nullum timorem :

8. Cum omni carne, ab homine usque ad pecus, et super peccatores septuplum

9. Ad hæc mors, sanguis, contentio, et rhomphæa, oppressiones, fames, et contritio, et flagella.

1. *Occupatio magna* : afflictio. *Grave jugum* : de quo jugo, sive onere miseris mortalibus imposito, hæc ponit, primum, quod incubet per totam vitam a natali ad sepulturam, vers. 1; secundum, quod sit repositum in curis, timoribus, vanis spebus, rel quis animi perturbationibus, vers. 2 4, 5 et seqq., atque innumeris calamitatibus, vers. 9, 10; tertium, quod æque omnes premat, summos, infimos, medios, cujuscumque status homines, vers. 3 et seqq.; qua de re præclare Aug. *contra Jul.*, VI, 10, n. 31, in fine : « Parvulos intuere quot et quanta mala patiantur; in quibus vanitatibus, cruciatibus, erroribus, terroribus crescant; deinde jam grandes etiam Deo servientes tentat error, ut decipiat; tentat dolor aut labor, ut frangat; tentat mœror, ut sternat; tentat typhus (superbia) ut extollat : et quis explicet omnia festinanter, quibus gravatur jugum super filios Adam? quod jugum non fuisset, nisi delicti originalis meritum præcessisset. »

2. *Cogitationes*. Quatuor hæc commemorat, quæ hominum genus maxime exagitent, curæ, metus, fallaces spes, postque labores tantos, mors. *Adinventio expectationis* : Græc. *cogitatio expectationis* : spei ludibria, quæ vel maxime homines distendunt et excruciant, quibus addendum id quod sequitur vers. 4.

5. *In cubili somnus*, qui nec curæ expers, tot turbida insomnia terrent et exagitant, *immutat scientiam*, cogitat ones, *ejus* ; nova visa, atque aliam cogitandi et imaginandi rationem inducit.

6. *Modicum tanquam nihil in requie* : somnus initio ad momentum quietus. *Et ab eo*, ex illo, post illud minutum quietis tempus. *Quasi in die respectus* : Græc. *speculæ*, homo quasi in specula vigil collocatus, omnigena visa ac monstra perspicit.

7. *Tanquam qui evaserit* : fugibundus, vix ab hoste securus, cum omnia in tuto sint; miraturque experrectus tantopere exagitatum se, nulla timendi causa.

8. *Cum omni carne* : cum omni animante : supple, *hæc sunt*.

9. *Ad hæc mors* : etiam violenta fuso sanguine : *contentio* bellum : *contritio et flagella*, morbi, ipsa pestis.

Super peccatores creata sunt hæc omnia : et propter illos factus est cataclysmus.

Omnia, quæ de terra sunt, in terram revertuntur, et ab aquis in mare reflectunt.

Omne munus et iniquitas delebitur : et fides in sæculum stabit.

Substantiæ injustorum sicut fluvius exsiccabuntur; et sicut tonitruum magnum in pluvia personabit :

In aperiendo ipsam manus suas, lætabitur : sic prævaricatores in consummationem deficient.

Nepotes impiorum non multiplicant ramos; et radices immundæ super duram petram.

Achi super omnem aquam, et oram fluminis, ante omne fœnum evelletur.

Gratia, sicut paradisus, in benedictionibus : et misericordia in sæculum permanet.

Vita sufficientis sibi operarii condulcabitur; et super utraque, qui invenit thesaurum.

Filii et ædificatio civitatis confirmant nomen : et super utraque, mulier immaculata computatur.

Vinum et musica lætificant cor : et super utraque, dilectio sapientiæ.

Tibia et psalterium jucundam faciunt melodiam : et super utraque, lingua suavis.

Gratiam et speciem desiderabit oculus tuus : et super utraque, viriditatem sationis.

Amicus et sodalis in tempore occurrentes : et super utraque, mulier cum viro.

Fratres et adjutorium in tempore tribulationis : et super utraque, eleemosyna liberabit.

Aurum et argentum statuent pedem : et super utraque, consilium beneplacet.

Facultates et fortitudo exaltabunt cor : et super utraque, timor Domini.

10. *Super iniquos* : ergo ab initio hæc non erant : *cataclysmus* : diluvium. Hactenus de gravi jugo : nunc aliæ sententiæ.

11. *Omnia* : ut omnes aquæ in mare, ita terrena omnia in terram.

12. *Omne munus* : omnis in judiciis corruptela. *Et iniquitas delebitur* : nullo fructu corruet : *fides* autem non ita, et *in sæculum stabit.*

13. *Substantiæ* : res, pecuniæ *injustorum sicut fluvius*, sicut torrens decurrent, *siccabuntur : et sicut tonitruum magnum per pluviam* inani ac nihil profuturo per nubes murmure *personabunt* : in divitum jactantia nihil nisi sonitus ac strepitus.

14. Sicut *in aperiendo* inopi *manus suas lætabitur*, prospere aget (vir bonus) : ita e contrario, *prævaricatores*, etc.

15. *Nepotes impiorum non multiplicabunt ramos*, sicut nec *radices immundæ*, plantæ infrugiferæ, illætabiles, quæ sunt *super cacumen petræ* : seu, *super duram petram*, qua voce terminatur Græc. Vulgatus addit, *sonant*, hoc est, illæ plantæ ventis agitatæ, inanem tantum sonitum edunt, nulla stipe, nullo fructu; sonant autem, ex vers. seq. ἄχει, pro quod Vulgatus interpres legisse videtur ἤχει ; seu potius, ηχοῦσι, sonant.

16. *Super aquam viriditas.* Opponit siccitati plantæ super petram arescentis, virides herbas super aquam crescentes; iisque virum bonum latenter comparat. Herba autem illa viridis *ad oram fluminis, ante omne fœnum* maturescet : atque adeo prima omnium, *evelletur*, secabitur, demetetur : ἄχει, varie legunt et interpretantur; Grotio Ægyptia vox, significans illa virentia quæ Nilo exundante oriri soleant.

17. *Gratia*, seu collatum beneficium, *sicut paradisus*, sicut hortus irriguus, amœnus ac pomifer.

10. Super iniquos creata sunt hæc omnia : et propter illos factus est cataclysmus.

11. Omnia quæ de terra sunt, in terram convertentur, et omnes aquæ in mare revertentur.

12. Omne munus et iniquitas delebitur : et fides in sæculum stabit.

13. Substantiæ injustorum sicut fluvius siccabuntur : et sicut tonitruum magnum in pluvia personabunt.

14. In aperiendo manus suas, lætabitur : sic prævaricatores in consummatione tabescent.

15. Nepotes impiorum non multiplicabunt ramos : et radices immundæ super cacumen petræ sonant,

16. Super omnem aquam viriditas, et ad oram fluminis ante omne fœnum evelletur.

17. Gratia sicut paradisus in benedictionibus : et misericordia in sæculum permanet.

18. Vita sibi sufficientis operarii condulcabitur : et in ea invenies thesaurum.

19. Filii, et ædificatio civitatis confirmabit nomen, et super hæc, mulier immaculata computabitur.

20. Vinum et musica lætificant cor: et super utraque, dilectio sapientiæ.

21. Tibiæ et psalterium suavem faciunt melodiam : et super utraque, lingua suavis.

22. Gratiam et speciem desiderabit oculus tuus, et super hæc, virides sationes.

23. Amicus et sodalis in tempore convenientes : et super utrosque, mulier cum viro.

24. Fratres in adjutorium in tempore tribulationis, et super eos, misericordia liberabit.

25. Aurum et argentum est constitutio pedum : et super utrumque, consilium beneplacitum.

26. Facultates et virtutes exaltant cor, et super hæc timor Domini.

18. *Vita... condulcabitur* : quam vitæ laborisque sibi sufficientis dulcedinem sentiebat Paulus, dicens : *Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi... quoniam ad ea quæ mihi opus erant, et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ* : quo nihil beatius, dicente Domino : *Beatius est magis dare, quam accipere.* Act. xx. 33. 35. *Et in ea invenies thesaurum* : inexhaustam scilicet bonorum copiam, ac beneficentiæ fontem Græc. non ita commode : *super utraque est* (super illam sufficientiam, et super illam dulcedinem) *qui invenit thesaurum*, nullo sensu, nisi verum illum thesaurum intelligas, de quo scribitur : *Thesaurus desiderabilis... in habitaculo justi.* Prov. xxi, 20, et, *Sapientia infinitus thesaurus est hominibus.* Sap. vii, 14.

19. *Filii... confirmabit nomen* : immortale faciet. *Et super hæc, mulier immaculata* : plus illa honoris viro conciliat castitate ac prudentia; sic Manasses Juditha uxore habetur nobilis; *Judith*, viii, 2; sic Ruth Moabitidis gloria commendatur Booz : *Ruth*, ii, iii; illustrat familias fortis illius mulieris virtus : *Surrexerunt* enim *filii ejus, et beatissimam prædicaverunt : vir ejus, et laudavit eam.* Prov., xxxi, 28. Animadverte autem, lector, sequentes versus ad 27. ejusdem figuræ esse.

22. *Gratiam*, venustatem *et speciem* (pulchritudinem); *et super hæc, virides sationes* : revirescunt enim quotannis arbores; vultus gratia immedicabiliter deflorescit.

23. *Convenientes* : Græc. *occurrentes* : supple, jucunda res est.

24. *Misericordia*, sive eleemosyna.

25. *Aurum et argentum constitutio pedum*; Græc. *constabilient pedem*, faciunt ut firmo consistas gradu : *super utrumque, consilium beneplacitum est* : Græc. *consilium placet.*

26. *Et virtutes* : Græc. *robur.*

Non est timori Domini minoratio : et non est in eo inquirere adjutorium.

Timor Domini sicut paradisus benedictionis : et super omnem gloriam operuerunt illum.

Fili, vitam mendicationis ne vivas : melius est mori, quam mendicare.

Vir respiciens in mensam alienam, non est vita ejus in computatione vitæ : contaminabit animam suam in cibis alienis.

Vir autem sciens et disciplinatus custodiet se.

In ore impudentis condulcabitur mendicatio, et in ventre ejus ignis ardebit.

27. *Minoratio* : damnum : *et non est in eo* : quem si habueris, nullum aliud auxilium desideraveris.

28. *Super omnem gloriam* : veste induerunt (homines) super omnem aliam vestem inclyta.

29. *Fili... ne indigeas* ; Græc. *vitam mendicitatis* (seu mendici) *ne vixeris. Quam indigere* : Græc. *mendicare*, propter inertiam, et vagandi necessitatem, atque inde orta flagitia ac dedecora.

27. Non est in timore Domini minoratio, et non est in eo inquirere adjutorium.

28. Timor Domini sicut paradisus benedictionis : et super omnem gloriam operuerunt illum.

29. Fili, in tempore vitæ tuæ ne indigeas : melius est enim mori, quam indigere.

30. Vir respiciens in mensam alienam, non est vita ejus in cogitatione victus : alit enim animam suam cibis alienis.

31. Vir autem disciplinatus, et eruditus custodiet se.

32. In ore imprudentis condulcabitur inopia, et in ventre ejus ignis ardebit.

30. *Vir respiciens... non est vita ejus in cogitatione victus* : Græc. *non est vita ejus in computatione vitæ* : ejusmodi vivendi ratio non est reputanda pro vita.

31. *Custodiet se* ab ejusmodi vita.

32. *In ore imprudentis*, impudentis, ἀναιδοῦς : *condulcabitur*, dulcis erit inopia : Græc. *mendicatio*; inverecunda licet ac turpis. *Et in ventre ejus* : sæpe laborabit fame.

CAPUT XLI.

De morte, ad 8; cui amara aut optanda, 1 et seqq. Soboles et nomen quale, 8 ad 15; nomini consulendum plusquam vitæ 15; bona et mala verecundia, 19, ad finem : de quibus erubescendum, *ibid.*

SIXTINA VERSIO

O mors, quam amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis ;

Quieto, et prospere agenti in omnibus, et adhuc valenti accipere cibum !

O mors, bonum est judicium tuum homini indigenti, et qui minoratur viribus,

Defecto ætate, et cui cura est de omnibus, et diffidenti, et qui perdidit patientiam !

Noli metuere judicium mortis. Memento priorum te, et novissimorum : hoc judicium a Domino omni carni.

Et quid renues in beneplacito Altissimi ? sive decem, sive centum, sive mille anni :

Non est in inferno accusatio vitæ.

Filii abominabiles fiunt filii peccatorum, et qui conversantur paræciis impiorum.

Filiorum peccatorum periet hæreditas : et cum semine illorum erit assiduitas improperii.

De patre impio querentur filii : quoniam propter illum in opprobrio erunt.

Væ vobis, viri impii, qui dereliquistis legem Dei altissimi.

Et si nati fueritis, ad maledictionem nascemini : et, si mortui fueritis, in maledictionem separabimini.

Omnia quæ de terra sunt, in terram revertentur : sic impii a maledicto in perditionem.

3. *Bonum est judicium tuum* : decretoria sententia de morte.

4. *Defecto ætate* : Græc. *extrema ætate*, decrepito ; *cui de omnibus cura est* : curis exercito, neque certi quidquam habenti. *Incredibili* ; tanta virium diffidentia, ut nec se ipse sustentet, et malis victus fatiscat : sive incredulo, nec in Deum fidenti.

6. *Quid superveniet* : quasi diceret : Age, dic quæ tibi eventura sint ex decretis Dei, quantovis vivas tempore ? Græc. *Quid renues in beneplacito Altissimi* ? quid est quod eludere ac declinare possis ?

VERSIO VULGATA

1. O mors, quam amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis ;

2. Viro quieto, et cujus viæ directæ sunt in omnibus, et adhuc valenti accipere cibum !

3. O mors, bonum est judicium tuum homini indigenti, et qui minoratur viribus,

4. Defecto ætate, et cui de omnibus cura est, et incredibili, qui perdit patientiam !

5. Noli metuere judicium mortis. Memento quæ ante te fuerunt, et quæ superventura sunt tibi : hoc judicium a Domino omni carni :

6. Et quid superveniet tibi in beneplacito Altissimi ? sive decem, sive centum, sive mille anni.

7. Non est enim in inferno accusatio vitæ.

8. Filii abominationum fiunt filii peccatorum, et qui conversantur secus domos impiorum.

9. Filiorum peccatorum periet hæreditas : et cum semine illorum assiduitas opprobrii.

10. De patre impio queruntur filii : quoniam propter illum sunt in opprobrio.

11. Væ vobis, viri impii, qui dereliquistis legem Domini altissimi.

12. Et si nati fueritis, in maledictione nascemini : et si mortui fueritis, in maledictione erit pars vestra.

13. Omnia, quæ de terra sunt, in terram convertentur : sic impii a maledicto in perditionem.

7. *Non enim est in inferno accusatio*, sive redargutio *vitæ* : hoc est, neque ante mortem evadere poteris quæ Deus decreverit, vers. præcedente ; neque post mortem anteacta mutare, reprehendere, aut emendare dabitur : omnino eventura sunt tibi quæcumque Deus dixerit.

12. *In maledictione nascemini. Bonum* enim *erat ei, si natus non fuisset homo ille.* Matth., XXVI, 24. *Pars vestra*, sors vestra.

13. *A maledicto in perditionem* : propter peccata maledicti, ac denique addicti supplicio.

Luctus hominum in cordibus ipsorum : nomen autem peccatorum non bonum delebitur.

Curam habe de nomine. Hoc enim magis permanet tibi, quam mille magni thesauri auri.

Bonæ vitæ numerus dierum : et bonum nomen permanet in ævum.

Disciplinam in pace conservate, filii : sapientia autem abscondita, et thesaurus occultus, quæ utilitas in utrisque ?

Melior est homo qui abscondit stultitiam suam, quam homo qui abscondit sapientiam suam.

Igitur revereamini in verbo meo.

Non est enim bonum omnem reverentiam observare : et non omnia omnibus in fide placent.

Erubescite a patre et matre, de fornicatione : et a præsidente et potente, de mendacio :

A judice et principe, de dilecto : a synagoga et plebe, de iniquitate :

A socio et amico, de injustitia : et a loco, in quo habitas.

De furto : et a veritate Dei et testamenti : a fixione cubiti in panibus, ab obfuscatione accepti et dati :

Et a salutantibus de silentio : ab aspectu mulieris fornicariæ : et ab aversione vultus cognati :

Ab ablatione partis et dationis :

A consideratione mulieris conjugatæ ; a sollicitatione ancillæ ejus : et ne steteris super lectum ejus.

Ab amicis de sermonibus improperii : et postquam dederis, ne improperes.

14. Luctus hominum in corpore ipsorum ; nomen autem impiorum delebitur.

15. Curam habe de bono nomine : hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni.

16. Bonæ vitæ numerus dierum : bonum autem nomen permanebit in ævum.

17. Disciplinam in pace conservate, filii : sapientia enim abscondita, et thesaurus invisus, quæ utilitas in utrisque ?

18. Melior est homo, qui abscondit stultitiam suam, quam homo qui abscondit sapientiam suam.

19. Verumtamen reveremini in his quæ procedunt de ore meo

20. Non est enim bonum omnem reverentiam observare : et non omnia omnibus bene placent in fide.

21. Erubescite a patre et a matre, de fornicatione : et a præsidente et a potente, de mendacio :

22. A principe et a judice, de delicto : a synagoga et plebe, de iniquitate :

23. A socio et amico, de injustitia : et de loco, in quo habitas,

24. De furto, de veritate Dei, et testamento : de discubitu in panibus, et ab obfuscatione dati et accepti :

25. A salutantibus de silentio : a respectu mulieris fornicariæ : et ab aversione vultus cognati.

26. Ne avertas faciem a proximo tuo : et ab auferendo partem, et non restituendo.

27. Ne respicias mulierem alieni viri ; et ne scruteris ancillam ejus : neque steteris ad lectum ejus.

28. Ab amicis de sermonibus improperii : et cum dederis, ne improperes.

14. *Luctus hominum.* Lugetur in impiis non tantum perditum corpus, sed etiam nomen extinctum.

19. *Verumtamen reveremini* : verecundamini in his quæ jam edisseram. De rebus verendis dicturus, hæc præmonet

20. *Non est enim bonum* : sive, ut habet Græc. *neque enim quæ vis verecundia bona est. Et non omnia omnibus bene placent in fide.* Non omnia omnibus æqua fide probanda et excipienda sunt; discrimen enim est personarum et rerum. Hæc itaque sunt quæ ex utroque capite merito erubescatis.

21. *A patre... de fornicatione* : quod reverentia paterni maternique nominis, castæque institutionis domi susceptæ, lædatur per intemperantiam *A præsidente, de mendacio* : quod est indicium pessimæ indolis, præsertim erga præsides ac magistratus, quibus nihil magis debetur quam veritas, qua et scelerum ultio, et ratio æquitatis, et universæ reipublicæ administratio nititur.

22. *A principe et a judice, de delicto* : turpe est enim coram eo delinquere, qui ultor est scelerum. Jam a præsidibus sive gubernatoribus et a judicibus, aliisque magistratibus transit ad populum : *a* cujus *synagoga*, sive cœtu publico, erubescendum est maxime *de iniquitate* sive injustitia et calumnia, quæ adversus plebem sunt invidiosissima.

23. *A socio et amico, de injustitia* : qua vel maxime amicitia et societas humana solvitur : *de loco in quo habitas,* 24, *de furto* : probro enim tibi vertit indisciplinatum famulitium, ac domus patens latrociniis. *De veritate Dei et testamento* : hoc est, si a domo tua Dei abest veritas ; lex exulat. *De discubitu in panibus* : Græc. *de impingendis cubitis* (mensæ) *in panibus* (inter cibos) qui corporis situs indecorus, et ventri deditum monstrat. *Et ab obfuscatione* : si in computo dati et accepti rationem involvas quo fraudi facias locum.

25. *A salutantibus de silentio.* Fastuosum enim, salutantes nec alloquio dignari. *A respectu... ab aversione vultus cognati.* Nihil turpius quam, si vel in impudicam mulierem intendas oculos, vel a cognato quamvis inope avertas per superbiam aut immisericordiam.

26. *Ab auferendo*, furando, subtrahendo *partem*, sortem sive rem alicujus : Græc. *ab auferenda parte et dono* ; atque universim re proximi, sive hæreditate sive donatione acceperit.

27. *Ne scruteris*, sollicites, aut circumvenias *ancillam ejus* : *super lectum ejus* : fœminino casu : Græc. *ancillæ.*

CAPUT XLII.

Pergit de verecundia, sive erubescentia, ejusque causis. 1 ad 12; diligentia ad rem tuendam, 6, 7; curandæ filiæ, 9 et seqq.; mulieres, 12. et seqq. Ipsi conaudare Deum, 15 ad finem. Omnia plena ejus gloria, 16, omnia novit, etiam corda hominum et res futuras, 18 et seqq.; opera ejus inenarrabilia : immutabilis, omnipotens, cui omnia obediunt, 24.

SIXTINA VERSIO

Ab iteratione, et sermone auditus, et a revelationibus sermonum absconditorum : et eris verecundus vere, et

1. *Et eris vere sine confusione.* Græc. *Et eris verecundus vere*; non falsa illa, quam dixi, verecundia. *Ne pro his*

VERSIO VULGATA

1. Non duplices sermonem auditus de revelatione sermonis absconditi, et eris vere sine confusione, et

omnibus, quæ sequuntur, *confundaris* : primum in accidiendo personam ; est enim in ea re falsus pudor. Item.

inveniens gratiam coram omni homine : ne pro his confundaris, et ne accipias personam, ut delinquas.

De lege Altissimi, et testamento et de judicio, justificando impium :

De verbo socii, et viatorum, et de datione hæreditatis amicorum :

De exacta ratione stateræ et ponderum : de acquisitione multorum et paucorum :

De indifferenti venditione et mercatorum, et de multa disciplina filiorum, et servo pessimo latus sanguinare.

Super mulierem nequam bonum est sigillum.

Et ubi manus multæ sunt, claude. Quodcumque tradideris, in numero et pondere : et datio et acceptio omnibus in scriptura.

De disciplina insensati et stulti, et decrepiti litigantis cum adolescentibus. Et eris eruditus vere, et probatus in conspectu omnis viventis.

Filia patri abscondita, vigilia; et sollicitudo ejus aufert somnum : in juventute sua, ne forte fiat superadulta et cum viro commorata, ne forte odio habeatur :

In virginitate, ne forte polluatur, et in paternis suis gravida inveniatur : cum viro manens ne forte transgrediatur, et cum cohabitaverit, ne forte sit sterilis.

Super filia non avertente se confirma custodiam : ne quando faciat te gaudium inimicis, fabulam in civitate, et vocatum populi; et confundat te in multitudine plurimorum.

Omni homini noli intendere in speciem : et in medio mulierum noli considere.

De vestimentis enim procedit tinea, et a muliere iniquitas mulieris.

Melior est iniquitas viri, quam mulier benefaciens, et mulier confundens in opprobrium.

Memor ero igitur operum Domini, et quæ vidi, enarrabo : in sermonibus Domini opera ejus.

Sol illuminans per omnia respexit : et gloria ejus plenum est opus ejus.

Nonne indidit sanctis Dominus enarrare omnia mira-

invenies gratiam in conspectu omnium hominum : ne pro his omnibus confundaris, et ne accipias personam, ut delinquas.

2. De lege Altissimi, et testamento, et de judicio justificare impium.

3. De verbo sociorum et viatorum, et de datione hæreditatis amicorum.

4. De æqualitate stateræ et ponderum, de acquisitione multorum et paucorum,

5. De corruptione emptionis et negotiatorum, et de multa disciplina filiorum, et servo pessimo latus sanguinare.

6. Super mulierem nequam bonum est signum.

7. Ubi manus multæ sunt, claude ; et quodcumque trades, numera et appende : datum vero et acceptum omne describe.

8. De disciplina insensati et fatui, et de senioribus qui judicantur ab adolescentibus : et eris eruditus in omnibus, et probabilis in conspectu omnium vivorum.

9. Filia patris abscondita, est vigilia, et sollicitudo ejus aufert somnum, ne forte in adolescentia sua adulta efficiatur, et cum viro commorata, odibilis fiat :

10. Ne quando polluatur in virginitate sua, et in paternis suis gravida inveniatur : ne forte cum viro commorata transgrediatur, aut certe sterilis efficiatur.

11. Super filiam luxuriosam confirma custodiam : ne quando faciat te in opprobrium venire inimicis, a detractione in civitate et objectione plebis, et confundat te in multitudine populi.

12. Omni homini noli intendere in specie : et in medio mulierum noli commorari :

13. De vestimentis enim procedit tinea, et a muliere iniquitas viri.

14. Melior est enim iniquitas viri, quam mulier benefaciens, et mulier confundens in opprobrium

15. Memor ero igitur operum Domini, et quæ vidi annuntiabo. In sermonibus Domini opera ejus.

16. Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus.

17. Nonne Dominus fecit sanctos enarrare omnia

2. *De lege* observanda : *testamento*, fœdere : *judicio* : rei judicatæ auctoritate *justificare* : ut justifices prævaricatores. Cave etiam de sequentibus erubescas.

3. *De verbo sociorum et viatorum* : de tuendis sociis ac peregrinis sive de servandis pactis circa societatem, ac peregrinationes mercaturæ gratia. *De datione* : de partiunda hæreditate inter amicos, qui fidei tuæ se commiserint.

4. *De æqualitate, de acquisitione*, sive possessione *multorum et paucorum* : de rerum pretio ex mercium quantitate. Jam ad qualitatem.

5 *De corruptione* : sive alteratione specierum, vini puta, frumenti : Vulgatus legit διαφθόρου, quod corruptum sonat : Græc. ἀδιαφόρου, *de indifferenti venditione* : melius διαφόρου, ut alii codices, hoc est, *de diversa venditione*, sive de natura, mercium, rerumque pretiis, *sanguinare* : cruentare flagris : supple, *ne confundaris*, ex vers. 1.

6. *Super..., bonum est signum* : adversus uxorem malam ac rapiacem, opus est sigillo ad res obsignandas et claudendas.

8. *De disciplina* : de eruditione; tur e est enim docere indociles et stultos; continuatio est dictorum vers. 5, sive ordo perturbatus a scriptoribus : seu vers. 6 et 7, per parenthesin interserti. *De* tuendis *senioribus, qui judicantur ab adolescentibus* : quod rebus turpissimis merito annumerandum.

9. *Filia patris abscondita* : sive virgo : *alma*, hebraice : *est vigilia* : causa vigilandi. Has causas quinque commemorat : 1. Ne florem ætatis innupta prætereat, quod turpe habetur, *I Cor.*, VII. 36. Altera, ne viro tradita, ei odio sit : 3. Ne virgo delinquat, familiæque probro sit : 4. Ne nupta adulteretur : 5. Ne sterilis fiat. *Ne adulta efficiatur*, superadulta, *I. Cor.*, VII. 36.

11. *Super filiam luxuriosam... ne quando faciat... a detractione* : propter detractionem : *et objectione*, accusatione *plebis*, quæ tibi turpissima quæque objiciat et imputet. Hæc quidem in Latinis. Græc. autem : *ne quando te faciat gaudium*, etc. *nominatum*, seu potius accusatum *a populo*, eumque quem adducat in exemplum malæ rei.

12. *Omni homini* : cave inter homines id optimum ducas, quod est pulcherrimum : alioqui muliebris species te facillime caperet.

13 *Iniquitas viri*. Clarus sensus : at Græc. *de vestimento*, etc. *et a muliere, nequitia mulieris* : quam sponte innascitur vesti tinea, tam facile nequitia mulieri.

14. *Mulier benefaciens* : sive prona et facilis ministra voluptatum, unde subdit : *confundens in opprobrium*.

14. *Memor ero*. Libri conclusio qua Deum et magnos viros laudat, ut in Præfatione diximus. *In sermonibus Domini opera ejus* : in Scripturis sanctis, ut docent sequentia : Deus enim ipse suam nobis gloriam enarravit.

bilia ejus, quæ confirmavit Dominus omnipotens, ut firmaretur in gloria ipsius universum ?

Abyssum et cor investigavit : et in astutiis eorum meditatus est.

Cognovit enim Dominus omnem scientiam, et inspexit in signum ævi : annuntians quæ præterierunt, et quæ superventura sunt ; et revelans vestigia occultorum.

Non præteriit illum omnis cogitatus : non abscondit se ab eo ullus sermo.

Magnalia sapientiæ suæ decoravit, et quatenus est ante sæculum, et in sæculum : neque adjectum est ei,

Neque imminutum, et non egut aliquo consiliario.

Quam desiderabilia omnia opera ejus, et tanquam scintillæ, est considerare !

Omnia hæc vivunt, et manent in sæculum in omnibus necessitatibus, et omnia obediunt.

Omnia duplicia, unum contra unum : et non fecit quidquam deficiens.

Unum unius confirmavit bona : et quis satiabitur, videns gloriam ejus ?

mirabilia sua, quæ confirmavit Dominus omnipotens stabiliri in gloria sua ?

18. Abyssum, et cor hominum investigavit : et in astutia eorum excogitavit.

19. Cognovit enim Dominus omnem scientiam, et inspexit in signum ævi, annuntians quæ præterierunt, et quæ superventura sunt, revelans vestigia occultorum.

20. Non præterit illum omnis cogitatus, et non abscondit se ab eo ullus sermo.

21. Magnalia sapientiæ suæ decoravit qui est ante sæculum, et usque in sæculum, neque adjectum est.

22. Neque minuitur, et non eget alicujus consilio.

23. Quam desiderabilia omnia opera ejus, et tanquam scintilla, quæ est considerare !

24. Omnia hæc vivunt, et manent in sæculum, et in omni necessitate omnia obaudiunt ei.

25. Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.

26. Uniuscujusque confirmavit bona. Et quis satiabitur, videns gloriam ejus ?

18. *In astutia eorum excogitavit* : astutissima quæque et occultissima humanæ mentis inspexit.

19. *In signum ævi* : infra, XLIII. 6. *Luna... in tempore suo ostensio temporis et signum ævi.* Alludit ad illud *Geneseos*, 1, 14, *Fiant luminaria... et sint in signa et tempora, et dies, et annos.* Vidit ergo Deus a se instituta signa temporum ; atque omne inde decurrens ævum, simulque et quod fuit et quod futurum est : *revelans* non modo manifesta signa, verum etiam minutissima quæque *vestigia occultorum* : imo nihil occultum : ex vers. seq.

21. *Qui est ante sæculum* : eo quod sit æternus, et omnia sive antecedentia sive futura simul mente complectatur, ideo : *neque adjectum est*, 22, *neque minuitur* opus ejus ; ac statim opera sua ad perfectum perduxit sine monitore, sine consilio.

23. *Et tanquam scintilla.* Operum Dei non magnitudinem totam, aut lucem, sed scintillam tantum mortales perspicere possumus ; et tamen intelligimus res esse consideratu dignissimas. *Job.* XXVI, 14. Græc. *et scintillæ instar* : alia lectio : *sicut scintillas*, *est* (licet) *considerare* : alia lectio : *usque ad scintillam* ; etiam minutissima digna sunt quæ consideres.

24. *Et in omni necessitate* : quotiescumque opus est.

25. *Omnia duplicia* ; seu gemina sunt : neque tantum fecit diem, verum etiam noctem ; neque tantum solem qui diei præesset, verum etiam lunam quæ nocti ; neque tantum æstum, verum etiam frigus ; neque tantum mare, verum etiam aridam : vide XXXIII, 15. *Neque fecit quidquam deesse* : hinc fit, ut rerum universitas perfecta sit, Græc. *neque deficiat quidquam.* Omnia enim suis instructa sunt commodis ; unde subdit :

26. *Uniuscujusque confirmavit bona* : unicuique propria stabili ordine attribuit.

CAPUT XLIII.

Continuatio laudum Dei : ab operibus : cœlo : sole : stellis . cæteris, toto capite : super opera sua magnus : omni laude major, 29, 30, 33 et seqq.

SIXTINA VERSIO

Gloriatio altitudinis, firmamentum puritatis, species cœli in visione gloriæ.

Sol in aspectu annuntians in exitu, vas admirabile, opus Excelsi.

In meridiano suo exsiccat regionem : et in conspectu ardoris ejus quis sustinebit ? Fornacem sufflans in operibus ardoris :

Tripliciter sol exurens montes, vapores igneos insufflans, et refulgens radiis obfuscat oculos.

Magnus Dominus, qui fecit illum : et in sermonibus ejus festinavit iter.

VERSIO VULGATA

1. Altitudinis firmamentum pulchritudo ejus est, species cœli in visione gloriæ.

2. Sol in aspectu annuntians in exitu, vas admirabile opus Excelsi.

3. In meridiano exurit terram : et in conspectu ardoris ejus quis poterit sustinere ? Fornacem custodiens in operibus ardoris :

4. Tripliciter sol exurens montes, radios igneos exsufflans, et refulgens radiis suis obcæcat oculos.

5. Magnus Dominus, qui fecit illum, et in sermonibus ejus festinavit iter.

1. *Altitudinis firmamentum* : excelsum firmamentum sive cœlum *pulchritudo ejus est* : Ea pars est in qua maxime elucescat pulchritudo operum Dei, ver. templum ejus est, ac domicilium ; ea phrasi qua templum in Scripturis passim appellatur decor. *Species cœli* : forma cœli visu præclara. Græc. *Gloria altitudinis*, *firmamentum puritatis*, *species cœli* ; quibus commendatur cœli pulchritudo, quod sit excelsum, quod purum et incorruptum ac limpidæ lucis fons, quod illustre ac splendidum.

2. *Sol in aspectu annuntians* : sol oriens ut primum aspicitur, ac velut e carcere exit curriculum peracturus, annuntiat Dei gloriam, sive lætitiam mortalibus. *In exitu* : post noctis tenebras. *Vas admirabile* : instrumentum, σκεῦος, machina admirabilis : hic oriens, jam meridies.

3. *Fornacem custodiens* : imo, Græc. *sufflans*, ac velut follem accendens faber ferrarius, est *in operibus ardoris* : ingentem ardorem excitat : ita

4. *Tripliciter* : triplo seu multo magis *sol* ; quippe qui exurat montes. *Radios igneos.* Vide Græc.

5. *In sermonibus ejus* : Dei, ipso jubente : *festinavit iter* : ad occasum præcipitat.

Et luna in omnibus in tempore suo, ostensionem temporum, et signum ævi.

A luna signum diei festi : luminare quod minuitur super consummationem.

Mensis secundum nomen ejus est : crescens mirabiliter mutatione.

Vas castrorum in celsitudine, in firmamento cœli resplendens.

Species cœli, gloria stellarum, ornatus illuminans, in excelsis Dominus.

In verbis Sancti stabunt ad judicium, et non deficient in vigiliis suis.

Vide arcum, et benedic eum qui fecit illum : valde speciosus est in fulgore suo.

Gyravit cœlum in circuitu gloriæ : manus Excelsi aperuerunt illum.

Imperio suo acceleravit nivem, et accelerat coruscationes judicii sui.

Propterea aperti sunt thesauri, et evolaverunt nubes sicut aves.

In magnitudine sua confortavit nubes : et confracti sunt lapides grandinis.

Et in aspectibus ejus commovebuntur montes : in voluntate spirabit Notus.

Vox tonitrui ejus parturire fecit terram : et tempestas Aquilonis, et vortex spiritus.

Sicut aves deorsum volantes, dispergit nivem : et sicut locusta divertens descensus ejus.

Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus : et super imbrem ejus expavescet cor.

Et pruinam sicut salem effundit super terram : et cum congelaverit, fit cacumina tribulorum.

Frigidus ventus Aquilo flabit, et gelabit crystallus ab aqua : super omnem congregationem aquæ requiescet et tanquam loricam induet aqua.

Devorabit montes, et exuret desertum, et extinguet viride, sicut ignis.

Medicina omnium in festinatione nebula ; ros obvians ab ardore exhilarabit.

6. Et luna in omnibus in tempore suo, ostensio temporis, et signum ævi.

7. A luna signum diei festi : luminare quod minuitur in consummatione.

8. Mensis secundum nomen ejus est, crescens mirabiliter in consummatione.

9. Vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens gloriose.

10. Species cœli, gloria stellarum, mundum illuminans, in excelsis Dominus.

11. In verbis Sancti stabunt ad judicium, et non deficient in vigiliis suis.

12. Vide arcum, et benedic eum qui fecit illum: valde speciosus est in splendore suo.

13. Gyravit cœlum in circuitu gloriæ suæ, manus Excelsi aperuerunt illum.

14. Imperio suo acceleravit nivem, et accelerat coruscationes emittere judicii sui.

15. Propterea aperti sunt thesauri, et evolaverunt nebulæ sicut aves.

16. In magnitudine sua posuit nubes, et confracti sunt lapides grandinis.

17. In conspectu ejus commovebuntur montes : et in voluntate ejus aspirabit Notus.

18. Vox tonitrui ejus verberabit terram, tempestas Aquilonis, et congregatio spiritus :

19. Et sicut avis deponens ad sedendum, aspergit nivem : et sicut locusta demergens descensus ejus.

20. Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus, et super imbrem ejus expavescet cor.

21. Gelu sicut salem effundet super terram : et dum gelaverit, fiet tanquam cacumina tribuli.

22. Frigidus ventus aquilo flavit, et gelavit crystallus ab aqua : super omnem congregationem aquarum requiescet, et sicut lorica induet se aquis.

23. Et devorabit montes, et exuret desertum, et extinguet viride, sicut igne.

24. Medicina omnium in festinatione nebulæ : et ros obvians ab ardore venienti humilem efficiet eum.

7. *A luna signum diei festi* :neomeniæ. *Luminare* : cujus ea natura est, ut postquam ad perfectum venit, statim deficere incipiat.

8. *Mensis secundum nomen ejus est* : prout luna alia et alia nominatur crescens seu decrescens, ita processus mensis agnoscitur. *In consummatione*; donec perfecta sit, plenoque orbe luceat. Græc. *crescens mirabiliter*; mira incrementa capiens in mutatione : seu, crescens mirabiliter variatur.

9. *Vas* (instrumentum, sive opus) *castrorum in excelsis.* Hinc stellarum exercitus passim apud Prophetas ; quæque sua in specula ac statione collocatur, velut metatis, non in terra, sed *in excelso*, castris.

10. *Species cœli* : pulchritudo cœli, stellarum gloria mundus illustris, testatur in excelsis esse Dominum omnia collustrantem.

11. *In verbis Sancti* (Dei) *stabunt ad judicium* : secundum judicium, sive lege et ordine suo. *In vigiliis suis* : in specula et statione sua : sicut Baruch, III, 34, 35. *Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis... vocatæ sunt, et dixerunt Adsumus.*

13. *Gyravit cœlum* : accusativo casu, Deus velut dicto circino descripsit cœlum in orbem : *aperuerunt* : Græc. *extenderunt.*

14. *Coruscationes judicii sui* : testes.

15. *Aperti sunt thesauri* : venti velut ex thesauro Dei producti : *Psal.* CXXXIV, 7, quibus circumactæ nubes *evolaverunt.*

16. *Confracti sunt lapides grandinis*, velut excisa rupe, hinc inde sparguntur.

18. *Vox*, sonitus, *tonitrui ejus verberabit terram* : Græc. *parturire fecit*, concussit, commovit, ut dolores parientem. *Congregatio*, Græc. *vortex spiritus* : ventorum turbines.

19. *Et sicut avis... aspergit nivem*, ita ut sit *sicut deponens ad sedendum*, declinans ad insidendum terræ. Græc. *Sicut aves deorsum volitantes, spargit nivem. Et sicut locusta demergens* : in terram devoluta. Græc. *Sicut locusta divertens descensus ejus* : nix tanta copia cadi, quanta locustarum ex alio loco in alium divertentium nubes ut fit in plagis mundi ferventioribus.

20. *Super imbrem ejus* : Dei : *expavescet cor* : tanquam redituro diluvio.

21. *Gelu* : Græc. *pruinam*, *sicut salem* : (quæ pruina) concreta fiet (sicut) *cacumina tribuli* : in aculeorum formam. Hæc quidem de pruina : jam ad aquas congelatas.

22. *Gelavit*, concrevit *crystallus ab aqua... sicut lorica induet se aquis* : imo ut habet Græc. *tanquam lorica induetur aqua* : aquarum mollities, glacie velut lorica tecta, ab omni ictu tuta est.

23. *Et devorabit montes* : posset intelligi de vento Borea, de quo vers 22, qui immissa glacie, exsiccatisque herbis, *exuret desertum* : notum illud :

Boreæ penetrabile frigus adurit.

sed sequentia vetant : melius a frigore ad æstum transit. *Devorabit montes*, Deus, per æstivos ardores.

Cogitatione sua pacavit abyssum : et plantavit eam Jesus.

Qui enavigant mare, enarrant pericula ejus : et audientis auribus nostris admiramur.

Et illic incredibilia et admirabilia opera : varietas omnis animalis, creatura cetorum.

Per ipsum prosper processus, finis ejus : et in verbo ejus composita sunt.

Multa dicemus, et non assequemur : et consummatio sermonum ipse est in omnibus.

Glorificantes quo valebimus? ipse enim est magnus super omnia opera sua.

Terribilis Dominus, et magnus vehementer; et mirabilis potentia ipsius.

Glorificantes Dominum exaltate, quantumcumque potueritis : excedet enim et adhuc.

Et exaltantes illum, abundate in virtute : ne laboretis; non enim comprehendetis.

Quis vidit eum, et enarrabit ? et quis magnificat eum sicut est ?

Multa abscondita sunt majora his : pauca enim vidimus operum ejus.

Omnia enim fecit Dominus : et piis dedit sapientiam.

25. In sermone ejus siluit ventus, et cogitatione sua placavit abyssum, et plantavit in illa Dominus insulas.

26. Qui navigant mare, enarrent pericula ejus : et audientes auribus nostris admirabimur.

27. Illic præclara opera et mirabilia : varia bestiarum genera et omnium pecorum, et creatura belluarum.

28. Propter ipsum confirmatus est itineris finis : et in sermone ejus composita sunt omnia.

29. Multa dicemus, et deficiemus in verbis : consummatio autem sermonum, ipse est in omnibus.

30. Gloriantes ad quid valebimus ? ipse enim Omnipotens super omnia opera sua.

31. Terribilis Dominus, et magnus vehementer ; et mirabilis potentia ipsius.

32. Glorificantes Dominum quantumcumque potueritis ; supervalebit enim adhuc, et admirabilis magnificentia ejus.

33. Benedicentes Dominum, exaltate illum quantum potestis : major enim est omni laude.

34. Exaltantes eum, replemini virtute. Ne laboretis, non enim comprehendetis.

35. Quis videbit eum, et enarrabit ? et quis magnificabit eum, sicut est ab initio ?

36. Multa abscondita sunt majora his : pauca enim vidimus operum ejus.

37. Omnia autem Dominus fecit : et pie agentibus dedit sapientiam.

24. *Medicina omnium* : hujus æstus omnia exsiccantis et consumentis remedium, seu refrigerium est, *nebula* roscidæ instar nubis subito diffusa. *Et ros obvians, humilem*, quietum *efficiet eum* : æstum, ardorem. Græc. planior, *ab æstu exhilarabit*, recreabit, refrigerabit; supple, *terram*.

25. *In sermone ejus siluit ventus. Dixit, et stetit spiritus procellæ... et statuit procellam ejus in auram, et siluerunt fluctus ejus.* Psalm. CVI, 25, 29. *Plantavit*, fixit *in illa*, abysso, mari, *Dominus insulas* : circumfrementibus licet fluctibus, stabiles. Græc. *plantavit eam Jesus* : nullo sensu : Ἰησοῦς, *Jesus*, pro νήσους, *insulas*.

26. *Qui navigant mare* : allusum ad illud *Psal.* CVI 23, 24. *Qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis, ipsi viderunt opera Domini.*

27. *Creatura belluarum* : Græc. *cetorum*.

28. *Propter ipsum* : per ipsum Deum scilicet *confirmatus est* : prospere processit *itineris* per mare *finis* : exitus, Græc. *Per ipsum* (Deum) *felix processus viæ finis est ejus* : hoc est, per ipsum, iter per mare prospero exitu desinit.

29. *Consummatio sermonum* : Græc. *summa sermonum* (atque) *universum ipse est*, Deus scilicet : sic *Eccl.* XII, 13.

30. *Gloriantes ad quid valebimus?* Quid proficiemus, quamtumvis recte dicendi gloria efferamur, cum ipse non tantum sermones nostros, sed etiam sua opera antecedat? Quod congruit 32, 33, 34.

33. *Benedicentes* ; altera versio præcedentis.

CAPUT XLIV.

Incipit laus virorum illustrium, Enoch : Noe : Abraham : Isaac : Jacob.

SIXTINA VERSIO

Patrum Hymnus.

Laudemus nunc viros gloriosos, et parentes nostros generatione.

Multam gloriam creavit Dominus, magnificentiam suam a sæculo.

Dominantes in regnis suis, et viri nominati in potentia, consiliantes in intellectu suo, annuntiantes in prophetiis :

Rectores populi in consiliis, et intellectu litteraturæ populi :

VERSIO VULGATA

1. Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione sua.

2. Multam gloriam fecit Dominus magnificentia sua a sæculo.

3. Dominantes in potestatibus suis, homines magni virtute, et prudentia sua prædiiti : nuntiantes in prophetis dignitatem prophetarum,

4. Et imperantes in præsenti populo, et virtute prudentiæ populis sanctissima verba.

1. *Laudemus viros gloriosos.* In his laudibus duo maxime advertenda sunt. Primum, ut quemque signet proprio charactere paucis. Alterum, ut per viros illustres quos laudandos suscepit, brevem totius populi contexat historiam. Quos autem imprimis laudandos seligat, exponet vers. 6, 3 et 4. *In generatione sua* : ætate, vita.

3. *In potestatibus* : Græc. *in regnis suis. Nuntiantes in prophetis* : Græc. *in prophetiis, annuntiantes* autem, supple, *futura*. En ergo quos laudandos suscipiat ; prophetas et populi duces ; atque hos inter pontifices, qui principes populi vocantur. Unde non modo Aaronem, verum etiam Phineen, Jesum filium Josedec, postremo Simonem sua ætate nobilem.

4. *Imperantes in præsenti populo* : Græc. *rectores populi in consiliis, et virtute prudentiæ* : sensus obscurus et sus-

Sapientes sermones in disciplina eorum : requirentes modos musicos, narrantes carmina in Scriptura.

Homines divites subministrati in fortitudine, pacem habentes in habitationibus suis.

Omnes isti in generationibus gloriam adepti sunt; et in diebus ipsorum gloriatio.

Sunt eorum qui relinquerunt nomen ad enarrandum laudes :

Et sunt quorum non est memoria, et perierunt quasi qui non fuerint : et nati sunt quasi non nati, et filii eorum post eos.

Sed hi viri misericordiæ, quorum justitiæ non sunt traditæ oblivioni.

Cum semine eorum permanebit bona hæreditas, nepotes eorum :

In testamentis stetit semen eorum.

Et filii eorum propter illos : usque in æternum manebit semen eorum; et gloria illorum non delebitur.

Corpus ipsorum in pace sepultum est : et nomen eorum vivit in generationes.

Sapientiam ipsorum narrabunt populi, et laudem annuntiat Ecclesia.

Enoch placuit Domino, et translatus est, exemplum pœnitentiæ generationibus.

Noe inventus est perfectus justus : in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.

Ideo fuerunt reliquiæ ipsi terræ : ideo factum est diluvium.

Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleretur diluvio omnis caro.

Abraham magnus pater multitudinis gentium : et non est inventus similis in gloria : qui conservavit legem Excelsi, et fuit in testamento cum illo :

Et in carne sua stare fecit testamentum, et in tentatione inventus est fidelis.

Ideo in jurejurando statuit illi benedicere gentes in semine ipsius, multiplicare illum quasi terræ cumulum,

Et sicut stellas exaltare semen illius, et hæreditatem dare illis a mari usque ad mare, et a flumine usque ad extremum terræ.

Et in Isaac statuit ita, propter Abraham patrem ejus,

Benedictionem omnium hominum, et testamentum, et requievit super caput Jacob.

Agnovit eum in benedictionibus suis, et dedit illi in hæreditate : et divisit partes ejus : in tribus partitus est duodecim.

5. In peritia sua requirentes modos musicos, et narrantes carmina Scripturarum.

6. Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes : pacificantes in domibus suis.

7. Omnes isti in generationibus gentis suæ gloriam adepti sunt, et in diebus suis habentur in laudibus.

8. Qui de illis nati sunt, reliquerunt nomen narrandi laudes eorum.

9. Et sunt quorum non est memoria : perierunt quasi qui non fuerint : et nati sunt quasi non nati, et filii ipsorum cum ipsis.

10. Sed illi viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt :

11. Cum semine eorum permanent bona.

12. Hæreditas sancta nepotes eorum, et in testamentis stetit semen eorum :

13. Et filii eorum propter illos usque in æternum manent : semen eorum et gloria eorum non derelinquetur.

14. Corpora ipsorum in pace sepulta sunt : et nomen eorum vivit in generationem et generationem.

15. Sapientiam ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.

16. Henoch placuit Deo, et translatus est in paradisum, ut det gentibus pœnitentiam.

17. Noe inventus est perfectus, justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.

18. Ideo dimissum est reliquum terræ, cum factum est diluvium.

19. Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleri possit diluvio omnis caro.

20. Abraham magnus pater multitudinis gentium : et non est inventus similis illi in gloria : qui conservavit legem Excelsi, et fuit in testamento cum illo.

21. In carne ejus stare fecit testamentum, et in tentatione inventus est fidelis.

22. Ideo jurejurando dedit illi gloriam in gente sua, crescere illum quasi terræ cumulum.

23. Et ut stellas exaltare semen ejus, et hæreditare illos a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos terræ.

24. Et in Isaac eodem modo fecit, propter Abraham patrem ejus.

25. Benedictionem omnium gentium dedit illi Dominus, et testamentum confirmavit super caput Jacob.

26. Agnovit eum in benedictionibus suis : et dedit illi hæreditatem : et divisit illi partem in tribubus duodecim.

pensus, neque Græcus clarior. Summa ex utroque textu conflata, laudandos esse eos qui populo erudito (lege Domini) prudentia sua præeant.

5. *Modos musicos :* sacra cantica, in cœtu populi præcinenda, puta *Psalmos,* aliaque ejusmodi carmina, quod etiam ad prophetiam pertinet.

12. *In testamentis*, in fœdere cum Abramidis pacto.

16. *Henoch.* Primus omnium propter pietatem donatus a Deo, et ad cœlum translatus, qui etiam a Juda apostolo prophetasse memoretur, *Judæ*, 14; reservatus denique ad finem sæculi, ut cum Elia prophetico fungatur officio : nempe *ut det gentibus pœnitentiam* : ex antiqua hebraici et christiani populi traditione. Græc. *exemplum pœnitentiæ generationibus*, ætatibus secuturis vix ullo sensu, cum nec peccatum ejus, nec pœnitentia memoretur. Ad hunc redit, XLIX, 16.

17. *Reconciliatio* : commutatio ; Græc. *com pensatio*, sceleribus gentis humanæ hujus virtute pensatis.

18. *Ideo dimissum est reliquum terræ* : relictæ orbi terrarum reliquiæ, unde genus humanum resurgeret : Græc. obscurior.

19. *Testamenta sæculi* : pactum sempiternum.

21. *In carne ejus... testamentum.* Alludit ad illud *Gen.* XVII, 13 : *Eritque pactum meum in carne vestra in fœdus æternum*; circumcisionis sacramento.

22. *Ideo jurejurando.* Vide Græc. *Terræ cumulum* : arenam innumerabilem.

23. *A mari usque ad mare* : ex *Psal.* LXXI, 8.

Et eduxit ex eo virum misericordiæ, invenientem gratiam in oculis omnis carnis.

27. Et conservavit illi homines misericordiæ, invenientes gratiam in oculis omnis carnis.

27. *Homines misericordiæ* : Græc. singulari numero *virum misericordiæ* : Moysen, de quo cap. seq.

CAPUT XLV.

Moyses, Aaron : sacerdotium, Aaroni et filiis : Dathan, Abiron, Core, Phinees.

SIXTINA VERSIO

Dilectum a Deo et hominibus Moysen, cujus memoria in benedictionibus est.

Similem illum fecit gloriæ sanctorum, et magnificavit eum in timoribus inimicorum : et in verbis ejus signa cessare fecit.

Glorificavit eum in conspectu regum : mandavit illi ad populum suum : et ostendit illi gloriam suam.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit, elegit eum ex omni carne.

Auditam fecit ei vocem suam : et induxit illum in caliginem.

Et dedit illi coram præcepta legem vitæ et scientiæ, docere Jacob testamentum suum, et judicia sua Israel.

Excelsum fecit Aaron sanctum similem illi fratrem ejus, de tribu Levi.

Statuit ei testamentum sæculi, et dedit illi sacerdotium populi : beatificavit illum in decore.

Et circumcinxit eum stola gloriæ. Induit eum consummatione gloriationis, et confirmavit eum vasis virtutis.

Femoralia, et poderem, et humerale : et circumdedit eum malis punicis aureis, tintinnabulis plurimis in gyro.

Ad sonandum vocem in gressibus suis, ad faciendum audiri sonitum in templo, in memoriam filiis populi sui.

Stola sancta auro, et hyacintho, et purpura, opere variatoris, rationali judicii, manifestationibus veritatis.

Torta cocco, opere artificis, lapidibus pretiosis sculpturæ sigilli, in ligatura auri opere lapidarii in memoriam in scriptura sculpta secundum numerum tribuum Israel :

Coronam auream super mitram, efformationem signaculi sanctitatis, gloriam honoris : opus virtutis, desideria oculorum ornata, pulchra.

Ante ipsum non fuerunt talia usque in sæculum :

Non est indutus alienigena, sed filii ejus soli, et nepotes ejus per omne tempus.

VERSIO VULGATA

1. Dilectus Deo et hominibus Moyses, cujus memoria in benedictione est.

2. Similem illum fecit in gloria sanctorum; et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit.

3. Glorificavit illum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam.

4. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne.

5. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem.

6. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ, docere Jacob testamentum suum, et judicia sua Israel.

7. Excelsum fecit Aaron fratrem ejus, et similem sibi de tribu Levi :

8. Statuit ei testamentum æternum, et dedit illi sacerdotium gentis : et beatificavit illum in gloria.

9. Et circumcinxit eum zona gloriæ, et induit eum stolam gloriæ, et coronavit eum in vasis virtutis.

10. Circumpedes, et femoralia, et humerale posuit ei : et cinxit illum tintinnabulis aureis plurimis in gyro.

11. Dare sonitum in incessu suo, auditum facere sonitum in templo, in memoriam filiis gentis suæ.

12. Stolam sanctam, auro, et hyacintho, et purpura, opus textile, viri sapientis, judicio et veritate præditi :

13. Torto cocco opus artificis, gemmis pretiosis figuratis in ligatura auri, et opere lapidarii sculptis in memoriam secundum numerum tribuum Israel.

14. Corona aurea super mitram ejus expressa signo sanctitatis, et gloria honoris : opus virtutis, et desideria oculorum ornata.

15. Sic pulchra ante ipsum non fuerunt talia usque ad originem.

16. Non est indutus illa alienigena aliquis, sed tantum filii ipsius soli, et nepotes ejus per omne tempus.

1. *Dilectus* : Græc. *Dilectum Moysen*, ex ultima voce præcedentis.

2. *Monstra placavit* : Græc. *signa cessare fecit* : ea quæ a magis fiebant, sive etiam, ea quæ faciebat Deus, postquam Ægyptii ad pœnitentiam verti videbantur. *Exod.* VIII, 8, 29. Magis enim videbatur flagella Dei habere in potestate, qui non modo immittere, sed etiam coercere poterat.

9. *Stolam gloriæ* : Græc. *perfectionem gloriæ* : *In vasis*, instrumentis : *virtutis* : roboris : pretiosis, locupletissimis.

10. *Circumpedes et femoralia* : Græc. *Femoralia et poderem*; vestem amplissimam, quam interpres circumpedes vertisse videtur, quod ad pedes usque pertingeret.

12. *Opus... sapientis* : Græc. *variatoris* : pictoris egregii. *Judicio et veritate præditi*. Græc. *Rationali judicii, manifestationibus* sive signis *veritatis*, quippe qui insculptum *Doctrina et veritas* : qua de re, *Exod.*, XXVIII, 35; *Levit.*, VIII, 8.

13. *Torto cocco opus artificis* : opus artificiose contextum : *gemmis, figuratis* : cælatis, *in ligatura auri*, vinctis auro, inclusis : de quibus lapidibus *Exod.*, XXVIII.

14. *Corona aurea* : lamina illa aurea, de qua *Exod.*, XXVIII, 36. *Expressa*, sive impressa *signo sanctitatis* : quippe cui insculptum erat : *Sanctum Domino*, ibid. *Gloria*, seu gloriatione *honoris* : id est, honestissima ac magnificentissima : cum nihil sit gloriosius quam præferre insculptum fronti nomen Dei sanctum; quod est *opus virtutis*, ac ro-

Sacrificia ipsius fient holocarpomata quotidie assidue bis.

Implevit Moyses manus, et unxit illum oleo sancto.

Factum est illi in testamentum æternum, et in semine ejus in diebus cœli, ministrare ei simul, et sacerdotio fungi, et benedicere populum ejus in nomine ejus.

Ipsum elegit ex omni vivente, offerre oblationem Domino, incensum, et bonum odorem in memoriam, placare pro populo suo.

Dedit illum in mandatis suis, potestatem in testamentis judiciorum, docere Jacob testimonia, et in lege sua lucem dare Israel.

Contra eum steterunt alieni, et zelaverunt eum in deserto : homines qui erant cum Dathan et Abyron, et congregatio Core in furore et ira.

Vidit Dominus, et non placuit illi : et consumpti sunt in impetu iracundiæ.

Fecit illis monstra, ad consumendum in igne flammæ suæ.

Et addidit Aaron gloriam, et dedit illi hæreditatem. Primitias primitivorum divisit illis.

Panem in primis paravit satietatem : nam et sacrificia Domini edent, quæ dedit et ei, et semini ejus.

Cæterum in terra populi non hæreditabit : et pars non est illi in populo. Ipse enim pars tua, hæreditas.

Et Phinees filius Eleazari tertius est in gloria, in zelando eum in timore Domini.

Et stando in versione populi, in bonitate alacritatis animæ suæ : et placavit pro Israel.

Ideo statutum est illi testamentum pacis, præsidem sanctorum, et populo suo, ut sit illi et semini ejus sacerdotii dignitas in sæcula.

Et testamentum Davidi filio ex tribu Juda : hæreditas regis, filii ex filio solo : hæreditas Aaron et semini ejus. Det vobis sapientiam in corde vestro, judicare populum suum in justitia : ne aboleantur bona ipsorum : et gloria eorum in generationes eorum.

17. Sacrificia ipsius consumpta sunt igne quotidie.

18. Complevit Moyses manus ejus, et unxit illum oleo sancto.

19. Factum est illi in testamentum æternum, et semini ejus sicut dies cœli, fungi sacerdotio, et habere laudem, et glorificare populum suum in nomine ejus.

20. Ipsum elegit ab omni vivente, offerre sacrificium Deo, incensum, et bonum odorem, in memoriam placare pro populo suo :

21. Et dedit illi in præceptis suis potestatem, in testamentis judiciorum, docere Jacob testimonia, et in lege sua lucem dare Israel.

22. Quia contra illum steterunt alieni, et propter invidiam circumdederunt illum homines in deserto, qui erant cum Datham et Abiron, et congregatio Core in iracundia.

23. Vidit Dominus Deus, et non placuit illi et consumpti sunt in impetu iracundiæ.

24. Fecit illis monstra, et consumpsit illos in flamma ignis.

25. Et addidit Aaron gloriam, et dedit illi hæreditatem : et primitias frugum terræ divisit illi.

26. Panem ipsis in primis paravit in satietatem : nam et sacrificia Domini edent, quæ dedit illi et semini ejus.

27. Cæterum in terra gentes non hæreditabit, et pars non est illi in gente : ipse est enim pars ejus, et hæreditas.

28. Phinees filius Eleazari tertius in gloria est, imitando eum in timore Domini,

29. Et stare in reverentia gentis : in bonitate et alacritate animæ suæ placuit Deo pro Israel.

30. Ideo statuit illi testamentum pacis, principem sanctorum et gentis suæ, ut sit illi et semini ejus sacerdotii dignitas in æternum.

31. Et testamentum David regi filio Jessæ de tribu Juda, hæreditas ipsi et semini ejus : ut daret sapientiam in cor nostrum, judicare gentem suam in justitia : ne abolerentur bona ipsorum, et gloriam ipsorum in gentem eorum æternam fecit.

boris, locupletissimum, ut supra, vers. 9; sive etiam cælatura difficili in præduro lapide. *Et desideria oculorum ornata* : res per se visu pulchræ, ac mirum in modum ornatæ.

17. *Quotidie* : addit Græc. jugiter, *bis*, pro ritu jugis sacrificii mane et vespere imperati, *Num.*, XXVIII, 31.

18. *Complevit Moyses manus* : sanguine victimæ, more solemni, *Levit.*, VIII, 24.

19. *Glorificare populum suum* : Græc. *benedicere* ritu solemni.

21. *Potestatem in testamentis* : id est, potestatem interpretandæ legis.

27. *In terra gentes* : pro *gentis* : mendo manifesto : Græc. *in terra populi* : quod tribui Leviticæ in terra Chananæa nulla sors attributa est. *Ipse enim* (Deus) *est pars ejus* : ex decreto legis, *Num.*, XVIII, 20; *Deuter.*, X, 8, 9.

28. *Phinees... tertius in gloria* : in honore pontificali, post patrem Eleazarum, et avum Aaronem.

29. *Stare in reverentia gentis* : Græc. εὐτροπῇ, *reverentia*, pro ἐντροπῇ, *inversione*, seu mutatione *populi*, cum populus a timore Dei, ad licentiam et libidines verteretur. *Placuit Deo pro Israel* : Græc. *placavit pro Israel* : nota Phinees historia.

30. *Principem sanctorum* : id est, sacrorum præsidem.

31. *Et testamentum David*. Cur hic mentio anticipata Davidis, cujus laus suo loco infra describitur, XLVII, Græca, declarant : quæ sic habent ad verbum : *Et testamentum* seu pactum *Davidi* (supple, *statuit*, quod vers. præced.), *filio ex tribu Juda : hæreditas regis, filii ex filio solo : hæreditas Aaron et semini ipsius* : quæ omnia satis licet perturbata, indicant ut regnum hæreditarium Davidis familiæ, ita hæreditarium sacerdotium Aaronis filiis attributum. *Ut daret sapientiam*. Hæc et quæ sequuntur in Græco quoque confusa, ad verbum sic habent : *Det vobis sapientiam in corde vestro, ad judicandum populum ejus in justitia, ut non aboleantur bona ipsorum, et gloriam ejus in generationes eorum.* Sic quæ de Aaronis familia prædicavit, conclusit voto facto, ut populi res sub sacerdotum Aaronitarum regimine fauste procederet : quale votum rationi temporis accommodatissimum fuit, *cum sacerdotes non jam circa altaris officia addi essent, sed contempto templo, et sacrificiis neglectis, festinarent participes fieri palestræ*, etc., ut scriptum est *II Machab.*, IV, 14. Quo fiebat ut fœdato sacerdotio, sancta plebs non jam, ut solebat, sacerdotes pontificemque observaret, sed principes magistratusque gentium, magno religionis periculo : nec absimile vero jam tum inter initia tantæ corruptelæ insurexisse Mattathiae zelum, atque in eum ejusque liberos, sanctamque Asmonæorum gentem respici cœptum. Vide XXXVI, vers. 19.

CAPUT XLVI.

Josue, Caleb, Samuel, Saül.

SIXTINA VERSIO.

Fortis in bellis Jesus Nave, et successor Moysi in prophetiis, qui fuit secundum nomen suum.

Magnus in salutem electorum ejus, expugnare insurgentes hostes, ut hæreditaret Israel.

Quam gloriam adeptus est in tollendo manus suas, et declinando rhomphæam contra civitates!

Quis ante illum sic stetit? Nam hostes ipse Dominus perduxit.

Annon in manu ejus retrocessit sol, et una dies facta est quasi duæ?

Invocavit Altissimum potentem, in oppugnando inimicos undique. Et audivit eos magnus Dominus, in saxis grandinis virtutis fortis:

Erupit contra gentem bellum, et in descensu perdidit contrarios,

Ut cognoscant gentes integram armaturam eorum, quia coram Domino bellum ejus. Etenim secutus est post Potentem:

Et in diebus Moysi fecit misericordiam ipse et Caleb filius Jephone, stare contra inimicum, prohibere populum a peccato, et sedare murmur malitiæ.

Et ipsi, cum duo essent, salvati sunt e sexcentis millibus, inducere illos in hæreditatem, in terram quæ manat lac et mel.

Et dedit Dominus ipsi Caleb fortitudinem, et usque in senectutem permansit illi, ut ascenderet in excelsum terræ locum: et semen ejus obtinuit hæreditatem:

Ut viderent omnes filii Israel, quia bonum est obsequi Domino.

Et Judices singuli suo nomine, quorumcumque cor non est fornicatum, et quicumque non sunt aversi a Domino;

Sit memoria eorum in benedictionibus: ossa eorum pullulent de loco suo,

Et nomen eorum restauratum, glorificatus ipsis in filiis.

Dilectus a Domino suo Samuel, propheta Domini, constituit regnum, et unxit principes super gentem suam.

VERSIO VULGATA

1. Fortis in bello Jesus Nave, successor Moysi in prophetis, qui fuit magnus secundum nomen suum.

2. Maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hæreditatem Israel.

3. Quam gloriam adeptus est in tollendo manus suas, et jactando contra civitates rhomphæas!

4. Quis ante illum sic restitit? Nam hostes ipse Dominus perduxit.

5. Annon in iracundia ejus impeditus est sol, et una dies facta est quasi duo?

6. Invocavit Altissimum potentem in oppugnando inimicos undique, et audivit illum magnus et sanctus Deus, in saxis grandinis virtutis valde fortis.

7. Impetum fecit contra gentem hostilem, et in descensu perdidit contrarios,

8. Ut cognoscant gentes potentiam ejus, quia contra Deum pugnare non est facile. Et secutus est a tergo potentis:

9. Et in diebus Moysi misericordiam fecit ipse et Caleb filius Jephone, stare contra hostem, et prohibere gentem a peccatis, et perfringere murmur malitiæ.

10. Et ipsi duo constituti, a periculo liberati sunt a numero sexcentorum millium peditum, inducere illos in hæreditatem, in terram quæ manat lac et mel.

11. Et dedit Dominus ipsi Caleb fortitudinem, et usque in senectutem permansit illi virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem:

12. Ut viderent omnes filii Israel, quia bonum est obsequi sancto Deo.

13. Et Judices singuli suo nomine, quorum non est corruptum cor, qui non aversi sunt a Domino,

14. Ut sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo,

15. Et nomen eorum permaneat in æternum, permanens ad filios illorum, sanctorum virorum gloria.

16. Dilectus a Domino Deo suo Samuel propheta Domini, renovavit imperium, et unxit principes in gente sua.

1. *In prophetis*: Græc. *in prophetiis*: in prophetico munere. *Magnus secundum nomen suum*, quod est, Jesus, Salvator: quod sequens explicat.

2. *Ut consequeretur hæreditatem*: Græc. *ut hæreditare, Israel*; active, ut sæpe jam, id est, ut Israelitis in hæreditatem in luctis, terram partiretur.

3. *Tollendo manus suas*: ad feriendos hostes.

4. *Ipse Dominus perduxit*; in manus ejus tradidit.

6. *In saxis grandinis*: Josue, x, 11.

8. *Secutus est a tergo potentis*: Deum ducem secutus est.

9. *Misericordiam fecit*: noto hebraismo, recte, pieque egit: misericordes, pii. idem *Ipse et Caleb*: auctores populo [illegible] terræ.

11. *Ipsi Caleb fortitudinem*: Josue, xiv, 10. 11.

13. *Et Judices singuli*. Intellige eos qui a Deo constituti, non Abimelechum Gedeonis filium, qui caesis fratribus tyrannidem arripuit, nec modesto judicis contentus titulo, regium sibi nomen attribuit, *Judic.*, ix, 5, 6. Cæteri ergo omnes hic ut Deo probati, et universæ genti honori habiti, memorantur.

14. *Ossa eorum pullulent*: formula bene apprecandi mortuis, ut patet xlix, 12, quasi dicerent: Eorum memoria reflorescat. Alludit autem ad consuetudinem collocandi sepulchra in amœnis et virentibus locis, puta hortis, IV *Reg.*, xxi, 18, 26. Christi quoque monumento in horto quodam posito: *Joan.*, xix, 41. Credo ad commendandam piorum perennem et semper virentem memoriam, ac spem resurrectionis: qui horti cum virescerent, ipsa ossa *de loco suo*, id est, de sepulchro veluti germinare, et suo quodam modo reviviscere videbantur.

16. *Renovavit imperium*. Græc. *constituit regnum*. I *Reg.*, viii, ix, x. *Unxit principes*: Saülem et Davidem: *Ibid.*, ix, xvi.

In lege Domini judicavit synagogam : et visitavit Dominus Jacob. In fide sua probatus est propheta,

Et cognitus est in fide sua fidelis visionis.

Et invocavit Dominum potentem, in oppugnando hostes suos undique in oblatione agni lactentis.

Et intonuit de cœlo Dominus ; et in sonitu magno auditam fecit vocem suam.

Et contrivit principes Tyriorum, et omnes duces Philisthiim.

Et ante tempus dormitionis sæculi contestatus est in conspectu Domini, et Christi : pecunias et usque ad calceamenta ab omni carne non accepit : et non accusavit eum homo.

Et postquam dormivit, prophetavit, et ostendit regi finem ejus : et exaltavit vocem suam de terra in prophetia, delere iniquitatem populi.

17. In lege Domini congregationem judicavit : et vidit Deus Jacob, et in fide sua probatus est propheta,

18. Et cognitus est in verbis suis fidelis, quia vidit Deum lucis.

19. Et invocavit Dominum omnipotentem, in oppugnando hostes circumstantes undique, in oblatione agni inviolati.

20. Et intonuit de cœlo Dominus, et in sonitu magno auditam fecit vocem suam :

21. Et contrivit principes Tyriorum, et omnes duces Philisthiim :

22. Et ante tempus finis vitæ suæ et sæculi, testimonium præbuit in conspectu Domini, et Christi : pecunias et usque ad calceamenta ab omni carne non accepit : et non accusavit illum homo.

23. Et post hæc dormivit ; et notum fecit regi, et ostendit illi finem vitæ suæ, et exaltavit vocem suam de terra in prophetia delere impietatem gentis.

17. *Vidit*, inspexit, *Deus Jacob* : τὸν Ἰακώβ, Jacobum, accusandi casu. Israelitis providit per tantum prophetam, tantumque judicem.

18. *Et cognitus... fidelis* : addit Græc. *visionis*, certus videndi : seu certa et vera videns ; quippe cum omnia ejus vaticinia de Heli et Saüle impleta sint. I *Reg.* III, IV, XV, *Vidit Deum lucis* : tum, cum illi tam certa visa missa sunt, variant editiones ; legunt enim alii : *Vidit Deus lucis*, de quo scriptum est : *Ipse revelat profunda et abscondita, et novit in tenebris constituta, et lux cum eo est*, Dan. II, 22.

19. *In oppugnando* : I Reg., VII, 9.

22. *Ante tempus* : I Reg., XII, 5.

23. *Et notum fecit regi* : Saüli. *De terra* : apparitio Samuelis : I *Reg.*, XXVIII, 13. etc. *Impietatem gentis* : Saülem ipsum impium, nec Deo obsequentem.

CAPUT XLVII.

Nathan, David, Salomon, Roboam, Jeroboam.

SIXTINA VERSIO

Et post hoc surrexit Nathan prophetare in diebus David.

Quasi adeps separatus a salutari ; sic David a filiis Israel.

Cum leonibus lusit, quasi cum agnis, et in ursis, sicut in agnis ovium.

In juventute sua, numquid non occidit gigantem, et abstulit opprobrium de gente ?

In tollendo manum in saxo fundæ, et dejiciendo exultationem Goliæ.

Nam invocavit Dominum altissimum : et dedit in dextera ejus robur, tollere hominem fortem in bello, exaltare cornu gentis suæ.

Sic in decem millibus glorificavit eum, et laudavit eum in benedictionibus Domini, in afferendo illi coronam gloriæ.

Contrivit enim inimicos undique, et extirpavit Philisthiim contrarios : usque in hodiernum diem contrivit cornu ipsorum.

In omni opere suo dedit confessionem Sancto excelso, verbo gloriæ :

In omni corde suo laudavit, et dilexit eum qui fecit ipsum.

VERSIO VULGATA

1. Post hæc surrexit Nathan propheta in diebus David.

2. Et quasi adeps separatus a carne, sic David a filiis Israel.

3. Cum leonibus lusit, quasi cum agnis : et in ursis similiter fecit sicut in agnis ovium in juventute sua.

4. Numquid non occidit gigantem, et abstulit opprobrium de gente ?

5. In tollendo manum, saxo fundæ dejecit exultationem Goliæ :

6. Nam invocavit Dominum omnipotentem, et dedit in dextera ejus tollere hominem fortem in bello, et exaltare cornu gentis suæ.

7. Sic in decem millibus glorificavit eum, et laudavit eum in benedictionibus Domini, in offerendo illi coronam gloriæ :

8. Contrivit enim inimicos undique, et extirpavit Philisthiim contrarios, usque in hodiernum diem : contrivit cornu ipsorum usque in æternum.

9. In omni opere dedit confessionem Sancto, et Excelso in verbo gloriæ.

10. De omni corde suo laudavit Dominum, et dilexit Deum, qui fecit illum : et dedit illi contra inimicos potentiam :

1. *Post hæc...* Nathan. Seriem prophetarum editurus, a Samuele pergit ad Nathan, quo prophetante, res Davidis. Is enim est, quo auctore, de templo et regia successione promissa suscepit, et pœnitentiam egit, et Salomonem unxit : II *Reg.*, VII, XII ; III *Reg.*, I.

2. *Et quasi adeps separatus a carne.* Comparatio ducta a ritu sacrificiorum. Adeps pars optima sacrificii, ac Domino separata, ita David. Græc. *separatus a salutari*, a victima pro salute, *Levit.*, III, 3, eodem sensu. De reliquis vide I et II *Reg.*

Et stare fecit cantores contra altare, et ex sono eorum dulces fecit modos.

Dedit in celebritatibus decus, et ornavit tempora usque ad consummationem; in laudando ipsos nomen sanctum ejus, et a mane personando sanctitatem.

Dominus abstulit peccata ipsius, et exaltavit in æternum cornu ejus: et dedit illi testamentum regnum, et thronum gloriæ in Israel.

Cum hoc surrexit filius sciens, et propter illum habitavit in latitudine.

Salomon regnavit in diebus pacis, cui Deus requiem dedit in circuitu; ut conderet domum in nomine ejus, et pararet sanctitatem in sempiternum.

Quam sapiens fuisti in juventute tua: et impletus es, quasi flumen, intellectu! Terram contexit anima tua.

Et replesti in parabolis ænigmatum. Ad insulas longe pervenit nomen tuum; et dilectus fuisti in pace tua.

In cantilenis et proverbiis et parabolis et interpretationibus, te miratæ sunt terræ.

In nomine Domini Dei, cui cognomen est Deus Israel,

Collegisti quasi stannum, aurum; et ut plumbum multiplicasti argentum.

Inclinasti femora tua mulieribus, et subjugatus es in corpore tuo.

Dedisti maculam in gloria tua, et profanasti semen tuum, inducere iram super filios tuos: et compunctus sum super stultitia tua.

Ut fieret imperium bipartitum, et ex Ephraim inciperet regnum inobediens.

Dominus autem non derelinquet misericordiam suam, et non corrumpet opera sua, nec delebit electi nepotes, et semen ejus, qui ipsum dilexit, non tollet.

Et dedit reliquias Jacob, et Davidi ex ipso radicem

Et requievit Salomon cum patribus:

Et reliquit post se, de semine suo, gentis stultitiam,

Et imminutum prudentia Roboam, qui avertit gentem consilio suo:

Et Hieroboam filium Nabat, qui peccare fecit Israel, et

11. Et stare fecit cantores contra altare, et in sono eorum dulces fecit modos.

12. Et dedit in celebrationibus decus, et ornavit tempora usque ad consummationem vitæ: ut laudarent nomen sanctum Domini, et amplificarent mane Dei sanctitatem.

13. Dominus purgavit peccata ipsius, et exaltavit in æternum cornu ejus: et dedit illi testamentum regni, et sedem gloriæ in Israel.

14. Post ipsum surrexit filius sensatus, et propter illum dejecit omnem potentiam inimicorum.

15. Salomon imperavit in diebus pacis, cui subjecit Deus omnes hostes, ut conderet domum in nomine suo, et pararet sanctitatem in sempiternum. Quemadmodum eruditus es in juventute tua!

16. Et impletus es, quasi flumen, sapientia: et terram retexit anima tua.

17. Et replesti in comparationibus ænigmata: ad insulas longe divulgatum est nomen tuum, et dilectus es in pace tua.

18. In cantilenis, et proverbiis, et comparationibus, et interpretationibus miratæ sunt terræ,

19. Et in nomine Domini Dei, cui est cognomen Deus Israel.

20. Collegisti quasi aurichalcum aurum, et ut plumbum complesti argentum.

21. Et inclinasti femora tua mulieribus: potestatem habuisti in corpore tuo:

22. Dedisti maculam in gloria tua, et profanasti semen tuum inducere iracundiam ad liberos tuos, et incitari stultitiam tuam:

23. Ut faceres imperium bipartitum, et ex Ephraim imperare imperium durum.

24. Deus autem non derelinquet misericordiam suam, et non corrumpet, nec delebit opera sua, neque perdet a stirpe nepotes electi sui: et semen ejus, qui diligit Dominum, non corrumpet.

25. Dedit autem reliquum Jacob, et David de ipsa stirpe.

26. Et finem habuit Salomon cum patribus suis.

27. Et dereliquit post se, de semine suo, gentis stultitiam,

28. Et imminutum a prudentia, Roboam, qui avertit gentem consilio suo:

29. Et Jeroboam filium Nabat, qui peccare fecit Israel,

11. *Stare fecit cantores*: ordinavit levitici ordinis officia. I *Paral.*, XXIII et seqq.

13. *Purgavit peccata*: II *Reg.*, XII, 13. *Testamentum regni*, legem de regno ejus domui dando in hæreditatem. II *Reg.*, VII, 12 et seqq.

15. *Eruditus es in juventute tua.* Converso sermone ad Salomonem; qui a Deo doctus puer, et ab initio regni, III *Reg.*, III, et jam inde ab ortu vidit David parentem de templo assidue cogitantem, II *Reg.*, VII, XXIV.

16. *Terram retexit.* Græc. *contexit*: *anima tua;* quod explicatur vers. 17, 18. Replevit enim terram proverbiis, parabolis, sive comparationibus, id est, similitudinibus, ænigmatibus, canticis, cujus quippe parabolæ ad tria millia fuerint, carmina autem ad quinque millia, III *Reg.*, IV, 31, 32; X, 24. De Salomonis autem longe lateque, et *usque ad insulas*, hoc est, phrasi hebraica, ad extrema terrarum divulgato nomine; habes III *Reg.*, IV, 31, 34; tum cap. X, 1, 11. 22.

20. *Collegisti... aurum.* De auri argentique copia: III *Reg.*, X, 14, 20; II *Paral.*, IX, 13, 27, etc.

21. *Potestatem habuisti in corpore tuo*: quasi accepta licentia eo utendi pro libidine, vel ex Græc. *perdomitus es*, sub jugum missus es *in corpore tuo*, mulieribus illecebris victus.

22. *Inducere iracundiam*: ita ut induceretur. *Et incitari stultitiam tuam*: stultum amorem mulierum. Græc. *compunctus sum*, attonitus sum, etc.

23. *Ex Ephraim*: ex Jeroboam Ephraimitico, atque ex decem tribubus, quæ sæpe Ephraim vocarentur: *imperare imperium durum*: Græc. *incipere* (exurgere) *imperium inobediens*, sive perduelle.

25. *Dedit reliquum*: reliquias *Jacob et David* τῷ Ἰακὼβ, τῷ Δαυίδ: dativo casu: *de ipsa stirpe*: Salomonis.

26. *Finem habuit*: dormivit, Græc. *requievit*: III *Reg.*, XI, 43.

29. *Qui peccare fecit Israel.* Quo elogio semper designatur in Scripturis, ut videre est passim libris *Reg.* III et IV.

dedit viam peccati ipsi Ephraim. Et redundaverunt peccata ipsorum valde;

Ut averteret eos a terra.

Et quæsiverunt omnem nequitiam, donec vindicta veniret super eos.

et dedit viam peccandi Ephraim : et plurima redundaverunt peccata ipsorum.

30. Valde averterunt illos a terra sua.

31. Et quæsivit omnes nequitias, usque dum perveniret ad illos defensio, et ab omnibus peccatis liberavit eos.

30. *A terra* : promissa, ex qua translati sunt in Assyriam propter peccata sua, quorum initium fuit illa secessio a Juda, auctore Jeroboamo, IV *Reg.*, XVII, 4, 21, etc.

31. *Quæsivit omnes nequitias.* Vide Græc. in Latinis defensio pro ultione ; ut in illo Pauli, *Rom.*, XII, 19, *non vosmetipsos defendentes* : Græc. *ulciscentes. Ab omnibus peccatis* : Græc. deest.

CAPUT XLVIII.

Elias, Elisæus, Ezechias, Isaias propheta magnus 25 ; eo duce liberati, 23 ; Vis precum, 22.

SIXTINA VERSIO

Et surrexit Elias propheta quasi ignis : et verbum illius quasi facula ardebat.

Qui induxit in illos famem : et zelo suo paucos fecit eos.

In verbo Domini continuit cœlum : deduxit sic ter ignem.

Quam glorificatus fuisti, Elias, in mirabilibus tuis! et quis similis tibi, ut glorietur?

Qui suscitasti cadaver a morte et ab inferis, in verbo Altissimi.

Qui dejecisti reges in perniciem, et gloriosos de lecto suo.

Qui audis in Sina correptionem, et in Choreb judicia vindictæ.

Qui ungis reges in retributionem, et prophetas successores post teipsum.

Qui assumptus es in turbine ignis, in curru equorum igneorum

Qui descriptus es in correctionibus ad tempora lenire iram ante furorem, et conciliare cor patris ad filium, et restituere tribus Jacob.

Beati, qui te viderunt, et qui in amicitia decorati sunt.

Nam et nos vita vivemus.

Elias, qui in turbine tectus est : et Elisæus impletus est spiritu illius. Et in diebus suis non est commotus a principe : et non subjugavit eum quisquam.

Non superavit illum aliquod verbum, et in dormitione prophetavit cor ejus.

Et in vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia opera ejus.

VERSIO VULGATA

1. Et surrexit Elias propheta quasi ignis : et verbum ipsius quasi facula ardebat.

2. Qui induxit in illos famem, et irritantes illum invidia sua pauci facti sunt : non enim poterant sustinere præcepta Domini.

3. Verbo Domini continuit cœlum, et dejecit de cœlo ignem ter :

4. Sic amplificatus est Elias in mirabilibus suis. Et quis potest similiter sic gloriari tibi?

5. Qui sustulisti mortuum ab inferis de sorte mortis, in verbo Domini Dei.

6. Qui dejecisti reges ad perniciem, et confregisti facile potentiam ipsorum, et gloriosos de lecto suo.

7. Qui audis in Sina judicium, et in Horeb judicia defensionis.

8. Qui ungis reges ad pœnitentiam, et prophetas facis successores post te.

9. Qui receptus es in turbine ignis, in curru equorum igneorum.

19. Qui scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini : conciliare cor patris ad filium, et restituere tribus Jacob.

11. Beati sunt, qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt.

12. Nam nos vita vivimus tantum : post mortem autem non erit tale nomen nostrum.

13. Elias quidem in turbine tectus est, et in Elisæo completus est spiritus ejus. In diebus suis non pertimuit principem, et potentia nemo vicit illum.

14. Nec superavit illum verbum aliquod; et mortuum prophetavit corpus ejus.

15. In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est.

1. *Quasi ignis... quasi facula* : propter ardentem zelum : unde igne raptus in cœlum. De rebus autem Eliæ, III *Reg.* XVII et seqq.

7. *In Sina... in Horeb* : quod est jugum montis Sina : III *Reg.*, XIX, 8. *Defensionis* : ultionis. Vide XLVII, 31. Quæ autem judicia, quas ultiones, Elias, instar alterius Moysi, in Sina audierit, vide III *Reg.*, XIX, 17.

8. *Qui ungis reges* : III *Reg.*, XIX, 15, 16. *Ad pœnitentiam* : Græc. *in retributionem*, sive rependendas vices, peccatis scilicet, quo ad pœnitentiam provocentur. *Et prophetas... successores* : ibid.

10. *Qui scriptus es.* Vide etiam Græc. Hæc subdens post Eliæ raptum in cœlum, satis indicat Eliæ officium nondum esse completum, reservarique eum ad leniendam destinato tempore Dei iracundiam; quod partim impletum in Joanne Baptista quem Elias figurabat, partim implendum Elia adventuro ante secundum Christi adventum, ex antiquissima Hebræorum Christianorumque doctrina, qua de re, Præfatione *in Apocalypsim*, diximus. Conferendus autem hic locus cum illo de Enoch, supra, XLIV, 16. *Cor patrum ad filios* : juxta *Malac.*, IV, 6.

13. *In Elisæo spiritus ejus* : qua de re et aliis Elisæi gestis, IV *Reg.*, II, et seqq.

14. *Nec superavit* : nec res ulla super illum fuit; verbum pro re, sæpe notato hebraismo. *Mortuum prophetavit* : miraculo edito, ac suscitato mortuo : IV *Reg.*, XIII, 21.

In omnibus his non pœnituit populus, et non recesserunt a peccatis, usque dum direpti sunt de terra sua, et dispersi sunt in omnem terram.

Et relicta est gens perpauca, et princeps domui David.

Quidam sane ipsorum fecerunt quod placeret : quidam autem multa commiserunt peccata.

Ezechias munivit civitatem suam, et induxit in medio ipsorum Gog : fodit ferro rupem, et ædificavit puteos ad aquas.

In diebus ipsius ascendit Nacherim, et misit Rabsacem, et promovit. Et promovit manus ejus in Sion : et jactavit se in superbia sua.

Tunc commota sunt corda et manus ipsorum : et doluerunt quasi parturientes.

Et invocaverunt Dominum misericordem, expandentes manus suas ad eum. Et Sanctus de cœlo cito exaudivit eos,

Et redemit eos in manu Esaiæ.

Percussit castra Assyriorum : et contrivit eos angelus ejus.

Nam fecit Ezechias quod placuit Domino, et fortiter fuit in viis David patris sui, quas mandavit Esaias propheta magnus, et fidelis in visione ipsius.

In diebus ipsius retro rediit sol, et addidit regi vitam.

Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion. Usque in sempiternum.

Ostendit futura et abscondita, antequam ipsa evenirent.

16. *Non pœnituit* : non sunt emendatæ decem tribus, tot miraculis et oraculis monitæ.

17. *Gens perpauca.* Solebant in illis migrationibus paucissimos relinquere ad colendos agros, et opificia necessaria; itaque paucissimi ex decem tribubus in terra sua relicti. IV *Reg.*, XVII, XXIV. *Princeps in domo David.* Dejectis regibus, nullus jam, nisi in ea domo, principatus.

18. *Quidam ipsorum* : principum e Davidis familia.

19. *Munivit civitatem... induxit... aquam.* II Paral., XXXII, 5.

21. *Quasi parturientes.* IV Reg., XIX, 3.

22. *Invocaverunt Dominum* : Ezechias et Isaias, IV *Reg.*, XIX, 15; II *Paral.*, XXXII, 20.

16. In omnibus istis non pœnituit populus, et non recesserunt a peccatis suis, usque dum ejecti sunt de terra sua, et dispersi sunt in omnem terram :

17. Et relicta est gens perpauca, et princeps in domo David.

18. Quidam ipsorum fecerunt quod placeret Deo : alii autem multa commiserunt peccata.

19. Ezechias munivit civitatem suam, et induxit in medium ipsius aquam : et fodit ferro rupem, et ædificavit ad aquam puteum.

20. In diebus ipsius ascendit Sennacherib, et misit Rabsacen, et sustulit manum suam contra illos, et extulit manum suam in Sion, et superbus factus est potentia sua.

21. Tunc mota sunt corda et manus ipsorum : et doluerunt quasi parturientes mulieres.

22. Et invocaverunt Dominum misericordem, et expandentes manus suas, extulerunt ad cœlum : et sanctus Dominus Deus audivit cito vocem ipsorum.

23. Non est commemoratus peccatorum illorum, neque dedit illos inimicis suis, sed purgavit eos in manu Isaiæ sancti prophetæ.

24. Dejecit castra Assyriorum : et contrivit illos angelus Domini :

25. Nam fecit Ezechias quod placuit Deo, et fortiter ivit in via David patris sui, quam mandavit illi Isaias propheta magnus, et fidelis in conspectu Dei.

26. In diebus ipsius retro rediit sol, et addidit regi vitam.

27. Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion. Usque in sempiternum.

28. Ostendit futura et abscondita, antequam evenirent.

23. *Purgavit eos* : Græc. *liberavit* : *in manu Isaiæ* : eo duce, orante et prophetante, IV *Reg.*, XIX, 15.

25. *In conspectu Dei* : Græc. *in visis a Deo missis.*

27. 28. *Spiritu magno*, forti, excelso : *vidit ultima* : extrema calamitatum et imminens excidium urbi, sive etiam ultima, a temporibus suis remotissima : quod sequenti congruit. *Usque in sempiternum ostendit* : quæ longo post tempore eventura erant, puta de Cyro et aliis; quæ etiam in æternum duratura, de Christo, ejusque Ecclesia. Quæ etsi aliis prophetis conveniant, Isaiæ tamen speciatim tribuuntur, quo nemo plura, remotiora, clariora ac luculentiora vidit.

CAPUT XLIX.

Josias, Jeremias, Ezechiel, duodecim Prophetæ, Zorobabel, Jesus filius Josedec, Nehemias, Enoch, Joseph, Seth et Sem.

SIXTINA VERSIO

Memoria Josiæ in compositionem incensi, facta opere unguentarii.

In omni ore quasi mel indulcabitur, et ut musica in convivio vini.

Ipse directus est in conversione populi, et abstulit abominationes iniquitatis.

VERSIO VULGATA

1. Memoria Josiæ in compositionem odoris facta opus pigmentarii.

2. In omni ore quasi mel indulcabitur ejus memoria, et ut musica in convivio vini.

3. Ipse est directus divinitus in pœnitentiam gentis, et tulit abominationes impietatis.

1, 2. *In compositionem... in omni ore* : et hujus præ cæteris, suavis memoria, propter admirabilem pietatem atque innocentiam, quod octo annos natus, Deum colere cæperit, neque unquam destiterit, IV *Reg.*, XXII, XXIII; neque quisquam similis illi fuisse memoratur, aut pari luctu defletus, ab ipso Jeremia editis lamentationibus. II *Paral.*, XXXV, 24, 25.

3. *Directus divinitus* : Græc. *ipse prospere agit*, etc.

Direxit ad Dominum cor suum : in diebus iniquorum corroboravit pietatem.

Præter David et Ezechiam, et Josiam, omnes delictum deliquerunt.

Nam reliquerunt legem Altissimi : reges Juda defecerunt.

Dederunt enim cornu suum aliis, et gloriam suam alienæ genti.

Incederunt electam sanctitatis civitatem, et desertas fecerunt vias ipsius in manu Hieremiæ.

Nam male tractaverunt illum : et ipse in utero consecratus est propheta, eradicare, et affligere, et perdere, similiter ædificare et plantare.

Ezechiel, qui vidit conspectum gloriæ, quam ostendit illi in curru Cherubim.

Nam commemoratus est inimicorum in imbre, et benefacere illis qui dirigunt vias.

Et duodecim prophetarum ossa pullulent de loco suo, Consolatus est autem Jacob, et redemit eos, in fide spei.

Quomodo amplificemus Zorobabel? Nam et ipse quasi signaculum in dextra manu.

Sic Jesus filius Josedec. Qui in diebus suis ædificaverunt domum, et exaltaverunt populum sanctum Domino paratum in gloriam sempiternam.

Et Nehemiæ memoria in multum tempus, qui erexit nobis muros eversos, et stare fecit portas et seras, et erexit sola domorum nostrarum.

Nemo creatus est, qualis Enoch, talis in terra : nam et ipse assumptus est a terra.

4. Et gubernavit ad Dominum cor ipsius : et in diebus peccatorum corroboravit pietatem.

5. Præter David, et Ezechiam, et Josiam, omnes peccatum commiserunt :

6. Nam reliquerunt legem Altissimi reges Juda, et contempserunt timorem Dei.

7. Dederunt enim regnum suum aliis, et gloriam suam alienigenæ genti.

8. Incenderunt electam sanctitatis civitatem, et desertas fecerunt vias ipsius in manu Jeremiæ.

9. Nam male tractaverunt illum, qui a ventre matris consecratus est propheta, evertere, et eruere, et perdere, et iterum ædificare, et renovare.

10. Ezechiel qui vidit conspectum gloriæ, quam ostendit illi in curru Cherubim.

11. Nam commemoratus est inimicorum in imbre, benefacere illis, qui ostenderunt rectas vias.

12. Et duodecim prophetarum ossa pullulent de loco suo : nam corroboraverunt Jacob, et redemerunt se in fide virtutis.

13. Quomodo amplificemus Zorobabel? nam et ipse quasi signum in dextera manu.

14. Sic et Jesum filium Josedec? Qui in diebus suis ædificaverunt domum, et exaltaverunt templum sanctum Domino, paratum in gloriam sempiternam.

15. Et Nehemias in memoria multi temporis, qui erexit nobis muros eversos, et stare fecit portas et seras, qui erexit domos nostras.

16. Nemo natus est in terra qualis Henoch : nam et ipse receptus est a terra.

Tulit abominationes, etiam excelsa quæ ædificaverat Salomon, prætermissa Ezechiæ aliisque piis regibus. IV *Reg.*, XXIII, 13.

4. *Cor ipsius* : suum; *in diebus peccatorum* : cum iniquitas per tot prava exempla usque adeo invalesceret, ut Deus jam plebi non esset placatus, nec propter tantam Josiæ pietatem. IV *Reg.*, XXIII, 26.

5. *Præter David, et Ezechiam* : atqui nec Ezechias prorsus irreprehensus; sicut scriptum est : *Attamen in legatione principum Babylonis,... dereliquit eum Deus*, etc. II Par. XXXII, 31; imo acriter increpatus ab Isaia, IV *Reg.*, XX, 16. Ergo intelligendum videtur hos tres reges tantum fuisse qui nihil commiserint contra cultum Dei, cum de ipso Asa et ejusdem filio Josaphat tam piis memoretur, *excelsa non abstulit*. III Reg., XV, 14; XXII, 44. Addamus tres illos reges non peccasse ullum grande peccatum directe contra legem : nam peccata Davidis tot eluta lacrymis, coram Deo pro infectis ac nullis habentur, ad commendandam vim pœnitentiæ.

6. *Reges Juda* : horum pars maxima.

7. *Dederunt regnum suum* : Deum per sua peccata perpulerunt ut daret.

8. *Incenderunt* : alieni : de quibus vers. præced. IV *Reg.*, XXV, 9. *In manu Jeremiæ* : id vaticinante Jeremia.

9. *A ventre matris* : Jerem., I, 5. *Evertere* : ibid., 10, *ut evellas et destruas*, etc.

10. *Ezechiel qui vidit conspectum gloriæ* : ejusdem *Ezech.*, I; ex quo viso omnis ejus prophetia pendet, *ibid.*, VIII, 2; X, 1, 2, etc.

11. *In imbre* : comminatus procellam, et imbrem inundantem, et lapides grandes ad dissipandos falsorum prophetarum conatus. *Ezech.*, XIII, 11, 13. *Benefacere illis qui* : nec tantum impiis minas, sed bene agentibus ac pœnitentibus fausta promissa protulit; XVIII, XXVII, XXXIV, 23, præsertim vero XL et seqq.

12. *Et duodecim prophetarum*. Ex his patet, jam tum, ut Isaiam, Jeremiam, Ezechielem seorsum, XLVIII, 23; XLIX, 9, 10; ita duodecim prophetas simul, singularem librum fecisse, quod recte notavit noster Daniel Huetius vir eruditissimus, nunc Abrincensis episcopus. De Daniele autem hic tacitum; quod Hebræi non solerent recensere eum inter prophetas, quippe qui non propheticam, sed satrapicam, ut aiunt, vitam egerit, sed inter hagiographos, referente Hieronymo, et ita Scripturam ordinante in suo canone quem docti Benedictini adornant : quo loco iidem Hebræi post Job, Davidis, Salomonis, et alios haud minus divinitus inspiratos libros reponunt. Sane Daniel apud Ezechielem non semel, XIV, 14; XXVIII, 3; ejus autem liber inter Scripturas memoratur ante Christum, I *Mach.*, II, 59, 60, temporibus Ecclesiastico proximis, ut diximus. *Ossa pullulent* : de hac formula vide XLVI, 14. *Corroboraverunt Jacob* : *redemerunt se* : Græc. *eos*, Deo tribuit : per prophetas scilicet, eodem sensu : *In fide virtutis* : Dei virtute freta. Græc. *in fide spei* : spe certa fide nixa.

13. *Quomodo amplificemus* : Græc. *magnificemus* : *Zorobabel*.

14. *Jesum filium Josedec*, 15, *et Nehemias*. Nulla hic Esdræ mentio. Quod tantum commemoret prophetas et populi duces; quo etiam nomine veniunt sacrorum præsides, ut diximus, ad XLIV, 3, 4; sane Esdras scribæ, sive doctoris, non prophetæ nomine insignitus : Zorobabel autem dux gentis. *Quasi signum in dextera manu*, res conjunctissima, lectissima, diligentissime custodita : ab Aggæo repetitum, II, 24; ubi de Zorobabele dicitur : *Ponam te, quasi signaculum, quia te elegi*. Quo sensu in *Canticis*, VIII, 6 : *Pone me ut signaculum super brachium tuum*. De Jesu filio Josedec summo sacerdote et de Nehemia notum, ex *Aggæo*, II, 24. *Zacharia*, VI, 11; primo et secundo *Esdræ*.

16. *Qualis Henoch*. Redit ad eum, a quo exorsus est, XLIV, 16, tantum virum, ut ortum licet a terra, terra tamen non caperet; eique conjungit velut extra ordinem Josephum, Seth et Sem.

Neque sicut Joseph natus est vir princeps fratrum, stabilimentum populi.

Et ossa ipsius visitata sunt.

Sem et Seth apud homines gloriam adepti sunt. Et super omne animal in creatione Adam.

17. Neque ut Joseph, qui natus est homo princeps fratrum, firmamentum gentis, rector fratrum, stabilimentum populi :

18. Et ossa ipsius visitata sunt, et post mortem prophetaverunt.

19. Seth et Sem apud homines gloriam adepti sunt et super omnem animam in origine Adam.

17. *Qui natus est homo princeps* : a nativitate destinatus : sed Græc. aliter ac simplicius.

18. *Ossa ipsius visitata sunt* : translata sunt ab Ægypto, quemadmodum ipse præceperat. *Gen.*, L, 23, 24; *Exod.*, XIII, 19. *Post mortem prophetaverunt* : impleta sunt de ejus ossibus vaticinia, quæ ipse vivus ediderat. Ibid.

19. *Seth et Sem* : Seth a quo ortus Noe et piorum progenies, ii scilicet qui ante diluvium filii Dei vocabantur. *Gen.*, VI, 2, 4. Ideo conjunctus cum *Sem*, qui et ipse a diluvio origo piæ gentis, Abrahami et Abramidarum parens, a Deo præ cæteris fratribus benedictus. *Gen.*, IX, 26, 27. *Super omnem animam* : ideo præ cæteris Adami filiis clari et excelsi habentur. Adam autem nonnisi in filiis memoratur, neque alia ulla laude donatur : quippe peccati, ut generis humani, auctor.

CAPUT I

Simon Oniæ filius, ejus oratio : adhortatio ad orandum : duæ gentes invisæ; tertia nec dicenda gens : libri auctor.

SIXTINA VERSIO

Simon Oniæ filius, sacerdos magnus, qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.

Et ab ipso fundata est altitudo duplicis, reparatio excelsa ambitus templi.

In diebus ipsius imminutum est receptaculum, æs quasi maris perimetrum.

Curam gerens populi sui a casu, et fortificans civitatem ad obsidendum.

Quam glorificatus est in conversatione populi, in egressu domus velamenti?

VERSIO VULGATA

1. Simon Oniæ filius, sacerdos magnus, qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.

2. Templi etiam altitudo ab ipso fundata est, duplex ædificatio et excelsi parietes templi.

3. In diebus ipsius emanaverunt putei aquarum, et quasi mare adimpleti sunt supra modum.

4. Qui curavit gentem suam, et liberavit eam a perditione.

5. Qui prevaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis : et ingressum domus et atrii amplificavit.

1. *Simon.* Duos pontifices hujus nominis fuisse in Præfatione diximus : Simon I justus, Seleuco Nicanore Syriæ, Ptolemæo Lagi filio Ægypti regibus, in ipsis imperii Macedonici initiis, floruit : cujus nepos Simon II, post Eleazarum ac Manassen patruos et Oniam II, parentem octoginta fere annis, postquam avus cœperat, Antiocho Magno ac Ptolemæo Philopatore Syriæ et Ægypti regibus, viginti annos præfuit. Hunc miris extollit laudibus, recente viri memoria; ad conciliandam quoque gratiam Oniæ III, ejus filio viro maximo, ex paternarum virtutum ac beneficiorum commemoratione, adversus intrusos nefarios sacerdotes Jasonem Menelaum, Lysimachum, a quibus ille sacerdotio exutus, ut in eadem Præfatione dictum. *In vita sua* : *in diebus suis.* Sic de mortuis loqui solent. Idem, vers. 3; vide Præfat. *Suffulsit.* Græc. *sarcivit* : *domum* : templum.

2. *Fundata est* : fulta est, supra, XX, 19. *Duplex ædificatio.* Duplex murus in ambitu templi ad muniendum locum. Græc. *ab ipso fundata est altitudo duplicis,* διπλῆς, supple, ὑποτειχήσεως, *substructionis*, muri (quod est) munimentum excelsum ambitus templi. Horum autem et aliorum operum, vers. 3, 5, nulla præterquam hic, memoria. Templum sub hæc tempora, munimenti instar fuisse, videas in Machabaicis passim.

3. *Putei aquarum* : Græc. *imminutum est aquarum receptaculum* : (sive plurali numero, *imminuta receptacula*) æs quasi maris ambitus, id est, aquarum receptacula (putei, aquæductus, cætera ejusmodi ad lavandi et potandi usum), cum antea imminuta essent, hujus pontificis tempore facta sunt ut mare illud æreum amplissimum, in templo collocatum, III *Reg.* III, 23; II *Paral.* IV, 2. Alia lectio indicat mare illud æneum factum esse tripliciter majus.

4. *Liberavit eam a perditione.* Qui Ptolemæum Philopatorem Ægypti regem, negato a Judæis sanctuarii aditu, extrema intentantem, ac prope jam sævientem, precibus ad Deum fusis sacro loco prohibuit, quo initio regis victoria tumidi fracta superbia, mutataque mens in melius, non modo salvis Judæis et ab omni vi tutis, verum etiam oppressis, qui eos ad vincula cædemque poscerent. Scriptum III *Mach.* antiquo sane libro, licet non canonico, cap. I, II, VI, VII. Græc. brevius : *qui curam gessit populi sui a casu*, sive ab excidio (liberandi).

5. *Qui prævaluit* : Græc. *qui munivit civitatem* ad obsidendum : (si obsideri contingeret :) quo etiam quidam referunt antecedentia, nempe Simonem populo cavisse ab excidio; eo quod munimentis additis, urbem difficiliorem oppugnatu fecerit. Sed aliud postulant ipsæ Simonis res; ipsaque verborum vis; quibus gens non a futuro ac remoto, sed ab imminente exitio liberata fuisse videatur; ex similibus locis LI, 3, et aliis : præsertim si attenderis ad antiquam lectionem quam Vulgata secuta sit, cujus vel maximam haberi oportere rationem, in aliis quoque locis haud paucis vidimus. *In conversatione gentis* : conversionem intellexit, pro quo proclive librariis conversationem reponere, ut supra XVIII. 24. Quid autem est Simoni obtigisse gloriam : *in conversione gentis?* nisi eum claruisse cum res populi e tranquillo statu in trepidum ac turbidum verterentur, qua in conversione Simonem illustrem habitum etiam sequentia demonstrabunt. Alioquin certum est Simoni obvenisse gloriam *ex conversatione gentis*, quam dicto audientem, et legi obsequentem semper habuerit. Græc. ἐν περιπροφῇ λαοῦ, quod etiam verti potest : *in circumstantia populi* : qua interpretatione ista pars versus in Græc. sic habebit : *Quam glorificatus est in multitudine populi circumstantis, in egressu domus velamenti,* id est,

Quasi stella matutina in medio nubis : quasi luna plena in diebus.

Quasi sol refulgens super templum Altissimi : et

Quasi arcus refulgens inter nubes gloriæ : quasi flos rosarum in diebus vernis, quasi lilia super transitus aquæ : quasi germen Libani in diebus æstatis :

Quasi ignis et thus super focum :

Quasi vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso :

Quasi oliva pullulans fructus, et quasi cypressus exaltata in nubibus. In accipiendo ipsum stolam gloriæ, et induendo consummationem gloriationis :

In ascensu altaris sancti gloriam dedit amictui sanctitatis.

In accipiendo autem membra de manibus sacerdotum, et ipse stans juxta focum aræ, circa illum corona fratrum, quasi plantatio cedri in Libano :

Et circumdederunt illum quasi rami palmarum, et omnes filii Aaron in gloria sua.

Et oblatio Domini in manibus ipsorum coram omni ecclesia Israel; et consummatione fungens super aras ad ornandum oblationem Excelsi omnipotentis,

6. Quasi stella matutina in medio nebulæ, et quasi luna plena in diebus suis lucet.

7. Et quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.

8. Quasi arcus refulgens inter nebulas gloriæ, et quasi flos rosarum in diebus vernis, et quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ, et quasi thus redolens in diebus æstatis.

9. Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne.

10. Quasi vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso.

11. Quasi oliva pullulans, et cypressus in altitudinem se extollens, in accipiendo ipsum stolam gloriæ, et vestiri eum in consummationem virtutis.

12. In ascensu altaris sancti, gloriam dedit sanctitatis amictum.

13. In accipiendo autem partes de manu sacerdotum, et ipse stans juxta aram. Et circa illum corona fratrum, quasi plantatio cedri in monte Libano :

14. Sic circa illum steterunt quasi rami palmæ, et omnes filii Aaron in gloria sua.

15. Oblatio autem Domini in manibus ipsorum, coram omni synagoga Israel : et consummatione fungens in ara, amplificare oblationem Excelsi regis.

cum stato die ex *Levit.*, xvi, 15, sanctuarium ingressus, ex velamento domus templi, id est, ex ipso adyto, rursus exiret ad multitudinem ! cui sequentia congruunt.

6. *Quasi stella matutina.* Pontificem ex adyti velo, ac templo prodeuntem convenientissime comparat lucifero inter nebulas exorienti, ac velut noctis vela rumpenti; cæterisque rebus splendidis postea referendis, vers. 7 et seqq. Conjicere autem datur, Simonem unum præ cæteris, quorum meminissent pontificibus, insigni decore sacris operatum, specie sacerdotio digna. Sane commemorat præ cæteris cæremoniis ingressum in adytum, quod solus pontifex eo honore polleret. Nec absurdum Simonem in ea cæremonia clariorem visum cæteris, quod is sacri adyti religionem, ac pontificiam prærogativam magnifice defenderit a Ptolemæi conatibus, ut vidimus. Quæ quidem, recentissima memoria, enarrata iis qui viderant, afficere solent animos tanti splendoris dignitatisque memores.

7. *Quasi sol* : Græc. *quasi sol refulgens supra templum Altissimi* : supra cœlum quæ est Dei sedes, ipso templo repræsentata.

8. *Quasi arcus refulgens.* Hæc et sequentia pertinent ad commendandas pontificias vestes, colorum varietate, ac splendore gemmarum. *Quasi thus redolens.* 9. *Quasi thus ardens.* Pontifices, quod Deo thymiama adolerent, arcamque et tabernaculum et altare, aliaque templi utensilia oleo perlinirent, prodibant et ipsi odoratissimo vapore ac liquore perfusi. *Exod.* xxx, 30.

11. *Quasi oliva pollulans, et cypressus in altitudinem.* Quod pontifex erecto corpore, sacra etiam tiara venerandus propter habitus majestatem, cæteris quoque mortalibus major ac procerior haberetur. *Stolam gloriæ* : splendidam, illustrem. *In consummatione,* sive perfectione *virtutis* : Græc. *gloriationis*, decoris, magnificentiæ.

12. *In ascensu.* Mirum videri possit Ecclesiasticum Simonis pontificis gesta prædicantem, totis undecim versibus, ab hoc scilicet usque ad 24, nihil aliud agere, quam ut sacrificii, nec omnis, sed pacifici, sive eucharistici ac salutaris, quorum idem usus, studiose describat cæremonias a quovis pontifice, imo etiam a quovis sacerdote per pontificis absentiam sacris præsidente, peragi solitas. Alio ergo spectat : nempe ad illud insigne miraculum de quo ad vers. 4; quo sane miraculo vel maxime constat Simonis hujus hus. Sane qua die illud evenit, Ptolemæus Philopator in ipsis Jerosolymis, in ipso templi loco, pro ingente reportata de Syris victoria, eucharisticum sacrificium offerebat, Simone pontifice sacra peragente. Quibus expletis omnibusque ordine gestis, rex ad ipsum templum accessit, sacrisque ritibus, ac loci majestate, ministeriorumque ordine stupefactus, non modo sanctum locum, quo solis sacerdotibus, verum etiam Sancta sanctorum, quo soli pontifici, idque semel in anno penetrare fas erat, ingredi voluit. III *Machab.*, I. Cumque nullis precibus aut adhortationibus flecteretur, Simon pontifex, sacris ut erat indutus vestibus, conversus ad templum, fudit orationem eam, quæ habetur *ibid.*, cap. II, cujus vim mirabilem ex eodem capite statim memoravimus, ad vers. scilicet 4. Tantæ ergo celebritatis, rerumque in ea gestarum memor Ecclesiasticus, solemnissimi sacrificii ordinem exequitur ad vers. 23; quo loco post sacra iteratam sancti pontificis precationem, ejusque vim celebrat; eo denique exemplo populum hortatur, ut piis precibus Deum inflectat ad misericordiam, vers. 24 et seqq. Summa hæc : jam ad singula. *In ascensu altaris sancti* : cum sublimis pontifex clivum altaris inscenderet, totum ambitum illustravit ex circumfulgentia sacræ vestis; quo ab initio describere incipit sacrificii ritum, non tamen alterius quam pacifici, ut supra memoravimus, ac diligentissime observari volumus.

13. *In accipiendo partes* : μέρη. Græc. μέλη : *membra*, eodem sensu. In pacificis enim sacrificiis non tota victima sed ejus pars aliqua, membrum aliquod, renes, pectus, jecur, adeps, cætera in *Levitico* designata, vel cedebant in partem Aaronis, hoc est, pontificis, seu quicumque sacro præerat, vel ab eo igni tradebantur : quarum rerum gratia a singulis sacerdotibus sacrorum præsidi deferebantur in manus. *Levit.* VII, 29 et seq.; IX, 48 et seq. *Circa illum corona fratrum* : sacerdotum : ex eadem Aaronis stirpe, ut vers. seqq.

14. *Quasi rami palmæ*, seu quasi palmæ ramosæ, *in gloria sua* : in ornatu suo, in sacris vestibus.

15. *Et consummatione fungens* : Græc. *et ministerium perfecte implens* (pontifex) : *in ara* : Græc. *super aras* : ἐπὶ βωμῶν : aræ enim nomine veniebant non modo altare illud insigne, in quo holocausta, adeps, et cætera hujusmodi cremabantur, verum etiam mensæ ad quas victimæ offerri, et immolari, seu cædi solebant : ad has igitur aras pontifex ministrabat, cum ab una ad aliam, victimæ, adeps, et cætera, sanguis etiam in pateris deferretur, in *Exodo* et *Levitico* passim. *Amplificare oblationem*, ad amplificandam; Græc. *ad ornandam*, id est, caste ac decore celebrandam *oblationem* :

Porrexit manum suam super libatorium, et libavit de sanguine uvæ :

Effudit ad fundamenta altaris odorem suavitatis Excelso omnium regi.

Tunc exclamaverunt filii Aaron : In tubis ductilibus sonuerunt : auditam fecerunt vocem magnam in memoriam coram Altissimo.

Tunc omnis populus simul properavit; et ceciderunt in faciem super terram, adorare Dominum suum omnipotentem, Deum excelsum.

Et laudaverunt psallentes in vocibus suis : in magna domo dulce factum est melos.

Et rogavit populus Dominum excelsum in prece ante misericordem, usque dum perfectus est honor Domini, et ministerium ejus perfecerunt.

Tunc descendens manus suas extulit in omnem ecclesiam filiorum Israel dare benedictionem Domino in labiis suis, et in nomine ipsius gloriari.

Et iteravit in adoratione, ad ostendendum benedictionem ab Altissimo.

Et nunc benedicite Deum omnes, qui magna facit ubique, qui exaltat dies nostros ab utero, et facit nobiscum secundum misericordiam suam.

Det nobis jucunditatem cordis, et fieri pacem in diebus nostris in Israel secundum dies sæculi.

Fidelem faciendo nobiscum misericordiam suam; et in diebus ejus liberet nos.

Duas gentes odit anima mea : tertia autem non est gens :

Qui sedent in monte Samariæ, Philisthiim, et stultus populus qui habitat in Sichimis.

16. Porrexit manum suam in libatione, et libavit de sanguine uvæ.

17. Effudit in fundamento altaris odorem divinum excelso principi.

18. Tunc exclamaverunt filii Aaron, in tubis productilibus sonuerunt, et auditam fecerunt vocem magnam in memoriam coram Deo.

19. Tunc omnis populus simul properaverunt, et ceciderunt in faciem super terram, adorare Dominum Deum suum, et dare preces omnipotenti Deo excelso.

20. Et amplificaverunt psallentes in vocibus suis, et in magna domo auctus est sonus suavitatis plenus.

21. Et rogavit populus Dominum excelsum in prece, usque dum perfectus est honor Domini, et munus suum perfecerunt.

22. Tunc descendens manus suas extulit in omnem congregationem filiorum Israel dare gloriam Deo a labiis suis et in nomine ipsius gloriari :

23. Et iteravit orationem suam, volens ostendere virtutem Dei.

24. Et nunc orate Deum omnium, qui magna fecit in omni terra, qui auxit dies nostros a ventre matris nostræ, et fecit nobiscum secundum suam misericordiam :

25. Det nobis jucunditatem cordis, et fieri pacem in diebus nostris in Israel per dies sempiternos;

26. Credere Israel nobiscum esse Dei misericordiam, ut liberet nos in diebus suis.

27. Duas gentes odit anima mea : tertia autem non est gens, quam oderim :

28. Qui sedent in monte Seir, et Philisthiim, et stultus populus, qui habitat in Sichimis.

16. *Porrexit manum suam :* quo loco ad libationes, versu deinde 17, ad suffitus venit, quæ est pars vel pulcherrima sacræ actionis. *Excelso principi* : excelso omnium regi : παμβασιλεῖ.

18. *In tubis productilibus* : ex ductili materia factis. Sacerdotum autem erat clangere tubis, super pacificis quoque victimis, *Num.*, x.

20. *Amplificaverunt* : magnificarunt; Græc. *laudaverunt.*

22. *Tunc*, peractis omnibus, perfectoque *honore Dei ac munere*, sive ministerio, Græc. vers. præced. : pontifex *descendens* ab altari, *manus suas extulit*, extendit ad benedicendum populum. *Levit.*, IX, 22; *Num.*, VI, 27; quo fine dimittebatur cœtus, *ibid.*

23. *Et iteravit orationem suam.* Manifeste spectat ad orationem eam, quam, Philopatore jam in templum irruente, Simon effuderat; signanter enim dictum II *Machab.*, I, 9, 10, 11, absoluto sacrificio id factum : cum rex ab ipso loco in quo sacra spectabat, jam accederet ad templum, ejusque optimam dispositionem admiratus, vi pararet ingressum. *Igitur iteravit* Simon *orationem suam* : novis rebus coortis de integro orare cœpit, idque flexis genibus, et manus decenter extendens, *ibid.*, II, 1. *Volens ostendere virtutem Dei :* sive ut habet Græc. *benedictionem a Deo* territuro impium regem, ne infanda cœpta perageret. Jam ergo totius hujus loci a vers. 12 sibi constat sensus, et absque his quidem nulla causa suberat, cur *Ecclesiasticus* pacifici sacrificii ritus omnes et singula officia sacerdotalia, tanquam eximias ac proprias Simonis res, tanta diligentia et copia referret; quæ sane laudatio perquam frigida et inanis esset. Nunc res tota claruit, certaque præsto est ratio, cur omissis aliis sacrificiis, pro peccato scilicet atque holocaustis, eucharistica tantum describenda susceperit; quippe cum Simoni nostro talia sacra, in hac temporum necessitudine peragenda contigerint : quæ adhuc recentia et vulgo notissima clarius ac distinctius designari nihil attinebat : nec aliter res notæ in aliis Scripturæ locis præsertim in Psalmis referuntur. In Græc. pro, *iteravit orationem*, legimus, *iteravit in adoratione.* Orare, adorare, ac venerari et græce et latine passim pro ipsa oratione habentur.

24. *Et nunc orate.* In Simonis oratione tanta vis fuit, ut rex confestim flagellatus a Deo, atque instar arundinis agitatus, et prostratus in terram, re infecta reportaretur domum. II *Machab.*, I, 16-18, et quidem nullius fuso sanguine; quo nihil mirabilius, cum plebs in necem rueret potius quam violari sineret sacri loci religionem, ipse rex fureret, et ausurus extrema videretur. Neque minus efficax fuit deprecatio, cum idem rex nondum remissa ira, Judæos Alexandrinos elephantis prædæ daturus, iisdem Judæis ad exemplum Jerosolymitarum ac Simonis orantibus, perculsus amentia a proposito destitit, multaque ac magna beneficia in piam gentem contulit, *ibid.*, 5-7. Merito ergo *Ecclesiasticus* his commemoratis addit : *et nunc*, tanto exemplo docti, quanta *sit virtus Dei*, vers. præced., et quid precatio possit, *orate Deum omnium* pro pace et incolumitate populi : hæc et seqq.

25. *Fieri pacem* : vexationibus quæ nunc instant, ex cap XXXVI, in melius versis.

26. *Credere Israel* : ita ut credat Israel.

27, 28. *Duas gentes... tertia non gens... qui sedent in monte Seir* : Idumæi, Esaü sive Edom posteri, perpetui jam inde ab initio Israelitarum hostes, et tunc quoque infensissimi: I *Mach.*, V, 3. etc. Pro monte Seir in Scripturis noto, atque Esaü posteris attributo, Græc. *in monte Samariæ*: quæ pessima ac prorsus rejicienda lectio, cum de Samaritanis mox agatur. *Philistiin* : qui hostili semper animo, certissimumque fugatis hostibus perfugium. I *Mach.*, III, 24. *Stultus populus in Sichimis* : Samaritanus cujus caput Sichem : stultus revera populus, imperitus, qui licet legis gnarus, tamen a præscriptis legis veroque cultu ac populo Dei secesserit : ideo invisa gens, nec gentis nomine appellanda, quippe quæ nec

Doctrinam intellectus et scientiæ scripsi in codice isto, Jesus filius Sirach Hierosolymita, qui diffudit sapientiam de corde suo.

Beatus qui in istis versabitur : et qui posuerit illa in corde suo, sapiens erit.

Si enim hæc fecerit, ad omnia valebit : quia lux Domini vestigium ejus.

27. Doctrinam sapientiæ et disciplinæ scripsit in codice isto Jesus filius Sirach Jerosolymita, qui renovavit sapientiam de corde suo.

30. Beatus, qui in istis versatur bonis : qui ponit illa in corde suo, sapiens erit semper.

31. Si enim hæc fecerit, ad omnia valebit : quia lux Dei vestigium ejus est.

suis ipsa stet legibus. Quantum autem per hæc tempora Judæis nocuerit, testantur omnes historiæ.

29. *Doctrinam.* Hæc et quæ sunt in seq. capite, Hugo Grotius a nepote addita putat avi auctoris scriptis; quo argumento, quave conjectura, non dixerim, cum nullam afferat. Cæterum hæc immerito rejici in nepotem facile evicero, cum nihil sit quod non avo conveniat. *Jesus filius Sirach Jerosolymita.* Sic antiqui nomen, parentem, patriam inserebant libris; nec refert, an in capite, an in clausula. Quin etiam *Ecclesiastes* posteaquam in ipso initio nomen posuit, in extremo sic scribit : *Cumque esset sapientissimus Ecclesiastes,*

docuit populum, etc. Eccle., XII, 9. quod iste videtur imitatus.

30. *Beatus, qui in his versatur bonis* : Græc. simpliciter *Beatus qui in his versatur.* Sic scriptores divinitus inspirati solent commendare doctrinam suam, imo non suam, sed Dei, uti in Præfatione cap. ult. memoravimus : sic ipse Salomon passim, sic iste, supra, cap. XXXIII, 17-19; XXXIX, 16 et seqq.; sic sequente capite, 19, 22, 23, 30, 31, etc.

31. *Lux Dei vestigium ejus est :* qui scilicet *hæc fecerit* : divino lumine signata sunt vestigia quæ sectetur.

CAPUT LI.

A morte liberatus, Deo agit gratias : populum adhortatur ad sectandam exemplo et ductu suo sapientiam · danti sapientiam dat gloriam. 23 ; modicum laboranti magna obvenit requies, 35; operanti ante tempus merces datur in tempore; 38.

SIXTINA VERSIO

Oratio Jesu filii Sirach.

Confitebor tibi, Domine rex, et collaudabo te Deum salvatorem meum.

Confitebor nomini tuo : quoniam protector et adjutor factus es mihi.

Et liberasti corpus meum a perditione, et a laqueo calumniæ linguæ, a labiis operantium mendacium : et in conspectu adstantium factus es mihi adjutor.

Et liberasti me secundum multitudinem misericordiæ et nominis tui, a rugitibus præparatorum ad escam,

De manu quærentium animam meam : de multis tribulationibus, quas habui :

A suffocatione flammæ in circuitu, et de medio ignis, ubi non sum æstuatus :

Ab altitudine ventris inferni, et a lingua coinquinata, et a verbo mendacii regi, calumnia linguæ injustæ,

Appropinquavit usque ad mortem anima mea :

Et vita mea erat appropinquans inferno deorsum.

Circumdederunt me undique, et non erat qui adjuva-

1. *Oratio* seu precatio *Jesu filii Sirach* : ejus procul dubio cujus est liber totus, ut ipsa testatur inscriptio. Hoc caput quidam codices non habent, additumque omnino est libri clausulæ illi quam vidimus : supra, L, 29. Cæterum ejusmodi addi solere ab ipsis auctoribus, neque ulla ratio vetat, et e contra probat vel Joan. cap. XXI, additum post clausulam cap. XX, 30, 31; neque quidquam est quod non ipsi auctori congruat, ut mox videbimus. *Confitebor tibi* : collaudabo, concelebrabo te.

3. *Liberasti a perditione*, a certissima nece, quod ipsi auctori non semel contigisse ipse testatur XXXIV, 13. Congruunt tempora, cum sub Onia III quo pontifice Siradicem scripsisse ostendimus, homicidia fierent, II *Mach.*, IV, 3, sub Seleuco quidem Philopatore : quanto magis autem sub Antiocho Epiphane ejus filio, quo rege ipse Onias per proditionem a Menelao cæsus est : *ibid.*, 34. *A laqueo linguæ iniquæ* : Græc. *a laqueo calumniæ. A labiis operantium mendacium.* Qualis fuerit Simon ille Benjaminites, qui sanctum pontificem a fortus calumniis, provisorem gentis audebat insidiatorem regni dicere : *ibid.*, I, 2, quibus calumniis et hic et similes in Ecclesiasticum quoque sævire potuerint. Hic autem observandum Siracidem nusquam hic commemo-

VERSIO VULGATA

1. Oratio Jesu filii Sirach : Confitebor tibi, Domine rex, et collaudabo te Deum salvatorem meum.

2. Confitebor nomini tuo : quoniam adjutor et protector factus es mihi :

3. Et liberasti cor meum a perditione, a laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium, et in conspectu adstantium factus es mihi adjutor.

4. Et liberasti me secundum multitudinem misericordiæ nominis tui a rugientibus, præparatis ad escam,

5. De manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me :

6. A pressura flammæ, quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus :

7. De altitudine ventris inferi, et a lingua coinquinata et a verbo mendacii, a rege iniquo, et a lingua injusta:

8. Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum,

9. Et vita mea appropinquans erat in inferno deorsum.

10. Circumdederunt me undique, et non erat qui ad-

rare causam religionis, aut odium gentis, eo quod in hujus vexationis initiis, Judæorum hostes nondum apertas inimicitias professi adversus Judæos, Simonis, hujus Benjaminitæ, Jasonis, Menelai, Lysimachi et aliorum Judæorum opera uterentur; atque odio gentis ac religionis, læsæ majestatis crimen obtenderent; quale persecutionis genus sub Juliano Apostata Christiani quoque experti sunt. Sic ergo ipse Sirac des ad extremum vitæ deductus est periculum. *In conspectu adstantium :* accusantium, adversantium : ἀντιστηκότων, quod habent quidam codices.

4, 6. *A rugientibus... a pressura flammæ... in medio ignis* : similitudines, quibus designatur calumniæ vis, et extremum vitæ discrimen.

7. *De altitudine ventris inferi* : sive inferni, de profundissimo sepulchro, sive etiam carcere : quo sensu Jeremias : *Lapsa est in lacum vita mea : et posuerunt lapidem super me* : Thren., III, 53; et Psal. LXXXVII, 7 *Posuerunt me in lacu inferiori, in tenebrosis et in umbra mortis. A rege iniquo :* Antiocho Epiphane, ut videtur, jam in sanctos saevire aggresso. *A verbo mendacii :* Græc. *regi* (dicto, ad regem clam seu palam allato : et a) *calumnia*, etc.

9. *Et vita mea appropinquans.* Vide præcedentem.

ret : respiciens ad adjutorium hominum, et non erat.

Et memoratus sum misericordiæ tuæ, Domine, et operationis tuæ, quæ a sæculo :

Quoniam eruis sustinentes te, et salvas eos de manu gentium.

Et exaltavi super terram supplicationem meam, et pro mortis liberatione deprecatus sum.

Invocavi Dominum patrem Domini mei, ut non derelinquat me in diebus tribulationis, in tempore superborum destitutionis.

Laudabo nomen tuum assidue, et collaudabo in confessione. Et exaudita est oratio mea.

Salvasti enim me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo.

Propterea confitebor, et laudem dicam tibi, et benedicam nomen Domini.

Cum adhuc junior essem, priusquam oberrarem, quæsivi sapientiam palam in oratione mea.

Ante templum postulabam pro illa : et usque in novissima inquiram eam. Ex flore tanquam maturescentis uvæ,

Lætatum est cor meum in ea : ascendit pes meus in rectitudine, a juventute mea investigavi eam.

Inclinavi modice aurem meam, et excepi :

juvaret : respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.

11. Memoratus sum misericordiæ tuæ, Domine, et operationis tuæ, quæ a sæculo sunt :

12. Quoniam eruis sustinentes te, Domine, et liberas eos de manibus gentium.

13. Exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecatus sum.

14. Invocavi Dominum patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio.

15. Laudabo nomen tuum assidue, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea.

16. Et liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo.

17. Propterea confitebor, et laudem dicam tibi, et benedicam nomini Domini.

18. Cum adhuc junior essem, priusquam oberrarem quæsivi sapientiam palam in oratione mea.

19. Ante templum postulabam pro illa, et usque in novissimis inquiram eam. Et effloruit tanquam præcox uva,

20. Lætatum est cor meum in ea. Ambulavit pes meus iter rectum; a juventute mea investigabam eam.

21. Inclinavi modice aurem meam, et excepi illam.

12. *De manibus gentium* : sive etiam superborum, de quibus vers. 14; indicat autem vexationem jam a gentilibus cœptam.

14. *Invocavi Dominum patrem Domini mei.* Nil mirum invocari Dominum patrem Domini, cum ad id sufficiat legisse vel illud Davidicum : *Dixit Dominus Domino meo:* et in eodem *Psalmo* : illud : *Ante luciferum genui te :* quod per eadem tempora a Septuag. quoque proditum; ut cætera omittamus, tot ac tanta testimonia de Filio Dei, ex quibus Ecclesiasticus tantus vir, tam in Scripturis versatus, ne quid dicam amplius, Domini sui Dominum eumdemque patrem, et agnoscere et invocare potuit. Ita interpretes passim ; ita catholici; ita alii, Drusius, cæteri. At Grotius decretorie : « Christiani illud Κυρίου hic addidere : Jesum scripsisse, crede : *Invocavi Dominum patrem meum.* » En dictata magistrati, et oracula tanquam de tripode. Quid igitur? adeone absurdum est et a Scripturarum sensu alienum, de Filio Dei dicere, ut sicubi scriptum in antiquis scriptis videas, statim incuses flagitium adulteræ manus, tuoque judicio piam vocem eradas? Atqui tam vulgare apud Judæos Christum futurum Dei Filium, ut non alio magis nomine appellarent; quin ipse pontifex ita adjuraret : *Tu es Christus Filius Dei*, Matth., XXVI, 63? et ille apud Joannem, I, 49, *Tu es Filius Dei, tu es rex Israel* ut eas voces, *Christus, Dei Filius, rex Israel*, aliasque similes pro una eademque sumerent, passim in Evangeliis : neque unquam objecerunt Christo, quod Christum Dei Filium, sed quod se Christum, adeoque Dei Filium faceret; queis liquet tam tritam, tam pervulgatam fuisse eam appellationem, quam ipsius Christi : unde autem pervulgatam, nisi ab ipsis patribus ad universam gentem permanasset? Et mirum videbitur si Ecclesiasticus propheticis oraculis eruditus, pias voces noverit? quid quod ipse prædicat primogenitam Dei sapientiam, XXIV, 5; hoc est, post Salomonem, ipsum Dei filium? quid quod in Sapientia legerat : *Si est verus filius Dei... liberabit eum*, II, 18; nisi hæc quoque a Christianis obtrusa fuerint; tanquam non licuerit ante Christum christiane dicere, falsumque sit Paulinum illud, fide, utique venturi ac passuri Christi, omnia gesta esse ab antiquis sanctis. *Heb.*, XI, etc. Quid quod illud Grotianum, *Invocavi Dominum patrem meum*, vix ac ne vix quidem, quantum equidem commemini, in Scripturis reperias? Sane de Davide dictum a Deo est : *Imspese : invocabit Pater meus es tu* : Psal. LXXXVIII 27; sed speciali causa, sed in persona Christi, sed ea vocatione qua sequente versu additum, *Et ego primogenitum ponam illum* : nec ideo permissum passim : nec ab ipso Davide usquam usurpatum in toto Psalmorum opere : doctique omnino sumus, *Deum patrem nostrum*, communi adoptionis titulo, non proprie ac singulatim quosque patrem suum dicere, quo ritu apud Prophetam : *Tu Pater noster, et Abraham nescivit nos*, etc., Isa., LXII, 16; ac signanter Christum : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* : Joan., XX, 17, ut si exquisite loqui volumus, solus ille Deum Κύριος *Patrem suum* ; solus ille singulariter se dicat Dei filium qui talis natus est. Neque tamen patrem meum dici, absolute ac præcise refugimus; tantum indicamus non videri consuetudinis Scripturarum : quod hic satis est. Cave ergo admittas illud censorium : Tu crede a Christiano intersertam vocem ; cum ego potiori jure dixerim : Tu ne moveas patrum terminos, neque animum induxeris sacros libros a Christianis violatos, nullo ejus interpolationis exemplo; neque ipse palato tuo tantum tribuas, ut ejus arbitriis antiquas lectiones præsertim in tanta re sollicites; neque absurdum credito, si Ecclesiasticus pro justitia tot ac tanta perpessus æque ac cæteri sancti, jam tum respexerit in auctorem fidei nostræ et consummatorem Jesum, ejusque patrem, ac Mosis exemplo improperium Christi, potiores duxerit divitias regum potestate atque opibus : *Hebr.*, XI, 26; XII, 2. Hæc quidem a nobis dicta sint, non studio lacessendi doctissimi viri Hugonis Grotii, quem ipsi laudemus in grammaticis, in historicis, sæpe etiam in moralibus; multa quoque putemus emendaturum fuisse, si, quod animo propositum habuisse credimus, totum se catholicis partibus addixisset, neque ejus labores excussum imus ex eruditorum manibus; denique id tantum volumus, ut eum adjutorem, non ducem, non magistrum habeant. *In tempore superborum* : quod est sæpe impiorum; vel ut vers. 16, *de tempore iniquo* : hoc est iniquo piis sanctisque; quod idem est, ac supra *de manibus gentium* : vers. 12.

18. *Cum adhuc junior.* Hic Ecclesiasticus exemplo suo docet quibus artibus sapientiam pares : nempe si ab ineunte ætate, si docili animo, si multo labore adhibita quoque precatione quæsieris, tum acceptam Deo retuleris. *Priusquam oberrarem* : peregrinarer, quo fecisse se refert conquirendæ sapientiæ gratia : XXXIV, 9, 10, 11, 12.

21. *Inclinavi modice* : parumper, quod ipsa sapientia ultro se inferat, ubi primum intendere cœperis. Vide 35.

Et multam inveni mihi doctrinam : profectus est mihi factus in ea.

Danti mihi sapientiam dabo gloriam.

Consiliatus sum enim, ut facerem illam : et zelatus sum bonum et non confundar.

Colluctata est anima mea in illa, et in factione famis diligenter egi.

Manus meas extendi in altum, et ignorantias ejus luxi.

Animam meam direxi ad illam :

Cor acquisivi cum eis ab initio, et in purificatione inveni eam. Propter hoc non derelinquar.

Et venter meus conturbatus est quærendo eam. Propterea bonam possedi possessionem.

Dedit Dominus linguam mihi mercedem meam : et in ea laudabo eum.

Appropiate ad me, indocti, et commoramini in domo disciplinæ.

Quid tardatis in his, et animæ vestræ sitiunt vehementer ?

Aperui os meum, et locutus sum : comparate vobis sine argento.

Collum vestrum subjicite jugo : et suscipiat anima vestra disciplinam : in proximo est invenire eam.

Videte oculis vestris, quia modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem.

Acquirite disciplinam in multo numero argenti, et copiosum aurum possidete in ea.

Lætetur anima vestra in misericordia ejus : et non confundamini in laude ipsius.

Operamini opus vestrum ante tempus : et dabit mercedem vestram in tempore suo.

22. Multam inveni in meipso sapientiam, et multum profeci in ea.

23. Danti mihi sapientiam, dabo gloriam.

24. Consiliatus sum enim ut facerem illam : zelatus sum bonum, et non confundar.

25. Colluctata est anima mea in illa, et in faciendo eam confirmatus sum.

26. Manus meas extendi in altum, et insipientiam ejus luxi.

27. Animam meam direxi ad illam : et in agnitione inveni eam.

28. Possedi cum ipsa cor ab initio : propter hoc non derelinquar.

29. Venter meus conturbatus est quærendo illam : propterea bonam possidebo possessionem.

30. Dedit mihi Dominus linguam mercedem meam : et in ipsa laudabo eum.

31. Appropiate ad me, indocti, et congregate vos in domum disciplinæ.

32. Quid adhuc retardatis ? et quid dicitis in his ? animæ vestræ sitiunt vehementer.

33. Aperui os meum, et locutus sum : Comparate vobis sine argento ;

34. Et collum vestrum subjicite jugo, et suscipiat anima vestra disciplinam : in proximo est enim invenire eam.

35. Videte oculis vestris, quia modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem.

36. Assumite disciplinam in multo numero argenti, et copiosum aurum possidete in ea.

37. Lætetur anima vestra in misericordia ejus, et non confundemini in laude ipsius.

38. Operamini opus vestrum ante tempus : et dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.

24. *Consiliatus sum*, cogitavi, consilium cepi, ut XXXIX, 16 ; *facerem* (exercerem) *illam* : facere sapientiam, ex ejus præceptis vitam instituere, facere sapienter.

25. *In faciendo eam* : Græc. in Sixtino codice vix ullum habet sensum : aliud codex perspicue : *in actione mea diligens fui.*

26. *Insipientiam* (Græc. *ignorantias*) *illius luxi* : deplorandos duxi qui eam ignorarent.

30. *Dedit mihi Dominus :* eleganter Grotius : *Deus mihi eloquentiam dedit, præmium studiorum meorum* (ac laborum fructum).

36. *In* (seu cum) *multo numero... et copiosum aurum* : disciplina, industria, sapientia cum sit provida, sedula, moderata, una cum cæteris bonis etiam divitias parat.

38. *Operamini ante tempus* : Paulus, VI, 9, *Bonum facientes non deficiamus : tempore enim suo metemus non deficientes.* Quo præceptorum fine discimus sapientiam de qua toto libro agitur, non sermonibus, non sententiis, sed operibus contineri, eoque collimare totam.

L'APOCALYPSE

AVEC UNE EXPLICATION.

PRÉFACE

Où sont proposés les moyens de profiter de la lecture de l'Apocalypse et les principes pour en découvrir le sens.

I. Ceux qui ont le goût de la piété trouvent un attrait particulier dans cette admirable révélation de saint Jean. Le seul nom de Jésus-Christ dont elle est intitulée, inspire d'abord une sainte joie; car voici comme saint Jean a commencé, et le titre qu'il a donné à sa prophétie : « La révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a « donnée pour la faire entendre à ses serviteurs, « en parlant par son ange, à Jean, son servi- « teur [1]. » C'est donc ici Jésus-Christ qu'il faut regarder comme le véritable prophète; saint Jean n'est que le ministre qu'il a choisi pour porter ses oracles à l'Eglise; et si on est préparé à quelque chose de grand, lorsqu'en ouvrant les anciennes prophéties on y voit d'abord dans le titre, « la vision d'Isaïe, fils d'Amos; « les paroles de Jérémie, fils d'Helcias [2], » et ainsi des autres, combien doit-on être touché lorsqu'on lit à la tête de ce livre : *la révélation de Jésus-Christ, Fils de Dieu ?*

Tout répond à un si beau titre. Malgré les profondeurs de ce divin livre, on y ressent, en le lisant, une impression si douce, et tout ensemble si magnifique de la majesté de Dieu; il yparaît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre.

Il est vrai qu'on est à la fois saisi de frayeur, en y lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugements, leurs coupes d'or pleines de son implacable colère, et les plaies incurables dont ils frappent les impies; mais les douces et ravissantes peintures dont sont mêlés ces affreux spectacles jettent bientôt dans la confiance, où l'âme se repose plus tranquillement après avoir été longtemps étonnée et frappée au vif de ces horreurs.

Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. C'est ici un des caractères de cette admirable prophétie, et l'ange l'a déclaré à saint Jean par ces paroles : « Le Seigneur Dieu des « saints prophètes, ou comme lit la Vulgate, le « Seigneur Dieu des esprits des prophètes a en- « voyé son ange pour découvrir à ses serviteurs « ce qui doit arriver bientôt [1]; » paroles qui nous font entendre que Dieu qui a inspiré tous les prophètes, en a fait revivre l'esprit dans saint Jean, pour consacrer de nouveau à Jésus-Christ et à son Eglise tout ce qui avait jamais été inspiré aux prophètes.

II. Je trouve deux raisons de cette conduite. La première est prise de saint Irénée : « Il de- « vait, » dit-il [2], « venir de faux docteurs qui enseigneraient que le Dieu qui avait envoyé Jésus-Christ n'était pas le même que celui qui avait envoyé les anciens prophètes. » C'est pour confondre leur audace que la prophétie du nouveau Testament, c'est-à-dire l'*Apocalypse*, est pleine de toutes les anciennes prophéties, et que saint Jean, le nouveau prophète, expressément envoyé par Jésus-Christ, est plein de l'esprit de tous les prophètes.

Mais la seconde raison n'est pas moins forte; c'est que toutes les prophéties et tous les livres de l'Ancien Testament n'ont été faits que pour rendre témoignage à Jésus-Christ, conformément à cette parole que l'ange adresse à saint Jean : « L'esprit de la prophétie, c'est le témoi- « gnage de Jésus [3]. » Ni David, ni Salomon, ni tous les prophètes, ni Moïse qui en est le chef, n'ont été suscités que pour faire connaître celui *qui devait venir*, c'est-à-dire le Christ. C'est pourquoi Moïse et Elie paraissent autour de lui sur la montagne, afin que la loi et les prophètes confirment sa mission, reconnaissent son autorité, et rendent témoignage à sa doctrine. C'est par

[1] *Apoc.*, I, — [2] *Isa.*, I, I; *Jerem.*, I, I.

[1] *Apoc.*, XXII, 6.— [2] *Iren.*, lib. V, cap. 26, n. 2.— [3] *Apoc.*, XIX, 10

la même raison que Moïse et tous les prophètes entrent dans l'*Apocalypse*, et que, pour écrire ce livre admirable, saint Jean a reçu l'esprit de tous les prophètes.

Nous retrouvons en effet dans ce grand apôtre l'esprit de tous les prophètes et de tous les hommes envoyés de Dieu. Il a reçu l'esprit de Moïse pour chanter le cantique de la nouvelle délivrance du peuple saint, et pour construire à l'honneur de Dieu une nouvelle arche, un nouveau tabernacle, un nouveau temple un nouvel autel des parfums [1]. Il a reçu l'esprit d'Isaïe et de Jérémie, pour décrire les plaies de la nouvelle Babylone, et étonner tout l'univers du bruit de sa chute. C'est par l'esprit de Daniel qu'il nous découvre la nouvelle bête, c'est-à-dire le nouvel empire ennemi et persécuteur des saints, avec sa défaite et sa ruine [2]. Par l'esprit d'Ezéchiel, il nous montre toutes les richesses du nouveau temple où Dieu veut être servi, c'est-à-dire, et du ciel et de l'Eglise; enfin toutes les consolations, toutes les promesses, toutes les grâces, toutes les lumières des livres divins se réunissent en celui-ci [3]. Tous les hommes inspirés de Dieu semblent y avoir rapporté tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand, pour y composer le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la gloire de Jésus-Christ, et on ne voit nulle part plus clairement qu'il était vraiment la fin de la loi, la vérité de ses figures, le corps de ses ombres et l'âme de ses prophéties.

Il ne faut donc pas s'imaginer, lorsque saint Jean les rapporte, qu'il soit seulement un imitateur des prophètes ses prédécesseurs : tout ce qu'il en allègue, il le relève; il y fait trouver l'original même de toutes les prophéties, qui n'est autre que Jésus-Christ et son Eglise. Poussé du même instinct qui animait les prophètes, il en pénètre l'esprit, il en détermine le sens, il en révèle les obscurités, et il y fait éclater la gloire de Jésus-Christ tout entière.

III. Ajoutons à tant de merveilles celle qui passe toutes les autres ; je veux dire le bonheur d'entendre parler et de voir agir Jésus-Christ ressuscité des morts. Nous voyons dans l'Evangile Jésus-Christ homme conversant avec les hommes, humble, pauvre, faible, souffrant; tout y ressent une victime qui va s'immoler, et un homme dévoué à la douleur et à la mort. Mais l'*Apocalypse* est l'Evangile de Jésus-Christ ressuscité : il y parle et il y agit comme vainqueur de la mort, comme celui qui vient de sortir de l'enfer qu'il a dépouillé, et qui entre en triomphe au lieu de sa gloire où il commence à exercer la toute-puissance que son Père lui a donnée dans le ciel et sur la terre.

IV. Tant de beautés de ce divin livre, quoiqu'on ne les aperçoive encore qu'en général et comme en confusion, gagnent le cœur. On est sollicité intérieurement à pénétrer plus avant dans le secret d'un livre dont le seul extérieur et la seule écorce, si l'on peut parler de la sorte, répand tant de lumière et tant de consolation dans les cœurs.

Il y a deux manières d'expliquer l'*Apocalypse* : l'une générale et plus facile ; c'est celle dont saint Augustin a posé les fondements et comme tracé le plan en divers endroits [1], mais principalement dans le livre de la *Cité de Dieu*. Cette explication consiste à considérer deux cités, deux villes, deux empires mêlés selon le corps, et séparés selon l'esprit. L'un est l'empire de Babylone, qui signifie la confusion et le trouble; l'autre est celui de Jérusalem, qui signifie la paix ; l'un est le monde, et l'autre l'Eglise considérée dans sa partie la plus haute, c'est-à-dire dans les saints, dans les élus. Là règne Satan, et ici Jésus-Christ; là est le règne de l'impiété et de l'orgueil; ici est le siége de la vérité et de la religion ; là est la joie qui se doit changer en un gémissement éternel, ici est la souffrance qui doit produire une éternelle consolation; là se trouve une idolâtrie spirituelle, on y adore ses passions, on y fait un Dieu de son plaisir, et une idole de ses richesses ; ici sont abattues toutes les idoles, et non-seulement celles à qui l'aveugle gentilité offrait de l'encens, mais encore celles à qui les hommes sensuels érigent un temple et un autel dans leur cœur, et dont ils se font eux-mêmes la victime. Là se voit en apparence un continuel triomphe, et ici une continuelle persécution ; car ces idolâtres, qui font dominer les sens sur la raison, ne laissent pas en repos les adorateurs en esprit : ils s'efforcent de les entraîner dans leurs pratiques ; ils établissent des maximes dont ils veulent faire des lois universelles, en un mot, le monde est un tyran, il ne peut souffrir ceux qui ne marchent pas dans ses voies et ne cesse de les persécuter en mille manières. C'est donc ici l'exercice « de la foi et « de la patience des saints [2], » qui sont toujours sur l'enclume et sous le marteau, pour être formés selon le modèle de Jésus-Christ crucifié. Que n'ont-ils point à souffrir du règne de l'impiété et du monde ? C'est pourquoi, pour les consoler, Dieu leur en fait voir le néant : il leur fait voir, dis-je, les erreurs du monde, sa cor-

[1] *Apoc.*, XVI, 3; XI, 19; VIII, 3. — [2] *Ibid.* XVI, XVII, XVIII. — [3] *Ibid.*, XXI, XXII.

[1] *Aug., in psal.* LXIV, n. 1 et 2. CXXXVI, n. 15 et 16; *De Civit. Dei*, l. XX integ. — [2] *Apoc.*, XIII, 10.

ruption, ses tourments, sous une image fragile de félicité; sa beauté d'un jour, et sa pompe qui disparaît comme un songe ; à la fin, sa chute effroyable, et son horrible débris : voilà comme un abrégé de l'*Apocalypse*. C'est aux fidèles à ouvrir les yeux, et c'est à eux à considérer la fin des impies et de leur malheureux règne ; c'est à eux, en attendant, à en mépriser l'image trompeuse; à n'adorer point la bête [1], c'est-à-dire à n'adorer point le monde dans ses grandeurs, de peur de participer un jour à ses supplices; à tenir leurs cœurs et leurs mains pures de toute cette idolâtrie spirituelle, qui fait servir l'esprit à la chair; et enfin à en effacer en eux-mêmes jusqu'aux moindres caractères [2] : car c'est *le caractère de la bête* que saint Jean nous avertit tant d'éviter, et où il met l'essence de l'idolâtrie.

On trouve ce caractère partout où le monde règne : ainsi on le trouve même dans l'Eglise, parce qu'on le trouve dans les mondains, qui entrent dans sa société et se mêlent avec ses saints : on trouve, dis-je, dans ses mondains, quels qu'ils soient, et quelque place qu'ils occupent, le caractère de la bête, quand on y trouve l'orgueil et la corruption. Il faut donc continuellement sortir de cette Babylone mystique. On en sort par de saints désirs, et par des pratiques contraires à celles du monde, jusqu'à ce que l'heure de la dernière et inévitable séparation étant arrivée, on en sortira pour toujours, et on sera éternellement délivré de toute la corruption jusqu'aux moindres restes.

Autant que cette explication de l'*Apocalypse* est utile, autant est-elle facile. Partout où l'on trouvera le monde vaincu, ou Jésus-Christ victorieux, on trouvera un bon sens dans cette divine prophétie, et on pourra même s'assurer, selon la règle de saint Augustin, d'avoir trouvé quelque façon l'intention du Saint-Esprit, puisque cet Esprit qui a prévu dès l'éternité tous les sens qu'on pourrait donner à son Ecriture, a aussi toujours approuvé ceux qui seraient bons, et qui devaient édifier les enfants de Dieu.

V. Mais si notre apôtre n'avait regardé que ce sens dans son *Apocalypse*, ce n'en serait pas assez pour lui donner rang parmi les prophètes. Il a mérité ce titre par la connaissance qui lui a été donnée des événements futurs, et en particulier de ce qui s'allait commencer dans l'Eglise et dans l'empire, incontinent après que cette admirable révélation lui eut été envoyée par le ministère de l'ange : c'est pourquoi on lui déclare d'abord que *le temps est proche* [3], et ce qu'on va lui révéler *arrivera bientôt* [1] : ce qui est aussi répété d'une manière très-précise à la fin de la prophétie.

Je ne puis donc consentir au raisonnement de ceux qui en renvoient l'accomplissement à la fin des siècles ; car les combats de l'Eglise, et ce qui allait arriver tant aux Juifs qu'aux gentils, en punition du mépris de l'Evangile, la chute des idoles et la conversion du monde, et enfin la destinée de Rome, et de son empire, étaient de trop grands et tout ensemble de trop prochains objets pour être cachés aux prophètes de la nouvelle alliance ; autrement, contre la coutume de tous les prophètes précédents, il eût été transporté au dernier temps, en passant par dessus tant de merveilles qui allaient paraître, quoique l'Eglise naissante eût tant de besoin d'en être instruite.

VI. Aussi ne faut-il pas douter que l'Eglise persécutée, ne fût attentive à ce que ce livre divin lui prédisait de ses souffrances. Le seul exemple de saint Denys d'Alexandrie nous le fait voir. Eusèbe nous a rapporté une de ses lettres, où il paraît qu'il regardait l'*Apocalypse* comme un livre plein de secrets divins, où Dieu avait renfermé « une intelligence admirable, « mais très-cachée, de ce qui arrive tous les jours « en particulier, » κατ ἕκαστον.

Pour en venir à l'application, encore qu'il reconnût que le sens de ce divin livre passât la capacité de son esprit, il ne laissait pas de le rechercher, et une lettre à Hermammon, dont le même Eusèbe nous a rapporté un beau morceau [2], nous fait voir qu'il appliquait au temps de Valérien les trois ans et demi de persécution prédits au chap. XIII de l'*Apocalypse*. Un autre morceau précieux de la même lettre, inséré par le même Eusèbe dans son histoire [3], nous donne lieu de conjecturer que ce saint nous représentait l'empereur Gallien comme se renouvelant lui-même, pour avoir lieu de lui adapter l'endroit de l'*Apocalypse* où la bête nous paraît comme étant *la septième et la huitième tout ensemble* [4].

Il est vrai qu'il avoue en même temps qu'il n'y a rien de bien clair dans les conjectures qu'il fait sur l'*Apocalypse*. Je ne vois pas aussi qu'on soit obligé de s'y arrêter, et je produis ce passage seulement pour faire voir qu'il y avait dans l'Eglise un esprit de rechercher dans l'*Apocalypse* ce qui se passait dans le monde par rapport à l'Eglise chrétienne. Que si nous ne voyons pas beaucoup d'exemples d'une pareille recherche durant ce temps-là, le peu d'écrits qu'on en a

[1] *Apoc.*, XIV, 16, XX, 2. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, I, 3.

[1] *Apoc.*, XX I, 10. — [2] *Euseb.*, VII, 25. — [3] *Ib.*, VII, 10. — [4] *Ibid.* 22, 23. — [5] *Apoc.*, XVII,

pourrait en être la cause, quand il n'y en aurait pas beaucoup d'autres que la suite fera connaître.

VII. Mais un événement qui paraît marqué dans l'*Apocalypse* avec une entière évidence, doit nous faire entendre que cette divine prophétie est accomplie dans une de ses parties principales. Cet événement si marqué, c'est la chute de l'ancienne Rome et le démembrement de son empire sous Alaric, choses marquées dans l'*Apocalypse* aussi clairement qu'il se puisse dans les ch. XVII et XVIII, et manifestement accomplies, lorsqu'après le sac de Rome son empire fut mis en pièces, et que, de maîtresse du monde et de conquérante des nations, elle devint le jouet et la proie, pour ainsi parler, du premier venu.

C'est une tradition constante de tous les siècles que la Babylone de saint Jean, c'est l'ancienne Rome. Saint Jean lui donne deux caractères qui ne permettent pas de la méconnaître. Car, premièrement, c'est « la ville au sept mon« tagnes, » et secondement c'est « la grande ville « qui commande à tous les rois de la terre [1]. » Si elle est aussi représentée sous la figure d'une prostituée, on reconnaît le style de l'Ecriture, qui marque l'idolâtrie par la prostitution [2]. S'il est dit de cette ville superbe qu'elle est « la mère « des impuretés et des abominations de la « terre [3], » le culte de ses faux dieux qu'elle tâchait d'établir avec toute la puissance de son empire, en est la cause. La pourpre dont elle paraît revêtue était la marque de ses empereurs et de ses magistrats. *L'or et les pierreries* dont elle est couverte font voir ses richesses immenses [4]. Le mot de *mystère*, qu'elle portait écrit sur le front [5], ne nous marque rien au delà des mystères impies du paganisme, dont Rome s'était rendue la protectrice, et la séduction qui vient à son secours n'est autre chose que les prestiges et les faux miracles dont le démon se servait pour autoriser l'idolâtrie [6]. Les autres marques de la bête et de la prostituée qu'elle porte sont visiblement de même nature, et saint Jean nous montre très-clairement les persécutions qu'elle a fait souffrir à l'Eglise l'orsqu'il dit qu'elle est « enivrée du sang des martyrs de Jésus [7]. »

Avec des traits si marqués, c'est une énigme aisée à déchiffrer que Rome sous la figure de Babylone. Ces deux villes ont les mêmes caractères, et Tertullien les a expliqués en peu de mots lorsqu'il a dit qu'elles étaient « toutes deux « grandes, superbes, dominantes et persécutrices « des saints [8]. »

[1] *Apoc.*, XVII, 9, 18. — [2] *Ibid.*, 1, 2. — [3] *Ibid.*, 5. — [4] *Ibid.*, XVII, 4. — [5] *Ibid.*, 5. — [6] *Ibid.*, XIII, 11, 12, 13. — [7] *Ibid.*, XVII, 6. — [8] *Iert.*, *Advers. Jud.*, IX, et *Contr. Marc.*, lib. III.

Tous les Pères ont tenu le même langage, et c'est parmi les anciens une tradition constante que saint Jean a représenté Rome conquérante et maîtresse de l'univers par ses victoires, sous le nom de Babylone pareillement conquérante et maîtresse, par ses conquêtes, d'un empire si redoutable. C'est donc aussi la chute de Rome et de son empire que cet apôtre a marquée, et saint Irénée, qui a vu les disciples des apôtres, le déclare en ces termes : « Saint Jean, dit-il [1], marque manifestement le démembrement de l'empire qui est aujourd'hui, lorsqu'il dit que dix rois ravageront Babylone. » Il ne va pas imaginer la ruine d'une autre empire ; celle qu'il a crue prédite dans l'*Apocalypse*, est celle de l'empire qui était alors et sous lequel il vivait, c'est-à-dire de l'empire romain ; et si, dans la discussion qu'il fait des noms que pourra porter l'Antéchrist, il s'arrête à celui de *Lateinos* comme à celui qui lui paraît le plus vraisemblable, c'est à cause, dit-il, que « le dernier empire porte ce « nom et que ce sont les Latins qui règnent « maintenant [2]. » Il bornait donc toutes ses pensées à la chute de cet empire. Saint Augustin veut que Rome ait été bâtie comme une nouvelle Babylone, fille de l'ancienne, et avec une semblable destinée [3]. Paul Orose, disciple de ce grand homme, a fait le parallèle de ces deux villes [4] ; il a observé qu'elles avaient les mêmes caractères, et qu'après onze cent soixante ans de domination et de gloire, elles avaient été toutes deux pillées dans des circonstances presque semblables. Enfin, c'était un langage si établi d'entendre Rome sous le nom de Babylone, que saint Pierre s'en est servie dans sa première Epître, où il dit : « l'Eglise qui est dans Babylone « vous salue [5]. » On ne trouve dans aucune autre Babylone, ni la succession apostolique tant vantée parmi les fidèles, ni la mémoire du nom de saint Pierre dont les Eglises se sont honorées, ni enfin aucun vestige d'Eglise, que dans cette Babylone mystique. On ne trouve non plus ailleurs ni Sylvain, qui est Silas, ni saint Marc, dont Pierre fait mention [6], comme de ceux qui étaient le plus familièrement connus de cette Eglise de Babylone, comme en effet saint Marc l'a été de Rome, où il publia son Evangile par l'ordre de saint Pierre [7], et que Silas a pu l'être par le moyen de saint Paul, auquel on le voit si attaché ; d'où l'on a raison de conclure qu'on ne peut entendre que Rome dans ce passage de saint Pierre, et c'est ainsi que l'ont entendu les anciens docteurs.

[1] *Iren.*, lib. V, c. 30, n. 2. — [2] *Ibid.* — [3] *Aug.*, *de Civ. Dei*, XVIII, 22. — [4] *P. Oros.*, liv. II, 3; VII, 2. — [5] I. *Petr.*, V, 12. — [6] *Ib.*, 12. — [7] *Hier.*, *De scrip. eccl.*, *in Petr. et Marc.*

Saint Jérôme, qui, de tous les Pères, a été le mieux instruit de leurs sentiments, a toujours constamment suivi cette explication, et il ne cesse de répéter que Rome est la ville que Dieu a maudite dans l'*Apocalypse*, sous la figure de Babylone ; qu'encore qu'elle ait en partie « effacé, « par la profession du christianisme, le nom « de blasphème qu'elle portait sur le front, ce « n'est pas » moins elle-même « que ces malé- « dictions regardent, et qu'elle ne peut les éviter « que par la pénitence [1] : » qu'elle est en effet cette prostituée, qui avait écrit sur son front un nom de blasphème, parce qu'elle se faisait appeler la ville éternelle [2] ; que c'était elle dont saint Jean avait vu la chute sous le nom de Babylone ; qu'à « la vérité il y avait là une sainte « Eglise où l'on voyait les trophées des apôtres « et des martyrs, et la foi célébrée par l'Apô- « tre [3]; mais que, quelque sainte que fût l'Eglise, la ville qu'il en fallait distinguer « ne laissait « pas de mériter, par sa confusion, le titre de « Babylone [4]; » qu'elle était cette Babylone dont nous lisons le supplice dans l'*Apocalypse*. dont les palais encroûtés de marbre seraient désolés, et qui devait éprouver une aussi funeste destinée que l'ancienne Babylone, après avoir été élevée à une semblable puissance.

Il écrivait ces paroles dans son *Commentaire sur Isaïe*. Quelque temps après, il put voir l'accomplissement des prophéties qu'il avait si souvent expliquées ; car pendant qu'il travaillait sur Ezéchiel, qui est l'ouvrage qui suit l'interprétation d'Isaïe, la nouvelle vint à Béthléem, où il travaillait à ce *Commentaire*, « que Rome était assiégée, qu'elle était prise, pillée, ravagée par le fer et par le feu, et devenue le sépulcre de ses enfants; que la lumière de l'univers était éteinte, la tête de l'empire romain coupée, et, pour parler plus véritablement, l'univers entier renversé dans une seule ville [5]. »

Il raconte en un autre endroit [6] « que Rome fut assiégée, que ses citoyens rachetèrent leur vie par leurs richesses ; mais qu'elle fut assiégée encore une fois, afin qu'après leurs richesses ils perdissent encore la vie ; que la ville qui avait pris tout l'univers fut prise, ou plutôt qu'elle périt par la faim avant que de périr par l'épée, et, dans un telle désolation, on trouva à peine, dans une si grande ville, un petit nombre de citoyens qui pussent être pris. »

Que cette chute de Rome lui soit arrivée pour punir l'aveugle attachement qu'elle avait encore à ses idoles, les auteurs du temps en sont d'accord ; et quand saint Augustin, quand Paul Orose, quand les autres auteurs s'en seraient tus, la suite des événements que nous marquerons en leur lieu ne permettrait pas d'en douter. Que si on a peine à croire que ce soit cette chute que saint Jean prédise, lui qui a dit avec tant de force : «Elle est tombée, elle est tombée, la « grande Babylone [1] ! » à cause qu'après cette chute on voit encore subsister cette grande ville ; on ne considère pas qu'il en arriva autant à Babylone à qui saint Jean la compare ; car après que Babylone eût été prise et saccagée par Cyrus, selon les oracles d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel [2], on la voit encore subsister longtemps, et jusqu'au temps d'Alexandre et de ses successeurs. Mais quelque grande qu'elle fût encore alors, les prophètes voient sa chute du temps de Cyrus, parce que c'est alors qu'elle perdit sa première gloire, et que, devenue captive, jamais elle ne put recouvrer l'empire qu'on lui avait ôté. Ainsi la gloire de Rome fut flétrie par Alaric, son orgueil foulé aux pieds, et son empire partagé entre les barbares, sans espérance de retour.

Lorsque Rome reçut ce grand coup, quoiqu'on n'en vit pas encore toute la suite, ni cet anéantissement prodigieux de la puissance romaine, il y en eut qui sentirent l'accomplissement des oracles du Saint-Esprit, qui marquaient la chute de Rome. Nous lisons dans l'histoire Lausiaque, composée par Palladius, auteur du temps, que sainte Mélanie quitta Rome, et persuada à plusieurs sénateurs de la quitter, par un secret pressentiment de sa ruine prochaine ; et « qu'a- « près qu'ils s'en furent retirés, la tempête cau- « sée par les barbares, et prédite par les pro- « phètes, tomba sur cette grande ville [3]. » Un savant interprète de l'*Apocalypse*, imprimé très-mal à propos sous le nom de Saint-Ambroise, parmi les œuvres de ce Père, mais qui écrivait constamment au VIIe siècle, comme il paraît par les circonstances des histoires qu'il rapporte de son temps, dit clairement que la prostituée du chapitre XVII de l'*Apocalypse*, assise sur les eaux, est Rome maîtresse des peuples [4] ; que les dix rois du même chapitre, qui doivent détruire la prostituée, sont «les Perses et les Sarrasins, qui, « de son temps, avaient subjugué l'Asie, les Van- « dales, les Goths, les Lombards, les Bourgui- « gnons, les Francs, les Huns, les Alains et les « Suèves, qui ont détruit l'empire Romain, et « qui en ont dévoré les chairs [5], » c'est-à-dire « les richesses et les provinces ; » ce qu'il ex-

[1] *De script. ec. in Isa.*, XLVII, l. XIII ; lib. II, *Advers. Jov.*, in fine. — [2] Epist. 15, *ad Alg.*, q 11. — [3] Epist. 17, *ad Marcell.*, nunc 41. — [4] *In Isa.*, XLIV, l. VIII. — [5] *Ibid.*, XLVII, l. XIII. — [6] *Proœm.* in l.b. I et III *Ezech.*

[1] *Ad Princ. Epitaph. Marc.*, epist. 16, nunc 96. — [2] *Apoc.*, XIV, 8 ; XVIII, 2. — [3] *Isa.*, XIII, XIV, XLVI et seq. ; *Jer.*, LI, LII ; *Ezech.*, XXI, 30 et seq. — [4] *Hist. Laus.*, c. 118. — [5] *In cap.* XVII.

plique dans un détail que nous rapporterons ailleurs [1]. Le P. Labbe a remarqué que ce commentaire était attribué par quelques-uns à Bérengaude [2]; en effet, il s'en trouve plusieurs exemplaires, et un, entre autres, très-entier, dans la Bibliothèque royale, sous le nom de *Bérengaude, homme très-versé dans les sciences écclésiastiques,* comme il paraît en effet par son livre. Qui était ce Bérengaude? Les savants Bénédictins qui travaillent sur saint Ambroise nous le diront bientôt [3].

VIII. C'est donc une tradition constante parmi les Pères, dès l'origine du christianisme, que la Babylone dont saint Jean prédit la chute était Rome conquérante et son empire; et par là est renversé de fond en comble tout le système protestant, puisqu'on y cherche la chute, non, à l'exemple des Pères, d'un grand empire, et d'une Rome maîtresse de l'univers par ses victoires, mais d'une Eglise chrétienne, et d'une Rome mise à la tête des Eglises chrétiennes par la chaire de saint Pierre. Et s'il fallait comparer les deux idées, sans même avoir aucun égard au mérite des défenseurs de l'une et de l'autre, il n'y a personne qui ne préférât celles des Pères à celles des protestants; puisque les Pères ont trouvé partout dans l'*Apocalypse* les caractères d'un empire renversé, et que les protestants n'y ont pu encore trouver la moindre marque d'une Eglise corrompue.

Pour marquer une fausse Eglise, il aurait fallu opposer à la Jérusalem sainte et bienheureuse, dont saint Jean a fait un si beau tableau, une Jérusalem réprouvée; il aurait fallu du moins choisir une Samarie autrefois dans l'alliance de Dieu, et ensuite dans l'idolâtrie et dans le schisme. Mais cet apôtre choisit au contraire une Babylone, une ville toute profane, qui n'avait jamais connu Dieu, jamais n'avait été dans son alliance. Il n'y remarque autre chose que sa domination, ses idolâtries, ses cruautés et sa chute; et dans sa chute, on ne voit rien qui ressente les débris d'une Eglise; mais on y voit tout ce qui marque le débris d'une ville opulente. S'il est ordonné d'en sortir, c'est comme on sort d'une ville qui va être renversée, par la crainte de se trouver enveloppé dans ses ruines, ou tout au plus comme on sort d'une ville corrompue et voluptueuse, dont il faut éviter les mauvais exemples. C'est sous ce titre et en cette forme que saint Jean nous fait paraître Rome; il n'a donc aucune vue d'une Eglise : il ne regarde qu'une ville dominante et idolâtre, qui tyrannise les saints pour les contraindre à embrasser sa religion, et à adorer ses dieux et ses empereurs.

Dira-t-on que, comme l'empire spirituel de Jésus-Christ a été figuré dans les prophéties sous la figure d'un empire temporel, il en a dû être de même de cet empire spirituel antichrétien dont on veut placer le siége à Rome? Erreur et illusion; car on montre dans les prophètes cent traits manifestes de l'empire spirituel de Jésus-Christ : il faudrait donc nous montrer dans la Babylone de l'*Apocalypse*, du moins un seul trait de cet empire spirituel antichrétien qu'on lui veut donner.

Mais, au contraire, toutes les idées de saint Jean marquent une ville purement profane, et qui n'a jamais rien eu de saint; car, outre que Babylone est visiblement de ce caractère, il marque en un autre endroit la grande ville où les saints sont persécutés, « où leur Seigneur a été crucifié. » Mais cette grande ville persécutrice des saints est peut-être Jérusalem, selon les ministres, à cause qu'on dit que c'est la ville où Jésus-Christ a été mis en croix? Non, ils ont bien vu que cela ne se pouvait dire. « Jamais, a dit le ministre Jurieu [1], « Jérusalem n'est appelé, la grande cité, sans ajouter la sainte cité; » et pour dire quelque chose de plus fort, la grande cité est partout dans l'*Apocalypse* l'empire romain, comme ce ministre l'avoue. « Quant à la grande cité [2], » dit-il, « où Jésus-Christ a été crucifié, c'est l'empire romain, dans lequel le Sauveur du monde a été crucifié sous Pilate, et avec un égal concours des Juifs et des Romains. » Telle était la grande cité qui a crucifié Jésus-Christ en sa personne, et qui continuait à le crucifier dans ses membres. La voilà, cette grande cité tant répétée dans l'*Apocalypse*, et tant de fois représentée sous le nom de Babylone. Et comment Saint Jean l'appelle-t-il encore dans ce langage mystique et spirituel de l'*Apocalypse*? « une Sodome, une Egypte [3], » un peuple, par conséquent, qui n'eut jamais rien de commun avec le peuple de Dieu.

IX. Mais les ministres nous disent que la prostituée de l'*Apocalypse* est une épouse infidèle, qui, ayant donné sa foi à Dieu, comme à un légitime époux, s'est abandonnée à ses amants. Le ministre que nous venons de citer soutient cette pensée par un principe général, en remarquant que le Saint-Esprit ne nomme jamais les sociétés païennes du nom d'adultères, parceque n'ayant jamais donné leur foi à Dieu, elles ne

[1] Dans l'explic. du chap. XVII, v 12 et suiv. — [2] *Lab., De scrip. eccles., in Ambr.* — [3] Les Bénédictins ont placé ce *Commentaire sur l'Apocalypse* dans l'*Appendix* du second tome des *Œuvres de saint Ambroise*, p. 498 et suiv.

[1] *Accomp.*, p. 1, ch. 4, p. 61. — [2] *Ibid.* — [3] *Apoc., ibid., Jur., ibid.*, p. 60.

l'ont pas par conséquent jamais violée [1] ; d'où il conclut que la Babylonne de *l'Apocalypse* n'est pas une Rome païenne, qui n'a rien promis à Dieu, mais une Rome chrétienne qui, par ses prostitutions, a manqué à la foi donnée ; en un mot, une Eglise corrompue, à qui aussi on reproche, comme le soutient ce ministre [2], *l'adultère et l'infidélité conjugale*. D'abord, j'admets le principe sans hésiter ; car encore que toute la nature humaine ait donné sa foi à Dieu dans son origine, et que, s'étant prostituée au démon et à l'idolâtrie, on pouvait en un certain sens, l'appeler une adultère et une épouse infidèle, il faut avouer de bonne foi qu'à peine trouvera-t-on dans l'Ecriture une locution pareille. Et c'est aussi ce qui confond les ministres, puisqu'au lieu que, pour soutenir leur explication, ils ont été obligés à dire que saint Jean attribue à la prostituée le crime d'*adultère et l'infidélité conjugale*, c'est directement tout le contraire : car ce saint apôtre a bien pris garde de ne pas nommer la prostituée dont il parle une adultère, μοιχαδα, μοιχαλιδα, mais une femme publique, et si on me veut permettre une seule fois ces noms odieux, une paillarde, une prostituée, πόρνην. Et ce n'est pas une fois seulement qu'il a parlé de cette sorte : « Viens, dit-il, je te « montrerai la condamnation de la grande pros- « tituée, πόρνης [3], avec laquelle, poursuit-il, ℣ 2, « les rois de la terre se sont souillés, ἐπόρνευσαν « avec laquelle ils ont commis la fornication, » et non pas avec laquelle ils ont commis un adultère. Et encore : « Elle a enivré les habitants de « la terre du vin de sa fornication, » et non pas de son adultère, ce que l'Apôtre répète si souvent et sans jamais varier, qu'on voit bien qu'il y prend garde ; car il le répète au ℣ 4, au ℣ 15 et au ℣ 16 du même chapitre, et encore au ℣ 3 et au ℣ 9 du chapitre suivant, et deux fois dans le ℣ 2 du chapitre XIX. « Dieu, dit-il, a « jugé la grande prostituée, la grande paillarde, « πόρνην qui a corrompu la terre par ses paillardi- « ses, par ses fornications, » sans jamais avoir employé le mot d'*adultère*, tant il était attentif à éviter l'idée d'une épouse infidèle. Aussi ne voit-on pas jamais qu'il lui reproche sa foi violée ; ni la couche nuptiale souillée, ni le mépris de son époux, ni le divorce qu'il a fait avec elle, comme ont fait un million de fois les anciens prophètes à Jérusalem et à Juda, à Israël et à Samarie [4], mais seulement ses prostitutions, comme ils ont fait à Tyr et à Ninive : « O Tyr, « dit Isaïe [5], on te chantera le cantique de la « prostituée : prends ta lyre, et chante de belles « chansons, de peur qu'on ne se moque de toi? » N'est-ce pas la prostituée qui attire ses amants par sa douce voix, de peur qu'ils ne la quittent. Et le Prophète conclut : « Tyr s'abandonnera à « tous les rois de la terre. » Qui ne voit ici l'expression de saint Jean [1] ? On en dit autant de Ninive [2], on en dit autant de Babylone [3]. Il est donc plus clair que le jour que la Rome de saint Jean n'est pas une Jérusalem et une épouse infidèle, qui souille le lit nuptial, mais une femme publique, qui n'est à personne qu'à ceux à qui elle s'est donnée ; une Ninive, une Tyr, qui s'abandonne aux rois de la terre ; et pour ici réunir toutes les idées de saint Jean, une Babylone, une Sodome, une Egypte, en un mot, tout ce qu'il y a de plus séparé d'avec Dieu, et de plus étranger à son alliance.

X. Après cela, je ne vois plus qu'il soit permis de douter du sujet de la prédiction de saint Jean. C'est constamment l'empire romain qu'il a eu en vue ; c'est celui sous lequel on vivait alors, et sous lequel les fidèles ont tant eu à souffrir. C'est une Rome conquérante, protectrice de l'idolâtrie, et persécutrice des saints, dont il a montré la chute avec des expressions si terribles et si magnifiques. Mais nous la trouvons cette chute si bien marquée dans les histoires, qu'il n'y a pas moyen de ne l'y pas apercevoir. Dire après cela que saint Jean n'y a pas pensé, et s'aller imaginer la ruine d'une Eglise dont il n'y a aucun vestige dans tout son livre, c'est rejeter le plus sûr de tous les interprètes des prophètes, c'est-à-dire l'événement et l'expérience ; c'est vouloir se tromper soi-même, et courir encore après l'ombre, lorsqu'on a trouvé le corps.

Mais après qu'on a remarqué la chute effroyable de cette ville persécutrice, et qu'on a une fois senti le dessein de la justice de Dieu, qui, après l'avoir longtemps menacée, longtemps avertie, longtemps supportée, s'est à la fin appliqué à punir en elle son ancien attachement à l'idolâtrie ; un si grand événement doit servir comme de clef à toute la prophétie. Enfin, on connaît bientôt que ce mémorable événement est le terme où aboutit la principale partie de la prophétie de Saint Jean, et comme la catastrophe de ce grand poëme ; que tout y prépare, que tout y mène, comme au terme où est accompli ce que saint Jean avait en vue, qui était l'Eglise vengée, Jésus-Christ vainqueur, et l'idolâtrie abattue avec le démon et l'empire qui le soutenait ; que tout y est attaché par des

[1] *Jur., Accomp.*, part. I, ch. 8, p. 110, 112, 118, etc. — [2] *Ibid.*, ch. 5, p. 265. — [3] *Apoc.*, XVII, 1. — [4] *Voy.* à la fin de ce liv. l'*Avertissement*. — [5] *Isa*, XXVIII, 15 et seq.

[1] *Voy.* l'explication du chap. XVII, 2. — [2] *Nath.*, III, 4. — [3] *Isa.* XV, 2, 3.

liens qu'on tâchera de découvrir dans ce commentaire à un lecteur attentif : et ainsi que, par le rapport du commencement de la prédiction avec la fin, la plus grande partie de cette prédiction, c'est-à-dire toute la suite de l'*Apocalypse*, depuis le chapitre IV jusqu'au XIX, a reçu en un certain sens son entier et manifeste accomplissement.

XI. Aussi a-t-il été reconnu par les plus graves théologiens de ces derniers temps. Il me suffit ici de nommer le docte Génébrard, une des lumières de la Faculté de Paris et de toute l'Eglise de France, qui, dans sa *Chronologie*, lorsqu'il est venu à l'endroit du démembrement de l'empire, en marque les utilités, « en ce que « l'idolâtrie, que les empereurs chrétiens n'a- « vaient jamais pu déraciner, fut entièrement « abolie... et ainsi, » conclut-il, « fut accompli « cet oracle de l'*Apocalypse*, XVII [1] : Les dix cor- « nes que vous avez vues sont dix rois qui dé- « truiront la prostituée, etc. » Nous avons vu de nos jours beaucoup d'auteurs, tant catholiques que protestants, et non-seulement depuis peu, un Possines, savant Jésuite, mais encore, il n'y a pas beaucoup d'années, un Grotius, un Hammond, sans parler des autres, entrer dans ce sens : et je n'ai jamais douté qu'on n'y entrât jamais davantage, si on s'appliquait, à leur exemple, et à rechercher les histoires, et à développer les antiquités. C'est à quoi avait travaillé ce saint homme, Grégoire Lopez, une des merveilles de nos jours, et nous voyons dans sa vie, tirée des mémoires du célèbre Louis de Grenade, et d'autres excellents hommes, qu'il avait fait un commentaire sur l'*Apocalypse*, fondé sur les histoires ; un commentaire, par conséquent, qui supposait l'accomplissement d'un certain sens de l'*Apocalypse*.

XII. Deux choses pourtant semblent s'opposer à ce dessein. La première, c'est que les saints Pères ont poussé leurs vues plus loin. Plusieurs ont cru voir dans la bête de l'*Apocalypse* ce grand Antechrist, dont les autres antechrists ne devaient être qu'une faible image, et qu'ils ont tous attendu dans les dernières approches du jugement universel. Les deux témoins du chapitre XI ont paru à plusieurs de ces saints hommes Enoch et Elie, qui devaient venir consoler l'Eglise dans sa dernière persécution. Il semble donc qu'il n'est permis de donner un autre sens à ces deux témoins et à la bête, ni de chercher une autre histoire, où ces mystères de l'*Apocalypse* soient accomplis.

XIII. Mais les moindres novices de la théologie savent la résolution de ce premier doute. Car s'il fallait tout réserver à la fin du monde et au temps de l'Antechrist, aurait-on permis à tant de savants hommes du siècle passé, à Jean Annius de Viterbe, à Jean Hanténius de Malines, à nos docteurs Josse Clitou, Génébrard et Feuardent, qui loue et qui suit ces graves auteurs, de reconnaître la bête et l'Antechrist dans Mahomet et autre chose qu'Enoch et Elie dans les deux témoins de saint Jean [1] ? Aurait-on permis à Nicolas de Lyra [2] de trouver ces deux témoins dans le pape saint Sylvère, et dans Mennas, patriarche de Constantinople, et le reste du chapitre XI de l'*Apocalypse*, dans la persécution que souffrit l'Eglise sous Justinien et sa femme Théodore, lorsqu'ils voulurent y établir l'eutychianisme? Le savant Jésuite Louis d'Alcasar [3] qui a fait un grand commentaire sur l'*Apocalypse*, où Grotius a pris beaucoup de ses idées, la fait voir parfaitement accomplie jusqu'au XXe chapitre, et y trouve les deux témoins, sans parler d'Elie ni d'Enoch. Quand on lui objecte les Pères et l'autorité de quelques docteurs qui font trop hardiment des traditions constantes et des articles de foi des conjectures de quelques Pères, il répond que les autres docteurs n'y consentent pas, que les Pères ont varié sur tous ces sujets, ou sur la plupart; qu'il n'y a point de tradition constante et uniforme en beaucoup de points, où des docteurs, même catholiques, ont prétendu en trouver; en un mot, que c'est ici une affaire non de dogme ni d'autorité, mais de conjecture, et tout cela est fondé sur la règle du Concile de Trente[4], qui n'établit ni la tradition constante, ni l'inviolable autorité des saints Pères pour l'intelligence de l'Ecriture, que dans leur consentement unanime, et dans les matières de la foi et des mœurs.

XIV. En effet, si on voulait nous donner pour règle tout ce que les Pères ont conjecturé sur l'*Apocalypse* et sur l'Antechrist, les uns d'une façon et les autres de l'autre, il faudrait en faire un démon incarné avec quelques-uns, et avec saint Hippolyte lui-même, aussi bien qu'avec l'auteur qui porte son nom [5] ; il faudrait avec ce dernier auteur, qui ne laisse pas d'être ancien, quoiqu'il ne soit pas saint Hippolyte, faire venir à la fin des siècles l'apôtre saint Jean en la compagnie d'Enoch et d'Elie [6] ; il faudrait, avec d'autres auteurs, y faire venir Moïse, sous prétexte que le caractère en est mieux marqué dans le chapitre XI (v. 6) de l'*Apocalypse*, que celui d'Enoch, et ce qui est bien plus considérable, il

Gen., *Chron.*, sæc. 5, an. 425

[1] *Annot. in Iren.*, liv. V, ch. 30, p. 486 et seq. — [2] *Gloss. ord. in cap.* XI *Apoc.*, p. 1565. — [3] *Lud. ab. Alc. Comm. in Apoc., De arg. Apoc.* ; notat. 7, 19, 20, et *in cap.* XI, 5, not. 6. — [4] Sess. 4. — [5] *Hipp.*, Gud., 1660, p. 12, ed. Fabr., *De Antich,*, XIV, p. 9 et seq. — [6] *Ibid.*, ed. Fab. *in App.*, p. 13 et seq.

faudrait faire venir, après l'Antechrist, le règne de Jésus-Christ durant mille ans sur la terre, comme plusieurs anciens docteurs l'ont pensé.

XV. A cela il faut ajouter ce que dit le même Alcasar avec tous les théologiens, qu'une interprétation même littérale de l'*Apocalypse*, ou des autres prophéties, peut très-bien compatir avec les autres. De sorte que sans entrer en inquiétude des autorités qu'on oppose, la réponse à tous ces passages, c'est, premièrement, qu'il faut savoir distinguer les conjectures des Pères d'avec leurs sentiments particuliers d'avec leur consentement unanime : c'est qu'après qu'on aura trouvé dans leur consentement universel ce qui doit passer pour constant, et ce qu'ils auront donné pour dogme certain, on pourra le tenir pour tel par la seule autorité de la tradition, sans qu'il soit toujours nécessaire de le trouver dans saint Jean : c'est qu'enfin ce qu'on verra clairement qu'il y faudra trouver ne laissera pas d'y être caché en figure, sous un sens déjà accompli, et sous des événements déjà passés.

Qui ne sait que la fécondité infinie de l'Ecriture n'est pas toujours épuisée par un seul sens? Ignore-t-on que Jésus-Christ et son Eglise sont prophétisés dans des endroits où il est clair que Salomon, qu'Ezéchias, que Cyrus, que Zorobabel, que tant d'autres sont entendus à la lettre? C'est une vérité qui n'est contestée ni par les catholiques, ni par les protestants. Qui ne voit donc qu'il est très-possible de trouver un sens très-suivi et très-littéral de l'*Apocalypse* parfaitement accompli dans le sac de Rome sous Alaric sans préjudice de tout autre sens qu'on trouvera devoir s'accomplir à la fin des siècles? Ce n'est pas dans ce double sens que je trouve la difficulté. S'il y en a dans l'*Apocalypse* à reconnaître Enoch et Elie dans les deux témoins, et l'Antechrist dans la bête qui les doit faire mourir [1], c'est par d'autres raisons où je ne puis entrer ici, sans prévenir à contre-temps les difficultés que j'aurais à expliquer dans le commentaire : ceux qui s'en pourront démêler, après les avoir vues en leur lieu, pourront aussi reconnaître, s'ils veulent, et l'Antechrist dans la bête, et les deux témoins dans Elie et dans Enoch. Ce sens ne préjudicie en aucune sorte à celui que je propose touchant Rome : et même indépendamment des passages de l'*Apocalypse*, il est certain qu'il faut reconnaître un dernier et un grand Antechrist aux approches du dernier jour. La tradition en est constante; et j'espère en démontrer la vérité par le passage célèbre de la *IIe aux Thessaloniciens*. La venue d'Enoch et d'Elie n'est guère moins célèbre parmi les Pères. Ces deux saints n'ont pas été transportés pour rien du miliseu de hommes si extraordinairement en corps et en âme; leur course ne paraît pas achevée, et on doit croire que Dieu les réserve quelque grand ouvrage. La tradition des Juifs, aussi bien que celle des Chrétiens, les fait revenir à la fin des siècles. Cette tradition, à l'égard d'Enoch, s'est conservée dans l'*Ecclésiastique* [1] : que si la leçon du grec n'est pas si claire, elle est suppléée en cet endroit, comme en beaucoup d'autres, par celle de la Vulgate, dont nul homme de bon sens, fût-il protestant, ne méprisera jamais l'autorité; d'autant plus que ce ne sont pas seulement les Pères latins qui établissent le retour d'Enoch: les Grecs y sont aussi exprès [2]. Pour Elie, il nous est promis en termes formels par Malachie dans les approches du « grand et du redoutable jour « de Dieu [3], » qui paraît être le jugement. L'Ecclésiastique semble aussi l'entendre ainsi [4] : et si Notre-Seigneur a attribué ce passage de Malachie à saint Jean-Baptiste en deux endroits de son Evangile, et sans exclusion de l'autre sens, puisqu'il a même daigné l'insinuer par ces paroles: « Et si vous voulez le prendre ainsi, c'est lui qui « est Elie qui doit venir [5] » ; où il semble avoir voulu laisser à entendre qu'il y avait beaucoup de mystères dans ce passage, et qu'il y avait encore un autre sens, sur lequel il ne voulait pas s'expliquer davantage alors ; il dit en un autre endroit: « Il est vrai qu'Elie doit venir, mais « je vous dis qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont « pas connu [6] ; » où saint Chrysostome demande comment il est vrai qu'il doive venir, et ensemble qu'il soit venu [7]. Ce qu'il n'accorde qu'en disant qu'il devait venir deux fois : la première, sous la figure de saint Jean-Baptiste, et la seconde, en personne, vers le temps du dernier jour : et il fonde la comparaison entre Elie et saint Jean-Baptiste dans ces deux endroits de l'Evangile, sur « ce qu'ils sont tous deux pré- « curseurs, » l'un du premier et l'autre du dernier avénement [8]. Saint Jérôme rapporte ce sens comme étant *de quelques-uns* [9]; ce qui semblerait insinuer qu'il n'était pas universel. Mais enfin il faut être plus que téméraire pour improuver la tradition de la venue d'Enoch et Elie à la fin des siècles, puisqu'elle a été reconnue de tous ou de presque tous les Pères, et que même saint Augustin a dit en particulier de celle d'Elie qu'elle « était très-célèbre dans les discours « et dans les cœurs des fidèles [10]. » Savoir si cette arrivée d'Enoch et Elie est comprise au

[1] *Apoc.*, XI, 7.

[1] *Eccli.*, XLIV, 16 — [2] *And. Cæsar.* et *Areth.*, *in cap.* XI *Apoc.* etc. — [3] *Mal.*, IV, 5. — [4] *Eccli.*, XLVIII, 10. — [5] *Matth.*, XI, 14. — [6] *Ibid.*, XVII, 11, 15. — [7] Hom. 5 *in Matth.*, nunc hom. 57. — [8] *Ib.*, et *in II ad Thess.*, hom. 4. — [9] *Comm. in Matth.* XI. — [10] *De Civ.*, XX, 29.

chapitre XI de l'*Apocalypse*, ou si c'est seulement ici de ces sens qu'une rencontre vraisemblable fait accommoder à certains sujets, la chose n'est importante, ni aussi également assurée; ou si l'on veut qu'elle le soit, ce sera toujours sans préjudicier aux autres sens que les docteurs orthodoxes auront proposés, et à celui que je propose à leur exemple. Il faut bien avoir recours à ces doubles sens au sujet de Malachie, si l'on y veut reconnaître à la fin des siècles un autre accomplissement de la venue d'Elie que celui que Jésus-Christ a marqué comme déjà fait. Sur un si grand exemple, nous pouvons bien, s'il est nécessaire, avec le secours de la tradition, et sans préjudicier à un dernier accomplissement de l'*Apocalypse* à la fin des siècles, en reconnaître un déjà fait, qui ne laissera pas d'être littéral et très-véritable. Au reste, je ne prétends point entrer ici sans les détails de ce sens futur : autant qu'il est possible, autant je le regarde comme impénétrable, du moins à mes simples lumières. L'avenir se tourne presque toujours bien autrement que nous ne pensons; et les choses mêmes que Dieu en a révélées en des manières que nous n'aurions jamais prévues. Qu'on ne me demande donc rien sur cet avenir. Pour ce qui est de ce sens prochain et immédiat que je regarde comme accompli, on ne peut douter qu'il ne soit utile de le rechercher. Tout ce qu'on peut découvrir dans les profondeurs de l'Ecriture porte toujours une sensible consolation; et ce grand événement du châtiment des persécuteurs, qui se devait commencer par les Juifs, et se pousser jusqu'à la chute de l'idolâtrie romaine, étant un des plus grands spectacles de la justice de Dieu, est aussi un des plus dignes sujets qu'on puisse donner à la prédiction de saint Jean, et à la méditation des fidèles.

XVI. Mais il s'élève ici un second doute, c'est que ce sens ne se trouve pas entièrement expliqué dans les saints Pères; c'est que la plus grande partie de ceux qui ont vu tomber Rome, ne témoignent pas y avoir vu l'accomplissement de l'*Apocalypse*; c'est qu'il semble que ce soit amuser le monde, que de commencer à voir si tard ce qu'on n'a pas vu pendant que nous prétendons qu'il s'accomplissait.

Ce doute peut tomber dans l'esprit de deux sortes de personnes : je veux dire qu'il peut tomber dans l'esprit des protestants et dans l'esprit des catholiques.

Pour ce qui regarde les protestants, on leur peut fermer la bouche en un mot; car ils veulent que l'Antechrist ait paru, et que Rome ait commencé d'en être le siége dans le temps qu'elle est tombée avec son empire. Après s'être longtemps tourmentés à fixer le temps de cette chute et de la naissance de l'Antechrist, à la fin ils semblent venir à l'imagination de Joseph Mède, qui, ne pouvant reculer la chute de Rome au delà du milieu du ve siècle, s'est senti obligé par là à donner à l'Antechrist la même époque. C'est donc dans saint Léon qu'il a commencé; c'est là le secret que Joseph Mède a découvert; c'est celui qu'on soutient en Hollande avec une confiance qui étonne l'univers; c'est ce qui tient en attente tout un peuple crédule; qu'il faut toujours amuser de quelque espérance. Mais sans encore parler de l'absurdité de cette étrange pensée qui ose mettre le commencement de l'Antechrist dans un homme aussi saint et aussi respecté de tout le monde chrétien que saint Léon, je me contente maintenant de demander qui dans ce temps a connu, qui a senti cet accomplissement de la prophétie de saint Jean? Quelqu'un s'est-il aperçu que l'Antechrist naquit en saint Léon, et qu'il continuât à se former dans saint Gélase et dans saint Grégoire, ou enfin dans les autres temps où les protestants le font paraître? Il ne faut donc pas donner pour principe que l'accomplissement des prophéties doive être aperçu quand il arrive.

XVII. C'est en effet un principe qu'aucun théologien, ni protestant, ni catholique, n'a jamais posé; et pour expliquer par les règles aux Catholiques ce qu'il faut croire sur l'interprétation des prophéties, j'avance trois vérités.

La première, qu'il y a des prophéties qui regardent le fondement de la religion, comme celles de la venue du Messie, de la dispersion des Juifs, et de la conversion des gentils. Le sens de ces prophéties ne peut pas avoir été inconnu aux Pères, puisque ce serait avoir ignoré un dogme de la religion, et encore un dogme essentiel et fondamental. Ainsi il est manifeste, à l'égard de ces prophéties, que le sens en peut bien être éclairci et perfectionné par la suite des temps; mais que le fond s'en doit trouver dans les écrits des saints Pères.

Une seconde vérité n'est pas moins constante: c'est qu'il y a des prophéties qui ne regardent pas le dogme, mais l'édification; ni la substance de la religion, mais ses accessoires. On ne dira pas, par exemple, que tout ce qui est prédit dans les prophéties sur Ninive, sur Tyr, sur Babylone, sur Nabuchodonosor, sur Cyrus, sur Alexandre, sur Antiochus, sur les Perses, sur les Grecs, sur les Romains, soit de l'essence de la religion. L'explication de ces prophéties dépend de l'histoire, et autant de la lecture des auteurs profanes que de celle des saints Livres. Sur ces sujets, il est permis d'aller, pour ainsi

parler, à la découverte : personne n'en doute ; et quand on dira que les Pères ou ne s'y sont appliqués, ou n'ont pas tout vu, ou qu'on peut même aller plus loin qu'ils n'ont fait, en cela on manquera d'autant moins au respect qui leur est dû, qu'il faudra encore avouer de bonne foi que ce petit progrès que nous pouvons faire dans ces pieuses éruditions, est dû aux lumières qu'ils nous ont données.

De là résulte une troisième vérité : que s'il arrive aux orthodoxes, en interprétant les prophéties de ce dernier genre, de dire des choses nouvelles, il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'on puisse se donner la même liberté dans les dogmes ; car c'est à l'égard des dogmes que l'Eglise a toujours suivi cette règle invariable de ne rien dire de nouveau, et de ne s'écarter jamais du chemin battu.

XVIII. Après avoir posé ces fondements, et avoir mis à couvert la règle de la foi contre toutes les nouveautés, j'ose avancer une chose sur ces prophéties que, loin qu'il soit du dessein de Dieu qu'elles soient toujours parfaitement entendues dans le temps qu'elles s'accomplissent, au contraire il est quelquefois de son dessein qu'elles ne le soient pas alors. Et afin de m'expliquer à fond sur cette matière, le même Esprit qui préside à l'inspiration des prophètes, préside aussi à leur interprétation : Dieu les inspire quand il veut, et en donne aussi, quand il veut l'intelligence. Les personnes mêmes en qui s'accomplissent les prophéties, bien plus, celles qui en font l'accomplissement et l'exécution, n'en entendent pas toujours le mystère, ni l'œuvre de Dieu en elles, et servent sans y penser à ses desseins.

Lorsque Jésus envoya quérir par ses disciples l'âne sur lequel il devait entrer dans Jérusalem [1], lorsqu'ils le délièrent, lorsqu'ils l'amenèrent et qu'ils montèrent leur maître sur cet animal, après avoir étendu leurs habits dessus ; lorsqu'ils le suivirent en triomphe, et crièrent avec tout le peuple cet admirable *Hosanna*, qui réjouit tous les cœurs fidèles quand on le répète, ils accomplissaient plusieurs prophéties, et entre autres celle de David et celle de Zacharie. En entendaient-ils le mystère? Nullement, dit l'Evangéliste. Et ce ne fut pas seulement le peuple qui ne songea pas à ces prophéties : « Les disciples « de Jésus eux-mêmes, » disait saint Jean [2], « ne « connurent point tout cela ; mais quand Jésus « fut glorifié, alors ils se ressouvinrent que ces « choses étaient écrites de lui, et qu'ils lui avaient « fait toutes ces choses. » Est-ce que la prophétie était obscure? Non, il n'y avait rien de plus exprès que cette prédiction de Zacharie : « O fille « de Sion, ton roi va entrer dans tes murailles, « monté sur une âne [1]. » Mais peut-être que les disciples ne l'avaient pas lue? Ce n'est pas ce que dit saint Jean ; car écoutez encore une fois ce qu'il vient de dire : « Après que Jésus fut glori- « fié, ils se ressouvinrent que ces choses avaient « été écrites de lui [2]. » Remarquez, *ils se ressouvinrent* : il ne dit pas qu'ils l'apprirent de nouveau ; de sorte que visiblement la prophétie leur était connue. Quoi donc? Ils n'y pensaient pas! Dieu n'avait pas ouvert encore leurs yeux pour l'entendre, ni excité leur attention pour s'y appliquer : ils l'accomplissaient cependant ; car Dieu se servait de leur ignorance ou de leur inapplication, pour faire voir que son Esprit, qui a inspiré les prophéties, en conduit l'exécution, et n'a besoin ni de la science, ni de l'attention, ni enfin en aucune sorte du concert des hommes, pour mener les prédictions à leur fin.

XIX. Il ne faut point douter qu'il n'en ait été de même de beaucoup d'autres prophéties. La conduite du Saint-Esprit dans les prophéties est un grand mystère. Dieu qui excite quand il lui plaît l'esprit des prophètes, par la suite du même mystère excite aussi, quand il lui plaît l'esprit de ceux qui les doivent entendre ; quelquefois même une prédiction révélée à un prophète, selon l'ordre de la Providence, a besoin d'un autre prophète pour l'expliquer. Ainsi Daniel, *l'homme de désirs* [3], jeûnait et priait, pour entendre ce que Dieu avait révélé à Jérémie sur les septante ans de la captivité de son peuple [4]. Il y a des prophéties dont il plaît à Dieu que le sens soit clairement entendu, lorsqu'elles s'accomplissent ; les prophètes, quand il lui plaît, parlent sans énigmes. Dans le dessein que Dieu avait de faire entendre à Cyrus qu'il voulait se servir de lui pour la délivrance de son peuple et pour le rétablissement de son temple, il le fait nommer par son nom à Isaïe, plusieurs siècles avant la naissance de ce prince [5] ; et ainsi il lui donna lieu de commencer son édit par ces paroles : « Voici ce que dit Cyrus... Dieu m'a com- « mandé de rétablir sa maison dans Jérusa- « lem [6]. » Mais voyons s'il en est ainsi de toutes les autres prophéties, je dis même des plus expresses. La persécution d'Antiochus, par combien de vives couleurs était-elle marquée dans Daniel? [7]. On y en voit le temps, la manière, les circonstances particulières, le caractère du persécuteur, toute son histoire circonstanciée, son audace, ses blasphèmes, sa mort. Cependant nous ne lisons pas qu'on ait pensé à la prophétie quand

[1] *Matth.*, XXI, 9. — [2] *Joan.*, XII, 16.

[1] *Zach.*, IX, 9 — [2] *Joan.* XII, 16, [3] — *Dan.*, IX, 23. [4] — *Jerem.*, XXV, XXIX. — [5] *Isa.*, XLIV, XLV, XLVI. — [6] II. *Par.* XXXI, 22, 23 ; I. *Esdr.*, I, 1, 2. — [7] *Dan.*, VII, VIII, X, XI.

elle s'accomplissait. Nous avons deux livres divins, qui sont les deux livres des Machabées, où cette persécution et toutes ses circonstances sont écrites fort au long. Nous avons l'histoire de Josèphe, qui nous en apprend beaucoup de particularités mémorables. Nous avons dans saint Jérôme, sur Daniel, des extraits de beaucoup d'historiens qui ont écrit de ces temps-là; en tout cela il ne paraît pas qu'on ait songé à la prophétie de Daniel; cependant on appliquait à l'état où se trouvait alors le peuple juif, le psaume LXXVIII. On connaissait Daniel, et on trouve dans les Machabées deux endroits tirés de son livre [1]; mais pour sa prédiction, on n'en parle pas; elle n'en est pas moins constante, et il y a démonstration plus que morale de son véritable sens. Bien plus, et les livres des Machabées et ceux de Josèphe nous marquent si fort en particulier tous les faits qui la justifient, qu'on ne peut point douter de son intelligence; cependant on ne voit en aucun endroit qu'on tournât les yeux de ce côté-là. Mais pourquoi donc, dira-t-on, étaient faites ces prophéties, qu'on n'entendait pas dans le temps qu'on en avait le plus besoin, c'est-à-dire lorsqu'elles s'accomplissaient? Ne demandons point de pourquoi à Dieu, commençons par avouer un fait constant, et par adorer la secrète conduite de son Saint-Esprit dans la dispensation de ses lumières; mais après l'avoir adorée, nous verrons bientôt qu'elle a ses raisons; et outre celles qui passent notre intelligence, en voici une qui touchera les enfants de Dieu qui aiment sa sainte parole; c'est que pendant que les uns accomplissaient et exécutaient cette prophétie; pendant que les autres écrivaient ce qui s'était fait pour l'accomplir, et en faisaient, pour ainsi dire, par ce moyen, un commentaire très-clair sans y penser, Dieu préparait cette preuve pour faire sentir dans un autre temps la divinité de son Ecriture; preuve d'autant plus convaincante, qu'elle venait naturellement, et sans qu'on pût soupçonner ceux qui la donnaient d'être entrés le moins du monde dans ce dessein.

XX. Combien sommes-nous édifiés tous les jours, lorsqu'en méditant les prophéties, et feuilletant les histoires des peuples dont la destinée y est écrite, nous y voyons tant de preuves de la prescience de Dieu? Ces preuves inartificielles, comme les appellent les maîtres de la rhétorique, c'est-à-dire ces preuves qui viennent sans art, et qui résultent, sans qu'on y pense, des conjectures des choses, font des effets admirables. On y voit le doigt de Dieu, on y adore la profondeur de sa conduite, on s'y fortifie dans la foi de ses promesses : elles font voir dans l'Ecriture des richesses inépuisables; elles nous donnent l'idée de l'infinité de Dieu, et de cette essence adorable qui peut jusqu'à l'infini découvrir toujours en elle-même de nouvelles choses aux créatures intelligentes. C'est une des consolations de notre pèlerinage. Nous trouvons dans les dogmes connus en tout temps la nourriture nécessaire à notre foi, et dans les sens particuliers qui se découvrent tous les jours en méditant l'Ecriture, un exercice utile à notre esprit, l'attrait céleste qui excite notre piété, et comme un nouvel assaisonnement des vérités que la foi nous a déjà révélées.

XXI. On n'aura point de peine à croire que Dieu nous ait préparé ces chastes délices dans l'*Apocalypse* de son bien-aimé disciple. Ainsi, sans nous informer si l'on a toujours entendu tous les rapports de ce divin livre avec les histoires tant de l'empire que de l'Eglise, ne nous lassons point de rechercher ces commentaires, que nous avons dit qu'on fait, sans y penser, des prophéties, lorsqu'on écrit naturellement, et sans en faire le rapport, ce qui arrive dans le monde.

Il paraît assez clairement que, sans faire injure à ceux qui ont vécu dans l'Eglise durant que ces prédictions s'accomplissaient, on peut dire qu'ils n'en sentaient pas l'accomplissement aussi clairement que nous pouvons faire maintenant. Il faut, pour ainsi parler, être tout à fait hors des événements pour en bien remarquer toute la suite. Je m'explique. Ceux qui souffraient sous Trajan et sous Marc-Aurèle ne voyaient que le commencement des plaies de l'Eglise; ceux qui virent tomber Rome sous Alaric ne voyaient pas les suites funestes qui pouvaient faire regarder ce coup comme si fatal à Rome et à son empire. Ceux qui ont vécu durant les suites de ce grand événement, affligés de leurs maux présents, ne réfléchissaient pas toujours sur les commencements d'un si grand mal; en un mot, ceux dont la vie était attachée à un endroit de l'événement, occupés de la partie où ils étaient et des peines qu'ils avaient à y endurer, ne songeaient pas à embrasser l'universalité dans leur pensée. Quand on est tout à fait hors de tous ces maux, et qu'on en voit devant ses yeux toute la suite recueillie dans les histoires, on est plus en état d'en remarquer tous les rapports : et c'est assurément dans ces rapports que consiste l'intelligence de la prophétie.

XXII. Les saints Pères tournaient rarement leur application de ce côté-là. Dans l'explication de l'Ecriture, ils ne poussaient guère à bout le

[1] I *Mach.*, VII, 17; II, 59, 60.

sens littéral, si ce n'est lorsqu'il s'agissait d'établir les dogmes, et de convaincre les hérétiques. Partout ailleurs ils s'abandonnaient ordinairement au sens moral; et ils croyaient avoir atteint le vrai sens, ou, pour mieux dire, la vraie intention de l'Ecriture, lorsqu'ils la tournaient tout entière à la doctrine desmœurs

Une raison particulière obligeait les Pères à de plus grandes réserves sur le sujet de l'*Apocalypse*, à cause qu'elle contenait les destinées de l'empire, dont il leur fallait parler avec beaucoup de ménagement et de respect, pour ne point exposer l'Eglise à la calomnie de ses ennemis. On peut dire pour ces raisons, que ces saints docteurs (que rien ne pressait d'enfoncer le sens caché de l'*Apocalypse*) premièrement, n'y pensaient pas toujours, et ensuite qu'ils se gardaient bien d'écrire tout ce qu'ils pensaient sur une matière si délicate.

Il est maintenant aisé d'entendre pourquoi nous ne trouvons pas dans leurs écrits tout ce que nous remarquons maintenant sur la chute de l'empire romain, et sur l'accomplissement de l'*Apocalypse* ; c'est qu'ils ne voyaient pas toute les suites funestes que nous avons vues de la victoire d'Alaric, ou qu'ils ne disaient pas tout ce qu'ils avaient dans l'esprit sur la chute de l'empire, de peur qu'il ne semblât qu'ils auguraient mal de la commune patrie ; ce qui paraît par les manières mystiques et enveloppées dont ils parlent de ce triste sujet [1].

Il y avait encore un autre obstacle qui les empêchait de voir l'accomplissement de l'*Apocalypse* dans la chute de Rome : c'est qu'ils ne voulaient pas que l'empire romain eût une autre fin que celle du monde, à quoi ils étaient portés par deux motifs : premièrement, parce que l'un et l'autre événement leur paraissaient, liés en plusieurs endroits de l'*Apocalypse*, comme on le verra en son lieu ; secondement, à cause qu'ayant à parler de la ruine de l'empire où ils vivaient, et dont par conséquent ils devaient favoriser la durée, ils trouvaient moins odieux et plus respectueux, s'il fallait que leur patrie périt, d'espérer que ce ne serait qu'avec toute la nature[2].

Comme donc ils ne voyaient pas que le monde fût encore péri, ils n'osaient dire que l'empire romain fût tombé. A la vérité, saint Jérôme, qui le voyait si ébranlé, et prêt à tomber tout à fait du temps d'Alaric et après le sac de Rome, crut aussi que le monde allait périr. C'est ainsi qu'il s'en expliquait dans son Commentaire sur Ezéchiel, et à peu près dans le même temps. « Le monde, » dit-il, « s'en va en ruine, et nos péchés ne tombent pas[1]. Même avant ce dernier malheur de Rome lorsqu'il voit le prodigieux mouvement que les Barbares faisaient dans les provinces, et le manifeste ébranlement de tout l'empire romain en Occident, il s'écria dans une de ses lettres[2] : « A quoi est-ce que je m'arrête? Après que le vaisseau est brisé, je dispute sur les marchandises. On ôte celui qui tenait (le monde sous sa puissance). » L'empire romain tombe en ruine, « et nous ne concevons pas que l'Antechrist va venir[3],» c'est-à-dire, selon les autres Pères et selon lui-même, le monde va finir, puisqu'il n'attendait l'Antechrist qu'à la fin du monde, comme il s'en explique toujours, principalement sur Daniel[4], ce qui fait lui ajouter dans la même lettre : « L'Antechrist, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, va venir.» Il en voit la défaite avec la venue, et l'une et l'autre, comme saint Paul, avec le jour du Seigneur, qui sera le dernier de l'univers; c'est pourquoi il poursuit ainsi : « Le Quade, le Vandale, le Sarmate, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Bourguignons, les Allemands. et, ô malheur déplorable ! (c'est celui de son pays qu'il déplore ainsi) nos ennemis les Pannoniens ravagent tout. Les Gaules ont déjà perdu leurs plus belles villes. A chaque heure, les Espagnes tremblent, et n'attendent que le moment de leur perte. Les Romains, qui portaient la guerre aux extrémités de la terre, combattent dans leur empire : ils combattent, qui le croirait? non plus pour la gloire, mais pour le salut, ou plutôt, ils ne combattent même plus, et ne songent qu'à racheter leur vie avec leurs richesses.» Il est certain qu'il écrit ces choses un peu avant que Rome eût été entièrement saccagée, puisqu'il ne parle pas encore de ce dernier malheur, qu'il a depuis déploré avec tant de larmes ; et néanmoins, parce qu'il voit l'empire ébranlé de tous côtes, il conjecture que le monde va finir. Il fait un affreux dénombrement des peuples qui commençaient à démembrer ce grand empire, et il en nomme jusqu'à dix, comme on a pu voir, peut-être par une secrète allusion à ces dix rois qui devaient ravager Rome, selon l'oracle de l'*Apocalypse*, ce qu'il conclut à la fin par ce demi-vers : *Quid salvum est, si Roma perit*? Qui est-ce qui se sauvera, si Rome périt? On voit assez, par tous ces passages, que, dans la chute de Rome

[1] Hier., *Proœm. in lib.* VIII *Com. in Ezech.*, *Epist. ad Aug.*, int. *Epist. Aug.*, 16, nunc 123 — [2] *Iren.*, V, 30, n. 2 ; *Tert.*, *Apol.*, 32; *Lact.*, VII, 15, 16, *Divin. instit.* ; *Hier.*, *Oros.*, loc. cit., etc. ; *Apoc.*, VI, 16 ; X, 18, etc.

[1] *Proœm. in lib.* VIII *in Ezech.* — [2] Epist. 12 *ad Gaud.*, nunc 68. — [3] Epist. XI, *ad Ager.*, nunc 96. — [4] *In Dan.*, VII, XI, XII.

qu'il voyait si proche, il voyait aussi celle de l'univers, et tout finir avec elle. Par une raison contraire, lorsqu'on vit que l'univers durait encore, on crut aussi que Rome n'était pas entièrement abattue, et qu'elle se relèverait de cette chute. Maintenant que l'expérience nous a fait voir que la puissance romaine était tombée par le coup qu'Alaric lui donna, et cependant que le monde demeurait en son entier, nous voyons que si l'*Apocalypse* propose ensemble ces deux événements, ç'a été pour d'autres raisons que pour celle de la liaison qu'on s'était imaginée entre le temps de l'un et l'autre. Ces raisons seront expliquées très-clairement en leur lieu[1]; et il faut nous contenter de prendre des Pères ce qu'il y a d'essentiel, c'est-à-dire la chute de la puissance romaine marquée dans l'*Apocalypse*, laissant à part l'innocente erreur qui leur faisait présumer que cette chute n'arriverait qu'avec celle de l'univers.

Il faut encore avouer que les saints Pères, dont les regards étaient ordinairement attachés à la fin des siècles, songeaient plus à ce dernier sens que nous avons dit qu'ils croyaient que l'*Apocalypse* aurait alors; et pleins de cette pensée, ils passaient aisément par-dessus tout ce qui était entre deux, puisque, quelque grand qu'il pût être, ce n'était rien en comparaison des approches du grand jour de Dieu, et de cette dernière et inévitable conclusion de toutes les affaires du monde.

XXIII. Cependant, il est aisé d'entendre que cette admirable prophétie a eu son utilité, même dans le temps ou le sens n'en avait pas été si clairement développé. Car, par exemple, n'est-ce pas une assez grande consolation aux fidèles persécutés, que de sentir même en général dans l'*Apocalypse* la force qui devait être inspirée aux saints martyrs, et de découvrir avec tant de magnificence, non-seulement leur gloire future dans le ciel, mais encore le triomphe qui leur était préparé sur la terre? Quel mépris devaient concevoir les Chrétiens de la puissance tyrannique qui les opprimait, lorsqu'ils en voyaient la gloire effacée et la chute si bien marquée dans les oracles divins! Mais, de plus, je ne veux pas assurer que Dieu n'en ait pas fait sentir davantage à qui il lui aura plu, et selon le degré qu'il lui aura plu: il pouvait partager ses consolations et ses lumières de plus en plus, jusqu'à l'infini; et dans le moindre degré des connaissances qu'il pouvait donner, un cœur affamé, pour ainsi parler, de ses vérités et de sa parole, trouvait toujours de quoi se nourrir.

[1] Dans l'explication du chap. XI, V, 16, etc.

Il pourrait donc bien être arrivé à quelqu'un de ceux qui gémissaient en secret des maux de l'Eglise, d'en avoir trouvé le mystère révélé dans l'*Apocalypse*, et tout ce que je veux dire, c'est qu'il n'est pas nécessaire que ces goûts et ces sentiments particuliers vinssent à la connaissance des siècles futurs, parce qu'ils ne faisaient aucune partie du dogme de l'Eglise, ni de ces vérités célestes qui doivent toujours paraître sur le chandelier pour éclairer la maison de Dieu.

XXIV. C'est par la même raison qu'il ne s'est conservé dans l'Eglise aucune évidente tradition du secret dont saint Paul écrit à ceux de Thessalonique[1]; car encore que les saints Pères nous aient dit d'un commun accord que ce passage s'entend du dernier Antechrist, comme l'appelle saint Augustin[2], c'est-à-dire, dans son langage et dans celui de tous les Pères, de l'Antechrist qui viendra à la fin du monde, et dans les dernières approches du jugement universel, ils ne marchent qu'à tâtons dans l'explication du détail de la prophétie, marque assurée que la tradition n'en avait rien laissé de certain.

Quand on voudrait imaginer avec Grotius que la prédiction de saint Paul est entièrement accomplie, sans qu'il y ait rien à en attendre à la fin des siècles, il demeurera toujours pour certain que le secret dont parle saint Paul, encore qu'il l'eût expliqué de vive voix aux Thessaloniciens, et que par là ils dussent entendre ce qu'il voulait dire lorsqu'il leur en écrivait à demi-mot, comme à des gens instruits d'ailleurs, est demeuré inconnu, et qu'il ne s'en est conservé aucune tradition constante dans l'Eglise.

XXV. Il en est de même de l'*Apocalypse*, et, pour en être convaincu, il ne faut qu'entendre saint Irénée sur ce nom mystérieux dont les lettres devaient composer le nombre de six cent soixante-six[3]. Car dans la recherche qu'il fait de ce nom, loin de proposer une tradition qui soit venue jusqu'à lui de main en main, il ne propose que ses conjectures particulières. Après avoir rapporté trois noms auxquels ce nombre convient, il trouve des convenances pour deux de ces noms: pour celui de *Lateinos*, à cause que c'étaient les Latins qui tenaient alors l'empire, et pour celui de *Teitan*, à cause que c'était un nom de tyran et un nom d'idole. Mais, après tout, il conclut « qu'on n'en peut « rien assurer; » et que « si saint Jean avait « voulu que la connaissance en fût donnée au « temps proche du sien, il s'en serait expliqué « plus clairement. » Il reconnaît donc en

[1] II *Thess.*, II. — [2] *Aug.*, *De Civ. Dei*, XX, 19. — [3] *Iren.*, l. V, 30.

termes formels que le saint apôtre n'en avait rien dit, ou qu'il n'en restait aucune mémoire de son temps, quoiqu'il y eût à peine quatre-vingts ou cent ans entre le temps de saint Jean et celui où il vivait.

Saint Hippolyte suit les conjectures de saint Irénée [1]; et, après avoir rapporté les mêmes noms, il se tient aussi, comme lui, et pour la même raison, à celui de *Lateinos*. Mais, en même temps, il temoigne que la chose est fort douteuse, et que nous ne devons pas nous y trop arrêter, « mais garder avec grande crainte dans notre cœur le mystère de Dieu, et les choses qui sont prédites par les prophètes, » assurés « que celui dont ils ont voulu parler serait déclaré en son temps. »

C'est ainsi que les plus anciens auteurs ont parlé de ce nom caché dans l'*Apocalypse*. On n'en sait pas davantage de la plupart des autres mystères de la prophétie : d'où il faut conclure qu'on se tourmenterait en vain de chercher ici une tradition constante ; c'est une affaire de recherche et de conjecture; c'est par les histoires, c'est par le rapport et la suite des événements, c'est, en un mot, en trouvant un sens suivi et complet, qu'on peut s'assurer d'avoir expliqué et déchiffré, pour ainsi parler, ce divin livre. Or, comme ce déchiffrement n'appartient point à la foi, il se peut faire que le dénoûment s'en touve plus tard, ou en tout ou en partie, selon les raisons qu'il y aura de s'appliquer plus ou moins, et en un temps plutôt qu'en un autre, à cette recherche, et aussi selon les secours qu'il plaira à Dieu de nous fournir.

XXVI. Ce qui peut faire espérer d'avancer présentement dans l'intelligence de ce grand secret, c'est la raison particulière qu'on a de s'y appliquer. L'*Apocalypse* est profanée par d'indignes interprétations, qui font trouver l'Antechrist dans les saints, l'erreur dans leur doctrine, l'idolâtrie dans leur culte. On se joue de ce divin livre pour nourrir la haine et amuser les frivoles espérances d'un peuple crédule et prévenu. Ce n'est pas assez de gémir en secret d'un tel opprobre de l'Eglise et de l'Ecriture; il faut venger les outrages de la chaire de saint Pierre, dont on veut faire le siége du royaume antichrétien, mais les venger d'une manière digne de Dieu, en répandant des lumières capables de convertir ses ennemis ou de les confondre.

L'ouvrage est commencé ,et, par une disposition particulière de la providence de Dieu, il est commencé par les protestants. Il s'est trouvé dans leur communion des gens d'assez bon sens, pour être las et indignés des contes qu'on y débitait sur l'*Apocalypse* ; d'un Antechrist qui défend contre toutes les hérésies le mystère de Jésus-Christ, qui l'adore de tout son cœur, et qui apprend à mettre son espérance dans son sang ; d'une idolâtrie où non-seulement on reconnaît le seul Dieu qui de rien a fait le ciel et la terre, mais encore où tout se termine à le servir seul ; du mystère écrit sur la tiare du Pape, et du caractère de la bête, établi dans l'impression de la croix. Ils ont eu honte de voir introduire ces vains fantômes dans les admirables visions de saint Jean, et ils leur ont donné un sens plus convenable dans la dispersion des Juifs, dans l'histoire des combats de l'Eglise, et dans la chute de Rome, précipitée avec tous ses dieux et toute son idolâtrie. C'est Grotius et Hammond dont je veux parler, gens d'un savoir connu, d'un jugement exquis et d'une bonne foi digne de louange. Je ne me suis pas mis en soin de chercher les autres protestants qui sont entrés dans cette opinion, et je dirai seulement que c'est Bullinger, le successeur des Zwingle, qui en a l'un des premiers apporté les preuves ; car encore que selon les préjugés de sa secte, il ait fait tout ce qu'il a pu pour trouver l'Antechrist dans le Pape, et Babylone dans l'Eglise romaine, il a si bien établi le sens qui rapporte ces choses à l'ancienne Rome idolâtre, qu'il ne faut que ses seuls principes pour se déterminer à suivre ce sens.

Grotius, qui paraît en beaucoup d'endroits avoir profité de ses remarques, aurait eu un meilleur succès sans une erreur de chronologie où il est tombé. Au lieu de prendre de saint Irénée [1], auteur presque contemporain de saint Jean et des autres anciens auteurs [2], la vraie date de l'*Apocalypse* que tous les savants anciens et modernes ont suivie, il leur a préféré saint Epiphane, quoiqu'il soit seul dans son sentiment, et qu'il ne l'appuie d'aucune preuve : joint encore que sa négligence, en matière de chronologie, n'est ignorée de personne. Ainsi pour avoir mal daté ce divin livre, comme on le verra en son lieu très-clairement [3], et avoir mis sous Claudius l'exil de saint Jean, qui constamment n'est arrivé que longtemps après, vers la fin de Domitien ; lui et ceux qui l'ont suivi, non-seulement ont fait prédire à saint Jean des choses passées, c'est-à-dire ce qui était arrivé sous Néron, sous Vespasien, et dans les commencements de Domitien lui-même, mais encore ils ont embrouillé tout l'ordre de la prophétie : ce qui néanmoins n'empêche pas qu'ils n'aient donné d'excellentes vues pour la bien entendre. Le

[1] *S. Hipp.*, Gud., p. 74, 75, edit. Fabric , *De Antich.*. liv. XIV, p. 25.

[1] *Iren.*, l. v, 30. — [2] *Euseb.*, l. III, 18. — [3] Dans l'explication du chap. I, v 9.

P. Possines, qui a bâti sur le plan de Grotius, et qui en a suivi la chronologie, n'a pas laissé d'éclairer beaucoup la matière ; et on doit tâcher maintenant d'amener peu à peu la chose à sa perfection.

Notre siècle est plein de lumière ; les histoires sont déterrées plus que jamais, les sources de la vérité sont découvertes ; le seul ouvrage de Lactance, *Des morts des persécuteurs*, que l'Eglise vient de recouvrer, nous apprend plus les caractères de ces princes que n'avaient fait jusqu'ici toutes les histoires : le besoin pressant de l'Eglise et des âmes que l'on séduit par de trompeuses interprétations de l'*Apocalypse*, demande qu'on s'applique à la mieux entendre. Dans ce besoin, et avec de tels secours, on doit espérer quelque chose : c'est, en un mot, le motif de cet ouvrage; et s'il se trouve des gens assez humbles pour vouloir bien profiter de mon travail, tel quel, comme j'ai tâché de profiter de celui des autres, j'ose presque me promettre, et Dieu veuille bénir mes vœux! qu'on avancera dans la connaissance du secret de ce divin livre.

Quoi qu'il en soit, il est toujours bon de proposer ses pensées: une explication vraisemblable d'une prophétie si pleine de mystères ne laisse pas de fixer l'imagination, de réaliser, pour ainsi dire, le sujet des visions montrées à saint Jean, beaucoup mieux que ne peuvent faire des pensées confuses et vagues, et d'ouvrir l'entrée dans l'intelligence des merveilles qui sont découvertes à ce grand apôtre. Ainsi, après avoir vu le travail des autres, et leurs fautes, aussi bien que les endroits où ils ont heureusement rencontré, je tâche de proposer, avec une meilleure date, des événements plus particuliers, des caractères plus marqués, une suite plus manifeste, et de plus soigneuses observations sur les liaisons que saint Jean lui-même, pour diriger les esprits, a voulu donner à sa prophétie. Si je réussis, du moins en partie, à la bonne heure Dieu en soit loué à jamais ! sinon, j'aurai du moins gagné sur les protestants qui nous débitent leurs songes si mal suivis avec une assurance si étonnante, j'aurai, dis-je, gagné sur eux qu'avec un enchaînement plus clair dans les choses, des convenances plus justes, des principes plus assurés, et des preuves plus concluantes, on peut encore avouer qu'on est demeuré fort au-dessous du secret divin, et encore attendre humblement une plus claire manifestation de la lumière céleste.

Au reste, quoiqu'il paraisse assez inutile de demander de l'attention à son lecteur, car qui ne sait que sans attention les discours même les plus clairs n'entrent pas dans l'esprit? néanmoins en cette occasion, dans la révélation de tant de mystères, et dans la considération d'une si longue suite d'histoire, je me sens obligé de dire qu'on a besoin d'une attention particulière, sans quoi mes explications, mes réflexions, mes récapitulations, et, en un mot, tout ce que je fais pour soulager mon lecteur serait inutile. Qu'il se rende donc attentif, non pas tant à ma parole, qu'à l'ordre des jugements de Dieu, que je tâche de lui représenter après saint Jean. J'espère qu'il verra la lumière croître toujours visiblement devant lui, et qu'il aura le plaisir de ceux qui voyageant dans une nuit obscure, s'aperçoivent qu'insensiblement les ténèbres diminuent, et que l'aurore naissante leur promet le jour prochain.

Réflexion importante sur la doctrine de ce livre.

XXXVII. Pour ce qui regarde la doctrine de ce divin livre, elle est la même sans doute que des autres livres sacrés ; mais nous avons à y remarquer en particulier les vérités que nous y voyons particulièrement expliquées.

Nous y voyons avant toute chose le ministère des anges : on les voit aller sans cesse du ciel à la terre, et de la terre au ciel ; ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment, puisqu'ils impriment la marque salutaire sur le front des élus de Dieu[1], puisqu'ils atterrent le dragon qui voulait engloutir l'Eglise[2], puisqu'ils offrent sur l'autel d'or, qui est Jésus-Christ, les parfums qui sont les prières des saints[3]. Tout cela n'est autre chose que l'exécution de ce qui est dit, que « les anges sont esprits administrateurs envoyés pour le ministère de notre salut[4].» Tous les anciens ont cru dès les premiers siècles que les anges s'entremettaient dans toutes les actions de l'Eglise[5]: ils ont reconnu un ange qui présidait au baptême, un ange qui intervenait dans l'oblation, et la portait sur l'autel sublime, qui est Jésus-Christ; un ange qu'on appelait l'*Ange de l'oraison*[6], qui présentait à Dieu les vœux des fidèles; et tout cela est fondé principalement sur le chapitre VIII de l'*Apocalypse*, où on verra clairement la nécessité de reconnaître ce ministère angélique.

Les anciens étaient si touchés de ce ministère des anges, qu'Origène, rangé avec raison par les ministres au nombre des théologiens les plus sublimes[7], invoque publiquement et directement l'ange du baptême, et lui recommande un vieil-

[1] *Apoc.*, VII, 3. — [2] XII, 7. — [3] VIII, 3. — [4] *Hebr.*, I, 14. — [5] *Tert.*, *De bapt.*, 5, 6. — [6] *Id.*, *De orat.*, 12. — [7] *Jur.*, *Accomp. des proph.*, p. 333.

lard qui allait devenir enfant de Jésus-Christ par ce sacrement[1]; témoignage de la doctrine du IIIe siècle, que les vaines critiques du ministre Daillé ne nous pourront jamais ravir.

Il ne faut point hésiter à reconnaître saint Michel pour défenseur de l'Eglise, comme il l'était de l'ancien peuple, après le témoignage de saint Jean[2], conforme à celui de Daniel[3]. Les protestants qui, par une grossière imagination, croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent à ses saints et à ses anges dans l'accomplissement de ses ouvrages, veulent que saint Michel soit dans l'*Apocalypse* Jésus-Christ même le prince des anges, et apparemment dans Daniel le Verbe conçu éternellement dans le sein de Dieu[4]; mais ne prendront-ils jamais le droit esprit de l'Ecriture? Ne voient-ils pas que Daniel nous parle du prince des Grecs, du prince des Perses[5], c'est-à-dire sans difficulté, des anges qui président par l'ordre de Dieu à ces nations; et que saint Michel est appelé dans le même sens le prince de la Synagogue, ou, comme l'archange saint Gabriel l'explique à Daniel : « Michel votre « prince? » et ailleurs plus expressément : « Michel, un grand prince, qui est établi pour « les enfants de votre peuple? » Et que nous dit saint Gabriel de ce grand prince? « Michel, dit-« il, un des premiers princes[6]. » Est-ce le Verbe de Dieu égal à son Père, le Créateur de tous les anges et le souverain de tous ces princes, qui est seulement un des premiers d'entre eux? Est-ce là un caractère digne du Fils de Dieu? Que si le Michel de Daniel n'est qu'un ange, celui de saint Jean, qui visiblement est le même dont Daniel parle, ne peut pas être autre chose. Si le dragon et ses anges combattent contre l'Eglise il n'y a point à s'étonner que saint Michel et ses anges la défendent[7]. Si le dragon prévoit l'avenir et redouble ses efforts contre l'Eglise, lorsqu'*il voit qu'il lui reste peu de temps* pour la combattre[8]; pourquoi les saints anges ne seraient-ils pas éclairés d'une lumière divine pour prévoir les tentations qui sont préparées aux saints, et les prévenir par leurs secours?

Quand je vois dans les prophètes, dans l'*Apocalypse* et dans l'Evangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs[9], l'ange des petits enfants, qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent[10], l'ange des eaux, l'ange du feu[11], et ainsi des autres; et quand je vois parmi tous ces anges celui qui met sur l'autel le céleste encens des prières[1] : je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges; je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider : car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse. Mais à Dieu ne plaise que je voie rien dans toutes ces expressions de l'Ecriture qui blesse la médiation de Jésus-Christ, que tous les esprits célestes reconnaissent comme leur Seigneur; ou qui tienne des erreurs païennes, puisqu'il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre, dont la puissance est bornée; et un Dieu qui, faisant tout et pouvant tout, honore ses créatures, en les associant, quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action!

XXVIII. Je vois aussi dans l'*Apocalypse* non-seulement une grande gloire, mais encore une grande puissance dans les saints. Car Jésus-Christ les met sur son trône; et comme il est dit de lui dans l'*Apocalypse*, conformément à la doctrine du *ps.* II, qu'il gouvernera les nations « avec un sceptre de fer[2], » lui-même, dans le même livre, il applique le même psaume et le même verset à ses saints, en assurant qu'en cela « il leur donne ce qu'il a reçu de « son Père[3]. » Ce qui montre que non-seulement ils seront assis avec lui dans le jugement dernier, mais encore que dès à présent il les associe aux jugements qu'il exerce. Et c'est aussi en cette manière qu'on l'entendait dès les premiers siècles de l'Eglise, puisque saint Denis d'Alexandrie, qui fut une des lumières du IIIe, l'explique ainsi en termes formels par ces paroles[4] : « Les divins martyrs sont maintenant assesseurs de Jésus-Christ et associés à son royaume, ils participent à ses jugements, et ils jugent avec lui; » où il ne faut pas traduire, comme ont fait quelques-uns, qu'*ils jugeront avec lui* : « *cum illo judicaturi;* » mais qu'*ils jugent*, au temps présent, συνδιχαζοντες; d'où ce grand homme conclut : « Les martyrs ont reçu nos frères tombés; casserons-nous leur sentence, et nous rendrons-nous leurs juges?

Et on ne doutera pas que saint Denis n'ait très bien pris l'esprit de saint Jean, si on considère ces paroles de l'*Apocalypse*[5] : « Je vis les « âmes de ceux qui avaient été décapités pour le « témoignage de Jésus et des trônes, et le juge-

[1] *Orig., Hom. in Ezech.* — [2] *Apoc.*, XII, 7. — [3] X, 13, 21; XII, 1. — [4] *Du Moul., Accomp. des proph.*, sur le chap. VII, ỳ 7, p. 173 et 178. — [5] *Dan.*, X, 13, 20. — [6] *Dan.*, X, 21; XII, 1. — [7] *Apoc.*, XII, 7. — [8] *Ibid.*, 12. — [9] *Dan.*, X, 13, 20, 21; XII, 1. — [10] *Matth.*, XVIII, 10. — [11] *Apoc.*, XIV, 18; XVI, 5.

[1] *Apoc.*, VIII, 3. — [2] *Ibid.*, XIX, 15; *Psal.*, II, 9. — [3] *Apoc.*, II, 27. — [4] *Euseb.*, XI, 42. — [5] *Apoc.*, XX, 4.

« ment leur fut donné. » C'est à ces âmes séparées des corps, qui n'avaient encore eu part qu'à la *première résurrection* que nous verrons n'être autre chose que la gloire où seront les saints avec Jésus-Christ avant le jugement dernier; c'est dis-je, à ces âmes saintes que le jugement est donné. Les saints jugent donc le monde en cet état; *ils règnent avec Jésus-Christ*, et ils sont associés à son empire.

XXIX. Origène, en interprétant ce passage du chapitre xx de l'*Apocalypse*, a écrit ces mots : « Comme ceux qui servaient à l'autel, selon la loi de Moïse, semblaient donner la rémission des péchés par le sang des taureaux et des boucs; ainsi les âmes de ceux qui ont été décollés pour le témoignage de Jésus ne sont pas assises inutilement à l'autel céleste, et y administrent la rémission des péchés à ceux qui y font leur prière [1]. » Par où ce grand homme entreprend de prouver « que de même que le baptême de sang de Jésus-Christ a été l'expiation du monde, ainsi en est-il du baptême du martyre, par lequel plusieurs sont guéris et purifiés; » d'où il conclut qu'on peut dire en quelque façon « que, de même que nous avons été rachetés par le sang précieux de Jésus; ainsi quelques-uns seront rachetés par le sang précieux des martyrs, sans souffrir eux-mêmes le martyre [2]. » Voilà ce qu'écrit un si grand auteur du IIIe siècle de l'Eglise. L'ouvrage d'où est tiré le passage qu'on vient de voir a été imprimé à Bâle par les soins d'un docteur protestant. Origène enseigne la même chose sur les *Nombres* [3], et il prouve par cet endroit de l'*Apocalypse* que les saints martyrs présents devant Dieu et à son autel céleste, y font une action du sacerdoce en expiant nos péchés. Que les ministres pèsent les paroles de ce grand homme, et qu'ils apprennent à ne prendre pas au criminel des expressions dans le fond aussi véritables que fortes, pourvu qu'on les entende avec la modération dont le curieux Dodwel, protestant anglais, a donné l'exemple [4], en montrant qu'on peut étendre, en un très-bon sens, sur les membres de Jésus-Christ, les prérogatives du chef.

XXX. On demandera peut-être comment les saintes âmes sont associées au grand ouvrage de Jésus-Christ et aux jugements qu'il exerce sur la terre. Mais saint Jean nous enseigne que c'est par leurs prières, puisqu'il nous fait ouir, *sous l'autel*, qui est Jésus-Christ, *les âmes des saints*, qui prient Dieu de venger leus sang répandu, c'est-à-dire de punir les persécuteurs, et de mettre fin aux souffrances de l'Eglise [1]. A quoi on leur répond qu'*il faut qu'elles attendent encore un peu*, 11; ce qui montre quelles sont exaucées, mais en leur temps. Et c'est pourquoi au chapitre VIII, 5, lorsque la vengeance commence, c'est ensuite de la prière des saints, tant de ceux qui sont dans le ciel, que de ceux qui sont encore sur la terre.

XXXI. Le même passage de l'*Apocalypse*, en nous apprenant ce que demandent les âmes saintes pour l'Eglise, nous fait voir aussi que l'état de souffrance et d'oppression où elle se trouve ne leur est pas inconnu, comme nos frères errants ont voulu se l'imaginer, en les mettant au nombre des morts, qui ne savent rien de ce qui se passe sur la terre; et au contraire le Saint-Esprit nous fait voir que non-seulement elles voient l'état présent de l'Eglise, mais encore que Dieu leur découvre trois importants secrets de ses jugements : le premier, que la vengeance est différée, en leur disant : *Attendez;* le second, que le délai est court, puisqu'on leur dit : *Attendez un peu;* le troisième contient la raison de ce délai, clairement expliquée dans ces paroles : « Jusqu'à ce que le « nombre de vos frères soit accompli. [2] »

XXXII. Comme Dieu leur fait connaître quand il diffère sa juste vengeance, il leur apprend aussi quand il l'exerce; et de là vient cette voix à la défaite de Satan et de ses anges : « O cieux ! « réjouissez-vous, et vous qui y habitez [3] ! » et encore un autre cantique des âmes saintes : « Qui ne vous craindra, ô Seigneur! et qui ne « glorifiera votre nom? car vous seul êtes saint, « et toutes les nations viendront et se prosterneront en votre présence; parce que vos jugements se sont manifestés [4]; » et enfin une autre voix adressée aux saints à la chute de la grande Babylone : « O ciel ! réjouissez-vous, et « vous, saints apôtres, et vous, saints prophètes; « parce que Dieu l'a jugée pour les attentats « qu'elle avait commis contre vous [5]; » où les saintes âmes sont invitées à prendre part à la justice que Dieu avait faite de leur sang, et à la gloire qu'il en reçoit. Et pour montrer que l'invitation faite en ce lieu aux âmes saintes de prendre part aux jugements que Dieu exerce est effective, on la voit bientôt après suivie des acclamations et des cantiques de tous les saints sur ces terribles jugements. Tout retentit de l'*Alleluia*, c'est-à-dire de l'action de grâces qu'on en rend à Dieu dans le ciel [6]; par où il paraît qu'une des plus grandes occupations des citoyens du ciel est de louer Dieu dans la manifestation de ses ju-

[1] *Orig., Exhort. ad martyrium*, n. 30, p. 193, edit. Bas., an 1674. — [2] *Ibid.*, p. 218, n. 50. — [3] Hom. 10 *in Num.*, n. 3 — [4] *Dod., Diss. Cypr.*, VIII, n. 2 et seq.

[1] *Apoc.*, VI, 10. — [2] *Ibid.*, 11. — [3] *Ibid.*, XII, 12. — [4] *Ibid.*, XV, 4. — [5] *Ibid.*, 20. — [6] *Ibid.*, XIX, 1, 2, 3, 4.

gements, et dans l'accomplissement des secrets qu'il a révélés à ses prophètes.

XXXIII. Cette parole qu'on vient d'entendre, adressée aux saintes âmes dans l'*Apocalypse*, à la chute de Babylone ; « Réjouissez-vous, ô saints « apôtres ! et vous, saints prophètes, » me fait souvenir d'une imitation de cette voix dans saint Hippolyte [1], lorsqu'en rapportant les oracles du Saint-Esprit prononcés par Isaïe et les autres saints prophètes, il leur parle en cette sorte: « Paraissez, ô bienheureux Isaïe ! dites nette- « ment ce que vous avez prophétisé sur la grande « Babylone. Vous avez aussi parlé de Jérusalem, « et tout ce que vous avez dit s'est accompli. » Et après avoir récité ce qu'il en a dit : « Quoi donc ! » continue ce saint évêque martyr, « tout cela ne « s'est-il pas fait comme vous l'avez prédit ? n'en « voit-on pas le manifeste accomplissement ? « Vous êtes mort dans le monde, ô saint pro- « phète ! mais vous vivez avec Jésus-Christ. Y « a-t-il donc parmi vous autres, bienheureux « esprits, quelqu'un qui me soit plus cher qui « vous ? » Puis après avoir allégué le témoignage de Jérémie et de Daniel, il parle ainsi à ce dernier : O Daniel ! je vous loue au-dessus de « tous les autres. Mais saint Jean ne nous a pas « trompés non plus que vous. Saintes âmes, par « combien de bouches, par combien de lan- « gues vous glorifierai-je, ou plutôt le Verbe qui « a parlé par vous ? Vous êtes morts avec Jé- « sus-Christ ; mais vous vivez aussi avec lui, « écoutez, et réjouissez-vous ; voilà que toutes « les choses que vous avez prédites sont accom- « plies dans leur temps, car c'est après les avoir « vues que vous les avez annoncées à toutes les « générations. Vous avez été appelés prophètes, « afin de pouvoir sauver tous les hommes ; car « on est alors vraiment prophète , lorsqu'après « avoir publié les choses futures, on les fait voir « arrivées comme on les a dites. Vous avez été « les disciples d'un bon maître. C'est avec raison « que je vous parle comme étant vivants, car « vous avez déjà dans le ciel la couronne de vie « et d'incorruptibilité qui nous y est réservée. « Parlez-moi, ô bienheureux Daniel ! confirmez- « moi la vérité et remplissez-moi de vos lumiè- « res, je vous en conjure. Vous avez prophétisé « sur la lionne qui était en Babylone. Ré- « jouissez-vous, ô saint Prophète ! vous ne vous « êtes point trompé, et tout ce que vous en avez dit a eu son effet. » Voilà ce que dit saint Hippolyte, le vrai Hippolyte, ce saint évêque et martyr du commencement du IIIe siècle. C'est ainsi qu'à l'imitation de saint Jean il invite les saints prophètes à se réjouir de l'accomplissement de leurs prophéties: de quelque sorte qu'on tourne les paroles qu'il adresse, à l'exemple de saint Jean, le moins qu'on y puisse voir c'est, selon que nous a montré le même apôtre, que les prophètes ressentent ce qui se passe dans l'univers en exécution des oracles qu'ils ont prononcés ; et ce saint martyr ne leur répète si souvent qu'ils sont vivants avec Jésus-Christ, qu'afin de nous faire entendre ce qu'ils voient dans sa lumière, et que ce n'est pas en vain qu'on les invite à la joie à cause d'un si manifeste accomplissement de leurs prophéties.

Que s'il en est ainsi des prophètes, il faut conclure que ce qu'a dit saint Paul, que *les prophéties s'évanouissent* au siècle futur [1], se doit entendre d'une manière plus haute qu'on ne le pense peut-être au premier abord : car encore que les prophéties, dans ce qu'elles ont d'obscur et d'enveloppé, se dissipent à l'apparition manifeste de la lumière éternelle, elles demeurent quant au fond, et se trouvent plus éminemment dans la vision bienheureuse, où tous les dons sont renfermés. La prophétie en ce sens convient à tous ceux qui voient Dieu : c'est pourquoi nous venons de voir dans saint Jean que ce n'est pas seulement les prophètes et les apôtres qui se réjouissent dans le ciel des jugements que Dieu exerce : mais que c'est aussi avec eux tous les bienheureux esprits, parce que dans cette éternelle union qu'ils ont en Dieu, ils ont tous le même sujet de joie. Ils voient tout, parce qu'ils ont à louer Dieu de tout. Nous avons vu qu'ils le louent des ouvrages de sa justice, ils ne célèbrent pas moins ceux de sa miséricorde; puisque Jésus-Christ nous apprend que la conversion d'un pécheur fait une fête dans le ciel [2]: « Et toutes les voies de Dieu n'étant que miséricorde et justice [3], » avoir à le louer sur l'exercice de ces deux grands attributs c'est avoir à le louer dans tous ses ouvrages : ce qui démontre que l'état des âmes saintes est si éloigné de l'ignorance qu'on leur attribue de ce qui se passe sur la terre, qu'au contraire la connaissance de ce qui s'y passe, en faisant le sujet de leur joie et de leurs louanges, fait aussi une partie de leur félicité ; de sorte qu'en les invitant, comme nous faisons, à prendre part à nos misères et à nos consolations, c'est entrer dans les desseins de Dieu et nous conformer à ce qu'il nous a révélé de leur état.

XXXIV. Pour achever d'expliquer les difficultés générales qui regardent l'*Apocalypse*, on pourrait proposer cette question : Si les visions célestes qui sont envoyées à saint Jean par le ministère des anges se sont faites par forme d'apparition

[1] *Hipp.*, Gud., p. 4 seq., edit. Fabr., 30, 31, etc., *De Antich.*, pag. 15 seq.

[1] *I Cor.*, XIII, 8. — [2] *Luc*, XV, 7. — [3] *Psal.*, XXIV, 10.

et en lui présentant des objets visibles ; ou si ç'a été seulement en lui formant dans l'esprit des images de la nature de celles qui paraissent dans les songes prophétiques et dans les extases. Et premièrement, il est constant que, dans toute sa révélation, saint Jean ne nous donne aucune idée de ces divins songes que Dieu envoie dans le sommeil, tels que Daniel les remarque dans sa prophétie, lorsqu'il dit qu'*il vit un songe*, qu'*il vit en sa vision pendant la nuit*, et autres choses semblables [1]. Saint Jean ne dit jamais rien de tel : au contraire, il paraît toujours comme un homme à la vérité *ravi en esprit*, ainsi qu'il parle [2]; mais qui veille ; à qui on ordonne *d'écrire ce qu'il entend ;* qui est *prêt à écrire* ou qui écrit en effet ce qui lui paraît, à mesure que l'esprit qui agit en lui le lui présente [3]. Il semble même en certains endroits que ses sens étaient frappés de quelques objets, comme lorsqu'il dit : « Un grand prodige apparut dans le ciel ; » et encore : « Je vis un grand prodige dans le ciel ; » et enfin : « Je voulais écrire ce que venaient de « prononcer les sept tonnerres [4]. »

On pourrait encore demander ce que veulent dire ces mots de saint Jean : *J'ai été ravi en esprit ;* si c'est qu'un esprit envoyé de Dieu l'enleva et le transporta où Dieu voulait, comme il paraît souvent dans *Ezéchiel*, II, 2 ; III, 12 ; VIII, 3 ; XI, 1, etc. ; ou si c'est seulement, comme il semble plus naturel, que son esprit, ravi en extase, voit ce qu'il plaît à Dieu de lui montrer ; et, en ce cas, s'il est ravi de cette sorte *dans le corps, ou hors du corps*, comme parle saint Paul [1].

[1] *Dan.*, VII, 1, 2. — [2] *Apoc.*, 1, 10 ; IV, 2 ; XVII, 3 ; XXI, 10. — [3] *Ibid.*, I, 11, 19 ; II, 1 seq. ; X, 4 ; XIX, 9. — [4] *Ibid.*, X, 3 ; XII, 1 ; XV, 1, etc.

Mais le plus sûr en ces matières est de répondre humblement qu'on ne le sait pas, et qu'il est peu important de le savoir ; car, pourvu qu'on sache que c'est Dieu qui parle, qu'importe de savoir comment et par quel moyen, puisque même ceux qu'il honore de ces célestes visions ne le savent pas toujours ? « Je sais un homme, » dit saint Paul [2], « qui a été ravi au troisième ciel ; « mais si ç'a été dans le corps, je ne le sais pas ; ou, « si ç'a été hors du corps, je ne le sais pas : « Dieu le sait. » Et encore : « Je sais que cet « homme a été ravi jusqu'au paradis ; je ne sais « si c'est dans le corps ou hors du corps : Dieu « le sait. » Voyez combien de fois, et avec quelle force un si grand Apôtre nous déclare qu'il ne savait pas ce qui se passait dans son propre esprit, tant il était possédé de l'Esprit de Dieu et ravi hors de lui-même dans cette extase. Que si Dieu fait dans ses serviteurs ce qu'eux-mêmes ne savent pas, qui sommes-nous, pour dire que nous le savons? Disons donc ici de saint Jean ce que saint Paul disait de lui-même : Je sais que le Saint-Esprit l'a ravi d'une manière admirable, pour lui découvrir les secrets du ciel ; de quelle sorte il l'a ravi, « je ne le sais pas : Dieu le « sait ; » et il me suffit de profiter de ses lumières. Mais après ces réflexions que nous avons faites en général sur l'*Apocalypse*, il est temps de venir avec crainte et humilité à l'explication particulière des mystères que contient ce divin livre.

[1] *II Cor.*, XII, 2, 3. — [2] *Ibid.*

L'APOCALYPSE

OU

RÉVÉLATION DE SAINT JEAN, APOTRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le titre de ce divin livre. — Le salut et l'adresse de la prophétie aux sept Eglises d'Asie. — L'apparition de Jésus-Christ, auteur de la prophétie, et ses paroles à saint Jean.

1. La révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et il l'a fait connaître en envoyant son ange à Jean son serviteur.

2. Qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ.

3. Heureux celui qui lit [1] et écoute les paroles de cette prophétie, et garde les choses qui y sont écrites ; car le temps est proche.

4. Jean aux sept Eglises qui sont en Asie : la grâce et la paix soient avec vous, de la part de celui qui est, qui était et qui doit venir [1], et de la part des sept esprits qui sont devant son trône.

5. Et de la part de Jésus-Christ qui est le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, et le prince des rois de la terre [2] ; qui nous a aimés et nous a lavés dans son sang.

6. Et nous a faits [3] le royaume et les sacrificateurs de Dieu et de son Père : à lui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

[1] Et ceux qui écoutent et gardent.

[1] Qui vient. — [2] A lui qui nous a aimés. — [3] Rois et sacrificateurs.

7. Il viendra sur les nuées ; et tout œil le verra, et même ceux qui l'ont percé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant : certainement. Amen.

8. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était et qui doit venir, le Tout-Puissant.

9. Moi, Jean, votre frère, qui ai part [1] à la tribulation et au règne, et la patience de Jésus-Christ, j'ai été [2] dans l'île nommée Pathmos, pour la parole de Dieu, et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus [3].

10. Un jour de dimanche, je fus ravi en esprit : et j'entendis derrière moi une voix éclatante comme une trompette,

11. Qui disait [4] : Ecris dans un livre ce que tu vois [5] et l'envoie aux sept Eglises qui sont en Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée.

12. Je me tournai pour voir quelle était la voix qui me parlait. Et en même temps je vis sept chandeliers d'or.

13. Et au milieu des sept [6] chandeliers d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint sur les mamelles d'une ceinture d'or [7].

14. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige ; et ses yeux paraissaient comme une flamme de feu.

15. Ses pieds étaient semblables à l'airain fin [8], quand il est dans une fournaise ardente ; et sa voix égalait le bruit des grandes eaux.

16. Il avait sept étoiles en sa main droite : de sa bouche sortait une épée à deux tranchants [9] ; et son visage était aussi lumineux que le soleil dans sa force.

17. Dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme mort ; mais il mit la main droite sur moi [10], en disant : ne crains point, je suis le premier et le dernier ;

18. Celui qui vis : j'ai été mort, mais je suis vivant dans les siècles des siècles [11] ; et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer.

19. Ecris donc les choses que tu as vues, celles qui sont, et celles qui doivent arriver ensuite.

20. Voici les mystères des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite, et des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les sept anges des sept Eglises, et les sept chandeliers [12] sont les sept Eglises.

—

Remarques générales sur tout le livre. — Les fonctions prophétiques divisées en trois. — Les parties de ce livre. — Les avertissements. — Les prédications. — Les promesses.

Les prophètes ont trois fonctions principales : ils instruisent le peuple, et reprennent ses mauvaises mœurs ; ils lui prédisent l'avenir ; ils le consolent et le fortifient par des promesses : voilà les trois choses qu'on voit dans toutes les prophéties. Saint Jean les accomplit toutes trois : il avertit les Eglises au chapitre II et III. Il prédit l'avenir depuis le chapitre IV jusqu'au XXe. Enfin il promet la félicité du siècle à venir, et en fait la description dans les chapitres XXI et XXII. Ainsi nous diviserons ce livre en trois parties, dont la première contiendra les avertissements ; la seconde, les prédictions ; et la troisième, les consolations et les promesses. Il faut néanmoins observer que ces trois choses sont répandues dans tout l'ouvrage, encore que chacune d'elles ait ses chapitres qui lui sont particulièrement consacrés, selon l'ordre qu'on vient de marquer.

[1] Comme vous. — [2] J'ai été relégué. — [3] A Jésus-Christ. — Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier. — [5] Et envoie aux Eglises d'Asie. — [6] *Sept* n'y est pas. — [7] *D'or* n'y est pas. — [8] Pénétrés de feu comme dans une fournaise. — [9] Bien affilés. — [10] En me disant. — [11] En me disant. — [12] *Amen.*

EXPLICATION DU CHAPITRE PREMIER.

« Apocalypse : » c'est la même chose en grec que « révélation » en français.

De saint Jean, apôtre : « le grec l'appelle ici le *théologien*, qui est le titre ordinaire que les saints docteurs de l'Eglise d'Orient donnent à cet apôtre, à cause de la sublimité de la doctrine de son Evangile, où, plus que dans tous les autres et dès le commencement, est proposée la théologie de la naissance éternelle de Jésus-Christ.

1. « La révélation de Jésus-Christ : » on voit ici que Jésus-Christ est le véritable auteur de cette prophétie, selon qu'il est remarqué *préf.* n. I. C'est donc ici la prophétie de Jésus-Christ même : ce qui donne beaucoup de dignité à ce livre.

« Que Dieu lui a donnée : » à Jésus-Christ, qui, en effet, parle et ordonne presque partout ; qui apparaît à saint Jean, et lui parle dès le commencement de ce chapitre, ℣ 13, et qui dit encore à la fin du livre : « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon « ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Eglises [1]. »

« Qui doivent arriver bientôt : » c'est ce que saint Jean répète souvent, comme dans ce chapitre, ℣ 3, où il dit : « Le temps est proche ; » et encore plus expressément [2] : « Ne scelle point « les paroles de la prophétie de ce livre, car le « temps est proche ; » au lieu qu'il est dit à Daniel [3] : « Scelle la prophétie, car le temps est « éloigné ; » par où le Saint-Esprit nous fait entendre que si les choses qu'il révélait à Daniel devaient arriver longtemps après, il n'en était pas ainsi de celles qu'il révèle ici à saint Jean. Nous verrons, en effet, que ce saint apôtre prédit la suite des événements qui allaient commencer à paraître incontinent après lui.

« En envoyant son ange : » c'est Jésus-Christ qui envoie l'ange à saint Jean, pour lui annoncer l'avenir. Ainsi Jésus-Christ est le prophète : l'ange est son interprète, et le porteur de ses ordres à saint Jean ; et saint Jean est l'écrivain sacré, choisi pour recueillir cette prophétie et l'envoyer aux Eglises.

[1] Cap. XXII, 16. — [2] XXII, 10. — [3] VIII, 26 ; XII, 4, 9.

2. « Qui a rendu témoignage à la parole de « Dieu : » par la prédication, comme les autres apôtres ; car il n'avait point encore écrit son Evangile.

« De tout ce qu'il a vu : » c'est l'ordinaire de saint Jean d'avertir toujours qu'il écrit de Jésus-Christ ce qu'il en a vu. « Nous avons vu sa « gloire [1]. » Et encore : « Celui qui l'a vu en a « rendu témoignage [2] ; » et dans la Ire Epître : « Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que « nous avons touché de nos mains, touchant la « parole de vie, » c'est ce que « nous vous an- « nonçons [3]. » Saint Jean se désigne donc dans son *Apocalypse* par son caractère le plus ordinaire, afin qu'on ne doute pas qu'il ne soit l'auteur de cette prophétie.

« 3. Heureux celui qui lit... » On ne pouvait rien dire de plus fort pour concilier l'attention et attacher le Chrétien à la lecture de ce livre, où il trouvera en effet de sensibles consolations.

« Et garde les choses qui y sont écrites : » principalement contre l'idolâtrie.

« Car le temps est proche : » le temps de la tentation et des grandes persécutions va arriver, et il est temps que les Eglises s'y préparent.

« 4. La grâce et la paix soient avec vous. » C'est une manière de saluer très-familière aux Hébreux ; mais d'une force particulière parmi les fidèles, parce que la vrai grâce et la vraie paix leur est donnée par Jésus-Christ.

« De la part de celui qui est : » Gr. ἀπὸ τοῦ ὁ ὤς, dont le nom est « Celui qui est [4] ; » et saint Jean ajoute : « qui était, et qui doit venir ; » pour spécifier davantage toutes les différences des temps. *Qui était* : c'est la marque de l'éternité, qui n'a pas de commencement, ou quelque temps qu'on marque : il était ; c'est ainsi qu'est désignée l'éternité du Verbe : « Au com- « mencement le Verbe était [5], » où, si l'on disait qu'il a été, il semblerait qu'il ne fût plus. Qui « doit venir : Gr. qui vient, » pour marquer que c'est bientôt. Ainsi la Samaritaine : *Le Christ vient* [6], c'est-à-dire, il va venir. Saint Jean ne dit point, *qui sera*, mais, qui vient, car il n'y a de futur en Dieu que par rapport à ses œuvres.

« De la part des sept esprits. » Les interprètes et les Pères mêmes sont partagés sur ce passage ; quelques-uns entendent le Saint-Esprit par rapport à ce qui est écrit dans Isaie, XI, 2 : « L'Es- « prit du Seigneur ... l'Esprit de sagesse, d'en- « tendement, » etc., où le Saint-Esprit, un dans sa substance, et comme multiplié en sept, à cause qu'il se distribue par sept dons principaux. D'autres entendent sept anges qui sont représentés comme les premiers [1], par rapport aux sept principaux seigneurs du royaume de Perse [2]. Et on voit, dans ce livre-ci même « les sept lam- « pes brûlantes... qui sont les sept esprits de « Dieu, IV, 5 ; les sept cornes et les sept yeux « de l'agneau, qui sont encore les sept esprits « de Dieu envoyés par toute la terre, V, 6, et plus « expressément les sept anges qui sont devant « Dieu, VIII, 2. »

En faveur de la première interprétation, on dit qu'il est malaisé d'entendre que sept anges soient *les sept cornes*, c'est-à dire la force ; et *les sept yeux*, c'est-à dire la lumière de l'Agneau : au lieu qu'en parlant du Saint-Esprit, par rapport à ses sept dons, tout semble mieux convenir ; et on entend très-bien que ces sept esprits, c'est-à-dire ces sept dons, son envoyés par l'Agneau dans toute la terre, parce que c'est par Jésus-Christ que les dons du Saint-Esprit sont répandus.

Il y a pourtant ici un grand inconvénient. Car outre que c'est sans exemple qu'on personnifie en cette sorte les dons de Dieu, en saluant de leur part, comme d'une personne distincte, les fidèles et les Eglises, on voit encore que ces sept esprits sont mis ici « devant le trône de Dieu, « IV, et qu'ils sont comme sept lampes brûlan- « tes devant le trône de Dieu, IV, 5. » Or il convient au Saint-Esprit d'être dans le trône, et non pas devant le trône, comme un simple ornement du temple de Dieu. Et on pourrait dire que les sept anges sont les cornes et les yeux de l'Agneau, au même sens que les magistrats principaux sont les yeux du prince et les instruments de sa puissance ; ce qui même convient à des anges plutôt qu'au Saint-Esprit, égal au Fils.

On a pu voir, dans la réflexion après la préface, ce que saint Jean nous a enseigné de la grande part qu'ont les anges à notre salut : c'est ce qui lui a donné lieu de nous saluer en leur nom, et de nous souhaiter de si grands biens de leurs part. *Voy.* encore, sur ces sept esprits, chapitre III, 1.

Ceux qui ne trouvent pas bon qu'on mette les anges avec Dieu et avec Jésus-Christ ont oublié ce passage de saint Paul : « Je vous conjure de- « vant Dieu, devant Jésus-Christ et les saints « anges [3]. »

Que si l'on met Jésus-Christ après, ce peut être en le regardant selon sa nature humaine, par laquelle il est mis « un peu plus bas que les « anges, » selon le psaume VIII, et selon saint Paul [4] ; et néanmoins en le relevant aussitôt après par des éloges dignes de lui. Mais il y a,

[1] *Joan.*, I, 14. [2] *Ibid.*, XIX, 35. — [3] I. *Joan.*, I, 1. — [4] *Exod.*, III, 14. — [5] *Joan.*, I, 1. — [6] *Ibid.*, IV, 25.

[1] *Tob.*, XII, 15. — [2] *Esth.*, I, 14. — [3] I. *Tim.*, V, 21. — [4] *Hebr.*, II, 7, 9.

outre cela, dans cet endroit de l'*Apocalypse*, une raison particulière de mettre Jésus-Christ le dernier pour mieux continuer le discours.

6. Et nous a faits le royaume et les sacrifi- « cateurs de Dieu : » selon ce que dit saint « Pierre : Vous êtes le sacerdoce royal [1]. « Et en- « core : Vous êtes le sacerdoce pour offrir à Dieu « des sacrifices spirituels agréables par Jésus- « Christ [2]. » C'est ce que saint Jean répète souvent [3]. le Gr., « Nous a faits rois et sacrificateurs » c'est le même sens, car nous sommes le royaume de Dieu, parce qu'il règne sur nous : et par là nous régnons non-seulement sur nous-mêmes, mais encore sur toutes les créatures, que nous faisons servir à notre salut. Et comme saint Pierre entend que nous sommes sacrificateurs, lorsqu'il nous appelle sacerdoce ; ainsi, quand saint Jean dit que nous sommes le règne ou le royaume de Dieu, il entend aussi par là qu'il nous a fait rois.

« 7. Et ceux qui l'ont pèrcé, selon ce qui est « dit par le Prophète, ils verront celui qu'ils ont « percé [4]. » Ce passage de Zacharie est rapporté par saint Jean dans son Evangile [5]. Ceci regarde son second avénement.

Amen : manière d'assurer parmi les Hébreux, très-commune dans l'Evangile et dans la bouche du Fils de Dieu.

« 8. Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le commence- « ment et la fin : » celui par qui tout commence, celui à qui tout se termine, que nul ne précède, à qui nul ne succède, ce qui est encore répété [6]. L'*alpha* et l'*oméga* sont la première et la dernière lettre de l'alphabet grec, comme tout le monde sait.

« 9. Moi Jean, votre frère qui ai part à la tri- « bulation..... » Le martyre de saint Jean, lorsqu'il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, n'est ignoré de personne, et on en trouve l'histoire dans Tertullien et dans les autres Pères [7]. « J'ai été en l'île nommé Pathmos : » incontinent après qu'il eut été jeté dans l'huile bouillante, comme le même Tertullien et les autres l'ont raconté. Saint Irénée marque distinctement le temps de l'*Apocalypse* par ces paroles précises : « Il n'y a pas longtemps que l'*Apocalypse* ou la révéllation a été vue (par saint Jean) et cela est arrivé presque de notre temps, sur la fin du règne de Domitien [8] : » ce qui rend cette date très-certaine, à cause que saint Irénée en était très- proche, comme il le remarque lui-même, et d'ailleurs très-bien instruit des actions de saint Jean par saint Polycarpe, disciple de cet apôtre, avec qui saint Irénée avait conversé, comme il le raconte [1].

Saint Clément d'Alexandrie [2], très-ancien auteur, s'accorde parfaitement avec lui aussi bien que Tertullien, qui met clairement l'exil de saint Jean après qu'il eut été dans la chaudière bouillante [3]. Or cela ne peut être arrivé que dans la persécution de Domitien ; la précédente, qui fut celle de Néron, n'étant signalée par le martyre d'aucun autre apôtre, que par celui de saint Pierre et de saint Paul.

Quant à ce que saint Epiphane met l'exil de saint Jean à Pathmos au temps de Claudius [4], il est seul de son avis : Il ne le soutient par aucune preuve ; son autorité ne peut être considérable en comparaison des auteurs beaucoup plus anciens que lui, dont nous avons vu le témoignage, et surtout en comparaison de saint Irénée, qui est presque contemporain de saint Jean. Aussi Euzèbe, saint Jérôme, et tous les autres, anciens et modernes, ont-ils suivi saint Irénée [5]. On sait d'ailleurs que saint Epiphane est peu exact dans l'histoire et pour les temps. Ce qui pourrait l'avoir trompé, c'est ce qui est écrit dans les *Actes*, que Claudius chassa de Rome les Juifs [6] ; mais cela même fait contre lui ; parce que si on écrit que Claudius chassa les Juifs de Rome, on n'écrit pas qu'il leur fit souffrir aucun supplice, et encore moins celui de la mort, comme il faudrait qu'il eût voulu faire à saint Jean, puisque constamment c'est après cette chaudière bouillante qu'il fut relégué à Pathmos ; outre qu'il y a grande différence entre une simple rélégation hors de Rome, telle qu'on la voit dans Aquila [7], et une déportation dans une île, comme elle arriva à saint Jean ; et il n'y aurait pas de raison qu'Aquila fût avec saint Paul tranquillement à Ephèse, dans une si belle ville, pendant que saint Jean aurait été banni dans une île aussi misérable et aussi éloignée de tout commerce que celle de Pathmos.

10. Un jour de dimanche » : saint Jean remarque soigneusement qu'il a reçu la révélation étant dans la souffrance, et en un jour de dimanche, au jour consacré à Dieu et à la dévotion publique.

« Une voix » : les voies que saint Jean entend viennent de divers endroits. Il en vient de Jésus-Christ même, comme ici, et encore, IV 1, il en vient des anges, et c'est ce qu'on voit presque partout. Il en vient des quatre animaux, ou des vieillards en divers endroits : mais très-souvent

[1] I *Petr.*, II, 9. — [2] *Ibid.*, 5. — [3] *Apoc.*, V, 10 ; XX, 6. — [4] *Zac.*, XII, 10. — [5] *Joan.*, XIX, 37. — [6] *Apoc.*, XXI 6 ; XXII, 13. — [7] *De præs* .. c. 36, *Iren.*, V, 30. — [8] *Iren.*, V, 3.

[1] *Id.*, *Epist. ad Florin.*, apuſi Euseb., V, 19, et in op. S. Iren., p. 340 — [2] *Clem.* Alex., *Quis dives salvetur.* n. 42. — [3] *De præsc.* c. 36. — [4] *Epiph.*, hær. 51, *Alog*, c. 12, 33. — [5] *Euseb.*, III, 18, *Hier.*, *De script.*, *eccl.* ; in *Joan.*, — *Act.* XVIII, 2. — [7] *Ibid.*

il en vient, dont saint Jean dit en général qu'elles partent du trône, ou du temple, ou de l'autel, ou du ciel, sans l'intervention d'aucun ange ou d'aucune autre créature, comme VI, 6 ; IX, 13 ; X, 4, 8 ; XI, 12 ; XII 10 ; XIV, 13 ; XVI, 1, 17 ; XVIII, 4 ; XIX, 5 ; et là il faut remarquer quelque chose qui part de Dieu d'une manière en quelque façon plus immédiate et plus spéciale.

13. « Au milieu des sept chandeliers d'or, « quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme »: Jésus-Christ paraît dans cette prophétie en diverses formes, qui ont toutes leurs raisons particulières. Entre autres, il paraît deux fois sur un cheval : VI, 2, et XIX, 21 ; c'est quand il va combattre. Ici il marche au milieu des sept chandeliers, qui sont les sept Eglises, pour les gouverner. *Voy.* aussi II 1. « Qui ressemblait au Fils de l'homme » : ce n'était pas lui-même, mais un ange sous sa figure et envoyé par son ordre. Ainsi. *Dan.* X, 16. Au contraire saint Etienne dit : « Je vois... le Fils de l'homme [1], « vêtu d'une longue robe, et ceint sur les ma- « melles d'une ceinture d'or. » Cette apparition est toute semblable à celle que vit Daniel sur le Tigre, [2], par où le Saint-Esprit nous montre le rapport des prophéties du Nouveau Testament avec celles de l'Ancien. *Ceint d'une ceinture d'or* : l'Eglise interprète de cette ceinture d'or de la troupe des saints [3], dont Jésus-Christ est environné et comme ceint ; et cette interprétation est aussi d'un ancien auteur, qu'on croit être Ticonius, dont saint Augustin loue beaucoup les interprétations, encore qu'il fût donatiste [4].

14. « Ses cheveux étaient blancs comme la laine blanche et comme de la neige. » Ainsi paraît *l'ancien des jours* [5]. Saint Jean exprime que le Fils est coéternel à son Père, à qui aussi il disait : « Glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue « avec vous avant que le monde fût [6]. »

« Ses yeux... comme une flamme de feu : » terribles, pénétrants.

15. « Ses pieds étaient semblables à l'airain « fin : » ils étaient fermes, ils étaient lumineux et éclatants. Les pieds de Jésus-Christ signifient son avénement, selon cette parole : « Que les « pieds (c'est-à-dire l'avénement) de ceux qui nous annoncent la paix sont agréables [7] ! »

16. « De sa bouche sortait une épée à deux « tranchants... » C'est sa parole, « plus péné- « trante qu'une épée à deux tranchants [8], » par laquelle, comme dans une anatomie, les plus secrètes pensées sont découvertes, pour ensuite être jugées.

[1] *Act.* VII, 55. — [2] *Dan.*, X, 5. — [3] *Pont. in admonit. ad Sub.* — [4] *Explic. Apoc*, hom. I, apud. Aug., *App.* tom. IX. (Nunc in *App.*,) tom. III. — [5] *Dan.*, VII, 9. — [6] Joan., XVII, 5. — [7] *Isa.*, VII, 7. — [8] *Heb.*, IV, 12.

17. « Je suis le premier et le dernier : celui par qui tout a été créé au commencement, et tout renouvelé dans la fin des temps [1]. Comme il a été dit de Dieu : « Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, « le commencement et la fin, ℣ 8 ; » et encore en *Isa*. XII, 4 « Moi le Seigneur, je suis le pre- « mier et le dernier. » Et encore : « Je suis le « premier et le dernier, et il n'y a de Dieu que « moi. » Ainsi c'est une qualité manifestement divine que Jésus-Christ s'attribue ici.

18. « J'ai été mort, mais je suis vivant... et « j'ai les clefs de la mort : » parce que j'ai vaincu la mort en ressuscitant, j'en suis le maître ; je renferme qui je veux, et je tire qui je veux de son empire. Jusqu'ici saint Jean a comme ouvert le théâtre et préparé les esprits à ce qu'on doit voir : l'exercice des fonctions prophétiques va commencer dans le chapitre suivant.

PREMIÈRE PARTIE DE LA PROPHÉTIE.

LES AVERTISSEMENTS

CHAPITRE II.

Saint Jean reçoit ordre d'écrire aux évêques d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame et de Thyatire, les raisons du blâme ou des louanges que méritent leurs Eglises.

1. Ecris à l'ange de l'Eglise d'Ephèse : Voici ce que dit de lui celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or.

2. Je sais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants : tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point, et tu les a trouvés menteurs.

3. [2] Tu es patient, et tu as souffert pour mon nom et tu ne t'es point découragé.

4. Mais j'ai à te reprocher que tu es déchu de ta première charité.

5. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres, sinon je viendrai bientôt à toi ; et si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa place.

6. Tu as toutefois cela de bon : que tu hais les actions des Nicolaïtes, comme moi-même je les hais.

7. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de l'arbre de vie [4], qui est dans le paradis de mon Dieu.

8. Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de Smyrne : Voici ce que dit celui qui est le premier et le dernier, qui a été mort et qui est vivant.

9. Je sais, [5] ton affliction et ta pauvreté : tu est toutefois riche, et tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais qui sont la synagogue de Satan.

10. Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. Le diable mettra bientôt quelques-uns de vous en

[1] *Bède.* — [2] *Isa.*, XLIV, 6. — [3] Et tu as été dans la peine. — [4] Qui est au milieu du paradis. — [5] Tes œuvres. — [6] Je connais les calomnies que tu souffres de ceux qui se disent Juifs.

prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie.

11. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Celui qui sera victorieux ne souffrira rien de la seconde mort.

12. Ecris à l'ange de l'Eglise de Pergame : Voici ce que dit celui qui porte l'épée à deux tranchants [1] :

13. [2] Je sais que tu habites où est le trône de Satan : tu as conservé mon nom, et tu n'as point renoncé ma foi, lorsqu'Antipas, mon témoin fidèle, a souffert la mort parmi vous, où Satan habite.

14. Mais j'ai quelque chose à te reprocher : c'est que tu souffres parmi vous qu'on enseigne la doctrine de Balaam, qui apprenait à Balac à jeter des pierres de scandale devant les enfants d'Israël, afin qu'ils mangeassent [3] et qu'ils tombassent dans la fornication.

15. Tu souffres aussi qu'on enseigne la doctrine des Nicolaïtes [4]

16. Fais pareillement pénitence, sinon je viendrai bientôt à toi, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche.

17. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Je donnerai au vainqueur [5] la manne cachée ; je lui donnerai une pierre blanche, et un nom nouveau écrit sur la pierre, lequel nul ne connaît que celui qui le reçoit.

18. Ecris encore à l'ange de l'Eglise de Thyatire : Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme une flamme de feu et des pieds semblables à l'airain fin.

19. Je sais tes œuvres, ta foi, ta charité, le soin que tu prends des pauvres, ta patience et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières.

20. Mais j'ai quelque chose à te reprocher : Tu permets que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigne et séduise mes serviteurs, afin de les faire tomber dans la fornication, et de leur faire manger des viandes immolées aux idoles.

21. Je lui ai donné du temps pour faire pénitence [6] ; et elle ne veut point se repentir de sa prostitution.

22. Je la jetterai dans le lit, et [7] ceux qui commettent adultère avec elle seront dans une très-grande affliction, s'ils ne font pénitence de leurs œuvres.

23. Je frapperai ses enfants de mort, et toutes les Eglises connaîtront que je suis celui qui sonde les reins et les cœurs, et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres ; mais je vous dis,

24. Et aux autres qui sont à Thyatire, à tous ceux qui ne tiennent point cette doctrine, et qui, comme ils disent, ne connaissent point les profondeurs de Satan : Je ne mettrai point d'autre poids sur vous.

25. Toutefois gardez fidèlement ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne.

26. Celui qui sera victorieux, et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations.

[1] Affilée. — [2] Je connais tes œuvres. — [3] Des viandes immolées aux idoles. — [4] Ce que je hais. — [5] A Manger la. — [6] De sa prostitution, et elle ne l'a pas voulu faire. — [7] Et je jetterai dans une ande affliction ceux qui.

27. Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile.

28. Tel est ce que j'ai reçu de mon Père, et je lui donnerai l'étoile du matin.

29. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE II.

1. *Écris :* La fonction prophétique commence ici dans les admirables avertissements que Jésus-Christ fait écrire aux Eglises par saint Jean. Dans ces avertissements, il fait voir qu'il sonde le secret des cœurs, ℣ 23, qui est la plus excellente partie de la prophétie, selon ce que dit saint Paul [1] : « Les secrets des cœurs sont « révélés » par ceux qui prophétisent dans les assemblées, et celui qui les écoute « prosterné à « terre reconnaît que Dieu est en vous. »

« A l'ange de l'Eglise d'Ephèse : » à son évêque, selon la commune interprétation de tous les Pères. Il ne faut pourtant pas croire que les défauts qui sont marqués dans cet endroit et dans les autres semblables soient les défauts de l'évêque : mais c'est que le Saint-Esprit désigne l'Eglise par la personne de l'évêque qui y préside, et dans laquelle pour cette raison elle est en quelque façon renfermée ; et aussi parce qu'il veut que le pasteur qui voit des défauts dans son troupeau s'humilie, et les impute à sa négligence.

« De l'Eglise d'Ephèse : » on croit que c'était alors saint Thimothée, très-éloigné sans doute des défauts que saint Jean va reprendre dans les fidèles d'Ephèse. D'autres disent que c'était saint Onésime, à qui je ne voudrais non plus les attribuer, après le témoignage que lui rend saint Paul dans l'Epître à Philémon : mais il y a plus d'apparence que c'était saint Timothée qui fut établi par saint Paul évêque d'Ephèse, et qui gouverna cette Eglise durant presque toute la vie de saint Jean. « Celui qui tient les « sept étoiles... qui marche au milieu des sept « chandeliers. » Tout cela signifie les sept Eglises, I, 20. Le Saint-Esprit va reprendre toutes les diverses qualités qui viennent d'être attribuées à Jésus-Christ les unes après les autres. Voyez ci-dessus I, 13, 16.

2. « Qui se disent apôtres et ne le sont point : » le nombre de ces faux apôtres était grand. Saint Paul en parle souvent et principalement *II Cor.*, XI, 13, et saint Jean lui-même, *III Epist.* 9, lorsqu'il parle de Diotréphès, qui ne voulait pas le reconnaître.

5. « J'ôterai ton chandelier de sa place : » je t'ôterai le nom d'Eglise, et je transporterai ail-

[1] I. *Cor.*, XIV 24, 25.

leurs la lumière de l'Evangile. Lorsqu'elle cesse quelque part, elle ne s'éteint pas pour cela; mais elle est transportée ailleurs, et passe seulement d'un peuple à un autre.

6. « Des Nicolaïtes : » hérétiques très-impurs qui condamnaient le mariage, et lâchaient la bride à l'intempérance : ci-dessous, 14, 15.

7. « A manger du fruit de l'arbre de vie qui « est dans le paradis de mon Dieu : » dont quiconque mangeait ne mourait point; dont Adam fut éloigné, de peur qu'en mangeant de son fruit, il ne vécut éternellement [1]. Jésus-Christ nous le rend lorsqu'il dit : « Voici le pain qui « descend du ciel, afin que celui qui en mange « ne meure point [2]. » C'est le fruit de l'arbre de vie, c'est-à-dire Jésus-Christ attaché à la croix pour notre salut [3].

8. « A l'ange de l'Eglise de Smyrne : » c'était alors saint Polycarpe, « établi par les apôtres « évêque de Smyrne, » comme le raconte saint Irénée [4], et, selon Tertullien [5], par saint Jean même; homme apostolique, dont le martyre, arrivé très-longtemps après dans son âge décrépit, a réjoui toutes les Eglises du monde.

« Qui est le premier et le dernier : » repris du chap. I. ℣ 17, 18.

9. « Tu es calomnié par ceux qui se disent « Juifs. » On voit ici la haine des Juifs contre les Eglises, et en particulier contre l'Eglise de Smyrne, et on en vit les effets jusqu'au temps du martyre de saint Polycarpe, contre lequel ils animèrent les gentils, comme il paraît par la lettre de l'Eglise de Smyrne à celle de Vienne [6]. Voy. *Apoc.* III, 9, et remarquez que les persécutions des Eglises chrétiennes étaient suscitées par les Juifs, comme il sera dit ailleurs.

10. « Le diable mettra bientôt quelques-uns « de vous en prison. » Sur la fin de Domitien, lorsque saint Jean écrivait, la persécution était encore languissante, c'est pourquoi il ne parle ici que de « quelques-uns mis en prison, » et d'une souffrance de « dix jours, » c'est-à-dire courte, surtout en comparaison de celles qui devaient venir bientôt après, comme on verra

11. « De la seconde mort : » c'est l'enfer et la mort éternelle, comme il sera expliqué, XX, 6, 14. C'est cette seconde mort qu'il faut craindre seule; et qui l'aura évitée ne doit point appréhender la mort du corps : ce que saint Jean remarque ici, afin qu'on ne craignît point de souffrir la mort dans la persécution qui allait venir.

12. « Celui qui porte l'épée à deux tranchants, » repris du chap. I. ℣ 16.

13. « Antipas, mon témoin fidèle : » le supplice de ce saint martyr est raconté dans les Martyrologes; et il est dit qu'il fut jeté dans un taureau d'airain brûlant : ce que je laisse à examiner aux critiques.

14, 15. « La doctrine de Balaam : » Balaam, après avoir béni les Israélites malgré lui, donna des conseils pour les corrompre par des festins où ils mangeaient des viandes immolées aux idoles, et par des femmes perdues. L'histoire en est racontée, *Num.*, XXIV, 1, 4; XXV, 1, 2, etc. Ainsi les Nicolaïtes enseignaient à participer aux fêtes et aux sacrifices des gentils, et à leurs débauches. *Voy.* aussi V, 20.

17. « La manne cachée : » dont le monde ne connaît point la douceur, et que nul ne sait que celui qui la goûte. La manne, c'est la nourriture dans le désert, et la secrète consolation dont Dieu soutient ses enfants dans le pèlerinage de cette vie. (Amb.) Celui qui méprisera les appas des sens est digne d'être nourri de la céleste douceur du pain invisible. (Bed.)

« Une pierre blanche : » une sentence favorable. (And. Cæsar.) Dans les jugements on renvoyait absous, et dans les combats publics on adjugeait la victoire avec une pierre blanche; ainsi Dieu nous donnera dans le fond du cœur, par la paix de la conscience, un témoignage secret de la rémission de nos péchés et de la victoire remportée sur nos sens.

« Et un nom nouveau écrit sur la pierre : » « c'est que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu, » selon ce que dit saint Jean [1], et parce que, comme dit saint Paul, « l'Esprit rend témoignage à notre esprit « que nous sommes enfants de Dieu [2]. »

« Un nom que nul ne connaît que celui qui le « reçoit : » l'hypocrite ne connaît pas combien Dieu est doux, et il faut l'avoir goûté pour le bien savoir.

18. « A l'ange de l'Eglise de Thyatire. » Cette Eglise fut pervertie par les montanistes, au rapport de saint Epiphane [3], qui semble avouer aux alogiens qu'il n'y a point eu d'Eglise à Thyatire du temps de saint Jean, et qui veut pour cette raison que la prophétie des versets suivants regarde Montan et ses fausses prophétesses; mais le rapport paraît faible. On ne voit pas non plus pourquoi saint Jean aurait adressé une lettre à une Eglise qui ne fût pas, en la joignant avec les autres si bien établies à qui il écrit. On pourrait attribuer le commencement de l'Eglise de Thyatire à Lydie, qui était de cette ville-là, et qui paraît si zélée pour l'Evangile à Philippes, où saint Paul la convertit avec toute sa famille [4].

[1] *Gen.*, II, 9, III, 22. — [2] *Joan.*, VI, 50. — [3] *Prim.*, *Amb.* — [4] *Iren.*, II, 3. — [5] *De præsc.*, 32. — [6] *Euseb.*, III, 14

[1] *Joan.*, III, 1. — [2] *Rom.*, VIII, 16. — [3] Hær. 51, *Alog.*, n. 33. — [4] *Act.*, XVI, 14, 40.

« Qui a les yeux comme une flamme... » repris du chap. I, 14, 15.

20. « Tu permets que Jézabel : » c'est, sous le nom de Jézabel, femme d'Achab, quelque femme considérable, vaine et impie, qui appuyaient les nicolaïtes, comme l'ancienne Jézabel appuyait les adorateurs de Baal. Le rapport de ce verset avec les précédents 14, 15, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse ici des Nicolaïtes. « Qui se dit prophétesse:» elle se servait de ce nom pour autoriser les plus grandes impuretés. Tout ceci ne revient guère aux prophétesses de Montan, et sent plutôt les nicolaïtes et les gnostiques, que les montanistes.

23. « Toutes les Eglises connaîtront que je « sonde les reins. » Où sont ceux qui disent que, dans le gouvernement de l'Eglise, Jésus-Christ ne doit pas agir come scrutateur des cœurs? Dans les reins sont marquées les secrètes voluptés, et dans le cœur les secrètes pensées. (Bed.)

24. « Qui, comme ils disent, ne connaissent « point les profondeurs de Satan : » qui ne se laissent point séduire à sa profonde et impénétrable malice, lorsqu'il tâche de tromper les hommes par une apparence de piété, et qu'il couvre de ce bel extérieur les plus grossières erreurs.

« Je ne mettrai point d'autre poids sur « vous. » Je ne vous donnerai point d'autre combat à soutenir; et ce sera beaucoup, si vous pouvez échapper ce mystère d'iniquité et d'hypocrisie.

26. « Quiconque.... gardera mes œuvres jusqu'à la fin : » il marque ici clairement ceux qui auront reçu le don de persévérance.

« Je lui donnerai puissance sur les nations. »

27. « Il les gouvernera... » On voit ici le règne de Jésus-Christ avec ses saints qu'il associe à son empire : c'est pourquoi il les met sur son trône, III, 21, 22. Il faut aussi comparer ce passage avec XIX, 15, où Jésus-Christ s'attribue à lui-même ce qu'il donne ici à ses saints. On voit encore les saints assesseurs de Jésus-Christ, XX, 4, et on a pu remarquer sur ce sujet un beau passage de saint Denis d'Alexandrie, chez Eusèbe, VI, 42. *Voy.* la réflexion après la préface, n. 29.

28. « Et je lui donnerai l'étoile du matin. » Je lui ferai commencer un jour éternel, où il n'y aura point de couchant et qui ne sera suivi d'aucune nuit. (Bed.)

CHAPITRE III

Saint Jean écrit aux évêques de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, comme il avait fait aux autres.

1. Ecris à l'ange de l'Eglise de Sardes : Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : je connais tes œuvres ; tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort.

2. Sois vigilant, et confirme les restes qui étaient prêts de mourir, car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant [1] mon Dieu.

3. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu, et de ce que tu as ouï, et garde-le, et fais pénitence : car si tu ne veilles, je viendrai à toi comme un larron, et tu ne sauras à quelle heure je viendrai.

4. Tu as toutefois quelques personnes à Sardes qui n'ont point souillé leurs vêtements ; et ils marcheront avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes.

5. Celui qui sera victorieux sera ainsi vêtu de blanc et je n'effacerai point son nom du livre de vie et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges.

6. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

7. Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint et le Véritable, qui a la clef de David ; qui ouvre, et personne ne ferme ; qui ferme, et personne n'ouvre.

8. Je connais tes œuvres. J'ai ouvert une porte devant toi que personne ne peut fermer ; parce que tu as peu de force, et que toutefois tu as gardé ma parole, et que tu n'as point renoncé mon nom.

9. Je te donnerai quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs, et ne le sont point, mais qui sont des menteurs ; je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils connaîtront que je t'aime :

10. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, et moi je te garderai de l'heure de la tentation qui doit venir dans tout l'univers éprouver ceux qui habitent sur la terre.

11. Je viendrai bientôt : garde ce que tu as, de peur que quelque autre ne prenne ta couronne.

12. Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom.

13. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

14. Ecris à l'ange de l'Eglise de Laodicée : Voici ce que dit celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable ; qui est [2] le principe de la créature de Dieu.

15. Je connais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud, plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud !

16. Mais parce que tu es tiède, et ni froid ni chaud ; je te vomirai de ma bouche.

17. Tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin

[1] Devant Dieu. — [2] *Qui est* n'est pas dans le grec.

de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu.

18. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour t'enrichir, et des habits blancs pour te vêtir, de peur que la honte de ta nudité ne paraisse ; et un collyre pour appliquer sur tes yeux, afin que tu voies.

19. Je reprends et je châtie ceux [1] que j'aime. Rallume donc ton zèle, et fais pénitence.

20. Je suis à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.

21. Celui qui sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône ; comme j'ai vaincu moi-même, et me suis assis avec mon Père sur son trône.

22. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE III.

1. « Les sept esprits de Dieu. » Ce titre ne se trouve pas comme les autres parmi les choses qui sont montrées à saint Jean dans la personne de Jésus-Christ ; mais il faut entendre qu'il a aussi en sa puissance les sept esprits au nom desquels saint Jean salue les Eglises. ℣ 4.

« Et les sept étoiles, » repris du ℣ 16. La liaison qu'on voit ici des sept esprits avec les sept étoiles, qui sont les sept Eglises, semble confirmer que les sept esprits, au nom desquels saint Jean salue, sont sept anges principaux qui gouvernent les Eglises, et par la ressemblance desquels les sept évêques sont aussi appelés des anges ; et il est très-convenable que saint Jean ait salué les Eglises de la part des sept anges à qui elles étaient confiées.

« Tu es mort, » dans la plus grande partie de tes membres ; car quelques-uns étaient demeurés saints et vivants, ℣ 4, quoiqu'ils fussent faibles et prêts à mourir par la contagion du mauvais exemple. *Voy.* ℣ 8.

2. « Je ne trouve pas tes œuvres pleines : » ce n'est pas tant que ses œuvres fussent mauvaises ; mais c'est qu'elles n'étaient pas *pleines :* il ne faisait pas le bien tout entier ; et c'en est assez pour mourir.

4. « Revêtus de blanc : » chacun sait assez que la couleur blanche signifie la sainteté, la gloire éternelle et le triomphe.

7. « Qui a la clef de David : » cette qualité n'est point rapportée avec celles dont il est parlé au chap. I. La *clef de David* entre les mains de Jésus-Christ, c'est la puissance royale et le trône de David son père [2], suivant ce qui fut prédit par l'ange saint Gabriel à la bienheureuse Vierge [3].

[1] Tous ceux. — [2] *Bed.* — [3] *Luc.*, I, 32,

9. « Qui ouvre, et personne ne ferme... » Il a la puissance souveraine, et nul ne peut toucher à ses jugements.

« Je les ferai venir se prosterner... » On verra les Juifs, maintenant si superbes, bientôt humiliés, comme il sera dit ci-dessous [1].

« Ils connaîtront que je t'aime, » tout faible que tu es. Tant Jésus-Christ aime les restes de la piété dans ses fidèles, et ne songe, pour ainsi dire, qu'à rallumer leur feu presque éteint.

10. « Je te garderai de l'heure de la tentation, « qui doit venir dans tout l'univers. » Je t'en garderai, de peur que tu n'y succombes. Les persécutions qui devaient suivre bientôt, à commencer par celle de Trajan, furent plus grandes et plus étendues que les précédentes sous Néron et Domitien, comme on verra. On voit ici des traits de prophéties répandus, chap. II, 10 ; III, 9, 10.

11. « Je viendrai bientôt » te visiter par la persécution, comme il vient de dire. « Garde « ce que tu as : » Ne te fie pas tellement à la protection que je te promets, que tu négliges de veiller sur toi-même.

« Ne prenne ta couronne : » la couronne du martyre, dans la persécution dont il vient de l'avertir, et qu'il avait appelée auparavant *la couronne de vie*, II, 10. Dieu substitue d'autres fidèles à ceux qui tombent, pour montrer que sa grâce est toujours féconde, et que son Eglise ne perd rien.

12. « Une colonne : » par sa fermeté : c'est pourquoi « il ne sortira plus du temple : il y « sera » affermi éternellement par la grâce de la prédestination et de la persévérance.

« Et j'écrirai sur lui : » on met des inscriptions sur les colonnes : « le nom de mon Dieu : » il y paraîtra écrit comme sur une colonne par une haute et persévérante profession de l'Evangile. Ainsi il sera marqué à la bonne marque qui paraît dans tous les élus qui portent le nom de Dieu et de Jésus-Christ sur le front [2].

« Et le nom de la ville de mon Dieu : » la ville où Dieu est, dont il est écrit : « En ce jour « le nom de la ville sera : Le Seigneur est ici [3]. » Cette ville, c'est l'Eglise catholique, dont les martyrs confessent la foi.

« De la nouvelle Jérusalem qui descend du « ciel : » l'origine de l'Eglise est céleste, comme il sera expliqué, XXI, 2. « Et mon nouveau « nom : » le nom de Jésus, le nom de Christ, que j'ai pris en me faisant homme ; ou encore : Il sera appelé Chrétien de mon nom de Christ, et Fils de Dieu à sa manière et par adoption, comme je

[1] *Hist. abrég. des évén.*, n. 5. — [2] *Apoc.*, XIV, 1. — [3] *Ezech.*, XLVIII, 35.

le suis par nature [1]. Tout cela signifie une haute et courageuse confession de l'Evangile.

« Celui qui est la vérité même : » le texte : « Voici ce que dit, Amen : » celui dont toutes les paroles sont la règle de la foi.

« Le principe de la créature de Dieu : » de la création : celui par qui tout a été créé [2]. D'autres traduisent : « Le commencement de la créature de Dieu : » Jésus-Christ, qui par sa nature divine est la vérité même, rappelle en notre mémoire que par son incarnation il a été fait le commencement de la créature nouvelle, afin de nous apprendre à nous renouveler en lui, et nous exhorter à l'imitation de sa patience. (Prim. Bed.)

15. « Tu n'es ni froid ni chaud. » Il marque ici les âmes faibles qui ne sont bonnes à rien. Il y a plus à espérer de celles qui ont quelque force, encore qu'elles se portent au mal.

16. « Parce que tu es tiède : » ces tièdes que Jésus-Christ vomit sont ceux qui marchent entre l'Evangile et le siècle, et ne savent jamais quel parti prendre.

17. « Tu dis : je suis riche : » Ces tièdes s'imaginent être gens de bien, parce qu'ils ne font point de mal, et même qu'ils font le bien où ils ne trouvent pas de difficulté ; mais ils sont terriblement confondus par les paroles suivantes.

18. « D'acheter de moi de l'or éprouvé au « feu : » la charité pour échauffer ta langueur.

« Un collyre : » remède pour les yeux : « pour « appliquer sur tes yeux, afin que tu voies » ta misère et ta pauvreté, que tu ne veux pas considérer.

19. « Je reprends et je châtie ceux que « j'aime. » Après cette forte correction Jésus-Christ console l'âme affligée, de peur qu'elle ne tombe dans le désespoir.

20. « Je suis à la porte et je frappe : » Je frappe à la porte du cœur par de secrètes inspirations : et si tu les écoutes, tu seras reçu dans mon festin éternel.

« Je souperai avec lui, et lui avec moi : » qu'un cœur qui a goûté cette douce et mutuelle communication dans le secret de son cœur, fasse le commentaire de cette parole.

C'est ainsi que finissent les avertissements donnés aux sept Eglises. Il reste à observer en général : premièrement que, sous le nom de ces Eglises, et sous le nombre de sept, qui, comme on verra, signifie l'universalité dans cette prophétie, toutes les Eglises chrétiennes sont averties de leur devoir ; secondement, que c'est aussi pour cette raison qu'on trouve dans ces lettres de saint Jean des avertissements pour tous les états : le Saint-Esprit y a entrelacé la confirmation dans le bien, et l'exhortation à changer de vie ; et dans ceux qu'il reprend, c'est dans les uns le refroidissement de la charité, II, 4, 5 ; dans les autres, c'est de permettre le mal, encore qu'on ne le fasse pas, II, 20 ; et ainsi du reste, en réservant pour la fin le tiède, où il reconnaît les faiblesses et les misères de tous les autres ensemble.

[1] *Prim., Amb.* — [2] *Joan.*, I, 3.

SECONDE PARTIE.

LES PRÉDICTIONS.

REMARQUE GÉNÉRALE.

Pour entendre les prédictions de saint Jean, il y a trois choses à faire. Premièrement, il en faut prendre l'idée générale, qui n'est autre que la découverte du grand ouvrage de Dieu.

Secondement, il faut regarder les événements particuliers.

Troisièmement, il faudra voir comment chaque chose est révélée à saint Jean, et expliquer toutes ses paroles.

DESSEIN DE LA PRÉDICTION DE SAINT JEAN.

I. Le dessein de la prédiction de saint Jean est en général de nous découvrir le grand ouvrage de Dieu, qui allait se développer incontinent après le temps de cet apôtre, pour faire connaître la puissance et la justice divine à tout l'univers, en exerçant de terribles châtiments sur les ennemis de son Eglise, et en la faisant triompher, non-seulement dans le ciel, où il donnait une gloire immortelle à ses martyrs, mais encore sur la terre, où il l'établissait avec tout l'éclat qui lui avait été promis par les prophètes.

II. L'Eglise avait deux sortes d'ennemis, les Juifs et les gentils ; et ceux-ci avaient à leur tête les Romains, alors les maîtres du monde. Ces deux genres d'ennemis s'étaient réunis contre Jésus-Christ, conformément à cette parole des *Actes :* « Car vraiment Hérode et Ponce-Pilate « avec les gentils, et le peuple d'Israël, se sont « unis dans Jérusalem contre votre saint Fils « Jésus, que vous avez oint [1]. » Mais les Juifs avaient commencé, et c'étaient eux qui avaient livré Jésus-Christ aux Romains. Ce qu'ils avaient commencé contre le Chef, ils le continuèrent contre les membres. On voit partout les Juifs animer les gentils contre les disciples de Jésus-Christ, et susciter les persécutions [2]. Ce furent eux qui accusèrent saint Paul et les Chrétiens devant Gallion, proconsul d'Achaïe, et devant les gouverneurs de Judée, Félix et Festus, avec

[1] *Act.*, IV, 27. — [2] *Act.*, XIII, 45, 50 ; XIV, 2.

de telles violences, que cet apôtre fut contraint d'appeler à l'empereur : ce qui le fit dans la suite conduire à Rome, où il devait mourir pour l'Evangile dans la persécution de Néron [1].

III. Comme les Juifs avaient été les premiers à persécuter Jésus-Christ et son Eglise, ils furent les premiers punis; et le châtiment commença dans la prise de Jérusalem, où le temple fut mis en cendre sous Vespasien et sous Tite.

Mais, malgré cette grande chute, les Juifs se trouvèrent encore en état de se rendre terribles aux Romains par leurs révoltes; et ils continuaient à exciter, autant qu'ils pouvaient, la persécution contre les Chrétiens, comme nous l'avons remarqué sur ces paroles de saint Jean : « Tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs, « et ne le sont pas [2]. » Notre apôtre nous a dit aussi qu'ils devaient être de nouveau humiliés aux pieds de l'Eglise, afin d'accomplir en tous points cet oracle de Daniel : » Et leur désolation « durera jusqu'à la fin [3]. »

IV. Dieu, qui s'était servi des Romains pour donner le premier coup aux Juifs, devait employer le même bras pour les abattre, et cela devait arriver, comme nous verrons, incontinent après la mort de saint Jean. Cet apôtre vit en esprit ce mémorable événement, et Dieu ne voulut pas qu'il ignorât la suite de ses conseils sur ce peuple, autrefois si chéri. Mais les Romains, exécuteurs de la vengeance divine, la méritaient plus que tous les autres par leurs idolâtries et leurs cruautés. Rome était la mère de l'idolâtrie; elle faisait adorer ses dieux à toute la terre, et parmi ses dieux, ceux qu'elle faisait le plus adorer, c'était ses empereurs. Elle se faisait adorer elle-même, et les provinces vaincues lui dressaient des temples : de sorte qu'elle était en même temps, pour ainsi parler, idolâtre et idolâtrée, l'esclave et l'objet de l'idolâtrie. Elle se vantait d'être par son origine une ville sainte consacrée avec des augures favorables, et bâtie sous des présages heureux. Jupiter, le maître des dieux, avait choisi sa demeure dans le Capitole, où on le croyait plus présent que dans l'Olympe même et dans le ciel où il régnait. Romulus l'avait dédiée à Mars, dont il était fils : c'est ce qui l'avait rendue si guerrière et si victorieuse. Les dieux qui habitaient en elle lui avaient donné une destinée sous laquelle tout l'univers devait fléchir. Son empire devait être éternel : tous les dieux des autres peuples et des autres villes lui devaient céder, et elle comptait le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avait vaincus.

[1] *Act.*, XVIII, 12; XXI, XXII, XXIV, XXV. — [2] *Apoc.*, II, 9; III, 9 — [3] *Dan.*, IX, 27.

Au reste, comme elle croyait devoir ses victoires à sa religion, elle regardait comme ennemis de son empire ceux qui ne voulaient pas adorer ses dieux, ses césars et elle-même. La politique s'y mêlait. Rome se persuadait que les peuples subiraient plus volontiers le joug qu'une ville chérie des dieux leur imposait; et combattre sa religion, c'était attaquer un des fondements de la domination romaine.

Telle a été la cause des persécutions que souffrit l'Eglise durant trois cents ans; outre que c'était de tous temps une des maximes de Rome de ne souffrir de religion que celle que son sénat autorisait [1]. Ainsi l'Eglise naissante devint l'objet de son aversion. Rome immolait à ses dieux le sang des Chrétiens dans toute l'étendue de son empire, et s'en enivrait elle-même dans son amphithéâtre plus que toutes les autres villes. La politique romaine et la haine insatiable des peuples le voulait ainsi.

V. Il fallait donc que cette ville impie et cruelle, par laquelle Dieu avait épuré les siens et tant de fois exercé sa vengeance sur ses ennemis, la ressentît elle-même à son tour, et que, comme une autre Babylone, elle devînt à tout l'univers, qu'elle avait assujéti à ses lois, un spectacle de la justice divine.

Mais le grand mystère de Dieu, c'est qu'avec Rome devait tomber son idolâtrie; ses dieux, soutenus par la puissance romaine, devaient être anéantis : en sorte, qu'il ne restât pas le moindre vestige de leur culte, et que la mémoire même en fût abolie. C'était en cela que consistait la victoire de Jésus-Christ : c'est ainsi qu'il devait *mettre ses ennemis à ses pieds* [2], comme le Psalmiste l'avait prédit, c'est-à-dire qu'il devait voir, non-seulement les Juifs, mais encore les Romains et tous les faux dieux détruits, et le monde à ses pieds d'une autre sorte, en se soumettant à son Evangile, et en recevant ses grâces avec humilité.

VI. Toutes ces merveilles avaient été prédites par les prophètes dès les premiers temps. Moïse nous avait fait voir l'empire romain, comme dominant dans la Judée, et « comme devant « périr à la fin [3], » ainsi que les autres empires. Daniel avait prédit la dsipersion et la désolation des Juifs [4]. Isaïe avait vu les persécutions des fidèles, et la conversion de l'univers par leurs souffrances [5]. Le même prophète, sous la figure de Jérusalem rétablie, a vu la gloire de l'Eglise : « les rois devenus ses nourriciers, et « les reines ses nourrices; leurs yeux baissés

[1] *Tit. Liv.*, I XXXIX; *Orat. Mœcen.*, ap. Dion., l. III, etc. — [2] *Psal.* CIX, 2. — [3] *Num.*, XXIV, 24. — [4] *Dan.*, IX, 26, 27. — [5] *Isa.*, LIX, 19.

« devant elle, et leur majesté abaissée à ses « pieds [1]. » Daniel a vu « la pierre arrachée de « la montagne sans le secours de la main des « hommes [2], » qui devait briser un grand empire. Il a vu « l'empire du Fils de l'homme, » et dans l'empire du Fils de l'homme, « celui « des saints du Très-Haut [3] : » empire auquel Dieu n'avait donné aucunes bornes, ni pour son étendue, ni pour sa durée. Tous les prophètes ont vu, comme Daniel, la conversion des idolâtres, et le règne éternel de Jésus-Christ sur la gentilité convertie, en même temps que le peuple juif serait dispersé : et tout cela pour accomplir l'ancien oracle de Jacob [4], qui faisait commencer l'empire du Messie sur tous les peuples, en même temps qu'il ne resterait parmi les Juifs aucune marque de magistrature ni de puissance publique.

VII. Comme ce grand ouvrage de la victoire de Jésus-Christ dans la dispersion des Juifs, dans la punition de Rome idolâtre, et dans le glorieux établissement de l'Eglise, allait se déclarer plus que jamais au temps qui devait suivre saint Jean, c'est aussi ce grand ouvrage que Dieu lui fit connaître ; et c'est pourquoi nous verrons un ange resplendissant comme le soleil, qui, levant la main au ciel, jugera par celui qui vit aux siècles des siècles : que « le temps « était venu, » et que « Dieu allait accomplir « son grand mystère, qu'il avait évangélisé et « annoncé par les prophètes ses serviteurs [5]. » Saint Jean, qui était plus près de l'accomplissement du mystère, le voit aussi dans tout son ordre. Sa prohétie est comme une histoire, où l'on voit premièrement tomber les Juifs dans le dernier désespoir; mais où l'on voit bien plus au long et bien plus manifestement tomber les Romains, dont la chute devait aussi être bien plus éclatante. Saint Jean voit toutes ces choses : il voit les grands caractères qui ont marqué le doigt de Dieu, et il pousse sa prophétie jusqu'à la chute de Rome, par laquelle Dieu voulait donner le dernier coup à l'idolâtrie romaine.

VIII. Il ne pouvait pas marquer Rome par une figure plus convenable que par celle de Babylone, superbe et dominante comme elle ; comme elle attachée à ses faux dieux, et leur attribuant ses victoires; comme elle persécutrice du peuple de Dieu, et le tenant sous le joug de la captivité; comme elle enfin foudroyée et déchue de sa puissance et de son empire par un coup visible de la main de Dieu.

Mais, en même temps qu'à la manière des prophètes il cache Rome sous cette figure mystérieuse, il veut si bien qu'on la reconnaisse, qu'il lui donne, comme on a vu [1], tous les caractères par où elle était connue dans tout l'univers, et en particulier celui d'être la ville aux sept montagnes, et celui d'être la ville qui avait l'empire sur tous les rois de la terre [2] : caractères si particuliers et si remarquables que personne ne s'y est mépris, ainsi qu'il a été dit [3]. Il pénètre encore plus avant, et le chapitre xx de l'*Apocalypse* nous montre en confusion, et comme de loin, de grandes choses, que je ne sais si nous pouvons démêler. Mais comme le principal dessein était de nous faire voir les persécuteurs et surtout les Romains punis, et l'Eglise victorieuse au milieu de tous les maux qu'ils lui faisaient, c'est aussi ce qui nous paraît plus certainement et plus clairement que le reste.

IX. Mais tout ce que nous venons de dire, quoique très-important, n'est encore, pour ainsi parler, que l'écorce et le dehors de l'*Apocalypse*. Ce n'est pas la chute de Rome, ni de l'empire idolâtre et persécuteur, que Jésus-Christ veut découvrir principalement à saint Jean : c'est, dans la chute de cet empire, celle de l'empire de Satan, qui régnait dans tout l'univers par l'idolâtrie, que l'empire romain soutenait ; et Jésus-Christ avait prédit la ruine de cet empire de Satan, lorsqu'à la veille de sa Passion il avait dit ces paroles : « Maintenant le monde va être « jugé ; maintenant le prince du monde va « être chassé dehors ; et lorsque j'aurai été « élevé de terre, je tirerai tout à moi [4]. »

On entend bien qui est ici le prince du monde : c'est Satan, qui le tenait sous son joug et s'y faisait adorer. On voit cette tyrannie renversée et le monde converti par la Passion du Sauveur, c'est-à-dire, avec la ruine de l'empire de Satan, le parfait établissement du règne de Jésus-Christ et de son Eglise.

L'accomplissement de cette parole de Notre-Seigneur, si soigneusement remarquée par saint Jean, fait encore le sujet de son *Apocalypse*. C'est pourquoi on y voit le dragon, c'est-à-dire le diable et ses anges, comme tenant l'empire du monde [5]. On y voit les combats qu'ils rendent pour le conserver, leur fureur contre l'Eglise naissante, et tout ce qu'ils font pour la détruire. Les démons agissent partout, et remuent tout contre l'Eglise qui vient abattre leur puissance [6]. Tous leurs efforts sont inutiles, et ce règne infernal, qui devait périr, devait aussi entraîner dans sa chute tous ceux qui se laisseraient entraîner à ses sacriléges desseins.

[1] *Isa.*, XLIX, 23. — [2] *Dan.*, II, 41. — [3] *Ibid.*, VII, 13, 14, 18, 27. — [4] *Gen.*, XLIX, 10. — [5] *Apoc.*, V, 1 seq.

[1] *Préf.*, n. 8. — [2] *Apoc.*, XVII, 9, 18. — [3] *Ibid.* — [4] *Joan.*, XII, 31, 32. — [5] *Apoc.*, XII. — [6] *Apoc.*, XII, XIII.

On voit donc ici, d'un côté, les entreprises de Satan contre l'Eglise, et, de l'autre, que ce qu'on emploie contre elle sert à son triomphe, et que seconder les désirs de l'enfer, comme faisait l'empire romain, c'était courir à sa perte.

Ainsi donc fut exécuté le jugement que le Fils de Dieu avait prononcé contre le prince du monde. C'est pourquoi on voit le dragon atterré, tous ses prestiges découverts, et à la fin de ce divin livre « le démon avec la bête « et le faux prophète » qui le soutenaient « jetés dans l'étang de feu et de soufre, pour « y être tourmentés aux siècles des siècles[1]. »

On voit aussi dans le même temps Jésus-Christ vainqueur, et tous les royaumes du monde composant le sien : ainsi il attire à lui tout le monde ; ses martyrs sont les juges de l'univers, et c'est à quoi se termine la prophétie [2].

En voici donc en un mot tout le sujet. C'est Satan, le maître du monde, détruit avec l'empire qu'il soutenait, après avoir livré de vains combats à l'Eglise toujours victorieuse, et à la fin dominante sur la terre.

On voit à la fin du livre de nouveaux combats [3], où je ne veux pas encore entrer. Je me contente d'avoir ici donné l'idée générale de la principale prédiction : pour en pénétrer le détail, il faut encore s'instruire des événements particuliers qui se doivent développer dans l'exécution de ce grand ouvrage de Dieu.

Histoire abrégée des événements depuis la mort de saint Jean sous Trajan, en l'an 101, *jusqu'à l'an* 410, *où Rome fut prise par Alaric.*

I. Les Juifs n'étaient pas entièrement chassés de Jérusalem par la ruine de cette ville, et par l'incendie de son temple sous Vespasien et sous Tite. Ils s'étaient bâti des maisons dans Jérusalem, et ils s'étaient fait un honneur de conserver le lieu saint où le temple avait été posé : ce qui fit que les Chrétiens y eurent aussi dans le même temps, sous quinze évêques consécutifs tirés des Juifs, une Eglise florissante, où ils recueillaient beaucoup de fidèles de cette nation. Mais le gros peuple persista dans la haine qu'il avait conçue pour Jésus-Christ et ses disciples, ne cessant d'animer contre eux les gentils par leurs calomnies [4]. Jamais ils n'avaient été plus remuants ; et devenus comme furieux par leur malheur, ils semblaient être résolus à se relever de leur chute ou à périr tout à fait, et envelopper le plus qu'ils pourraient de leurs ennemis dans leur ruine.

II. Saint Jean les avait laissés dans cette funeste disposition lorsqu'il mourut. Ce fut sous Trajan, et dans la seconde année de son empire, que l'Eglise perdit ce grand apôtre, que Dieu avait conservé jusqu'à une extrême vieillesse, pour affermir par son témoignage et par sa doctrine la foi de l'Eglise naissante. Un peu après, sous le même prince, les Juifs prirent les armes avec une espèce de rage [1] : ils espérèrent peut-être profiter du temps où il était occupé contre les Parthes. Mais Lysias, qu'il envoya contre eux, tailla en pièces leurs armées, en fit périr un nombre infini, et les mit de nouveau sous le joug. Leur défaite fut encore plus sanglante dans la Libye et dans l'île de Chypre, où ils avaient fait des carnages inouïs ; et il semblait que Trajan ne leur avait laissé aucune ressource [2].

III. Ils furent mis en cet état dans la dix-neuvième année de ce prince, qui fut aussi la dernière de son empire : mais ils reçurent comme un second coup bien plus terrible sous Adrien [3], lorsque, ces désespérés ayant repris les armes avec une furie dont on ne voit guère d'exemple, cet empereur tomba sur eux par ses généraux avec toutes les forces de l'empire. Alors tout ce qui restait de gloire à Jérusalem fut anéanti : elle perdit jusqu'à son nom ; Adrien ne lui laissa plus que le sien, qu'il lui avait donné. Pour les Juifs, il en périt plus de six cent mille dans cette guerre, sans compter ceux qui furent consumés par la famine et par le feu, et les esclaves sans nombre qu'on vendit par toute la terre : ce qui, dans toute la suite, leur fit regarder un marché fameux, qu'on appelait le marché de Térébinthe, avec horreur, comme si on eût dû encore les y vendre tous à aussi vil prix qu'on avait fait après leur défaite entière sous Adrien [4].

IV. L'auteur de cette révolte fut Cochébas ou Barcochébas, dont le nom signifiait l'Etoile ou le fils de l'Etoile. Les Juifs, trompés par Akiba, le plus autorisé de tous leurs rabbins, le prirent pour le Messie. Son nom même aidait à la séduction, et lui donna occasion de s'approprier cette ancienne prophétie du livre des *Nombres : Il s'élèvera une étoile de Jacob* [5]. Selon cette prophétie Barcochébas se disait un astre descendu du ciel pour le salut de sa nation oppri-

[1] *Apoc.*, XIX, 20 ; XX, 9, 10. — [2] *Ibid.*, XI, XIX. — [3] *Ibid.*, XX. — [4] *Apoc.*, II, 9.

[1] An. Ch. 115, 117. — [2] Paul. *Oros.*, VII, 12 ; *Dio.*, in *Traj.*; *Eus.*, IV, 6 ; *Chron.*, *ad an. Traj.* 15. — [3] An. 119, 135. — [4] *Hier. in Ezech.*, l. I, c. 4, et l. VIII, c. 24 ; *Dio.*, in *Adr.* ; Paul. *Oros.*, *ibid.*, 13 ; *Eus.*, *Chron. an. Adr.*, 18 ; *Eus.*, IV, 2, 6, 8 ; *Hier.*, *in Jer.*, l. IV c. 29 ; *in Zach.*, XI ; *in Joel.*, I ; *in Isa.*, VI, etc. — [5] *Num.*, XXIV, 17.

mée ; mais au contraire, elle fut exterminée pour jamais de sa patrie [1].

V. Les Juifs ont regardé ce désastre comme le plus grand qui leur fut jamais arrivé, plus grand même que celui qui leur était arrivé sous Tite. L'auteur du livre nommé *Juchasin* dit qu'il périt deux fois plus d'hommes dans cette guerre qu'il n'en était sorti d'Egypte ; c'est-à-dire qu'il en périt plus de douze cent mille, puisqu'il en était sorti d'Egypte six cent mille, sans compter les enfants ; et un autre auteur juif, rapporté par Drusius [2], dit que « ni « Nabuchodonosor, ni Tite, n'avaient tant affli- « gé les Juifs qu'avait fait Adrien, » soit qu'il faille prendre ces termes à la rigueur, ou que le dernier coup ne laisse aucune espérance, soit toujours le plus sensible.

Depuis ce temps, leur douleur n'eut plus de bornes. Ils se crurent entièrement exterminés de leur terre : à peine leur fut-il permis de la regarder de loin; et ils achetaient bien cher la liberté de venir seulement un jour de l'année au lieu où était le temple pour l'arroser de leurs larmes [3]. Leur grande douleur était de voir cependant les Chrétiens, que leur faux Messie Barcochébas avait cruellement persécutés, demeurer en assez grande paix sous Adrien, et sous leur évêque Marc, le premier qui gouverna dans cette ville les fidèles convertis de la gentilité [4]. Alors donc put s'accomplir parfaitement ce que saint Jean avait prédit aux Chrétiens, que ces Juifs superbes, qui les avaient tant méprisés et tant affligés, seraient abattus à leurs pieds [5], et contraints de confesser qu'ils étaient plus heureux qu'eux, puisqu'ils pouvaient demeurer dans la sainte cité, d'où les Juifs se voyaient éternellement bannis.

VI. La victoire coûta tant de sang aux Romains, que dans les lettres que l'empereur écrivit, selon la coutume, au sénat pour lui en donner avis, il n'osa mettre à la tête cette manière ordinaire de saluer : Si vous et vos enfants êtes en bonne santé, moi et l'armée y sommes aussi ; n'osant dire qu'une armée si étrangement affaiblie par cette guerre fût en bon état [6]. Ainsi Dieu punissait les Juifs par les Romains, et en quelque façon aussi les Romains par les Juifs, pendant que les Chrétiens avaient le loisir, dans un état assez paisible, de considérer avec une profonde admiration les jugements de Dieu.

VII. Ce fut durant ce temps que les Juifs s'occupèrent plus que jamais à détourner le vrai sens des prophéties qui leur montraient Jésus-Christ. Akiba, le plus renommé de tous leurs rabbins, les leur faisaient appliquer à Barcochébas. Le recueil de leur Talmud fut fait alors, et, à ce qu'on croit, et à peu près dans le temps qu'Adrien les dispersa. C'est là qu'ils ont ramassé leurs *Deutéroses*, ou leurs fausses traditions, où la Loi et les prophéties sont obscurcies en tant d'endroits, et qu'ils ont posé les principes pour éluder les passages qui regardaient Jésus-Christ : ce qui faisait en un certain sens une notable diminution de leur lumière, non-seulement à l'égard des Juifs à qui Dieu la retirait, mais encore à l'égard des gentils, puisqu'ils étaient d'autant moins touchés de ces divines prophéties, que les Juifs, à qui elles étaient adressés, ne les entendaient pas comme nous.

VIII. Mais ce fut une chose encore plus douloureuse pour l'Eglise, et une espèce de nouvelle persécution qu'elle eut à souffrir, de la part des Juifs, lorsqu'elle vit les opinions judaïques se répandre jusque dans son sein. Dès l'origine du christianisme, il s'était mêlé parmi les fidèles des Juifs mal convertis, qui tâchaient d'y entretenir un levin caché du judaïsme, principalement en rejetant le mystère de la Trinité et celui de l'Incarnation. Tels étaient un Cérinthe et un Ebion qui nièrent la divinité de Jésus-Christ, et ne voulaient reconnaître en Dieu qu'une seule personne. Saint Jean les avait condamnés dès leurs premières paroles de son Evangile, en disant : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu [1], » Par là il montrait clairement qu'il y avait en Dieu plus d'une personne ; et il ne montrait pas moins évidemment que le Verbe, cette autre personne qu'il reconnaissait pour Dieu, s'était fait homme [2] : en sorte que le Verbe et l'homme n'étaient comme il ajoutait, dans la vérité, que le « même Fils « unique de Dieu [3]. » On ne pouvait ni plus clairement, ni plus fortement condamner les opinions judaïques : mais elles ne laissèrent pas de sortir de temps en temps de l'enfer, où l'Evangile de saint Jean semblait les avoir renfermés. Sur la fin du IIe siècle [4] il s'éleva, sans auteur connu, une secte nommée des *alogiens* [5], ainsi appelés, parce qu'ils ne reconnaissaient pas le Verbe. Ceux-ci, en haine du Verbe que saint Jean avait annoncé, rejetèrent son Evangile et même son *Apocalypse* où Jésus-Christ était aussi appelé le Verbe de Dieu. Ils ne demeurèrent pas longtemps sans chef, et Théodote de Bysance, qui vivait alors, se mit à leur tête [6]. C'était un

[1] *Eus.*, IV, 6. — [2] *Drus.*, *in Prætor.* — [3] *Tert.*, *Adv. Jud.*, 13 ; [illegible] — [4] *Joan.*, I, 1. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] An. 196. — [5] *Epiph.*, hær. 51. — [6] *Ibid.*, hær. 51.

homme savant et connu pour tel, comme le remarque saint Epiphane [1], et d'ailleurs, dit-il, très-bien instruit des arts de la Grèce, c'est-à-dire très-poli et très-éloquent, quoiqu'il fut marchand de cuir. Ce fut dans Rome même, et sous le pape Victor, qu'il commença à semer son hérésie [2]. L'occasion en est mémorable. Durant la persécution il avait été pris pour la foi; et seul il l'avait abandonnée, pendant que les compagnons de sa prison étaient allés au martyre. Comme ceux qui *connaissaient son savoir* lui reprochaient une chute si honteuse à *un homme si savant*, il leur répondit pour toute raison, qu'en tout cas, s'il avait renié Jésus-Christ, c'était un pur homme et non pas un Dieu qu'il avait renié : détestable excuse, qui couvrait une lâcheté par un blasphême. Une autre secte sortie de celle-là ravalait si fort Jésus-Christ, qu'elle le mettait au-dessous de Melchisédech [3]. C'était une suite de ses opinions judaïques de réduire la Trinité à de simples noms, comme fit dans le même temps [4] un Praxéas, contre qui Tertullien a écrit. Noétus suivit cette erreur que Sabellius releva encore, et se fit beaucoup de disciples non-seulement dans la Mésopotamie, mais encore dans Rome même. Ces hérésies venaient toutes d'un même principe, qui était de mettre l'unité de Dieu, comme les Juifs, dans une seule personne divine : ce qui obligeait à dire, ou que Jésus-Christ était la même personne que le Père, qui seul était Dieu ou, ce qui était plus naturel, qu'il n'était pas Dieu lui-même, et qu'il n'était qu'un pur homme; et en quelque manière que ce fût, c'était, ou nier la divinité du Fils de Dieu, ou en supprimer la personne même.

On voit clairement que ces hérésies étaient un reste de ce levain judaïque dont les disciples de Jésus-Christ devaient se garder, selon la parole de Notre-Seigneur ; et que les Chrétiens qui les embrassaient étaient, sous le nom de Chrétiens, des pharisiens ou des Juifs, comme saint Epiphane [5] et les autres Pères les appelaient.

Mais jamais il ne parut tant que ces opinions venaient des Juifs que du temps de Paul de Samosate, évêque d'Antioche [6], puisqu'Artémon ayant renouvelé l'hérésie de Cérinthe et de Théodote, qui ne faisait de Jésus-Christ qu'un pur homme, Paul embrassa son parti en faveur de Zénobie, reine de Palmyre, qui, comme on sait, était attachée à la religion judaïque [7]. Les Juifs étaient donc, à vrai dire, les auteurs de cette impiété, puisqu'ils l'inspiraient à cette reine et tâchèrent de l'établir par ce moyen dans le siége de l'Eglise, et dans la ville où le nom de Chrétien avait pris naissance [1] ; comme si, pour étouffer à jamais un si beau nom, le démon eût voulu porter la corruption jusque dans la source où il était né. Les suites de cette erreur ont été effroyables dans l'Eglise, puisque non-seulement Photin, évêque de Syrmic, la renouvela, mais qu'à vrai dire les ariens, les nestoriens et toutes les autres sectes qui attaquèrent dans la suite la divinité ou l'incarnation du Fils de Dieu n'étaient que des rejetons de cette hérésie judaïque.

L'Eglise souffrit donc longtemps une espèce de persécution de la part des Juifs par la contagion de ces doctrines pharisaïques; et Dieu le permettait ainsi, non-seulement, comme dit saint Paul [2], pour éprouver les vrais fidèles, mais encore pour frapper d'aveuglement ceux que leur haine volontaire contre l'Evangile avait livrés à l'esprit d'erreur.

De tout temps les hérésies ont été un grand scandale aux infidèles, et un grand obstacle à leur conversion. Il n'y a personne qui ne sache que Celse et tous les païens, aussi bien que depuis leur temps Mahomet et ses sectateurs, les ont objectées aux Chrétiens comme le faible du christianisme. Les païens en concluaient que l'Eglise chrétienne, qui se glorifiait de son institution divine, était une invention humaine comme les autres sectes, divisée comme elles en plusieurs factions qui n'avaient rien de commun que le nom. Outre cela, ils attribuaient aux vrais Chrétiens les dogmes des hérétiques : ainsi la doctrine chrétienne était méprisée et haïe: méprisée, comme affaiblie par ses divisions; haïe, comme chargée des dogmes impies des sectes qui portaient son nom. C'est assurément un des moyens les plus dangereux dont se soit servi le démon pour obscurcir l'Evangile [3], et empêcher que la gloire ne s'en fît sentir aux infidèles ; Dieu le permettant ainsi par un juste jugement, et punissant les impies par une espèce de soustraction de la lumière qu'ils ne voulaient pas recevoir.

IX. Il leur préparait en même temps des châtiments plus sensibles. Comme les Romains aveuglés ne profitaient pas de la prédication de l'Evangile, et que Rome au contraire s'opiniâtrait depuis deux cents ans à soutenir l'idolâtrie par toute la terre, Dieu résolut d'ôter l'Empire à cette ville impie, qui avait entrepris d'éteindre la race et le nom des saints. Les guerres d'Orient furent constamment la première cause de sa chute ; et ce fut de ce côté-là que l'empire

[1] An. et in *Synops.*, tom. II. — [2] *Theodor., Hær., fab.*, hær. 2, in *Theod.* — [3] *Epiph.*, hær., 55, 57, 62. — [4] An. 260. — [5] Hær, 65, 69. *Ancor*, tom. II, p. 120. — [6] An. 260, 264, 265. — [7] *Athan., Epist ad solit*; *Theodor.*, l. II; *Hær. fabul.*, in *Paulo Sam.*

[1] *Act.*, XI, 26. — [2] I *Cor.*, XI, 19. — [3] II *Cor.*, IV, 3, 4.

persécuteur reçut ses premières plaies par la défaite et la prise de Valérien. Les Perses avaient repris l'empire de l'Orient sous un Artaxerxès, qui envahit le royaume des Parthes, anciens et implacables ennemis du nom romain. Ces peuples étaient renfermés au-delà de l'Euphrate ; et s'ils le passaient quelquefois pour envahir les provinces de l'empire, ils se voyaient bientôt repoussés par la puissance romaine, qui leur portait la guerre et la désolation jusque dans le sein. Les choses changèrent sous Valérien, grand prince d'ailleurs, mais l'un des plus cruels persécuteurs que l'Eglise eût encore éprouvés. C'est dans cette sanglante persécution que saint Cyprien et saint Laurent souffrirent le martyre. Depuis que Valérien l'eut commencée, il fut le plus malheureux de tous les empereurs [1]. on sait la défaite honteuse de ce prince par Sapor, roi de Perse; sa prise, son long esclavage, le triste état de l'empire romain, les trente tyrans auxquels il fut donné en proie: en même temps l'inondation des barbares qui le ravagaient, c'est-à-dire à la fois la guerre civile et la guerre étrangère, et une terrible agitation non-seulement dans les provinces, mais encore dans tout le corps de l'empire. Alors il sembla que tous les peuples perdissent en même temps le respect pour la majesté romaine. On vit entrer de tous côtés, dans toutes les terres de l'empire, ceux qui le devaient mettre en pièces : les Suèves, les Alains, les Germains, les Allemands, peuple particulier de la Germanie, qui a depuis donné parmi nous le nom à la nation, les Hérules, les Vandales, les Francs, les Gépides, noms presque inconnus jusqu'alors ; et comme à la tête de tous, les Goths qui les animaient et qu'on nommait presque seuls parmi tant d'ennemis, à cause qu'ils se signalaient au-dessus des autres [2]. Il est vrai qu'ils furent vaincus par mer et par terre, car leur temps n'était pas encore venu. La justice divine, qui marche à pas lents, se contenta d'avoir marqué alors les destructeurs futurs de Rome, et de lui avoir montré la verge dont elle devait être frappée.

X. Tous ces malheurs commencèrent à la défaite et à la prise de Valérien ; et on reconnut si bien que la persécution en était la cause, que Gallien, fils et successeur de ce prince, la fit cesser aussitôt qu'il fut élevé à l'empire ; mais Dieu ne laissa pas de continuer ses justes vengeances [3]. Car, outre que Gallien, le plus infâme de tous les hommes, n'était pas propre à l'apaiser, les peuples ne se corrigèrent pas, et leur haine fut plus que jamais envenimée contre l'Eglise. Dieu aussi multiplia ses fléaux ; la guerre, la peste, la famine ravagèrent le monde comme à l'envi, et jamais on n'avait vu de si grands maux, ni si universels, ni tant à la fois. L'empire se rétablit sous Claude II et sous les princes suivants. Mais les suites des malheurs de Valérien ne finirent pas. Depuis ce temps il fallut tourner vers l'Orient toutes les forces de l'empire: c'est par là que l'Occident demeura découvert aux barbares. Le grand nombre de césars et d'empereurs qu'il fallut faire chargea extraordinairement l'empire, et diminua la majesté d'un si grand nom.

XI. Rome cependant devenait toujours plus impitoyable envers les Chrétiens. La persécution de Dioclétien et de Maximien fut la plus violente de toutes [1]. Encore que ces empereurs, et surtout Maximien, eussent déjà beaucoup de martyrs, on ne compte leur persécution que depuis que par un édit exprès ils firent renverser les églises, et contraignirent, par des morts cruelles, premièrement le clergé, et ensuite tout le peuple, à sacrifier aux idoles. Après que ces empereurs eurent renoncé à l'empire, leurs successeurs continuèrent la persécution avec un pareil acharnement durant dix ans; et cette persécution est appelée du nom de Dioclétien, parce qu'elle fut commencée par son autorité. Jamais l'Eglise n'avait tant souffert. Il semblait que les démons, qui sentaient par le nombre immense des conversions que leur empire allait tomber, fissent alors les derniers efforts pour le soutenir; mais au contraire, ce fut alors et au milieu de cette effroyable persécution que Constantin, choisi de Dieu pour donner la paix à son Eglise et triompher par la croix, en érigea le trophée au milieu de Rome [2].

XII. Les sacrifices des démons furent abolis, leurs temples furent fermés, et l'idolâtrie semblait avoir reçu le coup mortel [3]. Mais, environ cinquante ans après, Julien l'Apostat la fit revivre et lui rendit son premier lustre pour un peu de temps [4]. La défaite de ce prince et sa mort dans un combat contre les Perses, en relevant l'Eglise, donna un grand coup à l'empire romain, et le temps de sa chute semblait approcher.

XIII. Les violences et les cruautés qu'on exerça dans les villes contre les Chrétiens, aussitôt que Julien se fut déclaré leur ennemi, firent bien voir que l'idolâtrie n'était pas morte, même sous les princes chrétiens [5] : Rome ne pouvait revenir de ses erreurs ni de ses faux dieux. Elle continuait à imputer aux Chrétiens tous les

[1] *Euseb.*, VII, 10; *Lact.*, *De mort. persec.* — [2] *Trebell.*, in *Claud.*, *Vopisc.*, in *Aurel.*; *Oros.*, VII, 22, 23. — [3] *Eus.*, Paul. Oros, 22; 23.

[1] An. 303. — [2] An. 306, 307. — [3] *Eus.*, *De vit. Const.*, II 45; *Theodor.*, I, 2. — [4] An. 360, 361. — [5] *An.* 362, 363; *Soz*, V, 9 et seq. 15, *Soc.*, III, 12, 13 ; *Theod.*, III, 7.

malheurs de l'empire; toujours prête à les traiter avec les mêmes rigueurs qu'elle avait fait autrefois, si les empereurs l'eussent souffert. La cause même de l'idolâtrie y était si favorable que les tyrans qui s'élevaient, ou ceux qui aspiraient à la tyrannie, un Maxime, un Eugène, un Eucher, gagnaient Rome en faisant croire qu'ils seraient plus favorables au culte des dieux que les empereurs, ou en promettant ouvertement de le rétablir [1]. En effet, il paraît par toute l'histoire que le sénat, le premier corps de l'empire et celui qui avait toujours le plus excité la persécution contre l'Eglise ne s'était point relâché de ses premiers sentiments. La relation de Symmaque, préfet de la ville [2], aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcade, le fait bien voir, puisque ce fut au nom du sénat qu'il demanda à ces empereurs le rétablissement des gages retranchés aux vestales, et celui de l'autel de la Victoire dans le lieu où ce corps auguste s'assemblait. On voit par la réponse de saint Ambroise que ce n'était pas à tort que Symmaque prenait le nom de cette compagnie, puisqu'en effet le nombre des idolâtres y prévalait. Cette relation de Symmaque avait été précédée par une semblable délibération, deux ans auparavant, sous l'empire de Gratien [3]. Tout ce que pouvaient faire les sénateurs chrétiens en ces occasions était de s'absenter du sénat, pour ne point participer à un décret plein d'idolâtrie, ou de souscrire une requête particulière pour faire connaître leurs sentiments à l'empereur. Ainsi l'idolâtrie avait encore pour elle le suffrage des pères conscrits, c'est-à-dire de cet auguste sénat, autrefois si révéré des nations et des rois, où il y avait encore une si grande partie de la puissance publique, puisqu'on y confirmait et les lois et les princes mêmes.

Il ne faut donc pas s'imaginer que Rome fût chrétienne, ni que la colère de Dieu dût être apaisée, à cause que les empereurs s'étaient convertis. Les temples rouverts par Julien n'avaient pu être refermés; les païens mêmes trouvaient moyen de continuer leur culte, malgré les défenses des empereurs. Ils regardaient le culte des Chrétiens comme la dévotion particulière des princes, et le culte des anciens dieux comme celui de tout l'empire [4]. Tout était infecté dans Rome, dit saint Ambroise [5], de la fumée des sacrifices impurs, et on y voyait de tous côtés les idoles qui provoquaient Dieu à jalousie. Ainsi Rome attirait toujours sa vengeance. Il en arriva comme du temps de Josias: encore que la piété de ce prince eût remis en honneur le vrai culte, Dieu n'oublia pas pour cela les impiétés du règne d'Achaz et de Manassès; et il attendait seulement à perdre Juda, lorsqu'il aurait retiré du monde le pieux Josias [1]. Le Josias que Dieu semblait avoir épargné était Théodose le grand, mais il détruisit sous son fils Rome et son empire. Ce n'était pas qu'Honorius n'eût hérité de la piété de son père: mais Rome se rendait d'autant plus inexcusable, que l'exemple et l'autorité de ses empereurs n'était pas capable de la convertir. L'année séculaire de Rome arriva sous le règne de ce prince [2]; et pour contenter le peuple, qui attribuait les malheurs du siècle précédent au mépris qu'on y avait fait des jeux séculaires au commencement de ce siècle-là, on les laissa célébrer avec beaucoup de superstitions et d'idolâtries.

XIV. Ne voilà que trop de sujets de perdre Rome, et Dieu avait déjà appelé les Goths pour exercer sa vengeance. Mais la manière dont il accomplit ce grand ouvrage y fit bien connaître sa main toute-puissante.

Deux rois goths menaçaient en même temps Rome et l'Italie, Radagaise et Alaric; le premier païen, le second Chrétien, quoiqu'attaché à l'arianisme. Radagaise marchait avec deux cent mille hommes, et, selon la coutume des barbares, il avait voué à ses dieux le sang des Romains [3]. Les païens publiaient à Rome qu'il venait un ennemi vraiment redoutable que le culte des dieux rendrait puissant contre Rome, où leurs autels étaient méprisés; et ils disaient que les sacrifices de ce roi païen étaient plus à craindre que ses troupes, quoiqu'innombrables et victorieuses. « Les blasphèmes se multipliaient « dans toute la ville, dit un historien du temps « [4], et le nom de Jésus-Christ était regardé « plus que jamais comme la cause de tous les « maux. » Si Dieu, résolu à la vengeance, eût livré la ville à ce païen, ceux de la même religion n'auraient pas manqué d'attribuer la victoire aux dieux qu'il adorait. Mais son armée fut taillée en pièces sans qu'il en restât un seul, même le roi [5].

Dans le même temps Alaric, l'autre roi des Goths, s'était rendu redoutable aux Romains [6]: tantôt dans leur alliance, et combattant avec eux tantôt indignement traité, enfin il assiége Rome. On y cherche de vains secours, en appelant des devins toscans [7], selon l'ancienne coutume, et on se portait avec tant d'ardeur aux cérémonies païennes, qu'un païen a bien osé écrire que le Pape saint Innocent fut obligé d'y consentir.

[1] *Zos.*, IV; *Oros.*, VII, 35, 38. — [2] *Relat. Symm.*, ap. Amb., l. 2; *Epist. Ps.*, epist. 30; *Ibid.*, epist. 31. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*

[1] *IV Reg.*, XXI, 20; XXII, 20, 27. — [2] An. 404; *Zos.*, l. II. — [3] *Oros.*, VII, 37. — [4] *Oros.*, VII, 37. — [5] An. 406. — [6] *Oros.*, VII, 37; *Zos.*, V. — [7] *Zos.*, *ibid.*

Personne n'en a cru Zozime, un si grand calomniateur des Chrétiens : mais son récit ne laisse pas de faire sentir dans Rome un prodigieux attachement à l'idolâtrie. Car il est bien constant, par tous les auteurs, que les Etruriens ou Toscans furent appelés par le gouverneur ou préfet de la ville, et que les sénateurs païens demandaient qu'on offrît des sacrifices dans le Capitole et dans les autres temples[1]. C'est ainsi que Rome assiégée voulait recourir à ses anciens dieux. Approchant le temps de sa perte, on y établit pour empereur Attale païen d'inclination, qui aussi faisait espérer le rétablissement du paganisme[2]. En effet dans la propre année que Rome fut prise le tyran créa consul un Tertullus zélé idolâtre, qui commença sa magistrature, selon la coutume des gentils, par les vains présages des oiseaux, et qui, faisant valoir dans le sénat la qualité de pontife qu'il espérait bientôt avoir, voulait faire revivre avec elle toute la religion païenne[3]. Ainsi l'idolâtrie était encore une fois devenue dans Rome la religion dominante, Dieu l'ayant ainsi permis pour ne point laisser douteux le sujet de ses justes vengeances[4]. Cette grande ville hâtait son supplice ; les propositions de paix qu'on faisait à l'empereur furent inutiles; Rome fut prise par Alaric[5], et tout y fut désolé par le fer et par le feu.

Mais Dieu, qui avait enlevé à Radagaise, prince païen, une ville destinée à sa vengeance, pour la livrer à un Chrétien, dont la victoire ne pût pas être attribuée par les païens au culte des dieux, voulut encore faire voir d'une autre manière, et avec beaucoup d'éclat, que le paganisme était le seul objet de sa colère, car il mit dans le cœur d'Alaric d'établir un asile assuré dans les églises et principalement dans celle de Saint-Pierre[6]. Plusieurs païens s'y réfugièrent avec les Chrétiens, et visiblement ce qui resta de la ville fut dû au christianisme.

XV. Tous les Chrétiens reconnurent le doigt de Dieu dans ce mémorable événement ; et saint Augustin, qui en fait souvent la réflexion nous fait adorer en tremblant les moyens dont ce juste Juge sait faire connaître aux hommes ses secrets desseins. Au reste, il arriva au vainqueur choisi de Dieu pour exécuter ses décrets ce qui a coutume d'arriver à ceux dont la puissance divine se veut servir : c'est que Dieu leur fait sentir par un secret instinct qu'ils ne sont que les instruments de sa justice. Ainsi Tite répondit à ceux qui lui vantaient ses victoires sur les Juifs, qu'il n'avait fait que prêter la main à Dieu irrité contre ce peuple[1]. Alaric eut un semblable sentiment; et un saint Moine d'Italie le priant d'épargner une si grande ville: « Non, » dit-il, « cela ne se peut ; je n'agis pas de moi-même, quelqu'un me pousse au dedans, sans me donner de repos ni jour ni nuit; et il faut que Rome soit prise[2], » Elle le fut bientôt après. Alaric ne survécut guère, et il semblait qu'il ne fût au monde que pour accomplir cet ouvrage.

XVI. Depuis ce temps, la majesté du nom romain fut anéantie : l'empire fut mis en pièces, et chaque peuple barbare enleva quelque partie de son débris ; Rome même, dont le nom seul imprimait autrefois la terreur, quand on la vit une fois vaincue, devint le jouet et la proie de tous les Barbares. Quarante-cinq ans après[3], le Vandale Genséric la pilla encore. Odoacre roi des Hérules, s'en rendit le maître, comme de toute l'Italie[4], presque sans combat : et la gloire de l'empire romain, s'il lui en restait encore après cette perte, fut transportée à Constantinople. Rome, autrefois la maîtresse du monde fut regardée avec l'Italie comme une province, et encore en quelque façon comme une province étrangère que l'empereur Anastase fut contraint d'abandonner à Théodoric, roi des Goths[5]. Vingt ou trente ans on vit Rome comme ballotée entre les Goths et les capitaines romains qui la prenaient tour à tour. Dieu ne cessa de poursuivre jusqu'à l'entière destruction les restes de l'idolatrie dans cette ville. La vénération des dieux romains avait laissé des impressions si profondes dans l'esprit du vulgaire ignorant, qu'on voit, sous Justinien et sous les derniers rois goths qui régnèrent en Italie[6], de secrets adorateurs de Janus ; et on crut encore trouver dans sa chapelle et dans ses portes d'airain, quoique abandonnées depuis tant de siècles, une secrète vertu pour faire la guerre en les ouvrant[7]. C'étaient les derniers efforts de l'idolâtrie qui tombait tous les jours de plus en plus avec l'empire de Rome. Mais le grand coup fut frappé par Alaric : ni l'empire ni l'idolâtrie n'en sont jamais relevés, et Dieu voulait que l'un et l'autre périt par un même coup.

C'est ce que célèbre saint Jean dans l'*Apocalypse*, c'est où il nous mène par une suite d'événements qui durent plus de trois cents ans, et c'est par où se termine enfin ce qu'il y a de principal dans sa prédiction. C'est là aussi la grande victoire de l'Eglise. Mais avant que d'y

[1] *Ibid.*, VIII, 6. — [2] *Id.*, IX, 9. — [3] *Sala., de Jud.*, l. 6; *Oros.*, VII, 42; *Zoz.*, VI. — [4] *Oros., Ibid.*; *Aug., Serm. de excid. urb.*, etc. — [5] An. 410. — [6] *Oros.*, VII, 30; *Aug., De civ.*, l. I, 2; V, 23.

[1] *Phil., Vit. Ap.*, VI. — [2] *Zoz.*, IV, 6. — [3] An. 455. — [4] An. 475. — [5] An. 493. — [6] An. 538. — [7] *Procop., De bell. Goth.*, l. I.

arriver, il faudra voir tous les obstacles qu'elle a surmontés, toutes les séductions qu'elle a dissipées, et toutes les violences qu'elle a souffertes. Satan a été vaincu en toutes manières, et Rome, qui le soutenait, est tombée. Pendant que les Chrétiens gémissaient sous la tyrannie de cette ville superbe. Dieu les tenait dans cette attente, et leur faisait mépriser l'empire et la gloire des impies. Saint Jean leur montrait aussi celle des martyrs, joignant, selon la coutume des prophètes, les consolations avec les vengeances et les menaces, sous des figures si admirables, qu'on ne se lasse point d'en contempler la variété et la magnificence. Nous en entendrons les détails, en appliquant les paroles de la prophétie aux événements qu'on vient de voir, et selon l'idée générale que j'en ai donnée.

CHAPITRE IV.

La porte du ciel est ouverte. — La séance du juge et ses assesseurs. — Les quatre animaux. — Leur cantique. — Le cantique et les adorations des vieillards.

1. Après cela je regardai, et je vis une porte ouverte dans le ciel; et la première voix que j'avais ouïe, qui m'avait parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, me dit : Monte ici haut, et je te montrerai les choses qui doivent arriver ci-après.

2. Je fus aussitôt ravi en esprit, et je vis un trône placé dans le ciel, et quelqu'un assis sur le trône.

3. Celui qui était assis paraissait semblable à une pierre de jaspe et de sardoine, et il y avait autour du trône un arc-en-ciel qui paraissait semblable à une émeraude.

4. Autour du trône il y avait encore vingt-quatre trônes, et dans les trônes vingt-quatre vieillards assis, revêtus d'habits blancs [2], avec des couronnes d'or sur leurs têtes.

5. Il sortait du trône des éclairs, des tonnerres et des voix; et il y avait sept lampes brûlantes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu.

6. Et devant le trône il y avait une mer transparente comme le verre, et semblable à du cristal; et au milieu du trône, et autour du trône, il y avait quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière.

7. Le premier animal était semblable à un lion; le second à un veau; le troisième avait un visage comme celui d'un homme et le quatrième était semblable à un aigle qui vole.

8 Les quatre animaux avaient [3] chacun six ailes; et au dedans ils étaient pleins d'yeux, et ils ne cessaient de dire jour et nuit: Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui doit venir.

9. Et lorsque ces animaux [4] donnaient gloire, honneur et [5] bénédiction à celui qui est assis sur le trône, qui vit dans les siècles des siècles,

10. Les vingt-quatre vieillards se [6] prosternaient devant celui qui est assis sur le trône : et ils [7] adoraient celui qui vit dans les siècles, et ils [1] jetaient leurs couronnes devant le trône, en disant :

11. Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu! de recevoir gloire, honneur et puissance : parce que vous avez créé toutes choses [2] et que c'est par votre volonté qu'el les étaient, et qu'elles ont été créées.

[1] Je vis vingt, etc. — [2] Et ils avaient, etc. — [3] Chacun jusqu'à six ailes à l'entour et au dedans. — [4] Donneront. — [5] Action de grâces. — [6] Prosterneront. — [7] Adoreront.

EXPLICATION DU CHAPITRE IV.

La révélation des secrets de Dieu. — L'éclat et la douceur de sa majesté sainte. — L'union des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Les quatre évangélistes et les écrivains sacrés.

1. « Et je vis une porte ouverte dans le ciel : » la porte ouverte dans le ciel signifie que les grands secrets de Dieu vont être révélés.

« Et la première voix que j'avais ouïe :» cette voix du Fils de l'homme qui m'avait parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, I, 10; cette voix me dit : « Monte ici « haut; » entre dans le secret de Dieu que je te vais découvrir, et je te montrerai des choses qui doivent arriver ci-après. Remarquez que c'est toujours Jésus-Christ qui explique tout au prophète : de sorte que c'est toujours la révélation et la prophétie de Jésus-Christ même, ainsi qu'il a été dit au commencement.

« Qui doivent arriver ci-après ; » incontinent après cette prophétie, comme il a été souvent remarqué : car encore que saint Jean aille raconter une suite des choses qui nous mènera bien avant dans l'avenir : le commencement, comme on a vu, en était proche.

2. « Je vis un trône placé dans le ciel : » comme il s'agit de juger les Juifs et les Romains persécuteurs, on montre avant toutes choses à saint Jean le juge et ses assesseurs; en un mot, toute la séance où la sentence se doit prononcer. Ainsi comme Daniel allait expliquer le jugement prononcé contre Antiochus, la séance est d'abord représentée : « Je regardais jusqu'à ce « que l'on plaçât les trônes : et l'Ancien des « jours s'assit... » Et ensuite : « Les juges pri- « rent séance, et les livres furent ouverts [3]. »

3. « Celui qui était assis paraissait semblable « à une pierre de jaspe et de sardoine, et il avait « un arc-en-ciel autour du trône... » Ainsi Moïse, Aaron et les anciens d'Israël virent Dieu, « et sous ses pieds comme un ouvrage de saphir, « et comme le ciel quand il est serein [4]; » Et dans Ezéchiel [5], le trône de Dieu ressemble à « un saphir, et il est environné de l'arc-en-ciel. » Dans toutes les douces couleurs de ces pierreries et de l'arc-en-ciel, on voit Dieu revêtu d'une majesté douce et d'un état agréable aux yeux.

[1] Jetèrent. — [2] Et c'est par votre volonté qu'elle sont. — [3] *Dan.*, VII, 9, 10. — [4] *Exod.*, XXIV, 10. — [5] *Ezech.*, I, 26, 28.

4. « Autour du trône... vingt-quatre trônes, « et dans les trônes vingt-quatre vieillards. » Voilà donc toute la séance ; le juge assis au milieu, et autour, dans les siéges posés deçà et delà en nombre égal, les vingt-quatre vieillards qui composent ce sacré sénat.

« Vingt-quatre vieillards : » c'est l'universalité des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentés par leurs chefs et leurs conducteurs. Ceux de l'Ancien paraissent dans les douze patriarches, et ceux du Nouveau dans les douze apôtres. Ils sont tous de même dignité et de même âge, parce que ce qui s'accomplit dans le Nouveau Testament est figuré et commencé dans l'Ancien. Cette même universalité des saints est représentée ci-dessous « dans les « douze portes de la cité sainte, où sont écrits « les noms des douze tribus, et dans les douze « fondements de cette même cité où sont « écrits les noms des douze apôtres [1]. On doit ici regarder, principalement dans les chefs de l'ancien et du nouveau peuple, les pasteurs et les docteurs ; et en un mot, on voit dans ces vingt-quatre vieillards toute l'Eglise représentée dans ses conducteurs.

Pourquoi donner à Dieu des assesseurs ? C'est que Dieu associe ses saints à son ouvrage [2]. Ainsi, *Daniel*, IV 10 : « Il a été résolu par la « sentence de ceux qui veillent, et c'est le dis- « cours et la demande des saints. » Tout se fait avec les saints, et par la prière que Dieu lui-même leur inspire. C'est ce qui paraîtra souvent dans l'*Apocalypse*.

5. « Il sortait du trône des éclairs, des ton- « nerres et des voix. » Ce sont les marques de la majesté et de la justice de Dieu.

« Sept lampes brûlantes devant le trône, qui « sont les sept esprits de Dieu : » les sept anges exécuteurs de ses décrets [3].

6. « Et devant le trône il y avait une mer « transparente comme le verre, et semblable à « du cristal. » La mer signifie ordinairement dans l'Ecriture l'agitation et le trouble; mais [4] ici l'idée est changée et adoucie par la transparence et par la ressemblance du cristal. Ainsi, il semble que le saint Esprit veut signifier seulement que le trône de Dieu est inaccessible, comme un lieu séparé des autres par des eaux immenses.

« Et au milieu du trône, et autour du trône... « quatre animaux. » Le premier animal était devant le trône, et vis-à-vis du milieu, et les autres étaient placés alentour à égale distance. Par ces quatre animaux mystérieux, on peut entendre les quatre évangélistes ; et on trouvera au verset suivant la figure des quatre animaux par où les Pères ont estimé que le commencement de leur Evangile était désigné. Dans les quatre évangélistes comme dans les principaux écrivains du Nouveau Testament, sont compris tous les apôtres et les saints docteurs qui ont éclairé l'Eglise par leurs écrits.

« Quatre animaux pleins d'yeux devant et « derrière. » Cela signifie leur pénétration. Ils racontent ce qui s'est passé, et sont pleins des prophéties de l'avenir.

7. « Le premier animal était semblable à un « lion.... La même chose paraît dans *Ezéchiel*, I, 10, excepté que dans Ezéchiel chacun des animaux a les quatre faces, et ici chaque animal n'en a qu'une. Les Pères ont cru que le commencement de chaque Evangile était marqué par chaque animal ; et cette tradition paraît dès le temps de saint Irénée [1]. La figure humaine est attribuée au commencement de saint Matthieu, où la race de Jésus-Christ en tant qu'homme est exposée. Le commencement de saint Marc est approprié au lion, à cause de la voix qui se fait entendre dans le désert [2]. On a donné le veau au commencement de saint Luc, à cause du sacerdoce de saint Zacharie, par lequel cet évangéliste commence ; et on a cru que le sacerdoce était désigné par la victime qu'il offrait. Pour saint Jean, il n'y a personne qui n'y reconnaisse la figure d'aigle, à cause que d'abord il porte son vol, et qu'il arrête ses yeux sur Jésus-Christ dans le sein de son Père. On voit aussi dans les quatre animaux quatre principales qualités des saints : dans le lion, le courage et la force ; dans le veau, qui porte le joug, la docilité et la patience ; dans l'homme, la sagesse ; et dans l'aigle, la sublimité des pensées et des désirs.

8. « Six ailes : » comme les séraphins d'Isaïe, VI, 2. Car ceux d'Ezéchiel n'en ont que quatre, I, 6.

« Alentour et au dedans. Ils étaient pleins « d'yeux. » Dans le grec, *alentour* se rapporte aux ailes qui sont posées autour du corps ; et c'est ainsi qu'ont lu André de Césarée, Primase, Bède et Ticon, hom. 3.

« Et ils ne cessent de dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint.... » comme les séraphins d'Isaïe, VI, 3.

« Qui était, et qui est .... » Voy. *Apoc.*, I, 4.

10. « Les vingt-quatre vieillards se prosternaient... » A la publication de l'Evangile, où la sainteté de Dieu est déclarée, tous les saints adorent Dieu avec une humilité profonde.

« Et ils jetaient leurs couronnes devant le

[1] *Apoc.*, XXI, 12, 14. — [2] *Ibid.*, II, 26. — [3] *Ibid.*, I, — [4] VIII, 2.

[1] *Iren.*, III, c. 11, n. 8. — [2] *Marc.*, I, 2.

« trône. » Ils reconnaissaient que c'est Dieu qui leur a donné la victoire et la gloire dont ils jouissent, et ils lui rendent hommage.

11. « Elles étaient par votre volonté... » dans vos décrets éternels. Gr. « elles sont, au lieu de « elles étaient. » La leçon de la Vulgate est ancienne.

CHAPITRE V.

Le livre fermé de sept sceaux. — L'agneau devant le trône. — Lui seul peut ouvrir le livre. — Les louanges qui lui sont données par toutes les créatures.

1. Je vis ensuite dans la main droite de celui qui était assis sur le trône un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux.

2. Et je vis un ange fort, qui criait à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre, et d'en lever les sceaux?

3. Et nul ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre, ni le regarder.

4. Je fondais en larmes de ce que personne ne s'était trouvé digne d'ouvrir [1] le livre, ni de le regarder.

5. Mais l'un des vieillards me dit : Ne pleure point : voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux.

6. Je regardai, et je vis au milieu des vieillards, un Agneau debout comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre.

7. Il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône.

8. Et l'ayant ouvert [2], les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints.

9. Ils [3] chantaient un cantique nouveau, en disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en lever les sceaux ; parce que vous avez été mis à mort et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de peuple, et de toute nation.

10. Et vous nous avez fait rois et sacrificateurs à notre Dieu, et nous règnerons sur la terre.

11. Je regardai encore, et j'entendis autour du trône, et des animaux, et des vieillards, la voix de plusieurs anges, dont le nombre allait jusqu'à des milliers de milliers [4],

12. Qui disaient à haute voix : L'Agneau, qui a été égorgé, est digne de recevoir la vertu [5], la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction:

13. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et celles qui sont dans la mer, et tout ce qui est ; je les entendis toutes qui disaient : Bénédiction, honneur, et gloire, et puissance soient à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, dans les siècles des siècles.

14. Et les quatre animaux disaient : Amen. Et les vingt-quatre vieillards [1] se prosternèrent sur le visage, et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles.

[1] Ni de lire. — [2] Et l'ayant pris, les quatre, etc. — [3] Chantent (Seigneur) n'est pas dans le grec. — [4] Des millions de millions, et des milliers de milliers. — [5] Les richesses. — [6] *In eo*, dans notre Vulgate ; *In eis*, en eux dans le grec.

EXPLICATION DU CHAPITRE V.

Le livre scellé, ce que c'est. — Le mystère du nombre sept dans l'Apocalypse.

1. « Je vis ensuite... un livre écrit dedans « dehors, scellé de sept sceaux. » C'était un rouleau à la manière des anciens. « Scellé de sept « sceaux : » ce sont les secrets jugements de Dieu. Saint Ambroise appelle ce livre *le livre prophétique* [2] : le livre où étaient comprises les destinées des hommes que Jésus-Christ va révéler à saint Jean. Le livre est scellé quand les jugements ne sont pas encore déclarés. « La « vision vous sera comme les paroles d'un livre « scellé, où personne ne peut lire [3]. Ecrit de- « dans et dehors : » on n'écrivait ordinairement que d'un côté, si ce n'est quand il y avait beaucoup de choses à écrire. Ainsi, dans Ezéchiel, II, 9, le livre présenté au prophète « est « écrit dedans et dehors, et contient les malé- « dictions et les malheurs. »

« Sept sceaux. » Les saints docteurs ont remarqué que le nombre sept était consacré dans ce livre, pour signifier une certaine universalité et perfection. C'est pourquoi on a vu d'abord les sept esprits qui sont devant le trône, I, 4 ; sept chandeliers, sept étoiles, sept églises, pour désigner toute l'unité catholique, comme il a été remarqué là même, 4, 12, 16, 20, etc. On a vu ensuite les sept lampes brûlantes, qui sont encore les sept esprits, IV, 5. Dans le chapitre que nous expliquons, on signifie ces mêmes sept esprits par « les sept cornes et les « sept yeux de l'Agneau, » V, 6. C'est que, dans le nombre de sept, on entend une certaine perfection, soit à cause des sept jours de la semaine, marqués dès la création, où la perfection est dans le septième, soit pour quelque autre raison. Ici, il y a sept sceaux. On entendra la suite sept anges avec leurs trompettes, et sept tonnerres. Sept anges porteront les fioles ou les coupes pleines de la colère de Dieu. Le dragon et la bête qu'il animera auront sept têtes. Enfin, tout ira par sept dans ce divin livre, jusqu'à donner à l'Agneau, en le bénissant, sept glorifications, V, 12, et autant à Dieu, VII, 12 : ce qu'il faut observer d'abord, de peur qu'on ne croie que ce soit partout un nombre préfix ; mais qu'on remarque, au contraire, que c'est un nombre mystérieux, pour signifier la perfection. On sait aussi que c'est une façon de parler de la

[1] Se prosternèrent (sans ajouter sur le visage.) — [2] *Ambr.*, lib. III *De fid.*, c. 7. — [3] *Isai.*, XXX, 11.

langue sainte, de signifier un grand nombre et indéfini par le nombre défini de sept.

4. « Je fondais en larmes... » Il voit qu'on lui veut ouvrir le livre, mais que personne « n'est digne de l'ouvrir, » 2, 3, et il déplore tout ensemble la perte qu'il fait, et l'indigne disposition du genre humain.

5. « Le lion de la tribu de Juda, le rejeton de « David... » Selon ce qui est écrit dans la prophétie de Jacob, Juda est un jeune lion, etc. [1] On entend bien que c'est Jésus-Christ, fils de David, que saint Jean appelle un lion, à cause de sa forme invincible, et qui va paraître comme un agneau, à cause qu'il a été immolé. C'est ainsi que le Saint-Esprit relève les idées de la faiblesse volontaire de Jésus-Christ par celle de sa puissance.

« Qui a obtenu par sa puissance le pouvoir « d'ouvrir le livre. » Jésus-Christ, vainqueur du démon et de la mort a mérité par cette victoire d'entrer dans tous les secrets de Dieu.

6. « Et je vis un agneau debout comme « égorgé : » ἑστηκὸς. Il est debout et vivant; mais il paraît comme mort et comme immolé, à cause de ses plaies qu'il a portées dans le ciel. *Au milieu du trône* : cela marque la médiation de Jésus-Christ, qui empêche les éclairs et les tonnerres qui sortent du trône [2], de venir jusqu'à nous.

« Qui sont les sept esprits. » Voy. *Apoc.* I, 4. 8. « Et l'ayant ouvert. » Le grec, *l'ayant pris*, ainsi ont lu André de Césarée, Ticonius, *hom.* IV, Primase l'interprète sous le nom de saint Ambroise, et Bède. Il semble naturel qu'on prenne le livre avant que de l'ouvrir; et l'ouverture qui se fait des sceaux l'un après l'autre est marquée au chap. VI. Mais il peut se faire aussi que l'Ecriture propose d'abord en gros ce qui s'explique après dans le détail. On voit ici que c'est Jésus-Christ qui est le dépositaire et l'interprète des desseins de Dieu.

« Les quatre animaux et les vingt-quatre « vieillards se prosternèrent... » Ils adorent l'Agneau de la même sorte qu'ils avaient adoré Dieu, et en sa présence, marque de sa divinité.

« Des harpes et des coupes d'or... » Les vieillards paraissent ici avec des instruments de musique, dont on n'avait point parlé au chap. IV. Les harpes signifient la joie céleste, et le parfait accord des passions avec la raison dans les saints. Les coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints, entre les mains des vieillards, signifient qu'ils sont chargés de les présenter à Dieu.

11, 12. J'entendis la voix de plusieurs anges « qui disaient.., L'Agneau... est digne de rece- « voir la vertu, la divinité... » Gr. comme aussi Primase et les autres anciens, πλοῦτον, *divitias* : d'où il se peut qu'on ait fait *divinitas*, et puis *divinitatem*; quoiqu'on peut dire dans un très-bon sens que le Fils reçoit la divinité, quand la gloire en est manifestée en sa personne. Il faut ici observer que les saints disent que l'Agneau les a rachetés et qu'ils lui doivent ce qu'ils sont [1]; ce que les anges ne disent pas.

13, 14. « Et j'entendis toutes les créatures... » Toutes les créatures joignent leurs voix à celles des vieillards et des anges, et les quatre animaux chantent *amen*; il se fait un concert de tous les esprits pour louer Dieu. Il faut aussi remarquer qu'après avoir loué Dieu le créateur [2], et Jésus-Christ, V, 9, 11, tout le chœur loue ensemble le Père et le Fils.

CHAPITRE VI.

Les six premiers sceaux ouverts — Le juge avec ces trois fléaux : la guerre, la famine et la peste. — Le cri des martyrs. — Le délai. — La vengeance enfin venue et représentée en général.

1. Et je vis que l'Agneau avait ouvert l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux qui dit avec une voix comme d'un tonnerre : Viens et vois.

2. Je regardai, et je vis un cheval blanc. Celui qui était monté dessus avait un arc; et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur qui va remporter victoire sur victoire.

3. A l'ouverture du second sceau, j'entendis le second animal qui dit : Viens et vois.

4. Il partit aussitôt un autre cheval qui était roux et il fut donné à celui qui était monté dessus d'ôter la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent, et on lui donna une grande épée.

5. Quand il eut levé le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui dit : Viens et vois [3]. Et je vis un cheval noir, et celui qui le montait avait en sa main une balance.

6. Et j'entendis une voix comme [4] du milieu des quatre animaux, qui dit : Le litron de blé se vend un denier, et les trois litrons d'orge un denier. Ne gâtez point le vin et l'huile.

7. Lorsqu'il eut levé le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal qui dit : Viens et vois.

8. Et je vis un cheval pâle [5]; et celui qui était monté dessus s'appelait la mort, et l'enfer le suivait : et [6] on lui donna puissance [7] sur les quatre parties de la terre, pour faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages.

9. A l'ouverture du cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu, et pour leur rendre témoignage.

10. Et ils jetaient un grand cri, en disant : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différez-vous

[1] *Gen.*, XLIX, 9. — [2] *Apoc.*, IV, 5.

[1] *Apoc.*, V, 9, 10. — [2] *Ibid.*, IV, 10, 11. — [3] Je regardai, et je vis un. — [4] *Comme* n'y est pas. — [5] Et je regardai, etc. — [6] On leur donna. — [7] Sur la quatrième partie.

à faire justice, et à venger notre sang de ceux qui habitent sur la terre ?

11. Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux fût accompli, et celui de leurs frères qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux.

12. A l'ouverture du sixième sceau, je vis qu'il se fit un grand tremblement de terre; le soleil devint noir comme un sac de poil, la terre devint comme du sang.

13. Et les étoiles tombèrent du ciel en terre, comme lorsque le figuier, agité par un grand vent, laisse tomber ses figues vertes.

14. Le ciel disparut comme un livre roulé, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leurs places.

15. Les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre, les riches, les puissants, et tout homme esclave ou libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes.

16. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous et cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau :

17. Parce que le grand jour de leur colère est arrivé, et qui pourra subsister.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE VI.

Le cri des saints dans le ciel, ce que c'est. — La volonté de Dieu leur est révélée.

1. « Et je vis que l'Agneau avait ouvert... et « j'entendis l'un des quatre animaux... » Remarquez que ce sont les auteurs sacrés, et surtout les évangélistes, qui nous font ouvrir les yeux aux objets qui se présentent, et nous y rendent attentifs, c'est-à-dire qu'il faut entendre toute l'exécution des secrets conseils de Dieu selon les règles qui sont proposées par Jésus-Christ dans l'Evangile.

2. « Et je vis un cheval blanc, » tel qu'en avaient les vainqueurs aux jours de leur entrée et de leur triomphe.

« Et celui qui était monté dessus. » C'est Jésus-Christ victorieux, voy. *Apoc.* XIX, 11, 13, où celui qui est sur le cheval blanc, s'appelle le Verbe de Dieu. Ici on lui donne un arc, pour marquer qu'il atteint de loin. Les prophéties l'arment tout ensemble et de l'épée pour frapper de près, et de flèches, pour atteindre de loin [1]. Voilà donc ce qui paraît d'abord et à l'ouverture du premier sceau : Jésus-Christ vainqueur. On va faire marcher à sa suite les trois fléaux de la colère de Dieu, comme ils furent présentés à David [2], la guerre, la famine et la peste.

4. « Il partit aussitôt un autre cheval qui était « roux. » D'une couleur approchante du sang; c'est manifestemect la guerre, comme les caractères qu'on lui donne le font assez voir.

5. « Et je vis un cheval noir... » C'est la famine marquée par la couleur noire : « tous les « visages noirs comme des chaudrons noircis au « feu : » Joël, dans la description d'une famine, II, 6.

6. « Le litron de blé : » petite mesure. On donne le pain à la mesure; la mesure est petite, et on l'achète bien cher. « Ne gâtez point le vin « et l'huile : » Conservez-les avec soin, car on en aura besoin. On ne pouvait pas peindre la famine avec de plus vives couleurs, ni la rendre plus sensible. Mais voici la mortalité et la peste aussi bien dépeintes à l'ouverture du quatrième sceau.

8. « Et je vis un cheval pâle... » C'est la peste et la mortalité. « Et l'enfer le suivait : » c'est en général le lieu des morts. « Et on lui donna « puissance : » ainsi lisent les anciens. Le grec est plus clair : « et on leur donna puissance, » c'est-à-dire à ces trois cavaliers, de frapper les hommes par ces trois fléaux. On peut entendre aussi *on lui a donné,* en le rapportant au vainqueur dont il est parlé, ℣ 2, et que les trois fléaux de Dieu, la guerre, la famine et la peste, suivent pour partir à son ordre. « Sur les quatre parties de la terre. » Le grec dit « sur la « quatrième partie. »

9. « A l'ouverture du cinquième sceau. » Après que le juge a paru avec ces trois fléaux, il restait à voir qui il frapperait. Les âmes des martyrs semblent le déterminer à venger leur mort sur leurs persécuteurs; mais on leur ordonne d'attendre, comme on va voir.

« Je vis sous l'autel les âmes de ceux... » L'autel représente Jésus-Christ [1], « où notre « vie est cachée jusqu'à ce qu'il apparaisse [2]. » Et c'est ainsi que l'entend l'Eglise, aussi bien que tous les anciens.

10. « Jusqu'à quand différez-vous... » Remarquez que les âmes saintes savaient bien que Dieu n'avait pas encore vengé leur sang : contre ceux qui les veulent comprendre dans la loi générale des morts, dont il est écrit qu'ils ne savent pas ce qui se passe sur la terre.

« A venger notre sang. » Les saints désirent la manifestation de la justice de Dieu, afin qu'on le craigne, et qu'on se convertisse. « C'est « là, » dit saint Augustin, « la juste et miséri- « cordieuse vengeance des martyrs, que le rè- « gne du péché, qui leur a été si rigoureux, « soit détruit. »

11. « Une robe blanche : » c'est la gloire des saintes âmes, en attendant la résurrection. Par

[1] *Psal.*, XLIV, 4, 6. — [2] II *Reg.*, XXIV, 14.

[1] *Pontif.*, in *Admonit. ad subd.* — [2] *Col.*, III, 3, 4.

le blanc est représentée la gloire de Jésus-Christ; et il dit lui-même des bienheureux, « qu'ils marcheront avec lui revêtus de blanc; « parce qu'ils en sont dignes [1]. »

« Qu'ils attendissent en repos encore un peu « de temps. » Dieu fait connaître trois choses à ses saints : le délai de la vengeance, la brièveté de ce délai, et les raisons de son conseil éternel.

« Jusqu'à ce que le nombre... fût accompli... » Les peuples persécuteurs étaient nécessaires pour accomplir le nombre prédestiné des martyrs : c'est pourquoi Dieu les épargne en attendant que ce nombre soit parfait, joint qu'en détruisant les infidèles, avant qu'on en eût tiré tous les saints qui étaient encore renfermés parmi eux, on aurait empêché l'œuvre de Dieu.

12. « A l'ouverture du sixième sceau je vis... » Ce qui suit c'est la vengeance divine, dernière et irrévocable; premièrement sur les Juifs, et ensuite sur l'empire persécuteur; mais c'est la vengeance encore représentée en confusion et en général. Les grandes calamités publiques sont décrites dans les prophètes, comme si c'était un renversement de toute la nature : la terre tremble, le soleil s'obscurcit, la lune paraît toute sanglante, les étoiles tombent du ciel; c'est qu'il semble que tout périt pour ceux qui périssent. Les images dont se sert ici notre apôtre sont tirées de divers endroits des prophètes, et surtout d'Isaïe XXXIV, 4.

13. « Les étoiles tombèrent du ciel en terre, « comme lorsque le figuier... » avec la même abondance, avec la même facilité. Dieu secoue toute la nature aussi aisément qu'un grand vent secoue un arbre.

14. « Et toutes les montagnes et les îles... » ce qui était de plus ferme sur la terre, et tout ensemble ce qui en était le plus séparé par les eaux, tout fut ébranlé.

15. « Les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre... » C'est ce qu'il avait figuré auparavant par les étoiles qui tombaient, ℣. 13. Tout l'univers fut effrayé d'une si grande vengeance que Dieu tirait de ses ennemis et du renversement d'un si grand empire.

16. « Aux montagnes et aux rochers : Tom- « bez sur nous. » Ces paroles sont prises d'Osée, x, 8; et Notre-Seigneur les applique à la désolation envoyée aux Juifs en vengeance de sa passion [2]. On en peut faire encore l'application à la chute de l'empire romain. Mais et ces paroles et tout le reste qu'on vient de voir, redisent aussi le dernier jugement que le Saint-Esprit joint souvent aux grandes calamités, qui en sont l'image; comme a fait Notre Seigneur lorsqu'il mêle ce dernier et terrible jugement avec la ruine de Jérusalem, qui en était la figure [1].

[1] *Apoc.*, III, 4. — [2] *Luc.*, XXIII, 90.

CHAPITRE VII.

La vengeance suspendue. — Les élus marqués avant qu'elle arrive, et tirés de douze tribus d'Israël. La troupe innombrable des autres martyrs tirés de la gentilité. — La félicité et la gloire des saints.

1. Après cela je vis quatre anges qui étaient aux quatre coins de la terre, et en retenaient les quatre vents, pour les empêcher de souffler sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre.

2. Je vis encore un autre ange qui montait du côté de l'Orient, et portait le signe du Dieu vivant; et il criait à haute voix aux quatre anges qui avaient le pouvoir de nuire à la terre et à la mer,

3. En disant : Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.

4. Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfants d'Israël.

5. Il y en avait douze mille de marqués de la tribu, de Juda, douze mille de la tribu de Ruben, douze mille, de la tribu de Gad.

6. Douze mille de la tribu d'Aser, douze mille de la tribu de Nephtali, douze mille de la tribu de Manassé.

7. Douze mille de la tribu de Siméon, douze mille de la tribu de Lévi, douze mille de la tribu d'Issachar.

8. Douze mille de la tribu de Zabulon, douze mille de la tribu de Joseph, douze mille de la tribu de Benjamin.

9. Après cela [2], je vis une grande troupe que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui étaient debout devant le trône, et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains.

10, Ils jetaient un grand cri, en disant : La gloire de nous avoir sauvés soit rendue à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau.

11. Et tous les anges étaient debout autour du trone, et des vieillards, et des quatre animaux, et ils se prosternèrent sur le visage devant le trône, et ils adorèrent Dieu.

12. En disant : *Amen* : bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force soient à notre Dieu, dans les siècles des siècles. *Amen*.

13. Alors un des vieillards, prenant la parole, me dit: Qui sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils?

14. Je lui répondis : « Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de souffrir de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.

15. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans le temple : et celui qui est assis sur le trône demeurera sur eux [4].

[1] *Matth.*, XXIV, seq. — [2] Je regardai, et je vis une. — [3] Lavé leurs robes, et qui ont blanchi leurs robes. — [4] Σκηνώσει ἐπὶ αὐτοὺς habitera sur eux, ou les couvrira sur un pavillon, comme une tente.

16. Ils n'auront plus ni faim, ni soif : et le soleil, ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus ;

17. Parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes, et Dieu essuiera de leurs yeux toutes les larmes

—

EXPLICATION DU CHAPITRE VII.

Que la dernière désolation qui devait tomber sur les Juifs est différée, jusqu'à ce que le nombre des élus qui en devaient être tirés fût accompli. — Le nombre des autres martyrs innombrable et infini : mystères du nombre de douze.

1. *Après cela...* C'est une chose ordinaire dans l'*Apocalypse*, comme dans les autres prophéties, de montrer, premièrement, les choses en général est plus confusément comme de loin ; pour ensuite les déclarer par ordre et dans un plus grand détail, comme si on les avait sous les yeux. C'est pour cela que saint Jean, après nous avoir fait voir la vengeance divine en confusion à la fin du chapitre précédent, va commencer à entrer dans le détail. La première chose qu'il explique, c'est la raison du délai dont il est parlé au chapitre VI, ℣ 11. On avait répondu aux âmes qui demandaient la vengeance de leur sang, qu'elles attendissent que le nombre des élus fût accompli. Dieu maintenant va faire connaître qu'une grande partie de ses élus, dont le nombre devait être accompli, étaient parmi les Juifs, et en devaient être tirés.

« Je vis quatre anges... qui retenaient les « quatre vents... » Les vents lâchés signifient l'agitation des choses humaines. « J'ai vu quatre « vents qui combattaient sur une grande mer [1]. » C'était à dire, j'ai vu une grande agitation. Par une raison contraire, Dieu retient les vents quand il tient les choses en état. « Pour les « empêcher de souffler : » les anges, qui avaient le pouvoir de retenir les vents, avaient aussi le pouvoir de les lâcher, comme il paraît par la suite.

« Pour les empêcher de souffler sur la terre, « ni sur la mer, ni sur aucun arbre. » Ces paroles sont très-remarquables pour entendre le chapitre suivant, avec lequel elles ont un rapport manifeste, comme on va voir.

2. « Je vis encore un autre ange... qui por- « tait le signe du Dieu vivant : » pour l'appliquer à ses élus comme la suite l'explique.

« Et il cria aux anges... » Ce cri des anges les uns aux autres, lorsqu'ils portent les ordres de Dieu, montre l'ardeur qu'ils ont à les faire entendre, comme un messager envoyé en diligence déclare ses ordres dès qu'il peut faire entendre sa voix en criant.

« Aux anges qui avaient le pouvoir de nuire « à la terre et à la mer. » Voilà encore ici la terre et la mer, et ce n'est pas en vain que je le remarque.

3. « Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, « ni aux arbres : » car l'heure de lâcher les vents pour les affliger n'est pas encore venue, ainsi qu'on vient de le voir, ℣. 1. Le Saint-Esprit marque ici manifestement le rapport de ce chapitre avec le suivant, où l'on verra ℣. 7, au son de la première trompette, « une grêle de « feu tombée sur la terre, qui en brûle les ar- « bres : et au ℣. 8, une montagne brûlante tom- « bée sur la mer. » Ce sera donc à ce coup la terre avec les arbres, et la mer frappée. Mais ici l'ange l'empêche, et les deux malheurs qui devaient venir sont arrêtés pour un temps.

« Jusqu'à ce que nous ayons marqué au front « les serviteurs de notre Dieu : » c'est la cause du délai expliquée. Marquer les serviteurs de Dieu sur le front, c'est les séparer d'avec les réprouvés par la profession de l'Evangile, confirmée jusqu'à la fin par les bonnes œuvres, conformément à cette parole de saint Paul : « Le fondement que Dieu pose est ferme, ayant pour sceau « cette parole : Le Seigneur connaît ceux qui « sont à lui ; et que celui qui invoque le nom « du Seigneur, se retire de l'iniquité [1]. »

« Sur le front, » Ainsi dans *Ezéch.* IX, 4, après l'ordre donné pour exterminer ceux qui étaient destinés à la vengeance, il est ordonné de marquer sur le front à la marque *Tau*, ceux qui devaient être épargnés.

La marque Tau, qui était un T, figurait la croix de Jésus-Christ : mais la marque de ce chapitre de l'*Apocalypse* est plus clairement expliquée au chapitre XIV, 1, où il est dit que les *cent quarante-quatre mille*, c'est-à-dire ceux qui sont marqués, *au ℣ 4 du chapitre* VII que nous expliquons, *avaient le nom de l'agneau et celui de son Père écrits sur le front* ; c'est-à-dire, qu'ils avaient fait une haute et persévérante profession de l'Evangile. C'est la même chose que nous avons ouïe de la bouche de Jésus-Christ [2] : « J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu... et « mon nouveau nom. »

On voit maintenant le dessein de l'ange qui empêche les quatre anges exterminateurs de ruiner quelque peuple et quelque contrée. C'est qu'il y avait des élus à en tirer avant sa ruine ; et l'ange veut qu'on attende qu'ils se soient rangés dans l'Eglise avec leurs autres frères, et que comme eux ils soient marqués à la bonne marque du troupeau élu. On n'aura pas de peine à entendre pourquoi cette marque est représentée comme imprimée par un ange, si

[1] *Dan.*, VIII, 2.

[1] II *Tim.*, II, 19. — [2] *Apoc.*, III, 12.

l'on se souvient que les anges sont *esprits administrateurs envoyés pour le salut des enfants de Dieu* [1].

4. « Et j'entendis que le nombre de ceux qui « avaient été marqués était de cent quarante-« quatre mille, de toutes les tribus des enfants « d'Israël. » Après ce qui nous avait été expliqué, il ne restait plus qu'à nous dire de quel peuple doivent être tirés ceux en faveur desquels la vengeance de Dieu était suspendue ; et saint Jean nous apprend ici que ce sont ceux qui furent marqués, c'est-à-dire, constamment, les Juifs.

C'est qu'il y avait dans Jérusalem une Eglise sainte de cette nation, qui y avait substitué même depuis la ruine du temple, et qui y fut conservée jusqu'au temple d'Adrien, sous quinze évêques tirés des Juifs convertis, comme on a vu dans l'*Histoire abrégée*, n. 1. Il y venait beaucoup de Juifs ; et lorsque tous ceux que Dieu avait élus pour y entrer furent venus, les Juifs alors furent dispersés et exterminés de la Judée. On voit donc les sceaux levés, et le livre ouvert, c'est-à-dire, les conseils de Dieu révélés. On voit sur qui doit tomber d'abord la colère du juste Juge, et ce sont les Juifs. On voit pourquoi on diffère de venger le sang des martyrs, et d'où se devait tirer un si grand nombre de leurs frères qu'il fallait remplir auparavant [2].

« Cent quarante-quatre mille. » On doit voir avec beaucoup de consolation ce grand nombre de saints qui devaient sortir des Juifs : et cela s'accorde très-bien avec ce que saint Jacques disait à saint Paul : « Vous voyez, mon frère, « combien de milliers de Juifs ont cru [3]. » Ce qui fut continué dans la suite, et tant que Dieu conserva dans Jérusalem une Eglise formée de Juifs convertis. Ainsi, comme dit saint Paul, la nation n'était pas tellement réprouvée, qu'elle ne dût recevoir dans un très-grand nombre d'élus l'effet des promesses faites à ses pères [4].

« Cent quarante-quatre mille. » Ce seul endroit devrait faire voir combien se tromperaient ceux qui voudraient toujours s'imaginer un nombre exact et précis dans les nombres de l'*Apocalypse*. Car faudra-t-il croire qu'il y ait précisément dans chaque tribu douze mille élus, ni plus ni moins, pour composer ce nombre total de cent quarante-quatre mille ? Ce n'est pas par de telles minuties, ni avec cette scrupuleuse petitesse d'esprit que les oracles divins doivent être expliqués. Il faut entendre dans les nombres de l'*Apocalypse* une certaine raison mystique, à laquelle le Saint-Esprit nous veut rendre attentifs. Le mystère qu'il veut ici nous faire entendre, c'est que le nombre de douze, sacré dans la Synagogue et dans l'Eglise, à cause des douze patriarches et des douze apôtres, se multiplie par lui-même, jusqu'à faire douze mille dans chaque tribu ; et douze fois douze mille dans toutes les tribus ensemble, afin que nous voyons la foi des patriarches et des apôtres multipliée dans leurs successeurs ; et dans la solidité d'un nombre si parfaitement carré, l'éternelle immutabilité de la vérité de Dieu et de ses promesses. C'est pourquoi nous verrons, ensuite [1], ce même nombre de cent quarante-quatre mille comme un nombre consacré à représenter l'université des saints, dont aussi les Juifs sont la *tige* et le tronc « béni, sur lequel les autres sont entés [2]. »

5. « Il y en avait douze mille de marqués de « la tribu de Juda. » Il commence par la tribu de Juda, comme par celle qui, selon les conseils de Dieu, avait donné son nom à toutes les autres, et les avait recueillies comme dans son sein ; celle qui avait reçu des promesses spéciales touchant le Messie, et de la bouche de Jacob, en la personne de Juda même [3], et de la bouche du prophète Nathan, en la personne de David [4] ; Celle enfin d'où le Sauveur venait de sortir : c'est pourquoi on l'a nommé *le lion de la tribu de Juda*, v, 5.

Il n'y a plus rien à remarquer dans tout le reste du dénombrement, sinon que Dan y est omis, et que Joseph y paraît deux fois, pour accomplir le nombre des douze tribus ; une fois en sa personne, ℣ 8, et une autre fois en celle de Manassès son fils, ℣ 6 Quelques Pères ont cru que Dan était omis exprès, parce que l'Antechrist devait naître de sa race. Peut-être ne faut-il entendre ici autre chose, si ce n'est que, saint Jean voulant remarquer la bénédiction de Joseph, dont les deux enfants, Ephraïm et Manassès ont été considérés, dans le partage de la terre promise, comme faisant chacun une tribu, il a fallu omettre Dan pour conserver le mystère du nombre de douze.

9. « Après cela, je vis une grande troupe que « personne ne pouvait compter : » cette troupe innombrable paraît être la troupe des saints martyrs, à cause des palmes qu'ils portent dans leurs mains comme des combattants qui ont remporté la victoire, et à cause aussi qu'il est dit qu'ils viennent d'éprouver une grande affliction, ℣ 14. Plusieurs raisons nous persuadent que saint Jean veut ici parler principalement des martyrs qui devaient souffrir dans l'empire

[1] *Hebr.*, I, 14. — [2] *Apoc.*, IV, 9. seq. — [3] *Act.*, XXI, 20. — [4] *Rom.*, XI.

[1] *Apoc.*, XIV, 1, 3. — [2] *Rom.*, XI, 16. — [3] *Gen.*, XLIX, 10. — [4] II *Reg.*, VII.

romain, et durant les persécutions qu'il décrira dans ce livre : c'est ce qu'on verra [1]. Il ne faut pas hésiter à dire, avec les saints Pères, que le nombre de ces martyrs fut immense, surtout dans la dernière persécution, qui fut celle de Dioclétien, et c'est un soin superflu de se tourmenter avec quelques-uns à diminuer le nombre des martyrs et les trophées de l'Eglise, ou plutôt ceux de Jésus-Christ même.

« De toute nation, de toute tribu. » Ce n'était pas seulement des douze tribus d'Israël, comme ceux qu'on avait comptés auparavant. Saint Jean, après avoir vu les saints tirés des Juifs, voit ensuite ceux qui viendront des gentils : ce qui confirme que c'est à la lettre qu'il a pris les Juifs dans le dénombrement précédent. Savoir si les élus tirés des gentils sont aussi du nombre de ceux pour qui Dieu suspend sa vengeance, au chap. VI, ℣ 11, je n'ai pas besoin de l'examiner. Il me suffit que les élus tirés des Juifs soient ceux que saint Jean nous montre d'abord, ou plutôt les seuls qu'il nous montre dans ce chapitre comme expressément marqués ; ce qui suffit pour nous faire voir que ce chapitre et le suivant, qui y est lié, regardent les juifs : c'est aussi pour cette raison qu'il n'y est parlé ni d'idoles, ni d'idolâtrie, ce qu'on ne manque pas de faire aussitôt qu'il s'agit des gentils, comme la suite de la prophétie le fera paraître à commencer par le ℣ 20 du chapitre IX.

Au reste, il est bien certain que le plus grand nombre des martyrs devait dans la suite venir des gentils. C'est aussi une des raisons pourquoi saint Jean ne les réduit pas à un nombre certain et précis, comme il avait fait des Juifs : mais au contraire, qu'il dit qu'on ne le pouvait compter : ce qui toutefois n'empêche pas qu'en cet endroit il n'ait principalement les Juifs en vue, comme il nous l'a fait assez connaître.

12. « En disant *Amen :* » comme avaient fait les quatre animaux, ℣ 14. Cet *Amen* répété deux fois par le chœur des anges marque une éternelle complaisance de tous les esprits célestes dans l'accomplissement des œuvres de Dieu. Plus le reste du chapitre est intelligible, plus il mérite d'être médité, pour se laisser pénétrer le cœur des bontés de Dieu et de la félicité de ses saints.

CHAPITRE VIII.

L'ouverture du septième sceau. — Les quatre premières trompettes.

1. A l'ouverture du septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure.

2. Je vis les sept anges qui assistent devant la face de Dieu, et on leur donna sept trompettes.

3. Alors il vint un autre ange qui se tint debout devant l'autel, portant un encensoir d'or ; et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il présentât les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône.

4. Et la fumée des parfums composés des prières des saints s'éleva devant Dieu.

5. Et l'ange prit l'encensoir : il le remplit du feu de l'autel, et il le jeta sur la terre : et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un grand tremblement de terre.

6. Aussitôt les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent pour en sonner.

7. Le premier ange sonna de la trompette ; il tomba sur la terre de la grêle et du feu mêlés de sang, et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut consumée.

8. Le second ange sonna de la trompette ; et il tomba sur la mer comme une grande montagne brûlante, et la troisième partie de la mer devint du sang.

9. Et la troisième partie des créatures qui vivent dans la mer mourut, et la troisième partie des navires périt.

10. Le troisième ange sonna de la trompette ; et une grande étoile ardente comme un flambeau, tomba du ciel sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines.

11. Le nom de l'étoile était Absynthe, et la troisième partie des eaux fut changée en absynthe, et plusieurs hommes moururent dans les eaux, parce qu'elles étaient amères.

12. Le quatrième ange sonna de la trompette ; et la troisième partie du soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles : en sorte qu'ils furent obscurcis dans leur troisième partie, et que le jour perdit la troisième partie de sa lumière, et la nuit même.

13. Alors je regardai, et j'entendis la voix [1] d'un aigle qui volait au milieu de l'air, et disait à haute voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause des autres voix des trois anges qui doivent sonner de la trompette !

EXPLICATION DU CHAPITRE VIII.

Désastre des Juifs sous Trajan. — Leur dernière désolation sous Adrien. — Révolte du faux messie Bar-Cochébas. — Obscurcissement de la loi des prophéties, par les fausses traditions et interprétation des Juifs.

1. « A l'ouverture du septième sceau... » Ce chapitre contient l'exécution de la vengeance préparée contre les Juifs au chapitre précédent, et l'union manifeste des sceaux avec les trompettes dans la prophétie de saint Jean, comme on verra ℣ 2.

Il faut donc se souvenir que les Juifs nous ont été représentés par notre apôtre comme des ennemis dangereux qui devaient de nouveau être abattus [2] ; et au reste, que les élus qui étaient

[1] *Apoc.*, XX, 4.

[1] *Grec* n'y est pas. — [2] D'un ange. — [3] *Apoc.*, I, 9 ; III, 9.

encore parmi eux dans la Judée en étant tirés, il n'y avait plus rien qui empêchât la dernière dispersion que Dieu préparait à cette déloyale nation : c'est ce qu'on va déclarer à notre apôtre, quoiqu'avec des couleurs moins vives que ce qui regardera l'empire romain ; Dieu ayant voulu réserver les images les plus éclatantes à la destinée de Rome, où sa puissance devait aussi paraître avec plus d'éclat.

« Il y eut dans le ciel un silence d'environ « une demi-heure : » c'est un silence d'étonnement, dans l'attente de ce que Dieu allait décider ; comme lorsqu'on attend en silence les juges qui vont se résoudre, et enfin prononcer leur jugement ; et pour marquer aussi le commencement d'une grande action, et la soumission profonde de ceux qu'on doit employer à l'exécution, qui attendent en grand silence l'ordre de Dieu, et se préparent à partir au premier signal.

2. « Et je vis les sept anges qui assistent devant la face de Dieu : » c'est-à-dire ces sept esprits principaux, dont nous avons si souvent parlé.

« Et on leur donna sept trompettes : » elles signifient le son éclatant de la justice de Dieu et le bruit que vont faire ses vengeances par tout l'univers.

3. « Il vint un autre ange qui se tint debout « devant l'autel. » L'autel, c'est Jésus-Christ ; et c'est là que l'ange apporte, comme des parfums, les prières qui ne sont reçues que par lui. Ainsi ce ministère angélique, loin d'affaiblir celui de Jésus-Christ, le reconnaît et l'honore. Cependant les protestants, offensés de voir l'intercession angélique si clairement établie dans ce passage, voudraient que cet autre ange fût Jésus-Christ même ; mais quand Jésus-Christ paraît, il est bien marqué d'une autre sorte, et avec une bien autre majesté, comme on a vu, et comme on verra dans toute la suite. Aussi saint Jean se contente-t-il d'appeler cet ange *un autre ange*, comme les sept dont il venait de parler, et à qui on avait mis en mains les trompettes.

« Et la fumée des parfums... s'éleva devant « Dieu : » parce que l'ange les offrait sur l'autel qui est de Jésus-Christ.

5. « Et l'ange prit l'encensoir, il le remplit « du feu de l'autel, » des charbons qui paraissaient allumés dessus. Les charbons marquent la colère de Dieu : il alluma ses charbons [1]. » Les tonnerres, les éclairs et le tremblement de terre en marquent l'effet dans le même psaume, ℣ 8. Tout cela signifie de grands changements et de grands renversements sur la terre.

C'est après que la prière des saints qui gémissaient sur la terre est montée devant Dieu, que les charbons de sa colère tombent comme un tonnerre. Les prières des saints sont toutes puissantes, à cause que c'est Dieu même qui les forme ; et c'est par là que les saints entrent dans l'accomplissement de tous ses ouvrages.

7. « Le premier ange sonna de la trompette « et il tomba sur la terre de la grêle et du feu « mêlés de sang, et la troisième partie de la terre et des arbres fut consumée. » Voilà donc la terre frappée avec les arbres : la mer le sera au verset suivant ; et on ne peut douter par le rapport de ces deux versets avec les 1, 2 et 3 du chapitre précédent, que ce ne soient les Juifs qui sont ici frappés, puisque c'étaient eux qui étaient épargnés pour un temps, comme on a vu.

« La grêle et le feu mêlés de sang » signifient le commencement de la désolation des Juifs sous Trajan, dont il a été parlé dans l'*Hist. abr.*, n. 2. « La troisième partie de la terre : » on marque seulement la troisième partie, quand la menace ne regarde ni la totalité, ni la plus grande partie. « Et toute l'herbe verte fut con- « sumée : l'herbe c'est le peuple [1], » principalement la jeunesse, où consiste l'espérance de la nation, et c'est ce qui périt dans les guerres. On voit ici la désolation des Juifs vivement représentée par la comparaison d'un belle et riche campagne que la grêle aurait désolée : mais on va voir quelque chose de plus affreux.

8. « Le second ange..... et une grande mon- « tagne brûlante..... » C'est la seconde et dernière désolation des Juifs sous Adrien : voy. *Hist abr.*, n. 3. La grande montagne, c'est une grande puissance ; c'est pourquoi l'empire du Fils de Dieu est désigné par « une grande mon- « tagne [2], « et en parlant de l'empire de Babylone : « qui es-tu, ô grande montagne[3]? Je parle « à toi, montagne pernicieuse[4]. »

« Une grande montagne brûlante. » Il faut ici se représenter de ces montagnes qui vomissent du feu. Une grande montagne aussi brûlante est une grande puissance qui accable et qui consume tout sur quoi elle tombe ; et nous avons vu dans l'*Hist. abr.*, n. 6, combien de sang coûta aux Romains cette défaite des Juifs. Saint Jean ne pouvait pas mieux représenter ces pertes de l'armée romaine dans ses sanglantes victoires, qu'en nous représentant toute cette guerre comme la chute d'une montagne brûlante dans la mer, parce qu'il paraît ici par

[1] *Psal.*, XVII, 14.

[1] *Isa.*, XL, 7. — [2] *Dan.*, II, 34. — [3] *Zach.*, IV, 7. — [4] *Jerem.*, LI, 25.

ce moyen, comme entre le feu et l'eau, une action réciproque et un grand effort de part et d'autre, avec une perte mutuelle : mais le poids d'une si grande montagne l'emporte ; et la mer n'y peut résister, non plus que les Juifs aux Romains.

« Il tomba sur la mer comme une grande « montagne ; toute la puissance romaine tombe sur les Juifs. La désolation sous Trajan fut sanglante ; et c'est ce que voulait dire cette grêle mêlée de sang, verset 7. Mais la guerre d'Adrien fut bien plus cruelle : aussi n'est-ce plus ici des arbres ni des herbes brûlées : ce sont des créatures vivantes, et, dans les navires, les hommes mêmes : c'est ce qui met la mer en sang. Ce n'est pourtant que la troisième partie, pour marquer que tous les Juifs ne furent pas tués ; car encore qu'ils fissent tout ce qu'il fallait pour ne se laisser aucune ressource, Dieu, qui sait à qui il les réserve, empêcha leur perte totale.

10. « Le troisième ange..... et une grande « étoile tomba du ciel..... » C'est le faux messie Cochébas, la seule cause du malheur que saint Jean vient de décrire. Le nom y convient puisque le nom de *Cochébas* signifie *étoile* ; mais la chose y convient encore mieux, comme il paraît dans l'*Hist. abr.*, n. 4, où l'on voit que Bar-Cochébas se vantait d'être un astre descendu du ciel pour le secours de sa nation. Saint Jean fait voir, pour le confondre, qu'il n'en descend pas ; mais qu'il en tombe, comme ces feux qui se consument en tombant.

Eusèbe rapporte qu'il fit beaucoup souffrir les Chrétiens[1], à cause qu'ils ne voulaient pas, quoiqu'ils fussent venus des Juifs, se joindre à leur rébellion ; et il acheva, par ce moyen, d'accomplir le nombre des saints dont il est parlé[2].

« Une étoile ardente comme un flambeau : » à cause des guerres que cet imposteur alluma.

Les étoiles, dans les saintes Lettres, signifient les docteurs[3]. Les faux docteurs sont appelés par saint Jude des étoiles errantes, des feux errants[4], et ces feux qui tombent du ciel ne les représentent pas moins bien.

L'étoile : cette étoile ainsi allumée, qui portait la guerre avec elle, « tomba sur la troisième « partie des fleuves et sur les fontaines : » sur les peuples, qu'elle remplit d'un esprit de rébellion, et tôt après, par leur défaite, de confusion et de deuil, comme on va voir.

« Son nom est Absynthe : » Ce n'est pas à dire que ce fût son nom véritable ; mais l'Ecriture a accoutumé de marquer par cette façon de parler ce qui convient à chacun, et comme son caractère particulier : « Appelez son nom « Jezraël : appelez son nom Sans miséricorde[1]. » De même[2] : « Donnez-lui pour nom Dépêchez-« vous de faire du butin : Hâtez-vous d'aller au « pillage. » Ainsi Samarie et Jérusalem sont appelées Oolla et Ooliba, pour désigner ce qu'étaient à Dieu ces deux villes[3]. Cela se tourne en bien comme en mal. « On appellera son nom « Emmanuel. » Dieu avec nous : on appellera son nom « l'Admirable, le Conseiller, le Dieu « fort[4]. Son nom sera Orient[5]. » Cochébas est appelé Absynthe en ce sens, comme on a vu.

11. « Le nom de l'étoile était Absynthe : » ce n'est pas ici un astre benin, dont la favorable lumière dût réjouir sa nation : c'est de l'absynthe qui la plonge dans une profonde et amère douleur. Après les victoires de Tite, les Juifs vaincus devinrent furieux ; après celle d'Adrien c'est une détresse irrémédiable, et un entier abattement de courage. On a vu ce qu'ont dit les Juifs de ce malheur sous Adrien. Cette horreur, en voyant les marchés, dans le souvenir des lieux où ils avaient été vendus, et cette triste liberté, achetée si cher, de venir pleurer dans leur ville, montrent assez qu'il ne leur restait qu'un deuil éternel, et une lamentation sans bornes. Voy. l'*Hist. abr.*, n.3,5.

« Et la troisième partie des eaux fut changée « en absynthe ; et plusieurs hommes moururent « dans les eaux, parce qu'elles étaient amères. » La désolation ne fut pas égale partout. Plusieurs et non pas tous moururent dans la douleur et dans l'amertume. Mais les fontaines sont marquées indéfiniment. Les fontaines c'était la Judée où était la source de la nation ; et ce fut là qu'on sentit le plus grand mal. Les fleuves sont les provinces où la révolte ne fut pas si grande, non plus que la perte.

12. « Le quatrième ange sonna..... et la troisième partie du soleil fut frappée. » C'est l'obscurcissement des prophéties par la malice des Juifs dans ce même temps. Akiba en détourna le sens pour les appliquer à son faux messie. Tous les Juifs entrèrent plus que jamais dans le même dessein. Ils firent alors la compilation de leurs *Deutéroses*, c'est-à-dire de leurs traditions, ou de leur *Talmud*, comme il a été raconté, *Hist. abr.*, n. 7. Plusieurs Pères estiment qu'ils corrompirent le texte même de l'Ecriture ; et il est certain qu'ils en pervertirent le sens plus que jamais. Aquila fit sa version exprès pour contredire celle des Septante, dont les Eglises se ser

[1] *Euseb.*, *Chron. ad an.* 134. — [2] *Apoc.*, VI, 11. — [3] *Dan.*, VIII, 10 XII, 3. — [4] *Jud.*, 13.

[1] *Ose* : I, 4, 6. — [2] *Isai.*, VIII, 3. — [3] *Ezech.*, XXIII. — [4] *Isai.*, IX, 14 ; IX, 6. — [5] *Zach.*, VI, 12 seq.

vaient à l'exemple des apôtres, et pour affaiblir les témoignages qui regardaient Jésus-Christ. Tout cela est arrivé sous Adrien, et vers les temps de cette dernière désolation des Juifs. Le voile mis sur leur cœur s'épaissit [1]. Dieu semblait en avoir tiré tout ce qu'il avait d'élus parmi eux. La source des conversions de ce peuple fut comme tarie par l'extinction de l'Eglise qu'ils formaient à Jérusalem. L'Eglise qui y demeura ne fut plus recueillie que des gentils, et les évêques en furent tirés de la gentilité, comme on a vu, *Hist. abr.*, n. 5.

« La troisième partie du soleil... » Quand les astres sont obscurcis tout l'univers s'en ressent. Ce n'est donc pas seulement ici une plaie envoyée aux Juifs ; c'est la plaie de tout l'univers, ainsi qu'il a été dit dans l'*Hist. abr.*, n. 7. Il ne faut pas s'étonner que saint Jean parle dans sa prophétie de toute sorte de plaies, et aussi bien des spirituelles que des temporelles, qui au fond sont beaucoup moindres : c'est ce qu'on verra dans la suite.

« La troisième partie du soleil, de la lune et « des astres : » outre l'obscurcissement de la vérité en général, on peut encore entendre en particulier que les Juifs obscurcirent dans les prophéties ce qui regardait le soleil, c'est-à-dire Jésus-Christ ; ce qui regardait la lune, c'est-à-dire son Eglise; les astres, c'est-à-dire les apôtres, et la prédication apostolique, qui devait opérer la conversion des gentils. Toutes ces choses furent obscurcies par les Juifs, et le voile qui était sur leur cœur s'épaissit. Mais il n'y eut que la troisième partie obscurcie : et il y avait beaucoup plus de lumières qu'il n'en fallait pour confondre les incrédules, non-seulement dans les Ecritures, mais encore dans les propres traditions des Juifs, comme le savent ceux qui y sont versés.

Au reste en considérant ces troisièmes parties tant de fois répétées dans ce seul chapitre, versets 7, 8, 9, 10, 11 et 12, on doit voir plus que jamais que ces nombres de l'*Apocalypse* ne sont pas un compte précis, mais une expression en gros du plus et du moins, en comparant l'un avec l'autre.

13. « J'entendis la voix d'un aigle. » C'est ainsi que lit la Vulgate, comme font aussi Primase et Ticonius, *hom.* 6, et cette leçon est très-ancienne ; mais le grec d'à-présent porte : « d'un ange qui volait au milieu de l'air, et di- « sait à haute voix : Væ, væ, væ ! *Malheur...* » Ici commencent les trois *Væ* qui dans la suite nous feront voir les sept fioles engagées avec les sept trompettes, comme les sept trompettes le sont avec les sept sceaux. Par ce *Væ* il faut entendre un cri terrible répandu dans l'air, qui énonce le malheur aux hommes ; comme dans Ezéchiel. II, 9 : « On y voit écrit des lamenta- « tions, et un chant lugubre, *et* Væ ! Mal- « heur. »

[1] II *Cor.*, III, 15.

CHAPITRE IX.

Une autre étoile tombée du ciel. — Le puits de l'abîme ouvert. — Les sauterelles. — L'Euphrate ouvert, et les rois d'Orient lâchés.

1. Le cinquième ange sonna de la trompette ; et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur terre, et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée.

2. Elle ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une fumée, comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis de la fumée du puits.

3. Et des sauterelles sorties de la fumée du puits se répandirent sur la terre, et il leur fut donné une puissance comme celle qu'ont les scorpions de la terre.

4. Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui était vert, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auraient pas le signe de Dieu sur le front.

5. Et il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois, et le tourment qu'elles font souffrir est semblable à celui que fait le scorpion lorsqu'il pique l'homme.

6. En ce temps les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas ; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.

7. La figure des sauterelles était semblable à des chevaux préparés au combat : elles portaient sur leurs têtes comme des couronnes qui paraissaient d'or, et leurs visages étaient comme des visages d'homme.

8. Et leurs cheveux étaient comme ceux des femmes ; et leurs dents étaient comme des dents de lion.

9. Elles portaient des cuirasses comme des cuirasses de fer ; et le bruit de leurs ailes était comme un bruit [1] de chariots à plusieurs chevaux courant au combat.

10. Leurs queues étaient semblables à celles des scorpions ; elles y avaient un aiguillon, et leur pouvoir était de nuire aux hommes durant cinq mois.

11. Elles avaient au-dessus d'elles pour roi l'ange de l'abîme, dont le nom en hébreu est Abaddon et en grec Apollyon, c'est-à-dire, l'Exterminateur.

12. Le premier malheur a passé, et voici deux autres malheurs qui viennent après.

13. Et le sixième ange sonna de la trompette ; et j'entendis une voix qui sortait des quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu.

14. Qui disait au sixième ange qui avait la trompette : Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate.

15. Et aussitôt furent déliés les quatre anges, qui étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer la troisième partie des hommes.

16. Et le nombre [2] de cette armée de cavalerie était de deux cent millions : car je l'entendis nombrer.

17. Et les chevaux me parurent de cette sorte dans

[1] De chariots et de plusieurs chevaux. — [2] Des armées de cavalerie.

la vision : ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lion, et de leur bouche il sortait du feu, de la fumée et du soufre.

18. Et par ces trois plaies, le feu, la fumée et le soufre, qui sortaient de leur bouche, la troisième partie des hommes fut tuée.

19. Car la puissance de ces chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues, parce que leurs queues, ressemblent à des serpents, et qu'elles ont des têtes dont elles blessent.

20. Et les autres hommes, qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, pour n'adorer plus les démons, les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher.

21. Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, de leurs empoisonnements, de leurs impudicités et de leurs voleries.

EXPLICATION DU CHAPITRE IX.

Les hérésies judaïques qui s'élèvent contre la sainte Trinité et contre la divinité de Jésus-Christ. — Le caractère de ces hérésies et de l'hérésie en général. — Les Perses. — L'empire romain ébranlé, et le commencement de sa chute venu du côté de l'Orient.

1. « Le cinquième ange. » Voici quelque chose de plus terrible que ce qu'on a vu jusqu'ici : l'enfer va s'ouvrir ; et le démon va paraître pour la première fois, suivi de combattants de la plus étrange figure que saint Jean ait marquée dans tout ce livre. Il faut tâcher de les bien connaître, et c'est peut-être l'endroit le plus difficile de la prophétie ; parce que saint Jean nous y montre une persécution de l'Eglise, et un fléau de Dieu bien différent de ceux dont il parle dans tout le reste. Dans les quatre trompettes précédentes, il nous a fait voir la dernière désolation arrivée aux Juifs pour avoir persécuté l'Eglise : maintenant le Saint-Esprit lui découvre un nouveau genre de persécution, qu'elle aura encore à souffrir, où Satan se mêlera bien avant pour la détruire tout à fait ; et cette nouvelle persécution lui doit encore venir de la part des Juifs par la contagion des opinions judaïques dont nous avons parlé [1]. C'étaient, sans difficulté, les plus importantes, à cause qu'elles attaquaient la personne même et la divinité du Fils de Dieu. Le fondement de ces hérésies était de dire, avec les Juifs, qu'il n'y avait en Dieu qu'une personne ; et c'est l'erreur que saint Jean a foudroyée dès le commencement de son Evangile, comme on a vu [2] : mais le Saint-Esprit lui fait connaître qu'elle sortirait de nouveau de l'enfer après sa mort, et ferait souffrir à l'Eglise un nouveau genre de persécution qui lui serait plus insupportable que toutes les autres.

[1] *Hist. abr.*, n. 8. — [2] *Ibid.*

Cette persécution, pour être spirituelle et plus cachée, n'en était que plus digne de la considération de saint Jean. Puisqu'il avait à nous découvrir Satan vaincu, et son empire renversé par l'Eglise, après tous les vains efforts qu'il aurait faits pour la détruire, il ne devait pas oublier le plus dangereux de tous les combats, qui est celui des hérésies, principalement de celles que nous avons appelées judaïques. Car, au reste, à l'occasion de celles-là, il nous donne le caractère de toutes les autres ; et, afin de ne nous laisser aucun doute de son dessein, il nous met d'abord devant les yeux l'idée d'une guerre et d'un malheur spirituel, comme on va voir.

« Et je vis une étoile qui était tombée. » Si l'étoile tombée ci-dessus, VIII, ℣ 10, était une fausse étoile, un faux docteur, un Cochébas, l'analogie demande que ce soit encore ici la même chose ; c'est-à-dire encore un faux docteur, n'y ayant rien d'ailleurs, comme on vient de voir, qui convienne mieux à cette idée qu'une étoile qui tombe. Ce docteur, dont le faux brillant trompa les hommes, et qui ramena le premier de l'enfer l'hérésie que saint Jean avait étouffée, c'est Théodote de Byzance, dont nous avons vu l'histoire [1].

« Une étoile qui tombe. » Ceux qui reniaient la foi dans la crainte des tourments s'appelaient, dans le style de l'Eglise, *les tombés*. On a vu que Théodote fut de ce nombre ; et de tous les compagnons de sa prison, il fut le seul qui renonça Jésus-Christ. Ce fut la chute d'une étoile fort brillante, non-seulement à cause de la politesse, du grand savoir et du beau génie de cet homme, mais encore beaucoup davantage, parce qu'il était du nombre de ceux qu'on appelait alors les confesseurs : qui était dans l'Eglise le second degré de gloire, et le premier après celui du martyre. Ce fut un grand scandale dans l'Eglise, quand, toute cette troupe de confesseurs allant à la mort pour Jésus-Christ, celui qui brillait le plus par son bel esprit et par son savoir fut le seul qui le renia. Quelques-uns croient que ce Théodote est le même qu'un Théodote, principal disciple de Montan [2], dont Eusèbe écrit que le bruit courut que, s'étant abandonné à un démon qui faisait semblant de le vouloir enlever au ciel, il fut tout d'un coup précipité contre terre [3]. Le temps y convient, et le lecteur pourra faire l'usage qu'il lui plaira de cette histoire.

« La clef du puits de l'abîme lui fut donnée. » Ce fut après sa chute, après qu'il eut renié la foi, que cette clef lui fut donnée [4]. L'enfer ne

[1] *Hist. ab.* — [2] *Bar.*, t. II, n. 10. — [3] *Eus.*, v, 15. — [4] *Hist. ab.* n. 8

s'ouvre pas tout seul ; c'est toujours quelque faux docteur qui en fait l'ouverture ; et celui-ci, devenu par sa chute et par son orgueil un digne instrument de l'enfer, fut choisi pour en faire sortir de nouveau l'hérésie que saint Jean y avait précipitée.

2. « Et il s'éleva une fumée comme la fumée « d'une grande fournaise. « Un tourbillon de fumée noir et épais sorti de l'enfer est l'image la plus naturelle qu'on puisse donner d'une grande et dangereuse hérésie.

« Et le soleil et l'air furent obscurcis. » Le soleil c'est Jésus-Christ même, et dans Jésus-Christ ce qu'il y a de principal, c'est-à-dire sa divinité, que Théodote obscurcit ; ou, ce qui est la même chose, le soleil obscurci par cet hérétique c'est ce beau commencement de l'Evangile de saint Jean : « Le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu. » Paroles plus lumineuses que le soleil, mais que ce malheureux, et tous ceux qui suivirent après lui les opinions judaïques, ne cessèrent d'obscurcir autant qu'il leur fut possible.

« Le soleil et l'air furent obscurcis. » Le démon est appelé par saint Paul « le prince de la « puissance de cet air, l'esprit qui agit dans les « enfants d'incrédulité [1]. » L'air est obscurci quand le père du mensonge, et cet esprit qui agit dans les incrédules, répand de fausses doctrines par ses ministres. Voilà déjà un terrible effet de l'hérésie ; mais la suite en représente bien mieux le caractère.

« Et des sauterelles sorties de la fumée du « puits. » Tout est affreux dans ce spectacle : l'enfer ouvert comme un puits et comme un abîme immense ; une noire fumée qui offusque l'air, et du milieu de cette fumée des sauterelles d'une nouvelle et étonnante figure que saint Jean nous fera paraître d'autant plus terrible que leurs blessures ne nuisent qu'à l'âme, comme nous le verrons bientôt ; mais il faut voir auparavant dans ces sauterelles mystiques le premier caractère des hérétiques.

« Et des sauterelles. » Ce premier caractère des hérétiques est celui de n'avoir pas la succession apostolique et de « s'être séparés eux-« mêmes [2]. « Ce caractère ne pouvait être marqué plus expressément que par des insectes dont la génération est si peu connue, qu'on croit qu'ils se forment de pourriture : ce qui est aussi vrai en partie, parce que la corruption de l'air ou de la terre les fait éclore : ainsi la corruption de l'esprit et des mœurs fait éclore les hérésies. Mais les sauterelles représentent parfaitement le génie des hérésies, qui ne sont propres, ni à s'élever comme les oiseaux, ni à avancer sur la terre par des mouvements et des démarches réglées, comme les animaux terrestres ; mais qui vont toujours comme en sautillant d'une question à une autre, et ruinant la moisson de l'Eglise. « Les sauterelles, « dit Salomon, n'ont pas de roi, et néanmoins « elles vont comme des bataillons [1] : » c'est-à-dire qu'il n'y a point de gouvernement réglé ; chacun innove à sa fantaisie, et tout s'y fait par cabale. C'est un caractère de l'hérésie bien marqué par Tertullien. Les sauterelles ne sont pas des animaux qui vivent longtemps ; à peine vivent-elles la moitié de l'année, quatre ou cinq mois, comme il est dit de ces sauterelles mystiques [2], ℣ 5, 10. Ainsi les hérésies n'achèvent pas l'année, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas une vie parfaite, ni un temps complet comme l'Eglise. Elles périssent, elles reviennent, elles périssent encore. Théodote fait revivre Cérinthe ; il serait lui-même oublié sans Artémon : il en est de même des autres hérésies ; et on les voit toutes se dissiper comme d'elles-mêmes, selon ce que dit saint Paul : « Ils n'iront pas plus avant, car leur folie sera « connue de tout le monde [3]. »

« Il leur fut donné une puissance comme celle « des scorpions de la terre. » C'est un autre caractère de l'hérésie, de nuire par un venin secret, comme la suite nous donnera lieu de le faire mieux entendre. « Des scorpions de la « terre : » Il y a des scorpions d'eau ; mais ceux-là n'affligent guère le genre humain, ce qui fait que saint Jean se restreint aux autres.

4. » Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe... « ni à tout ce qui est vert, ni aux arbres, mais « seulement aux hommes qui n'auraient pas le « signe de Dieu. 5. Et il leur fut donné, non « de les tuer. » Remarquez ici avec attention comme saint Jean éloigne d'abord l'idée d'une guerre et d'un ravage temporel, afin qu'ayant pris une fois celle d'une contagion et d'un ravage spirituel, nous tournions toutes nos pensées de ce côté-là. Ces sauterelles, dit-il, sont d'une espèce particulière. Ce n'est pas l'herbe, ni la campagne, et les moissons qu'elles ravagent, ce sont les hommes, et ce ne sont pas tous les hommes, mais seulement ceux qui n'ont pas la marque de Dieu, qui ne sont pas du nombre de ses élus ; et ce n'est pas tant par la violence que par un venin qu'elles nuisent ; et ce n'est pas à la vie humaine, ni à nos biens temporels ; leur venin se porte à l'endroit où réside principalement la marque de Dieu, c'est-

[1] *Ephes.*, II, 2. — [2] *Jud.*, 19.

[1] *Prov.*, XXX, 27. — [2] *De præsc.*, c. 41 ; ed Rig., 1675, p. 217. — [3] II. *Tim.*, III, 9.

à-dire à l'âme, où elles coulent ce poison secret; car elles ressemblent à des *scorpions*, qui ont leur venin dans la queue, ℣ 3. Les hérésies ont une belle apparence, et semblent d'abord ne faire aucun mal ; mais le venin est dans la queue, c'est-à-dire dans la suite. On n'a plus qu'à faire l'application de tout ceci à chaque verset, et on verra la justesse de cette similitude.

« Et il leur fut défendu. » Les hérétiques, tout rebelles qu'ils sont contre Dieu, sont assujettis à ses ordres. Dieu, qui permet qu'ils s'élèvent, sait et ordonne ce qu'il en veut faire, et jusqu'où il leur veut permettre de nuire ; c'est pourquoi saint Paul disait : « Mais ils n'i- « ront pas plus avant, » comme on vient de voir.

« Mais seulement aux hommes qui n'ont pas le « signe de Dieu sur le front : » qui n'ont pas la marque des vrais Chrétiens, et des élus, dont il est parlé [1] ; c'est-à-dire à ceux qui n'ont pas cette foi constante et persévérante, pour en faire profession jusqu'à la fin. L'hérésie ne nuit qu'aux réprouvés, soit dans l'Eglise, soit hors de l'Eglise; et ceux des Chrétiens à qui elle nuit sont ceux dont il est écrit : « Ils sont sortis du milieu de « nous, mais ils n'étaient pas des nôtres : car s'ils « eussent été des nôtres, ils seraient demeurés « parmi nous [2]. » Il ne faut pas oublier que saint Jean marque clairement la victoire de l'Eglise sur les hérésies : car, comme il dit [3] ; « Mesure le temple, mais ne mesure point le « parvis, qui est abandonné aux gentils : » pour montrer qu'outre ce parvis abandonné aux gentils, il y aurait un endroit que Dieu se réserverait, où les mains profanes ne pourraient atteindre : ainsi il paraît en ce lieu, que, malgré tout le ravage que feront ces effroyables sauterelles, Dieu saura bien conserver ceux qui sont à lui.

5. « Il leur fut donné de tourmenter les « hommes » Le tourment que les hérésies font sentir aux hommes, c'est leurs jalousies, leurs haines secrètes : un prodigieux affaiblissement par l'extinction de la charité, le remords de la conscience qui revient de temps en temps, quoiqu'étouffé par l'orgueil ; plus que tout cela, ce même orgueil, toujours insatiable, qui fait leur supplice, comme celui des démons, lorsqu'ils séduisent les hommes.

« Et le tourment qu'elles font souffrir est « semblable à celui que fait le scorpion. » La piqûre du scorpion, à laquelle Tertullien compare l'hérésie, « pénètre d'abord, » comme il dit [4], « dans les entrailles; les sens s'appesantissent, le sang se gèle, les esprits n'animent plus les chairs ; on sent un dégoût extrême et une continuelle envie de vomir. » On change souvent de disposition ; le chaud et le froid nous affligent tour à tour. Il est bien aisé d'appliquer tout cela à l'hérétique, qui perd le goût de la vérité ; et peu à peu tout celui de la religion ; qui ne peut ni digérer ni souffrir une nourriture solide, toujours ou transporté par un zèle amer, ou froid et insensible, sans se soucier dans le fond de la religion, n'en aimant que ce qu'on fait servir à la secte et à ses opinions particulières.

6. « En ce temps ; » du temps que les hérésies régneront, « les hommes chercheront la « mort, et la mort s'enfuira d'eux. » Cette façon de parler signifie des temps fâcheux, ennuyeux, pesants, de ceux où l'on est dégoûté de la vie, où, selon la phrase grecque et latine, on mène une vie qui n'est point une vie : tels sont les temps où règnent les hérésies; car, premièrement, et les chefs, et les sectateurs des hérésies sont tourmentés par leur esprit inquiet, par leur vaine et fatigante curiosité, qui les engage dans les études laborieuses et dégoûtantes, pleines de chicanes, et destituées de bon sens : il faut s'épuiser l'esprit à gagner des sectateurs, à les maintenir par mille sortes d'artifices et de séductions; toutes choses par elles-mêmes tristes et pesantes, que le seul amour de la gloire fait supporter. Joignez à cela dans l'hérésie cette triste et obscure malignité, et les autres peines marquées sur le ℣ 5. La vie de telles gens est malheureuse, et ils ressemblent à ceux qui, attaqués par quelque venin, ne savent s'ils veulent vivre ou mourir. Mais comme cette parole de saint Jean. « En ce temps, » semble marquer non-seulement le triste état de ceux qui sont attaqués par le venin, mais encore un grand ennui causé aux autres, c'est ce qui arrive dans les hérésies : on est las de tant de malices couvertes du nom de la piété, de tant de déguisements et d'une si dangereuse hypocrisie ; de tant de contentions et de disputes outrées, où il n'y a nulle bonne foi; de tant de chicanes sur la religion, où, comme dit saint Grégoire de Nazianze [1], « l'on ne voit que cette science faussement nommée telle. et, au lieu des combats et des exercices qui contentent les spectateurs dans les jeux publics, des questions où il n'y a qu'un jeu de paroles, et une vaine surprise des yeux ; où toutes les assemblées, tous les marchés, tous les festins sont troublés d'un bruit importun par les disputes continuelles, qui ne laissent ni la simplicité aux femmes, ni la pudeur aux vierges, » dont elles font des par-

[1] *Apoc.*, II, 17 ; III, 12 : VII, 14 seq. — [2] I *Joan.*, II, 19. — [3] *Apoc.*, XI, 1, 2. — [4] *Scorp.*, cap. 1.

[1] Orat. 33, quæst. 1, *de theol.*

leuses et des disputeuses : « en sorte que les fêtes ne sont plus des fêtes, mais des jours pleins de tristesse et d'ennui, où l'on ne trouve de consolation aux maux publics que dans un mal encore plus grand, qui est celui des disputes, et où enfin on ne travaille qu'à réduire la religion à une triste et fatigante sophistiquerie. » Quelques-uns veulent que par ces mots, « En ce « temps, » il faut entendre simplement que les temps où les erreurs dont parle saint Jean auront la vogue seront tristes : et c'est ainsi que Bullinger qui tourne tout à ses prétendues erreurs papistiques, a dit que les temps où les Papes ont dominé, en général, ont été tristes. Mais on voit bien, sans avoir recours à ces chimères d'erreurs papistiques, que les véritables erreurs de Théodote, et des autres qui ont réveillé les hérésies judaïques, sont arrivés du temps de Sévère et des autres empereurs dont les temps sont les plus fâcheux de toute l'histoire romaine.

7. « Semblables à des chevaux préparés au « combat... » Cela marque l'esprit de dispute dans les hérétiques, et leur acharnement à soutenir leurs opinions. « Sur leurs têtes comme « des couronnes qui paraissent d'or : » dans le chap. IV. ℣ 4, il est dit distinctement des vieillards « qu'ils ont sur la tête des couronnes d'or ; » et de même du Fils de l'homme, XIV, 13 : mais les hérésies portent sur la tête « comme des « couronnes qui paraissent d'or. » Ce n'est qu'un faux or, et une vaine imitation de la vérité, comme Bède et les autres interprètes le remarquent sur ce verset.

« Et leurs visages étaient comme des visages « d'hommes... 8. Et leurs cheveux étaient comme « ceux des femmes. » C'est encore cette apparence trompeuse des hérésies, dont néanmoins, après tout, la face est d'un homme, et la doctrine tout humaine. Les cheveux des femmes signifient une faiblesse de courage qu'on a remarquée dans les hérétiques, où peu ont eu la résolution de souffrir le martyre. On a vu la chute de Théodote, qui est un de ceux dont il s'agit en ce lieu. Nous pouvons encore entendre ici la mollesse et le relâchement de la discipline : caractère que Tertullien a remarqué dans les hérésies [1], leur attribuant précisément le renversement de la discipline, *prostrationem disciplinæ*. Ce caractère est commun presque à toutes les hérésies, comme il serait aisé de le faire voir, et convient en particulier à ces hérésies judaïques en la personne de Paul de Samosate, dont la vanité et la superbe parure sont expressément marquées dans la lettre du concile d'Antioche [2] ; où il est aussi rapporté que les prêtres et tous les disciples de cet hérétique étaient nourris dans une semblable mollesse.

« Leurs dents étaient comme des dents de « lion : » par la force qu'ils ont à tout ravager, et parce qu'ils déchirent et mettent en pièces l'Eglise et les Catholiques par leurs calomnies.

9. « Des cuirasses comme des cuirasses de « fer. » Si saint Paul, dans un discours dogmatique, donne au Chrétien des armes, « une cui- « rasse de justice, un bouclier, un casque et une « épée [1], » on peut bien donner ici aux hérétiques une cuirasse comme de fer, pour signifier leur dureté impénétrable aux enseignements de l'Eglise, et leur opiniâtreté dans leur propre sens. « Et le bruit de leurs ailes... comme un bruit de « *plusieurs* chariots : » ce sont leurs disputes éclatantes, et la réputation qu'ils se donnent. Ils ont des ailes, non pour s'élever, quoiqu'ils en fassent le semblant, mais, à la manière des sauterelles, pour passer d'un côté à un autre, sans jamais rien approfondir, et pour aller plus promptement ravager la terre.

10. « Et leurs queues étaient semblables à « celles des scorpions : » comme ci-dessus ℣. 3. 5. Le seul moyen de se guérir du venin des hérésies est de les écraser promptement sur la plaie, comme on fait des scorpions.

11. « Elles avaient pour... roi l'ange de l'a- « bîme... » Car encore que les hérésies aillent sans ordre, et qu'elles fassent peu de cas de leurs auteurs qu'elles désavouent le plus souvent ; en effet elles sont dominées par l'ange de l'abîme, qui les conduit secrètement, et cet ange s'appelle l'*Exterminateur*, *Apollyon* dans le grec : c'est-à-dire celui qui tue, qui fait périr ; celui qui est appelé par le Fils de Dieu [2] ; *homicide dès le commencement*, parce que sa séduction a fait mourir nos premiers parents : de sorte que c'est principalement par séduction qu'il est exterminateur, ainsi que les hérétiques qu'il anime. Et ce nom d'*Exterminateur* lui est donné en ce lieu pour montrer que ce qui est dit de ces sauterelles qu'il mène au combat qu'*elles ne font pas mourir les hommes*, s'entend seulement de la vie du corps et qu'elles donnent la mort à l'âme. Ce verset convient parfaitement avec celui de saint Paul, qu'on a déjà vu, ou parlant des hérétiques et de leurs docteurs : « Comme, » dit-il, « Jannès et Mam- « bré, *ces enchanteurs des Egyptiens*, résistè- « rent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la « vérité : » en cela semblables à ces magiciens, que ce sera par l'instigation et la puissance du démon qu'ils combattront la saine doctrine, mais aussi le succès en sera-t-il pareil : « et « leur folie sera connue de tous comme le fut

[1] *De præsc.*, c. 41, 43. — [2] *Eus.*, VII, 30.

[1] *Ephes.*, VI, 14, 16, 17. — [2] *Joan.*, VIII, 44.

« celle de ces enchanteurs, » continue le même saint Paul [1].

Les sauterelles de l'*Apocalypse* sont prises sur celles que Joël décrit, I et II, qui, en effet, ravagèrent toute la Judée du temps de ce prophète, et qui figuraient les Assyriens, moissonneurs cruels que Dieu devait bientôt envoyer. Les dents de lions paraissent [2], et dans ce chap. de l'*Apoc.*, ỳ 8 ; la ressemblance des chevaux, *Joël*, II, 4, et ici ỳ 7 ; le bruit de leurs ailes comme des chariots, *Joël*, II, 5, et ici 9 ; le tourment des hommes dans *Joël*, II, 6, et ici 10.

Selon cette idée de Joël, on pourrait penser que les sauterelles de saint Jean sont de vrais soldats, comme ceux que le prophète Joël représentait par cette figure. Et, en effet, il y a des caractères qui y conviennent ; mais nous avons vu que saint Jean a banni d'abord cette idée, en nous disant que ces sauterelles ni ne pillent, ni ne ravagent, ni ne tuent. Elles blessent seulement les hommes, mais à la manière des scorpions, par un venin, et non par des armes ; et au lieu que dans les guerres ordinaires personne n'est épargné, et que les saints ne le sont pas plus que les autres, comme il sera remarqué [3] : ici, ce ne sont pas tous les hommes qui peuvent être blessés, mais seulement ceux qui n'ont point la marque de Dieu et le caractère de son élection éternelle. Ces caractères que saint Jean a donnés à ces sauterelles, impriment d'abord l'idée d'une guerre spirituelle, de la blessure de l'âme et du venin de l'hérésie. Les ténèbres et l'épaisseur effroyable d'une fumée sortie de l'enfer, conduit encore à cette pensée ; aussi, ni dans saint Jean, ni dans les prophètes, en aucun endroit, on ne voit les vrais soldats sortir de l'enfer ni conduits par le démon. A la fin de l'*Apocalypse*, l'idée de l'enfer revient encore, avec celle du démon déchaîné, sous la même figure du puits de l'abîme [4]. Et nous voyons aussi très-clairement qu'il s'agit là de séduction ; car on renferme Satan dans l'abîme, « afin qu'il ne séduise plus les nations, » ỳ 3 ; « et lorsqu'il est délié, c'est pour les séduire, » ỳ 7. On le voit à la fin puni de *ses séductions*, ỳ 9. Ce qui montre qu'où l'on fait paraître le démon sorti de l'abîme, c'est la séduction qu'il y faut entendre ; et l'idée des armes et des soldats ne combat point celle-là, puisque, dans ce même chapitre XX, le démon délié pour séduire est représenté comme « assemblant ses « troupes pour le combat, et assiégeant la cité « sainte et le camp des saints, ỳ 7, 8. » Dans le ỳ 17 du chapitre que nous expliquons, où l'on voit de vrais soldats, on y voit aussi de vraies cuirasses ; mais c'est ici comme des cuirasses, et le *comme* règne partout ; ce qui, n'étant pas ailleurs, ne peut être si constamment employé en cet endroit que pour y montrer partout une allégorie.

Saint Jérôme remarque encore, sur les sauterelles de Joël, qu'après qu'elles sont mortes « on les ramasse et on les met en tas dans des « fosses, » comme on le voit dans *Isaïe*, XXXIII, 4. Cet amas, dit saint Jérôme, corrompt l'air et excite la peste. Cela convient aux hérésies, qui, lors même qu'elles périssent, infectent l'air et y laissent une sorte de pestilence spirituelle, dont tout le genre humain est infecté.

Si l'on dit, après tout cela, que saint Jean nous montre ici dans ces sauterelles mystiques, plutôt les ravages que la défaite des hérésies, on n'aura pas fait assez de réflexions sur les paroles de ce grand apôtre ; puisqu'enfin il nous a montré très-expressément que les vrais fidèles dont l'Eglise est principalement composée sont un peuple contre lequel ces animaux si cruels et si venimeux ne peuvent rien ; et d'ailleurs, il fait les hérétiques du genre de ces animaux qu'on voit périr par eux-mêmes, sans pouvoir achever l'année, ỳ 4, 5. A quoi encore nous conduit l'idée d'une fumée qui s'élève contre le soleil, et dont on voit la dissipation assurée dans sa propre élévation, sans que le soleil ait besoin d'employer contre elle autre chose que sa lumière, ỳ 2. C'est enfin nous avoir montré la défaite de ces animaux monstrueux, que de nous les faire bien connaître et de nous avoir appris par quel esprit ils sont poussés ; car tout ce qui est conduit par l'ange de l'abîme doit avec lui être replongé dans l'abîme, d'où il ne sort que pour un temps ; et, comme nous a dit saint Paul, avoir le sort de Jannès et de Mambré, lorsque par le même secours, ils résistèrent à Moïse, *sup.* ỳ 11. Par où saint Jean nous fait voir l'Eglise invincible, et nous prépare à entendre ce qu'il dira dans la suite : qu'elle verra tous ses ennemis tombés à ses pieds, n'y ayant point à craindre qu'elle périsse après la victoire qu'elle a remportée contre des ennemis furieux, qui, animés par toute la puissance de l'enfer, attaquaient le fondement de sa doctrine, c'est-à-dire la divinité de Jésus-Christ, et tâchaient de lui ravir jusqu'à son soleil.

12. « Le premier malheur a passé : » malheur public, non-seulement de l'Eglise, mais encore de tout le genre humain, comme ce serait un malheur public d'éteindre le soleil.

[1] *II Tim.*, III, 8, 9. — [2] *Joel.*, I, 6. — [3] *Apoc.*, c. XVI, ỳ 2, 3, 4, — [4] *Ibid.*, XX.

« et tout l'air furent obscurcis, » c'est-à-dire que la lumière de la vérité est obscurcie, non-seulement pour ainsi parler, dans son propre globe, mais encore par rapport aux hommes, et même aux infidèles, pour qui elle luisait, comme Primase l'interprète sur le ℣ 12 du chapitre précédent [1]. Nous avons aussi remarqué que les hérésies nuisaient beaucoup aux infidèles, *Hist. abrég.*, n. 8, ce qui sans doute n'arrivait pas sans une secrète permission de Dieu ; car c'est par un secret jugement qu'il permet « au dieu de ce siècle, » au démon qui y préside « au prince de cet air, » que Jésus-Christ doit chasser, « d'agir dans les incrédules, et de répandre l'a- « veuglement dans leur esprit, en sorte que la « lumière de l'Evangile de Jésus-Christ ne les « éclaire pas [2]. » Ainsi, tout ce qui empêche que la vérité ne se fasse sentir est un malheur envoyé de Dieu à sa manière, comme les guerres, comme la peste, comme la famine, conformément à cette parole de saint Paul : « Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vé- « rité pour être sauvés, Dieu leur enverra une « opération d'erreur [3], en sorte qu'ils errent « eux-mêmes, et qu'ils jettent les autres dans « l'erreur [4] ; » et non-seulement dans l'Eglise, mais encore hors de l'Eglise, dont ils empêchent les infidèles de voir la lumière, « en leur « faisant blasphémer le nom et la doctrine de « Notre Seigneur [5]. »

Au reste, saint Jean ne pouvait placer ces malheurs de la séduction dans une place plus convenable qu'en les mettant, comme il a fait, à la suite d'autres erreurs et d'autres séductions, c'est-à-dire de celles des Juifs, et après la chute de Cochébas. Les vraies guerres et les vrais soldats qui devaient ravager dans le temporel l'empire persécuteur se trouveront en d'autres endroits, et surtout dans les chapitres XVI et XVII, même dès la fin de celui-ci, et au son de la sixième trompette. Mais il était à propos que saint Jean n'oubliât pas les hérésies, qui, comme les autres malheurs annoncés dans cette prophétie, sont des exercices que Dieu envoie à ses fidèles « pour les éprouver [6], » et un supplice qu'il envoie aux ennemis de la vérité pour les punir. La doctrine de cette remarque sera fortifiée par celle du chapitre XI, ℣ 6, 14, et du chapitre XII, ℣ 12, où il paraîtra que les maux de l'Eglise, et ceux-là mêmes qu'elle souffrira par la violence des persécuteurs, sont les maux de tout l'univers, et même des persécuteurs, tant à cause que la justice divine les fera bientôt retomber sur eux, qu'à cause que c'est en soi-même le plus grand de tous les maux de persécuter la vérité.

Je ne dois pas omettre ici que presque tous les interprètes anciens et modernes, et les protestants comme les autres, entendent ici les hérétiques. Mais les protestants, toujours entêtés de leurs prétendues erreurs papistiques, ne trouveront pas mauvais que nous leur en fassions voir de plus réelles et tout ensemble de plus dignes d'être reprises par saint Jean, puisque ce sont les mêmes qu'il avait d'abord étouffées.

« Le premier malheur passé. » Il commence par Théodote de Byzance, environ l'an 196 de Notre-Seigneur, sous l'empire de Sévère, et se continue dans ce règne-là et dans les règnes suivants, par les melchisédéciens, par Praxéas, par Noétus, par Artémon, par Sabellius et par Paul de Samosate, en la personne duquel l'hérésie judaïque fut condamnée de la manière la plus solennelle qu'on eût jamais pratiquée dans l'Eglise catholique, puisqu'elle le fut par ce fameux concile d'Antioche, et, pour parler avec un des Pères du concile de Nicée, « par le con- « cile et le jugement de tous les évêques du « monde [1]. » Le mal se reposa pour lors : ce fut dans les environs de l'an 260 et 270, et à peu près dans le même temps que commence le second *Væ*, que nous allons voir.

13. « Et le sixième ange... et j'entendis une « voix qui sortait des quatre coins de l'autel « d'or. » C'est ici une de ces voix qui marque quelque ordre important, plus spécialement venu de Dieu, ainsi qu'il a été dit sur le ℣ 10 du chapitre I, et on en va voir la conséquence.

14. « Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate. » Saint Jean suit exactement l'ordre des temps. Les Perses, qui avaient succédé aux Parthes, jusqu'ici n'avaient point passé l'Euphrate impunément, et ils avaient toujours été glorieusement repoussés par les Romains, qui avaient même poussé leurs conquêtes au-delà de ce fleuve. Ce fut sur la fin du second *Væ*, et pendant que Paul de Samosate troublait l'Eglise, que ces peuples, si souvent vaincus, passèrent l'Euphrate et inondèrent l'empire. Cet endroit méritait bien d'être marqué comme venu spécialement de Dieu ; car c'est un des plus importants secrets de cette prophétie, parce que c'est dans le malheur de Valérien qu'on voit commencer la décadence de l'empire romain, par les raisons remarquées dans l'*Histoire abrégée*, n. 9, 10.

« Déliez les anges... » Il n'est pas besoin d'avertir que ce qui lie les anges, ce sont les ordres

[1] Lib. II *in Apoc.* — [2] II. *Cor.*, IV, 4; *Ephes.*, II 2. — [3] II *Thes.*, I, 10, 11. — [4] II *Tim.*, III, 13. — [5] *Rom.*, II, 24 ; I *Tim.*, VI, 1 ; *Tit.*, II, 5 seq. — [6] I *Cor.*, XI, 19.

[1] *Epist. Alex. episc. Alex. ad Alex. CP. Conc. Nic.*

suprêmes de Dieu. Ces anges liés, soit bons ou mauvais, sont ceux qui avaient en main ces bornes fatales entre la puissance romaine et le fier empire des Perses, que Dieu semblait jusqu'alors avoir renfermé dans les bornes de l'Euphrate. C'était aussi sur l'Euphrate qu'étaient établies les légions qui gardaient l'empire de ce côté-là, comme tout le monde sait.

15. « Les.... anges, qui étaient prêts pour « l'heure, le jour, le mois et l'année. » Ils n'attendaient que le signal. Le temps marqué si particulièrement par les prophètes fait voir combien précisément Dieu décide des moments.

« La troisième partie des hommes : « c'est la façon de parler ordinaire de ce livre, pour montrer que ce n'est pas une entière extermination.

16. « Et le nombre... de la cavalerie... deux cent millions. » L'armée des Perses consistait en cavalerie, et le nombre en était prodigieux. C'est, en gros, ce que veulent dire les deux cent millions; et ce serait une erreur grossière de s'imaginer ici des nombres précis.

17. « Des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de « soufre. » Hyacinthe, c'est la couleur violette et celle du fer poli. Le feu du soufre approche de cette couleur ; et lorsque la lumière du soleil bat dessus, on croit voir des escadrons enflammés [1]. Les Perses étaient armés de fer, de pied en cap, eux et leurs chevaux.

« Les têtes de chevaux... comme des têtes de « lion. » Cette redoutable cavalerie marchait au combat avec l'ardeur et la force des lions.

« De leur bouche il sortait du feu. » On voit ici des chevaux ardents et courageux qui semblent jeter le feu par les narines.

Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
(VIRGIL., *Georg.*, lib. III, vers. 85.)

18. « Et par ces trois plaies, le feu, la fumée « et le soufre : » par l'impétuosité des soldats armés de cette sorte. La force des armées est représentée par le feu : « Le bouclier de ces « braves soldats est enflammé; les brides de « leurs chevaux sont tout en feu[2]. »

19. « La puissance de ces chevaux est dans « leur bouche et dans leurs queues... qui res- « semblent à des serpents. « Les Parthes, qui composaient ces armées, puisque les Perses, comme on a vu, n'avaient fait que changer le nom de cet empire, combattaient par devant et par derrière, et ils tiraient même en fuyant; et ces serpents sont les traits dont ils perçaient leurs ennemis la tête tournée.

20 « Et les autres hommes... ne se repentirent « point.., pour n'adorer plus les démons et les « idoles d'or et d'argent... « Cela fait voir que le prophète a passé des Juifs aux idolâtres: car on ne peut assez remarquer que, comme les afflictions des chap. VII et VIII regardaient les Juifs, il n'y est point parlé d'idolâtrie.

21. « De leurs homicides, de leurs empoison- « nements... » Il est aisé de faire voir que les violences, les impuretés et les empoisonnements des idolâtres étaient allés à l'extrémité.

[1] *Hist. Aug.*, in Alex. Sev., edit. Salm., p. 135; *Eliod.*, *Hist. Æthiop.*, lib. VIII. — [2] *Nah.*, II, 3.

CHAPITRE X.

L'ange menaçant. — Le livre ouvert. — Les sept tonnerres. — Le livre mangé.

1. Je vis un autre ange fort qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée, et ayant un arc-en-ciel sur la tête : son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu.

2. Il avait à la main un petit livre ouvert ; et il mit le pied droit sur la mer, et le pied gauche sur la terre,

3. Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit. Et après qu'il eut crié, sept tonnerres firent éclater leurs voix.

4. Et les sept voix des sept tonnerres ayant éclaté, je me mis à écrire ; mais j'entendis une voix du ciel qui me dit : Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres, et ne l'écris point.

5. Alors l'ange que j'avais vu, qui se tenait debout sur la mer et sur la terre, leva la main au ciel,

6. Et il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce qui est dans la terre, la mer et ce qui est dans la mer, qu'il n'y aurait plus de temps;

7. Mais qu'au jour que le septième ange ferait entendre sa voix, et qu'il sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu serait accompli, ainsi qu'il l'a annoncé [1] par les prophètes ses serviteurs.

8. [2] Et j'entendis la voix qui me parla encore du ciel et me dit : Va, et prends le livre ouvert de la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre.

9. Je m'approchai de l'ange, en lui disant [3] qu'il me donnât le livre. Et il me dit : Prends le livre et le dévore, et il te causera de l'amertume dans le ventre- mais dans ta bouche il sera doux comme du miel.

10. Je pris le livre de la main de l'ange, et je le dévorai : il était dans ma bouche doux comme du miel, mais après que je l'eus dévoré, il me causa de l'amertume dans le ventre.

11. Alors il me dit : Il faut encore que tu prophétises aux nations, aux peuples, aux hommes de diverses langues, et à plusieurs rois.

EXPLICATION DU CHAPITRE X.

Les jugements cachés, et les jugements découverts. — La douceur et l'amertume du livre.

1. « Je vis un autre ange... » La dernière vengeance va être ici proposée comme prochaine par des menaces terribles. C'est un « ange fort, » qui va frapper fortement, et « sa face qui éclate

[1] Aux prophètes. — [2] Et la voix que j'avais entendue du ciel, me parla encore et me dit. — [3] Donnez-moi le petit livre.

« comme le soleil » marque une vengeance éclatante.

2. « Il avait à la main un petit livre ouvert. » Notez que ce n'est plus ici le livre fermé de sceaux dont le mystère est caché : les sceaux sont levés, et les six premières trompettes ont révélé une grande partie de cet admirable secret. L'ange paraît donc ici avec un petit écrit ouvert en sa main : c'est la sentence déjà prononcée, et prête à s'exécuter.

« Le pied droit sur la mer... « L'empire est foulé aux pieds et affaibli par mer et par terre.

3. « Et il cria... « Le rugissement du lion, dans le style prophétique, est partout la menace d'une vengeance prochaine.

« Sept tonnerres firent éclater leurs voix... » C'est encore la vengeance la plus prochaine.

4. « Scelle ce qu'on dit les sept tonnerres. » Outre les jugements que Dieu nous découvre par ses prophètes, il y en a de cachés, qui souvent sont les plus terribles.

5. « L'ange leva la main... 6. Et il jura... » Dans *Dan.* XII. 7, l'ange qui jure lève les deux mains; mais celui-ci en avait une occupée à tenir la sentence. « Qu'il n'y aurait plus de « temps : « ce n'est plus comme auparavant, *Apoc.* VI, 11 ; VII, 1, 2, 3, où la vengeance est différée : ici tout est accompli, tout est prêt.

7. « Mais qu'au jour que le septième ange.., « le mystère de Dieu serait accompli. » Ce mystère, c'est la glorification de l'Eglise, et la fin des persécutions, par de terribles châtiments des persécuteurs.

8. « Va, et prends le livre ouvert. 9. Prends le « le livre et le dévore. » Le même en *Ezéchiel.* III, 1.

10. « Il était doux dans ma bouche...» Ce livre doux à la bouche, et qui fait dans l'estomac l'effet des choses amères, c'est la dernière sentence que l'ange tenait. Saint Jean s'en devait remplir pour en annoncer l'effet. D'abord elle est douce comme le fut à Ezéchiel ce livre qu'il dévora. C'est une consolation de voir la puissance de Dieu exercée sur ses ennemis ; mais dans la suite on est affligé de voir tant d'hommes perdus ; et il y a ici un sujet d'affliction particulière, en ce qu'on y va voir les souffrances de l'Eglise persécutée.

11. « Alors il me dit : Il faut encore que tu « prophétises ; » il faut que tu expliques le détail de cette sentence aux rois et aux peuples ; et c'est ce que saint Jean va commencer dans le chapitre suivant, mais il faut, avant toutes choses, pour le bien entendre, que nous prenions quelque idée des persécutions de l'Eglise que saint Jean nous va proposer dans les visions suivantes.

Réflexions sur les persécutions, où l'on en voit l'idée générale et quatre de leurs caractères marqués par saint Jean.

I. Saint Jean ayant à nous exposer dans la suite les grands châtiments de Dieu sur Rome persécutrice, il commence par expliquer les persécutions qui les ont attirés, et s'arrête principalement à celle de Dioclétien, qui fut la dernière comme la plus violente. Il nous donne donc d'abord dans ce chapitre une idée générale de ces persécutions, et il en remarque quatre choses les plus propres à soutenir le courage des Chrétiens qu'on pût jamais imaginer.

Premièrement, afin qu'on ne s'étonnât pas de voir tant de sang répandu, et, ce qui était le plus à déplorer, tant d'apostasies durant les persécutions, il fait voir qu'il ne faut pas craindre que le temple de Dieu, c'est-à-dire, son Eglise soit renversée ; et qu'au contraire elle demeurera toujours invincible dans ceux qui sont vraiment à Dieu, c'est-à-dire dans ses élus, ℣ 1, 2.

Secondement, il fait voir que, quelque grande que soit la haine et la puissance des persécuteurs, il ne leur serait pas permis de nuire aux Chrétiens autant qu'ils voudraient ; mais que Dieu donnerait des bornes à leur fureur, et renfermerait les persécutions dans un certain temps limité, ℣ 2, 3.

Troisièmement, le même saint Jean fait connaître que nulle persécution, quelque violente qu'elle soit, n'aura le pouvoir d'empêcher ou d'affaiblir le témoignage que l'Eglise doit rendre éternellement à la vérité de l'Evangile ; et c'est ce qu'il nous explique par ces deux témoins dont il sera tant parlé dans ce chapitre, ℣ 3. 4, etc.

La quatrième chose qui devait paraître dans la souffrance de l'Eglise, c'est que la persécution, loin de l'éteindre et de l'affaiblir, en devait toujours augmenter la force et la gloire ; de sorte que, par la suite des conseils de Dieu, il devait être réservé à celle de Dioclétien, comme à la plus violente, d'élever l'Eglise au comble de la gloire. C'est aussi ce qui est arrivé ; et saint Jean nous le fait entendre dans la glorieuse résurrection de deux témoins, aux ℣ 12, 13 de ce chapitre.

II. De ces quatre caractères des persécutions, celui qui est le plus consolant pour les Chrétiens, c'est le second ; c'est-à-dire celui qui leur fait voir que Dieu préside secrètement aux conseil des persécuteurs, dont il retient et lâche le bras autant qu'il lui plaît; car c'est ce qui fait sentir aux enfants de Dieu que celui qui leur envoie les persécutions, c'est Dieu même,

leur bon père; en sorte que leurs souffrances, venues de cette main, leur deviennent chères.

III. Dieu avait commencé à faire paraître cette vérité à ses fidèles, dès le temps de l'Ancien Testament, par plusieurs exemples, mais principalement dans la persécution d'Antiochus. Elle fut d'une violence extraordinaire; et il semblait d'abord que Dieu ne voulût plus donner de bornes aux souffrances de son peuple. Mais en même temps il marqua sensiblement le contraire par deux effets surprenants : l'un fut le terme très-court qu'il voulut donner aux fureurs d'Antiochus, puisque la persécution dura seulement trois ans et demi, ainsi qu'il était prédit, *Dan.* XII, 7, 11, et qu'il est aisé de le recueillir, tant des livres des *Machabées*, que de l'histoire de Josèphe; l'autre, qui n'était pas moins considérable, c'est que Dieu finirait la persécution par la punition éclatante de son auteur.

IV. C'était le conseil de Dieu d'en user à peu près de même avec ses fidèles. Car encore qu'après la croix de Jésus-Christ, son Eglise dût être fortement et plus longuement exercée qu'elle ne l'avait dû être dans le judaïsme, où les promesses temporelles étaient en vigueur, néanmoins il plaisait à Dieu que les persécutions qu'il faudrait soutenir pour l'Evangile eussent à peu près les mêmes caractères que celle d'Antiochus, où elles étaient comme dessinées par la main de Dieu; c'est-à-dire, premièrement qu'elles fussent courtes, et que Dieu y donnât de temps en temps quelque relâche à son peuple; et, ce qui n'est pas moins remarquable, qu'elles finissent pour l'ordinaire par un châtiment public des persécuteurs.

On voit, en effet, ces deux marques du doigt de Dieu, presque dans toutes les persécutions. Dieu faisait sentir à ses enfants affligés, par le repos qu'il leur procurait de temps en temps, qu'il savait mesurer leurs souffrances à leurs forces, et, comme Jésus-Christ l'avait dit lui-même, « qu'il en abrégeait le temps pour « l'amour des élus [1]. ».

Les Chrétiens ont bien connu ce secours de Dieu durant les persécutions; et comme on leur objectait que Dieu les abandonnait à leurs ennemis, Origène répondait pour toute l'Eglise, « que ce n'était pas les abandonner, mais plutôt leur rendre sensible sa protection, que de leur donner de temps en temps le loisir de respirer, en réprimant de telle sorte leurs persécuteurs, qu'on voyait bien qu'il ne voulait pas qu'on pût éteindre la race des saints, ni qu'il fût permis à leurs ennemis et aux princes mêmes de les affliger au-delà d'un certain point ou d'un certain temps [1]. »

V. Tout est plein de ces sentiments dans les écrits des saints Pères, et l'expérience en justifiait la vérité. La persécution de Néron, où saint Pierre et saint Paul furent couronnés, finit par sa mort, environ quatre ans après qu'il l'eut commencée [2]; celle de Domitien, où saint Jean souffrit, fut à peu près de même durée. Le massacre de Domitien, tué par les siens, y mit fin [3]; et, avant ce dernier coup, lui-même, tout inhumain qu'il était, il avait donné des bornes à sa fureur, en rappelant jusqu'à ceux qu'il avait bannis, et réprimant par un édit les persécutions suscitées contre l'Eglise. Ainsi les deux premières persécutions eurent manifestement les deux caractères de celle d'Antiochus. Dieu les finit par le châtiment manifeste de leurs auteurs [4], et voulut les renfermer à peu près dans le même temps, de trois ans et demi, que celle d'Antiochus avait eu. Saint Jean apprend aux fidèles que les persécutions des siècles suivants auraient à peu près le même succès, et que Dieu leur saurait donner des secrètes bornes, quoique non peut-être toujours dans le même temps précis. On sait la lettre de Trajan à Pline le Jeune, ou encore que cet empereur lui ordonnât de punir les Chrétiens qui lui seraient déférés, il lui défendit néanmoins d'en faire aucune recherche [5]. On sait celle d'Adrien à Minucius Fundanus [6], et celle de Marc-Aurèle après le célèbre effet de la prière d'une légion chrétienne [7]. Ces ordres des empereurs étaient autant de barrières que Dieu mettait pour un temps aux persécutions. On prétend que celle de Sévère s'adoucit bientôt par la mort de Plautien [8], qui en était l'instigateur; et on sait d'ailleurs que ce prince modérait lui-même ses rigueurs, en sorte qu'il a semblé ne persécuter les Chrétiens qu'à regret et par considération, comme Tertullien nous le fait entendre [9]. Quoi qu'il en soit, c'est après avoir vu sa persécution, qu'Origène a remarqué le relâchement que nous avons vu dans les supplices des Chrétiens, et les bornes que Dieu y mettait [10]. La persécution de Maximien et celle de Dèce, passèrent rapidement avec leur vie. Gallus, qui suivait les voies de Dèce son prédécesseur, eut bientôt après le même sort [11]. Les souffrances des saints furent extrêmes sous Valérien; mais nous apprenons dans Eusèbe, par une lettre de saint Denis d'A-

[1] *Matth.*, XXIV, 22.

[1] *Orig.*, lib. III *Contr. Cels.* — [2] An. Chr. 64, 68. — [3] *Ibid.*, 93, 95, 96 — [4] *Tert*, apol. 5; *Lact.*, *De mort. persec*, 3; *Euseb.*, III, 18, 20. — [5] *Plin.*, l. X, epist. 97, 98. An. 104. — [6] An. 128. — [7] An. 176. — [8] An. 204, 206; *Bar.*, tom. II, an. 206. — [9] *Advers. Scap.* 4. — [10] *Orig*, lib. III *Cont. Cels.*, n. 8. — [11] An. 238, 240, 253, 254; *Lact.*, *De mort.*, 4.

lexandrie [1], qu'elles ne durèrent précisément que trois ans et demi. Le massacre d'Aurélien prévint l'exécution du sanglant édit qu'il venait de donner contre les fidèles [2]; et il n'y eut pas jusqu'à la dernière persécution, c'est-à-dire jusqu'à celle de Dioclétien, encore qu'elle ait été la plus violente et la plus longue, qui n'eut ses temps de relâchement.

VI. Elle commença en l'an 303, le 19e de l'empire de Dioclétien, par le renversement des églises, vers la fête de la passion de Notre-Seigneur, date mémorable pour l'église souffrante [3]. L'année d'après, la persécution fut très-violente; mais dans le temps qu'on y commença par tout l'empire des fêtes solennelles pour la vingtième année de l'empereur, les prisons furent ouvertes, et les Chrétiens participèrent à la grâce comme les autres, puisqu'il est expressément marqué que le célèbre martyr d'Antioche, saint Romain, demeura seul dans les fers, et seul acheva son glorieux martyre [4]. Quelque temps après, et dans la plus grande ardeur de la persécution, las de verser du sang, les persécuteurs se relâchèrent d'eux-mêmes par deux fois, et à la fin on changea la peine de mort en d'autres supplices [5]. En Occident, la grande furie de la persécution ne dura que deux ans; mais encore que l'Orient eût plus à souffrir, il paraît que, dès le commencement, Maximin se relâcha durant quelque temps, et en général, que les tyrans se ralentissaient et se réchauffaient comme à diverses reprises [6]. Dans la huitième année fut publiée la célèbre rétractation de Galère Maximien, un peu avant sa mort [7]. Les Eglises jouirent de la paix, même en Orient, et sous Maximin. Un peu après, Maxence fut vaincu par Constantin, la croix érigée dans Rome, et la paix donnée par le vainqueur [8]. Encore que Maximin, qui avait été contraint d'abord à se relâcher de ses rigueurs, les ait redoublées un peu après, elles ne durèrent pas longtemps; et Licinius, alors uni à Constantin, entreprit bientôt la guerre où le tyran perdit la vie. A son tour, Licinius devint lui-même persécuteur, et tôt après il périt, après avoir été souvent vaincu [9].

Voilà en gros le cours des persécutions, et je n'ai pas ici besoin d'une discussion plus scrupuleuse des années. Cela suffit pour faire voir qu'encore que Dieu n'épargnât pas le sang de ses saints, il leur donnait de temps en temps un peu de repos, c'est-à-dire qu'il donnait aux forts le temps de respirer, aux faibles, celui de s'affermir, à ceux qui étaient tombés, celui de se relever, et enfin aux saints pasteurs, celui de recueillir leurs brebis dissipées.

VII. C'est ainsi que Dieu mesurait les souffrances à son peuple, selon sa bonté et sa sagesse, comme il avait fait autrefois du temps d'Antiochus. Mais il ne fit pas moins éclater, dans les persécutions de son Eglise, la seconde circonstance de la persécution d'Antiochus, qui fut celle d'avoir fini par le supplice du persécuteur : car pour ne point ici parler des princes persécuteurs que Dieu peut avoir épargnés, ou pour les autres bonnes qualités, comme un Trajan ou un Marc-Aurèle, ou enfin pour des raisons qu'il n'est pas permis de rechercher; pour peu qu'on sache la fin d'un Néron, d'un Domitien, d'un Maximin, d'un Dèce, d'un Valérien, des deux Maximiens, du dernier Maximin et des autres, et qu'on en pèse le temps et les circonstances, on y verra la main de Dieu clairement marquée; et un livre admirable de Lactance, que Dieu a rendu à nos jours [1], nous met cette vérité sous les yeux.

Nous y voyons entre autres choses que Dioclétien n'eut pas plus tôt consenti à la persécution, que son bonheur l'abandonna. Frappé d'une maladie où il perdit le sens, il tomba dans un si grand affaiblissement, qu'il ne put résister à Galère, qui le contraignit secrètement à quitter l'empire. Cette abdication tant vantée et qui parut au dehors si volontaire, fut l'effet de sa faiblesse, et de la secrète violence que lui fit son gendre [2]. La fin des autres princes fut encore plus manifestement funeste : on n'y voit rien que de tragique [3]. Dieu, pour ainsi dire, voulut marquer les persécuteurs à la marque d'Antiochus ; et afin qu'il n'y manquât aucun trait, il voulut dans cette dernière persécution que les deux dont le peuple saint avait le plus longtemps éprouvé la rage, c'est-à-dire Galère Maximien et Maximin, en périssant comme Antiochus, et par un supplice semblable, fissent aussi à son exemple, des déclarations favorables aux Chrétiens, qu'ils avaient tant haïs, et laissassent à la postérité un témoignage immortel d'un repentir autant inutile que forcé.

VIII. La persécution d'Antiochus fit voir encore une vérité, qui parut avec éclat dans les persécutions de l'Eglise; c'est que bien loin que le peuple juif ait été détruit, comme ses ennemis l'avaient espéré, il devint plus illustre que jamais, non-seulement par les victoires de Judas

[1] An, 259, 260, 261, 262, *Dion.* Alex., ap. Eus., VII, 1, 23; *Lact. De mort.*, 5. — [2] An. 276 ; *Lact., ibid.*, 6. *Eus.*, VII, 30. — [3] An. 303 ; *Lact., ibid.*, 11, 12 : *Eus.*, VIII, et in *Chron.* — [4] *Eus., De mort.*, lib. II. — [5] *Id., De martyr.*, lib IX, c. 13 ; lib. VIII, c. 12, *De mart.*, III. — [6] *Ibid.*, 4, 13, lib. VIII, 14 ; *ibid.*, 16, 17. — [7] An. 311, 312 ; *Eus.*, l. IX, 1 et seq. — [8] *Ibid.*, 9; An. 313. — [9] An. 319, 323.

[1] *De mort. persec.* — [2] *Lact., De mort.*, c, 17, 18. — [3] *Ibid*, 34, 49 ; *Eus.*, VIII, 16, 17 ; IX, 10.

le Machabée, mais encore en s'affranchissant du joug des gentils, et rétablissant sous la famille des Asmonéens le royaume de Judée. Ainsi l'Eglise de Jésus-Christ, loin de tomber sous le poids de tant de persécutions, allait croissant sous le fer et parmi les tourments. Les victoires de ses martyrs, plus éclatantes que le soleil, lui donnaient tous les jours une nouvelle gloire. Ce fut après les derniers efforts qu'on eut fait sous Dioclétien pour la détruire entièrement, et lorsqu'on se flattait le plus, comme on verra, de la pensée de l'avoir éteinte, qu'elle se releva plus que jamais, et que, libre de la tyrannie des gentils, elle régna sur la terre dans la personne de Constantin et de ses successeurs, comme saint Jean le célèbre dans toute sa prophétie, et en particulier dans le chapitre XI qu'on va entendre aisément après ses remarques.

CHAPITRE XI.

Le temple mesuré. — Le parvis abandonné aux gentils.— Les deux témoins. — Leur mort. — Leur résurrection et leur gloire. La septième trompette. — Le règne de Jésus-Christ et ses jugements.

1. On me donna une canne semblable à une perche [1], et il me fut dit : Lève-toi, et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent.

2. Mais laisse le parvis qui est hors du temple, et ne le mesure point; parce qu'il a été abandonné aux gentils, et ils fouleront aux pieds la sainte cité pendant quarante-deux mois.

3. Et je donnerai à mes deux témoins, et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours revêtus de sacs.

4. Ceux-ci sont deux oliviers et deux chandeliers qui sont dressés en présence [2] du Seigneur de la terre.

5. Que si quelqu'un veut lui nuire, le feu sortira de leur bouche, qui dévorera leurs ennemis : et celui qui les voudra offenser, il faut qu'il soit tué de cette sorte.

6. Ils ont la puissance de fermer le ciel, pour empêcher la pluie de tomber durant le temps qu'ils prophétiseront, et ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront.

7. Quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera.

8. Et leurs corps seront étendus dans [3] les places de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome, et l'Egypte. où même [4] leur Seigneur a été crucifié.

9. Et les tribus, les peuples, les langues et les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi; et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau.

10. Les habitants de la terre se réjouiront de leur mort: ils en feront des fêtes et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitaient sur la terre.

11. Mais après trois jours et demi, l'esprit de vie entra en eux de la part de Dieu. Ils se relevèrent sur leurs pieds; et ceux qui les virent furent saisis d'une grande crainte.

12. Alors ils entendirent une voix forte, qui leur dit du ciel : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, à la vue de leurs ennemis.

13. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre : la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent dans le tremblement de terre ; le reste fut saisi de crainte, et donna gloire à Dieu.

14. Le second malheur est passé, et voilà le troisième qui le suit de près.

15. Le septième ange sonna de la trompette ; et le ciel retentit de grandes voix qui disaient [1] : Le royaume de Notre-Seigneur et de son Christ, et il regnera aux siècles des siècles. *Amen* [2].

16. Alors les vingt-quatre vieillards qui sont assis sur leurs siéges devant la face de Dieu se prosternèrent sur leur visage, et ils adorèrent Dieu, en disant :

17. Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez, et qui devez venir, parce que vous êtes revenu de votre grande puissance, et que vous régnez.

18. Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère est arrivé, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense aux prophètes vos serviteurs, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom aux petits et aux grands et pour exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

19. Alors le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'arche de son alliance y parut ; et il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre et une grosse grêle.

EXPLICATION DU CHAPITRE XI.

Les caractères des persécutions en général. — Ils sont appliqués en particulier à celle de Dioclétien. — Saint Jean nous en donne un premier crayon, qui sera perfectionné dans le chapitre suivant.

1. « Lève-toi, et mesure le temple..... » Le commencement de la persécution de Dioclétien est marqué dans tous les auteurs par le renversement des Eglises que les Chrétiens avaient bâties dans une longue paix [3]. Afin qu'on ne s'en étonne pas, saint Jean nous montre un temple et un autel que les hommes ne peuvent abattre.

« Et ceux qui y adorent. » Dans cette même persécution de Dioclétien , il devait arriver aussi beaucoup de chutes et d'apostasies : mais saint Jean fait voir que tout ce qui est parfaitement au dedans selon l'élection éternelle, ne périt point.

« Mesure le temple de Dieu, et l'autel, et « ceux qui y adorent. » Ceci représente la so-

[1] Et l'ange se tint debout disant : — [2] Du Dieu. — [3] La place. — [4] Notre.

[1] Les royaumes sont devenus les royaumes. — [2] *Amen* n'y est pas. — [3] *Voy.* sup., *Réflex.*, n. 6.

ciété des élus, où tout est mesuré et compté, parce que Dieu ne veut pas que rien y périsse.

2. « Mais laisse le parvis qui est hors du « temple... Il n'y a point de mesure prise pour ce qui est hors de cette société.

« Il a été abandonné aux gentils. » La sainte société des élus est inaccessible aux gentils, qui ne peuvent la diminuer ; mais l'extérieur de l'Eglise leur est en quelque sorte abandonné, et ils y feront d'étranges ravages. Ne croyez donc pas que tout soit perdu quand vous en verrez la profanation. On renversera les églises matérielles, mais il y a un sanctuaire qui n'est pas bâti de main d'homme, et sur lequel aussi la main des hommes ne peut rien. Les tourments feront tomber plusieurs Chrétiens, mais le fondement de Dieu demeurera ferme. « Et « voici le sceau qu'il a : Le Seigneur connaît « ceux qui sont à lui, et bienheureux celui qui « invoque le nom du Seigneur[1]. »

« Ils fouleront aux pieds la sainte cité. » Les Chrétiens seront sous la tyrannie des infidèles; mais si les infirmes tombent, l'Eglise subsistera dans les forts. C'est la première chose que saint Jean remarque dans les persécutions : l'Eglise toujours subsistante.

« Quarante-deux mois. » Voici la seconde chose qu'il faut remarquer : les persécutions de l'Eglise et même celle de Dioclétien, quoique la plus longue de toutes, auront un terme préfix et marqué de la main de Dieu.

Pourquoi « quarante-deux mois ? » Ne retombons pas ici dans la petitesse de vouloir toujours des nombres précis ; c'est ici un nombre mystique, et pour nous en faire connaître l'importance, saint Jean le répète souvent, comme on va voir.

3. « Et je donnerai à mes deux témoins, et « ils prophétiseront. » C'est moi qui leur donnerai de prophétiser, c'est-à-dire, je leur en donnerai l'ordre et la grâce. « Mille deux cent « soixante jours : » C'est les quarante-deux mois dont il vient de parler, à composer les mois de trente jours, selon l'ancienne supputation. Ce nombre mystérieux se trouve encore dans le temps où la femme, c'est-à-dire l'Eglise, sera nourrie dans le désert, c'est-à-dire dans la persécution. « Elle y sera, *dit saint Jean*[2] « mille deux cent soixante jours. *Et un peu* « *après :* Elle y sera un temps, des temps, et « la moitié d'un temps[3]. » C'est, au style de l'Ecriture, une année, deux années et une demi-année, en tout trois ans et demi. Et encore au chap. XIII, 5, la guerre qu'on fera aux saints doit durer *quarante-deux mois*. Tout cela, sous de différentes expressions, fait le même nombre d'années, de mois et de jours; car, et les quarante-deux mois et les mille deux cent soixante jours composent trois ans et demi, et le tout se réduit au nombre rond de douze fois trente jours. Saint Jean retourne ce nombre en tant de façons, par années, par mois et par jours, afin que le lecteur attentif, en faisant sa supputation, et trouvant toujours le même nombre, sente enfin que c'est un nombre mystique consacré aux persécutions de l'Eglise, à cause que c'est celui où fut renfermée celle d'Antiochus qui les figurait. Et en effet tout ceci est visiblement tiré de la prophétie de Daniel[1], où l'ange détermine la persécution d'Antiochus à un temps, deux temps et un demi temps, c'est-à-dire, comme tout le monde en convient, un an, deux ans et un demi an, conformément à ce qui est dit de Nabuchodonosor dans le même Daniel : *Sept temps passeront sur lui*, c'est-à-dire, il passera sept années[2]. Selon cette explication du mot de *temps*, familière à l'Ecriture et à Daniel, ce prophète détermine le temps donné à Antiochus, pour persécuter les enfants de Dieu, à trois ans et demi en tout; ce qui fut en effet le temps précis de cette persécution, ainsi qu'il a été dit, *Réflexions sur les persec.*, nom. 3.

Nous voilà donc très-distinctement renvoyés par saint Jean à la prophétie de Daniel et à la persécution d'Antiochus, pour y trouver le vrai caractère des persécutions de l'Eglise, c'est-à-dire pour y entendre un terme arrêté de Dieu, un terme abrégé exprès pour le salut des élus, un terme qui finisse ordinairement par le châtiment éclatant des persécuteurs, et souvent même par un aveu public de leur faute avant leur supplice ; comme en effet il est arrivé presque toujours, et constamment dans la dernière persécution que saint Jean avait principalement en vue[3].

Il ne faut pas ici s'émouvoir de ce que trois ans et demi excèdent de quelques jours le nombre de mille deux cent soixante jours. On sait assez que l'Ecriture arrondit les nombres. On a vu que saint Jean règle celui-ci, dont il fait le caractère de la persécution, sur le pied de douze fois trente jours; et au surplus la justesse des prophéties se doit trouver dans les grands caractères et non pas dans les minuties.

Dieu a voulu que quelques-unes des persécutions, par exemple celle de Valérien, eût précisément le nombre de trois ans et demi, comme on a dit[4]. Les autres, qui durèrent ou un peu plus ou un peu moins, n'eurent pas moins un

[1] II *Tim.*, II, 19 — [2] *Joan.*, XI, 6. — [3] *Ibid.*, 14.

[1] *Dan.*, VII, 25. — [2] *Dan.*, IV, 22. — [3] *Réflex.*, n. 3 et suiv. — [4] *Ibid.*, n. 5.

terme abrégé et fixé par le doigt de Dieu, et n'en finirent pas moins par une conclusion pareille.

Ce temps de trois ans et demi est encore celui de la mémorable sécheresse qui arriva sous Elie [1], sécheresse qui revient assez à la persécution, comme il sera remarqué sur le vers. 6.

C'est donc à dire, en un mot, que l'Eglise sera réduite au même état où fut autrefois le peuple de Dieu, trois ans et demi, et durant cette effroyable famine, et depuis encore sous la tyrannie d'Antiochus; et s'il faut aller plus avant, comme on voit dans toute cette prophétie le nombre de sept consacré pour signifier quelque chose de complet, ainsi qu'on l'a remarqué [2], le temps de trois ans et demi, qui fait justement la moitié de sept ans, et partage par le milieu une semaine d'années, doit marquer un temps imparfait qui n'arrive pas à son terme ; de cette sorte on le prend pour le temps mystique auquel les persécutions sont fixées, pour marquer qu'étant resserrées par la main de Dieu elles ne parviendront jamais au terme complet que se proposaient les persécuteurs, comme il paraîtra encore mieux par les remarques sur les versets 9 et 11.

« Et ils prophétiseront revêtus de sacs, » dans l'affliction, dans la pénitence. Ceci marque la persécution, et remarquez que les deux témoins ne cesseront de prophétiser durant tout le temps de la persécution; car la persécution dure quarante deux mois, vers. 2, et la prophétie dure douze cent soixante jours, vers. 3, afin qu'on ne pense pas que l'Eglise soit réduite à un état invisible, ou que les persécuteurs viennent à bout, comme ils le prétendent, de « fermer la « bouche de ceux qui louent Dieu [3]. »

« Ils prophétiseront. » Le ministère prophétique ne consiste pas seulement dans la prédiction de l'avenir, mais encore dans l'exhortation et dans la consolation; et qui veut voir que toutes ces grâces et les dons tant ordinaires qu'extraordinaires, même celui de la prophétie dans sa partie la plus éminente, qui est la prédication de l'avenir, ne manquaient pas à l'Eglise durant la persécution, n'a qu'à lire les lettres de saint Cyprien, où l'on voit les merveilleux avertissements par lesquels Dieu préparait son Eglise aux maux qu'il lui envoyait, et l'esprit de force qu'il y conservait pour la soutenir ; c'est aussi ce qu'on peut voir dans toute l'histoire ecclésiastique.

« Mes deux témoins. » Témoin, c'est martyr, comme on sait. Saint Jean marque ici le vrai caractère de ces temps où l'Eglise éclatait principalement dans ses martyrs, pendant qu'elle était contrainte de cacher son culte et ses assemblées dans les lieux obscurs et souterrains.

Pour ce qui regarde le nombre de deux; les Pères et les interprètes sont féconds à nous en représenter le mystère. Il y a les deux Testaments, les deux Tables de la loi, les deux préceptes de la charité, le témoignage de deux suffisant pour établir la vérité, conformément à cette parole: « Toute affaire sera décidée par le « témoignage de deux ou trois témoins. [1] » Primase rapporte ici un bel endroit de saint Cyprien, où il reconnaît deux sortes de témoins ou de martyrs: les uns en sacrifiant leur vie, les autres en abandonnant leurs biens [2]. Plus simplement il faut entendre, par les deux témoins, les consolateurs du peuple de Dieu, tirés de deux ordres de l'Eglise, et tant du clergé que du peuple, les premiers représentés par Jésus, fils de Josédec, souverain pontife, et les autres par Zorobabel, capitaine du peuple de Dieu, comme on verra au verset suivant.

« 4. Ceux-ci sont deux oliviers et deux chan- « deliers : » ceci est manifestement tiré de Zacharie, IV, 3, 14, où Jésus, fils de Josédec, souverain pontife, et Zorobabel, qui soutinrent le peuple pauvre et affligé au retour de la captivité de Babylone, sont désignés par deux oliviers, à cause des consolations que le peuple reçut par leur ministère, durant que tous leurs voisins s'unissaient pour achever de les opprimer. Alors Dieu leur envoya ces deux grands consolateurs ; et le Saint-Esprit, qui montre partout à saint Jean l'Eglise figurée dans la synagogue, a encore tiré cet exemple de l'ancien peuple, pour signifier par ces deux oliviers la céleste onction dont l'Eglise serait pleine durant les persécutions.

Et deux chandeliers. Cette figure est encore tirée du même endroit de Zacharie, IV, 12. Elle signifie que les lumières de l'Eglise ne seront pas moins vives que ses consolations seront abondantes; ainsi le nombre deux est encore ici un nombre mystique, comme les trois ans et demi. Les consolateurs des fidèles par les grâces tant ordinaires qu'extraordinaires, étant tirés de deux ordres, c'est-à-dire du clergé et du peuple, et d'ailleurs étant figurés par ces deux hommes de Zacharie, par Jésus fils de Josédec, et par Zorobabel, sont aussi pour cette raison représentés au nombre de deux, ce qui signifie que l'Eglise aura en effet les grâces qui sont figurées par ces deux hommes.

« En présence du Seigneur de la terre. » Ce

[1] III *Reg.*, XVII, XVIII, *Luc.*, IV, 25 ; *Jac.*, V, 17. — [2] V, I. — [3] *Esth.*, XIV, 9.

[1] *Deut.*, XIX, 15. — [2] *Prim.*, lib. III Cypr. *De laps.*

sont les propres paroles de Zacharie, IV, 14, qui continuent à nous faire voir qu'il faut chercher dans ce prophète le dénouement de cet endroit de l'*Apocalypse*.

« 5. Le feu sortira de leur bouche. » Imité d'Elie, qui fit tomber le feu du ciel par son commandement [1]. Ce feu sorti de la bouche des deux témoins de l'Eglise, c'est l'efficace de sa parole, qui confond ses adversaires, et finalement les détruit. « Et celui qui les voudra offenser, « il faut qu'il soit tué de cette sorte. » Il faut que les persécuteurs périssent, et qu'après une mort cruelle ils soient encore envoyés au feu éternel.

« 6. Ils ont la puissance de fermer le ciel, « pour empêcher la pluie de tomber. » A la lettre, fermer le ciel c'est envoyer la stérilité, et ce pouvoir fut donné à Elie [2]. Dieu aussi a souvent puni l'empire persécuteur en lui envoyant la stérilité, comme on le verra au ch. XVI, 8. Mais pour s'élever à un sens plus haut, et plus convenable à ce lieu, par la pluie il faut entendre la parole de Dieu, selon ce que dit Moïse dans son cantique : « Que ma parole coule « comme une rosée [3]. » Durant la persécution la prédication n'avait pas un cours si libre; et elle était justement soustraite aux infidèles, qui non-seulement ne l'écoutaient pas, mais encore en persécutaient les ministres. C'était donc avec justice que Dieu accomplissait alors cette menace autrefois prononcée dans Isaïe [4] : « Je dé- « fendrai à mes nues de pleuvoir. » J'empêcherai mes prédicateurs de prêcher si librement.

Changer l'eau en sang : comme fit Moïse en Egypte sous la persécution de Pharaon [5], c'est envoyer la guerre aux ennemis de l'Eglise : comme on verra au chap. XVI, 3, 4, 5, 6.

Remarquez que saint Jean remplit ici ces deux témoins de ce qu'il y a tout ensemble de plus doux et de plus efficace dans les anciens prophètes, pour consoler le peuple de Dieu et pour en châtier les ennemis. La douceur est marquée dans les deux oliviers et dans les deux chandeliers, dont la lumière consolera les enfants de Dieu, et l'efficace de la vengeance paraît dans toute la suite. Au reste, pour peu qu'on entende le style de l'Ecriture, on ne s'étonnera pas que ces grands effets de la justice divine soient attribués aux deux témoins, puisque c'est pour l'amour d'eux que Dieu les envoie.

« 7. Quand ils auront achevé leur témoi- « gnage: » après qu'ils auront beaucoup souffert, et qu'ils auront accompli le temps de ce témoignage laborieux, qu'ils devaient rendre dans l'affliction et dans la peine : remarquez ce terme *achevé*, qui désigne la fin des persécutions.

« La bête qui s'élève de l'abîme : » il n'en a point encore été parlé, et elle ne paraîtra que dans les chap. XIII et XVII. Mais saint Jean nous y renvoie dès ici pour nous montrer la liaison de ce chapitre avec les suivants, où nous trouverons l'explication de tout le mystère.

« Les vaincra et les tuera : » en apparence et selon le corps. Les choses viendront à un tel point, qu'à force de faire la guerre aux Chrétiens les gentils croiront en avoir aboli le nom. C'est ici un des caractères de la persécution de Dioclétien. On avait vu jusqu'alors les persécutions se ralentir de temps en temps, et on attribuait à ce relâchement la subsistance de l'Eglise. On résolut donc, sous Dioclétien, de faire un dernier effort, et de s'acharner contre les Chrétiens jusqu'à ce qu'on en eût éteint toute la race. On flatta même les empereurs de la gloire d'avoir accompli ce grand ouvrage, vainement tenté par leurs prédécesseurs. Il faut ici se ressouvenir des colonnes trouvées en Espagne avec ces inscriptions dont voici l'abrégé :

« Aux empereurs Dioclétien et Maximien : « pour avoir étendu l'empire romain, éteint le « nom des Chrétiens qui détruisaient l'Etat, « aboli leur superstition par toute la terre, et « augmenté le culte des dieux. » Ces inscriptions, trouvées en Espagne, étaient sans doute répandues de même dans tout l'empire. On n'avait point encore flatté les empereurs de la gloire d'avoir tout à fait éteint le nom odieux des Chrétiens. C'est ce que saint Jean appelle ici « avoir fait mourir les deux prophètes : » et il ne pouvait représenter la persécution de Dioclétien par un caractère qui lui fût plus propre.

« 8. Leurs corps seront étendus dans les places de la grande ville. » Le grec, *dans la place*, au singulier. Saint Jean représente ici les martyrs comme privés par les lois de tous les honneurs, et même de ceux qu'on rend aux morts. On voit partout dans les Actes des martyrs, et en particulier dans ceux de saint Taraque, le grand péril où il fallait se mettre pour donner la sépulture aux saints, dont même on laissait souvent les corps mêlés avec ceux des scélérats, afin qu'on ne pût les distinguer : ce qui paraît principalement durant la persécution de Dioclétien.

« Dans les places de la grande ville, qui est « appelée spirituellement Sodome et l'Egypte. » C'est Rome et l'empire romain : Sodome, par son impureté; l'Egypte, par sa tyrannie et ses abominables superstitions : où le peuple de

[1] III *Reg.*, XVIII, 38 ; IV *Reg.*, I, 10 seq. — [2] III *Reg.*, XVII, 1. — [3] *Deut.*, XXXII 2. — [4] *Isa.*, V, 6. — [5] *Exod.*, VII, 19, 20.

Dieu était captif comme autrefois en Egypte, où les Chrétiens et les Chrétiennes avaient souvent plus à souffrir pour la chasteté que pour leur foi, comme « l'âme juste de Loth était tour- « mentée à Sodome par les actions détestables « de ses habitants [1]. »

« Où même leur Seigneur a été crucifié. » En prenant la grande cité pour Rome avec son empire, il est vrai, au pied de la lettre, que Jésus-Christ y a été crucifié, même par la puissance romaine; et il est vrai encore que cette même Rome, qui avait crucifié Jésus-Christ en sa personne, le crucifiait tous les jours dans ses membres, comme dans le chapitre suivant [2], nous le verrons enfanté dans ses membres par son Eglise.

« 9. Leurs corps étendus trois jours et demi. » Ce même nombre de trois jours est encore répété ỳ 11. On voit donc ici clairement, et pour les jours comme pour les années, un nombre mystique, et justement la moitié d'une semaine. Mais ici *trois jours et demi*, c'est-à-dire la moitié de la semaine de jours, signifie un temps très-court, et beaucoup plus court encore que celui de la persécution. Car si la persécution ne parvient pas jusqu'à la semaine d'années, et n'en passe pas la moitié, le temps où les gentils se persuadèrent que le christianisme était éteint n'arrive qu'à la moitié de la semaine de jours; et ni dans l'un ni dans l'autre cas on ne vient point à un temps complet, ni au but que les persécuteurs avaient espéré, comme il a été dit ỳ 3.

10. « Les habitants de la terre se réjouiront : » en faisant entre eux des fêtes, comme il est porté dans le texte, et des festins, des réjouissances. Ces inscriptions qu'on vient de voir ne permettent pas de douter que l'extinction du christianisme, dont les gentils se vantaient, ne fût un sujet de joie et de triomphe dans tout l'univers.

« Et s'enverront des présents : » ce signe de conjouissance mutuelle est marqué parmi les fêtes et les festins [3]. « Parce que les deux pro- « phètes les tourmentaient : » la prédication de l'Evangile tourmentait ceux qui voulaient mener une vie sensuelle : témoin le tremblement de Félix, gouverneur de Judée, pendant que saint Paul traitait devant lui de la justice, de la chasteté, et du jugement futur [4]. D'ailleurs les gentils attribuaient aux Chrétiens tous les malheurs de l'empire, et ils étaient ravis d'en être délaits.

11. « Après trois jours et demi. » Les gentils ne jouirent que très-peu de temps du plaisir de s'imaginer l'Eglise morte, et son témoignage éteint, car on la vit se relever plus glorieusement que jamais.

« L'esprit de vie entra en eux : » le rétablissement d'un peuple abattu est figuré par une résurrection [1].

12. « Alors ils entendirent une voix... Mon « tez ici. Et ils montèrent dans le ciel... » C'est la grande gloire de l'Eglise sous Constantin, incontinent après la grande persécution.

13. « A cette même heure il se fit un grand « tremblement de terre... » Dans le temps qu'il plaisait à Dieu de relever son Eglise, que les païens croyaient à bas, tout l'empire fut ébranlé par les guerres des empereurs les uns contre les autres. Maxence, fils de Maximien, établi à Rome, et soutenu par Maximin en Orient, est attaqué par Galère, et bat Sévère, un autre empereur que Galère envoyait contre lui. Toute l'Italie est ravagée par les vainqueurs et par les vaincus. Galère court à la vengeance avec une armée immense. Maximien, rappelé à l'empire, se brouille avec son fils et avec son gendre, qu'il arme l'un contre l'autre : son gendre (c'était Constantin) marche contre Maxence et le taille en pièces, ce qui le rend maître de Rome, et tôt après de tout le monde. « La « dixième partie de la ville tomba : » cela signifie de grands ravages et de grandes ruines dans tout le corps de l'empire par ces effroyables mouvements.

« Et sept mille hommes y périrent : » c'est dans le nombre parfait la victoire parfaite de Constantin sur Maxence.

« Et le reste fut saisi de crainte : » quand on vit Constantin victorieux par la croix, en ériger le trophée dans Rome, et faire publiquement profession du christianisme.

« Et ils donnèrent gloire au Dieu du ciel. » Voilà les grandes conversions dont la victoire de l'Eglise fut suivie par tout l'univers. On voit souvent dans l'histoire [2], durant la dernière persécution, et dans quelques Actes des martyrs, ces acclamations du peuple étonné de leur constance : « Le Dieu des Chrétiens est grand ; » ces cris de joie s'augmentèrent quand on vit l'Eglise victorieuse par sa patience, et par tant de miracles qui arrivaient tous les jours aux tombeaux des saints.

14. « Le second malheur est passé. » C'est celui des persécutions et surtout de la dernière, qui fut si sanglante : et ce sont en même temps tous les maux que Dieu envoyait au monde pour punir son impiété, à commencer depuis

[1] II *Pet.*, II, 8. — [2] XII, 5. — [3] *Esth.*, IX, 18, 19, 22. — [4] *Act.* XXIV, 25.

[1] *Ezech.*, XXVII. — [2] *Euseb.*, lib. IX, 1, 8.

le temps de Valérien jusqu'à celui de Maxence, et de la paix de l'Eglise, comme il paraît, IX, 14 ; XI, 5, 6, 13. Mais ce qu'il faut le plus remarquer, c'est que les persécutions dont saint Jean parle tant ici sont comprises parmi les malheurs publics de tout l'univers, n'y en ayant point de plus grand, ni qui en attire tant d'autres, que de ne pouvoir souffrir la vérité, comme on le verra encore plus expressément, XII, 12.

« Et voilà le troisième qui le suit de près. » C'est celui où sera comprise la ruine de Rome idolâtre, comme on verra dans la suite : mais saint Jean donnera encore quelques chapitres à décrire plus particulièrement les persécutions qui ont attiré à l'empire un si terrible châtiment.

15. « Le septième ange..... Le ciel retentit de « grandes voix qui disaient : Le royaume de ce « monde est devenu le royaume de notre Sei- « gneur et de son Christ. » Voilà la conversion universelle des peuples, la destruction de l'idolâtrie.

« Et il régnera aux siècles des siècles : » son règne est éternel dans le ciel, et il va commencer à éclater même sur la terre.

18. « Les nations se sont irritées : » Rome frémira encore, et tout le paganisme sera en fureur de voir le christianisme dans la gloire, et les princes mêmes devenus Chrétiens.

« Et le temps de votre colère est arrivé : » le temps où Rome périra; ce qu'on verra dans la suite exprimé plus clairement.

« Et le temps des morts pour être jugés..... » Saint Jean joint le jugement dernier à celui qu'on allait voir exercé sur Rome, comme avait fait Jésus-Christ en prédisant la ruine de Jérusalem, *Matth.* XXIV. C'est la coutume de l'Ecriture de joindre les figures à la vérité.

19. « Le temple de Dieu fut ouvert : » c'est le grand éclat de l'Eglise ouverte à tous les gentils. « Et l'arche d'alliance y parut : » à la différence de l'ancien peuple, où l'arche était cachée ; dans l'Eglise, tous les mystères sont découverts, et la présence de Dieu est manifestement déclarée.

« Et il se fit des éclairs. » C'est la main de Dieu manifeste sur les ennemis de son Eglise. Au reste je ne parle point ici de l'application de ce chapitre à la venue d'Enoch et d'Elie, dont je me suis assez expliqué dans la préface, n. 13 et suiv.

Abrégé des prédictions, depuis le chapitre IV *jusqu'au* XI, *et la liaison de ce qui précède avec ce qui suit depuis le* XII *jusqu'au* XIX.

Les choses que nous avons vues méritent bien d'être repassées afin qu'on en voie la suite comme d'un coup d'œil, depuis le chap. IV jusqu'à celui qui va suivre.

On a vu d'abord le livre scellé, c'est-à-dire les décrets cachés du conseil de Dieu, chap. IV.

Ce livre est entre les mains de l'Agneau pour en rompre les sceaux, et en révéler les secrets, chap. V.

A la rupture des sceaux, on a vu paraître le Juge avec ses trois fléaux ; et la vengeance qui devait être appliquée par la prière des saints est suspendue pour un peu de temps, mais ensuite représentée avec de terribles couleurs, quoique encore en confusion, ch. VI.

On entre dans l'explication du détail, où le premier secret qui se déclare, c'est que la vengeance dont on allait découvrir les effets, étant suspendue en faveur des Juifs, dans la suite devait commencer par cette nation, selon le dessein de la prophétie : ce qui se déclare encore par les autres circonstances des ch. VII et VIII.

Les sept trompettes commencent ; et les quatre premières nous découvrent les deux coups frappés sur les Juifs sous Trajan et sous Adrien, tous deux terribles, mais le dernier le plus désolant, où l'on marque aussi l'horrible amertume où ils se virent plongés pour avoir suivi leur faux messie Cochébas, et on voit en même temps les vains efforts qu'ils firent pour obscurcir les prophéties : c'est ce que contient le chapitre VIII. Le dernier verset de ce chapitre marque les trois *Væ*, dont l'effet devait regarder les trois dernières trompettes, VIII, 13, et dont la la suite, comme on verra, fait la liaison de toute cette prophétie.

Entre la fin des prédictions qui regardent les Juifs, et le commencement de celles qui regardent les gentils, le Saint-Esprit découvre à saint Jean cet affreux obscurcissement du soleil, et ces sauterelles mystiques ; c'est-à-dire à l'occasion de la chute des Juifs, auteurs des persécutions de l'Eglise, un nouveau genre de persécuteurs dans les hérésies judaïques qui se glisseront dans son sein. Là, au bruit de la cinquième trompette, on les voit sortir de l'enfer ; et saint Jean se sert de cette occasion pour donner à tous les siècles une vive image du génie de l'hérésie, dont l'effet est si funeste à tout l'univers, mais dont la chute présage à l'Eglise une victoire certaine de tous ses autres ennemis. Le premier *Væ* se termine à cet endroit : ℣ 12. Et comme il nous mène au temps de Valérien, où la chute de l'empire devait commencer, saint Jean y entre incontinent ; mais afin de distin-

guer cet événement de ceux qui avaient regardé plus particulièrement les Juifs, il marque ici expressément que cet endroit regardait en particulier les idolâtres : IX. 20. Et voilà tout ce qui paraît au chap. IX, au son de la cinquième et de la sixième trompette.

Il ne restait plus après cela, pour nous marquer toute la suite de la vengeance de Dieu, sur ses ennemis, qu'à nous représenter le dernier coup donné tout ensemble à l'idolâtrie et à Rome persécutrice : mais comme il devait être la punition de ses cruautés contre l'Eglise, saint Jean, après l'avoir annoncé en général au ch. X, nous y est encore montré comme le prophète destiné de Dieu à nous en décrire les causes et toute la suite dans les chapitres suivants.

Il paraît, par toutes ces choses, que l'*Apocalypse* est comme une histoire suivie des jugements que Dieu exerce sur les ennemis de son Eglise, en commençant par les Juifs, et finissant par les gentils, sans oublier entre deux les hérétiques, à cause des secrets rapports qu'ils ont avec les uns et avec les autres, aussi bien qu'avec l'Eglise elle-même, pour en exercer et éprouver les vrais fidèles ; et cette histoire est suivie non-seulement par l'ordre des choses, mais encore en quelque façon par celui des temps.

Au chap. XI commence l'histoire des persécutions romaines, dont nous voyons d'abord quatre caractères. Nous voyons aussi la raison pourquoi saint Jean s'arrête principalement à celle de Dioclétien, qui, par la même suite des conseils de Dieu, devait tout ensemble, et ravager l'Eglise avec le plus de fureur et en même temps la porter au plus haut point de sa gloire.

On voit en même temps la grande cité qui persécutait les saints, c'est-à-dire Rome, dans une commotion si violente, que tout son empire en est ébranlé. Les guerres contre Maxence nous sont ici figurées ; et cette suite de choses nous mène au ℣ 14, où se voit aussi l'accomplissement du second *Væ*.

On entend aussitôt après le son de la septième trompette, où autant qu'on est consolé par le règne de Jésus-Christ, autant est-on saisi de frayeur par les menaces qu'on y entend mêlées en confusion avec celles du jugement dernier. Mais des choses si importantes y sont dites encore tellement en général qu'elles doivent dès là nous faire attendre un plus grand éclaircissement dans les chapitres suivants, selon le génie des prophéties, et en particulier de celle-ci, où Dieu nous mène comme par degrés dans une plus grande lumière, et tout ensemble dans une considération plus profonde de ses jugements.

Tout ceci démontre donc que la prophétie de saint Jean, depuis le chapitre IV jusqu'au XVIII, où la chute de Rome est marquée avec des traits si perçants et si vifs, n'est qu'un seul et même tissu ; et saint Jean le marque très-expressément lorsque, dans ce chapitre XI, 7, il attribue le massacre des deux témoins à la bête qui s'élèvera de l'abîme. On n'en avait point encore ouï parler et on ne la verra paraître qu'aux ch. XIII et XVII. On ne peut donc pas douter que le chap. XI n'ait sa relation avec les suivants, et que ce ne soit de là qu'il en faut attendre la parfaite explication.

Les trois *Væ* sont encore un signe certain pour faire comprendre à un lecteur attentif la liaison de tous ces chapitres, c'est-à-dire des précédents et des suivants. Car évidemment le premier *Væ* finit au ℣ 12 du chapitre IX, où finit en même temps ce qui avait une relation plus particulière avec les Juifs ; et le second *Væ* qui finit au chapitre XI, 14, comprend ce qui devait arriver aux gentils, à commencer au ℣ 13 du chapitre IX, depuis les malheurs de Valérien jusqu'à ceux de Maxence, chapitre XI, 14. On nous avertit dans le même verset que le troisième *Væ* viendra bientôt. Il faut donc l'attendre encore ; et nous n'en verrons nulle mention que vers la fin de la prophétie, où nous l'entendrons retentir avec un cri si terrible et si perçant, que les plus sourdes oreilles en seront émues.

Il paraît donc, encore un coup, par tout ceci, que toute la prophétie est liée ensemble depuis le chapitre IV jusqu'aux chapitres XVIII et XIX. Les sceaux nous engagent dans les trompettes. A la quatrième trompette commencent les trois *Væ*, dont les deux premiers achèvent dans la cinquième et dans la sixième trompette ; et le dernier est réservé à l'explication de l'effet de la septième, qui ne paraîtra tout entier qu'au chapitre XVIII, dont le XIX est la suite, où aussi nous prendrons soin de le faire entendre.

CHAPITRE DOUZIÈME.

La femme en travail, et la fureur du dragon. — La femme en fuite dans la solitude. — Le grand combat dans le ciel, — Second effort du dragon et seconde retraite de la femme. — Troisième effort du dragon. — Son effet.

1. Un grand prodige parut aussi dans le ciel : une femme revêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.

2. Elle était grosse; et elle criait étant en travail, et ressentant les douleurs de l'enfantement.

3. Un autre prodige parut dans le ciel : un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes sur ses têtes.

4. Il entraînait avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre. Et ce dragon s'ar

rêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée.

5. Elle enfanta un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et son fils fut enlevé à Dieu et à son trône.

6. Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite que Dieu lui avait préparée pour être nourrie mille deux cent soixante jours.

7. Il y eut alors un [1] grand combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon : et le dragon combattait avec ses anges.

8. Mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel.

9. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le Diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en terre; et ses anges avec lui.

10 Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui dit : Maintenant le salut de notre Dieu est affermi, et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité.

11. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par e témoignage qu'ils ont rendus à sa parole, et ils ont méprisé [2] leurs vies jusqu'à souffrir la mort.

12. C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous et vous qui y habitez. Malheur [3] à la terre et à la mer ! parce que le diable est descendu vers vous plein d'une grande colère, sachant qu'il lui reste peu de temps.

13. Mais le dragon, se voyant précipité en terre suivit la femme qui avait enfanté un mâle.

14. Et on donna à la femme deux ailes d'un grand aigle afin qu'elle s'envolât au désert, au lieu de sa retraite où elle est nourrie, un temps, des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent.

15. Alors le serpent jeta de sa gueule comme un grand fleuve après la femme pour l'entraîner dans ses eaux.

16. Mais la terre aida la femme; elle ouvrit son sein et elle engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule.

17. Et le dragon s'irrita contre la femme et alla faire la guerre à ses autres enfants qui gardent les commandements de Dieu, et qui rendent témoignage à Jésus-Christ.

18. Et il s'arrêta [4] sur le sable de la mer.

EXPLICATION DU CHAPITRE XII.

Autres caractères de la persécution de Dioclétien. — Son triple renouvellement.

1. « Un grand prodige parut. » Saint Jean continue à nous expliquer la persécution de Dioclétien; mais à mesure qu'il avance, il le fait toujours sous de plus claires idées et avec des circonstances plus particulières. *Une femme revêtue du soleil,* c'est l'Eglise tout éclatante de la lumière de Jésus-Christ; *qui a sous ses pieds la lune,* les lumières douteuses et changeantes de la sagesse humaine ; *une couronne de douze étoiles,* les douze apôtres.

2. « Elle criait en travail, et ressentant les « douleurs de l'enfantement. » Primase remarque ici le caractère de l'Eglise, qui semblable à la sainte Vierge, en demeurant toujours vierge, devait à sa manière enfanter le Fils de Dieu : mais avec cette différence, que la sainte Vierge a enfanté sans douleur; et le caractère de l'Eglise est de ressentir les douleurs de l'enfantement, parce qu'elle enfante par ses souffrances, et que le sang de ses martyrs la rend féconde.

3. « Un autre prodige... dans le ciel : » au milieu de l'air où il parut à saint Jean. « Un « grand dragon roux : » le démon cruel et sanguinaire. « Ayant sept têtes. » Comme on donne à Dieu sept anges pour être les principaux exécuteurs de ses volontés, saint Jean donne aussi au diable sept démons principaux qui président chacun à quelque vice capital, comme le dragon préside à tous; à quoi on peut aussi rapporter ces paroles de l'Evangile : « Il prend « avec lui sept autres esprits plus méchants « que lui. Et dix cornes. » Après avoir marqué les esprits qui agissent sous les ordres du diable, l'apôtre marque encore la puissance des rois dont il se sert. Les dix cornes peuvent figurer les principaux auteurs des persécutions par le secours desquels le démon espérait d'engloutir l'Eglise.

« Et sept diadèmes sur ses têtes. » Les démons s'érigent en rois par l'empire qu'ils usurpent sur les hommes, et Jésus-Christ même appelle Satan « le prince de ce monde; » Joan. XII, 31. Le démon enorgueilli d'avoir eu tant de rois pour instruments de sa tyrannie, et de s'être érigé à lui-même un trône si reboutable, menace la femme.

Remarquez qu'il parait ici en la même forme qu'aura la persécution de Dioclétien, ci-dessous, XIII, XVII. Nous en verrons les raisons, et nous y remarquerons quelque chose de plus particulier. Ici nous avons à considérer ce qui convient en général à la puissance du démon.

« Il entraînait avec sa queue la troisième par- « tie des étoiles. » C'est avec les anges qu'il a séduit les fidèles qu'il a renversés dans les persécutions, et surtout les docteurs, comme l'applique saint Pionius dans ses Actes [1]. « Le dra- « gon s'arrêta devant la femme... » Il faut se le figurer la gueule béante, prêt à dévorer l'enfant qui allait n'aître.

5. « Elle enfanta un enfant mâle : » robuste, courageux, puissant. Isaïe nous représente la

[1] *Grand* n'y est pas. — [2] Leur vie. — [3] Aux habitants de la terre et de la mer. — [4] Et je m'arrêtai.

[1] Ap. Bar., tom. II, an. 254, n. 13.

fécondité de la synagogue prête à sortir de la captivité, en disant qu'elle a enfanté un mâle [1]. C'était la figure de l'Eglise qui ne met au nombre de ses enfants que ceux qui sont pleins de vigueur. A la veille de son martyre, sainte Perpétue se trouve changée en mâle dans sa vision [2]. Un fils mâle : pour appuyer davantage ; « qui « devait gouverner toutes les nations..... » comme cela est dit de Jésus-Christ [3]. Jésus-Christ le dit aussi de ses serviteurs [4]. Et en effet les Chrétiens allaient avoir dans huit ou dix ans la souveraine puissance sur les gentils, en la personne de Constantin et des autres empereurs chrétiens. Il faut bien remarquer ce temps, et que l'Eglise allait enfanter un fils régnant, comme on vient de voir. « Et son fils « fut enlevé à Dieu et à son trône : » Dieu le prend sous sa protection particulière, et lui fait part de sa puissance.

6. « Et la femme s'enfuit dans le désert. » L'Eglise cache son service dans les lieux retirés : c'est une imitation de l'état où se trouva la Synagogue dans la persécution d'Antiochus [5]. « Pour y être nourrie mille deux cent soixante « jours : » c'est une suite de l'imitation [6]. *Nourrie* sous les ordres de Dieu par les pasteurs ordinaires, comme le peuple dans le désert par Moïse et Aaron ; et sous Antiochus, par Mathatias et ses enfants sacrificateurs : afin qu'on ne se figure pas ici une Eglise invisible et sans pasteurs.

7. « Il y eut alors un grand combat dans le « ciel... » Comme le démon prévoyait qu'*il lui restait peu de temps*, ℣ 12, et que les gentils, qui se convertissaient en foule, lui feraient bientôt perdre l'empire romain, il fait ses derniers efforts contre l'Eglise ; les anges de leur côté combattent aussi avec plus de force. « Mi- « chel et ses anges, le dragon avec ses anges : » chaque troupe avait son chef. [7] « Michel, un « grand prince qui est le défenseur de votre « peuple. » On voit donc ici que saint Michel est le défenseur de l'Eglise, comme il l'était de la synagogue.

8. « Ceux-ci furent les plus faibles, et leur « place ne se trouva plus dans le ciel. » La gloire des démons fut abattue avec l'idolâtrie, qui en faisait des dieux, et les mettait dans le ciel. Cette chute leur arriva lorsque Galère Maximien, qui était le premier auteur de la persécution, fut contraint lui-même au lit de la mort, par une horrible maladie où l'impression de la vengeance divine paraissait toute manifeste, de faire un édit pour donner la paix à l'Eglise, l'an 311 de Notre-Seigneur ; et que cet édit fut appuyé par Constantin, qui croissait tous les jours en puissance .[1] Ce fut un exemple pareil à celui qu'on avait vu dans Antiochus, comme on l'a souvent remarqué.

9. « L'ancien serpent, » celui qui avait séduit nos premiers parents et toute la terre.

10. « Et j'entendis une grande voix dans le « ciel. » C'était un chant d'action de grâces des saints pour la victoire remportée sur l'idolâtrie, et la paix donnée à l'Eglise par Constantin. « L'accusateur de nos frères, qui les accu- « sait... devant... Dieu : » on peut entendre ici les calomnies que le démon inspirait aux païens contre les fidèles ; mais ce mot, *devant..... Dieu*, nous renvoie à ce qui se passa en la personne de Job lorsqu'il fut livré à Satan, qui se vantait de venir à bout de sa constance [2]. Ainsi, pour éprouver la patience de son Eglise, Dieu permettait aux démons de lui susciter des persécuteurs.

12. « Malheur à la terre et à la mer ! » Malheur à tout l'univers et à tous les hommes ! Et la cause de ce malheur de toute la terre, c'est, poursuit saint Jean, que « le diable y est descendu plein d'une grande colère » contre l'Eglise, qu'il va persécuter avec une nouvelle fureur, comme on verra ℣ 13. « Sachant qu'il « lui reste peu de temps : » ce qu'il jugeait aisément par les conversions qui se multipliaient, par les acclamations mêmes des gentils à l'honneur des Chrétiens et de leur Dieu : et enfin parce que Constantin, si favorable à l'Eglise, s'avançait manifestement à la souveraine puissance plus que tous les autres empereurs qui étaient alors [3]. Saint Jean nous déclare ici très-expressément que cette implacable colère qui fait faire au démon les derniers efforts contre l'Eglise est un malheur de tout l'univers ; et plus encore des persécuteurs, que de l'Eglise persécutée : car encore qu'elle ait beaucoup à souffrir, à cause que le démon déchargera sur elle cette *grande colère* dont il est plein, ceux dans lesquels il opère, et dont il fait des instruments de sa fureur, sont dans un état sans comparaison plus déplorable, puisqu'il n'y a rien en toutes manières de plus malheureux que de haïr la vérité, et de travailler, comme ils font avec le démon, à l'éteindre dans le monde. Par conséquent, malheur à eux ! et malheur à la terre et à la mer, à cause de la furie que Satan y va exercer par leurs mains contre l'Eglise ! Ce n'est pourtant pas encore ce troisième et dernier

[1] *Isa.*, LXVI, 7. — [2] Actes de la sainte. Gr. et Vulg. — [3] *Psal.*, II. — [4] *Apoc.*, II, 26, 27. — [5] I. *Mach.*, II, 31. — [6] *Voy.* ci-dessous, I, 2. — [7] *Dan.*, XII, 1 ; X, 13, 21.

[1] *Euseb.*, lib. VIII, 16, 17, *De vit. Const.*, I, 57 ; *Lactant.*, *De mort. persecutor.*, 33, 34, 35. — [2] *Job.*, I. — [3] *Eus.*, lib. IX, 1, 8.

Væ, que saint Jean nous a fait attendre depuis le chap. XI, 14; ce n'en est qu'un préparatif et un acheminement : quand il viendra, ce troisième *Væ*, où paraîtra la dernière et irrévocable sentence contre l'empire persécuteur, il se fera bien remarquer d'une autre sorte, comme on verra vers la fin de la prophétie.

13. « Il poursuivit la femme. » Maximin renouvela la persécution en Orient avec plus de fureur que jamais. « Et la femme » est contrainte de se retirer encore « dans le désert, » comme elle avait fait, ℣ 6.

14. « Au désert : » au lieu de sa retraite, qu'elle connaissait déjà, comme venant de s'y retirer, et d'où il faut supposer qu'elle était sortie quand le dragon fut vaincu.

Il faut ici bien entendre que saint Jean racontait les choses dans l'ordre qu'il les voyait. Il a vu premièrement le dragon tâchant d'engloutir la femme, ensuite l'enfant enlevé, la femme fuyant dans le désert, et le combat où le dragon est vaincu. Là saint Jean voit la colère du dragon plus enflammée par sa défaite : de là vient qu'il ne présente pas seulement la gueule, comme il faisait auparavant, ℣ 4, mais encore qu'il poursuit la femme, qui, dans une semblable persécution, cherche un semblable refuge. Ainsi on ne doit pas regarder cette fuite répétée comme l'application de ce qui avait été dit, mais comme une action différente, qui a son caractère particulier, et que saint Jean raconte aussi très-distinctement.

« On donna deux ailes d'aigle à la femme : » pour marquer la vitesse de sa fuite, comme *Isa.*, XL, 31.

15. « Alors le serpent jeta de sa gueule comme « un grand fleuve pour l'entraîner... » La persécution est signifiée par les eaux, selon le style ordinaire de l'Ecriture.

16. « La terre aida la femme. » Alors, pour la première fois, les puissances du monde secoururent l'Eglise. Constantin et Licinius réprimèrent la persécution de Maximien. Ce tyran, abattu par Licinius, sentit la main de Dieu, fit un édit favorable, et périt comme Antiochus, et comme Galère Maximien, avec une aussi fausse pénitence[1].

17. « Et le dragon s'irrita contre la femme et « alla faire la guerre... » Il renouvela encore, et pour la dernière fois, la persécution par le moyen de Licinius, mais qui tôt après fut éteinte par Constantin[2]. Saint Jean fait entendre le peu d'effet de cette persécution en la marquant seulement, sans en expliquer aucune particularité.

[1] *Eusèb.*, IX, 10. *De vit., Const.*, I, 58, 59, *Lact.*, 45, 46, 49. — [2] *Eus.*, X, 8; *De vit. Const.*, I, 50 et seq.; II. 1 et seq.

On ne peut s'empêcher de voir ici dans la prophétie de saint Jean, sous trois princes persécuteurs, trois temps principaux de la dernière persécution que souffrit l'Eglise, aussi distinctement marqués qu'ils sont dans l'histoire même : le premier temps, depuis le commencement, en 303, jusqu'à l'édit favorable de Galère Maximien, en 311 ; le second, dans les nouveaux efforts de Maximin, repoussés par Constantin et Licinius, et finis enfin tant par la victoire de Constantin sur Maxence que par la mort et la rétractation de Maximin, en 312, 313; le troisième, quand Licinius, jusqu'alors très-uni avec Constantin, attaqua l'Eglise et périt, en 319-323. « Et il alla faire la guerre : » le dragon fit quelque mouvement qui fit connaître à saint Jean le dessein qu'il eut de poursuivre encore les fidèles ; car il ne disparaît pas, et il demeure présent dans toute la suite de cette vision, comme on le verra, XIII, 4 ; XVI, 18.

18. « Et il s'arrêta sur le sable de la mer. » C'est le dragon qui s'arrête, selon la Vulgate ; c'est-à-dire qu'il ne remue plus rien, et cesse de persécuter l'Eglise. Le grec porte : « Je m'ar- « rêtai sur le sable de la mer. » La leçon de la Vulgate est ancienne, et la chose en elle-même est indifférente pour la suite de la prophétie.

CHAPITRE XIII.

La bête qui s'élève de la mer. — Ses sept têtes et ses dix cornes. — Sa blessure mortelle. — Sa guérison surprenante. Seconde bête avec ses prestiges et ses faux miracles. — L'image de la bête. — Le caractère et le nombre de la bête.

1. Et je vis une bête s'élever de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, et dix diadèmes sur ses cornes et [1] des noms de blasphèmes sur ses têtes.

2. La bête que je vis était semblable à un léopard: ses pieds ressemblaient aux pieds d'un ours, et sa gueule à la gueule d'un lion. Et le dragon lui donna sa [2] force et sa grande puissance.

3. Et je vis une de ces têtes comme blessée à mort : mais cette plaie mortelle fut guérie ; et toute la terre, en étant émerveillée, suivit la bête.

4. Ils adorèrent le dragon qui avait donné puissance à la bête, et ils adorèrent la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ?

5. Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait, et prononçait des blasphèmes : et le pouvoir lui fut donné de faire la guerre [3] quarante-deux mois.

6. Elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel.

7. Il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre : et la puissance lui fut donnée sur toute tribu sur tout peuple [4], sur toute langue et sur toute nation.

[1] Un nom. — [2] Force, son trône s'en va. — [3] *La guerre* est dans le grec, et non dans la vulgate. — [4] *Peuple* n'est pas dans le grec.

8. Tous les habitants de la terre [1] l'adorèrent, ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès la création du monde.

9. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute.

10. Celui [2] qui mènera en captivité [3], ira en captivité; celui qui tuera de l'épée, il faut qu'il meure de l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints.

11. Je vis une autre bête s'élever de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau, et qui parla comme le dragon.

12. Elle [4] exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence ; et [5] elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle été guérie.

13. Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire tomber le feu du ciel sur la terre devant les hommes.

14. Et elle [6] séduisit les habitants de la terre, par les prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire en présence de la bête, en ordonnant aux habitants de la terre de dresser une image à la bête, qui avait reçu un coup d'épée, et qui néanmoins était en vie.

15. Il lui fut donné pouvoir d'animer l'image de la bête, et de la faire parler, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête.

16. Elle [8] fera que les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves, portent le caractère de la bête en leur main droite et sur leur front ;

17. Et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui [9] qui aura le caractère de la bête et le nombre de son nom.

18. C'est ici la sagesse : que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête ; car c'est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE XIII.

Suite des caractères de la persécution de Dioclétien. — Sept empereurs idolâtres, sous l'empire desquels elle a été exercée. — La plaie mortelle de l'idolâtrie par la mort de Maximin. — Elle revit sous Julien l'Apostat qui rentre dans le dessein conçu par Dioclétien de détruire entièrement l'Eglise. — La philosophie pythagoricienne au secours de l'idolâtrie dès le temps de Dioclétien, et de nouveau sous Julien; cruelle défense de Dioclétien imitée par Julien. — Le nombre fatal de la bête dans le nom de Dioclétien.

1. « Et je vis une bête. » Daniel a représenté quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes indomptables, VII. Un grand empire est ici représenté à saint Jean sous la figure d'une bête : et c'est l'empire romain, ou, pour mieux dire, c'est Rome même, maîtresse du monde, païenne et persécutrice des saints, qui veut répandre son idolâtrie dans toute la terre; ou, ce qui est au fond la même chose, c'est l'idolâtrie romaine, comme étant la religion du plus grand empire et de la ville la plus redoutable qui fût jamais. « Qui s'élevait de la mer : » Daniel fait aussi sortir de la mer les quatre bêtes, qui signifient quatre empires. Ces empires sortent de la mer, c'est-à-dire de l'agitation des choses humaines, qui est figurée par « la mer, sur laquelle soufflent tous les vents, » *Dan.*, VII, 2. De là vient aussi qu'en parlant de la tranquillité du siècle futur, saint Jean dit qu'il n'y aura plus de mer, XXI, 1. « Qui avait sept têtes : » saint Jean explique lui-même ces sept têtes dans le chap. XVII, qui fait tout le dénoûment des prédictions de *l'Apocalypse*. Il faut donc soigneusement conférer ces deux chapitres, et remarquer avant toutes choses que ces sept têtes, selon saint Jean, XVII, 9, « sont les sept « montagnes de Rome, et sept de ses rois, » ou, comme on parlait en latin, de ses empereurs. La ville de Rome est manifestement désignée par le caractère des sept montagnes, mais encore en général, et sans s'attacher à aucun temps déterminé. Mais saint Jean, qui nous veut mener à la dernière persécution, qui fut celle de Dioclétien, où arrivèrent les grands combats et le grand triomphe des Chrétiens, la désigne par son caractère particulier, qui est celui d'avoir été exercée sous l'empire et l'autorité de sept empereurs idolâtres, qui furent Dioclétien, Maximien, surnommé Herculius, Constantins Chlorus, père de Constantin le Grand, Galère Maximien, Maxence, fils du premier Maximien, Maximien et Licinius.

De ces sept empereurs, Dioclétien est celui qui est le plus expressément marqué dans la prophétie, comme on verra vers la fin de ce chapitre, à cause que son nom était le premier à la tête de l'édit où la persécution fut ordonnée. Aussi était-il le premier des empereurs, celui à qui l'empire avait été donné d'abord, qui avait été au commencement le seul empereur, qui avait fait tous les autres, et qui en fut comme le père et la source ; à qui même, après qu'il eut quitté l'empire, on avait en quelque sorte conservé l'autorité de créer les autres, comme il parut lorsque Galère Maximien l'appela auprès de lui, en l'an 307, pour donner à Licinius le titre d'Auguste [1]. Il crut autoriser cette nomination par la présence de Dioclétien, d'où l'empire leur était venu à tous : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'on le marque plus que tous les autres dans la suite, comme celui qui a commencé la persécution, et du nom duquel elle est nommée par tous les auteurs.

Le Saint-Esprit fait donc voir ici à saint Jean la persécution de Dioclétien par le caractère qui lui est propre, qui est d'avoir été exercée suc-

[1] L'adoreront. — [2] Qui mène. — [3] Va en. — [4] Exerce. — [5] Elle fait. — [6] Fait. — [7] Séduit — [8] Fait. — [9] Qui a.

[1] *Lact.*, *De mort.*, *persecut.*, c. 29.

cessivement sous le nom et l'autorité de sept empereurs, que l'Apôtre appelle sept rois, selon l'usage de la langue grecque : par où il faut entendre sept augustes, ou, comme parle Eusèbe [1], sept rois parfaits, τελειότατος βασιλεύς.

Il est vrai qu'à compter tous ceux qui furent alors élevés à la suprême dignité d'augustes ou d'empereurs, on en trouvera neuf, puisqu'il faut encore ajouter Constantin le Grand et Sévère aux sept qu'on a déjà nommés. Mais il y a des raisons particulières pour lesquelles saint Jean, qui se plaît dans cette prophétie à réduire tout au nombre de sept, n'a point fait mention de Constantin et de Sévère : car déjà, pour ce qui regarde Constantin, on voit bien qu'il ne devait pas servir à marquer le caractère de la persécution de Dioclétien, lui qui la fit cesser dès qu'il parvint à l'empire ; « puisque sa première action, quand il y fut élevé, fut de rendre aux Chrétiens la liberté de leur culte, » comme le rapporte Lactance [2] : « Voilà, » continue-t-il, « son premier décret et sa première ordonnance. »

Pour Sévère, il est vrai qu'il a été empereur ; et on peut présumer qu'il aura été ennemi des Chrétiens, puisqu'il était créature de Galère Maximien, leur plus ardent persécuteur : mais son empire est à peine marqué dans l'histoire. Nous apprenons de Lactance [3] qu'il ne fut fait empereur que par la guerre contre Maxence, où il fut d'abord abandonné de ses soldats et même contraint de quitter la pourpre, c'est-à-dire de se réduire à la vie privée incontinent après sa promotion ; ce qui pourtant après tout ne lui valut qu'une mort plus douce. Comme donc il perdit l'empire presqu'aussitôt qu'il l'eut reçu, et qu'il mourut particulier (non pas à la manière de Dioclétien), qui parut se déposer lui-même, et qui aussi conserva toujours beaucoup de dignité, comme on a vu, mais d'une manière si basse et si honteuse, il ne faut pas s'étonner que saint Jean, toujours attaché aux grands caractères et aux traits marqués dans l'histoire selon le génie des prophètes, ne compte pas un si misérable empereur, pour se réduire plus précisément au nombre de sept, si solennel d'ailleurs dans tout le cours de sa prophétie : d'autant plus qu'un règne si court, et toujours occupé ailleurs, n'eut pas le temps de se faire sentir à l'Eglise, contre laquelle on ne voit pas qu'il ait rien fait, ni en général rien de mémorable.

Saint Jean a donc eu raison de nous montrer sept empereurs sous le nom et l'autorité desquels l'Eglise a été persécutée par toute la terre. On sait que les empereurs, quoiqu'ils partageassent entre eux les provinces, les gouvernaient néanmoins comme faisant un même corps d'empire. Les noms de tous les empereurs étaient inscrits à la tête de tous les actes publics, en quelque endroit qu'ils se fissent : les ordres généraux se donnaient aussi au nom de tous ; et pour venir en particulier à la persécution, en quelque endroit qu'elle s'exerçât, on y faisait adorer tous les empereurs, quoiqu'ils fussent dans d'autres provinces, comme il paraît par les Actes du martyre de saint Procope, qui, encore qu'il ait souffert dans la Palestine, reçut ordre de « sacrifier aux quatre « rois [1], » c'est-à-dire à Dioclétien, à Maximien, à Galère Maximien, et à Constantius Chlorus : ce qui justifie parfaitement que la persécution s'exerçait au nom de tous les princes.

On pourrait ici objecter ce qu'Eusèbe écrit de Maxence, qu'il fit d'abord cesser la persécution à Rome, et dans les terres où il commandait, et même qu'il fit semblant d'être favorable aux Chrétiens au commencement de son empire dans le dessein de gagner le peuple romain, dont une grande partie avait déjà embrassé le christianisme [2]. Mais, après tout, ce ne fut ici qu'un faux semblant ; et Eusèbe ayant remarqué la douceur trompeuse de ce prince envers ses sujets chrétiens au commencement de son règne, fait bien entendre qu'à la fin, et lorsqu'il se crut entièrement établi, il ne les épargna pas davantage que tout le reste des citoyens romains. Au reste il est constant, par tous les auteurs, que Maxence a été des plus attachés à toutes les impiétés de l'idolâtrie, à ses sacrifices impurs, et à ses cruelles divinations, où l'on voit qu'il n'épargnait pas le sang humain, croyant, comme tous les autres, trouver des présages plus exquis dans les entrailles des enfants que dans celles des animaux [3]. Et encore qu'en apparence il ait arrêté la persécution en quelque endroit, comme l'assurent des auteurs irréprochables, l'Eglise ne laissait pas de souffrir beaucoup, puisqu'on reniait Jésus-Christ dans la paix même ; et que le Pape saint Marcel ayant soutenu la vigueur de la discipline contre une lâche apostasie, le tyran prit de là occasion de l'envoyer en exil. C'est ce qu'on voit dans l'épitaphe de ce saint Pontife, composée par saint Damase, un de ses plus saints successeurs. Saint Marcel fut donc sous Maxence le martyr de la discipline, en quoi l'Eglise ne se tient pas moins persé-

[1] *Hist.*, l, VIII, c. 13. — [2] *De mort. persecut.*, c. 24. — [3] *Ibid.*, c. 25, 26.

[1] *Euseb.*, *De mart.* 1 ; *Act. Procop.*, *in not.*; *Val. ibid.* — [2] *Euseb.* lib. VIII, c. 14. — [3] *Ibid.*, *De vit. Const.*, *I*, 3; *Zoz.*, II.

cutée que lorsqu'on l'attaque dans la foi; et quand tout cela aurait manqué à la cruauté de Maxence, ce que ses désirs impudiques firent souffrir aux femmes chrétiennes lui peut donner rang parmi les plus infâmes persécuteurs[1]. Aussi fut-il ce grand ennemi que Dieu abattit au pied de la croix, par les armes et par la victoire de Constantin.

On ne peut ici s'empêcher de dire un mot de Constantin Chlorus, dont l'empire fut si doux aux Chrétiens, que, loin de faire souffrir aucun d'eux, il épargna autant qu'il put jusqu'aux églises[2]. Aussi n'est-ce pas tant ses dispositions particulières qu'il faut ici regarder, que le personnage qu'il faisait dans le monde au temps de cette dernière persécution. Il était constamment un des empereurs au nom desquels on l'exerçait. Nous avons vu qu'on obligeait à lui sacrifier par tout l'univers, comme aux autres princes. Il est mort très-constamment dans l'idolâtrie, comme dans l'empire ; et il a été mis par les Romains au rang de leurs dieux[3]. Il n'a jamais révoqué les cruels édits, qui subsistaient par conséquent de son consentement et de son autorité dans tout l'empire ; et la première révocation qui en est marquée dans l'histoire est celle de 311, de Galère Maximien, de Constantin et de Licinius après la mort de Constantius Chlorus. Jusque-là les sanglants édits subsistaient par tout l'empire dans toute leur force, de l'autorité de tous les empereurs, sans en excepter Constantius ; et même nous apprenons de Lactance, auteur du temps, et de l'intime familiarité de ce prince, qu'étant encore césar, pour se conformer aux ordres publics dont il était l'exécuteur naturel en cette qualité, « il « laissa abattre les églises » dans ses provinces, et même dans les Gaules : ce qui emportait avec soin la suppression du culte et des assemblées : malheur que Constantius aurait pu sauver à l'Eglise comme il lui sauva les martyrs, s'il n'avait jugé à propos de rendre quelque obéissance, quoique non pas jusqu'à l'extrémité, aux ordres des persécuteurs[4]. Tout cela était plus que suffisant pour obliger notre apôtre à mettre cet empereur au nombre des sept sous lesquels l'Eglise souffrit et par qui il a voulu caractériser la persécution de Dioclétien.

Si maintenant on demande pourquoi, contre notre coutume, nous prenons ici le nombre de sept pour un nombre fixe et précis, ce n'est pas seulement à cause d'une si heureuse rencontre, quoiqu'après tout il n'en faudrait pas rejeter la circonstance favorable ; mais c'est à cause que saint Jean nous donnera en termes formels ce nombre de sept comme précis, et qu'il en fera un caractère particulier du temps qu'il veut désigner : comme on le verra, ch. XVII, 9, 10, 11.

« Et dix cornes. « Nous verrons ce que c'est dans le chapitre XVII, 3, 12, où saint Jean explique le mystère.

On demandera, pour entendre la figure de la bête, comment ces dix cornes étaient distribuées sur les sept têtes. On peut ici se représenter comme trois têtes principales qui auraient chacune deux cornes, et les quatre autres chacune une ; mais il faut bien que cela soit indifférent, puisque saint Jean n'en a rien dit. Il est certain néanmoins que, parmi les sept empereurs, il y en eut trois plus remarquables que les autres, comme on verra ℣ 2.

« Dix diadèmes sur ses cornes : » à cause que ses cornes signifient des rois, comme saint Jean l'expliquera, XVII, 12. Une des bêtes de Daniel a aussi dix cornes (*Dan.*, VII, 7), et ces cornes sont aussi des rois, *là même*, ℣ 24. Mais ce que font ces dix cornes et ces dix rois dans saint Jean, lui-même nous l'expliquera dans le chapitre XVII.

« Des noms de blasphème sur ses têtes : » c'est sur ces sept montagnes des faux dieux à qui elles étaient dédiées, et dans ces empereurs les noms des dieux dont ils se faisaient honneur, Dioclétien ayant pris le nom de Jupiter, d'où il fut nommé Jovius, Maximien celui d'Hercule, d'où il fut nommé Herculius. L'autre Maximien se disait le fils de Mars[1]. Nous trouvons aussi que Maximien, un de nos sept empereurs, prit le nom de Jovius[2]. Et Lactance[3] raconte que ces noms superbes de Jovien et d'Herculien, que Dioclétien et Maximien avaient affectés, étaient passés à leurs successeurs.

2. « La bête que je vis était semblable à un « léopard. » Saint Jean ne voit qu'une seule bête, parce qu'il ne voulait désigner qu'un seul empire, qui était celui de Rome païenne ; au lieu que Daniel, qui en vit quatre, vit aussi quatre bêtes bien distinguées ; mais celle de saint Jean est composée de ce qu'il y avait de plus terrible dans celles de Daniel. Une de ces bêtes de Daniel ressemblait à un lion, une autre à un ours, une autre à un léopard. Saint Jean laisse la quatrième, dont la figure n'a point de nom dans Daniel, VII, 4, 5, 6, et il compose la bête qu'il nous représente du lion, de l'ours et du léopard. C'est encore un autre caractère de la persécution de Dioclétien ; nous l'avons vue dans tout son cours sous sept empereurs;

[1] *Euseb.*, VIII, 14, *De vit. Const.*, 33, 35. — [2] *Ibid.*, VIII, 13. — [3] *Eus.*, VIII, 13. — [4] *Lact.*, *De mort.*, c. 15.

[1] *Lact.*, *De mort.*, c. 9. — [2] *Eus.*, lib. IX, c. 9. — [3] *De morte persecut.*, c. 52.

mais elle devait commencer seulement par trois, c'est-à-dire par Dioclétien et par les deux Maximiens [1]. *Ab oriente usque ad occasum tres acerbissimæ bestiæ sævierunt « : Trois bêtes très-cruelles tourmentaient le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident,* » et y exerçaient une impitoyable persécution. Voilà donc trois bêtes de saint Jean, voilà son lion, son ours et son léopard, trois animaux cruels, mais qui, avec le caractère commun de la cruauté, en ont aussi de particuliers que nous allons voir.

« La bête... était semblable à un léopard » La figure du léopard faisait le corps de la bête Cet animal est le symbole de l'inconstance par la vérité des couleurs de sa peau ; et c'est pourquoi les interprètes l'attribuent, dans Daniel, aux mœurs inconstantes d'Alexandre : mais ce caractère ne convient pas moins à Maximien, surnommé Herculius, qui quitte l'empire et le reprend ; qui dans ce retour s'accorde premièrement avec son fils, et incontinent après devient jaloux de sa gloire et le veut perdre ; qui se fait ami de Galère Maximien, dont il machine la perte ; qui, en dernier lieu, se rallie avec son gendre Constantin, qu'à la fin il veut encore faire périr [2]. Voilà donc le léopard, et il faut remarquer que saint Jean en a voulu faire le corps de la bête ; parce que, malgré son humeur changeante, il semblait être le plus opiniâtre oppresseur de l'Eglise, ayant commencé avant tous les autres en Occident, où il régnait une persécution très-violente, plusieurs années avant l'édit de la persécution générale. C'est là que périrent une infinité de martyrs, et entre autres, comme le raconte saint Eucher cette fameuse légion thébaine, avec son chef saint Maurice, l'an de Jésus-Christ 297, selon Baronius, plus tôt selon quelques autres, et constamment plusieurs années avant le cruel édit.

« Ses pieds ressemblaient aux pieds d'un « ours. » C'est Galère Maximien, animal venu du Nord, que son humeur sauvage et brutale et même sa figure informe dans son énorme grosseur, avec sa mine féroce, rendait semblable à un ours [3]. Ce que le même Lactance remarque en un autre endroit par ces paroles : « Il avait, » dit-il, « coutume de nourrir des ours qui lui ressemblaient par leur grandeur et par leur férocité : » *Habebat ursos ferociæ ac magnitudinis suæ simillimos* [4]. Voilà donc l'ours de saint Jean bien marqué, mais il ressemblait à l'ours principalement par les pieds, à cause de son excessive et insatiable rapacité ; ce prince ne songeant à autre chose qu'à tout envahir [5].

[1] *Lact., De mort* — [2] *De morte persecut.*, c. 26 28, 29, 30. — [3] *Ibid.*, c. 7. — [4] *Ibid.*, 21. — [5] *Ibid.*, c. 20, 23, 26.

« Et sa gueule à la gueule d'un lion, » C'est Dioclétien qui était, dans ce corps monstrueux, comme la première tête qui se présentait d'abord ; car c'était le premier empereur qui avait adopté les autres, comme on a vu. On le nomme pourtant le dernier, parce qu'en effet il n'était pas le plus animé contre les Chrétiens. Ce fut Galère Maximien qui le contraignit à donner le sanglant édit, aussi bien qu'à quitter l'empire [1].

On lui attribue la gueule, et la gueule d'un lion, à cause de l'édit sanguinaire qui sortit de sa bouche, où son nom était à la tête, comme celui du premier et principal empereur. Il ne faut pas regarder ici son humeur particulière, mais le personnage qu'il faisait dans la persécution, qui était sans difficulté le premier : d'où vient aussi que cette persécution est intitulée de son nom comme on a dit,

3. « Et je vis une de ses têtes... » Saint Jean vit d'abord la bête avec toutes ses sept têtes; mais nous verrons dans la suite, XVII, 10, qu'elles disparaissaient les unes après les autres, comme firent aussi ces empereurs.

« Comme blessée à mort. » La blessure de cette tête attirait après elle la mort de la bête: de là vient qu'on la représente dans la suite comme ayant été *blessée à mort* et comme *ayant repris la vie*, ℣ 14. Et en effet, ces têtes disparaissant les unes après les autres, lorsque la bête en vint au point qu'elle n'en avait plus qu'une, et qu'elle y fut blessée à mort, il est clair qu'elle devait paraître comme morte. Or nous verrons XVII, 10, qu'il fut un temps que la bête n'avait que la *sixième tête*, les cinq premières *étant passées* et la septième *n'étant pas encore venue*. Quand donc cette sixième tête fut coupée, la bête devait paraître comme morte ; c'est ce qui arriva du temps de Maximin, lorsque, les cinq premiers tyrans étant morts, et n'y ayant plus que lui qui persécutât l'Eglise, l'empire de l'idolâtrie semblait mort en la personne de ce tyran, ce qui paraîtra plus clairement sur le chapitre XVII, ℣ 10.

« Mais cette plaie mortelle fut guérie. » La persécution de Licinius, quoique sanglante, fut trop légère en comparaison des autres, pour être ici regardée comme la résurrection de la bête ; puisque même Sulpice-Sévère a remarqué [2] qu'il fallait à l'Eglise pleine de force quelque affliction plus violente pour mériter qu'elle la comptât parmi ses plaies : *Res levioris negotii quam ut ad Ecclesiæ vulnera pertineret.* Mais on n'a pas beaucoup à chercher la résurrection de la bête puisqu'elle paraît toute manifeste cinquante ans après sous Julien l'Apostat, lorsqu'il

[1] *De morte persecut.*, c. 11. — [2] Lib. II, c. 10.

abjura le christianisme, et qu'il rétablit l'empire de l'idolâtrie.

« Et toute la terre... suivit la bête. » C'est ce qui parait dans la suite, lorsqu'il est dit : « et « la puissance lui fut donnée sur toute tribu, « sur tout peuple, sur toute langue et sur toute « nation. ℣ 7 ; » ce qui convient parfaitement à Julien l'Apostat, qui réunit tout l'empire sous sa puissance. C'est donc à ce temps précis que nous est marquée la résurrection de la bête; et non pas dans les temps de Licinius, où il n'y eut qu'une très-petite partie de l'empire qui eut à souffrir

4. « Ils adorèrent le dragon. » Les autels des démons furent rétablis. Au reste cet endroit donne à connaître que le dragon paraissait encore, et que saint Jean voit ici quelque chose qui lui fait dire qu'on l'adora [1]. « Ils adorèrent « le dragon, qui lui avait donné puissance... » Si la puissance de Dieu avait paru admirable, lorsque son Eglise, en apparence accablée, et n'attendant plus que le tombeau, fut tout d'un coup relevée XI, 11, 12, le diable semblait avoir fait un semblable prodige en faveur de l'idolâtrie, puisqu'ayant été abattue par Constantin, tout à coup, cinquante ans après, elle sembla reprendre la vie sous Julien.

« Qui est semblable à la bête. » Les gentils disaient alors plus que jamais que la religion romaine était invincible puisqu'elle revenait de si loin, et qu'après une telle résurrection rien ne pourrait plus abattre les dieux qui avaient rendu les anciens Romains maîtres de la terre.

5. « Et il lui fut donné une bouche qui se « glorifiait. » La vanité de Julien parait de tous côtés, même dans Ammien Marcellin [2], son admirateur, et Julien même, dans ses *Césars*, semble ne mépriser tous les autres empereurs que pour se mettre au-dessus d'eux tous, se glorifiant d'une protection spéciale des dieux, et finissant cet ouvrage par ces paroles, que Mercure, le dieu de l'éloquence et le protecteur des hommes de génie, lui adresse : « Pour toi, » dit-il, « je t'ai fait connaître le soleil ton père ; marche sous sa conduite, et pendant cette vie, et après ta mort : » par où il lui promettait une gloire immortelle, et un éclat semblable à celui du soleil [3].

« Et prononçait des blasphèmes. » Voyez le verset suivant.

« Et le pouvoir lui fut donné. » C'est la consolation des saints, qu'on ne peut rien contre eux, non plus que contre leur chef Jésus-Christ, que le pouvoir « n'en soit donné d'en haut [4]. »

« Le pouvoir lui fut donné de faire » Le pouvoir d'entreprendre tout, de faire ce qu'elle voudra, ou *le pouvoir de faire* la guerre aux saints, comme ℣ 7. *durant quarante-deux mois.* On ne nous demandera plus maintenant pourquoi ce nombre, dont la raison a déjà été expliquée. La persécution de Julien a eu ses bornes très-courtes, marquées de Dieu, comme celle d'Antiochus. Comme elle aussi, elle a fini par le prompt châtiment de son auteur ; et si Julien, se sentant blessé à mort, a dit, en s'adressant à Jésus-Christ, comme le rapporte Théodoret [1] : *Tu as vaincu, Galiléen* ; ou comme le raconte un autre historien [2], en s'adressant au soleil, qu'il avait pris pour son protecteur : *Rassasie-toi de mon sang,* c'est avec plus d'impiété qu'Antiochus, se reconnaître néanmoins vaincu comme lui, et confesser qu'il s'était trompé dans la confiance qu'il avait eue en ses dieux.

Il faut remarquer que saint Jean ne dit pas ici que l'Eglise se soit retirée dans le désert, comme elle avait fait dans les persécutions précédentes. XII, 6, 14, parce que, du temps de Julien, il n'y eut aucune interruption dans son service public. Au reste, il n'y a rien eu de plus dur à l'Eglise que les insultes de Julien, ses moqueries pleines de blasphèmes, ses artifices inhumains, sa sourde et impitoyable persécution : car en faisant semblant d'épargner aux Chrétiens le dernier supplice, il les abandonnait cependant à la fureur des villes, qui le mettaient en pièces impunément [3]. Il en faisait aussi mourir lui-même un assez grand nombre sous différents prétextes, tâchant de pousser à bout leur patience par de continuelles et insupportables vexations. Cette affliction ne dura qu'environ deux ans, autant que l'empire de Julien ; mais elle ne fut pas moins pesante à l'Eglise qu'une plus longue souffrance, parce qu'elle la trouva fatiguée par les violences des ariens et de l'empereur Constance, leur protecteur, dont Julien profita.

6. « Pour blasphémer contre Dieu, pour blas- « phémer son nom et son tabernacle, ceux qui « habitent dans le ciel. » Les blasphèmes de Julien ne s'élevèrent pas seulement contre Jésus-Christ, mais encore contre son Eglise, signifiée par le tabernacle, et contre les saints, signifiés par les habitants de ce tabernacle sacré : en particulier contre saint Pierre, contre saint Paul, contre saint Jean, contre les martyrs, qu'il appelait des misérables punis par les lois, et adorés pas des insensés. Ses blasphèmes étaient ex-

[1] *Apoc.*, XII, 17, 18, XVI, 15. — [2] Lib. XXV. — [3] *Jul. Cæsar*, in fine. — [4] *Joan.*, XIX, 11

[1] *Theod.*, III, 25. — [2] *Philost.*, l. VII, n. 15. *Soc.*, III, 9, 10, 11, 13, etc.; *Theodor.*, III, 6, 7 et seq. *Soz.*, V, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 14, etc., *Philost.*; l. VII; *Greg. Naz.*, orat. 3; quæ est 1, in Jul.

quis et ingénieux, parce qu'ils venaient d'un homme qui connaissait le christianisme, et qui tâchait de le combattre par ses propres maximes pour le rendre ridicule. C'est ce qu'on peut voir dans saint Cyrille [1] et dans les autres auteurs ecclésiastiques.

7. « Les vaincre : » en faire tomber et apostasier un grand nombre.

« La puissance... sur toute tribu. La persécution de Julien fut universelle.

8. « Dans le livre de vie de l'Agneau immolé « dès la création du monde. » Les uns entendent que l'Agneau est immolé dès la création du monde dans les victimes et dans les saints qui en étaient les figures ; les autres entendent que ce sont les noms qui sont écrits dès la création du monde, suivant une parole toute semblable dans ce même livre de *l'Apocalypse* [2] : « Les habitants de la terre dont les noms ne « sont pas écrits au livre de vie dès l'établisse- « ment du monde. »

9. « Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute ; » manière de parler très-familière à Notre-Seigneur, pour attirer dans un avis important une attention particulière [3].

10. « Celui qui mènera en captivité ira en cap- « tivité ; celui qui tuera de l'épée, il faut qu'il « meure de l'épée ; » conformément à ce qui est écrit [4]. Saint Jean, affligé des longues souffrances des saints, dont il est si occupé dans tous ces chapitres, entre dans leur peine et les console par cette sentence. Elle a été accomplie à la lettre, même dans les empereurs. Valérien, qui avait traîné tant de fidèles dans les prisons est traîné lui-même dans celle du roi de Perse, et dans une plus dure servitude que celle qu'il avait fait souffrir aux autres ; son sang fut versé ensuite, comme il avait versé celui des fidèles. Ce châtiment lui a été commun avec beaucoup d'autres princes ; et Julien l'Apostat n'en a pas été exempt. Nous verrons aussi dans la suite Rome souffrir à son tour ce qu'lle avait fait souffrir aux saints ; et alors on dira à ses ennemis : « Rendez-lui comme elle a rendu [5].

« C'est ici la patience et la foi des saints. » C'est ce qui les console de voir, comme dit le Prophète, que « la justice divine n'est pas endormie [6], » et que Dieu viendra bientôt à leur secours.

11. « Je vis une autre bête ; » un autre personnage mystique comme était la première bête, sous l'image de laquelle Rome tout entière avec son empire, qui était l'empire de l'idolâtrie, est représentée. Ainsi c'est ici un autre personnage mystique et une espèce d'empire, qui prétend, par le moyen des démons, exercer sa puissance sur toute la nature, comme on le verra.

Cette bête, c'est la philosophie, et en partie la philosophie pythagoricienne, qui venait au secours de l'idolâtrie romaine avec des paroles et des raisonnements pompeux, avec des prestiges et de faux miracles, avec toutes les sortes, de divinations qui étaient en usage dans le paganisme. Ce qui fait aussi que saint Jean, parlant ailleurs de cette bête, l'appelle le faux prophète [1]. Vers les temps de Dioclétien, cette espèce de philosophie, dont la magie faisait une partie, se mit en vogue par les écrits de Plotin et de son disciple Porphyre, qui fit alors ces livres contre la religion chrétienne, que saint Méthode a réfutés. Quelques-uns ont conjecturé qu'il fut un de ces deux docteurs dont parle Lactance [2], qui animaient tout le monde contre les Chrétiens par leur séditieuse philosophie et leur trompeuse abstinence. Pour l'autre, il est bien constant que c'était Hiéroclès, quoique Lactance ne le nomme non plus que Porphyre. Celui-ci fit deux livres, adressés aux Chrétiens, où, comme Porphyre, il soutenait l'idolâtrie par la philosophie pythagoricienne. L'abrégé de leur doctrine était qu'il y avait certains esprits bienfaisants et malfaisants, dont il fallait honorer les uns et apaiser les autres par des sacrifices ; qu'il y avait des moyens de communiquer avec ces esprits, en purifiant par certaines cérémonies et certaines abstinences, et que par là on pénétrait dans l'avenir. On vantait beaucoup dans cette secte Apollonius de Tyane. Ce philosophe magicien, qui fut si célèbre du temps de Domitien et de Nerva, était de la secte pythagoricienne, et du nombre de ces abstinents superstitieux. Hiéroclès fit deux livres pour opposer la sainteté prétendue et les faux miracles de cet imposteur à la sainteté, et aux miracles de Jésus-Christ, comme le remarquent Lactance et Eusèbe [3]. Les auteurs païens de ce temps-là sont passionnés pour Apollonius Tyanéus, qu'ils adorent comme un homme d'une sainteté admirable, dont les miracles sont sans nombre, et comme un Dieu [4]. Il nous reste quelques écrits de ces philosophes, où l'on peut voir, aussi bien que dans les écrits des Pères, les artifices dont on se servait afin de rendre l'idolâtrie spécieuse. On peut voir

[1] Lib. II, III, VI, VII, VIII, X, *Cont., Jul.* — [2] *Apoc.*, XVII, 8. — [3] *Matth*, XI, 15 seq. — [4] *Gen.*, IX, 6; *Matt.* XXVI, 52. — [5] XVIII, 6. — [6] II *Petr.* II, 9.

[1] *Joan.*, XVI, 13 ; XIX, 20 ; XX, 10. — [2] Lib. V, *Div. inst.*, c. 2, 3. — [3] *Lact.*, *Div. inst.*, liv. V, c. 3; *Eus.*, *Cont. Hieroc.* — [4] *Vosp.* in *Aurel.*

aussi ce que dit saint Augustin de ces faux sages, que leur curiosité et leur orgueil jeta dans les pernicieux secrets de la magie [1].

C'était ces philosophes qui animaient Dioclétien et les autres princes contre les Chrétiens. Un d'eux est marqué par Lactance [2] comme un des principaux instigateurs de la persécution ; l'autre n'animait pas moins le peuple par ses discours, et les princes persécuteurs par ses flatteries, en les louant comme défenseurs de la religion des dieux [3].

« Une autre bête s'élever de la terre. » Il a paru en d'autres endroits de cette prophétie des prodiges dans l'air, dans le ciel, dans la mer ; en voici un qui s'élève de la terre ; et toute la nature est animée d'objets merveilleux et surprenants. C'est une variété, et pour ainsi parler, une espèce de contraste dans le tableau de saint Jean, de faire qu'une de ces bêtes s'élève de la mer, et l'autre de la terre, et qu'elles viennent à la rencontre l'une de l'autre, afin de se prêter un mutuel secours. Si néanmoins on veut entendre quelque autre mystère dans cette bête qui s'élève de la terre, je dirai que la sagesse de ces philosophes, défenseurs de l'idolâtrie, était cette sagesse dont parle saint Jacques, « animale, terrestre, « diabolique [4]. »

« Qui avait deux cornes semblables à celles « de l'Agneau. » Les *cornes* signifient la *force* : celle de l'agneau consistait dans sa doctrine et dans ses miracles. La philosophie imitait ces deux choses : la sublimité et la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ, par ses contemplations et ses abstinences ; et les miracles de Jésus-Christ, par les prestiges dont ces philosophes, la plupart magiciens, tâchaient de soutenir leur doctrine. On sait que Julien l'Apostat, attaché à ce genre de philosophie, tâcha d'imiter l'Agneau, et d'introduire dans le paganisme une discipline semblable à la chrétienne, dans l'érection des hôpitaux, dans la distribution des aumônes et dans la subordination et la régularité des pontifes [5].

Si je me croyais obligé, comme quelques-uns, à trouver deux personnes dans ces cornes, je nommerais Plotin et Porphyre, comme les premiers qui joignirent dans leurs écrits la philosophie et la magie, gens d'ailleurs si célèbres parmi les païens, qu'on leur dressa des autels, comme nous le verrons de Porphyre, et comme de célèbres auteurs l'ont dit de Plotin [6]. Mais je crois la première explication plus naturelle : on n'est forcé de prendre les cornes pour des personnes que lorsqu'il est ainsi marqué comme on l'a vu dans Daniel et dans saint Jean.

« Et qui parlait comme le dragon. » Sous toutes ces belles couleurs et ces belles allégories dont on couvrait l'idolâtrie, c'était au fond toujours elle, et toujours la créature adorée à la place du Créateur : c'était toujours, dans les écrits de ces philosophes et dans ceux de Julien, et Sérapis, et la reine Isis, et Jupiter, et les autres dieux, et tout le culte du paganisme sans en rien rabattre. Il y a une lettre de Julien où, consulté s'il fallait enseigner les dieux d'Homère et d'Hésiode, il répond qu'ou il ne faut pas lire ces divins poëtes, ou il faut dire comme eux ; et que si on ne veut pas le faire, « on n'a « qu'à aller expliquer Luc et Matthieu dans les « Eglises des Galiléens [1]. » Il faut voir aussi les paroles de cet apostat dans les livres de saint Cyrille, principalement dans les VIe et VIIe : on y trouvera partout la grossière idolâtrie fort peu déguisée.

12 « Elle exerçait : » le grec : elle exerce : comme dans toute la suite, elle séduit, elle fait, etc. Saint Jean raconte en cette manière tout ce que fait cette seconde bête, c'est-à-dire la philosophie, tant sous Dioclétien que sous Julien, qui marchait sur ses pas, comme on verra.

« Elle exerçait toute la puissance de la pre- « mière bête. » Rome idolâtre et ses empereurs autorisaient ces faux sages, qui animaient toutes les villes contre les Chrétiens. Quelques-uns étaient magistrats, comme Hiéroclès, dont il a déjà été parlé, et Théotecnus sous Maximin [2] : c'étaient eux qui commençaient la persécution.

« Elle fit que la terre .... et ceux qui l'habi- « tent, adorèrent la première bête. » La bête, comme on a vu, c'est Rome idolâtre. Un des mystères de la religion romaine, c'est que Rome, qui forçait toute la terre à l'idolâtrie, en était elle-même l'objet, comme on a dit. On sait qu'elle avait ses temples où elle était adorée ; mais ce qu'il y avait de plus solennel, c'est qu'elle était adorée dans ses empereurs, à qui elle avait donné toute sa puissance. Personne n'ignore la *lettre de Pline le Jeune à Trajan* [3] ; et on y voit que, pour éprouver les Chrétiens, il leur présentait l'*image de l'empereur* avec celle des dieux, *afin qu'ils l'adorassent, en lui offrant de l'encens et des effusions.* On voit encore, dans une lettre de saint Denis d'Alexandrie [4], qu'Emilien,

[1] *Porphyr., De abstinent. August.*, cap 8 et 9 *De civitate Dei*; *Eus, Contra Hierocl.*, etc. — [2] *Div. inst.*, l. v. c. 3. — [3] *Div. inst.*, l. v, c. 2. — [4] *Jac.*, III, 15. — [5] *Julian.*, epist. 49, *Ad Arsacem. pontif. Galat.*; *Soz.*, cap. 5, 15, *Greg. Naz., Orat. in Julian.*, etc — [6] *Porph.*, in *Vit, Plat., Eunap. in Chlor.*

[1] *Jul.*, epist 42. — [2] *Lact. Instit.*, l. v, c. 3, *De mort.*, c. 16; *Eus.*, IX, 2, 3. — [3] Lib. X, epist. 97. — [4] *Eus.*, l. VII, c. 11.

préfet d'Egypte, lui ordonne de sacrifier aux dieux et aux empereurs. Tout est plein d'actes semblables, où l'on voit ces deux cultes ensemble ; et on adorait les empereurs avec d'autant plus de soumission, que c'étaient eux qui faisaient adorer les autres divinités. C'était là un des secrets de l'empire, et un des moyens de graver plus profondément dans l'esprit des peuples la vénération du nom romain.

Il importe de se bien mettre dans l'esprit ce point essentiel de l'idolâtrie romaine, parce que le Saint-Esprit en a fait, pour ainsi parler, tout le fondement du chapitre que nous expliquons; se plaisant à réunir toute cette fausse religion dans le culte des empereurs, qui en effet renfermait tout : et par là nous en faisons voir le vrai caractère.

« Adorèrent la première bête, dont la plaie « mortelle avait été guérie. » On voit dans ces paroles que l'adoration regarde la bête comme guérie; c'est-à-dire Julien l'Apostat, dans lequel revivait l'idolâtrie, et l'esprit des persécuteurs : car ce prince reprit le premier dessein, conçu sous Dioclétien, de ne donner aucun repos aux Chrétiens, jusqu'à ce que le nom en fût entièrement éteint. Il est vrai que d'abord il n'approuvait pas les cruautés de Dioclétien ; mais il y entra dans la suite, et il résolut d'employer contre les Chrétiens, au retour de la guerre de Perse, les mêmes supplices dont s'était servi cet empereur [1]. Voilà donc manifestement la bête qui revit. C'est Julien qui fait revivre les desseins de Dioclétien contre l'Eglise : et c'est pourquoi nous verrons dans la suite de ce chapitre que saint Jean nous ramènera toujours au temps de Dioclétien.

Il n'est pas ici question de comparer en eux-mêmes les caractères de Dioclétien et de Julien, qui, au fond, sont fort dissemblables. Ici par rapport à la prophétie de saint Jean, il suffit de regarder Julien comme semblable à Dioclétien dans le dessein de ruiner le christianisme.

« Elle fit : elle; » c'est la philosophie pythagoricienne, assistée de la magie; c'est elle qui conciliait tant de sectateurs, ou, pour mieux dire, tant d'adorateurs à Julien : car cet empereur, non content de faire revivre la cruauté de Dioclétien, fit revivre encore la doctrine de Porphyre, qui était venu sous Dioclétien au secours de l'idolâtrie. Jamblique, un des sectateurs de ce philosophe, fut respecté de Julien, jusqu'à en être adoré comme un de ses dieux [2]. Maxime, de la même secte, eut un pouvoir absolu sur son esprit. *L'empereur tombu*, dit Socrate, *dans la maladiede Porphyre*, c'est-à-dire dans ses erreurs [1]. On ne célébrait que Porphyre, qui était le maître commun de toute la secte. Libanius, le panégyriste de Julien, mit ce philosophe parmi les dieux [2]; et nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze [3], qu'on écoutait *ses paroles comme celles d'un dieu*. Enfin tous les auteurs unanimement, tant les païens, que les Chrétiens, assurent que ce prince ne se gouvernait que par ses philosophes et par ses devins [4].

« Elle fit que la terre, et ceux qui l'habitent, « adorèrent la bête, dont la plaie mortelle avait « été guérie. » On voit ici un secret de l'histoire de Julien; c'est que Maxime et ses devins le poussèrent à usurper l'empire, en lui promettant un heureux succès de ses entreprises [5]. Ce qui lui fait dire à lui-même que les dieux lui avaient donné ce qu'ils avaient promis [6]. A quoi aussi regardait saint Augustin lorsqu'il disait « qu'une détestable et sacrilége curiosité, » c'est-à-dire celle de la magie, « où il chercha toute sa vie les choses futures, » avait flatté son ambition [7]. Outre cela, il n'eut point de plus zélés partisans que les païens et les devins qui le conduisaient.

13. « Et elle fit de grands prodiges : elle; » c'est toujours la philosophie, soutenue de la magie, comme on a dit. Tous les écrits de Jamblique, tous ceux de Porphyre et des autres, tant estimés de Julien, sont pleins de ces prestiges trompeurs, que le peuple prenait pour des miracles; et la faiblesse de Julien allait encore au delà de celle des autres [8]. On voit dans le même temps une infinité de prodiges de ces philosophes de Julien, et jusqu'à de fausses résurrections des morts rapportées par Eunapius [9]. Julien déclare lui-même la croyance qu'il avait à *ces arts*, qu'il appelle *saints*, c'est-à-dire à la magie [10].

« Jusqu'à faire tomber le feu du ciel... » Parmi tous les faux prodiges, ou tous les prestiges que pouvaient faire les devins, c'était celui-ci qu'il fallait principalement remarquer, à cause que c'était par là que Julien s'était attaché à Maxime, son grand conducteur : l'histoire en est remarquable. Dans sa première jeunesse, pendant que Julien étudiait en Asie cette philosophie curieuse, et cherchait partout des maîtres qui la lui apprissent, un Eusèbe, jaloux de Maxime, dont la gloire effaçait la sienne, entreprit de le décrier devant Julien en cette sorte :

[1] *Soc.*, l. III, c. 12, 19. — [2] *Jul.*, epist. 31 ; 40, etc., *ad Iambl.*

[1] Lib. III, c. 23. — [2] *Eunap.*, in *Porph.*, *Soc.*, *ibid.* — [3] Orat. 4, 2, *Cont. Jul.* — [4] *Eunap.*, in *Max. Chrys.*, etc.; *Amm*; *Marcell.*, lib. XXV; *Greg. Naz.*, *Orat. in Jul.* — [5] *Soc.*, l. III, c. 1. *Soz.*, l. V, c. 2. *Eunap.*, *Max.* — [6] *Orat. ad Ethen.* — [7] *De civ.*, l. V, c. 21. — [8] *Amm. Marc.*, l. XXI, XXIII, XXV. — [9] In *Porph.*, *Œdes.*, *Max Proœres. Chrys.*, etc. — [10] Ap. Cyrill., lib. VI, *Cont. Jul.*

« Ce n'est, » disait-il, « qu'un imposteur, qui s'amuse à des choses indignes : car un jour, avec un peu d'encens et quelques paroles, il fit rire la statue de la déesse Hécaté, et nous dit même qu'il allait allumer les flambeaux éteints qu'elle tenait à la main. A peine avait-il achevé de parler qu'une soudaine lumière alluma tous ces flambeaux. Lorsque Julien eut ouï ces discours, il donna congé à celui qui lui parlait ainsi contre Maxime, et le renvoya à ses livres : car, pour lui, il disait qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait : et il envoya quérir Maxime, auquel il se livra [1]. » Au reste, il n'importe pas que ces prodiges soient vrais ou faux ; et pour leur attribuer de tels effets dans le style prophétique, il suffit que ces devins s'en vantassent, et qu'on les crût.

« Le feu du ciel : » on peut encore entendre la foudre, selon le style de l'Ecriture, qui l'appelle « le feu tombé du ciel [2]. » C'était principalement dans l'explication des foudres et des éclairs que les devins faisaient valoir leurs présages. Ces feux, qu'ils appelaient leurs conseillers, *consiliarium fulmen*, semblaient venir à leur mandement, pour leur découvrir les conseils des dieux. On croyait que non-seulement ils interprétaient, mais encore qu'ils faisaient venir du ciel les présages favorables. C'était principalement de quoi se vantait ce grand imposteur Maxime, le principal séducteur de Julien. Lorsque les présages ne venaient pas comme il souhaitait, il ne laissait pas de continuer ses opérations jusqu'à ce qu'il eût arraché des dieux ce qu'il voulait, et en quelque façon forcé les destinées [3].

14. « En ordonnant aux habitants de la terre « de dresser une image à la bête. « Dresser une image à la bête, c'est-à-dire aux empereurs idolâtres, c'est en ce lieu les adorer comme des dieux, ainsi que démontre le verset suivant, et le 9 du chapitre XIV. Il faut se souvenir que tout le culte idolâtre se trouvait dans celui qu'on rendait aux images de l'empereur (sup. ℣ 12), et tout cela était figuré dans l'image d'or de Nabuchodonosor, que tout le monde adora, excepté les vrais fidèles [4].

« A la bête qui avait reçu un coup d'épée, et « qui néanmoins était en vie. » C'est à cette bête en quelque sorte ressuscitée après avoir été blessée à mort, comme il est porté ℣ 3. 12, c'est-à-dire à Julien l'Apostat, qu'on dressa cette image. On lui dressa, en effet, une image, où il était représenté avec tous les dieux ; et on obligeait à lui offrir de l'encens dans cet état. L'histoire en est rapportée dans saint Grégoire de Nazianze [1], et dans Sozomène, v. 17. Julien paraissait dans cette image avec un Jupiter qui le couronnait comme du haut du ciel, avec un Mercure et un Mars, qui, par les signes qu'ils faisaient, montraient que ce prince avait reçu l'éloquence d'un de ces dieux, et la valeur de l'autre. S'il n'y eût eu que l'image seule de Julien, les Chrétiens n'eussent point fait de difficulté de lui rendre de très-grands honneurs ; parce qu'on n'eût fait par là qu'honorer Julien comme empereur, selon la coutume : mais y joindre les dieux, qu'on ne voyait plus paraître depuis Constantin, avec les images des empereurs, et y offrir de l'encens, c'était comme guérir la plaie de l'idolâtrie, c'était dresser une image à la bête ressuscitée. On en peut dire autant du *labarum*, lorsque Julien en fit ôter la croix que Constantin y avait mise [1].

15. « Il lui fut donné pouvoir d'animer l'i- « mage de la bête, et de la faire parler. » Maxime, qui se vantait, comme on vient de voir, de faire rire la statue d'une déesse, pouvait bien la faire parler. D'ailleurs Julien faisait sans cesse consulter les oracles d'Apollon et des autres dieux [2]. C'était à leurs statues que se faisaient ces consultations. Personne n'ignore celle que fit Julien à la statue d'Apollon en ce lieu célèbre, auprès d'Antioche, appelé Daphné [3]. Il ne faut donc nullement douter que lorsqu'on lui faisait entendre ces oracles, qui lui promettaient la victoire sur les Perses, on ne lui rapportât que les dieux avaient parlé en sa faveur ; et c'était faire parler leurs statues, que l'on croyait animées de la divinité même [4].

On lit aussi dans Ammien Marcellin un songe de Julien étant à Vienne, où une image resplendissante qui lui apparut lui expliqua en quatre vers grecs la mort prochaine de l'empereur Constance : ce qui suppose qu'on croyait que les images des dieux parlaient aux hommes, et que Julien voulait qu'on crût qu'il était accoutumé à ces célestes entretiens [5].

C'en est assez pour faire voir que par les prestiges ou les illusions des magiciens, on regardait les idoles et les statues des dieux comme parlantes. C'est ce que saint Jean appelle faire parler les images de la bête, parce qu'il renfermait, comme on a vu, toute l'idolâtrie romaine dans celle qui regardait le culte des empereurs et de leurs images ; et on pouvait d'autant plus facilement confondre les images des dieux avec celles des princes, qu'on les mettait ensemble,

[1] *Eunap.*, in *Max.* — [2] *Job*, I, 6. — [3] *Eunap.*, in *Chrys.*, etc. — [4] *Dan.*, III.

[1] Orat. 3, quæ est 1 in *Jul.* — [2] *Soz.*, *ibid.* — [3] *Theod.*, III, 10. — [4] *Soz.*, V, 19, etc. — [5] *Suid.*, verb. *Julian.* — [6] *Amm. Marc.*, lib. XXI, 2.

comme on a vu; outre qu'il est certain d'ailleurs que les princes traitaient tellement d'égal avec les dieux, qu'ils leur donnaient leur figure, et prenaient la leur; ce qui fait qu'on voit souvent dans les médailles Julien même, sans aller plus loin, représenté en Sérapis.

Mais encore que cela soit vrai dans le littéral, le langage mystique de saint Jean nous doit faire porter la vue plus loin. C'était rendre en quelque sorte les statues vivantes que de croire, avec les philosophes, celles des dieux animées par leur présence. C'était les faire parler que de prononcer tous les beaux discours qui en animaient le culte : et comme on a vu que l'idolâtrie se trouvait renfermée tout entière dans les images des empereurs, où l'on voyait ordinairement les autres dieux ramassés ; c'est, dans la sublimité de ce style allégorique et figuré des prophètes, donner la parole à ces images que de faire voir les raisons spécieuses pour lesquelles les peuples se devaient porter à rendre des honneurs divins aux dieux qu'elles avaient autour d'elles, et à elles-mêmes.

« Et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient « pas l'image de la bête. » Il y avait des ordres particuliers pour punir, comme ennemis de l'empereur, ceux qui refusaient d'adorer la statue avec les dieux qui étaient autour [1], outre qu'on punissait sous divers prétextes, et souvent même par la mort, ceux qui refusaient de sacrifier aux idoles ; et si Julien semblait épargner la vie des Chrétiens, ce n'était que pour un certain temps : « puisqu'il en voua le sang « à ses dieux » au retour de la guerre de Perse[2].

16. « Elle fera que les petits et les grands... « portent le caractère de la bête en leur main « droite, ou sur leur front : » elle fera qu'ils professeront l'idolâtrie, et qu'ils en feront les œuvres. Les païens, pour se dévouer à certains dieux, en portaient la marque imprimée avec un fer chaud sur le poignet ou sur le front ; d'autres y mettaient le nom des dieux, ou les premières lettres de ces noms, ou le nombre que composaient les lettres numérales qu'on y trouvait. Saint Jean, faisant allusion à cette coutume, représente par les gens marqués de ces caractères ceux qui étaient dévoués à l'idolâtrie et aux idoles. Ceux qui veulent savoir les preuves de cette coutume peuvent consulter Grotius, Hammond et Possines sur ce passage de l'*Apocalypse*. Le fait est constant. On faisait de la même sorte une marque sur les soldats. On cite aussi, pour cette coutume de se dévouer à quelqu'un par l'impression de ses caractères, le passage du cantique où il est dit : « Mettez-« moi comme un sceau sur votre cœur, comme « un sceau sur votre bras [1]. » Et sans aller plus loin, on voit les élus « porter la marque de « Dieu, » c'est-à-dire « son saint nom et le nom « de l'agneau gravé sur le front [2]. »

17. « Et que personne ne puisse acheter ni « vendre, que celui qui aurait un caractère de « la bête. » Ceci a un rapport manifeste à la persécution de Dioclétien, à laquelle saint Jean nous ramène pour les raisons qu'on a vues. Tous les interprètes, et autant les protestants que les Catholiques, rapportent ici un hymne du vénérable Béde à l'honneur de saint Justin, martyr : ce n'était pas ce célèbre philosophe saint Justin qui souffrit le martyre au IIe siècle; la passion de celui-ci arriva sous Dioclétien, et nous voyons dans cet hymne « qu'on ne per-« mettait d'acheter, ni de vendre, ni même de « puiser de l'eau dans les fontaines qu'après « avoir offert de l'encens à des idoles rangées « de tous côtés [3]. » C'est ce qu'on n'avait jamais vu dans aucune persécution. Ceci est propre à Dioclétien ; mais Julien, dans lequel il devait revivre entreprit quelque chose de semblable lorsqu'il fit jeter des viandes immolées dans les fontaines et fit jeter de l'eau consacrée au démon sur tout ce qui se vendait au marché, pour forcer les Chrétiens à participer aux sacrifices impurs [4].

« Et que personne ne puisse acheter ni ven-« dre. » On peut encore rapporter à cette défense la loi de Dioclétien qui rendait les Chrétiens incapables de toute action en justice, à moins de sacrifier auparavant aux idoles : ce qui était dans le fond leur interdire le commerce et la société des hommes ; et c'est ce que saint Jean avait exprimé populairement par les termes d'*acheter* et de *vendre*. Nous apprenons de Lactance et de saint Basile [5] que Dioclétien fit cette défense ; et Sozomène a écrit qu'en cela il fut suivi de Julien [6]. Saint Grégoire de Nazianze [7] semble dire qu'il n'en eut que le dessein : mais pour concilier ces deux auteurs, on peut dire que le dessein de Julien fut de le faire par une loi expresse, comme saint Grégoire de Nazianze le témoigne, et qu'en attendant que la loi fût publiée, la chose ne laissait pas de s'exécuter par voie de fait ; et toujours avoir conçu un tel dessein est un caractère de Dioclétien digne d'être remarqué. On voit assez par toutes ces choses combien il y avait de raison de faire paraître la persécution de Julien

[1] *Soz., ibid.; Greg.* Naz., *ibid.* — [2] *Greg.* Naz., *ibid.;* Paul. *Oros.*, VII, 30; *Chrys., Advers. Jud.*

[1] *Cant.*, VIII, 6. — [2] *Apoc.*, VII, 3; XIV, 1. — [2] *Bed., Hymn. in Just.* — [3] *Theod.*, III, 15. — [5] *Lact De mort.*, c. 15; *Basil. Orat. in Jul.* — *Soz.*, I, V, c. 18. — [7] Orat., 3, 1 *in Jul.*

avec celle de Dioclétien, et à sa suite; et quand saint Jean revient de Julien à Dioclétien, il ne fait que nous rappeler à la source.

18. « C'est ici la sagesse : que celui qui a de « l'intelligence compte le nombre de la bête. » Saint Jean ne se contente pas de nous avoir désigné la bête que Julien avait fait revivre, c'est-à-dire Diocletien; il nous en va dire le nom dans ce langage mystique dont Dieu révèle le secret quand il lui plaît.

« Car c'est le nombre d'un homme, : » c'est le nombre du nom d'un homme, car c'est du nom et non pas du nombre qu'il fallait dire la propriété; et d'ailleurs ce n'est rien dire d'un nombre que de dire que ce soit un nombre d'hommes, n'y en ayant point d'une autre nature. C'est donc le nombre du nom d'un homme qu'il fallait chercher; et ce devait être le nombre du nom de Dioclétien : car ce devait être le nombre du nom de la bête qu'on a fait revivre : et encore plus précisément le nom de celui dont il fallait porter le caractère pour acheter ou pour vendre, dans le verset précedent. Celui-là très-constamment est Dioclétien.

« Et son nombre est six cent soixante-six. » Le nom de Dioclétien, avant qu'il fût empereur, était Dioclès. *Il s'appelait Dioclès devant son empire* [1]. Et ensuite *il quitta la pourpre et devint Dioclès* [2]. Pour en faire un empereur qui est ici ce que saint Jean a désigné par la bête, il ne faut qu'ajouter à son nom particulier. *Dioclès*, sa qualité *Augustus*, que les empereurs avaient en effet accoutumé de joindre à leur nom : aussitôt on verra paraître d'un coup d'œil dans les lettres numérales des Latins, ainsi qu'il est convenable, s'agissant d'un empereur romain, le nombre 666; DIOCLES AUGVSTVS : DCLXVI. Voilà ce grand persécuteur, que saint Jean a représenté de tant de manières : voilà celui que Julien a fait revivre : c'est pourquoi on marque son nom plutôt que celui de Julien.

« C'est ici la sagesse : » c'est-à-dire que c'est une chose qu'il faut pénétrer avec une soigneuse recherche. Car premièrement, il faut trouver le nom d'un homme en qui ce nombre se rencontre ; secondement, il faut que cet homme soit un empereur, et encore un empereur sous lequel il n'ait pas été permis de vendre ni d'acheter sans se souiller par l'adoration des faux dieux : troisièmement, quand on a trouvé que c'est à Dioclétien seul que cela convient, pour trouver le nombre en question dans son nom, il faut savoir le prendre comme il le portait lorsqu'il était particulier, et y joindre le mot qui signifie sa qualité d'empereur ; quatrièmement, il faut trouver que ce nombre doit être pris dans les lettres numérales latines, à cause qu'il s'agit d'un prince romain.

C'est une chose remarquable que Nicolas de Lyre [1], cherchant un nom artificiel où se trouvât, selon le chiffre latin, le nombre 666, n'en a point trouvé de plus propre que ce mot DICLVX, inventé exprès, où en effet ce nombre se trouve ; et en même temps il est si conforme au nom véritable *Dioclès*, qu'on doit croire que c'était là qu'il fallait viser.

Au reste, si nous voulions appliquer ici le *Lateinos* de saint Irénée, où se trouve le même nombre dans les lettres grecques numérales, il nous serait aisé de dire, selon la conjoncture de ce Père [2], que par ce nombre saint Jean aurait désigné l'empire romain et l'idolâtrie romaine : mais ce n'est pas de quoi il s'agit, puisque cet apôtre nous avertit expressément que le nom dont il s'agit était un nom d'homme qu'il fallait trouver, mais qu'on ne pouvait trouver sans une grande attention.

Les interprètes protestants font ici deux fautes, : la première, c'est de chercher le nombre 666 dans le nom de la seconde bête [3], qu'ils veulent être le Pape au lieu que visiblement c'est dans le nom de la première qu'il le faut chercher ; car ce n'est pas elle-même que la seconde bête fait adorer, c'est la première : ce n'est pas son caractère, ou son nom d'elle-même qu'elle fait porter, mais celui de la première bête ; ce nom mystérieux est donc le nom de la première bête et non pas de la seconde. La seconde faute des protestants est de s'arrêter au nom *Lateinos* ; qui dans le sens qu'ils le prennent, ne fut jamais le nom propre d'un homme.

Nous pouvons compter pour troisième faute des protestants d'appliquer au Pape le ℣17, à cause des canons des conciles de Tours et de Latran sous Alexandre II, qui défendent d'exercer « aucun négoce avec les vaudois et les albi- « geois, *ni d'avoir* aucun commerce avec eux « en vendant ou en achetant [4] : » mais il faudrait encore remonter plus haut; puisque ces canons, comme il est expressément déclaré dès les premiers mots de celui de Latran, ne sont que l'exécution des *anciennes lois* qui déclarent l'hérésie un crime capital contre l'Etat, et qui ordonnent de punir les hérétiques par « confis- « cations de leurs biens, et leur ôtent tout pou-

[1] Lact., *de mort.* c. 9. — [2] *Ibid.*, 19.

[1] *Ap. Glos. ord. Hier.* — [2] *Iren.*, lib. v. — [3] *Apoc.*, xiii, 12, 13, 17. — [4] *Usser., De succ. Ecc.*, 259; Joseph., *Med.*, ad cap. xiii, pag. 509; *Conc. Tur., Apos.* can 4; *Later.*, can. 37.

« voir de donner, d'acheter, ni de vendre, ni « de faire aucune sorte de contrat[1]. » Si donc il suffit, pour être Antechrist, de défendre aux hérétiques d'acheter ou de vendre, c'est Honorius et Théodose qui ont mérité ce titre. Et si les protestants répondent que le reste des caractères marqués par saint Jean ne convient pas à ces empereurs, c'est à eux de faire voir, non par des froides allégories, mais par des faits positifs et historiques, que ces caractères conviennent mieux à Alexandre III, un des meilleurs papes et des plus savants qui aient été depuis mille ans. Et afin de pousser plus loin cette remarque, il faut savoir que ces lois des empereurs contre les hérétiques regardent principalement les manichéens ; et que c'est aussi contre les albigeois (parfaits manichéens comme nous l'avons démontré ailleurs[2]), que les canons de Tours et de Latran ordonnent l'exécution de ces lois impériales. Au reste, c'est une ignorance insupportable à Joseph Mède, et une grossière illusion à Usser son auteur, d'avoir ici confondu les vaudois et les albigeois, qui font des hérésies si distinguées. Celle des vaudois est née à Lyon en MCLX ; et le concile de Tours fut tenu trois ans après, lorsque l'hérésie vaudoise était à peine connue. Elle ne l'était guère plus au temps du concile de Latran, c'est-à-dire en MCLXXIX, et ne fut condamnée que longtemps après par les papes Lucius III et Innocent III. Il n'y a donc aucun doute que les canons qu'on nous oppose ne regardent que les albigeois manichéens, qui aussi y sont les seuls dénommés ; et quand ils regarderaient les vaudois, nous avons fait voir clairement qu'ils ne valent guère mieux que les albigeois[3].

CHAPITRE XIV.

L'agneau sur la montagne de Sion. — Les saints l'accompagnent en le louant. — Le Fils de l'homme paraît sur une nuée. — La moisson et la vendange.

1. Je regardai encore, et je vis l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom [4] et le nom de son Père écrits sur le front.

2. Et j'entendis une voix du ciel comme le bruit des grandes eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre[5]; et le bruit que j'entendis était comme le son de plusieurs joueurs de harpe, qui touchent leurs harpes.

3. Ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux et les vieillards : et nul ne pouvait chanter [6] ce cantique que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre.

4. Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, parce qu'ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout où il va ; ils sont achetés d'entre les hommes, pour être les prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau.

5. Il ne s'est point trouvé de mensonge dans leur bouche, parce qu'ils sont purs devant le trône de Dieu.

6. Je vis un autre ange, qui volait par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple.

7. Il disait à haute voix : Craignez [1] le Seigneur, et donnez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue ; et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les fontaines.

8. Un autre ange suivit, et dit : Babylone est tombée ; elle est tombée ; elle est tombée, cette grande ville [2] qui a fait boire à toutes les nations du vin de la colère de sa prostitution.

9. Et un troisième ange suivit ceux-ci, criant à haute voix : Celui qui [3] adorera la bête et son image et qui [4] portera son caractère sur son front ou dans sa main.

10. Celui-là boira du vin de la colère de Dieu, qui est préparé pur dans le calice de sa colère ; et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges, et en présence de l'Agneau.

11. Et la fumée de leurs tourments [5] s'élèvera dans les siècles des siècles ; et [6] il n'y aura de repos ni jour ni nuit pour ceux qui [7] auront adoré la bête et son image, et qui [8] auront porté le caractère de son nom.

12. Ici est la patience des saints [9] qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

13. Alors j'entendis une voix du ciel qui me dit : Ecris : Heureux sont ceux qui meurent [10] dans le Seigneur [11] : dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.

14. Et je regardai, et je vis une nuée blanche, et quelqu'un assis sur la nuée, semblable au Fils de l'homme, ayant sur la tête une couronne d'or, et en sa main une faux tranchante.

15. Alors un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moissonnez : car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre.

16. Celui donc qui était assis sur la nuée, jeta sa faux sur la tere, et la terre fut moissonnée.

17. Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant aussi une faux tranchante.

18. Il en sortit de l'autel encore un autre qui avait pouvoir sur le feu ; et il cria à haute voix à celui qui avait la faux tranchante : Jetez votre faux tranchante et vendangez les raisins de la vigne de la terre, parce qu'ils sont mûrs.

19. Alors l'ange jeta sa faux tranchante sur la terre, et vendangea la vigne de la terre ; et il en fit jeter les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu.

[1] *Cod. de hær.*, lib. v, etc. — [2] *Hist. des Var.*, l. XI. — [3] *Hist. des Var.*, l. XI. — [4] *Son nom* n'y est pas. — [5] Et j'entendis le son de plusieurs joueurs. — [6] Apprendre.

[1] Dieu. [2] Parce qu'elle a donné à boire. — [3] Adore. — [4] Porte. — [5] S'élève. — [6] Il n'y a. — [7] Qui adorent. — [8] Portent. — [9] Ici sont ceux. — [10] Maintenant. — [11] Oui certainement... ils se reposeront.

20. Et la cuve fut foulée hors de la ville; et le sang sortit de la cuve, monta jusqu'aux brides des chevaux par l'espace de mille six cents stades.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE XIV.

La vengeance après la prédication longtemps méprisée. — La moisson et la vendange.—Deux coups sur Rome.— Alaric et Attila.

1. « Je regardai encore, et je vis sur la mon- « tagne de Sion. » Après l'affreux spectacle des persécutions, saint Jean nous fait tourner les yeux vers un objet plus agréable, qui est celui de la gloire des saints. « Cent quarante-quatre « mille.... : » c'est le nombre consacré à l'universalité des saints, encore qu'il semble ne comprendre que ceux des Juifs [1]. Mais c'est qu'on entend le tout par les premiers, et que le nombre de douze, racine de celui-ci, est également sacré dans la Synagogue et dans l'Eglise.

« Son nom et le nom de son Père écrits sur « le front : » en signe de la glorieuse servitude par laquelle ils lui ont été dévoués, comme on vient de voir. « Le nom de Dieu et de Jésus- « Christ écrit sur leur front » figure la profession de la piété chrétienne jusqu'à la fin, et c'est la marque des élus de Dieu.

2. « Comme le bruit de grandes eaux, et « comme le bruit d'un grand tonnerre, et.... « comme le son de plusieurs joueurs de harpe.» Le bruit des eaux et du tonnerre marque une joie abondante; et celui des instruments de musique, une joie réglée.

3. « Nul ne pouvait chanter ce cantique. » Le grec dit *apprendre*. La félicité des saints « ne monte pas dans le cœur de l'homme [2] » et il faut l'avoir expérimentée pour la comprendre.

« Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les fem- « mes, car ils sont vierges. » Ce sont des âmes innocentes et courageuses, qui ne se sont pas mêlées dans les faiblesses humaines; ainsi parle l'Apôtre : « Je vous ai promis, » dit-il, «comme « une vierge chaste à un seul époux, qui est « Jésus-Christ [3]. » Ce sens, qui est le littéral, n'empêche pas que saint Jean n'ait aussi voulu tracer quelque chose des prérogatives de ceux qui ont vécu dans une perpétuelle continence, parmi lesquels les saints Pères lui ont donné le premier rang. Saint Augustin leur applique ce passage [4] : ils chantent un cantique particulier, comme ils pratiquent une vertu au-dessus du commun; leur joie est d'autant plus abondante, qu'ils se sont plus élevés que les autres hommes au-dessus de la joie des sens. « Ils suivent l'Agneau partout où il va; » parce que non contents de le suivre dans la voie de ses préceptes, ils le suivent même dans la voie des conseils. « L'Agneau marche, » dit saint Augustin, « par un « chemin virginal : sa chair, formée d'une vierge, « est toute vierge, et il ne pouvait pas n'être « point soigneux de conserver en lui-même ce « qu'il avait conservé en sa sainte Mère, même « en naissant de son sein. »

« Je vis un autre ange qui volait par le milieu « du ciel, portant l'Evangile éternel.... » Après que l'Evangile de Jésus-Christ eut éclaté avec tant de force au milieu du monde, il était temps de punir ceux qui n'y avaient pas voulu croire. C'est aussi ce qui va paraître. « L'Evangile éter- « nel, » qui ne change plus, à la différence de la loi de Moïse, qui devait être abrogée, et ne pouvait d'elle-même « mener les hommes à la « perfection » et à la vie éternelle [1].

7. « Il disait à haute voix. » Un premier ange annonce en général les jugements de Dieu : « L'heure est venue, » disait-il, de les faire éclater sur Rome persécutrice, dont la punition sera une image du dernier jugement de Dieu.

8. « Un autre ange. » Cet autre ange explique en particulier la chute prochaine de Babylone, c'est-à-dire de l'empire et de l'idolâtrie romaine.

« Babylone est tombée, elle est tombée.... » Dans la lumière prophétique on voit déjà comme fait ce qui doit être bientôt accompli.

9. « Un troisième ange.... » Celui qui emploie les menaces des deux autres, pour détourner les hommes de l'idolâtrie, comme s'il disait : elle va tomber avec son empire, cette ville redoutée; elle va tomber : ne vous laissez pas séduire par ses illusions, ni effrayer par sa puissance.

10. « Celui-là boira du vin qui est préparé « pur. » Ce sont les paroles du psaume LXXXIV, 9, où le Psalmiste met dans la main de Dieu une coupe pleine de vin pur, qui signifie la vengeance divine, dont les méchants boiront jusqu'à la lie. « Devant les saints anges, et en pré- « sence de l'Agneau : » il n'y a rien de plus cruel que de se voir misérablement périr aux yeux de ceux qui ne demandaient que notre salut.

11. « Et la fumée de leur tourment s'élè- « vera, » comme un sacrifice éternel de la justice divine.

12. « Ici est la patience des saints : » c'est ici

[1] Chap. VII. — [2] I *Cor.*, II, 9. — [3] II *Cor.*, XI, 2. — [4] *De sanct. virg.*, 27, 28, 29.

[1] *Heb.*, VII, 19.

qu'ils doivent apprendre à souffrir des supplices temporels pour éviter les éternels.

13. « Qui meurent dans le Seigneur : » c'est en général tous les saints et en particulier les saints martyrs qui meurent pour l'amour de lui.

14. « Et je regardai, et je vis une nuée blanche. »

Après la dénonciation du jugement de Dieu sur l'empire romain plein d'idolâtrie, en voici l'exécution; mais encore sous des idées générales de la moisson et de la vendange : « Jetez « les faucilles, parce que la moisson est mûre ; « descendez, parce que le pressoir est plein [1],» pour exprimer la vengeance de Dieu sur les ennemis de son peuple.

« Et quelqu'un assis sur la nuée semblable au « Fils de l'homme. » Le Fils de l'homme, c'est Jésus-Christ. Ceux qui veulent que ce soit ici un ange avec une figure humaine seulement ne songent pas que les anges qui paraissent dans tout ce livre ont pour la plupart la figure d'homme : mais, pour montrer quelque chose d'extraordinaire, saint Jean ne dit pas, selon la coutume que c'était un ange, mais il dit que c'était quelqu'un, ce qui, joint avec le reste, nous donne une idée plus haute.

« Semblable au Fils de l'homme. » C'est un caractère de Jésus-Christ dans cette prophétie, I, 13. On sait aussi que Notre-Seigneur se donne très-souvent ce nom dans son Evangile ; ce qui a donné lieu à Daniel de parler de lui sous le même titre : c'est à l'endroit où il voit, comme saint Jean, « quelqu'un semblable au Fils de « l'homme, qui paraît sur les nuées et s'appro- « che de l'Ancien des jours, qui lui donne l'em- « pire souverain sur tous les peuples du « monde [2]. » Saint Jean regarde manifestement à cette prophetie. Au reste je ne veux point révoquer en doute que dans Daniel et dans saint Jean, si quelque chose leur apparaissait au dehors, ce ne fussent en effet des anges, mais je veux dire seulement qu'ils portaient un caractère plus haut que celui du ministère angélique, et représentaient la personne de Jésus-Christ.

Saint Jean lui donne en peu de mots, et en deux ou trois grands traits, quelque chose de divin. Il est assis comme juge. Joël, III, 12, ci-devant cité : « Je serai assis pour juger ; » et Jésus Christ se représente lui-même « assis sur le siége « de sa majesté [3] : c'est-à-dire sur une nuée, conformément à ce qu'il dit qu'il « viendra « sur les nuées avec grande puissance et majesté [4], » comme aussi il vient de nous être représenté par Daniel.

[1] *Joel.*, III, 13. — [2] *Dan.*, VII, 13, 14. — [3] *Matth.*, XXV, 32. — [4] *Ibid.*, XXV, 31.

Sur la tête une couronne d'or : » c'est la marque de son empire souverain. « En sa main « une faulx tranchante : » ce qui le fait voir prêt à la vengeance. Il faut ici remarquer que c'est Jésus-Christ lui-même qui va frapper : ce n'est point un ange comme ailleurs, c'est le Fils de l'homme : ce qui nous fait entendre le grand coup donné sur Rome avec toute la force d'une main divine.

15. « Un autre ange...: Jetez votre faulx... le « temps est venu. » Tout se fait en un temps certain et déterminé, et l'ange vient rendre compte au Juge que tout est disposé.

16 « Et la terre fut moissonnée. » Rome, la reine des villes, est frappée : l'empire romain est désolé par Alaric et les Goths.

17. « Et un autre ange : » un autre, par rapport à ceux dont il est parlé dans ce chapitre et dans toute cette prophétie. Ce n'est donc pas ici le Fils de l'homme, c'est un ange qui doit frapper : et ce coup ne doit pas être si rude que le premier, encore qu'on y aille voir beaucoup de sang répandu.

18. « Encore un autre qui avait pouvoir sur « le feu, » qui allume les guerres et qui excite l'ardeur des combats. Il sort d'auprès de l'autel où étaient les charbons ardents [1]. « Et vendan- « gez les raisins...: » ce pourrait être une autre peinture de la même action, comme ci-dessus, verset 14, dans Joël, si un autre exécuteur et une autre ordre, que nous voyons ici paraître, ne nous montraient aussi une autre action.

20. « Et la cuve fut foulée hors de la ville. » Tantôt la ville se prend pour tout l'empire romain, et tantôt pour Rome même, sans y comprendre son empire [2]. J'entends ici Attila, qui, ravageant l'Italie et beaucoup d'autres provinces, épargne Rome par respect pour saint Léon.

« Le sang... jusqu'aux brides des chevaux « par l'espace de mille six cents stades, » c'est environ soixante-sept lieues communes : exagération qui représente la grande quantité de sang répandu et l'étendue des pays ravagés, ce qui convient parfaitement au temps d'Attila. Voilà donc ici deux grands fléaux dont Rome est frappée comme coup sur coup : le premier et le plus rude sur elle-même, et il fait tomber son empire sous Alaric en l'an 410 ; le second dans ses provinces, où elle fut épargnée : mais tout le reste de l'Occident nageait dans le sang sous Attila, dans les années 451 et 452.

[1] VIII, 5. — [2] XVII, 9, 18.

CHAPITRE XV.

Le séjour des bienheureux, d'où sortent sept anges portant les sept dernières plaies, et les sept coupes pleines de la colère de Dieu.

1. Je vis dans le ciel un autre prodige grand et merveilleux : sept anges portant les sept dernières plaies, par lesquelles la colère de Dieu est arrivée à sa fin.

2. Et je vis comme une mer claire à la manière du verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête et son image [1], et le nombre de son nom, qui étaient debout sur cette mer claire comme du verre, tenant des harpes de Dieu.

3. Et ils chantaient le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, en disant : Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant [2] ! ô Roi des siècles, vos voies sont justes et véritables !

4. Qui ne vous craindra, ô Seigneur ! et qui ne glorifiera votre nom ? car vous seul êtes [3] miséricordieux, et toutes les nations viendront et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugements se sont manifestés.

5. Après cela je regardai, et je vis que le temple du tabernacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel.

6. Et sept anges sortirent du temple portant sept plaies : ils étaient vêtus d'un lin net [4] et blanc, et ceints sur la poitrine de ceintures d'or.

7. Alors l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu, qui vit dans les siècles des siècles.

8. Et le temple fut rempli de fumée, à cause de la majesté et de la puissance de Dieu : et nul ne pouvait entrer dans le temple, jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent accomplies.

[1] Et son caractère. — [2] O roi des saints. — [3] Saint. Vulg. *pius*. — Et éclatant.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE XV.

Terrible préparation de la vengeance divine.

1. « Je vis... un autre prodige. » Nous avançons dans la prophétie, et le grand secret de la destinée de Rome se va révéler. Saint Jean nous en va marquer tous les progrès et représenter plus en détail ce qu'il en a dit en général. Ce chapitre prépare l'esprit, et le suivant commence l'exécution.

« Les sept dernières plaies : » les grandes calamités par où l'empire romain fut enfin entraîné dans sa ruine. On les va voir commencer sous l'empire de Valérien, un des plus rudes pour l'Eglise ; et on va voir jusqu'où en doit porter le contre-coup.

2. « Et je vis comme une mer claire à la ma-« nière du verre. » Il mêle ici, selon sa coutume, aux tristes idées de la vengeance divine, le spectacle agréable de la gloire des martyrs.

« Une mer claire... mêlée de feu : » le peuple saint, parfaitement pur et embrasé de l'amour de Dieu.

3. « Et ils chantaient le cantique de Moïse. » Le cantique d'action de grâces après le passage de la mer Rouge convient parfaitement aux martyrs après leur sang répandu. « Et le can-« tique de l'Agneau : » on peut ici entendre deux cantiques, ou dire que c'est le même composé à l'imitation de celui de Moïse.

4. « Toutes les nations viendront... parce que « vos jugements se sont manifestés. » On voit que Dieu fait connaître aux saintes âmes ce qu'il médite pour le châtiment de ses ennemis et pour la gloire de son Eglise, afin de donner encore cette matière aux louanges perpétuelles qu'elles rendent à son saint nom.

5. « Et je vis que le temple du tabernacle « du témoignage s'ouvrit dans le Ciel. » C'est une chose admirable de voir comme toutes les figures de l'Ancien Testament sont relevées dans cette prophétie. Nous avons vu dans le ciel l'Arche d'alliance [1] ; ici, nous voyons ensemble, sous la même idée, et le temple et le tabernacle du témoignage ; ce tabernacle était comme un temple portatif, que Moïse fit construire dans le désert [2], et sur lequel Salomon bâtit son temple ; et tout cela maintenant figure le ciel, où Dieu réside en sa gloire.

« Le temple... s'ouvrit dans le ciel : » pour laisser sortir les sept anges dont on va parler au verset suivant.

6. « Et sept anges sortirent. » Voici un grand appareil, et tout nous prépare à quelque chose de grand.

7. « Un des quatre animaux donna aux sept « anges sept coupes d'or. » On voit toujours ces quatre animaux intervenir dans les grands endroits où Dieu révèle ses secrets. Ce sont eux qui, à l'ouverture des sceaux, font approcher saint Jean et l'avertissent de se rendre attentif ; ils veulent dire par là, comme on a vu, qu'il faut tout entendre selon l'Evangile. Ici, dans un dessein à peu près semblable, l'un des animaux distribue à chacun des anges les coupes d'or où sont les plaies, afin qu'on voie que c'est encore selon l'Evangile et selon les règles qui nous y sont révélées que Dieu fait exécuter ses vengeances par ses anges.

« Sept coupes d'or » ou « sept fioles. « Les fioles, selon les Grecs, sont une espèce de tasse où l'on buvait.

« Pleines de la colère de Dieu. » On voit dans Isaïe que les pécheurs que Dieu punit « boivent « la coupe de la colère de Dieu et l'avalent jus-« qu'à la lie [3]. » On voit aussi [4] que « Dieu a une « coupe à la main, dont il verse deçà et delà. »

[1] XI, 19. — [2] *Exod.*, XXVI. — [3] *Isa.*, LI, 17. — [4] *Psal.*, LXXIV, 9.

La vision de saint Jean est conforme à cette dernière idée : il faut se représenter ces coupes ou ces fioles des anges comme pleines d'une liqueur consumante et d'une telle vertu que toute la nature en est émue. Nous n'avons pas vu encore la colère de Dieu rendue plus sensible ; et ni les sceaux, ni les trompettes n'avaient rien de si terrible : car la vengeance divine va être immédiatement appliquée, et comme répandue sur les objets de la colère de Dieu.

8. « Et le temple fut rempli de fumée : » c'est l'impression de la majesté de Dieu, comme à la dédicace du temple de Salomon [1].

« Et nul ne pouvait entrer dans le temple, « jusqu'à ce que les sept plaies... fussent accom- « plies. » Pendant que Dieu frappe, on prend la fuite, et on se cache plutôt que d'entrer dans le lieu d'où partent les coups. Quand il a achevé de lancer ses fléaux, on entre en tremblant dans son sanctuaire pour y considérer l'ordre de ses jugements.

CHAPITRE XVI.

Les sept coupes versées, et les sept plaies.

1. Et j'entendis une voix forte qui sortit du temple et qui dit aux sept anges: Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu.

2. Le premier ange partit et répandit sa coupe sur la terre; et les hommes qui avaient le caractère de la bête, et ceux qui adoraient son image furent frappés[2] d'une plaie maligne et dangereuse.

3. Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort; et tout ce qui avait vie dans la mer mourut.

4. Le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines, et ce fut partout du sang.

5. Et j'entendis l'ange qui a pouvoir sur les eaux, qui dit: Vous êtes juste, Seigneur, qui êtes et qui avez été; vous êtes saint, lorsque vous rendez de tels jugements.

6. Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire, car ils en sont dignes.

7. En même temps, j'en entendis un autre qui disait de l'autel : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, vos jugements sont justes et véritables.

8. Le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu.

9. Et les hommes furent brûlés d'une chaleur dévorante, et ils blasphémèrent le nom de Dieu, qui tient ces plaies en son pouvoir, et ils ne firent point pénitence pour lui donner gloire.

10. Le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux, et les hommes se mordirent la langue dans leur douleur.

11. Ils blasphémèrent le Dieu du ciel, à cause de leurs douleurs et de leurs plaies; et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres.

12. Le sixième ange répandit sa coupe sur ce grand fleuve d'Euphrate; et ses eaux furent séchées pour ouvrir un chemin aux rois d'Orient.

13. Et je vis sortir de la bouche du dragon, de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles :

14. Ce sont les esprits des démons qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre pour les assembler au combat [1], au grand jour du Dieu tout-puissant.

15. Je viens comme un larron. Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'il ne découvre sa honte.

16. Et il les assemblera [2] au lieu qui, en hébreu, s'appelle *Armagedon*.

17. Le septième ange répandit sa coupe dans l'air, et une voix forte se fit entendre du temple, venant du trône, qui dit : C'en est fait.

18. Aussitôt, il se fit des éclairs, et des bruits, et des tonnerres, et un grand tremblement de terre; et ce tremblement fut si grand, que les hommes n'en ont jamais ressenti de pareil depuis qu'ils sont sur la terre.

19. Et la grande cité fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent; et Dieu se ressouvint de la grande Babylone, pour lui donner à boire le vin de l'indignation de sa colère :

20. Toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent:

21. Et une grande grêle, comme du poids d'un talent tomba du ciel sur les hommes ; et les hommes blasphémèrent Dieu, à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie était très-grande.

EXPLICATION DU CHAPITRE XVI.

Les calamités de l'empire de Valérien. — Les rois d'Orient vainqueurs, et les batailles funestes des empereurs romains — La chute de Rome proposée en gros. — Economie de ce chapitre : son rapport avec le chapitre x, depuis le v. 14.

1. « Et j'entendis une grande voix. » Saint Jean, après avoir proposé comme en gros la chute de Rome, la va expliquer plus en détail et sous des images plus claires : c'est ce qui paraîtra bientôt dans les chapitres XVII et XVIII. Pour commencer ici à en expliquer les causes, il reprend les choses de plus haut, et revient au commencement du second *Væ* dont il a parlé au chapitre IX, 14, Mais ici, il nous en apprend des particularités remarquables, et nous montre mieux le rapport qu'il a avec la chute de Rome. « Une grande voix qui sortit du temple; » la voix qui sort ici du temple, sans qu'il y paraisse aucun ministère des anges, est de celles qui marquent un ordre venu plus immédiatement de Dieu même, selon la remarque du chap.

[1] II *Paral.*, 13, 14. — [2] D'un ulcère.

[1] De ce grand jour. — [2] Et ils les assemblèrent (*au pluriel*) en le rapportant aux esprits. 14 τὰ πνεύματα εὐπορεύεται καὶ συνήγαγεν·

I, ℣ 10. On en entendra une semblable, ℣ 17, et il faudra bien prendre garde à ce qu'elle dira. « Une grande voix qui sortit du temple, et qui dit aux sept anges : » remarquez ici soigneusement que l'ordre vient en même temps à tous les sept anges, de sorte qu'il faut entendre qu'ils versèrent leurs coupes ensemble, à peu près dans le même temps, et comme coup sur coup. Lorsque l'Agneau ouvre les sceaux, on les lui voit ouvrir successivement, et à chacune des premières ouvertures, un des animaux avertit saint Jean de regarder [1]. On ne voit pas moins clairement dans les trompettes que les sept anges en sonnent l'un après l'autre : les trois *Væ* qui sont réservés pour les trois dernières trompettes viennent avec une manifeste succession [2], et un ange jure expressément qu'au temps de la septième trompette le mystère de Dieu s'accomplirait [3]. La succession nous est donc très-distinctement marquée dans tous ces endroits. On ne voit rien de semblable dans le chapitre XVI, ni à l'effusion des sept coupes; au contraire, on n'entend qu'une seule voix pour les sept anges : l'ordre part en même temps pour tous, et le Saint-Esprit, qui veut qu'on apporte une attention extrême dans la contemplation de ses mystères, nous avertit par là que ces sept plaies regardent un certain temps, fort court, où Dieu devait faire sentir tous ces fléaux à la fois. Cet état effroyable, où tous les maux se rassemblent, est l'empire de Gallien, incontinent après que l'empereur Valérien eût été pris par le fier Sapor, roi de Perse; car c'est alors que Dieu, irrité des violences qu'on faisait souffrir à son Eglise depuis plus de deux cents ans, marqua sa juste colère par deux effets merveilleux : l'un, en faisant fondre ensemble sur l'empire romain tout ce qu'on peut endurer de calamités, sans périr tout à fait; l'autre en les envoyant incontinent après la persécution, et en changeant tout à coup l'état le plus heureux du monde au plus triste et au plus insupportable, comme la suite le fera paraître.

« Le premier ange partit. » L'ordre venu de Dieu ne regardait pas plus ce premier ange que les autres, comme on a vu ℣ I. Comme donc il partit en même temps que l'ordre vint, il faut entendre que les six autres en firent autant, et allèrent tous verser leurs fioles ou leurs coupes, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, suivant que la justice divine les avait distribués; de sorte que si saint Jean nous les peint l'un après l'autre, ce n'est qu'à cause qu'on ne peut pas tout dire à la fois.

« D'une plaie maligne et dangereuse. » Les interprètes entendent ici le charbon et la tumeur de la peste, et c'est aussi ce qui arriva du temps de Valérien, comme on va voir.

» Et les hommes qui avaient le caractère de « la bête, et ceux qui adoraient son image. » Nous avons déjà parlé de ce caractère de l'idolâtrie romaine, qui consistait à adorer les empereurs et leurs images, et nous en avons vu la pratique dès les premiers empereurs romains, et en particulier sous le règne de Valérien [1].

« Les hommes qui avaient le caractère de la « bête, et ceux qui adoraient son image, furent « frappés [2]. » Pourquoi ceux-ci en particulier? Est-ce que les Chrétiens furent exempts de cette plaie ? Une admirable lettre; où saint Denis d'Alexandrie, auteur du temps, nous représente cette peste, nous va expliquer ce mystère d'une manière à ne nous laisser aucun doute : « Après la persécution, nous eûmes, » dit-il [3], « la guerre et la famine, et ces maux nous furent communs avec les païens. Mais lorsque tous ensemble nous eûmes goûté un peu de repos, cette grande peste vint tout à coup, et fut pour eux le plus extrême et le plus terrible de tous les maux; mais pour nous, nous la regardâmes plutôt comme un remède, ou comme une épreuve, que comme une plaie : car encore qu'elle attaquât davantage les gentils, nous n'en fûmes pas exempts. » Saint Denis raconte ensuite comme, pendant que les gentils chassaient jusqu'à leurs amis et à leurs parents, les Chrétiens, au contraire, secouraient jusqu'aux plus indifférents, et gagnaient le mal en assistant les malades. Par où nous apprenons trois choses qui semblent faites pour expliquer ce passage de l'*Apocalypse* : la première, que par une bonté particulière de Dieu, la peste épargna les Chrétiens plus que les autres; la seconde, que s'ils en souffrirent, ce fut plutôt en assistant ceux qui étaient frappés de ce mal, qu'en étant directement frappés eux-mêmes ; la troisième, qu'ils le regardaient, non pas comme un fléau de Dieu, mais comme une matière d'exercer leur charité et leur patience. Saint Cyprien, qui écrivait dans le même temps, remarque soigneusement ce dernier point [4]. Et on voit clairement par ces passages toutes les raisons que saint Jean avait de regarder cette peste comme envoyée principalement aux infidèles.

Cette peste est sans doute celle qui avait commencé à ravager tout l'univers quelques années auparavant, et dès le temps de la persécution de Gallus et de Volusien : mais elle reprenait de temps en temps de nouvelles forces, et Zozime a remarqué qu'elle fut, après la prise de Valérien, et sous son fils Gallien, la plus grande

[1] VI, l. 3, 6, 7. — [2] VIII, 13; IX, 12; XI, 14. — [3] X, 7.

[1] XIII, 12. — [2] *Euseb.*, VII, 22. — [3] *Ibid.* — [4] *S. Cypr. de mort.*

comme la plus universelle qu'on eût jamais vue [1].

« Le second ange... sur la mer. » Ce sont les guerres dans tout le corps de l'empire ; et l'on voit *toute la mer changée en sang*, parce que tout nage dans le sang par tout l'empire. Comme « le sang d'un corps mort : » cette parole explique encore plus vivement le déplorable état de l'empire, lorsque, destitué de l'autorité qui en est l'âme, il semble n'être plus qu'un grand cadavre.

4. « Le troisième ange.... sur les fleuves. » Les fleuves changés en sang sont les provinces ensanglantées de guerres civiles. Saint Denis d'Alexandrie nous représente dans sa ville des fleuves de sang ; c'est que le préfet Emilien s'y fit tyran. Il s'en éleva trente autres en divers endroits ; et trente bataillons ne suffirent pas pour les détruire [2].

5. « Et j'entendis l'ange : Vous êtes juste, « Seigneur... » On voit ici que les jugements que Dieu exerce sur la terre font le sujet des louanges que lui donnent les citoyens du ciel.

6. « Parce qu'ils ont répandu le sang des « saints. » On se rassasie du sang dont on est avide, principalement dans les guerres civiles, où chacun semble boire le sang de ses concitoyens.

7. « J'en entendis un autre qui disait... : Oui « Seigneur... » Remarquez ici le consentement des anges à louer Dieu, et une manière admirable d'inculquer la vérité.

8. « Le quatrième ange... sur le soleil... par « l'ardeur du feu... » pour signifier les chaleurs excessives, la sécheresse, et ensuite la famine. On voit dans saint Denis d'Alexandrie le Nil comme desséché par des chaleurs brûlantes. Saint Cyprien, dans le même temps, nous représente la famine, dont le monde fut souvent affligé : *ad Demetr.*

9. « Et ils blasphémèrent le nom de Dieu. » Au lieu de se convertir, les idolâtres rejetaient tous ces maux sur les Chrétiens [3]. C'était là le plus grand mal de la plaie, que les hommes, loin d'en profiter, selon le dessein de Dieu, s'en endurcissaient davantage ; ce qui paraît encore mieux, ℣ 10, 11.

10. « Le cinquième ange... sur le trône de la « bête... » La bête, c'est, comme on a vu, Rome idolâtre : le fléau de Dieu sur le trône de la bête, c'est la grandeur et la majesté des empereurs ravilie ; ce qui arriva lorsque Valérien vaincu et devenu esclave des Perses, servit à leur roi de marchepied pour monter à cheval ; lorsqu'après sa mort sa peau arrachée de dessus son corps fut pendue dans leur temple, comme un monument éternel d'une si belle victoire ; lorsque, malgré toutes ces indignités qu'on fit souffrir à un si grand prince, la majesté de l'empire était encore plus déshonorée par la mollesse et l'insensibilité de son fils Gallien [1].

« Et son royaume devint ténébreux. » La dignité de l'empereur fut avilie par le grand nombre de ceux qui se l'attribuèrent. On en compta jusqu'à trente, et parmi eux beaucoup de gens de néant. A la honte du nom romain, des femmes mêmes usurpèrent la domination ; le sénat honteux s'écriait : « Délivrez-nous de Victoire « et de Zénobie : » et quelque excessifs que fussent les autres maux, l'opprobre les passait tous [2]. C'est ce qu'on appelle *un royaume* ou *un règne ténébreux*, et la majesté obscurcie. Tel est le coup que reçut Rome sous Valérien incontinent après la persécution. Le contre-coup fut encore plus funeste : car nous avons vu que c'est alors proprement que commença l'inondation des Barbares. Pour résister à tant d'ennemis, il fallut sous Dioclétien multiplier les empereurs et les césars. Ainsi le nom de césar est avili, la faiblesse de l'empire montrée, en ce qu'un seul prince ne suffisait pas pour le défendre ; les charges publiques augmentées pour fournir aux dépenses immenses de tant d'empereurs [3] ; Dioclétien, accoutumé aux flatteries des Orientaux, fuit Rome, et craint la liberté de ses citoyens [4] ; Galère Maximien se met dans l'esprit de transporter l'empire en Dacie, d'où ce barbare était sorti [5]. Voilà les maux qui vinrent à l'empire, et dont la première cause commença dans le règne de Valérien. Voilà les degrés par où il devait tomber dans sa dernière ruine. Remarquez que, dans ce règne ténébreux, saint Jean regarde les ténèbres de l'Egypte [6]. »

11. « Ils blasphémèrent le Dieu du ciel. » Les blasphèmes augmentèrent avec les maux qu'on imputait aux Chrétiens, comme on a vu.

12. « Le sixième ange..... sur ce grand fleuve « d'Euphrate, et ses eaux furent séchées. » Dessécher les rivières, dans le style prophétique, c'est ouvrir le passage [7]. « Pour ouvrir un che- « min aux rois d'Orient, » au roi de Perse et aux autres rois qui le suivaient à la guerre [8]. C'est de là que nous avons vu que devait venir la ruine de l'empire, et cette sixième plaie se rapporte à la sixième trompette, ci-dessus, ch. IX, vers. 13 et suiv.

13. « Et je vis sortir de la bouche du dra-

[1] *Zos.*, I. 3; Treb. *Poll.*, *in Gall.* — [2] *Dion.* Alex., ap. Euseb., VII, 21 Treb. *Poll. In* XXX tyr. — [3] *S. Cypr.*, *De mort.*

[1] *Lact.*, *De mort.*, 5. etc. — [2] Treb. *Poll. in Val. Gall. in* XXXX, *tyr.*, etc. — [3] *Lact. De mort.*, c. 7. — [4] *Ibid.*, c. 17. — [5] *Ibid.*, c. 27. — [6] *Exod.*, X, 21. — [7] *Isa.*, XI, 15, 16; *Zach.*, X. 11. — [8] Treb. *Poll.*

gon... » Remarquez que le dragon était toujours demeuré au lieu où saint Jean l'avait vu, comme il a déjà été dit, XII 18 ; XIII, 4, et non-seulement le dragon, mais encore la bête et le faux prophète qui avaient paru au même ch. XIII, 1, 11.

« De la bouche du faux prophète. » C'est la seconde bête du chap. XIII, où le mot de *bête* nous fait voir que c'est une espèce d'empire, et non pas un homme particulier. La remarque en a déjà été faite, *là même*.

« Trois esprits impurs semblables à des gre- « nouilles. » C'est-à-dire qu'il en sortit un de la bouche du dragon, un de la bouche de la bête, et un de la bouche du faux prophète ; ce qui nous marque trois temps, dont le premier est celui de Valérien que ce chapitre regarde principalement. « Semblables à des grenouilles : » on remarque dans ces grenouilles quelque idée d'une des plaies de l'Egypte.

« 14. Ce sont les esprits des démons qui font « des prodiges ; » c'est-à-dire manifestement les devins et les magiciens qui animaient les princes contre les Chrétiens par des prestiges et de faux oracles, et les engageaient à entreprendre des guerres, en leur promettant la victoire pourvu qu'ils persécutassent l'Eglise. Saint Jean nous apprend ici une mémorable particularité du second *Vœ*, auquel il remonte en ce lieu : c'est que les démons y agissent d'une manière terrible, ce que saint Jean n'en avait point dit, lorsqu'il en a parlé la première fois, IX, 12, 13 et suiv. Mais c'est qu'il importait de faire voir l'opération du démon dans ce *Vœ*, comme dans les autres, ainsi qu'il sera remarqué, après qu'on aura tout vu, et dans un lieu plus propre à le faire entendre.

« Et qui vont vers les rois de toute la terre . » Remarquez que ces esprits impurs agissaient également sur tous les rois de la terre, et, pour ainsi parler, dans toutes les cours. Je trouve trois temps remarquables où s'accomplit cette prophétie. Premièrement, sous Valérien, dont il s'agit principalement dans ce chapitre. Saint Denis d'Alexandrie fait mention d'un chef des magiciens, qui incita ce prince à persécuter les fidèles, comme si tout devait bien réussir, pourvu qu'on les persécutât [1]. Cet esprit impur, qui trompa Valérien, sortit de la bouche du dragon, qui agissait également dans toutes les persécutions. Secondement, dans le temps de la persécution de Dioclétien, un Tagès, ou quel que soit celui que Lactance nous a voulu signifier par ce nom ; quoi qu'il en soit, un chef de devins de Dioclétien se servait des divinations pour l'irriter conter les fidèles [2]. Le même prince envoya un devin, qui lui rapporta un oracle d'Apollon pour persécuter les Chrétiens [1]. Et dans la même persécution, sous Maximien, un Théotecnus « érigea une idole de Jupiter qui préside aux « amitiés, et fit, par ces faux miracles et les faux « oracles qui s'y rendaient, que Maximien fut « animé contre les Chrétiens, l'assurant que le « dieu commandait qu'il les exterminât [2]. » Cet esprit sortit de la bouche de la bête, qui, comme nous avons vu, représente bien en général l'empire romain, mais plus particulièrement sous Dioclétien. Enfin, en troisième lieu, Julien avait à sa suite dans les guerres contre les Perses, et toujours, un nombre infini de devins, et entre autres son magicien Maxime, dont Eunapius lui-même nous fait voir les tromperies [3]. C'était lui qui promettait à Julien une victoire assurée sur les Perses, en sorte que les Chrétiens s'écriaient après sa perte : « Où sont maintenant tes prophéties, ô Maxime [4] ? » Cet esprit sortit de la bouche du faux prophète, c'est-à-dire de la seconde bête, ou de la philosophie magicienne, dont le crédit éclata plus particulièrement sous Julien, comme il a été dit, XIII, 11 et suiv. Au reste il n'y a nul inconvénient qu'à l'occasion de ce que saint Jean voit arriver sous Valérien, le Saint-Esprit lui fasse voir des choses semblables qui devaient suivre dans les autres règnes.

Si les empereurs romains avaient leurs séducteurs, les Perses, dont les Mages ont donné le nom aux magiciens, ne manquaient pas de leur côté de devins qui les excitaient en même temps à la guerre contre les Romains, et à la persécution des fidèles. Sozomène raconte que les mages ne cessaient d'aigrir le roi de Perse contre les Chrétiens, et que ce fut ce qui excita la persécution en Perse du temps de Constantin [5]. Nous voyons quelque temps après, et du règne de Théodose le Jeune, que les mages trompaient Isdigerde, roi de Perse, par de faux prodiges, pour l'animer contre les Chrétiens, et que son fils Varane, qui rompit avec les Romains, fut induit en même temps par les mêmes mages à une cruelle persécution. C'est ce que nous apprenons de Socrate [6].

Après tant de fameux exemples, il ne faut pas douter qu'il n'en soit arrivé autant dans les autres temps ; mais nous n'avons pas l'histoire de cette nation. Il ne faut nullement douter qu'il n'y eût des Chrétiens en Perse, où l'Evangile fut porté par les apôtres dès le commencement du christianisme, ni qu'ils ne s'y soient,

[1] *Eusel.*, VII, 9. — [2] *Lact.*, *De mort.*, 10; *Instit.*, IV, 27.

[1] *De mort.*, 11. — [2] *Euseb.*, IX, 2, 3. — [3] *In Max. et Chrys.* — [4] *Theod.*, lib. III, cap. ult. — [5] *Soz.*, II, 9. 10, 11, 12, 1. — [6] Liv. VII, c. 8 et 18.

comme ailleurs, multipliés par le martyre, ni qu'ils ne se soient attiré là, comme partout ailleurs, la haine des devins et des prêtres des faux dieux, dont ils venaient détruire l'empire. Quelques-uns veulent que, par les trois esprits impurs, on entende trois espèces de divinations; par les oiseaux, par les entrailles, par la magie, ou trois manières de tromper les hommes par les faux oracles, par les faux miracles, par les faux raisonnements; à quoi je ne m'oppose pas, mais je préfère à tout cela trois démons, qui, en trois temps différents, font sentir aux Chrétiens leur malignité par des divinations impies.

« Au grand jour de Dieu : » au jour du grand combat dont il va être parlé, ỳ 16.

15. « Je viens comme un larron : » C'est Jésus-Christ qui parle, conformément à la parabole où il se compare à un voleur qui surprend le père de famille [1]. Cette parole se doit entendre non-seulement de l'heure de la mort, mais encore de tous les malheurs publics, qui presque tous surprennent les hommes, et du dernier jugement, dont tous les malheurs publics sont des avant-coureurs et des images.

16. « Et il les assemblera, » le grec, « Et il « les assembla. » Il n'importe, puisque les prophètes voient souvent le futur comme passé, pour marquer la certitude de leur prédiction.

« Il les assemblera. » Ce sont les rois que le dragon assemblera par ses esprits impurs qui sortiront de sa gueule. 13, 14.

« Au lieu qui, en hébreu, s'appelle Armage- « don : » Armageddon, par deux *dd*, dans le grec, selon les Septante, dont les apôtres suivent ordinairement la leçon, et selon l'étymologie de ce nom qui est hébreu, c'est-à-dire la montagne de Mageddon. « Au lieu qui s'appelle « Armagedon, » c'est-à-dire au lieu où les rois périssent. Sisara et les rois de Chanaan sont taillés en pièces en Mageddon [2]. Ochosias, roi de Juda, y périt [3]. Et Josias est tué dans le même lieu par Nécao, roi d'Egypte [4]. Il veut donc dire que les empereurs seront menés par leurs devins dans des guerres où ils périront, et que leur perte sera suivie d'une désolation publique, semblable à celle qui arriva à Mageddon, lorsque Josias y périt [5]. Ce passage de Zacharie fait voir que ce lieu, dans le style prophétique, est l'image des grandes douleurs.

Cette prophétie s'accomplit lorsque Valérien fut taillé en pièces par les Perses, pris dans la bataille, et écorché, comme on a vu, après avoir souffert toute sorte d'indignités. Les Perses, enflés de cette victoire, s'acharnèrent de plus en plus contre les Romains sur lesquels ils gagnèrent plusieurs batailles, et entre autres celle contre Julien, où cet empereur fut encore taillé en pièces et tué, et l'empire éternellement flétri par ces deux pertes. Nous avons parlé des maux qui suivirent la défaite de Valérien : celle de Julien fut encore plus funeste, puisque, par une paix honteuse, il fallut abandonner aux Barbares beaucoup de terres de l'empire, comme tous les historiens le témoignent d'un commun accord.

Voilà donc deux empereurs tués par les Perses, comme il y avait eu deux rois de Juda tués en Mageddon. Il n'est pas ici question de comparer les personnes avec les personnes, mais les événements avec les événements, et les suites avec les suites. Au reste il ne faut pas ici s'imaginer, comme font quelques protestants, des combats des fidèles contre les infidèles, puisque les rois dont parle saint Jean sont également menés au combat par les esprits impurs, 14, 16.

On ne doit pas s'étonner si le Saint-Esprit fait passer saint Jean du temps de Valérien à ceux de Julien, qui en est si loin : il est ordinaire aux prophètes d'être transportés d'un objet à un autre, pour montrer de secrets rapports dans les événements qu'ils racontent. Il y en a un assez grand entre la défaite de Valérien et celle de Julien, puisqu'elles arrivent toutes deux pour punir et arrêter les persécutions de l'Eglise, et toutes deux pour amener Rome à sa chute irréparable. Mais il faut toujours remarquer la coupe versée; c'est-à-dire la plaie commencée sous Valérien, qui est le temps dont saint Jean est occupé dans tout ce chapitre.

17. « Le septième ange répandit sa coupe dans l'air, » où il se fit une commotion universelle. Ce doit être la plus grande plaie, celle dont le bruit aussi bien que l'effet s'étend le plus loin. C'est de l'air que partent les foudres; c'est là que se forment les tourbillons et les tempêtes : ici tout l'air est agité, et toute la terre est émue. C'est ce qui fut accompli, lorsqu'à la prise de Valérien toutes les nations barbares répandues dans l'empire en ébranlèrent les fondements, et portèrent le coup dont à la fin il fut renversé; c'est pourquoi :

« Une voix forte se fit entendre du temple, « venant du trône, qui dit : C'en est fait : » les Goths, destinés de Dieu pour détruire l'empire romain, y sont entrés à la tête de tous les Barbares; c'est ce qui arriva sous Valérien, comme on a vu [1]. Le Saint-Esprit, qui voit les effets

[1] *Matth.*, XXIV, 43. — [2] *Judic.*, IV, 7, 16; V, 19. — [3] IV *Reg.*, IX, 27. — [4] *Ibid.* XXIII, 29. — [5] *Zach.*, XII, 11.

[1] *Hist. abrég.*, n. 9.

dans les causes, et tout le progrès du mal dès son commencement, prononce : *C'en est fait :* Rome est perdue.

18. « Il se fit des éclairs et des bruits, et des « tonnerres, et un grand tremblement de terre. » Tout cela est l'effet d'une commotion universelle de l'air, et marque aussi une grande et universelle commotion dans les esprits, et un grand changement dans l'univers.

19. « La grande cité fut divisée en trois parties. »

Nous voilà, par la suite des choses, transportés du temps de Valérien à celui de la chute de Rome. C'est au pied de la lettre que l'empire d'Occident fut alors divisé en trois : Honorius à Ravenne, Attalus à Rome, Constantin dans les Gaules [1]. Quoiqu'il ne faille pas toujours s'attacher scrupuleusement aux nombres précis, il ne les faut pas refuser quand ils se présentent, et surtout quand ils font, comme ici, un caractère du temps.

« Et les villes des nations tombèrent. » Les Goths prirent plusieurs places; les princes de l'empire furent en proie; les Gaules, les Espagnes, la Grande-Bretagne et les autres.

« Dieu se ressouvint de la grande Babylone. » En ce même temps Rome fut prise par Alaric.

20. « Toutes les îles s'enfuirent, et les mon- « tagnes disparurent : » tout le monde semblait aller en ruine. C'est ainsi que les prophètes nous représentent la chute des grands empires [2] : « Les îles seront ébranlées, on les verra s'émou- « voir dans le milieu de la mer. » Ailleurs : « Les montagnes se sont ébranlées comme de « la cire [3]. » Nous avons vu un passage de saint Jérôme où il dit « qu'avec Rome on crut voir périr tout l'univers [4]. »

21. « Et une grande grêle, comme du poids « d'un talent..... » C'est le poids terrible de la vengeance de Dieu, et les coups de sa main toute-puissante.

« Et les hommes blasphémèrent. » Les païens imputèrent encore ce dernier malheur aux Chrétiens, et c'est ce qui donna lieu au livre de saint Augustin *De la cité de Dieu* [5] : C'est ce qui devait commencer du temps de Valérien, et s'achever entièrement à la chute de Rome; mais cette chute devait encore être précédée et accompagnée des événements que le Saint-Esprit va découvrir au saint Apôtre dans le chapitre suivant.

On voit maintenant toute l'économie de celui-ci; et on peut entendre comment ces sept plaies sont appelées les *plaies dernières*, xv, 1, par le rapport qu'elles ont avec la chute prochaine de Rome. Il faut toujours se souvenir que le premier coup qui en ébranla l'empire vint des Perses et du côté d'Orient, et que la plus grande plaie que Rome eût reçue de ce côté-là lui arriva sous Valérien [1], puisque ce fut proprement à cette occasion que l'Occident commença à être inondé par les Barbares, et qu'il fallut en quelque sorte leur abandonner cette partie de l'empire où Rome était, en tournant vers l'Orient le fort des armes. Ce fut donc alors que fut frappé ce grand coup dont le contre-coup porta si loin, et à la fin fit tomber Rome. C'est pourquoi nous avons vu que le Saint-Esprit, qui va toujours à la source, dès qu'il commence à parler des plaies arrivées à l'empire idolâtre, met en tête les armées immenses qui passent l'Euphrate [2]. Or, que ce fût la première plaie qui dût frapper directement l'empire idolâtre, le Saint-Esprit a voulu le déclarer en ce que c'est aussi la première fois où il est parlé d'idoles dans toute la prédiction de saint Jean : « Et ils ne se repentirent pas », dit-il [3], « d'avoir adoré les démons et les idoles « d'or et d'argent, de pierre et de bois, qui ne « peuvent ni voir, ni entendre. » Nous avons encore observé [4], que ceux dont les châtiments sont décrits dans les chapitres précédents étaient les Juifs, et qu'aussi il n'est point du tout parlé d'idoles, ni d'idolâtrie. Tout cela fait voir clairement que le dessein de saint Jean était de montrer la source des malheurs de l'empire, comme venue d'Orient; et c'est pourquoi, prêt à expliquer plus expressément la chute de Rome dans le chapitre xviii, il en revient encore là : il fait encore paraître les rois d'Orient, et l'Euphrate traversé, xvi, 12, et il donne tout un chapitre à faire voir les effets de ce funeste passage, et tous les autres fléaux de Dieu qui l'accompagnèrent; où le lecteur doit prendre garde qu'à mesure qu'on avance dans ce chapitre on trouve toujours l'empire enfoncé dans de plus grands malheurs et la cause de ces malheurs mieux expliquée : c'est pourquoi après avoir vu jusqu'au ℣ 10, et à la cinquième fiole, les trois fléaux ordinaires, la peste, la guerre et la famine, à la cinquième fiole, on voit l'empire attaqué dans sa tête, c'est-à-dire dans l'empereur même, et de là un horrible obscurcissement de tout le corps, ℣ 10. Ensuite on en voit la cause dans les succès prodigieux des rois d'Orient et dans les batailles funestes à l'empire, qui devait périr, ℣ 12, 13, 14, 15, 16. C'est

[1] *Oros.* l., 7, c. 40, 42; *Zoz.*, l. v, vi. — [2] *Ezech.*, xxvi, 15, 18. — *Psal.* xcvi, 5. — [4] *Hier.* Proœm. in lib. i *Comm. Ezech.*, col. 1287. — [5] *Retr.*, *de Civ.*, lib. i.

[1] Voy. *Hist. abr.*, l. ii, n. 9. — [2] ix, 14, 15. — [3] *Joan.*, 20, 21. — [4] Voy. *Explic. des chap.* vii, viii.

ce que montre la sixième fiole, d'où suit enfin dans la septième cette commotion universelle de l'air par où saint Jean finit son chapitre et où il voit la ruine de Rome enveloppée, en sorte qu'il ne lui reste plus qu'à l'exprimer clairement, comme il fait dans les deux chapitres suivants. Pour mieux marquer la liaison de ce chapitre avec le IX, depuis le ℣ 10, et la sixième trompette, il a voulu que cette sixième trompette concourût avec la sixième fiole : d'où il ne faut point conclure que les fioles concourent toutes avec les trompettes; puisque, comme nous avons vu, les premières trompettes regardent les Juifs, dont il n'est plus nulle mention dans toute la suite, et qu'il y a succession dans les trompettes, ce qui n'est point dans les fioles : de sorte que c'est assez d'avoir marqué le concours de la sixième trompette avec une des fioles, pour le marquer avec toutes les autres ; et c'est peut-être aussi pour cette raison que, comme l'endurcissement et l'impénitence des idolâtres est marquée dans la sixième trompette, IX, 20, 21, elle est aussi marquée dans tout ce chapitre XVI, 9, 11, 21.

CHAPITRE XVII

DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

Première partie. — La bête aux sept têtes et aux dix cornes. — La prostituée qu'elle porte. — Sa parure. — Son mystère.

1. Alors il vint un des sept anges qui portaient les sept coupes ; il me parla, et me dit : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur les grandes eaux.

2. Avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution.

3. Il me transporta en esprit dans le désert : et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphèmes, qui avait sept têtes et dix cornes.

4. La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en sa main un vase d'or plein de l'abomination [1] et de l'impureté de sa fornication.

5. Et ce nom était écrit sur son front : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre.

6. Et je vis la femme enivrée du sang des saints, et du sang des martyrs de Jésus : et en la voyant, je fus surpris d'un grand étonnement.

7. L'ange me dit alors : Quel est le sujet de ta surprise ? Je te vais dire le mystère de la femme et de la bête qui la porte: et qui a sept têtes et dix cornes.

8. La bête que tu as vue était et n'est plus : elle s'élèvera de l'abîme, et sera précipitée dans la perdition : et les habitants de la terre dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie dès l'établissement du monde, seront dans l'étonnement lorsqu'ils verront la bête qui était et qui n'est plus [1].

9. Et en voici le sens plein de sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise.

10. Ce sont aussi sept rois dont cinq sont tombés : l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu ; et quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu.

11. Et la bête qui était, et qui n'est plus est la huitième : elle est une des sept, et elle tend à sa perte.

[1] Des abominations.

[1] Quoiqu'elle soit, καιπερ ἐστι. Une autre leçon du grec porte καὶ πάρεσται *et elle doit venir*. C'est ainsi qu'a lu saint Hippolyte, *Démonst. de Antioch.* de l'édit. de Gudius, à Paris, 1668, p. 50. — [2] C'est le huitième, qui est de ces sept.

—

EXPLICATION DE LA PREMIÈRE PARTIE DU CHAPITRE XVII.

Sept empereurs idolâtres, sous qui la dernière persécution est exercée. — Maximilien Herculius est un des sept. — Pourquoi il est aussi en quelque façon le huitième.

1. « Un des sept anges. » Cet ange exécuteur de la justice de Dieu en va faire entendre les secrets à saint Jean dans un plus grand détail, et lui expliquer en même temps la vision du chap. XIII.

« De la grande prostituée. » Il faut voir sur la prostituée ce qui est dit, *Préf.*, ℣ 10, et sur le verset suivant, et encore à la fin de cet ouvrage dans *l'Avertissement aux protestants*, n. 9. *Qui est assise sur les grandes eaux :* qui domine sur plusieurs peuples, ci-dessous, 15.

2 « Avec laquelle les rois de la terre se sont « corrompus. » Ils ont adoré, non-seulement les dieux romains, mais encore Rome elle-même et ses empereurs; c'est là aussi leur enivrement, *ci-dessous*, ℣ 4.

3. « Dans le désert. » Saint Jean est transporté dans un lieu où il ne voit d'autre objet que celui qu'il va décrire. « Une femme assise « sur une « bête de couleur d'écarlate, pleine de nom de « blasphèmes : » c'est la bête qui est pleine de ces noms, comme il paraît dans le grec. Cette bête, par les caractères qui lui sont donnés, est la même qui paraît au chapitre XIII. Elle a, comme elle, sept têtes, dix cornes avec dix diadèmes et des noms de blasphèmes, car on l'appelait la ville éternelle : on l'appellait dans le inscriptions Rome la déesse ; on lui donnait le titre de déesse de la terre et des nations.

Terrarum dea gentiumque Roma
(MARTIAL, *Epigr.*, XII, 8.)

Et sur tout cela il faut voir ce qui a été dit au chap XIII, 1. On ajoute ici l'écarlate comme la couleur de l'empire et des princes, et aussi pour signifier le sang répandu et la cruauté.

« Une femme assise sur une bête. » Saint Jean explique clairement que la bête et la

femme ne sont au fond que la même chose, et que l'une et l'autre c'est Rome avec son empire. C'est pourquoi la bête est représentée comme celle qui a sept montagnes, ỳ 9, et la femme « est la grande ville qui domine sur les rois de « la terre, » ỳ 18. L'une et l'autre est donc Rome : mais la femme est plus propre à marquer la prostitution, qui est dans les Ecritures le caractère de l'idolâtrie. Il est dit de Tyr, « qu'après son rétablissement elle se prostituera « de nouveau aux rois de la terre [1]. » Ninive aussi est nommée « une prostituée, belle et « agréable, pleine de maléfices, qui a vendu les « nations dans ses prostitutions [2]. » Isaïe parle aussi à Babylone comme à une prostituée : « On découvrira ta honte, on verra ton ignominie, « ô toi qui t'es plongée dans tes délices [3] ! »

En ce sens, il n'y eut jamais une prostituée qui ait égalé la vieille Rome, car, outre ses dieux particuliers, elle adora tous les dieux des autres nations, qui tous avaient leurs temples dans Rome, et tel était son aveuglement, qu'elle mettait une partie de sa religion dans le culte qu'elle rendait à tous les faux dieux. Non-seulement elle était adonnée à ces faux dieux, mais encore elle provoquait tous les peuples, par son autorité et par son exemple, à de semblables corruptions.

4. « La femme était vêtue de pourpre. » La couleur de son habit désigne Rome, ses magistrats et son empire, dont la pourpre était la marque : les pierres précieuses et ses richesses immenses paraissent sur elle comme les marques de sa vanité et comme les traits de l'amour impur qu'elle voulait inspirer. Les anges et les saints sont habillés avec dignité, mais plus simplement. L'Eglise est représentée par une femme revêtue du soleil, environnée de lumière et de gloire ; elle a des ailes quand elle veut fuir ; tout y est céleste : ici on voit proprement la parure d'une prostituée. « En sa main un vase d'or, » selon ce qui est écrit : « Babylone est une coupe « d'or qui enivre toute la terre ; toutes les na- « tions ont bu son vin, c'est pourquoi elles sont « enivrées [4]. » Par ce vin de Babylone, il faut entendre les erreurs et les vices dont elle empoisonnait toute la terre.

5. « Sur son front : Mystère : » comme s'il disait, c'est ici un personnage mystique : sous le nom de la prostituée, c'est Babylone : et sous le nom de Babylone, c'est Rome. C'est le sens le plus naturel ; mais on peut encore entendre si l'on veut, que Rome avait ses mystères dans sa religion, sur lesquels sa domination était fondée. Elle était consacrée à Mars par sa naissance, ce qui la rendait, disait-on, victorieuse ; dédiée par des auspices favorables, ce que les anciens appelaient *urbem auspicato conditam*. Elle avait ses divinations, et surtout elle avait les livres sibyllins, livres secrets et mystérieux, où elle croyait trouver les destinées de son empire. « La grande Babylone : » Babylone dans l'Ecriture, c'est « la terre des idoles ; c'est la « montagne empestée qui corrompt la terre [1]. » Ses idoles, ses enchantements, ses maléfices, ses divinations, sont marqués dans tous les prophètes, et en particulier dans *Isaïe* [2]. On voit donc bien pourquoi saint Jean représente Rome sous le nom de Babylone, dont elle avait tous les caractères, dominante comme elle, comme elle pleine d'idoles et de divinations, et persécutrice des saints, qu'elle tenait captifs.

6. « Je fus surpris d'un grand étonnement. » Il ne savait ce que voulait dire un si nouveau et si étrange spectacle. Peut-être aussi fut-il étonné de voir que celle qu'on lui montrait si riche et si dominante allait être en un moment précipitée.

8. « La bête que tu as vue était, et n'est plus. » Ce n'est pas du temps de saint Jean que cela s'entend : on ne pouvait pas dire alors que la bête n'était plus, puisqu'on dit au contraire « qu'elle devait s'élever de l'abîme, et ensuite « aller à sa perte. » On voit donc bien que l'ange parlait à saint Jean, non par rapport au temps où il vivait, mais par rapport à un certain temps où il le situe, et auquel convient ce qu'il lui dit. Or le temps qui convient le mieux à toute l'analogie de la prophétie de cet apôtre est celui que nous verrons ỳ 10, où le règne de l'idolâtrie commence à cesser. « La bête qui « était, et qui n'est plus : » cette bête, c'est, comme on a dit souvent, et comme on va voir encore, Rome païenne avec son idolâtrie. Le grec ajoute ; « et toutefois elle est, où quoi- « qu'elle soit : » ce qui sera examiné ci-dessous après le ỳ 10, lorsqu'on reprendra le ỳ 8.

9. « Les sept têtes sont sept montagnes... 10. « Et sept rois. » Il faut voir sur tout ceci ce qui est dit au chapitre XIII, 1.

10. « Cinq sont tombés. » Ainsi le nombre de sept est dans les sept têtes un nombre précis, puisque saint Jean les compte, et les voit passer les unes après les autres.

« Cinq sont tombés : l'un est encore, et l'autre « n'est pas encore venu. » Voici un dénoûment manifeste de la prophétie. Le Saint-Esprit situe saint Jean à l'endroit de la persécution où, de sept empereurs idolâtres sous lesquels elle avait été exercée, et que nous avons vus, XIII, 1, cinq

[1] *Isa.*, XXIII. 17. — [2] *Nah.* III, 4. — [3] *Isa.*, XLVII, 3, 8. — [4] *Jer.*, LI, 7

[1] *Ibid.* LI, 25, 47, 52. — [2] *Isa.*, XLVII, 9, 12.

étaient passés ou tombés, comme on voudra le traduire, c'est à savoir Dioclétien, Maximien, Constantius Chlorus, Galère Maximien, et Maxence. « Un était encore : » c'était Maximin. « Le septième n'était pas encore venu : c'était Licinius, qui était bien déjà empereur, mais qui n'avait pas pris encore ce caractère qui lui est propre, d'avoir exercé en particulier, après tous les autres, une persécution dont il fut le seul auteur. Alors donc, et dans le temps où saint Jean s'arrête ici, c'est-à-dire au temps de Constantin, de Licinius et de Maximin, Licinius était si éloigné de ce caractère particulier de persécuteur, qu'au contraire il était d'accord avec Constantin : et les édits qu'on publiait en faveur des Chrétiens se faisaient en commun par les deux princes [1]. Loin d'être persécuteur, Licinius fut honoré durant ce temps de la vision d'un ange. La prière que lui dicta ce bienheureux esprit pour invoquer le vrai Dieu fut mise entre les mains de tous les soldats, et ce fut à ce même Dieu que Licinius rendit grâces à Nicomédie de la victoire qu'il remporta sur Maximin [2]. Licinius demeura en cet état tant que Maximin fut au monde ; de sorte qu'il n'y a rien de plus précis que de dire, comme fait saint Jean, qu'alors les cinq premières têtes, c'est-à-dire les cinq premiers empereurs sous qui la persécution s'était exercée, étant passés, et Licinius, le septième, n'étant pas encore venu, il n'y avait que le sixième, c'est-à-dire Maximin, en état de persécuter l'Eglise.

Ce temps était précisément l'an 312 de Notre-Seigneur où Maxence fut défait par Constantin, et la croix érigée au milieu de Rome par ce prince victorieux. Dieu, qui introduit ses prophètes dans les temps futurs, les y place en tel endroit qu'il lui plaît. Quand il est question de prédire la ruine de Babylone, les prophètes paraissent assister, tantôt à la marche de Cyrus son vainqueur, tantôt au siége, tantôt au pillage. En un endroit de sa prophétie, Isaïe voit marcher Sénnachérib, et lui marque tous ses logements ; en l'autre il le voit défait dans la terre sainte, et la Judée délivrée de son joug [3]. Les prophètes voient Jésus-Christ tantôt naissant, tantôt dans sa passion et dans les souffrances, et tantôt aussi dans sa gloire [4]. Le Saint-Esprit, qui les pousse, les situe comme il veut, et il nous faut mettre avec eux dans cette même situation pour les entendre. Mettre l'apôtre saint Jean au temps que nous venons de marquer, c'était justement le mettre dans le plus beau temps de la victoire de Jésus-Christ : dans le temps où Galère Maximien venait de publier sa rétractation et son édit favorable aux Chrétiens : dans le temps où Constantin et Licinius s'étaient déclarés en leur faveur ; c'est le temps que saint Jean avait si bien vu et si clairement marqué dans les chapitres précédents ; dans le chapitre XI, lorsque les témoins, qu'on croyait morts pour jamais, avaient entendu cette voix d'en haut, qui lui disait : « Montez ici, » montez au comble de la gloire ; dans le XII, lorsque Satan perdit la bataille contre les anges, et que, précipité du ciel en terre, une voix fut entendue, qui disait : « C'est maintenant qu'est établi le règne de notre Dieu et la puissance de « son Christ [1]. »

Il sera maintenant aisé d'entendre la partie du ℣ 8 de ce chapitre, que nous avons remis à expliquer jusqu'à ce que nous eussions vu celui-ci, c'est-à-dire le 10.

8. « La bête que tu as vue était, et n'est « plus : » car saint Jean, qui avait vu d'abord la bête entière avec ses sept têtes, les vit ensuite passer les unes après les autres, selon que les persécuteurs devaient paraître plus tôt ou plus tard. Il en vint donc au point où il n'y avait qu'une tête, cinq autres étant tombées, et la septième ne paraissant pas encore. La bête alors lui dut paraître comme *n'étant plus ;* car à voir combien promptement étaient tombées les cinq autres têtes, il était aisé de juger que la sixième ne durerait guère, et que la bête tirait à sa fin ; c'est pourquoi aussi l'ange lui dit dans ce même verset, selon une leçon du grec : « Et elle va à « sa perte, » ce qui convient aussi parfaitement à la fin de ce verset, selon le grec ; car au lieu que la Vulgate porte simplement que « la bête « qui n'est plus, » le grec ajoute, « quoi-« qu'elle soit *ou* elle est pourtant ; « pour faire entendre à saint Jean que dans la langueur où elle lui paraissait, si elle était en quelque façon par un reste de vie, il la pouvait regarder comme n'étant plus, puisque même on lui déclarait que la *septième tête*, c'est-à-dire le septième persécuteur qui devait venir, durerait peu, comme nous allons voir.

10. « Et quand il sera venu : » ce septième persécuteur, Licinius. « Il faut qu'il demeure « peu ; » il avait été fait empereur en l'an CCCVII. Il avait régné glorieusement dix ou douze ans. Quatre ou cinq ans après qu'il se fut élevé contre Constantin et contre l'Eglise, il fut battu et périt, et ce fut environ l'an CCCXXIII [2]. Cette persécution dura seulement trois ou quatre

[1] *Lact.*, *De mort.*, c. 48 ; *Euseb.*, X, 5, etc. — [2] *Lact.*, *De mort.*, c. 47, 48. — [3] *Isa.*, X, 28 ; XIV, 25 ; XII, XIV ; *Jerem.*, LI, 50 et seq. — [4] *Isa.*, IX, 6 ; LIII ; *Psal.* XXI, CIX et seq.

[1] C. XII, ℣ 9, 10. — [2] *Eus.*, l. X, c. 8, 9 ; *De vit. Const.*, c. 49 et seq. ; II, 1 et seq. ; *Chron.* 320, 324.

ans ; et on la peut compter pour courte, en comparaison de la grande, qui avait duré dix ans. Au reste, il ne sert de rien de demander si Licinius avait persécuté auparavant ; car déjà on n'en voit rien : tout ce qui paraît de lui avant ce temps dont nous parlons est favorable aux Chrétiens ; et le Saint-Esprit, pour ainsi parler, s'attache à découvrir les grands caractères ; c'est-à-dire les caractères marqués et particuliers.

11. « Et la bête qui était, et qui n'est plus, est « elle-même la huitième. » Le grec porte : « Le « huitième roi, et il est des sept, et il va à sa « perte. « Voici encore un admirable dénoûment. Maximien Herculius, un des sept persécuteurs, quitta l'empire avec Dioclétien, puis le reprit, et fut appelé *Maximianus bis Augustus :* « Maximien deux fois empereur [1] . » Le voilà donc double, et en état d'être compté comme le huitième, quoiqu'il eût été un des sept.

Reste la difficulté, pourquoi ce Maximien est ici appelé la bête : mais elle demeure résolue par ce qui a été dit, XIII, 2, puisqu'on y voit que le léopard, qui représente, comme on y peut voir, Maximien surnommé Herculius, fait, en effet, le corps de la bête, comme le lion et l'ours, c'est-à-dire Dioclétien et Galère Maximien, en font la gueule et les pieds. Il est donc en un certain sens appelé la bête, parce qu'il est représenté comme en faisant le corps, quoi qu'en un autre, la bête entière soit la bête considérée tout ensemble, non-seulement avec son corps, mais encore avec ses têtes, sa gueule et ses pieds. Voilà donc pour ce qui regarde les sept têtes ; et je ne crois pas qu'il y reste la moindre difficulté. Mais le dénoûment des dix rois sera encore plus remarquable par les grands et singuliers événements que l'ange nous y va découvrir.

SECONDE PARTIE DU CHAPITRE XVII.

12. Les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu le royaume ; mais ils recevront comme rois la puissance à la même heure [2] après la bête.

13. Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête.

14. Ceux-ci combattront contre l'Agneau ; mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois ; et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus et les fidèles.

15. Il me dit encore : Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont les peuples, les nations et les langues.

16. Les dix cornes que tu as vues dans la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée, et ils la réduiront dans la dernière désolation ; ils la dépouilleront, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu.

17. Car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qu'il lui plaît [1], de donner leur royaume à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies.

18. Et la femme que tu as vue est la grande ville qui règne sur les rois de la terre.

[1] *Lact., De mort.* 26. — [2] Avec la bête.

[1] Et de conspirer à un dessein, et de donner.

—

EXPLICATION DE LA DEUXIÈME PARTIE DU CHAPITRE XVII.

Les dix rois qui détruisent Rome. — Quatre caractères de ces rois.

12. « Les dix cornes que tu as vues sont dix « rois. » L'auteur du commentaire sur l'*Apocalypse* attribué à saint Ambroise, et que nous avons vu être Bérengaude, écrivain du VIIe siècle, *Préf.*, n. 7, dit clairement que par ces dix rois sont désignés dix royaumes, « par qui « l'empire romain» a été détruit, et il compte ces destructeurs au nombre de dix, qui sont « les Perses et les Sarrasins, devenus maîtres « de l'Asie ; les Vandales, de l'Afrique ; les « Goths, de l'Espagne ; les Lombards, de l'Ita- « lie ; les Bourguignons, de la Gaule ; les Fran- « çais, de la Germanie ; les Huns, de la Panno- « nie ; les Alains et les Suèves, de beaucoup « d'autres pays qu'ils ont ravagés.» Il faut donc entendre par ces dix rois ceux qui ruinèrent Rome, et en démembrèrent l'empire, principalement en Occident. Le nombre de dix est grand pour des rois ; et il est vrai que l'Occident est déchiré presque en même temps par un grand nombre de rois qui composent de grands royaumes de ces débris de l'empire. On voit paraître à peu près dans le même temps les Vandales, les Huns, les Francs, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Hérules, à qui succèdent les Lombards, les Allemands, les Saxons ; plus que tous ceux-là, les Goths, qui sont les vrais destructeurs de l'empire. Rien ne force à se tourmenter, pour les réduire précisément au nombre de dix, encore qu'on les y pû à peu près réduire par rapport aux royaume fixes qu'ils y ont établis. Mais un des secrets de l'interprétation des prophètes est de ne pas chercher de finesse où il n'y en a point, et de ne se pas perdre dans les minuties quand on trouve de grands caractères qui frappent la vue d'abord. Nous avons déjà vu souvent que rien n'oblige aux nombres précis que lorsqu'ils sont marqués dans la prophétie comme un caractère particulier ou de la chose, ou du temps. Ici, sans qu'il soit besoin d'un plus grand détail, c'est un caractère assez remarquable que

d'un seul empire il se forme tant de grands royaumes, en diverses provinces d'Espagne, en Afrique, dans la Gaule Celtique, dans l'Aquitanique, dans la Séquanaise, dans la Grande-Bretagne, dans la Pannonie, dans l'Italie, et ailleurs, et que l'empire romain soit abattu dans sa source, c'est-à-dire en Occident, où il est né, non point par un seul prince qui commande en chef, comme il arrive ordinairement, mais par l'inondation de tant d'ennemis qui agissent tous indépendamment les uns des autres.

Ces rois qui démembrent l'empire romain ont quatre caractères marqués dans toutes les histoires ; et si nous les entendons, il n'y aura plus de difficulté dans la prophétie de saint Jean.

« Dix rois qui n'ont pas encore reçu leur « royaume : » soit qu'on entende cet *encore* du temps où saint Jean écrivait, ou de celui dans lequel nous l'avons vu situé, c'est-à-dire en l'an 312, et du temps que Constantin donna la paix, ces rois destructeurs n'avaient encore rien dans l'empire : ainsi le royaume qu'ils y devaient avoir ne leur était pas encore donné ; même, à vrai dire, ils n'avaient aucun royaume fixe, mais ils sortaient tous de leur pays, ou, en tout cas, des lieux où ils étaient, pour chercher avec tout leur peuple à s'établir ailleurs, et dans un empire étranger. C'est le premier caractère de ces rois, et il va être expliqué encore plus clairement.

« Mais ils recevront comme rois la puissance « à la même heure après la bête, » comme s'il y avait μετὰ τὸ θηρίον, mais le grec porte μετὰ τοῦ θηρίου *cum bestia, avec la bête*. Saint Irénée, André de Césarée avec Aréthas et Primase lisent comme le grec [1], et c'est une grande autorité pour l'antiquité de cette leçon. J'en trouve une autre dans saint Hippolyte [2] : car en lisant, comme le grec, μετὰ τοῦ θηρίου avec la bête, il le détache du ℣ 12, pour le mettre à la tête du 13 ; en sorte que les rois ne reçoivent pas la puissance avec la bête, mais ont avec elle un même dessein.

Outre cette diversité du texte, il y en a encore pour la version de ces paroles du grec, μίαν ὥραν : la Vulgate traduit *una hora, à la même heure, en même temps ;* d'autres traduisent, *pour une heure, pour un peu de temps*; comme s'il y avait πρὸς μίαν ὥραν. Chacune de ces versions a ses défenseurs, et parmi les Catholiques et parmi les protestants. Toutes deux sont rapportées comme indifférentes dans la Bible des Elzévirs. Mais l'ancien traducteur de saint Irénée, qui est peut-être lui-même, et qui en tout cas est devenu original, tourne *una hora*, ℣ 26, et l'autorité d'un si grave et si ancien auteur confirme beaucoup la Vulgate. Primase [1] tourne aussi de même.

Je m'en tiendrais volontiers à la leçon aussi bien qu'à la version de saint Irénée et de Primase, à cause de l'antiquité et de l'autorité de ces deux auteurs, et particulièrement du traducteur de saint Irénée.

Pour le sens il importe peu de quelle manière on lise et on traduise. Ces dix rois viendront, comme *en même temps*, dans l'empire de l'Occident pour y régner avec la bête, c'est-à-dire avec Rome, qui ne perdra pas tout à coup sa puissance ; et ce sens, qui est le plus autorisé, est en même temps le plus naturel : mais si l'on veut suivre la leçon *après la bête*, on dira qu'après que la bête, c'est-à-dire Rome, aura reçu le grand coup dans sa prise par Alaric, les rois se jetteront sur elle comme *en même temps* et par un commun effort, pour envahir ses provinces, ce qui est très-véritable.

Il est vrai aussi que ces rois s'entendront avec Rome, comme la suite le fera paraître, et régneront avec elle ; mais ce sera *pour un peu de temps*, parce qu'ils se tourneront bientôt contre elle. Tout cela va être éclairci.

Enfin, si nous lisons avec saint Hippolyte, *avec la bête*, à la tête du verset suivant, en sorte que les dix rois aient un même dessein, non-seulement entre eux, mais encore avec la bête et avec l'empire romain, il faudra rapporter cela au temps où ils étaient unis, comme on va voir.

13. « Ceux-ci ont un même dessein : » c'est le dessein de s'établir dans les terres de l'empire romain, et c'est ici une suite du caractère que nous venons de remarquer. Les rois dont il s'agit ne sont pas des rois comme les autres, qui cherchent à faire des conquêtes sur l'empire pour en agrandir leur royaume ; ce sont tous rois sans royaume, du moins sans aucun siége déterminé de leur domination, qui cherchent à s'établir et à se faire un royaume dans un pays plus commode que celui qu'ils ont quitté. On ne vit jamais à la fois tant de rois de ce caractère qu'il en parut dans le temps de la décadence de l'empire romain ; et voilà déjà un caractère bien particulier de ce temps-là : mais les autres sont beaucoup plus surprenants.

« Et ils donneront leur force et leur puis- « sance à la bête : » leurs armées seront à la solde de Rome et dans l'alliance de ses empe-

[1] *Iren.*, v. 26; *Prim.*, l. x, *in Apoc.*, hic And. Cæs. et Areth. hic. — [2] Hipp. *Gud.*, cap. 38, p. 51.

[1] Lib. x *in Apoc.*

reurs. C'est le second caractère de ces rois destructeurs de Rome, et la marque de la décadence prochaine de cette ville, autrefois si triomphante, de se trouver enfin réduite à un tel point de faiblesse, qu'elle ne puisse plus composer d'armées que de ces troupes de barbares, ni soutenir son empire qu'en ménageant ceux qui le venaient envahir.

Ce temps de faiblesse est très-bien marqué dans ces paroles de Procope : « Alors la majesté des princes romains était si affaiblie, qu'après avoir beaucoup souffert des barbares, elle ne trouvait point de meilleur moyen de couvrir sa honte qu'en se faisant des alliés de ses ennemis, et en leur abandonnant jusqu'à l'Italie, sous le titre spécieux de confédération et d'alliance [1]. » Le même auteur a remarqué qu'il y avait déjà longtemps qu'on était tombé dans cette faiblesse, « puisque, dès le temps du roi des Goths, Alaric, on avait reçu dans l'alliance les Syriens, les Alains et les Goths ; ce qui fit, dit-il, qu'on eut beaucoup à souffrir d'Alaric [2]. » En effet, on fit avec lui divers traités, tous malheureux, pour l'empêcher de prendre Rome [3]. On l'entretenait encore d'espérances pendant que la puissance romaine tombait en morceaux. Saint Jérôme, nous représentant les ennemis innombrables qui la déchiraient un peu avant la prise de Rome, n'osait nommer les Goths, que l'on comptait encore parmi les amis [4]. Honorius avait consenti qu'ils se missent en possession de la Gaule et de l'Espagne, et enfin, faute d'avoir tenu ce traité Rome périt [5].

Il était bien visible que, par ces honteux, mais nécessaires ménagements, Rome ne se sauvait pas ; elle ne faisait qu'un peu différer sa perte, et mettait cependant ses ennemis dans son sein. Valens ressentit le mauvais effet d'un si faible et si dangereux conseil. Les Goths, qu'il avait reçus dans une province romaine, le firent périr ; cependant il est certain qu'on les y avait mis pour les garder, et c'est pourquoi saint Ambroise écrivait à l'empereur Gratien : « Comment a-t-on pu croire que l'empire romain « pût être en sûreté sous une telle garde [6] ? » Outre les Alains et les Goths on trouve encore dans Procope, parmi les alliés des Romains, les Hérules et les Lombards [7], c'est-à-dire les maîtres futurs de Rome et de l'Italie. Sous Théodose le Grand et sous ses enfants, nous voyons les Francs, nos ancêtres, tenir un rang considérable dans l'armée romaine, sous la conduite d'Arbogaste, leur chef, qui pouvait tout dans l'empire [8].

[1] *Procop., De bell Goth.*, l. I, init. — [2] *Ibid.* — [3] *Zoz.*, V, VI. — [4] Epist. 2, *ad Ageruch.* — [5] *Jorn., De reb., Goth.* — [6] *Ambr., De fid., ad Grat.*, lib. II, sub fin. — [7] *Ibid.*, II, III. — [8] *Zoz.*, IV, etc.

Les Alains et les Huns servaient contre Radagaise dans l'armée d'Honorius, sous la conduite de Stilicon [1]. Uldis, roi des Huns, est allié de Romains. Les mêmes agirent contre Alaric [2] Les Vandales furent reçus par Constantin dans la Pannonie, et y demeurèrent très-obéissants aux empereurs [3]. Les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Goths sont dans l'armée d'Aétius, général romain, au rang des troupes auxiliaires contre Attila [4]. Et pour nous attacher aux Goths, à qui appartient principalement ou la gloire ou le déshonneur d'avoir vaincu Rome et désolé son empire, on les voit dans les armées de Constantin, de Julien l'Apostat, de Théodose le Grand, de son fils Arcadius [5]. On les voit dans celles d'Honorius, dont ils détruisirent l'empire ; et il n'y a rien de plus exprès que ce que dit Paul Orose, que Rome fut prise par *Alaric, qui était l'un de ses comptes*, c'est-à-dire l'un des principaux officiers de son empire [6]. Ce même Alaric, le vainqueur de Rome, qui commanda sous Honorius, dont il abattit l'empire, avait déjà commandé sous Théodose dans la guerre contre Eugène. Ayant même été honoré en cette occasion des dignités romaines [7], il fut créé capitaine et général par Honorius, στρατήγος [8]. Ce qui montre que les armées de ce roi goth, aussi bien que celles des autres, étaient devenues romaines, Synèse, dans son discours à Arcade, lui représente les inconvénients d'avoir tant de Barbares à la solde des Romains. Il était donc très-véritable que Rome, dans un certain temps marqué de Dieu, devait être soutenue par ceux qui la devaient détruire à la fin, comme il sera dit, vers. 16. 17.

Prédire cet état de Rome de si loin, comme fait saint Jean, c'était, après avoir vu les premières causes de sa chute dans la prise de Valérien, en pénétrer tous les progrès, et voir enfin la disposition la plus prochaine de sa perte.

14. « Ceux-ci combattront contre l'Agneau, « mais l'Agneau les vaincra. » L'auteur du VIIe siècle, dont nous avons déjà parlé, dit sur ce verset : « Ils ont combattu contre l'Agneau, parce qu'ils ont fait mourir le peuple de Dieu ; mais l'Agneau les vaincra, parce que ces peuples se sont soumis pour la plupart au joug de Jésus-Christ. « Voici un troisième caractère de ces rois : d'abord ils seront tous idolâtres, et à la fin, ils deviendront Chrétiens ; et les Goths, qu'il faut principalement regarder pour les raisons qu'on a vues, n'avaient pas seulement été idolâtres,

[1] *Zoz.*, lib. V ; *Oros.*, VII, c. 39. — [2] *Zoz.*, l. VI. — [3] *Jorn., De reb. Goth.* — [4] *Id., ibid.* — [5] *Jorn., De reb. Goth., Oros.*, l. VII. 35! *Zoz.*, III; *Proc., De bell., Vand.*, l. I, init. — [6] Paul. *Oros.*, l. II, c. 3. — [7] *Soz.*, l. VIII, c. 10. — [8] *Ibid.*, c. 4, 8, 25.

mais encore de cruels persécuteurs, témoin cet Athanaric, roi des Goths, païen, sous qui un nombre infini de Chrétiens reçut la couronne du martyre, comme le rapporte saint Augustin [1].

Les voilà donc qui combattent l'Agneau. Apprenons des mêmes auteurs comme l'Agneau les a vaincus : c'est, dit Orose, « qu'en s'établissant dans l'empire, ils ont appris le christianisme dans son sein, et qu'on a vu les Eglises de Jésus-Christ remplies de Huns, de Suèves, de Vandales, de Bourguignons et de tant de sortes de peuples, à la confusion de ceux des Romains qui demeuraient obstinés dans leur erreur au milieu des Chrétiens [2]. » Saint Augustin dit souvent la même chose.

Il est vrai qu'une partie de ces Barbares furent ariens ; mais il y eut parmi eux une infinité de Catholiques. Les Bourguignons l'étaient d'abord, quoiqu'après ils se soient pervertis. Pour les Français, on sait combien véritable a été leur conversion. Celle des Saxons n'a pas été moins sincère en Angleterre. Tous les Goths se convertirent à la fin [3] ; et avant même qu'ils fussent Catholiques, c'était déjà un commencement de la victoire de l'Agneau, de les avoir mis au nombre des Chrétiens.

16. « Les dix cornes. . . haïront la prostituée. » C'est Rome, dit notre auteur du VIIe siècle, qui « était encore la prostituée dans les réprouvés « qu'elle contenait dans son sein. » Ajoutons à cette raison qu'elle était encore la prostituée, après même que Constantin y eut érigé l'étendard de la croix, puisqu'on y voyait encore les idoles de tous côtés. Ce fut une des raisons de bâtir Constantinople, parce qu'après avoir détesté les idoles, Constantin voulut avoir une ville où il n'y en eût plus [4]. C'était mériter plus que jamais le nom de prostituée, que d'aimer toujours ses idoles, malgré l'exemple et les défenses de ses empereurs, que de s'y livrer de nouveau à la première occasion, comme il arriva sous Julien ; que de soupirer toujours après ces amants impurs, et d'en oser demander la jouissance à ses princes ; que de s'y abandonner à la dérobée, autant qu'elle pouvait, et de persévérer dans ce dessein criminel jusque dans le temps de sa prise, comme on a vu.

« Ils haïront la prostituée. » Ils la haïront d'abord puisqu'ils viendront pour la piller et pour ravager son empire. Ils auront toujours cette haine dans leur cœur, puisqu'ils ne perdront jamais le dessein de profiter de ses pertes : néanmoins ils la soutiendront quelque temps pour les raisons qu'on a vues ; mais à la fin, « ils la « réduiront dans la dernière désolation, » lorsque Rome fut saccagée et tout l'empire mis en proie. « Ils dévoreront ses chairs, » ses trésors et ses provinces. « Et ils la feront brûler dans le « feu. » C'est le quatrième caractère de ces rois, d'avoir enfin mis sous le joug la ville la plus triomphante qui fût jamais et d'en avoir désolé l'empire qui n'avait jamais vu son pareil depuis l'origine du monde. Au reste, on n'a pas besoin d'attendre Totila pour trouver l'embrasement de Rome, comme font quelques interprètes [1]. Sans descendre plus bas qu'Alaric, il avait menacé Rome du feu [2]. A la fin il tint parole. Saint Augustin, aussi bien qu'Orose, tous deux auteurs du temps, nous marquent trop clairement l'embrasement parmi les maux que souffrit Rome, pour nous en laisser aucun doute [3]. C'est aussi ce qui fait dire à saint Jérôme : « La plus illustre des villes et la capitale de l'empire romain, a été consumée par un seul embrasement ; ces églises autrefois si saintes, sont tombées en cendres [4]. » Il dit ailleurs « que les plus illustres de la noblesse de Rome virent alors leurs maisons pillées et brûlées ; que, du milieu de la mer sainte Probe qui s'enfuyait, contemplait sa patrie fumante, et que ses citoyens en virent les cendres [5]. » Notre auteur du VIIe siècle, en expliquant ce verset, remarque « que ces rois haïrent Rome, parce qu'ils prirent les armes pour renverser son empire, qu'ils en pillèrent les trésors, et qu'ils en brûlèrent les villes. » Socrate écrit aussi qu'Alaric ayant pris Rome, les Barbares brûlèrent une grande partie des admirables ouvrages de cette ville, en partagèrent les richesses, et firent mourir un grand nombre de sénateurs par divers genres de supplices. Ce qui sert à expliquer tout ce verset 16.

17. « Car Dieu leur a mis dans le cœur. . . . . » Voici le grand mot : c'est que Dieu gouverne les cœurs des hommes, en sorte qu'ils n'avancent qu'autant qu'il lui plaît. C'est lui qui retenait les Goths durant tout le temps qu'il voulait laisser aux Romains pour faire pénitence ; et quand ce temps fut écoulé, il lâcha la bride aux vainqueurs, et marqua son doigt tout-puissant à la manière que nous avons vue [6].

18. « Et la femme que tu as vue. . . » Encore que l'ange ait fait voir assez clairement qu'il parlait de Rome, vers. 9, 15, néanmoins, après avoir montré clairement le supplice de cette ville superbe, il s'explique encore à la fin en paroles claires : « La femme, dit-il, est la grande ville

[1] *De civ. Dei*, lib. XVII, c. 51, et Paul. *Oros.*, VII, 32. — [2] *Oros.*, *Ibid.*, 41. — [3] Paul. *Oros.*, l. VII, 14; *ibid.* 32, *Soz.*, l. VII, c 30. — [4] *Oros.*, l. VII, c. 8; *Soz.*, lib. II.

[1] Grot. hic, etc. — [2] *Zoz.*, v. — [3] *Aug.*, *De excid. urb.*, *serm.*; *Oroz.*, l. VII. — [4] Epist. 12 *ad Gaudent.* — [5] *De virgin.*, *ad Demet*, — [6] *Histoire abrégée*. n. 14.

« qui règne sur les rois de la terre, » qui était du temps de saint Jean le caractère le plus manifeste et le plus certain de Rome.

La destinée en est donc marquée très-distinctement dans ce chapitre. On voit la cause de sa chute dans la persécution dont on nous marque les circonstances les plus particulières dans la première partie du chapitre. Voilà le crime pour lequel elle est condamnée au dernier supplice, et on voit les moyens prochains de l'exécution dans les rois dont les caractères sont si bien marqués ; rois qui viennent envahir l'empire ; rois qui le soutiennent lorsque Dieu ne veut pas encore qu'il tombe ; rois qui le font périr sans ressource ; rois premièrement ennemis de Jésus-Christ, et enfin ses disciples. Qu'on dise maintenant qu'il n'y a point de Providence ni de prophétie !

Pour moi, en lisant celle de saint Jean, j'y vois le caractère de toutes les autres prédictions prophétiques ; je m'y sens conduire insensiblement du plus obscur au plus clair, des idées les plus générales et les plus confuses aux plus nettes et aux plus distinctes. C'est ainsi qu'on trouve les vérités découvertes peu à peu et de plus en plus dans Isaïe, dans Jérémie, dans Daniel. Saint Jean, par la même voie, mais d'une manière, je l'oserai dire, encore plus nette, plus précise et plus ordonnée, est conduit au grand événement qu'il devait annoncer ; surtout depuis le chapitre XI, où il commence à y entrer, on va de lumière en lumière. Là paraissent les persécutions, les victoires, les châtiments, et toutes ces choses avec les grands traits qui les rendent reconnaissables. Ces grands traits sont des faits importants, des faits uniques, tels que ceux que nous avons remarqués dans toute la suite de ces prédictions, et ces caractères marqués se découvrent à mesure qu'on avance. Quand on vient par tous ces progrès au chapitre XVII, on croit voir les cieux ouverts, et tout le secret de la destinée de Rome révélé ; et en ramassant ensemble tous les traits et toute la suite, ce n'est plus une prophétie, mais une histoire.

CHAPITRE XVIII.

Chute de la grande Babylone. — Toute la terre dans l'effroi à la vue de sa désolation.

1. Après cela je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance ; et la terre fut éclairée de sa gloire.

2. Il cria de toute sa force, en disant : Elle est tombée la grande Babylone, et elle est devenue la demeure des démons, et la retraite de tout esprit impur, et de tout oiseau impur, et qui donne de l'horreur,

3. Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution ; et les rois de la terre se sont corrompus avec elle ; et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.

4. J'entendis aussi une autre voix du ciel, qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies.

5. Parce que ses péchés [1] sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités.

6. Rendez-lui comme elle vous a rendu ; rendez-lui au double selon ses œuvres ; faites-la boire deux fois autant dans le même calice où elle vous a donné à boire.

7. Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices ; car elle dit en son cœur : Je suis reine, je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le deuil.

8. C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront en un jour, et elle sera brûlée par le feu : parce que c'est [2] un Dieu puissant qui la jugera.

9. Les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement.

10. Ils se tiendront loin d'elle dans la crainte de ses tourments, en disant : Malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en un moment.

11. Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle ; parce que personne n'achètera plus leurs marchandises ;

12. Ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toute sorte de bois odoriférant, et de meubles, d'ivoire, de pierres précieuses d'airain, de fer et de marbre.

13. De cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleurs de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux, de chariots [3], d'esclaves et d'âmes d'hommes.

14. Les fruits qui faisaient tes délices t'ont quittée ; toute délicatesse et toute magnificence est perdue pour toi, et [4] on ne les trouvera plus jamais.

15. Ceux qui lui vendaient ces marchandises, et qui s'en sont enrichis, s'éloigneront d'elle dans la crainte de ses tourments ; ils en pleureront, et ils en gémiront.

16. Ils diront : Malheur ! malheur ! cette grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierreries et de perles.

17. Elle a perdu en un moment ces grandes richesses ; et tous les pilotes, ceux qui font voyage sur la mer, les mariniers, et tous ceux que sont employés sur les vaisseaux, se sont arrêtés loin d'elle,

18. Et se sont écriés en voyant [5] le lieu de son embrasement, et ils ont dit : Quelle ville a jamais égalé cette grande ville ?

19. Ils se sont couvert la tête de poussière, et ils ont jeté des cris mêlés de larmes et de sanglots, en disant : Malheur ! malheur ! cette grande ville,

[1] L'ont suivie. — [2] Le Seigneur. — [3] De corps et. — [4] Tu ne les trouveras. — [5] La fumée.

qui a enrichi de son abondance tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, a été ruinée en un moment.

20. Ciel, rejouissez-vous sur elle, et vous, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle.

21. Alors un ange fort leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer, en disant : Babylone, cette grande ville, sera ainsi précipitée, et elle ne se trouvera plus.

22. Et la voix des joueurs de harpes, des musiciens, des joueurs de flûtes et de trompettes, ne s'entendra plus en toi : nul artisan, nul métier ne se trouvera plus en toi; et le bruit de la meule ne s'y entendra plus.

23. Et la lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus, car tes marchands étaient des princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantements.

24. Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre.

—

EXPLICATON DU CHAPITRE XVIII.

Chute et désolation de Rome sous Alaric.

1. « Je vis un ange... ayant une grande puis- « sance ; et la terre fut éclairée.... » C'est celui qui va annoncer le grand ouvrage de la vengeance prochaine, qui éclatera comme le soleil par toute la terre.

2. « Elle est tombée, la grande Babylone, » tiré d'Isaïe, XXI, 9, et de Jérémie, LI, 8.

« Elle est devenue la demeure des démons. » Dans le style de l'Ecriture, les lieux désolés sont représentés comme abandonnés, non-seulement aux oiseaux de mauvais augure, mais encore aux spectres et aux démons[1], qui sont façons de parler tirées du langage populaire.

On dira que Rome ne fut pas si entièrement désolée par Alaric, qu'on ne la voie réparée bientôt après : mais Babylone elle-même, qui est choisie par le Saint-Esprit pour nous représenter la chute de Rome, aussi bien que son impiété et son orgueil, n'a pas été détruite d'une autre sorte. Après sa prise et son pillage sous Cyrus, on la voit encore subsister jusqu'au temps d'Alexandre avec quelque sorte de gloire, mais qui n'était pas comparable avec celle qu'elle avait eue auparavant. Ce qui fait que les prophètes la regardent comme détruite, c'est à cause qu'elle fut en effet saccagée, et qu'il n'y eut jamais aucune ressource à la perte qu'elle fit de son empire. Rome a été poussée bien plus loin, puisqu'en perdant son empire, elle est devenue le jouet des nations qu'elle avait vaincues, le rebut de ses propres princes, et la proie du premier venu, comme on a vu [2].

[1] *Jer.* LI, 37, *Isa.*, XIII, 21, 22; XXXIV, 14. — [2] *Histoire abrég.* 14. 16.

Il est bon aussi de se souvenir combien grand fut le désastre de Rome, ravagée par Alaric. Outre tout ce qu'on en a rapporté de saint Augustin, de Paul Orose et de saint Jérôme, ce dernier nous la représente « comme devenue le sépulcre de ses enfants, comme réduite par la famine à des aliments abominables, et ravagée par la faim avant que de l'être par l'épée ; de sorte qu'il ne lui restait qu'un petit nombre de ses citoyens, et que les plus riches, réduits à la mendicité, ne trouvèrent de soulagement que bien loin de leur patrie, dans la charité de leurs frères[1]. »

3. « Toutes les nations ont bu du vin de la « colère de sa prostitution. » Hébraïsme : c'est-à-dire du vin de sa prostitution digne du châtiment rigoureux.

« Ont bu du vin[2]. » Le vice et l'erreur enivrent comme un vin fumeux qui fait perdre la raison.

« Les marchands de la terre se sont enrichis « de l'excès de son luxe. » Ce n'est pas seulement l'idolâtrie de Rome que Dieu punit, c'est son luxe et son orgueil.

4. « Sortez de Babylone, mon peuple. » Ainsi dans Jérémie : « Fuyez du milieu de Babylone, « et que chacun sauve son âme[3]. » Tout cela ne signifie autre chose, sinon qu'il fallait sortir de Rome, ainsi qu'autrefois de Babylone, comme d'une ville pleine d'impiété, et qui enfin allait périr. « De peur que vous n'ayez part à ses pé- « chés, » c'est-à-dire à la peine de ses péchés, ou, si l'on veut, à sa corruption, à son luxe, à ses idolâtries, où elle tâchait d'attirer tous ses habitants, comme on a vu[4].

« Et que vous ne soyez enveloppés dans ses « plaies. » Il fallait que les anciens Juifs sortissent de Babylone pour n'être pas enveloppés dans son supplice. Saint Jean applique à Rome cette parole, comme les autres qui ont été dites pour Babylone.

Dieu en fit sortir son peuple en plusieurs manières. Premièrement, en retirant de cette vie ceux à qui il voulait épargner la douleur de voir périr une telle ville. Ainsi saint Jérôme a dit du pape saint Anastase « que Rome ne le put posséder longtemps, et que Dieu l'avait enlevé du monde de peur que la capitale de l'univers ne fût abattue sous un si grand évêque[5]. »

Secondement, dans les approches de la prise de Rome, une sécrète Providence en éloigna plusieurs gens de bien, et entre autres le pape Innocent, « qu'elle fit sortir, comme autrefois

[1] Epist. 16, *Ad princip*, *Proœm. Com. in Ezech.*, lib. III, VII, etc. Voy. *Pref.*, n. 10, et sur le chap. XVII, 16. — [2] Ci-dessus XVII, 2. — [3] *Jérem.*, LI, 6. — [4] *Hist. abr.*, n. 13, 14. — [5] *Hier.*, epist. 16.

le juste Lot de Sodome, de peur qu'il ne vît la ruine d'un peuple livré au péché[1]. » Nous avons vu aussi sainte Mélanie, avec plusieurs grands de Rome, en sortir dans le même temps par une espèce de pressentiment de la ruine de cette grande ville [2]. Longtemps auparavant, Dieu avait mis dans le cœur à sainte Paule et à beaucoup d'illustres Romains de se retirer à Béthléem avec leur famille [3]. Et, en général, nous apprenons de Paul Orose qu'un grand nombre de Chrétiens se retirèrent de Rome, suivant ce précepte de l'Evangile [4] : « Quand « ils vous poursuivront dans une ville, fuyez en « une autre : » ce que ceux qui ne croyaient pas à l'Evangile ne firent point, et se trouvèrent accablés [5].

Troisièmement, dans le sac de la ville, Dieu prépara un asile, hors de Rome, dans l'église de saint Pierre, à tous ceux qui s'y réfugièrent, car Alaric l'avait ainsi ordonné ; et encore que les païens aient profité de cette ordonnance, on ne doute point qu'elle ne fût faite principalement pour les Chrétiens [6]. L'Egypte, l'Afrique, tout l'Orient, et principalement la Palestine, tout l'univers enfin fut rempli de Chrétiens sortis de Rome, qui trouvèrent un refuge assuré dans la charité de leurs frères, comme le raconte saint Jerôme [7].

Quatrièmement, pour ce qui est des élus de Dieu, qui moururent dans cette guerre, ce furent ceux-là, dit saint Augustin, qui sortirent le plus glorieusement et le plus sûrement de Babylone, puisqu'ils furent éternellement délivrés du règne de l'iniquité, et furent mis en un lieu où ils n'eurent à craindre aucun ennemi, ni parmi les démons, ni parmi les hommes [8].

5. « Ses péchés sont montés jusqu'au ciel. » Le grec : « L'ont suivie jusqu'au ciel. » Ils l'ont poursuivie jusqu'au jugement de Dieu, comme nous lisons de Babylone : « Son jugement est « monté aux cieux [9]. »

6. « Rendez-lui comme elle vous a rendu. » Claudius II tailla en pièces trois cent vingt mille Goths, et coula à fond deux mille de leurs vaisseaux. Toutes les provinces furent remplies d'esclaves de cette nation [10], et du temps même de la prise de Rome, après la défaite de Radagaise, le nombre des esclaves goths fut infini : « On les vendait comme des bêtes, et on en avait, » dit Orose, « des troupeaux entiers pour un écu [11]. » Ainsi, c'est avec raison qu'on dit aux Goths : Faites à Rome comme elle vous a fait ; outre qu'il les faut ici regarder comme les vengeurs de l'injure commune de toutes les nations.

[1] *Aug., De excid. urb.*, VII; *Oros.*, VII, 39. — [2] *Hist. Lausiac.* c. 118; *Préf.*, n. 8. — [3] *Hier.* epist. 7. — [4] *Matth.*, X, 23. — [5] Paul. *Oros.*, l. VII, c. 41, 49. — [6] *Aug., De civit.*, l. I, 1, ; *Oros.*, l. b. VII, 39. — [7] Epist. 12, *ad Gaud.*; *Proœm. in Ezech.*, lib. III, XII. — [8] *Aug. De urb. excid.*, c. 6. — [9] *Jer.*, LI, 9. — [10] Treb. *Pol., in Claud.* — [11] *Oros.*, l. VII, c. 37.

7. « Elle dit en son cœur : Je suis reine... » C'est ce qu'Isaie faisait dire à Babylone : « Je « dominerai éternellement ; il n'y a que moi « sur la terre, et je ne saurai jamais ce que c'est « qu'afflictions [1]. » Rome vantait, à son exemple, l'éternité de son empire, et un des blasphèmes que les saints Pères lui reprochent était de s'être appelée la ville éternelle [2] : titre qu'on trouve encore dans une inscription qui fut faite six ou sept cents ans avant sa prise, à l'occasion de ses murailles rebâties [3].

8. « Elle sera brûlée par le feu : » sous Alaric même [4].

9. « Les rois de la terre... pleureront sur « elle : » la chute d'une si grande ville, qu'on regardait comme la maîtresse de l'univers, étonnera tout le genre humain.

« Qui se sont corrompus avec elles, pleureront. » Tout ce qui restait de rois alliés de Rome et de grands, qui avaient pris part ou à ses idolâtries, ou à son ambition et à son luxe, s'affligera de sa perte.

10. « Malheur ! malheur ! *Vœ* ! » Le voilà, ce troisième et dernier *Vœ*, que nous attendions depuis si longtemps, et depuis le ℣ 14 du chap. XI. Il retentit encore ci-dessous, ℣ 16. « *Vœ, Vœ* ! Malheur, malheur ! Hélas, hélas ! la grande ville de Babylone ! Et encore au ℣ 19, « *Vœ vœ* ! Malheur, malheur ! » Ne le cherchons plus, ce terrible *Vœ*, le voilà, sans qu'il soit besoin de nous le faire remarquer. Un cri si perçant, et si souvent répété, se fait assez remarquer lui-même.

13. « D'esclaves et d'âmes d'hommes. » Le grec σωμάτων, qui veut dire *corps*, ce que la Vulgate a très-bien rendu par le mot de *mancipia*, comme le prouve très-clairement Drusius, savant protestant, sur ce passage. On le trouve dans les critiques d'Angleterre. *D'âmes d'hommes*, c'est-à-dire d'hommes en général, selon la façon usitée dans toutes les langues, et en particulier dans la langue sainte [5]. Mais ici, comme saint Jean oppose les hommes aux esclaves, il faut entendre par hommes les hommes libres ; car on vend tout, esclaves et libres, dans une ville d'un si grand abord. D'autres, au contraire, veulent, par les âmes, entendre les esclaves, qui n'ont que leur âme en leur puissance [6] : mais le premier sens paraît meilleur.

18. « Le lieu de son embrasement. » Gr. « la

[1] *Isa* XLVII, 6, 8. — [2] *Hier.*, ep. 61, *Ad Alg.*, q. 11. — [3] Ap. Bar., tom. V, an. 103. — [4] Ci-dessus. XVII, 16. — [5] *Gen.*, XLVI, 26. — [6] *Grot.* sur ce verset.

« fumée de son embrasement. » ce qui convient mieux à ce qui est dit, XIX, 3 : « Et la fumée « s'élève aux siècles des siècles. »

20. « Réjouissez-vous sur elle. » La voix dont il est parlé (sup. 4) est ici adressée aux apôtres et aux prophètes ; et Dieu montre par là qu'il découvre aux âmes saintes les jugements qu'il exerce sur la terre. D'où vient qu'il en est loué par ces âmes bienheureuses, XX, 1, 2.

21. « Un ange fort leva, » imité de Jérémie, II, 93, 54.

22. « Et la voix des musiciens... et le bruit de « la meule... Et la lumière... » Imité de Jérémie [1]. Tout est triste tout est ténébreux, tout est mort dans une ville saccagée. « Les mar- « chands étaient princes de la terre : « imité d'Ezéch.[2], au sujet de la ruine de Tyr. En général, il faut conférer tout ce chapitre avec le XXVIIe d'*Ezéchiel*.

« Et on a trouvé dans cette ville le sang des « prophètes et le sang des saints, et le sang de « tous ceux qui ont été tués sur la terre. » Tout ce qu'il y a eu de martyrs dans les provinces ont péri par les décrets et par les exemples de Rome ; et pour étendre encore plus loin cette pensée, ceux qui répandent le sang innocent portent la peine de tout le sang innocent répandu depuis le sang d'Abel[3].

CHAPITRE XIX

Les saints louent Dieu, et se réjouissent de la condamnation de Babylone. — Le Verbe paraît avec ses saints ; avec eux il défait les impies. — La bête, le faux prophète, et tous les méchants, sont éternellement punis.

1 Après cela j'entendis dans le ciel [4] un bruit comme d'une grande troupe, qui disait : *Alleluia* ! Salut gloire [5] et puissance à notre Dieu :

2. Parce que ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs, que ses mains ont répandu.

3. Et ils dirent une seconde fois : *Alleluia*. Et la fumée de son embrasement s'élève dans les siècles des siècles.

4. Alors les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent, et adorèrent Dieu qui était assis sur le trône en disant : *Amen*, *Alleluia*.

5. Et il sortit du trône une voix qui dit : Louez notre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs, et qui le craignez, petits et grands.

6. Et j'entendis un bruit comme d'une grande troupe, comme le bruit des grandes eaux, et comme des grands coups de tonnerre, qui disaient : *Alleluia* ; parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-puissant règne.

7. Réjouissons-nous, soyons dans la joie, et donnons-lui la gloire : parce que les noces de l'Agneau sont venues, et que son épouse s'y est préparée.

[1] [illegible] XXV, 25. — [illegible] XXI, 55. —
[4] [illegible] Honneur et puissance au Seigneur notre Dieu.

8. Et il lui a donné de se vêtir d'un fin lin [1] net et blanc ; et ce fin lin est la justice des saints.

9. L'ange me dit alors : Ecrivez : Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau, et il ajouta : Ces paroles de Dieu sont véritables.

10. Aussitôt je me jetai à ses pieds pour l'adorer ; mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire : je suis serviteur comme vous et comme vos frères, qui ont rendu témoignage de Jésus. adorez Dieu, car l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus.

11. Je vis alors le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc : celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat justement.

12. Ses yeux étaient comme une flamme de feu : il avait plusieurs diadèmes sur sa tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui.

13. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu.

14. Les armées qui sont dans le ciel suivaient sur des chevaux blancs, vêtus d'un lin blanc et pur.

15. Et il sort de sa bouche une épée à deux tranchants, pour en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant.

16. Et il porte [2] écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.

17. Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute voix, en disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu de l'air : Venez, et assemblez-vous au grand souper de Dieu.

18. Pour manger la chair des officiers de guerre, la chair des rois, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair de tous les hommes libres et esclaves, petits et grands.

19. Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval, et à son armée.

20. Mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait des prodiges en sa présence, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête, et qui avaient adoré son image : et les deux furent jetés vifs dans l'étang brûlant de feu et de soufre.

21. Les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval ; et tous les oiseaux se soûlèrent de leur chair.

EXPLICATION DU CHAPITRE XIX.

Les jugements de Dieu connus aux saints. — L'adoration refusée par les anges.

1. « Après cela j'entendis.... » Les saints invités à louer Dieu [3], le font ici avec un grand éclat ; et saint Jean, selon sa coutume, après les spectacles les plus affreux, en représente de plus doux.

7. « Réjouissons-nous... les noces de l'Agneau « sont venues. » A l'occasion de la ruine de l'idolâtrie et de la gloire de l'Eglise, il parle de

[1] Net et éclatant. — [2] Ce nom est écrit. — [3] *Apoc.*, XVIII, 20.

la gloire éternelle, et ensuite, dans le verset 17, du jugement et du supplice éternel.

10. « Je me jetai à ses pieds. » Ou il prit cet ange pour Jésus-Christ même, et il lui voulut rendre un honneur divin; ou bien, s'il lui voulut rendre un honneur convenable à la nature angélique, et tel que les saints de l'Ancien Testament le rendaient aux anges qui leur apparaissaient, l'ange refuse de le recevoir d'un apôtre. Aussi saint Jean crut si peu avoir manqué, qu'après l'avertissement de l'ange, il lui rend encore le même honneur, que l'ange, refuse de nouveau [1], pour égaler le ministère apostolique et prophétique à l'état angélique [2].

11. « Je vis... le ciel ouvert. » On voit ici une peinture admirable de Jésus-Christ, pour montrer que c'est lui qui a fait tout ce qu'on vient de voir et qui va achever de détruire les impies dans son dernier jugement.

12. « Un nom... que nul ne connaît que lui « son nom est le Verbe de Dieu. » Nul autre que lui ne comprend la dignité de ce nom.

13. D'une robe teinte de sang. » Il semble qu'il parle ici du sang de ses ennemis, comme en Isaïe, LXIII, 1, 2, 3, d'où est pris encore ce qui est dit ici ℣ 15 : *Il foule la cuve du vin*, quoiqu'on puisse dire aussi que la robe de Jésus-Christ, c'est-à-dire son humanité, est teinte de son sang.

17. « Et je vis un ange... dans le soleil. » C'est ici la grande et éclatante destruction de ceux qui ont fait la guerre à Dieu durant tout le cours des persécutions.

18. « Pour manger la chair des rois ; » *Ezech.*, XXXIX, 17.

19. « Et je vis la bête... » C'est une récapitulation et répétition abrégée de ce qui a été représenté au long dans les visions précédentes.

20. « Les deux furent jetés.... » C'est après la vengeance sur la terre, le supplice éternel de l'autre vie. Remarquez ici l'effet le plus terrible du dernier *Væ*! où, par des malheurs extrêmes on est précipité dans l'enfer. Remarquez encore qu'il n'y a ici que la bête et le faux prophète qui y soient jetés ; le dragon, qui les animait, n'y est jeté qu'au chapitre XX, 9, dont nous dirons alors la raison.

21. « Tués par l'épée qui sortait de la bouche, » comme il a été dit ci-dessus, I, 16.

Objection des protestants contre l'interprétation précédente.

Nous avons, avec la grâce de Dieu, conduit les prédictions de saint Jean, depuis les temps de Trajan et d'Adrien jusqu'à la destruction de Rome, qui était comme le terme de sa prophétie. Que si les protestants doutent encore que ce ne soit à ce grand événement qu'elle se termine, j'ai encore à leur opposer ce raisonnement tiré de leurs propres principes ; car ils sont tous demeurés d'accord que le démembrement de l'empire romain était marqué dans les dix rois du chapitre XVII, donc la ruine de Rome, qui suit incontinent après dans le chapitre XVIII, est la ruine qui accompagne ce démembrement, c'est-à-dire la ruine causée par Alaric ; autrement il n'y aura plus ni suite, ni enchaînement dans la prophétie ; et pour en faire le commentaire, il n'y aura qu'à jeter en l'air tout ce qu'on voudra. Par conséquent il faut croire que saint Jean a eu en vue cet événement et les protestants ne l'ont pu nier sans se démentir eux-mêmes. Mais, parce qu'ils prétendent avoir des raisons pour montrer que cette prise de Rome par Alaric et les Goths ne répond pas suffisamment à ce que dit saint Jean de la chute de cette ville, les voici en peu de mots, comme on les trouve ramassés, par ordre, de tous les auteurs protestants dans la *Synopse d'Angleterre* [1].

1re *objection.* — La chute dont parle saint Jean est une chute dernière et irréparable.

Réponse. — Au contraire, nous avons fait voir que c'est une semblable à celle de Babylone, qui resta encore longtemps avec gloire *Voyez chapitre* XVIII, ℣ 2.

2e *objection* — Saint Jean dénonce sa perte à une Rome idolâtre et prostituée, et non pas à une Rome devenue chrétienne.

Réponse. — Nous avons fait voir comment Rome était encore la prostituée [2]. Il faut aussi se souvenir que, pendant même que les empereurs étaient Chrétiens, l'idolâtrie dominait dans le sénat, et qu'on y regardait la religion chrétienne comme la dévotion particulière des princes, mais l'idolâtrie comme la religion de l'empire [3].

Je passe ici la troisième et la cinquième objection, que je mettrai à la fin comme les plus fortes, et que je détruirai, s'il plaît à Dieu, avec la dernière évidence.

Mais, dit-on pour quatrième raison, les saints sont avertis de sortir de Babylone. Il est vrai ; mais visiblement cet ordre du ciel ne signifie autre chose, sinon que Rome était une ville encore pleine d'impiété, et qu'elle allait être saccagée ; de sorte qu'il en fallait sortir, pour éviter les malheurs qui accompagnent le sac d'une ville ; et s'il y a quelque chose de plus à entendre dans cet ordre venu du ciel, nous

[1] *Joan.*, XXII, 8. — [2] *Greg.*, hom. *in Evang.*

[1] *In cap.* XVIII *Apoc.*, ℣ 16. — [2] *Hist. abr.*, et sur le ch. XIV, ℣ 16. — [3] *Hist. abr.*, n. 13, 14, et sur le ch. XIV, ℣ 16.

l'avons suffisamment expliqué sur le ỳ. 4 du chapitre XVIII.

Pour sixième raison, on objecte que cette chute de Rome est une des plaies envoyées à la bête.

Réponse. — Qui en doute ? La question est de savoir ce que signifie cette bête : nous avons vu que c'est l'idolâtrie dans Rome maîtresse du monde ; et pour la connaître, tant dans sa première vigueur que depuis qu'elle est ressuscitée, il n'y a qu'à voir ce qui en est dit sur les chapitres XIII et XVII. Que si l'on veut que ce soit ici la victoire de Jésus-Christ sur l'Antechrist, je réponds *qu'il y a plusieurs Antechrists* selon saint Jean [1] ; et pour ce qui regarde le dernier, savoir jusqu'à quel point on le peut trouver dans la bête à sept têtes, je le laisse à déterminer par les principes posés, *Préf.*, n. 16, et par les remarques sur le chapitre suivant.

Mais voici deux dernières raisons que nous avions réservées comme les plus apparentes. On dit donc que la chute de Rome dans l'*Apocalypse* est attribuée aux saints ; que ce sont eux qui la saccagent et se vengent des injures qu'ils en ont reçues, ce qu'on prouve par le ỳ 6 du chapitre XVIII. Mais qu'on lise bien ce passage, on n'y trouvera pas un mot des saints. « Rendez-lui, dit-« on aux vengeurs, comme elle vous a rendu, et « faites-lui le traitement qu'elle vous a fait. » Je reconnais ici des vainqueurs cruels, qui sont ravis de détruire celle qui les avait détruits ; mais jamais on ne verra dans l'*Apocalypse* qu'on ait donné aux saints un tel caractère, ni qu'on leur donne contre Rome, leur persécutrice, d'autres armes que celle de la patience. « Je connais, dit-« on, ton travail et la patience, » II, 2 Et ailleurs : « Tu as gardé ta parole de ma patience, » III, 10. Et enfin jusqu'à deux fois : « C'est ici la pa-« tience des saints, » III, 10 : XIV, 12.

Quand les protestants nous disent ici que les Goths n'avaient reçu des Romains aucun mauvais traitement, c'est que leurs fades allégories leur font oublier les faits historiques les plus constants que nous leur avons rapportés sur le ỳ 6 du chapitre XVIII. Ils ajoutent que du moins les saints se sont réjouis de la perte de Rome, ce qui ne convient pas aux saints du temps d'Alaric, qui pleuraient avec tous les autres la perte de leur commune patrie. J'avoue que les Chrétiens, qui étaient pour la plupart sujets de l'empire, n'avaient garde de se réjouir de la victoire des Goths ni d'Alaric. Aussi ne vois-je dans saint Jean aucune marque de leur joie. Il est vrai que les saints sont invités à se réjouir à la chute de leur persécutrice, mais ce sont les saints qui sont dans le ciel : « O ciel, dit-on [1], « réjouissez-vous ; et vous, saints Apôtres, et « vous, saints prophètes ! » C'est là manifestement une voix adressée aux âmes saintes qui sont dans la gloire. Aussi entends-je dans la suite une grande joie, un *Amen* un *Alleluia* [2] ; mais dans le ciel où l'on se réjouit toujours des jugements de Dieu. Pour les saints qui sont sur la terre ils en tremblent, ils les adorent : mais loin de s'en réjouir ils ont souvent à les déplorer ; parce qu'en un certain sens, et à ne regarder que le dehors, ils peuvent y être compris avec les impies. C'est ce que firent les saints, comme on a pu voir dans la ruine de Rome ; et saint Jean, qui le prévoyait, ne marquait point de joie sur la terre.

C est ainsi ce qui fait voir dans ce saint apôtre des idées bien différentes de celles des protestants : car les protestants veulent voir une Rome détruite par les Chrétiens et les Chrétiens ravis de sa perte ; mais saint Jean a expressément évité cette idée en ne nous montrant la joie que dans le ciel ; ce qui seul pouvait démontrer aux protestants la fausseté de leur système.

Mais sans rapporter ici toutes les raisons qui en montrent la vanité, n'est-ce pas assez que les protestants ne trouvent dans la ruine de Rome, que saint Jean explique avec tant de soin, aucune marque d'une Eglise chrétienne qui doive être ruinée et abattue ? Nous n'y voyons au contraire que ce qui peut faire sentir le débris d'une grande ville : ce n'est donc pas d'une Eglise que saint Jean décrivait la chute comme le prétendent les protestants ; mais d'une ville puissante, d'un empire purement temporel, comme aussi nous l'avons fait voir dans la Préface, n. 9.

Enfin, qu'on jette les yeux sur la chute de la véritable Babylone, on n'y verra rien qui soit plus marqué dans les prophètes que la destruction de ses temples et le brisement de ses idoles. « Bel est brisé. Nabo est en pièces : leurs idoles « ont été chargées sur des bêtes de somme « qu'elles ont accablées par leur pesanteur, et « n'ont pu sauver ceux qui les portaient. » Saint Jean, qui a peint la chute de Rome sur ce divin original, s'il avait voulu nous y représenter le débris d'une nouvelle idolâtrie, ne nous aurait-il pas fait voir les nouvelles idoles à bas, la sainte Eucharistie d'un côté, quelque saint de l'autre, la croix même de Jésus-Christ, la plus exposée de toutes ces idoles prétendues, brisée la première de toutes et paraissant de tous côtés dans les débris ? Ainsi rien ne manquerait au spectacle, et les protestants comme

[1] I *Joan.*, II, 18.

[1] *Apoc.*, XVIII, 20. — [2] *Ibid.*, XIX, 1, 2, 3. — [3] *Isa.*, XLVI, 1, 2

les païens auraient eu le plaisir de voir tant de monuments et presque toutes les marques extérieures de la religion chrétienne méprisées par un apôtre.

On pourrait m'objecter ici que je suis pris dans mes propes paroles : car si c'est à l'ancienne Rome et à son idolâtrie que saint Jean en voulait encore dans ce chapitre, pourquoi n'en fait-il pas voir les idoles abattues? Mais c'est ici que me paraît une des merveilles de sa prédiction, en ce que du temps d'Alaric et de la destruction de Rome les temples et les idoles étaient déjà renversés pour la plupart. Car, sans parler des grands coups que les fausses divinités avaient recus sous Constantin, sous Gratien et sous Théodose le Grand, saint Augustin nous apprend un fait mémorable du règne d'Honorius. Les païens s'étaient vantés d'un oracle qui prédisait la ruine du christianisme en l'an 366 depuis la mort de Jésus-Christ, qui est environ l'an 398 de notre ère. Que les protestants remarquent en passant dans quelle boutique sont forgées les prophéties qui prédisent la ruine de l'Eglise. « Mais cette année 366 qui « devait être fatale au christianisme le fut, » dit saint Augustin[1], « à l'idolâtrie, puisque les « temples y furent renversés et les idoles brisées « l'année d'après. » Saint Jérôme nous représente aussi « le capitole abandonné et tout son « or terni ; tous les temples de Rome couverts « d'ordures et de toiles d'araignés; » et encore depuis peu d'années un des Gracques, dont le nom seul faisait entendre ce que Rome avait de plus noble, renversant, brisant et brûlant l'antre de Mitras et toutes ses idoles avec leurs figures monstrueuses. [2] Ainsi saint Jean n'a plus eu besoin, en décrivant la chute de Rome, de peindre celle des idoles, puisque le grand coup dont elles devaient être brisées avait déjà été frappé ; et comme il a été dit sur le ch. XVI, ℣ 16, la corruption subsistait plus dans les désirs de la prostituée que dans l'effet.

Récapitulation de ce qui a été dit depuis le chapitre IV *jusqu'au chapitre* XX, *et notamment des trois « Væ. »*

On peut maintenant entendre toute la suite de la prédiction de saint Jean, depuis le ch. IV jusqu'à la fin du XIX, et il est bon de se la remettre sous les yeux.

L'ouvrage de Dieu est accompli : Jésus-Christ est victorieux, l'Eglise est vengée ; les Juifs, qui, malgré leur chute, continuaient à la persécuter, ont reçu les derniers coups, et on voit que rien n'est capable d'abattre l'Eglise, quoique Satan emploie contre elle toute sa séduction et toute sa violence. Sa séduction paraît principalement dans les hérésies, et sa violence dans la cruauté qu'il inspire à l'empire persécuteur. Ce mauvais esprit remue tout, et tous ses efforts sont inutiles[1].

Là paraissent ces trois grands *Væ*[2], c'est-à-dire ces trois grands malheurs qui font voir la liaison de tout cet ouvrage et la suite des attaques de Satan : car il est expressément marqué dans tous les trois ; dans tous les trois il travaille à perdre entièrement les hommes. Tout aboutit à ôter l'Eglise de dessus la terre, parce que c'est elle seule qui empêche que tout le monde ne l'adore, et que Dieu ne lui abandonne tout le genre humain ; mais il est vaincu partout et l'Agneau triomphe de lui. Par un premier *Væ*[3], ce mauvais esprit soulève les hérésiarques, et il tâche, en éteignant la lumière de l'Evangile, d'envelopper tout l'univers dans une éternelle nuit ; car c'était là, comme disait le saint vieillard Siméon, « la lumière pour éclairer les na- « tions[4]. « Et les enfants de l'Eglise « luisent « comme des luminaires dans le monde [5]» ; de sorte qu'obscurcir l'Eglise c'était cacher la lumière de tout l'univers dans les ténèbres. La vérité les dissipe. Par un second *Væ* le malin esprits suscite de grandes guerres, où ses devins promettent la victoire à ceux qui répandront le plus de sang chrétien[6] . En même temps il anime les persécuteurs, et on dirait que par leur moyen il va engloutir l'Eglise[7]. L'empire persécuteur n'agit que par lui ; « le dragon donne à cet empire sa grande puissance [8]; » mais plus il redouble ses efforts, plus sa défaite est manifeste. L'Eglise triomphe sous Constantin, l'idolâtrie reçoit le coup mortel. Cette puissance malfaisante, que Satan avait donnée aux persécuteurs, leur est funeste, puisqu'elle avance leur supplice en augmentant leur crime. Enfin par un troisième *Væ* il ressuscite l'idolâtrie qui avait reçu une blessure mortelle, et il lui donne de nouveau sa puissance[9]. On l'adore comme l'auteur de cette résurrection de l'idolâtrie qui paraît miraculeuse. Par les prestiges et les faux miracles de ses devins et de ses enchanteurs, il aveugle Julien l'Apostat, qui devait être l'instrument de sa malice, et il éblouit les peuples. Le monde est replongé dans l'idolâtrie avec un aveuglement d'autant plus criminel qu'il est sans comparaison plus mauvais de la relever de sa chute que de la conserver dans sa puissance. Malgré les empereurs chrétiens qui vinrent après Julien, Satan règne dans le cœur de la prostituée, qui ne cesse d'aimer ses idoles, quoi-

[1] *De Civ.*, l. XVIII, cap. 53, 54. — [2] Epist. 7, nunc epist. 62.

[1] Chap. VII, VIII. — [2] XIII, 18. — [3] IX, 1, 12. — [4] *Luc.*, II, 32. — [5] *Philip.*, II, 15. — [6] *Apoc.*, IX, 13 et seq.; XVI, 13, 14, 16. — [7] XII, 4, 13, 15. — [8] XIII, 3. — [9] *Ibid.*, 4, 11.

que abattues et brisées ; et, après le comble du crime où il la jette, il lui attire aussi le comble de la peine, et le dernier coup de foudre par lequel son empire, qui était aussi celui de l'idolâtrie et du démon, étant renversé sur la terre, elle est encore précipitée dans les enfers.

Voilà l'histoire des trois *Vœ*. Si le premier est différent des deux qui le suivent, en ce qu'il représente, à l'égard de l'Eglise, une persécution spirituelle, et même à l'égard du siècle une plaie qu'on n'y sent pas, c'est-à-dire la diminution de la lumière dont il devait être éclairé, c'est que le Saint-Esprit a voulu montrer à saint Jean toutes les sortes de jugements que Dieu a résolu d'exercer sur les infidèles, et ensemble toutes les sortes de victoires que l'Agneau devait remporter sur le démon et le monde. Les deux autres *Vœ* font voir le crime plus sensiblement puni, et tout enfin se termine au feu éternel.

Le dernier *Vœ* ne paraît clairement marqué qu'à la chute de Rome, comme on a vu[1]; mais il y faut rapporter tout ce qui suit après le second. Or le second se termine à l'endroit où les deux témoins montent au ciel[2], où la persécution cesse, où l'Eglise paraît en grande gloire, où enfin le règne des impies est ébranlé, et ensemble Dieu glorifié par le nombre infini des conversions[3]. Ce temps concourt manisfestement avec celui où le dragon est vaincu, où l'idolâtrie est abattue, où la bête reçoit la plaie mortelle et paraît tout à fait morte[4]. Là se termine le second *Vœ*, et par conséquent le troisième commence à l'endroit où la bête est ressuscitée, et où l'idolâtrie revient en triomphe sous Julien l'Apostat[5]. A ce *Vœ* appartient donc tout ce qui suit jusqu'à la chute de Rome; et si saint Jean ne marque pas le commencement ni la fin de ce *Vœ* aussi clairement que des autres, outre la raison commune de diversifier le style, c'est qu'il doit être aisé à un lecteur déjà instruit de trouver ce qui regarde le troisième *Vœ* par l'analogie des deux autres qu'il vient de voir.

Le temps des trois *Vœ* est maintenant aisé à déterminer. Le premier commence à Sévère, et finit au commencement des malheurs de Valérien. Le second qui commence là, est poussé jusqu'à la défaite de Maxence et des autres persécuteurs, par où l'idolâtrie est abattue, et le règne de l'Eglise établi. Le dernier comprend tous les attentats, depuis l'idolâtrie réssuscitée par Julien l'Apostat, avec tout ce qui est arrivé jusqu'à la fin pour les punir.

Il ne faut pas oublier ici qu'une vision répète souvent sous une figure ce qu'on aura déjà vu représenter sous une autre : car le lecteur serait accablé des merveilles d'une vision, si on lui représentait tout en même temps. On soulage donc son attention et on lui inculque davantage une vérité en la lui proposant sous diverses formes ; en même temps il est consolé, parce qu'un endroit lui explique l'autre, et qu'on ne cesse de lui découvrir toujours de nouveaux caractères de la chose qu'on avait dessein de lui montrer ; comme il paraît à l'égard de la persécution de Dioclétien dans les chapitres XI, XII, XIII, XVIII, et par la chute de Rome dans les chapitres XIV, XVII et XVIII.

Il arrive aussi quelquefois, notamment au chapitre XVI, que saint Jean reprend les choses de plus haut que dans les derniers chapitres précédents, pour faire mieux voir la liaison des causes préparatoires avec les effets, ainsi qu'il a été remarqué sur ce chapitre ; mais après tout, dans le fond, la suite de la prophétie est manifeste. Les sept sceaux sont engagés dans les sept trompettes ; les trois *Vœ* qui lient les trompettes entre elles les unissent aussi avec ce qui suit, où sont comprises les sept coupes avec la ruine de Rome. Tous les temps marqués dans la prophétie se touchent, et vont, pour ainsi dire, de proche en proche.

C'est pourquoi saint Jean dit toujours que tout doit venir bientôt, parce que, lorsqu'il écrivait sa prophétie, tout ce qu'il devait prédire dans un ordre si bien lié allait commencer. Ainsi en lisant cette prophétie, quand on en tient la clef, on croit lire une histoire. Cependant à Dieu ne plaise qu'on s'imagine que, par cette explication, quelque suivie qu'elle paraisse, on ait épuisé tout le sens d'un livre si profond. Nous ne doutons pas que l'Esprit de Dieu n'ait pu tracer dans une histoire admirable une autre histoire encore plus surprenante, et dans une prédiction une autre prédiction encore plus profonde ; mais j'en laisse l'explication à ceux qui verront venir de plus près le règne de Dieu ou à ceux à qui Dieu fera la grâce d'en découvrir le mystère. Cependant l'humble Chrétien adorera ce secret divin, et se soumettra par avance aux jugements de Dieu, quels qu'ils doivent être et dans quelque ordre qu'il lui plaise de les développer ; seulement il demeurera aisément persuadé qu'il y aura quelque chose qui n'est point encore entré dans le cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit, il désirera en tremblant de voir arriver bientôt le règne parfait de Jésus-Christ, et il vivra dans cette attente.

[1] *Apoc.* XVIII, 10, 16, 19. — [2] XI, 12, 13. — [3] XII, 9 seq. — [4] XIII, seq. — [5] *Ibid.*

CHAPITRE XX.

Le dragon lié et délié. — Les mille ans. — La première et la seconde résurrection. — Le dragon jeté dans l'étang de feu. — Le Juge sur son trône. — Le jugement des morts — Le livre de vie.

1. Je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main.

2. Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan ; et il le lia pour mille ans.

3. Il le précipita dans l'abîme, l'y enferma, et mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisit plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps.

4. Je vis aussi des trônes, et ceux qui s'assirent dessus ; et la puissance de juger leur fut donnée ; et les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus, et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur le front, ou dans leurs mains ; et ils ont vecu et régné, mille ans avec Jésus-Christ.

5. Les autres morts ne sont pas revenus en vie jusqu'à ce que mille ans soient accomplis. C'est ici la première résurrection.

6. Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection : la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans.

7. Et après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié : il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog ; et il les assemblera au combat, et leur nombre égalera celui du sable de la mer.

8. Ils se répandirent sur la face de la terre, et ils environnèrent le camp des saints, et la ville bien-aimée.

9. Mais Dieu fit descendre du ciel un feu qui les dévora ; et le diable, qui les séduisait, fut précipité dans l'étang de feu et de soufre où [1] la bête. .

10. Et le faux prophète [2] seront tourmentés jour et nuit, dans les siècles des siècles.

11. Je vis aussi un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent ; et leur place même ne se trouva plus.

12. Et je vis les morts grands et petits, debout [3] devant le trône, les livres furent ouverts, et un autre livre, qui est le livre de vie, fut encore ouvert ; et les morts furent jugés, sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres.

13. La mer rendit ceux qui étaient morts dans ses eaux ; la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avaient : et chacun fut jugé selon ses œuvres.

14. L'enfer et la mort furent précipités dans l'étang de feu ; celle-ci est la seconde mort.

15. Et quiconque ne se trouva pas écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.

[1] Où est la bête et le faux prophète. — [2] Et ils seront. — [3] Devant Dieu.

EXPLICATION DU CHAPITRE XX.

Déchaînement de Satan à la fin des siècles. — Diverses figures de ce grand déchaînement après l'an mil de Notre-Seigneur.

1. « Je vis descendre... » Cette dernière vision est la plus obscure de toutes celles de saint Jean : il semble que l'ange, après lui avoir représenté par des images plus vives et plus expresses ce qui était plus près de son temps, et ce qui devait commencer incontinent après la révélation, lui montre de loin et comme en confusion les choses les plus éloignées, à la manière d'un peintre qui, après avoir peint avec de vives couleurs ce qui fait le principal sujet de son tableau, trace encore, dans un lointain obscur et confus, d'autres choses plus éloignées de cet objet.

« Qui avait la clef de l'abîme : » l'abîme, c'est l'enfer ; ainsi qu'il a paru, IX, 1. Les saints anges comme ministres de la justice divine, ont la clef de l'abîme, pour renfermer ou lâcher les mauvais esprits, selon les ordres d'en haut.

« Et une grande chaîne en sa main : voilà une peinture aussi grande et aussi magnifique qu'elle est simple ; elle promet quelque chose de grand.

2. « L'ancien serpent, » dont il est parlé, XII, 9, le chef des anges rebelles. Le prince enchaîné marque la puissance restreinte dans le royaume de Satan.

« Le lia. » Ainsi dans le livre de Tobie, un démon « est saisi par l'ange, et enchaîné [1]. » Mais ce démon de Tobie est lié dans les déserts de l'Egypte ; et Satan dans l'enfer même : ce qui marque les différentes manières de restreindre sa puissance. Il n'y a rien de plus affreux que cette peinture : le diable qui triomphait des nations, est enchaîné d'une grande chaîne, afin qu'on en puisse faire sur lui plusieurs tours. En cet état, comme on voit au ℣ suivant, il est jeté au fond de l'abîme ; une porte impénétrable fermée sur lui et encore le sceau mis dessus : sceau que nul ne peut ni n'ose rompre, puisque ce n'est autre chose que les ordres inviolables de Dieu, dont l'ange était le porteur, et la marque de son éternelle volonté : tel est le sceau sous lequel Satan est enfermé, et telle est encore la chaîne de fer qui le lie. Il semble que les démons sentaient approcher le temps où ils devaient être renfermés avec leur prince, quand ils demandaient à Jésus-Christ « qu'il ne leur commandât pas d'aller dans l'a- « bîme [2]. » Ce qui confirme que la volonté suprême de Dieu est, après tout, la force invincible qui les y renferme.

[1] *Tob.*, VIII, 3. — [2] *Luc.*, VIII, 31.

« Pour mille ans : « durant lesquels il est dit, ℣ 4, que Jésus-Christ doit régner avec ses saints. C'est ce qui a donné lieu à l'opinion de quelques anciens qui, prenant trop à la lettre cet endroit de l'*Apocalypse*, mettaient avant la dernière et universelle résurrection, une résurrection anticipée pour les martyrs et un règne visible de Jésus-Christ avec eux durant mille ans sur la terre, dans une Jérusalem rebâtie avec un nouvel éclat, qu'ils croyaient être la Jérusalem dont il est parlé dans le chapitre suivant. Nous verrons, en expliquant le texte de saint Jean, que cette opinion est insoutenable selon les termes de cet apôtre, et pour ce qui regarde l'autorité des anciens docteurs, nous en parlerons à la fin de ce chapitre.

Saint Augustin nous apprend [1] que les mille ans de saint Jean ne sont pas un nombre préfix, mais un nombre où il faut entendre tout le temps qui s'écoulera jusqu'à la fin des siècles, conformément à cette parole du Psalmiste : « La « parole qu'il a commandée jusqu'à mille générations [2] ; » ce qui ne veut dire autre chose que toutes les générations qui seront jamais. A quoi il faut ajouter la perfection du nombre de mille très-propre à nous faire entendre tout ce long temps que Dieu emploiera à former le corps entier de ses élus jusqu'au dernier jour, à commencer depuis le temps de la prédication et de la passion de Notre-Seigneur ; car ce fut alors que *le fort armé*, qui est le diable, *fut lié et désarmé par un plus fort*, qui est Jésus-Christ [3], « et que les puissances de l'enfer furent désar- « mées et menées en triomphe [4]. »

C'est donc alors que saint Jean voit le démon enchaîné : c'est de là qu'il faut compter les mille ans mystiques de la prison de Satan, jusqu'à ce qu'aux approches du dernier jour, sa puissance, qui est restreinte en tant de manières par la prédication de l'Evangile, se déchaînera de nouveau pour un peu de temps, et que l'Eglise souffrira, sous la redoutable mais courte tyrannie de l'Antechrist, la plus terrible tentation où elle ait jamais été exposée. C'est là sans doute le sens véritable, comme on verra par la suite : de sorte qu'il ne faut pas croire que l'enchaînement de Satan soit quelque chose qui doive arriver après le temps de saint Jean, mais plutôt que ce grand apôtre retourne les yeux vers ce qui était déjà accompli par Jésus-Christ ; parce que c'est le fondement de ce qui devait arriver dans la suite, et dont ce saint apôtre allait nous donner une image.

Quelques interprètes modernes, même catholiques, mettent avant la fin des siècles le déchaînement de Satan et les mille ans accomplis : à quoi je ne veux pas m'opposer, pourvu qu'on regarde cette sorte d'accomplissement et le déchaînement de Satan qu'on lui attribue, comme une espèce de figure du grand et final déchaînement dont nous venons de parler.

3. « Afin qu'il ne séduisit plus les nations. » Il ne faut pas entendre qu'il n'y ait plus du tout de séduction ni de tentation, puisque, tant que le siècle subsistera, les hommes auront toujours à combattre Satan et ses anges ; et c'est ce qui paraîtra clairement sur les versets 7 et 8. Mais il faut entendre que la séduction ne sera pas si puissante, si dangereuse, si universelle, comme l'explique saint Augustin [1].

« Il doit être délié pour un peu de temps. » Parce qu'ainsi qu'il a été dit, la grande persécution de l'Antechrist sera courte comme celle d'Antiochus, qui en a été la figure.

4. « Je vis... des trônes...» La suite va faire paraître que ces trônes sont préparés pour les martyrs. « Et les âmes de ceux qui avaient eu « la tête coupée : » voilà donc ceux à qui étaient préparés les trônes. Il exprime les martyrs par le plus grand nombre, qui sont les décapités. Le grec dit πεπελεκισμένων, qui avaient eu la tête coupée avec une hache, qui avaient été frappés de la hache, comme on parlait *securi percussi* ; c'était un supplice des Romains. Par où l'on voit que les martyrs dont il veut ici représenter la gloire et la puissance, sont ceux qui avaient souffert durant la persécution de cet empire. Saint Jean ne leur donne pas en vain ce caractère ; et pour confirmer qu'il veut parler des saints martyrisés dans la persécution romaine qui est celle qu'il a prophétisée dans les chapitres précédents ; il ajoute, dans ce verset 4, que ces « décapités par un coup de hache « n'avaient point adoré la bête ni son image, et « n'en avaient point reçu le caractère : » toutes choses que nous avons vu être des marques de l'idolâtrie romaine, XIII, 14, 16, 17. Il paraît donc, par toutes ces raisons, que ces martyrs assis sur le trône sont ceux qui ont souffert durant les persécutions de l'empire romain ; et le ℣ 9 le fera encore mieux connaître. Il faut aussi remarquer, dans ce passage, que la persécution de la bête est distinguée de celle de Gog et de Magog, qu'on verra au ℣ 7, puisque l'une est avant les mille ans, et l'autre après.

« Les âmes de ceux...» Que le lecteur attentif remarque qu'on ne voit ici, sur le trône, pour vivre et pour juger avec Jésus-Christ, que des âmes seulement ce qui paraîtra plus claire-

[1] *Aug.*, l. XX, *De Civ. Dei*, c. 7 et seq. — [2] *Psal.*, CIV, 8. — [3] *Matth.*, XII, 29; *Luc.*, XI, 21. — [4] *Col.*, II, 15.

[1] L. XX *De Civ. Dei*, c. 7, 8.

ment dans la suite, contre ceux qui connaissaient, pour les martyrs, une résurrection anticipée avant la résurrection générale.

« Et ils ont vécu et régné avec Jésus-Christ. » C'est pour cela qu'on leur avait préparé des trônes. Il y a eu des martyrs incontinent après la résurrection de Jésus-Christ ; et dès lors nous les avons vus assis dans son trône, et associés à son règne [1], avant la résurrection de leur corps, et en état d'âmes bienheureuses, comme on vient de dire : ce qui a aussi été expliqué [2].

Ce règne des martyrs avec Jésus-Christ consiste en deux choses : premièrement, dans la gloire qu'ils ont au ciel avec Jésus-Christ, qui les y fait ses assesseurs ; et secondement, dans la manifestation de cette gloire sur la terre, par les grands et justes honneurs qu'on leur a rendus dans l'Eglise, et par les miracles infinis dont Dieu les a honorés, même à la vue de leurs ennemis, c'est-à-dire des infidèles qui les avaient méprisés.

Quant à ce que quelques anciens concluaient de ce passage, qu'incontinent après les persécutions de la chute de l'empire romain arrivée pour en punir les auteurs, Jésus-Christ réssusciterait ses martyrs, et viendrait régner avec eux sur la terre ; outre les autres raisons qu'on a vues et qu'on verra dans la suite, on voit encore cette opinion réfutée par l'expérience, puisque ce qui était prédit par saint Jean sur la destinée de l'ancien empire romain, a eu sa fin, comme on a vu, il n'y a pas plus de treize cents ans, sans que le règne de Jésus-Christ ait paru.

De s'imaginer maintenant ici, avec les protestants, d'autres martyrs que ceux qui ont souffert sous Rome païenne, c'est leur donner un autre caractère que celui que leur a donné saint Jean, comme on a vu : de sorte que ces faux martyrs, dont on nous raconte les souffrances sous la prétendue tyrannie de la papauté, ne trouvent point ici place ; et nous verrons ailleurs que les ministres, qui nous les vantent, les ont eux-mêmes à la fin ôtés de ce rang.

Je reconnais donc, dans saint Jean, les vrais martyrs que Rome païenne a persécutés, que Jésus-Christ a reçus incontinent après dans le ciel pour les y faire régner avec lui, et dont il nous a manifesté la gloire avec tant d'éclat sur la terre, afin d'honorer la cause pour laquelle ils avaient donné leur vie.

« Ils ont vécu et régné mille ans : » durant toute l'étendue des siècles jusqu'au jour du jugement, ce qui se doit entendre de leur glorification sur la terre et dans l'Eglise ; car pour ce qui est du règne de Jésus-Christ et de ses saints dans le ciel, on sait qu'il n'a point de fin.

5. « Les autres morts ne sont pas revenus en « vie..... C'est ici la première résurrection. « 6. Heureux et saint est celui qui a part à la « première résurrection. » Cette première résurrection se commence à la justification, conformement à cette sentence : « Celui qui écoute « ma parole est déjà passé de la mort à la vie [1] ; « et à cette autre : « Levez-vous, vous qui dor- « mez *dans vos péchés*, et ressuscitez d'entre les « morts, et Jésus-Christ vous éclairera [2]. » C'est donc alors que l'âme commence à ressusciter ; et cette résurrection se consomme, lorsque, sortie de cette vie qui n'est qu'une mort, elle vit de la vraie vie avec Jésus-Christ : c'est la première résurrection qui convient aux âmes bienheureuses, comme on a vu ; car, ce qui est de celle des corps, il n'en sera parlé qu'aux ỳ 12 et 13, et jusqu'ici on n'en a vu nulle mention. Cette première résurrection est manifestée par les miracles des saints ; car on voit qu'ils sont vivants par la vertu que Dieu fait sortir de leur tombeau, ainsi que tous les Pères l'ont observé, et que Grotius l'a reconnu : et tout cela est attribué particulièrement aux martyrs, qui sont les seuls des adultes dont on est certain qu'ils entrent d'abord dans la gloire, les seuls pour lesquels on ne fait aucunes prières, et qu'au contraire on range d'abord parmi les intercesseurs [3]. Il n'y avait d'ordinaire que les martyrs dont on fit la fête dans les églises, et qui fussent nommés dans le canon : c'était principalement aux tombeaux des martyrs que se faisaient les miracles. Tertullien [4] a remarqué, sur les *Actes de sainte Per-* « *pétue* [5], qu'elle ne vit dans le paradis que les saints martyrs ses compagnons : » et c'est en effet ce qu'on voit encore dans les mêmes *Actes* : mais c'est que dans ces célestes visions, l'universalité des saints est désignée par la partie la plus excellente et la plus reconnue qui est celle des martyrs. Saint Jean a suivi la même idée dans les chapitres VII, XIV, et encore dans celui-ci, comme on a vu.

« Les autres morts. » Saint Jean marque que les âmes justes n'entrent pas toutes d'abord dans cette vie bienheureuse, mais seulement celles qui sont parvenues à un certain degré de perfection, et que saint Paul appelle, pour cette raison, les « esprits des justes parfaits [6] ; » ce que les saints Pères et toute la tradition nous apprend aussi.

[1] *Apoc.*, II, 26; III, 21. — [2] *Rép. apr. la préf.*, n. 29.

[1] *Joan.*, V, 24. — [2] *Ephes.*, V, 14. — [3] *Aug.*, serm. 17 *De verb. Apost.* — [4] *De anim.*, c. 55. — [5] *Act. S. Perp.* — [6] *Hebr.* XII, 23.

« La seconde mort n'aura point de pouvoir « sur eux. » La première mort est celle où les âmes sont ensevelies dans l'enfer avec le mauvais riche. La seconde mort est celle qui suit la résurrection, comme on verra au ℣ 13, et où l'homme entier est précipité en corps et en âme dans l'étang du feu et de soufre : « Celle-ci, » dit-il, « est la seconde mort, ℣ 14. » Ainsi, « la « première résurrection, 5, 6, » est celle, comme on a vu, où les saints, mourant sur la terre, revivent en quelque façon, et vont commencer une nouvelle vie dans le ciel ; et la seconde résurrection est celle où ils seront glorifiés dans le corps comme dans l'âme.

« Ils règneront avec lui pendant mille ans : » Ils seront glorifiés sur la terre pendant toute l'étendue du siècle présent ; mais les années ne suffiront pas pour mesurer leur règne au siècle futur.

7. « Après que mille ans seront accomplis, « Satan sera délié ; il séduira les nations qui « sont aux quatre coins de la terre, Gog et « Magog, dont le nombre est comme le sable de « la mer, 8. Ils se répandront sur la face de la « terre. » Il ne faut pas s'imaginer que Satan séduise tout d'un coup ces vastes nations et ces troupes dont toute la terre est couverte ; il y travaillait depuis longtemps, puisqu'il les trouve toutes disposées à servir à ses desseins ; ce qui fait voir que la séduction n'était pas tout à fait éteinte, mais seulement liée et bridée, principalement par rapport à l'Eglise, selon la remarque de saint Augustin [1], et la doctrine exposée sur le ℣ 3. Ce frein imposé à la malice de Satan doit durer jusqu'au temps de l'Antechrist, vers la fin des siècles ; et alors plus déchaîné que jamais il exercera sans bornes sa séduction par des moyens inouïs jusqu'alors.

Gog et *Magog*, dans Ezéchiel, sont les nations ennemies du peuple de Dieu qui « couvriront « la terre, sur lesquelles Dieu fera pleuvoir du « feu et du soufre, et les consumera par ce feu « dévorant [2]. » Ces noms, déjà fameux par cette prophétie, sont ici rappelés par saint Jean pour représenter ces nations séduites et séductrices dont Satan se servira contre l'Eglise à la fin des siècles. On croit que sous le nom de *Gog* et de *Magog* [3], Ezéchiel a décrit la persécution d'Antiochus, dont nous avons vu que le saint-Esprit a choisi le temps pour être l'image des souffrances de l'Eglise, parce que ce prince fut le premier qui employa non-seulement la force, mais encore la séduction et l'artifice pour obliger les fidèles à renoncer à la loi de Dieu [1], c'est aussi pour cette raison que ce tyran est regardé par tous les Pères comme la figure la plus expresse de l'Antechrist.

« Il les assemblera au combat. 8. Ils environ- « neront le camp des saints et la ville bien aimée. » S'il fallait prendre ici au pied de la lettre une ville où Jésus-Christ viendrait régner avec ses martyrs ressuscités et glorieux en corps et en âme, on ne saurait plus ce que voudraient dire ces nations qui viendront assiéger la ville, où il y aurait un peuple immortel, et un Dieu qui régnerait visiblement au milieu d'eux. Il faut donc entendre ici une ville spirituelle telle qu'est l'Eglise ; un camp spirituel qui est la société des enfants de Dieu encore revêtus d'une chair mortelle, et dans le lieu de tentation ; par conséquent aussi, une guerre et un combat spirituel, tel qu'est celui que les hérétiques ne cessent de nous livrer, et qui se redoublera à la fin des siècles avec un nouvel acharnement. Je ne veux pas assurer qu'il n'y aura point de combats des rois chrétiens contre l'Antechrist : ce que je veux remarquer, c'est que saint Jean rapporte tout à la séduction, ℣ 3, 7, 9 ; et pour le surplus, c'est un secret de l'avenir, où j'avoue que je ne vois rien.

« Ils se répandirent sur la face de la terre. » Ce mot signifie toute la terre habitable, comme le remarque saint Augustin [2]. « Et ils environ- « nèrent le camp des saints et la ville bien- « aimée ; » c'est l'Eglise chérie de Dieu. Il ne faut pas s'imaginer, dit saint Augustin, que l'Eglise, comme une ville, soit réduite à un seul lieu où elle soit assiégée. « Elle sera, » poursuit-il, « toujours répandue par toute la terre ; ses ennemis se trouveront aussi partout ; mais partout où seront les ennemis, là sera aussi le camp des saints, et la ville chérie de Dieu [3]. »

9. « Dieu fit descendre du ciel un feu qui les « dévora, « comme nous l'avons remarqué de *Gog* et de *Magog*, sur le verset 7, conformément à *Ezech*, XXXVIII, 22, et XXXIX, 6. Ici je l'entends à la lettre du feu du dernier jour : car « les cieux et la terre sont réservés pour être « brûlés par le feu au jour du jugement, lorsque les impies périront [4] ; » ce qui semble fait pour expliquer ce passage de saint Jean, et revient parfaitement à ce que dit saint Paul de la perdition soudaine du « méchant que Jésus- « Christ détruira [5], » comme nous verrons dans le discours qui sera mis à la fin de ce commentaire.

« Le diable qui les séduisait. » Il n'est plus

[1] *Aug., De Civ. Dei*, l. XX, c. 8. — [2] *Ezech.*, XXXVIII, 14; XXXIX, 1, 6. — [3] *Ibid.*, XXXIX, 1, 6.

[1] I *Mach.*, I, 14 et seq. II *Mach.*, III, IV. — [2] *De Civit. Dei*, l. X, c. 11. — [3] *Ibid.* — [4] II *Petr.*, III, 7. — [5] II *Thess.*, II, 8.

dit qu'ils fussent séduits par la bête ni par le faux prophète; l'idolâtrie de Rome païenne était éteinte, et on ne voit plus ici aucun des caractères qu'on a vus dans les chapitres précédents. C'est donc une tentation différente de celle de la bête, c'est une autre sorte de séduction; et le diable, qui en est l'auteur, à la fin est jeté dans le même *étang de feu et de soufre* où étaient déjà la bête et le faux prophète [1].

« Dans l'étang de feu et de soufre. » C'est ici la dernière marque de l'éternel emprisonnement de Satan : auparavant il est jeté dans l'abîme pour en être lâché après mille ans, ℣ 2, 3, Ici il n'y a plus qu'un éternel tourment dans « l'étang de feu et de soufre, » d'où il ne sortira jamais, parce qu'il n'y aura plus de séduction : l'ouvrage de la justice, aussi bien que celui de la miséricorde de Dieu, étant entièrement consommé avec le recueillement de tous les élus. Par ces divers lieux ou Satan est mis, saint Jean nous désigne les divers états de ce malin et de ses anges, tantôt resserrés, tantôt relâchés, selon les ordres de Dieu, et à la fin plongés dans un état où il ne leur restera plus que leur supplice. Cet état, le plus funeste de tous, sera l'effet de la dernière condamnation, qui sera prononcée contre eux au dernier jour, où la liberté de tenter et la triste consolation de perdre les hommes leur étant ôtée, ils ne seront occupés que de leur tourment, et de celui des malheureux qui les auront suivis; ce que saint Jean explique par ces paroles : « Et ils seront tour« mentés nuit et jour aux siècles des siècles: » non qu'ils ne le soient auparavant, mais parce qu'alors il ne leur restera que cela.

11 « Je vis aussi un grand trône.... » Voici donc enfin, après tant de visions mémorables, celle du grand et dernier jugement, comme la suite le fera paraître. « Un grand trône blanc, « semblable à la nuée blanche » qui paraît. *Apoc.* XIV, 14. La blancheur signifie l'éclat et la majesté.

« Et je vis les morts, grands et petits, de« bout devant le trône... » comparaissant, les uns avec crainte, et les autres avec confiance devant le juge.

13. « La mer rendit ceux.... » On exprime ici distinctement la résurrection des corps : preuve nouvelle que la première résurrection, dont il est parlé au ℣ 5, ne regardait que les âmes. *La mort et l'enfer*, c'est-à-dire la mort et le sépulcre, « rendirent aussi les morts qu'ils avaient; » si la résurrection des martyrs, dont il est parlé ℣ 4 et 5, se devait entendre des corps comme des âmes, il y aurait déjà eu longtemps que les eaux et les sépulcres auraient rendu une grande partie de leurs morts, puisque tant de martyrs avaient été noyés, et les autres presque tous ensevelis par la piété des fidèles.

14. « L'enfer et la mort furent précipités dans « l'étang de feu. Lorsque la mort, qui était la « dernière ennemie, sera détruite [1], » et qu'afin qu'elle ne paraisse jamais elle sera précipitée dans l'abîme avec les démons et les damnés, selon qu'Isaïe l'avait prédit : « Il précipitera la « mort pour jamais, XXV, 8. Celle-ci est la « seconde mort : » la mort en corps et en âme, qui doit suivre la dernière résurrection, comme ci-dessus, ℣ 5, 6.

Voilà ce que j'avais à dire sur le déchaînement de Satan, et sur le règne de mille ans que saint Jean attribue ici à Jésus-Christ avec ses martyrs. Quant à l'Antechrist et à la dernière persécution, je n'en dirai rien davantage, et s'il reste quelque chose de plus à en expliquer, je le laisse à ceux qui en savent plus que moi, car je tremble en mettant les mains sur l'avenir. Tout ce que je crois pouvoir dire avec certitude, c'est que cette dernière persécution, quelle qu'en soit la violence, aura encore plus de séduction; car c'est aussi ce que saint Paul y remarque [2], des *prodiges*, des *signes trompeurs*, des *illusions*, sans y parler d'autre chose. Saint Jean y remarque aussi la séduction comme devant prévaloir, ℣ 3, 7, 9, sans parler de sang répandu, ainsi qu'il a fait dans tout le reste du livre; et Jésus-Christ même : « Il y aura de grands pro« diges et des miracles trompeurs, en sorte, s'il « est possible, que les élus mêmes soient trom« pés [3]. »

Je regarde donc dans l'Eglise deux sortes de persécutions : la première en son commencement, et sous l'empire romain, où la violence devait prévaloir; la seconde à la fin des siècles, où sera le règne de la séduction [4]; non pas que je veuille dire qu'elle soit sans violence, non plus que celle de Rome païenne, où la violence dominait, n'a pas été sans séduction; mais l'une et l'autre doit être définie par ce qui doit prédominer; et on doit attendre sous l'Antechrist les signes les plus trompeurs qu'on ait jamais vus, avec la malice la plus cachée, l'hypocrisie la plus fine, et la peau de loup la mieux couverte de celle des brebis. Ceux qui se sont dits réformés doivent prendre garde qu'avec la feinte douceur et les prétextes spécieux dont ils ont tâché au commencement de colorer leur violence et leur schisme, ils n'avaient été les avant-coureurs de cette séduction.

[1] Ici ℣. 9 et 10, et ci-des. XIX, 19, 20.

[1] I *Cor.*, XV, 26. — [2] II *Thess.*, II, 9, 10. — [3] *Matth.*, XXIV, 24. — [4] *Apoc.*, XIII.

Je crois encore savoir que cette dernière tentation de l'Eglise sera courte, et que Dieu y donnera des bornes, comme nous avons remarqué qu'il a fait à toutes les autres[1], ce que saint Jean a voulu nous expliquer en disant que Satan serait délié *pour un peu de temps*, ℣ 3. Mais que cette persécution soit de trois ans et demi précisément, je n'ose ni le nier, puisque plusieurs Pères l'ont conjecturé ainsi, ni faire aussi un dogme certain de leurs conjectures. J'en reviens donc à laisser l'avenir entre les mains de Dieu et à me contenter de ce que dit saint Jean : que cette tentation sera courte ; et quand même il la faudrait réduire précisément aux termes de celle d'Antiochus, peut-être faudrait-il penser encore que les trois ans et demi destinés à la persécution de ce prince, n'en regardent que le grand effort, durant la profanation du temple, étant certain par les Machabées et par Josèphe, comme saint Jérôme le prouve[2], et plus encore par Daniel, qui le prophétise, que dans le fond il a tourmenté les Juifs bien plus longtemps. Peut-être donc en faudrait-il à peu près dire autant de l'Antechrist, mais qu'il en soit ce que Dieu sait. Que si je distingue sa persécution de celle de la bête, et sa séduction de celle du faux prophète, je ne fais que suivre saint Jean[3], comme on a pu voir sur les ℣ 4 et 9, et attribuer à chacune des persécutions, le caractère qui lui est propre, c'est-à-dire la violence à celle de la bête, comme il paraît dans le cours de l'*Apocalypse*[4], et la séduction à celle de l'Antechrist.

Je n'en sais pas davantage, et sans aussi pénétrer plus avant, j'avertis ceux qui veulent trouver la persécution de l'Antechrist dans celle de la bête de l'*Apocalypse*, que pour parler conséquemment, ils sont obligés de dire que la persécution de l'Antechrist ne sera pas la dernière, puisqu'elle devance de mille ans, en quelque sorte qu'on les entende, celle de Gog et de Magog, comme on a vu : qu'ils ont aussi à ajuster avec les autres parties de la doctrine de l'Antechrist, et surtout avec ce que saint Paul nous a dit, que ce méchant serait détruit par l'avènement glorieux de Jésus-Christ.

Pour ne laisser au pieux lecteur, autant qu'il sera possible, aucune difficulté sur ce chapitre, je l'avertirai encore que le règne de Jésus-Christ, dont il y est parlé, se prend en diverses manières dans ce divin livre : quelquefois en un sens moins étendu pour le temps du triomphe de l'Eglise après les persécutions de Rome, lorsque les royaumes de la terre sont soumis à Jésus-Christ par les empereurs chrétiens, XI, 15; XII, 10 ; et quelquefois absolument, lorsque Jésus-Christ ressuscité entre dans sa gloire où il règne avec ses saints, comme il est porté *Apoc.* II, 26; III, 21; VII, 15, 16, 17; XIV, 4, 5. Et c'est manifestement, comme on a vu, du règne pris en ce sens, que se doit entendre le chapitre XX, en y joignant, comme il a aussi été remarqué, la manifestation de la gloire de Jésus-Christ et de ses saints sur la terre, et la dernière consommation du règne de Dieu à la fin des siècles, lorsque tous ses ennemis seront à ses pieds, et tous ses élus recueillis.

Quant à l'opinion de ceux qui veulent que les mille ans s'accomplissent longtemps avant la fin des siècles, et qu'ils soient même déjà accomplis, j'y ai consenti à condition que ce serait sans préjudicier au dernier et parfait accomplissement, qui est celui qu'on vient de voir ; ce qui peut-être n'empêche pas qu'il n'y ait encore d'autres termes prévus par le Saint-Esprit, où cette prédiction recevra quelque sorte d'accomplissement.

Grotius et quelques autres font commencer les mille ans du règne de Jésus-Christ avec ses martyrs en l'an 313; lorsque Constantin fit cesser les persécutions, et qu'il établit la paix de l'Eglise par cent glorieux édits. Ils remarquent que depuis ce temps le diable a eu moins de puissance pour tromper les hommes ; mais que mille ans après, le XIIIe siècle étant écoulé, la puissance ottomane commença à se déclarer sous Orcam, fils d'Ottoman ; et à peu près dans le même temps, les erreurs de Viclef, suivies de celles de Jean Hus, des hussites et des luthériens, ravagèrent l'Eglise.

Alors le règne des saints, jusqu'alors si respecté par tous les fidèles, qui reconnaissaient les miracles que Dieu faisait pour les honorer, fut attaqué par ces hérétiques, qui se moquèrent de ces miracles, et de la vertu qu'on attribuait à l'intercession des saints ; et c'est là qu'ils mettent le déchaînement de Satan. Ils y rapportent aussi le grand schisme de l'Occident dans le XIVe siècle, avec les malheurs dont il fut suivi. Mais je trouve des événements plus marqués longtemps avant cette date. La puissance des successeurs de Mahomet est bien plus considérable en toutes manières, que ne le fut alors celle des Turcs; et les hérésies des Albigeois et des Vaudois furent bien plus funestes à l'Eglise, que celle de Viclef, renfermée en Angleterre et en Bohême. Au surplus, quoiqu'il soit vrai que ses disciples aient attaqué le règne des saints au sens que Grotius remarque très-bien, nous avons vu ailleurs[1] que Viclef et Hus en conser-

[1] *Réflex. sur les persec.* n. 2. — [2] *Hier.*, l. VIII, c. 14. — [3] *Apoc.*, XIII, 1, 2. — [4] *Ibid.*, XI, 2; XIII, 4 seq.; XIII seq.

[1] *Varial.*, l. XI.

vèrent l'invocation et les reliques ; mais les Albigeois les rejetèrent, à l'exemple des manichéens leurs prédécesseurs, et en cela ils furent imités par les Vaudois. Qu'il nous soit donc permis de reprendre de plus haut, avec saint Jean, le règne de Jésus-Christ, qui, à vrai dire, commence à sa mort et à sa résurrection. Dès lors Satan est lié, vaincu, désarmé, mené en triomphe, comme on vient de le marquer par l'Evangile et par saint Paul. Depuis ce temps, la séduction de Satan est allée toujours en diminuant par la prédication de l'Evangile : ainsi Jésus-Christ régnait et conquérait les nations. Les martyrs régnaient avec lui en triomphant du monde, en convertissant les peuples, en faisant des miracles inouïs jusqu'alors, et pendant leur vie, et après leur mort. Mille ans durant, l'Eglise n'a souffert aucune diminution sensible ; le nom de Chrétien et la communion catholique subsistaient toujours partout où l'Evangile avait été prêché. L'Afrique avait encore des Eglises chrétiennes. L'Orient n'avait pas encore rompu avec l'Occident, et cependant les pays du Nord venaient en foule. La discipline se soutenait, quoiqu'elle souffrît quelque affaiblissement, et on travaillait perpétuellement à lui rendre toute sa vigueur par les canons. Les maximes du moins étaient en leur entier, comme on le pourrait montrer par les conciles qui se tenaient alors, où l'on trouve dans le gouvernement ecclésiastique cette ancienne sève et cette ancienne vigueur du christianisme ; et les règles n'avaient point encore été affaiblies par tant de dispenses et par tant d'interprétations relâchées ; témoin les collections de Réginon, d'Atton de Verceil, de Burchard et les autres. Sur la fin, et dans le xe siècle, l'Eglise romaine souffrit un grand obscurcissement par la tyrannie des seigneurs romains, qui mettaient par force leurs enfants et leurs créatures dans la chaire de saint Pierre : mais tout cela était un effet de la violence plutôt que de la séduction ; et Dieu, pour montrer qu'il tenait encore Satan enchaîné, ne lui permit pas alors de séduire les peuples, ni de faire naître en ce siècle aucune hérésie.

Après l'an 1000 de Notre-Seigneur, tout alla manifestement en diminuant, et les scandales se multiplièrent : la discipline se relâchait visiblement : on en voyait l'affaiblissement dans celui de la pénitence canonique. Le refroidissement de la charité prédit par Notre-Seigneur [1] parut dans le schisme des Grecs, qui rompirent ouvertement avec l'Eglise romaine en l'an 1050, sous le Pape saint Leon IX, et le patriarche Michel Cérularius ; dans les guerres entre les Papes et les empereurs ; dans les jalousies des deux puissances et les entreprises des uns sur les autres ; dans les oppositions entre le clergé et les religieux ; dans les schismes fréquents de l'Eglise romaine, et enfin dans le grand schisme arrivé après Gregoire XI, qui acheva de ruiner la discipline, et d'introduire la licence et la corruption dans le clergé : la foi même fut attaquée d'une manière plus couverte et en cela plus pernicieuse que jamais, par les manichéens qui vinrent de Bulgarie.

Nous en avons fait l'histoire dans le livre x des *Variations*, où l'on peut voir la multitude effroyable, les artifices et la séduction de ces hérétiques, qui, réprimés souvent par saint Augustin, par saint Léon, par saint Gélase, et les autres Papes, se cantonnèrent dans quelques provinces d'Orient, d'où ils se répandirent en Occident après l'an 1000 : car on les voit paraître la première fois en 1017, sous le roi Robert, et au concile d'Orléans, où ils furent condamnés au feu par ce prince, autant pour leurs maléfices et leurs sacrilèges que pour leurs erreurs. En même temps il s'en trouve une infinité en Italie, en France et en Allemagne. Le caractère particulier de ces hérétiques était d'inspirer la haine contre l'Eglise romaine. Cependant les Manichéens, sous mille noms différents de *pétrobusiens*, d'*henriciens*, d'*albigeois*, de *potariens*, de *poplicains*, et de tant d'autres gagnaient insensiblement. Le mariage était défendu ; les « viandes que Dieu avait créées « étaient déclarées immondes » par les maximes de ces hérétiques, et on y voyait tous les caractères de cette hérésie des derniers temps marquée si expressément dans saint Paul [1]. Cette peste des manichéens était d'autant plus dangereuse qu'elle était cachée ; ces hérétiques se mêlant parmi les fidèles et y répandant leur poison, non-seulement sous l'apparence du culte catholique, mais encore sous l'extérieur de la piété et sous le masque de la plus fine hypocrisie, comme on le peut voir amplement dans le lieu déjà allégué des *Variations*, et par les sermons 65 et 66 de saint Bernard sur les *Cantiques*. Il n'est donc pas ici question de chercher des violences exercées par ces nouveaux persécuteurs ; c'est une affaire de séduction et d'artifice. Ces nouveaux Gog et Magog, cette nation ennemie du peuple de Dieu, couvrit toute la face de la terre. Pour mieux porter le caractère de Gog, ils étaient originaires de la Gogarenne, province d'Arménie, où ils s'étaient cantonnés, et ils venaient des Bulgares, nation scythique, dont on

[1] *Matth.* XXIV, 11, 12.

[1] I *Tim.*, IV, 1.

sait que Magog a été la source. Partout les églises et le camp des saints étaient assiégés et environnés par ces hérétiques ; et s'il faut de véritables combats, les guerres sanglantes des Albigeois nous en fourniront assez. Ç'a donc été un prodigieux déchaînement de Satan. Rien n'empêche qu'il n'en arrive beaucoup de semblables qui nous préparent au dernier. L'apostasie de Luther tient beaucoup de ce caractère, comme nous l'avons démontré ailleurs. Au reste, nous avons aussi remarqué qu'un des caractères des hérésies est de n'avoir pas un temps complet [1], c'est-à-dire de durer peu en comparaison de l'Eglise, qui est éternelle, et dont la perpétuelle stabilité est figurée par le nombre parfait de mille ans. Le feu du ciel sera ici, après les anathèmes de l'Eglise, la vengeance céleste sur ces hérétiques factieux ; mais tout cela au fond n'est qu'une figure, dont le parfait et véritable accomplissement est réservé à la fin des siècles, où le feu du ciel paraîtra visiblement, et où le déchaînement, en effet, sera très-court, parce que Dieu, qui aura pitié de ses élus, abrégera pour l'amour d'eux le temps d'une tentation si dangereuse [2].

Réflexion sur l'opinion des millénaires. — Passage de saint Justin falsifié par les protestants.

Papias, très-ancien auteur, mais *d'un très-petit esprit* [3], ayant pris trop grossi rement certains discours des apôtres, que leurs disciples lui avaient rapportés, introduisit dans l'Eglise ce règne de Jésus-Christ, dont il a été parlé, durant mille ans dans une terrestre Jérusalem magnifiquement rebâtie, où la gloire de Dieu éclaterait d'une manière admirable, où Jésus-Christ régnerait visiblement avec ses martyrs ressuscités, ou à la fin néanmoins les saints seraient attaqués et leurs ennemis consumés par le feu du ciel, après quoi se ferait la résurrection générale et le jugement dernier. Cette opinion disparut dans la grande lumière du IVe siècle, en sorte qu'on n'en voit presque plus aucun vestige. Mais comme quelques protestants, qui tâchent de la relever, veulent persuader au monde qu'elle est établie par une tradition constante des trois premiers siècles, je crois devoir dire un mot sur un passage de saint Justin, dont ils abusent. Joseph Mède, qui nous oppose ce passage [4], a fait deux grandes fautes : l'une de suivre, comme nous verrons, une version infidèle, et l'autre, d'y ajouter une insigne falsification.

Le passage dont il s'agit est tiré du *Dialogue avec Tryphon*, et le voici traduit de mot à mot sur le grec [1]. Tryphon demande à saint Justin s'il est vrai que les Chrétiens reconnaissent que la ville de Jérusalem sera rebâtie, et que Jésus-Christ y régnera avec les patriarches et les prophètes; et avec les autres justes de la nation judaïque. Sur quoi saint Justin lui répond ainsi : « Je vous ai déjà déclaré que je croyais avec *plusieurs autres* que la chose arriverait en cette manière qui est connue parmi vous; mais qu'il y en avait *plusieurs de la pure et religieuse doctrine des Chrétiens*, qui n'étaient pas de ce sentiment. » Voilà d'abord ce sentiment du règne de Jésus-Christ sur la terre rapporté, non pas comme un sentiment universel, mais comme le sentiment de saint Justin et de plusieurs autres. Non content de parler ainsi, il ajoute en ces termes formels qu'il y a des Chrétiens « de pure et religieuse doctrine, » c'est-à-dire « de bonne et sainte croyance, » qui n'étaient pas de cette opinion; et par conséquent on voit par lui-même que le sentiment qu'il suit avec plusieurs autres Chrétiens était tenu pour indifférent dans l'Eglise. Joseph Mède, qui a prétendu le contraire n'a trouvé d'autre moyen d'éluder ce passage qu'en y ajoutant une négative; et au lieu que saint Justin a dit que plusieurs « qui sont de la pure et religieuse doctrine des Chrétiens, » ne sont pas de ce sentiment, il a mis du sien, « plu-« sieurs qui ne sont pas de cette pure et sainte doc-« trine : » ce qui non-seulement n'est pas dans le texte, mais encore n'y peut pas être, comme ceux qui le liront dans l'original, et qui le compareront au passage, comme il est cité par Joseph Mède, le reconnaîtront aisément. L'autre faute qu'il a commise est d'avoir suivi une mauvaise version : mais voici la suite du texte fidèlement traduit sur le grec. Après que saint Justin a déclaré qu'il y avait des Chrétiens purs et orthodoxes qui n'étaient pas de son sentiment sur le règne de mille ans, il continue son discours en cette sorte : « Je vous ai dit outre cela qu'il y en a qu'on appelle Chrétiens, mais qui, en effet, sont des hérétiques sans religion et sans piété, qui enseignent des choses pleines de blasphèmes. Or afin que vous sachiez que je ne veux pas dire cela seul, je ramasserai, autant qu'il sera possible, tout ce qu'on dit parmi nous sur ces matières, et j'écrirai tout ce que je vous ai déclaré que je reconnais. Car encore que vous ayez rencontré des hommes qui non-seulement ne confessent pas ces choses, mais encore qui blasphèment contre le Dieu d'Abraham, d'Israël ou de Jacob, et qui disent qu'il n'a point de résurrection des morts, mais qu'incontinent après la mort les âmes sont reçues dans le ciel (sans en

[1] *Apoc.*, x, 5, 10. — [2] *Matth.*, XXIV, 22. — [3] *Eus.*, l. III, c. 39 ; *Hier.*, *in. Pap.* — [4] Joseph *Méd.*, *Comm. in Apoc.*, p. 533.

[1] *Dial. cum. Thryph.*, p. 306, n. 80.

sortir jamais pour venir reprendre leurs corps), ne les prenez pas pour des chrétiens comme vous ne prenez pas pour Juifs les sadducéens et les autres sectes semblables. Pour moi et tous ceux qui ont des sentiments droits, et sont Chrétiens en tout et partout (outre les choses que nous venons de dire du Dieu d'Abraham), nous croyons encore la résurrection de la chair; et les prophètes Ezéchiel, Isaïe et les autres reconnaissent qu'on doit passer ces mille ans dans Jérusalem, après qu'elle aura été rebâtie et augmentée. » On voit ici la différence qu'il y a entre ce que croyaient tous les véritables Chrétiens, c'est-à-dire la divinité du Dieu d'Abraham et la résurrection, et ce que saint Justin et quelque autres croyaient devoir ajouter à cette foi, selon les témoignages des prophètes c'est-à-dire le règne de mille ans. Mais Joseph Mède, pour confondre cette opinion, dont saint Justin avait reconnu que tous les vrais Chrétiens n'étaient pas d'accord avec ce qu'ils croient tous unanimement, a suivi l'interprète qui a mal traduit : « Pour moi et tous les Chrétiens, nous croyons et la résurrection générale et le règne de mille ans, selon que les prophètes le reconnaissent; » ce qui fait tomber également la foi sur le règne de mille ans et sur la résurrection contre la vérité de l'original. C'est donc en particulier le sentiment de saint Justin et de plusieurs a tres que les prophètes ont prédit ce règne de Jésus-Christ sur la terre; mais il paraît clairement que les autres orthodoxes n'en étaient pas d'accord. En effet, outre que ce sentiment ne se trouve ni dans saint Clément d'Alexandrie, ni dans saint Cyprien, ni dans Origène, et qu'au contraire les principes que ces Pères posent sont contraires à ce système, on sait d'ailleurs qu'il a été expressément combattu par Caïus et par saint Denis d'Alexandrie, une des plus vives lumières du IIIe siècle, comme il paraît par Eusèbe et par saint Jérôme [1].

Au reste il est aisé de voir que le XXe chapitre de l'*Apocalypse*, qui a donné lieu à l'erreur, doit être pris en sens spirituel. Cette première résurrection que saint Jean y attribue aux martyrs ne regarde visiblement que les âmes seules qui vont commencer avec Jésus-Christ une vie nouvelle, in ontinent après la mort corporelle, comme il résulte de nos remarques sur les ℣ 4, 5, 6, 12, 13. Et du reste, les ministres mêmes, qui, après tant d'éclaircissements de la doctrine de ce chapitre donnés par saint Augustin et les autres Pères, ne rougissent pas d'en revenir à ces restes de judaïsme, ont si bien senti l'absurdité de faire attaquer par des nations assemblées un peuple ressuscité et une ville où Jésus-Christ règnerait avec une si claire manifestation de sa gloire, qu'ils ont été contraints d'abandonner en ce point la lettre qui les a trompés. Car au lieu que s'il fallait entendre à la lettre ce règne de Jésus-Christ sur la terre avec ses martyrs, il faudrait dire que tous les martyrs, « du moins les anciens, » comme parle M. Jurieu [1], ressusciteront avant tous les autres morts; ce ministre qui a rougi de faire attaquer par des mains mortelles tant des saints ressuscités et glorieux, laisse en doute s'il ne faut pas se réduire à ressusciter les apôtres, quoique saint Jean n'en parle pas plus que des autres, et qu'au contraire il fasse revivre en même temps tous les décollés, c'est-à-dire, comme on a vu, tous les martyrs : et au lieu qu'il faudrait aussi, pour suivre la lettre, faire demeurer Jésus-Christ avec ses martyrs, puisque c'était avec eux qu'il devait régner sur la terre; ce ministre, qui n'a pas osé soutenir qu'on pût attaquer Jésus-Christ dans sa majesté et dans sa gloire, trouve bon qu'après une apparition éclatante, il se retire dans les cieux, après néanmoins en avoir ôté avec les apôtres un des plus beaux ornements, et les chefs du troupeau racheté. Mais où prend-il ces distinctions? dans le sens spirituel qu'il rejette, ou dans le sens littéral, où il n'y en a aucun vestige! Il n'y a que ces interprètes licencieux qui, en nous vantant l'Ecriture, se donnent la liberté d'en prendre et d'en laisser ce qui leur plaît, et de tourner le reste à leur fantaisie. Mais où est-ce que ce ministre a trouvé qu'il y ait trois avénements de Jésus-Christ, et plus d'un avénement glorieux? Les anciens millénaires du moins n'en reconnaissent qu'un seul avec l'Ecriture; et après être descendu en sa gloire, Jésus-Christ demeurait mille ans sur la terre, d'où il ne retournait au ciel qu'après avoir jugé les vivants et les morts. Mais le ministre, sans se soucier ni des Ecritures ni des Pères, qu'il fait semblant de vouloir suivre, fait aller et venir Jésus-Christ comme il lui plaît. Et que devient donc ce passage qui nous est tant objecté par les ministres, « qu'il faut que le ciel con- « tienne Jésus-Christ jusqu'à ce que toutes cho- « ses soient rétablies [2] ? » Le ministre en a trouvé le dénoûment [3] : c'est qu'il n'y aura qu'une « petite interruption » qui ne méritait pas d'être comptée, quelque extraordinaire et quelque éclatante qu'on la figure d'ailleurs. Mais, après tout, que gagne-t-on en se jouant ainsi de l'Ecriture? Il en faut toujours venir à

[1] *Eus.*, III, 28, 39; VII, 24; *Hier.*, *De script. ecc.*, in *Dionys. Alex.*, et *Præf. in lib.* XVIII *in Es.*

[1] *Jur.*, *Acc. des proph.*, part. II, ch. 22, 23. — [2] *Act.* III, 21. — [3] *Jur.*, *Accomp. des proph.*, part. II, chap. 23.

la question : si l'on peut trouver vraisemblable que des mortels viennent attaquer une ville que Jesus-Christ protégera si visiblement, où, après avoir paru de la manière du monde la plus éclatante, il laissera pour la gouverner douze hommes ressuscités, immortels, invulnérables, et, en un mot affranchis de toutes les infirmités humaines? Que dirai-je de la nouvelle doctrine de ce hardi théologien qui hasarde tout, qui, pour soutenir son système, ose dire que Jésus-Christ ne règne pas à présent [1]; que l'Eglise n'est pas le royaume de Jésus-Christ; que Jésus-Christ ne régnera plus après le dernier jugement, et ses élus encore moins, malgré ce qu'il leur dira en les jugeant : « Venez posséder le royaume « qui vous a été préparé [2]; » et en un mot, qu'il n'est roi que durant ces mille ans imaginaires? Dans quelles erreurs faut-il être pour enseigner de tels p odiges à des Chrétiens, et combien sont à plaindre ceux qui écoutent un tel homme comme un prophète! Concluons donc que tout ce qu'on dit de ce règne de mille ans, pris à la lettre, engage à des absurdités inexplicables; que le Fils de l'homme ne viendra plus visiblement qu'une fois lorsqu'il paraîtra en sa gloire sur une nuée, et que ceux qui l'auront percé le verront prêt à les juger; que, lorsqu'il viendra en cette sorte, il ne sera pas mille ans à tenir ses saints sur la terre; qu'il prononcera aussitôt son irrévocable jugement, et ira régner éternellement dans le ciel : croyons, dis-je, toutes ces choses, et laissons aux interprètes protestants ces restes des opinions judaïques, que la lumière de l'Eglise a entièrement dissipées depuis treize cents ans.

TROISIEME PARTIE.

LES PROMESSES

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

La nouvelle Jérusalem, ou la demeure des bienheureux.

1. Je vis alors un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

2. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux.

3. Et j'entendis une voix forte sortie du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu.

4. Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux; et il n'y aura plus ni mort, ni cri, ni douleur, parce que les premières choses sont passées.

5. Alors celui qui était assis sur le trône, dit: Je vais faire toutes choses nouvelles. Et il me dit : Ecris, car ces paroles sont très certaines et très-véritables

6. Il me dit encore : C'en est fait; je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif.

7. Celui qui vaincra [1], possédera ces choses : et je serai son Dieu, et il sera mon fils.

8. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres, et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

9. Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies; il me dit : Venez, et je vous montrerai l'Epouse qui est la femme de l'Agneau.

10. Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne; et il me montra la sainte cité de Jérusalem qui descendait du ciel d'auprès de Dieu,

11. Illuminée de la clarté de Dieu sa lumière était semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal.

12. Elle avait une grande et haute muraille, et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël.

13. Il y avait trois de ces portes à l'Orient, trois au Septentrion, trois au Midi, et trois à l'Occident.

14. La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient les [4] douze noms des douze apôtres de l'Agneau.

15. Celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille.

16. La ville était bâtie en carré, aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades, et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales.

17. Il en mesura aussi la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange.

18. La muraille était bâtie de pierre de jaspe; mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair.

19. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude.

20. Le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolyte, le huitième de béril, le neuvième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

21. Les douze portes étaient de douze perles, et chaque porte était faite de chaque perle, et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent.

22. Je ne vis point de temple dans la ville, parce-

[1] *Jur., Accomp. des Proph.*, ch. 13 et suiv. — [2] *Matth.*, XXV, 34.

[1] Héritera de toutes ces choses. — [2] La grande cité, la sainte Jérusalem. — [3] Revêtue de la gloire de Dieu. — [4] Les noms des douze apôtres.

que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple.

23. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe.

24. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur.

25. Ses portes ne se fermeron point de jour : car de nuit il n'y en aura point dans ce lieu.

26. On y appor era la gloire et l'honneur des nations.

27. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge; mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de l'Agneau.

—

EXPLICATION DU CHAPITRE XXI.

1. « Je vis... un ciel nouveau. » Après toutes les choses qu'on vient de voir, qui contiennent l'histoire de l'Eglise, autant qu'il a plu à Dieu de nous la révéler, il ne reste plus à parler que des promesses de la béatitude céleste ; et c'est ce que saint Jean va faire d'une manière admirable dans ces deux derniers chapitres.

« Car le premier ciel et la première terre « avaient disparu, » par un changement en mieux, et une perfection toute nouvelle, comme l'entendent tous les interprètes. « Et la mer n'é- « tait plus : » et il n'y avait plus d'agitation ni de tempête. Saint Pierre nous fait bien entendre que ce n'est pas une destruction totale, mais un changement, lorsqu'il dit que, comme « l'ancien monde a péri par l'eau, ainsi celui « qui est à présent est réservé au feu [1]. »

2. « Je vis descendre du ciel. » Saint Jean nous marque la chose, comme il la vit en esprit, et c'était une ville qui venait d'en haut, portée en l'air, et apparemment s'approchait de lui peu à peu : ce qui, dans le sens mystique, veut dire que l'Eglise qui est dans le ciel est la même que celle qui est sur la terre ; que c'est du ciel en effet que nous sommes citoyens, et que c'est de là que descendent toutes nos lumières et nos grâces, comme il paraîtra encore, XXII, 22.

« Comme une épouse pour son époux. » Beau caractère d'épouse, et belle instruction pour les femmes chrétiennes de ne se parer que pour leurs époux : la parure en ce cas sera modeste.

3. « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. » C'est l'accomplissement de la promesse du *Lévitique*, XXVI, 11, 12 : « Je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, etc. »

6. « C'en est fait : » tout l'ouvrage de Dieu est accompli; la mort, qui était la *dernière ennemie* [2], est détruite, et il n'y a plus rien à désirer pour les saints.

[1] II *Petr.*, III, 6, 7. — [2] I *Cor.*, XV 26.

7. « Il sera mon fils : » comme il est dit de Salomon [1]. La filiation de Jésus-Christ sera étendue à tous les élus qui auront part à son héritage. C'est pourquoi, dans ce verset même, et dans les paroles qui précèdent celles-ci, au lieu de *possedera ces choses*, le grec lit : *Héritera de toutes ces choses*.

8. « Mais les timides et les incrédules. » La crainte est la mère de la défiance et de l'incrédulité. *La mort seconde*, ci-dessus XX, 5, 6, 14.

9. « Il vint un des sept anges. » C'est encore un de ces sept anges qui lui fait voir la grande prostituée, XVII, 1, 2, 3.

10. « Il me transporta en esprit sur une « grande et haute montagne. » Il voit la prostituée *dans le désert*, XVII, 3, dans un lieu affreux, et dans une terre inculte ; et pour l'Epouse, il la voit étant élevée sur une haute montagne par la contemplation.

12. « Douze portes. 13. Trois portes à l'O- « rient... » de même dans Ezéc., XLVIII, 31, etc.

15. Celui qui me parlait avait une canne « d'or [2]. » Tout est mesuré, tout est compté dans la Jérusalem céleste.

16. « La ville en carré » signifie la stabilité et la consistance parfaite. *Douze mille stades* : on a vu pourquoi ce nombre est sacré dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, IV, 4; VII, 4, 5, etc. Et la même chose paraîtra dans le verset suivant.

17. « Il mesura la muraille... cent quarante- « quatre coudées. » C'est l'épaisseur de la muraille qui en marque la solidité, et partout une fermeté imperturbable. On voit toujours que ce sont ici des nombres mystiques. Ce qu'il faut observer en celui-ci, c'est que la racine est douze; à cause des douze tribus et des douze apôtres, comme on a dit souvent. Au reste tout y est carré, et compose un cube parfait : ce qui marque la parfaite stabilité, et toutes ces grandes mesures marquent le nombre des élus, grand en soi, quoique petit en comparaison du nombre des réprouvés. *De mesure d'homme, qui était celle de l'ange :* selon cette parole de Notre-Seigneur : « Ils seront égaux aux anges [3]. » Outre que l'ange paraissait en figure d'homme ; et saint Jean a peut-être aussi voulu marquer qu'il ne lui avait rien paru d'extraordinaire dans sa taille.

19, 20. « De toutes sortes de pierres précieu- « ses, » dont les diverses beautés représentent très-bien les dons divers que Dieu a mis dans ses élus, et les divers degrés de gloire, que saint Paul explique d'une autre façon par la comparaison des étoiles : « Une étoile diffère en clarté

[1] II *Reg.*, VII, 14. — [2] *Ezech.* XL, 3., sup. XI. I — [3] *Luc.*, XX, 36

« d'une autre étoile [1]. » Remarquez aussi que les pierres précieuses sont ici presque les mêmes qui composent le rational du Souverain Pontife [2].

22. « Je ne vis point de temple. » Pour nous faire voir que ce qu'avait vu Ezéchiel du nouveau temple et de la nouvelle Jérusalem, XLI seq., n'aurait qu'un accomplissement spirituel, dont nous verrons quelque chose dans la suite.

24. « Les nations marcheront à sa lumière... » *Voy.* ci-dess., XXII, 2.

25. « Et ses portes ne se fermeront point de « jour. » Isaïe avait dit: « Ses portes ne se fer- « meront ni jour ni nuit, LX, 11. Saint Jean ajoute qu'*il n'y aura point de nuit* dans cette cité bienheureuse.

CHAPITRE XXII.

Gloire éternelle. — Quels sont ceux qui en jouiront, et ceux qui en seront exclus. — Le jugement est proche. — Jésus viendra bientôt, et toute âme sainte le désire. — Menaces contre celui qui ajoutera à ce livre, ou en retranchera quelque chose. — Jésus lui-même est auteur de cette prophétie.

1. Il me montra aussi un [3] fleuve d'eau claire, vive comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau.

2. Au milieu de la place de la ville, sur les deux rivages du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et rend son fruit chaque mois ; et les feuilles de l'arbre sont pour guérir les nations.

3. Il n'y aura plus là aucune malédiction ; mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera: et ses serviteurs le serviront.

4. Il verront sa face, et ils auront son nom écrit sur le front.

5. Il n'y aura plus là de nuit ; et ils n'auront pas besoin de lampes, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera ; et ils régneront dans les siècles des siècles.

6. Et il me dit : Ces paroles sont très-certaines et très-véritables : et [4] le Seigneur Dieu des esprits et des prophètes a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt.

7. Je viendrai bientôt. Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre.

8. C'est moi, Jean, qui ai entendu et qui ai vu ces choses. Et après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les montrait pour l'adorer.

9. Mais il me dit : Gardez vous bien de le faire ; car je suis serviteur comme vous, et comme vos frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre ; adorez Dieu.

10. Il me dit ensuite : Ne scellez point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps approche.

11. Que celui qui fait l'injustice, la fasse encore ; que celui qui est souillé se souille encore ; que celui qui est juste, devienne encore plus juste ; et que celui qui est saint, se sanctifie encore.

12. Je viendrai bientôt, et j'aurai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres.

13. Je suis l'*alpha* et l'*omega*, le premier et le dernier, le commencement et la fin.

14. Heureux ceux [1] qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes!

15. Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge.

16. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Eglises. Je suis le rejeton et le fils de David, l'étoile brillante, l'étoile du matin.

17. L'Esprit et l'Epouse disent : Venez... Que celui qui écoute dise: Venez. Que celui qui a soif, vienne ; et que celui qui le désire reçoive gratuitement l'eau de la vie.

18. Mais je proteste, à tous ceux qui entendent les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre :

19. Et que si quelqu'un retranche quelque parole du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de vie, et l'exclura de la sainte cité, et lui ôtera sa part des promesses qui sont écrites dans ce livre.

20. Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viendrai bientôt. *Amen* : venez, Seigneur Jésu.

21. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec tous. *Amen.*

EXPLICATION DU CHAPITRE XXII ET DERNIER.

1. « Il me montra un fleuve d'eau vive. » Le grec ajoute *pur*. C'est la félicité éternelle, figurée par les eaux du temple d'Ezéchiel, XLVII, 1. Et le Saint-Esprit continue à nous faire voir qu'il n'y a point d'autre accomplissement de ce temple du prophète que celui qui nous est ici montré par saint Jean.

2. « Sur les deux rivages du fleuve, l'arbre de vie... » Imité d'Ezéchiel, XLVII, 12. L'arbre de vie nous fait voir que l'immortalité nous sera rendue, comme ci-dessus, II, 7. *Pour guérir les nations* : cette parole et celle du verset 24, sup. XXI. *Les nations marcheront à sa lumière*, semblent marquer l'Eglise présente ; mais c'est que c'est la même. Les remèdes dont se sert l'Eglise qui est sur la terre viennent d'en haut, et toute la gloire que les gentils convertis y apportent est transportée dans le ciel. *Voy.* XXI, 2.

5. « Ni de la lumière du soleil. » Isaïe avait dit LX, 20 : « Ton soleil ne se couchera pas, et ta « lune ne sera pas diminuée. » Ici Dieu est lui-

[1] I *Cor.*, XV, 41. — [2] *Exod.*, XXVIII. *To.*, XIII, 21 seq. — [3] Fleuve pur. — [4] Le Seigneur Dieu des saints prophètes.

[1] Qui font les commandements, *c'est-à-dire* de Dieu ou de l'Agneau.

même le soleil, et il n'y a point de lune, plus rien qui diminue, plus de changement : c'est pourquoi la femme, qui signifie l'Eglise, avait la lune sous ses pieds, sup. XII, 1.

8. « Aux pieds de l'ange pour l'adorer. » *Voy.* XIX, 10.

10. « Ne scellez pas... » *Voy. Apoc.* I, 1, 3; V, 1.

11. « Que celui qui fait l'injustice, la fasse « encore... » Dieu souffre encore le mal durant quelque temps; mais alors il n'y aura aucun mal, et tout le bien sera consommé.

12. « Je viendrai bientôt. » C'est Jésus-Christ qui parle : comme il paraît, verset 16.

13. « Je suis l'*alpha* et *l'oméga*. » Cette parole est attribuée à Dieu, I, 8, et à celui qui est sur le trône, XXI, 6, qui peut être, ou Dieu même, comme au chap. IV, 2; XX, 11, ou Jésus-Christ qui vient juger les vivants et les morts. Ici, constamment c'est Jésus-Christ, comme il paraît au verset 16, ce qui montre en tout et partout l'égalité du Père et du Fils.

15. « Loin d'ici les chiens, les impudiques, » etc. C'est ici comme un anathème divin, pour exclure à jamais tous les pécheurs de cette sainte cité. Saint Jean avait déjà dit qu'*il n'y entrerait rien de souillé*; que les *incrédules* et les autres n'y avaient point de part. XXI, 8, 27. C'est ce qu'il répète en ce lieu d'une manière plus vive; et on dirait qu'il sort une voix du milieu de la cité sainte qui leur crie à tous : *Loin d'ici*. C'est aussi ce que semblait imiter l'Eglise, lorsqu'à l'approche des mystères, et dans le silence qui régnait partout, la voix du diacre qui s'élevait : Que les catéchumènes se « retirent; que les pénitents se retirent; » il faut être purifié pour demeurer ici. Je ne sais, au reste, s'il se trouvera aucun endroit de l'Ecriture où les terreurs soient mieux mêlées avec les consolations, qu'on les y voit dans ces deux derniers chapitres. Tout attire dans cette cité bienheureuse; tout y est riche et éclatant : mais aussi tout y inspire de la frayeur, car on nous y marque encore plus de pureté que de richesse. On ne sait comment on osera marcher dans ces places d'un or si pur, transparent comme du cristal; entrer dans ce lieux où tout brille de pierres précieuses, et seulement aborder de ces portes dont chacune est une perle : on tremble à cet aspect, et on ne voit que trop que tout ce qui est souillé, n'en peut approcher Mais, d'autre côté, on voit découler une fontaine qui nous purifie; c'est la grâce et la pénitence, XXII, 1. On a le sang de Jésus-Christ, dont saint Jean venait de dire : « Heureux celui qui « lave son vêtement au sang de l'Agneau, afin « qu'il ait droit à l'arbre de vie, et qu'il entre « dans la ville par les portes! » XXII, 14.

16. « L'étoile brillante, l'étoile du matin, » comme ci-dessus, II, 28. C'est Jesus-Christ, « dont « le nom est Orient [1], » et dont il est écrit : « Il sortira une étoile de Jacob [2]. »

17. « Et l'Esprit et l'Epouse disent : Venez. » C'est l'Esprit qui prie en nous, selon saint Paul [3]; et l'Esprit de la prophétie qui parle à saint Jean dans tout ce livre, c'est cet Esprit qui dit : Venez, et qui nous fait désirer, avec une ardeur immense, le règne de Jésus-Christ. L'*Epouse*, l'Eglise ne cesse d'appeler l'Epoux par ses gémissements; comme l'Epouse dans le *Cantique* dit sans cesse : « Venez, mon « bien-aimé. Que celui qui écoute, dise : Venez : » que le fidele imite le langage de la prophétie et de l'Epouse.

18. « Je proteste à tous ceux qui entendent... » C'est un avertissement à celui qui copiera cette prophétie, de le faire soigneusement et religieusement, à cause de l'importance des prédictions, et de la curiosité de l'esprit humain, qui le porte à trop vouloir pénétrer dans l'avenir.

20. « Celui qui rend témoignage de ces « choses, dit : » c'est Jésus-Christ qui a envoyé son ange, comme il le dit ci-dessus, verset 16, « pour rendre ce témoignage aux Eglises. Oui, « je viendrai bientôt. » Jésus-Christ répond au désir de l'Esprit et de l'Epouse qui l'avaient appelé.

« Amen : Venez, Seigneur Jésus. » L'âme fidèle ne cesse de l'inviter, et de désirer son royaume. Admirable conclusion de l'Ecriture, qui commence à la création du monde, et finit à la consommation du règne de Dieu, qui est aussi appelé la nouvelle création

Dieu fasse la grâce à ceux qui liront cette prophétie, d'en répéter en silence les derniers versets: et de goûter en leur cœur le plaisir d'être appelés de Jésus, et de l'appeler en secret.

[1] *Zach.*, VI, 12. — [2] *Num.*, XXIV, 17. — [3] *Rom.*, VIII, 26, 27.

ABRÉGÉ DE L'APOCALYSE

—

I. Comme nous nous sommes arrêtés à chaque partie de l'*Apocalypse*, ou pour prendre de temps en temps quelque repos dans cette espèce d'ouvrage, ou plutôt pour considérer, à mesure que nous avancions, le progrès que nous avions fait, il faut encore nous arrêter à la fin de toute la course; puisque c'est après avoir vu tout ce divin livre que nous pouvons nous en former une idée plus juste par une pleine compréhension de tout l'ouvrage de Dieu qui nous y est représenté.

II. En voici donc l'abrégé. Jésus-Christ paraît, les Eglises sont averties; c'est Jésus lui-même qui leur parle par saint Jean, pour leur apprendre leur devoir; et en même temps son Saint-Esprit leur fait des promesses magnifiques. Jésus-Christ appelle saint Jean pour lui découvrir les secrets de l'avenir, et ce qui devait arriver à son Eglise, depuis le temps où il lui parlait, jusqu'à la fin des siècles, et à l'entier accomplissement de tout le dessein de Dieu [1]. Il y a trois temps de l'Eglise bien marqués, celui de son commencement et de ses premières souffrances; celui de son règne sur la terre; celui de sa dernière tentation [2], lorsque Satan, déchaîné pour la dernière fois, fera un dernier effort pour la détruire [3], ce qui est suivi aussitôt par la résurrection générale et le jugement dernier [4]. Après quoi il ne reste plus qu'à nous faire voir l'Eglise toute belle et toute parfaite dans le recueillement de tous les saints, et le parfait assemblage de tout le corps dont Jésus-Christ est le chef [5].

III. Dans le premier temps, qui est celui du commencement de l'Eglise et de ses premières souffrances, toute faible qu'elle paraît dans une si longue et si cruelle oppression, saint Jean nous en découvre la puissance, en ce que tous ses ennemis sont abattus, c'est-à-dire les Juifs et les gentils; les Juifs au commencement, et les gentils dans la suite de cette prédiction [6].

IV. Ces deux ennemis sont marqués très-distinctement par saint Jean: les Juifs lorsqu'il nous fait voir le salut des douze mille de chaque tribu d'Israël, pour l'amour desquels on épargnait tout le reste de la nation; d'où vient aussi qu'en tous ces endroits il n'est nulle mention d'idoles, parce que les Juifs n'en connaissaient pas, et ne péchaient en aucune sorte de ce coté-là: et les gentils aussitôt après, à l'endroit où il fait venir, avec des armées immenses, les rois d'Orient, et les peuples d'au delà de l'Euphrate [1], qui est aussi celui où pour la première fois il est parlé d'*idoles d'or et d'argent* [2], et où les gentils sont repris, parmi les plaies que Dieu leur envoie, de ne s'être pas corrigés d'adorer les œuvres de leurs mains et les démons, non plus que des autres crimes que le Saint-Esprit nous représente partout comme des suites inséparables de l'idolâtrie [3].

V. Voilà donc les deux sortes d'ennemis dont l'Eglise avait encore à souffrir, bien distinctement marqués: les Juifs, qui ne cessaient par leurs calomnies d'irriter les persécuteurs, comme saint Jean l'avait remarqué dès le commencement de son livre, lorsqu'il écrivait aux Eglises [4]: et les gentils ou les Romains, qui, ne songeant qu'à accabler l'Eglise naissante, allaient plus que jamais l'opprimer *par toute la terre* [5], qui était soumise à son empire comme le même saint Jean l'avait dit aussi au même endroit.

VI. Entre ces deux ennemis, incontinent après les Juifs, et avant que d'avoir nommé les gentils et les idoles, nous trouvons, dans les sauterelles mystiques [6], une autre sorte d'ennemis d'une espèce particulière, où nous avons entendu les hérésiarques places à la suite des Juifs, dont ils ont imité les erreurs, et devant les gentils, qu'à la vérité ils ne semblaient pas attaquer directement, comme devaient faire ces rois d'Orient qu'on voit paraître au même chapitre, mais qui ne laissaient pas de leur nuire beaucoup en obscurcissant le soleil, c'est-à-dire avec la gloire de Jésus-Christ, les lumières de son Evangile et de son Eglise, par où s'augmentait l'endurcissement des gentils qui, selon que l'a remarqué saint Clément d'Alexandrie, disaient en parlant des Chrétiens: « Il ne faut pas les en croire, puisqu'ils s'accordent si mal entre eux, et qu'ils sont partagés en tant d'hérésies, ce qui retarde, » poursuit ce grand homme, « les progrès de la vérité, à cause des dogmes contraires que les uns produisent à l'envi des autres [7]. »

VII. Il était bon une fois de faire voir que

[1] I, II, 3. — [2] IV-X. — XX, — [4] *Ibid.* 11, 12. — [5] XXI, XXII. — [6] VII, VIII, IX, 14, jusqu'au chap. XX.

[1] IX, 14 seq. [2] *Ibid.*, 20, 21. — [3] *Rom.*, I, 21 seq — [4] II, 9. — III, 10. — [6] IX, I, 14. — [7] *Strom.*, lib. II.

l'Eglise triomphait de cet obstacle, comme de tous les autres. Saint Jean après l'avoir fait d'une manière aussi vive que courte et touchante, s'attache ensuite à représenter les persécutions romaines comme l'objet dont les hommes étaient le plus frappés, pour faire éclater davantage la force de l'Eglise en montrant la violence de l'attaque, et afin aussi de faire admirer les sévères jugements de Dieu sur Rome persécutrice, avec l'invincible puissance de sa main qui abattait aux pieds de son Eglise victorieuse une puissance redoutée de tout l'univers.

VIII. Tout le chapitre IX, depuis le ỳ. 14 jusqu'au chapitre XX, est donné à ce dessein. Pour préparer les esprits à la chute de ce grand empire, saint Jean nous montre de loin les Perses, d'où lui devait venir le premier coup. Le caractère dont il se sert pour les désigner, n'est pas obscur, puisqu'il les appelle les rois d'Orient, et leur fait passer l'Euphrate [1], qui semblait fait pour séparer l'empire romain d'avec eux. C'est là que le saint apôtre commence à montrer combien les Romains furent rebelles contre Dieu, qui les frappait pour les corriger de leur idolâtrie ; ce qu'il continue à faire voir en récitant les opiniâtres persécutions dont ils ne cessèrent d'affliger l'Eglise.

IX. Elles commencent à paraître au chapitre XI ; et comme jusqu'ici on nous a donné des caractères bien marqués et bien sensibles des Juifs et des gentils, on ne nous en a pas donné de moins clairs pour désigner la persécution romaine. Le plus marqué de ces caractères a été celui de la bête, qu'on ne nous représente parfaitement que dans les chapitres XIII et XVII ; mais que néanmoins on a commencé à nous faire voir dès le chapitre XI, comme celle qui mettait à mort les élus de Dieu, et les fidèles témoins de sa vérité. Il nous faut donc ici arrêter les yeux sur les caractères de cette bête, que nous voyons beaucoup plus clairs et mieux particularisés que tous les autres.

X. On est accoutumé par la prophétie de Daniel à reconnaître les grands empires sous la figure de quelques fiers animaux ; il ne faut donc pas s'étonner si on nous représente l'empire romain sous cette figure, qui n'a plus rien d'étrange ni de surprenant pour ceux qui sont versés dans les Ecritures. Mais le dessein de saint Jean n'est pas de nous marquer seulement un grand et redoutable empire ; c'était aux saints principalement et aux fidèles de Jésus-Christ qu'il était redoutable. Saint Jean nous le montre donc comme persécuteur et avec son idolâtrie, parce que c'était pour l'amour d'elle qu'il tourmentait les enfants de Dieu.

Pour mieux entendre ce caractère d'idolâtrie et de persécution que saint Jean a donné à la bête, il la faut considérer avec la prostituée qu'elle porte sur son dos, au chapitre XVII, car la prostitution est dans l'Ecriture le caractère de l'idolâtrie, et le symbole d'une abandonnée à l'amour de plusieurs faux dieux, comme d'autant d'amants impurs qui la corrompent. L'Apôtre joint à ce caractère celui de la cruauté et de la persécution, en faisant « la femme ení-« vrée du sang des saints et des martyrs de « Jésus [1] ; » en sorte qu'on ne peut douter que ce qu'il veut nous représenter sous la figure de la bête, ne soit d'abord et en général la puissance romaine idolâtre, ennemie et persécutrice, à quoi aussi convenaient parfaitement les noms de blasphèmes sur les sept têtes de la bête, c'est-à-dire, comme saint Jean l'explique lui-même, sur les sept montagnes de Rome [2], et ses fureurs contre les saints et sa couleur de sang, et tout son air cruel et sanguinaire. C'est aussi pour cela que le *dragon roux*, c'est-à-dire le diable « qui voulait engloutir l'Eglise [3], « avait donné à la bête sa grande puissance [4], » et il lui avait inspiré sa haine contre les fidèles. On avouera qu'il n'était pas possible de nous peindre la persécution avec de plus vives couleurs ; mais outre la persécution en général que l'Apôtre nous rend si sensible, nous avons vu qu'il se réduit à des idées encore plus particulières, en s'attachant spécialement à représenter la persécution de Dioclétien, qu'il a choisie entre toutes les autres pour la décrire avec un soin si particulier, parce qu'elle devait être la plus violente comme la dernière, et que c'était au milieu de ses violences que l'Eglise devait commencer à être élevée par Constantin au comble de la gloire.

XI. Le caractère le plus spécifique de cette cruelle et dernière persécution, est d'avoir été exercée au nom de sept empereurs ; c'est aussi pour cette raison que saint Jean lui donne sept têtes, qui sont bien, à la vérité, comme on a vu qu'il l'explique, les sept montagnes de Rome, mais qui sont aussi, comme il ajoute, sept de ses rois. C'était la seule persécution qui eût cette marque ; les caractères particuliers des trois empereurs qui furent les principaux auteurs de la persécution nous ont aussi été marqués fort historiquement, comme on a vu, et parce qu'il y en avait un des sept, qui était aussi un de ces trois, qui devait prendre l'empire par

[1] IX, 14; XVI, 12.

[1] XVII, 6. — [2] XIII, 1; XVII, 3, 9. — [3] XII, 3, 4. — [4] XIII, 1, 2; XVII, 3.

deux fois, c'est-à-dire Maximien, surnommé Herculius : il y a aussi un des sept rois qui nous est montré en même temps comme étant tout ensemble un huitième roi et un des sept [1] : ce qui était précisément choisir dans l'histoire ce qu'il y avait de plus précis, n'y avant point dans toute la suite de l'empire romain un caractère semblable.

On voit donc ce que c'est que la bête : Rome comme persécutrice en général, et avec une désignation plus particulière, Rome exerçant la dernière et la plus impitoyable persécution.

XII. On y a vu d'autres caractères de cette persécution, que je ne répète pas ; mais je ne puis oublier qu'elle portait le nom de Dioclétien, qui, comme premier empereur, était aussi le premier en tête dans l'édit des persécuteurs : ce qui fait aussi que saint Jean, en nous voulant marquer le nom de la bête par ses lettres numérales, a marqué celui de Dioclétien dans le nombre de 666, comme on a vu [2].

Saint Jean a tout ici caractérisé d'une manière admirable. Car il nous a dit, non-seulement qu'il nous voulait donner le nom d'un homme, mais aussi le nom d'une de ces bêtes mystiques, c'est-à-dire d'un empereur : ce qui nous a conduits à un nom où nous est marqué Dioclétien, et où le nom qu'il avait porté lorsqu'il était particulier, joint à celui d'Auguste, qui le faisait empereur, nous en donnaient un caractère incommunicable, non-seulement à tout autre prince, mais encore à tout autre homme.

XIII. Mais parce que le nombre mystique de 666, que saint Jean attribue ici au nom de la bête, peut convenir à plusieurs noms, et qu'on en compte huit ou dix peut-être où il se trouve : pour ne donner au un lieu à ce jeu frivole des esprits, nous avons vu qu'au même passage où saint Jean a marqué le nom de Dioclétien [3], il y a joint d'autres caractères qui sont aussi particuliers à ce prince que son nom même ; de sorte que non-seulement on trouve dans *l'Apocalypse* le nom de Dioclétien, mais on y trouve que c'était le nom de cet empereur qu'il y fallait trouver, et que ce ne peut être un autre que saint Jean ait voulu désigner, parce que ce devait être le nom de celui dont la dernière persécution est intitulée, et de celui qui aurait fait l'action unique à laquelle le saint apôtre fait une allusion manifeste dans ce passage [4], ce qu'on peut voir aisément dans le commentaire. D'où aussi l'on peut conclure que si on a trouvé en ce lieu le nom de Dioclétien, ce n'est pas l'effet d'une rencontre fortuite, mais une chose qui devait être, et qui était entrée nécessairement dans le dessein de notre apôtre : par où aussi les protestants, qui ne veulent jamais rien voir que de confus et de vague, se trouveront confondus.

XIV. Le premier collègue de Dioclétien, et le second empereur, qui était Maximien Herculius, ne nous a pas été moins bien désigné, puisqu'on lui a donné le caractère qui lui était le plus propre, c'est-à-dire celui de venir deux fois [1] : et c'est avec raison que ce prince a été appelé la bête, selon cette mystique signification, ce titre lui convenant plus particulièrement qu'aux cinq autres empereurs sous qui la persécution s'est exercée, parce que, dans le caractère que saint Jean lui avait donné, non-seulement il était une des sept têtes, c'est-à-dire un de ces sept princes, mais encore le corps de la bête, comme on a vu [2].

XV. Nous avons déjà observé que cette bête mystique était marquée par saint Jean, non pas comme étant déjà de son temps, mais comme « devant » dans la suite « s'élever de l'abîme [3] » ce qui maintenant s'entend a mieux, et sur quoi il sera utile d'appuyer un peu. Car encore que l'empire romain, idolâtre et persécuteur, fût déjà au monde lorsque saint Jean écrivait son *Apocalypse* ; dans l'application particulière qu'il faisait de la bête à la persécution de Dioclétien, elle n'était pas encore. Les sept têtes, c'est-à-dire les sept empereurs, et tout le reste que saint Jean nous y a marqué avec une désignation particulière, étaient encore à venir ; et même la persécution, quoique déjà commencée quelques années auparavant sous Néron et sous Domitien, était encore future dans sa plus longue durée et dans ses plus grandes fureurs ; ce qui donne lieu à saint Jean de nous parler de la bête, comme « devant encore s'élever. » Il la voit « sortir de l'abîme : » il assiste à sa naissance, et ne la fait paraître au monde que pour donner la mort aux saints [4] ; ce qu'on ne peut trop observer, parce qu'outre que ces caractères particuliers sont la vaie clef de la prophétie, c'est aussi un des passages qui doit porter un coup mortel au système des protestants [5], qui n'ont rien voulu voir de particulier, parce que leurs fausses idées du pape antechrist ne subsistent que dans la confusion.

XVI. Après avoir observé le fond et les caractères de la bête, tels que saint Jean nous les a donnés, il faut voir encore ce qu'elle fera et ce qui lui doit arriver. Ce qu'elle fera, c'est de tourmenter l'Eglise ; et ce qui lui doit arriver, c'est, après divers châtiments, de périr à la fin,

[1] XVII, 11. — [2] XIII, 18. — [3] *Ibid.*, 16. — [4] XI, 16, 17.

[1] XIII, 16, 17. — [2] XVII. — [3] XI, XIII, 1, XVII, 8. — [4] *Ibid.* — [5] *Voy.* ci-dessous dans l'*Avertissement de l'acc. des prop.*, n. 20 et 21.

à cause de son idolâtrie et du sang qu'elle avait répandu ; c'est ce que saint Jean nous a déclaré par des marques aussi sensibles que toutes les autres que nous avons vues.

XVII. La persécution en général est exercée par la bête, lorsqu'elle donne la mort aux saints et qu'elle tient dans l'oppression la sainte cité, qui est l'Eglise, avec toutes les circonstances qu'on a marquées [1]. Mais au milieu de ces caractères généraux; saint Jean a toujours mêlé les caractères particuliers de la persécution de Dioclétien, à laquelle le Saint-Esprit l'avait davantage attaché. C'est pourquoi, dans le chapitre XI, on voit les gentils se flatter de la pensée d'avoir éteint le christianisme [2], comme on en flatta Dioclétien: on voit dans ce même temps le christianisme élevé au comble de la gloire [3], comme il arriva au milieu de cette sanglante persécution, par les ordres de Constantin et par ses victoires.

XVIII. Au chapitre XII paraît le dragon, qui donne sa force à la bête, et la femme en travail [4], c'est-à-dire l'Eglise souffrante. C'est la persécution en général. Mais nous sommes bientôt conduits au particulier de Dioclétien, lorsque la femme étant près de mettre au monde un enfant mâle et dominant [5], c'est-à-dire le christianisme vigoureux et vainqueur sous Constantin, le diable redouble ses efforts pour le détruire ; et comme là on voit le dragon faire trois divers efforts, on voit aussi la persécution s'élever à trois reprises plus marquées sous trois princes, plus frémissante sous Dioclétien et sous Maximin ; plus languissante sous Licinius, et en état de tomber bientôt après.

XIX. Voilà ce que fait la bête, tant qu'il lui reste quelque force. Mais saint Jean nous la représente en un autre état où elle avait reçu un coup mortel [6], où elle était morte, où pour vivre elle avait besoin d'être ressuscitée : c'est ce qui est aussi arrivé à l'idolâtrie détruite dans les sept têtes. Tous les persécuteurs étant à bas, et, de tous les empereurs, Constantin, un si zélé enfant de l'Eglise, restant seul, l'idolâtrie était morte par la défense de ses sacrifices et de son culte ; et il n'y avait plus pour elle de ressource, si Julien l'Apostat ne l'eût fait revivre. Saint Jean, comme on voit, continue toujours à s'attacher aux grands événements. Il n'y a rien de plus marqué que la mort de l'idolâtrie sous un prince qui l'abolit par ses édits, ni rien aussi de plus sensible que d'appeler résurrection la force et l'autorité que lui rend un autre prince. Voilà qui est grand en général, mais le particulier est encore plus surprenant : car on voit la bête aux abois, comme saint Jean l'avait marqué par la blessure d'une de ses têtes [1], qui était Maximin, le sixième persécuteur, et parce que la septième tête, qui ne paraissait pas encore, devait périr sitôt après, comme il arriva à Licinius. C'est ainsi que la bête mourut ; c'est ainsi que l'idolâtrie fut abattue, et l'image est toute semblable à l'original.

XX. Pour la bête ressuscitée [2], c'est-à-dire l'idolâtrie reprenant l'autorité sous Julien, elle nous est clairement marquée par l'orgueil de ce prince ; par ses blasphèmes étudiés contre Jésus-Christ et ses saints ; par le concours de tout l'empire réuni sous cet empereur contre l'Eglise ; par la haine du christianisme, qui le fit rentrer dans les desseins de Dioclétien, pour l'opprimer ; par l'imitation de l'Agneau et de quelques vertus chrétiennes, que ce faux sage affecta ; par les prestiges de ces philosophes magiciens qui le gouvernaient absolument ; par les illusions de sa fausse philosophie, et par la courte durée de cette nouvelle vie de l'idolâtrie, où la femme ne se cacha point, comme elle avait fait dans les autres persécutions, et où l'Eglise retint tout son culte. Qu'on me donne d'autres caractères du règne de Julien l'Apostat, et qu'on m'en fasse un tableau plus au naturel et plus vif.

XXI. Ce n'était pas assez de marquer la violence de la bête, c'est-à-dire de l'idolâtrie persécutrice : nous n'en eussions pas vu la séduction et les artifices si saint Jean ne nous eût décrit la seconde bête mystique [3], c'est-à-dire la philosophie pythagoricienne, qui, soutenue de la magie, faisait concourir à la défense de l'idolâtrie ses raisonnements les plus étonnants. C'est ce que nous avons remarqué dans les figures de saint Jean ; c'est ce que nous avons vu accompli dans l'idolâtrie, en la regardant tant dans sa première vigueur sous Dioclétien, que dans sa vie, préparée par Julien l'Apostat.

XXII. On entendra mieux encore la seconde bête en comprenant le caractère qu'elle a dans saint Jean [4], qui est de faire adorer la première, c'est-à-dire d'attacher les hommes à l'ancienne idolâtrie : de sorte que la première bête paraît dans *l'Apocalypse* comme le dieu qu'on adorait, et la seconde comme son prophète, qui la faisait adorer ; d'où vient aussi qu'elle est appelée le « faux prophète. » En quoi saint Jean nous a fait voir le vrai caractère de cette philosophie magicienne, dont tous les raisonnements et tous les prestiges aboutissaient à faire adorer les dieux que l'ancienne idolâtrie avait inventés.

[1] XI, 2, 7. — [2] XI, 9. — [3] *Ibid.*, 11, 12 seq. — [4] XII, 2, 3; XIII, 2. — [5] XII, 4, 13, 17. — [6] XIII, 3.

[1] XIII, 3. — [2] XIII, 3, 5, 7, 8. — [3] *Ibid.*, 11 seq. — [4] XIII, 12.

Telle est donc la seconde bête ; et c'est faute d'avoir compris ce caractère que saint Jean lui donne, qu'on a voulu la confondre avec l'homme de péché de saint Paul [1], encore que son caractère d'être le prophète d'une divinité qu'elle annonçait, soit directement opposé à celui qu'attribue saint Paul à son homme de péché, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on nomme Dieu et qu'on adore.

XXIII. On peut encore remarquer ici un caractère particulier de l'idolâtrie romaine. C'est que partout elle fait adorer la bête et son image, c'est-à-dire Rome et ses empereurs, dont les images, comme on a vu, étaient proposées aux martyrs pour être l'objet de leur culte, autant ou plus que celles des dieux immortels : caractère d'idolâtrie qu'on voit répandu partout dans l'*Apocalypse* [2], et que Julien y fait revivre avec tous les autres.

XXIV. Ainsi la persécution a été caractérisée en toutes manières : par la qualité de ses auteurs, par sa violence, par ses artifices, par la nature du culte auquel on voulait forcer le genre humain. Mais un des plus beaux et des plus particuliers caractères que nous en ayons dans saint Jean [3], est celui qui marque les bornes que Dieu lui donnait par une providence particulière et un secret ménagement de ses élus, comme il avait fait autrefois à celle d'Antiochus. Nous avons vu en effet que, malgré la haine immortelle de Rome contre l'Eglise, il était ordonné de Dieu que ses violences se relâcheraient de temps en temps, et reviendraient aussi à diverses reprises toutes courtes; ce que saint Jean a marqué dans ce temps mystique de trois ans et demi pour les raisons et à la manière que nous avons vu.

XXV. Que dans ce temps, toujours consacré aux persécutions et toujours le même, en quelle sorte qu'il soit expliqué, par jour, par mois ou par années, le dessein du saint apôtre fut de nous marquer un temps court ; il le déclare en termes formels lorsque, représentant le dragon irrité de n'avoir plus que *peu de temps* à tyranniser les fidèles, il détermine aussitôt après, et dans le verset suivant, ce *peu de temps* à ces *trois ans et demi* [4] qu'on voit revenir si souvent : ce qui dans la suite nous découvrira la prodigieuse illusion des protestants, qui veulent que ce *peu de temps* soit 1260 ans entiers ; et non-seulement un petit reste de temps que le démon déjà terrassé voyait devant lui, mais encore son temps tout entier, et toute la durée de son empire.

[1] II *Thess.*, II. — [2] XIII, 4, 12, 14. — [3] XI, 2, 3, XII, 6; XIII, 5. — [4] XII, 13, 14.

XXVI. Saint Jean nous a fait voir encore que ce temps revenait souvent comme étant le commun caractère de toutes les reprises de persécution. C'est pourquoi nous avons vu qu'il revient deux fois dans la persécution qui précède la mort de la bête, et une troisième fois sous la bête ressuscitée [1] ; ce qui montre, plus clair que le jour, que ce temps n'est pas la mesure d'une seule et longue persécution qui dure près de treize siècles, comme l'ont songé les protestants ; mais la marque des différentes reprises des persécutions romaines toutes courtes, et bientôt suivies d'un adoucissement que Dieu procurait.

XXVII. Dans ce temps, c'est un beau contraste et quelque chose de ravissant dans le tableau de saint Jean, de voir d'un côté les fidèles, et de l'autre les idolâtres, avec une double marque pour les distinguer les uns des autres : d'un côté la marque de Dieu sur les élus, et de l'autre le caractère de la bête sur les impies ; c'est-à-dire pour les fidèles, avec la foi au dedans, la profession du christianisme ; et pour les autres, l'attachement déclaré à l'idolâtrie ; ceux qui portent la marque de Dieu ornés de toutes sortes de vertus et de grâces, et ceux qui portent celle de la bête se plongeant eux-mêmes dans l'aveuglement et dans le blasphème, pour ensuite être abandonnés à la justice divine.

XXVIII. Ainsi nous avons l'idée des persécutions de la bête, c'est-à-dire de Rome l'ancienne, par tous les moyens qu'on peut souhaiter. Mais, pour ne rien oublier de ce qui devait lui arriver, après nous l'avoir montrée comme dominante et persécutrice, il fallait encore la faire voir abattue et punie de ses attentats. Saint Jean ne pouvait le faire d'une manière plus sensible qu'en rappelant comme il fait, à notre mémoire, dans le chapitre XVI, le premier coup qu'elle reçut du côté de l'Orient sous Valérien [2], et nous la montrant aussitôt après, dans le chapitre XVII, entre les mains des dix rois qui la pillent, qui la désolent, qui la rongent, qui la consument, qui l'abattent avec son empire, que nous voyons tomber dans saint Jean [3], comme il est tombé en effet, par une dissipation et par un démembrement entre plusieurs rois; en sorte qu'il ne reste plus qu'à déplorer sur la terre son malheur [4] : et à louer Dieu dans le ciel de la justice qu'il a exercée sur elle [5] : ce que saint Jean a fait d'une manière si claire, et avec des caractères si précis des rois qui l'ont dépouillée, qu'après avoir un peu démêlé les figures de son style mystique, c'est-à-dire avoir entendu la

[1] VI, 14, XIII, 5. — [2] XVI, 12. — [3] XVII, 7 seq. — [4] XVIII. — [5] *Ibid.*, 19.

langue que parlent les prophètes, nous avons cru lire une histoire.

XXIX. Dans ce grand tableau de saint Jean, la figure de la prostituée est une des plus merveilleuses, puisque avec toute la parure et tous les autres caractères qui lui sont donnés, elle marque aussi clairement qu'on le pouvait souhaiter une ville redoutée de tout l'univers, abandonnée à l'idolâtrie, persécutrice des saints [1]; en sorte qu'il ne restait plus qu'à nommer Rome. Afin de mieux ramasser toutes les idées, le saint apôtre nous la montre dans une vision comme dominante et comme abattue, comme criminelle et comme punie, faisant éclater sa cruelle domination dans les sept têtes de la bête qui la porte, et dans les dix cornes de la même bête la cause de sa chute inévitable[2].

XXX. Voilà donc le premier temps de l'*Apocalypse* qui exprime le commencement de l'Eglise et ses premières souffrances. C'était là le grand objet de saint Jean, qui occupe aussi seize chapitres. Les deux autres temps, c'est-à-dire celui du règne de l'Eglise et celui de la dernière persécution, sont tracés en deux ou trois coups de pinceau, mais les plus vifs qu'on pût souhaiter, et les plus significatifs. Car déjà, pour ce qui regarde le règne de l'Eglise, elle reçoit une assurance certaine qu'il sera long, ce qu'on nous figure par les mille ans [3]; qu'il sera tranquille, ce qu'on nous montre par l'enchaînement de Satan qui n'aura plus la liberté comme auparavant de susciter des persécutions universelles; enfin, qu'il sera le règne de Jésus-Christ et de ses martyrs, dont la gloire serait si grande par tout l'univers, et la puissance si reconnue, à cause qu'ils auront vaincu la bête et son caractère, Rome et son idolâtrie, avec même une désignation particulière du supplice usité parmi les Romains [4], afin que tout fût marqué par les caractères des temps, et par les circonstances les plus précises.

XXXI. La dernière tentation de l'Eglise n'est pas moins marquée, quoi qu'en très-peu de paroles. Car saint Jean, qui n'ignorait pas ce qu'en avait dit saint Paul plus expressément, s'est contenté d'en marquer en gros les caractères, en nous faisant voir Satan déchaîné [5], comme saint Paul nous avait montré toute sa puissance déployée, en caractérisant cette tentation par la séduction plutôt que par la violence, comme saint Paul avait fait [6]; en nous marquant, comme lui, la courte durée de cette séduction, et comme lui, qu'elle finirait par le dernier jugement et l'éclatante arrivée de Jésus-Christ dans sa gloire; de sorte que ce sera la fin de l'Eglise sur la terre, et sa dernière tentation; ce qui suffit pour nous faire entendre qu'elle sera en même temps la plus terrible, comme celle où le diable déchaîné fera son dernier effort, et que Jésus-Christ viendra détruire en personne par la plus grande manifestation de sa puissance.

XXXII. Voilà les trois temps de l'Eglise: le premier, qui est celui des commencements, représenté très au long et sous une grande multiplicité de belles images, comme celui qui allait venir, et contre lequel, par conséquent, les fidèles avaient besoin d'être le plus prémunis; et les deux autres tracés en deux mots, mais très-vivement, et pour ainsi dire de main de maître. C'était aussi la main d'un apôtre ou plutôt la divine main, dont il est dit qu'*elle écrit vite*[1], dont les traits ne sont pas moins forts ni moins marqués, pour être tirés rapidement; qui sait donner toute la force qu'il faut à ses expressions, en sorte que très-peu de mots ramassent, quand il lui plaît, le plus de choses

XXXIII. Au reste, je n'ai pas besoin de répéter que la défaite entière de Satan est au fond le grand ouvrage que saint Jean célèbre. Ce vieux serpent nous est montré dans l'*Apocalypse* comme celui qu'il fallait abattre avec son empire, et tout le progrès de sa défaite nous est marqué dans ces trois temps qu'on vient de voir. Car à la fin du premier temps, qui était celui de la première persécution, ces deux grands organes, la bête et le faux prophète, sont jetés dans l'étang de feu et de soufre [2]: là il paraît enchaîné, afin que l'Eglise règne plus tranquillement, à couvert des persécutions universelles, jusqu'aux environs des derniers temps. A la fin de ce second temps, Satan sera déchaîné et plus furieux que jamais; ce que fera le troisième temps, court dans sa durée, mais terrible par la profondeur de ses illusions: lequel étant écoulé, Satan ne sera plus enchaîné comme auparavant pour un certain temps, mais à jamais; et sans rien avoir à entreprendre de nouveau, plongé dans l'abîme, où étaient déjà la bête et le faux prophète, autrefois ses deux suppôts principaux, et les deux premiers instruments des persécutions universelles.

Que si l'on veut commencer l'enchaînement de Satan au temps où nous avons vu que saint Jean nous a marqué, en un certain sens, le règne de Jesus-Christ et celui de ses martyrs sur la terre, par la gloire qu'ils y ont reçue dans toute l'Eglise, on le peut: et les temps

[1] XVII. — [2] *Ibid.* 1 seq. — [3] XX, 1-7. — [4] *Ibid.*, 4. — [5] XX, 7. — II *Thess.*, II.

[1] *Psal.*, XLIV, 2. — [2] XIX, 20.

peut-être seront plus distinctement marqués; ce qui n'empêchera pas qu'en un autre sens l'enchaînement de Satan ne commence, selon la remarque de saint Augustin que j'ai suivie [1], dès la prédication et dès la mort de Jésus-Christ, qui en effet est le moment fatal à l'enfer, encore que toute la suite de ce premier coup ne paraisse que longtemps après.

XXXIV. Voilà donc toute l'histoire de l'Eglise tracée dans l'*Apocalypse;* avec ses trois temps, ou ses trois états; et ce que je trouve de plus instructif, c'est que saint Jean a été soigneux de nous marquer la suite toujours visible de l'Eglise. Dans la première persécution, rien ne peut faire taire ses deux témoins, c'est-à-dire ou son clergé et son peuple, ou, en quelque sorte qu'on le veuille entendre, le témoignage éclatant qu'elle rend à la vérité : et lorsque le monde pense l'avoir fait périr entièrement, loin d'avoir été détruite par les tourments, comme on pensait, elle paraît un moment après plus forte et plus glorieuse que jamais. Que si elle était contrainte de cacher son culte, ce qui quelquefois la faisait paraître au monde qui la haïssait, comme entièrement opprimée, elle y avait ses pasteurs, comme autrefois les Israélites durant leur pèlerinage avaient Moïse et Aaron; et comme sous Antiochus les Juifs avaient Mathathias et ses enfants. Elle y allait comme à un lieu préparé de Dieu pour sa retraite, qui lui était bien connu, et où les persécuteurs savaient bien eux-mêmes qu'elle était, puisqu'ils l'y allaient chercher pour la tourmenter davantage [2]. Après cet état elle règne [3], et sa gloire est portée jusqu'au ciel durant mille ans, c'est-à-dire durant tout le temps que le monde dure; et si elle est à la fin encore opprimée, elle n'en est par moins visible, puisque, toujours attaquée, elle soutient toutes les attaques [4]. Ce n'est pas une troupe d'invisibles dissipés deçà et delà, sans se connaître; c'est une cite, *cité bienheureuse* qui a son gouvernement; c'est un camp bien ordonné qui a ses chefs [5]; et lorsque ses ennemis paraissent en état de l'anéantir par leur grande et redoutable puissance, ils sont eux-mêmes consumés par le feu venu du ciel, ou la cité enfin est transportée pour être éternellement hors de toute atteinte.

XXXV. J'ajouterai, en finissant, que le perpétuel objet de l'amour et de l'adoration de l'Eglise, un seul Dieu en trois personnes, est célébré dans l'*Apocalypse*. Le Père qui est assis dans le trône, y reçoit les hommages de toutes les créatures : le Fils qui y porte aussi le nom du Verbe [1], sous lequel saint Jean a marqué sa divinité, reçoit les mêmes honneurs, et il est, comme on a vu, traité d'égal avec le Père : le Saint-Esprit est montré comme celui qui est l'auteur des sacrés oracles, et qui parle dans tous les cœurs avec une autorité souveraine; les Eglises sont invitées par sept fois à entendre ce que dit l'Esprit [2]; l'Esprit prononce souverainement que les travaux de ceux qui meurent au Seigneur sont finis [3]; l'Esprit parle dans tous les cœurs pour appeler Jésus Christ [4]; cet Esprit qui parle est toujours unique en son rang, et toujours incomparable; un comme le Père et le Fils, intime coopérateur de l'un et de l'autre, et consommateur de leur ouvrage; ce qui confirme, en passant, que les sept esprits, au nom desquels les Eglises sont saluées [5], ne sont pas cet Esprit égal au Père et au Fils, à qui le caractère de l'unité est attribué partout; mais des anges, à qui aussi le nombre de sept est attribué dans tout le livre.

XXXVI. On peut entendre maintenant toute l'économie de l'*Apocalypse*. Saint Jean va d'abord, à ce qui était le plus proche et le plus pressant qui était le commencement de l'Eglise, et ses premières souffrances. Il s'y attache partout aux événements les plus grands, aux caractères les mieux marqués, aux circonstances les plus importantes et les plus particulières. Chaque chose a son caractère : ce qui est long est marqué par un grand nombre; ce qui est court est marqué comme court; et la brièveté dans cet ouvrage se prend toujours à la lettre. Ce qui est marqué comme devant arriver bientôt, commence en effet à se déployer incontinent après le temps de saint Jean. Le livre n'est pas scellé, comme s'il devait demeurer longtemps fermé; parce que l'accomplissement de ses prédictions devait éclater bientôt. C'est ce que j'ai cru devoir ajouter à cette explication de l'*Apocalypse*, pour la remettre tout entière, comme en un moment, sous les yeux, et afin que le lecteur attentif, en imprimant dans sa mémoire tous les caractères marqués par saint Jean, commence à y reconnaître les principes dont nous allons tous nous servir pour la conviction des protestants.

[1] Voy. *Apoc.*, xx, 2. — [2] Chap. xi. — [3] xii. — [4] xx, 2, 7. — [5] xx, 8.

[1] xix. 13. — [2] ii, iii. — [3] xiv, 43. — [4] xxii, 17. — [5] i, 4.

AVERTISSEMENT AUX PROTESTANTS

SUR LEUR PRÉTENDU ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES.

I. Si la profanation des Ecritures est toujours un attentat plein de sacrilége, la profanation des prophéties est d'autant plus criminelle, que leur obscurité sainte devait être plus respectée. C'est néanmoins aux prophéties que les ministres se sont attachés plus qu'à tous les autres livres de l'Ecriture, pour y trouver tout ce qu'ils ont voulu. L'obscurité de ces divins livres, et surtout de l'*Apocalypse*, leur a été une occasion de les tourner à leur fantaisie; au lieu d'approcher avec frayeur des ténèbres sacrées dont souvent il plaît à Dieu d'envelopper ses oracles, jusqu'à ce que le temps de les découvrir soit arrivé, ces hommes hardis ont cru qu'ils pouvaient se jouer impunément de ce style mystérieux. Leur haine a été leur guide dans cette entreprise. Ils voulaient, à quelque prix que ce fût, rendre l'Eglise romaine odieuse; ils en ont fait la prostituée de l'*Apocalypse :* et comme s'ils avaient démontré ce qu'ils ont avancé sans fondement, il n'y a rien qu'ils n'aient osé sur ce principe. Ce n'a pas été seulement au commencement de la Réforme qu'ils se sont servis des prophéties pour animer contre nous un peuple trop crédule. En 1628, on vit paraître à Leyde, de la belle impression des Elzévirs, un livre dédié au roi de la Grande-Bretagne, par un Ecossais, dont le titre était : *Du droit royal*, que ces nations ont tant respecté comme on a vu [1]. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici; il y avait un chapitre dont le sommaire était proposé en ces termes : Que « les rois et les autres fidèles ont eu raison de « secouer le joug de la tyrannie pontificale, et « qu'ils sont obligés à persécuter le Pape et les « papistes. » Un titre si violent n'était rien encore en comparaison du corps du chapitre où on lisait ces mots : « Ce n'est pas assez aux fidèles d'être sortis de Babylone, s'ils ne lui rendent perte « pour perte, et ruine pour ruine. Rendez-lui, « dit *l'Apocalypse*, comme elle vous a rendu : « rendez-lui le double de tous les maux qu'elle « vous a fait souffrir, et faites-lui boire deux « fois autant du calice dont elle vous a donné à « boire. Il est vrai que Dieu est la source des « miséricordes : mais il ne garde point de me- « sure avec cette prostituée; et encore qu'en « toute autre occasion il défende la vengeance, « il veut à ce coup qu'on arme contre elle, et « qu'on se venge avec une rigueur impitoyable. » C'est ainsi que parlaient aux rois et aux peuples les docteurs de la Réforme; ces gens, qui, en apparence, ne se glorifiaient que de leur patience, ne respiraient, dans le fond du cœur que des desseins de se venger; et comme si c'eût été peu d'avoir établi sur l'*Apocalypse* ces maximes sanguinaires, ils ajoutaient à une telle doctrine cette cruelle exhortation : « Que tar- « dent les fidèles à persécuter les papistes? Se « défient-ils de leurs forces? Mais le Seigneur « leur promet une victoire assurée sur la pros- « tituée et sur ses compagnes, » sur Rome et sur toutes les Eglises de sa communion. Voilà, mes chers frères, les exhortations dont retentissaient toutes vos Eglises. Toutes les boutiques des libraires étaient pleines de livres semblables; les luthériens n'étaient pas plus modérés que les calvinistes; et le ministre principal de la cour de l'électeur de Saxe, nommé *Mathias Hohe*, fit débiter à Francfort un livre dont le titre était : *Le jugement et l'entière extermination de la prostituée, de la Babylone romaine, ou livre VI des commentaires sur l'Apocalypse* [1]. Le livre n'est pas moins outré que le titre; et voilà ce qu'on écrivait en Allemagne et dans le Nord. En France tous nos réformés avaient entre les mains, avec une infinité d'autres livres sur cette matière, celui de du Moulin sur l'accomplissement des prophéties, où, en parlant des dix rois qui, selon lui, devaient détruire le Pape avec Rome, et de l'*accomplissement prochain* de cette prophétie, il donnait cette instruction aux rois : « C'est aux rois à se disposer « à servir Dieu dans une si grande œuvre [2]. » C'est ce qu'il disait dans ce livre, qui est devenu si fameux par la remarque qu'il y fait sur l'an 1689. On voit qu'il ne tenait pas à lui que les rois ne hâtassent l'exécution de la prophétie par tous les moyens qu'ils ont en main. Le ministre Jurieu ne dégénère pas de cette doc-

[1] Vid. *epist. vir. ecclesiasticor. et theol.*, epist. 637.

[1] *Lips.*, in 4. — [2] *Acc. des proph.*, p. 288, à Sedan, an. 1624.

trine, puisqu'il dit dans son Avis à tous les Chrétiens [1], à la tête de son accomplissement des prophéties : « C'est maintenant qu'il faut « travailler à ouvrir les yeux aux rois et « aux peuples de la terre ; car voici le temps « qu'ils doivent dévorer la chair de la bête, et « la brûler au feu, dépouiller la paillarde, lui « arracher ses ornements, renverser de fond en « comble Babylone, et la réduire en cendres. » Qui n'admirerait ces réformés ? Ils sont les saints du Seigneur à qui il n'est pas permis de toucher, et toujours prêts à crier à la persécution. Mais pour eux, il leur est permis de tout ravager parmi les Catholiques ; et si on les en croit, ils ont reçu le commandement d'en haut. C'est à quoi se terminait toute la douceur qu'on ne cessait de vanter dans la Réforme. Ses ministres ont toujours cherché à faire paraître dans l'*Apocalypse* la chute prochaine de Rome, dans le dessein d'inspirer à ses ennemis l'audace de tout entreprendre pour la perdre ; et ceux-là même qui ne croyaient pas que ces excessives interprétations « fussent véritables, « croyaient néanmoins qu'il les fallait conserver « à cause de l'unité publique, » c'est-à-dire pour nourrir dans les protestants la haine contre Rome, et une confiance insensée de la détruire bientôt. Voilà ce que Grotius écrivait de bonne foi à Gérard Jean Vossius [2], qui le savait aussi bien que lui. Que si les ministres n'en veulent pas croire Grotius, qui leur est suspect, quoiqu'il n'ait jamais été tout à fait des nôtres, et qu'alors constamment il fût des leurs, que répondront-ils à Vossius, un si bon protestant, et tout ensemble un si savant homme, qui raconte à Grotius, en faisant réponse à sa lettre [3], qu'ayant doucement remontré à un ministre de Dordrecht, qu'il appelle en se moquant lourde tête, « qu'il ne devait pas imposer, « comme il faisait, aux papistes des sentiments « qu'ils n'avaient jamais eus : ce séditieux ha- « rangueur lui demande brusquement s'il vou- « lait défendre les papistes, et conclut comme « un furieux qu'on ne pouvait trop décrier la « doctrine de l'Eglise romaine devant le peu- « ple, afin qu'il déteste davantage cette Eglise ; « ce qui revient assez, » poursuit Vossius, « à ce « qu'on me disait à Amsterdam : A quoi bon « dire que le Pape n'est pas l'Antechrist ? est-ce « afin qu'on nous quitte de plus en plus, pour « s'unir à l'Eglise romaine, comme s'il n'y avait « déjà pas assez de gens qui le fissent, et qu'il « en fallût encore augmenter le nombre ? » On voit donc qu'il n'est que trop vrai, du propre aveu des ministres, que rien ne retenait tant le peuple protestant dans le parti, que la haine qu'on lui inspirait contre l'Église romaine, et ces séditieuses interprétations, où on la faisait paraître comme l'Eglise antichrétienne que Jésus-Christ allait détruire. Cet esprit a dominé de tout temps dans la Réforme : à la première lueur d'espérance, il se réveille ; et quoique trompés cent fois sur la chute imaginaire de Rome, les protestants croient toujours la voir prochaine dès le premier succès qui les flatte. C'est en vain qu'on leur représente la nullité de leurs preuves, la visible contradiction de leurs faux systèmes, l'expérience des erreurs passées, et la témérité manifeste de leurs prophètes tant de fois menteurs. Dès que quelque chose leur rit, ils n'écoutent plus ; et sans songer aux profondeurs des conseils de Dieu, qui livre durant quelque temps à des espérances trompeuses ceux qu'il veut punir, ou, comme j'aime mieux le présumer, ceux qu'il veut désabuser de leurs erreurs, ils s'obstinent à croire leurs flatteurs. Je ne m'étonne donc pas de les voir aujourd'hui crier de tous côtés à la victoire, et s'imaginer qu'ils vont profiter des dépouilles des Catholiques par toute la terre. Il y a longtemps que Bucer, un de leurs réformateurs les plus vantés, a écrit [1] : « qu'ils parlaient toujours avec beaucoup de courage, lorsqu'ils se croyaient soutenus du bras de la chair. » Nourris dans cet esprit, ils le reprennent aisément ; et il semble que c'est inutilement que nous allons entreprendre de les désabuser pendant qu'ils sont enivrés de leurs prophéties imaginaires. Mais comme l'illusion pourrait passer, et d'ailleurs qu'ils ne sont pas tous également emportés, je leur adresse ce discours pour leur faire voir que tout ce qu'ils tirent contre nous des prophéties est une profanation manifeste du texte sacré : et parce que l'*Apocalypse* est le livre donc ils abusent le plus, c'est à celui-là principalement que je m'attacherai dans ce discours. J'en ai déjà dit assez dans un autre ouvrage [2], pour détruire le système protestant : mais comme M. de Jurieu a fait de vains efforts pour y répondre, je découvrirai les illusions dont il éblouit ses lecteurs en continuant à faire le prophète ; je passerai encore plus avant, et je me propose de démontrer aux protestants trois défauts essentiels de leurs interprétations : le premier, en ce qu'elles n'ont aucun fondement, ni d'autres principes que leur haine ; le second, en ce qu'elles ne satisfont à aucun des caractère de l'*Apocalypse*, au contraire, qu'elles les détruisent tous sans en excepter un seul ; et le

[1] *Acc. des proph.*, p. 4. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, epist. 571.

[1] *Bucer.*, int. *Ep. Calv.*, p. 509, 510. *Hist. des Variat.*, liv. v, tom. VIII, col. 476. — [2] *Hist. des Var.*, liv. XIII.

troisième, en ce qu'elles se détruisent elles-mêmes. Voilà trois défauts essentiels que je prétends démontrer, et je ne crains point de me trop avancer en me servant de ce mot. Il se pourrait faire qu'on n'eût encore que des conjectures vraisemblables sur le véritable sens de l'*Apocalypse*. Mais à l'égard de l'exclusion du sens des ministres, comme on y procède par des principes certains, on peut dire avec confiance qu'elle est démontrée. C'est ce qu'on verra clairement pour peu qu'on lise ce discours avec attention, et qu'on écoute Dieu et sa propre conscience en le lisant.

II. Je dis donc avant toutes choses que les protestants parlent sans principes, et n'ont de guide que leur haine lorsqu'ils appliquent la prostituée et la bête de *l'Apocalpse* au Pape et aux Eglises de sa communion. Je n'en veux point de meilleures preuves que leur propre légèreté, et l'inconstance dont ils ont usé en cette matière. Selon le ministre Jurieu, dans son *Avis à tous les Chrétiens* [1], à la tête de son *Accomplissement des prophéties*, la doctrine du Pape antechrist « est une vérité si capitale, que sans « elle on ne saurait être vrai Chrétien. C'est, « poursuit-il [2], le fondement de toute notre ré- « formation : car certainement, ajoute-t-il, je « ne la crois bien fondée qu'à cause de cela. » Ceux des protestants qui ont osé mépriser ce fondement de la Réforme « sont l'opprobre, non- « seulement de la réformation, mais du nom « chrétien. » Ce n'est donc pas seulement ici un article fondamental de la Réforme, mais c'est encore le plus fondamental de tous, sans lequel la Réforme ne peut subsister un seul moment ; et cet article est si essentiel, que le nier, c'est la honte du christianisme. Loin de rougir de ces excès, le ministre les a confirmés dans les Lettres qu'il a publiées contre l'endroit des *Variations* où la suite de mon histoire m'amenait à cette matière. « C'est là, dit-il [3], le « grand fondement de notre séparation d'avec « l'Eglise romaine, lequel comprend tous les « autres. » Et encore : « Si l'Eglise romaine « n'était point Babylone, vous n'auriez pas été « obligés d'en sortir ; car il n'y a que Babylone « dont il nous soit ordonné de sortir : Sortez « de Babylone, mon peuple, » C'est donc ici, encore un coup à l'égard de la Réforme, le fondement des fondements, que le Pape est l'Antechrist, et que Rome est la Babylone antichrétienne. Mais en même temps, pour faire voir combien ce fondement est ruineux, de l'aveu de la Réforme même, il ne faut que considérer ce que j'en ai dit dans le livre des *Variations*. M. Jurieu croit avoir droit de mépriser cet ouvrage, à l'exception des endroits où je parle du Pape antechrist ; car pour ceux-là il reconnaît qu'à cause que j'y attaque directement son Accomplissement des prophéties, « il « y doit prétendre un intérêt particulier [1]. » Voyons donc s'il répondra un seul mot à ce que j'ai dit sur ce sujet. J'ai dit que ce dogme si essentiel et si fondamental du Pape antechrist tirait son origine des manichéens, les plus insensés, les plus impurs et les plus abominables de tous les hérétiques. A cela M. Jurieu ne dit pas un seul mot ; et comme un nouveau prophète, qui ne doit compte à personne de ce qu'il annonce, il se contente de m'appeler au juste tribunal de Dieu. Mais pardonnons-lui cette omission: peut-être que cet endroit ne touche pas d'assez près son Accomplissement des prophéties. J'ai avancé [2] que Luther, qui le premier des nouveaux réformateurs a renouvelé ce dogme du Pape antechrist, avait posé pour fondement que l'Eglise, où l'Antechrist préside, était la vraie Eglise de Dieu ; car c'est ainsi qu'il entendait ce mot de saint Paul, qui établit la séance de l'Antechrist dans le temple de Dieu. Quel aveuglement, ou, s'il est permis une fois d'appeler les choses par leur nom, quel renversement du bon sens, et quelle brutalité, que, pour reconnaître le Pape comme l'Antechrist, et l'Eglise romaine comme antichrétienne, le premier pas qu'il faille faire soit de reconnaître cette Eglise comme le vrai temple où Dieu habite, et comme la vraie Eglise de Jésus-Christ : en sorte qu'il en faille sortir et y demeurer tout ensemble, l'aimer et la détester en même temps ! M. Jurieu passer encore ceci sous silence. J'ai ajouté que, quelque emportés que fussent les réformateurs contre le Pape, ils n'avaient osé insérer le dogme à présent si fondamental qui en a fait l'Antechrist dans leurs Confessions de foi [3], puisqu'on ne le trouve, ni dans celle d'Augsbourg, qui était celle des luthériens, ni dans celle de Strasbourg, qui était celle du second parti de la Réforme en Allemagne ; de sorte que ce grand dogme se trouve banni de la Confession de foi des deux partis réformés. M. Jurieu se tait à tout cela. Loin que dans ces Confessions de foi on ait traité le Pape d'Antechrist, on y supposait le contraire, puisqu'on s'y soumettait au concile qu'il assemblerait. On y appelait à ce concile, on y déclarait publiquement qu'on n'en voulait pas à l'Eglise romaine ; et ces déclarations se

[1] P. 49. — [2] P. 50. — [3] Lett. 11, de la troisième année, p. 85, col. 1.

[1] Lett. 11, de la troisième année, p. 85, col. 1. — [2] *Var.*, liv. III, tom. IV. — [3] *Præf. Conf. Aug.* ; *Conf. Argent.*, in fine ; *Va*.. III, tom. IV ; XIV, tom. IV.

trouvent également dans les Confessions de foi des deux partis, dans celle d'Augsbourg et dans celle de Strasbourg. Appelait-on au concile convoqué par l'Antechrist ? Qui ne voit donc que ce dogme du Pape antechrist, maintenant le plus essentiel, et celui qui comprend tous les autres, ne fut jamais avancé sérieusement, et qu'il n'était proposé que comme un amusement du peuple, que non-seulement on n'osait insérer dans les Confessions de foi, mais qu'on y combattait ouvertement ? M. Jurieu, si fécond à répondre à tout lorsqu'il croit avoir la moindre raison, garde encore ici le silence. Répondra-t-il, du moins, à ce que je dis [1], que les Articles de Smalkalde de 1536, lorsque le parti de Luther, fortifié par des ligues, commença à devenir plus menaçant, furent le premier acte de foi où l'on nommât le Pape Antechrist, et que Mélanchthon, si soumis d'ailleurs à son maître Luther, s'y opposa en deux manières : l'une en protestant qu'il était prêt à reconnaître l'autorité du Pape, et l'autre en déclarant qu'il fallait se soumettre au concile qu'il convoquerait ? Tout cela n'est rien pour M. Jurieu, et il ne fait pas même semblant de l'avoir lu, de peur d'être obligé d'y répondre. J'ai continué l'histoire de ce nouveau dogme ; et je reconnais franchement que pour la première fois nos prétendus réformés le voulurent passer en article de foi, et l'insérer dans leur Confession, en 1603, dans le synode de Gap, cinquante ans après qu'elle eût été dressée. Le ministre commence ici à rompre le silence : « Voilà donc, dit-il [2], qui est passé en « article de foi dans les Eglises de France ; et je « souhaite, » ajoute-t-il deux lignes après, « qu'on fasse attention à cet endroit, afin qu'on « sache que tout protestant qui nie que le pa- « pisme soit l'antichristianisme, par cela même « renonce à la foi et à la communion de l'Eglise « réformée de France : car c'est un article d'un « synode national. » Qu'il est fort, et qu'il parle haut, lorsqu'il croit avoir quelque avantage ! Mais cependant il oublie que ce grand article, qu'on nous donnait pour *si solennel* et pour *scellé du sang des martyrs* [3], avait pour titre *article omis*. Je l'avais expressément remarqué ; mais M. Jurieu, qui se voyait convaincu par l'autorité de son synode, où l'on confessait qu'un article qu'on jugeait si important avait néanmoins été omis, et ne commençait à paraître parmi les articles de foi que tant d'années après la Réforme, passe encore ceci sous silence, et se contente d'exagérer magnifiquement l'autorité d'un synode national. Mais encore, pourquoi ce synode a-t-il tant d'autorité ? nous avons fait voir en tant d'endroits que les synodes les plus généraux de la Réforme sont pour M. Jurieu si peu de chose [1], : et, sans sortir de celui de Gap, il se moque ouvertement de ce qu'il a défini sur l'affaire de Piscator, encore qu'en cet endroit il soit suivi par trois autres synodes nationaux. Mais c'est que dans la réforme les synodes n'ont rien de sacré et d'inviolable que ce qu'on y dit pour nourrir la haine des peuples contre Rome, et entretenir leurs espérances.

Le ministre demande ici que je lui montre que ce synode ait jamais été révoqué [2]. Il me produit un grand nombre d'auteurs protestants qui ont soutenu que le Pape était l'Antechrist [3]; et il s'étonne de m'entendre dire que, dans tous les entretiens que j'ai eus avec nos protestants, je n'en ai jamais trouvé aucun qui fît fort sur cet article. Il trouve mauvais que j'allègue Hammond et Grotius, auteurs protestants ; et c'est là le seul endroit de mon livre où il paraisse vouloir faire quelque réponse. Mais il dissimule ce qu'il y a de principal. Si je dis que la controverse du Pape antechrist m'avait toujours paru tout à fait tombée, c'est après que le ministre reconnaît lui-même, à la tête de son Accomplissement des prophéties [4], que « cette controverse de l'Antechrist a langui de- « puis un siècle, qu'on l'a malheureusement « abandonnée ; » que la cause de tous les malheurs et de ces dernières faiblesses des prétendus réformés, c'est qu'on ne leur mettait plus devant les yeux « cette grande et importante « vérité, que le papisme est l'antichristianisme. « Il y avait, dit-il, si longtemps qu'ils n'avaient « ouï dire cela, qu'ils l'avaient oublié : ils « croyaient que c'était un emportement des réfor- « mateurs dont on était revenu. On s'est uni- « quement attaché à des controverses qui ne « sont que des accessoires, et on a négligé celle-ci, » qui était la fondamentale et la plus essentielle de toutes. Voilà ce qu'il avait dit lui-même. Il m'attaque et il me reproche que j'allègue mon propre témoignage ; mais il dissimule que je ne le fais qu'après avoir produit le sien. Que lui sert de me citer des ministres qui ont écrit pour ce nouveau dogme du Pape antechrist ? Ce n'est pas ce que j'ai nié : je sais bien que les ministres n'ont cessé de faire ce qu'ils ont pu pour entretenir dans le peuple ce sujet de haine contre Rome. Mais je dis qu'on ne laissait pas *d'abandonner* cette controverse, comme le ministre l'avoue [5] : que ce soit, comme il voudrait le faire croire, *par une mau*

[1] *Var.*, l. XIII, tom. IV. — [2] Lett. 11, p. 85, col. 2. — [3] *Hier.*, *ibid.*

[1] Lett. 10. de la troisième année, 2; *Var.*, XII, tom. IV — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Avis à tous les Chr.*, p. 48, 49. — [5] *Ibid.*, p. 48, 49.

vaise politique, et pour obéir aux princes papistes. Quoi qu'il en soit, j'ai raison de dire que ce grand article de foi du synode de Gap était oublié, puisque M. Jurieu l'a dit aussi en termes plus forts que je n'ai fait. Je passe encore plus avant. Loin de croire qu'on abandonnât cet article par politique, je dis que ce n'était que par politique, et pour animer la multitude, que la plupart des ministres le soutenaient, mais qu'au fond ils n'y croyaient pas. Je viens d'en produire la preuve par Vossius [1], irréprochable témoin. J'ajoute que ce n'était pas seulement par politique qu'on abandonnait un dogme si insoutenable ; c'est qu'on avait ouvert les yeux à son absurdité ; c'est que Grotius, protestant alors, et estimé de tous les savants du parti, en avait rougi, et en avait inspiré la honte aux habiles gens de Réforme ; c'est qu'il avait été suivi publiquement par Hammond, constamment le plus savant et le plus célèbre de tous les protestants anglais, sans que personne l'en eut repris ; et qu'il avait conservé sa dignité, sa réputation, son crédit parmi les siens, quoiqu'il combattît ouvertement ce dogme, qu'on nous veut donner pour si essentiel ; c'est que d'autres savants protestants étaient entrés dans les mêmes sentiments, jusque-là que M. Jurieu lui-même était si touché des raisons ou de l'autorité de si graves auteurs, qu'en 1685, un an devant qu'il publiât son *Accomplissement des prophéties*, il écrivait ces paroles : « Chacun sait, et ce n'est « pas la peine d'en faire un mystère, que nous « regardons le papisme comme le siége de l'An- « techrist ; si c'était une chose unanimement « reçue, ce ne serait plus un préjugé, ce serait une démonstration [2]. » Ce n'était donc pas une chose *unanimement reçue* ; ce ministre savait bien qu'on en doutait dans la Réforme : c'est pourquoi il n'ose dire que ce soit *une démonstration*, c'est-à-dire une chose assurée, mais seulement *un préjugé*, c'est-à-dire, selon lui, une chose vraisemblable. Il doutait donc lui-même encore en 1685 de ce qui lui a paru en 1686 le fondement le plus essentiel de la Réforme, sans lequel elle ne peut subsiter.

On n'imagine pas ce qu'il pouvait répondre à un passage si précis ; car je lui demande ce qu'il lui faudrait, afin que le dogme du Pape antechrist passât *en démonstration, comme une chose unanimement reçue*. Que demanderait-il pour cela ? Quoi ! notre consentement ? Voudra-t-il faire dépendre de notre aveu sa démonstration ; et le Pape ne sera-t-il jamais convaincu d'être l'Antechrist, qu'il ne l'avoue ? Donc ce qui empêche la démonstration de ce dogme, c'est que la Réforme elle-même, malgré l'article de Gap, n'en convenait pas comme d'une chose assurée, et *unanimement reçue*. C'est pourquoi M. Jurieu ajoute encore [1] « qu'il « laisse indécise cette grande controverse, » quoiqu'il n'oublie aucune des raisons dont on s'est servi dans le parti, et au contraire qu'il les étende jusqu'à en faire un gros volume. Il avoue donc que son dogme du Pape antechrist, si essentiel en 1686, demeurait encore indécis avec toutes les preuves dont on le soutient en 1685.

Voilà, de toutes les autorités qu'on pouvait jamais produire contre M. Jurieu, la plus pressante pour lui, puisque c'était la sienne propre, dans un livre composé exprès sur la matière dont il s'agit entre nous. A cela on sent d'abord qu'il n'y a rien à répondre, ni d'autre parti à prendre que celui du silence. C'est aussi ce qu'a fait M. Jurieu. Je lui objecte ces passages dans le XIIIe livre des *Variations* [2] ; et c'était une des autorités dont je me servais pour détruire la certitude de ce nouvel article fondamental. M. Jurieu s'était engagé, dans sa lettre 11e, de répondre à cet endroit de mon livre comme à une chose où il a *un intérêt particulier* [3]. Il n'y avait rien où il eût *un intérêt plus particulier* qu'une autorité tirée de lui-même : mais il n'en dit pas un mot. Il traite cette matière dans sa onzième lettre pastorale ; et il dit dans la douzième, au commencement, qu'après *avoir anéanti les autorités de M. Bossuet dans sa lettre précédente, il faut anéantir ses raisons*. Il en est donc aux raisons, et il a passé le lieu des autorités, dont la plus considérable était la sienne, à laquelle il ne dit mot.

Qui ne voit maintenant plus clair que le jour que ce dogme du Pape antechrist n'est fondé sur aucun principe ? Dans les *Préjugés légitimes*, en 1685, il n'est pas certain ; en 1686, dans l'*Accomplissement des prophéties*, il est si certain et si évident, qu'on ne le peut nier sans renoncer non-seulement à la Réforme, mais encore au christianisme, et sans en être l'opprobre. Mais je dis plus : dans l'*Accomplissement des prophéties*, où M. Jurieu se donne aux siens non tant comme un interprète, que comme un homme inspiré, il confesse et il répète souvent qu'il y a tant d'obscurité dans les endroits de l'*Apocalypse* où il met le dénoûment de tout le mystère, « qu'après les avoir lus vingt et vingt « fois, il n'y entendait pas davantage, et qu'il « s'assurait seulement que personne n'y avait « jamais rien entendu [4]. » S'il avait voulu parler

[1] Sup., n. 1. — [2] *Préj. lég.*, p. 1, ch. 4, p. 72.

[1] *Préj. lég.* p. 1, ch. 4, p. 72. — [2] *Var.*, XIII, t. IV. — [3] Lett. 11, de la troisième année, p. 85. — [4] *Avis aux Chr.*, 46. *Acc. des proph.*, ch. 4, 7, etc.

de bonne foi, il nous aurait avoué que les interprétations des protestants sur les autres endroits de l'*Apocalypse* ne sont ni plus claires, ni plus certaines : c'est pourquoi un an auparavant, et en 1685, il nous les donnait pour problématiques. Il ne répond rien à tout cela, et ne laisse pas de nous dire avec un air triomphant [1], « qu'il a anéanti mes autorités, *et qu'il* « ne reste plus qu'à anéantir mes raisons. » S'il appelle *anéantir* passer sous silence ce qu'il y a de plus décisif, il a tout anéanti, je le confesse ; mais si *pour anéantir* des autorités, il faut du moins en dire quelque mot, on doit croire que mes raisons seront autant invincibles que *mes autorités* lui ont paru inattaquables.

Concluons, encore une fois, qu'il n'y a point de principes dans le système protestant ; qu'on l'avance, qu'on l'abandonne, qu'on le reprend, qu'on le rabaisse, qu'on le relève sans raison : de sorte qu'il ne faut point s'étonner si, durant un si long temps, les honnêtes gens en ont rougi, et si M. Jurieu lui-même n'a osé s'y appuyer tout à fait.

III. Mais comme il paraît se peu soucier qu'on ait varié dans son parti, et d'avoir varié lui-même, recommençons le procès, et cherchons si les protestants ont en effet quelque principe par où ils puissent prouver que la Babylone de saint Jean soit l'Eglise romaine. Je démontre qu'ils n'en ont aucun ; car tout le principe qu'ils ont, c'est que visiblement il s'agit de Rome : or ce n'est pas là un principe, puisqu'ils n'en font rien pour eux s'ils ne montrent dans l'*Apocalypse* non-seulement Rome, mais encore l'Eglise romaine, dont il n'y a pas seulement le moindre vestige dans les endroits qu'ils produisent.

Qu'ainsi ne soit, cherchons dans ce divin livre quelque caractère de l'Eglise romaine en particulier, ou, pour ne point trop pousser nos adversaires, du moins de quelque Eglise en général. Saint Jean dit que la bête est posée sur sept montagnes ; je l'avoue ; c'est un caractère de Rome, mais qui ne montre pas une Eglise chrétienne. Saint Jean dit qu'*elle a sept rois* : quoi que ce soit que ces sept rois, ils ne marquent pas une Eglise, et ce n'en est pas là un caractère. Saint Jean dit « qu'elle est vêtue d'écar- « late : » ce n'est pas un caractère d'Eglise, puisque le sénat de Rome, ses magistrats et ses princes avaient cette marque. Saint Jean dit « qu'elle a l'empire sur tous les rois de la « terre : » Rome païenne l'avait, et il fallait autre chose pour nous marquer une Eglise.

Mais elle corrompt le genre humain par ses ivrogneries et ses impuretés ; ce qui marque une autorité d'enseigner, et par conséquent une Eglise. Quelle illusion ! Ses prophètes en ont autant dit de Tyr, de Ninive et de Babylone, qui sans doute n'étaient pas des Eglises corrompues. Nous avons vu [1] que ces trois superbes villes avaient corrompu ou enivré les nations : Rome païenne a corrompu le monde à leur exemple, en étendant le culte des dieux par tout son empire, en y faisant enseigner une fausse philosophie qui autorisait l'idolâtrie.

Quand donc on veut faire passer la Rome de saint Jean pour une Eglise, à cause qu'elle entreprend de faire embrasser aux hommes une religion, on abuse trop grossièrement de l'ignorance d'un peuple crédule. Car n'était-ce pas en effet une religion que Rome païenne voulait établir par toute la terre, et y forcer les Chrétiens ? Et quand on serait contraint par l'*Apocalypse* à regarder cette religion comme particulière à Rome, ce qui n'est pas, n'était-ce pas quelque chose d'assez particulier à Rome païenne de faire adorer ses empereurs, et avec eux elle-même comme une déesse, dans des temples bâtis exprès ? C'est l'idolâtrie que nous avons vue très-bien marquée dans l'*Apocalypse* de saint Jean [2] : mais de cette nouvelle idolâtrie qu'on veut attribuer à l'Eglise romaine, de cette idolâtrie dont le vrai Dieu est le principal objet, où l'on reconnaît la création par un seul Dieu, et la rédemption par un seul Jésus-Christ ; quoiquelle soit d'une espèce si particulière, on n'en montre pas un seul trait dans saint Jean qui, néanmoins, à ce qu'on prétend, n'a écrit que pour la faire connaître.

IV. Peut-être qu'on trouvera plus clairement le caractère du Pape, c'est-à-dire celui d'un pasteur de l'Eglise, que celui de l'Eglise même. Et en effet, nous dit-on, il y a la seconde bête, qui est appelée un *faux prophète* [3]. Mais en cela on ne voit rien qui marque un caractère de christianisme : les païens ont leurs prophètes : tout en est plein dans les philosophes, parmi les Egyptiens, dans Platon, dans Porphyre, dans Jamblique, dans tous les autres auteurs : on n'a qu'à voir les remarques sur le XIIIe chapitre de l'*Apocalypse*, pour y voir autant de l'histoire de ces faux prophètes qu'il en faut pour épuiser le sens de l'*Apocalypse*. Mais, dit-on, le faux prophète de « l'Apocalypse fait venir le feu du « ciel [4] ; » donc, c'est le Pape. Pour moi, j'ai bien remarqué ce prestige dans les faux prophètes du paganisme ; et j'en ai donné des exemples, qu'on peut voir dans le commentaire : mais où est ce feu du ciel que le Pape envoie ?

[1] Lett. 12.

[1] *Pref.*, n. 9 ; Exp. du ch. 7. — [2] *Voy.*, les not. sur les ch. 10, 13, 27. — [3] *Apoc.*, XIII, 13 ; XVI, 13. — [4] *Voy.* les notes sur l'*Apoc.*, XIII, 13.

C'est, dit-on, qu'il lance la foudre de l'excommunication. Si un feu allégorique suffit, quelle abondance en trouverai-je dans l'histoire du paganisme? Il n'y a donc jusqu'ici dans les bêtes de l'*Apocalypse* aucun caractère de Chrétien; et quand on y trouverait le pouvoir d'excommunier en termes formels, les ministres seraient donc aussi des antechrists, comme nous, puisqu'ils ne prétendent pas moins que leur excommunication, prononcée selon l'Evangile, est une sentence venue du ciel, et un feu spirituel qui dévore les méchants. Que si c'est là un caractère de l'Antechrist, il en faudra venir aux indépendants et à l'oncle de M. Jurieu [1], qui soutient que la puissance d'excommunier, qu'on a conservée dans la réformation prétendue, était dès les premiers temps et dans l'Eglise romaine, la tyrannie antichrétienne qu'il fallait détruire. En un mot, quan on nous oppose la puissance d'excommunier, ou c'est l'abus, ou la chose même qu'on nous veut donner pour un caractère de faux pasteur. Mais la chose est apostolique, et il n'y a dans saint Jean aucun mot qui marque l'abus.

V. Mais, dit-on, la prostituée a écrit sur son front : *mystère* [2]; elle voudra donc qu'on la respecte comme une chose sacrée. Je le veux : qui ne sait aussi que Rome païenne voulait passer pour une ville sainte, consacrée dès son origine par des auspices éternels? C'était, disait-on, par la puissante vertu de ses auspices divins que la destinée de Rome avait été supérieure à celle des autres villes; c'est ce qui avait aveuglé Brennus, ôté le sens à Annibal, effrayé Pyrrhus, en sorte qu'ils ne purent tenir Rome qu'ils avaient entre les mains. D'ailleurs ne connaît-on pas les mystères du paganisme, et en particulier ceux de Rome, ses augures, ses divinations, ses consécrations, ses cérémonies cachées, ses sacrifices? On sait même que les mystères des païens étaient souvent une imitation de la véritable religion, et qu'en particulier les philosophes païens et Julien l'Apostat affectèrent quelque imitation du christianisme; ce qui donne lieu à saint Jean d'attribuer à la bête « deux « cornes semblables à celles de l'Agneau [3]. » On n'a qu'à voir nos remarques sur cet endroit, et sur le chapitre XIII de l'*Apocalypse*, pour y trouver clairement tout autre chose qu'une Eglise chrétienne.

VI. Il ne faudrait pas ici se donner la peine de rapporter un conte qui court parmi les protestants, si leur déplorable crédulité ne leur faisait prendre pour vrai tout ce que leurs gens leur débitent. Les critiques d'Angleterre ont inséré parmi leurs remarques [1], « qu'un homme « digne de foi avait raconté à M. de Montmorency « étant à Rome, que la tiare pontificale avait « écrites au frontal ces lettres d'or : MYSTERIUM, « mais qu'on avait changé cette inscription. » M. Jurieu relève cette historiette toute propre à tromper les simples avec ses termes magnifique [2] : « Ce n'est pas sans une providence toute « particulière que Dieu a permis qu'autrefois les « Papes portassent ce nom de MYSTÈRE écrit « sur leur mitre. Joseph Scaliger et divers au- « tres ont attesté avoir vu de ces vieilles mitres « sur lesquelles ce nom était écrit. » Ce ministre artificieux ajoute du sien que Scaliger l'avait vu : on vient de voir que ce qu'il en écrit n'est rien qu'un ouï-dire de ouï-dire, et sans aucun auteur certain. Drusius, auteur protestant, en est demeuré d'accord [3], et reconnaît que Scaliger en a parlé seulement sur la foi d'autrui : il fait même fort peu de cas de ce petit conte dont il demande des preuves et un meilleur témoignage. On se tourmenterait en vain à le chercher, c'est un fait inventé en l'air : mais M. Jurieu ne veut rien perdre; et il trouve digne de foi tout ce qu'il fait, pour peu que ce soit contre le Pape.

VII. Mais voici le grand dénoûment : il est dans ce mot de *Lateinos*, où saint Irénée, un si grand docteur et si voisin des apôtres, a trouvé le nombre fatal du nom de l'Antechrist. Or, *Lateinos* visiblement, c'est le nom du Pape et de l'Eglise latine, dont il est le pasteur. Voilà tout ce qu'on a pu trouver; mais voyons en peu de mots ce que c'est.

C'est, dit-on, une ancienne tradition que l'Antechrist serait Latin, et on la voit commencer dès le temps de saint Irénée. Mais, premièrement, on se trompe : car saint Irénée propose son mot *Lateinos*, non pas comme venu de la tradition, mais comme venu de sa conjecture particulière; et nous avons vu [4], comme il dit en termes formels, qu'il n'y a point de tradition de ce nom mystique. Mais avouons, si l'on veut, la tradition du mot *Lateinos* : saint Irénée l'entend-il d'une Eglise? A-t-il seulement songé qu'il regardât l'Eglise latine? Ecoutons : « Ce mot, Lateinos, « convient fort peu à la prophétie de l'Antechrist. « Pourquoi? parce que ceux qui règnent à pré- « sent sont les Latins. » Saint Irénée voulait donc parler de ceux qui régnaient de son temps, et ne pensait pas seulement à une Eglise.

VIII. De là résulte ce raisonnement. Saint Jean a voulu donner à la bête qu'il nous a

[1] *Fasc.*, *Eph.* an. 1675; *Epist.* [illegible] *Alix*, p. 145. — [2] *Apoc.*, XVII, 5. — [3] *Ibid.* XIII, 11.

[1] *Critic. ad cap.*, XVII, 5, tom. VII, col. 1, pag. 858. — [2] *Prej. leg. part.*, tab. 7, pag. 171. — [3] *Critic. ad cap.*, XVII, 5, tom. VIII, p. 857 — [4] *Préf.*, n. 25.

montrée des caractères par où on la pourrait reconnaître; je le prouve. Il a voulu que l'on connût Rome ; il l'a si bien caractérisée qu'il n'y a personne qui ne croie la voir, dans sa situation par ses sept montagnes, et dans sa dignité par son empire sur tous les rois de la terre. S'il avait voulu marquer l'Eglise, il ne l'aurait pas désignée moins clairement : or, dans toute son *Apocalypse*, on ne trouve pas un seul mot qui marque la bête ni la prostituée comme une Eglise corrompue. Donc, démonstrativement, ce n'est pas là ce qu'il a voulu marquer.

IX. Loin de marquer la prostituée comme une Eglise corrompue, nous avons montré clairement qu'il a pris des idées toutes contraires à celles-là; puisqu'au lieu de produire une Jérusalem infidèle ou du moins une Samarie, autrefois partie du peuple saint, comme il aurait fait s'il avait voulu nous représenter une Eglise corrompue, il nous propose une Babylone qui jamais n'a été nommée dans l'alliance de Dieu. Nous avons aussi remarqué [1] qu'il n'avait jamais donné à la prostituée le titre d'épouse infidèle ou répudiée ; mais que partout il s'était servi du terme de fornication, et de tous ceux qui revenaient au même sens. Je sais que ces mots se confondent quelquefois avec celui d'adultère; mais le fort du raisonnement consiste en ce que, de propos délibéré, saint Jean évite toujours ce dernier mot, qui marquerait la foi violée, le mariage souillé et l'alliance rompue : tout au contraire de ce que Dieu fait en parlant de Juda et d'Israël, de Jérusalem et de Samarie, à qui il ne cesse de reprocher qu'*elles sont des adultères* qui ont méprisé *leur premier Epoux* en s'abandonnant aux dieux étrangers. C'est pourquoi il parle ainsi dans Ezéchiel : « Je t'ai, dit-il [2], introduite au lit « nuptial, je t'ai engagé ma foi par serment ; « j'ai fait avec toi un contrat, et tu es devenue « mienne ; et cependant, poursuit-il, tu as prostitué ta beauté aux dieux étrangers : ainsi, « conclut-il, je te jugerai du jugement dont on « condamne les femmes adultères, parce que « tu es du nombre de celles qui ont abandonné « leur époux. » C'est ce que le même prophète répète en un autre endroit : Samarie et Jérusalem, dit-il [3], « sont des femmes adultères, et « elles seront jugées comme on juge de telles « femmes : elles seront lapidées; » qui est, comme on sait, le supplice des épouses infidèles, afin que rien ne manque à la figure. Mais qu'y a-t-il de plus clair que ce qu'il avait dit auparavant [1] : « Tu t'es bâti un lieu infâme, c'est-à-« dire un temple d'idoles; et tu n'y as pas été « comme une femme publique qui se fait valoir « en faisant la dédaigneuse, mais comme une « femme adultère qui reçoit des étrangers dans « la couche de son époux ? » Le Saint-Esprit a jugé cette image si propre à donner aux Juifs et aux Chrétiens qui manqueraient à la foi promise à Dieu une juste horreur de leur infidélité, qu'il la met sans cesse à la bouche de tous ses prophètes ; car écoutez Jérémie [2] : « Un mari ne « recherche plus la femme qu'il a quittée et « qui s'est donnée à un autre homme. Tu t'es « abandonnée à tes amants : toutefois reviens à « moi, je te recevrai ; viens me dire : Vous êtes « celui à qui j'ai été donnée étant vierge. Et « dans une autre vision [3] : J'ai répudié la rebelle « et l'infidèle Israël à cause de ses adultères, et « je lui ai envoyé la lettre de divorce ; mais « l'infidèle Juda sa sœur n'a point profité de cet « exemple, s'abandonnant elle-même à ses amants « et commettant adultère avec les idoles de « bois et de pierre : revenez néanmoins, con-« vertissez-vous, parce que je suis votre époux « Isaïe n'en dit pas moins [4] : » Quelles sont « les lettres de divorce que j'ai envoyées à « votre mère ? Et Osée [5] Jugez, jugez : votre « mère, parce qu'elle n'est plus ma femme, et « je ne suis plus son mari; qu'elle efface ses « adultères. Et un peu après [6] : Elle reviendra « et me dira : O mon cher Epoux ! » Tout est plein d'expressions semblables dans les prophètes ; mais j'en ai rapporté assez pour faire voir que le Saint-Esprit s'y plaît, parce qu'en effet il n'y en a point de plus propre à nous faire sentir l'horreur de nos prévarications contre Dieu, la justice de ses vengeances quand il nous punit, et l'excès de sa bonté quand il nous pardonne. Si donc la prostituée que saint Jean dépeint avec de si horribles couleurs est une Eglise infidèle, comme Jérusalem et Samarie, pourquoi évite-t-il si soigneusement de lui donner les mêmes titres ? Pourquoi Dieu ne marque-t-il en aucun endroit qu'il punit en elle la foi méprisée ? Que ne lui reproche-t-il, comme à l'infidèle Jérusalem [7], *les joyaux* qu'il lui a donnés en l'épousant, « l'eau sainte dont « il l'a lavée, et les immenses richesses dont il « l'a dotée dans sa misère ? » Saint Jean, à qui l'ange dit [8], comme on a vu [9], que pour écrire son *Apocalypse* il a été rempli de l'Esprit de tous les prophètes, et qui en effet emploie toutes leurs plus belles figures pour en montrer dans

[1] *Prov.*, n. 9, 10. — [2] *Ezech.*, XVI, 8, 15, 31, 32, 38, 45. — [3] *Ibid.*, XXIII, 37, 45, 47.

[1] *Ezech.*, XVI, 31. — [2] *Jer.*, III, 1, 4. — [3] *Ibid.*, 8, 9, 14. — [4] *Isa.*, I, 1. — [5] *Osée.*, II, 2. — [6] *Ibid.*, 16. — [7] *Ezech.*, XVI, 9, 10 seq. — [8] *Apoc.*, XXII, 6. — [9] *Voy.* ci-dessus, *Préf.*, n. 1, 2.

ce divin livre un parfait accomplissemen : que n'a-t-il du moins une fois donné à la prostituée le nom de répudiée et d'adultère ? Jésus-Christ avait bien appelé les Juifs *race mauvaise et adultère* [1], les regardant comme un peuple qui violait l'alliance. Mais saint Jean évite exprès toutes les expressions semblables : comme nous l'avons démontré, sa prostituée n'est jamais une épouse corrompue, comme le furent Samarie et Jérusalem ; elle n'est qu'une femme publique, et ne reçoit de reproches que ceux que nous avons vu [2] qu'on faisait à une Tyr, à une Ninive, à une Babylone, à une Sodome, à une Egypte, tous peuples qui n'avaient jamais rien eu de commun avec le peuple de Dieu, et n'avaient jamais été compris dans son alliance

X. Au défaut de ces grandes marques d'épouse infidèle que les ministres devraient montrer partout dans l'*Apocalypse*, et qu'ils ne montrent en aucun endroit, ils s'attachent à deux passages tournés d'une étrange sorte : le premier tiré du chapitre XI, et le second du chapitre XVIII.

Ils disent donc premièrement qu'il y a *un parvis du temple qui sera* livré aux gentils, et qu'ils fouleront aux pieds la cité sainte. Cela, disent-ils [3], s'entend de l'Eglise considérée dans son extérieur ; j'en conviens sans hésiter : donc il y aura dans l'Eglise une nouvelle espèce de gentilité, qui en remplira les dehors ; encore qu'elle ne pénètre pas jusqu'à l'intime, qui sont les élus. Où va-t-on prendre cette conséquence? Où, dis-je , prend-on cette gentilité dont nous verrons dans la suite qu'on ne nous pourra donner la moindre marque? Mais sans s'arrêter à ces chimères qu'on avance en l'air et sans preuve, ce que veut dire saint Jean n'est pas obscur [4]: c'est que les gentils, les vrais gentils que tout le monde connaît, les adorateurs des faux dieux, de Junon et Jupiter, fouleront aux pieds tout l'extérieur de la vraie Eglise, en abattront les maisons sacrées, en affligeront les fidèles, en contraindront à l'apostasie les membres infirmes : donc la société antichrétienne marquée dans l'*Apocalypse* est une Eglise où il y aura des gentils, et une nouvelle gentilité dont l'Ecriture ne dit pas un mot ! où en est-on réduit quand on n'a que de telles preuves pour établir des prodiges si nouveaux?

Celle qu'on tire de la Babylone de *l'Apocalypse*, dont le peuple de Dieu doit sortir [5], est de même genre : le peuple de Dieu y est, j'en conviens, comme il était autrefois dans l'ancienne Babylone : c'est donc une église chrétienne qui renferme le peuple de Dieu dans sa communion ! On ne sait plus d'où vient cette conséquence, ni à quel principe elle tient : il faut conclure tout le contraire, et dire que la Babylone de saint Jean est une Rome païenne, qui, à l'exemple de l'ancienne Babylone, renfermait les enfants de Dieu dans son enceinte, non pas comme ses citoyens et comme ses membres, mais comme ses ennemis et ses captifs : de sorte que pour être mis en liberté, il faut en sortir, non pas comme on sort d'une Eglise, sans changer de place, en quittant sa communion ; mais comme on sort d'une ville, en cessant effectivement de demeurer renfermé dans ses murailles, qui nous tenaient lieu d'une prison. Voilà qui est clair ; mais je me réserve à dire encore aux ministres, sur ce sujet, des choses plus concluantes.

XI. Voilà, de très-bonne foi, ce qu'on nous objecte, pour montrer que la Babylone de l'*Apocalypse* est l'Eglise romaine : il y a néanmoins encore une objection, mais qui m'a presque échappé, tant elle est mince; c'est que dans le sac de la nouvelle Babylone, qui est décrit au XVIIIe chapitre de l'*Apocalypse*, on compte les âmes parmi les marchandises qu'on y achetait. Voici en effet comme les marchands déplorent la ruine de leur commerce dans la chute de cette ville opulente : « Personne, disent-ils, « n'achètera plus ni les beaux ouvrages d'or et « d'argent, ni les pierreries, ni les chevaux, ni « les carrosses, ni les esclaves, ni les âmes des « hommes. » Du Moulin et les autres ministres veulent qu'on entende ici le trafic des âmes qu'ils font exercer à la cour de Rome ; et le ministre Jurieu, qui n'ose insister sur une si misérable observation, ne veut pas qu'on la méprise tout à fait [1]. Ces messieurs devraient du moins se souvenir que la Rome dont parle saint Jean est l'acheteuse; au lieu que celle dont ils nous parlent, et à qui ils attribuent ce sale commerce, est celle qui vend : si bien que, pour entrer dans leur idée, saint Jean aurait dû dire que sa Babylone ne trouve plus de marchand à qui elle vende ses marchandises, et non pas, comme il fait, que les marchands ne la trouvent plus pour acheter les leurs. On voit donc bien que ces téméraires interprètes ne songent qu'à éblouir ceux qui lisent sans attention la sainte parole. Nous les avons renvoyés aux critiques et à la *Synopse d'Angleterre* [2], pour y être convaincus, par le témoignage des meilleurs auteurs protestants, que les âmes

[1] *Matth.*, XII, 19; XVII, 5. *Marc.*, VIII, 38. — [2] *Jérém.*, II, 9, 10. — [3] *Jur. Acc. des proph.*, p. [illegible], c. 11, p. 176 et suiv.; lett. 12, an. 3, p. 89, etc. — [4] *Voy.* les notes sur le chap. XI, v. 1. — [5] *Apoc.* XVIII, *Acc.*, 1, p. 269, lett. 12.

[1] *Acc. des proph.*, p. 1, c. 12, p. 214. — [2] *Voyez* les notes sur ce passage, ci-dessus, p. [illegible]

dont le débit cesse dans la chute de la Babylone de saint Jean, selon le style de l'Ecriture, ne sont autre chose que les hommes : de sorte que tout le mystère, c'est que dans une ville comme Rome, où était l'abord de tout l'univers, on vendait chèrement, avec les autres marchandises que saint Jean rapporte, tant les esclaves que les hommes libres, et que ce commerce cesserait par sa ruine ; par où cet apôtre continue à nous donner l'idée d'une grande ville qui périt, et non pas d'une Eglise qu'on dissipe.

Ainsi la démonstration est complète de tout point en cette sorte : s'il y avait quelque chose à marquer bien expressément dans la Babylone de l'*Apocalypse*, c'est ce qu'elle aurait de plus particulier : or cela, dans le système des protestants, c'est qu'elle devait être une Eglise chrétienne, et encore la principale ; il n'y en a pas un mot dans l'*Apocalypse*. En parcourant tout ce qu'on a pu ramasser contre nous depuis cent ans, nous n'avons trouvé, ni dans les deux bêtes, ni dans la prostituée de saint Jean, aucun trait ni aucun vestige d'une Eglise corrompue; mais, au défaut de toutes preuves, on présente ensemble à des esprits prévenus la pourpre et la prostitution, les sept montagnes, le mystère, et les autres choses dont le mélange confus éblouit de faibles yeux, et fait mettre l'Eglise romaine, contre laquelle on est préoccupé, à la place de la ville de Rome que saint Jean avait en vue, comme celle qui de son temps et dans les siècles suivants tyranniserait les fidèles.

XII. Vous qui vous laissez éblouir à de si vaines apparences, et qui, à quelque prix que ce soit, voulez voir une Eglise chrétienne dans la Babylone de saint Jean, sans que cet apôtre, qui l'a si bien caractérisée, vous en ait donné la moindre marque, mes chers frères, n'ouvrirez-vous jamais les yeux pour considérer jusqu'à quel point on abuse de votre crédulité ? Vos ministres vous disent toujours : Lisez vous-mêmes, vous avez en main la sainte parole ; vous n'avez qu'à voir si vous n'y trouverez pas tout ce que nous vous disons. C'est par cette trompeuse apparence qu'ils vous déçoivent ; c'est par cet apât de liberté apparente qu'ils vous font croire tout ce qu'il leur plaît. L'*Apocalypse* vous en est un bel exemple : vous croyez y voir tout ce qu'ils vous disent, et le Pape vous y paraît de tous côtés ; mais vous ne vous apercevez pas qu'on vous a premièrement inspiré une haine aveugle contre l'Eglise romaine. Prévenus de cette haine, vous voyez tout ce qu'on veut : vos ministres n'ont plus à vous ménager ; et il n'y a rien de si grossier ni de si faux qu'ils ne vous fassent passer pour des vérités capitales. N'épargnons pas nos soins pour rompre cette espèce d'enchantement, et tâchons de vous faire voir le second défaut de vos interprétations.

XIII. Je commence cet examen par le chapitre où, de l'aveu des ministres, comme du nôtre, consiste le dénoûment de la prophétie ; c'est-à-dire le XVIIe conféré avec le XIIIe.

Il y a deux choses dans ces chapitres : les sept têtes et les dix cornes, où saint Jean explique lui-même [1] qu'il faut entendre sept rois d'un côté, et dix de l'autre. Voilà un fondement certain ; mais les protestants ajoutent, d'un commun accord, que les sept rois signifient l'empire romain dans tous ses états, et que les dix rois en représentent le démembrement et la chute, qui devait être le signal de la naissance de leur prétendu Antechrist romain. Pour faire toucher au doigt combien leurs conjectures sont malheureuses, je n'aurais qu'à répéter ce que j'en ai dit ailleurs [2] ; mais je veux aller plus avant. Il est vrai que, dans un ouvrage comme celui des *Variations*, j'avais cru devoir seulement, en historien, marquer cinq ou six grands traits du système des protestants ; mais ce peu que j'en avais dit pour le faire bien connaître, était décisif ; et ceux qui doutent encore qu'il y eût de quoi imposer silence au ministre Jurieu, le vont voir par ses réponses.

XIV. Je commence par les sept rois : c'est, dit-on, sept formes de gouvernements par lesquelles Rome a passé, les rois, les consuls, les dictateurs, les décemvirs, les tribuns militaires avec la puissance de consul, les empereurs, et finalement les Papes ; voilà, dit-on, les sept rois ; et c'est de quoi tous les protestants conviennent d'un commun accord.

C'est déjà une bizarre imagination de prendre les rois pour des formes de gouvernement, et de compter parmi les rois de Rome les consuls qui les ont chassés : c'est ce que j'avais objecté dans l'*Histoire des Variations* [3], et le ministre n'en dit pas un mot dans sa XIIIe *Lettre pastorale*, où il entreprend expressément de répondre à ce que j'avais objecté sur les sept rois ; mais il dissimule des choses bien plus pressantes. Je lui avais demandé où il avait pris que « des formes de gouvernement fussent « des rois ; » quel exemple de l'Ecriture il y en avait ; où il y trouvait qu'un roi fut autre chose qu'un homme seul en qui résidât la puissance souveraine, et en un mot un monarque ; comment donc il pouvait penser que deux consuls, ou dix décemvirs et sept ou huit tribuns militaires, fussent un roi ; dans quel endroit de

[1] *Apoc.*, XVII, 9, 12. — [2] *Hist. des Var.*, liv. XIII, tom. V. — [3] *Ibid.*

l'histoire sainte, dans quelle figure des prophètes il avait trouvé une façon de parler si bizarre et si nouvelle. Il sait bien, en sa conscience, qu'il n'en a aucun exemple : aussi ne se défend-il de cette objection que par le silence. J'avais fait plus : non content de lui faire voir que dans toute l'Ecriture, il n'y a rien de semblable à ce qu'il prétendait, je lui avais montré tout le contraire au même lieu de l'*Apocalypse*, dont il s'agissait, en lui proposant un raisonnement qui se réduit à cette forme : Dans le chapitre XVII de *l'Apocalypse*, qui est celui dont nous disputons, les sept rois du ỳ 9 sont des rois de même nature que les dix rois du ỳ 12. Or ces dix rois sont de vrais rois, comme on en demeure d'accord, et non pas, indéfiniment, toute forme de gouvernement. Les sept rois sont donc aussi des rois véritables, et pris à la lettre ; et ce serait tout brouiller que de prendre les rois en trois versets dans des significations si opposées.

Tout cela était compris manifestement dans cette demande des *Variations* [1] : « Pourquoi les « sept rois du ỳ 9 sont-ils si différents des dix « rois du ỳ 12, qui constamment sont dix vrais « rois, et non pas dix sortes de gouvernement? » Je ne pouvais mieux établir le style de l'*Apocalypse* que par l'*Apocalypse* même, ni le sens d'un verset qu'en le conférant avec un autre verset qui suit de si près celui dont il s'agit Il fallait donc du moins dire quelque chose sur un passage si précis et si clairement objecté, mais le ministre se tait, et il croit satisfaire à tout en disant au commencement [2] que mes preuves sont *si pitoyables, qu'il* croit que j'ai voulu *trahir ma cause :* pendant qu'il les sent si fortes, qu'il n'a osé seulement les faire envisager à son lecteur.

Mais, après avoir vu ce qu'il a tu, voyons du moins s'il réussit dans ce qu'il a dit. De toutes mes objections sur les sept formes de gouvernement [3], il ne répond qu'à celle-ci : « Si saint « Jean a voulu marquer tous les noms de la « suprême puissance parmi les Romains, pour- « quoi avoir oublié les triumvirs ? N'eurent-ils « pas pour le moins autant de puissance que les « décemvirs? Que si l'on dit qu'elle fut trop « courte pour être comptée, pourquoi celle des « décemvirs, qui ne dura que deux ans, le sera- « t-elle plutôt? » Puisque c'est ici la seule objection qu'il choisit pour y répondre, c'est celle où il se sent le plus fort; mais écoutons ce qu'il dit [4] : c'est que saint Jean ne parle point des triumvirs, « parce que les triumvirs doivent « être rapportés à la dictature perpétuelle. Et en « effet, poursuit-il, le triumvirat d'Auguste, de « Lépide et d'Antoine fit partie de la dictature « perpétuelle établie par Sylla et par César. La « république ne fut rédigée en forme d'empire « qu'après le triumvirat ; car quand nous met- « tons les dictateurs pour l'un des gouverne- « ments nous n'entendons pas cette dictature « extraordinaire, qui ne durait quelquefois « qu'un mois ou deux, et même beaucoup « moins. Nous entendons ici cette dictature per- « pétuelle qui fut érigée par Sylla, et qui con- « tinua jusqu'à l'empire d'Auguste. Le trium- « virat fut la fin de cette dictature perpétuelle, « et ne fut rien autre chose que la dictature « divisée et posée sur trois têtes. » On ne peut pas brouiller davantage l'idée des choses. Si ce ministre avait consulté M. Grævius, ou quelque autre de ces savants hommes qui ont cultivé les belles-lettres, il n'aurait pas dit que Sylla avait érigé la dictature perpétuelle, comme si cette magistrature fût devenue de son temps ordinaire à Rome ; ce ne fut qu'un pouvoir extraordinaire donné à Sylla, qui devait expirer avec sa vie. Après qu'il l'eut abdiqué, comme il fit au bout de trois ou quatre ans, le consulat reprit le dessus trente ans durant ; de sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à l'histoire, que de faire continuer ce gouvernement jusqu'aux empereurs. Il est vrai qu'après ces trente ans la dictature perpétuelle fut donnée à César, qui en jouit cinq ou six ans, et le triumvirat suivit de près. Mais il ne fut jamais établi pour être perpétuel, puisqu'il ne devait durer que cinq ans ; de sorte qu'il n'y avait rien de plus éloigné de la dictature perpétuelle ; et cette charge tenait plus du consulat que de la dictature, puisque même la dictature avait été abolie à jamais, en haine de la tyrannie de César, et qu'on donna aux triumvirs la puissance consulaire ; le nom même de triumvirs répugnait à la dictature, cette dernière magistrature n'étant autre chose qu'une parfaite monarchie, c'est-à-dire la souveraine puissance sans restriction dans un seul homme ; de sorte que regarder avec M. Jurieu le triumvirat comme « une dic- « tature divisée et posée sur trois têtes, » c'est renverser la notion de cette charge. Par la même raison, on pourrait dire que le décemvirat n'était aussi qu'une dictature posée sur dix têtes ; on pourrait dire que la puissance des tribuns militaires, qui n'était, en effet, que la consulaire, d'où vient qu'on les appelait *tribuni militum consulari potestate*, n'était que le consulat posé sur quatre ou sur six têtes, au lieu qu'auparavant il ne l'était que sur deux. Ainsi les tribuns militaires, qui, en effet, ne

[1] *Hist. des Var.*, liv. XIII, tom. IV. — [2] Lett. 13. — [3] *Var.*, *ibid.* — [4] Lett. 13, p. 100, col. 1.

sont que des consuls multipliés, raient encore moins un état à part, et une forme particulière de gouvernement, que les triumvirs. Bien plus, les empereurs mêmes, qu'on nous donne pour si distingués des dictateurs, n'étaient, en effet, que des dictateurs perpétuels, c'est-à--dire, sous un autre nom, des monarques absolus. Ainsi, ce nombre de sept, si précis, selon M. Jurieu [1], pour distinguer les états de Rome, ne l'est point du tout ; si on regarde les noms, il y en a plus de sept ; si on regarde les choses, il y en a moins ; c'est un nombre fait à plaisir, et tout le système protestant tombe à terre par ce seul défaut.

Quel opprobre du christianisme et de la sainte parole, de faire représenter à saint Jean tout l'Etat de Rome avec tant de confusion et de si fausses idées ! Mais, dit M Jurieu [2], si saint Jean n'a pas voulu poser, dans Rome, ces sept formes de gouvernement, on ne sait plus ce qu'il veut dire par ses sept têtes, ni par ses sept rois. Quoi ! parce que les protestants ne savent plus où ils en sont sans ces sept états de Rome, il faudra que saint Jean ait dit toutes les absurdités qu'il leur aura plu de lui attribuer ? Mais qui a dit à M. Jurieu que saint Jean ait voulu représenter tout l'Etat de Rome ? Nous lui ferons dire bientôt le contraire par lui-même. Qui lui a dit que ce saint apôtre, dans un si grand nombre d'empereurs, n'en ait pas voulu choisir sept à qui convienne cet endroit de sa prophétie ? ou bien qu'il n'ait pas voulu désigner certain temps, où il y ait eu, en effet, sept empereurs sous qui l'Eglise ait souffert ? Que si tous ces dénoûments qui ont contenté d'autres interprètes ne lui plaisaient pas, ne valait-il pas mieux avouer qu'on n'entendait pas un passage obscur, que de n'y trouver de sortie qu'en faisant dire des extravagances à un prophète ?

XV. J'avais encore objecté aux protestants leur incertitude sur la naissance de l'Antechrist. Crépin le faisait naître vers le temps de Grégoire VII. Du Moulin remontait de quelques siècles, et le faisait commencer vers l'an 755 [3]. On verra que cette opinion ne s'accorde guère avec les principes de la Réforme, qui demandent que l'Antechrist naisse dans le temps que l'empire romain se démembre ; mais c'est qu'on n'osait pas remonter plus haut ; et on respectait le temps de saint Grégoire, loin de porter ses attentats jusque sur saint Léon : c'est pourquoi d'autres protestants mettaient l'Antechrist naissant un peu après saint Grégoire, sous Boniface III, cause, à ce qu'on prétend, quoique sans preuve, qu'il se dit évêque universel. M. Jurieu, plus hardi que tous les autres, remonte jusqu'à saint Grégoire, dans ses *Préjugés légitimes* [1], et même jusqu'à saint Léon, dans son *Accomplissement des prophéties*. Nous avons vu [2] que rien n'empêchait qu'on ne remontât jusqu'à saint Innocent, n'était que les mille deux cent soixante ans, qu'il faut donner, nécessairement, au règne de l'Antechrist, seraient écoulés, et l'imposture confondue par l'expérience. Voilà ce qui a sauvé saint Innocent ; car tout le reste lui convenait aussi bien qu'à saint Léon, et l'audace ne manquait pas à notre interprète.

Il compte pour rien ces variations ; et il croit tout sauver en répondant que le Pape n'en est pas moins l'Antechrist [3], quoiqu'on ne convienne pas du temps où il commence de l'être : il fait semblant de ne pas voir la difficulté. Si les marques de l'Antechrist sont aussi éclatantes qu'on le prétend dans la Réforme, elles doivent être reconnues, et, par manière de dire, sauter aux yeux lorsque Dieu les fait paraître. Encore, si la différence n'était que de peu d'années, on pourrait dire qu'il faudrait quelque temps à l'Antechrist pour se déclarer ; mais elle est au moins de trois cents ans ; il y en a autant, bien comptés, de quatre cent cinquante-cinq, où commence M. Jurieu, jusqu'à sept cent cinquante-cinq, où commence du Moulin ; des sept cent cinquante-cinq de du Moulin, jusqu'au temps de Grégoire VII, il y en a encore autant : ainsi, depuis le ve siècle jusqu'au xie, il y a six cents ans, dans le cours desquels les interprètes protestants se jouent pour trouver leur Antechrist prétendu, c'est-à-dire qu'on n'y voit rien. Que le Pape soit l'Antechrist, c'est une idée que la haine inspire, et qu'on suit dans tout le parti, mais on n'a aucune marque pour le reconnaître.

Qu'ainsi ne soit : écoutons M. Jurieu sur les causes qui ont empêché d'en établir la naissance dans saint Léon : « C'est, » dit-il [4], « qu'on « n'avait pas fait jusqu'ici assez d'attention sur « ce pasage de saint Paul : *Quand celui qui tient*, « c'est-à-dire l'empire romain, *sera aboli, alors* « *le méchant sera révélé* ; ni à cet autre de saint « Jean : *les dix rois prendront puissance avec la* « *bête* ; » passages que les protestants ne cessent de faire valoir depuis cent ans dans toutes leurs disputes et dans tous leurs livres : et cependant M. Jurieu nous assure que jusqu'ici on « n'y avait pas fait assez d'attention. » Car, poursuit-il, « on y aurait vu bien nettement « que l'on doit compter les ans de l'Antechrist,

[1] Lett. 13, p. 100, col. 1. — [2] Lett. 13. p. 100, col. 1. — [3] *Acc. des proph.*, cap. 5, pag. 215.

[1] *Préj.* part. I, p. 83, etc. — [2] [illegible], tom. IV, — [3] Lett. 13, p. 96, 97. — [4] *Ibid.*, p. 98.

«du temps auquel l'empire romain a été aboli « et démembré en dix royaumes : » c'est-à-dire au ve siècle. Mais si la chose est *si nette*, comment les protestants ne l'ont-ils pas vue depuis tant d'années ? Tous sont d'accord avec M. Jurieu que l'Antechrist doit prendre naissance dans le démembrement de l'empire ; ils savent tous aussi bien que lui que l'empire a été démembré au ve siècle : d'où vient donc qu'ils ont hésité à faire naître l'Antechrist en saint Léon, si ce n'est qu'ils gardaient encore quelque mesure avec la sainte antiquité, et qu'ils n'étaient point parvenus à un si haut point d'audace ?

Mais, ce qui fait voir clairement qu'il n'y a là aucun fond, c'est que tout s'y dément à l'œil. Il est plus clair que le jour que saint Léon et ses successeurs, loin de changer pour peu que ce soit la forme du gouvernement de Rome, n'ont pas seulement songé à s'y attribuer la puissance temporelle ; et afin que M. Jurieu ne nous dise pas, selon sa coutume, que les Papes commencèrent alors à s'établir, ou que ce fut là, comme il parle, l'enfance du gouvernement papal, je maintiens que durant ce temps, et plus de trois cents ans durant, on ne voit, dans la papauté, aucun trait de puissance politique : les Papes demeurent sujets des empereurs ou des Hérules et des Ostrogoths qui régnaient dans Rome, pour ne point parler des empereurs français et allemands. La forme du gouvernement ne fut donc point changée à Rome par saint Léon et les autres Papes, ni au temps du démembrement de l'empire, ni plus de trois cents ans après ; par conséquent, la septième tête qu'on fait commencer alors n'est pas une forme de gouvernement. Que si l'on voulait compter pour septième gouvernement, le gouvernement spirituel qu'il faudrait dire que saint Léon se voulut attribuer alors, outre qu'il est bien certain que Rome, pour le spirituel, ne déléra pas plus à saint Léon qu'elle avait fait à ses prédécesseurs, on irait contre le système ; puisqu'on y regarde la bête à sept têtes, au xiiie et au xviie chapitres, comme un empire mondain[1] ; et la septième tête de la bête, comme une septième forme du gouvernement politique, continuée avec la sixième, qui est celle des empereurs ; joint qu'il serait ridicule que saint Jean ayant entrepris de conduire la description de l'état temporel de Rome, durant six gouvernements consécutifs, le laissât là tout d'un coup pour passer au spirituel, et encore sans en avertir, ni nous en donner la moindre marque. Ainsi la septième tête, qu'on veut faire commencer à saint Léon, n'est ni un gouvernement politique, ni un gouvernement spirituel. Ce n'est non plus un gouvernement mêlé du spirituel et du temporel ; puisque toujours il faudrait conclure, ou que saint Léon aurait été prince temporel contre toutes les histoires, ou que ce ne serait pas en lui qu'aurait commencé la septième tête.

XVI. Mais quand, à force de s'être entêté de la beauté du système, on aurait dévoré ces inconvénients ; quand on aurait par force plié son esprit à prendre des formes de gouvernement pour des rois, et qu'on s'opiniâtrerait, contre la vérité de l'histoire, à soutenir que l'Antechrist saint Léon aurait du moins commencé à changer le gouvernement de Rome, voici un mot de saint Jean qui va tout foudroyer par un seul coup. Car, enfin, le septième roi, qui n'était pas encore *venu de son temps*, qui, selon les protestants, devait venir en 455, au démembrement de l'empire, ou, si l'on veut, en 600, plus ou moins ; en un mot, le Pape antechrist : « Quand « il viendra, » dit saint Jean, « il ne doit subsis- « ter qu'un peu de temps, » xvii, 10. C'est le caractère que saint Jean lui donne, et il ajoute, au verset suivant : « Il va à sa perte : » il n'a qu'un moment de durée, et ne paraît que pour disparaître aussitôt après, ℣ 11. Or, le Pape dure encore ; et sa durée, selon le système, doit être de douze cents ans ; donc, il est plus clair que le jour qu'il ne s'agit pas ici du Pape.

XVII. Les ministres se moquent de nous trop grossièrement lorsqu'ils allèguent ici ces beaux passages [1] où il est dit que « mille ans devant « Dieu ne sont qu'un jour [2] ; » car il ne faut pas être grand prophète pour deviner de cette sorte. Ce ne sont pas les prophètes du Seigneur ; ce n'est pas un saint Jean qui prévoit ainsi ce que tout le monde sait comme lui. Il ne s'agissait pas de comparer la durée du septième roi avec l'éternité de Dieu, devant qui tous les siècles sont moins qu'un moment ; il s'agissait de la comparer avec la durée des autres rois et des autres gouvernements, parmi lesquels il y en avait, comme on vient de voir, qui n'avaient duré que deux ans. Mais quand on voudrait comparer tous les six gouvernements ensemble avec celui de la papauté, il se trouverait que le dernier, à qui on donne la brièveté pour caractère, « devait, « lui seul, durer autant et plus que tous les autres « ensemble, » comme le ministre l'avoue [3] : et la preuve en est évidente, puisqu'on donne, comme on a vu, douze cent soixante ans à ce nouveau gouvernement, et que toute la durée de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la chute de son empire, n'en a pas tant.

[1] *Préf. lég.*, part., I, p. 102.

[1] P. 4, 5, 99. — [2] II *Petr.*, II, 8. — [3] *Acc.*, part. I, c. I, p. 11.

XVIII. On sera bien aise de voir ce qu'ont ici répondu les deux ministres, dont le parti protestant suit maintenant les lumières, je veux dire le ministre Du Moulin et le ministre Jurieu. Le premier a bien senti le ridicule du dénoûment de l'éternité, auprès de laquelle tout est court [1]; mais, après tout, il sait trancher ce qu'il ne peut résoudre. Au lieu que saint Jean dit mot à mot du septième roi, c'est-à-dire, selon les ministres, de la septième forme du gouvernement, que, « lorsqu'il sera venu, il faut qu'il « demeure peu, » ὀλίγον; Genève avait adouci ce *peu* si tranchant, en traduisant, « pour un peu « de temps, » et Du Moulin avait encore adouci en paraphrasant, que ce « septième roi devait « demeurer quelque temps [2]; » ce qui, ce semble, lui prolongerait un peu plus sa vie que saint Jean, qui le fait passer aussi vite qu'on le vient de voir. Mais comme cela ne cadre pas encore assez juste, et qu'il ne suffit pas pour un si durable gouvernement, de dire « qu'il demeurera quelque temps, » le ministre tranche le mot, et voici comment il interprète le *peu* de saint Jean [3] : « Et quand le septième gouvernement, » qui est celui du Pape « sera venu, il faut qu'il « dure un peu plus de temps que les autres : » tout au contraire de saint Jean, qui, en comparant le septième roi avec les autres, lui donne en partage la courte durée; celui-ci le fait durer un peu plus de temps » que tous les autres ensemble. Voilà ce qu'est devenu, entre les mains des ministres, cet ὀλίγον de saint Jean, qui passe si vite; et il n'y a rien à ce prix qu'on ne trouve ou qu'on ne mette dans l'*Apocalypse*.

M. Jurieu n'ose se tenir à cette pitoyable interprétation, qui n'est qu'une corruption manifeste du texte sacré; voyons si ce qu'il invente après tous les autres vaudra mieux. « Quand « la septième tête sera venue, il faut qu'elle « demeure pour un peu de temps, » c'est-à-dire, selon ce ministre [4], il faut qu'elle demeure pour « un long temps réel, mais pour un petit temps « prophétique; » merveilleuse interprétation! « pour un peu de temps, » c'est-à-dire, pour un « long temps... » Mais je lui impose, dira-t-il, il ne dit pas absolument, que peu de temps c'est « un long temps; » il dit que c'est un long temps *réel;* je l'avoue, et c'est par là que je prétends que ce *peu de temps* est d'autant plus absolument *un long temps*, qu'il est, selon le ministre [5], *un long temps réel;* et, selon le ministre, un temps qui n'est court qu'à cause de la manière figurée dont il prétend qu'on l'explique. Mais poursuivons, et de peur qu'il ne nous accuse de lui imposer, rapportons de suite toutes ces paroles. Le peu de temps de saint Jean, c'est « un long « temps réel, mais un petit temps prophétique « car sa durée est marquée à quarante-deux « mois, à douze cent soixante jours, c'est-à-dire « trois ans et demi; ce qui est un petit temps « dans le style prophétique, selon lequel les « siècles ne sont que comme des jours. » Mais quel temps ne sera pas court en ce sens? et pourquoi la durée de la septième tête sera-t-elle caractérisée par sa rapide brièveté, si toutes les autres têtes, à l'entendre dans le même sens, passent encore plus vite, puisqu'enfin elles occupent moins de temps réel? C'est ce qu'il fallait expliquer; mais c'est à quoi le ministre ne songe seulement pas, parce qu'il y trouverait sa confusion trop manifeste; car écoutons ce qu'il ajoute, c'est que « le Seigneur, dès le temps de « saint Jean, dit : Je viens bientôt, quoique son « avénement fût éloigné de près de deux mille « ans. » Ce docteur n'ignore rien : il sait dans quel temps précis doit venir le Fils de Dieu, c'est-à-dire qu'il sait ce que « les anges ne sa- « vent pas, ce que le Fils de l'homme » lui-même a bien voulu dire qu'il *ignorait* [1], pour faire entendre à ses apôtres qu'il leur cachait et à son Eglise cette connaissance. Mais laissons-lui étaler sa vaine science, et venons à notre fait. Jésus-Christ a dit dans l'*Apocalypse* qu'il viendrait bientôt : en effet, il viendra bientôt pour chacun de nous; parce que le terme de notre vie, qui est celui où il vient pour nous, est bien court : et quand il faudrait entendre *Je viendrai bientôt* par rapport à l'avénement général et dernier, le ministre ne comprendra-t-il jamais que Jésus-Christ, quand il parle, peut bien dire que devant lui, et par rapport à l'éternité, qui lui est toujours présente, tout est court; mais que cette façon de parler, qui abrége également tous les temps, n'est pas celle que l'on emploie lorsqu'on les veut caractériser « en particulier? Continuons : Ce temps qui « prophétiquement et figurément parlant, était « très-court, parce qu'il n'était que de trois ans « et demi prophétiques, devait être, par égard « aux hommes, fort long, puisqu'il devait être « de douze cent soixante ans. » Avouons qu'on ne s'entend guère soi-même quand on se jette dans de telles ambiguïtés, et qu'on se charge inutilement de tant de paroles. Ce que veut dire le ministre, c'est que ce temps, qui figurément est fort court, est en effet, à le bien entendre, et à prendre l'esprit de la prophétie, non-seulement long, mais encore *fort long* : de sorte que le saint apôtre, qui l'appelle court absolument,

[1] *Du Moulin, Acc. des proph.*, p. 265. — [2] P. 257. — [3] P. 281. — [4] *Préj. lég.*, part. I, c. 7, p. 124. — [5] *Ibid.*

[1] *Matth.* XXIV, 36; *Marc.*, XIII, 32.

parle dans le sens de ceux qui l'entendront mal, et non par rapport à la vérité, selon laquelle il est *fort long*. Qui vit jamais de tels embarras ? et n'est-ce pas montrer à saint Jean qu'il ne s'entend pas lui-même, puisqu'il appelle peu de temps un temps qui en effet est très-long, mais que les ignorants seuls prendront pour très-court?

Après cela le ministre s'applaudit encore, et c'est, dit-il, une chose « extrêmement remar- « quable que Dieu ait divisé la durée de Rome « en deux périodes, environ de douze cent soi- « xante ans chacune : en sorte qu'autant de « temps qu'avait duré Rome païenne, autant « doive durer Rome antichrétienne. » Voilà les belles remarques dont on amuse les simples, qui cependant n'aperçoivent pas qu'en divisant en sept parts l'histoire de Rome, celle qu'on fait appeler courte par saint Jean est celle qui constamment, et de l'aveu du ministre, a seule duré autant, et plus même, comme on vient de voir [1], que toutes les autres ensemble.

Mais pourquoi disputerais-je ici davantage contre une si déplorable interprétation, puisque le ministre même l'abandonne dans sa lettre 13e ? C'est lui qui nous vient de dire : « Quand « cette septième tête, » qui est aussi le septième « roi, sera venue, il faut qu'elle demeure pour « un peu de temps : » maintenant il dit tout le contraire : « Nous répondons, dit-il [2], que ces « paroles, *il faut qu'il subsiste peu*, ne se doi « vent pas rapporter à la septième tête, mais à « celui que saint Jean appelle le huitième roi. »

Voici un nouveau dénoûment : tout à l'heure c'était, selon lui, la septième tête « qui demeu- « rait peu, » et il se tourmentait à expliquer comment lui convenait cette courte durée; maintenant ce n'est plus la septième tête : ce n'est donc plus, par conséquent, « le septième roi, » puisque ce septième roi, c'était selon saint Jean « la septième tête : Les sept têtes, dit-il [3], sont « sept montagnes et sept rois : cinq sont tombés, « l'un est, et le septième n'est pas encore, et « quand il sera venu, il faut qu'il subsiste peu. » C'est donc le septième roi qui subsiste peu; par conséquent « la septième tête, puisque les « sept têtes sont sept rois : » et le ministre ne se dément lui-même que pour démentir saint Jean encore plus ouvertement.

Voilà comme est traitée la parole sainte par ceux qui ne cessent de nous vanter qu'elle est leur règle; voilà comme ils développent les prophéties, et comme ils trompent un peuple crédule. Le charitable lecteur me plaint, je le sais, d'avoir à réfuter sérieusement ces absurdités; mais la charité de Jésus-Christ nous y contraint: et il faut voir si, en travaillant à lever les difficultés dont on embarrasse nos malheureux frères, nous en pourrons sauver quelques-uns.

Ecoutons donc avec patience tout ce que dit le ministre : « Celui, dit-il [1], qui doit subsister « peu, n'est pas la septième tête, mais c'est celui « que saint Jean appelle le huitième roi [2]. » La bête qui était, *dit-il*, qui n'est plus, est aussi le huitième roi. Le ministre veut embrouiller la matière : car, je vous prie, à quoi sert ici ce huitième roi, dont saint Jean ne parle pas dans le verset dont il s'agit? « Ce huitième roi, dit saint « Jean [3] est un des sept; » c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, qu'il y a un de ces sept rois qui revient deux fois, et qui pour cela, étant le huitième, ne laisse pas d'ailleurs d'être un des sept; mais ce roi, quel qu'il puisse être, ne sert de rien au septième, dont nous parlons, puisque saint Jean ne dit pas qu'il soit le septième, mais seulement un des sept : et quoi quoi qu'il en soit, s'il est aussi le septième, il sera donc, malgré le ministre, celui qui durera peu, et dont il faudrait pouvoir prolonger la vie pour soutenir le système. « Non, dit M. Jurieu, ce « huitième roi se fait par la division des empe- « reurs, qui se coupent en deux, empereurs « païens et empereurs chrétiens : et c'est cette « dernière moitié de tête qui devait subsister « peu. » Il se trouble : ces empereurs, soit païens, soit chrétiens, appartiennent au sixième roi et à la sixième tête ; qu'il compte bien, les six premiers rois du système protestant sont les rois de Rome, ses consuls, et ses décemvirs, ses dictateurs, ses tribuns, ses empereurs. Ces empereurs sont donc le sixième roi, ou ce qui est la même chose, la sixième tête : or, ce n'est pas du sixième roi, mais distinctement du septième, que saint Jean a dit qu'*il dure peu*. Il ne parle donc, en aucune sorte, ni des empereurs chrétiens, soit qu'il durent peu ou beaucoup; mais il parle du septième roi qui, selon les protestants, et le Pape, dont l'empire *doit durer peu*, quoiqu'il dure cent soixante ans. Je ne sais plus quand il est permis de dire à un homme qu'il s'égare ; et je ne sais plus comment on revient de son égarement, si ce n'est lorsqu'il est si visible; cependant les peuples écoutent ces faux pasteurs qui comme disait Ezéchiel [4], « leur gâ- « tent leurs aliments, » c'est-à-dire la sainte parole « en les foulant aux pieds, » de peur « qu'ils ne se nourri sent ; » et qui leur troublent « l'eau » afin qu'ils ne boivent rien de pur.

XIX. Ce qui passe toute croyance, c'est qu'un homme qui visiblement ne sait plus où il en

[1] Sup., n, 17. — [2] Lett. 13, p, 100. — [3] *Apoc.*, XVII, 9, 10.

[1] Lett. 13, p. 100. — [2] *Apoc.*, XVII, 11. — [3] Voy., *Epître*, ch. 17 11. — [4] *Ezech.*, XXXIV, 18, 19.

est ; qui, pour parler très-modérément, ne va qu'à tâtons dans cette matière, pour ne pas dire qu'il choppe à chaque pas, ose encore nous assurer que les oracles des anciens prophètes sur Jésus-Christ ne sont pas plus clairs que ceux qu'il produit, pour montrer que le Pape est l'Antechrist. C'est ce qu'il n'a pas de honte d'avoir écrit tout nouvellement, et en sa dernière *lettre pastorale* [1]; et je ne m'en étonne pas, puisque je me souviens très-certainement d'avoir lu dans son accomplissement des prophéties, quoiqu'à présent je n'ai pas le lieu sous ma main, que le chapitre LIII d'Isaïe, où tous les Chrétiens ont cru jusqu'ici voir Jésus-Christ aussi clairement que dans les quatre Evangiles, n'est pas plus formel en sa faveur que le sont les passages qu'il produit pour établir sa prétendue Rome anti-chrétienne. Je ne crois pas qu'il y ait un Chrétien qui ne frémisse à un tel blasphème. Mais afin que rien n'y manquât, le ministre ajoute ces mots [2] : « Il est certain que les chicanes des Juifs contre « nos oracles sont beaucoup plus apparentes « que celles des papistes, des faux protestants et « des libertins contre les oracles qui dépeignent « le papisme et le Pape sous les termes de Baby- « lone et de l'homme de péché. » Voilà, mes frères, les enthousiasmes de votre prophète ; voilà comme il vous apprend à reconnaître Jésus-Christ dans les prophéties; voilà comme il justifie les Juifs, et quoiqu'il avoue que des protestants, qu'il appelle faux, mais qui sont aussi bien que lui dans la communion des églises protestantes, ne veulent pas reconnaître son prétendu Antechrist, il soutient qu'il est prédit aussi clairement que Jésus-Christ même : tant il est vrai que sa haine l'emporte sur sa foi, et qu'il a plus d'aversion pour le Pape que d'attachement à Jésus-Christ.

XX. Avant que de sortir des sept rois, je demande encore aux ministres ce que font à l'*Apocalypse*, et à la persécution de l'Eglise, les sept gouvernements de Rome, dont cinq avaient précédé la naissance du christianisme? C'est, dit-on, que saint Jean voulait décrire tout l'état de Rome, que Tacite, au commencement de ses *Annales*, avait réduit à six gouvernements; à quoi, pour ne rien oublier, saint Jean ajoute le septième, qui est le papal. Mais, je vous prie, qu'avait à faire saint Jean de nous décrire curieusement tout l'état de Rome, et à quoi bon ici copier Tacite? Saint Jean n'était pas un historien qui voulût décrire ce qui s'était passé devant lui, mais un prophète qui allait nous représenter ce que Rome devait faire ou souffrir dans la suite. Il est vrai qu'il nous veut montrer cette grande ville [1] ; mais il nous la veut montrer comme persécutrice des saints, et comme enivrée du sang des martyrs de Jésus. Que servaient ici les consuls et les dictateurs, et les rois de Rome, et ses décemvirs, et ses tribuns militaires ? C'était, dira-t-on peut-être, pour mieux faire connaître Rome. Mais elle était assez marquée par ses sept montagnes, par sa domination sur toute la terre, et par ses violences contre les saints, qu'elle a si longtemps tyrannisés. Que si enfin saint Jean voulait faire voir qu'il connaissait parfaitement l'état de Rome, pourquoi donc n'a-t-il pas marqué dans le sixième gouvernement, qui était celui des empereurs, qu'il serait un jour Chrétien? Pourquoi mettre des noms de blasphème également sur les sept têtes? Qu'on en mette à la bonne heure, sur les rois de Rome, sur ses consuls, sur ses dictateurs, qui tous étaient idolâtres, quoique les blasphèmes de la bête regardent principalement ceux qu'elle vomissait contre l'Eglise, contre le tabernacle de Dieu, et contre les saints qui y habitent [2]; ce que n'ont pas fait les consuls ni les dictateurs qui ne les connaissent pas. Mais pourquoi mettre encore des noms de blasphème sur la sixième tête comme sur les autres, c'est-à-dire sur les empereurs? Saint Jean ignorait-il que ces empereurs se convertiraient; et que de trois à quatre cents ans qu'ils devaient durer depuis le temps de sa prophétie, il y en avait près de cent cinquante qu'ils devaient être Chrétiens? cependant saint Jean les fait tous également blasphémateurs, sans épargner ni les Constantin, ni les Théodose. Et les protestants ne s'aperçoivent pas des effroyables ténèbres qu'ils répandent sur sa prophétie, et des contradictions dont elle serait convaincue selon leur système.

Mais voici bien plus : saint Jean veut si peu parler de Rome dans les états qui ont précédé son *Apocalypse*, qu'au contraire il dit expressément que la bête dont il y parlait devait venir. *La bête que vous avez vue*, dit-il, *doit s'élever de l'abîme* [3] : elle ne s'en était donc pas encore élevée. En effet saint Jean l'en voit sortir : *Je vis* dit-il *une bête qui s'élevait de la mer* [4], et il assiste à la sortie. M. Jurieu en convient lui-même ; en parlant de la bête à sept têtes, *elle était à venir*, dit il [5], *puisqu'elle devait monter de l'abîme*, et un peu après : *Cette bête qui devait monter de l'abîme, c'est celle-là dont il a dit* ; Elle n'est plus. Je demande aux protestants qu'elle est cette bête qui devait venir du temps de saint Jean, et

[1] Lett. 12, p. 92, col. 2. — [2] *Ibid*

[1] *Apoc.*, XVII. — [2] *Ibid.*, XIII, 6. — [3] *Ibid.*, XVII, 8. — [4] *Apoc.*, XIII, 1. — [5] *Préj. lég.*, part. I, c. 7, p. 122.

qui devait périr dans la suite. Si c'est l'empire romain dans tous ses états, à commencer par les rois et à finir par le Pape, comme le veulent les ministres, saint Jean nous a trompés : il nous fait voir comme devant venir, et comme commençant alors à s'élever de l'abîme, un empire qui avait déjà duré sept ou huit cents ans. Ce n'était donc pas de Rome, ni de l'empire romain dans tous ses états que saint Jean voulait parler : c'est de l'empire romain dans un certain état qui devait venir, où il persécuterait le christianisme avec la dernière et la plus implacable violence, comme il a paru dans le commentaire [1]. Ainsi, encore une fois, les interprètes protestants n'ont apporté aucune attention à la lecture de saint Jean: ils n'ont songé qu'à surprendre des lecteurs aussi prévenus qu'eux, et aussi peu attentifs à ce divin livre.

XXI. Pour ce qui regarde les dix rois, comparons ce que saint Jean en a dit au chapitre XVII de l'*Apocalypse* avec ce qu'en disent les protestants ; et afin de ne nous pas embrouiller dans les noms mystérieux de cet apôtre, remarquons d'abord que la bête, « la prostituée, ou la femme vêtue d'écarlate, et Babylone, sont au fond la même chose. Car déjà « la prostituée « qui est assise sur les grandes eaux, ℣ 1, avec « laquelle les rois de la terre se sont corrom- « pus, et les habitants de la terre se sont ení- « vrés, ℣ 2, est la grande ville qui règne sur les « rois de la terre, ℣ 18, et les eaux sur lesquel- « les elle est assise, sont les peuples et les na- « tions » qui lui obéissent, ℣ 15. Cette ville qui est aussi la prostituée, est *la grande Babylone la mère des impuretés de la terre*, ℣ 5, et c'est encore la bête aux sept têtes, puisque *ses sept têtes* sont les *sept montagnes sur lesquelles la femme*, c'est-à-dire la ville, *est assise*, ℣ 9 : de sorte, comme on l'a dit, que la femme ou la prostituée la bête aux sept têtes ou la ville aux sept montagnes, ou la Babylone mystique, sont la même chose, sans encore examiner ce que c'est. Cela étant supposé, l'histoire des dix rois est aisée à faire, et consiste principalement en deux choses : l'une : qu'*ils donneront leur force, leur puissance et leur royaume à la bête*, qui est aussi la femme ou la prostituée, et la grande ville ou Babylone, ℣ 11, 17, et que dans la suite « ils la haïront, la réduiront dans la der- « nière désolation, la dépouilleront, en dévo- « reront la substance ou les chairs, » c'est-à-dire les richesses et les provinces *et la feront brûler au feu*, ℣ 16. Ce qui fait qu'au chapitre XVIII l'ange s'écrie que *que la grande ville de Babylone*, c'est-à-dire en même temps la bête et la prostituée, *avec laquelle les rois de la terre sont corrompus, est tombée*, ℣ 1, 2, *désolée par la famine et brûlée par le feu*, ℣ 8 : et c'est de quoi on loue Dieu au ciel dans le chapitre XIX « parce « qu'il a condamné la grande prostituée, qui « a corrompu la terre par sa prostitution, ℣ 2. »

On voit d'un coup d'œil que tout cela nous représente la même action et le même événement ; et il paraît sans difficulté que c'est la chute de Rome, ainsi que je l'ai fait voir dans le commentaire, sans qu'il soit ici besoin de le répéter. La question est maintenant si, selon la prétention des protestants, ce peut être l'Eglise romaine : mais d'abord on voit bien que non, par les principes des protestants mêmes ; car ils demeurent d'accord que, dans le chapitre XVII, les versets où il est dit des rois, qu'*ils haïront la* prostituée, *la désoleront, la brûleront*, en dévoreront la substance, en pilleront les trésors, en partageront les provinces, représentent au vif la chute de Rome sous Alaric ou Genséric, ou sous tel autre qu'ils voudront, avec le démembrement de son empire. Car, en effet, c'était à l'empire que tous ces rois en voulaient : ce n'était pas l'Eglise romaine qu'ils dépouillaient des richesses et de la domination qu'elle n'avait pas ; c'était l'empire romain qu'ils envahissaient, et ses provinces dont ils faisaient de nouveaux royaumes. Les protestants en conviennent ; et c'est de là qu'ils concluent que le règne de l'Antechrist commence alors, à cause, selon saint Paul, que *celui qui tenait*, c'est-à-dire comme ils l'interprètent, l'empire romain, *fut aboli* [1]. Mais de cette sorte, la prostituée n'est donc plus l'Eglise romaine; et ne peut être autre chose que la ville de Rome pillée, saccagée, brûlée, dépouillée de ses provinces et de son empire par Alaric et les autres rois ; de sorte que la prophétie des dix rois qui devaient désoler Rome a eu sa fin.

C'est donc dans le système protestant une contradiction manifeste de s'imaginer encore une autre chute de Babylone, et dix rois encore une fois acharnés contre elle ; cela est entièrement accompli. C'est une autre contradiction de séparer l'événement du chapitre XVII d'avec celui du chapitre XVIII. Car c'est manifestement la même prostituée, la même bête, la même ville et la même Babylone qui tombe par les mêmes mains. Ce qu'on décrit si amplement dans le chapitre XVIII, c'est ce qu'on a préparé, et ce qu'on a dit en moins de mots dans le chapitre XVII. Ainsi tout est accompli : il n'y a plus d'autre Babylone dont il faille sortir de nou-

[1] *Voy.* sur les chap. XIII et XVII.

[1] II *Thess.*, II, 7.

veau et en attendre la chute, comme font les protestants; il n'y a plus un autre mystère à chercher; et lorsque les protestants sont convenus que le chapitre XVII s'entendait du démembrement de l'empire, ils ont eux-mêmes détruit tout ce qu'ils ont dit de la corruption et de la désolation future de l'Église romaine.

Il ne faut donc plus s'étonner si tout se dément dans leur système. On leur demande en quoi les rois goths, vandales, saxons, français, et les autres, ou païens, ou hérétiques, et presque tous oppresseurs de Rome et des papes, ont aidé l'Eglise romaine, *et quelle puissance ils lui ont donnée* pour établir son empire. C'est en peu de mots ce que j'objectais dans le livre XIII des *Variations* [1]. M. Jurieu répond [2] : « Voilà « une belle difficulté pour un grand auteur! « Et où a-t-il trouvé que ces dix rois devaient « donner leur puissance à la bête dès qu'ils « commenceraient de régner? Cela n'est pas « dans le texte de saint Jean. Cela est sorti du « cerveau de M. Bossuet. » Qui ne croirait, à voir ces airs dédaigneux et malhonnêtes, que je me les suis attirés par quelque extravagance manifeste? mais qu'on apprenne à connaître M. Jurieu, et à se convaincre ici que lorsqu'il est le plus méprisant, c'est lorsqu'il est le plus faible. Car que dit le texte de saint Jean, où il nous appelle? Que dit-il dans la version de Genève même? « Les dix cornes sont dix rois qui « n'ont pas encore commencé à régner, mais « qui prendront puissance comme rois en un « même temps avec la bête [3]. » M. Jurieu et tous les ministres concluent de là que ces rois commenceront à régner en démembrant l'empire romain, en même temps que commencera l'empire du Pape antechrist. Poursuivons : « Ceux-ci ont un même conseil, et ils bailleront « leur puissance et autorité à la bête [4]. » Voilà par où ils commenceront; et en même temps que saint Jean leur fait prendre « leur puissance. » il la leur fait communiquer à ce qu'il appelle la bête, qui est, selon les ministres, l'Eglise romaine : et après cela on me demande ou j'ai pris que « ces dix rois devaient donner « leur puissance à la bête dès qu'ils commen- « ceraient à régner! » Mais continuons; et après avoir appris de saint Jean par où ces rois devaient commencer, et comme d'abord ils aideraient la prostituée ou la bête, passons outre, et apprenons de lui-même que dans la suite ils la haïront : « Les dix cornes que tu as vues sont « ceux qui haïront la prostituée, et la rendront « désolée, et la brûleront au feu [5]; » mais ce sera, comme il vient de dire, après l'avoir auparavant favorisée et lui avoir donné leur puissance.

Et de peur qu'on ne s'imagine que saint Jean ait renversé, quoique sans raison, l'ordre des temps, il va lui-même au-devant de cette chicane : « Car, » poursuit-il [1], « Dieu a mis dans « leur cœur qu'ils feront ce qu'il lui plaît, et qu'ils arrêtent un même propos, et qu'ils bail- « lent leur royaume à la bête jusqu'à ce que « les paroles de Dieu fussent accomplies; » c'est-à-dire, manifestement, jusqu'à ce que la bête périsse, et que l'heure de son jugement soit arrivée; et tel était son jugement, que, par un conseil admirable de Dieu, qui tient en sa main les cœurs des rois, les mêmes qui la haïssaient, et devaient la détruire, fussent auparavant ses défenseurs.

C'est ce qu'on a vu arriver à la chute de l'empire romain [2]. On a vu que les rois ses alliés tournèrent tout à coup leurs armes contre elle; et si M. Jurieu n'a pas voulu apprendre cette vérité de Grotius et de Hammond, il aurait pu la trouver dans Bullinger [3].

Que si, au lieu de l'empire, on entend ici l'Eglise romaine, on n'a plus besoin de demander en quel temps ces rois destructeurs devaient commencer à l'aider ou à la détruire, puisqu'ils ne l'ont ni aidée, ni détruite, ainsi que M. Jurieu le reconnaît [4].

Mais, dit-il [5], afin que ces rois soient dits véritablement avoir donné leur puissance à l'Eglise romaine, c'est assez qu'ils l'aient fait dans leurs progrès, quoiqu'ils ne l'aient pas fait au commencement, ni plusieurs siècles après; parce qu'enfin ce sont toujours les mêmes royaumes, comme le Rhin et les autres fleuves ne laissent pas d'être les mêmes que du temps de César, encore que ce ne soient pas les mêmes eaux, parce que c'est le même lit.

Passons-lui la comparaison pour la France, pour l'Angleterre et pour l'Espagne; mais le Danemarck, la Norvége, la Suède, la Pologne, l'Écosse, seront-elles encore de ces fleuves qui auront commencé leur cours au temps du démembrement de l'empire? « Autre belle difficulté! » dit notre auteur [6], « comme si le sens « de l'oracle évidemment n'était pas que l'em- « pire antichrétien devait toujours avoir sous « lui dix royaumes, plus ou moins »; ajoutons : qui lui donnassent leur puissance; car c'est ce qu'il faut trouver pour expliquer l'oracle de saint Jean. Mais où étaient-ils, ces royaumes qui devaient être « toujours? » où étaient-ils durant tout le temps où les Français et les Anglais

[1] *Var.*, XIII tom. IV. — [2] Lettre 13, pag. 100, col. 2. — [3] *Apoc.*, XVII, 12. — [4] *Ibid.*, 13. — [5] *Apoc.*, XVII, 16.

[1] *Apoc.*, 17. — [2] *Voy.* l'Explicat. du ch. XVII. — [3] *Bullinger, Comm. in Apoc.*, hic. — [4] Lett. 13, p. 101. — [5] *Ibid.* — [6] Lett. 13, p. 101.

étaient païens, où les autres royaumes étaient ariens, où tous ces royaumes ensemble, de l'aveu de M. Jurieu, ne songeaient pas seulement à agrandir l'Eglise romaine ?

Ne lui tenons pas tant de rigueur; exceptons trois ou quatre cents ans de son « toujours, » et venons au point où les rois doivent enfin « donner leur puissance » à l'Eglise romaine. Quelle puissance lui ont-ils donnée? La spirituelle peut être, « qui est celle que Léon Ier et ses successeurs commencèrent à s'arroger sur toute « l'Eglise [1]. » Point du tout, car saint Jean a dit que ces rois donneraient « leur puissance ; » c'est la leur qu'ils devaient donner, c'est-à-dire la temporelle, et non pas la spirituelle, qui n'est pas à eux. M. Jurieu l'a bien senti; c'est pourquoi « nous « ne disons pas, » répond-il [2], que ce soient ces « rois proprement qui aient donné au Pape leur « primauté spirituelle : ce sont les Papes qui l'ont « usurpée sur les autres évêques. » Donc, les rois ne donneront pas au Pape la primauté spirituelle, qui est celle qui proprement le constitue Antechrist selon les ministres. Mais lui donneront-ils du moins la puissance temporelle, qui est véritablement la leur? Où trouvera-t-on dix rois qui aient donné aux Papes quelque puissance temporelle ? Pour moi, je n'en connais point avant Pépin et Charlemagne, plus de trois cents ans après saint Léon; et je ne trouve alors, ni plusieurs siècles après, que les rois de France qui aient fait aux Papes de pareils présents. Où sont donc tous les autres rois qu'on veut faire prophétiser à saint Jean? M. Jurieu a tranché ce nœud en disant : « Il suffit [3], pour l'accomplissement de l'oracle « que dans la suite les rois aient été assez « faibles pour se laisser arracher par l'Eglise ro- « maine leurs biens temporels et leur puissance « temporelle. Lui donner, » selon saint Jean, « leur puissance, n'est autre chose que la laisser « prendre. » Voilà cette prophétie du Pape antechrist plus claire et plus lumineuse que toutes celles où le Saint-Esprit a tracé et Jésus-Christ et son règne. Hélas! que penseront de Jésus-Christ et des prophètes, qui nous l'ont promis, ceux qui ne les connaîtront que par les ministres !

Mais après les temps où les rois donnent, il faut encore trouver ceux où ils détruisent ; c'est-à-dire qu'il faut venir au temps de Luther, onze cents ans après saint Léon et la naissance de l'Antechrist, pour trouver ces rois ennemis qui attaquent directement l'Eglise romaine. Mais quand est-ce que s'achèvera ce grand œuvre de sa destruction? Il faut laisser écouler douze cent soixante ans, puisque son règne doit durer autant. Est-ce ainsi qu'on fait traîner durant tant de siècles ce que saint Jean fait marcher d'un pas si rapide? et n'y a-t-il qu'à brouiller mille ou douze cents ans d'histoire, charger la force des mots, et non-seulement renverser tout l'ordre de prophétie, mais encore ses propres pensées, pour faire dire à l'*Apocalypse* tout ce qu'on voudra ?

C'est le désordre où l'on tombe nécessairement en abandonnant le principe et en s'éloignant de la route. Pour n'avoir pas voulu voir ce qui est plus clair que le jour, que les chapitres XVII et XVIII ne sont qu'un même événement, et que la chute de Rome avec le démembrement de son empire en font partout le sujet, les ministres ont tout confondu. Ils trouvent l'Eglise romaine où saint Jean déclare lui-même qu'il ne présente à nos yeux que la ville et son empire; ils trouvent de nouveaux rois amis de Rome, et ensuite ses ennemis, où saint Jean ne connaît que ceux qui en effet l'ont détruite au Ve siècle ; ils trouvent la naissance de l'Antechrist dans un lieu où il n'y en a pas une seule parole; et pour tout comprendre, en un mot, ils trouvent une chute de Rome distincte de celle où ils reconnaissent eux-mêmes la dissipation de son empire : ils arrachent les passages de toute leur suite ; ils mettent en pièces l'Ecriture, et leur système n'est autre chose qu'une éternelle profanation de cette sainte parole.

XXII. Ainsi, la première bête des protestants, avec leurs prétendus sept gouvernements, dont le dernier est celui du Pape, et les dix rois ennemis qui devaient détruire l'Eglise romaine, est un amas de contradictions et d'impossibilités. Mais le personnage qu'ils font faire à celle que saint Jean appelle « l'autre bête [1], » n'est pas moins absurde. La dernière tête de la première bête était le Pape, dans lequel ressuscitait l'empire romain blessé à mort. La seconde bête, c'est encore le Pape, qui fait adorer la première bête ressuscitée, c'est-à-dire toujours le Pape. Cette bête, qui fait adorer la première bête, en fait encore adorer l'image ; et cette image, c'est encore le Pape, qui n'est pas un vrai empereur, mais un empereur dont l'empire est imaginaire ; c'est de quoi sont pleins tous les livres des interprètes protestants [2]. Ainsi, cette « autre bête, » c'est la même bête, c'est le Pape qui fait adorer le Pape. A force de vouloir trouver le Pape partout, on montre qu'il n'est nulle part, et qu'en le cherchant vainement sous toutes les figures de l'*Apocalypse*, on ne songe qu'à contenter une haine aveugle. Et il faut ici remarquer que saint Jean ne dit en aucune sorte que la seconde bête se fasse adorer elle-même ; mais il dit et il répète toujours qu'elle fait adorer la première

[1] Lett. 13, p. 101. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

[1] Apoc., XIII, 11, 12. — [2] *Du Moulin*, Joseph *Mede* et *Jurieu*, sur ces pass. de l'*Apoc.*

bête [1]. Si la seconde bête, c'est le Pape, le Pape ne se fait donc pas adorer lui-même, contre ce que disent tous les protestants. Mais que fait-il donc adorer? La première bête, sans doute, comme dit saint Jean. Mais est-ce la première bête dans tous ses états, et Rome sous ses consuls, sous ses dictateurs, sous ses empereurs? Le Pape les fait-il adorer ? L'ose-t-on dire ? Qui fait-il donc adorer ? L'empire romain dans sa septième tête, qui est lui-même : ainsi il se fait adorer lui-même, et il ne se fait pas adorer lui-même. Est-ce là faire révérer les prophéties ou les tourner en ridicule?

Pour éviter cette absurdité, que la seconde bête qui ne se fait point adorer, mais qui fait adorer la première bête, soit la même que cette première et que celle à qui elle fait rendre des adorations, quelques protestants ont trouvé qu'il fallait distinguer le Pape de la papauté, ou de l'empire papal [2]. Du Moulin a inventé ce dénoûment : « Le Pape, » dit-il [3], « fait adorer la hié« rarchie » romaine et papale ; ainsi la seconde bête fait adorer la première. Mais pourquoi est-ce que la seconde bête ne sera pas aussi bien la hiérarchie romaine que la première, ou pourquoi la première ne sera-t-elle pas le Pape comme la seconde? Le démêle qui pourra : quoi qu'il en soit, on n'a que cela à nous répondre. D'autres protestants, peu satisfaits d'une si vaine subtilité, disent que l'empire romain ressuscité, c'est l'empire de Charlemagne et des empereurs français et allemands que le Pape fait adorer, parce que c'est lui qui l'a établi. Mais comment il fait adorer à toute la terre un empi e sitôt réduit à l'Allemagne toute seule, un empire que le Pape même a banni de Rome et de l'Italie, un empire dont on lui reproche qu'il prétend pouvoir disposer par un endroit tout particulier, sans parler ici maintenant de mille autres absurdités, je le laisse à expliquer aux protestants.

XXIII. Sur la défense de vendre et d'acheter, qu'ils marquent comme un caractère antichrétien, on peut voir notre commentaire [4]. Et pour le mot *Lateinos*, et ce fameux caractère du nombre de 666, je n'en dirai maintenant que ce seul mot : c'est que saint Jean se sert de ce nombre pour nous désigner le nom propre d'un certain homme particulier, comme on l'a remarqué ailleurs [5] : c'est pourquoi il dit expressément que le nombre qu'on doit trouver dans ce nom est *un nombre d'homme* , c'est-à-dire visiblement le nombre *du nom d'un homme*, du nom propre d'une personne particulière, loin que ce puisse être un mot qui comprenne également avec tous les Papes toute l'Eglise latine.

[1] *Apoc.*, XIII, 12. — [2] *Du Moulin.*, *Accomp. des proph.*, pag. 186. — [3] *Ibid.*, 272. — [4] Sur le chap. 13, 17. — [5] *Ibid.*, 18.

Mais avec ces limitations du sens de saint Jean on ne dit pas ce qu'on veut ; et Du Moulin, pour se mettre au large, nous apprend que ce nombre d'homme est un nombre *usité entre les hommes* [1], comme s'il y avait des nombres qui n'y fussent pas usités ; mais c'est qu'une expression si vague donnait au ministre la liberté de se prononcer non-seulement par tous les noms propres, mais encore par tous les mots de toutes les langues où il y a des lettres numérales.

Le ministre Jurieu explique autrement [2]. Il entend par ce *nombre d'homme* un nombre *qui ne soit pas mystique* ; comme si les nombres mystiques n'étaient pas aussi à leur manière des *nombres d'homme*, ou que les pythagoriciens, qui ont trouvé tant de mystères dans les nombres, dussent être exclus du genre humain. Mais enfin, poursuit le ministre, c'est que « Dieu a « ses manières de compter : comme quand il si« gnifie mille deux cent soixante ans par quaran« te-deux mois, et quand il compte mille ans « pour un jour, ou un jour pour mille ans. » Saint Jean veut donc dire, selon lui, que le nombre de 666 contenu au nom de la bête, et dans ses lettres numérales, « est un nombre pur « et simple dans la signification où les hommes « ont accoutumé de l'employer. » Mais comment se pourrait-il faire autrement ? Comment, dis-je, se pourrait-il faire que les lettres numérales d'un nom ne composassent point un certain nombre pur et simple ? Quand un auteur inspiré de Dieu, dont toutes les paroles pèsent, apporte des limitations à ses expressions, c'est qu'il veut exclure un certain sens où il suppose qu'on pourrait tomber. Or qui pourrait tomber dans cette erreur, que les lettres numérales d'un nom ne fussent pas un certain nombre pur et simple au sens que les hommes l'entendent ? Ce serait dire que les lettres numérales, ou que le composé de plusieurs nombres n'en serait pas un autre de même nature, quoique plus grand. On voit donc bien que saint Jean ne disait pas là, quand il a dit que le nombre dont il parlait était *un nombre d'homme* [3], visiblement il a voulu inculquer ce qu'il venait de dire au verset précédent, que c'était *le nombre d'un nom*, et d'un nom propre, ὀνόματος, qui caractérisait si précisément un certain homme particulier dont il voulait parler qu'on ne pourrait jamais le prendre pour un autre. C'est ce que nous avons trouvé dans le nom de Dioclès [4], auquel, si l'on joint le titre qui désigne un empereur, on marquera tellement Dioclétien, qu'il ne sera pas possible d'y trouver

[1] Sur le chap. 13, 17. — [2] *Prej.*, part. I, ch. 4, p. 115. — [3] *Apoc.*, XIII, 18. — [4] *Voyez* les remar. sur ces vers. du ch. XIII.

un autre empereur, ni même une autre personne. Il fallait donc proposer quelque chose de semblable pour bien entendre saint Jean ; et la bête serait alors, selon le dessein de cet apôtre, un homme particulier, dont le nom propre serait connu par ses lettres numérales, et non par un individu vague comme on parle dans l'Ecole, un Pape indéfiniment et en général, et encore un Pape mal désigné, puisque le mot de *Latin* ne le désigne non plus que les peuples, les communautés, et les personnes qu'on appelait autrefois, et qu'on pourrait encore appeler du nom latin, *Latini nominis;* joint encore ici que le Pape ne s'est jamais appelé *Latinus pontifex* ; mais partout, et en une infinité d'endroits, *Romanus pontifex*, *Romanus episcopus*, *Romanus antistes* ; afin que la déplorable application des ministres demeure confondue de toutes parts.

XXIV. Mais l'endroit où l'erreur est le plus visible, est celui où les ministres tâchent d'expliquer les mille deux cent soixante jours, et ce qui est la même chose, les quarante-deux mois, ou les trois ans et demi de persécution, dont saint Jean parle en cinq endroits de l'*Apocalypse*. M. Jurieu demeure d'accord que si l'on prend ici les jours pour de vrais jours, en sorte que les douze cents jours composent seulement trois ans et demi, c'est fait de tout le système [1]. En effet, si l'Antechrist n'est pas un seul homme, si c'est une longue suite de Papes, qui, au milieu de l'Eglise, doivent blasphémer contre Dieu, et persécuter les fidèles, on voit bien qu'il est impossible de faire rouler, pour ainsi dire, dans un si court espace toute cette grande machine : c'est pourquoi les protestants ont été contraints d'avoir recours à certains jours, qu'ils ont voulu appeler prophétiques, dont, selon eux, chacun vaut une année. Mais il n'y a rien de si vain que cette invention ; car d'abord il est bien certain qu'à la manière des autres hommes, les prophètes prennent les jours pour des jours, et les années pour des années : témoin ce nombre célèbre de soixante-dix années où Jérémie avait renfermé le temps de la captivité de Babylone. Voilà très-constamment l'usage ordinaire, sans que le style prophétique y ait rien changé. C'est en vain que les protestants allèguent ici d'un commun accord les semaines de Daniel [2], puisqu'en hébreu le mot de *semaine*, qui signifie seulement un composé en général du nombre de sept, ne dit pas plus sept jours que sept ans, et que le sens se détermine par les circonstances. Cet exemple ne fait donc rien à notre sujet, où il s'agit de montrer non point des expressions qui soient communes aux jours et aux sans, mais des passages précis où les jours soient pris pour des années. Or les protestants n'en ont pu trouver dans toute l'Ecriture sainte que deux de cette nature ; et cette signification est si éloignée que le Saint-Esprit, dans toutes les deux, trouve nécessaire, en s'en servant, de nous en avertir exprès. Il faut qu'un sage lecteur se donne la peine d'entendre ceci, afin qu'il connaisse une fois le prix de ces érudictions protestantes. Ceux qu'on avait envoyés pour visiter la Terre-Sainte employèrent quarante jours à la reconnaître ; ils en firent un faux rapport au peuple, qui les en crut trop légèrement, et se mit à murmurer contre Moïse [1]. Pour punir ces séditieux, Dieu ordonna qu'autant de jours qu'on avait mis à reconnaître la terre, autant serait-on d'années à errer dans le désert. « Je vous rendrai, *dit le Seigneur* [2], chaque année pour chaque jour, et « vous porterez quarante ans durant la peine de « vos iniquités. » Voilà le premier passage. Dans le second, Dieu ordonne à Ezéchiel [3] de se mettre en un état de souffrance pour tout le peuple d'Israël durant un certain nombre de jours ; et en même temps il lui déclare que chaque jour sera, par rapport au peuple, la figure d'une année, pour exprimer le temps de son iniquité, ou de son supplice : « Je t'ai donné, *dit-il*, le jour « pour année ; je t'ai, *dis-je*, donné, *je te le répète, afin que tu l'entendes*, je t'ai donné le jour « pour année. » On voit dans les deux endroits où Dieu veut figurer les années par des jours, qu'il s'en explique en termes formels ; et que dans le second passage, il le répète par deux fois pour le faire entendre au prophète, tant l'expression était peu commune et peu naturelle. Mais sans avoir ici besoin de nous mettre en peine du dessein particulier de ces deux passages dans les *Nombres* et dans *Ezéchiel*, d'où ils sont tirés, il faut venir à saint Jean dont il s'agit, et voir si c'est ainsi qu'il compte les jours. Or visiblement cela ne se peut ; car quoi qu'il ait voulu figurer par ces mille deux cent soixante jours, et par ces trois ans et demi, ce qu'on peut voir dans notre Commentaire [4], toujours est-il bien certain, et on en convient [5], que dans les endroits où il en est parlé, il regarde un passage de Daniel [6], où la persécution d'Antiochus est renfermée dans le même terme : c'est donc visiblement de cet endroit de Daniel qu'il faut prendre la véritable signification des trois ans et demi de saint Jean, puisque c'est là que regarde cet apôtre ; et la chercher dans d'autres passages que saint Jean ne regarde pas, c'est abandonner le vrai principe de l'interprétation, et chercher à tromper le monde. Or il est constant dans cet endroit de

[1] *Acc.*, part. I, ch. 17, p. 203. et suiv. — [2] *Jur.*, *ibid.*, *Du Moulin*, *Mèd*

[1] *Num*, XIII. — [2] *Ibid.*, XIV, [illegible] — [3] *Ezech.*, IV, 5, 6. — [4] Explic. [illegible] ch. XI. — [5] *Mède*, [illegible], *Acc.*, 4. — [6] *Dan.*, XII.

Daniel, et les ministres en conviennent [1], que les jours sont de vrais jours et non pas des ans; autrement Antiochus, un seul prince, aurait persécuté le peuple de Dieu plus de mille deux cent soixante ans : par conséquent, chez Daniel, chaque an est un an véritable, et non pas 360 ans ; et ainsi trois ans et demi sont vraiment trois ans et demi, sans qu'il soit permis de sortir de cette idée. C'est donc la même chose dans saint Jean ; et lorsqu'on nous allègue des jours prophétiques dont chacun emporte une année, comme si Daniel, que saint Jean suivait, n'était pas du nombre des prophètes, ou que ce fût le style ordinaire des prophéties de prendre les jours pour des années, c'est avec de grands efforts ne chercher qu'à éblouir les ignorants.

XXV. Lorsqu'on force le sens naturel, et qu'on prend des notions écartées, on est sujet à ne pas les suivre, et même à les oublier. Du Moulin, comme les autres ministres, veut que les jours dans saint Jean soient de ces prétendus jours prophétiques dont chacun est une année. Mais sur le chapitre XII sa bizarrerie est extrême, puisqu'au lieu que partout ailleurs les douze cent soixante jours sont douze cent soixante ans, ici, où ce nombre se trouve deux fois, ce sont des jours naturels, qui composent trois ans et demi, ni plus ni moins : mais c'est qu'il n'a pas plu à Du Moulin, on ne sait pourquoi, que le Pape se rencontrât dans ce chap. XII, où tous les autres ministres le trouvent plus présent qu'ailleurs ; de sorte que n'ayant que faire de ses prétendus jours prophétiques, il est revenu naturellement à la signification ordinaire des mots. Cependant si le Pape n'est pas là, on ne sait plus où il est ; si, sous quelqu'autre que lui, le dragon a voulu engloutir la femme, c'est-à-dire l'Eglise, l'a poussée dans le désert, l'y a tenue si cachée qu'elle ait disparu de dessus la terre, comme on prétend qu'il arrive au chapitre XII, ce pourrait bien être aussi un autre que lui qui persécute les témoins au chapitre XI, un autre qui blasphème au chapitre XIII, et qui périt aux chapitres XVII et XVIII. Et pour revenir aux douze cent soixante jours, si de cinq passages de l'*Apocalypse* où on les trouve, il y en a déjà deux où, de l'aveu de nos adversaires, ce ne sont pas des années, c'est un préjugé favorable pour les autres, puisque saint Jean a tenu partout un même langage.

XXVI. Le ministre Jurieu s'oublie encore plus ici que Du Moulin ; et il tombe dans une contradiction si manifeste, que seule elle suffira pour l'humilier, s'il est capable de sentir ses égarements : car, d'un côté, il suppose toujours dans ses *Préjugés*, dans son *Accomplissement des prophéties*, et dans ses autres ouvrages [1], qu'on trouve le Pape antechrist et la durée de son règne dans le chapitre XII de *l'Apocalypse* comme dans les autres ; et dans les trois ans et demi que la femme, qui est l'Eglise, doit passer dans le désert [2], « tout cela signifie, dit-il, la période de « la durée du papisme : » et voilà bien formellement le papisme et sa durée au chapitre XII. Mais d'autre part il l'en exclut en termes aussi formels [3], puisqu'il ne trouve dans ce chapitre que les quatre cents premières années de l'Eglise : ainsi de bonne foi, il ne songeait plus à ce qu'il a dit partout ailleurs ; car dans le lieu qu'on vient de marquer, où il fait l'analyse du chapitre XII, il nous apprend que ce chapitre contient l'histoire de quatre cents ans seulement : « Nous « avons, dit-il [4], dans ce chapitre l'histoire de « l'Eglise jusqu'à la fin du IVe siècle, ou au com- « mencement du Ve. » Cependant, comme on vient de voir, on trouve deux fois dans ce chapitre l'espace de douze cent soixante jours ; et si, au compte des ministres et de M. Jurieu, ces jours sont des années, ce sera quelque chose de bien nouveau de placer douze cent soixante ans dans une histoire de quatre cents, ou un peu plus. Mais le ministre ne le dit pas pour une fois ; il répète encore un peu après [5], que « saint Jean « ne donne qu'un chapitre (qui est le XIIe) à la « première période de l'Eglise, de quatre cents « ans. » Mais de peur qu'on ne nous objecte qu'il se sera peut-être mépris dans les chiffres, voyons tout ce qu'il renferme dans ce premier période de temps. Il y place premièrement trois cents ans de persécutions ; ensuite l'arianisme et les victoires de l'Eglise, depuis Constantin jusqu'à Théodose le Grand, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du IVe siècle. C'est donc une chose bien déterminée dans l'esprit du ministre, que le chapitre XII ne contient l'histoire que de quatre cents ans ; et il a parfaitement oublié que les douze cent soixante jours devaient être douze cent soixante années. Quand il voudrait dire ici, malgré tant d'autres endroits de ses ouvrages, qu'il renonce à trouver dans ce chapitre le prétendu règne du Pape, on ne saurait plus sur quel pied il faudrait prendre les douze cent soixante jours : car, ni ce ne serait des années, puisque douze cent soixante ans ne pourraient tenir dans quatre cents ; ni ce ne serait des jours naturels, puisqu'ils ne pourraient jamais faire que trois ans et demi : de sorte qu'on ne saura plus sur quelle règle notre apôtre aura formé son langage, et qu'enfin il faudra dire non-seulement que

[1] *Acc. des proph.*, part. I, ch. 13, 18, etc.

[1] *Préj.*, I, ch. 5, p. 90; VI, p. 105, *Acc.*, p. 1, ch. 17, 297, etc.; Lett. 17 de la prem. ann., p. 139. — [2] Ci-dessous, n. 35. — [3] *Ibid.*, ch. 2, p. 21 et suiv. — [4] P. 22. — [5] Lett. 17, de la prem. ann., p. 23.

saint Jean ne parle pas comme Daniel, qui est en cet endroit son original, mais encore que saint Jean ne parle pas comme saint Jean même.

XXVII. Eveillez-vous donc, mes chers frères, du moins aux contradictions si visibles de votre prophète. Mais voici bien un autre inconvénient. C'est qu'en accordant à vos ministres tout ce qu'ils demandent, et en prenant, comme ils veulent, les jours pour années, afin de donner à la prétendue tyrannie du Pape les douze cent soixante ans dont ils ont besoin, ils ne sauraient encore où les placer. Car puisque, selon leurs principes, le prétendu Antechrist doit naître dans le débris de l'empire, c'est-à-dire au ve siècle, et comme ils le fixent à présent aux environs de l'an 455, sous saint Léon, c'est à ce terme qu'il faut commencer la persécution antichrétienne, la guerre faite aux saints et les blasphèmes de la bête. La démonstration en est claire, puisqu'il est constant dans saint Jean [1], que la cité sainte est foulée aux pieds ; que les fidèles sont dans l'oppression ; que la femme, qui est l'Eglise, est dans le désert ; et que la bête blasphème et fulmine contre les saints, durant tout le temps des douze cent soixante jours qu'on prend pour années. Il faut donc trouver dans la Chaire de saint Pierre et dans l'Eglise romaine, à commencer depuis saint Léon, douze cent soixante ans de blasphèmes, ce qui fait horreur à penser, et n'est pas seulement une impiété, mais encore une fausseté criante.

Ce blasphème qu'il faut trouver dans l'Eglise romaine se doit trouver dans toutes les autres Eglises, qui communiaient avec elle, c'est-à-dire dans toutes les Eglises catholiques : car on convient qu'en ce temps du démembrement de l'empire, elles étaient toutes dans sa communion de sorte qu'il faut trouver tout ensemble dans la même société, et la catholicité et le blasphème, ce qui ajoute l'absurdité à l'impiété et au mensonge.

XXVIII. Et afin qu'on sache quel est ce blasphème qu'il faut attribuer à l'Eglise, nos adversaires s'en expliquent et soutiennent que c'est le plus grand de tous les blasphèmes, c'est-à-dire l'idolâtrie [2]; de sorte qu'il faut trouver le règne de l'idolâtrie dans l'Eglise du ve siècle, et dès le temps du grand saint Léon.

Il faut même le trouver devant, puisqu'on met cette idolâtrie antichrétienne dans le culte des saints et de leurs reliques. Or on établit ce culte, et même l'invocation des saints, dès le temps de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Chrysostome, puisqu'on fait ces grands saints, et avec eux tous les autres de ce siècle, non-seulement les complices, mais encore les instigateurs et les auteurs de cette idolâtrie antichrétienne.

C'est ce que fait Joseph Mède en termes formels ; c'est ce que fait, en trente endroits, M. Jurieu[1]. C'est saint Basile, c'est saint Chrysostome, c'est saint Ambroise, c'est saint Grégoire de Nazianze, c'est saint Augustin, c'est saint Jérôme, c'est tous les Pères de ce temps-là qui ont fleuri au IVe siècle, qu'on fait les auteurs de cette idolâtrie qui constitue l'Antechrist.

XXIX. M. Jurieu ne s'émeut pas de toutes ces choses ; et après avoir établi en termes formels le culte et l'invocation des saints dans le IVe siècle, il se fait cette objection sous le nom des convertis : « Quoi qu'il en soit, disent-ils [2], « vous avouez que l'invocation des saints a plus « de douze cents ans sur la tête : cela ne vous « fait-il point de peine ? Et comment pouvez-« vous croire que Dieu ait laissé reposer son « Eglise sur l'idolâtrie durant tant de siècles ? » Voilà l'objection bien clairement proposée ; mais c'est afin de montrer un mépris encore plus clair d'un siècle si saint : « Nous répon-« dons, dit-il, que nous ne savons point res-« pecter l'antiquité sans vérité. » Et un peu après : « Nous ajoutons que nous ne sommes « point étonnés de voir une si vieille idolâtrie « dans l'Eglise, parce que cela nous a été for-« mellement prédit. » Il allègue pour toute preuve deux passages de saint Jean qui ne font rien, comme on verra, selon lui-même, et il finit par ces paroles : « La femme, c'est-à-dire « l'Eglise, doit être cachée dans un désert douze « cent soixante jours, qui sont autant d'années : « il faut donc que l'idolâtrie règne dans l'Eglise « chrétienne douze cent soixante ans. » Voilà comme on tranche les difficultés dans la nouvelle réforme ; et on ne peut plus dire maintenant que cette idolâtrie prétendue ne fût pas publique et entièrement établie, puisqu'on est contraint d'avouer qu'elle était régnante.

XXX. Ecoutez-moi ici encore une fois, mes chers frères, à qui on adresse les blasphèmes ; est-il possible que des excès si insupportables ne vous fassent jamais ouvrir les yeux ? Pour diminuer l'horreur que vous en auriez, si on ne tâchait de les adoucir, votre ministre vous dit que l'idolâtrie et l'antichristianisme qu'il objecte aux Pères du IVe et du ve siècle n'était qu'une idolâtrie et un antichristianisme commencé ; c'est déjà une étrange impiété d'attribuer à l'Eglise et à ses saints, dans les siècles les plus illustres, cette idolâtrie et cet antichristianisme commencé, puisque en quelque état que l'on considère un si grand mal, il est con-

[1] *Apoc.*, XI, 2, 3; XII, 6, 14; XIII, 6, 7. — [2] *Mède*, 501, 502.

[1] Jos. *Mède*, lett. 15, de la pr. an., p. 16, 17; *Acc.*, p. 1, ch. 14, etc. — [2] Let. 17, de la pr. an., p. 139.

stamment toujours mortel : mais votre ministre ne s'en tient pas là, et il vous fait voir, dans des temps si saints et dans les plus saints hommes qui y fleurissaient, une idolâtrie et un antichristianisme régnant.

Arrêtez-vous ici un peu de temps, mes chers frères, à considérer les artifices de votre ministre. Je lui avais objecté, dans l'*Histoire des Variations*[1], combien il était horrible de faire d'un saint Léon et des autres saints des antechrists, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus exécrable parmi les Chrétiens. J'avais relevé les trois caractères où ce ministre avait établi son antichristianisme prétendu, qui sont dans les Papes l'usurpation de la primauté ecclésiastique, la corruption des mœurs et l'idolâtrie ; trois abominables excès, qu'on ne peut imputer aux saints sans blasphémer. J'avais même poussé plus loin mes réflexions, et j'avais dit, ce qui est très-vrai, qu'on ne pouvait trouver ces trois excès dans saint Léon sans être obligé de les attribuer aux Pères du IVe siècle, où on trouvait les mêmes choses qui font faire de saint Léon un antechrist, et je m'attachais principalement à l'idolâtrie, comme à l'exécration des exécrations, dont la moindre tache effaçait toute sainteté dans l'Eglise. J'ai objecté toutes ces choses en quatre ou cinq chapitres que vous pouvez voir : ils ne tiennent que sept ou huit pages ; et c'est sur cela que votre ministre a entrepris de vous satisfaire ; mais vous verrez aisément qu'il ne fait que vous amuser, dissimuler les difficultés et augmenter les erreurs.

Laissons à part ses manières dédaigneuses et insultantes ; si je les ai relevées, c'est pour l'amour de vous, afin que vous connussiez un des artifices dont on se sert pour vous tromper ; c'est assez que vous l'ayez vu, n'en parlons plus. Mais voici l'important et le sérieux[2] : « L'exclamation de M. Bossuet est à peu près aussi bien placée que si je la mettais après ce que je vais dire : les phthisies, les hydropisies, et cent autres maladies très-mortelles ont des commencements insensibles ; c'est une indigestion d'estomac, quelque déréglement dans les humeurs, quelque dureté dans le foie, quelque intempérie dans les entrailles, qui dans le commencement n'empêchent pas de boire, de manger, d'aller à la chasse et à la guerre ; la maladie augmente, et met le patient à l'extrémité. Un habile médecin se fait instruire des premiers et des plus simples accidents de la maladie ; il en marque le commencement et l'origine, du temps de ces premières intempéries, qui n'empêchaient le malade d'aucune de ses fonctions. Un homme comme M. Bossuet lui dirait : Il faut avoir bu la coupe d'assoupissement pour renfermer dans le période d'une maladie mortelle des semaines et des mois dans lesquels on buvait, on mangeait bien, on montait à cheval, on courait le cerf, on se trouvait dans les occasions. Certainement l'anti-christianisme est cela même ; c'est une maladie mortelle dans l'Eglise ; elle a commencé dès le temps des apôtres ; dès l'âge de saint Paul, le mystère d'iniquité se mettait en train ; l'orgueil et l'affectation de la préséance étaient les premiers germes de la tyrannie ; le service des anges, que l'Apôtre condamne, était le commencement de l'idolâtrie ; ces germes couvèrent durant plusieurs siècles, et ne vinrent à éclore que dans le Ve siècle. Ce monstre ne vint pas au monde tout grand ; il fut petit durant un long temps, et il passa par tous les degrés d'accroissement. Pendant qu'il fut petit, il ne ruina pas l'essence de l'Eglise. Léon et quelques-uns de ses successeurs furent d'HONNÊTES GENS, cela se peut, autant que l'honnêteté et la piété sont compatibles avec une ambition excessive... Il est certain aussi que de son temps l'Eglise se trouva FORT AVANT engagée dans l'IDOLATRIE du culte des créatures, qui est un des caractères de l'antichristianisme ; et bien que ces maux ne fussent pas ENCORE EXTRÊMES, et ne fussent pas tels qu'ils DAMNASSENT la personne de Léon, qui d'ailleurs avait de bonnes qualités, c'était pourtant assez pour faire les commencements de l'antichristianisme. »

J'ai rapporté au long ces paroles, parce qu'elles expliquent très-bien et de la manière la plus spécieuse le sentiment des protestants ; mais il ne faut que deux mots pour tout renverser. Ces commencements d'idolâtrie et d'antichristianisme, qui n'empêchaient pas saint Léon d'être *honnête homme*, et qui enfin *ne le damnaient pas*, étaient-ce des commencements de la nature de ceux qu'on remarque du temps des apôtres, lorsque le « mystère d'iniquité se mettait en « train ? » Si cela est, l'antichristianisme était formé dès lors comme depuis dans saint Léon, et les mille deux cent soixante ans du règne de l'Antechrist doivent être commencés du temps de saint Paul. Les ministres ne le diront pas ; car le terme serait écoulé il y a déjà plusieurs siècles. Ce n'était donc pas en ce sens que saint Léon était l'Antechrist, c'était l'Antechrist formé ; bien plus, c'était l'Antechrist régnant ; car le ministre nous vient dire que l'idolâtrie, qui est un des caractères de l'antichristianisme, *devait régner dans l'Eglise* durant les mille deux cent soixante ans, qui commencent,

[1] *Var.*, l. XIII, tom. IV. — [2] Lett. 13, p. 98.

comme on a vu, au IVe siècle ; et on prétend que le mal s'est augmenté sous saint Léon, jusqu'à faire de ce saint Pape, sans rien ménager, un véritable Antechrist. Voilà donc l'Antechrist formé, ou même l'Antechrist régnant, un *honnête homme* ; et pour ne pas dire que c'était un saint révéré de toute l'Eglise et de tous les siècles, c'est du moins un *homme qui n'est pas damné*.

Si on ne sent pas encore l'absurdité de cette pensée, malgré les belles couleurs et les riches comparaisons dont on tâche de la couvrir, il ne faut qu'entendre saint Jean, qui nous apprend que durant douze cent soixante jours la ville sainte fut foulée aux pieds ; les deux témoins persécutés jusqu'à la mort [1] ; la femme enceinte poussée dans le désert [2], et la guerre déclarée aux saints. C'est dès le commencement de ces jours que la bête commence à blasphémer contre Dieu, contre son saint nom, contre le ciel et ses citoyens [3] ; et durant tout le cours de ces jours malheureux, les blasphèmes ne sont point interrompus. Tout cela a dû commencer du temps de saint Léon, et a dû durer sans interruption douze cent soixante ans, si les jours, qui sont des années, commencent sous ce grand Pape. Qu'on nous dise comment des blasphèmes vomis contre Dieu, la guerre déclarée aux saints, et l'Eglise foulée aux pieds, n'empêchent pas, je ne dirai plus qu'on ne soit saint, puisque le ministre ne veut plus donner un si beau titre à saint Léon, mais qu'on ne soit honnête homme, et qu'on n'évite la damnation.

Le ministre voudrait bien pouvoir exempter l'Eglise romaine de ces attentats affreux du temps de saint Léon et de saint Gélase, sous prétexte que l'Antechrist « peut n'avoir pas fait en naissant tout le mal qu'il a fait dans la suite [4]. » Mais saint Jean est trop exprès ; il fait trop formellement commencer la persécution et les blasphèmes au moment que la bête paraît ; il les fait durer trop évidemment durant tout ses jours ; il faut enfin trancher le mot, et avouer que « l'Eglise commença dès lors, » c'est-à-dire sous l'antechrist saint Léon, « à blasphémer contre Dieu et contre ses saints ; car ôter à Dieu « son véritable culte pour en faire part aux saints, « c'est blasphémer contre eux [5]. » Si saint Léon est exempt de ces blasphèmes, il n'est donc pas la bête de saint Jean ; s'il l'est, quelque jeune qu'elle soit encore, elle est infâme et horrible, blasphématrice et persécutrice, dès qu'elle paraît ; autrement saint Jean s'est trompé, et il ne faut plus donner de croyance à ses prophéties.

[1] *Apoc.*, XI. — [2] *Ibid.*, XII, 6, 14. — [3] *Ibid.*, XIII, 5, 6. — [4] Lett. 13, p. 99, col. 2. — [5] *Ibid.*

On voit donc bien, maintenant, combien sont vaines les comparaisons dont le ministre éblouit le monde ; il y a des dispositions à l'hydropisie et à la phthisie, qui n'empêchent peut-être pas absolument la santé, parce qu'elles ne dominent pas encore assez pour faire une hydropisie ou une phthisie formée ; mais on ne dira jamais que la phthisie et l'hydropisie déjà formée soit autre chose qu'une extrême et funeste maladie. Qu'il y ait des dispositions à l'antichristianisme qui ne soient peut-être pas tout à fait mortelles, cela n'est pas impossible ; mais que l'antichristianisme formé c'est-à-dire le blasphème et l'idolâtrie formée, ne soit pas d'abord un mal mortel et un monstre exécrable dès le premier jour, c'est brouiller toutes les idées ; et il ne reste plus aux ministres que de faire des blasphèmes une oppression, une idolâtrie innocente.

Mais, dit-il [1], l'idolâtrie avait commencé dès le temps de saint Paul, et cet apôtre en reprenait le commencement dans quelques Asiatiques qui adoraient les anges. Il est vrai, mais aussi que dit saint Paul à ces adorateurs des anges ? « Qu'ils ne sont plus attachés à celui qui « est la tête et le chef [2] », c'est-à-dire à Jésus-Christ, « d'où nous vient l'influence » de la vie : voilà comme cet apôtre traite « ce commencement d'idolâtrie. » Si celle que saint Léon et les autres Pères ont autorisée était de cette nature, ils étaient dès lors séparés de Jésus-Christ.

Mais il faut remonter plus haut que saint Léon. J'ai demandé au ministre [3] qu'il nous montrât dans ce grand Pape, ou dans les auteurs de son temps, au sujet des saints, quelque chose de plus ou de moins qu'on ne trouve au IVe siècle dans saint Ambroise, dans saint Basile, dans saint Chrysostome, dans saint Grégoire de Nazianze, dans saint Augustin ; il ne fait pas seulement semblant de m'entendre, et il ne dit mot, parce qu'il sait bien qu'il n'a rien à dire.

Tâchons de suppléer à ce défaut. Dans les temps de saint Léon, le ministre avait choisi Théodoret « comme celui dans les paroles duquel le faux culte des saints et des seconds « intercesseurs était si bien formé [4]. » Ecoutons donc les paroles d'un si savant théologien, et voyons comme il a parlé aux gentils sur les martyrs : [5] « Nous n'en faisons pas des dieux, « comme vous faites de vos morts : nous ne leur « offrons ni des effusions, ni des sacrifices ; mais

[1] Lett. 13, p. 99, col. 1. — [2] *Col.*, II, 19. — [3] *Pac.*, XIII, tom. IV. — [4] *Acc.*, part. II, pag. 21, 22. — [5] Serm. 8, *de martyr.*, tom. IV, p. 599, 605, etc.

« nous les honorons comme des serviteurs de « Dieu, comme ses martyrs, et comme ses amis. » C'est ce qu'avaient dit avant lui tous les autres Pères. Que s'il appelle leurs temples ceux qu'on érige à Dieu en leur mémoire, ce n'était pas pour en faire des divinités, puisqu'il venait de détruire cette fausse idée, et qu'il ajoute incontinent après, « qu'on s'assemblait dans un tem- « ple pour y chanter les louanges de leur Sei- « gneur : » en quoi il ne dégénère pas des Pères ses prédécesseurs, puisque saint Grégoire de Nazianze avait parlé comme lui des « maisons « sacrées qu'on offrait comme un présent aux « martyrs [1] ; » mais il avait aussi ajouté que c'était le Dieu des martyrs qui les recevait.

J'avais donc eu raison de conclure [2] qu'avec la même raison qu'on emploie à faire un antechrist de saint Léon, on en aurait pu faire autant de saint Augustin, de saint Basile et des autres Pères du IVe siècle ; qu'il leur fallait faire commencer les blasphèmes et l'idolâtrie de la bête, et que rien n'en empêchait, si ce n'est que les douze cent soixante ans seraient expirés trop tôt : cela était concluant ; aussi n'y a-t-on rien opposé que le silence.

J'avais parlé de la même sorte de la primauté du Pape ; et j'avais demandé qu'on ne montrât que saint Léon en eût été plus persuadé que ses prédécesseurs, en remontant, sans aller plus loin, jusqu'au Pape saint Innocent. Il n'y avait, pour me satisfaire, qu'à lire vingt ou trente lettres de ces Papes, et à me montrer que saint Léon eût dit de sa primauté quelque chose de plus ou de moins que ces grands hommes. On me dit pour toute réponse [3] qu'un de nos critiques a écrit que Léon avait poussé plus loin que les autres les prérogatives de son siége : mais ce critique parle-t-il de la prérogative essentielle, qui est celle de la primauté, ou de certains priviléges accidentels, qui peuvent croître ou diminuer avec le temps ? Qu'il demande à cet auteur : il lui répondra que la primauté est de droit divin, et également reconnue par les prédécesseurs de saint Léon et par lui-même. Le ministre ne veut donc encore qu'amuser le monde par ces faibles allégations ; et cependant il dit tout court, sans en apporter la moindre preuve : « La tyrannie de l'évêque de Rome était « inconnue avant Léon [4]. » Saint Léon est donc le premier tyran qui se soit assis dans la Chaire de saint Pierre : les tyrans sont devenus honnêtes gens ; et la tyrannie, même accompagnée de l'idolâtrie, ne damne plus.

[1] Orat. 3, quæ est 1 *in Julian.*, tom. I, pag. 59 et seq. — [2] *Var.*, XIII. tom. IV. — [3] Lett. 13, p. 99. — [4] *Ibid.*

Et sans entrer dans la dispute de la primauté ; si c'est un caractère d'antechrist que saint Léon ait été reconnu au concile de Chalcédoine comme le chef de l'Eglise et du concile [1], ce caractère avait commencé dès le concile d'Ephèse, où les légats de saint Célestin disent hautement, avec l'approbation de tous les Pères : « Nous « rendons grâces au saint et vénérable concile de « ce que tous les saints membres qui le com- « posent, par vos saintes acclamations, se sont « unis avec leur saint chef, votre sainteté n'igno- « rant pas que saint Pierre est le chef de la foi des apôtres [2]. »

Qu'on me montre enfin que saint Léon ait jamais rien dit de plus magnifique sur la primauté de son siége que ce qu'en dit saint Innocent lorsqu'il répond aux conciles de Carthage et de Milévi [3] qui lui demandaient la confirmation des chapitres qu'ils avaient dressés sur la foi : qu'ils s'étaient acquittés de leur devoir, en recourant, comme ils avaient fait, au jugement du chef de leur ordre, selon qu'il était prescrit par l'autorité divine ; et le reste qui est connu de tout le monde. Sur quoi, loin de lui répondre qu'il s'était attribué trop d'autorité, saint Augustin répond au contraire qu'il avait parlé comme il convenait au prélat du Siége apostolique.

Rétablissons donc hautement les conséquences de l'*Histoire des Variations*, que le ministre a tâché de détruire ; et concluons que de faire un antechrist de saint Léon, de dire avec les ministres que l'Antechrist ait été dans ce saint Pape, au lieu de dire avec les Pères que c'est saint Pierre et Jésus-Christ même qui ont parlé par sa bouche, et de faire commencer sous lui les blasphèmes, la tyrannie et l'idolâtrie de la bête, c'est le comble de l'extravagance, et non-seulement une fausseté, mais encore une impiété manifeste.

XXXI. En vérité, mes chers frères, il n'est pas possible que vous envisagiez distinctement ce que vos docteurs sont obligés de vous dire, pour trouver au IVe siècle leur idolâtrie prétendue dans l'Eglise de Jésus-Christ. Pourriez-vous entendre sans horreur ces paroles de votre ministre [4] : « Durant près de trois cent cinquante « ans, dit-il, on n'avait ouï parler d'aucun mi- « racle fait par les reliques ; mais sous le règne « de Julien l'Apostat, le martyr Babylas, en- « terré dans un faubourg d'Antioche appelé « Daphné, cent ans après sa mort, s'avisa de « faire des miracles. » Des paroles si méprisantes, dont on traite les saints martyrs, ne vous ou-

[1] *Epist. ad Leon.* etc., *Lab.*, *Conc.*, tom. IV, col. 833, etc. — [2] *Conc. Ephes.*, act. 2, *Labb.*, tom. III, col. 619. — [3] Int. Ep. Aug., 91, 93. — [4] *Jur.*, *Acc.*, p. 1, ch. 1, p. 203.

vriront-elles jamais les yeux? Mais on n'a osé vous tout dire, de peur de vous faire voir trop d'impiété dans le discours que vous venez d'entendre : on vous a tû que ces miracles du saint martyr Babylas, dont on se moque, avaient été faits pour confondre le faux oracle d'Apollon, que Julien l'Apostat allait consulter. Cet impie en fut effrayé : toute l'Eglise fut édifiée, et apprit à mépriser les menaces d'un prince infidèle ; tous les saints, d'un commun accord, louèrent Dieu de la gloire qu'il avait donnée à ses martyrs, que cet apostat traitait de misérables esclaves et de scélérats. Je ne sais quand les miracles sont nécessaires, si ce n'est dans ces occasions ; et ceux-ci eurent tant d'éclat, que les païens mêmes ne les turent pas [1]. Mais tout cela est le jouet de votre ministre ; et pour comble d'impiété, il ajoute : « Ainsi la corruption du christianisme « commença dans le même lieu où les fidèles « avaient commencé d'être appelés Chrétiens, « c'est-à-dire à Antioche. » En vérité, est-on Chrétien quand on fait commencer la corruption et l'idolâtrie dans les miracles que Dieu fait pour confondre un prince qui relevait les idoles abattues?

XXXII. Mais voici dans le même lieu des paroles qui ne sont pas moins étranges: « Il est, « dit-il [2], à remarquer que cet esprit de fable « s'est introduit dans l'Eglise précisément dans « le temps que l'idolâtrie antichrétienne a com- « mencé d'y entrer. Les Vies des anciens moi- « nes, Paul, Antoine, Hilarion, etc., ont été « écrites par saint Jérôme, sans bonne foi et sans « jugement. L'histoire de l'Eglise depuis ce « temps (c'est, comme on voit, depuis le IVe siècle, car c'est alors que saint Jérôme écrivait ces Vies) commence à être un roman, « à cause qu'à chaque page la Réforme y est confondue. Allez, et accomplissez la mesure de vos pères ; accomplissez les prédictions de *l'Apocalypse* au sens que vous voulez nous les appliquer, et faites voir par votre exemple que des Chrétiens peuvent blasphémer contre Dieu et contre les saints.

XXXIII. Cependant il ne faut pas croire que ce ministre, tout audacieux qu'il est, puisse mépriser en son cœur ces saints docteurs du IVe siècle, qu'il charge de tant d'outrages: c'est sa cause qui le contraint : car au reste voici ce qu'il dit de ces grands hommes: « Les IVe et « Ve siècles produisirent des docteurs distingués « en comparaison des précédents. Les premiers « docteurs du christianisme, après les apôtres, « ont été de pauvres théologiens ; ils ont volé « raiz pieds raiz terre: il y a plus de théologie « dans un seul ouvrage de saint Augustin que « dans tous les livres des trois premiers siècles, « si l'on excepte Origène [1]. » Il dit aussi que jusqu'au Ve siècle, « et durant l'espace de quatre « cents ans, l'Eglise apostolique enfantait le « christianisme [2]. » Il fait durer la victoire qu'elle remporta sur les démons *jusqu'a Théodose*, sous lequel tous ces grands hommes florissaient. Comment donc le pur argent de l'Eglise s'est-il changé tout à coup en écume? comment tant de saints docteurs sont-ils tout à coup devenus idolâtres ? et comment établissent-ils l'empire du démon, pendant qu'on avoue qu'ils le renversent?

XXXIV. Voici, mes frères, dans la doctrine de votre ministre, une étrange constitution de l'Eglise chrétienne, et une terrible tentation pour tous ceux qui se disent réformés. Pour peu qu'il leur reste d'amour envers l'Eglise de Jésus-Christ, ils ne peuvent pas n'être pas émus quand ils la voient livrée au blasphème et à l'idolâtrie durant douze cent soixante ans. D'abord on avait mis à couvert de la corruption les quatre, les cinq, les six, ou même les sept à huit premiers siècles, qu'on appelait les beaux jours ; mais ils se sont trouvés trop papistiques: on les a attaqués comme les autres, et le IVe, tant révéré jusqu'à nos jours, n'a pu s'en sauver. On avait du moins réservé les trois premiers siècles, où la doctrine, bannie de tous les autres, semblait avoir un refuge ; mais maintenant c'est tout autre chose. Les Pères de ces trois siècles son *de pauvres théologiens*, si l'on en excepte Origène, c'est-à-dire celui de tous dont les égarements sont les plus certains et les plus extrêmes.

Mais peut-être que l'ignorance de ces pauvres théologiens des trois premiers siècles est dans des points peu importants. Non ; dans les lettres que M. Jurieu oppose aux *Variations*, il n'accuse de rien moins ces saints docteurs que d'avoir tellement embrouillé le mystère de la Trinité, qu'il est demeuré *informe jusqu'au concile de Nicée* ; la théologie de ces trois siècles a varié sur ce mystère ; les anciens n'avaient *pas une idée de l'immutabilité de Dieu*, et ils ne savaient même pas du premier Etre ce que les philosophes en avaient connu : *ils ont mis de l'inégalité dans la Trinité :* ils n'avancent point cela *comme leur propre imagination*; c'était la doctrine reçue ; *et tous les anciens des trois premiers siècles* sont coupables de cette erreur. Le mystère de l'Incarnation n'a pas été mieux connu : ce n'est que par les disputes avec tous les hérétiques, et entre autres avec les euty-

[1] *Amm. Marc.* — [2] *Jur., Acc.* part. I, ch. 1, p. 203.

[1] *Acc.*, part. II, p. 333. — [2] *Ibid.*, 1, 22, 23.

chiens, qu'enfin cette vérité est arrivée à sa perfection au concile de Chalcédoine. « Et de « combien de ténèbres les lumières se trou- « vent-elles mêlées dans les Pères des trois pre- « miers siècles, et même en ceux du IVe !! « A peine connaissaient-ils Dieu : il n'y a rien qu'ils dussent mieux savoir que l'unité, la toute-puissance, la sagesse, l'infinie bonté et l'infinie perfection de ce premier Etre ; car c'est ce qu'ils soutenaient contre les païens : cependant combien trouve-t-on sur ce sujet de *variations* et de *fausses idées !* Voilà ce que dit la première lettre, où les *Variations* sont attaquées. La IIe, qui est en ordre la VIIe de 1688, confirme tout cela, et fait voir la même ignorance et la même instabilité dans ce qui regarde la grâce et la satisfaction de Jésus-Christ, articles essentiels au christianisme ; et en un mot « la théologie des anciens est demeurée in- « forme, imparfaite, flottante dans la manière « d'expliquer les mystères. « Aussi ne paraît-il pas que les anciens docteurs des trois premiers siècles « se soient beaucoup attachés à la lec- « ture de l'Ecriture sainte, « où la vérité prend sa dernière forme : « Ils sortaient des écoles des « platoniciens et remplissaient leurs ouvrages « de leurs idées, au lieu de s'attacher uniquement « aux pensées du Saint-Esprit [2]. »

Il est vrai que la fin de cette lettre en détruit le commencement. Car aussi comment répondre aux objections des sociniens ou des tolérants, comme les appelle M. Jurieu [3]; qui concluent que tous ces mystères ne sont pas bien importants, si les Pères des trois premiers siècles les ont ignorés? Mais enfin s'il a fallu, pour les satisfaire, dire qu'on n'a pas varié sur des points si essentiels, il a fallu dire le contraire pour soutenir les variations de la nouvelle réforme ; il faut, dis-je, que les premiers siècles aient varié, et il faut à la fin varier soi-même, afin de confondre l'évêque de Meaux, qui a osé avancer que la véritable religion ne varie jamais.

Cependant, à quoi s'en tiendront les réformés? A l'Ecriture, dira-t-on, pendant qu'on la fait en même temps un livre que les docteurs des trois premiers siècles n'entendaient pas, n'étudiaient guère, et où, loin de trouver les mystères que Jésus-Christ avait enseignés en venant au monde, ils ne trouvaient même pas ce que les philosophes connaissaient de Dieu par leur simple raisonnement : de sorte qu'à suivre le système entier des protestants, les impies peuvent reprocher au christianisme que jamais secte ne fut plus mal instruite, quoiqu'elle se vante d'avoir des livres divins : puisque dans les trois premiers siècles qui touchent de plus près à la source de l'instruction apostolique, on ne voit qu'une « si pauvre, une si « infirme, une si flottante et si variable théolo- « gie ; » et dans le IVe siècle, où la science commence, on se replonge aussitôt dans l'idolâtrie, sans quoi il n'y a point de bête, ni de Babylone pous les protestants ; il n'y a point de Pape antechrist ; il n'y a point d'idolâtrie antichrétienne.

XXXV. Mais encore faudrait-il du moins que saint Jean nous eût expliqué ce grand mystère, et le ministre en convient : car en parlant de ce nouveau genre d'idolâtrie ecclésiastique, qu'il établit dès le IVe siècle, « cela, *dit-il* [1], « ne s'est point fait par hasard : Dieu l'a per- « mis, Dieu l'a prévu et sans doute Dieu l'a « prédit ; car il n'y a point d'apparence, *conti-* « *nue-t-il*, qu'ayant pris le soin de marquer « dans ses prophéties des événements incom- « parablement moins considérables : il eût ou- « blié celui-ci. « J'en conviens : je donne les mains à une vérité si manifeste ; je dis aussi, à l'exemple du ministre : Une idolâtrie dans l'Eglise, qui y règne treize cents ans dans ses plus beaux jours, et à commencer au IVe siècle ; une idolâtre dont les saints sont les auteurs, est un prodige assez grand pour mériter d'être prédit ; et Dieu *qui ne fait rien*, comme il le dit lui-même, *qu'il ne révèle aux prophètes ses serviteurs* [2], ne devait pas leur cacher un si grand secret. Il s'en est tû néanmoins : je vois bien dans l'*Apocalypse* une idolâtrie persécutrice des saints ; mais je n'y vois que les saints en soient les auteurs ; qu'un saint Basile, un saint Augustin, un saint Ambroise, un saint Léon, un saint Grégoire dussent être ces idolâtres, parmi lesquels l'Antechrist prendrait naissance. Je vois bien, encore un coup, dans l'*Apocalypse* [3], « que la sainte cité sera foulée aux pieds « par les gentils. » Que les saints, ces *nouveaux gentils*, dussent eux-mêmes *fouler aux pieds la cité sainte* ; c'est bien à la vérité le mystère des protestants et de M. Jurieu, après Joseph Mède et les autres : mais je ne le vois pas dans l'*Apocalypse*, quoiqu'on prétende que ce mystère en fasse le principal sujet.

Il est vrai que M. Jurieu produit deux passages de l'*Apocalypse*, où il a tenté de trouver cette idolâtrie qui devait régner dans l'Eglise ; mais il est lui-même convenu que ces deux passages ne satisfont pas. Le premier était au chapitre XI dans *le parvis livré aux gentils*. Le second chapitre XVII, « où, *dit-il* [4], l'idolâtrie

[1] Lett. 6, de 1688, p. 43 et suiv. — [2] *Ibid.*, 7, p. 50, 51. — [3] P. 56.

[1] *Acc.*, part. I, p. 178. — [2] *Amos.*, III, 7. — [3] *Apoc.*, XI, 2. — [4] *Jur.*, *Acc.*, part. I, ch. 9, p. 178.

« papistique est comparée à une adultère. » Mais dans la suite il déclare qu'il n'est pas content de ces passages : « Le premier, *dit-il* [1], est trop « obscur : et le second trop général. » Il n'y a rien en effet de plus obscur que le premier passage. « Le parvis du temple est livré aux « gentils [2] : » donc ces gentils seront chrétiens; comme s'il était impossible que les vrais gentils, les Romains adorateurs des faux dieux, aient opprimé l'extérieur de l'Eglise : non-seulement cela est *obscur*, comme l'avoue le ministre ; mais il est absolument faux, comme nous l'avons démontré [3]. Pour les lieux où le ministre soutient que l'*idolâtrie* de l'*Apocalypse* est appelée une *adultère*, et que c'est par conséquent l'infidélité d'une épouse, c'est-à-dire d'une Eglise, cela n'est pas seulement trop général, comme l'avoue le ministre, mais évidemment inventé par le mensonge du monde le plus hardi, puisque le mot d'*adultère*, loin de se trouver dans saint Jean une seule fois, y est même, comme on a vu [4], expressément évité.

Voilà ce que le ministre a produit pour trouver dans l'*Apocalypse* sa prétendue idolâtrie ecclésiastique. Mais, à ces deux passages qu'il a produits dans son *Accomplissement des prophéties*, il en ajoute un troisième dans une de ses *Lettres* [5] : c'est celui de « la femme cachée dans « le désert douze cent soixante jours; » d'où il conclut avec un air triomphant : « Il faut donc « que l'idolâtrie règne dans l'Eglise chrétienne « douze cent soixante ans. » Où y a-t-il en ce lieu un seul mot d'idolâtrie, et encore d'idolâtrie régnante dans l'Eglise? Est-ce qu'on ne peut être dans le désert, dans la fuite, dans la retraite, sans idolâtrie? Mathathias et ses enfants, et les autres qui les suivirent « dans les montagnes « et dans le désert, pour y chercher le jugement et la justice [6], » sacrifiaient-ils aux idoles? Mais l'idolâtrie qui les y poussait par ses persécutions, était-ce une idolâtrie ecclésiastique, et au contraire n'était-ce pas l'idolâtrie d'un Antiochus et des Grecs? Pourquoi n'en sera-t-il pas de même de cette femme mystique, c'est-à-dire de l'Eglise? C'était la persécution des païens qui la contraignait à cacher son culte dans les endroits les plus retirés de la vue des hommes : c'était là le désert où elle était; mais elle y était dans « un lieu préparé de Dieu, où on la lais- « sait, » comme porte l'*Apocalypse* [7], où ses pasteurs lui administraient la sainte parole [8]. Elle y était soutenue par ces deux témoins, qui ne cessèrent de la consoler tant que durèrent ses souffrances. Elle y avait ses Moïses, ses Aarons, ses Mathathias et ses autres sacrificateurs, comme le peuple dans le désert en sortant d'Egypte, afin qu'on n'aille pas ici s'imaginer un état d'Eglise invisible, que l'Ecriture ne connaît pas, et que les ministres mêmes ne souffrent plus.

Ainsi le ministre est forcé de sortir de l'*Apocalypse*, pour trouver son idolâtrie ecclésiastique. En effet, il ne la trouve, dit-il [1], bien clairement expliquée que dans la *Ire Epître à Timothée*, chapitre IV. Dieu soit loué! enfin l'*Apocalypse* est à cet égard en sûreté contre ses profanations. Voyons en peu de paroles comme il profane saint Paul. Cet écart ne sera pas long, et nous reviendrons à saint Jean dans un moment.

XXXVI. Voici le passage de saint Paul où, à quelque prix que ce soit, on veut trouver cette idolâtrie qui doit régner dans l'Eglise : « L'Es- « prit dit expressément que quelques-uns dans « les derniers temps s'abandonneront à des « esprits abuseurs et à des doctrines de dé- « mons [2]. » La voilà, dit le ministre [3], cette idolâtrie anti-chrétienne que nous cherchons. Pour moi, j'ai beau ouvrir les yeux, je n'y vois rien ; mais Joseph Mède, le plus outré et le plus entêté des interprètes, a développé ce secret, dont aucun auteur, ni catholique, ni protestant, ne s'était encore avisé. La note de Desmarais avait entendu naturellement *une doctrine de démons* celle dont les démons sont les auteurs ou les promoteurs. Les autres avaient tous dit la même chose ; on ne trouve que ce sens-là dans les critiques d'Angleterre. Il est vrai que dans la *Synopse* on propose le sentiment de Joseph Mède; mais on ne cite que lui seul, et il paraît que tout le reste lui était contraire. Quoi qu'il en soit, Joseph Mède nous apprend, et le premier et le seul, que *la doctrine des démons* c'est la doctrine qui honore les démons, c'est-à-dire celle qui honore les anges et les âmes bienheureuses; et en un mot la doctrine du culte des saints, c'est-à-dire, comme il en convient, celle des docteurs du IVe siècle.

Il faut bien du circuit pour arriver là : voyons par quel chemin M. Jurieu, le premier sectateur de Mède, nous y conduit [4]. « Nous appre- « nons de saint Augustin que les corps des « martyrs Gervais de Protais furent découverts « à la faveur d'un songe. » Poursuivons : « Je ne « voudrais pas faire à saint Ambroise le tort de « l'accuser d'avoir supposé cette vision pour

[1] *Jur.*, *Acc.*, p. 279. — [2] *Apoc.*, XI, 2. — [3] Ci-dessus, n. 8. Explicat. du chap. XI de l'*Apoc.*, v 2. — [4] Ci-dessus, n. 9. Préf. n. 9. — [5] Lett. 17, prem. ann., pag. 139. — [6] I *Mach.*, II, 29. — [7] *Apoc.*, 3, XII, 6. — [8] *Voy.* l'Explic. de ces passages.

[1] Lett. 17, prem. ann., p. 166. — [2] I *Tim.*, IV, 1. — [3] Lett. 17, prem. ann., p. 166. — [4] P. 168.

« tromper le peuple, pour faire de faux miracles, « afin de faire triompher le parti du consubs- « tantiel sur l'arianisme. » Voilà un homme précautionné, qui à ce coup, semble vouloir épargner les saints: il insinue néanmoins qu'il pourrait bien y avoir quelque petite partialité, et que ces miracles servaient à soutenir le parti de saint Ambroise, c'est-à-dire celui du Fils de Dieu, contre les ennemis de sa divinité. Mais sans entrer là-dedans, le ministre décide ainsi : « Ce qui est certain c'est que ce fut un esprit « trompeur qui abusa saint Ambroise, et qui « lui découvrit ces reliques pour en faire des « idoles. » Il traite de la même sorte toutes les autres visions célestes que tous les Pères racontent en ce temps, et tous les miracles qui suivirent. Il n'était pas digne de Dieu d'autoriser par des miracles la consubstantialité de son Fils, pendant qu'une impératrice en persécutait les défenseurs; et c'est une œuvre à renvoyer aux esprits trompeurs,

Mais enfin, quand cela serait, toujours aurait-on peine à comprendre que par la doctrine des démons il fallût entendre, non pas la doctrine qu'ils inspirent, mais la doctrine qui enseigne à les adorer. On aurait encore plus de peine à entendre que saint Ambroise et les Catholiques adorassent les démons, sous prétexte qu'on leur fait accroire qu'ils adorent les saints anges et les âmes bienheureuses. Le ministre n'y trouve pourtant qu'un seul embarras, « c'est « que le démon dans l'Ecriture sainte, ne se « prend jamais en bonne part : il signifie tou- « jours ces esprits impies qui séduisent les hom- « mes en ce monde, et les tourmentent en « l'autre [1]. » Voilà une objection qui ne souffrait point de réplique. Mais Joseph Mède, et après lui M. Jurieu, trouvent dans les *Actes* que les Athéniens parlent de saint Paul « comme « d'un homme qui annonçait de nouveaux démons [2], » c'est-à-dire de nouveaux dieux. Voilà donc le nom de *démons* pris en bonne part, je l'avoue, *par les Athéniens* et par les gentils, que saint Luc fait parler ici, et à qui ce langage était familier ; mais ne nous montrer ce langage que dans la bouche des gentils, c'est visiblement confirmer que ce n'est pas le langage de l'Ecriture. Mais, dit-on, c'est saint Paul lui-même qui, dans le même chapitre, dit encore aux Athéniens « qu'il les trouve plus attachés que « les autres au culte des démons, δεισιδαιμονεστέρους [3]. » Quand cela serait, les dieux des gentils selon le style de l'Ecriture, ne sont-ils pas de vrais démons séducteurs, qui se font adorer par les hommes? Et quand saint Paul aurait parlé aux Athéniens selon leur langage, s'ensuit-il qu'il dût ainsi parler à Timothée? Mais au fond, le mot de saint Paul ne veut dire que superstition ou fausse dévotion, comme l'a traduit la Vulgate et les protestants eux-mêmes [1].

Il n'y a donc constamment aucun endroit de l'Ecriture où le mot de *démons* se prenne autrement que pour de mauvais esprits; et M. Jurieu est insupportable, pour trouver son idolâtrie prétendue, de forcer tout le langage des livres divins, et de faire écrire saint Paul à Timothée dans un style qui n'est connu que des gentils. Mais ce qui suit est risible : « Il y a, dit- « il [2], beaucoup d'apparence que c'est des Turcs « que parle saint Jean au chapitre IX de l'*Apoca-* « *lypse* : et que ceux qui sont affligés par leurs « armées, sont les Chrétiens, auxquels est attri- « bué le culte des démons, à cause qu'ils ado- « raient les saints et les anges. » Se moque-t-il, de nous donner ses visions pour preuves? et qui ne voit au contraire qu'il n'y a rien de plus creux que ses visions, si pour les soutenir il faut renverser tout le langage de l'Ecriture?

Voici enfin son dernier refuge. Il est vrai, il n'est pas possible de trouver un seul endroit de l'Ecriture où les démons se prennent, comme nous voulons, en bonne part; mais nous ne laisserons pas de dire que les papistes adorent les démons, parce qu'encore qu'ils croient adorer ou les anges, ou les âmes saintes, toutefois ces esprits bienheureux ne recevant pas leur culte, il ne peut aller qu'aux démons. Qui ne serait fatigué de ces violences qu'on fait au bon sens? Par ce moyen, s'il faut définir la religion des mahométans, ou même celle des Juifs, et quel est l'objet qu'ils adorent, il n'y aura qu'à dire : Ce sont les démons, parce qu'il n'y a que les démons à qui leur culte soit agréable. Mais il y a plus : il n'y a qu'à dire que saint Ambroise et les autres saints du IVe siècle, lorsqu'ils demandaient aux saints la société de leurs prières, et qu'ils honoraient leurs reliques, étaient ces adorateurs des démons dont on prétend que saint Paul a voulu parler, puisque, selon M. Jurieu, ni Dieu, ni les saints n'admettaient leur culte. Voilà donc, selon ce ministre, les saints mêmes adorateurs des démons; et c'est là tout le dénoûment de la prière.

XXXVII. Lorsqu'on tombe dans de si énormes excès, il faut être tout à fait livré à l'esprit d'erreur. Mais on voit aussi ce qui pousse le ministre dans cet abîme ; car il déclare lui-même [3] que « s'il est enfin déterminé à l'opinion de Jo- « seph Mède, ce n'a pas été sans balancer, et

[1] P. 191. 192. — [2] *Act.*, XVII, 18. — [3] *Act.*, XXXII, 22.

[1] *Bib. de Gen.*, Note de Desmar. — [2] *Ibid.*, 192. — [3] *Bib. de Gen.* Note de Desmar, p. 172.

qu'il a cru longtemps que cette opinion était plus ingénieuse que solide. » Qu'est-ce donc qui l'a entraîné à ce mauvais choix, où il n'a l'approbation de personne, pas même des habiles gens de la Réforme ? C'est que sans cette bizarre interprétation, il ne savait plus où trouver cette idolâtrie qu'il voulait placer dans les saints, car il fallait bien, selon lui [1], qu'elle fût prédite; Dieu n'avait pas manqué à son Eglise dans un point important. Tous les passages de l'*Apocalypse* où il avait vainement tenté de le trouver ne contentaient pas son esprit : » Il ne pouvait « croire, dit-il, que Dieu n'eût laissé quelque « oracle plus clair et moins général pour pré« dire cette admirable conformité qui est entre « le culte de l'ancien paganisme et celui de « l'antichristianisme. » Il fallait qu'il y eût un texte formel pour prouver ce culte antichrétien que les saints Pères du IVe siècle devaient introduire. « Or, poursuit-il, ce texte plus formel « et plus clair que les autres, je ne e trouve « pas ailleurs, ; » il est donc ici, puisque autrement il ne serait nulle part, et mon système serait renversé. Mais renversons sur sa tête l'argument dont il se sert contre nous. Cette idolâtrie des saints, ce paganisme régnant dans l'Eglise, était d'un caractère assez particulier pour être expressément prédit; le ministre en est d'accord: or est-il qu'il n'est pas prédit ; on ne le trouve nulle part; le ministre n'est pas content des passages de l'*Apocalypse* où il avait cru le voir ; nous avons même montré qu'ils sont contre lui; il ne trouve enfin sa chimère qu'en un endroit de saint Paul, où nul homme de bons sens ne l'avait trouvée, pas même parmi les protestants. C'est donc une vraie chimère, et une chose qui ne subsiste que dans sa pensée et dans les calomnies des protestants.

XXXVIII. En effet, quoi qu'ils puissent dire, le vrai Dieu, qu'on adorait au IVe siècle, n'est pas le Jupiter des païens ; les anges et les autres esprits bienheureux, dont saint Ambroise et les autres saints demandaient la société dans leurs prières, n'étaient ni des dieux, ni des génies, ni des héros, ni rien enfin de semblable à ce que les gentils imaginaient : c'étaient des créatures que Dieu avait faites du néant, seul, et par lui-même; qu'il avait sanctifiées par sa grâce et couronnées par sa gloire, et toujours en les tirant du néant, ou de celui de l'être, ou de celui du péché. Qu'on me montre ce caractère dans le paganisme, et j'avouerai aux protestants tout ce qu'ils voudront. Le culte est intérieur, ou extérieur : l'intérieur consiste principalement dans le sentiment qu'on vient de voir, où il est clair que ni les saints Pères, ni nous, qui les suivons, ne convenons pas avec les païens. Que si notre culte intérieur est si dissemblable, l'extérieur, qui n'est que le signe de l'intérieur, ne peut non plus nous être commun avec eux.

XXXIX. Ainsi l'interprétation des protestants brouille toutes les idées de *l'Apocalypse* : on ne sait plus ce que c'est de l'idolâtrie dont parle saint Jean, ni des idolâtres des persécuteurs, des blasphémateurs, dont il fait de si fréquentes peintures, si ces blasphémateurs et ces idolâtres sont des saints du IVe siècle. Ceux qui trouvent les idolâtres dans les saints, afin que rien ne manquât à leur ouvrage devaient encore trouver les saints dans des hérétiques et des impies. C'est ce qu'ils ont fait, puisqu'ils nous montrent les saints dans les albigeois, qui sont de vrais manichéens; dans les vaudois, qui font dépendre de la sainteté l'efficace des sacrements; dans Wiclef, un vrai impie, qui fait agir Dieu avec une inévitable et fatale nécessité, et le fait également cause du bien et du mal ; dans Jean Huss, sans en dire ici autre chose, qui a canonisé Wiclef; dans les taborites, qui furent les plus barbares de tous les hommes. Tout cela est clairement démontré au livre XI des *Variations* : voilà les saints de la Réforme.

Il est encore démontré dans le même livre que les vaudois crurent comme nous la transsubstantiation; que Jean Huss l'a aussi tenue, et qu'il a dit la Messe jusqu'à la fin ; que Wiclef a cru le purgatoire et l'invocation des saints; et que les calixtins, qu'on met encore parmi les saints, ne diffèrent d'avec nous que dans la seule communion sous les deux espèces. On est donc saint avec tout le reste de notre doctrine, et avec la papauté même, qu'on nous donne comme le caractère de l'Antechrist, puisqu'on sait que les calixtins étaient toujours prêts à la reconnaître.

XL. Un des endroits de l'*Apocalypse* où le ministre se vante le plus d'avoir réussi, c'est celui des fioles ou des plaies, dans le chap. XVI [1]; car selon lui, c'est la clef de toute la prophétie, le plus important de tous les chapitres, celui aussi où le nouveau prophète se représente lui-même, comme ayant frappé à la porte *deux fois, quatre, cinq et six fois*, et tant qu'enfin la porte s'est ouverte. Alors donc lui fut révélé ce grand secret [2] que nous avons remarqué ailleurs [3]; cette admirable liaison de la religion protestante et de l'empire ottoman, que Dieu devait *abaisser en même temps pour les relever en même temps* C'est ainsi qu'il augurait bien

[1] *Bib. de Gen.*, p. 178, 179.

[1] *Acc.*, part. II, p. 5, 60, 91. — [2] *Acc.*, part. II, p. 101. — [3] *Hist. des Var.*, liv. XIII, tom. IV.

des armes de la chrétienté : mais ce n'est ici qu'un défaut particulier ; en voici un dans tout le plan des protestants. C'est d'avoir fait verser les fioles ou les coupes pleines de la colère de Dieu, les unes après les autres, avec une distance entre chaque fiole de cent ou de deux cents ans; au lieu que le Saint-Esprit nous les fait voir comme répandues dans le même temps [1], et en vertu du même ordre, ce qui en soi est bien plus digne d'une prophétie que de prendre huit ou neuf cents ans, pour y placer au large tout ce qu'on voudra. Ce serait là en vérité, pour un prophète aussi éclairé que saint Jean, prendre des idées trop vagues, et ne rien marquer de précis. Mais de voir tous les fléaux de Dieu, et la peste avec la famine s'unir à tous les malheurs de la guerre tant civile qu'étrangère, et à d'autres maux infinis et inouïs jusqu'alors, ainsi qu'on l'aura pu voir dans l'explication de ce chapitre, c'est un caractère marqué et digne d'être observé par un prophète.

Je ne puis oublier ici une imagination du ministre, qu'un protestant a trouvée aussi ridicule que les Catholiques. Pour ajuster le système, et venir bientôt à la subversion de l'empire du prétendu Antechrist, M. Jurieu se croit obligé d'imaginer dans l'effusion de chaque fiole un certain période de temps qui le menât à peu près où il voulait [2]. Je ne veux point répéter ici les remarques qu'on peut voir ailleurs sur ce sujet [3] : puisque le ministre n'y répond rien, c'est qu'il n'avait rien à répondre ; s'il les range parmi les choses qu'il ne juge pas seulement dignes de réponse, on doit connaître ses airs méprisants, qu'il ne prend que pour couvrir sa faiblesse. Remarquons seulement ici que, pour faire que les sept fioles marquassent un certain temps, le ministre les a métamorphosées en clepsydres [4] : ne parlons point de la figure des fioles, qui sont des espèces de petites tasses très-éloignées de la forme et du dessin des clepsydres. C'est ce que M. Jurieu aurait pu apprendre des interprètes protestants [5]. Mais laissant à part toutes ces critiques ne fallait que s'arrêter à l'idée que nous donne le Saint-Esprit. Ce n'est pas pour mesurer le temps que l'on remplit les fioles de la colère de Dieu, c'est pour la répandre : les anges la portent en leur main dans leur fiole, pour l'appliquer à ceux que Dieu veut punir ; ils la versent tout à coup avec une action vive, non pas comme une liqueur propre à mesurer, mais comme une liqueur affligeante, dont aussi on voit d'abord l'effet terrible. Et le ministre croira satisfaire à l'idée si vive que le Saint-Esprit nous a donnée de ces anges, en les faisant de languissants mesureurs de temps, qui regardent couler la liqueur dont leurs fioles sont remplies.

Si ce n'est pas là faire ce qu'on veut des Ecritures, je ne sais plus ce que c'est. Mais que dira-t-on de cette belle explication où Armagedon est pris pour les anathèmes du Pape [1] ? Armagedon, selon saint Jean [2], c'est le lieu où « les esprits des démons mènent les rois de la « terre, pour y livrer un grand combat. » Tous les savants interprètes, et même les protestants [3], demeurent d'accord que saint Jean regarde ici à un lieu où s'étaient données de sanglantes batailles ; et tout cela convient parfaitement avec le dessein de cet apôtre ; mais pour celui du ministre, il fallait qu'Armagedon fût le lieu d'où partent les anathèmes : c'est assez, pour en convaincre les ignorants, que ce soit un grand mot qui fasse peur, et il ne faut pas s'étonner qu'avec un pareil dictionnaire on trouve tout ce qu'on voudra dans les prophéties.

XLI. Nous avons suivi les protestants dans tous les chapitres de saint Jean où ils croient trouver quelque chose contre nous ; dans le XIe, dans le XIIe, dans le XIIIe, dans le XVIe et dans le XVIIe, nous n'avons trouvé qu'erreur et contradiction dans toutes leurs prophéties : mais voici le comble dans le chapitre XVIII, et cette remarque ne regarde pas un endroit particulier, mais tout le but du système.

Le but de tout le système est d'en venir l'exécution de ce commandement : « Sortez de « Babylone, mon peuple [4], » c'est-à-dire, comme on l'interprète, sortez de la communion romaine ; c'est là, selon les ministres [5], le vrai fondement de la réformation, et la seule excuse du schisme. Or, c'est ici qu'il y a le moins de sens. Pour l'entendre, il faut supposer dans les principes de nos adversaires, que la Babylone d'où il faut sortir n'est pas un lieu destiné à la vengeance, telle qu'était l'ancienne Babylone, d'où il faille sortir selon le corps, et passer en un pays plus heureux ; mais c'est une fausse Eglise, dont il faut, sans se déplacer et sans aucune transmigration, éviter la société. Cela posé, je demande quand est-ce qu'il faut sortir de la communion de cette mystique Babylone ? Dès qu'elle est antichrétienne, et que son chef est l'Antechrist ? C'est ce que notre auteur semble vouloir dire par ces paroles [6], où il re-

[1] *Voy.* Explic. du chap. XVI, 1. — [2] *Examen des end. de l'Acc. des prophè.*, etc. — [3] *Hist. des Var.*, liv. XII, tom. IV. — [4] *Apol.*, p. 2. — [5] Not. de Desm. sur le chap. XV, 7; *Synops.*, *ibid.*

[1] Not. de Desm. pag. 120 et suiv. — [2] *Apoc.*, XVI, 14, 16. — [3] *Voy.* Explic. de ce chap. — [4] *Apoc.*, XVIII, 4. — [5] *Avis à tous les chrét. dev. l'Acc.*, p. 48, 49. — [6] *Avis à tous les chret. dev. l'Acc.*, p. 49

proche à ses réformés que, « s'ils avaient bien « eu devant les yeux cette vérité, que le pa- « pisme est l'antichristianisme, ils n'auraient « pas pu se résoudre à se soumettre à l'Ante- « christ, parce que, *comme il ajoute aussitôt* « *après*, il n'y a pas de communion entre Christ « et Bélial. » Mais maintenant cette raison, qui paraissait si spécieuse, n'a plus de force. L'auteur nous apprend que les fidèles n'ont pas dû rompre avec saint Léon ni avec saint Grégoire, quoiqu'antechrists déclarés par des marques indubitables; et qu'ainsi la communion dont il faut sortir en vertu de ce commandement : *Sortez de Babylone,* n'est pas précisément celle de l'Antechrist.

De dire que ce commandement ne regarde pas les commencements de l'Antechrist, mais seulement son progrès, c'est parler en l'air; car dès son commencement, la bête de l'*Apocalypse*, et la femme assise dessus, est appelée « Babylone, la mère des prostitutions et des « abominations [1], *c'est-à-dire* des idolâtries et « des corruptions de la terre. » Elle porte des noms de blasphèmes; « elle blasphème elle- « même contre le ciel [2], » pendant toute la durée de son empire, qu'on veut être de douze cent soixante ans. Il la fallait donc quitter dès le commencement de ces douze cent soixante années. En effet, le Saint-Esprit, qui nous a marqué, à ce qu'on prétend, le commencement de cet empire par des caractères si précis, ne nous en a point donné d'autres pour nous expliquer le moment où il s'en faudrait séparer. Il fallait donc, ou commencer la séparation dès le temps de saint Léon, ce qu'on n'ose dire, ou avouer qu'on ne sait plus quand il la faut commencer, et ainsi qu'on n'entend rien dans ce prétendu commandement, dont on fait le fondement de la Réforme.

Il ne sert de rien de répondre qu'il y a des caractères marqués pour reconnaître les temps des grands progrès de la bête : car, sans ici s'arrêter à discuter ces caractères, si celui de l'idolâtrie ne suffit pas pour obliger à la séparation, quel autre caractère peut-on trouver qui puisse y obliger davantage? S'il faut que l'idolâtrie soit formée, on nous a dit qu'elle l'était sous saint Léon par les écrits de Théodoret [3], et même qu'elle était régnante; que s'il faut avoir résisté aux avertissements, on avait ouï ceux de Vigilance qu'on avait laissé écraser à saint Jérôme.

Je ne m'arrêterai pas aux époques de Boniface III, ni même de Grégoire VII, où on prétend que l'antichristianisme a été le plus marqué [1]: car outre qu'il n'y a rien au-dessus de l'idolâtrie, qui néanmoins n'obligeait pas à se séparer, il est encore certain que les titres les plus odieux, qu'on prétend que Grégoire VII s'est attribués, sans ici vouloir en disputer, n'appartiennent pas à la foi, et on n'est pas obligé de les recevoir pour demeurer dans l'Eglise. Il n'y a donc dans ces titres aucun fondement légitime de se séparer ; et saint Jean nous le montre bien selon notre auteur, puisque à présent que Babylone s'est élevée, selon lui, au comble de l'impiété, et qu'elle touche de si près à sa chute irréparable, le temps de l'obligation du précepte ne peut pas être encore arrivé, puisque, selon le nouveau système de l'Eglise [2], celle où nous sommes est encore une véritable partie de l'Eglise universelle, où Dieu a encore ses élus, capitifs à la vérité, à ce qu'on prétend, mais enfin de véritables élus, qui néanmoins n'observent pas ce grand précepte : « Sortez de « Babylone, mon peuple. » En effet, et c'est ici qu'on va remarquer une prodigieuse contradiction dans toute la doctrine des protestants, à cause qu'il est dit: « Sortez de Babylone, mon « peuple, « ils concluent que le peuple de Dieu y était donc, quoque captif [3]; d'où ils infèrent encore, bien ou mal, que Babylone ne signifie pas une société ouvertement opposée à Jésus-Christ, mais une Eglise chrétienne « où le vrai « peuple de Dieu était renfermé dans l'enceinte « et dans la profession externe de cette Baby- « lone spirituelle [4]. » Telle est la conclusion de nos adversaires. Mais de là nous concluons, à notre tour, que ce vrai peuple de Dieu sera enfermé jusqu'à la fin, dans cette *profession externe* de la Babylone spirituelle; car c'est précisément au temps de sa chute que ce précepte vient du ciel : « Sortez de Babylone, mon « peuple [5]. » Qu'on lise l'endroit de l'*Apocalypse* où cette voix du ciel est entendue: c'est à point nommé quand l'ange s'écrie:« Elle est « tombée, elle est tombée, la grande Babylone. « Sortez-en, mon peuple, pour n'avoir point de « part à ses péchés, et n'être point enveloppé « dans son supplice, parce que ses péchés sont « montés jusqu'au ciel [6].» Voilà donc précisément le temps de la chute de Babylone qui concourt avec le temps du commandement d'en sortir. Ainsi, dans ce moment fatal, le peuple de Dieu est encore dans son enceinte, encore renfermé dans sa profession externe. Je demande premièrement que veut dire ici le

[1] *Apoc.*, XVIII, 5 — [2] *Ibid.*, XIII, 5 — [3] Sup., n. 28, 29.

[1] *Acc.*, part. II, c. 2, p. 40 et [illegible] — [2] *Proj.* [illegible] part. I, ch. 1, p. 4 et seq., 15, 16, 22, etc.; [illegible] etc. — [3] *Ibid.*, part. I, ch. 7, p. 121. — [4] *Synt.*, p. 145; *Vac.*, XV, [illegible] IV. — [5] *Apoc.*, XVIII, 4. — [6] *Ibid.*, 2, seqq.

peuple de Dieu, si ce n'est le gros de ce peuple ? Que si le gros du peuple de Dieu est encore dans la profession externe de Babylone dans le temps de sa chute, les vaudois, et les albigeois, et les wiclefites, et les taborites et les luthériens, et les calvinistes, qui en étaient déjà sortis un si long temps avant celui où l'on met sa chute, qu'étaient ils donc autre chose sinon le peuple réprouvé? Et si l'on nous dit que le précepte d'en sortir, quoique prononcé au temps de la chute, s'étend à tous les siècles précédents, en sorte que le peuple de Dieu dût déjà en être sorti, pourquoi cette voix du ciel pour l'y obliger? Dira-t-on que la plus grande partie du peuple de Dieu en était sortie, et qu'une petite y demeurait encore? Mais la voix parle en général à tout le peuple de Dieu, et la raison en est évidente: car cette voix de l'*Apocalypse* n'est qu' une répétition de celle que tous les prophètes avaient adressée aux Juifs, afin qu'ils sortissent tous de Babylone et de son empire où ils étaient captifs. Ainsi cette parole, *mon peuple,* enferme manifestement toute la société du peuple fidèle. Qu'on me montre enfin dans l'Ecriture que cette parole ainsi prononcée généralement, ne signifie qu'une partie, et encore la plus petite, du peuple de Dieu.

Mais je demande, secondement, comment, en tous cas, cette petite parcelle du peuple de Dieu pouvait être encore renfermée dans la *profession externe* de Babylone au temps de sa chute? Est-ce qu'elle n'était pas encore assez corrompue, assez idolâtre, assez tyrannique, en un mot assez Babylone jusqu'à ce temps? Qu'est-ce donc qui lui attirait ces grandes plaies, et une vengeance si terrible?

Je demanderais, en troisième lieu, si ce peuple de Dieu pouvait demeurer dans la *profession externe* de l'idolâtrie, n'était que nous avons déjà vu que l'idolâtrie de saint Léon, et celle de l'Eglise de son temps, n'obligeait pas à en quitter la communion. Mais enfin, si l'idolâtrie n'y oblige pas, à quel terme fixeronsnous la date de l'obligation? On ne sait plus où l'on va : voici un précepte d'un genre tout nouveau, qui n'oblige en aucun cas, et dont on ne connaît pas le sujet.

XLII. Peut-être que ceux qui verront les absurdités manifestes de la nouvelle interprétation, à la fin abandonneront à la risée de tout l'univers Joseph Mède et son défenseur, et soutiendront que le Pape n'en est pas moins l'Antechrist, encore que ces téméraires aient donné une fausse date à la naissance de son antichristianisme. Mais visiblement cela ne se peut; car enfin on ne tient plus rien si on abandonne l'époque du démembrement de l'empire romain. Pour peu qu'on change cette date, le Pape n'est plus l'Antechrist, Rome n'est plus Babylone, l'homme de péché ne vient plus au moment de la ruine de l'empire, comme on veut que saint Paul l'ait prédit; la septième tête, le septième roi, le septième gouvernement, qui est celui de l'Antechrist, ne commence plus au temps des dix rois; en un mot, tout le sens qu'on veut donner aux prophéties de ces deux apôtres s'en va en fumée. Or ce démembrement ne peut tomber au plus tard que vers le temps de saint Léon, dans le pillage de Genséric. Et il est vrai qu'on pourrait trouver en 410, et quarante ans au-dessus, sous le Pape saint Innocent, une autre prise de Rome par Alaric, et le vrai commencement du démembrement de l'empire. Mais Joseph Mède et son disciple ont appréhendé cette date, à cause qu'à commencer par cet endroit-là, les douze cent soixante ans se trouveraient déjà écoulés, et le système des protestants démenti par l'événement. Si donc ils ont commencé trente ou quarante ans au-dessous, c'est pour prolonger d'autant la vie du système, et donner encore ce petit cours aux espérances dont on amuse les peuples. Avec ce misérable artifice, et tout l'esprit qu'ils ont usé si mal à propos dans de vaines conjectures tout est plein d'absurdités dans leurs ouvrages : l'Antechrist devient un saint; l'idolâtrie devient innocente : Babylone, la mère des prostitutions, devient en même temps la mère des enfants de Dieu, et le peuple de Dieu est dans son enceinte, c'est-à-dire comme on l'interprète dans sa communion, *dans sa profession externe;* on ne sait plus quand doit commencer ni où doit finir le précepte, *sortez de Babylone*, ni enfin ce qu'il signifie. Il est donc plus clair que le jour que le nouvel article de foi de l'antichristianisme du Pape, sans lequel le ministre enseigne qu'on ne peut pas être Chrétien, et où il met le fondement de la Réforme, non-seulement est destitué de toute autorité de l'Ecriture mais encore si rempli de contradictions et d'absurdités, qu'il n'y a plus aucun moyen de le soutenir. On voit que tous ces grands mots; Antechrist, idolâtrie, Babylone, blasphèmes , prostitutions, sont des termes employés par la Réforme à exciter la haine d'un peuple crédule, puisqu'on trouve sous ces noms affreux la vraie Eglise, et non-seulement la piété ordinaire, mais encore la piété la plus éminente et la sainteté même.

XLIII. Pour peu que des protestants considèrent les absurdités, ou, pour mieux dire, les impiétés de cette interprétation, ils demeu-

reront étonnés de s'être laissé surprendre à une illusion si grossière. Ils avaient devant les yeux un si grand objet, Rome tombée avec son empire du comble de la gloire, jusqu'à être la proie et le jouet des peuples qu'elle avait vaincus. La chute de Babylone, tant célébrée par les prophètes, n'a été ni plus grande, ni plus manifeste. Babylone n'avait pas tant tyrannisé les saints que Rome, ni n'était demeurée plus longtemps qu'elle attachée à ses faux dieux. Que diront ici les protestants, en voyant tous les caractères de la ruine de Rome marqués par saint Jean si évidemment accomplis ? diront-ils que saint Jean n'y a pas pensé, et que Dieu, qui lui a fait voir, comme on en convient, les impiétés et les cruautés de Rome païenne, qui a tant répandu de sang chrétien, ne lui en aura pas montré le juste supplice ? C'est démentir l'événement, le plus sûr interprète des prophéties ; c'est démentir tous les Pères, qui, dès l'origine du christianisme, ont cru lire dans l'*Apocalypse* la destinée de l'empire romain ; c'est démentir saint Jean, qui a donné à sa Babylone les caractères de Rome la païenne, comme ils étaient connus de son temps par tout le monde ; c'est se démentir eux-mêmes, puisqu'ils ont reconnu dans les dix rois du chapitre XVII la dissipation prochaine de l'ancien empire, dont on ne trouve la consommation que dans le chapitre XVIII, comme il a été démontré [1].

XLIV. Les protestants pourraient dire qu'ils ne veulent pas exclure du chapitre XVIII de l'Apocalypse la chute de Rome païenne, mais qu'il y a un double sens dans ce divin livre ; et qu'outre la chute de Rome sous Alaric, ou sous Genséric, saint Jean regardait encore celle qu'ils attendent.

Mais il ne leur est pas permis de nous alléguer ces deux chutes : car, ou ce serait par le texte même qu'ils prétendraient nous y forcer, ce qui n'est pas, puisque la chute de Rome païenne épuise suffisamment le sens littéral, ou ce serait par la tradition ; mais premièrement, ils la rejettent ; secondement, ils n'en ont aucune qui les favorise.

Il faut ici les faire souvenir que c'est la chute d'une Eglise qu'ils se sont obligés à nous faire voir dans le chapitre XVIII de l'*Apocalypse*, et encore de l'Eglise la plus éclatante de tout le monde, et dont la communion serait la plus étendue. Or c'est de quoi il n'y a aucune tradition, et pas même la moindre trace dans les Pères. Il y en a encore moins dans l'*Apocalypse*, comme nous l'avons démontré si clairement, qu'on ne peut plus y imaginer aucune réplique.

[1] Ci-dessus, n.21.

XLV. Ne laissons aux protestants aucune des prophéties qu'ils ont profanées, et sauvons encore de leurs mains celle de saint Paul [1]. Mais il faut, avant toutes choses, la remettre sous les yeux du lecteur, et la voici traduite de mot à mot, sur le grec en marquant aussi en particulier la version de Genève et celle du ministre Jurieu dans les mots qui sont importants.

1. Nous vous conjurons mes frères, par l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par notre réunion avec lui.

2. Que vous ne vous laissiez pas légèrement ébranler dans votre sentiment, et que vous ne vous troubliez pas en croyant, ou sur quelque prophétie, ou sur quelques discours, ou sur quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur soit près d'arriver.

3. Que personne ne vous séduise en aucune manière que ce soit ; car ce jour-là ne viendra point que la révolte (*Genève*, ou l'apostasie) ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître cet homme de péché, cet enfant de perdition.

4. L'ennemi (celui qui s'opposera *à Dieu*) s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir comme un dieu au temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.

5. Ne vous souvient-il pas que je vous ai dit ces choses lorsque j'étais parmi vous?

6. Vous savez bien l'empêchement (ce qui l'empêche de venir, ce qui le retient, *Gen.*), afin qu'il paraisse en son temps.

7. Car le mystère d'iniquité commence déjà (se forme dès à présent, *se met en train*, Gen.) : seulement que celui qui tient (tienne encore), (celui qui a ait encore), *ou*, celui qui obtient maintenant obtiendra encore), *Gen.* Celui qui occupe occupera, *Jur.*, jusqu'à ce qu'il soit détruit (aboli *Gen.*)

8. Et alors se découvrira le méchant, que le Seigneur perdra (déconfira, *Gen.*), (*détruira*, Jur.) par le souffle de sa bouche, et qu'il abolira par l'éclat de sa présence (par son éclatante présence), *ou*, par la gloire de son avénement (*au lieu de* gloire, *Gen.* clarté) ;

9. Ce méchant, dis-je, qui doit venir accompagné de la puissance de Satan avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs ;

10. Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent.

11. C'est pourquoi Dieu leur enverra une ef-

[1] II *Thess.*, II

ficace d'erreur, en sorte qu'ils croient au mensonge :

12. Afin que tous ceux qui n'ont pas cru la vérité, et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés.

XLVI. Telles sont les paroles de saint Paul, directement opposées au système des protestants touchant le Pape : la raison est que, selon leur propre interprétation, saint Paul fait paraître l'homme de péché, le méchant, l'ennemi de Dieu, et, en un mot l'Antechrist, dans deux conjonctures, l'une au temps « que celui qui tient sera « détruit [1], » l'autre aux approches du jour du Seigneur [2] ; et l'une et l'autre circonstance, selon leur propre explication, est incompatible avec ce qu'ils disent au Pape.

XLVII. La première, parce qu'ils entendent saint Paul du démembrement de l'empire romain sous Alaric, et dans toute l'étendue du ve siècle : or, il n'a paru dans tout ce temps ni prodiges, ni signes trompeurs, ni rien enfin d'extraordinaire dans la papauté, pas même en allégorie. Les miracles qui se faisaient au tombeau des saints martyrs ne tendaient qu'à glorifier le Dieu des martyrs, à confirmer l'Evangile, pour lequel ils étaient morts, à confondre un Julien l'Apostat et les infidèles endurcis, et à convertir les autres. Ceux qui les ont rapportés, c'est-à-dire tous les saints Pères et tous les historiens, n'ont pas été des trompeurs, mais des saints, et la lumière de leur siècle. Les Papes n'y ont pas eu plus de part que tout le reste des évêques en Orient et en Occident, et par tout le monde. On n'a jamais produit aucun passage, pour faire voir que les Papes aient rien fait de particulier sur cela ; et on ne songe pas seulement à en produire. On n'a plus osé imaginer que les Papes, qui furent alors, ni plusieurs siècles après, aient songé à s'élever au-dessus de Dieu, ni à se faire rendre les honneurs divins dans son temple : on n'a, dis-je, osé imaginer que saint Léon, ni saint Simplice, ni saint Gélase, ni saint Hormisdas, ni saint Grégoire, ni les autres, aient rien fait d'approchant, pas même, je le répète, en allégorie ; car on demeure d'accord, même dans la réformation prétendue, que ces Papes étaient de grands saints, ou tout au moins des gens de bien : on se moque donc, lorsqu'on ose dire que l'homme de péché parut alors.

XLVIII. On ne se tire pas mieux de l'autre conjoncture, où saint Paul fait naître l'homme de péché, c'est-à-dire dans les approches *du jour du Seigneur* et de sa présence éclatante : car l'homme de péché des protestants ne devait point du tout venir dans ces approches, ni vers le temps de ce grand éclat de la présence de Jésus-Christ ; puisque l'empire de ce méchant devait durer dans une longue succession de Papes, et plus de douze cents ans, comme on a vu : donc l'homme de péché de saint Paul n'est pas celui des protestants.

Mais voici encore un autre inconvénient : c'est que la chute de l'empire romain, qui est arrivée au ve siècle, ou en quelque autre endroit qu'on la voudra mettre, n'a rien de commun avec le jour du Seigneur, puisque nous avons vu la première chose, c'est-à-dire la chute de l'empire, très-parfaitement accomplie, et que treize cents ans après nous ne voyons encore rien de plus avancé pour l'accomplissement de l'autre.

XLIX. Mais que veut dire ce mot de saint Paul [1] : « Que celui qui tient tienne encore, jus- « qu'à ce qu'il soit détruit ? » Tout ce qu'il plaira aux protestants ; et, en quelque sorte qu'ils l'entendent, il n'y a rien pour eux dans ce passage.

Ils savent bien que saint Augustin approuve l'interprétation où, par *celui qui tient*, on entend celui qui tient la foi, qui est solidement établi dessus [2] ; et il veut, selon ce sens, que saint Paul l'exhorte à persévérer malgré les illusions de l'Antechrist. Il n'y a point là de mystère, ni aucune sorte d'ambiguïté : *Que celui qui tient tienne* ; *que celui qui a* la foi, dit saint Paul, *la conserve ;* c'est la même chose qu'il dit ailleurs, que « celui qui croit être ferme « prenne garde de ne tomber pas [3], » avertissement très-nécessaire dans la grande tentation de l'Antechrist, tant que dureront ses illusions, et jusqu'à ce qu'il soit détruit par la présence éclatante du Fils de Dieu. Et dans le même chapitre dont il s'agit, saint Paul dit encore à ceux de Thessalonique : « Tenez ferme, et con- « servez les traditions que vous avez apprises « de nous, soit de vive voix, soit par écrit [4], » où les mots dont se sert l'Apôtre, στήκετε, κρατεῖτε : *tenez ferme, conservez, gardez,* ne sont pas moins forts que celui du ℣ 7 ἐπέχων, *celui qui tient.* Toutes les Epîtres de saint Paul sont pleines de ces préceptes : Tenez ferme, où le mot grec κατέχετε est fort voisin, et à peu près de même force, comme de même origine que celui dont nous parlons ; de sorte qu'il n'y a rien de plus naturel que l'interprétation de saint Augustin. Elle n'accommode pas les protestants ; en voici une autre d'un grand auteur qui ne leur conviendra pas davantage.

[1] II *Thess.*, II, 7, 8. — [2] *Ibid.*, 2, 8.

[1] II *Thess.*, II, 7. — [2] *De civ.*, XX, 19; *Epist.* 199, *ad Hesich.* — [3] I *Cor.*, X, 12. — [4] II *Thess.*, II, 14.

C'est le docte Théodoret, un des plus judicieux interprètes de l'Ecriture et de saint Paul. Dans ces mots du ỳ 6 : Vous savez ce qui arrête ou « ce qui retient, » il n'a pas entendu avec beaucoup d'autres Pères l'empire romain, mais « l'im- « muable décret de Dieu, qui arrêtait l'Antechrist « parce qu'il voulait qu'il ne parût qu'à la fin du « monde, et après que l'Evangile aurait rempli « toute la terre. » Il suit sa pensée au ỳ 7, et il veut « que celui qui tient *s'entende* de l'idolâtrie « qui devait toujours durer dans le monde jus- « qu'à la venue de l'Antechrist : » d'où il conclut qu'il ne paraîtra « qu'après que l'idolâtrie « serait tout à fait détruite, et l'Evangile annoncé « par tout l'univers. »

Je ne vois rien qui combatte cette exposition, et j'en pourrais rapporter beaucoup d'autres aussi peu conformes au dessein des protestants ; mais venons à celles qu'ils y croient favorables.

Selon eux, celui qui tient, *celui qui obtient*, selon Genève; *celui qui occupe*, selon M. Jurieu, c'est l'empire romain qui tenait tout l'univers en sa puissance. C'est l'interprétation de plusieurs Pères ; mais si on la nie aux protestants, comment la prouveront-ils ? Par les Pères et la tradition? ce serait contre leurs principes ; et puis les Pères varient, et la tradition n'est pas uniforme. Quoi donc, par le texte même ?il n'y a rien de clair pour l'empire romain. Que si l'on dit avec quelques Pères, qu'en cela même que saint Paul affecte un langage mystérieux, il montre qu'il entendait quelque chose qu'il y eût eu du péril à expliquer clairement, comme eût été la prédiction de la chute de l'empire, dont on aurait pu faire un crime aux Chrétiens et à l'Apôtre, cette réponse ne satisfait pas ; car premièrement, nous pouvons répondre qu'il n'y a rien là d'ambigu, ni rien de mystérieux, selon l'interprétation qu'on vient de voir de saint Augustin ; secondement qu'il peut y avoir beaucoup d'autres choses que saint Paul aura voulu envelopper dans un discours mystérieux, particulièrement dans l'avenir, où il transporte en esprit ses lecteurs.

En accordant néanmoins qu'il s'agit ici de l'empire romain, plusieurs catholiques ont pense qu'encore que cet empire ait été détruit en un certain sens, lorsqu'il le fut en Occident, où était sa source, et dans Rome même, il a subsisté en quelque manière dans les empereurs d'Orient, et ensuite dans Charlemagne et dans les empereurs français et allemands qui durent encore.

Ce sens est indifférent pour l'*Apocalypse*. La chute de Rome punie pour ses persécutions et pour son attachement à l'idolâtrie, avec la dissipation de son empire dans sa source, est un assez digne objet de la prophétie de saint Jean; et rien n'empêche que tant de siècles après cette chute on ne reconnaisse encore ce faible renouvellement de l'empire romain, qui depuis un si long temps n'a plus rien à Rome. Que si l'on veut soutenir que jusqu'à la fin du monde ce nouvel empire exempt des vicissitudes humaines, sans jamais pouvoir périr qu'à la venue de l'Antechrist, et que ce soit là le sens de saint Paul, ce serait en même temps manifestement la ruine des protestants, puisque cet empire subsiste encore.

Aussi s'y opposent-ils de toute leur force [1]; ils ne trouvent aucune apparence que saint Paul, par *celui qui tient*, parole si forte pour désigner un empire sous qui tout l'univers tremble, entende le nouvel empire : ils veulent qu'il entende l'empire romain, dont nous avons vu la chute ; mais c'est ce que je détruis par cette preuve démonstrative; car voici leur raisonnement: *Celui qui tient*, selon saint Paul, c'est Rome qui tenait alors tout l'univers sous sa puissance; lorsque cette puissance sera détruite, l'Antechrist, selon cet Apôtre, paraîtra. Or il est détruit, poursuivent-ils, cet empire de l'ancienne Rome, sous qui l'univers avait ployé : l'homme de péché est donc venu. Voilà leur raisonnement dans toute sa force. Mais poussons un peu plus loin la conséquence, pour découvrir clairement la fausseté du principe. Le même saint Paul, qui nous donne la chute de *celui qui tient* pour signe prochain de l'Antechrist, nous la donne aussi pour signe prochain du jour du Seigneur ; car écoutons ses paroles, et prenons la suite de son discours : « Ne vous laissez point troubler, dit-il, par ceux « qui vous ont écrit, sous mon nom, que le « jour du Seigneur allait venir [2]. » Pour les empêcher d'être troublés de la crainte d'une si soudaine arrivée de ce grand jour, il leur raconte un grand événement dont il devait être précédé, qui était la découverte de *ce méchant* que Jésus-Christ devait détruire. Vous savez, dit-il, ce qui *l'empêche, ce qui le retarde*, afin qu'il paraisse en son temps, « car le mystère « d'iniquité commence déjà; seulement, que ce- « lui qui tient tienne encore jusqu'à ce qu'il « soit détruit ;et alors sera découvert le méchant, « que le Seigneur détruira par le souffle de sa « bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa pré- « sence. » Voilà les mots de saint Paul, ỳ 6, 7, 8, et on en voit le rapport avec *le jour du Seigneur* du ỳ 2. On voit donc plus clair que le jour qu'il fait marcher ensemble ces deux choses, la découverte du méchant qui s'élèvera au-dessus de

[1] *Jur., Accomp.*, p. 82. — [2] II *Thess.*, II, 2.

Dieu, et sa soudaine destruction au jour du Seigneur, par l'éclatante apparition de sa gloire : or, est-il que ce grand jour et l'éclatante apparition de la gloire de Jésus-Christ n'est pas venue ; par conséquent l'homme de péché, qui en devait être un si prochain avant-coureur, ne l'est non plus; et on ne peut croire que saint Paul, par *celui qui tient*, entende l'empire romain, dont nous avons vu la chute.

L. Mais que veulent donc dire les Pères, lorsqu'ils entendent ces mots : « celui qui tient, » de l'empire qui tenait alors l'univers en sa puissance ? Il est aisé de répondre ; en premier lieu, ce n'est pas le sentiment de tous les Pères, comme on le peut voir, sans aller plus loin, et d'une manière à n'en point douter, dans les passages de saint Augustin et de Théodoret qu'on vient de produire : il faut donc soigneusement distingner les conjectures particulieres des Pères d'avec leur consentement unanime ; mais secondement, les mêmes Pères qui entendent l'empire romain par « celui qui tient, » entendent aussi, par le « jour du Seigneur « et par « l'éclatante apparition de Jésus-Christ, » le jour du jugement universel, dont ce méchant devait être le prochain avant-coureur ; tellement que s'ils joignent la chute de ce grand empire avec la venue de l'Antechrist, ils joignent aussi la venue de l'Antechrist avec le jugement dernier et la fin de l'univers ; en un mot, ils présumaient que l'empire romain sur toute la terre ne finirait qu'avec le monde . ce qu'ils ont bien pu conjecturer avant que les choses ne fussent arrivées ; mais ce qu'on ne peut dire sans folie, maintenant que l'expérience nous a fait voir le contraire.

LI. Il y a encore un autre endroit où l'interprétation protestante ne s'accorde en aucune sorte avec celle des Pères : c'est que tous, unanimement et sans exception d'un seul, ils ont cru que l'Antechrist, dont saint Paul parle en ce lieu, serait un seul homme [1]. Car ils ont bien vu avec saint Jean qu'il y aurait plusieurs antechrists, parce que le dernier, comme on l'appelait, qu'ils attendaient à la fin des siècles, aurait plusieurs avant-coureurs; mais pour lui, tous l'ont pris pour un seul homme, et ils étaient naturellement conduits à ce sens par ces expressions de l'Apôtre [2] : « L'homme de péché, le fils de perdition, « l'ennemi, le méchant, celui qui viendra avec « tous les signes trompeurs, celui que Jésus-Christ « détruira, » tous caractères individuels qui désignent un homme particulier, comme nous l'avons observé ailleurs [3].

[1] *Aug.*, *De Civ.*, xx, 29 sup. — [2] II *Thess.*, ii, 3, 4, 8, 9. — *Hist. des Var.*, xii, tom. iv.

On objecte que le Saint-Esprit nous représente souvent comme un seul homme tout un corps et tout un état : témoin le faux prophète de l'*Apocalypse*, que nous-même nous avons pris pour une société de philosophes magiciens, encore que par trois fois il soit appelé en singulier et avec l'article « le faux prophète, » comme l'Antechrist est appelé « le méchant, « l'impie [1]. »

C'est la méthode perpétuelle des protestants : aussitôt qu'ils ont trouvé dans l'Ecriture une figure, ils l'outrent sans aucune mesure, en sorte qu'on ne sait plus par où distinguer ce qui se dit proprement. Que si les Juifs, ou les libertins qui ne reçoivent pas l'Evangile, voulaient dire que les passages des anciens prophètes où il est parlé du Messie désignent aussi un certain corps et un certain état, et non pas un homme particulier, n'y aurait-il point de règle pour les confondre ? Et s'il doit y avoir un Christ, un homme particulier qui soit le Christ par excellence, dévancé par plusieurs christs en figure, pourquoi ne voudra-t-on pas qu'il y ait un Antechrist éminent, un homme particulier qui paraisse à la fin des siècles, que d'autres antechrists inférieurs en impiété et en malice, un Nabuchodonosor, un Antiochus, un Néron, un Simon le magicien, ou d'autres pareils imposteurs, aient précédé ?

La règle que nous donnons pour entendre les figures de l'Ecriture est de consulter l'Ecriture même. Par exemple, si nous disons que le faux prophète désigné dans l'*Apocalypse* comme un homme particulier peut être pris pour un corps entier et une société, c'est que dès le commencement il est appelé une bête : « Et je vis, » dit saint Jean [2], « une autre bête ; » terme consacré dans ce livre pour signifier un corps de société, un grand empire, une ville dominante, ou quelque autre chose semblable, comme il est formellement expliqué par saint Jean même [3]; et cette idée venait de plus haut, c'est-à-dire de Daniel, où les quatre bêtes représentent quatre royaumes, comme il est distinctement expliqué par ces paroles précises : « Ces quatre bêtes « sont quatre royaumes qui s'élèveront de la « terre [4]. »

Il faudrait donc nous montrer que saint Paul nous eût parlé en quelque endroit de ce méchant autrement que comme d'un homme particulier, et qu'on ait jamais entassé tant de caractères individuels pour signifier une suite d'hommes. Et si l'on dit que ce méchant est le même que le faux prophète de saint Jean, visi-

[1] *Apoc.*, xvi, 13 ; xix, 20 ; xx, 10. — [2] *Apoc.*, xvi, 13 ; xix, 20 ; xiii, 11. — [3] *Ibid.*, xviii, 9, 18. — [4] *Dan.*, vii, 17.

blement cela ne se peut, puisque, outre les autres raisons par lesquelles nous nous réservons de le démontrer dans la suite, il suffit de dire à présent qu'au lieu que le méchant de saint Paul se porte pour Dieu, et s'élève au-dessus de tous les dieux, le faux prophète de saint Jean [1], qui est la seconde bête, ni ne se donne pour un Dieu, ni ne se fait adorer, mais qu'il fait adorer la première bête.

LII. C'est donc pour cette raison que tous les Pères unanimement, et sans en excepter un seul, dès l'origine du christianisme, ont reconnu naturellement le méchant, l'impie, l'homme de péché, et l'enfant de perdition de saint Paul, et en un mot l'Antechrist, pour un homme particulier qui devait venir à la fin du monde, pour faire la dernière épreuve des élus de Dieu, et l'exemple le plus éclatant de sa vengeance avant le jugement prochain.

Les protestants nous répondent qu'aussi ne suivent-ils pas le plan des Pères ; qu'il est bien vrai qu'avec eux ils prennent le méchant de saint Paul pour l'Antechrist, et le font venir encore avec eux à la chute de l'empire romain, mais qu'ils ne les suivent pas en ce qu'ils joignent toutes ces choses au dernier jour, et encore moins en ce qu'ils font de l'Antechrist un particulier. Voilà ce qu'ils nous répondent : d'où je conclus, premièrement, qu'il ne faut donc plus, comme ils font, et comme fait encore en dernier lieu M. Jurieu [2], s'autoriser des anciens, pour tout à coup les abandonner aux endroits les plus essentiels ; et, secondement, je leur demande ce que c'est donc, selon eux, que le jour du Seigneur et l'éclatante apparition de Jésus-Christ.

Du Moulin, très-embarrassé de cette difficulté, et d'une si prompte exécution de son Antechrist, qui devait durer de douze à treize cents ans, paraphrase d'une étrange sorte ce verset de saint Paul : « Et lors le méchant sera révélé, le-« quel le Seigneur Jésus déconfira par l'esprit « de sa bouche, et abolira par la clarté de son « avénement. » Voilà le texte de saint Paul, selon la version de Genève, et en voici la paraphrase selon le ministre [3] : « Et quand cet em-« pire romain sera détruit, alors sera pleine-« ment manifesté ce pontife, et le siége papal « sera exalté par la ruine de l'empire ; lequel « pontife Dieu abattra *et affaiblira*, mais ne *le* « *détruira* point totalement qu'au dernier jour « du jugement, lorsque Jésus-Christ viendra en « sa gloire. » Ce que voulant expliquer plus amplement, il nous représente l'empire papal ébranlé par la prédication de Luther [1] ; et quand à la « pleine abolition, » il la réserve au jour du jugement, dans cinq ou six cents ans, s'il plaît à Dieu.

On voit bien ce qui le contraint à parler ainsi : c'est qu'enfin il n'a osé dire que Luther ait abattu et détruit ce prétendu Antechrist de la réforme, comme il s'en était vanté : c'est pourquoi il a fallu distinguer deux temps, l'un où l'Antechrist serait affaibli, et l'autre où il serait détruit tout à fait. Mais ce n'est pas ainsi que saint Paul procède : il n'y a dans le texte aucun vestige de cette distinction, c'est-à-dire que l ministre a vu le mal, et n'y a point trouvé de remède qu'en falsifiant le texte de saint Paul.

Pour colorer une si indigne falsification, il a voulu s'imaginer que le mot grec qu'on a traduit à Genève par le vieux mot *déconfira*, et celui qu'on y traduit par *abolira*, sont d'une vertu bien différente : ἀναλώσει (*analôsei*) selon lui, ne signifie pas tuer, comme l'a tarduit la Vulgate, mais « une déconfiture par certain pro-« grès, comme qui dirait user, dissiper, con-« sumer. » Que veut dire ce faux savant avec son grec jeté en l'air pour éblouir le monde? Et qui jamais a conçu qu'*analôsei*, où il traduit *déconfira*, soit plus faible que καταργήσει (*catargêsei*), où il a traduit *abolira?* Quel enfant, qui ait ouï parler de la ruine de Troie, ne sait pas qu'elle s'appelle ἅλωσίς (*alôsis*), de la racine ἁλίσχω (*alisco*), qui a la même vertu, et que ce terme ἁλωσίς signifie *excidium*, la destruction, la ruine, la perte totale, comme l'ἀναλώσει (*analôsei*), de saint Paul signifie détruira, perdra, abolira tout à fait? Que si c'est là ce qu'a fait Luther, que fera de plus Jésus-Christ quand il viendra dans sa gloire? Mais qu'y a-t-il qui tombe plus vite que ce qu'on abat par un souffle? et qui ne voit plus clair que le jour que ces deux expressions de saint Paul : Jésus-Christ « perdra le « méchant par son souffle, » et « le détruira « par la gloire de son avénement, » ne signifient que la même chose répétée deux fois, selon le génie de l'hébreu?

Saint Chrysostome, qui assurément savait le grec, voulant expliquer la force du mot ἀνάλίσχειν (*analiskein*), dont se sert saint Paul, et tout ensemble faire voir combien promptement l'Antechrist serait défait par l'éclatante apparition de Jésus-Christ, « ce sera, » dit-il [2], « comme un « feu qui, tombant seulement sur de petits ani-« maux, avant même de les toucher, et quoi-« qu'ils soient encore éloignés, les rend immo-« biles de frayeur, et les consume (*analiskei*) ; « ainsi Jésus-Christ, par son seul commande-

[1] *Apoc.*, XIII, 12. — [2] *Préj.*; *Accomp.*; lett. 12. — [3] *Acc. des proph.*, p. 78.

[1] *Acc. des proph.*, 14, p. 152. — [2] *In II ad Thess.*, c. II, hom. 4, n. 1.

« ment et par sa seule présence, consumera « l'Antechrist (*analôsei*) ; c'est assez qu'il pa- « raisse, et tout cela périt aussitôt. »

Le cardinal Bellarmin s'était servi très à propos de ces paroles de saint Chrysostome, trop pressantes pour Du Moulin, quoiqu'alors faiblement traduites. Ce ministre les affaiblit encore davantage [1] : au lieu de cette frayeur qui rend les animaux immobiles, il veut que le feu, contre sa nature, ne fasse que les assoupir ; au lieu de cette prompte action du plus vif et du plus vorace des éléments, il lui donne une lenteur qu'il n'eut jamais ; et non content de changer le sens de saint Chrysostome, il voudrait encore changer la nature même, pour faire vivre son Antechrist plus que saint Paul ne le permet.

Le même Du Moulin blâme la Vulgate [2], qui traduit l'*analôsei* de saint Paul par le latin *interficiet*. Mais saint Jérôme traduit partout ainsi [3] ; il dit partout : le méchant que le Seigneur « tuera, fera mourir (*interficiet*) par le souffle de « sa bouche, et détruira par l'éclat de son avé- « nement. » Et voici comme il l'explique [4] : « Le « Seigneur, » dit-il, « le fera mourir *interfi-* « *ciet*) par le souffle de sa bouche, c'est-à-dire « par sa divine puissance et par un commande- « ment absolu, puisqu'à lui, commander c'est « faire : ainsi ce ne sera ni par une armée ni « par la force des soldats, ni par le secours des « anges, que l'Antechrist sera tué ; et de même « que les ténèbres sont dissipées par le seul avé- « nement du soleil, ainsi Jésus-Christ détruira « l'Antechrist par le seul éclat de son avéne- « ment. »

Voilà l'idée que met naturellement dans les esprits le passage de saint Paul : ce n'est pas un Antechrist qu'on fasse périr d'une mort lente, et qu'on consume, pour ainsi dire, à petit feu ; on n'en fait point à deux fois, si on me permet de parler ainsi, et il périt tout d'un coup devant Jésus-Christ, qui vient en sa majesté juger les vivants et les morts.

Le ministre Jurieu l'a pris autrement que Du Moulin [5], et par « la clarté de l'avénement de « Jésus-Christ, *il entend*, non pas le dernier avé- « nement du Seigneur, *mais* celui par lequel il « viendra, longtemps avant la fin du monde, « abattre le paganisme, le mahométisme, le pat- « pisme, etc. Nous ne connaissions jusqu'ici que deux avénements de Jésus Christ : l'un avec mortalité, qui est accompli ; l'autre en gloire qui est celui qui nous attendons ; mais le ministre en met trois. Les Thessaloniciens ne craignaient qu'un seul jour du Seigneur, dont saint Paul leur avait déjà parlé dans sa première Epître [1], et c'était le jour du jugement, capable de faire trembler les plus justes. C'est ce jour dont la prochaine arrivée, que quelques-uns leur annonçaient, les avait troublés : il n'y avait donc à attendre qu'un jour du Seigneur. Le ministre leur en montre deux ; mais encore lequel des deux craignaient ils? celui où Jésus-Christ devait apparaître pour confondre l'Antechrist avec le paganisme, le mahométisme, le papisme ? Qu'y avait-il à craindre pour eux dans ce jour ? et devaient ils être païens, mahométans ou papistes ? Dans quel abîme se jette le ministre ! Il faut être bien poussé à bout lorsqu'on fait de telles violences au langage de l'Ecriture ; mais avec tout cela on ne gagne rien, et la difficulté demeure toujours. Car enfin, quoi qu'on veuille faire « du jour du Seigneur et de la présence « éclatante de Jésus-Christ, » il est toujours très-constant que saint Paul l'attache à la chute de *Celui qui tient* : « Alors, dit-il, se découvrira le « méchant, que Jésus-Christ détruira par l'éclat « de sa présence. » Et tout cela devait paraître aussitôt après la chute de *celui qui tient*, verset 7, puisqu'il n'y avait que celui *qui retenait*, verset 6. Que ce soit donc tout ce qu'on voudra, ou l'entier renversement du monde dans le jugement dernier, ou dans quelque autre apparition de Notre-Seigneur, la destruction de l'Antechrist ; *si celui qui tient*, c'est l'empire dont Alaric, ou quelque autre qu'on voudra, a commencé la dissipation, et que pour cette raison l'homme de péché ait dû paraître vers ce temps-là, on en doit avoir vu vers ce même temps, non-seulement les attentats et les prodiges, mais encore la destruction éclatante, la prédiction de saint Paul nous menant si rapidement de l'un à l'autre, et ne laissant entre deux aucun intervalle.

Mais ce rapide accomplissement de la prédiction de saint Paul qu'il explique avec des paroles si vives, n'a rien qui convienne à l'Antechrist des protestants ; car il leur faut douze cents ans pour en composer la fable. L'Antechrist qu'ils nous proposent est un Antechrist dont on ne voit trois cents ans durant ni les impiétés ni les prodiges. C'est un saint durant quatre siècles, plus ou moins ; et après qu'il a commencé à se déclarer, il faut encore huit ou neuf cents ans pour le détruire ; encore ne sait-on pas si on en viendra tout à fait à bout devant ce temps ; et on croit qu'on sera contraint de lui laisser une vie bienheureuse durant quelques siècles. Tout cela, qu'est-ce autre

[1] *Thess.*, v. 2.

[1] *Traité de l'Antéchrist*, n. 63. — [2] *Ibid.* — Epist. 11 *ad Asser. ch.* — [3] Epist. 11, *ad Asser. ch.* — [4] *Prop. hyp.*, part. 1, ch. 4, p. 87; *Acc. des prophét.*, part. 3, ch. 23.

chose que de changer les vives idées et les éclairs de saint Paul en la froide allégorie d'une histoire aussi languissante qu'elle est d'ailleurs mal appuyée?

LIII. Mais après tout, qui a dit à nos réformés que ces grands mots de saint Paul [1] : « L'impie qui s'élèvera au-dessus de tout ce « qu'on appelle Dieu, qui se montrera dans le « temple de Dieu comme étant Dieu lui-même, » et le reste; qui leur a dit, encore un coup, que toutes ces choses soient des caractères allégoriques? Est-ce qu'il n'est pas possible qu'elles arrivent à la lettre? mais nous avons cent exemples de rois orgueilleux qui se sont fait rendre les honneurs divins ; et sans rappeler les Nabuchodonosor et les autres rois impies que l'on connaît, on sait que Caligula se voulait faire adorer jusque dans le temple de Jérusalem; que Néron ne fut pas moins emporté, ni moins impie; que les Césars avaient des temples, et qu'ils furent les plus respectés de tous les dieux. Ces choses étaient communes dans le monde au temps que saint Paul écrivait, et il parlait aux fidèles selon les idées qui étaient connues. Pourquoi veut-on y substituer des allégories, ou plutôt des calomnies manifestes de la papauté? Quand je fais ces objections à M. Jurien [2], il me reproche sérieusement que je n'ai pas voulu voir les endroits qu'il a rapportés, où le Pape est appelé Dieu [3]. Quoi ! il voulait qu'on allât répondre à toutes les thèses et à toutes les épîtres dédicatoires, et à tous les mauvais compliments que lui et ses confrères ont ramassés, à cause qu'ils les débitent avec un air aussi sérieux que si c'étaient autant de dogmes de l'Eglise catholique? Mais je vais donner beau jeu à ses vains reproches. Oui, je lui avoue que le Pape est un de ces dieux dont a parlé le Psalmiste, « qui meurent comme les « hommes [4], » mais qui néanmoins sont appelés dieux, parce qu'ils exercent sur la terre une autorité qui vient de Dieu, et qu'ils en représentent la puissance jusqu'au point que Dieu a voulu. Qui blâme cette façon de parler n'a qu'à s'en prendre au Saint-Esprit, qui l'a dictée à David, et à Jésus-Christ, qui l'a approuvée [5]. Si les flatteurs en abusent , qu'ils aillent en perdition avec leurs lâches et profanes discours; mais peut-on dire sérieusement que le Pape se fasse Dieu en un mauvais sens, pendant qu'il se reconnaît, non-seulement homme, mais encore pécheur, et que, comme les autres fidèles, il confesse ses péchés aux pieds d'un prêtre? mais il se dit *vice-Dieu*, c'est-à-dire lieutenant de Dieu : il n'est donc pas Dieu. Les rois sont à leur manière vicaires de Dieu. Le Pape l'est d'une autre sorte, et d'une façon plus particulière, comme établi spécialement par Jésus-Christ le pasteur de tout son troupeau. Se moque-t-on d'appeler cela un Dieu? Mais, dit M. Jurieu [1], « le Pape se met au-dessus des rois, qui sont des dieux. » Qu'un homme ne rougisse pas d'objecter gravement de telles choses, et qu'on ne puisse les écouter sérieusement, c'en serait assez pour se détromper à jamais de tels docteurs. Que veut-on dire : le Pape se met au-dessus des rois? Sans doute, en un certain sens, et comme pasteur : qui le peut nier, puisque les rois chrétiens font gloire d'être compris au nombre de ceux dont saint Paul a dit : « Obéissez à vos prélats? » Si c'est là se faire Dieu, qu'on songe du moins que ceux dont le psaume a dit : « Vous êtes des dieux; « *et*, Dieu s'est assis dans l'assemblée des « dieux [2], » ce sont tous les juges : et parce qu'il y a des juges au-dessus des juges, « des « grands au-dessus des grands, et que le roi « commande à tous, » comme dit le Sage [3], le roi sera un antechrist, et tout l'ordre du monde un antichristianisme? les fanatiques le diront peut-être [4]. Mais le Pape se dit infaillible. Si l'on demandait au ministre quel Pape l'a dit, où en est la décrétale, et quel acte a jamais fait l'Eglise romaine pour établir ce dogme, il demeurerait muet; car je le maintiens qu'il n'y en a point. Mais enfin, peut-on dire sérieusement que de croire ou d'espérer, avec quelques-uns, que Dieu ne permettra pas qu'un Pape décide en faveur de l'erreur, ce soit en faire un dieu, et non pas un homme assisté de Dieu afin que la vérité soit toujours prêchée dans l'Eglise par celui qui en doit être la bouche? Cessons de perdre le temps à résoudre des objections qu'on ne peut faire sérieusement. Que saint Paul ait eu en vue des choses si froides, quand il a écrit son Epître aux fidèles de Thessalonique, et qu'il ait voulu leur donner de si graves précautions contre des chimères de cette nature, c'est dégrader un si grand apôtre que de le penser. Non, non, se faire passer pour Dieu, et s'élever au-dessus de Dieu, ce ne sera pas seulement l'impertinente exagération de quelque flatteur, ou quelque cérémonie mal interprétée, ou quelque prétention excessive, mais ce sera dans le litteral se donner réellement pour Dieu, et se faire bâtir des temples, comme ont fait tant de rois impies. De même, venir au monde avec « toute

[1] II *Thess.*, II, 4. — [2] *Var.*, liv. XII, tom. IV. — [3] Lett. 13. — *Psal.*, LXXXI, 6, 7. [5] *Joan.*, X, 34.

— [1] Lett. 13. — [2] *Psal.*, LXXX, 1, 6 — [3] *Eccl.*, X, 6, 8. — [4] Lett. 13.

« l'opération de Satan et toutes sortes de signes « et de prodiges trompeurs, jusqu'à faire des- « cendre le feu du ciel [1]; » et autre chose de cette nature, ce ne sera pas donner la confirmation, ou prononcer des anathèmes, ni dire, ce qui est certain, que Dieu fait des miracles par ses saints, et durant leur vie, et après leur mort. Ce sera comme les enchanteurs de Pharaon, imiter les miracles de Moïse ; ce sera, comme dit Jésus-Christ, « faire de si grands « prodiges, des signes si surprenants, que les « élus mêmes, s'il se peut, soient induits en « erreur [2], » en sorte que pour être parfaitement confondu, il ne faille rien de moins que l'apparition éclatante de Jésus-Christ dans sa gloire, et le grand jour du Seigneur. Quand les Papes entreprendront de tels prodiges, et qu'ils les entreprendront pour justifier qu'ils sont des dieux, et se faire dresser des autels, je reconnaîtrai l'ennemi dont parle saint Paul.

LIV. Que sera-ce donc, dira-t-on, que cet ennemi? Je réponds que, si c'est quelque chose qui soit venu il y a longtemps, comme le prétendent les protestants, c'est aussi quelque chose qui est détruit il y a longtemps, comme on a vu. C'est donc une manifeste absurdité de dire que ce soit le Pape. Que si l'on entend par cet ennemi quelqu'un qui soit déjà venu et détruit, soit que ce soit Néron, selon quelques-uns, ou Caligula, ou Simon le Magicien, selon quelques autres, comme Grotius et Hammond, il n'y a rien là contre nous; la peine sera de faire cadrer les événements avec les paroles de saint Paul et avec la date de son Epître, ce que j'avoue, quant à moi, que je n'ai pu faire. Que si, comme le veulent les anciens, et comme saint Augustin nous assure par deux fois [3] que tout le monde le croyait sans aucun doute; si, dis-je, ce méchant est quelqu'un qui ne soit pas encore venu, qui viendra à la fin des siècles, et qu'on nommera l'Antechrist, qui peut dire ce que ce sera sans être prophète? Saint Augustin avoue du moins qu'il n'y connaît rien, et propose tout ce qu'il peut imaginer, laissant tout absolument dans l'incertitude. Soit donc que ce soit quelqu'un qui, pour attirer les Juifs, rebâtisse le temple de Dieu dans Jérusalem, ou qui en bâtisse quelque autre au Dieu créateur, comme voulait faire Julien, où enfin il fasse rendre les honneurs divins, à l'exemple de tant de rois impies; soit que ce méchant choisisse quelque célèbre église des Chrétiens, pour s'y faire adorer comme un Dieu : soit que, selon une des interprétations de saint Augustin, ce soit un prince hérétique qui prétende que la société qui le suivra soit la vraie Eglise, et qui, par force ou par illusion, y entraîne un très-grand peuple, pour y paraître tout ce qu'il voudra à ses sectateurs : soit que ce soit un faux Christ et un faux Messie, mais plus grand trompeur, et plus rempli de Satan que tous les autres, qui, se disant le Fils de Dieu, comme Jésus-Christ, et se mettant au-dessus de lui avec des signes proportionnés à sa prétention, accomplira à la lettre tout ce que dit saint Paul; soit que ce soit quelque chose qu'il ne soit pas donné aux hommes de prévoir, toujours est-il bien constant que c'est chercher à se tromper, que de fonder un schisme sur cette énigme ; et que tout ce qu'on en peut dire de plus assuré, si c'est celui dont parle saint Paul, c'est qu'il ne durera pas longtemps, et que sa chute suivra de près son audace.

Cependant on peut encore tenir pour assuré que ce sera quelque faux réformateur des erreurs et des corruptions du genre humain, et que le fond de sa mission sera une fine hypocrisie, qui est proprement le mystère d'iniquité, dont saint Paul a dit qu'il commençait de son temps à se former. Mais si ce détestable mystère se formait au commencement par tant de sectes qui se cachaient jusque dans le sein de l'Eglise sous le nom et l'extérieur de la piété, il se consommera à la fin des siècles d'une manière bien plus trompeuse. La grande apostasie précédera, soit que ce soit la révolte contre quelque grand empire, soit que ce soit un grand schisme, peut-être encore plus étendu que celui de Luther et de Calvin, où des royaumes entiers se sont cantonnés avec une haine obstinée contre l'Eglise catholique. Et pour ces mots de saint Paul, *que celui qui tient tienne*, soit que ce soit une exhortation à ceux qui tiennent la vraie foi à la défendre contre les prestiges et les violences de l'Antechrist, ou, pour ne point répéter les autres interprétations, qu'il doive s'élever encore quelque grand empire, où saint Paul, à la manière des prophètes, nous ait voulu transporter en esprit, comme si la chose était présente : toujours est-il bien constant, par les preuves qu'on en a vues, que si c'était l'empire romain dominant sur tout l'univers, nous aurions déjà vu paraître, aussi bien que la chute de ce grand empire, non-seulement les blasphèmes, les faux miracles et la ruine de l'Antechrist, mais encore, dans celle de tout l'univers, le grand jour de Jésus-Christ.

LV. Au reste, les protestants se fondent beaucoup sur ce que la bête de l'*Apocalypse*, surtout la seconde, et le méchant de saint Paul,

[1] II *Thes.*, II, 9; *Apoc.*, XIII, 13. — [2] *Matth.*, XXIV, 24. — [3] *De Civit. Dei*, XX, 19, etc.

sont la même chose ; et il est vrai qu'il y a quelques caractères semblables, par exemple celui des faux miracles qu'on voit paraître dans la seconde bête de saint Jean, comme dans le méchant de saint Paul. Mais ce caractère équivoque leur est commun avec beaucoup d'autres, et nous avons remarqué entre eux deux différences essentielles : la première, que la bête de saint Jean ne se dit point Dieu, et ne se fait point adorer elle-même comme le méchant de saint Paul, mais au contraire, loin de s'élever avec ce méchant sur tout ce qu'on adore, elle fait adorer un autre : la seconde, que le méchant de saint Paul vient et périt dans les approches du jugement universel, en sorte que sa séduction sera la dernière de l'univers, comme celle que Jésus-Christ se réserve à détruire par son dernier avénement, au lieu qu'après le supplice des deux bêtes de saint Jean et les mille ans qui le doivent suivre [1], quel qu'en puisse être le mystère, il reste encore à l'Eglise une dernière persécution à essuyer, qui est celle de Gog et de Magog, plus dangereuse que toutes les autres, comme il a été remarqué, puisqu'elle sera l'effet du dernier déchaînement de Satan [2].

Il ne faut donc point comparer avec le second chapitre de la *IIe aux Thessaloniciens* tout ce qu'il y a dans l'*Apocalypse*, depuis le chapitre IV jusqu'au XX, comme si c'était la même chose ; il n' y a de rapport précis du passage de saint Paul avec l'*Apocalypse* que dans le chapitre XX et dans le feu tombé du ciel qui consume Gog et Magog, puisque ce feu n'étant autre chose que celui du dernier jugement, il a le rapport qu'on voit avec la dernière et éclatante apparition de Jésus-Christ, comme il a pareillement été dit ailleurs [3].

J'espère que les catholiques se rendront aisément à ces preuves ; et pour ce qui est des protestants, qu'ils se désabuseront de l'erreur grossière qui leur fait imaginer leur Antechrist dans plusieurs personnes et dans une suite de treize siècles, en sorte qu'après sa venue il nous fasse attendre si longtemps le jugement universel, contre tout ce qu'a dit saint Paul, et contre toute la tradition, qui l'a toujours entendu comme nous faisons, dès l'origine du christianisme.

LVI. On croira peut-être que ce qui oblige les ministres à forcer le sens de saint Paul sur le sujet de l'Antechrist qui doit venir et être détruit à la fin des siècles, c'est qu'ils tiennent pour bien assuré que cet Antechrist ne viendra jamais, et que tout ce qu'en ont dit les Pères est une fable ; mais il n'en est pas ainsi. Le ministre Jurieu trouve vraisemblable qu'il y aura sur la fin des siècles une *dernière persécution qui durera trois ans et demi* [1]. Quoi ! trois ans et demi à la lettre, sans que ce soit à ce coup des jours prophétiques ? Le ministre le veut ainsi à cette fois ; et, « après cette persé-« cution, pourra venir, continue-t-il, l'Ante-« christ de saint Irénée, à qui, dit-il, je veux « bien faire cet honneur de croire qu'il avait « appris de quelques hommes apostoliques le « mystère de cette dernière persécution. » A cette fois il se rend traitable : saint Irénée a trouvé grâce devant lui, et le voilà réconcilié avec les martyrs et les docteurs des premiers siècles ; enfin il leur accorde « un Antechrist « qui fera le Messie, *pour tromper les Juifs* ; « qui régnera trois ans et demi devant la fin « du monde et qui sera détruit peu de jours « devant le dernier jugement. » Mais il n'accorde cela qu'à condition que cet homme, que Jésus-Christ détruira par sa dernière arrivée, ne sera qu'*un diminutif de l'Antechrist*, qui est le Pape ; car surtout il se faut bien garder de croire que, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'univers, il y puisse jamais rien avoir de pis que lui, pas même celui qui se dira le Messie à la fin des siècles, qui néanmoins apparemment sera le plus impudent de tous les imposteurs, et qui par là mériterait bien d'être cru celui dont parle saint Paul. Mais le ministre ne l'endurera jamais : « il ne faut « point le confondre, *dit-il*, ni avec l'homme « de péché de ce grand apôtre, » ni avec aucune des bêtes de l'*Apocalypse*. Mais pourquoi, en démêlant l'obscurité d'un passage aussi obscur que celui du IIe chapitre de la *IIe aux Thessaloniciens*, ne vouloir pas nous permettre d'y placer ce dernier Antechrist ? Pourquoi ne vouloir pas croire que ce sera le plus méchant de tous, puisque Satan l'enverra à la fin des siècles pour faire les derniers efforts contre les élus, et que Jésus-Christ de son côté en réservera le châtiment à son grand et dernier jour, pour être le dernier coup de sa puissance ? Il est vrai que le ministre le défend, et je n'en sais pas la raison ; car, de bonne foi, il n'en dit point ; mais c'est qu'il faudrait effacer tout ce qu'il a dit du Pape avec toute la Réforme, et renverser tout ce beau système, qui le fait passer parmi les siens pour le prophète de son temps.

LVII. De peur qu'on n'abuse encore de la prophétie de Daniel, comme de celles de saint Paul et de saint Jean, on en verra bientôt un commentaire, et je dirai en attendant que la

[1] *Apoc.*, XIX, 20 ; XX, 3, 7. — [2] *Voy.* les notes du ch. XX. — [3] *Ibid.*

[1] *Acc.*, part. I, p. 416.

prophétie de Daniel, où l'on veut à présent trouver le Pape, étant accomplie dans la persécution d'Antiochus, comme les ministres en conviennent, ils ne peuvent plus y trouver autre sens qu'avec le secours de la tradition qu'ils rejettent.

Pour la prédiction de saint Paul dans la *Ire à Timothée*, IV, outre ce qu'on en a vu dans cet *Avertissement* [1], on a pu voir clairement ailleurs [2], qu'elle est accomplie dans les manichéens et les autres sectes impies qui, dès l'origine du christianisme, avaient mis certaines viandes, et en général le mariage, parmi les choses réprouvées de Dieu et mauvaises de leur nature. Mais voici ce que répond M. Jurieu [3] : « Les théologiens papistes, pour éluder ce passage, l'avaient voulu détourner, il y a longtemps, du côté des manichéens ; mais M. Bossuet sentait bien que peu de gens de bon sens seraient capables de donner là-dedans, quand ils sauraient que les manichéens ont été dans tous les siècles une secte obscure et peu nombreuse, et qui n'a pas duré dans le monde avec éclat Si saint Augustin ne s'était laissé surprendre par ces abuseurs, et après les avoir quittés ne se fût donné la peine de réfuter amplement leurs rêveries, à peine seraient-ils connus. Ils périrent dans le Ve et dans le VIe siècle, et en mourant ils laissèrent quelque germe de gens, lesquels conservèrent quelques-uns de leurs dogmes, comme l'abstinence de certaines viandes, et le mépris des sacrements de l'Eglise. »

Et un peu après : « On ne prouvera jamais qu'ils aient composé une communion tant soit peu considérable ; il y en avait en beaucoup de lieux de l'Orient et de l'Afrique, mais c'étaient de petites sociétés, comme celles des illuminés d'Espagne et de nos fanatiques. Aucune personne raisonnable ne pourra donc se persuader que saint Paul ait pensé à une secte qui ne devait jamais être d'aucune distinction dans le monde. » Autant de fausseté et d'illusions que de paroles. « Les théologiens papistes ont détourné ce passage du côté des manichéens [4]. » Il fallait dire que tous les Pères qui ont entrepris d'expliquer cette prédiction de saint Paul l'ont entendue unanimement de ces hérétiques, ou de ceux qui, avant eux, et sous d'autres noms, enseignaient les mêmes erreurs. « Sans « saint Augustin, cette secte serait à peine connue. » Tous les écrits des saints Pères et les canons en sont pleins; ni Archélaüs, ni Origène, ni Eusèbe, ni saint Cyrille de Jérusalem, ni saint Basile, ni saint Epiphane, et les autres qui ont écrit avec tant de soin contre ces hérétiques, ne les ont connus par saint Augustin, qui est venu après eux ; et cette maudite secte n'était que trop renommée dans toute l'Eglise. « Il y en « avait en beaucoup de lieux de l'Orient et de « l'Afrique. » Il y en avait en Italie et à Rome même ; il y en avait dans tout l'Orient, et on n'y trouve guère de provinces où ce venin ne fût répandu. « C'étaient de petites sociétés qui « n'étaient pas considérables ni d'aucune dis- « tinction dans le monde. » On a montré au contraire, dans l'*Histoire des Variations* [1], que les erreurs de cette secte se trouvent sous divers noms dès l'origine du christianisme ; que le zèle d'étendre la secte était incroyable ; qu'elle s'était en effet beaucoup répandue, et qu'elle était surprenante et éblouissante jusqu'au prodige ; que dans le temps où le ministre ose dire qu'elle était tout à fait éteinte, on la trouve si multipliée en Armenie et ailleurs, qu'elle se cantonna contre les empereurs, bâtit des villes et des forteresses où ils en pouvaient la forcer, et se trouva en état de leur faire une longue guerre ; qu'elle peupla la Thrace et la Bulgarie, d'où elle se répandit de tous côtés en Italie, en Allemagne, en France, où elle suscita de grandes guerres ; qu'elle dura très-longtemps dans tous ces pays ; et que, même dans son déclin, elle était si puissante en nombre, qu'encore que les parfaits de la secte ne fussent que quatre mille, le reste était innombrable ; de sorte que n'y ayant selon le ministre, que le peu de distinction et de considération de la secte qui ait empêché saint Paul de la prévoir, on voit au contraire qu'il n'y en a point qui, par son nombre, par sa durée, par ses illusions, par son hypocrisie, par ses prestiges et par les autres circonstances que j'ai remarquées, méritât plus d'être prédite ; outre que le fait est constant, et qu'il est plus clair que le jour que saint Paul parle d'une secte qui attaquait directement le Créateur, en trouvant de l'impureté dans les viandes qu'il avait créées, et en réprouvant le mariage qu'il avait établi. Nous avons donc démontré les profanations de la Réforme dans toutes les prophéties qu'elle tourne contre nous, et il ne reste qu'à faire voir qu'elle détruit elle-même ses propres explications.

LVIII. On trompe toujours aisément ceux qu'on a une fois trompés en flattant leurs passions. Nous avons raconté ailleurs [2] que Luther, enivré du succès de sa réforme naissante, prit ses propres emportements pour un instinct

Sup., n 36, 37. — [2] *Hist. des Var.*, l. XI. — [3] Lett. 10. — [4] *Var.*, XI, tom. IV.

[1] *Var.*, XI, tom. IV. — [2] *Var.*, l. I, tom. IV.

prophétique. Les propos qu'il tint alors furent merveilleux. A l'entendre [1], le Pape allait tomber ; Daniel et saint Paul l'avaient prédit. La prédication de Luther était ce souffle de Jésus-Christ dont parlait cet Apôtre, par lequel l'homme de péché serait détruit en un moment ; il n'y avait que peu de temps à souffrir sous sa tyrannie, puisqu'il n'avait que deux ans à vivre ; et l'empire turc devait être renversé en même temps. Nous avons marqué les endroits où l'on trouve ces prophéties de Luther et la sérieuse croyance qu'on y avait dans tout le parti ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que tout devait s'accomplir sans qu'il fût permis de prendre les armes ; pendant que Luther boirait sa bière tranquillement au coin de son feu avec ses amis, avec Amsdorf et Mélanchthon, l'ouvrage se devait accomplir tout seul [2].

Que des hommes se hasardent à trancher sur l'avenir, soit qu'ils veuillent tromper les autres, ou qu'ils soient eux-mêmes trompés par leur imagination échauffée, il n'y a rien de fort merveilleux : qu'un peuple entêté les croie, c'est une faiblesse assez commune ; mais qu'après que leurs prédictions sont démenties par les effets, on puisse encore vanter leurs prophéties, c'est un prodige d'égarement qu'on ne peut comprendre. Mais de quoi la faiblesse humaine n'est-elle point capable ? A la honte du genre humain, Luther demeura prophète après qu'il fut convaincu de faux par l'événement ; il n'en fut pas moins écouté ; il n'en décida pas moins sur l'avenir, quoique les deux ans qu'il avait donnés au Pape se poussassent loin, et que toutes les prophéties s'accomplissent mal [3]. Alors, contre le premier projet, il fallut avoir recours aux armes pour en hâter l'accomplissement. On n'avançait pas davantage, et pendant qu'on se moquait hautement et des prophéties de Luther, et de la crédulité de ceux qui s'en laissaient fasciner, il fallut se contenter de la vaine défaite de Calvin, qui répondait que « si le corps de la papauté « subsistait encore, l'esprit et la vie en étaient « sortis, de manière que ce n'était plus qu'un « corps mort [4]. »

Jamais nation ne fut si crédule que la réformée. Toutes les fois qu'il est arrivé à ce parti quelque chose de favorable, ils ne manquent jamais de s'imaginer qu'ils vont devenir les maîtres, et ils prennent un air menaçant. On se souvient encore parmi nous des espérances que leur inspirèrent les victoires de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Les calvinistes, pour y prendre part, firent leur décret d'union avec les luthériens, et à ce coup Babylone allait tomber. Que ne dit-on point de ce grand libérateur de la Réforme ? Nous avons vu [1] qu'on lui adressa les mêmes paroles que le Psalmiste adresse en esprit au Messie futur, lorsqu'il en vit la gloire et les victoires ; il fallut bien le trouver dans l'*Apocalypse*. Joseph Mède y eut de la peine ; mais enfin, à l'effusion de la quatrième fiole [2], il vit que le soleil allait être obscurci ; chose rare et difficile à trouver dans les prophètes ! Il n'en fallut pas davantage pour voir périr l'empire d'Allemagne, qui est le soleil du Pape. Je le veux ; mais où était donc ce libérateur venu du Nord ? Il n'y en paraît pas un mot : n'importe, il fallait bien qu'il y fût ; car enfin le soleil de Rome ne s'étendrait pas tout seul, et peut-être que les nuages qui l'obscurcissaient devaient venir de dessous le pôle. Ainsi les hommes se trompent et deviennent le faible jouet de leurs espérances.

LIX. Sans chercher les autres exemples de semblables illusions, je ne veux plus parler ici que de celles de nos jours. Elle était réservée au ministre Du Moulin et à sa famille, puisque et lui et son petit-fils tiennent aujourd'hui tous les protestants en attente de cette fatale année 1689, où nous entrons. Quelque vaine que soit cette prédiction en elle-même, il n'est pas permis de négliger ce qui séduit tant d'âmes, et ce que Dieu semble avoir permis, ou pour punir les ennemis de la vérité, en les livrant à l'erreur, ou plutot, comme je l'espère, pour les faire revenir au bon sens par l'excès d'un égarement si manifeste. En l'an 1614 ou environ, Du Moulin, ministre de Paris, le plus autorisé de son parti et le plus mêlé dans les troubles du règne passé, fit un livre qu'il intitula l'*Accomplissement des prophéties*, qui fut imprimé à Sedan en 1621. Nous avons déjà vu quelques traits de ses rares interprétations, et nous avons vu entre autres choses les bizarres et différentes manières dont il a pris les douze cent soixante jours de l'*Apocalypse* [3], tantôt pour années, et tantôt pour de vrais jours naturels, sans qu'il y ait dans le texte de saint Jean la moindre occasion de cette diversité. Ce ministre est aussi demeuré d'accord que le Pape ne se trouvait point dans le chapitre XII [4], où tous ses confrères le mettent, quoiqu'il faille également ou le mettre là, ou l'ôter partout. Mais s'il met le Pape à couvert du chapitre II, en récompens-

[1] Serm. *Quod non Monic.*, etc. — [2] *Hist. des Var.*, l. I, II, IV, V, t. IV. — *Ib.* l. I, VIII. — [3] *Grat. ad Ven. Pres. op.*, p. 331; *Var.*, l. XIII t. IV.

[1] *Grat. ad Ven. Pres. op.*, p. [illegible] l. I, [illegible] t. IV. — [2] *Apoc.*, XVI, 8. — [3] *Acc. des proph.*, pag. 216. — [4] *Ibid.*, ch. 3, pag. 175.

il le fait paraître magnifiquement dans le XIII. Il est la septième tête de la première bête, c'est-à-dire, comme la Réforme l'explique toujours[1], le septième gouvernement de Rome ; il est encore la seconde bête qui fait adorer la première, qui est lui-même, puisque ce n'est plus qu'en lui seul qu'elle subsiste ; il est encore l'image de la première bête que la seconde fait adorer : et bien que l'*Apocalypse* ne marque point qu'on adore la seconde bête, qui fait seulement adorer la première et son image, le Pape est tout ensemble ce qui fait adorer, ce qu'on adore, et ce qu'on n'adore pas. Les deux cornes de la seconde bête, c'est la mitre du Pape[2]. Le feu que le Pape fait descendre du ciel, le croirait-on ? c'est le feu Saint-Antoine ; ce sont bien aussi les anathèmes et les foudres que le Pape lance, car il faut, pour soutenir l'interprétation de la Réforme, que les conciles les plus vénérables et les plus saints, à cause qu'ils ont prononcé dès le premier temps des anathèmes si authentiques et si marqués, portent un caractère de la bête ; et je ne sais si saint Paul en sera exempt, puisque c'est de lui qu'on a appris ce grand *Anathema sit*[3], que nul n'a jamais méprisé que les impies. Au surplus, la marque de la bête, c'est à Du Moulin, comme aux autres, la croix de Jésus-Christ, imprimée sur le front de ses fidèles par la confirmation. La faculté qu'on reçoit du Pape *pour vendre et pour acheter*[4], regarde les bénéfices que le Pape permet de vendre et d'acheter tant qu'on veut, encore qu'il n'y ait rien de plus anathématisé dans son empire. Le nombre d'hommes qu'il faut trouver dans le nom du Pape n'est pas le nombre du nom d'un homme[5] ; c'est « un nombre usité parmi les « hommes, » comme s'il y en avait d'autres. Le nombre de six cent soixante-six, outre le mystère déjà connu du mot *Lateinos*, à compter depuis le temps de saint Jean, signifie encore l'année précise à laquelle le Pape a commencé à être proprement l'Antechrist[6], mystère inconnu à cet Apotre, qui ne s'avisa jamais de marquer par ce caractère la naissance de l'Antechrist, ni de personne, mais seulement qui serait celui dont l'Eglise aurait à souffrir tout ce qu'il raconte. Je n'ose dire le mystère infâme que ce ministre a trouvé dans le nom de Rome[7], à cause que dans *Roma*, si on renverse les lettres, on trouve *amor*, ce qu'il appelle l'amour renversé. Au reste, nous avons vu[8] comme ce hardi interprète n'épargne pas le texte de saint Jean, et l'artifice dont il s'est servi pour faire durer plus que toutes les autres têtes celle que cet Apotre fait durer le moins.

Voilà quel était le premier auteur de la prédication de 1689 ; mais apparemment on voudra savoir comment il en est venu à son compte si précis. Il est aisé de l'entendre. C'est, en un mot, que tous les ministres ne songent qu'à trouver dans l'Ecriture de quoi abréger le temps des souffrances, et à précipiter l'empire de Rome La nouvelle Eglise n'était pas fâchée d'avoir à vanter ses persécutions ; cela était capable d'éblouir les princes ; mais on y voulait voir bientôt une fin ; cependant il fallait donner au Pape douze cent soixante ans d'empire ; autrement les jours prophétiques et tout le système protestant allait en poudre. Avec un si long empire, pour faire finir bientôt les persécutions, Du Moulin a trouvé un expédient : son petit-fils, M. Jurieu, en invente un autre, et il les faut expliquer tous deux.

LX. Selon le ministre Du Moulin, le règne du Pape commence en l'an 755, à peu près dans le même temps que les empereurs d'Orient perdirent Rome[1]. Ce terme ne semble pas mal trouvé. Il est vrai que les six rois qui signifiaient le démembrement de l'empire n'y conviennent pas ; ce démembrement avait précédé il y avait plus de trois cents ans, comme M. Jurieu en est d'accord, et la date en est constante. Mais quoi ! tout ne peut pas cadrer si juste dans un sytème fait à plaisir. Trouver aussi en ce temps, c'est-à-dire au temps de Pépin, dix royaumes qui fissent partie de l'empire du Pape, Du Moulin l'espère si peu, qu'il en recule le temps d'autres trois cents ans bien comptés, et ne pose les dix royaumes qui devaient servir au papisme, qu'en l'an 1074, sous Grégoire VII, où, dit-il[2], « la papauté s'est élevée au comble « de la grandeur mondaine. » Trois cents ans de plus ou de moins ne font rien à ces messieurs ; encore si à cela près tout allait bien : mais non. Je pourrais montrer, si je le voulais, autant de violence faite à l'histoire dans le temps de Grégoire VII que dans les autres. Laissons tout cela, et venons à la question curieuse pourquoi, contre l'intérêt et les préjugés de la secte qui devait faire venir l'Antechrist au milieu du débris de Rome, Du Moulin en a mis plus bas la naissance. C'est, en un mot, comme on l'a déjà touché, qu'il ne pouvait s'empêcher de respecter en quelque manière les siècles précédents.

Cependant, à commencer, selon Du Moulin, le règne de l'Antechrist à l'an 755, et à le con-

[1] *Acc. des proph.*, ch. 4, p. 182. — [2] *Ibid.*, ch. 4, p. 184. — [3] *I Cor.*, XVI, 22. — [4] *Apoc.*, XIII, 22. — [5] *Acc. des proph.*, ch. 4, p. 84, 238. — [6] *Ibid.*, 260. — [7] *Ibid.*, 364. — [8] Ci-dessus, n. 18.

[1] *Acc. des proph.*, p. 147, 186, 215, 240. — [2] *Ibid.*, 13, p. 628.

tinuer douze cent soixante ans, c'était pousser cet empire jusqu'à l'an 2015, et laisser le peuple réformé quatre cent quatre ans dans l'oppression. A la vérité, elle était légère du temps que Du Moulin écrivait. Depuis le temps de François II, la Réforme, persécutrice plutôt que persécutée, était toujours prête à tirer l'épée, et à appeler l'étranger; ses villes d'otage la faisaient redouter; ses assemblées générales étaient fréquentes, ses députés toujours plaintifs, et on avait tant d'égards pour eux, qu'il était bien plus dangereux de toucher à un protestant qu'à un prêtre. Je ne dis rien qui ne soit connu, et cela passait en proverbe parmi le peuple; mais parce que la Réforme ne dominait pas, elle se tenait pour opprimée, et pour lui diminuer le temps de son affliction, le ministre le fit finir en 89.

Son fondement était si léger, qu'on aurait peine à le croire. Il se fonde sur les trois jours et demi du chap. XI de l'*Apocalypse*, durant lesquels « les corps des deux témoins demeurent « gisants dans la place [1]. » « Cette place, » dit Du Moulin [2], « signifie l'Eglise romaine; *et* il est « manifeste que saint Jean par là met un temps « durant lequel les trois jours et demi sont la « persécution de l'Eglise sous la hiérarchie ro- « maine. » Passons cela : trois jours et demi seront donc apparemment trois ans et demi, selon « la glose des jours prophétiques? Point du tout, trois ans et demi seront à ce coup six cent trente ans, et voici comment : « Trois jours et demi « sont la moitié d'une semaine; ce qui nous « donne à connaître que le Saint-Esprit com- « prend ici tout le temps de la domination de « la bête par une semaine, et qu'il nous avertit « que la persécution durera la moitié du temps « de cette domination. Puis donc que sa domi- « nation doit durer douze cent soixante ans, il « s'ensuit que la hiérarchie romaine doit per- « sécuter les fidèles six cent trente ans; après « cela, la résistance qu'il fera sera sans effusion « de sang, pour ce qu'il sera affaibli. »

Cela posé, il lui est aisé de venir à seize cent quatre-vingt-neuf. « Car, » poursuit-il, « je ne « trouve point que le siége romain ait persécuté « et usé de cruauté généralement envers ceux « qui se sont opposés à sa doctrine, que depuis « Bérenger, que le Pape Nicolas II contraignit « à se dédire par force l'an 1059 de Jésus-Christ; « et depuis cela, les Papes ont toujours per- « sécuté ceux qui ont tenu la même doctrine. « Si donc à mille cinquante-neuf ans vous ajou- « tez six cent trente ans, vous trouverez que la « persécution de l'Eglise sous les Papes doit finir « en l'an 1689. »

[1] *Apoc.*, XI, 8, 9, 11. — [2] *Du Moulin*, p. 35.

Tout est faux visiblement dans ce discours : ce qu'on y dit de l'Ecriture, ce qu'on y dit de l'histoire; tout est faux, encore une fois. L'histoire de la prétendue persécution est insoutenable. S'il faut compter pour persécution la condamnation de ceux qui ont nié la présence réelle, ce n'est point en 1059, et par Bérenger, qu'on a commencé; ces hérétiques d'Orléans que le roi Robert condamna au feu en 1017 [1], étaient de l'avis de Bérenger, et il fallait les compter comme les premiers persécutés pour cette doctrine. Que si l'on a honte d'appeler persécution le juste supplice de ces impies légitimement convaincus de manichéisme, il faut encore rayer les persécutions de ces albigeois, également convaincus de même crime. Quant au temps de Bérenger, où le ministre établit une persécution générale, tout cela est faux; on voit bien des particuliers irrités de ces nouveautés, assemblés sans ordre contre lui; mais on ne voit ni sang répandu, ni décret publié, ni persécution générale; on ne voit aucune marque de violence dans les conciles où cet hérésiarque se rétracta; il a confirmé, en mourant, sa rétratation; on le laissa dans le ministère d'archidiacre; on l'honora de la sépulture ecclésiastique. Hildebert, évêque du Mans, mit sur son tombeau un éloge que ni cet évêque, constamment zélé défenseur de la présence réelle, n'aurait fait, ni ses confrères n'auraient enduré après la condamnation solennelle de Bérenger, si on n'avait cru qu'il était permis d'honorer sa pénitence. C'en est assez pour faire voir la fausseté de l'histoire des persécutions comme Du Moulin l'a bâtie, et par conséquent l'inutilité de sa prediction prétendue, puisqu'elle est toute fondée sur cette date. Mais il nous sera bien plus aisé de convaincre son ministre d'avoir abusé trop visiblement de l'Ecriture et du texte de saint Jean. Pour en venir à son compte, il faut supposer deux choses : l'une, que tout le temps de la bête est une semaine. Mais où cela est-il écrit? Une semaine assurément se compte, par sept, une semaine de jours sont sept jours; d'années, sont sept ans; de siècles, si l'on voulait pousser jusque-là, sont sept siècles, et sept cents ans complets; mais douze cent soixante jours, soit qu'on les prenne pour des jours réguliers, ou pour des années, comme le veulent les ministres, et Du Moulin même, ne feront jamais une semaine; au contraire, douze cent soixante jours sont, selon saint Jean, trois ans et demi, c'est-à-dire la juste moitié d'une semaine d'années, mais jamais la semaine entière; et douze cent soixante ans se réduisent encore moins au

[1] *Act., conc. Aur., Spicil.* tom. II; *Conc.*, Lab., X; *Var.*, XI, t. IV.

nombre de sept; en sorte qu'on ne peut comprendre comment le ministre en a fait une semaine, puisque c'est visiblement choquer le bon sens, le texte de saint Jean, le style et l'analogie de toute l'Ecriture. La seconde chose qu'il faut supposer, c'est que la bête, qu'on fait si cruelle, ne persécute que la moitié de son temps, contre le texte formel, où il est porté, non pas qu'elle durera, mais qu'elle persécutera douze cent soixante jours; « que la sainte cité « sera foulée aux pieds autant de temps [1], » c'est-à-dire quarante deux mois; et que les témoins prêcheront douze cent soixante jours dans le cilice, c'est-à-dire, selon Du Moulin lui-même [2], avec beaucoup *d'affliction :* d'où ce même ministre conclut que l'oppression de l'Eglise dure tout ce temps, selon saint Jean. Quel fondement y-a-t-il donc de la réduire à la moitié, si ce n'est qu'on veut flatter un peuple impatient d'une plus prompte délivrance? Mais dit-on, la persécution doit durer trois jours et demi; ce n'est pas ce que dit saint Jean : la persécution doit durer douze cent soixante jours, en quelque sorte qu'on les veuille prendre. De ces douze cent soixante jours, il y en aura trois et demi que les témoins paraîtront tout à fait morts : voilà ce que dit saint Jean; mais voici ce que conclut Du Moulin : Donc ces trois jours et demi composent six cent trente ans, et la moitié de douze cent soixante. Je n'entends plus rien à ce compte : douze cent soixante sont sept, et trois et demi sont six cent trente; une pareille absurdité n'était jamais montée jusqu'alors dans une tête humaine, aussi l'a-t-on rejetée jusque dans la famille de Du Moulin, et le ministre Jurieu, son petit-fils, a décidé en deux endroits que son aïeul s'était trompé [3] : « Que prendre, comme il a fait, trois « jours et demi pour six cent trente ans, est « une chose qui n'a d'exemple dans aucune « prophétie; que ses hypothèses se détruisent « elles-mêmes; que le fondement sur lequel « il a bâti est tout à fait destitué de solidité : « de sorte que ce serait une rencontre tout à « fait casuelle si la chose arrivait, » comme il l'a dit. Voilà, selon M. Jurieu, ce que c'est que l'explication qui donne par toute la terre de si grandes espérances aux protestants qu'ils se regardent déjà comme les maîtres de la chrétienté.

Il est vrai que Du Moulin lui-même ne se donne pas pour un homme inspiré, et ne donne son explication que comme une conjecture [4]. N'importe, la conjecture d'un ministre de cette importance, quoique jetée en l'air, au hasard, contre le texte de saint Jean et toute l'analogie des Ecritures, et avec des fondements que M. Jurieu méprise lui-même, deviendra une prophétie, quand un peuple, qui veut se venger et vaincre, s'en entêtera; tant on se joue de l'Ecriture, tant on écoute les hommes, parmi ceux qui ne cessent de déclamer contre les inventions humaines.

LXI. Il y a une autre raison qui oblige M. Jurieu à rejeter l'exposition de son grand-père; c'est que ce bon homme s'est avisé de donner à chacune des fioles deux cent quatre-vingt-sept ans; de sorte qu'à les commencer, comme il fait, à l'origine du christianisme, elles amèneront les protestants jusqu'après l'an 2000 : et au lieu de dominer, comme ils le prétendent, ils auraient encore à souffrir jusqu'à l'an 2015, c'est-à-dire trois cent trente ans, n'y ayant aucune apparence, selon leurs principes, que le Pape règne sans persécuter [1]. Ennuyé d'un si long délai, M. Jurieu a tranché plus court. A force de désirer, comme il le confesse, d'annoncer de bonnes nouvelles à ses frères, il a trouvé que leurs souffrances et le règne de l'Antechrist tiraient à leur fin [2]; et pour avancer la chute d'un règne qui l'importune, au mépris des anciens ministres et de Du Moulin, qui n'ont osé mettre l'Antechrist dans saint Grégoire, celui-ci l'a fait remonter jusqu'à saint Léon.

Cependant, comme selon sa supputation, le règne papal doit aller jusqu'à 1710 ou 1715, ce qui lui paraît trop long pour ses réformés, et que l'hypothèse de Du Moulin, où la souffrance finit à 89, est plus favorable, quoiqu'il la méprise autant qu'on a vu, il n'en veut pas perdre le fruit; et il a mis à la tête de son *Accomplissement des prophéties*, imprimé en 1686, « que « la persécution présente peut finir dans trois « ans et demi [3], » c'est-à-dire, comme disait son aïeul, en 89.

Ces termes, *elle peut finir*, empêchent de se tromper. Mais le ministre paraît encore plus tremblant dans le corps de son discours où il parle ainsi [4] : « Néanmoins, » quoique Du Moulin ait bâti sur de si mauvais fondements, « il « n'est pas tout à fait hors d'apparence que la « persécution ne puisse cesser en l'an 1689. »

Pour cela il ne faut que présupposer que cette persécution est constamment la dernière; car les deux témoins sont morts, comme nous verrons [5], et il ne leur reste plus qu'à ressusciter

[1] *Apoc.*, XI, XII, XIII. — [2] *Expl.*, p. 345. — [3] *Jur.*, *Acc.*, part. I, p. 71; part. II, p. 185. — [4] *Ibid.*

[1] *Jur.*, *Acc.*, part. I, p. 71; *Du Moulin*, *Acc.*, p. 359. — [2] *Jur.*, *Acc.*, part. II, p. 185. — [3] *Titre de l'Acc.* — [4] *Acc.*, part. II, p. 185. — [5] *Ibid.*, 184, 185 et suiv.

après trois jours et demi, c'est-à-dire trois ans et demi. Au reste le ministre avoue qu'il s'était bien trompé dans ses *Préjugés légitimes* [1], lorsqu'il avait mis cette mort des deux témoins dans tout le temps qui s'écoula depuis « la « totale ruine des taborites jusqu'à la prédication « de Luther. » Il était pourtant assez beau de voir ressusciter ces deux témoins en la personne de Luther et de Zwingle, et le ministre aurait persisté dans une idée si favorable aux réformateurs si, depuis la publication des *Préjugés*, il n'était arrivé en France des choses qu'il était bon de trouver dans l'*Apocalypse*. C'est ce qui nous a produit dans le livre de l'*Accomplissement des prophéties* une nouvelle explication : mais voyons si elle sera plus heureuse que celle qu'on abandonne.

On veut que la mort des deux témoins « qui « doit éteindre la véritable religion durant trois « ans et demi, soit certainement la persécution « présente [2]. » Ils moururent donc enfin, et puisque nous sommes à la fin de leur témoignage et de la persécution antichrétienne, *la véritable religion*, c'est-à-dire toute la Réforme, va être éteinte. Non, le ministre a trouvé un expédient pour ne les faire mourir qu'en France. Ce sera là seulement que la bête tuera les deux témoins, et leurs corps seront gisants, non pas *sur les places* de la grande cité, mais *sur la place*, au singulier, qui est *la France*. Mais, poursuit le ministre [3] « s'ils y sont tués, ils n'y seront pas « ensevelis ; *et Dieu*, dans la France même, « se conservera des fidèles qui empêcheront « que les deux témoins ne soient ensevelis, et « que la vérité ne périsse tout à fait. » Ce n'est donc pas périr tout à fait que de mourir, en sorte qu'il ne reste plus qu'à être enterré? Nouvelle invention : mais elle va bientôt disparaître. Suivons [4] : « Tous les Etats où la Réformation « est la religion dominante ne souffriront pas « de cette persécution. Il y a longtemps que « ces Etats n'appartiennent plus à la bête ; la « persécution ne se doit faire que dans l'étendue « de l'empire du papisme, où il est dominant ; « *les deux témoins* ne seront tués qu'où ils « prophétisaient revêtus de sacs, » c'est-à-dire dans la persécution et *sous la croix*. Quoi donc ! ces pays heureux où la Réforme domine ne sont plus au nombre *de ces deux témoins* qui soutiennent la vérité persécutée? Il le faut bien, car autrement la nouvelle interprétation ne subsisterait plus. Mais enfin est-on du moins bien assuré que tous les pays, sans exception, où la Réforme domine, n'auront point de persécution à souffrir ? Pas trop. Dans le livre de l'*Accomplissement des prophéties* [1], l'auteur doute encore un peu de l'Angleterre, et peut-être qu'à présent que ses lumières sont augmentées, il en parlera plus certainement. Sans doute il devinera que l'Angleterre ne devait pas être persécutée, mais persécutrice, en commençant ses persécutions par son roi, et le privant de son trône, après l'avoir reconnu et couronné unanimement, et lui avoir juré en particulier et en corps la fidélité qu'on a jurée à ses augustes prédécesseurs ; voilà le bel endroit de la prophétie et de la Réforme.

Pour la fin de la persécution, comme constamment, selon l'auteur, elle ne doit durer que trois ans et demi, il y aurait vu clair dès lors, n'était qu'il ne sait pas bien s'il faut compter *les trois ans et demi* depuis la suppression de l'édit de Nantes, ou bien à quelques autres termes [2]. Quoi donc! il n'est pas bien assuré que les deux témoins soient morts en France ? Pour moi, comme l'auteur en avait parlé, je les aurais crus tout à fait morts, puisqu'il ne leur manquait plus que la sépulture ; mais l'auteur s'est réservé de nous dire en un autre temps s'ils sont morts ou non : « Dieu, s'il veut, « peut compter les trois ans et demi de la mort « des témoins depuis la révocation de l'édit de « Nantes, faite en 1685, au mois d'octobre ; mais « que Dieu le veuille ainsi, nous n'en avons au- « cune certitude [3]. » Il a raison, et il fait très-bien de se réserver à compter comme il lui plaira ; c'est de même que s'il disait : Nous saurons bien ajuster les choses, et faire croire tout ce que nous voudrons à un peuple qui, en se vantant de tout voir par lui-même, nous en croit aveuglément en tout et partout, mais toujours et à coup sûr sur les prophéties.

Cependant s'il arrive quelque chose de ce qu'on avait hasardé dans ses prédictions, on se donne hardiment un air de prophète. Ecoutons comme le ministre triomphe de ce qu'aujourd'hui toute l'Europe semble conjurée contre la France sa patrie [4]. « Permettez-moi, mes frères, de vous faire ressouvenir « que ce fut précisément notre conjecture, il « y a plus de trois ans, quand nous expliquions « ces paroles du chapitre XI de l'*Apocalypse* : « *ceux des tribus, langues et nations ne permet-* « *tront pas que leurs corps morts soient mis au* « *sépulcre*... Il y a apparence, disions-nous, que « toute l'Europe contribuera à empêcher que « la France ne vienne à bout de son dessein

[1] *Préj.*, part. I, ch. 5, pag. 97, 98. — [2] *Accom.*, part. II, pag. 185. — [3] *Ibid.*, ch. 10, p. 175, 176, 200, 205 ; *ibid.*, 179. — [4] *Ibid.*, pag. 173, 175, 176, 200, 205, *ibid.* p. 173.

[1] Part. II, p. 173, 174. — [2] *Ibid.*, p. 183, 184. — *Ibid.*, p. 186. — [4] Lett. 12, p. 90, col. 2.

« d'extirper la vérité. » Ne fallait-il pas être un « grand prophète pour prévoir que la jalousie élevée depuis si longtemps contre un royaume que Dieu a relevé par tant d'avantages produirait de puissantes ligues, et que la Réforme tâcherait de s'en prévaloir ? M. Jurieu a prévu tout cela *précisément*; c'est un nouveau Jérémie qui a vu, mais avec des yeux secs, les maux dont ses voisins conjurés menacent son pays.

Qui peut voir sans indignation cette horrible profanation des oracles du Saint-Esprit, et l'audace de s'en jouer à sa fantaisie, aussi bien que de l'avenir que Dieu se réserve, et de la simplicité des peuples, doit craindre d'être livré aux illusions de son cœur. Dieu peut changer ces funestes dispositions, et tourner en bien le mauvais présage ; il y a même sujet d'espérer qu'il ne permet cet esprit de vertige dans les docteurs de la Réforme que pour enfin ramener ceux qui sont trompés de bonne foi. Pour ceux qui s'endurciront contre la vérité manifeste, il n'y a pour les tromper qu'à les flatter dans leurs espérances, et à faire un peu l'homme inspiré. Que M. Jurieu ne s'emporte pas si je dis ici qu'il n'en joue pas mal le personnage, principalement à l'endroit où il parle ainsi [1] : « Je puis dire « que je ne me suis pas appliqué à l'étude des « prophéties PAR CHOIX ET AVEC LIBERTÉ; je m'y « suis senti poussé par une espèce DE VIOLENCE « A LAQUELLE JE N'AI PU RESISTER. » Ce transport d'un homme entraîné avec une force invincible, sans liberté et sans choix, si ce n'est sans une fiction, ou c'est le transport d'un imagination échauffée et une illusion de fanatique, ou c'est une impression du malin esprit, ou c'est un coup de la main de Dieu ; après quoi il ne reste plus qu'à dire tout ouvertement avec les prophètes : « La main de Dieu « a été faite sur moi. » Déjà on ne doute plus dans le parti que le ministre Jurieu ne soit inspiré : ce n'est aussi qu'après « avoir frappé « deux, trois, quatre, cinq et six fois avec une « attention religieuse et une profonde humilité, « qu'il croit que la porte s'est ouverte[2]. » Enfin, c'est le Daniel de toute la Réforme; c'en est l'homme de désirs : déjà on frappe en Hollande, et on répand dans toute l'Europe des médailles où paraît sa tête. Il y en a de deux sortes : la première, à la vérité, est équivoque : on voit d'un côté le puits de l'abîme ouvert, avec toute l'épaisse fumée qui s'élève contre le ciel de cette fournaise infernale ; et de l'autre, on voit paraître M. Jurieu, comme si c'était lui qui vînt de l'ouvrir. Là on ne lui donne que ses qualités de ministre et de professeur en théologie ; mais, dans la seconde, on s'explique mieux : c'est d'un côté la bête de l'*Apocalypse* ; et de l'autre M. Jurieu, comme son vainqueur, avec cette inscription, qui fera l'étonnement de la postérité, et après laquelle aussi je n'ai rien à dire : *Petrus Jurieu propheta.*

[1] *Avis à tous les Chrét.* au comm. de l'*Acc. des proph.*, pag. 4. — [2] *Acc.*, part. II, p. 94.

—

RÉCAPITULATION

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION DE TOUTES NOS PREUVES ET DE TOUT CET OUVRAGE SUR L'APOCALYPSE.

LXII. Pour achever d'aider nos frères, j'ai encore à faire deux choses qui mettront, s'il plaît à Dieu, la vérité dans la dernière évidence : la première, de recueillir, dans un abrégé le plus court qu'il sera possible, toutes les preuves qui sont répandues, non-seulement dans cet *Avertissement*, mais encore dans tout le reste de l'ouvrage, en sorte qu'on les puisse voir comme d'un coup d'œil et par ce moyen les mieux sentir ; la seconde, de les réduire à un ordre qui les rende plus convaincantes, et qui les mette (je l'oserai dire encore une fois dans ce qui regarde la réfutation) en forme démonstrative.

Autre est l'ordre dont on se sert pour instruire son lecteur, et le conduire peu à peu à la lumière ; autre est l'ordre qu'on doit employer pour achever de le convaincre, après qu'il est déjà instruit. C'est à ce dernier ordre que je m'attache, et voici une première démonstration.

LXIII. La prostituée dont il est parlé dans le XVIIe chapitre, que les dix rois devaient désoler et consumer par le feu, dont ils doivent dévorer les chairs, piller les richesses et partager les provinces, ℣ 16, c'est Rome, maîtresse du monde sous les anciens empereurs romains, prise et saccagée par les Goths, et son empire dissipé dans les environs du Ve siècle : c'est un principe avoué par les protestants, et c'est de là qu'ils concluent que leur Antechrist prétendu doit naître du débris de Rome et au milieu de ses ruines. C'est aussi par là qu'ils prétendent que la prophétie de saint Paul, où ils croient voir arriver l'Antechrist après la chute de l'empire romain, a un parfait rapport avec celle de saint Jean ; et ce rapport des deux prophéties fait constamment, comme on a vu, le fort de leur interprétation : par conséquent, selon eux, le ℣ 16 du chapitre XVI de saint Jean, où la prostituée est détruite et son empire dissipé, est une chose accomplie dans le sac de Rome. Or, la chute qui est décrite si amplement au chapitre XVIII, et dont on rend grâces dans le ciel au XIXe, est la même qui est proposée en peu de mots au ℣ 16 du XVIIe. Donc

cette chute des chapitres XVIII et XIX est pareillement chose accomplie, et accomplie dans le sac de Rome ; et les protestants se trompent eux-mêmes quand ils veulent s'imaginer après cela une autre Babylone qui doive tomber, et d'où il faille sortir.

Toute la difficulté est à prouver que la chute des chapitres XVIII et XIX est la même que celle du XVIIe. Or nous l'avons démontré [1] d'une manière à ne laisser aucune réplique par les paroles de saint Jean ; et voici, pour faciliter toutes les choses, l'abrégé de cette preuve. Au commencement du chapitre XVII, « l'ange promet à saint « Jean de lui faire voir la condamnation de la « grande prostituée, ℣ 1. » Or cette condamnation est celle qu'il lui fait voir dans les chapitres XVIII et XIX, où l'on voit tomber celle dont la prostitution avait souillé tout l'univers, XVIII, 3, et le jugement exercé sur « la grande prostituée, « dont la prostitution avait corrompu toute la « terre, XIX, 2. » Par conséquent la prostituée qui doit tomber au chapitre XVII, est la même qui est tombée en effet aux chapitres XVIII et XIX.

La même chose se démontre encore par une autre voie : la prostituée dont on nous fait voir la condamnation future au ℣ 1 ,du chapitre XVII, est la même qu'on nous fait voir entre les mains des dix rois qui haïssent la prostituée, la désolent et la brûlent dans le feu au ℣ 16. Or celle-là est la même dont on nous fait voir la chute effective dans les chapitres XVIII et XIX, en sorte qu'il n'y a nulle différence, sinon qu'on dit dans l'une : Elle tombera ; et dans l'autre : Elle est tombée, XVIII, 2 ; dans l'une, qu'elle sera consumée par le feu, XVII, 16 ; et dans l'autre, que la fumée de son embrasement a saisi de crainte tous les peuples, XVIII, 9 ; dans l'une, que ses richesses seront pillées, et dans l'autre, qu'elles le sont en effet, XVIII, 12, etc. ; dans l'une enfin, que le jugement sera exercé sur elle, XVII, 2 ; et dans l'autre, qu'il a été exercé, et que Dieu en reçoit les justes louanges dans le ciel, XIX, 1, 2, 3. Par conséquent, ces trois chapitres ont déjà été accomplis dans le sac de Rome ; et ce que les protestants veulent qu'on y trouve de la ruine future de l'Eglise romaine, et de la nécessité d'en sortir, non-seulement par la suite des paroles de saint Jean, mais encore par les principes des protestants mêmes, et encore les principes où consistent les fondements de tout le système, n'est qu'un songe.

LXIV. Voici une seconde démonstration qui n'est pas moins évidente, et encore par les principes des protestants. Quand on leur aurait accordé, ce qui démonstrativement vient de paraître impossible, que la Babylone des chapitres XVII XVIII et XIX, serait l'Eglise romaine, je conclus selon leurs principes, que al'Eglise romaine est, vraie [1]. Car l'Eglise où est renfermé le peuple de Dieu est sans doute la vraie Eglise. Or la Babylone qui tombe est celle où est renfermé le peuple de Dieu, puisque c'est de là qu'on lui ordonne de sortir ; donc la Babylone qui tombe, et qu'il faut quitter, est en même temps la vraie Eglise.

Si l'on dit que le peuple de Dieu y était au commencement, et avant que l'Antechrist y fût tout à fait formé, tout le contraire paraît par cette preuve : si Babylone est jamais abominable, si l'Antechrist y est jamais tout à fait formé, c'est au temps où elle tombe. Or c'est en ce temps précis qu'il est ordonné d'en sortir, comme il paraît par le texte : « Elle est tombée, elle est « tombée, » XVIII, 2. Et incontinent après : « Sor- « tez-en, mon peuple, de peur d'être enveloppé « dans ses ruines, parce que ses péchés sont par- « venus jusqu'aux cieux. » C'est donc en ce temps précisément que le peuple de Dieu y est, et qu'elle est par conséquent la vraie Eglise, la mère des enfants de Dieu.

C'est ce qui se confirme encore par les principes des protestants en cette manière. Les protestants veulent qu'on en sorte, non pas comme d'une ville qui va tomber en ruine, mais comme d'une Eglise corrompue, dont il faut fuir la communion : c'était donc dans sa communion que le peuple de Dieu était ; et loin d'être une fausse Eglise, c'est la véritable.

Si l'on dit que le peuple de Dieu qui en doit sortir est seulement le peuple de Dieu par la prédestination éternelle, quoiqu'il soit encore en effet le peuple du diable, M. Jurieu entreprend de détruire cette réponse, et la détruit en effet par deux démonstrations [2] : la première, en faisant voir, ce qui est indubitable, que, dans toutes les Ecritures, « Dieu n'appelle point son « peuple des gens qui sont en état de damna- « tion [3] : » donc le peuple dont il est parlé dans cet endroit de saint Jean, n'est pas en état de damnation : ce n'est donc pas un peuple infidèle prédestiné à sortir de la damnation, mais un peuple justifié et croyant, qui en est actuellement délivré.

La seconde : « C'est qu'il est, » dit-il, « plus clair que le jour que Dieu, dans ces paroles [4] : « *Sortez de Babylone, mon peuple,* fait allusion « aux Juifs de la captivité de Babylone, qui en « cet état ne cessèrent pas d'être Juifs et le peu- « ple de Dieu ; » donc ceux qui sortiront de la Babylone mystique seront le peuple de Dieu dans

[1] *Avert.*, etc., n. 21.

[1] *Avert.*, etc., n. 41. — [2] *Syst.*, p. 145. *Var.*, XV, tom. IV. — [3] *Ibid.* — [4] *Apoc.*, XVIII, 4.

le même sens, et par conséquent la vraie Eglise.

On peut voir ici en passant avec quelle bonne foi le ministre s'est tant emporté sur ce que j'assure qu'il a reconnu qu'on se sauvait dans notre communion, et que plusieurs saints y étaient actuellement renfermés. Il n'y a opprobre dont il ne me charge, dans sa lettre 10, pour l'avoir dit[1]. On voit maintenant si j'ai eu tort, et si j'avais mérité d'essuyer toute l'amertume du style de ce ministre, pour lui avoir montré dans son système un labyrinthe d'où il ne peut sortir.

Tout ceci se confirme encore, en ce que le même ministre nous assure [2] que « les cent quarante-quatre mille marqués de l'*Apocalypse* « sont représentés être dans l'empire de l'Antechrist, comme les Israélites étaient dans l'Egypte ; » or, les Israélites étaient dans l'Egypte comme le vrai peuple de Dieu : donc ceux qu'on veut être sous l'Antechrist, et dans la communion de son Eglise, sont le vrai peuple de Dieu.

Et il ne faut pas nous dire que c'en soit seulement une partie, car saint Jean dit universellement : « Sortez de Babylone, mon peuple. » C'en est donc manifestement, ou la totalité, ou tout au moins le plus grand nombre, d'autant plus que les cent quarante-quatre mille marqués que le ministre *reconnaît être dans l'empire de l'Antechrist*, représentent l'universalité des saints ; c'était donc aussi tout le peuple saint qui devait sortir de Babylone.

De là ce raisonnement : ou ce peuple était déjà sorti de la communion de l'Eglise romaine, ou il y était encore ; s'il en était déjà sorti, on ne lui doit pas dire : *Sortez-en* ; et s'il n'en était pas sorti, l'Eglise romaine est la vraie Eglise, qui, jusqu'au temps de sa chute, renfermera en son sein les enfants de Dieu.

C'est encore une autre démonstration de dire, comme nous avons fait [3] : Selon vous, tout le dessein de l'*Apocalypse* est de vous faire connaître l'Eglise antichrétienne, afin de vous obliger à en sortir ; tout aboutit donc à ce précepte : « Sortez de Babylone, mon peuple ; » or ce précepte ne vient du ciel qu'au moment de la chute de Babylone : il y faut donc demeurer jusqu'à sa chute. Tous ceux qui se sont séparés avant ce temps-là ont prévenu le précepte, et ne sont pas le peuple de Dieu, mais des schismatiques, qui se séparent de la vraie Eglise sans l'ordre d'en haut.

Si l'on dit que tout cela est impie, absurde, contradictoire, c'est aussi ce que je prétends, et c'est par là que je démontre que le système protestant a toutes ces qualités.

LXV. Une troisième démonstration, qui détruit de fond en comble, et par des principes généraux, tout le système protestant, se réduit à cette forme : Pour soutenir le système protestant, il faut que la Babylone, la bête et la prostituée des chapitres XIII, XVII, XVIII et XIX, soit une Eglise chrétienne corrompue ; or cela n'est pas possible par une double démonstration [1]. La première en cette sorte : ce que saint Jean a voulu marquer, il l'a caractérisé si nettement, que personne ne le peut méconnaître ; par exemple, il a voulu caractériser Rome la païenne et il l'a caractérisée par des traits si particuliers et si connus de son temps, par sa puissance, par ses sept montagnes, par ses violences, qu'on la reconnaît d'abord ; donc si son dessein principal était de marquer une Eglise, nous en verrions partout des traits aussi vifs, au lieu qu'on n'en voit aucun, ni durant que Babylone subsiste, ni dans ses débris ; donc l'Apôtre positivement n'a point eu en vue une Eglise corrompue ; mais seulement une ville dominante.

On démontre en second lieu la même chose, en ce que saint Jean, non content d'avoir expressément évité toutes les marques que pourrait avoir une Eglise corrompue, nous donne une idée contraire, lorsqu'au lieu de choisir une Jérusalem ou une Samarie, il a choisi une Babylone, une Tyr, et, en un mot, tout ce qu'il y a de plus étranger [2] ; donc ce qu'il a voulu représenter n'a jamais rien eu de commun avec le peuple de Dieu, et c'est tout autre chose qu'une Eglise.

Nous l'avons confirmé encore par un nouveau caractère de la Babylone de saint Jean [3], puisque, si c'était une Eglise corrompue, ce serait une femme adultère, une épouse répudiée, comme les prophètes ont appelé cent et cent fois Jérusalem et Samarie, Juda et Israël ; or la prostituée de saint Jean n'a point du tout ce caractère, comme nous l'avons démontré ; et les prostitutions qu'on lui reproche ne sont jamais appelées du nom d'infidélités et d'adultères, comme celles de Jérusalem et de Samarie, mais toujours, et avec un choix aussi manifeste que perpétuel, des fornications et de simples impuretés ; donc, démonstrativement, la prostituée de saint Jean n'est pas une Eglise corrompue.

LXVI. Cette preuve est si convaincante qu'elle a fait sentir au ministre le faible inévitable de sa cause en deux endroits de ses ouvrages.

Il l'a senti premièrement, dans son *Accomplissement des prophéties* [4], où, après avoir proposé le nom *d'adultère et de paillarde*, pour preuve que la Babylone était une Eglise corrom-

[1] Lett. 10, trois. ann. — [2] *Préj.*, part. I, p. 16. — [3] *Avert.*, n. 41.

[1] *Avert.*, n. 3 et suiv. — [2] *Ibid.*, n. 9. — [3] *Préf.*, n. 8; *Comm.*, XVII, v 3; *Avert.*, n. 9. — [4] Part. I, p. 179, sup., n. 35.

pue, il avoue que ce lieu ne contente pas, qu'il *est trop général*; à cause manifestement que l'adultère n'est pas spécifié, et qu'on n'attribue à Babylone qu'une simple corruption, sans y joindre l'infidélité. Et c'est pourquoi, en un autre endroit [1], le ministre a tâché de fortifier sa preuve, en remarquant que saint Jean appelle la prostituée une femme, *c'est-à-dire*, comme il ajoute, *une fausse épouse, une épouse infidèle*. Mais ce lieu est encore plus général que le premier, puisqu'ici, très-constamment, le nom de femme ne signifie que le sexe, et ne signifie une femme mariée qu'au même cas où le nom de femme le signifie en notre langue lorsqu'on y ajoute de qui on est femme. Témoin saint Jean, même dans l'*Apocalypse* [2] : *Viens*, dit-il, *je te montrerai l'épouse, femme de l'Agneau*.... τοῦ Ἀρνίου τὴν γυναῖκα. Sans une telle addition, le mot de *femme*, que saint Jean donne à la prostituée [3], γύνη, γυναῖκα, ne signifie que le sexe; et quand le ministre ajoute du sien [4], « une fausse « épouse, une épouse adultère, une fausse « Eglise; » premièrement il fait voir qu'en sentant la difficulté, il n'y a vu de réponse qu'en ajoutant au texte de saint Jean; et secondement, il encourt cette terrible malédiction du même Apôtre : « Si quelqu'un ajoute aux paroles de « cette prophétie, Dieu le frappera des plaies « qui sont écrites dans ce livre [5]. »

LXVII. Le raisonnement précédent se confirme encore, parce que saint Jean voulait consoler les fidèles sur les persécutions qui se commençaient alors, comme il paraît par toute la suite de son discours, plein de la gloire des martyrs, et de continuelles exhortations à la patience; or une grande partie de cette consolation était de leur faire voir la juste vengeance de Dieu sur l'empire persécuteur, et enfin sa chute, afin qu'ils ne fussent pas éblouis de la gloire des impies, ni étonnés de leur puissance : c'est donc là qu'il visait, et c'est le principal objet de sa prophétie.

Cela se confirme de nouveau, parce que, pour parvenir à cette fin, il fallait donner à Rome persécutrice, et à son empire, les caractères qui étaient connus du temps de saint Jean; ce qu'il a fait aussi, comme on vient de voir, et l'a fait si vivement et si bien, que personne ne s'y est trompé, ni n'a douté de son dessein. Les saints Pères ont connu, comme on a vu, que la destinée de Rome la païenne, la Rome dominante et persécutrice, était renfermée dans l'*Apocalypse*, et nous avons démontré qu'il y a sur ce sujet une tradition constante dans l'Eglise [6]. Or cette tradition regarde la ville de Rome : aucun n'a pensé à l'Eglise romaine; et les albigeois, c'est-à-dire les manichéens, sont les premiers qui, plus de mille ans après saint Jean, ont commencé à tourner contre l'Eglise de Rome ce que tous les siècles précédents avaient entendu de la ville; par conséquent l'idée naturelle et la seule véritable est celle-là.

Au reste, il n'est pas permis aux protestants de mépriser, au moins en cette occasion, l'autorité des anciens, puisqu'elle fait l'un de leurs principaux fondements : si bien que M. Jurieu, qui les méprise souverainement, et plus que n'a jamais fait aucun ministre, est contraint ici d'y avoir recours contre tous ses livres et en particulier dans sa lettre 13 [1], où il reproche aux interprètes qu'il nomme nouveaux, qui sont entre autres ceux de la Réforme, qui ne veulent pas reconnaître que le Pape soit l'Antechrist, qu'ils s'opposent à l'autorité de *tous les anciens*.

LXVIII. On fait une quatrième démonstration contre le système protestant, en détruisant ses jours prophétiques et ses douze cent soixante ans de prétendue persécution papistique; car c'est là un dénoûment de tout le système, sans lequel il faut qu'il tombe par cette raison. C'est que saint Jean nous représente partout les persécutions dont il parle comme devant durer seulement quarante deux mois, autrement trois ans et demi, et douze cent soixante jours. De quelque sorte qu'il faille entendre ces mois, ces ans et ces jours, il est clair que le dessein de saint Jean est de marquer un temps court, la moitié d'une semaine, c'est-à-dire un temps imparfait, à l'exemple de la persécution d'Antiochus, dont Dieu expressément réduit le temps à un si court terme, pour épargner ses élus, selon sa coutume, comme nous l'avons démontré [2]. Et que ce soit là un des caractères des persécutions que saint Jean décrit, on le voit manifestement en ce qu'il le répète cinq fois en divers chapitres, et que, notamment au douzième, il assure que le dragon avait peu de temps, quoiqu'il dût encore tenir dans le désert, c'est-à-dire dans l'oppression, la femme, qui est l'Eglise, durant trois ans et demi, 12, ℣ 14. Ce qui montre que dans saint Jean quarante-deux mois, trois ans et demi, et douze cent soixante jours, c'est peu de temps, et que cet Apôtre a voulu donner ce caractère aux persécutions qu'il prophétise; or est-il que les protestants ne songent pas seulement à trouver la brièveté dans leur prétendue tyrannie et persécution antichrétienne, puisqu'ils l'attribuent non pas à un Pape particulier, mais à tous les Papes, à commencer ou à saint Léon, ou à saint Grégoire, ou

[1] Lett. 13, 1, 99. — [2] *Apoc.*, XXI, 9. — [3] *Ibid.*, XVII, 3, 4. — [4] *Ibid.* — [5] *Apoc.*, XXII, 18. — [6] *Préf.*, n. 7.

[1] P. 83, 93. — [2] Explic. du ch. XI, *Préf.*, n. 2 et suiv., et sur le ℣ 23.

à Boniface III, ou à Grégoire VII, jusqu'à la fin du monde : par conséquent leur système a un caractère opposé à la prophétie de saint Jean.

Pour sortir de cet embarras, ils ont inventé leurs jours prophétiques, dont chacun fait une année : d'où ils concluent que les quarante-deux mois, ou les trois ans et demi, ou, ce qui est la même chose, les douze cent soixante jours de saint Jean, sont douze cent soixante ans ; et il n'y a point d'autre dénouement à cette difficulté ; mais il est nul par ces raisons.

La première, c'est que nous avons démontré [1] que cette invention de jours prophétiques n'a nul fondement dans les prophètes ; que, comme les autres hommes, les prophètes prennent des jours pour des jours ; que lorsqu'ils les prennent autrement, ce qui ne leur est arrivé que deux fois dans toute l'Ecriture, ils en avertissent expressément, et qu'enfin, quand tous les autres prophètes auraient parlé au gré des protestants, il faudrait entendre saint Jean par rapport à l'original qu'il regarde, c'est-à-dire à Daniel, où constamment, et de l'aveu des ministres mêmes, les jours ne sont que des jours.

Secondement, cette idée de jours prophétiques est si contrainte [2], que les ministres eux-mêmes l'oublient, lorsqu'ils parlent naturellement, comme Du Moulin a fait dans le chapitre XII, où sur deux versets différents du texte de saint Jean, il prend naturellement des jours pour des jours, et douze cent soixante jours pour trois ans et demi : mais ces douze cent soixante jours, qui faisaient trois ans et demi en deux endroits du chapitre XII, venaient de faire douze cent soixante ans en deux endroits du chapitre XI, et puis en sortant du XII, où ils étaient revenus à leur naturel, tout à coup, et sans qu'on sache pourquoi, ils se tournent encore une fois en douze cent soixante ans : ce qui montre que les protestants n'agissent point par principes, mais par caprice et par haine.

Le ministre Jurieu n'est pas plus constant à conserver ses jours prophétiques au chapitre XII, puisqu'encore que partout son livre de l'Accomplissement des prophéties, il veuille trouver dans ce chapitre les douze cent soixante ans de la persécution papistique, il y renonce formellement à l'endroit de ce même livre que nous avons marqué [3] : de sorte qu'il n'y a rien de moins assuré que ces prétendus jours prophétiques, puisque, de cinq endroits de saint Jean où ils ont un droit égal, il y en a déjà deux d'où ils sont exclus.

En troisième lieu, ce peu de temps qu'il a fallu faire cadrer avec douze cent soixante ans les a tellement troublés à l'endroit des sept têtes ou des sept rois, qu'il a fallu succomber visiblement [1] : car, en faisant de ces sept rois autant de formes de gouvernement de Rome, pour conserver à la papauté, qui est le septième, le caractère de *durer peu*, que saint Jean lui donne ; quoiqu'il dure, non-seulement plus que chacun des six autres, mais encore plus que tous ensemble, l'on ne sait plus où l'on en est : autant de têtes, autant d'interprétations : les uns établissent ce peu de temps du septième gouvernement, c'est-à-dire de la papauté, par rapport à l'éternité, ce qui brouille tout, et fait une illusion d'une prophétie ; les autres, comme Du Moulin, soutiennent que *durer un peu* [2], à ce septième gouvernement, c'est durer plus que tous les autres, et ne se sauvent que par cette insigne falsification. M. Jurieu se détruit lui-même : tantôt durer un peu de temps, c'est durer *un long temps réel*, exprimé sous la figure d'un temps court, en sorte qu'en effet il soit *fort long*, et ne soit court que dans la pensée de ceux qui l'entendront mal ; tantôt, rebuté lui-même d'une telle interprétation, il n'y sait plus de remède qu'en confondant la sixième tête, dont saint Jean ne dit point qu'elle durât peu, avec la septième, qui est la seule dont il le dit.

Mais je veux bien ajouter, en quatrième lieu, que quand il serait permis à ce ministre de substituer le sixième roi au septième, et les empereurs aux Papes, il n'y trouverait pas mieux son compte, puisque toujours les empereurs ayant duré si longtemps, ils ne peuvent pas être ceux qui durent peu. Des protestants les font durer jusqu'au gouvernement papal ; les uns huit cents ans, comme Du Moulin, qui les pousse jusqu'à Pépin, et à Charlemagne ; les autres onze cents ans, en allant jusqu'à Grégoire VII. M. Jurieu, qui leur donne le moins de temps, puisqu'il ne les mène que jusqu'à saint Léon, ne leur peut refuser cinq cents ; et quand on voudrait admettre la finesse qu'il imagine de réduire ce temps des empereurs aux seuls empereurs chrétiens, sans raison et sans fondement (car où prendra-t-il que saint Jean ait voulu caractériser le sixième roi, par rapport aux seuls empereurs chrétiens, plutôt que par le total des empereurs?) ; quand, dis-je, on voudrait admettre cette mauvaise finesse, pourquoi voudrait-on que le caractère des empereurs chrétiens soit de durer peu, puisque, selon les diverses interprétations des protestants, ils ont duré cinq et six cents ans, et tout au moins cent cinquante, selon M. Jurieu, nombre qui ne peut être réputé petit dans un composé d'autres nombres,

[1] *Avert.*, n. 24. — [2] *Avert.*, n. 25, 26. — [3] *Ibid.*, n. 25.

[1] *Avert.*, n. 16, 17, 18. — [2] *Ibid.*

où il y en a qui ne contiennent que trente ans, d'autres que sept ou huit, et d'autres que deux, comme celui des tribuns, des dictateurs perpétuels et des décemvirs.

En cinquième lieu, quand nous aurions accordé aux ministres, contre toute l'analogie des Ecritures, et la suite même du texte, que ce court temps de douze cent soixante jours, c'est-à-dire de trois ans et demi, serait un long temps, et vaudrait douze cent soixante années, nous avons vu que leur embarras ne ferait que croître, puisqu'ils ne savent où placer ces douze cent soixante ans, et qu'en quelque temps qu'ils les commencent, les absurdités où ils tombent sont inexplicables.

Nous avons vu [1], selon leurs principes, que le Pape antechrist, persécuteur et blasphémateur, doit naître parmi les ruines de l'empire romain démembré, par conséquent au ve siècle, comme le tiennent Joseph Mède et M. Jurieu. Cette hypothèse, qui en elle-même est la plus suivie et la seule soutenable chez nos adversaires, et en même temps la plus absurde, puisqu'elle engage à reconnaître pour le premier Antechrist formé saint Léon, à lui attribuer les caractères essentiels de l'antichristianisme, qui sont l'idolâtrie et le blasphème, la persécution et la tyrannie; à faire du concile de Chalcédoine, un des quatre que les Chrétiens ont toujours le plus révérés, une assemblée antichrétienne; et la divine lettre de saint Léon, où le mystère de Jésus-Christ est expliqué si parfaitement, un ouvrage de l'Antechrist ; à faire enfin de toute l'Eglise catholique, qui était dans la communion tant de ce grand Pape que de tous ses saints successeurs, l'Eglise antichrétienne, sans pouvoir du moins en montrer une autre où Jésus-Christ fût connu, et faire encore de tous les Papes qui sont venus depuis saint Léon jusqu'à saint Grégoire, c'est-à-dire, sans difficulté, des plus saints et des plus doctes de tous les évêques qui aient rempli la Chaire de saint Pierre, et des blasphémateurs, des idolâtres, des persécuteurs, en un mot, et plus que tout cela, des antechrists.

En sixième lieu, pour connaître l'absurdité et l'impiété de ce sentiment, il ne faut que voir les contradictions où sont tombés les ministres en le soutenant [2]; car ils tâchent d'abord de l'adoucir, en disant que l'Antechrist au commencement n'avait pas encore toutes ses mauvaises qualités, et comme parle M. Jurieu [3], qu'il pouvait être homme de bien, du moins qu'il n'était pas damné; mais tout cela n'est qu'illusion, et il faut avaler la coupe jusqu'à la lie. Car nous avons vu [1] expressément dans saint Jean que la bête qu'on veut être l'Antechrist avait été idolâtre, persécutrice, blasphématrice, ennemie déclarée de Dieu et des saints, dès qu'elle est sortie de l'abîme, et le doit être sans discontinuer durant tous ses jours : elle le doit être par conséquent selon les idées de la Réforme, durant douze cent soixante ans, à commencer dès le temps de saint Léon, et toute l'Eglise de ce temps l'était avec lui.

Que répond ici le ministre ? des contradictions manifestes : car, après avoir vainement tâché de mettre à couvert saint Léon et tous les saints de ce temps, en disant que l'antichristianisme n'était encore que commencé en leurs personnes, à la fin il a bien senti que tout cela n'était que plâtrer; et il avoue en termes formels, dans une des lettres qu'il vient d'opposer aux variations, « que l'idolâtrie et la tyrannie « du papisme se sont pleinement manifestées « après le milieu du ve siècle, quand l'empire « romain a été démembré [2] ; » c'est-à-dire, selon lui-même, sous saint Léon. Est-ce là un mal commencé ? et n'est-ce pas, au contraire, le mal non-seulement consommé, mais pleinement découvert et déclaré dans toute sa force ? Et dans la 13e lettre, où ce ministre avait eu en horreur de nier que saint Léon et ses successeurs aient été gens de bien, quoique antechrists, il est enfin contraint d'avouer que c'est sous eux, et dès le temps de saint Léon, que le *blasphème et l'idolâtrie* ont commencé avec le culte des saints; que l'Eglise dès ce temps a été *foulée aux pieds par les nouveaux païens* [3], c'est-à-dire par saint Léon et les autres : d'où il s'ensuit, par la force du même passage de saint Jean, que la guerre a été dès lors déclarée à Dieu et à ses saints; en sorte que ce Pape et ses successeurs, à cela près gens de bien, ont été blasphémateurs et persécuteurs ; qui était ce qu'on n'osait dire, tant il était visiblement faux et détestable, et ce qu'à la fin on est contraint de passer.

Mais en septième et dernier lieu, il ne faut pas s'en tenir à saint Léon, puisqu'on a très-clairement démontré [4] que les Pères qui ont fleuri au ve siècle, saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Augustin, et les autres lumières de ce temps, n'ont point d'autres sentiments sur ce prétendu service des créatures, c'est-à-dire sur les honneurs des saints, que celui de saint Léon, ne s'en sont pas exprimés en termes moins forts,

[1] *Avert.*, n. 27 et suiv. — [2] *Ibid.*, n. 29, 30 et suiv. — [3] Lett. 13.

[1] *Avert.*, n. 27, *Apoc.*, XI, XII, XIII. — [2] Lett. 13, p. 89. — [3] *Ibid.* 98. — [4] *Avert.*, n. 28, 29, 30, 31, 32, 33.

et n'ont pas moins célébré les miracles que Dieu avait fait en confirmation de ce culte [1] : ce qui aussi a obligé M. Jurieu à les mettre au rang des hommes abusés par les démons, et au rang même de leurs adorateurs, et d'assurer que dès leur temps l'idolâtrie régnait dans l'Eglise [2]. Il faudrait donc en faire encore des blasphémateurs, des idolâtres, et, en un mot, des antechrists, aussi bien que saint Léon; et rien ne les a sauvés des mains de la Réforme, que le bonheur qu'ils ont eu de naître plus tôt : en sorte que les mesures que prennent les protestants, pour faire finir le règne antichrétien, ne cadrent plus avec le temps de leur vie, ce qui dans le fond ne les empêche pas d'être autant antechrits que saint Léon.

LXIX. Si les protestants peuvent se sauver en désavouant M. Jurieu, qui fait de saint Léon un antechrist, et en mettant l'Antechrist plus bas, en quelque temps que se soit[3], ce ministre les convainc par leurs principes [4] : premièrement, parce qu'ils demeurent d'accord que la naissance de l'Antechrist doit arriver du temps des dix rois, et au milieu du démembrement de l'empire, qui constamment est arrivé au ve siècle. Ils demeurent encore d'accord que le passage où saint Paul fait naître l'Antechrist, *après que celui qui tient sera ôté*, s'entend de l'empire romain, et convient avec celui de saint Jean, où l'empire est donné en proie aux dix rois. Ainsi, en toutes manières, l'Antechrist doit naître en ce temps; et le reculer plus bas, c'est renverser le système protestant.

M. Jurieu les convainc secondement encore par deux autres de leurs principes, qui est que l'idolâtrie dans l'Eglise est un caractère antichrétien, et même le principal, et que le culte des saints est une vraie idolâtrie : or, il leur montre ce culte dès le temps de saint Léon, et plus haut : et il n'y a pas moyen de le nier, Daillé même ayant fait un livre pour le prouver [5]. Il leur montre donc le principal caractère antichrétien, et l'Antechrist tout formé.

Par ces deux raisons concluantes, M. Jurieu a démontré que son système est le seul qui cadre avec les principes communs des interprètes protestants; de sorte que si on y trouve des impiétés, des inconvénients, des absurdités inévitables, ce sera par là nous avouer que le système protestant est insoutenable et contradictoire, qui est tout ce que nous pouvons souhaiter

Mais d'ailleurs, si les protestants rejettent le système de ce ministre à cause qu'il ne convient pas avec l'histoire du temps, où l'on ne voit ni blasphème, ni persécution dans l'Eglise, quoi qu'ils fassent, ils tomberont dans les mêmes inconvénients.

S'ils descendent à saint Grégoire, ils n'y trouveront ni plus de persécution, ni plus de blasphème; s'ils en viennent à Boniface III, à cause, à ce qu'ils prétendent, qu'il a pris le titre d'évêque universel, qui est un titre antichrétien selon saint Grégoire, il est faux que ce Pape ait pris ce titre; il est faux qu'il ait étendu sa primauté plus ou moins que saint Léon; il est faux qu'il ait honoré les saints ni plus ni moins; il est faux qu'on trouve de son temps la moindre ombre de persécution.

S'ils en viennent avec Du Moulin à l'an 755, et au temps où les Romains, abandonnés à la fureur des Lombards, furent contraints d'avoir recours aux Français, ils trouveront bien alors la ville de Rome ôtée en quelque manière aux empereurs d'Orient, ou plutôt abandonnée par eux-mêmes, et laissée en proie à ses voisins; mais outre qu'ils n'y trouveront ni les dix rois, ni le grand démembrement de l'empire, qui a précédé cette époque de trois cents ans, ils n'y trouveront de saints opposés à la prétendue tyrannie du Pape que les iconoclastes, étranges saints, où pour toute marque de sainteté on nous donne le renversement des images, réprouvé par les luthériens; esprits outrés, qui portent la haine des images jusqu'à détester la peinture et la sculpture, comme des arts réprouvés de Dieu; gens au reste si peu éloignés de l'idolâtrie, selon les principes des protestants, qu'ils prononcent des anathèmes contre ceux qui refuseront d'implorer le secours des saints, et d'en honorer les reliques [1]. Et, après tout, que gagnera-t-on quand on aura emporté qu'il n'y a eu de saints que de telles gens que l'Orient et l'Occident ont détestés? Il y faut la persécution : or on n'en trouve aucune en ces temps, que celle que les empereurs iconoclastes firent souffrir cinquante ans durant aux chrétiens qui retenaient les images, menaçant jusqu'aux Papes et ne cessant de les tourmenter par tous les moyens possibles; de sorte que, contre le système, l'Antechrist aurait été persécuté, et non pas persécuteur.

Quand enfin il en faudrait venir au temps de Grégoire VII, c'est-à-dire contre les principes de la secte, à une époque éloignée de six cents ans de la dissipation de l'empire, on n'y trouverait non plus la persécution, si ce n'est qu'en prenant ce Pape pour l'Antechrist, on prît aussi l'empereur Henri IV, qu'il tâcha de déposséder,

[1] *Avert.*, 36. — [2] *Ibid.*, 29. — [3] *Avert.*, 42. — [4] Lett. 12, 13. — [5] *Daill.*, *Occult. Latin.*

[1] *Act.*, *conc. Const. in conc. Nic.*, II ; *Labb.*, tom. VII.

pour l'un de ces saints que la bête devait persécuter. Et si l'on a recours à Bérenger et aux bérengariens, qu'on nous donne pour les saints persécutés de ce temps-là, premièrement, les luthériens, la principale partie des protestants, n'y consentiront jamais; secondement, ces saints bérengariens, de tous les dogmes de l'Eglise catholique, ne contredisaient que celui de la présence réelle, que nos prétendus réformés trouvent le plus tolérable; et enfin nous avons fait voir [1] qu'il n'y eut point alors de persécuteur, puisque même les bérengariens ne se séparèrent jamais, et revinrent bientôt de leur erreur, à l'exemple de leur maître.

LXX. Il nous reste encore à abréger une cinquième et dernière démonstration par les principes généraux; et je la forme en cette sorte. Rien ne revient plus souvent dans l'*Apocalypse* que des gentils persécuteurs et des saints persécutés : car c'est ce qu'on y trouve partout; mais les protestants ne peuvent trouver ni ces gentils, ni ces saints, parce qu'ils sont les uns et les autres d'une espèce si particulière, qu'on ne les trouve nulle part dans l'*Apocalypse*, ni même dans toute l'Ecriture.

Pour ce qui regarde les gentils, ceux dont ils ont besoin pour établir leur système sont des gentils chrétiens, qui, croyant en Dieu créateur et en Jésus-Christ sauveur, professent avec cela une idolâtrie dont les saints soient les défenseurs et les auteurs, et qui aussi devait régner dans l'Eglise durant douze cent soixante ans [2]. Si une telle idolâtrie a jamais été, elle est si singulière et si essentielle, que le Saint-Esprit, qui a révélé tant de choses bien moins importantes, a dû nous instruire d'un tel mystère; d'où le ministre conclut, en termes formels, que si cette idolâtrie ecclésiastique a été, elle a dû être prédite [3]. Que si elle l'a dû être, ç'a été principalement dans l'*Apocalypse*, puisqu'on suppose que ce divin livre a été écrit pour nous la faire connaître et éviter; mais le ministre se tourmente en vain à la chercher dans tout ce livre, et il avoue à la fin qu'il ne l'y voit pas.

D'abord il l'avait trouvée, en ce que saint Jean appelait la Babylone une prostituée; mais nous avons vu [4] que cette expression lui a paru *trop générale*, parce qu'il fallait avoir spécifié que c'était une adultère et une épouse infidèle, ce que saint Jean a évité.

Il croyait aussi avoir rencontré ce qu'il cherchait dans le passage « où le parvis du dehors « était livré aux gentils [5] ; » mais ce passage à la fin lui a paru *trop obscur*, n'y ayant rien de moins clair que de prendre le parvis du temple pour une fausse Eglise [1], au lieu que c'est seulement le dehors de la véritable; ou de conclure que l'extérieur de la vraie Eglise devienne une fausse Eglise, parce qu'il est livré aux gentils, qui le profanent, ou que ces gentils, profanateurs de l'extérieur de la vraie Eglise et du vrai temple, soient nécessairement de faux Chrétiens, comme si on n'avait pas vu la vraie Eglise opprimée durant trois cents ans, dans ce qu'elle avait de visible, par de vrais gentils adorateurs de Junon et de Jupiter.

Voilà les deux passages allégués, et ensuite désavoués par le ministre. Les autres ne sont pas plus clairs : la femme s'enfuit au désert; la prostituée est une religion qui a ses mystères; le peuple de Dieu est dans Babylone : donc il y aura des saints qui seront idolâtres, et une Eglise chrétienne qui aura l'idolâtrie dans le sein : on n'entend rien à ces conséquences.

Ne nous amusons plus à répéter ce que nous avons dit pour les détruire [2]; puisque le ministre, qui s'est voulu fonder dessus, sent à la fin qu'il n'a rien fait, s'il ne trouve cette idolâtrie en quelque texte « plus formel, » en quelque oracle « plus clair et moins général [3]; » mais cet oracle moins ambigu, « ce texte plus clair et « plus formel, » il ne le trouve que hors de l'*Apocalypse*; de sorte qu'il faut sortir de la prophétie de saint Jean pour y trouver cette idolâtrie, qui en fait le principal sujet.

Mais ce qu'il donne pour clair, par malheur, se trouve encore plus ambigu, ou, pour mieux dire, plus visiblement faux que tout le reste; puisque c'est le passage de saint Paul où il dit qu'il y aura dans les derniers temps des hommes « qui, en s'adonnant à des esprits abuseurs et à « la doctrine des démons, » condamneront le mariage et certaines viandes; passage où, loin de parler de la prétendue idolâtrie des Chrétiens, il n'est même en aucune sorte parlé d'idolâtrie, comme on voit.

Car de prendre dans ce passage « la doctrine « des démons, » non plus pour celle qu'ils inspirent, comme tout le monde, et les protestants avec tous les autres, l'avaient toujours entendu, mais pour « celle qui apprend à les adorer, » comme Joseph Mède l'a imaginé le premier [4]; et ne trouver que là ce « texte formel, » qu'on cherche depuis si longtemps, c'est à M. Jurieu, au lieu d'un texte formel, de démêler une obscurité encore plus grande, et montrer manifestement qu'on n'a rien à dire.

Concluons que la prétendue idolâtrie ecclé-

[1] *Avert.*, n. 60. — [2] *Ibid.*, 27, 28 et suiv. — [3] *Ibid.*, 35. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*; *Acc.*, part. II, p. 179.

[1] *Avert.*, n. 60. — [2] *Avert.*, n. 35; *Acc.*, part. II, p. 179, n. 5, 6, 10, 35, etc. — [3] *Ibid.* n. 35, 36, 37. — [4] *Ibid.*, n. 36.

siastique n'a été prédite nulle part. Or, dit M. Jurieu, si elle a été, elle a été prédite[1]; elle n'a donc jamais été; et ce n'est qu'une invention pour mettre, non-seulement les Catholiques, mais encore tous les saints du IVe siècle, au rang de ces idolâtres qui, en adorant les saints, selon M. Jurieu, ont adoré les démons.

Il ne sert de rien d'entamer ici avec le ministre un vain raisonnement sur les démons, que les païens reconnaissent pour des esprits médiateurs : il s'agit de nous faire voir par l'*Apocalypse*, ou du moins par quelque autre endroit de l'Ecriture, qu'une semblable idolâtrie ait dû régner dans l'Eglise, et y régner un aussi long temps que douze cent soixante ans ; et nous pourrions démontrer sans peine, s'il en était question, que ces démons, médiateurs chez les païens, étaient médiateurs de la création, Dieu jugeant indigne de lui de faire l'homme de sa main, et jugeant aussi la nature humaine indigne par elle-même de lui être réunie comme à son principe ; médiation inconnue aux Pères aussi bien qu'à nous, et qui, loin d'avoir jamais régné dans l'Eglise, y a toujours été détestée.

LXXI. Si les protestants n'ont pu trouver dans l'*Apocalypse* les Chrétiens idolâtres et persécuteurs qu'ils y cherchaient, ils n'y ont non plus trouvé les saints persécutés, dont ils ont un égal besoin ; et ils ne nous les produisent qu'en nous donnant pour des saints, les albigeois, les vaudois, un Wiclef, un Huss, et leurs sectateurs, jusqu'aux taborites, gens que nous avons convaincus, par des faits constants, des crimes et des erreurs que je n'ai pas besoin de répéter[2].

Aussi ai-je remarqué que les protestants ont honte de les mettre au rang des martyrs : car écoutons M. Jurieu sur le chap. XX de l'*Apocalypse*. Là paraissent les âmes de ceux qui ont été décollés pour le témoignage de Jésus, et ce sont « ceux qui n'ont point adoré la bête, ni « son image, et qui n'en ont porté le caractère, « ni dans leur front, ni dans leurs mains, » ℣ 4. Ce sont ceux-là qui revivent et qui ressuscitent même corporellement avant tous les autres, selon M. Jurieu[3]. Si la bête, c'est le Pape, si son image c'est le Pape encore, si le caractère de la bête c'est la profession du papisme, les martyrs, que saint Jean nous vient de décrire, sont ceux qui ont souffert sous la papauté; et, selon M. Jurieu, ce doivent être les premiers qui ressusciteront en corps et en âme : mais non, c'est tout le contraire. Il décide nettement que « cette première résurrection ne sera que de « très-peu de gens, c'est-à-dire *des anciens mar-* « *tyrs*, et que le reste des fidèles ne ressuscitera « qu'à la fin du monde. » Ce n'est donc que des anciens martyrs que saint Jean a voulu parler dans toute l'*Apocalypse*, c'est-à-dire très-constamment des martyrs de l'ancienne Eglise et des prémices du nom chrétien : ce sont ces anciens martyrs qui ont méprisé la bête et son caractère. Voilà comme on parle naturellement quand on veut de bonne foi parler des martyrs, dont saint Jean exalte la gloire dans toute son *Apocalypse*. La bête n'est donc plus le Pape ; l'idolâtrie n'est plus le papisme : et ces faux martyrs, qu'on n'appelle tels qu'à cause qu'ils ont résisté à la première puissance qui soit dans l'Eglise, ne paraissent plus.

Ainsi la démonstration est achevée. Les ministres, en recherchant leurs idolâtres, nous ont montré les saints; et, pour comble d'aveuglement, en cherchant leurs saints ils nous ont montré de faux martyrs, qui échappent de leur mémoire quand ils regardent de bonne foi les véritables.

LXXII. Voilà cinq démonstrations, où l'on pouvait, comme on voit, en compter un bien plus grand nombre, si, pour les rendre plus intelligibles, on ne les avait réduites à certains principes généraux. Mais les preuves se multiplieront jusqu'à l'infini, si l'on descend en particulier aux neuf chapitres où il est parlé de la bête.

Par exemple, dans le chapitre XI, où elle paraît pour la première fois, et où elle fait mourir les deux témoins, les erreurs des protestants sont infinies. Nous avons déjà remarqué le court temps qui est désigné par douze cent soixante jours, changé en l'espace immense de douze cent soixante ans ; nous avons aussi remarqué qu'on fait une fausse Eglise du parvis, qui n'est que l'extérieur de la véritable. On veut qu'une fausse Eglise, soit nécessairement celle qui « est livrée aux gentils[1], » et on ne songe pas « que la cité sainte, » qui sans doute n'est point une fausse Eglise, leur est pareillement livrée « pour être foulée aux pieds : » on donne donc pour marque d'une fausse Eglise l'oppression que la vraie Eglise est contrainte de souffrir, et la croix de Jésus-Christ qu'elle porte. Les gentils sont des faux Chrétiens, sans qu'on puisse trouver ce nom appliqué à des Chrétiens, pas même à des Chrétiens hérétiques, ni à d'autres qu'aux vrais païens. Les deux témoins que la bête a mis à mort sont les albigeois et les autres que nous avons convaincus d'impiété par des faits constants, et à qui aussi ceux qui nous les van-

[1] *Avert.*, n. 35. [2] *Avert.*, n. 39. — [3] *Acc.*, part. II, ch. 23, p. 429

[1] *Apoc.*, XI, 2.

tent n'ont osé conserver leur rang parmi les martyrs. Il en est à peu près de même de Luther et de Zwingle : c'étaient eux, avec leurs disciples, qui étaient, dans les *Préjugés*, les deux témoins [1], c'est-à-dire le petit nombre des défenseurs de la vérité, ressuscités tout à coup et montés au ciel, c'est-à-dire élevés au comble de la gloire, après avoir été morts pour un peu de temps « par la totale ruine » de ces grands saints, les taborites. Cela était spécieux et honorable aux réformateurs; mais le ministre a bien vu que ressusciter et monter au ciel devait être quelque chose de plus grand que ce qu'ont fait Luther et Zwingle ; ainsi il les a tirés d'un si haut rang [2], et il a renoncé publiquement à cette superbe interprétation dans son *Accomplissement des prophéties*.

En récompense, il y dit que les deux témoins ne seront mis à mort que dans la France ; que les fidèles des autres royaumes n'ont point de part à cet endroit de la prophétie ; et qu'avec des expressions qui regardent visiblement toute l'Eglise, saint Jean n'a eu en vue que l'Eglise prétendue réformée de ce royaume. Elle est si bien morte, dit le ministre, qu'il ne lui reste qu'à l'enterrer. C'est pour les morts le dernier honneur que celui de la sépulture ; et saint Jean ne nous montrait les corps morts de ces deux témoins gisants à terre, privés du tombeau, que pour mieux exprimer la haine qu'on poussait contre eux jusqu'après la mort. Mais ce qui est dans le dessein de saint Jean la dernière marque d'opprobre , est à M. Jurieu le commencement du secours. Les amis de la Réforme, étendue à terre toute morte, empêcheront seulement qu'on ne l'enterre ; sans doute parce que Dieu ne pourrait pas la ressusciter, si on l'avait mise aussi bien dans le sépulcre comme on a pu lui donner la mort. Au reste, dans tout ce chapitre, pour ressusciter, les deux témoins, saint Jean ne voit autre chose que les ligues de tous les princes conjurés contre la France. Le ministre les avait bien devinées [3], et il veut qu'on s'en ressouvienne, afin qu'on ne doute pas qu'il ne soit digne du titre de prophète qu'on lui donne déjà dans ses médailles. Pour qui écrit-il? par quel endroit se montre-t-il à un siècle si éclairé? et quel personnage veut-il faire dans le monde ?

Mais pourquoi aimer mieux donner dans ces rêveries que de voir dans les deux témoins les Chrétiens persécutés ; dans le court terme de leur affliction, le soin de la Providence, qui, pour épargner ses fidèles, en abrégeait les souffrances de temps en temps ; dans leur mort les supplices des martyrs ; dans leurs corps morts étendus sur la terre, la cruauté de ceux qui leur refusent jusqu'à la sépulture ; dans leur résurrection, la gloire soudaine de l'Eglise sous Constantin, et l'éclatante prédication de l'Evangile par tout l'univers, pendant que les païens se flattaient de la pensée d'en avoir éteint la lumière ? Qu'y a-t il là qui ne convienne parfaitement avec les paroles de saint Jean, et mieux sans comparaison que tous les songes qu'on nous débite ? et n'est-ce pas être ennemi de la piété que d'aimer mieux voir dans des interprétations violentes sa particulière satisfaction, que dans les idées naturelles la gloire commune du Christianisme ?

Passons au chapitre XII : c'est celui où Du Moulin reconnaît que douze cent soixante jours sont des jours, et non pas des années ; et de cinq passages où l'on veut trouver les jours prophétiques, il en ôte deux à son parti.

LXXIII. Mais venons au gros des protestants, qui, avec M Jurieu, veulent trouver, dans la femme retirée au désert douze cent soixante jours, l'Eglise opprimée douze cent soixante ans sous le papisme. C'était donc aussi sous le papisme qu'elle devait enfanter, et que le dragon voulait dévorer elle et son fruit? Mais qu'est-ce donc, selon les ministres, que cet enfant mâle et dominant que la femme devait mettre au jour ? Quoi, la Réforme triomphante ? Ne rougit-on pas d'aimer mieux la voir dans un si bel endroit, que le christianisme régnant avec Constantin ? Mais quoi, le combat des anges ne se donne que pour la réforme ? Le triomphe du christianisme n'en était pas un digne sujet ? Satan n'y était pas assez atterré par la chute de ses idoles et de ses temples, et on attendait pour cela la main de Luther ? Le croient-ils, eux qui le disent ? Mais si cela n'est pas encore assez absurde, voici de quoi exercer leur subtilité. La femme se retire deux fois dans le désert, comme nous l'avons fait voir [1] : et les protestants devaient trouver, non-seulement une fois, mais deux fois douze cent soixante ans de persécution papistique, c'est-à-dire deux mille cinq cent vingt années, et plus, selon eux, que ne devait durer depuis saint Jean, le christianisme, et l'univers même. Ce n'est pas tout, et nous verrons au chapitre XIII que la femme sera opprimée un pareil temps que nous montrerons distingué de celui-ci. C'est faire monter le temps des persécutions à près de quatre mille ans. Qui ne voit donc que ce temps souvent répété nous marque diverses persécutions, toutes courtes, et à diverses reprises ? Mais si les protestants ont passé

[1] *Préj.*, part. I, p. 97; *Avert.*, n. 61. — [2] *Avert.*, n. 61. — [3] *Ibid.*

[1] *Voy.* la note sur le chap. XII, v 13, 14.

quatre mille ans sous ce Pape, ils voient par là ce qui leur reste : il n'y a plus rien à chercher dans cet avenir immense, et l'*Apocalypse* est un abîme où il n'y a plus ni fond ni rive.

D'ailleurs, l'interprétation protestante ne nous montre point les trois efforts du démon coup sur coup, ni les persécutions trois fois rendues inutiles, et la seconde en particulier, par le secours de la terre, non plus que la troisième, plus faible que les deux autres, dont aussi pour cette raison saint Jean ne marque aucun effet : c'est néanmoins ce que nous voyons très-distinctement au chapitre XIII, ỳ 4, 13, 17, comme on peut voir dans le commentaire [1]. On ne nous explique pas non plus ce redoublement de la colère du diable à cause du peu de temps qui lui restait, et qu'il se voyait à la fin de sa domination [2] : ce peu de temps, dis-je, ne s'explique pas dans le système protestant, puisqu'il restait au démon encore douze cent soixante ans entiers à tenir la femme opprimée dans le désert, et que l'Antechrist, qu'il animait, n'allait que commencer son empire. Voilà des énigmes inexplicables pour la Réforme : aussi avons-nous vu qu'elle s'y perd; le subtil Jurieu s'y contredit [3]; Du Moulin y abandonne les jours prophétiques [4] : et, réduit à se renfermer dans les trois ans et demi que passèrent les Chrétiens convertis du judaïsme à la petite ville de Pella, pendant que Tite détruisait Jérusalem, il fait deviner mystérieusement à saint Jean des choses passées aux yeux de toute la terre, il y avait plus de vingt ans.

Mais notre interprétation n'a point ces inconvénients : on y voit l'Eglise en travail dans la dernière persécution; on voit, parmi les divers relâchements qu'elle pouvait avoir, trois intervalles marqués et trois reprises plus nettes sous trois princes; l'Eglise par deux fois contrainte à se retirer, mais toujours pour un peu de temps, dans ses retraites obscures où elle avait accoutumé de cacher son culte, la terre l'aidant à la seconde fuite, c'est-à-dire Constantin et Licinius combattant pour elle : là paraissent les efforts du diable, la résistance et la victoire des anges, avec la rage impuissante de l'ennemi atterré, qui voit la fin de son règne ; enfin le dernier effort du dragon encore frémissant ; et sous la tyrannie de Licinius, la persécution renouvelée, mais trop faible pour mériter qu'on en raconte les effets.

LXXIV. Nous avons vu que, pour bien entendre la bête aux sept têtes et aux dix cornes, il faut joindre ensemble les chapitres XIII et XVII, où nous en avons la peinture. Pour commencer par les sept têtes, qui, selon saint Jean, sont sept rois, et sept formes de gouvernement pour les protestants, nous avons démontré :

Premièrement, combien peu il était utile au dessein de l'*Apocalypse* de reprendre les choses de si loin, et de remonter jusqu'à l'origine de Rome pour nous montrer tous les états par où elle avait passé durant sept à huit cents ans, avant que saint Jean fût au monde; et c'était si peu le dessein de cet apôtre, qu' il nous déclare au contraire que la bête à sept têtes, où il déclare qu'il voulait représenter Rome, devait sortir de l'abîme après son temps : ce n'est donc pas Rome dans tous ses états, y compris les siècles passés, qu'il a dessein de représenter dans cette bête ; c'est Rome dans un certain état particulier que cet apôtre avait en vue [1].

En effet, nous avons vu en second lieu [2] que saint Jean ne fait paraître la bête que comme blasphématrice et persécutrice, revêtue de la puissance du dragon, cruelle, enivrée de sang, ennemie de Dieu et de ses saints, tout en s'élevant de l'abîme, c'est-à-dire dès aussitôt qu'elle paraît, et également dans ses sept têtes : au lieu que, dans ce système protestant, il n'y aurait tout au plus que deux têtes persécutrices, c'est-à-dire les empereurs et les Papes ; et les autres auraient occupé sept ou huit cents ans avant que les Chrétiens eussent paru.

On a vu en troisième lieu [3] que, si saint Jean avait voulu nous représenter sept formes de gouvernement, il aurait pris tout autre chose que sept rois, dont même il aurait fallu que l'un fût l'abolition de la royauté, et l'érection de l'état populaire ; que, bien éloigné qu'on puisse trouver dans les saints livres, ou historiques, ou dogmatiques, ou prophétiques, aucun exemple d'une locution pareille, on trouve tout le contraire [4], notamment dans ce même endroit de l'*Apocalypse*; et enfin que les dix rois du ỳ 12, étant de vrais rois, les sept rois du ỳ 9 ne peuvent pas être d'une autre nature.

En quatrième lieu [5], nous avons vu que les six formes du gouvernement qu'on met à Rome jusqu'à saint Jean n'ont nulle justesse; que c'est un nombre fait à plaisir, et qu'il y en a ou plus ou moins. Quant à la septième forme de gouvernement qu'on veut être la papauté [6], pour soutenir le système, il la faut faire commencer sous saint Léon, et changer le gouvernement de Rome vers le temps que l'empire fut dissipé ; ce qui emporte un si prodigieux renversement

[1] *Voy.* la note sur ces passages. — [2] *Apoc.*, XII, 12; et les notes. — [3] *Avert.*, n. 25, 26. — [4] *Du Moulin.*, *Acc.*, p. 178.

[1] *Apoc.*, XI, 7, XIII, 1; XVII, 8; *Voy.* les notes, *ibid. Avert.*, n. 20. — [2] *Ibid.*; *Apoc.*, XI, XIII, 1, 2; XVII, 2, 3, etc. — [3] *Ibid.* — [4] *Avert.* n. 14. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 15.

de l'histoire, que jusqu'ici on n'en vit jamais de pareil exemple.

Nous pouvons ajouter en cinquième lieu, sur ces sept formes de gouvernement, que si saint Jean eût eu en vue de nous faire voir par plaisir tous les états de Rome, jusqu'au temps que les Papes y ont été souverains, il eût fallu la faire passer de la main des empereurs en celle des rois hérules et ostrogoths, rois au reste de bien différente nature, et d'un pouvoir bien plus étendu que les sept premiers, sous qui elle commença. En faisant revenir les empereurs, comme ils revinrent sous Justinien, il faudrait marquer à la fin les exarques et les patrices, dont la puissance approchait si fort de la souveraine ; puis encore le pouvoir du peuple sous la direction volontaire des Papes, comme leurs pasteurs, sans qu'ils eussent le titre de princes; ensuite le patriciat et l'empire des Français ; et les Papes, par leur concession, ayant alors quelque part à la souveraineté, mais toujours sous l'autorité supérieure de ces princes. Il ne faudrait pas oublier, après la maison de Charlemagne, l'anarchie qui revient plusieurs fois, et surtout la tyrannie des barons romains, pendant environ cent ans ; le gouvernement des empereurs d'Allemagne modifié en tant de manières; et enfin, avant de venir à la souveraineté absolue des Papes, la puissance du sénateur changée aussi en tant de façons. Que si l'on ne veut pas que le Saint-Esprit descende dans ce détail après l'avoir fait descendre jusqu'aux décemvirs et aux tribuns militaires, qu'on nous dise donc dans quelles bornes il faut renfermer la curiosité de saint Jean, ou plutôt qu'on avoue de bonne foi que la justesse qu'on a cru voir dans ces sept formes de gouvernement n'est venue que de l'ignorance de l'histoire, ou du peu d'attention qu'on y a fait.

C'est encore un sixième inconvénient [1], supposé que le dessein de l'*Apocalypse* ait été de représenter dans sept têtes sept formes de gouvernement, de mettre sur la sixième, qui est celle des empereurs, et universellement comme sur les autres, des noms de blasphème, sans faire du moins prévoir à saint Jean qu'une si grande partie de ces empereurs devaient être Chrétiens, en sorte qu'il aura mis au rang des blasphémateurs les Constantin, les Gratien et les Théodose.

Enfin, en septième lieu [2], quand on aurait dévoré tant d'absurdités manifestes, ce petit mot de l'*Apocalypse*, qui forcerait les protestants à reconnaître la papauté comme un gouvernement de peu de durée, quoiqu'il dure douze cent soixante ans, et plus que tous les autres ensemble, sera toujours un écueil où leur système sera mis en pièces, de sorte qu'il n'y a rien en toutes manières de plus ruiné que ces sept prétendus gouvernements.

C'est néanmoins le bel endroit des protestants, mais en vérité d'autant plus faible, qu'ils ne savent encore comment expliquer ce roi qui fait *un des sept*, et qui néanmoins *est le huitième*. Ils veulent que ce soit le Pape, à cause qu'il est tout ensemble et le septième comme Pape, par la puissance spirituelle qu'il usurpe, et le huitième comme empereur, en imitant, comme ils l'interprètent, et en s'attribuant la puissance temporelle et impériale, sans songer que ce composé est précisément ce qui le doit faire la septième tête, ou le septième roi ; car s'il n'était qu'empereur, il le faudrait ranger avec le sixième, de sorte que ce qui lui donne le septième rang, c'est précisément ce composé par lequel on prétend lui en donner un huitième, A quoi il faut ajouter, que, si c'était le septième roi qui dût être en même temps le huitième. saint Jean, qui venait de nommer ce septième roi au ℣ 10, et qui, par manière de dire, était en train d'en marquer le caractère en disant qu'il demeure peu, l'aurait continué au verset suivant, en disant, non pas indéfiniment qu'il est *un des sept*, mais précisément qu'il est le septième et le huitième tout ensemble.

Mais qui ne voit que le saint Apôtre, éclairé par l'Esprit de Dieu, a découvert dans cette lumière quelque chose de plus convenable, et que cet Esprit qui voit tout, lui a révélé qu'un de ces sept, et non le septième, reviendrait deux fois, ce qui le ferait tout ensemble et un des sept, et le huitième ? caractère que les protestants ne songent seulement pas qu'on ait pu approprier à la papauté, et que nous avons trouvé si précisément en Maximien Herculius [1], qu'il n'y en a aucun autre exemple dans toute l'histoire qui a rapport à l'*Apocalypse*.

Je ne me tromperai donc pas quand je dirai, sans vouloir vanter l'interprétation que je propose, qu'à comparaison du moins de celle des protestants, c'est la clarté même [2], puisqu'on y trouve dans sept rois, non pas sept formes de gouvernement proposées à sa fantaisie, mais sept empereurs tous idolâtres : en cette manière sous ces sept rois, la persécution de Dioclétien, la plus cruelle de toutes, très-proprement caractérisée par sa marque particulière ; sous les mêmes rois, la prostituée, c'est-à-dire Rome la païenne, enivrée du sang des martyrs, et sou-

verl., n. 20. — [2] *Ibid.*, n. 16, 17, 18.

[1] *Voy.* la note sur le chap. XVII, 11. — [2] *Voy.* les notes sur le chap. XIII.

tenant son idolâtrie par toute la terre. On voit aussi ces sept rois passer promptement les uns après les autres ; et le septième qui devait venir après la destruction des six autres pour exciter de nouveau la persécution, c'est-à-dire Licinius, s'évanouir incontinent, et la bête par ce moyen laissée pour morte, pour ensuite ressusciter, comme on va voir.

LXXV. Dans le chapitre XIII, on voit paraître un nouveau prodige ; c'est que la bête à sept têtes est comme morte par la plaie d'une de ses têtes, et que néanmoins tout d'un coup elle revit. Les protestants entendent ici l'empire romain comme mort par la blessure mortelle des empereurs, qui sont la sixième de ses têtes, et tout d'un coup ressuscité dans le Pape qui est le septième.

Ce système ne cadre pas avec les idées de saint Jean, puisque la bête, qui subsistait en sept têtes ne devait périr que par la destruction de toutes les sept; ni ressusciter que dans quelque chose qui vînt après elles toutes. C'est pourquoi le Saint-Eprit dit distinctement que cinq têtes étaient passées, la sixième blessée à mort, et la septième qui devait venir en état de durer peu, par où la bête devait mourir tout entière avec ses sept têtes retranchées ; et ce qui la fait revivre en est distingué. C'est ce qu'on voit dans saint Jean, et c'est aussi ce qu'on a pu voir dans notre interprétation [1], où le retranchement de la sixième tête fait bien à la vérité une mortelle blessure, mais où l'on voit en même temps que la septième périrait bientôt avec les autres, en sorte qu'on voit tomber sept têtes, c'est-à-dire sept empereurs auteurs de la dernière persécution, qu'on attribue à Dioclétien ; d'où devait suivre, comme en effet elle suivit, la destruction totale et sans retour de la bête persécutrice, si elle ne ressuscitait dans quelque chose de distingué d'elle, ainsi qu'elle fit dans Julien, qui lui rendit la vie et la force. Tout cela est très-suivi ; au lieu que dans le système protestant, la bête aux sept têtes est tenue pour morte, pendant qu'une de ses têtes, et encore celle de toutes qui avait le plus de vie, puisqu'elle devait vivre près de treize siècles, et plus que toutes les autres ensemble, non-seulement subsiste encore, mais ne fait que commencer sa vie.

LXXVI. Ce chapitre cause encore un autre embarras aux protestants, puisqu'ici, outre les deux fois que nous avons vues au chapitre XII, il leur faut encore trouver pour une troisième fois les douze cent soixante ans de persécution. La démonstration en est évidente ; car la bête est persécutrice, et dans son premier état aussitôt qu'elle sort de l'abîme, comme on a vu, et lorsqu'elle a repris la vie. La persécution du premier état, lorsque la bête sort de l'abîme, est représentée au chapitre XI, ℣ 2, 9, où il paraît qu'elle a duré les douze cent soixante jours. Accordons aux protestants que c'est la même persécution qui paraît au chapitre XII. Nous avons démontré ailleurs qu'elle a dû avoir deux reprises, chacune de pareil temps : l'une à la première attaque du dragon, l'autre à la seconde, et au temps de sa colère redoublée, XII, 6, 14.

Voilà donc déjà tout au moins deux fois douze cent soixante jours, sans qu'il soit encore parlé de la bête ressuscitée. Mais lorsqu'elle est ressuscitée, il lui faut encore un pareil temps, car ce n'est pas en vain qu'elle revit . « Toute « la terre s'en étonne, tout le monde adore la « bête, en s'écriant : Qui est semblable à la bête, « et qui pourra la combattre, » maintenant qu'on la voit revivre après la plaie qui la tue ? « Et puissance lui fut donnée durant quarante- « deux mois. » C'est une troisième fois douze cent soixante jours, qui, multipliés en années, selon le système protestant, et joints aux deux autres qui ont précédé la résurrection de la bête, font trois fois douze cent soixante ans ; à qui la Réforme doit donner place dans son système, ou se réduire avec nous à trouver trois fois un temps très-court de persécution, ce qui n'est pas difficile.

LXXVII. Outre la première bête, qui a sept têtes et dix cornes, il en paraît encore une, que saint Jean appelle l'autre bête, très-distinguée de la première, et qui ne porte que deux cornes, mais deux cornes semblables à l'Agneau, quoique la bête parle comme le dragon. C'est de là qu'on tire la plus grande preuve que c'est le Pape et une Eglise chrétienne : mais nous l'avons renversée [1], en démontrant, par des faits constants que le paganisme, et surtout sous Julien l'Apostat, avait affecté d'imiter beaucoup de chose du christianisme ; de sorte qu'il ne resterait qu'à répondre à Du Moulin, qui a vu dans les deux cornes de cette bête celles de la mitre du Pape. Mais, pour ne s'amuser point à des petitesses si peu dignes de gens sérieux, démonstrativement la seconde bête ne peut pas être le Pape par ces raisons :

1. La seconde bête fait de faux miracles, comme de faire descendre le feu du ciel : or le Pape ne se vante en aucune sorte de faire des miracles, et encore moins de faire descendre le feu du ciel ; ce n'est donc pas la seconde bête.

[1] *Voy.* les notes sur le ch. XIII, 11 ; XVII, 8, 10.

[1] Voy. *ibid. Avert.*, n. 5.

2. Dire que le feu du ciel, c'est l'excommunication qui est proposée comme un foudre c'est entendre par un des prestiges de la bête une puissance instituée par Jésus-Christ, qui est celle d'excommunier; puissance qui ne peut manquer d'être foudroyante, puisqu'elle retranche du corps de l'Eglise, et qu'elle livre à Satan ceux qui en sont frappés. Dire ici que cette puissance est usurpée par le Pape, c'est supposer ce qui est en question, et donner pour marque certaine ce dont on dispute[1]; et en tout cas ce serait l'abus et non pas la chose, qu'il faudrait faire marquer au prophète.

3. De compter parmi les faux miracles du Pape ce que tous les Pères et toute l'histoire ecclésiastique nous racontent des miracles des saints, c'est une autre sorte de profanation; et en tout cas ces miracles ne sont non plus ceux du Pape, que ceux de tous les Chrétiens, grecs, arméniens, égyptiens, méridionaux et orientaux, qui ne les célèbrent pas moins que les Latins.

4. Si l'ont en croit les protestants[2], le Pape est le méchant de saint Paul, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on nomme Dieu, et pour tout Dieu ne fait adorer que lui-même ; or est-il que la seconde bête, qui est appelée l'autre bête par saint Jean, ne se fait point adorer elle-même, mais fait adorer la première bête; par conséquent la seconde bête n'est pas le Pape.

5. La seconde bête, qui est le Pape, doit faire adorer la première bête, c'est-à-dire la bête à sept têtes, et Rome à sept gouvernements; mais le Pape ne fait adorer ni les rois de Rome, ni ses consuls, ni ses dictateurs, ni ses empereurs, ni les autres, c'est-à-dire que de sept têtes il y en a déjà six qu'il ne faut pas adorer : il ne faut donc pas faire dire absolument à saint Jean que l'autre bête fasse adorer la première bête.

6. Si l'on dit qu'il reste encore la septième tête qui est le Pape, que l'autre bête, qui est encore le Pape, fait adorer, il ne fallait pas multiplier les bêtes, mais dire plus simplement que cette septième tête se faisait rendre à elle-même les honneurs divins : ce qui eût servi à faire connaître son impiété et son impudence.

7. Saint Jean distingue trois choses, la première bête, l'autre bête, et l'image de la première bête. Les protestants confondent tout, et partout ne voient que le Pape : c'est le Pape qui fait adorer le Pape; l'image qu'il fait adorer, c'est le Pape encore; l'autre bête, est la même bête : tout n'est ici que la même chose; la première bête, la seconde, et l'image de l'une et de l'autre, puisque tout cela c'est le Pape.

8. On n'a trouvé d'autre expédient pour démêler ce chaos que de distinguer le Pape de la papauté[1], et Du Moulin a prétendu, contre les principes de la secte, que ce n'était pas le Pape qui faisait adorer le Pape; mais que c'était le Pape, une des bêtes, qui faisait adorer la papauté, et la hiérarchie, l'autre bête, sans pouvoir marquer dans saint Jean aucun caractère pour distinguer où est le Pape, ni où est la papauté, ni discerner celle à qui on donne le nom de première bête d'avec celle qu'on appelle l'autre.

On ne se sauve pas mieux en disant, avec M. Jurieu, que les deux bêtes ne sont, au fond, dans le dessein de saint Jean, que le Pape seul; mais que la première bête le représente dans la puissance temporelle, et la seconde, dans la spirituelle : car, outre les autres inconvénients de cette multiplication que nous avons vus, la difficulté revient toujours; et ce ministre n'explique pas pourquoi la bête spirituelle est celle qui fait adorer; puisque c'est elle, comme prétendant la puissance spirituelle, qui doit croire qu'elle mérite le mieux d'être adorée.

9. Que si l'on dit que c'est qu'en effet il est impossible de démêler toutes ces choses dans la prophétie ; premièrement, il vaudrait mieux avouer qu'on ne l'entend pas que de faire retomber la faute sur les oracles divins ; et en second lieu, on a pu voir, dans notre explication, une très-nette distinction de la bête morte dans la persécution finie par la mort de Licinius, de la bête ressuscitée dans la persécution renouvelée par Julien ; d'une autre bête qui ne disait point qu'on l'adorât elle-même, mais qui faisait adorer les idoles que proposait la première bête, c'est-à-dire les idoles de Rome païenne, dont les principales étaient les images de ses empereurs : il fallait donc proposer quelque chose de cette nature, ou renoncer à l'explication de la prophétie.

10. Sur le nombre de 666, nous avons remarqué deux défauts du système protestant[2] : l'un, de chercher ce nombre mystique dans le nom de la seconde bête, au lieu que manifestement c'est dans la première qu'il le faut trouver ; l'autre, de ne pas produire un nom propre, mais, contre l'idée de saint Jean, un nom vague et indéfini, comme celui de *Lateinos*.

LXXVIII. Je n'ai rien à dire sur le chapitre XIV où il n'y a de prédiction que celle de la chute

[1] *Avert.*, n. 4. — [2] *Ibid.*, n. 22.

[1] *Avert.*, n. 22. — [2] *Voy.* les notes sur le ch. XIII, v 16, 17, 18; *Avert.*, n. 23.

de Babylone, qu'on traitera plus à propos dans un autre lieu, et sur la fin une prédiction sur la moisson et sur la vendange qui touche le même sujet, mais d'une manière assez générale, où il y a néanmoins un caractère historique que les ministres n'expliquent pas, et que nous n'oublions pas dans nos notes [1].

Le chapitre xv ne contient autre chose que la préparation au xvie, où se trouve l'effusion des sept fioles; sur quoi ce que je remarque principalement, c'est que les protestants y veulent trouver sept périodes de temps avec, entre deux, un intervalle de cent cinquante ou deux cents ans, qui leur donne le moyen de se promener vaguement dans mille ou onze cents ans d'histoire, pour y trouver des famines, des guerres et d'autres fléaux autant qu'il leur en faut [2]. Car il faut à ceux qui se jouent un champ vaste et libre, où leur imagination se donne carrière : mais pour nous, qui expliquons l'Ecriture avec une discipline plus sévère, nous n'hésitons point à remarquer en ce lieu que saint Jean nous force à une seule action, ou plutôt à un seul état, qui a un secret rapport avec son sujet principal, comme nous l'avons expliqué [3].

Je ne parle point des clepsydres de M. Jurieu ni de son Armagedon [4], qu'il a pris pour un arsenal à excommunication : les protestants, qui ont commencé à se moquer de ses clepsydres, nous feront la même justice sur son Armagedon. Cependant, ils nous diront quand il leur plaira, ce que c'est, dans leur système, que ces grands combats, où de part et d'autre, les rois sont menés par le diable et ses esprits impurs [5]; ils pourront encore nous dire à quoi leur servent les rois d'Orient qui passent l'Euphrate [6]; et surtout ils se souviendront d'épargner les allégories qui donnent un trop grand jeu aux interprétations arbitraires.

LXXIX. C'est à la fin et au dénoûment que la justesse du dessein paraît, lorsqu'il est bien pris; et au contraire, lorsqu'il est mal conçu, c'est à la fin et au dénoûment que tout doit achever de se démentir, et que l'absurdité doit le plus paraître. Ce dénoûment de saint Jean est, après nous avoir fait voir l'impiété et la tyrannie de l'empire persécuteur, depuis le chapitre xi jusqu'au milieu du xviie, de nous en montrer enfin le juste supplice; et c'est ce que fait l'Apôtre lorsqu'au verset 12 de ce chapitre il nous fait voir cet empire entre les mains des dix rois qui le déchirent, pour ensuite nous en faire voir la perte totale dans les chapitres suivants.

Si les protestants ont bien rencontré, rien ne doit mieux cadrer avec leur système : au contraire, si leur dessein est mal pris, rien ne les doit déconcerter plus visiblement : or, c'est le dernier qui leur arrive.

Ils s'imaginent trouver ici et la naissance et la chute de leur prétendu Antechrist dans celle du Pape : or, tout le texte y répugne.

Ils en mettent la naissance dans ces paroles [1] : « Les dix cornes sont les dix rois qui n'ont pas « encore commencé à régner : mais ils pren- « dront puissance comme rois en même temps « avec la bête, » ỳ 12, comme Genève a traduit : d'où M. Jurieu conclut ainsi [2] : « S'ils prennent « puissance en même temps que la bête, la bête « prendra donc puissance en même temps « qu'eux. » La corruption du texte est visible. Saint Jean dit qu'il y aura dix rois qui, tous ensemble et en même temps (en les comparant les uns avec les autres), prendront puissance avec la bête; mais il ne dit pas qu'ils prendront puissance en même temps qu'elle, ou qu'elle prendra puissance en même temps qu'eux, comme le tourne M. Jurieu : c'est autre chose que ces rois, comme dit saint Jean, trouvant la bête établie, viennent régner avec elle et partager son empire, ce qui est effectivement arrivé à l'ancienne Rome maîtresse du monde [3] : autre chose, comme le prétend M. Jurieu, qu'elle commence à régner avec eux. Saint Jean suppose le contraire, puisque d'abord la bête paraît avec ses sept têtes qui sont autant de rois, et sur son dos elle porte la prostituée, tenant en sa main la coupe dont elle enivre les rois : elle est donc; et les dix rois qui viennent régner avec elle la trouvent déjà établie. Les protestants n'en trouvent donc point, comme ils le prétendent, la naissance en cet endroit.

Ils n'en trouvent pas non plus la chute : car ils la mettent dans ces paroles : « Les cornes, » qui sont les rois, « haïront la prostituée, la dé- « voreront, la dépouilleront, la brûleront, » ỳ 16; car, clairement, et selon eux-mêmes, saint Jean marque, en cet endroit, non point la désolation de leur nouvelle Rome antichrétienne, mais celle de Rome, l'ancienne maîtresse de tout l'univers.

Je dis *clairement*, par les raisons que nous avons vues, et j'ajoute *selon* les protestants mêmes, et selon M. Jurieu [4]; puisque dans sa 13e lettre, pour n'avoir point à reprendre ici ce qu'il a dit dans ses ouvrages précédents, il vient encore d'écrire ces propres paroles [5] : « L'autre

[1] Notes sur le ch. xiv, 20. — [2] *Avert.*, n. 40; *Voy.* les notes sur le ch. xvi, 1, 2. et à la fin du chap. — [3] *Avert.*, *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Apoc.*, xvi, 14. — [6] *Ibid.*, 12.

[1] *Prej.*, part. 1, p. 122, 128. — [2] *Ibid.*, p. 127. — [3] *Voy.* les notes sur le chap. xvii, v 12, 13. — [4] *Avert.*, n. 15, 21, 42; *ibid*, 15 [5] Lett. 13, p. 98, 100.

« passage est celui de saint Jean, qui dit que les « dix rois prendront puissance avec la bête en « un même temps; » ce qui, selon lui, dit net- « tement que l'on doit compter les ans de l'An- « techrist du temps auquel l'empire romain a « été démembré en dix royaumes. » Ce qu'il répète, en disant que « les dix cornes sont les « dix royaumes dans lesquels l'empire romain a « été divisé, et que ce fut en ce même temps « que commença la tyrannie antichrétienne. »

Il n'y a personne qui ne voie que l'endroit de la division de cet empire est celui où les dix rois le dépouillent : or, cet endroit est le ℣ 16; par conséquent, on n'y trouve pas la chute de Rome la nouvelle, prétendue antichrétienne, mais celle de Rome l'ancienne, maîtresse de l'univers.

Que si les protestants demeurent d'accord de reconnaître en ce ℣ 16 la chute de Rome l'ancienne, en réservant celle de leur Rome antichrétienne au chapitre XVIII [1]; outre que manifestement ce n'est que la même chute, et que saint Jean n'en connaît pas deux, ils seront pris par leur propre aveu, puisqu'il faudra reconnaître que tout le reste de la prédiction du chapitre XVII se trouvera accompli dans la chute de Rome l'ancienne : ce sera celle qui, dans un cours de peu d'années, c'est-à-dire dans les approches de sa chute, sera aimée et haïe par les mêmes rois : ceux qui étaient venus régner avec elle, qu'elle avait reconnus pour rois, dont elle avait fait ses amis, et qui commençaient à jouir des provinces qu'elle leur avait attribuées, seront les mêmes qui, dans la suite, l'auront dépouillée. C'est, en effet, ce que nous avons trouvé dans Rome l'ancienne et dans l'histoire de sa chute [2]. Si les protestants en conviennent, ils n'ont plus de difficulté à nous objecter : celle qu'ils croyaient invincible dans ces rois, tantôt amis et tantôt ennemis, est résolue par des faits constants : le mot de l'énigme est trouvé : c'est Rome l'ancienne; et rien n'empêche que la prédiction de saint Jean ne soit, contre leur pensée, entièrement accomplie dans sa chute. Que s'ils refusent d'en convenir, on les y force par d'autres choses qu'ils avouent; et s'ils passent incessamment d'une pensée à une autre, sans trouver deux versets de suite qui se rapportent à la même fin, on verra bien que tout s'entre-choque dans leur interprétation.

De cette confusion sont venus leurs rois [3], qui aident l'Eglise romaine à s'établir pendant qu'ils ne lui font ni bien ni mal, ou plutôt du mal que du bien; qui, en lui donnant leur puissance, ne lui donnent ni le spirituel en aucune sorte, ni le temporel autrement qu'en le laissant prendre; qui, en régnant avec elle dès le commencement, ne la font, ni ne la laissent régner que quatre ou cinq cents ans après; qui sont appelés son soutien parce que, cinq cents ans après, d'autres rois, comme ceux d'Ecosse, de Suède, de Danemark, de Pologne, parmi lesquels il y en a la moitié, pour ne pas dire le tout, qui ne tiennent rien des premiers, viendront l'appuyer, et qui sont dits la détruire, parce que onze cents ans après ils s'avisent, du moins quelques-uns, de se retirer de sa communion sans lui pouvoir faire d'autre mal : mais c'est que les protestants espèrent qu'ils l'anéantiront dans peu de temps; et ils font leur prédiction de leur espérance; au lieu que tout est simple et suivi dans notre interprétation; tout est d'un même dessein : la bête à sept têtes et à dix cornes nous représente tout l'état de Rome l'ancienne, autant qu'il est convenable au dessein de l'*Apocalypse*. Dans les sept têtes, nous voyons la persécution déclarée; dans les dix cornes on nous fait voir aussi clairement la persécution punie : tout nous prépare, tout nous mène-là. Saint Jean n'en voulait pas davantage, et tout ce que les protestants y ont ajouté n'est qu'illusion, contradiction, violence au texte, confusion des caractères, renversement des histoires; en un mot, rêveries sans suite, qui s'effacent les unes les autres, comme les images d'un songe.

LXXX. Aussi voit-on par expérience que des interprétations si forcées ne tiennent pas à l'esprit; la haine les fait inventer; tout le monde dit sans savoir pourquoi : « Sortez de Babylone, « mon peuple [1]; » on s'anime contre une Rome quelle qu'elle soit, et sans distinguer l'ancienne d'avec la nouvelle. Dans l'histoire des Papes, on ne veut voir que le mal toujours inséparable des choses humaines; et on impute à l'Eglise tous les désordres vrais ou faux, comme si elle en faisait autant de dogmes; sous des figures hideuses, on croit voir le Pape partout, et on frémit jusqu'à l'aspect de sa mitre où l'on croit lire imprimé le mot de *mystère*. Il vient des gens plus modérés : un Grotius, un Hammond : enfin on commence à voir que le Pape n'est pas si antechrist; et M. Jurieu m'apprend lui-même [2] que de nos jours un savant homme de Paris s'étudia un an durant à prouver « à ses dis- « ciples » que le Pape ne pouvait pas être l'Antechrist : ce savant homme était donc un docteur et un professeur; on ne lui dit mot : mais néanmoins les emportés prévalent; et il faut

[1] *Avert.*, n. 21; *Récap.*, n. 63. — [2] *Voy.* les notes sur le ch. XVI — [3] *Avert.*, n. 21.

[1] *Apoc.*, XVIII, 4. — [2] Lett. 12.

que l'ancienne opinion, nécessaire à la politique du parti, subsiste, quand ce serait une erreur : nous en avons vu les témoignages[1]. A la fin les plus outrés mollissent eux-mêmes ; et un M. Jurieu, dans ses *Préjugés légitimes*[2], n'ose dire que la chose soit certaine et « unanimement reçue. » De là ce bel artifice, qui règne par tout ce livre, de produire toutes ses preuves sans en excepter une seule, et de dire en même temps qu'on n'entreprend pas de prouver, pas un secret sentiment, que ces preuves ne sont pas des preuves. Chose étrange ! dans l'*Accomplissement des prophéties*, le ministre nous envoie à ses *Préjugés légitimes*[3], comme à un ouvrage où il a fait tout ce qu'il voulait faire contre le Pape, « autant qu'il est capable « de le faire. » Mais il a oublié de remarquer que ce qui n'était « qu'un préjugé, et non pas « une démonstration[4], » en devient une maintenant la plus évidente qu'on puisse supposer ; en sorte qu'un protestant qui la méprise n'est plus ni protestant, ni même Chrétien. Cependant il reste encore des gens qui rougissent des excès de ce ministre ; le bruit en est venu jusqu'à nous : un M. Alix l'incommode, il se plaint ouvertement d'autres gens qui s'emportent « jusqu'à vouloir, disent-ils, faire connaître au « public que tous les réformés ne donnent pas « dans ces visions apocalyptiques[5]. » On le laisse faire cependant ; car il faut bien laisser amuser le peuple à quelqu'un aux dépens des oracles divins. Notre ministre attaque ces mauvais protestants par le synode de Gap : « Cela, dit-il[6], « y est passé en article de foi, et en article de « foi des plus solennels ; article qui n'a jamais « été révoqué, en sorte que tout protestant qui « le nie renonce à la foi et à la communion de « l'Eglise réformée de France ; car c'est un sy- « node national. » Faible protestant vous-même, lui diront-ils[7], qui nous élevez si haut ce synode national avec son *article omis* dans les Confessions de foi, et qui vous-même en méprisez avec un dédain si visible les autres décisions, comme celle qu'on y fit contre Piscator, quoique jurée par tous les ministres, et soutenue par trois autres synodes nationaux ! Vous nous reprochez que nous méprisons tous les anciens Pères : voulez-vous donc que nous recevions dorénavant leur autorité comme une loi ? Mais qui les méprise plus que vous ? Et si c'est ici la seule matière où vous vouliez les en croire, que ne dites-vous avec eux que l'Antechrist est un seul homme[8], et qu'on ne le verra qu'à la fin du monde ; car tous les anciens l'ont dit ? Enfin, si cet article est si important ; si pour être bon réformé il faut croire nécessairement que la bête et son caractère soient le Pape et le papisme, pourquoi, après l'avoir tant répété, l'oubliez-vous à la fin jusque dans votre livre de l'*Accomplissement des prophéties*[1] ? Pourquoi est-ce que, selon vous, les anciens martyrs, les martyrs des trois premiers siècles, nous sont représentés dans l'*Apocalypse* comme ceux qui ont méprisé la bête et son caractère ? Ce n'était donc pas le papisme, ou bien avec les papistes il faudra mettre la papauté jusque dans ces siècles bienheureux. Qui vous a fait dégrader les vaudois, les albigeois et les wicléfites ? Reconnaissez de bonne foi que ces explications forcées ne tiennent pas à l'esprit ; pour peu qu'on soit dans le calme et qu'on cesse de s'irriter soi-même, elles échappent : ce sont des articles de haine, et non pas de dogme.

LXXXI. Il ne reste plus qu'un mot à dire sur la prédiction de saint Paul, et voici l'abrégé de notre preuve.

1. Le méchant de saint Paul est un homme particulier[2], et dans toute l'Écriture on ne trouvera jamais tant de caractères individuels entassés ensemble pour désigner une suite d'hommes : or tous les Papes, dont on fait un seul Antechrist, ne sont pas un homme particulier ; ils ne sont donc point le méchant et l'Antechrist de saint Paul.

2. Dès que le méchant de saint Paul paraît, il fait des prodiges inouïs, et déploie toute la puissance de Satan, qui fait en lui ses derniers efforts : donc si l'Antechrist était venu, et qu'il eût paru dans les Papes, on aurait déjà vu de faux miracles plus étonnants que ceux des magiciens de Pharaon, que ceux d'un Simon et de tant d'autres enchanteurs : or, non seulement on n'en a point vu de tels dans les Papes, mais on n'y en voit point du tout depuis mille ou douze cents ans qu'on les fait être Antechrists. Ils ne le sont donc pas.

3. Le méchant de saint Paul se met au-dessus de tout ce qui est Dieu, et se fait lui-même adorer comme Dieu ; or le Pape se reconnaît non-seulement un homme infirme et mortel, mais même, ce qui est au-dessous de ce qu'on peut s'imaginer de plus vil, un pécheur ; il ne se donne donc pas pour un Dieu, malgré les allégories.

4. Il n'y a rien de plus vain que de mettre tout en allégories. Elles doivent être épargnées

[1] *Avert.*, n. 1. — [2] *Ibid.*, n. 2. — [3] *Acc.*, part. 1, ch. 6, p. 72 et suiv. — [4] *Avert.*, *ibid* ; *Préj*, *ibid.* — [5] Lett. 12, 93. — [6] *Ibid.*, p. 85; *Avert.*, n. 2. — [7] *Ibid.* — [8] Lett. 12.

[1] *Avert.*, n. 45, 51 et suiv. — [2]

même en expliquant les prophéties, de peur de donner un champ trop libre à la fantaisie échauffée et aux interprétations arbitraires. On a recours principalement à l'allégorie pour interpréter des choses qu'on appelle incorporelles, comme les vertus, les vices, l'hérésie et l'idolâtrie, qui manquant de caractères sensibles, ou en ayant peu, en empruntent de l'allégorie ; mais il n'y a point de raison de porter cette invention jusqu'aux prestiges de Satan, qui ne sont que trop réels, et jusqu'à l'impiété des tyrans qui se sont portés pour Dieu, dont le nombre est infini.

5. Pour être donc obligé à sauver par l'allégorie les prodiges et les attentats attribués à l'Antechrist, il faudrait, ou qu'il fût constant qu'il n'y en aura plus de pareils, ou que du temps de saint Paul ces choses fussent éloignées et inconnues: or, c'est manifestement tout le contraire, puisque rien n'était plus ordinaire que faire les césars des dieux ; et pour ce qui est des prodiges, outre que tout en était plein du temps de saint Paul, témoins un Simon, un Elymas et cent autres, Jésus-Christ en a prédit de si surprenants jusqu'à la fin du monde, qu'il y aurait de quoi tromper jusqu'aux élus: on n'est donc pas obligé ici de se sauver par l'allégorie.

6. Il faudrait du moins être assuré que le sens littéral ne convient pas aux passages dont il s'agit : et, loin d'en être assuré, on est assuré du contraire, puisque toute l'antiquité demeure d'accord qu'il y aura à la fin du monde un Antechrist qui se dira Dieu puisqu'il se dira le Christ, et s'élèvera au-dessus de Dieu, en s'élevant au-dessus du Christ, à plus forte raison au-dessus de toutes les fausses divinités que le monde aura jamais adorées ; ce que M. Jurieu à la fin trouve vraisemblable ; il vaut donc mieux expliquer un passage obscur par quelque objet réel, du moins vraisemblable, que de se perdre en allégories.

7. Bien plus: cette opinion, que M. Jurieu prend pour vraisemblable, doit être certaine; car constamment, outre la persécution de la bête, il y aura celle de Gog, marquée par saint Jean, qui ne peut être appliquée qu'à ce dernier Antechrist que les Pères ont reconnu, et que M. Jurieu devait trouver plus que vraisemblable, puisqu'il est si nécessaire pour expliquer Gog[1].

8. C'est en vain que M. Jurieu s'opiniâtre à faire que ce dernier Antechrist ne soit qu'un diminutif, et quelque chose en malice de fort au-dessous du Pape ; car il n'y a qu'une haine aveugle qui puisse faire regarder comme inférieur en audace et en séduction celui qui se dira nettement le Christ[1], qui accompagnera sa prétention de signes proportionnés ; que le démon lâchera après mille ans de rage réprimée, et dont l'envoi sera le dernier effort de ce dragon déchaîné, lequel aussi pour cette raison il réservera pour la fin, et que pour la même raison nul autre ne pourra confondre que Jésus-Christ en personne par le feu de son dernier jugement.

9. Quoi que ce soit que ce méchant et cet ennemi de Dieu, Jésus-Christ ne le laissera pas durer longtemps ; car c'est à cette dernière tentation, la plus dangereuse de toutes, que doit convenir principalement ce qu'a dit le Fils de Dieu, que *les jours en seront abrégés pour l'amour des élus*[2] ; ce qui fait aussi que saint Paul, après les impiétés et les prodiges, en fait suivre incontinent la chute, et cela par l'action la plus vive qu'on puisse imaginer, comme on a vu[3]. Ce n'est donc pas un Antechrist qui abuse douze cent soixante ans de la patience de Dieu, et à la ruine duquel il faille employer tant de siècles.

10. On nous vante en l'air tous les caractères qu'on prétend être communs entre l'Antechrist et le Pape : tantôt il y en a trente-cinq, tantôt ils passent cinquante ; les ignorants en sont éblouis, et ne songent pas que dans tous ces caractères on suppose ce qui est en question. L'idolâtrie, l'impiété, se faire passer pour Dieu, sont, dit-on, des caractères antichrétiens : je le veux ; mais, poursuit-on, le Pape a toutes ces choses : ou vous entreprenez de le prouver, ou vous voulez qu'on le suppose comme certain par ailleurs. Le prouver, c'est perdre le temps, puisqu'au lieu de la controverse particulière de l'Antechrist, dont il s'agit, c'est traiter toute la controverse en général ; le supposer comme déjà établi, c'est encore plus perdre le temps, puisque c'est donner pour marque certaine ce qui est précisément en dispute.

11. Si l'on dit qu'on nous allègue des faits positifs, ou ce sont signes équivoques, comme la pourpre, les sept montagnes, les mystères et autres choses communes à toutes les religions et même l'imitation de l'Agneau, que les païens ont affectée aussi bien que les faux Chrétiens, comme on a vu ; ou si ce sont des faits historiques, comme seraient les désordres dans la vie de quelques Papes, quand ils seraient bien avérés, et qu'on n'aurait pas ramassé plus de calomnies des ennemis, que de témoignages des

[1] *Voy.* les notes sur le chap. xx, v 7, 9, et à la fin du chap., *Aver.*, n. 56.

[1] *Voy.* les notes sur le chap. xx, v. 7, 9, et à la fin du chap., *Aver.*, n. 56. — [2] *Matth.*, xxiv, 22. — [3] *Averl.*, n. [illegible].

historiens, tous ces faits sont hors du sujet, puisque, s'agissant de montrer, non pas qu'un tel Pape en particulier, mais que le Pape, comme Pape, est l'Antechrist, il faut proposer, non pas ce que fait un Pape ou plusieurs Papes, mais ce qui est inséparable de la papauté, et dont le Pape exige l'approbation de tous ceux qui le reconnaissent, faute de quoi la marque est fausse : et il n'en faut pas davantage pour dissiper par un seul coup presque tous les livres de nos adversaires.

12. Quant à ce que prétend M. Jurieu, qu'il y a eu tant de corruption dans la Chaire de saint Pierre, qu'on ne la peut jamais prendre pour autre chose que pour le siége de la pestilence et de l'Antechrist : outre qu'on lui nie le fait qu'il avance, on lui soutient encore que la conséquence est directement opposée à la parole de Jésus-Christ; et que, quand l'iniquité de nos Pontifes serait, s'il se peut, montée aussi haut que celle des pharisiens et des docteurs de la loi, lorsqu'ils haïssent Jésus-Christ jusqu'à machiner secrètement sa mort, il faudrait toujours avec Jésus-Christ leur renvoyer les lépreux [1] selon les termes de la loi, et dire encore avec lui : « Ils sont assis sur la chaire : faites ce « qu'ils enseignent, et ne faites pas ce qu'ils « font [2] ; » autrement c'est ouvrir la porte au libertinage, et lever l'étendard de la sédition à tous les esprits chagrins et inquiets.

LXXXII. Mais pour convaincre une fois les trop crédules protestants de la vanité de leurs allégories, que répondront-ils si je leur dis que le méchant de saint Paul sont les chefs et tout le corps des ministres albigeois, vaudois, wicléfites, luthériens et protestants en général? Leur apostasie est manifeste, en quelque sorte qu'on prenne ce mot, pour une révolte contre l'Eglise, ou contre les princes. Le mépris qu'ils ont fait des vœux solennels par lesquels ils s'étaient consacrés à Dieu et à la continence perpétuelle augmente le crime de leur défection. Leurs blasphèmes sont inexcusables, puisque les premiers, et ceux qui ont entraîné tous les autres dans la révolte, se sont emportés jusqu'à faire Dieu auteur du péché et de la perte des hommes, lui ravir sa liberté aussi bien qu'à nous, et l'assujétir à une nécessité fatale [3]. On a vu les paroles expresses de Wiclef. M. Jurieu a convaincu Luther et Mélanchthon d'une semblable impiété [4]. Calvin et Bèze n'en ont pas moins dit; le fait est constant. M. Jurieu voudrait qu'on crût qu'il n'a accusé Luther que d'*avoir employé des termes trop durs* [5]; mais ce n'est pas de termes dont il s'agit. Ce qu'il n'a pu s'empêcher de reconnaître dans ce chef de la Réforme; ce qu'il en a dit « avec douleur, « et en favorisant, autant qu'il a pu, la mé- « moire d'un si grand homme, *c'est qu'il a en- « seigné* des dogmes impies, horribles, affreux, « dignes de tout anathème, qui introduisent le « manichéisme, et renversent toute religion [1]. » Il ne s'agit plus de biaiser sur ce que la force de la vérité a fait confesser une fois : je prouve plus que je ne promets : ce ne sont pas ici des allégories, ce sont des blasphèmes bien formels. Ceux qui en ont imputé au Pape, qu'on n'ouït jamais parmi nous, sont convaincus par eux-mêmes d'en avoir proféré qui font horreur au ciel et à la terre, et par là de mériter, à la lettre, le titre d'impie, d'homme de péché, et d'ennemi de Dieu. Ce titre avec le nom de Réforme, c'est l'hypocrisie antichrétienne, et le mystère d'iniquité qui commençait à se former dès le temps des apôtres.

Selon M. Jurieu [2] c'est au Pape un caractère antichrétien, et le seul que ce ministre relève dans sa lettre 12, de se mettre au-dessus des rois, dont le Saint-Esprit a dit : *Vous êtes des dieux* [3]. Mais quel autre a porté plus loin cet attentat que lui et les siens? On peut voir les insolents discours de Luther [4], chef de la Réforme, contre l'empereur et les rois, lorsqu'il ordonne de leur courir sus, à cause qu'ils défendaient l'ancienne religion. Les effets ont suivi les paroles : peut-on plus s'élever contre les rois que d'avoir entrepris contre eux de sanglantes guerres, de soutenir encore aujourd'hui, avec le prophète Jurieu [5], à la face de la chrétienté, qu'elles sont justes; d'éluder avec ce ministre l'exemple des martyrs, qui parmi tant de tourments n'ont pas pris les armes, en disant qu'ils n'ont été patients que parce qu'ils étaient faibles; d'attribuer leur soumission, non pas aux préceptes de Jésus-Christ et des apôtres, mais à erreur, à faiblesse, à une prudence de la chair qui ne tendait qu'à éviter un plus grand mal, et à ne se pas inutilement exposer contre le plus fort? Tout cela, qu'est-ce autre chose que de prêcher encore la révolte aussitôt qu'on se trouvera en état de la soutenir? Voilà ce que dit un ministre qui vantait, il y a quatre ans, la fidélité de son parti envers les rois, comme étant à toute épreuve [6]. On peut ici se souvenir de ce que le roi Jacques disait des puritains, c'est-à-dire des presbytériens et des calvinistes de son royaume, qu'il marquait comme ennemis déclarés de la royauté. Il avait un secret pres-

[1] *Matth.*, VIII, 4. — [2] *Ibid.*, XXIII, 2, 3. — [3] *Var.*, XI, tom. IV. — [4] *Ibid.* — [5] Lett. 10, p. 77.

[1] Voy. *Var.*, *ibid.* — [2] Lett. 12, p. 89. — [3] *Psal.*, LXXXI, 6. — [4] *Var.*, l. I, t. IV. — [5] Lett. 9. — [6] *Politiq. du clergé.*

sentiment de ce que cette secte ferait souffrir à sa postérité. Et, sans ici rappeler à notre mémoire tout ce qu'on a vu de nos jours, dont on ne trouve point d'exemple parmi les peuples les plus barbares, ce qu'on fait encore à présent contre un roi, à qui ses plus grands ennemis ne peuvent refuser quatre grandes qualités, l'amour de sa religion, l'amour de son peuple, la justice et la valeur; ce qu'on loue comme un ouvrage divin, et comme le chef-d'œuvre de la Réforme, malgré toutes les lois d'un grand royaume, malgré les serments les plus solennels, malgré la nature même, dont les droits les plus sacrés sont violés, et malgré le respect qu'on doit à l'inviolable majesté des rois, montre assez combien on honore ces dieux terrestres.

Pour achever de mépriser tout ce qui porte la marque de Dieu, la Réforme a outragé les saints en accusant les plus savants, qui sont les Pères du VIe siècle, de blasphème et d'idolâtrie [1], et, ce qui n'est pas moins injurieux, ceux des siècles précédents, d'avoir ignoré et obscurci tous les mystères, jusqu'à moins connaître Dieu que les philosophes; par où ils ont foulé aux pieds les promesses de Jésus-Christ, l'Eglise, qui est son corps, et ceux dont il a dit [2] : « Qui vous « écoute m'écoute; » sans rien laisser dans l'univers qui soit à couvert de leur audace. Au surplus, on ne peut nier qu'ils ne se soient élevés tout ouvertement au-dessus de Jésus-Christ, puisque même les luthériens ont refusé de l'adorer où ils le croient présent, et que le reste des protestants leur a tourné à louange cette irrévérence. Ils n'ont pas prouvé ce qu'ils avancent, que les Papes aient dispensé de la loi de Dieu, ni qu'on y ait jamais songé dans l'Eglise catholique; mais nous leurs avons prouvé par des actes authentiques [3] que les chefs de la Réforme l'ont fait en plusieurs manières à l'occasion du mariage. Le ministre Jurieu, qui ne peut s'empêcher de condamner leurs excès, tâche néanmoins d'en soutenir le principe, et il ne craint point de dire qu'il y a des cas où l'on se peut dispenser de la loi de Dieu [4]. On peut voir sa lettre 8, qui fera trouver effectivement dans les ministres ce que les ministres ont imputé calomnieusement aux Papes et à l'Eglise catholique. Ils se sont assis dans le temple de Dieu, lorsque érigeant sous ce nom une fausse Eglise, ils s'y sont fait une chaire sans que Dieu les envoyât, et ont appris à tous les particuliers à se rendre arbitres de leur foi et du sens de l'Ecriture, c'est-à-dire à prendre pour Dieu tout ce qui leur entre dans le cœur, et à se faire une idole de leur propre sens : c'est se montrer dans le temple de Dieu comme si on était un dieu, et c'est faire tout particulier infaillible et indépendant. Si les ministres répondent qu'à ce coup ce sont là des allégories, elles sont meilleures que les leurs, et fondées sur des faits plus positifs. S'ils m'accusent de supposer ce qui est en question, je le fais exprès à leur exemple. Nous avons droit de supposer aussi bien qu'eux ce que nous croyons avoir établi sur de meilleures preuves : et il n'en faut pas davantage pour leur soutenir que tant d'erreurs, tant d'impiétés, tant de révoltes qu'ils ont introduites dans l'univers leur ont mérité le titre d'hommes de péché et tous les autres opprobres dont ils ont tâché de nous noircir avec beaucoup moins d'apparence.

Pour ce qui est des prodiges et des signes : à voir le dédain qu'ils ont fait paraître pour les miracles les mieux attestés, et par les plus graves témoins, et avec le consentement le plus unanime, on dirait qu'ils seraient exempts de la faiblesse de croire les faux miracles; mais au contraire ils ne nous parlent que de prophéties, que de voix entendues en l'air, de prétendus vers prophétiques gravés sur les habits de quelques femmes, aussi faux que mal conçus et mal bâtis, et d'autres contes semblables. Quand il faudrait avouer que tout cela serait vrai, et aussi certainement surnaturel qu'il est vulgaire et grossier, nous aurions autant de raison de l'attribuer aux esprits abuseurs que les ministres en ont peu de leur attribuer les miracles qu'un saint Ambroise, un saint Augustin et les autres ont rapportés, comme en ayant été les témoins avec tout le peuple. Il est vrai que les miracles qu'on vante tant dans la Réforme sont si légers, que Satan très-assurément n'y a employé que ses plus grossiers artifices; mais c'est assez qu'on s'y prenne, et assez pour donner aux ministres qui les annoncent comme des signes du ciel, le caractère d'Antechrist. Je ne serai pas embarrassé de ces paroles : « Celui qui tient [1], » après les différentes interprétations qu'on en a vues. Que s'il fallait nécessairement trouver ici l'empire romain, premièrement quand je n'aurais rien à proposer de vraisemblable, je me sauverais aisément, à l'exemple de nos adversaires en soutenant qu'ils n'en sont pas moins l'Antechrist, encore que je ne puisse pas trouver dans un temps précis cette marque de leur naissance. Qu'on me donne cinq ou six cents ans dont il me soit libre de me jouer, comme ils ont fait, j'ajuste-

[1] *Voy.* ci-dessus, n. 28 et suiv., 34. — [2] *Luc.*, x, 16. — [3] *Var.*, l. VI, tom. IV. — [4] Lett. 8.

[1] II. *Thess.*, II, 7.

rai cette histoire, et je saurai trouver mon compte aussi bien qu'eux : et quand il en faudrait enfin venir à quelque temps plus précis, qui m'empêchera de dire qu'encore que l'empire romain fût tombé à Rome, et démembré dans la source, comme saint Jean l'avait prédit, il tenait encore en Orient ; qu'il a été en quelque manière renouvelé à Rome, même du temps de Charlemagne ; que c'était là ce qui arrêtait le mystère d'iniquité, et l'empêchait d'éclater ; mais que la maison de Charlemagne étant tout à fait éteinte, et en France comme en Italie, vingt ans avant que les manichéens, les premiers auteurs de nos adversaires, commencèrent à éclater, c'était alors que le méchant devait paraître ; qu'en effet on devait commencer alors à renier Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, à prendre pour l'idolâtrie l'honneur de ses saints, à donner le nom d'Antechrist à son Eglise, et à le mériter plus que jamais par cet attentat ?

LXXXIII. Pour achever de faire voir que l'explication des protestants sur le passage de saint Paul est un amas de contradictions et de faussetés manifestes, je prie le lecteur de se souvenir que, s'il y a dans le sytème protestant quelque chose de fondamental et de certain, c'est que l'Antechrist de saint Paul doit venir au temps de la chute de l'empire romain : c'est ce que M. Jurieu établit autant qu'il peut au chapitre 4 de ses *Préjugés*, où tout son but est de montrer « qu'il faut que l'empire romain « soit aboli devant que l'Antechrist soit révélé ; « que l'Antechrist en doit occuper la place : « que tout le monde convient que l'Antechrist « devait être manifesté incontinent après que « l'empire romain serait détruit [1]. »

De là il conclut que, pour décider si l'Antechrist est venu, il ne s'agit plus que de savoir « si l'empire romain subsiste encore ; » et comme plusieurs catholiques répondent qu'il subsiste en Allemagne, il soutient qu'il faut avoir perdu *toute pudeur* pour mettre l'empire romain si loin de Rome : d'où il conclut [2] que « l'empire romain a cessé quand Rome a cessé « d'être la capitale des provinces, et que son « empire » fut démembré aux environs du ve siècle.

Voilà parler nettement : et il n'y a rien de plus positif que la chute de cet empire déjà arrivée, et cette chute marquée comme le signe certain de l'Antechrist venu au monde.

Il ne parle pas moins positivement dans sa lettre 12, qui vient de paraître, du 15 février 1689. « L'antichristianisme, dit-il [3], ne devait « être révélé que quand l'empire romain tem- « porel serait anéanti, et cela après le milieu du « ve siècle, » où il prétend que le papisme fut manifesté.

Il semble donc qu'il y a rien de plus constant : et pour le mieux assurer, le ministre se fortifie de « l'autorité de tous les anciens [1] ; » dans la présupposition qu'il fait toujours que les anciens sont d'acord à faire venir l'Antechrist lorsque l'empire romain sera dissipé. Mais le système est composé de tant de pièces mal assorties, qu'il n'y a pas moyen de les concilier ni de marquer bien nettement ce qu'on veut donner pour certain : car, après l'impression des *Préjugés*, en 1685, le ministre ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que tout cela ne pouvait cadrer avec le reste du système ; et un an après, dans l'*Accomplissement des prophéties* [2], il parle en ces termes de l'endroit des *Préjugés* qu'on vient de voir : « L'explication « et l'application de saint Paul à l'empire du « papisme a été faite là d'une manière assez « exacte pour nous empêcher d'y retoucher, à « l'exception de l'article dans lequel l'Apôtre a « dit : *Vous savez ce qui le retient, et celui qui « occupe occupera* [3]. » C'est-à-dire tout allait bien, excepté l'endroit principal, puisque c'est celui-là qu'il va changer. « Tout le monde, « continue-t-il, A TOUJOURS CRU ET CROIT ENCORE « que, par celui qui occupait, du temps de saint « Paul, il faut entendre l'empire romain ; et « l'on a compris que l'apôtre avait intention « de dire que l'empire antichrétien ne paraî- « trait point au monde que l'empire romain ne « fût aboli.» Voyons donc ce qu'il faudra croire « enfin de « ce que tout le monde avait cru et « croyait encore, » c'est-à-dire de ce qu'avaient cru tous les anciens et tous les modernes, par conséquent les protestants comme les autres, et lui-même avec eux tous, il n'y avait pas plus d'un an, à l'endroit de ses *Préjugés* où il traitait cette affaire. « Mais cela, dit-il [4], ne s'accorde « pas avec les autres prophéties. » Ce qu'ayant décidé ainsi, il fait encore cette demande [5] : « Si « cela est, que faut-il entendre par ces paroles « de saint Paul, celui qui occupe, etc ? cela ne « signifie pas jusqu'à ce que l'empire romain « soit aboli, comme ont cru les anciens, et « comme voudraient bien persuader les suppôts « de l'Antechrist d'aujourd'hui. » Ainsi ce qu'il nous propose comme chose que tout le monde, et par conséquent les protestants comme les autres avaient crue et croyaient encore, est en même temps une *invention des suppôts de l'Antechrist* ; et le sentiment de ces *suppôts de l'Antechrist* est

[1] *Préj.*, part. I, ch. 4, p. 81. — [2] *Ibid.*, p. 82. — [3] Pag. 89, 90.

[1] Pag. 89, 93. — [2] *Acc.*, part. I, p. 8. — [3] II. *Thess.*, VI, 7. — [4] *Acc.*, part. I, p. 83. — [5] *Ibid.*, 91.

le même de celui des *anciens*, dont on vient de voir qu'il fait tant valoir l'autorité.

On voit bien qu'il lui faut penser à tant de choses pour faire cadrer son système et remédier aux inconvénients qui s'élèvent de toutes parts, qu'à chaque moment il oublie ses propres pensées ; et pour montrer en cet endroit ce qui l'incommode, c'est qu'il se trouve engagé à dire avec les autres protestants que Daniel, saint Paul et saint Jean ne disent que la même chose, et que le Pape est partout.

Dans ce dessein, Daniel est le premier à l'embarrasser ; car des quatre monarchies que ce prophète a prédites, après lesquelles doit venir l'empire de Jésus-Christ, le ministre veut que la dernière soit celle des Romains, et par conséquent que l'empire de Jésus-Christ ne vienne qu'après celle-là, mais incontinent après : ce qu'il croit avoir bien prouvé par deux endroits de ce prophète dont je ne veux pas disputer ici [1]. Pour l'empire du Fils de Dieu, il ne faut pas croire qu'il ait commencé à sa naissance, ou à la prédication de son Evangile : il ne commencera qu'avec ces mille ans pris à la lettre, que ce ministre est venu rétablir après Joseph Mède, et finira avec eux[2] : d'où il conclut que, selon Daniel, l'empire romain doit durer jusqu'au commencement de ce règne de mille ans, et par conséquent qu'il dure encore.

Mais où dure-t-il ? dans le Pape. La papauté est une partie de l'empire romain que Daniel avait vu, et saint Jean a vu aussi la même chose dans ses deux bêtes : le ministre le veut ainsi. Mais si cela est, il faut bien changer en effet tout ce qu'on disait sur le passage de saint Paul ; car s'il est vrai, selon cet Apôtre, que l'Antechrist, qui est la papauté, ne doive venir qu'après que l'empire romain, dont une partie est la papauté, sera tombé, il s'ensuit que l'Antechrist ne paraîtra qu'après que l'Antechrist aura disparu : ce qui serait un nouveau mystère dans le système protestant, à la vérité difficile à démêler, mais digne de tous les autres.

Pour y trouver quelque dénoûment, *celui qui tient*, dans saint Paul, n'est plus l'empire romain : « tout le monde qui le croyait et le « croit encore, s'est trompé : » c'est seulement la sixième tête de la bête, c'est-à-dire, selon le système, le sixième gouvernement de Rome, qui est celui des empereurs ; et le sens de saint Paul est que quand « cette sixième tête cessera « à Rome, alors le règne antichrétien se mani- « festera et formera bientôt une septième tête « qui sera celle des Papes [3]. »

[1] *Dan.*, II, VII. — [2] *Jur.*, *ibid.*, p. 89, et part. II, ch. 13 et suiv. p. 261. — [3]. *Acc.*, p. 92.

C'est ainsi que le ministre se tire d'affaire dans l'Accomplissement des prophéties. » Mais pourquoi donc change-t-il encore dans sa lettre XII, en disant que le règne antichrétien et papistique ne devait paraître que « quand l'empire « romain temporel serait anéanti ? » Y a-t-il rien de plus détruit que ce qui est entièrement réduit au néant ? Comment donc le ministre peut-il soutenir que l'empire *romain temporel* est mis au néant, puisqu'il doit subsister jusqu'au prétendu règne de Jésus-Christ, qui est encore à venir ? C'est apparemment que Daniel aura vu un autre empire romain que le temporel : il aura prédit que cet empire se spiritualiserait à la fin dans les Papes : mais dans quel endroit de sa prophétie a-t-il découvert ce nouveau mystère, et a-t-il montré autre chose dans ses quatre bêtes, que des empires purement temporels ? Qu'on est à plaindre de n'aimer pas mieux garder le silence, que d'interpréter les prophètes avec des illusions semblables ?

LXXXIV. Pour achever de les découvrir, je n'ai plus qu'une vérité à répéter ; c'est qu'il n'y a nul rapport entre les deux bêtes de saint Jean et le méchant de saint Paul : la première, parce que le méchant de saint Paul ne fait adorer que lui-même ; tout au contraire de la seconde bête de saint Jean, comme on a vu : la seconde, parce que le méchant de saint Paul doit venir à la fin des siècles, et les deux bêtes, mille ans auparavant : la troisième, qu'au temps de Gog et Magog, où se fera la dernière persécution, il n'est parlé en effet de la bête et du faux prophète, que comme de gens déjà plongés dans l'étang de feu [1] ; ce qui achève de démontrer qu'ils appartenaient à une autre persécution, et non pas à la dernière.

Que si ce n'est pas la dernière, ce n'est pas celle de l'Antechist : premièrement, parce que l'Antechrist, qui par son nom même est le plus grand ennemi de Jésus-Christ, est celui que Satan réserve pour faire son dernier effort à la fin du monde, lorsqu'il sera déchaîné ; et secondement, que c'est aussi celui que Jésus-Christ se réserve pour le détruire par lui-même, et en faire le plus éclatant, comme le dernier exemple de sa justice ; ainsi que l'ont entendu tous les anciens, tous les modernes catholiques, et même jusqu'à nos jours tous les protestants.

De là il s'ensuit clairement que la bête de l'*Apocalypse* n'est pas l'Antechrist ; et que toutes les applications qu'on en fait au Pape sur la présupposition qu'il est l'Antechrist, portent à faux.

[1] Explic. du ch. XX, V, 7, 9, et à la fin. *Avert.*, n. 51, 55.

Que si l'on dit que sa cause n'en est pas meilleure, puisque toujours il serait la bête qui ne vaut pas mieux ; outre que nous avons exclu d'une si sainte puissance tous les caractères de la bête, ses blasphèmes, ses prostitutions, ses idolâtries, son nom même, sa courte durée, son prophète avec ses prodiges, ses têtes, ses cornes et tout le reste de son attirail : sans rentrer dans cette dispute, nous aurons déjà pour avoué que le rapport qu'on nous vante entre saint Paul et saint Jean sera devenu insoutenable ; de sorte que l'un des deux apôtres sera incontestablement mal allegué. Quand les protestants auront choisi l'endroit par où ils veulent commencer à reconnaître leur erreur, nous aviserons à l'autre.

Et si pour concilier de nouveau saint Paul et saint Jean, ils soutiennent que l'Antechrist et le méchant de saint Paul n'est pas le dernier persécuteur, en disant avec M. Jurieu que le jour de l'éclatante apparition de Jésus-Christ n'est pas aussi le dernier jour que les Thessaloniciens craignaient si fort, contre la suite du texte et la doctrine constante, non-seulement de tous les saints Pères, mais encore de presque tous les protestants: les voilà avec ce ministre réduits à reconnaître deux apparitions éclatantes de Jésus-Christ; l'une, pour commencer les mille ans, et l'autre pour le dernier jugement ; sans qu'il y ait de salut pour leur interprétation autre part que dans l'opinion des millénaires, avec toutes les absurdités que nous y avons remarquées.

Il ne nous reste donc plus, après une *Apocalypse* si défigurée, un saint Paul si mal entendu, et tant de comptes si mal digérés, que de prier Dieu pour nos frères qui s'y sont laissé tromper, et enfin de leur faire craindre que de toutes les prophéties dont on leur promet l'accomplissement en nos jours, il n'y en ait qu'une seule qui s'accomplisse malheureusement pour eux ; je veux dire la fin de celle de la seconde aux Thessaloniciens : « Parce qu'ils « n'ont pas voulu ouvrir leurs cœurs à la vé« rité, qui les aurait sauvés, Dieu leur enverra « un esprit d'erreur ; en sorte que ne croyant « pas à la vérité, et consentant à l'iniquité, ils « soient justement condamnés [1]. »

Au reste, « nous espérons de meilleures cho« ses, encore que nous parlions ainsi [2]; » et loin de croire que Dieu déploie sa juste vengeance, pour punir les irrévérences de nos frères envers le Pape, envers l'Eglise catholique, et envers les saints qui en ont été la lumière, nous osons bien nous promettre de son immense miséricorde, non-seulement qu'il amollira les cœurs endurcis, mais encore que l'excès de l'égarement sera un moyen pour en revenir.

[1] II *Thess.*, II, 11, 12. — [2] *Hebr.*, VI, 9.

DE EXCIDIO BABYLONIS

APUD S. JOANNEM

DEMONSTRATIONES

ADVERSUS SAMUELEM VERENSFELSIUM, SACRÆ THEOLOGIÆ DOCTOREM, LOCORUM COMMUNIUM ET CONTROVERSIARUM PROFESSOREM.

—

PRÆFATIO

SECTIO PRIMA. — *Causæ generales tractandi Apocalypsim.*

Sæpe animadverti, cum de Apocalypticis interpretationibus ageretur, subridere nonnullos, et vanum laborem propemodum aspernari, tanquam ex divinissimo vaticinio nihil certi exsculpi aut elici possit, aut saltem ad postrema mundi tempora rem totam reservari oporteat : quod est alienissimum a consuetudine prophetarum. Nam Jeremias, Ezechiel, Daniel, cæterique ejus ævi divini vates, Babylonis fata cecinerunt, cujus jugo et ipsi et sanctus populus premebantur : sic decebat Joannem ejus civitatis excidium nuntiare, sub qua et ipse passus erat, atque in Pathmos deportatus propter verbum Dei et testimonium Jesu, et ipsa Ecclesia graviter afflicta ingemiscebat. Itaque et Romam et Romanum imperium, quo nullum unquam majus et illustrius et formidabilius, neque in

Deum magis impium aut erga christianos truculentius exstiterat, et propriis coloribus sive caracteribus designat, et ad exitium usque deducit, et super ejus ruinas *væ, væ,* illud luctuosissimum cecinit, quod ab aquila per medium cœlum volante perceperat : *Væ, væ, civitas illa magna*[1] !

Sic cecidit regina urbium cum suo imperio, pariterque cum ea Satanæ regnum, et idolorum, quem Romana potentia sustentabat, sublatus est cultus.

Sic *princeps hujus mundi* ejectus est *foras,* completumque illud : « Et ego si exaltatus fuero « a terra, omnia traham ad meipsum[2], » quo victoria crucis continuo futura declaratur. Hæc ergo vox Christi, a Joanne in Evangelio memorata, in ipsa *Apocalypsi,* eodem Joanne monstrante, completa est ; prolatum illud *cito,* quod promissis dominicis sine mora adimplendis ex æquo responderet ; et draco ille rufus[3], quo nimirum instigante totus terrarum orbis idolorum amore, in diram illam persecutionem agebatur, omnino devictus, tanta rerum claritudine, ut Romanorum deorum, non modo cultus, sed etiam nomina in ore quoque vulgi obsoleverint: quod exciso demum imperio Romano claruit.

Hæc ergo sunt ab angelo Joanni proposita ; nec immerito ab iis exordium duxit, quæ cito fieri oporteret; hoc est profecto ab iis quæ mox inciperent, atque uno deinde tenore de proximo in proximum ducerentur ; ne totam revelationem suam ad extrema mundi ruentis eventa suspenderet.

Hoc igitur argumento a nobis proposito, et ex rebus gestis jamque clare adimpletis revelationis fidem vindicamus, et certam futurorum nec adhuc impletorum exspectationem asserimus, et protestantibus ora occludimus : qui quidem tot nobilissimis et jam adimpletis vaticiniis de veteris Romæ idolorumque ac Satanitici regni casu, aliisque suo loco declaratis, insuper habitis ; Christum, si Deo placet, satis superque regnaturum putant, si Ecclesiam Romanam inter Christianos facile eminentem, quam Petri et Pauli, præcipuorum apostolorum prædicatione fundavit et sanguine consecravit, exstinguat.

Jam ad protestantes quod attinet, hos unos post Christianismum natum *Apocalypsi* maxime detraxisse, duabus de causis pronuntiare haud verear : quarum primam, sui Bullingeri, quam nostris verbis, audire maluerim. Is igitur hæc scribit : « At ut nihil prorsus hic dissimulem, non ignoro clarissimum D. Martinum Lutherum in prima editione Novi Testamenti Germanici, præfatione acri præmissa, librum hunc velut obelo jugulasse... Idem, rectius diligentiusque perpensis rebus omnibus, dum recognosceret sua Biblia Germanica, et anno Domini 1535 *Apocalypsi* aliam præfixit præfationem paulo circumspectiorem, in qua reprehensus a multis, reliquit quidem adhuc hujus libri auctoritatem in dubio : sed subjungit tamen nolle cum quoquam concertare, » etc. Dubitare autem, nihil est aliud quam librum divinissimum e canone amputare. Hæc de Luthero novæ reformationis principe ac duce, de Zwinglio vero secundæ partis protestantium auctore, sic loquitur : « D. Huldricus Zwinglius, beatæ memoriæ præceptor noster honorandus, videtur et ipse non adeo multum huic tribuisse libro[1]. »

Ecce, post tot SS. PP. totiusque adeo Ecclesiæ elucidationes ac decreta, novæ reformationis auctores qui Scripturas sacras gustu et sapore se nosse gloriantur, seque earum assertores jactant, quam *parum tribuant* revelationi Joannis, nec ejus divinitatem agnoscant. Sic aperte incidunt in illud maledictum quod Joannes pronuntiavit : « Contestor enim omni audienti « verba prophetiæ libri hujus : Si quis apposuerit ad hæc, apponet Deus super illum plagas « scriptas in libro isto: et si quis diminuerit de « verbis libri prophetiæ hujus, auferet Deus « partem ejus de libro vitæ[2]. » Si autem Joannes tam gravi maledicto subdit illum qui aliquid ex hoc libro detraxerit, quanto magis eos qui totum exscindunt librum, ejusque in universum auctoritati detrahunt post firmatam tot sæculorum fidem ! Hæc ausi sunt qui se volunt esse reformationis auctores. Hanc contumeliam haud verentur inferre « ei qui testimonium « perhibuit verbo Dei, et testimonium Jesu « Christi quæcunque vidit[2]. »

Quid cæteri qui librum agnoscunt ? pessimi corruptores, qui ut papatum ubique videant, ut libet in gravissimo argumento ludunt, sacraque obscuritate verborum abutuntur ad contumeliam, ac nihil nisi odia calumniasque contexunt ; quarum pertæsi tandem doctissimi protestantes a vanis fastidiosisque commentis palam recedendum putarunt.

Hæc nos causæ impulere ut olim de *Apocalypsi* scriberemus : et jam a nobis postulant ut dicta tueamur occasione quam dicam.

SECTIO SECUNDA. — *Quid nuper Basileæ gestum.*

Habita sane est Basileæ nobilis disputatio, ac propositæ theses præfixo libello qui sic inscriptus est : « Dissertatio philologico-theologica in « sententiam Jacobi Benigni Bossueti Condo- « mensis olim, nunc Meldensis episcopi, viri « clarissimi, de Babylone, bestiis, ac meretrice

[1] *Apoc.*, XVIII, 10, 16, 19. — [2] *Joan.*, XII, 31, 32. — [3] *Apoc.*, XII, 3

[1] *In Ap.*, [illegible] — [2] *Apoc.*, XXII, 18, 19. — [3] *Ibid.*, I, 3.

« Apocalypsis, quam, favente Deo, præside viro « plurimum venerando atque eruditionis et in- « genii gloria celeberrimo D. Samuele Verens- « felsio, sacræ theologiæ doctore, locorum « communium et controversiarum professore « dignissimo, in diem 24 Junii, anni 1701... « doctorum disquisitioni subjicit, Jacobus Chri- « stophorus Iselius. Basileæ, » etc.

Et quidem Verensfelsius ille, a suis eruditionis et ingenii gloria tantopere commendatus, ab ipso dissertationis exordio profitetur, postquam de alia quæstione tractanda cogitasset, « nec « impetrare a se posset ut argumentum expers « elegantioris litteraturæ eligeret; » hoc tandem elegisse, multaque de me honorifice præfatus descendit in arenam: cujus ego, non sane laudibus quas in me cumulatissime contulit, id enim leve esset ac vanum, sed humanitate et elegantia plurimum delectatus, viro rependam vices, ejusque modestiæ gratulabor.

Pars etiam humanitatis vel maxima hæc fuit, quod amicorum opera dissertationem suam ad me pervenire curavit, meamque de suis objectionibus sententiam exquisivit, misso etiam libello ad virum doctissimum Petrum Varignonium, in regio necnon in Mazarinæo auditorio mathematicarum scientiarum egregio professore, additisque ea de re litteris. Qui quidem et professoribus Basileensibus communi litterarum honestissimarum studio conjunctissimus, idemque mihi pridem multis de causis amicissimus, libellum, ut erat rogatus, nuperrime ad me Meldas perferri voluit: ipse interim quod voluit de antichristianis protestantium næniis toties recantatis, amicis suis Basileensibus significandum duxit.

Atque equidem optarem ut ipse Verensfelsius mihi totum hunc locum de Papa antichristo tacitum reliquisset, virumque a contumeliis abstinentem et elegantioris, ut ipse præ se fert litteraturæ studiosum, in hoc luto hæsisse vehementer admiror. Quis enim ferat a tali viro, repugnante Joanne, eum serio dictum esse Antichristum, qui Jesum asserat venisse in carne, unicum Dei Filium, aut idola imputari rite ac perpetuo credentibus in unum creatorem Deum Patrem et Filium et Spiritum sanctum? Quis autem non moleste ferat a viro humanissimo, veteres cantilenas, ipsis quoque doctioribus et elegantioribus protestantibus, Vossio, Hammondo, Grotio pridem exosas atque derisas, pursus in medium proferri? Hæc ergo omittamus. Certe quæ ad nostram interpretationem pertinent quærenti et optanti sedulo exponamus.

SECTIO TERTIA. — *Quid jam gerendum nobis.*

Sane meminerimus interpretationem nostram in eo versari totam: primum, ut doceac Babyloni Joannis pessime et inepte affigi ullum christianæ Ecclesiæ characterem: quo uno prot testantium, ut aiunt, systema prostratum est. Ac ne magis falsa confutare, quam vera demonstrare videremur, insuper addita est totius Apocalypseos interpretatio, ea quæ et apostolico textui et rebus gestis tam apte congrueret, ut hactenus intacta et integra permanserit. Nefrustra a viro docto hæc scripta sunt: « Ego sane « viros eruditos, quos nihil huc usque in istam « clarissimi Bossueti sententiam scripsisse mi- « ror, si hoc scripto excitavero..., satis amplum « hujus laboris fructum tulisse me gloriabor. » Sic ille concludit, reique gravitatem vehementer inculcat. Cui responderi par est, ne tantum argumentum tam serio incœptum aspernari vi, deamur; atque ut certo ordine procedamus tres sint demonstrationes nostræ.

PRIMA DEMONSTRATIO. — Quod Babyloni Joannis nullus sit inditus Romanæ seu cujuscunque Ecclesiæ Christianæ character.

SECUNDA DEMONSTRATIO. Quod Babyloni Joannis clarus et certus sit inditus character Romanæ quidem urbis, sed vetustæ illius, quæ Joannis ipsius tempore visebatur, gentibus imperantis, sævientis in sanctos, et falsis numinibus inhærentis, ideoque cum suo superbissimo et crudelissimo imperio excisæ.

TERTIA DEMONSTRATIO. — Quod nostra interpretatio apta sit et congrua textui, rebusque gestis, atque ab auctoris objectionibus undecunque tuta: quæ cum demonstravero perorabo.

—

PRIMA DEMONSTRATIO.

Quod Babyloni Joannis multus sit inditus Romanæ, seu cujuscumque Ecclesiæ Christianæ character.

Adversus syntagma protestantium de Romana Ecclesia, Babylone, bestia meretrice, argumentum nostrum, primum et invictum fuit: quod Babylon Joannis ubique proponatur sine lege, sine fœdere, tota a Deo extranea civitas, nullo unquam polluti fœderis, aut abjectæ sanctitatis ac veræ religionis indicio. Talis ergo erat illa civitas, cujus speciem sub Babylonis nomine Joannes informare voluit: hæc sæpe prosecuti sumus, argumenta protulimus, objecta diluimus.

Primum intueamur quid ipse Joannes edixerit: « Bestia *meretricem portans*, habet capita « septem... septem capita septem montes sunt...

« et reges septem sunt [1]. » En ipsissima Roma septicollis tam clare designata, ac si proprio nomine nuncupata ; cum Roma et septem colles, apud egregios tunc temporis latinitatis auctores, voces synonymæ sint. Quid autem ibi ecclesiasticum ? septemne reges, an vero septem colles aliquid christianum sonant ? cum præsertim septem colles suis *quosque* notissimis numinibus dedicatos esse constet ut suo loco clarius persequemur. Vides ergo, ubi primum a Joanne claris verbis designata est Romana civitas, eam apparuisse plane non ut ecclesiam, sed ut civitatem. Videamus etiam duorum testium, qualescunque fuerint, cæsa et insepulta corpora ubi jacuerunt. Nempe in magna civitate, utique in imperio Romano « ubi etiam Dominus « eorum crucifixus est [2], » nempe ipse Christus in imperio Romano sub Pontio Pilato, præside Romano passus. Neque id frustra in symbolo quoque apostolico recensitum, recte et ordine, ut in qua civitate crucifixus est Dominus, in eadem ejus testes, sive martyres, paterentur. Neque ab ea sententia abscedunt protestantes, Bullingerus imprimis, nostro adversario non ignotus, cum in præfatione, et in hunc locum [3] et in ipsa præfatione operis diligenter observat, Christum in Calvariæ quidem monte, « sed sub « imperio Romano et Pontio Pilato passum. » Christus autem est mortuus in Romana civitate, in imperio Romano, non sane in Ecclesia Romana. Iterum ergo et iterum inculcat Joannes, non Ecclesiam Romanam, aut spirituale quoddam imperium, ut jactant protestantes nullo usquam ejus rei indicio, sed apertis verbis, Romanæ civitatis civile et omnibus notum imperium, sub quo Joannes quoque passus est.

Addit quoque Apostolus « magnam illam ci« vitatem, vocari spiritualiter Sodomam et « Ægyptum [4], » non ullam cum Deo fœderatam gentem, sed alienigenas tantum, eosque veterum Romanorum more in Dei populum sævientes. De Ægypto notum ; de Sodomis vero non minus diserte Petrus, Lotum habitasse apud « eos qui die in diem animam justam ini« quis operibus cruciabant [5]. » Pessimi scilicet viri, qui et angelis, Loti beatis hospitibus, vim immanem intentabant, et ad Lotum etiam sic loquuntur: « Te ergo ipsum magis quam hos « affigemus [6] : » quo magis liquet à Joanne persecutores designatos esse eos qui nullis aliis comparandi essent, quam Sodomis et Ægypto, alienissimis a Dei lege et fœdere gentibus ; neque sanctum apostolum quidquam aliud cogitasse.

Sane hæc omnia passim in *Apocalypsi* nostra objecimus. Quid ergo vir doctus ? an aliquid reponendum putavit ? Plane nihil. Quid enim responderet ? Nempe plana, perspicua, aperta sunt omnia.

Quid, quod idem apostolus casum impiæ civitatis legentium oculis subjecturus, non de Samaria, non de Jerosolymis, sacris quondam urbibus, quod facillime poterat, sed de Babylone, de Sidone, de Tyro, adduxit in exemplum antiqua vaticinia prophetarum [1], ut profecto constaret, nihil aliud animum induxisse, quam ut vastatas urbes, et eversa imperia proponeret ; et in hanc formam redigeret, seu stantem, seu ruentem, eam quam describere voluit perditam civitatem?

Respondet vir doctus [2], multis argumentis a se affirmari posse *Romam hodiernam Babyloni esse simillimam*, eique haud immerito comparari potuisse. Atqui hæc responsio nequidem difficultatem attingit, neque ullam rationem attulit cur Roma hodierna Christiani per baptismum nominis ac fœderis, nusquam Samariæ, nusquam Jerosolymis à fœdere deficientibus, sed tantum Ægypto, Babyloni, Tyro, alienissimis ab omni fœdere et lege civitatibus, comparetur. Joanni certe non deerant propheticæ voces quibus Ecclesiæ Romanæ infractam fœderis exprobraret fidem, quod ad declarandam immanitatem flagitii pertineret. Cur aut apostolus, aut etiam ipse Christus, rebelli et infideli Romanæ Ecclesiæ, ut antiquo populo, nunquam objecit cervicem durissimam, pacta mendacia, humerum recedentem? An ignorabat istud: « Væ, filii desertores...., populus ad ira« cundiam provocans, filii mendaces, filii no« lentes audire verbum Dei [3] ? » aut etiam istud : « Transgressi sunt leges; mutaverunt jus, « dissipaverunt fœdus sempiternum [4] ? » Quæ et alia ejusmodi si exsequi aggrediar, omnia prophetarum dicta exscribi oporteret.

Hæc inter prophetarum testimonia, quorum admonitum volui lectorem *Apocalypsis* [5], ea sunt vel splendidissima, ubi in Israele et Juda, Samaria et Jerosolymis arguunt violatam conjugii fidem. « Expandi amictum meum super « te, hoc est introduxi in lectum nuptialem, et « juravi tibi, et ingressus sum pactum tecum, « ait Dominus Deus, et facta es mihi, et lavi te « aqua, et emundavi te, et cinxi te bysso, et « ornavi te ornamento, nuptiali scilicet, et dedi « inaures super aures tuas , » etc. Et iterum : « Vidit prævaricatrix soror ejus Juda, quia pro

[1] *Apoc.*, XVII, 7, 9. — [2] *Ibid.*, XI, [illegible] — [3] Conc. 17 *in Apoc.* — [4] *Apoc.*, XI, 8. — [5] II. *Petr.*, II, 8. — [6] *Gen.*, XIX, 9.

[1] *Isa.*, XIII, XXI; *Jerem.*, LI, *Ezech.*, XXVII, XXVIII. Cap. 3, § 29. — [2] *Isa.*, XXX, 1. — [3] *Ibid.*, XXIV, 5. — [4] *Avert. sur les proph.*, n. 6 — [5] *Ezech.*, XVI, 8 seq.

« eo quod mœchata esset aversatrix Israel, « dimisissem eam et dedissem ei libellum repu- « dii. et non timuit prævaricatrix Juda [1] ..... « Judicate matrem vestram (Israelitidem), quo- « niam ipsa non uxor mea et ego non vir « ejus ..... et dicet : Vadam ad virum meum « priorem [2], etc. »

Piget recensere nota et pridem recitata. Legant et agnoscant Israeli et Judæ ab antiquis prophetis læsi toties conjugii fidem exprobratam ; ac demum exponant cur sanctus Joannes, omnium prophetarum spiritu plenus, in simili argumento eadem prætermiserit.

Multum laborat vir doctus in conquirendis locis, quibus adulteræ, scorti, seu meretricis nomina confundantur : ac diligenter a me quærit cur Hebraicum textum prætermiserim ; quas interpretationes adhibuerim : versiones, paraphrases, commentarios Hebraicos, Chaldaicos, Hellenisticos ipse commemorat. Quorsum ista, cum ego nullus negaverim, imo plane et rotunde confessus sim hæc vocabula non raro inter se confundi [3] ? Non ego in his vim feci, aut sectari minutias, ac voculas aucupari libet. Rem ipsam attendito, lector diligens : ego sane contendi Israeli et Judæ, Samariæ et Jerosolymis ad ingrati ac infidelis animi clariorem significationem, passim objici, irritum memorari et inculcari nuptiale fœdus, pollutam fidem, pacta et dona dotalia, missum repudium, et reliqua omnia quæ ad jus connubiale spectant. Non hæc ad nudas voces, sed ad rem ipsam pertinere, nemo est qui inficiari possit. Plane sanctus Joannes, si degenerem Ecclesiam, si adulteram sponsam adumbrare voluit, ex his aliquid assumpsisse, alicubi audiremus aut vestem, aut nuptiale munus, aut ipsam baptismi lotionem, collatamque munditiem, aut alia denique prophetico stylo tam consona. Non autem Joannes aliquid horum attulit. Ergo totum istud de corrupta Ecclesia a suis vaticiniis procul abesse voluit. Quod autem memorat utramque vocem « promiscue fere usurpari, » non convenire Joanni, luce ostendi clarius [4]. In tota enim *Apocalypsi* tria omnino et sola continua sunt capita, in quibus frequentissime, decem scilicet versibus, de meretrice agatur ejusque flagitiis. At semper de his agitur sub solo meretricis titulo, nulla usquam infidi conjugii mentione. Non ergo promiscue utramque vocem usurpat, cum ubique alteram studiose eligat, alteram studiose devitet, a qua etiam totus hic liber abhorret, ut diximus.

Neque etiam falsi Christiani pastoris ullum indicium est : quæ tamen ab apostolo significantissime exprimi oportebat, ut gregem Christianum contra ipsum deceptionis fontem præmoneret ; non autem præmonuit, aut ullum harum rerum Christianæ scilicet Ecclesiæ ejusque præcipuæ, aut pastoris Christiani exstare voluit indicium. Nedum ergo hæc mente gesserit, ab his dedita opera mentem avertit, totusque in imperio civili defixum habebat animum.

Sensit plane doctus auctor opus omnino esse ut, si meretrici ac bestiæ aliquid inesset christianum, id a beato Joanne diligentissime panderetur, ne apostolico ac prophetico, ex parte vel maxima, deesset officio. Id etiam se facturum recepit « ut ex ipsa *Apocalypsi* ea solum « proferret quæ clariora videbantur [1]. » Duo autem excogitavit in ipsa bestia christianitatis indicia quæ uno verbo concidant,

« Primum videamus, inquit [2], nihilne tota *Apocalypsi* dicatur quod in degenerem Ecclesiam conveniat ? Quid igitur quod bestiæ illi cornua cornibus agni similia tribuuntur ? Nunquid urbs pagana quæ Christum ab omni memoria, aut qualis erat ignoravit, aut contempsit certe, et irrisit ? Nunquid hæc urbs Christum majori sollicitudine imitari studet, quam corrupta quædam Christiana Ecclesia ? » *De majoris sollicitudine*, de qua nihil apud Joannem, taceamus. De pagana urbe Christum imitata an vir doctus ignorat eum fuisse, persecutiones inter, Christi christianæque doctrinæ splendorem, qui a paganis quoque admirationem et imitationem expresserit? Quis nescit ipsum Julianum Apostatam Christi hostem infensissimum, ejus discipulorum exemplo exstruxisse hospitales domos, et ad suos derivasse aliquam Christianæ disciplinæ partem ? ut a nobis relatum vir doctus videre potuit [3]. Vis anteriora ? Vide apud Tertullianum [4], referente et approbante Tiberio, quæsitum in senatu de divinis Christi honoribus ; apud historicos paganos, sub Adriano principe, constituta Christo templa ; in Larario Alexandri Mammæ, Christum inter heroas recensitum ; Evangelii sententias ab eodem principe aureis litteris dignas esse judicatas. Lege apud Eusebium [5], narrante seu fingente Porphyrio, de Christo inter beatas animas reponendo, deque ejus virtutibus eidem Porphyrio veneranda divæ Hecates oracula ; aliaque ejusmodi in Christi gloriam vi veritatis extorta. Sed hæc sufficiant : virum doctum laudabimus candide confitentem : cunctantem aut hæsitantem probationibus obruemus.

Alterum indicium : « Quem tandem paga-

[1] *Jer.*, III, 7, 8. — [2] *Ose.*, II, 2, 7. — [3] *Avert. sur les proph.*, n. 9. — [4] *Ibid.*, n. 9. Præf. 32.

[1] § 16. — [2] § 26. — [3] Vide *Comment.*, c. VIII, v. 11, 12. — [4] *Apolog.* — [5] Apud Eus., *De præpar. ev.*

« num tota sancta Scriptura *prophetam impo-* « *storem* dici probabit clarissimus Bossuetus ? » Ego vero facillime, ac miror docto viro rem difficilem. Non sola Christiana Ecclesia prophetarum nomen et officium agnoscit. Habet Plato Platonicique, habet Porphyrius ac Pythagorici, philosophiæ studiosi ; habet Ægyptus aliæque superstitionibus addictæ gentes : falsi scilicet prophetæ prophetarum nomine in Scripturis appellati, clamante Elisæo ad Joram Achabi filium : « Vade ad prophetas patris tui «te matristuæ [2], » ad prophetas Baal, de quibus Elias, «prophetæ Baal quadringenti quin- « quaginta [2], « et itacenties : falsi sane prophetæ, falsorum deorum nomine prophetantes ; sed distincti ab iis qui in populo Dei, assumpto etiam mendaciter veri Dei nomine, prophetabant. Nec abludit Paulus de quodam pagano vate e Cretensibus dicens : « Proprius eorum « propheta [3]. » Vides ergo prophetæ nomen etiam gentili homini attributum : quanto falso prophetæ Joannis, qui falsis doctrinis pravisque præstigiis populos dementabat !

Desinat ergo vir doctus quærere apud Joannis bestias Christianitatis indicia : nam et sponderat se clariora dicturum : et tamen quæ attulit aperte vana sunt, et a cæteris allata contempsit.

Hinc exsurgit demonstratio. Nihil erat in *Apocalypsi* clarius explicandum quam in ipsa Babylone ac bestiis Christianitatis indicia : id enim erat omnino quod vel maxime præmonere oportebat, ut diximus. Quod si præmonere vellet Joannes, prophetico et suo more lectorem a clarioribus ad obscuriora deduceret. Nihil autem præmonuit : quæque auctor indicavit, nihil esse claruit. Nullo ergo indicio Christianam Ecclesiam, nullo pastorem ullius Christianæ plebis expressit. Ergo doctus auctor, et quotquot ei assentiuntur, nulla vel tenui conjectura, aut Papam, aut Ecclesiam Romanam incusant, totaque accusatio, nullo signo fulta, mera calumnia est : quod erat demonstrandum.

—

APPENDICES QUATUOR AD DEMONSTRATIONEM PRIMAM.

APPENDIX PRIMA. — Quod idololatria Romanæ urbi a Joanne imputata non sit, aut esse possit aliud quam idololatria mere et proprie dicta antiquæ urbis Romæ, quæ ejusdem apostoli tempore vigebat, ac deorum eo tempore notissimorum cultus : non autem cultus sanctorum, aut aliud quidquam quod Christianismum sapiat.

APPENDIX ALTERA. — Quod Joannes eos tantum canat martyres qui sub imperio Romano cum ipso passi sint, et adversus vetera illa ac nota idola decertaverint.

APPENDIX TERTIA. — Quod primatus Papæ, aut Ecclesiæ Romanæ, nec sit, nec esse possit bestiarum sancti Joannis, aut ejus Babylonis character.

APPENDIX QUARTA ET ULTIMA. — Quod bestia, ac meretrix, et Babylon Joannis, nequidem ad Antichristum attineant, aut pertinere possint.

APPENDIX PRIMA — *Quod idololatria urbi Romæ a sancto Joanne imputata, non aliud sit, aut esse possit, quam idololatria tunc temporis vigens, et deorum eodem tempore notissimorum cultus ; non autem cultus sanctorum, aut aliquid quod christianismum sapiat.*

Hujus appendicis duæ sunt partes : prima de idololatria illa notissima sic affirmatur : Loquitur Joannes de illa idololatria quæ et consuetudine Scripturarum et horum temporum usu notissima fuit. Si enim Apostolus novam idololatriæ formam ac speciem in medium adducere cogitasset, eam utique aliquo signo indicaret. Atqui nihil attulit : non ergo quidquam cogitavit, nisi illud quod ex consuetudine Scripturarum et ipso populorum usu esset omnibus notissimum. Quam vero ab his Catholici abhorreamus non est minus notum : in Scripturis enim nihil erat notius ea idololatriæ forma qua loco Creatoris, creaturæ sacra fierent, juxta istud : « Sacrificans diis eradicabitur, nisi Do- « mino soli : » nos autem Domino soli, et non diis sacrificare nemo nescit : nobis, ut priscis fidelibus, Deus ille unus est, qui fecit cœlum et terram. Paulus apostolus idolorum turpitudinem in eo reponebat quod « cum genus Dei « simus, non debemus æstimare auro, aut ar- « gento, aut lapidi, sculpturæ artis et cogita- « tionis hominis divinum esse simile [1]. » Et iterum : « Quod mutarent gloriam incorruptibilis « Dei in similitudinem imaginis corruptibilis « hominis, et volucrum, et quadrupedum, et « serpentium [2]. » Nos vero divinum nulli rei corporeæ aut creatæ, sed sibi soli et uni semper esse simillimum credimus, nec gloriam Dei in idolorum formam unquam mutavimus. Usus gentium is erat notissimus, ut idolis ipsis vim divini numinis insidere et infigi crederent ; nos autem ne id quidem neque aliud quidquam simile suspicamur ; ac tam clarum a nobis procul esse hos illos notos populis, et apostolicis temporibus ubique celebratos idolorum characteres, ut diutius in tam claro argumento versari pudeat.

At enim sanctorum cultus, is ipse est quem

[1] IV. *Reg.*, III, 13. — [2] II. *Reg.*, XVIII, 19, 22. — [3] *Tit.*, I, 12

[1] *Act.*, XVII, 29. — [2] *Rom.*, I, 23.

Joannes appellat idolorum cultum : adeoque illi sancti non potentes rerum, sed nostri apud Deum communem creatorem ac Dominum habiti deprecatores, docente Apostolo, pro idolis antichristiani regni habentur. Qua causa ? quo indicio ? ubi vel tenuis mentio novi generis idolorum ? Pudet Christianorum quos talia ludibria deceperunt. Si Joannes talia idola nunquam cogitavit, quid fingimus ? sin autem cogitavit, ejus profecto mentem aliqua scintillura emicare oportebat. Nihil autem apparuit : non ergo alia idola quam vetera omnibus nota ostendere voluit.

Non hic sane aggredimur controversiam de sanctis : sed liceat, quæso, commemorare res gestas et a contraria parte recognitas. Doctissimi protestantes, Dallæus, Basnagius, et alii confitentur quarto quintoque sæculo a Patrum antesignanis, sanctorum preces miro studio postulatas. Neque propterea in his sæculis sistendum putamus : sed quandoquidem horum Patrum auctoritas magni meriti habeatur, quid de iis ipsi protestantes confessi sint, annotamus, Nunc aliquot ex innumeris exempla ponamus. Quid Ambrosius, a Grotio citatus ? quid Theodoretus, unus omnium sui ævi theologus vel præstantissimus [1] ? Jam de sanctarum reliquiarum cultu hæc habet Hieronymus contra Vigilantium : Rides de reliquiis martyrum, et cum auctore hujus hæreseos Eunomio, Ecclesiæ Christi calumniam struis, nec tali societate terreris, ut eadem contra nos loquaris, quæ ille contra Ecclesiam loquitur [2].

Hæc liquida, hæc certa sunt; quis autem hos Patres, quis eis assentientes Gregorium, Nazianzenum, Basilium Magnum, Augustinum, alios Ecclesiarum in Oriente juxta ac Occidente præsides, idololatras appellavit ? Nempe Julianus impius, Eunapius sophista Græcus, Eunomius hæreticus, denique Manichæus. Nova ergo idololatria, quam nunc Joanni affingunt, prorsus ignota sanctis, et a solis atheis, sive idololatris, ac hæreticis est agnita.

Hæc non curat vir doctissimus Verensfelsius : hos cultus novos et novæ Ecclesiæ instituta vocat : nec mirum, qui ultro fateatur, nec semel [3], « se in sacrorum studiorum rudimentis « positum, parce admodum Patres hactenus « attigisse, » et in horum scriptis esse hospitem. Legat ergo saltem locos a nobis laudatos controversarium magister : legat saltem ut historicos, ut ipse profitetur ; res gestas et illa illustria facta perdiscat : facile animadvertet hos sanctorum cultus priscæ Ecclesiæ agnitos et familiares, ab idololatria quam Joannes tam sæpe reprehendit abhorrere.

Vide autem quid inde consequatur : nova idololatria sanctorum ex protestantium decretis Antichristi regni certissima nota est. Hæc autem idololatria quarto quintoque sæculo viguit. Ergo jam inde antichristianum illum regnum e tenebris emerserat ; meliusque Jurius, aut si eum aspernantur, melius Josephus Medus, Angelus, qui sæculis tanta doctrina ac pietate conspicuis, antichristiani regni impietatem attribuit, quam vir doctissimus nihil tale ausus, atque ad posteriora sæcula suum Antichristum collocans, ut jam videbimus.

Neque equidem ignoro Antichristi ætates ab eodem auctore distinctas : verum utcunque sit, si sanctorum cultus antichristianæ Ecclesiæ potissima nota est, cum hic cultus per hæc sæcula florentissimus fuerit, sane Antichristum plus quam adultum, imo virum omnino ac valentem viribus fuisse necesse est : quod frustra dixeris, cum ab eo tempore ad nostram ætatem, plus quam duodecim sæcula, hoc est ex protestantium mente, omnia jam antichristiani regni spatia effluxerint, intacta adhuc Roma tantis licet adversariorum minis atque odiis impetita.

Mitto imagines nostras non præsentia aut virtute inciti numinis, sed memoriæ causa positas, quas tamen una cum sanctorum reliquiis putavit vir doctus, nec probandum suscepit divinis honoribus a nobis coli ; cum a primis sæculis obtinuerit Athanasianum istud : « Nos fideles minime adoramus imagines tamquam deos, ut gentiles : absit ! sed tantum modo affectum et amorem animæ nostræ erga imaginis formam significamus [1]. »

Mitto ipsam Eucharistiam corporis et sanguinis Christi præsentia vel maxime adorandam ; ne etiam respondere cogar illis qui collata in Christum ac Spiritum sanctum supremi cultus officia et obsequia, Antichristo tribuere non verentur.

Nunc protestantium sententiam, sive, ut aiunt, systema efformare licet in hunc modum. Est gens in terris unum Deum rerum omnium ex nihilo conditorem agnoscens, quæ sanctos ejus colat in ejus gloriam, eorum ambiat suffragia per Christum apud Deum, eorum merita concelebret quæ sint dona Dei et Christi ; hi licet astipulatores habeant, protestantium quoque opinione, sanctissimos priscorum sæculorum doctores ac Patres, sunt tamen illi ipsi cultores idolorum, ac blasphemi in Deum et

[1] *Theo*[illegible], serm. 8, *de martyribus* — [2] *Hier., Advers. Vigilant.* — [3] § 14, cap. 3, § 27.

[1] *Athanas.*, tom. II *Quæst. ad Ant.*, quæst. 39, *in respons.*, pag 277.

sanctos ejus, in cœlum et inhabitantes in eo, quos Joannes toties detestatur. Procul absint a nobis quæ Christianam religionem dedecorant! Sanctum prophetam nihil quidquam de tam novo idololatriæ ac blasphemiæ genere cogitantem et indicantem, quocunque libuerit, ad impia etiam et delira, velut obtorto collo trahunt.

Summa sit : In *Apocalypsi Joannis* et idololatria ibi reprehensa nulla Christianæ religionis vestigia aut indicia deprehendi potuisse : antiquæ idololatriæ quæ notos deos coleret, omnes notas, characteresque, omnia tempora atque etiam rerum seriem convenire : quod erat probandum.

APPENDIX ALTERA. — *Quod sanctus Joannes eos tantum cognat martyres qui sub imperio Romano cum ipso Joanne passi sint, et adversus vetera ac nota idola decertarint.*

Ex dictis consequens est eos quos Joannes idit venientes de tribulatione magna, palma in manibus portata nobiles, aliosque qui characterem bestiæ, nempe idololatriæ in vetere urbe Roma imperantis et sævientis, non gesserint ; non alios esse quam martyres sub imperio Romano, una cum Joanne tanta perpessos, quamobrem sic orsus est : « Ego Joannes « frater vester, particeps in tribulatione et « regno [1]. » Quo se fratrem et socium professus est eorum qui tunc sub imperio Romano adversus ejus idola pugnarent. Unde, et bestia cæsa, martyres vidit ab ipsa decollatos πεπελεκισμένους sive securi percussos, clara allusione ad supplicium sub imperio Romano usitatum, ut Grotius et alii eruditi annotarunt ; non quod alii quoque martyres ubique terrarum ad eum chorum non pertineant, sed quod Joannes sub imperio Romano passos, in *Apocalypsi* sua, ipso supplicii genere vel maxime designatos esse voluerit. Quod autem protestantes his substituant Albigenses, Valdenses, Wiclefitas, Hussitas, ac tandem semetipsos, pessime factum ; vel hac una causa quod Albigenses quibus se dant socios, Manicheismi deprehensi a nobis fuerint, quod nuperrime Limbrokius ex protestantium grege, editis etiam actis, luculentissime demonstravit. Nec melior conditio Valdensium ex iisdem actis. Wiclefum, cujus nullus se admiratorem ac discipulum profitetur, nemo, qui ejus Trialogum legerit, ex impiorum aula exemerit ; quippe qui sublato omni libero arbitrio, Deum ipsum, ut cætera omittamus, ad scelera quoque, ferrea necessitate constrictum induxerit, ut alibi ejus verbis recitatis ostendimus.

[1] *Apoc.* I, 9.

APPENDIX TERTIA. — *Quod primatus Papæ atque Ecclesiæ Romanæ, necsit, nec esse possit bestiarum sancti Joannis, aut Babylonis, aut etiam Antichristi character.*

Vir doctus hæc scribit, ac probandum suscipit : « Quod Antichristi nomen Romano pontifici convenire, theologi nostri, tam reformati, quam qui Lutherani vocantur, judicaverint hactenus [1]. » Cujus appellationis causam, et ipse et protestantes in primatum Papæ passim rejiciunt : et ipse vir doctus affirmat « in Bonifacio III, plenius se exeruisse Antichristum, eo quod a Phoca imperatore delatum titulum œcumenici seu universalis episcopi ac capitis omnium Ecclesiarum avide arripuerit. » Recte omnino si dictis aliquid probationis addiderit. Certum est autem de œcumenici titulo inter Bonifacium III et Phocam, gestum dictumve nihil esse. De capite Ecclesiarum, nimis profecto *hospes est* in PP. lectione vir doctus, si nesciat et rem et vocem ab ipsa christianitatis origine celebratam. Vel synodum Chalcedonensem audiat scribentem Leoni Papæ, ipsum ut membris caput præcedisse; nec immerito ab eodem Leone tanta fiducia toto orbe laudante et approbante dictum : Romam per beati Petri sedem caput orbis effectam. Audiat et antea Ephesinam synodum, in damnato per Cælestinum Papam Nestorio eadem prædicantem : audiat antea quoque Pelagianam hæresim ab Innocentio et Zozimo Romanis Pontificibus esse damnatam, confirmatis a Petri sede synodis Africanis. Unde Prosper cecinerit illud heroicum :

> Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris
> Facta caput mundo, quidquid non obtinet armis
> Relligione tenet.

Audiat ab ipso Cypriano agnitam et commendatam Petri cathedram et Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotii exorta sit. Erat ergo a primis usque temporibus in Petro stabilita Ecclesiarum princeps, qua præside vigeret consensio et communio omnium Domini sacerdotum. Hæc certa et vulgata, nec a viris probis neganda, ex innumeris delibavimus, ut vir doctus, qua est modestia et animi sinceritate, fateatur in Petri cathedra caput exterioris ministerii semper esse agnitum ; Christo reservatum spiritus interioris ac vitalis influxum. Quæ si ad Antichristi regnum pertinent, jam pridem de Ecclesia conclamatum est.

Quid quod nec illud verum est quod ab ipso retulimus : Lutheranos atque reformatos, in eamdem de Papa Antichristo convenire sententiam ?

Anno 1530, in ipsa præfatione *Confessionis*

[1] Cap 1, § 1.

Augustanæ, principes ac civitates Carolo V supplicant ut de convocando quamprimum generali concilio cum Romano pontifice tractet, ad quod concilium et ipsi appellaverint et appellationi hæreant. Altera pars protestantium quæ se a *Confessione Augustana* separabat, eadem in *Argentinensis Confessionis* peroratione professa est. Non autem ad concilium Antichristi provocabant. Ergo neutra pars protestantium de Papa Antichristo convenerat.

Anno 1537, in conventu Smalcaldensi, Martinus Lutherus multa atrociter in Romanum Pontificem invectus, quem etiam Antichristum appellat, « edidit articulos exhibendos concilio « perPaulum III Mantuæ indicto et quocunque « loco ac tempore congregando : cum, inquit [1], « nobis quoque sperandum esset, ut ad conci- « lium etiam vocaremur ; vel metuendum, ne « non vocati damnaremur. » Sic ergo laborabant, auctore Luthero, ut coram Antichristo ejusque concilio ubicunque et quandocunque convocando causam dicerent, ab eo condemnari vererentur.

In eodem conventu Philippus Melanchthon, unus Lutheranorum modestissimus juxta et doctissimus, sua quoque subscriptione testatus est « posse Romano pontifici permitti in epi- « scopos superioritatem, quam alioqui jure hu- « mano haberet. » Sic in Antichristo humanam quidem, sed tamen legitimam super episcopis potestatem agnoscebat, eamque firmandam asserebat, nedum ab ea ut antichristiana abhorreret.

Qui autem eam eo humano jure stabilitam admittunt, ii sane si divina reperiatur esse tantum bonum, ab ipsis agnitum, firmiori auctoritate niti, non debent invidere rebus humanis.

At enim conditionem addebat « si Evange- « lium admitteret. » Recte : bene enim de Antichristo sperabat , quidquid Paulus apostolus de illius perditione certa edixisset.

Idem Philippus Melanchthon, datis ad Joannem Bellaium litteris, monarchiam ecclesiasticam, si non esset, stabiliri oportere admonebat, conjungendis animis et sanciendæ Christi paci; atque ea accessione Antichristi, si Deo placet, augebat imperium, et ad Christi regnum, quod pax est et charitas, aptum judicabat.

Ex parte eorum quos reformatos vocant, Hieronymus Zanchius, quo nullus erat doctior, hæc edidit in præfatione *Confessionis fidei* anno 1585, apud Grot., *Op. theol.*, III, p. 636 : « Singulari Dei beneficio hoc adhuc boni in Ecclesia Romana servari nemo non videt, nisi qui videre non vult ; quod nimirum sicut semper, sit nunc etiam constans et firma in vera de Deo, deque Christi persona doctrinæ professione..... Christum agnoscit et prædicat pro unico mundi redemptore. » En idololatras et antichristos novos tam bene de Deo et Christo sentientes et quidem semper et vere invariata fide ; « quæ causa est, inquit, cur Ecclesiam hanc pro Ecclesia Christi agnoscam [1]. » Addit esse Ecclesiam, « quæ fundamentum fidei servet, quod est Christus verus Deus et verus homo, verus et perfectus servator ; ita ut in summam doctrinæ apostolicæ quæ in symbolo traditur, consentiatur. »

Neque dissimulabo interim a Zanchio Romam ita agnosci Ecclesiam, « qualis ab Oseo « et aliis prophetis Ecclesia Israelis sub Jero- « boamo et cæteris fuisse describitur ; » quo nihil est iniquius comparatum, cum Ecclesia Israelis nec Deum patrum suorum, nec Moysen ejus interpretem, nec ipsum adeo legis antiquæ fundamentum agnoverit.

Pergit porro Zanchius [2] : « Si Roma correcta ad primam formam redeat, nos quoque ad illam revertamur, et communionem cum ea in suis porro cœtibus habeamus » (quod ut fiat orat) ; ac tandem sic subscribit : « ego Hieronymus Zanchius septuagenarius cum tota mea familia testatum hoc volo toti Ecclesiæ Christi in omnem æternitatem. » Quæ de Antichristo vovere et dicere nulla ratio sinit : mihique persuasum omnino est, si qui sunt inter adversarios paulo graviores, cæcis licet præjudiciis acti, tamen Ecclesiam Romanam fidei fundamenta custodientem ut Christianam agnoscere, et ex quibusdam antiquæ fidei reliquiis occulte rejicere, imo despicere eos qui de Roma antichristiana per Joannem designata fanda atque infanda deblaterant.

Nec mirum cum doctissimus Verensfelsius ne unum quidem verbum ex Apocalypsi produxerit, quod adversus Ecclesiæ Romanæ primatum contorqueri queat.

APPENDIX QUARTA ET ULTIMA. — *Quod bestia ac meretrix et Babylon Joannis nequidem ad Antichristum pertineant aut pertinere possint.*

Id autem damus luce clarius hac una probatione : Antichristi persecutio postrema futura est in consummatione sæculi ; sed bestiæ, meretricisve, sive Babylonis persecutio postrema futura non est in consummatione sæculi : non ergo est persecutio Antichristi.

Major clara est duabus de causis : primum, quod persecutio Antichristi ea erit in qua Sata-

[1] *Præf. ad art. Smalc.*

[1] *Præf.*, art. 8. — [2] *Præf.*, art. 19.

nas ad perdendos homines, omnes vires, omnes fallendi artes expromet et effundet. Si enim ille draco exaggerat iras, quia *modicum tempus habet* [1], ut suo loco exponemus ; quanto magis cum nullum jam tempus habebit, et instabit supremi judicii dies !

Altera causa est ; quod ea persecutio postrema futura sit, cujus auctor Antichristus, totis effusis viribus, adventu Domini subito opprimetur, dicente Paulo : « Et tunc revelabitur ille impius « quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, « et destruet illustratione adventus sui [2], » sive illustri adventu suo, in gloria et majestate. At illa persecutio postrema futura est, quippe quam adventus Christi ultimus consequetur. Ergo Antichristi persecutio postrema futura est : major ergo certa et a nemine perneganda.

Jam minor, quod bestiæ et meretricis persecutio postrema futura non esset, haud minus perspicue conficitur. Ea enim persecutio postrema futura non est, quam mille anni, qualescunque sint, et post illos mille annos solutus Satanas consequetur : sed persecutionem bestiæ sive Babylonis mille anni, qualescunque sint, et post illos mille annos solutus Satanas consequetur, attestante Joanne his perspicuis verbis : « Et apprehendit draconem, serpentem « antiquum, qui est diabolus et Satanas, et li- « gavit eum per annos mille, et misit illum in « abyssum, et clausit, et signavit super illum, ut « non seducat amplius gentes, donec consum- « mentur mille anni [3]. »

Quod autem illi mille anni post bestiæ persecutionem eventuri sint, idem Joannes ostendit his verbis ; « Et vidi sedes et sederunt super « eas, et judicium datum est illis : et animas « decollatorum propter testimonium Jesu et « propter verbum Dei, et qui non adoraverunt « bestiam, neque imaginem ejus, non accepe- « runt characterem ejus in frontibus aut in ma- « nibus suis, et vixerunt et regnaverunt cum « Christo mille annis..... et cum consummati « fuerint mille anni, solvetur Satanas de car- « cere suo, et exibit, et seducet gentes [4]. » Atqui illa adoratio bestiæ et imaginis ejus, ille character in frontibus et in manibus, ad persecutionem bestiæ spectant : ergo persecutionem illam mille anni et post mille annos solutus Satanas consequetur ; non ergo persecutio bestiæ est ultima, non ergo Antichristi est, nisi eo sensu quo omne superbum, omne impium atque truculentum Antichristus est, late sumpto nomine, et quod illa omnia in figuram Antichristi illius magni et ultimi gesta scriptaque sint : quem in sensum intelligendi Patres ac theologi ; aut, quod absit ! Scriptura solvitur, nec Joannis vaticinia sibi constant.

[1] *Apoc.*, XII, 12. — [2] II. *Thess.*, II, 8. — [3] *Apoc.*, XX, 2, 3. — [4] *Ibid.*, 4, 7.

Jam quæ futura sit ultima persecutio quam Antichristi esse, luce meridiana est clarius, pro nostris viribus suo dicemus loco; hic sufficit demonstrasse persecutionem bestiæ, nec ad Antichristum pertinere aut pertinere potuisse : quod erat demonstrandum.

Rem licet aliter expedire paucis. Illa est persecutio ultima et Antichristi, quæ, soluto post mille annos Satana, eventura est ; sed ille non est bestiæ, cum post mille annos a devicta bestia consequatur : ergo bestiæ persecutio non est ultima. Addimus de secunda bestia cui protestantes vel maxime Antichristi sui Romani personam imponunt : Antichristus is futurus est, teste apostolo Paulo, « qui se efferat et extollat « super omne quod dicitur Deus aut quod coli- « tur [3] : » atqui bestia secunda, nedum se efferat super omne quod dicitur Deus, non se, sed primam bestiam adorare fecit [2], quæ prima bestia et ipsa draconem adoraret. Non ergo Antichristus quæ se tertio gradu post draconem et bestiam collocat ; tantum abest ab eo, ut super omne quod colitur extolleret.

Viderit ergo vir doctus, viderint cæteri quos sequitur protestantes, quam a vero aberraverint, qui ad Antichristum suum Romanum Pontificem, bestias illas ac maxime secundam referendam putarint : cum has bestias, qualescunque sint, nequidem ad Antichristum pertinere aut pertinere potuisse, luce clarius demonstratum fuerit, atque omnes vaticinii apostolici characteres, protestantium systemate ita esse deletos, ut nihil integri, nihil sani remanserit.

—

PRÆMONENDA QUÆDAM

AD II ET III DEMONSTRATIONEM.

PRIMA ADMONITIO. — *De eo quod ad litteram Joannes prædixit brevi fieri oportere.*

SECUNDA ADMONITIO. — *De numeris Apocalypticis.*

TERTIA ADMONITIO. — *De Roma idolis inhærente sub piis quoque principibus.*

QUARTA ADMONITIO. — *Quale futurum esset urbis excidium, et quando combusta sit.*

ADMONITIO PRIMA. — *De eo quod ad litteram Joannes prædixit brevi fieri posse.*

Vix quidquam est apud Joannem illustrius, quam quod non modo ventura, sed etiam ad-

[1] II *Thess.*, II, 4. — [2] *Apoc.*, XIII, 12.

dita temporis circumstantia, quod cito ventura cecinerit. Rem familiarem prophetis et prophetici eloquii majestate dignam, ut Deum instigatorem suum rerum ac temporum arbitrum testemque adduceret, quo factum est ut sic ordiretur : significata sibi, *quæ oportet fieri cito* [1] : et paulo post : *Tempus enim prope est* : et cætera ejusmodi in ipsa revelatione toties inculcata nec aliter unquam.

In promptu est commemorare res gestas quibus efficitur, ut quæ Joannes Domitiano principe scripserat, in proximis regnis Trajani et Adriani fieri inciperent, totumque vaticinium de proximo in proximum usque ad cap. xx uno deinceps tenore decurreret ; ut et in hujus opusculi præfatione diximus, et in *Apocalypsi* nostra pridem ostendimus. Sed enim protestantes non se ad hæc præcisa astringi patiuntur; quippe qui vaga omnia et confusca moliuntur ; adeo ut Verensfelsius id scripserit [2] : « Quocunque « tempore bacchari meretricem illam dixerimus, « terminum a Joanne præfixum non transgre- « diemur. » Commodum sane protestantibus, ut inventis suis latissimum campum aperiant, et hariolari audeant quodcunque collibuerit, nec redargui unquam aut falsi deprehendi possint.

Nos autem severioribus obstricti regulis, tantam interpretandi licentiam, quæ sacro textui illudat, aversamur. Auctor ipse Joannes a nobis relatus [3] : « Ne, *inquit*, librum signaveris, tem- « pus enim prope est [4] ; » contra ac Danieli dictum : « Tu ergo visionem signa, quia post mul- « tos dies erit [5]. » Et iterum : « Claude sermo- « nem usque ad tempus statutum. *Denique* : « Vade, Daniel, quia clausi signatique sunt ser- « mones usque ad præfinitum tempus [6]. » Quibus liquet claudi signarique sermones qui ad longum tempus pertraherentur, contra autem non signari eos quibus statim eventura propalarentur. Hæc in *Apocalypsi* nostra memoravimus. Quid ad hæc vir doctus qui nostram interpretationem confutandam aggressus est ? nihil quidquam, nec habuit quod hisceret.

Rursus idem Joannes ostendit ligatum draconem, « donec consummentur mille anni : *et* « post hæc, » inquit [7], « oportet illum solvi mo- « dico tempore. » Quæ si interpretemur protestantium in morem, ipsi mille anni sunt *modicum tempus*, nec eos modico tempori opponi oportuit. Ubi sunt qui huc afferunt illud [8] : « mille anni sicut dies unus : » quæ vera sunt, temporibus æternitati comparatis ; ad designandos vero, quos Joannes intendebat, singulares ac proprios temporum characteres non valent.

Hinc idem Joannes : « Quinque (reges) ceci- « derunt, alius nondum venit ; et cum venerit, « oportet eum ad breve tempus manere [1] : » nullo prorsus inter utrosque discrimine ad sensum protestantium, quo omnia tempora æque longa, æque brevia effluunt. Ergo Joannes ad litteram se intelligi voluit.

Quid illud : « Væ unum abiit, et ecce veniun « duo væ post hæc [2]. Ecce, » inquit, jam instant, ac postea, « væ secundum abiit, et ecce væ « tertium veniet cito [3]. » Quo profecto demonstrat tria illa *væ* quæ totam *Apocalypsim* ad caput usque xx partiuntur, ejusque omnes partes inter se vinctas, tenent, ita esse, Spiritu sancto dictante, disposita, ut alterum alterius vestigia continuo premat, nec nisi modica interruptione dividantur ; ostendantque Joannem semper ex proximo in proximum processisse.

Quid illa draconis colligentis vires, seseque ad sæviendum in sanctos concitantis ira vehementior, eo quod victus a martyrum exercitu, adjutore Michaele et angelis ejus, cum sciat « quod *postea* modicum tempus habet [4] » ad persequendos sanctos, pristina sævitia Romani imperii, auctore Constantino Magno, brevi in pacem desitura ? Quo loco protestantes, si voluerint, pro modico tempore immensam seriem sæculorum evolvent, ut nihil certi supersit ac ne filum quidem ad superandas inextricabiles vias.

Adverte, erudite lector, a nobis ad litteralem sensum Joannis *Apocalypsim* astringi, non vanis argumentis, sed quæsitis in ipso textu circumstantiis. Denique observandum illud angeli per Deum viventem jurantis oraculum : « quia « tempus non erit amplius [5], » nullo jam relicto spatio perfidæ Babyloni ad agendam pœnitentiam. Quæ omnia efficiunt, ut et universum vaticinium cito impleri necesse sit, et singulas ejus partes modico intervallo esse interfectas, nec immerito a Joanne, jam inde ab initio pronuntiatum illud quod « oportet fieri cito ; et « tempus breve est, » eo quod quæ prædiceret jamjam imminerent, et ad exitum usque per brevia temporum interstitia procederent.

Quid autem protestantes ? His nihil citum aut prope ; cum præcipuum eventum, nempe Antichristi romani ortum, Josephus quidem Medus eumque secutus Jurius post quadringentos annos, ipse vero Verensfelsius, et si qui paulo æquiores, ad Bonifacii III tempora post sexcentos annos collocandum putent : quod si minus congruat, ad Gregorium VII, post mille annos

[1] *Apoc.*, i, 1, 3. — [2] Cap. 3, 24. — [3] *Ibid. Apoc.*, i, 1, 3. — [4] *Apoc.*, xxii, 10. — [5] *Dan.*, vii, 26. — [6] *Ibid.*, xii, 4, 9. — [7] *Apoc.*, xx, 30. — [8] II. *Petr.*, iii, 8.

[1] *Apoc.*, xvii, 10. — [2] *Ibid.*, ix, 12. — [3] *Ibid.*, xi, 14. — [4] *Ibid.* xii, 12. — [5] *Ibid.*, x, 6.

scilicet, tempora protrahentur. Quo certo limite? nempe inter Bonifacium III et Gregorium VII Verensfelsius fluctuat : adeo post eventum quoque, quo nullus est clarior propheticorum dictorum interpres, ita obscuri et incerti characteres, ut nec ipsi ullis notis suum Antichristum agnoscant, nihilque fixum ac certum a se afferri fateantur.

Jam si ad ipsa initia, hoc est ad Domini dicta veniamus, recolendum istud a nobis jam in præfatione delibatum : « Nunc judicium est mundi, « nunc princeps hujus mundi ejicietur foras [1]. » Nunc, nunc, inquit : non post longam temporum seriem, sed statim post Christi crucifixi tempus : unde prosequitur : « Et ego si exaltatus « fuero a terra, omnia traham ad meipsum [2]. » « Quo perspicue declarat post conscensam crucem, conversionem orbis idola respuentis et credentis in Christum continuo incœpturam ; eoque pertinebat etiam illud : « Venit hora ut « clarificetur Filius hominis [3]. »

His vero congruunt sancti Joannis vaticinia. Quis enim ille mundi princeps, nisi draco apud Joannem, rufus et sanguinarius, « habens in « (septem) capitibus diademata septem [4], » hoc est in quocunque capite insigne regium ? Cur autem mundi princeps, nisi quia mundum universum opplevit idolis, in quibus seque et dæmonia suasque maleficas potestates adorari fecit, et introducto peccato, humanam gentem victam et captam sibi servam addixit [5] ? Quando autem ejectus est foras, nisi eo tempore quo a Michaele ipse devictus cum angelis suis [6], et a cœlo quod affectabat, in quo ab impiis ponebatur, atque a sua sede, summaque imperii arce dejectus est ? Quando denique Christus omnia traxit ad seipsum, nisi cum projecto dæmone et orbe converso acclamatum est : « Nunc facta est « salus, et virtus, et regnum Dei nostri, et potestas « Christi ejus [7] ? » Sic ergo Joannes Christi oraculum quod in suo Evangelio retulit, in *Apocalypsi* exsequendum præbens, illud Christi *Nunc, nunc*, per illud suum *cito* et *prope* impleri docuit : utroque perinde ad litteram sumpto.

Suppetunt alia Evanglii verba prophetica, quibus lux *Apocalypsi* concilietur, quale illud toties iteratum : « Pœnitentiam agite, appropinquavit « enim regnum cœlorum [8] ; » quo veram et imminentem propinquitatem designabat. Nec minus clarum illud : « Venit hora, et tempus « meum prope est : *et illud* : Cum videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote « quia appropinquavit desolatio. » Et rursus : « His fieri incipientibus, levate capita vestra « quoniam appropinquat redemptio vestra ; « *sicut* : Prope est æstas, cum arbores produ- « cunt jam fructum [1] ; » quo loco designatur, non quod absolute futurum est cito, sed quod futurum est cito postquam illa signa præcesserint : quod etiam in *Apocalypsi* vidimus.

Quod ergo Verensfelsius objicit, frustra a nobis urgeri breve tempus, « cum inquit [2], « ad Alaricum usque, quo rem protraximus, « plus trecentis annis effluxerit ; » vellem dicta nostra accuratius perpendisset. Non enim omnia cito eventura fuisse diximus, sed statim incœptura quæ continuo tenore inter se apta consertaque laberentur, brevibus intervallis distincte notatis et inter se connexis : quo fit ut et totum ipsum statim immineat, et singulæ partes aliæ ex aliis ductæ brevi futuræ memorentur ; quale profecto est illud : « Væ secun- « dum abiit, est ecce væ tertium cito [3] ; » post *væ* secundum scilicet : quæ omnia dant locum locutioni *cito*, ut et mox diximus et infra suis locis, in secunda scilicet et tertia demonstratione nostra, data occasione, expeditius et luculentius exponemus.

Nec incassum litigavero, si quis præfracte contenderit non deesse Scripturæ locos, quibus ipsum *prope* non ita stricte sumatur ; nec si quid alicubi figurate sit dictum, ideo eludenda omnia quæ ad litteram millies et consueto sermone prolata referantur : qua regula ad nudos et inanes sonos Scriptura redigatur nullo certo sensu. Hæc ergo omittamus utcumque se habent ; certis ac liquidis hæreamus : et quandoquidem de *Apocalypsi* quærimus si quid proficere volunt, oportet ut ostendant in illo vaticinio *prope* illud et *modicum* et *cito*, vel semel aliter quam ad litteram scriptum.

Nam quod Verensfelsius memorat [4]. illud, « Ecce venio velociter ; Ecce venio cito, » quod ad supremam judicii diem protrahatur [5], non sane consideravit de ipso judicii die specialem ac propriam rationem. Quis enim affirmare ausit non suo ævo venturum : Deo sæculum coarctante ad extremas angustias, et ad repentinam perditionem, interim nubentibus, ementibus, vendentibus nobis [6] ? Quare non licet nobis rem in longum trahere ; imo quasi proximam cogitare necesse est, cum præsertim certum sit suum unicuique nostrum judicium imminere : « Statutum enim est hominibus « semel mori, post hoc autem judicium [7]. » Quo judicio nobis confecta sunt omnia. Omnino

[1] *Joan.*, XII, 31. — [2] *Ibid.*, 32. — [3] *Ibid.*, 23. — [4] *Apoc.*, XII, 6. — [5] *Joan.*, VIII, 34 ; II. *Petr.*, II, 19. — [6] *Apoc.*, XII, 8. — [7] *Ibid.*, 10, et passim. — [8] *Matth.*, III, 2.

[1] *Luc.*, XXI, 20, 28, 30. — [2] Cap. 3, § 24. — [3] *Apoc.*, XI, 14. — [4] Cap. 3, § 24. — [5] *Apoc.*, XXII, 7, 12. — [6] *Luc.*, XVII. — [7] *Hebr.*, IX, 27.

enim quisque cum sua causa resurrecturus est, et quæ in corpore gessit relaturus: cujus immutabilis judicii propalatio ad quantacumque sæcula trahatur, quid ad nos, qui revera et ad litteram jamjam judicati simus? Unde illud, « horrende et cito apparebit vobis [1]; » impendet omnibus interposito tantum brevis vitæ spatio: nec vacat illud Apostoli: « Dominus prope « est [2]; » et illud: « Hora est jam nos de somno « surgere; nunc enim proprior est nostra salus « quam cum credidimus [3]: » tanquam diceret: Orbem terrarum sua fata urgent, nec liquet an ipsi mundo triginta circiter anni relicti sint; et nos interim velut consopiti diuturnæ vitæ spatia somniamus, nec nobis paucitatem dierum nostrorum nuntiari patimur. Valet ergo illud apud Joannem: « Ecce venio cito, » et alia in hanc sententiam dicta. *Venio, venio*, tibi scilicet, vobisque omnibus et singulis quibus qua hora non putatis Filius hominis veniet, nec ulla spes subest retractandæ litis.

Quare id primum liquet frustra in *Apocalypsi* quæri textus in quibus illud, *Venio cito*, non sumatur ad litteram: hoc primum; neque tamen his contenti, sed textus ipsos singulares diligenter scrutati sumus, et quod caput est, ex subjecta materia et ex singulis verbis aptam et litteralem significationem expressimus. Hæc pridem diximus: ad hæc vir doctissimus obmutuit; neque major cura eorum quæ ex Evangelio his congrua et connexa protulimus.

Summa sit: ad intelligentiam prophetarum, diligenter observanda, quo de longinquo et quæ de proximo nuntientur. Danieli dicta: *Signa visionem*, eo quod sit in multos ac longinquos dies; Joanni autem e contra: « Ne signaveris « librum, quia prope est tempus. » Quidam olim dixit: « Videbo eum, sed non modo, in- « tuebor eum, sed non prope [4]: » Joanni datum, ut potissima prophetiæ parte ad proxima et instantia confestim raperetur. Atque ille quidem Romani imperii cladem ut a suis temporibus remotissimam prædixit his verbis: « Heu! « quis victurus est quando ista faciet Deus? ve- « nient in triremibus de Italia [5]. » Triremibus per mare exercitus transportabunt, *superabuntque Assyrios* et vastas Orientis plagas, « vasta- « buntque Hebræos, et ad extremum etiam ipsi « peribunt. » At Joannes ejusdem imperii exitium, causasque ruinarum alias ex aliis de proximo vidit. Is Joannis character est. Hanc lectori clavim velut in manus tradimus, ostium reseramus, protestantium inventis sine lege modoque fictis viam claudimus.

[1] *Sap.*, VI, 6. — [2] *Philip.*, IV, 5. — [3] *Rom.*, XIII, 11. — [4] *Num.*, XXI, 17. — [5] *Ibid.*, 23, 24.

ADMONITIO SECUNDA. — *De numeris Apocalypticis.*

Volumus hic intelligant numeros illos rotundos ac præcisos passim in *Apocalypsi* sparsos, mysticum aliquid continere, nec superstitiose esse sumendos, quod omnes confitentur; non tamen omnes æque capiunt.

Sint exemplo isti toties memorati: « Ex omni « tribu filiorum Israel duodecim millia signati [1]. » Nemo ita absurdus est, ut in quacumque duodecim tribuum electorum reperiantur duodena millia, nec plus nec minus; sed quod duodenarius numerus quamdam perfectionem indicet, propter duodecim patriarchas et duodecim apostolos. Unde etiam supernæ civitatis fundamenta duodecim, æque ac duodecim portæ, quæ ad omnes civitatis partes pateant, inscriptis nominibus « duodecim tribuum.., et duodecim apostolorum Agni [2]. » Quo etiam pertineant illa « duodecim millia stadiorum [3] » in omnem mensuram sanctæ civitatis. Quæ profecto sufficiunt, ut cum duodenario numero perfectio designetur, duodecies duodena millia in sua quadam quadratura aliquid indicent perfectum et firmum, unde etiam ex duodecies duodenis cubitis muri latitudo compacta memoretur [4].

Hoc igitur jam posito, in numeris præsertim apocalypticis quoddam inesse mysterium, omnia expedita erunt. Nam viginti quatuor seniores, tam sæpe memorati, duplicato duodenario numero, ex utriusque Testamenti consonis cantibus et laudibus perfectionem inferunt.

Septenarius quoque numerus more linguæ sacræ quamdam universitatem inducit, propter finitam hebdomadam, et in ejus septimo die constitutum finem: unde in *Apocalypsi* septenus numerus, et in bonam et in malam partem quamdam notat....; ut ostendunt septem spiritus missi in omnem terram, sigilla septem, septem lampades, septem angeli, etc.; et in contrariam partem septem plagæ, septem hominum millia cæsa [5], et sæpe in Evangelio, dæmonia septem ac septem spiritus nequam [6], ad significandam vim omnem inferorum ac dæmoniorum. Sic se habent mystici illi numeri in Scripturis passim ac præsertim in *Apocalypsi* usitati, eo fine, ut ostenso mysterio lectorem attentiorem reddant et paratiorem ad investiganda sacri vaticinii mysteria.

Eodem pertinent alii mystici numeri qui dimidium hebdomadis faciunt. Hinc illud, triennium cum dimidio anno, « per tempus et « tempora, et dimidium temporis [7], » desi-

[1] *Apoc.*, VII, 5. — [2] *Ibid.*, XXI, 12, 13, 14, 19. — [3] *Ibid.*, 16. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, XI, 13. — [6] *Luc.*, VIII, 2; XI, 26. — [7] *Apoc.*, XII, 14.

gnato, quod est a Daniele sumptum [1]. Septem enim tempora Danieli [2], septem annos esse neminem fugit; nec minus omnibus notum triennium istud, cum dimidio anno, per menses et dies fuisse numeratum, cum quadraginta quo menses, et mille ducenti dies [3], eamdem triennii cum dimidio anno summam efficiant.

Diligenter autem consideranti patebit illud triennium cum dimidiato anno, ad diversos eventus pertinere, quos cum absurdum sit revocare semper ad illud litterale triennium, his profecto admonemur ut mysterium caute requiramus.

Nec quærentem latebit, si ad Danielem recurrat unde hæc sumpta sint; apud quem scriptum sit, *tradendos* Judæos *in manu ejus* Antiochi illustris maximi persecutoris et persecutorum typi, « usque ad tempus, et tempora, « et dimidium temporis [4]. »

Neque obscurum est quo sensu accipienda hæc sint, cum Josephus diserte scribat [5] Antiochum illustrem Judæam tenuisse annis tribus mensibusque sex; quod cum Machabæorum historia convenire facile demonstraverim, si nunc tanti esset.

Cum ergo Antiochus persecutorum typus, ac sub eo persecutio omnium persecutionum figura habeatur, haud immerito Joannes, hoc annorum numero toties repetito, id inculcare voluit, in quibusvis persecutionibus Christianos eo statu futuros, quo erant sub Antiocho prisci fideles per triennii illius spatium cum sex mensibus; quo etiam intelligerent non permissurum Deum ut tyranni sine more modoque sæviant, sed profecto futurum ut intra breve tempus eorum furor coerceatur.

Huc accedit quod, quemadmodum Antiochi prompta punitione, persecutioni finis impositus, additaque populo Judæorum gloria: ita Ecclesiæ Christi plerumque contigit, ut persecutio, tyrannis quidem supplicio, ipsi vero Ecclesiæ gloriæ atque utilitati verterit. Sic completum illud Dominicum, « propter electos breviabuntur dies; » ut profecto patet non ad libitum furere persecutores quantumvis impios, truculentos, sed eorum impetus ad breve, ac definitum a Deo spatium concludendos.

Hæc igitur in *Apocalypsi* nostra fuse exposuimus [6], hæc non improbata, sed omnino intacta atque adeo firma Verensfelsius reliquit: hæc quoque affirmavimus adducto Origenis loco in Celsum, quo liquet, definito consilio Dei, prohibitos principes, ne ultra certum tempus odia exercerent.

Sit ergo is character, monstrante Joanne, persecutionum Ecclesiæ, ut nostri tyranni in morem Antiochi efferati apparuerint, in morem quoque Antiochi brevi cohibeantur, eorumque supplicio cædes finiantur, ac populo Dei magno incremento ac splendori vertant.

Sic intelligendis numeris, non ipsis numeris, hærere nos decet, sed excelsiore animo res ipsas per numeros designatas intueri; quanquam id quoque Deus præstitit ut nec a nobis numeri omnino desiderari possint, ut nostras interpretationes legenti patebit.

Denique nec illud prætermisimus, tres annos cum sex mensibus esse dimidiam annorum hebdomadem, ac imperfectum aliquid designare, quo nempe doceamur persecutores nostros non secundum optata genus nostrum exstincturos, nec opus propositum, aut suam, ut ita dicam, hebdomadem impleturos.

Sunt loci in quibus, ut fit, numerus certus pro incerto ponatur, nullo forsitan occultiore mysterio, quam ut designetur pro ratione numeri multitudo conveniens; quale est: « Numerus equestris exercitus vicies millies dena « millia; et audivi numerum eorum [1]; » ut intelligatur quanta equitum multitudine sese ab Euphrate Oriens effusurus erat: nisi et illud apostolus indicare voluit, innumerabiles licet exercitus, ita coram Deo recensitos, ut ne unus quidem eques sine divino numine addi possit; quemadmodum nec staturæ unus cubitus, nec capiti crinis unus, numeratis capillis nec sine Patre nostro de capite cadentibus.

Nec aliter intelligenda illa stadia mille sexcenta [2]: vana observatione, si ad præcisum numerum rem exigas, cæterum solida gravique, si cogitaveris numeros divina scientia præstitutos; neque quemquam omnino, sit licet Attila, seu quid truculentius aut validius, vel unum stadium, imo ne unum quidem pedem ulterius processurum, ac ex libro divinorumque decretorum auctoritatibus definitum præscriptumque sit.

Eadem fere ratione numerantur decem reges, hoc est decem circiter, septicollem urbem populaturi, in quibus designandis quantum vis prophetica eluxerit non est hic demonstrandi locus.

His igitur regulis ad mysticorum numerorum arcana aperienda utimur, nisi historice sumendos sacer textus ostendat; quod factum de septem regibus cap. XVII, ut ad locum illum duximus, at infra tertia demonstratione repetemus

[1] *Dan.*, VII. — [2] *Ibid.*, IV, 13, 22. — [3] *Apoc.*, XI, 23; XII, 6, 14; XIII, 5. — [4] *Dan.*, VII, 25. — [5] *De bello Jud.*, in *Prolog.* — [6] *Comm. sur l'Apoc.*, ch. 10, n. 4.

[1] *Apoc.*, IX, 16. — [2] *Ibid.*, XIV, 20.

Protestantes vero plerique magnum aliquid se præstitisse arbitrantur, si diem quemlibet pro anno computent, ac mille ducentos sexaginta annos pro totidem diebus sumant. Sed id primum nullo fundamento nititur, et alienum est a consuetudine prophetarum, ut alibi demonstravimus. Deinde inauditum omnibus sæculis ut persecutiones ultra paucos annos durent, nedum duodena sæcula, et insuper sexaginta annos præsertim postrema persecutio, de qua diserte scriptum : « Breviabuntur dies illi prop- « ter electos. » Tum admitti non potest Antichristum, quem tam cito puniendum apostolus docet, tot sæcula oppleturum blasphemiis ac cædibus, securum imperii sui et ab exitio tutum : postea nec omnes loci huic interpretationi conveniunt, nec tres dies cum dimidio, cap. XI, pro trienno ac dimidio anno valent. Nam Scripturæ solent ab assuetis figuras dicendi ducere ; nunquam autem contigit ut cadavera mortuorum toto triennio et sex insuper mensibus insepulta jaceant in plateis civitatum [1] ; denique quærimus cur tot absurda congesserint aut quo operæ pretio... Quandoquidem nec sic proficiant quidquam, nec Antichristum suum ejusque characteres magis norint, melius ab eo cavere possint, nec omnino sciant, neque unde incipiat, neque quo fine desinat : quæ ita confusa ac perturbata sunt, ut ipse Verensfelsius non habeat ubi figat pedem. « Nam, inquit [2], ego quidem a computationibus calculisque propheticis semper abhorrui, et ad eos etiam caligare me fateor. » Nec mirum, cum nihil habeant, quod præfigant ; ut alio quoque loco confitetur. Quid autem in *Apocalypsi* se videre putet, qui ad hæc ubique diffusa cæcutire se fatetur? Et tamen audenter affirmet [3], « facillime posse in Romanis Pontificibus agnosci Antichristum. » Nec si alii confidentiores, ideo doctiores. Omnes enim ad novas res semper commoventur, et quoscumque magnos duces fortuito exortos tanquam e cœlo lapsos contra Antichristum ominantur : si qui cautiores, rem suaque inventa aptant temporibus, ac extrahunt in longum, ne scilicet fatidicas conjecturas eventa corrigant, ut profecto præstiterit cum illo conjectore semel dicere : quidquid dicam aut erit, aut non.

ADMONITIO TERTIA. — *De Roma idolis inhærente sub piis quoque principibus.*

Quo hæc admonitio pertineat cuique obvium est. Nempe Verensfelsius aliique, quibus haud credibile capita Joannis XVII, XVIII, XIX, ad eversam sub Alarico eumque secutis regibus Romam pertinere, eo vel maxime nituntur, quod ea tunc Christiana fuerit, ac sub piis et Christianis imperatoribus vixerit, adeoque nec potuerit idololatriæ causa pœnas dare. Ita Verensfelsius [1] ; nos autem vel tum maxime hæsisse idololatriæ virus rebus addiximus necessariis : primum enim, post abolita sacra nefaria per quinquaginta fere annos, Constantino magno et Constantio principibus, statim atque Julianus Augustus licentiam reddidit, rursus erupit insanus error, ut se compressum, non autem stipitus evulsum ostenderet ; quod nec Verensfelsius negare potuit, quantumvis Juliani gesta extenuare conetur, ut alio loco, data occasione, aptius exponemus.

Deinde secutis temporibus, cum optimi principes qui Juliano successerunt, rursus idolorum templa occluserint, tantum abfuit ut tunc idololatria exstincta sit, ut e contra senatus, pars illa nobilissima Romanæ civitatis, misso ad imperatorem Valentinianum juniorem Symmacho præfecto Urbis, pro idolorum cultu, ac maxime pro restituenda ara Victoriæ in curia, ac pro vestalium immunitate ac præmiis supplicarit. Quo cum nihil sit clarius et nullum relictum sit effugium, idem Verensfelsius tacere omnino quam respondere maluit.

Idem ubique silentium, cum et illud taceat per eadem tempora, si qui ab exercitibus tyranni levarentur, non alia majori spe demulsisse populos, quam veterum deorum restitutione promissa ; tanta insania erat. Tacet et hoc, paucis annis ante captam Urbem, ludos sæculares, non sine paganicis superstitionibus, esse transactos [2].

Omissum etiam illud quod, Zozimo docente, retulimus, tot inter calamitates, imminente Alarico, a præfecto Urbi propositum ex prisca Tuscorum disciplina, senatu in Capitolium ascendente propitiandos deos [3]. Adeo omnia et ipse quoque amplissimus ordo, si licuisset, in paganismi cæremonias et sacra inclinabant.

Scripsit his affinia Sozomenus [4] ; his tribuit illud immissum a Deo in mentem Alarici deperdenda Urbe decretum suo loco clarius memorandum.

His igitur prætermisssis videtur evigilare Verensfelsius ad Attali et Tertulli consulis nomen, meque reprehendit : « Ac miror, inquit [5], summum virum ad hæc non fuisse attentiorem ; » suaviter plane : videamus tamen qua in re nostra diligentia desideretur. De Attalo falso Augusto Romæ imposito dixi, eum fuisse « affectu paganum, qui etiam spem faceret restituendi paganismi [6]. » Ubi hic indiligentia nostra? Cum testem adhibeam Sozomenum hæc dicentem [7] :

Apoc., XIV, 7, 11. — [2] Cap. 4, § 14. — [3] Cap. 1, § 17, 25.

[1] Cap. 3. § 9, 10, 20. — [2] *Zoz.*, II. — [3] *Zoz.*, V. — [4] *Soz.*, IX, 6 — [5] Cap. 3 § 10. — [6] In *Apoc.*, 82, 83. — [7] *Soz.*, IX, 9.

« Prorsus pagani existimabant illum palam paganismum amplexurum, et ipsis restituturum templa patria et feriis cum victimis. » Sat clare, ni fallor, nec ego indiligens, qui eum non aperta professione, sed « affectu paganum » renuntiavi. An non affectu paganus qui Tertullum consulem designavit, cujus hæc magistratum ineuntis in senatu fuit oratio : « Loquor vobis, patres conscripti, consul et pontifex, quorum alterum teneo, alterum spero [1]; » quo se antiquorum deorum pontificem futurum non statim jactaret, nisi crederet rem sibi honorificam et senatui gratam ?

At enim quærit Verensfelsius [2], an Romanis crimini imputandum fuit quod habuerint Attalum ab Alarico impositum falsum imperatorem, Tertullum ab Attalo falsum consulem. Quo loco meam dolet indiligentiam ; nec attendit ipse quid Zozimus scripserit [3], sic nempe : « Enimvero cives Romani magna lætitia fruebantur, qui et alios magistratus reipublicæ peritos nacti fuissent (ab Attalo datos), et insignem ex Tertulli consulis honore voluptatem caperent. » Sic Romanis non Attalus imperator, non Tertullus consul invitis obtrusi sunt, quorum honoribus et potentia communi omnium sensu ita delectarentur, ut diserte Zozimus solam « Aniciorum familiam memoret [4], qui morderent ea quæ universis conducere videbantur, ac felicitatem publicam permoleste ferrent. » Ergo universim senatus populusque Romanus, Attalo imperatore favente paganis, Tertullo consule vetera sacra revocaturo, lætabantur.

Addit Verensfelsius [5], Arianos de « Attalo potiora sperasse, » teste Sozomeno, qui non obscure « indicat fuisse Arianum, » Quid nostra ? quasi homo vanus et cæca ambitione corruptus non simul potuerit et paganis et Arianis se fautorem polliceri cum utrumque Sozomenus diserte dixerit !

At enim, inquit [6], nec Procopius nec Zozimus Attalum paganum fuisse significant. Iterum rogo : Quid nostra ? quid id tantum ediximus « affectu » et favore fuisse paganum, et paganum hominem Tertullum consulem designasse?

Addit [7] Zozimus Attalum sana omnia consilia respuisse, « spes eas amplexum quas vates facerent; » quales autem vates, nisi eos quos plebs audiebat, more paganico futura conjectantes?

Pergit Verensfelsius [8] : « eadem amentia plurimos Christianos habuit qui propterea a fide non desciverunt : » vanissime omnino, cum ex subjecta materia intelligendi veniant vates illi; quibus tum delectatos fuisse ethnicos, omnes historici et ipse quoque Zozimus attestetur, ut diximus.

Quid autem virum doctum juvat, quod tum deum templa clausa fuerint, imperatorum jussu scilicet? Sed quo Romanorum emolumento ? cum et ea animo retinerent et iis mox, ut quidem sperabant, recludendis inhiarent, et impia sacra quæ possent, frequentarent, et hoc rerum statu effusissimo gaudio lætarentur, et sub ipso ictu, quantum in ipsis erat, paganismo imperium reddidissent : quo certum omnino fiat plus satis causarum fuisse cur de urbe Roma, pro idolorum cultu impie revocato, supplicium sumeretur.

Inter cæteras probationes nostras vel hæc eminebat, ex sancto Augustino *De civitate Dei*, l. v, c. 3, et ab eo qui Augustini ductu jussnque suam conscripsit historiam, Paulo Orosio [1], repetita ; urgebat Romam ultio divina ; Gothi executores, Rhadagaisus Gothus, cum ducentis hominum millibus in vicinio constitutus, Romanorum cervicibus imminebat ; Alaricus item Gothus tardiore gradu et inferior viribus propinquabat. Ille sacrificabat diis, hic Christianus, Arianus licet, a nefariis sacris abhorrebat : fervent tota urbe blasphemiæ ; vulgo Christi nomen, tamquam lues aliqua præsentium temporum probris ingravatur [2]. » Clamitabant « vinci omnino non posse, » qui deorum præsidio niteretur (Aug.); ejus sacrificia se magis pertimescere quam arma fingebant (Oros.); et tamen conterritum divinitus, nec disposita acie fudere auxiliares copiæ Romanorum. (Or.) uno die tanta celeritate, ut, ne uno quidem non dicam exstincto, sed nec vulnerato Romanorum, tantus ejus prosterneretur exercitus, atque ipse cum filiis necaretur. (Aug.) Sic ingrata Roma (Oros.) mitiori hosti Alarico traditur ; nec gloria daretur dæmonibus, quibus illum supplicare constabat (Aug.). »

Non abs re his addidero verba Augustini [3] de Rhadagaiso et Alarico regibus Gothis disserentis : « Rhadagaisus rex Gothorum cum ingenti exercitu multo numerosiore quam Alarici fuit. Paganus homo erat Rhadagaisus ; Jovi sacrificabat quotidie... Tunc omnes isti (Romani scilicet maximam partem) : Ecce nos non sacrificamus, ille sacrificat ; vinci habemus a sacrificante quibus non licet sacrificare. Victus est Rhadagaisus, aspirante Domino miro modo. Postea venerunt Gothi, Alarico duce, non sacrificantes, et si fide Christiana, non catholici, tamen idolis inimici, et ipsi ceperunt (Romam),

[1] Paul. *Oros.*, VII, 42. — [2] Cap. 3, § 10. — [3] *Zoz.*, l. VI, p. 113. — [4] *Ibid.* — [5] Cap. 3, § 10. — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.* — [8] *Ibid.*

[1] Lib. VII, 37. — [2] Paul. *Oros.* — [3] Serm. 105, olim *De verbis Domini*, n. 29.

vicerunt Romanos de idolis præsumentes, et perdita idola adhuc quærentes, et perditis adhuc sacrificantes. » En erga idola quam insano studio tenerentur.

Hæc a nobis exposita[1] tantis auctoribus; quibus profecto constat, quo affectu in idola illa « ingrata Roma » ferretur. Tacere oportebat eum qui se nostris respondere prædicat? Suppetunt nunc et alia quæ a nobis prætermissa sunt probationum copia laborantibus. Legatur B. Gelasii Papæ libellus « adversus Andronicum senatorem, » præcipuum scilicet Urbis magistratum, cæterosque Romanos qui *Lupercalia* restituenda curabant, eorumque intermissioni omnes imperii calamitates imputabant. Contra quos Gelasius : « Quando Anthenius imperator Romam venit (ante paucos annos scilicet), Lupercalia utique gerebantur... » Postea : « Numquid Lupercalia deerant, quando urbem Alaricus evertit[2]? » Tanta vi sese idolorum cultus ingerebat Romam, ut ab Alarici tempore per sexaginta fere annos usque ad Gelasium perduraret.

Addam et illud Salviani in *Apocalypsi* nostra notatum[3], non tamen ita expressum ac par erat : nempe is magnis clamoribus ubique conqueritur toto orbe Romano postulatos ac celebratos circenses aliosque ludos idolis consecratos : Colitur namque et honoratur Minerva in gymnasiis; Venus in theatris; deus Neptunus in circis; Mars in arenis ; Mercurius in palæstris. » Sic ethnica sacrilegia toto orbe Romano Dei vindictam provocabant, ut profecto ea causa Roma non immerito Barbaris spolianda traderetur, multaretur imperio, caput provinciarum redigeretur in provinciam, et a Gothis quoque regibus teneretur.

De his excidii Romanis causis Verensfelsius conticescit[4]; sane confitetur *murmurasse* Romanos ac plebem superstitiosam : quasi a nobis commemorata sint *murmura*; non aperta sacrilegia, nec plebis querulæ voces, sed senatus decreta, aliaque tot ac tanta, quæ divinam ultionem accenderent.

Neque, quod nunc fingunt, Christiani principes exitium avertebant, imo potius accersebant, quod Roma ethnicis addicta religionibus, nec piorum imperatorum Constantini magni, Gratiani, Theodosii aliorumque exemplis et legibus instituta, nec a duris magistris Alarico, Attila, Genserico, Odoacre emendata, ad sanitatem redire vellet.

[1] *In Apoc.*, c. 4, n. 14. — [2] *Salv.*, *De gubern.*, l. VI. — [3] *Ibid.* — [4] Cap. 3, § 10.

ADMONITIO QUARTA ET ULTIMA. — *Quale futurum esset excidium urbis, et quando combusta sit.*

Duo hic a nobis inprimis perpendenda sunt: primum sub Alarico gesta qui fons malorum fuit, quantoque ictu tunc Roma percussa sit; deinde ex illo ictu sub aliis ducibus consecuta. Neque enim nos, ut fingit Verensfelsius, Romanum excidium uni Alarico imputamus[1], quamquam ipsi vel maxime, sed diserte annotavimus quomodo ex illo omnia in pejus jam ruere cœperint, « deterso semel Romani nomi- « nis metu[2], » et accepto tam grandi vulnere, ex quo nunquam res Romana convaluit.

Rem autem non aliter gestam esse quam diximus[3], satis ex eventu claruit. Statim namque Alaricum crudelior et avarior Ataulphus excepit, Romam expilavit, ac de abolendo Romano nomine cogitavit. Neque ita multo post sub Attila Hunno, sancto Pontifici suo salutem Roma debuit, conversis tamen in provincias armis. Sub eodem Leone adest Gensericus Hunno crudelior. Paucis abhinc annis Augustulus postremus in Occidente Romanorum imperator, sedem imperii Romani, Odoacri Herulo, Theodorico Gotho, cæteris deinde tyrannis vacuam reliquit. Hinc alternis vicibus Romani et Gothi inter se ventilatam ut pilam habuere, donec totila Gothus inchoatum jam inde ab Alarico urbis Romæ perfecit incendium.

Sic ceciderat Babylon cujus figuram Roma in Occidente gessit; sic, inquam, ceciderat prisca illa Babylon, quam ideo propheta vili scorto comparavit, quod, Hieronymo interprete, « in « morem scorti victorum libidini pareat[4]; » sic Roma quodam veluti pudore prostrata, cujuscumque obvii ducis cupiditatibus serviebat.

Nemo ergo dixerit eam postea fuisse superstitem; perierat plane Babylonis instar, quæ trecentis annis post Cyri victoriam sub Alexandro quoque Magno et aliquot secutis Asiæ regibus floruit. Nec minus sub Cyro cecidisse a Jeremia cæterisque prophetis memoratur, quod capta, vastata, diruta, quantumvis utcunque instaurata, sempiterno exitio amisit imperium, nec unquam pristino splendori restituta est, ut in *Apocalypseos* nostræ præfatione monuimus[5].

Nec id negat Verensfelsius, cujus hæc verba sunt[6] : « At Romanum imperium eo ipso tempore misere discerptum est. » Addit : « Totilam ferro flammaque paulo crudelius ac cæteri grassatum fuisse. » Nec tamen perisse vult[7], quæ toties capta, recepta, spoliata, prædæ ac ludi-

[1] *Hist. abrég.*, n. 16 et seq. — [2] Paul. *Oros.*, VII, 38. — [3] *Comm. in Apoc.* — [4] *Ezech.*, XLVII, 1 et in eum locum Hier. — [5] Num 7. — [6] Cap. 3, § 12. — [7] Cap. 3, § 20.

brio habita, nec amissum imperium, nec pristinum splendorem recuperare potuerit.

Sed quandoquidem idem Verensfelsius hunc antiquæ Romæ sub Alarico casum extenuare nititur, nec ad rem pertinere, aut ad horrendam istam Joannis descriptionem nihil facere putat; ad ea initia recurrimus, ac testes adducimus auctores illius ævi probatissimos; nec abnuet Verensfelsius, qui Patrum, ut lectione parca, ita reverentia tenui, tamen eos saltem ut historicos auditurum se spondeat.

Primus testis : SANCTUS AUGUSTINUS.

In commentario nostro Augustinum testem ejus ævi adduximus, sermone « De urbis excidio[1]. » En urbis excidium, ipso jam titulo comprobatum. Quid postea? Id agit, quod sæpe Augustinus : « Pepercisse Deum Romanæ civitati quæ ante hostile incendium, in multis ex multa jam parte migraverat. » En disertissime « hostile incendium. » Quid hic Verensfelsius? « Eruditi, » inquit[2] « pridem judicarunt, id scriptum Augustini non esse. » Qui autem eruditi? Neminem affert. Imo eruditi annotarunt id scriptum ante nongentos annos citatum a Beda in illo commentario ad Paulum, quem ex verbis Augustini totum contexuit. Verba Augustini ex hoc sermone decerpit in *I Cor.* c. x, quod omnes pro certissimo Augustiani sermonis argumento sumunt. Et tamen vir doctus nescio *quos eruditos* laudat probatione nulla ; pene dixerim, pudet viri jactantis in aera quidquid in mentem venerit. Sic quos solvere non potuit, amputavit nodos. Hoc primum. Postea fac, id quod est absurdissimum, non esse Augustini : est certe, quod nec ipse Verensfelsius inficiaturus sit viri docti, pii, denique Augustino simillimi, verbis et exemplis sanctarum Scripturarum compescentis per ea tempora de Urbis excidio murmurantes. Quare, utcunque est, solvendus ille locus ; ergo Verensfelsius sic solvit : » Scriptor ille quæ de incendio dicit, videtur potius propter illam quam instituit Sodomæ comparationem dicere, quam quod res ita se habuerit. » Recte : Ideo *hostile incendium* agnovit, quod Romam Sodomis comparavit : an quod est rectius Sodomæ comparavit, quod ibi *hostile incendium* comparavit? Præterea hoc addit: « Certe, si serio ita loquitur, incendium illud extra verum exaggerat. » Quid autem exaggerat qui simpliciter appellat *hostile incendium*? Denique provocat ad « constantem cæterorum consensum in re, » inquit, « omnium oculos incurrente. » Placet consilium. Quem autem nunc maxime consulamus auctorem præter ipsum Augustinum paganis insultantibus respondentem : « Jam video quid dicas in corde tuo : Temporibus Christianis Roma afflicta est et incensa ? » Respondet : « Sicut habet historia eorum, incendium hoc Romanæ urbis tertium est... Quomodo semel arsit inter sacrificia Christianorum, jam bis arserat inter sacrificia paganorum. Semel a Gallis incensa est... postea a Nerone, secundo igne Roma flagravit[1]. » En postremum incendium quantis ignibus compararit !

[1] Tom. VI, c. 5, n. 8. — [2] Cap. 3, § 6.

Secundus testis ; SANCTUS HIERONYMUS.

Libet primum videre quæ in prophetarum Commentariis ad totam Ecclesiam, deinde quæ ad privatos ea de re scripserit. Sub ipso vero ictu positus, Romanæ urbis obsidione subito nuntiata, hæc habet[2] : « Consternatus, » inquit, « obstupui, ut nihil aliud quam de salute omnium cogitarem, meque in captivitate sanctorum putarem esse captivum. » Pergit : « Postquam vero clarissimum terrarum omnium lumen exstinctum est, imo Romani imperii truncatum caput, et verius dicam, in una urbe totus orbis interiit, » etc. Proœmio vero ad librum III : « Quis crederet ut totius orbis exstructa victoriis Roma corrueret, ut ipsa suis populis et mater fieret et sepulcrum ; ut tota Orientis, Ægypti, Africæ littora olim dominatricis Urbis servorum et ancillarum numero complerentur : ut quotidie sancta Bethlehem nobiles quondam utriusque sexus atque omnibus divitiis affluentes susciperet mendicantes ? »

Hinc conversis ad provocandam pœnitentiam animis, proœmio in lib. VIII, hos edit gemitus : « Cadit mundus, et cervix erecta non flectitur; pereunt divitiæ, et nequaquam cessat avaritia ; congregare festinant quæ rursus ab aliis occupentur : aruerunt lacrymæ, pietas omnis ablata est. » Recte, et ex more prophetarum, ne mundi calamitates deplorare tantum, neglecta adhortatione ad pœnitentiam videretur.

Has autem ruentis imperii miserias pridem præsagire visus[3], cum sub Babylonis nomine indicaret eam « quæ sedet in septem collibus purpurata, cujus supplicium in *Apocalypsi* Joannis legimus. » Ac paulo post : « Tunc domus quorum sunt aurata laquearia et parietes vestiuntur crustis, remanebunt vacuæ. » Rursus commemorat quosdam[4] « qui non ipsam Babylonem sed Romanam urbem interpretentur, quæ in *Apocalypsi Joannis* et in *Epistola* Petri Babylon specialiter appellatur, et cuncta quæ nunc ad

[1] Serm. 296, cap. 6, n. 7; olim *De div.*, n. 106. — [2] Proœm. ad lib. I *in Ezech.* — [3] *In Isa.*, liv. III, ad cap. XXIV. — [4] *Ibid.*, liv. XIII, ad cap. XLVII.

Babylonem dicuntur, illius ruinæ convenire testentur. »

Ad privatos in eumdem sensum scripsit, epist. 8, *ad Demetriadem :* « Nescis, misera, cui virginitatem tuam debeas : dudum inter barbaras tremuisti manus... horruisti truces hostium vultus; raptas virgines Dei gemitu tacito conspexisti; urbs tua quondam orbis caput, Romani populi sepulcrum est ; et tu in Libyco littore exsulem virum, exsul ipsa accipies, » semper a calamitatibus ad pietatem sermone converso.

Epist. 11, *ad Ageruchiam,* postquam ostendit pejus periisse Romam quam olim sub Brenno et Annibale exclamat : « Quid salvum est si Roma perit ? » et ad tantas ærumnas sentit verba deficere.

Epist. 12, *ad Gaudentium :* « Proh nefas ! orbis terrarum ruit, in nobis peccata non ruunt; urbs inclyta et Romani imperii caput uno hausta est incendio. Nulla est regio quæ non cives Romanos habeat. In cineres ac favillas sacræ quondam ecclesiæ conciderunt. Et tamen studemus avaritiæ... Auro parietes, auro laquearia, auro fulgent, capita columnarum, » etc. Sic semper in calamitatibus describendis eloquentem se præbet, ut adversus avaritiam, luxum ac reliquas cupiditates vehementior insurgat et copiosior.

Nec ab eo unquam proposito destitit, sive Romani imperii præsagiret excidium, sive jam deploraret. « Horret animus temporum nostrorum ruinas persequi. Viginti et eo amplius anni sunt, quod inter Constantinopolim et Alpes Julias quotidie sanguis Romanus effunditur. » Exinde vastatas provincias narrat, necdum de Urbe quidquam : ac postea « Romanus orbis ruit, et tamen cervix nostra erecta non flectitur, » etc. Ac postea [1] : « Romanus exercitus victor orbis et dominus, ab his (Barbaris) vincitur, hos pavet, horum terretur aspectu... Et non intelligimus prophetarum voces : « Fugient « mille, uno persequente, » nec amputamus causas morbi, ut morbus pariter auferatur. Quanto magis post captam et expilatam Urbem, et *truncatum,* ut ait [2], Romani imperii caput, ruitura omnia auguratur.

Nec urbi regnatrici parcit[3] : « Maledictionem quam tibi Salvator in *Apocalypsi* comminatus est, potes effugere per pœnitentiam. »

Cætera ejus generis præterimus. Neque hæc de imperio Romano temere jactat, sed ex conjunctis causis argumento ducto ; quod Barbari undique irruerint, quod ad eorum nomen Romanus exercitus pavitaret, ac vincere dedisceret, quod jam non in hostico, sed in solo suo, « nec pro gloria, sed pro salute, Roma pugnaret, imo ne pugnaret quidem [1], » quod cædes, conflagrationes, exitia toto orbe Romano, per urbes, per ecclesias, pervagata esse cerneret.

[1] Epist. 35, *ad Heliod.* — [2] Epist. 16, *ad princ.* — [3] *Epist. adv. Jovin.,* in fine.

Ad hæc Verensfelsius nihil aliud quam « esse « aliquos amplificandi modos [2], » hoc est non res gestas, sed splendida et inflata mendacia, quibus Hieronymus universo orbi spectanti et sentienti ridendum se præberet. Itaque, si Deo placet, Patrum eruditissimum, ejusque tam clara testimonia statim una litura deleta a se putat. In una epistola 8. *ad Demetriadem virginem,* legimus et ab ipso defletos *Romæ cineres* et a Proba navigatura visam *fumantem patriam* et procerum Romanorum *direptas incensasque domos.* Quid ergo ? Non puduisse Hieronymum tot illustribus personis illudere ? Esto simpliciter arsisse dixerit, magna et insigni ex parte combustam : quis nescit hanc vehementiam nec dedecere prophetas; præsertim cum eo deventum est ut vincatur sermo rei magnitudine, « et minus sit omne quod dicitur [3]? »

Valeat ergo apud Verensfelsium hæc amplificatio non declamatoria vanitate, sed gravitate rerum, qui cum diligentius tot Hieronymi loca a nobis quidem citata et nunc ex parte repetita perlegerit, profecto intelliget unum Hieronymum alterum suo ævo Jeremiam, lamenta æquasse calamitatibus et castigationibus pœnitentiam.

Tertius et quartus testis : SOCRATES et MARCELLINUS comes.

Hos attulit ipse Verensfelsius, c. 3, §. 6 et 7, et studiose notat non esse a me allegatos. Socratis autem hæc verba sunt [4] : « Barbari, Alarico duce, Romam everterunt, admiranda opera quæ spectaculo essent incenderunt, opes diripuerunt, complures senatores variis cruciatibus addixerunt, imperii majestatem abolere tentarunt, etc. » Quo loco Verensfelsius : « Socratis auctoritas tanti ponderis non est ; » quod Constantinopoli (procul Roma scilicet) vitam egisse, et in quibusdam circumstantiis hallucinatum esse prodat: tanquam ille rerum summam paucissimis verbis complexus, omnia caute et ordine exsequi debuerit: aut si eum forte quædam minuta, ipsum caput rerum, in casu per totum orbem pervulgato, et, ut ipse vir doctus annotavit, *omnium oculos incurrente,* ignorare potuerit.

Sequitur : « Marcellinus comes, qui in *Chro-*

[1] Epist. 11, *ad Ageruch.* — [2] Cap. 3, § 6. — [3] Epist. 35, *ad Heliod.,* in fine. — [4] Lib. VII, 10.

nico Urbis partem crematam esse » ait. Verum « et ille, ut qui Justiniani demum temporibus scripsit, præ iis qui ab Alarico Romam capi viderant, fidem non meretur. » Ita doctus Verensfelsius [1], quasi magis ipsi licuerit citasse Jornandem, qui sub eodem imperatore floruit. Nos autem non eum volumus anteponi prioribus, qui omnes nullo negotio conciliare possimus, ut statim patebit; nec contemni patimur exactum ac probatum chronographum, qui rem omnibus sæculis memorandam proximo sæculo scripsit. Quod autem hos duos auctores omiserimus, non propterea factum, quod exigui pretii testes viderentur, sed quod clarissimos viros Hieronymum, Augustinum ac Paulum Orosium in re tam clara omnino sufficere putaremus.

Quintus testis : PAULUS OROSIUS,

Cui quidam alii subnectuntur, et res tota concluditur.

Anno ab Urbe condita MCLXIV, irruptio Urbis per Alaricum facta est, cujus rei, quamvis recens memoria sit, tamen si quis P. R. et multitudinem videat, et vocem audiat, nihil factum, sicut etiam ipsi fatentur, arbitrabitur, nisi aliquantis adhuc exsistentibus ex incendio ruinis forte doceatur [2]. » Ecce gravis auctor sex annis elapsis, rege Gothorum Vallia post Alaricum tertio, scribens Romæ, adhuc visi incendii reliquias refert. Quod autem « aliquantas tantum ex incendio ruinas » et factum aliquantarum ædium incendium memorat, lib. VII, 3, non id agit ut incendium exiguum videatur, sed non tantum quantum anno Urbis DCC « plurimam Urbis partem fortuitus ignis invasit [3], » quo nullum hactenus incendium tetrius fuerat, lib. VII, 14, aut certe non tantum sub Nerone et aliis quæ memorat incendiis [4], ubi tota civitas conflagravit.

Non ergo quis dixerit Orosium Augustino magistro cui suam dedicat historiam aut Hieronymo, cujus auctoritatem et admittit et laudat [5], esse contrarium, qui Urbem simpliciter arsisse memorarunt; sed comparatione instituta cum aliis incendiis significare voluisse non integram Urbem, nec etiam plurimam partem concrematam, imo vero *aliquantam* eamque fortasse non magnam, si ex ædificiorum quæ supererant numero incendium æstimetur.

Factum congruit cum Socrate, cujus hæc verba legimus : « Incensa in Urbe opera admiranda quæ spectaculo essent : » quo non omnia, sed insigniora quædam ædificia arsisse demonstrat.

Addit Orosius [6] eodem tempore clarissima Urbis loca fulminibus diruta, quæ inflammari ab hostibus nequiverunt, mole scilicet et structura operum; ut sciamus a Gothis quidem tentatum incendium, sed ipsa opera restitisse et cœlestis ignis ictibus quodammodo suppletam esse vindictam [1].

Quod autem et Orosius scripsit, et Verensfelsius memorat [2], « Romam opibus spoliatam non regno, ac manere tamen et regnare incolumem, » nemo non videt ad ea tempora pertinere quibus Romanæ urbis sors adhuc dubia videretur, ut diximus; quo statu non mirum multos quorum numero accederet Orosius, Romani imperii diuturnitati favisse, ut erat pridem insitum Christianis, quamvis tot populatæ provinciæ, tot æquatæ solo urbes, tot ac tanti Barbarorum exercitus, longe lateque grassantes, tanta denique agrorum squalentium vastitas, vix aliquid spei relinquerent.

Nec negaverim quædam tunc dicta esse in gratiam Honorii incolumis, florentibus in Oriente Arcadii fratris, sive potius Theodosii ejus filii rebus; quod, eodem Orosio auctore [3], pii fratres, « commune imperium diversis tantum sedibus tenere cœpissent : » iisque superstitibus Romanum imperium exstinctum confiteri verererentur.

Pudebat interdum Barbaros tantam urbem ornamentum orbis terrarum diruisse : quos proinde Cassiodorus excusans, « Alaricum laudat tanquam clementer usum victoria [4]. » Quid autem ex his inferet Verenfelsius; cum nemo negaverit Gothos esse laudandos quod constituto asylo in æde Sancti Petri a promiscuis cædibus abstinuerint; nec indecore senator sub Theodorico Gotho Romæ regnante scribens, eo saltem nomine Gothos commendavit ?

Quod autem Jornandes scriptum reliquerit [5], « Alarico jubente Romam a Gothis quidem spoliatam, non autem, ut solent gentes, suppositos ignes, » prorsus intelligendi ignes quibus tota civitas quasi jure victoriæ deflagraret, ut is auctor conveniat cum antiquioribus; cum ipse Verensfelsius ultro fateatur « in tanto tumultu necessario factum [6], » ne a subjectis facibus penitus temperarent.

Sed jam de his plus satis : neque enim decet nos interpretaturos tam sublime vaticinium levia ac minuta sectari, neque necesse ducimus ut omnes auctores aut viderint aut observaverint, aut scribere voluerint totum barbaricæ incursionis atque impressionis effectum; summam rerum intuemur. Sit nobis ante oculos Babylon, et Babylon antiqua et nova, orientalis et occidentalis, ut eam, ni fallor, Augustinus

[1] Cap. 3, § 7. — [2] Lib. VII, 40. — [3] *Ib.*, 14. — [4] *Ib.*, 39. — [5] *Ib.*, 3. — [6] *Ib.*, 39.

[1] Lib. II, 3; VII, 29. — [2] Cap. 3, § 6. — [3] Lib. VII, 36. — [4] *Ibid.* — [5] *De rebus Goth.*, p. 614. — [6] *Ibid.*

appellat. Addamus si libet utramque per eumdem temporum circulum, per mille scilicet ac centum et sexaginta annos, quatuor fere additis, regnatricem, ac postea obsessam, captam, spoliatam, a præfecto quondam suo Arbace Babylonem; « a comite quondam suo Alarico » Romam, ut Orosius narrat [1]; de regno sublato si non statim satis claruit, paulo post secuta rerum eventa docuerunt, Romanumque nomen olim terris omnibus inclytum atque metuendum, nulla spe relicta probro et odio fuisse barbaricis regibus ac gentibus : quod et certissimum est, et nostro instituto sufficit.

—

SECUNDA DEMONSTRATIO.

Quod Babyloni Joannis clarus et certus sit inditus character Romanæ quidem urbis, sed vetustæ illius quæ Joannis ipsius tempore visebatur, gentibus imperantis, sævientis in sanctos, et falsis numinibus inhærentis, ideoque cum suo superbissimo et crudelissimo imperio excisæ.

Juvat hic proponere protestantibus haud suspectos testes, nec recentiores tantum, Hammondum, Grotium, cæteros; sed jam inde ab initio Henricum Bullingerum, auctori non ignotum, quippe et Zwinglianum, et apud Tigurenses Zwinglii successorem, quem suum etiam præceptorem appellat [2]. Is autem in ipsa Præfatione [3], bestias Joannis interpretari aggressus commemoratis « piis et Christianis Roma- « nis imperatoribus Gratiano, Theodosio, Con- « stantino, qui sub bestia diabolica minime « supputantur, » hæc habet : « Dum interim vetus illa Roma serio nollet resipiscere (notentur hæc verba) et converti ad Christum, relictis diis suis et superstitionibus, lege talionis tandem damnata est a Christo. Nam qua mensura Romani mensi sunt aliis gentibus eadem gentes aliæ remensæ sunt Romæ. Proinde irruerunt in imperium Romanum Persæ, Hunni, Franci, Alemanni, Visigothi, Vandali et Ostrogothi, ac totum frustillatim dilacerarunt imperium ipsam vero Romam tandem obsederunt, irruperunt, occuparunt, diripuerunt, evacuarunt, et combusserunt, atque vastarunt. » Sic dirutum memorat imperium Romanum, neque profuisse, tot pios et Christianos habere principes, quod sub iis Romani resipiscere noluissent : quæ est propositio demonstranda nobis, quamque ante nos Bullingerus demonstrandam suscepit.

Hæc ad explicationem cap. 13 et 18 spectantia, ad eadem capita exponit longe copiosius ad hunc modum.

[1] Lib. II, 3. — [2] *Concion., in Apoc.* — [3] Præf., p. 6.

Demonstrat inprimis in bestia vetustum imperium Romanum quale Joannis tempore visebatur, in eoque regno, inquit [1], « super capita ejus nomen blasphemiæ, id est, quidquid excogitari potest blasphemiarum, id totum, et in capitibus maxime invenietur conspicuum. Si enim inspexeris colles Romanos, in primis montem Capitolinum (caput Urbis scilicet) invenies a Cicerone appellatum deorum domicilium; in collibus etiam illis visebantur templa Jovis Statoris, Tonantis, Pistoris; ac templa Saturni, Junonis, Herculis, Jani, Veneris, Apollinis, etc. » Addit invaluisse blasphemias, eo maxime tempore quo Vespasianus et Titus de Judæis eorumque Deo, qui verus et solus est, triumphasse sibi videbantur, ductis in triumphum sacris templi vasis, tanquam ipse Judæorum Deus victus vinctusque traheretur. Quod autem Deus permiserit bestiæ ut persequeretur sanctos, in decem illas notissimas imperii Romani usque ad Constantinum persecutiones, referet, quo tempore blasphemarint contra » *in habitantes cœlum*, quos appellaverunt impios, seductores, turbatores pacis, ac piaculares homines, » etc. Hæc ad cap. 13. concion. 55, 56, pag. 166,168, 169. En illud imperium cujus Joannes fata caneret, et excidium nuntiaret.

Id autem excidium ad caput 17 referri demonstrat conc. 73 et seq., ac decem reges Joannis agnoscit esse decem plus minusve regna, quæ Romam ac *vetustum Romanum imperium* everterint. Diserte autem commemorat Alaricum, Totilam, Gothos ad hæc reges Herulos, Vandalos, alios qui Romam ceperint, devastarint, incenderint, quo tempore præclarum illud imperium collapsum sit *in cineres*.

Neque deterruit virum quod Roma tunc subesset Christianis principibus : « Eo quod impia Roma cum haberet pios imperatores, non tamen cervicem induratam Christo flecteret, sed pertinacissime semper aspiraret ad veterem et consuetam idololatriam quam et restitutam cupiebat [2]. » Quod etiam in præfatione præmiserat, ut vidimus.

Nedum ergo pii principes Dei iram averterint eam potius inflammabant : « Quod, cum Deus reliquisset spatium pœnitentiæ, dedissetque Romanis principes optimos, quorum diligenti opera et pietate ethnicos furores ac idolomaniam refrenavit ; tamen et in Urbe, et in provinciis, aspirabant cupide ad restitutionem inveteratæ idololatriæ ; « quod etiam illustrat exemplo Judæorum sub pio rege Josia [3], » cujus temporibus inveteratus error et abominanda idololatria exspectorari non potuit.

[1] *Concion., in Apoc.* — [2] Conc. 61, p. 191. — [3] *Ibid.*, 75, p. 234

Nos autem hæc omnia in *Apocalypsi* nostra tot probationibus ac testimoniis asseruimus, ut mirum profecto non sit, tam perspicuam veritatem etiam ab Henrico Bullingero, tam expressis verbis esse agnitam, licet infensissimo animo adversus Ecclesiam Romanam, quantum poterat, omnia detorqueret.

Sed profecto frustra fuit: omnino enim recognoscit urbem illam septicollem mystice Babylonem, Romam ad litteram, cum suo imperio interiisse sub Gothis, aliisque regibus; illam, inquam, Romam, quam Joannes, dum inter vivos ageret, viderat longe lateque imperantem, idolis servientem, et sitientem Christiani sanguinis, persequentem sanctos et persecuturam, atque ideo suo tempore perituram. Impleta sunt fata quæ Joannes ante quadringentos fere annos cecinit, ejusque vaticinia haud minus illustrem ac perspectum exitum habuerunt, quam illa Isaiæ, Jeremiæ, aliorumque prophetarum de excidio Babylonis æque dominantis, æque impiæ ac superbientis, nec minore odio sanctos opprimentis. Quo ergo pertinebat novum Romani papatus ruiturum imperium comminisci, cum vetusta Roma, vetustum Romanum imperium, omnia oracula Joannis, ejusque revelationis exhauriant; neque ipse Bullingerus de novo illo, quod fingit, Romani papatus imperio quidquam certi ac liquidi, sed meras tantum conjecturas attulerit? Sic nempe ipse loquitur[1]: « Ex eo quod cernamus veterem urbem Romam cecidisse, imperiumque maximum, et quod æternum prædicabatur futurum, redactum esse in nihilum, colligamus et novam Romam cum umbratili imperio certo certius ruituram. » En conjicit et colligit; in Joanne nihil certi legit. Rursus: « Historiæ testantur, inquit[2], (hæc quæ retulimus) ad verbum per Gothos in vetere Roma esse impleta. Ergo nihil dubitamus, iisdem calamitatibus fore ab hominibus et angelis Dei lacerandam et stirpitus evellendam, » etc. Sic ille de vetusta Roma excisa res gestas historiasque ad verbum refert, et Joanni ad litteram aptat: de nova exstinguenda argutationes seu consecutiones suas, suas conjecturas tantum, nihil ad Joannis vaticinia pertinentes, sed ab ipso fictas. Nos vero ut historias certas recognoscere ita, sane conjecturas, atque, ut verius dicam, vana mentis auguria, aspernari decet, cum præsertim nec inter se cohæreant. Nam et decem illos reges qui suam potestatem Romano imperio traderent[3], de primo et antiquo imperio Romano « exponi non posse profitetur[4]. » Subdit tamen postea

[1] Conc. 76, p. 236. — [2] *Ibid.*, 78, p. 244. — [3] *Apoc.*, XVII, 13. — [4] Conc. 75, p. 231.

vi veritatis victus[1], decem illa cornua, seu reges, « esse reges Gothorum, Germanorum, Francorum, Longobardorum, Hunnorum, Vandalorum etc., qui quidem servierunt aliquando Romanis, ac stipendia meruerunt, faveruntque eis ac res eorum suo dispendio perfecerunt: at postea Romanum nomen ita persequi cœperunt, ut nulla ejus vestigia exstare voluerint. » Hæc vera, hæc explorata, hæc liquida protulit: quæ nos etiam in *Apocalypsi* nostra ostendimus. Hæc ad veram et solidam S. Joannis interpretationem, etiam ad litteram, ut gesta sunt valeant. Reliqua ut somnia, sibique invicem dissona, a seria et gravi interpretatione procul arceamus.

Hæc ergo ex Bullingero, quæ ad rem nostram facerent, promenda duximus. Cæterum innumera, longe firmiora et luculentiora in nostra *Apocalypsi* addidimus. Quod autem, omisso jam Bullingero, de his tribus capitibus ad quæ *Apocalypseos* summa collimat, apta et consentanea et certa elocuti simus, et verba Joannis cum nostra explicatione collata, quoque nihil est clarius, ipse exitus comprobabit.

Sic autem procedit nostra demonstratio.

Quam urbem S. Joannes cum suo imperio interituram prævidit, cujus fata cecinit, cui horrendum illud atque omnibus historiis pervulgatum portendit exitium, ea profecto urbs est, cujus et ipse et Christiani omnes vim atrociter sævientem sustinebant; ea autem urbs est Roma, tunc gentium domina, sub qua et ipse Joannes passus est, ac post alia supplicia pro testimonio Jesu ad Pathmos insulam, ut idem ipse memorat deportatus. Ergo urbs ea cujus fata cecinit, cujus interitum nuntiavit, erat ipsa tum domina gentium Roma.

Omnia hic clara sunt: primum enim opportebat, ut quam urbem sancti crudeliter imperantem sentiebant, ejus immane et ineluctabile exitium, Deo ipso auctore, perdiscerent. Is enim omnino erat prophetarum usus: ac sicut Jeremias, Ezechiel, Daniel, florentibus vel maxime Babylonis rebus, cum et ipsi et universus Dei populus ejus gravissimo jugo tenerentur ejus cum suo imperio excidium claro exitu prænuntiaverant; sic omnino Romæ, Romanoque imperio, omnia adversus sanctos nefarie molienti et exsequenti, ad Dei justitiam commendandam evenire necesse erat.

Cum igitur urbi Romæ ejusque imperio, licet potentissimo, simile judicium immineret, et apostolo Joanni Christifidelibus significandum obtingeret, hinc ille Romam ipsam velut suo nomine appellandam duxit: dum urbem sep-

[1] Conc. 76, p. 234.

tem montibus insidentem sub oculis poneret. Huc accedunt cæteri notissimi characteres: « Ut « esset super aquas multas [1], » hoc est, ipso Joanne interprete, « ut populi, et gentes, et « linguæ » cernerentur ejus legibus subditæ, armisque devictæ.

Ut esset bestia : quo nomine magna imperia prophetico stylo designabantur [2].

Ut esset *Babylon* , priscæ illi Babyloni simillima imperio, impietate, superbia, crudelitate, casu: quæ etiam æquali annorum numero imperavit, hoc est, observante Paulo Orosio, totis undecim, eoque amplius, sæculis, ut supra diximus.

Ut esset *meretrix* fœdis idolorum amoribus percita, quæ se impio ritu, falsis omnibus, etiam victarum gentium, diis constuprandam daret; notissima apud Scripturas phrasi, quo etiam cultu se victricem prædicabat.

Ut esset *mater abominationum* quæ nefaria sacra omnibus per orbem gentibus propinaret.

Ut *mysterium* in fronte præferret ac *blasphemiæ* nomen, quæ se æternam, quæ se deam, quæ se auspicato conditam, atque ab origine Marti, ac Jovi Tarpeio consecratam, fœdisque mysteriis tutam et invictam jactitabat.

Ut essent purpurata, *sive circumdata purpura et coccino* : sive soli imperatores purpuram induerint, sive aliis quoque magistratibus eam communicaverint ; quod negat Verensfelsius [3]. Quid nostra ? cum sufficiat colorem apud Romanos indicem majestatis, tribui meretrici (Romæ) quæ pro regina se gerat. Reliqua hic persequi non est animus, cum et explorata sint, et in *Apocalypsi* nostra diligentissime enarrata.

His accedit ipse exitus rerum, quo nullus est certior et exploratior vaticiniorum interpres Duas enim causas excisi Romani imperii commemoravimus a Joanne prædictas, alias remotiores, alias proximas. Remotiores quidem, vires Orientis effusas, cæso Valeriano, ac deinde Juliano, cum validissimis Romanis exercitibus, unde necesse fuerit converti, vel maxime adversus Orientem imperii vires; ac patere locum Gothis aliisque barbaris gentibus in Romanas provincias irrupturis. Tunc enim primum, victo scilicet captoque Valeriano, ostensos Romæ Gothos ultores futuros et a Deo jam destinatos. Jam propiores causæ, ipsa Gothorum irruptio, Romaque capta et expilata, quo ictu concussum, imo vero in Occidente penitus exstinctum imperium Romaque ipsa semel capta, postea barbaris gentibus ac regibus prædæ ac ludibrio fuit, ut diximus.

[1] *Apoc.*, XVIII, 1, 15. — [2] *Dan.*, VII.— [3] Cap. 4, § 24.

Has igitur excidii causas luce clarius a Joanne designatas ostendimus; primum enim bis diserte expressus Euphrates qui Orientis regibus et exercitibus viam daret [1]: et quidem Romani, præsidiis ad Euphratem positis, reges Orientis coercebant, meritoque cecinerat Latinorum poetarum princeps, Augusto principe :

.....Euphrates ibat jam mollior undis.

Quo ergo compresso flumine, Romani Orientis vires a suis finibus amotas putabant, eodem transnavigato, Joannes ostendebat rursum effusum Orientem, ac penetratum Romanum imperium. Jam de barbaris gentibus, ac regibus Romam ipsam vastantibus, et Romanas provincias in Occidente præsertim inter se partitis, haud minus clarum est Joannis vaticinium, longe ante prævisis decem regibus, ac ipso eventu monstrante certissimam expediendæ prophetiæ viam. Omnino exstiter illi decem plus minusve reges, quos ad illum numerum superstitiose et anxie non esse redigendos, et nos præmonuimus, nec adversarii negant.

Dissipatum est illud Romanum imperium quo nullum unquam fuerat augustius aut amplius, eo plane modo quo Christus Joanni per angelum trecentos ante annos significaverat, neque unum iota aut unus apex ex ea revelatione præteriit. Hic observandi veniunt decem illi reges cum suis quatuor characteribus in nostro commentario annotatis [2].

Primum enim hi reges sine ulla regni sede per totum imperium Romanum vagabantur, et modo huc, modo illuc immensos sed desultorios agebant exercitus, nullo antea hujus rei exemplo.

Sane magna imperia labefactari solent per magnum quemdam ducem, certa imperii sede profectum. Sic Nabuchodonosorus qui « regnabat in Ninive civitate magna obtinuit Arphaxadum Medorum regem, et cepit Ecbatanim [3]; » e regibus Babyloneis Salmanasar Samariam, alter Nabuchodonosorus Jerosolymam evertit; sic Cyrus Babylonem, Susan Alexander, Scipio et Romani Carthaginem exciderunt. Non ita solutum est imperium Romanorum : sed nullo certo victore, decem plus minusve reges totidem regnorum conditores, nullo inter se juncti fœdere, prædonum instar Romanas provincias invaserunt, Romaque et Italia potiti sunt, ubi sedes erat imperii : unde ex provinciis, præsertim occidentalibus, nova regna, eaque amplissima et notissima, et ab omnibus historicis memorata, conflata sunt. Neque hoc latuit Joannem, cujus hæc verba sunt : « Hi reges

[1] *Apoc.*, IX, 14; XVI, 12. — [2] Ad cap. XVII, 12. — [3] *Judith.*, I, 5

« nondum regnum acceperunt, » quo plane significat per id tempus necdum illa regna stabilita [1], ut Parthorum, aut Armeniorum, sed mundo prorsus incognita In promptu est commemorare Visigothos, Ostrogothos, Vandalos, Hunnos, Herulos, Longobardos, Burgundiones, Francos, Suevos, Alanos, tempore Joannis, et longo postea tempore ignota nomina, nedum essent pro regibus et regnis, quasi repente suscitatos [2], qui et Romam oderint, ejusque carnes comederint, id est opes et provincias occuparint, eamque desolatam fecerint, atque imperio exuerint. Quæ cum omnia impleta sint cum iis circumstantiis quas ante trecentos annos Joannes annotaverat, nihil est quod de priscæ urbis Romæ dominantis gentibus, sua idola inculcantis, ac sanctos persequentis casu litigemus.

Ad hunc regum decem locum Hieronymus alludebat [3], cum imperio occidentali Romano, jam ante expugnatam urbem imminentes, « Quados, Vandalos, Sarmatas, Alanos, Gepidos, « Herulos, Saxones, Burgundos, Alemannos, « Pannonios, » ad denarium numerum redigebat, ut numeranti patebit; Romanosque non jam pro imperio aut gloria, sed pro salute decertantes, et ad extrema deductos referebat.

Hæc autem a regibus Deo auctore et impulsore gesta esse, Joannes expressit his verbis : « Deus enim dedit in corda eorum, ut faciant « quod placitum est illi [4]. » Et ipse Alaricus sensit cum a quodam servo Dei in Italia admonitus ut tantæ urbi parceret, respondit : « Nequaquam, inquit, adesse enim intus qui continuo ediceret : Vade, age, destrue Romam; nec dies aut noctes requiescere eum sineret; quare Romæ nullam relictam esse spem, eamque omnino capi oportuisse [5]. » Id autem in ultionem revocati deorum cultus evenisse ex eodem loco patet. Sic solent occulto agi numine qui divinæ ultionis decreta exsequuntur. Sic Titus gratulantibus Judaicam victoriam reponebat, non se vicisse Judæos, sed Deo eis irato manum accommodasse [6].

Hoc igitur quasi signo dato, a barbaris regibus tracta sunt omnia in ruinam. Primus Alaricus Gothus, deinde Ataulphus, item Gothus, Genericus Vandalus, Attila Hunnus, Odoacer Herulus, Theodoricus Ostrogothus, Totila Baldonilla Gothus, Alboinus Longobardus, octo omnino reges Roma aut Italia potiti, quod sæpe dicendum est; quibus in ipsis exitii principiis duo falsi imperatores additi, Attalus Romæ, Constantinus in Africa, una cum Alarico adversus Honorium perduelles, decem omnino reges efficiunt, ut nec ille denarius numerus adamussim exactus omnino desiderari possit.

Secundum characterem agnoscimus in his Joannis verbis :« Virtutem et potestatem suam « tradent bestiæ [1]. » Nullus est Barbarorum regum Romæ Romanique imperii invasorum, qui non prius Romanis socia arma conjunxerint; eisque ad sustentandum imperium, virtutem potestatemque suam, id est exercitus suos non tradiderint et contribuerint. Teste adduximus Zozimum, Orosium, Ambrosium Jornandem, denique Procopium diserte asserentem [2] « puduisse Romanos, ea infirmitas erat, ascitis Barbarorum auxiliis, nec nisi eorum opibus sustentasse majestatem suam. » Socios ostendimus Vandalos, Suevos, Alanos, Hunnos, Herulos, Longobardos, Francos, Arbogaste duce, Gothos ipsos; quorum omnium reges, Romanis honoribus aucti et stipendiis armati, Romanum imperium tutabantur. Ad Honorii tempora perducta res est. Adversus Rhadagaisum, « adsunt Uldin et Sarus Hunnorum et Gothorum duces præsidio Romanorum [3]. » Ipse Alaricus *Honorii comes* [4], Roma capta, Romanum, quod antea tueretur, concussit imperium, quem Gothum Sarus Gothus mediis in conatibus lacessebat [5] : hæc commemoravimus [6]; ad tot testimonia tacuit Verensfelsius [7], ubi tractat hunc locum de decem regibus : ac nihilo secius, tanquam munimentis omnibus disturbatis, fidenter asserit hæc omnia dici a nobis, invictissimo Joanne ỳ 14, cum nihil sit proclivius, quam ut illi dicantur vires suas potestatemque tradere,qui socios et stipendiarios exercitus contribuerint. Nihil ergo certius aut mirabilius, quam tot ante sæcula ostensum Joanni, id veluti fatale esse Romanis, ut ab iisdem Romanum dilaceraretur imperium, cujus majestatem antea sustentarent. Merito ergo Joannes : « Hi, » inquit [8], « unum « consilium habent. » Non eo sane tempore quo, ut fingit Verensfelsius [9], inter se decertabant, sed capta demum Roma, cum tot efferæ gentes nihil jam mutuo obstiterint, et quasi communicatis inter se consiliis, ac partito orbe terrarum, signo dato repente consenserint : Deo scilicet id agente et eorum consilia inspirante, ut in perdenda Roma, facerent « quod placitum « est illi [10], » ut supra observavimus.

Tertius character longe magis singularis, his verbis continetur : « Hi pugnabunt cum Agno,

[1] *Apoc.*, XVII, 12. — [2] *Ibid.*, 16. — [3] Epist. 7, *ad Princip.* — [4] *Apoc.*, XVII, 17. — [5] *Soz.*, IX, 6. — [6] *Phil.*, *Vit. Apoll. Thyan.*

[1] *Apoc.*, XVII, 13. — [2] Lib. I *De bello Goth.*, initio. — [3] *Oros.*, VII, 37. — [4] *Id.*, II, 3. — [5] *Soz.*, IX, 9. — [6] *Comm. in Apoc.*, XVII, 13 — [7] Cap. 4, § 13. — [8] *Apoc.*, XVII, 13. — [9] Cap. 4. — [10] *Apoc.*, XVII, 17.

« sed Agnus vincet eos [1] : » ad quem locum ostendimus has barbaras gentes eorumque reges idolis addictos, Christoque infensos, et Gothos nominatim, Christianorum inimicos et persecutores fuisse (*Comm. ad hunc locum*), nec minus perspicue demonstratum [2], historicorum omnium testimoniis [3], plerasque illas gentes Christo dedisse nomen. Nec moror arianos Gothos, cum et ipsos postea omnino subactos esse constet, atque etiam, dum illa hæresi laborabant, tamen pervicisse Christum, ut in Catholicorum ecclesiis asylo constituto, ita castigarent Romam, ut locum pœnitentiæ relinquerent.

Nihil eorum Verensfelsius inficiari ausus, ac tantum indicat Barbaros [4], « illa (Barbarorum) auxilia Romanis adversus Christianos petita, idque versu 14 manifeste dici [5]; » cum nihil hic agatur de persequendis ab ipsa Roma Christianis : sed tantum prædicetur, mirum illud et singulare, ut tot barbaræ gentes prius Christo infensæ in ejus postea jura concesserint. Juvat hic quoque recitare pridem a nobis memoratum Orosii locum [6] (*Comm. Apoc.*) : « Quanquam si ob hoc solum Barbari Romanis finibus immissi forent, quod vulgo per Orientem et Occidentem Ecclesiæ Christi Hunnis, Suevis, Vandalis et Burgundionibus, diversisque et innumeris credentium populis replerentur, laudanda et attestanda Dei misericordia videretur. »

Quarto characteri de Roma capta et triumphata pridem a nobis memorato, cum recidere videatur in primum, hunc substituimus : « Hi « potestatem tanquam reges una hora accipient « cum bestia : μετὰ τοῦ θηρίου [7]. » Sic enim habet Græcus, quam sane lectionem cæteris in hoc textu occurrentibus facile antepono, sancti Irenæi antiquissimi Patris, ac Primasii ante mille annos, aliorumque antiquorum qui ita legerunt auctoritate fretus. Eamdem lectionem doctus auctor omni ope asserit, suisque rebus opportunissimam esse contendit [8]. « Quis enim, » inquit, « tam historiarum rudis est, imo vero tam stupidus, ut non videat tot extera regna cum urbe Romana incrementa capere non potuisse, ac quo magis aut Romæ potentia aucta est, aut plus illis roboris accessit, eo magis aut illorum vires esse attritas aut Romanæ urbis... Quomodo una cum bestia incrementa capere potuerunt, qui non crevere, nisi per stragem bestiæ atque ruinam? » unde concludit : « Si a lectore impetravero ut hanc sententiam apud Joannem attente legat, vici profecto; quam vocem rei ipsius veritas mihi exprimit. » Nec advertit illos reges eo tum statu fuisse, ut Romanis honoribus augerentur, aut concessis ultro provinciis ditescerent. Sic Thracia provincia contributa Gothis, sic aliæ aliis tutelæ titulo, cujus emolumenti gratia et ipsos exercitus suos Romano imperio tradidisse vidimus. Qua sane tempestate una cum bestia regnabant, et jam in antecessum Romanas provincias degustabant. Sane Alarico, jamjam inimico, pacto fœdere, amplissimas provincias, Galliam et Hispaniam Honorius permittebat, quas eo jure tenuisset, nisi Romam ipsam fœderis contemptricem perdere maluisset [1] : hæc a nobis exposita (*Comm. ad hunc locum.*) Hac igitur tempestate, una cum bestia, imo etiam a bestia, tanta potestatis incrementa capiebant : una quidem hora cum bestia, id est simul cum illa, aut ad unam horam brevique, donec adveniret hora qua per vim omnia rapere, quam pactis obtinere mallent. Ubi est ergo victoria tua? Profecto elapsa est e manibus, cum nec admonitus ea videris in historiis, quæ tot ante sæcula Joannes perspexerit.

Sic Verensfelsius hæc præcipua prætermittit, atque utinam ea saltem quæ tetigit, non imminuat aut torqueat! « Hoccine est, » inquit [2], « ab regnum pervenire, centum provincias perdere, unam ægre retinere? » Quasi Joannes dixerit, bestiam accepturam regnum, non vero barbaros reges cum illa, aliquando partitis aliquot provinciis, accepturos incrementa potestatis. Alterum falsum est, alterum profecto verissimum : denique certo est certius fuisse illud tempus quo tractim et minutatim collapsæ imperii vires, nec se sustentare possent, nisi parte potestatis permissa, quodque est gravius, tradita prædonibus; idque omnino esse quod Joannes simplicissimis juxta ac significantissimis verbis quæ manibus versamus prædixerat.

Fingit Verensfelsius, me animi ambiguum veluti fluctuasse, modo in hanc, modo in illam transisse sententiam. Frustra : non ego, si bona et integra fide variantes retuli lectiones, ideo hæsitasse ac variasse dicendus sum; qui tantum ostendi quomodocunque ab antiquo legatur, meam firmam manere sententiam; ecce enim si legeris μετὰ τοῦ θηρίου, *cum bestia*, quod mihi adversissimum esse putabatur, in tuto est. Lege cum Hieronymo et antiqua Vulgata, quam nemo doctus, nec inter protestantes, contempserit; lege, inquam, *post bestiam*, μετὰ το θηρίον, una litterula paulisper inflexa, eo certior solutio; quod ipse doctus auctor fatetur libentius,

[1] *Apoc.*, 14. — [2] *Ibid.* — [3] *Aug.*, lib. XVIII, *De civit.*, c. 51; *Oros.*, VII, 32. — [4] Cap. 4. — [5] *Apoc.*, XVII, 14. — [6] *Paul. Oros.*, VII, 41. — [7] *Apoc.*, XVII, 12. — [8] Cap. 4, § 28.

[1] *Jornand.*, *De reb. Goth.* — [2] *Ibid.*

« reges in sua regna non venisse, nisi postquam imperium Romanum funditus deleverant. » Sane verum illud ; Romanum imperium Barbaris traditum, neque ullam partem orbis, ab iis possidendam, etiam ad modicum tempus, nisi qua Roma potita sit; adeoque eos omnino non nisi post bestiam regnaturos. Jam si contentiosius negaveris posse constare illud *simul* et illud *post*, etiam per diversas temporum ac necessitudinum vices, id ego docto cuilibet solvendum relinquo.

Jam post absolutum caput decimum septimum, ac decem illos reges propriis nativisque coloribus expressos, sequuntur XVIII et XIX capita, quorum circumstantiæ non minus insignes, nec perspicue minus a Joanne descriptæ.

Prima. « Exite de illa, populus meus [1] : » vulgaris admonitio, ac velut edictum publicum cœlo delatum, ut exeant confestim ab urbe peritura ; sed isto casu singulare quiddam primum multos viros bonos e proceribus, una cum beata Melania ex Urbe in Palestinam concessisse occulto quodam instinctu ac mente præsaga calamitatum Urbis. Hinc etiam Hieronymus ex his verbis Marcellam hortabatur ut in Bethlenem commigraret, tamquam ex successu nutantis imperii proximum casum præsensissent.

Jam vero capta urbe nemo salvus Romæ : asylum in æde Petri extra urbem constitutum ; ut profecto constaret nullam salutem relinqui nisi ex urbe excedentibus.

Nihil his obstitit doctus Verensfelsius. Quod autem protestantes fingunt Babylone exeundum, non ut ab urbe, sed ut ab Ecclesia, abrupta communione, nec ipsi ullo argumento approbant, nec Verensfelsius referre dignatus ; et ipsa admonitio sero nimis ad ipsum excidii tempus reservata, cum ipsi discesserint stante ac florente Roma, nullo proximi casus indicio.

Secunda circumstantia. « Reddite illi, sicut et « illa reddidit vobis [2], » distinctius ad Gothos quam ad quoscunque alios spectat, qui et sub Claudio II ducenta millia hominum, et duo millia triremium amiserint [3] ; et recentissima clade, una cum Rhadagaiso rege ad internecionem usque deleti sint [4].

Sane, inquit Verensfelsius [5], « non obscure indicari a Joanne eos qui clades illatas ulcisci jubentur, injuste afflictos fuisse : » quod Gothis prædonibus non convenit ; quasi necesse sit injusta esse passos quibus dicitur : « Væ qui præ- « daris, nonne et ipse prædaberis [6] ? » Aut aliam a Deo accepisse jussionem quam ejus generis quo dicitur : « quod facis fac citius ; » et rursus : « præcepit ei Dominus, ut malediceret « David : aut aliud Joannes indicare voluerit quam illos, quicunque futuri essent ultores generis humani, injustos licet atque prædones, tamen ad exercenda judicia Dei juste esse deletos.

Tertia circumstantia : ex exsultatione sanctorum. Quem ad locum Verensfelsius [1] : Quomodo sancti tantopere de Urbis ab Alarico expugnatæ calamitate exsultare possunt, *Apoc.* XIX, passim, quibus nihil tristius atque acerbius potuisset accidere, Roma Christianissimis principibus erepta, Christianisque eo ipso tempore passim afflictissimis ? » Sic Verensfelsius, præclare omnino, nisi omisisset illud : « Exsulta super eam, cœlum, « et sancti apostoli, et prophetæ ; quoniam ju- « dicavit Deus judicium vestrum de illa [2]. » En cui *cœlo* indicta sit illa exsultatio, *cœlo* utique in quod sancti apostoli ac prophetæ jam recepti erant, uno tum Joanne superstite in terris qui eorum gaudia celebraret. En in quo *cœlo* Joannes *audierit* exsultationem illam ; illud *alleluia*, illud *amen* sempiternum [3]. Quod ergo Verensfelsius memorat [4], « Joanni et aliis in cœlo figurantur quæ terras hominesque manent, » rectum quidem est ; sed non hujus loci, cum illud cœleste gaudium beatis animabus a Joanne annuntietur. Quod ergo sanctis hic de gentibus luctuosum, quod Hieronymo, Augustino, cæteris, tot lacrymis deploratum ; id beatis animabus, in Dei potentias ingressis ejusque judicia in ipso fonte intuentibus, sempiternam indicat lætitiam.

Neque hæc nostro arbitrio retulimus, sed præeunte sancto Hippolyto, bono viro apud Verensfelsium [5], nobis venerando, tertii sæculi episcopo et martyri, tertio sæculo talia præcinente, quem locum integrum a nobis relatum [6] Verensfelsius ne attigit quidem. Sic et Joannis expressissimis verbis, et clarissima propioris ævi intelligentia, omnia nostra firmata gloriamur, sed in Domino ; cum divinis oraculis, Patrum quoque auctoritate et traditione conjuncta.

Quarta circumstantia. In excidio urbis apud sanctum Joannem, memorata sane fuerunt quæ ad opulentæ civitatis exitium pertinerent, cap. XVIII, passim : nihil autem de idolis cum illa Joannis fornicaria civitas propter idolorum cultum periisse efferatur ; non hic dictum est ut in antiquo Babylonis excidio, « confractus est « Bel, contritus est Nabo [7], » et similia passim ; quod factum oportebat, nisi aliquid mirabile obstitisset. Quid autem illud fuerit, a nobis declaratum. (*Comm. in hunc locum.*) Non enim jam Romæ idola remanserant ; sublata illa

[1] *Apoc.*, XVIII, 14. — [2] *Ibid.*, 6. — [3] *Trebell.*, in *Claudis.* — *Oros.*, VII. 37. — [5] Cap. 3, § 20. — [6] *Isa.*, XXXIII, 1.

[1] Cap. 3, § 22. — [2] *Apoc.*, XVIII, 20. — [3] *Ibid.*, XIX, 1, 3. — [4] Cap. 3, § 22. — [5] Cap.. 4, § 28. — [6] *Préf. de l'Apoc.* n. 13, — [7] *Isa.*, XLVI.

erant et occlusa templa a Christianis principibus et recentissime ab ipso Honorio : testis Hieronymus [1], testis Augustinus [2], et alii passim. Urbs idolis addicta turpissimam servitutem affectu tantum et studio retinebat. Hæc ergo providens Joannes, pretiosa omnia quæ tunc perderentur retulit; altissimo consilio, et aperte divino, idola quæ sola jammente tenerentur omisit.

Responsio ad objecta.

Nunc ut nostra expositio supra omnem judiciorum humanorum aleam posita nitescat, objecta solvimus; imo jam non modo ex dictis soluta, sed etiam in vim demonstrationis nostræ transisse ostendimus.

Prima objectio. — Roma non est excisa, quæ non solum splendidissime restaurata est, sed et ab ipso Romano Pontifice habitatur [3].

Responsio. — Imo excisa est Babylonis instar : ad ejus exemplum tradita habitanda dæmoniis, « ac spiritibus et volucribus immundis [4], » eo est more quo desertæ domus urbesque, quo ipsa Babylon. Quid tunc si instaurata convaluisse visa longe sui dispar ? Quis negat ad hunc modum excisam Carthaginem et alias inclytas civitates ipsamque adeo Jerosolymam, licet ex sententia Domini [5], prostratam ad terram et æquatam solo, nec unquam Judæis redditam ? ita Romanæ urbi contigit, etsi utcumque erectæ et instauratæ, suis tamen adhuc ruderibus insidenti, antiqua Roma sub novæ ædificiis, inter suas reliquias sepulta et obruta. Nec male Bullingerus [6] : « Jacuit autem et jacet in ruinis Roma, neque reparabitur unquam ad splendorem antiquum. Ruinas autem exstare oportet in argumentum veritatis et vindictæ Christi Jesu, ut vel inde colligant omnes pii, in reliquis promissis Christi Deum futurum veracissimum. »

Addam et illud : Romam periisse imperio, et quidquid est jam debere Petro. Notum illud asylum in æde Petri, quo qui refugerunt, urbem instaurarunt [7], non jam regno nobilem, sed totam Ecclesiæ consecratam, ac sede Petri firmam, in cæteris immunitam incredibilem in modum, sive civium multitudinem, sive amplitudinem opum atque operum spectaveris.

II^a objectio. — Quæcumque sub Alarico et cæteris contigerunt, nihil sunt, comparata ad horrendam illam Joannis descriptionem [8].

Responsio. — Quid enim oportuit factum, ut horrendum illud excidium impleretur? Non sufficit fames, bellum atrox, direptio, tot civium cædes, fuga, captivitas, eversum imperium, amissi ignominia, ac tanta urbs orbis domina Barbarorum præda, ludibrium gentium? Quæ ipse Verens felsius fateri cogitur.

III^a objectio. — Ubi duplum illud Romæ redditum a Gothis [1] ?

Responsio. — Imo aliquid duplo amplius de tracto imperio et majestate calcata, quæ Gothis victoribus ac florentibus mansit integra, dum Roma concideret.

IV^a objectio. — Roma combusta non fuit, ut Babylon Joannis.

Responsio. — Iniquissima res est tam audenter fidem detrahi tot et tantis viris quos testes adduximus. Quo fructu, cum sufficiat Totilæ incendium extenuatum ab auctore, non tamen negatum? Sed omittamus, si velit ; certo manebit illud : « Gothi Romanas provincias populati, « omniaque ferro et flamma vastantes ut pestis « aliqua generis humani [2]. » En ingenium gentis nunquam sui dissimilis. Quare, si contenderis vix attigisse Urbem, quod est falsissimum, nihil juvat : cum satis superque sit tot bestiæ, sive imperii, provincias ferro et igni deletas.

V^a objectio. — Hæc non illi fornicariæ, sed Christianæ urbi evenerunt.

Responsio. — Imo eo turpius fornicariæ, quod idolorum cultum quantum poterat, et affectu, et opere revocaret, veram religionem, nec inculcatam ab optimis principibus ferre potuerit, aut ultionem senserit, gravi, licet lenta, manu illatam.

VI^a objectio. — Sed fuit orbis post id tempus paulatim ad Christianam religionem conversus. Sic ego objeceram. Respondet Verensfelsius [3] : « Fuit omnino : sed, quæso, quantum momenti « ad eam rem attulit Romanæ urbis expugnatio? »

Responsio. — En ergo quod dixeram factum : de re gesta constat ; causam inquiris ? Quasi nihil faceret ad conversionem excidium senatus et urbis, victoriam et regnum impiis religionibus imputantis, et eum quoque casum pridem a Joanne esse prædictum.

VII^a objectio. — Nihil hoc ad Ecclesiam [4].

Responsio. — Nihil ad Ecclesiam compressæ blasphemiæ, vindicatum Christi nomen, fides propagata, assertus honor Christi et apostolorum ejus Petri et Pauli, ad quorum basilicas, id est, ad quorum tumulos qui Christi trophæa essent, et ethnici confugerunt, referente Sozomeno, laudante Verensfelsio [5] !

Quod autem interim Christiani quoque afflicti sint : pridem respondit Augustinus, ad sanctos exercendos factum, eminente interim Christi omnia ex cruce ad se trahentis victoria. Quare

[1] Epist. 7. — [2] *Dei civ.*, XVIII, 53, 54 — [3] *Verens.*, cap. 3, § 23. — [4] *Apoc.*, XVIII, 2; *Isa.*, XVIII, 21. — [5] *Luc.*, XIX, 44. — [6] *Præf.*, *in Apoc.*, p. 6. — [7] *Soz.*, IX, 9. — [8] *Verensf.*, passim.

[1] *Verensf.*, cap. 3, § 20. — [2] *Ibid.* cap. 2, § 22. — [3] *Ibid.*, § 15. — [4] Cap. 3, § 11, 12 et toto opere passim. — [5] *Ibid.*

nihil est quod jam nos illa objectio sollicitet, cui resolvendæ in gloriam Christi idem Augustinus totum librum *De civitate Dei* impenderit, ut nunc alios omittamus [1].

VIII^a objectio. — Ex Agni victoria super plerosque Barbaros etiam ante expugnatam Urbem.

Responsio. — Quid nostra ? cum Joannes nihil præcise de temporibus dicat, sed indicet tantum illos reges per eadem fere tempora ab hostilibus castris ad Christi castra transituros ; quod certum est.

IX^a objectio. — Lætitia indicta sanctis quibus luctus, exstincta patria, magis congruebat.

Responsio. — Indicta lætitia sanctis, fateor, sed cœlitibus, seu beatis animabus. Animadestum Verensfelsio ex terris eos compellatos, auctore Joanne : « Exsulta, cœlum ; exsultate, « apostoli [2] ; » nec frustra, cum tanta statim in cœlis lætitia consequatur [3] ; quo liquet piis animabus divina judicia revelari, ut argumentum laudum, imo etiam postulationum ac precum, quales sunt illæ : « Vindica sanguinem nostrum, « Deus noster ; » datoque responso, ut requiescerent modicum [4], ut exposuimus, et suo loco forsitan clarius exponemus.

Vides quam expedite objecta solvamus sola rerum gestarum serie in memoriam reducta : tot undique concurrunt perspicui characteres ; nullum est apud prophetas illustrius divinæ præscientiæ testimonium.

Sane Verensfelsius, cap. 3, § 27, et alibi passim, id nobis probro vertit quod professi sumus, nihil prohibere quo minus agnoscatur in *Apocalypsi*, sicut in aliis vaticiniis, geminus sensus, ita ut unus alteri præeat, et uterque sit verus [5] : ex quo doctus auctor infert me animi dubium, inter utramque sententiam fluctuasse ; et sibiq uoque inde in omnem eventum aliquid paratum esse præsidii, qua de re hæc duo dicimus [6] :

Primum, rem per se esse perspicuam. Quis enim nescit multa esse in Psalmis et prophetis, de Salomone, de Cyro, de Zorobabele prophetice dicta quæ simul ad Christum sublimiore sane, sed vero et litterali sensu pertineant ? Multa quoque de Antiocho, apud Danielem et alios, dicta ad Romanam bestiam primum, deinde etiam ad Antichristum in fine venturum facile et historice deducuntur. Vaticinium illud : « Videbunt in quem transfixerunt [7], » ipse Joannes et ad Christum crucifixum applicat ; et idem Joannes ulteriore visu, ad diem judicii transfert in hunc modum : « Ecce appa- « rebit, venit cum nubibus, et videbit eum om- « nis oculus, et qui eum pupugerunt [1]. » Petrus quoque locum Joelis ad futurum judicium pertinentem ad tempora sua refert [2]. Verum quid necesse est anxie approbare quod utriusque partis theologi æque fatentur ?

Quod ergo Verensfelsius inde concludit, versatilem meam, ac veluti pendulam, esse sententiam, aut ex ea suis quoque de Antichristo Romano conjecturis aliquid auxilii comparatum, est profecto falsissimum ; cum nulla afferat ex Joanne indicia quibus aut Ecclesia Romana, aut quævis Ecclesia Christiana, aut Pontifex Romanus, aut nova idololatria, novique quos fingit martyres, vel leviter et umbratice designentur ; imo contraria omnia, nec inter se connexa vanasque allegorias, et ad arbitrium fictas.

Nobis autem ea præsto sunt ex rerum eventibus, quæ Joannis vaticiniis suam veritatem asserant ; neque ea fuere per allegorias involuta, sed ad litteram expressa : omnino enim Euphrates ad litteram Euphrates est ; reges Orientis effusi, ipsi expressissime reges Orientis, qui tot ingentes Romanos exercitus, una cum duobus Augustis Valeriano et Juliano ceciderunt ; quo ictu contremuisse Romanum imperium, atque excitos Barbaros qui Roma et Italia et sede imperii potirentur.

Huc accedunt tot circumstantiæ ordine recensitæ, ac decem illi reges propriis characteribus et coloribus designati. Quæ quidem perspicue ostendunt interpretationem nostram de excisa Roma romanoque imperio, et ex Joanni verbis esse contextam, et omnibus historiis notam, et ipso exitu comprobatam : quod erat demonstrandum.

COROLLARIUM. — *De tribus Væ Joannis : quibus demonstratur una et continua rerum series, a capitis* IV *initio usque ad capitis* XIX *finem.*

Ex hoc corollario universi vaticinii ratio pendet ; nostraque firmantur, et omnes protestantium conjecturæ evanescunt. Quod nos ita conficimus.

Illa tria *væ* et inter se implicita connexaque sunt, et omnia Joannis vaticinia complectuntur usque ad XIX capitis finem. Clarum non conjecturis ac ratiociniis, sed ex ipso apostoli textu.

Igitur ad sigillum septimum septem tubæ prodeunt [3], et ad quartam tubam : « Audivi vo- « cem, inquit [4], tanquam aquilæ volantis per « medium cœli, dicentis voce magna : Væ, væ, « væ ! habitantibus in terra, de cæteris vocibus

[1] Cap. 3, § 11, 12 et toto opere passim. — [2] *Apoc.*, XVIII, 20. — [3] Cap. 19. — [4] *Apoc.*, VI, 11. — [5] *Præf.*, n. 15. — [6] *Ibid.* — [7] *Joan.* XX, 37.

[1] *Apoc.*, I, 7. — [2] *Act.* II, 17 seq. — [3] Cap. VII, 1, 2. — [4] *Ibid.*,

« trium angelorum, qui erant tuba canituri. » Igitur hæc *væ* consequuntur post aperta sigilla omnia, et quartam tubam insonantem, implicitæque sunt tres postremæ tubæ post tria *væ*, designatque apostolus ordinem rerum ac temporum, ac lectorem progressu quodam semper a tristibus ad tristiora propellit. Quare interpretaturo prophetiam diligenter cujusque *væ* tempora observanda sunt.

Pergit porro Joannes : et cap. IX, 12 : « Væ « unum abiit, ecce veniunt duo væ post hæc. » Vides ut servent ordinem suum, et alterum alterius, nullo intermisso spatio, premit vestigia.

Nunc ad *væ* secundum præcedat lectio, ad cap. XI, 14, invenimus istud : « Væ secundum « abiit, et ecce væ tertium venit cito. »

Quod autem cito venturum erat, revera legimus, impulsa Babylone in ruinam, inter ista lamenta tam atrocis excidii : « Væ, væ, civitas « illa magna Babylon, civitas illa fortis. » Iterum atque iterum dirum clangorem ingeminat : « Væ, væ, civitas illa magna quæ amicta erat « purpura et bysso. » Ac ne obsurdescant aures, tertio horrenda voce plangit : « Væ, væ, civitas « illa magna [1], » quo clamore desinit, neque amplius de *væ* ulla est mentio, nec differtur alterius quod cito imminebat ; suntque illa tria *væ* conclusa et absoluta casu irrevocabili impiæ civitatis.

Quæ cum ita sint, liquet 1° omnes et singulas hujus prædictionis partes a capite IV ad XIX finem, inter se colligatas, sive aliquando obscurius, sive explicatius traditas et inculcatas, in uno Babylonis excidio terminari.

2° Cum ergo a nobis sit, ex ipso apostoli textu, demonstratum excidium a Joanne prædictum, in Romæ veteris excidio collocatum ; simul constat totum illud vaticinium a tredecim eoque amplius sæculis impletum fuisse.

3° Fine completo, cætera quæ antecedunt et præparant, id est, totam prophetiam completam esse necesse est.

4° Protestantes autem fine delato et adhuc incognito, de antecedentibus æque fluctuant ; et ea respuentes quæ de excisa vetere Roma jam impleta vidimus, in absurda omnia deducuntur nec pudet post exhausta sexdecim eoque amplius sæcula, illius *væ* tertii, cui præ cæteris adscriptum est *cito* [2], esse venturum, nullum hactenus, vel tenuissimum apparere initium, stante adhuc illa Roma, cujus excidium illo *væ* comprehendi certum.

5° Nos ergo faventem habemus eventum interpretem, quo nullus est clarior, unde certos ubique et fixos rerum et personarum characteres afferimus.

6° At protestantes talem quoque quærunt interpretem ; Bullingerus [1] : « vix explicari potest (vaticinium) nisi rebus impletis. » Ipse Verensfelsius : « Nemo dubitat, inquit [2], quin in istis tenebris optimæ quæque conjecturæ ex eventu fiant. » Nec dissentiunt cæteri protestantes. Sed eo præsidio destituti, nihil nisi aera verberant, allegorias, umbrasque sectati, ac fluxas velut in nubibus imagines.

7° Cæteros quoque interpretes, Grotium quoque, nihil de tali rerum serie cogitantes, nec tria illa *væ* tribus ultimis tubis implicita pensitantes, omisso filo quod ipse Joannes in manum tradidit, multum ab ejus scopo aberrare necesse est. Nos ergo, arrepto eo, in arcana ingressos, optimam viam, Deo adjuvante, inisse confidimus. Quod sequens demonstratio facile confirmabit.

—

TERTIA DEMONSTRATIO

Quod nostra interpretatio apta sit et congrua textui rebusque gestis, atque ab auctoris objectionibus undecumque tuta.

ARTICULUS PRIMUS. — *De tempore scriptæ Apocalypseos.*

Hic diligenter observandum tempus hujus divinæ scriptionis, ne cum viro doctissimo Hugone Grotio præscientiæ Joanni imputemus quæ, cum scribere aggressus est, peracta jam erant : quale erat bellum Judaicum sub Tito, et ab eo eversa Jerosolyma. Res autem obscura non erit legenti Irenæum lib. V, jam a nobis citatum [3]. Scribit autem Irenæus [4] : « Neque enim dudum, sed nostra pene memoria sub exitum imperii Domitiani visa est revelatio. »

Hæc recentissima hominum memoria scripsit, is cui res Joannis apprime notæ, auditori Polycarpi, qui Joannem audiverat. Produximus eamdem in rem Clementem Alexandrinum ac Tertullianum scriptores antiquissimos, eosque secutum Eusebium, ac postea Hieronymum et alios quoscunque, sive antiquos, sive recentiores rerum chronologicarum auctores, ut profecto ea de re dubitare sit nefas.

Hæc igitur certissima et exploratissima temporum ratio, ut Joannes sub finem Domitiani *Apocalypsim* ediderit ; ac post quatuor fere annos, peracto sub Nerva imperatore biennio, in ipsis Trajani initiis, secundo scilicet anno obierit, per hæc quoque tempora scripto Evangelio, ut omnibus notum est.

[1] *Apoc.*, XVIII, 10, 16, 19. — [2] *Apoc.*, XI, 14.

[1] *Præf.*, *in Apoc.* — [2] Cap. 3, § 27. — [3] *Comm. in cap.* I, v 9. — [4] Apud Euseb., V, c. 8.

Quod autem Grotius unus unum sequatur Epiphanium, quarto demum labentesæculo, certissimis ab ipso initio scriptoribus repugnantem, atque assignantem *Apocalypsim* Claudii imperatoris temporibus, id causæ quod idem Grotius, cum multa in principiis hujus vaticinii legeret procul omni dubio ad Judæos spectantia, latissimum sibi campum aperire voluit, et bellum Judaicum sub Tito, res inter prædictas comprehendit : nulla necessitate factum ; cum res gestæ adversus Judæos, paulo post Joannis exitum a Trajano et Adriano, clarissimi vaticinii fidem exsolvant : quod et nos diximus, et doctus Verensfelsius tacendo consensit.

Art. II. — *Summa interpretationis nostræ, sive hoc ipsum vaticinium Joannis generatim cum rebus gestis compositum.*

Nihil igitur necesse est hæc a nobis firmari probationibus, de quibus nemo nobis litem movet. Sed ea levi manu tantum attingenda nobis, ut pertexta rerum serie nostra interpretatio fiat illustrior.

Ac primum : scopus vaticiniorum Joannis is est, ut ostendat Christi regnum et victorias, afflictæ Ecclesiæ solatio et præsidio futuras, subactis inimicis, sicut scriptum est : « Dixit Do- « minus Domino meo : Sede a dextris meis, do- « nec ponam inimicos tuos scabellum pedum « tuorum [1]. »

Præcipuus autem inimicus est ille serpens antiquus, de quo ipse Dominus : « Inimicus « homo hoc fecit ; *et iterum* : Nunc judicium est « mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur « foras [2]. » Ille autem duos nascenti Ecclesiæ concitavit inimicos, Judæos et gentiles, quorum Joannes fata præcinit.

Hæc prima prædictio est in duas secta partes: de Judæis agit a capite IV, de gentibus a IX, versu 15, ac deinceps usque ad decimi noni finem. Capite vero XX, victus Satanas iterum majore impetu exsurgit : et iterum debellatur. Quibus prædictionibus videmus persecutorem Satanam in se et in suis devictum, ligatum ad breve tempus solutum, ultimo et horrendo judicio carcere æterno conclusum, a quo mors novissima inimico destruetur [3].

Art. III. — *De Judæis vindiciæ Dei ad cap.* IV, V, VI, VII, VIII, IX.

Persecutio gentium nota est ; Judæorum occultior per calumnias, quibus Romanos tunc rerum potientes ac reges concitabant. Sic enim jam inde ab initio Christum, et deinde Paulum Romanis, Jacobum fratrem Domini, imo et Petrum Herodi tradiderunt [4]. Neque excisi a Tito, miliores fuerunt : testis ipse Joannes post illud excidium, scribens ad Angelum Smyrnæ : « Blas- « phemaris ab iis qui se dicunt Judæos esse et « non sunt, sed sunt synagoga Satanæ [1]. » Vides ergo calumnias Judæorum impulsore Satana: Quod etiam Polycarpo Smyrnensi episcopo contigisse hujus martyrii acta a nobis commemorata testantur [2].

Cum ergo Judæi a proposito persequendi Christianos non desisterent, idem Joannes vidit insecutam ultionem : « Ecce, inquit, [3], faciam « illos qui se dicunt Judæos esse, et non sunt, « ut veniant et adorent ante pedes tuos ; » victi scilicet et prostrati Romanorum armis : quod capite IV, ac deinceps copiosius exsequetur.

Mitto autem in iis capitibus ea quæ nihil habent difficultatis, nempe judicii apparatum [4], ab Agno resignatum librum, quo divina decreta conscripta sunt [5], tum [6] ad quatuor prima sigilla, Christum equo albo vectum triumphatoris instar, arcu instructum, sequentibus satellitibus bello, fame et peste, tribus scilicet flagellis quocunque voluerit immittendis [7]. His ergo præmissis, quo hæc flagella pertineant Joannes demonstrabit.

Ad quintum sane sigillum audiuntur animæ sanctorum postulantium vindictam sanguinis sui, et dilata vindicta, « donec compleantur conservi « eorum, et fratres eorum, qui interficiendi « sunt sicut et illi [8]. » Illos autem fratres exspectandos, ipsos esse ex Judæis electos mox luce erit clarius ; et quia ad modicum dilata res, ad sextum sigillum incipit se vindicta commovere, contremiscitque orbis universus [9]. Cohibentur tamen angeli nocituri terræ et mari « quoad- « usque signemus, » inquit, « servos Dei nostri « in frontibus eorum [10]. En illi exspectandi « ad « modicum tempus, » at brevi adjungendi beatis animabus quæ sui sanguinis vindictam postulabant, priorum circiter quindecim episcoporum opera, qui ex Judæis orti, magnam suorum civium multitudinem Christo conciliaverant. Cur vero ad duodecies duodena millia redigantur, jam exposuimus : de Dan autem omisso, nescire me fateor. Nec interim me latet suspicatos quosdam ideo prætermissum, quod ex ea tribu Antichristus oriturus esset ; mihi ea res pro sui magnitudine parum comperta est, nec est quod amplius inquiramus, cum sufficiat nobis, non jam hic suspendi animos ad exspectationem divini judicii, sed palam et sine ænigmate revelatum, hos in frontibus signandos, « ex omni

[1] *Psal.*, CIX, 1. — [2] *Joan.*, XII, 31. — [3] I. *Cor.*, XV, 26 ; *Apoc.*, X, 10, 12. — [4] *Act.*, XII, 1 seq.

[1] *Apoc.*, II, 2. — [2] *Comment.* — [3] *Apoc.*, III, 9. — [4] Cap. IV. — [5] Cap. V. — [6] Cap. VI, 1 et 2. — [7] Vers. 4, 5, 7. — [8] Vers. 9 10, 11. — [9] Vers. 12, ad finem usque capitis. — [10] Cap. VII, 3.

« tribu filiorum Israel » assumendos [1], ac deinde clare voce distincte ac sigillatim citatas duodecim tribus, quo res magis magisque animis atque oculis inculcetur [2].

Jam hinc exsurgit argumentum. Quorum gratia et exspectatione vindicta suspenditur, ii sunt ex ea gente cui intentabantur minæ, recte et ordine, ne dissipentur et dispergantur gentes, anteaquam electi ex illis educendi colligantur. Atqui ii quorum gratia et exspectatione vindicta suspenditur, erant ex Judæis, expressissimis verbis apud Joannem, ut vidimus. Ergo ea gens cui ultionis intentabantur minæ, erat ipsa Judaica et ex duodecim tribubus Israel. Rursus alio modo : ii qui exspectandi, qui adjungendi, qui deinde signandi erant, sunt Israelitæ. Ergo etiam qui vindictam postulabant, qui fratres exspectare jubebantur, erant ex Judæis, totumque istud Judæos spectabat. Tertio consequenter ad ante dicta ℣ 9, legimus : « Post « hæc vidi turbam magnam quam dinumerare « nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus, « et populis et linguis... et palmæ in manibus « eorum, » ut victores decet. Vides sane venientes ex tribubus Israel, distingui ab iis qui ab universis orbis tribubus orientur, quippe numerabiles ab innumerabilibus, et unius gentis homines a toto humano genere. Revera enim ac per eadem tempora sub Trajano et Adriano gravis commota est persecutio adversus Christianos e gentilitate conversos; hic autem, ex eo quod illi ex omnibus gentibus memorantur tantum ut aggregati Judæis, ut competit gentibus insertis in bonam olivam Judæorum [3]. Omnia ergo congruunt : et postquam semel constitit ultionem hic notatam assignandam Judæis, profecto constabit, quæ iis colligata sunt eodem pertinere, quippe montem illum ardentem, stellam illam decidentem et alia [4], forte etiam suo modo capitis noni locustas. Quod etiam ex eo facile confirmatur, quod per illa capita a quarto ad medium nonum, nemo propter idola pœnæ dicatur addictus ; sed id reservatur ejusdem capitis IX, versu 20, post plagas ab Euphrate et ab exercitibus Orientis in Romanos persecutores, inque Valerianum imperatorem immissas, ut statim declarabitur ad ejusdem IX capitis ℣ 14 et 20, quod claro argumento est; antecedentia vaticinia, a quarto ad octavi finem, non ad alicujus idolis addictæ gentis, sed ad Judæorum excidium destinari.

ART. IV.— *De capite* VIII, *id est de tubis*, 1, 2, 3, 4, *etc.*, *de monte, de stella magna cadente, ac de cæteris ejusdem capitis visionibus.*

Jam ergo collectis ex Judæorum gente qui superaverant notati ac præordinati in vitam æternam, nihil obstabat quominus gens perfida ultioni permissa per totum orbem dissiparetur, magna suorum strage. Itaque laxantur [1] qui cohibiti erant [2], ventorum spiritus : simul admittuntur ad altare, quod est Christus, orationes sanctorum, sive sub altari clamantium [3], sive etiam eorum qui de terra pias voces adjungebant [4]; ac statim tubæ divinorum judiciorum, ac vindictæ mundi ultrices dirum increpuere, cœpitque exoriri ad primum clangorem per aera horrenda tempestas : quo turbine, stylo prophetico, magnas mutationes rerum, et cruenta bella portendere solent, atque more suo generatim Joannes nuntiat [5], mox ad particularia deventurus. *Mons magnus*, magna potentia ; quo sensu Babylon, *mons magnus ac pestifer*, pestem ac perniciem inferens gentibus [6]; ipsam quoque Christi potentiam ex parvulo lapide in montem magnum crevisse memoratur. *Magnus* ergo *mons ardens* magna potentia spirans iras in Judæos toties rebellantes : *immissa in mare*, in turbam tumultuantem; et apparuit mare multo mistum sanguine, et oppletum cadaveribus ; ac turbine correptæ naves in profundum mersæ [7]. Ergo sexcenta fere millia Judæorum cæsi, præter eos quos fames ac flamma hauserat, distractosque vili pretio captivos innumerabiles [8].

Hæc victoria tanti Romanis constitit, ut ipse Adrianus, datis ea de re ad senatum litteris laureatis consuetam salutem non præfixerit [9], quo significabat luctuosam quoque Romanis fuisse victoriam, ut indicarat Joannes nomine magni montis igniti immissi in mare, et ex illo undarum flammarumque conflictu repercussi.

Exinde aperitur ipsa mali causa, ad tertiam tubam, «magna stella cadente de cœlo [10], » nec poterat aptius designari *Cochebas* seu Barcochebas, quo duce et impulsore Judæi rebellaverant. Nam Cochebas ipso nomine *stella* dicitur, ut propheta eum non modo indicasse, sed ipso velut nomine appellasse videatur. Tum ipse se jactabat e cœlo descendere, ut astrum salutem suæ genti allaturum, adhibito illo oraculo : « Orietur stella ex Jacob [11] » quod de se dictum asserebat [12]. At Joannes ostendit futurum non astrum benignum affulgens e cœlo, sed sidus infaustum. Solent sane doctores, stellarum no-

[1] Versic. 4. — [2] Vers. 5 et seq. — [3] *Rom.*, XI, 24. — [4] Cap. VIII.

[1] Cap. VIII, 7. — [2] VII, 1. — [3] VI, 10. — [4] VIII, 1, 2, 3, etc. — [5] *Ibid.*, 7 — [6] *Zachar.*, IV, 7; *Jer.*, LI, 2. — [7] Vers. 8, 9, 10. — [8] *Euseb.*, IV, 2, 6, 8; *Hier ad Zach.*, XI, 17; *Joel.*, XXX; *Isa.*, VI, etc.; tum *in Ezech.*, lib. XI; *Euseb.*, *Chron.*, *ad ann. Traj.* XV, *et Adriani* XVIII; Paul. *Oros.*, VII, 12, *Dion.*, in *Traj.* et *Adr.*, etc. — [9] *Dion.*, in *Adr.* — [10] Vers. 10, 11. — [11] *Num.*, XXIV, 17. — [12] *Euseb.*, IV, 6.

mine designari [1]. Doctores vero falsi et erratici, stellæ quidem sed cadentes; et teste sancto Juda, *sidera errantia* [2]. Subdit Joannes *nomen stellæ* illius cadentis *Absynthium* [3], ex effectu scilicet, quo sensu Scripturæ sexcenta nomina prædunt; eo quod Judæi falsi Messiæ Barcochebæ opera merti sint doloribus et probris, æternum depulsus ab Jerosolymæ reliquiis, ac data tantum licentia plorandi quot annis super cineres urbis, nec relicto ipsi nomine, cum eam Ælius Adrianus Ælianam appellaverit [4].

Hujus autem luctus memoria exstat apud Judæos in tractatu Juchabin : florentibus ibidem Christianis quos et Cochebas frustra ad rebellionis consortium invitatos, et in fide Romani imperii pro more permanentes graviter persecutus; quo et Christianis supplicavit [5], et implevit numerum prædestinatorum quem sancti martyres exspectare jubebantur [6].

Sic adamussim congruunt omnia. Nec mirum quod Joannes hæc *cito ventura* significaverit [7]. Rursus autem jubentur animæ martyrum « requiescere ad modicum tempus [8] : » cum bellum adversus Judæos incœptum sit anno nono et ultimo Trajani ; ab exitu vero Joannis vix decimo quinto, neque ita multo post, Adriano imperatore, confectum.

Quod autem ad « tubam quartam, tertia pars « solis, et tertia pars lunæ, et tertia pars stel- « larum obscurata » memoretur [9], facile retulimus ad Deuteroses Judæorum per eadem tempora introductas, et ad prophetarum oracula, auctore Akyba doctissimo rabbinorum adversus Christum in Akybæ gratiam detorta ; quæ causa exstitit cæcitatis Judæis et gentibus , obscuratis quantum poterat Scripturis de Christo, de Ecclesia, de apostolorum prædicatione, ac tertia veluti lucis parte detracta : quanquam plus satis supererat ad convincendos infidelium animos.

Hæc igitur ex commentariis nostris delibare placuit ad pertexendam, ut diximus, rerum et interpretationum seriem; quæ jam probatione non indigent, cum et ea confecta sit, et ipse Verensfelsius nihil obstrepat. De tribus *væ* ad calcem cap. VIII appositis jam diximus [10], et ea tantum animis infigi volumus.

ART. V. — *De cap.* IX *ad* v. 13, *ac de secunda stella, locustis et primo* VÆ, *finito.*

Expeditis rebus Judaicis, Joannes transiturus erat ad gentilium ultionem. Sed aliqua mora injecta est propter hæreticos, tantam plagam orbis, e Christianis quidem ortos, sed Judæis affines, qui per eadem fere tempora exstiterunt : dixi Judæis, ac post Judaicam gentem haud immerito collocatos, quod, Judæorum more, crederent Christum purum hominem, nec Deum, nec ante Mariam fuisse. Itaque post tria *væ* ad quartam tubam audita [1], ubi quinta tuba insonuit, *visa est* post Cochebam falsum doctorem Judæorum, *altera stella*, doctor alter et falsus magister Judaicorum errorum sequentium, *de cœlo* ac velut de summa arce doctrinæ *cecidisse ;* atque has quidem reliquias fermenti Judaici in Cerintho et Ebione Joannes exciderat, scripto sub vitæ finem Evangelio ; sed viderat clam duraturas sub Alogorum nomine [2], ac postea clarius revicturas sub Victore Papa, duce Theodoto Byzantino, viro docto, eloquente, et omnibus Græciæ artibus celebri, sed præsertim confessione nominis Christi, cujus gratia detrusus in carcerem, sociis ad martyria properantibus, ipse, abnegato Christo, e tam nobili confessione velut e cœlo lapsus. Norunt omnes eos qui tum lapsi vocabantur. Sed ut etiam turpius laberetur, Christi divinitatem negavit; ne in Deum, sed in hominem peccasse videretur [3]. Is igitur doctrina et confessione clarus ut stella cecidit ; « et data est ei clavis putei abyssi, et « aperuit puteum, » dignam hæreseum sedem [4]. Neque enim uspiam apud prophetas inveneris alias calamitates, puta, bella, pestem, famemque ex inferni sedibus emersisse ; sed hæreses, sive animarum seductio, proprium inferorum ac Satanæ negotium : unde ipse Joannes, nonnisi ex *abysso* et inferno *carcere* Satanam seductorem educit [5]. Ergo Theodotus, primus post Cerinthum a Joanne prostratum, ac velut ad inferos dejectum, ipsum abyssum aperuit; in eo figurati, qui deinde opiniones de Deo et Christo Judæorum sectati, Praxeas, Noetus, Sabellius, Artemon ac denique Paulus Samosatenus episcopus Antiochiæ, tunc tertiæ sedis, ubi etiam Christianum nomen cœperat [6] , qui in gratiam Zenobiæ reginæ Palmyrensis Judaicæ religioni faventis, Christum hominem purum prædicabat [7]. Atque hujus quidem discipuli, hymno dicto in magistrum, eum e cœlo descendisse jactabant : at veritas non e cœlo missum, sed e tanta sede velut e cœlo præcipitem datum ostendit.

Hæc igitur Judaici erroris in Theodoto post Joannem renascentis labes omnes fere secutas hæreses peperit, ac maxime arianismum et

[1] *Dan.*, VIII, 10; XII, 3. — [2] Vers. 13. — [3] Vers. 11. — [4] *Tertull. Adv. Jud.*, XV; *Apolog.*, 16; *Hier. in Dan.* IX; et *Jer.* XXX, 1. — [5] *Apoc.*, II, 9. — [6] *Ibid.* — [7] Cap. I, 3. — [8] VI, 11. — [9] VIII, 12. — [10] Superius, art. 3.

[1] Cap. VIII, v 13 et ultimo. — [2] *Epiph.*, hær. 52. — [3] *Epiph.*, hær 54; id. in *Syn.*; *Theodor., Hæret. fab.*, II, in *Theodoto.* — [4] IX, 1, 2. — [5] Cap. XX, 1, 3, 7. — [6] *Act.* XI. — [7] *Athan., Epist. ad solit. Theodor., Hæret. fab.*, in *Paul. Samos.*

nestorianismum, quas non hic expressas, sed in ipso fonte veluti designatas ac figuratas putamus.

Sequitur : « Et aperuit puteum abyssi, et ascendit fumus putei, sicut fumus fornacis magnæ, et obscuratus est sol et aer de fumo « abyssi [1] : » quæ sane portendunt orbi universo tetram caliginem, retardato per hæreses cursu Evangelii, quod est mundi lumen. Nam ab initio Celsus aliique Christianæ religionis hostes, cum eidem religioni hæreticorum insanias imputabant, ac veris falsa miscebant; tum etiam, quod erat exitiosissimum, christianismum a se discordem, nihil aliud esse credebant quam, ut cæteræ sectæ, inventum humanum in opiniones variabiles scissum : quam in rem attulimus [2] egregium Clementis Alexandrini locum in hæc fere verba [3] : « Primum ergo adversus nos adducent, dicentes non oportere credere propter dissensionem hæresum : retardatur enim ac differtur veritas, dum alii alia constituunt dogmata. » Sic permittente Deo exstiterunt, « qui « adulterarent verbum Dei, ut operiretur Evan- « gelium, in his qui pereunt; in quibus Deus « hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut « non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ « Christi [4] : » quæ luctuosissima est ultio Dei adversus impios et immemores.

Mihi ergo cogitanti ecquid verisimile videretur, hanc pestem, quæ ad plagam immissæ a Deo cæcitatis tam clare pertineat, licet sæpius inter Ecclesiæ persecutores exortam, a Joanne prætermissam, occurrit hic locus; nam et locustarum genus eo ducit. Nec me latet a Joele propheta Assyriorum exercitus in locustis figuratas. Verum Joannes ab ipso initio hanc ideam seu formam locustarum procul amovet ab oculis: ac ne suspicemur bella vulgaria, aut milites ferro armatos, locustas suas comparat scorpiis qui veneno noceant [5]. Nullum autem est animal virulentum quod subtilius ac fallacius in domos, ipsaque adeo cubilia irrepat, aut homines feriat occultius quam istud, sicut nulla est pestis animarum hæresi aut nocentior, aut familiarior atque occultior; tum illud vel præcipuum, quod locustæ Joannis, in homines grassari jussæ, non omnibus noceant, sed iis tantum « qui non hab- « bent signum Dei, » fidemque salutarem pia professione velut inscriptam « in frontibus suis, » ℣. 4; et datum est illis, « ne occiderent « eos, sed ut cruciarent mensibus quinque, » ℣. 5 : novum genus militum, quod non noceat bonis, sed tantum a vera fide alienis, neque cuiquam necem, sed occultos et novi generis cruciatus inferat. Hæreses enim pectoribus infusas consequuntur invidiæ, rixæ, contentiones, odia, quibus nihil est modestius aut tetrius. Accedit ad cumulum, quod hæreticorum genus sit importunum, inquietum, pugnax, clamosum, tumultuosum et mordax, cum nihil pensi habeant, nisi ut magnum fidei mysterium, detractis veris animi solatiis, ad verborum pugnas et ad minutissima quæque deducant. Jam illud singulare quod cum « habeant facies ut facies « hominum (pugnacium), et velut leonum den- « tes, » ℣. 7, 8, simul habeant capillos ut capillos mulierum, ℣. 8 : molles, effeminati, quod etiam nominatim de Paulo Samosateno ejusque discipulis proditum (Euseb.) ; seipsos amantes, sibique ipsis placentes, veræ disciplinæ dissolvendæ suasores, vanamque elegantiam et ornatus superfluos curiose sectantes. Cæterum in his hæc tantum boni species, quod parvum eis tempus assignetur, non annus, non saltem anni dimidia pars, sed « quinque menses, » ℣. 5, 10 : prodeunt, intereunt, rursus resurgunt brevi perituræ, successione nulla visibili ac certa, sed insectorum instar, vel ut ex luto et putredine ebullire videantur. Sic enim Cerinthus, Theodotus, Praxeas cum suis prodierunt, desultorium agmen, ac per sese dissipandum ; « nec « enim ultra proficient, sed et insipientia eorum « manifesta erit omnibus [1]. »

Cum tamen vagentur incertis velut sedibus, nec satis credant iis ducibus quorum præferunt nomina, sicut scripum est ; « Regem locusta « non habet [2] ; » habent tamen occultum « re- « gem, angelum abyssi cui nomen Hebraice « Abbadon, Græce autem Appollyon, Latine Ex- « terminans [3]. » Quæ cum audimus non propterea bella vulgaria cogitemus ; meminerimus autem exterminatorem illum non expedito ense, sed arte et seductione, « ab initio fuisse homicidam, » sicut dicit Dominus [4].

Hæc et alia a nobis pridem exposita [5] profecto effecerunt, ut omnes fere interpretes, nec minus protestantes quam Catholici nostri, passim hunc locum ad hæreticos facile traduxerint ; cum et illuc accedat, ut non frustra Joannes præter solitum, tot allegorias conjecerit in istud mali genus quod spirituale sit, nec nisi per allegorias exprimi possit.

His autem expositis sic concludit Joannes : « Væ unum, « seu primum, « abiit, et ecce ve- « niunt duo væ post hæc. » v. 12. Primum autem illud *væ* cum secundo collatum, ad Valeriani imperium nos deducet, ut statim patebit ; cujus temporibus Judaicum errorem, in Paulo Samosatensi, solemnissimo totius Ecclesiæ ca-

[1] Cap. IX, 2. — [2] *Allegy. ac Apoc.*, n. 6. — [3] *Strom.*, lib. VII. — [4] *1. Cor.*, IV, 2, 3, 4. — [5] Vers. 3, 5.

[1] II. *Tim.*, III, 9. — [2] *Prov.*, XXX, 27. — [3] *Apoc.*, IX, 11. — [4] *Joan.*, VIII, 44. — [5] *Comm. ad cap.* IX.

tholicæ judicio condemnatum esse constat, qui congruus finis rebus Judaicis, et primo *væ* est oppositus.

Art. vi. — *De reliqua parte cap.* ix, *a* v. 13, *ad finem, ac effusis Orientis exercitibus, deque initio mali illati gentilibus et imperio Romano, ad sextam tubam.*

Hic non erit nobis diu laborandum cum res clara sit ; nec Verensfelsius contradicat : « Et « sextus angelus tuba cecinit... et audivi vocem « dicentem sexto angelo : Solve quatuor ange- « los qui alligati sunt in flumine magno Eu- « phrate [1]. » Sæpe monuimus Euphratem esse vere Euphratem, a quo flumine Romanum cœpisse excidium ostendimus [2] ; nec vacat repetere quæ hic adnotavimus. Id unum diligenter meminisse nos oportet : a Parthorum seu Persarum redivivorum exercitibus incœpisse labem imperii romani ex Valeriani clade, qua imperii ad Orientem conversæ vires, Gothisque qui tunc primum apparuere, et reliquis occidentalium partium invasoribus, ac tandem ea excisuris, patefactus est aditus.

Hoc posito, nihil hic supererit difficultatis: cum angeli, ad ultionem quidem Romani imperii persequentis sanctos prompti, seddivinis decretis in horam, et diem, et mensam alligati, ℣. 17, immensos orientalium regum exercitus effuderunt.

Orientalium autem exercituum characteres graphice Joannes exposuit, primum ex immenso equitatu, ℣. 16, et ex armorum genere et pugnandi modo, sagittis et ad frontem et post terga velut ex cauda equorum immissis, ℣. 17, 18, 19. Quibus plagis non omnes quidem Romanæ vires consumptæ, sed tamen tertia pars internecione deleta : et diserte adscriptum : « Cæteros « homines qui non sunt occisi, non egisse pœ- « nitentiam » a colendis dæmoniis suis et simulacris aureis, argenteis, lapideis et ligneis, ℣. 20. Ubi adnotavimus tum primum idola commemorata fuisse ; ut nempe constaret, et ad ethnicos hanc primum spectare prophetiam, et hinc incipere ruinarum causas, quod Romani ab idolis colendis et inculcandis non resipuerint : quod cum sit perspicuum, nec usquam impugnatum, nihil addimus, cum præsertim in illa visione fusius et diligentius exponenda cap. xvi Joannes sedisse videatur.

Art. vii.— *Summa dictorum, nova prophetandi initia ad cap.* x.

Duarum ultionum quas divina justitia deposcebat, prima expedita est. De Judæis sumptum supplicium : eorum sequaces hæretici transierunt, ac primum *væ* mundo intulerunt ; tanta hæc plaga fuit. Nunc ad gentiles novus ordo vaticinium rum exoritur, dicente angelo ad Joannem : « Oportet te iterum prophetare gentibus, » ℣. 12. Neque tantum de casu imperii Romani ejusque causis et gradibus disserendum est ; tantique eventus prima radix aperienda, nempe effusæ Orientis vires. Quanquam enim hac de re aliquid delibatum est, nec sine injecta quadam idolorum mentione, quod tum primum occurrit [1] : nunc tamen et eadem fusius explicanda, et alia promenda de gentibus quæ hactenus intacta sunt. Hic ergo novus ordo rerum ac vaticiniorum incipit illustribus initiis, apparente angelo forti cum septem tonitruis, sed *libello* non jam *signato* ut antea [2], sed *aperto* propter evidentiam et splendorem rerum dicendarum, præ his quæ dictæ jam sunt. Itaque jurat angelus magnificum illud et pulcherrimum jusju- « randum : Quia tempus non erit amplius : sed « in diebus vocis septimi angeli tuba canituri « consummabitur mysterium Dei, sicut evan- « gelizavit per servos suos prophetas, » ℣ 6, 7 ; grande scilicet mysterium de Ecclesia victrice inter gentes, quo apud prophetas nihil est illustrius. Nec immerito novis veluti initiis prophetia inducitur, et ad Joannem dicitur : « Oportet te « iterum prophetare gentibus, et linguis, et po- « pulis, et regibus multis, » ℣ 11, tanquam diceret : Hactenus Judæis tantum sua fata nuntiasti : nunc vero novo ordine prophetare te oportet omnibus gentibus, totiusque imperii Romani pandenda judicia : atque hæc delibasti [3] ; nunc autem et jam dicta inculcanda sunt, et reliqua omnia plenius exsequenda, canendumque est *de multis regibus*, sive persecutoribus [4], sive persecutionis ultoribus [5]. Hæc autem incipiunt a cap. xi, quo etiam loco vel maxime docti Verensfelsii objecta insurgunt.

Art. viii. —*De Diocletiani persecutione ad cap.* xi *ac primum de Verensfelsii præjudiciis.*

Agit contra nos vir doctissimus, primo præjudiciis, deinde rebus gestis.

Præjudicia hæc sunt : primum, parum dignum videri majestate revelationis hujus, ut eam astringamus ad Diocletiani aut Juliani Apostatæ tempora [6] : « Tanquam unica Diocletiani rabies, aut illa paucorum dierum Juliani molimina, in tanta maximarum rerum multitudine sola commemorari mererentur. » Quo loco sic agit nobiscum tanquam Trajani et aliorum diras persecutiones omittamus [7].

2° Extenuandam aggreditur Diocletiani persecutionem, tanquam nulla sit ratio cur ipsa præ cæteris seligatur, præcipuum futurum divinissimi vaticinii argumentum.

[1] *Apoc.*, xiii, 14. — [2] *Comp. histor.*, ante cap. 3, n. 9, et ad c. ix, v. 14.

[1] Cap. x, 14, 20. — [2] v, vi. — [3] ix, 14. — [4] Cap. xii, xvii, 9. — [5] *Ibid.*, 16. — [6] Cap. 3, § 2. — [7] *Ibid.*, § 3.

3° Alia esse eventa quæ res Ecclesiæ magis spectent, quam ultio de Judæis et gentibus.

4° « Esse quod doceat, necessario Apocalypsim ad omnia Novi Testamenti tempora protendendam, quoniam scilicet ultimum judicium ac piorum exinde felicitas, impiorumque exitium prolixe in fine libri describitur [1]. » Quæ partim fictitia, partim etiam vana sunt.

Nam quod ad Diocletianum attinet, res ficta est, nos uni persecutioni ab eo motæ fuisse intentos : nam et generaliorem bestiam intellexi-mus Romam in decem illis notis persecutionibus [2]; et de Valeriano æque multa diximus [3] : nec data occasione Trajani cruentam persecutionem omisimus ad cap. IX.

Quod autem eamdem bestiam in Diocletiani persecutione a Joanne vel maxime considerari diximus, hæ causæ exstitere : primum quod ea persecutio omnium acerbissima et maxime diuturna fuerit per decem annorum spatium. Hæc igitur prima causa est cur illa persecutio diligentius observanda fuisse videatur.

Altera causa eaque præcipua, quod fuerit ultima : quam quippe consequitur non modo pax Ecclesiæ, sed etiam ejus clara victoria, persecutoribus manifesto supplicio addictis, cruce triumphali erecta in medio Urbis, et Constantini laureis Christo subditis, quo nihil mirabilius, nihil Ecclesiæ lætius, Christo gloriosius, aut a prophetis prædici, aut ab omnibus hominibus videri potuit.

Quare quod Verensfelsius hæc omnia, non ita multum ad res Ecclesiæ facere ubique significat, ipse viderit : nec profecto dixisset alia evenisse memoratu digniora, quam tam clara de Christi hostibus judicia, præsertim cum Ecclesiæ claritudine ac gentium conversione conjuncta. Profecto dolemus obsurduisse ad has voces ; « Factum est regnum hujus mundi « Domini nostri et Christi ejus [4] ; » et rursus de Babylone magna : « Peccata ejus pervene- « runt ad cœlos.... exsulta super eam cœlum, « quia judicavit Dominus judicium vestrum de « illa [5]... quia vera et justa sunt judicia ejus [6] : » ut nihil profecto sit utilius aut suavius, quam ad divina judicia pavere, lætari cum tremore, atque ad hanc regulam mores componere.

Quod ergo subdit Verensfelsius quarto loco, scilicet « Apocalypsim ad omnia Novi Testamenti tempora protendendam : » id quo consilio, quo ordine, modoque sit factum, non est hic dicendi locus ; videmus interim ea quæ diximus vere protendi ad omnem ætatem exemplo omnium longe illustrissimo, eoque cum solatiis et suavissima utique instructione conjuncto. Nisi forte existimamus esse utilius aut pulchrius de Romana Ecclesia quidquid collibuerit comminisci; et ubique videre Papam, nullo licet charactere singulariinsignitum.

Hæc ad præjudicia Verensfelsii. De rebus vero gestis quæ ad Diocletiani persecutionem nos vel maxime ducant, suis locis dicemus singillatim. Hos interim præmittimus hujus persecutionis obvios characteres, data occasione, recensendos : quod exorta sit ab eversis Ecclesiis ; quod sæpe interrupta rursus recruduerit ; quod sub septem Augustis per alia insignia et tempora denotatis ; quod in ea Christi regnum cœperit, et alia ejusmodi tam clara, ut a nemine obscurari potuisse confidam.

ART. IX. — *Sequuntur sex visiones de ultione gentium. — Prima visio. — Initium persecutionis Diocletiani ab eversis ecclesiis ; ad primos versus cap.* XI.

Audiamus Lactantium qui hæc intime novit, nutritus in palatio et admotus juventuti Crispi Cæsaris, Constantini Magni filii [1]. « Postea quam judicatum est inimicos deorum et hostes religionum tollendos esse, missumque auspicem ad Apollinem Milesium, nihil nisi tristia de Christianis renuntiaturum ; inquiritur peragendæ rei dies aptus et felix, ac potissimum Terminalia deliguntur, quæ sunt ad septimum Kalendas Martias, ut quasi terminus imponeretur huic religioni. Ille dies primus leti, primusque malorum causa fuit, quæ et ipsis et orbi terrarum acciderunt. Qui dies cum illuxisset agentibus consulatum senibus ambobus (Diocletiano et Maximiano) octavum et septimum, repente adhuc dubia luce, ad ecclesiam profectus, cum ducibus et tribunis et rationalibus venit, et revulsis foribus simulacrum Dei quæritur (quod profecto nullum erat), Scripturæ repertæ incenduntur, datur omnibus præda : rapitur, trepidatur, discurritur, ipsi vero (principes) in speculis (in alto enim constituta ecclesia ex palatio videbatur) diu inter se concertabant utrum ignem potius supponi oporteret. Vicit sententia Diocletiani, cavens ne magno incendio facto pars aliqua civitatis arderet ; nam multæ et magnæ domus ab omni parte cingebant. Veniebant ergo prætoriani acie structa, cum securibus et aliis ferramentis, et immissi undique tandem illud editissimum paucis horis solo adæquarunt. »

Hæc gesta Nicomediæ quam Diocletianus incolebat. Hoc, eversæ ecclesiæ ; velut signo dato, designatum persecutionis exordium. Hic finis præstitutus edicto, restitutis locis, in

[1] Cap. 3, § 1. — [2] Ad cap. XIII, v. I. — [3] Ad cap. IX, et XVI. — [4] *Apoc.*, XI, 15. — [5] *Ibid.*, XVIII, 15. — [6] *Ibid.*, 20.

[1] *De mort. persecut.*, n. 11.

quibus Christiani in unum convenirent [1]. Lactantius addit : « Sic ab eversa ecclesia ad restitutam fuerunt anni decem, menses plus minusve quatuor. » Is hujus persecutionis character est positus, quem diligenter observari volumus : simul animadverti duplex persecutionis propositum, nempe ut ecclesias ubique diruerent, et in ipsis Terminalibus, quasi faventibus diis ac fatis, terminum Christianæ religioni imponerent : adversus hæc duo prophetia Joannis vigilat.

Ac de ecclesia quidem eversa sic incipit [2] : « Surge et metire templum Dei, et altare, et « adorantes in eo : atrium autem quod est « foris templum ejice foras, et ne metiaris « illud, quoniam datum est gentibus. » Tanquam diceret : Quidquid est exterius gentibus traditur : templa exteriora, instar sunt atrii. Est autem verum templun Dei gentibus inaccessum : nempe electorum mentes, quod nec expilari, nec profanari possit. Abeat ergo quocunque Deus permiserit, illa domus orationis tam edita, tamque sublimibus civitas erecta ædificiis : stat Deo templum suum integrum, cui nulla pars, nec mensura detrahatur. Hoc primum ne turbarentur ereptis et eversis ecclesiis materialibus : imo *calcabitur sancta civitas* [3], eo more quo Jerosolyma quondam sub Antiocho illustri. Calcabitur autem prostratis corporibus, animo interim erecto, et invicta fide. Quod autem per Terminum deum suum sperarent fore ut Christianæ religioni terminum imponerent ; addit Joannes, testes Domini semper prophetaturos, ac licet insepulti ac prostrati jacerent, resurrecturos tamen, ad eum plane modum quo, apud Ezechielem XXXVII, *Ossa arida et exsiccata*, attritam consumptamque plebem, rursus intromisso spiritu incolumem et validam designabant. Sic portendit Joannes resurrecturos testes, Christianamque religionem, quam ejus inimici pro mortua reliquerant, evocandam ad cœlum et ad culmen gloriæ conscensuram. Audiverunt enim testes hanc « vocem de cœlo « dicentem eis : Ascendite huc, et ascenderunt « in cœlum in nube, » ipsa fide vecti : sive sicut Deus ascendit nubem levem [4], et levatam in currum Ecclesiam eduxit ad astra secum, regnoque et gloria induit ; *et viderunt illos*, attoniti et stupefacti, *inimici eorum*, qui extinctos et velut indecore jacentes aspexerant. Quæ omnia in media ista persecutione Diocletiani contigerunt, victo Maxentio confiso idolis et impuris sacrificiis ; Constantino, non sibi, sed Christo et Christianis victore. Hæc summa est.

Jam ad singulos versus : « Civitatem sanctam « calcabunt mensibus quadraginta duobus, » ℣ 2 ; hoc est dimidio anno supra triennium ; quod jam omnes ex antedictis intelligunt ex Antiochi persecutione repetitum ; ut res Ecclesiæ eo statu essent, quo per illud triennium cum dimidio anno sub Antiocho res Judaicæ fuerant, quæ horum typus essent, ut vidimus.

Sequitur : « Et dabo duobus testibus meis, « et prophetabunt diebus mille ducentis sexa- « ginta, » ℣ 3 : quod est alia phrasi illud ipsum triennium cum dimidio anno ; ut nempe intelligamus nulla vi tormentorum occlusum iri ora prophetarum, eosque omnino tanto tempore prophetaturos, hoc est Evangelium prædicaturos, quanto persecutores sævierint, nusquam intermisso prædicandi studio.

Quod autem duos testes appellat, haud magis astringit ad certum numerum, quam illi menses aut dies : sed intelligendum est testes sive martyres, quantocunque numero futuri sint (sunt autem innumerabiles, ut vidimus), tales omnino futuros, quales hi de quibus Joannes post Zachariam dicit : « Isti sunt duo olivæ et « duo candelabra in conspectu Domini terræ [1]. » Sic autem designabat Jesum filium Josedec summum sacerdotem et Zorobabelem solatio plebi afflictæ missum, ut nempe docerentur afflicti fideles, non se suis solatiis carituros, quæ Jesu pontificis et Zorobabelis opera populo relicta sint.

Cum autem et Jesus pontifex, et Zorobabel, et clerum et populum repræsentent ; haud incongrue Joannes reputabitur ea præsagiisse martyria, sive testimonia simul et solatia, quæ afflictæ Ecclesiæ ex utroque ordine proventura essent ; sive quis maluerit ea quæ ad hunc locum memoravimus [2].

Subdit : Cum testes sive martyres « suum « testimonium absolverint, » et ad perfectionem finemque perduxerint, « bestia quæ ascendit « de abysso « (quæ tunc primum nominatur, postea suis designabitur notis), *vincet illos*, corpore non animo, *et occidet* [3], post triduum cum dimidio die, fere ad instar Domini, resurrecturos.

Sane quod plerique Catholici huc Enochum et Eliam necessario invehendos putent, meminerint duos Joannis testes « a bestia quæ ascendit « de mari occidendos [4], » hoc est, ab imperante

[1] *Edict Constant.*, et sic apud *Lact.*, *De mort. persecut.*, c. 48 ; *Patrol.*, tom. VII, edit. Migne. — [2] *Apoc.*, XI, 1, 2. — [3] *Ibid.*, 2. — [4] *Isa.*, XIX, 1.

[1] *Isa.*, 4 ; *Zachar.*, IV, 3, 14. — [2] *Comment. ad cap.* XI. — [3] *Apoc.*, XI, 7. — [4] Vers. 7.

et persecutrice Roma : vera Enochi et Eliæ cæde reservata ad ultima mundi tempora, rursus soluto Satana et sæviente Antichristo; quod ab his temporibus procul abest, mille annorum intervallo, quæcumque illa sint, in *Apocalypsi* interjecto [1].

Non ergo ad litteram hæc Enocho et Eliæ aptari possunt. Figurate eisdem convenire posse, et hic intermicare quædam quæ huc referri possint, et nos jam diximus, et ad cap. xx luculentius asseremus.

De duorum testium gestis [2], ex antiquorum prophetarum memoria repetitis, nihil hic retractabimus, cum hæc a Verensfelsio intacta remanserint.

Idem Verensfelsius nihil obstat iis quibus persecutores de Christianorum excidio sibi impensissime gratulatos esse probavimus. Neque est dubium quin facile principes hæc facta sibi persuaserint, quæ tanto studio, procurarent : nec mirum si per aliquod tempus, trium scilicet dierum cum dimidio, quod nullum est in *Apocalypsi* brevius, defecisse Ecclesia gentibus videretur, et statim postea ad summam gloriam provecta: ut mirarentur omnes tam facile revixisse eam, cujus inimici nil nisi reliquias et funera, ac velut in sepultacadavera cernere se putarent.

Unum est quod adhuc quæri a nobis potest, cur Diocletiani persecutio decem annis vigens, æque ac cæteræ ad triennium suum redacta videatur. Verum abunde ostendimus, præfixis notis ad cap. xi, n. 4, 5, 6, persecutiones omnes, Deo id agente, in breve tempus coarctatas, nec licitum tyrannis sævire quantum vellent, Deo temperante iras, ut servi Dei respirare sinerentur, nec imbecillitas humana fatisceret, cujus rei testem Origenem adduximus *contra Celsum* iii. Ad omnes itaque persecutiones extendi Dominicum illud : « Propter « electos breviabuntur dies illi [3]. » Qua regula Diocletiani quoque persecutio anno ejusdem principis xviii Christi 313, inchoata præter illas quæ cap. xii recensentur, id etiam habuit ut in vicennalibus festis, anno persecutionis tertio, omnium suppliciorum relaxatio quædam fieret; imo etiam paulo post, ipsa per sese persecutio elanguit velut lassis carnificibus : deinde referbuit tamquam impetu quodam flamma resurgeret.

Art. X. — *De reliqua parte cap.* xi, *deque* væ *secundo et tertio, ac de magnis motibus et laudibus.*

Verensfelsius nos vehementissime reprehendit quod ad caput xi terræ motus interpretati sumus de bellis civilibus : « Eo quod inquit [4], nullum est tempus quo non inter Romanos intestina bella fuerint, nec ea tantum ad Diocletianum pertinent. » Quæ vir historiarum peritus, repetita omnium sæculorum memoria probat. Credo enim cum Christum ad præsagia evertendæ Jerosolymæ trahentem audierit : « Consurget gens contra gentem et regnum in « regnum, et erunt fames et pestilentiæ [1] ; » facile respondebit hæc fuisse semper. Quod si responderit vix fuisse tantos, nos quoque reponemus per hæc tempora non fuisse tantos bellorum feralium motus, quanti erant, cum Galerius in Maxentium immensos ageret exercitus, et Maximianus Herculius recepto imperio, Maxentium filium, et Constantinum generum impugnaret; nec clariorem ullam fuisse victoriam, quam illam a Constantino Magno ad mœnia urbis de ipso Maxentio reportatam ; nec diem unquam pulchriorem illuxisse Christianis, quam illam in qua Constantinus victor fasces Christo subdidit, seque Christianum esse professus est, ac persecutionibus finem imposuit. Non ergo simpliciter ex bellorum civilium motibus, quanquam ex iis quoque, sed ex conjunctis causis argumentum ducimus. Volumus enim assignari tempus aliud in quod hæc in unum confluant, tetra persecutio, insepultis plerumque martyrum cadaveribus, exstinctus Ecclesiæ splendor inimicis visus, bellis civilibus quasi tremefactum et concussum imperium, pugna ingens, clara victoria, gloria Ecclesiæ velut ex morte resurgentis, conterriti hostes et ad Deum magna ex parte conversi, gratiæ per totum orbem actæ ; regnum denique Deo nostro, Christoque ejus attributum, et jam duraturum in sæcula sæculorum, amen [2]. Sinat ergo Verensfelsius, hic a nobis manifestam Christi et Ecclesiæ recognosci victoriam, nec differri laudes donec Papa intereat, quo duce Christus Deus in ipsa arce orbis est positus.

Hæc inter prospera Ecclesiæ, plagas imperii persecutoris agnoscimus. Hoc decimam partem civitatis eversam bellis civilibus, « in his sep- « tem millia hominum cæsa, » ac perfectam ex ipso occisorum numero, Constantini victoriam ℣ 13; inter hæc *væ secundum* abiisse a cap. xi, 14, inchoatum, et tertium statim indictum ad finem usque prophetiæ et Romani excidii duraturum (Vers. 14).

Et tamen, si Deo placet, vetabit Verensfelsiu quominus hæc tam aperta, tam illustria, in Christi sub Constantino agniti, et orbem convertentis gloriam conferamus, « et nostra ab ipsa serie *Apocal.* penitus refutari » jactabit,

[1] Vers xx, 2 seq. — [2] Vers 5, 6. — [3] *Matth.*, xxiv, 22. — [4] Cap. 30.

[1] *Matth.*, xxiv, 6, 7. — [2] Cap. xi, 7, 12, 13 seq.

« eo quod homines non post martyrum constantiam, sed post atrocia illa bella et timuisse videantur, et Deum laudasse dicantur : » quasi non liceat admirantibus martyrum fortitudinem, ex aliis quoque conjunctis causis laudes Deo dare ; meliusque videatur hæc jactari in sera, quam certo cuidam eventui, tam singulari, tam certo, tam claro et admirando imputari.

Quid illud, *iratæ sunt gentes* in victricem Ecclesiam ; et tempus *judicandi mortuos*, supremo judicio in antecessum degustato, sive etiam adumbrato, « et partem mercedis retri- « buendi, et exterminandi eos qui corruperunt « terram[1]? » et illud, *apertum templum Dei* omnibus *gentibus* undique accursuris, et arcam testamenti, hoc est arcana cœlestia, et non, ut apud Hebræos, soli pontifici, sed omnibus visam : et facta fulgura, grandinem et voces Dei terram, hoc est imperium, terrarum dominum, commoventis? Hæc si obscurari placet, si licet alia quærere illustriora tempora, quam Constantini Magni fuerint, melioresque sunt variæ allegoriæ, quam hæc historica et clara; nihil est quod ex prophetarum vaticiniis lucis aliquid exspectemus.

Art. xi. — *Secunda visio de ultione gentilium. — De muliere paritura et dracone rufo, deque persecutione per tres vices insurgente. (Cap.* xii.*)*

Inter singulares Diocletianicæ persecutionis characteres ac notas, nulla est insignior, quam quod per tres vices insurrexerit ac totidem vicibus compressa sit per principes in Christianorum gratiam : unde spes certa affulgeret brevi cessaturam. Res autem sic se habuit: anno Christi 303, Diocletiano, Maximiano Herculio, atque altero Maximiano, Galerio scilicet, auctoribus, persecutio inchoata : anno 311, qui erat persecutionis octavus, edicto Galerii et Constantini victoria siluit. Nec ita multo post anno 312, a Maximino imperatore tanquam ex novo initio instaurata, a Constantino et Licinio repressa est, Maximino in ordinem redacto, et edito edicto in Christianorum gratiam. Tertio Licinius a Constantino disjunctus, ipse per se persecutionem movit, ac tertia Constantini victoria fractus; et pax Christianorum stabili lege firmata.

Hæc igitur in Commentario nostro fusius exsecuti sumus. Hæc a Joanne expressa, ac tres vices distincte notatas ostendimus[2]. Hæc Verensfelsius molestissime tulit ; et omnem sacri vaticinii ordinem invertit. Nam cum Joannes bis diserte narret mulierem illam, scilicet Ecclesiam, bis in desertum actam ℣ 4 et 6, et deinde ℣ 13 fugisse in desertum, ipse ne toties persecutio moveretur, primam illam fugams cum secunda confundit ; ea maxime causa, « quod utrobique mulier in desertum fugisse dicatur. »

Quasi vero non potuerit id evenire bis ut, furente dracone, mulier compelleretur in desertum ; aut necesse fuerit bis a Joanne narrari quod semel tantum factum sit.

Nobis autem, ut nostra astruamus, nulla alia re quam ipso Joannis vaticinio attente recensito opus est. Statuamus ergo, ante omnia, hic ultimam persecutionem, scilicet Diocletianicam a Joanne prædictam, tribus argumentis : primum quod mulier, Ecclesia scilicet, « cru- « ciaretur ut pareret masculum[1], » puerum illum fortem qui « recturus erat gentes in virga « ferrea, » et mox sub Constantino principe regnaturus. Secundo, commisso prælio, draco dejectus in terram, et toto orbe inclamatum : « Nunc regnum Deo nostro et potestas Christi « ejus. » Tertio quod dejectus diabolus « habe- « ret iram magnam, » et novos impetus ediderit, « sciens quod modicum tempus habet » ad perdendam mulierem, id quod Ecclesiæ sub igni ferroque crescentis progressus facile suadebant. Ergo illi ad extremum deducta res erat, nec alia persecutio secutura.

Jam quod draconis furor, sive ipsa persecutio ter insurgeret, ac ter frangeretur, hæc momenta conficiunt. Draco devoraturus mulierem, et puerum mulieris fugientis in desertum, en persequentis primus impetus. Draco prælio victus et cantatum epinicium, « Nunc regnum Dei « et Christi, » en fractus et contusus. Draco ira percitus et mulierem fugientem persecutus ℣ 13, 14, en secundus conatus. Sed mulier adjuta a terra quæ absorbeat persecutionum fluctus ℣ 16, en iterum cessatio. Denique draco rursus « iratus et facturus prælium cum reliquis « de semine mulieris » ℣ 17, neque quidquam proficiens, sed, secundum vulgatam antiquam lectionem, stans tantum super arenam ; en tertia et extrema, et cassa molimina, et mulieris requies.

Ita sane prædictum : his eventa respondent. Septem Augustorum, qui grandi illa et ultima decennali persecutione vexaturi erant Ecclesiam, primus Diocletianus, cum aliis tum imperii consortibus insurgit ; *stetitque ante mulierem, quæ cruciabatur ut pareret* [2]. At enim, inquit Verensfelsius, stetisse coram illa, non etiam afflixisse dicitur. Frustra, nam ipse parturientis cruciatus indicat Ecclesiam, inter ipsa martyria, fecundo sanguine matrem factam. Tum illud ipsum, fugisse in solitudinem,

[1] Vers. 18. — [2] Vers. 8. — [3] Cap. 4, § 32.

[1] *Apoc.*, xii, 2, 5. — [2] Vers. 2, 4.

nota persecutionis, allusumque ad Machabaica tempora : cum Mathathias ejusque filii, et comites, persequente Antiocho, in montes refugerunt, descenderuntque multi quærentes judicium et justitiam in desertum [1], quo etiam pertinet illud ab iisdem temporibus repetitum, ut pascerent eam per mille ducentos sexaginta dies ; neque vero fugiebant, nisi ut se persecutioni subtraherent, cujus etiam gratia factum est prælium (Vers. 7, 8, 9.). Quale autem prælium ? nisi de hominum salute, inter angelos Michaelis, et angelos Satanæ ; quorum fidem illi quidem certabant fovere solatiis, hi tormentis et fallaciis frangere, sed inclinatis jam rebus et in Christianam religionem versis. Itaque dejectus draco, ac divinis honoribus, quos omni opere tentare satagebat, tanquam e cœli arce depulsus : Galerius persecutor atrocissimus, insanabili ulcere percussus, edicto edito pro Christiana pace, morte Antiochi, tam fœda plaga, tam falsa et extorta pœnitentia, exstinctus est, anno fere persecutionis octavo, Christi 311. Nec ita multo post, hoc est anno sequente, victo Maxentio, Roma Constantino, ac per eum Christo cessit ; secutæque sancti tripudii voces de regno Dei ac potestate Christi, præcipitato dracone inimico fratrum ℣ 10, 11, 12 ; quæ est illa exsultatio Ecclesiarum Christi per universum orbem, quam expressit Eusebius[2].

Nec sic tamen draco a proposito destitit, sed se victum videns martyrum fortitudine et sanguine, ac facile auguratus *quod modicum tempus habet*, exaggeravit iras ℣ 11, 13, et mulierem quæ data pace e latebris redierat, et solemnem cultum instauraverat, secunda vice aggressus est (Vers. 13)..

Observa discrimen. Non ergo hic Joannes de partu futuro aut de puero devorando quidquam ; jam enim a Deo in tuto erat positus ℣ 6 : sed de muliere sola. Ecce ergo Maximinus unus e septem illis a Diocletiano concitatis persecutoribus, Ecclesiam jam edito Constantino, seu Christianismo jam forti et invecto, nobilem aggreditur. Ea rursus in cryptas suas specusque se abdidit, sicut dicit Joannes : « Datæ sunt « muliери alæ duæ ut volaret in desertum in « locum suum : » quippe jam sibi cognitum et frequentatum, « ubi aleretur per tempus e « tempora, et dimidium temporis, ℣ 14 ; » de quibus temporibus jam dicere, nihil esset aliud quam actum agere.

Doctus Chetardæus erudito *commentario in Apocalypsim* notat, revera in desertum, persecutiones inter, solitos refugere Christianos. Quod quidem multis testimoniis diligenter exquisitis firmat ; nec omittit illud præclarum epitaphium Alexandri martyris, in quod hæc inserta sunt : « Heu tempora infausta quibus nec inter speluncas sacrificare licet ! » Favent interpretationi acta martyrum, quibus constat, multos in desertis locis palabundos fuisse comprehensos ; ac diserte Paulus : « Circuierunt « in melotis, egentes, angustiati, afflicti, qui« bus dignus non erat mundus, in solitudini« bus errantes, in montibus et speluncis et in « cavernis terræ [1] : » ut profecto desertum etiam historice et proprie hic intelligatur.

Vides igitur persecutionem Maximini jussu ab initio resurgentem, sed statim comprimitur : « Et misit serpens ex ore suo post mulie« rem aquam tanquam flumen [2]. » Maximinus imperator a serpente concitatus immisit irarum procellosos fluctus, persecutionem instauravit, hoc etiam voto Jovi edito : « Ut si victoriam cepisset, Christianorum nomen exstingueret funditusque deleret [3]. » Sed tum primum *adjuvit terra mulierem*, hactenus de cœlos tutam. Constantinus et Licinius imperatores, sociatis armis, Maximini copias hausere, edicto proposito sanxere Ecc esiæ pacem : ipse semianimis sumpto veneno pœnas Ecclesiæ dedit [4], edito quoque decreto in Christianorum gratiam, cujus exstat exemplar apud Eusebium [5].

Nec sic draco requievit. Oportebat enim ter tanquam a novo principio persecutionem exsurgere. « Et iratus est draco (victus) in mulierem, « et abiit facere bellum cum reliquis de semine « ejus [6]. » Tertio insurrexit disjunctus a Constantino Licinius : Constantinus tertium victor et jam solus Augustus, simul orbem Romanum resque Christianas firma pace composuit [7]. Oportebat autem, id quod nunquam evenerat, in eadem persecutione, distinctis vicibus, ter exsurgere principes, ter compesci : ut Ecclesia doceretur a Deo laxari et temperari frenos, neque evenire quidquam nisi quod « manus ejus « atque consilium fieri decernerent [8]. »

Art. XII. — *Tertia visio circa ultionem gentilium.— Historica ad cap.* XIII *spectantia afferuntur, ac primum persecutio Diocletianica sub septem regibus bestiæ.*

Expeditæ sunt visiones quibus duos characteres Diocletianicæ persecutionis sanctus apostolus indicabat ; hoc est, regnum Christi per terras in ipso persecutionis æstu : tum illa persecutio ter incitata, ter compressa. Sequitur tertius, isque maxime singularis et proprius ; quod ea persecutio sola ex omnibus, sub septem Augustis gesta sit, quod his sublatis exstincta

[1] I. *Mach.*, II, 28, 29. — [2] *De Vit. Const.*, IV, 1.

[1] *Hebr.*, XI, 37, 38. — [2] *Apoc.*, XII, 15. — [3] *Lact., De mort. pers.*, XLVI p. 241. — [4] *Ibid.*, 48. — [5] *Hist.*, IX, 10, et *De vit. Const.*, 59. — [6] *Apoc.*, XII, 17. — [7] *Euseb.*, X, 9, et *De vit. Const.*, II, 12. — [8] *Act.* IV, 28.

sit, quæ erat plaga mortis idololatriæ inflicta: quod denique plaga illa curata sit; ipsaque idololatria persecutrix sub Juliano Apostata non modo vitam, sed etiam regnum resumpserit [1]. Non hic somnia et allegorias non pro septem regibus, septem regnimina arbitratu nostra fingimus, quæ Joannis tempore fere jam effluxerant, nullo antea exemplo, eaque ad arbitrium conficta et distincta: non annorum millia quærimus, ac latissimum campum ad evolvenda nostra commenta aperimus. Res gestas narramus, easque certissimas, ac, ne evagetur animus, ipso persecutionis decennio comprehensas. Sed, omissis pollicitationibus rem ipsam aggredimur, ac primum historica asserimus.

Res expeditu facilis. Augusti sive imperatores, reges sunt, iique perfecti Eusebio... præ Cæs, quæ secunda potentia et Augustis proxima. Septem ergo Augustos vulgatissimos recensemus, sub quibus decennalis illa persecutio gesta, memoretur. Primus Diocletianus, ab ipso initio solus, ascivit cæteros in imperium; huic accedunt Maximianus Herculius, Galerius Maximianus; Constantius Chlorus, magni Constantini pater; Maxentius, Maximiani Herculii filius; Maximinus, ac denique Licinius. His Verensfelsius vult addi Constantinum, demi Constantium mitem in primis et in Christianos benevolentissimum, nedum persecutorem, nam inquit [2], Constantinus per ea tempora imperator est factus. Certe; sed pridem ex Lactantio respondimus, « suscepto imperio, Constantinum Augustum nihil egisse priusquam Christianos cultui ac Deo suo redderet [3]. » Perpende verba *nihil prius*..., ac postea: *Hæc ejus prima sanctio.* Statim ergo se ipse excepit ab eorum numero, quorum nomine persecutio agebatur; neque quidquam de eo legitur quo tantæ pietati derogaret. At Constantius Chlorus, benignus licet, nihil simile. Neque desiderandum qualis ille fuerit et qua morum clementia, sed quam personam in imperio Romano gesserit. Omnes imperatores imperium ut commune et unum regebant; cujusque nomen et titulus edictis omnibus præfigi solutus, nec tantum iis in partibus quibus ipsi præerant, sed etiam ubique terrarum. Neque longe conquirendæ probationes, quas ipse legum codex innumerabiles profert. Ipsa persecutio communi nomine gerebatur. Ubique inveneris in martyrum actis intentatam ipsis imperatorum jussionem ad colendos deos quos ipsi honorarent. Procopio martyri indictum ut quatuor litaret imperatoribus, hoc est Diocletiano, duobus Maximianis, et ipsi Constantio Chloro [1]. Nec solus is jussus, ut vellet Verensfelsius, sed in uno ostensum quid de cæteris fieret. Quin ipse Constantius, « ne discedere a majorum præceptis videretur, conventicula, id est parietes dirui passus est [2]. » Ita Lactantius, domesticus testis, facile præferendus: quo signo singulari, et persecutio initiari, et cultus interdici solebat. Excusat Verensfelsius quod id Cæsar fecerit: sed quod Cæsar fecit, non abrogavit Augustus. Imo apud Lactantium jam legimus, primum fuisse Constantinum qui conventus cultumque reddiderit. Non ergo Constantius; quamquam enim nihil aspere per se gerebat, erat sane aliquod quod consortibus imperii largiretur. Nulla ergo causa cur ab illo numero eximatur; imo, necessaria causa cur accenseatur.

Ludit Verensfelsius cum Constantium Chlorum, tantum non facit Christianum; cum omnino nemo dubitet primum omnium exstitisse Constantinum, ejus filium, qui nomen Christo dederit. Neque vero Constantium apotheosi donassent, aut in deorum suorum numerum retulissent, si a patriis sacris ulla ratione recessisset [3]. Quod autem objicit [4], Constantinum quoque memorari quadrigis evectum ad cœlos: absonum si ut deum: rectum et pium si ut Dei Christique servum et christianis sacris rite purgatum.

Omissis ergo his ludibriis, de cæteris nulla difficultas. Sane Maxentius, infandis licet sacris supra omnem modum addictus, aliquandiu cunctatus et Christianis parcere velle visus. Sed homo impurissimus, et pudicitiæ juxta ac fidei Christianæ hostis; nedum vero animo persecutionem temperaret, sanctum Marcellum Papam in exsilium egit, Maximi quoque brevis dissimulatio in aperta odia erupit, nobisque omnino constat septem Augustorum numerus, quorum nomine persecutio exerceretur.

Nam quod attinet ad Severum, quem per eadem tempora auctore Galerio e Cæsare factum Augustum, et Maxentio oppositum, a Lactantio significari putabamus [5], ipse Verensfelsius haud fortassis immerito contradicit [6], de Lactantio dubitat; laudat alios scriptores, laudat numismata in quibus idem Severus Cæsaris tantum nomine insignitur. Sed utcumque se res habet, si Augustus est factus adversus Maxentium Romæ agnitum et electum, vix confecto itinere exutus est; desertus a suis ac Maxentio proditus, « ipsam purpuram reddidit, quo facto nihil aliud impetravit nisi bonam mortem [7]. » Nulla ergo causa erat cur numeraretur inter eos qui in persecutione aliquid egisse memorentur;

[1] Adv 1, 2, 3. — [2] Cap. 4, § 5, 6. — [3] *De mort perses.*, xx, 4.

[1] *Euseb., De martyr. Palæst.*, c. 1. — [2] *De mort. persec.*, 15. — [3] *Euseb., Hist.*, viii, 39. — [4] Cap. 4, § 6 — [5] *De mort. pers.*, 20, 29. — [6] *Cap.* 4, § 7 — [7] *Lact., De mort.*

nec mirum si Joannes insignes et vulgatos characteres sectari solutus, omiserit non durabilem purpuram, et in ipsis statim miserandis Augusti manibus marcescentem ; seque ultro redegerit ad septenarium numerum suis alioqui vaticiniis congruentem.

Quin etiam, si Deo placet, huc adductos oportuit falsos ac perduelles Augustos Carausium, Achilleum, Julianum quemdam, Alexandrum, Ælianum, et alios qui « imperium injuste ad « se rapuerint. » « Nam inquit [1], si ejus rei ratio habeatur, æquo jure omitti debuisse et Diocletianum qui Carinum oppresserit, et Maxentium qui invitis cæteris a prætorianis Augustus proclamatus est, et Licinium qui a solo Galerio, insciis cæteris, contra Maxentium Augustus factus est; denique Maximinum, quem sua sponte imperium sumpsisse testantur Eusebius atque Lactantius. »

Quid igitur ! tot vanis et longe conquisitis disputationibus rem claram et perspectam involvere oportuit ? Non ita : sed omissis litigationibus dicimus pro Augustis habitos quos Roma, quos exercitus, quos ipsi Augusti creassent, agnovissent, suscepissent; hac una planaque sententia lites omnes incidimus. Diocletianum S. P. Q. R. omnes exercitus et provinciæ agnoverunt : ab eo designatos imperatores et Cæsares totus orbis admisit. Maxentium, Augusti filium, a prætorianis quondam patris sui Maximiani Herculii militibus pro more electum, non invito populo, Roma suscepit, arma moventi paruit; patrem ejus *bis Augustum* [2], eo renuntiante, provinciæ receperunt : Licinium Diocletianus, ipse fons scilicet imperii, a Galerio accitus adscivit : « Constantinus Augustus et provinciæ agnoverunt [3]. De Maximino audiendus Lactantius, a docto Verensfelsio in testem adductus Maximinus postmodum scribit (ad Galerium) quasi nuntians, in Campo Martio proxime celebrato, Augustum se ab exercitu nuncupatum. Recepit ille mœstus et dolens, et universos quatuor imperatores jubet numerari [4], » se nimirum, Licinium, Constantium, Maximinum. Sic Maximinus admissus est, sic, amputatis vitiligationibus, remanent nobis septem omnino Augusti, quos ab anno 303, in illa persecutione decennali, aliquid egisse constiterit. Is character singularis, ac maxime proprius iterum *Apoc*, cap. XVII commendatus, ab eo quoque loco lumen accipiet. Quid ea quæ Verensfelsius de falsis Augustis, de suo historico penu deprompsit ? Docta hercle, curiosa, splendide et copiose enarrata ; sed tunc non erat hic locus.

[1] *Verens.*, c. 1, § 2, 3. — [2] *Lact., De mort.*, 36. — [3] *Ibid.*, 29, 45, 49. — [4] *Ibid.*, 52.

ART. XIII — *Excursus ad protestantes.*

Cum ergo nostra interpretatio certis rebus et historicis conflata procedit, horum loco virum doctum, historica quoque et specialia quædam, proferre oportebat : at de his ne verbum quidem, hæretque totus in sectæ præjudicatis ; ac septem reges nihil aliud cogitat, quam septem regimina [1] ; sat, ni fallor, absurdum, ut consules expellendis ab urbe regibus instituti, tamen et ipsi reges sint. « At istud loquendi genus quo reges pro regimine usurpantur in sacris Scripturis haud infrequens [2]. » Ergo vel unum exemplum proferre debuit ; at nullum protulit. Toties apud Danielem occurrunt reges aquilonis, austri, reges quatuor, decemve [3] ; at pro regimine nusquam. Quid quod septem illa regimina regum, consulum dictatorum, decemvirorum, si placet, ab Urbe condita per mille eoque amplius annorum spatium evolvenda, et quantis voluerint sæculis, cum Romano Pontifice finienda ? Quid autem illud : *Super capita ejus* ac super septem reges septemque regimina *nomina blasphemiæ* [4] ? Pertinebat scilicet ad Joannem ut Numæ ac regum Romanorum, consulumque ac dictatorum ab ipsis initiis notaret blasphemias ? Non ita *vidit* enim *bestiam* non a septingentis annis natam, sed in ejus oculis totam, et integram *de mari ascendentem*, et Christi jamjam nati blasphematuram nomen. Non ergo vetera ab initiis Urbis regimina recensebat, sed novos omnino reges Christum blasphematuros animo providebat. Quid quod, cum scriberet revelationem suam, ad sextum regimen, quod est imperatorum, res Romana devenerat, futurique erant pii imperatores, Constantinus, Jovianus, Valentinianus Gratianus, Theodosius Magnus, alii ? Qui fieri potuit ut generatim huic sexto regimini inscriptam blasphemiam Joannes prophetaret ? Nobis autem plana sunt omnia ; certa historiæ series : septem imperatores prodierunt quorum nomine decennalis persecutio sub Joannis oculis exsurgeret, blasphemias efferret in cœlum.

Jam pergamus ad reliqua, et rerum gestarum seriem pro more consulamus.

ART. XIV. — *De tribus præcipuis bestiæ characteribus ; ad cap.* XIII, v. 2.

Haud contentus apostolus designasse septem reges, quorum nomine decennalis persecutio gereretur, cum non eodem tempore, nec eadem omnes acerbitate sævirent, tres ex septem elegit quos singulari quodam modo exhiberet : Maximianos duos et Diocletianum ipsum, ex

[1] Cap. I, § 26. — [2] *Ibid.* — [3] *Dan.*, VII, VIII, etc. — [4] *Apoc.*, XIII, 1.

quibus tota mali labes exstitit. Historiam præmittimus auctore Lactantio, cujus hæc verba sunt : « Ab oriente usque ad occidentem tres acerbissimæ bestiæ sævierunt [1]. » Locus omnino natus ad describenda sub his tribus quas nominavimus feris, tetra et atrocia, ab ipso anno 303 persecutionis initia. Nunc ad singulos characteres : « Bestia quam vidi similis erat pardo[2],» ex Daniele [3] depromptum, quo loco interpretes ex varietate morum Alexandrum intelligunt. Nos quoque eodem modo Maximianum Herculium hic ponimus varium, versipellem, nunc abjecto imperio, nunc resumpto notum, nunc amicum Maxentio filio, Constantino genero, ipsi Galerio, nunc ab iis dissidentem [4]. Nullus pardus colore aut pelle magis variata. »Pedes ejus pedes « ursi ; » animal informe, rapax, boreale, (Galerius) Transdanubianis ab oris : « Naturalis barbaries, et feritas a sanguine Romano aliena: habebat ursos ferociæ et magnitudini suæ simillimos [5]. »

Pergit Joannes : « Et os ejus sicut os leonis. » Ad os pertinent edicta feralia. Hæc Diocletiani primi imperatorum nomen præferebant : leonem referunt cruentæ voces. Tres ergo tenemus bestias propriis characteribus graphice insignitas. Poscit Verensfelsius [6] hos omnes characteres ad religionem referri, ad quam tota per se prophetia spectat. Quo jure ? quasi non apprime conveniat, ut suis cuique notis et moribus attributis, quid in religionem communi consilio molirentur exprimeretur, his verbis : « Et dedit illis draco virtutem suam et potesta « tem magnam. » Sic uno spiritu draconis animati suam omnem potestatem ad dæmoniorum cultum conferebant. En belli apparatus : nunc quis eventus fuerit audiamus.

Art. xv. — *De plaga lethali bestiæ, eaque curata per Julianum Augustum, qui primus ejus est character singularis. — Ad cap.* xiii, 3, 4, 5. *etc.*

Pugnæ Ecclesiarum adversus bestiam septicipitem is eventus fuit, ut « unum de capitibus « ejus quasi occisum sit in mortem, et plaga « mortis ejus curata sit [7]. » Quale sit caput illud cap. xvii facile indicabit. Interim de eventu constat idololatriam illam, scilicet toto Romano imperio ac novissime sub septem illis regibus, imperantem ac persequentem sanctos, amissis viribus, amisso imperio, velut mortuam, tamen convaluisse ; cum post quinquaginta annos quibus victa et exarmata sub Constantino et ejus liberis jacuisse videbatur ; tandem a Juliano rursus regnatricem, rursus persecutricem, ac sævientem se vidit.

Quærit Verensfelsius multis [1] : « Anne Julianus tantopere afflixit Christianos ut in eo non modo sanitatem recuperasse dicatur bestia, sed ut etiam ipsa Diocletiani cæterorumque rabies præ eo commemoranda non sit. » Qua dissertatione nihil est vanius, nihil a proposito nostro magis alienum. Non enim hic quærimus an aliæ persecutiones præ illa Juliani commemorandæ non sint ; sed an hæc habuerit characteres singulares ac proprios, memoratu dignos. Habuisse autem duos luce meridiana est clarius, quorum alter iste sit qui maxime oculos incurrat, de sanata plaga mortali, deque idololatria post tot annos paribus odiis resurgente; alterum sequente articulo, ad reliquam hujus capitis xiii partem assignabimus.

Notum sane omnibus illud Augustini *in Psal.* xxxiv : « Julianus exstitit infidelis imperator, exstitit apostata iniquus, idololatra ; milites Christi servierunt imperatori infideli : ubi veniebatur ad causam Christi, non agnoscebant, nisi illum qui in cœlo erat, si quando volebat ut idola colerent, ut thurificarent, præponebant illi Deum. »

Ergo Julianus jubebat, imperabat ut negaretur Christus, ut idola colerentur, rursusque idololatria regnatrix et persecutrix fuit.

Neque enim Julianus minor aut mitior persecutor, quod leoninæ pelli vulpinam attexerit : imo nocentior ac formidolosior. Præclaro Nazianzenus [2] ; Cum potentia illa flexanimis duas habeat partes, suasionem scilicet, tum vim ac tyrannidem; Julianum illam partem ut mitiorem, ac imperio digniorem sibi vindicasse ; alteram tetriorem urbibus reliquisse, quæ per populares impetus in nostros grassarentur, tanta quidem immanitate, ut nihil supra. Quibus artibus perficiebat omnino ut persecutio omnium quæ fuerunt acerbissima exsurgeret ; cum id etiam temporum acerbitati accederet, ut per omnes provincias tanquam occulti persecutores præsides mitterentur, satis imperio commendati si fidem Christi abnegassent [3].

Hic Verensfelsius [4], res Juliani emolliens, ægre inveniri respondet civitates sex quæ in hæc facinora proruperint : falsum et inutile ; quid enim ad nos pertinet harum civitatum scrupulosus census, cum abunde constet ex notioribus datum exemplum quo cæteræ animo essent; cum ipse imperator tam infanda auso, nulla pœna coerceret, quin etiam Christianos suppli-

[1] *De mort. pers.*, 16. — [2] *Apoc.*, xiii, 2. — [3] *Dan.*, vii, 6. — [4] *Lact.* 26, 28, 29, 30. — [5] *Lact., De mort.*, 9, 21. — [6] Cap. 4, § 8. — *Apoc.*, xiii, 3.

[1] Cap. 4, § 11, 12, 13. — [2] Orat. I. in *Julian.*, p. 74. — [3] Nam orat. 21, *in Athan.* — [4] Cap. 4, § 17

ces multo sale defrictos palam irrideret, ac tormentorum vim nonnisi scommatis ac dicteriis cumularet ?

Neque tamen dissimulator egregius ubique ab ira continuit : sed deposita clementiæ larva, quanquam Christianis solebat invidere martyria, plurimos, varie conquisitis causis comprehensos, ipse tormentis adigebat ut negarent Christum. Hinc nobis Juventini, Maximi, Romani, Theodori, alii prodierunt, quos, si patres Gregorius Nazianzenus, Augustinus, alii ; si historici, Orosius, Socrates, Sozomenus, Theodoretus, cæteri; si ipsa acta martyrum siluissent, templa ab illis usque temporibus in eorum martyriorum memoriam constructa clamarent : ut innumerabiles prætermittam, quos verberibus, exactionibus, omni infamiæ genere oppressos ad desperationem cogere conabatur. Mitto illud notissimum, de bonarum litterarum studiis interdictis, ne Christiani studio et eloquentia defensare se possent. Sed tacere non possum illud Socratis[1], quod Julianus, in ipsis initiis Diocletiani crudelitatem exosus, secutis temporibus eam revocaverit : « Nam qui prius philosophum se esse jactabat, continere se amplius non potuit; eaque Christianis parabat supplicia quæ Diocletianus inflixerat, nisi tum expeditionis Parthicæ cura teneretur. » Itaque consentiunt omnes historici, et Patres, Gregorius Naz., orat 3 et 4, Sozomenus Theodoretus, Orosius, devotum ab ipso Christianorum sanguinem, si voti compos ex Persico bello rediisset : quæ satis ostendunt quam Diocletianico et persecutorio animo esset.

Hæc igitur sunt quibus lethalem idololatriæ Romanæ curare plagam est visus, post quinquaginta annos apertis idolorum templis, instauratis sacris tandiu vetitis, reddita idololatris imperatoria familia cujus ipse par esset, reddito Augusti nomine ac regia potestate ; ipso etiam baptismo publice ejurato, ut sanaret illud vulnus quod baptizatus, imo etiam in clerum adscitus, intulerat [2].

Eo ergo pertinet illud prophetæ nostri : « Et « admirata est universa terra post bestiam [3]. » Nempe ubique terrarum idolorum servitus se tam inexspectato instauratam obstupuit : « Et « adoraverunt draconem, » assueta dæmonia coluerunt, « et adoraverunt bestiam ; » ipsum imperium Romanum, imperatores ipsos, ipsum Julianum pro deo, pro Serapide, pro solis filio se gerentem, suasque imagines cum idolis thure et suffitu adorandas proponentem ; « dicentes : « Quis similis bestiæ, aut quis potest pugnare « cum ea ? » quæ seipsam suscitaverit, ac deos Romanos invictos esse ostenderit ? quod tum pagani maxime præsumebant, sed frustra. Et is enim « datum est ei os loquens magna : » superbe de se et arroganter, ut in commentario nostro retulimus ; et *blasphemias* exquisitiores, quippe ductas ex arcanis Christianæ religionis quam ideo perdidicerat, ut eam velut cognitam irridere crederetur ; frustra, inquam, hæc omnia : « Nam data est illi potestas, » non effusa et ad libitum illimitata, sed ut cæteris, ut Antiocho, « menses quadraginta duos, » certo quodam spatio divina potentia circumscripto, et ipsa tanti persecutoris cæde ac punitione finito ; quod ipse etiam fateri cogeretur, dicens : « Vicisti, Galileæ [1] ; » aut, ut alius refert historicus, conversis ad solem, quo tutore gloriabatur, vocibus : « Satia te meo sanguine [2] : » ut quamvis persecutio toto terrarum orbe sæviret, et Juliano data esset potestas « in omnem tribum et linguam, » universo Romano imperio in ejus manu posito, ad opprimendos sanctos, imo etiam ad dejiciendos multos, « quorum non sunt scripta « nomina in libro vitæ Agni [3] : » nihilo secius, loco et tempore, et ipse confestim ac veluti de cœlo dicta die vinceretur, et novus post Galerium et Maximinum Antiochus deos quoque suos spernere cogeretur. Sic persecutionem Diocletianicam revocare conatus, pari fato cum ejus auctoribus periit : qui erat futurus novæ persecutionis eventus, tam claris rebus gestis, ut eas Verensfelsius extenuare sane, non tamen negare, potuerit.

Art. XVI. — *De altero charactere Juliani, ac de secunda bestia, sive philosophia ac magia suppetias idololatriæ Romanæ veniente ; ad cap.* XIII, v. 11, *etc.*

Fuit illud tempus quo philosophia, maxime Pythagorica, addicta superstitionibus ac magicis artibus, auxilio veniret idololatriæ, idque adeo a Diocletiani temporibus inchoatum, Julianus frequentavit. Plotinum, Porphyrium, Hieroclem in nostris commentariis, nihil contradicente Verensfelsio, ineunte Diocletiani persecutione, appellavimus e Pythagoricorum grege, qui idololatriam, ut poterant, colorarent, et Apollonium-Tyaneum Pythagoricæ ac magicæ philosophiæ antesignanum, morum castitate ac miraculis editis Christo etiam compararent : tam læva hominum mens fuit. Hi contemplationis et abstinentiæ studia præ se ferentes quæ quamdam inducerent animorum et corporum castitatem, ea prædicabant quæ Christo in speciem simillima viderentur ; neque Verensfelsius diffitetur [4] : qui ex Diogene Laertio memorat « Pythagoram ipsum

[1] Lib. III, c. 12, 19. — [2] *Greg. Naz.*, orat. 3. — [3] *Apoc.*, XIII, 3 seq.

[1] [illegible] III, 22. — *Philost.*, VIII, 23. — [3] *Apoc.*, XIII, 6, [illegible] — [illegible]

præstigiis inclytum, et jejuniorum frequentia celebrem, quorum ope et lustrarentur homines, et divinis commerciis redderentur aptiores. » Neque nobis obstat quod hæc longe ante Joannem inventa sint . non enim contendimus hæc commenta tum nota, sed inventa pridem, ad sustentandam idololatriam fuisse collata ; quod est verissimum. Hinc illa « alia bestia de terra ascendens [1], » cum sapientia sua «terrena, diabo- « lica [2] : habebat cornua similia Agni, et loque- « batur sicut draco [3], » crassissimam scilicet sub variis pigmentis idololatriam spirans, quam in eorum et Juliani eorum assectatoris libris ubique invenies. Nam id quoque Julianus ex pristina illa persecutione reduxerat ; magicisque artibus ac præstigiis omnia perstrepebant. Hinc omnigena præstigia, Maximo et Jamblico ducibus, præsertim Maximo cujus nutibus Julianus omnia peragebat, deum præsagiis ejus opera conquisitis. Hæc ergo « altera bestia fecit ter- « ram et habitantes in ea adorare primam bes- « tiam, cujus curata est plaga mortis [4], » pristinam scilicet idololatriam resurgentem ; nam et Julianus ejus instinctu tanquam deorum nutu sumpserat imperium. « Fecit enim signa ma- « gna, ut etiam faceret ignem de cœlo descen- « dere in terram in conspectu hominum [5]. » Hinc cerei in simulacrorum manibus, veluti de cœlo repente succensi, et fulmina, ut ferebant, fausto omine e cœlo accersita, et alia quæ commemoravimus ; quibus nedum Verensfelsius obstet, ultro confitetur his verbis [6] : « Quæ postea de miraculis istius bestiæ dicuntur, Pythagoricis philosophis convenire fateor ; » neque nos aliud postulamus. Nam hæc sive prestigiæ, sive ludibria, sive signa mendacia ab apostolo Paulo, imo etiam ab ipso Christo tam sæpe memorata : nobis sufficit hic victum Julianum, Maximo et aliis id genus philosophis, e sanctarum, quas vocabat, artium magicarum professoribus omnia permisisse ; quod constat non modo ex Christianis, sed etiam ex Ammiano Marcellino passim. Ita que « illa bestia secunda seducebat habitantes « in terra, propter signa quæ data sunt illi facere « in conspectu bestiæ *ex lethali vulnere resur-* « *gentis*, quæ scilicet habet plagam gladii, et « vixit [7] : » eo enim assidue recurrit Joannes, ut plane indicaret intelligi se velle de bestia quæ Diocletianicam non modo persecutionem, sed etiam ejus inventa et instituta revocaret ; quod etiam ad sanationem ejus vulneris pertinebat. Datum quoque est illi secundæ bestiæ « ut daret « spiritum imagini bestiæ, et ut loquatur imago « bestiæ [8], » tot editis oraculis velut ex deorum delubris ac signis, qualia sub Diocletiano plurima, sub Juliano vero supra omnem modum ac numerum ferebantur.

Ad illa verba Joannis, quod « alia bestia pote- « statem prioris bestiæ omnem faciebat in ocu- « lis ejus [1], » quærit Verensfelsius [2] « an etiam illi philosophi imperium involarunt. » Parum attente ille quidem, cum abunde sufficiat ut superstitiosissimo principi, atque omnia ex præsagiis et auspicato facienti quidlibet suaderent.

Negat idem Verensfelsius a me satis accurate suis partita temporibus philosophorum officia, cum Theotecnum et Hieroclem solos appellare potuerim, qui sua illa munia, non sub Juliano, sed sub Maximino gesserunt. Iterum parum attente ; nam præter Theotecnum assignavi Diocletiani temporibus Porphyrium et Hieroclem, teste Lactantio, qui lib. v, 1, 3, hunc quidem tam clare designat ut Diocletianicæ persecutionis auctorem, ut inficiari nemo possit. Hos igitur constat, et Diocletiani temporibus incœpisse, et a Juliano tanta fama esse susceptos, ut nihil creparet, nisi Porphyrium et Apollonium Tyanensem, ab Hierocle prædicatum, quos Maximus aliique et ipse sequeretur.

Art. XVII. — *De duobus secundæ bestiæ cornibus speciatim ; ad cap.* XIII, v. 11.

De duobus cornibus multa Verensfelsius [3] : sed ante omnia constat, Julianum in primis, multa ex Christianis institutis in idololatriæ splendorem usurpasse. Hujus rei testis ipse Julianus, epist. 49 *ad Arsac.*, et apud Sozom. lib. x, cap. 15, qui sacerdotem Galatarum Arsacium *curam pauperum* ptochotrophiis et nosocomiis a Christianis mutuari jubet. Ad hæc cultus et sacerdotii majestatem eodem ex penu promptam, et cætera ejusmodi a Sozomeno et aliis memorata, « quæ tam exigui momenti sint (si Verensfelsium audias [8]), ut a Joanne tam sollicite prædici nemo crediturus sit. » Sed quæ isthæc tergiversatio est, nolle candide confiteri virtutis Christianæ splendorem, Juliani quoque oculos ab sese rapientem ? « At enim hi ritus quos ille censet imitandos circa pauperum curam, non a Christo sed a Christianis desumpti sunt. » Mirum ! non ergo Christi est illud . « Hospes eram et collegistis me [5] ; » aut Christi non est privata domo excepisse in pauperibus Christum ; Christi non est, ipsi Christo peregrino et erranti tanquam proprium tectum et hospitium instruere, quod est præclarissimum Christianæ charitatis officium, quod Christiani scilicet, eodem Juliano testes « et suos, » inquit, et nostros pauperes excipiant et pascant [6]. »

[1] *Apoc.*, XIII, 11. — [2] *Jac.*, III, 15. — [3] *Apoc.*, XIII, 11. — [4] *Ibid.*, 12. — [5] *Apoc.*, XIII, 13. — [6] Cap. 4, § 18. — [7] *Apoc.*, XIII, 14. — [8] *Ib.*, 15.

[1] *Apoc.*, 12. — [2] Cap. 4, § 17. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Matth.* XXV, 43. — [6] Cap. 4. § 17.

Urget Verensfelsius. « Mirum, inquit [1] videri potest, quare cornua Joannis, modo imperatores, modo robur aliquod significent : » quasi non hæc varient pro subjecta materia : « tum illa certe numeri gemini ratio, quomodo obtineri possit, non video. » Præstabilius erit scilicet mitræ episcopalis duo cornua, aut aliud aliquid nugarum a protestantibus mutuari. Quid autem si quis responderi causam esse quærendam, si cornifero, hoc est robusto animali, in bonam malamve partem septem aut decem cornua appingantur ; non autem quare bicorne, cum tam sit consuetum, quam unum habere caput ? Futilis ergo fortassis ingenii fuerit minuta et superflua anxie et scrupulose sectari, cum magna et splendida liquido invenerit : lethalem plagam scilicet, ejusque curationem et reviviscentis bestiæ bella et imperia, quibus aptiora et accommodatiora excogitare nemo possit. Addidi tamen illud, quod cum duo sint quæ in Christianis maxime admirarentur omnes, morum splendorem scilicet, et miraculorum gloriam, imitatricem illam bestiam, pro veris virtutibus inanem quamdam speciem, pro miraculis habuisse præstigias ac prodigia fallacia. « At enim doctrina tanquam tertium cornu cudendum erit Bossueto : » quasi non ipsa doctrina splendescat in moribus ad Evangelii maximam gloriam. Quo ergo ista exilia et minuta spectant, nisi ut nodum in scirpo ? Neque vero nobis opus erat conquisitis imperatoribus, cum secunda bestia non designet imperium, sed idololatriæ regnatricis adminiculum, magicam philosophiam, quæ contemplationem et abstinentiam ostentet, ut diximus. Ac si duos quosdam viros afferri oporteret, Porphyrium et Hieroclem sub Diocletiano, in ipsis persecutionis initiis, omisso Plotino qui ad Valeriani tempora potius pertineret ; Maximum vero et Jamblicum hujus philosophiæ principes, sub rediviva bestia, hoc est sub Juliano, nominare in promptu est : ut profecto adversario, nihil nisi vana litigia relicta esse videantur.

Art. XVIII. — *De imagine bestiæ primæ sanitati restitutæ.*

Unum est quod limpidum ac fluentem nostræ interpretationis cursum retardare posse videatur : quod cum idololatria illa regnatrix atque rediviva omnes deorum imagines complexa sit, Joannes tamen ubique unam imaginem bestiæ [2], hoc est imperatoriam, commendarit. Verum hoc loco Joannes patefecit illud ingens Romanæ tum religionis arcanum [3], ut imperatores eorumque imagines pro diis, imo vero præ diis sacrificio et libamine coli juberentur. Hinc ab ipsis initiis imperatoriæ potestatis, Augusto vivo et spiranti, Tiberio, Caligulæ, Neroni, Domitiano, cæteris, templa, sacerdotia, altaria, vota, sacrificia constituta esse constat. Non ergo quod Verensfelsius memorat [1], ad Christianorum aliquod testamentum, sed ab ipsa origine ad reverentiam Romanæ majestatis omnium gentium animis imprimendam. Quid nostra, si inimicum illud esse videretur, nec ab ipsis imperatoribus creditum ? Trajanus scilicet non erat adeo insanus, ut se deum crederet : et tamen Christiani, nisi ejus imagini « thure ac vino supplicarent, ad supplicium trahebantur [2]. » Refert Marinum Eusebius quemdam « militem a centurionis honore capiendo prohibitum quod imperatoribus, » Valeriano et Gallieno ejus filio, « sacrificare nollet [3] : » ac postea sub iisdem imperatoribus passum, secus ac in Commentario nostro per errorem scriptum erat [4]. Diocletiani quoque temporibus « libare jubebantur quatuor imperatoribus, eorumque imaginibus [5] ; » non quod ipsi crederent, sed quod de majestate divini numinis ac nominis passim luderent ; quo ipsa idololatria nihil habebat tetrius : Julianum quoque ea mente fuisse, atque hanc quoque reverentiam imperatoriæ idololatriæ, licet paulo dissimulantius atque artificiosius, tamen haud dispari affectu, voluisse restitutam tria inprimis clamant. Primum, quod suam imaginem deorum simulacris permistam proposuerit ; quod deorum cultum cum suo conjunctum esse voluerit ; quod renuentibus pœnas intentarit ; quod hanc quoque idololatriæ partem sanare sit aggressus [6]. Alterum, quod sublata in urbe Paneade Christi imagine miraculis nobili, suam collocarit [7], quo prælusisse videbatur Antichristo futuro, seseque erecturo super omne quod diceretur Deus, et super ipsum Christum [8]. Tertium argumentum, quod ejus adulatores ipsius et Romanæ idololatriæ spiritu pleni eidem recenter mortuo, « Tarsi Ciliciæ delubrum, fanum, templum dedicarint, » quin etiam, « qui Juliani res, » inquit Gregorius Nazianzenus [9], « venerantur et colunt, eumdem scilicet novum nobis effingunt deum. » Hinc igitur Joannes restitutum inculcat bestiæ imagini cultum ; bestiæ imagini vim omnem idololatriæ, prodigiaque et oracula attribuit : unam denique commendat adulatricem religionem, quæ principum cultui et commodis, ex vetusta imperii consuetudine inserviret.

[1] Cap. 4. § 17. — [2] *Apoc.*, XIII, 14, 15. — [3] *Ver.*, cap. 4, § 20.

[1] Cap. 3, § 17. — [2] *Ver.*, *ibid.*, ex Plinio, *Epist.*, l. x, epist. 97. — [3] Lib. VII, c. 15. — [4] Ad cap. XIII, v 12. — [5] *Euseb.*, *De mart. Palast.*, l. — [6] *Greg. Naz.*, orat. 3. — [7] *Soz.*, v, c. 18. — [8] *Ibid.*, c. 21. — [9] Orat. 4, 3.

ART. XIX. — *De charactere bestiæ dexteræ et fronti ementium ac vendentium impresso, deque ejus nominis numero; ad finem cap.* XIII.

Fingit Verensfelsius [1] « Bossuetum, quod nemo non videat, non sibi constare, dum bestiam a vulnere sanatam, antea quidem de Juliano exposuerat, nunc vero eam subito ad Diocletianum cæterosque quos plaga illa bestiæ inflicta occidisse dixerat, retrahit. » Sed pace viri docti dixerim, non ego a me diversus, sed ille meorum, imo Joannis dictorum immemorem se præbuit. Totus enim in eo est apostolus, ut plagam illam lethalem idololatriæ Romanæ in persecutione Diocletianica, tanta Ecclesiæ gloria inflictam, Juliano ostenderet fuisse sanabilem. Satis enim constitit toto Romano imperio rediisse pristina odia, artificia, supplicia, eumdem animum abolendi Christiani nominis occultius ane, sed eo nocentius: ita ut Juliano, si summam rei inspexeris, ipse Diocletianus revixisse videatur, quibus Ecclesiam persentiscere oportebat idololatriam non omnino mortuam, sed facile ad ingenium redire, nisi divina potentia teneretur. Hinc enim et illud evenit, ut Juliani persecutio, æque ac cæteræ, ad Antiochi formam suis brevissimis spatiis definita, persecutoris supplicio desineret. Sic omnia fiunt ex rerum ante actarum exemplis; nec mirum si a Juliano ad Diocletianum, ut apostolicum vaticinium, ita etiam nostra interpretatio revertatur. Cui visioni beatus apostolus hanc quoque velut ultimam et expressissimam addidit notam de bestiæ charactere ad servilis et clientelaris obsequii testimonium impresso frontibus et manibus [2], « et ne « quis possit emere aut vendere, nisi qui habet « characterem aut nomen bestiæ, et numerum « nominis ejus [3]. »

Id quod a Diocletiano factum, et a Juliano repetitum, id in nostro Commentario pridem ostendimus ad hunc locum.

Quid hic Verensfelsius? Agnoscit duas leges Diocletiano principe: alteram ne Christiani emerent aut venderent, aut aquam ex fontibus haurire sinerentur, nisi circumstantibus deorum simulacris thus adolerent [4]; alteram, quæ eodem pertineret, ut litigatores prius sacrificarent, atque ita causam dicerent [5]: quo decreto ab omni commercio arcerentur, subtracto etiam innoxiis et vexatis legum auxilio. Hæc Diocletianus, in illa decennali persecutione, nullo antea exemplo, quibus tamen affinia Julianus reduxit in medium [6]. Namque Antiochiæ, injectis victimarum extis, contaminavit fontes atque omnia in foro venalia, tanquam escam potumque relicturus solis deorum cultoribus: atque hæc ingenue et libere deplorantes cruciabat [1]. At de jure dicendo diserte Sozomenus, ejus ævi historicus [2]: sacrificare recusantibus jus civitatis ademptum, eosque foro prohibitos, facto et vi, ut solebat, etsi fortassis non edita lege, quam tamen jam haberet mente conceptam [3]. Utcunque est, satis constat, hæc infanda a nemine excogitari potuisse, nisi qui Diocletianicum animum penitus induisset.

Cum ergo apostolus nos ubique retrahit ad Diocletianum in Juliani odiis ac persecutionibus redivivum, nihil aliud agit quam ut ad ipsos fontes revocet inculcetque lectoribus se in animo habuisse decennalem illam, Diocletiano duce, vexationem, quam, veluti mortuam, Julianus curaret et excitaret.

Ejus rei gratia Diocletiani nomen propheticis chartis indicit cum hac præfatione: « Hic sa- « pientia est: qui habet intellectum computet « numerum bestiæ. » Tum addit: « Numerus « enim hominis est, et numerus ejus sexcenti « sexaginta sex [4]. » Diserte enim « Numerus « hominis est: » numerus, inquam, hominis cujusdam nomine comprehensus, quale nos ostendimus in hac voce: *Diocles Augustus*, quem numerum ictu oculi observaveris. Clare Lactantius: « Diocles ante imperium vocabatur [5], » rursus exutus purpura « Diocles iterum factus est [6]: » ut nec oblivisci nos oporteat privatum viri nomen, qui præter imperatorium morem ad privatam vitam aliquando revocandus esset.

Male Verensfelsius [7] quærendum fuisse nomen quod secundæ bestiæ conveniret. Imo nihil ad secundam bestiam pertinebat nisi ut *primam* illam sanatam ac veluti resurgentem *adorare faceret* [8]: ad cujus proinde nomen tanquam malorum fontem recurrendum fuit, ut diximus, nec abjici oportuit in designando Romano principe Latinas numerales litteras. Quis autem nesciat consueto sermone Jovii Diocletiani Augusti nomen? Sed stylo prophetico aliud congruebat; lectore etiam admonito, ut non obvia quæque, sed arcana quædam licet vera et certa cogitaret. Addendum etiam illud: non huc illatas fortuitas voces, sed cum vocibus res esse conjunctas. Cum enim res gesta, nempe illa lex de interdicto Christianis omnis emptionis et venditionis, uni Diocletiano competat, ante ipsum vero nemini: liquet profecto unum Diocletianum fuisse cujus nomen quæri oporteret. Inventum est autem, rebusque conjunctæ

[1] Cap. 4, § 19. — [2] *Apoc.*, XIII, 16. — [3] *Ibid.*, 17. — [4] *Beda, Hymno S. Just.* — [5] *Lact., De mort. pers.*, 15. — [6] *Basil., Orat. in Jul.*

[1] *Theod.*, III, 15. — [2] *Soz.*, l. V, c. 18. — [3] *Greg. Naz.*, orat. 3. — [4] *Apoc.*, XIII, 18. — [5] *De mort. pers.*, 9. — [6] *Ibid.*, 19. — [7] Cap. 4, § 22. — [8] *Apoc.*, XIII, 12.

voces tantam efficiunt certitudinem, quantam ex his eventis reperiri rarum est, ne quid dicam amplius.

At enim Verensfelsius [1] nos admonitos voluit, vivo Joanne « D litteram nequaquam denotasse quingenta, sed hæc a se invicem separata signa IC in unum postea coluisse ; » quasi deceret nos hæc minuta sectari, non autem attendere ad ipsam figuræ litteralis formam, aut Joannes nescierit quid usus consequens statim allaturus esset. Sane a multis jam sæculis D litteram pro quingentis, ut M litteram pro mille valuisse, docti omnes sciunt ab antiquis manuscriptis docti ; ut illud nunc omittam ante trecentos annos ab interpretibus inventum artificiale nomen DICLVX in quo iste numerus DCLXVI affulgeret, quasi nos ad Dioclem manu duceret [2].

Satis ergo constat decennalem, Diocletiano duce, persecutionem ejusque interitum et resurrectionem clare a Joanne fuisse prænotatam ; et, ne quis dubitaret ipsum Diocletiani nomen tantum non expressis disertisque vocibus ac syllabis fuisse appellatum : quod erat demonstrandum.

Stant illæsa quæ diximus [3] de litteris numeralibus vocum λατεινὸς et τειτάν ab Irenæo allegatis ; quippe quæ intacta relicta sint. Neque enim Verensfelsius demonstravit spectatam ab Irenæo, protestantium more, Latinam Ecclesiam [4] ; quippe cum is disertissimis verbis nominaverit «imperium quod nunc obtineret,» nec ostendit Latini nomine quemquam appellatum, nisi forte Latinum illum de quo Maro verba fecit, neque huic voci docuit cætera convenire, quæ ad hunc Joannis locum apta et opportuna commemoravimus.

ART. XX. — *De quarta visione circa ultionem gentilium, deque Babylonis casu, ac de duplici falce immissa in Babylonis imperium ad messem et ad vindemiam : ad cap.* XIV.

Prætermitti potuit caput istud XIV, cum a viro doctissimo nihil hic specialis difficultatis occurrat ; sed ad rerum seriem et consecutionem pauca ista memorentur.

Apparet super montem Sion martyrum gloria, ℣ 1, 2, in Ecclesiæ vexatæ solatium ; apparet Evangelium æternum ab angelo medio cœlo portatum ℣ 6, 7, id est toto orbe clarum ; hujus irrisi et exosi. *Babylon illa magna*, id est Roma, divinæ justitiæ pœnas dedit, clamante angelo, *cecidit*, *cecidit*[5]. Victa est, capta est, prædæ et ludibrio Alarico, Barbaris data est, pristino imperio et splendore multata : tum in urbe et extra urbem diserte notatum immitti geminam falcem ad messem et ad vindemiam [1]. In ipsa enim civitate Gensericus a sancto Leone papa exoratus pepercit sanguini, opes demessuit ; at in vindemia sanguis effusus designatur : unde illud : « Torcular calcavi solus, et asper« sus est sanguis super vestimenta mea [2] ; » et hic apud Joannem, « calcatus est lacus extra civitatem [3]. » Paulo post Gensericum, ab eodem Leone Papa Attila Hunnus a civium sanguine deterritus, ad vastandas igni ferroque provincias, se convertit, et exivit « sanguis de « lacu usque ad frenos equorum, per stadia « mille sexcena, » ℣ 20 ; hoc est, septuaginta fere leucis ; et velut calcatis uvis longe lateque torcularia redundarunt, quæ olim explicata nunc meliori ordine composita lectori tradimus.

ART. XXI. — *Quinta visio, de septem phialis ac plagis : ad cap.* XV *et* XVI.

Primum adnotamus, ut capitis XIV, ita XV et XVI, interpretationem nostram totam a Verensfelsio esse prætermissam, ac nequidem in epitome Commentarii nostri memoratam : quare supponendum est eam pro immota et irreprehensa haberi oportere ; ad rerum ergo seriem in pauca contrahemus.

2° Observabimus ex Commentario nostro [4], una voce a templo exaudita, simul jussos esse septem angelos, *ut phialas effunderent* : ac septem quidem sigilla, ab Agno ordine resoluta, item septem tubas, ac tria *væ* ordine insonuisse, ac decucurrisse ; septem autem phialas non ita, sed quanquam quodam ordine recensitas, quod non omnia simul narrari potuerint, tamen semel et simul indictum esse angelis, ut eas effunderent.

Quare 3° concludimus plagas illas horrendas ad unum idemque tempus pertinere ; quod quidem tempus Valeriani, alioquin boni principis, sed diri persecutoris, spectaret imperium. His ergo notatis, rem ita conficimus.

« Prima phiala effusa super terram : » immissum in paganos ulcus pessimum, sive pestilentialis tumor : non quod Christiani prorsus immunes, sed quod parcius læsi aliisque de causis quas ex Dionysio Alexandrino retulimus[5].

Secunda et tertia phialis in mare et in flumina effusis, in ipso imperii corpore, et per singulas deinde provincias, bella civilia exarserunt, et ubique sanies et cadaverosus sanguis apparuit, promulgato per angelos divino judicio, ut Romani sanguinarii post tantas sanctorum cædes exsaturarentur civium sanguine quem sitirent [6].

[1] Cap. 4, § 22. — [2] *Comm.*, in hunc locum. — [3] *In Præf.*, n. 7. et *in Comm.*, ad hunc locum. c. 13, 18. — [4] Cap. 1, § 25; *Iren.*, l. v, n. 10. — [5] Ver. 8.

[1] Vers. 16. — [2] *Isa.*, LXIII, 3. — [3] Vers. 20. — [4] *Apoc.*, XVI, 1. — [5] *Comment. in Apoc.*, XVI. — [6] *Ibid.*, 5, 6, 7.

Quarta phiala super solem velut ad accendendum ejus ardorem effusa est, unde æstus, intolerabiles siccitates, sterilitas, fames, quæ per hæc tempora memorantur. (Vers. 8.)

Quintam phialam effudit angelus *super sedem bestiæ* quæ sedes Roma est, æque sedes imperii et ido olatriæ, *et factum est regnum ejus tenebrosum;* capto Valeriano imperatore, ejusque corpore Sapori Persæ substrato ad conscendendum equum: obscurata interim hoc exemplo et proculcata majestate, ac per provincias triginta tyrannis exortis, quos inter viri ignobiles, et duæ etiam feminæ memorantur ad tanti imperii propudium. (Vers. 10, 11.)

Sexta phiala effusa est *super flumen illud magnum Euphratem*, eoque velut exsiccato, aperuit viam *regibus Orientis,* et immensis illis exercitibus de quibus actum est cap. IX, 14; ad quem locum ipsa Euphratis fluminis, et exercituum inde irrumpentium mentio nos reducit: unde tot calamitates in Valerianum totumque imperium Romanum emerserunt.

Etsi autem apostolus hic maxime intendit rebus sub Valeriano gestis, nihil obest quin in alios quoque ejusmodi eventus tantisper deflectat oculos: futurum autem erat ut adversus Julianum, persecutionis instauratorem, rursus orientalium regum Christiani sanguinis ultores effunderentur exercitus, Romanæque copiæ sternerentur, princeps ipse occumberet, ac magna exsisteret imperii labes. Horum gratia Joannes educit reges « totius terræ, » exteros scilicet et Romanos in locum qui vocatur Hebraice Armageddon[1], qui est mons Mageddon; tanquam in eum scilicet quo, velut ex consuetudine Scripturarum, regii exercitus cædi solent; quo Sisara et reges Chanaan internecione deleti sunt[2], quo cecidit Ochosias rex Juda [3] quo Josias a Nechao Ægypti rege interemptus [4], ex quo secutus est ille ingens apud Zachariam *in Mageddon planctus* [5], hoc est, tanta quanta potest esse lamentatio; tantus in imperio Romano duobus quoque regibus Valeriano et Juliano cæsis exorturus est luctus.

Septima denique phiala in « aerem effusa, » unde fulmina et tonitrua, et venti et tempestates cooriri solent: quibus etiam terra ipsa concutitur. Hac autem plaga designatur sub Valeriano rege universalis quædam commotio et inclinatio totius imperii Romani, ostensis tum maxime barbaris gentibus, Suevis, Alanis, Gothis in primis qui agmen ducerent, quorum erat in fatis ut tantum labefactarent imperium. In hac ergo commotione quanta nulla unquam major exstiterat, spiritus ille rerum futurarum testis, tanquam in causa videt et Joanni ostendit, rem Romanam penitus fatiscentem, ac labentis imperii motus; et exauditur « e throno « vox magna clamans: Factum est[1]: » de imperio Romano conclamatum est: En a multo jam tempore quassatum jam ruit; et « facta est « civitas magna in tres partes [2]: » Occidentis imperium, quo Roma imperii sedes collocata est, in tres imperatores partitum, Honorium Ravennæ legitimum, Attalum Romæ, in Galliis Constantinum. Sic licet maxime Valeriani rebus intentus, ad labentis sub Honorio imperii tempora deducitur, tanquam ad alteram ex successu plagam; nihilque aliud superest quam ut ipsum Romanum excidium, jam ex obliquo tantum, directe et plane significet, quod pertinet ad cap. XVII, ut res ipsa ostensura est.

[1] *Apoc.*, XVI, 16. — [2] *Judic.*, IV, 7, 16. — [3] IV. *Reg.*, IX, 21. — *Ibid.*, XXXIII, 29. — [5] XII, 2.

ART. XXII — *Observanda quædam ad cap.* XVI.

Jam quædam sunt quæ, rebus ordine expositis, melius observentur et intelligantur. Ac primum quidem videre est interpretationem nostram litteræ inhærentem, ibique historica omnia, pestes, fames, arescentibus terris, atque æstu consumptis frugibus, bella, victoriæ, Euphrates ipse cum regibus Orientis. Jam figuræ sermonis, sublimes illæ quidem, sed simplices, ac deductæ ex usu prophetarum; probationes autem, ex optimis ejus ævi auctoribus eas attulimus, quas reprehendi non posse quilibet commentarii nostri lector diligens facile deprehendet, quod quoque Verensfelsii silentium satis indicat. Neque vero, ut cæteri, ac præsertim protestantes, indigemus longa serie sæculorum, quo spatio omnigena mala invenire possimus, præsertim adhibitis, quantum animus suadebit, frigidis allegoriis, nulloque rerum ordine. Hic autem, tanquam in una tabula, Valeriani tempora post initam persecutionem exhibentur, in quæ scilicet tot ac tanta mala collecta intueri liceat, ut facile appareat ultricis justitiæ manus. Quod sicubi Joannes ad alia tempora paulo longinquiora tantisper excurrit, id facit ductus affinitate rerum, suscepti argumenti tenore servato, et cum occasione Valerianæ cladis a Sapore rege Persarum, alia quoque ejus generis dedecora indicat, quale fuit Juliani ab altero Sapore cæsi fugatique, pari utrinque Romani nominis infamia, pari quoque vindicta in persecutores Persis ultoribus traditos; eodem consilio, magna illa et procellosa aeris commotio in casum urbis desinit. Neque desunt alia ejusmodi eventa, ex connexione rerum, potius quam temporum, illæsis interim de Valerian,

[1] *Apoc.*, XVI, 17. — [2] *Ibid.*

infamia prædictionibus, in unum conglobatis.

Ad eumdem scopum spectat illud occasione regum Orientis, « de tribus immundis spiritibus ex ore draconis, et ex ore pseudoprophetæ, in modum ranarum, qui congregarent reges totius terræ in prælia[1]. » Omnino enim intelligendum est ex tribus immundis spiritibus, primum exisse de ore draconis, et de ore bestiæ, et de ore pseudo-prophetæ sive secundæ bestiæ ac philosophiæ idolis succurrentis; nam et id primum evenit in Valeriani profectione contra Persas, et sub aliis principibus repetitum.

Ac de Valeriano quidem refert Dionysius Alexandrinus [2] quemdam exstitisse magorum principem qui eum incitare contra piam gentem, quasi vexatis Christianis omnia prospere eventura essent; qui spiritus ex ore draconis ebulisse videatur. Jam Diocletiano principe, Tages exstitit, sive alius quilibet a Lactantio eo nomine memoratus [3], qui Diocletianum itidem in Christianos inflammaret, quæsito quoque in eam rem Apollinis oraculo. Maximinum iisdem magi cujusdam Theotecni divinationibus ad sanctos persequendos animatum refert Eusebius [4]. Nam de Juliano Maximi præstigiis et auguriis accenso jam diximus, ad cap. XIII, 11.

Neque vacat illud Joannis diserte memorantis « ab immundis spiritibus reges totius terræ congregatos in prælium ad diem magnum Dei [5]. » Satis enim constat non defuisse Persis vates suos, nempe magos, qui reges ad paria in Christianos odia instigarent. Refert Sozomenus sub Constantino Magno, rege Persarum Sapore [6]. Idem narrat Socrates sub juniore Theodosio, Persarum regibus Isdigerde et Varrane ejus filio, qui etiam iisdem magis hortatoribus adversus Romanos bellum movit. Idem anterioribus quoque temporibus factitatum nemo dubitabit, ac facile in comperto haberemus, si exstarent Persarum historiæ. Satis ergo constat totius terræ reges, nec modo Romanos, sed etiam Persas, falsis vaticiniis in loca prœliorum adductos, utrinque ostentata victoria Christianorum persecutoribus; quæ rerum eventu, mirum in modum cum hoc Joannis textu concinunt.

Sane hic protestantes mirificos congressus fingunt reformatorum regum septentrionalium, utique magis quam Orientalium, in Antichristum suum Romanum Pontificem: quo loco allegoricum Euphratem, allegoricum nobis Orientem produnt. De Armageddon vero, novis inauditisque commentis imperitum lectorem obstupefaciunt; nec animum advertunt adverba Joannis, quibus facile refellantur. Nam beatus apostolus non profecto commemorat, ut fingunt, piorum regum bella adversus impios, *cum* e contra diserte notet *reges totius terræ* et utriusque partis, *spirituum immundorum* impulsibus accitos ad diem magnum Dei, alios aliorum manibus puniendos.

De bestia autem sæpe admonuimus, quanquam speciali ratione in Diocletiano, ac decennali persecutione a Joanne consideratam, generatim tamen esse idololatriam, Romæ totoque imperio Romano dominantem; eaque de causa, hic etiam nominatam, ℣ 22; imaginem vero bestiæ[1] adoratam, nihil aliud esse quam imaginem Romani imperatoris martyribus propositam, ad sacrificia et libamina, quod et sub Valeriano gestum, auctore Eusebio [2], sæpe retulimus.

Super omnia autem diligentissime recolenda est cap. IX, 14, et cap. XVI, 15, mira consensio de Euphrate trajecto et effusis exercitibus Orientis; quæ cum Joannes, cap. IX, ostendere incœpisset, cap. X, 11, ab angelo est admonitus « oportere eum iterum prophetare gentibus et « populis: » qua voce juberi videatur hæc etiam inculcare, ut hic factum esse vidimus. Speramus autem futurum ut, si lector diligens singula Joannis dicta, ea qua par est attentione perpendat, facile comperiat unum Valeriani regnum tam infelix quam acerbum Ecclesiæ respondere vaticinio, et locum vel maxime dare designandis negotiis quæ rebus Valeriani in primis connexa et velut consectanea videantur. Sequuntur autem capita tria in quibus tam clara est totius revelationis enodatio, ut nullus scrupulus superesse possit.

ART. XXIII. — *De Roma paganica clare expressa, deque Babylonica meretrice destructa ad cap.* XVII. — *Ex his generatioribus, enodationes quatuor.*

Jam ergo enodationes et elucidationes eas totius revelationis hujus quæ cap. XVII continentur, non textuum ordine, sed rerum evidentia referemus.

PRIMA ENODATIO, ex ipso Romæ nomine: « Septem capita septem montes sunt [3]; » qua voce septicollem urbem tam clare designatam vidimus, ac si expresse suo nomine Roma appellata est.

SECUNDA ENODATIO, in his verbis: « quæ est « super aquas multas; aquæ quas vidisti ubi « meretrix sedet, populi sunt, et gentes, et lin- « guæ, » ℣ 1, 15; quod nulli unquam civitati magis quam Romæ ethnicæ convenit, cum nulla

[1] *Apoc.*, XVI, 13, 14. — [2] Apud Euseb., l. VII, c. 10. — [3] *Lact.*, *De mort. pers.*, 10, 11; *Inst.*, III, 27. — [4] Lib. IX, 2, 3. — [5] *Apoc.*, XVI, 14. — [6] *Soz.*, II, 9, 10, etc.

[1] *Soz.*, II, 9, 10, etc. — [2] *Euseb.*, l. VII, 17. — [3] XVII, 9.

sit quæ tot gentes populosque subegerit, suaque ditione tenuerit.

Tertia enodatio, ex coccino et purpura, ℣ 3, 4, eo quod is color Romanis magistratibus ac potestatibus congruat. Occurrit hic locus Gregorii Nazianzeni dicentis [1] : Ab ethnicis « commendari majestatem præpositorum Romanorum, προεδρῶν, ex purpura, et vittis, et coronis florentibus. »

Quarta enodatio, ex nomine meretricis magnæ : cum enim ea vox Scripturarum usu designet idolorum cultum, nulla est « major me- « retrix » Roma regnatrice, quæ non solum suos, sed etiam omnium victarum gentium adoptabat deos tanquam amatores fœdos. Nihil autem erat turpius quam illud Romanæ dominationis arcanum ; ut ad commendandam sui imperii majestatem, adorandos obtruderet impio cultu imperatores suos, quibus et gentes omnes et fœderati reges templa consecrabant, unde illud : « Cum qua fornicati sunt reges « terræ. » ℣. 2 ; et iterum : « Babylon ma- « gna mater fornicationum et abominationum « terræ, » ℣. 5 ; quod antiqua regnatrice Babylone pejor, idola sua omnibus populis et arte, et illecebris, et cruciatibus inculcaret. Ex quo etiam illud : « Vidi mulierem ebriam de san- « guine sanctorum, et de sanguine martyrum « Jesu, » ℣. 6, cujus nulla unquam civitas sitientior fuit. Et in unum conjectos Romæ paganicæ characteres, nullo prætermisso. Nihil autem ecclesiasticum : nec abludit ab eo sensu illud inscriptum « fronti mulieris : Mysterium, » ℣. 5, quod Roma haberet sua occulta mysteria, quibus et se auspicato conditam, et evocandi deos obsessarum urbium arte pollentem, ideoque victricem et diis charam, imo deam aliquam omnium gentium dominam, et æternam urbem venditabat : « Effusa etiam in principum (persecutorum) laudes, quorum pietas et providentia, cum in cæteris rebus humanis, tum præcipue in defendendis (adversus Christianos) deorum religionibus claruisset, consultumque rebus humanis, ut universi homines legitimis sacris vacarent [2]. » Sic ipsa persecutio pietas vocabatur.

Miror autem Verensfelsium hæc scribentem [3], « quod bestia sese colendam, suasque superstitiones usurpandas, vel morte intentata, obtrudere dicitur, quomodo id Romæ paganæ conveniet ? » Quid enim apertius convenit urbi tot supplicia intentati omnibus per universum orbem Christianis ? Quid autem est « eo conver- « tere omne imperii robur, » nisi cruciare omnes qui hæc imperia detrectarent ? At id « ut credat, » vir doctus, « magno Bossueto excidere potuisse ægre à se impetrat. » Quid autem mihi excidit novi ? Ipse Verensfelsius confitetur, « si Roma culta est ab exteris gentibus frequentius ac cæteri Romanorum dii, cultum illum ad adulationem fuisse compositum, » addit « imperatores longe frequentius fuisse cultos, quod eum cultum vehementer principibus placiturum, sibique egregie usui futurum videbant. » Quid autem ego amplius postulabam ? Fingit Verensfelsius a me dictum vi detractas omnibus populis religiones suas, ut sacra Romana susciperent : at cui bono id dicerem ? aut quid ad rem meam ? cum ad meretricis sufficiat infamiam, reges et populos, metu et adulatione corruptos, ad sacra impia fuisse perductos, quod nec Verensfelsius negare potuerit.

[1] Orat. 3. — [2] *Lact.*, v, 2. — [3] Cap. 3, § 17.

Art. XXIV. — *Quinta, sexta et septima enodatio, ex specialibus septem capitum, seu septem regum historiis : ad cap.* xvii, 9, 10.

Jam a nobis persequendæ sunt specialiores enodationes petitæ ex septem regibus, quorum nomine decennalis facta sit persecutio. Qua de re cum luculenter dixerimus, ea nunc seligenda sunt quæ dictis lucem afferant ; sit ergo.

Quinta enodatio, ex versibus 9 et 10 : « Sep- « tem capita septem reges sunt ; quinque abie- « runt, unus est, et alius nondum venit, et, cum « venerit, oportet illum breve tempus manere : » quæ verba claram rerum futurarum continent historiam. Futurum enim erat, ut quinque reges, Diocletianus scilicet, duo Maximiani, Constantius Chlorus, atque Maxentius in locum suum abirent, totaque persecutio in uno Maximino vigeret ; Licinius, postea persecutor futurus, tunc expectandus esset. En vaticinium, en ipsa res gesta quo nihil est congruentius.

Quærit tamen Verensfelsius [1], « Quæ ratio, Joanni constare potuit, ut in hoc exiguum tempus se insereret... Nemo prophetarum tantum temporis intervallum transiliit, ut se præcise uno aliquo anno vixisse simularet, seseque in medio aliquo eventu nulla re id postulante, collocaret, et ita quidem collocaret, ut alteram partem illius eventus contigisse diceret, alteram adhuc esse expectandam. »

Obvia et plana responsio. Visa primum Joanni septiceps bestia, hoc est suis omnibus instructa capitibus. Vidit postea capita septem alia aliis successisse [2] : quo rerum series aspectandam se daret. Rem ergo, uti coram in ipsa visione gereretur, exposuit. Quid hic novi occurrit, aut quid est quod Verensfelsius omnes retro prophetas reclamare cogatur ? Omnino id factum est ex nimia rerum gestarum et propheticarum rationum incuria.

[1] Cap. 4, § 25. — [2] *Apoc.*, xiii 1 ; xvii, 3.

Videt Isaias Sennacheribi exercitum ad urbem Jerosolymam ordine proficiscentem; omnes obit stationes: quid rerum in unaquaque fiat, tanquam ipse simul profectus, explorat. « Veniet in Aiath, transibit in Magron, apud « Machmas commendabit vasa sua... Adhuc dies « est ut in Nobe stetur [1]: » unde prospectus in ipsam Jerusalem. Vides omnia singillatim et successione quadam prophetæ exhiberi. Quid aliud Joanni evenisse putandum est?

At enim simul narrat quæque fuerint, quæque sint, quæque futura sint. Quidne enim res ipsas prout intuebatur enarret? Eodem exemplo audivit primum tria *væ* [2] quæ simul insonarent; postea singillatim: « Væ unum abiit, « et ecce veniunt adhuc duo væ post hæc [3]; « *denique*: Væ secundum abiit, et ecce væ ter- « tium veniet cito [4]. « Videt quæ fuerint ac sint, futurorum admonetur. Eodem prorsus exemplo atque hic dicitur: « quinque cecide- « runt, unus est, alius nondum venit, et cum « venerit, oportet illum breve tempus ma- « nere [5]. « Qui enim aliter fieri potuit, aut quid Verensfelsius postularet, nisi ut, ipsa re ut coram oculis gerebatur exposita, quæ deinde futura sunt propheta perciperet et edissereret, lara voce dicens: « Quinque abierunt, unus « est, et alius nondum advenit? » Quinque scilicet usque ad Maxentium cæsum: *unus est*, Maximinus quippe; *septimus* Licinius, per sese persecutor futurus, *nondum venit*, suo autem tempore adventurus. Ita distincte et prophetatum et gestum est.

Sexta enodatio, ex eodem cap. ℣ 9, 10. Sic enim ostendit Joannes septem capita, non tantum mystice, sed etiam historice et ad litteram dicta, cum alia aliis successerint, et a primo ad septimum historiæ deducta sit series, quo nihil hic magis erat necessarium.

Septima enodatio, ex eodem ℣ 10, *quinque abierunt*. Non frustra hic sistitur, sed magna de causa, eo quod sublato quinto capite Maxentio, ac victore Constantino, pax Ecclesiæ data est, inclamatumque illud: « Factum est regnum hujus mundi Domini nostri et Christi [6]. » His ergo lux addita ex hoc loco cap. XVII.

Quod ergo Verensfelsius queritur, *nulla re* postulante hæc a Joanne distincta, falsus est ex rerum gestarum incuria. Omnino enim non hic frustra sistitur, nec *nulla re*, sed re maxima *postulante*.

Neque item sine causa dictum; « quinque « abierunt; unus est: « Maxentio enim quinto rege exstincto, unus e regibus proprio nomine persecutor, *unus erat Maximinus*. Licinius, proprio quoque nomine persecutor futurus, *nondum venerat*.

[1] *Isa.*, X, 28, 32. — [2] *Apoc.*, VIII, 13. — [3] *Ibid.*, IX, 12. — [4] *Ibid.* XI, 14. — [5] *Ibid.*, XVII, 10. — [6] *Ibid.*, XI, 15.

Art. XXV. — *De plaga lethali bestiæ; Maximino cæso lux affertur capiti* XIII, 3, *ex cap.* XVII, 10, *qua de re Verensfelsii objectio veritatem firmat.*

Hinc octava enodatio: hic Verensfelsius [1] reprehendit Bossuetum qui *caput unum bestiæ* lethaliter sauciatum [2] *explicat* de Maximino cæso; malletque id Licinio reservatum, qui, cum postremus omnium sævisset, exstinctus est. Quo loco vir doctus: « Ego sane miror et vehementer miror Bossuetum non animadvertisse tantummodo unum ex capitibus bestiæ vulneratum, » non autem ipsam bestiam, quæ quinque succisis capitibus longe gravius sauciata videatur. Frustra: absit enim ut negaverim unquam, quinque prioribus recisis capitibus, graviter sauciatam fuisse bestiam! sed ideo *plaga mortis* sauciata dicitur, *occiso uno capite* [3], Maximino scilicet: quod cum *unum istud caput* omnino superesset, eo uno reciso, mortua videretur. At enim Licinius adventurus erat? Sane adventurus; nondum autem apparens. Quonam ergo pacto bestia viveret? Quæ, quinque excisis capitibus, illud quoque sextum, Maximinum nempe, qui tum solus supererat, amisisset?

Hinc nona enodatio, ex ipsa viri docti objectione proficiscens. Quod Joannes clare præviderit, *occiso uno capite* (Maximino), futurum esse omnino ut bestia lethali vulnere saucia ac velut omnino mortua videretur. Consentiunt historiæ. Lactantius nihil refert de persecutione Licinii [4]; et extincto Maximino sexto capite, decennalem persecutionem terminat, ab anno videlicet 303 ad 313, cujus verba retulimus. Nec minus clare Sulpicius Severus de Licinii propria persecutione scripsit [5]: « Res levioris momenti quam ut ad Ecclesiæ vulnera pertineret. » Quare illa Licinii persecutio ad annum fere 319, extra decennalem persecutionem excurrens, non visa est auxisse persecutionum decem numerum; sed omnino habita est ut quædam Diocletianicæ persecutionis appendix: quæ usque adeo apostoli nostri vaticiniis congruit, ut mirer Verensfelsium, qui hæc videre noluerit.

Art. XXVI. — *De Licinii persecutione propria, deque Verensfelsii objectione quæ rem elucidet, decima enodatio: ad hanc partem* v. 10..... alius nondum venit; et oportet illud breve tempus manere.

Ego rem sic exposui, ut Licinius quidem quatuor fere annos sævierit: qui decem illis

[1] Cap. 4, § 9. — [2] *Apoc.*, XIII, 3. — [3] *Ibid.* — [4] *Lact.*, *De mort. pers.*, 48. — [5] *Sulp.*, l. II, c. 10.

acerbissimis anni Diocletianicæ persecutionis comparati, breve tempus efficiunt[1].

Quærit Verensfelsius[2] : « Cur unius ex isto septenario sævitiæ conjuncta cæterorum omnium molimina comparentur? Cur anni quibus cæteri universi sævierunt, iis opponuntur, quibus solus bacchabatur Licinius? quid causæ commemorari poterit, quare et hoc fuerit faciendum? »

Quid causæ commemorari poterit? Imo causa vel maxima, quam et ipse vir doctus agnosceret si res gestas recolere dignaretur. Omnino enim Licinius et ex septem illis fuit quorum nomine decennalis persecutio gereretur, factus Augustus scilicet anno 307, quarto illius persecutionis anno, et ipse post illud decennium propriam persecutionem exercuit anno videlicet, ut diximus, fere 319. Magna ergo causa est cur hæc propria Licinii persecutio toti decennali persecutioni com paretur.

Res ergo Licinii paucis complectamur. Is anno 307, Maxentio exstincto, a Galeriano Maximiano et Diocletiano in eam rem evocato, Augustus factus est, et septem illis Augustis accensitus[3]. Nec latuit Joannem quid illis septem fieret. Prævidit itaque ipsum Licinium per sese ac suo tempore propriam persecutionem moturum fuisse, pari exitu cum cæteris; quippe cum ipsa ejus propria persecutio, magnæ illi comparata, brevior haberetur: atque ita hic prodit.

Decima enodatio, quod Licinii novi per sese persecutoris res distincte a Joanne referantur.

Ex his quoque lux accedit trinis velut insultibus et incursationibus, *Apoc.* c. xii, ℣ 4, 13, 17, ordine recensitis. Primus omnium Diocletianus insurgit, alter Maximinus, tertius Licinius[4], atque ei, cujus pars fuit, decennali persecutioni finitæ, velut mantissæ loco, hoc quoque assumentum attexuit, ne vaticinio ejus de septem capitibus ac regibus a Deo castigatis aliquid deesse videretur.

Art. XVII. — *Undecima enodatio, de capite octavo, quod de septem sit, et cur vocetur bestia : deque Maximiano bis Augusto ad. v,* 11 *c.* xvii.

Quam hic undecimam enodationem numeramus singularis est, ac plane incredibilis, nisi ejus rei clara esset historia. Lactantius rem tradit his verbis: « Maxentius patri suo (Maximiano Herculio) post depositum imperium, purpuram mittit, et bis Augustum nominavit[5]. » Mirum; nec id fugit Joannem diserte scribentem: *Bestia... et ipsa octava est* ℣ 11 : Græce, octavus est rex, *et de septem est* regibus sive capitibus : quod quid est aliud quam ipsum quodammodo duplicatum, ac sibi ipsi superjectum novum Augustum, qui et inter septem censeatur, et octavus quoque numerari possit? Rei tam perspicuæ quid responderi potuit, nisi futile et vanum? Hic ergo Verensfelsius primum: « Nego, » inquit[1], « Herculium bis afflixisse Christianos. » Quis enim id dixit? Non satis est vidisse Joannem, bis factum Augustum, et in interitum vadere? Quod revera contigit: quid autem necesse erat amplius de persecutione quærere? quasi quis dubitaret an Christianorum hostis omnium pessimus immitem ac persecutorium animum exuisset, qui et filio Maxentio et Constantino genero necem sit machinatus. Altera docti viri responsio: Non debuit Herculius Maximianus bestia appellari, qui tantum unus esset ex septem regibus, sive bestiæ capitibus. Nos autem jam respondimus[2], inter septem capita, a Joanne numerari tria præcipue, quorum unum bestiæ quoque nomine vocaretur et quod sub pardi specie bestiæ ipsius corpus efficeret, protenso colore vario per universam cutem. Sic igitur ostendimus designari Maximianum Herculium propter variabiles inquieti animi motus, quos feræ maculosa et picta pellis indicabat: hunc viri characterem Lactantius quoque expressit his verbis: « Ille (Herculius) rerum novarum cupidus [3]. »

At obstat Verensfelsius[4], ne instabilis videatur « qui deorum religionibus semper deditus, pertinax Christianorum hostis perpetuo dominationis ardore flagrabat. » Quasi vero qui est impius, superstitiosus, avidus dominandi, non idem inquietus ac rerum novarum cupidus esse possit.

Art. XXVIII. — *De bestia ascendente e mari, atque pereunte : ad cap.* xiii, 1; xvii, 7 *et seq.; deque enodatione duodecima et decima tertia : ad idem cap.* xvii.

Nunc diligentius comparanda sunt quæ a Joanne visa locis affinibus. Sic autem se habent: *Vidi* ego, more Danielis [5], *de mari ascendentem,* imperium seu potentiam quamdam, *ascendentem de mari,* ex rerum humanarum motibus et mutationibus, velut ex marinis fluctibus emergentem, hoc est Romanam idololatriam toto orbe dominantem, *habentem capita decem,* septem Augustorum nomine sævituram, et super capita ejus *nomina blasphemiæ,* nomina idolorum a quibus cognominari se volebant Diocletianus Jovius, Maximianus Herculius, Maximinus item Jovius, Licinius Jovius, et sic de cæteris [6] ; at cap. xvii : « Bestia quæ portat mu-

[1] In *Comment.*, ad hunc locum. — [2] Cap. 4, § 26. — [3] *Lact.*, *De mort. pers.*, 29. — [4] *Apoc.*, xvii, 10. — [5] *Lact.*, *De mort. pers.*, 26, 28.

[1] Cap. 4, § 27. — [2] *Apoc.*, xiii, 2; xxii, 11. — [3] *De mort. persec.*, 26. — [4] Cap. 4, 8. — [5] *Dan.*, vii, 3. — [6] *Apoc.*, xiii, 1.

« lierem habet capita septem : » septem illos reges sive Augustos. His ergo instructa capitibus septem, exsurgit e mari ; quæ prima est visio : vidit autem postea e septem regibus quinque succisos, unum superstitem, septimum adventurum et brevi tempore permansurum [1], ac facile conjicit totam bestiam subito collapsuram, quæ tot capitibus excisis ægrum corpus traheret, atque ultimum spiritum efflatura videretur. Cujus rei intuitu hæc Joannes scribit : « Bes- « tia quæ erat et non est : » quæ vixdum orta concidit, « et ad interitum vadit » ad quem nata est [2]. Quod etiam in antecessum his verbis prædixerat : « Bestia quam vidisti erat, et non *est*, nihil habet stabile, magnaque sui parte jam occubuit, *et* (suo tempore) *ascensura est de abysso* [3], *de mari*, et rerum humanarum fluctibus [4], *et in interitum ibit* [5]. Quo enim, quæso, itura erat, nisi ad interitum ex tantis exorta fluctuationibus ? Sic vidit apostolus, certo quodam ordine, suisque temporibus, Romanam idololatriam ascensuram, suis instructam capitibus, tum eorum maxima parte tanta celeritate multatam, ut ex illa constitutione rerum nihil profecto aliud quam promptum exitium exspectari posset.

Hinc illæ verborum ambages : *erat, non est, quanquam est*, suo quodam modo, ut apud Græcum legitur : quæ cum occurrunt apud prophetas, attentos reddunt animos : attentionis autem is erit fructus, ut videant vim orbi ostentatam sub septem regibus, futuram rem rapidam ; et tanto impetu transituram, ut, etiam cum esset, ad interitum magis vergere quam ipsa sibi constare videretur.

Hæc igitur DUODECIMA ENODATIO adversus protestantes, frustra ab illis quæri longa sæculorum seriem, ad evolvendam scilicet fictitiam illam a Romana Ecclesia persecutionem ; cum apostolus nihil aliud cogitaverit, quam septem continuos reges, qui vi maxima, sed citotranseunte, priscæ idololatriæ Romanæ regnum assererent.

DECIMA TERTIA ENODATIO, ex decem regibus meretricem destructuris [6], quorum historicos characteres, antea annotatos, hic prætermittimus. Neque quidquam addimus ad Babylonis excidium, c. XVIII ; aut ad cœlestium spirituum laudes, cap. XIX ; neque necesse est enarremus ea quæ recapitulationis gratia de Christo victore, et impiorum regum exercitibus cæsis, in fine hujus capitis recensentur, cum ex antedictis facile intelligantur. Hic ergo finis esto.

ART. XXIX. — *Summa dictorum, ubi de prophetarum perspicuitate.*

Paradoxi cujusdam loco erit prophetias appellasse perspicuas, cum fateantur omnes eas obscurissimis figuris ac verbis involutas. Neque eo minus inesse credimus perspicuitatem quamdam, tum ex majestate rerum quæ statim incurrat oculos, tum ex enodamentis subinde occurrentibus, hoc est, ex certis eventibus, illustrioribus, qui cæcum iter ingressuris, filum præbeant, facemque præferant.

Nescis quinam illi sunt quibus incubat illa tempestas, mons igneus, stella delapsa immittens absynthium [1] ? At laboranti succurrit cap. VII, quo liquet illa supplicia in gratiam Judæorum prædestinatorum esse dilata : unde consequitur totam illam vim perfidæ ac reprobæ genti intentatam.

Obstupefacit animos bestia scepticeps [2]. At postquam clare constiterit, angelo quoque interprete, eam esse Romam mundi reginam, et sanctos persequentem, res plana fiet [3].

Sane in septem regibus non nihil obscuritatis. At ubi illuxerit enodatio perspicua de quinque cæsis regibus, deque uno superstite, ac septimo venturo et brevi mansuro, tota se ultro pandet rerum historia [4].

Nescis quinam illi sint « equestres exercitus, « vicies millies denorum millium [5] ? » Succurrit ibidem *apertus Euphrates* [6], item alibi idem « Euphrates, et via præparata regibus ab ortu « solis [7]. » Statimque apparet eosdem exercitus ab Euphrate et Oriente, et Parthorum ac Persarum imperio in Occidentem effusos ; nec nisi idololatriæ puniendæ causa, cum statim sit additum ab his exercitibus quassos « non resipuisse « ab idolis [8]. »

Ne tamen mentem inducas piorum adversus impios mota certamina, obstat ille textus quo liquet *totius terræ reges*, adeoque utriusque partis, ab immundis spiritibus, ad prælium esse perductos [9].

Vides coortam adversus sanctos persecutionem maximam [10] ? At statim intueris in medio cursu, « Dei et Christi regnum hujus mundi : « regnum, inquam, hujus mundi, » et in terris stabilitum [11], quæ te claris indiciis ad Diocletianicam persecutionem adducant.

Obscura et perplexa sunt de muliere et dracone visa [12] ? At ibidem triplex persecutionis impetus, et draconis incensus furor, eo quod modicum tempus habere se sciat [13], persecutionem eamdem, eamque desinentem et extrema molientem satis indicant.

Quid illi improvisi et reconditi eventus, ut est

[1] *Apoc.*, XVII, 10. — [2] Vers. 11. — [3] Vers. 8. — [4] XIII, 1. — [5] Cap. XVII, 8. — [6] Vers. 12 seq.

[1] *Cap.* VIII. — [2] *Cap.* XIII, 1; XVII; 7. — [3] *Cap.* XVII, 3, 6, 9, 18 — [4] *Ibid.*, 10. — [5] *Ibid.*, IX, 16. — [6] Vers 14. — [7] *Cap.* XVI, 12. — [8] *Cap.* IX, 20. — [9] *Cap.*, XVI. — [10] *Ibid.*, XI, 1 seq. — [11] *Ibid.*, 15. — [12] *Ibid.*, XII, 1 seq. — [13] *Ibid.*, 12, 13, 17.

ille de Maximiano Herculio, ac statim postea pereunte, quantam lucem afferunt? Quid ipsa visorum facta collatio, quæ in eamdem rerum summam confluant? Quid illa plaga lethalis, deinde curata? Quid illud philosophiæ incantatricis auxilium? Quid illud Juliani in Diocletiani ingenium atque molimina, atque ipsius bestiæ cum ipsis rebus nomen conjunctum, an casu inditum vaticinio? Omnino prophetiæ tot eventa respondent, ut eorum numero et consensione animus obruatur.

Jam tria *væ*, digesta per temporum vicissitudines, oberrare non sinunt, nec desunt ubique, ac præsertim in decem regibus, historici characteres, qui revelationem universam, usque ad cap. XIX finem impletam esse demonstrent.

ART. XXX.—*De diabolo ligato et soluto, deque persecutione ultima : Verensfelsii vana objectio : ad caput* XX.

Posteaquam apostolus copiosissime exposuit instantes primarum sub imperio Romano persecutionum eventus, ad ultimam persecutionem in fine sæculi transit, ejusque tres præcipuas circumstantias in unum caput XX contrahit, nempe de Satana alligato et soluto, deque regno Christi ac de mille annis.

Hic Verensfelsius multis quærit [1] : « Cum certum sit prædici Ecclesiam diuturno tempore a Satanæ insidiis securam fore, quid postea Ecclesiæ acciderit, propter quod aut ipsius prosperitas tantopere prædicari aut Satanas tam probe constrictus dici possit ; » cum mores Christianorum corruperit, adeo ut afflictiones plus prodesse Ecclesiæ atque pacem, Theodoretus et alii Patres dixerint ; cum tot hæreses concitarit: arianismum, nestorianismum, eutychianismum, pelagianismum, et cæteras ejusmodi pestes ; cum denique tantum Christiani sanguinis hauserint Hunni, Vandali, Persæ, Græci quoque imperatores, Sarraceni denique ac Turcæ ? « En » inquit [2], « scopulum qui opinionem Bossueti in ipso portu elidit, quem quomodo visitaturus sit non possum sane cogitatione assequi. Quo igitur se jam tuebitur Bossuetus ? » Et cætera ejusmodi, quæ summo cum verborum splendore et copia protulit elegantissimum ingenium ad ipsius libelli calcem.

Ne ille magno fragore ac tumultu tenuem ac fragilem admovet machinam. Non est alligatus Satan, aut in abysso reclusus, ne noceat, ne tentet, ne persequatur Christianos ; sed ne, ut olim sub paganismo, universalis seductio fiat, aut persecutio. Nec tacuit Joannes. Ligatus enim et clausus « ut non seducat amplius, » ut olim indefinite, *gentes* [3]. Non redibit unquam universalis illa seductio. Rursus : « Et cum consummati fuerint mille anni, solvetur Satanas « et abibit ut seducet gentes quæ sunt super « quatuor angulos terræ ; ... et congregabit eos « in prælium [1]. *Clarius* : Et ascenderunt super « latitudinem terræ, et circuierunt castra sanctorum et civitatem dilectam [2]. » Sic obsessa et oppugnata ubique terrarum « castra sanctorum « et dilecta civitas, Ecclesia scilicet catholica : » ubique inimici ; sed recte Augustinus [3] : « Ubicunque inimici, ibi et castra sanctorum et « dilecta civitas. » Hinc argumentum : Satanas alligatus et clausus ea profecto potestate multatus est, quam solutus recepit : recepit autem potestatem obsidendæ et oppugnandæ per singula castra universalis Ecclesiæ : ea ergo ligatus et clausus potestate multatus est. Maximum Dei beneficium ; omnino enim venturi sunt aliquando, ante finem mundi, illi mille anni quos Joannes hic toties inculcavit, quomodocunque intelligantur ℣ 2, 34 et seq. An ergo existimas toto illo spatio Satanam cessaturum, et Dominicam orationem ita vacaturam, ut nemo jam dicat : « Ne nos inducas in tentationem, sed « libera nos a malo [4] ? » Fabulæ, somnia. Ergo Deo visum ut quemadmodum genus humanum ab universali diluvio, ita ab universali persecutione, his mille annis stantibus, usque ad mundi finem, tutam præstaret Ecclesiam. Quam autem Ecclesiam ? invisibilem forsitan et soli Deo notam ? Imo eam quæ, ut castrorum acies ordinata, sub ducibus suis militet, et excubias agat ; quam Satanas ipse oppugnando demonstret, accito innumerabili exercitu, una cum Gog et Magog, qualescumque futuri sint.

At forte opprimet, et exstinguet, aut tollet e medio fidem? Absit ! imo vero « descendit ignis « a Deo de cœlo, et devoravit illos [5]. » Nec alius ignis quam ultimi judicii de quo scripsit Petrus : « Ut olim prior mundus aqua periit, ita cœlos « qui nunc sunt et terram eidem verbo reposi« tos, igni scilicet reservatos in diem judicii et perditionis impiorum hominum [6]. » Sic impii homines ac totus ille seductorius exercitus, qui castra sanctorum et dilectam civitatem persequentur, extremi judicii igne concremandi congruunt reliqua : nam continuo diabolus, *qui seducebat eos*, missus est in stagnum ignis [7], et judicium confestim. Et resurgunt « mortui, pusilli et magni, et judicatum est de singulis se« cundum opera eorum, et infernus et mors « missi sunt in stagnum ignis [8]. » Neque alia est rerum consummatio, cum « novissima omnium

[1] *Cap.*, 4, § 33. — [2] *Cap.*, 4, § 34. — [3] Vers. 2, 3.

[1] Vers. 7. — [2] Vers. 8. — [3] *De civit. Dei* l. XX, c. 11. — [4] *Matth.*, VI, 10. — [5] Vers. 9. — [6] II. *Petr.*, III, 6, 7. — [7] *Cap.* XX, 9. — [8] *Apoc.*, XX. 12.

« inimica destruetur mors [1]. » Hic ergo rerum finis cum soluto diabolo et ultima persecutione conjunctus, expletis mille annis : non mille præcise, dudum enim transiissent ; sed ita millenario pleno et perfecto numero, denotetur complexio annorum quibus ad mundi extrema pertingitur.

De Gog autem et Magog, non est quod amplius solliciti simus, prolatis conjecturis quales esse possunt, rebus nondum impletis, incertæ et fluctuantes, ipsoque eventu, quantum Deus dederit illustrandæ... (ad hunc locum cap. xx). de quibus Verensfelsius nullam mihi movet controversiam.

Art. XXXI. — *De persecutione ultima, sive Antichristi, per seductionem : ad eumdem locum.*

1° Hanc persecutionem a prioribus ante mille annos multa discriminant : imprimis quod sit ultima in ipso mundi fine, sub Antichristi regno ; quo tempore Satanas extrema conabitur ad disperdendam Ecclesiam.

2° Quod hic nulla mentio, neque Romæ septicipitis, aut septem ejus montium, aut imperii ejus per universum orbem, neque Babylonis, aut illius bestiæ, sive primæ, sive secundæ : pridem hæc transierunt, ante mille annos scilicet, apprehensaque est bestia et pseudo-propheta, missique in stagnum ignis [2]. In hac autem persecutione nullas egerunt partes : Gog et Magog inducuntur, nova nomina, soli nota Ezechieli obscurissimo prophetarum. Nec mirum si nova res, post illud interstitium ingens mille annorum, hoc est omnium sæculorum, adduceret omnibus finem.

3° Unum illud vel maxime observandum, persecutionem istam potissimum seductione constare. Congruunt omnia. In primis enim Joannes hic ubique seductionem inculcat ℣ 3, 7, mirumque omnino est, nihil hic de martyribus, aut de sanguine effuso in testimonium Jesu, quod sub persecutione Romana omnibus paginis occurrebat : fallendo et seducendo omnia peragentur. His concinit Paulus, ipseque adeo Christus, qui nihil aliud urget quam ostenta, « prodi- « gia, signa, ita ut seducantur, si fieri potest, « etiam electi [3]. » Nec aliter Paulus : Cujus est « adventus secundum operationem Satanæ in « omni virtute, signis et prodigiis mendacibus, « in omni seductione iniquitatis [4]. » Et postea : « Mittet illis Deus operationem erroris. » Quæ omnia cum hoc Joannis loco convenire clamat ipse contextus. In primis enim ubique seductio et profundissima hypocrisis, « quod est ipsum mysterium iniquitatis » apud Paulum [5]. Tum apud Joannem oportet illum solvi modico tempore [1] ; unde etiam Christus : *Breviabuntur dies* [2]. Paulus etiam statim atque ostendit illum impium, nulla mora subdit, « spiritu oris Domini et il- « lustri ejus adventu destruendum [3]. »

Protestantes autem quidam optant potius quam probant illustrem illum Christi adventum, alium esse futurum præter ipsum judicii diem : frustra : agebatur enim *de die Domini*, hoc est procul dubio de ipso judicii die ; quem jamjam adventurum Thessalonicenses putabant : nec Paulus respondisset ad eorum mentem nisi cum ipso *die Domini* conjunctus esset ille ejusdem Domini illustris ac manifestus adventus.

Nec deerit ignis, dicente eodem Paulo quod *dies Domini in igne revelabitur* [4], quo fit ut dies Domini sit illo igne clarus, nec sit aliud Joanni, *descendit ignis de cœlo*, in extremo judicio [5], quam Paulo *dies Domini*; ejusque est perspicuus adventus ad destruendum illum impium, quo duce et seductore dilectam civitatem et castra sanctorum oppugnabant.

Stet ergo fundamentum hoc, Scripturis consentientibus, persecutionem ultimam, quæ est Antichristi hypocrisi et seductione maxime constitutam, et ipso Domini cum igne descendentis adventu post modicum tempus subito finiendam.

Art. XXXII. — *Somnia protestantium : ad idem cap.* xx.

Quid enim, rogo, de hac ultima persecutione fingent ? An huc quoque intrudent Romanam Ecclesiam ? Jam illud erat pessime factum, quod eam ab imperio Romano ethnico separare nollent : crasso errore quidem, sed tamen erat aliquid quod Romam sonaret et auribus illuderet. Nunc autem nullum eorum vestigium, jam mille annis expletis ; nec ullus Antichristo Romano locus : et tamen agitur de ipso Antichristo et de persecutione ultima ; totus ergo hic locus de Romano Antichristo qui tot opplevit libros, nunc vacat.

Nec repetam illud jam a me demonstratum, nihil bestiæ, aut meretrici, aut vero Babyloni, cum Antichristo et cum persecutione ultima posse esse commune : neque adeo quidquam capiti huic xx, cum antecedentibus, quæ mille annorum interstitio distant.

At forte supererit in Paulo [6] aliquid præsidii, obtinebitque Verensfelsius, ut ille iniquus sit Papa Romanus [7]. Ipse quidem in Gregorio VII, « qui fastum aliaque pontificatus scelera in supremum vestigium perduxit [8], » tam purum

[1] I *Cor.*, xv, 26. — [2] *Cap.* xix, 10. — [3] *Matt.*, xxiv, 24. — [4] II. *Thess.*, ii, 9, 10. — [5] *Ib.*, 7.

[1] *Cap.* xx, 3. — [2] *Mat.*, xxiv, 22. — [3] II *Thess.*, ii, 8. — [4] I. *Cor.*, iii, 13. — [5] *Ap.* xx, 9. — [6] II. *Thess.*, ii. — [7] *Cap.* i, § 25. — [8] *Ibid.*, § 1, 17, 25.

putumque Antichristum intueri se putat, ac si oculis cerneret. Miseret me sectæ quæ tales invehat visus. Ubi enim ergo illud : « Quem Domi« nus Jesus interficiet spiritu oris sui, et destruet « illustratione adventus sui [1] ? » Impii ac scelesti hominis characteres separari non possunt. Quicumque erit ille scelestus qui sese efferat adversus omne quod dicitur Deus [2]. Hunc et signa et prodigia, et Christo adveniente promptus interitus consequantur necesse est. At non id factum est. Gregorius VII, ejusque successores, Verensfelsio manifestarius, nec dubius Antichristus, ingressi sunt viam universæ carnis, nullo memorabili eventu, necdum advenit Christus qui sua eos præsentia contereret.

Dices : Erit aliquis in fine mundi pessimus Pontifex, qui ita conteratur. Rogamus : De illo Pontifice vota profers, an argumenta ? Quis enim tibi divinanti credet ? Certe, utcumque ista contingent, tunc ego aio, verum futurum Antichristum, cui totus character, tota Antichristi forma conveniat.

Ad eum autem characterem formamque pertinet, illud etiam individuum et singulare supplicium quo perimitur adventante Christo : quale supplicium, nonnisi uni homini singulari competit, cum Christi sit unus ac singularis adventus.

Non me fugit protestantes quosdam, ipsumque adeo Verensfelsium [3], non nihil litigare de illa voce Pauli, « quem Dominus Jesus Christus « interficiet (ἀναλώσει) spiritu oris sui, et destruet « illustri adventu suo. » Sed qui ἀλώσιν intelligunt, de voce ἀναλώσει ex eadem radice dubitare non possunt; sit ergo ἁλώσις *excidium*, sit etiam ἀναλώσει, *perdet*, *exscindet*, *destruet* ; nec separentur quæ Paulus conjuncta esse voluit, idemque omnino sit, quem et confectum halitu, et Christo adventante ac præsente abolitum esse constiterit. Cætera Verensfelsius relinquat Molinæis, et aliis quos toties confutatos hic appellare nolo.

ART. XXXIII. — *De voce Antichristi.*

Omnes confitentur a Paulo nomine *adversarii* [4], et iniqui et seductoris, intellectum Antichristum illum in fine mundi adventurum, et clara præsentia Domini destruendum. Cæterum ut Antichristi nomen, ita propriam seductionem ejus a solo Joanne proditam constat, ut quicumque futurus sit Antichristus, sive verus, sive figuratus, ab eo negatum iri Joannis Evangelium de Verbo carne facto certum omnino sit. De voce *Antichristus*, clarum illud : « Filioli, « novissima hora est, et sicut audistis, quod An« tichristus venit, et nunc Antichristi multi facti « sunt, unde scimus quia novissima hora est [1]. » Novissimam horam ex consuetudine Novi Testamenti, appellat illud omne spatium, quod inter utrumque Christi adventum intererit, eo quod incertum sit in illa intercapedine, qua hora Dominus furis instar adveniet. Rursus : « Quis est « mendax, nisi is qui negat quia Jesus est Chris« tus ? Hic est Antichristus, qui negat Patrem « et Filium [2]. » Is ergo Antichristus, qui negat Jesum Christum verum esse Dei Filium : unde postea : « Omnis spiritus qui confitetur Jesum « Christum (*altiore loco natum*), *inde* in carne « venisse, ex Deo est ; et omnis spiritus *qui* « *non id confitetur* Antichristus est, de quo au« distis quoniam venit, et nunc jam in mundo « est [3]. » Quo loco occurrit illa apud Vulgatam vetustissima lectio : *Omnis spiritus qui solvit Jesum*, qui personam ejus dividit ac Filium hominis secernit a Filio Dei, *Antichristus est* [4]. Ergo Antichristi multi. Alii in figura, alii in ve« ritate ; et multi seductores exierunt in mun« dum, qui non confitentur Jesum Christum ve« nisse in carnem [5]. » Sed nullus Antichristus, sive figurate, sive proprie, qui non prius id neget, et abroget incarnationis fidem. Qua in re, non alia præcise « hic est seductor et Antichristus [6]. » Hæc ergo præcipua est hujus seductio ; et hoc est testimonium Joannis, a quo primo vocem Antichristi vimque ejus perdidicimus.

ART. XXXIV. — *Quod ille adversarius apud Paulum* II Thess., II *sit persona singularis, et quod pseudo propheta Joannis sit persona mystica ex ipso contextu :* cap. XIII, 2; XVI, 13 ; XIX, 20 ; XX, 10.

Hic tantum postulamus legi diligenter utriusque Apostoli textum. Apud Paulum [7], ubique ingeminatur articulus ; ille homo peccati, ille adversarius, ille perditus, ille nequam, statim ostendunt in certo quodam viro singularem impietatem, eique congruens singulare supplicium. At e contra pseudo-propheta Joannis statim atque apparet, *bestia* nominatur ; quæ est procul dubio persona mystica, seu quoddam imperii genus philosophicum ac magicum, quo primæ bestiæ idololatriæ regnatricis et persecutricis imperium sustentetur. Quam autem formam primum induerit, eam retineri promptum.

Favet textus his verbis : « Apprehensa est « bestia et cum ea pseudopropheta : vivi missi « sunt hi duo in stagnum ignis ardentis [8]. » *Hi duo* non personæ singulares : non enim id bestiæ, sive imperio Romano persequenti sanctos convenire potest ; nec magis pseudopro-

[1] *II Thes.*, II, 8. — [2] *Ibid.* — [3] *Cap.* 1, § 12. — [4] *II Thes.*, II, 4 et seq.

[1] *I Joan.*, II, 18. — [2] *Ibid.*, 22. — [3] *Ibid.*, VI, 2, 4. — [4] *Ibid.* — [5] *II Joan.*, 7. — [6] *II Joan.*, 7 — [7] *II Thess.*, II, 3, 8. — [8] *Apoc.*, XIX, 20.

phetæ alteri, bestiæ venienti auxilio: sed duas personas mysticas, reges persecutores, philosophos seductores, nihil repugnat simul missos in stagnum ignis ardentis; atque ita de personis mysticis igne demersis expedita res est. At contra in Paulli adversario, subitanea destructio, Christo adveniente, non nisi singularem atque individuam personam denotat, ut dictum est.

Art. XXXV. — *De regno Christi cum beatis animabus per mille annos ; ad cap. xx, 4.*

« Et vidi sedes, et sederunt super eas, et ju-
« dicium datum est illis, et animas decollato-
« rum propter testimonium Jesu et propter
« verbum Dei, et qui non adoraverunt bestiam,
« neque imaginem ejus, nec acceperunt cha-
« racterem ejus in frontibus aut in manibus
« suis ; et vixerunt, et regnaverunt cum Christo
« mille annis [1]. » Si hic ageretur tantum de cœlesti gloria et regno, illud imperium sempiternum diceretur non autem ad mille annos. Cum ergo dicitur beatas animas cum Christo regnaturas, profecto intelligendum est de illo regno, sive de gloria sanctarum animarum in Ecclesia Christi usque ad sæculi finem, ante resurrectionem ultimam.

Tria autem hic notanda sunt. Primo agi de animabus sejunctis a corpore, ne quid suspicemur de millenariorum errore. Secundo agi de passis sub bestia, hoc est in persecutione Romana ; sic quorum Apostolus tormenta viderat, eorum prædicat gloriam. Tertio, eam gloriam illis attributam, ut cum Christo sedeant, ut cum Christo judicent.

Placuit autem Christo ut id explicaret distinctius his verbis : « Qui vicerit, dabo illi potesta-
« tem super gentes ; et reget eas in virga ferrea,
« sicut et ego accepi a Patre meo [2]. » Qua voce victores, sive martyres, Christo assessores facti, in gentes ipsis a Christi subditas summum imperium exerceant. Jam rogamus protestantes, ut enarrare dignentur quid hic Joannes eventurum martyribus prædixerit : nos autem martyrum gloriam et judiciariam potestatem memoravimus in Commentario nostro [3], et hic recensitis aliqua ex parte martyrum miraculis, quibus vel maxime, Romana persecutione finita, universæ Ecclesiæ personabant.

Hujus autem pulcherrimi eventus testes adhibuimus, non vulgares, aut obscuros homines, sed quotquot extiterunt sanctissimos Patres, Basilium, Gregorios, Ambrosium, Chrysostomum, Hieronymum, Augustinum, et reliquos, exceptione nulla, quarto, quinto et secutis sæculis memoratissimos, pietateque et doctrina commendatissimos.

[1] *Apoc.* xx, 4, — [2] *Apoc.*, ii, 26 seq. — [3] *Præf.*, n. 27.

Protestantes autem quid habent memorandum de martyrum cum Christo judiciis, cum et illud nimis misere metuant, ne aliquid rerum sub sole gestarum reveletur sanctis animabus, licet divina de se lata judicia canituris [1], nedum in aliquam eorum partem veniant.

Non ita Joannes : cum videat *animas interfectorum* sub altari in Christo positas de dilata sanguinis sui ultione conquerentes, doceri interim de eadem vindicta in breve tempus differenda, deque exspectandis fratribus [2]. Favet ipse Christus his verbis : « Deus autem non fa-
« ciet vindictam electorum suorum claman-
« tium ad se die ac nocte, et patientiam habe-
« bit in illis ? Amen dico vobis, quia cito faciet
« vindictam illorum [3]. » Quod quidem recidit illud Joannis : » Ut requiescerent modicum
« tempus [4]. » Quis ergo non metuat martyres ad quorum velut arbitria ac preces Christo jubente et inspirante conceptas, ultio suspendatur, aut etiam immutetur ? Præclare Augustinus : « Hæc est illa plena pietatis ac misericordiæ vindicta martyrum adversus regnum peccati, quo regnante tanta perpessi sunt. » Hæc omnino judicia electorum Dei Christo assidentium, et cum ipso judicantium totis mille annis, id est procul dubio ad sæculi finem.

Horum potestatem et regnum sub Christo Gregorius Nazianzenus Juliano imperatori exprobrabat his verbis [5] : « Non tu victimas pro Christo cæsas, nec magnos pugiles extimuisti, Joannem Baptistam, Petrum, Paulum, Jacobum, Stephanum, Andream, Theclam, alios, qui et ante et post illos pro veritate, cum ferro, belluisque ac tyrannis decertarunt, tanquam in alienis corporibus, imo tanquam nullis jam corporibus ; quorum nominibus præclari honores, festaque constituta sunt ; a quibus dæmones propelluntur, morbi curantur : quorum sunt apparitiones ; quorum prædictiones ; quorum corpora idem possunt ac beatæ animæ ; quorum vel sola sanguinis gutta, atque exigua quamvis passionis signa, idem possunt quod corpora. Hæc non colis ; his Herculem anteponis, etc. » Taceo reliqua in eadem oratione tertia. Similia passim occurrunt apud Chrysostomum et reliquos ejusdem ævi scriptores quæ facile ostendant Julianum cum diis suis a martyribus Christi servis, imo potius ab ipso martyrum Deo victum, tam clara victoria, ut non possit negari nisi ab iis qui Christi gloriæ invideant.

Hæc igitur ut præsentia, ut certa, ut omni-

[1] *Apoc.*, xviii, 20, xix, 1, 2. — [2] *Ibid.*, vi, 9, 10, 11. — [3] *Luc.*, xviii, 7, 8. — [4] *Apoc.*, vi, 11. — [5] Orat. 3.

bus nota proponebant Juliano impietate cæcato. Nec negabat Julianus Petri et Pauli sepulcris jam inde ab apostolicis temporibus honores exhibitos [1]; tantaque eorum fuit gloria, ut etiam captæ Urbi, non aliud asylum relictum fuerit quam Petri et Pauli basilicæ, ipso Verensfelsio referente [2]; ut urbs persecutrix nullam aliam salutem invenerit, quam allatam ab iis quorum sanguinem fuderat.

Hæc igitur martyrum cum Christo gloria super terras a Joanne prospicitur, et persecutione finita tot testimoniis commendatur, ut negari non possit Hæc monumenta regni sanctorum ab ipso Grotio bona fide agnoscuntur.

Hoc est verissimum Christi cum sanctis regnum, usque ad finem sæculi duraturum. Neque enim ad alium quam ad Christum sese convertebant, qui hæc miracula conspexerunt; aut Augustinus testis [1], cum apparerent temporibus suis apostolicarum signa virtutum ad Stephani memoriam, aliud a Christianis inclamatum refert quam illud: « Gloria Christo ! Christo laudes! » cum profecto hæc opera, hæc miracula non alteri possint tribui, quam Christo pro quo Stephani sanguis effusus est.

[1] Apud Cyril., l. x. — [2] *Cap.* 3, § 11.

[1] *De civitate Dei.*

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

—

LETTRE

Ecrite aux religieuses de la visitation de Sainte-Marie de Meaux, en leur adressant les Méditations sur l'Evangile [1].

Je vous adresse, mes Filles, ces *Méditations sur l'Evangile*, comme à celles en qui j'espère qu'elles porteront les fruits les plus abondants. C'est pour quelques-unes de vous qu'elles ont été commencées; et vous les avez reçues avec tant de joie, que ce m'a été une marque qu'elles étaient pour vous toutes. Recevez-les donc comme un témoignage de la sainte affection qui m'unit à vous, comme étant d'humbles et véritables filles de saint François de Sales, qui est l'honneur de l'Episcopat et la lumière de notre siècle,

Je suis, dans le saint amour de Notre-Seigneur.

Mes filles,

Votre très-affectionné serviteur,

J. Bénigne, évêque de Meaux.

A Meaux, ce 6 juillet 1695.

—

AVERTISSEMENT

De tous les sermons de Jésus-Christ, les plus remarquables par la circonstance du temps, sont;

Premièrement, celui qu'il a fait sur la montagne au commencement de sa prédication, où sont compris les principaux préceptes de la loi nouvelle, et où l'on voit quel en est l'esprit;

Secondement, ceux qu'il a faits sur la fin de sa vie, depuis son entrée triomphante en Jérusalem, jusqu'à sa mort : dont le plus remarquable est encore celui qu'il fit au temps de la cène; et depuis, jusqu'à la nuit de son agonie dans le jardin des Oliviers.

Nous allons distribuer par journées la lecture du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, et de ceux dont nous venons de parler : en sorte qu'à chaque journée on puisse employer à de pieuses méditations un quart d'heure le matin, et autant le soir.

A chaque vérité qui sera proposée, il faut s'arrêter un peu, en faisant un acte de foi : Je crois; cela est vrai : Celui qui le dit est la Vérité même.

Ainsi il faut regarder cette vérité particulière qu'il a révélée, comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même : c'est-à-dire, qui est Dieu; mais Dieu s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous. Car voilà ce que c'est que Jésus-Christ.

Il faut donc considérer cette vérité particulière qu'il a révélée, de sa propre bouche; s'y attacher par le cœur, l'aimer; parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ, qui nous l'a enseignée, et qui nous a dit qu'il était « la voie, « la vérité et la vie [1]. »

[1] L'original de cette lettre est conservé par ces saintes filles, avec l'ouvrage même comme un dépôt précieux et comme une preuve honorable de l'affection singulière qu'avait pour elles leur saint évêque, qu'elles regardaient comme leur vrai père, et qu'elles pleurent encore tous les jours. (*Note de l'édition orig.*)

[1] *Joan.*, xiv, 6.

SERMON

DE NOTRE SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE[1].

(*Matth.*, c. v, vi, vii.)

—

PREMIER JOUR.

Abrégé du sermon. — La félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes.[2]

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien ; et la source de tout le mal est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur : voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes : car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume. A la seconde, comme la terre promise. A la troisième, comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs. A la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux, et donnera tous les biens. A la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu. A la septième, comme la perfection de notre adoption. A la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout ; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un ; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice[3]. » Car, s'ils la désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir ! Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes. comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter votre prochain de parole, c'est un effet de la douceur, et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir : « Bienheureux ceux qui ont le « cœur pur,[1] » et vous l'aurez parfaitement pur, lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels.

Ceux-là sont heureux, qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire, que dans les plaisirs qui les enivrent.

« Ne jurez point, dites : Cela est, cela n'est « pas[2]. » C'est encore un effet de la douceur : qui est doux, est humble ; il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif : il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis, parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux et pacifique ; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on la veut faire abandonner en soi-même, plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne, quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne on a le cœur pur, et on se purifie des désirs des sens.

On a le cœur pur quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien : qu'on se contente d'être vu de lui, et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas, quand on est doux et pacifique : parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté de cœur fait qu'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe, quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu

[1] *Matth.*, v, vi, vii. — [2] *Matth.*, v, 1-12. — [3] *Ibid.*, v, 6.

[1] *Matth.*, v, 8. — [2] *Ibid.*, 34, 37.

les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : « Seigneur, Sei« gneur[1], et on se nourrit au-dedans de sa « vérité.»

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon, mais un abrégé agréable; parce que la récompense est jointe au précepte; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice; la félicité, à la pratique.

IIe JOUR.

Première béatitude : Etre pauvre d'esprit[2].

Pour venir au détail, Jésus-Christ commence en cette sorte : « Bienheureux sont les pauvres « d'esprit, « c'est-à-dire non-seulement ces pauvres volontaires qui ont tout quitté pour le suivre; et à qui il a promis le centuple dans cette vie, et dans la vie future, la vie éternelle; mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience; qui n'ont pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil, l'injustice, l'avidité insatiable de tout tirer à soi. La félicité éternelle leur appartient sous le titre majestueux de royaume; parce que le mal de la pauvreté sur la terre, c'est de rendre méprisable, faible, impuissant; la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume.

A ce mot, bienheureux, le cœur se dilate et se remplit de joie. Il se resserre à celui de la pauvreté; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume, et de royaume des cieux. Car que ne voudrait-on pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel; un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni ?

O Seigneur ! je vous donne tout, j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume; puis-je être assez dépouillé de tout pour une telle espérance? Je me dépouille de cœur et en esprit, et quand il vous plaira de me dépouiller en effet, je m'y soumets.

C'est à quoi sont obligés tous les Chrétiens. Mais l'humble religieuse se réjouit d'être actuellement dessaisie, dépouillée, morte aux biens du monde, incapable de les posséder. Heureux dépouillement, qui donne Dieu!

[1] *Matth.*, VII, 21. — [2] *Ibid.*, V, 3.

IIIe JOUR.

Seconde béatitude : Etre doux[1].

« Bienheureux ceux qui sont doux. Apprenez « de moi que je suis doux[2],» sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter au malheureux, sans même choquer le superbe, mais tâchant de le gagner par douceur; doux même à ceux qui sont aigres: n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la violence; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée : ostentation et affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Mais considérons la douceur de Jésus-Christ dont le Saint-Esprit parle ainsi dans Isaïe : Mon fils, « mon serviteur que j'ai élu, mon « bien-aimé où j'ai mis ma complaisance : je « mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la « justice aux nations. Il ne sera point conten« tieux : il ne criera point, et on n'entendra « point sa voix dans les places publiques; il ne « brisera pas le roseau cassé, et n'éteindra pas « la mèche qui fume encore[3].» C'est ce qu'Isaïe a vu en esprit; c'est ce que saint Mathieu a trouvé si beau, si remarquable, si digne de Jésus-Christ, qu'il prend soin de le relever[4].

Il est doux envers les plus faibles : quoiqu'un roseau déjà faible soit rendu encore plus faible en le brisant, loin de prendre aucun avantage sur cette faiblesse, il se détournera pour ne point appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que, par mégarde, et comme en passant, vous ne marchiez sur lui, et n'acheviez de le rompre. Mais quel est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en colère, et le prochain qui s'emporte? Il est brisé par sa propre colère, et ce faible roseau s'est cassé en frappant; n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire la « mèche fu« mante. » Elle brûle : c'est la colère dans le cœur ; elle fume : c'est quelque injure que le prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous bien de l'éteindre avec violence; écoutez ce que dit saint Paul[5] : « Ne vous vengez point,

[1] *Matth.*, V, 4. — [2] *Ibid.*, XI, 29. — [3] *Isai.*, XLII, 1 seq. — [4] *Matth.* XII, 18, 19, 20. — [5] *Rom.*, XII, 19.

« ne vous défendez point, mes bien-aimés ; « mais donnez lieu à la colère. » Laissez-la fumer un peu, et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint : ne l'éteignez pas avec force ; mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre.

C'est ce que fait le Sauveur, lorsqu'il souffre tant d'injures sans s'aigrir. « Vous êtes possédé « du malin esprit, » lui dit-on ; « qui est-ce « qui songe à vous faire mourir[1] ? » Et il répond sans s'émouvoir : « Je ne suis point pos- « sédé du malin esprit, mais je rends honneur « à mon Père, et vous me déshonorez[2] . » Et encore en un autre endroit, lorsqu'on lui fait le même reproche : « Vous vous fâchez contre « moi, parce que j'ai fait un miracle le jour du « sabbat pour guérir un homme[3]. » Vous le voyez ; il n'éteint pas la mèche fumante ; mais il la laisse s'évaporer, pour voir si ces malheureux, lassés d'accabler d'injures un homme si humble et si doux, ne reviendront point en leur bon sens.

Telle a été en général la conduite du Fils de Dieu, en particulier dans sa passion. « Quand « on le maudit, il ne maudit pas ; quand on le « frappe, il ne se plaint pas[4]. »

« Si j'ai mal parlé, « dit-il à celui qui lui donnait un soufflet[5], « faites-le moi connaître ; « si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ? » Il lui appartient de dire : « Apprenez de moi « que je suis doux[6]. » Il est comparé à un agneau, le plus doux des animaux, qui se laisse non-seulement *tondre*, mais encore « mener à « la boucherie sans se plaindre[7]. »

On est bienheureux dans sa douceur, « et « on possède la terre. » La terre sainte promise à Abraham est appelée « une terre coulante de « lait et de miel[8]. » Toute douceur y abonde ; c'est la figure du ciel et de l'Eglise. Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien, et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres ; la vraie marque de l'innocence, ou conservée, ou recouvrée, c'est la douceur.

L'homme est si porté à l'aigreur, qu'il s'aigrit très-souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent ! Presque tout le monde est malade de cette maladie-là : c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien, et encore plus contre ceux qui le font avec autorité que contre les autres. Ce fond d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause. « Bienheureux donc ceux qui sont doux : ils « posséderont la terre, » où abonde toute douceur, parce que la joie y est parfaite.

[1] *Joan.*, VII, 20. — [2] *Ibid.*, VIII, 49. — [3] *Ibid.*, VII, 23. — [4] I *Petr.*, II, 23. — [5] *Joan.*, XVIII, 23. — [6] *Matth.*, XI, 29. — [7] *Isa.*, LIII, 7. — [8] *Exod.*, III, 8, et alibi.

IVe JOUR.

Troisième béatitude : Etre dans les pleurs[1].

« Bienheureux ceux qui pleurent; » soit qu'ils pleurent leurs misères, soit qu'ils pleurent leurs péchés, ils sont heureux, et ils recevront la consolation véritable, qui est celle de l'autre vie, « où toute affliction cesse, où toutes les « larmes sont essuyées[2]. »

Abraham disait au mauvais riche[3] : « Tu as « reçu tes biens en ce monde, et Lazare a reçu « ses maux : c'est pourquoi il est consolé, et tu « es dans les tourments. » Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état pénible le forçait souvent à pleurer des maux extrêmes, et il n'avait point de consolation du côté des hommes : le riche impitoyable ne daignait pas le regarder. Mais parce qu'il a souffert avec patience, il est consolé : Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a point de douleur et de peine.

« Le monde se réjouira, et vous serez affligés; « mais votre tristesse sera changée en joie[4]. » C'est la promesse du Sauveur à ses disciples. La tristesse et la joie viennent tour à tour : qui s'est réjoui sera affligé ; qui s'est affligé sera réjoui : « Bienheureux donc ceux qui pleurent, « car ils seront consolés. »

Mais parmi tous ceux qui pleurent il n'y en a point qui soient plus tôt consolés que ceux qui pleurent leurs péchés. Partout ailleurs la douleur, loin d'être un remède au mal, est un autre mal qui l'augmente ; le péché est le seul mal qu'on guérit en le pleurant. Pleurons sans fin, pécheurs, tous tant que nous sommes : que nos yeux soient changés en sources intarissables, dont le cours perpétuel creuse nos joues comme parle le Psalmiste. La rémission des péchés est le fruit de ces pieuses larmes. Ah! mille et mille fois heureux ceux qui pleurent leurs péchés, car ils seront consolés.

Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Heureux, mille fois heureux ! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Ecriture et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes ? qui me la dira ? Ceux qui les ont expérimentées souvent ne la peuvent dire, ni

[1] *Matth.*, V, 5. — [2] *Apoc.*, XXI, 4. — [3] *Luc.*, XVI, 25. — [4] *Joan.* XVI, 20.

expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père, c'est tantôt la condescendance d'un roi, c'est tantôt l'absence d'un époux : tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne, et tantôt sa tendre voix lor qu'il se rapproche, et qu'il appelle sa fidèle épouse : mais le plus souvent c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire.

Ve JOUR.

Quatrième béatitude : Avoir faim et soif de la justice [1].

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de « la justice, car ils seront rassasiés. » Faim et soif, c'est une ardeur vive, un désir avide et pressant, qui vient d'un besoin extrême.

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice [2].» La justice règne dans les cieux : elle doit aussi régner dans l'Eglise, qui est souvent appelée le royaume des cieux. Elle règne lorsqu'on rend à Dieu ce qu'on lui doit : car alors on rend pour l'amour de Dieu tout ce qu'on doit à la créature qu'on regarde en lui. On se rend ce qu'on se doit à soi-même : car on s'est donné tout le bien dont on est capable, quand on s'est rempli de Dieu. Alors on a accompli toute justice, comme Jésus-Christ disait à saint Jean. L'âme alors n'a plus de faim, n'a plus de soif : elle a sa véritable nourriture. « Ma nourriture est de « faire la volonté de mon Père, » disait le Sauveur [3], « et d'accomplir son œuvre. » C'est aussi là ce que le Sauveur appelle toute justice, d'accomplir en tout la volonté du Père céleste, et d'en faire la règle de la nôtre. Mais, quand nous faisons la volonté de Dieu, il fait la nôtre. Le Psalmiste a chanté : « Il fera « la volonté de ceux qui le craignent [4], » et ainsi il rassasiera tous leurs désirs. Bienheureux ceux qui désirent la justice avec le même empressement qu'on désire manger et boire, lorsqu'on est travaillé de la faim et de la soif; car alors on sera rassasié. De quoi sera-t-on rassasié, si ce n'est de la justice ? On le sera dès cette vie : car le juste se rendra plus juste, et le saint se rendra plus saint pour contenter son avidité. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel, où la justice éternelle nous sera donnée avec la plénitude de l'amour de Dieu : « Je serai rassa- « sie, » disait le Psalmiste [5], « lorsque votre « gloire m'apparaîtra. »

Doit-on toujours avoir soif de la justice? Puisque le Sauveur a dit à la Samaritaine [6] : « Ce- «lui qui boit de cette eau,» c'est-à-dire des plaisirs du monde, « a encore soif; mais celui qui « boira de l'eau dont je lui donnerai, n'aura « jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai de- « viendra en lui une fontaine jaillissante pour « la vie éternelle: » il n'aura donc point de soif? Il n'en aura point en effet, parce qu'il ne désirera plus d'autre plaisir, d'autre joie, d'autre bien, que celui qu'il goûte en Jésus-Christ. Il aura pourtant toujours soif; car il ne cessera point de désirer ce bien suprême, et voudra le posséder de plus en plus. Le voilà donc qui a toujours soif : mais toujours aussi il se désaltère, parce qu'il a en lui la fontaine éternellement jaillissante. Il n'aura point cette soif fatigante et insatiable de ceux qui cherchent les plaisirs des sens. Il aura toujours soif de la justice; mais la bouche toujours attachée à la source qu'il a en lui-même, sa soif ne le fatiguera, ni ne l'affaiblira jamais : « Celui qui « croit en moi, » dit le Fils de Dieu [1], « des « fleuves d'eau vive couleront éternellement de « ses entrailles : qu'il vienne donc et qu'il boive.» Venez, âmes saintes, venez à Jésus; désirez, buvez, engloutissez; ne craignez point que cette eau céleste vous manque : la fontaine est au-dessus de votre soif; son abondance est plus grande que votre besoin : *Fons vincit sitientem*, disait saint Augustin.

VIe JOUR.

Cinquième béatitude : Etre miséricordieux [2].

« Bienheureux les miséricordieux, car ils « obtiendront miséricorde. » Le plus bel effet de la charité, c'est d'être touché des maux d'autrui : « Il est plus heureux de donner que de « recevoir, » disait Jésus-Christ [3]. Cette parole n'avait pas été rapportée par les évangélistes; mais Dieu a voulu donner à saint Paul la gloire de la recueillir : « Souvenez-vous, » dit cet apôtre [4], « de cette parole du Seigneur Jésus : « Il est plus heureux de donner que de rece- « voir. » Bienheureux donc ceux qui donnent, et qui aiment mieux donner que de recevoir. Bienheureux, encore un coup, celui qui appelle à son festin, non point les riches, qui peuvent lui rendre le festin qu'il leur aura fait; mais les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles. «Alors, » dit le Sauveur [5], « vous se- « rez heureux, car ils n'ont rien à vous rendre : « et il vous sera rendu à la résurrection des « justes. » Bienheureux donc les miséricordieux qui donnent sans espérance de rien recevoir de ceux sur qui ils exercent la miséricorde : car ils obtiendront de Dieu une miséricorde infinie.

Ainsi ceux qui sont inflexibles, insensibles,

[1] *Math.*, v, 6. — [2] *Ibid.*, vi, 33. — [3] *Joan.*, iv, 34. — [4] *Psal.* cliv, 19. — [5] *Psal.*, xvi, 15. — [6] *Joan.*, iv, 13, 14.

[1] *Joan.*, vii, 37, 38. — [2] *Matth.*, v, 7. — [3] *Act.*, xx, 35. — [4] *Ibid.* — [5] *Luc.*, xiv, 12 et seq.

sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie ni rosée. Au contraire, ceux qui sont tendres à la misère d'autrui auront part aux grâces de Dieu, et à sa miséricorde; il leur « sera par- « donné comme ils auront pardonné aux au- « tres ; il leur sera donné comme ils auront « donné aux autres ; ils recevront selon la me- « sure dont ils se seront servis envers leurs frè- « res [1] ; » c'est Jésus-Christ qui le dit, et autant qu'ils auront eu de compassion, autant Dieu en aura-t-il pour eux-mêmes.

Il faut exercer la miséricorde envers tous ceux qu'on voit souffrir ; envers les malades, envers les affligés : adoucir leurs maux par des paroles de consolation, et par de sages conseils, si on ne peut autrement ; leur aider à les porter, les partager avec eux autant qu'on peut. C'est le plus beau de tous les sacrifices. « J'aime « mieux la miséricorde que le sacrifice, » comme il l'a dit lui-même [2].

VIIe JOUR.

Sixième béatitude : Avoir le cœur pur [3].

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Qui pourrait dire la beauté d'un cœur pur? Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, un diamant sans aucune tache, une fontaine parfaitement claire, n'égalent pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. Il faut en ôter toute ordure, et celles principalement qui viennent des plaisirs des sens : car une goutte de ces plaisirs trouble cette belle fontaine. Qu'elle est belle, qu'elle est ravissante, cette fontaine incorruptible d'un cœur pur ! Dieu se plaît à s'y voir lui-même comme dans un beau miroir: il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent ; il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre, qu'il a lui-même opérée en nous ; et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes, et y luire d'une éternelle lumière : « Bienheureux » donc «ceux « qui ont le cœur pur ; car ils verront Dieu. »

Aimons la chasteté plus que toutes les autres vertus ; c'est elle qui rend le cœur pur.

A chaque objet qui nous touche, craignons toujours en l'aimant de ternir la pureté de notre cœur, ou de l'enfoncer davantage dans l'ordure, d'où il fallait le retirer.

« Bienheureux le cœur pur ; il verra Dieu. » Il ne faut que ces deux mots pour nourrir l'âme tout un jour. Il verra Dieu, il verra toute beauté, toute bonté, toute perfection, le bien, source de tout bien, tout le bien uni comme il disait à Moïse : « Je te montrerai tout le bien [1],» lorsqu'il se montra lui-même. Voir un objet si parfait, et l'aimer, c'est la même chose. Il verra donc, et il aimera ; mais s'il aime, il sera aimé; il chantera les louanges de Dieu, qu'il verra et qu'il aimera sans fin. Il sera rassasié de l'abondance de sa maison, et enivré du torrent de ses délices. Heureuse créature ! mais pour cela il faut avoir le cœur pur. Bienheureux donc celui qui a le cœur pur. Que celui qui est pur ne cesse de se purifier davantage. Que celui qui n'est pas pur se tire de l'ordure où il croupit : qu'il lave la saleté qui le déshonore et le défigure.

VIIIe JOUR.

Septième béatitude : Etre pacifique [2].

« Bienheureux les pacifiques ; car ils seront « appelés enfants de Dieu. » Dieu est appelé le « Dieu de paix [3] : il fait habiter dans sa maison « ceux qui sont de même esprit et de même « cœur : » *Inhabitare facit unius moris (unanimes) in domo*, dit le Psalmiste [4]. Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes : il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers, et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix, et « il faut, » dit Jésus-Christ [5], qu'à son exemple, « vous aimiez vos « ennemis, et que vous fassiez du bien à ceux « qui vous haïssent. » Il faut « que vous le priiez « pour ceux qui vous persécutent, afin que vous « soyez les enfants de votre Père céleste, qui « fait lever son soleil sur les bons et sur les « mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les « injustes, » comme nous verrons dans la suite: « Bienheureux » donc « les pacifiques, » ceux qui aiment la paix, et qui la procurent. « Ils se- « ront appelés enfants de Dieu, » parce qu'ils porteront le caractère d'un si bon Père.

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu ; la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante, ni moins féconde. Ainsi, comme disait saint Paul [6] : « Dieu ne se laisse point sans té- « moignage. » Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives, pour les ennemis de Dieu, que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne, et ne témoignez pas à

[1] *Luc.*, VI, 37, 38. — [2] *Matth.*, IX, 13. — [3] *Ibid.*, V, 8.

[1] *Exod.*, XXXIII, 19. — [2] *Matth.*, V, 9. — [3] I. *Cor.*, XIV, 33. — [4] *Psal.*, LXVII, 7. — [5] *Matt.*, V, 44, 45. — [6] *Act.*, XIV, 16.

votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

Jésus-Christ, le Fils unique du Père céleste, est le grand pacificateur « Qui a annoncé la « paix à ceux qui étaient de loin, et à ceux qui « étaient de près, faisant mourir en lui-même « toutes les inimitiés [1] ; et pacifiant, par le sang « qu'il a répandu sur la croix, tout ce qui est « dans le ciel et dans la terre [2], » comme dit saint Paul.

A l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur Père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix.

Cette grâce d'être enfants de Dieu se consomme dans la vie future. selon, ce que dit le Sauveur : « Ils seront vrais enfants de Dieu, « parce qu'ils seront des enfants » nouvellement engendrés « par la résurrection [3]. »

Soyons donc vraiment pacifiques : ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous ou contre les autres, cherchant toujours à adoucir les mauvais rapports, à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences ; enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu, et se montrer ses enfants, en imitant sa bonté.

Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les uns avec les autres ; qui, par de mauvais rapports, souvent faux dans le tout, souvent augmentés dans leurs circonstances, en disant ce qu'il fallait taire, en réveillant le souvenir de ce qu'il fallait laisser oublier, ou par des paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus et infirmes par leur colère !

IXe JOUR.

Huitième et dernière béatitude : Souffrir pour la justice [4].

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution « pour la justice, parce que le royaume des « cieux leur appartient. » Tous ceux qui souffrent pour avoir bien fait, pour avoir donné bon exemple, pour avoir obéi simplement, et avoir confondu par leur exemple ceux qui ne vivent pas assez régulièrement, en sorte qu'on se prend à eux des reproches qu'on fait aux autres, souffrent persécution pour la justice. Ceux qui portent leur croix tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes leurs mauvais désirs, souffrent persécution pour la justice.

[1] *Ephes.*, II, 14-17. — [2] *Col.*, I, 20. — [3] *Luc.*, XX, 36. — [4] *Matth.* V, 10.

C'est ici la dernière et la plus parfaite de toutes les béatitudes ; parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu.

C'est pourquoi il s'arrête à celle-ci. Non content d'en avoir parlé comme des autres, il reprend encore le discours, en disant : « Vous « serez heureux, quand vous serez maudits et « persécutés, et qu'on dira de vous pour l'a- « mour de moi, toute sorte de mal. Réjouissez- « vous, et soyez remplis de joie, » ravis, transportés ; « parce qu'ils ont persécuté de la même « sorte les prophètes qui ont été avant vous [1] ; » et non-seulement les prophètes, mais encore le Messie lui-même.

On revient donc ici au commencement, et au royaume des cieux, qui avait paru dès la première béatitude. La pauvreté et la persécution pour la justice attirent également le royaume des cieux.

Xe JOUR.

Vrai caractère du Chrétien dans les huit béatitudes, avec les caractères opposés [2].

Que la semaine s'est heureusement écoulée, en parcourant sept béatitudes, et revenant au commencement dans la huitième ! la belle octave ! où l'on tâche d'imprimer en soi-même huit caractères du Chrétien, qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne : la pauvreté, la douceur, les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice, la pureté de cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice.

Trois de ces caractères paraissent assez semblables, la douceur, la miséricorde, l'amour de la paix ; néanmoins ils ont chacun leur propriété. C'est autre chose d'être pacifique, et de savoir finir toutes les querelles qu'on nous fait et qu'on fait aux autres ; autre chose, d'être doux sans jamais offenser ni aigrir personne ; autre chose, d'être bienfaisant et miséricordieux.

Les caractères opposés aux huit qu'on vient de voir sont : l'esprit de propriété ou de richesse, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions, et la crainte qui fait abandonner la règle de la vérité et de la justice.

Nous trouverons dans saint Luc [3] l'abrégé des béatitudes réduites à quatre : d'être pauvre, d'être affamé, de pleurer, d'être haï et persécuté pour l'amour du Fils de Dieu. Avec ces quatre béatitudes, Jésus-Christ joint quatre

[1] *Matth.*, V, 11, 12. — [2] *Ibid.*, 3, 12; *Luc.*, VI, 20, 27. — [3] *Luc.* VI, 20-23.

malédictions contre les hommes du monde [1]. « Malheur à vous, riches, car vous avez votre « consolation. Malheur à vous qui êtes con- « tents et rassasiés des biens de la terre, parce « que viendra le temps que vous aurez faim et « que vous manquerez de tout ! Malheur à vous « qui riez, et qui vous laissez emporter aux « joies du siècle ; car vos joies seront changées « en pleurs ! Malheur à vous, lorsque les « hommes vous applaudissent ! c'est ainsi qu'on « faisait aux faux prophètes. » Craignons donc d'avoir notre consolation sur la terre, craignons de la chercher, craignons de la recevoir, craignons les louanges et les applaudissements du monde. Aimons cet enchaînement de béatitudes qui de l'amour de la pauvreté nous pousse jusqu'à celui des souffrances ; et par celui des souffrances nous ramène jusqu'à celui de la pauvreté, et nous fait trouver le même royaume des cieux dans l'un et dans l'autre.

Pour conclusion, la doctrine des béatitudes est renfermée dans ces trois mots, que je vous laisse à peser.

Toute la doctrine des mœurs tend uniquement à nous rendre heureux. Le Maître céleste commence par là. Apprenons donc de lui le chemin du vrai et éternel bonheur.

XIe JOUR.

Quatre caractères du Chrétien [2].

Après cet abrégé du christianisme, que Jésus-Christ prépare à ses disciples, il nous marque trois caractères éminents de ses disciples [3] : « D'être le sel de la terre, d'être la lumière du « monde, d'être d'une extrême exactitude dans « l'observance des commandements : » le goût vif de la piété, l'exemple, la régularité et l'exactitude. Il en ajoute après un quatrième qui est l'éminence et la perfection : « Si votre justice « n'abonde, » et voilà l'idée entière de la justice chrétienne.

Le sel assaisonne les viandes ; il en relève le goût, il en empêche la fadeur, il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai Chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété, c'est ce qui a fait dire à saint Paul [4] : « Que votre discours soit plein de grâce, et as- « saisonné de sel. » Et c'est de quoi sont bien éloignés ceux qui n'ont que de la langueur et de la mollesse dans toute leur conduite. Il faut dans les paroles du Chrétien une sainte vivacité : il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel. Mais ne mettez point trop de sel ensemble : au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

Etre la lumière du monde, est un degré encore au-dessus du précédent ; car il emporte l'exemple qui édifie et qui éclaire la maison de Dieu. C'est ce que nous nous devons les uns aux autres. Et au contraire, si nous sommes à scandale les uns aux autres, cette malédiction du Sauveur tombera sur nous : « Mal- « heur au monde ! à cause des scandales » qui arriveront. « Il est impossible qu'il n'ar- « rive des scandales : mais malheur à celui par « qui ils arrivent ! il vaudrait mieux pour lui « qu'on le jetât dans la mer avec une meule « de moulin autour du cou [1]. » Pesez, pesez ces paroles, Chrétiens, qui ne craignez pas de scandaliser les infirmes et les petits de l'Eglise.

« Vous êtes la lumière du monde : » cela s'entend, non-seulement des pasteurs, mais encore de tous les Chrétiens. Saint Paul le dit ainsi [2] : « Vous devez luire au milieu d'une na- « tion mauvaise et corrompue, comme étant « les luminaires dont le monde doit être éclairé. « Si quelqu'un parle » comme dit saint Pierre [3], « que ce soit comme les discours de Dieu : » comme si Dieu parlait par sa bouche. Saint Mathias disait, ainsi que le rapporte saint Clément d'Alexandrie, que lorsque quelqu'un faisait mal dans le voisinage d'un Chrétien, il fallait s'en prendre à ce voisin, qui ne lui donnait pas assez bon exemple.

Enfin, la vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun.

Le relâchement commence par les petites choses, et de là on tombe dans les plus grands maux. « Qui méprise les petites choses, tombe « peu à peu [4]. »

Pour établir cette exactitude de la justice chrétienne, Jésus-Christ pose un beau principe : que « la parole de Dieu est inviolable et s'accomplira « jusqu'au moindre trait. »

Il regarde ici en particulier ce qui avait été prédit de lui dans la loi et les prophètes ; te c'est pourquoi il dit : « Je viens tout accomplir. » Dans ce qui a été prédit dans la loi, il y a les grands traits : la naissance de Jésus-Christ sorti d'une vierge, ses souffrances, sa croix, sa résurrection, la conversion du monde et des gentils, avec la réprobation et le juste châtiment des Juifs. Voilà les grands traits ; mais ce n'est pas tout.

[1] *Luc.*, 24 seq. — [2] *Matth.*, v, 13, 20. — [3] *Ibid.*, 13 seq — [4] *Col.*, iv, 6.

[1] *Matth.*, xviii, 6, 7; *Marc*, ix, 41 ; *Luc.*, xvii, 1, — [2] *Phil.*, ii 15. — [3] *Petr.*, iv, 11. — [4] *Eccli.*, xix, 1.

Il y a l'*iota*, et les moindres traits, qui doivent aussi s'accomplir. Il faut qu'on divise ses vêtements, il faut qu'on joue sa tunique sans couture. Voyez quelle précision dans une distinction si subtile et si exacte : c'est l'*iota*, c'est le petit trait. Il sera vendu : ce peut être un grand trait ; mais ce sera trente deniers, mais on achètera le champ d'un potier : c'est l'*iota*, c'est le petit trait, qui ne doit point échapper non plus que les autres. C'est ainsi qu'il faut qu'il ait soif, et qu'il soit abreuvé de vinaigre. Il souffrira : voilà le grand trait ; mais ce sera hors la porte de la ville : voilà l'*iota*. Il sera immolé comme l'agneau pascal ; mais ses os ne seront pas brisés sur la croix, non plus que ceux de cet agneau : voilà l'*iota*, et ainsi du reste. Jésus-Christ veut dire encore plus généralement, que tout ce qui est dit en figure et en ombre dans la loi, sera accompli en vérité dans l'Evangile, jusqu'aux moindres circonstances. Tout, jusqu'aux moindres choses est significatif dans la loi : tout, jusqu'aux moindres choses, sera accompli dans l'Evangile. « Vous ne lierez pas la bouche du « bœuf qui foule le grain [1]. » Saint Paul l'applique aux prédicateurs [2]. Il en est ainsi de ces autres traits : « Vous ne ferez point cuire l'A- « gneau dans le lait de sa mère. Quand vous « prendrez la mère dans le nid, vous la laisserez « aller en gardant ses petits [3]. Que vos habits ne « soient point tissus de laine et de lin. Ayez des « bordures et des franges dans vos habits [4]. » Tous ces petits traits ont de grandes significations, pour inspirer aux Chrétiens la douceur, la modération, la simplicité, la droiture, et toutes les autres vertus.

Et ce que Jésus-Christ conclut de là, c'est qu'il ne faut pas oublier les moindres préceptes ; car si tout ce que dit Dieu pour son Fils doit être accompli jusqu'au moindre trait et qu'il n'en doive échapper aucun, il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous.

Et voyez jusqu'à quel point : « Le ciel et la « terre passeront ; mais mes paroles ne passe- « ront pas [5]. » Si le soleil tout d'un coup allait disparaître, et que ce flambeau du monde s'éteignît au milieu du jour ; si le ciel se mettait en pièces, ou se retirait comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même ; si la terre manquait sous nos pieds, et qu'un fondement si solide fût tout d'un coup réduit en poudre : quel malheur ! tout serait perdu pour nous. Le malheur est bien plus grand, et tout est perdu bien davantage, si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

[1] *Deut.*, XXV, 4. — [2] I *Tim.*, V, 18. — [3] *Deut.*, XIV, 21. — [4] *Ibid.*, XII, 6 seq. — [5] *Matth.*, XXIV, 25.

Que si l'on ne les observe pas, Jésus-Christ, qui a dit qu'ils seraient inviolablement observés, sera-t-il menteur ? A Dieu ne plaise ! car il y a une condition, que si on manque à les observer, on sera puni. Donc si vous faites la faute et que vous évitiez le châtiment, Jésus-Christ se sera trompé : mais si vous ne faites pas la moindre faute, dont il ne soit parlé au jugement, et qu'il y faille rendre raison, non-seulement des paroles d'injustice et de médisance, mais encore des inutiles, la vérité de Jésus-Christ demeure ferme.

La peine rectifie le désordre ; qu'on pèche, c'est un désordre : mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous revenez donc par la peine dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre ; ce serait le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la règle.

Comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, sans la moindre courbure, tout ce qui n'y convient pas y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la règle.

Mais si les menaces sont accomplies, les promesses le seront aussi. Viens, Chrétien, à ton crucifix : regardes-y toutes les prédictions accomplies, jusqu'aux plus petites. Dis donc en toi-même : Tout s'accomplira, et le bonheur qui m'est promis ne me manquera pas. Je verrai Dieu, je l'aimerai et je le louerai durant les siècles des siècles : et tous mes désirs seront rassasiés, toutes mes espérances accomplies. *Amen, amen.*

XIIe JOUR.

Excellence de la justice chrétienne au-dessus de celle des païens et des Juifs[1].

Jésus-Christ, qui jusqu'ici a donné plus en général la forme et les caractères de la vie chrétienne, commence ici les préceptes particuliers, et il donne pour fondement cette belle règle [2], que la justice chrétienne doit surpasser celle des plus parfaits d'entre les Juifs, et les docteurs de la loi. Prenons donc garde ici à bien entendre la perfection de la loi évangélique, dont nous avons juré l'observation dans notre baptême

Pour nous y obliger, Jésus-Christ a pris soin de nous élever à la perfection de la justice chrétienne par trois degrés.

Premièrement il faut s'élever au-dessus des

[1] *Matth.*, V, 20, 47. — [2] *Ibid.*, 20.

plus sages des païens. C'est pour cela qu'il a dit : « Les païens ne le font-ils pas [1] ? » voulant dire, vous devez donc faire davantage. On vous parle de mépriser les richesses : les sages païens ne l'ont-ils pas fait ? d'être fidèle à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été ? d'éviter les fraudes et les tromperies : les païens ne les ont-ils pas détestées ? de fuir l'adultère : les païens les plus licencieux n'en ont-ils pas eu de l'horreur ?

Le second degré est de s'élever au-dessus de la justice de la loi, et de ceux qui connaissent Dieu. Et cela encore par trois degrés, en évitant trois défauts de la justice judaïque. Le premier, c'est qu'elle n'était qu'extérieure : « Vous « autres pharisiens, vous êtes soigneux de laver « l'extérieur du vaisseau : » et c'est pourquoi il les appelait des *sépulcres blanchis* [2]. Voyez la justice de ce pharisien dans saint Luc : « Je ne « suis pas, » disait-il [3], « comme le reste des « hommes. » Et en quoi excellez-vous donc ? « Je jeûne deux fois la semaine, je paye la dîme « de tout ce que j'ai de bien. » Il ne vante que l'extérieur, et ceux-là lui ressemblent, qui ne s'attachent qu'aux observances extérieures. Dire son bréviaire, aller à l'Eglise, assister au sacrifice, à matines, à l'oraison, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, sans prendre l'esprit de tout cela, c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son « cœur est loin de moi [4]. » C'est une fausse justice. Mais que dirons-nous de ceux qui n'ont pas même cette justice et cette exactitude extérieures, si ce n'est qu'ils sont pires que les pharisiens et que les Juifs ?

Le second défaut de la justice judaïque, c'est, comme dit saint Paul [5], qu'en ignorant la justice par laquelle Dieu nous fait justes, « et cher- « chant à établir leur propre justice, » se croyant justes par eux-mêmes, « ils ne se sont « point soumis à la justice de Dieu : » parce qu'ils ont cru faire le bien par eux-mêmes, au lieu de reconnaître que c'est Dieu qui l'opère en eux.

Saint Paul avait eu cette justice ; mais voyez comment il en parle [6] : « Ma conduite était sans « reproche selon la justice de la loi. » Remarquez ces paroles, *sans reproche* : on ne pouvait, se semble, porter la perfection plus loin ; et cependant il ajoute aussitôt après : « Mais ce qui « m'était un gain » selon la loi, « je l'ai estimé « une perte à cause de la connaissance émi- « nente que j'avais de Jésus-Christ, pour qui « tout m'a été une perte, et comme du fumier « et de l'ordure ; afin de gagner Jésus-Christ, et « d'avoir en lui, non pas ma propre justice qui « vient de la loi, mais la justice qui vient de la « foi en Jésus-Christ, justice qui vient de Dieu « par la foi. »

Voilà donc le second défaut de la justice judaïque : c'est qu'on se croyait juste par soi-même : ce qui fait que cette justice est impure et n'est qu'ordure, selon saint Paul, parce qu'elle n'est qu'orgueil. Etudions-nous donc à l'éviter, en rapportant humblement à Dieu le peu de bien que nous faisons.

Mais le troisième défaut de la justice des Juifs, c'est que les œuvres en étaient fort imparfaites, en comparaison de la perfection où l'homme est élevé par l'Evangile. On y est obligé à une plus grande perfection que ceux qui faisaient bien. Et pourquoi ? « A cause de la con- « naissance éminente » qu'on a « de Jésus- « Christ, » disait saint Paul, et c'est une des vérités que Jésus-Christ renferme dans cette parole : « Si votre justice n'est plus abondante « que celle des docteurs de la loi et des phari- « siens [1], » etc.

Voilà donc la justice chrétienne élevée de deux degrés au-dessus de la justice des sages païens, au-dessus de la justice des Juifs. C'est pourquoi et les païens et les Juifs s'élèveront contre nous, les Ninivites, la reine de Saba, Sodome et Gomorrhe, dont nous aurons surpassé les iniquités, nous qui devions surpasser la justice des plus sages. C'est ainsi qu'il se faut former une grande idée de la justice chrétienne.

Mais voici encore quelque chose de plus excellent, et c'est le troisième degré et la perfection. C'est que la justice chrétienne se doit élever au-dessus d'elle-même. « Non, mes frères, » disait saint Paul [2], « je ne crois pas encore avoir at- « teint la justice où je tends, ni que je sois par- « fait : je poursuis ma course, » comme un homme qui ne croit pas avoir obtenu ce qu'il souhaite. *Unum autem* : mais tout ce que je fais, tout mon but, toute ma pensée, « c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi » (voyez : tout le progrès qu'il a fait ne lui est rien, il ne s'y arrête pas, il ne s'y repose pas), « je m'étends à ce qui est devant. » Entendez ce mot : « il s'étend : » il fait effort, il sort en quelque manière de lui-même, il se disloque lui-même, en quelque sorte, par l'effort qu'il fait pour s'avancer.

Voilà donc le vrai Chrétien, le vrai juste. Il croit n'avoir rien fait : car s'il croit être suffi-

[1] *Matth.*, 47. — [2] *Ibid.*, XXIII, 25, 27. — [3] *Luc*, XVIII, 11, 12. — [4] *Matth*, XV, 8. — [5] *Rom.*, X, 3. — [6] *Philip.*, III, 6-9.

[1] *Matth.*, V, 20. — [2] *Phil.*, III, 12, 13.

samment juste, il ne l'est point du tout. Il faut donc toujours avancer, et sortir continuellement de son état, « Soyez parfait comme votre Père « céleste [1]. » Ayez-en du moins la volonté : car c'est renoncer à la justice que de se reposer dans celle qu'on a; comme si on était assuré qu'elle fût suffisante, d'autant plus que si vous n'avancez, vous reculez. *Vous regardez en arrière*, contre le précepte de l'Evangile. Et que décide le Sauveur? que vous *n'êtes pas propre au royaume de Dieu* [2].

Voilà pourquoi il disait qu'il fallait *avoir faim et soif de la justice*. Ce n'est pas un désir ordinaire; c'est un désir comme celui qui nous porte à nous nourrir, et à vivre : désir ardent et invincible, que vous devez sans cesse exciter. En quelque état que vous soyez, vous devez toujours avoir cette faim et cette soif : parce que la capacité de votre intérieur est infinie, comme l'est aussi la justice que vous cherchez.

Sur ce fondement de la perfection de la justice chrétienne, Jésus-Christ bâtit tout l'édifice, c'est-à-dire tous les préceptes de son Evangile, pour nous élever au-dessus des païens, des Juifs, et de nous-mêmes. Ce qu'il a compris dans cette parole : « Soyez parfaits comme votre Père « céleste; » et ce que son apôtre a exprimé de la manière que nous avons vue.

XIIIe JOUR.

Haine, colère, parole injurieuse : quelle en est la punition[3].

Après cette belle préparation, après cette belle idée de la justice chrétienne, Jésus-Christ commence à régler ce qu'on doit au prochain, et il nous apprend jusqu'où l'on doit éviter de lui nuire. Saint Jean dit que « celui qui hait son « frère est un meurtrier [4]. « Jésus-Christ le réputé tel. C'est pourquoi il dit que ce n'est pas seulement en le tuant « qu'on se rend digne « d'être puni par le jugement; » mais encore « si on se fâche contre lui; » et que « si on té- « moigne son indignation par quelque parole de « colère ou de mépris, on mérite d'être con- « damné par le conseil, » on est digne d'une plus grande peine; « mais que si on s'emporte « jusqu'à l'appeler insensé, on n'évitera pas le « feu éternel [5]. »

Il faut ici peser ces trois degrés : se mettre en colère; témoigner sa colère par quelque parole d'emportement; dire des injures atroces, et traiter son frère de fou; et les comparer avec les trois peines : le jugement, le conseil, le feu.

Le jugement emportait la peine capitale, puisqu'il est attribué, selon les anciens, au meurtre, que la loi punissait de mort irrémissiblement. Mais Jésus-Christ, pour faire voir combien la justice humaine était faible en comparaison de la divine qu'il venait déclarer aux hommes, met le jugement, c'est-à-dire la peine capitale des jugements humains, pour le plus faible degré, qui est la colère. Il veut donc dire que la colère contre un frère est par elle-même un péché digne de mort devant Dieu. Et ainsi il ne faut pas douter qu'on ne commette un péché mortel, lorsqu'on demeure volontairement aliéné de son frère : ce qui arrive lorsqu'on demeure fâché contre lui, parce qu'alors la colère s'est tournée en haine. En cet état, rien n'excuse du péche mortel, que la résistance qu'on apporte à une disposition et impression si mauvaise : car lorsqu'elle domine dans le cœur, la charité s'y éteint.

Le second degré de supplice est le conseil; ce qui se dit par rapport à la police des Juifs. Au-dessus du jugement où l'on punissait les crimes particuliers jusqu'à la mort, s'il le fallait, il y avait le sanhédrin, ou le conseil suprême de la nation [1], qui était d'autant plus sévère qu'on y jugeait les crimes publics, qui regardaient l'état du peuple de Dieu dans la religion et dans le gouvernement, sans aucun qui s'emporterait au second degré de colère, c'est-à-dire jusqu'à témoigner sa haine par quelque parole de fureur ou de mépris, Jésus-Christ va de ce degré à ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus inévitable parmi les hommes, qui est la rigueur extrême du souverain conseil de la nation.

Le dernier degré suit après cela, qui est de dire des injures atroces, comme d'appeler son frère fou : et pour cela, il n'y a plus rien parmi les hommes par où l'on puisse exprimer la vengeance qui en sera faite, qu'une vallée auprès de Jérusalem, qu'on réputait abominable, et qu'on appelait la *Vallée des cadavres* et des cendres : parce que c'était celle où, du temps des idolâtries du peuple de Dieu, les Israélites brûlaient leurs enfants en l'honneur de l'infâme idole de Moloch, et où on jetait leurs cendres et leurs cadavres à demi brûlés.

La tradition enseignait encore que les cadavres des soldats de Sennachérib y avaient été jetés à tas; de sorte qu'elle fourmillait de vers qui sortaient de ces cadavres : les marques du feu étaient dans les cendres et dans les cadavres à demi brûlés [2]. Cette vallée s'appelait la *Vallée du fils d'Ennom*; Ben-Ennom [3], en changeant le B en G, Gehennom, Gehenna, Gehenne. Par où l'on exprima ensuite l'enfer, le feu dont les damnés y sont dévorés, et les vers qui les y ron-

[1] *Matth.*, v, 48. — [2] *Luc*, ix, 62. — [3] *Matth.*, v, 21, 22. — [4] I *Joan.*, iii, 15. — [5] *Matth.*, v, 21, 22.

[1] *Joseph.*, *Antiq. Jud.* xiv, 17. — [2] *Ibid.* xv, 8 et xviii, 16. — [3] iv *Reg.*, xviii, 10; ii *Paral.*, xxviii, 3.

gent, dont le Sauveur dit : « Leur ver ne « meurt point, et leur feu ne s'éteint jamais [1]. »

C'est donc à cette Vallée des cadavres, qu'on appelait aussi la *Vallée de la mort*, que Jésus-Christ compare le supplice affreux de ceux qui traitent leurs frères d'insensés et de fous. Que s'il ordonne ce supplice pour les injures, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant pas supposer que cela puisse arriver parmi les siens; et laissant assez entendre combien les actions violentes seront punies, si les paroles le sont avec une si terrible rigueur.

Pesons donc toutes nos paroles, puisqu'elles sont pesées avec une telle rigueur dans le souverain jugement de Dieu.

XIVe JOUR.

Réconciliation[2].

C'est encore un beau et grand précepte, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner, comme il fait, de nous réconcilier avec notre frère, avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte avec un cœur plein de ressentiment, et avec des mains portées à la vengeance.

On doit encore beaucoup remarquer cette parole : « Si votre frère a quelque chose contre « vous [3], » et non-seulement si vous lui en avez donné sujet, mais encore s'il l'a pris mal à propos; il faut s'éclaircir charitablement avec lui, de peur que vous ne veniez à le haïr, lorsque vous saurez qu'il vous hait. Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, c'est un cœur pur de toute froideur et de toute inimitié avec son frère.

N'attendez pas même le jour de la communion : celui de l'oblation, où l'on se trouve ensemble, et où l'on assiste même seul au saint sacrifice; ce jour doit être précédé de la réconciliation.

Il faut encore porter plus loin l'amour de la paix; et saint Paul dit : « Que le soleil ne se « couche point sur votre colère [4]. » Les ténèbres augmenteraient notre chagrin, notre colère nous reviendrait en nous éveillant, et deviendrait plus aigre. Les passions tristes et sombres, du nombre desquelles sont la haine, la vengeance, la jalousie, s'aigrissent pendant la nuit, ainsi que les plaies, les fluxions, les maladies.

Dans les querelles, dans les procès, dans toutes les dissensions, on se *livre* l'un l'autre *au juge*, parce qu'on s'offense mutuellement : on doit donc craindre « la prison d'où l'on ne sort « qu'après avoir tout payé » dans la dernière rigueur : et il faut s'accorder volontairement l'un avec l'autre, plutôt que d'en venir à un jugement qui augmenterait l'aigreur. C'est ce qu'il faut bien considérer.

Saint Augustin dit que cet « ennemi avec lequel il se faut réconcilier, pendant qu'on est « dans la voie [1], » c'est la vérité, qui nous condamne dans cette vie, et nous *livre* en l'autre « à l'exécuteur, qui nous oblige à payer jusqu'au dernier sou, » c'est-à-dire à demeurer éternellement dans cette affreuse prison, puisque nous ne pouvons jamais satisfaire pour nos crimes.

XVe JOUR.

Délicatesse de la chasteté ; s'arracher l'œil, se couper la main; indissolubilité du mariage[2].

En ce qui regarde la chasteté, il faut craindre jusqu'à un regard, c'est par là qu'entre le poison, « Prenez garde, » disait Moïse [3], « de ne « point laisser aller vos yeux et vos pensées, en « vous souillant dans les objets qui nous envi- « ronnent. » Job disait aussi dans cette vue: « J'ai fait un pacte avec mes yeux [4], » que je les tiendrais toujours modestes, jamais vagues et dissipés. Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue; leur vie est un mystère, les yeux profanes en sont bannis elles ne peuvent ni voir ni être vues. C'est le premier enseignement de Jésus-Christ sur cette matière.

Le second est de renoncer aux liaisons non-seulement les plus agréables, mais encore les plus nécessaires, plutôt que de mettre notre salut en péril. Le secret est de fuir, d'éviter les occasions prochaines, c'est-à-dire celles où l'on a déjà fait naufrage, craindre même les plus éloignées, se précautionner de toutes parts, couper jusqu'à sa main droite et jusqu'à son pied, arracher jusqu'à ses yeux ; tout doit être violent dans cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre, parce qu'on n'est pas longtemps courageux ni ferme contre soi-même.

« Si votre œil... si votre main droite vous « scandalise [5], » c'est-à-dire si ces personnes qui vous sont si chères sont une occasion de tomber séparez-vous-en. Ajoutez, si elles vous font *scandaliser* votre frère, car tout ce qui le fait tomber est aussi pour vous une chute semblable à celle d'un homme qu'on « jetterait dans la mer une meule au cou [6]. »

[1] *Marc.*, IX, 17. — [2] *Matth*, V, 23. 26. — [3] *Matth.*, V, 23. — [4] *Ephes.*, IV, 26.

[1] *Matth.*, V, 25, 26. — [2] *Ibid.*, 27, 32. — [3] *Num.*, XV, 39. — [4] *Job*, XXXI, 1. — [5] *Matth.*, V, 29. 30. — [6] *Ibid.*, XVIII. 6.

Le troisième enseignement sur cette matière regarde le mariage et son indissolubilité. Mais on peut encore porter plus loin ses pensées. Car comme cet indissoluble lien du mariage signifie l'inséparable union de Jésus-Christ avec son Eglise, les âmes qui sont entrées dans ce bienheureux contrat doivent garder la foi à Jésus-Christ, et ne faire jamais divorce avec lui.

Pour cela, il faut éviter jusqu'aux moindres choses qui déplaisent à l'Epoux céleste. Ce ne sont pas seulement les ruptures qui sont à craindre dans les mariages, mais encore les moindres froideurs. Tout va au divorce, si on n'y prend garde, et il faut promptement réparer les moindres négligences : la délicatesse de l'Epoux en est blessée, l'amour refroidi s'éteint bientôt.

Veille donc, âme chrétienne, veille sur les moindres choses; rien ne plaît plus à celui qui aime, que l'attention à le contenter en tout; au contraire, il n'y a rien de plus terrible que cette parole célèbre du Fils de Dieu [1] : « Je « voudrais que vous fussiez froid ou chaud. » On vous pourrait tourner au bien, et vous seriez capable de quelque action ; « mais parce que « vous êtes tiède » et sans efficace, on ne peut rien faire de vous, « et je vous vomirai de ma « bouche. »

XVIe JOUR.

Ne jurer point : simplicité chrétienne [2].

Je trouve cet endroit un des plus touchants de la doctrine chrétienne, parceque le Fils de Dieu y établit la plus aimable de toutes les vertus, qui est la sincérité. Le Chrétien ne ment jamais, il dit : « Cela est, cela n'est pas [3], » et cette parole tient lieu de tout serment. Car, au lieu de jurer ou par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité, ou par sa tête, ou en quelque manière que ce soit, on lui ordonne pour toute réponse : « Cela est, cela n'est pas ; » oui et « non. » Le mensonge ne trouve point de place dans une expression si simple ; elle ne souffre point non plus de déguisement, car sans détour ni embarras, on répond : « Cela est, cela n'est « pas, » et la sincérité d'un Chrétien doit être si parfaite et si connue, qu'on s'en tienne à sa simple parole, comme s'il avait fait mille serments de toutes les sortes.

Cette parole est bien forte : « Tout ce qui est « au delà vient du malin [4], » ou du mal. Tout ce qu'on dit de plus que « cela est, cela n'est « pas, » c'est la dureté des cœurs, c'est la malice et la fourberie, c'est le démon en un mot qui l'a introduit. Revenons donc à l'origine, rendons-nous si croyables par notre sincérité, qu'on se fie à nous à cette simple parole : « Cela est, « cela n'est pas ; oui et non. »

Ne soyez pas si décisif si affirmatif, n'exagérez pas. « Ne jurez pas [1], » c'est une partie de cette douceur dont il est dit : « Bienheureux ceux qui sont doux [2]. » Ce que vous direz de plus fort que la simple affirmation ou négation, ne serait pas nécessaire, si les cœurs étaient bien disposés. Soyez de votre côté dans cette disposition, et s'il faut aller au delà, que ce soit uniquement pour les autres qui ont besoin d'être poussés si fortement.

Renouvelez-vous, « quittez le vieux levain [3]. » Le méchant est menteur, parce qu'il a intérêt de cacher et de déguiser ce qu'il fait. « Revêtez-« vous de l'homme nouveau, qui est Jésus-« Christ, qui est créé selon Dieu, en justice, « et dans la sainteté de la vérité [4]. » Ainsi, quittant le mensonge, qui ne convient qu'au mauvais qui veut se cacher : « Dites-vous la vérité « les uns aux autres, parce que vous êtes mem-« bres d'un même corps [5] » La main ne veut pas tromper la tête, lorsqu'elle la prend pour guide parmi les ténèbres ; l'œil ne veut pas tromper les pieds, ni les pieds cacher leur marche aux yeux et à la tête. Si ces membres se pouvaient parler et interroger l'un l'autre, ils se diraient simplement la vérité en toutes choses : oui et non : cela est, cela n'est pas. Vivez ainsi, Chrétien ; ne faites point le mystérieux et l'important. Taisez-vous par modération et par prudence, et non pas en faisant l'homme sage et l'homme grave. N'ayez point de dissimulation ; surtout ne faites rien de mal, de douteux, ni de suspect, afin que vous n'ayez rien à déguiser. Si vous pêchez, car qui ne pèche point ? et qu'il vous faille découvrir votre péché à un confesseur, comme la plaie à son médecin : dites, cela est, cela n'est pas, sans chercher de vaines excuses à votre faute, ni de longues circonlocutions pour l'envelopper. L'humilité vous fera sincère : vous guérirez infailliblement, pourvu que vous gardiez la sincérité.

On jure par le nom de Dieu, et on le prend à témoin, afin que notre parole, faible par elle-même, devienne ferme et inviolable par l'interposition du nom de Dieu. Mais si nous sommes remplis de Dieu et revêtus de Jésus-Christ, la vérité est en nous ; et nos discours étant fermes par le mérite de la source d'où ils sont partis, ne demandent pas d'être appuyés par la religion du serment.

Il y en avait qui croyaient qu'on ne jurait pas, à moins d'interposer le nom de Dieu. Ils

[1] *Apoc.*, III, 15, 16. — [2] *Matth.*, V, 33, 37. — [3] *Ibid.*, 37. — [4] *Ibid.*

[1] *Matth.*, V, 33, 37. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] *I Cor.*, V, 7. — [4] *Ephes.*, IV, 24. — [5] *Ibid.*, 25.

ne prenaient pas pour serment de dire : Par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité ; et ainsi du reste. Mais Jésus-Christ décide qu'il y a dans tout cela quelque chose qui, ayant rapport à Dieu, doit être regardé avec une espèce de religion, sans qu'il soit permis à l'homme de le profaner par ses serments.

Cette parole est remarquable : « Ne jurez point « par votre tête, car vous ne pouvez faire blanc « ou noir un de vos cheveux [1]. » De tout ce que vous appelez vôtre, il n'y a rien dont vous puissiez disposer, pas même de la couleur de vos cheveux. Ne dites donc pas, je jure par ma tête, c'est-à-dire je me dévoue, ou comme on parle, je dévoue ma tête à telle et à telle peine : car loin d'avoir pouvoir sur votre tête, vous n'en avez pas même sur vos cheveux pour les faire venir et croître, ni pour en changer la couleur. Soyez donc soumis à Dieu, et ne parlez jamais comme pouvant disposer de la moindre chose.

XVIIe JOUR.

Charité fraternelle : étendue de la perfection chrétienne[2].

Jésus-Christ revient encore à l'obligation de la charité fraternelle, dont il avait déjà dit que, loin qu'il fût permis de tuer ou de frapper, il ne fallait pas même se fâcher contre son frère, ni lui marquer de l'aigreur par aucune injure : que si on avait quelque démêlé, il fallait être facile à se raccommoder ; n'employer point de juge, s'il se peut, pour terminer nos différends, ni même de médiateur pour concilier les esprits aliénés. Nous avons un médiateur naturel de notre réconciliation mutuelle, qui est Jésus-Christ, et l'esprit de charité et de grâce qui nous anime. Il faut donc se rendre traitables, et chacun s'accommoder de gré à gré avec son frère. Il a dit que si nous sentions quelque aigreur dans le cœur de notre frère, il fallait le prévenir pour le calmer, et préférer la réconciliation au sacrifice. Maintenant il pousse plus loin l'obligation, et il déracine tout à fait l'esprit de vengeance.

« Œil pour œil, et dent pour dent [3] ; » c'est ce qu'on permettait aux anciens : il paraissait là une espèce de justice : mais Jésus-Christ ne permet pas au Chrétien de se la faire à lui-même, ni de la rechercher pour se satisfaire. Si la justice publique réprime les violences, le Chrétien ne l'empêche pas, et il respecte les ordres publics : mais pour lui, loin de se venger de celui qui lui donne un soufflet, il tendra plutôt l'autre joue ; il abandonnera plutôt son manteau à celui qui lui dispute sa tunique, que d'entreprendre un procès pour peu de chose, et entrer dans un esprit de chicane et de ressentiment [1]. Il accordera plutôt de son bon gré deux mille pas à celui qui l'aura forcé à en faire mille, qu'il ne fera justice à lui-même, ou qu'il ne songera à se venger de la violence qu'on lui aura faite. La tranquillité de son cœur lui est plus chère que la possession de tout ce qu'on lui peut ravir avec injustice : et s'il faut manquer à la charité pour recouvrer les biens dont on l'a privé, il n'en veut point à ce prix. O Evangile, que tu es pur ! O doctrine chrétienne, que tu es aimable ! Mais, ô Chrétiens ! que vous y répondez mal, et que vous êtes peu dignes d'un si beau nom !

« Donnez à qui vous demande. Ne fuyez pas, » comme on fait ordinairement, « celui qui vous « emprunte dans son besoin [2]. » Faites ce que vous pourrez pour le soulager : soyez libéral et bienfaisant. Toutes les richesses de l'univers n'égalent pas le prix de ces deux vertus, ni la récompense qu'elles nous attirent.

Voici donc trois degrés de charité envers ses ennemis : les aimer, leur faire du bien, prier pour eux. Le premier est la source du second : si on aime, on donne. Le dernier est celui qu'on croit pouvoir faire le plus aisément ; mais c'est pourtant le plus difficile, parce que c'est celui qu'on fait par rapport à Dieu. Rien ne doit être plus sincère, ni plus cordial, ni plus véritable, que ce qu'on présente à celui qui voit tout jusqu'au fond du cœur.

XVIIIe JOUR.

Étendue de la perfection chrétienne[3].

Examinez-vous sur ces trois degrés : aimer, faire du bien, prier. « Qu'est-ce qu'aimer ceux « qui vous aiment ? Les publicains le font bien. « Qu'est-ce que saluer ceux qui vous saluent ? « Les païens le font bien [4]. » Ce n'est pas pour rien qu'on vous propose un héritage éternel, et une immuable félicité : ce n'est pas pour vous laisser demeurer à l'égal, et même au-dessous des païens. Dites-vous la même chose, ô Chrétiens, dans tout le reste de votre conduite. Quelle récompense méritez-vous, femmes chrétiennes, si vous méprisez les vaines parures ? Les païennes l'ont bien fait. Quelle sera votre gloire si vous méprisez les richesses ? Les philosophes l'ont bien fait. Dites-vous la même chose sur la chasteté : les vestales l'ont bien gardée ; sur la cordialité : les païens, les sages du monde en ont fait gloire. Portez donc plus haut vos pensées, « et soyez parfaits [5]. » Mais comme qui ?

[1] *Ephes.*, 36. — [2] *Matth.*, v, 38. 43. — [3] *Exod.*, xxi, 4.

[1] *Matth.*, v, 39 seq. — [2] *Matth.*, v, 42. — [3] *Ibid.*, v, 46-48. — [4] *Ibid.*, 42. — [5] *Ibid.*

Comme les philosophes, comme les païens, comme les Juifs, ou comme les pharisiens et les docteurs de la loi qui étaient les plus parfaits d'entre les Juifs? Non : Jésus-Christ vous a dit que « vous n'aurez point de part à son « royaume, si votre justice ne surpasse la « leur [1]. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait [2]. » Et comme vous ne pouvez jamais l'égaler, croissez toujours pour vous approcher de cette perfection. L'entreprise est grande; mais le secours est égal au travail, Dieu, qui vous appelle si haut, vous tend la main; son Fils, qui lui est égal, descend à vous pour vous porter. Dites donc avec saint Paul : Courage, mon âme : « je puis tout avec celui « qui me fortifie [3]. »

O Chrétien! qui es si loin de la perfection de ton état, quand commenceras-tu à surmonter ta nonchalance?

Que chacun se dise à soi-même dans le fond du cœur : Ça, je veux apprendre à être Chrétien. Arrêtez-vous partout à ces mots : « On a « dit aux anciens; et moi je vous dis. » Qui est celui qui nous a donné cette loi nouvelle? Jésus-Christ, le Fils de Dieu en personne, la lumière et la vérité éternelles, le Maître qui nous est envoyé du ciel pour nous enseigner; mais en même temps le Sauveur qui nous aide, et qui, comme on vient de voir, mesure ses grâces au travail qu'il nous impose. Disons donc avec saint Paul [4] : « Si la loi qui a été donnée aux anciens « Juifs par le ministère des anges, est demeurée « ferme, et que toute transgression et désobéis- « sance contre cette loi ait reçu un juste châti- « ment, comment l'éviterons-nous, si nous né- « gligeons une doctrine aussi salutaire que celle « qui nous est enseignée par Jésus-Christ, qui, « ayant pris son commencement par l'explica- « tion qu'il en a faite lui-même, nous a été con- « firmée par ceux qui l'ont ouïe de sa propre « bouche : Dieu y rendant témoignage par tant « de signes, par tant de miracles, par tant de « prodiges, et enfin par l'effusion manifeste de « son Saint-Esprit? » Et encore avec le même saint Paul [5] : « Si lorsqu'on avait violé la loi de « Moïse, » qui n'était que le serviteur, « on « périssait sans miséricorde, sur la déposition « de deux ou trois témoins, quel supplice mé- « riteront ceux qui ont foulé aux pieds le Fils « de Dieu; qui ont tenu pour profane le sang « de l'alliance par lequel ils ont été sanctifiés, « et qui auront fait outrage à l'esprit de la « grâce? Car nous savons combien puissant est « celui qui dit : A moi appartient la vengeance « et je la saurai bien faire». Et encore: «le Seigneur jugera son peuple. Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

[1] *Matth.* 20. — [2] *Ibid.*, 48 — [3] *Philip.*, IV, 13. — [4] *Hebr.*, II, 2 seq. — [5] *Ibid.*, X, 28 seq.

XIXe JOUR.

Rechutes [1].

Pour nous affermir contre les rechutes, appuyons sur ce qui est dit dans saint Luc du *fort armé* [2].

Le fort armé, c'est le démon. Considérez ces paroles : « Ce qu'il possède est en paix. » Songez à la malheureuse paix dont jouissent les pécheurs. La conscience assoupie, on se voit périr de sang-froid et sans s'émouvoir; les sens nous enchantent, et le démon règne tranquillement. Jésus-Christ a chassé ce fort armé, quand il a ébranlé ce cœur endurci et qu'on a fait pénitence. Mais ce n'est pas tout et il ne quitte pas prise; il revient avec sept démons plus méchants que lui. Pesez tout : ces esprits immondes souillent de nouveau la maison que la pénitence a nettoyée, et ils y établissent leur demeure : « Et le dernier état de cet homme est « pire que le premier [3]. » Si toujours à chaque rechute l'état devient pire, si le joug du démon s'aggrave, si l'on s'enfonce de plus en plus dans le mal, si les forces diminuent sans cesse, où en sera-t-on à la fin, et comment sortir de cet abîme? Dieu peut nous en tirer, je le sais : mais s'il n'y a rien à désespérer, tout est à craindre.

« Il est impossible » à l'homme, dit saint Paul [4], selon le cours ordinaire des choses humaines, et il n'y a que Dieu qui le puisse faire par un effort, pour ainsi parler, de sa toute-puissance : « Il est impossible, dis-je, que ceux « qui ont une fois été illuminés par la grâce du « baptême; qui ont goûté le don céleste, et ont « été faits participants du Saint-Esprit, et qui « ensuite sont déchus, soient renouvelés. » Si saint Paul parle ainsi de ceux qui ont violé la sainteté du baptême, que doivent craindre ceux qui ont ajouté à cette profanation celle de la pénitence, si souvent réitérée et si souvent méprisée? « La terre qui boit souvent la pluie qui « tombe sur elle, et qui ne produit que des épi- « nes et des chardons, est à la veille d'être mau- « dite, et enfin on y met le feu [5].»

Il n'y a rien à expliquer ici : les paroles sont assez claires, et il n'y a qu'à les méditer les unes après les autres avec attention. Après que ces paroles vous auront rempli de frayeur, relevez votre espérance par les suivantes, et croyez que toute l'Église vous dit avec saint Paul : « Nous espérons de vous de meilleures choses [6]. »

[1] *Luc.*, XI, 21, 26. *Hebr.*, VI, 4, 9; II. *Petr.*, II, 20, 21, 22. — [2] *Luc.* XI, 21 seq. — [3] *Luc.*, XI, 26. — [4] *Hebr.*, VI, 4 seq — [5] *Ibid.*, 7, 8. — [6] *Ibid.*, 9.

Après avoir ouï saint Paul, écoutons encore saint Pierre [1] : « Il vaudrait mieux n'avoir pas « connu le chemin de la justice que de retour- « ner en arrière, comme un chien qui ravale ce « qu'il a vomi, et comme un pourceau qui se « vautre de nouveau dans la boue. » Cela fait horreur seulement à entendre, et ces expressions soulèvent le cœur : mais la chose est bien plus horrible, et ce qu'on voit faire à ces animaux est au-dessous de ce qui arrive au pénitent qui retombe.

XXe JOUR.

Vaine gloire dans les bonnes œuvres [2].

Après avoir porté la justice chrétienne au degré de perfection qu'on vient de voir, et jusqu'à nous donner pour modèle la perfection de Dieu même, Jésus-Christ voit que l'homme, enclin à la vanité, voudrait tirer de la gloire des pratiques extérieures d'une justice si parfaite; et c'est ce qui donne lieu à ce précepte [3] : « Prenez « garde à ne pas faire votre justice devant les « hommes pour en être regardé. » Il ne défend pas de pratiquer la justice chrétienne en toute rencontre pour édifier le prochain ; au contraire, il a dit : « Que votre lumière luise devant les « hommes, afin que votre Père céleste soit glo- « rifié » dans vos bonnes œuvres : mais « prenez « garde de ne les pas faire pour être regardés « des hommes; autrement vous perdez votre « récompense [4]. » Demandez-la aux hommes pour qui vous agissez : mais n'attendez de Dieu que la punition qu'il a réservée aux hypocrites.

Toutes les fois qu'on vous loue, craignez cette parole du Sauveur : « En vérité, je vous le dis, « vous avez reçu votre récompense [5]. » Parole si importante que Jésus-Christ la répète à chaque action qu'il marque en particulier dans ce chapitre.

Souvenez-vous de ce qu'il a dit du mauvais riche : « Il a reçu ses biens en cette vie. » Et ailleurs, dans la parabole du festin : « On vous « a rendu ce qu'on a reçu de vous [6]. »

Heureux donc ceux dont « la vie est cachée « en Dieu avec Jésus-Christ, » comme dit saint Paul [7] : que le monde ne connaît pas ; qui vivent dans le secret de Dieu ; qui se contentent de ses yeux! car quelle erreur et quelle folie de ne se pas contenter d'un tel spectateur! « Ils sont « comme inconnus, » dit le même saint Paul [8] : car ils ne sont point dans les vains discours des hommes : « Mais ils sont connus : » Dieu les regarde d'autant plus que personne ne songe à eux, et qu'ils sont comme n'étant pas sur la terre. Heureux, heureux! « Si je plaisais encore « aux hommes, » dit saint Paul [1], « je ne serais « pas serviteur de Jésus-Christ. »

[1] II *Petr.*, II, 21, 22. — [2] *Matth.*, VI, 1, 4. — [3] *Ibid.*, 1 seq. — *Ibid.*, V, 16. — [5] *Ibid.*, VI, 2, 5. — [6] *Luc*, XVI, 25; XIV, 12. — *Col*, III, 3. — [8] II. *Cor.*, VI, 8.

Il faut bien prendre garde ici à une certaine nonchalance qui fait négliger les actions du dehors qui édifient le prochain. On dit : Que m'importe de ce qu'il pense? comme qui dirait : Que m'importe de le scandaliser? A Dieu ne plaise! Dans les actions du dehors édifiez le prochain, et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin d'œil; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement, et que la gloire en retourne à Dieu.

Gardez-vous bien aussi de vous contenter de vous régler à l'extérieur : il faut à Dieu son spectacle, c'est-à-dire, dans le secret un cœur qui le cherche.

« Que votre gauche ne sache pas ce que fait la droite [2]. » Cachez votre aumône à vos plus intimes amis : « Cachez-la dans le sein du pau- « vre, » dit le sage [3] ; que le pauvre même, s'il se peut, ne vous connaisse point. Il faudrait, s'il se pouvait, vous pouvoir cacher à vous-même le bien que vous faites : cachez-en du moins le mérite à vos yeux ; croyez toujours que vous faites peu, que vous ne faites rien, que vous êtes un serviteur inutile; craignez toujours, dans vos bonnes œuvres, que votre intention ne soit pas assez pure, assez dégagée des vues du monde; laissez connaître à Dieu seul le mérite de vos actions : faites bien sans retour sur vous-même, occupez-vous tellement de la bonne œuvre en elle-même, que vous ne songiez jamais à ce qui vous en reviendra : laissez tout au jugement de Dieu ; ainsi il vous verra seul, vous vous cacherez à vous-même.

« Ne sonnez pas de la trompette devant vous [4], » comme ceux qui parlent sans cesse de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent. Ils sont eux-mêmes leur trompette, tant ils craignent de n'être pas vus.

XXIe JOUR.

Prière et présence de Dieu dans le secret [5].

« Entrez dans votre cabinet, » dans le plus intime de la maison ; mais entrez dans le plus intime de votre cœur ; soyez dans un parfait recueillement. « fermez la porte sur vous ; » fermez tous vos sens, ne donnez accès à aucune pensée étrangère : « priez en secret, » épanchez votre cœur devant Dieu seul ; qu'il soit le dépositaire de vos secrètes peines.

« Ne parlez pas beaucoup. » Il n'est pas ici question d'apprendre à Dieu par un long discours vos besoins secrets : « il sait tout avant « que vous parliez. » Dites intérieurement ce qui

[1] *Galat.*, I, 20. — [2] *Matth.*, VI, 3, 4. — [3] *Eccli.*, XXIX, 15. — [4] *Matth.*, VI, 2. — [5] *Ibid.*, VII, 5, 8.

peut vous profiter à vous-même, vous exciter, vous recueillir en Dieu. Les prières des païens qui ne connaissent pas Dieu, ne sont qu'une surabondance de paroles inconsidérées. Parlez peu de la bouche et beaucoup du cœur. Ne multipliez pas vos pensées, car c'est ainsi qu'on s'étourdit et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur. Considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau; il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre : tenez-en une, serrez-la jusqu'à vous l'incorporer, attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit : tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc à force de la presser par votre attention.

« Dieu vous voit dans le secret. » Songez qu'il vous voit jusque dans le fond, infiniment plus que vous-même. Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Ame chrétienne, mettez-vous sous ses yeux tout entière. Il est intime, il est présent, car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence dont les créatures animées et inanimées sont également capables. Croyez par une foi vive qu'il vous est présent, comme vous donnant au dedans toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent; et non-seulement les bonnes pensées, mais encore les bons désirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe qui les fait naître, jusqu'à la dernière perfection. Croyez encore qu'il est dans les justes et qu'il y fait sa demeure, selon cette parole du Seigneur : « Nous viendrons à « lui, et nous ferons notre demeure en lui [1]. » Il y est d'une manière stable et permanente; il y établit sa demeure. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte; offrez-lui votre intérieur afin qu'il y soit et qu'il en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même ; et avec la même foi qui vous le fait voir dans vous-même, regardez-le dans le ciel où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez volez, rompez vos liens, rompez toutes ces attaches qui vous lient à la chair et au sang. O Dieu! quand vous verrai-je? quand aurai-je ce « cœur pur qui fait qu'on vous voit » en soi-même, hors de soi-même, partout? O lumière qui éclairez tout! ô vie qui animez tout! ô vérité qui nourrissez tout! ô bien qui rassasiez tout! ô amour qui unissez tout! je vous loue, mon Père céleste, qui me voyez dans le secret.

[1] *Joan.*, XVI, 23.

XXIIe JOUR.

Oraison dominicale : « Notre Père [1]. »

« Notre Père : » dès ce premier mot de l'Oraison dominicale, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs. Les hommes n'adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point : Dieu, qui avait un tel Fils, nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour, car on choisit celui qu'on adopte : la nature donne les autres enfants, l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour, et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux, et « moi je suis en eux [2]. » Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais? Ne serons-nous jamais de vos vrais enfants, pénétrés de vos tendresses paternelles?

Encore une fois, notre Père. Qu'est-ce qui nous fait dire, notre Père? Apprenons-le de saint Paul [3] : « Parce que vous êtes enfants, Dieu en- « voie en vous l'Esprit de son Fils, qui crie en « vous : Père, Père. » C'est donc le Saint-Esprit qui est en nous : c'est lui qui forme en nous ce cri intime de notre cœur, par lequel nous invoquons Dieu, comme un Père toujours prêt à nous entendre.

Le même saint Paul dit ailleurs [4] : « Ceux qui « sont mus, qui sont conduits par l'Esprit de « Dieu, sont les enfants de Dieu....; et » Dieu nous envoie « l'Esprit d'adoption, par lequel « nous crions : Père, Père. » C'est donc encore une fois le Saint-Esprit qui nous donne ce cri filial, par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père.

Pourquoi l'appelle-t-il cri? Un grand besoin fait crier. Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin, sinon à son père, à sa mère, à sa nourrice, à tous ceux dans qui la nature lui fait sentir quelque chose de paternel? Crions donc, car nos besoins sont extrêmes. Nous défaillons, le péché nous gagne, le plaisir des sens nous entraîne. Crions, nous n'en pouvons plus; mais crions à notre Père. Qu'est-ce qui nous porte à crier? Le Saint-Esprit, le Dieu

[1] *Matth.*, VI, 9. — [2] *Joan.*, XVII, 26. — [3] *Galat.*, IV, 6. — [4] *Rom.* VIII, 14, 15.

amour, l'amour du Père et du Fils : « celui qui « répand l'amour dans nos cœurs[1]. » Crions, crions donc avec ardeur, et que tous nos os crient : O Dieu ! vous êtes notre Père.

Abraham et les autres pères, dont nous venons selon la chair, « nous ont ignorés ; » et « Is- « raël ne nous a pas connus. Mais vous, ô Dieu « notre vrai Père[2] ! » vous nous connaissez, et c'est vous qui nous envoyez du sein intime de votre cœur, et de la source infinie qui est votre amour, cet esprit qui nous fait crier à vous comme à notre Père.

« Cet Esprit, » ajoute saint Paul[3], « rend té- « moignage à notre esprit que nous sommes « enfants de Dieu. » O Dieu! qui entendra ce témoignage du Saint-Esprit, qui nous dit intérieurement que nous sommes enfants de Dieu? Quelle voix, lorsque dans la paix d'une bonne conscience et d'un cœur qui n'a rien à se reprocher qui le sépare de Dieu, je ne sais quoi nous dit secrètement, et dans l'intime silence de notre cœur : Dieu est ton Père : tu es son enfant! Passons : cette voix est trop intime, trop peu de personnes l'entendent. Passons : une autre fois nous l'entendrons mieux : il faut être plus affermi, plus enraciné dans le bien. Le Saint-Esprit ne rend pas à tous ce témoignage secret. Quant à lui, il voudrait le rendre à tous ; mais tous n'en sont pas dignes. O Dieu ! faites-nous-en dignes. C'est bien fait de le demander à Dieu ; car en effet c'est lui qui le donne ; mais il nous répond : Agis avec moi, travaille de ton côté, ouvre-moi ton cœur, fais taire les créatures, dis-moi souvent dans le secret : Notre Père, notre Père.

XXIIIe JOUR.

« Notre Père qui êtes aux cieux[4]. »

Encore un coup, « Notre Père : » mais ajoutons à cette fois : « Notre Père, qui êtes dans les « cieux. » Vous êtes partout ; mais vous êtes dans les cieux comme dans le lieu où vous rassemblez vos enfants, où vous vous montrez à eux ; où vous leur manifestez votre gloire, où vous leur avez assigné leur héritage.

Saint Paul nous disait[5] : « L'Esprit rend té- « moignage à notre esprit que nous sommes « enfants de Dieu. » Mais écoutons ce qu'il ajoute : « Que si nous sommes enfants, nous « sommes aussi héritiers. » Ce n'est pas tout : concevons le comble de notre bonheur : « Héri- « tiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ ; » nous aurons le même héritage, le même royaume ; nous serons assis dans son trône, nous aurons part à sa gloire, nous serons heureux en lui, par lui, avec lui ; et c'est pourquoi nous crions : « Notre Père, qui êtes dans les « cieux, » afin de bien concevoir où il nous appelle.

Aimons celui qui nous fait ses héritiers, et les cohéritiers de son cher Fils Jésus-Christ. Qui pourrait ne l'aimer pas ? qui pourrait ne pas désirer ce bel héritage ? Il n'est donné qu'à ceux qui l'aiment. Notre héritage, c'est Dieu même : il est notre bien : il est lui seul notre récompense. « Je suis, » dit-il[1], « ton protecteur « et ta trop grande récompense. » Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

XXIVe JOUR.

« Votre nom soit sanctifié[2]. »

« Votre nom soit sanctifié ; votre règne ar- « rive ; votre volonté soit faite en la terre « comme au ciel. » C'est la perpétuelle continuation de l'exercice d'aimer. Sanctifier le nom de Dieu, c'est le glorifier en tout, et ne respirer que sa gloire. Désirer son règne, c'est vouloir lui être soumis de tout son cœur, et vouloir qu'il règne sur nous, et non-seulement sur nous, mais encore sur toutes les créatures. Son règne est dans le ciel, son règne éclatera sur toute la terre dans le dernier jugement. Mettons-nous donc en état de désirer ce glorieux jour : puissions-nous être de ceux dont Jésus-Christ dit[3] : « Quand ces choses commenceront « à se faire, » quand les signes avant-coureurs du dernier jugement paraîtront ; aux approches de ce grand jour, pendant que le reste des hommes sèchera de crainte, « regardez, et levez « la tête, parce que votre rédemption appro- « che. »

Jésus-Christ arrive pour chacun de nous, quand notre vie finit. Alors donc, aux approches de ce dernier jour, quand Jésus-Christ frappe à la porte pour nous appeler, il faudrait être en état de le recevoir avec joie, et de lui dire : « Que votre règne arrive : » car je désire que « ce qu'il y a » en moi « de mortel soit en- « glouti par la vie[4]. »

Mais qui de nous désire le règne de Dieu ? qui de nous dit de bon cœur : « Que votre « royaume nous arrive ? » C'est néanmoins où nous préparait cette parole : « Notre Père, qui « êtes dans les cieux. » C'est là notre maison, c'est notre demeure, puisque c'est là qu'est celle de notre Père.

Nous ne sommes donc pas de bonne foi,

[1] *Rom.*, v, 5. — [2] *Isa.*, LXIII, 16. — [3] *Rom.*, VIII, 16. — [4] *Matth.* VI, 9. — [5] *Rom.*, VIII, 17.

[1] *Gen.*, XV, 1. — [2] *Matth.*, VI, 9, 10. — [3] *Luc.*, XXI, 28. — [4] II [illegible]

quand nous disons : « Que votre règne arrive, » ou ce qui est dans le fond la même chose : « Que votre royaume nous arrive. » Ce qui étouffe en nous ce désir qui devrait être si naturel aux Chrétiens, c'est que nous aimons le monde et ses plaisirs ; nous aimons cette vie pleine de toutes sortes de maux, et, ce qui est pis, pleine de péchés, qui est le plus grand de tous les maux.

Rompons ces liens, et disons : « Votre volonté « soit faite. » C'est le vrai et parfait exercice de l'amour, de conformer sa volonté à celle de Dieu. O notre Père qui êtes dans les cieux! on vous y aime, et c'est pourquoi on y fait son bonheur de votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel se fasse sur la terre! Que ce qui s'achève là commence ici!

Cette vie ne doit pas être aimée, mais supportée, dit saint Augustin : *Non amanda, sed toleranda :* c'est le lieu de pèlerinage, le lieu d'exil, le lieu de gémissements et de pleurs.

Donc, ô notre Père céleste! que votre règne arrive; que votre volonté soit faite.

XXVe JOUR.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour [1]. »

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de « chaque jour. » C'est ici le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins, jusqu'aux moindres. O notre Père ! vous nous avez donné un corps mortel : vous ne l'avez pas fait tel d'abord ; mais nous vous avons désobéi, et la mort est devenue notre partage. Ce corps infirme et mortel a besoin tous les jours de nourriture ; ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous ; donnez-la-nous simple, donnez-la-nous autant qu'elle est nécessaire. Que nous apprenions, en la demandant, que c'est vous qui nous la donnez de jour à jour. Vous donnez à vos enfants, à vos serviteurs, à vos soldats, si on veut qu'ils combattent sous vos étendards, vous leur donnez chaque jour leur pain. Que nous le demandions avec confiance! que nous le recevions comme de votre main avec action de grâces !

Mais si vous trouvez à propos de nous le refuser, ô Dieu notre bon Père ! cela est rare, que ceux qui vous servent manquent de pain. Vous refusez souvent ce qui nourrit les convoitises et les appétits déréglés ; car ils sont mauvais, et il est plus digne de vous de les modérer que de les contenter. Mais pour le nécessaire de la vie, vous ne le refusez guère à ceux qui vous craignent, et qui vous le demandent avec humilité. Vous avez chargé les riches de la subsistance des pauvres ; et vous avez tant attaché de biens à l'aumône, que la source n'en peut point tarir dans votre Eglise. Mais enfin, s'il vous plaît, ô notre Père, que nous manquions de ce pain ou de quelque autre chose nécessaire, que dirons-nous? il en faudra revenir à la demande précédente : « Votre volonté soit faite ; car ma vraie viande, » disait Jésus-Christ [1], « c'est de « faire la volonté de celui qui m'a envoyé. »

Une autre version porte : « Donnez-nous no- « tre pain, qui est au-dessus de toute substan- « ce; » par où l'on entend le pain de l'Eucharistie. O Dieu ! donnez-le-nous aujourd'hui, donnez-le-nous tous les jours. Fussions-nous dignes de communier toutes les fois que nous assistons à votre sacrifice! La table est prête, les convives manquent: mais, ô Jesus! vous les appelez. Désirons ce pain de vie, désirons-le avec ardeur et avidité ! Ceux qui ont faim et soif de la justice le désirent ; car toute grâce y abonde: et le parfait exercice de l'amour, c'est de désirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ.

XXVIe JOUR.

« Pardonnez-nous, comme nous pardonnons [2]. »

« Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » C'est une chose admirable comment Dieu fait dépendre le pardon que nous attendons de lui, de celui qu'il nous ordonne d'accorder à ceux qui nous ont offensés. Non content d'avoir partout inculqué cette obligation, il nous la met à nous-mêmes à la bouche dans la prière journalière ; afin que si nous manquons à pardonner, il nous dise comme à ce mauvais serviteur : « Je te juge par ta propre bouche, mauvais serviteur [3]. » Tu m'as demandé pardon, à condition de pardonner : tu as prononcé la sentence, lorsque tu as refusé de pardonner à ton frère. Va-t'en au lieu malheureux où il n'y a plus ni pardon ni miséricorde.

C'est ce que Jésus-Christ appuie en cet endroit ; et c'est ce qu'il explique encore d'une manière terrible dans la parabole du serviteur rigoureux.

XXVIIe JOUR.

« Ne nous induisez point en tentation : mais délivrez-nous du mal [4]. »

« Ne nous induisez point en tentation » On ne prie pas seulement pour s'empêcher de succomber à la tentation, mais pour la prévenir, conformément à cette parole : « Veillez et priez, « de peur que vous n'entriez en tentation [5]. » Non-seulement de peur que vous n'y succombiez, mais de peur que vous n'y entriez.

[1] *Matth.*, vi, 11.

[1] *Joan.* iv, 34. — [2] *Matth.* vi, 12 seq. — [3] *Luc.*, xix, 22. — [4] *Matth.* vi. — [5] *Matth.*, xxvi, 41.

Il faut entendre par ces paroles la nécessité de prier en tout temps, et quand le besoin presse, et avant qu'il presse. N'attendez pas la tentation ; car alors le trouble et l'agitation de votre esprit vous empêchera de prier. Priez avant la tentation, et prévenez l'ennemi.

« Dieu ne tente personne, » dit saint Jacques [1]. Ainsi, lorsque nous lui disons : « Ne nous in- « duisez point en tentation ; » visiblement il faut entendre : ne permettez pas que nous y entrions. C'est aussi comme parle saint Paul [2] : « Dieu est fidèle en ses promesses ; et il ne souf- « frira pas que vous soyez tentés pas-dessus vos « forces ; » mais nos forces consistent principalement dans nos prières.

« Délivrez-nous du mal. » L'Eglise explique : délivrez-nous de tout mal, passé, présent et à venir. Le mal passé, mais qui laisse de mauvais restes, c'est le péché commis ; le mal présent, c'est le péché où nous sommes encore; le mal à venir est le péché que nous avons à craindre. Tous les autres maux ne sont rien qu'autant qu'ils nous portent au péché par le murmure et l'impatience. C'est principalement en cette vue que nous demandons d'être délivrés des autres maux.

« Délivrez-nous du mal. » Délivrez-nous du péché et de toutes les suites du péché ; par conséquent de la maladie, de la douleur, de la mort : afin que nous soyons parfaitement libres. Alors aussi nous serons souverainement heureux.

Une autre version porte : « Délivrez-nous du « mauvais ; » c'est-à-dire du démon notre ennemi, et de toutes ses tentations.

Quand nous demandons des forces contre la tentation, ce n'est pas seulement contre le démon, c'est encore contre nous-mêmes, selon ce que dit saint Jacques : « Chacun est tenté par « sa propre concupiscence, qui l'attire et qui « l'emporte [3] ; » c'est la grande tentation, et le démon même ne peut prendre que par celle-là. Quelle est donc notre faiblesse, puisque nous sommes nous-mêmes nos plus grands ennemis ! Et nous ne craignons pas ! et nous dormons ! négligeons notre salut ! et nous ne concevons pas la nécessité de prier !

XXVIIIe JOUR.

Du Jeûne

Jésus-Christ joint ici la doctrine du jeûne à celle de l'oraison et de l'aumône. Ce sont trois sacrifices qui vont ensemble, selon cette sentence de Tobie [5] : « L'oraison est bonne avec « le jeûne et l'aumône. » Par l'aumône, on sacrifie ses biens ; par le jeûne, on immole son corps ; par l'oraison, on offre à Dieu les affections, et, pour ainsi dire, le plus pur encens de son esprit.

Ce qui est dit ici du jeûne, est semblable à ce qui est dit de l'oraison et de l'aumône : qu'il ne faut le faire que pour Dieu seul, et à ses yeux, sans aucune vue des hommes. Lors pour tant qu'on a mal édifié l'Eglise, en négligeant ce qu'on devait observer, il est bon de l'édifier sans affectation par des observances plus sévères. Mais cela demande beaucoup de précaution, et il y faut éviter l'ostentation, comme la peste des bonnes œuvres.

Par le jeûne, il faut entendre toutes les autres austérités par où l'on mortifie son corps. Il les faut soigneusement cacher, « et n'avoir pas un « air triste comme les hypocrites : mais oindre « sa tête et laver sa face : » témoigner à tout le monde de la douceur et de la joie : n'être pas comme ceux qui, portant impatiemment les austérités, semblent s'en prendre à tous ceux à qui ils parlent, en les traitant durement, et leur devenant fâcheux. L'austérité qu'on a pour soi-même doit rendre plus doux, plus traitable ; corriger, et non exciter la mauvaise humeur. C'est ce que signifie cette onction de la tête, et ce visage lavé : c'est la douceur et la joie.

XXIXe JOUR.

Trésor dans le ciel : œil simple. — Impossibilité de servir deux maîtres [1].

Jésus-Christ déracine l'avarice, et empêche de craindre jamais la pauvreté. « Avoir son tré- « sor dans le ciel [2], » c'est y mettre son affection et son espérance : avoir son trésor dans le ciel, c'est y envoyer ses richesses par les mains des pauvres.

« Où est votre trésor, là est votre cœur [3]. » Cette parole est grande. De quoi êtes-vous rempli ? Où se tournent naturellement vos pensées, c'est là votre trésor ; c'est là qu'est votre cœur. Si c'est Dieu, vous êtes heureux : si c'est quelque chose de mortel, que la rouille, que la corruption, que la mortalité consume sans cesse; votre trésor vous échappe, et votre cœur demeure pauvre et épuisé.

Cet « œil simple [4], c'est la pureté d'intention. L'œil est simple, quand l'intention est droite, et l'intention est droite, quand le cœur ne se partage pas. C'est ce qu'on appelle simplicité et droiture. L'intention, c'est le regard de l'âme. L'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet ; et l'âme ne peut s'arrêter qu'à un seul bien. Lorsque les regards sont vagues et dissipés,

[1] *Jac.*, I, 13. — [2] *1 Cor.*, X, 13. — [3] *Jac.*, I, 14. — [5] *Matth.*, VI, 16 seq. — [5] *Tob.*, XII, 8.

[1] *Matth.*, VI, 19, 20, 24. — [2] *Ibid.*, 20. — [3] *Ibid.*, 21. — [4] *Matth.*, VI, 22.

on voit tout, et on ne voit rien. Ainsi, quand l'âme se dissipe en vagues désirs, elle ne sait ce qu'elle veut, et elle tombe dans la nonchalance. Dieu veut un regard arrêté et fixe.

Cela se confirme par les paroles suivantes : « On ne peut servir deux maîtres [1], » ni aimer deux choses à la fois. Quand on ne sait ce qu'on aime, et qu'on se partage entre Dieu et la créature, Dieu refuse ce qu'on lui offre, et la créature a tout. Il faut donc se déterminer, s'appliquer, agir avec efficace dans la voie de la piété.

La bonne intention sanctifie toutes les actions de l'âme, comme le regard arrêté assure et éclaire tous les pas du corps.

C'est cette bonne intention qu'il faut renouveler souvent pendant le jour ; et continuellement prier Dieu de la fortifier. Il faut sans cesse se dresser, et se réduire tout entier à un regard simple.

« Vous ne pouvez servir Dieu et les riches- « ses [2]. » Selon saint Paul, « l'avarice est un « culte des idoles [3]. » Ceux qui aiment la bonne chère ont « leur ventre pour leur dieu [4], » selon le même apôtre. Nous nous faisons un dieu de tous les objets de notre amour. Tout attachement vicieux est une idolâtrie. Qui est-ce qui voudrait servir une idole, transporter la gloire de Dieu à une fausse divinité? Cela fait horreur à penser. C'est néanmoins ce que font tous ceux qui aiment quelque chose plus que Dieu. Les pensées, les affections, le plus pur encens du cœur, toute son adoration va là. Hélas ! qu'on est misérable! Eh ! une créature raisonnable se peut-elle donner elle-même, mais se peut-elle sacrifier à autre qu'à Dieu?

Déracinez l'avarice, déracinez l'ambition, déracinez l'amour du bien sensible, et tout amour de la créature : c'est autant d'idoles que vous abattez dans votre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnez tout à Dieu : fouillez jusqu'au fond, et videz votre cœur pour Dieu : il saura bien l'occuper, et le remplir.

Se remplir de la créature, c'est se remplir de ces viandes qui chargent, et qui gonflent sans nourrir ; et qui aussitôt vous affament, parce qu'elles n'ont aucun suc, et que rien ne s'en tourne en votre substance. Qu'on est vide quand on n'est plein que de cette sorte !

XXXe JOUR.

Ne se point inquiéter pour cette vie : se confier en la Providence [5].

« Ne vous inquiétez point. » Cela n'exclut pas une prévoyance modérée, ni un travail réglé ; mais seulement l'inquiétude et l'agitation de l'esprit.

« La vie est plus que la nourriture, et le corps « est plus que l'habit [1]. » Dieu qui vous a donné la vie, et qui a formé votre corps avant que vous puissiez en prendre aucun soin, vous donnera tout le reste. Qui a fait le plus ne dédaignera pas de faire le moins.

« Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, « ni ne moissonnent, ni ne recueillent... ; ils « ne travaillent ni ne filent : et votre Père cé- « leste les nourrit... et les habille [2]. » Heureux ces petits animaux, heureuses les fleurs, heureuses mille et mille fois toutes ces petites créatures, si elles pouvaient sentir leur bonheur ! heureuses des soins paternels que Dieu prend d'elles ! heureuses de tout recevoir de sa mains. Pour nous, notre péché nous assujettit à mille travaux : mais ne les poussons pas jusqu'à l'agitation. Travaillons ; car c'est là la juste peine que Dieu ait imposée à notre péché travaillons en esprit de pénitence ; mais abandonnons à Dieu le succès de notre travail.

« Gens de petite foi, votre Père sait que vous « avez besoin de ces choses [3]. » Doutez-vous qu'il ne sache ce qui vous est nécessaire? il vous a faits : doutez-vous qu'il veuille pourvoir à vos besoins? Il vous l'a promis. Lui qui vous a prévenus en tout, et qui vous a donné l'être qu'il ne vous avait pas promis, vous refusera-t-il ce qu'il vous a promis pendant que vous n'étiez pas, après vous avoir faits? « Ne vous « inquiétez donc pas. »

Voyez comment vous croissez : comment votre corps se nourrit. Pourriez-vous « ajouter « une coudée à votre taille [4] ? » Pendant que vous dormiez, Dieu vous faisait croître ; et d'enfant il vous a fait homme. Croyez qu'il fera ainsi tout ce qu'il convient à votre corps ; reposez-vous sur sa puissance et sur sa bonté.

A ces mots : « Ne vous inquiétez pas, » que saint Matthieu a rapportés, saint Luc joint ceux-ci : « Ne soyez point comme suspendus en « l'air [5], » comme en péril de tomber, et toujours dans l'agitation : car c'est l'effet de l'inquiétude. Soyez donc non pas comme suspendus, mais solidement appuyés sur la divine Providence.

XXXIe JOUR.

Ne ressembler pas aux païens [6].

« Les païens recherchent ces choses [7]. » Voyez toujours comment Jésus-Christ nous élève au-dessus des vices des païens, et même au-dessus de leurs vertus : « Les publicains le font bien,

[1] *Matth.*, 24. — [2] *Ibid.* — [3] *Col.*, III, 5. — [4] *Phil.*, III, 19. — [5] *Matth.*, VI, 25 seq.

[1] *Matth.*, 25. — [2] *Ibid.*, 26, 28, 30. — [3] *Ibid.*, VII, 30, 32. — [4] *Ibid.* 27. — [5] *Luc.*, XII, 29. — [6] *Matth.*, VI, 32. — [7] *Ibid.*

« les gentils le pratiquent bien [1], » nous disait-il tout à l'heure : songeons bien en quoi nous les surpassons. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ dit que « les Ninivites, et tous les « païens s'élèveront contre nous au jour du « jugement [2]. » A quoi nous sert le christianisme, si nous menons une vie païenne ? Hélas, hélas ! que de paganisme au milieu des fidèles ! Combien de Chrétiens vivent comme s'ils ne connaissent pas Dieu ! Il n'y a point en effet de Dieu pour eux. Hélas ! où trouverons-nous assez de larmes pour déplorer notre aveuglement ?

XXXIIe JOUR.

Chercher Dieu et sa justice, et comment [3].

« Cherchez donc le royaume de Dieu, et sa « justice ; et le reste vous sera donné par sur- « croît [4]. »

Le royaume de Dieu et sa justice : non pas une justice simplement morale, à la manière des païens ; mais la justice chrétienne, fondée sur l'exemple de Jésus-Christ et sur les règles de l'Evangile que vous venez de voir : une justice qui vous fasse vivre autrement que ceux qui ne connaissent pas Dieu ; autrement qu'on ne vivait avant que Jésus-Christ eût paru : une justice conforme à votre vocation, à votre état, et aux grâces que vous avez reçues : car c'est là ce qui s'appelle « le royaume de Dieu et sa « justice. »

« Cherchez : » dans tout le reste dont il a parlé, il n'a point dit ce mot, « cherchez ; » car il suppose que Dieu, par sa bonté, nous peut tout donner ; et le fait sans que nous en prenions aucun soin. Cela arrive souvent à l'égard des biens de la terre ; mais pour le royaume de Dieu, *cherchez* : « Opérez votre salut avec crainte « et tremblement, » comme dit saint Paul [5]. C'est la seule chose qui mérite vos inquiétudes.

Et toutefois je l'oserai dire : il faut encore bannir l'agitation et l'inquiétude de cette recherche. Car, comme ajoute le même saint Paul [6] : « Dieu opère en vous le vouloir et le « faire, selon sa bonne volonté. » Tremblez donc en opérant votre salut : et toutefois ne vous défiez pas trop de vos forces ; car Dieu travaille avec vous : c'est lui-même qui fait avec vous tout ce que vous faites. Espérez donc en son secours : abandonnez-vous entre ses bras. Il est bon : il aura pitié de votre faiblesse. Il opérera en vous, par sa bonne volonté, ce qu'il faut aussi que vous opériez. Opérez donc votre salut : travaillez-y avec soin, et même avec tremblement ; mais travaillez-y toutefois avec une espèce de repos, comme celui qui attend tout secours d'un Dieu tout-puissant et tout bon.

« Ne vous inquiétez pas du lendemain : le « lendemain sera inquiet pour lui-même ; à « chaque jour suffit son mal [1]. » Ce précepte, si important pour tous les soins de la vie, l'est encore plus pour les affaires du salut. Il y en a qui se tourmentent en disant : Voilà qui est bien : je me suis confessé, j'ai commencé à me convertir ; mais que de peines viendront dans la suite, que de tentations, que d'ennuis ! Je n'y pourrai résister ; la vie est longue : je succomberai sous tant de travaux. Allez, mon fils ; allez, ma fille ; surmontez les difficultés de ce jour ; ne vous inquiétez pas de celles de demain : les unes après les autres, vous les vaincrez toutes. « A chaque jour suffit son mal. » Celui qui vous a aidé aujourd'hui ne vous abandonnera pas demain : trop de prévoyance et d'inquiétude vous perd.

XXXIIIe JOUR.

Encore de l'avarice et des richesses. — Ne mettre pas sa confiance en ce qu'on possède [2].

Joignons ici ce qui est dit dans saint Luc : « Donnez-vous de garde de toute avarice [3]. » Déracinez un si grand mal tout entier, et jusqu'à la moindre fibre ; n'en souffrez pas en vous le plus petit sentiment.

Quelque riche que vous soyez, il vous manque toujours quelque chose : ou dans les biens, ou dans la santé, ou dans la fortune et dans la grandeur. Réjouissez-vous de ce manquement ; acceptez avec joie et consolation cette partie de la pauvreté qui vous est échue. Aimez-la comme un caractère du christianisme ; comme une imitation de Jésus-Christ. Aimez votre pauvreté, votre dépouillement. Renoncez à tout esprit de propriété, si vous êtes religieux ; réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que non-seulement vous ne possédez aucun bien, mais encore de ce que vous êtes par choix et par état incapable d'en posséder.

« En quelque abondance qu'on soit, la vie ne « consiste pas en ce qu'on possède [4]. » Vous avez beau dire : J'ai de quoi vivre. Vous n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire : Je n'ai rien à craindre, j'ai tout avec abondance : « Insensé, « vous mourrez cette nuit. » Mais comment explique-t-on la mort ? « On vous redemandera « votre âme [5] : » elle n'est pas à vous, vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandera ; on vous en demandera compte. Et quand ? « Cette nuit. » On vous trouvera demain mort dans votre lit, sans que tout ce grand bien que vous vantiez vous ait pu procurer le moin-

[1] *Matth.*, v, 46, 47. — [2] *Ibid.*, xi, 4. — [3] *Ibid.*, vi, 33, 34. — *Ibid.*, 33. — [5] *Philip.*, ii, 12. — [6] *Ibid.*, 13.

[1] *Matt.*, vi, 34. — [2] *Luc.*, xii, 15 et seq. — [3] *Ibid.*, 15. — [4] *Luc.*, xii, 15. — [5] *Ibid.*, 20.

dre secours, ni prolonger votre vie d'un moment.

« Que ferai-je, » dit cet homme riche [1], dans une si grande abondance de toutes sortes de biens? Voilà le premier effet des grandes richesses : l'inquiétude. Que ferai-je? où les mettrai-je? comment les garder? « Mes greniers n'y suf« fisent pas : j'en ferai d'autres, et je dirai à « mon âme : Réjouis-toi ; fais grand'chère [2] : » ne refuse rien à tes sens : « bois, mange, re« pose-toi » dans ton abondance. Et pendant que tu t'imagines pouvoir te reposer dans tes richesses, on t'ôte, non pas ces richesses, mais cette âme même que tu invitais à la jouissance. « Et à qui sera ce grand bien que tu avais ac« quis [3]? » Qui est-ce qui en jouira pour toi quand tu n'y seras plus pour en jouir?

« Ainsi est celui qui amasse des trésors sur la « terre, et qui n'est pas riche en Dieu [4], » qui ne met pas en lui toutes ses richesses. Telle est son aventure, tel est son état, telle est la fin de sa vie : c'est à cela qu'aboutissent toutes ses richesses.

Après toutes ces réflexions, revenez encore aux paroles du Fils de Dieu : relisez-les, savourez-les encore une fois; vous les trouverez sans comparaison plus fortes par elles-mêmes que tout ce que nous avons pu dire ou penser, pour vous en faire sentir la vertu.

XXXIVe JOUR.

Considérer ce que Dieu fait pour le commun des plantes et des animaux : se regarder comme son troupeau favori [5].

« C'est pour cela que je vous dis : Ne soyez « point en inquiétude, considérez les cor« beaux [6]. »

Dans saint Matthieu il est dit en général « les « oiseaux du ciel [7]. » Dans saint Luc on lit les corbeaux, animal des plus voraces, et néanmoins sans greniers, ni provisions : qui sans semer et sans labourer, trouve de quoi se nourrir. Dieu lui fournit ce qu'il faut, à lui « et à ses petits qui « l'invoquent, » dit le Psalmiste [8]. Dieu écoute leurs cris, quoique rudes et désagréables, et il les nourrit aussi bien que les rossignols et les autres dont la voix est la plus mélodieuse et la plus douce.

Jésus-Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs, les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible, afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il nous fait voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant, comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône : la terre est l'escabeau de ses pieds : la capitale du royaume est le siége de son empire : son soleil se lève : la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle : il ne s'est pas laissé sans témoignage.

[1] *Luc.*, XII, 20. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 21. — [5] *Luc.*, XII, 22 24, 29 seq. — [6] *Ibid.*, 22, 24. — [7] *Matth.*, VI, 26. — [8] *Psal.*, CXLVI, 9.

Nous avons déjà remarqué que pour signifier l'inquiétude, Jésus-Christ se sert de ce mot dans saint Luc : « Ne demeurez pas comme suspen« dus en l'air [1], » comme quand on ne sait ni comment ni sur quoi on est soutenu, et qu'on se croit toujours prêt à tomber. Ne soyez point dans cette terrible inquiétude : mais croyez que Dieu vous soutient.

Mais de toutes les paroles qui sont particulières à saint Luc dans ce discours du Fils de Dieu, les plus capables de nous inspirer du courage parmi nos misères et nos faiblesses sont celles-ci : « Ne craignez point, petit troupeau, « parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous « donner son royaume [2]. » Dans tout ce qui précède, on nous apprend à ne pas craindre de manquer de nourriture : car Dieu y pourvoit; et sa conduite ordinaire est de ne pas laisser manquer du nécessaire ceux qui se fient en lui. Mais ici, il nous élève plus haut. Car, après tout, quand vous viendriez à manquer de pain, qu'en serait-il? Vous auriez encore un *royaume*. Et quel royaume? Celui de Dieu. « Ne craignez pas, « petit troupeau, car Dieu vous donne son « royaume. » Ce royaume n'est pas pour les grands du monde : c'est pour les petits, c'est pour les humbles, c'est pour ce petit troupeau que le monde compte pour rien, mais que le Père regarde : qui en effet semble n'être rien en comparaison de la multitude immense, et de l'éclat des impies. Mais c'est pour ce petit troupeau que Dieu conserve le reste des hommes.

Que craignez-vous donc? De mourir de faim? Combien de martyrs en sont morts dans les prisons? cette mort les a-t-elle empêchés de recevoir la couronne du martyre? Au contraire, c'est par elle qu'elle a été mise sur leur tête. « Ne craignez donc rien, petit troupeau. Vendez « tout, donnez tout aux pauvres; et faites-vous « un trésor qu'on ne puisse ni voler ni dimi« nuer [3], » c'est celui des bonnes œuvres.

XXXVe JOUR.

Le même sujet. — Se garder de toute avarice [4].

On ne saurait trop méditer cet admirable discours de Notre-Seigneur : « Donnez-vous garde « de toute avarice [5]. » Il y a plusieurs sortes d'avarice. Il y en a une triste et sordide, qui amasse sans fin, et sans jouir; « qui n'ose tou-

[1] *Luc.*, XII, 29. — [2] *Ibid.*, 32. — [3] *Luc.*, XII, 33. — [4] *Ibid.*, 13, 21 — [5] *Ibid.*, 15.

« cher à ses richesses, et qui semble, » comme dit le Sage, « ne s'être réservé sur elles aucun « droit, que celui de les regarder, et de dire : « Je les ai [1]. » Mais il y a une autre avarice plus gaie et plus libérale, qui veut amasser sans fin comme l'autre ; mais pour jouir, pour se satisfaire : et telle était l'avarice de l'homme qui nous est dépeint dans cet évangile.

Un tel avare a beaucoup de dédain pour cette sorte d'avarice, où l'on se plaint tout à soi-même au milieu de l'abondance. Il s'imagine être bien plus sage, parce qu'il jouit : mais cependant Dieu l'appelle *insensé* [2].

L'un est fou par trop d'épargne, et parce qu'il s'imagine pouvoir être heureux par un bien dont il ne fait aucun usage ; mais l'autre est fou pour trop jouir, et parce qu'il s'imagine un repos solide dans un bien qu'il va perdre la nuit suivante. « Donnez-vous donc de garde de toute « avarice ; » et autant de celle qui jouit, que de celle qui se refuse tout. Soyez *riche en Dieu :* faites de Dieu et de sa bonté tout votre trésor. C'est ce trésor-là dont on ne peut trop jouir ; c'est ce trésor-là où il n'y a jamais rien à épargner, parce que plus on l'emploie, plus il s'augmente.

XXXVIe JOUR.

Ne point juger [3].

Ne jugez pas [4]. Il y a un juge au-dessus de vous ; un juge qui jugera vos jugements, qui vous en demandera compte ; qui, par un juste jugement, vous punira d'avoir jugé sans pouvoir et sans connaissance, qui sont les plus grands défauts d'un jugement.

Sans pouvoir. « Qui êtes-vous pour juger « le serviteur d'autrui ? S'il tombe ou s'il « demeure ferme, cela regarde son maître [5] : » c'est à lui de le juger.

Ne jugez donc pas celui dont vous n'êtes pas le juge.

Ce que saint Paul ajoute, juge téméraire, vous ferme encore plus la bouche. Vous prononcez sur l'état du serviteur d'autrui, et vous dites, ou qu'il tombe, ou qu'il va tomber. *Mais il ne tombera pas*, dit saint Paul [6], *Dieu est assez puissant pour l'affermir*. Ne jugez donc pas qu'il va tomber.

Saint Paul continue : « Pourquoi jugez-vous « votre frère ? ou pourquoi méprisez-vous votre « frère [7] ? » C'est votre frère, c'est votre égal ; il ne vous appartient pas de le juger. Vous êtes tous deux justiciables du grand Juge devant qui tous les hommes ont à comparaître : « Nous « avons tous à comparaître devant le tribunal « de Jésus-Christ..... Chacun y rendra compte « pour lui-même [1]. » Ne songez donc point à juger les autres ; songez au compte qu'il vous faudra rendre de vous-même.

Saint Jacques n'est pas moins fort. « Il n'y a, » dit-il [2], « qu'un Législateur, et qu'un Juge, qui « peut perdre un homme ou le délivrer. » D'où il conclut : « Qui êtes-vous donc, vous qui « jugez votre frère ? » Ce qu'il tire de ce beau principe : « Celui qui juge son frère, ou qui mé- « dit de son frère, juge la loi, et médit de la « loi [3]. » Car la loi vous a interdit ce jugement que vous usurpez. « Mais, » poursuit ce grand apôtre [4], « si vous jugez la loi, vous ne voulez « donc pas vous en rendre l'observateur, mais « le juge. » Vous vous élevez au-dessus de votre règle ; la loi retombera bientôt sur vous de tout son poids, et vous en serez accablé. Voyez, en deux versets de cet apôtre, quelle force et quelle lumière de la vérité contre vos jugements téméraires.

Vous voyez que vous jugez sans pouvoir, mais vous jugez encore sans connaissance. Vous ne connaissez pas celui que vous jugez ; vous n'en voyez pas l'intérieur ; vous ne savez pas son intention, qui peut-être le justifie ; et si son crime est manifeste, vous ne savez pas s'il ne s'en repentira point, ou s'il ne s'en est pas déjà repenti, et s'il n'est point un de ceux dont la conversion réjouira le ciel : *Ne jugez donc pas.*

« La charité n'est pas soupçonneuse, elle ne « pense pas le mal, elle est douce, elle est « patiente, elle souffre tout, elle croit tout, elle « espère tout, elle ne se réjouit pas du mal d'au- « trui, mais elle se réjouit » quand tout le monde fait bien, « en vérité [5]. » Ainsi elle ne se plaît pas à juger.

D'autant plus qu'en jugeant les autres, elle se jugerait et se condamnerait elle-même. « Vous « êtes inexcusable, ô tout homme qui jugez ! « parce qu'en ce que vous jugez les autres, vous « vous condamnez vous-même ; puisque vous « faites les mêmes choses que vous condam- « nez [6]. » Vous jugerez par votre propre bouche, mauvais serviteur, et vous-même vous prononcez votre sentence. « En telle forme que vous « jugerez, vous serez jugé : et la mesure que « vous aurez faite aux autres, sera votre règle [7]. »

Quelle joie à un criminel d'entendre de la propre bouche de son juge : *Vous ne serez pas jugé* [8] ! Mais pour cela, il faut qu'il ne juge pas.

[1] *Luc.*, v, 9, 10. — [2] *Luc.*, xii, 19. — [3] *Matth.*, vii, 1 et seq. — [4] *Ibid.*, 1. — [5] *Rom.*, xiv, 4. — [6] *Ibid.*, 5. — [7] *Ibid.*, 10.

[1] *Rom.*, 10, 12. — [2] *Jac.*, iv, 12. — [3] *Ibid.*, 11. — [4] *Ibid.* — [5] 1 *Cor.*, xiii, 1 sep. — [6] *Rom.*, ii, 1. — [7] *Matth.*, vii, 2. — [8] *Ibid.*, 1.

XXXVIIe JOUR.

Voir les moindres fautes d'autrui, et ne voir pas en soi les plus grandes [1].

Voici une autre raison de ne juger pas, que Jésus-Christ nous explique; c'est que votre crime est plus grand que celui que vous condamnez. « Pourquoi voyez-vous un fétu ? Une poutre vous « crève les yeux, et vous ne la voyez pas [2]. »

Hypocrite ! La plus mauvaise hypocrisie, c'est de condamner tout le monde. On fait par là le vertueux, on prétend faire admirer la régularité de ses mœurs, la sévérité de sa doctrine; c'est un homme incorruptible, qui ne flatte et qui n'épargne personne; mais l'hypocrite qu'il est, il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts les plus légers des autres; et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes, que ces impitoyables censeurs de la vie des autres.

XXXVIIIe JOUR.

La chose sainte : discernement dans la prédication de l'Evangile [3].

La chose sainte, c'est le corps de Jésus-Christ; *il ne le faut pas donner aux chiens* [4], aux impurs, aux impudents, à ceux qui jappent indifféremment contre tout le monde; à ceux qui retombent dans leurs péchés, et que saint Pierre nous a figurés sous l'image « d'un chien qui retourne « à son vomissement; et d'un pourceau qui, « s'étant lavé, se vautre de nouveau dans la « boue [5]. » Nous en avons parlé dans les méditations précédentes, à l'occasion d'un passage de saint Pierre.

En général, la chose sainte signifie tous les mystères que les pasteurs de l'Eglise sont avertis de donner avec beaucoup de discernement, et de ne les pas donner à profaner aux indignes.

Les perles devant les pourceaux, sont les saints discours devant ceux qui sont incapables de les goûter et qui pour cette raison se tournent avec une espèce de fureur contre ceux qui leur présentent une chose si peu convenable à leur nature.

Considère, Chrétien, à quoi tu te réduis par ton péché ! Dieu qui t'avait fait à son image, et qui avait mis ton âme, renouvelée par la grâce, au rang de ses épouses, te met au rang *des chiens et des pourceaux*. Aie pitié de ton état, et songe à t'en retirer, ayant recours à la prière, dont il va être parlé ci-après.

[1] *Matt.*, 3, 4, 5. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Matth.*, VII, 6. — [4] *Ibid.* — [5] II *Petr.*, II, 21, 22.

XXXIXe JOUR.

Prier avec foi, demander, chercher, frapper [1].

Après avoir fait voir au pécheur l'état déplorable et honteux où il tombe, Notre-Seigneur lui montre dans la prière le moyen d'en sortir.

Demandez, cherchez, frappez [2] : ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu pour sortir de cet état plus que bestial où le péché nous avait mis ? Il faut l'apprendre de ces paroles de saint Jacques [3] : « Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la « demande à Dieu, qui donne abondamment à « tous, sans jamais reprocher ses bienfaits : mais « il la faut demander avec foi et sans hésiter. »

C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : « En vérité, je vous le dis : Si vous « avez la foi et que vous n'hésitiez pas, vous « obtiendrez tout, jusqu'à précipiter les mon- « tagnes dans la mer. Et je vous le dis encore « un coup : Tout ce que vous demanderez dans « votre prière, croyez que vous le recevrez, et il « vous arrivera [4]. »

Regardez donc où vous en êtes par votre péché, et demandez avec foi votre conversion. Ne dites pas qu'elle est impossible : quand vos péchés seraient d'un poids aussi accablant que celui d'une montagne, priez, et il cédera à la prière : « Croyez fermement que vous obtiendrez « ce que vous demanderez; et il vous sera « donné. » Jésus-Christ se sert exprès de ces comparaisons si extraordinaires, pour montrer que tout est possible à celui qui prie.

Animez votre courage, Chrétien, et ne désespérez jamais de votre salut.

XLe JOUR.

Persévérance et humilité dans la prière [5].

Frappez : persévérez à frapper jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvait. Il y a une manière de forcer Dieu et de lui arracher ses grâces; et cette manière est de demander sans relâche, avec une ferme foi. D'où il faut conclure avec l'Evangile : « Demandez, et on vous don- « nera : cherchez, et vous trouverez : frappez, « et il vous sera ouvert [6]. » Ce qu'il répète encore une fois, en disant : « Car quiconque demande, reçoit : et quiconque cherche, trouve : « et on ouvre à quiconque frappe. » Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit et tout autant de fois qu'on s'éveille. Et quoique Dieu semble ou n'écouter pas, ou même nous rebuter, il faut frapper toujours;

[1] *Matth.*, VII, 7. — [2] *Ibid.* — [3] *Jac.*, I, 5, 6. — [4] *Matt.*, XXI, 21, 22; *Marc.*, XI, 23, 24. — [5] *Matt.*, VII, 7, 8; *Luc.*, XI, 5, 6 seq. — [6] *Luc.*, XI, 9, 10.

attendre tout de Dieu, et néanmoins agir aussi. Car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devait tout faire lui tout seul ; mais encore chercher de son côté, et faire agir sa volonté avec la grâce : car tout se fait par ce concours. Mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui prévient : car c'est là le fondement de l'humilité.

XLIe JOUR.

Prière perpétuelle [1].

« Il faut prier toujours, et ne cesser jamais [2]. » Cette prière perpétuelle ne consiste pas en une perpétuelle tension de l'esprit, qui ne ferait qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait, lorsqu'ayant prié à ses heures, on recueille de sa prière et de sa lecture quelque vérité, ou quelque mot, qu'on conserve dans son cœur, et qu'on rappelle sans effort de temps en temps ; en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin ; c'est-à-dire en l'y remettant devant les yeux sans rien dire. Alors, comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse ; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Et c'est ce que dit David : « Mon âme, ô « Seigneur ! est devant vous comme une terre « desséchée [3]. » Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier ; mon besoin vous prie ; mon indigence vous prie ; ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier ; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier ; et Dieu entend ce langage. O Seigneur ! devant qui je suis, et à qui ma misère paraît tout entière, ayez-en pitié, et toutes les fois qu'elle paraîtra à vos yeux, ô Dieu très-bon ! qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes. Voilà une des manières de prier toujours, et peut-être la plus efficace.

XLIIe JOUR.

Importuner Dieu par des cris vifs et redoublés [4].

L'importunité dont il faut se servir envers Dieu, c'est cette manière pressante dont il a été parlé ci-devant.

Songez à ce cri des élus, qui s'élève nuit et jour devant Dieu. Il faut être persuadé que nos injustices, nos scandales, tout ce que nous faisons qui édifie mal les saints, et qui les fait souffrir, crie vengeance nuit et jour contre nous ; et que nous ne pouvons apaiser ce cri que par un cri continuel de pénitence. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde ! C'est ce qu'il faut crier nuit et jour ; c'est ce que notre besoin crie sans cesse.

Songez au triste état de ce juge « qui ne se « soucie ni de Dieu ni des hommes [1]. » Quand rien ne retient, il n'y a plus d'espérance. Quand on a quelque frein, et qu'on ne craignant point Dieu, on est du moins un peu retenu par la crainte des hommes, on peut espérer, et les passions souffrent quelque sorte de modération.

XLIIIe JOUR.

Motifs d'espérance dans la prière [2].

Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier et pour obtenir, c'est de bien comprendre que Dieu est un père. Combien plutôt, dit-il, « votre Père céleste sera-t-il « libéral envers vous [3] ! »

« Si vous donnez, vous qui êtes mauvais [4], » combien plus Dieu qui est la bonté même ! Si vous donnez ce qui vous a été donné, et que vous n'avez que par emprunt ; combien plutôt Dieu donnera-t-il, lui qui est la source du bien et dont la nature est, pour ainsi parler de donner ?

« Si vous qui êtes mauvais. » Mais est-on mauvais, « même à ses enfants ? » Le Fils de Dieu nous veut faire entendre que l'homme est mauvais, même à ses enfants. L'expérience ne le fait que trop voir, et qu'on se regarde soi-même plutôt qu'eux dans les biens qu'on leur procure. Il n'y a que Dieu qui, étant la bonté même et le bien par essence, ne peut donner que du bien à ceux qui ont recours à lui.

Disons-nous toujours à nous-mêmes : On peut tout espérer d'un père. Disons encore avec Jésus-Christ : Qu'est-ce qu'un corbeau ? Notre Père céleste le nourrit. Qui nourrit les serviteurs laissera-t-il les enfants sans secours ? Mais qui nourrit les animaux sera-t-il insensible aux besoins de ses enfants ? On peut donc tout demander ; et on doit espérer de tout obtenir dès qu'on demande à un père.

XLIVe JOUR.

Demander par Jésus-Christ : Qualités d'une parfaite prière [5].

Il faut apprendre à demander par Jésus-Christ. Demander par Jésus-Christ, c'est demander ce qu'il commande ; c'est demander sa gloire ; c'est interposer le nom du Sauveur ; c'est mettre sa confiance en ses bontés, et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit regarder principalement le salut, et le reste comme un accessoire. En de-

[1] *Luc.*, XVIII, 1, 8. — [2] *Ibid.*, 1. — [3] *Psal.*, CXLII 6. — [4] *Luc.*, XVIII, 4, 5, 7.

[1] *Luc.*, XVIII, 4, 5, 7. — [2] *Matth.*, VII, 11. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — *Joan.*, XVI, 23, 37.

mandant en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser, on est assuré d'obtenir; car Jésus-Christ l'a promis : en douter, c'est faire Jésus-Christ menteur. « En vérité, en vérité, je vous « le dis : Si vous demandez quelque chose à « mon Père en mon nom, il vous le donnera [1]. »

Quand donc on n'obtient pas, il faut tenir pour assuré qu'on a mal prié, selon ce que dit saint Jacques [2] : Vous demandez et n'obtenez « pas, parce que vous demandez mal, pour avoir « de quoi satisfaire vos mauvais désirs. »

Demander mal, c'est demander sans foi, comme dit le même saint Jacques [3] : « Si vous « avez besoin de la sagesse, demandez-la, mais « demandez-la avec foi, sans hésiter, » sans craindre, en croyant certainement que vous obtiendrez si vous demandez bien, si vous demandez avec foi, si vous demandez avec persévérance.

Le Sauveur ne nous donne pas ce que nous demandons contre notre salut. Demandons notre conversion : attachons-nous à cela : nous l'obtiendrons.

Ame religieuse ! le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière doit être principalement d'être fidèle aux heures qu'on y consacre. Fussiez-vous distraite au dedans, si vous gémissez de l'être, si vous souhaitez seulement de ne l'être pas, et que vous demeuriez fidèle, humble et recueillie au dehors; l'obéissance que vous y rendez à Dieu, à l'Eglise, et à la règle, en conservant les génuflexions, les inclinations, et tout le reste de l'extérieur de la piété, conserve l'esprit de prière. On prie alors par état, par disposition, par volonté; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses et de ses distractions. O que cette prière est agréable à Dieu ! qu'elle mortifie le corps et l'âme ! qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés !

XLVe JOUR.

Abrégé de la morale chrétienne, et à quoi elle se termine [4].

« Faites comme vous voulez qu'on vous fasse. » Rien de plus simple que ce principe, rien de plus étendu dans la pratique : toute la société humaine y est renfermée. La nature même nous enseigne cette règle. Mais Jésus-Christ l'élève, en ajoutant : « C'est ici la loi et les pro- « phètes [5]. » C'en est le précis, et l'abrégé de toute justice. La racine en est dans ce précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous- « même [6]. »

« Efforcez-vous [7]. » Le salut ne doit pas être entrepris avec mollesse. « La porte est étroite » par la mortification, la pauvreté et la pénitence. « Le chemin est large » dans la licence. Le grand nombre, le petit nombre : sujet infini de méditer, et inépuisable consolation pour les humbles.

« Un bon arbre porte de bons fruits ; un « mauvais arbre en porte de mauvais [1]. » C'est ce qui fait discerner la bonne pénitence d'avec la mauvaise.

Etrange état d'une créature raisonnable, qui faute de porter de bons fruits, n'est plus propre que pour le feu.

« Vous connaîtrez les bons arbres par leurs « fruits [2], » et non par leurs feuilles ; c'est-à-dire par leurs œuvres, non par leurs paroles. Le figuier que Jésus-Christ maudit avait des feuilles : mais parce qu'il n'avait pas de fruits, Jésus-Christ le rend sec. « Que jamais fruit ne naisse « de toi [3]. » Par punition d'être infructueux, il le devient encore davantage. Si on ne produit des fruits dans le temps, et lorsque le Maître en attend, il vient un temps qu'on n'en peut produire aucun.

Un sage confesseur doit demander à son pénitent du fruit, et non des feuilles. Il ne faut pas se contenter de l'apparence d'un bon arbre dans ses feuilles, ni des fruits commencés dans la fleur. Il faut de vrais fruits : autrement il a raison de douter que la pénitence soit sincère.

XLVIe JOUR.

En quoi consiste la vraie vertu [4].

Jésus-Christ vient de parler des arbres qui n'ont point de fruits : en voici une mauvaise espèce. C'est le Chrétien qui n'a que l'apparence du bien, et qui en effet ne porte rien de bon ; celui qui parle beaucoup et ne fait rien : « Sei- « gneur, Seigneur, » dit-il. Il vaudrait bien mieux ne pas tant répéter qu'il est le Seigneur, et faire ce qu'il dit.

Il y en a qui ne résistent à rien ; tout ce que vous leur proposez, ils l'entreprennent. Oui je le ferai, je parlerai ; je prierai, j'assisterai à tout ; mais quand il faut venir à l'exécution, tout demeure. Les juifs étaient de ceux qui disent beaucoup, et Jésus leur dit : « Les femmes « de mauvaise vie et les publicains font mieux « que vous [5]. » Votre piété, tout extérieure, vous entretient dans une fausse opinion de vertu. Ceux qui sont manifestement mauvais ont honte d'eux-mêmes, et se convertiront à la fin plutôt que vous.

Considérez ces deux jeunes hommes de la parabole [6]. L'un a honte de désobéir ouvertement à son père, en lui disant : « Je ne veux pas ; »

[1] *Joan.*, 23. — [2] *Jac.*, VI, 3. — [3] *Joan.*, I, 5, 6. — [4] *Matth.*, VII, 12, 20. — [5] *Ibid.*, 12. — [6] *Ibid.* XXII, 34. — [7] *Ibid.*, VII, 13, 14.

[1] *Matth.*, 17-19. — [2] *Matt.*, VII, 20. — [3] *Ibid.*, XXI, 19, 20. — [4] *Ibid.*, VII, 21. — [5] *Ibid.* XXI, 31, 32. — [6] *Ibid.*, XXI, 28 sqq.

et après lui avoir dit : Je le veux, il suit pourtant son penchant, et « il ne fait rien. » L'autre dit ouvertement : « Je n'en ferai rien ; » et il a honte de son insolence, et « il obéit. » L'un a la présomption de vouloir passer pour vertueux, et il ne l'est qu'en paroles : c'est pourquoi il tombe ; l'autre a horreur de sa témérité, et il s'en repent.

Il ne faut donc ni trop déférer aux discours présomptueux de ceux qui promettent tout, ni désespérer de ceux qui semblent tout refuser. Les grands crimes mènent plutôt à la pénitence que la fade et inefficace pudeur, qui fait tout promettre sans avoir un véritable désir de l'exécution ; ou que la fausse piété, qui ne consiste qu'en paroles, où l'on croit avoir tout fait quand on parle bien de la loi et de la vertu, comme faisaient les juifs.

Ame fidèle, évertuez-vous. Avez-vous promis quelque chose ? Quelque grande qu'elle soit, faites plus encore. Avez-vous refusé ? Ayez-en honte, et faites ce que vous aviez dit que vous ne vouliez ou que vous ne pouviez pas.

Celui qui écoute et qui fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, « c'est « l'homme sage qui bâtit sur la pierre [1]. » Les tentations viennent, les maladies accablent, les afflictions fondent sur cette âme; elle se soutient. Ceux qui ne font qu'écouter, qui se délectent de la beauté ou de la vérité de la sainte parole, sans en venir aux effets, ou qui n'y viennent qu'imparfaitement, « ont bâti sur le sable : ils « tombent à la première occasion, et leur ruine « est grande. »

XLVIIe JOUR.

Admirables effets et invincible puissance de la doctrine de Jésus-Christ [2].

Considérez la doctrine de Jésus-Christ : elle est si belle et si solide, qu'elle cause de l'admiration à tout le peuple. Car qui n'en admirerait la pureté, la sublimité, l'efficace? Elle a converti le monde : elle a peuplé les déserts, elle a fait prodiguer à des millions de martyrs de toute condition, de tout âge et de tout sexe, jusqu'à leur sang. Elle a rendu les richesses et les plaisirs méprisables ; les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat. L'homme est devenu un ange, et il s'est porté à se proposer pour modèle Dieu même. Qui ne l'admirerait donc cette belle, cette ravissante doctrine? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. « Jésus enseigne comme ayant « puissance : » il faut que tout cède, et que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide, qui n'ose vous dire vos vérités, ou qui vous flatte dans vos défauts, à la manière des scribes et des pharisiens, qui ne songeaient qu'à s'attacher le peuple et non à le corriger ! Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner dans vos vices. C'est à celui-là que votre conversion est réservée. *Amen, Amen.*

[1] *Matth.*, VII, 24 seq. — [2] *Ibid.*, VII, 28, 29.

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

Les sermons de Notre-Seigneur dans sa dernière semaine sont des plus dignes d'être médités, par la circonstance de sa mort prochaine. Pour les lire avec ordre et avec fruit, il est bon de les partager par journées, comme on a fait le sermon sur la montagne.

Avant que d'en venir à cette semaine, si pleine d'instructions et de mystères, pour en prendre l'esprit il faut remonter un peu plus haut. Et c'est à quoi nous donnerons huit jours.

PREMIER JOUR.

Le mystère de la croix prédit par Jésus-Christ, et non compris par les apôtres. — Combien on craint de suivre Jésus à la croix [1].

L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savait qu'il devait mourir, et il le déclare à ses apôtres.

Saint Paul disait aux disciples [2] : « Et main- « tenant étant lié par le Saint-Esprit, » doucement contraint par son impulsion particulière, « je m'en vais à Jérusalem, ne sachant ce qui « m'y doit arriver. » Mais Jésus va à Jérusalem, sachant très-bien ce qu'il y doit souffrir, et le dénonçant aux apôtres : «Voilà, » dit-il [3], « que « nous allions à Jérusalem ; et le Fils de l'homme « sera livré entre les mains des méchants. Je « ne sais, » disait saint Paul [4], « ce qui me doit « arriver à Jérusalem, si ce n'est que dans tou- « tes les villes où je passe, le Saint-Esprit me « fait témoigner, par les prophètes qui y sont, « que des chaînes et des afflictions m'y sont pré- « parées. » Mais, au lieu qu'on ne montrait les choses qu'en confusion à saint Paul, Jésus explique tout distinctement à ses apôtres, comme la seule lecture le fera connaître.

A ces mots, saint Luc observe [5], que « les « disciples ne comprirent rien de ce que Jésus « leur disait, » quoique Jésus leur parlât sans aucune ambiguïté; que « cette parole leur était

[1] *Matt.*, XX, 17-29; *Marc.*, X, 32-46; *Luc.*, XVIII, 31, 35. — [2] *Act.* XX, 22. — [3] *Matt.*, XX, 18. — [4] *Act.*, XX, 23. — [5] *Luc.*, XVIII, 31.

« cachée, et qu'ils n'entendaient point ce qu'on « leur disait. » Cet évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des apôtres, combien le mystère de la croix a peine à entrer dans les esprits.

Jésus s'étant expliqué ailleurs de ce mystère en termes moins clairs, le même saint Luc fait cette remarque [1] : « Les apôtres n'entendaient « point cette parole, et elle était comme voilée « devant eux, en sorte qu'ils n'en sentaient point « la force, et ils craignaient de l'interroger sur « cette parole. » Ils n'entendaient pas, parce qu'ils ne voulaient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudrait suivre leur Maître, et ils ne voulaient pas savoir les souffrances où il allait, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus leur disait : « Mettez bien ceci dans « vos cœurs : que le Fils de l'homme sera livré « entre les mains des hommes [2]; » ce qu'il avait soin de leur inculquer dans le temps que tout le monde était en admiration des prodiges qu'il faisait : c'est que, flattés par sa gloire, ils avaient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignait sur l'opprobre qu'il avait à souffrir, sans vouloir en entendre parler. Mais c'était là néanmoins ce que Jésus voulait qu'ils sussent. Car il avait mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et de porter sa croix après lui. « Mettez bien cela dans vos cœurs, » leur disait-il.

Songez ici comme l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on lui veut dire ce qui choque ses passions et ses sens, comme, quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille; il ne fait pas semblant d'entendre et craint d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas; il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui lui parle. C'est pour la même raison que saint Marc raconte la même chose en ces termes [3] : «Comme ils montaient à Jérusalem, Jésus « marchait devant eux, et ils en étaient étonnés, « et ils craignaient en le suivant; et appelant « les douze, il leur dit: Nous allons à Jérusalem,» pour y souffrir tout ce qu'il leur marque.

Le sujet de leur étonnement était qu'ils savaient que les pharisiens et les docteurs de la loi le cherchaient pour le faire mourir; et ils ne pouvaient comprendre qu'il allât se mettre en leurs mains, et ils le suivaient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la croix.

Mais pour nous encourager il va devant, et saint Luc remarque « qu'il affermit son visage « pour aller à Jérusalem [4], » voyant son heure venue. La nature craignait, comme il parut dans son agonie au jardin. Car il a voulu porter nos faiblesses jusqu'à ce point, afin de nous apprendre à les vaincre: suivons-le donc, et à son exemple affermissons notre visage lorsqu'il faut aller à la pénitence, à la mortification et à la croix.

Ce fut en cette occasion que ses disciples lui dirent: «Maître, il n'y a que peu de temps que « les Juifs vous cherchaient pour vous lapider « et vous allez vous mettre entre leurs mains [1]. » Ils voulaient le détourner de ce voyage, et il n'y eut que Thomas qui entendit le mystère, lorsqu'il dit courageusement : « Allons, allons aussi, « et mourons avec lui [2]. » Belle parole, si elle eût été suivie de l'effet! Mais Thomas s'enfuit comme les autres, et il fut le dernier à croire sa résurrection. Voilà l'homme : celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent est le plus faible lorsque Dieu l'abandonne à lui-même. Entends, Chrétien, combien il est difficile d'aller à la croix avec Jésus, et combien on a besoin de sa grâce.

IIe JOUR.

Demande ambitieuse des enfants de Zébédée ; calice et croix avant la gloire [3].

La même lecture, et appuyez en particulier sur la demande de la mère des enfants de Zébédée. Saint Marc dit distinctement que ce ne fut pas seulement leur mère, mais les deux frères eux-mêmes, c'est-à-dire saint Jacques et saint Jean, qui firent cette demande. Ce qui nous montre que leur mère agissait à l'instigation de ses enfants. Peut-être même que dans la suite, ils se joignirent eux-mêmes ouvertement à la demande. C'est pourquoi aussi le Sauveur leur adresse sa réponse : « Vous ne savez « ce que vous demandez; pouvez-vous boire « mon calice [4]? »

Il n'y a rien qui ne fasse sentir combien on a de peine à entendre la parole de la croix. Jésus venait d'en parler aussi clairement qu'on a vu; et loin de l'entendre, saint Jacques et saint Jean, qui étaient des premiers entre les apôtres, lui viennent parler de sa gloire, et de la distinction où ils y voulaient paraître.

Pesez ces paroles de Jésus : « Vous ne savez « ce que vous me demandez [5]. » Vous parlez de gloire, et vous ne savez pas ce qu'il faut souffrir pour y parvenir. Là il leur explique ces souffrances par deux similitudes, par celle d'un calice amer qu'il faut avaler, et par celle d'un baptême sanglant où il faut être plongé. Avaler toute sorte d'amertume; être dans les souffrances jusqu'à y voir tout le corps plongé,

[1] *Luc.*, IX, 45. — [2] *Ibid.*, 44. — [3] *Marc.*, X, 32, 33. — [4] *Luc.*, IX, 51.

[1] *Joan.*, XI, 8. — [2] *Ibid.*, 16. — [3] *Matth.*, XX, 20 seq. ; *Marc.*, X, 35 seq. — [4] *Matth.*, 22; *Marc.*, 38. — [5] *Matth.*, XX, 22.

comme on l'a dans le baptême : la gloire est à ce prix.

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout; mais Jésus qui voyait bien qu'ils ne s'offraient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix; mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père, et à ses secrets conseils. Il aurait bien pu leur dire ce qu'il dit dans la suite à tous les apôtres : « Je dispose de mon « royaume en votre faveur, comme mon Père en « a disposé en la mienne [1]. » Mais des gens qui ne voulaient s'offrir que par ambition, n'étaient pas dignes encore d'entendre cette promesse; et pour les attacher à la croix, dont ils n'entendaient pas encore la vertu, Jésus-Christ remet à son Père ce qui regarde la gloire, et ne se réserve en ce lieu qu'à prédire et à distribuer les afflictions.

Tout cela se faisait par cette profonde économie si souvent pratiquée dans l'Evangile et dans toute l'Ecriture, où, pour certaines raisons et convenances, des choses diverses sont attribuées au Père et au Fils. Mais il faut toujours se souvenir dans le fond de cette parole, que le Sauveur adresse à son Père : « Tout ce qui est « à vous est à moi, et tout ce qui est à moi est « à vous [2]. »

« Tous les apôtres furent indignés [3] » de la demande des deux frères. Aveugles, qui ne songeaient pas qu'ils étaient tous dans les sentiments qu'ils reprenaient dans les autres, puisque un peu auparavant, et un peu après, Jésus-Christ les surprit pensant en eux-mêmes, et se disputant « qui d'entre eux serait le premier [4]. » C'est ainsi qu'on ne peut souffrir dans les autres le vice qu'on a en soi-même : éclairé pour reprendre, aveugle à se corriger et à se connaître.

Remarquez le changement admirable que les instructions du Sauveur et l'effusion du Saint-Esprit fit dans les apôtres. Ces gens qui ne cessaient de disputer entre eux de la primauté, la cèdent sans peine à saint Pierre; ils lui cèdent la parole partout, il préside à tous leurs conciles et à toutes leurs assemblées. Saint Jean, un des enfants de Zébédée, qui venait de demander la première place avec son frère saint Jacques, attend saint Pierre au tombeau du Sauveur, afin qu'il y entre le premier; et l'empressement de voir les marques de la résurrection de son Maître ne l'empêcha pas de rendre l'honneur qu'il devait au prince des apôtres.

Appuyez encore sur ces paroles de saint Mathieu (xx, 25), Marc (x, 42), où il rabat toute ambition par son exemple. Ne sois point ambitieux, ô Chrétien! et ne désire point le commandement, ni aucun avantage parmi les hommes; puisque tu es le disciple de celui qui étant le Seigneur de tous, s'en est rendu le serviteur, et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Racheté par l'humilité et la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever, ni à enfler toi-même ton cœur.

Considérons combien nos passions, et surtout l'ambition nous aveuglent; et crions, à l'exemple de ces deux aveugles et de Bartimée, fils de Timée : « ô Seigneur, rendez-nous la vue [1], » faites-nous connaître nos défauts.

Que nul reproche des hommes ne nous empêche de crier à Jésus pour en implorer le secours de sa grâce. Quittons nos habits, courons à lui, ouvrons les yeux, glorifions Dieu; cessons de nous méconnaître et de nous glorifier nous-mêmes.

IIIe JOUR.

Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort, dans la résurrection de Lazare [2].

Jésus approche de Jérusalem, il est déjà à Béthanie, bourgade qui en était à peine à six-vingt pas, à la racine de la montagne des Oliviers. Sa mort approche en même temps, et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable.

La première chose, c'est la résurrection de Lazare. Il allait mourir, et il semblait que l'empire de la mort allait s'affermir plus que jamais, après qu'il y aurait été assujetti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

Elle paraît ici dans tout ce qu'elle a de plus affreux. Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure. Dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité, et comme condamnée à mort pour son péché. Il est l'ami de tout le genre humain, il vient le rétablir, il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son supplice. Ce qui lui paraît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché, et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement, à mesure qu'il

[1] *Luc.*, XXII, 29. — [2] *Joan.*, XVII, 10. — [3] *Matth.*, XX, 24. — [4] *Luc.* IX, 46, 47; XXII, 24, 25.

[1] *Matth.*, 30; *Marc.*, 46, 51; *Luc.*, XVIII, 42. — [2] *Joan.*, XI, 1-46

approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne, où le mort était gisant, on dirait qu'il n'y a point de remède à un si grand mal. « Celui, » dit-on, « qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvait-« il pas empêcher que son ami ne mourût [1] ? » On ne dit pas, ne le pourrait-il pas ressusciter. C'est à quoi on ne songeait seulement pas. On croit que son pouvoir n'allait pas plus loin que de l'empêcher de mourir ; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exemples, on ne voulait ni s'en souvenir, ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort; et il n'y a qu'à pleurer son sort, on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire, et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, et tout y est plein au contraire de consolation. Il n'y paraît que puissance contre la mort, et que victoire remportée sur elle.

Jésus dit : « Cette maladie n'est pas pour la « mort, mais pour la gloire de Dieu [2]. » Lazare en mourut pourtant; mais le Sauveur voulait dire que la mort serait vaincue, et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Il poursuit : « Lazare dort, mais je le vais « réveiller [3], » appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort, et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un endormi.

A mesure qu'il avance, il paraît de plus en plus le vainqueur de la mort. « Si vous aviez « été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je « sais que Dieu vous accordera tout ce que vous « lui demanderez. » Vous avez tout pouvoir non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre ses mains.

Votre frère ressuscitera [4]. *Je le sais*, dit Marthe, *au dernier jour*. Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps : mais elle ne se juge pas digne de cette grâce.

Goûtons ces paroles du Sauveur, après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : « Je « suis la résurrection et la vie ; celui qui croit « en moi, quand il serait mort, il vivra : celui qui « vit et qui croit en moi, ne mourra point éter-« nellement [5]. » Il ne mourra point pour jamais : la mort ne sera pour lui qu'un passage ; il n'y demeurera pas, et il viendra à un état où il ne mourra jamais.

La foi de Marthe est grande. Les Juifs disaient de Jésus : *Ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût pas ?* Celle-ci dit, non-seulement qu'il le pouvait faire, mais qu'il l'aurait fait ; et qu'il pouvait encore le ressusciter, s'il voulait. Elle voit en esprit la résurrection générale et confesse Jésus-Christ, comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père. *Comme le Père*, dit-il [1], *a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en soi*. Il a donc raison de nous dire, qu'il est la *résurrection et la vie* [2]; et encore : *Je suis la vie ;* et encore : *Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît* [3]. Il est une source de vie, il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait homme. *Nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père et qui nous est apparue* pour se répandre sur nous, disait saint Jean [4].

Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance : si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira.

Otez la pierre [5], ouvrez le tombeau; enlevez la porte de cette éternelle prison. C'est sans doute pour en délivrer ceux qui y sont détenus.

Père, je sais que vous m'écoutez toujours [6]. Nous sommes donc délivrés, puisqu'un tel intercesseur parle pour nous. *Lazare, sortez, paraissez.* Les prophètes avaient ressuscité quelques morts, mais on n'avait point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que « le temps de-« vait venir, et déjà était venu, » disait le Sauveur, « que ceux qui sont dans le tombeau enten-« dront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui « l'entendront recevront la vie [7], » Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare se fera un jour pour tous les hommes.

Lazare sortit à l'instant, quoique *lié de bandelettes*, à peu près comme un enfant dans le berceau, *le visage enveloppé d'un linge* [8]. Un homme vivant ne pourrait se remuer en cet état : cependant un mort se lève et paraît : tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur !

Il importe de bien méditer toutes ces choses, afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes, qu'elle est capable de leur faire perdre l'esprit, quand on leur annonce qu'il faut mourir, comme l'expérience le fait voir. On a grand besoin de se munir contre cette crainte. Ce qui se fait principalement, en méditant les promesses de l'Evangile contre la mort, et s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a

[1] *Joan.*, XI, 37. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] *Ibid.*, 11, 12. — [4] *Joan.*, XI, 23. — [5] *Ibid.*, X, 25, 26.

[1] *Joan.*, 26. — [2] *Ib.*, XI, 25. — [3] *Ibid.*, V, 21. — [4] I *Joan.*, I, 2. — [5] *Joan.*, XI, 39. — [6] *Ib.*, 42. — [7] *Joan.*, V, 25. — [8] *Ibid.*, XI, 44.

besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance ; mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est faible pourtant, si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort.

Il l'a encore vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisait que d'expirer, et qui était encore dans son lit [1]. Il l'a vaincue dans un jeune homme qu'on portait en terre [2]. Enfin, il l'a vaincue dans le tombeau et au milieu de la pourriture, en la personne de Lazare [3]. Il restait qu'il empêchât même la corruption. Il avait vaincu la mort en des personnes qui étaient mortes naturellement ; il fallait encore la vaincre lorsqu'elle serait venue par la violence. Ceux à qui il avait rendu la vie, demeuraient mortels ; il restait qu'avec la mort il vainquît même la mortalité. C'était en sa personne qu'il devait faire une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption, comme avait chanté le Psalmiste : « Vous ne permettrez pas que « votre saint voie la corruption [4]. » Ce qui s'est fait dans le chef s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avait d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité était de pouvoir ne mourir pas : notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

IVe JOUR.

Même sujet. — Les trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, figures des trois états du pécheur [5].

La vraie mort de l'homme c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme.

Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement, en la personne de cette jeune fille; dans son progrès, en la personne de celui qu'on portait en terre ; dans sa consommation, et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée, en la personne de Lazare.

La corruption dans un mort de quatre jours fait voir un homme qui croupit et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paraît plus de ressource ; les gens de bien même n'espèrent plus rien. « Maître, » disait Marthe [1], « il sent mauvais, et il y a quatre « jours qu'il est mort. » C'est ce qui cause dans Jésus ce frémissement réitéré par deux fois, avec ces larmes amères; ce qui signifie l'effort et comme le travail de l'Eglise, pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose, Ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.

Ame malheureuse, ne fais point pleurer Jésus; ne le fais point tant crier, ni tant frémir ; empêche-toi de tomber dans ce péché d'habitude. Mais si tu y es, ne perds pas toute espérance ; il te reste une ressource infaillible dans les cris et les larmes de Jésus.

Déliez-le, dit le Sauveur [2] ; ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré ; c'est le ministère des apôtres. Mais il faut auparavant que Jésus ait parlé, que le mort ait ouï sa voix, qu'il se soit déjà réveillé de son profond assoupissement, et qu'il commence à vivre en recevant l'inspiration qui l'appelle à la pénitence. Les apôtres peuvent alors user du pouvoir qui leur est donné de délier ; mais si le pécheur n'a déjà reçu aucun principe de vie, en un mot, s'il n'est déjà sérieusement converti, c'est en vain qu'on le lierait ; il est tout mort au dedans, et les sacrements ne peuvent rien pour lui. Convertissez-vous donc, ô pécheurs, et vivez.

Ve JOUR.

Amitié de Jésus, modèle de la nôtre. — Excellente manière de prier [3].

Voilà les grands mystères de cet évangile. Mais à ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

Lazare notre ami, dit Jésus [4]. Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami ! *Notre ami :* Lazare aimait et lui et sa compagnie, ses disciples avaient part à son amitié. « Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, « et Lazare [5], » qui était malade. Voilà les amis de Jésus ; leur maison était toujours ouverte à lui et aux siens, ce sont ses hôtes et ses amis.

Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables et qui exercent volontiers l'hospitalité ; car, en la

[1] *Matth.*, IX, 18, 25; *Marc.*, V, 35, 40, 42. — [2] *Luc.*, VII, 12, 14, 15. — [3] *Joan.*, XI, 41-44. — [4] *Psal.*, XV, 10, 11; *Act.*, II, 27. — [5] *Joan.*, XI, 1 seq.; *Matth.*, IX, 18, 25; *Marc.*, V, 35; 42 ; *Luc.*, VII, 12, 15.

[1] *Joan.*, XI, 39. — [2] *Ibid.*, 44. — [3] *Joan.*, XI, 1 seq. — [4] *Ibid.*, 11 — [5] *Ibid.*, 5.

personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons une Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soit des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours attentive à sa parole, et à *la bonne part qui ne pouvait lui être ôtée* [1]. Voilà ceux que Jésus-Christ honorait d'une amitié particulière.

« Celui que vous aimez est malade [2]. » C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier, sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi ; soyons persuadés que Jésus nous aime, présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes, prions ainsi pour les autres c'est une manière de prier des plus excellentes.

Souvent on dit à Jésus dans son Evangile : Venez, Seigneur, et guérissez ; imposez vos mains, touchez le malade : ici on dit simplement : « Celui que vous aimez est malade. » Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de le prier à quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière ! Pratiquons-la, principalement pour les maladies de l'âme.

Marthe et Marie conservent toujours leur caractère. Marthe est toujours la plus empressée : elle parle plus ; elle agit plus. Marie arrive : d'abord « elle se prosterne aux pieds « de Jésus [3] ; » elle ne dit qu'un mot, et c'est assez.

« Le Maître vous demande, » lui disait Marthe [4]. Jésus était content de la foi de Marthe : mais pour achever d'être touché, il voulait voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie, toujours attachée du fond du cœur à sa parole.

« Jésus pleura [5]. » Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus.

« Voyez comme il l'aimait [6]. » Soyez loué, ô Seigneur Jésus! d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter, et d'aimer à votre exemple : les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. Mais réglez nos amitiés, et soyez-en le modèle. Ne flattons point nos amis ; corrigeons-en, comme vous, les empressements inconsidérés aimons dans nos amis le bon et le solide comme vous.

O Seigneur ! que je sois du nombre de ceux à qui vous dites : « Vous êtes mes amis [1] ! » et encore : « Je vous dirai à vous qui êtes mes « amis [2]. » O bon et parfait ami ! qui pour exercer envers eux l'amour que vous avez dit vous-même être le plus grand de tous, avez donné votre vie pour eux : je ne veux d'ami que vous ou qu'en vous. O bon ami ! ressuscitez-moi ; je suis plus mort que Lazare.

« Marthe appelle Marie en secret. Le Maître, » dit-elle [3], « vous demande. » Il y a un certain secret entre Jésus-Christ et les âmes intérieures qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret, et ne le pas troubler en y mêlant le monde. Entends, Chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au-dedans, et qui ne connaît que sa voix.

« A l'instant Marie se lève, et vient à Jésus [4]. » Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. Les Juifs la voyant partir si vite, disaient : « Elle va pleurer au tombeau. » On connaissait son bon naturel et son cœur tendre ; mais Jésus avait réglé ses tendresses, dont le principal objet était sa parole.

« Déliez-le, et laissez-le aller [5]. » On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on lui dit, ni où il avait été, ni comment il se trouvait : toutes questions superflues. Dieu, qui, dès le moment de sa mort, savait ce qu'il en voulait faire, avait tout réglé : il savait par où nous devaient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savait tout, et avait tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties.

VIe JOUR.

Jésus-Christ mis en signe de contradiction. — Incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare [6].

Ce qui fut dit du Sauveur à sa bienheureuse Mère, par le saint vieillard Siméon, est bien vrai : « Celui-ci est posé en ruine et en résur- « rection à plusieurs en Israël, et en signe de « contradiction ; afin que les pensées de leurs « cœurs soient découvertes [7]. » On n'avait point encore vu la profonde malice du cœur de l'homme, ni jusqu'à quel point il est capable de résister à Dieu.

[1] *Luc.*, x, 39 seq. — [2] *Joan.*, xi, 3. — [3] *Joan.*, xi, 32. — [4] *Ibid.*, 28. — [5] *Ibid.*, 35. — [6] *Ibid.*, 36.

[1] *Joan.*, xv, 14, 15. — [2] *Luc.*, xii, 4. — [3] *Joan.*, xi, 28. — [4] *Ibid.* 29, 31. — [5] *Ibid.*, 44. — [6] *Joan.*, xi, 46 seq. — [7] *Luc.* ii 34, 35.

Après un si grand miracle, il semble qu'il ne faut pas s'étonner que plusieurs crussent. La résurrection de Lazare était arrivée en présence de tout le monde, à la porte de Jérusalem, avec le concours qu'attire un deuil dans les maisons considérables : « Plusieurs crurent, » dit l'Evangéliste[1]. C'était là l'effet naturel d'un si grand miracle. Mais d'autres, qui savaient la haine des pontifes, et des pharisiens contre Jésus, et qui y entraient, leur allèrent dire ce qu'ils avaient vu. Sur cela, on assembla le conseil, et la résolution en fut étrange.

« Cet homme fait beaucoup de miracles[2]. » Ils ne nient point le fait ; il est trop constant. « Que ferons-nous ? » La réponse paraît aisée. Croyez en lui : mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvrait, encore qu'ils la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveuglait. En cet état, « ils ne peuvent croire[3], » comme nous verrons bientôt; et ils aiment mieux résister à Dieu, que de renoncer à leur empire.

Ailleurs ils disent encore : « Que ferons-nous « à ces hommes ? car le miracle qu'ils viennent « de faire est public. Tout Jérusalem en est té- « moin, et nous ne saurions le nier[4]. » La réponse naturelle était : Il faut y croire. Mais si nous y croyons, nous ne serons plus rien : et c'est à quoi ils ne pouvaient se résoudre.

Les incrédules s'écrient : Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles ? Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent : d'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne daigne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir ; et que ceux qui l'ont vu, s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire, de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment, et d'embrasser une vie qui leur paraît si insupportable et si triste.

Il faut donc entendre, qu'outre les miracles du dehors, il en fallait un au dedans, pour y changer la mauvaise disposition des cœurs ; et c'est là l'effet de la grâce. De là vient que si peu de gens ont cru ; encore qu'on ait vu tant de prodiges, et qu'ils eussent été écrits dès le commencement avec des circonstances si particulières, qu'il n'y avait rien de plus aisé que d'en découvrir la vérité ; comme il n'y eût rien eu de plus impudent, ni de plus capable de détromper les plus crédules, que de leur avancer tant de faits positifs, dont le contraire eût été si constant. Il n'y a eu que ceux qui ont assez aimé leur salut et la vérité, pour prendre soin ou de s'enquérir des choses qui se passaient en Judée à la vue de tout le monde, ou d'y faire, s'ils le voyaient, les réflexions nécessaires, afin de les voir d'un autre œil que le vulgaire attaché aux sens et aux préventions.

Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ceux qui ne voient pas la volonté de Dieu dans les miracles qui la déclaraient si évidemment, sont les plus savants du peuple, les pontifes, les pharisiens et les docteurs de la loi ; parce que des hypocrites comme eux, qui n'employaient le nom de Dieu qu'à tromper le monde ; des avares, des orgueilleux, qui faisaient servir la religion à leurs intérêts, devaient être naturellement les plus opposés à la vérité, et les plus incapables de ses secrets. C'est donc ainsi que les pensées de plusieurs furent découvertes, parce qu'on devait voir jusqu'à quel point l'intérêt devait animer les hommes les plus sages en apparence, comme les plus considérables du peuple, contre Dieu et la vérité.

Loin de profiter du miracle de la résurrection de Lazare, « ils résolurent non-seulement « de tuer Jésus, » qui était l'auteur du miracle, « mais encore Lazare même[1], » en qui il s'était accompli. Trop de monde le venait voir, et c'était un témoin trop vivant contre eux. Ils voulurent donc le tuer, croyant obscurcir par là le miracle de sa résurrection, en montrant du moins que le Sauveur n'avait pas pu le faire vivre longtemps. Ils songèrent donc à le tuer, comme si par cette sorte de mort ils pouvaient lier les mains à Dieu. Et il fallait encore que la gloire de Jésus-Christ révélât au monde ce prodige de malignité et de folie.

Il ne faut donc plus s'étonner de l'aveuglement des Juifs. Celui des impies et des hérétiques est à peu près de même genre : les secrètes dispositions de tous ces gens-là devaient être découvertes. C'est que l'effort qu'il faut faire contre ses sens et contre soi-même, pour se donner tout entier à la vérité et à Dieu, est si grand, que, plutôt que de le faire, ils aiment mieux étouffer la grâce et l'inspiration qui les y porte, et s'aveugler eux-mêmes.

Nous sommes aussi de ceux pour qui Jésus-Christ est un signe de contradiction ; et une de ces pensées du cœur humain, que Jésus-Christ venu au monde devait découvrir, c'est la prodigieuse insensibilité de ceux qui, élevés dans la foi et au milieu des lumières préfèrent encore leurs sens et les plaisirs qui les enchantent, à la

[1] *Joan.*, XI, 45. — [2] *Ibid.*, 47. — [3] *Luc.*, XII, 37 seq. — [4] *Act.*, IV, 16.

[1] *Joan.*, XI, 50, 53; XII, 10, 11.

vérité qui luit dans leur cœur, et ne craignent pas de vivre comme les impies et les infidèles.

VIIe JOUR.

Fausse et aveugle politique des Juifs dans la mort de Jésus-Christ, figure de la politique du siècle [1].

« Les Romains viendront, et ils détruiront « notre ville, notre temple et notre nation[2]. » C'est le prétexte dont ils couvraient leur intérêt caché et leur ambition. Le bien public impose aux hommes; et peut-être que les pontifes et les pharisiens en étaient véritablement touchés; car la politique mal entendue est le moyen le plus sûr pour jeter les hommes dans l'aveuglement, et les faire résister à Dieu.

On voit ici tous les caractères de la fausse politique, et une imitation de la bonne, mais à contre-sens.

La véritable politique est prévoyante, et par là se montre sage. Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : « Les Romains viendront. » Ils viendront, il est vrai, non pas comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur; mais au contraire parce qu'on aura manqué de le reconnaître. « La nation périra : » vous l'avez bien prévu; elle périra en effet; mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver : tant est aveugle votre politique et votre prévoyance!

La politique est habile et capable : ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disait : « Vous n'y entendez rien : » il n'y entendait rien lui-même. « Il faut qu'un « homme meure pour le peuple[3]: » il disait vrai; mais c'était d'une autre façon qu'il ne l'entendait.

La politique sacrifie le bien particulier au bien public : et cela est juste jusqu'à un certain point. « Il faut qu'un homme meure pour le « peuple : » il entendait qu'on pouvait condamner un innocent au dernier supplice, sous prétexte du bien public : ce qui n'est jamais permis. Car, au contraire, le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent.

La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins. Il n'y a point de prétexte plus spécieux que le bien public, que les pontifes et leurs adhérents font semblant de se proposer. Mais Dieu les confondit; et leur politique ruina le temple, la ville; la nation qu'ils faisaient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : « Vos maisons seront abandon- « nées, vous et vos enfants porteront votre ini- « quité[1]; » et tout périra par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager.

Sans être dans les affaires publiques, chacun peut ici considérer ce que c'est que la fausse prudence, ou la prudence de la chair : ses artifices, pour cacher aux autres, et souvent à elle-même, ses mauvais desseins : les vains prétextes dont elle se sert pour cela : sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance : ses fausses maximes, pour décider de ce qu'on appelle cas de conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes : l'abus qu'elle fait aussi de son autorité, lorsqu'elle en a; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe *de la prophétie*[2], en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier : comme on s'entête du bien des communautés, à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Encore « croit on « rendre service à Dieu; » comme Jésus-Christ le dit distinctement des pontifes[3] et des autres ennemis de la vérité.

Pour venir à quelque chose de plus tendre, unissez-vous en esprit à « tous ces enfants de « Dieu dispersés par tout l'univers, » que la mort du Sauveur devait *recueillir*[4].

Le ℣ 53 nous fait voir le résultat du conseil, et la mort du Fils de Dieu résolue : ce qui l'obligea à se cacher jusqu'au temps qu'il avait résolu.

Cependant la pâque approchait, vers le temps de laquelle il devait mourir. Tout se préparait à cette pâque, et en même temps à la mort du Sauveur, puisque déjà l'ordre était donné à tous ceux qui sauraient où il était, de le déclarer, afin qu'on le prît.

Demeurez en attente de ce qui doit arriver à Jésus. Et en voyant comment on venait plusieurs jours devant la pâque pour s'y disposer, considérez la disposition que vous devez apporter à la pâque véritable, qui est la communion.

VIIIe JOUR.

Profusion des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps [5].

Comme le temps approchait, Jésus sort de sa retraite autour d'Ephrem[6], et revient à Béthanie c'est-à-dire comme on l'a vu, aux portes de Jérusalem, six jours devant Pâques.

Ce qui s'y passa d'abord de plus remarquable fut un festin, où Lazare était à table avec lui

[1] *Joan.*, XI, 48 seq. — [2] *Ibid.*, 48. — [3] *Joan.*, XI, 49, 50.

[1] *Matt.*, XXIII, 38; *Luc.*, XIX, 43, 44; XXI, 20, 23, 24. — [2] *Joan.*, XI, 51. — [3] *Ibid.*, XVI, 2. — [4] *Joan.*, XI, 52 seq. — [5] *Ibid.*, XII, 1, 12. — [6] *Ibid.*, 54.

dans sa maison. Marthe gardait son caractère, et servait ; Marie aussi, pour garder le sien, se mit selon sa coutume, « aux pieds de Jésus, qu'elle « oignit d'un parfum exquis, et les essuya de ses « cheveux [1]. » Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Ce qui paraît non-seulement dans saint Jean, comme nous venons de le voir, mais encore dans saint Luc [2] ; dans saint Matthieu [3] et dans saint Marc [4].

En saint Luc, la femme n'est pas nommée : et il paraît seulement que c'était une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosait les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence ; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation d'avoir expliqué, comme il a fait, la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnaissance.

Ce caractère d'amour pénitent ne se trouve point dans ce chapitre de saint Jean, où il est dit seulement que Marie répandit son parfum sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux ; mais sans y parler de larmes, ni des doux et pieux baisers de la pénitente. Il n'y en a rien non plus en saint Matthieu, ni en saint Marc. Ces deux évangélistes marquent le parfum répandu sur la tête, pendant que Jésus était à table : ce qui était très-facile en ces temps, où les conviés étaient à table couchés. Il est dit dans saint Jean : « la maison fut toute remplie « de la bonne odeur du parfum [5]. » Les lieux comme le temps de ces onctions sont marqués. La pécheresse pénitente fit son onction longtemps avant la dernière pâque, dans la maison de Simon le pharisien, comme le raconte saint Luc. La seconde onction, qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours devant Pâque, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon le lépreux, et seulement deux jours avant Pâque, comme le marquent saint Mathieu et saint Marc [6]. Dans la première et la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément, dans saint Jean, que celle qui la fit fut Marie, sœur de Lazare. Et soit que les trois différentes onctions aient été faites par différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps, et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paraît.

[1] *Joan.*, 3. — [2] *Luc.*, VII, 37 seq. — [3] *Matth.*, XXVI, 6 seq. — [4] *Marc.* XVI, 3 seq. — [5] *Joan.*, XII, 3. — [6] *Ibid.*, 4; *Matth.*, XXVI, 8; *Marc.*, XIV, 8.

Il faut aussi remarquer que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savaient pas le mystère ; et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions.

Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges : parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité : car « la tête de Jésus-Christ, » comme parle saint Paul [1], « c'est Dieu ». Parfumer ses pieds, c'est adorer son humanité et ses faiblesses. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus; on ne veut plaire qu'à lui: des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus pourront-ils jamais servir à la vanité ? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour et de tels hommages.

On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus : « on rompt la boîte d'albâtre » où ils étaient renfermés, dit saint Marc [2], afin qu'il ait tout. Sa tête et ses pieds ruisselèrent donc de ces admirables parfums : et toute la maison en fut embaumée. L'exemple de la piété de ces saintes femmes a rempli toute l'Eglise de sa bonne odeur.

Quand la pécheresse approcha des pieds de Jésus, on disait [3] : « S'il était prophète, il » ne se laisserait pas *toucher par cette* pécheresse. Ici, on ne lui reproche rien contre celles qui le touchent; soient qu'elles n'eussent jamais été pécheresses; soit qu'il y eût déjà si longtemps que la mémoire en fût effacée par leur pénitence. On leur fit ici un autre reproche, et c'est celui de leur profusion : « on pouvait vendre ces parfums trois cents deniers et plus : » tant ils étaient précieux, tant l'effusion en fut abondante ! « et « les donner aux pauvres [4]. » L'amour des pauvres fut le prétexte dont on se servit pour condamner la piété de ces femmes, qu'on appelait indiscrète, et pour couvrir l'envie qu'on avait contre Jésus, et des honneurs qu'on lui faisait : et Judas se signala parmi ces faux charitables et ces faux dévôts. Les plus méchants sont les plus sévères censeurs de la conduite des autres; soit par le dérèglement de leur esprit, soit par leur hypocrisie, ou par un faux zèle. Judas avait encore une autre raison ; c'est qu'il gardait et volait ce qu'on donnait au Sauveur ; et il croyait qu'on ôtait à son avarice ce qu'on ne mettait pas entre ses mains. Que l'avarice parle haut, quand elle peut se couvrir du prétexte de la charité !

Ses insolents discours n'attaquaient pas seule-

[1] I *Cor.*, XI, 3. — [2] *Marc.*, XIV, 3. — [3] *Luc.*, VII, 39. — [4] *Joan.*, XII, 5; *Marc.*, XIV, 5.

ment les femmes dont il accusait la profusion, mais encore Jésus-Christ qui la souffrait; mais il prit en main leur défense, en disant qu'elles l'*avaient fait pour l'ensevelir* [1], se considérant comme mort, à cause que l'heure approchait, et qu'il s'était mis dans l'esprit et dans l'état de victime.

Il voulait en même temps nous faire considérer de quel honneur était digne ce corps virginal formé par le Saint-Esprit, et où la divinité habitait; par lequel la mort devait être vaincue et le règne du péché aboli. Quels parfums assez exquis pouvaient en marquer assez la pureté !

Il voulait aussi que les parfums qui servaient à la mollesse et au luxe, servissent à cette fois à la piété; que la vanité fut sacrifiée à la vérité.

« Vous aurez toujours des pauvres avec vous; « et quand vous voudrez, vous leur pouvez faire « du bien [2]. »

Les onctions étaient salutaires au corps : on s'en servait non-seulement par délicatesse, mais encore par précaution et par remède. On faisait nager les corps morts dans le baume et dans les parfums, pour les conserver et en prévenir la corruption, même après la mort : et c'était tout le bien dont le corps était capable alors. On pouvait toujours faire ces sortes de biens aux pauvres, disait le Sauveur : « mais pour lui, on « n'aurait pas toujours son corps présent » pour lui faire du bien. Il fallait donc le lui faire pendant qu'on l'avait : et quand on ne l'aurait plus, se consoler en le faisant aux pauvres, dont il imputait le soulagement et le bien, comme fait à sa personne. Combien donc les pauvres nous doivent-ils être chers, puisqu'ils nous tiennent la place de Jésus-Christ! Baisons leurs pieds; prenons part à leurs humiliations et à leurs faiblesses; versons des larmes sur leurs pieds; pleurons leur misère; compatissons à leurs souffrances; répandons des parfums sur leurs pieds; des consolations sur leurs peines et sur leurs infirmités, un baume adoucissant sur leurs douleurs; essuyons-les de nos cheveux : donnons-leur notre superflu; et privons-nous des vains ornements pour les soulager.

En même temps parfumons Jésus; laissons exhaler de nos cœurs de tendres désirs, un amour chaste, une douce espérance, de continuelles louanges. Et si nous voulons l'aimer et le louer dignement, louons-le par toute notre vie : gardons sa parole.

Disons-lui dans l'épanchement de nos cœurs ce que lui disait saint Paul [3], qu'il nous est jus- « tice, sainteté, sagesse, rédemption, et toutes « choses : » comme il est dit aux Corinthiens. Disons-lui tout ce que dit le même saint Paul aux Colossiens [1]. Chantons-lui tous les doux cantiques que lui chante dans l'*Apocalypse* tout le peuple racheté : « L'Agneau qui a été immolé « pour nous est digne de recevoir la vertu, la « divinité, les richesses, la sagesse, la force, la « gloire, la bénédiction [2]. » C'est ce que lui doit chanter toute créature; c'est là le parfum que nous répandons sur lui dans l'épanchement de nos cœurs.

[1] *Marc.*, XIV, 8. *Joan.*, XII, 7. — [2] *Marc.*, XIV, 7. — [3] I *Cor.*, I,

LA DERNIÈRE SEMAINE
DU SAUVEUR.

Huit jours se sont passés à considérer les approches de Jésus vers Jérusalem. Nous voilà enfin parvenus à cette dernière semaine, que nous nous sommes proposé de considérer.

Nous en partagerons les discours en deux. Premièrement, nous lirons ceux qui ont été faits depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Cène. Secondement, nous lirons ceux que Jésus a faits à ce jour, qui est le plus remarquable, puisque ç'a été la veille de sa passion.

SERMONS
OU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR DEPUIS LE DIMANCHE DES RAMEAUX JUSQU'A LA CÈNE.

PREMIER JOUR.

Entrée triomphante de Notre-Seigneur dans Jérusalem. — Il y est reconnu roi, fils de David, et le Messie [3].

Toutes ces lectures nous apprendont l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem, ce qu'il y fit, et ce qu'il y dit. La tradition de l'Eglise met cette entrée au premier jour de la semaine, qui est un dimanche, qu'on appelle pour cette raison le dimanche des Rameaux: *Dominica in ramis Palmarum.*

Quoique le premier avénement de Jésus-Christ, contre l'attente des Juifs, dût se passer en humilité, il ne devait pas être destitué de cette gloire et de cet éclat que les Juifs attendaient. Cet éclat était nécessaire pour leur faire voir que tout humble qu'était le Sauveur, et tout méprisable qu'il paraissait selon le monde, il y avait dans ses actions et dans sa personne de quoi lui attirer la plus grande gloire que les hommes puissent donner sur la terre, et jusqu'à le faire roi, si l'ingratitude des Juifs, et une secrète dispensation de la sagesse de Dieu, ne l'eût empêché.

C'est donc ce qui parut à cette entrée, la plus éclatante et la plus belle qui fut jamais, puis-

[1] *Col.*, I, 12 et seq. — [2] *Apoc.*, V, 12, 13; VII, 10 et seq. — [3] *Joan.*, XII, 12-20; *Matth.*, XXI, 1-17; *Marc.*, XI, 1-17; *Luc.*, XIX, 28-18.

qu'on y voit un homme, qui paraissait le dernier de tous les hommes en considération et en puissance, recevoir tout d'un coup de tout le peuple, dans la ville royale et dans le temple, des honneurs plus grands que n'en avaient jamais reçu les plus grands rois. Voilà donc cet éclat dont nous parlons ; mais le caractère d'humiliation et d'infirmité, inséparable de l'état du Fils de Dieu sur la terre, n'y devait pas être oublié ; et nous l'y verrons aussi, après que nous aurons auparavant considéré le caractère de gloire et de grandeur.

Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, était né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'était par l'admiration que causaient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages, et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avait paru, par ces merveilles, si secourable au genre humain, que les troupes oubliaient tout pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin : « Et » Jésus « en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux « poissons jusqu'à cinq mille, sans compter les « femmes et les enfants, » ils furent tellement ravis, qu'ils « voulaient venir » en foule « pour « le faire roi, » et le reconnaître pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'état qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avait ses temps réglés pour toutes choses, ne « se fût retiré » bien avant « dans le désert » pour l'empêcher [1].

Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avaient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au-devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il était leur roi, le vrai fils de David qui doit venir, et enfin le Messie qu'ils attendaient. Les enfants se joignaient à ces cris de joie, et le témoignage sincère de cet âge innocent faisait voir combien ces transports étaient véritables. Jamais peuples n'en avaient tant fait à aucun roi ; ils jetaient leurs habits par terre sur son passage ; ils coupaient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins ; et tout, jusqu'aux arbres, semblait vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir ; tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passait son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées, on ordonne aux peuples de parer les rues : et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappait les yeux : ce roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture ; ce n'était point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portait devant lui marquaient d'autres victoires ; tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci. Mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris, et les morts qu'il avait ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisaient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paraissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paraît, comme le seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le Fils du Dieu qu'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officiaient avec tant d'éclat, n'y avaient jamais reçu de pareils honneurs.

Arrêtons-nous ici, et donnons le loisir de considérer le détail de ce grand spectacle.

IIe JOUR.

Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole[1].

Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire, ce fut le bruit de ses miracles, et en particulier celui de Lazare ressuscité, qui venait d'être fait à la porte de Jérusalem : « Car toute la troupe » qui était avec lui lorsqu'il le fit sortir du tom- « beau, » où il pourrissait, « lui rendait témoi- « gnage : et c'est pour cela que la troupe » de ceux qui étaient venus à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque, « accourut au-devant de « lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait « ce miracle [2]. » On célébrait aussi ses autres miracles, dont la réputation avait rempli toute la Judée : « Et pendant qu'il descendait de la « montagne des Olives, les troupes de ses disci- « ples, saisies d'une joie subite, se mirent à « louer Dieu » de toutes les guérisons « et de tou- « tes les merveilles qu'ils avaient vues [3]. »

Sa doctrine demeurait aussi confirmée par

[1] *Matth.*, XIV, 13, 21; *Joan.*, VI, 14, 15.

[1] *Joan.*, XII, 12-19; *Matth.*, XXI, 1-17; *Marc.*, XXI, 1-18; *Luc.*, XIX, 28-48. — [2] *Joan.*, XII, 17-18. — [3] *Luc.*, XIX, 37.

ses miracles, car il les avait faits expressément en témoignage de sa mission et de la vérité qu'il annonçait : « Mon Père, » avait-il dit en ressuscitant Lazare, « je sais que vous m'écou- « tez toujours ; mais je parle ainsi devant tout « ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez « envoyé [1]. » Et dès le commencement de sa prédication, il avait dit aux docteurs de la loi : « Lequel est le plus facile de dire à un para- « lytique : Tes péchés te sont remis, ou de lui « dire : Lève-toi, prends ton lit sur tes épaules, « et marche ? Or, afin que vous sachiez que le « Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de « remettre les péchés : Lève-toi, mon fils, » dit-il au paralytique, « et va-t'en en ta mai- « son [2]. » C'est pourquoi il joignait ensemble la prédication de l'Evangile et la guérison des maladies : « Il allait par toute la Galilée, ensei- « gnant dans leurs synagogues, et prêchant « l'Evangile du royaume, et guérissant toute « maladie et toute infirmité parmi le peuple [3]. » C'est aussi ce qui lui attirait cette grande réputation, et amassait tant de monde autour de lui ; car, ajoute le même évangéliste: « Sa réputa- « tion se répandit dans toute la Syrie, et plu- « sieurs troupes le suivaient de la Galilée et de « la Décapole, et de Jérusalem, et de la Judée, et « du pays d'au delà du Jourdain [4]. » Ce furent donc ces troupes qui le suivaient qui commencèrent ces cris de joie, auxquels tout Jérusalem et tout le reste du peuple applaudit.

Sa doctrine ainsi confirmée lui attirait cette admiration, et la réputation d'un grand prophète ; et il y avait dans ce qu'il disait un caractère d'autorité, et une efficace qu'on n'avait pas encore vue parmi les hommes : « Car « il les enseignait comme ayant autorité et « puissance, et non comme leurs docteurs et « les pharisiens [5]. » Tout le monde l'appelait *Seigneur* et *Rabbi* [6] ; c'est-à-dire maître, quoiqu'il n'eût étudié sous aucun docteur de la loi, et qu'il n'eût fait aucune des choses qui donnaient ce titre parmi les Juifs : « Tout le peuple était « suspendu, et ravi en admiration en l'écou- tant [7], » et on ne pouvait douter qu'il ne fût celui à qui le Psalmiste avait chanté : « O le plus « beau des enfants des hommes ! la grâce est « répandue sur vos lèvres [8]. » On quittait tout pour l'entendre, tant le charme de sa parole était puissant, et tant on était non-seulement touché, « mais ravi de l'agrément de ses discours, et des « paroles de grâce qui sortaient de sa bouche ; « car tout le monde lui rendait ce témoignage [9]. »

[1] *Joan.*, XI, 41, 42. — [2] *Matth.*, IX, 4; *Marc.* II, 9 seq. *Luc.*, V, 23 24. — [3] *Matt.* IV, 23. — [4] *Ibid.*, 24, 25. — [5] *Ibid.*, VII, 29. — [6] *Joan.*, III, 2. — [7] *Luc.*, XIX, 48. — [8] *Psal.*, XLIV, 3. — [9] *Luc.*, IV, 22.

Et ce n'était pas seulement ses disciples qui lui disaient : Maître, à qui irions-nous ? Vous avez « les paroles de vie éternelle [1] ; » mais encore ceux qui venaient avec ordre, et dans le dessein de le prendre, « étaient pris eux-mêmes par ses « discours, et n'osaient mettre la main sur « lui [2] ; » en sorte que les pontifes et les pharisiens qui les avaient envoyés, leur demandant : » Pour- « quoi ne l'avez-vous pas amené ? ils leur répon- « dirent : Jamais homme n'a parlé comme cet « homme [3] : » ce qui fit que les pharisiens étonnés leurs demandaient : « Ne voulez-vous pas « aussi vous laisser séduire comme les autres [4] ? » Mais ces docteurs et ces pharisiens eux-mêmes, qui méprisaient tant ceux qui croyaient en lui, et ne lui parlaient que pour le surprendre, ne savaient eux-mêmes que lui répondre ; car il leur fermait la bouche par des réponses précises et décisives, « et ils n'osaient plus l'inter- « roger [5]. »

Voilà donc ce règne admirable prédit dans le Psaume ; et tous les peuples gagnés au Sauveur par le charme de sa parole et par la grâce répandue sur ses lèvres. Le Prophète y ajoutait celle « de la vérité » qu'il annonçait, « de la « justice » dont il était le parfait modèle, « de « la douceur [6] » et de la bonté avec laquelle il guérissait tous les malades : ne faisant servir sa puissance que pour le soulagement des malheureux et de tout le genre humain.

Qui jamais avait régné de cette sorte ? Mais c'est ainsi que Jésus régna. Ainsi sa doctrine et ses miracles firent tout l'effet extérieur qu'ils devaient faire naturellement sur tous les esprits. On le suivait, on l'admirait, on lui applaudissait, on le recevait avec des cris de joie : il n'y avait que ses envieux qui frémissaient, et qui néanmoins n'osaient parler. Mais d'où vient donc qu'il eut si peu de véritables disciples ? D'où vient que les cris qui l'envoyaient à la croix : « Crucifiez-le, crucifiez-le [7] ! » suivirent de si près ceux qui le célébraient comme le fils de David ? et que l'on compte à peine six-vingt hommes parmi les frères, c'est-à-dire parmi les disciples, qui se renfermèrent dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit ? C'est que les disciples de Jésus-Christ ne sont pas ceux qui l'admirent, qui le louent, qui le célèbrent, qui le suivent même à l'extérieur, et jusqu'à un certain point ; mais ceux qui le suivent au dedans et partout, qui observent tous ces préceptes, qui portent sa croix, qui se renoncent eux-mêmes. Et le nombre en est petit : et il faut, outre les

[1] *Joan.*, VI, 69. — [2] *Ibid.*, VII, 44. — [3] *Ibid.*, 45, 46. — [4] *Ibid.*, 49. 6. — [5] *Matt.*, XXII, 45. — [6] *Psal.*, XLIV, 5, 8. — [7] *Joan.*, XIX.

attraits de la parole et des miracles, une parole intérieure que tout le monde ne veut pas entendre, et un miracle qui change les cœurs, dont notre orgueil et notre mollesse empêchent l'effet.

Soyons donc de vrais disciples de Jésus : « Si « vous demeurez dans ma parole, vous serez « vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la « vérité, et la vérité vous affranchira [1]. » Et encore : « Mon Père sera glorifié, en ce que vous « rapporterez beaucoup de fruit, et que vous « serez mes vrais disciples [2], » des disciples dignes de ce nom. Et enfin : « Celui qui m'aime, » dit-il, « est celui qui garde mes commande- « ments [3]. » Les autres peuvent me louer, m'admirer, me suivre au dehors, et se glorifier d'être mes disciples ; car on se fait toujours beaucoup d'honneur d'avoir un tel maître ; mais ils ne m'aiment pas, et je ne les connais point, ni je ne les mets au rang des miens.

IIIe JOUR.

Entrée triomphante de Notre-Seigneur. — Tout en avait été prédit jusqu'aux moindres circonstances [4].

Considérons ce que fit Jésus pour préparer son entrée.

Comme il était en Betphagé, proche de Béthanie, dans le penchant du mont des Olives, presque à la porte de Jérusalem, comme on a vu, il envoya deux de ses disciples, avec ordre de lui amener une ânesse et son ânon, qu'ils trouveraient dans un certain château, qu'il leur montrait vis-à-vis d'eux. Si le maître y apportait quelque obstacle, il n'y avait qu'à lui dire : Le Seigneur en a besoin ; et aussitôt on les devait laisser aller. Tout se fit comme Jésus l'avait dit. Ils étendirent leurs manteaux sur ces paisibles animaux, et ils mirent Jésus sur l'ânon, que personne n'avait jamais monté. Là commencèrent tout d'un coup ces cris de joie dont nous avons parlé. « Ses disciples ne savaient pas « le mystère de ce qu'ils faisaient ; mais après « que Jésus fut glorifié, ils se ressouvinrent que « toutes ces choses avaient été écrites de lui, et « qu'ils les avaient accomplies » sans y penser[5]. Car il était écrit dans Zacharie : « Ne crains « point, fille de Sion ; ton roi, doux et pauvre, « juste et sauveur, vient à toi monté sur une « ânesse et sur un ânon [6]. »

Jésus avait tout prévu ; et sachant les prophéties, il les accomplissait toutes avec connaissance. C'est ce qu'il fit jusqu'à la mort ; et c'est pourquoi jusque sur la croix, « voyant que tout « s'accomplissait, » et qu'il ne lui restait plus rien à accomplir durant sa vie que cette prophétie de David [1] : « Ils m'ont donné du fiel à « boire ; et dans ma soif, ils m'ont abreuvé avec « du vinaigre ; » il dit : « J'ai soif. » On lui présenta le breuvage qui lui avait été prédestiné : « il en goûta » autant qu'il fallait pour accomplir la prophétie : après il dit : « Tout est accom- « pli, » il n'y a plus qu'à rendre l'âme. A l'instant « il baissa la tête, » et se mit volontairement en la posture d'un homme mourant, « et « il expira [2]. »

Jésus donc savait ce qu'il voulait, qui était l'accomplissement des prophéties : mais une vertu cachée exécutait tout le reste. Il se trouva précisément un vaisseau où il y avait du vinaigre ; il se trouva une éponge dans laquelle on lui pouvait présenter à la croix le vinaigre où on la trempa ; on l'attacha au bout d'une lance, et on la lui mit sur la bouche. La haine implacable de ses ennemis que le démon animait, mais que Dieu gouvernait secrètement, fit tout le préparatif nécessaire à l'accomplissement de la prophétie. Ainsi dans cette occasion, l'ânesse et l'ânon se trouvèrent à point nommé près du lieu où se devait faire la célèbre entrée. Le maître les laisse aller ; on met Jésus dessus, sans savoir ce qu'on fait ; une soudaine joie saisit les peuples, les cris s'ensuivent, et Dieu agit secrètement, non pas sur deux ou sur quatre, ce qu'on pourrait attribuer à quelque concert, mais sur toute la multitude, et jusque sur les enfants, parce qu'il était encore ainsi prédit. Si les plus petites choses s'accomplissent ; si tout jusqu'à l'ânon et l'ânesse, et jusqu'au vinaigre, que crains-tu, Chrétien ? et que peux-tu douter des magnifiques promesses qui t'ont été faites ? Jésus a tout vu, tout prévu, pensé à tout, tout préparé ; marche en confiance, et ne crains rien.

Les saints Pères disent que l'ânon, que nul autre que Jésus n'avait monté, représentait les gentils, indomptables et indociles animaux que nul autre avant Jésus n'avait subjugués. Venez, âmes indisciplinées, venez vous soumettre à Jésus, abaissez-vous, et laissez-vous conduire au lien qu'il vous met au col.

Admirez encore une fois le triste et pauvre équipage de ce roi ; mais aussi était-ce un roi pauvre qui n'était riche qu'en grâces. « Voici, » dit Zacharie, « ton roi pauvre, juste et sau- « veur [3]. » Mais écoute la suite de la prophétie : avec ce faible équipage, « je mettrai en fuite « les chariots d'Ephraïm attelés à quatre che- « vaux, et les fiers coursiers de Jérusalem, et « tous les arcs tendus pour le combat seront « rompus et il annoncera la paix aux gentils,

[1] *Joan.*, XIII, 31, 32. — [2] *Ibid.*, XV, 8. — [3] *Ib.*, XVI, 21. — [4] *Ibid.*, [illegible] *Matth.*, XXI, 1-17; *Marc.*, XXI, 1-18, *Luc.*, XIX, 28-48. — [5] *Joan.*, XII, 1-, 16. — [6] *Zach.*, IX, 9; *Matth.*, XXI, 5.

[1] *Psal.*, LXVIII, 22. — [2] *Joan.*, XIX, 28, 30. — [3] *Zach.*, IX, 9.

« et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, « et depuis les fleuves » sur lesquels il prêchera, et où il donnera le nouveau baptême, « jusqu'aux « extrémités de la terre. Et vous, » ô Sauveur victorieux ! « vous avez avec le sang de votre « alliance, tiré vos prisonniers du lac où il n'y « a point d'eau [1], » et du cachot ténébreux d'une prison. Voilà toutes les nations, les plus belliqueuses et les plus fières, vaincues, rachetées, délivrées par ce roi monté sur un âne.

IVe JOUR.

Jérusalem, figure de l'âme livrée au péché. — Notre-Seigneur prédit ses malheurs.

Suivons Jésus, et apprenons de saint Luc ce qu'il fit en descendant vers Jérusalem, et approchant de ses portes, et en la regardant. Lisez Luc (XIX, 29) : et appuyez sur le verset 41 et suiv. jusqu'au 45.

Dans les malheurs de Jérusalem nous voyons ceux des âmes qui périssent. « Il viendra, » dit Jésus [2], « un temps malheureux pour toi, où « tes ennemis t'environneront de tranchées ; « ils t'enfermeront, et te serreront de toutes « parts. » Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point : on sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse qui la serrait tous les jours de plus en plus : ce qui causa l'horrible famine que tout le monde sait, où les mères mangeaient leurs enfants. Ainsi arrivera-t-il à l'âme pécheresse : serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes, la grâce ni le pain de vie n'y pourront plus trouver d'entrée ; elle périra de faim ; elle sera accablée de ses péchés ; et il n'y restera plus pierre sur pierre. Etrange état de cette âme : renversement universel de tout l'édifice intérieur ! Plus de raison ni de partie haute ; tout est abruti, tout est corps, tout est sens ; tout est abattu, et entièrement à terre. Qu'est devenue cette belle architecture qui marquait la main de Dieu ? il n'y a plus rien : il n'y a plus pierre sur pierre, ni suite ni liaison dans cette âme ; nulle pièce ne tient à une autre ; et le désordre y est universel. Pourquoi ? le principe en est ôté : Dieu, sa crainte, la conscience, ces premières impressions qui font sentir à la créature raisonnable qu'elle a un souverain : ce fondement renversé, que peut-il rester en son entier ?

A ce triste spectacle, Jésus ne peut retenir ses larmes. « Si tu savais, » ô âme ! « si tu savais ! » Il n'achève pas : les sanglots interrompent son discours : sa langue ne peut exprimer l'aveuglement de cette âme : « Si tu savais, ! du moins « en ce jour qui t'est encore donné, » et où Dieu te visite par sa grâce. Il y a un jour que Dieu sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource : « Parce que, » dit Jésus, « tu « n'as pas connu le temps où Dieu te visitait [1]. » Quand une lumière intérieure te montre tes crimes ; quand tu es invitée à donner gloire à Dieu, et que tout crie en toi qu'il faudrait se donner à lui, comme, en ce jour de la visite de Jérusalem, tout le monde, et jusqu'aux enfants, criaient au Fils de David ; si tu n'écoutes, le moment se passe ; cette grâce si vive et si forte ne reviendra plus.

« Tout ceci est caché à tes yeux [2]. » Ton cœur est appesanti ; tes yeux sont fermés et obscurcis, tes passions t'aveuglent, un voile obscur est sur tes paupières, un affreux assoupissement les appesantit. O âme ! Jésus en pleure, et tu ne pleures pas toi-même ? Pleure, pleure, ô spirituelle Jérusalem ! pleure ta perte, du moins en ce jour que le Seigneur te visite d'une manière si admirable ; si jusqu'ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras. Ne perds aucun moment de grâce, parce que tu ne sais jamais si ce ne sera pas le dernier qui te sera donné.

Ve JOUR.

Dernier séjour de Jésus-Christ en Jérusalem, plus digne de remarque [3].

« Toute la ville est émue » pendant que Jésus la traverse en triomphe : « Qui est celui-là ? Et « les peuples qui accompagnaient le nouveau « roi répondaient : C'est Jésus, le prophète de « Nazareth de Galilée [4]. »

Jésus-Christ avait commencé sa prédication en Galilée, à Capharnaüm et aux environs, conformément à la prophétie d'Isaïe, rapportée en saint Matthieu [5]. Nazareth était la demeure de ses parents et la sienne : mais depuis sa prédication, il s'établit avec les siens à Capharnaüm. Cette ville avec les villes et contrées voisines virent la plupart de ses miracles, et ouïrent la plus grande partie de ses instructions. C'était même dans la Galilée qu'il avait choisi ses apôtres : la troupe de ses disciples était presque toute de ce pays, et en entrant avec lui dans Jérusalem, ils faisaient honneur à leur patrie du nom d'un si grand prophète.

Cependant le nom du Sauveur n'était pas moins célèbre dans Jérusalem, où le bruit de ses miracles s'était porté de toutes parts : en sorte que dans le temps qu'il prêchait en Galilée,

[1] *Zach.*, 10, 11. — [2] *Ibid.*, 45

[1] *Luc.*, XIX, 42, 44. — [2] *Ibid.*, 42. — [3] *Matth.*, XXI, 10-15; *Marc.*, XI, 11-18; *Luc.*, XIX, 45 seq. — [4] *Matt.*, XXI, 10, 11. — [5] *Isa.*, IX, 1, 2; *Matth.*, IV, 13 seq.

« une grande troupe venue de Jérusalem et de « la Judée le suivait [1]. »

Il ne manquait point de venir à Pâques, selon l'ordonnance de la loi, dans cette ville et au temple : et il y venait aussi à d'autres solennités principales. Il y faisait éclater sa doctrine et ses miracles d'une manière admirable, et autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la terre sainte, comme dans la ville royale, où Dieu avait établi son nom, et qui était le siége et le chef de la religion. La résurrection de Lazare avait été faite à la porte de Jérusalem, en Béthanie : la troupe qui l'accompagnait au célèbre jour de son entrée était grossie par les habitants de Jérusalem, qui avaient vu cette étonnante résurrection ; comme il est aisé de le conclure de saint Jean [2].

Ce qui obligeait le Sauveur à demeurer ordinairement en Galilée, c'était que les pontifes, et les autres qui machinaient sa mort, n'avaient pas le même pouvoir ni les mêmes moyens d'exécuter ce noir dessein en ce pays-là, que dans Jérusalem et aux environs. C'est aussi ce qui donna lieu à l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe qu'on vient de voir : et tout se faisait convenablement, puisque Jésus devait passer toute sa vie dans la persécution, dans les périls, avec des précautions, et, pour ainsi dire, dans une fuite continuelle, à cause de la haine des Juifs. Et néanmoins quand il fallait, et dans les temps les plus solennels, il paraissait dans Jérusalem, afin que la lumière de l'Evangile se répandît de là dans tout le pays, comme du chef sur les membres.

Admirons les douces voies de la sagesse de Dieu, qui ne veut point que son Fils fasse tout par miracle et par puissance : premièrement, pour accomplir les mystères de son humiliation ; secondement, pour apprendre par son exemple, à ses disciples, les précautions et la prudence avec laquelle ils doivent agir en toutes choses.

Suivons Jésus à Jérusalem, où il va paraître pour la dernière fois, et où aussi il va donner les instructions, et accomplir les mystères les plus essentiels. C'est aussi pour cette raison qu'il y entre à cette fois avec plus d'éclat que jamais ; pour rendre les peuples, et de ce temps, et de tous les siècles, plus attentifs à tout ce qu'il y allait dire et faire. Voyons donc avant toutes choses ce qu'il fera dans le temple : car c'est là qu'il va descendre.

[1] *Isa.*, IV, 25. — [2] *Joan.*, XI, 18, 20. XII, 17, 18.

VIe JOUR.

Caractère d'autorité dans le triomphe de Jésus-Christ. — Son zèle pour la sainteté du temple [1].

Jésus va descendre au temple comme les triomphateurs le pratiquaient ordinairement, même parmi les peuples idolâtres. Car il y avait une notion dans tout le genre humain, qu'il fallait rapporter à la Divinité toute la gloire : que ce qu'il y avait de plus élevé parmi les hommes devait s'abaisser à ses pieds ; et qu'à vrai dire, c'était à Dieu seul qu'appartenait le triomphe. C'est pourquoi il est appelé « le « Triomphateur d'Israël [2]. » Allez donc, ô Sauveur ! portez à votre Père dans son temple la gloire du plus beau triomphe qu'on ait jamais vu parmi les hommes, et la figure de tous les autres que vous devez remporter dans le ciel, sur toute la terre et sur les enfers.

Jésus-Christ devait paraître dans le temple, non-seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son Fils, « comme « le fils de la maison [3] : » pour y ordonner ce que son Père, qui l'y envoyait, lui avait prescrit.

Ainsi, d'abord qu'il y entre, « il regarde tout, « et de tous côtés, » selon la remarque de saint Marc [4].

Comme il était tard, il se retire pour ce jour ; mais il y revient le lendemain. Il en chasse avec autorité les vendeurs et les acheteurs : il renverse leurs bureaux, leurs tables, leurs chaises, leurs marchandises, leur argent ; il n'épargne pas les personnes, qu'il chassa du saint lieu, apparemment à grands coups de fouet et avec des cordes ramassées, comme il avait fait autrefois, et en leur disant : « Otez « tout cela d'ici, et ne faites pas une maison de « trafic de la maison de mon Père [5]. » Il parle donc, et il agit, encore un coup, comme le fils de la maison, et avec une pleine autorité, sans que personne le contredise.

En même temps pour montrer cette autorité, il fait dans le temple ses guérisons ordinaires : « Il y guérit les aveugles et les estropiés qui se « présentèrent [6]. » Il confirme ce qu'il avait fait par l'Ecriture : « Il est écrit, » dit-il, « ma « maison est une maison de prières [7] : » c'est ce que Dieu avait dit par la bouche d'Isaïe. Il y ajoute le reproche : « Et vous, » dit-il, « vous « en faites une caverne de voleurs : » ainsi que Jérémie l'avait prédit [8].

Alors donc fut accompli cet oracle de David : « Et moi j'ai été établi de Dieu comme roi sur

[1] *Matth.*, XXI, 10-15; *Marc.*, XI, 11-18; *Luc.*, XIX, 45 seq. — [2] I. *Reg.*, XV, 29. — [3] *Hebr.*, III, 6. — [4] *Marc.*, X, 11. — [5] *Joan.*, II, 15, 16. — [6] *Matth.*, XXI, 14. — [7] *Isa.*, LVI, 7. — [8] *Ibid.*, 13; *Jer.* VII, 11.

« Sion sa sainte montagne, annonçant et prê-« chant ses préceptes [1]. » On vit dans son temple « le Dominateur et l'Ange du testament, » que Malachie avait prédit [2]. Jésus-Christ y exerce de plein droit toute l'autorité de son Père : « Il ne souffrait pas, » dit saint Marc [3], « qu'on passât avec un vaisseau par le temple, » ni qu'on fît servir de chemin public un lieu si saint. L'Evangile ne dit pas qu'il le défendait, mais qu'il ne le souffrait pas : et c'est-à-dire, à en juger par le reste de ses actions, qu'il les repoussait et les chassait ; du moins qu'il les reprenait avec menaces. S'il n'avait fait qu'ordonner, ce serait un acte d'autorité ; mais il agit, il renverse, il frappe ; ce qui est encore un acte de zèle. Ce qui fait aussi que saint Jean, et tous ses disciples appliquèrent à cette action cette parole de David : « Le zèle de votre mai-« son m'a dévoré [4]. »

Le zèle est une ferveur de l'amour de Dieu, trop vif pour attendre le secours d'autrui, ni pour s'astreindre aux formes ordinaires, mais agissant par lui-même, et au-dessus de ses forces, avec une espèce d'excès, par une absolue confiance en la puissance de Dieu : c'est ce qui paraît dans cette action du Sauveur.

Remarquez ces paroles : « Une caverne de « voleurs, » qui doit faire trembler tous ceux qui trafiquent, puisqu'elle leur fait sentir que dans l'usage commun, et si l'on n'y prend garde, le trafic n'est qu'un tissu de mensonges, de tromperie et de vol.

Remarquez aussi, avec tous les interprètes, que ce qu'on vendait dans le temple était des bœufs, des brebis, des colombes ; toutes choses qui servaient aux sacrifices ; et néanmoins Jésus chasse tout, non que ces ventes fussent mauvaises, mais parce que ce n'était pas le lieu de les faire. Que ferait-il des discours, des irrévérences et de tant de choses infâmes qu'on fait dans le temple ?

Remarquez encore qu'il parle en particulier à ceux qui vendent des colombes. Ce que les saints ont entendu des simoniaques qui vendent le Saint-Esprit et ses grâces ; qui entrent par d'indignes commerces dans les emplois ecclésiastiques et spirituels ; et qui, en quelque façon que ce soit, négocient pour avoir les voix de ceux qui les donnent. « Otez, ôtez tout cela, » dit le Sauveur.

Le temple allait périr ; et Jésus qui le va prédire, comme nous verrons, ne l'ignorait pas ; et cependant il en défend avec tant de zèle et d'autorité la sainteté, pendant qu'il subsiste. C'est donc pour apprendre aux Chrétiens ce qu'ils doivent aux nouveaux temples, dont le temple de Jérusalem n'était qu'une faible et imparfaite figure, et infiniment au-dessous des mystères des Chrétiens, dont Jésus-Christ fait le fond, et où se trouve son saint corps et son sang précieux. Tremblons, tremblons à la seule vue et à l'approche du sanctuaire.

Mais « nous avons toujours un temple [1]. » Notre âme en est un, nos corps en sont un ; respectons ce temple si saintement consacré et inséparable de nous-mêmes. N'y laissons entrer, ni même passer rien d'impur ni de profane. Gardons-nous bien de le faire servir à aucun indigne trafic. Respectons « ce temple « et le Saint-Esprit qui y habite [2]. »

VIIe JOUR.

Caractère d'humiliation dans le triomphe même du Sauveur. — Jalousie des pharisiens [3].

Le règne du Sauveur devait être glorieux et éclatant, quoique d'une autre gloire et d'un autre éclat que celui que les Juifs charnels s'étaient imaginé. Nous avons même vu que Jésus satisfaisait en quelque façon, même à cette attente grossière d'une royauté sur la terre, par la pompe de ce jour, et leur montrait que rien ne lui était plus aisé que de se faire reconnaître pour roi par tous les peuples, et qu'il y avait à cela des dispositions merveilleuses. Mais afin de ne point sortir de ce caractère d'humiliation et de persécution, qui devait le suivre partout jusqu'au dernier jour, il fallait qu'il y eût de la contradiction dans son triomphe ; et ce caractère y paraît dans la jalousie des pontifes, des pharisiens et des docteurs de la loi. Cette jalousie nous est appliquée par cette parole de saint Jean : pendant que tout le monde allait au-devant du Sauveur, et lui applaudissait, les pharisiens se disaient les uns aux autres : « Que « ferons-nous ? tout le monde court après lui [4]. » C'est ce qu'ils ne pouvaient souffrir ; et c'est ce qui leur fit dire deux paroles qui sont marquées dans les Evangiles.

La jalousie les dévorait ; et pendant que jusqu'aux enfants tout criait qu'il était le fils de David, ils lui disaient : « Maître, réprimez vos « disciples. Entendez-vous bien ce qu'ils di-« sent ? » Il leur répondit deux choses, l'une : « N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit : Vous « avez tiré la louange la plus parfaite de la bou-« che des petits enfants, et de ceux qui sont à « la mamelle [5]. » Vous devez-vous donc étonner si, dans un âge plus avancé, les enfants rendent à Dieu en ma personne des louanges

[1] *Psal.*, II, 6. — [2] *Malach.*, III, 1. — [3] *Marc.*, XI, 16. — [4] *Psal.* LXVIII, 10, *Joan.*, II, 17.

[1] *I Cor.*, III, 16, 17. — [2] [illegible] — [3] *Joan.*, XII, 18 et seq. ; *Matth.*, XXI, 15, 16 ; *Luc.*, XII, 39, 40. — [4] [illegible] — [5] *Luc.*, [illegible]

et un témoignage plus éclatant ? Si vous aviez la simplicité et la sincère disposition d'un âge innocent, vous loueriez Dieu comme eux; comme eux vous honoreriez celui qu'il envoie ; mais votre envie, votre fausse gloire, votre hypocrisie, votre fausse politique vous en empêchent. Dépouillons-nous de tous ces vices, et revêtons-nous de l'innocence et de la simplicité des enfants pour chanter sincèrement et purement les louanges de Jésus-Christ.

L'autre réponse du Sauveur sur ce reproche des pontifes et des docteurs de la loi : « Si ceux-« ci se taisent, » leur dit-il [1], « les pierres mêmes « crieront. Dieu est assez puissant, » disait Jean Baptiste [2], « pour faire naître même de ces « pierres les enfants d'Abraham ; » et des cœurs les plus endurcis, en faire de vrais fidèles. Le temps devait venir, et il était venu, que la gloire de Jésus-Christ retentirait si hautement par toute la terre, que les gentils s'assembleraient à cette voix, et que Dieu serait adoré par un peuple qui jusqu'alors ne le connaissait pas, et qui dormait endurci dans son péché. O pierres ! ô cœurs endurcis ! éveillez-vous, attendrissez-vous à cette parole du Sauveur.

VIIIe JOUR.

Le même sujet [3].

Pendant que les peuples applaudissaient au Sauveur, et en portaient les louanges jusqu'au ciel, ses ennemis, non contents de faire paraître dans leurs paroles leur envie qu'ils ne pouvaient retenir, faisaient de secrètes menées pour le perdre, et y étaient même animés par la gloire d'un si beau jour. C'était encore un trait de ce caractère de persécution qui le devait suivre, et qui le suivit en effet jusqu'à la fin.

Contemplons ici les effets de la jalousie ; c'est une des plus grandes plaies de notre nature. Jésus-Christ, qui était venu pour la guérir, en devait sentir toute la malignité ; les souffrances que l'envie lui devait causer devaient servir de remède à son venin. L'envie, c'est le noir et le secret effet d'un orgueil faible, qui se sent ou diminuer ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant, et veut éclater ; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et aux plus noires menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices elle a gagné le dessus, elle éclate, et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume de la haine, et les derniers excès de la cruauté. O Sauveur ! ô juste ! ô le Saint des saints ! c'est ce qui devait s'accomplir en votre personne.

Déracinons l'envie, et dans le moindre de ses effets que nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

IXe JOUR.

Jésus donne lui-même à son triomphe le caractère d'humiliation et de mort qu'il devait avoir. — Effets différents que fait le triomphe de Jésus-Christ dans les juifs et dans les gentils [1].

Saint Jean nous fait remarquer deux effets bien différents du triomphe de notre Sauveur. Dans les pharisiens, il excita les sentiments de la jalousie et les noirs complots que nous avons vus. « Les pharisiens se disaient les uns aux « autres : Que ferons-nous ? tout le monde court « après lui [2]. » Mais en même temps, et durant ces criminelles menées des enfants d'Abraham contre le Christ qui leur était promis, les gentils, qui n'étaient pas de cette race bénie, et qui aussi étaient étrangers de cette sainte alliance, furent touchés d'une sainte admiration pour l'auteur de tant de merveilles. « Quelques gentils, » dit saint Jean [3], qui connaissaient Dieu, quoi qu'ils ne fussent pas juifs, « puisqu'ils ve-« naient adorer à la fête, s'adressèrent à Phi-« lippe, » un de ses apôtres, « et lui dirent » avec respect : « Seigneur, nous souhaitons de « voir Jésus. » Ce n'était pas simplement le voir, car tout le monde l'avait vu dans cette journée et tout le monde le voyait quand il prêchait, mais ils le voulaient voir en particulier et jouir de son entretien, qui est proprement ce qu'on appelle venir voir un homme.

A cet approche des gentils qui voulaient le voir, Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devait être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties, où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession, lui sont présentes : dans le petit il voit le grand. Ce que les mages avaient commencé dès sa naissance, qui était la conversion des gentils en leurs personnes, ceux-ci le continuent, et le figurent encore vers le temps de sa mort : et le Sauveur voyant concourir dans les gentils le désir de le voir avec celui de le prendre dans les juifs, voit en même temps, dans cet essai,

[1] *Luc.*, XIX, 40. — [2] *Matth.*, III, 9. — [3] *Joan.*, XII, 18 seq.; *Matth.*, XXI, 15, 16; *Luc.*, XII, 39, 40.

[1] *Joan.*, XII, 19-27. — [2] *Joan.*, XII, 19. — [3] *Ibid.*, 20.

commencer le grand mystère de la vocation des uns, par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait dire : « L'heure est « venue que le Fils de l'homme va être glori- « fié [1]. » Les gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin, et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'était par sa mort qu'il devait acquérir ce nouveau peuple, et cette nombreuse postérité qui lui était promise. C'est après avoir dit. « Ils ont percé mes pieds et mes « mains, » que David avait ajouté [2] : « Toutes « les contrées de la terre se ressouviendront, et « se convertiront au Seigneur. » C'est après qu'il aurait livré son âme à la mort, qu'Isaïe lui promettait « qu'il verrait une longue suite d'en- « fants [3]. » Et encore : « Qui racontera sa géné- « ration? qui pourra compter sa postérité, parce « qu'il a été retranché de la terre des vivants? « Je l'ai frappé pour les péchés de mon peu- « ple [4]. » Et encore : « Je lui donnerai la dé- « pouille des forts, et il en partagera le butin, « parce qu'il a donné son âme à la mort [5]. » Il voyait donc que c'était à ce prix qu'il devait acheter ce nouveau peuple; il lui en devait coûter la vie. Plein de cette vérité, après avoir dit : « L'heure est venue que le Fils de l'homme « va être glorifié, » il ajoute: « Si le grain de fro- « ment ne tombe et ne meurt, il demeure seul; « mais s'il meurt, il se multiplie [6]. »

C'est ainsi que dans les paroles de Jésus nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties. Mais il nous en doit à notre manière arriver autant qu'à lui. Nous sommes le grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes. C'est par là que, comme Jésus, nous devons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle. Mais il faut que tout meure en nous : il faut que ce germe de vie se dégage et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paraîtra qu'à ce prix. Tombons, cachons-nous en terre, humilions-nous; laissons périr tout l'homme extérieur; la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps, la curiosité, la concupiscence, tout ce qu'il y a de sensible en nous. Alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

Xe JOUR.

Jésus-Christ est le grain de froment. — Les membres doivent mourir comme le chef [7].

Pour entendre la nécessité qui était imposée à tous les membres de mourir pour fructifier, il suffisait d'avoir aperçu cette vérité dans le chef. Mais de peur que nous ne vissions pas assez cette conséquence, Jésus-Christ nous la découvre lui-même. « Qui aime son âme, » dit-il [1], « la perd. » C'est la perdre que de l'aimer : c'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle. Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : « Qui aime son âme la perd. » Toutes les fois que quelque chose de dur se présente, songeons aussitôt : « Haïr son âme, c'est la sau- « ver. » Périsse donc tout ce qui nous plaît; qu'il s'en aille en son lieu en pure perte pour nous.

« Haïr son âme! » Peut-on haïr son âme sans haïr tous ses avantages et tous ses talents naturels, et peut-on s'en glorifier quand on les hait? Mais peut-on ne pas les haïr, quand on considère qu'ils ne servent qu'à nous perdre dans l'état d'aveuglement ou de faiblesse où nous sommes? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse habileté, tout nous perd : le goût même de notre vertu; il nous perd plus que tout le reste.

Il n'y a rien que Jésus ait tant répété, et tant inculqué que ce précepte : « Qui trouve son « âme la perd, qui perd son âme la trouve [2]. » C'est ce qu'il recommande encore en un autre endroit du même Evangile. « Qui cherche à « sauver son âme, la perdra, » dit-il ailleurs; « qui la perdra lui donnera la vie [3]. » Il se sert encore ailleurs du mot haïr : « Il faut, » dit-il [4], « tout haïr, si l'on veut être mon disciple, père, « mère, frères, sœurs, femme et enfants, et sa « propre âme. »

Entendons la force de ce mot, *haïr*. Si les choses de la terre et de cette vie n'étaient que viles et de nul prix, il suffirait de les mépriser; si elles n'étaient qu'inutiles, il suffirait de les laisser là; s'il suffisait de donner la préférence au Sauveur, il se serait contenté de dire, comme il fait ailleurs : « Si on aime ces choses plus que « moi, on n'est pas digne de moi [5]. » Mais, pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de haine. De ce côté-là il faut tout haïr, en tant qu'il peut s'opposer à notre salut.

Entendons encore le courage que demande le christianisme. Tout perdre : jeter tout là. Cette vie est une tempête : il faut soulager le vaisseau quoi qu'il en coûte : car que

[1] *Joan.*, 23. — [2] *Psal.*, XXI, 17, 28. — [3] *Isa.*, LIII, 10. — [4] *Ibid.*, 8. — [5] *Isa.*, LIII, 12. — [6] *Joan.*, XII, 23, 24. — [7] *Ibid.*, 25.

[1] *Joan.*, XII, 23, 25. — [2] *Matth.*, X, 39; XVI, 25. — [3] *Luc.*, XVII, 33. — [4] *Ibid.*, XVI, 16. — [5] *Matth.*, X, 37.

sert de tout sauver, si soi-même il faut périr? Voyez ce marchand qui dispute s'il jettera dans la mer ces riches ballots. Aveugle, tu vas les perdre, et te perdre encore toi-même par-dessus.

XIe JOUR.

Suivre Jésus, à l'humiliation, à la mort [1].

« Celui qui me veut servir, qu'il me suive [2] ;» qu'il m'imite, qu'il soit avec moi, qu'il passe par les mêmes voies : « Mon Père l'honorera » à ce prix, comme il m'a honoré moi-même. Il a fallu tout perdre, tout abandonner, tout prodiguer, tout haïr. Marche après moi, Chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le courage? Hélas ! vous me dites comme à Pierre : « Tu ne peux « pas encore me suivre, mais tu me suivras « dans la suite [3]. » O Sauveur! je ne dirai pas que je vous suivrai partout : je n'ose le dire ; je sens ma faiblesse. J'en ai le désir; aidez ma volonté faible ; inspirez-moi une volonté forte et courageuse.

Voyez comme Jésus donne lui-même à son entrée triomphante le caractère de mort. C'était sa coutume : dans la gloire il rappelait toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Elie qui étaient venus l'honorer en cet état, et s'entretenaient avec lui, ne « lui « parlaient » que « de la manière dont il devait « sortir de ce monde dans Jérusalem [4], » en accomplissant toutes les anciennes prophéties, et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et il défend à ses disciples « de parler de ce qu'ils « avaient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des « morts [5]. » Il fallait donc mourir : et c'est ce qu'il voulait que l'on comprît bien, afin qu'on vît le chemin qu'on avait à suivre après lui, pour arriver à la résurrection et à la gloire.

Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rappeler toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées; gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion ; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent, qu'on joint ensemble des idées qui paraissent si éloignées l'une de l'autre; mais plutôt c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'ils ne prévalent et ne nous séduisent.

XIIe JOUR.

Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. — Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède [1].

Jésus continue à donner à son entrée glorieuse le caractère d'humiliation et de souffrance : Maintenant mon âme est troublée [2]. » Quoi ! troublée de votre gloire, dont vous venez de dire : « L'heure est venue que le Fils de « l'homme va être glorifié [3] ? » Pourquoi ? sinon parce qu'il voyait, comme on vient de dire, sa gloire unie à son supplice; supplice si rigoureux et si plein d'opprobre, qu'il dit lui-même à son approche : Maintenant mon âme est troublée. » Voici le commencement de son agonie, de cette agonie qu'il devait souffrir dans le jardin des Olives; de ce combat intérieur où il devait combattre contre son supplice, contre son Père, en quelque façon, et contre lui-même. « Mon Père, « si vous voulez, s'il se peut : non ma volonté, « mais la vôtre [4]. » Voilà donc à ce coup une volonté dans le Fils, opposée en quelque façon à la volonté de son Père. Elle lui cède, il est vrai : mais elle est, elle se fait sentir au Sauveur, elle se déclare jusqu'aux yeux du Père céleste.

O Jésus! mon âme est troublée de votre trouble. A qui sera notre recours, si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité? C'est le mystère : il nous porte en soi ; il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui, et c'est ainsi qu'il nous fortifie, premièrement par l'exemple qu'il nous donne ; secondement par la force qu'il nous mérite.

Par l'exemple ; car s'il n'avait senti cette répugnance naturelle à la mort, et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice, nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs : « Votre volonté soit faite et non la « mienne. » Cette instruction nous manquerait.

Par le mérite : s'il ne souffrait pas, il n'offrirait point de sacrifice, ou le sacrifice ne lui coûterait rien, et ainsi il ne serait pas un vrai sacrifice.

O mon Sauveur ! par le trouble de votre sainte âme, guérissez le trouble de la mienne. Votre trouble, ni ne venait du péché, ni ne portait au péché. C'était un trouble volontaire et mystérieux. Vous portiez en vous le mystère

[1] *Joan.*, XII, 26. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, XIII, 36. — [4] *Luc.*, IX, 31. — [5] *Matth.*, XVII, 9.

[1] *Joan.*, XII, 27, 28. — [2] *Ibid.*, 27. — [3] *Ibid.*, 23. — [4] *Matth.* XVI, 39.

de la *puissance perfectionnée dans l'infirmité*[1]. C'est le grand mystère de la grâce chrétienne, qui se commence dans le chef, et s'accomplit dans les membres.

XIIIe JOUR.

Trouble de Jésus. — Combat et victoire, notre modèle[2].

« Maintenant mon âme est troublée ; et que « dirai-je[3] ? » Voilà le trouble ; l'esprit flotte comme incertain de lui-même. *Et que dirai-je ?* Voilà, mon Sauveur, mes incertitudes et mes agitations, que vous portez. *Mon Père, sauvez-moi de cette heure !* Dirai-je cela à mon Père ? lui demanderai-je absolument de me délivrer de cette heure, de cette ignominie, de ces peines si affreuses à la nature ? *Mais je suis venu pour cette heure.* Voilà l'homme faible qui s'excite, qui s'encourage lui-même. « Je suis venu pour « cette heure, je suis venu » allumer « un feu » par ma passion ; « et que désiré-je, sinon qu'il « prenne bien vite ? J'ai un baptême où il me « faut être plongé : ah ! combien suis-je pressé « en moi-même jusqu'à ce que je l'accom- « plisse[4] ! » Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa faiblesse dit : *Que ferai-je ?* A quoi me résoudrai-je ? Demanderai-je à Dieu ma délivrance particulière, ou celle du genre humain ? Ecouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus ? *Mon Père,* votre gloire l'emporte : *glorifiez votre nom :* votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils. *Non ma volonté, mais la vôtre*[5] ; non mon repos, mais votre gloire et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible, et plutôt, parce qu'elle était absolument invincible, et n'avait à combattre que pour nous, il nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devait accompagner le Sauveur.

XIVe JOUR.

Une voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe[6].

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer ; et à cette parole du Sauveur : *Mon Père, glorifiez votre nom,* une voix aussi éclatante que le tonnerre vint du ciel : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore[7]. »

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le Fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connaître, et lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, « dans lequel j'ai mis ma complaisance[1] ; » ou, comme le rapporte saint Luc : « Vous êtes mon « Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance en « vous[2]. »

La même voix fut ouïe encore à la transfiguration ; et pendant que Moïse et Elie entraient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : « Celui-ci est mon « Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma com- « plaisance ; écoutez-le[3]. » Cette parole, *écoutez-le,* fut ajoutée à ce qui avait été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : « Je l'ai glorifié, « et je le glorifierai encore. » J'ai glorifié mon nom de Père, en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère ; maintenant même en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux Gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir : et je le glorifierai encore lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût, et que l'exaltant comme Dieu au-dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis ; mais nous devait être rapportée par eux, après sa résurrection, comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre[4].

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Evangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix : et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paraître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : « C'est le ton- « nerre ; les autres disaient : Un ange lui a « parlé[5]. » Il me semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. *C'est un tonnerre ;* c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disaient le mieux : *C'est un ange,* disaient-ils, *qui lui a*

[1] II *Cor.*, XII, 9. — [2] *Joan.*, XII, 27, 28. — [3] *Ibid.* — [4] *Luc.*, XII, 49, 50. — [5] *Ibid.*, XXII, 42. — [6] *Joan.*, XII, 28, 30. — [7] *Ibid.*, 28.

[1] *Matth.*, III, 17. — [2] *Luc.*, III, 22. — [3] *Matth.*, XVII, 5. — [4] II *Petr.*, I, 16 seq. — [5] *Joan.*, XII, 28, 29.

parlé; soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité; soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avait parlé par un ange: comme il avait fait aux patriarches, et à tout le peuple sous Moïse. Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : « Cette voix n'est pas pour moi, « mais pour vous [1]. » Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre : et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix comme un tonnerre, comme un bruit confus; entendons qu'on nous a parlé très-distinctement de sa gloire et de la nôtre; et que la vérité nous a été très-clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu « qui parlait autrefois par les anges, parle « maintenant par son Fils [2]. » Ecoutez-le, nous dit-on : réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâces au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : « Je leur ai donné la gloire que vous « m'avez donnée [3]. » Mais entendons toujours en quelle conjoncture on lui promet cette gloire. C'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire, par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XVe JOUR.

Mystère de la voix céleste : le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ [4].

Jésus-Christ nous va expliquer le mystère de cette voix céleste : « C'est maintenant que le « monde va être jugé [5]. » Comment? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut désirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre; si Jésus, privé de tous les biens, et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la Vérité même, et le bienheureux Fils de Dieu? qui osera, encore un coup, juger avec le monde, qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre, au préjudice de tout, si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ces maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde; et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

[1] *Joan.*, 30. — [2] *Hebr.*, II, 2, 3. — [3] *Joan.*, XVII, 22. — [4] *Ibid.*, XII, 31-34. — [5] *Ibid.*, 21.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux sortes de jugement, celui de condamnation à la fin des siècles, celui de discernement dans celui-ci. Il applique au dernier cette parole du Psalmiste : « Jugez-moi, Seigneur, et discernez « ma cause de celle de la nation qui n'est pas « sainte [1]. » Ce discernement se fait clairement, par bien entendre le jugement que le monde a porté de Jésus-Christ. Le monde veut être flatté; le monde ne veut pas qu'on lui déclare ses vices; le monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes; le monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le monde, parce que par là on le condamne. Tout cela a fait que le monde a condamné Jésus-Christ. Quiconque suit les maximes par lesquelles on a condamné le Juste, ne se discerne pas du monde, et il est jugé avec le monde. Sois attentif, Chrétien, et discerne-toi de la nation qui n'est pas sainte, en condamnant en toi-même de bonne foi toutes ses maximes

XVIe JOUR.

Vertu de la croix. — Jésus tire tout par la croix. — Le suivre jusqu'à la croix [2].

Le prince de ce monde, le démon, qui en est le maître par l'idolâtrie, *va être chassé* [3], et les fausses divinités abandonnées. Mais ce n'est pas assez de chasser le démon, il faut rendre l'empire à Dieu par Jésus-Christ. *Et moi*, dit-il [4], *après que j'aurai été élevé de terre* sur la croix, *je tirerai tout à moi :* j'entraînerai à moi toutes choses. Il y a dans la vertu de la croix de quoi attirer tous les hommes. Il y aura des hommes de toutes les sortes, et non-seulement de tout sexe, mais encore de toute nation, de tout génie, de toute profession, de tout état, qui seront si puissamment attirés, qu'ils viendront en foule à Jésus. Et de cette bienheureuse totalité, que Dieu a unie par son éternelle et miséricordieuse élection, aucun ne demeurera. L'action du crucifiement semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de tout le monde; il est en butte à toute contradiction d'un côté; et de l'autre il est l'objet de l'espérance du monde. « Il fallait qu'il fût « élevé comme le serpent dans le désert, » afin que tout le monde pût tourner les yeux vers lui, comme il dit lui-même [5]. La guérison de l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. Allez au pied de la croix, et dites-y au Sauveur avec l'Epouse : « Tirez-moi, « nous courrons après vous [6]. » La miséricorde qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par tou-

[1] *Psal.*, XLII, 1. — [2] *Joan.*, XXII, 31-34. — [3] *Ibid.*, XII, 31. — [4] *Ibid.*, 32. — [5] *Ibid.*, III, 14, 15. — [6] *Cant.*, I, 3.

tes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer tous les cœurs. Tirez-moi de cette puissante et douce manière dont vous avez dit que « votre Père tire à vous tous ceux qui vien- « nent [1]. » Tirez-moi de cette manière toute-puissante qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos clous, crucifié avec vous, en sorte que je ne vive plus pour le monde, mais pour vous seul. Quand dirai-je avec votre Apôtre : « Je vis, non plus moi, mais « Jésus-Christ en moi ? » Et encore : « Je vis « en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est « livré pour moi [2]. » Et encore : « Je suis atta- « ché à la croix avec Jésus-Christ. » Et encore : « La charité de Jésus-Christ nous presse; esti- « mant ceci, que si un est mort pour tous, tous « aussi sont morts en un seul. Jésus-Christ est « mort pour tous, afin que ceux qui vivent « ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui « qui est mort et ressuscité pour eux [3]. » C'est ainsi que Jésus-Christ nous attire. Il fallait, comme il vient de dire, que « ce grain de fro- « ment tombât à terre pour se multiplier [4]. » Il fallait qu'il se sacrifiât lui-même, pour nous faire tous en lui-même une offrande agréable à Dieu. Le nouveau peuple devait naître de sa mort.

Le Sauveur avait dit : « Il faut que le Fils de « l'homme soit exalté comme le serpent [5]. » Il « avait dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de « l'homme, vous connaîtrez qui je suis [6]. » La connaissance de la vérité était attachée à la croix.

Je tirerai, j'entraînerai : considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force se fait cette opération. Il nous tire comme on vient de voir, par la manifestation de la vérité. Il nous tire par le charme d'un plaisir céleste ; par ses douceurs cachées, que personne ne sait que ceux qui les ont expérimentées. Il nous tire par notre propre volonté, qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons : mais suivons jusqu'à la croix. Car comme c'est de là qu'il tire, c'est jusque-là qu'il le faut suivre. Il le faut suivre jusqu'à expirer avec lui, jusqu'à répandre tout le sang de l'âme, toute sa vivacité naturelle, et se reposer dans le seul Jésus : car c'est se reposer dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la source du pur et chaste amour. O Jésus ! que tout est vil à qui vous trouve, à qui est tiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix ! O Jésus ! qu'elle vertu vous avez cachée dans cette croix ! faites-la sentir à mon cœur. « Quand je serai « élevé de terre : » Je ne veux d'autre élévation que celle-là ; c'est la vôtre, que ce soit la mienne.

Songez que tout ceci se dit à l'occasion de l'entrée de Notre-Seigneur, et peut-être le propre jour ou le lendemain qu'elle se fit. Admirez, encore un coup, comme il conserve à ce beau triomphe le caractère de croix et de mort.

XVIIe JOUR.

Les incrédules n'ouvrent point les yeux à la lumière : ils marchent dans les ténèbres [1].

« Comment dites-vous qu'il faut que le Fils « de l'homme soit élevé [2] » de terre ? Il avait parlé si souvent de cette exaltation mystérieuse ; il avait d'ailleurs si souvent parlé de la croix et de la nécessité de porter sa croix pour le suivre, qu'à la fin le peuple s'était accoutumé à l'entendre. C'est ce qui cause cette parole : « Nous « avons appris par la loi que le Christ demeure « éternellement. Et comment donc dites-vous « que le Fils de l'homme doit être élevé, » c'est-à-dire crucifié ? « Qui est ce Fils de l'homme [3] ? » Il y avait de la vérité et de l'erreur dans ce discours. Ils avaient raison de dire que le Christ devait demeurer et régner éternellement; mais ils ne voulaient pas entendre par où il lui fallait passer pour arriver à son règne. Le Maître était au milieu d'eux, et il n'y avait qu'à le consulter, après que Dieu avait attesté sa mission par tant de miracles. Et c'est pourquoi Jésus leur dit : « La lumière est encore au milieu de vous « pour un peu de temps [4]. » Je m'en vais ; et cette lumière ne sera plus guère avec vous ; servez-vous-en pendant que vous l'avez : « Mar- « chez à la faveur de cette lumière, de peur « que les ténèbres ne vous environnent, » ne vous surprennent, ne vous enveloppent ; « et « lorsqu'on est dans les ténèbres, on ne sait où « l'on va : » on se heurte à toutes les pierres ; on tombe dans tous les abîmes ; et non-seulement le pied manque, mais la tête ne se peut défendre.

Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir ; mais à ceux qui les ferment, il est une pierre où l'on se heurte et on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de son infirmité, ils s'y sont heurtés et brisés, et ne le connaissent pas ; et ils demandent : Qui est ce Fils de l'homme, qui doit être crucifié et par là tirer toutes choses ? Est-ce vous que nous voyons si faible ? Comment tirez-vous à

[1] *Joan.*, VI, 44. — [2] *Gal.*, II, 19, 20. — [3] II *Cor.*, V, 14, 15. — [4] *Joan.*, XII, 24. — [5] *Ibid.*, III, 14. — [6] *Ibid.*, VIII, 28.

[1] *Joan.*, XII, 34, 37. — [2] *Ibid.*, 34. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 35.

vous-même tout le monde, dont vous allez être le rebut par votre croix ? Aveugles, ne voyez-vous pas, à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir de la gloire ; qu'il ne la perd donc pas par faiblesse, mais qu'il en diffère par sagesse le grand éclat ? Il vous dirait cette vérité, si vous la lui demandiez humblement ; mais vous laissez échapper la lumière, et celui qui était venu pour vous éclairer, vous sera à scandale : » scandale aux Juifs, » dit saint Paul [1], « et folie aux gentils. »

Pesons ces paroles : « La lumière n'est plus « avec vous que pour un peu de temps [2]. » Concevons un certain état de l'âme où il semble que la lumière se retire. A force de la mépriser, on cesse de la sentir ; un nuage épais nous la couvre ; nos passions, que nous laissons croître, nous la vont entièrement dérober ; marchons tant qu'il nous en reste une petite étincelle. Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres, au milieu de tant de précipices! C'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment.

« Qui marche dans les ténèbres, ne sait où il va [3]. » Étrange état ! on va, car il faut aller ; et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement. On va donc, et on ne sait où l'on va ; on croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur ; on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. Etat trop ordinaire dans la vie des hommes. Hélas ! hélas ! c'est tout ce qu'on en peut dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles qu'il faut déplorer cet état.

« Il ne sait où il va. » Aveugle, où allez-vous ? Quelle malheureuse route enfilez-vous ? Hélas ! hélas ! revenez pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance : ah ! quel labyrinthe et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer ! il est perdu ; je ne le vois plus ; il ne se connaît plus lui-même, et ne sait où il est ; il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. Revenez : il ne peut plus, il faut qu'il avance. Quel abîme lui est réservé ! quel précipice l'attend ! de quelle bête sera-t-il la proie ? Sans secours, sans guide, que deviendra-t-il ? Hélas ! hélas !

[1] 1 *Cor.*, I, 23. — [2] *Joan.*, XII, 35. — [3] *Ibid.*

XVIIIe JOUR.

Etat de ceux de qui la lumière se retire. — Jésus se cache d'eux. — Merveilles de cette journée de triomphe [1].

« Jésus dit ces choses, et il se retira et se « cacha d'eux [2]. » Quel état ! quand non-seulement on se retire de la lumière, mais qu'à son tour, par un juste jugement, la lumière se retire, et non-seulement se retire, mais se cache ! C'est l'état de ceux « dont l'entendement est « enveloppé et obscurci de ténèbres ; par l'igno- « rance qui est en eux, à cause de l'aveugle- « ment de leur cœur : qui, désespérant de leur « retour, se livrent à toute impureté et à toutes « actions impudiques » comme à l'envi, et à qui pis fera. « Ah ! ce n'est pas ainsi que Jésus- « Christ vous avait enseigné, si toutefois vous « l'avez ouï [3], » si sa voix est parvenue jusqu'à vous.

Ce verset de saint Jean semble répondre à celui de saint Mathieu où il est porté que Jésus, après avoir répondu aux reproches que les pharisiens lui faisaient sur son entrée, « les « laissa là et sortit de la ville pour se retirer en « Béthanie [4], » où il demeurait. C'est ce que saint Jean appelle s'en aller et se cacher d'eux. Sa retraite était donc à Béthanie ; c'est là qu'il se cachait chez quelques-uns de ses amis et de ses disciples ; et apparemment dans la maison de Lazare, de Marie et de Marthe, ou chez quelque autre. De là on peut conclure que tout ceci s'est passé au jour de l'entrée du Sauveur ; que c'est à ce jour que le Père fit entendre du ciel cette voix que nous avons ouïe ; que c'est alors que Jésus développa tout le mystère de son exaltation, et de la propagation de sa doctrine, et de sa gloire après sa mort. Que cette journée est magnifique ! quel concours de merveilles ! que de douces consolations, que d'étonnantes menaces ! Quel recueillement, quelle frayeur, quel doux étonnement, quelle attention, quel mélange de crainte et d'amour ne doit pas inspirer cette journée ! Que si l'on veut différer jusqu'au lendemain une partie de ces choses, comme il pourrait y en avoir quelque raison ; c'était toujours une suite du triomphe de Jésus, puisque ce fut à ce jour qu'il purgea le temple, avec tant d'autorité et de zèle, des voleurs qui en faisaient leur caverne.

O jour admirable ! je n'avais pas encore vu toutes vos lumières, ni compris toutes les merveilles dont vous êtes plein.

[1] *Joan.*, XII, 37. — [2] *Ibid.*, 36. — [3] *Ephes.*, IV, 18, 20. — [4] *Matth.*, XXI, 17.

XIXe JOUR.

Réflexions sur les merveilles de la première journée. — Il faut continuer sans relâche l'œuvre de Dieu à l'exemple de Jésus-Christ.

Tous ces passages font voir qu'à cette dernière semaine, et dès le jour qu'il fit son entrée, le Sauveur sortait tous les soirs de Jérusalem, et se cachait à Béthanie, d'où il revenait tous les matins faire ses fonctions dans le temple, où tout le peuple s'assemblait aussi dès le matin, pour l'entendre. Le jour, ses ennemis étaient retenus par la crainte d'émouvoir le peuple, si on le prenait en plein jour : « Car ils craignaient, » dit saint Marc [1], « parce que tout « le peuple qui l'écoutait était ravi de sa doctrine. » Ou, comme le rapporte saint Luc [2] : « Ils ne savaient que lui faire ; parce que tout « le peuple qui l'écoutait était ravi et hors de « soi. » Ainsi dans le jour il demeurait, et dans la nuit, où ses ennemis eussent trouvé plus d'occasion de le perdre, il sortait de la ville, et se retirait à Béthanie parmi ses disciples, afin d'achever sa semaine, et le temps qui lui était prescrit pour nous instruire ; continuant à se servir des voies douces, si naturelles à la sagesse divine, des précautions nécessaires et des moyens ordinaires de se conserver jusqu'à la nuit où il devait être pris. Voyons donc, soit qu'il se conserve, soit qu'il se livre, qu'il fait tout pour l'amour de nous. Il se conserve pour achever ses instructions, sans que nous perdions une seule de ses paroles ; et il se livre pour consommer son sacrifice. O Jésus ! je vous adore dans ces deux états ; et je vous suivrai tous les matins de cette dernière semaine, pour écouter votre parole, plus touchante encore en ces derniers temps, que dans tous les autres.

Ramassons toutes les merveilles que nous avons vues accomplies en ce sacré jour du triomphe de Jésus-Christ, toutes les marques de grandeur, d'autorité, de puissance, que le ciel et la terre donnent à Jésus ; et en même temps tous ces caractères d'infirmité, de persécution et de fuite qu'il conserve. Adorons ce secret mélange. Si nous sommes calomniés, maltraités, persécutés par nos ennemis, jusqu'à être contraints de fuir et de nous cacher devant eux, ne nous en affligeons pas : c'est le caractère de Jésus-Christ, qu'on doit au contraire être ravi de porter. Continuons toujours, à son exemple, l'œuvre de Dieu, s'il nous en a commis quelqu'un, quelque petit qu'il soit, sans nous relâcher jamais ; et accomplissons la volonté de Dieu.

[1] *Marc.*, XI, 18. — [2] *Luc.*, XIX, 48.

XXe JOUR.

Figuier desséché, figure de l'âme stérile et sans bonnes œuvres [1].

Le lendemain de son entrée, « en arrivant « de Béthanie à Jérusalem du matin, il eut « faim : ayant vu de loin un figuier, il s'en ap- « procha pour voir s'il y trouverait du fruit ; « mais n'y trouvant que des feuilles, parce que « ce n'était pas le temps des fruits, il le mau- « dit [2], » comme on sait. C'est une parabole de choses, semblable à celles de paroles que l'on trouve en saint Luc, chap. XIII, 6. Il ne faut donc point demander ce qu'avait fait ce figuier, ni ce qu'il avait mérité : car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien ? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier qui n'était que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentait, c'est-à-dire la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son Créateur, en quelque temps qu'il lui en demande : et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent et rien de solide, il la maudit.

« Que jamais il ne sorte de fruit de toi [3]. » Etrange malédiction sur l'âme dont Dieu se retire : jamais il n'en sort de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruit, et un homme sans bonnes œuvres ?

Quand on se sent desséché et stérile, qu'on doit craindre alors que Jésus n'ait lâché le mot fatal ! Dieu a son heure où il attend le fruit désiré : l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence ; et l'arbre, sans être coupé, est desséché jusqu'à la racine. C'est la damnation avant la mort : on voit un arbre sur pied, mais il a la mort dans le sein. « Vous « avez le nom de vivant, mais vous êtes mort [4]. » Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur, toutes les fois qu'il en demandera.

« Jésus eut faim. » Selon la lettre il jeûnait beaucoup ; selon le mystère, il avait faim et soif quand il fallait. Il a toujours faim et soif de notre salut.

Jésus-Christ continua son voyage, et revint à Béthanie, selon sa coutume ; et la matinée d'après, ses disciples s'arrêtèrent au figuier qu'ils trouvèrent desséché depuis la racine, et Pierre dit au Sauveur : « Maître, le figuier que vous « avez maudit est séché [5]. » Jésus-Christ ne voulait pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvait ; mais, par un effet

[1] *Matth.*, XXI, 18, 24; *Marc.*, XI, 13, 28. — [2] *Matth.*, XXI, 18. — [3] *Ibid.*, 19. — [4] *Apoc.*, III, 1. — [5] *Marc.*, XI, 21.

admirable de sa bonté, il frappe l'arbre et épargne l'homme. Ainsi quand il voulut faire sentir combien les démons étaient malfaisants et jusqu'où allait leur puissance lorsqu'il leur lâchait la main, il le fit paraître sur un troupeau de pourceaux que les démons précipitèrent dans la mer [1]. Qu'il est bon, et qu'il a de peine à frapper l'homme ! Ne contraignons pas le Sauveur, contre son inclination, à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse.

XXIe JOUR.

Le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière [2].

Les apôtres étant étonnés de l'effet soudain de la parole de Jésus-Christ sur le figuier, le furent beaucoup plus, lorsqu'il leur dit qu'ils en pouvaient faire autant, et même beaucoup plus, pourvu qu'ils eussent la foi. « Si vous l'a-« vez, » leur dit-il [3], « vous ne pourrez pas seu-« lement dessécher un figuier ; mais vous direz « à une montagne : Déracinez-vous, et jetez-« vous dans la mer, et cela se fera. »

Voici le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu.

« Allez, » disait le Sauveur [4], « guérissez les « malades, ressuscitez les morts, purifiez les lé-« preux, chassez les démons. » Qui fit jamais un pareil commandement ?

« Il les envoya prêcher et guérir les mala-« des [5]. » Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres ? « Allez, » dit-il, « entrez dans « cette maison, et guérissez tous les malades « que vous y trouverez. » Tout est plein de pareils commandements. Mais ici il pousse la chose encore plus loin : « Tout ce que vous « demanderez vous l'obtiendrez [6]. » Vous pourrez tout ce que je puis : vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, « et vous « ferez même de plus grandes choses. » En effet, si on est guéri en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ pendant qu'elle était sur lui, ne se fait-il pas quelque chose de plus dans saint Paul [7], lorsque « les linges qui avaient seule-« ment touché son corps, guérissaient les ma-« lades à qui on les portait ? » Et non-seulement les linges qui avaient touché les corps des apôtres avaient cette vertu, mais « leur ombre « même : » l'ombre qui n'est rien ; quand « elle passait sur les malades, ils étaient gué-« ris [8]. »

Voici donc le grand miracle de Jésus-Christ. C'est que, non-seulement il est tout-puissant, mais il rend encore l'homme tout-puissant, et, s'il se peut, plus puissant que lui, faisant du moins constamment de plus grands miracles : et tout cela par la foi et par la prière : « Tout « ce que vous demanderez, en croyant sans « hésiter qu'il vous sera donné, il vous arri-« vera [1]. » La foi donc et la prière sont toutes-puissantes, et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. « Si vous pouvez croire, » disait le Sauveur [2], « tout est possible à celui qui « croit. »

La difficulté n'est donc pas de faire des miracles : la difficulté est de croire. « Si vous pou-« vez croire : » c'est là le miracle des miracles, de croire parfaitement et sans hésiter. « Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité [3], » disait cet homme à qui Jésus dit : « Si vous pouvez croire». « Seigneur, augmentez-nous la foi, » disaient les apôtres [4]. Nous n'avons besoin que de la foi, car avec elle nous pouvons tout. « Oh ! si vous « en aviez, » dit le Seigneur [5], « comme un grain « de sénevé, » le plus petit de tous les grains, « vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et te « plante dans la mer ; et il vous obéirait : » et il trouverait un fond sur les flots pour y étendre ses racines.

Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants ; c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu quand il s'agit de sa gloire.

Il faut donc entendre que cette foi qui peut tout, nous est inspirée. Pour oser faire cet acte de foi qui peut tout, il faut que Dieu nous en donne le mouvement. Et le fruit de ces préceptes de l'Evangile, que nous lisons aujourd'hui, c'est de nous abandonner à ce mouvement divin qui nous fait sentir que Dieu veut de nous quelque chose. Quelque grand qu'il soit, il faut oser, et n'hésiter pas un seul moment.

Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous n'avons pas besoin de ce mouvement particulier de Dieu, qui nous apprend ce qu'il veut que nous obtenions de sa puissance. Nous savons très-clairement par l'Evangile que Dieu veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandons-la donc sans hésiter ; assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout nous sera possible. Quand nos mauvaises habitudes auraient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracine-toi. Quand nous serions plus mobiles et

[1] *Matth.*, VIII, 32. — [2] *Matth.*, XXI, 21, 22; *Marc.*, XI, 22, 24. — [3] *Matth.*, XXI, 21. — [4] *Ibid.*, X, 8. — [5] *Luc.*, IX, 2; X, 3, 9. — [6] *Jean.*, XIV, 12, 13. — [7] *Act.*, XIX, 12. — [8] *Ibid.*, V, 15.

[1] *Matth.*, XXI, 22, *Marc.*, XI, 24. — [2] *Marc.*, IX, 32. — [3] *Ib.*, 23. — [4] *Luc.*, XVII, 5. — [5] *Ibid.*, 6.

plus inconstants que les flots, nous dirons à un arbre : Va te planter là ; et à notre esprit : Fixe-toi là ; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèverait à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jetter dans la mer, et de s'y abîmer tellement qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très-certainement que Dieu veut que nous entreprenions. Osons tout : et pour petite que soit notre foi, ne craignons rien ; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme du sénevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Seigneur, je ne demande que la vérité et la sincérité : car s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu qui l'a donné le fera croître. Agissez donc avec peu, et il vous sera donné beaucoup : « et ce grain de sénevé, » cette foi naissante, « deviendra une grande plante, et les « oiseaux du ciel se reposeront dessus [1]. » Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement, mais y feront leur demeure.

XXIIe JOUR.

La prière persévérante; elle tient de la plénitude de la foi [2].

Pesez les qualités de la foi et de la prière. Qu'on la fasse sans hésiter, pour peu que ce soit avec une pleine persuasion : c'est ce que saint Paul appelle « plénitude de persuasion ; » que la Vulgate a traduit simplement : *in plenitudine multa :* « avec une grande plénitude [3]. » Ce que le même saint Paul appelle ailleurs : « plé« nitude d'intelligence [4] ; » et ailleurs en termes formels : « plénitude de l'espérance, » et « plénitude de la foi [5]. » C'est donc à dire qu'il faut avoir une foi si pleine qu'elle ne se démente par aucun endroit, et qu'on n'ait nulle défiance du côté de Dieu ; comme le même saint Paul le dit d'Abraham, « qu'il n'hésita point par dé« fiance, mais se fortifia dans la foi, donnant « gloire à Dieu ; pleinement persuadé et con« vaincu qu'il est puissant pour accomplir tout « ce qu'il promet [6]. » Voilà donc la foi qui obtient tout, « et la foi qui nous justifie, » selon le même saint Paul dans le même endroit [7]. Telle est donc la première condition de la prière marquée dans notre Evangile, qu'elle se fasse avec une pleine foi. La seconde y est encore marquée : « Qu'on pardonne sincèrement « à son frère, si on a quelque chose contre lui [8]. » On obtient donc tout ce qu'on demande, si on le demande avec un cœur plein de foi en Dieu et en paix avec tous les hommes. Voilà ce que Dieu demande, un cœur sans aigreur et sans défiance : on a tout de lui à ce prix.

Mais peut-on ne pas se défier et ne doit-on pas le faire ? Oui, de soi : puisqu'on est si faible et qu'on ne sait même si on a une foi vive, encore moins si on y persévérera : mais avec toute cette incertitude, j'ose dire qu'il ne faut pas s'en inquiéter ; et sans tant de retour sur soi-même, il faut dans le temps que la prière s'allume, oser tout attendre et tout demander, et être si plein de Dieu, qu'on ne songe plus à soi-même.

Est-ce là cette téméraire confiance que les hérétiques prêchent ? Point du tout. Mais sans éteindre les réflexions qu'on peut faire sur sa faiblesse, c'est dans la ferveur de la prière s'oublier tellement soi-même qu'on ne demeure occupé que de ce que Dieu peut et de l'immense bonté avec laquelle il a tout promis à la prière persévérante.

XXIIIe JOUR.

Distinction des jours de la dernière semaine du Sauveur. — Matière de ses derniers discours [1].

En comptant avec saint Marc, c'est ici le quatrième jour de la dernière semaine de notre Sauveur. Le premier est celui de son entrée, qui est le cinquième avant Pâques. Le second jour de cette semaine fut le lendemain matin lorsque Jésus, venant de Béthanie à la ville, eut faim, dessécha le figuier et nettoya le temple de voleurs, comme il les appelle. Le troisième est celui où, repassant sur le matin devant le figuier, on le vit flétri et séché ; et c'est celui où nous avons entendu tant de merveilles sur la foi. Le quatrième est celui dont saint Marc dit, après tout ce que nous venons de voir « Jésus vint encore une autre fois à Jéru« salem [2] : et c'est celui où il objecta aux Juifs le baptême de saint Jean, comme on va voir.

Après cela je ne vois plus de distinction de jours. Nous apprenons de saint Luc que « Jésus« Christ venait tous les jours au temple pour y « enseigner et que le peuple l'y venait entendre « dès le matin [3]. » En sorte qu'il faut partager ce qui reste de ses discours entre le mercredi et le jeudi durant le jour, car il fut pris la nuit et fut crucifié le lendemain.

Plus nous approchons de la fin de Jésus, plus nous devons être attentifs à ses discours. Hier, qui fut le mardi, il nous fit voir dans la foi le fondement de la prière et de toute la vie chrétienne. Il n'y avait rien de plus essentiel à la

[1] *Matth.*, XIII, 31, 32. — [2] *Ibid.*, XXI, 22 ; *Marc.*, XI, 22, 24. — [3] 1. *Thess.*, I, 5. — [4] *Col.*, II, 2. — [5] *Hebr.*, VI, 11 ; X, 22. — [6] *Rom.*, IV, 20, 21. — [7] *Ibid.*, 22. — [8] *Marc.*, XI, 24. 25.

[1] *Marc.*, XI, 11-33 ; *Matth.*, XXI, 23-32 ; *Luc.*, XX, 1-8. — [2] *Marc.* XI, 27. — [3] *Luc.*, XXI, 37, 38.

piété. Mais dans la suite il va établir la foi et autoriser sa mission d'une manière admirable, premièrement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, et ensuite par celui de David, et par beaucoup d'autres choses que nous allons voir les unes après les autres, fermant la bouche aux contredisants et laissant ce témoignage au monde, que sa doctrine était absolument irréprehensible, puisque ses plus grands ennemis demeuraient muets devant lui.

Méditons cette vérité : considérons de quelle sorte Jésus-Christ répond à ceux qui l'interrogent avec un esprit de contradiction, et apprenons comment il faut consulter la vérité éternelle.

XXIVe JOUR.

Jésus refuse de répondre aux questions des Juifs superbes et incrédules, et répond aux esprits humbles et dociles [1].

Comme il enseignait dans le temple, « les « princes des prêtres et les docteurs de la loi, « et les sénateurs du peuple s'assemblèrent et « lui firent cette demande : En quelle puis- « sance faites vous ces choses [2] ? » Il paraît que cette demande regardait principalement la puissance qu'il se donnait d'enseigner car ils vinrent à lui comme il enseignait. Mais la demande s'étend aussi à tout le reste que venait de faire Jésus : et c'est comme si on lui eût demandé : En quelle puissance êtes-vous entré si solennellement dans le temple? en quelle puissance y enseignez-vous ? en quelle puissance en chassez-vous les vendeurs et les acheteurs et y exercez-vous tant d'autorité? Ce serait à nous à vous donner cette puissance; nous ne vous l'avons point donnée; d'où vous vient-elle? Voilà une demande faite dans les formes par l'assemblée et par les personnes qui semblaient avoir le plus le droit de la faire. Et néanmoins Jésus ne leur donne sur ce sujet aucune instruction. « Je ne vous dirai pas non plus, » leur dit-il, « en quelle puissance j'agis [3]. » Mais il se contente de les confondre devant le peuple de mauvaise foi et d'hypocrisie, comme l'on va voir.

Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles. La Samaritaine, une pécheresse, lui parle bonnement du Christ : « Je le suis, moi qui vous parle, » lui dit-il sans circuit [4]. « Croyez-vous au Fils de Dieu, » dit-il à l'aveugle-né? « Qui est-il, Seigneur, afin que « j'y croie ? — Vous l'avez vu et c'est celui qui « vous parle. — J'y crois, Seigneur ; et il l'a- « dora [5]. » Ainsi en d'autres endroits. Quand donc il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux en cette sorte.

[1] *Matth.*, XXI, 27; *Marc.*, XI, 33; *Luc.*, XXI, 1, 2, 8. — [2] *Luc.*, XXI, 1, 2. — [3] *Ibid.*, 8. — [4] *Joan.*, IV, 26 — [5] *Ibid.* IX, 35-38.

« En quelle puissance faites-vous ces choses [1] ? » Il leur avait déjà répondu sur un cas semblable ou plus fort en présence de tout le peuple. Car ayant dit à un paralytique qu'on lui présentait pour le guérir : *Homme, tes péchés te sont remis* [2], ce qui dans le fond était beaucoup plus grand que tout ce qu'il avait jamais fait : comme les docteurs de la loi le trouvaient étrange, il leur parla en cette sorte [3] : « Lequel « des deux est le plus facile, ou de dire : Je « vous remets vos péchés, ou de dire à un pa- « ralytique : Levez-vous et marchez ? Or afin « que vous sachiez que le Fils de l'homme a le « pouvoir de remettre les péchés : Homme, « c'est à toi que je parle, lève-toi et marche. » Il avait donc clairement établi le pouvoir qu'il avait de remettre les péchés, qui était le plus grand qui pût être donné à un homme. Il n'y avait plus à l'interroger sur le reste ; il n'y avait autre chose à faire qu'à se soumettre. Comme ils ne pouvaient s'y résoudre, ils viennent encore lui demander : « De quelle puissance « faites-vous ces choses [4] ? » Comme s'ils eussent dit : De quelle puissance guérissez-vous les malades? de quelle puissance rendez-vous la vue aux aveugles ? de quelle puissance ressuscitez-vous les morts ? Il était trop clair que c'était par la puissance divine; et ils ne l'interrogeaient sur une chose si claire que par un mauvais esprit.

Ailleurs on lui demande dans le même esprit : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en « suspens et nous arracherez-vous l'âme ? Si « vous êtes le Christ, dites-le nous franche- « ment [5]. » A les entendre parler avec cette force, on dirait qu'ils veulent savoir de bonne foi la vérité, mais la réponse de Jésus fait voir le contraire. Vous demandez que je vous dise ouvertement qui je suis ; « je vous le dis et vous « ne me croyez pas : cependant les œuvres que « je fais au nom de mon Père parlent assez et « me rendent un assez grand témoignage [6]. » Ils avaient donc deux témoignages, celui de sa parole, et, ce qui était encore plus fort, celui de ses miracles. S'ils consultaient après cela, au lieu de croire, un mauvais esprit les poussait. La vérité éternelle qu'ils consultent mal, n'a rien à leur répondre, et n'a plus qu'à les confondre devant tout le peuple. Ainsi nous arrivera-t-il, quand nous la consulterons contre notre propre conscience sur des choses déjà résolues : nous ne cherchons qu'à tromper le monde, ou à nous tromper nous-mêmes. Cessons de nous flatter ; cessons de chercher des

[1] *Matth.*, XXI, 23. — [2] *Ibid.*, IX, 2. — [3] *Ibid.*, 5, 6. — [4] *Luc.*, XX, 2. — [5] *Joan.*, X, 24. — [6] *Ibid.*, 24.

expédients pour nous perdre. Rompons ce commerce dangereux et scandaleux ; rendons ce bien mal acquis ; soyons fidèles au devoir de notre profession ; ne reculons point en arrière contre le précepte de l'Evangile ; ne cherchons point à nous relâcher et à tout perdre.

XXVe JOUR.

Aveuglement des hommes plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même [1].

« De qui est le baptême de Jean [2] ? » Est-il possible que le Sauveur doive tirer son témoignage de saint Jean-Baptiste, qui n'était que son précurseur, qui n'était pas l'Epoux, mais l'ami de l'Epoux, comme il l'avait dit ; qui n'était pas le Christ, mais celui qui lui devait préparer la voie ; qui, pour tout dire en un mot, n'était pas digne de lui délier les cordons de ses souliers ? Voilà ce qu'était Jean-Baptiste ; et néanmoins Jésus-Christ se sert de son témoignage, pour convaincre ceux qui ne voulaient pas croire au Christ lui-même. Cependant Jean n'avait fait aucun miracle ; et Jésus en avait rempli toute la Judée. Jean parlait comme le serviteur ; et Jésus-Christ, comme le Fils, disait ce qu'il avait vu dans le sein du Père. « Telle « est la faiblesse de nos yeux, » dit saint Augustin, « un flambeau nous accommode mieux que « le soleil Nous cherchons le soleil avec un « flambeau. » Jésus l'entendait bien ainsi, et il avait dit : « J'ai un témoignage plus grand que « celui de Jean [3]. » Quand donc il se servait de ce témoignage, c'est qu'il approchait aux yeux malades une lumière plus proportionnée à leur faiblesse et c'est ce qu'il fait encore en cette occasion. Profond aveuglement des hommes, plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même ! O Dieu ! qui ne tremblerait ? Mais qui ne vous demanderait en tremblant d'où vient dans le cœur des Juifs une si étrange disposition ? Ne se trouvera-t-il pas quelque chose de semblable en nous ? Nous le pourrons chercher une autre fois : nous frapperons à la porte pour entendre ce secret, et peut-être nous sera-t-elle ouverte. Continuons cependant notre lecture.

XXVIe JOUR.

Les Juifs incrédules confondus par le témoignage de saint Jean [4].

« Si nous disons que le baptême de Jean est « du ciel, il nous dira : Pourquoi ne l'avez-vous « pas cru [5] ? » Il leur avait déjà dit, et ils n'avaient su que répondre : « Vous avez envoyé « à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité [6]. » S'ils avaient donc avoué la mission céleste de saint Jean-Baptiste, il leur aurait fermé la bouche par son témoignage. Que dire donc ? « Que le baptême de Jean ne venait pas de « Dieu ? Ils n'osaient le dire devant le peuple « qui le tenait pour un prophète. Nous n'en « savons rien, » disent-ils. « Et moi, » dit-il, « je ne vous dis pas non plus en quelle puis- « sance j'agis [1]. » Gens de mauvaise foi, qui n'osez ni avouer ni nier la mission de saint Jean-Baptiste, vous ne méritez pas que je vous réponde. Avouez, niez, pensez ce que vous voudrez ; vous êtes confondus ; et il n'y a de parti pour vous que de vous taire. Il y en aurait un autre, ce serait de croire en Jésus : mais vous ne pouvez, pour les raisons et à la manière que nous verrons en son lieu.

Lisez ici le passage entier de saint Jean, ℣ 33 : « Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoi- « gnage à la vérité. Pour moi, je ne reçois pas « mon témoignage de l'homme : mais je parle « ainsi, » je vous allègue Jean à qui vous croyez, « afin que vous soyez sauvés. Jean était « un flambeau ardent et luisant, et vous avez « voulu vous réjouir pour un peu de temps à « sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage « plus grand que celui de Jean : les œuvres que « mon Père m'a donné le pouvoir de faire ren- « dent assez témoignage que c'est lui qui m'a « envoyé [2]. »

C'est ainsi qu'il se servait du témoignage de saint Jean-Baptiste, *afin*, dit-il, *que vous soyez sauvés*, et pour vous convaincre par vous-mêmes. Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi, confondue. Ils ne méritaient pas que le Sauveur leur dît davantage ce qu'il leur avait dit cent fois, et que cent fois ils n'avaient pas voulu croire.

Que sera-ce au dernier jour, lorsque la vérité, manifestée dans toute sa force, nous confondra éternellement devant tout l'univers ? Où irons-nous ? hélas ! où nous cacherons-nous ? Mais voyons comme Jésus confond les docteurs et les pontifes.

XXVIIe JOUR.

Parabole des deux fils désobéissants. — Application aux chrétiens lâches et tièdes et aux faux dévots [3].

« Que vous semble de ceci : un homme avait « deux fils, etc. [4]. » Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie manifeste. Le Fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils : l'un est celui d'une désobéissance manifeste ; l'autre est celui d'une obéissance imparfaite et plus apparente que so-

[1] *Matth.*, XXI, 23-27 ; *Marc.*, XI, 27-33 ; *Luc.*, XX, 1-8. — [2] *Matth.* XXI, 25. — [3] *Joan.*, V, 63. — [4] *Matth.*, XXI, 23-27 ; *Marc.*, XI, 27-33 ; *Luc.*, XX, 1-8 ; *Joan.*, V, 33-36 — [5] *Matth.*, XXI, 25. — [6] *Joan.*, 33.

[1] *Matth.*, XXI, 26, 27. — [2] *Joan.*, V, 33-36. — [3] *Matth.*, XXI 28-31. — [4] *Ibid.*

lide ; et il se trouve que ce dernier est le plus mauvais.

Il y a des gens qui promettent tout, ou par faiblesse, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veulent pas se corriger, et, quoique peu résolus à vous obéir, ils vous disent : « Seigneur, je m'en « vais : *Eo Domine.* » Ils vous appellent Seigneur ; ils ont un certain respect ; ils sont en apparence prompts à obéir ; ils ne disent pas : j'irai ; mais, je vais ; vous diriez qu'il va marcher, et que tout est fait. Cependant il n'obéit pas, il ne bouge pas de sa place, ou parce qu'il veut vous tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'il se trompe lui-même, et se croit plus de volonté et plus de courage qu'il n'en a.

Il paraît que ce caractère est manifestement le plus mauvais ; ces faibles résolutions et cet extérieur de piété font qu'on s'imagine avoir de la religion ; et on n'a point cette horreur de soi-même et de son état, qui fait qu'on le change. Mais pour celui qui tranche le mot : « Je ne veux pas, *Nolo :* » comme il résiste à Dieu par une manifeste désobéissance, et ne peut se flatter d'aucun bien, à la fin il a honte de soi-même, réveillé par son propre excès, il s'en repent : *Pœnitentia motus, abiit* : « Tou- « ché de repentir, il obéit. »

Notre-Seigneur fait voir aux pontifes que ce dernier caractère est le leur. Nourris dans la piété, ils ne parlent que de Dieu, que de religion, que de l'obéissance que l'on doit à la loi ; et parce qu'ils en parlent souvent, ils se croient assez gens de bien, et ne se corrigent jamais. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle de cette manière terrible : « Les publicains et les fem- « mes de mauvaise vie arriveront plutôt que « vous dans le royaume de Dieu [1] ; » parce que, confus de leurs excès, ils en ont fait pénitence à la voix de Jean ; et vous qui, par vos lumières et la dignité de vos charges, deviez donner l'exemple aux autres, non-seulement vous n'êtes pas venus les premiers, comme on avait raison de l'attendre, mais vous n'avez pas même su profiter de l'exemple des autres. Plus endurcis dans le crime que les publicains et les femmes de mauvaise vie, vous les avez vus se convertir sans être touchés. Double enfoncement dans le crime : premier, ne faire pas mieux que de telles gens, et ne leur point donner l'exemple ; second, ne profiter pas même du leur.

« Jean est venu dans la voie de la justice, » sans autre marque de sa mission que sa vie sainte et austère ; et néanmoins « les publicains « et les femmes de mauvaise vie » en ont été touchés [1]. Et vous qui avez vu Jésus-Christ, qui non-seulement marchait comme Jean dans la voie de la justice, puisqu'il a dit, non dans le désert, mais dans le milieu du monde : « Qui « me reprendra de péché [2] ? » mais qui a fait de si grands miracles, qu'il y avait de quoi émouvoir les plus insensibles ; vous, dis-je, qui l'avez vu et qui avez ouï sa voix, « vous n'avez « pas cru. » Quelle est votre honte et quel sera votre supplice !

Vous, ô prêtres ! religieux et religieuses, dont la vie ne répond pas à votre état ; et vous tous, ô gens de bien en apparence ! dévots de profession, appliquez-vous cette parabole. Ne vous lasserez-vous jamais de n'avoir qu'un vain titre de piété, à l'exemple des pharisiens, des pontifes et des sénateurs des Juifs ? Rougissez, rougissez une bonne fois, humiliez-vous, confessez vos faiblesses, et les corrigez. C'est à vous que Jésus parle dans ce discours.

XXVIIIe JOUR.

Parabole des vignerons, prise de David et d'Isaïe. — Juste punition des Juifs : leur héritage transféré aux gentils [3].

« Ecoutez encore cette parabole [4]. » Dans la précédente parabole, Jésus avait fait sentir aux sénateurs, aux docteurs et aux pontifes, leur iniquité : il leur va faire avouer ici le supplice qu'ils méritent. Car il les convaincra si puissamment, qu'ils seront eux-mêmes contraints de prononcer leur sentence.

« Ecoutez encore cette parabole. » C'est à nous qu'il parle aussi bien qu'aux Juifs : écoutons donc, et voyons, sous la plus claire et sous la plus simple figure qui fût jamais, toute l'histoire de l'Eglise.

« Un père de famille a planté une vigne. » C'est ce que David avait chanté : « Vous avez « transplanté la vigne que vous aviez en Egypte ; « vous avez chassé les gentils » de la terre de Chanaan, « et vous l'y avez plantée. Elle a pris « racine et a rempli la terre ; son ombre a « couvert les montagnes, et ses branches se « sont étendues sur les plus hauts cèdres ; elle « a provigné jusqu'à la mer et jusqu'à l'Eu- « phrate [5]. » Mais voici quelque chose de plus clair en Isaïe : « Une vigne a été plantée pour mon bien-aimé, » pour le Fils qui a été oint, « pour le Christ : « Il l'a faite du meilleur plant ; « il a élevé une tour au milieu, » pour y loger « ceux qui la gardaient : il a bâti un pressoir [6]. » Voilà les propres paroles de notre Sauveur.

[1] *Matth.*, XXI, 31, 32.

[1] *Matth.*, XXI, 32. — [2] *Joan.*, VIII, 46. — [3] *Matth.*, XXI, 33-46. *Marc*, XII, 1-9 ; *Luc.*, XX, 9-19. — [4] *Matt.*, XXI, 33. — [5] *Psal.* LXXX, 9-12. — [6] *Isa.*, V, 1, 2.

« Il a loué cette vigne à des vignerons[1]. » Il en a commis la culture aux pontifes, enfants d'Aaron, et aux docteurs de la loi.

« Il a envoyé ses serviteurs, pour en recueil- « lir les fruits[2]. J'ai envoyé, » dit le Seigneur[3], « mes serviteurs les prophètes, le soir et le ma- « tin, pour avertir » et les princes, et les pontifes, et le peuple, qu'ils eussent à donner à Dieu le fruit qu'il attendait de la culture qu'il avait donnée à sa vigne par la loi et par les saintes Ecritures. Au lieu d'écouter les prophètes, « ils « les ont persécutés, ils les ont massacrés[4]. » Lequel des prophètes, vos pères n'ont-ils point « persécuté? » leur dit saint Etienne[5]. Ils ont « massacré ceux qui nous annonçaient l'arrivée « du Juste, dont vous avez été les traîtres et « les meurtriers. » C'est justement ce que Jésus-Christ leur reproche dans la parabole. Après tous les prophètes, *il a envoyé son Fils*, Jésus-Christ lui-même: *Ils respecteront mon Fils*. Il avait de quoi se faire respecter par sa doctrine admirable, et par ses miracles. Mais cependant ils l'ont traîné hors de la vigne, hors de Jérusalem, sur le Calvaire, et ils l'ont inhumainement tué par les mains de Ponce-Pilate et des gentils. Admirez combien vivement Jésus les presse, comme il leur découvre ce qu'ils machinaient, ce qu'ils allaient accomplir dans deux jours. Ne devaient-ils pas être attendris ? d'autant plus que le Sauveur leur mit leur crime si évidemment devant les yeux que, leur ayant demandé ce que le père de famille ferait en cette occasion, ils avaient été contraints de répondre: « Il punira ces méchants selon leur « méchanceté, et il louera sa vigne à d'autres « vignerons[6] ; » ou, comme il l'explique après : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera don- « né à un peuple qui en rapportera les fruits[7]. » C'est ce qui devait arriver bientôt ; lorsque les apôtres leur dirent : « Il vous fallait premiè- « rement annoncer la parole de Dieu; mais puis- « que vous la rejetez, et que vous vous jugez « indignes de la vie éternelle, nous passons aux « gentils; car c'est ainsi que le Seigneur nous « l'a ordonné : Je t'ai établi pour éclairer les « gentils[8]. » Voilà donc l'accomplissement de la parabole du Sauveur : le royaume de Dieu est ôté aux Juifs, et il est donné à un peuple qui en devait porter les fruits. Car « les gentils « entendant » la déclaration que les apôtres firent aux Juifs si hautement, « se réjouirent « et glorifiaient la parole» de Dieu; « et tous ceux « qui étaient préordonnés à la vie éternelle, cru- « rent[1]. » Ainsi les gentils portèrent les fruits que Dieu avait attendus des Juifs, comme dit l'apôtre saint Paul : « Le prépuce est imputé à « circoncision aux gentils qui gardent la loi; « et il jugera les circoncis qui en sont prévari- « cateurs[2]. »

Ne trompons point l'attente du Sauveur : et puisque nous sommes cette nation qu'il a choisie pour porter les fruits de sa parole, fructifions en bonnes œuvres. « Les fruits de l'Esprit « sont la charité, la joie, la paix, la patience, « la bénignité, la bonté, la douceur, la foi, la « modestie, la chasteté, la tempérance[3]. » Voilà les fruits qu'il nous faut porter, et non pas les œuvres de la chair qui fructifient à la mort: « qui sont les impuretés, les impudicités, les « querelles, la jalousie, les ivrogneries, les dé- « bauches, » et les autres que saint Paul raconte dans le même lieu[4]. Autrement le royaume de Dieu nous sera ôté comme aux Juifs, et « un « autre recevra notre couronne[5]. Car si Dieu « n'a pas pardonné aux Juifs, qui étaient les « branches naturelles de son olivier, il vous « pardonnera encore moins[6]. » Ce sera là la grande douleur des Juifs, de voir entre les mains des gentils la couronne qui leur était destinée ; « lorsque, » comme dit le Sauveur, « ils verront « venir les élus d'Orient et d'Occident, pour « s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, dans « le royaume des cieux, et que les enfants du « royaume seront chassés dans les ténèbres ex- « térieures. Là sera pleur et grincement de « dents[7]. » Car on verra la place qu'on devait avoir, la couronne qu'on devait porter sur la tête : si réelle, qu'on verra actuellement cette place remplie par d'autres, et cette couronne sur une autre tête. Alors on pleurera sans fruit, et la rage sera poussée jusqu'au grincement de dents. Ecoute, écoute, Chrétien! Lis ta destinée dans celle des Juifs: mais lis et écoute dans le cœur, et ne laisse pas tomber à terre une parabole si claire et si clairement expliquée.

O mon Dieu ! vous me destinez cette couronne. Que je l'arrache promptement de vos mains : elle ne périra pas ; car vous savez à qui la donner : vous connaissez vos élus, et le nombre en sera complet. Mettez-moi au nombre de ceux qui ne perdent point leur couronne.

XXIXe JOUR.

Ce que c'est que rendre des fruits en son temps, et cette parole : « L'héritage sera à nous[8]. »

Pesons en particulier cette parole : « Qui

[1] *Matth.* XXI, 33 — [2] *Ibid.*, 34. — [3] *Jer.*, XXXV, 15; XV, 3, 4. — [4] *Matth.*, XXIII, 34, 37, *Luc.*, XIII, 34. — [5] *Act.*, VII, 52. — [6] *Matt.* XXI, 41. — [7] *Ibid.*, 43. — [8] *Act.*, XIII, 46, 47.

[1] *Act.* XIII, 48. — [2] *Rom.*, II, 25-27. — [3] *Galat.*, V, 22. — [4] *Ibid.* 19 seq. — [5] *Apoc.*, III, 11. — [6] *Rom.*, XI, 21. — [7] *Matth.*, VIII, 11, 12. — [8] *Matth.*, XXI, 41, *Marc*, XII, 7.

« rendront le fruit dans le temps[1]. » Autre est le fruit de l'enfance, autre est celui de la jeunesse et de l'âge plus avancé ; autre est le fruit d'un qui commence, autre le fruit de celui qui est consommé dans la piété : autre le fruit d'un novice, autre celui d'une religieuse; autre le fruit de la cléricature, autre celui du sacerdoce, autre celui de l'épiscopat. Songez non-seulement au fruit, mais encore à la maturité qu'il doit avoir ; autrement le père de famille ne le recevra pas.

Pesons encore ceci : « L'héritage sera à nous[2]. » C'est l'indépendance qu'on cherche. Le prodigue veut qu'on lui donne son partage en pleine possession : il se lasse d'être en tutelle sous la conduite d'un bon père. En faisant mourir Jésus-Christ, les pontifes s'imaginèrent qu'ils secoueraient un joug importun, et se déféraient d'une censure incommode. Qui désormais oserait troubler la domination qu'ils exerçaient sur les consciences, et les pillages qu'ils faisaient sur ces prétextes ? Mais la prudence de la chair est confondue même sur la terre ; et ils perdirent, non-seulement les fruits, mais jusqu'au fond de l'héritage qu'ils voulaient avoir. Leur puissance leur fut ôtée ; leur ville, leur temple furent renversés, et les voilà l'opprobre éternel des nations.

XXXe JOUR.

Aveuglement des Juifs de méconnaître le Christ, qui est la pierre de l'angle qu'ils ont rejetée [3].

« A Dieu ne plaise ! » dirent-ils. Ils avaient en honneur ce qu'ils faisaient. Ils étaient ceux qui, après avoir tué les prophètes, voulaient encore tuer le Fils ; et néanmoins quand on leur dit qu'ils le voulaient faire, ils s'écrient : *A Dieu ne plaise*[4] ! ne se connaissant pas eux-mêmes, et ne voulant pas croire que celui qu'ils feraient mourir pût être le Christ, ni que sa mort pût attirer la réprobation de la nation : car ils ne connaissaient pas que la contradiction et la souffrance étaient un des caractères du Messie dans son premier avènement. Mais le Sauveur leur ouvrait les yeux par deux prophéties : « La « pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est de- « venue la pierre de l'angle[5], » la pierre principale, le nœud et le fondement de tout l'édifice. Cette pierre principale était sans doute le Christ. Or, cette pierre devait être rejetée. Le Christ devait donc être rejeté : par qui, sinon par ceux à qui il venait ? Il n'y eût rien eu de merveilleux qu'il ne fût pas écouté ni reçu de ceux à qui il ne parlait pas, tels qu'étaient les gentils. Mais les Juifs qui devaient bâtir l'édifice spirituel, réprouvèrent cette pierre, qui devint par ce moyen la pierre de l'angle, qui unit dans un seul bâtiment les Juifs et les gentils. « Et c'est ce qui nous a paru merveilleux, et un « ouvrage que Dieu seul pouvait accomplir [1]. »

Voici encore un autre passage d'un autre prophète, ou plutôt deux passages prononcés par le même esprit, et pour cela unis en un : « Je poserai dans les fondements de Sion une « pierre, une pierre choisie et éprouvée ; une « pierre angulaire, précieuse, fondée sur le « fondement[2], » sur Dieu même. Et cette pierre si précieuse et si importante pour construire l'édifice, n'y sera pas mise sans contradiction. Car pour vous, ô enfants de Dieu ! tirés des gentils selon les conseils de sa prédestination éternelle, ce vous sera une pierre de sanctification, semblable à celle sur laquelle Jacob avait dormi de ce sommeil mystérieux, et « qu'il sacra avec « de l'huile pour être un monument de la gloire « de Dieu [3]. » Mais ce sera une pierre contre laquelle on se heurtera, « et une pierre de scan- « dale aux deux maisons d'Israël, et qui les « fera tomber : un piége et une ruine aux ha- « bitants de Jérusalem : plusieurs s'y heur- « teront, et seront brisés, et ils tomberont ; et « ils seront pris dans le piége, et ils y seront « enlacés[4]. » Le Christ devait être cette pierre unique et fondamentale ; et néanmoins en même temps il devait être un scandale à Jérusalem : « scandale aux Juifs, » disait saint Paul[5]. « Celui qui se heurtera contre cette pierre, ou qui « tombera dessus, sera brisé ; et celui sur qui « elle tombera, écrasé et mis en poudre de son « poids, » dit le Sauveur[6].

Jésus-Christ est notre règle et notre juge. On tombe sur cette pierre, et on se heurte contre cette règle, quand on pèche : elle tombe sur nous, quand il nous punit ; l'un suit de l'autre. Le pécheur qui s'est brisé, et a perdu toute sa force en transgressant la loi de Jésus-Christ, est crasé par sa juste et éternelle vengeance. Mais on peut s'unir à cette pierre d'une manière plus heureuse et plus convenable. « Approchez vous, » dit saint Pierre [7], « de cette pierre vivante, ré- « prouvée des hommes, mais honorée de Dieu. « Etablissez-vous sur cette pierre, et entrez dans « la structure de ce bâtiment comme des pierres « vivantes, et devenez la maison de Dieu ; » étant unis par la foi et à la pierre fondamentale, qui est Jésus-Christ, et à tout le corps des fidèles qui sont les pierres dont est composé ce saint édifice. « Prenez donc garde, » continue l'Apôtre, « que « Jésus-Christ ne vous soit comme aux infidèles

[1] *Matth.*, XI, 41. — [2] *Marc.* XII, 7. — [3] *Luc.*, XX, 15-20. — [4] *Ibid.*, 6. — [5] *Psal.*, CXVII, 12.

[1] *Psal.*, 23. — [2] *Isa.*, XXVIII, 16. — [3] *Gen.*, XXVIII, 11 seq. — [4] *Isa.*, VIII, 14, 15. — [5] I. *Cor.*, I, 23. — [6] *Luc.*, XX, 18. — [7] I. *Petr.*, II, 4-8.

« une pierre contre laquelle on se brisera, en se « heurtant contre sa parole. »

Si le fondement est solide, bâtissez dessus sans crainte ; mettez-y votre appui ; ne craignez pas, n'hésitez pas ; la terre est ferme : ferme à ceux qui s'y appuient, pour les soutenir ; ferme à ceux qui se heurtent contre, pour les mettre en pièces.

XXXIe JOUR.

Parabole du festin des noces. — Les Juifs sont les conviés qui refusent d'y venir [1].

On voit avec quelle convenance la Sagesse éternelle arrange les choses. Rien n'était plus convenable, dans le temps qu'on machinait la mort du Sauveur, que de parler comme il a fait aux chefs d'une si noire conspiration, en leur faisant voir quels en seraient les effets, et combien funestes à eux-mêmes et à toute la nation. Il était bon aussi de prévenir le scandale de la croix, et de faire voir que si le Sauveur était rejeté, s'il devenait un scandale aux Juifs, il n'en serait pas moins, suivant les anciennes propheties, la pierre de l'angle, le fondement de tout l'édifice, et l'espérance du monde. Le Fils de Dieu enseigne toutes ces vérités deux jours avant celui de sa mort. Rien n'était plus capable ni de corriger la malice de ses ennemis, ni de prévenir le scandale de ses disciples. Ce qu'il va encore ajouter n'est pas moins à propos.

Et Jésus répondant leur dit [2] : ce mot de *répondre* pourrait marquer qu'il continuait son discours. Le Fils de Dieu qui voyait le fond des cœurs, répondait souvent aux pensées secrètes de ceux qui l'écoutaient, comme il paraît par plusieurs endroits de l'Evangile. Après avoir ouï qu'il se choisirait un autre peuple, il n'y avait rien de plus naturel que de rechercher en soi-même les causes les plus générales qui feraient abandonner les Juifs, et les moyens qu'il aurait pour remplir sa maison. C'est ce qu'il explique par la parabole suivante :

« Le royaume des cieux est semblable à un roi « qui fait à son fils un festin de noces [3]. » Jésus-Christ était l'époux de cette noce : « Celui qui a « l'épouse est l'époux, » disait saint Jean-Baptiste [4], en parlant de lui. C'est lui qui était venu pour épouser son Eglise, là recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes, et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de vie éternelle.

[1] *Matth.*, XXII, 1-15, *Luc.*, XIV, 16-20. — [2] *Matth.*, XXII. 1. — [3] *Matth.*, XXII, 2. — [4] *Joan.*, III, 29.

« Il envoya ses serviteurs pour appeler aux « noces ceux qui y étaient conviés ; mais ils re- « fusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres « serviteurs avec ordre de dire : Tout est prêt, « venez aux noces [1]. » Ceux qui y étaient invités, et qui refusaient de venir, étaient les Juifs qu'il avertit par lui-même, et qu'il fit avertir par ses apôtres que l'heure du festin était venue, qu'ils vinssent promptement ou qu'il en appellerait d'autres. Cela regardait les Juifs, mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités, et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin.

La cause la plus générale, c'est l'occupation et, pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent dans la vie. C'est le train commun des affaires qui occupe et qui enchante les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. « Tous négligeaient sa parole; l'un allait à sa mé- « tairie, l'autre à son négoce, » et personne ne l'écoutait. « Quelques-uns prirent ses serviteurs; « et, après leur avoir fait toute sorte de mau- « vais traitements, ils les tuèrent [2]. » C'est en effet ce qui arriva au Sauveur. Les uns ont résisté ouvertement à la prédication de l'Evangile ; mais la cause la plus générale de le rejeter fut la négligence, *neglexerunt*, causée par l'occupation des affaires de la vie. Jésus-Christ avait déjà fait cette parabole en une autre occasion ; et saint Luc qui nous la rapporte, nous rapporte en même temps les vaines excuses de ceux qui ne venaient pas au festin. « Les uns disaient : « J'ai acheté une métairie ; les autres : J'ai « acheté des bœufs pour le labourage ; les autres : « Je me suis marié [3]. » Ceux-là ne méprisaient pas ouvertement la parole ; mais, occupés des soins du monde, ils allaient et venaient, sans songer à rien qu'à leurs affaires. Ils ne disaient pas : Je n'ai que faire de vous ni de votre festin ; ils s'excusaient avec une espèce de respect. *Je vous prie*, disaient-ils, *excusez-moi* pour cette fois. C'était plutôt un délai qu'un refus : telle est la vie. On venait dire aux Juifs, aux Romains à tout le monde : Une grande chose est arrivée à Jérusalem, la vérité s'y est manifestée, et la voie a été ouverte pour le bonheur de la vie future. Que m'importe ? Chacun passait son chemin et allait à ses affaires ; l'un à la ville, l'autre à la campagne : chacun avait son plaisir ou son petit intérêt. Combien plus étaient enchantés ceux qui n'étaient pas seulement occupés de leur domestique comme les particuliers,

[1] *Matth.*, XXII, 3, 4. — [2] *Ibid.*, 5, 6. — [3] *Luc.*, XIV, 16-20.

mais qui, attachés à ce qu'on appelle les grandes affaires du monde, ne disaient pas seulement : « J'ai acheté une métairie, » ou, « j'ai pris une « femme ; » mais, j'ai une province, j'ai une armée, j'ai une importante négociation, j'ai l'empire entier à conduire ! Qui se souciait en cet état, de ce qu'avait dit Jésus-Christ ? ou qui se mettait en peine de s'en informer ?

« Il en est ainsi arrivé aux jours de Noé : ils « mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient, ou « ils mariaient leurs enfants les uns aux autres ; « et le déluge vint tout à coup, » lorsqu'on y pensait le moins, « et ils y périrent tous. Ainsi « aux jours de Loth, dans Sodome, ils man- « geaient, ils buvaient, ils achetaient, ils ven- « daient, ils plantaient et ils bâtissaient ; et tout « d'un coup » un autre déluge, « un déluge de « soufre et de feu tomba du ciel, et ils périrent « tous. Ainsi en sera-t-il dans les jours du Fils de « l'homme [1]. » Il ne dit pas : Ils tuaient, ils pillaient, ils commettaient des adultères : l'occupation des affaires les plus innocentes suffit pour nous assourdir, pour nous aveugler, pour nous enchanter. Il n'allègue pas non plus les grandes affaires, les grands emplois, les grandes charges ; les soins les plus ordinaires suffisent pour nous étourdir et nous ôter tout le loisir de penser à nous ; et la mort vient toujours imprévue : et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup, nous sommes pris, et il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine ! ne faut-il qu'un si faible appât pour t'amuser ? ne faut-il qu'un charme si faible pour t'endormir, une si faible occupation pour t'aveugler, et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements ! « Aucun « de ceux qui sont invités ne goûtera de mon « repas [2] ; » c'est la sentence du Juge. Si peu de chose les a détournés et déçus ! Où trouverons-nous des larmes pour déplorer notre aveuglement et notre faiblesse ?

Telle est la parabole que Jésus-Christ avait faite, et qu'il trouva à propos de répéter peu de jours avant sa mort. Il y ajouta pour les Juifs l'endroit qui les regardait, et les noires machinations qu'ils faisaient entre eux pour le perdre. « Quelques-uns firent mourir ses serviteurs « qui les appelaient au festin, et le Roi en co- « lère envoya ses armées et perdit ces meur- « triers, et mit le feu à leur ville qui fut réduite « en cendres [3]. » Encore un coup, appliquons-nous tout. Qui conspire contre la justice, en quelque manière que ce soit, conspire contre Jésus-Christ ; qui opprime le pauvre, l'attaque ; qui n'est pas avec lui, est contre lui ; qui néglige ses commandements et les foule aux pieds, le crucifie, et tient son sang pour impur. Lisez, vous en trouverez la sentence aux Hébreux, VI : 6 ; X, 29.

[1] *Luc.*, XVII, 26-30. — [2] *Luc.*, XIV, 24. — [3] *Matth.*, XXII, 6, 7.

XXXIIe JOUR.

Les pauvres et les infirmes sont les conviés au festin. — « Forcez-les d'entrer [1]. »

« Le festin est prêt, mais ceux qui y étaient in- « vités n'en ont pas été jugés dignes. » Où trouvera-t-on des convives ? « Allez dans les coins des « rues, et amenez-moi tous ceux que vous trou- « verez [2] ; les bons, les mauvais, les pauvres, les « estropiés, les aveugles et les boiteux [3] .... Je « ne suis pas venu appeler les justes, mais les « pécheurs [4]. » Les pharisiens et les docteurs de la loi, qui présumaient de leur justice, ont été exclus : « car ils se sont heurtés contre la pierre « et ils ont trébuché » en venant à moi, « non « point par la foi, mais comme par leurs œu- « vres [5], et par leurs propres mérites ; en recherchant, non point un médecin qui les guérît, et un sauveur qui les délivrât, mais un flatteur qui applaudît à leur fausse vertu. Je n'en veux point, ils s'en iront vides, ceux qui viennent à moi comme pleins et comme riches par eux-mêmes : DIVITES DIMISIT INANES, comme chante la sainte Vierge [6]. Amenez-moi les premiers venus, s'ils sont vides, je les remplirai ; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses ; je les redresserai, s'ils sont boiteux ; je les éclairerai, s'ils sont aveugles ; je leur ouvrirai l'oreille, s'ils sont sourds : c'est pour cela que je suis venu. Lisez-le dans saint Matthieu : « Je suis venu, « afin que ceux qui ne voient pas soient éclairés, « et que ces » superbes « clairvoyants » qui s'imaginent tout voir par eux-mêmes et sans ma lumière, « soient aveuglés [7]. » Venez, faibles ; venez, pécheurs ; ne rougissez pas d'apporter ici vos pieds engourdis et vos membres tors : la grâce de Jésus-Christ vous redressera.

Les pharisiens ne se laissaient approcher que de ceux qu'ils croyaient justes ; ils disaient : Ne me touchez pas, ne m'approchez pas : « Si ce- « lui-ci était un prophète, il saurait que cette « femme qui l'approche et qui lui baise les « pieds, est pécheresse [8]. » Mais il n'en était pas ainsi de Jésus-Christ et des apôtres : ils amenaient au festin tous ceux qu'ils trouvaient, bons et mauvais : les bons pour les confirmer, les mauvais pour les convertir ; et c'est ainsi qu'ils remplirent la maison de Dieu.

[1] *Matth.*, XXII, 8, 9; *Luc.*, XIV, 21, 23. — [2] *Matth.*, XXII, 8, 9. — [3] *Luc.*, XIV, 21. — [4] *Matth.*, IX, 13. — [5] *Rom.*, IX, 32, 33. — [6] *Luc.* I, 53. — [7] *Matth.*, XI, 5, 15, 30, 31, *Luc.*, IV, 18; *Joan.*, IX, 39. — [8] *Luc.*, VII, 39.

« Forcez-les d'entrer [1]. » S'il n'y avait pas dans la grâce une espèce de violence, Jésus-Christ ne dirait pas : « Personne ne vient à moi « que mon Père ne le tire ; » et encore : « Quand « j'aurai été enlevé de terre, je tirerai tout à « moi [2]. »

Les prédicateurs de l'Evangile doivent user au dehors d'une espèce de force : « Pressez, « priez, reprenez, corrigez, non-seulement « avec toute patience et toute doctrine, mais en- « core avec tout empire ; parlez à propos et « hors de propos ; ne souffrez pas qu'on vous « méprise [3]. » Cette force est salutaire, et la faiblesse humaine en a besoin.

Les fidèles, grands et petits, se doivent servir du pouvoir qu'ils ont, avec prudence toutefois et modération, pour réprimer les scandales et abattre le règne de l'iniquité. Les hommes veulent quelquefois être forcés, et une douce violence prépare les esprits à écouter.

Enfin forcez-vous vous-même, n'agissez point mollement, employez tout pour dompter votre corps rebelle, et vous engager dans la voie étroite ; en sorte, s'il se peut, que vous ne puissiez reculer.

XXXIIIe JOUR.

Robe nuptiale, le festin est prêt. — Préparation à la sainte Eucharistie. — Noces spirituelles [4].

Prenez garde. N'y a-t-il donc qu'à entrer dans le festin dès qu'on y est appelé, et la vocation fait-elle tout ? Gardez-vous bien de le croire. Le roi va entrer dans la salle du banquet, et celui qui n'aura pas l'habit nuptial sera honteusement chassé. On appelait anciennement l'habit nuptial une sorte de parure que devaient avoir ceux qui accompagnaient l'époux et l'épouse, lorsque celle-ci passait de la maison paternelle en celle de l'époux. Il fallait, pour honorer la solennité, être paré d'une certaine manière, et on portait cet habit magnifique dans le festin nuptial. De là vient que le Fils de Dieu, qui prend ses comparaisons des usages les plus solennels et les plus connus de la vie humaine, allègue ici l'habit nuptial, pour expliquer les ornements intérieurs qu'il faut apporter à son banquet.

Ces ornements sont, premièrement, l'innocence et la sainteté baptismale. On donnait autrefois l'Eucharistie incontinent après le baptême. Il fallait toujours en conserver la grâce, et il ne faut point douter que la sainteté baptismale ne soit la disposition, e , pour ainsi dire, la parure naturelle qu'il fallait toujours apporter au festin de l'époux. Mais la parabole du prodi ue nous fait voir que les grands pécheurs, qui ont été assez malheureux pour déchoir de leur innocence et souiller cette robe blanche qu'on leur avait donnée dans le baptême, ne laissent pas d'être admis au banquet du Père de famille, après qu'il leur a fait rendre leur première robe : « Apportez [1], » dit-il, « sa première « robe, et l'en revêtez ; » rendez-lui la grâce qu'il a perdue, « et mettez-lui un anneau au doigt, « et des souliers à ses pieds, et amenez le veau « gras et le tuez ; mangeons et faisons bonne « chère. » Venez donc, âmes innocentes ; venez du baptême à la sainte table ; venez; vous êtes lavées ; le festin nuptial vous est préparé, et non-seulement le festin, mais encore le lit nuptial : car toute âme lavée de cette sorte est épouse, et le fils du roi s'unit à elle. Mais je ne vous bannis pas de ce festin, ô pécheurs ? ô épouses infidèles ! qui avez manqué à la foi donnée ; revenez, revenez, et je vous recevrai, dit le Seigneur ; vous rentrerez au festin ; mais pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez dans l'anneau qu'on vous met au doigt la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous

Apportons donc l'innocence et la sainteté à la table de l'Epoux. C'est l'immortelle parure que nous demande celui qui est en même temps l'époux, le convive et la victime immolée, qu'on nous donne à manger dans le festin. Autrement nous serions ces pourceaux devant qui on jetterait des perles et des pierreries.

Les riches habits sont une marque de joie, et il est juste de se réjouir à la table du Roi, lorsqu'il célèbre les noces de son Fils avec les âmes saintes ; lorsqu'il leur en donne le corps, pour en jouir, et qu'elles deviennent un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce qui s'appelle ici le festin nuptial est aussi en un autre sens la consommation du mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Epoux corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit, et où s'accomplit cette parole : « Qui me mange vivra pour moi [2]. » Venez donc avec vos habits les plus riches, venez avec toutes les vertus, venez avec une joie digne du festin qu'on vous fait et de la viande immortelle qu'on vous donne : « Ce pain est le pain du ciel, ce pain est « un pain vivant qui donne la vie au monde [3]. « Venez, mes amis, mangez et buvez ; enivrez, « vous, mes très-chers, de ce vin [4], » qui transporte l'âme et qui fait goûter par avance les plaisirs des anges.

[1] *Luc.*, XIV 23. — [2] *Joan*, VI, 44 ; XII, 32. — [3] II *Tim.*, IV, 2 *Tit.*, II, 15. — [4] *Matth.*, XXII, aux v. 11, 12, 13, 14.

[1] *Luc.* XV, 22, 23. — [2] *Joan.*, VI, 58. — [3] *Ibid.*, 32, 33, 41, 61. — [4] *Cant.*, V, 1.

Si nous étions toujours avec l'Epoux, il n'y aurait pour nous que de la joie. Mais écoutons ce qu'il dit lui-même : « Les amis de l'Epoux, » les enfants des noces, comme on les appelait dans la langue sainte, ceux qui sont conviés au banquet nuptial, « ne peuvent pas jeûner et » s'affliger pendant que l'Epoux est avec eux; « le temps viendra que l'Epoux leur sera ôté : « ils s'affligeront et jeûneront dans ces jours [1]. » Nous sommes maintenant dans ces jours. Nous ne sommes point dans ces jours où l'on entendait sur la terre la voix de l'Epoux céleste, qui faisait dire à saint Jean-Baptiste : « L'ami de « l'Epoux se réjouit d'une grande joie, à cause « de la voix de l'Epoux qu'il entend. Cette joie, » poursuit-il, « s'accomplit en moi [2]. » Nous ne sommes plus dans ce temps : Jésus est retourné à celui qui l'a envoyé, et l'Epoux ne paraît plus parmi nous. Nous ne voyons plus ce jour qu'Abraham et tous les prophètes avaient désiré; l'Epoux a disparu : la nuée nous l'a enlevé, et il ne nous reste plus qu'à crier nuit et jour avec l'Epouse : « Revenez, revenez, mon Bien-« Aimé [3]. » Nous devons donc apporter au festin royal une joie mêlée de tristesse. L'habit nuptial riche et magnifique par la grâce de la sainteté, ou conservée, ou rendue, doit tenir quelque chose du deuil. Il faut jeûner, il faut s'affliger dans le festin nuptial en la forme où nous avons à le célébrer. Car le festin que nous célébrons est la commémoration de la mort de l'Epoux. Revêtons-nous donc d'un deuil spirituel à ce festin, apportons-y le jeûne et la mortification des sens, c'est ce que nous signifie le jeûne du carême, par lequel nous nous préparons au festin pascal.

L'Eglise jeûnait autrefois toutes les semaines deux ou trois fois, en mémoire de la douleur que la retraite de l'Epoux lui avait causée. Le vendredi, qui était le jour de sa mort; le samedi, qui était le jour de sa sépulture, étaient de ces jours consacrés au jeûne. L'abstinence nous en reste, pour marque de l'abstinence où nous devons vivre durant l'absence de l'Epoux, en renonçant à la joie et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. C'est peut-être une des raisons qui nous obligent à ne manger pas avant la communion; c'est une espèce de jeûne que nous célébrons par ce moyen, et il faut entendre par là qu'il se faut préparer au pain de vie, en nous refusant toute autre nourriture, et en cessant de vivre selon les sens. Ainsi la mortification des sens doit faire une des parties de notre habit nuptial, et il faut se mortifier pour célébrer la mort du Sauveur.

[1] *Matth.*, IX, 15. — [2] *Joan.* III, 29. — [3] *Cant.* II, 17.

XXXIVe JOUR.

Entrer au festin des noces sans l'habit nuptial. — Beaucoup d'appelés et peu d'élus. — Petit troupeau chéri de Dieu [1].

« Mon ami, » par la vocation, qui devenez mon ennemi en la méprisant; « comment êtes-« vous entré ici sans avoir l'habit nuptial? Et il « n'eut rien à répondre [2]. » Car que répondre au Sauveur qui nous reproche par la bouche de l'Apôtre, « de n'avoir pas su discerner son « corps, et de nous en rendre coupables [3]? « Liez-lui les pieds et les mains, » dit le Roi, ôtez-lui la liberté dont il fait un si mauvais usage; « Jetez-le dans les ténèbres extérieures [4]. » Il a voulu entrer dans l'intérieur de la maison avec des dispositions funestes, chassez-le; plus il a voulu entrer au dedans, plus il le faut pousser dehors. Mais qu'y trouvera-t-il, le malheureux? Loin de la maison de Dieu, où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres, qu'y trouvera-t-il, sinon *les ténèbres* d'un éternel cachot? Voilà ces ténèbres extérieures dont Jésus-Christ parle si souvent: « Là sera pleur et grincement de dents. » Au lieu des chastes délices de la sainte table, il y aura un pleur éternel. La rage contre soi-même, contre sa témérité, contre les lâches confesseurs qui nous auront trop facilement introduits au banquet sacré, sera poussée jusqu'au grincement de dents. Avoir été appelé et mis au nombre des amis par le Sauveur fera la partie la plus cruelle et la plus vive de notre supplice. La voix de l'Epoux et de l'Epouse cessera, toute la joie sera bannie de ce triste lieu; la désolation sera éternelle.

« Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus [5]. » Jésus-Christ nous en a souvent avertis, et il avait déjà dit la même parole [6].

Cela est vrai, premièrement parmi les Juifs : « Je suis venu, » dit le Sauveur, « pour les bre-« bis perdues de la maison d'Israël [7]. » Jésus-Christ a prêché et a fait éclater ses miracles par toute la Judée, « il a passé en bien faisant « et en guérissant tous les oppressés [8]. » Les apôtres ont aussi rendu témoignage à sa résurrection devant tout le peuple, comme il leur avait été ordonné [9]; et néanmoins dans ce nombre immense des Juifs, il n'y a eu que le résidu, c'est-à-dire un très-petit reste du peuple qui ait été sauvé. Ainsi « Israël n'a pas trouvé « ce qu'il cherchait, » c'est-à-dire le Christ et « son royaume; mais les élus en très-petit

[1] *Matth.*, XXII, 11-14. — [2] *Ibid.*, 12. — [3] I *Cor.*, XI, 27-29. — [4] *Matth.*, XXII, 13. — [5] *Matth.*, XXI, 12. — [6] *Ibid.*, XX, 16. — [7] *Ibid.*, XV, 24. — [8] *Act.*, X, 38. — [9] *Ibid.*, II, 22; IV, 19, 33; V, 29, 32.

« nombre l'ont trouvé, et les autres, » dont la multitude était immense, « ont été aveuglés [1] » pour leurs péchés par un juste jugement de Dieu ; et voilà manifestement la parole de Jésus-Christ vérifiée par les Juifs.

Mais le Sauveur ne parle pas seulement des Juifs à l'endroit que nous lisons de la parabole ; car c'est après nous avoir fait voir les gentils appelés, en la personne de ces aveugles et de ces boiteux qui sont invités à son festin, qu'il conclut « qu'il y a beaucoup d'appelés et peu « d'élus. » Efforçons-nous donc d'entrer par la petite porte qui mène à la vie ; car la voie qui mène à la mort est très-spacieuse, et plusieurs y entrent. « Qu'il y en a peu, » poursuit le Sauveur, « qui entrent par la voie étroite [2]. » Il y en a donc beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais la condition de ces appelés, qui ne persévèrent pas dans leur vocation, est plus terrible que celle des autres : car ils sont ces serviteurs « qui ont connu la volonté de leur Maître sans « la faire, qui seront les plus punis... » Tyr et Sidon et les Ninivites s'élèveront contre eux, et « le jugement de ces villes ingrates sera léger[3] » à comparaison de celui que doivent attendre les Chrétiens infidèles à la grâce qu'ils auront reçue. O Jésus, ô Jésus! « sauvez-moi de l'iniquité « du peuple pervers[4] ; » sauvez-moi, car l'iniquité s'est multipliée parmi les enfants des hommes, « et on ne voit point de saint. » Tout est plein de ces appelés qui ne veulent pas seulement penser à leur vocation, ni se souvenir qu'ils sont Chrétiens.

Ne vivons pas comme la plupart, car il y a longtemps qu'il est écrit : « Il n'y en a pas un « qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul [5]. » Ne disons pas : Tels et tels font ainsi, à qui on le souffre ; et ne nous excusons pas sur la multitude, car la multitude elle-même est inexcusable. Si Dieu eût craint la multitude, il n'aurait pas consumé ces villes abominables par le feu, ni noyé tout l'univers dans le déluge. N'alléguons point la coutume, car Jésus-Christ a dit : « Je suis la vérité [6], » on ne prescrit pas contre Dieu. « Chacun portera son fardeau [7], » et on ne nous jugera pas par les autres. Rangeons-nous avec ce petit nombre d'élus que le monde ne connaît pas, mais dont « les noms sont écrits « dans le ciel, » à qui le Sauveur a dit : « Petit troupeau, ne craignez pas [8] ; » petit en nombre, petit en éclat et la balayure du monde, qui est caché avec Jésus-Christ, mais aussi qui paraîtra avec lui. O petit nombre, quel que tu sois et en quelque coin de l'Eglise que tu te caches, je me joins à toi en esprit et je veux vivre à ton ombre !

[1] *Rom.*, XI, 3, 4, 7. — [2] *Matth.*, VII, 13, 14. — [3] *Luc.*, XII, 45. seq. ; X, 13 ; XI, 32. — [4] *Psal.*, XI, 2. — [5] *Ibid.*, XIII, 1, 2. — [6] *Joan.* XIV, 6. — [7] *Gal.*, VI, 5. — [8] *Luc.*, X, 20 ; XII, 33.

XXXVe JOUR.

Consultation frauduleuse, et décision pleine de merveille et de vérité : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu [1].

Considérons avant toutes choses le caractère de ceux qui viennent consulter le Sauveur. Saint Luc les appelle des *hommes artificieux*, propres à dresser des embûches, *insidiatores*, selon le grec et selon le latin, et il ajoute : « Qui « contrefaisaient les gens de bien [2]. » Tout homme qui consulte fait l'homme de bien ; car il fait semblant de chercher la vérité : mais sous ce bel extérieur on cache souvent beaucoup d'artifice, on tend des piéges aux autres, comme ici on en tendait au Sauveur ; on en tend jusqu'à soi-même, et il n'y a rien qui soit plus mêlé de fraude que les consultations, parce que chacun veut qu'on lui réponde selon sa passion.

Ceux que saint Luc a désignés par ce caractère général étaient, selon saint Matthieu et selon saint Marc, les pharisiens, dont la malice et l'hypocrisie est bien connue, et les hérodiens. Ces derniers étaient des politiques, qui faisaient profession d'honorer la mémoire du grand Hérode, ce politique raffiné qui, pour avoir rebâti le temple avec une magnificence presque semblable à celle de Salomon, et pour avoir rétabli en quelque manière le royaume de Judée fort faible et fort appauvri devant lui, avait paru si grand aux Juifs dont il professait la religion, que quelques-uns voulurent le prendre pour le Messie. Les politiques et les hypocrites s'entendent fort bien ensemble : et les voilà qui « cons- « pirent pour surprendre le Sauveur. »

Ils commencent par la flatterie, car c'est par là que l'on commence toujours, lorsqu'on veut tromper quelqu'un : « Maître, nous savons que « vous êtes véritable et que vous enseignez la « voie de Dieu en toute sincérité, sans vous « mettre en peine de qui que ce soit ; car vous « ne prenez pas garde à la personne des hom- « mes [3]. » C'est ainsi qu'on pique d'honneur les hommes vains, pour les faire parler hardiment et sans mesure et leur faire des ennemis. La matière était délicate, puisqu'il s'agissait du gouvernement, et c'est l'endroit où l'on a toujours tendu le plus de piéges aux serviteurs de Dieu, qui, parce qu'ils sont simples et sans ambition, sont réputés par les gens du monde avoir moins d'égard pour les puissances. Mais Jésus-Christ leur fait bien voir que, sans prétendre aux em-

[1] *Matth.*, XXII, 15-22 ; *Marc.*, XII, 13-17 ; *Luc.*, 20-26. — [2] *Luc.*, XX, 20. — [3] *Matth.*, XXII, 16.

plois publics, on sait connaître l'endroit par où il les faut respecter.

« Est-il permis de payer le tribut à César[1] ? »

Le peuple juif s'était nourri dans cette pensée qu'il ne pouvait pas être assujetti à des infidèles. Les Romains avaient occupé la Judée, et avaient même réuni à leur empire une grande partie du royaume qu'ils avaient donné autrefois à Hérode et à sa famille : Jérusalem était elle-même dans cette sujétion, et il y avait un gouverneur qui commandait au nom de César et faisait payer les tributs qu'on lui devait. Si Jésus eût décidé contre le tribut, *ils le livraient aussitôt*, comme dit saint Luc[2], *entre les mains du gouverneur;* et s'il disait qu'il fallait payer, ils le décriaient parmi le peuple comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle. Mais il leur ferme la bouche, premièrement, en leur faisant voir qu'il connaissait leur malice ; secondement, par une réponse qui ne laisse aucune réplique.

« Hypocrites, pourquoi me tentez-vous[3]? Hy- « pocrites : » vous faites paraître un faux zèle pour la liberté du peuple de Dieu contre l'empire infidèle, et vous couvrez de ce beau prétexte le dessein de perdre un innocent; mais « donnez-moi la pièce d'argent dont on paye le « tribut[4], » je ne veux que cela pour vous confondre.

« De qui est cette image et cette inscription ? « De César[5]. » Vous voilà donc convaincus de la possession où était César de la puissance publique et de votre acquiescement et de celui de tout le peuple. Qu'avez-vous donc à répondre? Si vous reconnaissez César pour votre prince ; si vous vous servez de sa monnaie, et que son image intervienne dans tous vos contrats, en sorte qu'il soit constant que vous faites sous son autorité tout le commerce de la vie humaine, pouvez-vous vous exempter des charges publiques, et refuser à César la reconnaissance qu'on doit naturellement à la puissance légitime pour la protection qu'on en reçoit ? « Rendez donc à César « ce qui est à César[6]. » Reconnaissez son empreinte, payez lui ce qui lui est dû, payez-le, dis-je, par cette monnaie à qui lui seul donne cours, ou renoncez au commerce et en même temps au repos public, ou reconnaissez celui par qui vous en jouissez.

« Et à Dieu ce qui est à Dieu. » Par cette parole, il fait deux choses : la première, c'est qu'il décide que se soumettre aux ordres publics c'est se soumettre à l'ordre de Dieu, qui établit les empires; la seconde, c'est qu'il renferme les ordres publics dans leurs bornes légitimes. « A « César ce qui est à César ; » car Dieu même l'ordonne ainsi pour le bien des choses humaines; mais en même temps, « à Dieu ce qui « est à Dieu ; » son culte et l'obéissance à la loi qu'il vous a donnée. Car voilà ce qu'il se réserve, et il a laissé tout le reste à la dispensation du gouvernement public.

Il épuise la difficulté par cette réponse, et non-seulement il répond au cas qu'ils lui proposaient, par un principe certain dont ils ne pouvaient disconvenir, mais encore il prévient l'objection secrète qu'on lui pouvait faire; si vous ordonnez d'obéir sans bornes à un prince ennemi de la vérité, que deviendra la religion? Mais cette difficulté ne subsiste plus, puisqu'en rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort; en même temps il réserve à Dieu ce que Dieu s'est réservé, c'est-à-dire la religion et la conscience. « Et ils s'en allèrent confus, et ils « admirèrent sa réponse[1], » où il réglait tout ensemble et les peuples et les Césars, sans que personne pût se plaindre.

XXXVIe JOUR.

Injustice des Juifs envers J.-C. — Jésus calomnié, opprimé par la puissance publique, en maintient l'autorité.

Un peu de réflexion sur l'injustice des hommes. Ils admirèrent Jésus, et sentirent bien qu'ils ne pouvaient l'accuser ni devant le gouverneur, ni devant le peuple[2]. Mais se convertissent-ils et cessent-ils de le vouloir perdre ? Au contraire, plus ils sont convaincus et moins ils ont de raison à lui opposer, plus ils lui opposent de fureur.

En apparence ils font les zélés pour la liberté du peuple de Dieu et contre l'empire infidèle, puisqu'ils osent même demander avis sur le tribut qu'on lui doit. Mais ceux là mêmes qui font paraître ce faux zèle dans trois jours crieront à Pilate : « Si vous sauvez cet homme, vous n'ê- « tes pas ami de César[3]. » Bien plus, voici un des chefs de l'accusation : « Nous avons trouvé « cet homme qui empêchait de payer le tribut à « César[4]. » C'était précisément tout le contraire, comme on vient de voir par sa réponse. Qui peut empêcher la calomnie, si une réponse si nette ne l'a pu faire? Il ne reste qu'à la souffrir, si Dieu la permet et à savoir se contenter de son innocence.

Mais cavons encore plus avant dans le cœur humain, et apprenons a en bien connaître l'injustice. Ceux qui font ici les zélés contre l'empire infidèle, y vont avoir recours contre Jesus Christ, et ils en useront de même contre ses disciples. S'agit-il de flatter le peuple ? César ne peut rien.

[1] *Matth.*, XXII, 7. — [2] *Luc.*, XX, 20. — [3] *Matth.*, XII, 18. — [4] *Ibid.*, 19. — [5] *Ibid.*, 20, 21. — [6] *Ibid.*, 21.

[1] *Matth.*, XXII, 22. — [2] *Luc.*, XX 26. — [3] *Joan.*, XIX, 12. — [4] *Luc.*, XXIII, 2.

S'agit-il de faire mourir leurs ennemis ? César peut tout. Les hommes ne trouvent juste que leurs passions ; tout est bon pour les satisfaire, et on veut même y faire servir la puissance publique qui est établie pour les réprimer.

Au reste, jamais réponse ne vint plus à propos que celle de Jésus-Christ ; jamais instruction ne fut plus nécessaire au peuple juif dans la conjoncture et la disposition où il était. Ce peuple s'entretenait dans un esprit de révolte qui éclata bientôt après, et en causa la ruine. Les pharisiens et les faux zélés fomentaient secrètement ces mauvaises dispositions. Mais Jésus-Christ, toujours plein de vérité et de grâce, ne veut point partir de ce monde sans les avoir bien instruits sur ce qu'ils devaient au prince, et sans prévenir la rébellion dans laquelle toute la nation devait périr.

Il savait aussi que ces fidèles devaient être persécutés par les Césars, dont même l'autorité et le nom devaient dans deux jours intervenir dans le supplice qu'on lui préparait. Jésus ne l'ignorait pas, puisque même il l'avait prédit, et qu'une des choses qu'il avait marquées en prédisant son supplice, c'est qu'il serait livré aux gentils. « Le Fils de l'homme, » dit-il, sera livré « aux gentils pour en être outragé, flagellé, « crucifié [1]. » Il savait aussi qu'on ferait le même traitement à ses apôtres, et que les Juifs « les li- « vreraient aux gentils, » aussi bien que lui, « les « traînant devant les tribunaux et devant tous « les princes [2], » en haine de son Evangile. Mais quoiqu'il sût toutes ces choses, il fait justice aux princes ses persécuteurs : il maintient leur autorité dont il devait être opprimé, lui et son Eglise, et il apprend en même temps à ses disciples à demeurer comme lui sans aigreur, et en toute soumission envers les puissances, « en se li- « vrant, à son exemple » comme dit saint Pierre[3], « à celui qui le jugeait iniquement. »

Ne nous plaignons donc jamais du gouvernement ni de la justice, quand même nous croirions en être opprimés injustement. Mais imitons le Sauveur ; et conservant à Dieu ce qui est à lui, c'est-à-dire la pureté de nos consciences, rendons de bon cœur à tous les hommes, et même aux juges iniques, si le cas y échoit, et à nos plus grands ennemis, ce qui leur est dû. C'est ce qu'il faudrait faire quand ils auraient tort, à plus forte raison quand ils ne l'ont pas, et que notre seule passion excite nos plaintes.

XXXVIIe JOUR

Réflexions sur ces paroles : « De qui cette image ? » Le Chrétien est l'image de Dieu. — Il doit vivre de la vie de Dieu [4].

« De qui est cette image et cette inscription [5]? Quittons la monnaie publique et l'image de César : Chrétien, tourne tes yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, et de qui portes-tu le nom ? O Dieu ! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. « Vous êtes en nous, ô Sei- « gneur ! » comme dans un temple, « et votre « saint nom a été invoqué sur nous [1]. » O Père Fils et Saint-Esprit, nous avons été baptisés en votre nom, votre empreinte est sur nous ; votre image, que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, Chrétien renouvelé par sa grâce, reconnais ton auteur, et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connaître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là, c'est ce qui s'appelle dans saint Paul « la vie de Dieu, dont les gentils étaient « éloignés dans leur ignorance et l'aveuglement « de leur cœur [2]. » Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connaît et aime lui-même : et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux par sa connaissance et son amour, nous vivons de *la vie de Dieu*.

Que la connaissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections ; qu'elle tende à établir en nous son saint amour : nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connaissance et à l'amour qu'il a de lui-même : lui seul se connaît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connaissance qu'il a pour lui-même ; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connaît : nous vivrons de sa vie, et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connaissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connaissons sa miséricorde, ce n'est pas assez ; imprimons ce trait en nous-mêmes : « Et soyons miséricordieux « comme notre Père céleste est miséricordieux[3]. » Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez ; imitons-là. « Soyez parfaits, » dit le Sauveur [4], « comme votre Père céleste est parfait. »

Pour se faire connaître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature, Dieu nous a envoyé son Fils, dont l'exemple est notre règle. Imitons-le donc : « Apprenons de lui qu'il « est doux et qu'il est humble [5] ; » rendons-nous semblables à lui, et nous serons semblables à Dieu, et nous vivrons de sa vie, et son image sera rétablie en nous, et nous parviendrons à la vie « où nous lui serons tout à fait

[1] *Matth.*, XX, 18, 19. — [2] *Ibid.*, X, 17, 18. — [3] I *Petr.*, II, 23. — [4] *Matth.*, XXII, 20. — [5] *Ibid*

[1] *Jer.*, XIV, 9. — [2] *Ephes.*, IV, 18. — [3] *Luc.*, VI, 36. — [4] *Matth.* V, 48. — [5] *Marc.*, XI, 29.

« semblables, parce que nous le verrons tel « qu'il est [1]. »

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu, en portant l'image et en faisant les œuvres de notre Père. Ne faisons donc point les œuvres du diable, de peur que nous n'entendions la dure sentence que Jésus prononça aux Juifs : « Vous « êtes les enfants du diable, et vous voulez faire « ses œuvres : il est malin, envieux, calomnia- « teur, menteur et père du mensonge, cruel et « homicide dès le commencement [2]. » Il inspire la sensualité, il enflamme la concupiscence, afin de faire servir l'esprit à la chair, et effacer en nous l'image de Dieu.

XXXVIIIe JOUR.

Sur ces paroles : « A Dieu ce qui est à Dieu [3]. »

« A Dieu ce qui est à Dieu [4]. » Si une image pouvait sentir, s'il lui venait un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesserait de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle irait sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvait connaître qu'il lui manquât quelque trait, elle irait, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçait quelqu'un, elle n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli ; si elle y pouvait contribuer, ce serait là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne serait occupée que du désir de lui ressembler : car c'est là son être. Elle n'aurait point d'autre gloire que celle de le faire connaître, elle ne pourrait souffrir qu'on terminât son amour en elle ; mais elle ferait tout passer à son original, surtout si son original était en même temps son auteur parce qu'elle lui devrait l'être en deux manières. Elle le devrait à sa main et à son art qui l'aurait formée ; elle le devrait à sa forme primitive et originale, dont toute sa ressemblance serait dérivée, et ne subsisterait que par ce double emprunt.

Si les portraits de nos peintres étaient animés, ils seraient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur, et le roi où quelque autre objet qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter. Car à qui aller? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je représente, et il n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi dire, se mettrait en pièces, et ne saurait à qui se donner, étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits, nous a faits à sa ressemblance, il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui !

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est lui-même ? Lui seul se connaît. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas un autre ; il nous a faits à sa ressemblance, et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer ni nous glorifier en nous-mêmes. « A Dieu ce qui « est à Dieu. » C'est notre gloire, c'est notre enseigne, c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus, de faire tout pour lui, et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu : il est la parfaite image du Père, son Verbe, son intelligence, sa sagesse, « le caractère de sa substance, et le rejaillisse- « ment de sa gloire [1]. » Mais, que fait-il sur la terre ? « Rien, » dit-il, « que ce qu'il voit faire à « son Père : » rien de lui-même, rien pour lui-même : « Il ne fait que ce que son Père lui dé- « couvre : et tout ce que le Père fait, non-seule- « ment le Fils le fait aussi, mais encore il le « fait semblablement [2], » avec la même dignité et la même perfection que lui, parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous, qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même, mais qui sommes faits à l'image et ressemblance, c'est-à-dire qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du Père, mais un ouvrage tiré du néant où il a gravé son image, nous devons à notre manière imparfaite et faible imiter notre modèle, qui est Jésus-Christ, et toujours attentifs à son exemple, faire ce que Dieu nous montrera, ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos désirs. « A Dieu ce « qui est à Dieu, » c'est la vérité : venons à la pratique.

XXXIXe JOUR.

Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu.

Cette image, qui est notre âme et toute créature raisonnable, repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois en nous regardant : « De qui « est cette image et cette inscription [3] ? » Et notre fond lui répondra : *De Dieu*. C'est pour lui que nous étions faits : nous devions porter son empreinte. Le baptême la devait avoir réparée, et c'était là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divins traits que nous devions porter ? L'image de Dieu devait être dans ta raison, ô âme chrétienne ! Toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne

[1] 1 *Joan.*, III, 2. — [2] *Ibid.* VIII, 44. — [3] *Matth.*, XXII, 21. — [4] *Ibid*

[1] *Hebr.*, I, 3. — [2] *Joan.*, V, 19 seq. — [3] *Matth.*, XXII, 20.

et grossière ; mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or : « Ce qui était une idolâtrie [1]. » Toi, tu l'as sacrifiée à ton *ventre* dont tu as *fait ton Dieu* [2]. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Ecriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire ; au lieu de louer et bénir Dieu nuit et jour, nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. « En vérité, en vérité, » dira le Sauveur, « je ne vous connais pas [3] : » vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-même à votre mode : vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition ; vous êtes l'ouvrage du diable dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connaît, et dont vous avez suivi les suggestions : « Allez au feu éternel qui lui « a été préparé [4] ! » O Juste ! où en serai-je ? Me connaîtrai-je moi-même, après que mon Créateur m'aura méconnu ?

XLe JOUR.

Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. — Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible [5].

Voici le jour des interrogations, mais le jour des résolutions les plus admirables que la Sagesse incarnée ait données aux hommes.

« Ce jour-là les sadducéens, qui nient la ré-« surrection, le vinrent trouver et lui proposè-« rent une question, en lui disant : Maître, Moïse « a ordonné que si quelqu'un mourait sans en-« fants, son frère épousât sa femme, et qu'il « suscitât des enfants à son frère mort. Or il y « avait sept frères parmi nous, dont le premier « ayant épousé une femme, est mort, et n'ayant « point eu d'enfants il a laissé sa femme à son « frère. La même chose arriva au second, et au « troisième, et à tous les autres jusqu'au sep-« tième. Enfin cette femme est morte aussi après « eux tous. Lors donc que la résurrection arri-« vera, duquel de ces sept sera-t-elle femme, « puisqu'ils l'ont tous eue [6] ? »

« Moïse nous a commandé... » Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Ecritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi.

« De qui des sept sera-t-elle femme, car elle « l'a été de tous ? » Il faut encore ajouter, selon saint Marc et selon saint Luc, qu'elle n'a point « laissé d'enfants au septième, non plus qu'aux « autres, » de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur

« De qui sera-t-elle femme ? » Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas comment les saints sont heureux. Toute cette vie incorporelle leur paraît un songe, une vision des spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. Si on ne va, si on ne vient, comme en cette vie ; si on n'y contente les sens à l'ordinaire, ils ne savent ce qu'on peut faire, et ne croient pas qu'on puisse vivre. C'est pourquoi une telle vie ne les touche pas, et, la croyant impossible, ils croient que tout meurt avec le corps. Tels étaient parmi les païens les disciples d'Epicure. Tels étaient les sadducéens dans le peuple de Dieu. Tels sont encore parmi nous les impies et les libertins qui ne connaissent que la vie des sens. Ils sont pires que les sadducéens, car ceux-ci se piquaient d'être zélateurs de la loi, et nos impies n'ont aucun principe.

« Vous vous trompez [1]. » C'est ainsi qu'il faut parler à ces gens qui mesurent tout à leurs sens charnels et grossiers : « vous vous trompez. » Quelle erreur plus grande que de suivre toujours les sens, sans songer qu'il y a en nous un homme intérieur, et une âme que Dieu a faite à son image ? C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit encore à la fin, selon saint Marc : « Vous « vous trompez donc beaucoup [2]. »

« Vous vous trompez, faute d'entendre les « Ecritures et la puissance de Dieu [3]. » C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au-dessus du sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu'on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Ecritures, parce que, pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Ecritures à des sens proportionnés à notre faiblesse. Or ne veut croire ni incarnation, ni Eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut, et de ce qu'il veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs. Ainsi les sadducéens ne voulaient par croire, ni qu'il pût conserver l'âme sans le corps, ni qu'il put l'y réunir de nouveau, ni qu'il le lui pût rendre avec de plus nobles qualités qu'en cette vie, ni enfin donner à l'homme d'autres plaisirs que ceux qu'il a coutume de sentir.

[1] *Ephes.*, v, 2. — [2] *Philip.*, III, 19. — [3] *Matth.*, xxv, 41. — [4] *Ibid.* — [5] *Luc.*, xx, 27-40, *Matth.*, xxii, 23, 24; *Marc.*, xii, 18, 19. — [6] *Matth.*, xxii, 23 seq.; *Luc.*, xx, 27 seq.

[1] *Matth.*, xxii, 29. — [2] *Marc.*, xii, 27. — [3] *Matth.*, xxii, 29.

« Dans ce siècle, les hommes prennent des « femmes, et les femmes prennent des maris : « mais dans la résurrection, » ou, comme il est porté dans saint Luc [1], « parmi ceux qui seront « jugés dignes du siècle à venir et de ressusci- « ter des morts, ni les hommes ne prendront « des femmes, ni les femmes des maris : et ils « seront immortels, égaux aux anges de Dieu « dans le ciel. » Ainsi pour conserver un tel peuple, il ne faudra de génération ni de mariage, et on n'en aura non plus besoin pour les hommes que pour les anges. Tout ce qui est établi pour soutenir la mortalité cessera, l'homme sera renouvelé dans son corps et dans son âme; nous serons enfants de Dieu, » parce que nous serons « enfants de résurrection [2] : » ce ne sera plus de la chair et du sang que nous naîtrons comme en cette vie, il n'y aura plus rien de corruptible. Avec une nouvelle naissance Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités, et nous serons, non enfants des hommes, mais enfants de Dieu, et égaux aux anges, parce que nous serons enfants de résurrection.

« Le corps est maintenant conçu et semé dans « la corruption, il ressuscitera dans l'incorrupti- « bilité. Il est conçu dans la difformité, il ressus- « citera dans la gloire ; il est conçu dans la fai- « blesse, il ressuscitera dans la force; il est conçu « pour une vie animale, il ressuscitera pour une « vie spirituelle [3] ». Ne vous étonnez donc pas s'il n'y aura point alors de mariage, comme il n'y aura point de festins. On sera comme les anges, sans aucune infirmité des sens, et sans avoir besoin de les satisfaire : « Et Dieu sera « tout en tous [4]. » On n'aura besoin que de lui.

Commençons donc dès cette vie ce que nous ferons dans toute l'éternité. Commençons à nous détacher des sens et à vivre selon cette partie divine et immortelle qui est en nous. Nous qui vivons dans le célibat, puisque nous voulons dès à présent imiter les anges, soyons purs comme eux. Ne vivons que pour Dieu, comme saint Paul l'ordonne : « Car l'homme « qui a une femme, et la femme qui a un mari, « a le cœur partagé. Qui est seul ne pense qu'à « Dieu [5]. » Ceux qui mènent une vie commune ne laissent pas d'être obligés dans le fond au même détachement ; et c'est à eux que le même apôtre adresse cette parole : « Au reste mes « frères, le temps est court ; ainsi que ceux qui « ont des femmes soient comme n'en ayant « pas » et n'y soient point attachés. « Que ceux « qui pleurent et qui sont affligés, soient comme « s'ils ne l'étaient pas [6], » et qu'ils conçoivent que leurs larmes seront bientôt essuyées. Que ceux qui se réjouissent conçoivent la fragilité et l'illusion de leur joie, et ne s'y abandonnent pas. « Que ceux qui achètent soient comme ne « possédant point, » et qu'ils cessent de s'imaginer que ce qui tient si peu à eux soit véritablement en leur puissance. « Enfin que ceux « qui usent des biens de ce monde soient comme « s'ils n'en usaient point, car la figure de ce « monde passe... Considérons ce qu'on ne voit « pas, et non pas ce qu'on voit, parce que ce « qu'on voit passe, et ce qu'on ne voit pas est « éternel [1]. » Passons donc, et prenons tout comme en passant, sans y attacher notre cœur lorsqu'on le possède, ni se troubler quand on le perd. Car le temps de jouir des biens de la terre est court, ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter. S'y arrêter c'est renoncer au christianisme et à l'espérance du siècle à venir.

Mais si nous sommes Chrétiens pour nous détacher des choses même permises, combien est grand notre crime si nous demeurons attachés à celles qui ne doivent pas même être nommées parmi les Chrétiens, selon ce que dit saint Paul : « Que l'impureté et l'avarice ne « soient pas même nommées parmi vous, ainsi « qu'il est convenable parmi les saints ; » et encore : « Ce qu'ils font dans le secret, est hon- « teux même à dire [2]. »

XLIe JOUR.

Immortalité de l'âme, résurrection des corps [3].

« Or que les morts ressuscitent, Moïse même « vous l'a dit [4]. » Il va à la source, et il leur allègue les paroles du législateur et le fondement de l'alliance. *Je serai ton Dieu*, dit Dieu à Abraham [5], et c'est sur cela que l'alliance est fondée. Et depuis il s'est toujours appelé *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob.* Et c'est ainsi qu'il se qualifia, quand il apparut à Moïse pour l'envoyer à son peuple: « Je suis le « Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Et après : « Va, » dit-il, « et dis aux enfants d'Israël : Le Seigneur « Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac, le Dieu de Jacob ; c'est là mon nom « à jamais, et c'est là mon mémorial, et le titre « sous lequel je veux être connu de génération « en génération [6]. Or Dieu n'est pas le Dieu des « morts [7], » ni le Dieu de ce qui n'est plus « Les morts, » à les regarder comme morts, « dorment dans le sépulcre, le Seigneur ne s'en « souvient plus, et ils ne sont plus sous sa main [8]. »

[1] *Luc.*, XX, 34, 35. — [2] *Ibid.*, 36. — [3] I. *Cor.*, XV, 42-44. — [4] *Ibid.* 28. — [5] *Ibid.*, VII, 32-34. — [6] I. *Cor.*, VII, 29-31.

[1] II. *Cor.*, IV, 18. — [2] *Ephes.*, V, 3, 12. — [3] *Luc.*, XX, 37, 38. — [4] *Ibid.*, 37. — [5] *Gen.*, XVII, 7, 8. — [6] *Exod.*, III, 6-15. — [7] *Luc.*, XX, 38 — [8] *Psal.*, LXXXVII, 6.

Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes des amis de Dieu ; car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, « ils sont vivants pour Dieu. Ils sont « vivants sous ses yeux et « devant lui ; » et encore : « ils sont vi- « vants pour lui [1]. » S'ils ont perdu le rapport qu'ils avaient à leurs corps et aux autres hommes, ils avaient un autre rapport à Dieu, qui les a faits à son image, et pour en être loué. Ce rapport ne se perd pas ; car si le corps se dissout et n'est plus animé de l'âme, Dieu pour qui l'âme a été faite, et qui porte son empreinte, demeure toujours. Ainsi les amis de Dieu subsistent toujours par le rapport qu'ils ont à Dieu. Et c'est pourquoi il se dit leur Dieu, non-seulement durant leur vie , mais encore après leur mort. Car leur vie a été trop courte pour donner à Dieu une dénomination éternelle. Or le titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, est éternel. Dieu donc se dit leur Dieu, parce qu'ils vivent toujours devant lui, et qu'il les tient sous sa face, et comme dit l'apôtre saint Paul [2] : « Dieu ne rougit pas de s'appeler leur « Dieu, parce qu'il leur a bâti une ville perma- « nente, et qui avait des fondements éternels. » Autrement, comment n'aurait-il pas honte de s'appeler leur Dieu, s'il les avait abandonnés et ne leur eût laissé pour demeure qu'un tombeau ? Ils sont donc vivants devant lui, et ce qui leur convient, convient à tous les enfants de Dieu, puisque c'est le fondement de l'alliance, à laquelle par conséquent tout le monde a part. Car ce même Dieu qui se dit le Dieu d'Abraham, se dit en même temps le Dieu de nos pères ; et en disant à Abraham : « Je serai ton Dieu, » il ajoute : « et de ta postérité après toi [3] ; » il leur a donc également destiné cette demeure éternelle.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Ecriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car, si on revient à l'origine, Dieu, avant que de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il maniait si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fut unie éternellement, puisqu'il avait fait l'homme immortel, et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu : car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état : la mort mourra, et l'âme sera réunie à son corps, pour ne le perdre jamais, car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux sadducéens plus qu'ils ne voulaient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon.

Que reste-t-il donc après cela, sinon de nous réjouir avec les pharisiens « de ce que Jésus « fermé la bouche aux sadducéens [1] » qui ne voulaient croire ni la résurrection, ni la subsistance des âmes après la mort ? Le Sauveur les a confondus ; il est allé d'abord à la source de l'erreur, en leur prouvant l'immortalité des âmes. Joignons-nous donc à ces docteurs de la loi, qui, ravis de ce qu'il venait de dire, s'écrièrent avec une espèce de transport : « Maître, « vous avez bien dit [2]. » Mais ce n'est pas de vains applaudissements que Jésus cherche. S'il a bien dit, profitons de sa doctrine. Vivons comme devant éternellement vivre ; ne vivons pas comme devant mourir, pour terminer tous nos soins à cette vie ; songeons à cette vie qui nous est réservée éternellement devant Dieu, et pour Dieu. Commençons donc dès à présent à vivre pour lui, puisque c'est pour lui que nous devons vivre dans l'éternité, Vivons pour lui aimons-le de tout notre cœur ; c'est ce qu'il nous va enseigner dans la lecture suivante.

XLIIe JOUR.

Le grand commandement de la loi, l'amour de Dieu et du prochain [3].

« Quel est le grand commandement dans la « loi [4] ? » On ne sait si c'est encore pour le tenter qu'on lui fit cette demande, en saint Matthieu et en saint Marc ; ou si c'est de bonne foi, pour être instruit ; car nous voyons en saint Luc, dans une autre occasion, qu'un des docteurs de la loi lui fit une demande approchante *pour le tenter* [5] ; et qu'après avoir ouï de la bouche du Sauveur la même réponse qu'il fait aujourd'hui il continua son discours, en *voulant se justifier lui-même.*

Je ne sais s'il en est de même en cette occasion, car le docteur de la loi qui l'avait interrogé, paraît si satisfait de sa réponse, qu'il mérite de recevoir cet éloge du Sauveur : « Vous n'êtes

[1] *Luc*, xx, 38. — [2] *Hebr.*, xi, 10, 16. — [3] *Gen.*, xvii, 7.

[1] *Matth.*, xxii, 34. — [2] *Luc.*, xx, 39. — [3] *Matth.*, xxii, 34, 36 *Marc.*, xii, 28, 30; *Luc.*, x, 27. — [4] *Matth.*, xxii, 36. — [5] *Luc.*, x 25, 29.

« pas loin du royaume de Dieu [1]. » Par où, s'il lui montrait qu'il n'y était pas encore arrivé, il lui faisait voir en même temps qu'il était dans le chemin, comme la suite le fera peut-être mieux paraître.

Il semble aussi que les pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu [2] furent bien aises qu'il eût confondu les sadducéens : et que, reconnaissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais entendu, ils furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi : » Quel est « le grand commandement de la loi [3] ? » ou comme saint Marc le rapporte : « Quel est le « premier de tous les commandements [4] ? »

Jésus, qui était la Vérité même, allait toujours et d'abord au premier principe. Il était clair que le plus grand commandement devait regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portait ainsi : « Ecoute, Israël : Le Seigneur « ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur [5]. » Par là la grandeur de Dieu était établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivait encore qu'il lui fallait consacrer celui de nos sentiments qui le faisait le plus régner dans nos cœurs, et réunissait davantage en lui toutes nos affections, qui était l'amour : ce qui montrait encore que l'amour qu'il fallait donner à un être si parfait devait aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Ecriture où la perfection de l'amour de Dieu, et la parfaite réunion de tous nos désirs en lui, était expliquée. Mais, de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain, il ajoute au premier précepte le second qui lui est semblable [6] ; et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi « qu'il faut aimer son prochain « comme soi-même ; » où il met le mot de *prochain*, au lieu de celui d'*ami*, qui est dans la loi [7] ; parce que le nom d'*ami* eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avait des liaisons et une confiance particulière : au lieu que le mot de *prochain*, plus général, l'étendait sur tous ceux qui nous touchaient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avait déjà expliqué [8].

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux ; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Là est compris tout le Décalogue ; puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise ; et dans celui d'aimer le prochain, est enfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore « toute la loi et tous les « prophètes [1], » puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes ; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction ; puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes, et que, pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant « qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, et son « prochain comme soi-même. De ces deux pré- « ceptes, » dit-il, « dépendent toute la loi et « tous les prophètes [2]. »

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi. Que je vous suis redevable, ô Seigneur ! d'avoir tout ramassé en un ; en sorte que, sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi ! Et lorsque, pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Ecriture, vous m'avez mis en main, dans ces deux préceptes, le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde, ou plutôt la résolution et le dénoûment de toutes les difficultés ; puisque je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui m'est nécessaire. O Dieu ! je vous loue, ô Jésus ! soyez béni ; ô Jésus ! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières, c'est-à-dire je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus ! donnez-m'en la grâce ; ô Jésus ! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous, afin qu'il m'apprenne à vous aimer

[1] *Marc.*, XII, 32, 34. — [2] *Matth.*, XXII, 34. — [3] *Ibid.*, 36. — [4] *Marc.*, XII, 28. — [5] *Deut.*, VI, 4; *Marc.*, XII, 29. — [6] *Matth.*, XXII, 39. — [7] *Levit.*, XIX, 18. — [8] *Luc.*, X, 29, 37.

[1] *Matth.*, XXII, 40. — [2] *Ibid.*, 37, 38, 39.

tous deux, et aimer avec vous comme un seul et même Dieu l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

« Et personne n'osait plus l'interroger [1]. » Cette réflexion de saint Marc fait soupçonner que ceux qui lui firent faire cette dernière demande, ou du moins quelques-uns d'eux, ne le consultaient que pour le tenter. Car, s'ils eussent consulté, pour s'instruire de bonne foi, un Maître dont la doctrine était si remplie de vérité et de grâce, il y avait à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeaient dans le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondrait mal, ou s'il demeurerait court dans quelques questions, ils cessent de le consulter aussitôt qu'ils sentent qu'ils n'ont aucun avantage à tirer contre lui de ses réponses.

Apprenons de ceux qui consultent mal la Vérité éternelle comment il la faut consulter; c'est-à-dire non pour la tenter, ou la contredire, ou même pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour se nourrir de sa substance, y conformer tous nos sentiments, et vivre de la véritable vie, selon cette réponse du Sauveur : « Faites ceci, et vous vivrez [2]. » *Faites ceci*, aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. *Faites ceci*, ne vous contentez pas de discourir, et de faire une matière de spéculation de ce qui est la règle de votre pratique. *Faites ceci et vous vivrez*, vous vivrez de la véritable vie, vous vivrez de la vie qui ne meurt jamais. « Car les prophéties s'évanouissent dans le ciel; « les énigmes se dissipent par la manifestation « de la vérité, » la foi se change en claire vue, et l'espérance en possession. « Il n'y a que la « charité » qui consiste en ces deux préceptes; « il « n'y a, » dis-je, « que la charité qui ne finit pas et ne se perdra jamais, » comme dit saint Paul [3]. Commençons donc de bon cœur à entendre et à pratiquer ce que nous pratiquerons éternellement. *Amen! Amen!*

XLIIIe JOUR.

Réflexion sur le même commandement dans la loi [4].

« Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le « seul Dieu, le seul Seigneur. Tu aimeras le Sei- « gneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute « ton âme, et de toute ta force [5]; » c'est ainsi que nous lisons dans la loi. Et l'Evangile interprète: « De tout ton esprit, de toute ton in- « telligence, de toute ta pensée, de toute ta puis- « sance [6]. » Il ne se faut pas tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles, ni à distinguer par exemple le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance; encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre que le langage humain étant trop faible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer se doit réunir en Dieu. Pesons donc toutes les paroles dans cet esprit, et par le cœur et l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée. Et lisons encore la suite de ce précepte divin dans le Deutéronome, d'où il est pris. *Ecoute* donc, *Israël*. Ecoute du cœur; impose silence à toute autre parole et à toute autre pensée. Ecoute, en un mot, comme il faut écouter Dieu quand il parle, et encore quand il parle de la principale chose qu'il exige de l'homme. Ecoute, ô vrai Israël! ô Chrétien, ô juste, ô fidèle! *le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur :* il n'y a pas plusieurs dieux en Israël, comme dans les autres nations. Il n'y a pas aussi plusieurs objets entre lesquels on puisse partager son cœur; en un mot, il n'y a pas plusieurs personnes ni plusieurs choses à aimer. « Tu aimeras le Seigneur ton « Dieu, » ce Dieu, ce Seigneur unique, de tout «ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force; » uniquement, comme il est unique; parfaitement, comme il est parfait; en consacrant à ce premier être, principe moteur de tout, ce qui est aussi le principe et le moteur en toi-même de toutes tes affections. Je le veux, Seigneur; et si je le veux, je le fais : car le vouloir, c'est le faire; le vouloir imparfaitement, c'est le faire imparfaitement; le vouloir parfaitement, c'est le vouloir dans la perfection que vous voulez. Rien n'est plus facile, rien n'est plus présent à la volonté que le vouloir : « Ce précepte n'est « pas au-dessus de » moi, « ni loin de » moi, « il ne faut point monter au ciel, ni pas- « ser les mers pour le trouver. Mais la pa- « role est fort proche de toi, » dit le Seigneur, « dans ta bouche et dans ton cœur pour « l'accomplir [1]. » Dans ta bouche, c'est encore trop loin; car pour cela il faut parler, et la bouche et le cœur sont deux; mais dans le cœur, le cœur te suffit : rien n'est plus proche du cœur que le cœur même; et ce précepte d'aimer, qui est le précepte du cœur, est vraiment fort proche de nous. Si je veux donner l'aumône, et exercer les œuvres de miséricorde, il faut sor-

[1] *Marc.*, XII 34. — [2] *Luc.*, X, 28. — [3] II *Cor.*, XIII, 8, 12. — [4] *Deut.*; VI, 4, 5, 10. — [5] *Ibid.*; 4, 5. — [6] *Matth.*, XXII, 37; *Marc.* XII, 30; *Luc.*, X, 27.

[1] *Deut.*, XXX, 11-14.

tir. Si je veux me réconcilier avec mon frère et réchauffer en lui la charité éteinte, il faut le chercher. Si je veux chanter des psaumes, il faut du moins ouvrir la bouche. Mais pour aimer, que faut-il faire, sinon aimer! O Dieu! que ce précepte est près de moi! Fais-le donc; accomplis-le dans ce moment, ô cœur humain! Il est vrai que pour l'accomplir j'ai besoin de vous, ô Dieu vivant! qui êtes le seul moteur des cœurs, qui seul y inspirez votre saint amour. Mais, ô Dieu! vous êtes présent, plus présent à moi-même que moi-même. O Dieu! que ce précepte est encore proche de moi par cet endroit-là! Qu'attends-tu donc, ô mon âme? « Mon âme! bénis le Seigneur, et « que tout ce qui est en moi célèbre son « saint nom [1]. O Seigneur! qui êtes ma « force, je vous aimerai [2]. » Mais, ô Seigneur! pourquoi dire : je vous aimerai? Disons dès à présent : je vous aime. Oh! que ce précepte est proche de moi! Mais, ô Dieu! qu'il est loin de moi d'une autre manière, et quelle est ma maladie! Mais nous n'en sommes pas encore là; nous avons à lire le précepte, ainsi qu'il est écrit dans la loi. Lisons, mais lisons du cœur, et non des yeux.

XLIVe JOUR.

Accomplissement du précepte de l'amour, en tout temps, en tout lieu.

« Tu aimeras » donc « le Seigneur ton Dieu « de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute « ta force. » Et parce que tu l'aimeras de cette sorte, les paroles qui te le commandent aujourd'hui, « les préceptes que je te donne, seront « dans ton cœur; » car on veut toujours accomplir la volonté de celui qu'on aime. « Et « tu les raconteras à tes enfants; et tu y mettras « ta pensée, assis dans ta maison, et marchant « dans les chemins, te couchant et te levant [3]. » Car de quoi s'occupe-t-on durant tout le cours de sa vie, que de la volonté de celui qu'on aime, et du soin de lui plaire? Pèse donc toutes ces paroles, ô vrai Israël! songe à plaire à Dieu et à lui obéir, allant et venant, dans ton repos et dans ton travail, en t'endormant et en t'éveillant. Tu peux bien changer tes autres emplois; mais celui d'aimer Dieu et de lui plaire, est le soin perpétuel de ta vie. Et comme on ne lui peut plaire qu'en obéissant à sa loi, et en accomplissant sa volonté, il faut être continuellement occupé de ce désir. « Aie donc les com- « mandements de Dieu toujours présents nuit « et jour. Tu les tiendras attachés à ta main « comme un mémorial éternel; et ils seront, et « ils se mouvront continuellement devant tes « yeux, et tu les écriras sur le seuil de ta porte « et à l'entrée de ta maison [1]. » Selon ce que dit le Sage : « Mon Fils, garde mes commandements, « et cache-les en toi-même comme ton trésor; « mon Fils, observe-les, et tu vivras; garde ma « loi comme la prunelle de ton œil, lie-la à tes « doigts : qu'elle te guide dans tous tes ouvra- « ges, et écris-la sur les tables de ton cœur [2]. « Tiens mes commandements continuellement « liés à ton cœur: mets-les autour de ton cou « comme un collier; quand tu marcheras, qu'ils « marchent avec toi; qu'ils te gardent quand « tu dormiras, et aussitôt que tu seras éveillé, « entretiens-toi avec eux: parce que le com- « mandement est un flambeau, et la loi est une « lumière, et la répréhension qu'elle nous fait « de nos fautes, est la voie de la vie [3]. »

Voilà donc ce que produit l'amour de Dieu : un inviolable attachement à sa loi, une application à la garder, un soin de se la tenir toujours présente, de la lier à ses mains et de ne cesser jamais de la lire, de l'avoir toujours devant les yeux. Qu'elle n'y soit pas comme une chose morte, mais comme un objet qui se présente et se remue continuellement devant nos yeux pour exciter notre attention. Ecrivons-en les sentences à l'entrée de notre maison, afin qu'autant de fois que nous y entrons le souvenir s'en réveille. Les Juifs le pratiquaient ainsi à la lettre, et ils écrivaient en effet des sentences choisies de la loi, non-seulement pour les mettre à l'entrée de leurs maisons, mais encore pour les rouler autour de leur tête, en sorte qu'en se mouvant continuellement devant leurs yeux, ils n'en perdissent jamais la mémoire. Mais toi, ô Juif spirituel! accomplis tout cela en esprit, aie les préceptes de Dieu toujours présents à ton esprit, pour les méditer et les accomplir dans tous tes ouvrages. Et tout cela parce que tu aimeras le Seigneur ton Dieu, parce qu'on ne peut pas l'aimer sans lui obéir, ni lui obéir sans l'aimer. Ce que le Sauveur explique en disant : « Si vous m'aimez, gardez « mes commandements; » et réciproquement: « Celui qui garde mes commandements est « celui qui m'aime [4]. » Il ne suffit pas de garder l'extérieur de la loi; l'âme de la loi c'est de la garder par amour: l'effet de l'amour est de garder la loi. « N'aimons pas en parole ni de « la langue, mais en œuvre et en vérité [5]. » De belles spéculations, de beaux discours, ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer; il faut venir à la pratique. Des pratiques extérieures, ce n'est pas ce qui s'appelle observer la loi: l'âme de la

[1] *Psal.*, CII, 1. — [2] *Ib.*, XVII, 2. — [3] *Deut.*, VI, 5, seq.

[1] *Deut.*, VI, 7, 8, 9. — [2] *Prov.*, VII, 1 et seq. — [3] *Ibid.*, VI, 21 et seq. — [4] *Joan.*, XIV, 15, 21. — [5] *Ibid.*, III, 18.

loi est d'aimer et de faire tout par amour; le reste n'est que l'écorce et l'extérieur de la bonne vie.

XLVe JOUR.

La loi inculque l'amour de Dieu avec une nouvelle force [1].

Continuons à considérer le commandement de l'amour de Dieu, comme il est écrit dans la loi [2]. « Et maintenant, Israël! qu'est-ce que te « demande le Seigneur ton Dieu, si ce n'est que « tu le craignes, et que tu marches dans ses « voies, et que tu l'aimes, et que tu le serves « de tout ton cœur et de toute ton âme, et que « tu gardes les commandements du Seigneur, « et ses cérémonies que je te commande aujour- « d'hui, afin que tout bien t'arrive et que tu « sois heureux? Regarde : le ciel et les cieux « des cieux, ce que le ciel a de plus haut « et de plus impénétrable est au Seigneur ton « Dieu, et la terre et tout ce qui y est contenu; « et toutefois le Seigneur s'est attaché à tes « pères, et les a aimés ; et il a choisi leur pos- « térité après eux, c'est-à-dire vous, parmi « toutes les nations, comme vous le voyez au- « jourd'hui. Circoncisez donc votre cœur, et « n'endurcissez point contre Dieu votre cou « inflexible et indomptable, pour secouer le joug « de sa loi ; parce que le Seigneur votre Dieu « est le Dieu des dieux, et Seigneur des seigneurs; « le Dieu grand, puissant, terrible, qui n'a « point d'égard aux personnes, ni ne reçoit les « présents. Il fait justice au pupille et à la veuve ; « il aime l'étranger, et lui donne son vivre et « son habillement partout où il va. Vous donc « aimez aussi les étrangers, parce que vous « avez été étrangers dans la terre d'Egypte. « Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et « vous ne servirez que lui seul ; vous lui serez « attachés, et vous jurerez en son nom, comme « au seul nom qui est pour vous éternellement « vénérable et saint. Il est votre gloire et votre « Dieu, qui a fait les choses terribles et mer- « veilleuses que vous avez vues. Vos pères sont « entrés en Egypte au nombre de septante, et le « Seigneur vous a multipliés comme les étoiles. »

Dieu explique, par ces paroles, non-seulement l'obligation, mais encore les motifs de l'aimer. Pesez ces paroles : « Et toutefois le « Seigneur s'est attaché » et collé « à vos pères, « et il les a aimés. » Rendez-lui donc amour pour amour, et attachez-vous à lui. Pesez ce mot.

Pesez ensuite, dans les versets 18 et suivants, les perfections de Dieu et ses bontés, que vous devez non-seulement aimer, mais encore imiter. Pesez encore la grâce de son élection : « Il vous a choisis parmi toutes les nations « comme vous voyez. » Qu'aviez-vous mérité de lui ? Pesez enfin : « Vous n'êtes entrés que « septante dans la terre d'Egypte. » Il n'entra dans le cénacle environ que six-vingts hommes [1]. Voyez comme Dieu les a multipliés, et comme l'Eglise s'est étendue par toute la terre, pour vous recueillir dans son sein, pendant que tant d'autres nations périssent dans leur ignorance. « Mais le Seigneur votre Dieu ne « vous a pas choisis pour votre mérite, ou parce « que vous étiez le peuple le plus nombreux de « toute la terre [2]. » Car vous étiez en si petit nombre, lorsqu'il vous a envoyé son Saint-Esprit ! et vous êtes encore environnés de nations immenses qui ne connaissent point son nom, « mais il vous a choisis, parce qu'il vous « a aimés et qu'il voulait accomplir le serment « qu'il avait fait à vos pères [3], « Abraham, Isaac et Jacob, en leur promettant que toutes les nations de la terre seraient bénies en eux et en leur semence, en leur fils, dans le Christ qui sortirait d'eux, « et afin que vous appreniez que « le Seigneur votre Dieu est le Dieu fort et « fidèle dans ses promesses, qui garde son al- « liance et sa miséricorde à ceux qui l'aiment « et qui observent ses commandements, jus- « qu'à mille générations [4]. »

Dieu est parfait, Dieu vous a choisis ; il vous a choisis par pur amour, par pure bonté ; il vous a comblés de biens. Pouvez-vous n'aimer pas celui qui vous aime avec cette immense tendresse ? Venez au Sauveur et à la grâce de la nouvelle alliance. O homme ! ô peuple racheté ! il ne faut plus être qu'amour.

XLVIe JOUR.

Conclusion. — Nécessaire d'aimer Dieu et de garder ses préceptes [5].

Voyez ce que Dieu conclut de toutes ces choses : « Aime donc le Seigneur ton Dieu, » ô Chrétien ! ô vrai Israël ! « et garde ses com- « mandements, ses cérémonies, ses jugements, « ses préceptes [6]. » Songez à toutes les choses qu'il a faites pour vous dans le désert, et combien ont été plus grandes celles qu'il a faites pour les Chrétiens : « Vos yeux ont vu les œu- « vres de Dieu ; » les grandes œuvres qu'il a faites, les merveilles de Jésus-Christ et le grand ouvrage de la rédemption. « Mettez donc mes « paroles dans votre cœur et dans votre esprit, « et attachez-les à vos mains ; » n'en quittez ja-

[1] *Deut.*, x, 12 seq. — [2] *Ibid.*

[1] *Act.*, I, 15. — [2] *Deut.*, VII, 7. — [3] *Ibid.*, 8. — [4] *Ibid.*, 9. — [5] *Deut.*, XI, 1. 7, 18, 19. 20. — [6] *Ibid.*, 1.

mais la lecture ; « mettez-les entre vos yeux, « et ne les perdez jamais de vue ; enseignez à « vos enfants à les méditer, et soyez-en occupés « en marchant, en vous reposant, en vous cou- « chant et en vous levant ; écrivez-les sur les « poteaux et aux portes de votre maison[1] ; » que tous vos sens en soient remplis et occupés, et que par là ils entrent dans le fond de votre cœur. Voilà les motifs, voilà la nature, voilà les effets et les fruits de l'amour de Dieu ! En considérant sa perfection, sa bonté, ses immenses et continuels bienfaits, il faut tellement s'occuper de lui, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans la pensée, que le soin de le contenter et de lui plaire.

XLVIIe JOUR.

Second commandement, semblable au premier : l'amour du prochain [2].

Revenez à la lecture de l'Evangile, et appuyez sur cette parole : « Et voici le second qui « lui est semblable : Vous aimerez votre pro- « chain comme vous-même[3]. »

Quelle dignité de l'homme! l'obligation d'aimer son frère est semblable à celle d'aimer Dieu.

Ces deux préceptes vont presque d'égal à la tête de tous les commandements, ou plutôt les renferment tous ; mais le premier est le modèle de l'autre.

Comme l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, ainsi le commandement d'aimer l'homme est fait à la ressemblance du commandement d'aimer Dieu : *le second, qui lui est semblable.*

Il faut aimer l'homme, où Dieu a imprimé sa ressemblance, parce qu'on aime Dieu.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme, qui est son temple, où il habite.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme, qu'il a adopté pour son fils, et à qui il se veut communiquer tout entier.

Avec quelle pureté, avec quelle sainteté, avec quelle perfection, avec quel désintéressement, faut-il aimer l'homme, puisque l'amour qu'on a pour lui est semblable à celui qu'on a pour Dieu !

Loin de cet amour la chair et le sang ! loin de cet amour l'esprit d'intérêt et toute corruption.

Il faut aimer tous les hommes, parce que tous sont chers à Dieu : ils sont ses amis et ses enfants !

Comme vous-même : en leur souhaitant le même bien, la même félicité, le même Dieu qu'à soi-même. Nulle envie, nulle inimitié ne doit troubler cette union, ni la joie qu'on doit avoir de tous les progrès de son frère.

Lorsque la possession ou la recherche de quelque bien particulier nous divise, comme celui d'une charge, d'une dignité, d'une terre, il se faut bien garder d'en aimer moins notre frère Ce qu'il faut moins aimer, c'est le bien qui nous fait perdre notre frère, qui doit nous être cher comme nous-mêmes à nous-mêmes.

« Vous aimerez votre prochain comme vous- « même. » Il ne dit pas : Vous aimerez Dieu comme vous-même ; car il le faut aimer plus que soi-même, et ne s'aimer soi-même que pour Dieu.

Il ne dit pas aussi : Vous aimerez votre prochain de tout votre cœur, de toute votre pensée, de toute votre force : cela est réservé à Dieu. C'est un transport de l'âme qui sort d'elle-même tout entière pour s'unir à Dieu ; qui est heureuse de ce que Dieu est, et de ce qu'il est heureux ; qui ne s'aime que pour Dieu, comme elle n'aime son prochain que pour Dieu C'est s'aimer véritablement, que d'aimer Dieu de cette sorte.

Aimez comme vous-même : c'est un amour de société et d'égalité : c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance ; mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien, et s'unir à lui.

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non pas Dieu pour soi. S'il fallait pour plaire à Dieu s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fut agréable, il faudrait le lui offrir sans hésiter.

L'amour est un consentement et une union à ce qui est juste et à ce qui est le meilleur. Il est meilleur que Dieu soit que nous.

Prenons-y garde. L'amour-propre est le vrai fond que laisse en nous le péché de notre origine : nous rapportons tout à nous, et Dieu même, au lieu de nous rapporter à Dieu, et de nous aimer pour Dieu.

Qui n'aime pas Dieu n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même, L'amour, une fois uni à cette source, se répand avec égalité sur le prochain. Nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la charité. C'est une liaison particulière pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de

[1] *Deut.*, 7, 18-20. — [2] *Matth.*, XII, 39. — [3] *Ibid.*, XXII, 39.

société : celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un même tout, et comme feraient les membres de notre corps si chacun avait sa vie particulière. Ils s'aimeraient l'un l'autre en société, comme soi-même : les deux yeux et les deux mains auraient toutefois une liaison particulière, à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

« Oui, mon frère, que je jouisse de vous en « Notre-Seigneur , faites reposer mes entrailles « en Notre-Seigneur, » disait saint Paul [1]. C'est l'amitié chrétienne. Toute cette lettre à Philémon en est pleine.

Conclusion et abrégé. L'ordre est parfait, si on aime Dieu plus que soi-même, soi-même pour Dieu ; le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. Oh ! que cela est droit! que cela est pur! Toute vertu est là dedans.

XLVIIIe JOUR.

Réflexions sur notre amour pour Dieu et pour le prochain [2].

Faisons réflexion sur nous-mêmes. Est-ce aimer Dieu de tout son cœur que de partager son cœur entre lui et la créature ? Peut-on aimer deux choses souverainement ? ou peut-on aimer de tout son cœur, si on n'aime qu'à demi ? Ne faut-il pas aimer parfaitement, et du tout le Tout-Parfait : Peut-on avoir *deux maîtres, et servir Dieu et l'argent* [3], ou quelque autre créature que ce soit contre la parole expresse du Fils de Dieu ?

Si j'aime Dieu de toute ma pensée, et de toute mon intelligence, d'où vient que j'y pense si peu? Peut-on ne pas penser à ce qu'on aime ? ce qu'on aime ne revient-il pas naturellement et continuellement à l'esprit ? Faut-il se tourmenter pour s'en souvenir ? mais du moins peut-il échapper, quand on se met exprès en sa présence, et pour avoir avec lui une douce communication ? O mon Dieu ! comment donc suis-je si distrait dans la prière ? D'où vient que j'y ai si peu de goût, que mon cœur m'échappe, et que j'ai tant de peine à le retrouver afin de dire avec David : « O mon « Dieu ! votre serviteur a trouvé son cœur pour « vous faire cette prière ? » O mon Dieu ! si je ne puis penser à vous, comment est-ce que je vous aime de toute ma pensée ?

Mais comment est-ce que je vous aime de toute ma force et de toute ma puissance. pendant que je me trouve si faible et si languissant, si lâche, si découragé dans ce que je fais pour vous ? Pourquoi ai-je si peu de soin de vous plaire? A votre seul nom tous mes sens devraient se réveiller et toutes les forces de l'âme et du corps se réunir pour faire votre ouvrage: et si je ne le fais pas, comment est-ce que je vous aime de toute ma force ?

O Seigneur ! si je vous aimais de toute ma force, par la force de cet amour j'aimerais mon prochain comme moi-même. Mais je suis si insensible à ses maux, pendant que je suis si sensible au moindre des miens ! je suis si froid à le plaindre, si lent à le secourir, si faible à le consoler ; en un mot, si indifférent dans ses biens et dans ses maux ! Où est cette ardeur et cette tendresse d'un saint Paul : « Pleurer avec ceux « qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouis- « sent [1], être faible avec les faibles [2], souffrir « comme dans le feu, et être brûlé lorsque quel- « qu'un est scandalisé [3] ? » O mon Dieu ! si rien de cela n'est dans mon cœur, ni je n'aime mon prochain comme moi-même, ni je ne vous aime de toute ma force et de tout mon cœur.

Encore, si, en connaissant mes faiblesses et mes distractions, mes langueurs, mon indifférence , mon insensibilité et mes froideurs , je pouvais verser à vos pieds un torrent de larmes: je commencerais à aimer, en déplorant la privation et la perte de l'amour. Mais, ô Dieu! tout est faible en moi, et même la douleur de n'aimer pas.

Est-ce donc que je ne veux pas aimer? ou est-ce que je ne le puis pas, et que je n'en ai pas la force ? En effet, n'aime pas qui veut ; et on n'aime pas ce qu'on veut , et il faut être attiré. Mais, ô Dieu! si je ne pouvais pas aimer, vous ne me diriez pas : *Aime* ; si je n'avais point de force pour vous aimer, vous ne me diriez pas *Aime de toute ta force*. Mais, ô Dieu ! si je le pouvais, et si j'en avais la force, ne le ferais-je pas, maintenant, qu'étant devant vous, ou je le veux, ou je tâche de le vouloir sincèrement ? Est-ce que je veux et ne veux pas, tout à la fois ? Est-ce qu'aimer est autre chose qu'un bon vouloir ? O mon Dieu ! expliquez-moi ma maladie et le besoin que j'ai de vous, pour me servir de mes forces, pour vouloir ce que je veux, ou pour commencer à le vouloir.

Il est vrai, comme je l'ai dit, n'aime pas qui veut; et on n'aime pas ce qu'on veut ni autant qu'on veut ; il faut être attiré ; et surtout on n'aime pas Dieu que Dieu n'attire. « Personne ne « vient à moi que mon Père ne le tire... Quand « je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi [4]. » Et de là vient que l'Epouse disait: « Tirez-moi et

[1] *Ibid.*, 20. — [2] *Matth.*, XXII, 39. — [3] *Ibid.*, VI, 24.

[1] *Rom.*, XII, 15. — [2] I *Cor.*, IX, 22. — [3] II *Cor.*, XI, 29. — [4] *Joan.*, XII, 44 ; XII, 32.

« nous courrons [1]. » Et pour dire, *Tirez-moi*, de tout son cœur, et comme il faut; il faut déjà commencer d'être tiré. O Seigneur ! tirez-moi donc; commencez, et faites-moi suivre : commencez, et je trouverai mon cœur et mes forces, pour tout employer à vous aimer.

XLIXe JOUR.

Suite des mêmes réflexions. — Lumière et délectation ; attraits de l'amour de Dieu.

Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer: c'est commencer à aimer que d'aimer à le relire et à peser toutes les paroles qu'il contient. O Dieu ! j'ai connu et j'ai senti que, pour vous aimer, il faut être tiré et attiré. Mais comment m'attirez-vous ? est-ce seulement en me manifestant vos beautés, c'est-à-dire en me montrant tout le bien comme vous disiez à Moïse : « Je te montrerai tout le bien [2], » en me montrant moi-même à moi ? Hâtez-vous donc, Seigneur ! montrez-moi en vous toute vérité, toute perfection et tout bien, afin que je coure à vous, ravi par l'odeur de vos parfums, par la douceur de vos attraits.

Mais, ô Seigneur ! est-ce assez que vous éclairiez mon intelligence ? Ne suis-je qu'un ignorant qu'il faut instruire ? Ma volonté n'est-elle pas aussi malade par un secret et invincible attachement au bien sensible, que mon entendement est malade par une ignorance profonde de vos vérités ? Entrez donc au dedans de moi, ô Seigneur ! Saisissez-vous du secret et profond ressort d'où partent mes résolutions et mes volontés. Remuez, excitez, animez tout, et du dedans de mon cœur, de cette intime partie de moi-même, si je puis parler de cette sorte, qui ébranle tout le reste, inspirez-moi cette chaste et puissante délectation qui fait l'amour ou qui l'est. Répandez la charité dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là elle aille, elle pénètre, et qu'elle remplisse tout au dedans et au dehors. Alors je vous aimerai, et je serai vraiment fort pour vous aimer de toute ma force.

Recommençons la lecture du divin précepte, ou plutôt lisons-le intérieurement dans ces tables intérieures, dans ces tables de notre cœur, où vous avez commencé à en écrire toutes les paroles. Vous dites : *Aimez*. Je veux aimer. Vous dites : *De tout votre cœur*. C'est de tout mon cœur. Vous dites : *De toute votre pensée*. Venez, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes mouvements, tous mes désirs : venez, réunissez-vous pour aimer Dieu. Vous dites : *De toutes vos forces*, c'est-à-dire de toutes ces forces que vous excitez, que vous m'inspirez vous-même. O Seigneur ! je vous suis, je cours de toute ma force pour m'unir à vous.

Mais, ô Seigneur ! vous fuyez; plus j'approche, plus je vous vois loin. Vous êtes près, et vous êtes loin; vous êtes en moi plus que moi-même. Vous n'y êtes pas seulement comme vous êtes dans toutes les choses animées et inanimées, vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, et comme le chaste attrait où mon cœur se prend. O Dieu ! vous êtes donc bien proche. Mais, ô Seigneur ! vos lumières vous rendent inaccessible. O vérité ! vous croissez à mesure que je vous approche, et sans cesse vous vous retirez à ma faible intelligence. Il faut que je m'aille perdre dans cette nue où vous vous cachez, dans ce point obscur que je vois de loin, d'où vous vous faites sentir. Dieu si connu et si inconnu, je veux vous aimer au delà de mes connaissances, comme un être incompréhensible que l'on ne connaît qu'en s'élevant au-dessus de toutes ses connaissances, sans jamais pouvoir s'élever assez, ni comprendre, ni connaître assez combien vous êtes incompréhensible. O Seigneur ! je m'unis à vous, à vos lumières, à votre amour; vous êtes seul digne de vous connaître et de vous aimer. Je m'unis autant que je puis à vos lumières, et à vos attraits incompréhensibles, et dans ce silence intime de mon âme, je consens à toutes les louanges que vous vous donnez. O Seigneur ! « le silence est votre louange ! » David le chantait ainsi dans un de ses psaumes : « Le silence « est votre louange [1]. » Il faut se taire, il faut se perdre, il faut s'abîmer et reconnaître qu'on ne peut rien dire de digne de vous ni vous aimer comme il faut. C'est ainsi qu'il faut aimer le Seigneur son Dieu, non-seulement de toutes ses forces, mais encore, s'il se pouvait, de toutes les forces de Dieu.

Le JOUR.

Suite des mêmes réflexions. — L'amour doit toujours croître.

Quand j'aimerai de toute ma force, ce ne sera plus cette vie ; la charité sera consommée ; la cupidité sera éteinte : la sensualité et l'amour-propre seront arrachés. Mais tant que nous sommes en cette vie, ce poids qui nous entraîne au mal subsiste toujours : « La loi de Dieu nous « délecte dans l'homme intérieur : mais il y a « la loi des membres... Et je ne fais pas le bien « que je veux, mais le mal que je ne veux pas... « Malheureux homme que je suis ! qui me dé-

[1] *Cant.*, I, 3. — [2] *Exod.*, XXXIII, 19.

[1] Dans le psaume LXIV, 2, où il est porté, selon la Vulgate, *Te decet hymnus* : « La louange vous appartient ; » l'original porte *Tibi silentium laus* : « Le silence est votre louange. »

« livrera de ce corps de mort [1], » afin que j'aime Dieu de toutes mes forces, et que la loi de l'esprit ne trouve plus en moi de résistance?

En attendant, ô mon Dieu! la charité doit croître toujours, et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant : l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons; et c'est lui qui du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage, et en le possédant davantage, d'aimer davantage. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui; et si le jour d'après je n'augmente mon amour, jusqu'à ce que j'arrive à la vie où le précepte de la charité s'accomplira parfaitement. On ne peut s'y préparer qu'en cette vie : mais on ne peut l'accomplir parfaitement que dans l'autre. Ce qu'il y a à faire en cette vie, c'est d'aimer toujours de plus en plus, et aimant d'acquérir de nouvelles forces pour aimer. Excitons-nous nuit et jour à cette pratique: « Faites cela, et vous vivrez, » dit le Sauveur [2].

LIe JOUR.

Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.

Notre Père [3]. Si nous sommes des enfants et non des esclaves, servons par inclination, et non par crainte; par volonté, et non par menace. Enfants d'adoption, aimons celui qui nous a choisis, pour nous unir à son Fils unique.

Qui êtes dans les cieux : qui vous y manifestez à vos élus; qui nous avez donné le ciel pour notre héritage, notre patrimoine, notre ville, notre patrie, notre maison. Habitons-y donc en esprit : tournons là toutes nos pensées; *sursum corda : « le cœur en haut.* » Purifions notre cœur, afin de voir Dieu. Unissons-nous par la foi à ceux qui le voient déjà face à face; aux anges et aux âmes saintes. Cherchons partout notre Père, car il est partout; mais cherchons-le principalement dans le ciel, parce qu'il y est dans sa gloire. Aimons sa gloire, aimons son saint nom, aimons son règne et sa volonté; c'est ce que la suite nous explique.

Votre nom soit sanctifié. Quel nom, si ce n'est le nom de Père que nous venons de lui donner? Sanctifions ce nom, ne portons pas indignement le nom de fils; ne dégénérons pas d'un tel Père et d'une telle naissance. Quel nom encore? le nom de bon, en mettant en lui notre confiance, le nom de juste, en observant ses justices, c'est-à-dire ses commandements; le nom de puissant, en ne craignant rien sous ses ailes; le nom de saint, en le glorifiant comme le Saint d'Israël, en lui disant continuellement : *Saint, Saint, Saint : le ciel et la terre sont remplis de* votre *gloire* [1]; en nous sanctifiant nous-mêmes pour l'amour de lui et pour l'imiter, conformément à cette parole : *Soyez saint, comme je suis saint* [2]; enfin, le nom de Dieu, de Créateur et de Seigneur, en lui obéissant par un chaste et invariable amour, en traitant avec revérence les choses saintes, en honorant par notre vie le nom de Chrétien, en vivant de manière sous ses yeux au dedans et au dehors, qu'il soit glorifié en nous.

« Si on parle, que ce soit des discours de « Dieu; si on exerce quelque ministère dans « l'Eglise, qu'on le fasse comme par la vertu « que Dieu donne : afin qu'il soit glorifié en « toutes choses par Jésus-Christ Notre-Seigneur, « lui à qui appartient la gloire et l'empire, aux « siècles des siècles. Amen [3]. »

Sanctifier le nom de Dieu en cette sorte, c'est l'aimer parfaitement, et tout faire pour lui et sa propre perfection.

Que votre règne arrive. Ce règne dont il est écrit : « Tout genou fléchira devant moi, et « toute langue confessera le nom de Dieu [4] ..... « lorsque la plénitude des nations sera entrée, « et que tout Israël sera sauvé [5]. » O Seigneur! que ce règne arrive, et que vous soyez glorifié par toute la terre.

Que votre règne arrive : ce règne que nous attendons, lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts, et que vous manifesterez votre puissance. Jour terrible et plein de menaces, mais néanmoins désirable à vos saints, à qui le Sauveur a dit : « Quand ces choses com- « menceront à se faire, regardez et levez la « tête, parce que votre rédemption approche [6]. » Quelle conscience faut-il avoir, combien pure, combien innocente, pour désirer ce jour! « Lavez- « vous, purifiez-vous [7], » soyez nets. C'est d'une telle netteté que sortent la confiance et l'amour.

Que votre règne arrive. Il arrive, ce règne parfait, pour chacun de nous, lorsque notre âme, réunie à son principe, attend en son temps le corps qui lui avait été donné; afin que l'homme entier soit soumis au règne de Dieu; et s'en ressente.

« Je désire d'être séparé de mon corps, pour « être avec Jésus-Christ [8]. »

« Je ne désire pas d'être dépouillé, mais d'ê- « tre revêtu par dessus; afin que ce qu'il y a de « mortel en moi soit englouti par la vie [9]. »

[1] *Rom.*, VII, 19, 22-24. — [2] *Luc.*, X, 28. — [3] *Matth.*, VI, 9; *Luc.*, XI, 2.

[1] *Isa.*, VI, 3; *Apoc.*, IV, 8. — [2] *Lev.*, XI, 44; I *Petr.*, I, 16. — [3] I. *Petr.*, IV, 11. — [4] *Isa.*, XLV, 24. — [5] *Rom.*, XI, 25, 26; XIV, 11 — [6] *Luc.*, XXI, 28. — [7] *Isa.*, I, 16. — [8] *Phil.*, 23. — [9] II *Cor.*, V, 4.

« Je désire m'éloigner du corps et d'être pré-« sent au Seigneur [1]. »

Alors le Seigneur règnera : il n'y aura plus de mauvais désirs à combattre ; non-seulement le péché ne règnera plus, mais il ne sera plus. Commençons à le détruire : « Qu'il ne règne « plus du moins dans nos corps mortels [2] : » alors nous désirerons le règne parfait de Dieu en nous.

Le dernier fruit d'une bonne conscience, et de l'union de l'âme avec Dieu, est de ne pouvoir plus souffrir ce corps qui nous en sépare, et de désirer le sommeil des justes. Un secret dégoût de la vie, la séquestration de l'âme par la contemplation et le désir des choses célestes, l'actuelle séparation devient alors notre plus cher objet. O Dieu! *que ce règne arrive!* Quand serai-je dans votre royaume? Mon âme désire, mon âme languit, mon âme tombe dans la défaillance, en soupirant après vos éternels tabernacles, après cette cité permanente. Tout passe, tout s'en va : quand verrai-je celui qui ne passe pas? Quand serai-je fixé en lui, en sorte que je ne puisse plus le perdre? Oh! que je puisse bientôt arriver à ce royaume! En attendant, régnez en moi, régnez sur tous mes désirs, régnez-y seul. « On ne peut servir deux « maîtres [3], » ni avoir deux rois, deux objets dominants dans son cœur. Les servir, c'est les aimer; c'est le Fils de Dieu, la vérité même, qui l'explique ainsi : *Nul ne peut servir deux maîtres;* car, ajoute-t-il, *ou l'homme haïra l'un, et aimera l'autre :* ainsi servir, c'est aimer, servir sans partage, aimer sans partage : *ou il supportera l'un, et méprisera l'autre.* Il n'y a point de milieu, aimer ou haïr, supporter ou mépriser. Régnez donc seul.

Que votre volonté soit faite. C'est l'amour pur; car qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est avoir en tout et partout la même volonté, jusqu'à l'entière extirpation du moindre désir contraire, et un total assujettissement de son cœur? *Que votre volonté soit faite* : qu'elle soit faite partout, et par tous; que j'aime, que tout le monde aime; car l'effet de cet amour est de vouloir que tous les autres y soient entraînés. *Que votre volonté soit faite*, que toute justice, que toute raison, que toute vérité soit accomplie; car c'est là votre volonté. Qu'elle soit faite dans la terre comme dans le ciel; par les hommes, comme elle l'est par les anges, ces bienheureux esprits, qui vous aiment parce qu'ils vous voient. Quelle soit donc faite par amour, par un amour pur, par un amour constant et invariable. Elle ne se fera jamais de cette sorte que dans le ciel, ni nous n'aurons autre part que dans le ciel l'accomplissement parfait de ce précepte : *Tu aimeras;* ni nous n'aurons jamais autre part l'accomplissement parfait de cette demande : *Votre volonté soit faite.*

[1] II *Cor.*, 6. — [2] *Rom.*, VI, 12. — [3] *Matth.*, VI, 24.

Vous arrivez donc par cette demande à la perfection et au dernier effet de l'amour divin. Absorbé dans ce saint et pur amour, vous commencez à penser à la vie mortelle, non pas comme à un objet désirable, mais comme à une charge nécessaire. *Donnez-nous notre pain.* Donnez-nous de quoi sustenter cette vie dont vous nous avez chargés, pour accomplir le temps de notre servitude et de notre pénitence; afin que ce temps étant accompli, nous venions à la liberté parfaite. Donnez-nous donc ce pain que nous devons manger dans notre sueur : c'est notre servitude, c'est notre supplice. Chacun doit travailler à sa manière pour gagner son pain : « Que celui qui ne « travaille pas ne mange pas, » disait saint Paul [1]. Travaillons donc pour avoir ce pain : Dieu ne nous le donne pas moins, parce que lui seul bénit notre travail. Donnez-le nous donc : *Donnez-le nous à chaque jour.* Sentons à ce mot notre perpétuelle et irrémédiable indigence. Donnez-le nous : nous ne le voulons que de vous, et par les voies que vous prescrivez. *Donnez-nous le pain :* sous ce nom nous entendons toutes les choses que vous nous avez rendues nécessaires. Donnez-nous les nécessités ; ne nous donnez pas les délices. Nous demandons ce à quoi vous nous avez assujettis, parce que c'est vous qui nous avez imposé cette servitude. Donnez-le nous aujourd'hui, ce pain nécessaire chaque jour : il ne sera pas moins nécessaire demain qu'aujourd'hui mais je dois être content, pourvu que je l'aie aujourd'hui. Si vous me donnez davantage, à la bonne heure, mais je suis content d'aujourd'hui : « A chaque jour suffit son mal : ne vous « laissez pas troubler ni inquiéter pour le len-« demain [2]. »

Donnez-nous le pain de vie : donnez-nous l'Eucharistie. Donnez a notre âme sa nourriture, nourrissez-la de la vérité et de votre volonté sainte. Car notre *nourriture*, comme celle de notre Sauveur, *est de l'accomplir* [3]. Nourrissez-nous donc de ce pain qui n'est pas moins nécessaire à l'âme que l'autre l'est au corps; que nous n'avons pas moins besoin de recevoir journellement de votre main. Donnez-le nous aujourd'hui; donnez-le nous dans ce jour qui ne finit point. Que je commence aujourd'hui ce jour bienheureux! que je commence à vivre pour l'éternité!

Il fallait joindre à ces exercices de l'amour,

[1] II *Thess.*, III, 10. — [2] *Matth.*, VI, 34. — [3] *Joan.*, IV, 34.

celui de l'amour pénitent. Et le voici : *Pardonnez-nous.* Que je puisse, comme la pécheresse, entendre de la bouche du Sauveur cette douce et consolante parole : « Plusieurs péchés lui sont « remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : celui « à qui on remet plus, aime plus ; celui à qui on « remet moins, aime moins [1]. » C'est la Vérité éternelle qui l'a ainsi prononcé. Pardonnez-moi donc, et faites que je vous aime autant que j'ai besoin de votre pardon.

Songeons aux larmes de cette sainte pénitente; songeons à ces baisers qu'elle ne cessait de donner aux pieds de Jésus. Le publicain n'osait lever les yeux au ciel ; celle-ci n'ose pas même tenir la tête levée. Prosternée de tout son corps aux pieds du Sauveur, elle ne met point de fin à ses regrets, parce qu'elle n'en mettait point à son amour. Disons dans le même esprit et avec les mêmes sanglots : *Pardonnez-nous.*

Comme nous pardonnons. Afin que rien ne manque, voici encore la charité fraternelle. Rien n'empêche notre union avec nos frères, si les offenses mêmes ne l'empêchent pas. Nous les pardonnons, ô Seigneur, comme nous voulons obtenir notre pardon, avec la même sincérité. Nous ne réservons rien, comme nous ne voulons pas que vous réserviez rien à notre égard. Nous lui rendrons notre amour, comme nous voulons que vous nous rendiez le vôtre.

Et ne nous induisez pas en tentation. On nous a donné le remède aux péchés passés, en voici un pour l'avenir. O Seigneur, ne nous livrez pas entre les mains du tentateur. O Seigneur! vous pourriez avec justice lui permettre tout sur nous, par une juste punition de nos péchés ; ne le faites pas, nous vous en prions, à cause de votre bonté.

Il ne suffit pas de dire, que nous ne succombions pas à la tentation. Prions « que nous n'y « soyons jamais induits. » Car notre faiblesse, est si grande, que, si nous étions tentés, nous succomberions ; ou du moins, si nous n'étions pas tout à fait vaincus, nous recevrions quelque blessure. C'est pourquoi le même Sauveur qui a dit : « Veillez et priez, de peur que vous n'en- « triez en tentation [2], » nous fait demander ici, non pas seulement que nous n'y succombions point, mais que nous n'y soyons point induits, que nous n'y entrions point.

Que nous sommes aveugles, hélas! si, pendant que nous demandons à Dieu qu'il ne nous induise pas en tentation, nous nous y jetons nous-mêmes ; si nous nous jetons dans ces occasions où notre chute a toujours été trop certaine! Fuyons, fuyons, et nous pourrons faire sincèrement cette demande.

Délivrez-nous du mal. c'est notre parfaite délivrance que nous demandons. Délivrez-nous du péché, de ses causes, de ses effets, de ses peines. Ainsi, libres de tout mal, nous serons des enfants parfaits, et nous pourrons dire véritablement et parfaitement : *Notre Père.* En attendant cette parfaite délivrance, qui n'est autre chose que le salut éternel, délivrez-nous du péché, qu'il ne règne point en nous. Délivrez-nous des mauvais désirs ; que nous ne cessions de les combattre et de les vaincre. Délivrez-nous des peines du péché, de la mort, des maladies, des autres peines. Délivrez-nous de la crainte et de la servitude où elles nous jettent. Délivrez-nous de leur malignité, et faites qu'elles nous tournent à remède. Délivrez-nous des maux de cette vie, ou donnez-nous la grâce qu'ils nous servent à l'autre, où nous serons parfaitement libres. Hâtez-vous de nous délivrer ; nous soupirons après cette bienheureuse délivrance. L'amour divin est notre liberté; c'est lui qui nous délivre de l'amour du monde. Régnez donc, ô amour divin! je vous livre mon cœur : *Délivrez-nous de tout mal.*

Ainsi, dans toutes ces demandes, on ne demande et on n'exerce que l'amour divin. Mais remarquons bien qu'on ne l'exerce que comme une chose qu'on demande à Dieu. Car que lui demandons-nous lorsque nous disons : « Que « votre nom soit sanctifié; que votre règne ar- « rive; que votre volonté soit faite; délivrez-nous « du mal ; » que lui demandons-nous sinon, dans un amour chaste, le saint et parfait usage de notre volonté ? Et cela même doit encore redoubler notre amour, puisque notre amour étant un don de Dieu, il nous oblige toujours à une nouvelle reconnaissance, ce qui enfin le doit multiplier jusqu'à l'infini.

Certainement c'est un don de Dieu que d'aimer Dieu : « Celui qui nous a aimés lorsque nous « ne songions pas à l'aimer, nous a donné la grâce de l'aimer, » dit saint Augustin. Aimons-le donc de tout notre cœur, sans fin et sans cesse.

On se tourmente à demander quand est-ce qu'il faut exercer l'acte d'amour ; la réponse est claire. Il faut l'exercer autant qu'on peut ; autrement on n'aime pas de tout son cœur. Quand l'amour est sincère et dans le cœur, il s'exerce assez par lui-même, et il ne lui faut point d'autre loi que lui-même pour son exercice. Il faut l'exercer toutes les fois qu'on dit le *Pater* ; puisque, si on l'entend et qu'on le dise en esprit, on ne le peut dire sans aimer.

[1] *Luc.*, VII, 43, 47. — [2] *Matth.*, XXVI, 41.

Rien ne manque dans cette divine oraison : l'amour de Dieu et celui du prochain, où réside l'accomplissement de la loi, y sont accomplis dans leur perfection.

On demandera pourquoi Jésus-Christ ne nous y fait pas parler de lui-même, ni prier en son nom, comme il l'ordonne si souvent ailleurs. Mais pouvait-on plus prier par lui et en son nom, que de dire la prière qu'il nous dicte par sa parole et qu'il nous inspire par son Esprit ?

Pouvons-nous seulement nommer notre Père, sans songer au Fils unique à qui nous sommes unis par cette nouvelle qualité ?

« Je m'en vais, » dit-il, « à mon Père et à « votre Père [1]. » Il n'est pas Fils comme nous, c'est pourquoi il use de cette distinction: « à « mon père, et à votre Père.» C'est le premier qui a droit de dire : Mon Père, parce qu'il est le fils par nature : c'est en lui et par lui que nous l'avons, parce que nous sommes faits en lui enfants d'adoption. C'était donc aussi à lui à nous apprendre, comme il fait dans cette admirable oraison, à appeler Dieu notre Père. C'est en envoyant en nous l'Esprit de son Fils, que Dieu même nous fait dire : *Abba*, Père [2]. C'est donc en toutes façons, et au dedans et au dehors, qu'il nous forme à parler à Dieu comme ses enfants. Aimons le Père en Jésus-Christ son Fils unique, par leur Esprit qui est en nous. Aimons aussi tous ceux qui sont appelés à la même grâce, et qui peuvent dire comme nous dans le même Esprit: *Notre Père*. Ainsi toute la Trinité sera adorée et aimée ; la fraternité chrétienne sera exercée ; et en disant de bon cœur dans le Saint-Esprit ce seul mot, *Notre Père*, nous accomplirons toute justice.

LIIe JOUR.

Jésus-Christ, Médiateur, Dieu, Roi, Pontife [3].

Quoique ce qui était dû à Jésus-Christ fût compris dans le précepte de l'amour de Dieu, puisqu'il est un même Dieu avec son Père et le Saint-Esprit ; néanmoins il nous fallait encore expliquer ce qui était dû à Jésus-Christ, en tant que Christ, médiateur et lien de l'amour de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu ; et c'est ce qu'il fait encore avant que de mourir, de la manière la plus authentique qu'on pût souhaiter, puisque c'est en nous expliquant la plus célèbre prophétie du règne du Christ, publiée par la bouche de David, qui en devait être le père.

Puisqu'une des qualités par laquelle le Christ devait être le plus connu, était celle de fils de David, il était beau que ce fût David qui nous apprît à le connaître.

Qu'il est beau que le Christ ait été vu de ses pères ! d'Abraham, « qui a vu son jour et qui « s'en est réjoui [1] ; » de David, qui, ravi de ses grandeurs, quoiqu'il dût être son fils, « l'avait « appelé son Seigneur [2]. »

Comme en Abraham étaient données les promesses de la multiplication des fidèles de Jésus-Christ, en David étaient données celles de son empire éternel. Puisque Dieu lui avait promis en David, « un trône qui durerait plus que le « soleil et la lune [3], » il était beau que David, à qui ce trône était promis en figure de Jésus-Christ, fût le premier à reconnaître son empire, en l'appelant son Seigneur : « Le Seigneur a « dit à mon Seigneur [4]. » Comme s'il eût dit : En apparence c'est à moi à qui Dieu promet un empire qui n'aura point de fin ; mais en vérité c'est à vous, ô mon fils, qui êtes aussi mon Seigneur, qu'il est donné ; et je viens en esprit, le premier de tous vos sujets, vous rendre hommage dans votre trône, à la droite de votre Père, comme à mon souverain Seigneur. C'est pourquoi il ne dit pas en général : Le Seigneur a dit au Seigneur, mais, « à mon Seigneur. »

« S'il est le fils de David, comment l'appelle-« t-il son Seigneur [5] ? » Il voulait par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance de Jésus-Christ, selon laquelle il n'est pas Fils de David, mais Fils unique de Dieu ; et ils n'avaient qu'à continuer le psaume, pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : « Je vous ai engendré « de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints [6]. »

« Devant l'aurore : » devant que cette lumière qui se couche et qui se lève tous les jours, eût commencé à paraître, il y avait une lumière éternelle qui fait la félicité des saints: c'est dans cette lumière éternelle que je vous ai engendré.

Je vous adore, Jésus ! mon Seigneur, dans cette immense et éternelle lumière. Je vous adore comme la lumière « qui illumine tout « homme venant au monde [7] ; » Dieu de Dieu ; lumière de lumière ; vrai Dieu de vrai Dieu.

Quelle joie de voir Jésus-Christ nous expliquant lui-même les prophéties qui le regardent ; et nous apprenant par là comme il faut entendre toutes les autres !

Tout ce que nous devons à Jésus-Christ nous

[1] *Joan.*, XX, 17. — [2] *Rom.*, VIII, 15; *Galat.*, IV, 6. — [3] *Matth.*, XXII, 41, 44.

[1] *Joan.*, VIII, 56. — [2] *Psal.*, CIX, 1. — [3] *Ibid.*, LXXXVIII, 28. — [4] *Psal.*, CIX, 1. — [5] *Matth.*, XXII, 44. — [6] *Psal.*, CIX, 3. — [7] *Joan.*, I, 9.

est montré dans ce psaume. Nous le voyons premièrement comme Dieu, et nous disons : C'est ici notre Dieu, et il n'y en a point d'autre. Car, s'il est engendré, il est le Fils; s'il est Fils, il est de même nature que son Père ; s'il est de même nature que son Père, il est Dieu, et un seul Dieu avec son Père : car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité.

Il est roi. Je le vois en esprit assis dans un trône. Où est ce trône? A la droite de Dieu : le pouvait-on placer en plus haut lieu? Tout relève de ce trône; tout ce qui relève de Dieu et de l'empire du ciel y est soumis : voilà son empire.

Mais cet empire est sacré : c'est un sacerdoce, et un sacerdoce établi avec serment; ce qui n'avait jamais été. Dieu, voulant par une déclaration plus particulière de sa volonté, nous marquer la singularité de ce sacerdoce : « Dieu « jure, et il ne s'en repentira jamais. » Il n'y aura point de changement à cette promesse : le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel : « Vous êtes « pontife à jamais selon l'ordre de Melchisé- « dech [1]. » Vous n'avez ni commencement ni fin : ce n'est point un sacerdoce qui vienne de vos ancêtres, ni qui doive passer à vos descendants. Votre sacerdoce ne passe point entre d'autres mains : il y aura sous vous des sacrificateurs et des prêtres, mais qui seront vos vicaires, et non point vos successeurs. Vous célébrez pour nous un office et une fête éternellement, à la droite de votre Père. Vous lui montrez sans cesse les cicatrices des plaies qui l'apaisent et nous sauvent. Vous lui offrez nos prières, vous intercédez pour nos fautes, vous nous bénissez, vous nous consacrez. Du plus haut des cieux vous baptisez vos enfants, vous changez des dons terrestres en votre corps et en votre sang, vous remettez les péchés, vous envoyez votre Saint-Esprit, vous consacrez vos ministres, vous faites tout ce qu'ils font en votre nom. Quand nous naissons, vous nous lavez d'une eau céleste; quand nous mourons, vous nous soutenez par une onction confortative : nos maux deviennent des remèdes, et notre mort un passage à la véritable vie. O Dieu! ô Roi! ô Pontife! je m'unis à vous en ses augustes qualités, je me soumets à votre divinité, à votre empire, à votre sacerdoce, que j'honorerai humblement et avec foi, dans la personne de ceux par qui il vous plaît de l'exercer sur la terre.

« Tous vos ennemis, » ô mon Roi! « doivent « être l'escabeau de vos pieds [2]. » Ils seront réduits, ils seront vaincus, ils seront forcés à baiser vos pas et la poussière où vous aurez marché. Qu'attendons-nous? Mettons-nous volontairement sous les pieds de ce Roi vainqueur, de peur qu'on ne nous y mette par force, de peur qu'il ne dise du haut de son trône : « Pour ceux « qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, « qu'on les fasse mourir à mes yeux [1], » devant ma vérité, devant ma justice éternelle. Car ce sera leur juste supplice, que la justice et la vérité les condamneront à jamais : et ce sera la mort éternelle.

« Asseyez-vous » en attendant « dans votre « trône, » ô Roi de gloire! « jusqu'à ce que le « temps vienne de mettre tous vos ennemis à « vos pieds [2]; » c'est-à-dire demeurez dans le ciel, jusqu'à ce que vous en veniez encore une fois pour juger les vivants et les morts. C'est précisément ce que nous disons tous les jours dans le Symbole : « Il est assis à la droite de « Dieu, d'où il viendra juger les vivants et les « morts. » Alors donc il en sortira pour les venir juger. Mais il retournera bientôt prendre sa place avec tous les prédestinés qui ne feront qu'un avec lui, et il donnera à Dieu ce royaume entier, tout le peuple sauvé, c'est-à-dire le chef et les membres : « Et Dieu sera tout en tous [3]. »

En attendant il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre : il brisera la tête des rois : un Néron, un Domitien attaqueront son Eglise; mais il brisera leur tête superbe. Un Dioclétien, un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles : mais il les dégradera, il les perdra, il les frappera d'une plaie irrémédiable, comme il fit à un Antiochus. Un Julien l'Apostat lui déclarera la guerre; mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois, ennemis de son Eglise! Mais « vous, petit troupeau, ne craignez rien [4]: » votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois.

« Il boira du torrent dans la voie. » Il boira le calice de sa passion ; « mais ensuite il élèvera « la tête [5]. » Buvons avec lui les afflictions, les mortifications, les humiliations, la pénitence, la pauvreté, les maladies. Buvons de ce torrent avec courage : que ce torrent ne nous entraîne pas, ne nous abatte pas, ne nous abîme pas, comme le reste des hommes. Alors nous lèverons la tête : les têtes orgueilleuses seront brisées, nous le venons de voir : mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire seront exaltées avec Jésus-Christ.

[1] *Psal.*, CIX, 4; *Hebr.*, V, 6; VII, 17. — [2] *Psal.*, CIX, 1; I *Cor.*, XV, 25; *Hebr.*, I, 13; X, 13.

[1] *Luc.*, XIX, 27. — [2] *Psal.*, CIX, 1; I *Cor.*, XV, 25. — [3] I *Cor.*, XV 25. — [4] *Luc.*, XII, 32. — [5] *Psal.*, CIX, 7.

« Et personne n'osa l'interroger [1]. » Aveugles, parce que la lumière venait trop claire à leurs yeux, ils n'osaient plus l'interroger. Il fallait l'interroger, non par un esprit superbe et contentieux, mais pour être instruit. Venez donc, interrogez, profitez du temps : il ne sera plus guère avec vous. « La lumière n'est plus « avec vous que pour peu de temps : Marchez, » interrogez, « pendant que vous avez la lumière, « de peur que les ténèbres ne vous environ- « nent : celui qui est dans les ténèbres ne sait « où il va [2]. »

Mais nous, pour qui Jésus-Christ ne s'en va pas, ne cessons de l'interroger et de consulter sa vérité éternelle, pour le connaître, et pour nous connaître. « Approchons-nous de lui, et « soyons illuminés [3] ; » fussions-nous dans les ombres de la mort, écoutons l'Apôtre, qui nous dit : « O vous qui dormez parmi les morts ! sor- « tez de votre tombeau, et Jésus-Christ vous « éclairera [4]. » *Amen, Amen.*

LIIIe JOUR.

Chaire de Moïse. — Chaire de Jésus-Christ et des apôtres [5].

Après avoir confondu les pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses, il commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons. La première, afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices, puisque ce devait être là le plus grand obstacle à leur foi ; la seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Eglise, afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque qui avait fait une si grande opposition à l'Evangile et avait mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devait pas sortir de ce monde sans y laisser une instruction si essentielle.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les pharisiens, Jésus s'adressa aux troupes que ces hypocrites séduisaient, afin de les détromper ; et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples, et leur parla en cette sorte : « Les docteurs de la loi et les pharisiens sont « assis sur la chaire de Moïse [6] ; » et le reste, où il fait trois choses : 1° il établit leur autorité ; 2° il en déclare l'abus : 3° il en prédit le châtiment.

Arrêtons-nous ici, et préparons-nous seulement à bien profiter du discours de Notre-Seigneur, en sorte que nous soyons véritablement purgés du pharisaïsme, conformément à cette parole du Sauveur : « Donnez-vous de « garde du levain des pharisiens, qui est l'hy- « pocrisie [1]. » Hélas ! hélas ! qu'il n'est que trop passé de ce levain jusqu'à nous ! Nous l'allons voir.

Jésus-Christ parle aux troupes et à ses disciples, au peuple et aux docteurs. Que chacun soit attentif, et prenne ce qui lui convient dans cette instruction.

La première chose qui est à observer dans le sermon de Notre-Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étaient en vogue dans la Synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur ministère, de la manière du monde la plus forte. Car autrement, en reprenant les abus, on en introduirait un plus grand que tous les autres, qui serait de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne voulait pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs ; et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

« Les docteurs de la loi et les pharisiens sont « assis sur la chaire de Moïse [2]. » Assis pour enseigner, ils en ont l'autorité. « Sur la chaire de « Moïse. » Il n'y avait rien de plus grand pour l'ancien peuple que d'être assis sur la chaire du législateur, de celui que Dieu avait établi alors pour être le médiateur entre lui et son peuple, comme l'appelle saint Paul [3]. C'est sur cette chaire que sont assis les docteurs de la loi et les pharisiens : ils représentent ces soixante-dix sénateurs qui partagèrent l'esprit de Moïse, pour juger le peuple.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il conclut : « Gardez donc et faites tout « ce qu'ils vous diront [4]. » Il attribue clairement à la Synagogue une vérité infaillible ; en sorte qu'il fallait tenir pour certain tout ce qui avait passé en dogme constant de la Synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au-dessus d'elle ; et le partage du peuple est l'obéissance : *Gardez et faites.*

Songeons donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Eglise chrétienne, puisqu'ils sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais « sur celle de Jésus-Christ et des apôtres [5]; » et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique que les docteurs de la Synagogue, puisque la Synagogue devait passer, et n'avait que des promesses temporelles ; au lieu qu'il a été dit à l'Eglise : « Je suis avec vous « jusqu'à la fin des siècles [6]. »

[1] *Matt.*, XXII, 45. — [2] *Joan.*, XII, 35. — [3] *Psal.*, XXXIII, 6. — [4] *Ephes.*, V, 14. — [5] *Matth.*, XXIII, 1, 2, 3. — [6] *Ibid.*, 2, 3.

[1] *Matt.*, XVI, 6; *Luc.*, XII, 1. — [2] *Matth.*, XXIII, 2. — [3] *Galat.*, III 19. — [4] *Matth.*, XXIII, 3. — [5] *Ephes.*, II, 20. — [6] *Matth.*, XXVIII, 20

« Gardez donc, et faites ce qu'ils vous diront. » Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour bien enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mœurs des particuliers, et même la plupart, il ajoute : « Mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils « disent et ne font pas [1]. » Prenez donc bien garde à vos docteurs. Ils n'oseront vous décider que ce qui a passé en dogme certain de la Synagogue ; et s'ils ne le font, ils seront redressés par l'autorité de la chaire, par toute l'unité de la Synagogue. Mais la discipline pourra être si corrompue, qu'on ne réprimera pas les mauvaises mœurs, l'avarice, l'hypocrisie, les conduites particulières de ceux qui chercheront leur intérêt, sous couleur de religion. Ainsi, en faisant ce qu'ils disent, ne faites pas ce qu'ils font : « Et prenez garde, » comme disait saint Augustin, « qu'en cueillant la bonne doctrine « comme une fleur parmi le épines, vous ne « vous laissiez écorcher la main par le mauvais « exemple [2]. »

Voilà l'abrégé de l'instruction du Sauveur. Il s'expliquera davantage dans la suite. Arrêtons-nous ici, et considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouvernera tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront, et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme, le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient comme de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui ne seront jamais plus grands que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes ; parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier ; et le ministère est de Dieu.

LIVe JOUR.

L'autorité de la Synagogue reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui.

Il y a ici quelque chose d'étonnant ; car Jésus-Christ savait bien que la Synagogue l'allait condamner dans trois jours, lorsque le conseil assemblé chez le souverain pontife déciderait : « Il est coupable de mort, parce qu'il s'était dit « le Christ et le Fils de Dieu [3]. » Et la confession de la vérité lui fut imputée à blasphème. Et cependant il établit son autorité avec les paroles les plus fortes qu'on pouvait imaginer ; tant il est, en tout et partout, juste et véritable. Mais ne semblerait-il pas ici qu'il parlerait contre lui-même, et qu'il introduit le peuple à erreur ? « Faites ce qu'ils vous disent. » Rejetez dons le Christ ; car ils vous le diront bientôt.

Bien plus : « ils avaient déjà conspiré entre « eux que, si quelqu'un confessait qu'il fût le « Christ, il fût excommunié et chassé de la Synagogue [1]. » Le sanguinaire conseil avait déjà été tenu, et il y avait été décidé « qu'il fallait « que Jésus mourût. » Et il semble que la Sy- « nagogue était déjà réprouvée. Comment donc en parler encore d'une manière si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Eglise ? O Seigneur ! pourquoi parlez vous en cette sorte ? Que ne déclarez-vous plutôt à toute la Synagogue, qu'elle était réprouvée ? Frappons, cherchons, demandons.

LVe JOUR,

L'autorité de la Synagogue cessé à la destruction du temple et du peuple de Dieu. — Immobilité de l'Eglise chrétienne.

En cherchant donc soigneusement dans l'Ecriture, je trouve que la Synagogue ne devait être absolument réprouvée qu'après qu'elle aurait actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la voulait encore attendre, jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devait envoyer, pour reconnaître le Christ, qui était celui de sa résurrection. « Cette race in- «fidèle cherche un signe, et il ne lui en sera « point donné d'autre que le signe de Jonas le « prophète, » et le reste [2].

Ce n'était pas assez que le Christ fût ressuscité ; il fallait que sa résurrection fût publiée, et que la pénitence eût été prêchée en son nom, en commençant par Jérusalem ; ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'était pas encore assez, car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple ; et qu'oiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils allaient au temple comme les autres, et ils étaient reçus à y rendre le même culte. Car encore qu'ils s'assemblassent dans la galerie de Salomon, et que personne n'osat se joindre à eux, néanmoins le peuple les glorifiait [3], et on ne les avait pas publiquement excommuniés.

On peut donc voir maintenant que ce qui est dit en saint Jean, « qu'ils avaient conspiré entre « eux de chasser de la Synagogue ceux qui re- « connaîtraient Jésus pour Christ [4], » était plutôt une conspiration secrète qu'un décret public. Il en était de même du dessein de le faire mourir. Et en effet, tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du tem-

[1] *Matth.*, XXII, 3. — [2] Serm. 46 *in Ezech.*, n. 22 ; et serm. 137, *De verb. Evang. Joan.*, n. 13. — [3] *Matth.*, XXVI, 65, 66.

[1] *Joan.*, IX, 22. — [2] *Matth.*, XII, 39, 40. — [3] *Act.* V, 12, 13 seq. — [4] *Joan.*, IX, 22.

ple; Jésus-Christ lui-même y prêchait, y ordonnait, y était reçu, consulté, écouté de tout le monde. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisait pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent, comme on vient de voir. C'était un temps d'attente, où plusieurs gens de bien, qui pouvaient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeuraient comme en suspens. « On venait cependant de toutes les villes à « Jérusalem, pour y apporter les malades aux « apôtres; on les exposait à l'ombre de saint « Pierre [1]; » et la Synagogue, quoique déjà sur le penchant de sa ruine, n'avait pas encore pris absolument son parti.

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportait en patience, et combien de formalités et de dénonciations, pour ainsi dire, il pratiqua, avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Etienne, elle eût rompu tout à fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non ; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchait pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entraient dans les synagogues où on leur offrait la parole, comme on faisait à des frères et à de vrais Juifs. On écoutait paisiblement ce qu'ils disaient de Jésus, et on les invitait à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils allaient porter aux gentils la parole qu'ils refusaient de recevoir ; ce qui était une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie [2].

Mais la rupture n'était pas encore universelle; car ils continuaient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offrait encore la parole [3]. Ils allaient aussi comme les autres à la prière commune de l'oratoire destiné à cet usage [4]. Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique durant trois samedis [5]. Il était écouté, et parlait aussi à Corinthe tous les samedis [6], prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours ; et ne s'en retirait que lorsqu'il voyait leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils allaient aux gentils, qui étaient comme le signal de la rupture ; saint Paul demeurant pourtant toujours auprès de la synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevrait [1].

Ce qui se passa à Ephèse sent un peu plus la rupture ; car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la synagogue avec une pleine liberté, le blasphème de quelques-uns, qui entraînèrent les autres, fit qu'il sépara ses disciples et continua ses discours dans l'école d'un certain nommé Tyran [2]. Mais ce n'était rien moins encore qu'une rupture absolue avec la Synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul, étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avaient fait un vœu, et, se sanctifiant avec eux, entra dans le temple, où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du temple et le peuple qui le fréquentait [3], qui par conséquent n'était pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des *Actes*, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les *frères de Judée*, contents alors de l'avoir chassé du pays, *ne leur avaient rien écrit, ni rien fait dire contre lui*. Ce qui fit qu'ils l'écoutèrent encore un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir [4].

Pendant ce temps-là, les gentils venaient en foule à l'Eglise, qui se formait tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs, qui allaient partout pour animer les gentils, jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la Synagogue : car elle avait pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtiment qui leur allait arriver. Dieu semblait les avoir attendus jusque-là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin, n'ayant écouté ni lui, ni ceux qu'il leur envoyait pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avait prédite. Ce fut alors que le peuple juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avait dit le même prophète : « Et il ne sera « plus le peuple de Dieu [5].»

On voit donc l'état de l'Eglise dans cet intervalle. L'Eglise chrétienne commençait par

[1] *Act.*, v, 15 16. — [2] *Ibid.*, XIII, 5 seq. — [3] *Ibid.*, 15. — [4] *Ibid.*, XVI, 13, 16. — [5] *Ibid.*, XVII, 2. — [6] *Ibid.*, XVIII, 4.

[1] *Act.*, 7. — [2] *Act.*, IX, 8, 9. — [3] *Ibid.*, XXI, 23 seq. — [4] *Ibid.*, XXVIII, 21, 23. — [5] *Dan.*, IX, 26.

la prédication de la vérité que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ, qui était qu'il le fallait reconnaître pour le vrai Christ. Alors cependant la Synagogue n'était pas entièrement répudiée, ni n'avait pas tout à fait perdu le titre d'Eglise, puisque les apôtres communiquaient encore avec elle à son temple et à son service. C'était comme un temps d'attente, durant lequel se faisait la publication de l'Evangile. Il y en avait alors qui, peut-être n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuait dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuraient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : « Si ce conseil « n'est pas de Dieu, il se dissipera de lui-même; « s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dissi- « per [1]. » Ceux qui demeuraient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle serait entièrement notifiée, pouvaient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en la foi du Christ à venir ; parce que, encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avait pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avait marqué, et après lequel il ne voulait plus tolérer ceux qui n'ajouteraient pas une foi entière à l'Evangile. En attendant, l'Eglise judaïque demeurait encore en état. Le Fils de Dieu lui donnait toujours la même autorité qu'elle avait, pour soutenir et instruire les enfants de Dieu ; ne lui dérogeant la créance que dans le point que Dieu avait révélé par tant de miracles. Car la croyance qu'il donnait par ces miracles à l'Eglise chrétienne ne dérogeait qu'à cet égard à la foi de l'Eglise judaïque. L'Eglise chrétienne naissait encore, et se formait dans le sein de l'Eglise judaïque, et n'était pas encore entièrement enfantée, ni séparée de ce sein maternel. C'était comme deux parties de la même Eglise, dont l'une plus éclairée répandait peu à peu la lumière sur l'autre. Ceux qui résistaient ouvertement et opiniâtrément à la lumière, périssaient dans leur infidélité ; ceux qui demeuraient comme en suspens, en attendant le plein jour, disposés à le recevoir aussitôt qu'il leur apparaîtrait, se sauvaient à la faveur de la foi au Christ futur, à la manière qu'on l'a vu ; la Synagogue leur servait encore de mère, et tenait encore la chaire de Moïse jusqu'à un certain point. Qu'on demandât : Quel Dieu faut-il croire ? les docteurs de la loi vous répondaient : Celui d'Abraham, qui a fait le ciel et la terre. Que faut-il faire pour son culte, et qu'en ordonne Moïse ? Telle et telle chose. Faut-il attendre un Christ ? Sans doute. Où doit-il naître ? *En Béthléem* [1], tout d'une voix. De qui doit-il être Fils ? De David, sans hésiter [2]. Mais ce Christ, est-ce Jésus ? Dieu le déclarait ouvertement ; et on n'avait pas besoin à cet égard de l'autorité de la Synagogue ; car il s'élevait une autorité au-dessus de la sienne, qu'il n'y avait pas moyen de méconnaître absolument. Ceux qui attendaient néanmoins ce que le temps devait faire, pour la déclarer davantage, et qui se gardaient en attendant, à l'exemple d'un Gamaliel, de participer aux complots des Juifs contre Jésus-Christ et ses apôtres, faisaient ce que disait le Sauveur : « Faites ce qu'ils di- « sent ; » suivez ce qui a passé en dogme constant ; « mais ne faites pas ce qu'ils font. » Ne sacrifiez pas le juste à la passion et à l'intérêt de vos docteurs corrompus. L'autorité naissante de l'Eglise chrétienne suffit pour vous en empêcher. La Synagogue elle-même n'a pas encore pris parti en corps, puisqu'elle écoute tous les jours les apôtres de Jésus-Christ, et demeure comme en attente ; Dieu le permettant ainsi, pour ne laisser pas tomber tout à coup dans la Synagogue le titre d'Eglise, et pour donner le loisir à l'Eglise chrétienne de se former peu à peu. La Synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croît ; les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein, par la destruction du saint lieu, par l'extermination de l'ancien peuple, et l'entrée des gentils en foule, avec un manifeste accomplissement des anciens oracles ? la Synagogue a perdu toute son autorité, et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devait arriver selon les conseils de Dieu, dans cet entre-temps qui se devait écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Eglise chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants : Vos pasteurs et vos docteurs sont assis, non plus sur la chaire de Moïse, qui devait tomber ; mais sur la chaire de Jésus-Christ, qui est immobile. « Faites donc » en tout et partout « ce qu'ils « vous enseignent. » Mais prenez garde seulement, s'ils sont mauvais, de séparer les exemples des particuliers, des préceptes et enseignements soutenus sur leur ministère.

Admirons donc cette autorité de l'Eglise chrétienne, qui est en vérité le seul soutien des infirmes et des forts. Et admirons aussi comment

[1] *Act.*, v, 38, 39.

[1] *Matth.*, ii, 6. — [2] *Ibid.*, xxii, 41.

Dieu a ôté l'autorité à l'Eglise judaïque, plutôt par les choses mêmes, et par la destruction du temple et du peuple, que par aucun décret passé en dogme qui lui ait fait perdre créance.

LVIe JOUR.

Caractère des docteurs Juifs, sévères, orgueilleux et hypocrites[1].

« Ils lient des fardeaux. » Le premier abus, c'est que, pour paraître pieux, ils font les sévères. « Ils lient des fardeaux pesants : » ils tiennent les âmes captives ; car voyez jusqu'à quel point : « des fardeaux insupportables sur les « épaules[2]; » bien liés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire ; et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété, étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur ; mais la superstition, qui se veut fonder sur elle-même, met une chose sur une autre, et se charge de fardeaux insupportables.

Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand il vous ont bien chargés, « ne vous aident pas du bout du doigt; » impitoyables en toutes manières, et parce qu'ils vous chargent, et parce qu'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur premier caractère, rigoureux par ostentation, et en même temps durs et impitoyables.

« Ils tiennent captives des femmelettes char- « gées de péchés[3], » sous prétexte de leur donner des remèdes à leurs péchés ; et en effet pour les tenir dans leur dépendance, sous le beau nom de direction.

Mais vous, ô véritables directeurs! si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux à qui vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres ; et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

« Ils font tout pour être vus des hommes[4]. » Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines ; et ils sont sévères, afin qu'on les loue : ils veulent conduire, ils veulent diriger, pour se donner un grand crédit ; afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup; qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

« Ils aiment les premières places[1]. » Les voilà peints : non que tous ils aient tous ces défauts; les uns ne se soucient pas tant des premières places; mais ils voudront qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences ; sensibles au dernier point, si on leur manque en la moindre chose. Les malheureux! ils ont reçu leur récompense.

Mais ce qu'ils veulent sur toutes choses, c'est qu'*on les appelle Rabbi*[2], et qu'on les tienne pour maîtres; qu'on révère leurs décisions comme des oracles, et que tout le monde aille à eux comme à la règle.

Que ceux qui sont en place, où ces devoirs leur sont rendus naturellement, craignent de s'y plaire. La tentation est délicate ; car on passe souvent de la fermeté qu'on doit avoir pour maintenir l'autorité légitime, à une jalousie de grandeur tout humaine et toute mondaine. Le remède est dans les paroles suivantes.

LVIIe JOUR.

Jésus-Christ seul Père, seul Maître[3].

« Vous n'avez qu'un seul Maître[4]. » Ecoutez le Maître intérieur; ne faites rien qu'en le consultant; faites tout sous ses yeux. Songez ce que vous feriez si vous aviez à chaque moment à lui rendre compte. Vous prendriez son esprit, comme vos subalternes prennent le vôtre ; vous craindriez de vous rien attribuer au-delà des bornes, pour n'être point repris d'un tel supérieur. Or, encore que vous n'ayez point à lui rendre compte en présence, à chaque moment, il viendra un jour que tout se verra ensemble ; et en attendant on observe tout; et celui à qui vous aurez à rendre compte, « viendra lorsque vous y penserez le moins[5], » pour voir si vous n'avez point insolemment abusé du pouvoir qu'il vous a laissé en son absence.

« Vous êtes tous frères[6]. » Songez-y bien, vous qui êtes supérieur, vous êtes frère. S'il faut donc prendre l'autorité sur votre frère, que ce soit pour l'amour de lui et non pour l'amour de vous; pour son bien et non pour vous contenter d'un vain honneur.

« Il n'y a qu'un Père, il n'y a qu'un Maître[7]. » Si on vous appelle *Père*, parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond, vous vous trouverez frère et disciple. Ayez-en donc l'humilité, apprenez d'un moment à l'autre ce que vous avez à enseigner. Ainsi vous serez un père, vous serez

[1] *Matth.*, XXIII, 4-7. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] II *Tim.*, III, 6. — [4] *Matth.*, XXIII 5.

[1] *Matth.*, XXIII, 6. — [2] *Ibid.* 7. — [3] *Ibid.*, 8-11. — [4] *Ibid.*, 8. — [5] *Ibid.*, XXIV, 45, 50. — [6] *Ibid.*, XXIII, 8. — [7] *Ibid.*, 9, 10.

un maître, car saint Paul a bien dit qu'*il était Père* et qu'*il engendrait des enfants*[1] ; mais la semence de Dieu, c'est sa parole. Recevez donc continuellement de Dieu. Prêchez-vous? écoutez au dedans le Maître céleste et ne prêchez que ce qu'il vous dicte. Conduisez-vous, conseillez-vous, consolez-vous? Si vous parlez, que ce soient des « discours de Dieu... [2]. Si vous « servez quelqu'un en le conduisant, que ce « soit par la vertu que Dieu vous fournit [3] » sans cesse.

« Un seul Maître, une seule lumière qui éclaire tout homme venant au monde [4], » qui a parlé au dehors et parle encore tous les jours dans son Evangile, mais qui parle toujours au dedans dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être, pour ne perdre pas la moindre de ses paroles!

« Le plus grand d'entre vous, c'est votre ser- « viteur [5]. » Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son Eglise, et que personne n'y soit élevé en autorité au-dessus des autres, mais il avertit que l'autorité est une servitude. « Je me « suis fait serviteur de tous, » disait saint Paul, « tout à tous, afin de les sauver tous [6]. » L'exercice de l'autorité ecclésiastique est une perpétuelle abnégation de soi-même.

LVIIIe JOUR.

Les « *Væ* » ou les malheurs prononcés contre les faux docteurs [7].

Ecoutons bien ces *Væ* : « Malheur à vous [8]. » Dès qu'on se fait maître pour soi-même, et pour être honoré, malheur à vous! C'est une malédiction sortie de la bouche de Jésus-Christ, c'est une sentence prononcée, qui sera suivie d'une autre : « Allez, maudits. »

Comment est-ce que les docteurs ferment le ciel? en débitant de fausses maximes, et mettant l'erreur en dogme.

Ils ne voulaient point croire en Jésus-Christ et empêchaient le peuple d'y croire. C'était véritablement fermer la porte du ciel, puisque Jésus-Christ est cette porte.

Un autre moyen de la fermer, c'est de la faire trop large, pendant que Jésus-Christ la fait étroite. Car dès là, ce n'est plus la porte que Jésus-Christ a ouverte, c'en est une autre que vous ouvrez de vous-même, et parce qu'elle est plus aisée, vous faites abandonner l'autre qui est la véritable.

Mais ce ne sont pas seulement les docteurs trop relâchés qui ferment la porte : Jésus-Christ attaque encore plus, dans tout ce sermon, ceux qui augmentent les difficultés et les fardeaux. Leur dureté rend la piété sèche et odieuse, et par là elle ferme le ciel.

Ces faux docteurs gâtent tout. Il n'y a rien de meilleur que l'oraison ; ils la gâtent, parce que, « pour dévorer la substance des veuves, « ils « font semblant de prier Dieu longtemps » pour elles, ou de leur vouloir apprendre à *prier longtemps*. Mais leur jugement sera d'autant plus grand, que la chose dont ils abusent est plus excellente.

Les *maisons des veuves*, faibles par leur sexe, maîtresses de leur conduite, et n'ayant plus de mari qui saurait bien écarter le directeur intéressé : voilà un vrai butin pour l'hypocrisie.

La plus parfaite action d'un docteur, c'est de *faire un prosélyte* [1], de convertir les infidèles. Plus ils étaient éloignés, plus il y a de mérite à les ramener. Ils gâtent cela : « ils le font dou- « blement damner. » Car ils l'attirent et ils l'abandonnent; ils le gagnent et puis ils le scandalisent; ils ne lui font que trop sentir qu'ils n'ont travaillé à le convertir que pour s'en faire une matière d'un vain triomphe. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété et peut-être de la foi, et ils se damnent doublement parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion, et que, sachant la volonté du Maître, ils sont beaucoup plus punis. Il valait mieux les laisser dans leur ignorance, que de manquer à ce qu'il leur faut pour profiter de la doctrine de la foi. Ne croyez donc pas avoir tout fait quand vous les avez convertis : c'est ici le commencement de vos soins. Autrement vous ne serez, comme vous appellent les hérétiques par mépris, qu'un malheureux convertisseur.

Ne dites pas d'un pécheur : il a commencé, il a fait sa confession générale, qu'il aille maintenant tout seul. Vous ne songez pas que le grand coup est de persévérer. Prenez garde que vous ne vouliez que la gloire de convertir, et non pas le soin de conserver.

Le faux zèle est bien marqué dans ces paroles : « Vous courez la mer et la terre pour faire « un seul prosélyte [2]. » Qu'il est zélé! tant de peine pour un seul homme! faux zèle, puisqu'il ne sert qu'à la vanité; il se repaît de la gloire d'avoir fait un prosélyte. Plus la chose est sainte, plus il est détestable de la gâter. J'ai fait cette religieuse, j'ai attiré cet homme à l'ordre : achevez donc; cultivez cette jeune plante, ne la déracinez pas par les scandales que vous lui donnez; qu'elle ne trouve pas la mort

[1] I *Cor.*, IV, 14, 15. — [2] *Galat.*, IV, 19. — [3] I *Petr.*, IV, 11. — [4] *Joan.*, I, 9. — [5] *Matth.*, XXII, 11. — [6] I *Cor.*, IX, 19, 22. — [7] *Matth.*, XXIII, 13, 15, 16. — [8] *Ibid.*, 13.

[1] *Matth.*, XXIII, 15. — [2] *Ibid.*

où elle a cherché la vie; en un mot, ne la dammez pas davantage par le mauvais exemple. Le mauvais exemple du monde lui aurait été moins nuisible; le mauvais exemple des serviteurs et des servantes de Dieu la perd sans ressource.

« Dieu dissipe les os de ceux qui plaisent aux « hommes; ils sont remplis de confusion parce « que le Seigneur les méprise[1], » comme des hommes vains qui préfèrent l'apparence au solide et au vrai.

LIXe JOUR.

Docteurs Juifs, conducteurs aveugles et insensés[2].

Jusqu'ici il ne les a appelés qu'*hypocrites*, parce qu'ils mettaient la piété dans l'extérieur seulement. Voici une autre qualité qu'il leur donne : « Conducteurs aveugles; » et encore : « insensés et aveugles[3]. »

Marquez la liaison de ces deux paroles : « con- « ducteurs et aveugles, guides aveugles et in- « sensés. » Hélas! en quels abîmes tomberez-vous et ferez-vous tomber les autres? Car tous deux tombent dans l'abîme, et l'aveugle qui mène, et celui qui suit.

L'aveuglement qu'il reprend ici est, lorsque l'intérêt fait oublier les maximes les plus claires et les plus certaines.

Il est bien manifeste que « le temple et l'au- « tel qui sanctifient les présents[4], sont de plus grande dignité que le don qu'on met dessus pour le sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étaient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisait par le don et par l'or qu'on avait consacré dans le temple et sur l'autel, était plus inviolable que celui qu'on faisait par le temple et par l'autel même. Pourquoi? parce qu'ils voulaient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitaient; et c'est pourquoi ils en relevaient le prix, et ils poussaient leur aveuglement jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel, où on le consacrait.

Lorsqu'il dit que le temple et l'autel sanctifient le don, il parle pour l'ancienne loi, où en effet tous les dons et toutes les victimes, qui n'étaient que choses terrestres, étaient bien au-dessous du temple et de l'autel, qui étaient le manifeste symbole de la présence de Dieu. Mais, dans la nouvelle alliance, il y a un don qui sanctifie le temple et l'autel. Ce don c'est l'Eucharistie, qui n'est rien de moins que Jésus-Christ et le Saint des saints, et ce don est en même temps un temple. « Détruisez ce tem- « ple », dit-il, « et il parlait du temple de son « corps[5], où la divinité habitait corporellement[1]. » Il est donc le temple et plus que le temple : « Celui-ci est plus grand que le temple « même[2]. »

Il est l'autel, en qui et par qui nous offrons des « victimes spirituelles, agréables par Jésus- « Christ, » comme dit saint Pierre[3].

Ceux qui estiment le don plus que le temple et plus que l'autel, sont encore ceux qui, donnant quelque chose à Dieu, le font valoir en eux-mêmes; au lieu de songer qu'on ne peut rien donner à Dieu, qui ne soit beaucoup au-dessous de la majesté de son temple et de la sainteté de son autel.

Comme il élève l'esprit! du don, à l'autel et au temple; du temple, au ciel dont il est l'image; du ciel, à Dieu qui y est assis, qui y règne, qui y tient l'empire de tout l'univers.

Apportez votre don, apportez-vous vous-même à l'autel, et ne faites cas de vous-même qu'à cause que vous êtes consacré à Dieu. Tirez de là tout votre prix, attendez de là tout ce que vous espérez de sainteté.

Oh! le grand don que vous avez à offrir à Dieu! son corps et son sang que tous les jours vous pouvez offrir à Dieu en sacrifice, don qui sanctifie l'autel et le temple, et ceux qui s'offrent dans le temple.

LXe JOUR.

Guides aveugles attachés aux petites choses, et méprisant les grandes[4].

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas tout entière; qu'on en observe les petites choses, comme de payer la dîme des plus vils herbages, et qu'on omet les plus grandes, la justice, la miséricorde, la bonne foi[5]? Il y a là une ostentation et un air d'exactitude qui s'étend jusqu'aux moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature, où les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu; on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie; on s'acquitte par des petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie : « Il fallait at- « tacher à ces » grandes « choses, mais sans « omettre » les moindres[6]. Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, la « justice, » la « miséricorde, » la « bonne foi. »

« Guides aveugles, qui coulez le moucheron,

[1] *Psal.*, LII, 6. — [2] *Matth.*, XXIII, 16 seq. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 18, 19. — [5] *Joan.*, II, 19, 21.

[1] *Col.*, II, 9. — [2] *Matth.*, XII, 6. — [3] I *Petr.*, II, 5. — [4] *Matth.*, XXIII, 23, 24. — [5] *Ibid.*, 23. — [6] *Ibid.*

« et qui avalez un chameau [1]. » Que le monde est plein de ces fausses piétés! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet; mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations, larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose que ce qui est dit au verset 5 : « Ils étendent des parchemins, où « ils écrivaient des sentences de la loi de « Dieu [2], » conformément au précepte du Deutéronome [3]. Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective, ils voulaient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux, mais ils ne se souciaient pas d'en avoir l'amour dans le cœur. Il était commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouaient avec des rubans violets [4] : ce qui leur était un signal qu'ils devaient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laisser pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendait. Les pharisiens se faisaient de grandes franges ou dilataient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilataient ce qui était destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile; l'habit de l'ordre; les jeûnes de règles. Mais que veut dire ce voile? Pourquoi est-il mis sur la tête, comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite? C'est à quoi il fallait penser, et ne mépriser pas les petites choses qui sont en effet la couverture et la défense des grandes; mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paye de cette écorce et de ces grimaces.

LXIe JOUR.

Suite. — Sépulcres blanchis [5].

« Aveugle pharisien, » continue Notre-Seigneur [6], « qui nettoies le dehors d'une coupe, « et laisses dans la saleté le dedans » où l'on boit! « Nettoie le dedans, afin que le dehors soit « pur; » car la pureté vient du dedans et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit; ta vie se démentira; ton ambition cachée sera découverte; tu paraîtras de couleurs et de figures différentes : et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

[1] *Matth.*, XXIII, 23, 24. — [2] *Ibid.*, 5. — [3] *Deut.*, VI, 8. — [4] *Num.*, XV, 38; *Deut.*, XXII, 12. — [5] *Matth.*, XXIII, 26, 27. — [6] *Ibid.*, 25, 26.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite! « C'est un « vieux sépulcre; » tout s'y démentait : « on l'a « reblanchi, et il paraît beau au dehors; » il peut même paraître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans? « Infection, pourriture, des osse- « ments de morts [1], » dont l'attouchement était une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite : il a la mort dans le sein : que sera-ce, et où se cachera-t-il lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, et qu'on verra « ces choses honteuses « qui se passaient dans le secret, et qu'on a « honte même de prononcer [2]? »

LXIIe JOUR.

Docteurs juifs, persécuteurs des prophètes. — Leur punition [3].

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime, comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants! ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel; on y placera les reliques; tout y sera propre et orné; on bâtira des églises et des monastères; les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété, et à la mortification des sens, on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étaient prêts à faire mourir le Prophète par excellence et ses apôtres; et ils disaient : « Si nous eussions été du temps de nos « pères, nous n'eussions pas persécuté les pro- « phètes. Vous êtes leurs vrais enfants [4], » puisque vous voulez faire comme eux; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne tromperez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités; à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire [5]. Le moyen de désavouer vos pères est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes serviront plutôt de monument pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc [6] : en bâtissant leurs sépulcres, pendant que dans votre cœur vous désirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez parmi vous, vous montrez bien que cet extérieur de piété ne tend qu'à

[1] *Matth.*, XXIII, 27. — [2] *Ephes.*, V, 12. — [3] *Matth.*, XXIII, 29, 36. — [4] *Ibid.*, 30, 31. — [5] *Ibid.*, 35. — [6] *Luc.* XI, 48.

couvrir vos noirs desseins, et à les exécuter plus sûrement en les cachant.

« Remplissez la mesure de vos pères, et que « tout le sang juste vienne sur vous depuis « Abel [1]. » On mérite le supplice de ceux qu'on imite: Dieu n'impute pas seulement le péché des pères aux enfants ; mais encore celui de Caïn, quand on en suit la trace : et il y aura parmi les méchants qui se seront imités les uns les autres une société de supplices ; comme parmi les bons qui auront vécu en unité d'esprit, une société de récompenses.

Il prédit un supplice affreux aux Juifs ; et en effet le monde n'en avait jamais eu de semblable.

« Tout viendra fondre sur cette génération [2] : » le temps approchait, et ceux qui étaient vivants le pouvaient voir.

Appliquons-nous à nous-même ce que nous venons de voir. Chacun persécute le juste, lorsqu'on le traverse, lorsqu'on en médit, lorsqu'on le tourmente en cent façons. Et on dit en lisant la Vie des saints, où l'on voit la persécution des justes : Je ne ferais pas comme cela ; et on le fait, et on ne s'en aperçoit pas : et on attire sur soi la peine de ceux qui ont persécuté les gens de bien.

« Tout est écrit devant moi ; je ne m'en tairai « pas ; je vous rendrai » la juste punition de vos péchés : « je mettrai dans votre sein vos « péchés, et ensemble les péchés de vos pères, « et je mettrai dans leur sein à pleine mesure « leurs anciens ouvrages [3]. »

LXIIIe JOUR.

Lamentations, pleurs de Jésus sur Jérusalem [4].

« Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les pro- « phètes, et qui lapides ceux qui ont été envoyés « vers toi, combien de fois ai-je voulu rassem- « bler tes enfants, comme une poule rassemble « ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas « voulu ! » Comme il a pleuré à Jérusalem ! Avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui voulaient périr !

« Une poule, » c'est la plus tendre de toutes les mères. Elle voudrait reprendre ses petits, non pas sous ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvait : digne d'être le symbole de la miséricorde divine.

Je trouve trois lamentations dans notre Sauveur, dont celles de Jérémie n'égaleront jamais la tendresse. A son entrée : « Ah ! si tu savais « au moins en ce jour qui t'est encore donné, « ce qui peut t'apporter la paix [5] ! » Ici : « Jéru- « salem ! Jérusalem [1] ! » etc. Allant au Calvaire : « Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mê- « mes... Heureuses les stériles ; heureuses les « entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et « les mamelles qui n'ont point allaité [2] ! » O malheureuse Jérusalem! ô âmes appelées et rebelles! que vous avez été amèrement pleurées ! Revenez donc aux cris empressés de cette Mère charitable : ses ailes vous sont encore ouvertes. « Ah ! pourquoi voulez-vous périr, maison d'Is- « raël [3] ? »

« Vous ne me verrez point, jusqu'à ce que « vous disiez : Bienheureux celui qui vient au « nom du Seigneur [4] ! »

Ces dernières paroles, depuis ces mots : *Jérusalem ! Jérusalem !* ont déjà été dites avant l'entrée du Sauveur [5] : et alors il voulait dire qu'on ne le reverrait plus jusqu'au jour de cette entrée. Ici l'entrée était faite; et il veut dire qu'il s'en allait jusqu'au dernier jugement, qui n'arriverait pas que les Juifs ne fussent retournés à lui, et ne le reconnussent pour le Christ.

Le Sauveur a achevé ce qu'il voulait. Il a établi l'autorité de la chaire de Moïse ; il a fait voir les abus ; il a expliqué le châtiment ; il n'a pas tenu à sa bonté qu'ils ne l'aient écouté : et ils ont voulu périr. Oh ! quel regret pour ces malheureux ! oh! quelle augmentation de leur supplice !

Apprenons à louer la miséricorde divine dans les jugements les plus rigoureux ; car ils ont toujours été précédés par les plus grandes miséricordes.

« Combien de fois ai-je voulu ! » Ce n'est pas pour une fois que vous m'avez appelé, ô la plus tendre de toutes les mères ! et je n'ai pas écouté votre voix.

LXIVe JOUR.

Vices des docteurs de la loi, ostentation, superstition, corruption; erreurs marquées par saint Marc et saint Luc.

Voyons en saint Marc et en saint Luc la substance de tout ce discours de Notre-Seigneur [6]. Ils remarquent tous deux principalement l'affectation des premières places, et cet artifice de piller les veuves sous prétexte d'une longue oraison, comme les choses les plus odieuses, comme les plus ordinaires dans la conduite des pharisiens, dont aussi il se faut le plus donner de garde. Dieu nous en fasse la grâce !

Tout ce que Jésus-Christ blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption ; en un mot, jusqu'à altérer la saine doctrine, en préférant le don du

[1] *Matth.*, XXIII, 35. — [2] *Ibid.* 36. — [3] *Isa.*, LXV, 6, 7. — [4] *Matth.*, XIII, 37, 39. — [5] *Luc.*, XIX, 42.

[1] *Matth.*, XXIII, 37. — [2] *Luc.*, XXIII, 28, 29. — [3] *Ezech.*, XVIII, 31. — [4] *Matth.*, XXIII, 39. — [5] *Luc.*, XIII, 34, 35. — [6] *Marc.*, XII, 38, 39, 40; *Luc.*, XX, 46, 47.

temple et de l'autel, au temple et à l'autel même.

Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : « Faites ce qu'ils vous diront? » Car ils leur disaient cela qui était mauvais : et ils avaient encore beaucoup de fausses traditions, que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dogmes particuliers n'avaient pas encore passé en décret public, en dogmes de la Synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout allait se corrompre. Mais il était vrai jusqu'alors, que la chaire n'était pas encore infectée, ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. Qui nous dira s'il n'en arrivera peut-être pas à peu près autant à la fin des siècles ? Qui sait où Dieu permettra que la séduction aille dans les docteurs particuliers ? Mais avant que ces mauvais dogmes aient passé en décret public, le second avènement se fera. Prenons garde cependant à ce levain des pharisiens, et ne le faisons pas régner parmi nous.

Oh ! combien disent dans leur cœur : Le temple n'est rien, l'autel n'est rien : le don, c'est à quoi il faut prendre garde ; et non-seulement ne le retirer jamais, mais l'augmenter comme ce qu'il y a de plus précieux dans la religion !

Prenons un esprit de désintéressement, pour éviter ce levain des pharisiens.

Prenons garde, tout ce que nous sommes de supérieurs, de ne nous réjouir pas de la prélature; mais de craindre d'imiter les pharisiens dans ce point, que saint Marc et saint Luc ont observé comme le plus remarquable.

Nous porterons la peine de tout le sang juste répandu, de tous les canons méprisés, de tous les abus autorisés par notre exemple ; et tout sera imputé à notre ordre depuis le premier relâchement.

La prodigieuse révolte du luthéranisme a été une punition visible du relâchement du clergé. Et on peut dire que Dieu a puni sur nos pères, et qu'il continue de punir sur nous, tous les relâchements des siècles passés, à commencer par les premiers temps où l'on a commencé à laisser prévaloir les mauvaises coutumes contre la règle. Nous devons craindre que la main de Dieu ne soit sur nous, et que la révolte ne dure jusqu'à ce que, profitant du châtiment, nous ayons entièrement banni du milieu de nous tout ce levain pharisaïque ; cet esprit de domination, d'intérêt, d'ostentation : cet esprit qui fait servir la domination au gain et à l'intérêt, soit que ce soit celui de l'ambition, soit que ce soit celui de l'argent.

Pour mieux entendre notre devoir et notre péril, considérons le même sermon de Notre-Seigneur, déjà fait dans saint Luc une autrefois et avant son entrée.

LXVe JOUR.

Les « *Væ* » ou les malheurs prononcés par Notre-Seigneur contre les docteurs de la loi [1].

L'occasion de ce discours fut l'orgueil de ce pharisien qui blâmait le Sauveur, en son cœur, « parce qu'il ne s'était pas lavé avant le repas. » Il commence, à cette occasion, à leur reprocher « qu'ils lavaient le dehors, et négligeaient le « dedans [2]. »

La comparaison du sépulcre est tournée ici, au verset 44, d'une manière différente de saint Matthieu. Car, au lieu que dans saint Matthieu Jésus-Christ propose des *sépulcres reblanchis :* ici on parle des « sépulcres cachés, lorsque les « hommes marchent dessus sans le savoir [3] ; » ce qui fait voir des hypocrites tout à fait cachés, avec qui on converse sans les connaître pour ce qu'ils sont, tant leur malice est profonde. Mais tout cela se révèlera au grand jour ; et plus leur désordre était caché, plus leur honte, qui paraîtra tout d'un coup, sera éclatante.

Un docteur de la loi interrompt cette pressante invective contre les pharisiens et présuma assez de lui-même pour croire que le Sauveur se tairait, quand il aurait témoigné la part qu'il prenait à son discours : « Maître, » lui dit-il [4], « vous nous faites injure à nous-mê- « mes. » Son orgueil lui attira ces justes reproches : « Malheur à vous aussi, docteurs de la « loi [5] ! et le reste.

Ce qui est dit dans saint Matthieu, « je vous « envoie des prophètes [6] », est expliqué en saint Luc : « La Sagesse de Dieu a dit [7], » pour montrer que le Sauveur est la sagesse de Dieu.

« Vous avez pris la clef de la science [8]. » On distingue la clef de la science d'avec celle de l'autorité. Les docteurs voulaient s'approprier la clef de la science : que n'ouvraient-ils donc au peuple ? Mais ils se trompaient eux-mêmes, et trompaient les autres, et, non contents de se taire, ce qui suffirait pour leur perte, ils étaient les premiers à autoriser les fausses doctrines.

« Dès lors les pharisiens et les docteurs de la « loi commencèrent à le presser et à l'accabler « de questions, en lui dressant des piéges, pour « exciter contre lui la haine du peuple [9]. » Ils sont pris dans les piéges qu'ils tendaient au Sauveur, et ils croient n'en pouvoir sortir qu'en

[1] *Luc.*, XI, 37 seq. — [2] *Ibid.*, 37, 38, 39. — [3] *Matth.*, XXIII, 27; *Luc.*, XI, 44. — [4] *Luc.*, XI, 45. — [5] *Ibid.*, 46. — [6] *Matth*, XXIII, 34. — [7] *Luc.*, XI, 49. — [8] *Ibid.*, 52. — [9] *Luc.*, XI, 53, 54.

le perdant. Ainsi périt le Juste pour avoir fait son devoir à reprendre les orgueilleux et les hypocrites.

LXVIe JOUR.

Quel est le vrai prix de l'argent. — Veuve donnant de son indigence [1].

Jésus-Christ venait de parler des pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves ; il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix.

« Jésus s'assit et regarda ceux qui mettaient « dans le tronc » ou dans le trésor : « une pau- « vre veuve donna deux petites pièces d'un liard. « Elle a plus donné que tous [2]. » Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il vaut ; sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion ; si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! Oh ! que l'homme est riche, et quels trésors il a en main !

Heureux les Chrétiens d'avoir un Maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs ! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a donné que deux doubles, ravi de sa libéralité, « il convoque ses disciples, » comme à un grand et magnifique spectacle.

« Elle a donné plus que tous les autres, » quoique tous les autres eussent donné largement. « Mais les autres ont donné le superflu, « et le reste de leur abondance, » sans s'apercevoir d'aucune diminution ; « au lieu que celle- « ci a donné tout ce qu'elle avait, et tout son « vivre [3], » s'abandonnant avec foi à la divine Providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue, celles où on prend sur soi ; car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

LXVIIe JOUR.

Ruine de Jérusalem et du temple [4].

Ce que Jésus-Christ avait prédit de la ruine de Jérusalem, est ici plus particulièrement expliqué, et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avait pas encore dit : que le temple ne serait pas excepté d'un malheur si prochain, et périrait comme le reste. Il ne voulait pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important, et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort, dont il devait être la punition.

« Maître, voyez quelles pierres, et quelle struc- « ture [1] ! » C'est ainsi que parlent les disciples en montrant le temple au Fils de Dieu ; ces deux paroles en font la peinture : *Quelles pierres*, de quelle beauté, de quelle énorme grandeur ! *Quelle structure*, quelle solidité, quelle ordonnance, quelle correspondance de toutes ses parties ! Saint Luc ajoute la richesse des dons, dont le temple était rempli [2]. Il n'y avait donc rien de plus solide, ni de plus riche ; et néanmoins il périra : tant de richesses, une si belle structure, tout sera réduit en cendre.

« Voyez-vous tous ces grands bâtiments ? En « vérité, je vous le dis : il n'y demeurera pas « pierre sur pierre [3]. » Enorgueillissez-vous de vos édifices, ô mortels : dites que vous avez fait un immortel ouvrage, et que votre nom ne périra jamais ! Ce grand politique Hérode croyait s'être immortalisé, en refaisant tout à neuf un si admirable édifice, avec une magnificence qui ne cédait en rien, pour la beauté de l'ouvrage, à celle de Salomon. Si quelque chose devait être immortelle, c'était un temple si auguste, si saint, si célèbre ; tout semblait le préserver des injures du temps, sa structure, sa solidité. On épargne même dans les villes prises ces beaux monuments, comme des ornements, non des villes, ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée, il faut qu'il tombe. En effet Tite avait défendu surtout qu'on ne touchât point à ce temple ; mais un soldat, animé par un instinct céleste, comme Josèphe, historien juif, qui était présent à ce siége et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu, et on ne le put éteindre [4]. Les Juifs avaient voulu le rebâtir sous Julien l'Apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travaillaient [5]. Il fallait que tout fût détruit à jamais ; car Jésus-Christ l'avait dit. Dieu voulait punir les Juifs, et en même temps par un excès de miséricorde leur montrer qu'ils devaient chercher dans l'Eglise un autre temple, un autre autel et un sacrifice plus digne de lui. Ainsi les justices de Dieu sont toujours accompagnées de miséricorde et il instruit les hommes en les punissant. Il instruit les Juifs en deux manières : il leur fait sentir leur crime en frappant jusqu'à sa maison ; en la détruisant, il les détache des ombres de la loi, et les attache à la vérité.

Le temple avait accompli, pour ainsi parler, tout ce à quoi il était destiné. Le Christ y avait paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie [6]. Qu'il périsse donc, il est temps : quelque saint que soit celui-ci par tant de merveilles, et par

[1] *Marc.*, XIII, 41-44; *Luc.*, XXI, 1-4. — [2] *Marc*, XII, 41 seq.; *Luc.*, XXI, 1 seq. — [3] *Marc.*, XII, 43, 44. *Luc.*, XXI, 4. — [4] *Matth.*, XXIV, 1-32; *Marc.*, XIII, 1-28. *Luc.*, XXI, 5, 29.

[1] *Marc.*, XIII, 1. — [2] *Luc.*, XXI, 5. — [3] *Marc.*, XIII, 2. — [4] *Joseph.*, *De bell. Jud.*, lib. VI. — [5] *Amm. Marcel.*, lib. XXIII, cap. 1. — [6] *Agg.*, II, 8, 10; *Malach.*, III, 1.

le sacrifice qu'Abraham y voulut faire d'Isaac son fils ; il faut qu'il cède aux temples, où l'on offrira, selon le même Malachie, [1] « un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusqu'au couchant. »

LXVIIIe JOUR.

La ruine de Jérusalem et celle du monde : pourquoi prédites ensemble?

« Dites-nous quand arriveront ces choses, et « quel est le signe de votre avènement et de la « fin des siècles [2]. » C'est la demande que firent à Jésus ses principaux apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, pendant qu'il était assis sur la montagne des Olives [3].

Remarquez que dans leur demande, ils confondaient tout ensemble la ruine de Jérusalem, et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre.

On demandera pourquoi il n'a pas voulu distinguer des choses si éloignées. C'est, premièrement, par la liaison qu'il y avait entre elles ; l'une étant figure de l'autre : la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, et de la dernière désolation des ennemis de Dieu. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devaient être communes à tous les deux événements. Troisièmement, parce que, lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité ; parce qu'il s'en réserve le secret ; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi ; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. C'est pourquoi en les avertissant, pour les obliger à prendre des précautions, et encore pour leur faire voir que l'événement qu'il leur prédit est un ouvrage de sa main, préparé depuis longtemps, il ne laisse pas de réserver toujours quelque chose qui surprenne, et qui inspire une nouvelle terreur lorsque le mal arrive.

Voilà pourquoi la prédiction de la ruine de Jérusalem est en quelque sorte confondue avec celle du monde. Apprenez, ô hommes ! par l'obscurité que Jésus-Christ même veut laisser dans sa prophétie, apprenez à modérer votre curiosité, à ne vouloir pas plus savoir qu'on ne vous dit, à ne vous avancer pas au delà des bornes, et à entrer avec tremblement dans les secrets divins.

Quoique Jésus-Christ confonde ces deux événements, il ne laisse pas dans la suite, comme nous verrons, de donner des caractères pour les distinguer.

[1] *Malach.*, I, 11. — [2] *Matth.*, XXIV, 3; *Marc.*, XIII, 4; *Luc.*, XXI, 7. — [3] *Matth.*, XXIV, 3; *Marc.*, XIII, 4.

Voilà de grandes choses, mais encore en confusion. Considérons-les en particulier, et tâchons de tirer de chacune toute l'instruction que Jésus-Christ a voulu nous y donner.

LXIXe JOUR.

Les marques particulières de la ruine de Jérusalem, et de la fin du monde.

Selon ce que nous venons de dire, il faut qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée ; c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint ; c'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem ; c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse, qui fait dire à notre Sauveur : « Malheur aux mères ! malheur à « celles qui sont grosses ! malheur à celles qui « nourrissent des enfants [1] ! » C'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire sur le peuple juif ; en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien. C'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils. C'est que la ville et le temple seront détruits, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, comme nous avons déjà vu. C'est que cette génération, celle où l'on était, ne passera point, que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent verront [2].

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé ; que le signe du Fils de l'homme paraîtra ; qu'il viendra en sa majesté ; que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile [3]; que le jour et l'heure en sont inconnus ; et que tout le monde y sera surpris [4].

De là résulte la grande différence entre ces deux événements, que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem, il donne une marque certaine. « Quand vous « verrez Jérusalem investie [5] ; » et ce qui est, comme nous verrons, la même chose. « Quand « vous verrez l'abomination de la désolation « dans le lieu saint, où elle ne doit pas être,

[1] *Luc.*, XXI, 23; *Matth.*, XXIV, 19; *Marc.*, XIII, 17. — [2] *Luc.*, XXI, 23; *Matth.*, XXIV, 19; *Marc.*, XIII, 17. — [3] *Ibid.* — [4] *Matth.*, XXIV, 27, 36, 37. — [5] *Luc.*, XXI, 20.

« sachez que sa perte est prochaine[1], » et sauvez-vous. On pouvait donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde, comme ce sera, non pas ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable, il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare. Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction, et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu ; les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver[2].

Considérons toutes ces choses dans un esprit d'humiliation et d'étonnement. O Dieu ! que votre main est redoutable ! Par combien de terribles effets déployez-vous votre justice contre les hommes! Quelles misères précèdent la dernière et inexplicable misère de la damnation éternelle ! « Qui ne vous craindrait, ô Seigneur? « qui ne glorifiera votre nom ? O Seigneur « tout-puissant, vos œuvres sont grandes et « merveilleuses ! vos voies sont justes et véri- « tables, ô Roi des siècles ! vous seul êtes saint, « et toutes les nations vous adoreront[3]! Tout « genou se courbera devant » vous[4] ; les uns en éprouvant vos miséricordes, les autres se sentant soumis à votre implacable et inévitable justice.

LXXe JOUR.

Les marques de distinction de ces deux événements expliquées encore plus en détail en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc.

En continuant la même lecture, nous avons à considérer les marques de distinction des deux événements qui nous sont donnés dans l'Evangile. La distinction paraît assez clairement dans saint Luc. Ce qui regarde en particulier Jérusalem commence au chapitre XXI, ℣ 20, et se continue jusqu'au ℣ 25; et ce qui regarde le dernier jour de l'univers commence au ℣ 25, et se termine au ℣ 31. La même chose paraît à peu près en saint Matthieu, chap. XXIV, ℣ 15, à ces paroles : « Lorsque vous verrez l'abo- « mination de la désolation, » d'où se continue le récit des maux de Jérusalem usqu'au ℣ 27, où l'on commence à parler de l'avénement du Fils de l'homme ; ce qui se continue principalement depuis le ℣ 29 jusqu'au 34. On voit encore la même chose en saint Marc, chapitre XIII, depuis le ℣ 14, où *l'abomination* nous est montrée *où elle ne doit point être* ; d'où se continue la ruine de Jérusalem jusqu'au ℣ 24 ; et là commence la prédiction de la dernière catastrophe de l'univers jusqu'au ℣ 30.

Il nous sera maintenant assez aisé d'arranger la suite des événements, premièrement dans la ruine de Jérusalem, et ensuite dans celle du monde. « L'abomination de la désolation dans « le lieu saint, » selon saint Matthieu, et « où « elle ne doit pas être, » dans saint Marc, est visiblement la même chose, que « Jérusalem « environnée d'un armée, » dans saint Luc, comme la seule suite le fera paraître à un lecteur attentif. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est le rapport de ces mots : « Quand vous « verrez l'abomination de la désolation dans le « lieu saint; » avec ceux-ci : « Quand Jérusalem « sera investie d'une armée . » *L'abomination*, selon le langage de l'Ecriture, signifie des idoles. « L'abomination de la désolation, » ce sont donc des idoles désolantes, tant à cause de l'affliction qu'elles causent par leur seul aspect au peuple de Dieu, qu'à cause de la dernière désolation dont elles leur étaient un présage. Or on sait que les armées romaines portaient dans leurs étendards les idoles de leurs dieux, celles de leurs empereurs, qui étaient du nombre de leurs dieux et des plus grands, l'aigle romaine qui était consacrée avec des cérémonies qui la faisaient adorer elle-même. Ainsi investir Jérusalem d'une armée romaine, et en porter les étendards aux environs de cette ville, c'était mettre des idoles dans le lieu saint ; aux environs de Jérusalem, qui était appelée la cité sainte ; auprès du temple qui était appelé par excellence le lieu saint ; dans la Judée, dont la terre était consacrée à Dieu, sanctifiée par tant de miracles, et pour cela appelée la Terre-Sainte. Selon les ordres de Dieu, les idoles n'y devaient jamais paraître. Et c'est pourquoi ce que saint Matthieu exprime par ces mots : *L'abomination*, c'est-à-dire l'idole, *dans le lieu saint;* saint Marc l'explique par ceux-ci : *L'abomination* et l'idole *où elle ne doit pas être*, c'est-à-dire dans un lieu et dans une terre dont la sainteté la devait éternellement bannir de son enceinte ; ce que saint Luc a exprimé plus particulièrement, lorsqu'il a marqué : « Une armée « autour de Jérusalem : » une armée de gentils, puisque c'était « par les gentils que Jérusalem devait être foulée aux pieds[1] ; » par conséquent une armée remplie d'idoles, puisque même elle les portait dans ses étendards ; en un mot, une armée romaine.

Ainsi le premier présage de la ruine de Jérusalem, c'est d'être environnée d'idoles. Car au-

[1] *Matth.*, XXIV, 15; *Marc.*, XIII, 14; *Luc.*, XXI, 20. — [2] *Matth.*, XXIV, 4, *Marc.*, XIII, 5; *Luc.*, XXI, 8 seq. — [3] *Apoc.*, XV, 3, 4. — [4] *Isa.*, XLV, 24.

[1] *Luc.*, XXI, 20, 24.

paravant on voit dans Josèphe, que lorsqu'une armée romaine traversait la Judée on obtenait des princes qu'on n'y passât point avec les étendards, de peur de souiller d'idoles une terre qui n'en devait jamais voir aucune. Mais à cette fois l'armée était ses idoles, on n'avait plus de ménagement pour la Terre-Sainte; c'est là le commencement de la dernière hostilité contre Jérusalem et le prochain présage de sa chute.

Chrétien, ton corps et ton âme sont la terre vraiment sainte, où jamais les idoles ne doivent paraître. Toute créature mise à la place du Créateur, c'est une idole abominable, une idole désolante; tout ce que tu aimes plus que Dieu, ou avec Dieu, ou au préjudice de Dieu, renverse son trône, ou le partage: c'est là le premier présage de ta perte. Toute désobéissance, tout ce qui lève l'étendard contre Dieu, c'est le commencement de ton malheur. De quelle affreuse désolation sera suivi ce désordre! de quels maux ne sera-t-il pas le présage!

LXXIe JOUR.

Deux siéges de Jérusalem prédits par Notre-Seigneur. — Le premier en saint Matth., XXIV, 15, 16; Marc, XIII, 14; Luc, XXI, 20. — Le second en saint Luc, XIX, 43, 44.

Ces paroles de saint Matthieu et de saint Marc : *L'idole dans le lieu où elle ne doit pas être*, et celles de saint Luc : *Jérusalem environnée d'une armée*, ne marquent pas encore le dernier siége de Jérusalem sous Tite, où elle périt sans ressource. Car les évangélistes disent ici: Quand vous verrez ces idoles, ce siége, *fuyez dans les montagnes*. Or depuis le siége de Tite, il n'y avait pas moyen de fuir, ni de sortir de la ville; car elle était tellement serrée de tranchées, de murailles et de forteresses, qu'il n'y avait plus aucune issue. C'est ce siége par Tite que le Sauveur avait prédit, en entrant dans Jérusalem, lorsqu'il disait avec larmes : Ville infortunée, « tes ennemis t'environneront de tran- « chées et te fermeront de toutes parts[1]. » Aussi ne leur parle-t-il pas alors, comme ici, de prendre la fuite; car il savait bien qu'en cet état il n'y en aurait plus aucune espérance; mais d'une perte totale et « d'un entier renver- « sement, et pour la ville et ses enfants[2]. » Ici donc il parle d'un autre siége, qui arriva à Jérusalem quelques années avant celui de Tite, lorsque Cestius Florus l'investit. Ces deux siéges sont bien marqués dans Josèphe et très-nettement distingués dans l'Evangile. Dans le premier, dont il est parlé dans les chapitres que nous méditons[3], on ne voit ni tranchées ni forts; mais seulement une armée qui se répand aux environs; et ce qu'elle avait de plus détestable, c'était ses idoles. Dans le second, on voit des forts, des tranchées et un siége dans toutes les formes. On pouvait échapper dans la première occasion; car les troupes n'arrivent pas tout à coup et la garde n'est pas si exacte: dans la seconde, il n'y a rien à attendre qu'à périr.

On voit là deux états de l'âme. Lorsque le péché commence à l'investir, pour ainsi dire, et à répandre de tous côtés, comme des idoles, les mauvais désirs : cette armée impure ne fait que nous entourer, de manière que nous pouvons encore échapper. Les tranchées, les forts, le siége en forme, c'est le vice fortifié par l'habitude. Fuyons dès le premier abord, dès que nous voyons paraître l'étendard du péché; car si nous lui laissons élever ses forts et former ses habitudes, il n'y a presque plus rien à espérer.

LXXIIe JOUR.

Réflexions sur les maux extrêmes de ces deux siéges.

Si à ce premier abord de l'armée romaine, à cette première apparition de ses étendards et de ses idoles autour de Jérusalem, on ne prend la fuite vers les montagnes; si, sans en faire à deux fois, on n'emporte d'abord tout ce qu'on pourra, et de la ville et de la campagne, si l'on ne sort promptement de cette ville réprouvée, ou que ceux qui sont dehors osent y entrer, « on sera ravagé par l'épée; on sera traîné en « captivité par toute la terre[1]. » La famine sera si horrible, que les mères malheureuses verront périr leurs enfants entre leurs bras. C'est, en effet, ce qui arriva à Jérusalem dans un si grand excès, que l'univers n'avait jamais vu rien de semblable.

Jésus-Christ prédit encore la même calamité allant au supplice. « Filles de Jérusalem, ne « pleurez pas sur moi mais pleurez sur vous et « sur vos enfants, parce qu'il viendra des jours « où l'on dira : Bienheureuses les stériles! bien- « heureuses les entrailles qui n'ont pas engendré « et les mamelles qui n'ont pas nourri[2]! » Qui est précisément la même chose qu'il marque ici par ces mots : « Malheureuses les mères, malheureuses les nourrices[3]! » Et pour montrer l'excès de cette misère, il finit par ces paroles : « Alors ils commenceront à « dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux « collines : Couvrez-nous; car si l'on fait ainsi « au bois vert, » à la justice, à la sainteté, à Jésus-Christ même, « que fera-t-on au bois sec[4],

[1] *Luc.*, XIX, 43. — [2] *Ibid.*, 44 — [3] *Matth.*, XXIV; *Marc.*, XIII, *Luc.* XXI.

[1] *Luc.*, XXI, 24. — [2] *Ibid.*, XXIII, 28, 29. — [3] *Ibid.*, XXI, 23. — *Ibid.*, XXIII, 30, 31.

qui n'est plus bon que pour le feu : et aux pécheurs destitués de tout sentiment de piété, qui n'ont plus à attendre que le dernier coup ?

Méditons ceci en tremblant, pécheurs malheureux ! Pesons les maux qui nous sont prédits. Tout l'univers renversé sur nous, en sorte que les montagnes nous écrasent, et que les collines nous enterrent, ne sont rien en comparaison. Ce renversement, qui en lui-même paraît si affreux, devient désirable, en comparaison des maux qui nous attendent. Tombez sur nous, montagnes; enterrez-nous, coteaux. Plût à Dieu que nous en fussions quittes pour cela ! De plus grands maux nous sont préparés : Dieu déploiera sa main vengeresse par des coups plus insupportables. Et, en voici la raison : si Jésus-Christ a tant souffert pour avoir seulement porté la ressemblance du péché, que sera-ce de nous, en qui il a versé tout son venin, qui en portons au-dedans de nous toutes les horreurs ?

« O Seigneur ! » chantait le Psalmiste, « vous « avez donné un signe à ceux qui vous crai- « gnent, afin qu'ils pussent éviter l'arc tendu « contre eux [1]. » O Seigneur ! vous avez aiguisé vos flèches, elles ne respirent que le sang : votre arc est prêt à tirer et nos cœurs seront percés de vos coups; mais avant que de lâcher la main, vous menacez, vous avertissez, afin qu'on fuie votre colère menaçante ; c'est le signe de salut que vous nous donnez. Mais vous ne le donnez qu'à ceux qui vous craignent ; les autres, endormis dans leurs péchés, ne veulent pas seulement vous entendre, ni écouter d'autre voix que celle qui les porte au plaisir ; mais ceux à qui il reste encore quelque crainte de vos jugements, ô Dieu ! qu'ils tremblent à vos menaces, afin qu'ils évitent vos coups.

« Serpents, engeance de vipères, qui vous ap- « prendra à fuir la colère qui vous poursuit [2] ? » C'est ce que saint Jean disait aux Juifs. Jésus-Christ leur en dit encore beaucoup davantage, et il redouble ses menaces à la veille de sa mort, qui devait causer tous ces maux à son peuple ingrat. Il leur avait montré tant d'amour, il avait confirmé sa mission par tant de miracles ; il leur dénonce encore le terrible châtiment qu'ils avaient à craindre « pour n'avoir pas pro- « fité du temps où il les avait visités [3]. » Il leur prédit ces maux avec larmes, afin de leur faire voir qu'il n'en faisait pas seulement une sèche prédiction. Ils sont insensibles : nous nous en étonnons ; mais notre étourdissement n'est pas moins grand que le leur, étonnons-nous de nous-mêmes.

[1] *Psal.*, LIX, 6. — [2] *Matth.*, III, 7. — [3] *Luc.*, XIX, 41-44.

LXXIIIe JOUR.

Suite des réflexions sur les mêmes calamités.

« Ce sont ici les jours de vengeance, pour ac- « complir tout ce qui a été écrit : Malheur aux « femmes grosses et à celles qui nourrissent. « Car il y aura de grandes nécessités, et une « grande colère se déploiera sur ce peuple ; ils « passeront par le fil de l'épée ; ils seront em- « menés captifs par toutes les nations, et Jéru- « salem sera foulée aux pieds par les gentils, « jusqu'à ce que le temps des gentils soit ac- « complis [1]. » Après que cette ville aura été investie, après qu'elle aura été assiégée régulièrement, et environnée de tranchées et de forteresses, trois plaies tomberont sur elle : l'épée, la famine, la captivité.

L'épée, c'est la blessure de l'âme, la division entre ses parties ; nulle continuité, nulle union ; le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont, elle n'aura plus de résistance. Ah ! quel état ! On ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout. C'est la faiblesse de l'âme à qui tout échappe, et qui s'échappe à elle-même.

Les chutes sont continuelles et irréparables : on ne se peut plus relever. Telle est la plaie de l'épée ; le cœur est ouvert, et ne retient plus ni la grâce ni la vérité.

La famine, c'est la soustraction des aliments : non-seulement quand ils manquent, mais encore, ce qui est bien pis, quand le principe pour en profiter manque tout à fait. Tout abonde autour du malade ; les restaurants sont tout prêts, mais on ne peut les prendre ; ou l'estomac contraint par force à les recevoir, ni ne les digère, ni ne les distribue, ni n'en profite. Au milieu des sermons, des bons exemples, des saintes lectures, des observances d'une vie toute consacrée à Dieu, on périt, on demeure sans nourriture. La vérité ne fait plus rien à cette âme ; elle ne s'en nourrit pas, elle n'en vit pas. Ses œuvres, qui sont les enfants qu'elle nourrit, tombent en langueur ; tout y dépérit visiblement, ou elle ne produit rien de bon ; ou, si elle produit, ce bien ne se soutient pas. Hélas ! hélas ! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine ?

La captivité : « Jérusalem sera foulée aux « pieds par les gentils ; » l'âme abattue par tous les vices ; accablée de fers, qu'elle ne peut porter ni rompre ; elle est traînée en captivité d'objet en objet : toutes les passions la dominent et la tyrannisent tour à tour. Elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs : l'ambition

[1] *Luc.*, XXI, 22-24.

la met sous le joug, l'avarice l'assujettit et ne lui laisse pas le temps de respirer, tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas ! hélas ! où en es-tu, âme raisonnable, faite à l'image de Dieu ? blessée, percée de tous côtés : outre cela, affamée ; pour comble de maux, captive, sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté ; ah ! quel malheur est le tien !

Il faut remarquer ce dernier mot, *jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.* Il y a un temps des nations, un temps que les gentils doivent persécuter l'Eglise ; un temps qu'ils y doivent entrer. Après ce temps, les Juifs, que les nations devaient jusqu'alors fouler aux pieds, reviendront ; « et après que la plénitude des « gentils sera entrée, tout Israël, » tout ce qui en restera, « sera sauvé [1]. » L'aveuglement d'Israël n'a été permis que pour préparer les voies à l'accomplissement d'un si grand mystère.

Ame pécheresse ! il y a pour toi, malgré tes péchés, une ressource infaillible : l'excès même de ton malheur peut être, comme à Israël, le commencement de ton retour. Israël fatigué de ses révoltes, de ses malheurs, de sa vaine crédulité et de ses frivoles espérances; las de toujours attendre sans rien voir, de soupirer après un Messie qui ne vient point, parce qu'il est déjà venu, se réveillera : il commencera à connaître combien il avait tort de se consumer en espérances, au lieu de jouir de son Christ qu'il avait si longtemps méconnu ; et déplorant l'excès de son aveuglement, il ouvrira enfin les yeux à la véritable lumière. Fais ainsi, âme chrétienne! Le péché a eu son temps : le temps que tu y as consumé te suffit pour contenter des désirs frivoles, et nourrir des espérances trompeuses. En un mot, comme dit saint Pierre [2], « le temps passé est plus que suffisant pour accomplir la « volonté des gentils; » pour mener une vie païenne, selon les désirs de la chair, comme si on n'avait point de Dieu et qu'on ne connût pas Jésus-Christ. Nous avons passé assez de temps « dans la débauche, dans la convoitise, dans le « vin, dans la bonne chère, dans l'ivresse, dans « le culte des idoles : » non-seulement de celles que la gentilité adore, mais encore de celles que nos passions érigent dans notre cœur. Il est temps de revenir de si grands excès : l'égarement a été assez grand, pour être enfin aperçu; il faut maintenant revenir à soi, et que, *où le péché a abondé, la grâce surabonde* [3] à son tour.

[1] *Rom.*, xi, 25, 26. — [2] I *Petr.*, iv, 3. — [3] *Rom.*, v, 20.

LXXIVe JOUR.

Réflexions sur les circonstances de la fin du monde. — La terreur de l'impie. — La confiance du fidèle [1].

Voilà ce qui regardait Jérusalem désolée, et dans sa désolation la figure de l'âme livrée au péché. Ce qui regarde la fin du monde, c'est l'obscurité dans le soleil ; celle de la lune ; le dérangement dans les étoiles ; le signe du Fils de l'Homme, c'est-à-dire, comme l'interprètent les saints docteurs, l'apparition de sa croix ; sa descente sur les nuées, en grande puissance et majesté ; la trompette de ses anges qui citeront tous les hommes à son jugement ; le recueillement de ses élus ; l'assemblée de tous les aigles, c'est-à-dire de tous les esprits élevés autour du corps du Sauveur [2] ; le bruit de la mer et des flots, avec la commotion de tout l'univers et des puissances célestes qui sont préposées à sa conduite ; les hommes séchés de frayeur, dans l'attente de ce qui devait arriver au monde [3], après tant de mouvements également violents et irréguliers. Pesez toutes ces choses. Et afin de voir combien est ferme l'espérance du Chrétien, et combien il est au-dessus de tous les troubles et de tout le monde, accroissez tous les mouvements de votre intérieur pour écouter cette parole : *Quand toutes ces choses arriveront*; quand toute la nature déconcertée par des agitations si imprévues, ne nous menacera de rien moins que d'une perte inévitable, *regardez alors*, vous qui n'osiez seulement lever les yeux, *levez la tête*, comme pour vous élever au-dessus des flots et des tempêtes; *parce qu'alors votre rédemption approche* [4].

A quelle épreuve ne doit pas être la confiance du Chrétien, si la dernière révolution du monde, loin de le troubler, ne lui inspire que de l'espérance et du courage ?

LXXVe JOUR.

Le même sujet.

Sans lecture, sans raisonnement étudié, je demande seulement ici que l'on considère, d'un côté, la main puissante de Dieu, qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait *sécher de frayeur* [5] ; et de l'autre, la même main, qui, dans ce renversement universel, relève de telle sorte le courage de ses enfants, que non-seulement ils ne tombent pas dans ce choc que souffre le monde, mais ils s'élèvent au-dessus de ses ruines. *Regardez* [6] : loin de vous cacher, dans

[1] *Matth.*, xxiv, 27-31; *Luc.*, xxi, 25-28. — [2] *Matth.*, xxiv 27-31. — [3] *Luc.*, xxi, 25, 28. — [4] *Luc.*, xxi, 28. — [5] *Ibid.*, 26, 29. — [6] *Ibid.* 28.

cette tempête, comme un autre Jonas, ouvrez tout, et considérez ce tumulte avec un regard assuré : loin de vous laisser abattre, *levez la tête*, et voyez tout au dessous de vous.

Tel qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots ; tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe, ou celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où tu es, que des chevaux emportés, après avoir secoué les rènes et brisé leur mors, traînent de ça et de là ; tel est le fidèle toujours immobile et inébranlable, au milieu de la nature troublée, et de ses mouvements déconcertés ; parce que le Dieu de a nature le tient par la main. Tu crains, Pierre, au milieu des flots, et tu ne connais pas celui qui te tient ! « Homme de peu de foi, pourquoi « as-tu douté [1] ? »

« Celui qui se fie en Dieu, est comme la mon- « tagne de Sion ; celui qui a sa demeure dans « Jérusalem ne sera jamais ébranlé. Comme les « montagnes sont à l'entour de Jérusalem, ainsi, « Dieu est à l'entour de son peuple pour le pro- « téger [2]. » La sainte montagne de Sion, inébranlable par la puissance de Dieu qui l'affermit, communique son immobilité et sa tranquillité à ses habitants.

Chantez aussi le psaume CXX, *Levavi occulos ;* et apprenez à ne rien craindre sous la main de Dieu.

LXXVIe JOUR.

Ces prédictions certaines ; leur accomplissement proche ; leur jour inconnu [3].

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Cette « génération ne finira point, jusqu'à ce que « toutes ces choses-ci soient accomplies : le ciel « et la terre passeront mais mes paroles ne « passeront point. Mais pour ce jour et cette « heure-là, ni les anges mêmes qui sont dans « le ciel, ni le Fils, ne la savent pas ; ni per- « sonne que mon Père. [4] ; »

Voilà deux temps bien marqués. *Hæc* et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné : « Cette génération-ci verra toutes ces choses-ci « accomplies : *Generatio hæc, omnia hæc « omnia ista ;* Mais pour ce jour-là, pour cette « heure-là : *De die autem illa et hora :* « personne ne le sait. » Comme s'il disait : Je vous ai parlé de deux choses, de la ruine de Jérusalem et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dons les hommes qui vivent doivent être témoins, je vous en marque le temps ; et cette génération ne passera pas qu'il ne s'accomplisse. Voilà pour l'événement auquel nous touchons. Mais pour ce jour-là, ce jour où je viendrai juger le monde, personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. Il est donc marqué clairement que la chute de Jérusalem était proche, et l'Eglise le devait savoir. Mais pour ce jour-là, pour ce dernier jour, où tout l'univers sera en trouble, et où le Fils de l'Homme viendra en personne, on n'en sait rien ; on ne sait, ni s'il est loin, ni s'il est près, et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Eglise même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu.

Il faut donc entendre ici, par les choses que le Fils ne sait pas, celles qu'il ne sait pas pour son Eglise ni dans son Eglise, et qu'il ne doit point lui révéler, conformément à cette parole :

« Vous êtes mes amis, et je vous ai fait con- « naître tout ce que j'ai ouï de mon Père [1] ; » tout ce que j'ai ouï pour vous, tout ce qui était compris dans mon instruction. Ou, comme il dit ici : « Je vous ai tout prédit [2]. » tout ce que je devais vous prédire. Le reste, je le sais bien par l'étroite société qui est entre mon Père et moi ; mais je ne le sais pas par rapport à vous et selon le personnage que je suis venu faire parmi les hommes.

Adorons l'impénétrable secret de Dieu, et renfermons-nous dans les bornes où il a voulu terminer les lumières de son Eglise.

« Le Fils de Dieu doit venir comme un vo- « leur. Mille ans de délai, c'est devant lui le « délai d'un jour [3]. » Ce n'est point en devinant es moments que vous éviterez la surprise : *il viendra de nuit*, parmi les ténèbres, et sans bruit, *comme un voleur* [4], deux choses qui rendent sa marche impénétrable. Voulez-vous donc n'être pas surpris ? veillez toujours : ni dormez jamais pour votre salut, et *vivez comme des enfants de lumière, sans participer aux œuvres infructueuses des ténèbres* [5].

LXXVIIe JOUR.

Le jour du jugement dernier n'a pu être inconnu au Fils de Dieu [6].

Sans entrer dans un esprit de curiosité et de dispute, permettez-moi, ô Jésus ! de vous demander d'où vient que vous avez dit que *personne ne connaît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils.* Car vous n'avez pas ignoré combien on abuserait de cette parole qui a fait dire aux ariens, ennemis de votre divinité, que vous ignoriez quelque

[1] *Matth.*, XIV, 31. — [2] *Psal.*, CXXIV, 1, 2. — [3] *Matth.*, XXIV, 3 26 ; *Marc.*, XIII, 30-32. — [4] *Ibid.*

[1] *Joan.*, XV, 15. — [2] *Marc.*, XIII, 23. — [3] II *Petr.* III, 9 10. — [4] I *Thess.*, V, 2, 4 — [5] *Ephes.*, V, 8, 11. — [6] *Marc.*, XIII, 22.

chose, même comme Dieu et comme Verbe, et que vous n'étiez pas de même science, et par conséquent de même perfection ni de même nature que votre Père. Et néanmoins, en nommant ceux qui ne savent pas la dernière heure, il vous a plu non-seulement de nommer les anges, mais encore, votre évangéliste saint Matthieu n'ayant nommé qu'eux, votre évangéliste saint Marc instruit par saint Pierre, le prince de vos apôtres et le chef visible de votre Eglise, et votre Esprit qui les conduisait, a voulu que nous sussions que vous avez dit, *ni le Fils, ni autre que le Père*[1].

Pour moi, mon Dieu ! je confesse avec votre apôtre saint Thomas, que *vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*[2]; avec votre apôtre saint Paul, que *vous êtes égal à Dieu*[3]; *et Dieu béni au-dessus de tout*[4] ; et avec votre apôtre saint Jean, que *vous êtes le Verbe qui était au commencement avec Dieu, et qui était Dieu lui-même*[5]; et que *vous êtes le vrai Dieu, et la vie éternelle*[6]; et enfin, avec toute votre Eglise catholique, que vous êtes le Fils unique de Dieu coéternel et consubstantiel à votre Père. Et loin de croire que comme Verbe vous ayez pu ignorer quelque chose, et ignorer en particulier le jour du jugement, je ne veux même pas croire que vous ayez pu l'ignorer comme homme, et selon la dispensation de votre chair.

Et premièrement, malheur à ceux qui osent dire que vous, qui êtes le Verbe, la parole, la raison, l'intelligence, la sagesse de votre Père ; cette sagesse *qui lui assistiez lorsqu'il a créé l'univers, avec laquelle il disposait et composait toutes choses*[7], *par qui toutes choses ont été faites*[8], n'avez pas su de toute éternité ce qu'il devait faire par vous ! Or il devait faire par vous toutes choses, et plus encore, s'il se peut, le siècle futur que le siècle présent ; puisque vous êtes celui dont il est écrit: que *par* vous *il a fait même les siècles*[9]. Car n'est-ce pas dire clairement que tous les siècles se développent par votre ordre, et sont disposés dès l'éternité par votre volonté ? Et si c'est par vous que tous les siècles sont faits, le dernier jour ne sera-t-il pas aussi votre ouvrage ? Et ce jour auquel aboutit tout votre ouvrage, qui en est la consommation, qui en est la fin, sera-t-il le seul que vous n'aurez pas fait ? ou, l'ayant fait, sera-t-il le seul que vous n'ayez pas connu ? Et ce jour, qui est le terme où se rapportent tous vos conseils, n'aura-t-il pas entrée dès le commencement dans vos desseins ? Ou y aura-t-il quelque chose que Dieu n'ait pas disposé par sa sagesse, ni ordonné par sa parole ? quelque chose qu'il ait caché à celui qui est sa sagesse et son conseil ? Et *le Fils unique qui réside dans le sein du Père*, n'y a-t-il pas vu ce secret ? Personne n'a vu Dieu que lui, et *c'est lui-même qui est venu nous l'annoncer*[1]. Mais y a-t-il quelque chose dans le sein de Dieu, qui lui ait été caché ? Erreur, impiété, blasphème, retirez-vous ; rentrez dans l'enfer dont vous êtes sortis. Car faudrait-il dire encore que le Saint-Esprit, *qui sonde, qui pénètre tout, et même les secrets et les profondeurs de Dieu*[2], ce qu'il y a de plus caché dans ses desseins, n'aura pas vu un secret si important, ni connu le dernier jour ? ou que cet Esprit l'aura vu, pendant que le Fils *de qui il prend, comme du Père*[3], l'aura ignoré ? Absurdité par-dessus l'impiété : que l'Esprit *qui annonce l'avenir, et qui distribue comme il veut les dons et les connaissances*[4], n'ait pas tout dans la perfection qui convient au principe et à la source. Car il faudrait l'excepter, comme le Fils, s'il fallait prendre à la rigueur ce que vous avez prononcé: « Que ni les anges, ni le Fils « ne savent ce jour, ni aucun autre que le « Père[5].»

LXXVIIIe JOUR.

Ce dernier jour est connu au Fils de Dieu : mais non pas pour nous l'apprendre[6].

Je continuerai, ô mon Sauveur, à considérer en tremblant cette parole que vous avez prononcée, *ni le Fils*. Où est donc cette autre parole où vous disiez : « Tout ce qu'a mon Père « est à moi[7] ? » Et celle-ci: « Toutes choses ont « été mises entre mes mains par mon Père ; et « personne ne connaît le Fils, si ce n'est le « Père ; et personne ne connaît le Père, si ce « n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de « le révéler[8] ? » Tout est commun entre votre Père et vous ; et la connaissance du dernier jour ne vous sera pas commune ! Vous qui seul connaissez le Père, et qui seul le faites connaître à qui il vous plaît, ne l'aurez pas connu tout entier, ni pénétré tout son secret ! S'il faut excepter quelque chose dans la connaissance que vous avez de lui, il faudra donc excepter quelque chose dans celle qu'il a de vous, puisqu'en parlant de cette connaissance incommunicable à tout autre qu'à vous deux, que vous avez l'un de l'autre, vous dites également : « Nul ne con- « naît le Père, si ce n'est le Fils ; et nul ne con- « naît le Fils, si ce n'est le Père ? » Tout vous est donné par le Père : « le Père aime le Fils,

[1] *Marc.*, XIII, 32. — [2] *Joan.*, XX, 28. — [3] *Philip.*, II, 6. — [4] *Rom.*, IX, 5. — [5] *Joan.*, I, 1. — [6] *Ibid.*, V, 20. — [7] *Sap.*, IX, 4, 9. — [8] *Joan.*, I, 3. — [9] *Hebr.*, I, 2.

[1] *Joan*, I, 18. — [2] I *Cor.*, II, 10, 11. — [3] *Joan.*, XVI, 15. — [4] I *Cor.*, XII, 4. — [5] *Marc.*, XIII, 23. — [6] *Ibid.* — [7] *Joan.*, XVI, 15. — [8] *Matth.*, XI, 27.

« et lui a tout mis entre les mains [1] » : et vous ne saurez pas tout ce qu'il vous a mis entre les mains ! Mais comment cela se pourrait-il, puisque vous dites encore : « Le Père aime le Fils, « et lui montre tout ce qu'il fait [2] ? » Ainsi avec le même amour qu'il lui donne tout, il lui montre tout aussi. Est-ce ici le seul endroit où il ait donné des bornes à son amour ? la seule connaissance qu'il lui ait déniée, le seul don qu'il ait reçu avec mesure, « lui qui a reçu sans me- « sure tout le reste [3], » afin que nous « reçus- « sions tous, » et chacun de nous, « ce qu'il a « du fond de sa plénitude [4] ? »

Mais parmi toutes choses, que votre Père a mises entre vos mains, ce qu'il y a le plus mis c'est le jugement ; puisqu'il s'en est en quelque sorte dépouillé lui-même pour vous le donner ; d'où vient aussi que vous avez dit : « Le Père « ne juge personne : mais il a remis au Fils tout « le jugement [5]. » Mais en même temps vous avez dit, que « le Fils ne fait que ce qu'il voit « faire à son Père. » Ce qui fait aussi que « le « Père l'aime et lui montre tout ce qu'il fait [6], » comme on vient de voir.

Mais si vous devez connaître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis, et que vous êtes vous-même ce souverain Juge, qui paraîtrez en ce jour avec une majesté et une puissance divines ; il s'ensuit que vous connaissez tout cela, même comme homme, parce que c'est comme homme que vous devez juger ; ce qu'il vous a plu de nous expliquer en disant que « le Père a « donné au Fils la puissance de juger, parce qu'il « est le Fils de l'homme [7]. » Vous savez donc tout, même comme homme ; vous savez tout ce qui regarde le jugement ; vous en savez sans difficulté le jour et l'heure, puisque vous en savez toute la sagesse, et que la sagesse consiste principalement à prendre les moments, conformément à cette parole : « Chaque chose a son « temps [8] ; » et dans le monde tout est compassé ; tout est rangé dans son lieu ; « tout se « passe au temps qui lui est marqué par la sa- « gesse qui règle tout. »

Vous êtes notre chef, et nous sommes vos membres ; vous savez toute l'économie de votre corps. Vous connaissez toutes vos brebis ; vous savez celles qui sont venues, et celles qui sont encore à amener ; vous les connaissez et les nommez distinctement. Vous nommez tous ceux que votre Père vous a donnés ; et tout vous est connu depuis le premier jusqu'au dernier de vos élus ; et vous marquez tous les temps où vous les devez appeler, et les incorporer à votre corps [1]. Car c'est vous qui les devez recueillir, et en les recueillant vous ne faites qu'exécuter ce que vous aviez destiné avec votre Père, dès que vous posâtes les fondements de son Eglise. Vous en avez révélé les persécutions à votre apôtre saint Jean ; il en a vu tout le cours ; il a vu la dernière comme les autres, et celle qui ne finirait qu'avec la fin du monde, « et avec le feu de vo- « tre dernier jugement [2]. » Les temps vous sont connus comme tout le reste ; vous savez ce que veulent dire ces mille ans où vous avez déterminé le règne de vos saints sur la terre, et ce que vous avez révélé en énigme à votre bien-aimé disciple, n'est pas énigme pour vous. Tout vous est connu, « vous êtes le scrutateur des « reins et des cœurs. » Vous avez en votre puissance le livre où sont écrits les secrets de Dieu, et ses décrets éternels, et les sept sceaux qui le ferment n'y sont pas pour vous, puisque vous les ouvrez quand il vous plaît, à qui il vous plaît, et pour les raisons qu'il vous plaît [3]. Et sous le septième sceau étaient enfermés tous les événements futurs ; puisque c'est de là que se développent *et les trompettes*, et les *Væ* [4], et tout le reste, qui était l'histoire de l'Eglise. C'est pourquoi, lorsque vos apôtres vous interrogeaient sur le temps où vous rétabliriez le royaume d'Israël, vous leur répondîtes : « Ce n'est pas « à vous à le savoir [5]. »

O Seigneur ! s'il est permis de vous interroger encore, que ne parliez-vous en la même sorte à vos apôtres, et que ne leur disiez-vous : Ce n'est pas à vous à le savoir ; au lieu de dire, que « le Fils ne le savait pas ? »

Peut-être se faudrait-il taire encore ici ; et qu'au lieu de se fatiguer à examiner ce passage, il faudrait se dire à soi-même : « ce n'est pas à moi à l'entendre ; ce n'est pas à moi à savoir pourquoi vous avez parlé en cette sorte. J'acquiesce, ô mon Sauveur ! et je ne recherche ce mystère que pour y trouver quelque instruction, s'il vous plaît de me la donner. Mais peut-être qu'elle est déjà toute trouvée ; peut-être que cette parole : « Ce n'est pas à vous à entendre « les temps et les moments que le Père a mis « en sa puissance [6], » est le dénoûment de celle où vous avez dit : « Pour ce jour et cette heure- « là, nul ne la sait que le Père : et le Fils même « ne la sait pas [7]. » Ce que le Fils ne sait pas en cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir. Le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce

[1] *Joan.*, III, 35. — [2] *Ibid.*, V, 20. — [3] *Ibid.*, III, 34. — [4] *Ibid.*, I, 16. — [5] *Ibid.*, V, 22. — [6] *Joan.*, V, 19, 20. — [7] *Ibid.*, V, 27. — [8] *Eccle.*, III, 1.

[1] *Joan.*, X. — [2] *Apoc.*, XX, 7-10. — [3] *Apoc.*, II, 23, V, 1, 2 seq. — [4] *Ibid.*, VIII, 1 seq. — [5] *Act.*, I, 7. — [6] *Ibid.* — [7] *Marc.*, XIII, 32.

que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans tout ce qu'il a vu pour nous, ainsi que nous l'avons dit. Et le Fils de Dieu parle ainsi pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance, sans préjudice de la science qu'il avait d'ailleurs, et nous apprendre, non-seulement à ignorer, mais encore à confesser sans peine que nous ignorons ; puisque lui-même qui n'ignorait rien, et surtout qui n'ignorait pas cette heure dont il était le dispensateur, ayant trouvé un côté par où il pouvait dire qu'il l'ignorait, parce qu'il l'ignorait dans son corps et qu'il était de son dessein que son Eglise l'ignorât, il dit tout court qu'il l'ignore, et nous enseigne à ne pas rougir de notre ignorance.

J'ignore donc de tout mon cœur, et ce mystère, et tous les autres que vous voulez me cacher, et que vous ne savez pas en moi ni pour moi. J'ignore le jour où vous viendriez, parce que vous m'avez dit que vous viendrez *comme un voleur*. Mais si on ne sait pas quand le voleur viendra, le voleur n'en sait pas moins quand il veut venir Vous savez donc, voleur mystique ! vous savez quand vous viendrez; et les enfants de ce siècle ne seront pas plus prudents, plus avisés dans leurs desseins, plus éclairés dans l'ordre qu'ils mettront à leur exécution, que vous qui êtes la lumière même, la sagesse même. Vous savez donc, encore un coup, quand vous viendrez à la dérobée, demander à chacun de nous, et demander à tout le genre humain, le compte que nous vous devons de notre conduite. Vous le savez ; et c'est pourquoi vous avez dit, que « le « père de famille ne sait pas l'heure du voleur, » mais non pas que le voleur l'ignorât lui-même. Et vous avez dit : « Veillez donc, parce que vous « ne savez pas à quelle heure le Seigneur vien- « dra, » et non pas que le Seigneur qui doit venir l'ignore lui-même. Et vous avez dit, en continuant la parabole : « Soyez prêts, parce « que vous ne savez pas à quelle heure viendra « le Fils de l'homme [1]. »

Vous vous êtes aussi comparé à un père de famille, qui, revenant de son voyage, surprend son économe, « en venant au jour que ce mé- « chant serviteur ignore, et à l'heure qu'il n'at- « tend pas [2]. » Mais vous, vous êtes le Seigneur, vous êtes le père de famille, qui sait bien quand il doit venir ; et si le serviteur est imprudent, le père de famille n'est pas pour cela ignorant de ses propres desseins. Vous savez donc, pour la dernière fois, quand vous voulez venir, et vous ne voulez pas que nous le sachions. Voilà que mon âme est prête ; quand vous me la redemanderez, mon compte est en état ; recevez-le, et me jugez en vos miséricordes ; voilà du moins ce qu'il faudrait pouvoir dire. O mon Sauveur ! quand serai-je en cet état ? quand pourrai-je dire de bonne foi : « Mon cœur est prêt, ô Dieu ! « mon cœur est prêt [1] ? »

[1] *Matth.*, XXIV, 42-44. — [2] *Ibid.*, 50.

LXXIXe JOUR.

Raisons profondes de notre Sauveur d'user de ces réserves mystérieuses pour l'instruction de son Eglise; mais non pour autoriser les hommes à user d'équivoques et de restrictions mentales [2].

Gardons-nous bien de conclure de ces réserves mystérieuses du langage de notre Sauveur, qu'il nous soit permis d'user dans nos discours de dissimulation, d'équivoque et de restriction de pensée ; car il ne nous appartient pas de nous donner à nous-mêmes divers personnages, selon lesquels nous puissions nier en un sens ce que nous avouerons en l'autre. Il ne nous appartient pas non plus de faire de nos réserves une instruction, un exemple d'humilité, une espèce de parabole dont il faille chercher le sens, un mystère dont il faille approfondir le secret. Jésus-Christ a sa science comme Verbe, et tout y est compris, le présent, le passé, le futur, le possible, l'existant, tout en un mot, tout ce qui est dans la science du Père ; car il est lui-même cette science, puisqu'il est son Verbe, sa raison, sa parole extérieure. Il a sa science comme homme, par rapport à sa perfection, et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les secrets de son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris dans cette science, puisque toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre [3]. C'est lui qui doit tout faire; c'est lui qui doit venir pour juger. Son Père ne l'avertit pas à chaque moment, de ce qu'il aura à faire par son ordre; mais il lui donne tout d'un coup une pleine compréhension de tout le dessein dont il a l'exécution en son pouvoir : autrement il agirait comme nous, en foi, en obscurité, par morceaux, par pièce, au hasard en un certain sens, et à l'aveugle, sans entendre le rapport de chaque partie avec la fin de l'ouvrage et avec le tout. Il a outre cela sa science comme docteur de son Eglise, comme interprète envers elle des volontés de son Père, comme faisant avec elle un même corps. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Eglise sache. Il fallait que l'Eglise sût ses persécutions pour s'y préparer ; la chute prochaine des Juifs, afin qu'ils en fussent avertis, et qu'ils fissent pénitence ; et pour ôter aux fidèles la tentation de croire que le déicide et

[1] *Psal.*, LVI, 8. — [2] *Marc.*, XIII, 32. — [3] *Matth.*, XXVIII, 18.

les autres déloyautés de ce peuple, avec les cruautés qu'il a exercées sur la personne du Sauveur et de ses apôtres, demeurassent longtemps impunies : Jésus-Christ a su tout cela pour son Eglise, et il l'a expliqué. Il fallait que l'Eglise sût les signes du jugement à venir, afin d'être attentive à son approche. Jésus-Christ a su encore cela pour elle, et l'a prédit. Il ne fallait pas qu'elle sût le temps ni l'heure : Jésus-Christ à cet égard ne le sait pas, et n'en dit rien à ses fidèles. Cette science, qui était en Jésus-Christ par rapport aux instructions qu'il devait donner à son Eglise, avait sa perfection et sa totalité, qui lui faisait dire : « Je vous ai découvert comme à mes amis tout ce que j'ai ouï de « mon Père [1] : » et encore : « Je vous ai tout « prédit [2] ; » tout ce qu'il fallait que vous sussiez, tout ce que j'avais appris pour vous. Si je dis, pour vous renfermer dans ces bornes, que je ne sais pas le reste, j'ai mes raisons de parler ainsi selon la charge qui m'est imposée, selon le personnage que je fais : ne soyez pas assez téméraire pour vouloir ou critiquer ou imiter ce langage mystérieux qui ne vous convient pas : c'est à vous à dire avec sagesse et avec simplicité tout ensemble : « Cela est, cela n'est point [3] ; « ne mentez pas ; ne vous trompez pas les uns « les autres ; parce que vous êtes membres les « uns des autres [4]. »

Tâchons ici de nous revêtir de l'esprit de sincérité, à l'exemple de Jésus-Christ qui à la réserve de ces mystères, où il était obligé à nous ménager la lumière, nous a tout dit comme à ses amis, selon qu'il était convenable, et que nous le pouvions porter.

LXXXe JOUR.

Ce qui doit être commun à ces deux grands événements. — Séduction générale.

Relisons les commencements de ce discours prophétique de Notre-Seigneur. Nous y trouverons les choses qui doivent être communes aux deux événements qu'il prédisait, à la ruine des Juifs, et au jour du jugement dernier : c'est que l'un et l'autre devaient être précédés de grands mouvements, d'une grande persécution de l'Eglise, d'une grande séduction.

Ses disciples lui dirent en secret : « Dites-nous « quand ces choses arriveront, et quel sera le « signe de votre avénement, et de la consom- « mation des siècles ; et Jésus leur répondit : « Prenez garde à n'être pas séduits [5]. »

Souvenez-vous toujours qu'ils joignaient deux choses, la chute de Jérusalem, et le dernier jour, comme devant arriver dans le même temps. Et sans les désabuser d'abord, parce que cela n'était pas nécessaire, Jésus-Christ leur va expliquer ce qui devait être commun à ces deux événements.

« Prenez garde que personne ne vous sé- « duise. » Ils lui faisaient une demande curieuse : « Quand ces choses arriveront-elles ? » il leur donne un avis utile : « Prenez garde qu'on ne « vous séduise ; » comme s'il disait : Il vous importe peu de savoir quand arriveront ces choses ; mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'elles seront précédées d'une périlleuse et horrible tentation, pour vous séduire. « Car il viendra « plusieurs christs ; et plusieurs seront trom- « pés. » C'est ce qui arriva devant la ruine de Jérusalem, et aux environs de ces temps-là. C'est ce qui arrivera encore à la fin des siècles. « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne « me recevez pas : si un autre vient en son nom, « vous le recevrez [1]. » C'est ce qui est déjà souvent arrivé aux Juifs, et quelque chose de semblable leur arrivera encore une fois vers la fin des siècles, « lorsque ce méchant, cet impie, « qui s'assiéra dans le temple de Dieu, pour s'y « montrer comme un Dieu, paraîtra avec des « prodiges trompeurs, et avec toutes sortes de « séductions, en sorte qu'ils soient livrés à l'es- « prit de mensonge, pour ne s'être pas voulu « laisser gagner à l'amour de la vérité [2]. » Ce qui convient parfaitement avec la parole qu'on vient d'entendre de la bouche de Jésus-Christ, et semble fait pour marquer d'une façon particulière l'aveuglement volontaire avec l'endurcissement du peuple juif. Quoi qu'il en soit, le démon développera toute sa malignité aux approches du dernier jour : et la même chose arriva aux approches de la ruine de Jérusalem, n'y ayant jamais eu tant de faux christs, ni tant de faux prophètes. Remarquez dans saint Mathieu les versets 5, 11, 23, 24, 25, 26, et à peu près la même chose dans saint Marc et dans saint Luc.

« Voilà que je vous l'ai prédit : Prenez-y « garde [3]. » La séduction sera si puissante, que Jésus-Christ ne craint point de dire « qu'elle ira, « s'il se peut, jusqu'à induire en erreur même « les élus [4]. » *S'il se peut* fait voir deux choses : l'une, l'extrême péril ; l'autre, le secours présent de la main toute-puissante de Dieu.

Pesons ces paroles, considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi ; jusqu'où il veut

[1] *Joan.*, XV, 15. — [2] *Marc.*, XIII, 23. — [3] *Matth.*, V, 37. — [4] *Col.*, III, 9 ; *Ephes.*, IV, 25. — [5] *Matth.*, XXIV, 3 ; *Marc.*, XIII, 4, 5 ; *Luc.*, XXI, 7, 8.

[1] *Joan.*, V, 43. — [2] II *Thess.*, II, 3, 4, 9, 10, 11. — [3] *Matth.*, XXIV, 25, *Marc.*, XIII, 23. — [4] *Matt.*, XXIV, 24.

que nous lui soyons soumis; ce qu'ont à craindre les esprits superbes; les piéges que Dieu permet qui leur soient tendus; combien ils sont délicats, combien subtils; combien il est dangereux que les saints mêmes ne s'y prennent : « Avec quelle frayeur et quel tremblement ils doivent donc opérer leur salut [1]. »

Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles se fait souvent sentir avant ce temps dans les subtilités des hérétiques; une apparence de réforme, un air de piété et de modestie, des paroles douces, tirées le plus souvent de l'Ecriture, une véhémente répréhension des abus criants, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur des vices, un vrai amour de la vertu. La chrétienté s'émeut; les nations se cantonnent; les élus, s'il se pouvait, devaient être pris dans ce piége. Mais ceux qui y ont été pris doivent songer que nous aurons bien à soutenir d'autres illusions à la fin des siècles; une hypocrisie bien plus délicate, bien plus raffinée, lorsque les prodiges trompeurs se joindront à une doctrine séduisante. O Dieu! je tremble pour ceux qui seront mis à cette épreuve! Tremblez dès à présent à la tromperie de vos passions, aux belles couleurs dont elles parent vos vices secrets, à ces instincts trompeurs de l'ennemi, à ces illusions secrètes que vous prenez pour inspirations. « Qui a des « oreilles pour ouïr qu'il écoute [2]. » Ah! c'est de quoi séduire, s'il se peut, jusqu'aux élus. Concluez avec saint Paul : Opérez votre salut « avec crainte et tremblement; » mais ne croyez pas l'opérer de vous-même. Croyez que « c'est « Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire [3] » Opérez et croyez que Dieu opère; ne soyez ni lâche, ni présomptueux; abandonnez-vous à cette grâce qui agit en vous, mais avec une courageuse et fidèle coopération : c'est ce qui soutient les élus; c'est ce qui les empêche de périr.

« Les élus, s'il se peut, seront induits à er- « reur [4]. » *S'il se peut.* Cela donc ne se peut pas : une main toute-puissante, contre laquelle rien ne prévaut, détourne ce coup. O conduite miséricordieuse et toute-puissante! qui empêchez vos élus de pouvoir périr, je vous reconnais, je vous adore, je m'abandonne à vous! mais dans cet esprit qui, en nous disant : « Dieu « opère, » nous dit en même temps : « Opérez, » travaillez, agissez avec une infatigable ferveur.

LXXXIe JOUR.

Le même sujet. — Guerres, famines, pestes, tremblements de terre, maux extrêmes.

Un grand mouvement dans le monde : « des « guerres, des bruits de guerre, des pestes, des « tremblements de terre [1], » seront les triste avant-coureurs de ces deux événements. Voyez-les en saint Matthieu XXIV, 6, 7, et la même chose en saint Marc et saint Luc. C'est ce qui arriva un peu devant la guerre de Judée, et dans la dernière année de Néron; c'est ce qui arrivera encore d'une manière plus formidable aux approches du dernier jour.

« Des guerres, des bruits de guerre : » de grandes guerres en effet; de plus grandes appréhensions de mouvements nouveaux; il semblera que l'esprit de guerre, les haines, les jalousies, la nature même voudra enfanter quelque chose de funeste aux grands Etats; on remarquera dans le monde un esprit d'ébranlement universel. Au milieu de tout ce tumulte, « prenez garde de ne pas être troublés, car il « faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la « fin [2]. »

De quoi donc sera-t-on troublé, si on ne l'est de telles choses? de rien du tout. Car le Chrétien n'est troublé de rien que de son péché, et de la colère de Dieu qui le doit punir. « Pre- « nez » donc « garde de n'être point troublés. » Vous vous enquérez de ce qui se passe, non-seulement avec curiosité, mais encore avec frayeur; que deviendront ces grandes armées qui sont en présence? Quel ravage, quel embrasement, quel carnage, quel déluge de maux, si une fois la digue est rompue! Ah! je m'en meurs! Vous n'êtes pas Chrétien. Le sort des empires est entre les mains de Dieu : ils meurent en leur temps comme le reste des choses humaines. Priez pour votre patrie, humiliez-vous, faites pénitence, mais ne craignez point, ne vous troublez pas; il faut que cela arrive. Il le faut, non par une aveugle et fatale nécessité qui nous mettrait au désespoir; mais il le faut par une raison, par une sagesse, par une bonté qui prépare de grands biens par tous ces maux. « Ne craignez point, « petit troupeau, puisque le royaume qu'il a « plu à votre Père céleste vous préparer [3] » est hors d'atteinte. Toutes les puissances ennemies, visibles ou invisibles, n'ont point de prise dessus, et il ne peut vous être ravi.

« C'est ici le commencement des douleurs [4], » des douleurs de l'enfantement; de celles qui font jeter de grands cris; qui s'augmentent de plus en plus : on croirait être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement.

Quoi! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entrechoquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre ne sont que « le com-

[1] *Philip.*, II, 12. — [2] *Matth.*, XI, 15. — [3] *Philip.*, II, 12, 13. — [4] *Marc.*, XXIII, 22.

[1] *Marc*, XIII, 7, 8; *Luc.*, XXI, 9, 10, 11. — [2] *Matth.*, XXIV, 6. — *Luc.*, XII, 32. — [3] *Matth.*, XXIV, 8.

« mencement des douleurs! » O Dieu! que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude! Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi. Par tous ces grands coups, les corps seuls sont menacés; mais voici ce qui est terrible, au delà de toutes les terreurs : « Craignez, craignez « celui qui, après avoir fait mourir le corps, en- « verra l'âme dans la gêne : oui, je vous le dis, « craignez celui-là [1]. » O Seigneur! si je sais bien craindre cela, je ne craindrai autre chose, et je verrai tous les éléments se mêler et la nature se confondre sans effroi. Ah! je ne puis craindre que ce qui tue l'âme; mais je puis ne le craindre pas, si je commence sérieusement à me convertir. Je n'ai rien à penser que la pénitence, ni rien à craindre que de mourir dans mon péché. Mourir ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paraisse. Mourir dans le péché, c'est tout le mal, et le seul qui soit à craindre. Malheureux, ingrats, pécheurs endurcis: «Vite, vite, convertissez-vous et vivez [2].»

LXXXIIe JOUR.

Persécution terrible de l'Eglise, trahisons, charité refroidie.

Un autre avant-coureur, la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Eglise; la fureur au dehors, la trahison au dedans : on se livrera les uns les autres ; les frères livreront leurs frères, et le père même son enfant; les enfants se soulèveront contre leurs pères, et les familles mêmes seront divisées: les scandales seront horribles, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyait les plus fermes. Au milieu de tout cela la séduction redoublera, et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'aurait pu abattre : la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Eglise naissante, à commencer vers les dernières années de Néron, un peu avant la guerre de Judée. C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles [3].

Ce n'était pas une chose aisée à prédire, comme on le pourrait penser d'abord, qu'une telle haine et une telle persécution contre l'Eglise : et on n'aurait pas pu prévoir que le monde qui laissait en paix toutes les religions, et jusqu'aux sectes les plus impies, comme celle des épicuriens, ne pourrait souffrir le christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu prédire, et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

Il joint, selon sa coutume, la consolation aux maux : « Tout le monde vous haïra; mais vous « ne perdrez pas un seul cheveu; vous possé- « derez votre âme par votre patience [1], » non en combattant, mais en souffrant. « Vous serez « traînés à tous les tribunaux, » comme des criminels, « mais cela leur sera en témoignage [2] : » vous y paraîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain. « Je vous « donnerai une bouche » que nulle impudence, nulle violence ne pourra fermer, « une sagesse, « une force contre laquelle il n'y aura point de « résistance [3]; vous n'aurez rien à préméditer: le « Saint-Esprit parlera par votre bouche [4]; » et le reste qu'on peut voir dans l'Evangile.

Ce qui sera le plus déplorable, c'est que la « malice s'augmentant sans fin, la charité se « refroidira dans la multitude [5]; » c'est ce qui arriva à saint Paul, lorsqu'il disait : « Tous « m'ont quitté; personne ne m'a assisté dans « ma première défense; Démas même m'a « abandonné, attiré par l'amour de ce siècle : il « n'y a que Luc avec moi; qu'il ne leur soit « point imputé [6]. » Mais ce refroidissement de la charité dans ses frères, ne changeait point envers eux le cœur de Paul. Ce refroidissement de la charité paraîtra beaucoup davantage dans la fin des siècles : « Car, lorsque le Fils de « l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de « la foi sur la terre [7]. »

Mais à ce comble de maux, il n'y a qu'un seul remède : « Qui persévérera jusqu'à la fin « sera sauvé [8]. » Remarquez ce mot : « jusqu'à « la fin. » Dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans, ce n'est rien; il faut aller jusqu'à la fin. Ne vous lassez point de travailler; car la moisson que vous recueillerez sera éternelle.

« Il faut que cet Evangile soit prêché par « toute la terre [9], » de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si déchaînée, en arrête le cours. « Paul était lié, mais la pa- « role de Dieu ne l'était pas [10]; elle courait, [11] » dit cet Apôtre, le bruit en retentissait par toute la terre, « la foi des Romains y était annoncée [12]; « l'Evangile qui était venu jusqu'à Colosse, était, « et fructifiait, et croissait en même temps « par tout le monde [13]. » Ainsi la prédiction du Sauveur s'accomplissait déjà en quelque façon, avant la dissipation des Juifs, mais le grand accomplissement en est réservé à la fin des siècles,

[1] *Luc.*, XII, 5. — [2] *Ezech.*, XVIII, 32. — [3] *Matth.*, XXIV, 9 seq.; *Marc.*, XIII, 12; *Luc.*, XXI.

[1] *Luc.*, XXI, 17, 18, 19. — [2] *Ibid.*, 12, 13, *Marc.*, XIII, 9 seq. — [3] *Luc.*, XXI, 14, 15. — [4] *Matth.*, X, 19, 20. — [5] *Ibid.*, XXIV, 12. — [6] II *Tim.*, IV, 9, 11, 16. — [7] *Luc.*, XVIII, 8. — [8] *Matth.*, XXIV, 13. — [9] *Ibid.*, 14. — [10] II *Tim.*, II, 9. — [11] II *Thess.*, III, 1. — [12] *Rom.*, I, 8. — [13] *Col.*, I, 6.

et la prédication aura percé par tout le monde avant qu'il finisse.

O Dieu ! donnez vigueur à votre parole, bénissez les prédicateurs apostoliques; envoyez vos ouvriers dans cette grande moisson que votre ennemi ravage. O Seigneur! je me joins en esprit à ces hérauts de votre Evangile, et à ceux qui croiront en vous par leur parole. Sanctifiez-les en vérité, et que leur sainteté naissante répare les ravages que fait le péché dans votre héritage. Sauvons-nous, sauvons-nous de la corruption de cette race mauvaise. Mon âme, sauve-toi toi-même; ô Dieu! sauvez-moi, je péris.

LXXXIII$_e$ JOUR.

Réflexions sur plusieurs circonstances de ces deux événements.

« Priez que votre fuite n'arrive point durant « l'hiver ou dans le jour du sabbat; » vous aurez besoin des plus grands jours, de la saison la moins embarrassante, de la liberté d'agir la plus entière, pour précipiter votre fuite dans les déserts et dans les montagnes, et pourvoir à tant de pressants besoins. « Jamais il n'y eut, « jamais il n'y aura d'affliction semblable; » jamais peuple n'aura été ni ne sera plus impitoyablement livré à la vengeance, « et si Dieu n'a- « vait abrégé le temps, nul homme ne se sauve « rait; mais Dieu a abrégé le temps pour l'a- « mour de ses élus [1]. » Ce fléau de Dieu sera si terrible, et la force en sera si insupportable, qu'il y aurait de quoi accabler tout le genre humain. Mais il fallait qu'il restât des hommes sur la terre pour enfanter les élus et les saints, qu'il y avait encore à recueillir. Voilà un sens. Dieu, fléchi par les prières de ses élus, a tempéré sa colère; ils sont le sel de la terre, pour en empêcher la totale corruption; il faut qu'ils y soient répandus deçà et delà, et de tous côtés; autrement le genre humain, qui n'est conservé que pour eux, périrait en entier; c'est un autre sens. Le dernier : Dieu a abrégé le temps des souffrances, de peur que ses élus n'en fussent enfin accablés, et il n'a pas voulu qu'ils fussent tentés par-dessus leurs forces.

« Pour l'amour des élus qu'il a choisis, » dit saint Marc [2]. Ils ne sont pas élus par un autre, c'est par lui-même; l'amour qui les lui a fait élire, l'oblige à tout faire pour eux, et il n'épargne la terre qu'à leur considération.

Respectons les saints qui sont parmi nous, nous leur devons tout, et Dieu s'apaise en les voyant, comme un père qui voit ses enfants parmi ses ennemis, retient sa main. Après la séparation, que n'auront pas à souffrir les pécheurs!

[1] *Matth.*, XXIV, 20-22. — [2] *Marc.*, XIII, 20.

Ce qui est vrai en un certain sens, à l'égard des Juifs, est encore plus véritable à l'égard de tout l'univers, dans les approches du dernier jour; après que la patience de ses saints aura été épurée jusqu'au degré qu'il voulait, il mettra fin au temps des épreuves, pour donner lieu aux récompenses.

« S'il y a cinquante justes dans Sodome, s'il « y en a quarante, s'il y en a dix, je pardon- « nerai pour l'amour d'eux à toute la ville [1]. » Dieu aime tant les siens, que non-seulement il les épargne, mais il épargne les autres pour l'amour d'eux. Si on n'aimait pas les justes, si on ne les protégeait pas pour eux-mêmes, il les faudrait protéger pour le bien public. Que notre maison soit leur asile, que nos bras leur soient toujours ouverts, que notre secours les suive partout. Les prêtres, les religieux, les représentent par leur état.

LXXXIVe JOUR.

Réflexions sur d'autres circonstances.

« Si l'on vous dit : Le voici dans le désert, le « voici dans les lieux retirés de la maison, ne le « croyez point [2]. » Ceci regarde les derniers temps, lorsque les Juifs fatigués de tant attendre, et d'avoir si souvent été trompés sur le sujet du Messie, s'en diront les uns aux autres des nouvelles comme en secret : « Il est venu, » mais il se cache; « il est dans ce désert, il est dans les « lieux secrets de cette maison; ne croyez point « tout cela. » Ce n'est plus le temps qu'il doit venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert; tantôt caché, tantôt découvert; il paraîtra tout d'un coup avec un éclat surprenant, « et un éclair ne se « fait pas voir plus rapidement du levant jusqu'au « couchant, et d'un côté du ciel à l'autre, que « le Fils de l'homme paraîtra dans toute la « terre [3]. » Voilà la première chose qu'il marque de ce grand événement : une apparition soudaine, et un éclat qui en un moment se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Mais voici la seconde : Où sera le corps, là s'assem- « bleront les aigles [4]. » Si les aigles sentent leur proie de si loin, et s'assemblent rapidement de toutes parts autour d'un corps mort, combien plus s'assembleront les élus où sera le Fils de l'homme!

Le grec porte, au lieu du corps, *un corps mort, un cadavre* : et le Fils de Dieu se compare à un corps de cette sorte, à cause que les élus seront rassemblés par le mystère de sa mort, et que c'est par là qu'ils auront part à sa résurrec-

[1] *Gen.*, XVIII, 26, 28 seq. — [2] *Matth.*, XXIV, 26. — [3] *Ibid.*, 27. — [4] *Luc.*, XVII, 24; *Matth.*, XXIV, 28.

tion. Tout cela regarde visiblement l'apparition dernière, et le dernier jour de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi il ajoute : « Mais aussitôt après « l'affliction de ces jours-là, » de ces jours où le Fils de l'homme devra paraître si vite, et rassembler autour de lui tous les élus « aussitôt « après cette affliction, » car il a dit qu'il y en aurait d'étranges vers ces jours-là : « le soleil « s'obscurcira, » et le reste [1].

Il ne faut donc pas entendre cette affliction ni ces jours, de l'affliction ou des jours qui seront fâcheux pour les Juifs, mais l'affliction de tout l'univers, vers le jour où le Fils de Dieu devra paraître, qui sont ceux dont il venait de parler. Le même paraît dans saint Marc : « Mais dans « ces jours-là, dans cette affliction-là, le soleil « s'obscurcira[2], » et le reste. Comme s'il disait: il arrivera de grands maux aux Juifs, mais ce n'est point dans ces maux, ou dans ces temps, qu'arriveront ces prodiges du soleil obscurci, et les autres, mais *dans ces jours* dont je viens de vous parler : *dans ces jours* où le Fils de l'homme devra paraître ; aux approches de cette dernière apparition, et peu après les afflictions dont elle sera précédée, *le soleil s'obscurcira,* et le reste.

Mettons-nous en esprit dans ce dernier jour, si heureux pour les uns, si funeste aux autres. Représentons-nous l'étonnement où l'on sera de cette nouvelle lumière que jettera le Sauveur, de ce prodigieux éclat qui se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre avec la rapidité d'un éclair. Contemplons ces aigles mystiques, les esprits sublimes à qui le monde n'aura rien été, et qui n'auront pas été troublés de tant de persécutions, ni de cet ébranlement universel de la nature éperdue, prendre tout à coup leur vol, et comme dit saint Paul, « être élevés dans les nuées, au « milieu des airs, à la rencontre de Jésus-Christ, « pour être ensuite toujours avec lui [3]. » Heureux jour ! Heureux spectacle ! heureux changement ! heureux ceux qui verront ce beau feu, cet éclair nouveau, cette vive et adorable lumière ; qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut, ces aigles qui voleront après, et qui seront enlevés avec lui ! Soyons de ces aigles, par la contemplation en foi et en vérité, et par une noble élévation au-dessus des choses mortelles. Faisons notre proie de ce corps, que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'Eucharistie, ce corps mort autrefois ; à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort : dévorons-le ; prenons-en toute la substance, tout le suc. Vivons de Jésus et de sa vérité, et de ses souffrances, et de sa mort, qui est notre vie ; imitons-la, sortons-la sur nous : « Portons sur nos corps « la mortification de Jésus, afin que la vie de « Jésus paraisse en nous [1]. » Si parmi les ténèbres du monde, et celles qui nous environnent, il lui plaît de faire tout à coup reluire sur nous comme une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la basse ; ô lumière, je vous adore ! ô lumière, je vous veux suivre ! Si vous vous retirez comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue, je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments, je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides, et j'aspirerai nuit et jour à ce jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous retirer, sans être obscurcie ; où votre Levant sera Couchant ; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père ! ô Fils ! ô Saint-Esprit ! qui êtes la véritable et la seule lumière.

[1] *Matth.*, XXIV, 29. — [2] *Marc.*, XIII, 24. — [3] 1 *Thes.*, IV, 16, 17.

LXXXVe JOUR.

Instruction à recueillir. — Se tenir prêt, veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé [2].

De tout ce que nous avons vu, il y avait deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem il y avait à s'en sauver par la fuite : « Alors que ceux qui sont dans « la Judée s'enfuient aux montagnes [3]. » C'est ce que firent les Chrétiens, qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards, à la ville de Pella, comme marquent les histoires : ce qui fut cause qu'on ne voit point qu'ils aient souffert en Jérusalem, ni qu'il s'y en soit trouvé aucun durant le siége de Tite. A l'égard des calamités qui devaient arriver à la fin du monde, il fallait ne pas songer à s'en sauver puisqu'elles sont universelles et inévitables, mais s'y préparer ; et cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre.

Elle consiste, premièrement, à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt en accompagnant de prières son attention et sa diligence: « Prenez garde, veillez et priez : car vous ne sa- « vez pas le temps, ni si le Maître viendra sur « le soir, ou vers le minuit, ou au chant du coq, « ou le matin [4]. Veillez donc, et priez en tout « temps, afin d'être rendus dignes d'éviter ces « choses, » c'est-à-dire la rigueur du dernier jugement, « et de comparaître devant le Fils de « l'homme [5]. » Il ne faut donc pas seulement prier, mais prier en tout temps.

[1] II *Cor.*, IV, 10. — [2] *Matth.*, XXIV, 37-51; *Marc.*, XIII, 33, 37; *Luc*, XVII, 21. — [3] *Matth.*, XXIV, 16. — [4] *Marc.*, XIII, 33, 35. — [5] *Luc.*, XXI, 36.

Deuxièmement, il faut songer à l'effet de ce terrible jugement; où « de deux qui seront en« semble, l'un sera pris et l'autre laissé [1]. » Et pour aller où? « Ou sera le corps, là s'assem« bleront les aigles. » Qui ne tremblerait, en voyant tout à coup une si terrible séparation? L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour entrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais!

Troisièmement, il ne faut point reculer ni regarder en arrière: « Souvenez-vous de la femme « de Lot [2], » qui, pour avoir seulement tourné la tête vers Sodome, reçut un châtiment si prompt et si vigoureux. Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies, ni de fuir le monde qu'on a quitté: il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté-là.

Quatrièmement, il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaire; se sauver à quelque prix que ce soit; laisser périr beaucoup de choses qu'on aimerait, plutôt que de hasarder son salut: « Si l'on « est dans le haut de la maison, ne se point em« barrasser de sauver les meubles qui sont en « bas [3]; » se contenter de sauver ce qui est en haut; emporter et sauver d'abord à la corruption tout ce qu'on peut; ne pas dire: Je laisserai cela, mais je tournerai demain le quérir; demain je commencerai à me corriger de ce vice, je me contenterai pour aujourd'hui de modérer celui-ci. Ne laissez rien qu'il vous faille aller requérir: ne laissez rien à faire une autre fois; car le temps vous manquera tout à coup, et votre attention sera vaine.

Cinquièmement, il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui *appesantit le cœur*, et non-seulement *de l'ivrognerie*, où la raison est absorbée, mais encore *de la bonne chère et des soins de cette vie* [4]. Et sur les soins de la vie, il faut remarquer ces paroles: « Aux « jours de Noé ils buvaient, ils mangaient, ils se « mariaient, ils mariaient leurs enfants; et aux « jours de Lot ils buvaient et mangeaient, ils « vendaient et achetaient, ils plantaient et ils « bâtissaient; et ils périrent tout d'un coup dans « les eaux du déluge, et par le feu du ciel [5]. » Car il ne dit pas: Ils tuaient, ils commettaient des adultères, et le reste; il parle des occupations les plus ordinaires et les plus innocentes de la vie; parce qu'elles occupent, elles embarrassent, elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles; mais il faut encore prendre garde à ne se pas laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation, qui fait qu'on n'est jamais à soi.

Sixièmement, on ne saurait assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge au temps de Noé; comme le feu du ciel au temps de Lot; « comme un lacet « où nous serons pris tout à coup [1], » à la manière des oiseaux, par un vain appât, pour être la proie de ceux qui veulent nous dévorer. Le mauvais serviteur, qui ne songeait qu'à passer sa vie dans le plaisir, se trouvera tout d'un coup « séparé » de Dieu, de sa grâce, de tout le bien; « et il sera mis avec les hypocrites, où il y aura « un pleur et un grincement de dents [2] » éternel. Terribles paroles: « séparé, mis avec les « hypocrites; pleur et grincement de dents, » et douleur jusqu'à la rage! A quoi donc penserons-nous, si nous ne pensons à ces choses? Ah! périssent toutes nos pensées, afin que celles-là vivent seules dans nos cœurs!

LXXXVIe JOUR.

Le père de famille, ses serviteurs, la figure du voleur [3].

Conférez le chapitre XXIV de saint Matthieu, depuis le ℣ 25 jusqu'au 49.

Le Fils de Dieu instruit ici, premièrement tous les Chrétiens, sous la figure du père de famille et de ses serviteurs, et encore sous la figure du même père de famille, et d'un voleur. Secondement, il instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques, sous la figure du père de famille qui retourne à sa maison, et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre.

Voici pour les premiers ce que nous trouvons dans saint Luc. Premièrement, « les reins « ceints [4]: » c'est-à-dire les passions resserrées, comme une robe qui se répandrait faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car lorsque l'âme se répand dans les passions, elle est lâche, sans force, sans ordre, sans bienséance.

Deuxièmement, « des flambeaux allumés à la « main. » C'est encore l'état d'un homme prêt à aller au-devant *du maître*, à quelque heure de la nuit qu'il vienne, pour l'éclairer.

« Des lampes allumées: » c'est un esprit attentif, et un cœur ardent. On a comme des flambeaux en soi-même, dans le fond du raisonnement; mais ils ne sont allumés que par l'attention. Que sert d'avoir de l'esprit, du raisonnement, de la foi même, si tout cela n'est

[1] *Matth.*, XXIV, 40, 41; *Luc.*, XVII, 34-37. — [2] *Luc.*, XVII, 31, 32. — [3] *Ibid.*, 31; *Matth.*, XXIV, 17, 18. — [4] *Luc.*, XXI, 34. — [5] *Ibid.*, XVII, 26-29.

[1] *Luc.*, XXI, 35. — [2] *Matth.*, XXIV, 51. — [3] *Matth.*, XXIV, 45, 46, 47; *Luc.*, XII, 41-44. — [4] *Luc.*, XII, 35.

réveillé par l'attention ? autant que nous serviraient des flambeaux bien préparés dans notre coffre, mais sans amorce, sans feu.

« Les lampes allumées à la main » sont aussi le bon exemple. Ce n'est pas assez de l'attention; il en faut venir aux œuvres, à l'application sur nous-mêmes : autrement le flambeau nous est inutile.

Troisièmement, « semblables à des hommes « qui attendent [1] : » par conséquent très-attentifs ; et qui attendent-ils ? Leur Maître, celui qui les peut punir, pour peu qu'il les trouve négligents.

Quatrièmement, « quand il viendra et qu'il « frappera. » Il viendra à chaque moment, car chaque heure nous avance vers la mort. Il frappe par les maladies : il faut donc être attentif, et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier, et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur ; et alors il n'y a plus de flambeaux, plus d'attention, ni de réflexion : tout est presque éteint.

Cinquièmement, « aussitôt ils lui ouvrent. » Comme tout ici est actif ! Il faut ouvrir soi-même au Maître qui vient ; être bien aise de le recevoir : mais ouvrir avec diligence, *aussitôt* : ouvrir par conséquent avec joie ; ne pas murmurer, ne pas se plaindre de la mort qui vient si tôt. Au reste, il n'a pas besoin qu'on lui ouvre, afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir ; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré mal gré, il faut mourir, et souvent il frappe si fort, que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes, sans que vous ayez le loisir d'ouvrir ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Il n'a donc que faire de vous pour la retirer, mais pour l'amour de vous, afin que vous puissiez lui en faire le sacrifice, il veut que ce soit vous qui lui ouvriez, et promptement, et avec joie ; puisque vous ouvrez, non pas à la mort, mais à un Maître bienfaisant.

Car, sixièmement, « s'il trouve ses serviteurs « vigilants, il se retroussera, et les fera asseoir, « et passera de l'un à l'autre pour les servir [2]. » Il ne faut pas chercher dans les paraboles à tout expliquer, il y a des circonstances, comme celles-ci, qui ne servent que pour la peinture. Le fond est ici, que Jésus-Christ s'est fait serviteur de ses fidèles. « Le Fils de l'homme, » dit-il, « est venu servir, » et ce service est « de se donner lui-même en rédemption « pour plusieurs [3]. » C'est de lui que nous tenons tout, et en ce monde et en l'autre : et nul ne demeurera sans récompense ; car il passera de l'un à l'autre pour les servir tous. Il leur donnera abondamment tous les biens ; car pour lui il n'a pas besoin de vos services ni de rien, il est heureux, il est dans la gloire. Il vient pour vous ; et sous la figure de la mort, qui vous paraît si hideuse, il vous apporte sa grâce, son royaume, sa félicité éternelle, des richesses inestimables, des plaisirs sans fin. Ouvrez donc à un si bon Maître ; et donnez-lui de bon cœur cette âme, qu'il ne redemande que pour la rendre bienheureuse.

Septièmement, « s'il vient à la seconde veille, « et s'il vient à la troisième [1]. » Remarquez : il ne parle point qu'il vienne jamais de jour, il surprend toujours. On ne le voit pas, et il se cache dans les ombres de la nuit, et cependant l'homme insensé veut le deviner. Je me porte bien, je ne mourrai pas ; on se donne toujours bien des années, et cependant l'expérience fait voir qu'il surprend toujours : « il « vient à l'heure qu'on n'attend pas, et au jour « qu'on n'espère pas [2]. »

Huitièmement, ce Père de famille, qui vient avec tant d'amour pour vous donner des biens éternels, sous la figure de la mort, prend encore une autre figure, celle *d'un voleur* [3], c'est-à dire celle d'un ennemi, qui vient nous ravir tout ce que nous possédons et que nous aimons. Premièrement, les biens temporels et les plaisirs des sens, dont nous faisions notre bonheur. Tout d'un coup tout nous sera enlevé, ces biens passeront en d'autres mains, ces plaisirs se dissiperont comme une fumée, comme une paille que le vent emporte. Secondement, il nous ôtera les biens spirituels, tant de pensées de conversion, tant de désirs imparfaits qui nous amusaient, qui nous endormaient dans la mort. Tout cela nous sera ôté, et nous verrons, malgré tous ces faibles commencements de bonne volonté, de bons sentiments et de vertus, qui nous faisaient dire : « Je suis riche ; » nous verrons « que » nous « sommes pauvres, misé- « rables, aveugles, nus, dignes de pitié, » ou plutôt indignes de pitié à cause de notre malice; sans aucun de ces biens qui nous ouvrent la porte du ciel, ainsi qu'il est écrit dans l'*Apocalypse* [4].

En neuvième et dernier lieu, pesons ce mot : *Soyez prêts* [5]. Que vos comptes soient en état, que vos dettes soient payées, que vos desseins soient accomplis, car après ce moment il n'y a rien à espérer. Quelle angoisse ! quelles sueurs à la vue de ce Maître rigoureux, qui vous pressera de rendre compte ! Vous payerez par le

[1] *Luc.*, XII, 36. — [2] *Ibid.*, 37. — [3] *Matth.*, XX, 28.

[1] *Luc.*, XII, 38. — [2] *Matth.*, XXIV, 50. — [3] *Luc.*, XXII, 39. — [4] *Apoc.*, III, 17. — [5] *Matth.*, XXIV, 44.

dernier et inévitable supplice ce que vous n'aurez pas volontairement payé par vos bonnes œuvres.

LXXXVIIe JOUR.

L'économe fidèle et prudent. — Sa récompense.

Pierre lui dit : « Seigneur, est-ce pour nous « que vous dites cette parabole, ou pour tout « le monde [1] ? » Nous tromperez-vous comme les autres, nous qui sommes les dispensateurs de vos mystères ? Nous serez-vous un voleur qui nous surprendra, ou un maître impitoyable qui arrivera tout d'un coup pour nous punir ? Il lui répond par la parabole de l'économe, ou de l'intendant d'une maison, à qui le maître a donné la charge de tout, et en particulier celle de ses conserviteurs. C'est la figure des supérieurs et des supérieures, chacun selon son degré, et le poste où il est établi.

« Le maître a établi cet économe, » cet intendant, ce dispensateur, pour être « fidèle, » pour être « prudent, pour donner la nourriture à sa « famille, » pour la lui donner « dans le temps, » pour la lui donner « avec mesure [2]. » Te voilà, ô Pierre ! Vous voilà, pasteurs. Il faut être fidèles, donner fidèlement ce que le Maître a mis en vos mains pour le distribuer, les instructions, les sacrements. Voilà ce que c'est qu'être fidèles : ne s'attribuer rien, ne rien retenir de ce qu'il a voulu que vous donnassiez. O économe ! ô intendant spirituel ! tu n'as rien à toi, tu n'as rien pour toi, puisque toi-même tu es tout aux autres : « Tout est à vous, soit Paul, « soit Céphas, tout est à vous, et vous êtes à « Jésus-Christ, » disait saint Paul [3]. « Tout est à « vous. » Il faut donc être fidèle, et se donner tout entier au peuple de Dieu. Mais outre la fidélité, il faut la prudence, pour donner dans le temps, pour donner avec mesure, prendre les moments favorables d'une affliction, du ralentissement d'une passion, d'une maladie, d'une grande perte, être attentifs à ce moment : voyez, Dieu vous avertit, Dieu vous frappe, Dieu vous réveille. Voilà le premier effet de la prudence : « prendre le temps, » sinon on rendra compte à Dieu du moment perdu, et de la damnation de son frère. Le second : « donner « avec mesure ; » pas plus qu'on ne peut porter ; « ne donner pas le saint aux chiens, ni les « perles aux pourceaux [4] ; » ne prêcher pas les hauts mystères de la communication avec Dieu aux âmes encore impures, qui ont besoin qu'on les étonne, qu'on les effraye ; ne donner pas l'absolution ni la communion précipitamment ; ne la donner pas aux chiens et aux pourceaux, aux âmes encore impures ; aller par degrés, gagner peu à peu. Mais néanmoins il vient un temps qu'il n'y a point de temps, qu'il n'y a point de mesure à garder. Ici on dit : *Ne reprenez pas*, mais *avertissez* [1] ; là : « il faut re- « prendre avec modestie [2] ; » ailleurs : « Repre- « nez durement [3] ; » ailleurs : « Dans le temps, « hors du temps, à propos et hors de propos [4], » autrement tout est perdu. Voilà donc la fidélité et la prudence d'un bon serviteur.

Deux choses nécessaires à régler, le fond et la manière. Le fond, il faut donner, soyez fidèle. La manière, il faut donner à propos et avec les proportions, les convenances requises, autrement vous n'êtes pas ce serviteur digne que le Maître emploie à gouverner sa famille ; parce que vous ne donnez rien que par infidélité ; ou, lorsque vous donnez, ce que vous donnez tourne à rien par votre imprudence.

Remarquez ici un faux zèle. Un supérieur, un pasteur ne prêche pas, il est infidèle. Il prêche, il instruit, mais rudement, mais hors de propos : il ne fait rien parce qu'il est imprudent.

A un tel serviteur, qui dispense bien ce qui lui est confié, « le Maître lui donnera tout « ce qu'il possède [5], » et non-seulement son royaume, mais encore lui-même. Car si le père de famille, qui n'est qu'un homme, est si juste que, trouvant son serviteur qui a bien usé du pouvoir et des biens qu'il lui a mis en main pour les dispenser, il l'élève à de plus hauts emplois et lui donne un plus grand pouvoir ; combien plus Jésus-Christ, qui est la justice même, augmentera-t-il les biens de ses serviteurs, qui auront bien dispensé ceux qu'il leur a déjà donnés !

Pesez ces mots : « Il leur donnera tout ce « qu'il possède ; c'est un Dieu qui parle, que ne possède-t-il pas ? Mais tout est à nous dès que nous usons bien de ce qu'il nous donne.

LXXXVIIIe JOUR.

Le serviteur méchant et violent. — Sa punition.

Nous avons vu le bon serviteur avec ses deux bonnes qualités : la fidélité et la prudence. Voyons maintenant la peinture que Jésus-Christ fait du mauvais dispensateur de ses grâces et de ses mystères.

« Ce serviteur dit en son cœur [6]. » Il ne le dit pas en termes exprès, mais il agit sur ce fondement, et il le dit par ses œuvres.

« Mon maître tarde. » Malheureux qui croit

[1] *I Luc.*, XII, 41. — [2] *Ibid.*, 42. — [3] I *Cor.*, III, 22, 23. — [4] *Matth.*, VII, 6.

[1] I *Tim.*, V, 1. — [2] II *Tim.*, II, 25. — [3] *Tit.*, I, 13. — [4] II *Tim.*, IV, 2. — [5] *Luc.*, XII, 44 ; *Matth.*, XXIV, 47. — [6] *Luc.*, XII, 45.

échapper ses mains, à cause qu'il ne frappe pas d'abord, ou qui s'estime heureux à cause qu'il retarde son dernier supplice !

« Il bat les serviteurs et les servantes ; » il abuse de son pouvoir, il les maltraite, quelquefois en les frappant véritablement ; ce que saint Paul défend, en disant que « l'évêque ne doit « point frapper, ni être violent [1] ; » à quoi il faut aussi rapporter les injures et les duretés qu'il leur dit, qui sont une espèce de plaie à la réputation, et à la vie de l'honneur. Mais le grand coup que donne ce mauvais économe à ses conserviteurs, c'est lorsqu'il les scandalise, car alors il frappe leur conscience faible ; en quoi il pèche contre Jésus-Christ, et fait pécher son « frère, pour qui Jésus-Christ est mort [2]. »

« Manger, boire, s'enivrer [3]. Le royaume de « Dieu n'est pas la viande, ni le boire, mais la « justice et la paix, et la joie dans le Saint-« Esprit [4]. » Voilà le festin du bon économe de Jésus-Christ.

« Le serviteur qui connaît la volonté de son « Maître [5]. » Il veut dire, que celui qui est établi dispensateur, sachant mieux que les autres ce que veut le Maître, puisqu'il le doit prêcher aux autres, « sera plus puni ; mais celui qui ne « le sait pas, ne sera pas exempt du supplice [6], » et cette moindre punition que le Maître de famille lui réserve, ne laissera pas d'être terrible, car il n'y a rien de faible ni de médiocre dans le siècle futur.

Deux règles de la justice éternelle, l'une, « de punir davantage celui qui sait davantage, » parce qu'il pèche contre sa conscience et par malice ; l'autre, « de demander plus à celui à « qui on a le plus donné [7], » parce qu'il est chargé de plus de choses, et par conséquent il a un plus grand compte à rendre. Ne vante donc pas ta science, qui ne sert qu'à te rendre plus coupable. Ne te glorifie pas de tes dons, qui ne font que t'obliger à un plus grand compte. Ne t'excuse pas aussi, sous prétexte que tu ne sais pas, car c'était à toi de t'instruire. Ne te flatte pas, sous prétexte que le Maître ne te menace que de peu, car c'est un peu par comparaison, qui ne laisse pas en soi-même d'être très-grand, parce que tout est grand, tout est fort dans le règne de la vérité et de la justice, où Dieu se veut faire sentir tel qu'il est.

LXXXIXe JOUR.

Vierges sages et folles [8].

C'est, sous une autre figure, un autre avertissement de se tenir prêt. Combien Jésus le répète-t-il ? et cependant nous sommes sourds. il semble n'avoir destiné les derniers jours de sa vie qu'à nous préparer à la mort, et que ce soit là son unique affaire : c'est en effet celle d'où tout dépend.

« Dix vierges [1]. » C'est un état saint, qui n'est pas donné à tout le monde, ainsi qu'il le de ailleurs : « Tous n'entendent pas cette parole, « mais ceux à qui il a été donné [2]. » En voici dix qui ont entendu cette haute parole, à qui ce don excellent a été donné : et néanmoins il y en a cinq qui périssent. Tremblez donc, vous tous qui avez reçu ce don, et apprenez à le faire valoir.

« Cinq étaient folles [3] : » sans précaution, sans prévoyance.

« Ces folles ne prirent pas de l'huile. » Elles disent : « L'huile nous manque, nos lampes s'é-« teignent. » La charité leur manque, les bonnes œuvres leur manquent ; la charité, le plus excellent de tous les dons, sans quoi tous les autres, et même celui de la prophétie, et même celui du martyre, n'est rien, ni par conséquent celui de la virginité.

« Elles sommeillèrent et elles dormirent [4]. » Celles qui ont de l'huile leur provision peuvent demeurer tranquilles : mais les autres, elles doivent profiter du temps pour acheter de l'huile et amasser de bonnes œuvres.

« Donnez-nous de votre huile [5]. « Ainsi parlent ceux qui, sans se soucier de faire eux-mêmes de bonnes œuvres, mettent toute leur espérance aux prières et aux mérites des saints.

Remarquez : « Elles s'éveillent toutes ; toutes « elles se lèvent ; toutes elles préparent leurs « lampes [6], » et néanmoins cinq périssent et sont exclues du festin. Ce ne sont point des personnes vicieuses, ni insensibles, ni tout à fait sans bonnes œuvres : elles commencent beaucoup, et n'achèvent rien. Oh ! combien périront par ce défaut !

« Nous n'en avons pas pour nous et pour « vous [7]. Chacun de nous portera son fardeau » au tribunal de Jésus-Christ. « Que chacun s'é-« prouve soi-même ; car en cette sorte il aura « sa gloire en lui-même, et non dans les au-« tres [8] ; » car encore qu'en un autre sens, « nous devions par la charité porter les far-« deaux les uns des autres, » néanmoins, en ce dernier jugement, chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, « mais selon les sien-« nes [9]. »

« Allez à ceux qui en vendent [10]. » Vous à qui l'huile manque, vous qui ne méritez pas de vé-

[1] I *Tim.*, III. 3. — [2] I *Cor.*, VIII, 11, 12. — [3] *Luc.*, XII, 45. — *Rom.*, XIV, 17. — [5] *Luc.*, XII, 46. — [6] *Ibid.*, 48. — [7] *Ibid.* — [8] *Matt.* XXV, 1-13.

[1] *Matt.*, XXV, 1. — [2] *Ibid.*, XIX, 11, 12. — [3] *Ibid.*, XXV, 3, 8. — [4] *Ibid.*, 7. — [5] *Ibid.*, 8. — [6] *Ibid.*, 7. — [7] *Matth.*, XXV, 9. — [8] *Gal.*, VI, 2, 4. 5. — [9] *Matth.*, XVI, 27. — [10] *Ibid.*, XXV, 9.

ritables louanges, allez à ceux qui les vendent : allez aux flatteurs, qui, par un bas intérêt, vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux.

« Pendant qu'elles allaient acheter : » pendant que les flatteurs les amusaient, par la vaine opinion qu'ils leur donnaient de leur sainteté, « l'Epoux vint : elles vinrent tard, et la porte « leur fut fermée [1]. »

Elle est fermée pour ne s'ouvrir plus, et votre exclusion est sans remède.

« Seigneur, Seigneur ! ouvrez-nous [2]. » Voyez qu'elles ne sont pas de celles qui n'ont point de soin de bien faire, ou qui négligent entièrement leur salut. Ce sont des vierges, séparées des sens et des plaisirs ; il n'est pas dit qu'elles souillent leur chasteté ; elles ont des lampes ; elles dorment, à la vérité, et ne sont pas sans beaucoup de langueur; mais enfin elles s'éveillent ; elles vont avec diligence acheter de l'huile ; elles font imparfaitement quelques bonnes œuvres; enfin elles accourent et avancent jusqu'à la porte, elles frappent même et disent : « Seigneur, Seigneur ! » Mais « tous ceux qui « m'appellent, Seigneur, Seigneur ! n'entreront « point pour cela dans le royaume des cieux [3]. « Je n'ai pas trouvé tes œuvres pleines devant « mon Dieu [4]. »

La pénitence tardive frappe vainement, parce qu'elle n'est pas pleine, ni sincère. Viendra le temps qu'encore qu'on frappe, on n'entendra point. C'est ce que disait saint Jacques : « Vous « demandez et vous n'obtenez pas, parce que « vous demandez mal [5]. » Ce qui arrive à ceux qui demandent la prolongation de leurs jours, non pour faire pénitence, mais *pour* les *employer à leurs convoitises*. Vient enfin le dernier moment, et les hommes croient qu'on demande bien ; mais celui qui sonde les cœurs sait le contraire, et il nous renvoie, « avec les hypo- « crites et les infidèles, où il y aura des pleurs « et un » éternel « grincement de dents [6]. »

« En vérité, je vous le dis : Je ne vous connais « pas [7]. » C'est la Vérité éternelle qui vous parle, et qui se prend elle-même à témoin. Vos flatteurs vous promettent tout; mais moi je vous tiens un autre langage. Et quel langage ! *Je ne vous connais pas*. Malgré vos bons désirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connais en vous ni mon image que j'y avais formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. Allez, « je ne vous con- « nais point : » vous n'êtes donc pas de mes brebis, « car je connais mes brebis, et je leur donne « la vie éternelle [1]. » Vous n'avez donc rien à prétendre, vous que je ne connais pas. Oh ! que me serviront tant d'amis, tant de connaissances ? Tout le monde, toutes les cours vous louent, vous connaissent ; de grandes entrées partout ; mais que vous sert tout cela, si Jésus-Christ ne vous connaît pas ?

Cherchez pourquoi Jésus-Christ ne connaît pas ceux qui semblent le connaître si bien, et qui l'appellent deux fois : *Seigneur, Seigneur*. C'est que « celui qui dit qu'il le connaît, et ne « garde pas ses commandements, est un men- « teur [2]. » Mais il en garde une partie : « Je ne « vous connais pas. Soyez parfait, comme votre « Père céleste est parfait [3]; » autrement il ne vous connaît pas.

XC^e JOUR.

Parabole des dix talents et des dix mines [4].

La parabole des talents, et celle des mines, semble avoir été prononcée en confirmation des dernières paroles que nous avons lues de saint Luc : « Celui à qui on donne beaucoup, on lui « redemande beaucoup [5]. »

« A chacun selon sa vertu [6]. » Il parle ici des grâces qui sont données en récompense, ou du moins en conséquence d'autres grâces ; mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte, et qui sont absolument gratuites, ce qui paraît en d'autres lieux de l'Evangile. Ici nous avons à considérer la distribution des grâces qui sont les suites des autres, et l'ordre des récompenses. Et ce qu'il y a premièrement à observer, c'est la proportion et les convenances. *On donne à chacun selon sa vertu :* chacun travaille et profite à proportion de ses talents ; chacun est récompensé selon son travail. « Celui qui a cinq « talents gagne cinq talents. Celui qui en reçoit « deux en gagne deux [7]. Celui dont la mine en « a produit dix reçoit dix villes ; et celui dont la « mine en a produit cinq reçoit cinq villes [8] ; » et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité d'un chacun.

Celui qui enfouit son talent et sa mine, *est jeté lui-même dans le cachot et dans les ténèbres :* et non-seulement il ne reçoit rien, ce qui lui était dû trop visiblement ; mais encore il est puni de sa négligence.

Outre la récompense particulière que chacun

[1] *Matt.*, 10 — [2] *Ibid.*, 11. — [3] *Ibid.*, VII, 21. — [4] *Apoc.*, III, 2. — [5] *Jac.*, IV, 3. — [6] *Matth.*, XXIV, 31. — [7] *Ibid.*, XXV, 12.

[1] *Joan.*, X, 14, 18. — [2] *Joan.*, II, 4. — [3] *Matth.*, V, 45. — [4] *Matth.*, XXV, 14-30. — [5] *Luc.*, XIX, 11-27. — [6] *Matth.*, XXV, 25. — [7] *Matth.*, XXV, 20-22. — [8] *Luc.*, XIX, 16, 17, 19.

reçoit à proportion de son travail, tous reçoivent la commune récompense, *d'entrer dans la joie de* leur *Seigneur* [1], et d'être rendus participants de sa félicité.

Tout est donc ici dans une entière proportion : la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi : il y en a de particulières selon la diversité du travail : et tout l'ordre de la justice est accompli. O Dieu ! je chanterai vos louanges sur votre justice et sur votre vérité.

Il paraît, par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avait reçu cinq talents ou deux talents avait été paresseux, il aurait été plus puni que celui qui n'en avait reçu qu'un ; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre. O mon Dieu ! que vous ai-je rendu pour la foi que vous m'avez donnée, pour tant de saintes instructions, pour tant de lumières, pour tant de crimes pardonnés, pour tant de temps, et pour votre longue patience ? O Dieu ! que vous ai-je rendu ? et ne vous ayant rien rendu, que dois-je craindre ?

« Entrez dans la joie de votre Seigneur : jetez « ce mauvais serviteur dans les ténèbres exté- « rieures [2]. » L'un est mis dedans, l'autre dehors ; l'un dans la joie et dans la lumière, l'autre dans le désespoir et dans les ténèbres. O heureux sort de l'un ! ô cruel partage de l'autre !

Entrez dans la joie de votre Seigneur. « La joie entre en nous lorsqu'elle est médiocre ; mais nous entrons dans la joie, » dit saint Augustin, « quand elle surmonte la capacité de notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en sommes absorbés : qui est la parfaite félicité des saints. »

Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable : de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans, si vous n'entrez dans la joie, toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Chassez le serviteur inutile, et mettez-le où règne le désespoir. S'il n'avait rien reçu, il n'aurait pas tant à s'affliger ; mais il a eu le talent, il l'a négligé : c'est pourquoi son déplaisir n'a point de mesure.

« Pleur et grincement de dents [3]. » Profonde tristesse dans l'un, et rage dans l'autre. Il est en fureur contre lui-même, parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même le malheur dont il est accablé.

[1] *Matth.*, xxv, 21, 23. — [2] *Ibid.*, 22, 30. — [3] *Matth.*, xxv, 30.

« Je sais que vous êtes un homme difficile : « vous moissonnez où vous n'avez point semé : « vous ramassez où vous n'avez point répandu [1]. » A Dieu ne plaise que Dieu soit ainsi ! car où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus ? Mais Jésus-Christ nous veut faire entendre, par cette espèce d'excès, combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante dont le fond étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs.

« Serviteur mauvais et paresseux [2]. » *Mauvais*, parce qu'il est *paresseux* : qui doit tout à la justice divine, seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle.

« Tu seras jugé par ta bouche [3]. » La lumière de la vérité qui parle en nous prononcera notre sentence, chacun avouera son crime et ordonnera son supplice. On aura d'autant moins de consolation qu'il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement ; car on prononcera cela même contre soi, qu'il n'y en doit avoir aucun. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse. O mon Dieu ! la seule vue m'en fait horreur : que sera-ce du sentiment et de l'effet ?

« Otez-lui son talent, ôtez-lui sa mine, et « donnez-le à celui qui en a dix [4]. » Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues ? « Tiens bien ce que « tu as, » dit-il, « de peur qu'un autre ne re- « çoive ta couronne [5]. » Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres, qui les instruit, que de leur propre travail.

« A celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir « lui sera ôté [6]. » *Ce qu'il semble avoir :* il n'a rien, en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée où l'eau de la grâce ne tient pas, elle n'a jamais rien de propre et cependant ce qu'elle semble avoir lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation, même passagère ; et il est juste, car il fallait lui ôter tout ce qu'elle gardait mal. O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! puis-je souffrir la vue de ma pauvreté, de ma douleur, de mon désespoir, en cet état malheureux ? Il faut donc prévenir ce mal pendant qu'il est temps.

[1] *Matth.*, 24. — [2] *Ibid.*, 26. — [3] *Luc.*, xix, 22. — [4] *Ibid.*, 24. — [5] *Apoc.*, iii, 11. — [6] *Matth.*, xxv, 29.

XCIe JOUR.

Jugement dernier [1].

Après avoir préparé ses fidèles au jugement dernier avec tant de soin, il est temps qu'il nous fasse voir ce jugement, et c'est ce qu'il fait dans le reste de ce chapitre.

« Quand le Fils de l'homme viendra en sa « majesté, et tous ses anges avec lui [2]. » Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! Mais comment viendra-t-il ? *dans une nuée éclatante* [3] ; du plus haut des cieux, de la droite de son Père. *Avec ses anges.* Il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. « Il « s'assiéra dans le siége de sa majesté, et toutes « les nations seront assemblées devant lui [4]. » Quelle journée, quelle séance ! Qui ne tremblera alors « devant ce grand roi assis dans le trône « de son jugement, » qui « dissipera tout le mal « par un coup d'œil ? Qui osera alors se glorifier « d'avoir le cœur pur, et qui osera dire : Je suis « innocent [5] ? » Qui pourra paraître devant celui *qui a les* yeux comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif, *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres* [6] ? Toutes les consciences seront ouvertes en un seul instant, et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se cacheront ceux qui mettaient toute leur confiance à se cacher, *dont les actions étaient honteuses, même à dire, et à penser* [7], et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les hommes, et, ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte, devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté, dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs ? Voilà celui que vous nommiez votre Maître : pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole ? Voilà celui que vous appeliez votre Sauveur : quel usage avez-vous fait de ses grâces ? Voilà celui que vous attendiez comme votre Juge : comment ne trembliez-vous pas à son approche et à la seule pensée de son jugement ? Vous croyiez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant devant ce tribunal : la sentence va être prononcée, sans délai, en dernier ressort, et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution.

XCIIe JOUR.

Séparation des justes et des impies.

« Il les séparera les uns des autres comme un « pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. » Il dit ailleurs que « les anges feront cette séparation, et sépareront les justes d'avec les impies. « Les uns seront à la droite et les autres à la gauche [1]. » Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies ? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais, et il épargne les uns pour l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance ! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais ! Ils se cachent parmi la foule et se mêlent avec les bons : là, que toute leur difformité paraîtra, et qu'on les comparera avec les justes *plus resplendissants que le matin* [2], et avec le Fils de l'homme, qui est la justice même, qui pourra les souffrir et qui se pourra souffrir soi-même ? « O montagnes ! cachez-nous ; ô collines ! tombez sur nous [3]. » Dans quelle compagnie es-tu malheureux ? On a honte de se trouver avec un seul scélérat ; tu seras avec tous les méchants, et tu en augmenteras le nombre infâme : chacun portera sur le front le caractère de son péché. Oh ! comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour et comparaître devant le Fils de l'homme ?

Qu'attendons-nous davantage ? La séparation est faite. Hypocrite ! qui cachais si bien ton iniquité et qui te joignais à la troupe des gens de bien, te voilà tout d'un coup à la gauche, avec Caïn, avec Nemrod, avec Antiochus, avec Judas, avec Caïphe, avec ceux qui ont crucifié Jésus-Christ et massacré tous ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs : avec tous les scélérats, tous les impies, tous les hérétiques, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les Juifs, tous les impudiques, tous les voleurs, avec ceux dont le seul nom fait horreur ; pis que tout cela, avec les démons qui ont inspiré et animé tous ces méchants. C'est avec eux qu'il faudra vivre, si c'est là une vie, que de ne vivre que pour son supplice ou pour sa honte. O néant ! je t'invoque, c'est en toi que je mets mon espérance ; ô néant ! reprends-moi dans tes abîmes ; pourquoi en suis-je sorti ? par où y rentrerai-je ? Il faut être pour périr toujours. Toi qui disais : Tout meurt avec moi, mon âme s'en ira comme un souffle ; la voilà toute vivante, voilà même ton corps dissipé qui a repris sa forme et sa consistance, te voilà tout entier. Mais pourquoi ? *pour un opprobre* éternel, *pour voir toujours* [4], hé quoi ! son crime, son infamie, son ordure, celle des autres, les méchants, leur infâme société, le peuple ennemi, les démons, une justice implacable contre une méchanceté incorrigible. O mes tristes yeux ! que

[1] *Matth.*, 31. seq. — [2] *Ib.*, 31. — [3] *Luc.*, XXXI, 27. — [4] *Matth.* XV, 32. — [5] *Prov.*, XX, 8, 9. — [6] *Apoc.*, II, 18, 23. — [7] *Ephes.*, V, 12.

[1] *Matth.*, XXV, 32, 33; XIII, 49. — [2] *Prov.*, IV, 18. — [3] *Luc.*, XXIII, 30. — [4] *Dan.*, XII, 2.

verrez-vous donc alors ? Ah ! que ne peut-on être aveugle pour ne point voir ses horreurs ! mais on verra; mais on sentira tout le mal possible, tout le mal qui est dans le crime, tout le mal qui est dans la peine. Fuyons, fuyons le péché, puisque si on ne le fuit, on ne pourra fuir le supplice. Pénitence, pendant qu'il est temps, fléchissons la face du Juge, prévenons-la par la confession de nos péchés. « Pleurons, pleurons « devant celui qui nous a faits [1] : » pleurons avant que de tomber dans ces pleurs irrémédiables et intarissables ; pleurons avec saint Pierre, de peur d'aller pleurer éternellement et inutilement avec Judas et tous les méchants.

XCIIIe JOUR.

Venez, bénis. Allez, maudits.

« Alors le Roi dira à ceux qui sont à la droite: « Venez [2] ; » aux autres : « Allez, » à ceux-ci : « Venez, » vous êtes déjà avec les justes, venez avec moi. « Venez à mon trône, dans le- « quel vous serez assis avec moi [3], » car je l'ai promis.

O paroles qu'on ne peut assez méditer! *Venez, Allez.* Taisons-nous : tais-toi ma langue , tes expressions sont trop faibles. Mon âme, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur, et toute l'idée de l'un et de l'autre. *Venez, Allez.* Venez à moi, où est tout le bien. Allez loin de moi, où est tout le mal.

«Venez, les bénis, les bien-aimés de mon Père,» autrefois maudits et haïs des hommes, mais dès lors bénis de mon Père; dont la bénédiction se déclare en ce jour. « Venez posséder le royaume « qui vous était préparé [4]. Venez, petit troupeau, « ne craignez plus rien, puisqu'il a plu à votre « Père de vous donner son royaume [5]. » Venez, venez, venez; « entrez dans la joie de votre Sei- « gneur [6] ;» jouissez de son royaume éternel. Oh! venez, venez ! Quelle parole ! quelle joie ! quelle douceur! quel transport !

Un royaume: quelle grandeur ! *Un royaume préparé de Dieu,* et de Dieu comme Père, et préparé pour un Fils unique, éternellement bien aimé ; car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus. Enfants de dilection et d'élection éternelle, vous avez assez souffert, assez attendu; venez maintenant le posséder. On ne possède que ce qu'on a pour l'éternité, le reste échappe et se perd.

XCIVe JOUR.

J'ai eu faim; j'ai eu soif. — Nécessité de l'aumône. — Son mérite et sa récompense.

« J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nu, j'ai été « malade et en prison [1]. » C'est par la même raison qui lui fait dire : « Saul, Saul, pourquoi « me persécutes-tu ? » et : « Je suis Jésus que « tu persécutes [2] : » c'est par la société, ou plutôt par l'unité qui existe entre le chef et les membres ; c'est parce qu'il est le cep et que nous sommes les branches [3]. Mais il faut ici remarquer que les pauvres sont de tous ses membres ceux dans lesquels il est le plus.

Tous les Pères relèvent ici davantage et le mérite de l'aumône, que Jésus-Christ vante tant, et qu'il vante seule dans le siége de sa majesté, dans son dernier jugement, à qui seule il attribue la vie éternelle. Il démontre aussi par le même endroit la nécessité de l'aumône ; puisque manquer de la faire est un crime, et le seul crime que le juste Juge allègue pour la cause de la damnation. Et la raison en est évidente en ce que :

Premièrement, si le précepte de la charité est l'abrégé de la loi et des prophètes, comme il dit lui-même, il était juste de renfermer dans la charité toutes les bonnes œuvres, et dans la privation de la charité toutes les mauvaises.

Deuxièmement, comme disait saint Jean : « Ce- « lui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment « aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas [4] ? » Ainsi la même justice qui l'oblige à punir le monde pour le défaut de la charité, l'oblige aussi à marquer le défaut de la charité dans son effet le plus sensible, qui est la charité envers les frères.

Troisièmement, les deux préceptes de la charité, dans lesquels, comme on vient de dire, consistent la loi et les prophètes, sont renfermés manifestement dans ces paroles : « J'ai eu faim; « j'ai eu soif ; et, toutes les fois que vous l'avez « fait à un de mes frères, vous me l'avez fait à « moi-même [5], » puisqu'il nous montre par là que le motif d'exercer la charité envers le prochain, est la charité envers Dieu.

Quatrièmement, tous les péchés sont en quelque sorte renfermés dans le défaut de l'aumône; parce que dans l'aumône était renfermé le remède de tous les péchés, conformément à cette parole : « Rachetez vos péchés par l'aumône [6].» Et encore : « La charité couvre la multitude des « péchés [7]. Et encore : « Faites l'aumône, et tout sera pur pour vous [8]. » Ainsi tous les hommes étant pécheurs, et par là exclus en rigueur du royaume des cieux, ce qui les exclut en dernier lieu, c'est de négliger le remède.

Cinquièmement, la vie éternelle nous étant donnée à titre de miséricorde et de grâce, la

[1] *Psal.*, XCIV 6. — [2] *Matth.*, XXV, 34, 41. — [3] *Apoc.*, III, 21. — [4] *Matth.*, XXV, 34. — [5] *Luc.*, XII, 32. — [6] *Matth.*, XXV, 21, 23.

[1] *Matth.*, 35, 36. — [2] *Act.*, IV, 4, 5. — [3] *Joan.*, XV, 1, 5. — [4] I *Joan.*, IV, 29. — [5] *Matth.*, XXV, 35, 40. — [6] *Dan.*, IV, 24. — [7] I *Petr.*, IV, 8. — [8] *Luc.*, XI, 41.

justice demandait que cette miséricorde nous fût accordée au prix de la miséricorde, conformément à cette parole : « Bienheureux les « miséricordieux, parce qu'ils obtiendront la « miséricorde [1]. » Et encore : « Jugement sans « miséricorde à celui qui ne fera pas miséri- « corde [2]. »

Sixièmement, comme « les miséricordes de Dieu éclatent au-dessus de toutes ses œuvres [3], » selon ce que dit David : ainsi en est-il des miséricordes de l'homme; et les œuvres de miséricorde devaient principalement être célébrées au jugement dernier, comme les plus éclatantes de toutes les autres, et comme celles qui nous rendent le plus semblables à Dieu conformément à cette parole : « Soyez miséricor- « dieux, comme votre Père céleste est miséricor- « dieux [4]. » Ce qui répond à cette parole: Soyez « parfaits, comme votre Père céleste est parfait [5] ; » ainsi que la conférence des deux passages le fera paraître. Ainsi perfection où nous devons tendre principalement, et par là nous rendre semblables, comme le doivent de vrais enfants, à notre Père céleste, est celle d'exercer la miséricorde.

Pour ces raisons, tout est renfermé dans les œuvres de miséricorde : et on en pourrait rapporter une infinité d'autres que chacun pourra suppléer.

Il reste donc à s'examiner sur l'obligation de l'aumône ; et sans écouter les vaines excuses dont se flatte notre dureté, considérer sérieusement si nous pouvons apaiser véritablement notre conscience sur un point si décisif de notre éternité.

XCVe JOUR.

« J'ai eu faim, j'ai eu soif, » transportés en la personne de Jésus-Christ.

Seigneur Jésus, ma vie et mon espérance, je me mets en votre sainte présence, pour voir et considérer dans votre lumière, en foi et en perpétuelle reconnaissance de vos bontés, comment vous avez transporté en vous nos misères et nos infirmités, jusqu'à pouvoir dire : « J'ai eu faim, « j'ai eu soif : j'ai été nu, prisonnier, malade » en la personne de tous ceux qui ont eu à souffrir des maux semblables.

Le fondement de ce transport, ô Jésus ! c'est l'amour qui vous a porté à prendre notre nature, et à la prendre non point immortelle et saine, comme vous l'aviez faite dans son origine, car vous êtes le « Verbe par qui tout a été fait [6] ; » vous êtes celui à qui le Père a dit : « Faisons l'homme [7], » et vous l'avez fait avec lui et avec votre Saint-Esprit, qui est avec le Père et avec vous un seul Dieu souverainement parfait. C'est donc vous qui avez fait la nature humaine ; et quand vous l'avez prise, vous n'avez pris que votre propre ouvrage. Mais vous ne l'avez pas prise, encore un coup, saine, parfaite, immortelle, et selon l'âme et selon le corps, telle qu'elle était d'abord sortie de vos mains. Vous l'avez prise telle que le péché et votre justice vengeresse l'avait faite, mortelle, infirme, pauvre, parce que vous vouliez porter notre péché. Vous le vouliez porter sur la croix, Victime innocente ; vous le vouliez porter durant tout le cours de votre vie, « Agneau qui ôtez les péchés du monde [1] ; » mais qui ne les ôtez qu'en les transportant premièrement sur vous. Mais vous êtes le Saint des saints, « oint d'une huile excellente au-dessus « de ceux qui prennent avec vous » et en figure de votre personne « le nom de Christ [2] ; » car cette huile dont vous êtes oint et sanctifié, c'était la divinité, qui unie à votre sainte âme, et par elle à votre corps virginal, les sanctifiait d'un manière ineffable ; en sorte qu'étant le vrai Christ de Dieu, le juste par excellence, et le Saint des saints, comme vous ne pouviez pas transporter sur vous l'iniquité et la tache de notre péché, vous en avez seulement transporté sur vous la peine, le juste supplice, c'est-à-dire la mortalité avec toutes ses suites. Par là donc vous êtes devenu sensible à nos maux, « Pontife « compatissant [3], » qui les avez expérimentés : car, comme dit votre Apôtre, « il fallait que vous « vous fissiez en tout semblable à vos frères, afin « que vous devinssiez un pontife miséricordieux « et fidèle, pour expier les péchés du monde [4]. » Car qui doute que vous ne puissiez nous aider dans les choses que vous avez éprouvées, puisque vous ne les avez éprouvées que parce qu'il vous a plu, et parce que vous vouliez, en les souffrant, faire naître en vous la compassion secourable que vous avez pour ceux qui ont aussi à les souffrir [5] ?

Soyez donc loué à jamais, ô grand Pontife ! qui avez pitié de nos maux : non pas comme les heureux ont pitié des malheureux, mais comme les malheureux ont pitié les uns des autres, par le sentiment de leur commune misère, non que vous vous soyez jamais tenu pour malheureux parmi les maux que vous avez soufferts, vous qui n'avez souffert ni la douleur ni la mort, que parce que vous le vouliez ; à qui aussi personne n'a ôté son âme, mais qui l'avez donnée de vous-même : mais parce qu'il vous a plu de vous mettre au rang de ceux que le monde appelle malheureux ; qu'on a vu « comme un lépreux ;

[1] *Matth.*, v, 7. — [2] *Jac.*, ii, 13. — [3] *Psal.*, cxliv, 9. — [4] *Luc.*, vi, 36. — [5] *Matth.*, v, 48. — [6] *Joan.*, i, 2. — [7] *Gen.*, i, 26.

[1] *Joan.*, i, 29. — [2] *Psal.*, xliv, 9. — [3] *Hebr.*, v, 1, 2. — [4] *Ibid.*, ii, 17. — [5] *Ib.*, 18.

« comme un homme chargé de plaies, que Dieu « a frappé et humilié ; » en un mot, « comme « un homme de douleurs, et qui savait par ex- « périence ce que c'est que l'infirmité et la fai- « blesse [1]. » En sorte qu'ayant passé par toutes les misères de notre nature pécheresse, « et « ayant tout éprouvé, excepté le péché, vous « ressentez tous nos maux, et vous y compatis- « sez [2], » comme à des maux qui vous ont été communs avec nous. Et quoique vous n'ayez point été malade de ces maladies particulières, dont nous sommes si souvent exercés, vous avez porté la faim, la soif, la lassitude, la défaillance, qui sont les maladies communes de notre nature. Vous avez porté la frayeur, la crainte, l'ennui, la détresse jusqu'à l'agonie, qui sont d'autres maladies des plus terribles. Vous avez porté des plaies, qui ont comme mis en pièces votre saint corps, et vous ont fait dire, par la bouche de votre prophète, que vous n'aviez plus de figure humaine [3], et que vous étiez « un ver, et non « un homme [4]. » Ce qui a fait dire encore à un autre de vos prophètes : « Nous nous sommes « approchés de lui, nous l'avons regardé de « près, et nous ne l'avons pas connu : il nous a « paru le dernier des hommes, et un homme « abîmé dans la douleur [5]. » Vous avez donc ressenti les plus grandes, les plus terribles et les plus douloureuses infirmités du genre humain malade ; et si vous n'avez pas eu la fièvre et les maladies de cette nature, qui pouvaient ne convenir pas à la perfection de votre tempérament, parce qu'elles viennent d'un déréglement des humeurs, que peut-être vous n'avez pas voulu souffrir en vous : vous les avez toutes éprouvées dans la mortalité qui en est la source. C'est pourquoi par cette même sensibilité, qui nous a fait compatir à nos autres maux, vous avez aussi compati à nos maladies ; et vous n'avez jamais guéri les malades, ou ressuscité les morts, ou considéré nos maux, que cette tendre compassion de votre cœur attendri ne vous ait ému. Ainsi vous pleurâtes avant que de ressusciter Lazare. Ainsi vous multipliâtes les pains, touché de compassion du peuple épuisé de travail [6]. Dans une occasion semblable, vous dites encore : « J'ai pitié d'une si grande multitude d'hom- « mes ; et je ne veux pas les renvoyer sans man- « ger, de peur que les forces ne leur manquent [7]. » Ces aveugles, qui connaissent combien vous êtes sensible à nos maux, vous disaient à cris redoublés : *Ayez pitié de nous, Seigneur, fils de David.* Vous écoutâtes leurs voix ; touché de compassion, vous mîtes votre main miséricordieuse sur leurs yeux privés de la lumière, et ils reçurent la vue [1]. Lorsque vous vîtes ce sourd et ce muet, vous commençâtes par gémir en levant les yeux au ciel [2]. Vous pleurâtes sur les malheurs prochains de Jérusalem [3]. Ce sentiment de compassion vous suit toujours, quoiqu'il ne soit pas toujours exprimé. C'est ce cœur tendre et compatissant, ce cœur ému de pitié qui sollicitait votre bras tout-puissant en faveur de ceux dont vous voyiez les souffrances. Ainsi cette compassion fut la source de vos miracles. Ce qui a fait dire à votre évangéliste, que lorsque vous « guérissiez tous les possédés, et tous « ceux qui se trouvaient mal, cela se faisait pour « accomplir cette prédiction du Prophète : Il a « pris nos infirmités, et il a porté nos mala- « dies [4]. » Vous les portiez véritablement par la compassion, et vous soulagiez votre cœur en les guérissant.

O mon Sauveur ! vous avez porté ces sentiments dans le ciel ; et quoique vous n'y ayez pu porter ces larmes, ces gémissements, ces émotions de vos entrailles, ces souffrances intérieures, que vous ressentiez, à la vue de tant de maux dont notre nature est accablée, vous y en avez porté le souvenir, qui vous rend tendre, miséricordieux, compatissant envers tous vos membres, et envers tous ceux qui souffrent sur la terre. Car vous êtes ce charitable Samaritain [5], qui avez pitié de tous les blessés, de quelque nation qu'ils soient, plus que les prêtres et les lévites de la loi. Je ressens donc, mon Sauveur, la vérité de cette parole : *J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été infirme,* dans tous ceux que tous ces maux ont affligés. Otez-moi, ô mon Sauveur ! ce cœur de pierre. Que je sois compatissant comme vous ; que je puisse dire avec votre Apôtre : « Qui est infirme sans que je le sois ? Qui « est troublé et scandalisé, sans qu'un feu in- « térieur me consume [6] ? Que je me réjouisse, » selon son précepte, « avec ceux qui se réjouis- « sent, » ce qui est facile et agréable à la nature : mais « que je pleure » sincèrement « avec ceux « qui pleurent [7]. » Que je puisse dire avec vous : « J'ai faim, j'ai soif ; je suis étranger, sans lo- « gement, je suis prisonnier, je suis malade, » en ceux et avec tous ceux qui le sont. Que ma compassion ne soit pas vaine, et qu'elle me porte au secours ; que je les soulage efficacement comme cherchant moi-même à me soulager. Mais que je porte ma vue plus loin ; que je médite sans cesse que vous avez transporté en vous leurs infirmités, que vous souffrez en eux tous,

[1] *Isa.*, LIII, 2 seq. — [2] *Hebr.*, IV, 15. — [3] *Isa.*, LIII, 2. — [4] *Psal.* XXI, 7. — [5] *Isa.*, LIII, 2, 3. — [6] *Matth.*, IX, 36. — [7] *Ibid.*, XV, 32.

[1] *Matth.*, XX, 30 seq. — [2] *Marc.*, IX, 31. — [3] *Luc.*, XIX, 41. — [4] *Matth.*, VIII, 16, 17; *Isa.*, LIII, 4. — [5] *Luc.*, X, 33. — [6] II. *Cor.*, XI, 29. — [7] *Rom.*, XIII, 15.

enfin que vous avez dit, et que vous répéterez en votre dernier jugement : « Toutes les fois que « vous avez donné ce secours à un de mes frè- « res, » et encore « des plus petits, » afin que vous ne méprisiez aucune sorte de petitesse, « vous me l'avez donné à moi-même [1]. » A vous la gloire, à vous la louange, à vous l'action de grâces de tous ceux qui souffrent, c'est-à-dire de tous les hommes, pour la bonté que vous avez eue de vous approprier et d'adopter leurs souffrances, et de les recommander à tous vos enfants, par un précepte qui est le seul dont vous parliez sur votre trône, à la face du ciel et de la terre, en présence des hommes et des anges. *Amen, amen.*

XCVI^e JOUR.

« Venez, les bénis de mon Père. » — Récompense des justes.

« Venez, les bénis de mon Père : Allez, mau- « dits [2]. » *Venez :* parole d'amour et d'union, parole de l'Epoux : « Venez, mon épouse bien-aimée [3] : » venez à la jouissance de mes immortelles beautés. Car tout cela, sous une autre figure, c'est *le royaume qui vous a été préparé ;* c'est un trône, pour signifier la magnificence et la gloire; c'est la couche nuptiale, pour signifier l'abondance de la joie; et l'accomplissement du mystère de l'amour divin, en faisant avec Dieu un même esprit. A ce *Venez* de l'Epoux céleste, l'Epouse de son côté doit dire un autre *Venez :* « Venez, mon bien-aimé [4]. » C'est ce qu'il faut dire en foi, en espérance, en amour, dans l'esprit et avec les sentiments d'une épouse ardente et fidèle : « Et l'Esprit et l'Épouse di- « sent : « Venez : que celui qui entend dise : Ve- « nez [5], » qu'il appelle à chaque moment, et du fond du cœur, l'Epoux céleste : « Que votre règne « arrive [6]. Que celui qui a soif vienne : » qu'il vienne, celui qui a faim et qui a soif de la justice, « et qu'il reçoive gratuitement l'eau vive [7]. » que je lui prépare gratuitement, par pur amour, par pure miséricorde; car encore que je récompense les œuvres, c'est, dans les œuvres, mes dons que je récompense; c'est, à remonter à l'origine, ma grâce que je couronne. C'est moi qui préviens; c'est moi qui attire; c'est moi qui donne le premier. Il faut donc venir et en venant m'inviter à venir moi-même, et à dire ce dernier *Venez,* qui consomme la félicité et l'œuvre de la rédemption : « Oui, je viens bien- « tôt : Il est ainsi : Amen. » Je scelle cette vérité dans les cœurs : « Venez, Seigneur Jésus, « venez [8] : » c'est par où finit l'Ecriture. C'est le dernier avertissement qu'elle nous donne comme celui qu'elle veut laisser le plus vivement empreint dans nos cœurs.

« Venez, les bénis, les chéris de Dieu. » O mon Sauveur! que j'entende le mystère de cette secrète bénédiction, par laquelle vous nous avez bénis avant l'établissement du monde, en nous préparant votre royaume! Mais qu'est-ce, ô Seigneur! votre royaume? sinon votre justice, votre vérité régnante sur les esprits, pour en animer tous les mouvements : « Lorsque Jésus- « Christ mettra à vos pieds tout le peuple ra- « cheté, se l'assujettissant totalement par l'opé- « ration de sa toute-puissance, » en sorte qu'il n'y paraisse « que lui, et que Dieu soit tout en « tous, et nous avec lui en un même esprit [1], » par l'effusion de sa gloire, et la parfaite conformité de notre volonté avec la sienne. Ainsi ce qui fera notre règne, c'est le règne de Dieu sur nous. Lorsque tout lui sera assujetti, tout ira selon le mouvement de son esprit. Maintenant il y a en nous quelque chose de sujet, et aussi quelque chose de rebelle. Mais alors tout sera sujet; et cette sujétion bienheureuse, qui est notre parfaite félicité, étant accomplie dans le chef et dans les membres, *l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite.* Venez donc, ô bénis de Dieu! venez à ce bienheureux royaume ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

XCVII^e JOUR.

« Retirez-vous, maudits : allez au feu éternel. » — Condamnation des impies.

Au lieu de ce *Venez* si ravissant, plein d'une admirable douceur, qui satisfera le cœur de l'homme sans lui laisser rien à désirer, les méchants, les impénitents entendront cet impitoyable : « Allez, retirez-vous [2] : » et où iront-ils, les malheureux? Où, en s'éloignant du souverain bien, sinon au souverain mal? Où, en s'éloignant de la lumière éternelle, sinon à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Egypte? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, aux grincements de dents, à l'éternelle fureur? « Allez : retirez-vous, ou- « vriers d'iniquité. Retirez-vous, je ne vous con- « nais pas. Ma marque n'est point en vous : « je ne vous ai jamais connus [3]. » Vos œuvres ont été trompeuses, défectueuses, passagères en tout cas, et destituées de persévérance ; vous n'êtes point de ceux sur lesquels est ce sceau de Dieu : « Le Seigneur connaît ceux qui sont à « lui [4]. Allez, maudits. Vous avez aimé la malé- « diction, et elle viendra sur vous. Elle vous est « attachée comme votre habit, comme la cein-

[1] *Matth.*, xxv, 40. — [2] *Matth.*, xxv, 34, 41. — [3] *Cant.*, iv, 8. — [4] *Matth.*, vii, 11. — [5] *Apoc.*, xxii, 16. — [6] *Matth.*, vi, 10. — [7] *Apoc.*, xxii, 16. — [8] *Ib.*, 20.

[1] I *Cor.*, xv, 24 seq., *Philip.*, iii, 21; I *Cor.*, vi, 17. — [2] *Matth.*, xxv, 41. — [3] *Ibid.*, vii, 23, xxv, 12. — [4] II *Tim.*, ii, 19.

« ture qui vous environne; elle a pénétré la « moelle de vos os[1]. Allez à ce feu, » arbres infructueux, qui n'êtes plus bons qu'à brûler; « allez au feu éternel[2] : » nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous : « Allez au feu qui est préparé au diable; » à celui qui dès le commencement n'ayant point voulu « demeurer dans la vérité, est menteur « et père de mensonge, meurtrier[3], » calomniateur, tentateur et accusateur des saints ; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie, imitateurs de son orgueil et de son impénitence, participez à ses peines; qu'il soit votre tyran, votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage, portez éternellement ce joug de fer, vous qui avez refusé le doux joug de Notre-Seigneur.

Mais voici le comble des maux : Dieu contre vous avec toute sa justice et sa puissance. Ecoutez, tremblez; c'est lui qui parle : « Si vous ne « m'écoutez pas, si vous méprisez mes com- « mandements, je mettrai ma face contre vous; « j'écraserai votre dureté et votre orgueil; je « multiplierai vos plaies : comme vous mar- « chez contre moi, je marcherai contre vous « avec un cœur d'ennemi[4]. Vous serez frappés » tout ensemble dans le corps, « de pauvreté, de « peste, de froid et de chaud; dans l'esprit, de « folie, d'aveuglement et de fureur; le ciel sera « de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous « vos pieds; votre rosée sera la poussière[5] : » vous ne porterez jamais de fruit : « parce que « vous n'avez pas voulu servir le Seigneur en « joie et dans l'abondance de toutes sortes de « biens, vous serez mis dans l'esclavage de votre « ennemi, dans la faim, dans la soif, dans la « nudité, dans l'indigence de tout; il mettra sur « vos épaules un joug de fer[6]. » Outre toutes ces plaies que vous entendez, « Dieu vous en « enverra » de plus terribles « qui ne sont point « écrites dans ce livre, » et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain : « et comme le Seigneur s'est réjoui en vous « faisant du bien, il prendra plaisir maintenant « à vous perdre, à vous renverser[7]. » Vous serez maintenant à jamais sous cette impitoyable verge; sous cette « verge vaillante, » qu'a vue le Prophète[8] : car « le Seigneur veillera éternelle- « ment sur votre iniquité[9], et ne cessera pas de « vous briser, de vous mettre en pièces[10]. Pour- « quoi criez-vous inutilement? votre plaie est in- « curable : je l'ai faite à cause de votre iniquité et votre dure malice, » dit le Seigneur par la bouche de Jérémie[1] : votre endurcissement a causé le mien; vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible : « Allez. Et « ils iront au supplice éternel : et les justes à la « vie éternelle[2]. » C'est par là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer; et il n'a rien de plus important à dire au peuple.

« Après donc qu'il eut fini tous ces discours[3], » il ne songe plus qu'aux préparatifs de sa mort : à la pâque ancienne, à la nouvelle; aux dernières instructions qu'il voulait laisser à ses apôtres, à la cène; et après la cène, à la dernière prière par laquelle il commença son sacrifice : finalement à sa mort.

[1] *Deut.*, XVIII, 18, 19. — [2] *Matth.*, XXV, 41. — [3] *Joan.*, VIII, 44. — [4] *Lev.*, XXVI, 14, 17, 19, 21, 27, 28. — [5] *Deut.*, XXVIII, 22, 23, 23, 24. — [6] *Ibid.*, 47, 48. — [7] *Ibid.*, 61, 63. — [8] *Jer.* I, 11, 12. — [9] *Dan.* IX, 14. — [10] *Deut.*, XVIII, 48, 61.

XCVIII^e JOUR.

Jérémie figure de Jésus-Christ. — Prédictions de ce prophète.

« Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils « point persécuté[4]? » Un de ceux qu'ils ont le plus persécuté, pour leur avoir dit la vérité, et qui par là s'est rendu une des plus illustres figures de Jésus-Christ, continuellement persécuté pour le même sujet, c'est le prophète Jérémie.

Ç'a été un des plus saints hommes de l'ancienne loi. C'est le seul de tous les prophètes dont il est écrit : « Je t'ai connu avant que de « t'avoir formé dans le sein de ta mère; et « avant que tu en sortisses, je t'ai sanctifié[5]. » Une sainteté avancée dans ce prophète a été une des figures les plus excellentes de celle du Saint des saints : mais comme Dieu voulait donner à Jérémie une grande part à la sainteté de Jésus-Christ, il lui en a donné une très-grande à ses persécutions et à sa croix.

Dieu avait choisi Jérémie pour annoncer à son peuple deux terribles vérités : l'une, que la cité sainte et le temple même allaient être détruits et réduits en cendre par l'armée de Nabuchodonosor; l'autre, que le seul moyen qui restait au peuple, aux princes, au roi même, d'éviter le dernier coup, était de se soumettre volontairement à ce roi, que Dieu avait choisi pour son vengeur, en sorte qu'il ne voulait pas qu'on lui résistât, mais qu'on subît volontairement le joug que Dieu avait mis entre ses mains pour l'imposer au roi de Judée, et à tout son peuple.

Jérémie, par ordre de Dieu, annonçait ces vérités : « Quoi! je ne visiterai pas les iniquités « de ce peuple? » dit le Seigneur. « Je ferai de « Jérusalem un monceau de sable, la retraite « des serpents; et les villes de Juda seront déso- « lées et sans habitants[6]. Voici ce que dit le

[1] *Jer.*, XXX, 15. — [2] *Matth.*, XXV, 46. — [3] *Matth.*, XXVI, 1. — *Act.*, VII, 52. — [5] *Jer.*, I, 5. — [6] *Ibid.*, IX, 9, 11.

« Seigneur, » s'écrie-t-il en un autre endroit [1] : « J'amènerai sur cette ville des maux horri- « bles, en sorte que tous ceux qui les écou- « teront, leurs oreilles leur tinteront d'étonne- « ment et de frayeur. Elle sera un sujet d'éton- « nement, de dérision et de sifflement à toute la « terre. Et tu briseras en leur présence un pot « de terre, et tu diras : Ainsi je briserai mon « peuple, et je mettrai cette ville en pièces, « comme on y met un pot de terre; » ce ne sera pas comme on brise un vaisseau d'or, ou d'étain, ou de quelque autre métal qu'on peut refondre ou ressouder; « mais ce sera comme on casse « et on met en pièces un pot de terre qu'on ne « peut plus raccommoder ; et ils seront ensevelis « dans Tophet, » lieu abominable, parce que toute la ville sera ruinée, et les environs seront remplis de ses ruines; « et il ne restera pour « les ensevelir que cette exécrable vallée, » infâme à jamais par les sacrifices impies qu'y ont offerts les Israélites, en brûlant leurs fils et leurs filles à Moloch. « Ainsi je ferai à cette ville et à « tous ses habitants : elle sera déserte et abomi- « nable comme Tophet. » Et pour ce qui regardait le temple : « Ne vous fiez point, » disait-il [2], « en ces paroles de mensonge en disant : Le « temple du Seigneur, le temple du Seigneur, « le temple du Seigneur, » comme si la sainteté de ce temple était capable de vous sauver seule ; car je ferai à cette maison, en laquelle mon nom a été invoqué, comme j'ai fait à Silo, ancienne demeure de l'arche que j'ai détruite et rejetée. Et le Seigneur dit encore à Jérémie [3] : « Va-t'en « à l'entrée de la maison du Seigneur, » car c'est là que je veux que tu en annonces la ruine, « et tu « leur diras : Je ferai que cette maison sera « comme Silo, un lieu désert et abandonné ; et « je ferai que cette ville sera en malédiction à « tous les habitants de la terre. »

Il n'épargnait pas les rois. « Voici ce que dit « le Seigneur à Joachim, fils de Josias, roi de « Juda : On ne pleurera point à sa sépulture, « et ses sœurs ne diront pas : Hélas! mon frère; « ni elles ne se plaindront les unes les autres, « en disant : Hélas! ma sœur ; on ne criera « point en pleurant : Hélas! prince, hélas ! sei- « gneur. Il sera enseveli de la sépulture d'un « âne, il est pourri, et on l'a jeté hors des por- « tes de Jérusalem [4]. » Son fils ne sera pas plus heureux. « Quand Jéchonias, fils de Joachim, « roi de Juda, serait comme un anneau dans ma « main droite, je l'en arracherai, dit le Seigneur, « je te livrerai entre les mains du roi de Baby- « lone, et je t'enverrai toi et ta mère qui t'a « porté dans ses entrailles, dans une terre étran- « gère, et vous y mourrez. Terre, terre, terre, « écoute la parole du Seigneur. Voici ce que « dit le Seigneur : Ecris que cet homme sera sté- « rile, et n'aura aucune prospérité durant ses « jours, » parce qu'encore qu'il doive avoir des enfants, « il n'en aura point qui lui suc- « cède, ni qui soit assis sur le trône de « David. [1] »

Il ne prédisait pas à Sédécias une plus heureuse destinée. « Voici ce qu'a dit le Seigneur « au roi qui est assis sur le trône de David et à « tout le peuple : Je vous enverrai le glaive, et « la famine, et la peste, et vous serez en étonne- « ment, en sifflement et en horreur à tous les « peuples du monde [2]. Sédécias, roi de Juda, « n'évitera pas les mains des Chaldéens et du « roi de Babylone [3]; » et le reste, qu'il prophétisa publiquement, et en présence du roi, durant que la ville était assiégée [4].

Jérémie était devenu odieux aux rois, aux sacrificateurs, aux prophètes et à tout le peuple, à cause qu'il annonçait ces vérités. Et ce qui les animait davantage, c'est qu'il leur disait que c'était à cause de leurs péchés, de leurs idolâtries, de leurs injustices, de leurs violences, de leurs fraudes, de leur avarice, de leurs impudicités et de leurs adultères, de leur endurcissement et de leur impénitence, que tous ces maux leur arriveraient sans qu'il y eût pour eux aucune ressource. « Voici ce que dit le Seigneur : Ne vous « trompez pas vous-mêmes, en disant : Les « Chaldéens se retireront; car ils reviendront « bientôt, et ne se retireront plus ; et ils pren- « dront et ils brûleront cette ville. Et quand « vous auriez défait toute leur armée, et taillé « en pièces vos ennemis, en sorte qu'il n'y reste « qu'un petit nombre de blessés, ils sortiront « de leurs tentes un à un, et ils brûleront cette « ville [5]. » La seule ressource qu'il leur annonçait, était de se rendre aux ennemis : « Tu diras « à ce peuple, voici ce que dit le Seigneur : Je « mets devant vous la voie de la vie et la voie « de la mort : celui qui demeurera en cette ville « mourra de l'épée, de la famine et de la peste; « mais celui qui en sortira, et se rendra aux « Chaldéens qui vous assiégent, vivra ; et son « âme lui sera comme une dépouille qui sera « sauvée des mains des ennemis; car j'ai mis « ma face contre cette ville en mal, et non pas « en bien ; et il faut qu'elle soit livrée au roi de « Babylone, et qu'il la consume par le feu [6] ; » ce qu'il répéta encore à Sédécias [7].

[1] *Jer.*, XIX, 3, 8, 10, 11. — [2] *Jer.*, VII, 4, 12, 14. — [3] *Ibid.*, XXVI, 4, 6. — [4] *Ibid.*, XXII, 18, 19.

[1] *Jer.*, XXII, 24, 25, 26, 29, 30. — [2] *Ibid.*, XIX, 16, 18. — [3] *Ibid.*, XXXII, 4. — [4] *Ibid.*, XXXIV, 1, 2, 4. — [5] *Ibid.*, XXXVII, 7, 8, 9. — [6] *Ibid.*, XXI, 8, 9, 10. — [7] *Ibid.*, XXXVIII, 17 seq.

XCIXe JOUR.

Les souffrances de Jérémie.

Telles étaient les dures vérités que Dieu mettait en la bouche du prophète Jérémie; et ce qu'il souffrit à ce sujet pendant quarante-cinq ans que dura son ministère, est inouï. Il avait à souffrir mille indignités, qui lui faisaient dire : « J'ai été en dérision à tout mon peuple, le sujet « de leurs chansons tout le long du jour, et « l'objet de leur moquerie. Il m'a rempli d'a- « mertume, il m'a enivré d'absinthe. Je ne con- « nais plus le repos, j'ai oublié tous les biens [1].» On en venait jusqu'aux coups, et il disait : « Le solitaire s'assiéra, et se taira ; il baisera la « terre, et mettra sa bouche dans la poudre, « pour voir s'il lui restera quelque espérance » d'être écouté dans ses prières. « Il livrera sa « joue aux coups, il sera rassasié d'oppro- « bres [2]. » On voit dans ce dernier trait une image expresse du Fils de Dieu. Et un peu après : « O Seigneur, vous m'avez mis au mi- « lieu du peuple comme un arbre déraciné, « comme le mépris de tous les hommes ; tous « mes ennemis ont ouvert impunément la bou- « che contre moi [3]. » Ce fut dans sa patrie, dans la ville d'Anathoth, ville sainte et sacerdotale, qu'il eut le plus à souffrir de ses citoyens, et des sacrificateurs ses compagnons. On y conspira contre sa vie. « Et j'étais, dit-il, comme « un agneau innocent et doux qu'on porte au sa- « crifice; et je ne savais pas ce qu'ils machi- « naient contre moi, en disant : Mettons dans « son pain un bois » empoisonné, « effaçons-le « du nombre des vivants et qu'on ne parle plus « de lui sur la terre [4]. » Et ils lui disaient : « ne prophétisez plus au nom du Seigneur, si « vous ne voulez mourir entre nos mains. » Mais il fallut obéir à Dieu, et il prophétisa contre Anathoth, d'une manière terrible : « Je « visiterai les habitants d'Anathoth, leurs jeunes « gens mourront de l'épée, dit le Seigneur des « armées ; leurs jeunes enfants et leurs filles « mourront de faim et de peste, et il ne restera « rien de cette ville, j'amènerai tout le mal « sur Anathoth, et l'an de sa visite sera plein « d'effroi [5]. »

Ainsi en arriva-t-il à notre Sauveur dans Nazareth. « Il ne pouvait y faire beaucoup de « miracles, à cause de leur incrédulité, car ils « se disaient l'un à l'autre : N'est-ce pas là ce « charpentier, fils de Marie, frère de Jacques et « de Jean? Et n'avons-nous pas ses sœurs parmi « nous. Et ils le méprisèrent [6]. » Il éprouva, comme Jérémie, la vérité de ce proverbe : « Le « prophète n'est point reçu dans sa patrie. » Il s'en plaignit. « Et ses citoyens remplis de colère « le traînèrent hors de leur ville, au plus haut « de la montagne où leur ville était bâtie, pour « le précipiter du haut en bas [1]. »

Ce n'était pas seulement ses concitoyens qui machinaient contre lui, à cause de ses prophéties; tous les peuples s'encourageaient à le perdre, et ils se disaient les uns aux autres : « Venez, entreprenons contre Jérémie : il n'est « pas le seul prophète, ni le seul sacrificateur, « ni le seul sage ; venez, frappons-le avec la lan- « gue, et ne prenons pas garde à tous ses discours. « Vous savez, Seigneur, tout ce qu'ils ont entre- « pris contre ma vie : ils creusaient des abîmes « sous mes pieds, partout ils me tendaient des « piéges [2]. » Ses meilleurs amis, qui semblaient le garder, entraient dans ces pernicieux conseils : tous ne songeaient qu'à le tromper, et à se venger de lui [3], parce qu'il leur prophétisait des malheurs. Ainsi, à chaque pas du Sauveur, il trouvait des entreprises contre sa personne. On l'appelait démoniaque, imposteur : on le chargeait de toute sorte d'injures, pour animer contre lui la haine publique; et par deux fois en très-peu de jours on leva des pierres pour le lapider ; ses frères mêmes ne croyaient pas en lui [4] : et il fut livré par un de ses disciples.

Ce JOUR.

Jérémie persécuté par ses disciples. — Autorité publique.

Venons à ce que souffrit Jérémie, non plus seulement par de secrets complots, mais par l'autorité publique. « Phassur, sacrificateur, «fils d'Emmer, qui était prince dans la maison « du Seigneur, entendit les discours de Jérémie; « et il frappa ce prophète, » comme le prince des prêtres fit frapper le visage de saint Paul: « et il mit Jérémie dans les entraves ; et il l'en tira « le matin [5] ; » et le prophète qu'il avait injustement maltraité lui annonça sa destinée et celle de tout le peuple. Une autre fois, comme Jérémie venait de prophétiser la ruine du temple même, « les sacrificateurs et les prophètes, et tout le « peuple, se saisirent de lui ; et ils disaient tous « ensemble : Il faut qu'il meure ; et ils le dé- « férèrent au prince de la maison de Juda, « en disant : Cet homme doit être condamné à « mort, parce qu'il a prophétisé contre cette ville « et contre le temple, et qu'il a dit que le Sei- « gneur en ferait comme de Silo [6]. » Jésus fut

[1] *Thren.*, III, 14, 15, 17. — [2] *Ibid.*, 28-30. — [3] *Ibid.*, 45, 47. — [4] *Jer.*, XI, 19. — [5] *Ibid.*, 21-23. — [6] *Marc.*, VI, 3, 4, 5.

[1] *Luc.*, IV, 24, 28, 29. — [2] *Jer.*, XVIII, 18, 22, 23. — [3] *Ibid.*, XX, 10. — [4] *Joan.*, VIII, 59; X, 31. — [5] *Jer.*, XX, 1-3. — [6] *Jer.*, XXVI, 2-11.

accusé du même crime [1]. On lui imputait d'être le destructeur du temple; les sacrificateurs étaient à la tête de ses ennemis ; et comme un autre Phassur, Anne et Caïphe, les souverains sacrificateurs le persécutaient, et prophétisèrent contre lui : « Vous ne savez rien, « dit Caïphe, « et « vous ne pensez pas qu'il faut qu'un homme « meure pour tout le peuple, et que la nation ne « périsse pas [2]; » et les sacrificateurs et les docteurs de la loi prononcèrent l'un après l'autre, comme ils avaient fait autrefois contre Jérémie : « Cet homme est coupable de mort [3]. » Mais Dieu ne voulait pas que Jérémie mourût selon leurs désirs, et la sentence des pontifes contre Jésus-Christ fut exécutée.

Jérémie fut fait prisonnier du temps du roi Joachim, à cause de ses prophéties ; mais, comme dit saint Paul, « la parole de Dieu n'est « point liée [4]. » L'ordre de Dieu vint à ce prophète d'écrire au roi Joachim ce qu'il avait prophétisé de vive voix : il manda Baruch, fils de Nérias, et il lui dicta ce qui devait arriver au roi et au peuple ; puis il lui dit : « Je suis prison- « nier, et je ne puis entrer dans la maison du « Seigneur. Allez-y donc et lisez au peuple, » au jour du jeûne solennel, « les paroles de Dieu que vous venez d'ouïr de ma bouche ; » et le discours fut porté au roi, et un secrétaire le mit en pièces, et le roi le fit brûler ; et Jérémie dicta de nouveau tout ce qui était contenu dedans, et ajouta beaucoup d'autres choses encore plus terribles [5]. Jérémie fut fidèle à Dieu, et continua à annoncer constamment sa parole.

CIe JOUR.

Jérémie dans le cachot ténébreux.

Après que le saint prophète eut été mis en liberté, il allait dans la terre de Benjamin pour quelques affaires, comme Dieu le lui avait ordonné ; et comme il avait prophétisé qu'il n'y avait de salut que de se rendre au roi de Babylone qui assiégeait Jérusalem, on le soupçonna de s'y aller rendre lui-même ; et il répondit : « Il n'est pas vrai, je ne vais pas me livrer aux « Chaldéens : » car il fallait que cela se fît par autorité publique et que le roi lui-même en donnât l'ordre. On ne voulut pas croire le saint prophète, et les princes, après l'avoir fait battre de verges, le jetèrent dans le cachot [6] noir et profond, dont le fond était de la boue. Jérémie y fut descendu avec des cordes, et on l'y laissa longtemps, afin qu'il y mourût, car il n'y avait plus de pain dans la ville, et on le laissait mourir de faim : et les princes dirent au roi : « Nous vous prions que cet homme meure, car « il abat le courage de ce qui reste dans cette « ville de gens courageux, en disant qu'il faut se « rendre [1]. » Le voilà donc accusé du crime d'Etat par les seigneurs, et le roi acquiesça à leur sentiment ; mais Dieu lui changea le cœur, et trente hommes tirèrent Jérémie du lac de boue par son ordre.

Lorsque le prophète fut jeté dans le cachot ténébreux, il fit cette lamentation : « Je vois « maintenant toute ma misère, et je sens la verge « de la colère de Dieu dont il me frappe. Il m'a « éloigné de la lumière, il m'a jeté dans les téné- « bres..... Ma peau s'est desséchée : ma chair est « sans suc ; mes os sont rompus. Un épais bâti- « ment me serre. Je suis environné de fiel et de « travail. Il m'a mis dans les ténèbres, comme « les morts qui ne sortiront jamais de leur cer- « cueil. Je suis resserré de tous côtés..... mes « entraves sont appesanties..... je suis enfermé « dans un cachot de pierres taillées, et il n'y a « point de sortie..... On ne me donne que du « pain rempli de pierre. Je ne suis nourri que de « cendre et de poussière.... Je suis enfoncé dans « le lac, et on a mis sur moi une pierre : les eaux « d'un lieu si humide sont tombées sur moi ; j'ai « dit : Je suis perdu [2]. »

CIIe JOUR.

Jérémie figure de Jésus-Christ par sa patience.

Telles furent les souffrances de Jérémie pour avoir dit la vérité ; c'est ainsi qu'il porta les traits de celles du Sauveur, qui, comme lui, fut accusé d'être un séducteur et de soulever le peuple contre l'empereur et contre l'empire, en sorte qu'il fallait le perdre comme un séditieux et comme ennemi du prince. Jérémie eut part à cet opprobre du Sauveur. Mais il en est encore plus la digne figure par sa douceur et sa patience, que par les cruautés qu'on exerça sur lui injustement. Lorsque les sacrificateurs, et les prophètes, et le peuple le voulaient traîner à la mort, et criaient avec fureur qu'il le fallait faire mourir, il dit aux princes et au peuple qui l'allaient juger : « Le Seigneur m'a envoyé « pour prophétiser toutes les choses que j'ai « prédites à ce temple et à cette ville. Mainte- « nant donc corrigez-vous, et changez vos mau- « vaises inclinations, et écoutez la voix du Sei- « gneur votre Dieu ; et peut-être que le Seigneur « se repentira du mal qu'il a prononcé contre « vous. Pour moi, je suis entre vos mains, « faites de moi ce qu'il vous plaira, mais sachez « et apprenez que si vous me faites mourir, « vous livrerez un sang innocent contre vous-

[1] *Matth.*, XXVI, 57, 59, 6 . — [2] *Joan.*, XI, 47, 49, 50. — *Joan.* XVIII, 13, 14; *Matth.*, XXVI, 66. — [3] II *Tim.*, II, 9. — [4] *Jer.*, XXXVI, 2, 4,5, 6, 8, 15, 21, 23, 28, 32. — [5] *Ibid.*, XXXVII, 4,11, 12, 13, 14,15.

[1] *Jer.*, XXXVIII, 4, 5, 6, 9, 10. — [2] *Thren.*, III, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 16, 53, 54.

« mêmes et contre cette ville et ses habitants ; « car, en vérité, le Seigneur m'a envoyé à vous, « afin de faire entendre toutes ces paroles à vos « oreilles [1]. » Dieu permit qu'il les apaisât par des paroles si douces. On y voit une disposition admirable, puisque par lui-même prêt à mourir comme à vivre, il ne craint dans sa mort que les châtiments qu'elle attirera sur tout le peuple ; et il dit à Sédécias dans ce même esprit : « Que vous ai-je fait, et qu'ai-je fait à vos « serviteurs et à tout le peuple, que vous m'avez « jeté dans le cachot ? Où sont vos prophètes « qui vous disaient que le roi de Babylone ne « viendrait point ? » Le voilà à vos portes, et je n'ai fait que vous annoncer ce que Dieu avait résolu. « Ne me renvoyez donc point dans ce « lac, de peur que je n'y meure [2] : » où il faut suppléer ce qu'il avait dit ailleurs : « et que « Dieu ne vous redemande un sang innocent [3]. » Car pour lui la mort ne le touchait pas, et surtout après la perte de sa patrie ; puisqu'il disait : « Ne plaignez point le mort et ne versez « point de larmes sur lui ; mais plaignez celui « qui sort de son pays, parce qu'il ne retour- « nera plus et ne verra jamais sa terre na- « tale [4]. »

Un prophète, nommé Hananias, prêchait tout le contraire de ce que prêchait Jérémie, et ne donnait que deux ans au peuple, après lesquels on rapporterait à Jérusalem tous les vaisseaux qui avaient été enlevés du temple ; et Jérémie entendant ces belles promesses, sans contredire davantage le faux prophète, lui dit devant tous les prêtres et devant le peuple : « Ainsi soit-il, » Hananias ! « Que le Seigneur fasse comme vous « dites, » puissent vos paroles être accomplies plutôt que les miennes, « et que nous voyions « revenir les vaisseaux sacrés, et tous nos frères « qui ont été transportés à Babylone ! Mais écou- « tez ces paroles que je vous annonce et à tout le « peuple : Les prophètes qui ont été avant vous « et avant moi, n'ont été reconnus pour tels que « quand leur prédiction a été accomplie, et alors « on a vu qui était celui que le Seigneur avait « envoyé en vérité. Et en même temps Hananias « ôta du cou de Jérémie la chaîne » de bois que ce prophète y avait mise par ordre de Dieu, en figure de la captivité future de plusieurs peuples, et Hananias « la mit en pièces, et il dit : « Ainsi Dieu brisera dans deux ans le joug que « Nabuchodonosor, roi de Babylone, a imposé à « tous les peuples, et Jérémie, » sans rien répliquer, se retirait tranquillement ; « mais la parole « du Seigneur lui fut adressée, et il lui fut dit : « Va, et tu diras à Hananias.... : Ecoute, Hana- « nias, le Seigneur ne t'a pas envoyé, et tu as « donné à ce peuple une confiance trompeuse. « Pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Je « t'ôterai de dessus la terre, tu mourras dans « l'an, parce que tu as parlé contre le Seigneur. « Et le prophète Hananias mourut dans l'an au « septième mois [1]. » Ainsi Jérémie toujours patient, et par lui-même prêt à céder à tous ceux qui parlaient au nom du Seigneur, ne disait des choses fortes que lorsque le Seigneur le faisait parler, et se montrait tout ensemble le plus doux et le plus ferme de tous les hommes de son temps, en figure de Jésus-Christ, qui disait, lorsqu'on lui donnait un soufflet : « Si j'ai mal dit, convainquez-moi ; si « j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous [2] ? » Et ailleurs : « Je ne suis point un possédé, mais « je glorifie mon Père [3] ; » et encore : « Vous « cherchez à me tuer, moi qui vous ai dit la « vérité : Abraham, » dont vous vous vantez d'être les enfants, « n'a pas fait ainsi [4]. » C'est ainsi que, sans armer sa justice, il leur reprochait leurs sanguinaires desseins ; et encore qu'il eût en main la vengeance de leur incrédulité, personne n'a été frappé de mort, comme le fut Hananias pour avoir contredit Jérémie. Il n'a eu que de la douceur pour ses ennemis ; et pour épargner les hommes, il n'a montré la puissance qui lui était donnée pour punir, que sur cet arbre qui fut desséché à sa voix ; car il fallait que sa bonté éclatât au-dessus de celle de Jérémie ; et nul homme ne devait périr à ses yeux, ni à sa parole.

Il est vrai qu'il apprend aux Juifs avec indignation le châtiment inévitable de leur infidélité. « Et vous, » disait-il [5], « accomplissez la « mesure de vos pères : serpents, engeance de « vipères, comment éviterez-vous la damnation « de la géhenne, » c'est-à-dire l'enfer ? Mais tout cela qu'était-ce autre chose que leur prédire leurs malheurs, afin qu'ils les évitassent ? « Je vous envoie, » disait-il, » des prophètes, « et des sages, et des docteurs : vous en tuerez « et crucifierez quelques-uns ; vous en flagel- « lerez d'autres, et vous les poursuivrez de ville » en ville, afin que tout le sang innocent tombe « sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, « jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, « que vous avez fait mourir entre le temple « et l'autel [6]. » N'était-ce pas leur faire voir leur perte future ; et cependant, autant qu'il pouvait, épargner leur sang ? Ce qui fait même qu'en leur découvrant la tempête qui

[1] *Jer.*, XXVI, 11-15. — [2] *Ibid.*, XXXVII, 17-19. — [3] *Ibid.*, XXVI, 15. — [4] *Ibid.*, XXII, 10.

[1] *Jer.*, XXVIII, 1 seq. — [2] *Joan.*, XVIII, 23. — [3] *Ibid.*, VIII, 49. — [4] *Ibid.*, 40. — [5] *Matth.*, XXIII, 32. 33. — [6] *Matth.*, XXIII, 34, 35.

les menaçait, il leur montre le sûr asile qu'ils pouvaient trouver sous ses ailes. « Jérusalem, « Jérusalem, qui fais mourir les prophètes et « qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien « de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous « mes ailes, comme la poule renferme son nid « sous les siennes, et tu n'as pas voulu [1]. » N'impute donc tes malheurs qu'à toi-même; et 6 tu veux les éviter, reviens à moi. Il est encore temps, et je suis prêt à te recevoir.

CIIIe JOUR.

Patience de Jérémie dans le cachot.

Mais l'endroit où Jérémie fit le mieux paraître l'image de la douceur et de la patience, qui devait reluire dans la passion du Sauveur, fut celui où on le mit dans le cachot. Car alors, sans murmurer, sans se plaindre, au milieu de tant de douleurs et de tant d'angoisses, il parla en cette sorte : « Mon âme a dit : Le Seigneur « est mon partage ; j'attendrai ses miséricordes, « sans lesquelles nous serions déjà tous consu- « més. Le Seigneur est bon à celui qui espère « en lui et à l'âme qui le cherche ; il est bon « d'attendre en silence le salut que Dieu en- « voie. » Loin de se plaindre de la longue suite de maux qu'il avait eu à souffrir : « Il est bon à « l'homme, » disait-il, « de porter le joug, » et d'être exercé par les souffrances « dès sa jeu- « nesse. Le solitaire s'assiéra et demeurera dans « le silence : » il ne s'agitera pas et ne crier pas dans ses douleurs, « parce qu'il lèvera » ce joug salutaire, et le mettra « sur lui-même. » Quelque rebuté qu'il se sente par un Dieu qui semble le frapper sans miséricorde, il baisera la terre, et « mettant sa bouche dans la pous- « sière, » il attendra humblement « s'il y a en- « core quelque chose à espérer. » Loin de s'irriter contre ses persécuteurs, « il donnera sa « joue à qui le voudra frapper et se rassasiera « d'opprobres [2]. » C'est ainsi que ce solitaire, cet homme accoutumé à se retirer sous les yeux de Dieu, à répandre son cœur devant lui, porte en patience les injustes persécutions que lui fait son peuple, et ne se laisse aigrir par aucune injure.

Loin de s'arrêter à la main des hommes, qui, à ne regarder que l'extérieur, semblé seule le frapper, il lève les yeux au ciel : « Et, » dit-il, « qui est celui qui osera dire que les maux « puissent arriver autrement que par l'ordre « du Seigneur ? Et qui dira : Le bien et le mal « ne sortent point de la bouche du Très-Haut ? « Ou pourquoi l'homme murmurera-t-il de ce « qui lui est imposé pour ses péchés ? Recher- « chons nos voies dans le fond de nos conscien- « ces, et cherchons le Seigneur et retournons à « lui. Levons nos cœurs et nos mains au ciel « vers le Seigneur, et disons-lui : Nous avons « péché et nous avons irrité votre colère ; c'est « pour cela que vous êtes inexorable. Vous nous « avez couverts de votre fureur, vous nous avez « frappés sans miséricorde, et vous avez mis un « nuage entre vous et nous, pour empêcher no- « tre prière de passer jusqu'à vous[1]. »

C'est ainsi que ce saint prêtre, à la manière des sacrificateurs infirmes, qui sont eux-mêmes revêtus de faiblesse, priait pour ses péchés et pour ceux du peuple : laissant au vrai sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, la gloire de ne prier et ne gémir que pour les autres. Et pour imiter le gémissement qu'il a fait pour nous à la croix avec un grand cri et beaucoup de larmes [2], ce saint prophète dans ce lac affreux, dans ce cachot plein de boue, où le jour n'entra jamais, sous cette pierre qui le couvrait par en haut, et au milieu de ces tristes et impénétrables murailles, où il avait à peine la liberté de respirer, dans la faim qui le pressait, prêt à rendre les derniers soupirs, déplorait les calamités de son peuple plus que les siennes [3]. « Hélas ! » disait-il, « mes tristes prophéties « nous sont devenues un lacet et un ravage « inévitable : mon œil a ouvert des canaux sur « mon visage, à cause de la ruine de mon peuple. « Mes yeux affligés n'ont cessé de pleurer, et « n'ont eu de repos ni la nuit ni le jour, jus- « qu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous regarder « en pitié du plus haut des cieux. Mes regards « ont livré mon âme en proie à la douleur, « pendant que j'ai vu périr toutes les villes su- « jettes à Jérusalem[4]. »

C'est ainsi qu'il pleurait les maux de ce peuple ingrat, de ce peuple qui avait tant de fois machiné sa mort, et qui l'avait enfoncé dans le cachot, dans le dessein de le faire mourir. Ainsi, au milieu de sa passion, Jésus traîné au Calvaire par le même peuple, et portant sa croix, se retourna vers celles qui pleuraient ses douleurs, et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne « pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos « enfants [5]. » Lui-même en regardant la ville où il devait être crucifié dans peu de jours, pleura sur elle, en disant : « Ah ! si tu savais, » ville ingrate et malheureuse, « ce qui te pou- « vait donner la paix ! mais ton malheur est « caché à tes yeux : viendront les jours, » et ils sont proches, « que tu seras ruinée de fond en « comble, parce que tu n'as pas connu le jour

[1] *Matth.*, 37. — [2] *Thren.*, III, 22,30.

[1] *Thren.*, III, 37-44. — [2] *Hebr.*, V, 7. — [3] *Thren.*, III, 6 seq. — [4] *Ibid.*, 47, 51. — [5] *Luc.*, XXIII, 28.

« où je te venais visiter [1]. » Et enfin : « Jérusa-« lem, Jérusalem, qui fais mourir les prophè-« tes, combien de fois ai-je voulu rassembler « tes enfants, comme une poule rassemble ses « petits [2] ! » Et le reste que nous venons de réciter.

C'est ainsi que Jésus pleurait Jérusalem, et il n'a point de plus parfaite figure de ses douleurs, que celles de Jérémie et ces tristes lamentations, où il a si amèrement déploré la ruine de sa patrie, et pendant qu'il la prédisait, et après qu'il l'eut vue accomplir, qu'encore aujourd'hui on ne peut refuser des larmes à des chants si lugubres.

Pleurons à cet exemple sur nous-mêmes ; pleurons la perte de notre âme et tâchons de la réparer en la déplorant.

CIVe JOUR.

Jérémie priant avec larmes pour son peuple qui l'outrage figure de Jésus-Christ.

Ces larmes de Jérémie étaient une continuelle intercession pour son peuple. « Que mes « yeux deviennent une fontaine de larmes, et « ne cessent ni jour ni nuit de verser des pleurs; « parce que la fille de mon peuple est affligée « d'une très-mauvaise plaie. Si je vais aux « champs, je ne trouve que des gens passés au « fil de l'épée ; et si je rentre dans la ville, je « n'y vois que des visages pâles et exténués par « la faim. Est-ce donc, ô Seigneur ! que vous « avez rejeté Juda? ou que vous avez Sion en « abomination ? Pourquoi donc les avez-vous « frappés, en sorte qu'il n'y reste rien de sain ? « Nous avons attendu la paix, et il n'y a aucun « bien à espérer ; nous avons cru que le temps « de notre guérison allait venir, et il ne nous « a paru que trouble. Seigneur, nous avons « connu nos impiétés et les iniquités de nos « pères : nous avons péché contre vous. Toute-« fois ne nous faites pas l'opprobre des nations, « à cause de votre saint nom, et ne renversez « pas le trône de votre gloire [3]... Si nos iniqui-« tés nous répondent » et s'opposent à la miséricorde que nous vous demandons, « faites-la-« nous néanmoins, » non point pour l'amour de nous, et à cause de nos mérites, mais « à « cause de votre saint nom » qui a été invoqué sur nous. Car « souvenez-vous de l'alliance que « vous avez contractée avec nous, et ne la ren-« dez pas inutile. Hélas! ô Seigneur, trouverons-« nous un Dieu semblable à vous parmi les « peuples » où vous nous dispersez ? « Quel-« qu'une de leurs idoles nous donnera-t-elle la « pluie ; ou cette eau bienfaisante tombera-t-« elle du ciel toute seule et sans votre ordre ? « N'êtes-vous pas le Seigneur notre Dieu, dont « nous avons attendu les miséricordes ? C'est « vous qui avez fait toutes ces choses [1]. »

C'est ainsi que Jérémie priait nuit et jour avec larmes et gémissements, pour un peuple qui ne cessait de l'outrager, et de le poursuivre à mort, en figure de Jésus-Christ notre grand pontife, « qui dans les jours de sa chair, de « ses faiblesses, de ses souffrances, de sa vie mor-« telle, offrait des prières et des supplications à « son Père, fut exaucé selon que le méritait son « respect [2] : » et qui enfin à la croix, où ce même peuple l'avait attaché, criait à son Père : « Mon « Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce « qu'ils font [3]. »

Dieu lui apprenait à accomplir le précepte que Jésus-Christ devait un jour publier : « Priez « pour ceux qui vous persécutent [4]. » Car il disait : « Rend-on ainsi le mal pour le bien ; « puisqu'ils m'ont creusé une fosse pour m'y « enterrer ; » moi qui étais sans cesse occupé du soin de leur bien faire ? « Souvenez-vous, ô « Seigneur! que j'étais toujours devant vous, « pour vous demander du bien pour eux, et « détourner d'eux votre colère [5] ! » A la vérité, ce discours de Jérémie semble être suivi de terribles imprécations contre ce peuple ; mais on sait que, selon le style des prophètes, cela même, sous la figure d'imprécation, n'est qu'une manière de prédire les malheurs futurs de ces ingrats. Et c'est pourquoi nous voyons le même prophète, quand il eut vu tomber sur eux les maux qu'il leur avait prédits, loin d'en ressentir de la joie, comme il aurait fait s'il leur avait souhaité du mal, fondre en larmes à la vue de leur désastre, et finir ses lamentations par cette prière : « Sou-« venez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé; « regardez-nous : voyez notre honte.... Pour-« quoi nous oubliez-vous à jamais? Vos dé-« laissements dureront-ils encore longtemps ? « Convertissez-nous à vous, et nous serons con-« vertis, » et vous nous pardonnerez : « rendez-« nous les jours où nous étions si heureux : « rétablissez-nous en l'état où nous étions au « commencement. Mais vous nous avez rejetés, « et la colère que vous avez contre nous est « extrême [6]. »

CVe JOUR.

Jérémie excuse au moins son peuple, n'osant prier pour lui

Il est vrai que Dieu déclarait à ce saint prophète qu'il ne voulait plus l'écouter : « Cesse de

[1] *Luc.*, XIX, 41-44. — [2] *Matth.*, XXIII, 37. — [3] *Jer.*, XIV, 17-21.

[1] *Jer.*, XXV, 7, 21 ad fin. — [2] *Hebr.*, V, 7. — [3] *Luc.*, XXIII, 34. — [4] *Matth.*, V, 44. — [5] *Jer.*, XVIII, 20. — [6] *Thren.*, V, 1, 20 seq.

« prier pour ce peuple : n'emploie pour eux, ni « la prière, ni les cantiques de louange, et ne « t'oppose point à mes volontés, car je ne t'écou- « terai pas [1]. » Et il lui disait encore : Si Moïse « et Samuel se mettaient devant moi ; j'ai ce « peuple en exécration. Chasse-le de devant « ma face. Et s'ils te demandent : Où irons-nous ? « tu leur répondras : A la mort, celui qui doit « aller à la mort ; à l'épée, celui qui doit être « percé par son tranchant ; à la captivité, celui « qui doit aller en captivité : et que chacun suive « son mauvais sort ; je ne veux pas l'en tirer. « Car qui aura pitié de toi, ô Jérusalem ! ou qui « s'affligera pour toi, ou qui ira prier pour ton « repos ? Tu as laissé le Seigneur ton Dieu [2] ! » Mais cela même, que le saint prophète retenait ses gémissements et ses prières, était une espèce de gémissement et de prière cachée : et s'il n'osait plaindre les malheurs de ce peuple justement puni, il en pleurait les péchés. « Qui « remplira, » disait-il, « ma tête d'eau, et qui « fera couler de mes yeux une fontaine de lar- « mes, afin que je pleure nuit et jour ceux de « mon peuple qui ont été tués » dans leur iniquité ? Car qui pourrait excuser leurs crimes ? qui pourrait demeurer davantage parmi eux ? « Qui me fera trouver dans la solitude une pe- « tite cabane, de celles que les voyageurs y bâtis- « sent, pour leur y servir de retraite ? et que je « laisse mon peuple, et que je me retire d'avec « eux ? Car ce n'est plus qu'une troupe d'adultè- « res et de prévaricateurs. Leur langue ressem- « ble à un arc tendu, d'où il ne sort que men- « songe et calomnie. Ils se fortifient sur la terre, « parce qu'ils vont d'un mal à un autre, et sou- « tiennent le crime par un autre crime : ils ne « me connaissent plus, dit le Seigneur. Ils se « moquent les uns des autres : ils ont appris à « leur langue à ajuster un mensonge ; ils se sont « beaucoup tourmentés, mais à mal faire. Leur « demeure est au milieu de la tromperie [3], » et le reste qui n'est pas moins déplorable.

Mais encore qu'il ne pût dissimuler leur malice, il les excusait le mieux qu'il pouvait ; et lorsque Dieu touché de leur rébellion, qui les faisait soulever contre lui malgré toutes ses menaces, lui défendait de prier pour eux ; « parce que, disait-il, je les veux perdre ; et je « ne regarderai ni leurs jeûnes, ni leurs prières, « ni leurs holocaustes [4], » il lui disait en tremblant et en bégayant, comme un homme qui n'osait parler : « A, a, a, Seigneur Dieu : leurs « prophètes les séduisent : Vous ne verrez, « leur disent-ils, ni la peste, ni la famine ; mais « vous jouirez d'une véritable paix [1]. » Il priait sans oser prier, il excusait ces ingrats, et portait leurs iniquités devant le Seigneur.

Jésus, comme Jérémie, semblait vouloir s'éloigner des Juifs : « Race incrédule et maligne, « jusqu'à quand serai-je avec vous et vous souf- « frirai-je [2] ? » Mais comme lui, et plus que lui sans comparaison, il conserve toute sa bonté malgré leur malice, et se laisse arracher les grâces, comme il paraît dans le même lieu qu'on vient de voir : « Race infidèle, serai-je « encore longtemps parmi vous, et contraint « de vous supporter ? Amenez ici votre fils, » que je le guérisse !

CVIe JOUR.

Les Juifs mêmes reconnaissent Jérémie pour leur intercesseur.

Ce peuple ingrat sentit enfin que Jérémie lui était donné pour intercesseur ; et après la prise de Jérusalem, ils dirent au saint prophète : « Que « l'humble prière que nous faisons à Dieu à vos « pieds, vienne jusqu'à vous ; priez le Seigneur « votre Dieu pour ces restes de son peuple ; et « qu'il nous annonce la voie où il veut que nous « marchions. Jérémie leur répondit : Je m'en « vais prier le Seigneur votre Dieu selon vos « paroles : je vous déclarerai toutes ses réponses, « et ne vous cacherai rien. » Et ils lui promirent d'exécuter de point en point tout ce que le Seigneur lui ordonnerait pour eux : « Que le Seigneur, » dirent-ils, « soit un témoin de vérité « et de bonne foi entre vous et nous ; nous « obéirons au Seigneur à qui nous vous envoyons, « soit que vous ayez à nous dire du bien ou du « mal de sa part [3]. » Et Jérémie revint après dix jours, et leur défendit de la part de Dieu d'aller en Egypte, où il voyait qu'ils seraient séduits par les idoles de ce peuple. « Voilà, » leur dit-il, « ce que vous prescrit le Dieu d'Israël, « à qui vous m'avez envoyé pour porter vos « prières à ses pieds : » et il les avertit en toute douceur et patience de se souvenir de leur parole, et d'obéir au Seigneur à qui ils l'avaient envoyé, comme ils l'avaient promis. Et après qu'il leur eut tenu ce pressant discours : « Azarias, et Joanan, et les autres superbes lui « dirent : Vous mentez ; le Seigneur ne vous a « point envoyé, et ne nous a point défendu d'al- « ler en Égypte ; mais Baruch vous irrite contre « nous, pour nous livrer aux Chaldéens, et nous « faire périr à Babylone [4]. » Après lui avoir « fait cette réponse, ils allèrent tous ensemble en Egypte ; et ils arrivèrent à Taphnis, et à Memphis, et à Magdalo, et dans toute la terre

[1] *Jer.*, VII, 16. — [2] *Ib.*, XV, 1, 8 seq. — [3] *Ibid.*, IX, 1-6. — [4] *Jer.*, XIV, 11, 12.

[1] *Jer.*, 13. — [2] *Matth.*, XVII, 16. — [3] *Jer.*, XLII, 2, 9 seq. — [4] *Jer.*, XLIII, 2 seq.

de Phaturès ; et sans se rebuter de leurs injures et de leur désobéissance, Jérémie les y suivit avec une patience infatigable, pour les empêcher de périr dans leur idolâtrie. Ils s'obstinèrent à adorer les faux dieux de cette nation infidèle, et le saint prophète vit périr encore ces malheureux restes de Juda, dans le lieu qu'ils avaient choisi pour leur retraite, avec Pharaon Ephrée qui les y avait reçus [1].

CVII^e JOUR.

Dieu rejette l'intercession de ce prophète.

Une sainte et véritable réflexion se présente ici : Jérémie était donné pour intercesseur à ce peuple, il ne cesse de prier pour lui et de détourner, autant qu'il peut, la colère de Dieu de dessus sa tête ; mais Dieu ne le veut pas écouter. Moïse et Samuel étaient aussi d'agréables intercesseurs, dont David même avait chanté le pouvoir par ces paroles : « Moïse et Aaron sont « remarquables parmi ses sacrificateurs ; et Sa- « muel est renommé entre ceux qui invoquent « son nom ; ils invoquaient le Seigneur, et il les « écoutait [2]. » Mais en cette occasion nous avons vu que Dieu ne voulait pas les entendre [3]. Qu'y a-t-il de plus saint que Noé, qui est sauvé du déluge, afin de réparer le monde perdu, et le genre humain anéanti ; que Job, dont la patience a été vantée de Dieu comme un prodige, et qui pour cette raison a été nommé de Dieu comme intercesseur de ses infidèles amis : « Allez, » « disait le Seigneur, et priez mon serviteur Job « de prier pour vous ; et je recevrai sa face, afin « que votre folie ne vous soit point imputée [4] ; » que Daniel, « l'homme de désirs, » à qui il envoya son ange pour lui déclarer que ses vœux pour ses frères, et pour tout son peuple, et pour la sainte montagne, et ce qui est bien plus admirable pour la venue du Messie, étaient reçus devant Dieu [5] ? Et néanmoins ces trois hommes ne sont pas jugés dignes d'être écoutés pour le peuple juif : c'est Ezéchiel qui le dit [6] : « Si ces « trois hommes, Noé, Daniel et Job, étaient au « milieu de ce peuple, ils délivreraient leurs « âmes dans leur justice, dit le Seigneur des « armées... Mais ils ne délivreront ni leurs fils « ni leurs filles... Oui, je le dis encore un coup, « ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles, » loin de pouvoir délivrer les étrangers, mais « ils « seront délivrés seuls : » non, « Noé, Daniel et « Job, je le dis pour la troisième fois, ne déli- « vreront pas leurs propres enfants. » Afin que nous entendions, qu'il n'y a qu'un seul Saint, et un seul Juste, qui étant juste pour lui et pour les autres, sera écouté pour tous. « Le frère, » di- « sait le Psalmiste [1], « ne rachètera pas son « frère : l'homme ne rachètera pas un autre « homme, ni n'offrira pour lui une digne pro- « pitiation, ou le prix de son rachat et de sa vie. » Nul ne peut offrir ce prix, que le Juste par excellence, et le Saint des saints, qui est non-seulement homme, mais Dieu et homme ; qui donnera son âme pour nous, et expiera nos péchés par son sang.

[1] *Jer.*, XLIV, 1 seq. — [2] *Psal.*, XCVIII, 6. — [3] *Jer.*, XV, 1. — [4] *Job.*, LII, 8. — [5] *Dan.*, IX, 21-23. — [6] *Ezech.*, XIV, 14 seq.

CVIII^e JOUR.

Regrets de Jérémie de n'être au monde que pour annoncer des malheurs.

Un des effets les plus remarquables de la douceur et de la bonté de Jérémie, c'est le regret qu'il avait de n'avoir à annoncer que des malheurs à ses citoyens et à ses frères. « Ma « mère, » disait-il, « malheur à moi ; pour- « quoi m'avez-vous enfanté, homme de que- « relles que je suis, homme de discorde par « toute la terre ? » Je suis séparé de tout commerce : « je ne prête à personne, et personne « ne me prête ; ils me chargent tous de malédic- « tion [2] : » et encore avec le transport d'un cœur outré : « Maudit soit le jour où je suis « né..... Maudit l'homme qui a annoncé à mon « père : Il vous est né un fils, et qui lui a donné « cette joie trompeuse..... Que ne m'a-t-il plu- « tôt donné la mort dans le sein de ma mère, « en sorte qu'elle me fût un sépulcre, ou que ne « demeura-t-elle grosse éternellement sans « enfanter ? Pourquoi suis-je sorti de ses en- « trailles, pour ne voir que peine et que dou- « leur, et passer tous mes jours en confu- « sion [3] ? »

Ce qui lui causait ces transports, c'est qu'il voyait que ses prophéties ne faisaient qu'accroître les péchés du peuple. Dieu lui mettait dans la bouche des paroles pressantes, comme si le mal allait arriver : et après, se ressouvenant de ses miséricordes et de sa longue patience, il attendait de jour en jour son peuple à résipiscence. Ce peuple ingrat abusait de ses bontés, et insultait à Jérémie, en lui disant : « Où est la parole de Dieu que vous nous « annoncez depuis si long temps ? Qu'elle vienne « donc [4]. » Le saint prophète s'en plaignait avec amertume : « Seigneur, vous m'avez trompé ! « Quelle merveille que vous ayez prévalu contre « moi ! J'ai été en dérision à ce peuple tout le « long du jour. Tous m'insultent et se moquent « de mes prédictions, parce que je ne fais que « crier iniquité et malheur, et inévitable ra-

[1] *Psal.*, XLVIII, 9, 10. — [2] *Jer.*, XV, 10. — [3] *Ibid.*, XX, 14, 18. — [4] *Jer.*, XVII, 15.

« vage; et cependant il n'arrive rien, et la pa-« role du Seigneur me tourne en dérision et en « opprobre. Et j'ai dit » en moi-même : « Je ne « veux plus me souvenir du Seigneur, ni pro-« phétiser en son nom, » ni exposer sa parole à la moquerie, et aggraver l'iniquité de ce peuple. Mais « vous êtes » toujours « le plus fort : » cette parole que je voudrais retenir « dans mon cœur, « y a été un brasier ardent, elle s'est renfermée « dans mes os; les forces me manquent, et je « n'en puis plus soutenir le poids [1] : » il faut qu'elle sorte. Dieu prévaut de nouveau sur le saint prophète; et après ces agitations il faut qu'il cède.

Les âmes prophétiques qui sont sous la main de Dieu, reçoivent des impressions de sa vérité, qui leur causent des mouvements que le reste des hommes ne connaît pas. Deux vérités se présentent tour à tour à Jérémie : l'une, qu'il fallait annoncer au peuple tout ce que Dieu ordonnait, quelque dur qu'il fût, et quoiqu'il en coûtât, car il est le maître ; et qu'il fallait prendre pour cela un front d'airain : l'autre, que prophétiser à un peuple qui se moquait de la prophétie, à cause que l'effet n'en était pas assez prompt, loin de le convertir, c'était non-seulement aggraver son crime, et augmenter son supplice, mais encore exposer la parole de Dieu à la dérision et au blasphème. Dans les endroits qu'on vient de voir, Dieu lui imprime cette dernière vérité d'une manière si vive, qu'il ne peut dans ce moment être occupé d'une autre pensée. Car il imprime tout ce qu'il lui plaît, principalement dans les âmes qu'il s'est une fois soumises par des opérations toutes-puissantes. A la vérité, quand il veut, il sait bien les ramener à lui, et les tenir sous le joug; mais dans le temps qu'il les veut pousser d'un côté, ils paraissent avoir tout oublié, excepté l'objet dont ils sont pleins. Car Dieu pour certains moments les laisse à eux-mêmes, et aux grâces ordinaires, pour tout autre objet; et pour celui dont il lui plaît de les remplir, l'impression en est si forte, le caractère si vif et si enfoncé dans le cœur, qu'il semble n'y rester plus d'attention ni de mouvement pour les autres choses, ni aucune capacité de s'y appliquer. Par un transport de cette nature, Jérémie, qui se voit contraint à n'être premièrement qu'un prophète de malheur à tout son peuple, c'est-à-dire au seul objet de son amour et de sa tendresse sur la terre, et, ce qui lui paraissait encore d'une plus insupportable rigueur, à ne faire plus autre chose, en second lieu, qu'en accroître en quelque façon l'iniquité et le supplice, ne veut plus vivre en cet état; il voudrait n'avoir jamais été, et ne trouve point d'expression assez forte pour expliquer ce désir. Un troisième objet se présente à lui : la prophétie méprisée, la parole de Dieu en dérision, ses prophètes décriés, son nom blasphémé, et sa justice exposée au mépris des hommes, à cause de sa bonté dont ils abusent. C'est le comble de la douleur : et après avoir voulu effacer du nombre des jours, celui de sa nativité, puisqu'il ne peut point s'empêcher d'avoir l'être, il fait un effort secret, pour ne plus écouter la prophétie qui se présente à lui avec une force qu'il ne peut éluder. Il ne faut donc plus s'étonner si ses agitations sont si violentes. C'est Dieu de tous côtés qui le presse ; qui lui donne, pour ainsi parler, des forces contre lui-même; et à la fin le réduit, après des tourments inexplicables, à continuer ses funestes et fatales prédictions.

Il ne convient pas au Sauveur d'être agité de cette sorte ; car son âme est tellement dilatée, et d'une capacité si étendue, que toutes les impressions divines y exercent, pour ainsi dire, au large et tranquillement leur efficace. Mais néanmoins il a dit : « Si je n'étais pas venu, et « que je ne leur eusse point parlé; si je n'avais « pas fait en leur présence des miracles, qu'au-« cun autre n'a jamais faits, ils seraient sans « péché; mais maintenant ils n'ont plus d'ex-« cuse ; et ils haïssent gratuitement et moi et « mon Père [1] : » ainsi que David l'avait prédit [2]. C'est donc lui qui leur ôte toute excuse : sa parole les jugera et les condamnera au dernier jour. Lui qui venait ôter le péché du monde, a donné lieu au plus grand de tous les péchés, qui est celui de mépriser et de poursuivre jusqu'à la mort de la croix, la Vérité qui leur apparaissait en sa personne. Les blasphèmes se sont multipliés, et on lui a insulté jusque sur sa croix et dans son agonie. Sa passion, sa mort, son sang répandu sont la matière de l'ingratitude de ses disciples, et leur tourne à mort et à péché. Les crimes s'augmentent par les grâces : c'est la grande douleur du Sauveur; c'est le calice qu'il voudrait pouvoir détourner de lui : c'est ce qui lui perce le cœur; c'est enfin ce qui l'abat devant son Père; ce qui lui fait suer du sang, ce qui est le véritable sujet de cette profonde tristesse qui pénètre son âme sainte jusqu'à la mort, et enfin de son agonie.

CIXe JOUR.

Jérémie annonce à son peuple sa délivrance.

Il n'en est pas de Jésus comme des prophètes, à qui Dieu défend de le prier, et à qui il

[1] *Jer.*, xx, 7, 8, 9.

[1] *Joan.*, xv, 22 seq. — [2] *Psal.*, xxiv, 19.

dit, comme à Jérémie : « Je ne vous exaucerai « pas [1]. » Car au contraire il dit à son Père : « Je sais que vous m'écoutez toujours [2]. » Et afin de nous donner en la personne de notre prophète, une figure quoique imparfaite de l'intercesseur qui est exaucé, il lui parla en cette sorte, pendant qu'il était arrêté dans le vestibule de la prison : « Crie maintenant; élève ta voix, et « je t'exaucerai; et je t'apprendrai des choses « grandes, et d'une inébranlable fermeté, que « tu ne sais pas [3]. » C'est que la Judée et Jérusalem seraient rétablies, qu'il y ramènerait son peuple, qu'il en guérirait les plaies, qu'il les purifierait de tous les péchés [4]. Il répandit alors *un esprit de prières* [5] dans tout son peuple. « Ré- « jouissez-vous, ô Jacob! hennissez contre les « gentils et contre Babylone, qui en est le chef, « et dites : Sauvez, Seigneur, les restes de votre « peuple, et je vous rappellerai de la terre où « je vous avais envoyés en captivité [6]. » Jérémie annonça au peuple ce glorieux rétablissement : il leur en marqua le temps, et leur déclara qu'à la soixante-dixième année de leur servitude, il ferait éclater ce grand ouvrage. « Car je sais « dit le Seigneur, les pensées que j'ai pour vous, « des pensées de paix et non d'affliction, pour « vous donner la fin de vos maux ; et la pa- « tience en attendant pour les endurer ; et vous « m'invoquerez, et vous irez en votre patrie ; et « vous me prierez, et je vous exaucerai, et vous « me chercherez, et vous me trouverez, lorsque « vous m'aurez cherché de tout votre cœur [7]. » Ainsi le prophète Jérémie n'annonça pas seulement au peuple sa désolation ; mais pour être une parfaite figure de Jésus-Christ, il leur annonça encore sa délivrance, qui devait être la figure de celle de son Eglise : et il fut choisi pour la demander à Dieu, et pour exciter dans tout le peuple l'esprit de prière. Et s'il annonça à son peuple sa prise, sa ruine, sa captivité, ce ne fut pas pour toujours. Il n'en fut pas ainsi des autres nations, auxquelles Dieu lui ordonna de prophétiser. « Va, lui dit le Seigneur des « armées : prends de ma main la coupe de ma « colère, et présente-la à tous les peuples aux- « quels je t'enverrai... Et je la pris... et je la « portai à Jérusalem et aux villes de Juda; à « ses rois et à ses princes...., et à Pharaon, roi « d'Egypte, et à ses serviteurs, à ses princes et « à tout son peuple et généralement à tous les « rois ; aux rois d'Orient, aux rois des Philistins, « et d'Ascalon, et de Gaza, et d'Idumée, et de « Moab; et à tous les rois de Tyr et de Sidon, « et aux rois des îles éloignées...., et à tous les « rois d'Arabie, et à tous les rois d'Occident, « et aux rois de Perse, et aux rois des Mèdes, « et à tous les rois du Nord de près et de loin;... « et le roi de Babylone boira après eux, » lui qui fait boire ce calice de la colère de Dieu à tous les autres. « Buvez, buvez, leur dira le « Seigneur; buvez, et enivrez-vous, et vomissez, « et tombez, et vous ne vous relèverez jamais [1]. « Voilà le tourbillon du Seigneur ; sa colère « part, son orage tombe, et il se reposera sur « la tête de ses ennemis [2]. »

Ainsi sont traités les rois et les peuples idolâtres. Le prophète, qui leur dénonce leurs maux, ne leur laisse aucune espérance. Sion seule est frappée en ses miséricordes, comme un enfant que son père châtie. Le prophète lui montre son retour : il porte ses yeux plus loin, et lui prédit son Libérateur, ce nouveau David dont le règne sera éternel, cet homme parfait en sagesse, qui se trouvera environné des entrailles d'une femme, et enfermé dans son sein : et la nouvelle alliance que Dieu fera par son entremise avec le peuple racheté [3]. Elevez la voix, ô Jérémie! prophète sanctifié dès le ventre de votre mère ; prophète vierge et figure du grand Prophète vierge aussi, et fils d'une vierge [4] : chantez-nous les miséricordes de notre Dieu ; reprochez-nous nos ingratitudes ; faites-nous rougir de nos crimes ; donnez-nous l'exemple d'humilité, de patience, de douceur ; entrez encore à nos yeux dans votre affreux cachot, en figure de la sépulture de Jésus-Christ; sortez-en aussi en figure de sa résurrection; exprimez ses persécutions dans les vôtres. Et nous, Seigneur, en attendant que nous méditions plus à loisir les mystères de votre passion, et de votre résurrection triomphante, nous nous y préparerons en contemplant avec foi les prophètes qui leur ont servi de figure.

CXe JOUR.

Jonas dans le ventre d'une baleine; autre figure de Jésus-Christ.

Agité d'un de ces transports que nous avons remarqués dans les prophètes, et que nous avons vus dans Jérémie, Jonas ne veut point aller prêcher aux Ninivites leur perte prochaine [5]; de peur que si Dieu leur pardonnait, comme son immense bonté l'y portait toujours, les peuples païens ne se confirmassent dans leur incrédulité, et ne méprisassent ses menaces, et les discours de ses prophètes. Et pressé par cet esprit prophétique, qui le poussait au dedans avec une force invincible à annoncer la ruine de Ninive, il lui dit : Voilà, Seigneur, une

[1] *Jer.*, VII, 16. — [2] *Joan.*, XI, 42. — [3] *Jer.*, XXXII, 1, 2, 3. — [4] *Ibid.*, 4 et seq. — [5] *Zach.*, XII, 10. — [6] *Jer.*, XXXI, 7, 8. — [7] *Ibid.*, XXV, 11; XXIX, 10 seq.

[1] *Jer.*, XXV, 15, 27. — [2] *Ibid.*, XXX, 23. — [3] *Ibid.*, XXXI, 22. 31. — [4] *Ibid.*, I, 5; XVI, 2. — [5] *Jon.*, I, 2, 3.

parole que je ne puis porter : « Je sais que « vous êtes un Dieu clément, plein de miséri- « corde et de patience, d'une compassion infi- « nie, et toujours prêt à pardonner aux hom- « mes leur malice[1]; » vous pardonnerez encore à cette ville infidèle. On ne nous écoutera plus, quand nous parlerons en votre nom; nous annoncerons en vain à Juda et à Israël la rigueur de vos jugements; votre facilité et votre indulgence ne fera qu'endurcir les hommes dans le mal. Car il faut suppléer tout ceci, puisque nous l'avons déjà trouvé dans Jérémie. « O Sei- « gneur! ôtez-moi la vie, » continuait Jonas [2], « car il vaut mieux mourir » que d'être trouvé un prophète menteur, et exposer la prophétie à la dérision. On voit, en passant, que les âmes touchées de ces impressions divines sont élevées au-dessus de tout, et la mort ne leur coûte rien. Dans cette extrême détresse, non-seulement il tâcha, comme Jérémie, de ne point écouter la prophétie, et de s'étourdir lui-même contre cette voix; mais pressé par cet esprit prophétique, il s'enfuit de devant le Seigneur, et s'embarque à Joppé [3], pour aller de la Terre-Sainte où il était, à l'autre extrémité du monde. Car encore qu'on ne sache pas précisément qu'elle était la ville de Tharsis, on convient qu'elle était extrêmement éloignée du côté de l'Occident.

Il ne faut pas se persuader que le saint prophète crut que Dieu ne le verrait plus, ou qu'il sortirait de son empire, lorsqu'il irait dans les terres lointaines. Car nous l'entendrons bientôt dire aux nautonniers : « Je suis Hébreu, et je « révère le Dieu du ciel qui a fait la mer et la « terre [4]. » De sorte qu'il voyait bien qu'on ne pouvait échapper à sa puissance, ni sortir de son domaine. Cette face de Dieu, qu'il tâche de fuir; cette présence qu'il veut éviter, c'est la face que Dieu montrait intérieurement à ses prophètes; c'est la présence dont il éclairait leur esprit, lorsqu'il daignait les inspirer. C'est cette face que Jonas crut pouvoir éviter en s'éloignant de la Terre-Sainte et du milieu du peuple d'Israël, où Dieu avait accoutumé de répandre la prophétie. Il s'éloigna donc tout ensemble et de la Terre-Sainte et de Ninive, où il ne crut pas que Dieu voulût le ramener malgré lui d'un pays si éloigné. Mais il ne fut pas plutôt embarqué, que « Dieu fit souffler un vent « impétueux : et la tempête fut si violente, « qu'on craignait à chaque moment que le vais- « seau ne s'entrouvrît. » Pendant que « chacun « invoquait son Dieu avec des cris effroyables, « et qu'on jetait dans la mer toute la charge du « vaisseau, Jonas, » sans s'étonner d'un si grand péril, car nous avons vu souvent que ces âmes fortes qui sont sous la main de Dieu ne craignaient rien que lui seul, « descendit au fond du vais- « seau, et dormait d'un profond sommeil [1]. » C'est quelque trait de Jésus, qui, dans une semblable tempête, dort tranquillement sur un coussin, et laisse remplir de flots le vaisseau où il était avec ses disciples [2]. Par un semblable mystère, et pour montrer qu'on n'a rien à craindre quand on a Dieu avec soi, et qu'il n'y a en tout cas qu'à s'abandonner à sa volonté, Jonas dormait parmi tant de cris et tant d'horribles sifflements des vents et des flots, jusqu'à ce qu'on l'éveilla, à peu près de la même manière qu'on fit le Sauveur, en lui disant : « Pourquoi dormez-vous? invoquez aussi votre « Dieu afin qu'il se souvienne de nous, et que « nous ne périssions pas [3]. » La main de Dieu ne quittait pas le saint prophète. Il sentit d'abord que la tempête était envoyée contre lui : il vit jeter tranquillement le sort que les passagers jetaient entre eux, pour découvrir le sujet de la tempête : il le vit tomber sur lui sans s'effrayer; car il avait toujours dans l'esprit que la mort lui était meilleure que d'aller prophétiser pour être dédit et faire blasphémer la prophétie[4]: et il dit hardiment aux nautonniers qui le voulaient épargner : « Jetez-moi dans la mer » sans hésiter, « et la tempête cessera; car je sais bien « que c'est pour moi qu'elle est excitée [5]. » Cependant ils le respectèrent, étonnés de sa prodigieuse tranquillité, et encore plus de la grandeur du Dieu qu'il servait. Car comme on lui demanda qui il était, « il avait répondu qu'il « était Hébreu, et que le Dieu qu'il craignait « était le Dieu du ciel, et le Créateur de la terre et de la mer : et ils faisaient les derniers « efforts pour arriver à terre, » sans qu'il en coûtât la vie à un si grand homme. Mais plus « ils ramaient, » plus « la mer s'enflait : » en sorte qu'ils furent contraints de « jeter Jonas « dans la mer, » en prenant Dieu à témoin que c'était à regret qu'ils le noyaient, et qu'ils étaient innocents de sa mort; « et aussitôt l'agitation « de la mer cessa [6]. » Et voilà déjà, en figure de notre Sauveur, tout ce peuple sauvé par la mort, comme l'on croyait, du saint prophète, à laquelle il s'était lui-même volontairement offert. Mais ce n'est pas là tout le mystère; et le reste nous est expliqué par le Sauveur même, lorsqu'il dit : « Cette mauvaise race demande « un signe, et il ne lui en sera point donné d'au- « tre que le signe du prophète Jonas; car

[1] *Jon.*, IV, 2. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Ibid.*, I, 3. — [4] *Ibid.*, I, 9.

[1] *Jon.*, 4, 5. — [2] *Marc.*, IV, 37, 38. — [3] *Jon.*, I, 6. — [4] *Ibid.*, IV, 3. — [5] *Jon.*, I, 12, 13. — [6] *Ibid.*, I, 9, 13, 15.

« comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans « les entrailles de la baleine, ainsi le Fils de « l'homme sera trois jours et trois nuits dans le « cœur de la terre [1]. »

L'esprit de prophétie ne quitta point Jonas dans le ventre de cet énorme poisson; car il y chanta ce divin cantique [2] : « J'ai crié du fond de « l'abîme, et vous avez écouté ma voix : les « eaux m'ont environné : tous vos gouffres et « tous vos flots ont passé sur moi, et j'ai dit : « Je suis rejeté de devant vos yeux; mais je re- « verrai encore votre saint temple. » Il sent donc qu'il sortira de cet abîme, et il le recommence encore en cette sorte : « Les eaux m'ont « pénétré jusqu'au fond ; l'abîme m'a entouré ; « la mer a couvert ma tête; j'ai descendu au « fond de la mer, et jusqu'à la racine des mon- « tagnes; je suis enfermé pour toujours dans « les soutiens de la terre [3]. » Il n'y a point de ressource dans la puissance créée. « Mais vous, « ô Seigneur mon Dieu! vous me relèverez » d'un si grand mal, et vous me préserverez « de « la corruption. Au milieu de mes angoisses, je « me suis ressouvenu du Seigneur, afin que ma « prière parvînt jusqu'à votre saint temple. « Ceux qui mettent leur confiance dans de faus- « ses divinités, abandonnent la miséricorde » qui les peut sauver, et renoncent à la sainteté : « mais moi je vous ai immolé par ma voix un « sacrifice de louange : vous me sauverez; et je « rendrai au Seigneur les vœux que je lui ai « faits pour ma délivrance. Et le Seigneur com- « manda au poisson, et il jeta Jonas sur la « terre [4], » en figure de notre Sauveur, dont il est écrit : « qu'il fut libre entre les morts [5], » comme Jonas l'avait été dans cet abîme vivant, qui l'avait englouti; et à qui David a fait dire au milieu des ombres de la mort : « J'avais tou- « jours le Seigneur en vue, parce qu'il est à « ma droite, pour m'empêcher d'être ébranlé : « c'est pour cela que mon cœur a tressailli, que « ma langue a été remplie de joie, et que mon « corps s'est reposé en paix, parce que vous ne « laisserez pas mon âme dans l'enfer, et que « vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve « la corruption. » Au milieu de la mort, « vous « m'avez montré le chemin pour retourner à la « vie, et vous me remplirez de la joie que donne « la vue de votre face [6]. » C'est à peu près et avec la force qui convenait au Sauveur plus qu'à Jonas, accomplir ce qu'avait dit ce prophète : « Je reverrai votre saint temple [7]. »

Il n'appartenait pas à Jonas, qui n'était que la figure, d'avoir tous les traits de la vérité, ni d'avoir parmi les morts cette liberté qui était réservée au Sauveur, ni de prédire lui-même et sa mort et sa résurrection. Mais à cela près il n'y avait rien qui ressemblât mieux à la mort et au tombeau, que le ventre de ce poisson; ni rien qui représentât plus vivement une véritable et parfaite résurrection, que la délivrance de Jonas. Adorons donc celui qui n'a laissé aucun trait, ni aucun *iota* dans les prophètes, non plus que dans la loi, qu'il n'ait parfaitement accompli : et apprenons à ne perdre jamais l'espérance, dans quelque abîme de maux où nous soyons plongés, puisque Jonas est sorti du ventre de la baleine, et Jésus-Christ notre chef du tombeau et de l'enfer, assurant ses membres, qui sont ses fidèles, d'une semblable délivrance.

CXIe JOUR.

Prédication de Jonas à Ninive.

Pour achever l'histoire de Jonas, puisque celle de notre Sauveur nous y a conduits, aussitôt que la baleine l'eut rejeté sur le rivage, le voilà de nouveau repris par l'esprit de prophétie : et le Seigneur lui ordonne d'aller prêcher à Ninive qu'elle périrait dans quarante jours [1]. Dieu ne voulut point que Jonas y mît la condition : Si elle ne faisait pénitence. Cette ville la fit toutefois dans le sac et dans la cendre; et Dieu voulut faire voir qu'il était toujours prêt, par sa bonté, à rétracter sa sentence, sans même l'avoir promis. Ecoutons sur ce sujet la parole de Jésus-Christ : « Les gens de Ninive s'élève- « ront contre cette race dans le jugement, et la « condamneront; parce qu'ils ont fait pénitence « à la prédication de Jonas : et celui-ci est plus « que Jonas [2]. » Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Evangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit; et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour : car la conviction serait trop forte, la confusion trop inévitable.

Jonas ne résista point à cette fois [3] : la main de Dieu le serrait de trop près : mais après la miséricorde que Dieu eut exercée envers Ninive, le prophète fut affligé d'une affliction extrême; et transporté de colère il pria le Seigneur, et lui dit : « Je vous prie, Seigneur, « n'est-ce pas là ce que je disais pendant que « j'étais encore en mon pays, que vous étiez « bon et indulgent jusqu'à l'infini [4] : » qu'ainsi vous pardonneriez à Ninive, que les paroles de vos prophètes seraient méprisées, et que sans se soucier de vos menaces, ni rompre le cours

[1] *Matth.*, XII, 39, 40. — [2] *Jon.*, II, 2, 3. — [3] *Ibid.*, I, 6. — [4] *Joan.*, 7 seq. — [5] *Psal.*, LXXXVII, 6. — [6] *Ibid.*, XV, 8, *Act.*, II, 15. — [7] *Joan.*, II, 5.

[1] *Jon.*, III, 1, 5. — [2] *Matth.*, XII, 41. — [3] *Jon.*, III, 3. — [4] *Ibid.*, V, 2.

de leurs crimes, les peuples s'attendraient toujours à vous fléchir par la pénitence, après avoir impunément accompli leurs mauvais désirs? «Seigneur, je vous prie, faites-moi mou-« rir ; la mort me sera plus douce que la vie. « En même temps il se retira de la ville[1], » et attendait dans le voisinage, quel en serait le sort ; car à peine voulut-il croire que Dieu pardonnât tant de crimes, et augmentât la licence par cet exemple d'impunité. Mais Dieu qui le voulait revêtir de l'esprit de la nouvelle alliance, qui est une alliance de miséricorde, de réconciliation et de pardon, et lui ôter cet esprit dur qui devait comme régner en ce temps-là à cause de la dureté du cœur de l'homme, sécha, comme on sait, la branche verte qu'il avait fait élever sur la tête de Jonas, pour le défendre de l'ardeur brûlante du soleil et des vents de ce pays-là, qu'il avait excités exprès[2]. Et comme Jonas s'en affligea jusqu'à désirer la mort : « Tu t'affliges, » lui dit le Seigneur[3], « de ce rameau vert que tu n'as pas fait, et duquel « la naissance ne t'a coûté aucun travail : et tu ne « veux pas que j'aie pitié de l'ouvrage de mes « mains et de cette ville immense, » si digne de compassion : quand ce ne serait qu'à cause du nombre infini des « enfants qui ne connaissent « pas le bien et le mal et de tant d'animaux? » Car, ô Seigneur! votre bonté s'étend jusqu'à eux, conformément à cette parole du Psalmiste : « Vous « sauverez les hommes et les animaux, parce « qu'il vous a plu, ô mon Dieu! de multiplier « votre miséricorde[4]. » Prenez donc l'esprit de douceur ; et ne nous laissons point transporter par ce zèle, qu'on voit paraître même dans les saints de l'Ancien Testament : car Jésus dit à ses disciples, qui le voulaient imiter, et à l'exemple d'Elie[5], faire descendre le feu du ciel : « Vous ne savez de quel esprit vous « êtes[6]. »

Ne blâmons donc point le zèle de Jonas, qui était convenable au temps, et louons Dieu au contraire, de lui avoir inspiré la douceur qui devait un jour paraître en Jésus-Christ, et de l'avoir forcé à prêcher sa miséricorde. Ne condamnons pas aisément le saint prophète ; parce que ces mouvements des prophètes et la communication de Dieu avec eux, sont un grand mystère qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Non que je m'attache opiniâtrément à vouloir excuser de faute ce saint homme, car Dieu se plaît quelquefois à faire paraître son bras dans le crime même, et à s'assujettir les âmes les plus rebelles : mais c'est que ce qui se passe entre Dieu et ses prophètes est bien caché, et qu'il leur fait sentir sa secrète volonté par des voies bien éloignées des nôtres. Et il ne faut s'étonner, ni de ses paroles, ni même de sa fuite ; car Dieu pousse ces âmes qu'il tient sous sa main, et les ramène lui-même, et il veut leur faire sentir par des expériences réelles, la force invincible de cette main souveraine sous laquelle ils sont. Souvenons-nous du saint homme Job, que Dieu reprend avec tant de force de son ignorance et des paroles qu'il avait proférées[1]; et de qui néanmoins il dit ensuite par deux et trois fois, qu'il a parlé droitement[2]. Suspendons donc notre jugement dans les violentes agitations de ces âmes prophétiques, et gardons-nous bien de tirer à conséquence ce qui se passe en elles ; soit que ce qui leur arrive soit une simple permission de Dieu ; soit qu'on n'y puisse trouver, en approfondissant la matière, une réelle influence de sa main, dans tout ce qui nous y paraît un grand péché. Si Jonas paraît si troublé des miséricordes de Dieu, croyons que c'était, selon l'esprit de ces temps, un zèle pour la justice et pour la vérité de sa parole. S'il fuit devant Dieu, entendons qu'il voudrait pouvoir se fuir lui-même, plutôt que de fournir aux hommes une occasion de mépriser Dieu : et en quelque sorte qu'il faille juger de cette fuite, admirons la main de Dieu qui le soutient, qui lui envoie parmi la tempête ce sommeil mystérieux qui témoigne la tranquillité de son âme, et figure celui de Jésus-Christ dans la nacelle. Imitons son intrépidité, à la vue de la mort présente ; sa charité, lorsqu'il veut mourir pour sauver les compagnons de son voyage ; sa prière et sa prophétie jusque dans le ventre de la baleine. Prions donc avec lui, et à son exemple, en quelque état que nous soyons, en quelque abîme que nous nous sentions plongés. Admirons aussi l'efficace de sa prédication ; et ne faisons pas moins pour Jésus-Christ, nous qui sommes Chrétiens, que les Ninivites, qui n'étaient que des infidèles, éloignés de l'alliance de Dieu, firent pour Jonas. Enfin en contemplant ces vives figures que le Saint-Esprit nous a tracées de Jésus-Christ, préparons-nous à entendre la vérité qui a été accomplie en sa personne. *Amen ! amen!*

[1] *Jon.*, 3, 5. — [2] *Ibid.*, 8. 9. — [3] *Ibid.*, 10, 11. — [4] *Psal.*, XXXV, 7. 8, — [5] IV *Reg.*, I, 10. — [6] *Luc.*, IX, 55.

[1] *Job.*, XXXVIII, XLI. — [2] *Ibid.*, XLII, 7, 8.

LA CÈNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTIT.

—

PREMIER JOUR.

Le cénacle préparé.

Nous continuerons à partager ces *Méditations* en journées; et nous lirons le premier jour dans le chapitre XXVIe de saint Matthieu, les versets 17, 18, 19; du XIVe de saint Marc, le verset 12 jusqu'au 17; et du XXIIe de saint Luc, depuis le verset 7 jusqu'au 13.

« Au premier jour des azymes, » à la fin duquel il fallait immoler l'agneau pascal, « les « disciples vinrent à Jésus: » et comme ils savaient combien il était exact à toutes les observances de la loi, « ils lui demandèrent où il « voulait qu'on lui préparât la pâque [1]. » Ce sont les disciples qui lui en parlent. Les maîtres, l'exemple de Jésus-Christ, doivent accoutumer tous ceux qui sont à leur charge, à songer d'eux-mêmes à ce que requièrent la loi de Dieu et son service, et à demander sur cela l'ordre du maître.

« Et Jésus leur dit : Allez à la ville, à un « certain homme [2]. » Les évangélistes ne le nomment pas; et Jésus même, sans le nomme à ses disciples, leur donna seulement des marques certaines pour le trouver : « Allez, » dit-il [3], « à la ville. En y entrant, vous y ren- « contrerez un homme qui portera une cruche « d'eau : vous le suivrez; et entrant dans la « maison où il ira, vous direz au maître : Où « est le lieu où je dois manger la pâque avec « mes disciples? et il vous montrera une grande « salle tapissée : préparez-nous-y tout ce qu'il « faudra. »

Saint Marc nous apprend qu'il donna cet ordre à deux de ses disciples; et saint Luc nomme saint Pierre et saint Jean.

Voici quelque chose de grand qui se prépare, et quelque chose de plus grand que la pâque ordinaire, puisqu'il envoie les deux plus considérables de ses apôtres; saint Pierre qu'il avait mis à leur tête, et saint Jean qu'il honorait de son amitié particulière. Les évangélistes ne marquent point que ce fût son ordinaire d'en user ainsi aux autres pâques, ni aussi qu'il eût accoutumé de choisir un lieu où il y eût une grande salle tapissée. Aussi les saints Pères ont-ils remarqué que cet appareil regardait l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ voulait nous faire voir avec quel soin il fallait que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance où il semble n'avoir pas voulu paraître pauvre. Les Chrétiens ont appris par cet exemple tout l'appareil qu'on voit paraître, dès les premiers temps, pour célébrer avec honneur l'Eucharistie, selon les facultés des églises. Mais ce qu'ils doivent apprendre principalement, c'est à se préparer eux-mêmes à la bien recevoir; c'est-à-dire à lui préparer, comme une grande salle, un cœur dilaté par l'amour de Dieu, et capable des plus grandes choses; avec tous les ornements de la grâce et des vertus, qui sont représentés par cette tapisserie dont la salle était parée. Préparons tout à Jésus qui vient à nous: que tout soit digne de le recevoir.

Le signe que donne Jésus de ce porteur d'eau, devait faire entendre à ses disciples que les actions les plus vulgaires sont dirigées spécialement par la divine Providence. Qu'y avait-il de plus ordinaire, et qui parût davantage se faire au hasard, que la rencontre d'un homme qui venait de quérir de l'eau à quelque fontaine hors de la ville? et qu'y avait-il qui parût dépendre davantage de la pure volonté, pour ne pas dire du pur caprice de cet homme, que de porter sa cruche d'eau dans cette maison, au moment précis que les deux disciples devaient entrer dans la ville? Et néanmoins cela était dirigé secrètement par la sagesse de Dieu; et les autres actions semblables le sont aussi à leur manière, et pour d'autres fins que Dieu conduit : de sorte que, s'il arrive si souvent des événements si remarquables par ces rencontres qu'on appelle fortuites, il faut croire que c'est Dieu qui ordonne tout, jusqu'à nos moindres mouvements, sans pourtant intéresser notre liberté, mais en dirigeant tous les mouvements à ses fins cachées.

Cet exemple nous fait voir que Jésus avait des disciples cachés, que ses apôtres ne connaissaient pas, si ce n'est quand de certaines raisons l'obligeaient à les leur déclarer. Ainsi, quand il voulut faire son entrée dans Jérusalem, il envoya encore deux de ses disciples à un village qu'il leur désigna, et leur ordonna d'en amener une ânesse qu'ils y trouveraient avec son ânon : les assurant « qu'aussitôt qu'ils « diraient que le Seigneur en avait affaire, on « les laisserait aller [1]. » Il avait donc plusieurs

[1] *Matth.*, XXVI, 17; *Marc.*, XIV, 12. — [2] *Matth.*, XXVI, 18. — [3] *Luc.*, XXII, 8-10 seq.

[1] *Matth.*, XXI, 2, 3; *Marc.*, XI, 2, 3; *Luc.*, XIX, 30, 31.

disciples de cette sorte, et à la ville et à la campagne, dont il connaissait la fidélité et l'obéissance; et cependant il ne les découvrait à ses disciples que dans le besoin, leur apprenant par ce moyen la discrétion avec laquelle ils devaient ménager ceux qui se fieraient à eux, quand ce ne serait que pour ne leur point faire de peine inutile, et ne leur point attirer de haine sans nécessité. Cette discrétion des disciples leur fait taire encore dans leurs évangiles, et si longtemps après la mort du Sauveur, le nom de celui dont il avait ainsi choisi la maison, aussi bien que de celui où il envoya quérir l'ânon et l'ânesse. Ils ne taisaient pas de même d'autres noms, et, par exemple, non-seulement on a remarqué que celui qui lui aida à porter sa croix était un nommé Simon Cyrénéen; mais on circonstancie encore « qu'il « était père d'Alexandre et de Rufus [1], » connus parmi les fidèles. Tout se doit faire avec raison : il y a des personnes qu'il faut nommer pour mieux circonstancier les choses; il y en a d'autres qu'une certaine discrétion oblige de taire.

Saint Pierre et saint Jean trouvèrent les choses comme Notre-Seigneur les leur avait dites. Le porteur d'eau ne manqua pas de se trouver à l'endroit de la ville par où ils entraient, et d'aller à la maison que Notre-Seigneur avait choisie, comme l'ânon s'était trouvé à point nommé à l'entrée de ce village, lié à une porte entre deux chemins. « Il se trouva aussi « là, » avec beaucoup d'autres personnes inconnues, « un homme, qui demanda aux deux disciples « ce qu'ils voulaient faire de cet ânon. [2] » Et il semblait que le hasard l'eût fait parler; mais non : car c'était précisément celui qui devait laisser aller cet animal au premier mot des disciples, selon la parole de leur Maître. Enfin il se trouva que cet ânon n'avait jamais été monté; car il le fallait ainsi pour accomplir le mystère, et pour montrer que le Sauveur devait un jour monter et conduire un peuple indocile, c'est-à-dire le peuple gentil, qui jusqu'à lui n'avait point de loi, ni personne qui l'eût pu dompter. Tout est conduit, les petites choses comme les plus grandes, et tout cadre avec les grands desseins de Dieu.

Voilà donc tout disposé. Le grand cénacle tapissé est prêt; on y attend le Sauveur. Voyons maintenant les grands spectacles qu'il y va donner à ses fidèles. Contemplons, croyons, profitons, ouvrons le cœur plutôt que les yeux.

IIe JOUR.

La pâque. — La vie du Chrétien n'est qu'un passage.

Lisons les paroles de saint Jean, XIII, 1. « Devant le jour de Pâques, Jésus sachant que son « heure était venue de passer de ce monde à « son Père; comme il avait aimé les siens, qui « étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la « fin. »

On sait que le mot de *pâque* signifie *passage*. Une des raisons de ce nom, qui est aussi celle que saint Jean regarde en ce lieu, c'est que la fête de Pâques fut instituée lorsque l'ancien peuple devait sortir de l'Egypte, pour passer à la terre promise à leurs pères; ce qui était la figure du *passage* que devait faire le peuple nouveau de la terre à la céleste patrie. Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage; et c'est à quoi Notre-Seigneur va diriger plus que jamais toute sa conduite, ainsi que saint Jean semble ici nous en avertir.

La première chose que nous devons remarquer, c'est que nous devons faire cette pâque, ou ce passage, avec Jésus-Christ. Et c'est pourquoi cet évangéliste commence le récit de cette pâque de Notre-Seigneur par ces mots : « Devant le jour de Pâques, Jésus sachant qu'il « devait passer de ce monde à son Père. »

O Jésus! je me présente à vous, pour faire ma pâque en votre compagnie; je veux passer avec vous du monde à votre Père, que vous avez voulu qui fût le mien. *Le monde passe*, dit votre Apôtre [1]; la figure de ce *monde passe* [2]; mais je ne veux point passer avec le monde, je veux passer avec votre Père. C'est le voyage que j'ai à faire, je le veux faire avec vous. Dans l'ancienne pâque, les Juifs, qui devaient sortir de l'Egypte pour passer à la terre promise, devaient paraître en habits de voyageurs, « le « bâton à la main, une ceinture sur les reins, » afin de relever leurs habits, « leurs souliers mis « à leurs pieds, » toujours prêts à aller et à partir; et ils devaient « se dépêcher de manger « la pâque [3], » afin que rien ne les retînt, et qu'ils se tinssent prêts à marcher à chaque moment. C'est la figure de l'état où se doit mettre le Chrétien pour faire sa pâque avec Jésus-Christ, pour passer à son Père avec lui. O mon Sauveur! recevez votre voyageur : me voilà prêt, je ne tiens à rien; je veux passer avec vous de ce monde à votre Père.

D'où me vient ce regret de passer? Quoi! je suis encore attaché à cette vie? Quelle erreur me retient dans ce lieu d'exil? Vous allez passer, mon Sauveur! et résolu que j'étais de passer avec vous, quand on me dit que c'est tout de bon qu'il faut passer, je me trouble, je ne puis supporter ni entendre cette parole. Lâche

[1] *Marc.*, XV, 21. — [2] *Ibid.*, XI, 4, 5, 6.

[1] *Joan*, II, 17. — [2] 1 *Cor.* VII, 31. — [3] *Exod.* XII, 11.

voyageur, que crains-tu? Le passage que tu vas faire est celui que le Sauveur va faire aussi dans notre Evangile: craindras-tu de passer avec lui? Mais écoute : « Jésus sachant que son heure « était venue de passer de ce monde [1]. » Qu'y a-t-il de si aimable dans ce monde, que tu ne veuilles point le quitter avec le Sauveur Jésus? Le quitterait-il, s'il était bon d'y demeurer? Mais écoute, encore un coup, Chrétien : « Jésus « passe de ce monde pour aller à son Père. » S'il fallait seulement sortir du monde, sans aller à quelque chose de mieux, quoique ce monde soit peu de chose, et qu'on ne perdît pas beaucoup en le perdant, on pourrait y avoir regret, parce qu'enfin on n'aurait rien de meilleur. Mais, Chrétien, ce n'est pas ainsi que tu dois passer. Jésus passe de ce monde, mais pour aller à son Père. Chrétien, qui dois passer avec lui, tu passes à un Père ; le lieu d'où tu sors est un exil ; tu retournes à la maison paternelle.

Passons donc de ce monde avec joie ; mais n'attendons pas le dernier moment pour commencer notre passage. Lorsque les Israélites sortirent d'Egypte, ils ne devaient pas arriver d'abord à la terre promise ; ils avaient quarante ans à voyager dans le désert; ils célébraient néanmoins leur pâque, parce qu'ils sortaient de l'Egypte et qu'ils allaient commencer leur voyage. Apprenons à célébrer notre pâque dès le premier pas ; que notre passage soit perpétuel ; ne nous arrêtons jamais ; ne demeurons point, mais campons partout à l'exemple des Israélites ; que tout nous soit un désert, ainsi qu'à eux ; soyons comme eux toujours sous des tentes, notre maison est ailleurs; marchons, marchons, marchons; passons avec Jésus-Christ; mourons au monde, mourons-y tous les jours; disons avec l'Apôtre : « Je meurs tous les « jours [2] ; » je ne suis pas du monde ; je passe, je ne tiens à rien.

IIIe JOUR.

Lavement des pieds — Puissance de Jésus-Christ ; son humilité [3].

« Comme il avait toujours aimé les siens, il « les aima jusqu'à la fin [4]. » En ce moment de son passage, lorsqu'il les allait quitter, il les aima plus que jamais, et leur donna des marques plus sensibles de son amour : c'était la consolation qu'il leur voulait laisser en les quittant. En effet, tout ce qu'il leur dit est plus tendre, tout ce qu'il fait plus rempli d'amour : témoin l'Eucharistie qu'il leur va donner. Mais voici par où il commence. « Après le souper, le « diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas, « fils de Simon Iscariote, le dessein de le livrer, « Jésus sachant que son Père lui avait tout mis « entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et « qu'il y retournait, il se leva de table, quitta « ses habits, et mit un linge devant lui ; puis « ayant versé de l'eau dans un bassin, il com- « mença à laver les pieds de ses disciples, et « les essuya avec le linge qu'il avait attaché au- « tour de lui [1]. » Voilà notre lecture d'aujourd'hui. Qu'elle est belle ! qu'elle est ravissante ! Mon Sauveur ! vous me remplissez de consolation par la lecture de votre Evangile. En quelque endroit que je l'ouvre, j'y trouve partout des consolations et des paroles de vie éternelle ; mais je ne sais si j'y ai lu rien de plus touchant que cet endroit. Mon Sauveur! augmentez ma joie dans cette sainte lecture, afin que la chaste délectation dont elle me remplit m'ôte tout le goût des joies du monde. Mais pour cela il faut peser toutes les paroles.

« Après le souper [2] ; » saint Jean va parler d'un autre souper, « où il était couché sur le « sein de Jésus ; où Jésus donna à Judas le mor- « ceau trempé [3]. » Voilà donc un autre souper. Il y en eut deux, dont le dernier se fit après le lavement des pieds ; et ce fut celui où il institua l'Eucharistie : souper de cérémonie, qui peut-être fut précédé du souper de l'agneau pascal. Je n'entre pas dans ces questions, je ne cherche qu'à m'édifier : et il me suffit d'entendre que le festin où l'Eucharistie fut instituée fut un festin particulier, qui fut tout plein de mystère, comme nous le verrons bientôt. Que le premier donc soit celui où l'on satisfait au besoin. Voilà Jésus qui se lève, et qui sort de table ; et pour préparer ses disciples au mystérieux festin qu'il leur préparait, il leur lave les pieds.

« Jésus sachant que son Père lui avait tout « remis entre les mains, et qu'il était sorti de « Dieu et retournait à Dieu [4]. » Arrêtons-nous : saint Jean est ici tout occupé des grandeurs et de la puissance de Jésus ; et il nous veut remplir de cette idée, afin que la peinture qu'il nous va faire de son humilité et de son amour soit plus vive. Arrêtons-nous donc, encore un coup, et goûtons cette première parole : « Son Père « lui a tout remis entre les mains, » selon ce qu'il a dit lui-même : « Tout a été mis entre mes « mains par mon Père [5] : » Et ailleurs : La « toute-puissance m'est donnée dans le ciel et « dans la terre [6]. » Et quoique cette puissance lui appartient naturellement, parce que dès le

[1] *Joan.*, [illegible] 1. — [2] *Cor.*, XV, 31. — [illegible] — [4] *Joan.*, XIII, 1.

[1] *Joan.*, XIII, 2-5. — [2] *Ibid.*, 2. — [3] *Ibid.*, 23, 26. — [4] *Ibid.*, 3. — [5] *Matth.*, XI, 27. — [6] *Ibid.*, XXVIII, 18.

commencement il était Dieu, toujours résidant en Dieu, et inséparable de lui, et qu'il était ce Verbe-Dieu, par qui Dieu a tout tiré du néant ; le Père par ce moyen ne pouvant avoir aucune créature qui ne soit la créature du Fils et ne lui doive le même hommage, conformément à cette parole : « Tout ce qui est à moi, est à vous ; et « tout ce qui est à vous est à moi [1] ; » néanmoins cette puissance lui venait de son Père, qui, la lui ayant déjà donnée par son éternelle naissance, la lui donnait au temps de sa passion d'une façon particulière ; parce que c'était par sa passion qu'il devait tout acquérir, et avoir à titre d'achat et d'acquisition ce qu'il avait déjà naturellement et par le droit de sa naissance. Et celui à qui tout est donné d'une manière si excellente, c'est celui qui nous va laver les pieds. Voilà où saint Jean en veut venir. Humilions-nous donc de notre côté. O Jésus ! je me soumets à votre empire ; à celui que vous avez sur moi comme Créateur, à celui que vous avez comme Rédempteur : vous êtes mon souverain Seigneur, mon doux et unique Maître : « Vous « êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël [2]. » Quelle obéissance ne vous dois-je pas, étant à vous à tant de titres, et par des titres de cette nature, si authentiques, si immuables, si aimables, si divins !

IVe JOUR.

Tout remis entre les mains de Jésus-Christ, spécialement les élus.

« Tout lui a été remis en main par son Père [3]. » Ce « tout, » qui lui a été remis en main par son Père, est principalement ce « tout » dont il a dit : « Tout ce que mon Père me donne, vient « à moi [4]. » Et ce « tout » c'est son Eglise ; c'est, dans son Eglise, spécialement les saints, et parmi les saints ceux qui le sont jusqu'à la fin, et, en un mot, les élus. Voilà ce tout bienheureux qui est spécialement remis par le Père entre les mains de Jésus, et dont il a dit lui-même : « Ils étaient à vous, et vous me les avez « donnés. » Et un peu devant ; « Vous avez « donné puissance sur toute chair, » sur tous les hommes, « à votre Fils, afin qu'il donne la « vie éternelle à tout ce que vous lui avez « donné [5]. » Ajoutons toujours : et celui à qui le Père a remis en main tout ce qui lui est de plus cher, c'est-à-dire ses élus, ses bien-aimés, c'est celui qui va nous laver les pieds. Mon Sauveur, que je sois de ce « tout » que votre Père vous a donné, afin que vous lui donniez la vie éternelle ! J'en serai, si je suis fidèle à votre grâce, et si je garde vos commandements. Donnez-moi ce que vous me commandez, afin que je sois de ce troupeau béni, dont vous avez dit : « Mes brebis entendent ma voix, je les connais, « et elles me suivent, et je leur donne la vie éter- « nelle. Ce que mon Père m'a donné est plus « grand que tout ; lui-même qui me l'a donné, « est au-dessus de toutes choses : et l'on ne peut « rien ôter de mes mains, non plus que des sien- « nes, parce que mon Père et moi ne sommes « qu'un [1]. » Qu'y a-t-il à craindre après cela ? Rien du tout, sinon de manquer à sa vocation ; il n'y a qu'à s'abandonner à ces mains toutes-puissantes, et à dire à Jésus : « O Seigneur ! j'es- « père en vous ; » et je me livre à vous, « je ne serai « point confondu [2]. »

Ve JOUR.

Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme [3].

La même lecture, et s'arrêter à ces paroles : « Jésus sachant que tout lui était remis entre les « mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il « retournait à Dieu [4]. » Sorti de Dieu sans altération, sans succession, sans ordre de temps, avec une inexplicable pureté, comme le rayon sort du soleil sans s'en séparer, et toujours portant en lui-même toute la vertu de son principe : ce qui fait que saint Paul l'appelle « l'éclat » et le « rejaillissement de la gloire de son Père [5] : » sorti néanmoins, non par une extension comme le rayon qui n'est que la lumière étendue, et portée bien loin au dehors ; mais sorti de Dieu comme la pensée sort de l'esprit, en y demeurant toujours ; sorti de lui, par conséquent, comme quelque chose de vivant, ou plutôt comme la vie même ; ce qui fait dire à saint Jean, que « la vie était en lui [6], » c'est-à-dire qu'elle y était comme dans le Père, qu'elle y était comme dans sa source ; selon ce qu'il dit lui-même de sa propre bouche : « Comme le « Père a la vie en lui-même ; ainsi a-t-il donné « au Fils d'avoir la vie en lui-même [7]. » Il est donc sorti de Dieu de cette manière, vivant de vivant, vie de vie ; sorti par la parfaite connaissance qu'il a éternellement de lui-même, comme sa pensée, son intelligence, sa sagesse, comme sa parole intérieure, par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est ; comme l'expression vive et naturelle de ses perfections et de tout son être ; comme portant en lui-même toute sa beauté ; comme étant sa « vive et parfaite « image, » et « l'empreinte de sa substance [8]. » Sorti, par conséquent, comme un autre lui-même, comme son Fils, de même nature que lui ; Dieu comme lui ; mais un même Dieu avec lui, un même Dieu que lui ; parce qu'il ne sort pas par l'effusion d'une partie de sa substance, mais il sort de toute sa substance, puisque la

[1] *Joan.*, XVII, 10. — [2] *Ibid.*, I, 49. — [3] *Matth.*, XI, 27. — [4] *Joan.* VI, 37 — [5] *Matth.*, XVI, 6, 2.

[1] *Joan.*, X, 27, 30. — [2] *Psal.*, XXX, 1. — [3] *Joan.*, XIII, 3. — [4] *Ibid.* — [5] *Hebr.*, I, 3. — [6] *Joan.*, I, 4. — [7] *Ibid.*, V, 26. — [8] *Hebr.*, I, 3

substance ne souffre pas de division ni de partage : de sorte que sa substance, sa vie, sa divinité, lui est communiquée tout entière ; lui est commune avec le Père, à qui il ne reste rien de propre et de particulier que d'être Père, comme il ne reste rien à la source que d'être la source, tout le reste, pour ainsi parler, passant tout entier dans le ruisseau.

Voilà, autant qu'il est permis aux hommes de bégayer, voilà, dis-je, ce que c'est que sortir de Dieu. Ce sont les expressions dont se sert l'Ecriture sainte, pour aider notre faible intelligence, pour l'élever au-dessus d'elle-même. Et tout cela nous est dit en abrégé dans le symbole de Nicée, lorsqu'il y est dit que le Fils de Dieu est engendré et sorti de la substance de son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, de même substance que son Père, et un même Dieu avec lui, parce que le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu, et que tout ce qui est Dieu et vrai Dieu ne peut être qu'un; l'unité étant la substance et l'essence même de la divinité. Mais pourquoi se perdre aujourd'hui dans ces sublimes pensées ? si ce n'est pour considérer avec saint Jean, par une ferme et vive foi, que vous mon Sauveur, étant Dieu, égal à Dieu, et un même Dieu avec votre Père, d'où vous êtes sorti en demeurant éternellement dans son sein ; néanmoins vous avez voulu vous rabaisser jusqu'à laver nos pieds ; vous humiliant de cette sorte devant votre créature pour nous apprendre à nous humilier, non-seulement devant vous, mais encore devant nos frères, devant nos égaux, devant des hommes faits comme nous, devant nos inférieurs, si notre bassesse naturelle nous permet de mettre quelqu'un en ce rang.

VIe JOUR.

Jésus-Christ Dieu de Dieu, sorti de Dieu.

Encore la même lecture, le même mot : « Sorti « de Dieu [1]. » Vous êtes mon Sauveur, sorti « de Dieu ; » sorti premièrement dans l'éternité, conformément à cette parole de Michée : « Sa « sortie est dès le jour de l'éternité [2], » d'une parfaite coexistence avec Dieu, de qui vous sortez : autrement, vous ne seriez pas le rayon de ce soleil ; vous ne seriez pas l'éclat de sa gloire, ni l'empreinte de sa substance, puisque sa substance c'est l'éternité : vous ne seriez pas sa pensée, vous ne seriez pas son Fils, le Fils parfait d'un Père parfait : d'un Père toujours parfait, pour produire, pour engendrer, comme pour être. Vous êtes donc sorti de Dieu dans l'éternité avant tous les temps, mais sorti de Dieu dans le temps, lorsque votre Père qui vous engendre, et vous porte éternellement dans son sein, unit à votre personne qui lui est égale et coéternelle, dans le sein de la bienheureuse Vierge, la nature humaine tout entière, c'est-à-dire une âme unie à un corps humain, afin que le même qui est Dieu parfait fût aussi homme parfait : Fils de Dieu et Fils de Marie, le même Fils, le même Dieu. En cette sorte, ô Jésus ! vous êtes encore sorti de votre Père éternel, parce que vous n'avez point eu d'autre Père que lui ; et que la mère que vous avez eue est demeurée Vierge, n'ayant été rendue féconde qu'à cause que le « Saint-« Esprit est survenu » en elle, et que « la vertu « du Très-Haut » l'a « couverte de son ombre [1]. » Conçu d'une manière si pure et si divine, celle dont vous êtes né ne l'est pas moins : puisque conçu du Saint-Esprit, vous êtes né de Marie toujours vierge ; et vous sortez en cette sorte pour paraître aux hommes, comme vous dites vous-même : « Je suis sorti de mon Père, et je « suis venu dans le monde [2]. » Non que vous soyez venu où vous n'étiez pas ; mais vous avez paru où vous ne paraissiez pas ; et voilà votre sortie dans le temps, lorsqu'étant fait homme mortel, vous avez paru parmi les mortels.

C'est ainsi que vous êtes venu dans le monde en qualité d'homme ; mais en même temps vous êtes demeuré comme Dieu dans le sein de votre Père, selon ce que disait saint Jean votre précurseur : « Personne n'a jamais vu Dieu ; « mais le Fils unique qui est dans le sein de « son Père nous en a raconté les merveilles [4]. » nous l'a fait connaître. Et, comme vous dites vous-même : « Personne n'est monté au ciel, « que celui qui est descendu du ciel ; à savoir « le Fils de l'homme qui est dans le ciel [4] ; » vous en êtes descendu, et vous y êtes. Comme Dieu vous ne quittez jamais le ciel, qui est le lieu de la gloire de votre Père ; et vous ne le pouvez jamais quitter. Comme homme mortel vous avez quitté cette gloire, qui vous était naturelle et vous avez paru dans la bassesse : et vous vous êtes « fait homme, et vous avez « habité au milieu de nous et nous avons vu « votre gloire, comme la gloire du Fils unique « plein de grâce et de vérité [5]. »

Mais comment est-ce que saint Jean a dit qu'il avait vu votre gloire ? Est-ce à cause qu'il vous a vu ressuscité et montant aux cieux ? ou même qu'il vous a vu transfiguré sur le Thabor ? Tout cela entre dans sa pensée ; mais il déclare qu'il vous a vu dans votre gloire, lorsqu'il vous a vu « plein de grâce et de vérité ; » plein de la grâce des miracles, et guérissant tous les maux de nos corps ; plein de la grâce

[1] *Joan.*, XIII, 3. — [2] *Mich.*, V, 2.

[1] *Luc.* I, 35. — [2] *Joan.*, XVI, 28. — [3] *Ib.*, I, 18. — [4] *Ib.*, III, 13. — [5] *Ib.*, I, 14.

qui nous sanctifie, puisque vos apôtres vous disaient : « O Seigneur ! augmentez-nous la « foi [1] ; » et que cet affligé vous criait du fond de son cœur : « Je crois, Seigneur ! aidez mon « incrédulité [2]. » C'est donc ainsi que saint Jean vous a vu « plein de grâce, » et par la même raison il vous a vu « plein de vérité ; » parce que vous annonciez la vérité aux hommes par vos prédications, et qu'en même temps vous la leur mettiez dans le cœur par l'inspiration de votre grâce, les illuminant tout ensemble et au dedans et au dehors. Nous avons donc vu votre gloire, même au milieu de vos bassesses ; parce que nous y avons vu la vérité et la grâce dont vous étiez plein, et plein non-seulement pour vous, mais encore pour nous : puisque « nous avons tous reçu de votre pléni- « tude, et grâce pour grâce [3], » comme le disait saint Jean-Baptiste votre précurseur.

Nous voyions donc alors votre gloire au milieu de vos infirmités : et si nous ne la voyons pas tout entière ; si en même temps que nous vous voyions des yeux de la foi, comme le Fils unique de Dieu, nous vous voyions des yeux du corps comme le dernier des hommes, comme l'homme de douleurs et tout rempli d'infirmités, comme un ver et non pas comme un homme ; c'est que vous cachiez volontairement votre gloire ; vous en suspendiez l'effet : ce n'était point par force que vous étiez dans l'abaissement, c'était par amour et par bonté. Et néanmoins avec cette gloire dont vous étiez plein, et que vous aviez apportée en sortant de Dieu, vous venez nous laver les pieds ! Quand donc j'aurais de la gloire, je la voudrais supprimer. Mais je n'en ai point : je n'ai rien ; je ne suis rien; et il ne s'agit que d'abaisser, ou plutôt il ne s'agit que de tenir bas un pur néant.

VIIe JOUR.

Jésus-Christ sorti de la gloire de Dieu, y devait retourner [4].

Les mêmes paroles : « Sachant qu'il était « sorti de Dieu, et qu'il y retournait [5]. » Celui qui est sorti de Dieu de cette manière, ne peut pas qu'il n'y retourne. Il y avait en lui une grandeur, qui devait enfin l'emporter. Il ne pouvait s'abaisser que par condescendance, pour s'approcher de nous ; pour nous apporter ses grâces ; pour nous donner un parfait modèle d'humanité, de douceur, de patience, de toutes les vertus ; pour se rendre la victime de nos péchés. Pour cela il fallait qu'il descendît jusqu'au tombeau ; mais, comme disait saint Pierre, « il n'y pouvait pas être détenu [6]. » Et il fallait que la vie qui était en lui prévalût. Il fallait donc aussi que s'il quittait sa gloire, il la reprît bientot ; « s'il s'humiliait jusqu'à la « mort, et à la mort de la croix, Dieu » devait ensuite « l'exalter et lui donner un nom qui « fût au-dessus de tout nom [1], » pour accomplir aussi ce qu'il a demandé à son Père : « Mon Père, glorifiez-moi en vous-même de « cette gloire que j'ai eue en vous, avant que « le monde fût [2]. » C'est ce que veut dire saint Jean par ces paroles : « Sachant qu'il sortait de « Dieu, et qu'il y retournait. » Car il n'était pas possible qu'il demeurât toujours séparé d'une gloire qui lui était si naturelle : et non-seulement il y devait retourner, mais encore nous y ramener avec lui ; ce qui aussi lui a fait dire : « Mon Père, je veux que là où je suis, « ceux que vous m'avez donnés y soient aussi « avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, « que vous m'avez donnée, parce que vous « m'avez aimé avant la création du monde [3]. » La contempler, c'est en jouir, c'est y participer, selon ce que dit saint Jean : « Nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons comme « il est [4]. » Et c'est l'accomplissement de ce qu'il a dit : « Je leur ai donné la gloire que vous m'avez « donnée, afin qu'ils soient un, comme nous som- « mes un, et que le monde sache que vous les « avez aimés, comme vous m'avez aimé [5].

Que ceux qui aiment Jésus-Christ goûtent ces paroles, et qu'ils goûtent encore celles-ci : « Je m'en vais vous préparer la place : et quand « je m'en serai allé, et que je vous aurai pré- « paré la place, je reviendrai, et je vous reti- « rerai à moi ; afin que là où je suis, vous y « soyez aussi [6]. » Voilà donc la manière dont Jésus-Christ devait retourner à Dieu : voilà ce que veulent dire ces paroles de saint Jean, « était sorti de Dieu, et y retournait. » Et lorsqu'il fut sur le point d'accomplir ce glorieux retour, étant tel, et se sachant tel, comme le remarque saint Jean, il voulut bien nous laver les pieds. Silence, silence, encore un coup; taisez-vous, mes pensées; laissez-moi contempler Jésus aux pieds de ses apôtres, à nos pieds de tous, et aux pieds de tous ses fidèles, qu'il regardait dans ses apôtres.

VIIIe JOUR.

Jésus-Christ en vient au lavement des pieds.

Lisez ℣ 4 et 5. « Il se leva de table, et il posa « ses habits ; les habits d'honneur que portaient les personnes libres, et ne se laissant que

[1] *Luc.*, XVII, 5. — [2] *Marc.*, IX, 23. — [3] *Joan.*, I, 16. — [4] *Ibid.*, XIII, 4. — [5] *Ibid.*, XIII, 3. — [6] *Act.*, II, 24.

[1] *Phil.*, II, 8, 9. — [2] *Joan.*, XVII, 5. — [3] *Ibid.*, XV, 12, 24. — [4] *Ibid.*, III, 2. — [5] *Ibid.*, XVII, 22, 24. — [6] *Ibid.*, XIV, 2, 3.

cette sorte d'habits que ceux qui servaient avaient accoutumé de garder. « Et ayant pris « un linge, il se l'attacha devant lui : » de mot à mot « il s'en ceignit. » Se ceindre, en général, était la posture de celui qui allait servir, selon ce qui est écrit : « Que vos reins soient « ceints ; » et un peu après : « Soyez comme « les serviteurs qui attendent leurs maîtres ; » et un peu après : « Le maître se ceindra lui-« même, et fera asseoir à table ses fidèles ser-« viteurs ; il viendra lui-même les servir [1]. » Voilà en général ce que c'est que se ceindre ; mais se ceindre d'un linge est l'habit d'un service encore plus vil, qui est celui de laver les pieds. Et remarquez que Jésus fait tout lui même : lui-même il pose ses habits ; il se met lui-même ce linge ; il verse l'eau lui-même dans le bassin : de ces mêmes mains qui sont les dispensatrices de toutes les grâces ; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu, qui a tout fait par sa puissance ; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissait les malades et ressuscitait les morts ; de ces mêmes mains, il versa de l'eau dans un bassin, il lava et essuya les pieds de ses disciples. Ce n'est pas ici une cérémonie ; c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le service le plus vil ; puisqu'il faut se mettre à leurs pieds pour le leur rendre ; il faut laver les ordures et la poussière qui s'amassaient autour des pieds en marchant nu-pieds, comme on faisait en ces pays-là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout ce qu'il était, dès l'éternité et dans le temps, et ce qu'il allait devenir par sa résurrection, et son ascenson triomphante. Pénétrez-moi, ô Jésus ! de votre grandeur naturelle, et de vos bassesses volontaires ; afin que du moins dans ma petitesse naturelle, je n'aie point de difficulté à me tenir bas et à servir mes frères.

IXe JOUR.

Pierre refuse de se laisser laver les pieds; puis il obéit [2].

Que saint Pierre était pénétré de ces grandeurs et de ces bassesses de son Maître, lorsqu'il s'écria tout transporté : « Quoi ! Seigneur, « vous me laveriez les pieds [3] ? » Vous ? à qui ? à moi : *Tu, mihi* ! Vous le Fils de Dieu ! à moi, un pécheur. Il lui disait autrefois : « Retirez-vous « de moi, Seigneur, car je suis un homme pé-« cheur [4] ; » un homme, un mortel, un néant ; mais ce qui est encore pis, un pécheur : Ha ! retirez-vous de moi, je ne puis souffrir votre approche. A plus forte raison, maintenant que vous veniez me lavez les pieds, et me rendre un service si indigne de vous ; un maître à son disciple, un Seigneur, et un tel Seigneur à son esclave : « Ah ! Seigneur, » quoi que vous disiez je ne le souffrirai jamais ; « jamais vous ne me « laverez les pieds [1]. »

Le caractère de saint Pierre était la ferveur. Elle n'était pas encore bien réglée, mais elle était extrême ; et quoique Jésus lui dit : « Vous « ne savez pas encore ce que je veux faire, mais « vous le saurez bientôt, » et en son temps, comme s'il eût dit : Laissez-moi faire, je sais pourquoi je le fais ; Pierre s'obtine, pour ainsi parler et contraint Jésus de lui dire : « Si je ne « vous lave, vous n'aurez point de part avec « moi. » Et en même temps, avec la même ferveur qui lui faisait dire : « Jamais vous ne me « laverez les pieds, » il s'écrie : « Ah ! Seigneur, « non-seulement les pieds, mais encore les « mains et la tête [2]. » Il ne savait pas encore ce que c'était d'être lavé par Jésus, et dans quel baptême il fallait être plongé à son exemple ; il n'avait pas encore pénétré cette parole de son Maître : « J'ai à être baptisé d'un baptême [3] ; » il faut que je sois baptisé de mon propre sang, et je réserve ce baptême de souffrance à mes serviteurs, je leur laverai les pieds, je leur laverai les mains, je leur laverai la tête par ce baptême. Pierre ne savait pas encore tout ce mystère, il ne savait pas encore parfaitement combien nos pensées, combien nos actions étaient impures, ni combien nous avions besoin que notre tête et nos mains fussent lavées. Et néanmoins, possédé du désir d'être avec son Maître, et d'avoir part avec lui à l'abandon il s'écrie : Je vous livre tout, les pieds, les mains, la tête même, lavez-moi comme vous voudrez ; je veux être avec vous quoi qu'il en coûte, à quelque prix que ce soit je veux vous avoir, faites ce que vous voudrez non-seulement de mes pieds, mais encore de mes mains et de ma tête. Vous serez écouté, Pierre, vos pieds et vos mains seront lavés, vous serez crucifié comme votre Maître, votre tête aura son partage dans votre crucifiement, et vous serez crucifié la tête en bas. C'est ainsi que votre Maître vous lavera, voilà le bain qu'il vous prépare : « Vous « ne le savez pas encore ; » mais on vous le fera savoir en son temps. « O Seigneur ! non-seule-« ment les pieds, mais encore les mains et la tête. » Imitons saint Pierre, abandonnons-nous à notre Sauveur. Nous ne savons pas encore ce qu'il veut faire de nous, notre faiblesse ne le pourrait pas souffrir ; mais quoi que ce soit : « Mon cœur est « prêt : mon cœur est prêt, ô mon Dieu [4] ! » Encore un coup, je vous livre tout ; pieds et

[1] *Luc.*, XII, 35, 36, 37. — [2] *Joan.*, XIII, 6-9. — [3] *Ibid.*, 6, 7. — *Luc.*, V, 8.

[1] *Joan.*, XIII, 6. — [2] *Ibid.*, 7, 8. 9, — [3] *Luc.*, XII, 50. — [4] *Psal.*, LVI, 8.

mains, tout ce que je suis, la tête même et l'âme dont elle est le siége.

Xe JOUR.

Se laver des moindres taches. « Vous êtes purs, mais non pas tous [1]. »

En Orient, dans les pays chauds, l'usage du bain était fort fréquent, et après qu'on s'était lavé le matin et pendant le jour, il ne restait plus sur le soir que de se laver les pieds pour se nettoyer des ordures qu'on amassait allant et venant C'est le sens de cette parole de l'Epouse : « J'ai « lavé mes pieds, pourquoi voulez-vous que je « me lève pour les salir [2] ? » Jésus-Christ se sert de cette similitude, pour faire entendre à ses fidèles qu'après s'être lavé des grands péchés il reste encore le soin de se purger de ceux que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine, lesquels, bien que plus petits à comparaison des autres, ne laissent pas en eux-mêmes d'être toujours grands, parce qu'une âme qui aime Dieu ne trouve rien de léger dans ce qui l'offense ; et si elle négligeait de se purifier de ses fautes, elles la mettraient dans un état funeste, affaiblissant insensiblement les forces de l'âme, en sorte qu'il ne lui resterait que très-peu de résistance contre les grandes tentations ; ce qui la ferait succomber trop aisément, parce que ces tentations violentes ne peuvent être vaincues que par une très-ardente charité. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend par ces paroles : « Celui qui a été lavé « n'a plus besoin que de laver ses pieds, et il est » pur dans tout le reste ; et vous, vous êtes purs, « mais non pas tous [3]. » Jésus-Christ nous apprend donc, par cette parole, qu'il ne nous est pas permis de négliger ces moindres péchés ; et c'est ce qu'il a voulu signifier par le lavement des pieds. Et afin de pénétrer tout le mystère, le soin qu'il prend de laver les pieds à ses apôtres au moment qu'il allait instituer l'Eucharistie et les y faire participer nous apprend que le temps où nous devons nous appliquer à purger ces fautes vénielles, c'est celui où nous nous préparons à la communion, où il s'agit de s'unir parfaitement avec Jésus-Christ; à quoi ses péchés apportent un si grand obstacle, que si on mourait avant que de les avoir expiés, la vision bienheureuse en serait retardée, et peut-être durant plusieurs siècles. On doit donc se sentir d'autant plus obligé à purifier ses péches avant la communion, que c'est par elle principalement qu'on s'en doit relever, les autres étant lavés par un autre sacrement ; et la négligence de purger ses fautes pouvant aller à un excès qui rendrait l'attache à ses péchés non-seulement dangereuse, comme elle l'est toujours, mais encore mortelle. Car celui qui ne se soucie des péchés qu'à cause qu'ils damnent, montre que c'est la peine qu'il craint, mais qu'il n'aime pas véritablement la justice, c'est-à-dire qu'il n'aime pas Dieu comme il y est obligé, et il doit craindre de perdre bientôt par son extrême langueur, tout ce qui lui reste de ce feu divin. Lavons donc soigneusement, non-seulement nos mains et notre tête, mais encore nos pieds, avant que d'approcher de l'Eucharistie, autrement l'Epoux viendra à nous avec une espèce de dédain : et encore que ces péchés journaliers n'empêchent pas qu'il ne nous dise, ainsi qu'aux apôtres : « Vous êtes « purs ; » ils nous avertit néanmoins de nous en purger, quand nous voulons nous approcher de son corps et de son sang avec toute la pureté requise. Et il fait bien voir combien est grande cette obligation, lorsqu'en lavant les pieds à ses apôtres, pour leur inspirer le soin de se purifier de ces péchés, il leur dit : « Si je ne vous lave : » c'est-à-dire si je ne lave ces taches des pieds, « vous n'aurez point de part avec moi [1] ; » non-seulement à cause qu'elles retardent, comme on vient de voir, la vision bienheureuse et la parfaite union avec Dieu, mais encore à cause que la négligence de les nettoyer peut causer de dangereuses froideurs entre l'âme et Jésus-Christ, et même dans un certain degré devenir mortelle. Lavez-vous donc, Chrétien, lavez-vous de tous vos péchés jusqu'aux plus petits, lorsque vous devez approcher de la sainte table. Lavez vos pieds avec soin, renouvelez-vous tout à fait, de peur qu'il ne vous arrive de manger indignement le corps du Sauveur, puisque vous voyez si clairement que ce péché, qui peut-être ne serait que véniel par sa nature, deviendrait mortel par l'attache que vous y auriez. Et quand même vous ne seriez pas tout à fait indigne, de cette indignité qui nous rend coupables du corps et du sang du Sauveur, nous pourrions nous rendre indignes des grandes grâces, sans lesquelles nous ne pouvons vaincre les grandes faiblesses ni les grandes tentations dont la vie est pleine. Nous pourrions nous rendre indignes de cette parfaite communication avec l'Epoux, et causer entre lui et nous, sinon la rupture, du moins ces froideurs qui sont des dispositions à la rupture même.

Seigneur ! lavez-moi les pieds, afin que je dise avec l'Epouse : « Je me suis lavé les pieds, « puis-je les salir de nouveau ? » La pureté est un attrait pour conserver la pureté ; plus un habit est blanc, plus les taches qui sont dessus se font remarquer ; plus on est net ; plus on doit éviter de se souiller, dans le desir d'être

[1] *Joan.*, XIII, 8, 10. — [2] *Cant.*, V, 3. — [3] *Joan.*, XIII, 10.

[1] *Joan.*, XIII, 8.

rangé avec ceux dont il est écrit : « qu'ils sont « sans tache devant le trône de Dieu [1]. » C'est à quoi il faut aspirer, et se souvenir de cette belle doctrine de saint Augustin, qu'encore qu'on ne puisse vivre ici sans péché, on en peut sortir sans péché, parce que comme les péchés y abondent, les remèdes pour les guérir n'y manquent pas.

XIe JOUR.

Je t'ai lavé comme les autres [2].

« Vous êtes purs, mais non pas tous : car il « savait qui était celui qui le devait trahir ; et « c'est pour cela qu'il dit : Vous êtes purs mais « non pas tous [3]. » Et cependant, quoiqu'il le connût, et « que le diable fût déjà entré dans « son cœur [4], » pour lui inspirer le dessein de livrer son Maître, il lui lave les pieds comme aux autres, et il l'avertit qu'il voit son crime pour le porter à se corriger. Arrêtons-nous à considérer avec saint Paul [5], « la bonté de Dieu » qui nous attend, disons plus, qui « nous invite à la « pénitence ; » pendant « qu'avec notre dureté « et notre cœur impénitent, nous nous amassons « à nous-mêmes des trésors de haine. » Telle était la disposition de Judas.

Que de Judas parmi les Chrétiens ! Que de malheureux, que mille démonstrations des bontés de Dieu ne peuvent détourner de la résolution de mal faire ! Ne soyons point de ce nombre. Si nous en avons été, n'en soyons plus ; songeons du moins qu'il nous voit, qu'il voit celui qui le doit trahir, et cependant il lui lave les pieds, une eau sainte lui est présentée dans la pénitence : Jésus est prêt à le recevoir à son amour, et à ses grâces, pourvu qu'il se lave et se repente.

XIIe JOUR.

Laver les pieds commandé. — Bonté et humilité.

Il fallait joindre l'instruction de la parole à celle de l'exemple. Jésus « reprit ses habits, « et s'étant remis à table, » avant que de reprendre le souper qu'il avait interrompu, avant que d'en venir au repas céleste, il y parla en cette sorte : « Vous voyez ce que je viens de faire ; « vous m'appelez votre maître et votre Sei- « gneur ; et vous avez raison, car je le suis [7]. » Continuez la lecture, ℣ 14, 15, 16.

Vous y apprendrez que le Sauveur nous enseigne à rendre à nos frères le service que nous pouvons, même corporel, même sans y être tenus. Celui de laver les pieds était alors en grand usage, comme il paraît par ces paroles de saint Paul, où il compte parmi les conditions de la veuve qu'on devait choisir pour servir les pauvres : « qu'elle ait été hospitalière, qu'elle « ait lavé les pieds des saints [1]. » Choisissons à cet exemple quelque service de cette nature, qui revienne à celui-là selon nos mœurs. Par exemple, allons servir les malades dans un hôpital ; ou plutôt encore quelque malade qui soit sans secours, et qui ait besoin d'un tel service : et toutes les fois que nous le rendrons à quelqu'un, rendons-le comme Jésus-Christ, le plus sérieux, le plus effectif, et par conséquent, le plus humble qu'il se pourra ; et que ceux qui rendent quelquefois aux pauvres de tels services par cérémonie, comme les princes, les prélats, les supérieurs des communautés, entrent dans l'esprit de cette cérémonie : qu'ils entrent dans une profonde et sincère humilité ; qu'ils considèrent que dans le fond notre nature est servile, que nous sommes nés serfs par le péché, et que la différence des conditions ne peut pas effacer ce titre.

Ne servons pas seulement nos frères avec humilité, comme a fait le Sauveur ; mais servons-les avec amour, en nous souvenant de cette parole : « Jésus ayant toujours aimé les siens, « il les aima jusqu'à la fin [2]. » Ce ne fut donc pas pour pratiquer l'humilité, et nous en donner l'exemple, qu'il lava les pieds à ses disciples ; mais ce fut par un tendre amour, par le plaisir qu'il avait à leur montrer combien il les estimait ; pour relever la dignité de la nature humaine tombée dans la servitude. Servons donc nos frères dans le même esprit, par estime, par tendresse, et pour honorer Jésus-Christ en eux.

Dans un sens moral, mais très-véritable et très-solide, nous nous lavons les pieds les uns aux autres, lorsque nous prenons soin de nous avertir mutuellement de nos fautes, toujours prêts à les excuser, ne souffrant pas qu'on déshonore notre prochain dans les moindres choses, et le purgeant par ce moyen jusque des plus petits défauts ; et cela, non-seulement par humilité, de peur qu'en jugeant les autres nous nous attirions à nous-mêmes un sévère jugement pour nos défauts, mais par une sincère et véritable tendresse pour tous les Chrétiens, qui sont nos frères, et pour tous les hommes, qui sont notre chair.

Jésus-Christ, après avoir dit : « Faites comme « je vous ai fait [3], » et avoir montré aux hommes le service qu'ils doivent rendre à leurs semblables afin de leur faire entendre à combien plus forte raison ils doivent servir ses ministres, il ajoute : « Celui qui reçoit ceux que

[1] *Apoc.*, XIV, 5. — [illegible], XII, 10, 11. — [3] *Joan.* — [4] *Ibid.*, 2. — *Rom.*, II, 4, 5. — [6] *Joan.*, XIII, 12-16. — [7] *Ibid.*, 12, 13.

[1] 1 *Tim.*, V, 9, 10. — [2] *Joan.*, XIII, 1. — [3] *Joan.*, XIII, 15.

« j'envoie, me reçoit moi-même; et celui qui « me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé [1]. » Le bel enchaînement; de remonter des ministres de Jésus-Christ, à lui-même, et de lui-même jusqu'à Dieu son Père! Accoutumons-nous à regarder Jésus-Christ dans nos pasteurs, et dans Jésus-Christ toute la majesté de son Père.

En tenant ces discours à ses apôtres, Jésus-Christ y insère toujours quelque chose du traître Judas, pour les confirmer, non-seulement dans la foi, en leur faisant sentir qu'il savait tout; mais encore dans les sentiments de bonté et d'humilité; puisque connaissant, comme il dit, ceux qu'il avait choisis, et sachant les noirs desseins de ce traître, il n'avait pas laissé de lui laver les pieds; et non-seulement cela, mais encore de le faire mettre à sa table, de lui servir à manger comme aux autres, et, ce qui est au-dessus de tout, de lui donner, comme aux autres, son corps et son sang.

XIIIe JOUR.

Trouble de Jésus : « Un de vous me trahira [2]. »

« Jésus ayant dit ces choses, se troubla en « son esprit, » et se déclara en disant : « Un de « vous me trahira. » Ce trouble dans l'âme sainte et dans l'esprit de Jésus, est digne d'une attention extraordinaire. Ce qui se présente d'abord à notre esprit, c'est la cause de ce trouble : « Un de vous me trahira. » Le crime, la trahison, la perfidie d'un des disciples de Jésus, c'est ce qui lui cause ce trouble intérieur. Ce qui le trouble donc, en général, c'est le péché; c'est, en particulier, les péchés de ceux qui lui étaient les plus unis, comme Judas, qu'il avait mis au nombre de ses apôtres. Quand il songeait que sa passion, par laquelle il venait détruire le péché, devait introduire dans le monde tant de nouveaux crimes, des crimes si énormes, si singuliers, si inouïs, la trahison d'un Judas, les inhumanités des Juifs, leur ingratitude; en un mot, le déicide; c'est là ce qui lui causait, plus que tout le reste, ce trouble intérieur; et on ne se trompera pas en croyant que c'était là la partie la plus amère de son calice.

Nous voyons trois endroits principaux, où il est parlé du trouble de la sainte âme de Jésus : ceux-ci, au chapitre XII du même évangile, ℣ 27, lorsqu'il dit : « Mon âme est troublée; » et dans le chapitre XI, ℣ 33, où voyant les larmes des Juifs et de Marie, sœur de Lazare, qui pleurait sa mort, « il frémit en son esprit, et se « troubla lui-même. »

Il n'y a nul doute, dans l'endroit où nous sommes, que le sujet de son trouble ne fût le crime de Judas, et de tous ceux qui devaient coopérer à sa mort, car l'évangéliste le remarque, lorsqu'il dit qu'*il se troubla* et qu'il dit en même temps : *Un de vous me trahira.* On doit croire aussi que lorsqu'il dit, à la veille de sa passion : *Mon âme est troublée*, c'était là principalement ce qui le troublait; c'était, dis-je, le péché, puisque rien ne méritait tant de l'émouvoir. Enfin s'il a paru si troublé à la mort de Lazare, et aux larmes qu'elle fit verser, il ne faut pas croire que la seule mort du corps lui causât ce frémissement et ce trouble : c'est qu'il regardait la mort de l'âme dans celle du corps qui en était la figure. Il regardait que c'est le péché qui a amené la mort dans le monde. Lazare était l'image du pécheur, et du pécheur dans son état le plus funeste et le plus affreux, qui est celui où l'on est par le péché d'endurcissement et d'habitude, lorsqu'on pourrit dans son crime.

Ainsi, ce trouble que Jésus ressentit ici dans son esprit, c'est l'horreur dont il fut saisi en considérant le péché; c'est ce qui lui causa ce saisissement qu'il fit paraître en frémissant. Et s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments les plus intimes, ce qui le troubla le plus vivement en cette occasion, c'est qu'il regarda le mauvais effet que sa mort et le mérite de son sang répandu, devaient produire dans les pécheurs, en leur étant une occasion de s'abandonner au péché, par l'espérance qu'elle leur donnait d'en obtenir le pardon. C'est là ce qu'il y a de plus horrible dans le péché, d'y faire servir la bonté de Dieu et la grâce de la rédemption. Si c'est là ce que le péché a de plus horrible, c'est là aussi, par conséquent, ce qui causait au Sauveur le plus d'horreur, le plus de saisissement, le plus de trouble.

Et pour venir au trouble qu'il ressentit aux approches de sa mort, il n'était pas seulement causé par les crimes, par les cruautés, par les injustices et les perfidies qui devaient le mener au dernier supplice; mais encore, parce qu'il voyait qu'il en serait en quelque façon l'occasion innocente. Car encore que bien éloigné de donner lieu à la jalousie et aux injustices des Juifs, il n'ait rien omis pour les corriger, et que leur malice seule fût la cause de leurs fureurs, néanmoins il ne laissait pas d'être véritable que la sainteté de Jésus, sa doctrine, ses miracles, ses vives et pressantes répréhensions, qui devaient opérer leur salut, excitèrent cette jalousie, et cette haine implacable contre Jésus-Christ, et que Judas prit occasion de s'éloigner de lui, des paroles qu'il avait dites en faveur de Marie

[1] *Joan.*, 20. — [2] *Joan.*, XIII, 21.

lorsqu'elle avait épanché sur lui tant de parfums précieux.

Il faut ajouter à tout cela, qu'il avait à souffrir la mort comme la juste punition de tous les péchés dont il était chargé ; et il y allait en quelque façon comme coupable. Ainsi l'horreur du péché le saisissait ; il s'en voyait tout environné, tout pénétré. Il voyait, ô cruel spectacle pour le Sauveur du genre humain! il voyait croître le péché par le mauvais usage qu'on ferait de sa mort. Elle faisait dire à plusieurs, qu'il n'était pas le Fils de Dieu ; que tous les miracles par lesquels il l'avait prouvé, n'étaient qu'illusion. Elle était scandale aux Juifs, et folie aux gentils et aux fidèles mêmes. Quelle occasion de vengeance ! puisqu'en général tous ceux qui ne voudraient pas en profiter, en devenaient plus coupables, plus punissables, plus damnés. Combien était touché de leur malheur ce bon Sauveur, qui aimait si tendrement tous les hommes, particulièrement ses fidèles, et qui ne s'était fait homme que pour les sauver ! Ô Jésus! c'est ce qui troublait principalement votre sainte âme ; c'est ce qui lui causa cette émotion, et les autres que nous verrons dans la suite. Ayons donc horreur du péché ; et voyons dans le trouble de Jésus, combien notre conscience en devrait être troublée.

XIVe JOUR.

Qu'est-ce que le trouble de Jésus?

Il me semble, ô mon Sauveur! que vous me faites entendre en quelque façon ce que c'était que ce trouble, dont il est si souvent parlé dans votre Evangile. C'était déjà bien certainement un trouble dans l'intérieur, autrement l'évangéliste ne dirait pas : « Il se troubla dans son « esprit ; » ni lui-même : « Mon âme est trou- « blée. » Mais qu'est-ce donc, dans son intérieur, que ce trouble, si ce n'est l'horreur d'un grand mal, d'un mal extrême, du plus grand de tous les maux, qui est le péché, avec toutes les affreuses circonstances qu'on vient de voir que Jésus avait en vue : horreur qui, excitée dans son âme sainte, rejaillissait sur le corps, et y causait des effets à peu près semblables à ceux que nous éprouvons à la vue des objets les plus fâcheux ; à quoi il faut ajouter, au temps de la passion, ce que je vais tâcher de pénétrer avec le secours de l'Ecriture?

Le trouble de l'âme consiste principalement dans la diversité des pensées qui nous montent dans l'esprit à l'occasion des objets extraordinaires. « Pourquoi êtes-vous troublés, et pour- « quoi s'élève-t-il tant de différentes pensées « dans votre cœur? » dit Jésus lui-même à ses disciples[1], lorsqu'il les vit si effrayés de ce qu'il leur apparaissait après sa mort. Ces pensées, dont l'âme est distraite et agitée, en sorte qu'elle ne sait quel parti prendre et à quoi se déterminer, c'est ce qui la trouble : elle ne se possède plus, elle n'est plus maîtresse d'elle-même.

Oserons-nous dire qu'il y a eu quelque chose de semblable dans l'âme sainte de Jésus? « Maintenant, » dit-il, « mon âme est troublée : « et que dirai je? » Dirai-je à mon Père : « Mon « Père, sauvez-moi de cette heure » affreuse où j'aurai tant à souffrir? « Mais c'est pour cette « heure-là que je suis venu : mon Père, glori- « fiez votre nom[2]. »

Voilà cette diversité de pensées : on voit une espèce de perplexité dans ces paroles : *Que dirai-je?* une espèce de résolution dans celles-ci : Que demanderai-je à mon Père? qu'il me délivre de tant de maux? Mais tout se termine enfin par s'abandonner tout entier à Dieu et n'avoir pour objet que sa gloire.

Y a-t-il eu une véritable irrésolution dans la sainte âme de Jésus? A Dieu ne plaise! car l'irrésolution ne venant que de la faiblesse de la raison, lorsqu'on ne voit pas assez clair pour se déterminer à ce qu'il faut faire, une telle disposition pouvait-elle se trouver dans l'âme du Sauveur, à qui la Sagesse éternelle était unie, et ne cessait de la diriger dans tous ses mouvements? Mais encore qu'il n'y eût point une véritable irrésolution dans une âme si ferme et si éclairée, il y a eu quelque chose de semblable, puisqu'il a souffert en lui-même ces différentes pensées, que causent d'un côté l'horreur naturelle d'une mort accompagnée de tant de terribles circonstances, et, de l'autre, une parfaite détermination à s'y livrer, parce que Dieu le voulait ainsi.

XVe JOUR.

L'horreur du péché, cause du trouble de Notre-Seigneur.

Pour comprendre combien cet état est fâcheux et affligeant, il ne faut que se souvenir que ce qui faisait l'horreur de Jésus-Christ n'était pas seulement la mort douloureuse qu'il avait à souffrir. Car encore que cette horreur de la mort et de la douleur soit naturelle au genre humain, et que Jésus-Christ l'ait dû prendre avec toute sa vivacité en prenant notre nature tout entière, c'était le péché qu'il regardait comme l'objet qui lui était le plus opposé, et qui faisait son aversion. Il regardait la mort, ainsi qu'on l'a vu, comme la peine du péché ; la sienne était causée par mille énormes pé-

[1] *Luc.*, XXIV, 38. — [2] *Joan.*, XII, 27, 28.

chés ; elle en augmentait la grièveté et le nombre à la manière qui a été dite. Ah ! quel calice ! combien grande, combien excessive en est l'amertume !

Un ancien Père raconte la disposition de trois solitaires dans les injures qu'on leur faisait. L'un se recueillait en lui-même, et examinait en tremblant s'il ne s'était point emporté, s'il n'avait point manqué de patience. L'autre regardait celui par qui il était outragé comme un homme qui s'attirait à lui-même de grands maux par les justes jugements de Dieu, et il en était attendri jusqu'à en pleurer. Mais les larmes du dernier étaient plus abondantes, et bien plus amères, parce qu'il s'attachait à considérer que les outrages qu'on lui faisait étaient autant d'offenses contre Dieu, dont encore il avait été l'occasion quoique innocente. Laissons la première disposition qui ne peut convenir au Sauveur ; mais les deux autres étaient en lui d'autant plus vives, qu'il avait plus de tendresse pour les hommes, une impression beaucoup plus forte des jugements de Dieu, et une horreur du péché au-dessus de tout ce qu'on peut penser.

Quand donc il lui plaisait, quand il était convenable, et il l'était principalement dans le temps de sa passion, de se livrer tout entier à ce sentiment de compassion pour les pécheurs, et d'horreur pour le péché même ; ce qu'il souffrait est inexplicable, et il ne faut pas s'étonner de lui avoir entendu dire : « Mon âme « est troublée [1], » ni de lui entendre dire bientôt : « Mon âme est triste jusqu'à la mort [2]. »

Mon Sauveur ! ce trouble de votre sainte âme était nécessaire, d'un côté, pour exciter et pour guérir l'insensibilité de la mienne, qui, loin d'être troublée de son péché, n'en sent ni le poids ni la blessure ; et de l'autre, pour expier ce trouble de mes sens émus par les diverses passions qui me tyrannisent tour à tour. Seigneur, guérissez-moi de tant de maux ! que je cesse d'être insensible au péché ; que je cesse d'être si sensible aux plaisirs et aux douleurs qui viennent du corps, et où je me trouve plongé par l'acquisition et la perte des biens périssables.

XVIe JOUR.

Ce trouble était volontaire en Notre-Seigneur et nécessaire pour nous.

Comment s'accorde ce trouble, cette agitation, et, pour tout dire à la fois, cette profonde tristesse de l'âme de notre Sauveur, avec la parfaite union du Verbe, et la bienheureuse jouissance qu'elle attirait avec elle ? C'est un mystère qu'il ne faut pas espérer de pénétrer en cette vie. Il nous suffit de penser que comme l'union de l'âme avec le corps a ses règles, qui font que l'âme, selon ses divers rapports et ses différents objets, a des sentiments, reçoit des impressions, forme des pensées contraires en quelque façon les unes aux autres, ce qui donne lieu non-seulement aux philosophes, mais encore à l'Apôtre même de distinguer l'*âme* d'avec l'*esprit* [1], c'est-à-dire de distinguer l'âme comme en deux parties, et la partie animale d'avec la partie spirituelle et raisonnable, ce qui souffre encore plusieurs autres subdivisions, en sorte qu'il semble quelquefois qu'il y ait plusieurs hommes dans un seul homme, tant ces sentiments différents sont véritables et vifs des deux côtés ; ainsi l'union du Verbe avec l'âme, et par l'âme avec le corps, et encore celle du Verbe fait homme avec les fidèles qui sont ses membres, et avec tout le genre humain qu'il porte en lui-même, ont leurs règles prescrites par le Verbe même, qui, demeurant toujours immuable, excite dans l'âme qui lui est unie et appropriée de cette admirable manière qui la fait être véritablement l'âme d'un Dieu, des sentiments différents, selon les divers rapports qu'elle a avec lui, avec son corps naturel, avec son corps mystique, et avec tous ses membres, et en un mot, avec tous les hommes, en sorte qu'il a dû souffrir par rapport à nous, et comme parlent les Pères, par économie, par dispensation, par condescendance, ce qui n'eût point convenu à son état, s'il n'eût été qu'une personne ordinaire et particulière : d'où aussi il est arrivé que, sans aucune diminution de la force qui le tenait invinciblement et inviolablement uni à la volonté de Dieu, et au Verbe qui réglait tous ses mouvements, par le ministère qu'il exerçait de chef, de victime, de modèle du genre humain, il a dû souffrir les délaissements et les faiblesses que demandaient l'expiation de nos péchés, l'exemple qu'il nous devait, et les grâces qu'il fallait nous mériter par ce moyen. C'est pour nous que sans déroger à la vérité de cette parole : « Je ne suis pas seul, car mon Père de- « meure avec moi [2], » il n'a pas laissé de s'écrier : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi « m'avez-vous délaissé [3] ? » C'est pour nous que tout heureux qu'il était dans la haute partie de l'âme, par la jouissance du Verbe qu'il ne pouvait pas ne pas posséder, puisqu'il faisait avec lui une seule et même personne, il a fallu qu'il pût dire selon la partie inférieure : » Je suis « triste jusqu'à la mort ; » et encore : « L'esprit

[1] *Joan.*, XII, 27. — [2] *Matth.*, XXVI, 38.

[1] *Hebr.*, IV, 12. — [2] *Joan.*, XVI, 32. — [3] *Matth.*, XXVII, 46.

« est prompt, mais la chair est infirme [1] ; » et le reste que nous trouverons dans la suite. Car ces peines intérieures faisaient partie de ce qu'il devait souffrir pour le péché : ces faiblesses faisaient partie du remède qu'il devait apporter aux nôtres, et de l'exemple qu'il nous devait donner pour les soutenir et pour les vaincre. Il fallait qu'il y eût en lui des infirmités, des détresses, des désolations, des délaissements, auxquels nous puissions nous unir pour porter les nôtres. C'est par là « qu'il est devenu ce « pontife compatissant, qui sait nous plaindre « dans nos maux, à cause qu'il les a expérimen- « tés, et qu'il a passé par toute sorte d'épreu- « ves ; tenté, » comme dit saint Paul [2], « ainsi « que nous, en toute choses, à la réserve du « péché. »

C'est pour toutes ces raisons, et sans doute pour beaucoup d'autres qui ne sont pas encore révélées, que l'âme de Jésus-Christ a été livrée par le Verbe aux horreurs, aux troubles, aux faiblesses, aux délaissements que nous avons vus ; qu'elle s'y est livrée elle-même volontairement, en s'appliquant aux objets capables de les exciter, et se mettant dans des dispositions qui y étaient le plus convenables : ce qui fait dire à saint Jean qu'*il était troublé* à la vérité ; mais aussi qu'*il se troublait lui-même* [3], n'y ayant rien de forcé dans le trouble qu'il souffrait, et au contraire tout y étant dirigé et ordonné par le Verbe qui présidait dans cette personne adorable, et par l'âme qui s'abandonnait à cette conduite de toute sa volonté et de toute sa pensée.

C'est par une intime participation de ces états du Sauveur, que des âmes saintes, au milieu du trouble des sens et parmi des angoisses inexplicables, jouissent, dans un certain fond, d'un imperturbable repos, où elles sont dans la jouissance autant qu'on y peut être en cette vie. Elles n'ont donc qu'à s'unir au trouble, aux infirmités, aux délaissements de Jésus, pour, par ce moyen, trouver leur soutien dans l'union intime qui le tenait si inséparablement attaché à la divinité et aux ordres de la Sagesse incréée.

Ainsi le saint homme Job, poussé en quelque façon de deux esprits opposés, pendant qu'il dispute avec Dieu, pour soutenir devant lui son innocence ; qu'il fulmine, pour ainsi dire, contre lui, et qu'il lui fait son procès, comme à celui qui l'a condamné par un jugement inique et par une espèce d'oppression et de calomnie [4] : pénétré en même temps de sa souveraine justice, il lui demande pardon avec une humilité admirable, et reconnaît en tremblant, qu'il n'y a point de sainteté irrépréhensible à ses yeux [1], et pendant que les objets affreux que Dieu lui met dans l'esprit, même durant son sommeil, sans lui vouloir laisser aucun repos, semblent lui faire perdre tout courage, jusqu'à dire « qu'il est au désespoir, qu'il en est réduit au « cordeau, et à se défaire de lui-même [2] ; » dans le fond de sa conscience il jouit du repos des justes et pousse la confiance jusqu'à dire : « Quand « il me tuerait j'espérerai en lui ; » et encore : « Mon témoin est dans le ciel, et celui qui me « justifie dans les lieux hauts ; mes amis sont « des discoureurs : c'est devant vous que mes « yeux répandent leurs larmes [3]. »

XVIIe JOUR.

« J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque. »
Jésus-Christ notre pâque [4].

Pendant que Jésus parlait à ses disciples de celui qui le devait trahir, ils continuaient le souper ; et le Fils de Dieu voulant établir la nouvelle pâque par l'institution de l'Eucharistie, la commença par ces paroles : « J'ai désiré « d'un grand désir de manger cette pâque avec « vous, devant que de souffrir [5] ; » ce qui fut suivi, comme on verra, de l'institution de l'Eucharistie ; et cette institution et ce grand désir qu'il nous témoigne en ce lieu, de faire avec nous cette pâque avant que de souffrir, fait partie de l'amour immense dont Jésus, « qui avait « toujours aimé les siens, les aima, » comme dit saint Jean, « jusqu'à la fin [6]. »

Pour donc entrer dans son dessein et dans des dispositions convenables aux siennes, souvenons-nous que la pâque, la sainte victime d'où devait sortir le sang de la délivrance, devait, comme beaucoup d'autres victimes de l'ancienne alliance, non-seulement être immolée, mais encore mangée, et que Jésus-Christ voulut se donner ce caractère de victime, en nous donnant à manger à perpétuité ce même corps, qui devait être une seule fois offert pour nous à la mort, et c'est pourquoi il disait : « J'ai désiré avec ardeur de manger « avec vous cette pâque avant que de mourir [7]. » Ce n'était pas la pâque légale, qui allait finir, que Jésus-Christ désirait avec tant d'ardeur de manger avec ses disciples : il l'avait souvent célébrée et mangée avec eux, et une autre pâque faisait ici l'objet de son désir ; et c'est pourquoi quand il dit : « J'ai désiré avec ardeur de man- « ger avec vous cette pâque, » la pâque de la

[1] *Matth.*, XXVI, 38-41. — [2] *Hebr.*, IV, 15; V, 2, 8. — [3] *Joan.*, XII, 27, XI, 33. — [4] *Job.*, X, 3; XIII, 3; XVI, 18; XVII, 2; XIX, 6; XXIII, 3, 4, 5, 6.

[1] *Job.*, IX, 15. seq. — [2] *Ibid.*, VII, 14, 15. — [3] *Job*, XIII, 15; XVI, 20, 21. — [4] *Luc.*, XXII, 15. — [5] *Ibid.* — [6] *Joan.*, XIII, 1. — [7] *Luc.*, XXII, 15.

nouvelle alliance; c'est de même que s'il disait : J'ai désiré d'être moi-même votre pâque, d'être l'agneau immolé pour vous, la victime de votre délivrance, et par la même raison que j'ai désiré d'être une victime véritablement immolée, j'ai désiré aussi d'être une victime véritablement mangée, ce qu'il accomplit par ces paroles : « Prenez, mangez : ceci est mon corps « donné pour vous[1], » c'est la pâque d'où doit sortir le sang de votre délivrance. Vous sortirez de l'Egypte, et vous sortirez libres aussitôt après que ce sang aura été versé pour vous; il ne vous restera plus qu'à manger à l'exemple de l'ancien peuple la victime d'où il est sorti. C'est ce que vous accomplirez dans l'Eucharistie, que je vous laisse en mourant, pour être éternellement célébrée après ma mort. Manger les chairs de l'agneau pascal, était aux Israélites un gage sacré qu'il avait été immolé pour eux. La manducation de la victime était une manière d'y participer, et c'était en cette sorte qu'on participait aux sacrifices pacifiques, ou d'action de grâces, comme il est marqué dans la loi[2]. Saint Paul dit aussi que « les Israélites qui man- « geaient la victime, par là étaient rendus par- « ticipants de l'autel et du sacrifice, et s'unis- « saient même à Dieu à qui il était offert; de « même que ceux qui mangeaient les victimes « offertes aux démons, entraient en société avec « eux[3]. » Si donc Jésus est notre victime, s'il est notre pâque, il doit avoir ces deux caractères : l'un d'être immolé pour nous à la croix, l'autre d'être mangé à la sainte table comme la victime de notre salut. Et c'est ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, d'accomplir avec ses disciples. L'un et l'autre caractère devaient être également réalisés en sa personne : comme il devait être immolé en son propre corps et en sa propre substance, il fallait qu'il fût mangé de même : « Prenez, mangez : ceci est mon « corps livré pour vous, » aussi véritablement mangé qu'il est véritablement livré; aussi présent à la table où on la mange, qu'à la croix où on le livre à la mort, où il s'offre épuisé de sang pour l'amour de vous.

« Entrons » donc, comme dit saint Paul[4], « dans les mêmes dispositions où a été le Sei- « gneur Jésus. » S'il a désiré avec tant d'ardeur de célébrer cette pâque avec nous, ayons le même désir de faire la pâque avec lui. Cette pâque est la communion ; Jésus a faim pour nous de cette viande céleste, il désire d'être mangé, et par ce moyen d'être en tout point notre victime. Ayons la même ardeur de participer à son sacrifice, en mangeant ce divin corps immolé pour nous. S'il est notre victime, soyons la sienne. « Offrons nos corps, » comme dit saint Paul, « ainsi qu'une hostie vivante, « sainte et agréable[1]. Mortifions nos mauvais « désirs, éteignons en nous toute impureté, « toute avarice, tout orgueil[2] ; » humilions-nous avec celui « qui, se sentant égal à Dieu, « n'a pas laissé de s'anéantir lui-même en se « rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la « mort de la croix[3]. » Prenons des sentiments de mort : « Si nous sommes à Jésus-Christ, » si nous le mangeons, « crucifions notre chair « avec ses vices et ses convoitises[4]. » C'est là notre pâque; notre pâque, c'est d'être unis avec lui pour passer de cette vie à une meilleure, des sens à l'esprit, du monde à Dieu. C'est à ce prix que nous pourrons nous rendre dignes de manger avec Jésus-Christ la pâque qu'il a tant désirée, et de nous nourrir de la chair de son sacrifice.

[1] *Matth.*, XXVI, 26; *Luc.*, XXII, 19. — [2] *Lev.*, [illegible], 7. — [3] I *Cor.*, X, 15, 21. — [4] *Phil.*, II, 5.

XVIIIe JOUR.

Jésus-Christ mange la pâque avec nous : nous devons la manger avec lui.

Lisez les mêmes paroles de saint Luc, XXII, 15, 16, et appuyez sur ces mots : « Avec vous, « devant que de souffrir. »

Jésus, qui nous a institué un baptême, a voulu le recevoir lui-même ; Jésus, qui nous a institué l'Eucharistie pour être notre pâque, a voulu avant toutes choses la recevoir avec nous. Il est notre chef, comprenons-le bien, car c'est là le grand mystère de notre salut. Il est notre chef, et ce qui est fait pour nous, il le prend lui-même. Il commence en sa personne l'usage du baptême, il commence aussi en sa personne l'usage de l'Eucharistie. Quand il est baptisé, nous sommes baptisés en lui; nous recevons aussi en lui l'Eucharistie qu'il reçoit. Il ne faut donc point douter qu'en l'instituant il ne la reçoive, il ne faut, dis-je, point douter qu'il n'ait mangé ce qu'il a présenté à ses disciples. Quoi donc! aura-t-il mangé sa propre chair? cela fait horreur. Homme charnel! que craignez-vous, et jamais ne cesserez-vous d'écouter vos sens? Ignorez-vous le pouvoir de celui qui vous parle? S'il se donne lui-même à manger aux siens, d'une manière qui, loin de leur faire horreur, leur inspire de la confiance, du respect et de l'amour ; qui doute qu'il n'ait pu se manger lui-même en cette sorte? Sans quoi il n'aurait pas dit : « J'ai désiré avec ardeur de « manger avec vous cette pâque[5]. » Or cette pâque, cet agneau pascal, nous avons vu que

[1] *Rom.*, XII, 1. — [2] *Col.*, III, 5. — [3] *Phil.*, II, 6, 8. — [4] *Galat.*, V, 24. — [5] *Luc.*, XXII, 15.

c'était son propre corps. Il le mange donc d'une manière aussi réelle, et tout ensemble aussi élevée au-dessus des sens, qu'il nous le donne, et c'est là sa pâque et la nôtre ; c'est son passage et le nôtre. « Je m'en vais, » dit-il, « je monte « vers mon Père et vers le vôtre, vers mon Dieu « et vers le vôtre[1]. » Je monte vers lui parce qu'il est mon Père et mon Dieu ; vous y monterez aussi avec moi, parce qu'il est, quoique d'une autre manière, votre Père et votre Dieu. Nous avons donc vous et moi à accomplir ce passage, où nous passons du monde à Dieu.

Mais quand Jésus retourne à Dieu, il retourne au sein de son Père, au lieu de son origine, à son lieu natal, pour ainsi parler, où il est toujours et qu'il ne peut jamais quitter ; il retourne à son propre bien, à sa propre gloire : il retourne en quelque façon à lui même, il vit de lui-même. La vie était en lui, comme elle était dans le Père, il est lui-même la vie, il est la nôtre, il est la sienne ; il est la nôtre et nous avons besoin de le manger ; il est la sienne et il n'a besoin, pour ainsi parler, que de se manger lui-même. C'est le mystère qu'il accomplit par cette pâque qu'il désirait tant de manger avec ses disciples. Nous la mangeons, nous vivons de lui ; il se mange, il vit de lui-même, et il retourne à son Père pour jouir dans son sein de cette vie, et c'est pourquoi il ajoute : « Je vous dis en vérité que « je ne mangerai point de cette pâque si dési- « rée, jusqu'à ce que le mystère en soit accom- « pli dans le royaume de Dieu[2]. » Dans ce bienheureux royaume ma pâque sera accomplie parce que j'aurai passé du monde à mon Père. Mais ma pâque, c'est aussi la vôtre, et parce que je suis votre chef et que vous êtes mes membres, il faut que vous fassiez le même passage. Mangez donc la victime du passage, mangez mon corps, et passez à Dieu avec moi ; commencez à y passer en esprit, vous y passerez un jour en personne et selon le corps, lorsque vous ressusciterez par la vertu de mon corps qui aura sanctifié le vôtre. Alors la pâque sera accomplie en vous comme elle le va être en moi ; vous passerez à ma gloire, votre corps y passera comme votre âme, et il sera revêtu d'immortalité, et tous ensemble, le chef et les membres, nous jouirons de la gloire et de la félicité, de notre passage, et il n'y aura plus rien à désirer pour le parfait accomplissement de notre pâque. Célébrons-en donc, en attendant, le sacré symbole dans l'Eucharistie, et mangeons avec Jésus-Christ la pâque si désirée.

Mon Sauveur, par combien de prodiges y signalez-vous votre amour envers nous ! c'est vous qui nous donnez ce sacré banquet. Vous êtes la viande qu'on y mange : vous êtes celui qui la mangez, puisque ceux qui la mangent sont vos membres, c'est-à-dire sont d'autres vous-même. Remplissons-nous donc de Jésus-Christ : on lui est uni dans ce banquet corps à corps, âme à âme, esprit à esprit. Qui est digne de cette union [1] sinon celui qui peut dire avec l'Apôtre : « Je vis, non plus moi, mais « Jésus-Christ vit en moi [2] ? » qui est déjà en quelque façon un Jésus-Christ, pour le devenir encore davantage en s'y unissant ? Qu'il n'y ait donc plus rien d'humain en nous. « Revêtons- « nous, » comme dit saint Paul [3], « de Notre- « Seigneur Jésus-Christ, » de la bonté, de sa douceur, de son humilité, de sa patience, de son zèle, de son immense charité ; ne respirons que le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père : qu'il n'y ait plus que notre corps qui soit sur la terre, mais « que nous vivions « dans le ciel [4] » comme en étant les citoyens. Soyons affamés de Jésus-Christ, de son royaume, de sa justice, car il est aussi affamé de nous : « il désire d'un grand désir de manger avec « nous cette pâque ; » de nous unir à lui, et d'agir sans cesse sur nous et en nous par son Esprit, pour nous rendre de plus en plus conformes à lui, jusqu'à ce qu'en nous mettant entièrement avec lui, nous lui soyons tout à fait semblables, » en le voyant face à face, et « tel qu'il est [5]. » Et c'est là cette pâque, « qu'il « accomplira dans le royaume de Dieu, » dans le texte que nous méditons, *Amen ! amen !*

XIXe JOUR.

L'Eucharistie mémorial de la mort du Sauveur.

« Avant que de souffrir. » Ce sont les dernières paroles du verset 15 du chap. XXII, de saint Luc. Cherchons avec humilité pourquoi il fallait que Jésus-Christ instituât et qu'il mangeât cette pâque avec ses disciples avant que de souffrir, plutôt qu'après et lorsqu'il fut ressuscité.

Il avait dessein dans ce mystère de nous rendre sa mort présente ; de nous transporter en esprit au Calvaire, où son sang fut répandu, et coula à gros bouillons de toutes ses veines. « Ceci, » dit-il, « est mon corps, donné pour « vous, rompu pour vous, » et percé de tant de plaies : « Ceci est mon sang répandu pour « vous [6]. » Voilà ce corps, voilà ce sang, qui nous sont mis devant les yeux, comme séparés

[1] *Joan.*, XX, 47. — [2] *Luc.*, XXII, 16.

[1] Les mots entre crochets ne sont pas dans l'original. — [2] *Galat.*, II, 20. — [3] *Rom.*, XIII, 14. — [4] *Phil.*, III, 10. — [5] I. *Joan.*, III, 2. — [6] *Matth.*, XXVI, 26, 28; *Luc.*, XXII, 19, 20.

l'un de l'autre. Afin que tout cadrât à son dessein, il fallait que ce mystère fût institué à la veille de cette mort sanglante, « la nuit même « où il devait être livré, » comme remarque saint Paul [1], lorsque Judas machinait son noir dessein, et qu'il était prêt à partir pour l'exécuter. Que dis-je ? prêt à partir : « Il part de la « table [2], » où lui et les autres disciples mangeaient pour la dernière fois avec leur Maître, où il venait de leur donner son corps et son sang, et à Judas comme aux autres ; il part à ce moment pour l'aller livrer ; dans deux heures il le mettra entre les mains de ses ennemis ! Jésus est lui-même déjà tout troublé de sa mort prochaine, du trouble mystérieux que nous avons vu : c'est en cet état, c'est parmi ce trouble et la mort, pour ainsi parler, déjà présente, qu'il institue la nouvelle pâque.

Toutes les fois donc que nous assistons, que nous communions à ce mystère ; toutes les fois que nous entendons ces paroles : « Ceci est « mon corps, ceci est mon sang ; » nous devons nous souvenir dans quelles conjonctures, à quelle nuit, au milieu de quels discours, elles furent proférées. Ce fut en disant devant, ce fut en répétant après : « Un de vous me « trahira ; la main de celui qui me trahira « est avec moi à la table [3]. » L'institution de la cène est faite dans cette conjoncture ; pendant que les apôtres, avertis de la perfidie d'un de leurs compagnons, se regardaient les uns les autres, et demandaient avec étonnement et avec frayeur : « Sera-ce moi ? » que Judas le demandait lui-même, et que le Sauveur lui dit : « Oui, c'est vous, vous l'avez dit [4] ; » ajoutant encore, pour lui faire sentir qu'il lisait au fond de son cœur ses noires machinations : Va, achève, malheureux, « fais promptement ce « que tu as à faire [5]. » C'est au milieu de ces actions et de ces paroles, et pendant qu'il désignait des yeux et de la main celui qui allait faire le coup ; c'est, dis-je, parmi toutes ces choses qu'il institua l'Eucharistie.

Ne la mangeons donc jamais, n'assistons jamais à la célébration de ce mystère, que nous ne nous transportions en esprit à la triste nuit où il fut établi, et que nous ne nous laissions pénétrer des préparatifs affreux du sacrifice sanglant de notre Sauveur ; car c'est pour cette raison que saint Paul, en racontant cette institution, nous remet devant les yeux cette nuit affreuse. « J'ai, » dit-il, « appris du Seigneur « ce que je vous ai enseigné ; que le Seigneur, « Jésus, la nuit où il devait être livré, prit du « pain ; » et le reste [1]. C'est dans cette nuit ; songez-y bien, et remarquez cette circonstance.

Il pourrait sembler que l'Eucharistie étant un mémorial de cette mort, en devait être précédée. Mais non : c'est aux hommes, dont les connaissances sont incertaines et la prévoyance tremblante, à laisser arriver les choses, avant que d'ordonner qu'on s'en souvienne. Mais Jésus, bien assuré de ce qui allait arriver, et du genre de mort qu'il devait souffrir, sépare par avance son corps et son sang : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » dit-« il [2]; mon corps livré ; mon sang répandu ; » souvenez-vous-en ; souvenez-vous de mon amour, de ma mort, de mon sacrifice, et de la manière admirable dont s'accomplira votre délivrance.

Ainsi quand Dieu institua la pâque, à la veille de la délivrance du peuple de Dieu : lorsque tout le monde était en attente de ce qu'il ferait la nuit suivante, pour accomplir cet ouvrage, il leur dit : « Immolez un agneau, « prenez-en le sang, lavez-en vos portes ; je « viendrai, je verrai ce sang, et je passerai ; « l'ange exterminateur ne vous frappera pas ; « et j'épargnerai à cette marque les maisons « des Israélites, pendant que je remplirai celles « des Egyptiens de carnage et de deuil, en fai-« sant mourir tous leurs premiers-nés : et ce « sera là le coup de votre délivrance. » C'est ce que Dieu dit dans l'*Exode* [3]. Mais que dit-il dans le même lieu ? « Vous renouvellerez tous « les ans la même cérémonie ; vous immolerez « un agneau, vous le mangerez avec les mêmes « observances ; et quand vos enfants vous de-« manderont : Quelle est cette religieuse céré-« monie ? vous leur répondrez : C'est la victime « que nous célébrons en mémoire du passage « du Seigneur, lorsque, frappant toute l'Egypte « il épargna, il passa les maisons des Israélites, « et nous délivra par ce moyen de la servitude « où nous étions [4]. »

Dieu donc qui savait ce qu'il voulait faire, en institua aussi le mémorial, avant que la chose fût arrivée : afin qu'en faisant la pâque, non-seulement ils se souvinssent de leur délivrance, mais qu'ils se souvinssent encore que ce sacré mémorial avait été établi à la veille d'un si grand ouvrage, et pendant que tout le peuple était en attente d'un si grand événement.

La nouvelle pâque est instituée dans le même

[1] I *Cor.*, XI, 23. — [2] *Joan.*, XIII, 30. — [3] *Matth.*, XXVI, 21; *Luc.* XXII, 21. — [4] *Matth.*, XXVI, 22, 25. — [5] *Joan.*, XIII, 27.

[1] I *Cor.*, XI, 23. — [2] *Matth.*, XXVI, 26, 28; *Luc.*, XXII, 19, 20. — [3] *Exod.*, XII, 3, 6, 7, 12, 13, 23. — [4] *Ibid.*, 25, 26, 27.

esprit ; et toutes les fois qu'on la célèbre parmi nous, et on la célèbre non pas tous les ans, comme la pâque ancienne, mais tous les jours ; toutes les fois, dis-je, qu'on la célèbre, et que nos enfants, qui nous la verront célébrer avec tant de religion et de respect, nous demanderont : Quelle est cette cérémonie ? nous leur dirons : C'est le mystère que Jésus-Christ institua avant sa mort, mais cette mort déjà présente, pendant qu'on tramait le noir complot qui le devait mettre en croix le lendemain ; pour nous laisser un mémorial de cette mort, et la perpétuer en quelque sorte parmi nous. Venez, venez, mes enfants : préparez-vous à communier avec nous, et souvenez-vous de votre Sauveur immolé pour l'amour de vous.

Il fallait donc, pour accomplir l'ancienne figure de la pâque, il fallait que la nouvelle pâque, qui devait être le mémorial éternel de la mort de Jésus-Christ, fût instituée avant cette mort. « J'ai désiré, » dit Jésus, « de la manger « avec vous avant que de souffrir [1]. » Et qu'était-ce, en effet, que la pâque ancienne, si ce n'était la figure de la véritable délivrance du peuple de Dieu ? « Immolez un agneau, pre- « nez-en le sang, lavez-en vos portes, je vous « délivrerai à cette marque [2]. » Dieu avait-il besoin du sacrifice d'un agneau, pour accomplir ses ouvrages ? avait-il besoin d'un signal, et de cette marque de sang, pour connaître les maisons qu'il voulait épargner ? Tout cela manifestement se faisait en notre figure, pour nous apprendre que nous ne serions délivrés que par le sacrifice de Jésus-Christ, l'agneau sans tache immolé pour le péché du monde, et en vue du sang de son sacrifice. Et Jésus-Christ établit le mémorial d'un si grand bienfait, comme Dieu avait établi celui de la délivrance du peuple ancien, avant que la chose fût arrivée ; afin que nous connussions que notre Dieu n'est pas comme les hommes, qu'il sait prévoir toutes choses, et les faire comme il convient à un Dieu.

Accoutumons-nous donc en assistant au saint sacrifice, et encore plus en communiant, à nous remplir la mémoire de la mort de notre Sauveur et de la nuit où il fut livré. Regardons l'institution de l'Eucharistie comme un nouvel engagement qu'il prenait encore avec nous et avec son Père pour se dévouer à la mort. Et quelle merveille qu'il l'ait prévue à la veille qu'elle arriva ; puisque non-seulement il l'avait prévue longtemps auparavant, comme on le voit en tant de lieux de son Evangile, mais encore, comme on le voit dans la loi et dans les prophètes, dès l'origine du monde, par tant de prédictions, par tant de figures admirables ?

[1] *Luc.*, XXII, 15. — [2] *Exod.*, XII, 3, 4, 5.

XXe JOUR.

Paroles de Jésus pour toucher Judas de componction [1].

Rappelons à notre mémoire toutes les paroles de Jésus-Christ sur le sujet de Judas dans cette nuit, dès le lavement des pieds. « Vous « êtes purs, » disait-il, « mais non pas tous. Car « il savait qui était celui qui devait le trahir ; » et un peu après : « Je ne parle pas de vous tous, « je connais ceux que j'ai choisis ; mais il faut « que l'Ecriture soit accomplie, où il est dit : « Celui qui mange à ma table lèvera le pied « contre moi ; et je vous le dis avant que la « chose arrive, afin que vous connaissiez qui je « suis lorsqu'elle sera arrivée [2]. »

Ce n'était pas seulement pour l'instruction de ses fidèles disciples que Jésus-Christ parlait ainsi, c'était pour la conversion de ce perfide. Car qu'y a-t-il de plus puissant pour convertir un pécheur que de lui dire : Tu es vu ; comme Nathan disait à David : « C'est vous qui êtes cet « homme [3] ; » vous êtes cet adultère, cet homicide ; vous l'avez fait en secret, et moi je le découvrirai à toute la terre ? Et David, averti de cette sorte, confessa son péché et commença sa pénitence. C'est ainsi que le Sauveur lui-même dit à Judas [4] : C'est toi, toi, malheureux ! tu caches en vain tes noirs desseins ; tu vas en vain chercher les Juifs dans le secret et parmi les ténèbres de la nuit : tu es vu ; on lit dans ton cœur : perfide ! tu veux trahir ton Sauveur. Pourquoi nous cachons-nous, malheureux, si nous ne pouvons éviter les yeux de Jésus-Christ ? N'est-ce pas assez que Dieu nous voie ? Le comptons-nous pour rien, et ses yeux nous sont-ils indifférents ?

Il poursuit ; et de peur de n'être pas assez entendu : « Un de vous, » dit-il, « me trahira... « Ils se regardaient les uns les autres, ne sa- « chant de quoi ils voulaient parler ; et comme « ils lui demandaient chacun en particulier : Est- « ce moi, Seigneur ? il leur répondit : Celui « qui met la main au plat avec moi me trahira [5]. » Mais comme plusieurs pouvaient l'y mettre ensemble et que ce signal n'était pas précis, « Pierre fit signe à Jean, le disciple bien-aimé « de Jésus, qui reposait dans le repas sur sa « poitrine, qu'il lui demandât qui c'était : Et « c'est celui, » dit Jésus, « à qui je donnerai « un morceau trempé ; et l'ayant trempé il le « donna à Judas, fils de Simon Iscariote [6]. » Le

[1] *Joan.*, XIII, 10-27. — [2] *Ibid.*, 10 seq. — [3] II *Reg.*, XII, 7, 13. — [4] *Matth.*, XXVI, 25. — [5] *Joan.*, XIII, 21, 22; *Matth.*, XXVI, 22, 23. — [6] *Joan.*, XIII, 23 seq.

voilà bien connu et bien désigné par son nom, par sa famille, par son caractère. Il s'appelait Judas; son père était Simon; le titre de sa famille était *Iscariote*, l'*homme de meurtres*, parce qu'il devait tuer le Sauveur et parce qu'il devait enfin se tuer lui-même. Où fuiras-tu, malheureux? tu es vu; ta destinée est marquée. Et nous, sommes-nous moins vus quand nous trahissons notre Maître, quand nous allons souvent de l'Eglise, souvent de la table même du Sauveur, où? à quel complot? à quelle entreprise? Dieu le sait! quand nous nous cachons pour vendre notre Maître, à quel prix? qui n'en rougirait, et oserons-nous le penser?

« Ils furent extrêmement affligés à ces paro-« les du Sauveur, » de savoir qu'un de leur compagnie devait trahir leur Maître. Quel scandale pour les Juifs! c'est un méchant; ses propres disciples le livrent et ne le peuvent plus souffrir. Quelle douleur à ceux qui avaient de l'amour pour leur Maître de lui voir faire un tel affront! Quand quelqu'un offense le Sauveur, ce devrait être une affliction pour tous ses disciples, c'est-à-dire pour tous les Chrétiens. « Tous furent affligés et lui demandaient: « N'est-ce pas moi [1] » qui suis ce traître et ce malheureux? Et Judas, qui devait se confondre et se convertir en voyant l'horreur et l'affliction que ce discours causait à tous ses frères, loin d'en être touché, prend avec les autres un air de confiance et dit comme eux: « Seigneur, « est-ce moi? » et Jésus lui répondit: « Vous « l'avez dit, c'est vous-même [2]! » Cependant il n'est point ému; et content de faire bonne mine, il persiste dans son dessein. Vous en êtes étonné! Mais quoi! quand vous machinez quelque crime et que vous faites cependant bonne contenance, Jésus ne vous voit-il pas? Ignorez-vous qu'il ne vous dise: « C'est vous-même? » N'est-ce pas pour vous qu'il dit: « Le Fils de « l'homme s'en va, ainsi qu'il a été écrit de lui? » Il n'y a pour lui rien de surprenant ni de nouveau dans cette entreprise: « mais mal-« heur à celui par qui le Fils de l'homme sera « livré! Il vaudrait mieux pour cet homme « qu'il n'eût jamais été [3]. » Il ne dit pas: Il vaudrait mieux absolument; car par rapport au conseil de Dieu et au bien qui revient au monde de la trahison de Judas, il faut bien qu'il vaille mieux qu'il ait été; mais la puissance de Dieu n'empêche ni n'excuse la malice de l'homme. Le bien qu'il tire de notre crime ne nous justifie pas. Malheur, malheur à cet homme par qui Jésus est offensé! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été, puisqu'il est né pour son supplice et que son être ne lui sert de rien que pour rendre sa misère éternelle.

[1] *Matth.*, XXVI, 22. — [2] *Ibid.*, 25. — [3] *Ibid.*, 24.

Disons donc, non plus sur Judas, mais sur tous les pécheurs endurcis et sur nous-mêmes: Malheur, malheur à cet homme! « Maudit soit « le jour de ma naissance, » disait Job, disait Jérémie, en la personne des mécnants et des réprouvés: « Ma mère, pourquoi m'avez-vous « conçu? Malheureux celui qui est venu annon-« cer à mon père: un fils vous est né! Pour-« quoi le sein de ma mère n'a-t-il pas été mon « tombeau? Nuit affreuse! nuit malheureuse « où j'ai été conçu! Que ce soit une nuit d'hor-« reur, de tourbillon et de tempête! que les « étoiles n'y luisent jamais! que l'aurore n'en « dissipe jamais l'obscurité, puisqu'elle ne m'a « pas étouffé en venant au monde et n'a pas fait « de moi un avorton! mais s'il fallait que je « naquisse, pourquoi m'a-t-on nourri? Que ne « suis-je mort dans mon enfance! Et pourquoi « fallait-il prolonger mes jours pour augmenter « mes malheurs avec mes crimes [1]? » Il n'y aurait de remède à mes maux que le néant, et je ne l'obtiendrai jamais. Je subsisterai malheureux « pour honorer la puissance de Dieu » par mon supplice, pour être en butte à ses traits, « pour être un spectacle de sa vengeance [2]. » Eternellement, éternellement: ah! malheureux que je suis! malheureux, encore un coup! Disons sans cesse, malheureux! disons-le pendant qu'il est temps; viendra le temps qu'on le dira inutilement, et qu'il ne servira de rien de connaître son malheur.

« Malheur à celui par qui le Fils de l'homme « sera trahi; malheur à lui! » Jésus le plaint; s'il le plaint, s'il en a pitié, il veut qu'il se convertisse; ce n'est pas en vain qu'il dit: « Il vau-« drait mieux pour cet homme que jamais il ne « fût né [3]. » Il est encore temps de se convertir; mais après le crime consommé, la miséricorde épuisée, tant de salutaires avertissements rendus inutiles, il n'y a plus pour lui de miséricorde. Jésus lui parle pour la dernière fois avant son crime: « Fais vite ce que tu as à « faire [4]: » de même qu'il dira bientôt: « Dor-« mez maintenant et reposez-vous, le Fils de « l'homme va être livré [5]. » C'était dire: Il serait honteux de dormir en cette occasion, veillez donc. Le « Fais vite, » dit de ce ton, veut donc dire: « Ne le fais pas; » tu es connu, tu es découvert; reconnais-toi aussi toi-même, ne passe pas outre: ou bien: « Fais vite » pour moi; car je suis pressé de souffrir et de sauver les hommes. Mais pour toi, que veux-tu faire, « ami Ju-

[1] *Job.* III, 1, 2, 3 seq.; *Jer.* XV, 10; XX, 14, 15 seq. — [2] *Exod.*, IX 16; *Rom.*, IX, 17. — [3] *Matth.*, XXVI, 24; *Marc.*, XIX, 21. — [4] *Joan.* XIII, 27. — [5] *Matth.*, XXVI, 45.

« das?» quel est ton dessein? « Pourquoi viens-« tu? tu trahis le Fils de l'homme avec un bai-« ser[1]! » Ah! tu es encore mon ami, si tu le veux, et ce baiser, qui est de ta part un baiser de traître, pourrait encore être de la mienne un baiser d'ami et de Sauveur, si tu avais recours à ma clémence.

« Reviens, reviens, prévaricatrice d'Israël[2], « et pourquoi voulez-vous périr, maison de Ja-« cob? Pour moi, je ne veux point la mort du « pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il « vive[3]. »

XXIe JOUR.

Pacte et trahison de Judas[4].

« Et après qu'il lui eut donné le morceau « trempé, Satan entra en lui; et Judas l'ayant « reçu, il partit incontinent[5]. » C'était là le dernier avertissement qu'il devait recevoir de Jésus-Christ avant qu'il allât consommer son crime. Ce signal donné à saint Jean de servir Judas à table, de lui présenter un morceau qu'il avait trempé pour lui, n'en était pas moins à ce traître, selon la coutume, une marque d'honneur et de familiarité. Ce fut apparemment dans le même temps qu'il lui dit : « C'est toi[6], » je te connais; ce qui était la manière de l'avertir la plus pressante. Judas y fut insensible, et en même temps « Satan s'empara de lui[7]. » Dès « auparavant « il lui avait mis dans le cœur de « trahir son Maître[8]. » Mais maintenant après ce morceau il entre en lui, il se met en possession de ce malheureux, et il lui est entièrement livré. Et voilà un moment après qu'il sort de la compagnie de Jésus, pour ne plus y revenir que pour le livrer.

Il reçut bien un autre morceau, si on peut l'appeler ainsi, mais qui n'est point marqué en particulier, parce qu'il fut donné à tous; ce fut le corps du Sauveur. Car saint Luc marque expressément qu'il dit encore après la cène : « La « main de celui qui me trahira est avec moi dans « cette table[9]. » Il a mis sa main jusque sur la viande céleste, jusque sur la coupe qui est remplie de mon sang : morceau funeste, breuvage terrible pour Judas! Je ne puis douter que sa communion impie et sacrilège ne hâtât sa perte et ne lui fût une occasion de scandale contre son Maître. Car, encore que l'Ecriture ne marque point en ce lieu que Judas ait été scandalisé du mystère de l'Eucharistie, il suffit qu'elle nous le marque en un autre endroit. Judas fut du nombre de ceux qui murmurèrent, à Capharnaüm, à la première proposition de ce mystère. Ce fut lui qui donna occasion au Sauveur de demander à ses apôtres : « Et vous, voulez-vous « aussi vous en aller » avec les autres qui me quittent? Car, comme saint Pierre lui eut répondu au nom de tous, ainsi qu'il avait accoutumé : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez « des paroles de vie éternelle, et nous avons « cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils « de Dieu, » Jésus lui fit bien connaître qu'il ne recevait pas sa déclaration pour tous, puisqu'il répartit : « Ne vous ai-je pas choisis vous douze? « et il y en a un de vous qui est un diable. Et, » dit saint Jean, « il entendait Judas, fils de Si-« mon Iscariote, qui le devait livrer[1], » encore qu'il fut un des douze.

Cette parole nous fait voir que Judas fut un de ces impies murmurateurs à qui la promesse de Jésus, de donner son corps à manger et son sang à boire, fut un scandale. S'il fut scandalisé de la promesse, on doit croire qu'il ne le fut pas moins de l'effet. Judas fut précipité de crime en crime. Aveuglé premièrement par son avarice, « qui lui faisait dérober l'argent dont son « Maître l'avait fait le gardien[2], » il s'accoutumait à murmurer contre lui[3]. Il commença ses murmures à l'occasion de la promesse de l'Eucharistie; il les continua lorsque Marie répandit tant de précieux parfums sur la tête et sur les pieds du Sauveur, et il crut qu'elle lui ôtait tout l'argent qu'elle employait pour cela[3]. Il partit incontinent après pour aller faire son marché avec les Juifs[4]. Un esprit corrompu tourne tout en poison. Le sacré banquet de l'Eucharistie acheva de perdre le traître disciple; et ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au cordeau.

Jésus, qui fait tout pour notre salut, permit que Judas reçut le don sacré avec les autres, afin que nous vissions les effets funestes d'une communion indigne. Voyez le bien-aimé disciple à la table du Sauveur, et y reposant sur sa poitrine; voilà l'image de ceux qui communient dignement. Ils se reposent sur la poitrine de Jésus; à l'exemple de saint Jean, ils apprennent à cette source les secrets célestes; comme lui ils sont honorés de la familiarité et des caresses de leur Maître; et fidèles imitateurs de sa chasteté, de sa bonté, de sa douceur, qui sont les vrais caractères de saint Jean, ils sont dignes d'être, comme lui, ses disciples bien-aimés. Voyez de l'autre côté un Judas à la communion, la disposition où il est, celle où il entre: ô Dieu!

[1] *Matth.*, XXVI, 50; *Luc.*, XXII, 48. — [2] *Jer.*, III, 12. — [3] *Ezech.*, XXXIII, 11. — [4] *Joan.*, XIII, 27, 30. — [5] *Ibid.*, 26, 27. — [6] *Matth.*, XXVI, 25. — [7] *Jean.* XIII, 27. — [8] *Ibid.*, 2. — [9] *Luc.*, XXII, 21.

[1] *Joan.* VI, 60, 68-72. — [2] *Ibid.*, XII, 6. — [3] *Ibid.*, 5, 6. — [4] *Matth.*, XXVI, 13, 14; *Marc.*, XIV, 10.

quelle opposition! quel effroyable contraste ! qui ne tremblerait à cette vue !

XXIIe JOUR.

Institution de l'Eucharistie.

Lisez les paroles de l'institution de la Cène, en saint Matthieu, XXVI, 26, 27, 28, en ajoutant les paroles des autres auteurs sacrés qui sont du même sujet. « Pendant qu'ils soupaient, « comme ils mangeaient encore » (suivant le grec), « Jésus prit du pain, le bénit, et, après « avoir rendu grâces [1], le leur donna en disant : « Prenez, mangez ; ceci est mon corps, donné « pour vous ; faites ceci en mémoire de moi [2]. « Et prenant la coupe après le souper, il rendit « grâces, et la donna à ses disciples, en leur di- « sant : Buvez-en tous ; c'est mon sang, le sang « de la nouvelle alliance, qui est répandu pour « plusieurs en rémission de leurs péchés ; toutes « les fois que vous le boirez, faites-le en mé- « moire de moi [3]. » Voilà tout ce qui regarde l'institution. Seulement au lieu que saint Luc fait dire au Sauveur : Ceci est mon corps *donné* pour vous ; saint Paul lui fait dire : Ceci est mon corps *rompu* pour vous [4], toujours dans le même sens. Il est livré à la mort, il est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix : en ce sens *rompu et brisé* : voilà le corps que Jésus nous donne ; le même corps qui allait bientôt souffrir ces choses, qui les a maintenant souffertes. Encore un mot sur le texte. Au lieu que la Vulgate traduit : « le sang « qui sera répandu » pour vous, l'original porte : « qui est répandu, qui se répand, » en temps présent, dans saint Matthieu et dans saint Marc : et sur le corps, le même original porte dans saint Paul : « le corps qui est rompu, qui se rompt, pareillement en temps présent. Et, en effet, dans saint Luc, la version porte, aussi bien que l'original : « qui est donné, qui se donne, » QUOD DATUR, et non pas un futur, « sera « donné [5]; » dans le même sens que Jésus disait : « Pâque sera dans deux jours, et le Fils de « l'homme sera livré [6] ; est livré, » selon le grec : « il le va être, » l'ouvrage est en train, on tient déjà le conseil pour trouver le moyen de le prendre et de le faire mourir [7] : « Et le « Fils de l'homme s'en va, comme il a été écrit « de lui ; » mais malheur à celui par qui le Fils « de l'homme sera livré ! » est livré, selon le grec [8]. Il parle toujours en temps présent, à cause que sa perte était résolue, tramée pour le lendemain, et qu'on allait dans deux heures commencer à procéder à l'exécution ; et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevrions son corps et son sang, nous regardassions sa mort comme présente.

Chrétien, te voilà instruit : tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère. Quelle simplicité ! quelle netteté dans ces paroles ! il ne laisse rien à deviner, à gloser ; et s'il y faut quelque glose, c'est seulement en remarquant que, selon la force de l'original, il faudrait traduire : « Ceci est mon corps, mon « propre corps ; le même corps qui est donné « pour vous. Ceci est mon sang, mon propre « sang, le sang de la nouvelle alliance, le sang « répandu pour vous en rémission de vos pé- « chés. » Car c'est aussi pour cette raison que le syrien, aussi ancien que le grec, et fait du temps des apôtres, lit : « Ceci est mon propre « corps : » et que dans la liturgie des Grecs il est porté, que « ce qu'on nous donne, ce qu'on fait « de ce pain et de ce vin, c'est le propre corps « de Jésus, son propre sang. » Voilà la glose, s'il en faut. Quelle simplicité ! encore un coup, quelle netteté ! quelle force dans ces paroles ! S'il avait voulu donner un signe, une ressemblance toute pure, il aurait bien su le dire : il savait bien que Dieu avait dit, en instituant la circoncision : « Vous circoncirez votre chair ; ce « sera le signe de l'alliance entre vous et moi [1]. » Quand il a proposé des similitudes, il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre, en sorte que personne n'en doutât jamais : « Je suis la porte : celui qui entre par « moi, sera sauvé [2]. Je suis la vigne et vous les « branches : et comme la branche ne porte de « fruit qu'attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez « porter si vous ne demeurez en moi [3]. » Quand il fait des comparaisons, des similitudes, les évangélistes ont bien su dire : « Jésus dit cette « parabole ; il fit cette comparaison. » Ici, sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni devant, ni après, on nous dit tout court : « Jésus dit : Ceci est mon corps : Ceci « est mon sang : mon corps donné, mon sang « répandu : » Voilà ce que je vous donne. Et vous, que ferez-vous en le recevant ? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit ; souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé, et qui ai fait ce testament ; qui vous ai laissé cette Pâque, et qui l'ai mangée avec vous avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps comme devant être, comme ayant été livré pour vous ; et mon sang comme répandu pour vos péchés ; en un mot, si je vous le donne comme une victime, mangez-le comme une victime, et souvenez-vous que c'est là un

[1] 1 *Cor.*, XI, 24. — [2] *Luc.*, XXII, 19. — [3] *Ibid.*, 20; I *Cor.*, XI, 25. — [4] I *Cor.*, XI, 24. — [5] *Luc*, XXII, 19. — [6] *Matth.*, XXVI, 2. — *Matth.*, XVI, 3. — [8] *Ibid.*, 24; *Marc.*, XIV, 21; *Luc.*, XXII, 22.

[1] *Gen.*, XVII, 11. — [2] *Joan.*, X, 9. — [3] *Ibid.*, XV, 5.

gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon Sauveur ! pour la troisième fois quelle netteté ! quelle précision ! quelle force ! Mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles ! « Femme tu es guérie [1] : » elle est guérie à l'instant. « Ceci est mon corps : » c'est son corps. « Ceci est mon sang : » c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main ? qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose !

Mon âme, arrête-toi ici, sans discourir ; crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut, dans ta foi, la même simplicité qu'il a mise dans ces paroles : « Ceci est mon « corps :» c'est donc son corps ; « Ceci est mon « sang : » c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait : « Le « corps de Jésus-Christ, » et le fidèle répondait : *Amen : Il est ainsi.* « Le sang de Jésus-Christ, » et le fidèle répondait : *Amen : Il est ainsi.* Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots : Je me tais, je crois, j'adore : tout est fait, tout est dit.

XXIIIe JOUR.

Fruit de l'Eucharistie : vivre de la vie de Jésus-Christ.

Mon âme, tu as établi le fondement ; tu as cru en simplicité, par un simple acte. Epanche-toi maintenant, dans la méditation d'un si grand bienfait ; développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur ! mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel et sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens, pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde ; victoire qui vous fait dire : « Le monde vous affligera ; mais « prenez courage, j'ai vaincu le monde [2]. »

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez : car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis ? Je vous mange en union avec votre sacrifice, par conséquent avec votre amour ; je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité ; je le ressens tel qu'il est, j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah ! je vois maintenant, et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine, que vous en avez porté les infirmités pour moi, que c'est pour moi que vous l'avez offerte, qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la Sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier ; vous vous l'appropriez, elle est à vous : vous la rendrez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre ; premièrement pure, sainte, sans tache ; secondement immortelle, glorieuse ; je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur ; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre ; coulez dans mon sein, torrent de flammes. O Sauveur ! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes ; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez ; c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde ? rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas, tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre : ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait : je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort : tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture ! Mais le monde dira ceci, dira cela ; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise ? « Je suis attaché à la « croix avec Jésus-Christ ; je vis, non plus moi, « mais Jésus-Christ en moi ; et ce que j'ai de vie « dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, « qui m'a aimé, et s'est livré pour moi [1]. »

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore ; si je hais celui qui me hait, je vis encore ; si je ressens les injures, je vis encore ; si je suis touché du plaisir, je vis encore ; si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu, je m'en vais, je ne suis plus de rien, je ne suis plus moi : « c'est pour Jésus-Christ « que je vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » « C'est ainsi qu'il faudrait être ; c'est le fruit de l'Eucharistie : ah, que j'en suis loin ! mais je n'y viendrai que par elle.

[1] *Luc.*, XIII, 12. — [2] *Joan.*, XVI, 33.

[1] *Gal.*, II, 19, 20; VI, 14.

XXIVe JOUR.

Par la communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ [1].

« Ceci est mon corps [2] » c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur : son corps n'est pas à lui, mais à nous ; notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance, le mystère de l'Epoux et de l'Epouse. Il est écrit : « Le corps de l'E- « poux n'est pas en sa puissance, mais en celle « de l'Epouse [3]. » Sainte Eglise, chaste Epouse du Sauveur ; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre Epoux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles, le voyez-vous, ce corps sacré de votre Epoux ; le voyez-vous sur la sainte table où on vient de le consacrer ? Il n'est plus en sa puissance, mais en la vôtre : « Prenez-le, » dit-il, il est à vous ; « c'est « mon corps livré pour vous [4] ; » vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous, Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps, et vous serez deux dans une chair ; qui est le droit de l'Epouse, et l'accomplissement parfait de ce chaste, de ce divin mariage.

L'usage passe, mais le droit demeure. On n'est pas toujours dans ce chaste embrassement, mais on y est de désir, on y est de droit. « Ainsi, » dit notre Sauveur, « qui me mange demeure « en moi, et moi en lui [5]. » Il n'y demeure pas pour un moment : cette jouissance mutuelle a un effet permanent : « Qui me mange » jouit de moi, « demeure en moi ; » mais l'union est réciproque, « demeure en moi et moi en lui. » Que cette union est réelle ! que l'effet en est permanent ! Le corps de Jésus-Christ est en ma puissance ; j'ai reçu ce droit sacré par le baptême, je l'exerce dans l'Eucharistie : mon corps est donc au Sauveur, comme le corps du Sauveur est à moi. Il y faut joindre un chaste et parfait amour. « Comme mon Père est vivant, « et que je vis pour mon Père, ainsi celui qui « me mange vivra pour moi [6], » Il ne respirera que mon amour, il n'aura de vie que celle qu'il recevra de moi.

C'est aussi à quoi nous conduit le souvenir de la mort de notre Sauveur. Dans ce tendre, dans ce bienheureux, dans ce cher souvenir, « l'a- « mour de Jésus-Christ nous presse, pendant « que nous pensons que, si un seul est mort « pour tous, tous aussi sont morts, et un seul « est mort et ressuscité pour tous, afin que ceux « qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, « mais pour celui qui est mort et ressuscité pour « eux [1] »

Prenons donc ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit. « Si, » dit-il [2], « nous « sommes transportés en notre esprit et hors de « nous-mêmes, c'est pour Dieu. » Oui, à la présence de ce corps, je suis hors de moi, je m'oublie moi-même, je veux jouir de l'Epoux et de lui seul. « Quoi ! je prendrais ce qui est uni avec « Jésus-Christ, jusqu'à faire un corps avec lui, « pour l'unir à une impudique et devenir avec « elle un même corps ! A Dieu ne plaise [3]. » Mais tout ce qui partage mon cœur, tout ce qui en ôte à Jésus-Christ la moindre parcelle, est pour moi cette impudique qui veut m'enlever à Jésus-Christ. Que tous les mauvais désirs se retirent : « Mon corps » uni au corps de Jésus « n'est pas pour l'impureté, mais pour Jésus- « Christ, et Jésus-Christ aussi est pour mon « corps [4]. » Voici le parfait accomplissement de cette parole : l'Eucharistie nous explique toutes les paroles d'amour, de correspondance, d'union qui sont entre Jésus-Christ et son Eglise, entre l'Epoux et l'Epouse, entre lui et nous.

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait ce poëte, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : « Prenez, mangez, ceci est mon « corps ; » dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.

Mais il faut que l'esprit s'y joigne ; car qu'est-ce aussi que s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit ? « Celui qui est uni au Seigneur, qui « lui demeure attaché, est un même esprit avec « lui [5], » il n'y a qu'une même volonté, un même désir, une même félicité, un même objet, une même vie.

Unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit. Qu'on ne dise point : l'esprit suffit. Le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit ; c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous : c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. « Nous sommes « faits participants, » dit saint Pierre [6], « de la « nature divine, » parce que Jésus-Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin

[1] *Matth.*, XXVI, 26. — [2] *Ibid.* — [3] I *Cor.*, VII, 4. — [4] *Luc.*, XXII, 19; I *Cor.*, VI, 16. — [5] *Joan.*, VI, 57. — [6] *Joan.*, VI, 58.

[1] II [illegible], [illegible] — [2] [illegible] — [3] I *Cor.*, VI, 15, 16. — [4] *Ibid.*, 13. — [5] I *Cor.*, VI, 17. — [6] II *Petr.*, I, 4.

que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions de dieux, en prenant des sentiments divins.

Purifions donc notre corps et notre esprit, puisque nous devons être unis à Jésus-Christ selon l'un et selon l'autre. Rendons-nous dignes de recevoir ce corps virginal, ce corps conçu d'une vierge, né d'une vierge. Purifiez-vous, sacrés ministres, qui nous le donnez. Que votre main, qui nous le donne, soit plus pure que la lumière; que votre bouche, qui le consacre, soit plus chaste que celle des vierges les plus innocentes. O quel mystère ! avec quelle pureté doit-il être célébré ! « Le mariage est saint « et honorable entre tous, et la couche nuptiale « est sans tache [1] ; » mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par cette sainte institution de la continence, que l'Eglise a toujours eue en vue, les doctes le savent, depuis le temps des apôtres ; qu'elle a enfin établie, quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout où elle a pu et d'une manière plus particulière dans l'Eglise d'Occident, et dans celle de Rome spécialement, consacrée et fondée par les deux princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul ; l'Eglise veut préparer à ce corps vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres dignes de lui, et nous donner une vive idée de la pureté de ce mystère. « Prenez, « mangez, ceci est mon corps ; » purifiez votre corps, qui le doit recevoir ; votre bouche, où il doit entrer. La pureté de la bouche, c'est qu'il n'en sorte que des paroles de bénédiction; la pureté de la bouche, c'est de modérer sa langue, la tenir le plus qu'on peut dans le silence ; la pureté de la bouche, c'est de désirer le chaste baiser de l'Epoux, et renoncer à toute autre joie qu'à celle de le posséder. *Amen ! amen !*

XXVe JOUR.

L'Eucharistie est le gage de la rémission des péchés [2].

« Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang « de la nouvelle alliance, le sang répandu pour « vous en rémission de vos péchés [3]. » C'est ici la partie la plus étonnante du mystère, et celle aussi, comme on voit, où Jésus parle avec plus de force. Qu'il nous donne à manger la chair de son sacrifice, la chair de la pâque ; c'est la coutume, c'est le dessein de ce sacrifice : mais jamais on n'en a bu le sang, ni celui d'aucune victime, encore qu'on eût mangé les chairs. « Moïse,» dit saint Paul, « ayant récité devant « tout le peuple, toutes les ordonnances de la « loi, prit du sang des victimes avec de l'eau, « et en jeta sur le livre même et sur tout le « peuple, en disant : C'est le sang du testament « que Dieu a déjà fait pour vous [1]. » Voilà, ce semble, tout ce qu'on peut faire du sang des victimes ; en arroser tout le peuple, mais non pas le lui donner à boire. Jésus-Christ seul va plus avant. Moïse dit, en jetant le sang des victimes sur le peuple : « Ceci est le sang de « l'alliance ; » à quoi le Sauveur regarde manifestement, lorsqu'il dit : « Ceci est mon sang de « la nouvelle alliance. » C'est donc du sang en l'une et en l'autre occasion. Tout le peuple en est touché, mais différemment ; car il en est touché par aspersion sous Moïse, et l'aspersion qu'ordonne Jésus c'est de le boire : c'est la bouche, c'est la langue qui en doit être arrosée par cette aspersion : « Buvez-en tous, » dit-« il, « car c'est mon sang de la nouvelle al-« liance, le sang répandu en rémission des pé-« chés [2]. »

Cette différence des deux testaments est pleine de mystère. Une des raisons qui était donnée aux anciens pour ne point manger le sang, « c'est à cause qu'il était donné, » dit le Seigneur, « afin qu'étant répandu autour de « l'autel, il soit en expiation de nos âmes et en « propitiation pour nos péchés, et pour cela « j'ai commandé aux enfants d'Israël, et aux « étrangers qui demeurent parmi eux, de n'en « manger point [3]. » On leur défend de manger du sang, « à cause qu'il est répandu pour la « rémission des péchés ; » et au contraire le Fils de Dieu veut qu'on le boive, « à cause « qu'il est répandu pour la rémission des pé-« chés. »

C'est par la même raison qu'il était écrit : « Toute victime qu'on immolera pour expier « nos péchés dans le sanctuaire ne sera pas « mangée, mais elle sera consumée par le feu [4]. » Et cette observance signifiait que, la rémission des péchés ne pouvant pas s'accomplir par les sacrifices de la loi, ceux qui les offraient demeuraient sous l'interdit, et dans une espèce d'excommunication, sans participer à la victime qui était offerte pour le péché. Mais, par une raison contraire, Jésus-Christ ayant expié nos âmes, et ayant parfaitement accompli la rémission des péchés par l'oblation de son corps et l'effusion de son sang, il nous ordonne « de manger ce corps livré pour nous, et de « boire le sang de la nouvelle alliance, versé « pour la rémission des péchés, » pour nous

[1] *Hebr.*, XIII, 3. — [2] *Matth.*, XXVI, 27, 28. — [3] *Ibid.*, 28; *Marc.*, XIV, 24, *Luc.*, XXII, 20.

[1] *Exod.*, XXIV; *Hebr.*, IX, 19, 20. — [2] *Matth.*, XXVI, 27. — [3] *Lev.*, XVII, 11, 12. — [4] *Lev.*, VI, 30.

montrer qu'elle était faite et que nous n'avions plus qu'à nous l'appliquer.

Goûtons donc dans l'Eucharistie la grâce de la rémission des péchés, en disant avec David : « Bienheureux ceux à qui leurs iniquités sont « remises, et dont les péchés sont couverts ! « Bienheureux celui à qui le Seigneur n'impute « point de péché, et qui ne s'impose point à « lui-même [1] » dans la pensée qu'il a qu'ils lui sont pardonnés! Et encore : « Mon âme bénis « le Seigneur, et que tout ce qui est en moi « bénisse son saint nom. Mon âme, bénis le « Seigneur et n'oublie pas ses bienfaits. C'est « lui qui remet tous tes péchés ; c'est lui qui « guérit toutes tes maladies. Il ne nous a pas « traités selon nos péchés ; il ne nous a pas « rendu ce que méritaient nos fautes... Autant « que le levant est loin du couchant, autant il « a éloigné de nous nos iniquités [2]. »

Quel repos a une conscience troublée de son crime et alarmée de la justice divine qui la presse de goûter dans le corps et dans le sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là même d'en effacer tous les restes !

Apprenons que l'Eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits, et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands.

C'est le péché qui met la séparation entre Dieu et nous. Se purifier des péchés, c'est ôter tout empêchement, et rendre les embrassements, entre l'Epoux céleste et son Eglise plus ardents, plus purs, plus intimes.

XXVIe JOUR.

Jésus-Christ notre victime et notre nourriture.

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné « son Fils unique, afin que celui qui croit en « lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie « éternelle [3]. »

Qu'est-ce à dire, qu'il a donné son Fils unique ? C'est qu'il l'a donné à la mort, ainsi qu'il avait dit auparavant : « Comme Moïse a élevé « le serpent dans le désert, il faut de même « que le Fils de l'homme soit élevé [4], » c'est-à-dire qu'il soit élevé et mis en croix. C'est donc ainsi que « Dieu a donné son Fils unique ; » il l'a donné à la mort, et à la mort de la croix.

Mais comment est-ce que Dieu a fait pour donner son Fils unique à la mort ? Le Fils de Dieu, en qui est la vie, et qui est lui-même la vie, peut-il mourir ? Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière admirable, incompréhensible, très-véritable, très-réelle, mais singulière, qui étonne toute la nature ; et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu voulait, que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix et donné à la mort pour la vie du monde.

« Dieu » donc « a tant aimé le monde, qu'il « a donné son Fils unique. » Il l'a premièrement donné au monde, quand il s'est fait homme, et il l'a en second lieu donné au monde, quand il l'a donné pour en être la victime. La même chair qu'il avait prise pour se rendre semblable à nous et s'unir à nous, il nous la donne de nouveau, en la donnant pour nous en sacrifice.

Voilà deux choses qui doivent être accomplies dans la chair de notre Sauveur : l'une, que le Fils de Dieu devait venir en chair, pour s'unir à nous et nous être semblable ; l'autre, que le même Fils de Dieu devait s'immoler dans la même chair qu'il avait prise, et l'offrir pour nous en sacrifice. Une troisième chose se doit accomplir en cette chair immolée : il faut encore qu'elle soit mangée pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte, et qu'elle est tout à fait à nous. C'est une troisième merveille qui doit s'accomplir dans la chair de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il ? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive, ou morte, en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire que sa chair à manger, afin que, donné ainsi, il nous soit un gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu, faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme ? A Dieu ne plaise ! Dieu a trouvé le moyen que, sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement et d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre ; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine et de boire du sang humain en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela ? Il a pris du pain et il a dit : « Ceci est mon corps, » mon vrai corps, mais sous la figure du pain ; il a pris une coupe pleine de vin et il a dit : « Ceci est « mon sang, » mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme ; ainsi, afin qu'on pût manger cette

[1] *Psal.*, XXXI, 1, 2. — [2] *Ibid.*, CII, 1-3, 10, 11. — [3] *Joan.*, III, 16. — [4] *Ibid.*, 14.

chair et boire ce sang, il a fait ce corps pain d'une certaine manière, puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain ; il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre ; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance ; et l'Eglise le mange, l'Eglise le reçoit : comme Epouse elle jouit de son corps, elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire ? « Dieu a tant « aimé le monde ! » l'amour peut tout, l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter et pour contenter son cher objet. Dieu a fait aussi pour nous l'impossible ; je dis pour nous, car pour lui il n'y en a point, tout lui est possible. Mais ce qui était impossible à la nature à faire et au sens humain à comprendre, il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme, et il s'est approché de nous ; la nature humaine qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vînt à nous, même comme Dieu : au contraire, il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Fils de Dieu mourait lui-même, dans la nature qu'il avait prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice, son amour en trouvera le moyen : « Prenez, mangez : ceci est mon « corps. » Ne vous informez pas de la manière; c'est la substance qu'il vous faut, car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps ; sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. « Mangez, buvez : » tout est à vous ; ne songez pas à ce que vos sens vous présentent, c'est à votre foi que je parle, c'est à elle que je dis : « Ceci est mon corps. » Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre qu'un Dieu, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourrait parler de cette sorte. Souvenez-vous que, sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang que je vous donne ; ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait ? « Dieu a « tant aimé le monde ! » Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu « pour nous [1]. » La belle profession de foi ! le beau symbole ! Que croyez-vous, Chrétien ? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son Fils ; je crois qu'il s'est fait homme ; je crois qu'il s'est fait ma victime ; je crois qu'il s'est fait ma nourriture et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre. Mais comment le croyez-vous ? C'est que je crois à son amour, qui peut pour moi l'impossible, qui le veut, qui le fait. Lui demander un autre *comment*, c'est ne pas croire à son amour et à sa puissance.

Si nous croyons à cet amour, imitons-le. Quand il s'agit de la gloire de Dieu et de son service, notre zèle ne doit rien trouver d'impossible. « Si vous pouvez croire, » dit-il, « tout « est possible à celui qui croit [2]. » Remarquez : « si vous pouvez croire : » toute la difficulté est de croire ; mais si une fois vous croyez bien, « tout vous est possible. » Dieu entre dans les desseins de votre zèle, et sa puissance vient à votre aide. L'obstacle que vous avez à vaincre n'est pas dans les choses que vous avez à exécuter pour Dieu : il est en vous-même, il est en votre foi : « Si vous pouvez croire. » Mais Dieu nous aide à croire. « Je crois, Seigneur! Aidez « mon incrédulité [3]. »

XXVIIe JOUR.

Notre-Seigneur avait promis sa chair et son sang dans l'Eucharistie [4].

Pour comprendre tout le dessein du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, il faut encore écouter ce qu'il en dit en saint Jean, VI. Nous trouverons qu'il y fait trois choses : il y explique premièrement ce qu'il nous donne ; secondement, le fruit qu'on en doit tirer ; troisièmement, le moyen d'en tirer ce fruit.

Ce qu'il nous donne, c'est lui-même, et c'est sa chair et son sang : et dès qu'il en parle, les hommes s'écrient : « Comment cet homme « nous peut-il donner sa chair à manger [5] ? » L'homme raisonne toujours contre lui-même et contre les bontés de Dieu. Quand Jésus, pour nous préparer au mystère qu'il devait laisser à son Eglise au jour de la Cène, dit qu'il nous donnerait sa chair à manger et son sang à boire, les Juifs tombèrent dans trois erreurs. Ils crurent qu'il leur parlait de la chair d'un homme pur, du fils de Joseph, voilà leur première erreur ; d'une chair semblable à celle dont les hommes nourrissent leur corps, voilà la se-

[1] I *Joan.*, IV, 16. — [2] *Marc.*, IX, 22. — [3] *Ibid.*, 23. — [4] *Joan.*, VI, 32-59. — [5] *Ibid.*, 53.

conde ; d'une chair enfin qu'ils consumeraient en la mangeant, c'était la troisième.

Contre la première : « Je suis, » dit-il, « le « pain vivant descendu du ciel [1]. » La chair que nous mangeons n'est donc pas la chair du Fils de Joseph ; c'est la chair du Fils de Dieu, une chair conçue du Saint-Esprit, et formée du sang d'une vierge. « Le Saint-Esprit survien- « dra en vous, et la vertu du Très-Haut vous « couvrira de son ombre ; et la chose sainte « qui naîtra de vous aura le nom de Fils de « Dieu [2] : » QUOD NASCETUR EX TE SANCTUM. SANCTUM, au substantif, pour ceux qui savent un peu la grammaire et qui entendent la force de ce neutre, c'est-à-dire une chose substantiellement sainte : manière de parler qui fait voir que la sainteté est substantielle en Jésus-Christ. Pourquoi ? Parce que sa personne est sainte par elle-même, par la sainteté essentielle et substantielle du Fils de Dieu. « Et c'est pour- « quoi, » continue l'ange, « il sera appelé le Fils « de Dieu. » Qu'est-ce à dire, « il sera appelé ? » est-ce qu'il ne le sera pas essentiellement, et qu'on lui en donnera le nom par quelque figure ? A Dieu ne plaise ! au contraire, il le sera appelé par excellence. Le Père, qui l'engendre dans l'éternité, l'engendrera dans le sein de Marie : « La vertu du Très-Haut la couvrira de « son ombre, » s'insinuera dans son sein, et la chair que prendra le Fils de Dieu dans le sein de cette vierge sera formée par le Saint-Esprit. Ce sera donc une chair sainte de la sainteté du Fils de Dieu, qui se l'unit : elle sera pleine de vie, source de vie, vivante et vivifiante par elle-même. Ainsi la première erreur est détruite.

Pour réfuter la seconde, qui consistait à s'imaginer que la vie que Jésus-Christ promettait par sa chair serait cette vie commune et mortelle, il répète, il inculque, dans tout son discours, que c'est la vie éternelle, tant de l'âme que du corps, qu'il nous veut donner : « La « volonté de mon Père est que je ne perde au- « cun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les « ressuscite au dernier jour..... Qui mange de « ce Pain, » de cette viande céleste, « de ma « chair, que je donnerai pour la vie du monde, « vivra éternellement [3]. »

Pour détruire la troisième erreur des Juifs, qui s'imaginaient une chair qu'on consumerait en la mangeant, il leur dit : « Cela vous scan- « dalise ? » Vous serez donc bien plus étonnés « quand vous verrez le Fils de l'homme mon- « ter au lieu d'où il est venu [4]. » Comme s'il disait : On mangera ma chair, je l'ai dit ; mais je n'en demeurerai pas moins vivant et moins entier. D'où il conclut : Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire, ou de la chair du fils de Joseph ; ni que je vous parle d'une chair qui doive vous être donnée pour entretenir cette vie mortelle ni par conséquent d'une chair qui doive être mise en pièces et consumée en la mangeant : « La chair, » en ce sens, « ne sert de rien : c'est « l'esprit qui vivifie ; les paroles que je vous dis « sont esprit et vie [1]. » Quoiqu'il n'ait parlé, pour ainsi dire, que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire l'autre ; tout ce qu'il a dit est esprit ; c'est-à-dire manifestement que dans sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit, parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu.

Autant donc que nous désirons la vie, autant devons-nous désirer cette chair qui nous la donne, qui la contient, qui est la vie même. « Il est sorti de moi une vertu, je l'ai sentie « sortir [2]. » C'était une vertu pour guérir les corps : combien plus en sortira-t-il pour vivifier les âmes ! Approchons-nous donc de cette chair, touchons-la, mangeons-la : il en sortira une vertu qui portera la vie dans nos âmes, et qui dans son temps la donnera à nos corps.

Il en est de même du sang de Jésus, ce sang est plein de vertu pour nous vivifier ; car c'est le sang du Fils de Dieu, « le sang du Nouveau « Testament, » comme il l'appelle lui-même, et c'est-à-dire, comme l'interprète saint Paul [3], « le sang du Testament éternel, » par lequel « le grand Pasteur des brebis a été tiré de la « mort. » Il est donc lui-même ressuscité des morts par la vertu de son sang, parce qu'il devait entrer dans sa gloire par ses souffrances. C'est par ce même sang, par ce sang du testament et de l'alliance éternelle, que nous devons aussi hériter de son royaume et avoir la vie éternelle. Mangeons, buvons, vivons, nourrissons-nous, unissons-nous à la vie par cette chair, par ce sang vivifiant. Il les a pris pour s'approcher de nous : « Ce n'est pas aux anges qu'il a « voulu s'unir, c'est la postérité d'Abraham, » c'est la nature humaine, « qu'il a voulu pren- « dre. Et parce que les hommes sont composés « de chair et de sang, il a voulu aussi être com- « posé de l'un et de l'autre [4] : » c'est par là qu'il s'unit à nous, et c'est par là qu'il nous sauve. Nous l'avons dit souvent, et il ne se faut point lasser de le dire : cette chair et ce sang

[1] *Joan.*, VI, 32-34, 41-43. — [2] *Luc.*, I, 35. — [3] *Joan.*, VI, 39, 52, 59. — [4] *Ibid.*, 62, 63.

[1] *Joan.*, 64. — [2] *Luc.*, VIII, 46. — [3] *Hebr.*, XIII, 20. — [4] *Ibid.*, II, 14, 16.

sont devenus le lien de notre union avec lui, l'instrument de notre salut, la source de notre vie, parce qu'il les a pris pour nous, parce qu'il les a offerts pour notre salut; parce qu'il nous les donne encore pour nous vivifier. Allons avec une sainte avidité à cette viande céleste : tout y est esprit et vie.

XXVIIIe JOUR.

La foi donne l'intelligence de ce mystère [1].

Ce n'est pas tout de savoir quel don nous recevons de Jésus-Christ, il faut encore apprendre de lui deux choses très-nécessaires, dont l'une est le fruit que nous en devons retirer, et l'autre est le moyen de le recevoir. Tout cela nous est expliqué dans le même chapitre VI que nous avons commencé. Mais ce qu'il y faut d'abord entendre, c'est que Dieu seul nous en peut donner l'intelligence, conformément à cette parole : « Ne murmurez point entre vous; personne « ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a « envoyé, ne le tire [2]. » Afin donc de venir à Jésus et pénétrer ses paroles, il faut être tiré par le Père. Et qu'est-ce qu'être tiré par le Père, sinon être enseigné de Dieu, comme ajoute le Sauveur : « Il est écrit dans les prophètes : Ils « seront tous enseignés de Dieu. Ceux qui ont « ouï la voix de mon Père et qui ont appris ce « qu'il leur enseigne, viennent à moi [3]. » Ainsi être tiré de lui, c'est écouter sa voix et être enseigné par la douce et toute-puissante insinuation et inspiration de la vérité. Quand on est instruit de cette sorte, on ne murmure point de ses paroles, on les entend, on les goûte; et c'est pourquoi il dit à la fin : « Il y en a parmi vous « qui ne croient point; et c'est pour cela que je « vous ai dit que personne ne peut venir à moi, « s'il ne leur est donné par mon Père [4]. » Celui-là donc est tiré à Jésus-Christ, à qui il est donné de croire. Le Père nous tire à Jésus-Christ, quand il nous inspire la foi. Je crois, Seigneur, je crois; je ne suis pas de ceux qui veulent se retirer de vous à cause de la hauteur de vos paroles; au contraire, je suis de ceux qui vous disent avec saint Pierre : « Maître, à qui irions-« nous? vous avez des paroles de vie éternelle : « nous avons cru et connu que vous êtes le « Christ, le Fils de Dieu [5]. » Croyez donc et connaissez; croyez premièrement comme vrai enfant de l'Eglise, docile et soumis, et vraiment enseigné de Dieu. Après avoir été enseigné de Dieu, et avoir été doucement tiré à la foi, vous le serez encore à l'intelligence, autant qu'il est nécessaire pour confirmer votre foi; et vous direz en toute occasion, mais particulièrement dans la communion : « Nous avons cru et connu que vous êtes « le Christ, le Fils de Dieu [1]. » Ce n'est pas assez; au jour suivant nous irons plus loin, s'il plaît à Dieu. Prions le Père de Jésus-Christ, qui a bien voulu être le nôtre, qu'il nous tire, qu'il nous enseigne au dedans, qu'il nous fasse entendre sa voix et pénétrer sa parole.

[1] *Joan.*, VI, 43-70. — [2] *Ibid.*, 43-44. — [3] *Joan.*, VI, 45. — [4] *Ibid.*, 65, 66. — [5] *Ibid.*, 69, 70.

XXIXe JOUR.

La vie éternelle est le fruit de l'Eucharistie [2].

Le même chapitre. Nous y devons trouver deux choses : la première est le fruit spirituel que nous devons tirer de l'Eucharistie; la seconde est le moyen d'en tirer ce fruit. Pour le fruit, il est aisé de l'entendre : ce fruit est de nous détacher de la vie, et de nous attacher à Dieu. C'est sur quoi Jésus-Christ s'explique clairement par ces paroles : « En vérité, en vérité, je vous « le dis : vous me cherchez, non point parce « que vous avez vu des miracles, mais parce que « vous avez mangé des pains » que j'ai multipliés dans le désert, « et que vous en avez été « nourris. Travaillez, non point à la nourriture « qui périt, mais à celle qui ne périt pas, que le « Fils de l'Homme vous donnera; car c'est celui « que le Père céleste vous a désigné, en impri-« mant sur lui son sceau et son caractère [3], » et en confirmant sa doctrine et sa mission par tant de miracles. Vous vous expliquez, mon Sauveur! Votre dessein est de nous détacher de la nourriture et de la vie périssable, qui fait tous nos soins, à laquelle nous travaillons toute l'année; et transporter notre diligence et notre travail à la nourriture et à la vie qui ne périt point. Enseignez-moi, mon Sauveur, tirez-moi de cette manière admirable, qui fait qu'on va à vous; dégoûtez-moi de tous les soins qui n'aboutissent qu'à vivre pour mourir; faites-moi goûter cette vie où l'on ne meurt jamais.

« Quel miracle faites-vous, afin que nous « croyions en vous [4]? » Que faites-vous de si merveilleux? Il est vrai, vous nous avez rassasiés de pain dans le désert. Mais ce pain est-il comparable à la manne que Moïse a donnée à nos pères, de laquelle il est écrit : « Il leur a donné « à manger le pain du ciel. » Le pain que vous nous avez donné était le pain de la terre : et il y a autant de différence entre vous et Moïse, qu'il y en a entre la terre et le ciel.

On voit clairement par ce discours qu'ils ne songeaient qu'aux moyens de sustenter cette vie mortelle, et que ce n'était pas sans raison que Jésus-Christ leur avait reproché leurs désirs charnels. Car ils ne portent point leur pensée plus loin que la manne, dont leurs corps furent

[1] *Joan.*, VI, 70. — [2] *Ibid.*, 26, 35, 46. — [3] *Joan.*, VI, 26, 27. — [4] *Ibid.*, 30, 31.

nourris dans le désert; ni ils ne connaissent d'autre ciel que les nuées d'où elle leur avait été envoyée; sans songer qu'elle n'avait été appelée le pain du ciel, et le pain des anges, qu'en figure de Jésus-Christ, qui leur devait apporter la vie éternelle. Il se sert donc de l'expression dont l'Ecriture se sert pour relever la merveille de la manne, à élever les esprits au vrai Pain des anges, à la Vérité qui les rend heureux, et qui, s'étant incarnée s'est rendue familière et sensible aux hommes pour les faire vivre.

Il leur dit donc « qu'il est descendu du ciel; « que qui vient à lui n'a jamais faim, et que qui « croit en lui n'a jamais soif; qu'il est » par conséquent « le vrai pain [1], » la vraie nourriture des âmes « qui viennent à lui » par la foi; qu'il ne faut pourtant pas que les hommes espèrent de le pouvoir atteindre par sa divinité, ni de s'y unir en elle-même; que c'est un objet trop haut pour une nature pécheresse et livrée aux sens corporels; qu'il s'est fait homme pour s'approcher d'eux; que la chair qu'il a prise est le seul moyen qu'il leur a donné pour s'unir à lui, et que pour cela il l'a remplie de la divinité même, par conséquent d'esprit et de grâce, ou, comme parle saint Jean, « de grâce et de vérité; » et ailleurs : « l'Esprit ne lui est pas donné avec « mesure, et nous avons tous reçu de son Es- « prit [2]; » que de là donc il s'ensuit que nous avons en lui la vraie vie, la vie éternelle, la vie de l'âme et du corps, et non pas précisément en lui comme Fils de Dieu, mais en lui comme Fils de l'Homme; car c'est par là qu'il commence. Travaillez à vous préparer la nourriture qui vous sera donnée par le Fils de l'Homme, pourvu que vous le croyiez en même temps le pain descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils de Dieu, et que vous croyiez que sa chair, par laquelle il veut vous vivifier, est pleine d'esprit et de vie.

Ainsi la fin où il veut venir est de nous faire vivre, mais de la vie éternelle, et selon l'âme et selon le corps : « C'est, » dit-il, « la volonté « de mon Père, que je ne perde rien de ce que « mon Père m'a donné, et que » pour donner la vie au corps comme à l'âme, « je le ressus- « cite au dernier jour; » et encore : « Vos pères « ont mangé la manne, et sont morts; celui « qui mangera de ce pain vivra éternelle- « ment.[3] »

C'est donc là le fruit de l'Eucharistie; elle est faite pour contenter le désir que nous avons de vivre, et pour cela nous donner la vie éternelle dans l'âme, par la manifestation de la vérité; et dans le corps, par la glorieuse résurrection. Seigneur, qu'ai-je à désirer? de vivre; de vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous et de votre éternelle vérité; de vivre tout entier; de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps; de ne perdre jamais la vie, de vivre toujours! j'ai tout cela dans l'Eucharistie, j'y ai donc tout, et il ne reste qu'à jouir.

[1] *Joan.*, 33, 35, 48. — [2] *Joan.*, I, 14, 16, 17, 34. — [3] *Ibid.*, VI, 39.

XXXe JOUR.

Désir insatiable de l'Eucharistie [1].

« Seigneur, donnez-nous toujours ce pain [2], » ce pain dont vous avez dit qu'il donne la vie éternelle. C'est ce que disent les Juifs, et ils expriment par là le désir de toute la nature humaine, ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement; elle veut ne manquer de rien; en un mot, elle veut être heureuse. C'est encore ce qu'exprimait la Samaritaine, lorsque Jésus lui ayant dit : « O femme! « celui qui boit de l'eau que je donne n'a jamais « soif; » elle répond aussitôt : « Seigneur, don- « nez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais « soif, et que je ne sois pas obligée à venir ici « puiser de l'eau [3], » dans un puits si profond, avec tant de peine. Encore un coup, la nature humaine veut être heureuse; elle ne veut avoir ni faim ni soif; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue : et cela, qu'est-ce autre chose, sinon être heureuse? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens; elle a soif des plaisirs des sens, elle veut exceller, elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses. Sa soif est insatiable : elle demande toujours, et ne dit jamais : c'est assez; toujours plus et toujours plus. Elle est curieuse; elle a soif de la vérité, mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité la peut satisfaire; elle en ramasse ce qu'elle peut par-ci par-là, par de bons, par de mauvais moyens; et comme toute âme curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif? venez au Pain qui ne périt point, et au Fils de l'Homme qui vous l'administre; à sa chair, à son sang, où est tout ensemble et la vérité et la vie, parce que c'est la chair et le sang, non point du fils de Joseph, comme disaient les Juifs, mais du Fils de Dieu : « O Seigneur, donnez-moi toujours ce pain! » Qui n'en serait affamé? qui ne voudrait être assis à votre table? qui la pourrait jamais quitter?

[1] *Joan.*, 34, 40, 47. — [2] *Ibid.*, 34. — [3] *Joan.*, IV, 10, 11, 13, 15.

Mais pour nous piquer davantage du désir d'en approcher, Jésus-Christ nous dit que ce n'est pas une chose aisée ou commune. Il faut être aimé de Dieu, touché, tiré, prévenu, choisi. Voyez combien de ses auditeurs s'en éloignent, combien murmurent, combien se scandalisent. Ses disciples mêmes se retirent d'avec lui ; il y en a même parmi ses apôtres qui ne croyent pas. Plus ces infidèles se rebutent, plus les vrais disciples doivent s'approcher. Venez, écoutez, suivez le Père qui vous tire, qui vous enseigne au dedans, qui vous fait sentir vos besoins, et en Jésus-Christ le vrai moyen de les rassasier. Mangez, buvez, vivez, nourrissez-vous, contentez-vous, rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour ; car la Sagesse éternelle dit en parlant d'elle-même : « Ceux qui me mangent au« ront encore faim, et ceux qui me boivent « auront encore soif [1]. » Hé ! nous venons entendre de sa bouche : « Celui qui boit de l'eau que « je donnerai n'aura jamais soif [2] ; » et encore : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et « celui qui croit en moi n'aura jamais soif [3]. » Il n'aura jamais ni faim ni soif d'autre chose que de moi, mais il aura une faim et une soif insatiable de moi, et jamais il ne cessera de me désirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié ; car il aura la bouche à la source : « Les fleuves d'eau vive lui « sortiront des entrailles. L'eau que je lui don« nerai deviendra en lui une source d'eau jail« lissante pour la vie éternelle [4]. » Il aura donc toujours soif de ma vérité ; mais aussi il pourra toujours boire, et je le mènerai à la vie où il n'aura plus même à désirer, parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses désirs. « Venez donc, Seigneur Jésus, « venez. L'esprit dit » toujours : « Venez ; l'E« pouse dit » toujours . « Venez. Vous tous qui « écoutez, dites : Venez. Et que celui qui a soif « vienne : vienne qui voudra recevoir gratuite« ment l'eau vive [5]. » Venez, on n'exclut personne : venez, il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir. Viendra le temps qu'on ne dira plus : Venez. Quand cet Epoux tant désiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire : Venez. On dira éternellement : *Amen*, il est ainsi, tout est accompli : *Alleluia* [6], louons Dieu ; il a bien fait toutes choses, il a fait tout ce qu'il avait promis, et il n'y a plus qu'à le louer.

[1] *Eccli.*, XXIV, 29. — [2] *Joan.*, IV, 14. — [3] *Ibid.*, VI, 35. — [4] *Ibid.*, VII, 38; IV, 14. — [5] *Apoc.*, XXII, 17, 20. — [6] *Ibid.*, XIX, 4.

XXXIe JOUR.

Nouveaux murmurateurs capharnaïtes [1].

Ecoutons un peu nos murmurateurs ; je ne dis pas ceux du peuple juif, les Capharnaïtes, et les autres dont il est parlé dans saint Jean. Ecoutons les murmurateurs chrétiens, qui font semblant de s'éloigner du sentiment des murmurateurs de Capharnaüm, et qui disent : Nous ne leur ressemblons pas. S'ils avaient compris que ce manger et ce boire dont le Sauveur leur parlait était la foi, ils n'auraient pas murmuré, ils n'auraient pas à la fin abandonné Jésus-Christ. Ainsi tout le dénoûment, c'est qu'il faut avoir la foi, et que tout le reste ne sert de rien, conformément, disent-ils, à cette dernière explication du Sauveur : « C'est l'esprit qui vivi« fie : la chair ne sert de rien : les paroles que « je vous dis sont esprit et vie [2]. »

Mon Sauveur, je ne suis pas ici recueilli devant vous pour disputer, ni pour faire une controverse; mais comme vous ne permettez pas en vain les hérésies, et que vous voulez tirer des contradicteurs un plus grand éclaircissement de vos vérités, j'écouterai les murmures des hérétiques, pour mieux entendre, pour mieux goûter votre vérité. Ils sont, Seigneur, je le crois, ils sont vraiment, quoi qu'ils disent, de nouveaux Capharnaïtes, qui viennent étourdir votre Eglise douce et modeste, et vos enfants, qui ne sont pas disputeurs ni contentieux, mais fidèles, du bruit de cette question : « Comment « celui-ci nous peut-il donner sa chair à man« ger [3] ? » Et ils répondent hardiment : Il ne le peut pas au pied de la lettre ; il faut entendre spirituellement, c'est-à-dire, selon leur pensée, il faut entendre figurément tout ce discours. Qu'on est grossier, continuent-ils, de préparer autre chose que la foi et que l'esprit pour manger votre chair et votre sang ! Ecoutons donc ces hommes si spirituels, qui regardent avec dédain votre humble troupeau, parce qu'il croit simplement à votre parole, et ne cherche point à en détourner le sens ni la force pour contenter sa raison. Donnez-moi la grâce, ô Seigneur, de découvrir leurs vaines subtilités, et les piéges qu'ils tendent aux ignorants, qui en même temps sont superbes. Car ils passent jusqu'à cet excès de nous prendre pour de vrais Capharnaïtes, à cause que nous ne voulons pas croire, avec eux, qu'avoir dit que « c'est l'esprit qui vivifie, » c'est avoir dit qu'on ne mange votre chair et qu'on ne boit votre sang que par la foi. Voici donc leur explication : « La chair ne sert de

[1] *Joan.*, VII, 64. — [2] *Joan.*, VI, 64. — [3] *Ibid.* 53.

« rien, » c'est-à-dire qu'il ne sert de rien de manger réellement votre chair : « Mes paroles « sont esprit et vie, » c'est-à-dire, tout ce que j'ai dit de ma chair et de mon sang n'est qu'une figure. Voilà, Seigneur, ce qu'ils disent ; mais je ne vois point tout cela dans votre Evangile. Je le vais relire, Seigneur, et en peser de nouveau toutes les paroles ; et j'espère non-seulement croire toujours d'une ferme foi, comme je le crois, mais encore entendre clairement, si vous le voulez, que ces murmurateurs se trompent ; qu'ils vous font dire ce que vous ne dites pas. Mais, Seigneur, je remettrai à un autre temps cette humble lecture ; aujourd'hui j'ai assez gagné de m'être humilié, et d'avoir soumis mon esprit à la foi de votre Eglise catholique.

XXXIIe JOUR.

Notre-Seigneur nous donne à manger le même corps qu'il a pris pour nous [1].

« L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en « celui qu'il a envoyé. Je suis le pain de vie : « celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et « celui qui croit en moi n'aura jamais soif : « qui croit en moi a la vie éternelle [2]. » Il est donc constant que c'est par la foi que nous devons profiter de cette céleste nourriture, pour en recevoir la vie éternelle, et il ne s'agit plus que de savoir ce qu'il nous enseigne aujourd'hui que nous devons croire pour cela. Or il nous enseigne clairement qu'il faut croire deux choses : la première, que le Fils de Dieu est descendu du ciel, et qu'il a pris une chair humaine, en laquelle il est venu à nous ; la seconde, que pour avoir part à la vie qu'elle contient, il la faut manger.

La première de ces vérités est clairement enseignée dans ces paroles si souvent répétées : « Je suis descendu du ciel : ce n'est pas Moïse « qui vous donne le vrai pain descendu du ciel, « mais c'est mon Père qui vous donne le vrai « pain descendu du ciel ; car le pain de Dieu « est celui qui descend du ciel, et qui donne la « vie au monde [3] ; » et encore : « Je suis des- « cendu du ciel pour faire la volonté de mon « Père, et ressusciter tout ce qu'il m'a donné [4] ; » et encore : « C'est ici le pain descendu du « ciel ; » et encore : « Je suis le pain descendu « du ciel ; » et encore : « C'est ici le pain des- « cendu du ciel [5]. »

Voilà donc le fondement de toute la doctrine du Sauveur très-clairement expliqué ; qui est qu'il est descendu du ciel, c'est-à-dire qu'il s'est incarné, qu'il a pris chair.

[1] *Joan.*, VI, 29, 33, 50, 55, 59. — [2] *Ibid.*, 29, 35, 47. — [3] *Ibid.*, 38, 32, 33. — [4] *Ibid.*, 38, 39. — [5] *Ibid.*, 50, 51, 59.

Mais la seconde vérité, qu'il faut manger cette chair pour avoir part à la vie qu'elle contient, n'est pas moins expliquée ni moins inculquée dans tout le discours du Fils de Dieu, à commencer par ces paroles : « Et le pain que je « donnerai, c'est ma chair pour la vie du « monde ; » ou, comme porte l'original : « Le « pain que je donnerai est ma chair, que je « donnerai pour la vie du monde [1] : » ce qui ayant donné lieu aux Juifs de dire entre eux : « Comment est-ce qu'il nous peut donner sa chair « à manger [2] ? » le Fils de Dieu s'explique encore davantage, et insiste de plus en plus à dire : « Si vous ne mangez ma chair et ne bu- « vez mon sang, vous n'aurez point la vie en « vous » (parce que la vie est pour vous dans cette chair que j'ai prise) ; et sans discontinuer : « Qui mange ma chair et boit mon sang aura « la vie éternelle [3]. » Il ne se lasse point de le répéter, puisqu'il ajoute aussitôt après : « Car « ma chair est vraiment viande, et mon sang « est vraiment breuvage ; qui mange ma chair « et boit mon sang demeure en moi, et moi en « lui ; qui me mange vivra pour moi ; qui mange « de ce pain aura la vie éternelle [4]. »

On voit comme Jésus-Christ enfonce, pour ainsi dire, toujours et de plus en plus dans la matière : il introduit le discours de la nourriture céleste à l'occasion du pain matériel qu'il venait de leur donner ; et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang ; ce qu'il inculque aussi pressamment qu'il a fait son incarnation ; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang, qu'il les a pris l'un et l'autre : et c'est là notre salut, c'est notre vie ; car par ce moyen il ne prend pas seulement en général une chair humaine, il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous, il nous applique son incarnation ; et, comme disait saint Hilaire, il ne porte, il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne : il n'est point notre Sauveur, et ce n'est point pour nous qu'il s'est incarné, si nous-mêmes nous ne prenons la chair qu'il a prise. Ainsi l'œuvre de notre salut se consomme dans l'Eucharistie, en mangeant la chair du Sauveur. Il y faut apporter la foi, car c'est par là qu'il commence ; il faut croire en Jésus-Christ qui donne sa chair à manger, comme il faut croire à Jésus-Christ descendu du ciel, et revêtu de cette chair. Ce n'est pourtant pas la foi qui fait que Jésus-Christ est descendu du

[1] *Joan.*, 52. — [2] *Ibid.*, 53, 54. — [3] *Joan.*, VI, 55. — [4] *Ibid.*, 56, 57, 58, 59.

ciel, et a paru en chair; ce n'est non plus la foi qui fait que cette chair est donnée à manger. Croyons ou ne croyons pas, cela est ; croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ est descendu du ciel en chair humaine ; croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ donne à manger la même chair qu'il a prise ; car il est dit absolument : « Ceci est mon corps [1] ; » et non pas : « Ceci le « sera, si vous y croyez ; » comme il est dit absolument : « Le Verbe a été fait chair [2] ; » le Verbe est descendu du ciel en terre, et non pas : « Il est fait chair par votre foi : et il descend du « ciel si vous y croyez. » O vérité de la chair mangée ! Je vous crois, comme je crois la vérité de la chair prise par le Fils de Dieu, la vérité du Fils de Dieu descendu du ciel ! Mon Sauveur, avec quelle force vous me confirmez votre incarnation ! Ah ! celui qui ne croit pas qu'on reçoit réellement votre propre chair, en sa propre et véritable substance, ne croit pas comme il faut que vous l'avez prise, et il n'a point de part au pain de vie.

XXXIIIe JOUR.

Présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie [3].

« Si vous ne mangez la chair du Fils de « l'homme : Prenez, mangez : ceci est mon « corps : si vous ne buvez mon sang : buvez-en « tous : ceci est mon sang. » De dire qu'il n'y ait pas un rapport manifeste dans ces paroles ; que l'une n'est pas la préparation et la promesse de l'autre, et que la dernière n'est pas l'accomplissement de celle qui a précédé, c'est vouloir dire que Jésus-Christ, qui est la sagesse éternelle, parle et agit au hasard. Visiblement il a parlé en saint Jean, chapitre VI, pour préparer l'institution de l'Eucharistie. Il a dit en saint Jean : « Travaillez à la nourriture que le Fils « de l'homme vous donnera; » et encore: « Et le « pain que je donnerai, c'est ma chair que je « donnerai pour la vie du monde [4]. » Il la donnera, dit-il ; c'est visiblement une préparation et une promesse, avec laquelle il ne faut pas s'étonner que l'institution et l'exécution aient un rapport si manisfeste : autrement on pourrait dire de même, que lorsqu'il est descendu dans le Jourdain, et que le Saint-Esprit y est descendu sur lui visiblement [5], il ne songait ni à consacrer l'eau, ni à nous montrer l'Esprit, desquels il a dit que nous renaîtrions. Mais si la manifestation de la Trinité dans son baptême a préparé la déclaration qu'il en voulait mettre dans le nôtre, lorsqu'il a dit : « Allez ; baptisez « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Es-

[1] *Matth.*, XXVI, 206. — [2] *Joan.*, I, 14. — [3] *Joan.*, VI, 54-57 ; *Matth.*, XXVI, 26-28. — [4] *Joan.*, VI, 27, 52. — [5] *Ibid.*, I, 31, 34; III, 5.

« prit [1] ; » et que son baptême et le nôtre aient entre eux un rapport si manifeste, et en aient en même temps un pareil avec ce qu'il a dit en saint Jean : « Si vous ne renaissez de l'eau et du « Saint-Esprit [2] : » on doit croire qu'il a aussi préparé l'institution de l'Eucharistie, et que ce qu'il a dit en saint Jean, chapitre VI, est fait pour cela : et sans tout ce raisonnement la chose parle.

Le rapport des paroles qu'on lit dans saint Jean [3], et de celles de l'institution, est visible [4] : là *manger*, et ici *manger* ; là *boire*, et ici *boire* ; là *la chair*, et ici *la chair*, ou, ce qui est la même chose, *le corps* ; là *le sang*, ici *le sang* ; là *le manger* et *le boire*, *la chair* et *le sang* séparément ; et ici la même chose. Si cela ne fait pas voir précisément que tout cela n'est qu'un seul et même mystère, une seule et même vérité, il n'y a plus d'analogie ni de convenance ; il n'y a plus de rapport ni de suite dans notre foi, ni dans les paroles et actions du Sauveur. Mais, si le manger et le boire de saint Jean est le manger et le boire de l'institution, donc en saint Jean, c'est un manger et un boire par la bouche, puisque dans l'institution visiblement c'en est un de cette nature. Si la chair et le sang dont il est parlé en saint Jean n'est pas la chair et le sang en esprit et en figure, mais la chair véritable et le sang véritable, en leur propre et naturelle substance, il en est de même dans l'institution ; et l'on ne peut non plus interpréter : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » d'un corps en figure, d'un sang en figure ; que dans saint Jean : « Si vous ne mangez ma chair, « et si vous ne buvez mon sang, » de la figure de l'un et de l'autre. Or qui pourrait seulement songer que Jésus-Christ ait voulu dire : Si vous ne mangez ma chair en figure, et mon « sang de même, il n'y a point de vie pour « vous ; » et, « ma chair en figure est vraiment « viande, et mon sang en figure est vraiment « breuvage, » et ainsi du reste? cela serait insensé. Il ne l'est donc pas moins de dire, que « ceci est mon corps, ceci est mon sang, » ne soit pas la vérité, mais la figure de l'un et de l'autre.

Vous dites que souvent, dans l'Ecriture, *manger*, c'est croire ; *boire*, c'est croire ; et que c'est là le manger et le boire dont il est parlé dans saint Jean. Mais puisque manger et boire à la fois, c'est la même chose, Jésus-Christ ne se serait pas arrêté jusqu'à quatre fois réitérées à distinguer le manger d'avec le boire, ni la viande d'avec le breuvage, s'il n'avait pas regardé à autre chose. Visiblement donc il a regardé aux

[1] *Matth.*, XXVIII, 19. — [2] *Joan.*, III, 5. — [3] *Ibid.*, VI, 54, 55. [4] *Matth.*, XXVI, 26, 28.

paroles de l'institution, où manger, c'est prendre par la bouche ; où boire, c'est boire dans une coupe et en avaler la liqueur. Ainsi, quoi qu'il en soit des autres passages, où manger et boire, c'est croire, dans l'endroit que nous méditons, il n'est plus permis de dire que le manger et le boire soit un manger et un boire impropre et allégorique, ni autre chose qu'un manger et un boire véritable et proprement dit, un manger et un boire par la bouche du corps.

Je le crois ainsi, mon Sauveur ! si vous ne « mangez ma chair, si vous ne buvez mon « sang ; » c'est-à-dire si vous n'obéissez à cette parole : « Prenez, mangez : ceci est mon corps ; « buvez : ceci est mon sang; » et il n'y a d'autre différence entre ces paroles, sinon que par l'une vous promettez, dans l'autre vous donnez ; dans l'une vous préparez, dans l'autre vous instituez ; dans l'une vous vous étendez davantage sur le fruit, dans l'autre vous vous attachez plus précisément à exposer la chose même. Mais partout, c'est le même corps, le même sang, reçu de la même manière, et toujours pour la même fin, qui est de s'unir, substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris. Encore un coup, voilà, mon Sauveur, ce que je crois. La foi me vivifie, il est certain ; mais cette foi qui me vivifie, c'est de croire que vous avez pris une chair humaine, un sang humain, et que vous me les donnez aussi véritablement à manger et à boire, même par la bouche du corps, que vous les avez pris dans le sein de votre bienheureuse Mère.

XXXIVe JOUR.

Manger et boire le corps de Notre-Seigneur réellement et avec foi.

Que l'homme est insensé de se servir de la foi pour en détruire l'objet ! Il faut manger votre chair et boire votre sang ; il faut croire qu'on la mange, et qu'on le boit ; donc manger et boire, c'est croire ; on ne mange point, on ne boit point autrement : et parce qu'il le faut faire avec foi, ce n'est que par la foi qu'on le fait. C'est de même que si l'on disait : Jésus-Christ est descendu du ciel, et il a pris chair humaine dans le sein d'une vierge ; cette vierge a cru, et ce qu'elle a cru s'est accompli en elle, conformément à cette parole : « Bienheureuse, qui avez « cru ; ce qui vous a été dit s'accomplira en « vous [1]. » Vous avez cru que vous concevriez le Fils de Dieu, et que vous en seriez la mère : vous l'avez conçu ; vous l'enfanterez ; et tout ce que vous avez cru vous arrivera ; vous l'avez conçu en quelque sorte dans votre esprit par la foi, avant que de le concevoir véritablement dans votre sein : donc cette conception n'est qu'une conception par la foi, et vous n'avez pas véritablement conçu le Fils de Dieu dans vos entrailles ; il n'y est pas véritablement descendu en chair et en os ; et tout cela n'est que figure et allégorie. C'est ainsi que raisonnent ceux qui disent : il faut manger la chair du Sauveur ; il en faut boire le sang ; il faut faire l'un et l'autre avec foi ; donc la foi est tout ce manger et tout ce boire, et il n'y a rien davantage. C'est ainsi que les hommes disputent contre Dieu et contre eux-mêmes : contre Dieu, en ne croyant pas qu'il puisse faire pour l'amour de nous des choses incompréhensibles ; contre eux-mêmes, en refusant leur croyance à ses bienfaits, à cause qu'ils sont trop grands.

De même, quand le Sauveur a dit : « Quel- « qu'un m'a touché ; car j'ai senti sortir de « moi une vertu [1], » et qu'il a si vivement distingué cette femme qui le touchait avec foi, de toute la troupe qui le touchait simplement en pressant son corps, il a voulu dire que cette femme ne l'a pas touché véritablement, selon le corps, et qu'elle ne l'a touché que par la foi et selon l'esprit. C'est ainsi que pensent ceux qui disent : Manger le corps, boire le sang, par la bouche simplement, ce n'est rien ; et la vertu ne sort que lorsqu'on mange et qu'on boit avec foi : donc il ne faut entendre ici que la seule foi ; et pour tirer la vertu qui est dans le corps et dans le sang de Jésus, on n'a pas besoin de joindre ces deux choses ensemble : c'est à savoir, d'un côté, manger et boire selon le corps, et de l'autre, s'y unir avec la foi. Je me perds, mon Sauveur ! je me perds, encore un coup ; non point dans la hauteur de vos mystères ; car je les crois sans les comprendre, et je ne vous demande pas, à l'exemple des incrédules, comment vous pouvez les accomplir : mais je me perds dans l'égarement des hommes et dans la perversité de leurs voies ; parce que je vois qu'ils aiment mieux raffiner sur vos paroles, pour en éluder la force, que d'y croire simplement et de vivre.

XXXVe JOUR.

Manger le corps et boire le sang de Jésus-Christ, c'est y participer véritablement et réellement.

Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie : manger et boire, c'est croire ; manger la chair et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix, et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement, et pourquoi laisser murmurer vos

[1] *Luc.*, I, 45.

[1] *Matth.*, V, 30; VIII, 46.

auditeurs jusqu'au scandale et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée ?

Quand le Sauveur a proféré des paraboles, quoique beaucoup moins embrouillées que cette longue allégorie qu'on lui attribue, il en a si clairement expliqué le sens, qu'il n'y a plus eu à raisonner ni à questionner après cela ; et si quelquefois il n'a pas voulu s'expliquer aux Juifs, qui méritaient par leur orgueil qu'il leur parlât en énigme, il n'a jamais refusé à ses apôtres une explication simple et naturelle de ses paroles, après laquelle personne ne s'y est jamais trompé. Ici, plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles, plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfonce, pour ainsi parler, dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avait qu'un mot à leur dire ; il n'y avait qu'à leur dire : Qu'est-ce qui vous trouble ? Manger ma chair, c'est y croire ; boire mon sang, c'est y penser ; et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'était fait ; il n'y restait plus de difficulté, pas une ombre. Il ne le fait pas néanmoins ; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est pas de vous, mon Sauveur ; non cela assurément n'est pas de vous ; vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien ; ce serait prendre plaisir à leur débiter des paradoxes seulement pour les étourdir.

Quand le Sauveur eut prononcé cette sentence : « Ce qui entre dans la bouche n'est pas « ce qui souille l'homme, mais ce qui en sort [1] : » ses apôtres lui vinrent dire : « Savez-vous « bien que cette parole a scandalisé les phari- « siens ? Laissez-les, » dit-il, « ce sont des aveu- « gles et des conducteurs d'aveugles. » Mais pour ses apôtres, il leur expliqua tellement l'allégorie, qu'il n'y eut jamais sur cela le moindre embarras, ni dans leur esprit, ni dans l'esprit de ceux qui les ont suivis.

« Prenez garde, » leur disait-il, « au levain « des pharisiens et des sadducéens : et ils pen- « saient en eux-mêmes qu'il leur reprochait « qu'ils avaient oublié à porter des pains ; mais « connaissant leur pensée, il leur dit : Gens de « petite foi, » qui croyez que je ne songe qu'au pain ; ne vous souvenez-vous pas combien de milliers d'hommes j'ai nourris premièrement de cinq pains, et ensuite de sept ? « Comment donc « n'avez-vous pas entendu que ce n'est pas du « pain que je vous parle ? Ils entendirent alors « qu'il parlait de la doctrine des pharisiens [2]. »

Il les vit embarrassés de cette parole : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez « plus ; et encore un peu de temps, et vous me « verrez » Comme il leur vit l'esprit peiné, et qu'ils se disaient l'un à l'autre : « Que veut-il « dire ? nous ne savons ce qu'il veut dire : » il leur répondit : Eh bien ! il faut donc maintenant vous parler sans allégorie, sans proverbe, sans similitude ; et il leur parla si clairement, qu'ils lui dirent enfin eux-mêmes : « Maître, « cette fois vous parlez nettement, et il n'y a « point de proverbe » ni d'ambiguité « dans vos « discours [1]. » N'y a-t-il que cette occasion où les paroles vous manquent ? N'aviez-vous point de moyen de vous expliquer, ni d'empêcher vos disciples, non pas de s'embarrasser dans vos discours, mais de s'y perdre, et de vous quitter tout à fait ?

La Samaritaine s'embarrasse, et croit que l'eau dont vous lui parlez est une eau de la nature de celle qu'elle venait puiser au puits de Jacob, pour étancher sa soif ; mais vous lui expliquâtes nettement que l'eau dont vous lui parliez était une eau qui devenait une source inépuisable et intarissable dans ceux qui en buvaient, et qui leur donnait la vie éternelle. Qui depuis a jamais cru, après cela, que l'eau que vous donniez à boire à vos disciples fût une eau matérielle ? Il est vrai que cette femme demeure encore un peu dans l'embarras, et qu'elle dit encore au Sauveur : « Seigneur, donnez-moi cette eau, « afin que je ne sois plus obligée de venir à ce « puits. » Mais Jésus-Christ, qui sentit qu'il s'était assez expliqué, et que ce reste de doute se dissiperait de lui-même, changea de discours. La femme entre dans d'autres matières ; et ravie de la doctrine du Sauveur, sans s'embarrasser davantage de cette eau, elle laisse sa cruche auprès du puits, pour aller dire à ses concitoyens : « Venez voir un homme qui m'a dit « tout ce que j'ai fait. N'est-ce point le Christ [2] ? » Ce qu'elle dit, non pas en doutant, mais pour les induire à croire aussi ce qu'elle croyait déjà. A-t-elle quitté le Sauveur, comme font ici ses propres disciples, sous prétexte de cette eau, qu'elle semblait n'avoir pas encore bien entendue ? Point du tout ; elle sentit bien que ce n'était rien : personne aussi n'a relevé son doute ; et s'il eût pu rester quelque embarras, il est levé clairement dans un autre endroit par l'évangéliste, lorsqu'après avoir raconté ce discours de Notre-Seigneur, semblable à ceux qu'il avait tenus à la Samaritaine : « Celui qui croit en moi, « il sortira de ses entrailles des fleuves d'eau « vive ; » il ajoute aussitôt après : « Il disait cela « de l'esprit que ses fidèles devaient recevoir [3]. »

[1] *Matth.*, XV, 11 seq. — [2] *Ibid.*, XVI, 6 seq.

[1] *Joan.*, XVI, 16 seq. — [2] *Ibid.*, IV, 10 seq. — [3] *Ibid.*, VII, 38 39.

Mon Sauveur, vous ne laissez rien sans explication ; tout ce qui pouvait donner de fausses idées est clairement expliqué dans votre Evangile ; personne ne s'y trompe ; personne n'est tenté de vous quitter. Je ne vous quitterai pas, à Dieu ne plaise, pour vous avoir entendu parler de votre chair qu'il nous faut manger, ni de votre sang qu'il nous faut boire ; je ne chercherai pas non plus à éluder la force de cette parole ; je la prendrai au pied de la lettre, comme vous l'avez prononcée : s'il le fallait prendre autrement, vous me l'auriez expliqué comme tout le reste des paraboles, des similitudes, des allégories.

XXXVIe JOUR.

Renaissance spirituelle expliquée par Notre-Seigneur à Nicodème [1].

Venons enfin à Nicodème, et au discours que lui tint le Fils de Dieu sur le sujet du baptême. Il entendit trop charnellement ce qui lui avait été dit : « qu'il fallait renaître de nouveau ; » et il poussa l'ignorance jusqu'à demander : « Comment est-ce que l'on peut renaître étant « déjà vieux ? » Faudra-t-il « rentrer dans le « ventre de sa mère [2], » pour en sortir encore une fois, et redevenir dans sa vieillesse un enfant nouvellement né ? Jésus-Christ pouvait ici lui répéter : Oui, je vous le dis, il faut renaître ; encore un coup, il faut renaître ; si on ne renaît, on n'a point de part à mon royaume ; il pouvait, dis-je, répéter sans cesse son premier discours, et sans s'expliquer davantage, laisser Nicodème dans ses grossières idées. Il ne le fait pas, et aussitôt que ce pharisien lui a fait sentir sa difficulté, il la résout par ces paroles : « Si « vous ne renaissez de l'eau et du Saint-Esprit, « vous n'aurez point de part à mon royaume [3] : » ce qui veut dire manifestement : Ce n'est pas dans le ventre de sa mère, c'est dans l'eau qu'il faut entrer ; ce n'est pas pour y recevoir une naissance charnelle, c'est pour y être renouvelé par le Saint-Esprit. Il n'en fallait pas davantage, et toute la difficulté était résolue. Mais le Sauveur ne s'en tient pas là, et pour ôter toute idée d'une naissance charnelle, il poursuit en cette sorte : « Ce qui est né de la chair est chair ; « et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous « étonnez donc pas si je vous dis » qu'étant « né selon la chair, il faut encore naître [4] » « selon l'esprit. » Que pouvait-on désirer de plus sur la difficulté proposée ? Etre baptisé, c'est-à-dire se plonger dans l'eau pour être purifié, était chose bien connue des Juifs, et il ne restait qu'à leur expliquer qu'il y aurait un baptême où le Saint-Esprit, se joignant à l'eau, renouvellerait l'esprit de l'homme. Cela est dit clairement, et Nicodème n'en revient plus à sa naissance charnelle, ni personne ne se l'est jamais imaginée à son exemple.

Il est vrai qu'il lui restait à entendre l'opération du Saint-Esprit, dont Jésus-Christ lui parla d'une manière admirable, de laquelle il n'est pas ici question. Mais comme sa difficulté sur la naissance charnelle était résolue sans retour, et qu'il n'était pas nécessaire de l'instruire davantage sur la manière dont le Saint-Esprit agissait en nous, et y formait des pensées dont la fin comme le principe passaient notre intelligence, Jésus-Christ ne lui parle plus que de la foi qu'il faut avoir à ses paroles : « Nous di- « sons ce que nous savons ; et nous rendons té- « moignage des choses que nous avons vues : et « on ne veut pas les recevoir [1] ; » et le reste, qu'il serait aisé d'expliquer, s'il en était question. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'il ne reste aucun doute à Nicodème ; il n'est point tenté de quitter le Fils de Dieu, et la renaissance du corps n'a fait aucune dispute parmi ses disciples. Pourquoi ne parler pas avec la même netteté à un si grand peuple qui croyait en lui, jusqu'à dire « qu'il était vraiment ce « Prophète qui devait venir [2] ; » c'est-à-dire qu'il était le Christ ? Pourquoi ne leur ôter pas cette peine qui les troublait tant, d'avoir à manger son corps et boire son sang par la bouche ; et ne leur pas dire, en un mot, que tout cela n'était rien, et qu'il ne voulait parler que de la représentation et application qu'il se fallait faire à soi-même par la foi, dans son esprit, de la mort et des blessures du Sauveur des âmes ?

XXXVIIe JOUR.

L'Eucharistie est la participation réelle au corps et au sang de Notre-Seigneur, en mémoire de sa mort soufferte pour nous.

On dira : Mais n'est-il pas vrai qu'il faut se souvenir de cette mort, la méditer avec foi, croire en cette chair percée et en ce sang répandu, et par ce moyen avoir la vie ? Il est vrai : mais ce n'est pas là ce qui faisait la difficulté, ce n'est pas ce qui faisait dire : « Com- « ment cet homme nous peut-il donner sa « chair à manger ? » et : « Cette parole est dure, « qui la peut ouïr [3] ? » C'était bien assez pour des hommes, de les obliger à croire que le Fils de Dieu avait pris une chair humaine, et qu'il la devait livrer à la mort, sans ajouter à la peine de voir percer cette chair, et verser inhumainement ce sang, la dureté de la manger et de le boire. Car c'est là précisément ce qui les

[1] *Joan.*, III, 1 seq. — [2] *Ibid.*, III, 4. — [3] *Ibid.*, 5. — [4] *Ibid.*, 6, 7

[1] *Joan.*, III, 11. — [2] *Ibid.*, VI, 14. — [3] *Ibid.*, 53, 61.

oblige, non pas à dire : Cela est haut, cela est incroyable, cela, si vous voulez, n'est pas possible; mais : Cela est dur et insupportable, d'avoir à prendre par la bouche la chair et le sang d'un homme. Et si cette difficulté ne se trouvait pas en effet dans le mystère du Sauveur, on ne pouvait expliquer trop nettement ni trop tôt un tel discours.

Qu'ainsi ne soit : mon Sauveur, j'écoute sans peine qu'il faut se souvenir de votre mort; qu'il faut contempler par la foi votre chair blessée et votre sang répandu, et que c'est par là que vous m'avez racheté. C'est ce que je fais en effet dans l'Eucharistie, dont le fruit est de m'imprimer votre mort dans la pensée, d'y mettre mon espérance, de m'y conformer par la mortification de mes sens. Il n'y a pas là de difficulté particulière; et si vous vous étiez expliqué ainsi, on n'aurait pas trouvé dans votre discours cette dureté dont on se plaint. J'entends donc que vous voulez dire autre chose; que vous voulez dire, qu'il faut à la vérité se souvenir de votre mort; mais qu'il faut encore s'en souvenir comme d'un sacrifice offert pour nous, dont la chair doit être mangée, même par la bouche, comme on mangeait celle de l'ancienne pâque, et celle des autres victimes qui vous figuraient, pour nous être un gage certain que c'est pour nous que s'est faite cette immolation, et en imprimer dans nos cœurs un souvenir plus vif et plus efficace. Je le crois ainsi, mon Sauveur! ce souvenir, où les incrédules veulent tout réduire, est trop humain.

Un homme peut s'immoler pour sa patrie; je dis même s'immoler au pied de la lettre, et les exemples n'en sont pas si rares que les livres sacrés et profanes n'en soient pleins; il n'est pas difficile aux hommes qui s'immoleraient de cette sorte, de recommander le souvenir de cette mort, ni d'établir quelque fête, quelque signal pour en perpétuer la mémoire. Mais de laisser à perpétuité sa chair à manger et son sang à boire, afin qu'en se les appropriant de cette sorte on se souvienne plus tendrement qu'ils ont été immolés pour nous; il n'y a qu'un Dieu qui le puisse faire, et il y a là autant de puissance que d'amour. Il est vrai, cette parole est dure à nos sens; elle est insupportable, elle est absurde; mais votre parole est véritable : je croirai cette absurdité; je dévorerai cette dureté, si vous ne me l'ôtez en me l'expliquant. Car je sais que « ce qui est folie selon les hommes est sagesse « selon Dieu [1]; » et par la même raison, que ce qui est dur et absurde selon les hommes, selon Dieu est consolation et vérité.

Je le crois, mon Sauveur, je le crois; me voilà prêt à prendre au pied de la lettre tout ce que vous me dites de plus dur, si vous-même vous ne m'apprenez à le prendre d'une autre manière. Mes sens seraient soulagés par une interprétation plus humaine; mais si je cherche à les soulager de cette sorte, où vais-je, mon Sauveur? où suis-je entraîné? dans quelle incrédulité? dans quel éloignement de vos mystères? Je veux croire, encore un coup, et non pas raisonner selon l'homme; et s'il faut rabattre quelque chose de la précise vérité de vos paroles, il faut que vous me l'appreniez vous-même.

[1] I Cor., I, 25.

XXXVIIIe JOUR.

Scandale des disciples [1].

« Jésus dit ces choses à Capharnaüm, dans la « Synagogue. Plusieurs de ses disciples dirent « donc : Cette parole est dure : qui la peut ouïr? « Et Jésus, sachant en lui-même que plusieurs « de ses disciples murmuraient, » il leur dit : « Ceci vous scandalise? Si donc vous voyez le « Fils de l'homme remonter où il était auparavant? C'est l'esprit qui vivifie : la chair ne sert « de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit « et vie : mais il y en a parmi vous qui ne croient « pas. Car, dès le commencement, Jésus savait « qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui « était celui qui le devait trahir. Et pour cela, » continuait-il, « je vous ai dit que personne ne « peut venir à moi, s'il ne lui est donné par « mon Père [2]. »

Voilà les paroles où l'on prétend que Jésus tempère son discours. Vous croyez que vous me mangerez de votre bouche; mais il n'en sera pas ainsi; car vous me consumeriez, et je ne pourrais pas retourner entier et vivant au ciel, d'où je viens. Vous vous attachez à ma chair et à mon sang; vous croyez, pour avoir la vie, qu'il la faut manger, qu'il le faut boire, au pied de la lettre; mais « c'est l'esprit qui vivifie, » ce n'est point « la chair; » au contraire, elle « ne « sert de rien. Les paroles que je vous dis sont « esprit et vie; » ce n'est donc point chair et sang, comme vous pensez; tout est figure et allégorie dans mon discours, et il n'y a rien à prendre au pied de la lettre. Ainsi tout est apaisé; le scandale s'évanouit, les murmures cessent. Lisons pourtant ce qui suit, et voyons.

« Dès lors plusieurs de ses disciples se reti- « rèrent de sa suite, et n'allaient plus avec lui [3]. « Dès lors : » nous avons lu ses paroles jusqu'au ℣ 66; et sans interruption, celles qui suivent dans le ℣ 67 contiennent ce qu'on vient d'entendre : *dès lors* : depuis ces paroles, qui levaient, à ce qu'on prétend, la difficulté, et qui

[1] *Joan.*, VI, 60 seq. — [2] *Ibid.* — [3] *Joan.*, VI, 67.

ôtaient le scandale, plusieurs de ses disciples se retirèrent et n'allaient plus à sa suite. Les voilà perdus; qu'est-ce qui les obligeait à se retirer? Est-ce à cause qu'il avait dit : « personne ne « peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon « Père [1]? » Mais il l'avait déjà dit, sans que personne s'en fût allé; et il remarque lui-même qu'il ne fait que le répéter. Est-ce à cause qu'il avait dit : « Il y en a parmi vous qui ne croient pas? » ce n'est pas de quoi s'en aller; et il n'y a rien là de si incroyable ni de si rebutant; car il n'en blâmait que quelques-uns, et ce n'est pas là de quoi rebuter les autres. Ainsi, ce qui les rebute, c'est précisément ce qui précède : « Que sera-ce si je re- « tourne dans les cieux [2]? » Et : « C'est l'esprit qui « vivifie. » Voilà, dis-je, ce qui rebute : c'est ce qu'on veut qu'il ait dit pour prévenir le rebut, c'est cela précisément qui le cause; tant Jésus s'est bien expliqué, tant il a levé le scandale. Cela n'est pas, mon Sauveur. Ce n'est pas vous qui vous expliquez mal; à Dieu ne plaise! ce sont nos murmurateurs et nos incrédules, qui donnent un mauvais sens à vos paroles.

XXXIXe JOUR.

Quel est le sujet de ce scandale [3].

« Cela vous scandalise? Que sera-ce donc, si « je m'en retourne au ciel, d'où je viens [4]. » Vous vous scandalisez de m'entendre dire que vous mangerez vraiment ma chair, et que vous boirez vraiment mon sang : que sera-ce donc si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au ciel où je suis? Il n'y a rien de fort merveilleux, que celui dont on ne mange la chair et dont on ne boit le sang qu'en croyant en lui, et en méditant sa mort, s'en retourne au ciel tout entier et tout vivant. L'esprit n'a pas accoutumé de démembrer sa nourriture, c'est-à-dire son objet; la foi ne consume pas ce qu'elle s'approprie; c'est le manger qui fait cet effet; et ce qui étonne les Capharnaïtes, c'est de leur apprendre qu'il ne le fait pas à cette fois. Ils ne songent donc pas seulement que le manger et le boire, au pied de la lettre, soient retranchés du discours du Fils de Dieu; ni que tout cela soit réduit à méditer et à croire. Car l'ascension du Sauveur n'y serait pas contraire; et on ne s'avisera jamais qu'un manger et un boire métaphorique empêchent un homme d'aller où il voudra, ni même au ciel s'il y peut parvenir. Mais de croire qu'on mange, au pied de la lettre, la chair de cet homme et que cependant après cela il monte au ciel tout entier, c'est ajouter au discours une nouvelle difficulté qui passe toutes les autres. On peut bien s'imaginer qu'on dévore un homme et qu'on vive de sa chair. Mais qu'on la mange et qu'on en vive, et qu'elle demeure entière jusqu'à être avec cela portée dans le ciel, c'est dire que cette chair est indivisible et inconsomptible; qu'on la donne d'une manière spirituelle, surnaturelle, invisible, incompréhensible, et tout ensemble réelle et substantielle; car autrement ce ne serait rien, et il ne faudrait pas étourdir le monde par cette emphase de mots, ni alléguer la réalité de l'ascension, pour expliquer une méthaphore. C'est pourquoi à ces mots ils se retirent. Cette nouvelle difficulté les pousse à bout, et ils ne peuvent plus porter la hauteur de ce mystère.

Ah! qu'on fait tort au Sauveur, quand on mesure ses paroles au sens humain! « Tout ce « qui est à moi est à vous : tout ce qui est à « vous est à moi [1]. Personne ne connaît le Père, « si ce n'est le Fils : personne ne connaît le « Fils, si ce n'est le Père [2]. Tout ce que le Père « fait, » non-seulement « le Fils » le fait; mais encore il « le fait semblablement [3]. Comme le « Père a la vie en soi, ainsi le Fils a la vie en « soi [4]. Qui me voit, voit mon Père. Moi et mon « Père ce n'est qu'un [5]. Le Fils est Dieu : il est « le vrai Dieu, il est le Dieu béni au-dessus de « tout, celui par qui tout est fait [6]. » Tout cela n'est rien, nous dit-on; il est Dieu en représentation; Dieu et lui ce n'est qu'un en affection et en concorde. Et pourquoi donc ces grands mots, s'il en fallait tant rabattre, et les réduire enfin à des choses si intelligibles? Mon Sauveur! vous et vos apôtres vous n'êtes pas venus étourdir le monde par un langage prodigieux : et parce que vous n'êtes pas venus pour l'étourdir, ceux qui énervent ainsi vos paroles sont venus pour le tromper.

De même, dire avec tant de force : « Si vous « ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon « sang [7] : » le répéter quatre et cinq fois, et le répéter d'autant plus qu'on le trouve plus étrange; et après l'avoir tant répété, et avoir rebuté le monde qui ne le voulait pas croire, en venir encore à l'effet, et dire aussi crûment, aussi durement : « Prenez, mangez, ceci est « mon corps; buvez, ceci est mon sang : ce « même corps donné pour vous, ce même sang « répandu à la croix [8] : » il le faut croire, et croire encore avec tout cela qu'on ne les consume point en les mangeant, et que je suis dans le ciel en mon entier, avec tout ce que j'ai pris de l'homme, et la nature humaine tout

[1] *Joan.*, 65, 66. — [2] *Ibid.*, 63, 64. — [3] *Ibid.*, 61-63. — [4] *Ibid.*, 62, 63.

[1] *Joan.*, XVI, 10. — [2] *Luc.*, X, 22. — [3] *Joan.*, V, 19. — [4] *Ibid.*, 26. — [5] *Ibid.*, X, 9, 10, X, 30. — [6] *I Joan.*, I, 1, 34, 49; *Rom.*, IX, 5; *Joan.*, I, 3; *Hebr.*, I, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 13; *Act.*, XIII, 33. — [7] *Joan.*, V, 54-57. — [8] *Matth.*, XXVI, 26, 27, 28; *Luc.*, XXII, 19, 20

ou tout cela est inventé pour mettre le trouble et la division dans le monde. Que Dieu fasse des choses hautes, incompréhensibles, il n'y a rien là au-dessus de lui ; que le monde en soit rebuté, et résiste à un si haute révélation, c'est le naturel de l'homme animal. Mais qu'on accable les esprits de difficultés, qui ne sont que dans le langage ; que tout soit exagération, et qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité du sens humain ; cela n'est pas. Que ceux-là le croient, qui veulent nous ôter la vérité simple des paroles de Jésus-Christ et réduire à rien son Evangile.

XLe JOUR.

Quelle fut l'incrédulité des Capharnaïtes [1].

« C'est l'esprit qui vivifie ; » donc la chair ne vivifie pas. Si cela est, il ne fallait pas dire : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair que « je donnerai pour la vie du monde ; » ni : « Celui qui mange ma chair, et qui boit mon « sang, aura la vie éternelle. La chair ne sert « de rien : » si cela veut dire que la chair de Jésus-Christ ne sert de rien, il n'en fallait donc pas parler avec tant d'avantage. « Les paroles « que je vous dis sont esprit et vie : » si cela veut dire qu'il ne faut pas s'attacher à la chair et au sang, il n'était pas besoin d'en parler tant, ni de tant obliger à les manger et à les boire ; et si tout cela voulait dire qu'il ne fallait les manger et les boire qu'en esprit, il ne fallait point tant inculquer des paroles qui portaient visiblement à de contraires idées. Il y a donc ici un autre sens, qui a frappé les Capharnaïtes. Si la chair de Jésus-Christ donne la vie, et que l'esprit vivifie aussi, c'est donc que cette chair est remplie d'un esprit vivifiant : et si cela est, quand Jésus-Christ dit que « la chair ne « sert de rien, » ou il ne l'entend pas de sa chair, ou si c'est de sa chair qu'il veut parler, il veut dire que sa chair ne sert de rien en la prenant toute seule ; mais qu'il la faudra prendre avec l'esprit dont elle est pleine. Et lorsqu'il conclut de là que ses paroles sont esprit et vie, après avoir tant parlé de chair et de sang, c'est dire que cette chair et ce sang sont eux-mêmes esprit et vie, tout remplis de divinité, de l'esprit de Dieu et de la vie de la grâce ; et de plus, qu'il les faut manger d'une manière qui passe les sens, d'une manière divine qui ne les consume ni ne les altère, mais qui les laisse tout entiers pour le ciel, comme on a vu. Enfin, ne paraissant rien dans tout ce discours de ce manger en figure, de ce boire en allégorie qu'on y veut trouver, ni rien par conséquent qui doive obliger à renoncer au manger et au boire au pied de la lettre, mais seulement à entendre qu'il faut manger cette chair et boire ce sang, comme pleins d'esprit et de vie, d'une manière si haute et si divine, il s'ensuit que le Fils de Dieu n'a point tempéré, mais plutôt fortifié ce qu'il avait dit : d'où vient aussi qu'à ce coup les Capharnaïtes l'abandonnent, et ne veulent plus marcher dans sa compagnie.

Qui ne serait étonné du progrès de leur incrédulité, et ne le regarderait avec frayeur ? Quand Jésus-Christ leur dit qu'il était descendu du ciel, ils commencent à murmurer et ils disent : « N'est-ce pas ici le fils de Joseph? Et « comment donc se dit-il descendu du ciel [1] ? » Quand il enfonce plus avant et qu'il dit que la nourriture qu'il leur veut donner à manger est sa chair qu'il donnera pour la vie du monde ; ils disputent les uns contre les autres, en disant : « Comment cet homme nous peut-il don- « ner sa chair à manger [2] ? » Ce qui marque des gens encore irrésolus et plutôt ébranlés que déterminés à le quitter. Il poursuit, et il leur dit si affirmativement et si souvent qu'il faudra manger et boire son corps et son sang, qu'ils ne voient aucun moyen de s'en dispenser, ce qui leur fait dire : « Cette parole est dure, « qui pourrait l'entendre [3] ? » Par où ils se précipitent dans un scandale formel et dans une incrédulité déclarée. Cependant ils ne s'en vont pas encore ; ils attendent s'il viendra enfin quelque sorte d'adoucissement. Mais Jésus-Christ leur ayant dit, pour toute explication, qu'ils ne se trompaient qu'en ce qu'ils croyaient manger sa chair et boire son sang d'une manière qui les consumât, et que d'ailleurs ils n'entendaient pas de quel esprit elle était pleine, ni la façon incompréhensible dont il voulait les leur donner, ils voient tout poussé à bout, et la dureté qui troublait leurs sens et scandalisait leurs esprits, portée au comble : si bien que, ne pouvant la porter, ils renoncent tout à fait à la compagnie de Jésus, et ne veulent plus se ranger au nombre de ses disciples.

Lui aussi qui avait tout dit de son côté, et qui avait expliqué tout ce qu'il voulait qu'on sût de son mystère, s'adresse à ses apôtres, en leur demandant : « Et vous, voulez-vous aussi « vous en aller [4] ? » Comme s'il eût dit : Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours, je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre, prenez maintenant votre parti, je

[1] *Joan.*, VI, 11, 43, 50, 51 seq.

[1] *Joan.*, VI, 42. — [2] *Ibid.*, 53 seq. — [3] *Ibid.*, 61. — [4] *Joan.*, VI, 68.

ne veux point de disciples qui n'aillent jusque-là et je mets leur foi à ce prix.

Les Capharnaïtes ont trouvé étrange qu'il se dît descendu du ciel ; et pour tout adoucissement, il leur répète qu'il est descendu du ciel[1], parce que cela est vrai au pied de la lettre ; ils commencent à murmurer en demandant comment il pourra donner sa chair à manger, et ils reçoivent pour toute réponse qu'il leur donnerait sa chair à manger, et il y ajoute son sang[2], afin qu'il ne manque rien à ce qu'il avait à leur dire. Il le répète, il l'inculque, encore un coup, parce que cela était vrai au pied de la lettre. Ils disent que cela est dur et insupportable, et il l'était en effet, de la manière qu'ils l'entendaient, puisqu'ils croyaient démembrer son corps et consumer son sang ; il leur ôte ce doute en leur disant qu'avec tout cela il remonterait au ciel dans toute son intégrité, et qu'au reste, ce qu'il avait dit de sa chair et de son sang, et quant au fond et dans la manière de les prendre, était chose au-dessus des sens, et pleine d'esprit et de vie [3] ; sans rien rabattre du littéral, mais y ajoutant seulement le spirituel et le divin. A ce coup donc ils s'en vont : leur soumission est à bout, et ils ne veulent plus d'un Maître qui met leur raison à cette épreuve.

Allez, malheureux, suivez Judas ; pour nous, nous suivrons saint Pierre et nous dirons : « Maître, où irions-nous? vous avez des paro- « les de vie éternelle[4]. » Où irions-nous, Seigneur, où irions-nous ? Quoi ! à la chair et au sang ? à la raison ? à la philosophie ? aux sages du monde ? aux murmurateurs ? aux incrédules ? à ceux qui sont encore tous les jours à nous demander : Comment nous peut-il donner sa chair à manger ? comment est-il dans le ciel, si en même temps on le mange sur la terre ? Non, Seigneur ! nous ne voulons point aller à eux, ni suivre ceux qui vous quittent : vous seul avez « des paroles de vie éternelle. »

XLIe JOUR.

Qu'est-ce à dire : « La chair ne sert de rien [5] ? »

Il y a encore une vérité à pénétrer dans ces paroles de notre Sauveur : « La chair ne sert « de rien, » et il me semble que Jésus, conçu dans les entrailles bénies de la sainte Vierge, me la va faire entendre. Cherchons, demandons, frappons, et il nous sera ouvert : nous entendrons ce qui rend Marie heureuse. L'ange lui vint annoncer qu'elle serait la mère de Jésus-Christ. Elle crut, et ce qui lui avait été promis s'accomplit dans son bienheureux sein. Mais que lui dit sur cela sa cousine sainte Elisabeth ? « Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous « a été dit de la part du Seigneur s'accom- « plira [1]. » Une partie en a déjà été accomplie, puisque vous avez conçu ; il faut encore que cet Enfant que vous portez en votre sein naisse de vous ; et cela s'accomplira en son temps comme le reste. Voilà ce qui vous rend heureuse ; mais pour entendre tout votre bonheur, il faut encore savoir que vous avez cru : ce Sauveur que vous portez dans votre sein, vous vous y êtes encore unie par la foi : vous avez cru qu'il serait non-seulement votre fils, mais encore le Fils de Dieu : vous avez cru à la descente du Saint-Esprit sur vous, à l'infusion de la vertu du Très-Haut, à la manière admirable et inouïe dont vous concevriez ce béni fruit de vos entrailles : « Vous êtes bénie par- « dessus toutes les femmes ; et le fruit de vos « entrailles est béni [2] : » vous êtes bénie par où vous êtes heureuse, bénie et heureuse par deux choses : heureuse, par le grand mystère qui s'est accompli en vous selon la chair ; et heureuse, par la foi qui vous y a unie selon l'esprit.

Cette même vérité nous est encore expliquée en un autre endroit par Jésus-Christ même. Une femme, ravie de son discours, s'écria parmi la troupe : « Heureuses les entrailles qui « vous ont porté et les mamelles que vous avez « sucées ! Et Jésus : Mais plutôt heureux sont « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la « gardent [3]. » Mais plutôt : est-ce qu'il veut dire que sa mère n'est pas heureuse de l'avoir nourri et de l'avoir eu pour fils ? Non sans doute, ce n'est pas cela : il ne dédit pas sainte Elisabeth, qui a dit, par l'instinct du Saint-Esprit : « Vous êtes heureuse : ce qui vous a « été dit s'accomplira ; » mais il veut qu'on reconnaisse avec elle que la vraie cause du bonheur de sa sainte Mère, c'est d'avoir cru : non pour détruire la vérité de ce qui s'est accompli en Marie selon la chair, mais pour y joindre le fruit intérieur qu'elle a reçu en croyant. Il faut donc joindre de même à ce qui s'accomplit en nous selon la chair dans l'Eucharistie, ce qui s'y doit accomplir par la foi et selon l'esprit ; et l'esprit nous vivifiera, si nous croyons que le bonheur qui nous est promis nous vient à la vérité de l'un et de l'autre, mais qu'il nous vient, comme à Marie, plutôt de l'esprit et de la foi que de la chair et du sang.

De même, quand on lui vint dire : « Votre « mère et vos frères sont là ; » et qu'il répondit :

[1] *Joan.*, VI, 42, 50, 51, 53. — [2] *Ibid.*, 54, 61. — [3] *Ibid.*, 63, 64, 67. — [4] *Ibid.*, 69. — [5] *Joan.*, IV, 64.

[1] *Luc.*, I, 45. — [2] *Ibid.*, 42. — [3] *Joan.*, XI, 27, 28.

« Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent « la parole de Dieu et qui l'accomplissent [1] : » ce n'était pas qu'il renonçât à la liaison du sang où il était entré en se faisant homme ; et encore moin pour nier que, comme les autres hommes, il n'eût été conçu du sang de sa mère ; mais afin que l'on entendît d'où venait la liaison véritable qu'il voulait qu'on eût avec lui ; et que sa Mère, qu'on estimait avec raison bienheureuse, selon la parole de sainte Elisabeth, ne l'était pas tant pour l'avoir conçu selon la chair, qu'à cause qu'ayant cru à la parole de l'ange, elle l'avait auparavant conçu selon l'esprit, comme parlent les saints Pères.

Rendons-nous donc heureux à son exemple. Le Fils de Dieu devait prendre en elle le corps et le sang, qu'il voulait non-seulement donner pour nous, mais encore nous donner : aussi véritablement qu'il les a pris de Marie, et aussi véritablement qu'il les a donnés pour nous à la croix, aussi véritablement devait-il nous les donner ; et c'est autant la propre substance de sa chair et de son sang qui est en nous quand il nous les donne à manger et à boire, que c'en était la propre substance qui a été en Marie, quand elle l'a conçu, et qui était à la croix, quand il y est mort. Croyons donc avec la Vierge ce qui s'accomplit en nous selon le corps : mais tâchons avec elle de l'accomplir en même temps selon l'esprit. L'esprit nous vivifiera, comme il a vivifié la sainte Vierge ; il ne lui eût servi de rien de le concevoir selon la chair, si elle ne l'eût conçu selon l'esprit : il ne nous servirait de rien de le recevoir comme elle en notre corps, si en même temps nous ne le recevions à son exemple dans notre esprit par la foi. C'est par une manière admirable, c'est par une opération particulière du Saint-Esprit qu'il a été conçu dans le sein de Marie : c'est par une manière admirable et par une opération aussi étonnante du même Esprit, qu'il est tous les jours comme conçu et enfanté sur l'autel. Le Fils de Dieu n'a pas plus d'horreur de nos corps qu'il en a eu du sein de Marie. Marie a cru que celui qu'elle concevait n'était pas seulement le Fils de l'homme, mais encore le Fils de Dieu : nous avons la même croyance de ce Dieu, qui se donne à nous. Sommes-nous grossiers et charnels en croyant toutes ces choses, comme l'a été la sainte Vierge ?

Pourquoi vous quitter, mon Sauveur ? Marie crut, et ce qui lui avait été dit fut accompli ; nous croyons, et tout ce que vous nous avez dit s'accomplit tous les jours. Marie est appelée bienheureuse ; nous serons aussi bienheureux, et il n'y a de malheureux que ceux qui vous quittent.

[1] *Luc.*, VIII, 20. 21.

XLIIe JOUR.

Discernement des disciples fidèles et des incrédules [1].

Mon Sauveur, je me tairai devant vous, pour considérer en silence et avec tremblement cette prodigieuse différence qui se manifeste aujourd'hui entre vos disciples, les uns demeurant avec vous pendant que les autres vous abandonnent. Et qui sont ceux qui vous abandonnent ? Ceux qui avaient dit : « Celui-ci est vrai- « ment le Messie : » ceux qui vous cherchaient pour vous enlever et vous faire roi malgré vous [2] ; ceux qui, après votre retraite au delà de l'eau, la passent pour vous aller joindre à Capharnaüm [3] ; de tels hommes ne semblent-ils pas être disposés à profiter de votre parole ? Ce sont néanmoins ceux-là qui vous quittent, qui murmurent contre vous, qui ne peuvent supporter votre doctrine.

Combien y en a-t-il qui paraissent croire au Sauveur et qui au fond n'y croient pas, parce qu'ils n'y croient pas comme il faut et cherchent Jésus-Christ par intérêt, comme ceux-ci à qui il dit : « En vérité, en vérité, je vous le « dis : vous me cherchez à cause des pains dont « vous avez été rassasiés [4] ? » A combien d'autres pourrait-il dire : Vous me cherchez afin que je contente votre ambition, votre avarice ; c'est là dans le fond ce que vous me demandez par tant de vœux, par tant de prières que vous faites dire. Ce n'est pas ma volonté que vous cherchez, mais la vôtre, et vous n'êtes pas contents de moi que je ne vous ôte tout ce qui vous peine dans l'esprit et dans le corps. Sondez vos cœurs, voyez vos œuvres, quelles elles sont, examinez-vous à fond, vous ne trouverez rien que de charnel dans vos pensées : « Travaillez « à une autre nourriture [5]. » Remplissez-vous d'autres objets.

Mais, Seigneur, si ceux-ci étaient charnels, vos apôtres l'étaient encore beaucoup, et néanmoins ils demeurent avec vous, pendant que ces murmurateurs se scandalisent et vous quittent. Vous me découvrez ici un terrible secret, car dès que vous voyez naître l'esprit de murmure dans ces incrédules, vous leur dites : « Ne murmurez point, personne ne peut venir « à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne le « tire [6] ; » et lorsque vous les vîtes déterminés à vous quitter, vous répétâtes encore une fois : « Il y en a parmi vous qui ne croient point, et « c'est pour cela que je vous disais : Personne « ne vient à moi, qu'il ne lui soit donné par

[1] *Joan.*, VI, 14, 15, 24, 25 seq. — [2] *Ibid.*, 14, 15. — [3] *Ibid.*, 24, 25. — [4] *Ibid.*, 26. — [5] *Joan.*, VI, 27. — [6] *Ibid.*, 43, 44.

« mon Père[1]. » Quand donc saint Pierre vous dit, et les autres fidèles avec lui : « Seigneur, à « qui irions-nous ? Vous êtes le Christ, le fils « de Dieu[2], » c'est que votre Père les avait tirés au dedans, c'est qu'il leur avait donné de venir à vous, et non-seulement d'y venir, mais encore d'y demeurer ; c'est qu'ils étaient de ce bienheureux nombre, dont il est écrit, comme vous-même vous le rapportez : « Ils seront tous « enseignés de Dieu[3] ; » de ce bienheureux tout, dont vous prononcez : « Tout ce que mon « Père me donne vient à moi, » c'est-à-dire tous ceux qu'il tire de cette manière secrète, qui fait qu'on vient ; tous ceux à qui il donne de venir : voilà ce tout bienheureux qui vous est donné par votre Père ; tous ceux-là viennent à vous, et comme vous ajoutez : « Vous ne les « mettez point dehors[4] : » vous les admettez à votre intime secret, à vos intimes douceurs. Vous leur dites encore ici secrètement, comme vous fîtes autrefois à saint Pierre : « Vous êtes « heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce « n'est pas la chair et le sang qui vous l'a révélé, « mais mon Père qui est dans les cieux[5]. » Réjouissez-vous, peuple béni ; réjouissez-vous, « petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père « de vous donner son royaume[6], » de vous révéler son secret, de vous tirer à son Fils. Et les autres, qu'en faites-vous ? ô Seigneur, je frémis en le lisant ! vous les livrez à eux-mêmes par un juste jugement : ils se cherchent eux-mêmes, et vous les livrez à eux-mêmes, à leur orgueil, à leur sens charnel, à leur murmure, à leur scandale, et ils y demeurent volontairement, ils demeurent dans leur mauvais choix, auquel vous les avez abandonnés par un jugement caché, mais toujours juste. « C'est pour cela, » dites-vous, « que je vous ai « dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne « lui est donné par mon Père[7] ; » personne ne peut sortir de lui-même, de ses sens, de son orgueil, que votre Père ne le tire de là pour vous le donner. Seigneur, tirez-moi, je vous livre tout.

XLIIIe JOUR.

Saint Pierre et les catholiques s'attachent à Jésus-Christ et à l'Eglise. Les Capharnaïtes et les hérétiques s'en séparent[8].

Seigneur, vous me jetez dans des vues profondes ; je perce dans les siècles à venir. Dans ceux qui demeurent avec Jésus-Christ, saint Pierre à leur tête, je vois tous les catholiques immuablement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise ; et dans tous ceux qui quittent Jésus, je vois tous les hérétiques qui doivent quitter son Eglise. Dans saint Pierre et dans les apôtres, je vois tous ceux où la foi prévaut sur le sens humain, c'est-à-dire tous les fidèles ; et dans ceux qui font bande à part et cessent de suivre Jésus ; je vois tous ceux où le sens humain l'emporte sur la foi, c'est-à-dire tous les incrédules qui abandonnent l'Eglise, et surtout ceux qui l'abandonnent à l'occasion de ce mystère. Ils se perdent avec ceux qui disent : « Comment « cet homme nous peut-il donner sa chair à « manger[1] ? » et ils tournent la vérité en allégorie.

« Ma chair est viande, mon sang est breu- « vage[2] : » ils le sont vraiment ; il les faut manger, il les faut boire ; trois et quatre fois : c'est là une allégorie ? Mais qui en vit jamais une si outrée ? Il ne s'en trouve aucun exemple. Mais qui en vit jamais une si peu expliquée, si peu démêlée ? Il y en a encore moins d'exemples ; en un mot, il n'y en a point ; nous l'avons considéré, nous l'avons vu, et néanmoins ils s'obstinent à l'allégorie. Que le sens humain est opiniâtre à demeurer dans ses préjugés ! C'est qu'ils ne peuvent sortir de cette première peine, qui a été celle des Capharnaïtes, comme elle est encore la leur : « Comment cet homme nous « peut-il donner sa chair à manger ? » Ils y succombent, ils y périssent avec ces grossiers et superbes murmurateurs.

Et cependant, à les écouter, c'est nous qui sommes ces Capharnaïtes, c'est à votre humble troupeau, c'est aux petits de votre Eglise, qui écoutent en simplicité votre parole, qu'ils reprochent d'être les grossiers, d'être les charnels, et de ne pas écouter votre parole.

Hé quoi ! qu'y a-t-il que nous n'écoutions pas ? Jesus-Christ a dit : « Que sera-ce, si vous « me voyez remonter au ciel[3] ? » Et il a montré par là que sa chair ne serait point démembrée, mise en pièces, consumée ; croyons-nous qu'elle le soit ? Ne croyons-nous pas que Jésus-Christ est monté au ciel et qu'il y vit tout entier ? Nous le croyons, mon Sauveur ! toute la terre le sait. Si nous croyons avec cela que nous vous mangeons, et que ce qu'il vous plaît nous donner à recevoir dans nos corps est votre corps et votre sang ; si nous le croyons ainsi, c'est pour ne pas dire avec les murmurateurs : « Comment cet homme nous peut-il « donner sa chair à manger ? » Qui sont donc ceux qui le disent, puisque visiblement ce n'est pas nous ? Qui sont ceux qui le disent, sinon ceux qui ne peuvent se résoudre à croire qu'on puisse manger la chair de Jésus-Christ sans la

[1] *Joan.*, 65, 66. — [2] *Ibid.*, 69, 70. — [3] *Ibid.*, 45. — [4] *Ibid.*, 37. — [5] *Matth.* XVI, 17. — [6] *Luc.*, XII, 32. — [7] *Joan.*, VI, 66. — [8] *Ibid.*, 63.

[1] *Joan.*, VI, 53. — [2] *Ibid.*, 56. — [3] *Joan.*, VI, 63.

consumer, la mettre en pièces, ni la manger véritablement en sa propre substance sur la terre, sans la tirer du ciel ?

Jésus-Christ à dit : « C'est l'esprit qui vivi- « fie [1], » est-ce nous qui le nions ? Ne croyons-nous pas que sa chair est pleine de l'esprit qui vivifie ? S'il a été conçu en chair, « il y a été « conçu du Saint-Esprit, » nous le croyons ; le « Saint-Esprit est survenu en Marie [2], » nous le croyons. S'il a été offert en la même chair avec laquelle il a été conçu, « c'est par l'Esprit-Saint « qu'il s'est offert [3], » ou, comme porte l'original, « c'est par l'Esprit éternel ; » nous le croyons. Tout ce que Jésus-Christ accomplit en chair s'accomplit en même temps en esprit. Ce n'est pas précisément de la chair, c'est encore principalement de l'esprit qui lui est uni que vient la vie ; nous le croyons. Nous ne disons pas avec les Capharnaïtes que Jésus soit le fils de Joseph, ni simplement le Fils de l'homme ; nous disons que le Fils de l'homme qui est conçu de Marie, est en même temps le Fils de Dieu, et doit, comme lui dit l'ange, être appelé véritablement et proprement de ce nom. Nous croyons de même que ce Fils de l'homme, qui a expiré en la croix, n'est pas seulement le Fils de l'homme, et nous disons avec le centenier : « C'était vraiment le Fils de Dieu [4]. » Et quand on mange sa chair et qu'on boit son sang, nous croyons qu'il le faut faire en corps et en esprit tout ensemble, et que « c'est l'Esprit qui « vivifie. »

Il a dit : « La chair ne sert de rien [5] ; » nous le croyons, et nous remarquons premièrement, car nous pesons avec foi toutes ses paroles ; nous remarquons, dis-je qu'il ne dit pas : Ma chair ne sert de rien ; car ce ne serait pas interpréter comme vous le prétendez, mais détruire son premier discours, où il a dit tant de fois que sa chair nous servait à avoir la vie. S'il dit donc que « la chair ne sert de rien, » c'est la chair comme l'entendaient les Capharnaïtes, la chair du fils de Joseph, et encore la chair tellement mangée avec la bouche du corps, qu'elle soit mise en pièces et consumée, en sorte qu'elle ne puisse rester pour être transportée au ciel : car c'est ainsi que l'entendirent ces murmurateurs. Nous ne l'entendons point de cette sorte ; et quand enfin il faudrait entendre que « la « chair de Jésus-Christ, » quoique prise, quoique mangée avec la bouche du corps, de cette manière admirable que les incrédules ne peuvent entendre, « ne sert de rien ; » nous le croyons encore de cette sorte ; car en mangeant cette chair nous savons qu'il la faut manger comme une victime qui a été immolée, et se souvenir de lui en la mangeant, s'attendrir dans ce souvenir, se rendre avec lui une hostie sainte, participer à son esprit comme à son corps, en un mot, lui être uni de corps et d'esprit, comme le fut la Sainte Vierge lorsqu'elle le conçut dans ses entrailles : autrement cette chair ne sert de rien, quoiqu'on la mange, quoiqu'on la reçoive dans son corps. Jésus-Christ ne dit pas aussi qu'on ne la mange point, qu'on ne l'a point en substance ; mais « qu'elle « ne sert de rien ; » comme saint Paul ne dit pas qu'on n'a point le corps du Sauveur quand on le reçoit indignement ; mais « qu'on ne le « discerne pas [1]. » Il faut donc, non-seulement le recevoir par le corps, mais le discerner par l'esprit ; autrement, loin de servir, il nous condamne, et nous sommes « rendus coupables « du corps et du sang du Seigneur [2]. » La chair ne sert donc « de rien, » de quelque façon qu'on l'entende : elle ne sert de rien toute seule, ni par elle-même ; ce n'est point à elle qu'il faut s'arrêter. Et si l'on veut encore entendre par cette parole, « la chair ne sert de rien, » c'est-à-dire le sens charnel ne sert de rien, nous le croyons encore, car « ce n'est point la chair ni le « sang qui nous a révélé [3] » ce que nous croyons, ni cette manière incompréhensible avec laquelle nous croyons manger la chair du Sauveur. Ainsi tout ce qu'il a dit de sa chair mangée et de son sang bu, encore qu'il le faille entendre, au pied de la lettre, de sa chair et de son sang pris en leur propre substance, « est esprit et vie, » à cause qu'en toute manière il y faut toujours joindre l'esprit, nous le croyons ; et pour bien entendre toutes les paroles du Sauveur, nous ne croyons pas que les dernières, où il a parlé de l'esprit, excluent les autres où il a parlé de la chair, mais nous apprennent à unir l'un et l'autre ensemble, et à chercher l'esprit dans la vérité et dans la propriété de la chair.

Où est donc la foi des catholiques ? elle est dans les paroles de saint Pierre : « Seigneur, « à qui irions-nous ? vous avez des paroles de « vie éternelle [4] ! » Nous les croyons toutes, et celles où vous inculquez avec tant de force que l'on mangera en substance votre chair, et celles où vous enseignez avec la même netteté qu'il faut profiter de votre esprit. Voilà quelle est notre foi, voilà ce que nous croyons. Et où est la foi de ceux qui quittent l'Eglise ? sinon dans ces paroles des Capharnaïtes : « Comment cet « homme nous peut-il donner sa chair à man-

[1] *Joan.*, 64. — [2] *Luc.*, I, 35. — [3] *Hebr.*, IX, 14. — [4] *Matth.*, XXVII, 54. — [5] *Joan.*, VI, 64.

[1] I *Cor.*, XI, 29. — [2] *Ibid.*, 27. — [3] *Matth.*, XVI, 17. — [4] *Joan.*, VI, 69.

« ger? » nous la donner pour la consumer, c'est chose absurde et inhumaine; nous la donner sans la consumer, et en sorte qu'en même temps elle demeure entière dans le ciel, c'est chose impossible.

Seigneur, nous ne sommes point de cette troupe : on ne peut nous attribuer en aucun sens ce *Comment* des murmurateurs. Nous nous rallions avec saint Pierre, nous retournons au cénacle pour y faire la cène avec vous et avec vos disciples. Quelle simplicité ! quel silence ! « Prenez, mangez, c'est mon corps; buvez, c'est « mon sang. » Il ne dit pas : Ils seront en vous par la foi ; mais ce que je vous présente, « cela « l'est. » Croyez-y, n'y croyez pas; cela est : parce que je le dis, et non parce que vous le croyez. Que cela est étonnant! Et néanmoins Jésus le dit sans rien expliquer ; les apôtres l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent : ils font ce qu'on leur dit, non-seulement sans contradiction et sans murmure, mais encore sans avoir besoin d'autre instruction que celle qu'ils avaient reçue. Les murmures avaient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues; tout est calme, tout est soumis : « Le Père les a tirés. » Et les autres ? Ah! fidèles, retirez-vous de leur compagnie : séparez-vous de ces séditieux, de ces impies qui murmurent, non pas contre Moïse [1], mais contre Jésus-Christ même : séparez-vous en, pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi ! que leur va-t-il arriver ? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloutir tout vivants? Non, c'est quelque chose de pis : ils quittent l'Eglise, ils sont livrés à leurs propre sens.

XLIVe JOUR.

Communion indigne [2].

Et ceux qui, sans quitter l'Eglise, conservant la vraie foi du corps et du sang de Jésus-Christ, les reçoivent indignement, sont-ils tirés par le Père céleste? les a-t-il donnés à Jésus-Christ? et viennent-ils à lui comme il faut? Non, sans doute, puisque, bien éloignés de recevoir la vie, saint Paul dit [3], « qu'ils boivent et mangent « leur condamnation, parce qu'ils ne discernent « pas le corps du Seigneur. »

Le saint Apôtre parle ici d'une manière terrible, puisque après avoir rappelé dans la mémoire des fidèles que Jésus-Christ avait dit que ce qu'il donnait à manger était son corps, le même qui devait être percé et rompu à la croix; et que la coupe qu'il leur donnait à boire était, par le sang versé qu'elle contenait, l'instrument de l'alliance et du testament que le Sauveur faisait à leur avantage ; il en conclut que « ceux qui mangent ce pain : » remarquez, « ce pain, » c'est-à-dire ce pain fait corps, ainsi qu'il vient de le raconter ; « et boivent la coupe « du Seigneur, indignement, sont coupables de « son corps et de son sang [1]. » Et qu'est-ce qu'en être coupable ? si ce n'est non-seulement les profaner, mais encore leur faire un outrage de même nature que celui qui leur avait été fait par les Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un et répandirent l'autre. Et c'est pourquoi « ils boi- « vent et mangent leur condamnation; » parce que, semblables à ces perfides, « ils n'avaient « mis aucune différence entre le corps de Jé- « sus-Christ » et celui des voleurs qu'ils avaient crucifiés avec lui. Et remarquez que l'outrage que les Juifs avaient fait à Jésus-Christ regardait précisément son corps. Car ce n'est qu'au corps qu'on peut nuire, en le livrant à la mort, conformément à cette parole : « Ne craignez « pas ceux qui ne peuvent que tuer le corps, et « ne peuvent pas étendre plus loin leur puis- « sance [2]. » Les Juifs donc outragèrent ce corps en lui-même et en sa propre substance, lorsqu'ils le mirent en croix ; ils outragèrent ce sang en lui-même et et en sa propre substance, lorsqu'ils le firent couler sur la terre par un infâme supplice, comme si c'eût été le sang d'un coupable. Vous faites un semblable sacrilége lorsque vous mangez et buvez indignement ce corps et ce sang ; vous les profanez, vous les outragez en eux-mêmes ; et cet outrage que vous faites au corps du Sauveur, est de ne le pas discerner, de n'en pas connaître la sainteté ni le prix. Il ne dit pas qu'ils ne le reçoivent point faute de foi, comme le disent nos hérétiques ; mais qu'ils ne le discernent pas, en supposant qu'ils le reçoivent : comme on dirait d'une pierre précieuse que vous jetteriez dans la boue comme une autre pierre, après l'avoir reçue; non pas que vous ne l'avez point reçue, mais que vous n'en avez pas fait le discernement et l'estime qu'il fallait.

Ce n'est pas non plus ce que disent encore ces hérétiques : Vous êtes coupables de ce corps et de ce sang, comme on est coupable envers la personne du prince, lorsqu'on en déchire injurieusement le tableau. Car il n'est point ici parlé de tableau ni de figure ; l'Apôtre fait aller de même rang : « Ceci est mon corps, coupa- « ble du corps, » et « Ne pas discerner le corps. » Il ne faut point diminuer le crime de ceux contre qui l'Apôtre s'élève, ni affaiblir l'horreur

[1] *Num.*, XVI, 26. — [2] I *Cor.*, XI, 27-29. — [3] *Ibid.*, 29, 30.

[1] *I Cor.*, XI, 27. — [2] *Luc.*, XII, 4.

qu'on en doit avoir, Il est vrai qu'en traitant indignement l'image du prince, on l'attaque, on le déshonore lui-même; mais par une injure bien inférieure à celle qu'on lui ferait en attentant sur sa personne sacrée. L'attentat des Chrétiens qui mangent indignement le corps du Sauveur et boivent indignement son sang, est de ce dernier genre ; c'est un attentat fait immédiatement sur la personne; en un mot, il y a deux choses à considérer dans le supplice de Jésus-Christ, le crime des Juifs et l'obéissance du Sauveur. Ceux qui reçoivent dignement son corps et son sang participent au mérite de son obéissance; ceux qui les reçoivent indignement participent au sacrilége de ses meurtriers, et attentent comme eux immédiatement sur sa personne adorable.

Seigneur, tirez-nous à vous, inspirez-nous un juste discernement du corps que nous recevons; ne le traitons pas comme une chose immonde, en le recevant dans un corps impur et souillé. Les choses saintes sont pour les saints, comme on criait autrefois au peuple fidèle, lorsqu'on allait distribuer le corps de Jésus-Christ. Ne le touchons pas avec des mains sacriléges; ne le recevons pas avec une bouche impure; ne lui donnons pas le baiser de Judas, un baiser de traître : que ce soit un baiser d'épouse, un baiser rempli d'ardeur, et qui soit le gage d'un chaste et perpétuel amour. « Qu'il me « baise du baiser de sa bouche [1], » d'un baiser d'époux ; que je lui donne aussi le baiser d'épouse : celui que lui donnent les vierges, les âmes chastes dont il est aimé. « Tirez-nous, » Seigneur, à ce chaste et doux baiser, « tirez-« nous, et nous courrons après vos parfums. « Ceux qui sont droits vous aiment [2]. » Ce sont ceux-là qui vous donnent ce saint baiser, ce baiser de paix et d'un amour éternel. Car « per-« sonne ne vient à moi que mon Père ne le « tire [3]; » personne ne vient à moi qu'il ne lui soit donné par mon Père; nul ne communie dignement que par cet attrait.

XLVe JOUR.

Qui sont ceux qui communient indignement?

Lisez *I Cor.* chap. x, depuis le verset 16 jusqu'au 22. C'est encore une terrible sentence contre ceux qui communient indignement : « Vous ne pouvez pas boire du calice du Sei-« gneur et du calice des démons ; vous ne pou-« vez pas participer à la table du Seigneur et à « la table du démon [4]. »

Boire la coupe des démons, ce n'est pas seulement boire dans la coupe dont on leur fait une effusion : c'est boire à longs traits les plaisirs du monde, par lesquels on se livre à eux. Participer à la table des démons, ce n'est pas seulement manger des viandes qui leur ont été immolées : c'est se livrer à l'avarice, qui est une idolâtrie ; à la gourmandise, par laquelle on fait un dieu de son ventre ; à tous les autres vices, par lesquels on livre aux démons ce qui était dû à Dieu.

Mais un des péchés que l'Eucharistie souffre le moins, c'est celui de la dissension et de la haine contre son frère ; car le propre effet de l'Eucharistie, c'est de nous unir pour ne faire qu'un même corps, selon ce que dit saint Paul : « Quoique nous soyons plusieurs, nous ne som-« mes tous ensemble qu'un même pain et un « même corps, nous tous qui participons à un « même pain [1]. » Quiconque donc prend ce pain de vie, qui prend ce corps, qui nous est donné sous la forme et sous l'espèce du pain pour sustenter notre âme, qui, étant distribué à plusieurs, demeure toujours le même, et parfaitement le même, ne souffrant aucune division en sa substance, doit être un avec tous les membres, comme il doit être un avec Jésus-Christ. Et c'est l'impression que porte en soi le pain sacré de l'Eucharistie. Celui-là donc qui la reçoit ayant la haine dans le cœur contre son frère, fait violence au corps du Sauveur, puisqu'il vient pour nous faire un même corps, et que nous demeurons dans la division.

Mais qu'arrivera-t-il à ceux qui demeurent ainsi divisés, pendant que le corps de Jésus-Christ les vient unir? Ce divin corps ne peut demeurer sans efficace : ceux qui ne veulent pas se laisser unir, il les brise, il les met en pièces, il les divise contre eux-mêmes ; leur propre conscience les condamne ; il les arrache de son unité, il les sépare de son corps mystique. S'ils y demeurent à l'extérieur, ils en sont séparés selon l'esprit; ce sont des membres pourris, « des arbres infructueux, doublement morts, « déracinés, » comme disait l'apôtre saint Jude [2]. Ils semblent être encore sur pied et se tenir sur leur racine; mais ils ont la mort dans le sein, et leur racine ne tire plus de nourriture.

« Allez » donc, et comme le Sauveur vous l'a ordonné lui-même, « allez vous réconcilier avec « votre frère [3]; » non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'autel, mais encore vous n'êtes pas digne d'y offrir votre présent; non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'oblation de l'autel, mais vous n'êtes pas digne d'y assister. Le sang de Jésus-Christ, qu'on lève

[1] *Cant.*, I, 1. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Joan.*, VI, 44, 66. — [4] I *Cor.*, X, 20, 21.

[1] *I Cor.*, I, 17. — [2] *Jud.*, 12. — [3] *Matth.*, V, 23, 24.

au ciel, crie vengeance contre vous, parce que c'est un sang qui « a pacifié et réconcilié toutes « choses dans le ciel et dans la terre [1], » et non seulement les hommes avec Dieu, mais encore les hommes entre eux. Et vous n'écoutez pas « la voix de ce sang qui parle mieux « que celui d'Abel [2]. » Car il parle pour la paix, et le sang d'Abel criait vengeance; mais vous le contraignez à crier vengeance, si vous rejetez la paix fraternelle pour laquelle il est répandu. Ce sang crie au meurtre, à la vengeance; vous êtes le meurtrier contre qui il crie; car celui « qui hait son frère est homicide [3]. » Retirez-vous, malheureux, fuyez la voix de ce sang.

XLVIe JOUR.

La communion est la préparation à la mort de Jésus-Christ [4]

« Toutes les fois que vous mangerez ce pain » de vie, « et que vous boirez ce calice, vous an- « noncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il « vienne [5]. » Vous l'annoncerez comme une chose déjà accomplie pour le salut du genre humain; vous l'annoncerez comme une chose qui se doit continuer en quelque façon jusqu'à la fin des siècles. La mort de Jésus-Christ est toujours présente dans l'Eucharistie, par la séparation mystique de son corps et de son sang; l'impression de la mort de Jésus-Christ se doit faire sur tous les fidèles qui, à l'imitation du Fils de Dieu, se doivent rendre eux mêmes des victimes. Toute la vertu de la croix est dans ce mystère : on y annonce par tous ces moyens la mort du Sauveur.

Quelle est la vertu de la croix? « Quand je « serai élevé de terre, je tirerai tout à moi [6]. » L'effet a suivi la parole : tout est venu à Jésus crucifié : telle est la vertu de sa croix. Cette vertu est toute vivante dans l'Eucharistie; ceux-là y croient, ceux-là en profitent et la reçoivent dignement, que le Père tire à son Fils. Jésus-Christ dit qu'ils vivent par lui, qu'ils vivent pour lui, comme lui-même il vit par son Père et pour son Père; ils n'ont d'autre vie que la sienne. Sa chair est toute pleine de l'esprit qui nous communique cette vie; tout est esprit, tout est vie dans ce mystère; toute l'efficace de la croix pour nous tirer à Jésus, pour nous faire vivre en lui et de lui, y est renfermée. Quelle violence souffre le Sauveur, quand on ne répond pas à son amour, quand on ne se laisse pas posséder à lui, quand on résiste à la force avec laquelle il nous tire! Si on lui refuse son cœur, pendant que non-seulement il le demande, mais qu'il fait pour ainsi parler, de si grands efforts pour se l'unir; c'est un époux méprisé qui entre en fureur contre son épouse insensible; il n'y a plus pour elle que la damnation et la mort. Hélas! hélas! tout est perdu; de toute la force dont il nous tirait, il nous repousse et nous détruit.

[1] *Col.*, I, 20. — [2] *Heb.*, XII, 24. — [3] I Joan., III, 15. — [4] I *Cor.*, XI, 26. — [5] *Ibid.* — [6] *Joan.*, XII, 32

XLVIIe JOUR.

La persévérance, effet de la communion.

« Qui mange ma chair et boit mon sang de- « meure en moi, et moi en lui [2]. » Le grand don après lequel soupirent les chrétiens est celui de la persévérance, qui nous assure la couronne, qui nous unit, qui nous incorpore à Jésus-Christ, pour nous faire éternellement un avec lui, sans jamais en pouvoir être séparés. Voilà le grand don de Dieu, celui qui est joint à sa prédestination éternelle; et Jésus-Christ nous apprend qu'il y a dans l'Eucharistie une grâce particulière pour nous l'obtenir. Si donc nous voulons persévérer dans la vertu, il faut communier, et communier souvent; car c'est le plus puissant moyen qui nous soit donné pour obtenir persévérance [3]; c'est le pain des Chrétiens, leur nourriture ordinaire et de tous les jours. O mon Dieu! que les Chrétiens ont le cœur dur, puisqu'ils viennent si rarement à la sainte table! S'ils goûtaient Jésus-Christ crucifié, ils viendraient célébrer souvent le mystère de cette mort. On est touché le vendredi saint, à cause qu'on y célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. Venez, mes enfants, c'est tous les jours le vendredi saint; tous les jours on érige le Calvaire sur le saint autel. Venez et souvenez-vous de cette mort qui est notre vie; venez recevoir un sacrement où l'on apprend à demeurer en Jésus-Christ, où l'on reçoit la force, le courage, la grâce d'y demeurer.

Mais aussi on doit trembler quand on retombe dans ses fautes après la communion; puisque Jésus-Christ ne dit pas : « Celui qui mange ma « chair » est « en moi [4]; » mais il y *demeure* attaché; ni *je* suis *en lui;* mais j'y *demeure*, et je ne le quitte jamais. Jésus est fidèle; il ne nous quitte jamais le premier. Il vient bien à nous le premier; mais jamais il n'est le premier qui quitte; c'est nous qui le quittons, quand nous tombons dans le péché. Malheureux! nous devons bien craindre de ne l'avoir pas reçu comme il faut, car nous serions demeurés en lui; et hélas! nous l'avons quitté. Le recevoir comme il faut, c'est le recevoir en détestant ses péchés, en éloignant les occasions de les commettre, en cherchant dans l'Eucharistie le soutien de notre faiblessse et de notre instabilité.

[1] *Joan.*, VI, 57. — [2] *Ibid.* — [3] *Joan.*, VI, 24, 27. — [4] *Ibid.*, 57.

XLVIIIe JOUR.

S'éprouver soi-même [1].

« Que l'homme s'éprouve lui-même[2] ; » qu'il éprouve premièrement s'il n'est point indigne de cette table sacrée ; s'il ne vient point au banquet de l'Époux sans la robe nuptiale, sans être en état de grâce ; car on lui dirait : « Ami » infidèle, ami téméraire, « comment avez-vous osé « entrer ici sans avoir l'habit nuptial? » Et non-seulement il sera indigne du banquet, mais encore « on le jettera pieds et mains liés dans le « séjour des ténèbres, où il y aura pleur et grin- « cement de dents. [3] »

« Le maître entra dans la salle du festin pour « y voir les conviés, et il y vit un homme qui « n'avait point l'habit nuptial[4]. » Représentez-vous Jésus qui vient lui-même examiner ceux qui sont à sa table. Pour éviter un si terrible examen, que chacun s'examine soi-même, que chacun s'éprouve soi-même.

Mais il y a encore d'autres épreuves plus délicates. Le pain de l'Eucharistie est appelé par les saints « le pain des forts ; » et il y faut user, en le donnant, du même discernement dont use un sage médecin, en donnant le solide à son malade ; c'est-à-dire qu'il faut songer non-seulement au refus absolu qu'on en doit faire durant la fièvre, mais encore au ménagement avec lequel il le faut donner aux convalescents.

Outre l'épreuve qu'il faut faire de cette viande céleste pour n'y pas manger sa condamnation, il y a encore une épreuve, une préparation nécessaire pour la manger avec profit. Cette viande ne nous est pas seulement donnée pour entretenir la vie, mais encore pour nous rendre l'embonpoint. Elle renouvelle, elle engraisse, elle veut détruire de plus en plus jusqu'aux moindres restes du mal. Cette viande ne se digère pas, mais c'est elle, pour ainsi parler, qui nous digère et nous change en elle-même. Il faut considérer le progrès que nous faisions en la mangeant, et la prendre avec réserve, jusqu'à tant que nous soyons rendus propres à recevoir tout son effet. Sinon elle nous surcharge, et si nous n'avons pas la mort dans le sein, il s'amasse des humeurs qui doivent nous faire craindre une rechute. Il faut donc craindre le fréquent usage de l'Eucharistie, si on n'en vient à cet embonpoint spirituel et à un état de force. Il est vrai que c'est en la recevant que nous devenons propres à la recevoir : c'est elle-même qui, par sa vertu, nous rend propres à elle-même et à ses effets ; mais il faut en savoir tempérer l'usage. La marque la plus assurée dans les bonnes âmes pour la recevoir souvent, c'est l'appétit spirituel qu'elles en ressentent ; mais il faut savoir ménager cet appétit. Il y a des appétits de malade ; il y en a que la santé donne. L'appétit est donc équivoque, et il faut le savoir connaître, il faut savoir le réprimer, il faut savoir le réveiller, il faut quelquefois exciter l'ardeur par quelque délai, pour aussi augmenter le goût. Telle âme aura besoin qu'on le lui excite par quelque temps de lecture et par la seule méditation de la parole divine. Goûter la parole de Jésus-Christ, c'est la marque qu'on le goûte lui-même, et la meilleure préparation à le goûter. « Qui est le sage qui entendra et qui « discernera ces choses[1]? Qui est cet économe « fidèle et prudent qui saura donner le froment « dont la distribution lui est confiée, en son « temps et selon la mesure[2]? » Remarquez qu'il y a le temps et la mesure à garder, et que ce dispensateur ne doit pas seulement être fidèle, mais encore prudent, Ainsi, que l'homme s'éprouve lui-même ; car le temps de l'un n'est pas toujours le temps de l'autre, et la mesure de l'un n'est pas toujours la mesure de l'autre. Il faut donc s'éprouver soi-même, et quand on dit s'éprouver soi-même, ce n'est pas à dire s'approcher ou s'éloigner par son propre jugement : car cette épreuve ne serait ordinairement que la nourriture de l'amour-propre. Une partie de cette épreuve est de bien connaître qu'on ne se peut pas juger soi-même, et qu'on doit savoir chercher ce dispensateur prudent, qui connaisse le temps et la mesure qui nous est propre. Car ce n'est pas sans raison que le Prince des pasteurs a donné à ses ministres le pouvoir de lier et de délier, de retenir et de remettre. Qu'on s'éprouve donc soi-même avec ce conseil, et selon l'ordre de l'obéissance. Tout ce qu'on fait dans cet esprit porte grâce. Tel qui entend dire que la sécheresse est quelquefois une épreuve et un exercice, prendra sa langueur pour une grâce. Tel aussi s'imaginera être de ces tièdes, que Jésus-Christ vomit de sa bouche, quand il ne sentira pas son goût, et que ce goût se sera, pour ainsi dire, retiré bien avant dans son intérieur. « Qui « est le sage, » encore un coup, « qui discernera « ces choses? »

Il faut aussi savoir connaître cette viande qui sait comme la manne prendre toute sorte de goûts. Tantôt on nous y doit faire goûter l'humilité ; tantôt la mortification, tantôt l'amour fraternel et celui des ennemis ; tantôt la joie qui nous transporte en esprit dans le

[1] 1 *Cor.*, XI, 28. — [2] *Ibid.* — [3] *Matth.*, XXII, 12, 13. — [4] *Ibid.*, 11.

[1] *Osee.*, XIV, 10. — [2] *Luc.*, XII, 42.

ciel tantôt la sainte tristesse qui nous dégoûte du monde, et nous imprime des sentiments de pénitence. On nous doit faire prendre cette viande avec la disposition où le Saint-Esprit nous met, ou dans celle où l'on ressent qu'il nous veut mettre. Il faut, dis-je, vous la donner ou selon votre attrait présent, ou pour vous inspirer celui dont vous avez besoin. Faut-il exciter en vous ou y entretenir l'esprit d'ardeur et de zèle ? le charbon pris sur l'autel [1] n'est rien pour vous purifier, pour vous embraser, à comparaison de ce corps. Est-ce l'esprit de componction et de larmes qui vous est nécessaire ? ce divin corps en tirera plus de vos yeux, que la pécheresse n'en versa aux pieds du Sauveur. Seigneur ! donnez à votre Eglise de ces prudents dispensateurs, qui sachent faire l'application de l'Eucharistie. Seigneur! donnez à vos fidèles cette humble docilité, et la soumission aux conseils avec lequels ils se doivent éprouver eux-mêmes.

XLIXe JOUR.

Sommaire de la doctrine de l'Eucharistie.

Nous devons maintenant entendre ce que c'est que ce sacrement, en quoi il consiste, quel en est le fruit, ce qu'on doit appeler le sacrement et le signe, ce qu'on doit appeler le fruit de la chose.

Ceux qui ne veulent pas croire que ce qui nous est présent est vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, disent que le pain et le vin sont le sacrement et le signe, et que la chose c'est la réception de la chair et du sang de Jésus-Christ : puisque c'est là, disent-ils, ce qui est toujours accompagné de la vie, conformément à cette parole : « Qui mange ma chair « et boit mon sang a la vie éternelle ; » et : « Qui me mange, vit pour moi [2]. » Aveugles, qui ne veulent pas entendre qu'il y en a qui prennent ce corps sans le discerner, qu'il y en a qui le reçoivent en le profanant, et qui s'en rendent coupables ; et que c'est ce qui doit être reçu avec épreuve, pour ne le pas recevoir indignement. Mais parce que les hommes peuvent recevoir mal un si grand don, en est-il moins ce qu'il est?

La parole de Dieu est par elle-même une lumière qui éclaire l'homme, qui le purifie, qui le nourrit; en laquelle il a le salut et la vie : cela empêche-t-il qu'il y en ait qu'elle étourdit, qu'elle aveugle ; qu'elle ne soit « odeur de « vie » pour les uns, et « odeur de mort » pour les autres, et « une lettre qui tue [3] ? » Ce que les hommes la font devenir par leur mauvaise disposition, n'empêche pas ce qu'elle est par elle-même, ni ne lui ôte la force qu'elle tire de la bouche de Dieu d'où elle sort. Ainsi le corps de Jésus, ainsi le sang de Jésus, n'en sont pas moins en eux-mêmes esprit et vie, encore qu'ils ne le soient pas à ceux qui les reçoivent mal. « Ceux qui croiront et seront baptisés seront « sauvés [1]. » Qui en doute, s'ils croient comme il faut, s'ils persévèrent à croire, s'ils ne mettent point d'obstacle à la grâce du baptême, s'ils sont soigneux d'en conserver la vertu? Ainsi, qui mange la chair, qui boit le sang, a la vie : oui, qui la mange et qui le boit dignement, et comme il faut. La chair mangée dans l'Eucharistie est au Chrétien un gage d'amour de Jésus-Christ, un témoignage certain que c'est pour lui qu'il s'est incarné, et pour lui qu'il s'est offert. Voilà le gage, voilà le signe, voilà le témoignage : mais il faut entendre ce gage, il faut être touché de ce signe, il faut croire à ce témoignage; autrement, qu'aurez-vous pris? Un gage, un signe, un témoignage de l'amour immense de votre Sauveur; mais sans en être touché, sans y prendre part : et ce précieux gage de son amour sera en témoignage contre vous, et vous serez de ceux dont il est écrit : « Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont « pas reçu [2]. » Qu'est-ce que venir chez soi, si ce n'est venir à ceux qui sont à lui? il y vient donc, et il a été au milieu d'eux; mais ils ne l'ont pas reçu, parce qu'ils ne l'ont pas connu; ils ne l'ont pas discerné; ils ne l'ont pas traité comme le méritait sa dignité et son amour.

Quel est donc le vrai effet, et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement? Etre incorporé à Jésus-Christ; lui être parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit; être avec lui une même chair et un même esprit, par la consommation de ce chaste mariage [3]; être de ses os et de sa chair, comme une épouse fidèle [4] : mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien : en un mot, être le corps de Jésus Christ, lui être uni membre à membre, comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au chef [5] : et cela pour toujours, sans jamais être en division ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres; parce qu'il veut non-seulement venir en nous, mais y demeurer. Il ne s'unit qu'à regret et à contre-cœur à ceux qu'il voit destinés dans la suite et jusqu'à la fin : il ne les reputé pas siens, de cette manière secrète et permanente dont il veut qu'on

[1] *Isa.*, VI, 6, 7. — [2] *Joan.*, V, 55, 58. — [3] II *Cor.*, II, 16; III, 6.

[1] *Marc.*, XVI, 16. — [2] *Joan.*, I, 11. — [3] II *Cor.*, VI, 16, 17. — [4] *Ephes.*, V, 30. — [5] I *Cor.*, XII, 27.

soit des siens : autrement, son disciple bien-aimé dira : « Ils étaient au milieu de nous : ils « en sont sortis : mais ils n'étaient point des « nôtres. » Et pourquoi ? Parce que, s'ils avaient « été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous[1]. « Qui me mange demeure en moi et moi en lui [2] : » et qui n'y demeure pas, ne me mange pas comme il faut.

En effet, qu'avons-nous dans l'Eucharistie, qu'y avons-nous en substance, si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux ? C'est la même chose, la même substance ; et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile, percez ce nuage : que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui me fera ma béatitude ? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps ? Dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme ? n'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui y « habite « corporellement, avec une entière plénitude [3],» c'est-à-dire le Verbe divin : et dans ce Verbe, n'ai-je pas son Père ? et n'a-t-il pas dit la vérité, quand il a dit : « Qui me voit, voit mon Père [4] ?» J'ai donc tout. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas ? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui ; car ainsi il demeurera en nous. Et il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous, en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir ; enfin à être connu comme il connaît [5] : c'est-à-dire à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au-dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'Eucharistie.

L^e JOUR.

L'Eucharistie est la force de l'âme et du corps.

Mais, dites-vous, qu'était-il besoin d'avoir Jésus-Christ dans son corps ? Dites plutôt. Qu'était-il besoin d'avoir le corps de Jésus-Christ en vérité, en substance ? d'avoir la chair de ce sacrifice ? d'avoir dans ce sang le signe certain de la consommation de la rémission des péchés : d'être uni à Jésus-Christ tout entier, comme une chaste épouse à un époux chéri, et en cette qualité d'avoir puissance sur son corps, pour jouir en même temps de son esprit ? Et pour parler du corps en particulier, n'y a-t-il rien à faire dans notre corps ? N'est-ce pas la chair qui convoite contre l'esprit ? Qui la peut mieux tempérer, que le corps de Jésus-Christ appliqué sur elle ? N'y a-t-il pas dans nos membres une loi qui combat la loi de l'esprit ? Qui la peut mieux affaiblir, et mettre nos membres mortels sous le joug ? Ne faut-il pas porter dans nos corps la mortification de Jésus ? Mais qui peut mieux y en imprimer le caractère, et sanctifier les peines d'un corps affligé ? Mais ne faut-il pas que ce corps mortel sorte un jour du tombeau et de la corruption ? Et qui peut mieux nous en tirer que ce corps qui ne l'a jamais sentie ? Pour devenir avec Jésus-Christ « un corps spirituel, » comme l'appelle saint Paul [1], qu'y avait-il de plus efficace que son union avec ce même corps, et l'impression de ses divines qualités ? Mon Sauveur ! si vous touchez mon corps, il en sortira une vertu, et il faudra qu'il devienne semblable au vôtre. La vertu qui en sortira ne me donnera pas, comme à cette femme, une santé faible et fragile, mais la véritable santé qui est l'immortalité. Mais les enfants qui n'ont pas communié ne ressusciteront donc pas ? Grossiers et charnels, qui n'entendez pas que ce corps est donné à toute l'Eglise, et que ce levain mystérieux est capable de vivifier toute la masse ? Ces enfants dont vous parlez n'ont-ils pas reçu avec le baptême un droit sur ce corps ? il est à eux, encore qu'ils ne le reçoivent pas d'abord, selon la coutume présente ; mais ce qui est reçu par quelques-uns est à tous un même gage d'immortalité. Consolez-vous en Notre-Seigneur, et jouissez d'une si douce espérance.

LIe JOUR.

L'Eucharistie et le viatique des mourants.

Considérons ici le corps du Sauveur comme le doux viatique des mourants. Je me meurs, mes sens s'éteignent, ma vie s'évanouit : qu'ai-je à désirer en cet état, que quelque chose qui m'ôte la crainte de la mort, et me tire de l'esclavage où cette appréhension m'a tenu durant tout le temps de ma vie ? Mon Sauveur ! on m'apporte votre corps, ce corps immortel, ce corps spiritualisé ; je le reçois dans le mien : « Je ne mourrai pas, je vivrai [2]. Qui mange ma « chair, » dites-vous [3], « aura la vie éternelle, « et je le ressusciterai au dernier jour. » Il restera dans ce corps mort un germe de vie que la pourriture ne pourra point altérer ; il y restera une impression de vie que rien ne peut effacer. Tous les jours de ma vie je veux communier dans cette espérance, je veux me regarder comme mourant, et je le suis ; je veux vous recevoir en viatique. Je ne craindrai point la mort : vous m'affranchissez de la servitude que cette crainte m'imposait. Pourquoi craindre le mal, si j'en ai toujours l'antidote ? Sans vous, la mort est un joug insupportable ; avec vous, elle est

[1] I *Joan.*, II, 19. — [2] *Joan.*, VI, 57. — [3] *Col.*, II, 9. — [4] *Joan.*, XIV, 9. — [5] I *Cor.*, XIII, 2.

[1] I *Cor.*, XV, 44, 45, 46. — [2] *Psal.*, CXVII, 17. — [3] *Joan.*, VI, 55.

un remède et un passage à la vie. Que je suis heureux! On m'apporte votre précieux corps, vous venez chez moi, hôte céleste! C'est à ce coup que je puis dire : « Seigneur, je ne suis « pas digne que vous entriez dans ma maison[1].» Vous y venez néanmoins, vous y entrez, vous y êtes, et ce n'est pas encore assez pour votre amour; la maison où vous voulez entrer, c'est mon corps.

C'est ici le temps de se souvenir de votre mort; de cette mort par laquelle la mort a été vaincue; de cette mort qui nous fait dire avec confiance : « O mort! où est ton aiguillon? ô mort! « où est ta victoire[2]? » de cette mort par laquelle est accomplie cette parole : « Je romprai « votre pacte avec la mort; et votre alliance avec « le tombeau ne subsistera plus[3].» Et encore : « La mort sera précipitée à jamais dans l'abîme[4]. « Faites ceci en mémoire de moi : » souvenez-vous de ma mort : « Annoncez-la[5]. »

O Seigneur! on m'a annoncé la mienne; mais qu'on m'annonce la vôtre, et je ne craindrai plus rien. Oui, maintenant je pourrai chanter avec le Psalmiste: « Si je marche au milieu de « l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce « que vous êtes avec moi[6]. » Ah! doux souvenir que celui de votre mort, qui a effacé mes péchés, qui m'a assuré votre royaume! Mon Sauveur, je m'unis à votre agonie, je dis avec vous mon IN MANUS : « Mon Dieu, je remets mon esprit entre « vos mains[7]. Seigneur Jésus, recevez mon es- « prit[8]. » Quoi! vous le venez quérir vous-même pour le présenter à votre Père? C'en est fait : « Tout est consommé[9]. » Je veux mourir comme vous en disant cette parole: « Tout est consommé; » je n'ai plus rien sur la terre, et votre royaume va être mon partage. « Tout est consommé; » je vois votre royaume céleste, ce sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir par grâce, par miséricorde, en votre nom, ô Jésus! A ce coup sera accomplie cette parole : « Qui me mange demeure en moi, et « moi en lui[10]. » Je ne vous quitterai plus. Maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance, qui m'a fait quitter tant de fois un si bon Maître! Et maintenant, mon Sauveur, je serai toujours avec vous, vous m'allez marquer de votre sceau. Ah! Seigneur, gardez-moi jusqu'au dernier soupir, et que je le rende entre vos bras!

Et ce corps, que deviendra-il? Le voilà uni au vôtre. Par votre corps ressuscité, je ressusciterai tout nouveau, je ne laisserai à la terre que la mortalité. Je vis dans cette espérance; mais j'y meurs. Je meurs tous les jours, puisque je ne cesse d'avancer au dernier moment. Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme une eau rapide, dont on ne peut arrêter le cours. Dans un moment on passera où j'étais, et l'on ne m'y trouvera plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on : et de tout cela, il n'en reste plus que mon tombeau, où l'on dira que je suis; et je n'y serai pas : il n'y aura qu'un reste de moi-même, et ce reste, tel quel, diminuera à chaque moment, et se perdra à la fin.

Que cela est triste! Oui, si je n'avais pas votre corps pour me redonner la vie. Cette espérance me soutient. Je veux toujours me regarder en état de mort, me confesser comme un mourant; communier comme un mourant; me disposer à chaque fois comme si j'allais mourir. Je meurs, fermez-moi les yeux, que je ne voie plus les vanités; enveloppez-moi de ce drap, je n'ai plus besoin d'autre chose; rendez-moi ma pauvreté naturelle; mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens selon le corps, c'est là où il faut que je retourne; c'est là ma mère qui m'a engendré pour mourir; elle m'enfantera un jour pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort, ce n'est plus qu'un nom; il n'y a de mort que le péché.

LIIe JOUR.

L'Eucharistie jointe par Jésus-Christ au banquet ordinaire, figure de la joie du banquet éternel.

Une des observations les plus nécessaires dans l'institution de l'Eucharistie, c'est que Jésus-Christ l'a faite dans un banquet ordinaire, en conversant à l'ordinaire avec ses disciples, sans marquer de distinction entre ce qui regardait le repas commun et ce qui regardait ce divin repas où il se devait donner lui-même. « Pen- « dant qu'ils soupaient, » dit saint Matthieu, « il prit du pain, le rompit, et leur dit : Prenez « et mangez : ceci est mon corps[1]. » Il continue, il achève le souper; et après le souper, disent saint Luc et saint Paul[2], « il prit le calice, « et il dit : Ce calice et le breuvage que je vous « présente, est le nouveau Testament par mon « sang. » Puis il continue son discours et il dit, selon saint Luc : « La main de celui qui me trahit est avec moi à la table[3]; » et selon saint Matthieu : « Je ne boirai plus de ce fruit de vigne, jusqu'à ce que je le boive de nouveau dans le royaume de mon Père[4]. » Toutes paroles qui n'appartiennent point à l'institution, et dont aussi saint Paul ne rapporte rien, encore qu'il se fût proposé de raconter toute l'institution de

[1] *Matth.*, VIII, 8. — [2] I *Cor.*, XV, 55. — [3] *Isa.*, XXVIII, 10. — [4] *Isa.*, XXV, 8. — [5] I *Cor.*, XI, 24, 25 26. — [6] *Psal.*, XXII, 4. — [7] *Luc.*, XXIII, 46, *Psal.*, XXX, 6. — [8] *Act.*, VII, 58. — [9] *Joan.*, XIX, 30. — [10] *Ib.*, VI, 57.

[1] *Matth.*, XXVI, 26. — [2] *Luc.*, XXII, 20, I *Cor.*, X, 25. — [3] *Luc.*, XXII, 21. — [4] *Matth.*, XXVI, 29.

ce mystère, comme la suite de son discours le fait paraître. On ne dira pas qu'il n'y ait rien de singulier et d'extraordinaire dans le banquet eucharistique, toutes les paroles de l'institution marquent le contraire. Mais cet extraordinaire et ce divin qui paraît dans cet endroit du banquet, est joint et continue avec tout le reste ; et il semble que le repas eucharistique ne fasse qu'une partie du repas commun que Jésus fit avec les siens.

Ce qui se présente d'abord, pour entendre ce mystère, c'est que manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication ; on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis ; il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société : « Man- « gez, buvez, mes amis : enivrez-vous, » c'est-à-dire réjouissez-vous, « mes très-chers, » disait l'Epoux à ses amis [1]. Et la Sagesse, pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attirant, qu'un repas qu'elle nous prépare : « Venez, mes amis, mangez mon pain, « buvez le vin que je vous présente [2]. »

C'était aussi pour cette raison que Dieu ordonnait à son peuple de venir au lieu que le Seigneur avait choisi pour y faire bonne chère devant le Seigneur, avec tout ce qu'on avait de plus cher, avec son fils, avec sa fille, avec tout son domestique, avec son serviteur et sa servante, avec ceux qu'on honorait le plus, avec le lévite qui demeurait dans son pays [3], sans oublier l'étranger, non plus que la veuve et l'orphelin ; et, à plus forte raison, sans oublier ses voisins, ses proches, afin qu'ils fussent rassasiés des biens que le Seigneur nous avait donnés, et partageassent notre joie [4].

Ces festins et cette joie ont été la cause que la béatitude céleste nous est représentée comme un banquet. « Il en viendra d'Orient et d'Occi- « dent, » dit le Sauveur ; «et ils se mettront à « table avec Abraham, avec Isaac et avec « Jacob [5]. » Et lui-même, à la fin des siècles, « il fera mettre à table ses bons serviteurs, et « passant de table en table, il les servira [6]. » Et le jour même de la Cène, pour appliquer cette idée au festin qu'il venait de faire avec ses disciples, il leur dit : « Je vous prépare le royaume « que mon Père m'a préparé, afin que vous « mangiez et buviez à ma table dans mon « royaume [7]. »

Il voulait donc que la Cène fût un véritable festin, pour lier la société entre ses disciples, et leur figurer la joie de ce festin éternel, où ils « seront » rassasiés et « enivrés de l'abondance « de sa maison, et abreuvés du torrent de sa vo- « lupté [1]. » C'est pourquoi il célébra ce divin banquet sur le soir, à la fin du jour, en figure de ce souper éternel, qu'il nous fera à la fin des siècles, lorsque toutes choses seront consommées.

C'est encore ce qu'il voulait dire lorsqu'en prenant, selon la coutume, la coupe de vin dont tout le monde buvait dans les festins en signe de société, il la présenta à ses disciples, en leur disant : « Partagez-la entre vous : pour moi, « je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce « que le royaume de Dieu vienne [2]. » Saint Luc marque expressément cette action et cette parole avant l'institution de l'Eucharistie : Jésus-Christ répéta la même parole, après avoir consacré le saint calice, en disant : « Je vous le « dis, je ne boirai plus de ce fruit de vigne, » dont j'ai bu avec vous dans mon repas, et dont je me suis servi pour en faire mon sang, « jus- « qu'au jour où je le boirai de nouveau avec « vous dans le royaume de mon Père [3]. »

Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le Pain des anges nous sera donné à découvert, où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Seigneur et des ravissantes délices de son amour. Le festin de Notre-Seigneur en était l'image, et pour imiter son exemple, c'était aussi dans des festins que les premiers Chrétiens célébraient l'Eucharistie, comme saint Paul le fait bien voir dans la première épître aux Corinthiens [4]. Le festin de l'Eucharistie conserva toujours cette forme primitive, jusqu'à ce que les abus la firent changer ; mais elle n'en est pas moins pour cela la force d'un banquet d'union et de société entre les frères, et d'espérance pour le repas éternel de Dieu.

Fréquentons donc ce sacré repas de l'Eucharistie, et vivons en union avec nos frères ; fréquentons-le, et nourrissons nous de l'espérance de la joie céleste ; mangeons ce pain qui soutient l'homme ; buvons ce vin qui lui doit réjouir le cœur, et disons avec un saint transport : « Ah ! « que mon calice enivrant est exquis [5] ! »

Jésus-Christ s'est servi de pain et de vin pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'Eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport : et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devons tous les jours non-

[1] *Cant.*, v, 1. — [2] *Prov.*, IX, 4. — [3] *Deut.*, XII, 5, 7, 12, 18. — [4] *Ibid.*, XXVI, 11, 12, 13. — [5] *Matth.*, VIII, 11. — [6] *Luc.*, XII, 37. — [7] *Ibid.*, XXII, 29, 30.

[1] *Psal.*, XXXV, 9. — [2] *Luc.*, XXII, 17, 18. — [3] *Matth.*, XXVI, 29. — [4] I *Cor.*, XI, 20 seq. — [5] *Psal.*, XXII, 6.

seulement soutenir, mais encore échauffer notre cœur ; non-seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits dès cette vie l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité.

LIIIe JOUR.

L'Eucharistie, unie par Jésus-Christ au repas commun, est plus semblable à l'ancienne pâque.

On peut encore remarquer un autre dessein qui a porté Notre-Seigneur à unir ensemble le festin de l'Eucharistie au repas ordinaire ; qui était de la rendre plus semblable à l'ancienne pâque, qui faisait aussi partie du repas commun. Il y avait cette différence, que l'ancienne pâque ne se faisait qu'une fois l'année ; mais, maintenant, chaque jour on célèbre la nouvelle pâque : tous les jours des Chrétiens sont une fête ; leur vie est une éternelle solennité ; ils doivent aussi toujours être en joie, comme saint Paul le leur dit sans cesse, et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie et à la gloire éternelle.

L'année signifiait aux Juifs l'éternité tout entière et l'universalité des siècles. Mais maintenant chaque jour nous la signifie, nous sommes plus proches qu'eux de l'éternité, et l'idée nous en doit être plus présente.

La pâque se célébrait une seule fois ; l'entrée du Souverain Pontife dans le sanctuaire une seule fois : tout cela pour figurer qu'en effet il n'y a qu'une seule pâque, qui est celle de Jésus-Christ. Car s'il y a aussi une pâque et un passage pour nous, c'est en lui ; et il faut qu'il passe dans sa gloire tout complet, c'est-à-dire le corps et les membres. Il n'y a non plus qu'une seule entrée du même Jésus, souverain pontife, dans le ciel [1], lorsqu'il y entre pour nous et pour lui, et qu'il nous y va préparer la place. Il ne passe donc qu'une fois, il n'entre qu'une fois dans le sanctuaire, à ne regarder que sa personne ; mais dans ses membres, il passe tous les jours au ciel ; tous les jours il entre dans le sanctuaire ; et l'Eucharistie, célébrée tous les jours, tous les jours nous représente ce mystère. Passons donc tous les jours à Dieu ; passons en Jésus-Christ de plus en plus ; que sa vie paraisse toujours de plus en plus dans la nôtre, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées. Entrons tous les jours dans son sanctuaire : entrons-y par la foi ; courons-y par de saints désirs ; c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ comme le doit un chrétien.

[1] *Hébr.*, VI, 19, 20, IX, 7, 11, 14.

LIVe JOUR.

L'Eucharistie, jointe au repas commun, apprend à sanctifier tout ce qui sert à nourrir le corps.

Je dirai tout, Seigneur : je me dirai à moi-même, et je dirai à tous ceux à qui je destine cet écrit, et je le destine à tous ceux que vous avez mis spécialement à ma garde, selon que je les croirai disposés à en profiter, et à tous ceux à qui vous permettez qu'il tombe entre les mains ; je leur dirai, mon Sauveur, tout ce que vous me mettez dans l'esprit sur vos saints mystères, dans votre sainte parole. Je vois encore une autre raison qui vous a porté à unir l'Eucharistie au repas commun : vous vouliez sanctifier toute notre vie, dans l'action qui l'entretient et la fait durer ; vous vouliez que la nourriture corporelle fût accompagnée de la spirituelle, afin que nous apprissions à faire tout en esprit, même les choses qui devaient servir à sustenter notre corps. Nous ne devons nourrir ce corps que pour être un digne instrument à l'esprit ; nous devons prendre le manger et le boire dans cet esprit. L'Eucharistie, prise devant le repas, devait être un tempérament salutaire au plaisir des sens, de peur que nous ne nous y laissassions emporter et qu'il ne prît le dessus. Mais encore que l'Eglise à qui Jésus-Christ a laissé la dispensation de ses mystères, dans la suite ait séparé, et très-sagement, ce que Jésus-Christ semblait avoir uni, et qu'elle célèbre l'Eucharistie hors du repas ordinaire ; le dessein de Jésus-Christ n'est pas anéanti : l'instruction qu'il nous a donnée subsiste toujours. Quand nous faisons nos repas, nous devons toujours nous souvenir que, selon l'institution primitive de l'Eucharistie, elle devait les accompagner ; que Jésus-Christ l'a fait ainsi ; que l'Eglise l'observait ainsi sous les apôtres ; qu'alors donc on voulait apprendre aux Chrétiens que toutes leurs actions, et même les plus communes, devaient être faites saintement. Cette instruction subsiste toujours. En mangeant et en buvant, songeons à ce boire et à ce manger spirituel de la table de Notre-Seigneur : ayons l'esprit appliqué aux choses célestes ; n'en quittons point la pensée durant nos repas. Si nous ne pouvons pas les accompagner de saintes lectures, comme on le fait dans les maisons spécialement consacrées à Dieu, accompagnons-les de saints discours, du moins de saintes pensées. Ne nous livrons pas aux sens, ni à ce corps misérable qu'il serait honteux d'engraisser et de nourrir, si on ne le nourrissait comme le ministre et le serviteur de l'esprit. Car autrement nous nourrir, ce n'est que travailler pour la mort, lui en-

graisser sa proie, et aux vers leur pâture. Nourrissons-nous avec règle, et comme disait un ancien, mangeons autant qu'il est nécessaire pour nous sustenter ; buvons autant qu'il convient à des personnes pudiques, qui ne veulent pas irriter les désirs sensuels. Enfin, quoi que nous fassions, « soit que nous buvions, soit que « nous mangions, soit que nous fassions quelque « autre chose » par rapport au corps, « faisons-« le pour la gloire de Dieu, et au nom de Notre-« Seigneur Jésus-Christ, rendant grâce par lui « à Dieu le Père [1]. »

« Le royaume de Dieu n'est pas boire ni « manger ; mais justice et paix, et joie dans le « Saint-Esprit [2]. »

LVe JOUR.

Pouvoir donné à l'Eglise de changer ce qui n'est pas de l'essence de l'institution divine. La communion sous une espèce suffisante et parfaite.

Que Jésus-Christ a donné un grand pouvoir à son Eglise dans la dispensation de ses mystères ! Il a institué l'Eucharistie dans un festin, dans un souper, sur le soir ; et cela faisait à son mystère et à notre instruction. Et néanmoins il a permis à son Eglise de séparer ce qu'il avait mis ensemble, encore que ses apôtres aussi eussent suivi religieusement cette institution. Et non-seulement l'Eglise a cessé de faire ce que Jésus-Christ avait fait, et les apôtres suivi, mais encore elle a pris la liberté d'interdire sévèrement cette pratique. C'est étant à table, et au milieu du repas, et y mangeant d'autres viandes, que Jésus-Christ a commandé à ses apôtres de recevoir l'Eucharistie ; et l'Eglise a bien osé le défendre, et faire une loi inviolable de communier à jeun. L'Eucharistie, qui par son institution était un souper, n'en est plus un ; on la prend le matin, on la prend avant toute autre viande, on la prend séparément du repas vulgaire, et il n'est plus permis de la prendre comme Jésus-Christ l'a donnée, comme les apôtres l'ont reçue.

On veut dire que c'est que tout cela n'appartenait pas à l'essence de l'institution du Sauveur. Mais le Sauveur a-t-il voulu laisser aux hommes à distinguer par leur propre sens ce qui était de la substance de son institution, d'avec ce qui n'en était pas ? N'a-t-il pas voulu au contraire leur faire voir qu'il leur laissait son Eglise, pour être une fidèle interprète de ses volontés, et une sûre dispensatrice de ses sacrements ?

Quand donc on veut s'imaginer qu'en ne recevant qu'une espèce on ne reçoit qu'une cène et une communion parfaite, c'est qu'on n'entend pas que c'est l'Eglise qui sait le secret de Jésus-Christ ; qui sait ce qui appartient essentiellement à son institution, ce qui doit être donné à chacun, ce qui doit être dispensé diversement, selon les temps et les conjonctures différentes.

Vous vous étonnez qu'on sépare ce que Jésus-Christ a mis ensemble, et qu'on donne le corps à manger, sans donner en même temps le sang à boire. Etonnez-vous donc aussi de ce que la Cène sacrée est séparée du souper commun. Mais plutôt ne vous étonnez jamais de ce que l'Eglise fait. Instruite par le Saint-Esprit et par la tradition de tous les siècles, elle sait ce que Jésus-Christ a voulu faire ; et que ce qu'il a séparé par une représentation mystique, ne laisse pas d'être uni non-seulement en vertu, mais encore en substance. Il est vrai, il a fallu, pour la parfaite représentation de sa mort, que son corps parût séparé d'avec son sang, et qu'on les prît chacun à part? mais elle sait en même temps que la vertu du corps livré n'est pas autre que la vertu du sang répandu ; et que non-seulement la vertu, mais encore la substance même de l'un et de l'autre, après sa résurrection, sont inséparables.

Elle laisse donc ce corps et ce sang dans cette séparation mystique. Mais au fond elle sait bien, quelque partie que l'on prenne, qu'on reçoit la vertu du tout. Il ne faut que voir comment Jésus-Christ a célébré la Cène. Car les évangélistes ont marqué distinctement, qu'il en a donné les deux parties avec quelque distance l'une de l'autre, puisqu'il a donné le corps pendant le souper, selon saint Matthieu [1], et le calice du sang après le souper, selon saint Luc et saint Paul [2]. Et non content d'avoir comme séparé ces deux actions par ce caractère, il a voulu montrer que chaque partie de son action était complète en elle-même ; puisqu'il dit après chacune, comme saint Paul le marque expressément : « Faites ceci en mémoire de moi [3]. » Ainsi, quelque partie que je prenne, je célèbre la mémoire de la mort de Jésus-Christ, je m'en applique la vertu tout entière ; je m'incorpore à Jésus-Christ. Car ne lui suis-je pas incorporé en prenant son corps ? N'est-ce pas par là que je suis fait os de ses os, et chair de sa chair, et une même chair avec lui [4], ainsi que nous avons vu ? Que me faut-il davantage pour accomplir l'œuvre de mon salut, surtout en mangeant ce corps comme le pain descendu du ciel,

[1] I *Cor.*, x [illegible] 17. — [2] *Rom.*, XIV, 17.

[1] [illegible] XXVI, 26, [illegible], XIV, 22. — [2] *Luc.*, XXII, 20, I *Cor.*, XI, 25. — [3] [illegible], XI, 24, 25. — [4] *Ephes.*, V, 30.

c'est-à-dire comme le corps d'un Dieu, comme un corps uni à la vie même, et rempli pour moi de l'esprit qui me vivifie ? N'ai-je pas en même temps reçu et son corps et son esprit ? Ce qui reste me peut bien donner une plus entière expression de la mort de Jésus-Christ ; mais j'en ai toute la vertu dans le corps seul. Et je ne m'étonne pas si saint Paul a dit que « quiconque « mange ce pain ou boit cette coupe indigne- « ment, est coupable du corps et du sang [1]. » Oui, dit-il, et il le dit très-distinctement, quiconque reçoit indignement l'un ou l'autre est coupable de tous les deux : et par la même raison, qui participe dignement à l'un des deux honore tous les deux ensemble, et en reçoit le fruit et la sainteté ; parce qu'il n'y a dans l'un et dans l'autre qu'une seule et même vertu, une seule et indivisible sainteté. Ainsi qui reçoit l'un, ou qui reçoit l'autre, ou qui reçoit tous les deux, reçoit toujours également son salut. La substance n'en est pas plus dans tous les deux que dans l'un des deux ; car où est toute la substance de Jésus Christ, là est aussi, pour ainsi parler, toute la substance du salut et de la vie. Car comme dit l'Eglise elle-même, dans le saint concile de Trente [2], le même qui a dit : « Si « vous ne mangez ma chair et ne buvez mon « sang vous n'aurez pas la vie en vous, » a dit aussi : « Quiconque mange de ce pain aura la « vie éternelle; » le même qui a dit : « Qui « mange ma chair et boit mon sang, aura la vie « éternelle, » a dit aussi : « Le pain que je don- « nerai, est ma chair pour la vie du monde ; » et le même qui a dit : « Qui mange ma chair et boit « mon sang demeure en moi, et moi en lui : » a dit aussi : « Qui mange ce pain vivra éter- « nellement, » et : « Qui me mange vivra pour « moi [3]. »

Sur ce fondement inébranlable l'Eglise a administré la communion en plusieurs manières différentes. Elle l'a donnée dans l'Eglise, elle l'a portée aux absents : les malades l'ont eue sous l'une des espèces, les petits enfants l'ont eue sous l'autre ; les fidèles l'ont emportée dans leur maison, encore que Jésus-Christ n'eût rien fait ni rien dit de semblable, et l'ont emportée sous la seule espèce du pain. Les Grecs ont mêlé les deux espèces, et les ont données au peuple toutes deux ensemble. Tout est bon pourvu qu'on ait Jésus-Christ des mains de l'Eglise. Car c'est là l'effet véritable que doivent opérer dans chaque fidèle ces différentes manières de communier : elles doivent, dis-je, nous apprendre que la plus parfaite et la plus nécessaire disposition qu'il faut apporter à l'Eucharistie, c'est d'en approcher avec un sincère et parfait attachement à l'Eglise. Elle est le corps de Jésus-Christ : il faut être incorporé à l'Eglise, pour l'être au Sauveur.

[1] *Cor.*, xi, 27. — [2] Sess. 21, cap. 1. — [3] *Joan.*, vi, 52 seq.

O Jésus ! je le crois ainsi ; malheur à ceux qui chicanent contre votre Eglise ! C'est chicaner et disputer contre vous-même. Si l'on écoute ces chicanes, on doutera de son baptême. Vous avez dit : « Baptisez, plongez dans l'eau, » en signe qu'on est enseveli avec moi ; mais votre Eglise se contente de jeter quelques gouttes d'eau sur la tête. Vous avez dit : « Enseignez, et baptisez ; « et ceux qui croiront et seront baptisés, seront « sauvés [1]. » La foi et l'instruction sont marqués dans ces paroles comme la préparation au baptême : et au contraire, on nous baptise avant que nous soyons capables d'être instruits et de croire : et l'instruction n'est plus ce qui nous prépare au baptême, mais c'est le baptême qui nous rend dociles pour recevoir l'instruction, On nous reçoit sur la foi d'autrui ; d'autres disent en notre nom : *Je crois, je renonce ;* et votre Eglise accepte la réponse, sans qu'il en soit rien écrit dans votre parole. Quelle sûreté pour nous, si nous n'entendons que la foi constante de l'Eglise, que l'interprétation de l'Eglise, que la pratique inviolable de l'Eglise est aussi bien votre parole, que votre parole même rédigée dans vos Ecritures ? Oui, ce que vous avez écrit dans les cœurs, et que l'Eglise a toujours prêché est la vérité. Je vis en cette foi, et je m'unis d'esprit et de cœur à votre Eglise et à sa doctrine; protestant sincèrement devant vous que je suis content de vos sacrements, suivant qu'elle me les administre, elle que vous en avez établie la dispensatrice.

LVIe JOUR.

Adoration, exposition, réserve de l'Eucharistie.

Mon Sauveur, puisque les chicanes des rebelles de votre Eglise me conduisent à une grande intelligence de votre vérité, je veux encore considérer celles qu'ils lui font sur l'adoration, sur la réserve, sur l'exposition de votre adorable Sacrement.

On ne voit point, disent-ils, dans les paroles de l'Evangile, que les apôtres aient adoré le corps et le sang de Jésus-Christ en les recevant. Et voit-on qu'ils aient adoré Jésus-Christ, qui bien constamment était assis avec eux en sa forme visible et naturelle ? O mon Dieu ! ces disputeurs ne verront-ils jamais que, quoi qu'ils répondent, ils se font à eux-mêmes leur procès? Les apôtres adoraient-ils Jésus-Christ en sa propre et naturelle figure ? Mais ils croient sans qu'il soit écrit en ce lieu-là. Ne l'adoraient-il

[1] *Marc.*, xvi, 16.

pas ? Et que veulent-ils dont conclure de ce qu'il n'est pas écrit qu'ils l'aient adoré dans l'Eucharistie ?

Mais que ces hommes, qui se croient subtils, et appellent les autres grossiers, sont grossiers eux-mêmes, puisqu'ils n'entendent seulement pas qu'elle est la véritable adoration ! Car à nous tenir mot à mot à ce qui est écrit dans l'histoire de la Cène, et sans chercher à suppléer un endroit de l'Evangile par les autres, croire en Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Prenez, mangez, « ceci est mon corps [1] ; » le croire, dis-je, sans hésiter et sans disputer, lorsqu'il dit une chose si étonnante : faire ce qu'il dit, et manger ce pain apparent avec une foi certaine que c'est son vrai corps ; en faire autant du sacré calice ; faire un acte de foi si pur et si haut, n'est-ce pas adorer Jésus-Christ ? Mais discerner avec saint Paul ce corps du Sauveur ; le discerner tellement que l'on entende que c'est le corps non seulement d'un homme, mais d'un Dieu, et le vrai pain descendu du ciel; y mettre son espérance, y chercher sa vie, y attacher tout son amour; n'est-ce pas encore l'adorer parfaitement? et qu'ajoute à cette foi la génuflexion, l'inclination du corps, son prosternement, en un mot l'adoration extérieure, sinon un témoignage sensible de ce qu'on a dans le cœur.

« Croyez-vous au Fils de Dieu ? » dit le Sauveur à l'aveugle-né qu'il avait guéri : « Qui est-« il, » répondit-il, « afin que j'y croie ? C'est celui « qui vous parle, » répondit Jésus. Et l'aveugle repartit : « J'y crois, Seigneur. Et se prosternant, « il l'adora [2]. » Que fit-il en se prosternant, devant lui sinon de répéter d'un autre manière, et par un autre langage, ce *Je crois*, qu'il venait de prononcer avec la bouche ? Et ceux qui disent : *Je crois*, sans se prosterner devant lui, l'adorent-ils ? ou ceux dont on n'a point écrit qu'ils l'aient fait, l'adoraient-ils moins que les autres? et cette femme qui le toucha pour être guérie [3], ne l'avait-elle pas déjà adoré dans son cœur avant que de se jeter à ses pieds ? Et quand les apôtres disent au Sauveur : « Seigneur, augmentez-nous la « foi [4], » ne connaissent-ils pas tout ce qu'il est, et ne l'adorent-ils pas intérieurement comme un Dieu, encore qu'alors ils ne fussent pas à genoux devant lui.

Qui ne voit donc que croire à Jésus qui dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et les recevoir dans cette foi, et discerner que ce corps est le corps d'un Dieu par lequel la vie nous est donnée; quand on n'y verrait que cela, et qu'on ne trouverait pas dans le reste de l'Ecriture ce qui est dû à Jésus-Christ, c'est un acte d'adoration de la nature la plus haute, et que tous les prosternements qu'on fera à Jésus-Christ n'en seront que l'expression et le témoignage ? C'est donc avec raison qu'on joint dans l'Eucharistie l'adoration intérieure et l'extérieure, c'est-à-dire le sentiment et le signe, la foi et le témoignage. C'est avec raison, comme le rapportent les saints, qu'on manifestait au dehors, par la posture du corps, l'abaissement de l'esprit; et que nul ne prend cette chair, qu'il ne « l'ait premièrement adorée ; ce sont les mots de saint Augustin [1], et le témoignage constant de la pratique de l'Eglise. Mais pourquoi chercher ces témoignages, quand manger, quand boire ce corps et ce sang, comme le corps et le sang de Dieu, et y attacher son espérance, c'est une si haute adoration, qu'on voit bien qu'elle doit attirer toutes les autres?

Vous me dites : Pourquoi exposer ? où cela est-il écrit ? l'ancienne Eglise l'a-t-elle observé ? Grossier et charnel, lequel est le plus, ou d'exposer dans l'église le corps du Sauveur, ou le porter avec soi, et le garder dans sa maison ? Et ce dernier est-il plus écrit que l'autre ? Qui ne voit donc que la substance étant écrite et bien entendue, par l'Eglise, tout le reste qui en est la suite a été diversement pratiqué, selon la sage dispensation de la même Eglise, pour l'édification du peuple saint ?

Allons de ce pas, ne tardons pas davantage ; allons adorer Jésus qui repose sur l'autel. Ah ! c'est là qu'on me le garde ; c'est qu'on me l'apportera un jour en viatique, pour me faire heureusement passer de cette vie à l'autre. Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des compréhenseurs, le pain de ceux qui vivront dans la céleste patrie, je vous adore ; je crois en vous, je vous désire : je vous dévore en esprit : vous êtes ma nourriture, vous êtes ma vie.

LVIIe JOUR.

Le sacrifice.

A Dieu ne plaise que nous oubliions la sainte action du sacrifice, et le mystère de la consécration ! Je vois un autel ; on va offrir un sacrifice, le sacrifice des Chrétiens ; le sacrifice et l'oblation pure, dont il est écrit, « qu'elle devait « être offerte depuis le soleil levant jusqu'au « couchant [2]. » Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devait être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu : c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil d'un sacrifice ? où est le feu ? où

[1] *Matth.*, XXVI, 26. — [2] *Joan.*, IX, 35 seq. — [3] *Luc.*, VIII, 43 seq. — [4] *Ibid.*, XVII, 5.

[1] *Enar. in psal.* XCVIII, n. 9. — [2] *Malach.*, I, 11.

est le couteau ? où sont les victimes ? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offrait aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines : je ne vois rien de tout cela.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien ! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ; et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang: tout ce qui sera proféré par cette parole sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé, car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci,* et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vînt* : DONEC VENIAT [1]; jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous; mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. « Tu « es guérie [2] : » on est guéri. Tu es vivant [3] : » on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée. Il dit : « Ceci est mon corps : » ce n'est plus du pain, c'est ce qu'il a dit. Il a dit : « Ceci est mon « sang : » ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré ; c'est là son corps, c'est le sang ; ils sont séparés ; oui, séparés, le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang ; si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité, car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents : le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps !

Mais comment ce corps, comment ce sang ? Cela se peut-il ? et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue ? Qui en doute, si la parole le veut ? La parole est toute-puissante ; la parole est l'épée tranchante, qui va aux dernières divisions , qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance : car c'est cela qu'il me faut ; c'est à cette pure substance que le Verbe divin est uni ; car son union est substantielle ; son union se fait dans la substance : celle qu'il veut avoir avec moi se fera aussi par la substance de son corps et de son sang : il l'a dit, et cela est fait dans le moment.

Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel ? Je le crois bien ; la parole sait ôter au sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes ; il a passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent : deux disciples, à qui il parlait, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée, et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort ; et on ne le voit ni entrer ni sortir: il paraît, il disparaît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par lui-même ne le serait pas ? La parole , ce glaive tranchant , est venue , et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourrait les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourraient frapper nos autres sens.

Mais je vois tout ce que je voyais auparavant ; et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il ? le vin y est-il ? Non ; tout est consumé. Un feu invisible est descendu du ciel ; la parole est descendue , a tout pénétré au dedans de ce vin ; elle n'a laissé de substance sur la table sacrée, que celle qu'elle a nommée ; ce n'est plus que chair et sang. Et comment ? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé ; ce feu a tout changé en lui-même; la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

[1] I *Cor.*, IX, 24 seq. — [2] *Marc.*, V, 34. — [3] *Joan.*, XI, 43, 44.

Mais je vois le même extérieur ? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui était nécessaire pour nous indiquer où il fallait aller prendre ce corps et ce sang ; et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine : le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une colombe : la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparaisse sous les espèces du pain, parce qu'il fallait un signe pour nous annoncer où il fallait l'aller prendre : ce qu'elle veut s'accomplit. Elle a consumé toute la substance ; ce que vous voyez est comme la cendre que ce feu divin a laissée : mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance ; et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle voulait bien mettre là en vérité et en substance, mais qu'elle ne voulait montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage ; car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit, et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. « Il a, » dit-il, « envoyé sa « parole, et elle les a guéris, et elle les a ar- « rachés des mains de la mort [1]. Sa parole ne « revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a « ordonné[2]. » Entendez donc encore un coup cette parole : « Ceci est mon corps. » S'il avait voulu laisser un simple signe, il aurait dit : Ceci est un signe ; s'il avait voulu que le corps fût avec le pain, il aurait dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais « Ceci l'est : » par là il nous définit ce que c'était, et ce que c'est. Quand on nous demandera : Qu'est-ce que ceci ? il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps ; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice ; elle éteint en nous tous nos sens ; nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paraît pain, n'est plus pain ; ce qui nous paraît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens ; nous en croyons la parole : elle a tout changé ; et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leur sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur ! *sitivit in te anima mea* : « Mon âme a soif de « vous ; en combien de manières ma chair vous « désire-t-elle [1] ! » Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit « ce qui cause à l'âme ces transports. Mon cœur « et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant [2] : « tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous [3] ? » Qui vous est semblable en puissance ? Mais qui vous est semblable en bonté et en amour ?

[1] *Psal.*, CVI, 20. — [2] *Isa.*, LV, 11.

LVIIIe JOUR.

Simplicité et grandeur de ce sacrifice.

Que le sacrifice des Chrétiens est grand, qu'il est auguste ! mais qu'il est simple ! qu'il est humble ! Un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles le composent ! Je reconnais le caractère du Seigneur Jésus. Qui voyez-vous ? un homme. Qui croyez-vous ? un Dieu. Saint Paul dit : « Qui mangera de ce pain [4]. » Il ne parle que de pain, direz-vous ? Il parle de ce qui paraît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de familier dans ce sacrifice ; mais pénétrez la simplicité de cette parole ; voyez ce qui suit, ce qui précède ; vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : « Qui mange ce pain ! » Car ce pain, c'est-à-dire ce pain fait corps ; ce pain en apparence, mais corps en effet ; ce pain par qui un autre pain, et le vrai Pain de la vie éternelle, nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même « le ca- « lice du Seigneur. » Les calices qui ont servi à l'Eucharistie ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Eglise. Je ne m'en étonne pas ; Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps était digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'oindre après sa mort.

Mais quoi qu'il approuve ces choses et que son Eglise les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent dans lesquels elle sert le Fils de Dieu ; peut-elle lui faire perdre la ri-

[1] *Psal.*, LXII, 2. — [2] *Ibid.*, LXXXIII, 3. — [3] *Ibid.*, XXXIV, 10. — [4] I *Cor.*, XI, 27.

chesse de son sacrifice? Non, un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Eglise; les autres non-seulement lui peuvent être ôtées, mais elle-même elle s'en est souvent défaite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisaient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier, et son sang dans un simple verre; ceux qui employaient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères, et ni l'or ni les pierreries ne doivent être épargnées pour exciter la révérence des peuples. Mais cependant n'oublions jamais que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est ce qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ? Je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. C'est cela même qui est grand; car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur est en lui-même; c'est en cela qu'il fait voir que toute sa grandeur, aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort; plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu, qui s'est anéanti lui-même.

LIXe JOUR.

L'Agneau devant le trône de Dieu [3].

Les cieux s'ouvrent, je perce au dedans du voile; j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône : « l'Agneau « comme tué, et autour les vingt-quatre vieil- « lards vénérables [2]. » C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints; ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le ciel ? « Qu'il paraît « pour nous devant la face de Dieu; qu'il est « dans le ciel toujours vivant, afin d'intercéder « pour nous [3]; » qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain?

Accompagnons donc cette action de saintes prières; chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent, prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône, et j'en vois sortir « des éclairs et des « tonnerres [1], » et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache! vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous; je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit de devant ce trône : « Allez, ne péchez plus [2]; » il ne pardonne qu'à cette condition.

[1] *Apoc.*, v, 6. — [2] *Ibid.* — [3] *Hebr.*, ix, 24; vii, 25.

LXe JOUR.

Jésus notre victime donné à la croix, donné dans l'Eucharistie [3].

Que je trouve de douceur à méditer votre parole! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet qui est en même temps un sacrifice? Je ne me lasse pas de la méditer; je la considère de tous côtés; je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : « Ceci est « mon corps donné pour vous; » en temps présent : « qui se donne : Ceci est mon sang ré- « pandu pour vous [4], » dans le même temps, « qui se répand : » saint Matthieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul : quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent, cela est clair dans l'original, et l'interprète latin qui a traduit au futur : « sera livré, sera répandu, » par rapport à la croix où ce corps allait effectivement être livré, et où ce sang allait être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent : Hoc corpus, quod pro vobis datur, afin que nous entendissions non-seulement que Jésus-Christ en disant : « Ceci est mon corps, » l'entendait de ce même corps qui allait être livré pour nous, mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la croix, et l'a été en effet, mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : Hoc corpus, quod pro vobis datur.

Il veut donc dire que ce corps non-seulement nous est donné dans l'Eucharistie : « Prenez, « mangez ; ceci est mon corps [5] : » mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été sur la croix; ce qui mar-

[1] *Apoc.*, iv, 5. — [2] *Joan.*, viii, 11. — [3] *Luc.*, xxii, 19, 20. — [4] *Ibid.* — [5] *Matth.*, xxvi, 26.

que qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme : « donné pour vous, » se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et convient à ce double état du corps de Notre-Seigneur présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous; mais encore il choisit un terme qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avait dit : Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous, on ne pourrait pas dire que cela lui convient dans l'Eucharistie, car il n'y meurt plus, et il faudrait expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps qui sera mis en croix pour vous et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : « Ceci est mon corps donné : » cela convient à ces deux états; ce corps est donné à la croix; ce corps est encore donné dans l'Eucharistie ; et, dans l'un et dans l'autre état, donné pour vous. Dès là qu'il est dans l'Eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous; avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent, et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père, il se présente pour vous, il s'offre pour vous, et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'Eucharistie ce précieux terme : « Ceci est mon corps donné. »

Mais peut-être que les autres termes, rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons : « Ceci « est mon sang répandu : » il est répandu sur la croix ; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fût jamais? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles ; il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix, et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans le calice de toutes ses plaies, et principalement de celle du sacré côté. C'est pour cela que nous mêlons ce calice d'un peu d'eau, en mémoire de l'eau qui coula du côté ouvert, avec le sang. Seigneur Jésus, vous êtes la parole, et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant : « Ceci est mon sang répandu « pour vous, » en temps présent, vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi, et pour la rémission de mes péchés dans ce calice ; pour m'en assurer, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante que vous faites pour moi par ce sang.

Continuons à ruminer ces saintes paroles : « Ceci est mon corps donné pour vous, » avons-nous lu dans saint Luc : mais le mot que saint Paul a mis en la place est celui-ci : « Ceci est « mon corps rompu pour vous [1] ; » mais que veut dire ce terme, selon l'usage de la langue sainte? Isaïe nous l'a expliqué par ces paroles : « Romps ton pain à celui qui a faim [2] : » donne-lui ce pain, fais-lui-en part. Saint Paul explique donc bien : « Ceci est mon corps donné « pour vous; » par : « Ceci est mon corps rompu « pour vous. » Ce corps est mis en état de nous être donné, de nous être distribué, de nous être rompu dans l'Eucharistie; et dès qu'il est mis dans cet état, il est déjà rompu et donné pour nous, dans la destination, et par la parole de Jésus-Christ. Mais ce même terme a aussi son rapport au corps en croix, au corps froissé de coups et percé de plaies, suspendu à une croix dans un état si violent, où son sang ruisselle de tous côtés de ses veines cruellemeut rompues. Le mot de rompre convient donc encore aux deux états, et à celui de Jésus-Christ à la croix, et à celui de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; le corps est donné dans l'un et l'autre état; il est rompu dans l'un et l'autre. Il en est de même du sang. Le corps est partout donné pour nous, il est partout notre victime : le sang est partout versé pour nous ; il a coulé pour nous sur la croix, il coule encore pour nous dans la coupe sacrée.

Mon Sauveur, quel sacrifice ! mon Sauveur, encore un coup, que de douceur à méditer votre parole ! j'y trouve toujours de nouveaux goûts, comme dans la manne : votre corps et votre sang sont mon oblation, mon sacrifice ma victime, et sur la croix et sur la sainte table ; et comme la croix, cette table est un autel. Ah ! vraiment ce que dit saint Paul est bien véritable ! « Nous avons un autel, dont ceux qui « demeurent attachés au tabernacle » ancien, et à l'autel de la loi, « n'ont pas pouvoir de man- « ger [3]. » Pour y participer, il faut entrer en esprit dans « le tabernacle, qui n'est pas fait de « main d'homme [4]. »

[1] *I Cor.*, XI, 24, Græc. — [2] *Isai.*, LVIII, 7. — [3] *Hebr.*, XIII, 10. — [4] *Ibid.*, IX, 11.

LXIe JOUR.

L'Eucharistie est le sang du Nouveau Testament [1].

Je reviens aux paroles de l'institution avec un nouveau goût, et j'y trouve ce mot qui me touche : « Ceci est mon sang du Nouveau Testa- « ment [2]. » Je trouve dans ce mot de *Testament*, je ne sais quoi qui me frappe, qui m'attendrit. C'est ici un testament, c'est l'assurance de mon héritage : mais il faut qu'il en coûte la mort à celui qui le fait. J'ouvre encore la divine épître aux Hébreux, et j'y trouve ces paroles : « Par- « tout où il y a un testament, il faut que la mort « du testateur s'y rencontre : car le testament « est confirmé dans la mort ; et il n'a pas sa va- « leur, tant que le testateur est en vie : c'est « pourquoi l'Ancien Testament même n'a pas « été consacré sans sang. Car après que Moïse « eut lu le commandement de la loi à tout le « peuple, il prit du sang de la victime, et le « jeta sur le livre même, et sur tout le peuple « en disant : C'est ici le sang du Testament « que le Seigneur a fait pour vous [3]. » Je vois donc l'héritage céleste donné par testament aux enfants de Dieu ; Jésus-Christ est le testateur : il faut qu'il meure ; le testament n'est valable et ne reçoit sa dernière force que par la mort du testateur ; jusque-là il est sans effet ; on le peut même changer : ce qui le rend sacré et inviolable, ce qui lui donne son plein et entier effet, et saisit l'héritier de tout le bien qui lui a été laissé par le testateur, c'est sa mort. Et tout cela s'accomplit parfaitement en Jésus-Christ, qui meurt pour nous assurer notre héritage. C'est pourquoi l'Ancien Testament, qui devait être la figure du Nouveau, n'a pas été consacré sans sang : tout le peuple, et le livre même de la loi, où la promesse de l'héritage était renfermée, est sanctifié par l'aspersion de ce sang ; tout est ensanglanté, et le caractère de mort paraît partout : et Moïse, en jetant ce sang sur le livre de l'alliance, lui donne le caractère de testament, en disant, selon que l'interprète saint Paul : « C'est ici le sang du Testament que « fait le Seigneur à votre avantage [4] : » ce que Jésus accomplit en disant aussi : « Ceci est le « sang, » nom de l'*Ancien Testament*, mais du *Nouveau*.

Ce qui paraît donc en ces paroles, et par le rapport qu'elles ont avec les anciennes figures, c'est que le sang de Jésus-Christ versé à la croix, et versé d'une manière très-réelle et très-véritable, quoique différente de celle-là, « est le « sang du Nouveau Testament, » c'est-à-dire le sang versé pour lui donner toute sa force. Il y a des testaments dont la loi est qu'ils sont écrits de la main du testateur ; mais la loi du testament de Jésus-Christ, c'est qu'il devait être confirmé, et comme tout écrit de son sang. L'instrument de ce testament est l'acte où il est écrit, c'est l'Eucharistie. Les promesses de Jésus-Christ et du nouvel héritage nous sont faites par la mort de Jésus-Christ, qui nous tire par là de l'enfer, et nous assure le ciel ; et l'acte où cette promesse est rédigée, l'instrument où la volonté et la disposition de notre Père est écrite ; cet acte, cet instrument est tout écrit de son sang : son testament, en un mot, c'est l'Eucharistie.

Qui donc ne serait ému en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur : « Ceci est mon sang du Nouveau Testament : » ou, comme le tourne saint Luc : « Ce calice est le Nouveau « Testament par mon sang [1], » qu'il contient ; parce que telle est la nature de ce testament, qu'il doit être écrit tout entier du sang même du testateur. Venez lire, Chrétiens ; venez lire ce testament admirable : venez en entendre la publication solennelle dans la célébration des saints mystères ; venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre Père, de ce divin testateur qui vous achète par son sang votre héritage, et qui écrit encore de ce même sang le testament par lequel il vous le laisse. Venez lire ce testament : venez posséder, venez jouir ; l'héritage céleste est à vous.

LXIIe JOUR.

C'est le Nouveau Testament par le sang de Notre-Seigneur

« Ce calice est le Nouveau Testament par mon « sang ; » c'est ainsi que saint Luc et saint Paul [2] tournent ce que rapportent saint Matthieu et saint Marc : « Ceci est le sang du Nouveau Testa- « ment. »

Il n'y a pas lieu de douter que les paroles prononcées par Jésus-Christ en donnant son corps, ne soient celles-ci : « Ceci est mon corps ; » puisque tous ceux qui ont écrit cette institution saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Paul le rapportent dans ces mêmes termes.

Il n'y a non plus lieu de douter que Jésus-Christ n'ait consacré son sang avec la même façon de parler, dont il a consacré son corps, c'est-à-dire, comme le rapportent saint Matthieu et saint Marc : « Ceci est mon sang du Nouveau « Testament [3]. » Mais comme il y avait quelque

[1] *Matth.*, XXVI, 28. — [2] *Ibid.* — [3] *Hebr.*, IX, 16 seq. — [4] *Hebr.*, IX, 20.

[1] *Luc.*, XXII, 20. — [2] *Luc.*, XXII, 20, et I. *Cor.*, XI, 25. — [3] *Matth.*, XXVI, 28, *Marc.*, XIV, 24.

chose de particulier à considérer dans ce sang du Nouveau Testament, et qu'il y fallait entendre que ce sang versé pour nous sur la croix, et encore versé pour nous, et transformé en une liqueur dans l'Eucharistie, y était la confirmation et le témoignage certain de la dernière disposition de notre Père ; saint Luc et saint Paul l'expliquent ainsi : « Cette coupe est le Nouveau « Testament en mon sang : » comme si on disait : De même que ce papier où est écrite de la main de votre père sa dernière volonté, est son testament ; ainsi cette coupe sacrée est le testament de Jésus-Christ par son sang qu'elle renferme, et dont la dernière disposition devait être écrite.

Il n'y a donc rien de plus simple que les paroles dont Jésus-Christ a usé : « Ceci est mon « corps ; ceci est mon sang du Nouveau Testa- « ment : » il n'y a là aucune figure ; et tout y est véritable au pied de la lettre. Dans ces paroles de saint Luc et de saint Paul, ou plutôt dans ces paroles de Jésus-Christ, ainsi que ces deux écrivains sacrés les ont tournées : « Cette coupe est « le Nouveau Testament par mon sang, » il y a une façon de parler un peu plus tournée, aisée toutefois et du discours familier, et semblable à celle qui appelle du nom de testament l'instrument où est déclarée la dernière volonté du testateur. Mais en même temps la vérité du sang est marquée avec une force particulière : car il est expressément marqué, que si la coupe qu'on nous présente est le testament de Jésus-Christ ; si elle est l'instrument sacré où sa dernière disposition est marquée, c'est par le sang de Jésus-Christ qu'elle contient ; à cause que ce testament, comme on vient de voir, était de nature à être écrit, non pas de la propre main, mais du propre sang du testateur. Et les paroles de saint Luc marquent ce sens évidemment. Car à les traduire mot à mot, selon qu'elles se trouvent dans l'original, il faut rapporter ces mots, « ré- « pandu pour vous, » non pas au sang mais à la coupe ; et on les doit traduire ainsi : « cette « coupe versée pour vous est le Nouveau Testa- « ment par mon sang : » ce n'est pas seulement le sang qui est versé pour vous, c'est la coupe, au même sens qu'on dit tous les jours, quand une liqueur est répandue, que le vase où elle était est répandu. Entendons donc aussi que cette coupe est ici répandue pour nous, c'est-à-dire, que le sang qu'elle contient n'est pas seulement répandu pour nous à la croix ; mais qu'en tant qu'il coule encore dans cette coupe, et qu'il en découle sur nous, c'est encore une effusion qui se fait pour notre salut, et une oblation véritable.

Rendons grâces à Jésus-Christ qui nous a expliqué en tant de sortes, et d'une manière si expresse, le sacrifice qu'il continue à offrir pour nous dans l'Eucharistie. Voyons-y encore couler pour nous le sang de la rédemption en vérité comme sur la croix, quoique sous une forme étrangère. Il est puissant pour opérer tout ce qu'il a dit : son sang est ici ; cette coupe en est pleine ; il s'y répand tous les jours pour nous ; c'est de ce sang qu'est écrit le testament de notre Père. Et quel est ce testament, sinon celui dont il est écrit : C'est ici le testament que je fe- « rai avec eux : je mettrai ma loi dans leurs « cœurs, et je l'écrirai dans leur esprit, et je ne « me souviendrai plus de leurs péchés [1] ? »

Et pourquoi nous léguer par testament la rémission des péchés, si ce n'est pour lever l'obstacle qui nous empêche d'entrer dans le ciel qui est notre véritable héritage ? Et pourquoi faire cela par un testament, si ce n'est pour nous faire souvenir que, pour être en droit de nous léguer cet héritage céleste, il en devait coûter la vie à celui qui nous le léguait par testament ? Et pourquoi nous donner le sang du nouveau testament ; ou, comme le tournent saint Luc et saint Paul, pourquoi nous donner ce testament scellé, confirmé, écrit avec le sang du Testateur, sinon pour appuyer notre foi et enflammer notre amour ? Qui ne serait attendri, en voyant un testament écrit de cette sorte ? Que l'héritage est grand, qui nous est légué par un testament si auguste, si précieux ! Qui aurait le cœur si endurci, qui, voyant ruisseler encore de cette coupe sacrée le sang de ce testament, par lequel nos péchés sont lavés, ne les aurait en horreur, et ne les déracinerait jusqu'aux moindres restes, à la vue et par la vertu de ce sang ?

LXIIIe JOUR.

La Messe est la continuation de la cène de Jésus-Christ.

Reconnaissons donc, Chrétiens, que toutes grâces abondent dans ce sacrifice. Jésus est mort une fois, et n'a pu être offert qu'une fois en cette sorte ; autrement il faudrait conclure que la vertu de cette mort serait imparfaite ; mais ce qu'il a fait une fois de cette manière, qui était de s'offrir ainsi tout ensanglanté et tout couvert de plaies, et de rendre son âme avec tout son sang, il le continue tous les jours d'une manière nouvelle dans le ciel, où nous avons vu, par saint Paul, qu'il ne cesse de se présenter pour nous ; et dans son Eglise, où tous les jours il se rend présent sous ces caractères de mort.

Peuple racheté, assemblez-vous pour célébrer les miséricordes de votre Père céleste par Jésus-

[1] *Jer.*, XXXI, 31, 33, 34; *Hebr.*, VIII, 8 et seq.; X, 16, 17.

Christ immolé pour vous. Où est le corps de Jésus, là est le lieu de votre assemblée : « où est ce corps, là les aigles doivent accourir [1]. » Et qu'y ferons-nous? qu'a fait Jésus? « il a pris du pain; « il a béni ; il a rendu grâces dessus ; » il a fait de saintes prières ; « il a pris une coupe [2] : » il a fait de même dessus. Le prêtre fait comme lui ; on mange, on boit ce corps et ce sang ; on dit l'hymne et on se retire. Soyons attentifs ; suivons le prêtre qui agit en notre nom, qui parle pour nous ; souvenons-nous de la coutume ancienne d'offrir chacun son pain et son vin, et de fournir la matière de ce sacrifice céleste. La cérémonie a changé l'esprit en demeure ; nous offrons tous avec le prêtre ; nous consentons à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit. Et que dit-il? « Priez, mes frères, que mon sacrifice et le vôtre « soient agréables au Seigneur notre Dieu. » Et que répondez-vous? « Que le Seigneur le re- « çoive de vos mains. » Quoi? notre sacrifice et le vôtre. Et que dit encore le prêtre? « Souve- « nez-vous de vos serviteurs, pour qui nous vous « offrons. » Est-ce tout ? il ajoute : « ou qui vous « offrent ce sacrifice. » Offrons donc aussi avec lui; offrons Jésus-Christ, offrons-nous nous-mêmes avec toute son Eglise catholique, répandue par toute la terre.

Le prêtre bénit, il rend grâces sur ce pain et sur ce vin, qui va être changé au corps et au sang ; il prie pour toute l'Eglise : bénissez, rendez grâces, priez. On vient à cette spéciale bénédiction, par laquelle on consacre ce corps et ce sang : écoutez, croyez, consentez. Offrez avec le prêtre, dites *Amen* sur son invocation, sur sa prière. Le voilà donc ; il est présent ; la parole a eu son effet ; voilà Jésus aussi présent qu'il a été sur la croix, où il a paru pour nous par l'oblation de lui-même [3] ; aussi présent qu'il est dans le ciel, où il paraît encore pour nous devant la face de Dieu [4]. Cette consécration, cette sainte cérémonie, ce culte plein de sang, et néanmoins non sanglant, ou la mort est partout et où néanmoins l'hostie est vivante, est le vrai culte des Chrétiens ; sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps.

Quoi ! durant un si grand mystère, pas un soupir sur vos péchés ; pas un sentiment de componction ! Vous assistez de corps seulement ! Hé quoi ! Jésus n'est-il ici que selon le corps? son esprit n'est-il pas aussi avec nous ? Et que veut donc dire le prêtre, lorsqu'il nous salue, en disant : DOMINUS VOBISCUM : « Le Seigneur « est avec vous? Et avec votre esprit, » répondez-vous. C'est donc à l'esprit du prêtre, à l'esprit du sacrifice, que vous voulez vous unir ; et votre corps est là comme mort, sans esprit, sans foi ! Quoi donc, vous ne sentez rien ! Vous ne songez pas que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur, et comme le drap mortuaire dont il est couvert ! Vous assistez au tombeau où est votre Père qui est mort percé de plaies pour vous sauver, et vous êtes insensible ! Vous vous réveillez à ces paroles ; mais songez-vous bien que ce Jésus ici présent ne veut pas vous voir avec le moindre ressentiment contre votre frère ; ou, pour parler comme lui, avec le moindre ressentiment de votre frère contre vous [1] ? Vos autres déréglements ne lui causent pas moins d'horreur. Allez, « hypocrites, qui ne m'honorez que « des lèvres, et dont le cœur est loin de moi [2] ; » retirez-vous. Non, revenez ; ranimez-vous ; rentrez en vous-mêmes ; donnez du moins un soupir au déplorable état de votre âme. Dites : « Je « confesserai à Dieu mon péché et vous me l'a- « vez remis [3]. » Oui, vous le pourrez confesser « avec tant de componction et de si bon cœur, qu'il vous sera pardonné à l'instant.

LXIVe JOUR.

La communion. — Il faut communier au moins en esprit.

On vient à la communion : heure terrible ! heure désirable ! le prêtre a communié, préparez-vous ; votre tour viendra dans un moment. Communiez d'abord en esprit, croyez, adorez, désirez. C'est ma viande, c'est ma vie ; je la désire, je la veux. Vous n'êtes pas préparé à communier ; pleurez, gémissez. Hélas ! où est le temps où nul n'assistait que les communiants, où l'on chassait, où l'on reprenait, du moins où l'on blâmait ceux qui assistaient au banquet sacré sans manger ? En effet, y assister sans manger, n'est-ce pas déshonorer le festin et en mépriser les viandes ? Quel mépris, quelle maladie, quel dégoût ! Mais ce n'est plus la coutume. Ecoutez ce que dit l'Eglise dans le concile de Trente : « Le saint concile désirerait que tous « ceux qui assistent au sacrifice y participassent [4]. » Pourquoi le saint concile le désire-t-il, si ce n'est que Jésus-Christ le désire ? Car il ne se change en viande que pour être mangé. L'Eglise désire donc que vous communiez, vous tous qui assistez au sacrifice. Le concile toutefois ne dit pas qu'il désire ; il dit qu'il désirerait : *Optaret sancta synodus*. Pourquoi ? l'Eglise n'ose former un désir absolu d'un si grand bien ; elle désirerait que tout le monde le fît, que tout le monde en fut digne. O prêtre, désirez aussi que tout le monde communie avec

[1] *Matth.*, XXIV, 28. — [2] *Matt.*, XXVI, 26 seq.; *Marc.*, XIV, 22 seq. — [3] *Hebr.*, IX, 26. — [4] *Ibid.*, 24.

[1] *Matth.*, V, 23. — [2] *Ibid.*, XV, 7, 8. — [3] *Psal.*, XXXI, 5. — [4] Sess. 22, cap. 6.

vous ! Et vous tous qui assistez, répondez à ce désir de l'Eglise et de son ministre. Si vous ne communiez pas, encore un coup, pleurez du moins, gémissez, reconnaissez en tremblant que le Chrétien devrait vivre de manière qu'il pût communier tous les jours. Promettez à Dieu de vous préparer à communier au plus tôt : vous aurez communié du moins en esprit. Le prêtre communie ; le prêtre achève, affligé de communier seul ; ce n'est pas sa faute ; il ne faut pas laisser de dresser la table, encore que tous n'en approchent pas. Telle est la libéralité, telle est la bonté du grand Père de famille. Enfin donc le sacrifice est consommé ; retirez-vous avec douleur de n'y avoir pas eu toute la part qui vous était destinée.

LXVe JOUR.

L'action de grâces [1].

« Et après avoir dit l'hymne, ils s'en allèrent « à la montagne des Oliviers [2]. » Ils y allèrent, à la vérité ; mais avant que Jésus-Christ partît, il se passa plusieurs choses, que nous verrons dans la suite. Arrêtons-nous un moment sur cet hymne, sur ce cantique d'action de grâces et d'allégresse, par lequel Jésus et ses apôtres finirent le saint mystère. Que pouvaient chanter ceux qui étaient rassasiés de Jésus-Christ et enivrés du vin de son calice, sinon, de celui dont ils étaient pleins : « L'Agneau qui a été immolé « est vraiment digne de recevoir la force, la di- « vinité, la sagesse, la puissance, l'honneur, la « gloire, la bénédiction ; et j'entendis toute créa- « ture qui est au ciel, sur la terre, sous la terre, « sur la mer et dans la mer, et tout ce qui est « dans ces lieux, qui criaient, en disant à celui « qui est assis sur le trône et à l'Agneau : Béné- « diction, honneur, gloire et puissance aux siè- « cles des siècles [3] ?

Le monde chante les joies du monde ; et nous que chanterons-nous après avoir reçu le don céleste, que les joies éternelles ?

Le monde chante ses passions, ses folles et criminelles amours ; et nous que chanterons-nous, sinon celui que nous aimons ?

Le monde fait retentir de tous côtés ses joies dissolues ; et qu'entendra-t-on de notre bouche, après avoir bu ce « vin qui germe les vierges [4], » sinon des cantiques de sobriété et de continence ? Remplis de la mort de Jésus-Christ, qui vient de nous être remise devant les yeux, et de la chair de son sacrifice, que chanterons-nous, sinon : « Le monde est crucifié pour moi, et « moi pour le monde [5]. »

Ne vous en allez pas sans dire cet hymne, sans réciter le cantique de la rédemption du genre humain. Quoi ! Moïse et l'ancien peuple chantèrent avec tant de joie le cantique de leur délivrance, après être sortis de l'Egypte et avoir passé la mer Rouge ! Chantez aussi, peuple délivré, chantez le cantique de Moïse et le cantique de l'Agneau, en disant : « Que vos œuvres sont « grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu tout- « puissant ! que vos voies sont justes et vérita- « bles, ô Roi des siècles ! Seigneur, qui ne vous « craindrait et qui ne glorifierait votre nom ? car « vous seul êtes saint : toutes les nations vien- « dront et adoreront devant votre face, parce que « vos jugements sont manifestes [1]. Vous avez dé- « truit, par votre mort, celui qui avait l'empire « de la mort, c'est-à-dire le diable [2] ; le prince « de ce monde est chassé [3] ; et, attachant à « votre croix la cédule de notre condamnation, « vous avez désarmé les principautés et les puis- « sances, vous les avez menées en triomphe hau- « tement et à la face de tout l'univers, après « les avoir vaincues par votre croix [4]. » Et maintenant, en mémoire d'une si belle victoire, nous offrons par vous et en vous, à votre Père céleste, ce sacrifice de louanges et d'actions de grâces, qui, au fond, n'est autre chose que vous-même, parce que nous n'avons que vous à offrir pour toutes les grâces que nous avons reçues par votre moyen.

LXVIe JOUR.

Trahison de Judas découverte [5].

Après la cène achevée ; après que Jésus eut donné à Judas le morceau trempé, qui fut un signe à saint Pierre et à saint Jean pour connaître ce traître, le malheureux « se retira in- « continent, et il était nuit [6]. »

Pour l'ordre de l'histoire on peut observer ce qui a déjà été remarqué dans l'Evangile de saint Luc, qu'après la cène, Jésus parla encore à ses disciples de celui qui le devait trahir, ce qui redoubla leur inquiétude sur l'auteur de la trahison. Ce fut alors que saint Pierre fit signe à saint Jean, et que Jésus leur donna à eux seuls la marque du morceau trempé.

Il ne le fit pas connaître à tous les disciples, comme saint Jean le dit expressément [7]. Cela aurait causé, parmi eux, un trop grand tumulte, et ils se seraient peut-être portés à quelque violence, à laquelle aussi, par sa bonté, il ne voulait pas exposer le traître, ni le divulguer plus qu'il ne fallait. Mais comme il voulait qu'ils sussent qu'il connaissait parfaitement toutes choses, et que cela leur était utile, il en choisit,

[1] *Matth.*, XXVI, 30. — [2] *Ibid.* — [3] *Apoc.*, V, 12, 13. — [4] *Zach.*, IX, 17. — [5] *Galat.*, VI, 14.

[1] *Apoc.*, XV, 3, 4. — [2] *Hebr.*, XI, 14. — [3] *Joan.*, XII, 31. — [4] *Col.*, II, 14, 15. — [5] *Joan.*, XIII, 26, 30. — [6] *Ibid.*, XII, 30. — [7] *Ibid.*, 28.

parmi ses disciples, deux, dont il connaissait mieux la discrétion, pour être, quand il le faudrait, témoins aux autres qu'il ne savait pas les événements par de vagues connaissances, ou des pressentiments confus, mais avec une lumière claire et distincte.

Il parla donc à saint Jean assez bas pour n'être entendu que de lui seul, ou tout au plus de saint Pierre, qui y était attentif : les autres ne connurent rien à ce signal ; et Judas, après avoir pris ce morceau, se retira incontinent, selon saint Jean.

Cette sortie précipitée du traître disciple eût étonné les autres apôtres, s'ils n'eussent ouï Jésus-Christ, qui lui avait dit : « Fais vite ce que « tu as à faire [1] : » ce qu'ils avaient entendu de quelque ordre qu'il lui donnait pour la fête ou pour les pauvres. Ils connaissaient la tendresse de leur Maître pour ces derniers. Il donnait souvent de pareils ordres pour eux, et on jugeait bien qu'il ne les oublierait pas au milieu de ses extrêmes périls. Aimons donc les pauvres, et prenons-en tant de soin qu'on ait sujet de penser que nous songeons toujours à eux.

Quelques-uns ont cru que ce morceau, après lequel Satan entra en Judas, fut celui du pain sacré de l'Eucharistie. Mais visiblement ce fut un morceau que Jésus-Christ trempa dans quelque plat ; ce qui ne convient point à ce pain divin.

Il faut donc entendre que ce morceau fut à saint Jean le signe qu'il demandait, et à Judas, la dernière marque de familiarité et de communication qu'il aurait avec lui ; après quoi ce cœur ingrat, que rien ne put fléchir, fut livré à Satan.

Quant à ce que dit saint Jean, que *Judas sortit incontinent après*, on peut entendre cet incontinent en deux manières. L'une, que ce morceau trempé fut donné au traître pendant le souper ; auquel cas, l'*incontinent* ne voudrait pas dire le moment immédiatement suivant, puisqu'il y eut entre deux la consécration du sang qui se fit après le souper, et à laquelle Judas assista, selon saint Luc, comme il a été dit souvent. L'*incontinent*, en ce cas, voudrait dire peu de temps après et signifierait seulement qu'il n'y eut point d'autre action entre la sortie de table, qui devait arriver un moment après, et la retraite de Judas. L'autre manière d'expliquer ce morceau trempé, c'est qu'il fut donné à Judas après la consécration de la coupe sacrée. Car encore que le souper fût achevé, on voit, par saint Luc, qu'on demeura encore quelque temps à table, puisque Jésus-Christ y parle encore du traître. Ce put donc être alors qu'il donna ce morceau à Judas comme extraordinairement, et après le souper ; peut-être même, pour le mieux marquer aux deux disciples, à qui il voulut bien le faire connaître. Au reste, il n'est pas besoin d'être curieux sur ces circonstances ; et lorsqu'on voit quelque obscurité dans les Evangiles sur de telles choses, on doit croire qu'elles ne sont pas fort importantes, ou du moins qu'elles ne le sont pas pour tout le monde. Quoi qu'il en soit, après la cène, Judas sortit ; et ce n'est pas sans raison que saint Jean remarque qu'*il était nuit* ; afin de nous faire entendre que tout ceci, et ce qui suit, arriva peu d'heures avant que le Sauveur fut livré, car il fut livré la même nuit. Cette circonstance du temps auquel Jésus parle, sert à nous rendre attentifs à ses dernières paroles, qui contiennent son dernier adieu et ses dernières instructions ; celles, par conséquent, qu'il veut laisser le plus profondément gravées dans le cœur de ses disciples. En voici une très-importante que nous tirerons de saint Luc.

[1] *Joan.*, XIII, 27.

LXVIIe JOUR.

Autorité légitime établie; domination interdite dans l'Eglise [1].

« Il s'éleva aussi une dispute entre eux, lequel « d'eux tous paraissait être le plus grand [2]. » Cette dispute, assez fréquente parmi les apôtres, est renouvelée au temps de la cène. Saint Luc la place incontinent après qu'il en a fait le récit, et celui de l'étonnement où se trouvèrent les apôtres, lorsqu'ils se demandaient, les uns aux autres, lequel d'entre eux trahirait leur maître [3]. Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes. L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ devait faire mourir ce sentiment Et cependant ses disciples, gens grossiers, qu'il avait tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent emporter. C'est ce qu'on voit souvent dans l'histoire de l'Evangile ; et Jésus les avait réprimés par les paroles les plus fortes : surtout lorsque les deux fils de Zébédée lui demandèrent les premières places de son royaume [4]. Cependant la même dispute renaît, et dans le plus grand contre-temps qui fut jamais, ils venaient de voir le lavement des pieds ; et Jésus, qui leur ordonnait de suivre cet exemple, pour les y exciter davantage, les avait fait souvenir que lui, qui le leur donnait, était leur Seigneur et leur maître. Combien plus se devaient-ils abaisser, eux qui n'étaient que les serviteurs !

Ils l'allaient perdre ; déjà il ne leur parlait que

[1] *Luc.*, XXII, 24. — [2] *Ibid.*, — [3] *Ibid.*, 23. — [4] *Matth.*, XX, 25; *Marc.*, X, 42.

de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramait contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte. Et encore assis à la table où Jésus leur avait donné la communion, mystère d'abaissement, où le caractère de l'humilité de Jésus jusqu'à la mort de la croix était imprimé, l'action de grâces étant à peine achevée, ils se disputent entre eux la première place. Connaissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais au milieu des événements les plus tristes, et parmi les pensées et les exemples qui nous devraient le plus porter à des sentiments contraires.

Jésus-Christ leur dit sur ce sujet ce qu'il leur avait déjà dit dans les occasions que nous venons de marquer ; et il le répète dans un temps dont toutes les circonstances le devaient encore plus imprimer dans les esprits , puisque c'était celui de sa mort prochaine, et de son dernier adieu.

Mais il faut encore regarder plus loin. Il venait établir un nouvel empire, qui aurait son gouvernement, et, pour ainsi parler, ses magistrats, et il se sert de cette occasion pour montrer quel devait être le génie de ce gouvernement.

Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernements du monde, d'avec celui qu'il venait former. Dans ceux-là est le faste ; tout s'y fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence : parmi vous « le premier et le plus « grand doit devenir le plus petit, et celui qui « gouverne doit être le serviteur de tous. De « même que le Fils de l'homme n'est pas venu « se faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. « Car vous voyez que je suis parmi vous comme « celui qui sert [1] ; » puisque même pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous servir, et pour vous laver les pieds.

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux ; mais il dit à ces conducteurs, et à celui même qu'il avait déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude ; qu'ils doivent, à son exemple, être la victime de ceux qu'ils ont à conduire ; et qu'ils doivent paraître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les apôtres. Paul se rend « serviteur de tous, et se fait tout à tous, « afin de les sauver tous [2] ; » Pierre, qui était le premier : « Je parle à vous qui êtes prêtres, moi « qui suis prêtre comme vous, et qui suis de « plus témoin des souffrances de Jésus-Christ, « et devant participer à sa gloire : paissez le « troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par nécessité et par « contrainte, ni par intérêt, mais avec une affection sincère et volontaire, non en dominant « sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout le troupeau ; et lorsque « le prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez « une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais [1]. »

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le Maître dit : « Les rois des nations les dominent ; mais il n'en est pas ainsi « parmi vous [2] ; » et le disciple, « ne dominant « point sur l'héritage du Sauveur, » il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt ; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par amour, et en donnant bon exemple.

Le Maître dit : « Ceux qui exercent la domination et la puissance sur eux, sont appelés « bienfaiteurs [3] ; » c'était un titre qu'on avait donné à de grands rois, qu'on appelait *Evergètes*, bienfaiteurs ; et on le donnait ordinairement aux grandes puissances de la terre. Elles aimaient à être honorées de titres qui marquaient bonté, libéralité, magnificence. Les plus grands titres des grands rois sont ceux qui sont tirés de la douceur ; témoin ce titre de très-clément, qu'on donnait aux empereurs ; et celui de sérénissime, dont on honore encore les rois et les princes. Mais vous, dit le Sauveur, ne soyez point bienfaiteurs en cette sorte, pour vous faire honneur de ce titre ; mais en vous rendant, en effet, serviteurs de ceux que vous aurez à conduire.

Le Maître dit : « J'ai été parmi vous comme « serviteur ; et je suis venu pour donner ma vie « en rédemption pour plusieurs [4]. » Et saint Paul a dit aussi, comme on a vu, non-seulement : « Je me suis rendu serviteur de tous ; » mais encore : « S'il faut que je sois immolé, et « tout mon sang répandu en effusion sur le sacrifice de votre foi, je m'en réjouis [5] ; » et encore : « Je vais être immolé, et l'effusion commence déjà [6]. »

Ce n'est pas qu'il ne doive y avoir dans les pasteurs de l'Eglise une autorité ; et s'ils ne devaient pas agir d'une certaine façon avec empire, saint Paul n'aurait pas écrit à Tite : « Parlez

[1] *Matth.*, xx, 26 seq.; *Luc.*, xxii, 26, 27. — [2] I *Cor.*, ix, 19, 22.

[1] I *Petr.*, v, 1 seq. — [2] *Luc.*, xxii, 25, 26. — [3] *Ibid.*, 25. — [4] *Matth.*, xx, 28. — [5] *Phil.*, ii, 17. — [6] II *Tim.*, iv, 6.

« avec tout empire; que personne ne vous mé-« prise [1] ; » et il n'aurait pas menacé lui-même « de venir avec la verge, et de châtier toute « désobéissance [2]. « Mais c'est, dit saint Augustin, que ce n'est pas nous, mais Dieu et sa vérité, que nous voulons faire craindre dans notre parole.

Voilà donc comme à cette fois, et après l'exemple de la mort de Jésus-Christ, ses apôtres sont changés. Ils ne songent plus à exercer un empire hautain ; ils gagnent tout par l'humilité et par la douceur ; ils n'envient plus à Pierre la prééminence. Il prend partout la parole, et personne ne la lui conteste [3]. « Voyez » dit saint Chrysostome [4], « comme il se met partout à « la tête, et comme il agit dans cette sainte so-« ciété, comme en étant le chef. » Personne ne s'y oppose plus ; et ce désir de préséance, dont ils ont été autrefois si animés, a entièrement cessé. Pierre, qui agit partout comme le premier, se laisse reprendre par Paul [5]; sur quoi les Pères remarquent : Il ne dit pas : Je suis le premier, et je dois être révéré et obéi par ceux qui sont après moi ; mais il se laisse contredire jusqu'à lui résister en face, et il loue les lettres de saint Paul [6], où il est expressément porté, « qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de « l'Evangile [7], » jusqu'à les mettre au rang des Ecritures inspirées de Dieu.

Changeons donc aussi avec les apôtres. Si la mort de Jésus-Christ a éteint en eux ces sentiments d'une ambition toujours renaissante, faisons-les aussi mourir en nous; et puisque les chefs du troupeau sont si humbles, songeons à l'humilité qui convient aux simples brebis.

LXVIIIe JOUR.

Royaume de Dieu, à qui destiné [8].

« Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi « dans mes tentations [9], » dans mes peines ; comme s'il disait : Le désir de la gloire vous tourmente; voici en quoi vous devez mettre votre gloire, c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. « Et moi aussi, je vous prépare le royaume, « comme mon Père me l'a préparé [10], » le même qu'il m'a préparé, un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un l'autre sur des préférences temporelles. « Quand vous serez dans ce royaume, je « vous y ferai asseoir à ma table; vous y man-« gerez et vous y boirez avec moi [1]. » Vous y mangerez tous sans distinction les mêmes viandes ; vous serez tous également rassasiés des délices et de l'abondance de ma maison ; nul ne portera envie aux autres, parce que tous ensemble vous serez heureux. On se dispute les avantages de la terre, parce que qui les possède les partage, et ne peut les laisser aux autres en leur entier : mais à ma table et dans mon royaume la plénitude du bien y est si grande, que tout le monde le peut posséder sans diminution.

Vous demandez des trônes et des premières places; voici le trône que je vous prépare : « Vous serez assis sur douze trônes, et vous ju-« gerez avec moi les douze tribus d'Israël [2]. » Vous les jugerez avec moi, et vous serez tous mes assesseurs; et vous songez aux petits honneurs et aux petits avantages que vous pouvez espérer sur la terre? Levez les yeux aux grandeurs, à la puissance, aux trônes que je vous prépare dans ces dernières assises, où tout l'univers sera jugé par une dernière et irrévocable sentence.

Quoi! l'ambition ne mourra pas à ces paroles? Il ne reste plus qu'à songer à qui cette gloire est promise. C'est à ceux qui persévèrent avec Jésus-Christ dans ses tentations, qui le suivent à la croix, qui portent sa croix avec lui tous les jours, qui ont tout quitté pour lui : « Vous, » dit-il, « qui avez tout quitté pour me « suivre, vous serez assis sur douze siéges, ju-« geant les douze tribus d'Israël [3]. »

LXIXe JOUR.

Pouvoir de Satan.

Et le Seigneur dit : « Simon, Simon ; » je t'appelle par deux fois : sois attentif : « Satan a « demandé à vous cribler tous vous autres « comme on crible le froment [4]. » Quelle puissance de Satan ! Cribler les hommes, les apôtres mêmes, les agiter, les jeter en l'air, les précipiter en bas, en faire, en un mot, tout ce qu'il veut. Qui a donné ce droit à Satan, sinon le péché? C'est par le péché qu'il a vaincu l'homme, qui, ensuite de la victoire, lui a été livré comme son esclave. C'es pourquoi il en use avec un pouvoir tyrannique : néanmoins il ne fait rien de lui-même; il demande : c'est une puissance maligne, malfaisante, tyrannique; mais soumise à la puissance et à la justice suprême de Dieu.

Il a demandé « qu'on mît Job en sa puissance [5]; » il est appelé « l'accusateur de nos « frères [6]. » Et Dieu lui livre qui il lui plaît, se-

[1] *Tit.*, II, 15. — [2] I *Cor.*, IV, 21. — [3] *Act.*, I, 13, 15; II, 14; III, 12; IV, 8, V, 29; X, 5. XI, 4, 17. XV, 7, etc. — [4] *In Act. Apost.*, hom. 3, et alibi. — [5] *Gal.*, II, 11, 14. — [6] II *Petr.*, III, 15, 16. — [7] *Gal.*, II, 11, 14. — [8] *Luc.*, XXII, 28, 29, 30. — [9] *Ibid.*, 28. — [10] *Ibid.*, 29

[1] *Luc.*, XXII. — [2] *Luc.*, XXII, 30. — [3] *Matth.*, XIX, 27 seq. — [4] *Luc.* XXII, 31. — [5] *Job*, I, 11, 12; II, 3 seq. — [6] *Apoc.*, XII, 10.

lon les règles de sa justice, selon lesquelles le démon a droit de lui demander ceux en qui il trouve du sien, c'est-à-dire ceux où il trouve le péché. C'est pourquoi Jésus dira bientôt : « Le « prince de ce monde avance; il n'a rien du « tout en moi [1]; » mais pour le reste des hommes, il n'a que trop en eux. Il n'avait que trop sur les apôtres, qui étaient encore possédés de la vaine gloire, l'un des plus mauvais caractères de Satan, qui est devenu Satan par ambition et par orgueil. Et c'est pourquoi Jésus-Christ prend occasion de leur parler de la demande de Satan, à l'occasion de la vaine gloire qui venait de paraître en eux, et de leur dispute ambitieuse. Vous vous tourmentez qui aura la première place; vous avez bien d'autres affaires qui devraient vous occuper; Satan entre au milieu de vous par vos disputes; vous lui avez donné lieu, et lui avez fait une ouverture bien grande pour vous dissiper, pour vous cribler. Tout ce qui est possédé de la vaine gloire est léger, et propre au crible de Satan. Au lieu donc de vous disputer sur des préséances ridicules, et de devenir par là la risée et la proie de l'enfer, unissez-vous contre une puissance si redoutable.

LXXe JOUR.

Primauté de saint Pierre. — Prédiction de sa chute par son orgueil [2].

« Satan a demandé de vous cribler tous; mais, « Pierre, j'ai prié pour toi [3]. » Jésus-Christ nous apprend que nous n'avons de secours contre Satan que dans l'intercession et la médiation de Jésus-Christ même.

Admirons la profondeur de sa sagesse. Parce qu'en réprimant l'ambition de ses apôtres, il avait parlé d'une manière qui eût pu donner lieu à ceux qui n'auraient pas bien pesé ses paroles, de croire qu'il n'avait laissé aucune primauté dans son Eglise, et qu'il avait même affaibli celle qu'il avait donnée à saint Pierre, il parle ici d'une manière qui fait bien voir le contraire. « Satan, » dit-il, « a demandé de vous « cribler tous; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, » pour toi en particulier, pour toi avec distinction : non qu'il ait négligé les autres; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il voulait empêcher par là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : « J'ai prié pour toi; » et non pas : J'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisait pour Pierre, regardât les autres apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : « Et toi, quand « tu seras converti, confirme tes frères [4]. »

[1] *Joan.*, XIV, 30. — [2] *Luc.*, XXII, 31, 34. — [3] *Ibid.*, 31, 32. — [4] *Ibid.*, 32.

Quand il dit : « J'ai prié pour toi, que ta foi ne « défaille pas, » il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan; c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandant ainsi, lui qui dit : « Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours [1]; » qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres, et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : « Tu es Pierre, » je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Eglise, car « je la veux bâtir sur cette pierre. » Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, « et les portes d'enfer ne « prévaudront point contre elle [2], » c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : « Satan a demandé de vous cribler; mais, « Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra « pas; et toi, confirme tes frères. »

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Eglise, il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il s'enorgueillit d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute, car voici ce qui suit : « Et Pierre lui dit : « Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous, et « dans la prison, et à la mort même : et Jésus « lui répondit : Je te le dis, Pierre, » je te le déclare, « que le coq ne chantera point aujour- « d'hui que tu n'aies nié trois fois que tu me « connaisses [3]. »

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier, et reconnaître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa faiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : « Seigneur, je suis prêt à vous suivre « partout et jusqu'à la mort. » Mais Jésus-Christ, qui l'avait élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : « Simon, » dit-il, « j'ai prié pour toi,

[1] *Joan.*, XI, 42. — [2] *Matth.*, XVI, 18. — [3] *Luc.*, XXII, 33, 34.

« ta foi ne défaudra point, confirme tes frères ; » et un moment après : « Je te le déclare à toi, » à qui je viens de dire de si grandes choses ; mais à toi, qui présumes de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, « je te déclare, » dis-je, que tu tomberas « cette nuit, » dans un moment, et par « trois fois, » dans une honteuse et manifeste infidélité ; afin que tu sentes que si tu portais « un grand trésor, » tu le portais « dans un fragile vaisseau de terre, » et que ce qui se fait en toi de grand, se fait, non point par toi-même, « mais par la sublimité de la vertu « de Dieu [1]. »

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de saint Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité ; car celui qui dit : « J'ai prié « pour toi, afin que ta foi ne défaille point, » pouvait prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour longtemps, comme il est arrivé à Pierre, qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ ; mais encore afin qu'elle ne souffrît pas, pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulut pas ; et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les saints, en considérant toute la suite de l'Evangile, n'hésitent pas à confesser que saint Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui ; non point d'elle-même (car c'est ce qui ne peut jamais arriver), mais, comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite, parce qu'il avait présumé, et qu'il était utile aux présomptueux comme lui de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme saint Pierre, devaient être élevés dans les grandes places de l'Eglise, et mis bien haut sur le chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler, et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend, par l'exemple de saint Pierre, comme saint Pierre lui-même l'avait appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand, et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant saint Pierre si haut, Notre-Seigneur, si on peut parler ainsi, avait pris ses précautions, pour prévenir tous les sentiments de présomption qui pouvaient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disait : « ta « foi ne défaudra point, et confirme tes frères ; » il ajoutait, « lorsque tu seras converti, » lui insinuant sa chute, et lui faisant voir qu'il devait attribuer le bien qu'il ferait à la bonté de son Maître, qui avait daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais saint Pierre ne veut point entendre tout cela ; au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de conversion dont Jésus-Christ s'était servi, loin de songer qu'il pouvait tomber d'autant plus dangereusement, qu'il était élevé plus haut, il ne songe qu'à vanter son courage, et il oublie la grâce qui seule le pouvait soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite ; et ils obligèrent son Maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêcha pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois, et la dernière fois avec blasphème et exécration, en sorte que dans ce genre de crime, il ne pouvait pas tomber plus bas : Jésus qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres ; et cet homme, si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes ; et celui qui était tombé, parce que son Maître avait détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avait été promise. Il fit une grande chute ; mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment ; mais elle ne défaillit pas pour longtemps. Au contraire, elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avait été dans sa chute. Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il avait promis ; et il se servit de lui pour confirmer ses frères. C'est pourquoi il fut le premier des apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. « Il apparut, » dit saint Paul [1], « à Céphas, et puis aux onze : » et on disait parmi les disciples : « Il est vraiment « ressuscité, et il a apparu à Simon [2]. » Il avait apparu à ces femmes pieuses ; mais on ne parlait, parmi les frères, que du témoignage de Simon qui les devait confirmer. C'est lui aussi, à qui saint Jean avait réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'était arrivé que le second [3] ; afin qu'il fût le premier témoin des marques de la résurrection. Dès lors il est marqué que saint Jean vit ces marques, et qu'il crut. Mais on ne célèbre avec distinction, parmi les disciples, que la foi de Pierre et non pas celle de Jean [4].

Lorsqu'ils allèrent à la pêche où Jésus devait apparaître, pour montrer les effets de la pêche

[1] II *Cor.*, IV, 7.

[1] I *Cor.*, XV, 5. — [2] *Luc.*, XXIV, 34. — [3] *Joan.*, XX, 4, 8. — [4] *Ibid.*, XXI, 3, 7, 11.

spirituelle, pour laquelle il les avait choisis, ce fut Pierre qui dit le premier : « Je m'en vais « pêcher ; » et les autres le suivirent, en disant : « Nous y allons aussi. » Le bien-aimé disciple qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit : « C'est le Seigneur. » Ce fut Pierre et non pas Jean, qui se jeta dans la mer ; ce fut Pierre et pas Jean, ni les autres, qui amenèrent au Sauveur les cent cinquante-trois poissons mystérieux qui ne rompaient pas le filet, et qui figuraient les vrais fidèles qui devaient demeurer pris heureusement dans les rets de la prédication évangélique. Pierre, toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avait dit spécialement durant sa vie mortelle : « Mène « la nacelle en pleine eau, et je te ferai pêcheur « d'hommes [1] ; » qui, à la parole de Jésus, avait en effet amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusque presque à couler à fond ; ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication apostolique, qui, commencée par saint Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivants, amena tant de milliers d'âmes à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Eglise, qui devait ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre.

Voilà ce qui figurait cette pêche des apôtres, saint Pierre étant à la tête, et les confirmant par son exemple. C'est pourquoi Jésus-Christ lui dit encore, et non pas à Jean, ni aux autres, dans le temps de cette pêche : « Pais mes brebis, « pais mes agneaux [2] : » pais les mères comme les petits ; ce qui revient au commandement de les affermir dans la foi, puisque cela même, c'est gouverner le troupeau. C'est, dis-je, le gouverner, que d'y affermir cet esprit de foi, et le paître par la parole.

Aussi est-ce lui qui, en attendant la descente du Saint-Esprit, fut le conducteur des apôtres dans cette mémorable action où ils firent le supplément du collége apostolique, et mirent à la place de Judas, « un témoin de la vie et de la « résurrection de Jésus-Christ [3], » qui, recevant avec eux tous le Saint-Esprit qu'ils attendaient, reçut en même temps la grâce de porter ce témoignage dans tout l'univers [4]. C'est donc par Pierre principalement, « qu'il est « rangé parmi les apôtres [5]. » Pierre est partout à la tête de la prédication, et mène, pour ainsi dire, ses frères les apôtres au combat. C'est lui qui en entreprit la défense devant tout le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin, pendant qu'ils ne l'étaient que de l'Esprit de Dieu [1]. Pierre fait le premier miracle qui parut, en confirmation de la résurrection de Jésus-Christ [2]. Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Saphira [3] : ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur, et qui affermit l'autorité du gouvernement apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathème Simon le Magicien, et en sa personne tous les hérétiques, dont cet impie était comme le chef [4]. Ce fut lui qui visita le premier les Eglises persécutées, comme leur père commun ; afin que non-seulement la prédication, mais encore la visite des églises, qui est le nerf du gouvernement ecclésiastique, fût commencée et comme consacrée en sa personne. Quoique apôtre spécial des Juifs qui étaient dans ces commencements la principale portion, et comme le permier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des gentils en la personne de Corneille le Centenier [5] : les disciples qui appréhendaient qu'il n'eût excédé, en annonçant l'Evangile aux gentils, apprirent de lui que le Saint-Esprit leur était commun avec eux, et furent affermis dans les véritables sentiments par sa parole [6].

Paul, destiné par Jésus-Christ à être le prédicateur particulier des gentils, avant que d'être employé à ce ministère, et que d'exercer pleinement son apostolat, « va voir Pierre pour « le contempler, » dit l'original [7], comme le chef du troupeau, comme la merveille de l'Eglise, ainsi que l'expliquent les saints Pères. Saint Jacques y était : mais ce n'est point saint Jacques que saint Paul allait voir ; il alla, dit-il, voir Pierre ; il demeura quinze jours avec lui ; et il autorise sa prédication par ce témoignage. Ce qui nous fait voir que lorsque, quatorze ans après, suivant une révélation du Saint-Esprit, il vint à Jérusalem conférer avec les apôtres de l'Evangile qu'il prêchait aux gentils [8], c'était encore principalement saint Pierre qu'il venait chercher.

Quand il fallut autoriser dans le concile de Jérusalem la liberté des gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, saint Pierre y paraît le premier comme partout ailleurs ; ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on était assemblé, et saint Jacques déclare qu'il se rangeait à son avis. Il est à la tête de tout, et tout est confirmé par son sentiment [9]. Ainsi la chute de saint Pierre,

[1] *Luc.*, v, 4, 11. — [2] *Joan.*, xxi, 15 seq. — [3] *Act.*, i, 15, 22. — *Ibid.*, 26. — [5] *Ibid.*, ii, 14.

[1] *Act.*, ii, 15. — [2] *Ibid.*, iii, 6. — [3] *Ibid.*, v, 3, 5, 8, 10. — [4] *Ibid.*, viii, 9, 18, 20; ix, 32. — [5] *Ibid.*, x, 9, 19, 35. — [6] *Ibid.*, xi, 1-4, 15, 17. — [7] *Gal.*, i, 18, 19. — [8] *Ibid.*, ii, 1, 6, 9. — [9] *Act.*, xv, 7, 13, 14, 19, 20.

loin d'avoir anéanti la promesse de Jésus-Christ, en fait éclater davantage la vérité.

Pierre, instruit d'où venait sa force, agit avec d'autant plus de confiance que sa confiance ; n'avait plus rien d'humain ; la modestie et l'humilité le suivent partout. Autant que son autorité est éminente dans l'Eglise, autant est-on édifié par la douceur de son gouvernement. Nous avons vu les belles paroles avec lesquelles il bannit de l'Eglise l'esprit de domination, et apprend à tous les pasteurs que la force du gouvernement ecclésiastique est à faire le premier ce qu'on enseigne aux autres : *Forma facti gregis ex animo :* en un mot, *à se rendre le modèle du troupeau de tout son cœur* [1]. Pour apprendre par son exemple à tous les fidèles à profiter des corrections où consiste la force de l'Eglise, tout chef de l'Eglise qu'il était, il reçoit la correction de saint Paul avec une déférence qui ne sera jamais assez louée[2]. Car encore qu'il ne fût pas seul à tenir envers les gentils la conduite que saint Paul blâmait, et que saint Jacques en fût le principal auteur, il reconnut que saint Paul avait raison de se prendre à lui de cette faute, comme à celui qui, étant à la tête, l'autorisait davantage par son exemple. Il se laisse donc reprendre en face, devant tout le monde ; et, loin de s'offenser de ce qu'on avait consacré la mémoire d'une si vive répréhension dans une épître, que toutes les Eglises lisaient comme divine, on a vu qu'il la met lui-même, comme les autres épîtres de saint Paul, au rang des Ecritures canoniques[3]. Une seule chute éteignit pour jamais en lui la présomption; il montra que la primauté consiste principalement à savoir céder à la vérité plus que les autres. On ne put plus résister à la conduite que tenait saint Paul, après que le prince des apôtres eut cédé ; et la véritable manière de traiter avec les gentils demeura autant affermie par l'humilité de saint Pierre, que par la vigueur de saint Paul.

LXXIe JOUR.

Construction de l'Église. — Prière de Notre-Seigneur pour saint Pierre; et en sa personne pour les élus [4].

Il faut encore s'élever plus haut, et pour affermir notre foi, contempler dans les paroles de Jésus-Christ toute la constitution de son Eglise.

La prière qu'il fait pour saint Pierre n'est pas particulière à cet apôtre ; il est la figure de tous les élus, pour qui Jésus-Christ prie spécialement ; et quoiqu'il ne leur déclare pas à tous, comme il fait à saint Pierre, qu'il prie que leur foi ne défaille pas, il a pourtant fait pour eux tous cette prière d'une certaine façon. Et deux choses sont véritables : l'une, que Jésus-Christ leur a obtenu cette grâce singulière, que leur foi ne défaillît pas à jamais et finalement ; ce qui emporte la grâce de la persévérance finale. L'autre, que nul ne reçoit cette grâce pour qui Jésus-Christ ne l'ait demandée, et ne la demande continuellement à son Père, par cette perpétuelle intercession qu'il fait pour nous. Reconnaissons donc l'effet de cette intercession toute-puissante, dans tout le bien qui est en nous, en quelque degré qu'il nous soit donné ; et reconnaissons-le principalement, lorsque, remplissant nos cœurs d'une douce confiance en sa miséricorde, il nous fait marcher d'un pas ferme dans ses voies, sans nous détourner ni à droite ni à gauche.

Gardons-nous pourtant bien de croire que ce soit lui qui fasse tout sans notre coopération : mais qu'à l'exemple de saint Pierre, la confiance que nous aurons en cette puissante intercession de Jésus-Christ nous rende plus vigilants, plus attentifs à notre salut, et plus fervents à la prière. Regardons saint Pierre qui monte au temple avec saint Jean à l'heure de la prière de none[1] : ce qui marque non-seulement une prière réglée, mais encore une prière multipliée dans un même jour. Il ne dit pas : Je n'ai plus besoin de prier, puisque Jésus-Christ m'a dit lui-même qu'il avait prié pour moi; au contraire, Dieu lui fait sentir qu'il faut se joindre en esprit à cette puissante intercession de notre grand Avocat, de notre puissant Médiateur; et demander persévéramment en son nom tout ce qui nous est nécessaire pour notre salut.

Et saint Pierre n'était pas seulement soigneux d'aller faire sa prière dans le temple aux heures marquées pour l'oraison ; mais encore dans la maison, il avait ses heures réglées pour la prière : il monta à l'heure « de sexte, » c'est-à-dire, vers le midi, « au plus haut de la « maison, » au lieu le plus retiré, « pour prier [2]. »

Prions donc, à son exemple, en union avec Jésus-Christ. Prions avec une ferme foi, et une pleine croyance que si nous persévérons dans la prière, non-seulement rien ne nous manquera pour notre salut, mais encore nous recevrons une abondance de grâce par la continuelle influence de l'esprit de Jésus-Christ dans son cœur. Car il veut notre salut, et « ne veut la mort de per- « sonne, mais plutôt que nous vivions tous, et que « nous soyons sauvés [3]. » Vivons dans cette espérance et dans cette foi, tout ce que nous sommes de Chrétiens que le baptême a faits ses membres.

[1] 1 *Petr.*, v, 3. — [2] *Gal.*, II, 11 seq. — [3] II *Petr.*, III, 15, 16 — *Luc.*, XXII, 32.

[1] [illegible] — [2] *Hist.*, X, 9 — [3] *Ezech.*, XVIII, 32; *I Tim.*, II, 4; *II Petr.*, [illegible]

LXXIIe JOUR.

La foi de saint Pierre est la foi de l'Eglise de Rome, où est le centre de l'unité catholique.

Suivons le mystère. Cette parole: « Affermis « tes frères, » n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre : c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Eglise chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Eglise par la foi qu'il y devait annoncer au nom de tous : dès ce moment se fit l'établissement, ou, si l'on veut, la désignation d'une primauté dans l'Eglise en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des « siècles [1], » il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut aussi destiné une de semblable durée aux autres apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Eglise, pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments, que le Sauveur désirait plus que toutes choses ; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

En même temps que Jésus-Christ institua cet office dans son Eglise, il lui fallut choisir un siége fixe pour son exercice. Quel siége lui choisîtes-vous? ô Seigneur! Et qui pourrait assez admirer votre profonde sagesse? Ce ne pouvait être Jérusalem, parce que le temps est venu, où, faute d'avoir connu le temps de sa visite, elle allait être livrée aux gentils. L'heure des gentils était venue : c'était le temps où ils se devaient ressouvenir du Seigneur leur Dieu, et entrer en foule dans son temple, c'est-à-dire dans son Eglise. Que fîtes-vous donc, ô Seigneur! et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la chaire de saint Pierre ? Rome, la maîtresse du monde, la reine des nations, et en même temps la mère de l'idolâtrie, la persécutrice des saints ; c'est elle que vous choisîtes pour y placer ce siége d'unité, d'où la foi devait être prêchée, comme d'un lieu plus éminent, à toute la terre.

Que vos conseils, ô Seigneur ! sont admirables, et que vos voies sont profondes ! Votre Eglise devait être principalement établie parmi les gentils ; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la gentilité, pour y établir le siége principal de la religion chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Eglise, en la tirant des gentils, vous aviez préparé de loin l'empire romain pour la recevoir. Un si vaste empire, qui unissait tant de nations, était destiné à faciliter la prédication de votre Evangile, et lui donner un cours plus libre.

Il vous appartient, ô Seigneur ! de préparer de loin les choses, et de disposer pour les accomplir des moyens aussi doux, qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Evangile devait encore aller plus loin que les conquêtes romaines : et il devait être porté aux nations les plus barbares. Mais enfin l'empire romain devait être son siége principal. O merveille ! les Scipion, les Luculle, les Pompée, les César, en étendant l'empire de Rome par leurs conquêtes, préparaient la place au règne de Jésus-Christ ; et, selon cet admirable conseil, Rome devait être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'était de l'empire temporel des Césars.

Rome fut sous ses Césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug ; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Evangile. Ce qui était reçu à Rome et dans l'empire romain, prenait de là son cours pour passer encore plus loin. Rome ruina l'ancien sanctuaire de Jérusalem, et ne laissa d'espérance à ceux qui voulaient adorer Dieu en esprit que le nouveau sanctuaire que le Seigneur établissait parmi les gentils, c'est-à-dire l'Eglise chrétienne et catholique : et peu à peu Rome devenait le chef du nouvel empire.

Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, ô Seigneur ! vous fîtes dès lors éclater la foi romaine ; et votre apôtre saint Paul écrivit à cette Eglise, que sa foi était devenue célèbre par tout l'univers[1].

Comme c'était dans cette Eglise que devait principalement éclater la vocation des gentils vous inspirâtes à ce même Apôtre de lui développer le mystère de cette vocation : et l'Eglise romaine reçut dès lors, dans la divine épître aux Romains, le précieux dépôt de la révélation d'un si grand mystère, où était compris le secret de la prédestination et de la grâce.

Lorsqu'il fallut consommer l'ouvrage, et mettre Rome à la tête de toutes les Eglises chrétien-

[1] *Matth.*, XXVIII, 20.

[1] *Rom.*, I, 8.

nes, Seigneur, vous y envoyâtes le grand pêcheur d'hommes, je veux dire l'apôtre saint Pierre, afin de consacrer cette Eglise par son sang, et d'y établir le principal siége des Chrétiens où la foi devait être confirmée.

Ce fut alors qu'il eut besoin de savoir marcher sur les eaux, de savoir fouler aux pieds les flots soulevés, comme vous le lui aviez appris, et de ne pas craindre lorsqu'il enfoncerait. Car il eut à surmonter toutes les tempêtes que les fausses religions, la fausse sagesse, la violence et la politique du monde, excitèrent contre l'Eglise. Saint Paul était le maître des gentils : mais ce n'était pas à lui qu'était donnée cette chaire principale : c'était à saint Pierre; et, pour accomplir le dessein de Dieu sur Rome, il fallait que saint Pierre y fixât son siége. Paul y vint dans le même temps : la direction particulière qu'il avait reçue pour les gentils y expira avec lui. Ces deux apôtres scellèrent dans Rome de leur sang le témoignage de Jésus-Christ. En allant au dernier supplice, ils annoncèrent aux Juifs leur dernière désolation, comme un événement qu'on allait voir au premier jour, et confirmèrent par là la vocation des gentils. Les évêques qui leur succédèrent dans l'Eglise romaine, qu'ils venaient d'illustrer à jamais par leur martyre, et sanctifier par leur tombeau, recueillirent leur succession : mais la chaire qu'ils remplirent s'appela la chaire de saint Pierre, et non pas la chaire de saint Paul; et ils furent nommés successeurs de saint Pierre, et non pas de saint Paul.

Dès là, Seigneur, vous avez tellement disposé les choses, que les successeurs de saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de Papes, c'est-à-dire celui de pères, ont confirmé leurs frères dans la foi ; et la chaire de saint Pierre, a été la chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et tous les fidèles, tous les pasteurs et tous les troupeaux se sont unis.

Que vous rendrons-nous, ô Seigneur ! pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce siége ? C'est là que la vraie foi a toujours été confirmée. N'entrons point dans les disputes qui causent des dissensions, et non pas l'édification de vos enfants. Suivons les grands événements et les grands traits de l'histoire de l'Eglise. Nous verrons l'autorité de ce grand siége être partout à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise. La foi de saint Pierre, c'est-à-dire celle qu'il a prêchée, et qu'il a laissée en dépôt dans sa chaire et dans son Eglise, qui s'y est toujours inviolablement conservée, a toujours été le fondement de l'Eglise catholique, et jamais elle ne s'est démentie.

Qu'importe qu'il y ait peut-être, dans toute cette belle suite, deux ou trois endroits fâcheux? La foi de saint Pierre n'a pas défailli, encore qu'elle ait souffert quelque éclipse dans le reniement qui lui a été particulier, et dans l'incrédulité qui lui a été commune avec ses frères les apôtres. Il en est ainsi de saint Pierre considéré dans ses successeurs : tous ses successeurs sont un seul Pierre. Quelque défaillance qu'on croie remarquer dans quelques-uns, sans entrer dans ce détail plus curieux que nécessaire, il suffit que la vérité de l'Evangile soit demeurée dans le total, et qu'aucun dogme erroné n'ait pris racine, ni fait corps dans la succession et la chaire de saint Pierre. Si bien que la foi romaine, c'est-à-dire la foi que Pierre a prêchée et établie à Rome, et qu'il y a scellée de son sang, n'a jamais péri, et ne périra jamais.

Voilà, Seigneur, le grand secret de cette promesse : « Simon, j'ai prié pour toi, que ta foi ne « défaille pas ; et toi, confirme tes frères[1]. » Nous tenons cette explication de vos saints : et toute la suite des événements la justifie. O Seigneur ! qui ne vous louerait, et qui ne serait ravi en admiration, de voir tout l'état de votre Eglise, depuis sa première origine jusqu'à la consommation des siècles, si clairement renfermé, expliqué, prédit et promis, dans deux lignes de votre Evangile ? Que reste-t-il, ô Seigneur ! sinon que nous vous priions de remplir la chaire de saint Pierre, de dignes sujets ; de leur ouvrir les yeux pour entendre le grand mystère de Dieu sur le siége qu'ils occupent ? Faites, Seigneur, qu'à travers la pompe et le faste qui les environnent, ils considèrent le fond qui les soutient ; qu'ils songent toujours que leur vraie gloire est de succéder à un pêcheur ; que la nacelle où ils sont portés, et dont ils tiennent le gouvernail, serait couverte de flots, et abîmée par la tempête, sans les promesses faites à Pierre et que, devant confirmer leurs frères dans la foi, ils les doivent aussi affermir dans la règle de la discipline.

LXXIIIe JOUR.

Soin de Jésus pour les apôtres. — Il est mis au rang des scélérats[2].

Jésus dit à ses apôtres : « Quand je vous ai « envoyés sans sac, sans bourse, sans chaus- « sure, vous a-t-il manqué quelque chose ? « Rien, Seigneur.... Mais maintenant, que celui « qui a un sac ou une bourse, les prenne : et

[1] *Luc.*, XXII, 32. — [2] *Luc.*, XXII, 35, 36; *Marc.*, XV, 28.

« que celui qui n'en a point vende sa robe pour « acheter une épée[1]. »

Rien ne vous a manqué. Tel a été le soin du Sauveur : il n'a pas voulu que ses disciples aient manqué de rien. Mais quoi ! n'ont-ils pas été dans le besoin ? Qu'était-ce donc que d'être réduits à rompre des épis dans leurs mains pour se nourrir ? N'était-ce pas là une assez pressante nécessité ? Jésus-Christ ne dit pas qu'ils n'aient jamais souffert, jamais été dans le besoin : mais il dit que jamais ils n'ont manqué absolument, et qu'ils ont été bientôt secourus ; non que Jésus-Christ ait fait des miracles pour cela ; car nous ne lisons pas qu'il ait multiplié les pains plus de deux fois en faveur de tout un grand peuple et la conduite de sa famille allait par des voies plus naturelles. Apprenons donc à nous fier à cette conduite douce et imperceptible de Jésus-Christ, par laquelle, au milieu des besoins et des souffrances, il conserve pourtant aux siens les provisions nécessaires.

La suite du discours fait voir l'attention qu'avait le Sauveur à accomplir les prophéties. C'en était une bien particulière que le Christ dût être mis au rang des scélérats[2] ; et elle devait être parfaitement accomplie, lorsqu'il fut crucifié entre deux voleurs. Mais c'était un préparatoire, qu'il parût comme un voleur se défendre contre les ministres de la justice. « Vous « êtes venus à moi, » dit il, « comme à un vo- « leur, me prendre avec force[3]. » On le représentait donc comme un homme dont la violence était à craindre, et qu'il fallait attaquer avec armes. Il était du dessein de Dieu, et de l'ordre des prophéties, qu'il parût environné de gens de main, et qui usassent de l'épée pour le sauver. On sait pourtant ce qu'il fit, pour réparer cette violence des siens ; et il suffit aujourd'hui de considérer comme il fallait qu'il y eût quelque sorte de fondement à la calomnie qu'on devait faire contre lui.

Ne nous étonnons donc pas lorsque, par la secrète disposition de la divine Providence, il se trouve dans notre vie quelque chose qui affaiblisse notre gloire, et qui donne lieu à la médisance. Dieu saura en tirer sa gloire, pourvu que nous soyons sans faute et que nous subissions avec soumission ce qu'il ordonne. « Il faut, » dit-il, « que tout s'accomplisse : et « ce qui est écrit de moi tire à sa fin[4]. » Ainsi les choses allaient en s'accomplissant peu à peu et l'une après l'autre. On lui dit qu'il y avait deux épées dans la compagnie ; il le savait bien : mais il voulait qu'il fût marqué qu'il n'arrivait rien par hasard dans sa passion. Il répondit : « C'est assez[1] ; » et après avoir tout accompli et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions, que nous allons voir dans saint Jean.

[1] *Luc.*, XXII, 35, 36. — [2] *Marc.*, XV, 28. — [3] *Matth.*, XXVI, 55. — [4] *Luc.*, XXII, 37, 38.

LXXIVe JOUR.

Glorification de Jésus[2].

« Maintenant : » remarquez la circonstance : maintenant que la fin approche, que le perfide disciple qui a machiné ma mort est parti pour exécuter ce comptot, qu'il le conclut, et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités : « main- « tenant le Fils de l'homme va être glorifié[3]; » mais ce n'est pas là, poursuit-il, à quoi je m'arrête ; la gloire de Dieu fait tout mon objet, « et Dieu va être glorifié en lui » par son obéissance, par son sacrifice, le plus parfait qui fut jamais et d'un mérite infini. Sa justice, sa vérité, sa miséricorde va éclater dans la rémission des péchés ; dans la peine que j'en porterai ; dans l'expiation que j'en ferai par mon sang. Ma doctrine va être confirmée par ma mort : je tirerai tout à moi ; et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père.

« Si Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera « en lui-même, et il ne tardera pas à le glori- « fier[4]; » car ceux en qui Dieu est glorifié par leur obéissance et leurs humiliations, il ne manque pas de les glorifier, et de les glorifier en lui-même ; et il ne tardera pas à les glorifier : à plus forte raison glorifiera-t-il son Fils bien-aimé, qui ne respire que la gloire de son Père, et par là a mérité que son Père songeât à la sienne, et sans tarder.

Que de gloire ! Mais considérons d'où elle vient et dans quelles circonstances Jésus-Christ en parle. C'est au moment que Judas part pour aller consommer son crime et livrer son Maître au dernier supplice. C'est donc du plus grand de tous les crimes que doit naître cette gloire de Dieu, la plus grande qui fut jamais ; c'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent ; Dieu ne permettrat jamais le mal, s'il n'était puissant pour en tirer le bien et un plus grand bien ; et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis

[1] *Luc.*, XXII, 39. — [2] *Joan.*, XIII, 31, 32. — [3] *Ibid.* 31. — [4] *Ibid.*, 32.

et aux plus terribles angoisses ; c'est encore de cette source que doit naître ta grande gloire, et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne.

Chrétiens, membres de Jésus, apprenez d'où vient la gloire à votre chef ; c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur les membres. « Quand « je suis faible, » dit saint Paul [1], « c'est alors « que je suis puissant ; » quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié, et glorifié en Dieu ; non point dans les hommes ni dans le monde qui n'est rien, mais en Dieu où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

LXXVe JOUR.

Commandement de l'amour [2].

Lisez avec attention les versets 13, 14, 15, et entrez dans les sentiments de la tendresse du Sauveur.

« Mes petits enfants [3] » souvenez-vous de cette parole du Sauveur : « Ayant toujours aimé « les siens, il les aima jusqu'à la fin [4]. » Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse pour leur donner le précepte de la charité fraternelle. Car pour établir cette loi d'amour, il voulait faire ressentir à ses disciples des entrailles toutes pénétrées de tendresse. « Mes petits enfants ; » il ne les avait jamais appelés de cette sorte, jamais il ne les avait nommés ses enfants. Et pour dire quelque chose de plus tendre : « Mes petits enfants, » dit-il, comme s'il eût dit : Voici le temps que je vais vous enfanter : j'ai été toute ma vie dans les douleurs de l'enfantement ; mais voici les derniers efforts et les derniers cris par lesquels vous allez naître : « Mes petits enfants. » Ecoutez donc cette parole paternelle : « Je serai encore avec « vous un peu de temps ; » profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. « Vous me chercherez ; » viendra le temps que vous rachèteriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole ; et comme j'ai dit aux Juifs : « Vous ne pouvez pas venir où je vais, je « vous le dis aussi présentement ; » profitez donc, encore un coup, du temps que j'ai à être avec vous : « car je m'en vais en un lieu où « vous ne pouvez pas venir, » ainsi que j'ai dit aux Juifs. Avec ce préparatif et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir ? Ecoutons, profitons, croyons.

« Je vous donne un commandement nou- « veau, de vous aimer les uns les autres, comme « je vous ai aimés : vous devez aussi vous « entr'aimer les uns les autres [5]. » Pourquoi est-ce un commandement nouveau ? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour et non avec crainte ; parce qu'encore que le précepte de la charité fraternelle soit dans l'Ancien Testament, il n'avait jamais été si bien expliqué que dans le Nouveau ; et sur cela vous pouvez voir le chapitre x de saint Luc, depuis le verset 29 jusqu'au 37, où Jésus-Christ explique et décide que tous les hommes sont notre prochain, et qu'il n'y a plus d'étranger pour nous. En troisième lieu, ce commandement est nouveau, parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il nous a prévenus par son amour, lorsque nous ne songions pas à lui ; il est venu à nous le premier ; il ne se rebute point par nos infidélités, par nos ingratitudes ; il nous aime pour nous rendre saints, pour nous rendre heureux, sans intérêt ; car il n'a pas besoin de nous ni de nos services, avec un amour qui coule de source, et ne s'est jamais rébuté. « Allez donc, et faites « de même. »

Pourquoi vois-je parmi vous des haines bizarres, des oppositions d'humeur à humeur et de personne à personne ; des inimitiés, des jalousies, de l'aigreur, de l'emportement, des répugnances cachées ? Est-ce en cette sorte que Jésus-Christ nous a aimés ? Mais pourquoi vois-je d'un autre côté des flatteries, des complaisances ou excessives ou fausses ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ? Et pourquoi vois-je parmi vous des liaisons particulières, des parties et des cabales les uns contre les autres ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ? Mais pourquoi avancer ou reculer les personnes selon l'inclination que vous avez pour elles ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ?

Il a témoigné plus d'inclination, si l'on ose parler de cette sorte, pour saint Jean : *c'était le disciple que Jésus aimait.* Mais cette inclination, qu'était-ce autre chose, selon la tradition des saints docteurs, qu'un amour particulier pour la chasteté virginale qu'il avait trouvée et qu'il conserva en saint Jean ? Et pour venir aux autres qualités de ce bien-aimé disciple, l'amour qu'il avait pour lui, qu'était-ce autre chose que l'amour de la bonté, de la douceur, de la simplicité, de la candeur, de la cordialité, de la tendresse, de la contemplation par lesquelles il avait une convenance particulière avec son Maître ? Aimez donc en cette sorte. Et cet amour particulier dont il honora saint Jean, lui fit-il avoir de l'indulgence pour lui, quand il avait tort ? Et l'empêcha-t-il de lui dire

[1] II *Cor.*, XII, 10. — [2] *Joan.*, XIII, 1, 33-35. — [3] *Ibid.*, 33 seq. — [4] *Ibid.*, 1. — [5] *Joan.*, XIII, 34.

aussi bien qu'à son frère saint Jacques : « Vous « ne savez ce que vous demandez [1] ; » et dans une autre occasion : « Vous ne savez de quel « esprit vous êtes [2] ? » Faites donc de même. Mais sa tendresse lui fit-elle préférer saint Jean aux autres? N'est-ce pas Pierre qu'il mit à la tête du collége apostolique et de toute l'Eglise ! A la fin il confia à saint Jean sa sainte Mère. Qui convenait davantage avec elle comme avec ui par toutes les qualités que nous avons vues, et en particulier par la virginité? Il s'agissait de sa famille, de son domestique; et il préfère saint Jean qui, outre les autres choses que nous avons vues, était encore son proche parent. Aimez donc de même, ayez les égards que le sang demande, mais réglez le fond de vos affections par la vertu. Et jusqu'où est-ce que Jésus a porté son amour? Jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'il aimait. Ne doutez pas qu'il n'y ait des occasions où vous en devez faire autant pour votre frère. « Aimez comme j'ai aimé, » voilà mon nouveau précepte; le modèle de votre amour, c'est le mien. Ecoutez, « mes petits en- « fants, » faites comme moi.

Mais voici le dernier mot qui presse plus que tous les autres : « En cela tous connaîtront que « vous êtes mes disciples, si vous vous aimez « mutuellement [3]. » Voilà le caractère de Chrétien et de disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire de son Eglise. Tremblez donc, cœurs endurcis; tremblez, insensibles; tremblez, vous tous, dont les aversions sont implacables, les inimitiés irréconciliables : vous n'êtes plus disciples de Jésus-Christ; vous n'êtes plus Chrétiens; vous renoncez à votre baptême.

Voyez l'Eglise naissante : « Un cœur et une « âme : tout commun : et ils étaient tous una- « nimement assemblés dans la galerie de Salo- « mon [4] : » sans dissension, sans envie, sans intérêt; rendant le bien pour le mal. « Et tout le « peuple les admirait; » et on disait : Voilà les disciples de Jésus; c'était là leur caractère particulier. L'envie, l'intérêt, la haine règnent dans tout le reste des hommes; l'innocent troupeau de Jésus ne connaissait point ces maux. Mon Sauveur, où sont vos disciples maintenant? où est la charité ? où est l'amour fraternel ? Qu'il est rare! Aussi avez-vous dit, que « le temps « viendrait, que les scandales, que l'iniquité « abonderaient : que la charité serait refroidie « dans la multitude [5]; » et que « quand vous « viendriez sur la terre, à peine y trouveriez- « vous de la foi [1], » de cette foi animée de la charité.

Pleurons, mes frères, pleurons la charité refroidie, refroidie dans la multitude, dans la plupart de ceux qui se disent Chrétiens; mais refroidie en nous-mêmes. Réchauffons-la, venons à Jésus; écoutons avec tendresse son dernier discours, avec tendresse ce qu'il dit si tendrement. La charité fraternelle nous devient recommandable par ces raisons, par la tendresse avec laquelle Jésus-Christ nous la recommande : par le temps qu'il choisit pour nous la recommander; par le modèle qu'il nous donne de la charité fraternelle en sa personne; par le caractère de Chrétien qu'il attache à cette divine vertu. Soyons disciples de Jésus-Christ, soyons Chrétiens, c'est-à-dire aimons nos frères; et comment ? « Comme Jésus-Christ nous a « aimés. » A ces mots il se tut, et nous laissa à goûter ce nouveau commandement de la loi de grâce.

LXXVIe JOUR.

Présomption et chute de saint Pierre [2].

Comme Jésus-Christ se fut tu, saint Pierre frappé de cette parole : « Vous me chercherez ; « et ainsi que j'ai dit aux Juifs, vous ne pou- « vez pas venir où je vas [3]; » car elle paraissait rude, et il semblait les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyaient point à sa parole : frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur : « Sei- « gneur, où allez-vous? » Et Jésus lui dit : « Vous « ne pouvez maintenant me suivre où je vas, « mais vous me suivrez après [4]. » Jésus console ses apôtres en la personne de Pierre, et leur donne espérance de le suivre un jour où il allait. Mais il leur déclare en même temps qu'ils ne le pouvaient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'était pas content de cette explication, lui répondit tout ému : « Pourquoi ne puis-je pas « vous suivre maintenant? » Il entendit bien que son Maître allait à la mort, et il ajouta : « Je donnerai ma vie pour vous. — Vous don- « nerez votre vie pour moi? Le coq ne chantera « point que vous ne m'ayez renié trois fois [5]. »

La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, et déjà peut-être un terrible commencement de ce crime, c'est que Jésus-Christ lui disant : « Vous ne pouvez pas; » au lieu de reconnaître son impuissance, et de lui dire : Il est vrai, Seigneur, je ne le puis; je devrais bien le sentir, et me connaître mieux moi-même, mais je veux du moins vous en croire, m'humilier devant vous, et confesser, non pas ma faiblesse, mais mon impuissance;

[1] *Matth.*, XX, 22. — [2] *Luc.*, IX, 55. — [3] *Joan.*, XIII, 35. — [4] *Act.*, IV, 32; V, 12. — [5] *Matth.*, XXIV, 12.

[1] *Luc.*, XVIII, 8. — [2] *Joan.*, XIII, 33 seq. — [3] *Ibid.*, 33. — [4] *Ibid.*, 36. — [5] *Joan.*, XIII, 37, 38.

mais vous, qui êtes tout-puissant, aidez-moi, donnez-moi la force : au lieu donc de répondre ainsi, et de dire, comme il avait dit autrefois avec les autres apôtres : « Seigneur, augmentez « moi la foi [1] ; » rendez-la forte, rendez-la ardente, rendez-la toute puissante : ou avec cet autre : « Je crois, aidez mon incrédulité [2]; » en un mot, au lieu de s'humilier et de prier, il s'élève contre Jésus-Christ, et avec une témérité pitoyable, mais punissable, il dit qu'il peut à celui qui sait tout, et qui lui dit qu'il ne peut pas.

Quand Jésus demande à Pierre par trois fois : « M'aimez-vous, m'aimez-vous, m'aimez-vous « plus que ceux-ci? » il sut bien dire : « Sei- « gneur vous savez tout ; vous savez que je vous « aime [3] ; » il devait donc dire ici : Seigneur, vous savez tout, vous savez ce que je puis mieux que moi-même : aidez-moi donc, afin que je puisse ce que je vous promets de faire.

Faute d'avoir fait cette réponse, il tombe d'une manière déplorable; mais plutôt il est déjà tombé bien bas, faute de la faire; car il est tombé dans la présomption; faute qui mérite qu'on soit livré à tous les crimes, et qui, en effet, livra saint Pierre au reniement par trois fois.

O mon Dieu ! qui ne tremblerait? qui ne se défierait de soi-même? qui ne reconnaîtrait humblement son impuissance? Avouons-la : n'attendons pas que Notre-Seigneur nous dise : « Tu ne peux pas : » prévenons sa face par la confession de notre impuissance, de peur qu'il ne nous la fasse connaître par notre chute.

Mais encore, qu'est-ce qui trompe saint Pierre? Qu'est-ce qui le trompe, sinon cette aveugle estime qu'on a de soi-même, qui nous fait croire que nous pouvons ce que nous ne pouvons pas?

Mais enfin qu'est-ce qui fait croire à saint Pierre qu'il pouvait ce qu'il ne pouvait pas, si ce n'est qu'il le voulait, et qu'il croyait avoir son pouvoir dans sa volonté ?

En effet, en cette occasion qu'était-ce que pouvoir, sinon vouloir? Il ne s'agissait pas de suivre Jésus-Christ par les pas du corps, il s'agissait de le suivre par une ferme résolution de mourir pour lui; et cette ferme résolution, qu'est-ce autre chose qu'un vouloir ? Ainsi saint Pierre, qui le voulait et le voulait sincèrement; car il n'avait pas dessein de tromper son Maître: et le voulait ardemment, à ce qu'il lui semblait, et en vérité; car il était en effet tout plein de ferveur, et il aimait Jésus-Christ jusqu'à vouloir mourir avec lui s'il était besoin; et il croyait qu'il le pouvait, parce qu'il le voulait de cette sorte : il ne savait pas ce que c'était que la volonté de l'homme. Car, en effet, quand il s'agit de prendre la résolution de marcher après Jésus-Christ, de l'imiter, de le suivre; pouvoir c'est vouloir, mais c'est vouloir fortement, c'est vouloir invinciblement; c'est avoir une volonté à l'épreuve de tous les périls, et capable d'affronter la mort.

La volonté de saint Pierre n'en était pas encore à ce degré : et c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit qu'il ne pouvait, parce qu'il ne voulait pas encore assez : et lui, au lieu de sentir qu'une volonté faible ne peut rien, et qu'elle cesse, pour ainsi parler, d'être volonté, dans une tentation qui la passe, disait hardiment qu'il pouvait tout ce qu'il sentait qu'il voulait, et qu'il voulait avec force : ce qui était vrai jusqu'à un certain point, mais non pas jusqu'au point qu'il fallait pour accomplir sa promesse; c'est pourquoi Jésus lui disait, non pas simplement : « Vous ne pouvez « pas, » mais « vous ne pouvez pas me suivre « maintenant; » et il ajoutait : « Vous me sui- « vrez un jour [1] ; » qui était lui dire, comme dit saint Augustin [2] : Vous ne le pouvez pas encore, parce que votre volonté est faible; mais vous le pourrez, quand vous aurez reçu une volonté assez forte.

Saint Pierre était juste; car Jésus-Christ lui avait dit comme aux autres : « Et vous, vous « êtes purs, mais non pas tous [3], » en n'exceptant que Judas. Mais sa justice tenait encore beaucoup de cette justice de la loi, qui croit qu'il n'y a rien qu'à vouloir, et qu'à faire sans songer par qui on veut, et par qui on fait. Saint Pierre voulait, mais il ne voulait pas assez fortement; et il devait avoir entendu que ce commencement de bonne volonté ne lui venait pas de lui-même, mais de Dieu. S'il l'eût entendu, s'il l'eût cru aussi vivement qu'il fallait, il aurait commencé par confesser que le peu qu'il pouvait, venait de la grâce; et que par conséquent pour pouvoir beaucoup, il fallait encore que la grâce donnât ce pouvoir; c'est-à-dire qu'elle fortifiât sa volonté faible, et qu'elle lui en inspirât une si forte, que toute crainte cédât à sa puissance. Alors donc il aurait dit, non pas : Je puis; non pas : Je voudrai; non pas : J'irai; mais : Seigneur, aidez ma faiblesse ; faites-moi vouloir de cette manière, à qui rien n'est impossible: je veux déjà en quelque façon, et c'est un effet de votre grâce : à vous la gloire de ce faible et tel quel commencement de bonne volonté, mais achevez votre ouvrage, mettez-y la dernière main ; vous qui avez commencé, achevez, car

[1] *Luc*, XVII, 5. — [2] *Marc.*, IX, 23. — [3] *Joan.*, XXI, 15, 16, 17.

[1] *Joan.*, XIII, 36. — [2] *Tract. in Joan.*, LXVI, n. 1. — [3] *Joan.*, XIII, 10.

vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul vous y pouvez commencer de bien. « Celui qui a commencé en vous la bonne « œuvre, y mettra la perfection [1]. »

Saint Pierre ne connaissait pas encore parfaitement cette justice, qui est la justice chrétienne, qui veut faire (car on n'est pas juste parce qu'on écoute, mais parce qu'on fait), mais qui songe par qui on fait, et qui a continuellement recours à la grâce. Cet Apôtre « était zélé, » à la vérité, « mais non pas encore selon la science ; » parce que voulant établir sa propre justice, et « ne « connaissant pas encore que la véritable justice « est celle qui vient de la grâce, » il ne « s'était « pas assujetti à la justice de Dieu [2]. » Voilà ce que dit un autre Apôtre, et c'est ainsi qu'il explique la justice chrétienne. Saint Pierre ne l'avait pas encore assez entendu. Ainsi étant juste, mais non encore parfaitement de la justice qui est Jésus-Christ, c'est-à-dire de cette justice qui rapporte entièrement à Dieu tout ce qu'elle a de bien ; zélé à la vérité, mais non pas encore comme il fallait : que lui sert ce faible commencement de la vertu et de justice, sinon à présumer, à l'engager, à l'égarer, à le mener au lieu où il devait renier, au lieu où sa justice et sa fidélité firent un si horrible naufrage ?

Vraiment le Sage a raison de dire : « Bien- « heureux l'homme qui est toujours en crainte[3], » qui se craint toujours lui-même. Si saint Pierre eût eu cette crainte, il n'aurait pas présumé de ses forces, il n'aurait pas suivi Jésus-Christ dans la maison de Caïphe ; car personne ne le lui avait ordonné, et rien ne lui demandait cette action téméraire, si ce n'était sa présomption. Il aurait craint, il aurait prié ; sa foi se serait fortifiée, et il se serait rendu capable de résister à la crainte de la mort. Mais il va, croyant tout pouvoir ; il s'expose volontairement à un péril trop grand pour sa faiblesse : son zèle le trompe, son amour le trompe. Quoi! un faux zèle, un faux amour? Non, il n'était pas tout à fait faux, car il était vraiment juste, ainsi que nous l'avons vu : il aimait donc véritablement, il aimait même beaucoup, mais non pas encore assez pour ce qu'il voulait entreprendre. Il n'avait donc qu'à se tenir dans ses bornes, et demander humblement et persévéramment la perfection de cet amour. Mais au lieu de remercier, au lieu de prier, il présume, il n'entend pas encore la vérité de cette parole que son Maître lui dira bientôt : « Sans moi vous ne pouvez rien [4]. » Son propre zèle, sa propre vertu tourne en poison à sa présomption, et lui sert de nourriture, et il lui est si important de se bien connaître, et d'entendre qu'il ne peut rien de lui-même, que Jésus-Christ permet qu'il l'apprenne par sa chute.

Hélas! hélas! pauvre cœur humain, qui ne se connaît pas lui-même, à qui sa propre vertu, je dis même la véritable, devient un piége, l'appât et la pâture de l'orgueil! Viens t'instruire par l'exemple d'un si grand Apôtre. Il présume, il s'engage, il renie ; une servante fait trembler cet intrépide, qui se vantait de ne rien craindre. Ce n'est pas assez, pour rompre l'enchantement de son amour-propre, de renier une fois; il faut qu'il renie jusqu'à trois, et encore avec jurement, avec blasphème, avec exécration. Il le faut, qu'est-ce à dire : il le faut? Est-ce qu'il est poussé au crime? A Dieu ne plaise! Il a présumé de lui-même, il est livré à lui-même. Pour lui ouvrir les yeux, et lui faire sentir son mal, qu'il ne veut pas voir, il faut qu'il tombe; et son erreur est si grande, qu'il n'en peut revenir que par là.

Jésus le regarde, il se réveille, il se retire, il commence à sentir qu'il ne fallait point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas! s'il y demeurait, il renierait peut-être encore! Mais quoi! ne pleure-t-il pas sincèrement son péché? Sans doute, mais la partie la plus essentielle de la pénitence, c'est de sortir du péril, c'est de fuir ; autrement on tombe encore, et faute d'avoir profité de sa chute, on tombe sans ressource, on n'en relève jamais.

Et voyez la faiblesse du cœur humain ! Pierre pleure ; mais voici pour lui une autre épreuve : le scandale de la croix. On lui vient dire comme aux autres que Jésus-Christ était ressuscité, et comme eux il est incrédule, quoique ceux qui lui venaient annoncer la résurrection de Jésus-Christ ne fissent que lui raconter l'accomplissement de ce qu'il avait dit lui-même à ses disciples, et à Pierre même. Autre chute déplorable, autre preuve de l'infirmité humaine. Jésus-Christ nous instruit par ces exemples, et ne craint point d'étaler au monde toute la faiblesse de ses disciples, et du chef de son Eglise, afin de nous apprendre à trembler, à être humbles. Et après sa résurrection, il parle encore à saint Pierre, et lui demande : « Pierre m'aimes-tu [1] ? » Comme s'il eût dit : « Prends bien garde, » sonde bien ton cœur, tu as cru pouvoir ce que tu ne pouvais pas, pense donc bien si tu m'aimes, et à la troisième fois il le met encore à une plus grande épreuve : « M'aimes-tu plus que « ceux-ci, » plus que tous les autres apôtres ! Et Pierre lui répondit, commme on vient de voir :

[1] *Phil.*, I, 6. — [2] *Rom.*, x, 2, 3. — [3] *Eccli.*, XXXIV, 17. — [4] *Joan.*, XV, 5.

[1] *Joan.*, XXI, 15.

« Seigneur, vous savez tout, vous savez que je « vous aime[1] ; » et il disait vrai ; car Jésus récompensa son amour, et lui confia ses brebis et ses agneaux, et les grands et les petits de son troupeau, et le crut si élevé au-dessus de ses apôtres, qu'il le mit à leur tête et à la tête de tout le troupeau, de toute l'Eglise. Il semble donc que son amour était alors à la perfection. Peut-être donc qu' il pouvait alors suivre Jésus-Christ jusqu' à la mort? Non ; connais ici, Chrétien, par combien de degrés d'amour il faut parvenir à ce grand et parfait amour, à cet amour dont Jésus-Christ nous dira bientôt « qu'il n'y en a point de plus grand, » et « qui « nous fait donner notre vie pour nos amis[2]. » Saint Pierre, avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères, les apôtres, une si éminente prérogative, n'en est pas encore à ce point. Et qui oserait le dire, si Jésus-Christ ne l'avait dit le premier ? « Je vous enverrai, » dit-il « le Saint Esprit[3] ; mais vous, » vous, à qui parle-t-il, à ses apôtres sans doute, parmi lesquels était saint Pierre ; « vous, » donc « demeurez dans la « ville : » renfermez-vous dans le cénacle pour prier et ne sortez pas, « jusqu'à ce que vous « soyez vêtus de la vertu d'en haut[4]. » De quoi donc avaient-ils besoin? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Evangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avaient besoin ; tous, et saint Pierre comme les autres, avaient besoin par-dessus la foi, et par-dessus l'amour qu'ils avaient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'en haut. Elle vint, cette vertu, et le Saint-Esprit descendit. Les voilà forts, Pierre ne craint plus, Pierre est Pierre, c'est-à-dire un rocher contre qui se brisent tous les flots ; et comment? par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en haut. Marche, Pierre, dis hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la mort. Tu le peux, et voici le temps que le Sauveur avait marqué : « Tu ne peux me suivre à présent, « mais après tu le pourras[5]. » Voilà ce temps arrivé : Parlez, Pierre, allez à la tête du troupeau attaquer le monde, subjuguer le monde ; vous avez expérimenté votre impuissance, vous avez connu la grâce, vous l'avez reçue ; vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu, rentrons en nous-mêmes par une profonde connaissance de notre impuissance, confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ ; ne nous fions pas à notre ardeur, à notre zèle, à ces agréables transports de piété qui nous paraissent sincères, qui le sont peut-être, mais non encore assez forts ; ne nous exposons pas volontairement aux tentations, aux périls, à ce commerce, aux dangereuses compagnies du monde ; ne disons plus : Je ferai, je puis, car c'est là ce qui a trompé saint Pierre. Disons : Seigneur aidez-moi, soutenez mon impuissance donnez-moi la force ; et s'il faut dire : Je puis, que ce soit comme saint Paul : « Je puis tout « en celui qui me fortifie[1]. »

[1] *Joan.*, 17. — [2] *Ibid.*, xv, 13. — [3] *Ibid.*, xvi, 7. — [4] *Luc.*, xxiv, 49. — [5] *Joan.*, xiii, 36.

LXXVIIe JOUR.

Préparation à l'inteligence des plus hautes vérités par la soumission et par une sainte frayeur.

Lisez le chapitre xiv, vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. Seigneur, j'en suis effrayé ; ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez, adorez ce que vous n'entendez pas, c'est une grande leçon. Voulez-vous être aidé par quelque pieuse explication des paroles de Jésus-Christ ? aidez-vous vous-même, cherchez vous-même, demandez au grand Père de famille qu'il vous donne votre pain, prenez toujours ce qu'il vous donnera par lui-même, et soyez disposé à recevoir ce qu'il vous donnera par ses ministres. Accoutumez-vous à cet exercice, c'est ainsi qu'on vient à entendre. Les difficultés s'aplanissent peu à peu. Quand elles demeureraient, que vous importe? Ce n'est pas la curiosité que vous voulez satisfaire ; vous voulez bien ignorer ce que Jésus-Christ ne vous veut pas découvrir. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce qu'il vous dit, c'est par là qu'il vous parle, et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche ; heureux, soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps ; puisqu'en attendant tu te soumets, qui est plus que d'avoir trouvé et d'entendre ; puisque c'est le principe pour entendre, et que c'est déjà entendre ce qu'il y a de meilleur.

LXXVIIIe JOUR.

Confiance en Jésus-Christ, notre intercesseur.

« Que votre cœur ne se trouble pas, » qu'il ne craigne rien, » il y a plusieurs demeures « dans la maison de mon Père, je m'en vais vous « préparer la place[2]. »

Les temps de troubles arrivaient : c'était l'heure de la puissance des ténèbres ; les apôtres étaient déjà comme au milieu de ces troubles : Jésus-Christ leur avait déclaré qu'il allait être trahi, et par l'un deux ; il avait désigné le

[1] *Phil.*, iv, 13. — [2] *Joan.*, xiv, 1, 2.

traître à quelques-uns, et ils l'avaient vu partir de la table et de la maison, il venait de leur dire le dernier adieu : « Mes petits enfants, je « m'en vais et je ne serai plus avec vous [1]; » il leur faisait voir la violence de ses ennemis prête à éclater : sa sainte Cène ne leur avait remis devant les yeux que du sang répandu, et un corps livré; et la tentation était tout ensemble, et si terrible, et si proche, que Pierre, le plus fervent, le plus hardi, le plus favorisé d'eux tous, y devait succomber jusqu'à renoncer son Maître, et cela dans la nuit même où ils allaient entrer. En cet état, il n'y avait rien de plus nécessaire que de les précautionner contre tant de troubles. C'est aussi à quoi se termine tout ce discours, jusqu'à la fin de ce chapitre : et après avoir dit dès le commencement : « Ne vous « troublez pas, » ne craignez rien, il finit encore par les mêmes mots : « Je vous donne « ma paix, je vous laisse ma paix ; que votre « cœur ne se trouble pas, ne craignez pas [2]; » après quoi il termine ce discours, et se lève pour aller à la mort.

Il faut donc entendre et peser toutes ces paroles. Par rapport à celle-ci : « Ne vous trou- « blez pas, » nous verrons qu'au lieu de trouble, tout inspire la confiance aux apôtres. Ce qui leur creusait le plus de trouble, c'est qu'en leur disant : « Je m'en vais, » il semblait ne leur laisser aucune espérance de le suivre : il les avait mis au rang des Juifs, qui semblaient exclus de cette grâce : « Je m'en vais, et, « comme j'ai dit aux Juifs, vous ne sauriez ve- « nir où je vais [3]. »

Il est vrai qu'il avait dit à saint Pierre : « Vous « ne pouvez encore me suivre, mais vous me « suivrez après [4]; » par où il leur donnait quelque espérance; puisque saint Pierre devait le suivre un jour où il allait, les autres semblaient aussi y être appelés. Mais pour ne leur laisser aucun doute : « Il y a, » dit-il, « plusieurs de- « meures dans la maison de mon Père [5] : » il n'y en a pas seulement pour moi et pour Pierre; il y en a pour plusieurs, il y en a pour vous : « Je m'en vais, mais c'est pour vous préparer la « place; ne vous troublez donc pas; » ne craignez rien : « Vous croyez en Dieu; » c'est dans son royaume que votre demeure vous est préparée : « Croyez aussi en moi; » car c'est moi qui y vais préparer la place. « Ne vous troublez « donc pas, » ne craignez rien : « Croyez en « moi » comme « vous croyez en Dieu, » et tout est en sûreté pour vous.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison « de mon Père; s'il n'en était pas ainsi, je vous « le dirais; » avec tant de bonté, avec tant d'amour, vous cacherais-je votre sort? Admirez et ressentez la tendresse de ces paroles : « S'il « n'en était pas ainsi, je vous le dirais. » Ce n'est pas aux seuls apôtres qu'elles sont dites, c'est encore à nous. Répétons-les encore un coup, et laissons-nous-en pénétrer : « s'il n'en « était pas ainsi, je vous le dirais; » je ne vous veux rien cacher, et avant que de partir je veux vous apprendre tous les secrets qui vous regardent. « Ayant aimé les siens, il les a aimés jus- « qu'à la fin [1], » et en s'en allant il leur veut ôter tout sujet de crainte.

« Si je m'en vais, » c'est que « je vais vous « préparer la place [2]. Jésus notre avant-coureur « est entré pour nous; et c'est pour cela qu'il « est » appelé « notre pontife selon l'ordre de « Melchisédech [3]. Nous avons un grand Pontife « qui a pénétré les cieux [4]; » il est entré dans ce sanctuaire éternel, dont l'entrée était interdite aux hommes, à cause de leurs péchés. Il a percé « au dedans du voile [5]; » et notre foi, notre espérance y entre après lui; car il nous est allé préparer la place, et c'est pour cela qu'il y entre.

Remettons-nous devant les yeux la structure de l'ancien temple, où était le lieu très-saint, le Saint des saints, la partie du sanctuaire la plus intime, celle où était l'arche, où Dieu même avait établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au souverain pontife, qui encore n'y pouvait entrer qu'une fois l'an. Il était couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin, qui, avec une épée flamboyante qu'il remuait d'une manière menaçante, gardait la porte du paradis [6], pour empêcher nos premiers pères d'y rentrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ce voile sacré et ces chérubins répandus dessus semblaient encore nous dire à l'entrée du sanctuaire : n'entrez pas, rien d'impur ne doit entrer en ce lieu-c'est la figure du ciel, où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain Pontife en ait ouvert l'entrée.

C'est là ce voile qui nous cachait la gloire de Dieu : c'est là ce voile qui nous rendait le sanctuaire inaccessible : c'est le voile qui nous marquait que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints : c'est ce voile qui fut déchiré de haut en bas par le milieu, et mis en deux parts, lorsque Jésus-Christ expira [7]. La terre trembla en même temps; les tombeaux s'ouvrirent et les morts

[1] *Joan.*, XIII, 33. — [2] *Ibid.*, XIV, 27, 28. — [3] *Joan.*, XIII, 33. [4] *Ibid.*, 36. — [5] *Ibid.*, XIV, 1, 2.

[1] *Joan.*, XIII, 1. — [2] *Ibid.*, XIV, 3. — [3] *Hebr.*, VI, 20. — [4] *Ibid.*, IV, 14. — [5] *Ibid.*, VI, 19. — [6] *Gen.*, III, 24. — [7] *Matth.*, XXVII, 51, 52; *Luc.*, XXIII, 45.

ressuscitèrent, en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus, le sanctuaire était ouvert, les morts recevaient la vie, l'interdit était levé, tout était changé pour les hommes.

Le pontife s'ouvrait l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux; mais Jésus-Christ y devait entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même [1]. Le pontife, avant que d'entrer dans le sanctuaire, offrait pour ses péchés et pour ceux du peuple; mais le souverain Pontife n'avait pas besoin d'offrir pour lui [2]; et en qualité de Fils unique il entrait dans le ciel par son propre droit naturel. Et c'est pourquoi n'offrant que pour nos péchés, c'est à nous qu'il ouvre l'entrée : « Je m'en vais vous préparer la place [3]. »

Son sacerdoce s'exerce principalement dans le ciel; car « s'il n'eût été sacrificateur que « pour la terre, il ne l'aurait point été du « tout [4]; » puisqu'il y avait pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Mais celui-ci, dont le sang est non-seulement innocent et pur, mais encore infiniment précieux, commence à la vérité l'exercice de son sacerdoce sur la terre, où il fallait qu'il mourût pour les pécheurs, « mais il le consomme dans le ciel, où il paraît « pour nous devant la face de Dieu [5], » où assis à la droite de la majesté de Dieu, il opère continuellement la rémission des péchés [6], en « intercédant pour nous [7], » et nous ouvrant la porte du ciel par « le sang du Nouveau Testament, répandu pour la rémission de nos péchés [8]. »

Ne soyons donc point troublés ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel : nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit; mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré; adorons ses plaies, par lesquelles il intercède pour nous et nous ouvre l'entrée du ciel. « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi [9]; » car je suis Dieu, mais un Dieu homme, un Dieu qui a été votre victime, un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes : « Croyez en Dieu, croyez en moi : » après cela « ne vous troublez pas, ne craignez rien [10]. » Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seraient vos péchés qui crient contre vous, et ne vous permettent pas le repos de la conscience; mais ils sont purgés : Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang; sacrifiez vos passions et vos désirs sensuels; c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ; ne craignez rien, ne vous troublez pas, encore un coup. « Nous avons un souverain « Pontife qui a pénétré les cieux : présentons-« nous donc avec une entière confiance devant « le trône de la grâce, pour en être secourus « dans nos besoins : devenons inébranlables « dans la confession [1] » de son saint nom. Mais ne soyons pas de ceux « qui le confessent de « bouche et le renoncent par leurs œuvres [2] : si « nous le renonçons, il nous renoncera; et si « nous lui sommes infidèles, » la faute en sera en nous : car pour lui « il est ferme dans ses « paroles, et il ne se peut renoncer lui-même [3]. » Ne craignez donc rien, ne vous laissez troubler de rien : croyez en Dieu, croyez en Jésus-Christ, « par qui vous avez accès auprès de Dieu [4]. »

LXXIXe JOUR.

Jésus-Christ est notre assurance et notre repos [5].

« Après que je m'en serai allé, et que je vous « aurai préparé la place, je reviendrai pour « vous prendre et vous emmener avec moi, afin « que vous soyez où je suis [6]. »

Voici le dernier degré d'assurance et du repos que Jésus-Christ pouvait donner à ses fidèles. Quand il reviendra au dernier jour; que « tous les hommes sècheront de frayeur dans « l'attente de ce qui devra arriver à tout l'uni-« vers : alors, » dit-il, « levez la tête, parce que « votre rédemption approche [7]. » Je ne viens point vous juger; je viens vous guérir et vous emmener avec moi. Le jugement n'est que pour le monde et pour ceux qui aiment le monde : « Celui qui croit » en moi, de cette foi vive et véritable qui « fructifie en bonnes œuvres, n'est « pas jugé : il ne vient point en jugement, » parce « qu'il est déjà passé de la mort à la « vie [8]. »

Sans attendre ce dernier jour, Jésus-Christ nous visite tous les jours, lorsqu'il nous appelle à son repos éternel : il nous visite par les maladies; il est ce grand Père de famille qui frappe à la porte; alors il vient nous quérir, afin que là où il est, nous y soyons avec lui.

C'est là donc la grande parole; c'est la parole

[1] *Hebr.*, IX, 7, 12, 25. — [2] *Lev.*, XVI, 6, 11; *Hebr.*, VII, 27. — [3] *Joan.*, XIV, 2. — [4] *Hebr.*, VIII, 4. — [5] *Hebr.*, IX, 24. — [6] *Ibid.*, 3. — [7] *Ibid.*, VII, 25. — [8] *Matth.*, XXVI, 28. — [9] *Joan.*, XIV, 1. — [10] *Ibid.*, 28.

[1] *Hebr.*, IV, 14, 16 — [2] *Tit.*, I, 16. — [3] II *Tim.*, II, 12, 13. — [4] *Ephes.*, II, 18. — [5] *Joan.*, XIV, 3 seq. — [6] *Ibid.*, 3. — [7] *Luc.*, XXI, 26, 28. — [8] *Joan.*, III, 18; V, 24; *Col.*, I, 10.

de consolation et de tendresse, où Jésus-Christ nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous, qu'il ne veut pas que nous soyons longtemps sans lui. C'est donc alors que, bien loin d'être effrayés, nous devons nous mettre en état de lever la tête, parce que le moment arrive où nous allons être où est Jésus-Christ, dans son royaume, dans son trône. C'est là ce qui fait dire à saint Paul que ce corps mortel lui est à charge, qu'il désire d'en être dégagé, pour être « avec Jésus-Christ [1], » qu'il désire d'être défait « de cette demeure terrestre, » et de quitter ce séjour où il est « éloigné du Seigneur [2], » pour aller habiter où il est.

Si nous aimons Jésus-Christ, rien ne nous doit être plus cher que cette parole : « Je m'en « vais et je reviendrai vous quérir, afin que « vous soyez où je suis. » Etre loin de Jésus-Christ, c'est être dans la peine, dans la mort, dans la tentation, dans le péché. Etre avec Jésus-Christ, c'est être dans la gloire, dans la paix, dans la justice parfaite. Voilà ce qu'il nous promet, voilà où il appelle les apôtres, en leur disant le dernier adieu. Cet adieu n'est donc que pour un peu de temps; Jésus-Christ leur promet de revenir pour les emmener avec lui; c'est la dernière marque de son amour, et le plus puissant motif pour les rassurer.

Et afin de leur ôter toute incertitude, il ajoute : « Vous savez où je vais et vous savez la » voie [3]. » C'est en quoi est la différence entre eux et les Juifs. Car les Juifs ne savaient ni où il allait, ni par où il y fallait aller ; leur infidélité, leur aveuglement les empêchaient de le suivre ; mais il dit au contraire à ses apôtres : « Vous savez où je vais et vous savez le chemin « par où il faut aller. » Et ce chemin c'est moi-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie [4]. » Pourquoi donc seriez-vous troublés de mon départ, puisque je vous montre la voie pour venir où je suis ?

« Seigneur, » lui avait dit saint Thomas, « nous ne savons où vous allez, et comment « pouvons-nous savoir la voie [5] ? Je suis la voie, « la vérité et la vie ; » je suis celui où il faut aller, car c'est avec moi qu'il faut être. Je suis la voie par où il faut aller, parole haute et impénétrable au sens humain. Quelle est la fin de tous les désirs, si ce n'est la *vérité* et la *vie* ? C'est, dit-il, ce que je suis ; et quand on a trouvé le chemin, que reste-t-il à chercher ? « Je suis » encore « ce chemin, je suis la voie. » Comment peut-on être à la fois et le terme où l'on va, et le chemin pour y aller ? Mon Sauveur unit l'un et l'autre, et dans ce peu de paroles : « Je suis « la voie, la vérité et la vie, » il renferme toute sa doctrine et tout le mystère de la piété. O Seigneur, faites la grâce de goûter cette parole, de vous y trouver, de vous y goûter tout entier.

[1] *Ibid.*, 1, 22, 23. — [2] II *Cor.*, v, 1, 4, 6, 8. — [3] *Joan.*, XIV, 4. — [4] *Ibid.*, 6. — [5] *Ibid.*

LXXXe JOUR.

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie [1].

« Je suis la vérité et la vie. » Je suis « le « Verbe » qui « était au commencement, » la parole du Père éternel, sa conception, sa sagesse, « la véritable lumière qui éclaire tous « les hommes qui viennent au monde [2], » la vérité même, par conséquent le soutien, la nourriture et la vie de tout ce qui entend ; celui en qui est la vie et la même vie qui est dans le Père. Il faut entrer par la foi dans toutes ces choses, car si elles n'étaient pas nécessaires pour notre salut, Jésus-Christ ne nous les aurait pas révélées.

« Je suis donc, » dit-il, « la vérité et la vie, » parce que je suis Dieu, mais en même temps je suis homme. Je suis venu enseigner le genre humain et lui apporter des paroles de vie éternelle ; avec la doctrine je lui ai donné l'exemple de bien vivre. Mais comme tout cela n'était qu'au dehors il fallait encore apporter la grâce aux hommes, et je me suis fait leur victime pour leur mériter cette grâce : « Je suis donc la « voie, » on ne peut approcher de Dieu, ni de la vie éternelle que par moi. Il y faut venir par ma doctrine, il y faut venir par mes exemples, il y faut venir par mes mérites et par la grâce que j'apporte au monde. « La loi a été donnée « par Moïse, la grâce et la vérité a été donnée par « Jésus-Christ..... Et nous avons vu sa gloire « comme celle du Fils unique, plein de grâce et « de vérité [3]. » Entrons par cette voie et nous trouverons la vérité et la vie.

C'est ce que l'Eglise nous enseigne tous les jours par la formule perpétuelle dont elle finit ses oraisons. Qu'on adore Dieu, qu'on le loue, qu'on lui sacrifie, qu'on se consacre soi-même à lui, qu'on le prie, qu'on lui demande; tout se fait par Jésus-Christ. Voilà la voie, mais en même temps on ajoute, qu'étant Dieu, il vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, il vit de la même vie, il règne avec la même souveraineté. Voici donc tout le mystère de Jésus-Christ « Nous sa- « vons que le Fils de Dieu est venu et nous a « donné l'intelligence pour nous faire connaître « le vrai Dieu et être dans son vrai Fils. C'est lui-même qui est le vrai Dieu et la vie éternelle [4]. » C'est lui qui est venu pour nous faire connaître le vrai Dieu ; c'est par lui que nous y allons ; il est lui-même le vrai Dieu, la vérité même

[1] *Joan.*, XIV, 6. — [2] *Ibid.*, I, 9. — [3] *Joan.*, I, 14, 18. — [4] *Ibid.*, V, 20.

et la vie éternelle. « Il est la voie, la vérité et la vie. »

LXXXIe JOUR.

Jésus-Christ est notre lumière.

Nous nous étonnions tout à l'heure comment on pouvait être tout ensemble le moyen et la fin, « la vérité et la vie » qui sont le terme, et en même temps la voie pour y aller. Mais Jésus-Christ nous explique ce mystère. Qui nous peut mener à la vérité, si ce n'est la vérité elle-même ? Cette vérité est souveraine, nul ne la force, nul ne l'attire, et il faut qu'elle se donne elle-même. Mais cela même c'est la vie, car on vit quand on possède la vérité, c'est-à-dire quand on la connaît, quand on l'aime, quand on l'embrasse. A Dieu ne plaise que nous nous imaginions des bras pour la tenir et pour la serrer ! On en jouit comme on jouit de la lumière, en la voyant ; mais elle gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est, car elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre.

Mais que peut-on entendre entre nos yeux et la lumière, pour nous la découvrir? Rien du tout ; il n'y a qu'à ouvrir les yeux, et la lumière s'introduit par elle-même. Il n'y a point d'autre voie pour aller à elle : la vérité est plus lumière que la lumière : rien ne peut nous amener à la vérité qu'elle-même. Il faut qu'elle vienne, qu'elle s'approche, qu'elle s'abaisse, qu'elle se tempère. Et qu'est-ce que Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre faiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter ? Ainsi pour être la voie, il faut qu'il soit encore la vérité. Que craignons-nous davantage, que d'être trompés? Ceux qui veulent tromper les autres, et sont de ce côté-là ennemis de la vérité, ne veulent pas qu'on les trompe ; et la vérité ne laisse pas d'être leur plus cher objet. Venez donc, ô vérité ! En vous-même vous êtes ma vie ; et en vous approchant de moi, vous êtes ma voie. Qu'ai-je donc à craindre et de quoi puis-je être troublé ? Ai-je à craindre de ne pas trouver la voie pour aller à la vérité ? La voie même, dit saint Augustin, se présente à nous d'elle-même, la voie elle-même vient à nous. Viens donc vivre de la vérité, âme raisonnable et intelligente ! Quelle lumière dans la doctrine de Jésus ! Cette lumière est d'autant plus belle, qu'elle luit au milieu des ténèbres. Mais prenons garde d'être de ceux dont il est écrit : « La lumière est venue au monde, « et les hommes ont mieux aimé les ténèbres « que la lumière, parce que leurs œuvres étaient « mauvaises [1]. » Que me servira une lumière, qui ne fera que découvrir ma laideur et ma honte ? Lumière, retirez-vous. Je ne vous puis souffrir. Sainte doctrine de l'Evangile, éternelle vérité, miroir trop fidèle, vous me faites trembler ! Changeons-nous donc : nous ne pouvons pas changer la vérité ; et qui serait le malheureux qui voudrait que la vérité ne fût pas ? nous ne subsistons nous-mêmes que par un trait de la vérité qui est en nous.

Aimons donc la vérité ; aimons Jésus-Christ qui est la vérité même : changeons-nous nous-mêmes, pour lui être semblables. Mettons-nous en état de n'être point obligés à haïr la vérité. Celui qu'elle condamne, la hait et la fuit. Qu'il n'y ait rien de faux dans celui qui est le disciple de la vérité. Vivons de la vérité, nourrissons nous-en. C'est pour cela que l'Eucharistie nous est donnée : c'est dans le corps de Jésus, et dans son humanité sainte, le pur froment des élus, la pure substance de la vérité, le pain de vie : c'est donc en même temps la voie, la vérité et la vie. Si Jésus-Christ est notre voie, ne marchons point dans la voie du siècle ; entrons dans la voie étroite où il a marché. Surtout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connaître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

LXXXIIe JOUR.

Nul ne vient à son Père que par Jésus-Christ.

« Nul ne vient à mon Père que par moi [2]. » Il entre avec ses apôtres dans un secret plus profond ; et pour les rendre tout à fait imperturbables, il leur apprend tout le bien qu'ils trouveront en lui. Ce bien sera qu'en le trouvant, par lui ils posséderont son Père même, qui devait être tout l'objet de leurs désirs, comme c'était le terme de tous les siens.

« Nul ne vient à mon Père que par moi. » Si le Sauveur est « la voie, la vérité et la vie, » il ne faut point qu'il nous mène à autre qu'à lui-même pour être heureux. Comment est-ce donc qu'il est la voie pour nous mener à son Père ? Que voulons-nous davantage que la vérité et la vie que nous trouverons en lui ? Il nous explique lui-même ce profond secret, en disant : « Si vous me connaissiez, vous connaî- « triez aussi mon Père : et vous le connaîtriez « bientôt, et vous l'avez déjà vu [3]. » Ne croyez pas qu'en vous élevant à la connaissance de mon Père, je vous mène à quelque chose qui

[1] *Joan.*, III, 19. — [2] *Joan.*, XIV, 6. — [3] *Ibid.*, 7.

soit hors de moi : c'est en moi qu'on connaît le Père : et vous l'avez déjà vu. Quel est ce nouveau mystère ? Comment est-ce qu'on connaît le Père en connaissant Jésus-Christ ? Quand les apôtres ont-ils vu le Père ? où l'ont-ils vu ? C'est ce qu'il dira dans la suite ; mais auparavant il nous faut entendre ce que lui dit saint Philippe : « Seigneur, montrez-nous votre Père, « et il nous suffit [1]. »

A ces mots, et pour ainsi dire, au seul son de cette parole, l'âme chrétienne ressent quelque chose de grand, mais quelque chose de tendre, quelque chose d'intime. « Seigneur, « montrez-nous votre Père, et il nous suffit. » Montrez-le nous ; c'est par vous que nous le voulons voir : « Il nous suffit ; » vous nous ordonnez de n'avoir ni crainte ni trouble : pour cela, il ne nous faut qu'une seule chose. « Votre « Père nous suffit. » Comprenons bien cette pleine satisfaction de notre esprit en voyant Dieu, ce sera le remède à tous les troubles. Car nous avons trouvé un bien que rien ne nous peut ôter ; et ce bien nous suffisant seul, rien ne pourra troubler notre repos.

LXXXIIIe JOUR.

Dieu seul nous suffit.

« Montrez nous votre Père, et il nous suffit [2]. » « Dieu seul nous suffit, et il ne faut que le voir pour le posséder, parce qu'en le voyant, on voit « tout le bien [3], » comme il l'explique lui-même à Moïse ; on voit donc tout ce qui peut attirer l'amour, on l'aime sans bornes ; et tout cela, c'est le posséder. Disons donc de tout notre cœur avec saint Philippe : « Seigneur, montrez-nous « votre Père, et il nous suffit ; » lui seul peut remplir tout notre vide, remplir tous nos besoins, contenter éternellement tous nos désirs, nous rendre heureux.

Vidons donc notre cœur de toute autre chose, car si le Père seul nous suffit, nous n'avons pas besoin des biens que nos sens goûtent par eux-mêmes, encore moins des richesses qui sont hors de nous, encore moins des honneurs qui ne consistent qu'en opinion. Nous n'avons pas même besoin de cette vie mortelle ; encore moins avons-nous besoin de tout ce qui est nécessaire pour la conserver ; nous n'avons besoin que de Dieu, il nous suffit, en le possédant nous sommes contents.

Que cette parole de saint Philippe est courageuse ! Pour la dire en vérité, il faut aussi pouvoir dire avec les apôtres : « Seigneur, nous « avons tout quitté pour vous suivre [4]. » Il faut du moins tout quitter par affection, par désir, par résolution ; je dis par une invincible résolution de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien en rien qu'en Dieu seul. Alors on peut dire avec saint Philippe : « Montrez-nous « le Père, et il nous suffit : » tout est content. Heureux ceux qui poussent à bout ce désir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement ! Mais qu'ils ne se laissent donc rien ; qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache encore, n'est rien. Ne connaissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain ? pour peu qu'on lui laisse, il s'y ramasse tout entier, et y réunit tout son désir. Arrachez tout, rompez tout, ne tenez à rien. Heureux, encore un coup, ceux à qui il est donné de pousser à bout ce désir, de le pousser jusqu'à l'effet ! Mais il y a obligation pour tous les Chrétiens de le pousser à bout du moins dans le cœur, en vérité, sous les yeux de Dieu ; d'avoir du bien comme n'en ayant pas, d'être marié comme ne l'étant pas, d'user de ce monde comme n'en usant pas, mais comme n'en étant pas, mais comme n'y étant pas. C'est à ce vrai bien qu'il nous faut tendre, et nous ne sommes pas Chrétiens si nous ne disons sincèrement avec saint Philippe : « Montrez-nous le Père, et il nous « suffit. »

C'est donc le fond de la foi qui dit cette parole, c'est en quelque façon le fond même de la nature. Car il y a un fond dans la nature qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu, et que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous sentons ce vide inévitable, et que quelque chose nous dit que nous sommes malheureux, c'est le fond de la nature qui crie en quelque façon : « Montrez-nous le Père, et il « nous suffit. » Mais que sert au malade de désirer la santé, pendant que tous les remèdes lui manquent, et que souvent même il a la mort dans le sein, sans le sentir ? Tel est l'état de toute la nature humaine. L'homme abandonné à lui-même ne sait que faire ni que devenir. Ses plaisirs l'emportent, et ces mêmes plaisirs le tuent ; il se tue par autant de coups que l'attrait des sens lui fait commettre de péchés ; et il ne tue pas seulement son âme par son intempérance, il donne la mort au corps qu'il veut flatter ; tant il est aveugle, tant il sait peu ce qu'il lui faut ! L'homme, depuis le péché, est né pour être malheureux. Il est malheureux par toutes les infirmités du corps, où il met son bonheur. Combien plus est-il malheureux par un si grand amas d'erreurs, de déréglements,

[1] *Joan.*, XIV, 8. — [2] *Joan.*, XIV 8. — [3] [illegible] — [4] *Matt.*, XIX, 27.

d'inclination vicieuses, qui sont les maladies et la mort de l'âme ! Quelle malheureuse séduction règne en nous ! Nous ne savons pas même désirer ni demander ce qu'il nous faut. Saint Philippe nous apprend tout, en disant: Sei- « gneur, montrez-nous votre Père, et il nous « suffit. » Car il se réduit à la chose que Jésus-Christ nous a enseigné être la seule nécessaire. Seigneur, vous êtes la voie, je viens à vous pour me retrouver moi-même, et dire enfin avec votre apôtre: « Montrez-nous le Père, et il « nous suffit. »

LXXXIVe JOUR.

C'est dans le Père qu'on voit le Fils.

Comme il ne nous paraît point dans tout l'Evangile de demande plus haute que celle de saint Philippe, il n'y a aussi rien de plus haut que la réponse de Notre-Seigneur. Nous avons vu que saint Philippe avait bien connu deux choses : l'une, que pour être heureux, c'était assez de voir le Père ; l'autre, que c'était au Fils à nous le montrer. Le Fils lui va donc apprendre ce que c'est que voir le Père, et que c'est dans le Fils même qu'on le voit.

Remarquez avant toutes choses cette espèce d'étonnement avec lequel le Seigneur parle : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et « vous ne me connaissez pas ? Philippe qui me « voit, voit mon Père [1]. » Je ne parle pas de celui qui me voit seulement des yeux du corps: celui-là en me voyant, ne me voit point. Car si celui qui regarde l'homme par ces yeux mortels, n'en voit que le dehors, et, pour ainsi parler, que l'écorce ; combien est-on éloigné de voir le Fils de Dieu, quand on n'apporte que les yeux du corps à cette vue ! Les apôtres avaient passé beaucoup au-delà, puisqu'ils avaient cru et confessé par la bouche de saint Pierre, qu'il était « le Christ, le Fils du Dieu vivant [2] ; » « et le même apôtre lui avait encore dit au nom de tous : « Nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu [3]. »

Ils l'avaient donc connu, et ils avaient en même temps connu son Père, puisqu'ils avaient très-distinctement et très-véritablement connu de qui il était Fils.

Cependant ils n'étaient pas encore contents, et ils avaient raison ; parce que, comme ils n'avaient pas encore parfaitement connu Jésus-Christ, ils n'avaient pas encore parfaitement connu son Père. Et c'est pourquoi il leur avait dit : « Si vous m'aviez connu [4] ; » leur faisant entendre qu'ils ne l'avaient pas encore parfaitement connu, et que c'était la raison pourquoi ils ne connaissaient pas encore parfaitem ent son Père ; et c'est pour expliquer à fond cette vérité qu'il dit maintenant : « Qui me voit, voit mon Père. »

Il y a une certaine manière de me voir qui ne laisse plus rien à désirer, parce que celui qui me voit de cette sorte, c'est-à-dire celui qui me voit à découvert et tel que je suis, il voit mon Père. Je suis moi-même, par mon fonds et par ma naissance, la manifestation de mon Père ; parce que je suis son image vivante, l'éclat de sa gloire, l'empreinte, l'expression de sa substance. Prenez donc garde, Philippe, ne souhaitez pas de voir mon Père, comme si mon Père était quelque chose hors de moi, c'est en moi qu'il le faut voir ; c'est en lui aussi qu'on me voit : « Ne croyez-vous pas que je suis dans mon « Père, et mon Père dans moi [1] ? » Quand donc on le voit, on me voit dans mon principe ; et quand on me voit, on le voit dans son image, dans son expression, dans son éclat, dans le rejaillissement de sa gloire, et la vue du Père et du Fils est inséparable. Prenez donc garde, Philippe, que vous n'ayez pas encore entendu ce que c'est que de voir mon Père ; vous l'entendrez parfaitement, lorsque vous entendrez que qui me voit le voit aussi ; et que qui le voit, me voit en même temps ; et à mesure qu'on croît en la connaissance de l'un, on croît aussi en celle de l'autre.

Il venait de dire : « Si vous me connaissiez, « vous connaîtriez aussi mon Père ; et vous le « connaîtrez bientôt, et vous l'avez vu [2]. » Car il faut toujours revenir à cette parole comme au principe d'où naît ce qui suit. « Vous le con- « naîtrez, » vous ne le connaissez donc pas encore parfaitement. « Vous l'avez vu » néanmoins, mais vous l'avez vu imparfaitement. Viendra le temps que vous le verrez à découvert, et ce sera dans ce même temps que je me manifesterai moi-même à vous. « Celui qui « m'aime, » dit-il, « il sera aimé de mon Père, « et je l'aimerai, et je me manifesterai moi- « même à lui [3] ; » je me découvrirai tout entier, et en me montrant à lui à découvert, en même temps je lui montrerai mon Père.

Quand sera-ce, ô Seigneur ? que vous m'admettrez à ce secret, à cette vue intime et parfaite de votre Père et de vous ? Quand vous verrai-je, ô Père et Fils ! ô Fils et Père ? Quand verrai-je votre parfaite unité, et la manière admirable dont vous demeurez l'un dans l'autre, lui en vous, et vous en lui ? Quand vous verrai-je, ô Dieu ! qui sortez de Dieu, et qui demeurez en

[1] *Joan.*, XIV, 9. — [2] *Matth.*, XVI, 16. — [3] *Joan.*, VI, 70. — [4] *Ibid.*, XVI, 7, 9.

[1] *Joan.*, XVI, 11. — [2] *Ibid.*, 7. — [3] *Ibid.*, 21.

Dieu, ô Dieu Fils de Dieu ? Ce n'est pas assez de vous prier de me montrer votre Père, si je n'entends en même temps que montrer le Fils, c'est montrer le Père; que montrer le Père, c'est montrer le Fils ; qu'on les doit aimer du même amour et les voir d'une même vue. O Père ! je serai heureux, quand je verrai votre face ! Mais votre face, votre manifestation, c'est votre Fils: « c'est le miroir sans tache de votre » incompréhensible « majesté, » de votre beauté immortelle ; « l'image de votre bonté parfaite ; la « douce vapeur, l'émanation de votre clarté, et « l'éclat de votre éternelle lumière [1] ; » en un mot, votre pensée, votre conception, la parole substantielle et intérieure par laquelle vous exprimez tout ce que vous êtes; parfaitement et exactement un autre vous-même; qui sort sans diminution, sans interruption, sans retranchement du fond de votre substance. Je me perds, je crois, j'adore, j'espère voir, je le désire, c'est là ma vie.

LXXXVe JOUR.

Le Père est dans le Fils, le Fils est dans le Père.

Entrons encore une fois avec humilité et tremblement dans la profondeur des paroles de Jésus-Christ. Il nous déclare tout ce qu'il est par ces paroles ; puisque le même qu'on voit des yeux du corps, et qui par là paraît homme, est le même en qui on croit, et qu'on voit des yeux de l'esprit, qui par là est le Fils de Dieu et Dieu lui-même ; le même Dieu que son Père, parce que « le Seigneur notre Dieu est un [2], » parfaitement un, l'unité même : mais non pas un autre Dieu que son Père, à Dieu ne plaise ! Son Père et lui sont inséparables, l'un est dans l'autre des deux côtés, le Père à sa manière dans le Fils, le Fils d'une autre manière dans le Père ; qui voit le Père voit le Fils ; qui voit le Fils voit le Père, on ne les sépare point dans la vue, on ne les doit non plus séparer dans la foi, conformément à ce qu'il a dit: « Vous croyez en Dieu, « croyez aussi en moi [3]. »

« Je m'en vais ; et vous ne me reverrez plus [4]. » C'est ce qu'il nous dira bientôt. Vous ne me verrez plus des yeux du corps, mais ne le reverrons-nous plus des yeux de l'esprit ? A Dieu ne plaise ! où seraient notre foi et notre espérance ? Mais s'en va-t-il tellement qu'il ne demeure plus du tout avec nous ? A Dieu ne plaise ! encore un coup. Car où serait la vérité de cette parole que nous entendrons bientôt : « Nous « viendrons en lui, et nous y ferons notre de- « meure [5]. » Il s'en va donc, et il demeure comme, quand il est descendu du sein de son Père, il y est demeuré ; ainsi quand il y retourne, il ne demeure pas moins avec nous. De cette sorte, l'homme qui disparaît est le même que le Dieu qui demeure ; celui qu'on voit est le même que celui qu'on ne voit pas ; et lui-même est le même avec son Père, afin que nous entendions que tout est à nous. Dans celui que nous voyons, et qui s'est donné à nous en se faisant homme, nous pouvons posséder celui qui est éternellement avec le Père, qui est dans le Père, en qui le Père est, que nous verrons, que nous aimerons, que nous posséderons dans son Fils. C'est la parfaite explication de cette parole : « Je suis la voie, » comme homme ; comme Fils de Dieu, « je suis, » ainsi que mon Père, « la vérité et la vie ; » la même vérité, la même vie. Voilà le mystère, voilà l'espérance, voilà la foi des Chrétiens : tenir le Fils qui s'est fait visible, pour s'élever par lui et trouver en lui l'invisible vérité de Dieu. Ah ! que Dieu est proche de nous ! que Dieu est en nous par Jésus-Christ ! Vraiment il est notre Emmanuel : « Dieu « avec nous ! » Allons à sa table ; mangeons, rassasions-nous ; là est notre nourriture, là est notre vie.

LXXXVIe JOUR.

Jésus, le Verbe éternel, nous fait voir le Père.

Quoique nous soyons bien éloignés de cette bienheureuse vision, où nous verrons clairement le Père dans le Fils, comme le Fils dans le Père; le Fils de Dieu va nous apprendre que le Père commence déjà à se manifester en lui, par deux moyens admirables : par sa parole, par les œuvres de sa puissance, qui sont ses miracles.

« Ne croyez-vous pas que je suis dans mon « Père, et que mon Père est en moi ? Les paro- « les que je vous dis, je ne le dis pas de moi- « même [1]. » Si je ne suis pas de moi-même, je ne parle pas de moi-même ; si je suis la parole, je suis la parole de quelqu'un ; celui qui me prononce, me donne mon être ; et toutes mes paroles sont de lui, puisque la parole substantielle d'où naissent toutes les paroles que je profère est de lui-même.

Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec laquelle elles sortent. « Jamais homme n'a parlé « comme cet homme [2] ; » parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur tous les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité ; qui fait que sans s'efforcer, sans se guinder, pour ainsi dire, elle y influe si

[1] *Sap.*, VII, 25, 26. — [2] *Deut.*, VI, 4. — [3] *Joan.*, XIV, 1. — [4] *Ibid.*, XVI, 16. — [5] *Ibid.*, XIV, 23.

[1] *Joan.*, XIV, 10. — [2] *Ibid.*, VII, 46.

doucement et si intimement, qu'on lui cède sans violence.

Mais la merveille de cette parole, c'est que cet homme qui parle en Dieu, parle en même temps comme prenant tout d'un autre : « Ce « que je dis, je le dis comme mon Père me l'a « dit [1], » et comme il me le dit toujours, parce qu'il me parle toujours, comme toujours je suis sa parole.

« Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle « de mon Père qui m'a envoyé. » Et quelle preuve nous en donne-t-il ? « Celui qui parle « de lui-même, cherche sa propre gloire ; mais « celui qui cherche la gloire de celui qui l'a en- « voyé, est véritable, et il n'y a point d'injustice « en lui [2]. »

Mon Sauveur, ne parlez-vous point trop comme une créature ? Qu'est-ce qu'une créature, sinon quelque chose qui n'est pas de soi, qui n'a rien de soi, qui est toujours à l'emprunt ? La différence est immense, entre ce qui est produit de toute éternité, et ce qui est produit dans le temps ; ce qui est produit de toute éternité est toujours ; ce qui est produit dans le temps n'est pas toujours, et peut n'être point du tout. Il est donc tiré du néant ; il est néant lui-même. Par conséquent quelle différence entre sortir de Dieu comme son ouvrage, et sortir de Dieu comme son Fils ! L'un est créé, l'autre engendré ; l'un tiré du néant, et néant lui-même ; l'autre tiré de la substance de Dieu, et par conséquent l'Etre même. Parmi les hommes mêmes quelle différence entre le fils et l'ouvrage ? Tous deux néanmoins viennent d'un autre. Mais le Fils est de même nature que son père, et en cela n'est rien moins que lui ; mais l'ouvrage n'a rien de son ouvrier, et lui est absolument étranger.

Mon Dieu ! oserai-je suivre je ne sais quelle lumière sombre qui me paraît ? Dieu est Père, Dieu est ouvrier ; l'homme est père, l'homme est ouvrier ; mais avec une énorme différence. L'homme est ouvrier ; mais il trouve sa matière toute faite par un autre dont il l'emprunte : Dieu n'a besoin d'aucune matière, et il tire tout du néant

L'homme est père, est-il un vrai père ? Et que donne-t-il à son fils ? Son fils, il est vrai, est de même nature que lui, mais est-ce lui qui lui donne cette nature ? Non, sans doute. Comment donc vient-il de lui ? Combien imparfaitement ! La véritable paternité est en Dieu, qui, engendrant son Fils de tout son fond, lui donne toute sa substance, tout son être, par conséquent toute son éternité ; et le fait être non-seulement son égal ; mais encore « un avec lui [3]. »

[1] *Joan.*, XII, 50. — [2] *Ibid.*, VII, 16, 18. — [3] *Ibid.*, X, 30.

Ne dites pas qu'il emprunte, car son Père, toujours fécond en lui communiquant tout ce qu'il est, ne se dessaisit de rien. Autre chose est prêter ou donner par sa volonté ce qu'on peut ne donner pas, autre chose est d'être fécond. Il faut entendre dans le Père l'abondance, la plénitude, la fécondité, une pleine effusion de soi-même, mais en soi-même, pour engendrer un autre soi-même qui reçoit tout en naissant, et qui naît par conséquent égal à celui de qui il reçoit tout, aussi grand, aussi éternel, aussi parfait que lui. Un Dieu ne vient pas d'un autre qui le tire du néant ; mais un Dieu vient d'un autre qui le tire, pour ainsi parler, de sa propre essence, qui, le produisant en soi-même, se dégraderait soi-même, s'il le produisait imparfait. C'est donc un Dieu qui vient d'un Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, parfaitement un avec lui, parce qu'il reçoit sa nature, dont l'unité fait l'essence. « Ecoute, Israël : le Seigneur notre « Dieu est un [1] ; » le Père est un, le Fils est un ; le Père est Dieu, le Fils est Dieu, et tous deux ne peuvent être qu'un seul Dieu ; autrement le Fils n'est pas Fils, et il n'a point la nature de son Père, s'il n'en a point la parfaite et souveraine unité.

Pourquoi se jeter dans ces abîmes ? Pourquoi Jésus-Christ nous les a-t-il découverts ? Pourquoi y revient-il si souvent ? Et pouvons-nous ne nous arrêter pas à ces vérités sans oublier la sublimité de la doctrine chrétienne ? Mais il faut s'y arrêter en tremblant : il faut s'y arrêter par la foi ; il faut en écoutant Jésus-Christ et ses paroles toutes divines, croire que c'est d'un Dieu qu'elles viennent ; et croire aussi en même temps que ce Dieu d'où elles viennent, vient lui même de Dieu, et qu'il est Fils ; et à chaque parole que nous entendons, il faut remonter jusqu'à la source, contempler le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père.

Voici donc l'acte de foi que je m'en vais faire : Le Fils n'est pas de lui-même, autrement il ne serait pas Fils ; il ne parle donc pas de lui-même, « il dit ce que son Père lui dit [2], » son Père lui dit tout en l'engendrant ; et il le lui dit non par une autre parole, mais par la propre parole qu'il engendre ; il rapporte tout à son Père parce qu'il s'y rapporte lui-même ; il rapporte sa gloire à celui de qui il tient tout son être ; mais cette gloire leur est commune ; quelque chose manquerait au Père si son Fils était moins parfait que lui. C'est ce que je crois, car Jésus-Christ me le dit ; c'est ce que je verrai un jour, parce que le même Jésus me l'a promis.

[1] *Deut.*, VI, 4. — [2] *Joan.*, XII, 49, 50; XIV, 10.

Parlez donc, parlez, ô Jésus ! parlez, vous qui êtes la parole même. Je vous vois dans vos paroles, parce qu'elles me font voir et sentir, en quelque façon, que vous êtes un Dieu ; mais j'y vois aussi votre Père, parce qu'elles me font connaître que vous êtes un Dieu sorti d'un Dieu, « le Verbe » et « le Fils de Dieu [1]. »

LXXXVIIe JOUR.

Jésus-Christ opérant ses miracles, nous fait voir le Père dans ses œuvres.

« Le Père qui demeure en moi fait les œuvres « miraculeuses [2]. » C'est la seconde chose par où Jésus-Christ veut qu'on voie son Père en lui ; on le voit dans ses paroles ; il le faut encore voir dans ses œuvres.

Mon Père agit, et moi j'agis aussi. « Mon « Père ne cesse d'agir, et je ne cesse d'agir [3]. » Si le monde a été, c'est que mon Père l'a fait, et moi aussi ; si le monde continue d'être, c'est que mon Père le conserve, et moi aussi. Il a fait et il fait tout par son Fils : « Le Fils ne fait « rien de soi, et il ne fait que ce qu'il voit faire « à son Père [4]. » Est-ce un apprenti toujours attaché aux mains et au travail de son maître ? toujours apprenti, jamais maître ? Les apprentis mêmes ne sont pas ainsi parmi les hommes. Qu'imaginez-vous ici, homme grossier ? Quoi ! le Père qui fait quelque chose, et le Fils qui l'imite, et fait aussi quelque chose ? Quelle folie ? Le Père a-t-il fait un autre monde que le Fils ? Y a-t-il un monde que le Père ait fait, et un autre monde que le Fils ait fait, à l'imitation de son Père ? A Dieu ne plaise : le Père fait tout ce qu'il fait par son Fils, et le Fils ne fait rien que ce qu'il voit faire ; comme il ne dit rien, que ce qu'il entend dire. Mais comment lui parle-t-on ? En l'engendrant ; car au Père éternel, parler c'est engendrer ; prononcer son Verbe, sa parole, c'est lui donner l'être. De même, lui montrer tout ce qu'il fait, lui découvrir le fond de son être et de sa puissance, en un mot, lui ouvrir son sein, c'est l'engendrer ; c'est le faire sortir de ce sein fécond, et en même temps l'y retenir, dans ce sein où il voit tout, tout le secret de son Père, et d'où il vient l'apprendre aux hommes, autant qu'ils peuvent le porter et qu'il leur convient.

Il ne dit donc rien que ce qu'il entend ; il ne fait rien que ce qu'il voit faire ; mais entendre son Père, et voir ce qu'il fait et ce qu'il est, c'est naître de lui. Il a cela par sa naissance ; il lui est aussi naturel d'agir qu'à son Père, et c'est pourquoi il ajoute : « Ce que le Père fait, « le Fils le fait semblablement [5]. » Ecoutez : il ne le fait pas seulement, mais « il le fait sem- « blablement, » aussi parfaitement et avec pareille dignité. Le Père le fait infatigablement, et le Fils de même ; le Père tire du néant, et le Fils de même ; le Père agit sans cesse, et le Fils aussi. « Le Père ressuscite qui il lui plaît, « et le Fils ressuscite aussi qui il lui plaît [1], » avec une pareille autorité, parce que son autorité, comme sa nature, est celle de son Père. « Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a « donné au Fils d'avoir la vie en soi [2]. » On la lui donne, et néanmoins il l'a en soi, parce qu'on lui donne tout sans réserve. Ainsi la vie est en lui, comme elle est dans son Père, et il est comme lui la vie par nature.

« Ainsi le Père qui demeure en moi, fait les « œuvres miraculeuses que vous voyez ; » tout est parfait dans les œuvres de Jésus-Christ, tout y ressent une autorité et une origine céleste. C'est pourquoi saint Jean disait : « Nous avons « vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique, « plein de grâce et de vérité [3]. » Comment donc ne voyez-vous pas, dit-il à Philippe, « que mon Père est en moi, et moi en lui [4] ? » Voyez-le dans les vérités que je vous annonce, dans les paroles de vie éternelle que je vous apporte; voyez-le dans les œuvres que je fais pour montrer que c'est mon Père qui m'a envoyé. « Mon Père m'écoute toujours [5] ; » il veut tout ce que je veux ; je veux tout ce qui lui plaît ; tout ce qui est à lui est à moi ; tout ce qui est à moi est à lui. Comment donc « ne croyez-vous « pas que je suis en mon Père, et mon Père « en moi ? Croyez-le du moins à cause des œuvres « que je fais [6]. » Croyez-le du moins, comme s'il disait : Il y a une autre manière de voir que mon Père est en moi et moi en lui, qui est de voir la substance de l'un et de l'autre ; c'est ce qui fera notre parfaite félicité. Mais en attendant, voyez-le du moins par les œuvres ; je fais ce que veut mon Père, ce qu'il me montre ; c'est lui qui fait tout en moi. Ne fait-il pas tout aussi dans les autres, qu'il appelle à travailler à son ouvrage ? Oui, sans doute ; mais il ne le fait pas comme étant en eux ; c'est-à-dire comme y étant pleinement, comme y étant réciproquement et dans une parfaite égalité, parce que nul autre que le Fils ne peut dire : « Qui me voit « voit mon Père, parce que mon Père est en moi, « et moi en lui. »

O rapport ! ô égalité ! ô unité ! je vous crois, je vous adore ; je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que vous m'élevez si haut par la foi ; ce m'est un gage que vous voulez m'élever

[1] *Joan.*, I, 1, 14. — [2] *Ibid.*, XIV, 10. — [3] *Ibid.*, V, 17. — [4] *Ib.*, 19. — [5] *Joan.*, V, 19.

[1] *Joan.*, V, 21. — [2] *Ibid.*, 26. — [3] *Ibid.*, I, 14. — [4] *Ibid.*, XIV, 10. — [5] *Ibid.*, XI, 41. — [6] *Ibid.*, XIV, 11, 12.

encore plus haut par la claire vue. Qu'ai-je donc à craindre ? qu'ai-je à me troubler ? Pour n'être jamais troublé, je ne désirerais avec saint Philippe que de voir votre Père. Vous me montrez où je le puis voir ; vous me le montrez dans quelque chose qui m'est bien proche, puisque c'est un homme, et qui est bien proche de vous, puisque c'est un autre vous-même. Je vois, je verrai ; qui peut m'ôter mon bonheur ?

LXXXVIIIe JOUR.

Les miracles des apôtres plus grands que ceux de Jésus-Christ. — De quelle manière.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui « qui croit en moi, non-seulement fera les « œuvres que je fais, mais il en fera encore de « plus grandes, parce que je m'en vais à mon « Père [1]. » Vous croyez tout perdre par ma retraite ? vous y gagnez, et la puissance qui vous sera donnée d'en haut viendra à un tel point, que non-seulement vous ferez les choses que je fais, mais encore vous en ferez de plus grandes. Ne vous troublez donc pas ; ne craignez rien ; au contraire, remplissez-vous de foi et de confiance ; de cette sorte, ce qui se fera par vous après ma retraite est au-dessus de tout ce qui a été fait.

C'est la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-Christ. Ils ont fait tout ce qu'il a fait, car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentait ; et comme lui, ils ont été jusqu'à ressusciter des morts.

Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites : à la parole de Pierre, « Ananias et Saphira sont « tombés morts [2] : » et à celle de Paul, « le ma- « gicien Elymas a été frappé d'aveuglement [3]. » Ils ont livré à Satan et à des maux imprévus ceux qu'il fallait abattre manifestement pour inspirer de la crainte aux autres. Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits ; mais c'est aussi qu'il ne devait pas les faire, à cause qu'ils répugnaient au caractère de douceur, au personnage de Sauveur qu'il venait faire. Ce n'est que sur un figuier qu'il a déployé la puissance de perdre et de détruire ; ce n'est que des pourceaux qu'il a livrés aux démons. Pour les hommes, il doit être un jour leur juge ; mais, dans son premier avénement, il ne devait faire sentir que sa qualité de Sauveur.

Nous pouvons dire néanmoins encore que, dans ces miracles qui viennent d'une puissance bienfaisante, les apôtres ont fait plus que Jésus. En touchant les habits qu'il portait actuellement, il sortait de lui une vertu salutaire [4] ; mais on n'a point vu qu'on guérit par « l'ap- « plication des linges qui l'avaient touché une « fois, » comme il est arrivé à saint Paul [1] ; et même « par son ombre, » comme il est arrivé à saint Pierre [2].

Mais le grand endroit où il paraît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus, c'est la conversion du monde. A la première prédication de saint Pierre, trois mille hommes se convertissent [3] ; à la seconde, cinq mille [4]. Après la mort de Jésus, ses disciples ne se trouvent qu'environ six vingts dans le cénacle [5] : il y avait par-ci par-là quelques disciples cachés ; mais saint Jacques dit à saint Paul : « Voyez, mon frère, combien de milliers « ont cru [6]. » Et que sera-ce donc si nous considérons la gentilité convertie, et l'Evangile reçu dans tout le monde, jusqu'aux peuples les plus barbares ? Voilà les miracles de la prédication apostolique, plus grands que ceux de la prédication de Jésus-Christ même.

Ajoutons à ces miracles les secrets révélés par les apôtres, que Jésus n'avait pas révélés par lui-même, en sorte que nous pouvons dire en quelque façon, non-seulement qu'ils ont fait de plus grandes choses que lui, mais encore qu'ils en ont dit de plus hautes.

Jésus avait bien parlé de la réprobation des Juifs et de la conversion des gentils : mais que la réprobation des Juifs dût sitôt paraître et dût donner lieu à la prochaine conversion des gentils ; qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et « quand les nations seraient plei- « nement entrées [7] » dans l'Eglise, et qu'il plût à Dieu de tout renfermer dans l'infidélité, afin de montrer que personne n'était sauvé que par sa miséricorde ; c'est un secret dont Jésus-Christ avait réservé la révélation à saint Paul, qui, étant choisi pour être le docteur des gentils, devait aussi annoncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

C'est ce *mystère* profond, et ce secret inconnu au monde dans les siècles et dans les races passées, que Dieu lui a révélé pour les gentils ; par lequel aussi Dieu a fait connaître « la « grande science qu'il lui avait donnée du mys- « tère de Jésus-Christ. » C'est ce « secret » qui a « été révélé aux apôtres et aux prophètes » de la nouvelle alliance « par le Saint-Esprit, » et particulièrement à lui Paul, prisonnier de Jésus-Christ pour les gentils ; et qui a été révélé par eux et « par l'Eglise, » non-seulement aux hommes, mais encore « aux anges et aux

[1] *Joan.*, XIV, 12. — [2] *Act.*, V, 1 seq. — [3] *Ibid.*, XIII, 8, 10, 11. — [4] *Luc.*, VIII, 44, 46.

[1] *Act.*, XIX, 11, 12. — [2] *Ibid.*, V, 15, 16. — [3] *Ibid.*, II, 41. — [4] *Ibid.*, IV, 4. — [5] *Ibid.*, I, 15. — [6] *Ibid.*, XXI, 20. — [7] *Rom.*, XI, 25 seq.

« puissances célestes, afin de » leur « faire ad- « mirer les conseils de la féconde sagesse de « Dieu [1]. » C'est de quoi il se glorifie dans le troisième chapitre aux Ephésiens ; parce qu'en effet il lui a été donné, non-seulement d'expliquer clairement et amplement ce que Jésus-Christ avait donné comme enveloppé dans des paraboles ; mais encore de proposer ce nouveau secret du retour des Juifs, après seulement que les gentils auraient rempli l'Eglise.

O Dieu ! soyez loué pour les grâces que vous faites aux hommes, et pour les lumières admirables que vous avez données à votre Eglise. Qui n'admirerait l'honneur que Jésus-Christ veut faire à ses disciples, de surmonter en quelque façon ses propres ouvrages ?

Il montre pourtant après, que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait : « Si vous demandez quelque « chose en mon nom, je le ferai [2]. » Et ce que je ferai par vous sera plus grand, en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même. Pourquoi ? écoutons-en la raison, « parce que je « m'en vais en mon Père. » Si je fais de si grandes choses en descendant de mon Père, combien en ferai-je de plus grandes, quand je remonterai au lieu de sa gloire ?

Mon Sauveur, je le reconnais : vous êtes la sagesse éternelle, et vous faites tout à propos et dans son temps : les hommes ne pouvaient pas porter d'abord tout le poids de votre secret : vous dispensez tout par ordre. Vous réservez vos plus grands ouvrages pour le temps où, retourné à votre Père, les jours d'humiliation étant écoulés, vous agirez avec plus d'empire. Vous montrerez votre puissance, en faisant de si grands prodiges par vos disciples. C'est vous qui animez tout : vous paraissez au haut des cieux à votre premier martyr [3], et vous montrez en lui le secours que vous donnez à tous les autres. Vous révélez votre vérité aux gentils par un saint Paul : mais ce Paul par qui vous opérez la conversion de tant de peuples, vous le convertissez lui-même, en lui parlant du haut des cieux [4], et lui apprenant que c'est en vain qu'il vous résiste.

Vous faites tout ce qu'il vous plaît par vous-même et par vos disciples, vous faites tout convenablement, selon que les hommes le peuvent porter, et selon les divers états où vous devez être.

« Ce que vous demanderez à mon Père en mon « nom, je le ferai [5]. » Il ne dit pas : Mon Père le fera ; mais : « Je le ferai. » C'est toujours ce qu'il dit : « Mon Père agit, et j'agis aussi [6] » ; ce qu'il fait, c'est moi qui le fais. « Car il fait tout « par son Verbe, et rien de ce qui se fait ne se- « fait sans lui [1]. »

« Tout ce que vous demanderez en mon nom, « je le ferai. » Tout ce que vous me demanderez, je le ferai : c'est lui par qui on demande ; c'est lui qui fait ce qu'on demande ; c'est en son nom qu'on demande; on lui demande à lui-même, et on obtient tout, non-seulement par lui, mais de lui. Et, dit-il, « je le ferai, afin que le Père soit glo- « rifié dans le Fils [2]. » Il affermit notre foi, en nous faisant voir qu'il nous fait du bien par l'intérêt de sa gloire. Son intérêt, c'est le nôtre ; sa gloire, c'est notre bonheur. Qu'y a-t-il donc à craindre pour nous? Considérez, Chrétiens, quel médiateur vous avez, combien bon, combien puissant. Tout est possible par son entremise; il ne s'agit que de savoir ce qu'il faut demander et désirer : c'est ce qu'il va vous apprendre.

LXXXIXe JOUR.

Ce qu'il faut demander et désirer. — Aimer et garder ses commandements.

« Si vous m'aimez, gardez mes commande- « ments. » Et il conclut : « Celui qui a reçu mes « commandements, et qui les garde, est celui « qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de « mon Père, et je l'aimerai et me manifesterai à « lui [3]. » Tout cela conclut de plus en plus à ne se laisser troubler de rien, dans les moyens qu'il nous donne de nous assurer l'amour de son Père et le sien, comme s'il disait : Ne vous mettez en peine de rien, que de garder mes commandements ; si vous les gardez, tout est sûr, parce que mon Père et moi vous aimerons d'un amour si cordial, que nous nous manifesterons à vous sans rien vous cacher.

Les apôtres désiraient de voir son Père ; et après leur avoir appris où il faut le voir, c'est-à-dire en lui, il vient à la pratique, et leur apprend le moyen de parvenir à cette vision bienheureuse, où l'on voit le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, qui est de garder ses commandements.

« Je me manifesterai moi-même à lui. » N'espérez pas pouvoir me voir, ni voir mon Père de vous-même. Nul ne me peut voir, que je ne me découvre moi-même à lui ; et je ne me découvre qu'à ceux qui gardent mes commandements. Je me découvre à ceux-là de cette manière admirable, qui fait qu'on voit mon Père en moi, et qu'on me voit dans mon Père. Ne vous contentez pas de vous attacher aux sublimes vérités ; ne vous repaissez pas de la plus haute contemplation, encore moins de spéculations inutiles ; venez aux moyens et aux vérités de pratique ; appli-

[1] *Ephes.*, III, 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11. — [2] *Joan.*, XIV, 13. — [3] *Act.*, VII, 55. — [4] *Ibid.*, IX, 3 seq. — [5] *Joan.*, XIV, 13. — [6] *Ibid.*, V, 17.

[1] *Joan.* I, 3. — [2] *Ibid.* XIV 13. — [3] *Ibid.* 15 21.

quez-vous à l'observance des commandements. Ne croyez pas qu'il suffise de parler hautement de moi, car toute votre hauteur n'est que bassesse à mes yeux; ni d'admirer ma grandeur, car je n'ai pas besoin de vos louanges; ni d'avoir quelque tendresse vague et infructueuse pour ma personne, car tout cela n'est qu'un feu volage qui se dissipe de lui-même, et se perd bientôt en l'air. Si vous m'aimez véritablement, sachez que l'amour n'est pas dans la spéculation ni dans les discours « Tout ceux qui me disent, « Seigneur, Seigneur, » qui le disent deux fois, et semblent le dire avec force, « n'entreront pas « pour cela dans le royaume des cieux; mais « celui qui fait la volonté de mon Père entrera « dans le royaume des cieux [1]; car c'est comme j'ai fait moi-même, et j'ai été « obéissant jusqu'à « la mort de la croix [2].» Comment serait-il utile aux hommes de faire sur moi de beaux discours, puisque ceux qui auront prophétisé et fait des miracles en mon nom, sans venir à la pratique des vertus et à observer mes préceptes, recevront à la fin cette terrible sentence : « Je « ne vous connais pas : allez, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité [3] ? » Combien donc la vie chrétienne est-elle sérieuse! Combien est-elle ennemie des vains discours! Elle est toute dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la mortification, dans la croix ; toute à crucifier ses mauvais désirs, et à abattre la chair qui convoite contre l'esprit.

Prenez garde à l'amusement, j'oserai le dire, à la séduction des entretiens de piété, qui n'aboutissent à rien : tournez tout à la pratique.

Ne vous attachez néanmoins pas à une pratique sèche et sans amour. « Si vous m'aimez, « gardez mes commandements [4]. » Commencez à aimer la personne ; l'amour de la personne vous fera aimer la doctrine ; et l'amour de la doctrine vous mènera doucement et fortement tout ensemble à la pratique. Ne négligez pas de connaître Jésus-Christ, et de méditer ses mystères : c'est ce qui vous inspirera son amour ; le désir de lui plaire suivra de là, et ce désir fructifiera en bonnes œuvres. La pratique des bonnes œuvres, sans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'une morale purement humaine et philosophique : toutes les vertus chrétiennes sont animées de l'amour de Jésus-Christ. Ainsi on fait tout en foi, on fait tout en espérance, on fait tout en charité; on aime Dieu, on en est aimé ; Jésus-Christ nous aime, et il se manifeste lui-même à nous; et en lui, il nous manifeste son Père : nous voyons, nous vivons, nous sommes heureux, non point en nous, mais en Dieu.

[1] *Matth.*, VII, 21, 22. — [2] *Phil.*, II, 8. — [3] *Matth.*, VII, 23. — [4] *Joan.*, XIV, 15.

XC^e JOUR.

Promesse de l'Esprit consolateur : ce que c'est que le monde.

« Si vous m'aimez, gardez mes commande- « ments ; et je prierai mon Père, et il vous don- « nera un autre Consolateur, pour demeurer « éternellement en vous; l'Esprit de vérité, que « le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le « voit pas, et ne le connaît pas [1]. » Il n'oublie rien pour les consoler et les raffermir; et après leur avoir parlé de son amour et de celui de son Père, afin que rien ne leur manque de ce qui est divin, ou plutôt afin que rien ne leur manque de ce qui est Dieu, il leur promet le Saint-Esprit.

L'aimable titre que celui de « Consolateur, » que Jésus-Christ donne au Saint-Esprit! Ce sera donc cet Esprit qui vous consolera de mon absence, ce sera cet Esprit qui vous inspirera le vrai amour, qui vous fera garder mes commandements. Cet Esprit viendra à la prière de Jésus-Christ : le Père le donnera, et nous verrons aussi que Jésus-Christ le donnera lui-même. C'est cet Esprit qui est venu enflammer l'Eglise à l'amour de Jésus-Christ et à la pratique de ses préceptes.

« Un autre Consolateur : » Jésus-Christ est un grand consolateur, puisqu'il dit : « Venez à moi, « vous tous qui êtes peinés [2]. » Le Saint-Esprit insinue cette douce consolation dans le cœur; il y répand la douceur céleste, qui fait ressentir, qui fait aimer les consolations de Jésus-Christ.

« Un autre Consolateur. » Il avait parlé de son Père, il avait parlé de lui-même : il fallait encore parler de cet autre Consolateur, et nous manifester tout ce qui est Dieu, la Trinité tout entière.

« Pour demeurer en vous éternellement. » Cet Esprit consolateur ne quitte jamais que ceux qui le chassent; et de lui-même il demeure éternellement.

« L'Esprit de vérité. » Quelle est la consolation de l'homme parmi les travaux et les erreurs, si ce n'est la vérité ? L'Esprit de vérité est donc notre véritable consolateur, en mettant la vérité à la place de la séduction du monde et de l'illusion de nos sens.

« Que le monde ne peut recevoir. » Le monde est tout faux. Qu'est-ce que le monde, sinon « la concupiscence de la chair, la concupiscence « des yeux, de l'orgueil et de la vie [3] ? » La concupiscence de la chair nous livre à des plaisirs

[1] *Joan.*, XIV, 15 seq. — [2] *Matth.*, XI, 28. — [3] I *Joan.*, II, 16.

qui nous aveuglent. La concupiscence des yeux, l'esprit de curiosité nous mène à des connaissances, à des épreuves inutiles ; on cherche toujours, et on ne trouve jamais ; ou bien on trouve le mal. L'orgueil de la vie, qui dans les hommes du monde en fait tout le soutien, nous impose par de pompeuses vanités. Le faux est partout dans le monde, et l'Esprit de vérité n'y peut entrer. On est pris par la vanité ; on ne peut ouvrir les yeux à la vérité.

« Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il « ne le voit pas, et ne le connaît pas ; » parce qu'il ne veut ni le voir, ni le connaître, il est livré, il est séduit. « Le monde est tout dans la « malignité [1], » est tout plongé dans le mal. Le monde pense mal de tout ; il ne veut pas croire qu'il y ait de véritables vertus, parce qu'il n'en veut point avoir, ni qu'il y ait d'autre motif des choses humaines que le plaisir et l'intérêt, ni qu'il y ait de bien solide que dans les choses corporelles. « Jouissons, « dit-il, » des biens « qui sont [2] ; » tout le reste n'est qu'idée, imagination, pâture des esprits creux ; ce qui est, c'est ce qu'on sent, c'est ce qu'on touche ; tout le reste échappe. Et au contraire, ce qu'on sent, ce qu'on touche, c'est ce qui échappe continuellement des mains qui le serrent. Plus on serre les choses glissantes, plus elles échappent. La nature du monde est de glisser, de passer vite, d'aller en fumée, en néant. Mais le monde veut s'imaginer que c'est cela qui est. Comment donc pourra-t-il connaître l'Esprit de vérité ? et comment pourra-t-il le recevoir ?

« Le monde ne peut pas le recevoir. » Il y a l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. Qui est possédé de l'un ne peut pas recevoir l'autre. « L'homme sensuel ne peut entendre ce qui est « de l'Esprit de Dieu ; ce lui est folie, et il ne « peut pas l'entendre, parce qu'il le faut exami- « ner par l'esprit [3]; et son esprit est tout plongé dans les sens ; il fait quelque effort, et il ne peut pas, et il retombe toujours dans un sens charnel.

XCIe JOUR.

La demeure de Jésus-Christ, et sa manifestation dans les saintes âmes.

« Mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il « demeurera en vous, et qu'il sera en vous [4]. » Y être véritablement, c'est y demeurer : il ne veut pas être dans nous en passant ; où il ne demeure pas, si on peut parler de la sorte, il ne croit pas y avoir été. « C'est un esprit ferme, « esprit stable, constant, assuré [5] ; » parce qu'il est véritable ; et ce qui est véritablement, c'est ce qui demeure ; ce qui passe tient plus du néant que de l'être.

Mais, Seigneur, vous avez dit : « L'esprit « souffle où il veut, et personne ne sait d'où il « vient, ni où il va : ainsi en est-il de celui qui « est né de l'Esprit [1]. » Comment donc dites-vous aujourd'hui : « Vous le connaîtrez, parce « qu'il demeurera en vous, et qu'il y sera ? »

Dans les premières touches de l'Esprit on ne sait d'où il vient, ni où il va ; il vous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens ; vous ne savez où il vous mène ; il vous dégoûte de tout, et ne se fait pas toujours sentir d'abord ; on sent seulement qu'on n'est pas bien, et on désire d'être mieux. Quand il demeure, il se fait connaître ; mais après il vous rejette dans de nouvelles profondeurs, et vous commencez à ne plus connaître ce qu'il vous demande ; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre la connaissance et l'ignorance, jusqu'à ce que vienne le jour où ce bienheureux Esprit se manifeste.

« Je ne vous laisserai pas orphelins ; je vien- « drai à vous [2]. » Il venait de les appeler « ses « petits enfants ; » il continue à parler en père : « Je viendrai à vous ; » je vous verrai après ma résurrection. Mais ce n'est pas là toute ma promesse ; car je disparaîtrai trop tôt pour vous satisfaire par cette courte vision ; je viendrai en vous par mon Esprit consolateur. Les orphelins seront consolés, parce que l'esprit de leur Père sera en eux, et qu'il leur apprendra à prononcer comme il faut le nom de Père : « Dieu enverra « dans » leurs « cœurs l'Esprit de son fils, qui » les « fera crier : Mon Père, mon Père [3] ; » qui leur apprendra à parler, à agir en enfants, et non en esclaves : en esprit de confiance, de tendresse, d'amour et de liberté.

« Encore un peu de temps, et le monde ne « me verra plus ; mais vous, vous me verrez, « parce que je vivrai, et vous vivrez [4] ; » vous vivrez de cette vie, dont il est écrit : « Le juste « vit de la foi [5]. » Vous vivrez de cette « foi » agissante et féconde en bonnes œuvres, « qui opère « par l'amour [6]. » Pour voir Jésus vivant, il faut vivre, et vivre de la vraie vie. Le monde, qui est mort, ne verra point Jésus qui est vivant. « En ce jour, vous verrez que je suis en « mon Père, et vous en moi et moi en vous [7] » En ce jour, lorsque le Saint-Esprit vous sera donné, et encore plus en ce jour où vous verrez à découvert la vérité même, vous verrez mon union intime, substantielle et naturelle avec

[1] *Joan.*, v, 19. — [2] *Sap.*, ii, 6. — [3] 1 *Cor.*, ii, 14. — [4] *Joan.*, xiv, 17. — [5] *Sap.*, vii, 23.

[1] *Joan.*, iii, 8. — [2] *Ibid.*, xiv, 18; xiii, 33. — [3] *Galat.*, iv, 6. — [4] *Joan.*, xiv, 19. — [5] *Rom.*, i, 17. — [6] *Gal.*, v, 6. — [7] *Joan.*, xiv, 20

mon Père, et celle que j'ai contractée avec vous par miséricorde et par grâce. Si vous m'aimez, je vous aimerai, et « je me manifesterai à vous » par amour. Douce manifestation que l'amour inspire, que l'amour attire ! « Je me manifes- « terai, » non point pour satisfaire des yeux curieux, mais pour contenter un cœur ardent.

XCIIe JOUR.

La prédestination. — Le secret en est impénétrable.

« Jude lui dit : Seigneur, d'où vient que « vous vous découvrez à nous, et non pas au « monde[1] ? » Cette question devait naître naturellement du discours qui a précédé, puisqu'on y a vu que le Sauveur avait déclaré qu'il se manifesterait par son Saint-Esprit à ses amis, et non pas au monde. C'est donc ici le grand secret de la prédestination divine : saint Jude va d'abord au grand mystère : « D'où vient ? » Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous mérité plus que les autres ? N'étions-nous pas pécheurs comme eux, charnels comme eux ? Eussions-nous cru, si vous ne nous aviez donné la foi ? Vous eussions-nous choisi, si vous ne nous aviez choisis, le premier ? « Vous ne m'avez « point choisi, » dira-t-il bientôt : « mais c'est « moi qui vous ai choisis[2]. En cela paraît son « amour, que ce n'est pas nous qui l'avons « aimé ; mais c'est lui qui nous a aimés le pre- « mier[3]. »

Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? dit saint Jude. Lui seul pouvait résoudre cette question ; mais il s'en est réservé le secret. Et c'est pourquoi il n'y répond pas ; et, sans faire même semblant de l'entendre, il répète encore une fois : « Si « quelqu'un m'aime, il gardera mon comman- « dement ; et mon Père l'aimera, et nous vien- « drons à lui, et nous ferons notre demeure en « lui[4]. » Comme s'il eût dit : O Jude ! ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir ; ne cherchez point la cause de la préférence, adorez mes conseils : tout ce qui vous regarde sur ce sujet, c'est qu'il faut garder les commandements ; tout le reste est le secret de mon Père, c'est le secret incompréhensible du gouvernement que le Souverain se réserve.

Il y a des questions que Jésus résout ; il y en a qu'il montre expressément qu'il ne veut pas résoudre, et où il reprend ceux qui les font. Il y en a, comme celle-ci, où il réprime la curiosité par son silence ; il arrête l'esprit tout court, et pour le désoccuper des recherches dangereuses, il le tourne à des réflexions nécessaires. [Saint Jude[5] entendit bien qu'il ne fallait pas pousser plus loin la question. Apprenons de ce saint apôtre à demeurer en repos, non sur l'évidence d'une réponse précise, mais sur l'impénétrable hauteur d'une vérité cachée. Et nous], passons, évitons cet écueil, où l'orgueil humain ferait naufrage. « O profondeur des « trésors de la science et de la sagesse de Dieu ! « Que ses jugements sont impénétrables, et ses « voies incompréhensibles ! Qui lui a donné « quelque chose le premier pour en prétendre « récompense ? Parce que tout est de lui, tout « est par lui, tout est en lui : à lui soit gloire « dans tous les siècles : *Amen*[1]. » Il n'y a qu'à adorer ses conseils secrets, et lui donner gloire de ses jugements, sans en connaître la cause. C'est, avec ces mots de l'Apôtre, expliquer le silence de Jésus-Christ. Taisez-vous, raison humaine ! O Seigneur ! que j'ai de joie de la faire taire devant vous ! [C'est assez de savoir dire comme David, avec joie et reconnaissance : « qu'il n'a pas ainsi traité toutes les autres « nations, et il ne leur a pas manifesté ses juge- « ments[2] ; » et encore avec saint Paul : Jésus-Christ « a laissé chaque nation aller dans ses « voies[3] ; » sans lui demander pourquoi il l'a fait.] « Qui en veut savoir davantage, » dit saint Augustin[4], « qu'il cherche de plus grands doc- « teurs; mais qu'il craigne de trouver des pré- « somptueux. »

XCIIIe JOUR.

Demeure fixe du Père et du Fils dans les âmes.

Ce qui est certain, ce qu'il faut savoir, ce qu'on ne saurait assez imprimer dans son esprit, c'est que la cause prochaine de la préférence est que Jésus-Christ et son Père se manifestent à celui qui garde les commandements : « Nous vien- « drons à lui, et nous y établirons notre de- « meure[5]. »

Il va toujours les affermissant de plus en plus, en les assurant de l'amour de son Père, du sien, de la présence et de l'assistance de son Saint-Esprit, et afin de ne rien omettre, il leur dit encore : « Nous viendrons en vous, mon Père et « moi : » nous ne nous contenterons pas de vous assister au dehors : « nous viendrons à vous ; « nous y établirons notre demeure. » Nous vous serons intimement unis ; et cela non point en passant, mais par un établissement permanent.

[1] *Joan.*, 22. — [2] *Ibid.*, xv, 16. — [3] I *Joan.*, iv, 10. — [4] *Joan.*, xiv, 2.

[b] Ces mots : *Saint Jude...* jusqu'à *Et nous*, et ceux-ci : *C'est assez de savoir...* jusqu'à *il l'a fait*, ne sont point dans le manuscrit original, et on ne peut soupçonner qu'ils aient été écrits sur un papier séparé qui se serait perdu ; car il n'y a aucun signe de renvoi. Nous les avons conservés, parce qu'on les lit dans les éditions précédentes. Il est permis de conjecturer que l'auteur les aura ajoutés à quelque copie de cet ouvrage. On trouve dans la suite deux ou trois passages semblables, nous aurons soin d'en avertir. (*Ed. de Vers.*)

[1] *Rom.*, xi, 33, 36. — [2] *Psal.*, cxlvii, 10. — [3] *Act.*, xiv, 15. — [4] Lib. *De spirit. et lit.*, cap 34, n. 60. — [5] *Joan.*, xiv, 23.

« Nous viendrons. » Quel autre qu'un Dieu peut parler ainsi ? Un simple homme, une simple créature, quelque parfaite qu'on la fasse, oserait-elle dire : « Nous viendrons, » et s'associer avec le Père éternel, pour demeurer dans le fond des âmes comme dans son sanctuaire ?

« Nous viendrons à eux et nous y établirons « notre demeure : » et cela, qu'est-ce autre chose, sinon ce qui est écrit : « Vous êtes le tem- « ple du Dieu vivant : comme Dieu dit lui-même : « Je ferai ma demeure en eux et je me promè- « nerai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu et « ils seront mon peuple. Sortez du milieu du « monde, dit le Seigneur, et séparez-vous, et ne « touchez point aux choses impures, et je vous « recevrai, et je serai votre père, et vous serez « mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puis- « sant [1]. »

Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire? Qui nous dira combien intimement ils y habitent, comme ils la dilatent comme pour s'y promener et de ce fond intime de l'âme, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions ? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse et y trouver le Père et le Fils ?

Ce n'est pas là cette présence dont saint Paul dit : « Il n'est pas loin de nous, car nous vivons « nous nous mouvons et nous sommes en lui et « par lui [2]. » Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même, en un certain sens, avec tout ce qui vit et qui respire. Mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde ! qu'elle est intime ! qu'elle est éloignée de la région des sens !

Quand Dieu nous a faits à son image, il a créé en nous, pour ainsi parler, ce secret endroit où il se plaît d'habiter. Car il entre intimement dans la créature faite à son image : il s'unit à elle par l'endroit qu'il a fait à son image, où il a mis sa ressemblance. L'homme ne lui est pas étranger, puisqu'il l'a fait comme lui intelligent, raisonnable, capable de le désirer, de jouir de lui ; et lui aussi il jouit de l'homme, il entre dans son fond, d'où il possède le reste, il en fait son sanctuaire. O homme ! ne comprendras-tu jamais ce que ton Dieu t'a fait ? Nettoie à Dieu son temple, car il y veut habiter ; crois seulement, mais d'une foi vive ; tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que de toi-même. Que Dieu t'écoute de près ! Il est en toi, il y demeure, il y règne, son Fils y est avec lui. Quand il t'a fait à son image, il a parlé avec son Fils de l'ouvrage qu'il allait faire et il a dit : « Faisons « l'homme à notre image et ressemblance [1] ; » et maintenant il vient en toi avec lui : il l'envoie continuellement de son sein dans le tien ; il y envoie aussi son Saint-Esprit, sanctificateur invisible de ce temple. Il faut être juste pour cela, car il ne peut pas habiter dans une âme souillée. O homme ! comment peux-tu souffrir le péché ? Temple de Dieu, comment peux-tu mettre une idole dans ce sanctuaire ?

Non, je me veux retirer en Dieu. Et que faut-il faire pour cela, sinon se recueillir en soi-même? Mais l'y sentons-nous, l'y trouvons-nous ? Dieu n'est-il pas en nous d'une manière vive et qui se fasse sentir ? Jésus-Christ a dit du Saint-Esprit : « Vous le connaîtrez, parce qu'il sera en vous et « qu'il y demeurera [2]. » Nous devons donc aussi connaître et sentir en nous le Père et le Fils, puisqu'ils y sont et qu'ils y demeurent. Oui, sans doute, il est ainsi ; Dieu se fait sentir en quelque sorte, lorsqu'il arrive en nous ; c'est ce que saint Paul vient de nous rapporter : « Et je « serai leur Dieu et ils seront mon peuple [3]. »

Quand je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous ne voulons que Dieu, et que tout le reste nous est en horreur, alors Dieu se fait sentir. Mais ne croyons pas qu'il se fasse toujours sentir bien clairement, ni que dans le cours de cette vie il se fasse sentir avec certitude. Il nous est plus intime que nous ne le sommes à nous-mêmes ; ainsi il se cache en nous autant qu'il lui plaît, il s'y découvre à nous-mêmes autant qu'il lui plaît, et il ne s'y découvrira pleinement que lorsqu'il assouvira tous nos désirs, que « sa gloire nous apparaîtra et que Dieu sera tout en tous, » comme dit saint Paul [4].

Ouvrons lui cependant l'entrée, Jésus-Christ nous en donne le moyen : « Si quelqu'un m'aime « il gardera ma parole ; celui qui ne m'aime « pas ne garde pas ma parole [5]. N'aimez point « en discours, ni en paroles; aimez par les œuvres « et en vérité [6]. » Il sonde les cœurs, et il voit que celui qui parle, et qui croit aimer sans agir, n'aime pas. Mais aussi, celui qui garde extérieurement sa parole et qui n'agit point par amour, ne garde pas véritablement cette parole. Il faut joindre l'exécution de sa parole avec son amour, parce que sa principale parole et l'abrégé de sa doctrine, c'est qu'il faut aimer.

XCIVe JOUR.

Etat ferme de la vie chrétienne.

Arrêtons-nous sur ces paroles : « Mon Père

[1] II *Cor.* VI, 16 seq. — [2] *Act.*, XVII, 27, 28.

[1] *Gen.*, I, 26. — [2] *Joan.*, XIV, 17. — [3] II *Cor.*, VI, 16. — [4] I *Cor.*, XV, 28. — [5] *Joan.*, XIV, 23, 24. — [6] I *Joan.*, III, 18.

« vous donnera le Consolateur, afin qu'il soit « en vous éternellement Vous le connaîtrez, « parce qu'il demeurera en vous. Nous vien- « drons à lui et nous y établirons notre de- « meure [1]. » Entendons que la vie chrétienne n'est pas un mouvement perpétuel du bien au mal et du mal au bien. C'est quelque chose de stable et de permanent. Celui qui n'a rien de ferme et dont la vie est un continuel retour du péché à la pénitence et de la pénitence au péché, a juste sujet de craindre que le bien n'ait jamais été solidement en lui.

Je ne veux pas dire qu'on ne puisse jamais perdre la grâce, car pourquoi la pénitence aurait-elle été établie après le baptême? Je ne veux pas dire que la chute après la pénitence soit sans remède ; car Jésus-Christ n'a point donné de bornes à la puissance des clefs : « Tout ce « que vous remettrez sera remis; tout ce que vous « délierez sera délié [2] : » vous pourrez remettre et délier jusqu'à l'abus de la pénitence. Je ne veux pas dire non plus que le passage de la grâce au péché et du péché à la grâce, ne puisse pas quelquefois être fréquent. Saint Pierre était juste quand Jésus lui dit, comme aux autres : « Vous êtes purs [3] ; » et il n'excepta que Judas. Il tomba bientôt après, quand il renia son Maître ; il se convertit bientôt après, lorsque Jésus le regarda et qu'il pleura si amèrement. Qui osera dire qu'un regret si amer et si sincère, le fruit d'un regard spécial de Jésus, ne lui rendit pas la justice? Mais qui osera dire aussi qu'il ne l'avait pas perdue de nouveau lorsque « Jésus lui reproche « comme aux autres son incrédulité et la dureté « de son cœur, pour n'avoir pas voulu croire « ceux qui leur annonçaient qu'il était ressus- « cité [4] ? » Dieu permet ces chutes fréquentes, lorsqu'il fait sentir à une âme sa propre faiblesse. Mais où en veut-il venir par ces terribles leçons, sinon à affermir l'âme dans l'humilité, dans la défiance de soi-même; dans la confiance en Dieu et par là dans la vertu ? Il en faut donc venir à un état de fermeté et de consistance. Chrétien, tu as assez appris tes faiblesses par tes chutes : il n'est pas question de l'expérimenter toujours, il est temps de profiter de tes expériences ; Pierre n'a été vacillant un peu de temps que pour être conduit par là à une longue et perpétuelle persévérance.

XCVe JOUR.

Le Maître intérieur.

« Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais « parmi vous ; mais le Saint-Esprit consolateur, « que mon Père vous enverra en mon nom « vous enseignera toutes choses et vous inspirera, « vous suggérera, » mot à mot, selon l'original, « vous fera ressouvenir de toutes les choses que « je vous aurai dites [1]. » Quoi donc! avions-nous besoin de deux maîtres, et Jésus-Christ ne nous suffisait-il pas pour nous enseigner? Soyons ici attentifs à cette école intérieure qui se tient dans le fond du cœur. Outre les enseignements du dehors, il fallait un maître intérieur, qui fît deux choses : l'une de nous faire entendre au dedans ce qu'on nous avait enseigné au dehors; l'autre, de nous en faire souvenir et d'empêcher qu'il ne nous échappât jamais.

Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes. Ecoutez bien, fanatiques, qui attribuez à la doctrine du Saint-Esprit des choses que Jésus-Christ n'a pas dites. Il enseigne les mêmes choses ; mais l'un enseigne au dehors et l'autre au dedans : et lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus-Christ même enseigne aussi au dedans, parce que c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui, comme il l'expliquera bientôt.

Et pourquoi cette doctrine intérieure est-elle attribuée au Saint-Esprit, si ce n'est pour la même raison que l'infusion de la charité lui est attribuée? « La charité, » dit-il, « est répandue « dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous « a été donné [2]. » Qu'est-ce donc qu'enseigner au Saint-Esprit, si ce n'est faire aimer la vérité que Jésus-Christ nous a annoncée, jusqu'à pouvoir dire : « Qui nous séparera de la charité de « Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou la persé- « cution, ou la faim ? Nous sommes victorieux « dans toutes ces tentations, à cause de celui « qui nous a aimés et qui nous a donné son « amour [3]. » Et qu'est-ce que nous faire ressouvenir de ce que Jésus-Christ nous aura dit, sinon le tenir toujours présent à notre esprit par l'attachement que nous y aurons au fond du cœur ? C'est-à-dire que le Saint-Esprit nous inspire non tant la science que l'amour, et que c'est par lui véritablement que nous sommes enseignés de Dieu, comme Jésus-Christ nous l'a dit [4].

Soyons donc recueillis et intérieurs puisque c'est au dedans que nous parle notre Docteur. Homme, où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez vous-même, puisque vous fuyez votre intérieur ; et

[1] *Joan.*, XIV, 16, 17, 23. — [2] *Matth.*, XVI, 19. — [3] *Joan*, XIII, 10. — [4] *Marc.*, XVI, 14.

[1] *Joan.*, XIV, 25, 26. — [2] *Rom.*, V, 5. — [3] *Ibid.*, VIII, 35. 37. — [4] *Joan.*, VI. 45.

vous fuyez en même temps le Saint-Esprit, qui vous y veut parler.

XCVIe JOUR.

Paix intérieure.

« Je vous laisse ma paix ; je vous donne ma « paix, cette paix » intérieure, « que le monde « ne peut vous donner [1], » puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix ? « Nous viendrons à lui, et nous y ferons « notre demeure [2]. » Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il est écrit de la cité sainte, qui est la figure de l'âme fidèle : « Dieu « ne sera point ébranlé au milieu d'elle [3]. Que « la tempête vienne, » c'est-à-dire les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : « Dieu au milieu de l'âme ne sera point « ébranlé ; » ni par conséquent le fond où il est, car le Psalmiste poursuit : « Dieu l'aidera « dès le matin ; » Dieu la préviendra de ses grâces ; et c'est là sa paix, pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même, car c'est là qu'elle trouve Dieu, qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle, non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation ? Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché ? il vous quitte. Demeurez donc uni à vous-même et à Dieu, qui est en vous ; il ne s'ébranlera pas au milieu de vous ; par là vous serez en paix, car il est écrit : « Le lieu « où il demeure sera en paix [4]. Il n'y a point « de paix pour les méchants, dit le Seigneur [5]. » Encore un coup : » Il n'y a point de paix pour « les méchants, ils sont comme une mer agitée « qui n'a jamais de repos [6], » qui regorge en mauvais désirs ; » et ses flots et son écume jetés « au bord sera foulée aux pieds, et ne fera que « de la boue [7]. »

XCVIIe JOUR.

Paix imperturbable.

« Je vous laisse ma paix, je vous donne ma « paix ; je ne vous donne pas une paix comme « celle que le monde donne. Ne soyez point « troublés, ne craignez rien. » C'est ce que le monde ne peut vous donner. Ce qu'il redouble le nom de la paix marque l'affection et la tendresse avec laquelle il fait un si beau présent. Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur. Il la leur donne pour eux, il la leur donne pour nous. Il leur donne cette paix qui reposera sur les enfants de la paix qui seront dans la maison où ils entreront, et qui reviendra à eux si personne ne la veut recevoir. Recevons donc la paix des apôtres, celle des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'ils entrent dans nos maisons ; soyons pour eux des enfants de paix ; ne soyons ni contredisants, ni murmurateurs. Recevons cette paix, non celle du monde, mais celle que Jésus-Christ sait faire trouver au milieu des humiliations et des travaux.

« Ne craignez rien, ne vous troublez pas. » C'est, comme nous avons dit, la conclusion de tout ce discours et le terme où il aboutit. Considérons toutes les raisons par lesquelles le Fils de Dieu bannit le trouble que devait causer sa mort. Premièrement, s'il s'en va, c'est pour nous préparer la place dans la maison de son Père. Ses disciples le peuvent suivre, et en leur disant où il va, il leur montre aussi le chemin pour y parvenir. Il leur apprend où ils pourront voir le Père, dont la vision leur suffit, dans la possession duquel ils n'ont plus rien à désirer ni à craindre. Secondement, quoiqu'il les quitte, il n'en sera pas moins leur protecteur, et ils peuvent tout obtenir en son nom. Loin que son absence leur nuise, il fera pour eux et par eux de plus grandes choses qu'il n'avait jamais faites. Troisièmement, en les quittant il leur promet un Consolateur invisible, qui adoucira leurs peines et leur gravera dans le cœur toute sa doctrine. Touchés de l'amour qu'ils auront pour sa personne, ils garderont sa parole. Enfin, il ne les quittera pas en les quittant ; il viendra à eux et il y viendra avec son Père, et ils établiront leur demeure dans leurs âmes, ce qui les fera jouir dans le fond du cœur, au milieu des persécutions et des tentations, d'un imperturbable repos, et de cette « paix qui surpasse tout « sentiment, toute pensée, toute intelligence [1], » Après cela on peut conclure : « Ne vous trou- « blez pas ; ne craignez rien. » Voici néanmoins encore une raison plus touchante pour ses vrais disciples.

XCVIIIe JOUR.

Jésus-Christ rentre en sa gloire, retournant à son Père.

« Vous avez ouï que je vous ai dit : Je m'en « vais, et je reviens [2] ; » je meurs et je ressuscite, et je reviens de nouveau à vous ; je m'en vais encore, je monte au ciel, et j'en reviendrai à la fin pour demander compte de mes grâces. « Si vous m'aimiez, vous seriez bien aises que je « m'en allasse. » Je vous ai dit les raisons de vous consoler de mon absence, par les biens qui vous en reviennent. En voici une par rapport à moi, qui vous doit toucher davantage : « Si vous

[1] *Ibid.*, XIV, 27. — [2] *Ibid.*, 23. — [3] *Psal.*, XLV, 6. — [4] *Psal.*, LXXV 3. — [5] *Isa.*, XLVIII, 22. — [6] *Isa.*, LVII, 21. — [7] *Ibid.*, 20.

[1] *Philip.*, IV, 7. — [2] *Joan.*, XIV, 28.

« m'aimez, vous devez vous réjouir que je re-« tourne à mon Père, parce que mon Père est « plus grand que moi, » et que c'est avec lui que je trouverai ma véritable grandeur.

C'est son Père qui en est la source, parce qu'il tient tout de lui; il est toujours dans son sein et ne le quitte jamais. Toutefois, en se faisant homme, il est sorti en un certain sens du lieu de sa gloire, et il s'est fait moindre que son Père, lui qui est naturellement son égal. Comme homme, il va retourner à ce lieu de gloire; et en retournant à celui qui est plus grand que lui, à cet égard, il devient aussi plus grand lui-même, » parce qu'il entre dans sa « gloire[1], » ensuite de ses souffrances, et « qu'assis à la droite de la majesté » de Dieu, « toute puissance lui est donnée dans le ciel et « dans la terre[2]. » C'est ce qu'il nous dira bientôt : « Mon Père, glorifiez-moi de la gloire que « j'ai eue auprès de vous, avant que le monde « fût[3]. » Répandez cette gloire sur l'humanité que j'ai prise. Telle est la gloire que je vais recevoir en retournant à mon Père : » Si vous « m'aimiez, vous en auriez de la joie. » Réjouissez-vous donc, vous qui m'aimez; réjouissez-vous de la gloire où je vais entrer.

C'est ce que font tous les bienheureux esprits, en disant : » L'Agneau qui a été immolé « est digne de recevoir puissance, divinité, ri-« chesses, sagesse, force, honneur, gloire, bé-« nédiction, action de grâces : » il est digne de les recevoir avec son Père : « à celui qui est « assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, « et honneur, et gloire, et puissance aux siècles « des siècles[4] ! » Vous le voyez, ils n'ont point de termes pour expliquer un si grand transport ; c'est qu'ils aiment Jésus et se réjouissent de la gloire qu'il a reçue avec son Père.

C'est pour nous exciter à cette joie qu'il nous dit : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez « de ce que je vais à mon Père[5]. » O Seigneur ! je m'en réjouis ; je ne me réjouis pas tant de mes avantages que je me réjouis de votre gloire. Allez à votre Père, selon ce qu'il est plus grand que vous, afin de jouir des avantages de votre naturelle grandeur. Gloire, louange, bénédiction, puissance, honneur soient donnés à l'Agneau, qui a été immolé pour nous. Soyez loué, soyez adoré, soyez servi de toute créature ; je fais ma gloire de votre gloire, ma grandeur de votre grandeur, ma félicité de votre félicité. Voilà ce qu'il nous faut dire dans toute l'étendue de notre cœur, en honneur de cette parole du Sauveur : « Si vous m'aimiez, vous vous « réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce « que mon Père est plus grand que moi. »

Mon Sauveur, que vous êtes grand, puisque vous avez besoin d'avertir les hommes que votre Père est plus grand que vous ! Si un autre que vous disait : Dieu est plus grand que moi, on lui répondrait : Qui en doute ? Quelle comparaison y a-t-il à faire entre Dieu et vous ? C'est trop présumer de vous que de croire qu'on vous puisse mettre en comparaison avec Dieu. Mais comme il y a en Jésus-Christ une grandeur pareille à celle de Dieu, en sorte qu'il ne craint point de ce côté-là de traiter d'égal avec Dieu, et que, dans tout le discours que nous avons ouï, il montre cette égalité, il a été nécessaire de nous faire souvenir aussi de l'endroit par où le Père est plus grand que lui, de peur qu'on oubliât qu'étant Dieu, il soit humilié et anéanti jusqu'à prendre, non-seulement la forme d'esclave, mais encore la figure du pécheur.

Que vous êtes grand, mon Sauveur! Que j'ai de joie de votre grandeur! Que j'ai de joie de la gloire que vous avez naturellement dans le sein de votre Père ! Que j'en ai de celle où vous êtes exalté par votre humiliation jusqu'à la mort, et à la mort de la croix !

Seigneur, vous m'avez appris comment il vous faut aimer ; oserai-je vous dire avec saint Pierre : « Seigneur, vous savez que je vous « aime[1]? » Excitez-vous, Chrétien, à cet amour ; dites mille et mille fois avec Jésus : Je vous aime ; mais souvenez-vous qu'il vous a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commande-« ments. »

XCIXe JOUR.

Jésus-Christ prédit tout ce qui lui doit arriver. — Il va volontairement à la mort.

« Je vous ai dit ces choses avant qu'elles ar-« rivassent, afin que vous crussiez lorsqu'elles « seraient arrivées[2]. » Que vous crussiez quoi? deux choses. La première, que je vois tout, que je sais tout, qu'on ne peut me cacher ce qu'on trame contre moi dans les ténèbres. Je vois le traître disciple qui me vend, qui va me livrer, qui se met à la tête de mes ennemis pour me prendre. Je sais tout ce qu'ils feront, et qu'ils me conduiront à la mort. Je vous le dis avant qu'il arrive, afin que vous croyiez en moi ; au même sens qu'il venait de dire : « Un de vous, « qui mange avec moi, me trahira : et je vous « le dis avant qu'il arrive, afin que lorsqu'il « arrivera vous croyiez que c'est moi qui suis[3] » le Christ ; et qu'il avait dit peu de jours auparavant : « Notre ami Lazare est mort ; je m'en

[1] *Luc.*, XXIV, 26. — [2] *Matth.*, XXVIII, 18. — [3] *Joan.*, XVII, 5. — [4] *Apoc.*, V, 12, 13. — [5] *Joan.*, XIV, 28.

[1] *Joan.*, XXI, 15. — [2] *Ibid.*, XIV, 29. — [3] *Ibid.*, XIII, 18, 19.

« réjouis pour l'amour de vous, afin que vous « croyiez, parce que je n'y étais pas[1]. » La seconde chose : afin que vous croyiez que le monde ne peut rien sur moi, et que personne n'aurait puissance de me livrer, si je ne me livrais moi-même le premier, pour obéir à mon Père.

C'est ce qu'il confirme par les paroles suivantes : « Je n'ai plus guère de temps pour vous « parler : le prince de ce monde arrive, et il « n'a rien en moi[2]. » Il anime les Juifs, et je les vois avancer par son instinct. Il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché ; ainsi il n'a pas le droit de m'assujettir à sa puissance, ni de me donner la mort : « Mais « afin que le monde sache que j'aime mon « Père, et que je fais ce qu'il me commande : « levez-vous, sortons d'ici[3]. » C'est ainsi que finit son discours.

« Afin que le monde sache, » car je lui dois cet exemple, que j'aime mon Père, et que je fais tout ainsi qu'il me l'ordonne; c'est l'exemple que je veux donner, non-seulement d'obéir, mais d'obéir par amour. Je viens de vous dire : « Si vous m'aimez, gardez mes com- « mandements ; celui qui m'aime garde ma « parole : » il faut premièrement aimer, et ensuite obéir, mais par amour. C'est ce que je commande, c'est ce que je fais : j'aime mon Père, et j'obéis. Je m'avance volontairement pour exécuter ses ordres ; Judas sait le lieu où j'ai accoutumé d'aller prier, et il se sert de cette connaissance pour me surprendre ; mais il ne me surprend pas. Je vois ses complots, et quelque loin qu'il soit, toutes ses paroles viennent à mes oreilles[4]. Combien ai-je rompu de complots semblables! Combien ai-je échappé de fois aux Juifs, qui voulaient me prendre! Je pourrais encore rompre ce coup, en n'allant point au jardin où l'on vient me prendre ; mais il est temps, mon heure est venue, et mon Père me fait voir que c'est cette fois qu'il faut que je meure. C'est l'heure de mes ennemis et de la puissance des ténèbres. « Levez-vous, sortons « d'ici : » allons au-devant de ceux qui me cherchent.

Il répète les mêmes paroles en descendant de la montagne des Olives, et en sortant de son agonie : « Levez-vous, allons, celui qui me « trahit approche[5]. » Il ne recule pas, il marche à la mort avec une volonté déterminée, il y mène ses disciples : « Levez-vous, partons. » Car encore que leur heure ne soit pas venue, il veut pourtant qu'ils le suivent, et il les mène au combat pour les aguerrir. Ils fuiront à cette fois, mais peu à peu ils s'accoutumeront à combattre : « Allons donc, suivez-moi, » dit-il, « levez-vous. » C'est à nous qu'il parle aussi. Revêtons-nous, à son exemple, de résolution et de courage ; ne nous troublons pas, ne craignons rien ; à quelque hasard qu'il nous faille aller pour son service, faudrait-il aller à une mort assurée, levons-nous, partons; et quand il sera à la porte, lorsqu'il frappera le dernier coup, et qu'on nous annoncera la mort prochaine, disons avec un air libre d'une voix ferme : « Levons-nous, sortons d'ici. »

Cela dit, Jésus se leva : il partit du cénacle de la maison, « pour aller, selon sa coutume, « au jardin et à la montagne des Oliviers, et « ses disciples le suivirent[1]. »

[1] *Joan.*, xiv, 11, 14, 15. — [2] *Ibid.*, xiv, 30. — [3] *Joan.*, xiv, 31. — [4] *Ibid.*, x viii, 2. — [5] *Matt.* xxvi, 46.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR : CE QU'IL DIT DEPUIS LA SORTIE DE LA MAISON JUSQU'A CE QU'IL CONTAT A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

PREMIER JOUR.

Jésus est la vigne, et les fidèles les membres. — Nécessité, efficace, influence continuelle de la grâce [2].

« Je suis la vraie vigne, et mon Père est le « vigneron, le laboureur[3]. » On croit que sur le chemin de la montagne des Olives il se trouvait beaucoup de vignes, qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous devons apprendre par cet exemple et par les autres de même nature, à nous servir de tous les objets qui se présentent pour nous élever à Dieu, et par ce moyen sanctifier, pour ainsi parler, toute la nature.

Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ : les branches de la vigne, c'est-à-dire les fidèles ; et le laboureur qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir combien nous sommes unis à Jésus-Christ et le besoin extrême que nous avons de cette union.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose, premièrement, une même nature entre lui et nous, comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il fallait donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous ; ce qui aussi fait dire à saint Augustin qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent, secondement, une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même

[1] *Luc.*, xxii, 39. — [2] *Joan.*, xv, 1-7. — [3] *Ibid.*, 1.

corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

Elles présupposent, en troisième lieu, une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, telle qu'est celle de la tige sur les branches, qui en tirent tout le suc dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sécheraient et périraient sans ressource, et ne seraient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige, il en serait de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grâce, sans laquelle nous périrons.

Combien, d'un côté, devons-nous avoir de joie d'être unis si intimement à Jésus-Christ; et, de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grâce!

Elle ne pouvait être mieux marquée que par le besoin que les membres ont de leur chef: ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige; car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire les ferait mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur: « Demeurez en moi, et moi en vous; comme la branche ne peut porter « du fruit, il en est de même de vous: vous « ne pouvez rien faire sans moi[1]. »

« Vous ne pouvez rien faire, » rien du tout: vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur, parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avait dit que « le laboureur purgerait le plant « qui porte du fruit, afin qu'il en portât davan- « tage[2]. » Mais de peur que nous ne crussions que nous ne devions à sa grâce que l'abondance des fruits, à cause qu'il avait dit que « la plante « serait purgée pour porter beaucoup, » il ajoute: « Vous ne pouvez porter de fruit, si « vous ne demeurez en moi; » et encore plus précisément: « Vous ne pouvez rien sans moi; » vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. « Personne ne peut « rien penser de soi même, comme de soi- « même[3]; personne ne peut prononcer le nom « du Seigneur Jésus que par le Saint-Esprit[4]; » ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ, qui doit l'envoyer, comme il le dira dans la suite; et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans, selon ce que dit saint Paul: « que tous les membres unis ensemble « reçoivent l'accroissement par tous les vais- « seaux, et par toutes les liaisons qui portent et « communiquent la nourriture et la vie[1]. » chacun selon sa mesure; ce que le même Apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grâce du Saint-Esprit, « qui partage ses dons à cha- « cun, selon qu'il lui plaît[2]. »

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine; tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien, de qui on tire tout le bon suc de la grâce, la vraie nourriture de l'âme.

Mais voici le comble de la joie. C'est que la racine n'aime pas moins à communiquer sa vie que les branches à la recevoir. Le chef est fait pour se communiquer, et Jésus-Christ pour se donner à nous. C'est pour cela que tous les conduits sont préparés; « les uns sont apôtres, les « autres docteurs[3]: » mais tout cela est pour les membres, outre que le chef influe par lui-même.

« Approchez de lui, et recevez la lumière, et « vos visages ne seront jamais chargés de con- « fusion[4]. »

La confusion est pour ceux qui s'éloignent de Jésus, parce que, laissés à eux-mêmes, ils sèchent, ils meurent, ils ne sont que faiblesse et péché.

Si la vigne, si les membres du corps pouvaient sentir ce qu'ils doivent à la racine et au chef, ils seraient en continuelles actions de grâces. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. Saint Paul ne nous prêche que l'action de grâces. La foi, la prière, l'action de grâces, c'est le principe, c'est le moyen, c'est le fruit de notre union avec Jésus-Christ.

IIe JOUR.

Le Père et le vigneron.

« Mon Père est le laboureur, » ou « le vigne- « ron. » Il faut exclure ici une fausse idée, qui serait de croire que le Père n'agisse qu'au dehors. Ce divin laboureur est celui qui envoie la pluie dont la vigne se nourrit. C'est lui qui opère dans les cœurs: « qui donne l'accroissement, »

[1] *Joan.*, xv, 4, 5 — [2] *Ibid.*, 2. — [3] II *Cor.*, III, 5. — [4] I *Cor.*, II, 3.

[1] *Ephes.*, IV, 16. — [2] I *Cor.*, XII, 11, 13. — [3] *Ibid.*, 28. — [4] *Psal.*, XXXIII, 6.

comme dit saint Paul[1] ; « qui opère le vouloir « et le faire. »

Mais ici l'influence intérieure semble être attribuée au Fils comme chef, afin d'établir la confiance des membres, en leur montrant que celui qui agit en eux leur est intimement uni.

Le Père agit dans le Fils, et le Fils agit en nous : le Fils n'a rien que de son Père, et nous n'avons rien que du Fils : ainsi tout retourne au Père, « le Père ne cesse d'agir, » dit le Fils de Dieu, « et moi j'agis aussi[2] ; » et notre propre action de l'un et de l'autre, c'est d'agir dans les cœurs, où nous envoyons notre Saint-Esprit, agissant par lui sans discontinuation, et faisant les hommes un même esprit avec nous. Le Fils donc opère, et le Père opère : et il n'y a de différence qu'en ce que le Père est Dieu seulement, et le Fils, Dieu et homme tout ensemble : Emmanuel : Dieu avec nous : Dieu uni à nous : Dieu agissant en nous, comme dans une partie de lui-même. C'est donc là le fondement de la confiance.

Quand les ariens disaient : Si l'un est la vigne, et l'autre le vigneron et le laboureur, ils ne sont pas de même essence ; ils ne songeaient pas que ce même Jésus, qui est notre chef, notre tige en qualité d'homme, est de même nature que nous ; en tant que Dieu est de même nature que son Père, et laboureur comme lui, qui ne cesse de travailler à sa vigne élue. C'est là tout le fondement de notre espérance, de ce que tout est à nous par Jésus-Christ. Comme homme il est à nous ; l'homme est Dieu, Dieu donc est à nous en Jésus-Christ. « Le Père est dans le Fils, et le « Fils dans le Père[3]. » Toute la substance de la Divinité étant à nous, tous les fruits et tous les dons sont à nous ; le Saint-Esprit, qui est le don substantiel, est à nous ; et ce don nous est donné avec tous les dons dont il est plein. Voilà les richesses du Chrétien. Peut-il penser à d'autres biens ? Il en a besoin, je le sais ; mais pour le corps. Qu'il les prenne donc en passant pour le corps qui passe ; mais qu'il cultive, qu'il nourrisse, qu'il enrichisse son âme. « Travaillez, « non point à une nourriture qui périt, mais à « une nourriture qui mène à une vie éternelle, « que le Fils de l'homme vous donnera[4] ; » qu'il vous a déjà donnée en s'incarnant ; qu'il vous donne tous les jours par sa parole, et qu'il vous donnera encore, en se donnant à vous par l'Eucharistie.

IIIe JOUR.

Jésus-Christ retranche la branche infructueuse.

« La branche qui ne porte point de fruit en « moi, » ce céleste « vigneron la retranchera ; et « la branche qui en portera, il la taillera, afin « qu'elle en porte davantage[1]. » Voilà deux opérations : de retrancher le bois inutile, et de tailler l'autre pour n'y rien laisser d'impur et de superflu.

La première opération, qui est de retrancher la branche qui ne porte point de fruit, a un effet terrible marqué au ℣ 6, où il est porté que cette branche retranchée « séchera, et sera jetée au « feu, et brûlera. »

Il ne faut qu'écouter le saint prophète : « Fils « de l'homme, que ferez-vous de la branche de « la vigne ? » En ferez-vous quelque « bel ou- « vrage[2], » comme on en fait du cèdre, des autres grands arbres, qu'on n'emploie jamais à de plus beaux usages qu'après qu'ils sont coupés ? En est-il de même de la vigne ? Point du tout. « Quand même elle était sur pied, » on voyait bien « qu'elle n'était propre à aucun ou- « vrage. Combien plus, » étant arrachée, verra-t-on qu'elle n'est « bonne que pour le feu ? » Plus elle est excellente, lorsqu'elle porte « son « fruit délicieux qui réjouit Dieu et les hom- « mes[3], » plus elle est inutile, quand elle n'en porte plus, et n'a plus rien à attendre que le feu dont elle est digne. Ainsi en est-il du Chrétien.

Et remarquez qu'elle en est digne, non à cause seulement qu'elle porte de mauvais fruit, ce qui lui arrive lorsque son fruit dégénère, et que son raisin se change en mauvais verjus ; mais lorsqu'elle ne porte pas de bon fruit : ainsi en est-il du Chrétien : « Jetez le serviteur inu- « tile dans les ténèbres, » dans les cachots éternels, « là sera pleur et grincement de dents[4]. »

IVe JOUR.

Il taille la branche chargée de fruits.

Mais le céleste Laboureur ne tranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit ? Non : il a une seconde opération sur le bon bois ; il le taille, il le purifie ; il coupe dans le vif ; et, non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert. Ainsi en est il du Chrétien. Que de choses à retrancher en toi, Chrétien ! Veux-tu porter un fruit abondant ? Il faut qu'il t'en coûte : il faut retrancher ce bois superflu ; cette fécondité de mauvais désirs ; cette force qui pousse trop, et se perdrait elle-même en se dissipant : tu crois qu'il faut toujours pousser au dehors ; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement ôter les mauvais désirs, mais

[1] I *Cor.*, III, 6, 7; *Philip.*, II, 13. — [2] *Joan.*, V, 17. — [3] *Ibid.*, XIV, 10. — [4] *Ibid.*, VI, 27.

[1] *Joan.*, XV, 2. — [2] *Ezech.*, XV, 2 seq. — [3] *Judic.*, IX, 13. — [4] *Matth.*, XXV, 30.

ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons; le trop agir; l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération du céleste vigneron; laisse-le trancher jusqu'au vif. « Le « temps de trancher est venu : » *Tempus putationis advenit* [1].

Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste Ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même; car Dieu t'en donne la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés, mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même! Ame toute pleine d'Adam et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes?

Qui nous dira ce que c'est que cette âme, qui ne cesse point d'agir et de pousser; qui, en poussant néanmoins ne pousse pas trop; et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperait au dehors et ne garderait rien pour le dedans; qui, à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus comme sans action, et mettant son action dans le repos, avec lequel elle prête son attention tout entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne; ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. Oh! qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle fait une salutaire blessure à son trop d'activité! Quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent; mais comme ces fleuves bénins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est « le fleuve qui réjouit la cité de « Dieu, il a une « impétuosité [2], » une force, un mouvement ferme et durable; mais en même temps doux et tranquille : l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte; que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Epoux qui te dit : Je t'ai comparée à une belle cavale [1], » et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire et l'autre demeure sans action; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté, et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire, non tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin qui avertit, qui réveille quelquefois, les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi, et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

Revenons donc à la vigne; il faut non-seulement retrancher le sec, mais encore tailler dans le vert et dans le vif.

Ve JOUR.

C'est une opération de la grâce que de conserver la justice.

« Vous êtes déjà purs à cause de la parole » (selon la parole) « que je vous ai dite : (Vous « êtes purs, mais non pas tous.) Demeurez en « moi, et moi en vous [2]. » Vous n'avez pas seulement besoin de moi pour être purifiés; mais, quand vous êtes purs, vous avez encore besoin de moi pour demeurer dans votre pureté. Car l'opération de la grâce n'est pas seulement à purifier, mais encore plus à conserver la pureté et la justice une fois donnée. Le soleil avance et dissipe les ténèbres, l'air illuminé conservera-t-il de lui-même la lumière? Non certainement :

[1] *Cant.*, II, 12. — [2] *Psal.*, XLV, 6.

[1] *Cant.*, I, 8. — [2] *Joan.*, XV, 3, 4.

on ne doit pas dire, dit saint Augustin, il a été une fois illuminé ; mais il l'est continuellement et de nouveau à chaque moment : autrement il retomberait dans les ténèbres. La lumière diminue par tous les obstacles qu'on met entre le corps illuminant et le corps illuminé. C'est ce qui fait les ombres et les diverses teintes de lumières, plus ou moins vives. Combien plus l'âme raisonnable, pour conserver la justice, dépend-elle de Dieu, qui l'éclaire, et du vrai soleil de justice, qui est Jésus-Christ! Tiens-toi donc toujours exposée à cette lumière, demeure en cette lumière et cette lumière en toi, sans t'en détourner un seul moment. Il ne suffit pas qu'elle t'ait fait juste une fois ; il faut que continuellement elle te le fasse. Entendez-vous, âme chrétienne? Ne vous détournez donc jamais, pour peu que ce soit : tenez-vous le plus que vous pouvez sous le coup direct de la lumière ; car c'est par là que vous serez vivement éclairée. Ce n'est pas qu'il ne vienne de la lumière de côté et d'autre, et les corps illuminés se la renvoient mutuellement ; mais se tenir sous ce coup direct, et demeurer toujours en plein soleil, c'est la perfection de l'âme pour être éclairée.

On dira : Je suis ébloui ; mais c'est le propre de la lumière extérieure, qui affaiblit l'organe par lequel elle est aperçue. La vérité, quand elle est parfaite et parfaitement vue, n'éblouit pas ; elle fortifie son organe, c'est-à-dire l'intelligence, et lui donne à la fin une éternelle force ; c'est ce qui fait notre bonheur dans la vie future. Il est vrai qu'en cette vie nos faibles yeux, qui se purifient et ne sont pas entièrement purs, ne peuvent porter la vérité tout entière ; mais elle s'est tempérée elle-même dans la foi : tourne-toi donc toujours à elle, âme chrétienne, sans craindre qu'elle te blesse. La foi te la présente, te l'applique de la manière qu'il faut : sa douce obscurité tient ton esprit en état. S'il sort de temps en temps quelque rayon de ce doux nuage, il ne sera jamais trop fort. Dieu, qui l'envoie, sait la mesure et ne porte qu'où il faut. Pour toi, tiens les yeux ouverts et le cœur soumis : la lumière se changera en ardeur et le cœur gagné vivra de Dieu.

VIe JOUR.

Parabole de la vigne, tirée d'Isaïe [1].

Nous devons avoir entendu la parabole de la vigne ; c'est le mystère de notre union avec Jésus-Christ. Mais pourquoi elle est exprimée sous la figure de la vigne plutôt que sous celle d'un autre arbre, on l'entendra en remarquant :

[1] *Isa.*, v, 1.

1. C'est l'ancienne parabole : « Seigneur, vous « vous êtes fait une vigne : vous l'avez trans- « plantée d'Egypte » dans la terre que vous lui aviez promise : « vous avez exterminé les an- « ciens habitants de cette terre pour lui faire « place : elle s'y est étendue de coteau en co- « teau, et s'est élevée au-dessus des hautes mon- « tagnes qu'elle a couvertes. Toute la terre, jus- « qu'au fleuve, jusqu'à la mer, en a été rem- « plie [1], » tant le provin en a été fécond et abondant. « Que n'ai-je pas fait à ma vigne? » dit le Seigneur. Ne l'ai-je pas travaillée dans toutes les saisons? J'ai fossoyé, j'ai taillé, j'ai provigné, je l'ai « environnée d'une haie » ou d'une muraille, et je l'ai munie de tous côtés. C'est « ma vigne élue » et bien-aimée [2].

2. Jésus-Christ ne fait qu'appliquer la parabole à son Eglise. Mais afin que cette nouvelle vigne paraisse encore plus une vigne élue et chérie, il nous apprend que cette vigne est une même chose avec lui. « Je suis, » dit-il, « la « vraie vigne, » dont l'ancienne vigne n'était que la figure : c'est celle-ci qui doit porter les véritables fruits pour la vie éternelle. « Je suis « la vraie vigne et vous êtes les branches [3] ; » c'est moi qui fais toute la beauté et toute la force du plant ; et mon Père aime d'autant plus cette vigne, que c'est moi qu'il entend et qu'il aime en elle.

3. La vigne est de tous les plants celui qui porte le fruit le plus excellent. C'est de la vigne qu'il a été dit en figure : « Que son vin réjouit « le cœur de l'homme, et qu'il réjouit Dieu et « les hommes [4]. » Dans le froment est le soutien nécessaire ; dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle, le transport de l'âme, dont les effusions étaient la figure dans les sacrifices ; et encore aujourd'hui le vin entre dans le sacrifice : avec le vin nous sacrifions à Dieu la joie sensible, et nous la changeons dans la sainte joie que nous donne le sang enivrant et transportant de Jésus-Christ, qui inspire l'amour qui l'a fait répandre.

4. La vigne ne paraît rien d'elle-même ; elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, faible, qui ne se peut élever qu'étant soutenue ; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas? Elle s'entortille autour des grands arbres ; elle a des bras, des mains, pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tordu et raboteux, qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées, dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante ; de là

[1] *Psal.*, LXXIX, 9, 12. — [2] *Isa.*, v, 2, 4. — [3] *Joan.*, XV, 1, 5. — [4] *Psal.*, CIII, 15; *Jud.*, IX, 13.

la grappe, de là le raisin, de là le vin et le plus délicieux de tous les fruits : ainsi l'écorce du Chrétien n'a rien que de méprisable en apparence, et tout y paraît sans force : toute la force, toute la beauté est au dedans ; et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu.

5. Le bois de la vigne est celui où la destinée du Chrétien se marque le mieux. Il n'y a pour lui que de porter du fruit ou d'être jeté dans le feu : outre que c'est, comme on dit, le plus humble et le plus exquis de tous les bois; le plus vil en apparence, et le plus précieux en effet. Quoi de plus faible? D'où vient plus abondamment ce qui donne et du courage et de la force? Trois fruits sont recommandés dans l'Ecriture : le froment, qui est la foi, le soutien de l'âme; l'huile, qui est l'espérance, qui adoucit les peines d'attendre par la promesse de voir; le vin, qui est la charité, la plus parfaite des vertus.

VIIe JOUR.

Prière par Notre-Seigneur Jésus-Christ obtient tout.

« Si vous demeurez en moi, et que mes paro-« les demeurent en vous, vous demanderez tout « ce que vous voudrez, et il vous sera accordé [1]. » Après avoir jeté sur l'humilité et la dépendance les fondements de la prière, il en explique la vertu. Quiconque veut donc prier, doit commencer par se mettre véritablement et intimement dans le cœur de cette parole: « Vous ne pouvez « rien sans moi [2] : » rien, rien encore une fois, rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie, qu'on demande, parce qu'on n'a rien; et par conséquent qu'on ne peut rien, où, pour tout dire en un mot, qu'on n'est rien; en matière de bien, un pur néant. Et c'est pourquoi il a dit qu'on doit prier, et qu'on n'est ouï qu'au nom de Jésus-Christ : ce qui montre que de soi-même on n'est qu'un néant, mais qu'au nom de Jésus-Christ on peut tout obtenir.

Or cela enferme deux choses : l'une, que quelque prière qu'on fasse, on n'est point écouté pour soi, mais au nom de Jésus-Christ; l'autre, qu'on ne peut, ni on ne doit prier par son propre esprit, mais par l'Esprit de Jésus-Christ; c'est-à-dire, non-seulement selon que Jésus-Christ l'a enseigné, en ne demandant que ce qu'il veut qu'on demande, mais encore en reconnaissant que c'est lui-même qui forme en nous notre prière, par son Esprit qui parle et qui crie en nous; autrement il ne serait pas véritable et nous n'entendrions pas comme il faut cette parole qui est le fondement de la prière : « Sans moi vous ne pouvez rien. » D'où il s'ensuit que sans lui nous ne pouvons pas même prier, conformément à cette parole de saint Paul : « Vous ne savez ce que vous devez de-« mander par la prière, ni comment vous de-« vez prier; mais l'Esprit prie en vous avec des « gémissements inexplicables [1]. »

Mais en même temps que pour prier, on se met dans l'esprit bien avant cette première vérité : Je ne puis rien : « sans moi vous ne pou-« vez rien; » on doit encore s'y en mettre une autre : « Je puis tout avec celui qui me fortifie [2] : » je ne puis rien sans Jésus-Christ, je puis tout avec Jésus-Christ et en son nom. C'est pourquoi on entend toujours dans les prières de l'Eglise cette conclusion aussi humble que consolante: « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur : » humble, parce qu'elle confesse notre impuissance; consolante, parce qu'elle nous montre ce qui est notre force. Et cela s'étend si loin, que lorsque nous interposons envers Dieu les intercessions et les mérites des saints, même ceux de la sainte Vierge, nous y ajoutons encore cette nécessaire conclusion : « Par Jésus-Christ « Notre-Seigneur; » par où nous confessons qu'il n'y a de mérite, ni de prière, ni de dignité dans les saints, à quelque degré de gloire qu'ils soient élevés, que par Jésus-Christ, et en son nom.

Et il faut bien prendre garde que nous ne nous imaginions pas que ce soit assez de dire de bouche ce *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Disons-le en effet, et par le fond du cœur, en demeurant en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous, c'est-à-dire, en nous attachant à lui de tout notre cœur, avec une vive et ferme foi, et lui aussi demeurant en nous par sa parole qu'il imprime dans notre cœur, et par son Esprit qui nous pousse et nous anime à la prière.

Il y a donc ici ce que nous faisons, qui est de demeurer en Jésus-Christ; et ce qu'il fait, qui est de demeurer en nous; et cela fait l'ouvrage complet. Si nous croyons agir seuls, nous nous trompons, puisque la source de nos actions, c'est que Jésus-Christ demeure en nous. Car il n'y demeure pas sans action, selon ce que dit saint Paul, « qu'il est puissant en « nous [3]. »

C'est donc alors que nous prions véritablement au nom de Jésus-Christ, lorsque nous demeurons en lui, et lui en nous, nous laissant conduire à Jésus-Christ, qui nous meut, et écoutant ce qu'il dit en nous, afin de pratiquer véritablement et intimement ce qu'il dit : « Si vous « demeurez en moi, et que ma parole, » non pas seulement cette parole que je prononce au de-

[1] *Jean.*, xv, 7. — [2] *Ibid.*, 5.

[1] *Rom.*, viii, 26. — [2] *Phil.*, iv, 13. — [3] II *Cor.*, xiii, 3.

hors, mais encore celle que je fais entendre au fond du cœur, «demeure en vous;» et alors nous obtiendrons ce que nous voudrons.

Or cette parole qui doit demeurer en nous doit être principalement la parole de la croix, qui est celle dont il s'agit principalement dans tout ce discours; car Jésus-Christ allait à la croix, et il y menait ses disciples avec lui, comme la suite le fera encore mieux paraître.

Croyons donc que demeurer en Jésus-Christ, c'est demeurer dans la parole de la croix, et que la parole de la croix demeure en nous; et que demander au nom de Jésus-Christ, c'est demander par son sang et par ses souffrances, les aimer et y prendre part.

VIIIe JOUR.

Force dans la parole de la croix: porter le fruit de la croix.

« La gloire de mon Père est que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez « mes vrais disciples[1]. » Jésus-Christ en revient au fruit qu'il avait promis à ceux qui demeureraient en lui, et il nous apprend que nous devons désirer ce fruit pour la gloire de son Père, et non pas pour la nôtre. Car à Dieu ne plaise que nous nous glorifiions en autre qu'en Dieu! Jésus-Christ ne veut de gloire que pour son Père, et n'a de gloire qu'en lui, ainsi qu'il l'expliquera dans toute la suite. Nous devons donc, à son exemple, mettre en Dieu toute notre gloire.

« Et que vous soyez mes vrais disciples. » Qu'est-ce à dire, mes vrais disciples? Mes vrais imitateurs dans le chemin de la croix et de la mortification; car c'est à quoi il nous veut conduire; mais il nous y conduit par la voie d'amour.

« Je vous ai aimés, comme mon Père m'a « aimé[2]; » non par une fausse tendresse, comme celle des parents charnels. Mon Père m'a aimé d'un amour ferme, et il m'a envoyé souffrir; je vous ai aimés de même; souffrez et mourez avec moi, et je vivrai en vous.

Il ne parle pourtant point encore de mort ni de croix; mais il nous y prépare par l'insinuation de l'amour de son Père et du sien. Voyez, dit-il, comme mon Père m'aime; je vous aime de ce même amour, et vous verrez bientôt où il me porte. Car il dira dans un moment: « Per« sonne ne peut avoir un plus grand amour que « de donner sa vie pour ses amis[3]. » Mais, avant que de nous faire entrer dans ces courageux desseins, il nous fait entrer dans la douceur et la pureté de son amour. Laissons-nous donc conduire par cette douce voie, en quelque endroit qu'elle nous mène.

IXe JOUR.

Commandement de la croix par l'amour.

« Si vous gardez mes commandements, vous « demeurerez dans mon amour: comme je « garde les commandements de mon Père, et je « demeure dans son amour[1]. » Quel commandement gardez-vous, ô mon Sauveur? Il l'a dit souvent: « J'ai la puissance de donner mon « âme, et j'ai la puissance de la reprendre; c'est « là le commandement que j'ai reçu de mon « Père[2]. » Quoi! la puissance de la reprendre seulement, et non pas celle de la donner? L'une et l'autre, et celle-ci est celle par où il faut commencer. Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix.

Mais, avant que de s'expliquer ouvertement là-dessus, il enseigne que le véritable amour n'est pas à dire, à promettre de grandes choses, à les désirer, à s'en remplir l'esprit; mais à entrer par là dans une pratique sérieuse et réelle des commandements. Il faut commencer par aimer Jésus-Christ, et par là aimer sa vérité, ses paroles, ses maximes, ses commandements. Car c'est ainsi qu'il a fait, et il a commencé par aimer son Père, pour ensuite aimer ce qu'il commandait, quelque rigoureux qu'il parût à la nature; car l'amour de celui qui commande rend doux ce qui est amer et rude. Aimons donc Jésus-Christ, et tous ses commandements nous seront faciles. Souviens-toi, Chrétien, que ce n'est rien de garder l'extérieur du commandement, si on ne le garde par amour. Tout le commandement est compris dans l'amour même. Jésus-Christ a gardé le commandement de son Père, parce qu'il l'aimait, et il nous donne cet exemple, en nous déclarant que cet exemple est notre loi.

Xe JOUR.

Joie pleine et parfaite d'obéir par amour, et non par crainte[3].

« Je vous ai dit toutes ces choses, afin que « ma joie demeure en vous, et que votre joie « soit accomplie[4]: » qu'elle soit pleine et parfaite. Vous verrez à quoi il vous prépare par cette abondance de joie, et il parle ici convenablement de la joie, après avoir parlé de l'amour. Car il n'y a que le vrai amour qui puisse donner de la joie. « La terreur a de la peine[5], » dit saint Jean. Elle n'a donc point la joie. D'où vient la joie, si ce n'est d'aimer? Car qui aime veut plaire, et met là sa joie. Et quand il a trouvé

[1] *Joan.*, xv, 8. — [2] *Ibid.*, 9. — [3] *Joan.*, xv, 13.

[1] *Joan.*, xv, 10. — [2] *Ibid.*, x, 18. — [3] *Ibid.*, iv, 18. — [4] *Ibid.*, xv, 11. — [5] *I Joan.*, iv, 18.

le secret de plaire, il jouit du fruit principal de son amour. Vous plaisez quand vous obéissez par amour : car c'est là ce qu'aime Jésus-Christ. Lorsque son Père s'est déclaré que son Fils lui plaisait, et qu'il mettait en lui ses complaisances, c'est qu'il voyait que, l'aimant, il aimait à lui obéir, et que c'était là sa joie. Aimez donc aussi : « Délectez-vous dans le Seigneur [1] : » aimez, cherchez à lui plaire, et mettez là votre joie comme votre gloire ; alors votre joie sera accomplie, elle sera parfaite comme votre amour.

« Afin que ma joie demeure en vous. » Quelle est ma joie? d'obéir, et d'obéir par amour. Ma joie sera donc en vous quand vous aimerez et que vous obéirez ; « et votre joie sera accom- « plie. » Qui n'aimerait un Sauveur qui ne nous promet qu'une sainte et parfaite joie, par un saint et parfait amour?

XIe JOUR.

Mystère, précepte de la croix : amour du prochain ; donner sa vie pour lui, comme Jésus-Christ [2].

« Le commandement que je vous ai donné « est que vous vous aimiez les uns les autres, « comme je vous ai aimés. Personne ne peut « avoir un plus grand amour que de donner sa « vie pour ses amis [3]. » Voilà la croix qui se déclare ; mais, pour lui ôter toute sa rudesse, elle se déclare par le précepte de l'amour. Jésus-Christ a aimé, et il a donné sa vie. Aimons de même, et Jésus-Christ, et en lui nos frères, que l'amour qu'il a pour eux nous doit rendre chers.

Quelle misère était la nôtre, lorsqu'il a fallu, pour nous en tirer, la mort d'un tel ami! Quel crime était le nôtre, lorsque, pour l'expier, il a fallu une telle victime, et pour le laver, un sang si précieux! De quel amour nous a aimés celui qui nous a achetés à ce prix!

« Pour ses amis : » c'est ainsi qu'il nous appelle, pendant que nous étions ses ennemis ; mais il était ami de son côté, puisqu'il donnait son sang pour nous racheter. Ecoutons saint Paul, le digne interprète de cette parole du Sauveur : « Pourquoi est-ce que dans le temps « que nous étions malades, » et dans le péché, « Jésus-Christ est mort pour les impies? A peine « trouve-t-on quelqu'un qui veuille mourir pour « les justes ; peut-être pourtant qu'il se trouve- « rait quelqu'un qui le ferait. » Mais lui, il est mort pour les impies, c'est-à-dire, « pour nous » tous ; et « c'est en cela qu'il fait éclater son « amour, en ce qu'il est mort » pour des ennemis, « pour des pécheurs [4]. »

Voilà donc quel ami nous avons trouvé en la personne de Jésus-Christ. C'est un ami de ses ennemis, un ami qui nous a aimés, lorsque nous lui faisions de toutes les forces de notre âme et de notre corps une guerre perpétuelle. Comprenons donc bien l'immensité de son amour, en ce qu'il nous a aimés étant ennemis. Mais saint Paul sur ce fondement pousse plus loin : « Si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous « avons été réconciliés par la mort de son Fils ; « à plus forte raison étant réconciliés, nous se- « rons sauvés par sa vie [1]. » S'il a été notre ami jusqu'à donner sa vie pour nous, pendant que nous étions ses ennemis ; combien plus le sera-t-il après que l'amitié étant réconciliée de part et d'autre on est ami des deux côtés !

Mais que conclut de là le même saint Paul? Qu'ayant un tel ami, nous n'avons rien à craindre. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre « nous? S'il n'a pas épargné son Fils, que nous « pourra-t-il refuser? et comment nous l'ayant « donné, ne nous donnera-t-il pas en lui et par « lui toutes choses? Qui accusera les élus de « Dieu? C'est Dieu qui les absout et les justifie. « Qui les condamnera? C'est Jésus-Christ qui « est mort pour eux ; qui non-seulement est « mort, mais qui est ressuscité, qui est monté « aux cieux, et a pris sa place à la droite de son « Père, et qui intercède pour eux [2]. » Il n'y a rien à ajouter à ce commentaire de saint Paul : nous y entendons parfaitement tout l'amour que nous devons à celui qui nous a aimés étant ses ennemis, jusqu'à donner sa vie pour être notre Rédempteur, notre Sauveur, notre Intercesseur ; et il ne reste qu'à conclure avec le même Apôtre que « ni l'affliction, ni la persé- « cution, ni l'épée et la violence, ni la vie, ni « la mort, ni les maux présents, » ni tous ceux que nous avons à craindre, « ni le ciel, » quand il serait conjuré contre nous, « ni l'enfer, » quand il lâcherait contre nous tous les démons, et enverrait contre nous toutes ses peines, ni « quelque autre chose que ce soit, ne sera ca- « pable de nous séparer de Jésus-Christ [3]. »

Voilà le précepte et le mystère de la croix dans toute son étendue, en le commençant par Jésus-Christ et en le finissant par nous.

C'est là aussi qu'est renfermé le précepte de la charité fraternelle, qu'on est obligé de pousser jusqu'à mourir pour ses frères, selon ce que dit saint Jean, autre interprète admirable du précepte de la charité : « En cela nous con- « naissons l'amour de Dieu, parce qu'il a donné « sa vie pour nous : et nous devons aussi don- « ner notre vie pour nos frères [4]. » Autrement nous n'observons pas le commandement d'ai-

[1] *Psal.* XXXVI, 4. — [2] *Joan.*, XV, 12, 13. — [3] *Ibid.* — [4] *Rom.*, V, 6, et seq.

[1] *Rom.*, V, 10. — [2] *Rom.*, VIII, [illegible] et seq. — [3] *Ibid.*, [illegible]. [4] *Joan.*, [illegible], 16.

mer comme il a aimé, c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie.

Le précepte de la croix est donc encore dans la charité fraternelle; et quoique l'occasion de donner sa vie pour son frère soit rare, néanmoins l'amour fraternel sera dans la croix, si nous pratiquons ce que dit saint Paul, « de ne « nous regarder pas nous-mêmes, mais ce qui « est de l'intérêt des autres [1]. » Ainsi l'amour fraternel sera un sacrifice continuel, non-seulement de son ressentiment, lorsqu'on croit être offensé; mais même sans avoir aucun sujet de plainte, de son humeur, de son intérêt, de son amour propre; et c'est à quoi nous oblige l'amour fraternel. Et si nous devons sacrifier ce qui nous touche le plus au dedans de nous, combien plus les biens extérieurs, et comme les appelle saint Jean, la « substance » et les richesses « de ce monde [2] ! » Celui qui s'épargne sur cela, quoi qu'il dise, n'est pas chrétien; « s'il « dit qu'il aime son frère, c'est un menteur. Il « ferme ses entrailles sur son frère; et l'amour « de Dieu n'est pas en lui [3]. Aimons donc, non « point en parole, mais en effet et en vérité [4], » selon le précepte du même apôtre. Et afin que notre aumône soit un sacrifice, ne jetons pas seulement un superflu qui ne coûte rien à la nature; mais prenons quelque chose sur le vif, en sorte que nous souffrions pour notre frère, car ce n'est pas beaucoup faire de souffrir pour lui, puisque nous devons être disposés, selon le précepte du Sauveur, à donner pour lui jusqu'à notre vie.

Mais, avant que de passer outre sur le précepte de la charité du prochain, entendons, selon l'explication de Jésus-Christ dans la parabole du Samaritain [5], que le prochain est tout homme, et que le précepte de nous aimer les uns les autres, bien qu'il regarde spécialement les fidèles participants de la même foi, et cohéritiers du même royaume, embrasse tout le genre humain, à cause qu'il est appelé à la même grâce. Cela posé, continuons.

XIIe JOUR.

Motifs de l'amour fraternel. — Les fidèles, les élus sont amis de Jésus.

Lisez attentivement les ỳ 14, 15, 16, 17. C'est encore une puissante insinuation du commandement de l'amour que nous nous devons mutuellement. Jésus-Christ nous tourne de tous côtés, pour nous obliger à aimer nos frères, par toute la tendresse qu'il a eue pour nous.

Il nous explique premièrement, qu'en gardant ses commandements nous deviendrons non point seulement ses serviteurs et ses sujets, mais encore ses amis. Nous sommes naturellement sujets de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, par qui tout a été créé, et rien n'a reçu l'être que par lui. Mais outre cette première dépendance, qui n'a point de bornes, il nous a acquis par son sang, et nous sommes ses esclaves, parce qu'il nous a rachetés par un si grand prix. Mais quoique nous soyons tels, sujets, serviteurs, esclaves, il ne nous traite pas comme tels, mais comme amis; et la raison de cette différence, c'est que le serviteur et le sujet, n'a que la simple exécution de la volonté de son maître, sans en savoir le secret; mais Jésus-Christ nous révèle autant qu'il nous est convenable la raison de ses conseils, qui n'est autre que l'amour qu'il a pour nous, jusqu'à donner sa vie pour notre salut, et pour nous faire ses cohéritiers; et tout le fruit de cet amour, c'est que nous nous aimions les uns les autres, et que nous gardions ce commandement principal de la loi nouvelle, non par crainte et d'une manière servile, mais en amis qui aiment à faire la volonté de celui qui se déclare leur ami, étant leur Maître. C'est la première raison de notre Sauveur.

La seconde n'est point moins forte : « Ce n'est « pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui « vous ai choisis [1]. » Il semble parler ici principalement de ses apôtres; mais en général, puisque ce n'est pas seulement les chefs du troupeau, mais le troupeau tout entier, qu'il oblige au commandement de la charité fraternelle, l'élection d'où il infère doit être commune, et lorsqu'il dit dans la suite : « Je vous « ai choisi du milieu du monde, » et je vous ai séparés, il parle visiblement à tous les fidèles. En effet, il a choisi non-seulement les apôtres, mais tous les fidèles; et c'est là l'effet le plus sensible de son amour, qu'il nous ait choisis un à un, par pur amour, par pure bonté, non parce que nous avions porté du fruit, mais afin que nous en portassions; en sorte que le fruit que nous portons est l'effet, et non le motif de son choix. Mais la récompense qu'il nous donne d'un amour si pur et d'une bonté si gratuite, c'est que nous aimions nos frères aussi purement qu'il nous a aimés lui-même, sans aucun mérite de leur part, et sans attendre qu'ils nous préviennent, mais en les prévenant en tout et toujours, pour l'amour de Jésus-Christ, qui nous a prévenus en toutes manières par sa grâce.

Et il est vrai qu'il a prévenu singulièrement

[1] *Phil.*, II, 4. — [2] I. *Joan.*, III, 17. — [3] *Ibid.*, IV, 20. — [4] *Joan.*, III, 17, 18. — [5] *Luc.*, X.

[1] *Joan.*, XV, 16.

les apôtres, afin qu'ils allassent par toute la terre y porter son Evangile, et que leur prédication ait non-seulement un grand fruit par la conversion de tous les peuples, mais encore que ce fruit demeure toujours, et que l'Eglise, qu'ils ont établie, soit immortelle. Mais ces paroles ne laissent pas aussi de regarder chaque fidèle ; puisque tous doivent aussi, en allant et conversant sur la terre, porter de grands fruits qui demeurent pour la vie éternelle. Or, ce n'est pas nous qui l'avons choisi : Car qui est « celui qui lui a donné le premier [1], » et qui s'est attiré sa grâce en le prévenant ? C'est lui qui nous choisit et nous prévient ; c'est lui qui nous a trouvés ennemis et nous a fait amis ; c'est lui qui nous a aimés, avant que nous l'aimassions, ou que nous puissions l'aimer, puisque c'est lui qui nous a donné l'amour dont nous l'aimons ; ce qu'il ne peut avoir fait que par amour. Il n'est donc pas prévenu : il nous prévient, et nous prévient à chaque moment nous continuant la grâce par laquelle il nous a prévenus la première fois. Et encore qu'un effet de cette grâce prévenante soit de nous attirer les grâces qui suivent ; s'il nous traitait rigoureusement selon nos mérites, et qu'il voulût punir toutes nos infidélités, combien de fois serait-il forcé à nous soustraire les grâces auxquelles nous ne répondons pas assez ! Et bien loin d'y répondre par une humble reconnaissance, nous nous enorgueillissons de ses dons, que nous nous approprions à nous-mêmes, comme s'ils nous étaient dus, et en faisant la pâture de notre amour-propre. Et qui serait celui qui pourrait dire : J'ai le cœur pur ; je ne suis point ingrat envers Dieu ; je lui rends l'action de grâces qui lui appartient, et ne sors jamais de sa dépendance ? Ce n'est pas là ce que nous dit notre conscience ; elle nous dit que ni nous ne prions comme il faut, ni ne sommes assez soigneux de marcher fidèlement dans ses voies. Qui donc pourrait se plaindre quand il nous retirerait ses dons ? Mais il continue à nous prévenir malgré nos ingratitudes et nos négligences ; et s'il accorde la persévérance à nos prières, il nous accorde premièrement la persévérance à prier, par laquelle nous obtenons la persévérance à bien faire. Et la récompense qu'il veut tirer d'un amour si gratuit, c'est que nous aimions nos frères aussi purement et aussi gratuitement qu'il nous aime, sans que notre amour se ralentisse par leur froideur, par leur négligence, ni par leurs injures, puisqu'au milieu de tant d'injures qu'il reçoit de nous, il nous aime.

[1] *Rom*, XI, 35.

Et la raison qui l'oblige à réduire toute la pratique de la vie chrétienne à cet amour mutuel est, premièrement, que ne pouvant lui faire aucun bien qu'en la personne de nos frères, qui sont ses membres, c'est là aussi qu'il veut recevoir le fruit de notre reconnaissance et celui de son amour, conformément à ce qu'il dit : « Toutes les fois que vous faites du bien aux moindres « de ces petits, » a celui-ci et à celui-là, qui sont petits à vos yeux et grands aux miens, puisqu'ils sont mes membres, « c'est à moi que vous le faites [1]. »

Et la seconde raison, c'est, comme dit l'apôtre saint Paul, que celui qui aime son frère ac- « complit la loi [2], » qui est renfermée tout entière dans le précepte de la charité. « Car » tous ces préceptes : Vous ne tuerez pas ; vous ne « déroberez pas ; vous ne convoiterez pas la « femme d'autrui, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bien, en quelque « manière que ce soit [3] : » vous ne corromprez point dans les autres la chair que Jésus-Christ y a sanctifiée, ou qu'il a destinée à la sainteté ; et vous ne la sacrifierez point à votre plaisir ; tous ces préceptes « sont renfermés » dans celui de l'amour fraternel [4] ; qui ne pouvant être accompli comme il faut, s'il ne vient de la source de l'amour de Dieu, il s'ensuit que tout est compris dans l'amour fraternel ; dans lequel par conséquent est tout l'objet des désirs de Jésus-Christ, puisque c'est là aussi qu'est tout l'abrégé de la justice chrétienne.

XIIIe JOUR.

Ils servent Jésus-Christ comme ses amis à qui il découvre tous ses secrets.

« Le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. » On lui dit ce qu'il a à faire sans s'expliquer davantage : mais ce bon Maître, qui est Jésus-Christ, non content d'exiger de nous une simple exécution, nous découvre tout ce qu'il fait, d'où il vient et où il retourne ; pourquoi il est venu au monde ; quels biens il est venu apporter aux hommes ; l'étroite union qu'il est venu contracter avec eux ; la grâce qu'il leur a voulu faire de se les unir, comme les membres le sont à la tête, et les branches à la racine ; le divin secret de tout impétrer par l'interposition de son nom ; les secrets motifs de ses préceptes, et les autres choses qui lui font dire : « Je « vous ai appris ce que j'ai appris de mon Père [5]. » « Car je vous ai découvert, dit-il, les merveilles de sa bonté prévenante, et la grâce qu'il vous a faite en vous donnant son Fils unique, de le donner pour vous à la mort. Et afin que vous fussiez

[1] *Matth.*, XXV, 40, 45. — [2] *Rom.*, XIII, 8, 9. — [3] *Exod.*, XX, 17. — [4] *Rom.*, XIII, 9, 10. — [5] *Joan.*, XV, 15.

capables d'entendre les secrets du royaume des cieux, je vous les ai exposés dans les paraboles et similitudes tirées des choses humaines, par condescendance, pour vous les rendre sensibles. Et de peur que ces paraboles ne fussent pour vous des énigmes plus capables de vous étourdir que de vous instruire, ainsi qu'il est arrivé aux Juifs en punition de leur orgueil, je vous les ai expliquées en ami, avec une familiarité et une bonté qui ne vous a rien laissé à désirer. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : il a voulu que nous gardassions ses commandements, non en vils esclaves, à qui on dit seulement ce qu'ils ont à faire, sans leur donner la consolation de savoir pourquoi ; mais avec connaissance, afin de les accomplir d'une manière plus parfaite, plus agréable, plus proportionnée à la condition de la créature raisonnable. C'est pourquoi il nous a appris, des conseils de Dieu et des siens, tout ce que nous en pouvions porter. Entrons donc volontairement et librement dans les desseins de Jésus-Christ, et obéissons, non par force, mais avec plaisir, comme des personnes instruites, et qui savent les raisons de ce qu'on leur demande : entendons bien que tout ce qu'on leur demande, c'est la raison même, parce que c'est une sagesse aussi bien qu'une bonté infinie, qui a dirigé tous les préceptes et tous les conseils dont on nous propose l'observance. O le plus aimable de tous les Maîtres ! ô la plus sainte, la plus sage et la meilleure de toutes les lois ! Mon Dieu, j'aime votre vérité, votre équité, votre droiture ; et en tout cela j'aime Jésus-Christ qui est tout cela : sagesse, justice, droiture, équité, parce qu'il est la vérité et la bonté même, Fils très-bon d'un Père très bon, et avec lui principe du très-bon Esprit, qui nous guide à tout bien.

XIVe JOUR.

Ils doivent et peuvent tout demander au nom de Jésus-Christ.

« Je vous ai choisis, afin que vous rapportiez « du fruit, et que votre fruit demeure, et que « mon Père vous accorde tout ce que vous lui « demanderez en mon nom [1]. » C'est donc là la cause de ce grand fruit et de sa durée à jamais, que le Père accordera tout ce qu'on lui demandera au nom du Fils. Dieu disait autrefois : « Je « le ferai pour l'amour de moi, et pour glori- « fier mon nom. » Ici il n'accorde plus rien qu'au nom du Fils. Ce n'est pas qu'il change de langage ; ce que Dieu fait pour l'amour de son Fils, il le fait pour l'amour de soi-même, parce que le Père et le Fils ne sont qu'un : et lorsqu'on nous avertit tant de fois que nous n'avons rien à espérer, ni à demander qu'au nom de Jésus-Christ, on nous avertit du besoin que nous avions d'un médiateur, pour nous réunir à Dieu, dont le péché nous avait séparés.

Songeons donc à porter du fruit, et à porter un fruit qui demeure ; mais demandons-en la grâce au nom du médiateur, en croyant que c'est par sa grâce que nous commençons à porter du fruit, et par la continuation de la même grâce que nous en portons persévéramment : parce qu'ainsi qu'il nous a dit, nous ne pouvons porter du fruit qu'en lui seul, et qu'il faut qu'il demeure en nous, afin que nous puissions demeurer en lui ; et c'est en cela que consiste la médiation de Jésus-Christ, et la vraie invocation de Dieu au nom du Sauveur.

XVe JOUR.

Jésus et ses disciples haïs du monde. — Injustice de la haine du monde.

Voici la doctrine du ℣ 16 et des suivants, jusqu'au 26. Après avoir montré à ses disciples combien ils doivent s'aimer les uns les autres, et aimer tout le monde, parce que tout le monde est des nôtres par la grâce que Dieu nous fait à tous de les appeler à notre unité, il leur apprend que, s'ils doivent aimer tout le monde, ce n'est pas dans l'espérance d'être aimés eux-mêmes, puisqu'au contraire ils seront haïs de toute la terre : et c'est la vérité qu'il leur découvre à fond dans tous ces versets.

Il commence à leur découvrir la source de cette haine par ces paroles : « Si le monde vous » hait, sachez qu'il m'a haï le premier [1]. » On ne peut assez admirer la bonté de notre Sauveur ; il n'y a rien de si fâcheux à de bons cœurs, ni en soi rien de plus triste à la nature que d'être haï. On a besoin d'être prémuni contre un mal qui en soi est si dur, et dont aussi les effets sont si étranges. Mais c'était pour les apôtres la plus grande de toutes les consolations, que cette aversion de tout le genre humain leur fût commune avec Jésus-Christ. « Si le « monde vous hait, » dit-il, « il m'a haï le pre- « mier. » La cause de cette haine nous est expliquée par cette parole : « Celui qui fait mal hait « la lumière [2]. » Le monde me hait parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. Les apôtres associés à la prédication du Sauveur devaient aussi encourir la haine du monde, dont ils reprenaient les crimes et les ignorances.

« Si vous étiez du monde, le monde aimerait « ce qui est à lui [3]. » Ce n'est pas que les hommes du monde s'aiment les uns les autres ; c'est tout le contraire, et tout le monde est rempli de haines et de jalousies ; mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liai-

[1] *Joan.*, xv, 16.

[1] *Joan.*, xv, 18. — [2] *Ibid.*, iii, 19, 20. — [3] *Ibid.*, xv, 19.

sons et des commerces agréables ; mais les disciples de Jésus-Christ n'ont rien qui plaise au monde. Le monde veut des flatteurs : on n'y vit que de complaisances mutuelles, en s'applaudissant l'un à l'autre. A quoi est bon un Chrétien ? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs ni dans nos affaires, qui ne sont que fraudes. « Défaisons-nous-en, » disent les impies dans le *Livre de la Sagesse* ; « car il nous est inutile [1] : » sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre : il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies. Chrétiens, innocent troupeau, c'est ce qui vous fait la haine du monde ! Vous ne savez point vous faire craindre, ni rendre le mal pour le mal ; vous serez bientôt opprimés. Quelque paisible que vous soyez, on ne laissera pas de vous reprocher que vous faites des cabales contre l'Etat, pour lequel vous levez sans cesse les mains au ciel, et vous serez les ennemis publics.

« Parce que je vous ai choisis du milieu du « monde, le monde vous hait [2]. » Dans votre séparation, on ne vous croit pas de même espèce que les autres : on croit que vous voulez vous distinguer, et on vous accable.

« Le serviteur n'est pas plus grand que son « maître [3]. » Quelle consolation pour un Chrétien, pour un pasteur, pour un prédicateur, si on ne croit pas, si on le méprise, si on le persécute, si on le déchire, si on le crucifie, et lui et ses discours ! On en a fait autant à Jésus-Christ. C'est une suite du mystère de la croix ; et c'est par de semblables contradictions que l'ouvrage de la rédemption a pris son cours. Car, à travers ces contradictions, l'Evangile va où il doit aller, et les bons exemples des Chrétiens gagnent ceux qu'ils doivent gagner ; et la main de Dieu se fait sentir dans la résistance des hommes.

Il y a un monde dans l'Eglise même, il y a des étrangers parmi nous. On déplaît à ceux-là, quand on vit et quand on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que serait un monde manifestement infidèle. Ecoutez saint Paul : « Il y a des périls au dedans et au de- « hors, et du côté des faux frères [4]. Demas m'a « laissé, » dit le même Apôtre, « aimant ce siè- « cle. Tout le monde m'a abandonné ; Dieu « leur pardonne [5]. » Le mépris qu'on fait d'un homme qui ne songe qu'aux affaires de Dieu, en disant que ce n'est pas un homme d'affaires, est une espèce de persécution. Faites, Seigneur, que je fasse bien vos affaires ; c'est là que je mets toute ma capacité : si on me blâme, si on me méprise, si on me traverse, si on m'accuse de toutes sortes de faussetés, je le souffre pour le nom de mon Sauveur : c'est qu'on ne le connaît, ni lui, ni son Père.

Après avoir montré la haine du monde, Jésus-Christ fait voir qu'elle est injuste, dans le ỳ 24, et il la convainc par ses miracles.

Personne n'en avait jamais tant fait, ni de cette nature : il allait guérissant tous les malades ; et jamais il n'a fait de miracles pour punir un seul homme. Tout était plein de miséricorde et d'indulgence. Ainsi les hommes sont convaincus, et la bonté de ce Jésus, tant haï, paraît non-seulement par la qualité et par la nature de ses miracles...

Ce n'est pas assez, pour être conforme au Sauveur, d'être haï ; il faut être haï sans en avoir jamais donné le sujet. « Ils m'ont, » dit-il, « haï « sans sujet [1]. »

Prenez-y garde : donner sujet à la haine n'est pas seulement faire injure à quelqu'un mais encore être superbe, hautain, dédaigneux, envieux, intéressé ; cela offense tout le monde, Mais Jésus-Christ si doux, si humble de cœur, si pauvre, si patient, qui pouvait-il avoir offensé? Il est haï cependant, et ses apôtres le sont avec lui. Qui ne se consolerait par cet exemple ? Qui n'aimerait mieux être haï avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que d'être aimé comme ceux qu'on a appelés, soit par vérité, soit par flatterie, les délices du genre humain ? Je ne veux point être aimé des hommes qui ont haï Jésus-Christ ; j'aime mieux entendre ces cris : « Qu'on « l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie [2] ; » ou ceux-ci contre saint Paul, d'un peuple en fureur qui jetait de la poudre en l'air et sa robe à terre : « Otez du monde cet homme, il n'est « pas permis de le laisser vivre [3] ; » que ces acclamations qu'on fit à Hérode : « C'est le dis- « cours d'un Dieu, et non pas d'un homme. » Car voyez la suite : « L'ange du Seigneur le « frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à « Dieu : et il mourut mangé des vers [4]. »

C'est ainsi que « Dieu brise les os de ceux qui « veulent plaire aux hommes [5] ; » et saint Paul disait aux Galates : « Si je plaisais encore aux « hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus- « Christ [6]. »

Tous les hommes jusqu'aux moindres veulent qu'on les flatte, et ne peuvent souffrir qu'on les reprenne. C'est un vice qui est entré jusque dans les moelles à toute la nature humaine, à ces paroles flatteuses : « Vous serez comme des

[1] *Sap.*, II, 12, 15, 16, 20. — [2] *Joan.*, XV, 19. — [3] *Ibid.*, 21. — [4] II *Cor.*, XI, 26. — [5] II *Tim.*, IV, 10, 16.

[1] *Joan*, XV, 25. — [2] *Joan.*, XIX, 15. — [3] *Act.*, XXII, 22, 23. — [4] *Ibid.*, XII, 21 seq. — [5] *Psal.*, LII, 6. — [6] *Galat.*, I, 10.

« dieux [1]. » La jalousie naturellement empêcherait les louanges, et on n'en donne guère de bon cœur; mais on en donne pour en recevoir; on flatte pour être flatté ; c'est l'esprit du monde ; mais l'esprit de Jésus-Christ, c'est d'aimer mieux être haï que de se faire aimer de cette sorte.

XVIe JOUR.

Le témoignage de l'Esprit de vérité rassure.

Après avoir fait voir dans le monde une haine si envenimée contre lui, il ajoute pourtant que Dieu ne le laissera pas sans témoignage et « qu'il « enverra son Saint-Esprit, qui rendra témoi- « gnage de lui [2]. » C'est là, dit-il, le témoignage que je veux : car ce n'est point l'esprit de déguisement et de flatterie, qui est celui qui règne dans le monde ; ce n'est point l'esprit d'injustice et de partialité ; c'est l'Esprit de vérité, *Spiritum veritatis*, qui est en même temps un esprit de concorde et de douceur ; qui unira tous les cœurs, et n'en fera qu'un de ceux de tous les fidèles. Voilà celui que mon Père enverra pour me rendre témoignage. « Et vous « aussi, qui avez toujours été avec moi, » animés de cet Esprit, « vous me rendrez témoi- « gnage [3]. » Ce sera un témoignage irréprochable, rendu par des personnes qui ont tout vu ; un témoignage sincère, confirmé par l'effusion de son sang. Voilà, dit-il, le témoignage que je me suis réservé sur la terre. Il vous fera haïr ; mais votre consolation, c'est que par là vous prendrez part à la haine qu'on me porte injustement. Oui, mon Sauveur, nous y consentons. S'il faut, pour vous glorifier, que nous soyons haïs et méprisés du monde en lui disant ses vérités, quelque habit que ce monde porte, fût-ce un habit de piété, puisque la haine se cache si souvent sous un tel habit, ainsi soit-il : « votre « volonté soit faite. » On n'est point votre disciple qu'on n'ait mérité par quelque bon endroit la haine du monde.

XVIIe JOUR.

Les apôtres persécutés, haïs d'une haine de religion [4].

Dans les versets 1, 2, 3, 4, 5, du chapitre XVI, il découvre plus ouvertement à ses disciples la nature de la haine qu'on aura contre eux. Car, après leur avoir appris qu'elle leur est commune avec lui, et qu'ils se l'attireront en lui rendant témoignage par le Saint-Esprit qui viendra en eux, il croit leur pouvoir tout dire : et il leur apprend enfin que le caractère de cette haine qu'ils auront à porter, c'est que ce sera une haine de religion ; qu'on les excommuniera, et qu'on les aura tellement en exécration, qu'on croira rendre service à Dieu de les exterminer. Par où il nous fait entendre que ces haines pieuses et religieuses qu'un faux zèle animera, sont la dernière et parfaite épreuve qu'il réserve à ses véritables disciples. Car c'est une telle haine qu'il a essuyée lui-même, puisque la sentence que la Synagogue a prononcée contre lui, c'est qu'il avait blasphémé, *blasphemavit* [1], contre Dieu, contre la loi, contre le saint lieu ; et que c'était glorifier Dieu que de livrer ce blasphémateur au dernier supplice. Et cette haine était la même que Jérémie avait portée en figure de Jésus-Christ, lorsqu'on disait : « Cet homme » a blasphémé « contre le saint lieu et contre la cité sainte [2]. »

Voilà ce qu'il promet à ses disciples ; et il les console en même temps, leur apprenant que cette haine est aveugle et insensée, « puisqu'elle « vient à leurs persécuteurs, pour ne pas con- « naître son Père ni lui [3]. » Jésus-Christ est la vérité ; et quiconque ignore ou combat quelque partie de la vérité, quelle qu'elle soit, quelque savant qu'il soit d'ailleurs, il ne connaît pas Jésus-Christ ni son Père par cet endroit-là : et si vous entreprenez de le convaincre, il se revêtira d'un faux zèle, d'un zèle amer ; mais il en faut essuyer l'aigreur avec foi et humilité, en se réjouissant de porter ce caractère du Sauveur et de ses apôtres. C'est alors qu'il faut écouter le Sauveur, qui dit : « Souvenez- « vous que je vous ai avertis de ces contra- « dictions. » Et il ajoute : « Je ne vous ai pas dit ces choses au commencement [4]. » Il leur avait souvent parlé des persécutions et de la haine qui leur était préparée par toute la terre : « Vous « serez, » dit-il [5], « en haine à tout le monde. » et le reste ; où il semble qu'il n'a rien oublié pour leur mettre devant les yeux la vive peinture des persécutions qu'il leur avait destinées. Qu'est-ce donc qu'il dit aujourd'hui, qu'il n'avait pas voulu leur expliquer au commencement ? Remarquez, pieux lecteur, qu'il leur a tout dit, excepté ce seul endroit, « qu'on les excommunierait, et « qu'on croirait rendre service à Dieu en les ex- « terminant de la terre [6]. » Car c'était aussi l'endroit sensible, et le véritable caractère de la persécution des disciples de Jésus-Christ. Ce ne sont pas seulement les gentils qui les ont persécutés, comme les ennemis de Dieu ; cette injure serait consolante du côté de ceux de qui Dieu n'est pas connu ; mais ce sera le peuple de Dieu qui aura en exécration Jésus-Christ et ses disciples, ce peuple à qui Jésus-Christ était envoyé, ceux-là mêmes dont il avait dit : « Ils sont assis sur la « chaire de Moïse ; croyez donc ce qu'ils vous

[1] *Gen.*, III, 16. — [2] *Joan.* XV, 26. — [3] *Ibid.*, 27. — [4] *Joan.*, XVI, 1 seq.

[1] *Matth.*, XXVI, 65. — [2] *Jer.*, XXVI, 6 seq. — [3] *Joan.*, XVI, 3. — [4] *Joan.*, XVI, 4, 5. — [5] *Matth.*, X, 21, 22. — [6] *Joan.*, XVI, 2.

« enseignent [1]. » Ce seront ceux-là qui condamneront Jésus-Christ, et ensuite ses apôtres, et avant même que le caractère de réprobation eût paru tout à fait sur eux et lorsqu'un saint Paul respectait encore en eux le caractère de leur onction, en disant : « Mes frères, je ne savais pas que « ce fût le souverain pontife ; car il est écrit : « Vous ne maudirez point le prince de votre peu- « ple [2]. » On voit donc qu'il faut s'attendre à être persécuté, quand Dieu le veut, par une autorité sainte. Et l'exemple de saint Chrysostome si injustement déposé par un patriarche orthodoxe, et même persécuté durant ce temps et jusqu'après sa mort par des saints, quand il n'y aurait que celui-là, suffit pour nous faire voir ce genre de persécution qui est un des plus délicats et des plus sensibles aux disciples de Jésus-Christ. Et il faut ici considérer la modération, la douceur et l'humilité de ce grand homme, qui l'a peut-être égalé aux martyrs ; ce qu'un saint martyr qui lui apparut semble avoir voulu lui indiquer, en lui disant dans un songe : Vous serez demain avec moi

Quoi qu'il en soit, il faut être préparé à ce genre de persécutions si Dieu le permet, et ne s'en pas étonner, mais dire avec saint Cyprien : « qu'il importe peu de quel côté vienne le coup « de l'épée qui tranche notre vie, fût-ce du côté « de nos frères, pourvu que ce soit en procurant « la gloire de Jésus-Christ [3]. » Cette persécution n'en est pas moins suivie de la couronne du martyre. Et on verra quelquefois dans des maisons saintes, dans de saintes communautés, des acharnements contre des personnes saintes dont on ne voit point la cause : on voit seulement dans ces innocents persécutés, une vraie humilité avec un vrai zèle pour la gloire de Dieu. Qu'ils souffrent ce petit martyre sans se plaindre, et en aimant d'un amour humble et sincère ceux qui les font souffrir ; et qu'ils sachent que c'est un des caractères de Jésus-Christ qu'il leur est donné de porter. Je ne sais pour qui j'écris ceci, et je n'ai aucune vue ; mais, afin qu'on ne pense pas que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très-fréquente, et doit être très-chère à ceux qui la portent, pour peu que ce soit et pour quelque cause que ce soit.

XVIIIe JOUR.

Tristesse de l'absence de Jésus.

Depuis le ℣ 5 jusqu'au ℣ 8, il explique la mission de l'Esprit consolateur qu'il avait promis à ses disciples, afin de les consoler de son absence. Il venait encore de leur en parler au ℣ 26 du chap. xv ; mais ici il va expliquer à fond la mission : et il faut invoquer le Saint-Esprit, afin qu'il nous fasse entendre ce qui le regarde dans la suite de ce discours de Notre-Seigneur.

« Je ne vous ai pas dit ces choses » que je viens de vous exposer touchant la haine qu'on aura pour vous, « parce que j'étais encore avec « vous [1]. » Rien ne me pressait de vous les dire ; et « comme j'étais avec vous, je vous gardais « moi-même [2], » et je n'avais pas besoin de vous prémunir contre les persécutions qui vous doivent arriver après ma retraite. Mais maintenant je m'en vais, et il faut vous parler à fond de toutes choses, autant que vous le pourriez porter.

« Je m'en vais donc, et vous ne me demandez « pas où je vais ? Mais parce que je vous déclare « que je me retire, la tristesse remplit votre « cœur [3]. » Comme s'il disait : Vous ne songez point où je vais ; en quel lieu, en quelle gloire, à quelle félicité ; mais sans songer où je vais, et ce que je vais y faire, vous vous affligez. En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait, et du peu d'amour qu'ils ont pour lui, puisqu'ils ne songent qu'à eux-mêmes et ne s'occupent que de leur tristesse. Il est néanmoins si bon que, sans les reprendre davantage, il tourne tout son discours à les consoler, et leur parle du Saint-Esprit qui devait venir, leur apprenant qu'il ne lui est pas inférieur, et le prouvant premièrement par les effets de sa mission, et à la fin par son origine éternelle, comme la suite le fera paraître.

XIXe JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre d'incrédulité les Juifs et le monde.

« Et quand il viendra, il convaincra le monde « touchant le péché, et touchant la justice, et « touchant le jugement [4], » et le reste.

« Il convaincra le monde sur le péché : » sur quel péché ? Jésus-Christ l'explique, c'est de « n'avoir point cru en lui. » Entendons le péché des Juifs, qui est de n'avoir point cru au Christ, qui leur avait été envoyé ; d'avoir par là démenti leurs prophéties, et Dieu qui confirmait la mission de Jésus-Christ par tant de miracles ; de les avoir attribués au démon. C'était là le péché des Juifs, le grand péché ; « le péché contre « le Saint-Esprit, » qui poussé à un certain degré de malice que Dieu sait, « ne se remet ni « en ce siècle ni en l'autre [5]. » C'est sur ce péché

[1] *Matth.*, XXIII, 2, 3. — [2] *Act.*, XXXIII, 5. — [3] *Epist. ad Corn. Pap.*, edit. Baluz., epist. 45.

[1] *Joan.*, XVI, 5. — [2] *Ibid.*, XVII, 12. — [3] *Ibid.*, XVI, 5, 6. — [4] *Joan.*, XVI, 8 seq. — [5] *Matth.*, XII, 24, 31, 32; *Marc.*, III, 23 seq.; *Luc.*, XII, 10.

et de ce péché que le Saint-Esprit devait convaincre le monde incrédule.

Jésus-Christ avait convaincu les Juifs de ce péché en deux manières, l'une en accomplissant les prophéties, qui est la manière la plus efficace de les expliquer; l'autre en faisant des miracles que personne n'avait jamais faits; ce qui leur ôtait toute excuse, en sorte qu'il ne manquait rien à la conviction. Et toutefois le Saint-Esprit la pousse encore plus loin, lorsqu'il descend sur les disciples du Sauveur.

La conviction, dis-je, est portée plus loin. Et premièrement celle des prophéties. Car le Saint-Esprit inspire à saint Pierre la preuve de la résurrection de Jésus-Christ tirée de David, que cet apôtre, plein des lumières et du feu de ce divin Esprit, pousse à la dernière évidence, c'est-à-dire au dernier point de conviction, et avec une vigueur qui ne s'était jamais vue, comme il paraît aux *Actes*, 11, 25 et suiv.

Secondement, quant à la conviction des miracles, le Saint-Esprit y met la perfection. Car si la source en était tarie en Jésus-Christ, on aurait pu croire qu'elle était passagère et trompeuse en Jésus-Christ même ; mais comme elle se continue dans les apôtres, qui guérissent publiquement et à la vue de tout le peuple cet impotent, en témoignage de la résurrection de Jésus-Christ [1], la conviction est poussée bien au delà de la suffisance, et le Saint-Esprit la porte par les apôtres jusqu'à la dernière évidence.

Cette continuation de miracles était l'ouvrage du Saint-Esprit. Jésus-Christ avait dit qu'il chassait les démons par l'Esprit de Dieu, et tous les autres miracles devaient être aussi singulièrement attribués au Saint-Esprit. Le même esprit de miracles se continuant dans les apôtres, on voyait la suite des desseins de Dieu et l'entière confirmation de la vérité.

Et afin de le bien entendre, il faut savoir que les Juifs quoique convaincus par tant de miracles de Jésus-Christ, pouvaient dire qu'il avait eu le sort des faux prophètes que le démon anime et à qui il donne des signes trompeurs, puisqu'il avait été condamné et mis à mort par le jugement de la Synagogue, conformément à la loi de Moïse [2]. Si donc Jésus-Christ était demeuré dans la mort, ou que sa résurrection n'eût pas été confirmée d'une manière à ne laisser aucune réplique, les Juifs n'auraient pas été convaincus et confondus dans ce vain prétexte de leur incrédulité. Mais, puisque le Saint-Esprit, pour donner à Jésus-Christ des témoins de sa résurrection, descend visiblement sur ses apôtres, qui étaient les témoins qu'il avait choisis; puisqu'il les remplit de courage ; que de faibles qu'ils étaient il les rend forts; d'idiots et d'ignorants qu'ils étaient, il les rend pleins d'une divine science, et leur donne des paroles qui fermaient la bouche à leurs adversaires qui n'étaient rien moins que les chefs du peuple; puisqu'au lieu qu'ils étaient des lâches qui avaient oublié leur Maître tous ensemble en prenant la fuite, et le premier de leur troupeau en le reniant, il en avait fait d'intrépides défenseurs de sa doctrine et de sa résurrection; puisqu'enfin le même Esprit descendu sur eux fait des miracles par leurs mains, qui ne cèdent en rien à ceux de Jésus-Christ, et même qui les surpassent en certaines circonstances, comme il l'avait prédit lui-même; et non content de leur inspirer l'intelligence des prophéties et la force de les défendre, il les remplit eux-mêmes de l'esprit de prophétie, et les fait agir et parler comme des hommes inspirés, comme il parut au jour de la Pentecôte ; saint Pierre le soutenant avec une assurance étonnante, et une force à laquelle tout cédait [1] ; tous ces ouvrages admirables du Saint-Esprit prouvent que Jésus-Christ a dit la vérité, en assurant que ce même Esprit convaincrait de nouveau, et d'une manière encore plus concluante, l'incrédulité du monde.

Voilà donc le témoignage du Saint-Esprit dans les apôtres qui, en confirmant la résurrection de Jésus-Christ parlent ainsi : « Nous sommes « témoins de ces choses, et le Saint-Esprit que « Dieu a donné à ceux qui lui obéissent [2]. » C'était le dernier et le plus clair témoignage que Jésus-Christ leur réservait, et c'est pourquoi, prévoyant que le cœur de la plupart serait assez dur pour résister encore à ce témoignage et à cette conviction, il les avertit d'éviter ce crime comme celui qui à la fin leur attirerait une inévitable punition et deviendrait irrémissible pour eux; Dieu ayant déterminé de ne le remettre jamais à ceux qui l'auraient porté à de certains excès qui lui étaient connus. C'est peut-être ce qui donna lieu à cette sentence du Sauveur [3] : « Que les blasphèmes du Fils seraient remis; « mais que celui qui blasphémerait contre le « Saint-Esprit, » en persistant d'attribuer au démon les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, quoique confirmés après sa mort en témoignage de sa résurrection, « ne recevrait « aucun pardon, mais serait coupable d'un éter- « nel péché : à cause, » poursuit saint Marc, « qu'ils avaient dit que » Jésus-Christ avait en « lui-même un esprit » impur qui faisait par lui des miracles, et qu'ils étaient disposés à

[1] *Act.*, III, 2, 6 seq. — [2] *Deut.*, XIII, 1 seq.; XVIII, 20 seq.

[1] *Act.*, II, 17, 18. — [2] *Act.*, V, 32. — [3] *Matth.*, XII, 31, 32; *Marc.*, III 28 seq.

porter la révolte jusqu'au dernier excès, comme ils firent en résistant aux miracles de ses disciples, et osant attribuer à l'esprit d'erreur la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit.

Ajoutez à toutes ces choses la sainteté que le Saint-Esprit établissait dans l'Eglise, par des effets si éclatants, et cette parfaite unité des cœurs qui était son véritable ouvrage et le caractère sensible de sa présence. Ajoutez la redoutable autorité que Dieu mettait dans l'Eglise, en sorte que mentir à Pierre, c'était « mentir au « Saint-Esprit [1]. » On voit assez par toutes ces choses l'efficace du témoignage de ce même Esprit, pour convaincre l'incrédulité.

Et il faut aussi remarquer que Dieu qui avait supporté les Juifs après le crucifiement de son Fils, résolut enfin de faire éclater sa justice d'une manière étonnante et jusqu'alors inouïe, après que ce peuple ingrat eut continué de résister, avec une opiniâtreté et une dureté sans exemple, au témoignage des apôtres, c'est-à-dire, comme on a vu, à celui du Saint-Esprit. Ce qui était la figure du châtiment plus terrible qu'il réservait dans les enfers à ceux qui avaient péché contre le Saint-Esprit, de la manière et avec l'excès qu'il ne voulait point pardonner.

Prenons donc garde de ne point tomber dans un semblable péché. Nous commençons à y tomber, lorsqu'abusant de la grâce du Saint-Esprit dans la rémission des péchés, nous en faisons une occasion de pécher plus facilement; en quoi nous faisons injure à « l'esprit de rémis- « sion et de grâce [2]. » Et à cause que nous ne savons pas le degré que Dieu a marqué à cet attentat pour ne les pardonner jamais, nous ne cessons de l'augmenter de jour en jour, et nous multiplions nos péchés par la facilité que nous nous imaginons dans le pardon. Mais Dieu, qui nous voit périr, nous avertit qu'il viendra un point où il cessera de pardonner, et auquel à la fin nous tomberons au dernier degré d'endurcissement et à l'impénitence finale.

Craignons donc de résister au Saint-Esprit, de peur qu'enfin notre résistance ne soit poussée jusqu'à la fin, par la juste soustraction de ses grâces qui convertissent les cœurs. Craignons, dis-je, de pousser à bout la bonté et la patience de l'Esprit qui remet les crimes; parce que nous ne savons jusqu'où il veut pousser son indulgence, et que peut-être le premier péché que nous commettrons sera parvenu à ce degré de malice qui lui est connu, et qu'il ne veut point pardonner à ceux qui auront reçu de certaines grâces. Les Juifs en sont un exemple, et ils n'ont plus trouvé de miséricorde ni en ce monde ni en l'autre, à cause qu'ils ont méprisé, jusqu'au point que Dieu ne voulait plus souffrir, la conviction du Saint-Esprit.

[1] *Act.*, v, 3, 4, 9. — [2] *Hebr.*, x, 29.

XXe JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde d'injustice. — Péché contre le Saint-Esprit.

« Il convaincra le monde sur la justice. » C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devait convaincre le monde : « Parce que je « m'en vais à mon Père, et que vous ne me « verrez plus. » Il faut sous-entendre : sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi; selon cette parole du prophète répétée trois fois par saint Paul : « Le juste vit de la foi [1]. » Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples; aussitôt qu'il fut arrêté, leur foi tomba, et ceux qui auparavant croyaient en lui comme au rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : « Nous espérions qu'il devait rache- « ter Israël [2] » comme s'ils disaient : Mais maintenant, après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur Maître qu'ils ne l'étaient pendant sa vie, on vit en eux une véritable foi, et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Soyons donc vraiment justes par l'esprit de la foi; et sans nous attacher à ce que nous voyons, unissons-nous à Jésus-Christ que nous ne voyons pas. Croyons fermement avec les apôtres que sa mort n'a pas été une extinction de sa vie; mais comme il l'a dit, un passage à son Père; puisque depuis qu'il nous a quittés, il a été plus fécond pour nous en toutes sortes de grâces. Travaillons sans cesse à la mort des sens; ne jugeons point de notre bonheur par leur jugement, vivons dans l'esprit de la foi. Fondons tous nos sentiments sur sa vérité, et écoutons d'autant plus Jésus-Christ qu'il nous paraît moins. « Vous avez cru, Thomas, parce que « vous avez vu : bienheureux ceux qui croient « et ne voient pas [3]. » C'est par une telle foi que nous sommes justes.

[1] *Habac.*, ii, 4. — *Rom.*, i, 17. — *Galat.*, iii, 11. — *Hebr.*, x, 38. — [2] *Luc.*, xxiv, 21. — [3] *Joan.*, xx, 22.

XXIe JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde de l'iniquité de son jugement.

Le Saint-Esprit convaincra le monde « tou- « chant le jugement, parce que le prince du « monde est déjà jugé. » Jésus-Christ a dit ci-dessus : « C'est maintenant que le monde va « être jugé ; c'est maintenant que le prince du « siècle va être chassé [1]. » Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion ? C'est en se laissant juger et en faisant voir par l'inique jugement du monde sur Jésus-Christ, que tous ses jugements sont nuls.

Le Saint-Esprit qui est descendu confirme ce jugement contre le monde. Qu'a opéré le jugement du monde sur Jésus-Christ? rien autre chose qu'une démonstration de son iniquité. La doctrine de Jésus-Christ qu'on croyait anéantie par sa croix, se relève plus que jamais; le ciel se déclare pour elle, et au défaut des Juifs les gentils la vont recevoir et composer le nouveau peuple. C'est l'ouvrage du Saint-Esprit qui, descendu en forme de langue, montre l'efficace de la prédication apostolique. Toutes les nations l'entendent ; de toutes les langues il ne s'en fait qu'une, pour montrer que l'Evangile va tout réunir. Le prince de ce monde est jugé ; tous les peuples vont consentir à sa condamnation. Jugeons le monde, condamnons le monde. L'autorité qu'il se donne de nous tyranniser par ses maximes et ses coutumes, a donné lieu à condamner en la personne de Jésus-Christ la vérité même. O monde ! je te déteste ; le Saint-Esprit te convainc de fausseté. N'adhérons au monde par aucun endroit ; sa cause est mauvaise en tout. « Mes petits enfants, n'aimez point le monde, « ni tout ce qui est dans le monde : le monde « n'est autre chose que concupiscence de la « chair, » sensualité, plaisirs du corps, « ou con- « cupiscense des yeux, » curiosité, avarice, « et « orgueil de la vie, et tout cela, » toute cette concupiscence, ne « vient point de Dieu, mais du « monde : et le monde passe avec ses désirs [2], » et il n'y a que Dieu qui demeure.

C'est donc par là que le monde est jugé, la vie que le Saint-Esprit inspire aux fidèles condamne toutes ses maximes. Il n'y a plus d'avarice, où chacun apporte ses biens aux pieds des apôtres; il n'y a plus de divisions, ni de jalousie, où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y plus de plaisirs sensuels, où l'on a de la joie d'être flagellé pour l'amour de Jésus-Christ; il n'y a plus d'orgueil, où tout est soumis aux conducteurs de l'Eglise, qu'on rend maîtres de tous ses désirs et plus encore de soi-même que de ses richesses. Commençons donc cette vie chrétienne et apostolique, et laissons-nous convaincre par le Saint-Esprit.

[1] *Joan.*, XII, 31. — [2] I *Joan.*, II, 15, 17.

XXIIe JOUR.

L'Esprit de vérité enseigne toute vérité.

Nous apprenons dans les versets 12 et 13, que le Saint-Esprit nous apprendra ce que nous n'eussions pas pu porter sans lui. Mais qu'est-ce qu'il y avait de si nouveau et de si étrange à nous dire, que nous ne puissions pas le porter encore? Notre faiblesse est donc bien grande, si nous ne pouvons pas porter ce que Jésus-Christ même aurait à nous dire ? Cela est pourtant, puisqu'il le dit.

Jésus-Christ attribue deux choses au Saint-Esprit : l'une de suggérer, de rappeler en notre mémoire, de nous faire entendre « ce que Jésus- « Christ nous aurait dit auparavant [1] ; » c'est ce qu'il a dit ci-dessus; l'autre, de nous apprendre des choses nouvelles, « que nous n'eus- « sions pas pu porter d'abord [2], » encore même que Jésus-Christ nous les enseignât. Apprenons ici à ménager les âmes. Avec toute son autorité et avec toute la lumière dont il est rempli, Jésus-Christ même se croit obligé à ce ménagement des âmes infirmes ; à plus forte raison les autres hommes doivent-ils entrer dans cette condescendance.

Mais où trouverons-nous des vérités plus fortes que celles que Jésus-Christ vient d'expliquer à ses apôtres, en leur disant « qu'on les haïra « jusqu'à croire servir Dieu en les massa- « crant [3] ? » Voici quelques vérités que Jésus-Christ n'a pas dites, ou sur lesquelles il n'a pas appuyé : que les apôtres seraient obligés, non-seulement à subir l'exécration de la Synagogue, mais encore à se séparer d'eux-mêmes du reste du peuple, comme il paraît dans les *Actes*; à relâcher l'obligation de la loi, à la regarder comme un fardeau insupportable aux Juifs mêmes, selon ce qu'ils disent dans les *Actes* : « que « ni nos pères ni nous n'avons pu porter [4] ; » à faire voir, ce qui est bien plus, que non-seulement la loi n'obligeait point les gentils, mais encore les rendait coupables, conformément à cette parole : « Si vous vous faites circoncire, « Jésus-Christ ne vous servira de rien [5]. » Voilà quelque partie des vérités que les apôtres n'auraient pu porter si Jésus-Christ les leur avait apprises d'abord. Et c'est pourquoi il les réserve

[1] *Joan.*, XIV, 26. — [2] *Ibid.*, XVI, 12. — [3] *Ibid.*, 2, 3. — [4] *Act.*, IV, 15, 18, 22, 32; V, 12, 13, 14 XV, 1, 2, 5, 7, 10, 20, 21, 28, 29. — [5] *Rom.*, III, 10; *Gal.*, II, 16, 18, 20, 21; III, 10, 11, 21, 23; IV, 9, 10, 11; V, 1, 2, etc.

au Saint-Esprit, qui aussi, lorsqu'ils furent obligés de les expliquer dans le concile de Jérusalem, leur fait dire : « Il a semblé bon au Saint-Esprit « et à nous[1].»

Que dirai-je du redoutable secret de la réprobation des Juifs, pour donner lieu aux gentils ; et du retour futur de ces mêmes Juifs, après que les gentils seront entrés ? Secret admirable qui donne lieu à celui de la prédestination, et à ces terribles paroles : « Dieu a tout renfermé « dans l'incrédulité, pour montrer que nul n'est « sauvé que par sa miséricorde[2]. » C'est un secret dont Jésus-Christ a posé les fondements, mais dont il laisse l'application et le fond à développer à saint Paul.

C'est encore un grand secret que ce même Apôtre apprend aux fidèles : qu'il faut joindre à toutes les persécutions la mortification volontaire, « en châtiant son corps, et le réduisant « en servitude[3] : » chose que le Fils de Dieu n'avait pas si clairement expliquée, que le Saint-Esprit l'a fait à cet Apôtre. Ne poussons pas plus avant nos recherches sur ces vérités que Jésus-Christ semble réserver au Saint-Esprit. Contentons-nous d'admirer la dispensation de la doctrine salutaire ; et ne nous ménageons plus nous-mêmes, puisque Jésus-Christ nous a ménagés autant qu'il a été nécessaire.

XXIIIe JOUR.

Le Saint-Esprit est égal au Fils par ses œuvres.

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire, c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu, comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

Si tout ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand, que les apôtres ne l'auraient pu porter, quoiqu'annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point d'inégalité dans les ouvrages de la Trinité, du côté des trois divines personnes ; mais une dispensation diversifiée, seulement par rapport à nous : mais Jésus-Christ nous va encore élever plus haut ; et après avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils par ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

XXIVe JOUR.

Le Saint-Esprit égal au Fils par son origine. — Il annonce les choses futures et pénètre le secret des cœurs.

« Quand cet Esprit de vérité viendra, il vous « apprendra toute vérité : car il ne parlera pas « de lui-même ; mais il vous dira ce qu'il a ouï, « et vous annoncera les choses futures[1]. »

Il ne dira que ce qu'il a ouï : mais il a tout ouï ; aussi enseignera-t-il toute vérité. Il est dans le conseil où l'on dit tout. Le Père dit tout par son Fils, le Fils dit tout par sa naissance. Si tout se dit par lui, il entend tout, autrement il ne s'entendrait pas lui-même. On lui dit tout en le produisant, puisque le produire c'est dire. Le Saint-Esprit est le troisième dans ce secret, nulle créature n'y entre. On ne dit rien à demi dans cette unité, on n'entend rien imparfaitement. C'est pourquoi, « l'Esprit approfondit tout ; » il entre en tout, « même dans les profondeurs de « Dieu[2]. » Et c'est le caractère que lui donne le Sauveur du monde en disant « qu'il nous ensei- « gne toute vérité et annonce les choses futures. »

Le Saint-Esprit est celui qui parle aux prophètes. Quand il parle en eux, c'est Dieu qui parle, et on l'appelle l'Esprit prophétique, ce qui l'égale parfaitement au Père et au Fils, puisque comme eux il entre dans le grand secret réservé à Dieu qui est celui de l'avenir[3].

Il entre par la même raison dans cet autre intime secret, qui est la connaissance du secret des cœurs. Qui voit le secret de Dieu, que ne voit-il pas ? Par qui est-ce que saint Pierre a vu le secret d'Ananias et de Saphira, dans la vente de leurs biens ? Aussi en mentant à Pierre, ils mentirent au Saint-Esprit[4]. Par qui est-ce que « le « secret des cœurs était manifesté » dans ces assemblées dont parle saint Paul : ce qui fait dire à tout le monde que « Dieu est au milieu de nous[5] ? » Comment ? sinon par l'esprit de prophétie qui est dans le même lieu l'ouvrage du Saint-Esprit, à qui toutes ces grâces sont attribuées, conformément à cette parole : « Un seul « Esprit opère ces choses, les partage à chacun « selon qu'il lui plaît[6]. »

XXVe JOUR.

Origine du Saint-Esprit. — Ordre des Personnes divines.

« Il me glorifiera, parce qu'il prendra du « mien[7]. » Que Jésus-Christ daigne nous parler de ces communications intérieures des Personnes divines, et nous faire entrer en quelque façon dans cet ineffable secret, il y a de quoi s'en étonner. Vraiment il nous traite en amis, comme il disait lui-même, en nous apprenant non-seulement ce qu'il fait au dehors, mais encore ce qu'il produit au dedans. « Il prendra du mien : » le Fils a tout pris du Père, et il glorifie le Père ; le Saint-Esprit prend du Fils et il glorifie le Fils. Il semble que c'est là le but de cette parole. Mais

[1] *Act.*, XV, 28. — [2] *Rom.*, XI, 32. — [3] *I Cor.*, [illegible] 27 ; *II Cor.*, IV, 10.

[1] *Jean.*, XVI, 13. — [2] *I Cor.*, II, 10. — [3] *Isa.*, XLVIII, 16 ; LX, 21 ; LXI, 1 ; *Zach.*, [illegible] 12 ; *I Cor.*, [illegible] 3 ; *Act.*, XXI, [illegible] — [4] [illegible] 3, 4, 9. — [5] *I Cor.*, XIV, 23, 25. — [6] *Zach.*, XII, 11. — [7] [illegible] XVI, 14.

écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : « Il prendra de moi, » mais, « il « prendra du mien. » O Sauveur! Que voulez-vous dire? M'est-il permis de le chercher? ou bien m'en tiendrai-je à ce que vous dites, sans rien dire ni rien rechercher davantage dans cette parole? Mais votre Eglise y a trouvé que le Saint-Esprit procédait de votre Père et de vous, et que c'était pour cela que le Saint-Esprit était votre Esprit, comme il était l'Esprit du Père. Il est appelé l'Esprit de Jésus-Christ : *Spiritus Christi* [1]. Il est à Jésus-Christ. Jésus-Christ l'envoie; par quelle autorité, si ce n'est par l'autorité de principe et d'origine? Car il ne peut y en avoir d'autres entre les personnes divines.

Voilà la doctrine de l'Eglise catholique et la tradition des saints. Je la reçois, j'adore cette vérité. O Jésus! encore un coup, quelle merveille que vous daigniez nous parler de ces hauts mystères, à nous qui ne sommes que terre et cendre! Avec quelle foi, avec quelle reconnaissance, avec quel amour devons-nous écouter ces paroles! Seigneur, ce n'est pas en vain que vous nous parlez de ces choses, vous nous en montrez une étincelle durant cette vie, dans le dessein de nous en montrer à découvert la pleine lumière au jour de l'éternité. Nous verrons ce que veut dire : « Il prendra du mien, et il me « glorifiera et vous annoncera. Tout ce qui est « à mon Père est à moi, et c'est pourquoi je « vous ai dit qu'il prendra du mien, et il vous « annoncera ce qu'il en aura pris [2]. »

Le Saint-Esprit prend du Père dont il procède primitivement, et en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tout est commun entre le Père et le Fils, excepté sans doute d'être Père, car c'est cela qui est propre au Père et non pas commun au Père et au Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père; il a donc aussi d'être principe du Saint-Esprit, car cela n'est pas être Père; le Fils prend cela du Père; et le Père qui, en l'engendrant dans son sein, lui communique tout excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, procédant de l'un et de l'autre, comme d'un seul et même principe, parce que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : « Il prendra de « moi, » parce que ce serait dire en quelque façon qu'il en serait le seul principe, et que le Saint-Esprit procède du Fils comme le Fils procède du Père, c'est-à-dire de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi, car le Saint-Esprit procède du Père radicalement; et s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire, et c'est pourquoi il dit plutôt : « Il prendra du « mien, » que de dire : « Il prendra de moi. » Parce qu'encore qu'en effet il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. Il procède donc du Père et du Fils, mais il procède du Père par le Fils, parce que cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourrait aussitôt dire le Père, le Saint-Esprit et le Fils, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des personnes divines est inviolable, parce que si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient; le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé; et il est l'Esprit du Fils comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé; c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second, que le Fils peut être nommé le premier.

Adorons cet ordre des trois personnes divines et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité, comme leur distinction et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein, et qu'il y conserve; et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et dès là son Fils unique, l'aime aussi, comme un Fils parfait aime un Père parfait; mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, et le Dieu d'amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité comme les opérations de la Trinité? Parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils, et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit, une très-simple et très-parfaite unité; tout y retournant au principe, d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable; l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire jusqu'au nombre de deux pour se terminer en trinité : en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

C'est la doctrine des saints, c'est la tradition

[1] *Petr.*, I, 11. — [2] *Joan.*, XVI, 14, 15.

constante de l'Eglise catholique. C'est la matière de notre foi, nous le croyons ; c'est le sujet de notre espérance, nous le verrons ; c'est l'objet de notre amour, car aimer Dieu c'est aimer en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; aimer leur égalité et leur ordre ; aimer, et ne point confondre leurs opérations, leurs éternelles communications ; leurs rapports mutuels, et tout ce qui les fait un en les faisant trois, parce que le Père, qui est un et principe immuable d'unité, se répand, se communique sans se diviser. Et cette union nous est donnée comme le modèle de la nôtre : « O mon Père ! qu'ils soient un en « nous, comme vous, mon Père, êtes en moi et « moi en vous ; ainsi qu'ils soient un en vous [1]. » O Dieu ! Père, Fils et Saint-Esprit, je me reconnais en tout et partout fait à votre image, à l'image de la Trinité, conformément à cette parole : « Faisons l'homme à notre image et res- « semblance [2] ; » puisque même l'union que vous voulez établir entre nous, est l'image imparfaite de votre parfaite union ! O charité ! tu dois croître et multiplier jusqu'à l'infini dans les fidèles, puisque le modèle d'union et de communication qu'on te propose, est un modèle dont tu ne peux jamais atteindre la perfection ; et tout ce que tu peux faire, c'est de croître toujours en l'imitant, en communiquant de plus en plus tout ce qu'on a à ses frères, lumière, instruction, conseil, correction quand il le faut ; amour, tendresse, vertu, par l'édification et le bon exemple, support mutuel ; et à plus forte raison, biens, richesses, subsistance, et tout jusqu'au pain que nous mangeons, que nous devons partager avec les pauvres.

La mission du Saint-Esprit est expliquée. Nous en avons vu les effets égaux à ceux qu'a produits le Fils. Nous en avons vu l'origine dans l'éternelle communication des trois divines personnes. Ecoutons la suite des paroles de notre Sauveur.

XXVIe JOUR.

Qu'est-ce à dire : « Encore un peu de temps? »

« Encore un peu de temps, et vous ne me ver- « rez plus ; encore un peu de temps, et vous « me verrez, parce que je m'en retourne à mon « Père [3]. »

Depuis le ℣ 9 du ch. XIV, jusqu'à la fin, que Jésus-Christ sort de la maison ; et dans le ch. XV et dans le XVIe, jusqu'à ce verset, Jésus-Christ a parlé seul sans discontinuation et sans être interrompu par ses disciples ; si ce n'est par ce petit mot de saint Jude : « D'où vient, Seigneur, « que vous vous découvrirez à nous, et non pas « au monde [4] ? » A quoi Jésus-Christ ne répond pas ou n'y répond qu'indirectement, en continuant son discours. Ils l'interrompent ici plus ouvertement, en se disant les uns aux autres : « Que veut-il dire : Encore un peu, et vous ne « me verrez plus ? et ils disaient : Que veut dire « ce peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut « dire [1]. » Et Jésus qui avait prévu cette interruption, et qui avait comme jeté cette parole pour y donner lieu dans le dessein d'en tirer une grande consolation et une grande instruction pour eux, reprend la parole en cette sorte : « Vous vous demandez les uns aux autres ce que « veut dire ce peu de temps : En vérité, en vé- « rité, je vous le dis, vous gémirez et vous pleu- « rerez, vous autres, et le monde se réjouira : « mais votre tristesse sera changée en joie [2]. »

Il y avait quelque sorte d'ambiguité dans ce discours du Sauveur : « Encore un peu, et vous « ne me verrez plus, » etc. On pouvait entendre : Dans peu vous cesserez de me voir, car je vais mourir ; et dans peu vous me reverrez, car je ressusciterai ; les ombres de la mort ne me peuvent pas retenir, et il faut que je retourne à mon Père. Durant le temps que je serai dans le tombeau, le monde triomphera, et il croira être venu à bout de ses desseins, et vous serez dans la désolation et dans l'oppression comme un troupeau dispersé. Mais à ma résurrection, qui suivra de près, la joie vous sera rendue, et la confusion à vos ennemis. C'est ainsi qu'on pouvait entendre ces prompts passages de la privation à la vue, et de la vue à la privation. Mais la suite nous fait voir que Jésus-Christ regarde plus loin. Nous cesserons de le voir, non précisément à cause qu'il ira à la mort, mais à cause qu'il montera aux cieux, à la droite de son Père ; et nous le reverrons pour ne plus le perdre, lorsqu'il viendra des cieux une seconde fois pour nous y ramener avec lui. Ainsi, ce qu'il appelle un peu de temps, c'est tout le temps de la durée de ce siècle ; tant à cause que ce temps finit bientôt pour chacun de nous, qu'à cause qu'en le comparant à l'éternité qui doit suivre, c'est moins qu'un moment.

Apprenons donc que selon le langage du Sauveur, qui est celui de la vérité, tout ce qui est temps n'est qu'un point, et moins que rien ; et que ce qui dure, ce qui est véritablement, c'est l'éternité qui ne passe jamais. « Comptons pour « rien tout ce qui passe. » Il y a près de dix-sept cents ans depuis l'ascension de Notre-Seigneur, et tout cela devant Jésus-Christ, « qui est le « Père du siècle futur [3], » n'est peut-être qu'une très-petite partie de tout le temps qui se trou-

[1] *Joan.*, XVII, 24. — [2] *Gen.*, I, 26. — [3] *Joan.*, XVI, 16. — [4] *Joan.*, XIV, 22.

[1] *Joan.*, XVI, 17, 18. — [2] *Ibid.*, 19, 20. — [3] *Isai.*, IX, 6.

vera du jour de l'ascension à la fin du monde, que Jésus-Christ a compté pour rien. Les siècles sont donc moins que rien : mille ans valent moins qu'un jour selon cette mesure. Que serait-ce donc que les souffrances de cette vie, si nous avions de la foi ? Nos sens nous trompent : tout le temps n'est rien : tout ce qui se [illegible] accoutumons-nous à juger du temps par la foi. Selon cette règle, qu'est-ce que dix ans, qu'est-ce qu'une année, et un mois, et un jour de peine ? Et cependant cette heure nous paraît si longue ! Gens de peu de foi, quand serons-nous Chrétiens ? quand jugerons-nous du temps par rapport à l'éternité ?

XXVIIe JOUR.

Tristesse changée en joie.

« Vous pleurerez et le monde se réjouira : « mais votre tristesse sera changée en joie [1]. » Disons ici avec cet ancien : Je ne veux pas me réjouir avec le monde, de peur de m'affliger un jour avec lui. Je ne veux pas, pour sa joie courte et trompeuse, m'attirer l'accablement et le poids d'une éternelle douleur. Ne vous laissez pas tromper aux joies du monde, ni à cette fleur qui tombe du matin au soir. Ne nous abandonnons jamais à la joie, car c'est nous abandonner à l'illusion. Disons « au ris : Tu es un menteur ; » et « à la joie : Tu nous trompes [2]. » Les saints Pères ne voulaient pas qu'un Chrétien s'abandonnât à la joie, jusqu'à rire avec éclat. Il faut nourrir dans notre cœur une sainte et salutaire tristesse par le souvenir de nos péchés, par la crainte du jugement de Dieu, et par un saint dégoût des biens du monde. Cette tristesse ne sera pas seulement changée en joie dans le jour de l'éternité, mais dès le siècle présent, la joie de Jésus-Christ triomphera dans notre cœur : et c'est de ce fond de joie que goûtera au dedans un cœur attaché à Jésus-Christ, que sortira ce dégoût des plaisirs du monde, qui ne sont qu'illusion, tentation et corruption.

« Goûtez et voyez combien le Seigneur est « doux [3] ! » combien est douce la vérité, la justice, la bonne espérance, le chaste désir de le posséder : et vous gémirez de vous voir au milieu des tromperies et des erreurs ; et vous jetterez un doux et tendre soupir vers la cité sainte que Dieu nous a préparée, où règne la vérité, où se trouve la paix éternelle, et tout le bien avec Dieu.

XXVIIIe JOUR.

Souffrir, se faire violence.

Apprenons du verset 21 à enfanter notre salut avec peine. Quel effort ne faut-il pas faire, pour faire mourir ses passions, ses mauvais désirs, et tout ce que l'Ecriture appelle le vieil homme ! On croit mourir en effet, quand il faut s'arracher du cœur tout ce qui plaît. Quelle vie, dit-on, sera la nôtre quand nous aurons retranché ces doux commerces, ces jeux, ces plaisirs ! tout sera triste, ennuyeux, insupportable. Songeons que c'est là le temps du travail, où il faut avec violence enfanter un nouvel esprit. « Tous « les cris d'une femme qui accouche sont ou- « bliés au moment qu'elle a mis un enfant au « monde [1]. » Quelle donc doit être notre joie quand ce n'est pas un autre, mais nous-mêmes, que nous faisons naître pour changer la vie du péché en la vie de Dieu !

Qu'il me coûte de sacrifier ce ressentiment, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette humilité, de supporter cette médisance ! Chrétien, quand veux-tu donc t'enfanter toi-même ? Tu ne feras point ton salut, tu ne rompras point tes fers, tu ne deviendras point un nouvel homme sans te faire cette violence. De quelle paix, de quelle joie la verras-tu bientôt suivie ! Ah ! je commence à vivre depuis que je vis pour Dieu, et que je me suis ouvert le ciel !

Aimer Dieu, c'est la vie : on ne saurait l'acheter par trop de travaux, par trop de morts.

XXIXe JOUR.

Joie qui ne peut être ravie.

« Personne ne vous ravira votre joie [2]. » D'où vient notre joie ? De notre bonheur. Quand donc nous mettrons notre bonheur dans un bien qui ne pourra nous être ravi, notre joie ne pourra aussi nous être ôtée. Qu'est-ce qui doit faire notre bonheur ? C'est que Dieu que nous aimons, soit heureux et le seul puissant : *Beatus et solus potens*, comme dit saint Paul [3]. Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces, comme nous ne pouvons en rien contribuer à son bonheur, notre partage est de nous en réjouir. Réjouissons-nous de la gloire de Dieu, de sa perfection, de son bonheur, de la naissance éternelle de son Verbe, de l'éternelle procession de son Saint-Esprit, de ce qu'il se connaît, de ce qu'il s'aime, de ce qu'il est tout action, tout intelligence, tout amour, tout vie ; si grand qu'il ne peut rien acquérir ; aussi bienfaisant que riche, plein de vie, plein d'être, l'être même, la vérité même, le parfait, le tout. Qui nous peut ôter ce sujet de joie ? Il faudrait pouvoir ôter Dieu ; et en l'ôtant, s'ôter soi-même, et tout être, et ne laisser que le néant. Tout ce qu'on

[1] *Joan.*, XVI, 20. — [2] *Eccle.*, II, 2. — [3] *Psal.*, XXXIII, 9.

[1] *Joan.*, XVI, 21. — [2] *Ibid.*, 22. — [3] I *Tim.*, VI, 15.

peut nous ôter, c'est la joie que nous avons de l'être de Dieu. Mais qui nous la peut ôter, si ce n'est nous-mêmes par le péché ? Viendra le temps où le péché étant entièrement détruit en nous, nous ne cesserons non plus de mettre toute notre joie dans l'éternelle félicité et perfection de Dieu, que Dieu cessera d'être heureux et parfait. Alors donc nous serons parfaitement heureux, et notre joie ne pourra plus nous être ravie.

Réjouissons-nous en même temps de ce que Jésus-Christ est entré dans la gloire de son Père: « Si vous m'aimiez, » dit-il, « vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce « que mon Père étant plus grand que moi [1], » selon la nature que j'ai prise, retourner à mon Père c'est retourner au centre de la grandeur et de la félicité.

Dieu est une nature heureuse et parfaite, et en même temps une nature bienfaisante et béatifiante : l'aimer c'est vivre, c'est être juste, c'est être véritable, c'est être heureux, c'est être parfait, autant que le peut être ce qui n'est pas Dieu. Mais Dieu nous apprend qu'il nous fait dieux ; un même esprit avec lui ; participants, associés à la nature divine, à la sagesse, à la vie, à l'éternité, à la félicité de Dieu. Lui qui est son bonheur, devient le nôtre : notre bonheur est par conséquent le bonheur de Dieu. Dieu se donne à nous tout entier : nous le verrons, nous l'aimerons, assurés de ne cesser jamais de le voir et de l'aimer. « En ce jour-là, » dit le Sauveur, « vous ne m'interrogerez plus « de rien ; car vous verrez à découvert la vérité « même. » Vivez donc et réjouissez-vous dans cette espérance. Mais en attendant que feronsnous au milieu de tant de besoin, de tant d'indigence? « Vous n'avez qu'à demander : tout « ce qui vous sera nécessaire vous sera donné « en mon nom [2]. » Vous n'êtes donc plus indigents, puisque vous avez le nom par lequel vous pouvez tout obtenir.

XXXe JOUR.

Qu'est-ce qu'on doit demander au nom de Jésus-Christ?

« Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon « nom [3]. » Hé quoi ! lorsqu'ils lui disaient : « Seigneur, apprenez-nous à prier ; » et encore : « Augmentez-nous la foi [4] : » n'était-ce pas de lui, et par lui, qu'ils espéraient cette grâce ?

Leurs demandes n'étaient pas encore assez épurées. A l'occasion du royaume de Jésus-Christ, ils s'étaient mis dans l'esprit des idées de grandeur et d'ambition, qui tenaient beaucoup de l'esprit judaïque. L'attache sensible qu'ils avaient à sa personne était un obstacle à l'amour spirituel qu'il leur demandait. Lorsque leur foi fut épurée par sa croix, par son absence, et par l'opération du Saint-Esprit, ils apprirent ce qu'il fallait demander au nom de Jésus-Christ, qui était de lui être conforme, et de marcher après lui dans la route des croix et de la mort. Que pouvez-vous demander au nom de Jésus-Christ, sinon les choses que vous voyez en lui ? Prends bien garde, âme chrétienne, ce que c'est que Jésus-Christ ; et par là tu apprendras ce que tu dois demander en son nom.

C'est ce que les apôtres n'entendaient pas encore ; et loin de vouloir porter leur croix avec Jésus-Christ, ils ne voulaient pas même entendre ce qu'il leur disait de la sienne : « Ce « discours était caché à leurs yeux, et ils crai- « gnaient de l'interroger sur ce discours [1] : » parce qu'ils craignaient d'apprendre trop leurs obligations, en découvrant les dispositions de leur Maître. Ainsi comme ils répugnaient beaucoup à la croix, ils ne savaient guère ce qu'il fallait demander au nom de Jésus-Christ crucifié, et c'est pourquoi il leur dit : « Jusqu'ici « vous n'avez rien demandé en mon nom ; de- « mandez et vous recevrez, afin que votre joie « s'accomplisse [2]. »

La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible : c'est une joie dans la foi, c'est une joie dans la croix, comme celle de Jésus-Christ, « qui est monté sur la croix en se pro- « posant une grande joie [3]. » Quelle joie, si ce n'était celle de glorifier son Père, et de contenter son amour, en sauvant les hommes ! Ainsi nous devons apprendre à mettre toute notre joie à le glorifier, ce qui nous fera réjouir dans nos souffrances ; ce qui inspira aux apôtres cette joie qu'ils ressentirent d'avoir été flagellés pour le nom de Jésus-Christ [4]. Alors donc ils avaient appris ce qu'on reçoit et ce qu'on doit demander en son nom, qui est d'apprendre à se glorifier, à se réjouir dans ce qu'on souffre pour lui.

La patience est le seul moyen de surmonter les vices et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à porter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience, et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout.

XXXIe JOUR.

Tout nous vient par Jésus-Christ.

« Je vous ai dit ceci en parabole : » Je ne me

[1] Joan., XIV, 28. — [2] *Ibid.*, XVI, 23. — [3] *Ibid.*, 24. — [4] *Luc.*, XI, 1; XVII, 5.

[1] *Luc.*, IX, 14, 45; XVIII, 34. — [2] *Joan.*, XVI, 24. — [3] *Hebr.*, XII, 2. — [4] *Act.*, V, 41.

suis pas encore entièrement expliqué sur mon départ ; je vous en vais maintenant parler à découvert : vous allez tout voir en trois mots. « Je suis sorti de Dieu, et je suis venu au « monde : maintenant je quitte le monde et « je m'en retourne à mon Père [1]. » Il finit là son discours, comme n'ayant plus rien à leur expliquer, après leur avoir dit si nettement d'où il venait, et l'obligation qu'il avait d'y retourner.

Les apôtres vont entendre plus que jamais cette vérité qui leur ôtera toutes leurs erreurs sur le règne de Jésus-Christ. Ils s'étaient grossièrement attendus à le voir établir sur la terre avec un éclat mondain ; mais cette pensée n'a plus de lieu depuis que Jésus-Christ montait au ciel. Car on voit là que son royaume n'est pas de ce monde ; que son trône est à la droite de Dieu, et que c'est de là qu'il doit mettre tous ses ennemis à ses pieds. C'est ce que les apôtres entendirent, comme il paraît par la première prédication de saint Pierre, où il allègue un passage du psaume cix. Alors donc, quand ils entendirent où Jésus-Christ devait régner, et d'où il devait vaincre ses ennemis, ils surent que dorénavant il fallait tout demander en son nom ; et en voici tout le secret : « Je suis sorti « de Dieu pour venir à vous : » je vous aimais et je suis venu vous chercher. Si je vous quitte pour retourner à mon Père, je porte mon amour, celui que j'ai pour vous, jusque dans son sein ; et je serai plus que jamais votre avocat, votre intercesseur, et le parfait médiateur de Dieu et des hommes.

Ainsi demander par Jésus-Christ, c'est croire qu'il est dans le ciel notre avocat ; et encore qu'il ajoute : « Je ne vous dis pas que je prierai « pour vous, » il ne laisse pas de le faire d'une manière admirable, en se présentant pour nous à Dieu, comme il est écrit aux Hébreux [2]. Mais il veut dire que non content de cela, il fait plus, puisqu'il nous concilie tellement le Père, que de lui-même il se porte à nous aimer, quoique toujours au nom de son Fils ; puisqu'il dit : « Mon Père nous aime parce que vous m'avez « aimé, et que vous avez cru que je suis sorti « de Dieu [3]. »

Ainsi demander par Jésus-Christ, c'est en croyant qu'il est sorti de Dieu, l'aimer de tout notre cœur, et ne vouloir plus rien que ce qu'il veut, puisqu'il n'y a rien à obtenir que par lui. Telle est la médiation de Jésus-Christ. Nous l'aimons, et par là son Père nous aime. Nous aimons Jésus-Christ, par qui nous lui demandons toutes choses ; et tout nous revient par Jésus-Christ, au nom duquel nous demandons tout.

Entrons dans cette secrète correspondance du Père, qui nous aime, à cause que nous aimons son Fils ; et croyons que c'est lui-même qui nous inspire cet amour, puisqu'il est vrai que ce n'est pas nous, mais qui lui a aimé le premier ; et son amour est la source de celui que nous lui rendons.

Mon Sauveur, mon intercesseur, mon médiateur, mon avocat, je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies, j'obéis à vos préceptes. Ainsi se justifie ce que vous dites : « Je « suis la voie [1]. » C'est par vous qu'il faut aller, c'est par vous qu'il faut demander, c'est par vous qu'il faut recevoir. Tant de grandes vérités qu'on vient d'entendre sont renfermées dans la conclusion des prières de l'Eglise : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elle retentit à nos oreilles, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur.

Les vœux montent par Jésus-Christ, les grâces reviennent par lui ; pour l'invoquer, il faut l'imiter. C'est l'abrégé du christianisme.

XXXIIe JOUR.

Délaissement de Jésus-Christ.

Les disciples ravis d'avoir entendu ce grand secret de leur Maître, lui en témoignent leur joie, en lui disant : « C'est à cette heure que « vous parlez à découvert ; » vous avez répondu à nos plus secrètes pensées, vous avez satisfait à nos désirs les plus profonds : « Vous savez « tout, et vous n'avez pas besoin qu'on vous in- « terroge ; c'est pour cela que nous croyons que « vous êtes sorti de Dieu [2]. » Nul autre qu'un Dieu sorti de Dieu ne peut découvrir le secret du cœur humain ; nous croyons en vous. Qui ne croirait, à les entendre parler de cette sorte, que leur foi aurait autant de persévérance qu'il y paraissait de sincérité ? Mais Jésus les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, et il leur dit : « Vous croyez maintenant. « Le temps va venir, et il est venu, que vous « serez dispersés chacun de son côté, et que « vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas « seul, parce que mon Père est avec moi [3] »

Qui nous donnera ici d'entendre l'état d'une âme qui n'a que Dieu, d'une âme destituée de tout appui, de toute consolation humaine ? Quelle détresse d'un côté ! Quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que lui ! C'est l'état où va entrer Jésus-Christ, et il y faut ajouter ce dernier trait, qui met le comble

[1] *Joan.*, XVI, 28. — [2] *Hebr.*, IX, 24. — [3] *Joan.*, XVI, 27.

[1] *Joan.*, XIV, 6. — [2] *Ibid.*, XVI, 29, 30. — [3] *Joan.*, XVI, 31, 32.

à un état si désolant : qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a, puisqu'il semble s'être retiré, jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : « Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé [1] ? »

O âmes! qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : « En espérance contre l'espérance [2], » je me meurs, je vais expirer : « Mon Père, je recom- « mande, je remets mon esprit entre vos mains [3]; » je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela, taisez-vous, et attendez en silence votre délivrance. *Amen, amen.*

XXXIIIe JOUR.

Acquiescement à la volonté divine.

« Je vous ai dit ceci; » je vous ai expliqué la désolation où je serai jeté par votre fuite, qui ne laissera que Dieu avec moi : « afin que vous « trouviez la paix en moi seul [4]; » non pas en vous-mêmes, ni dans votre foi, que vous voyez si chancelante. Il n'y a donc point de paix pour vous, que celle que je vous donne en vous protégeant. Vous m'allez quitter, mes enfants, vous m'allez laisser seul, selon le monde. Si dans cet abandon je ne suis pas seul; si mon Père ne me quitte pas un seul moment, quoiqu'il semble me délaisser : apprenez de là qu'il n'y a de paix ni de force qu'en lui seul, et dans l'acquiescement à sa volonté. « Vous aurez de l'affliction dans le « monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le « monde [5]. » Destitué de toute apparence de secours, et n'ayant pour toute ressource qu'un Dieu délaissant et irrité, j'ai vaincu le monde; je l'ai vaincu pour moi et pour vous. Prenez courage et ayez confiance. Quelque délaissés que vous croyiez être, et encore que vous vous voyiez sur le bord du précipice, et déjà comme engloutis par la mort, le monde que j'ai vaincu ne peut rien sur vous; et pourvu que vous sachiez vous commettre à ma foi, votre paix est inaltérable.

Repassez ici toutes les persécutions de l'Eglise, tous les dégâts qu'y ont fait les schismes et les hérésies, toutes les peines intérieures et extérieures, et tous les délaissements de ses serviteurs. Voyez de quelle sorte ils en sont sortis, et le bien qui est arrivé par toutes ces tempêtes, et reposez-vous comme un Jonas au milieu des vents et des flots. Dieu est avec vous, et quand il vous faudrait être jeté dans la mer, et englouti par une baleine, le sein affreux de ce gouffre vivant sera un temple pour vous, et c'est là que commencera votre délivrance.

[1] *Matth.*, XXVII, 46. — [2] *Rom.*, IV, 8. — [3] *Luc.*, XXIII, 46. — [4] *Joan.*, XVI, 33. — [5] *Ibid.*

XXXIVe JOUR.

Quatre paroles ou prières de Notre-Seigneur adressées à son Père.

Là finit le dernier discours et comme le dernier adieu de Notre-Seigneur à ses apôtres. Après leur avoir parlé, il va maintenant parler pour eux et pour nous tous à son Père. Car ce n'est pas assez d'instruire les hommes par la prédication de la vérité, si on ne leur obtient par la prière la grâce de la connaître et de la pratiquer. C'est ce que Jésus-Christ va faire dans la prière suivante.

Je trouve que jusqu'ici le Fils de Dieu s'est adressé quatre fois à son Père, et lui a parlé expressément. La première, lorsqu'il dit : « Je « vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de « la terre, parce que vous avez caché ces choses « aux sages et aux prudents, et que vous les avez « révélées aux petits. Oui, mon Père, ainsi soit- « il, puisque vous l'avez voulu ainsi [1]. » C'est une parole de complaisance et d'action de grâces, qui fait entrer l'âme chrétienne, à l'exemple de Jésus-Christ, dans les secrets desseins de Dieu, pour s'y soumettre et s'y complaire.

Les autres paroles de Notre-Seigneur adressées au Père céleste sont, en second lieu, celles-ci, à la résurrection du Lazare : « Mon Père, « je vous rends grâces de ce que vous m'avez « écouté; pour moi, je savais que vous m'écou- « tez toujours; mais je parle ainsi à cause de ce « peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez « envoyé [2]. » C'est encore ici une action de grâces, mais qui présuppose une invocation, puisqu'il dit que son Père l'a écouté, et qu'il a exaucé ses prières.

La troisième parole adressée au Père par Jésus-Christ est dans saint Jean, encore devant tout le peuple : « Et que dirai-je? dirai-je : Mon « Père, je vous prie de me sauver de cette « heure ? » qui était celle de sa passion : « mais « je suis venu pour cette heure. Mon Père, glo- « rifiez votre nom [3]. » C'est une parole de demande et l'abrégé de tous les vœux et de toutes les demandes comme de toutes les paroles, de tous les mystères, de toutes les actions de notre Sauveur. Aussi le Père y répond-il par une pa-

[1] *Matth.*, XI, 25, 26; *Luc.*, X, 21. — [2] *Joan.*, XI, 41, 42. — [3] *Ibid.* XII, 27, 28.

role venue du ciel à la manière d'un coup de tonnerre [1].

La quatrième et la dernière parole de Jésus-Christ à son Père est la prière que nous allons voir, beaucoup plus longue que toutes les autres, et qui est la prière même de son sacrifice.

L'âme du sacrifice, c'est la prière, qui déclare pourquoi on l'offre, et qui est l'oblation même ou l'action d'offrir. C'est ainsi que dans la prière du canon, où commence l'action du sacrifice, l'Eglise déclare à qui, pour qui et pour quelle cause elle l'offre. C'est ce que va faire Jésus-Christ prêt à consommer son sacrifice, et à se consacrer soi-même; et cette prière, si je l'ose dire, est comme le canon; ou pour parler plus dignement de Jésus-Christ, est la prière expresse et solennelle qui devait accompagner son sacrifice. La disposition de son cœur et les demandes qu'il fait à son Père, le suivent partout dans le cours de sa passion et jusqu'à la mort; et c'est l'âme de son sacrifice.

Soyons donc attentifs à cette prière, qui comprend et renferme en soi toute la vertu du sacrifice de la croix, et qui renferme surtout la consécration que Jésus-Christ fait de lui-même, par la croix.

Combien doit-on imposer silence à tout le créé, pour entendre au fond de son cœur les paroles que Jésus-Christ adresse pour nous à son Père, dans cette intime et parfaite communication! Taisons-nous, Jésus-Christ va parler.

XXXVe JOUR.

Jésus lève les yeux au ciel en commençant sa prière.

« Jésus dit ces choses; et levant les yeux au « ciel, il dit : « Mon Père, l'heure est venue [2]. » C'était une action ordinaire à Jésus-Christ de lever les yeux au ciel avant la prière. Lorsqu'il multiplia les pains il regarda le ciel [3], et c'était une manière de s'y adresser pour l'ouvrage qu'il voulait faire. Saint Luc remarque la même chose. En saint Jean, lorsqu'il ressuscite Lazare, « élevant les yeux en haut, il dit : Mon Père [4]; » et le reste. Et l'Eglise a tellement entendu que cette action était naturelle à Jésus-Christ, qu'elle l'a suppléée dans la bénédiction de la cène, en disant dans le canon que Jésus « leva les yeux à « Dieu son Père tout-puissant, » quoique cela ne soit point marqué dans les écrivains sacrés qui ont récité cette sainte action.

Levons donc aussi les yeux au ciel avec Jésus-Christ, en qui seul nous les y pouvons lever. Car le publicain, qui était pécheur, n'osait seulement lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine en disant : « O Dieu! ayez pitié « de moi, qui suis un pécheur [1]. » Et le prodigue disait : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel, « et à vos yeux [2]. » Comment donc regarder le ciel, contre qui on a péché? On ne l'ose qu'en s'unissant à Jésus-Christ, qui lève pour nous les yeux au ciel, et l'apaise en les y levant.

Mais pourquoi lever les yeux au ciel, si ce n'est pour adorer Dieu et sa magnifique présence dans sa gloire, et pour nous y transporter en esprit? Allez donc, mes yeux : allez au ciel et y enlevez mon cœur. Allez par désir et par espérance où vous êtes appelés, où vous serez un jour en effet. Allez au séjour qui vous est montré; et aimez cette céleste patrie, où Dieu sera tout en tous.

XXXVIe JOUR.

Gloire du Père et du Fils dans l'établissement de l'Eglise.

« Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre « Fils, afin que votre Fils vous glorifie [3]. » Le sacrifice commence par le nom de Père, nom d'autorité, mais d'une autorité douce, qui marque l'Auteur de la vie, de qui on tient tout, à qui on rapporte tout; nom de bonté et d'indulgence, autant que d'empire et de souveraineté. C'est encore par cet endroit que nous commençons notre sacrifice : *Te igitur, clementissime Pater*. C'est vous, Père très-miséricordieux, que nous invoquons par Jésus-Christ votre Fils. Mon « Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils « vous glorifie. » Il est le médiateur entre vous et nous, et il faut lui donner la gloire qui retournera à vous. C'est ce qui arrive, quand nous invoquons par Jésus-Christ; la gloire lui est donnée d'abord, mais pour être portée à Dieu, à qui elle appartient toute. « Mon Père, « glorifiez votre Fils; afin que votre Fils vous « glorifie. » La gloire que vous lui donnerez ne fait que passer en lui, pour aller à vous; recevez-en le sacrifice, puisque vous en aimez le médiateur.

« Mon Père, l'heure est venue. » Le sacrifice a son heure; c'est le matin, c'est le soir, il a son heure marquée. L'heure marquée pour le sacrifice de Jésus-Christ est venue : Mon Père, la victime est prête; et il n'y a plus qu'à lâcher le coup.

Je me sens ici élevé à je ne sais quoi d'intime, que je ne puis pas bien expliquer à moi-même. Car je ne sais quoi me fait sentir dans le fond de l'âme qu'il se faut unir à l'intention secrète de Jésus-Christ dans cette prière, et que c'est là le véritable moyen de prier en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et il me semble que cette intention secrète de Jésus-Christ est celle de for-

[1] *Joan.*, XII, 29. — [2] *Ibid.*, XVII, 1. — [3] *Matth.*, XV, 19. — [4] *Joan.*, XI, 41.

[1] *Luc.*, XVIII, 13. — [2] *Ibid.*, XV, 18. — [3] *Joan.*, XVII, 1.

mer toute son Eglise, et de s'offrir lui-même intérieurement et extérieurement, en sacrifice pour cela.

« Mon Père, l'heure est venue, » que se doivent accomplir les prophéties de l'effusion de votre Esprit sur tous les peuples, et de cette grande glorification qui doit vous être donnée, en ramassant votre peuple de toutes les nations. « Glorifiez votre Fils, » en le ressuscitant de la mort, et en répandant sa parole dans toute la terre; en y formant la société où doivent être renfermés tous vos amis, tous vos élus. Glorifiez donc votre Fils de cette sorte, en lui donnant une Eglise qui porte son nom, qui soit l'Eglise chrétienne, et le recueillement intérieur et extérieur de tous ceux qui se glorifient d'être ses disciples. C'est la gloire que vous donnerez à votre Fils et qui en même temps retourne à vous, ô Père! premier principe des émanations tant extérieures que divines et intérieures, puisque votre Fils vous rapporte tout.

« Glorifiez donc votre Fils » de cette sorte; comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, avec la même efficace et dans le même dessein que vous lui avez donné cette puissance, glorifiez-le. « Toute puissance m'est « donnée dans le ciel et dans la terre [1]. » Ce qui ne s'entend pas seulement de la toute-puissance qu'il lui a donnée en lui communiquant sa divine essence, mais d'une sorte de toute-puissance que le Père donne au Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite, où il lui donne comme au Christ et comme au Dieu-Homme, et même selon son humanité, l'entière dispensation de toutes ses grâces. Et l'effet de cette puissance ne peut pas être plus doux et plus agréable aux hommes, puisque « cette puissance lui « est donnée sur tous les hommes, afin qu'il « donne la vie éternelle à tous ceux que son Père « lui a donnés [2]. » Qui ne se soumettrait à cette puissance, dont l'effet est de nous rendre heureux, et de nous faire vivre éternellement d'une vie qui n'est autre chose que l'écoulement de la vie de Jésus-Christ en nous, comme la suite le fera paraître?

Mais dirons-nous que la puissance de Jésus-Christ ne s'étend que sur les élus, à qui il donne la vie éternelle? A Dieu ne plaise! car ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette salutaire puissance du Fils de Dieu, il a reçu sur eux une autre puissance, qui est celle de les juger, selon qu'il dit ailleurs : « Comme le Père a la vie « en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie « en soi [3]; et comme le Père donne la vie » à qui il lui plaît, ainsi le Fils donne la vie à qui il « lui plaît, et il a reçu la puissance de juger, « parce qu'il est le Fils de l'homme [1]; » et de juger qui? si ce n'est ceux qui ne voudront pas recevoir la vie qu'il a pouvoir de leur donner? Mais il ne parle que du pouvoir de donner la vie, parce que c'est son pouvoir primitif, et celui qu'il veut exercer naturellement. Le pouvoir de juger et de condamner est un pouvoir dont il n'use qu'en second lieu et à regret, désirant que tout le monde reçoive la vie qu'il veut donner ; et s'il condamne les autres, ce n'est que forcé.

« Afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux « que vous lui avez donnés. » Comment est-ce qu'ils sont donnés à Jésus-Christ, si ce n'est en devenant ses membres vivants? Et il faut que le Père les donne à son Fils, conformément à cette parole : « Nul ne vient à moi, que mon « Père ne l'attire [2]; » et cela d'une manière spéciale. Ce qui paraît en ce que Jésus-Christ voyant ceux qui se retiraient de sa compagnie, il leur disait : « C'est pour cela que je vous ai « dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne « lui est donné de mon Père [3]. » Ceux donc à qui le Père le donne de cette manière particulière sont ceux dont il dit ici que son Père les lui a donnés; et tous ceux qu'il lui a donnés pour lui être inséparablement unis et demeurer ses membres vivants et perpétuels, il leur donne la vie éternelle; et ceux qui se retirent de lui et ne persévèrent pas, il leur donne aussi cette vie de son côté, ne les quittant jamais s'ils ne le quittent.

Mon Sauveur! je me soumets donc à cette divine et salutaire puissance que vous avez sur tous les hommes pour les faire vivre. O Père! donnez-nous à votre Fils de cette manière intime et secrète qui fait qu'il demeure en nous, et nous en lui, en sorte que nous ne nous en séparions jamais.

XXXVIIe JOUR.

La vie éternelle est de connaître Dieu et Jésus-Christ.

« Or la vie éternelle consiste à vous connaître, « vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, « que vous avez envoyé [4]. »

Voilà donc en quoi consiste la formation de l'Eglise, dans la glorification de Jésus-Christ par la manifestation de son Evangile à la gloire de Dieu son Père, dont la fin est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père donnera au Fils, et qu'il attirera à son corps mystique par cette secrète et particulière vocation dont nous venons de parler. Ainsi tout le ministère de Jé-

[1] *Matth.*, XXVIII, 18. — [2] *Joann.*, XVII, 2. — [3] *Ibid.*, V, 26.

[1] *Joann.*, XV[illegible], 27. — [2] *Ibid.*, VI, 44. — [3] *Ibid.*, 65. — [4] *Ibid.*, X[illegible]

sus-Christ tend à la vie éternelle. Les promesses temporelles sont finies, et la vraie terre coulante de lait et de miel que Jésus-Christ promet à ses amis est *la cité permanente* [1] qu'il leur a bâtie dans le ciel pour y vivre éternellement.

Il ne restait plus qu'à expliquer ce que c'est que cette vie éternelle, et c'est ce qu'il fait dans le ℣ 3, que nous venons de transcrire.

La vie éternelle commencée consiste à connaître par la foi, et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvert; et Jésus-Christ nous donne l'une et l'autre, parce qu'il nous la mérite, et qu'il en est le principe dans tous les membres qu'il anime.

La vie éternelle n'est pas dans les sens, qui sont trop attachés au corps et à la partie de l'homme grossière et mortelle, que les bêtes ont comme nous, et plus parfaite par certains endroits; elle est dans la partie immortelle et ntelligente, où est l'image de Dieu dont la principale opération, et la source de toutes les autres, c'est la connaissance.

« On n'aime point ce qu'on ignore, » dit saint Augustin [2]. « Mais quand on aime ce qu'on a « commencé à connaître un peu, l'amour fait « qu'on le connaît plus parfaitement, » et ensuite qu'on l'aime davantage.

La connaissance dont parle ici Jésus-Christ est une connaissance tendre et affectueuse qui porte à aimer, parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connaît si bien. « Celui qui dit qu'il le connaît, et ne « garde pas ses commandements, c'est un men- « teur, et la vérité n'est pas en lui; mais celui « qui garde sa parole, l'amour de Dieu est vrai- « ment parfait en lui [3]. » La connaissance véritable et parfaite est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, connaître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre, mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre. Dieu même dit à Moïse : « Je te connais, et je t'appelle par ton « nom [4], » c'est-à-dire je t'approuve, je t'aime. Nous connaissons Dieu véritablement quand nous l'aimons : une connaissance spéculative et purement curieuse n'est pas celle dont Jésus-Christ dit qu'en elle consiste la vie. Les démons connaissent Dieu de cette sorte, et leur connaissance fait leur orgueil et leur damnation. Connaissons donc et aimons, c'est ce que demande Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'égale lui-même à son Père par cette parole. Premièrement, parce qu'il dit que c'est lui qui donne la vie éternelle à ceux que son Père lui a donnés, ce qui ne peut être qu'un ouvrage divin. Secondement, en ce que le connaître, comme connaître le Père, est la vie éternelle, ce qui ne le dirait pas d'une pure créature en laquelle la vie éternelle ne peut jamais être. Et ainsi la vie éternelle étant dans le Fils, comme dans le Père, saint Jean a eu raison de dire de lui : « Celui-ci est le vrai Dieu et la vie « éternelle [1], » parce qu'il avait dit auparavant : « Et voici le témoignage de Dieu en nous, que « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette « vie est dans son Fils [2]. »

Quand donc il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas d'être le vrai et seul Dieu avec lui, puisqu'avec lui il donne la vie éternelle, et qu'avec lui il est la vie éternelle.

Quand il dit à son Père qu'il donne la vie éternelle à ceux qu'il lui a donnés, il se fait égal à lui. Lequel est le plus, ou que le Père les donne au Fils, ou que le Fils leur donne la vie éternelle? Mais quand il dit qu'il donne la vie éternelle, exclut-il le Père? A Dieu ne plaise! Ainsi, quand il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas lui-même, mais il fait entendre qu'il est un seul et vrai Dieu avec son Fils, qui donne avec lui la vie éternelle, et qui est avec lui la vie éternelle. Et s'il nomme le Père le seul vrai Dieu, on voit bien que c'est sans s'exclure lui-même, puisqu'il s'attribue à lui-même ce qu'il y a de plus divin, qui est de donner la vie, et d'être la vie, et, sans exclure le Saint-Esprit, qui est si souvent appelé ailleurs un Esprit sanctifiant et vivifiant. Et tout est compris dans le nom du Père, selon ce langage mystique, où en nommant le Père, qui est le principe, on nomme tout ce qui est enfermé en lui, comme dans la source commune. On nomme donc tout ensemble et le Fils et le Saint-Esprit; en sorte que lorsqu'il dit que son Père est le seul vrai Dieu, et que la vie éternelle est de connaître le Père et le Fils, il insinue que tous deux ensemble avec le Saint-Esprit, qui procède d'eux, sont un seul et même et vrai Dieu, à l'exclusion des faux dieux, à qui on donne ce titre incommunicable. Voici donc le sens entier de ce verset : la vie éternelle est à vous connaître, vous qui êtes la vérité même; et à connaître votre Fils, qui, comme Dieu, étant avec vous la vérité et la vie, comme homme est le milieu pour aller à vous.

Nous entendons maintenant ce qui fait l'Eglise. C'est que le Père donne au Fils ceux qu'il veut faire ses membres, afin que le Fils, en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle, qui consiste à connaître le Père et

[1] *Hebr.*, IX, 10; XIII, 14. — [2] Tract. 96 *in Joan.*, n. 4. — [3] I *Joan.*, II, 4, 5. — [4] *Exod.*, XXXIII, 12, 17.

[1] I *Joan.*, V, 20. — [2] *Ibid.*, 11.

le Fils de cette manière affectueuse qui fait qu'on les aime.

Il ne faut donc pas exclure la connaissance : à Dieu ne plaise ! et les mystiques, qui semblent la vouloir exclure, ne veulent exclure que la connaissance curieuse et spéculative qui se repaît d'elle-même. La connaissance doit, pour ainsi dire, se fondre tout entière en amour. Il faut entendre de même ceux qui excluent les lumières ; car ou ils entendent des lumières sèches et sans onction, ou en tout cas ils veulent dire que les lumières de cette vie ont quelque chose de sombre et de ténébreux, parce que plus on avance à connaître Dieu, plus on voit, pour ainsi parler, qu'on n'y connaît rien qui soit digne de lui, et en s'élevant au-dessus de tout ce qu'on en a jamais pensé, ou qu'on en pourrait penser dans toute l'éternité, on le loue dans sa vérité incompréhensible, et on se perd dans cette louange, et on tâche de réparer en aimant ce qui manque à la connaissance, quoique tout cela soit une espèce de connaissance, et une lumière d'autant plus grande, que son propre effet est d'allumer un saint et éternel amour.

« C'était un flambeau ardent et luisant, » dit Jésus-Christ en parlant de saint Jean-Baptiste ; « et vous avez voulu durant quelque temps « vous réjouir à sa lumière [1]. » Ceux qui, comme les Juifs, ne font que se réjouir à l'aspect de la lumière, ne songent pas que le flambeau était tout ensemble ardent et luisant, et ils séparent la lumière d'avec l'ardeur, et leur joie ne dure qu'un moment. Afin qu'elle soit durable et véritable, il faut se laisser brûler d'un éternel amour, qui est le fruit de la connaissance où Jésus-Christ met aujourd'hui la vie éternelle.

XXXVIIIe JOUR.

Gloire infinie du Père et du Fils.

« Je vous ai glorifié sur la terre » par ma prédication et par mes miracles ; « j'ai achevé « l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire [2] ; » ce qu'il entend, tant de ce qu'il avait à faire durant le cours de sa vie mortelle, que de ce qui lui restait à faire dans sa passion, qu'il regarde comme fait, parce que dans un moment il l'allait être, et l'était déjà dans sa pensée. Puis donc qu'il a accompli ce que son Père lui avait donné à faire pour sa gloire, que restait-il autre chose sinon ce qu'il dit : « Et maintenant glorifiez-moi, « vous mon Père, de la gloire que j'ai eue en « vous devant que le monde fût [3] ?

La gloire qu'il donne à son Père, c'est de déclarer son immense et naturelle grandeur ; la gloire qu'il lui demande, c'est que son Père déclare aussi la grandeur dont il jouissait éternellement dans son sein comme son Verbe, qui étant en lui ne pouvait rien être de moins que lui, et qui était par conséquent un seul et même Dieu avec lui. Il le prie donc de déclarer cette grandeur, en la répandant sur l'humanité qu'il s'était unie, comme faisant avec lui une seule et même personne, et sur les hommes qu'il s'était unis, comme ses membres vivants. Et c'est tout le fond de sa prière, comme la suite le fait paraître.

Voilà donc l'unité parfaite et la parfaite égalité du Père et du Fil. Le Fils glorifie le Père, comme le Père glorifie le Fils. Ils se donnent mutuellement une gloire infinie dans l'éternité par leur amour mutuel, et ils se donnent dans le temps la gloire qui leur est due, parce que le Père manifeste le nom du Fils, et le Fils le nom du Père, dont il est lui-même « la gloire, « l'éclat, l'image invisible, l'empreinte de sa « substance et le rejaillissement de sa lumière « éternelle [1]. » Et notre gloire est d'avoir part à celle que se donnent mutuellement le Père et le Fils, ainsi que les paroles suivantes le déclarent.

XXXIXe JOUR.

Jésus sauve tous ceux que son Père lui a donnés.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes « que vous m'avez donnés, » en les tirant du monde. « Ils étaient à vous, et vous me les avez « donnés, et ils ont gardé votre parole [2]. » Lisez encore le ℣ 7 et le ℣ 8, remarquez bien tout ce qu'il y dit de ceux que son Père lui a donnés. Lisez aussi ces paroles du même Sauveur en saint Jean : « Tout ce que mon Père me donne vient « à moi ; et je ne chasserai point celui qui y « vient, parce que je suis descendu du ciel, « non pour faire ma volonté, mais pour faire « la volonté de mon Père. Or la volonté de « mon Père qui m'a envoyé, est que je ne perde « rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que « je le ressuscite au dernier jour [3] » de la résurrection des justes ; et pour lui donner la vie éternelle.

Lisez encore ces paroles du chapitre x : » Mes « brebis entendent ma voix ; et je les connais et « elles me suivent ; et je leur donne la vie éter- « nelle et elles ne périront point éternellement, « et personne ne les ôtera de ma main. Ce que « mon Père m'a donné est plus grand de tout ; » ou comme porte le grec : « Mon Père, qui me « les a données, est plus grand que tout, et per- « sonne ne peut rien ôter de la main de mon

[1] *Joan.*, v, 35. — [2] *Ibid.*, xvii, 4. — [3] *Ibid.*, 5.

[1] *Hebr.*, i, 1 seq. — [2] *Joan.*, xvii, 6. — [3] *Ibid.*, vi, 37 seq.

« Père. Moi et mon Père ne sommes qu'une « même chose [1].»

Lisez encore ces paroles de Jésus-Christ en saint Jean : « Ne murmurez point les uns contre « les autres: personne ne peut venir à moi, si « mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le « ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans « les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. « Quiconque a été enseigné de mon Père et a ap- « pris, vient à moi [2]. » Et après: « Il y en a parmi « vous qui ne croient pas; car il savait dès « le commencement qui étaient ceux qui ne « croyaient pas et qui était celui qui le trahirait, » Et il disait : « C'est pour cela que je vous ai dit : « Personne ne peut venir à moi s'il ne lui est « donné par mon Père [3]. »

Passez quelques heures, quelques jours à considérer attentivement et humblement toutes ces paroles dont le rapport est manifeste. En gros, vous y verrez la secrète et mutuelle communication du Père et du Fils pour choisir les hommes, pour les attirer, pour les séparer du monde, et leurs secrets mais justes jugements pour les laisser à eux-mêmes lorsqu'ils ne croient point et qu'ils périssent ; comme on entendra dans la suite du fils de perdition, qui devait périr ainsi qu'il avait été prédit. Voilà ce que vous verrez en général. Ne vous déterminez encore à rien : car peut-être aussi qu'à la fin il ne faudra se déterminer à autre chose qu'à adorer ces profondes et mystérieuses paroles.

Et aussi, comme Jésus-Christ ne les a dites que pour nous instruire, peut-être y faudra-t-il entendre quelque chose, plus ou moins selon qu'il plaira à Dieu de les découvrir. Lisez donc et relisez, considérez, ruminez, recevez toutes es pensées qui vous viendront naturellement et simplement dans l'esprit ; écoutez tout, pesez tout. Ecoutez principalement ce qui prend le cœur, ce qui l'incline vers Dieu, vers Jésus-Christ ; ce qui l'abaisse, ce qui l'humilie, ce qui le relève, ce qui le fait trembler, ce qui le console, et dites en vous-même : Tout cela est vrai, tout cela est juste ; soit que Dieu veuille que je l'entende ou que je ne l'entende pas, tout est véritable, tout est juste ; j'adore cette vérité, cette justice, aussi content de l'entendre que de ne l'entendre pas, parce que, quelque intelligence qu'il plaise à Dieu de m'en donner, l'intime de ce secret sera toujours pour moi impénétrable. Ou plutôt, sans y rien entendre, je me contenterai de croire et je m'unirai de cœur, en toute simplicité et candeur, à toutes les vérités que Jésus-Christ a voulu ici ou cacher ou découvrir à l'humble troupeau qui entend sa voix. Taisons-nous ici, et écoutons en grand silence les impénétrables vérités de Dieu.

[1] *Joan.*, x, 27 seq. — [2] *Ibid.*, VI 43 seq. — [3] *Ibid.* 65 66.

XLe JOUR.

Les élus sont tirés du monde par le Père.

La première vérité qui paraît dans les paroles de Jésus-Christ, c'est que ceux que le Père donne à son Fils, il les a tirés du monde : « J'ai, » dit il, « manifesté votre nom, » vos perfections, vos grandeurs, vous-même, votre sagesse, vos conseils ; et encore, « votre nom, » ce nom de Père, qui n'avait point encore été révélé parfaitement : « je l'ai manifesté aux hommes que vous m'a- « vez donnés, en les tirant du monde [1]. » Ils y étaient donc ; ils en étaient, de ce monde dont il est écrit : « Le monde ne l'a pas connu [2] ; » et encore : « N'aimez pas le monde, ni tout ce qui « est dans le monde, parce que tout ce qui est « dans le monde est concupiscence de la chair, « ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la « vie [3] ; » ce qui est ramassé dans ce seul mot de la même Epître : « Tout le monde est gisant, « plongé dans le mal : » tout y est mauvais, tout y consiste en malignité : TOTUS MUNDUS IN MALIGNO POSITUS EST [4]. C'est donc de ce monde et du milieu de la corruption et du péché, que Dieu a tiré ceux qu'il a donnés à son Fils. Ce n'est point pour leurs mérites, pour leurs bonnes œuvres, qu'il les a tirés, séparés, démêlés du monde. Voilà une première vérité, que tout homme que Dieu a donné à Jésus-Christ était dans la corruption, dans le mal, dans la perdition. Et quand il dit ; « Ils étaient à vous [5], » il ne veut pas dire : Ils étaient à vous par leur vertu, ils étaient à vous par leur bonne volonté ; mais ils étaient à vous par la vôtre ; non par leur choix, mais par le vôtre ; non parce qu'ils étaient bons, mais parce que vous l'étiez, vous, mon Père, qui les choisissiez pour me les donner.

Il est vrai qu'il parle ici des apôtres que le Père a donnés au Fils par cette grâce singulière de l'apostolat ; mais cela est vrai de tous ceux que le Père a donnés au Fils en qualité de fidèles pour être ses membres, ainsi qu'il paraîtra au ℣ 24. Le Père les donne tous à son Fils par la même grâce et par la même bonté gratuite avec laquelle il lui a donné les apôtres. Qu'avaient-ils fait pour être donnés au Fils de Dieu, pour être non-seulement les membres, mais encore les principaux membres de son corps mystique? « Mon Père, vous les avez tirés du « monde ; ils étaient vôtres par votre bonté [6]. » Ne nous glorifions pas, parce que nous étions au

[1] *Joan.*, XVII, 6. — [2] *Ibid.*, I. 10. — [3] I *Joan.*, II, 15, 16. — [4] *Joan.*, V, 19. — [5] *Ibid.*, XVII, 6. — [6] *Ibid.*

Père et qu'il nous a donnés à son Fils ; au contraire, humilions-nous, parce que nous n'étions à lui que par l'amour gratuit qui nous prévenait, conformément à cette parole : « non que « nous l'ayons aimé, car c'est lui qui nous a « aimés le premier[1]. »

XLIe JOUR.

Le Fils instruit ceux qui lui sont donnés par le Père.

Voilà donc par où Dieu commence pour former l'Eglise : le Père choisit ceux qu'il donne à son Fils dans cette secrète communication qui est entre eux, et ceux qu'il choisit ainsi, il les rend siens par ce choix et ils sont à lui ; mais ils sont aussi à son Fils, parce qu'il les lui donne, et le Fils les reçoit de sa main et il leur fait connaître le nom de Dieu. Voilà la prédication de Jésus-Christ, qui est le fondement extérieur de cette Eglise qu'il venait former. Et encore que cette grâce de la prédication soit pour le peuple, elle regarde principalement les apôtres qu'il établissait pour en être les docteurs. Ainsi il les instruit en particulier et leur apprend le nom de son Père, ce nom de Père qui envoie son Fils et l'envoie par un pur amour, pour être le Sauveur du monde ; voilà donc la prédication de Jésus-Christ.

Mais si sa prédication était purement extérieure, les apôtres ne lui diraient pas : « Seigneur, augmentez-nous la foi[2]. » Par cette prière ils ne voulaient pas lui dire : Prêchez-nous, car ils voyaient bien qu'il le faisait et ne cessait de les instruire. Ils lui demandaient qu'il leur parlât au dedans pour leur augmenter la foi ; et quand ils lui en demandaient l'accroissement, ce n'était pas qu'ils crussent en avoir eu le commencement par eux-mêmes, mais ils demandaient le progrès à celui de qui ils tenaient le commencement. Et quand cet autre lui disait : « Je crois, Seigneur, aidez mon « incrédulité[3] ; » il entendait bien que celui qu'il priait d'en éteindre jusqu'au moindre reste, était celui qui avait commencé de la détruire dans son cœur. Jésus-Christ était donc connu comme celui qui agissait, qui parlait au dedans et au dehors, car il était la Parole intérieure du Père ; et quand il s'était revêtu de notre nature pour exercer au dehors le ministère de la parole, il n'avait pas perdu pour cela cette qualité de Parole intérieure qui demeurait dans le sein du Père, mais qui ainsi s'insinuait dans tous les cœurs « en illuminant tout homme « qui vient au monde[4], » et parlant à qui lui plaît, comme il lui plaît, sans que personne puisse entendre la vérité, qu'autant que le Verbe lui parle de la manière qu'il sait, ni en particulier les vérités du salut, qu'autant qu'il lui insinue dans le fond du cœur ce nom secret de son Père, qui veut devenir le leur en les donnant à son Fils, qui les fait fils et enfants à leur manière, lorsqu'il les unit à lui et les fait ses membres.

Combien donc dois-je être attentif, et au dedans et au dehors, à la prédication, à la lecture de l'Evangile ! et combien dois-je prêter l'oreille du cœur à cette douce insinuation de la vérité, qui se fait entendre sans bruit, et sans articuler des paroles qui se suivent les unes les autres, et n'ont de sens qu'à la fin ; mais tout ensemble et par un seul trait, autant qu'il lui plaît de parler ! O Jésus ! j'écoute : parlez, luisez, éclairez, tonnez, échauffez, fendez les cœurs.

XLIIe JOUR.

Comment le Père donne les élus au Fils.

« Ils étaient à vous, et vous me les avez don- « nés[1]. » Mais le Fils ne les a-t-il pas donnés lui-même ? D'où vient donc qu'il disait dans le chapitre précédent : « Ce n'est pas vous qui « m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis[2] ? » Et quand le Père les a choisis, si ce n'est par le Fils qu'il a fait ce choix, saint Paul aurait-il dit que « Dieu nous a choisis en lui et par lui[3] : » autrement il ne serait pas véritable que nous lui devrions tout, puisque nous aurions été choisis sans lui. Entendons donc que le Père inspire à l'âme sainte de son Fils fait homme, de choisir ceux qu'il devait choisir ; et le Fils, qui ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père[4], les choisit après lui ; et le Père ne veut pas que son choix ait son effet, jusqu'à ce que le Fils y soit entré. Mais le Fils, qui de son côté ne fait rien que selon qu'il voit la volonté de son Père, choisit ceux qu'il veut. Ainsi le Père, qui dirigeait, animait et inspirait la volonté de son Fils, était le premier qu'il choisissait ; et c'est pourquoi le Fils dit : « Ils étaient à vous, « et vous me les avez donnés. »

Et que dirons-nous du Fils comme Dieu ? Ces bienheureux choisis de Dieu, n'étaient-ils pas à lui comme au Père ? Oui sans doute, comme il dit après : » Tout ce qui est à vous, est à moi ; « et tout ce qui est à moi, est à vous[5]. » Mais c'est son langage ordinaire de tout rapporter à son Père, de qui il tire lui-même son origine ; et encore selon ce sens, ils étaient au Fils dès là qu'ils étaient au Père. Tout leur était commun ; et tout venant du Fils au Père, tout lui est aussi rapporté. C'est le langage du Fils, le langage mystérieux et sacré de sa mutuelle communication avec son Père. En un mot, le langage de la Trinité ; que Jésus-Christ n'aurait

[1] *Joan.*, IV, 10. — [2] *Luc.*, XVII, 5. — [3] *Marc.*, IX, 23. — [4] *Joan.*, I, 9.

[1] *Joan.*, XVII, 6. — [2] *Ibid.*, XV, 19. — [3] *Ephes.*, I, 4, 5. — [4] *Joan.*, V, 19. — [5] *Ibid.*, XVII, 10.

point parlé devant les hommes, s'il ne les voulait introduire dans ce secret par la foi, pour un jour les y introduire par la claire vue. Croyons donc, et nous verrons.

XLIIIe JOUR.

Jésus parle ici des onze apôtres.

« Et ils ont gardé votre parole : ils ont maintenant connu que tout ce que vous m'avez « donné vient de vous, parce que je leur ai « donné les paroles que vous m'avez données; « et ils ont connu véritablement que je suis « sorti de vous : ils ont cru que vous m'avez « envoyé[1]. »

Il parle de ceux qui étaient actuellement avec lui. Judas s'était retiré incontinent après la cène, et n'avait aucune part au discours qui avait suivi. Ce traître s'étant retiré pour consommer son crime, « et ensuite aller en son « lieu[2]; » on pouvait dire véritablement de tous ceux qui étaient présents, qu'ils avaient reçu la parole et qu'ils avaient connu que Jésus-Christ était sorti de Dieu ; car ils venaient de lui dire : « Nous croyons que vous êtes sorti de « Dieu[3], » qui est la même parole que Jésus-Christ répète ici; et il semble avoir approuvé comme véritable ce qu'ils lui disaient alors, en leur répondant : « Vous croyez présentement? » *Modo creditis*[4] ? Mais encore que cela soit véritable jusqu'ici, et que les apôtres ne se soient pas encore démentis, il semble que Jésus-Christ les regarde non-seulement dans l'état où ils étaient, mais encore et beaucoup plus dans celui où ils allaient être, incontinent après la descente du Saint-Esprit. Et de même que, lorsqu'il dit qu'il « a consommé l'ouvrage que « son Père » lui « a ordonné[5], » il ne parlait point seulement de ce qu'il avait fait jusqu'alors, et regardait principalement ce qu'il allait faire, qui était la plus essentielle partie et la consommation de ce grand ouvrage ; ainsi tout ce qu'il dit à ses apôtres regarde principalement l'avenir.

Et en effet, cette parole qu'il dit ici, ils ont « connu véritablement, » semble regarder quelque chose de plus parfait dans la foi, que l'état douteux et chancelant où étaient alors les apôtres, qui dans un moment allaient tomber non-seulement dans la faiblesse de l'abandonner, mais encore dans une entière incrédulité. C'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même venait de leur répondre, après qu'ils lui eurent dit : « Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. « Vous croyez maintenant, » leur avait-il dit : « l'heure est venue que vous allez être dispersés, et que vous me laisserez seul[1] ; » comme s'il eût dit : Vous appelez cela croire ? est-ce croire, que d'être assez faibles pour me quitter dans un moment? est-ce là connaître vraiment que je suis venu de Dieu ? Une foi si vacillante méritait-elle cet éloge de la bouche du Fils de Dieu : « Ils ont vraiment connu ? »

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Jésus-Christ ne parle des onze qui l'écoutaient actuellement; et que ce ne soit, par conséquent, ceux qu'il regardait comme étant à lui, et comme lui étant donnés par son Père. Ecoutons donc ce qu'il en va dire : mais, avant que de passer outre, remarquons que ceux qui sont véritablement à lui, sont ceux qui demeurent. Les autres sont ceux dont il est écrit : « Ils « étaient parmi nous, mais ils n'étaient pas des « nôtres; » ils n'étaient pas véritablement de notre troupeau : « car s'ils en avaient été, ils y « seraient demeurés[2] ; » mais leur sortie fait connaître que tous ceux qui sont parmi nous ne sont pas pour cela de notre société. Demeurons donc en Jésus-Christ et Jésus-Christ en nous, afin d'être véritablement, c'est-à-dire sincèrement et constamment de ceux qui sont en lui.

XLIVe JOUR.

Jésus prie pour eux et pour les élus.

« Je prie pour eux : je ne prie pas pour le « monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est « à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, « est à moi : et j'ai été glorifié en eux[3]. » Il parle des onze, et de ceux-là seulement dont la foi et l'obéissance l'ont glorifié, selon ce qu'il avait dit. « Ils ont gardé votre parole, et ils ont « cru, et ils ont connu que vous m'avez envoyé[4]. » Voilà donc ceux qu'il a en vue, et pour qui il prie en cet endroit. Et lorsqu'il dit qu'il a été glorifié en eux, il les regarde principalement dans l'état où ils seraient mis après sa résurrection et la descente du Saint-Esprit. Car c'est alors seulement qu'il a été véritablement glorifié en eux, ne l'ayant été que très-faiblement jusqu'alors ; et au contraire ayant été plutôt déshonoré par leur fuite et par leur incrédulité. Mais il prie Dieu de les affermir ; et voilà, encore un coup, ceux pour qui il prie dans ce verset. Car priant ici principalement pour la formation de son corps mystique, qui est son Eglise, il commence par prier pour ceux qui en devaient être après lui les fondateurs par la prédication ; et il prie ensuite « pour « ceux qui devaient croire par leur parole[5]. » Car c'est ainsi que tout le corps est complet, par

[1] *Joan.*, XVII, 6, 7, 8. — [2] *Act.*, I, 25. — [3] *Joan.*, XVI, 30. — [4] *Ibid.*, 31. — [5] *Ibid.*, XVII, 4.

[1] *Joan.*, XVI, 30, 31, 32. — [2] *I. Joan.*, II, 19. — [3] *Ibid.*, XVII, 19. — [4] *Ibid.*, 6, 7, 8. — [5] *Ibid.*, 20.

la sainte société de ceux qui enseignent et de ceux qui sont dociles à apprendre la vérité; et tout cela est une suite de la prière du Fils de Dieu.

Il semble qu'on voit par là que cette prière de Jésus-Christ n'enferme pas pas tout ce dont il a prié son Père, mais seulement tout ce dont il l'a prié pour une certaine fin. Car il avait, outre les apôtres, beaucoup de disciples qui croyaient en lui sincèrement, comme Nicodème, comme Joseph d'Arimathie, comme Lazare et ses sœurs, comme les Maries, comme beaucoup d'autres; et au-dessus de tous les autres, comme sa sainte et digne Mère : qui ayant tous part à son sacrifice, ont eu aussi part à sa prière; quoique celle-ci semble faite pour une autre fin, et ne les pas regarder : car ils ne sont point du nombre des apôtres, dont il parle dans les versets 9 et 10. Ils ne sont non plus du nombre de ceux dont il parle au ℣ 20, parce que ceux-là sont ceux qui devaient croire la parole des apôtres, Or ceux qu'on vient de nommer croyaient déjà; et ce n'était point par la parole des apôtres, mais par celle de Jésus-Christ et sa sainte Mère avant tout cela par celle de l'ange. Et dans le temps de sa passion, ceux qui s'en retournaient frappant leur poitrine, et le centenier qui disait : « Vraiment « celui-ci était le Fils de Dieu [1], » étaient bien de ceux qui devaient croire, mais non par la parole des apôtres. Et quand on voudrait dire que quelques- uns d'eux eurent besoin d'être confirmés dans la foi par leur ministère, le peut-on dire de sa sainte Mère ? et le peut-on dire des femmes pieuses qui persistèrent à suivre Jésus à la croix et dans le tombeau, pendant que les apôtres étaient dans le trouble et dans l'incrédulité; et qui furent aussi les premières à qui il apprit lui-même sa résurrection ? Le bon larron fut aussi de ceux qui crurent, mais on sait que ce ne fut point par le ministère des apôtres. L'exemple de Jésus-Christ le convertit, et sa promesse l'assura de son salut.

Disons donc que, cette prière regardant principalement la fondation de son Eglise, Jésus-Christ n'y a considéré que les moyens ordinaires dont il se voulait servir pour l'établir; et que pour cela il ne parle dans cette prière que des apôtres qui étaient présents et de ceux qui devaient croire par leur parole. Il ne faut donc point douter que Jésus-Christ n'ait recommandé à son Père, publiquement ou secrètement, d'autres personnes que celles dont il est fait mention en cet endroit : car qui doute qu'il n'ait secrètement recommandé le bon larron ? et qui ne sait la prière qu'il fit hautement à la croix pour ceux qui l'y avaient mis ? Mais la prière qu'il fait ici regardait principalement les apôtres, pour l'instruction de qui il la fit tout haut, et qu'il voulait encourager à l'œuvre qu'il leur avait confiée, en leur faisant voir ce qu'il faisait, et ce qu'il demandait à son Père pour en assurer le succès.

Dans cet esprit, il dit à son Père : « Je prie « pour eux, je ne prie pas pour le monde ; « mais pour ceux que vous m'avez donnés et « que vous avez tirés du monde pour me les « donner [1]. » Comme donc ils sont déjà séparés du monde, il n'a pas à prier son Père de les en tirer. Quand Dieu les tira du monde pour les lui donner, ce fut sans doute selon le désir et à la prière de son cher Fils, par qui il les appelait. Lorsqu'il voulut former le corps des douze apôtres, il est expressément marqué qu'auparavant « il se retira sur une montagne et y passa la nuit « en prière [2] : » ce qui nous donne à entendre qu'une prière secrète précédait ses actions; plutôt qui peut douter qu'il ne fût dans une perpétuelle communication avec son Père ; et qu'il ne lui demandât tout et n'accomplît en tout sa volonté ?

On doit donc croire très-certainement qu'il demandait à son Père tous ceux qu'il convertissait et qu'il retirait de la corruption du monde. Alors il priait du moins pour quelque partie du monde, mais afin que cette partie cessât d'en être. Et quand il dit à la croix : Mon « Père, pardonnez- leur, parce qu'ils ne savent « ce qu'il font [3] ; » ceux pour qui il priait étaient encore de ce monde pervers. Mais ici ceux pour qui il prie n'en étaient déjà plus, puisque son Père les en avait tirés pour les lui donner, ce qui lui fait dire dans la suite : » Ils ne sont « pas du monde, comme je ne suis pas du monde [4]. » Autre est donc la prière par laquelle le Sauveur prie pour tirer quelqu'un du monde, autre celle par laquelle il prie pour obtenir ce qu'il faut à ceux qui en sont déjà tirés. Et c'est ce dernier genre de prière qu'il fait ici, lorsqu'il demande pour ceux dont il parle « qu'ils soient un comme le Père et le Fils sont un [5], » qui est une chose dont le monde, tant qu'il est monde, n'est pas capable.

Il est vrai que cette partie du monde qui devait croire, comme nous verrons dans la suite, devait par conséquent venir à cette unité ; mais afin qu'elle en fût capable, il eût fallu demander pour elle les dons nécessaires pour

[1] *Matth.*, XXVII, 54; *Luc.*, XXIII, 47, 48.

[1] *Joan.*, XVII, 9. — [2] *Luc.*, VI, 12, 13. — *Ibid.*, XXIII, 34. — [4] *Joan.*, XVII, 16. — [5] *Ibid.*, 11.

l'y préparer par la grâce, qui le devait tirer du monde. Mais nous ne voyons pas que Jésus-Christ le fasse ici; ni enfin qu'il fasse autre chose que de prier pour ceux qui étaient déjà tirés du monde, ainsi que nous le venons de voir.

Mon Dieu, n'est-ce point ici un vain travail, et une recherche trop curieuse de vos paroles? Je ne le crois pas; car je tâche à les entendre par elles-mêmes, et par ce qu'elles contiennent, et il n'y a rien d'inutile dans ce que vous dites. Il n'est donc pas utile de le rechercher. Car qui sait le fruit que vous voudrez qu'on y trouve? Quoi qu'il en soit, je vous offre mes faibles recherches, mes faibles pensées. Criblez-les, Seigneur, criblez-les : que le vent emporte la poussière, le mauvais grain, les ordures, tout ce qui n'est pas le pur froment, et ne permettez pas qu'il demeure autre chose dans mon cœur, que ce qui est propre à le nourrir pour la vie éternelle.

XLVe JOUR.

Jésus ne prie pas pour le monde.

« Je ne prie pas pour le monde [1]. » Je ne prie pas pour les hommes vains, amoureux d'eux-mêmes, qui ne veulent que paraître bons, et se trompent les uns les autres, car tout cela c'est le monde. Je ne prie pas pour ce monde plein de haine, de jalousie, de dissimulation, de tromperie ; pour ce monde dont les maximes sont toutes contraires à la vérité, à la piété, à la sincérité, à l'humilité, à la paix. O monde! la vérité te condamne ici, et Jésus-Christ t'exclut de sa charité ; mais plutôt tu t'en exclus toi-même, et tu te rends incapable du grand fruit de sa prière, qui est cette parfaite unité qu'il demande pour ses apôtres et pour tous ses autres fidèles.

Le monde porte corruption et division, parce qu'il porte concupiscence, intérêt, avarice, orgueil ; et tout cela ne corrompt pas seulement, mais encore divise les cœurs. Témoin, dans les liaisons qui semblent les plus étroites et les plus vives, ou selon l'esprit, ou même selon la chair, les dégoûts, les défiances, les jalousies, les légèretés, les infidélités, les ruptures. Où trouve-t-on des amis qui ne soient en garde l'un contre l'autre et séparés par quelque endroit? Et quand on trouverait dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable et qu'on n'en viendra jamais au point délicat où l'on ne se pourra plus supporter l'un l'autre? Et quel est ce point délicat, si ce n'est l'amour de son excellence propre et de la prééminence du mérite, qui fait qu'il n'y a rien de sincère ni de cordial parmi les hommes? On sera mis au-dessus d'un bas intérêt : je le veux, quoique cela soit rare; mais cet intérêt d'excellence, cette jalousie de gloire et de mérite, qui l'extirpera du fond des cœurs? qui l'empêchera de régner dans le monde et d'y porter la division partout ? Non, le monde n'est pas capable de cette union d'esprit et de cœur, que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, « afin qu'ils « soient un [1]. » Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse mettre cette unité dans les cœurs. Elle fut dans les fidèles, après que cet Esprit d'unité fut descendu sur eux : » Et ils n'avaient tous « qu'un cœur et qu'une âme; et personne ne « croyait avoir rien de propre parmi eux [2]. » Mais cet Esprit, qui porte la paix et l'union dans les cœurs, notre Sauveur vient de dire que « le « monde ne le peut pas recevoir [3]. » Et c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ dédaigne de prier pour le monde. Ce n'est pas en vain qu'il parle ainsi, lui qui est si bon, si charitable ; ce n'est pas en vain qu'il nous dit qu'il ne prie pas pour le monde : il faut que nous entendions combien nous devons haïr le monde et l'esprit du monde, de ce monde dont Jésus-Christ ne veut pas se souvenir lorsqu'il prie pour les fidèles.

XLVIe JOUR.

Il prie pour ceux en qui Dieu est glorifié.

« Je ne prie pas pour le monde; mais pour « ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils « sont à vous; et j'ai été glorifié en eux [4]. » Jésus-Christ est glorifié en nous quand son Père y est glorifié ; et son Père y est glorifié quand non-seulement nous portons « beaucoup « de fruit, « comme Jésus-Christ le dit lui-même [5] ; mais encore, que nous rapportons tout ce fruit » à la louange de la gloire de sa « grâce, par laquelle il nous a rendus agréa- « bles à ses yeux, et nous a élargi ses dons en « Jésus-Christ son Fils bien-aimé [6], » en sorte « que nulle chair, » nul homme « ne se glo- « rifie en lui-même ; mais que celui qui se « glorifie se glorifie uniquement en Notre-Sei- « gneur [7]. » Soyons donc de ceux dont Jésus-Christ se glorifie auprès de son Père en lui disant, comme il vient de faire de ses apôtres : « Ils ont gardé votre parole ; et comme je leur « ai donné la parole que vous m'avez donnée, « ils ont été fidèles à la recevoir, comme une « parole qui venait de vous, de qui moi-même « je viens [8]. » Soyons de ceux à qui Jésus-Christ

[1] *Joan.*, XVII, 9.

[1] *Joan.*, XVII, 11. — [2] *Act.*, V, 32. — [3] *Joan.*, XIV, 17. — [4] *Ibid.*, XVII, 9, 10. — [5] *Ibid.*, XV, 8. — [6] *Ephes.*, I, 6. — [7] *I Cor.*, I, 31. — [8] *Joan.*, XVII, 6, 8.

rend ce témoignage, mais soyons aussi de ceux qui reconnaissent que tout cela nous vient de Dieu, et que notre fidèle coopération à la grâce de Jésus-Christ est le premier effet de cette grâce. *Amen* : il est ainsi. Et si nous avons en nous-mêmes ce sentiment, le témoignage de Dieu sera en nous : nous serons les vrais disciples de la grâce de Jésus-Christ et il sera vraiment glorifié en nous ; ne pouvant jamais l'être en ceux qui se glorifient, pour peu que ce soit, en eux-mêmes, parce qu'il est le vrai et seul Dieu, « qui ne donnera pas sa gloire à un « autre [1]. » Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes, et toutes les fois que nous y trouverons un secret appui dans nos œuvres, dans nos lumières, dans notre travail, dans notre mérite, dans nos propres forces, sortons de nous-mêmes pour nous laisser aller à l'abandon entre les bras de celui qui nous soutient et ne tenons qu'à lui seul.

XLVIIe JOUR.

Il demande qu'ils soient un avec son Père et lui.

« Je ne suis plus dans le monde : » toujours selon cette façon de parler, qui lui fait énoncer comme déjà accompli ce qui va l'être. Je ne suis donc plus dans le monde : « Je pars, et je « viens à vous : mais pour eux, ils sont dans le « monde. Mon Père saint, conservez en votre « nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils « soient un comme nous [2]. » Voilà donc ce que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, et en eux pour tous ses élus, ainsi qu'il l'expliquera plus clairement dans la suite. S'il demande cela pour eux, il n'est pas permis de douter qu'il ne l'obtienne ; car c'est lui-même qui a dit : « Je sais, mon Père, que vous m'écoutez « toujours [3]. » Il est donc bien assuré d'être écouté lorsqu'il demande à son Père de les garder tellement, qu'ils soient un : et ils le seront, puisque Jésus-Christ a demandé qu'ils le fussent.

« Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un : » que l'esprit de dissension, d'envie, de jalousie, de vengeance, d'animosité, de soupçon et de défiance ne soit point en eux : « Qu'ils soient « un comme nous. » Ce n'est pas assez qu'ils soient un, comme le Père et le Fils, dans la nature qui leur est commune, de même que le Père et le Fils sont un dans la nature qui leur est commune ; mais qu'ils aient, comme eux, une même volonté, une même pensée, un même amour : « qu'ils soient » donc « un « comme nous. »

Ce « comme » ne fait pas descendre l'unité du Père et du Fils jusqu'à l'imperfection de la créature, ainsi que les ariens se l'imaginaient ; mais, au contraire, il relève l'imperfection de la créature, jusqu'à prendre autant qu'elle peut pour son modèle l'unité parfaite du Père et du Fils. « Qu'ils soient un comme nous : » c'est donc à dire que nous soyons le modèle de leur union ; non qu'ils puissent jamais atteindre à la perfection de ce modèle, mais néanmoins qu'ils y tendent ; de même que lorsqu'on nous dit : « Soyez saints comme je suis saint, moi le « Seigneur votre Dieu [1] : » et encore : « Soyez « parfaits, soyez miséricordieux comme votre « Père céleste est parfait et miséricordieux [2], » nous entendons bien qu'il ne nous appartient pas d'être saints, d'être bons, d'être parfaits dans la transcendance qui convient à la nature divine, mais seulement qu'il nous appartient d'y tendre, et que nous devons nous proposer ce modèle, pour en approcher de plus en plus. Ainsi, « qu'ils soient un comme nous, » c'est-à-dire qu'ils le soient, s'avançant aujourd'hui et après, et tous les jours de plus en plus, à cette perfection, et y avançant d'autant plus infatigablement qu'on ne peut jamais atteindre au sommet. Car plus on avance, plus on connaît la distance ; et elle paraît de plus en plus infinie, et on s'abaisse, et on s'humilie jusqu'à l'infini, jusqu'au néant.

« Qu'ils soient donc un comme nous, » s'unissant ensemble, en toute cordialité et vérité, non de paroles seulement, mais par œuvres et par les effets d'une charité sincère ; qu'ils soient un véritablement : qu'ils soient un inséparablement ; qu'ils montrent et qu'ils voient en eux mêmes, dans la perpétuelle persévérance de leur union mutuelle, une image de cette éternelle et incompréhensible unité par laquelle le Père et le Fils étant un, dans une même et simple nature individuelle, ils n'ont aussi qu'une seule et simple intelligence, avec un seul et simple amour, et par tout cela font un seul Dieu : ainsi, qu'ils fassent entre eux un seul corps, une seule âme, un seul Jésus-Christ. Car s'il est réservé à Dieu et aux personnes divines d'être un, d'une parfaite unité, il nous convient d'être un, comme faits à leur image, et c'est la grâce que Jésus-Christ demande pour nous.

Il ne dit pas qu'ils soient « un avec nous ; » ou que « nous et eux nous ne soyons qu'une « seule et même chose, » ce qui serait égaler les hommes à Dieu ; mais « qu'ils soient un « comme nous, » selon la proportion qui convient à ceux que nous avons faits à notre image, en disant : « Faisons l'homme à notre image

[1] *Isa.*, XLII, 8. — [2] *Joan.*, XVII, 11. — [3] *Ibid.*, XI, 42.

[1] *Lev.*, XI, 44. — [2] *Matth.*, V, 48; *Luc.*, VI, 36.

« et ressemblance [1]. » O image! de qui es-tu l'image? Du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, qui ont prononcé d'une voix commune : « Faisons l'homme à notre image! » Achève donc le portrait et imprime en toi tous les traits de cette divine ressemblance. Otons de plus en plus ce qui nous divise de nos frères : ôtons nos propriétés, nos propres désirs, nos propres pensées, notre amour-propre : il ne resterait plus que le bien commun, qui est Dieu, en qui nous serons une même chose.

XLVIIIe JOUR.

L'enfant de perdition.

« Pendant que j'étais avec eux, je les conser-« vais en votre nom : j'ai gardé ceux que vous « m'avez donnés, et aucun d'eux n'est péri, si « ce n'est l'enfant de perdition, afin que l'Ecri-« ture fût accomplie [2]. » On entend bien que cet enfant de perdition, c'est le traître disciple. Il n'est enfant de perdition, enfant de la géhenne, enfant de l'enfer, que par lui-même et par sa faute. Car Jésus-Christ l'avait appelé, non-seulement à la foi, mais encore à l'apostolat : et s'il se fût purifié, il aurait été, comme dit saint Paul, « un vaisseau d'honneur, sanctifié au « Seigneur, » au lieu qu'il s'est fait lui-même un vaisseau de rebut et de mépris [3]. Ce n'est donc pas Dieu qui l'a précipité dans le crime, pour accomplir les prédictions de son Ecriture, car ces prédictions du péché le supposent comme devant être, et ne le font pas. Cela est clair, cela est certain ; et il ne faut rien écouter contre. Judas n'a pas été poussé au crime, si ce n'est par le diable et par sa propre malice. Mais Jésus-Christ le rappelait : pendant le traître baiser, il l'appelle encore son ami ; il lui dit encore : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ici? « Quoi, tu trahis le Fils de l'homme avec un « baiser [4]! » Et il reçoit son baiser, et lui-même lui donne le sien. Mais, parce qu'il s'endurcit au milieu de toutes ses grâces, il le laisse à lui-même et au mauvais esprit qui le possédait, et à son propre désespoir. C'est ainsi « qu'il est « allé en son lieu, » comme il est porté dans les *Actes* [5], au lieu qui lui avait été préparé par une juste punition de son crime, mais qu'il avait lui-même choisi, et qu'il s'était comme approprié par sa libre et volontaire dépravation.

« Il fallait donc que l'Ecriture s'accomplît en « lui, » comme dit saint Pierre [6] : parce que Dieu accomplit sa volonté juste dans ceux-là mêmes qui s'opposent, autant qu'il est en eux, à sa volonté. Car, comme dit saint Augustin, « il fait ce qu'il veut de ceux qui ne font pas « ce qu'il veut [1], » et en voulant se soustraire à l'empire de sa vérité, ils y retombent en subissant les lois de sa justice. O justice! ô justice! ô justice! il faut adorer tes saintes et inexorables rigueurs. A force de pardonner, Dieu en vient enfin, en quelque façon, à ne pouvoir plus pardonner : et il faut que sa justice s'accomplisse.

[1] *Gen.*, I, 26. — [2] *Joan.*, XVII, 12. — [3] II *Tim.*, II, 20, 24. — *Matth.*, XXVI, 50; *Luc.*, XXII, 48. — [5] *Act.*, I, 25. — [6] *Ibid.*, 16.

XLIXe JOUR.

Qu'est-ce à dire : « Aucun n'a péri que l'enfant de perdition? «

« Aucun n'a péri que l'enfant de perdition [2]. » Je ne sais que dire de ce perfide. Est-il venu d'abord à Jésus-Christ avec un esprit trompeur? Il le semble, selon ces paroles : « Jésus savait « dès le commencement, qui étaient ceux qui « ne croyaient pas, et qui était celui qui le de-« vait trahir [3]. » Est-ce donc que ce perfide ne croyait pas dès le commencement? ou bien est-ce que Jésus-Christ voyait dès le commencement qui étaient ceux qui, dans la suite, ne croiraient plus? Mais il distingue les temps ; il savait ceux qui ne croyaient pas alors, et dans ce temps-là ; et ensuite dans le futur, il savait qui le devait trahir. On pourrait donc soupçonner que ce malheureux, qui devait trahir son Maître, dès le commencement n'y croyait pas ; et qu'avec toute la confiance qu'il lui avait témoignée, en le recevant au nombre de ses disciples, et même en lui confiant la garde de ce qu'il recevait des peuples pour sa subsistance, il ne faisait que le tolérer, pour nous donner un exemple de patience.

Mais dirons-nous que la vocation de Jésus-Christ n'aura eu aucun effet dans ce traître? S'il n'avait jamais cru, aurait-il dit, dans son désespoir : « J'ai péché en livrant le sang inno-« cent [4] ; » et aurait-il rendu aux Juifs le prix de son iniquité? Il semble donc qu'il ait cru, du moins durant quelque temps, de bonne foi; et qu'un reste de sa première croyance s'étant réveillé, au lieu d'en profiter pour son salut, il l'ait fait servir à sa perte. Car s'il eût bien entendu la parole qu'il disait : « J'ai péché en vous « livrant ce sang innocent, » ce sang juste, il aurait vu que ce sang étant véritablement un sang juste, où le péché n'avait jamais trouvé de place, il y avait dans la justice et la sainteté de ce sang de quoi expier le crime de celui qui l'avait vendu. Il ne l'a pas compris, le malheureux ; et sa pénitence désespérée, avec sa croyance infructueuse, lui tournent à damnation.

[1] *Enchirid.*, cap. 104, n. 28. — [2] *Joan.*, XVII, 12. — [3] *Ibid.*, VI, 65. — [4] *Matth.*, XXVII, 4, 5.

Quoi qu'il en soit, j'oserai dire avec assurance qu'il n'est pas de ceux dont Jésus-Christ a dit ici : « Ils étaient à vous, et vous me les « avez donnés [1]. » Car ceux dont il le dit étaient ceux qui étaient présents lorsqu'il priait, qui avaient gardé sa parole, qui croyaient, en la foi desquels il était glorifié, et le devait être. Que le Père l'ait donné au Fils en un certain sens, lorsqu'il le lui a donné pour apôtre, et que le Fils l'ait reçu de lui lorsqu'il l'appela, conformément à cette parole : « Je vous ai élus douze, « et un de vous est un diable [2] : » on n'en peut douter. Au même sens qu'il lui a été donné, au même sens, quel qu'il soit, il était à lui. Mais qu'il fût à lui de cette manière singulière dont Jésus-Christ parle ici, la vérité de ses paroles ne permet pas de le penser. S'il n'est pas de ceux dont Jésus-Christ a dit : « Ils ont cru à « votre parole, et j'ai été glorifié en eux : » il n'est donc pas aussi de ceux dont il a dit : « Je « les conservais en votre nom ; » encore moins de ceux dont il a dit : « J'ai gardé ceux que « vous m'avez donnés : » encore moins de ceux dont il a dit : « Aucun d'eux n'a péri [3]. » Et quand il ajoute : « si ce n'est l'enfant de per- « dition, » il semble que c'est au même sens dont il dit ailleurs : « Personne ne sait rien de « ce dernier jour, ni les anges, ni le Fils, si ce « n'est le Père [4], » en sous-entendant ni personne, si ce n'est le Père ; ou bien, ni per- « sonne, « mais le Père seul [5] ; » ou, comme il est porté dans saint Paul : « Personne n'est jus- « tifié par les œuvres de la loi, si ce n'est par « la foi en Jésus-Christ [6], » c'est-à-dire ni autrement que par la foi en Jésus-Christ ; ou bien, mais seulement par cette foi, ou, comme on lit dans l'*Apocalypse* : « Rien de souillé n'entrera « dans la cité sainte, ni aucun de ceux qui com- « mettent des abominations et des mensonges, « si ce n'est ceux qui sont écrits au livre de vie « de l'Agneau [7], » c'est-à-dire mais seulement ceux, etc. Ainsi, « aucun d'eux n'est péri, si ce « n'est l'enfant de perdition : » c'est-à-dire mais seulement cet enfant de perdition, qui s'est perdu lui-même en me quittant.

[8] [Jésus-Christ s'est servi lui-même de cette façon de parler en deux versets consécutifs : Il y avait, » dit-il, « plusieurs veuves en Is- « raël du temps d'Elie, et ce prophète n'a été « envoyé chez aucune d'elles, mais chez une « femme veuve de Sarepte dans le pays des Si- « doniens. Il y avait de même plusieurs lépreux « en Israël du temps d'Elisée, et il n'a été en- « voyé à aucun d'eux, mais seulement à Naa- « man, Syrien [1]. » Ainsi, dit-il, « nul n'a péri « si ce n'est l'enfant de perdition, » c'est-à-dire qu'il a péri seul, selon ce que dit l'Apôtre.]

Qu'on prenne garde, que je ne dis pas que Judas n'ait été en aucune sorte donné à Jésus-Christ, mais qu'il y a une certaine manière particulière selon laquelle nul n'est au Père, et nul n'est donné au Fils que ceux qui gardent sa parole, et en qui il est glorifié éternellement ; et que c'est de cette manière secrète et particulière que Jésus-Christ parle ici. Prions-le donc que nous soyons à lui de cette manière. Unissons-nous à sa prière avec un cœur rempli de confiance. Seigneur, que je sois de ceux qui conservent votre parole jusqu'à la fin, afin que je sois de ceux en qui vous serez glorifié éternellement.

Le JOUR.

Jésus-Christ garde les fidèles dans le corps comme dans l'âme.

« J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés [2]. » Je les ai gardés, même selon le corps, conformément à l'explication que saint Jean nous donne lui-même : « Laissez, » dit le Sauveur [3], « aller ceux-ci, afin que la parole qu'il avait « prononcée fût accomplie : Je n'ai perdu « aucun de ceux que vous m'avez donnés ; » pour nous montrer que Jésus-Christ a soin et de notre corps et de notre âme, et que nous ne perdons rien de ce qu'il veut garder. C'est encore ce qui détermine à dire que cette parole ne se doit entendre que de ceux qui étaient présents. « Laissez, » dit-il, «aller ceux- «ci, » en montrant les onze apôtres qui restaient auprès de lui. Car pour Judas, qui l'avait quitté, il n'avait rien à craindre des Juifs, à qui il s'était donné, et il devait périr d'une autre sorte. Songeons donc à ne rien craindre même pour nos corps, car Jésus-Christ les garde tant qu'il lui plaît, « et un seul cheveu ne tombe « pas de notre tête sans notre Père céleste [4]. » Dans les persécutions, dans les travaux, dans les maladies, Jésus-Christ prend soin de nos corps autant qu'il faut : et on ne peut rien contre nous, comme on n'a rien pu contre lui que lorsque l'heure a été venue.

Mais songeons qu'il garde nos corps au prix du sien. C'est en se livrant à ses ennemis qu'il leur dit : « Laissez aller ceux-ci. » Sa mort délivre nos corps comme nos âmes, et c'est la marque qu'un jour il les tirera entièrement de la mort.

Apprenons de cette explication de saint Jean que les paroles de l'Ecriture, et celles du

[1] *Joan.*, XVII, 3. — [2] *Ibid.*, VI, 71. — [3] *Ibid.*, XVII, 6, 8, 10, 12. — [4] *Matth.*, XXIV, 36. — [5] *Marc.*, XIII, 32. — [6] *Galat.*, II, 16 — [7] *Apoc.*, XXI, 27.

[8] Cet alinéa entier ne se trouve pas dans le manuscrit original. (*Edit de Versailles.*)

[1] *Luc.*, IV, 25-27. — [2] *Joan.*, XVII, 12. — [3] *Ibid.*, XVIII, 8, 9. — [4] *Luc.*, XXI, 18.

Fils de Dieu même, peuvent avoir un double sens. Il est clair que celles-ci de Jésus-Christ: « Aucun de ceux que vous m'avez donnés ne périra [1], » s'entendent de l'âme ; et toute la suite qui regarde l'âme, le fera paraître ; mais il est clair par saint Jean que cette parole s'entend aussi du corps. Méditons donc à fond l'Ecriture, et tournons-la de tous côtés pour en tirer tout le sens et tout le suc. Car tout y est esprit, tout y est vie; et Jésus-Christ a des paroles de vie éternelle.

LIe JOUR.

Joie de Jésus. Goûter sa parole, source de toute joie.

« Et maintenant je viens à vous, et je dis ces « choses étant encore dans le monde, afin qu'ils « les entendent, et qu'ils aient ma joie accom- « plie en eux [2]. » Quelle est cette joie de Jésus, si ce n'est celle de leur assurer leur bonheur sur les bontés de son Père ? Et comment est-elle accomplie dans ses apôtres, si ce n'est en espérance, et par la certitude de ses promesses ? De même que s'il disait : Mon Père, dans la joie que j'ai en vous les recommandant avec tant d'amour, faites-leur sentir qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'il ne leur reste qu'à se réjouir de vos bontés et des miennes. Ce qu'il explique plus clairement dans les deux versets suivants : « Je leur ai donné votre parole, et le monde « les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde ; « et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie « pas de les ôter du monde, mais de les garder « du mal [3].»

Voulant dire qu'ils ne sont pas du monde, il commence par dire : » Je leur ai donné votre « parole. » C'est cette parole qui les a tirés du monde. Qu'elle fasse donc encore cet effet ! Toutes les fois que nous entendons ou que nous lisons la parole de Jésus-Christ, c'est cette parole qui venant de Dieu, nous ramène au lieu d'où elle est venue. C'est cette parole qui ne nous permet pas de goûter le monde, parce qu'elle nous fait goûter la vérité que le monde ne connaît pas, ni ne veut connaître ; parce que la vérité le juge. Le monde est faux en tout, trompeur en tout, et la parole de Jésus-Christ nous ouvre les yeux pour voir cette illusion, ce faux du monde ; cette parole fait les chastes délices des âmes désabusées et dégoûtées du monde. Goûtons donc cette parole afin que le monde ne nous trompe et ne nous surprenne pas. Récitons le psaume CXVIII, pour nous accoutumer à la goûter. David la tourne de tous côtés dans ce psaume pour en découvrir toutes les beautés, pour en goûter toutes les douceurs. Il l'admire sous tous ses noms ; c'est la parole, la loi, le témoignage, le commandement, l'ordonnance, le conseil, la justice du Seigneur. Il ne se contente pas d'en regarder la surface, il la pénètre, il en sonde les profondeurs, il la cache dans son cœur, il ne cesse de la prononcer dans sa bouche. Elle le fait trembler, en même temps elle le dilate ; elle est sa consolation durant son exil, son conseil, sa lumière, son amour, son espérance. En même temps qu'il l'entend, il demande de l'entendre, et reconnaît que l'entendre c'est un don de Dieu. Il s'y attache par le fond de l'âme. Elle brûle, elle consume le cœur ; elle l'attendrit, elle le fond et fait couler des torrents de larmes ; les joues en sont cavées, et deviennent comme un canal par où coulent les ruisseaux de pleurs.

Si la parole de l'Ancien Testament faisait tous ces beaux effets, celle de Jésus-Christ qu'il a reçue de son Père, qu'il a puisée dans son sein pour nous la donner, que fera-telle ? C'est donc cette parole qui, dans un grand auditoire, ira choisir quelquefois une âme mêlée dans la foule, mais que Dieu connaît et discerne, et lui laissera un aiguillon dans le cœur. Elle ne sait d'où lui viennent ces nouveaux désirs qui vont peu à peu la détachant du monde, en sorte qu'elle n'en est plus, et qu'elle est à Dieu ; pour accomplir cette parole de notre Sauveur : « Je leur ai donné « votre parole, et ils ne sont pas du monde, « comme je ne suis pas du monde ; et le monde « les hait, parce qu'ils ne sont pas des « siens [1] ; » mais ils méprisent sa haine injuste et impuissante : injuste, puisqu'elle s'est premièrement attachée à Jésus-Christ ; impuissante, puisqu'elle n'a pu empêcher sa gloire, ni l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Ainsi les enfants de Dieu, que le monde hait, à cause que l'esprit de simplicité, de droiture et de justice est en eux, méprisent la haine du monde, et se trouvent trop honorés de goûter cette partie des opprobres de leur cher Sauveur. Qu'attendez-vous du monde après cela ? Voulez-vous qu'il vous estime, lui dont vous devez plutôt désirer la haine ? Quant à ce qui vous regarde, ayez la paix avec tout le monde ; mais si le monde ne veut point avoir la paix avec vous, ni vous laisser en repos, que vous importe ? Vous n'êtes pas du monde, et votre repos est ailleurs.

LIIe JOUR.

Qu'est-ce à dire : « Garder du mal ? »

« Je ne vous prie pas de les tirer du monde,

[1] *Joan.*, XVII, 12. — [2] *Ibid.*, 13. — [3] *Ibid.*, 14, 15.

[1] *Joan.*, XVIII, 14, 16.

« mais de les garder du mal [1]. » Après ce que Jésus-Christ vient de dire de ses apôtres, il pourrait sembler qu'il les voulût retirer du monde, et qu'ils ne devaient plus y être après que lui-même il l'aurait quitté. Mais il fallait qu'ils y fissent leur temps, comme lui-même l'y avait fait. Ils devaient luire comme de grands luminaires dans le monde ; et Jésus-Christ qui avait dit de lui-même : « Je suis la lumière du « monde [2], » avait daigné en dire autant de ses apôtres. « Vous êtes la lumière du monde, et des « flambeaux qu'il ne faut pas mettre sous le « boisseau, mais sur le chandelier, pour éclairer « toute la maison [3]. » Et c'est pourquoi il dit à son Père : « Je ne vous dis pas que vous les tiriez « du monde, mais que vous les délivriez du mal » dont le monde abonde, « tout le monde étant « dans le mal, » disait saint Jean [4]. Ainsi, en les laissant dans le monde, je vous prie « de les « garder du mal ; » que le monde ne les gagne pas par ses attraits ; qu'il ne les épouvante pas par ses menaces. « Mon Père, gardez-les du mal, » et qu'ils soient dans le monde, sans en être.

C'est la grande merveille de la grâce de Dieu, et c'est cette grâce que Jésus-Christ demande pour eux. Il nous apprend aussi à la demander, lorsqu'il nous enseigne à dire : « Délivrez-nous « du mal [5]. » Mais nous le demanderions en vain s'il ne l'avait auparavant demandé pour nous. « Mon Père, gardez-les du mal. » Si le Sei« gneur ne garde une ville, ses sentinelles veil« lent en vain sur ses murailles : Si le Seigneur « ne garde une ville, ceux qui l'ont bâtie avec « tant de soin, ont travaillé inutilement [6]. »

« Mon Père, gardez-les du mal. » Je m'unis, mon Sauveur, à votre prière ; et c'est en vous et avec vous que je veux dire, comme vous l'avez commandé : « Délivrez-nous du mal. »

LIIIe JOUR.

Qu'est-ce que le monde ?

« Ils ne sont pas du monde : et moi je ne « suis pas du monde [7]. » Jésus-Christ ne se lasse point de répéter cette parole, parce qu'il veut que nous la goûtions. Goûtons-la donc : repassons-la nuit et jour dans notre cœur.

« Mes bien-aimés, » disait saint Jean, « n'ai« mez pas le monde [8]. » Ce n'est pas assez de ne l'aimer pas en général ; il s'explique : « ni « tout ce qui est dans le monde : » car que trouverez-vous dans le monde, si ce n'est « la con« cupiscence de la chair, » et l'amour des plaisirs des sens, où le cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd ; et la concupiscence des « yeux, » les beaux meubles, l'or et l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux ? quoiqu'après tout, que leur en revient-il ? Possèdent-ils véritablement tout ce qu'ils voient : Ils ne font que l'effleurer par leurs regards ; tout est hors d'eux, et aussi tout leur échappe. Fuyez donc aussi la concupiscence des yeux, la vanité, la curiosité, les vaines sciences : car encore que tout cela semble être en vous et vous repaître pour un moment, dans le fond tout est hors de vous, et se peut tellement effacer dans votre esprit, qu'il ne vous restera pas même le souvenir de les avoir eus. Voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

Mais il y a encore « l'orgueil de la vie : » l'ambition, les charges, les grands commandements, qui semblent rendre la vie, pour ainsi dire, plus vivante, parce qu'on devient un homme public ; on vit dans l'esprit de tout le monde, qui vous recherche, qui s'empresse autour de vous ; et vous croyez plus vivre que les autres, et vous vous trompez. Car tout cela n'est qu'orgueil, c'est-à-dire une vaine enflure ; on croit être plein, on n'est qu'enflé : il n'y a que du vent au dedans, et tout ce dont vous vous repaissez n'est que fumée.

Goûtons ces vérités, nourrissons-nous-en : « Mes petits enfants, n'aimez donc pas le monde, » parce que voilà ce que c'est que ce monde que vous aimez. Ses désirs, ses concupiscences ne sont pas de Dieu, et par conséquent n'ont rien de solide. « Car le monde passe, et ses convoi« tises passent [1] : » ce sont comme des torrents qui passent avec grand bruit, mais qui passent ; qui se jettent les uns dans les autres, mais qui passent, et autant celui qui reçoit que celui qui « vient de s'y perdre. » Le monde passe donc et « ses convoitises : et il n'y a rien qui demeure, « que celui qui fait la volonté du Seigneur [2] ; » parce que la parole de Dieu, qui ne passe pas, demeure en eux. Et c'est pourquoi il disait : « Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont « pas du monde. »

LIVe JOUR.

Jésus n'est pas du monde, ni ses vrais disciples.

Qui pourra dire de bonne foi avec Jésus-Christ : « Je ne suis pas du monde ? » Nous nous retirons dans nos cabinets ; le monde nous suit. Nous fuyons dans le désert ; le monde nous suit. Nous fermons cent portes sur nous, nous mettons sur nous cent serrures, cent grilles, si vous le voulez, cent murailles closes ; la clôture est impénétrable ; le monde nous suit. Nous nous recueillons en nous-mêmes, le monde nous suit ; et nous nous donnons à nous-mê-

[1] *Joan.*, XVII, 15. — [2] *Ibid.*, VIII, 12. — [3] *Matth.*, V, 14 seq. — [4] *I Joan.*, V, 19. — [5] *Matth.*, VI, 13. — [6] *Psal.*, CXXVI, 1. — [7] *Joan.*, XVII, 16. — [8] *I. Joan.*, II, 15, 16.

[1] *Joan.*, II, 17. — [2] *Ibid.*

mes tout l'honneur que nous voulons, même celui que le monde nous refuse. Que ferai-je donc pour quitter le monde qui me suit, qui vit en moi au dedans, et qui tient à mes entrailles, et néanmoins il faut pouvoir dire avec Jésus-Christ : « Je ne suis pas du monde ; » puisqu'il « a dit : « Ils ne sont pas du monde, comme je « ne suis pas du monde. » O Jésus ! je le pourrai dire, quand vous aurez dit pour moi : « Je ne « vous prie pas de les tirer du monde, mais de les « garder du mal, » c'est-à-dire de leur ôter l'esprit du monde.

LVe JOUR.

Etre sanctifié en vérité, qui est sa parole.

« Sanctifiez-les en vérité. Votre parole, » que je leur ai donnée, « est la vérité. Comme vous « m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les « envoie dans le monde, » pour y être, non pour en être, « et je me sanctifie moi-même pour « eux, » je m'offre, je me consacre, je me sacrifie et je me rends leur victime, « afin qu'ils « soient sanctifiés en vérité, » d'une véritable et parfaite sanctification, ou « qu'ils soient sanc- « tifiés dans la vérité [1] ; » dans moi qui suis la vérité même, ce qui revient dans le fond à la même chose.

Ces paroles sont hautes : « Sanctifiez-les en « vérité. » Non-seulement elles nous élèvent au-dessus des sanctifications et purifications de la loi, qui n'étaient que des figures et des ombres, au lieu que les Chrétiens sont sanctifiés dans la vérité, qui est Jésus-Christ ; mais encore elles nous apprennent, d'une façon plus particulière, qu'elle est la propre sanctification des Chrétiens. Etre sanctifié, c'est être séparé. Pour être sanctifié dans la vérité, et à fond, à quelle séparation ne faut-il pas être venu d'avec toute créature et d'avec soi-même ? O Dieu ! je suis effrayé quand je le considère. Etre sanctifié dans la vérité, en sorte qu'il ne reste en nous que cette vérité qui nous sanctifie, et que tout le faux, tout l'impur soit ôté et déraciné, c'est quelque chose de si pur et de si parfait, qu'on ne peut y atteindre en cette vie. Mais seulement qu'il y faille tendre en vérité, sous les yeux de Dieu, c'est de quoi crucifier l'homme tout entier.

« Votre parole est la vérité. » Cette parole est la vérité qui nous jugera un jour, selon ce que disait le Sauveur : « Celui qui méprise, et ne « reçoit pas mes paroles, a un juge qui le ju- « gera ; la parole que j'ai prononcée le ju- « gera au dernier jour, parce que je n'ai point « parlé de moi-même, et que mon Père, qui « m'a envoyé, m'a prescrit tout ce que j'avais à « dire [1]. »

Ce jugement se commence dès cette vie, conformément à cette sentence de saint Paul : « La « parole de Dieu est vive et efficace, et plus pé- « nétrante qu'un couteau à deux tranchants : « elle perce jusqu'aux plus secrets replis de « l'âme et de l'esprit, » divisant l'homme animal d'avec l'homme spirituel, et discernant ce qui vient de l'un ou de l'autre ; « elle entre jus- « que dans les jointures et les moelles [2] : » elle découvre la liaison secrète de nos pensées et de nos désirs, jusqu'aux moindres fibres, et voit jusque dans nos os, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caché, de plus intime, aussi bien que ce qu'il y a de plus délicat et de plus subtil dans nos pensées ; « elle discerne les mouvements et « les intentions du cœur ; et rien ne lui est « caché : tout est à nu et à découvert devant « elle [3] : » comme on ouvre les entrailles d'une victime à qui on a coupé la gorge, ainsi tout est ouvert à cette parole dont nous parlons.

Si l'Apôtre fait ici comme une personne de la parole de Dieu, c'est Jésus-Christ qui a commencé, lorsqu'il a dit : « Je ne vous jugerai pas; « la parole que j'ai prononcée sera votre juge [4]. » Cette parole prononcée par Jésus-Christ et l'image de la parole éternelle et substantielle, qui est Jésus-Christ même, et elle en fait en quelque façon les fonctions dans les cœurs. Elle nous juge donc, parce que c'est par elle, et selon elle, que nous serons jugés. Elle fait la séparation de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos intentions, de celles qui viennent de l'amour de Dieu et de celles qui viennent de notre amour-propre. Cette parole est un flambeau allumé dans notre cœur, et la lumière en pénètre partout, pour tout distinguer. Elle discerne où le bien et le mal se séparent, et l'endroit secret où ils se mêlent. Qui pourrait soutenir la rigueur de ce jugement ? Mais cette même parole nous apprend que « si nous nous jugeons nous- « mêmes, nous ne serons pas jugés [5]. » Elle nous apprend que « la miséricorde est exaltée « au-dessus du jugement, et que le jugement « sans miséricorde ne sera que pour ceux qui « n'auront point fait miséricorde [6]. » Ainsi cette parole nous munit contre sa propre sévérité, et nous serons sanctifiés en vérité, selon cette parole, si nous confessons en vérité nos fautes et nos faiblesses.

Oh ! que la vue en est affligeante ! Oh ! qu'on aime à discourir de ses vertus, de ses lumières, de ses grâces ! mais qu'on fuit de voir ses fai-

[1] *Joan.*, XVII, 17, 18.

[1] *Joan.*, XII, 48, 49. — [2] *Hebr.*, IV, 12. — [3] *Ibid.*, 13. — [4] *Joan.*, XII, 48. — [5] *I Cor.*, XI, 31. — [6] *Jac.*, II, 13.

blesses, ses fautes! Elles se présentent malgré qu'on en ait ; mais on détourne les yeux. On parlera tant qu'on voudra de ses faiblesses en général, de son néant; mais quand on fait mettre le doigt dessus, l'on ne veut plus, l'on ne peut plus voir. Pour être sanctifié en vérité, il faut voir la vérité de ses fautes en particulier. Car c'est là ce qui rend l'humilité véritable : toute autre humilité, celle qui se dit un néant, sans vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé. « Il vaut mieux voir ses fautes,» dit saint Augustin, « que de voir toutes les « merveilles de l'univers. »

LVIe JOUR.

Jésus se sanctifie lui-même.

« Comme vous m'avez envoyé dans le monde, « ainsi je les ai envoyés dans le monde : et je « me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils « soient aussi sanctifiés en vérité [1]. »

On voit ici la raison profonde pourquoi il fallait que les apôtres fussent sanctifiés en vérité. C'est que le Fils les envoyait dans le monde comme son Père l'avait envoyé dans le monde ; mais, en l'envoyant dans le monde, il l'avait sanctifié pour y aller, conformément à cette parole du Sauveur : Celui que le Père a sanc- « tifié, et qu'il a envoyé dans le monde : vous « dites qu'il blasphème, parce qu'il s'appelle « lui-même le Fils de Dieu [2]. »

Disons donc qu'est-ce qu'a fait le Père céleste pour sanctifier son Fils. D'abord, le sanctifier, c'est le déclarer saint : ce que le Père céleste a fait par tant de miracles, que les démons mêmes furent contraints de s'écrier : « Je sais qui « vous êtes : vous êtes le saint de Dieu [3], » le saint qui êtes saint de la sainteté de Dieu ; le saint que Dieu a promis par tous les prophètes, et « qu'il a oint pour être le Saint des saints [4]. » Mais il faut entendre non-seulement la manière dont Jésus-Christ est déclaré saint, mais encore celle dont il est et dont il l'a été fait.

Il est saint par sa naissance éternelle : et encore qu'il reçoive cette sainteté de son Père, comme il en reçoit son essence, il n'a non plus été fait saint, qu'il a été fait Dieu. Ainsi il ne convient à Jésus-Christ d'avoir été sanctifié, que selon sa nature humaine ; et ce grand ouvrage fut accompli et manifesté au milieu des temps, lorsque le Saint-Esprit étant descendu sur la Sainte Vierge, et la vertu du Très-Haut l'ayant couverte, « la chose sainte, qui naquit « de cette bienheureuse Vierge, fut appelée le « Fils de Dieu [5]. » C'est donc ainsi que Jésus-Christ a été sanctifié pour être envoyé au monde, ou plutôt lorsqu'il y fut envoyé.

Et ce qui rend cette sanctification plus glorieuse et plus abondante, c'est que, outre la sainteté personnelle de Jésus-Christ, il fut oint, consacré, sanctifié par sa charge de médiateur et de pontife, ayant été revêtu de ce divin sacerdoce qui lui avait été prédestiné, selon l'ordre de Melchisédech. Ce qui était encore une suite de sa filiation, selon ce que dit saint Paul: « qu'il ne s'est pas ingéré de lui-même dans le « sacerdoce, mais qu'il y a été appelé et nommé « par celui qui lui a dit : vous êtes mon Fils, « je vous ai engendré aujourd'hui [1]. »

Cette sanctification de Jésus-Christ en qualité de pontife, en induit une autre du même Jésus en qualité de victime. Car ce divin Sacrificateur ne devait pas, comme le grand prêtre de la loi, offrir une victime étrangère, ni un autre sang que le sien ; mais il devait paraître « une fois « pour abolir le péché en s'offrant lui-même [2].» Il était donc saint, et consacré à Dieu, non-seulement en qualité de pontife, mais encore en qualité de victime. « Et c'est pourquoi il dit à « Dieu en entrant au monde : Vous avez rejeté « les holocautes et les sacrifices pour le péché; « alors j'ai dit : Je viendrai moi-même [3] » pour tenir la place de toutes les hosties.

C'est pour cela qu'il se sanctifie, qu'il s'offre, qu'il se consacre, comme une chose dédiée et sainte au Seigneur. Mais il ajoute : « Je me « sanctifie pour eux, » en parlant de ses apôtres, afin que participant par leur ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime, et que n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il fallait pour être les envoyés et les ministres de Jésus-Christ, ils la trouvassent en lui.

Ce ne sont pas seulement les apôtres, mais encore tous les Chrétiens, qui ont part à ce sacrifice [4] [et au sacerdoce de Jésus-Christ. Saint Paul nous apprend « à offrir nos corps comme « une hostie vivante, sainte et agréable à « Dieu [5]. » Celui qui a une hostie à offrir partit cipe au sacerdoce; et c'est ce qui fait dire à saint Pierre [6] que tant que nous sommes de Chrétiens, « nous sommes un saint sacerdoce « offrant à Dieu des victimes spirituelles, qui « sont acceptées par Jésus-Christ [7], » et à saint Jean dans l'*Apocalypse :* que Jésus-Christ nous « a fait rois et sacrificateurs à notre Dieu. »

Ce ne sont pas seulement les apôtres qui sont

[1] *Joan.*, XVII, 18, 19. — [2] *Ibid.*, X, 36. — [3] *Luc.*, IV, 34. — [4] *Dan.*, IX, 24. — [5] *Luc.*, I, 35.

[1] *Hebr.*, V, 5, 6, 10. — [2] *Ibid.*, IX, 25, 26. — [3] *Psal.* XXXIX, 7, 8; *Hebr.*, X, 5, 6, 7 et seq.

[4] Les mots qui se trouvent entre deux crochets [ ] ne se lisent point dans le manuscrit original. [*Note de Vers.*]

[5] *Rom.*, XII, 1. — [6] *I Petr.*, II, 5. — [7] *Apoc.*, V, 10.

sanctifiés par la part qu'ils ont au sacerdoce de Jésus-Christ : nous y avons tous notre part en cette manière. Tout ce qu'a fait Jésus-Christ nous appartient comme à eux]. Car les apôtres mêmes ne sont pas apôtres pour eux, mais pour les autres, comme disait l'apôtre saint Paul : « Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, soit « Apollo : tout est à vous : et vous êtes à Jésus-« Christ, et Jésus-Christ est à Dieu [1]. » Et encore : « Dieu a mis en nous le ministère de « réconciliation, parce que Dieu était en Christ, « se réconciliant le monde, ne leur imputant « point leurs péchés : et il a mis en nous la « parole de réconciliation [2]. »

Voilà donc la mission des apôtres fondée sur celle de Jésus-Christ, et l'accomplissement de cette parole du Sauveur : « Comme vous m'avez « envoyé, ainsi je les envoie [3]. » Vous m'avez envoyé pour réconcilier le monde, et je les envoie avec la parole et le ministère de la réconciliation, pour accomplir mon ouvrage. Et je me sanctifie pour eux, et pour tout ceux à qui je les envoie, afin qu'ils soient saints en vérité, par l'effet de mon sacerdoce, et par la perfection de mon sacrifice.

Voici donc les mots solennels du sacrifice de Jésus-Christ, par lesquels il s'offre lui-même pour nous : « Sanctifiez-les en vérité : Je me « sanctifie, » je me consacre moi-même pour eux, « afin qu'ils soient sanctifiés en vérité [4]. « Il fallait que nous eussions un tel pontife, « saint, innocent, juste, parfaitement séparé « des pécheurs, et exempt de toute souillure, « qui n'eût pas besoin d'offrir pour lui-même [5]; » mais qui s'offrît lui-même pour le peuple. « Lui, « qui ne connut jamais le péché, a été fait « péché pour nous, » c'est-à-dire victime pour le péché, « afin que nous fussions justice « de Dieu en lui [6], » Il s'est revêtu de notre péché, pour nous revêtir de sa justice. C'est l'effet de cette parole : « Je me sanctifie pour eux. »

Entrons donc avec Jésus-Christ dans cet esprit de victime. S'il se sanctifie, s'il s'offre pour nous, il faut que nous nous offrions avec lui. Ainsi nous serons sanctifiés en vérité, et Jésus-Christ nous sera donné de Dieu pour être « no-« tre sagesse, notre justice, notre sanctification, « et notre rédemption. » Et l'effet d'un si grand mystère, c'est : « Que celui qui se glorifie ne se « glorifie pas en lui-même [7] ; » mais seulement en Jésus-Christ en qui il a tout. C'est donc ce que Jésus-Christ demandait pour nous, en disant : « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient « sanctifiés en vérité. » Et il ne faut rien ajouter à ce commentaire de saint Paul, qu'une profonde attention à un si grand mystère.

[1] I. *Cor.*, III, 22, 23. — [2] II. *Cor.*, v, 18, 19. — [3] *Joan.*, XVII, [illegible] — [4] *Ibid.*, 19. — [5] *Hebr.*, VII, 26, 27. — [6] II *Cor.*, v, 21. — [7] I *Cor.*, 30, 31.

LVIIe JOUR.

Jésus prie pour tous les élus, qu'ils soient un.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais « pour ceux qui croiront en moi par leur pa-« role [1]. » Heureux chrétiens ! Jésus-Christ vous a tous en vue dans cette prière. En priant pour les apôtres qu'il envoyait au monde, il priait aussi pour ceux à qui il les envoyait. Mais pour confirmer notre foi, et nous déclarer davantage ses intentions, il a daigné s'expliquer en notre faveur, d'une manière plus expresse par les paroles qu'on vient de voir. Et afin de nous faire entendre qu'il nous associe à ses apôtres, il demande pour nous la même grâce qu'il a demandée pour eux. « Je vous prie, » disait-il, « qu'ils soient un comme nous. » Voilà ce qu'il demandait pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous, qui devions croire par leur parole ? « Je vous prie, » dit-il encore, « que tous ils soient un ; comme vous, mon « Père, êtes en moi, et moi en vous : ainsi qu'ils « soient un en nous [2]. »

« Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient « un en nous. » Il explique plus distinctement ce qu'il avait dit de notre unité. « Qu'ils soient « un comme nous : » c'est-à-dire avec la proportion qui doit être entre l'original toujours parfait, et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : « Qu'ils soient un en nous, » il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. « Qu'ils soient un en nous ; » que nous soyons non-seulement le modèle, mais encore le lien de leur unité : qu'ils aient par nous, et par grâce, ce que nous avons par nature et de nous-mêmes ; qu'ils soient des ruisseaux qui se réunissent en nous, comme dans la source d'où ils tirent tout. Ainsi ils vivront tous d'une même vie, et ils ne seront qu'un cœur et qu'une âme.

Si les Chrétiens sont *un* de cette sorte : ils sont heureux : car qu'y a-t-il de plus heureux que d'être un dans le Père et dans le Fils, que d'être un véritablement, persévéramment, sans que rien ne nous puisse séparer ? C'est ce qui nous sera donné dans la perfection au siècle futur : mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde.

Repassons souvent ces paroles : « Ils n'étaient

[1] *Joan.*, XVII, 20. — [2] *Ibid.*, 11, 20, 21.

« qu'un cœur et qu'une âme [1]. » C'est par où a commencé le christianisme. Mais si nous tenions quelque chose d'une si belle origine, la charité serait-elle si resserrée, la concorde si rare, les aumônes si peu abondantes ?

Le cœur de l'homme est si ennemi de la concorde et de la paix, qu'au milieu de cette union primitive, qui ne faisait des premiers fidèles qu'un cœur et qu'une âme, « il s'éleva un princi- « pe de dissension entre les Grecs et les Hébreux, « comme si les veuves des uns étaient plus né- « gligées que celles des autres [2]. » Les apôtres remédièrent bientôt à ce désordre : et ce fut ce qui donna lieu à la première promotion des diacres. O Dieu ! réveillez dans votre Eglise cet esprit de charité apostolique qui répare les dissensions qu'on voit répandues dans tous les ordres de Eglise. Au lieu de cette première unité, on ne voit que jalousie, que mépris, que froideur entre tous les ordres, entre tous les particuliers. O Dieu ! donnez-nous des Etiennes qui ne respirent que la charité, et qui entretiennent la concorde. O Dieu ! mettez fin aux schismes, aux hérésies. aux guerres, aux jalousies des Chrétiens. Gardez du moins, pacifiez et unissez votre Eglise par toute la terre ! Qu'il n'y ait « qu'un même esprit » et un même cœur, « comme il n'y a qu'une « même foi [3] ! »

LVIIIe JOUR.

Unité et égalité parfaite du Père et du Fils.

« Comme vous, mon Père, êtes en moi, et « moi en vous [4]. » Ces façons de parler réciproques, dont la propriété et la force est de marquer une parfaite égalité, sont familières à Notre-Seigneur. Ici il ne se contente pas de dire à son Père : « Vous êtes en moi, » s'il ne dit en même temps : « Je suis en vous [5]. » Un peu au-dessus : « Tout ce qui est à moi est à vous ; » et incontinent après : « Tout ce qui est à vous « est à moi [6]. » En un autre endroit : « Per- « sonne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils ; » et réciproquement : « Personne ne connaît le « Fils, si ce n'est le Père [7]. » Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui ; en sorte que s'il semble recevoir de son Père quelque avantage en disant : « Vous êtes en moi, » il le lui rend en disant : « et moi en vous. » Ce sont paroles de société, d'égalité, d'unité parfaite ; c'est un langage qui n'a lieu qu'entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père. Qui osera dire : « Vous êtes en moi, et je suis en vous, » que celui qui ne reconnaît de différence entre son Père et lui, que dans le rapport mutuel de Père et de Fils ? De même qui osera dire : « Tout ce « qui est à vous est à moi, » et réciproquement. « Tout ce qui est à moi est à vous, » sinon celui qui est un avec son Père ? C'est déjà quelque chose de divin de pouvoir dire : « Tout ce qui « est à vous est à moi ; » mais d'ajouter : « Tout « ce qui est à moi est à vous, » c'est montrer que l'avantage est égal : au Fils, d'avoir tout ce qu'a le Père ; et au Père, d'avoir tout ce qu'a le Fils. Par ces divines façons de parler, tout est égal de parler dans les personnes : « Vous êtes « en moi, et moi en vous ; » dans les biens : « qui « est à moi est à vous : tout ce qui est à vous est « à moi ; » dans la connaissance : « Personne « ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et per- « sonne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils. » L'avantage est égal des deux côtés, en tout et partout. La gloire de recevoir n'est pas moindre que celle de donner. Celui qui donne reçoit, parce qu'il reçoit dans son sein ce Fils unique à qui il donne ; et s'il lui était inégal, il recevrait en lui-même quelque chose qui, lui étant inférieur, ne serait pas digne de lui. Tout fils est égal à son Père par la nature ; et c'est là le propre d'un fils. Que s'il y a inégalité entre ces noms de père et de fils parmi les hommes, c'est que le fils n'est d'abord qu'un homme imparfait et commencé.

Il faut ôter tout cela en Dieu, où il n'y a rien d'imparfait. Et si même parmi les hommes le désir du père est que son fils lui devienne égal en tout, en croissant ; combien plus le désir de Dieu doit-il être, pour ainsi parler, non que son Fils lui devienne égal, mais qu'il le soit en naissant ? Car par ce moyen il ne dégénère du Père en aucun instant, étant d'abord tout parfait. Il faut ôter semblablement dans la nature divine, que le Père précède le Fils ; car cela n'a point de lieu, où le temps ne se trouve pas, et où tout est mesuré par l'éternité. Qui ne voudrait être père d'abord, puisque être père c'est l'effusion de la fécondité, et la démonstration de la plénitude ? On voudrait donc être père d'abord, et n'attendre pas cela du temps ; c'est le désir de la nature. Or tout le bien qu'on désire parmi les hommes, est naturel en Dieu sans le désirer. Et d'ailleurs quel avantage est-ce parmi nous à un père, d'être devant son Fils, si ce n'est d'avoir vieilli ? Or, comme Dieu ni ne change, ni ne vieillit ; ni le Père n'a la prééminence de l'âge, ni le Fils n'a l'avantage de la jeunesse. Car, après tout, ce qu'on appelle la prééminence de l'âge n'est qu'un défaut de la nature, qui, en vieillissant, tend à sa fin.

Tout cela est donc exclu en Dieu. Ni le Père

[1] *Act.*, IV, 32. — [2] *Ibid.*, VI, 1. — [3] *Ephes.*, IV, 5. — [4] *Ibid.* — *Joan.*, XVII, 21. — [6] *Ibid.*, 10. — [7] *Matth.*, XI, 27.

n'est plus vieux, ni le Fils n'est plus jeune ; car en cela il excellerait au-dessus du Père. Dans le Père qui est Dieu, et le Fils qui est Dieu aussi, l'antiquité est toujours également vénérable, comme la jeunesse est toujours également dans la fleur, parce que l'éternité, qui est toujours ancienne et toujours nouvelle, égale tout. Et c'est pourquoi le Fils dit : « Tout ce qui est à moi est « à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi ; » par conséquent l'éternité même; et de toute éternité je suis en vous, comme de toute éternité vous êtes en moi. Ainsi la gloire est égale ; car s'il y a de la gloire pour le Fils d'avoir un tel Père, il n'y en a pas moins au Père d'avoir un tel Fils. Et si même parmi les hommes, où le Fils nécessairement est moins que son père, et dégénère de lui ; du moins en naissant si petit et si imparfait, on ne laisse pas de dire : « Un « sage fils est la gloire de son père : » combien plus le dira-t-on du Fils de Dieu ! Si c'est la gloire d'un père d'avoir un fils qui n'est sage qu'à cause qu'il l'est devenu, quelle gloire, pour le Père éternel, d'avoir un Fils qui est, en naissant et d'abord, la sagesse même !

Il est si beau d'avoir un tel Fils, que le Père en l'engendrant le conserve en soi. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même ; en Dieu, avoir un Fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et aussi parfait que soi-même. C'est pourquoi il est unique, et il ne peut y en avoir deux : « Le Fils unique qui est « dans le sein du Père [1]. » Il est unique, parce qu'il est parfait, il est unique parce qu'il tire tout et épuise si parfaitement la fécondité, qu'un autre n'ajouterait rien à la gloire d'être Père. C'est pourquoi il demeure dans le sein du Père, parce qu'il est digne par sa perfection d'y être toujours ; et tout immense qu'est ce sein du Père, il n'y a point de place pour un autre Fils, parce qu'on ne peut en avoir qu'un, quand on l'a parfait.

Croyons donc la vérité de cette parole : « Vous « êtes en moi, et moi en vous. » Et adorons également le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, parce que, ôtant du nom de Père et de Fils tout ce qui marque imperfection, commencement, inégalité, il ne reste qu'une nature parfaite et parfaitement commune. En sorte que si, du côté de l'origine, on met le Père devant le Fils ; du côté de la perfection, on les met naturellement tous deux ensemble ; et qu'on pourrait aussi bien dire, le Fils et le Père, qu'on dit, le Père et le Fils, selon aussi que l'ont dit quelques anciens, pour montrer, qu'entre le Père et le Fils, être le premier ou le second, n'emporte point d'inégalité, mais seulement une origine sans imperfection.

Pourquoi osons-nous parler de telles choses ? Ne faudrait-il pas trembler, et adorer en silence un si grand mystère? Mais puisque Jésus-Christ a daigné nous en parler, nous pouvons en parler aussi ; pourvu que ce soit avec lui, après lui et selon lui. Ajoutons, que ce soit encore pour la fin qu'il s'est proposée. Et quelle est-elle? Elle est admirable : « Comme vous, mon Père, « êtes en moi, et que je suis en vous, ainsi qu'ils « soient un en nous : » qu'il y ait entre eux, comme entre nous, une parfaite égalité, depuis le premier d'entre eux jusqu'au dernier ; qu'il y ait une parfaite unité et communauté, que chacun puisse dire en quelque façon à son frère : « Tout ce qui est à moi, est à vous ; et « tout ce qui est à vous, est à moi. » C'est ce qui a été en effet, il le faut souvent répeter, dans la naissance de l'Eglise : Et ils n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme. Et aucun d'eux « ne disait qu'il eût quelque chose à soi ; mais « tout était commun entre eux[1]. » Cela a été effectif au commencement de l'Eglise, pour montrer que la disposition en devait être dans le fond de tous les cœurs. Et c'est pourquoi Ananias et Saphira, ces deux disciples qui violèrent la loi de cette communauté de l'Eglise, périrent dans leur malheureuse propriété. Pierre qui était le chef de l'unité, les frappa ; et le Saint-Esprit, à qui ces malheureux avaient menti, fit un foudre de la parole du saint apôtre, pour les faire mourir à l'instant[2]. Ainsi fut vengé le violement de l'unité des fidèles.

Portons donc cette disposition dans le fond du cœur ; communiquons, donnons, ne resserrons point nos entrailles ; qu'aucun de nous ne regarde son frère avec mépris. Dans le fond tout est égal entre nous ; la distinction superficielle qui nous élève les uns au-dessus des autres, regarde l'ordre du monde, mais ne change rien dans le fond. Nous sommes tous formés d'une même boue ; nous portons tous également l'image de Dieu dans notre âme. L'homme n'a que la nature, le chrétien n'a que la foi. Que la charité égale tout, selon ce que dit saint Paul, « qu'il faut établir l'égalité. » La consolation et l'affliction, le bien et le mal, tout doit être égal entre les frères. Et pour cela, « celui qui est riche doit suppléer à ce qui « manque au pauvre ; afin, » repète l'Apôtre, « que tout soit réduit à l'égalité : selon ce qui « est écrit » de la manne : « que celui qui en « recueillait plus, n'en avait pas plus ; et celui

[1] *Joan.*, I, 18.

[1] *Act.*, IV, 32. — [2] *Act.*, V, 1, 2 et seq.

« qui en recueillait moins, n'en avait pas moins[1]. » Dieu veut donc de l'égalité entre les frères ; c'est-à-dire que personne ne soit dans l'indigence, mais que le besoin de tout le monde soit soulagé, et l'inégalité compensée.

Le riche, qui fait meilleure chère, qui est mieux vêtu, mieux logé, n'en est pas plus grand pour cela ; au contraire, dans le fond il est plus pauvre, parce qu'il s'est fait des besoins de ce que la nature ne demandait pas. Il serait et plus riche et plus heureux, s'il ne lui fallait que ce qui contente le pauvre. Qu'il regarde donc son abondance comme une preuve de sa pauvreté et de son infirmité ; qu'il s'en humilie, qu'il en ait honte ; ainsi il se mettra en égalité avec le pauvre ; et faisant de ses biens un supplément des besoins de l'indigent, il participe à la grâce de la pauvreté.

Quand dirons-nous de tout notre cœur à notre frère qui souffre : Tout ce qui est à moi est à vous, et à notre frère qui est dans l'abondance : Tout ce qui est à vous est à moi? Hélas! on ne verra jamais sur la terre un si grand bien dans sa perfection. C'est pourtant ce que veut Jésus lorsqu'il dit : « Comme vous, mon Père, « êtes en moi et que je suis en vous ; et que « tout ce qui est à moi est à vous, et tout « ce qui est à vous est à moi ; ainsi qu'ils « soient un en nous[2]. » Tendons à cette unité divine. Mon Dieu, j'étends de grands bras à tous mes frères, je leur ouvre mon sein, je dilate sur eux mes entrailles, afin de leur être tout, père, mère, frère, sœur, ami, défenseur, et tout ce dont ils ont besoin pour être contents.

LIXe JOUR.

La foi pleine et entière est l'effet de l'unité des fidèles.

« Afin que le monde croie que vous m'avez « envoyé[3]. » Quand le monde croira ainsi, le monde sera converti ; cette partie du monde qui le croira cessera d'être du monde, et Jésus-Christ attribue la conversion de l'univers, qui devait venir, à cette unité de ses fidèles. Il avait dit, chapitre XIV, 31 : « Afin que le monde sache « que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il « m'ordonne, levons-nous, allons » à la mort, Il avait dit en parlant de la charité fraternelle : « On connaîtra que vous êtes mes disciples si « vous vous aimez les uns les autres[4]. » Et il dit encore ici plus précisément : « Afin que le « monde croie que vous m'avez envoyé[5]. » C'est la foi pleine et entière, et c'est l'effet de l'unité des fidèles. Il persiste : « Je suis en eux et vous en moi, afin que le monde connaisse que vous m'avez envoyé[1]. » La meilleure manière de prêcher, c'est de prêcher par l'exemple. Si vous voulez convertir le monde, vivez dans cette unité parfaite dont je vous ai montré le parfait modèle dans celle qui est entre mon Père et moi. Imitez cette unité, et le monde, qui en verra l'image en vous, s'élèvera à l'original, et il verra que mon Père et moi sommes en vous, y imprimant le caractère de charité et de concorde, et il croira que je suis vraiment l'envoyé de Dieu, en ce qu'unissant les hommes d'une manière si cordiale, je fais un ouvrage qui marque la dignité de mon envoi et la puissance de ma grâce.

LXe JOUR.

Jésus fait part de sa gloire à ses élus.

« Je leur ai donné la gloire que vous m'avez « donnée, afin qu'ils soient un comme nous « sommes un[2]. » Il la compte comme donnée parce qu'il voulait nous la donner, et qu'elle sera le fruit du sacrifice qu'il allait offrir pour nous.

Il commence ici à nous découvrir une nouvelle vérité, qui est qu'après avoir été un dans la charité sur la terre, nous serons un dans la gloire, et que la gloire qui nous sera donnée, sera celle de Jésus-Christ. Il parle ici de la gloire qui devait être donnée à Jésus-Christ selon sa nature humaine, en le ressuscitant. Cette gloire nous sera donnée, puisque nous aurons part à la gloire de sa résurrection. Bien plus, il a daigné dire dans l'*Apocalypse* [3] : « Je donnerai à « celui qui aura remporté la victoire, d'être assis « dans mon trône, comme j'ai remporté la vic- « toire et que je me suis assis avec mon Père « dans son trône. »

Toute la sainte cité, toute la société des saints n'est qu'un seul trône de Dieu, qui a dit : « Je « serai en eux[4]. » Il sera comme un roi, qui, après avoir abattu le règne du péché et de la mort, établira son empire dans tous ses sujets, en les rendant éternellement et parfaitement heureux. Ce qui leur arrivera, parce que « Dieu « sera tout en tous[5]. » Alors donc nous serons unis dans la gloire, comme sur la terre nous aurons été unis dans la charité et dans la grâce. Notre gloire sera celle de Jésus-Christ notre chef, qui se répandra sur tous ses membres, et la gloire de Jésus-Christ sera celle de son Père, laquelle, se trouvant en lui par sa naissance éternelle, rejaillira sur l'humanité que le Fils de Dieu s'est unie. Voilà donc tout réduit en un par la gloire et la félicité éternelle, et pour être reçus dans cette gloire, il faut être un par la charité ; car Dieu veut faire de ses

[1] *II Cor.*, VII, 14, 15. — [2] *Joan.*, XVII, 19, 11, 21 23. — [3] *Joan.*, XVII, 21. — [4] *Ibid.*, XIII, 35.

[1] *Joan.*, XVII, 23. — [2] *Ibid.*, 22. — [3] *Apoc.*, III, 21. — [4] *Lev.*, XXVI, 12; *II Cor.*, VI, 16; *Apoc.*, XXI, 3. — [5] *I Cor.*, XV, 28.

fidèles un corps parfaitement un en Jésus-Christ, un corps dont l'unité aille croissant jusqu'à ce qu'elle se consomme et reçoive sa dernière perfection dans le ciel.

Pour donc répondre au dessein de Dieu, nous ne pouvons nous unir assez avec nos frères, ni assez bannir tout ce qui peut faire entre nous la moindre division. Mon Dieu, plus que jamais je m'en vais rechercher en moi tout ce qui me divise de mes frères par quelque endroit que ce soit, les défiances, les jalousies, l'orgueil qui en est la source. L'orgueil tire tout à soi, veut tout pour soi, et c'est là le principe de la division. Nous vivrions sans partage si nous vivions sans orgueil.

O vie sainte! ô vie heureuse que celle qui est sans orgueil! c'est le vrai commencement de la vie éternelle. Commençons donc cette vie; et puisque Jésus-Christ ne cesse de nous inculquer cette unité, tournons toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos soins à l'établir dans notre cœur. Ayons toujours dans la pensée, toujours à la bouche ce précepte de saint Paul : « Que chacun ne regarde pas ce qui lui con- « vient, mais ce qui convient aux autres[1]. » C'est là cette parfaite abnégation de soi-même tant commandée par Jésus-Christ. Soyons un de notre côté, même avec ceux qui ne veulent pas être un avec nous; n'ayons rien à nous, que tout notre déplaisir soit de ne pouvoir pas communiquer assez tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Cherchons les moyens de devenir, autant que nous pourrons, un bien commun à tous, en nous faisant « tout à tous, » avec saint Paul[2].

O charité ! ô amour! ô compassion! ô condescendance ! ô support ! Aumône, libéralité, consolation, entrailles de miséricorde, paix entre les frères en Dieu notre Père et en Jésus-Christ Notre-Seigneur, vous êtes l'objet de mes vœux, je ne veux plus penser autre chose. *Amen, amen.*

LXIe JOUR.

Les élus consommés en un.

« Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils « soient consommés, » réduits « en un, et que « le monde connaisse que vous m'avez envoyé, « et que vous les avez aimés comme vous m'avez «aimé[3]. » Il revient toujours à cette sainte unité : elle fait les délices de son cœur, et il ne peut quitter un sujet qui lui plaît si fort. Il va toujours approfondissant de plus en plus cette matière, et il nous apprend ici que la source de cette unité, c'est qu'il est en nous comme son Père est en lui.

Les saints Pères ont interprété ces paroles en cette sorte : « je suis en eux » par mon esprit, « je suis en eux » par ma chair que je leur donne dans l'Eucharistie. Je leur rends par ce moyen tout ce que j'ai pris d'eux, je leur donne en même temps tout ce que j'ai reçu de vous ; ma divinité est à eux aussi bien que mon humanité. Dans l'humanité, qui est à eux et en eux, ils trouvent la divinité qui lui est unie, et ils en peuvent jouir comme de leur bien. C'est donc ainsi que « je suis en eux, et vous, mon Père, « vous êtes en moi. » Tout est donc en eux, tout est à eux. Que leur faut-il davantage pour être parfaitement consommés en un ? Et néanmoins voici encore quelque chose de plus touchant. C'est mon Père, que « vous les aimez comme « vous m'avez aimé. » Ils ne sont enfants que par adoption et par grâce, et moi qui suis Fils par la nature, j'ai trouvé cet admirable moyen de me les unir comme mes membres, afin que cet amour paternel, que vous avez pour moi, s'étendit sur eux : « afin, » continue-t-il, « que « l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, « comme je suis aussi en eux[1]. »

O homme ! regarde donc combien tu es chéri de Dieu ! Quoi ! le monde te plaît encore ? Quoi ! tu peux penser autre chose que Dieu même ? Il faudrait mourir de regret et de honte. Il faut se taire ici dans une profonde admiration et action de grâces, en considérant, en goûtant ce que nous sommes à Dieu par Jésus-Christ. C'est un mystère ineffable et inénarrable. Oh ! si le monde le pouvait connaître, il connaîtrait en même temps que Jésus-Christ est vraiment envoyé de Dieu, et qu'un Dieu envoyé au monde ne pouvait rien enseigner ni opérer de plus grand !

LXIIe JOUR.

Gloire de Jésus : il veut que les élus y soient avec lui.

« Mon Père, je veux que là où je suis, ceux « que vous m'avez donnés y soient aussi avec « moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'a- « vez donnée, parce que vous m'avez aimé avant « l'établissement du monde[2]. »

« Mon Père, je veux. » Jusqu'ici il avait dit : « Je prie ; » il change de langage, et il dit plus absolument : « Je veux. » En parlant aux hommes, il pouvait dire : « Je veux, » à même titre qu'il leur dit : Je vous commande. Car il est leur Maître et leur Seigneur, toute puissance lui est donnée sur eux. Il pouvait aussi, même en parlant à son Père, parler ou en inférieur ou en

[1] *Phil.*, II, 4. — [2] *I Cor.*, IX, 22. — [3] *Philip.*, II, 4.

[1] *Joan.*, XVII, 26. — [2] *Joan.*, XVII, 24.

égal ; et étant Dieu comme son Père, et étant la Parole même de son Père, il pouvait dire comme lui et avec lui : « Je veux. » Mais pourquoi il ne l'a fait qu'ici, et pourquoi dans une prière, et pourquoi ayant accoutumé partout ailleurs, lorsqu'il parle de volonté absolue, de ne nommer que celle de son Père, à laquelle la sienne était attachée avec une parfaite soumission, il parle ici seulement d'une manière si déterminée et si absolue ; mon Seigneur ! est-il permis de vous le demander ?

Commençons par adorer, quelle qu'elle soit, la vérité enseignée dans cette parole : « Je veux. » Oui, le Verbe, qui est la sagesse même, a eu sa raison pour l'inspirer à l'âme de Jésus-Christ, qui lui est unie de cette manière ineffable ; et cette âme sainte a pu dire, en conformité de la volonté suprême du Père et de son Verbe : « Je « veux. » Et c'est une chose admirable que ce soit en faisant pour nous la demande la plus importante que Jésus-Christ ait parlé de cette sorte : « Je veux, mon Père, que là où je suis ; » dans votre gloire éternelle, « ceux que vous « m'avez donnés, » les apôtres, dont il a dit : « Ils étaient à vous et vous me les avez donnés, « et ceux qui devaient croire par leurs paro- « les [1], » qui n'auraient pas cru, si mon Père ne les lui avait aussi donnés ; « Je veux, » dis-je, « que tous ceux-là soient là où je suis ; » il ne servait de rien d'ajouter : « qu'ils y soient avec « moi ; » mais on ne pouvait trop exprimer ce qui fait toute la douceur de cette demande, puisque être avec Jésus-Christ c'est ce qui satisfait le cœur de l'homme. Etre avec Jésus-Christ c'est être avec la vérité et la vie ; y être dans le ciel et dans la gloire éternelle, ce n'est plus être avec lui comme avec celui qui est la voie, mais comme avec celui qui est le terme de notre course, et en qui nous trouvons la vie éternelle dans la consommation de notre amour. C'est pour nous obtenir un si grand bien que Jésus-Christ dit : « Je veux, » d'une manière si déterminée.

Mais écoutons la suite : « Je veux que là où je « suis ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils « voient ma gloire. » Il semble qu'il y manquerait quelque chose, qu'elle ne serait pas complète, si ses amis ne la voyaient. Mais est-ce assez de la voir ? Jésus-Christ ne veut-il pour nous que cet avantage, et ne veut-il pas que nous y ayons part, comme il l'a dit tant de fois ? La voir, c'est y avoir part ; la voir, c'est en jouir. Qui voit la gloire de Jésus-Christ dans le sein de son Père, il est heureux. Heureux, premièrement, du bonheur de la gloire de Jésus-Christ, qui fait la leur : et heureux ensuite en eux-mêmes, parce que cette bienheureuse vision de la gloire de Jésus-Christ nous transforme en elle-même, et que qui le voit lui est semblable, conformément à cette parole : « Nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons tel qu'il « est [1]. »

Commençons donc dès cette vie à contempler par la foi la gloire de Jésus-Christ, et à lui devenir semblables en l'imitant. Un jour nous lui serons semblables par l'effusion de sa gloire ; et n'aimant en nous que le bonheur de lui ressembler, nous serons enivrés de son amour. Ce sera là la dernière et parfaite consommation de l'œuvre pour laquelle Jésus-Christ est venu, et c'est peut-être pourquoi il en demande l'accomplissement par ce « Je veux » si déterminé, si absolu, si aimable et si doux à entendre aux hommes.

« Parce que vous m'avez aimé avant l'établis- « sement du monde. » Il semble qu'il parle ici de l'amour qu'il a de toute éternité pour son Fils, qui lui est coéternel. C'est proprement cet amour qu'il a pour lui avant « la constitution du « monde. » Car encore que le Père éternel ait un amour éternel pour ses créatures, par la volonté de les créer et par celle de les rendre heureuses : si c'était d'un amour semblable qu'il voulût parler, il ne se distinguerait pas assez, ni des hommes, ni des anges bienheureux qu'il a aimés d'un semblable amour, quoique dans un degré fort inégal.

Entendons donc que le « Père a aimé son Fils « avant l'établissement du monde ; » parce qu'il était ce Fils unique avant cet établissement, et qu'il était par conséquent aimé de son Père. Que faisait Dieu, s'il est permis de le demander, avant qu'il eût fait le monde ? Il aimait son Fils, il le produisait dans son sein, il l'embrassait, il se l'unissait, ou plutôt il était un avec lui. Et pourquoi nous rappeler toujours à un si sublime mystère ? Parce que c'est toute la source de notre bonheur. La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime, et qu'il porte dans son sein avant que le monde fût et de toute éternité, se soit fait homme ; en sorte que ne faisant qu'une seule et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils ; d'où il s'ensuit que répandant sur les hommes, qui sont ses membres, le même amour qu'il a pour lui, il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte dans l'éternité à son Fils unique. C'est la source de notre bonheur. C'est pourquoi Jésus-Christ nous y rappelle ; et

[1] *Joan.*, XXII, 6, 20.

[1] *I Joan.*, III, 2.

il veut que nous entendions par ces dernières paroles combien est grande, combien est immense la gloire que nous verrons, et à laquelle nous aurons part en la voyant.

Que l'élévation de l'homme est un grand mystère ! Tout le mystère de Dieu et toute cette éternelle et intime communication du Père et du Fils y est déclarée ; et c'est ainsi que « Dieu « est tout à tous, » selon l'expression de saint Paul [1].

Chrétien, es-tu Chrétien, si après cela tu languis encore dans l'amour des choses de la terre ? Quand entendrons-nous que nous ne pouvons assez épurer nos pensées, nos affections, notre esprit et notre cœur ? Seigneur Jésus, achevez ; et après nous avoir montré de si sublimes vérités, élevez-nous-y, et faites-les-nous aimer d'un pur et éternel amour.

LXIIIe JOUR.

Justice de Dieu inconnue au monde.

« Mon Père juste, le monde ne vous a pas « connu [2]. » Jésus-Christ ne donne dans cette oraison que deux qualités à son Père : Mon « Père saint, » mon « Père juste. »

Mon « Père saint, sanctifiez-les en vérité ; je « me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient saints « en vérité [3], » par la communication de votre sainteté, qui est aussi la mienne. On pourrait entendre de même, mon « Père juste, » parce que, comme dit saint Paul [4], « Dieu est juste, « et justifiant celui qui croit en Jésus-Christ. »

Mais la suite semble demander quelque chose de plus : « Mon Père, vous êtes juste, et le « monde ne vous connaît pas. » Non-seulement il est corrompu et ne connaît pas votre justice ; mais c'est encore par votre justice que, l'abandonnant à sa corruption, dont il ne veut pas sortir et ne le peut de soi-même, vous le laissez privé de votre connaissance : « Le monde » donc « ne vous connaît pas, et moi je vous con- « nais ; et ceux-ci ont connu que vous m'avez « envoyé [5]. » C'est ainsi qu'ils vous connaissent. Ils méritaient, comme les autres, de ne vous connaître jamais ; mais moi qui vous connais seul, et qui suis digne de vous connaître, je vous ai fait connaître à eux, en me faisant connaître moi-même ; parce qu'ils sont ces petits et ces humbles dont je vous ai dit ailleurs : « Je « vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de « la terre, parce que vous avez caché ces choses « aux sages et aux prudents de la terre, et vous « les avez révélées aux petits : ainsi soit-il, mon « Père, parce que vous l'avez voulu. Toutes « choses me sont données par mon Père, et « personne ne connaît le Fils, si ce n'est le « Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est « le Fils, et ceux à qui le Fils le voudra faire « connaître [1]. » C'est pourquoi il dit ici : « Le « monde ne vous connaît pas ; » par la même vérité qui lui fait dire : « Vous avez caché ce « secret aux sages du monde, » qui, enflés de leur vaine science, n'ont pas voulu se soumettre à la justice de Dieu : Mon « Père juste, « ceux-là ne vous connaissent pas ; et moi je « vous connais et je vous ai fait connaître à « ceux-ci, » qui ont su chercher la vérité dans la petitesse et dans l'humble abaissement de leur esprit. Mon Père juste ! faites-leur adorer en tremblant le juste et terrible jugement que vous exercez sur le monde, qui est privé de votre connaissance, et la merveilleuse miséricorde avec laquelle vous avez daigné vous faire connaître à ceux que vous avez séparés de la corruption.

Chrétien, rendez-vous petit, si vous voulez connaître Dieu, et en Dieu Jésus-Christ, de la manière qu'il le faut connaître pour être saint.

LXIVe JOUR.

Justice de Dieu inconnue aux présomptueux.

Mon « Père juste, le monde ne vous connaît « pas. » Quoi ! les Juifs ne vous connaissent-ils pas, eux qui ont votre loi ? Et n'êtes-vous pas celui dont il est écrit : « que ses » beautés « invisibles et son éternelle vertu et divinité « sont manifestées » aux gentils « par les ou- « vrages » de votre puissance, « en sorte qu'ils « sont inexcusables [2] ? » Entendons donc de quelle manière Dieu n'est point connu du monde.

Il n'est point connu du monde, il n'est point connu de ceux qui présument d'eux-mêmes ; et c'est pourquoi saint Paul ajoute sur ces gentils qui ont connu Dieu, « que se disant sages, ils « sont devenus fous [3]. »

En ce sens les Juifs mêmes ne l'ont pas connu, puisqu'ils « ont le zèle de Dieu, mais non pas « selon la science, et qu'ignorant la justice que « Dieu donne et cherchant leur propre justice, » celle qu'on croit avoir de soi-même, « ils n'ont « pas été soumis à la justice de Dieu [4].

Ainsi, pour connaître Dieu de cette manière secrète, dont il assure que le monde ne le connaît pas, il faut bannir toute présomption de notre propre justice, et reconnaître que « Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, afin « d'avoir pitié de tous. O profondeur des ri-

[1] 1 *Cor.*, xv, 28. — [2] *Joan.*, xvii, 25. — [3] *Ibid.*, 11, 17, 19. — [4] *Rom.*, iii, 26. — [5] *Joan.*, xvii, 25.

[1] *Matth.*, ix, 25, 26, 27. — [2] *Rom.*, i, 20. — [3] *Ibid.*, 22. — [4] *Ibid.*, x, 2, 3.

« chesses de la sagesse et de la science de Dieu ! « que ses jugements sont incompréhensibles « et que ses voies sont impénétrables ! Car qui « a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré « dans ses conseils ? ou qui est-ce qui lui a « donné le premier quelque chose, pour ensuite « en recevoir la rétribution ? Parce que de lui, « et par lui, et en lui, sont toutes choses : la « gloire lui en soit rendue dans tous les siècles. « Amen [1]. »

LXVe JOUR.

Les élus aimés de Dieu en Jésus-Christ, comme ses membres et ses images.

« Ceux-ci, » les apôtres qui étaient présents, et en leur personne toute la société des enfants de Dieu qu'ils représentaient, « ont connu que « vous m'avez envoyé, et je leur ai fait con- « naître votre nom, » comme il a été déjà expliqué, vos grandeurs, vos conseils, ce nom de Père, « et je le leur ferai encore connaître davan- « tage, afin que l'amour que vous avez pour moi « soit en eux, et moi aussi en eux [2]. »

Voilà dans la conclusion de la prière de Notre-Seigneur le dessein de tout le reste, et en particulier le dénoûment de ce que nous avons vu au ℣ 24. C'est ce qu'il nous faut considérer avec attention et avec respect, comme la chose du monde qui nous doit le plus donner de consolation. Car c'est ici la dernière marque de la tendresse de Jésus-Christ.

« Je suis en eux [3]. » Ils sont mes membres vivants : ce sont d'autres Jésus-Christ, d'autres moi-même. Ils ont en eux son esprit, qui fait que la doctrine de Jésus-Christ reluit dans leur vie, qui les rend semblables à lui, qui les rend doux, humbles, patients, tranquilles dans le bien et dans le mal, soit que le monde les estime ou les méprise, soit qu'il leur fasse part de ses honneurs ou de ses rebuts, soit qu'il les invite, pour ainsi dire, à ses festins, comme il y a invité Jésus-Christ, ou qu'il les attache à la croix, comme à la fin il y a mis le même Jésus. En tout cela, l'esprit de Jésus qui est en eux, comme dans ses membres vivants, les rend semblables à lui et leur fait suivre ses exemples ; en sorte qu'on voit en eux la vie et la mort de Jésus-Christ : la vie, parce qu'ils marchent sur ses pas; la mort, parce qu'ils portent l'empreinte de sa croix, et comme parle saint Paul, « la mortification de « Jésus [4]. » Ainsi le Père éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi il les aime par l'effusion et l'extension du même amour qu'il a pour Jésus-Christ même; et cet amour, en les embrassant comme les images, comme les membres de son Fils, répand sur eux la même gloire que Jésus-Christ a reçue, en conséquence de ce qui était dû à sa grandeur naturelle en tant que Dieu, et à ses souffrances en tant qu'homme. Qu'y a-t-il à désirer davantage ? Jésus-Christ même n'a rien de plus à nous donner. C'est pourquoi, après avoir prononcé avec une tendresse infinie ce grand et bienheureux mot, il met fin à sa prière, et il ne lui reste plus qu'à partir pour la consommer par son sacrifice.

On peut donc voir maintenant tout le dessein et toute la suite de cette prière : il commence par demander que son Père le glorifie, et cette glorification se termine à nous en faire part ; en sorte que la perfection de la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre ; ce qui nous unit tellement à lui, que le Père même ne nous en sépare point dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et demeurant dans l'étonnement de tant de grandeurs où nous sommes appelés en Jésus-Christ, n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce.

LXVIe JOUR.

« Père saint. »

Mon « Père saint, » mon Père juste, » ce sont les deux seuls noms que le Fils de Dieu donne à son Père, les deux seules qualités qu'il lui attribue ; ce qu'elles renferment est inexplicable.

Il est parlé dans cette divine oraison de deux sortes de personnes, dont les unes sont sanctifiées par la connaissance de Jésus-Christ ; les autres n'ont point cette connaissance et sont privées de l'effet de sa sainte prière, conformément à cette parole: Mon « Père juste, le monde « ne nous connaît pas [1]. Nous avons vu que c'est par rapport aux premiers que Jésus appelle son « Père saint, « parce qu'il est saint et sanctifiant, et auteur dans toutes les âmes saintes de toute leur sainteté. Et nous avons dit aussi que c'est par rapport aux seconds que le Père est appelé « Juste, » parce que c'est par un juste et impénétrable jugement qu'ils sont privés de la sainteté que Jésus-Christ leur aurait donnée, s'ils l'avaient reçu.

On voit donc qu'il n'y avait rien de plus convenable que d'honorer ces deux attributs dans une prière dont ils contiennent tout l'effet. Mais si je viens maintenant à la contemplation particulière de ces deux divines perfections, je m'y perds.

Je vois que ce qu'on loue, ce qu'on célèbre

[1] *Rom.*, XI, 32 seq. — [2] *Joan.*, XVII, 25, 26. — [3] *Ibid.*, 26. — [4] II *Cor.*, IV, 10.

[1] *Joan.*, XVII, 11.

principalement en Dieu dans le ciel, c'est sa sainteté. Les séraphins, c'est-à-dire les premiers et les plus sublimes de tous les esprits célestes, adorant Dieu dans son trône, n'en peuvent dire autre chose, sinon qu'il est « saint ; » encore une fois qu'il est « saint ; » pour la troisième fois qu'il est « saint[1] ; » c'est-à-dire, qu'il est infiniment saint; « saint » dans sa parfaite unité ; « saint » dans la trinité de ses personnes : la première, comme le principe de sa sainteté ; et les deux autres, comme sorties par de saintes opérations du sein même et du fond de la sainteté. Crions donc aussi : « Saint, saint, « saint ! » et adorons la sainteté de Dieu.

La sainteté dans les hommes est une qualité morale qui leur donne toutes les vertus et les éloigne de tous les péchés. Rien n'est plus excellent dans les hommes que la sainteté, rien ne les rend si admirables, si vénérables. La sainteté les fait regarder comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre : « J'ai dit : « Vous êtes des dieux ; et vous êtes tous les en- « fants du Très-Haut[2]. » Quelle adoration ne doit donc pas attirer à Dieu sa sainteté infinie ? La sainteté est en nous comme quelque chose d'accidentel, qu'on peut acquérir, qu'on peut perdre. Dieu est saint par son essence; son essence est la sainteté ; le fond en est saint, il est sacré; tout y est sacré, tout y est saint. Profane, n'approchez pas, ne touchez pas, tout est saint, tout est la sainteté même. « Dieu est lumière, et il « n'y a point de ténèbres en lui[3]. Dieu est celui « qui est[4] ; » et par son être il est infiniment éloigné du néant. Il est saint, et par sa sainteté il est encore plus infiniment, si on peut parler ainsi éloigné d'un autre néant plus vil et plus haïssable, qui est celui du péché. Sa volonté est sa règle, et celle de toute chose. Qu'y aura-t-il d'irrégulier dans la règle même ? Il n'est pas le saint par grâce ; il est le saint par nature. Il n'est pas le saint sanctifié, il est le saint sanctifiant ; toutes ses œuvres sont saintes, parce qu'elles partent du fond de la sainteté, et de sa volonté qui est toujours sainte, toujours droite, puisqu'elle est la droiture même, la règle même de toute droiture.

David se lève le matin, et il vient contempler la sainteté de Dieu. « Le matin je me présente- « rai devant vous, et je verrai que vous êtes Dieu, qui ne voulez point l'iniquité[5] ; » qui ne pouvez la vouloir, qui êtes toujours saint, dont toutes les œuvres sont inséparables de la sainteté.

[1] *Isa.*, VI, 3. — [2] *Psal.*, LXXXI, 6. — [3] 1 *Joan.*, I, 5. — [4] *Exod.*, III, 14. — [5] *Psal.*, V, 5.

Demeurons avec David en silence devant la très-auguste sainteté de Dieu. On se perd en la contemplant, parce qu'on ne la peut jamais comprendre ; non plus que la pureté avec laquelle il faut s'en approcher.

Isaïe voit de loin le trône de Dieu, ce trône devant lequel sa sainteté est célébrée par les séraphins. J'ai vu, dit-il, « le Seigneur sur un « trône haut et élevé : » et tout était à ses pieds; et tout tremblait devant lui ; et je vis les bienheureux esprits qui approchent le plus près du trône ; et je n'entendis autre chose de leur bouche que cette voix : « Saint, saint, saint. Et je « fus saisi de frayeur. Et je dis : Malheur à moi ! « parce que j'ai les lèvres souillées, et que je de- « meure au milieu d'un peuple dont les lèvres « sont souillées aussi : et j'ai vu de mes yeux le Roi « dominateur des armées[1], » de toute l'armée du ciel, de toutes celles de la terre. La sainteté de Dieu le fait trembler. Saisi à sa vue d'une sainte et religieuse frayeur, il s'en retire. Je ne m'en étonne pas. Il voit les séraphins mêmes dans l'étonnement. S'ils ont des ailes pour voler, ce qui montre la sublimité de leurs connaissances, ils en ont pour se couvrir les yeux éblouis de la lumière et de la sainteté de Dieu. Tout embrasés qu'ils sont du divin amour, ils sentent que leur amour est borné, comme tout ce qui est créé ; et par conséquent qu'il y a en eux, pour ainsi parler, plus de non amour que d'amour ; comme il y a aussi toujours plus de non être que d'être. Et c'est pourquoi ils se cachent, et ils voilent de leurs ailes leur face et leurs pieds ; et se trouvent comme indignes de paraître avec une sainteté finie devant l'infinie sainteté de Dieu. Et le cri qu'ils font pour se dire l'un à l'autre : « Saint, saint, saint ! » fait voir l'effort dont ils ont besoin pour entendre et pour célébrer la sainteté de Dieu laquelle demeure au-dessus de tous les efforts ; en sorte qu'il n'y a que lui qui se puisse louer lui-même, et que c'est en lui qu'il faut trouver et connaître sa digne louange.

Combien plus devons-nous trembler devant l'auguste et redoutable sainteté de Dieu avec nos péchés ! Mais si un charbon de l'autel est appliqué à mes lèvres, si un de ces séraphins prend l'ordre de Dieu pour me toucher, comme Isaïe de ce feu céleste, alors je louerai Dieu avec des lèvres pures, parce que je l'aimerai d'un pur amour.

Ne croyons point néanmoins que les séraphins, ni que les ministres de Dieu, quels qu'ils soient, fussent-ils élevés à leur degré par la perfection de leur amour, puissent nous purifier. Ils peuvent bien nous toucher les lèvres de ce feu

[1] *Isa.*, VI, 1 seq.

divin par l'inspiration de quelques bonnes pensées ; mais pour pénétrer dans le fond, pour nous embraser de l'amour qui nous sanctifie, c'est le coup réservé à Dieu, qui, plus intime dans nos cœurs que le plus intime, allume et cache dans notre intérieur et dans la moelle de nos os, cette flamme sanctifiante et purifiante. Et c'est ainsi que s'accomplit cette divine prière : Mon « Père saint, sanctifiez-les en vérité ; je me « sanctifie pour eux [1]. »

Séparons-nous donc des pécheurs et de toute iniquité, en contemplant la sainteté de Dieu notre Père céleste. Car c'est ainsi que David, après avoir vu et contemplé dès le matin que Dieu est saint, et « ne veut point l'iniquité, » c'est-à-dire ne la veut jamais, ni par quelque endroit que ce puisse être, ajoute aussitôt après: « Et le méchant n'habitera point auprès de vous : « et les injustes, les pécheurs ne subsisteront « point devant vos yeux [2]. » Encore un coup, séparons-nous donc des pécheurs ; séparons-nous-en, non-seulement par une vie opposée à la leur, mais encore, autant qu'il se peut, en nous retirant de leur odieuse et dangereuse compagnie, de peur d'être corrompus par leurs discours et par leurs exemples, et de respirer un air infecté.

LXVIIe JOUR.

« Père juste. »

Après avoir dit par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, mon « Père saint, » nous pouvons dire aussi en lui, et avec lui, mon « Père juste. »

Après avoir [illegible] par laquelle il nous sanctifie, et avoir admiré la [illegible] de ceux qui l'ont reçue, nous [illegible] considérer ceux qui en sont justement privés ; et nous adorerons les jugements d'un Dieu juste, après avoir admiré les sanctifications d'un Dieu saint.

[illegible] que de [illegible]. Mais quand il faut venir à considérer [illegible] pas [3] ; » [illegible] monde [4] ; » [illegible] confondu, [illegible] dire : Mon [illegible], et tous [illegible]

Gardez-vous bien de vous jeter dans ces pro[illegible] connaissent [illegible] l'Apôtre, [illegible] Jésus-Christ [illegible] hérétiques, tant de schismatiques, à qui on ôte dès leur en[illegible] église : parmi les vrais Chrétiens, tant d'ingrats, tant d'esprits bouchés, tant de cœurs durs, tant d'oreilles sourdes ! O Dieu ! je m'y perds. Que dirai-je ? « Mon « Père est juste, » c'est par votre juste et impénétrable jugement qu'ils sont endurcis. Qu'y a-t-il de plus juste que de laisser à eux-mêmes ceux qui se se cherchent? Quelle punition plus convenable que celle qui punit l'homme par sa propre faute ? Seigneur, m'éleverai-je contre vous ? Et parce que je vois périr dans un hôpital, où m'a réduit ma misère, une infinité de malades, me rebellerai-je contre le médecin, qui daigne m' apporter un remède qui me guérit? Lui dirai-je : Je n'en veux point que je ne voie tout le monde guéri de même ? Non, mon frère, prends le remède. Pourquoi te troubler de ceux qui périssent, à qui tu vois quelquefois rejeter avec chagrin et aveuglement le secours qu'on leur présente ? Ce n'est pas là ce que le céleste Médecin demande de toi. Reçois humblement le remède, et laisse à la divine Providence ceux que tu en vois privés. Crois seulement que nul ne périt que par sa faute ; que dans ce grand hôpital de Dieu, dans le monde, où tout est malade, il n'y a point de mal qui n'ait son remède; et que tous les secours qui se donnent dans l'univers, dans quelque lieu que ce soit, dans quelque degré que ce soit, se dispensent avec équité et avec bonté, sans que personne se puisse plaindre.

Quand donc nous entendons ces paroles : « Le monde ne nous connaît pas, » ne demandons point, comme fit saint Jude : « Seigneur, « d'où vient que vous vous ferez connaître à « nous et non pas au monde[1] ? » Car Jésus-Christ ne répond pas à cette demande, et il répond seulement : « Celui qui m'aime gardera ma parole. » C'est-à-dire ne soyez point curieux de savoir pourquoi Jésus-Christ est caché au monde, ce n'est pas là votre affaire ; votre affaire est de profiter de la lumière qui vous est donnée. Pour vous et pour tous ceux qui sont sanctifiés, adorez Dieu qui est saint. Pour les autres, qui sont justement privés de la grâce qui vous sanctifie, adorez Dieu qui est juste. C'est à ces deux points qu'aboutit toute la prière de Notre-Seigneur.

En passant, où sont ceux qui veulent que ce soit déroger à la perfection de la contemplation, que de s'attacher aux attributs divins, auxquels il faut, disent-ils, préférer la contemplation de son essence ? en savent-ils plus que Jésus-Christ, qui dans la plus haute oraison qu'il ait daigné nous manifester, dit : « Mon saint Père, « mon Père juste ? » Qui sait ce que c'est que l'essence de Dieu ? Mais qui ne sait, ou ne doit savoir, que c'est son essence qu'on adore sous le

[illegible] XVII, 25. — [illegible]

[illegible] 12, 13.

nom de sainteté et de justice ? Célébrons donc sans fin ces deux divins attributs. Disons avec David : « O Seigneur ! je vous chanterai miséri- « corde et jugement [1] ; » parce que c'est dire avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ : « Mon Père « saint, mon Père juste. »

LXVIIIe JOUR.

La prière de Jésus-Christ après la Cène est l'abrégé du sermon qui la précède.

En repassant sur la prière de Jésus-Christ, on verra qu'il y ramasse toute la substance du sermon de la Cène. S'il dit dans sa prière que ses apôtres « ne sont pas du monde, » c'est ce qu'il avait dit auparavant. S'il dit « qu'il quitte « le monde , » il avait dit : « Je suis sorti de « Dieu pour venir au monde ; et maintenant je « quitte le monde pour retourner à Dieu [2]. » Comme il avait donné l'amour et l'union de ses disciples comme la marque de son école, il inculque la même chose dans sa prière [3]. Ces paroles : « Vous connaîtrez en ce jour-là que « je suis dans mon Père, et vous en moi , et « moi en vous [4], » reviennent à celles-ci : « Je « suis en eux, et vous en moi : » et à celles-ci : « afin que l'amour que vous avez pour moi « soit en eux, comme je suis en eux [5]. » Ce qu'il promet par ces paroles : « Là où je suis, je veux, « mon Père , que ceux que vous m'avez « donnés y soient aussi avec moi [6]. » Cela nous montre deux vérités. L'une, que ce qu'on enseigne aux hommes doit être aussi la matière de ce qu'on traite avec Dieu dans la prière. La seconde, que la même chose qui fait la matière du commandement et celle de la promesse, fait en même temps la matière de la prière, parce qu'on doit demander à Dieu l'observation des commandements, et l'accomplissement de ses promesses : « Ce qu'il promet, » dit saint Paul [7], « il est puissant pour le faire ; » et saint Augustin disait aussi, en parlant des commandements : « Accordez-moi ce que vous me com- « mandez. » Il ne dit pas : Accordez-moi ce que vous me promettez, ce qui serait naturel ; mais, accordez-moi ce que vous me commandez, qui est la même chose que s'il disait : Accordez-moi ce que je dois faire, c'est-à-dire faites en moi mon action propre. Ce qui est conforme à la parole de Jésus-Christ, qui, après avoir commandé la charité fraternelle, et l'union de ses fidèles, demande à Dieu qu'il la fasse en eux, et qu'ils soient consommés en un.

Unissons-nous à la prière sainte de Jésus-Christ, rappelons en notre mémoire et méditons devant Dieu les vérités qu'il nous enseigne, et surtout méditons-y ce qu'il nous promet et ce qu'il commande, pour obtenir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'accomplissement de l'un et de l'autre, et autant de ce qui dépend de nous, que de ce qui dépend de Dieu.

Apprenons la liaison sainte de la promesse, du commandement et de la prière. Le commandement nous avertit de ce que nous avons à faire ; la promesse nous avertit de ce que nous avons à espérer : et l'un et l'autre nous avertissent de ce que nous avons à demander à celui sans lequel nous ne pouvons rien espérer , ni rien faire.

LXIXe JOUR.

Ferme foi en Jésus vrai Messie.

« Ils ont connu que vous m'avez envoyé [1]. » Ils l'ont connu avec une ferme foi et une persuasion aussi forte que celle qu'on a des choses dont on est le plus assuré : « ils l'ont connu « véritablement [2], » comme il l'a dit : tout est là-dedans, et cela posé tout s'ensuit. Heureux ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage ! Examinons-nous nous-mêmes sur cette importante disposition de notre cœur. Ecoutons saint Paul, qui nous dit : « Examinez-vous vous- « mêmes, si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous « vous-mêmes [3]. » Voyez combien il presse, combien il inculque : « Examinez-vous, éprouvez- « vous. » Croyez-vous avec une pleine certitude que Jésus-Christ soit véritablement envoyé de Dieu ? Quelle raison pourriez-vous avoir de ne pas croire ? N'a-t-on pas vu en lui toutes les marques que les prophètes et les patriarches avaient données du Christ qui devait venir ? N'a-t-il pas fait tous les miracles qu'il fallait faire, et dans toutes les circonstances qu'il les fallait faire, en témoignage certain qu'il était celui qu'on devait attendre , et le véritable envoyé de [illegible] ?

[illegible] qui a donné aux hommes une morale si sainte, si pure, si parfaite ? et qui a pu dire comme lui : « Je suis la lumière du « monde [4] ? » Où trouverons-nous plus de charité envers les hommes, de plus saints exemples, un plus beau modèle de perfection, une autorité plus douce, plus insinuante, plus forte, une plus grande condescendance pour les faibles, pour les pécheurs, jusqu'à s'en rendre l'ami, l'intercesseur, la victime ? C'est ce qu'il explique lui-même par ces aimables paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes oppressés et « affligés, et je vous soulagerai : approchez et « apprenez de moi que je suis doux et humble [illegible]

[1] *Psal.*, c, 1. — [2] *Joan.*, XVII, 16; XV, 18, 19; XVI, 33; XVII, 11; XVI, 28; XV, 12, 17; XIII, 34, 35. — [3] *Ibid.*, XIV, 20. — [4] *Ibid.*, XVII, 21, 26. — [5] *Ibid.*, XII, [illegible]. — [6] *Ibid.*, XVII, 24. — [7] *Rom.*, IV, 21.

« de cœur; et vous trouverez le repos de vos « âmes: car mon joug est doux et mon fardeau « est léger [1]. » Il faut à l'homme un joug, une loi, une autorité, un commandement; autrement, emporté par ses passions, il s'échapperait à lui-même. Tout ce qu'il y avait à désirer, c'est de trouver un maître comme Jésus-Christ, qui sût adoucir la contrainte et rendre le fardeau léger. Où trouverons-nous la consolation, l'encouragement et les paroles de vie éternelle, si nous ne les trouvons pas dans sa bouche ? Croyez-vous bien tout cela ? C'est la partie de cet examen.

Mais quand nous aurons dit : Oui, je le crois, je le reconnais avec cette « plénitude de la foi » dont parle saint Paul [2]; avec une « pleine et « entière persuasion [3] : » saint Jean viendra nous dire, avec sa divine et incomparable douceur : « C'est en cela que nous savons que nous le con- « naissons, si nous gardons sa parole. Celui qui « dit qu'il le connaît, et ne garde pas sa parole, « c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui.»

Et un peu après : « Celui qui dit qu'il demeure « en lui, doit marcher comme il a marché [4], » et suivre ses exemples. Bien certainement, « il « y en a qui le confessent de bouche, et qui le « renoncent par leurs œuvres [5]. » Saint Paul « l'a dit, et saint Jean a dit : Mes petits enfants, « aimons, non de bouche et de langue, mais « en œuvre et en vérité [6]. » Sommes-nous ou n'en sommes-nous pas, de ceux-là ? Qu'avons-nous à répondre à nous-mêmes là-dessus? C'est la seconde partie, encore plus essentielle que la première, de l'examen que nous faisons.

Et la troisième, la plus importante de toutes: « Si notre cœur ne nous reprend pas, et que « nous marchions devant Dieu avec confiance [7]:» si nous tâchons de vivre, de sorte que nous soyons les enfants de la vérité, du moins que nous travaillions à le devenir, et que « nous en « puissions persuader notre cœur en la présence « de Dieu! » Croyons-nous bien que c'est là un don de Dieu, conformément à cette parole : « La « paix soit donnée aux frères, et la charité avec « la foi par Dieu le Père, et par Jésus-Christ « Notre-Seigneur [8], » en sorte que nous n'avons point à nous en glorifier, mais plutôt à nous humilier jusqu'aux enfers, parce que nous n'y avons apporté du nôtre à ce tel quel commencement de bonnes œuvres, que misère, pauvreté et corruption; et que si c'est se perdre que de s'écarter de la vertu, c'est se perdre encore beaucoup plus d'en présumer ?

[1] *Matth.*, XI, 28-30. — [2] *Hebr.*, X, 22. — [3] I *Thess.*, I, 5. — [4] I *Joan.*, II, 3, 4, 6. — [5] *Tit.*, I, 16. — [6] *Joan.*, III, 18. — [7] *Ibid.*, 21, 29. — [8] *Ephes.*, VI, 23.

Après cela, il ne reste plus qu'à confesser nos péchés, non avec découragement et désespoir, mais avec une douce espérance ; parce que le même saint Jean a dit « que si nous con- « fessons nos péchés, il est fidèle et juste pour « nous pardonner nos péchés, et pour nous « purifier de toute iniquité [1]. » Remarquez, *fidèle et juste*, non qu'il nous doive rien ; mais à cause qu'il a tout promis en Jésus-Christ. En sorte que pour pouvoir espérer de lui notre rémission et notre grâce, il suffit de croire qu'il a envoyé Jésus-Christ, parce que, bien constamment, il n'est envoyé que pour être par son sang « la propitiation de nos fautes [2]. »

LXXe JOUR.

Dieu Père et Fils.

On ne peut quitter cette divine prière de Notre-Seigneur, ni le discours qui la précède, et qui en a, comme on a vu, fourni la matière. On lit et on relit ce discours, ce dernier adieu, cette prière de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, ses derniers vœux, toujours avec un nouveau goût, et une nouvelle consolation. Tous les secrets du ciel y sont révélés, et de la manière du monde la plus insinuante et la plus touchante.

Quel est le grand secret du ciel, si ce n'est cette éternelle et impénétrable communication entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit ? C'est là, dis-je, le secret du ciel qui rend heureux ceux qui le voient, et qui n'avait point encore été parfaitement révélé ; mais Jésus-Christ nous le révèle ici d'une manière admirable.

Qui dit un Père, dit un Fils ; et qui dit un Fils, dit un égal dans la nature ; et qui dit un égal dans une nature aussi parfaite que celle de Dieu, dit un égal en toute perfection: en sorte qu'il n'y puisse avoir de premier et de second, que par une sainte, parfaite et éternelle origine.

C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre, lorsqu'il demande à son Père la claire manifestation de la gloire qu'il avait en lui [3] : APUD TE : « Chez vous et dans votre sein, devant que le « monde fût fait. [4] » Cette gloire qu'il avait dans le sein de Dieu ne pouvait être que celle de Dieu même ; laquelle, et cette gloire du Fils étant toujours, et précédant tout ce qui a été fait, par conséquent n'a point été faite, par conséquent elle est incréée, et la même que celle du Père. Cela est ainsi, et ne peut pas être autrement.

[1] I *Joan.*, I, 9. — [2] *Ibid.*, II, 2. — [3] *Joan.*, I, 1. — [4] *Ibid.*, XV 5.

Le Fils égal à son Père est pourtant en même emps son « envoyé » à cause « qu'il sort de « lui [1]. » Il en est sorti pour venir au monde : voilà comme il en est envoyé. Il quitte le monde pour y retourner : voilà le terme de la mission : voilà tout ce qu'est Jésus-Christ en sa personne, parfaitement égal à Dieu qui l'envoie, puisqu'il est son propre Fils ; Dieu ne voudrait point avoir un Fils qui serait moindre que lui et qui ne le valût pas. Pardonnez, Seigneur, ces expressions : ce sont des hommes qui parlent. Quand on dit : Dieu ne voudrait pas, c'est-à-dire que ce serait une chose indigne de lui, et qui par conséquent ne peut pas être. C'est pourquoi, en tout et partout, il traite d'égal avec son Père : « Tout ce qui est à vous est à moi : tout « ce qui est à moi est à vous [2] : » cela ressent une égalité parfaite et des deux côtés : c'est plus que si l'on disait qu'on est son égal ; car c'est plus de traiter d'égal avec lui, que d'énoncer simplement cette égalité.

Mais voyons ce qu'est Jésus-Christ par rapport à nous. Il est, comme son Père, notre bonheur : « Connaître son Père et lui, c'est pour « nous la vie éternelle. » C'est pourquoi il dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et « je l'aimerai, et je me manifesterai à lui [3]. » C'est là le grand effet de mon amour : c'est par là que je rends les hommes éternellement heureux. Et il ajoute : « Celui qui m'aime gardera « ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous « viendrons à lui, et nous y ferons notre de- « meure [4]. »

« Nous viendrons, » en société, mon Père et moi. Qui jamais a pu ainsi s'égaler à Dieu ? « Nous viendrons ; » car nous ne pouvons venir l'un sans l'autre : « Nous viendrons ; » car ce n'est pas tout d'avoir le Père ; il faut m'avoir aussi. « Nous viendrons : » Qui peut venir au dedans de l'homme, pour le remplir et le sanctifier intérieurement, que Dieu même ? « Nous « viendrons en eux, et nous y demeurerons : » ils seront notre commun temple, notre commun sanctuaire : nous serons leur commune sanctification, leur commune félicité, leur commune vie. Que peut-il dire de plus clair, pour se mettre en égalité avec son Père ? La meilleure manière de le dire, c'est de le montrer par les effets. O homme ! que désirez-vous ? d'avoir Dieu en vous. Et afin que vous l'ayez pleinement, mon Père et moi nous viendrons dans cet intérieur ; si vous désirez de m'avoir en vous, en désirant d'y avoir Dieu : Je suis donc Dieu.

C'est ainsi que les fidèles seront un ; parce que tous ils auront en eux le Père et le Fils, et qu'ils en seront le temple : « Ils seront un, » dit Jésus-Christ ; mais ils seront « un en nous [1]. » Nous serons le lien commun de leur unité, parce qu'étant mon Père et moi parfaitement un, toute unité doit venir de nous, et nous en sommes le lien comme le principe.

C'est la première partie du secret divin : l'unité parfaite du Père et du Fils, aujourd'hui parfaitement révélée aux hommes, pour leur faire entendre combien leur union doit être sincère et parfaite à sa manière, puisqu'elle a pour modèle et pour lien, l'unité absolument parfaite du Père et du Fils, et leur éternelle et inaltérable paix.

LXXIe JOUR.

Dieu Saint-Esprit [2].

Venons maintenant au Saint-Esprit : « Je « prierai mon Père, et il vous donnera un au- « tre Consolateur, pour demeurer éternellement « avec vous [3]. » Un autre Consolateur ! un consolateur à la place de Jésus-Christ, s'il est de moindre vertu et de moindre dignité, afflige plutôt qu'il ne console. Ainsi un Consolateur à la place de Jésus-Christ, ce n'est rien moins qu'un Dieu pour un Dieu. Et c'est pourquoi, si le Fils vient en nous, et y demeure comme le Père, « le Saint-Esprit y demeure aussi, et y « est [4] » comme le Père et le Fils. Il habite avec eux dans notre intérieur : comme eux il le vivifie. Nous sommes son temple, comme nous le sommes du Père et du Fils. « Ne savez-vous « pas, » dit saint Paul, « que vous êtes le tem- « ple de Dieu, et que son Esprit habite en « vous [5] ? Ne savez-vous pas que vos membres « sont le temple du Saint-Esprit, qui habite en « vous, et que vous n'êtes pas à vous-mêmes [6] ? » Car un temple n'est pas à lui-même, mais au Dieu qui y habite. Celui-là donc qui demeure en nous et qui est, selon l'expression de Jésus-Christ, comme le Père et le Fils, est Dieu comme eux : et si j'ose parler ainsi, il fait en nous acte de Dieu, quand il y habite et qu'il nous possède.

« Il vous enseignera toute chose : et il vous « fera ressouvenir de ce que je vous aurai dit [7]. » Paraîtra-t-il aux yeux ? parlera-t-il aux oreilles ? Non ! c'est au dedans qu'il tient son école : il se fait entendre dans le fond. C'est aussi ce même fond où le Père parle, et où l'on apprend de lui à venir au Fils. Qui peut parler à ce fond, sinon celui qui le remplit, et qui y agit, pour le tourner où il le veut, c'est-à-dire Dieu ? Le Saint-Esprit est donc Dieu : et c'est encore un acte de

[1] *Joan.*, XVI, 28; XVII, 8.— [2] *Ibid.*, XVII, 10.— [3] *Ibid.*, XIV, 21.— [4] *Ibid.*, 23.

[1] *Joan.*, XVII, 21. — [2] *Ibid.*, XIV, 16, 17, 26. — [3] [illegible] — [4] *Ibid.*, 17.— [5] *I Cor.* III, 16. — [6] *Joan.* VI, 19.— [7] *Ibid.* [illegible]

Dieu que de parler et se faire entendre au dedans le plus intime de l'homme.

« J'ai beaucoup de choses à vous dire : mais « vous ne les pouvez pas encore porter : mais « l'Esprit de vérité viendra, qui vous enseignera « tout [1]. » C'est à lui que sont réservées les vérités les plus hautes et les plus cachées : et il lui est réservé en même temps d'augmenter vos forces pour vous en rendre capables. Qui le peut, si ce n'est un Dieu ? Il est donc Dieu.

« Et il vous annoncera les choses futures [2]. » Il veut dire que c'est cet Esprit qui fait les prophètes, qui les inspire au dedans, qui leur découvre l'avenir ; car il sait tout et ce qui est même le plus réservé à Dieu. Il est vrai, dit le Fils de Dieu, « qu'il ne dit rien que ce qu'il a « ouï [3] ; » mais il n'a pas ouï autrement que le Fils de Dieu, il a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle procession, comme le Fils a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle naissance.

Car il faut entendre que cet Esprit procède du Père d'une manière aussi parfaite que le Fils. Le Fils procède par génération, et le Saint-Esprit comment ? Qui le pourra dire ? Nul homme vivant, et je ne sais si les anges mêmes le peuvent. Ce que je sais, ce qui est certain par l'expression de Jésus-Christ, c'est que s'il n'est pas engendré comme le Fils, il est, par manière de parler, encore moins créé comme nous. « Il « prendra du mien [4], » dit le Fils. Les créatures viennent de Dieu, mais elles ne prennent pas de Dieu, elles sont tirées du néant ; mais le Saint-Esprit prend de Dieu comme le Fils, et il est également tiré de sa substance. C'est pourquoi on ne dit pas qu'il soit créé, à Dieu ne plaise, il y a un terme consacré pour lui, c'est qu'il procède du Père. Il est vrai que le Fils en procède aussi, et si sa procession a un caractère marqué qui est celui de génération, c'est assez pour lui égaler le Saint-Esprit, d'exclure tout terme qui marque création et d'en choisir un pour lui, qui lui puisse être commun avec le Fils.

Si le Fils est engendré, pourquoi le Saint-Esprit ne l'est-il pas ? Ne recherchons point les raisons de cette incompréhensible différence. Disons seulement : s'il y avait plusieurs Fils, plusieurs générations, le Fils serait imparfait, la génération le serait aussi. Tout ce qui est infini, tout ce qui est parfait est unique, et le Fils de Dieu est unique à cause qu'il est parfait. Sa génération épuise, si on peut ainsi parler de l'infini, toute la fécondité paternelle. Que reste-t-il donc au Saint-Esprit ? quelque chose d'aussi parfait, quoique moins distinctement connu. Il n'est pas moins parfait pour être moins distinctement connu, puisqu'au contraire ce caractère ne sert qu'à mettre sa procession parmi les choses inconnues de Dieu, qui ne sont point les moins parfaites. C'est assez de savoir qu'il est unique comme le Fils est unique ; unique comme Saint-Esprit, de même que le Fils est unique comme Fils, et procédant aussi noblement et aussi divinement que lui, puisqu'il procède pour être mis en égalité avec lui-même.

[1] *Joan.*, XVI, 12, 13. — [2] *Ibid.*, 13. — [3] *Ibid.*, 15. — [4] *Ibid.*, 14

C'est pourquoi, quand il paraît on lui attribue un ouvrage égal à celui du Fils. C'est ce qu'on a remarqué sur ces paroles du Sauveur : « Quand il sera venu, il convaincra le monde « sur le péché, sur la justice et sur le jugement [1] : » ce qui n'est rien d'inférieur aux œuvres du Fils.

Si nous sommes soigneux de recueillir toutes les expressions du Fils de Dieu, nous y trouverons un langag qui emporte également, entre ces divines personnes, distinction et unité, origine et indépendance. Le Fils est au Père, le Père est au Fils, chacun à différent titre, mais à titre égal. Le Saint-Esprit est au Fils, il est au Père par un titre pareil, et sans déroger à la perfection. Le Père l'envoie, le Fils l'envoie, il vient. C'est ce langage mystique de la Trinité qui ne s'entend pleinement qu'en conciliant l'unité et la distinction dans une perfection égale. C'est par là que les expressions de Jésus-Christ, que nous avons vues, conviennent toutes ; et c'est aussi pour les rassembler qu'il a dit en abrégé : « Baptisez au nom du Père, et du Fils, et « du Saint-Esprit [2]. » Tout ce qu'il dit dans un long discours se rapporte là. Ce qu'il dit là réunit tout ce qu'il a dit dans son long discours.

Et pourquoi nous parle-t-il de ces hauts mystères, si ce n'est parce qu'il veut un jour nous les découvrir à nu ? Avant que d'enseigner pleinement la vérité, les maîtres commencent par dire en gros à leurs disciples ce qu'ils apprendront dans leur école. Jésus-Christ commence aussi par nous dire confusément ce qu'il nous montrera un jour très-clairement dans sa gloire. Croyons donc, et nous verrons. Ne nous étonnons pas des difficultés, nous sommes encore dans les préludes de notre science ; ne souhaitons pas de demeurer dans ces premiers éléments ; désirons de voir, et en attendant contentons-nous de croire.

[1] *Joan.*, XVI, 8. — [2] *Matth.*, XXVIII, 19.

LXXIIe JOUR.

ffet secret de la prière de Notre-Seigneur. — Jésus-Christ toujours exaucé. — Prédestination des saints.

C'est encore un autre mystère profond que l'effet secret de la prière de Notre-Seigneur.

Voici un premier principe, que Jésus-Christ nour apprend en ressuscitant Lazare : « Mon « Père, je vous rends grâces de ce que vous « m'avez exaucé. Je sais pour moi que vous « m'exaucez toujours [1]. » Quoi qu'il puisse demander à Dieu, fût-ce la résurrection d'un mort de quatre jours et déjà pourri, il est assuré de l'obtenir. Et pour montrer l'efficace de sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

Il est vrai que, dans le jardin des Oliviers, il fit cette prière : « Mon Père, si vous le voulez, « si cela se peut, éloignez de moi ce calice : « toutefois que votre volonté s'accomplisse et « non la mienne [2]. » Mais ces paroles font voir que sa demande n'était que conditionnelle ; et pour montrer que s'il eût voulu la faire absolue il eût été exaucé, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même à saint Pierre, lorsqu'il entreprit de le défendre avec l'épée, et qu'il frappa un de ceux qui le voulaient prendre : « Ne puis-je « pas, » dit-il alors, « prier mon Père, et il « m'enverrait plus de douze légions d'anges [3] ? » Il savait donc bien que s'il l'avait demandé il l'eût obtenu, et que son Père aurait fait ce qu'il eût voulu. Il est donc toujours exaucé, quoi qu'il demande, fût-ce douze légions d'anges pour l'arracher des mains de ses ennemis ; fût-ce, comme on vient de dire, la résurrection d'un mort dont le cadavre commencerait à sentir mauvais.

Croyons-nous qu'il soit moins puissant et moins écouté, lorsqu'il demande à son Père ce qui dépend de notre libre arbitre ? Il ne le demanderait pas, s'il ne savait que cela même est au pouvoir de son Père, et qu'il n'en sera non plus refusé que de tout le reste. Et c'est pourquoi, lorsqu'il dit : « Simon, Simon, j'ai prié « pour vous, afin que votre foi ne défaille pas [4], » personne ne doute que sa prière n'ait eu son effet en son temps. Qui doutera donc qu'elle ne l'ait dans tous les autres apôtres pour qui il a dit : « Je vous prie qu'ils soient un en nous [5] ; » et encore : « Je ne vous prie pas de les tirer du « monde, mais de les préserver de tout mal [6] ; » et en général, dans tous ceux pour qui il a dit avec une volonté si déterminée : « Mon Père, je « veux que ceux que vous m'avez donnés soient « avec moi et qu'ils voient ma gloire [1] ? » Dira-t-on qu'aucun de ceux pour qui il a fait cette prière dût périr ou n'être pas avec lui, et ne voir pas sa gloire ? On pourrait dire de même que, malgré la prière qu'il avait faite pour saint Pierre, on pouvait douter si sa foi ne défaudrait pas. Mais à Dieu ne plaise qu'un tel doute entre dans un cœur chrétien ! Tous ceux pour qui il a demandé de certains effets les auront ; ils auront, dis-je, la foi, la persévérance dans le bien et la parfaite délivrance du mal, si Jésus-Christ le demande. S'il avait prié d'une certaine façon pour le monde, pour lequel il dit « qu'il ne prie « pas [2] ; » le monde ne serait plus monde et il se sanctifierait. Tous ceux donc pour qui il a dit : « Sanctifiez-les en vérité [3], » seront sanctifiés en vérité.

Je ne nie pas la bonté dont il est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel dans sa providence générale. « Car il ne veut point que personne « périsse; et il attend tous les pécheurs à repen- « tance [4]. » Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur le monde, il y a un certain regard particulier et de préférence sur un nombre qui lui est connu. Tous ceux qu'il regarde ainsi pleurent leurs péchés et sont convertis dans leur temps. C'est pourquoi lorsqu'il eut jeté sur saint Pierre ce favorable regard, il fondit en larmes ; et ce fut l'effet de la prière que Jésus-Christ avait faite pour la stabilité de sa foi. Car il fallait premièrement la faire revivre, et dans son temps l'affermir pour durer jusqu'à la fin. Il en est de même de tous ceux que son Père lui a donnés d'une certaine façon ; et c'est de ceux-là qu'il a dit : « Tout ce que mon Père « me donne vient à moi : et je ne rejette pas « celui qui y vient ; parce que je suis venu au « monde, non pour faire ma volonté, mais pour « faire la volonté de mon Père ; et la volonté de « mon Père est que je ne perde aucun de ceux « qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au « dernier jour [5]. »

Et pourquoi nous fait-il entrer dans ces sublimes vérités ? est-ce pour nous troubler, pour nous alarmer, pour nous jeter dans le désespoir et faire que l'on s'agite soi-même en disant : Suis-je des élus ou n'en suis-je pas ? Loin de nous une si funeste pensée qui nous ferait pénétrer dans les secrets conseils de Dieu, fouiller, pour ainsi parler, jusque dans son sein, et sonder l'abîme profond de ses décrets éternels. Le dessein de notre Sauveur est que, contem-

[1] *Joan.*, XI, 41, 42. — [2] *Matt.*, XXI, 39; *Luc.*, XXII, 42. — [3] *Matt.*, XXVI, 53. — [4] *Luc.*, XXII, 31, 32. — [5] *Joan.*, XVII, 11, 23. — [6] *Ibid.* 15.

[1] *Joan.*, XVII, 24. — [2] *Ibid.*, 9. — [3] *Ibid.*, 17. — [4] II *Petr.*, III, 9. — [5] *Joan.*, VI, 37-39.

plant ce regard secret qu'il jette sur ceux qu'il sait et que son Père lui a donnés par un certain choix, et reconnaissant qu'il les sait conduire à leur salut éternel par des moyens qui ne manquent pas, nous apprenions premièrement à les demander, à nous unir à sa prière, à dire avec lui : « Préservez-nous de tout mal [1] ; » ou, comme parle l'Eglise : « Ne permettez pas « que nous soyons séparés de vous : si notre « volonté veut échapper, ne le permettez pas ; » tenez-la sous votre main, changez-la et la ramenez à vous.

C'est donc la première chose que Jésus-Christ nous veut apprendre. Ce n'est point à nous de nous enquérir, ou à nous troubler du secret de la prédestination, mais à prier. Et afin de le faire comme il faut, une seconde chose qu'il veut nous apprendre, c'est de nous abandonner à sa bonté ; non qu'il ne faille agir et travailler, ou qu'il soit permis de se livrer, contre les ordres de Dieu, à la nonchalance ou à des pensées téméraires; mais c'est qu'en agissant de tout notre cœur il faut au-dessus de tout nous abandonner à Dieu seul pour le temps et pour l'éternité.

Mon Sauveur ! je m'y abandonne ; je vous prie de me regarder de ce regard spécial, et que je ne sois pas du malheureux nombre de ceux que vous haïrez et qui vous haïront. Cela est horrible à prononcer. Mon Dieu, délivrez-moi d'un si grand mal ; je vous remets entre les mains ma liberté malade et chancelante, et ne veux mettre ma confiance qu'en vous.

L'homme superbe craint de rendre son salut trop incertain, s'il ne le tient en sa main ; mais il se trompe. Puis-je m'assurer sur moi-même? Mon Dieu, je sens que ma volonté m'échappe à chaque moment : et si vous vouliez me rendre le seul maître de mon sort, je refuserais un pouvoir si dangereux à ma faiblesse. Qu'on ne me dise donc pas que cette doctrine de grâce et de préférence met les bonnes âmes au désespoir. Quoi ! on pense me rassurer davantage, en me renvoyant à moi-même, et en me livrant à mon inconstance ? Non, mon Dieu, je n'y consens pas. Je ne puis trouver d'assurance qu'en m'abandonnant à vous. Et j'y en trouve d'autant plus, que ceux à qui vous donnez cette confiance, de s'abandonner tout à fait à vous, reçoivent dans ce doux instinct la meilleure marque qu'on puisse avoir sur la terre de votre bonté. Augmentez donc en moi ce désir ; et faites entrer, par ce moyen, dans mon cœur cette bienheureuse espérance de me trouver à la fin parmi ce nombre choisi.

« Ce ne sont, » dit David, dit Salomon, « ce « ne sont ni de bonnes armes, ni un bon che- « val : ce n'est ni notre arc, ni notre épée, ni « notre cuirasse, ni notre valeur, ni notre « adresse, ni la force de nos mains, qui nous sau- « vent à un jour de bataille, mais la protection « du Très-Haut [1]. » Quand j'aurai préparé mon cœur, il faut qu'il « dirige mes pas [2]. » Je ne suis pas plus puissant que les rois, dont « le « cœur est entre ses mains, et il les tourne où « il veut [3]. » Qu'il se rende le maître du mien ! qu'il m'aide de ce secours qui me fait dire : « Aidez-moi et je serai sauvé [4] ; » et encore : « Guérissez-moi et je serai guéri [5] ; » et encore : « Convertissez-moi et je serai converti ! Car de- « puis que vous m'avez converti, j'ai fait péni- « tence ; et depuis que vous m'avez touché, je « me suis frappé le genou [6], » en signe de componction et de regret.

LXXIIIe JOUR.

S'unir à Jésus-Christ.

A la fin de ces réflexions, je prie tous ceux que j'ai tâché d'aider par tout ce discours, de s'élever au-dessus, je ne dirai pas seulement de mes pensées, qui ne sont rien, mais de tout ce qui leur peut être présenté par le ministère de l'homme : et en écoutant uniquement ce que Dieu leur dira dans le cœur sur cette prière, de s'y unir avec foi. Car c'est là véritablement ce qui s'appelle prier par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, que de s'unir en esprit avec Jésus-Christ priant, et s'unir autant qu'on peut à tout l'effet de cette prière. Or l'effet de cette prière, c'est qu'étant unis à Jésus-Christ Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même âme et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité, nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ ; et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils ; à cause que ce même Fils notre Sauveur étant en nous, l'amour dont le Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté : car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

C'est en cet esprit que nous pouvons et devons conclure toutes les nôtres avec l'Eglise : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur : » *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Car n'ayant

[1] *Matth.*, VI, 13.

[1] *Ps.* XXXII, 16-19; CXLVI, 10, 11; *Prov.*, XXI, 31. — [2] *Prov.*, XVI, 9. — [3] *Ibid.*, XXI, 1. — [4] [illegible] — [5] *Jer.*, XVII, 14. — [6] *Psal.*, XXXV, [illegible]

demander à Dieu que les effets de son amour, nous les demandons véritablement par Jésus-Christ, si nous croyons, avec une ferme et vive foi, que nous sommes aimés de lui par une effusion de l'amour qu'il a pour son Fils. Et c'est là tout le fondement de la piété et de la confiance chrétienne. C'en est, dis-je, tout le fondement, de croire que l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils en tant que Dieu, lui fait aimer l'âme sainte qui lui est si étroitement et si substantiellement unie, aussi bien que le corps sacré et béni qu'elle anime, c'est-à-dire son humanité tout entière ; et l'amour qu'il a pour toute cette personne, qui est Jésus-Christ Dieu et homme, fait qu'il aime aussi tous les membres qui vivent en lui et de son esprit vivifiant.

Croyons donc que comme Jésus-Christ est aimé par un amour gratuit, par un amour prévenant, l'âme sainte qui est unie au Verbe de Dieu, n'ayant rien fait qui lui attirât cette union admirable, mais cette union l'ayant prévenue, nous sommes aimés de même par un amour prévenant et gratuit. En un mot, comme dit saint Augustin : « La même grâce qui a fait « Jésus-Christ notre chef, a fait tous ses mem- « bres [1]. »

Nous sommes faits Chrétiens par une suite de la même grâce qui a fait le Christ. Toutes les fois donc que nous disons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum:* « Par Notre-Seigneur « Jésus-Christ : » et nous le devons dire toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être exaucés [2] ; toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connaître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites ; non que nous soyons sans mérite, mais à cause que tous nos mérites sont ses dons, et que celui de Jésus-Christ en fait tout le prix, parce que c'est le mérite d'un Dieu, et par conséquent infini.

C'est ainsi qu'il faut prier « par Jésus-Christ « Notre-Seigneur : » et l'Eglise, qui le fait toujours, s'unit par là à tout l'effet de la divine prière que nous venons d'écouter. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnaît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne les ait pas exprimés. Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il s'allait immoler avec un amour particulier ?

Entrons donc avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ dans la construction de tout le corps de l'Eglise ; et rendant grâces avec elle « par Jé- « sus-Christ » pour tous ceux qui sont consommés, demandons l'accomplissement de tout le corps de Jésus-Christ, de toute la société des saints. Demandons en même temps avec confiance que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux, ne doutant point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par miséricorde et par grâce, c'est-à-dire par le mérite du sang qui a été versé pour nous, et dont nous avons le sacré gage dans l'Eucharistie.

Après cette prière, allons avec Jésus-Christ au sacrifice ; et avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à celle des Oliviers et à celle du Calvaire. Allons, dis-je, à ces deux montagnes, et passons de l'une à l'autre ; de celle des Oliviers qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort : de celle des Oliviers, qui est celle où l'on combat, à celle du Calvaire, où l'on triomphe avec Jésus-Christ en expirant : de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel : enfin de celle où l'on dit : Non ma volonté, mais la « vôtre ; » à celle où l'on dit : « Je remets mon « esprit entre vos mains [1] : » et pour tout dire en un mot, de celle où l'on se prépare à tout, à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ, à qui soit rendu tout honneur et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles. *Amen.*

[1] *De prad. sanct.*, n. 31. — [2] *Act.*, IV, 12.

[1] *Luc.*, XXII, 42, XXIII, 46.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

NOTES ET COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Avertissement des éditeurs. 1

LIBRI SALOMONIS

pars altera

Præfatio in *canticum canticorum.* 1
CANTICUM CANTICORUM SALOMONIS. 8
Summa et conclusio operis. 45
Præfatio in librum *Sapientiæ.* 47
LIBER SAPIENTIÆ. 57
Præfatio in *Ecclesiasticum.* 67
Sapientia Sirach, PROLOGUS *(sixtina versiò).* 72
Ecclesiasticus Jesu filii Sirach, PROLOGUS *(versio vulgata).* 72
LIBER ECCLESIASTICI. 73

NOTES ET COMMENTAIRES

SUR L'APOCALYPSE

L'APOCALYPSE AVEC UNE EXPLICATION. 162
Préface. 162
L'Apocalypse ou révélation de S. Jean. 181
Première partie de la prophétie : Les avertissements. 185
Seconde partie : Les prédictions. 191
ABRÉGÉ DE L'APOCALYPSE. 280
AVERTISSEMENT AUX PROTESTANTS, sur le prétendu accomplissement des prophéties. 287
Récapitulation, éclaircissement et confirmation de toutes les preuves et de tout cet ouvrage sur l'Apocalypse. 336
DE EXCIDIO BABYLONIS, apud S. Joan. demonstrationes apud S. Verensfelsium S. Theologiæ doctorem, locorum communium et controversiarum professorem. 350
Prima demonstratio : Quod Babyloni Joannis multus sit inditus Romanæ seu cujuscumque Ecclesiæ character. 360
Secunda demonstratio : Quod Babyloni Joannis clarus et certus sit inditus character Romanæ quidem urbis, sed vetustæ illius quæ Joannis ipsius tempore versabatur, gentibus imperantis, sævientis in sanctos et falsis numinibus inhærentis, ideoque cum suo superbissimo et crudelissimo imperio excisæ. 378
Tertia demonstratio : Quod nostra interpretatio apta sit et congrua textui rebusque gestis, atque ab auctore objectionibus undecumque tuta. 386

MÉDITATIONS

SUR L'ÉVANGILE

Lettre écrite aux religieuses de Sainte-Marie. 415
Avertissement. 415
SERMON de N.-S. sur la montagne.
PRÉPARATION à la dernière semaine du Sauveur. 442
LA DERNIÈRE SEMAINE du Sauveur. 451
Sermons ou discours de N.-S. depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Cène. 451
LA CÈNE. 546
Première partie : Ce qui s'est passé dans le Cénacle et avant que J.-C. sortit. 546
Seconde partie : Suite du discours de N.-S.; ce qu'il dit depuis la sortie de la maison jusqu'à ce qu'il montât à la montagne des Oliviers. 640

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie des Célestins. — BERTRAND.

4130 4

542

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 010926763b
BOSSUET, JACQUES BENIG
OEUVRES COMPLETES DE B